



HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PROPRIÉTÉ

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI CHEZ LES LIBRAIRES SUIVANTS :

ALBI,	Gès.	NANCY,	Vagner.
ANGERS,	Barassé.	POITIERS,	Bonamy.
—	Lainé frères.	REIMS,	Bonnefoy.
ARRAS,	Brunet.	RENNES,	Hauvespre.
BESANÇON,	Turbergue.	—	Thébault.
BORDEAUX,	Chaumas.	—	Verdier.
—	Coderc et Poujol.	ROUEN,	Fleury.
BREST,	Lefournier.	TOULOUSE,	Ferrère.
DIJON,	Gagey.	TOURS,	Cattier.
LILLE,	Quarré.	ANNECY,	Burdet.
—	Béghin.	BOIS-LE-DUC,	Verhoeven.
LYON,	Briday.	BRUXELLES,	Goemaere.
—	F. Girard.	—	Desbarax et Vivès.
LE MANS,	Le Guicheux-Gallienne.	CHAMBÉRY,	Perrin.
LIMOGES,	Dilhan-Vivès.	DUBLIN,	James Duffy.
MARSEILLE,	V ^e Chauffard.	FRIBOURG,	Herder.
—	Laferrière.	GENÈVE,	Marc Mehling.
—	Mingardon.	GÈNES,	Fassi-Como.
METZ,	M ^{me} Constant Loëz.	LEIPZIG,	Dürr.
—	Rousseau-Pallez.	LONDRES,	Burns et Lambert.
MONTPELLIER,	V ^e Malavialle.	MADRID,	Bailly-Baillière.
—	Séguin.	—	Poupart.
NANTES,	Mazeau.	SAINT-PÉTERSBOURG,	Wolff.
—	Libaros.	TURIN,	Marietti.
NANCY,	Thomas et Pierron.	VIENNE,	Gérôld.

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PAR

ROHRBACHER

CONTINUÉE JUSQU'EN 1866

PAR J. CHANTREL

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE ENTIÈREMENT REFOUNDUE ET UN ATLAS HISTORIQUE SPÉCIAL DRESSÉ

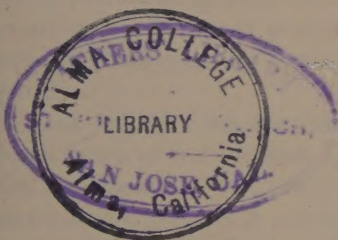
PAR A.-H. DUFOUR

Ἀρχὴ πάντων ἐστὶν ἡ καθολικὴ καὶ ἁγία Ἐκκλησία.

S. ÉPIPHANE, l. I, c. v, *contre les Hérésies*.

Ubi Petrus, ibi Ecclesia.

S. AMEROISE, *In Psalm*. XL, n. 30.



CINQUIÈME ÉDITION

TOME VII



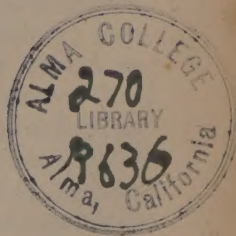
PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1868

Tous droits réservés.



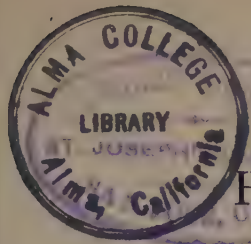
HUSTON UNIVERSITY

THE CATHOLIC

RECORD



1890
1891



HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

LIVRE SOIXANTIÈME.

DE LA CONVERSION DES NORMANDS (922) AU COMMENCEMENT DE L'EMPEREUR OTHON 1^{er} (962).

Quarante ans du dixième siècle.

Entre tous les siècles chrétiens le dixième siècle passe pour le siècle de fer ; nous allons continuer d'étudier la période de quarante ans qui passe pour en former la plus triste partie.

Nous commençons à savoir ce qu'il en est. Nous avons vu le Pape Jean X, à la demande des peuples et des rois, employer et la puissance de son génie et la puissance de son autorité pour rétablir l'ordre et la paix entre les rois et les rois, entre les peuples et les peuples d'Italie, de France, d'Allemagne, d'Orient. C'est dans cette œuvre de pacification que le Pape Jean X terminera sa carrière.

En France la race de Charlemagne dégénérait de plus en plus ; en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, on voyait, au contraire, monter sur le trône des hommes de tête et de cœur. Aussi la France était-elle en travail d'une nouvelle dynastie. Ce travail pénible durera tout un siècle, depuis le couronnement du roi Eudes, comte de Paris, en 888, jusqu'au couronnement du roi Hugues Capet, duc de France, en 987. Durant cet enfante-ment il y aura des crises plus ou moins vio-

lentes ; il y aura des intrigues, des luttes, des combats même ; mais, prodige inouï jusqu'alors dans l'histoire humaine, durant cette alternative séculaire entre la dynastie qui s'en va et la dynastie qui se met à sa place, il n'y a pas un meurtre, il n'y a pas une mutilation politique : ce qui suffit pour élever les Français du dixième siècle au-dessus des Francs du quatrième et du cinquième, au-dessus des Français du dix-huitième et du dix-neuvième, peut-être même au-dessus de tous les peuples de la terre.

Nous avons vu qu'à leur entrée dans les Gaules les Francs chassèrent du trône leur roi Childéric parce qu'il s'y conduisait mal, et qu'ils élurent à sa place un homme qui n'était pas même de leur nation, le comte Égidijs, commandant des troupes romaines ; nous avons vu que, Childéric s'étant corrigé, les Francs le rappelèrent après huit années d'exil et partagèrent la royauté entre lui et Égidijs. Nous avons vu, dans une charte ou capitulaire de Charlemagne, que, si parmi les fils d'un roi défunt le peuple en voyait un capable de régner, il pouvait le choisir pour roi. Dans la

charte constitutionnelle de 817, sous Louis le Débonnaire, nous avons vu des articles semblables.

En vertu de cette loi primitive, l'an 888, pendant le bas âge de Charles le Simple, les Français élurent pour roi le vaillant comte de Paris, Eudes, fils de Robert le Fort. Il régna dix ans, concurremment avec Charles, à peu près comme Égidijs et Childéric avaient régné ensemble. A sa mort, en 898, il laissait un frère digne et capable de lui succéder, Robert, duc de France; mais, au lieu de lui faire passer la couronne, il pria tous les seigneurs de se soumettre à Charles ¹. En conséquence, depuis l'an 898 jusqu'en 922, Charles le Simple régna seul, ou plutôt, au lieu de régner, il se laissait gouverner par son favori nommé Haganon; ce qui fut cause que, l'an 920, presque tous les grands du royaume l'abandonnèrent à Soissons; le seul Hervée, archevêque de Reims, lui demeura fidèle, l'accompagna pendant près de sept mois et fit tant qu'il le rétablit sur le trône ². Mais la discorde se ralluma plus vive que jamais, et, dans les derniers jours du mois de juin 922, presque tous les seigneurs et les évêques du royaume, assemblés à Reims, proclament roi le duc Robert de France. Il est sacré par l'archevêque Hervée, qui meurt trois jours après. L'année suivante (923), pendant un armistice, Charles le Simple, avec une armée de Lorrains, vint surprendre Robert, qui se trouvait à la tête de peu de monde. La bataille s'engagea aussitôt, le dimanche 15 juin, près de Soissons, au moment où les Français s'y attendaient le moins et où la plupart étaient à dîner. Il périt beaucoup de monde de part et d'autre. Le roi Robert fut tué à coups de lance; mais son fils Hugues le Grand et Héribert, comte de Vermandois, mirent en déroute le roi Charles et son armée.

Après la bataille de Soissons les Français firent ce qu'ils avaient fait après la bataille de Fontenay. L'archevêque Séulfe de Reims, qui avait succédé à Hérivée ou Hervée, tint, la même année 923, un concile auquel se trouvèrent Abbon, évêque de Soissons, Adélme de Laon, Étienne de Cambrai, Adélme

de Senlis, Airard, qui y fut ordonné évêque de Noyon, et les députés des autres évêques de la province de Reims. Dans ce concile on ordonna à ceux qui s'étaient trouvés à la bataille de Soissons, entre Robert et Charles, de faire pénitence pendant trois carêmes, trois années durant. « Le premier carême, dit le concile, ils demeureront hors de l'église et seront réconciliés le jeudi saint; chacun de ces trois carêmes ils jeûneront au pain et à l'eau, le lundi, le mercredi et le vendredi, ou ils le rachèteront. Ils observeront le même jeûne quinze jours avant la Saint-Jean, et quinze jours avant Noël, et tous les vendredis de l'année, s'ils ne le rachètent par des aumônes ou s'il n'arrive ce jour-là une fête solennelle, s'ils ne sont malades ou occupés au service de guerre ¹. » Voilà comment les Français du dixième siècle expièrent, par une rude pénitence, la victoire qu'ils venaient de remporter sur d'autres Français, qui toutefois les avaient déloyalement surpris pendant une trêve.

Après la bataille de Soissons le roi Charles le Simple, se voyant abandonné des Lorrains, envoya députation sur députation au comte Héribert de Vermandois, à l'archevêque Séulfe de Reims et autres grands du royaume, pour les conjurer de revenir à lui; ils s'y refusèrent et appelèrent Rodolfe ou Raoul, duc de Bourgogne, gendre du roi Robert, et beau-frère de Hugues le Grand, duc de France. Raoul vint aussitôt avec une puissante armée. De son côté Charles manda aux Normands de venir à son secours; mais les Français, avec l'armée de Raoul, se postent sur l'Oise, entre les Normands et Charles, qui s'enfuit au delà de la Meuse. Alors tous les Français élisent pour roi Raoul de Bourgogne, qui est sacré à Soissons par Vautier, archevêque de Sens; sa femme Emma est sacrée à Reims par l'archevêque Séulfe. Raoul fut également reconnu par les Lorrains ². Dans l'intervalle le comte Héribert de Vermandois prit déloyalement le roi Charles le Simple et l'enferma dans le château de Péronne, comme Charles lui-même avait déloyalement surpris les Français pendant la trêve.

¹ Sigebert, an 898. — ² Flodoard, *Hist.*, l. 14. Dom Bouquet, t. 8, p. 163. Id., *Chron.*, t. 8, p. 178.

¹ Labbe, t. 9, p. 581. — ² Flod., *Chron.*, ann. 923.

Séulfe, archevêque de Reims, mourut l'an 925, après trois ans et cinq jours d'épiscopat, et le bruit courut qu'il avait été empoisonné par les gens du comte Héribert de Vermandois. En effet le comte vint aussitôt à Reims, et y fit venir Abbon, évêque de Soissons, et Bovon de Châlons, avec lesquels il traita de l'élection d'un archevêque, et gagna le clergé et le peuple à sa volonté, leur faisant craindre que les biens de l'évêché ne fussent divisés et donnés à des étrangers. Héribert eut assez d'autorité pour faire élire archevêque de Reims son cinquième fils, nommé Hugues, quoiqu'il n'eût pas encore cinq ans; puis ils allèrent en diligence trouver le roi Raoul pour avoir son agrément. Le roi, par le conseil des deux évêques, approuva l'élection de cet enfant, et donna au comte Héribert, son père, l'administration de l'archevêché. Le comte Héribert envoya à Rome les députés de l'Église de Reims, avec Abbon, évêque de Soissons, pour demander la confirmation de cette élection, dont ils portaient le décret. Ils obtinrent du Pape Jean X ce qu'ils désiraient, et il commit l'évêque Abbon pour exercer les fonctions épiscopales dans l'archevêché de Reims en attendant que le jeune Hugues eût l'âge d'être ordonné ¹.

Cette condescendance du Pape Jean X est sans doute bien extraordinaire. Quels pouvaient être ses motifs? Comme nous lui avons reconnu jusqu'à présent un génie supérieur, nous pouvons lui supposer des motifs qui n'étaient pas méprisables. Par exemple, comme le comte Héribert tenait en prison le roi Charles, supposons que le Pape ne lui accordât sa demande insolite qu'à la condition de rendre la liberté au roi et même de le rétablir sur le trône; dans cette supposition la conduite du Pape Jean X nous paraîtrait-elle encore aussi étrange? Or la supposition que nous venons de faire n'est que l'histoire même. Le même historien qui nous apprend l'élection du jeune Hugues nous apprend aussi que le Pape Jean X obligea son père Héribert, sous peine d'excommunication, de travailler de toutes ses forces à rétablir le roi Charles sur le trône; il nous apprend même que ce ne fut pas sans

succès, et qu'en 928 le comte Héribert vint à Reims avec le roi Charles, et de là envoya des députés au Pape Jean avec des lettres où il lui marquait qu'il travaillait de toutes ses forces au rétablissement du roi Charles, selon qu'il le lui avait commandé sous menace d'excommunication ¹. Voilà ce que Flodoard, témoin oculaire, rapporte en propres termes, et dans sa *Chronique*, et dans son *Histoire*. Plus d'un historien moderne, au lieu de s'évertuer à blâmer le Pape en ne faisant connaître à ses lecteurs que la moitié de sa conduite, se fût montré plus juste en la leur faisant connaître tout entière.

Vers le même temps Agius, archevêque de Narbonne, étant mort, Aimeric lui succéda d'une manière paisible et canonique. Aussitôt après son élection il écrivit au Pape Jean X une lettre qu'il fit signer par deux évêques, Hugues de Toulouse et Bernard de Béziers. Il pria le Pape de l'excuser de ce que, selon la coutume, il n'était pas allé à Rome lui présenter ses respects et de ce qu'il n'y avait envoyé personne en sa place, parce que la province venait d'être cruellement ravagée par les Hongrois et qu'il n'avait pas cru devoir abandonner son troupeau dans cette désolation; qu'à la vérité la bravoure du jeune marquis Pons avait chassé ces Barbares, mais que les Sarrasins occupaient encore les passages des Alpes. Le Pape Jean répondit à ces prélats qu'il était sensiblement affligé des malheurs de leur province. Il accorde le pallium à Aimeric, mais en ne lui permettant de le porter qu'aux jours de Noël, de Saint-Jean-Baptiste, de l'Assomption et de la dédicace de son église, et pour l'ordination d'un évêque.

L'an 925 les Hongrois se répandirent en effet comme un torrent sur les bords du Rhin et dans le royaume de Lorraine, saccageant les monastères et autres lieux consacrés à la piété. Sainte Wiborade, qui vivait recluse dans une cellule proche le monastère de Saint-Gall, eut révélation de ces nouveaux ravages; elle en avertit les moines un an auparavant. Personne n'ajouta foi à sa prédiction. Les Hongrois parurent dans le pays au mois de mai de l'an 925; sur le bruit de leur

¹ Flod., *Hist.*, l. 4, c. 19, 20. *Chron.*, ann. 925.

¹ *Ibid.*, ann. 928. *Hist.*, l. 4, c. 21.

marche Engilbert, abbé de Saint-Gall, fit retirer ses religieux avec le trésor du monastère dans un château voisin qu'il avait fait fortifier.

Il pressa ensuite sainte Wiborade de s'y abriter avec les autres ; mais la sainte fille ne put jamais se résoudre à sortir de sa cellule, qu'elle avait regardée en y entrant comme un tombeau. Les Barbares y arrivèrent bientôt, et, ne voyant pas de porte pour entrer, ils montèrent sur le toit, d'où étant descendus ils trouvèrent Wiborade prosternée en prière devant l'autel de son petit oratoire. Ils la dépouillèrent de ses habits, excepté du cilice qu'elle portait sur sa chair, et la tuèrent à coups de hache. Elle est honorée comme martyre le 2 mai. Wiborade avait une disciple nommée Rachilde, recluse dans une cellule attenante à la sienne, et à qui les Barbares ne firent aucun mal, suivant la prédiction de la sainte.

Les Hongrois se répandirent ensuite dans le royaume de Lorraine et dans la Bourgogne, d'où ils passèrent dans le Languedoc et dans la Provence, pour pénétrer en Italie ; mais ils furent entièrement défaits par la valeur d'un jeune marquis, Pons, qui fonda, quelques années après, le monastère de Saint-Pons de Tomières, érigé depuis en évêché. En même temps, le Ciel combattant pour les chrétiens, une maladie contagieuse se mit dans l'armée des Barbares et en fit périr la plus grande partie¹.

Flodoard, après avoir rapporté l'élection du jeune Hugues à l'archevêché de Reims, ajoute que le député du comte Héribert, revenant de Rome, annonça que le Pape Jean avait été jeté en prison par Gui, frère du roi Hugues d'Italie. Gui ou Widon, duc de Toscane, était le second mari de la patricienne Marozie, veuve d'Albéric, duc de Camérino et de Spolète. Nous avons vu que cet Albéric, jaloux de la gloire du Pape Jean parce que celui-ci avait expulsé les Sarrasins de la province romaine, fut tué dans une émeute qu'il avait lui-même provoquée. Afin de soutenir sa puissance à Rome sa veuve Marozie épousa en secondes nocces Gui, duc de Toscane, qui

devint ainsi l'ennemi politique du Pape Jean X. Pour échapper à sa tyrannie le Pape chercha un appui ailleurs. Il n'était pas facile à trouver.

L'empereur Bérenger avait été assassiné l'an 924. Cet homme était digne de régner ; il était brave, pieux, clément, et d'une confiance généreuse en ses ennemis. Ce fut l'héroïsme de sa confiante générosité qui lui coûta la vie.

En 921 Bérenger était sorti triomphant d'une longue guerre civile, et pour la première fois la paix régnait dans ses États ; mais plusieurs seigneurs, tous comblés de ses bienfaits, ourdirent une trame contre sa personne. Ils offrirent sa couronne à Rodolfe, roi de la Bourgogne transjurane, qu'ils invitèrent à passer en Italie. Bérenger, averti de la conspiration, crut désarmer ses ennemis à force de bienfaits. Gui, duc de Toscane, et sa mère Berthe étaient peu auparavant tombés entre ses mains et il leur avait rendu la liberté. Adelbert, marquis d'Ivrée, et le comte Gilbert furent faits prisonniers par un parti de Hongrois à la solde de Bérenger ; le premier échappa par son adresse, mais le second ne dut sa liberté qu'à la clémence de l'empereur. Bérenger marcha ensuite contre Rodolfe et le battit. Sa victoire, il est vrai, le rendit trop confiant ; il tomba quelque temps après dans une embuscade et fut entièrement défait. Alors il se retira dans sa ville de Vérone, qui lui avait souvent servi de refuge. Les conjurés l'y poursuivirent ; ils engagèrent un nommé Flambert, noble Véronais dont l'empereur avait tenu un fils sur les fonts du baptême, à l'assassiner. Bérenger, prévenu à temps, fit venir ce seigneur devant lui ; il lui rappela l'affection qu'il lui avait vouée, les faveurs qu'il lui avait accordées ; il lui fit sentir l'énormité de son crime et le peu de fruit qu'il pouvait en attendre ; puis, prenant une coupe d'or : « Que cette coupe, dit-il, soit entre nous le gage de l'oubli de votre faute et de votre retour à la vertu. Prenez-la, et rappelez-vous que votre empereur est le parrain de votre fils. » La même nuit Bérenger, pour montrer qu'il était au-dessus du soupçon, au lieu de s'enfermer dans son palais, qui était fortifié, alla coucher, sans

¹ *Hist. de l'Égl. gallic.*, 1. 18. *Epist. Aimerici ad Joann.*

gardes, dans une cabane au milieu des jardins. Vers la fin de la nuit, comme il se rendait à l'église pour entendre matines, FlamBERT, accompagné d'hommes armés, vint à sa rencontre, et, feignant de vouloir l'embrasser, il le poignarda lâchement. Quelques moments après l'assassin et ses complices furent mis en pièces par Milon, comte de Véronne¹. C'était en 924.

Deux ans après, c'est-à-dire en 926, les Italiens chassèrent Rodolfe, roi de Bourgogne, et appelèrent Hugues, comte d'Arles, fils du comte Thibaut et de Berthe, fille du roi Lothaire et de Valdrade. Hugues vint par mer en Italie et arriva à Pise, où se trouvèrent des députés du Pape Jean et de la plupart des seigneurs, qui l'invitèrent à accepter le gouvernement du pays. Le Pape alla lui-même le trouver à Mantoue; il en fut reçu avec les plus grands honneurs, eut avec lui de fréquents et longs entretiens, et conclut enfin avec lui une alliance secrète. Vraisemblablement il promit au roi Hugues la couronne impériale, à condition que, de son côté, il viendrait avec une armée à Rome et mettrait fin à la domination de Marozie et de Gui, son époux. Mais cette visite du Pape au roi d'Italie réveilla les soupçons du couple ambitieux. Un Pape du caractère de Jean X leur parut à craindre; ils résolurent de s'en défaire, ainsi que de Pierre, son frère, en qui il avait toute confiance. Un jour donc que le Pape Jean était avec lui et quelque peu d'autres dans le palais de Latran, des soldats de Gui et de Marozie entrèrent, qui tuèrent Pierre sous les yeux du Pape, le prirent lui-même et le mirent en prison. Quelques jours après le bruit se répandit que le Pape Jean X était mort. La persuasion générale fut qu'on l'avait fait mourir; les uns disaient qu'on l'avait étranglé; d'autres, qu'on l'avait étouffé en lui mettant un oreiller sur la bouche. Gui de Toscane, son assassin, mourut bientôt. L'historien Flodoard termine ainsi l'éloge de Jean X : « Tandis qu'il se rend illustre par la paix il est circonvenu par une perfide patricienne, jeté en prison, resserré dans un sombre cachot. Mais son esprit ne saurait

être retenu dans ces antres cruels; il s'élance au-dessus des cieus et monte sur le trône qui lui est destiné. C'était en 928¹.

Le successeur de Jean X fut Léon VII, Romain de naissance, fils du primicier Christophe, qui mourut après sept mois et cinq jours de pontificat. Il eut à son tour pour successeur Étienne VII, qui tint le Saint-Siège deux ans un mois et douze jours. Tout ce que disent de ces deux Papes leur contemporain Flodoard et les écrivains postérieurs, c'est que c'étaient deux hommes vertueux, remplis de douceur et de piété. Il existe un acte de donation daté de la première année d'Étienne VII, souverain Pontife et Pape universel. La donatrice y jure par le salut du Pape Étienne VII, et l'acte est signé de quatre témoins qui portent les titres de consuls et de ducs².

Le Pape Étienne VII, mort l'an 934, eut pour successeur Jean XI. Un auteur contemporain, l'Anonyme de Salerne, dit que Jean XI était fils du patrice Albéric; Léon d'Ostie, qui écrivit dans le siècle suivant, assure de même que Jean XI était fils d'Albéric et de Marozie. Albéric, duc de Camérino et de Spolète, était en effet le premier époux de la patricienne Marozie ou Marie, dont la famille était la plus puissante de Rome, et nous l'avons vu prendre une part active à l'expédition glorieuse du Pape Jean X contre les Sarrasins du Garilian. Voilà ce que disent ces auteurs contemporains, ainsi que plusieurs autres, de la naissance du Pape Jean XI. Luitprand en fait le fils du Pape Sergius III; mais Luitprand est seul, et nous savons quelle confiance il mérite. Nous l'avons vu, pour mieux infliger cette tache à la mémoire de Sergius III, le faire succéder immédiatement au Pape Formose, lui faire déterrer, juger et mutiler son cadavre, quoiqu'il y ait eu huit Papes entre les deux et que cette étrange procédure appartienne certainement à Étienne VI. Ici pareillement, pour mieux flétrir la naissance de Jean XI, il suppose que sa mère Marozie et son beau-père Gui de Toscane le firent succéder immédiatement à Jean X, qu'ils venaient de faire mourir en

¹ Pagi, ann. 928, n. 2. — ² Baron., ann. 929, édit. Mansi.

¹ Luitpr., l. 2, c. 16-20.

prison, tandis qu'il y a eu deux Papes entre l'un et l'autre, et que, suivant toutes les apparences, Gui de Toscane était mort dès l'an 929. Nous croyons donc, avec Muratori et Kerz, que ces anecdotes de Luitprand ne sont que des contes qui, bien examinés, se détruisent eux-mêmes¹.

Quant au caractère et à la vie du Pape Jean XI, aucun ancien n'en dit de mal. Un de ses contemporains, Rathier, évêque de Vérone, l'appelle Pontife d'un glorieux caractère. Flodoard ajoute qu'il fut sans autorité et sans éclat, uniquement occupé du sacré ministère, à cause que le patrice son frère lui enleva le gouvernement de Rome. Ce frère patrice se nommait Albéric, comme leur père.

Marozie, leur mère, se voyant veuve pour la seconde fois, envoya proposer à Hugues, roi de Lombardie, de l'épouser et de le rendre maître de Rome, où elle occupait le château Saint-Ange. Il accepta la proposition, vint à Rome, prit possession du château Saint-Ange et y épousa Marozie, qui y demeurait pour sa sûreté. Gui de Toscane, second époux de Marozie, était frère utérin de Hugues ; mais Hugues le niait ; on ignore d'ailleurs si le Pape Jean XI ne donna point dispense de parenté pour ce mariage. Quoi qu'il en soit, le roi Hugues, croyant sa domination bien affermie, commença à mépriser les Romains, et particulièrement Albéric, fils de Marozie, sa nouvelle épouse, et de son premier mari, le marquis Albéric de Camérino et de Spolète. Comme, par ordre de sa mère, le jeune Albéric donnait à laver au roi, son beau-père, celui-ci lui donna un soufflet parce qu'il avait trop versé d'eau. Albéric, outré de cet affront, rassembla les Romains et les excita si violemment contre Hugues et contre sa propre mère qu'ils choisirent Albéric même pour leur chef et allèrent aussitôt attaquer le château Saint-Ange afin de ne pas laisser au roi le temps d'assembler ses troupes. Hugues, épouvanté, se sauva par l'endroit où la forteresse joignait les murs de la ville. Albéric, ainsi maître de Rome, tint enfermés dans le château Marozie, sa mère,

et le Pape Jean, son frère. Nous verrons un saint, venu de France, réconcilier le prince Albéric avec le roi Hugues, qui donnera au prince une des ses filles en mariage¹.

Avant que le roi Hugues vint à Rome il avait donné l'évêché de Vérone à Hilduin, qui avait prétendu à l'évêché de Liège, mais qui, ayant été obligé de céder à Richer, s'était retiré auprès de ce prince. Rathier, moine de Lobes, un des plus savants hommes de son siècle, avait suivi Hilduin, pour lequel il s'était toujours déclaré, et le roi Hugues, en donnant à Hilduin l'évêché de Vérone, promit à Rathier de l'en investir quand Hilduin serait élevé à une plus haute place. Il devint en effet archevêque de Milan, et Rathier fut envoyé à Rome pour demander le pallium, qu'il apporta avec des lettres du Pape Jean, par lesquelles il pria que Rathier fût ordonné évêque de Vérone. Mais le roi Hugues avait changé de disposition à son égard et voulait donner cet évêché à un autre ; c'est pourquoi cette prière du Pape lui fut très-désagréable. Toutefois elle l'emporta, à la sollicitation de l'archevêque Hilduin et des grands du royaume, et Rathier fut ordonné évêque de Vérone. Le roi jura qu'il ne s'en réjouirait de sa vie et ne cessa de le persécuter depuis. Il lui envoya un état de ce qu'il devait prendre comme évêque sur les revenus de son Église, voulant qu'il s'engageât par serment à n'en jamais demander davantage du vivant de Hugues et de Lambert, son fils. Rathier refusa cet engagement comme indigne, et le roi, sous quelque prétexte, le mit en prison dans une tour, à Pavie, où il demeura deux ans et demi². C'est de ce roi Hugues que Luitprand se glorifie d'avoir été page et d'avoir mérité la faveur par l'agrément de sa voix.

En Lorraine Vigeric, évêque de Metz, étant mort l'an 927, le roi Henri l'Oiseleur, qui était alors maître de ce pays, fit ordonner évêque de Metz un saint homme nommé Bennon, sans qu'il eût été élu ni par le clergé ni par le peuple. Bennon avait été chanoine de Strasbourg, et il menait depuis vingt ans la vie érémitique dans la forêt Noire, proche

¹ Muratori, *Annali d'Italia*, 931. Kerz, *Continuat.* de Stolberg, t. 18.

² Luitpr., *Hist.*, l. 3, c. 12. — ² *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5, p. 478.

du lac de Zurich. Le roi crut sans doute qu'en considération de sa sainteté on pouvait passer par-dessus les règles ordinaires ; mais Bennon ne tint ce siège qu'environ deux ans, au bout desquels quelques scélérats lui crevèrent les yeux et le mutilèrent honteusement. On assembla, l'an 928, un concile à Duisbourg, dans le duché de Clèves, où les auteurs de cet attentat furent excommuniés. Bennon y abdiqua l'épiscopat, et Adalbéron fut élu canoniquement comme son successeur. On donna à Bennon, pour sa subsistance, une abbaye où il acheva de se sanctifier. Il est honoré, avec le titre de bienheureux, le 3 août ; quelques auteurs lui donnent même la qualité de saint. Dans le lieu de sa retraite, qui fut aussi celle de saint Méginrade, a été bâti le célèbre monastère d'Einsiedlen, autrement Notre-Dame des Ermites. Saint Méginrade avait reçu l'habit religieux au monastère de Reichenau, d'où il ne sortit que pour aller mener la vie érémitique dans la forêt Noire. Il y fut assassiné par deux voleurs qui crurent trouver de grands trésors dans sa cellule. Il est honoré comme martyr le 21 janvier ¹. Depuis quarante ans sa cellule était vide lorsque le bienheureux Bennon s'y retira.

Adalbéron, successeur de ce dernier dans l'évêché de Metz, était de race royale, frère de Frédéric, duc de Lorraine. Son mérite et son zèle étaient aussi grands que sa naissance, et il fit servir le tout à la réforme du clergé et des moines de son diocèse. Il donna ses premiers soins au rétablissement du monastère de Gorze, presque ruiné. Après en avoir réparé les édifices il s'appliqua à y faire refleurir la discipline. Ayant su que plusieurs ecclésiastiques d'une grande piété s'étaient associés ensemble et songeaient à passer en Italie pour y mener une vie plus parfaite, il les arrêta dans son diocèse et leur offrit le monastère de Gorze, qu'ils acceptèrent. Ils en prirent possession, l'an 933, au nombre de sept, parmi lesquels les plus distingués étaient Einolde et saint Jean de Vandières.

Jean naquit vers la fin du neuvième siècle dans le village de Vandières, ancienne maison royale, près de Pont-à-Mousson, diocèse

¹ *Acta SS.*, 3 août et 21 janv. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5.

de Nancy. Ses parents étaient d'une condition médiocre, mais ils jouissaient d'une fortune plus grande que leur condition. Son père, qui vécut plus de quatre-vingt-dix ans, gouvernait avec une heureuse industrie ses biens et sa famille, se faisant aimer de tout le monde par son équité, sa bienveillance, son hospitalité, ses aumônes, son zèle pour la décoration de l'église et ses bonnes œuvres. Il était d'un âge déjà bien avancé quand il épousa une jeune femme, dont il eut trois fils ; le premier fut Jean. Son père, l'ayant eu dans une extrême vieillesse, l'aimait avec une tendresse particulière et l'éleva d'abord à la maison, sous ses yeux, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque fâcheux accident. Il apprit les premiers éléments des lettres à une petite distance de chez son père ; ensuite il étudia dans les écoles de Metz, quoique son père souffrit avec peine cet éloignement. Il fut aussi quelque temps pour ses études dans le monastère de Saint-Mihiel, où un certain Hildebolde, disciple de Remi d'Auxerre, enseignait la grammaire ; Jean y fit peu de progrès, par l'incurie ou le dédain du professeur, quoique fréquemment on lui fit des présents qui n'étaient pas médiocres. Le père de Jean étant mort, et sa mère, encore jeune s'étant remariée, il fut rappelé à la maison pour avoir soin de ses frères et de toute la famille. Appliqué à l'économie domestique Jean y déploya un talent supérieur ; il prit connaissance des divers arts qui s'y rapportent, à tel point que, dans les affaires de ce monde, il y avait peu de choses qu'il ne sût. Aussi non-seulement il pourvut à l'entretien de sa famille et à l'éducation de ses frères, mais il en augmenta encore considérablement les biens. Cette administration le mit en rapport avec des personnages distingués de l'Eglise et de l'État, dont l'exemple lui apprit la bonne façon de vivre. L'évêque de Verdun, le célèbre Dadon, de qui nous avons déjà parlé, employa souvent son habileté dans les affaires et aurait bien voulu se l'attacher pour toujours. Le comte Riquin, frère du duc Giselbert de Lorraine, le retint plusieurs années dans sa maison et lui donna en bénéfice l'église de Vandières, son endroit natal. Il reçut vers le même temps, d'un gentilhomme

nommé Warnier, l'église de Saint-Laurent, dans le village de Fontenoi, auprès de Toul.

Comme ces deux églises étaient du diocèse de Toul il eut souvent occasion d'aller dans cette ville ; il y reprit ses études sous la direction d'un homme de grande doctrine et de sainte vie, le diacre Bernier. Guidé par cet habile maître il apprit la première partie de la grammaire de Donat et s'appliqua ensuite à l'étude des divines Écritures, dont il acquit en peu de temps une connaissance prodigieuse. Il affectionnait surtout l'église de Saint-Laurent et l'ornait avec tout le zèle et toute la piété possibles. Quand il avait quelque loisir il y passait de suite plusieurs jours et plusieurs nuits en prières ; quoiqu'il parût encore se plaire dans le monde, il s'adonnait en temps et lieu à la méditation des choses spirituelles. Pendant son absence une femme pieuse, à laquelle il faisait un traitement convenable, avait soin de l'église. Il y entretenait de plus, avec beaucoup de charité, un vieux prêtre, réfugié de la Beauce pour échapper aux ravages des Normands. Ce prêtre, qui avait une dévotion particulière à la récitation de l'office divin, et le diacre Bernier, qui se distinguait par une chasteté exemplaire, donnaient à Jean des avis, quelquefois même assez sévères, sur les fautes de légèreté qui lui échappaient encore, et il en profitait. Une circonstance singulière acheva de le déterminer tout à fait à une sainte vie.

Comme l'église et le bénéfice dont il était pourvu dépendaient du monastère de Saint-Pierre de Metz, il était obligé d'y servir à l'autel par semaine. C'était un monastère de religieuses à qui l'évêque Adalbéron avait fait reprendre la règle de saint Benoît. Parmi les pensionnaires du monastère se trouvait une très-jeune personne, nommée Geise, que sa tante, qui était religieuse, élevait avec un soin particulier. Geise s'appliquait avec grand zèle à la pratique de la vertu, tellement que, sous ses habits ordinaires, elle portait continuellement un rude cilice. Jusqu'alors Jean ne savait pas même ce que c'était. Un jour donc qu'il causait avec elle il crut apercevoir quelque chose de sombre sur ses épaules, que son habit ne couvrait point assez ; il y porta la main et sentit je ne sais quoi de bien

rude ; il en fut si étonné qu'il en frémit par tout son corps et demanda instamment quel habit c'était là. La jeune fille rougit, demeura quelque temps interdite, et enfin lui apprit que c'était un cilice, ajoutant : « Ne savez-vous pas que nous ne devons pas vivre pour ce monde ? Les plaisirs que cherchent la plupart sont la perdition des âmes ; moi je veux sauver la mienne. » Jean, comme réveillé d'un long sommeil, s'écria avec un profond soupir : « Malheur à moi, lâche que je suis, qui depuis si longtemps traîne une vie non-seulement stérile, mais perdue ! Comment, moi, un homme, il faut que ce sexe fragile me devance dans la vertu ! Mais, ce qui est le comble de l'opprobre, non-seulement je ne l'atteins pas dans sa marche, je n'ai pas même le courage de me lever de terre et de faire un pas ! »

Dès ce moment, et de concert avec les pieuses servantes de Dieu, il commença sérieusement une vie plus parfaite ; il lut et apprit par cœur tout l'Ancien et le Nouveau Testament, les livres des offices divins, les décrets des conciles, les règles de la pénitence, les cérémonies et le chant de l'Église, la jurisprudence ecclésiastique, les lois civiles, les homélies des Pères et les vies des saints, à tel point qu'il en parlait avec autant de facilité que s'il lisait dans le livre. A ces travaux il joignait le jeûne, les veilles, les prières fréquentes et les macérations. Il aspirait enfin de tout son cœur à quitter le monde et tous ses biens ; mais il ne savait trop où se retirer, car, par suite des guerres, la discipline monastique était fort relâchée en deçà des Alpes ; on disait qu'à peine y avait-il en Italie quelque monastère où la régularité s'était maintenue. En attendant il se mit sous la conduite de deux ecclésiastiques de grande vertu, l'un nommé Roland, maître de chant à Saint-Étienne de Metz ; l'autre était curé de Saint-Sauveur et s'appelait Warimbert. La vie qu'on y menait, quoique fort réglée, lui parut trop commune pour le désir qu'il avait de tendre à la perfection. Sur ce qu'il entendit dire il se retira auprès d'un reclus de Verdun, nommé Humbert, homme très-mortifié et très-instruit dans les saintes lettres, auquel il fit une confession générale de

tous les péchés de sa vie. On croit que ce fut là qu'il commença à s'abstenir de viandes pour le reste de ses jours et à jeûner très-rigoureusement.

De chez Humbert il alla dans la forêt d'Argonne passer quelque temps auprès d'un prêtre solitaire appelé Lambert. C'était un homme d'une sainteté publiquement reconnue, mais d'une conduite fort irrégulière; il n'avait point d'heure réglée ni pour dire la messe, ni pour manger, ni pour faire tous ses exercices; tout lui était indifférent, la nuit comme le jour; il se souciait peu de garder aucune bienséance avec le monde et même de se couvrir autant que la pudeur le demandait. Tout à coup il sortait de sa retraite, parcourait les villes et les campagnes; puis, tout à coup, il rentrait dans sa cellule. Sa piété consistait à s'accabler de travail, quelquefois hors de raison, vivant d'une façon si extraordinaire qu'il était impossible de le voir sans rire. Sa nourriture répondait à tout le reste. Il réduisait un muid entier de farine en un seul pain, qui lui suffisait pour deux mois et qui devenait à la fin si dur qu'on ne pouvait en avoir des morceaux qu'à coups de hache. Jean observa cet homme de près et tira de sa vie intérieure ce qu'il y avait de plus praticable. Ensuite, par le conseil d'Humbert, ainsi que d'un pieux et savant Breton nommé André, il entreprit le pèlerinage de Rome, résolu de chercher d'autres modèles de spiritualité dans les monastères et les ermitages d'Italie. Il fut accompagné dans ce voyage par Bernacer, clerc de l'Église de Metz, qui avait vécu quelque temps dans la communauté de Saint-Sauveur, homme très-habile à écrire, à chanter et à calculer, de peu de fortune, mais d'une grande dévotion.

Arrivé à Rome, et y ayant satisfait sa piété, il lui vint le désir d'aller encore plus loin. Y laissant plusieurs de ses compagnons, il partit avec Bernacer et quelque peu d'autres; il alla jusqu'au mont Gargan, dédié à l'archange saint Michel. Il visita en passant le mont Cassin, rendu si célèbre par saint Benoît, et y demeura quelques jours parmi les serviteurs de Dieu, explorant avec curiosité le saint institut dont il restait encore plusieurs traces. Il visita de même les serviteurs de Dieu qui

habitaient au pied du mont Vésuve, se recommanda à leurs prières et leur fit quelques présents de ce qu'il avait apporté. Enfin il revint heureusement en Lorraine, et, de l'avis d'Humbert, se retira chez lui, n'ayant pu encore trouver de retraite convenable. En attendant sa vie était celle d'un religieux, continuellement appliqué à l'étude, à la prière, aux jeûnes, aux veilles et aux autres mortifications.

Dans ce temps il y avait à Toul un saint et savant homme jouissant d'une grande fortune: c'était l'archidiacre Einold. Touché de l'amour de Dieu il distribua tous ses biens aux pauvres, ne gardant qu'un simple vêtement, avec ses livres et les habits sacerdotaux, se renferma dans une cellule attenante au cloître de la cathédrale, et, pendant trois ans, n'en sortit guère que pour célébrer la messe et assister à l'office de la nuit. Il ne vivait que de ce que le saint évêque Gauzelin voulait bien lui envoyer par charité. Un jour qu'il était tout seul dans sa cellule il entendit une voix qui disait distinctement ces paroles: «Je vous élèverai sur les hauteurs de la terre, je vous rassasierai de l'héritage de Jacob, votre père; c'est la bouche du Seigneur qui a parlé.» Étonné de cette voix, il envoya son domestique regarder tout autour si ce n'était pas quelque enfant de l'école qui eût récité ces paroles de l'Écriture; mais il n'y en avait pas un, ni à cette heure ni dans les environs. Il comprit que c'était un avertissement du Ciel et en conçut une grande confiance. Peu après, à sa grande surprise, il vit arriver le reclus Humbert de Verdun, qui le pria de lui trouver quelque solitude plus tranquille où ils pussent demeurer ensemble. Ils s'en allèrent tous deux dans un désert au delà de la Moselle; mais, après en avoir essayé, ils virent qu'il ne leur convenait pas, et Humbert retourna à sa cellule. Toutefois il revenait voir de temps en temps l'archidiacre Einold, pour se consulter avec lui sur le projet de retraite qui les occupait l'un et l'autre.

Un jour qu'ils examinaient ensemble quelques personnes de leur connaissance étaient propres au genre de vie qu'ils méditaient, Humbert de Verdun nomma Jean de Vandières. «Je le connais depuis longtemps, dit

Einold de Toul, mais j'ignore s'il est dans ces dispositions. — Il y est, reprit Humbert; mais c'est un homme qui ne s'ouvre pas à tout le monde; il lui faut quelqu'un qu'il connaisse d'une manière intime, et même alors ne s'ouvre-t-il pas facilement. Au reste vous n'avez qu'à le prier de venir, et vous le saurez bientôt de lui-même. » Jean étant venu, ses deux amis lui exposèrent de quoi il était question. Le bienheureux Jean leur apprît alors non-seulement qu'il était prêt lui-même, mais que plusieurs de ses amis de Metz soupiraient après le même bonheur, savoir, les deux saintes religieuses du monastère de Saint-Pierre, Geise et sa tante Fredbourg, avec plusieurs autres du même monastère; le clerc Salécon de Saint-Martin, le prêtre Radingue de Saint-Symphorien et le diacre Bernacer; car les deux autres vertueux ecclésiastiques dont nous avons parlé, Roland et Warimbert, étaient morts. A cette heureuse nouvelle Einold quitta la cathédrale de Toul et Humbert sa cellule de Verdun, pour se réunir à Metz à cette société de saintes personnes. Ils cherchaient tous ensemble dans quel lieu ils pourraient pratiquer la vie commune; n'en trouvant point dans le pays à leur gré, attendu que la discipline monastique y était trop relâchée, ils résolurent de passer en Italie et de s'établir soit dans la province de Bénévent, soit aux environs du mont Cassin ou du mont Vésuve. La résolution prise ils se préparèrent à partir au plus tôt.

Cependant le diacre Bernacer, qui avait reçu d'un noble seigneur, nommé Lambert, un bénéfice dans l'église de Saint-Sauveur, crut, par reconnaissance, ne pouvoir s'en aller sans lui dire pourquoi; il lui apprit donc en confidence de quoi il était question, lui parla de la sainteté d'Einold et de Jean de Vandières, ainsi que de leurs compagnons. Lambert, aussi pieux que noble, lui recommanda de les retenir de quelque manière jusqu'à ce qu'il en eût parlé à l'évêque Adalbéron, dont il était l'ami et le conseiller intime. Il en parla effectivement à l'évêque, ajoutant que ce serait une honte pour un si grand diocèse, qui avait tant de monastères, de laisser partir cette sainte colonie faute de lui trouver un lieu convenable. L'évêque dit

que le plus cher de ses vœux était de les retenir et lui demanda quelle demeure on pourrait leur proposer. Lambert nomma le monastère de Gorze, peu éloigné de la ville, mais réduit en solitude et n'ayant plus que quelques individus portant l'habit de moine. Les biens du monastère avaient été donnés en fief au comte Adelbert, homme violent et intraitable, beau-frère de Lambert et frère de l'évêque de Verdun. Aussitôt Adalbéron se rappelle un vœu qu'il avait fait avant d'être évêque. Sous le pontificat de son prédécesseur, dans un temps de sécheresse, il alla, avec le peuple de Metz, en procession, nu-pieds, à l'église de Gorze, pour obtenir de la pluie. Prosterné devant le tombeau du saint martyr Gorgon, il fut profondément affligé de voir cette église si délabrée par la négligence des prélats; car il aperçut des traces d'animaux jusqu'auprès de l'autel et promit à Dieu que, si jamais il jugeait à propos de le faire évêque, il rétablirait ce sanctuaire. Adalbéron, se rappelant donc ce vœu, fut charmé de la proposition de son ami Lambert, et le pria de garder le secret jusqu'à ce qu'il eût fait venir tous ces pieux personnages pour leur offrir le monastère en question. Lambert, de son côté, recommanda de suite à Bernacer de leur persuader de tout son pouvoir, quand l'évêque les appellerait pour faire un choix, de ne demander absolument que le monastère de Gorze.

Tandis que tout cela s'arrangeait en secret et que les autres, qui n'en avaient pas la moindre connaissance, s'occupaient de leur prochain départ, un d'entre eux, le chanoine Radingue, dit à Einold qu'il lui semblait peu convenable de quitter son titre canonial à l'insu et sans la permission de l'évêque. Einold et tous les autres convinrent qu'il avait raison, et, par leur conseil, ayant obtenu une audience de l'évêque Adalbéron, par l'entremise du seigneur Lambert, il lui fit connaître quel était son projet et celui de ses compagnons, et lui demanda la permission de partir. Tous les assistants, émerveillés et ravis de ce qu'ils venaient d'apprendre, priaient et suppliaient qu'on ne laissât jamais partir de pareils hommes, mais qu'on leur procurât une habitation digne d'eux.

L'évêque, les ayant fait venir sur-le-champ tous ensemble, les assura de toute sa bienveillance et leur permit de choisir un lieu convenable dans tout son diocèse ; ils demandèrent et obtinrent quelques moments pour délibérer à part. Bernacer, qui avait reçu secrètement le mot d'ordre, nomma Gorze. Comme les autres hésitaient, aimant mieux s'expatrier, Jean de Vandières, qui le souhaitait plus que personne, dit toutefois que Gorze était le meilleur endroit qu'on pouvait demander. C'était une finesse de sa part ; car il croyait la chose impossible, les biens du monastère étant entre les mains du comte Adelbert, qui ne voudrait jamais les rendre. Il espérait donc qu'on leur refuserait Gorze et qu'ensuite on ne pourrait plus les empêcher de partir. Ils en firent la demande dans la persuasion qu'on les refuserait ; mais l'évêque les prit au mot, leur donna le monastère à l'instant, se chargea lui-même des réparations et des frais nécessaires pour les établir, et, quelque temps après, leur fit rendre les biens que retenait le comte Adelbert. Jean de Vandières, avec ses compagnons, au nombre de sept, y entra en l'an 933. Dès que les ruines causées par les Normands et les Hongrois furent réparées on y introduisit, par l'autorité de l'évêque Adalbéron, la réforme, qui fut embrassée même par le peu d'anciens moines qui s'y trouvèrent.

Einold y fut établi abbé et Jean procureur et cellérier, à cause de son expérience des affaires et de sa science de l'économie. Il donna tous les biens de son ample patrimoine à l'abbaye, après avoir persuadé aux deux frères qu'il avait de s'y retirer. Il y attira même sa mère, qu'il eut soin d'entretenir durant le reste de ses jours dans un appartement hors de l'enclos du monastère. Quoique la communauté, que la réputation de cette nouvelle réforme rendit très-nombreuse dès le commencement, regardât Jean comme son principal auteur et l'honorât déjà comme son père, il voulut toujours y être considéré comme le dernier de la maison et comme le serviteur de tous. Il donna aux frères l'exemple d'une soumission parfaite dans son obéissance envers l'abbé Einold, qui affecta de changer souvent ses fonctions et de les mul-

tiplier, soit par suite des besoins de la communauté, soit pour l'exemple des religieux, par la bonne opinion qu'il avait de ses forces, de sa patience et de son humilité. Il porta ces deux vertus au delà même de ce qu'on pourrait s'imaginer du plus patient et du plus humble des hommes. C'est ce qu'on remarqua dans la manière dont il souffrait les reproches les plus injustes et les plus fâcheux effets de la mauvaise humeur des autres, et dont il se chargea, outre ses fonctions ordinaires, des offices les plus bas et les plus pénibles de la boulangerie et de la cuisine. Il était très-sévère, pour ne pas dire cruel, à lui-même, mais fort doux et compatissant envers les autres. Il se refusait les soulagements les plus légitimes que la règle permettait pour réparer les forces de la nature. Jamais il ne se recouchait après matines, quoiqu'il eût toujours plus à combattre qu'un autre contre le sommeil. Son abbé lui laissa sur ce point la liberté de se faire violence ; mais il employa toute son autorité pour lui faire modérer ses abstinences excessives. Tel était saint Jean de Vandières ou de Gorze, que nous reverrons encore plus tard ¹.

Saint Gauzelin, évêque de Toul, dont il a été parlé incidemment, travaillait lui-même, et avec succès, au rétablissement de la discipline monastique dans son diocèse. Il était d'une illustre famille, avait été élevé dans le palais des rois, et fut fait évêque de Toul en 922. Au faubourg de sa ville épiscopale s'élevait l'ancien monastère de Saint-Aper ou Saint-Èvre, l'un de ses prédécesseurs ; mais la discipline y était fort déchuë. Animé du même esprit que son vertueux archidiacre Einold et saint Jean de Vandières, Gauzelin cherchait à y rétablir la régularité. Dans ce dessein il se rendit lui-même au monastère de Fleury-sur-Loire, où saint Odon venait de ramener la ferveur primitive. Il y étudia soigneusement et la lettre et la pratique de la règle de saint Benoît, puis l'introduisit avec succès dans le monastère de Saint-Èvre, auquel il donna pour abbé Archambaud, qui justifia pleinement sa confiance ; et, afin que l'indigence ne fût pas un prétexte aux moi-

¹ *Acta SS.*, 27 févr. *Acta SS. O. S. Bened.*, sect. 5.

nes de violer la règle, il leur assigna plusieurs terres pour leur subsistance. Par la chartre qu'il en fit dresser, et que nous avons encore, il les obligea à réciter tous les jours pour lui le psaume *De profundis*, et à faire tous les ans un service le jour de son anniversaire, avec ordre à l'abbé de régaler la communauté ce jour-là. C'était vers l'an 935. Le nombre des moines s'étant beaucoup augmenté depuis la réforme, il leur donna de nouvelles terres en 940 et fit confirmer le tout par le roi Othon de Germanie. Du monastère de Saint-Èvre la réforme se répandit dans plusieurs autres.

Le saint évêque, ayant ainsi réussi pour les moines, entreprit d'en faire autant pour les religieuses. En parcourant son diocèse il remarqua, sur le penchant d'une montagne au pied de laquelle était le village de Bouxières, près de la Meurthe, une ancienne église dédiée à la sainte Vierge, où les peuples affluaient souvent, parce que les malades y étaient guéris par l'intercession de la Mère de Dieu. Cette église était bien négligée ; le saint pontife résolut de lui rendre la splendeur convenable et d'y rassembler en communauté, sous la règle de saint Benoît, les religieuses dispersées de côté et d'autre. Il y réussit également, leur assigna des terres pour leur subsistance, et leur donna pour abbesse une sainte fille nommée Rothilde, que le reclus Humbert de Verdun avait formée lui-même à la vie religieuse. Le Pape Étienne VIII, qui occupa le Saint-Siège de l'an 939 à 942, informé de cette fondation par l'abbé Archambauld, la confirma par une lettre à l'abbesse Rothilde, dans laquelle il parle avec la plus tendre affection et de grands éloges du saint évêque de Toul, qui est honoré comme saint le septième jour de septembre¹.

Le monastère de Gorze, restauré l'an 933 par saint Jean de Vandières, sous l'autorité de l'évêque Adalbéron de Metz, devint dès lors une école de toutes les vertus, où ceux qui voulaient se rendre parfaits dans l'état religieux venaient prendre des leçons. Saint Guibert, fondateur de Gemblours, près de Namur, fut de ce nombre. Sa naissance l'a-

vait obligé à suivre quelque temps le parti des armes lorsqu'il résolut de se consacrer au service de Dieu. Il changea sa maison de Gemblours en un monastère dédié à saint Pierre et à saint Exupère, et il alla étudier les pratiques de la vie religieuse à Gorze. Il y trouva un moine de sa connaissance, nommé Herluin ; il le demanda et l'obtint pour l'établir abbé de Gemblours. Il retourna à ce monastère avec le nouvel abbé ; mais il n'y fut pas longtemps tranquille. On prétendit que Gemblours était une terre du fisc, et on lui en fit un crime auprès du roi Othon et de l'établissement qu'il avait fait ; car Gemblours était du royaume de Lorraine. Guibert et Herluin allèrent trouver ce prince, et, comme il avait beaucoup de piété, ils n'eurent pas de peine à lui faire goûter leurs raisons. Il confirma la fondation de Gemblours par un acte daté de l'an 942, et permit aux moines d'avoir un avoué et un abbé régulier qui serait nommé par le prince, de bâtir un château, d'établir des marchés publics et de battre monnaie. Quand saint Guibert eut mis ordre aux affaires de son monastère il retourna à Gorze, pour y vivre dans une plus grande retraite. Il y mourut saintement le 13 mai, l'an 962. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort¹.

Adalbéron n'avait pas moins de zèle pour la réforme de son clergé. Le monastère de Saint-Arnoulfe de Metz était possédé par des chanoines qui vivaient dans un grand dérèglement ; l'évêque les exhorta plusieurs fois à mener une vie plus conforme à la sainteté de leur état ; mais, les voyant incorrigibles, il prit la résolution de les chasser et d'y mettre des moines en leur place, s'ils ne voulaient eux-mêmes embrasser la vie monastique. Ayant donc pris l'avis du reste de son clergé, il établit un abbé dans le monastère de Saint-Arnoulfe, pour instruire de la discipline monastique ceux qui y seraient reçus. Les chanoines se plaignirent à Othon, roi de Germanie et de Lorraine, de ce qu'on les chassait d'un lieu qui était comme leur patrimoine et leur héritage ; mais ce prince, qui cherchait le bien, ayant appris les rai-

¹ Acta SS., 7 septembre.

¹ Acta SS., 13 mai.

sons de l'évêque, confirma ce qu'il avait fait, et Adalbéron en dressa un acte daté de l'an 942¹.

Le même évêque appela à Metz saint Kadroé pour rétablir et réformer le monastère de Saint-Clément de cette ville. Kadroé avait passé d'Irlande en France avec douze compagnons. Il alla d'abord à Péronne visiter le tombeau de saint Fursi, où il y avait un monastère d'Écossais ou d'Irlandais; ensuite une sainte dame, nommée Hersende, leur donna un oratoire de Saint-Michel, dans la forêt de Thiérache. Ils y vécurent en communauté, ayant pour supérieur saint Maccalan. Cette dame, voulant les perfectionner dans les pratiques de la vie religieuse, envoya Maccalan à Gorze et Kadroé à Fleury-sur-Loire, où ils prirent l'habit monastique; après quoi Maccalan fut nommé abbé de Saint-Michel et Kadroé de Vassor. Ce furent les vertus qu'il fit éclater dans le gouvernement de ce monastère qui déterminèrent Adalbéron à lui confier celui de Saint-Clément de Metz. Saint Kadroé est honoré le 6 mars et saint Maccalan le 21 janvier. Vingt-trois ans après l'arrivée de ces saints abbés en France, saint Foranna y amena une nouvelle colonie de moines irlandais et fut aussi abbé de Vassor. Il est honoré le 30 avril².

Un illustre réformateur de l'ordre monastique dans le royaume de Lorraine fut encore saint Gérard de Brogne. Il était né, dans le territoire de Namur, d'une famille distinguée, et il montra dès son enfance une tendre dévotion et surtout un grand éloignement de tout ce qui pouvait souiller la pureté. Il fit plusieurs campagnes sous Bérenger, comte de Namur, sans que sa vertu en reçût aucune atteinte; au contraire, la licence des armes ne servit qu'à la faire mieux éclater. Sa probité et sa sagesse le rendirent le conseil et le confident du comte de Namur, qui l'envoya pour quelques négociations vers le duc Robert, depuis roi de France.

Gérard, pendant cette ambassade, visita le monastère de Saint-Denis et y assista à l'office de vêpres, où, ayant entendu faire mémoire

de saint Eugène, il demanda quel était ce saint; on lui répondit que c'était un compagnon de saint Denis; qu'il avait été le premier évêque de Tolède; que, étant revenu dans la Gaule, il avait souffert le martyre au village de Deuil, et que ses reliques, que l'on conservait à Saint-Denis, opéraient plusieurs miracles. Il pria instamment les moines de lui donner le corps de ce saint martyr pour le placer dans la nouvelle église qu'il avait fait bâtir dans sa terre de Brogne. On le lui refusa, en lui faisant toutefois entendre que, s'il voulait se faire moine à Saint-Denis, on pourrait lui accorder sa demande. Gérard conçut dès la nuit suivante le dessein d'embrasser la vie religieuse. Étant de retour, il le découvrit au comte de Namur, qui s'efforça vainement de l'en détourner. Il en parla aussi à Étienne, évêque de Liège, son oncle maternel. Ce prélat, craignant de s'opposer aux desseins de Dieu sur son neveu, lui donna sa bénédiction, après lui avoir donné les avis convenables pour s'assurer de sa vocation.

Gérard retourna donc à Saint-Denis, où il prit l'habit monastique vers l'an 928, après s'être coupé les cheveux et rasé la barbe. Il commença à apprendre l'alphabet comme les enfants, et fit de grands progrès dans les lettres et de plus grands encore dans la vertu. Il demeura dix ans à Saint-Denis et fut ordonné prêtre la neuvième année par Adhelme, évêque de Paris, successeur de Fuldrade; après quoi, ayant enfin obtenu les reliques de saint Eugène, il retourna à Brogne, où il mit douze moines de Saint-Denis à la place des clercs qui desservaient cette église. Il y fonda un monastère qu'il gouverna, et qui devint célèbre par les vertus des moines et par celles de l'abbé.

Gislebert, duc de Lorraine, et Arnoulfe le Grand, comte de Flandre, en furent si édifiés qu'ils chargèrent Gérard de mettre la réforme dans toutes les abbayes des terres de leur obéissance. Les principaux monastères qu'il réforma et gouverna dans la Flandre furent Brogne, Saint-Ghislain, Saint-Pierre et Saint-Bavon de Gand, Saint-Martin de Tournay, Marchiennes, Hasnon, Saint-Vaast d'Arras, Saint-Bertin, Saint-Omer, Saint-Amand, Saint-Vulmer ou Samer, outre les monas-

¹ Labbe, t. 9, p. 607. — ² *Acta SS.*, 6 mai, 21 janv., 30 avril.

tères de Lorraine et plusieurs de France, tels que Saint-Remi de Reims et Saint-Riquier. D'éclatants miracles augmentèrent l'autorité que la vertu et la sagesse donnaient à saint Gérard.

Arnoulfe, comte de Flandre, était cruellement tourmenté de la pierre, et il ne pouvait se résoudre à se faire tailler, quoique les médecins et les chirurgiens lui eussent déclaré que c'était l'unique remède, et que, pour le rassurer contre la crainte d'une si dangereuse opération, ils l'eussent faite en sa présence à dix-huit personnes atteintes du même mal, dont une seule mourut. Malgré ces expériences le comte ne voulut pas essayer un remède qui lui paraissait plus douloureux que le mal même. Il eut recours à saint Gérard, et ce saint abbé lui obtint par ses prières une guérison parfaite.

Sur la fin de sa vie Gérard fit le voyage de Rome pour obtenir des privilèges en faveur de son monastère de Brogne; après quoi il visita tous les monastères soumis à son obéissance, et se démit ensuite du gouvernement pour mieux se préparer à la mort. Elle arriva un lundi 3 octobre 959. Après qu'il eut reçu le saint Viatique avec de grands sentiments de piété, il donna ordre que l'on sonnât une cloche qu'il avait fait bénir par l'évêque, et dès qu'elle eut commencé de sonner il expira. Nous avons vu que saint Sturme, abbé de Fulde, fit aussi sonner les choches pour avertir qu'il était à l'agonie ¹.

Un autre saint de même nom illustrait le royaume de Lorraine, savoir saint Gérard, évêque de Toul et successeur de saint Gauzelin. Il était né d'une noble famille du territoire de Cologne, et son éducation répondit à sa naissance. Il fut élevé avec grand soin à Cologne, dans un monastère de clercs ou de chanoines réguliers, et les semences de piété qu'on y jeta dans son cœur ne tardèrent pas à produire d'excellents fruits. Sa mère ayant été tuée d'un coup de foudre il imputa ce malheur à ses propres péchés, et ce fut pour lui un motif de redoubler ses macérations. Il était cellérier de la communauté lorsque saint Brunon, archevêque de Cologne et vice-

roi de Lorraine, jeta les yeux sur lui pour remplir le siège de Toul, vacant par la mort de saint Gauzelin. Gérard était en pénitence pour quelque faute assez légère lorsqu'on lui apporta la nouvelle de son élection. Son humilité résista longtemps; mais il fallut céder aux ordres de Brunon. Il fut ordonné l'an 963, le 29 mars, qui, cette année, était un dimanche.

Gérard conserva dans l'épiscopat toutes les vertus qu'il avait acquises dans la retraite, et il sut les allier avec celles qui étaient propres à sa nouvelle dignité. Il donna surtout ses soins à réparer les églises de son diocèse. Il fit rebâtir celle de Saint-Mansuet, premier évêque de Toul, celle de Saint-Étienne, qui est la cathédrale, et celle de Saint-Gengoulfe, où il établit une collégiale de chanoines. Ces deux églises subsistent encore. Il n'avait pas moins de zèle pour les reliques des saints; il fit l'élévation de celle de saint Aper ou Èvre, et obtint de Troyes celle de sainte Apronie, sœur de ce saint évêque. Il eut la dévotion d'aller honorer les tombeaux des saints apôtres, et il fit le pèlerinage de Rome avec douze de ses clercs. Le voyage ne fut qu'une procession continuelle; car on portait la croix devant cette troupe de pèlerins et ils chantaient sans cesse des psaumes. Sa réputation, qu'il avait précédé à Rome, y attira de grands honneurs à sa vertu. Gérard tint le siège de Toul trente et un ans et quelques semaines, et mourut saintement le 23 avril 994 ¹.

La vie monastique commençait aussi à refleurir dans la partie de la Neustrie qui avait été cédée aux Normands. Guillaume, surnommé Longue-Épée, fils et successeur de Rollon ou Robert, premier duc de Normandie, avait hérité de toutes les belles qualités de son père, sans en avoir les défauts. Il avait plus de bonté pour ses peuples, plus de piété envers Dieu, et, quoiqu'il aimât moins la guerre, il n'avait pas moins de bravoure. Il profita de la paix dont jouissaient ses États pour rebâtir plusieurs monastères et entre autres celui de Jumièges, détruit par Hastings. Voici ce qui engagea ce prince à rebâtir ce célèbre monastère.

¹ Acta SS., 3 octobre. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 5.

¹ Acta SS., 23 avril.

Le duc Guillaume, chassant un jour dans la forêt de Jumièges, trouva deux moines occupés à relever les anciennes ruines du monastère pour en bâtir quelques cellules. Ils lui offrirent des rafraîchissements conformes à leur pauvreté, savoir du pain d'orge et de l'eau. Il les refusa, et, s'étant enfoncé dans la forêt pour chasser un sanglier, l'animal furieux revint sur lui et le renversa de cheval. Le duc, qui fut secouru à propos, ayant échappé à ce danger, retourna à Jumièges, demanda les rafraîchissements qu'il avait d'abord refusés et promit de faire rebâtir le monastère; ce qu'il exécuta incessamment. Il prit des mesures en même temps pour y rétablir la règle, et, dès que les bâtiments furent en état, il pria la comtesse de Poitiers, sa sœur, de lui envoyer douze moines du monastère de Saint-Cyprien, avec Martin, leur abbé. Le duc reçut avec joie cette sainte colonie et la mit en possession de Jumièges, où l'édification qu'elle donna à toute la province devint pour le duc Guillaume un nouveau motif d'embrasser la vie monastique.

Ce prince avait pris, dès sa plus tendre jeunesse, la résolution de renoncer aux grandeurs du monde pour se consacrer à Dieu dans la religion. Les intérêts publics ne lui permirent pas d'exécuter alors ce pieux dessein, mais il ne le perdit point de vue. Quand il eut rebâti Jumièges il se sentit plus fortement que jamais appelé à la vie religieuse, et il fit vœu de se faire moine dans ce monastère. Il s'en ouvrit à l'abbé, qui, préférant le bien public à celui de sa communauté, s'opposa constamment à ce dessein. Il représenta au duc que, son fils Richard étant encore enfant, il serait responsable des troubles qui ne manqueraient pas d'arriver après son abdication. Ces raisons ébranlèrent Guillaume Longue-Épée; mais elles ne purent empêcher qu'il ne prît à l'abbé un cuculle et une tunique de moine, qu'il emporta et qu'il enferma sous clef, afin de s'en revêtir en temps et lieu. On voit par ce trait quel heureux changement la religion avait déjà fait dans les mœurs féroces des Normands¹.

Le duc Guillaume fut indignement assas-

siné l'an 943. Arnoulfe, comte de Flandre, qui était en guerre avec ce prince, lui proposa une conférence à Piquigni, dans une île de la Somme. Guillaume s'y rendit, et, après quelques contestations, la paix fut jurée de part et d'autre. Mais on vit, pour cette fois, la confiance et la bonne foi du côté des Normands et la plus noire perfidie du côté des Flamands. A peine le duc Guillaume fut-il rentré seul dans sa barque, avec un rameur, que quatre des gens du comte le rappelèrent, disant qu'Arnoulfe avait oublié de lui parler d'une affaire de la dernière importance. Guillaume revint à bord, et à l'instant il fut assassiné par ces quatre scélérats, à la vue de son armée, qui était sur l'autre bord, le 17 décembre de l'an 943. Comme on le déshabillait pour visiter ses plaies, on trouva sur lui une petite clef d'argent qu'on crut être celle de son trésor. Son chambellan dit que c'était la clef d'une cassette où était l'habit de moine qu'il avait résolu de prendre à Jumièges après cette malheureuse conférence, et c'était là ce qu'il gardait comme son plus précieux trésor. Il fut enterré à Notre-Dame de Rouen, et son fils Richard, encore jeune, fut reconnu duc de Normandie¹.

Ce qu'il aurait fallu à cette province, c'était un archevêque de Rouen qui ressemblât au duc Guillaume. Il en fut bien autrement. L'année même avant sa mort le duc Guillaume mit sur ce grand siège un moine de Saint-Denis, nommé Hugues. Il était d'illustre naissance, mais il oublia tellement la sainteté de sa profession qu'il s'abandonna à la débauche et eut un grand nombre d'enfants. Il dissipa les biens de l'Église et donna à Raoul, son frère, seigneur très-puissant, une terre considérable du domaine de l'archevêché². Pour le malheur de la Normandie Hugues tint le siège de Rouen quarante-sept ans et ne mourut qu'en 989.

Au moins le jeune Hugues, fils du comte de Vermandois, élu dès l'âge de cinq ans, par la puissance de son père, à l'archevêché de Reims, ne donna jamais de pareils scandales. En attendant l'âge d'être ordonné il lui faisait donner une éducation cléricale chez l'évêque

¹ Guillelm. Gemet., l. 3, c. 7 et 8.

² Guillelm. Gemet., l. 3, c. 11 et 12. *Hist. de l'Église gallic.*, l. 18. — Orderic, l. 5, c. 43. *Acta arch. Rotom.*, t. 2.

Gui d'Auxerre, où il étudia quinze ans. Quant à son père, le comte Héribert, il jouit pendant plus de six ans du temporel de l'Église de Reims, sous le nom de son fils ; mais, quoiqu'il eût promis au roi Raoul, quand il obtint de lui cet archevêché, d'en bien user, tant avec les clercs qu'avec les laïques, et de conserver à chacun ses droits, il disposa de tout comme il lui plut. Il dépouilla plusieurs clercs de leurs bénéfices, c'est-à-dire des fonds dont les évêques précédents leur avaient donné l'usufruit en considération de leurs services, et il donna ces terres à qui bon lui sembla. Pour faire des fonctions spirituelles Héribert reçut en l'Église de Reims Odalric, archevêque d'Aix, en Provence, qui avait quitté son siège à cause des incursions des Sarrasins, et il lui donna l'abbaye de Timothée avec la prébende, c'est-à-dire la portion d'un clerc. C'était en 928. Cependant Héribert jouissait de tout le temporel, logeant même dans l'évêché avec sa femme. Enfin, l'an 931, il se brouilla avec le roi Raoul, qui résolut de satisfaire aux plaintes des évêques ; car ils lui témoignaient leur indignation de voir si longtemps cette Église sans pasteur.

Raoul envoya donc à Reims des lettres au clergé et au peuple pour procéder à l'élection d'un archevêque ; mais ils répondirent qu'ils ne le pouvaient, puisqu'ils en avaient déjà fait une qui subsistait. Sur ce refus le roi Raoul, avec le comte Hugues le Grand de Paris, plusieurs autres seigneurs et quelques évêques, vinrent assiéger Reims, en l'absence du comte Héribert. La troisième semaine du siège, tous les clercs et les laïques du diocèse qui étaient hors de la ville et une partie de ceux qui étaient dedans s'accordèrent à élire Artold, moine de l'abbaye de Saint-Remi, qui avait quitté le parti d'Héribert pour s'attacher au comte Hugues. Alors les vassaux de l'Église ouvrirent les portes au roi, et il fit ordonner Artold par dix-huit évêques, qu'il avait assemblés tant de France que de Bourgogne. Il fut intronisé par les évêques de la province et reconnu par le clergé et le peuple ; puis il envoya à Rome et obtint le pallium du Pape Jean XI ¹.

L'état politique du royaume de France subissait de nouvelles variations. Le roi Charles le Simple était mort dès l'an 929, le 7 d'octobre, à Péronne, où le comte Héribert le tenait en prison ; mais sa mort n'apporta aucun changement aux affaires du vivant de Raoul, qui était reconnu pour roi. Raoul lui-même mourut le 15 janvier 936, et alors les seigneurs, ayant à leur tête Hugues le Grand, comte de Paris, rappelèrent en France Louis, fils de Charles le Simple, que sa mère Ogive avait emmené en Angleterre, auprès du roi Édelfstan, son frère. Il fut sacré à Laon par Artold, archevêque de Reims, en présence des seigneurs et de plus de vingt évêques, le dimanche 19 juin 936. Son séjour en Angleterre l'a fait depuis nommer Louis d'Outre-Mer ¹.

Au milieu de ces variations politiques l'Esprit de Dieu continuait son œuvre de restauration religieuse, en France comme ailleurs. Le bienheureux Bernon, fondateur de Cluny, gouverna seize ans ce monastère et mourut l'an 927. Sur la fin de sa vie il avait établi abbé de la Baume un de ses plus chers disciples, nommé Odon ; mais les moines ne voulurent pas lui obéir, ce qui obligea Bernon de changer cette disposition. Il fit un testament que nous avons encore, et où il déclare que, connaissant que sa fin est proche, il a choisi pour lui succéder dans le gouvernement de ses monastères deux de ses religieux, savoir, Vidon ou Gui, son parent, et Odon. Il donna à Vidon le gouvernement de quatre monastères, qui furent la Baume, Gigni, Éthice et la celle de Saint-Lautein. On sait d'ailleurs que Vidon fut aussi abbé de Vézelay. Bernon laissa à Odon les monastères de Cluny, de Massai et de Bourdieu. Il légua quelques terres particulières à Cluny, à la charge de payer tous les ans dix deniers aux moines de Gigni. « Et que personne, ajoute-t-il, ne trouve mauvais que je fasse cette donation à Cluny, puisque j'y ai choisi ma sépulture, et que ce monastère, qui est demeuré orphelin par la mort du duc Guillaume, demeure imparfait par la mienne. Cette maison est pauvre, et elle a cependant

¹ Flodoard.

¹ Id., *Chron. et Hist.*, l. 4, c. 26.

une nombreuse communauté à nourrir. » On voit par ces paroles que la régularité qui s'observait à Cluny y avait attiré un grand nombre de religieux. Ce testament est de l'an 926. Bernon mourut le 13 janvier de l'année suivante. On voit, par le partage qu'il fit de ses monastères, qu'il ne pensait point encore à former un corps de congrégation, et c'est saint Odon qui a proprement commencé celle qui depuis a porté le nom de Cluny ¹.

Saint Odon naquit au pays du Maine, en l'an 879. Son père, Abbon, était un seigneur d'une piété singulière; il savait par cœur l'histoire ancienne et le droit romain, au moins les *Novelles* de Justinien; car les seigneurs rendaient alors la justice en personne. Abbon s'en acquittait si bien qu'on le prenait pour arbitre de tous les différends, et il était chéri de tout le monde, particulièrement de Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, qui fut le fondateur de Cluny. Abbon faisait toujours lire l'Évangile à sa table et observait exactement les vigiles des fêtes, passant les nuits sans dormir, particulièrement celle de Noël. Ce fut en celle-ci qu'il obtint par ses prières d'avoir ce fils, quoique sa femme fût déjà avancée en âge, et, le trouvant un jour tout seul dans son berceau, sans gardien auprès de lui, il le prit et l'offrit à saint Martin, sans en rien dire à personne. D'abord il le donna à un prêtre de sa dépendance, pour commencer à l'instruire des lettres; ensuite il le vit si bien fait qu'il changea le dessein de le consacrer à l'Église et le mit au service du duc Guillaume pour apprendre les exercices des armes; mais le jeune Odon commença bientôt à craindre qu'il ne fût pas dans la voie où Dieu le voulait; la chasse n'était pour lui qu'une fatigue, et il ne goûtait point les divertissements de son âge. Il avait près de seize ans lorsque, pendant la nuit de Noël, à l'église, il pria instamment la sainte Vierge d'intercéder auprès de son Fils pour qu'il daignât l'éclairer dans son incertitude. Aussitôt il fut saisi d'un mal de tête si violent qu'il crut être à la mort, et ce mal lui dura trois ans. On le ramena dans la maison pa-

ternelle, et pendant deux ans on lui fit inutilement toutes sortes de remèdes. Enfin son père crut que saint Martin le redemandait; lui-même en fut persuadé; il se fit couper les cheveux et se mit entre les chanoines de Saint-Martin de Tours, dans la dix-neuvième année de son âge, l'an 898. Sa réception fut solennelle; il y eut un grand concours de seigneurs, entre autres Foulques le Bon, comte d'Anjou, qui l'avait nourri quelque temps, et qui lui donna aussitôt une cellule auprès de l'église et une pension sur le revenu de l'abbaye.

Odon commença alors à s'appliquer à la prière et à l'étude, priant la nuit et lisant presque tout le jour. Après avoir étudié la longue grammaire de Priscien il fut détourné de la lecture de Virgile par un songe où il vit un vase très-beau en dehors, mais plein de serpents, et, laissant les poètes, il se donna tout entier à l'étude des interprètes de l'Écriture sainte. Les autres chanoines le trouvaient mauvais, demandant pourquoi il s'embarrassait de tant de lectures et voulant qu'il se contentât de savoir les *Psaumes* par cœur; mais il les laissait dire et joignait à l'étude la pauvreté et la mortification; car il donna aux pauvres tout ce qu'il avait apporté avec lui et couchait sur une natte tout vêtu. Parmi ses lectures fut celle de la règle de saint Benoît, qu'il commença dès lors à pratiquer, autant que son état le permettait. Il jeûnait fréquemment, ne mangeant qu'une demi-livre de pain avec une poignée de fèves et buvant très-peu.

Comme il y avait un grand concours de dévotion à Saint-Martin de Tours, en sorte que les rois mêmes et les princes de diverses nations y venaient avec des offrandes, plusieurs personnes s'adressaient au chanoine Odon, tout jeune qu'il était, et il donnait à tous les avis convenables pour la correction de leurs mœurs. Ils lui offraient de grands présents, mais il les refusait constamment, et, le comte Foulques l'ayant contraint à recevoir cent sous d'or, il les distribua aussitôt aux pauvres. Il alla ensuite à Paris, où il étudia sous Remi d'Auxerre, qui lui fit lire la *Dialectique* de saint Augustin et le *Traité des Arts libéraux* de Marcien. Remi, fameux docteur de

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5.

ce temps-là, était un moine de Saint-Germain d'Auxerre, qui avait eu pour maître Héric, moine de la même communauté, disciple de Loup de Ferrières et de Haimon d'Halberstadt, qui tous deux l'avaient été de Raban, et celui-ci d'Alcuin.

Odon, étant revenu à Tours, s'appliqua à la lecture des morales de saint Grégoire sur Job, et y prit tant de plaisir qu'il en fit un abrégé que nous avons. Les chanoines de Saint-Martin, réduits à cent cinquante au lieu de trois cents moines, gardaient encore beaucoup de régularité; ils s'acquittaient fidèlement des heures séparées, auxquelles on avait restreint la psalmodie perpétuelle. Les femmes n'entraient point dans le cloître, et, quelques années après, comme on s'était relâché de cette observance, le Pape Léon VII écrivit à Hugues le Grand, comte de Paris et abbé séculier de Saint-Martin, pour la faire rétablir.

Par la lecture des Pères, et particulièrement de la règle de saint Benoît, Odon conçut un grand désir de pratiquer la vie monastique; il fut secondé dans ce dessein par un chevalier nommé Adegrim, qui quitta le service du comte Foulques et vint demeurer avec lui. Par tous les lieux de France où ils apprirent qu'il y avait eu des monastères célèbres ils y allèrent eux-mêmes ou y envoyèrent, et, n'en trouvant point où ils pussent vivre avec la régularité qu'ils cherchaient, ils revenaient tristes à leur cellule. En effet, depuis soixante ans, les guerres civiles et les ravages des Normands avaient ruiné la plupart des monastères. Les moines avaient été en partie tués, en partie mis en fuite, emportant leurs reliques et le peu qu'ils pouvaient sauver de leurs livres et du trésor de leurs églises. Ils se retiraient dans les lieux les plus sûrs ou demeuraient errants, menant une vie vagabonde et méprisable. S'ils pouvaient respirer quelque part ils y bâtissaient des cabanes où ils cherchaient plutôt à subsister qu'à pratiquer leur règle. Quelques maisons abandonnées par les moines furent occupées par des clercs qui ne laissèrent pas de les garder quand les temps furent devenus meilleurs.

Les deux amis ne trouvant point en France

de monastère à leur gré, Adegrim résolut d'aller à Rome; mais en passant par la Bourgogne il arriva à la Baume, ce nouveau monastère du bienheureux Bernon. Il y fut reçu, selon la règle de saint Benoît, dans la maison des hôtes, et voulut y demeurer quelque temps pour apprendre les mœurs et les usages des religieux. C'étaient les institutions de saint Benoît d'Aniane. Adegrim, les ayant examinées, en donna avis à saint Odon, qui aussitôt alla le trouver, portant ses livres, au nombre de cent volumes. Adegrim se renferma dans une cellule, par la permission de l'abbé Bernon, et y demeura trois ans; Odon, comme savant, fut chargé de l'école, c'est-à-dire de la conduite des enfants qu'on élevait dans le monastère. Il avait alors trente ans, ce qui montre que c'était l'an 909. Adegrim, suivant son attrait pour la solitude, se retira, avec permission, dans un désert et se logea dans une petite caverne. Il vécut ainsi plus de trente ans, venant seulement les dimanches au monastère de Cluny, dont il n'était qu'à deux milles. Il y prenait de la farine pour faire son pain et quelque peu de fèves, et retournait aussitôt à son désert, souffrant les incommodités du chaud et du froid, et quelquefois des tentations violentes d'ennui et de désespoir.

Pour saint Odon il eut beaucoup à souffrir dans le monastère de la part de quelques mauvais moines, qui, pour ébranler sa vocation, se plaignaient de la dureté de l'abbé Bernon ou lui faisaient à lui-même des reproches et des insultes dont il ne se défendait que par une extrême patience. Il les tirait à part, leur demandait pardon, prosterné à leurs pieds, et ne laissait pas ensuite de leur enseigner ce qu'ils désiraient et de leur faire tous les plaisirs qu'il pouvait. Ayant un grand zèle pour la conversion de ses parents, il obtint la permission d'aller chez son père et l'amena au monastère, où il le fit recevoir. Il fit aussi prendre le voile à sa mère. Le bienheureux abbé Bernon, prévoyant qu'Odon serait un jour un homme illustre, le fit ordonner prêtre, contre son gré, par Turpion, évêque de Limoges, prélat distingué par sa vertu et par sa science. Bernon lui ayant envoyé Odon à quelque occasion, l'évêque eut avec lui un

grand entretien sur la dignité du sacerdoce et sur l'état présent de l'Église. Odon s'étendit beaucoup à déplorer les désordres des prêtres, et Turpion fut si touché de ce discours qu'il le pria de le lui donner par écrit. Odon refusa de le faire sans l'ordre de son abbé; mais, l'évêque l'ayant facilement obtenu, il rédigea ce discours en trois livres, qui portent le titre de *Conférences*.

Le bienheureux Bernon, se voyant, comme il a été dit, près de sa fin, pria les frères de lui choisir un successeur, et ils lui amenèrent Odon comme par force, criant tous qu'il devait être leur abbé. Comme il ne se rendait pas encore il céda à la menace d'excommunication des évêques qui étaient présents. Il reçut la bénédiction abbatiale étant âgé de quarante-huit ans. Après la mort de Bernon il vint s'établir à Cluny, le principal des trois monastères dont il avait la conduite, et en acheva les bâtiments avec des secours qu'il regarda comme miraculeux, entre autres trois mille sous d'or qui lui vinrent de Gothie. Dès lors le monastère de Cluny commença à se distinguer de tous les autres par l'exacte observance de la règle, l'émulation de vertu entre les frères, l'étude de la religion et la charité envers les pauvres¹.

La charité et la conversation du saint abbé étaient aimables; il avait coutume de dire que les aveugles et les estropiés seraient les portiers du ciel, qu'il fallait donc bien se garder de leur fermer la porte sur la terre. Quand il voyait quelque domestique, ennuyé de leur importunité, leur dire quelque mot dur ou leur refuser l'entrée, il le réprimandait sévèrement et disait au pauvre : « Quand il viendra à la porte du paradis rendez-lui la pareille. » Quelqu'un, qui avait l'air de n'être pas trop à l'aise, lui apportait-il quelque présent : il lui demandait s'il avait besoin de quelque chose, et, sur sa réponse affirmative, lui faisait donner le double de ce qu'il avait apporté. Dans ses voyages, lorsqu'il rencontrait des enfants, il les obligeait de chanter pour avoir occasion de leur donner une récompense. Rencontrait-il en route une vieille femme ou une personne impotente : il des-

cendait de cheval et l'y faisait monter, ordonnant à un domestique de se tenir à côté d'elle pour l'empêcher de tomber. Quand ses compagnons de voyage voulaient faire la même chose il ne le souffrait pas, persuadé qu'on le faisait à cause de lui et non à cause du pauvre. Cette bonté et cette charité inspiraient à tout le monde un tel amour pour lui et une telle vénération que non-seulement le peuple, mais ses propres moines, en particulier l'historien de sa vie, baisaient avec respect et en cachette le bord de son vêtement.

Tant de vertus attirèrent à Cluny un grand nombre d'hommes distingués par leur naissance et leur dignité. Non-seulement des laïques de la première qualité y venaient pour pratiquer la pénitence, mais des chanoines et même des évêques quittaient leurs Églises pour y embrasser la vie monastique. Les comtes et les ducs s'empressaient de soumettre les monastères de leur dépendance à celui de Cluny, afin que le saint abbé y mît la réforme; car bientôt il ne se borna plus à sa communauté. Il travailla avec un zèle infatigable au rétablissement de la discipline monastique dans toute la France et même dans l'Italie. Les principaux monastères où il mit la réforme sont : Fleury-sur-Loire, au diocèse d'Orléans; Saint-Pierre le Vif de Sens, Saint-Julien de Tours; Carlieu, au diocèse de Mâcon; Saint-Paul de Rome et Saint-Augustin de Pavie. Ce furent là les commencements de la célèbre congrégation de Cluny.

Où il trouva le plus de résistance pour la réforme ce fut à Fleury, autrement Saint-Benoît sur Loire. Le comte Élisard, ayant obtenu cette abbaye du roi Raoul, la donna à saint Odon pour la réformer. Le saint abbé, ayant accepté la commission, se mit en chemin, avec quelques évêques qu'il avait priés de l'accompagner, pour se rendre à ce monastère; mais, dès que les moines eurent appris le sujet pour lequel il venait, ils s'armèrent de casques et d'épées et firent la garde aux portes du monastère pour l'empêcher d'entrer et empêcher la réforme d'entrer avec lui. Ils se fondaient sur d'anciens privilèges selon lesquels l'abbé d'un autre monastère ne pouvait l'être du leur. Cependant, pour paraître prendre les voies de la douceur avant que

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5, *Vita S. Odon.*, l. 1.

d'en venir à la violence, ils députèrent un d'entre eux au-devant d'Odon. Ce moine, ayant rencontré le saint abbé à quelque distance du monastère, lui fit connaître les privilèges en question et lui demanda le sujet de son voyage ; il répondit qu'il venait apporter la paix, qu'il ne ferait de mal à personne et tâcherait seulement de rétablir la règle. C'était justement ce que les moines craignaient le plus.

Cette réponse, leur ayant été rapportée, répandit l'alarme et les fit recourir à d'autres stratagèmes ; ils n'omirent rien pour intimider le saint abbé, tantôt en le menaçant du roi, tantôt en le faisant assurer par leurs émissaires que, s'il osait mettre le pied dans le monastère, il ne manquerait pas d'y être assassiné. Les prélats qui l'accompagnaient eurent peur pour lui et pour eux et lui conseillèrent de s'en retourner. Trois jours s'étaient passés en ces négociations avec les moines lorsque saint Odon, n'écoulant que son zèle, prit tout à coup sa résolution, monta sur son âne et marcha droit au monastère. Les prélats eurent beau lui représenter qu'il courait à une mort certaine et qu'il n'y avait point de crimes dont de mauvais moines ne fussent capables, il continua seul sa route ; mais le Seigneur, qui lui avait inspiré cette résolution, changea tellement les cœurs des religieux de Fleury, à son arrivée, qu'ils jetèrent leurs armes et vinrent lui embrasser les pieds. Il les reçut avec un air de bonté qui acheva de dissiper les alarmes ; ils craignirent moins la réforme dès qu'ils eurent connu celui qui était chargé de l'établir. Pour en jeter les premiers fondements Odon travailla à leur persuader de ne plus manger de chair et de remettre en commun les biens du monastère, qu'ils avaient partagés entre eux. Il eut bien de la peine à obtenir ces deux articles ; mais enfin il en vint à bout par ses douces insinuations, et le reste suivit de près.

C'était particulièrement par l'observance du silence que saint Odon introduisait la réforme. Il savait que la paix et la charité règnent dans une communauté où règne le silence. Ses moines le gardaient si religieusement aux heures marquées, même hors du

monastère, qu'un d'eux étant un jour à la campagne, en prières, pendant la nuit, tandis que son cheval paissait, aima mieux laisser prendre le cheval par un voleur que de rompre le silence en criant ; mais le lendemain matin le voleur fut trouvé comme immobile sur le cheval, près du lieu où il l'avait pris, et saint Odon, à qui on le conduisit, lui fit donner cinq sous d'argent, disant qu'il était juste de le récompenser de la fatigue qu'il avait essuyé toute la nuit ¹. C'était le fils d'un meunier du monastère. Dans la suite, chaque fois que le meunier se montrait revêche, les moines, pour lui donner une leçon, lui faisaient redemander les cinq sous.

Deux autres moines de Cluny ayant été pris par les Normands, en allant à Tours, se laissèrent conduire et maltraiter sans dire un seul mot, et jamais ces Barbares ne purent les obliger de proférer une seule parole que le temps du silence prescrit par la règle ne fût passé. Ces exemples de régularité, portés peut-être trop loin, servent du moins à faire connaître à quel point la discipline était en vigueur dans la congrégation de Cluny sous le gouvernement de saint Odon ².

Dans le midi de la France, nommé souvent Gothie, à cause des Visigoths qui y avaient régné et qui formèrent toujours une grande partie de la population, l'état monastique commençait également à refleurir. Pons Raimond, comte de Toulouse, avait fondé, dès l'an 936, un monastère à Tomières, en l'honneur du martyr saint Pons, son patron. L'église en fut dédiée deux ans après, et Aimeric, archevêque de Narbonne, se trouva à la dédicace. Ce monastère devint célèbre par les grands hommes qui en sortirent ; depuis, une ville s'étant formée à l'entour, il fut érigé en siège épiscopal. Nous avons le testament du comte ou marquis Pons, qui est une nouvelle preuve de sa piété et de sa libéralité envers les églises ³.

Gothescalc, évêque du Puy, réforma et rétablit le monastère de Saint-Theoffroi, vulgairement Saint-Chaffre, et fit venir Arnoulfe, abbé du monastère de Saint-Gérauld, pour y faire observer la règle de saint Benoît. Il

¹ *Vita S. Odon.*, 1. 2, n. 30. — ² *Ibid.*, n. 12. — ³ Catel, *Mém. sur le Languedoc*.

donna au même monastère plusieurs terres, à la charge que, tous les jours, excepté les fêtes et les dimanches, les moines chantaient à genoux deux psaumes pour lui, pour ses successeurs et les autres clercs de son Église, et diraient la messe et l'office des Morts à la même intention, quand ils le pourraient. L'acte est daté de la deuxième année du roi Louis d'Outre-Mer, c'est-à-dire de l'an 938, et signé de plusieurs évêques et abbés ¹.

En Espagne le roi Alphonse IV, ayant régné quelques années, résolut de quitter le monde et d'embrasser la vie monastique. Comme son fils Ordogne était en bas âge, il envoya chercher son frère Ramire, lui découvrit son dessein, lui céda le royaume et se retira au monastère de Saint-Fagon; mais, quelque temps après, ayant voulu reprendre la couronne, il fut pris par son frère, qui lui fit crever les yeux. Alphonse le Moine, car le nom lui en est demeuré, régna en tout sept ans et sept mois. Ramire II, son frère, commença à régner l'an 933; il consacra à Dieu sa fille Elvire, et bâtit pour elle, dans la ville de Léon, un grand monastère en l'honneur de saint Sauveur. Il bâtit encore quatre autres monastères, et, à la fin de sa vie, par les instantes prières des évêques et des abbés, il reçut la confession, c'est-à-dire l'habit monastique, et mourut après avoir régné près de dix-huit ans et trois mois. Son fils Ordogne III lui succéda l'an 945 ².

En Angleterre l'archevêque Plegmond de Cantorbéry mourut vers l'an 922, après avoir tenu ce siège durant trente-quatre ans. Son successeur fut Athelme, pendant trois ans; Vulfelme lui succéda en 925, et à celui-ci saint Eude ou Odon, en 942. Il était fils d'un seigneur danois païen établi en Angleterre, qui, lui voyant de l'inclination pour la religion chrétienne, l'en détournait autant qu'il pouvait, ne voulant pas même souffrir qu'il nommât Jésus-Christ. Le jeune Odon ne laissa pas de continuer à fréquenter les églises et de rapporter au logis les bonnes instructions qu'il y entendait, en raison de quoi son père, outré de colère, le déshérita.

Le jeune homme, ravi de perdre pour Dieu tout ce qu'il pouvait espérer sur la terre, quitta ses parents et se mit au service d'Athelme, un des principaux et des plus pieux seigneurs de la cour du roi Alfred le Grand. Celui-ci, voyant les bonnes dispositions d'Odon, le reçut avec une affection de père, lui donna tous les secours nécessaires, et le fit si bien étudier qu'il apprit le grec et le latin au point d'écrire facilement en vers et en prose dans ces deux langues. Après avoir été baptisé il reçut la tonsure cléricale et les ordres jusqu'au sous-diaconat, dans lequel il demeura quelques années à cause de sa jeunesse; mais, ayant été ordonné prêtre, il fut en grande vénération au duc Athelme et aux autres seigneurs, qui se confessaient à lui et recevaient ses conseils.

Odon fit avec ce duc le pèlerinage de Rome, pendant lequel il le guérit par ses prières, en lui faisant boire du vin sur lequel il avait fait le signe de la croix. Après la mort du duc Athelme et du roi Alfred il fut en grande estime auprès du roi Édouard, son fils, et du roi Édolstan, fils d'Édouard, qui le fit évêque de Schireburne, malgré sa résistance, par le choix du clergé et du peuple, et Vulfelme, alors archevêque de Cantorbéry, le consacra avec joie. Édolstan crut devoir à ses prières une grande victoire qu'il remporta sur les païens, l'an 938, quatorzième de son règne. Ce roi mourut trois ans après, en 941. Son frère Edmond lui succéda, et l'évêque Odon ne lui fut pas moins cher. Vulfelme, archevêque de Cantorbéry, étant mort peu de temps après, le roi pressa Odon de prendre sa place; mais il s'en défendit par l'autorité des canons, qui condamnent les translations. Le roi lui représenta que saint Pierre avait été transféré d'Antioche à Rome, ainsi que plusieurs autres dont les noms sont rapportés dans l'histoire; enfin qu'en Angleterre même saint Mellit avait passé de Londres à Cantorbéry et saint Just de Rochester. Odon se rendit à ces exemples, mais il opposa une autre difficulté. « Tous ceux, dit-il, qui ont rempli le siège de Cantorbéry, depuis la conversion des Anglais, ont été moines; je ne veux pas violer une si sainte et si ancienne coutume;

¹ Mabill., *de Re diplom.*, l. 6, p. 569. — ² Sampir.

aussi bien désiré-je depuis longtemps d'embrasser la profession monastique. » Le roi loua son humilité et sa piété, et l'on envoya en diligence au monastère de Fleury-sur-Loire, qui était alors en très-grande réputation pour la régularité de l'observance, au lieu qu'elle était fort déchuë en Angleterre. L'abbé de Fleury vint lui même apporter à Odon l'habit monastique, et, après l'avoir reçu, il prit possession du siège de Cantorbéry, vers l'an 942¹.

Quelque temps après il fit des constitutions pour la consolation du roi Edmond et l'instruction de son peuple, qui sont comprises en dix articles. Il y recommande l'immunité des églises, défendant de les charger d'aucun tribut, et cela d'après l'autorité des saints Pères; il marque les devoirs du roi et des seigneurs, particulièrement l'obéissance aux évêques, qui ont reçu le pouvoir de lier et de délier; les devoirs des évêques, surtout la visite de leur diocèse tous les ans; les devoirs des prêtres, des clercs et des moines, recommandant à ceux-ci la stabilité et le travail des mains. Le reste regarde tout le peuple. On trouve aussi une lettre synodale à ses suffragants, qui semble être du même temps².

De son côté le roi Edmond, de concert avec les évêques et les seigneurs, fit plusieurs lois pour réprimer les meurtres et les vengeances particulières et pour seconder la propagation de la foi chrétienne. Il y recommande la continence aux clercs, sous peine de perdre leurs biens temporels pendant la vie et d'être privés de la sépulture après leur mort. Il charge les évêques des réparations des églises et promet sûreté à ceux qui s'y réfugient³.

Le roi Edmond se lia d'amitié avec un saint plus illustre encore; c'était saint Dunstan, né, la première année du règne d'Édelstan, qui fut l'an 924, près du monastère de Glastonbury, dans le Wessex. Ses parents étaient de la première noblesse, et dès l'enfance ils le firent élever dans cette maison de Glastonbury, où demeuraient quelques moines irlandais qui instruisaient la jeunesse.

Dunstan y apprit les premiers éléments des sciences. A l'usage familier de la langue latine il joignit une connaissance étendue de la philosophie; les saintes Écritures et les ouvrages des Pères étaient le sujet de ses méditations continuelles; ses succès dans différents arts, tels que la musique, la peinture, la gravure, et surtout dans le travail des métaux, le faisaient applaudir de tout le monde. Enfin, ayant reçu les ordres mineurs, il passa à Cantorbéry, auprès de l'évêque Athelme, son oncle paternel, qui le recommanda au roi Édelstan et le mit à son service. Comme il réussissait parfaitement en tout son mérite lui attira des envieux, qui l'accusèrent auprès du roi d'être magicien et d'avoir commerce avec les démons. On dit que le fondement de ce reproche fut qu'en une certaine occasion, Dunstan ayant suspendu sa harpe contre une muraille, elle joua toute seule et chanta une antienne.

Il quitta la cour de lui-même, sans attendre d'être congédié, et se retira près de saint Elfège, évêque de Winchester, son parent, qui l'exhorta à embrasser la vie monastique; mais le jeune homme lui résista quelque temps, croyant devoir se marier. Une maladie qui le réduisit à l'extrémité le détermina, et, en étant revenu, il reçut l'habit monastique de la main du saint évêque, qui ensuite l'ordonna prêtre, après les intervalles canoniques, lui donnant pour titre l'église de Notre-Dame de Glastonbury. Après avoir reçu quelque temps les instructions de son saint parent Elfège, pour se fortifier contre les tentations, il retourna à Glastonbury servir l'église de son titre, près de laquelle il se fit une cellule si étroite qu'elle ressemblait à un sépulcre. Elle n'avait que cinq pieds de long, deux et demi de large, et la hauteur nécessaire pour y pouvoir être debout. La porte faisait un des côtés et avait de petites fenêtres par où il recevait du jour pour travailler. Il jeûnait et priait assidûment, et cette manière de vie lui attira bientôt des visites de toutes sortes de personnes qui publiaient ses vertus.

Après la mort du roi Édelstan, son frère et son successeur Edmond appela saint Dunstan à la cour pour l'aider de ses conseils;

¹ *Acta SS.*, 4 juill. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5.
— ² Labbe, t. 9, p. 609. — ³ P. 613.

mais bientôt, circonvenu par les intrigues des envieux, il le disgracia honteusement. Dès le lendemain le roi, qui aimait beaucoup la chasse, poursuivait à cheval un cerf au milieu des forêts. Au plus fort de la course il arrive au bord d'un précipice ; il s'efforce de retenir son cheval, mais en vain. Ne voyant plus d'espoir, il se recommande à Dieu, le remercie de n'avoir pas commis de péchés ces jours-là, sinon d'avoir offensé Dunstan, promettant de réparer sa faute si par miséricorde il en revient. Aussitôt son cheval, qui avait déjà les pieds de devant comme au-dessus de l'abîme, s'arrête. Le roi Edmond rend à Dieu les plus vives actions de grâces, et de cœur et de bouche. Revenu à la maison il fait appeler Dunstan, lui dit de monter à cheval et de l'accompagner dans un petit voyage. Ils arrivent tous deux à Glastonbury, entrent dans l'église, et, après que le roi y eut prié avec larmes, il prend la main droite de Dunstan, le baise avec respect et le place dans la chaire sacerdotale, en disant : « Sois le prélat de cette chaire et le très-fidèle abbé de cette église. S'il te manque quelque chose pour le culte divin ou l'observation de la règle, moi j'y suppléerai de grand cœur. »

Peu de jours après Dunstan commença à y jeter les fondements d'une église plus magnifique et à y bâtir des lieux réguliers. Quand tout fut achevé il y assembla, sous la règle de saint Benoît, une grande communauté de moines, dont il fut le premier abbé, et il les conduisit à une grande perfection. La doctrine et la piété brillaient tellement dans ce monastère que l'on en tira dans la suite un grand nombre d'évêques et d'abbés, en sorte que saint Dunstan fut le principal restaurateur de la religion par toute l'Angleterre ¹ ; car, avec les grands biens que lui laissèrent son père et sa mère, ainsi que la princesse Édelflède, nièce du roi, non-seulement il donna au monastère de Glastonbury plusieurs terres qui étaient proches, mais il fonda encore en divers lieux cinq autres monastères où se formèrent depuis, par ses soins, de grandes et édifiantes communautés.

Un autre personnage illustre édifiait à cette époque toute l'Angleterre et secondait saint Dunstan dans son œuvre de restauration religieuse ; c'était le vénérable Turquetul, chancelier du royaume et restaurateur et abbé du monastère de Croiland. Il était neveu du roi Édouard le Vieux et naquit l'an 887. Le roi, son oncle, lui proposa plusieurs mariages avec des filles de ducs et de comtes, qu'il refusa toutes par amour de la continence ; c'est pourquoi le roi, jugeant qu'il servirait utilement l'Église, le voulait préférer à tous les autres pour remplir les principaux sièges d'Angleterre. Il lui offrit l'évêché de Winchester ; mais Turquetul, s'en déclarant indigne, le fit donner à Fridestan, son frère de lait. Le roi lui offrit encore l'évêché de Dorchester, par le conseil de l'archevêque Plegmond ; mais il le refusa avec la même fermeté.

Le roi, voyant donc que, content de son patrimoine, il était sans ambition et sans intérêt, le fit son chancelier, comme très-capable, par sa sagesse et sa fidélité, de régler toutes les affaires temporelles et spirituelles du royaume, et ce fut par son conseil que, sur les lettres du Pape, il donna en un même jour à sept Églises des évêques, qui furent sacrés ensemble par l'archevêque Plegmond. Après la mort d'Édouard Turquetul continua de servir le roi Édelsan, son fils, même à la guerre, où il se distingua par sa valeur. En 937 plusieurs rois écossais, danois, bretons, soumis jusqu'alors au roi d'Angleterre, secouèrent le joug et formèrent une coalition formidable, en appelant à leur secours plusieurs rois de la mer ou chefs de pirates. Cinq nations composaient l'armée ennemie : les Norwégiens, les Danois, les Irlandais, les Écossais et les Bretons. Le roi Édelsan, marchant contre eux, fit sa prière dans l'église de Beverley, posa son poignard sur l'autel et fit vœu de le racheter, s'il revenait vainqueur, à un prix digne d'un roi. Cent bannières flottaient dans l'armée anglaise, et autour de chacune d'elles, suivant un auteur du temps, mille guerriers étaient rangés. La bataille se livra près de Brunabourg, au pays des Northumbres ; elle dura toute la journée. L'issue en était encore douteuse lorsque

¹ *Acta SS.*, 19 mai. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5.

le chancelier Turquetul avec les citoyens de Londres, le comte Singin avec ceux de Worcester s'élancent jusqu'au milieu des Écossais, tuent leur roi Constantin et décident la victoire. Cinq ou six rois ennemis restèrent sur le champ de bataille. Le roi Édelstan racheta son poignard à l'église de Beverley en lui accordant de grands et nombreux privilèges.

Cette victoire, en affermissant la suprématie d'Édelstan sur toutes les nations de la Grande-Bretagne, augmenta sa renommée parmi toutes les nations chrétiennes. De ses neuf sœurs trois embrassèrent la vie religieuse ; les autres furent mariées aux plus puissants princes de l'Europe ; Ogive ou Edgive épousa Charles le Simple, roi de France, dont elle eut un fils, Louis d'Outre-Mer ; Hugues le Grand, père de Hugues Capet, demanda et obtint la main d'Éthilde ; Henri l'Oiseleur, roi de Germanie, demanda Édith pour son fils Othon, et le chancelier Turquetul la conduisit jusqu'à Cologne. Édelstan mourut l'an 940, regretté de ses sujets et admiré des nations voisines. Sans compter le grand nombre d'églises qu'il bâtit ou répara, il rachetait annuellement, à ses propres dépens, un certain nombre de coupables qui avaient perdu leur liberté à cause de leurs crimes, et ses baillis avaient ordre, sous des peines très-sévères, d'entretenir un pauvre d'extraction anglaise par chaque possession de deux fermes. Chaque pauvre recevait par an un assortiment complet d'habits et par mois une mesure de farine, un quartier de porc, ou un bœuf de la valeur de quatre sous d'argent¹.

Turquetul servit avec le même zèle et la même fidélité le roi Edmond, frère et successeur d'Édelstan, et ce fut par son conseil qu'il rappela saint Dunstan ; car ce saint prêtre était l'ami intime et le confesseur du chancelier. Le roi Edmond fut tué le 26 mai 946, après avoir régné six ans et demi, et eut pour successeur son frère Édrède, troisième fils du roi Édouard. La seconde année de son règne il envoya le chancelier Turquetul à York pour maintenir dans son service la Northumbrie,

où il craignait une révolte. Le chancelier logea en passant au monastère de Croiland, ruiné par les Normands plus de soixante-quinze ans auparavant. Toutefois il restait encore cinq des anciens moines, dont deux, très-versés dans les lettres, s'étaient retirés dans d'autres communautés ; les trois qui étaient demeurés à Croiland espéraient toujours que Dieu leur enverrait quelqu'un pour rétablir leur maison. Ils allèrent donc au-devant du chancelier, et, comme le jour finissait, ils le prièrent d'entrer chez eux. Ils le menèrent d'abord faire sa prière au petit oratoire qu'ils avaient dressé dans un coin de leur église ruinée, lui montrèrent les reliques de saint Gutlac, et lui contèrent l'histoire de leur désolation, dont il fut sensiblement touché. Puis, le menant à leur hospice, ils employèrent toutes leurs provisions à le traiter, lui et toute sa suite, le mieux qu'il leur fut possible, le priant d'intercéder auprès du roi pour rétablir cette maison, suivant la volonté du roi Édelstan, son frère. Le chancelier le promit et même d'y donner du sien. Depuis ce jour il leur fut uni d'une affection fort tendre et publiait partout leur charité.

Au retour d'York il y logea encore et leur donna vingt livres d'argent ; puis, ayant rendu compte au roi du succès de son voyage, il l'entretint aussi de ce monastère et lui fit promettre de le rétablir. Alors il déclara devant tout le monde qu'il voulait s'y rendre moine lui-même, et à ce sujet le roi, fort surpris, lui représenta qu'étant déjà avancé en âge, et ayant jusque-là vécu délicatement, il aurait de la peine à pratiquer une vie aussi austère ; de plus, qu'il lui était nécessaire pour les affaires de son royaume. Le chancelier répondit : « Seigneur, j'ai servi les rois vos frères et vous avec la fidélité que je devais, selon mon pouvoir ; permettez que je serve Dieu, du moins en ma vieillesse. Tant que je vivrai mes conseils ne vous manqueront jamais ; mais certainement je ne porterai plus les armes. » Le roi entendit ces paroles avec chagrin ; mais, comme il était très-pieux, qu'il voyait ce désir du chancelier croître de jour en jour, et qu'il craignait d'aller contre la volonté divine, il le fait venir dans son cabinet, se jette à ses pieds et le prie avec lar-

¹ *Vita Turquet.* Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 5. Lingard, t. 1.

mes d'avoir pitié de lui et de ne pas l'abandonner au milieu des difficultés. Le chancelier, voyant son maître à ses pieds, se jette lui-même par terre et le supplie, au milieu des sanglots, d'avoir pitié de son âme ; il l'en conjure par saint Paul, à qui le roi portait une dévotion spéciale, et enfin il l'emporte. Se levant donc tous les deux, ils conviennent du jour où ils iraient à Croiland et exécuteraient la chose de la manière la plus convenable.

La retraite du chancelier Turquetul étant ainsi résolue, il fit crier par les rues de Londres que ceux à qui il devait se trouvaient tel jour en tel lieu, pour être payés, et que, s'il avait fait tort à quelqu'un, il le réparerait au triple. Après avoir satisfait tout le monde il donna au roi soixante terres dont il était seigneur, à la réserve de six, voisines de Croiland, qu'il donna au monastère, pour offrir à Dieu la dîme de ses biens.

Le chancelier Turquetul vint à Croiland avec le roi la veille de l'Assomption, 14 août 948. Il fit avertir les deux anciens moines qui s'étaient retirés ailleurs et qui étaient recommandables par leur science et par leur vertu ; ils revinrent avec joie, et, le jour de Saint-Barthélemi, le chancelier Turquetul quitta l'habit séculier et se revêtit de l'habit monastique, au milieu des cinq anciens. Aussitôt le roi lui donna le bâton pastoral, et l'évêque Cédulfe de Dorchester, qui était le diocésain, lui donna la bénédiction abbatiale. Le même jour, d'après l'avis des jurisconsultes, et pour mieux assurer le monastère contre les violences des méchants, le nouvel abbé et les cinq anciens, qui faisaient toute la communauté, remirent le monastère entre les mains du roi, qui donna les ordres nécessaires pour rebâtir l'église et les lieux réguliers.

Ensuite le roi, l'abbé Turquetul et deux de ses moines allèrent à Londres, où l'on tint un concile le jour de la Nativité de la sainte Vierge, et là le roi donna solennellement au nouvel abbé le monastère de Croiland, afin de lui en assurer la possession à l'avenir. L'acte de cette donation, de l'an 948, est souscrit par les deux archevêques Vulstan d'York et saint Odon de Cantorbéry, par quatre évêques et deux abbés, dont l'un est saint Dunstan, et

par une dizaine de seigneurs. Turquetul ne voulut point rétablir l'ancien droit d'immunité ou d'asile de ce monastère, pour ne point participer aux crimes de ceux qui viendraient y chercher l'impunité. Plusieurs hommes lettrés le suivirent dans sa retraite et dix prirent l'habit monastique ; les autres, craignant l'austérité de la règle, gardèrent leur habit séculier, demeurant toutefois dans le monastère, car ils ne pouvaient se résoudre à quitter le saint abbé. Dans la suite il leur donna un logement séparé, avec une chapelle où ils faisaient l'office du jour et de la nuit aux mêmes heures que les moines. Leur habit était uniforme et noir, mais ils n'observaient de la règle que la continence et l'obéissance. La plupart finirent leurs jours dans cette communauté¹. Tel était l'état de la religion en Angleterre sous les fils et les petits-fils d'Alfred le Grand.

A Rome le Pape Jean XI, étant mort l'an 936, eut pour successeur Léon. C'était un serviteur de Dieu qui, suivant toute apparence, avait pratiqué la vie monastique sous la règle de saint Benoît, qu'il appelle *notre* bienheureux Père. Bien loin de rechercher la dignité pontificale il fit ce qu'il put pour l'éviter et y fut élevé malgré lui ; il continua sa manière de vivre, appliqué à la prière et à la méditation des choses célestes, affable, sage et agréable dans ses discours. Flodoard, qui le décrit ainsi, l'avait vu dans son pèlerinage de Rome ; il avait mangé et conversé avec lui. Léon tint le Saint-Siège trois ans et demi, le prince Albéric étant toujours maître de Rome, nonobstant les vains efforts du roi Hugues d'Italie pour la reprendre.

Le Pape, voulant accorder les deux princes, fit venir à Rome, la même année (936), saint Odon, abbé de Cluny, dont le crédit était grand auprès du roi Hugues. Le saint abbé fit le voyage et réussit si bien dans son entreprise que le roi Hugues donna sa fille en mariage au prince Albéric. Ce dernier conçut tant de respect pour Odon qu'il voulut faire couper les mains à un paysan qui avait pensé le frapper ; mais le saint homme l'en empêcha. Le Pape et tout le clergé de Rome l'obli-

¹ Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 5.

gèrent à rétablir le monastère de Saint-Paul comme il avait été autrefois, et il y faisait ordinairement sa demeure tant qu'il fut à Rome. Dans ce voyage Odon fit paraître sa patience et sa charité, répandant partout d'abondantes aumônes. En passant à Sienne, où régnait la famine, il vit dans la rue trois hommes qui paraissaient de qualité; pour leur épargner la honte de recevoir l'aumône il fit semblant d'avoir envie de grains de laurier qu'il trouva à leur porte et les acheta bien cher.

Deux ans après, c'est-à-dire en l'an 938, la guerre s'étant rallumée entre Hugues et Albéric, Odon fit un second voyage à Rome avec le même succès. Dans un de ces voyages il rencontra un voleur qui, frappé de la sainteté qui brillait sur son visage, se prosterna à ses pieds en le priant de l'admettre au nombre de ses moines. Le saint abbé, avant que de le recevoir, s'informa quel homme c'était, et, ayant appris que c'était un insigne voleur, il lui dit que, quand il aurait des preuves qu'il se serait corrigé, il le recevrait volontiers dans sa communauté. Le voleur insista et protesta au saint abbé que, s'il ne le recevait pas sur l'heure, Dieu lui demanderait compte de son âme. Saint Odon, touché des heureuses dispositions où il vit ce voleur, l'admit sur-le-champ et l'envoya avant lui à Cluny, où il devint un des plus fervents religieux de son temps. Il y mourut saintement quelque temps après. Odon, le voyant au lit de la mort, lui demanda si, depuis qu'il était moine, il se reprochait quelque faute; il répondit qu'il avait donné sans permission sa tunique à un pauvre qu'il avait trouvé nu, et qu'il avait pris au monastère une corde de crin dont il s'était ceint la chair. On la trouva en effet sur lui : c'était tout ce qu'il avait à se reprocher. Il ajouta qu'une dame de grande beauté, qui se disait la Mère de miséricorde, lui avait apparu et l'avait assuré qu'il n'avait plus que trois jours à vivre.

Il y a lieu de croire que ce fut ce saint abbé qui, par le zèle qu'il avait pour la gloire de saint Martin, avertit le Pape Léon d'un abus qui se glissait dans le monastère de Saint-Martin de Tours, dont on commençait à permettre l'entrée aux femmes. Le Pape en écrivit à Hugues le Grand, duc des Français, qui

en était abbé séculier. Le Pape Léon fait d'abord dans cette lettre un bel éloge de saint Martin, et il dit qu'après les tombeaux des apôtres celui de saint Martin est le pèlerinage le plus célèbre et où la dévotion attire les fidèles des pays les plus éloignés. « Ce saint lieu, ajoute-t-il, a toujours été révérend non-seulement du peuple, mais encore des plus grands rois ; car, comme nous l'avons appris, jamais aucune femme n'a eu la permission d'entrer dans l'enceinte de ce monastère, et, quand les excursions des païens ont obligé de placer ce précieux dépôt dans la ville, les serviteurs de saint Martin pleuraient, dans la pensée qu'ils ne pourraient pas en éloigner les femmes. C'est pourquoi on entoura ce lieu d'une muraille, tant pour mettre l'église à couvert des incendies que pour empêcher les femmes d'entrer dans l'enceinte du monastère ; mais tout le contraire est arrivé, et ces fortifications ont servi de prétexte pour permettre aux femmes d'y entrer ou même d'y demeurer. »

Le Pape défend cet abus, sous peine d'excommunication, et recommande au prince-abbé Hugues et aux prévôts du monastère de tenir la main à l'exécution de ses ordres. La lettre est du mois de janvier 938 ¹. L'église de Saint-Martin de Tours était d'abord hors de la ville ; mais la crainte des Normands et le concours continuel des pèlerins que la célébrité du lieu y attirait engagèrent, dans la suite, les Tourangeaux à y bâtir une ville, qui fut nommée Martinople, c'est-à-dire la ville de Saint-Martin.

En 942 le Pape Étienne VIII, qui avait succédé à Léon VII, mort en 939, fit venir à Rome, pour la troisième fois, saint Odon de Cluny, afin de procurer la paix entre Hugues, roi d'Italie, et le patrice Albéric ; car la guerre avait recommencé entre eux. Pendant que saint Odon fut à Rome Albéric lui donna le monastère de Saint-Élie, à Suppen-ton, près de Népi, pour y établir la réforme. Il y mit pour abbé un de ses disciples, nommé Théodard, qui, voyant les anciens moines fort attachés à manger de la chair, leur faisait apporter, à grands frais, du poisson des

¹ Labbe, t. 9, p. 594.

lieux d'alentour ; mais un torrent qui passait près du monastère forma un étang qui les exempta de cette peine ; ce qui fut regardé comme un miracle et attribué aux prières de saint Odon. Il avait également introduit la réforme dans un monastère de Salerne et dans un autre de Pavie.

Étant à Rome en ce dernier voyage il fut attaqué d'une fièvre violente et continue qui le réduisit à l'extrémité ; mais, comme il souhaitait ardemment de finir ses jours au tombeau de saint Martin, où il avait commencé à goûter la piété, il vit en songe un personnage respectable qui lui dit que sa mort était proche, et que toutefois saint Martin lui avait obtenu un délai pour retourner en son pays. En effet son mal diminua considérablement, et en peu de temps il se trouva assez de forces pour entreprendre un si long voyage. Il arriva à Tours vers la fête de Saint-Martin et il la célébra avec un redoublement de ferveur. Le quatrième jour de l'octave la fièvre le reprit. Il ne songea plus qu'à se disposer à la mort, à laquelle toute sa vie avait été une excellente préparation. Il donna sa bénédiction et des instructions salutaires aux moines qui étaient accourus de toutes parts pour profiter de ses derniers avis. Il dit en particulier au moine Jean, qui a écrit sa vie : « Écoutez, mon fils, ce que je vous dis. Je rends grâces à Dieu de ce qu'il m'a puni en ce monde de tous les péchés que j'ai faits dans ma jeunesse, excepté de ceux que j'ai commis autrefois à l'égard de mon abbé. J'ai toujours soupiré après le moment où je suis, et je conjure le Seigneur de ne pas attendre à l'autre monde à me punir, et maintenant j'ai confiance qu'il m'a exaucé. » Odon, ayant reçu le saint Viatique, mourut en invoquant Jésus-Christ et saint Martin, l'an 942, le 18 novembre, jour de l'octave de ce saint ¹.

Il nous reste plusieurs ouvrages de saint Odon, savoir : la *Vie de saint Gérauld*, en quatre livres ; trois livres de *Conférences*, à l'évêque Turpin de Limoges ; trente-cinq livres de *Morales* sur Job, tirées pour la plus grande partie de celles de saint Grégoire ; plusieurs traités ou sermons en l'honneur

de saint Martin, de saint Benoît, de sainte Magdeleine, avec des hymnes en l'honneur du Saint-Sacrement, de saint Martin et de sainte Magdeleine ¹. Il composa même un hymne en l'honneur de saint Martin durant sa dernière maladie. Il eut pour successeur, dans le gouvernement du monastère de Cluny, saint Aimard, homme d'une grande innocence et d'une aimable simplicité.

L'an 940 l'Église de Reims, pour des causes purement politiques, subit un nouveau changement. L'archevêque Artold la gouvernait depuis huit ans et sept mois ; il était fortement attaché au roi Louis d'Outre-Mer, qui lui avait donné le duché de Reims, avec le droit de battre monnaie. Artold avait même excommunié, en présence du roi, le comte Héribert de Vermandois, parce qu'il retenait encore plusieurs terres de son Église, par suite de ce que son fils Hugues avait été élu pour l'archevêché de Reims. Cette fermeté d'Artold et son attachement pour le roi irritèrent fort le comte Héribert, qui, l'an 940, vint assiéger Reims avec Hugues le Grand, comte de Paris, Guillaume, duc de Normandie, et quelques évêques de France et de Bourgogne. Le siège ne dura que six jours ; Artold, abandonné de presque tous ses vassaux, fut obligé de se rendre. Le comte Héribert, étant entré dans la ville, le fit venir à Saint-Remi, devant les seigneurs et les évêques, où, partie par persuasion, partie par crainte, on le fit renoncer à l'administration de l'archevêché de Reims, l'obligeant de se contenter des abbayes de Saint-Basle et d'Avenai et de demeurer à Saint-Basle. Quelque temps après Artold se retira auprès du roi Louis, avec quelques-uns de ses parents, à qui Héribert avait ôté les bénéfices ou fiefs qu'ils tenaient de l'Église. Quand on se rappelle que l'archevêque Hincmar et le roi Charles le Chauve firent crever les yeux à l'évêque Hincmar de Laon pour un litige politique beaucoup moins grave, on ne peut s'empêcher de reconnaître ici un grand progrès de douceur et d'humanité chrétienne dans les mœurs publiques.

L'année suivante (941) les comtes Hugues

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5.

¹ *Bibl. PP.*, t. 17.

et Héribert rassemblèrent les évêques de la province de Reims et firent tenir un concile à Soissons dans l'église de Saint-Cyprien, pour régler le gouvernement de l'archevêché. Ils envoyèrent Hildegare, évêque de Beauvais, qu'Artold lui-même avait ordonné l'an 933, avec quelques autres députés, vers Artold, qui était à Laon, à la cour du roi Louis, lui ordonnant de se rendre au concile; il répondit qu'il ne pouvait aller où ses ennemis étaient assemblés, et ils convinrent d'un autre lieu pour conférer ensemble. Là il se jeta à leurs pieds, les priant, pour l'amour de Dieu, de lui donner un conseil convenable à eux et à lui. Ils le pressèrent de consentir à l'ordination de Hugues, promettant d'obtenir pour lui quelque partie des biens de l'archevêché. Artold, après avoir longtemps différé de répondre, les voyant fermes dans leur résolution, se leva et leur déclara tout haut qu'il leur défendait, sous peine d'excommunication, d'ordonner un archevêque de Reims de son vivant; s'ils le faisaient, il appellerait au Saint-Siège. Cette protestation les ayant irrités, pour se tirer de leurs mains et pour pouvoir retourner à Laon, il adoucit sa réponse et les pria d'envoyer avec lui quelqu'un qui pût leur rapporter la résolution qu'il prendrait avec la reine et son conseil; car le roi n'y était pas. Ils envoyèrent Dérolde évêque d'Amiens; mais quand Artold se vit à Laon, en sûreté, devant la reine et les seigneurs de la cour, il réitéra la menace d'excommunication et d'appellation au Pape, excommuniant Dérolde lui-même dans le cas où il ne ferait pas un rapport fidèle de ce qu'il venait d'entendre.

Le concile de Soissons ne laissa pas de passer outre; on prétendit qu'Artold, ayant une fois renoncé avec serment à l'administration de son Église, ne pouvait plus y revenir. On fit valoir les plaintes du clergé et de la noblesse sur la vacance de ce siège; enfin l'on jugea qu'on devait ordonner archevêque Hugues, fils du comte Héribert, qui y avait été destiné depuis longtemps et qui était demandé par le clergé et par le peuple, c'est-à-dire par une partie. Il n'avait qu'environ vingt ans, et, pendant les quinze an-

nées qui s'étaient écoulées depuis son élection, il était demeuré à Auxerre et y avait fait ses études auprès de l'évêque Gui, qui l'avait ordonné diacre; Gui, évêque de Soissons, l'ordonna prêtre trois mois après son retour à Reims. Suivant la résolution du concile de Soissons, les évêques se transportèrent à Reims et en ordonnèrent Hugues archevêque, dans l'église de Saint-Remi. On peut se rappeler que saint Remi lui-même fut fait évêque à l'âge de vingt-deux ans.

Le nouvel archevêque de Reims, Hugues, fils du comte Héribert, envoya des députés à Rome pour demander le pallium au Pape Étienne VIII. Il accorda le pallium à Hugues pour l'archevêché de Reims, et les députés revinrent, en 942, avec un évêque nommé Damase, que le Pape envoya comme légat en France. Ce légat était chargé d'une négociation que les écrivains modernes n'ont point assez remarquée; il portait des lettres apostoliques à tous les princes du royaume et à tous les habitants de France et de Bourgogne, pour qu'ils eussent à reconnaître le roi Louis et à envoyer des députés à Rome, avec menace d'excommunication s'ils ne satisfaisaient avant Noël et s'ils continuaient de lui faire la guerre. C'est ce que dit Flodoard, historien du temps et témoin oculaire des faits. Il paraît que le roi lui-même avait demandé cette médiation du Pape; car Flodoard remarque que le légat ne vint que quand le roi n'eut pu réussir à obtenir lui-même la paix. Il ajoute que, d'après ces lettres du Pape, les évêques de la province de Reims, dans une conférence avec le comte Héribert, le prièrent d'intercéder auprès du comte Hugues de Paris pour lui faire reconnaître le roi. Enfin il nous apprend que, la même année 942, et le comte Hugues et le comte Héribert se soumirent à Louis, et que l'année suivante le comte Hugues tint sur les fonts de baptême une fille du roi et reçut de ce prince le duché de France avec toute la Bourgogne¹.

On voit que, si le Pape Étienne VIII condescendit à l'ordination de l'archevêque Hugues, à qui d'ailleurs on ne fait aucun repro-

¹ Flod., *Chron.*, ann. 942 et 943.

che ni pour la doctrine ni pour les mœurs, il avait pour cela les motifs les plus graves : c'était la pacification de la France, c'était la reconnaissance du roi Louis par les seigneurs qui lui faisaient la guerre, et ce but si digne du chef de la chrétienté fut obtenu par sa condescendance. Quant à l'Église de Reims, si elle souffrit par ce changement de pasteur, jamais elle n'éprouva de schisme proprement dit ; car jamais elle ne reconnut d'archevêque en titre que celui que le chef de l'Église catholique lui donnait pour tel.

Baronius, et Fleury à sa suite, disent que le Pape Étienne VIII était Allemand de naissance, qu'il fut élu par le crédit du roi Othon, malgré le clergé romain, et que, pour cette raison, les Romains le prirent en telle aversion qu'ils lui découpèrent le visage et le défigurèrent au point qu'il n'osait plus paraître en public. Nous dirons, avec Muratori et Kerz, que Baronius et Fleury ont adopté bien légèrement une idée fausse ; car les monuments les plus anciens indiquent positivement qu'Étienne VIII était Romain de naissance ; d'ailleurs, à cette époque, le roi de Germanie n'avait aucune autorité à Rome, qui était au pouvoir du prince Albéric. L'origine allemande d'Étienne VIII et ce qui s'y rattache doit donc être regardée comme une fable ¹.

En Allemagne Henri l'Oiseleur, devenu roi de Germanie l'an 919, eut à combattre, l'année suivante, l'insurrection d'Arnoulfe, duc de Bavière ; il le vainquit par sa générosité. Les deux armées étant en présence, Henri lui demanda une entrevue. Arnoulfe, persuadé que c'était pour un duel, y vint armé de toutes pièces ; il fut bien étonné de voir le monarque sans armes. Celui-ci, avec une éloquence qui partait du cœur, lui représenta les suites funestes de la désunion entre les princes et les peuples de l'Allemagne, et, pour preuve de sa loyauté, lui offrit sa vie durant les prérogatives de la royauté pour la Bavière. La paix fut conclue avant la bataille. Il s'entendit de même avec le roi de France, Charles le Simple, qui lui céda la Lorraine. En 925, une armée de Hongrois ayant fait

une irruption en Allemagne, Henri, qui ne se sentait pas assez fort pour les vaincre en bataille rangée, eut l'adresse de leur prendre leur principal chef ; il ne le leur rendit qu'après leur avoir fait jurer une trêve de neuf ans, durant laquelle il leur payerait un tribut sous le nom de présent ou de pension, tant était redoutable la nation des Hongrois.

Henri profita de ces neuf ans de trêve pour mettre l'Allemagne en état de défense et y former des troupes bien aguerries. Il obligea ses grands vassaux à entretenir des corps de milices destinés à maintenir la tranquillité publique et à protéger les voyageurs, que les plus petits seigneurs se croyaient en droit de rançonner. Avant lui les villes n'étaient que des bourgades défendues par quelques fossés ; il les fit environner de murs garnis de tours et de boulevards. On y établit des magasins où les cultivateurs devaient apporter le tiers de leurs récoltes pour faire subsister les armées en temps de guerre. C'est ainsi qu'il bâtit Brandebourg, Sleswig, Meissen, Gotha, Erfurt, Goslar et plusieurs autres ; enfin il établit, sous le nom de margraves ou comtes des frontières, des gouverneurs chargés spécialement de s'opposer aux nouvelles invasions des Barbares. Pour aguerir ses troupes il se mit à châtier les Slaves et autres peuples limitrophes des ravages qu'ils avaient faits plus d'une fois dans la Saxe ; il prit leurs forteresses et en bâtit de nouvelles au milieu d'eux pour les contenir.

Henri avait une armée exercée et habituée à la victoire ; par sa sagesse et sa modération la paix régnait dans toutes les provinces de l'Allemagne ; mais la trêve conclue avec les Hongrois était expirée. Henri rassembla son peuple et dit : « Je vous ai dépouillés jusqu'ici, vous et vos enfants, pour remplir les trésors des Hongrois. Maintenant je suis obligé de dépouiller les églises et leurs ministres. Que me conseillez-vous ? Prendrai-je l'argent destiné au service de Dieu pour le donner à ses ennemis et nous racheter de leurs mains, ou bien n'attendrons-nous d'être rachetés que de Dieu ? » Tout le peuple s'écria qu'il n'attendait son salut que de Dieu, et, levant les mains au ciel, il promit de servir dans cette guerre. Bientôt arrivèrent les

¹ Murat., *Ann. d'Italia*, ann. 939. Kerz, t. 18, p. 314.

députés des Hongrois, réclamant le tribut accoutumé; pour toute réponse Henri leur fit donner un chien galeux auquel on avait coupé la queue et les oreilles. C'était l'an 931. La même année, pour venger cet affront, les Hongrois s'avancèrent en deux armées innombrables; elles furent battues toutes les deux et plusieurs de leurs rois demeurèrent sur le champ de bataille. Ces Barbares revinrent l'année suivante plus nombreux encore; ils essayèrent une défaite plus sanglante encore et laissèrent l'Allemagne tranquille pendant vingt ans. Le roi Henri appliqua au service de Dieu et au soulagement des pauvres le tribut qu'on leur payait¹.

Le grand étendard du roi Henri, qu'il faisait porter devant lui dans les combats, avait le nom et l'image d'un ange, et ce prince avait grande confiance en une lance que l'on disait avoir été celle du grand Constantin, ornée, en forme de croix, des clous qui avaient percé les membres de Notre-Seigneur. Cette lance était en la possession de Rodolfe II, roi de Bourgogne, à qui le roi Henri la fit demander, en offrant une grande récompense. Rodolfe répondit qu'il ne s'en déferait jamais; mais, Henri l'ayant menacé de désoler tout son royaume par le fer et par le feu, il se rendit, et le roi Henri, ravi enfin d'avoir ce trésor, donna au roi Rodolfe de grands présents en or et en argent et une bonne partie de la Souabe.

Le roi Henri travailla aussi à la conversion des infidèles et fit baptiser un roi des Obotrites et un roi des Danois ou Normands. Leur principal roi, nommé Gourm, était grand ennemi et persécuteur des chrétiens; il avait détruit presque tous les signes de Christianisme dans ses États, et, pendant que Henri était occupé contre les Hongrois, il fit deux irruptions dans la Saxe. Pour l'en châtier Henri s'avança dans le Danemark, réduisit Gourm à demander la paix et à lui céder le pays de Sleswig; Henri y mit une colonie de Saxons, avec un margrave ou comte de la frontière. Alors Unni, archevêque de Brême, voyant la porte ouverte à l'Évangile, entreprit de rétablir l'Église de Hambourg, négli-

gée depuis longtemps. Il résolut de faire par lui-même la visite de son vaste diocèse, et le peuple de Brême, ne pouvant souffrir son absence, le suivit dans ses courses, prêt à s'exposer à tout avec lui. Unni étant arrivé chez les Danois ne put rien gagner sur leur roi Gourm; mais il convertit son fils, le roi Harold, en sorte qu'il permit la profession publique du Christianisme quoiqu'il ne fût pas encore baptisé.

L'archevêque, ayant donc ordonné des prêtres dans chaque église de Danemark, recommanda les fidèles au roi Harold, et, avec son secours et un ambassadeur de sa part, il parcourut les îles des Danois, prêchant l'Évangile aux infidèles et affermissant dans la foi les chrétiens qu'il trouvait captifs. Puis, suivant les traces de saint Anschaire, son prédécesseur, il passa la mer Baltique et vint au port de Bire; car, pendant soixante-dix ans qui s'étaient écoulés depuis la mort de saint Anschaire, aucun missionnaire n'avait osé passer en Suède que le seul prêtre Rimbert. L'archevêque Unni y étant donc arrivé trouva que la religion chrétienne y avait été entièrement oubliée pendant les règnes courts et sanglants de plusieurs rois; aussi eut-il bien de la peine à se faire écouter. Il avait achevé sa mission et se préparait au retour quand il fut attaqué de maladie et mourut vers la mi-septembre (936)¹.

Quarante ans auparavant, en 932, il avait assisté au concile que le roi Henri fit tenir à Erfurt par les conseils d'Hildebert, archevêque de Mayence. Hildebert, auparavant abbé de Fulde, où il avait été élevé et instruit, était un prélat d'une grande vertu et d'un grand esprit naturel, cultivé par l'étude; on lui attribue même le don de prophétie. Dans ce concile on fit cinq canons qui portent que l'on célébrera les fêtes des douze apôtres et que l'on jeûnera les vigiles observées jusqu'alors; mais il est défendu de s'imposer un jeûne sans la permission de l'évêque, parce que c'était une superstition pour deviner. L'on ne tiendra point les audiences ou assemblées séculières les dimanches, les fêtes ou les jours de jeûne, et le roi défend aux juges

¹ *Script. rerum Germanic.* Réginion. Herman. Marian. Vitiq.

¹ *Script. rerum Germanic.* Les mêmes et Adam de Brême.

de faire citer personne à leurs audiences sept jours avant Noël, depuis la Quinquagésime jusqu'à l'octave de Pâques et sept jours avant la Saint-Jean. On ne sera sujet à aucun ban ou citation de la puissance publique en allant à l'église, y étant ou en revenant ¹.

Parmi les dix évêques qui assistèrent à ce concile, outre trois archevêques, le plus illustre était saint Udalric, évêque d'Augsbourg depuis 924, époque à laquelle mourut son prédécesseur Hiltin. A la sollicitation de Burchard, duc d'Allemagne ou de Souabe, neveu d'Udalric, et d'autres de ses parents, il fut alors présenté au roi Henri pour être pourvu de cet évêché, que le roi lui accorda en considération de sa doctrine. On l'amena donc à Augsbourg, où il fut ordonné le jour des Saints-Innocents. Il s'appliqua d'abord à rebâtir son église, brûlée sous son prédécesseur, ce qu'il eut bien de la peine à exécuter, parce que les païens, c'est-à-dire les Hongrois, avaient brûlé et pillé les villes voisines, tué la plus grande partie des serfs de l'église et laissé les autres dans une extrême pauvreté. Cependant le saint évêque allait de temps en temps à la cour rendre ses services au roi Henri ².

Ce prince mourut le second jour de juillet 936. Pendant qu'il était à l'extrémité la reine sainte Mathilde, son épouse, alla se mettre en prières dans l'église. Les cris du peuple lui ayant appris qu'il était mort, elle demanda s'il y avait quelque prêtre encore à jeun qui pût célébrer la messe pour lui ; Adalague s'offrit. C'était un prêtre de famille noble, parent et disciple d'Adalvard, évêque de Werden, qui prêchait chez les Slaves dans le temps où l'archevêque Unni prêchait chez les Suédois. Adalvard était connu à la cour et fit connaître le jeune Adalague, qui était bien fait de sa personne, mais bien plus aimable par ses mœurs. Quand il se fut donc offert à dire la messe pour le roi Henri, la reine Mathilde lui donna sur-le-champ des bracelets d'or qu'elle portait ; elle lui sut gré toute sa vie d'avoir dit la première messe pour l'âme du roi, son époux, et, l'archevêque Unni étant mort deux mois

après, elle obtint pour lui du roi Othon, son fils, l'archevêché de Brême. Elle fit porter le corps du roi Henri à Quedlimbourg, près d'Halberstadt, où elle avait résolu avec lui de fonder un monastère de filles, ce qu'elle exécuta incontinent. C'étaient toutes personnes nobles, et sainte Mathilde se retira avec elles pour y achever ses jours ¹.

Elle avait eu du roi Henri trois fils, Othon, Henri et Brunon. Elle avait une prédilection singulière pour le second, ce qui fut la source de grands malheurs ; car, après la mort de son époux, elle souhaitait de faire reconnaître ce fils pour son successeur ; il y avait un prétexte de le préférer à Othon, son aîné, en ce que celui-ci était né avant que le père fût roi. Othon, déjà désigné par le père, l'emporta par le suffrage des Francs et des Saxons ; mais Henri, qui fut duc de Bavière, garda toujours des prétentions et se révolta plusieurs fois. Le troisième frère, Brunon, appliqué dès l'enfance à l'étude et destiné au service de l'Église, devint un grand saint.

Le lieu du couronnement d'Othon fut indiqué à Aix-la-Chapelle, où premièrement les seigneurs lui prêtèrent serment de fidélité hors de l'église, dans laquelle Hildebert, archevêque de Mayence, l'attendait avec tout son clergé. L'archevêque de Trèves, à cause de l'antiquité de son siège, et celui de Cologne, comme diocésain, prétendaient faire cette cérémonie ; mais ils cédèrent au mérite de l'archevêque de Mayence. Celui de Cologne était Vicfred, qui avait succédé à Herman, mort en 925. L'archevêque de Trèves était Robert, oncle d'Othon et frère de la reine Mathilde, sa mère ; il avait succédé à Roger, mort en 934. Quand Othon entra dans l'église l'archevêque de Mayence s'avança et lui toucha la main droite ; puis, se tournant vers le peuple qui remplissait les galeries hautes et basses, il dit : « Voici Othon que je vous amène ; Dieu l'a choisi, le roi Henri l'a désigné depuis longtemps, tous les seigneurs viennent de le faire roi. Si cette élection vous est agréable témoignez-le en élevant les mains au ciel. » Tout le peuple leva la main, avec de grandes acclamations, pour souhai-

¹ *Vita B. Mathild.* Acta SS., 14 mars, Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 5.

² Labbe, t. 9, p. 591. — ² Acta SS., 4 juill.

ter au nouveau prince toute sorte de prospérité.

Alors l'archevêque s'avança avec le roi, qui était revêtu d'une tunique étroite, à la franque, et le mena derrière l'autel, sur lequel étaient les ornements royaux, savoir l'épée avec le baudrier, le manteau avec les bracelets, le bâton avec le sceptre et le diadème. L'archevêque prit l'épée, et, se tournant vers le roi, lui dit : « Recevez cette épée pour repousser tous les ennemis du Christ, Barbares et mauvais chrétiens, puisque Dieu vous donne la puissance de tout l'empire des Francs pour affermir la paix de la chrétienté. » En lui mettant les bracelets et le manteau royal il dit : « Ces ornements, qui pendent jusqu'à terre, vous montrent l'étendue du zèle que vous devez avoir pour les intérêts de Dieu et avec quelle constance vous devez jusqu'à la fin persévérer dans le soin de procurer la paix. » En lui mettant en main le sceptre et le bâton appelé depuis la main de justice il dit : « Que ces symboles vous fassent souvenir sans cesse de régner sur vos sujets avec une douceur paternelle, de tendre surtout une main secourable aux ministres du Seigneur, aux veuves et aux orphelins, et que l'huile de la miséricorde ne doit jamais cesser de couler de votre tête, afin que vous méritiez de recevoir non-seulement la couronne temporelle maintenant, mais encore la couronne impérissable dans l'éternité. »

Après ces instructions l'archevêque de Mayence et celui de Cologne firent les onctions au prince et lui placèrent la couronne sur la tête ; ensuite ils le conduisirent au trône élevé entre deux colonnes de marbre, afin qu'il fût vu de tout le peuple. La messe ayant été célébrée, le roi descendit au palais et s'assit à la table de marbre, avec les pontifes et tout le peuple, pour le festin solennel ; les ducs servaient. Ce sont les paroles d'un auteur contemporain. Le duc Gislebert de Lorraine, qui avait épousé une sœur d'Othon, était chargé de coordonner tout l'ensemble, et, comme Aix-la-Chapelle était dans son gouvernement, de pourvoir à tout ce qui était nécessaire pour la fête. Le magnanime duc Éberhard de Franconie, frère du roi Conrad et ami intime du roi Henri, s'était

chargé particulièrement de ce qui regardait le manger, le duc Herman de Souabe de ce qui regardait le boire, et le duc Arnoulfe de Bavière de loger et de défrayer les chevaliers sans nombre qui se trouvèrent présents. C'était en 936, et Othon régna trente-six ans ¹.

Hildebert, archevêque de Mayence, qui avait présidé à cette importante solennité, n'y survécut pas longtemps ; il mourut l'an 937, le dernier jour de mai. Il eut pour successeur Frédéric, comme lui moine de Fulde. Ce fut par le conseil de ce prélat, d'Adaldague, archevêque de Brême, et de plusieurs autres évêques que le roi Othon, voulant établir la religion chrétienne chez les Slaves voisins de l'Elbe, qu'il avait vaincus, fortifia la ville de Magdebourg et y fonda un monastère, à quoi il fut excité et aidé par la pieuse reine Édith, son épouse. Il y fit apporter les reliques de saint Innocent, martyr, apparemment celui de la légion Thébaine, qui lui furent envoyées par Rodolfe, roi de Bourgogne. Le monastère fut établi le 23 septembre 937, la seconde année du règne d'Othon, dédié à saint Pierre, saint Maurice et saint Innocent, et mis sous la protection du Saint-Siège. Le premier abbé du nouveau monastère fut Annon, depuis évêque de Wurzburg ².

De l'an 936 à l'an 939 Gérard, archevêque de Lorch, qui reçut le pallium du Pape Léon VII, fit un pèlerinage à Rome pour consulter le même Pontife sur plusieurs articles, en son nom et au nom des prélats des Gaules et de Germanie. Le Pape répondit par une lettre adressée aux rois, aux ducs, aux évêques, aux abbés et aux comtes, particulièrement aux évêques de Juvave ou Salzbourg, de Ratisbonne, de Frisingue, de Sebone, transféré depuis à Brixen, et généralement à tous ceux de Gaule, de Germanie, de Bavière et d'Allemagne ou de Souabe.

« Si les pontifes du Seigneur, y dit Léon VII, voulaient conserver dans leur intégrité les institutions ecclésiastiques, telles qu'elles ont été transmises par les bienheureux apôtres, il n'y aurait aucune diversité dans les ordres et les consécérations ; mais, parce que chacun

¹ Vitiq., l. 2. — ² Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6, p. 573.

croit devoir tenir, non ce qui a été transmis, mais ce qu'il juge à propos, on voit des usages et des cérémonies divers suivant la diversité des lieux et des Églises. De là scandale pour les peuples lorsque, dans votre province, on voit faire bien des choses contre les canons de l'Église et les décrets des Pères ; abus qu'il serait facile de réformer s'ils n'avaient pour auteurs des évêques qui, appliqués aux choses séculières et ambitionnant la faveur des hommes, violent la religion et corrompent les ordres. Pour nous les préceptes divins et apostoliques nous excitent à veiller, avec une affection infatigable, au bien de toutes les Églises. Nous faisons donc savoir à votre fraternité que, Gérard, archevêque de la sainte Église de Lauriac, étant venu prier aux tombeaux des apôtres, il s'est empressé de visiter notre présence apostolique et de solliciter la grâce de notre bénédiction. Il nous a fait connaître, avec des paroles entrecoupées de larmes, bien des choses répréhensibles, et, du fond de son cœur, il a demandé conseil à notre autorité apostolique sur ce qui se fait contre la règle et contre les décrets des Pères dans vos provinces. Car vous savez que le Seigneur lui-même a confié au bienheureux Pierre, prince des apôtres, et à ses vicaires le soin de toutes les Églises, la Vérité même disant : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; » Pierre, auquel il confia ses brebis, disant : « Si tu m'aimes, pais mes brebis. » C'est pourquoi nous portons la sollicitude de toutes les Églises, et, posés comme en sentinelle, nous examinons avec une grande vigilance ce qui se fait par toutes les provinces de l'univers. Sur quels articles il nous a consulté et quelles réponses nous lui avons données, nous vous le faisons connaître par les présentes.

« On demande s'il faut mettre en pénitence ceux qui ont fait mourir les sorciers, les augures et les enchanteurs. La loi de Moïse marque qu'il faut exterminer ces sortes de personnes. Nous devons cependant, par nos exhortations, tâcher de les porter à la pénitence ; mais, s'ils méprisent les jugements de l'Église, il faut qu'ils éprouvent la rigueur des lois humaines, et celui qui les condamne n'est pas coupable.

« On demande si les évêques doivent dire *Pax vobis* ou bien *Dominus vobiscum*. Vous devez vous conformer là-dessus, dans votre province, à l'usage de l'Église romaine. Les fêtes et les dimanches nous disons le *Gloria in excelsis* et le *Pax vobis* ; mais en carême, aux Quatre-Temps, aux vigiles des saints et autres jours de jeûne, nous disons seulement *Dominus vobiscum*. L'archevêque Gérard nous a ensuite demandé si l'on doit dire l'Oraison dominicale dans la bénédiction de la table ; on ne doit pas la dire, parce que les apôtres la récitait pour la consécration du corps et du sang de Notre-Seigneur. » Malgré cette décision de Léon VII on dit aujourd'hui le *Pater* dans la bénédiction de la table, même suivant la rubrique romaine, mais on le dit à voix basse.

« Il nous a proposé une autre question bien digne de larmes, continue le Pape, savoir, si les enfants des prêtres qui se sont mariés publiquement peuvent être promus aux ordres. Ces mariages sont un crime condamné par l'Écriture et par les canons, qui défendent aux prêtres de demeurer avec des femmes, à plus forte raison de se marier. Cependant les enfants de ces prêtres ne participent pas à leur crime, et d'ailleurs le baptême remet tous les péchés. Il a demandé si un chorévêque peut consacrer les églises, ordonner les prêtres, faire l'onction du chrême et l'imposition des mains. Nous défendons, selon les canons, toutes ces fonctions aux chorévêques. Il a demandé si un homme et une femme, s'étant mariés au troisième et au quatrième degré de parenté, sans le savoir, peuvent, quand ils l'ont connu et s'en sont confessés, persister dans ce mariage. Ils ne le peuvent pas sans encourir l'excommunication portée par les canons. Pour la manière dont il convient d'agir envers ceux qui pillent les églises, sur quoi il nous a aussi consulté, nous ne répondrons que ces mots de l'Apôtre à Timothée : « Reprenez, priez, menacez. » Le Pape, en finissant sa lettre, avertit les évêques de Gaule et de Germanie qu'il a établi l'archevêque Gérard son vicaire dans leurs provinces, et il leur ordonne de lui obéir en toutes choses concernant l'ordre ecclésiastique et le rétablissement de la discipline. Enfin il en-

oint à Éverard, duc de Bavière, de lui prêter secours¹.

Othon, dès le commencement de son règne, fit la guerre à Boleslas, duc des Slaves de Bohême, qui avait fait mourir son frère, le duc saint Venceslas. Ils étaient fils de Vratisslas et petits-fils de Borzivoï, premier chrétien entre les ducs de Bohême. Drahomire, leur mère, était païenne et avait élevé Boleslas; saint Venceslas avait été élevé par sainte Ludmille, son aïeule, chrétienne et très-pieuse. Le duc Vratisslas ayant laissé ses fils en bas âge, Drahomire s'empara du gouvernement, abolit l'exercice de la religion chrétienne et excita une violente persécution. Sainte Ludmille, pour en arrêter le progrès, fit déclarer duc Venceslas, et on fit un partage des États de Bohême entre lui et son frère; ce que Drahomire ne pouvant souffrir, elle fit assassiner sainte Ludmille, sa belle-mère, qui est honorée comme martyre le 16 septembre². Enfin Boleslas, voulant secouer le joug d'Othon, à qui son frère saint Venceslas était fidèle, se laissa emporter à l'envie, à l'ambition et à la haine du Christianisme, jusqu'à entreprendre sur la vie de son saint frère, et on dit même qu'il le tua de sa main. Saint Venceslas est honoré le 28 septembre³.

Ensuite Boleslas, craignant un prince voisin, lui déclara la guerre. Celui-ci envoya en Saxe demander du secours; Othon lui en envoya et commença ainsi une guerre de quatorze ans, qui se termina, en 950, par la soumission de Boleslas. La plupart des Slaves promirent de payer tribut et de se faire chrétiens. On bâtit chez eux plusieurs nouvelles églises et plusieurs monastères d'hommes et de femmes; le pays fut divisé en dix-huit cantons, qui tous embrassèrent la foi chrétienne, à la réserve de trois⁴.

En Saxe Adaldae, ayant été choisi pour l'archevêché de Brême dès l'an 936, reçut le bâton pastoral d'Othon et le pallium du Pape Léon VII; mais il fut ordonné, comme ses prédécesseurs, par l'archevêque de Mayence, parce que son siège n'avait point encore de

suffragants. Il commença par obtenir du roi la liberté et l'immunité de la ville de Brême contre l'oppression des seigneurs; ensuite il s'appliqua à la mission qu'il avait reçue du Siège apostolique, comme ses prédécesseurs, pour la conversion des infidèles. Son zèle fut appuyé par celui d'Othon, auprès duquel il avait un grand crédit, en sorte qu'il le quittait rarement, sans préjudice toutefois du service de son diocèse et de sa mission¹.

Les Danois s'étant révoltés contre Othon, ce prince leur fit la guerre avec avantage et réduisit leur roi Harold à demander la paix, à condition de tenir de lui son royaume et de recevoir la religion chrétienne dans le Danemark. Harold se fit aussitôt baptiser avec sa femme et son fils encore jeune, dont Othon fut parrain. On rapporte aussi un miracle qui contribua à la conversion du roi Harold. Dans un festin où il était il y eut contestation sur le culte des dieux. Les Danois disaient que Jésus-Christ, à la vérité, était un dieu, mais qu'il y en avait de plus grands, parce qu'ils montraient aux hommes de plus grands prodiges. Un prêtre nommé Poppon, qui fut depuis évêque, soutint que Jésus-Christ était le seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Le roi Harold lui demanda s'il voulait donner en sa personne la preuve de cette créance. Il le promit, et le roi le fit garder. Le lendemain matin il fit rougir un fer très-pesant et commanda à Poppon de le porter en témoignage de la supériorité de la foi chrétienne. Il le prit sans hésiter, après l'avoir béni, le porta autant que le roi voulut, puis montra à tout le monde sa main saine et entière. Le roi Harold ordonna qu'on rejetterait les idoles et qu'on n'adorerait que Jésus-Christ.

Alors le Jutland ou Danemark de deçà la mer fut divisé en trois évêchés soumis à l'archevêché de Hambourg; mais Othon les donnait comme suzerain du roi de Danemark. Le Pape Agapit, qui siégea de 946 à 955, confirma à l'Eglise de Hambourg tous les privilèges accordés par ses prédécesseurs, et donna le pouvoir à l'archevêque Adaldae d'ordonner des évêques, tant pour le Dane-

¹ Labbe, t. 9, p. 597. — ² Acta SS., 16 sept. — ³ Ibid., 28 sept. — ⁴ Adam, l. 2, c. 3. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 5, p. 574.

¹ Adam, l. 2, c. 1.

mark que pour le reste du Nord. L'archevêque ordonna donc les premiers évêques pour les trois Églises de Sleswig, de Rippen et d'Arhus, et il leur recommanda les Églises qui étaient au delà de la mer Baltique, en Finlande, en Zélande, en Schonen et en Suède. C'était la douzième année de son épiscopat, c'est-à-dire l'an 948, et depuis cet établissement la religion chrétienne fit de grands progrès dans tout le Nord ¹.

En France nous avons vu qu'en 942, par la médiation du Pape Étienne VIII, secondé par le roi Othon de Germanie, la paix fut rétablie entre le roi Louis d'outre-Mer d'une part, les comtes Hugues de Paris et Héribert de Vermandois de l'autre. Le roi Louis avait une certaine énergie dans le caractère, mais peut-être point assez de loyauté ; il voulut user de tromperie, il y fut pris lui-même, et plus d'une fois. Il était beau-frère du comte Hugues le Grand, duc de France, l'un et l'autre ayant épousé, Hugues en troisièmes nocces, une sœur du roi Othon.

Héribert, comte de Vermandois, mourut l'an 943, laissant cinq fils, tous parvenus à l'âge d'homme. Louis entreprit de leur enlever par la ruse les biens de leur père ; Hugues le Grand, qui était leur oncle, prit leur défense ; les deux princes envoyèrent des députés à leur beau-frère Othon, devant lequel il fut constaté que Louis usait de mauvaise foi envers Othon lui-même ².

Guillaume, duc de Normandie, avait été assassiné en 942, laissant un fils âgé de dix ans, nommé Richard et surnommé depuis *sans-Peur*. Louis voulut profiter de l'occasion pour reprendre la Normandie, sous prétexte de pourvoir à la régence de ce duché et à l'éducation du jeune duc, qu'il emmena avec lui dans sa forteresse et son palais de Laon. Pour mieux assurer la réussite de son dessein il proposa et convint avec Hugues le Grand de partager entre eux la Normandie, de manière que le roi eût la ville de Rouen et Hugues celle de Bayeux. Par leur courage et leur adresse les Normands se jouèrent de l'un et de l'autre.

Le Normand Osmond, précepteur du jeune

duc, voyant que son élève était réellement captif à Laon, se travestit en palefrenier, enveloppe le jeune prince dans une botte de foin et l'emporte sur ses épaules hors de la ville de Laon, où des chevaux l'attendaient, qui le mirent bientôt en sûreté ¹. D'un autre côté le Normand Bernard, gouverneur de Rouen, offre à Louis la soumission la plus entière de toute la Normandie ; seulement il le prie de ne point partager cette province avec Hugues de Paris. Charmé de ces dispositions Louis fait son entrée solennelle à Rouen, et de là mande à Hugues de ne point inquiéter Bayeux, attendu qu'il l'a pris sous sa protection. Quelque temps après, le roi Harôld de Danemark, venu au secours du jeune duc de Normandie, dont le père l'avait rétabli lui-même sur le trône, eut une entrevue avec Louis d'outre-Mer. Une querelle s'éleva entre les seigneurs danois et français ; dix-huit comtes français y furent tués avec la plupart de leurs soldats. Louis réussit à s'échapper de la mêlée et à se réfugier à Rouen ; mais le gouverneur Bernard l'y fit arrêter et jeter en prison. Il ne recouvra la liberté qu'en confirmant au jeune duc de Normandie toutes ses prérogatives et en donnant lui-même son second fils pour otage et garant de sa personne. A ces conditions les Normands remirent Louis entre les mains de son beau-frère Hugues le Grand, qui déclara à son tour qu'il ne le remettrait en liberté que quand il lui aurait cédé la ville de Laon, la seule qui fût demeurée sous le domaine immédiat de la couronne. Louis resta une année entière en prison avant de pouvoir se résigner à donner sa dernière forteresse. Il s'y résolut enfin. Dans l'intervalle Hugues de Paris avait reconduit à Rouen le jeune duc Richard et promis de lui donner en mariage sa fille Emma, lorsque les deux époux seraient en âge de s'unir. Dès ce moment les Normands marchèrent sous les bannières du comte de Paris. Voilà tout ce que Louis d'outre-Mer gagna dans son affaire avec les Normands ².

Au milieu de ces brouilleries, qui dégéné-

¹ Adam, l. 2. Vitiq., l. 3. Ditmar, l. 2. — ² Flo-doard, *Chron.*, ann. 944.

¹ Villelm. Gemet., *Hist. Normann.*, l. 4, c. 4 et 5. —

² Flo-doard, *Chron.*, ann. 945. Villelm. Gemet., l. 4, c. 7 et 8. Dom Bouquet, t. 8.

raient souvent en hostilités ouvertes, l'archevêché de Reims était toujours disputé par Hugues et Artold, et l'un ou l'autre prenait le dessus selon que le prince qui le soutenait était assez puissant; car cette affaire regardait autant l'État que l'Église, à cause des grands biens de cet archevêché et de sa situation aux frontières de France et de Lorraine. Le comte Héribert, père de l'archevêque Hugues, étant mort l'an 934, le roi Louis reçut en ses bonnes grâces les enfants de ce comte, à la prière de Hugues, comte de Paris, leur oncle maternel. Le premier qui se réconcilia avec le roi fut l'archevêque Hugues, et le roi consentit qu'il gardât le siège de Reims, à condition de rendre à Artold les abbayes qu'il avait laissées et de lui donner un autre évêché. On devait aussi rendre à ses frères les fiefs qu'ils tenaient de l'Église de Reims. Ainsi l'archevêque Hugues demeura pour lors en possession.

Mais, l'année suivante (944), les enfants de Héribert s'étant brouillés de nouveau avec le roi, celui-ci fit piller par ses vassaux les terres de l'Église de Reims. En 945 il vint assiéger la ville, amenant l'archevêque Artold. Enfin, par la médiation du comte de Paris, le roi convint de lever le siège, à condition que l'archevêque Hugues se présenterait à une assemblée nationale pour rendre compte au roi de tout ce qu'il lui demandait. Peu après le roi Louis fut pris par les Normands et retenu en prison près d'un an, comme nous l'avons vu. Étant délivré en 946, il fit venir à son secours son beau-frère Othon, roi de Germanie, et ils assiégèrent ensemble la ville de Reims. L'archevêque Hugues vit bien qu'il ne pouvait résister, et ses amis lui représentèrent que, s'il laissait forcer la ville, on ne pourrait empêcher les rois de lui faire arracher les yeux. Il se rendit donc après trois jours de siège, à condition de sortir sain et sauf avec ceux qui le voudraient suivre. Alors les rois entrèrent dans Reims, et Artold fut remis dans son siège par deux archevêques, Robert de Trèves et Frédéric de Mayence, qui le tenaient par les deux mains ¹.

L'archevêque Hugues se retira à Mousson, et tenta inutilement, l'année suivante, de reprendre Reims avec le secours du comte de Paris. Mais Derolde, évêque d'Amiens, étant mort, il ordonna à sa place un clerc de Soissons, nommé Thetbauld. La même année (947) les deux rois Louis et Othon tinrent une assemblée nationale où l'affaire des évêques de Reims fut examinée par les évêques. Hugues y produisit de prétendues lettres d'Artold au Pape, portant qu'il renonçait à l'archevêché; mais Artold protesta qu'il ne les avait jamais dictées ni souscrites. On ne put terminer l'affaire en cette assemblée, parce que ce n'était pas un concile, et on en indiqua un pour la mi-novembre. Cependant on ordonna qu'Artold demeurerait en possession du siège de Reims, et on permit à Hugues de demeurer à Mousson. Le concile se tint à Verdun; Robert, archevêque de Trèves, y présida avec Artold et Odalric, archevêque d'Aix, réfugié à Reims; les évêques étaient Adalbéron de Metz, saint Gauzelin de Toul, Hildebald de Munster, et Israël, évêque dans la Grande-Bretagne; ils étaient sept en tout. Saint Brunon, abbé de Lauresheim et frère du roi Othon, et deux autres abbés y assistèrent. L'archevêque Hugues, cité à ce concile par deux évêques, n'y ayant pas voulu venir, on confirma à Artold la possession du siège de Reims et on indiqua un autre concile pour le 13 janvier.

Il se tint à Saint-Pierre, près de Mousson, par Robert, archevêque de Trèves, avec les évêques de sa province et quelques-uns de celle de Reims. L'archevêque Hugues vint lui parler sans vouloir entrer dans le concile; mais il envoya aux évêques de prétendues lettres du Pape Agapit, par un de ses clercs qui les avait apportées de Rome. Elles contenaient seulement un ordre de rendre à Hugues le siège de Reims et ne parurent point conformes aux canons. Les évêques, ayant pris conseil des abbés et des autres habiles gens qui étaient au concile, répondirent qu'ils avaient un autre ordre du Pape, apporté par Frédéric, archevêque de Mayence, et reçu par Robert de Trèves, en présence des évêques de Gaule et de Germanie, et qu'ils l'avaient déjà en partie exécuté. «Il n'est donc pas raisonna-

¹ Flod., *Chron.*, 943. *Hist.*, l. 4, c. 30, etc.

ble, ajoutèrent-ils, d'avoir plus d'égard à des lettres surprises par l'adversaire d'Artold, et il faut achever la procédure canonique que nous avons commencée. » On fit lire le canon dix-neuvième du concile de Carthage, touchant l'accusateur et l'accusé, et en conséquence on jugea qu'Artold devait conserver la communion ecclésiastique et la possession du siège de Reims ; mais que Hugues, qui, étant appelé à deux conciles, avait refusé d'y venir, devait être privé de la communion et du gouvernement de l'Église de Reims jusqu'à ce qu'il vînt se justifier devant un concile général qui était indiqué au premier jour d'août. Les évêques firent écrire en leur présence le canon du concile de Carthage, y ajoutant leur décret, et l'envoyèrent à Hugues. Il renvoya le lendemain ce papier à Robert, lui mandant seulement de bouche qu'il n'obéirait point à leur jugement. L'archevêque Artold envoya aussi ses plaintes à Rome par les ambassadeurs du roi Othon ¹.

Ils trouvèrent Agapit II sur le Saint-Siège ; car Étienne VIII mourut en 943, après l'avoir tenu trois ans et quatre mois ; Marin II lui succéda. Pendant trois ans et demi que dura son pontificat il ne travailla pas seulement par ses lettres à terminer les différends des princes séculiers, mais il s'appliqua encore avec grand soin à mettre l'ordre dans l'Église, à régler le clergé, à réformer les religieux, à rétablir les églises et à soulager les pauvres. Il accorda des privilèges aux abbayes de Vézelay et de Solignac, et il reprit sévèrement un évêque de Capoue de ce qu'au lieu de s'appliquer à l'étude des saints canons et à pratiquer ce qu'ils enseignent il les ignorait et les transgressait impunément, et menait une vie toute séculière ². Marin II mourut en 946 et eut pour successeur Agapit II, qui tint le Saint-Siège neuf ans et sept mois. C'était un Pape d'une vie innocente, qui aimait l'Église, et qui s'opposait vivement aux entreprises que faisaient les princes contre les droits des monastères ³.

Ce Pape, à la prière du roi Louis et de l'archevêque Artold, envoya en France Marin,

évêque de Polymarthe, en Toscane, pour présider au concile en qualité de légat du Saint-Siège. Outre l'affaire de Reims Marin était chargé de procéder canoniquement contre les seigneurs qui étaient rebelles au roi et surtout contre Hugues le Grand. Le Pape écrivit même à plusieurs évêques pour les inviter au concile. Quoiqu'il eût été indiqué pour le premier jour d'août, il se tint à Ingelheim, dans l'église de Saint-Remi, le 7 juin 948. Le légat Marin y présidait, et il y avait trente-deux évêques, lui compris, savoir : cinq archevêques, Vicfred de Cologne, Frédéric de Mayence, Robert de Trèves, Artold de Reims, Adalague de Hambourg, et vingt-six évêques, dont les plus connus sont saint Udalric d'Augsbourg, saint Gauzelin de Toul et Adalbéron de Metz. Il y avait de plus un bon nombre d'abbés, de chanoines et de moines.

Après les prières ordinaires le légat fit l'ouverture du concile par un discours, et fit lire ensuite les lettres de sa légation par lesquelles le Pape Agapit lui donnait le pouvoir de terminer, comme son vicaire, les affaires ecclésiastiques occurrentes, et de lier et délier par l'autorité apostolique ce qu'il jugerait à propos. Les deux rois Louis et Othon, qui étaient présents, déclarèrent qu'ils se conformeraient à ce qui était contenu dans ces lettres, et les évêques firent la même déclaration. Après ces préliminaires le roi Louis, se levant de son siège, placé à côté du roi Othon, adressa au légat et à tout le concile sa plainte contre Hugues le Grand. Il exposa comment il avait été appelé des régions d'outre-mer par les députés de Hugues et des autres princes de France pour recevoir d'eux le royaume, son héritage paternel ; comment il avait été élevé et consacré aux acclamations des grands et de toute la milice des Francs, qui lui avaient confié le gouvernement royal ; comment il avait ensuite été rejeté par le même Hugues, poursuivi par ses artifices, arrêté et retenu par lui prisonnier pendant une année entière ; comment il n'avait, plus tard, pu obtenir sa liberté qu'en remettant à Hugues, qui l'avait aussitôt occupé, le château de Laon, la seule de toutes les demeures royales que la reine Gerberge eût pu jusqu'alors conserver pour

¹ Labbe, t. 9, p. 622. Flod., *Chron.* et *Hist.* — ² Baron. d'Acheri, t. 3, p. 464. Ughelli, t. 1, col. 133. Leo Ost., l. 1, c. 60. — ³ Id., l. 1, c. 62.

lui avec l'aide de ses fidèles. Et si quelqu'un objectait que tous ces outrages qu'il avait reçus depuis qu'il gouvernait le royaume lui avaient été faits en punition de quelque manquement qui vint de lui, il était prêt à se purger d'une telle accusation par le jugement du concile, suivant l'ordre du roi Othon, ou à s'en justifier par un combat singulier. L'objection que le roi Louis cherche ici à prévenir n'était pas sans quelque fondement, ainsi que nous l'avons vu.

Après le discours du roi l'archevêque Artold se leva, et, pour l'instruction de son procès, il lut une lettre qu'il avait écrite au légat Marin, et où il raconte fort en détail ce qui s'était passé dans sa cause; mais il y dissimule ce qui pouvait être favorable à son adversaire. Par exemple il passe sous silence que Hugues avait été élu avant lui et que le Pape Jean X avait confirmé cette élection. C'étaient cependant les meilleurs moyens de défense pour Hugues. Comme cette lettre était écrite en latin, Artold la traduisit en tudesque pour l'intelligence des deux rois; ce qui montre qu'au milieu du dixième siècle le tudesque ou l'ancien franc était encore tellement répandu dans la France romane qu'un évêque français traduisait une longue composition du latin en allemand pour la faire comprendre d'un roi de France dont le territoire ne s'étendait pas même jusqu'à la Lorraine¹.

Alors un clerc de Hugues, nommé Sigebald, entra au concile et montra des lettres du Pape, qu'il disait avoir reçues à Rome du légat Marin, qui était présent; c'étaient celles qu'on avait déjà produites au concile de Mousson. Le légat Marin montra les lettres que Sigebald avait apportées à Rome et les fit lire dans le concile. On y marquait que Gui de Soissons, Hildegare de Beauvais, Rodolphe de Laon et les autres évêques de la province de Reims envoyaient ces lettres au Pape pour obtenir le rétablissement de Hugues et l'expulsion d'Artold. Rodolphe de Laon et Fulbert de Cambrai se récrièrent et soutinrent que c'était une imposture, qu'ils n'avaient jamais vu ces lettres et n'avaient nullement consenti à ce qu'elles fussent écrites.

Comme Sigebald répondait par des injures, le légat demanda au concile comment on devait traiter ce calomniateur. On lut sur ce point les canons, et, suivant les dispositions qu'on y trouva, Sigebald fut dégradé du diaconat et chassé honteusement du concile. Au contraire Artold, qui s'était présenté à tous les conciles sans jamais fuir le jugement, fut maintenu dans la possession de l'archevêché de Reims.

Le lendemain, après qu'on eut lu quelques endroits des livres saints, le légat Marin fit un autre discours au concile, après lequel Robert de Trèves représenta que, puisqu'on avait rendu, selon les canons, l'archevêché de Reims à Artold, il était convenable de rendre une sentence synodale contre l'usurpateur de ce siège. Le légat ordonna qu'il fût jugé canoniquement; on lut les canons, et ensuite on prononça contre Hugues la sentence d'excommunication jusqu'à ce qu'il vint à résipiscence. Les jours suivants furent employés à dresser des canons sur quelques abus auxquels on jugea nécessaire de remédier. On en fit dix, dont voici les principales dispositions.

« Que personne, dans la suite, ne donne atteinte à la puissance royale ni ne se rende coupable à son égard d'aucune félonie; car nous avons décerné, en exécution du jugement du concile de Tolède, que le comte Hugues, qui a occupé les États du roi Louis, devait être frappé du glaive de l'excommunication, à moins qu'il ne fasse satisfaction dans le temps prescrit, au jugement d'un concile. Nous rétablissons avec honneur Artold, qui avait été chassé de son siège. Hugues, qui s'en était emparé, est excommunié, aussi bien que les prélats qui l'ont ordonné ou qu'il a ordonnés, à moins qu'ils ne viennent se présenter au concile qui sera tenu à Trèves le 8 septembre suivant, pour y recevoir une pénitence convenable à leur faute. Si le comte Hugues ne fait pas satisfaction à ce concile nous avons résolu de l'excommunier pour une autre raison que celle que nous avons marquée, savoir, parce qu'il a chassé de son siège Rodolphe, évêque de Laon, dont la fidélité pour le roi Louis a été tout le crimé. » Défense aux laïques de pla-

¹ Labbe, t. 9, p. 623. Flod., l. 4, c. 35, *Chron.*, ann. 948.

cer des prêtres dans les églises ou de les en chasser sans l'agrément de l'évêque. On recommande aux laïques de ne faire aucune insulte ni aucun tort aux prêtres. On chômera toute la semaine de Pâques et quatre jours à la Pentecôte. On jeûnera le jour de la grande Litanie, comme on fait les trois jours des Rogations. Défense aux laïques de rien retenir ou usurper des offrandes que les fidèles font à l'autel, puisqu'il est écrit que ceux qui servent l'autel doivent vivre de l'autel. Si l'avarice porte des laïques à usurper les dîmes, les procès qui naîtront là-dessus ne seront point portés au barreau, mais ils seront terminés dans le concile ¹.

Louis d'outre-Mer prévoyait bien que le comte Hugues ne s'empresserait guère de se soumettre à la sommation assez vague du concile d'Ingelheim; il se tourna vers son beau-frère Othon, pour lui demander quelques secours contre ses ennemis. Othon donna en effet commission à Conrad, son gendre, qui, en 944, avait réuni le duché de Lorraine à celui de Franconie, de rassembler l'armée des Lorrains pour soutenir le roi de France. En attendant que cette armée fût prête à marcher les évêques lorrains se chargèrent de donner l'hospitalité au roi et aux évêques de France qui l'avaient suivi en Allemagne. Lorsque enfin la campagne commença, ses résultats se bornèrent à la prise de Mousson, à celle de Montaigu, près de Laon, et à la soumission volontaire de l'évêque de Soissons, tandis que Hugues, pour s'en venger, prit la ville de Soissons et la brûla en partie. Toutefois il ne put empêcher que plusieurs de ses soldats ne quittassent son parti excommunié pour se ranger à celui d'Artold ².

Cet archevêque se rendit à Trèves avec Rodolphe de Laon, Gui de Soissons et Vicfrid de Térouanne, pour le concile qu'on y avait indiqué. Ils y trouvèrent le légat Marin, qui les y attendait avec Robert de Trèves; mais il n'y parut aucun autre évêque de Lorraine et de Germanie. On ne laissa pas de tenir le concile. Le légat demanda de quelle manière le comte Hugues s'était comporté, tant envers

le roi qu'envers les évêques, depuis le concile d'Ingelheim. On lui fit le récit des maux qu'il avait faits aux églises dans les derniers ravages. Le légat demanda ensuite si Hugues avait été cité et s'il avait reçu les lettres qu'il avait ordonné qu'on lui envoyât. Artold répondit que Hugues avait reçu quelques-unes de ces lettres, que le porteur des autres avait été pris par des partis ennemis, mais que sa détention n'avait pas empêché que Hugues n'eût été cité tant par lettres que de vive voix.

Sur ces assurances on demanda s'il y avait quelque envoyé de Hugues chargé de répondre pour lui, et, comme il ne s'en trouva pas, on résolut d'attendre au lendemain pour voir s'il ne se présenterait pas quelqu'un de sa part. Personne ne parut, et, le concile s'étant rassemblé, les clercs et les seigneurs laïques qui étaient présents crièrent qu'on ne devait plus différer l'excommunication. Cependant les Pères du concile accordèrent encore un jour de délai. En attendant on parla des évêques qui, ayant été appelés au concile, avaient différé de s'y rendre, et de ceux qui avaient ordonné Hugues de Reims. Alors Gui de Soissons se prosterna aux pieds du légat et lui demanda de nouveau pardon d'avoir fait cette ordination. Le légat le lui accorda, à la prière de Robert de Trèves et d'Artold de Reims. Arriva ce même jour un député de Transmare, évêque de Noyon, qui apportait les excuses de cet évêque, qu'une grande maladie avait empêché de se mettre en chemin.

Le troisième jour on excommunia enfin le comte Hugues, à la requête de Ludolfe, envoyé d'Othon; car ce prince avait donné des ordres précis là-dessus; mais le comte ne fut excommunié que jusqu'à ce que, venant à résipiscence, il fit satisfaction en présence du légat ou des évêques qu'il avait offensés, sans quoi on déclara qu'il serait obligé d'aller se faire absoudre à Rome. On excommunia en même temps deux évêques ordonnés par Hugues de Reims, savoir Thetbauld d'Amiens et Yves de Senlis. Il avait ordonné le premier après son expulsion de son siège et le second après sa condamnation. Hildegaire de Beauvais, qui avait assisté à ces ordinations, fut cité pour rendre compte de sa conduite

¹ Labbe, t. 9, p. 623. — ² Flod., *Chron.*, ann. 948; *Hist.*, l. 4.

devant le légat ou à Rome devant le Pape. Héribert, comte de Meaux, fils du comte de Vermandois de ce nom, fut aussi pareillement cité pour répondre sur quelques violences qu'il avait faites à des évêques. C'est ce qui se passa au concile de Trèves¹.

Thetbauld fut quelque temps après chassé par les habitants d'Amiens, et Artold leur ordonna pour évêque un moine d'Arras nommé Ragembauld, qu'ils avaient élu d'abord. Il sacra aussi l'évêque Roricon, frère du roi Louis d'outre-Mer, pour le siège de Laon, qui était vacant par la mort de Rodolphe. Le légat Marin, ayant terminé toutes ces affaires, prit sa route par l'Allemagne pour saluer le roi Othon, et il retourna à Rome au printemps de l'année 949. Après son arrivée le Pape Agapit tint un concile dans l'église de Saint-Pierre, où il confirma la déposition de l'archevêque Hugues et l'excommunication portée contre le comte Hugues, qui enfin fit sa paix avec le roi Louis l'année suivante (950) et lui rendit le château de Laon². Quant au comte Héribert, frère de l'archevêque Hugues, il épousa, l'an 954, la reine Gerberge, mère du roi Louis.

Le Pape Agapit II, par une lettre du 2 janvier 946 à l'archevêque Adalgaire, autrement Adaldague de Hambourg, termina l'ancien différend entre cette Église et celle de Cologne. Il unit définitivement les sièges de Hambourg et de Brême, et confirma à l'archevêque de Hambourg les privilèges de métropolitain indépendant de Cologne et d'ailleurs, comme le Pape saint Nicolas les lui avait accordés³.

Au milieu de ces variations politiques la congrégation de Cluny continuait à produire des saints et à propager la restauration religieuse. L'abbé saint Aimard, successeur de saint Odon, ayant perdu la vue, prit pour coadjuteur saint Mayeul, né en Provence vers l'an 906. Foucher, son père, était de la première noblesse, et si riche qu'il donna au monastère de Cluny vingt terres avec les églises qui en dépendaient, situées dans les diocèses de Riez, d'Aix et de Sisteron. Saint Mayeul était encore jeune quand il perdit son

père et sa mère, et, ses terres ayant été ravagées par les Barbares, il fut obligé de quitter son pays et d'aller en Bourgogne, où il se retira à Mâcon. Ces Barbares étaient les Sarrasins et les Hongrois, mais principalement les Sarrasins, qui, de leur forteresse de Freysinet, dans les Alpes, faisaient des courses dans tous les pays voisins. Le jeune Mayeul fut reçu à Mâcon par un seigneur de ses parents, et, après quelque séjour, l'évêque Bernon, connaissant son beau naturel, le mit entre ses chanoines et lui recommandait en secret de se conserver dans la pureté, comme il fit. Ayant appris qu'il y avait à Lyon un docteur fameux, Antoine, abbé de l'île Barbe, il alla étudier sous lui, et y profita beaucoup pour les mœurs aussi bien que pour la doctrine ; car Lyon était alors l'école la plus célèbre du pays, et on y étudiait sérieusement les arts libéraux et la philosophie.

Saint Mayeul, en étant revenu, fut promu, par tous les degrés, jusqu'au diaconat, par l'évêque de Mâcon, qui le fit même archidiacon. Dans cette dignité il fit paraître principalement sa charité envers les pauvres, s'appliquant aussi à instruire les clercs qui venaient le trouver de divers lieux. Sa réputation devint telle que, l'archevêché de Besançon venant à vaquer, il fut élu par un commun consentement du prince, du clergé et du peuple ; mais il s'y refusa constamment et conçut même dès lors la pensée de quitter le monde. Comme le monastère de Cluny était dans le voisinage de Mâcon, saint Mayeul y faisait de fréquentes visites du temps de l'abbé Aimard et y avait souvent des entretiens spirituels avec les moines, qui, de leur côté, le souhaitaient pour confrère, comme un homme capable de les gouverner un jour. Celui qui contribua le plus à l'y attirer fut Hildebrand, prévôt du monastère, qui refusa deux fois d'en être abbé. Enfin, vers l'an 943, Mayeul embrassa la vie monastique dans cette sainte communauté.

Il ne s'y distingua que par ses vertus, surtout l'obéissance et l'humilité. L'abbé le fit bibliothécaire et apocrisiaire ; la première charge lui donnait l'intendance des études, et il s'en servait pour détourner les moines de la lecture des poètes profanes, même de Vir-

¹ Labbe, t. 9, p. 632. — ² Flodoard, *Chron.*, ann. 950 et 951. — ³ Mansi, *Concil.*, t. 18, col. 409 et seqq.

gile. La fonction d'apocrisiaire comprenait la garde du trésor de l'église et des offrandes et le soin des affaires du dehors. Saint Mayeul fut envoyé à Rome en cette qualité, et pendant ce voyage, étant à Ivrée, il guérit, par l'onction de l'huile sainte, le moine Heldric, qui l'accompagnait. Il avait été des premiers de la cour du roi d'Italie; mais, attiré par la réputation de saint Mayeul, il quitta sa femme, ses biens, qui étaient grands, et sa charge, et vint se rendre moine à Cluny.

La sixième année depuis que saint Mayeul y fut entré, c'est-à-dire l'an 948, le saint abbé Aimard, se sentant vieux et aveugle et craignant que ses infirmités ne fussent cause de quelque relâchement dans l'observance, le déclara abbé, du consentement de toute la communauté, et, afin que saint Mayeul ne pût s'en excuser, il prit le conseil de quelques évêques et de quelques abbés. Nous avons l'acte authentique qu'il en fit dresser, où il déclare qu'il lui donne le gouvernement du monastère de Cluny, avec toutes les abbayes et les autres lieux qui en dépendent. Cet acte fut souscrit par Mainbolde, évêque de Mâcon, et par deux autres évêques, par deux abbés et par cent trente moines, soit de Cluny, soit des monastères voisins. Létolde, comte de Mâcon et avoué ou protecteur de Cluny, donna ses lettres d'approbation. Par cet acte saint Aimard prenait saint Mayeul plutôt pour coadjuteur que pour successeur; car on trouve Aimard nommé comme abbé dans plusieurs chartes des années suivantes, jusqu'en 964¹.

En Allemagne saint Udalric, évêque d'Augsbourg, joignait les vertus d'un solitaire à celles d'un évêque. Depuis la mort de Henri l'Oiseleur il s'était dispensé d'aller à la cour et de mener ses troupes en personne au service du roi, s'étant déchargé de ce devoir sur Adalbéron, son neveu. Il se donnait donc tout entier à ses fonctions spirituelles, et voici le règlement de sa vie. Il disait tous les jours l'office avec le clergé de sa cathédrale, et, de plus, l'office de la sainte Vierge, celui de la croix et un troisième de tous les saints, outre plusieurs autres psaumes et le psautier, qu'il

récitait entier tous les jours, autant qu'il pouvait. Il disait tous les jours une, deux ou trois messes, selon qu'il en avait le temps.

Il gardait toutes les observances monastiques, couchant sur une natte, ne portant point de linge et ne mangeant point de chair, quoiqu'il en fit servir abondamment à ceux qui mangeaient avec lui. Le premier service de sa table était, pour la plus grande partie, distribué aux pauvres, outre les invalides de toutes sortes qu'il faisait nourrir tous les jours en sa présence. Il exerçait l'hospitalité avec joie envers tout le monde, principalement les clercs, les moines et les religieuses, et prenait grand soin de l'éducation et de l'instruction du clergé. Il écoutait avec bonté les plaintes des serfs de sa dépendance, soit contre leurs seigneurs, ses vassaux, soit contre les autres serfs, et leur faisait rendre justice avec fermeté. Il n'était jamais oisif, mais toujours occupé ou à régler ses chanoines et son école, ou à pourvoir à l'entretien de sa famille, ou à réparer et orner son église, ou à fortifier sa ville contre les insultes continues des Hongrois.

Dans le saint temps de carême il passait presque la journée entière et la moitié de la nuit dans l'église. Il y allait après minuit ou vers les trois heures du matin, assistait aux offices nocturnes que nous appelons matines, puis aux laudes jusqu'au point du jour. Il commençait alors à dire le psautier, et ensuite les litanies et les prières qui y étaient jointes, jusqu'à ce qu'on sonnât les vigiles des morts. Lorsque ces vigiles, auxquelles il assistait, étaient finies, il chantait prime avec les autres; puis il demeurait dans l'église pendant qu'on faisait la procession au dehors et disait un abrégé des Psaumes, avec d'autres prières réglées. On chantait la messe commune du chœur au retour de la procession, et il y offrait son oblation comme les autres, baisant humblement la main du prêtre, sans avoir égard au caractère épiscopal. Après la messe il disait tierce avec les frères, c'est-à-dire avec les chanoines. Tandis que les frères allaient de là au chapitre il demeurait à l'église jusqu'à l'heure de sexte. Cet office étant dit, il faisait les stations devant les autels. De là il allait à sa chambre se laver et

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5. *Acta SS.*, 11 mai.

se préparer pour dire la messe lui-même. Après la messe il disait vêpres au chœur avec les autres. Lorsque tout l'office du jour était ainsi achevé il s'en allait à l'église de l'hôpital, où il lavait les pieds à douze pauvres et leur donnait l'aumône séparément. Étant retourné chez lui sur la fin du jour, il se mettait à table, où il faisait faire la lecture et où il faisait entrer tous les pauvres de dehors qui se présentaient, pour les faire manger autour de lui. En se levant de table il disait ses complies ; puis il se retirait dans sa chambre, pour n'avoir plus de commerce qu'avec Dieu jusqu'au lendemain. C'est la conduite que, d'après l'auteur de sa vie, témoin oculaire, il gardait depuis le commencement du carême jusqu'au dimanche des Rameaux. Trois jours après il tenait son synode, qu'il recommençait encore au mois de septembre suivant. Il faisait les bénédictions et toutes les autres cérémonies de la semaine sainte et de celle de Pâques avec une majesté et une dévotion tout extraordinaires.

Il faisait régulièrement la visite de son diocèse dans une voiture traînée par des bœufs, non pas tant qu'il eût peine d'aller à cheval que pour être seul avec un chapelain et chanter des psaumes en liberté ; car il avait toujours une grande suite de prêtres et d'autres clercs, de laïques d'entre ses vassaux, de serfs choisis de sa famille et de pauvres, et il les défrayait tous largement. Dans la visite il prêchait, il écoutait les plaintes, il examinait les prêtres des lieux, il donnait la Confirmation et continuait quelquefois la nuit aux flambeaux. Telle était la vie ordinaire de saint Udalric.

Il ne se montra pas moins grand ni moins admirable dans les occasions extraordinaires. Dès l'année 953 Ludolfe, fils du roi Othon, mais d'une première femme, se révolta contre son père et excita une guerre civile en Allemagne. Le plus grand effort fut en Bavière. Augsbourg fut pris et pillé ; mais saint Udalric, qui en était évêque, quoique beaucoup plus faible que les rebelles, fut toujours fidèle au roi Othon, et, comme l'armée de ce prince et celle de son fils étaient en présence et près d'en venir aux mains, le saint pontife, prenant avec lui Haribert, évêque de Coire, né-

gocia la paix entre eux si heureusement qu'il les mit d'accord, l'an 954.

L'année suivante les Hongrois inondèrent l'Allemagne avec une armée innombrable et ravagèrent tout le pays depuis le Danube jusqu'à la forêt Noire. Ils assiégèrent Augsbourg, qui n'avait que des murailles basses, sans tours ; mais le saint évêque avait rassemblé au dedans un grand nombre de très-bonnes troupes de ses vassaux. Ils combattirent avec avantage devant une des portes de la ville, ayant avec eux l'évêque, qui, sans autres armes que son étole, ne laissait pas de s'exposer aux coups de pierres et de trait, dont toutefois il ne fut point blessé. Le combat fini, après avoir donné les ordres pour la défense de la ville, il passa la nuit en prières et excita les femmes pieuses à se partager en deux troupes, dont l'une ferait le tour de la ville en dedans, portant des croix et priant Dieu à haute voix ; l'autre, prosternée sur le pavé de l'église, implorerait le secours de la sainte Vierge. Il fit aussi apporter tous les enfants à la mamelle et les fit étendre à terre autour de lui devant les autels, afin que, par leurs cris, ils priassent à leur manière.

Après avoir pris un peu de repos il célébra la messe au point du jour, donna la communion à tous les assistants et les exhorta à ne mettre leur espérance qu'en Dieu. Le jour venu, comme les Hongrois étaient près de donner l'assaut, leur roi apprit que le roi Othon approchait, ce qui l'obligea de quitter la ville pour aller à lui, espérant la prendre sans résistance après l'avoir défait. L'évêque Udalric, le comte Tietbald, son frère, et plusieurs autres sortirent de nuit et allèrent se joindre à Othon, qui, pour se préparer au combat, se prosterna devant Dieu, se reconnaissant le plus coupable de tous, et fit vœu de fonder un évêché à Mersebourg si Dieu lui donnait la victoire. S'étant relevé il entendit la messe et communia de la main du saint évêque, son confesseur ; puis il prit le bouclier et la sainte lance, marcha contre les ennemis, et les défit par la victoire la plus signalée qui eût encore été remportée sur eux. C'était le jour de Saint-Laurent, 10 août 955¹.

¹ *Vita S. Udalr. Acta SS.*, 4 juill. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5. *Regin., contra Herman. Ditmar. Frod.*

Deux années auparavant, c'est-à-dire en 953, l'abbé Brunon de Lauresheim, frère d'Othon, avait été élu archevêque de Cologne et devint un des plus grands ornements de l'Église d'Allemagne. Dès l'âge de quatre ans il avait été envoyé à Utrecht pour étudier sous la conduite de l'évêque Baldric. Après qu'il eut appris les premiers éléments de la grammaire on lui fit lire le poète Prudence, qu'il goûta merveilleusement; ensuite il parcourut tous les auteurs de la littérature grecque et latine. Ni les richesses ni la foule de ceux qui l'environnaient ne le détournèrent de l'étude, et il aimait tellement ses livres qu'il ne souffrait point qu'on les gâtât ni qu'on les maniât négligemment. Othon, son frère, étant devenu roi, le fit venir à sa cour, où il fut un modèle de doctrine et de vertu. Il renouvela l'étude des sept arts libéraux; il étudia les historiens, les orateurs, les poètes et les philosophes, avec les hommes les plus savants, grecs et latins, leur servant quelquefois d'interprète, et le roi, son frère, étant souvent témoin de leurs doctes entretiens. Israël, évêque écossais, qui était un de ses maîtres, en parlait comme d'un saint; les Grecs, qu'il faisait venir pour l'instruire, l'admiraient et rapportaient chez eux les merveilles de sa conduite.

Il était fort occupé à secourir les malheureux qui sans cesse recouraient à lui, sans toutefois se détourner de ses études. Il composait, il dictait, il cultivait l'élégance de la langue latine et l'inspirait aux autres, mais sans faste et avec une gravité polie. Il s'appliquait, même après les repas, à la lecture et à la méditation, et ménageait très-soigneusement les matinées. Il lisait sérieusement jusqu'aux comédies, ne s'attachant qu'au style et comptant pour rien la matière. Comme la cour du roi, son frère, était ambulante, il faisait porter avec lui sa bibliothèque et gardait sa tranquillité au milieu de cette agitation, s'occupant même dans les marches. Il était très-attentif aux divins offices, et, voyant son frère Henri s'entretenir pendant la messe avec Conrad, duc de Lorraine, il prédit que leur amitié produirait de grands maux; ce qui en effet eut lieu, car il en résulta des guerres civiles. Tout ce qu'il y avait en ce

temps-là d'évêques ou d'hommes pieux qui avaient quelque grand dessein pour la religion regardaient Brunon comme leur appui, et ne croyaient pas leur autorité suffisante pour faire le bien sans le secours de la sienne.

Son premier gouvernement ecclésiastique fut la conduite de quelques monastères, qu'il reçut étant encore fort jeune. Il s'en servit pour les réduire à l'observance régulière, partie de gré, partie de force, et pour les rétablir dans leurs anciens privilèges par l'autorité du roi, son frère, ne se réservant rien du revenu, pour lui ou pour les siens, que ce que les supérieurs lui offrirent volontairement. Entre ces monastères était celui de Lauresham ou Lauresheim, que le roi Henri avait refusé à un seigneur qui le demandait à contretemps; car, dans la guerre que lui fit, au commencement de son règne, Gislebert, duc de Lorraine, soutenu par le roi de France, un comte très-puissant, et qui lui avait amené de grandes troupes de ses vassaux, voyant le roi abandonné de plusieurs des siens, crut qu'en une telle occasion il ne pourrait rien lui refuser. Il lui envoya donc demander l'abbaye de Lauresheim, dont les grands revenus lui aideraient à entretenir ses troupes. Le roi dit qu'il lui ferait réponse de bouche; le comte accourut, croyant avoir obtenu ce qu'il demandait. Le roi lui dit en présence de tout le monde : « Les biens des monastères ne sont pas destinés à entretenir des gens de guerre, et, d'ailleurs, votre demande est plutôt une menace qu'une prière; c'est pourquoi je ne vous accorderai jamais ni cette grâce ni aucune autre. Si vous voulez vous retirer avec ceux qui manquent à la fidélité qu'ils me doivent, retirez-vous au plus tôt. » Le comte, chargé de confusion, se jeta aux pieds du roi, reconnaissant la grandeur de sa faute.

Vicfrid, archevêque de Cologne, étant mort en 953, le clergé, les nobles et tout le peuple s'accordèrent à désirer que Brunon lui succédât. Sa jeunesse était balancée par la maturité de ses mœurs; l'éclat de sa naissance, par son humilité et sa douceur; sa science, par sa sagesse et sa modestie; ses richesses, par sa libéralité. Il fut donc élu tout d'une voix; mais on craignait que cette place ne parût au-dessous d'un si grand prince. L'élec-

tion se fit, selon la coutume, avant que le prédécesseur fût enterré, et on envoya au roi Othon quatre députés du clergé de la cathédrale et quatre laïques pour lui demander son consentement, qu'il accorda tout de suite, envoyant aussitôt Brunon, son frère, à Cologne. Il y fut reçu avec une joie extrême, ordonné évêque et intronisé sur son siège. Le roi lui donna en même temps le gouvernement du royaume de Lorraine. Les premiers soins de l'archevêque Brunon furent d'établir l'union entre toutes les communautés qui dépendaient de son siège, de retrancher la superfluité des habits et de faire célébrer l'office divin avec toute la décence possible.

Aussitôt après son ordination il députa à Rome Hadumar, abbé de Fulde, avec une lettre synodique au Pape Agapit, dans laquelle il faisait sa profession de foi et demandait le pallium. Le Pape Agapit, que le biographe de saint Brunon appelle un Pontife d'une admirable sainteté, lui accorda non-seulement le pallium, mais encore le privilège d'en user quand il voudrait; il y joignit les reliques du martyr saint Pantaléon. Quand l'abbé Hadumar approcha de Cologne avec le pallium et les reliques toute la ville alla au-devant, et les reliques furent déposées dans une ancienne église des faubourgs ¹.

Quant à la reine Mathilde, mère du saint archevêque de Cologne et du roi Othon, après la mort du roi Henri l'Oiseleur, son époux, elle se retira au monastère de Quedlimbourg, qu'elle avait fondé. Là elle observait toute la discipline, et, conservant une dignité merveilleuse dans ses actions et ses discours, elle ne laissait pas de montrer une modestie et une pudeur qui l'auraient fait passer pour une vierge si on n'avait vu les princes ses enfants. La nuit, outre l'office, auquel elle assistait, elle priait longtemps avant et après. Jamais elle n'approcha de l'autel les mains vides, soit du vivant du roi, son époux, soit après sa mort. Tous les jours elle présentait au prêtre son offrande de pain et de vin pour le salut de toute l'Eglise; mais, depuis qu'elle fut veuve, elle ne cessa point de faire offrir le saint Sacrifice pour les péchés du roi, son

époux, en quoi elle surpassa toutes les femmes de son temps. Elle observa toute sa vie le huitième jour de la mort du prince, le trentième et l'anniversaire.

Vers l'an 946 elle soutint une rude persécution de la part des princes, ses enfants. Comme elle faisait de grandes aumônes on leur rapporta qu'elle avait consumé des sommes immenses des revenus de l'État, et la chose alla si loin que Othon envoya des espions pour arrêter ceux par qui la reine, sa mère, envoyait ses libéralités, les leur ôter et les maltraiter. On voulait qu'elle abandonnât les terres qu'elle avait reçues en douaire et qu'elle prit le voile de religieuse. Pour comble d'affliction le prince Henri, son fils, qu'elle aimait uniquement, s'accordait avec Othon contre elle. Comme elle vit augmenter de jour en jour leurs mauvais traitements, elle laissa tout ce que le roi Henri lui avait donné en douaire et se retira dans l'Angrie, qui faisait partie de la Westphalie actuelle. Mais, quelque temps après, Othon ayant eu des revers à la guerre, céda aux exhortations de la reine Édith, son épouse, des évêques et des seigneurs, rappela la reine, sa mère, lui demanda pardon publiquement et lui rendit les terres qu'il lui avait ôtées. Le prince Henri, imitant l'exemple de son frère Othon, se réconcilia pareillement avec elle.

La sainte reine Mathilde, étant ainsi rétablie dans sa première autorité, s'appliqua plus qu'auparavant aux aumônes et à toutes sortes de bonnes œuvres, et, avec le secours du roi, son fils, elle fonda plusieurs églises et cinq monastères, entre autres celui de Palide ou Polden, dans le duché de Brunswick, où elle assembla trois mille moines. Le roi Othon confirma cette donation par ses lettres de l'an 955.

La même année arriva la mort de Henri, alors duc de Bavière; la reine Mathilde, sa mère, en fut si affligée qu'elle quitta le peu d'ornements qu'elle avait gardés pendant sa viduité et ne parut plus qu'en habit de deuil. Elle ne voulut plus entendre aucune chanson profane ni voir aucun jeu; elle n'écoutait que des cantiques tirés de l'Écriture sainte ou des vies des saints. Elle faisait donner à manger aux pauvres deux fois par jour et

¹ *Acta SS.*, 11 octobre. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5.

leur en distribuait encore pendant son repas. Dans ses voyages elle faisait porter des cierges pour distribuer aux églises et de la nourriture pour les pauvres, et avait chargé une religieuse qui la servait, nommée Richeburge, de n'en laisser passer aucun sans aumônes. Dans toutes les villes où elle séjournait l'hiver elle faisait allumer, pour les pauvres, un grand feu qui durait toute la nuit. Elle redoublait ses charités le samedi, parce que c'était le jour de la mort du roi, son époux ; le matin elle faisait préparer un bain pour les pauvres et les passants, et quelquefois elle les servait de ses propres mains ; puis elle les faisait entrer dans une chambre où elle leur donnait de la nourriture ou des habits, selon leur besoin. Elle observait exactement de faire tous les jours quelque ouvrage de ses mains ¹.

Tel était, au milieu du dixième siècle, l'état religieux et politique de l'Occident. Il y avait des commotions politiques, il y avait, comme toujours, les misères humaines, et dans l'Église universelle et dans les sociétés nationales ; mais, par l'intermédiaire de l'Église de Dieu, il y avait partout un principe de vie, de guérison, de restauration et de force plus qu'humaine. Nous l'avons vu et nous continuerons à le voir. Et c'est même là le grand mystère de l'histoire humaine. En Orient, chez les Grecs, ce principe de vie et de restauration, allait s'affaiblissant, et c'est un autre mystère dont l'histoire doit chercher l'explication.

A Constantinople le patriarche Nicolas le Mystique mourut l'an 925. Étienne, métropolitain d'Amasée, qui était eunuque, fut reconnu patriarche au mois d'août de la même année ; mais il ne jouit de cette dignité que deux ans et onze mois, et mourut le 15 juillet 928. Son successeur fut le moine Tryphon, qui était en réputation de sainteté, et toutefois il souffrit, contre les règles, de n'être ordonné que pour un temps, jusqu'à ce que Théophylacte, fils de l'empereur Romain Lecapène, fût en âge de recevoir la dignité patriarcale qui lui était destinée. C'est le premier exemple illustre de cet abus,

nommé depuis *confidence*, et qui, comme on voit, commence à Constantinople et chez les Grecs.

Tryphon fut ordonné patriarche de Constantinople le 14 décembre 928. Il fut déposé au mois d'août 931 et se retira à son monastère, où il mourut. Le siège de Constantinople demeura vacant pendant un an et cinq mois, parce que Théophylacte était encore trop jeune. Enfin il fut ordonné le jour de la Purification, 2 février 933, à l'âge de seize ans, et cette ordination se fit du consentement du Pape Jean XI, qui avait envoyé des légats avec une lettre synodique pour l'autoriser, sans doute par dispense ; car, pour les ordinations, les Grecs faisaient moins attention à l'âge que les Latins. Les historiens grecs ajoutent que ce furent les légats du Pape qui placèrent Théophylacte sur le siège patriarcal ¹. Luitprand, qui vint à Constantinople trente-cinq ans après, dit que le Pape Jean XI accorda au patriarche Théophylacte et à ses successeurs le pallium à perpétuité, et que de là est né l'abus si répréhensible que non-seulement les patriarches, mais encore tous les évêques grecs, portent le pallium. C'est une nouvelle erreur de Luitprand ; car, plus de soixante ans auparavant, au huitième concile général, nous avons vu le patriarche saint Ignace rendre le pallium à chaque évêque photien qui se réconciliait à l'Église. L'usage de cette sorte de pallium parmi les évêques grecs ne pouvait donc pas venir du Pape Jean XI ; c'est l'envie de médire qui a trompé Luitprand ².

Voici comment l'historien du Bas-Empire résume, d'après les auteurs grecs, la conduite du patriarche Théophylacte. Dès qu'il fut maître de ses démarches il ne justifia que trop la sagesse des lois canoniques qui ont fixé l'âge auquel il est permis de monter aux divers degrés de la hiérarchie. Il ne connut plus de règle et se livra sans pudeur à toutes ses passions. Il méprisait les fonctions de son ministère. Maître des dispenses, il crut pouvoir se dispenser lui-même des lois de l'Évangile et de toute décence. L'histoire avertit qu'elle rougirait de raconter ce qu'il ne rou-

¹ *Post Theoph.*, n. 19. *Sim. Mag.*, n. 32. *Anon.*, n. 32.

— ² *Pagi*, ann. 933. *Luitpr.*, *Leg.*

¹ *Acta SS.*, 44 mars.

gissait pas de faire. Il fournissait aux dépenses des débauches par le trafic des évêchés et des autres places ecclésiastiques, qu'il vendait au plus offrant. Il porta jusque dans le sanctuaire le goût de la dissipation et du plaisir, et, pour égayer la sérieuse dignité des cérémonies de l'Eglise, il introduisit dans les offices publics les plus solennels des danses, des divertissements, des clameurs insensées, des chansons profanes et même deshonnêtes, qui, mêlées au chant des hymnes, alliaient le culte du diable avec celui de la majesté divine. Un auteur qui vivait cinquante ans après remarque que cet usage monstrueux n'était pas encore aboli de son temps. On peut croire que c'est de là qu'il s'est répandu jusqu'en Occident, où une ignorance licencieuse a maintenu dans quelques diocèses, pendant des siècles entiers, un abus aussi scandaleux que ridicule, malgré toutes les censures ecclésiastiques. Les chevaux étaient la passion dominante de Théophylacte ; on lui en comptait plus de deux mille ; ses écuries emportaient tous ses soins ; c'était pour lui la portion la plus chérie de son diocèse. Insensible aux misères des pauvres, il nourrissait ses chevaux, à grands frais, des fruits les plus exquis, et n'épargnait pour eux ni les liqueurs les plus recherchées ni les parfums les plus précieux. On rapporte qu'un jour de jeudi saint, tandis qu'il célébrait la messe, on vint lui annoncer que sa plus belle jument, qu'on lui nomma, venait de mettre bas. L'impatience que lui causa une nouvelle si intéressante lui fit achever le saint Sacrifice avec une indécente précipitation. Il jette aussitôt ses habits pontificaux, court à son écurie pour voir le poulain, et ce ne fut qu'après l'avoir contemplé à son aise qu'il revint à Sainte-Sophie achever l'office. Nous le verrons trouver la mort dans une cavalcade, son occupation ordinaire¹.

Avant de placer son quatrième fils sur le siège patriarcal de Constantinople l'empereur Romain Lecapène avait placé les trois premiers sur le trône impérial. Dès son avènement à l'empire, en 920, il avait déclaré empereur son fils aîné, Christophe. Il donna dans la suite la qualité d'empereurs à ses au-

tres fils, Étienne et Constantin, et il leur associa encore Romain, fils aîné de Christophe. Tous ces nouveaux empereurs prenaient le pas sur Constantin Porphyrogénète, fils de Léon le Philosophe. Avec un fils patriarche, avec quatre fils ou petits-fils empereurs, Romain Lecapène se croyait bien affermi sur le trône. Il y fut trompé ; son fils aîné Christophe mourut en 934, après son propre fils Romain.

Le 20 décembre 944 l'empereur Étienne, second fils de Lecapène, entre avec les conjurés dans l'appartement de son père, le saisit dans son lit, le menace d'un plus mauvais traitement s'il jette le moindre cri, l'enveloppe d'un voile et le transporte sans bruit hors du palais, et de là dans l'île de Proté, à l'entrée de la Propontide. On l'enferme dans un monastère, où, sur-le-champ, on lui coupe les cheveux et on lui fait prendre l'habit de moine. Il avait régné vingt-six ans.

L'empereur Romain Lecapène avait du bon et du mauvais. Il était dévoré d'ambition et de passions libertines, mais il rougissait de ses vices. Il aimait l'argent, mais la compassion pour les malheureux était plus forte en lui que l'avarice. Au jour de Noël (932) commença un hiver si rigoureux que la terre fut couverte de neige et de glace pendant quatre mois entiers. La peste et la famine firent encore un ravage affreux ; un incendie consuma une partie de Constantinople, et une pierre énorme, détachée de la voûte d'un des marchés de la ville, écrasa soixante personnes. Tant de calamités remplirent la ville de misérables et firent connaître la charité de l'empereur. Les hôpitaux étant remplis, il fit fermer les portiques de cloisons pour y loger les malades. De distance en distance, en dehors, on posa des boîtes fermées, mais percées d'une ouverture pour recevoir les aumônes. Il tirait de son trésor les charités les plus abondantes ; il lui en coûtait tous les mois cinquante mille écus de notre monnaie pour secourir tant les malades que les autres pauvres de sa capitale. Il faisait tous les jours manger à sa table trois pauvres, auxquels il distribuait encore une aumône ; le mercredi et le vendredi c'étaient trois moines. On faisait une lecture édifiante pendant le repas. Après ce temps d'infortune, dont ses libéralités

¹ *Hist. du Bas-Empire*, I, 73.

tés adoucirent la rigueur, il ne cessa d'employer, le reste de sa vie, une partie de ses trésors au soulagement des malheureux, à la décoration des églises et à l'entretien des monastères. Il respectait les moines dont il connaissait la vertu, et, loin de s'offenser de leur liberté à le reprendre de ses désordres, il écoutait leurs remontrances avec douceur, avouait ses fautes et versait des larmes, mais sans se corriger. Le moine Basile lui ayant un jour reproché en face qu'il se déshonorait lui-même et qu'il attirait sur lui et sur ses États la colère de Dieu en corrompant les filles de ses sujets, il reçut cette correction avec une humble confusion et voulut même la payer d'une somme d'or que le saint refusa. La misère des temps avait ruiné quantité de familles, et la somme de l'argent emprunté par des débiteurs insolvable dans la ville de Constantinople montait à trois millions de nos francs. Il s'en chargea, et, après avoir satisfait les créanciers, il fit brûler au milieu d'une place toutes les obligations. Il paya de plus le loyer dû pour les habitations. Il fit rebâtir ou réparer plusieurs villes de Thrace et de Macédoine ruinées par les Barbares. Constantinople vit, par ses ordres, élever plusieurs palais, planter des jardins délicieux ; mais elle lui sut encore plus de gré d'ouvrir des asiles à la misère, à la vieillesse et aux maladies. Compatissant aux malheurs des exilés, il ne les perdait pas de vue ; il était attentif à s'informer de leur état, à les secourir dans leur indigence, aussi empressé à les rappeler qu'eux-mêmes l'étaient à revoir leur patrie, et lorsqu'il fut détrôné il n'y avait personne en exil¹.

Il fut vengé peu après de ses deux fils Étienne et Constantin ; car l'empereur Constantin Porphyrogénète, averti qu'ils avaient aussi conspiré contre lui, et jugeant bien qu'ils l'épargneraient moins encore qu'ils n'avaient épargné leur père, les fit arrêter le 27 janvier 945, comme ils étaient à table avec lui. Ils furent enmenés en exil dans les îles voisines, et on leur fit couper les cheveux comme à des clercs. Peu de temps après, ayant obtenu la permission d'aller voir leur

père, ils vinrent à l'île Proté, et, le voyant revêtu de l'habit monastique, ils furent sensiblement touchés. Le vieillard pleura et dit ces paroles de l'Écriture : « J'ai engendré et élevé des enfants, et ils m'ont méprisé. » Il fut consolé dans son exil par deux moines de grand mérite, Sergius et Polyeucte ; celui-ci fut depuis patriarche. Sergius était neveu du fameux Photius, mais plus illustre par sa vertu que par sa naissance, et sa science n'était pas moindre que sa vertu. Il avait un grand discernement, une grande fermeté, beaucoup d'agrément dans ses manières et ses discours, et une grande humilité. Romain, étant encore empereur, l'avait toujours auprès de lui et l'honorait comme son père spirituel.

Constantin, son fils, ayant voulu se révolter dans son exil, tua celui qui commandait ses gardes et fut tué lui-même. Ce que Romain ayant vu en songe le même jour, il envoya à tous les monastères et à toutes les laures, jusqu'à Jérusalem et à Rome, et, ayant assemblé trois cents moines au lieu où il était, le jeudi saint il se présenta dans l'église sans tunique et sans manteau, lorsque le prêtre allait faire l'élévation du Pain sacré. Il tenait un papier où étaient écrits tous ses péchés et les déclara devant tout le monde. Les moines crièrent *Kyrie, eleison*, en versant des larmes, et Romain leur demanda l'absolution, s'inclinant devant chacun d'eux. Ils lui donnèrent, il communia, et, comme ils allaient se mettre à table, il donna à un petit garçon une corde et un fouet, dont il lui frappait les pieds en disant : « Entre, mauvais vieillard ! » Et il s'assit après tous les autres, pleurant et gémissant. Il envoya sa confession cachetée aux autres caloyers ou moines, particulièrement à Dermocaire, abbé du mont Olympe, avec deux cents livres d'or. Celui-ci fit jeûner tous ses moines pendant deux semaines, après lesquelles on prétend qu'il eut révélation que les péchés de Romain étaient effacés, et qu'ouvrant sa confession il ne trouva plus qu'un papier blanc. Il le montra à tous les moines, qui envoyèrent à Romain une absolution par écrit, et elle fut enterrée avec lui.

Nonobstant cette pénitence Romain ne

¹ *Hist. du Bas-Empire*, t. 73.

laissa pas de consentir à une conjuration que forma le patriarche Théophylacte, son fils, avec quelques autres, pour le rétablir sur le trône; mais la conjuration fut découverte et les coupables punis. Enfin le vieux Romain mourut le 15 juin 948 dans l'île Proté, lieu de son exil. Ce prince, auquel l'élévation de sa famille avait coûté tant de travaux, et même des crimes et des perfidies, en vit périr une partie de son vivant; le reste s'éteignit bientôt après lui sans laisser de traces ¹.

Constantin Porphyrogénète régna encore quinze ans depuis qu'il fut demeuré seul empereur, délivré de Romain et de ses enfants; mais il ne remplit pas l'attente qu'on avait conçue de lui. Il était sujet au vin, fuyant le travail, difficile à apaiser dans sa colère et punissant sans miséricorde. Sa paresse lui faisait donner sans choix les charges et les emplois; de quoi l'impératrice Hélène et son frère le chambellan Basile profitaient pour les vendre. Ce que Constantin eut de meilleur fut l'amour des sciences et des arts, tombés en décadence par la négligence de ses prédécesseurs. Il s'appliqua donc à les rétablir, chercha ceux qui y excellaient et les chargea de les enseigner. Il donna l'intendance de l'école de philosophie à Constantin, premier écuyer et secrétaire intime; celle de l'école de rhétorique à Alexandre, métropolitain de Nicée; celle de l'école de géométrie au patriarche Nicéphore; celle de l'école d'astronomie au secrétaire Grégoire. Il prenait grand soin des étudiants, s'entretenait souvent avec eux, leur donnait de l'argent, les faisait même manger à sa table; ainsi les études firent en peu de temps un grand progrès. L'empereur ne négligeait pas les arts; il avait une telle connaissance de la peinture, sans l'avoir apprise, qu'il corrigeait les maîtres mêmes, et aussi les orfèvres, les forgerons, les tailleurs de pierres, descendant jusqu'aux arts mécaniques. Il avait beaucoup de religion, au moins extérieure, et jamais n'allait à l'église aux jours solennels sans donner de magnifiques offrandes, des vases d'or ornés de pierreries et des ornements d'étoffes précieuses. On loue encore sa justice et son humanité.

¹ Anonyme, *post Theoph.*

Après avoir rassemblé une bibliothèque nombreuse, qu'il rendit publique, il travailla lui-même et fit travailler sous ses yeux à extraire de cette multitude d'ouvrages ce qu'il y avait de plus utile. C'est à ses soins et à ses ordres qu'on est redevable des livres d'agriculture intitulés *Géoponiques*, des traités de médecine vétérinaire nommés *Hippiatriques*. Mais l'ouvrage le plus considérable qui ait paru sous son nom est un grand recueil où il avait rassemblé, sous cinquante-trois titres, tout ce qu'il avait trouvé de plus mémorable dans les anciens sur différentes matières. On aurait pu nommer ce recueil *Encyclopédie historique*. Il n'était extrait que des auteurs grecs. Il ne nous en reste que deux articles, le vingt-septième, qui traite des ambassades, et le cinquantième, des vertus et des vices. Il n'est pas certain que Constantin soit lui-même l'auteur de tous ces écrits; mais ceux qui lui appartiennent comme sortis de sa plume, et qui sont parvenus jusqu'à nous, sont les deux livres qui contiennent la description géographique des provinces de l'empire tel qu'il était alors, et le traité de l'administration de l'empire, adressé à son fils l'empereur Romain. On a encore de lui une vie ou plutôt un panégyrique de son aïeul l'empereur Basile, un fragment de tactique, enfin une histoire de la fameuse image d'Édesse ¹.

C'était un voile que l'on gardait dans cette ville, et sur lequel on croyait voir la face de Jésus-Christ, imprimée, disait-on, par lui-même, et envoyée au roi Abgare. En 942 un général de l'empereur Romain Lecapène, étant sur le point de prendre la ville d'Édesse sur les Sarrasins, menaça d'en passer tous les habitants au fil de l'épée si on ne lui remettait ce voile fameux, offrant au contraire de rendre à ce prix tous les prisonniers. Le calife Almottaki consulta les gens de loi, qui se trouvèrent partagés de sentiments, les uns disant qu'il leur serait honteux d'accorder par crainte aux chrétiens ce qu'ils ne demandaient que pour insulter à leur faiblesse; les autres, que ce serait racheter à bon marché tant de musulmans. Ce dernier avis pré-

¹ *Post Theoph.* Cédren.

valut. Le voile fut porté à Constantinople. Le patriarche, suivi du clergé et d'une foule de peuple, alla au-devant jusqu'en Bithynie. Cette relique, si célèbre en Orient, entra dans la ville le 15 août et fut d'abord portée à l'église de Blaquernes, où l'empereur la reçut avec grande vénération. Le lendemain toute la famille impériale se joignit au clergé et au sénat pour l'accompagner à Sainte-Sophie, où elle reçut les hommages de toute la ville. Elle fut de là transportée dans le palais ¹.

Le patriarche Théophylacte scandalisait depuis plus de vingt ans l'Église de Constantinople. Dans une cavalcade, ce qui faisait son occupation ordinaire, s'étant froissé rudement contre une muraille, il fut pris d'une violente hémorragie. Après avoir été à la mort il se porta mieux ; mais il ne se corrigea pas et continua de vendre des évêchés, d'aimer les chevaux et de mener une vie molle et indigne de son rang. Il traîna ainsi deux ans, et son mal se tourna en hydropisie, dont il mourut le 27 février 956. Pour réparer le mal qu'avait fait ce mauvais prélat l'empereur nomma patriarche Polyeucte, né à Constantinople. Ses parents, par un esprit de dévotion fort mal entendu, mais assez ordinaire parmi les Grecs de ce temps-là, le destinant à la vie monastique, l'avaient fait eunuque dès l'enfance. La vocation qu'ils lui avaient donnée se trouva par bonheur être la sienne. Il fut l'exemple des monastères et devint aussi éclairé dans la science du salut qu'il était vertueux et détaché de tout intérêt. L'évêque d'Héraclée, qui devait sacrer le patriarche, étant alors dans la disgrâce de l'empereur, Polyeucte fut ordonné par le métropolitain de Césarée, auquel cette fonction appartenait au défaut de celui d'Héraclée. Cette circonstance commença à indisposer contre le nouveau prélat plusieurs évêques, qui regardèrent son ordination comme irrégulière. Polyeucte augmenta ce mécontentement en insérant dans les diptyques le nom du patriarche Euthymius, qui avait admis à la communion l'empereur Léon, excommunié par Nicolas après ses quatrièmes noces. Il se forma un schisme,

mais qui fut de courte durée par complaisance pour l'empereur, et qui rendit ces prélats également ridicules par la cause de leur séparation et par la légèreté de leur réconciliation. Polyeucte, moins courtisan qu'évêque, perdit bientôt lui-même les bonnes grâces de l'empereur par la liberté qu'il prit de lui faire des remontrances sur les malversations de ses proches, qui pillaient l'Église et l'empire. Théodore, évêque de Cyzique, homme puissant en intrigues, souleva une partie du clergé, et l'empereur, séduit par ces cabales, cherchait l'occasion de déposer Polyeucte, lorsque la mort fit échouer ce mauvais dessein ¹.

Dès l'an 949 Constantin Porphyrogénète avait fait couronner empereur Romain, son fils ; c'est pour lui qu'il composa son *Traité sur la manière de gouverner l'empire*. Mais, dix ans après, le fils s'ennuyait d'attendre. Excité surtout par sa femme Théophano, qui était fille d'un cabaretier, il résolut de hâter la mort de son père. Un jour donc que le père devait prendre une médecine, son fils y fit mêler du poison. Par un bonheur extraordinaire, l'empereur, tenant en main la coupe empoisonnée, fit un faux pas et en répandit la plus grande partie. Ce qu'il en but n'eut pas assez de force pour lui ôter la vie, mais le fit tomber dans une langueur dont il ne put guérir. Au mois de septembre 959 il alla au mont Olympe, en Natolie, sous prétexte de se recommander aux prières des solitaires avant que de marcher en Syrie contre les musulmans, mais en effet pour prendre des mesures avec Théodore de Cyzique touchant la déposition du patriarche Polyeucte. Là il retomba malade, et, sentant de grandes douleurs, il se fit rapporter à Constantinople, où il mourut le 9 octobre, âgé de cinquante-quatre ans. Son fils Romain lui succéda.

Ce prince, surnommé le Jeune pour le distinguer de Romain Lecapène, était âgé de vingt et un ans. Monté sur le trône par un parricide, la suite de son règne répondit à ce commencement. Il prit pour officiers du palais les compagnons de ses débauches, pour

¹ *Post Theoph.*

¹ *Post Theoph. Cédér.*

principal confident un moine apostat. A la suggestion de sa femme il chassa du palais l'impératrice Hélène, sa mère, et ses sœurs, qu'il sépara d'elle et qu'il fit raser de force comme religieuses. Sa mère Hélène en mourut de chagrin. Pour lui, s'étant déchargé de toutes les affaires sur un eunuque nommé Bringas, il n'en eut point d'autres que ses plaisirs. Il passait sa vie avec des femmes perdues et avec des hommes encore plus méprisables. Des comédiens, des bouffons faisaient sa compagnie ordinaire. Sa plus sérieuse occupation était la chasse. Rarement dans son palais, il vivait dans ses maisons de campagne ou dans les forêts, au milieu des chiens, toujours à la poursuite des bêtes.

Voici le détail d'une de ses journées, selon le récit d'un panégyriste. La matin il présida aux jeux du cirque; il dina ensuite avec le sénat, distribua des présents aux convives, joua à la paume avec les plus habiles joueurs et gagna plusieurs parties, passa le Bosphore, tua à la chasse quatre grands sangliers et les rapporta le soir à son palais. L'historien grec ne peut s'empêcher d'admirer une activité si infatigable et le royal usage que ce prince savait faire de tous ses moments. Son règne ne dura guère. Dès le 13 mars 963, n'étant âgé que de vingt-quatre ans, il mourut soit de débauche, soit de poison, soit de l'un et de l'autre. On disait que le poison lui avait été donné par sa femme, pour laquelle il avait fait mourir son père. Tels étaient en général les empereurs grecs de Constantinople. Certainement, à la même époque, les princes de l'Occident, avec tous leurs défauts, valaient beaucoup mieux¹.

De plus, vers le milieu du dixième siècle, nous trouvons en Occident un grand nombre de saints illustres, mais des saints pleins de vie et de force pour se sanctifier eux-mêmes et pour sanctifier les autres; parmi les Grecs nous ne trouvons que deux solitaires, saint Luc le Jeune et saint Paul de Latre.

Les parents de Luc, originaires de l'île d'Égine, passèrent sur la terre ferme pour se garantir des incursions des Arabes, et il

naquit en Thessalie vers l'an 890. Dès l'enfance il pratiqua l'abstinence et le jeûne, ne mangeant ni chair, ni œufs, ni fromage, vivant ordinairement de pain d'orge et de légumineuses, et ne buvant que de l'eau. Son père l'occupant à garder un troupeau, il donnait aux pauvres sa nourriture et ses habits, en sorte qu'il revenait quelquefois au logis tout nu. Il entra d'abord dans un monastère d'Athènes et y prit le petit habit; mais sa mère l'en retira et lui permit ensuite de vivre en solitude plus près d'elle, sur le mont de Saint-Joannice, et il s'y établit à l'âge de dix-huit ans. Ce fut là qu'il reçut le grand habit monastique, de deux moines vénérables qui allaient à Rome en députation et qu'il logea en passant; car il exerçait volontiers l'hospitalité. Il augmenta ensuite ses jeûnes et ses autres exercices de piété, et reçut le don des miracles et de prophétie, en sorte qu'il prédit l'incursion des Bulgares, qui ravagèrent quelque temps après tout le pays.

Il dit un jour à ceux qui étaient avec lui : « Il nous vient un homme qui porte un pesant fardeau, et qui souffre beaucoup; » puis il se retira sur la montagne. Incontinent après vint un homme seul, qui ne portait rien et demandait Luc, disant avoir besoin de secours. Il attendit sept jours, après lesquels le saint homme parut, et, le regardant de travers, lui dit d'un ton rude : « Qu'as-tu à faire dans ce désert? Pourquoi laisses-tu les pasteurs de l'Église pour venir chercher des hommes rustiques et ignorants? Comment oses-tu paraître, étant chargé de si grands crimes? Déclare publiquement le meurtre que tu as commis, afin que Dieu te pardonne. » Le pécheur, effrayé, dit : « Homme de Dieu, pourquoi me demandez-vous ce que vous savez déjà, quoique je l'aie fait en secret? Mais, pour vous obéir, je dirai tout. » Alors il déclara toutes les circonstances de son crime et se jeta aux pieds du saint, le priant de ne pas le dédaigner. Luc le releva, lui donna les avis et les règles qu'il crut convenables, lui ordonnant entre autres choses d'aller à la sépulture du mort, d'y répandre beaucoup de larmes, de lui faire célébrer honorablement le service du troisième, du neuvième et du quarantième jour;

¹ Cédren. *Hist. du Bas-Empire*, l. 74.

d'y faire, s'il pouvait, au moins trois mille génuflexions, surtout de pleurer son péché tout le reste de sa vie et de l'avoir toujours devant les yeux.

Après que Luc eut passé sept ans au désert de Saint-Joannice il fut obligé de quitter le pays avec tous les autres habitants, par la crainte des Bulgares, qui, sous leur roi Syméon, vinrent le ravager vers l'an 913. Luc se retira dans une île, d'où, les Barbares y étant encore passés, il se sauva à la nage et vint à Corinthe. Là le désir de lire l'Écriture sainte le fit aller à l'école avec les enfants, quoiqu'il eût de la barbe et fût âgé d'environ vingt-cinq ans; mais les mauvaises mœurs des écoliers le dégoûtèrent bientôt de l'étude, et il se mit auprès d'un stylite qu'il servit dix ans, pêchant pour lui, portant du bois et lui faisant la cuisine. La paix étant rétablie, sous Pierre, roi des Bulgares, Luc revint au mont Saint-Joannice. Ayant appris que l'archevêque de Corinthe passait par là, il alla le trouver et lui porta des herbes de son jardin. L'archevêque, s'étant informé qui il était, voulut voir sa cellule, et, fort édifié de sa manière de vivre, il lui fit donner une certaine quantité d'or. Le saint homme le refusa, disant : « Seigneur, je n'ai pas besoin d'or, mais seulement de prières et d'instruction. » Toutefois, voyant le prélat affligé de son refus, il prit une pièce d'or. Puis il lui dit avec une grande humilité : « Seigneur, nous autres que nos péchés ont réduits à demeurer dans les déserts et les montagnes, comment pouvons-nous participer aux mystères terribles sans avoir de prêtres ? » L'archevêque répondit : « Il faut avoir un prêtre autant qu'il se peut. S'il est absolument impossible, il faut mettre le vase des présanctifiés sur la sainte table, si c'est dans un oratoire; si c'est dans une cellule, sur un banc très-propre. Ensuite, ayant déplié le voile, vous mettrez dessus les saintes particules. Vous ferez brûler de l'encens, puis vous chanterez les psaumes des Typiques ou le *Trisagion*, avec le symbole de la foi. Après avoir fait trois génuflexions vous joindrez les mains, et vous prendrez avec la bouche le corps de Jésus-Christ, en disant : Amen. Au lieu du précieux sang vous boirez

du vin dans une coupe qui ne servira à aucun autre usage. Vous renfermerez avec le voile les autres particules dans le vase, et vous prendrez bien garde qu'il n'en tombe pas le moindre fragment qui puisse être foulé aux pieds. »

Luc fut encore obligé de changer quelquefois de demeure; mais enfin il se fixa dans l'Attique, en un lieu nommé Sotérion, où il y avait une fontaine et un bois qu'il défricha, et enfin un jardin agréable; mais il en éloigna sa cellule afin d'être plus caché. Ce fut là qu'il mourut saintement, vers l'an 946, et il y fut enterré; on changea sa cellule en oratoire, et il s'y fit quantité de miracles, comme il en avait fait plusieurs de son vivant. L'Église grecque l'honore le 7 février, et le nomme saint Luc le Jeune, non par rapport à l'évangéliste, mais pour le distinguer d'un autre Luc, abbé en Sicile, près du mont Etna, plus ancien au moins d'un siècle ¹.

Quant à saint Paul de Latre il était né en Asie, à Élée, près de Pergame. Son père Antiochus, officier sur la flotte, ayant été tué à la guerre contre les musulmans, sa mère Eudocie se retira en Bithynie, près de Marycate, d'où était saint Joannice. Elle avait deux fils, Basile et Paul, dont nous parlons. Elle maria Basile; mais au moment du mariage il s'enfuit au mont Olympe et se fit moine dans la laure de Saint-Élie; puis, se trouvant importuné des visites de ses parents et de ses amis, il se retira plus avant, près du mont de Latre. De là il envoya chercher son frère, qui, depuis la mort de leur mère, était tombé dans une telle pauvreté qu'il était réduit à garder les pourceaux; il le mena au mont de Latre et le mit entre les mains de Pierre, abbé du monastère nombreux de Carye, que lui-même avait fondé. Cet abbé, voyant les excellentes dispositions du jeune Paul, le retint pour le service de sa personne. Basile retourna au mont Olympe et mourut abbé de la laure de Saint-Élie.

Paul s'exerçait à mater son corps et particulièrement à vaincre le sommeil. On ne le vit jamais couché pour dormir; il s'appuyait

¹ Acta SS., 7 févr. Combef., Auct., t. 2, p. 969.

seulement contre un arbre ou contre une pierre. On ne lui entendit jamais dire une parole oiseuse. Étant employé à la cuisine, le souvenir du feu de l'enfer lui faisait verser des larmes. L'abbé Pierre lui refusa toujours, à cause de sa jeunesse, la permission de se retirer dans le désert, qu'il lui demandait instamment; mais, après la mort de l'abbé, Paul communiqua son dessein à Démétrius, son ami, et ils se retirèrent ensemble à la cime du mont de Latre, près de la laure de Cellibares. Paul s'arrêta à une grotte nommée de la Mère de Dieu. Démétrius voulait se mettre plus près de la laure, pour avoir de quoi subsister. « Non, dit Paul, il faut demeurer ici. — Et de quoi vivrons-nous? dit Démétrius. — Du fruit de ces arbres, reprit Paul, en montrant des chênes chargés de glands. — Des pourceaux n'en mangeraient pas, répondit-il, à présent qu'ils ne sont pas mûrs. — Vous parlez, dit Paul, suivant la prudence de la chair. » Après avoir été huit jours sans manger ils essayèrent de manger de ces glands, qui les firent vomir jusqu'au sang. « Eh bien! mon père, dit Démétrius, ne vous l'avais-je pas dit? » Paul répondit : « Ils nous ont délivrés de nos mauvaises humeurs; nous ne serons plus malades. »

Démétrius, n'y pouvant tenir, se rapprocha de la laure et se joignit à un vieil anachorète nommé Matthieu, homme d'une grande sainteté. Il lui conta ce qui lui était arrivé avec Paul et comment il était demeuré sans aucun secours humain. Matthieu lui dit : « Demeurez ici, mon fils, et portez-lui, dans le temps qu'il voudra, quelque partie de la nourriture que Dieu nous donne. » Démétrius ayant rapporté ce discours à Paul, celui-ci dit, pleurant de joie : « Vous voyez, mon frère, que Dieu ne délaisse point ceux qui s'abandonnent à lui. » Paul demeura donc huit mois dans cette caverne, pratiquant des veilles et des jeûnes extraordinaires, faisant des génuflexions sans nombre et souffrant des tentations violentes du démon.

Ensuite Paul et Démétrius revinrent à leur monastère de Carye, par ordre de l'abbé; mais, peu de jours après, il permit à Paul d'en sortir encore. Il retourna au mont de

Latre, où il trouva Athanase, qui, après avoir gouverné un monastère, vivait en retraite près de la laure du Sauveur. Paul le pria de lui faire bâtir une colonne près de la laure, et Athanase lui indiqua une colonne toute naturelle, c'est-à-dire une roche très-élevée, au haut de laquelle était une grotte. Un autre Athanase, du temps des iconoclastes, ayant quitté Constantinople pour éviter la persécution, avait passé vingt-deux ans dans cette caverne. Paul y entra sans aucune provision; mais un laboureur, cherchant deux de ses chèvres, trouva Paul et prit soin de lui porter à manger avec les petits meubles nécessaires, une lampe, une pierre à fusil, un peu d'huile. Ce laboureur s'étant retiré pour la récolte de ses fruits, Paul demeura plusieurs jours sans manger; enfin, respirant à peine, il ramassa ses forces et but l'huile et l'eau de sa lampe, ce qui le remit un peu. Ensuite Athanase se souvint de lui et lui apporta la nourriture nécessaire; car il n'en voulait pas davantage; et Démétrius, ayant appris comment il vivait, prit aussi soin de lui. Paul demeura douze ans dans cette caverne, où il souffrit encore de grandes tentations des démons pendant trois ans. Comme il avait un grand désir d'y faire célébrer le saint Sacrifice, Athanase prépara une échelle et un prêtre y monta avec quelques autres. Après l'élévation tous cédèrent à Paul l'honneur de communier le premier, et il arriva un tremblement de terre et un mouvement des roches qui effrayèrent les assistants; mais ceux qui étaient demeurés en bas ne s'en aperçurent point. Paul, ayant besoin d'eau, fit sortir, près de sa caverne, une fontaine qui coula toujours depuis.

Dès lors il devint célèbre; plusieurs venaient recevoir ses instructions, et il se forma une laure près de sa caverne. Les uns y bâtirent des cabanes, les autres se logèrent dans des cavernes voisines; puis on bâtit un petit oratoire sous le nom de Saint-Michel. Paul, si peu soigneux de sa propre subsistance, pourvut abondamment à celle de ses disciples, pour leur ôter tout prétexte de relâchement. Il distingua ceux qui devaient demeurer seuls ou vivre en communanté; ils n'avaient rien de caché pour lui, n'allaient

nulle part sans son congé, n'osaient cuire leur pain ou faire la moindre chose sans sa bénédiction et ne possédaient rien en propre.

Paul, ayant demeuré douze ans dans cette caverne et importuné des visites de ses disciples et des autres, en sortit secrètement et se retira sur le plus désert de la montagne. Là, n'ayant pour compagnie que les bêtes, il souffrait le chaud, le froid et toutes sortes d'incommodités. Il venait de temps en temps à la laure encourager les frères, les avertissant surtout de ne point se confier en eux-mêmes; celui qui le servait lui apportait de temps en temps quelque nourriture. Démétrius se plaignait un jour à lui qu'on ne voyait plus de ces grands hommes et de ces grâces merveilleuses des derniers siècles. Paul lui répondit en souriant: « Il semble que vous ne croyiez pas que Dieu soit toujours le même. » Puis il lui conta plusieurs merveilles qui lui étaient arrivées. Un autre de ses disciples, nommé Siméon, lui demandait pourquoi il paraissait tantôt gai et tantôt triste; il répondit: « Quand rien ne me détourne de la contemplation, je me vois environné d'une lumière si agréable que j'oublie la nourriture et toutes les choses terrestres; mais on m'afflige lorsqu'on m'interrompt et qu'on m'oblige à parler. » Aussi, quand il marchait avec ses disciples, il s'avavançait seul assez loin pour chanter les louanges de Dieu et penser continuellement à lui, outre qu'il voyait toujours son bon ange.

Le désir d'une plus grande retraite lui fit prendre le dessein de passer à l'île de Samos. Étant près de s'embarquer, il vit dix soldats prisonniers pour désertion, et dit d'un ton ferme à l'officier qui les conduisait de les laisser en liberté. Celui-ci, voyant un petit homme mal vêtu, le prit d'abord pour un paysan; mais il fut touché de sa hardiesse et de la sagesse qui paraissait sur son visage. Le saint homme lui dit: « Dites au gouverneur que le moine Paul vous les a enlevés de force. » Il délivra ainsi ces malheureux. Étant arrivé à Samos il se retira au mont Cercès, dans une caverne où l'on disait qu'avait vécu le philosophe Pythagore. Comme il fut bientôt connu, on venait de

tous côtés recevoir ses instructions, et par ses exhortations on rétablit les trois laures de cette île que les Sarrasins avaient ruinées. Cependant les moines de Latre cherchaient Paul de tous côtés; enfin, ayant appris qu'il était à Samos, ils lui écrivirent par un des leurs, qui le ramena aussitôt; car il ne tenait à rien. Depuis ce retour il avança encore dans la perfection.

Sa réputation s'étendait de tous côtés et jusqu'à Rome. Le Pape envoya exprès un moine avancé en âge pour le voir, examiner sa manière de vivre et lui en faire le rapport. Pierre, roi des Bulgares, lui écrivait souvent pour se recommander à ses prières. L'empereur Constantin Porphyrogénète lui écrivit plusieurs lettres que l'on garda longtemps depuis dans la laure. Ce prince, voulant envoyer en Crète une armée navale contre les Sarrasins, consulta le saint homme, qui lui fit réponse que cette entreprise n'était pas agréable à Dieu; mais l'empereur, ne voulant pas perdre la dépense de cet armement, suivit son dessein et s'en repentit, ce qui lui arriva plus d'une fois. L'empereur lui envoya un jour le patrice Photius, un de ses principaux ministres, avec ordre de bien observer son visage et tout son extérieur; mais, quand le patrice voulait regarder le saint, il ne pouvait soutenir l'éclat de son visage, ce qui arriva encore à d'autres. Toutefois cette lumière n'était visible qu'à ceux que Dieu voulait en favoriser. Paul pria ce patrice d'appliquer sur la sainte image d'Édesse un linge de même grandeur et de le lui envoyer. Quand on l'eut apporté et déplié, le saint homme y vit clairement l'image semblable à l'original, mais les autres n'y virent rien. Il employa son crédit auprès de l'empereur pour faire bannir loin de Cibyrécote et de Milet les plus considérables et les plus dangereux des manichéens.

Paul avait coutume de faire un festin le dimanche de l'octave de Pâques et d'y convier beaucoup de monde. L'économe de la laure se trouva une année fort embarrassé, n'ayant ni farine, ni vin, ni légumes. Il en avertit le saint, qui lui reprocha son peu de foi; et dès le matin vinrent des mulets chargés de pain blanc, de vin, de fromage, d'œufs et de quan-

tité d'autres provisions envoyées par les voisins, entre autres par l'évêque d'Amazone et son clergé. Une des fêtes que Paul célébrait avec le plus de solennité était celle de sainte Catherine ou Écathérine; c'est la preuve la plus ancienne que l'on trouve de son culte. Il avait une telle affection pour l'aumône qu'il donnait tout, jusqu'à sa nourriture et ses habits, et enfin il voulut une fois se faire vendre comme esclave en pays inconnu pour en donner le prix aux pauvres.

Sentant approcher sa fin, il appela son disciple et lui dicta des règles pour les moines de la laure; puis il retourna à la montagne jusqu'au jour de Saint-Nicolas, 6 décembre, où il revint à la laure et fit célébrer la messe plutôt qu'à l'ordinaire. Puis il se coucha sur un lit, contre sa coutume, et la fièvre le prit; mais il ne cessa point de prier Dieu et d'exhorter ses moines, sans vouloir nommer son successeur, qu'il laissa à leur choix. Il mourut l'an 956, le 15 décembre.

Un des moines ayant été délivré, à son tombeau, du démon qui le possédait, Siméon, indigné du tumulte qu'il avait causé dans l'église, s'approcha du tombeau du saint et lui dit, comme s'il eût été vivant: « Est-ce donc là votre aversion pour la gloire humaine, votre amour pour la solitude et la tranquillité? Vous allez nous jeter dans des troubles infinis. Ce lieu sera bientôt rempli d'hommes, de femmes et d'enfants; et quelle liberté, après cela, quel repos aurons-nous? Si vous prétendez nous troubler ainsi par vos miracles faites-le-nous savoir promptement; nous vous descendrons de la montagne et vous laisserons en bas faire ce qu'il vous plaira. » Depuis cette remontrance le saint ne guérit en public aucun possédé, quoiqu'il fit plusieurs miracles sur les malades et les autres qui l'invoquaient, comme il en avait fait un grand nombre durant sa vie¹.

Si, vers le milieu du dixième siècle, l'Église grecque produisit peu de saints, elle eut du moins un homme illustre qui recueillit leurs vies avec beaucoup de zèle: ce fut Siméon, surnommé Métaphraste. Il naquit à Constantinople, d'une famille illustre et opu-

lente; mais il se distingua encore plus par son mérite personnel. Il avait apporté en naissant de grands talents pour les sciences; il les cultiva avec soin et y fit de grands progrès. L'empereur Léon le Philosophe lui confia les plus grands emplois de la cour, de maître de tous les offices et de logothète ou grand-trésorier. Siméon était, pour l'exécution comme pour le conseil, propre aux négociations et au métier de la guerre. En 904 il fut député avec le général Himérius vers les Arabes pour les engager à sortir de l'île de Crète, dont ils s'étaient emparés. Ensuite il alla à Thessalonique, où il racheta les captifs qu'y avaient faits les Sarrasins à la prise de cette ville. N'ayant pas sur lui les sommes nécessaires pour la rançon de tous ces malheureux, il donna sa propre personne pour caution pendant un certain temps. Un écrivain, qui était présent, dit de Siméon que c'était un homme d'une grande prudence et célèbre par son expérience dans les affaires.

Pendant son ambassade dans l'île de Crète Siméon eut occasion de voir à Paros un anachorète de son nom, qui lui apprit la vie de sainte Théoctiste de Lesbos, semblable en plusieurs points à celle de sainte Marie Égyptienne. L'anachorète, après la lui avoir racontée, le pressa vivement de la mettre par écrit. Siméon s'en défendit d'abord sur ses grandes occupations et sur les soins qu'il devait à sa maison, à sa femme et à ses enfants, car il était marié; toutefois il promit d'écrire cette vie et tint parole. Ce fut son premier écrit de ce genre; il n'y mit la dernière main qu'après la mort de Léon le Philosophe.

Après cet essai il entreprit de rassembler dans une collection générale les vies particulières des saints. L'empereur Constantin Porphyrogénète l'engagea lui-même à cette entreprise. Siméon avait tout ce qu'il fallait pour y réussir, de grands talents, de grands biens, pour ne manquer ni de livres ni de copistes. Il avait sous lui des écrivains de trois sortes: des notaires ou sténographes qui écrivaient en notes ce qui leur était dicté; des copistes qui transcrivaient ce premier travail des sténographes, et enfin des correc-

¹ Fleury, l. 55. Manusc. de la Bibl. royale, n. 2450, f. 204.

teurs qui revoyaient le tout. Les vies des saints dont il forma sa collection sont également de trois sortes. Il nous en a conservé plusieurs dans leur pureté originale et sans y toucher ; tels sont les actes du martyr de saint Justin et d'un grand nombre d'autres. Il en est plusieurs qu'il composa lui-même, comme les vies de saint Marcien de Constantinople, de saint Polyeucte, martyr, de saint Jean l'Aumônier et d'autres. Sa vie de ce dernier saint s'accorde avec celle que Léonce, évêque de Naplouse en Chypre, écrivit du même saint d'après la relation du clergé d'Alexandrie, ce qui montre que Siméon était bien informé. Enfin le grand nombre des vies de sa collection sont celles qu'il a revues ou retouchées, comme les vies de saint Siméon Stylite, de saint Sabas et autres. Bien souvent en ceci son travail se réduit à peu de chose. Ainsi, les actes très-authentiques, mais très-long, des martyrs Taraque, Andronic et Probus, il n'a fait que les abrégés. Aux actes de saint Démétrius, martyr à Thessalonique, dont nous n'avons probablement qu'un abrégé dans la *Bibliothèque* de Photius, il ajoute des détails qu'il pouvait avoir puisés dans des actes plus complets. Aux actes du martyr saint Nicéphore il n'ajoute que quelques mots pour servir de liaison ou pour compléter des citations de l'Écriture. Au plus grand nombre il n'a fait d'autre changement que de transformer les phrases, pour rendre le style plus agréable, ce qui lui a fait donner le surnom de Métaphraste ou transformateur de phrases.

Avant lui, assure son panégyriste Psellus, plusieurs avaient donné chez les Grecs des vies particulières de saints, mais elles étaient ou écrites d'un style rude et grossier, ou remplies de fables. S'ils racontaient les combats des martyrs, c'était sans faire sentir la cruauté des persécuteurs et des bourreaux, sans faire remarquer aux lecteurs la prudence et la sagesse des réponses des martyrs. Ils en avaient usé de même dans les vies des saints moines et anachorètes, ne racontant leurs vertus qu'en des termes bas et indécents, ce qui tendait à ravaler les faits les plus admirables et où il y avait le plus de mérite. Siméon, conservant ce qu'il y avait de vrai

dans ces vies pour le fond des choses, les transforma par son style. Voilà ce que dit Psellus, et ce qu'il dit est confirmé par le savant de Montfaucon, qui cite un manuscrit grec du neuvième siècle où se trouvent, pour les mois de mai, juin, juillet et août, des vies de saints telles qu'elles étaient avant que Siméon Métaphraste y mît la main. Cet auteur n'a donc rien fait que de très-utile, et on lui en doit de la reconnaissance¹.

Toutefois il a été fort décrié par certains critiques modernes. A ceci il y a plusieurs causes. Comme il acquit une grande renommée par son travail, on lui supposa plus tard bien des vies mal faites dont il n'est pas l'auteur, ce à quoi ces critiques n'ont pas toujours fait attention. Ensuite leurs procédés à son égard ne paraissent pas toujours fort équitables. Tillemont et Baillet, qui le décrivent le plus, se servent cependant beaucoup des pièces de sa collection, mais sans lui faire l'honneur de le nommer ; ils lui reprochent ses additions et ses métaphrases, et ils en font de pareilles et quelquefois de plus grandes. C'est ce que fait bien voir le critique le plus judicieux que nous connaissions, le Père Honoré de Sainte-Marie, dans ses excellentes *Réflexions sur les règles et l'usage de la Critique*².

Quant aux Églises orientales qui gémissaient sous la domination des mahométans, voici tout ce qu'on sait de leur état. L'an 933, Christodule, patriarche catholique d'Alexandrie, mourut après vingt-six ans de pontificat et fut enterré à Fostat, autrement le Caire, capitale de l'Égypte depuis la conquête des Sarrasins. Son successeur fut Eutychius, médecin de la même ville. Il y était né l'an 876 et fut placé sur le siège d'Alexandrie le 8 février 933. Son nom arabe était Saïde, qui signifie Fortuné ; le nom grec d'Eutychius en est la traduction. Nous avons de lui un abrégé d'histoire universelle depuis la création du monde jusqu'à son temps, écrit en arabe, qui était sa langue naturelle ; cet abrégé, quoiqu'il renferme bien des inexactitudes sur les temps antérieurs, ne laisse pas d'être précieux. Le pontificat d'Eutychius ne fut que

¹ Psellus, *De Simeone*, apud Allat. Montfaucon., *Palæograph.*, l. 4, c. 1. — ² T. 1, dissert. 2, part. 2, art. 4.

de sept ans, pendant lesquels il fut presque toujours en division avec son peuple, dont la plupart étaient jacobites; mais le gouverneur musulman de l'Égypte exigea d'eux de si grosses sommes et leur fit tant d'avaries qu'il les mit d'accord avec leur patriarche et les réduisit à s'assembler dans la même église. Euty chius mourut l'an 940. Après lui Sophrone II, Isaac et Job occupèrent successivement le siège d'Alexandrie, mais sans qu'on sache d'eux autre chose que leurs noms ¹.

A Antioche le patriarche catholique Élie mourut l'an 929. Le siège vaqua quatre ans, et l'an 933 on ordonna patriarche Théodose, autrement nommé Étienne. Il était cateb ou écrivain, et avait été à Bagdad, avec l'eunuque Mounès, trésorier du calife. On ne sait quand il mourut. Après lui on trouve les noms de Théodoret II, Agapius I^{er} et Christophe ². Le patriarche de Jérusalem était Christophe ou Christodule I^{er}, qui avait deux fils et deux filles. De son temps, les mahométans, ayant excité du tumulte dans l'église de Constantin, en brûlèrent les portes vers la fête de Pâques (937) et pillèrent l'église du Saint-Sépulchre ³.

Quant aux califes ou papes des mahométans, Moktader Billah ayant été tué l'an 932, son frère Kaher fut tiré de la prison pour être placé sur le trône. Cruel et avare, il fit souffrir des tourments inouïs à sa mère, à ses autres parents et à tous ceux qu'il crut s'être enrichis sous le règne précédent. Il fit mourir, contre sa parole, plusieurs personnages distingués de l'empire, entre autres celui qui avait été la principale cause de son élévation. Enfin il se gouverna si mal qu'après dix-huit mois il fut déposé et privé de la vue par les soldats, qui pillèrent Bagdad. Il vécut encore onze ans, réduit à mendier son pain à la porte de la mosquée. Son successeur fut, en 934, son neveu Radi, qui créa la dignité d'émir des émirs, équivalente à celle de maire du palais, et mourut l'an 940. Il a pour successeur son frère Motaki, auquel son principal ministre fait quitter le trône et crever les

yeux en 944. A celui-ci succède son neveu Mostakfi, qui éprouve le même sort en 946. Son cousin Mothi, calife de nom et sans autorité, abdique de gré ou de force en 974 ¹.

Dès le temps de Radi la puissance des califes tomba entièrement, et tout ce grand empire se divisa entre plusieurs seigneurs qui faisaient porter à leur trésor l'argent des tributs, prenaient les armes, les quittaient quand il leur plaisait, et ne laissaient au calife que le nom de souverain; car ils le reconnaissaient toujours, du moins la plupart, pour le chef de la religion et de l'empire; ils le nommaient à la prière publique et mettaient son nom sur la monnaie; enfin ils recevaient de lui l'investiture, dont le signe était un étendard; mais il ne la refusait jamais à celui qui était le plus fort. L'Égypte donc et la Syrie avaient un maître, le Diarbékir ou la Mésopotamie un autre, l'Arabie un autre, la Perse un autre, et ainsi du reste. Bagdad même, où le calife résidait, avait pour seigneur véritable l'émir des émirs. Il y avait longtemps que les musulmans d'Espagne étaient indépendants; ceux d'Afrique commencèrent aussi à l'être en 909, sous Obéidallah, qui prétendait descendre d'Ali et de Fatime, et qui se fit proclamer souverain de l'Afrique sous le titre de mahadi ou directeur. Ses successeurs prirent dans la suite le titre d'émir-al-moumenim, c'est-à-dire commandant des croyants, dont les chrétiens d'Occident firent, par contraction, le nom de Miramolin ².

En Espagne Abdérame III, qui régna de 912 à 961, prit le même titre. Au commencement de son règne tout était dans le trouble; des provinces entières avaient secoué le joug. Abdérame s'efforçait d'y porter remède, lorsque les chrétiens, devenus redoutables, sortirent de leurs montagnes et vinrent l'attaquer. Il fut battu successivement près de Talavéra et de Saint-Étienne de Gormaz par Ordogno II, roi de Léon. Cette guerre, après avoir été suspendue plusieurs années, se ralluma avec une nouvelle fureur. Déjà amollis par les arts et le luxe, les musulmans n'étaient plus en état de soutenir seuls les efforts réi-

¹ Acta SS., t. 5, juin. *Hist. patriarch. Alex.* — ² Acta SS., t. 4, juill. *Hist. patriarch. Antioch.* — ³ Acta SS., t. 3, mai.

¹ L'Art de vérifier les dates. — ² Elmacin, l. 2, c. 19. *Bibl. orientale*, art. FATEMIAH, MAHADI.

térés d'un ennemi qu'ils avaient presque anéanti deux siècles auparavant. Abdérame implora le secours des Maures d'Afrique, et, secondé par eux, il rassembla une armée de cent cinquante mille hommes et s'avança au centre de la Castille, portant le fer et le feu sur son passage. Ramire II, roi de Léon, le joignit le 5 août 939, dans la plaine de Simancas. La bataille dura une journée entière, et ce ne fut qu'après huit heures de carnage que la victoire se déclara en faveur des chrétiens. Quatre-vingt mille musulmans périrent par l'épée et dans les eaux de la Pisuerga et du Duéro. Abdérame voulut rallier les débris de ses troupes près de Salamanque; mais, attaqué une seconde fois par les chrétiens et blessé dans l'action, il se vit obligé de fuir avec les restes de son armée. Il sut cependant réparer ses pertes et profita habilement de quelques légers avantages. Battu souvent, quelquefois vaincu, toujours grand et redouté, il soutint longtemps la guerre contre les rois de Léon et les comtes de Castille, qui lui enlevèrent la ville de Madrid, alors peu considérable. Enfin il passa les vingt premières années de son règne en guerres continuelles et les trente autres en paix.

En 955 il envoya à Othon, roi de Germanie, une ambassade dont le chef était un évêque, qui fut reçu avec grand honneur et retenu longtemps à la cour d'Othon, où il mourut. On délibéra qui on enverrait à sa place pour porter en Espagne la réponse à la lettre d'Abdérame; car, encore qu'il y demandât à Othon son amitié, il y avait mis quelques termes injurieux à la religion chrétienne; ce qui fit résoudre d'envoyer vers lui des hommes savants, pour ajouter de vive voix aux lettres d'Othon ce qu'ils jugeraient à propos et convertir même le prince infidèle, si Dieu leur en donnait les moyens.

Adalbéron, évêque de Metz, se trouvait alors à la cour, et le saint archevêque Brunon, frère du roi, qui avait part à tous les conseils, crut que personne ne pouvait mieux que cet évêque donner des gens propres pour l'ambassade d'Espagne. Il s'adressa à Einold, abbé de Gorze, qui lui donna deux de ses moines; l'un d'eux ayant manqué, saint Jean

de Vandières s'offrit généreusement, dans l'espoir du martyre, pour remplir la place, et fut agréé du roi. Étant arrivé à Barcelone avec ceux qui l'accompagnaient, ils attendirent quinze jours pour envoyer à Tortose, qui était la première ville de l'obéissance des musulmans. Aussitôt le gouverneur leur manda de venir en diligence. Les ayant reçus, il les fournit abondamment de toutes les choses nécessaires et les retint un mois, jusqu'à ce que le prince eût donné ses ordres pour les bien recevoir partout où ils devaient passer. Quand ils furent à Cordoue, qui était sa capitale, on les logea dans une maison éloignée de deux milles du palais, où on les traita magnifiquement; mais on les fit encore attendre quelques jours.

Comme ils demandèrent à ceux qui prenaient soin d'eux la raison de ce retardement, on leur répondit que les ambassadeurs d'Abdérame avaient été retenus trois ans par Othon; c'est pourquoi ils devaient être trois fois autant sans voir Abdérame, c'est-à-dire neuf ans. Cependant il venait des gens du palais pour les voir et s'informer du sujet de leur voyage; mais, quelque artifice qu'ils employassent, ils n'en purent tirer autre chose sinon qu'ils diraient leur commission au roi et qu'il ne leur était pas permis de la dire à d'autres. Les Arabes disaient : « Nous savons déjà tout; vous apportez au roi des lettres contraires à nos lois, et vous êtes menacés du dernier péril; car ces lettres sont venues à la connaissance du roi. » Ils disaient vrai; car un prêtre, qui avait accompagné l'évêque espagnol envoyé par Abdérame, étant revenu avec les Français, avait fait en sorte de prendre copie des lettres d'Othon, et, étant arrivé avant eux à Cordoue, les avait fait connaître à la cour.

Les Français apprirent que chez les musulmans le roi était soumis aux lois comme le peuple et que la première était la défense de parler contre leur religion. Si un étranger le faisait il était puni de mort sans rémission; si le roi, l'ayant appris, différait la punition au lendemain, il était lui-même puni de mort. Donc Abdérame, craignant pour lui sur le bruit de ces lettres, qu'il savait être véritable, envoya aux ambassadeurs français

un Juif qui s'adressa au bienheureux Jean de Vandières, parce qu'il était reconnu pour le porteur des ordres du roi, son maître. Il commença par le rassurer en lui disant qu'ils ne souffriraient aucun mal et qu'on les renverrait avec honneur dans leur pays. Il leur donna plusieurs avis touchant les mœurs de la nation et la manière de se conduire avec eux ; qu'ils empêchassent les jeunes gens de leur suite de faire ou dire aucune insolence, parce que tout serait aussitôt rapporté au roi, et qu'ils s'observassent surtout à l'égard des femmes ; qu'ils n'excédassent en rien de ce qui leur serait prescrit. L'ambassadeur Jean de Vandières le remercia de ses bons avis, et, après plusieurs discours, insensiblement le Juif entra en matière et demanda le sujet de l'ambassade. Jean le lui découvrit enfin et lui dit la substance de la lettre. « Il est dangereux, dit le Juif, de la présenter au roi ; prenez garde même à ce que vous direz à ceux qui viendront de sa part. Je crois que vous savez la sévérité de la loi des musulmans. »

Quelques mois après on leur envoya un évêque nommé Jean, qui leur proposa, de la part du roi, de venir à son audience avec les présents seulement. « Que deviendront donc les lettres de notre maître ? dit l'ambassadeur Jean de Vandières. N'est-ce pas principalement pour les apporter que je suis venu, et pour réfuter les blasphèmes contenus dans celle de votre roi ? » L'évêque répondit : « Il faut s'accommoder au temps et à la condition où nous sommes réduits pour nos péchés. L'Apôtre nous défend de résister aux puissances, et nous devons d'autant moins le faire ici qu'on nous permet de vivre selon nos lois. Les Arabes estiment même ceux d'entre nous qu'ils voient fidèles à observer notre religion et mangent volontiers avec eux, au lieu qu'ils s'éloignent des Juifs avec horreur. Nous tenons donc pour maxime d'avoir de la complaisance pour eux en tout ce qui ne nuit point à la religion. C'est pourquoi vous devez plutôt supprimer cette lettre que de nous attirer de mauvais traitements sans nécessité. » L'ambassadeur répondit avec quelque émotion : « Ce discours conviendrait mieux à un autre qu'à vous, qui paraissez évêque, et qui,

en cette qualité, devez enseigner et défendre la foi. Un chrétien doit plutôt souffrir la faim que de manger avec les infidèles, au scandale des autres. J'apprends d'ailleurs que vous vous circoncisez comme eux et que vous vous abstenez, par complaisance, des mêmes viandes qu'eux, contre la défense expresse de l'Apôtre. » L'évêque répondit : « La nécessité nous y contraint, parce qu'autrement nous n'aurions pas la liberté de demeurer avec eux, et nous tenons cet usage de nos ancêtres. — Je n'approuverai jamais, reprit l'ambassadeur, que, par crainte ou par respect humain, on viole les ordonnances des apôtres, et, puisque vous avouez que je ne suis point dans cette nécessité, je suis résolu de ne point m'écarter des ordres que j'ai reçus du roi, mon maître. Je n'irai donc à l'audience de votre roi qu'avec la lettre du mien, sans en ôter un seul trait, et, s'il dit quelque chose contre la foi catholique, je lui résisterai en face, quand il devrait m'en coûter la vie. »

Tout cela fut rapporté en secret à Abdérame, et, comme c'était le plus rusé de tous les hommes, il employa toutes sortes d'artifices pour ébranler l'ambassadeur. On ne lui permettait d'aller à l'église que les dimanches et les principales fêtes, et on le menait à la plus proche, dédiée à saint Martin. Un dimanche donc, comme il y allait, on lui apporta une lettre du roi contenant quantité de menaces, et enfin celle-ci : « Si tu m'obliges à te faire mourir je ne laisserai pas un chrétien en vie dans toute l'Espagne. Pense de combien de vies tu répondras devant Dieu, s'ils périssent par ton obstination. » Le bienheureux Jean répondit par une lettre qu'il exécuterait fidèlement les ordres de son maître. « Quand vous devriez, disait-il, me faire démembrer peu à peu, me couper aujourd'hui un doigt, demain un autre, puis un bras, un pied, une jambe, et ainsi du reste de jour en jour, vous ne m'ébranlerez pas. Que si vous faites mourir à cause de moi les autres chrétiens, ce ne sera point à moi que Dieu l'imputera, mais à votre cruauté, qui nous procurera par ce moyen une meilleure vie. »

Cette lettre, loin d'irriter le roi Abdérame,

l'apaisa ; car il était bien informé de la puissance d'Othon et ne voulait pas s'attirer un tel ennemi. Il fit donc dire à Jean qu'il dit lui-même ce qu'il jugeait à propos de faire. Le bienheureux Jean répondit : « A la fin vous avez pris le bon parti ; si vous aviez fait d'abord cette proposition vous nous auriez épargné, et à vous aussi, bien du temps et du chagrin. L'expédient est facile : que votre roi envoie au nôtre demander ce que je dois faire ; j'obéirai ponctuellement. »

La proposition fut acceptée ; mais on avait peine à trouver quelqu'un qui voulût entreprendre ce voyage, quoique Abdérame promît une grande récompense. Il y avait à sa cour un chrétien nommé Recemond, savant dans les deux langues, le latin et l'arabe, du nombre de ceux qui écrivaient les plaintes ou les demandes des particuliers au roi et ses réponses ; car à cette cour tout se traitait par écrit. Il s'offrit pour aller vers le roi Othon, et, étant agréé, il vint trouver le bienheureux Jean et s'informa des mœurs de ce roi de la nation. Jean l'assura qu'il serait très-bien reçu et lui promit des lettres pour son abbé. En ce temps-là il vaquait un évêché en Espagne ; Recemond le demanda pour récompense et l'obtint facilement ; ainsi de laïc il devint tout d'un coup évêque.

En deux mois et demi il arriva à l'abbaye de Gorze, où il fut reçu avec joie ; puis il alla à Metz et fut bien traité par l'évêque Adalbéron, jusqu'à ce qu'il fût temps de le présenter au roi Othon, ce qui se fit à Francfort. On loua extrêmement la fermeté de l'ambassadeur Jean, et on lui renvoya des lettres plus douces, avec ordre de supprimer les premières, de conclure, à quelque prix que ce fût, un traité de paix et d'amitié avec Abdérame, pour arrêter les courses des Sarrasins, et enfin de revenir au plus tôt. Recemond étant arrivé à Cordoue avec un nouvel envoyé d'Othon, nommé Dudon, ils demandèrent audience ; mais Abdérame dit qu'il voulait auparavant en donner une aux premiers ambassadeurs et voir ce moine si opiniâtre. Ainsi, au bout de trois ans, il fut résolu que Jean aurait audience.

On voulait qu'il prit des habits magnifiques pour paraître devant le roi, suivant la cou-

tume de la nation, et, comme il s'en défendait, le roi, croyant que c'était par pauvreté, lui fit donner dix livres de monnaie. Le bienheureux Jean, après avoir délibéré quelque peu, les reçut avec action de grâces pour les donner aux pauvres ; mais il protesta qu'il ne quitterait point son habit monastique. « Je reconnais en tout sa fermeté, dit Abdérame ; qu'il vienne, s'il veut, revêtu d'un sac, je ne l'en aimerai que mieux. » Le jour de l'audience étant venu, les Français furent conduits et reçus au palais avec grand appareil. Le roi, qui était seul dans sa chambre, assis les jambes croisées sur un tapis précieux, donna au bienheureux Jean sa main à baiser en dedans, ce qui était le plus grand honneur ; puis il lui fit signe de s'asseoir sur un siège qui lui était préparé. Après quelques éclaircissements sur le long retardement de l'audience, Jean donna les présents de son maître et demanda aussitôt son congé. Abdérame en fut surpris et dit qu'après une si longue attente il ne fallait pas se séparer si promptement. A une seconde audience il lui parla beaucoup de la puissance et des actions du roi Othon, témoignant une grande estime pour lui, mais désapprouvant l'autorité qu'il laissait aux seigneurs et qui était souvent une cause de guerres civiles. Là finit l'unique exemplaire de la *Vie de saint Jean de Vandières ou de Gorze*, écrite dans le même temps par Jean, abbé de Saint-Arnoulfe de Metz, son disciple, homme sensé et judicieux. On sait d'ailleurs que Jean, au retour de cette ambassade, fut abbé de Gorze vers l'an 960 et mourut l'an 963, qui était le quarantième de sa profession monastique. Son nom se trouve marqué, dans plusieurs martyrologes, au 27 février ¹.

On a de Jean de Vandières une vie de sainte Glossinde, vierge, née vers la fin du sixième siècle dans la Gaule belgique, nommée depuis France. Sa famille était des plus illustres ; son père, Vintron, avait le titre de duc. Frédégaire nous apprend qu'il était duc de Champagne, et que la troisième année du règne de Théodebert, en 598, il fut mis à mort par les intrigues de Brûnehaut. Glode-

¹ Acta SS., 27 févr. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 5.

sinde ou Glossinde pratiqua la vertu dès son enfance dans la maison paternelle, où elle fut élevée avec le plus grand soin. Elle se consacra dès lors à Dieu, ne désirant d'autre époux que celui des vierges. Cependant, lorsqu'elle fut en âge, ses parents la fiancèrent à un noble jeune homme, nommé Obolen. Le jour même où il devait l'emmener dans sa maison, avec grand appareil, pour y célébrer les noces, il fut appelé dans le palais du roi. C'était le temps de Brunehaut et de Frédégonde, temps de factions et de meurtres politiques. Obolen est accusé devant le roi de crimes énormes, plongé dans un cachot toute une année, puis condamné à perdre la tête. Demeurée ainsi vierge, Glossinde se résolut plus que jamais à n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Ses parents toutefois pensaient à un second mariage, mais elle y résistait de toutes ses forces. Son père avait à Trèves une sœur nommée Rotlinde, abbesse d'un monastère. Il songeait à lui conduire sa fille, pour qu'elle lui persuadât d'acquiescer aux désirs de ses parents. Glossinde, ayant connu ce dessein, se sauva dans la ville de Metz et se réfugia dans l'église Saint-Étienne, qui est la cathédrale. Ses parents la suivirent de près, mirent des gardes à toutes les portes pour s'emparer de sa personne si elle venait à sortir. Glossinde demeura dans l'église six jours de suite, non-seulement sans sortir, mais sans boire ni manger, Dieu la soutenant par la nourriture des anges. Le septième jour, qui était le jour du Seigneur, un personnage d'un aspect angélique, suivi de deux beaux enfants, arrive à la vue de tout le monde, marche droit à la partie de l'autel où s'était réfugiée Glossinde, et, sous les yeux de tous les assistants, lui pose le voile de religion sur la tête. Puis, avec ses deux suivants, il disparaît soudain aux regards des spectateurs, qui restent muets de surprise, de crainte et d'admiration, en présence de la vierge couverte de son voile. Tous reconnaissent qu'un ange de Dieu vient d'apparaître. Les gardes eux-mêmes viennent se prosterner aux pieds de Glossinde et lui demandent pardon de la violence qu'ils avaient pensé lui faire. Elle leur pardonna de grand cœur, rentra chez ses parents soumise, alla

voir sa tante à Trèves, apprit d'elle tout ce qui concerne la vie religieuse, revint dans sa chère ville de Metz, s'y associa un certain nombre de pieuses filles, obtint de ses parents un terrain qu'ils avaient dans l'enceinte des murs, et y fonda un monastère où elle réunit bientôt jusqu'à cent religieuses. Elle le gouverna six ans et y mourut à l'âge de trente ans, vers l'an 640 ; car il est dit qu'elle mourut avant saint Arnoulfe, dont la mort arriva l'an 645.

Le monastère prit le nom de Saint-Pierre ou de Sainte-Glossinde. C'est à l'autel de ce monastère que Jean de Vandières devait servir par semaine, à raison de ses bénéfices. C'est là qu'il fit connaissance avec de ferventes religieuses, qui le prièrent d'écrire la vie de sainte Glossinde, avec l'histoire de ses translations et de ses miracles. Il écrivit cette vie sur une autre plus ancienne, mais plus courte et d'un style inculte, que nous avons aussi. Le fond de l'une et de l'autre est le même.

Vingt-cinq ans après sa mort le corps de la sainte fut transféré de l'église des Apôtres ou de Saint-Arnoulfe, hors de la ville, dans une nouvelle église de la sainte Vierge attenante au monastère et qui servit de sépulture aux religieuses. Le corps fut trouvé sans corruption. Une seconde translation eut lieu de cette église dans celle du monastère même, sous Louis le Débonnaire, par son frère Drogon, évêque de Metz ; une troisième en 851, sous l'évêque Adalbéron, lorsqu'il fallut restaurer l'église. Jean de Vandières ou de Gorze, qui fut témoin de la dernière, décrit donc les miracles de toutes les trois ¹.

Étant abbé de Gorze sous le même évêque Adalbéron, Jean de Vandières écrivit encore une histoire des miracles de saint Gorgon, l'un des patrons de son abbaye. Saint Chrodegang, ayant fondé cette abbaye au temps du roi Pepin, désira l'enrichir de quelques trésors célestes. Dans un voyage de Rome il en demanda au Pape Paul, qui lui accorda les corps des trois martyrs Gorgon, Nabor et Nazaire. Chrodegang céda saint Nabor au monastère de Saint-Hilaire, appelé depuis Nabor

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, t. 8.

sur la Moselle, saint Nazaire à celui de Lauresheim, et amena saint Gorgon à celui de Gorze en 765, où il voulut lui-même être enseveli. De Rome à Gorze il se faisait des miracles à chaque station, le long de la route. Jean de Vandières cite nommément le village de Varangise ou Varangéville sur la Meurthe, les lieux nommés Mont-Viron ou Moivron, Nomante ou Nomeny, sur la Seille. Vers l'an 919, sous l'épiscopat de Vigeric, lors de l'invasion des Hongrois, comme l'abbaye de Gorze n'était pas fortifiée de murs, les moines se réfugièrent à Metz avec ce qu'ils avaient de plus précieux et déposèrent les reliques de saint Gorgon dans l'église de Saint-Sauveur. Le prêtre de l'église, homme très-pieux, désirait ardemment avoir quelque parcelle des saintes reliques ; à force d'instances il persuada à un des moines de lui en donner secrètement ; mais, quand le moine porta la main à la châsse, ils tombèrent tous deux à la renverse et restèrent sans connaissance trois ou quatre heures. Quelque temps après, étant guéris tous deux, le bon prêtre dit au moine : « Si je n'ai pas été digne de recevoir quelque relique du saint corps, veuillez m'accorder au moins quelque petite parcelle de la châsse. Le moine essaya, mais ils furent encore renversés tous deux comme la première fois et restèrent comme morts. Par ces faits, qui s'ébruitèrent bientôt, le saint répandit une si grande terreur que personne n'osa plus troubler son repos. Jean de Vandières, étant dans sa première jeunesse, connut lui-même ce moine, qui passait alors pour centenaire.

Lorsque l'évêque Adalbéron eut donné le monastère de Gorze à saint Jean de Vandières et à ses amis, il y vint pour la fête anniversaire de saint Gorgon. A l'office de la nuit, lorsqu'on allait chanter l'invitatoire, un homme aveugle depuis douze ans, qui priait saint Gorgon d'avoir pitié de lui, recouvra subitement la vue. L'évêque, qui était présent, en eut une joie extrême, rendit de solennelles actions de grâces à Dieu et jeta son manteau sur le tombeau du saint.

Un muet de naissance vint de la ville d'Autun, à la suite d'une révélation, chercher sa guérison au monastère de Gorze. Il y était depuis quelques jours lorsqu'il obtint du

gardien de l'église d'y passer la nuit en prières. Vers minuit, lorsque tout le monde dormait, la châsse du saint martyr retentit d'un si grand bruit qu'il réveilla le gardien. Quant à l'homme muet, il lui semblait qu'un jeune adolescent, sorti de la châsse, lui mettait le doigt dans la bouche, lui détachait la langue du palais, en sorte qu'il rendit beaucoup de sang à la vue de tous les frères ; mais en même temps il parlait librement, louant Dieu et saint Gorgon. A son retour, passant par le village d'Arnold, maintenant Arnaville, il se mit en colère contre son domestique et le frappa rudement. Aussitôt il perdit la faculté de parler. Touché de repentir, il vint de nouveau implorer la miséricorde du saint et récupéra la parole. Jean de Vandières en fut témoin ¹.

Que Jean lui-même soit l'auteur de cette relation anonyme, il y a de bonnes raisons pour le croire. D'abord Jean n'y est pas nommé une seule fois, quoiqu'il s'agisse bien souvent de choses arrivées à Gorze pendant qu'il y était procureur et ensuite abbé, et de choses auxquelles il eut la plus grande part. Il y a surtout deux affaires principales, mentionnées à la fois et dans sa *Vie* par Jean de Metz, et dans la relation anonyme des miracles de saint Gorgon. Dans sa *Vie*, écrite après sa mort, il est dit formellement que c'est Jean de Vandières qui entreprit ces deux affaires et les fit réussir malgré de grands obstacles ; l'auteur de la relation dit simplement que c'est *quelqu'un de nos anciens*. Pourquoi ? parce que c'était lui-même et qu'il était alors abbé du monastère. Et, de fait, l'auteur de la relation, quoiqu'il ne se nomme pas, paraît partout comme le chef de la communauté. Enfin son biographe proteste qu'il ne dit rien dans sa *Vie* qu'il n'ait appris de lui-même ou de ses amis. Or, dans sa *Vie*, il transcrit plusieurs passages de la relation anonyme. D'où il est naturel de conclure que l'auteur de cette relation est Jean de Vandières lui-même, qui, comme nous en avertit son biographe, *fuyait toujours la gloire humaine*. C'est une raison de plus de lui rendre ce qui lui est dû.

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 3, pars 2. *Acta SS.*, 9 septembre. *Monumenta Germanicæ*, t. 4, p. 235.

Dans l'Espagne chrétienne le roi de Léon, Ramire II, qui avait remporté une si grande victoire sur Abdérame, mourut le 5 janvier 950, dans de grands sentiments de piété, laissant deux fils qui lui succédèrent et une fille qui fut religieuse. Ordoigne III, son fils aîné et son premier successeur, mourut l'an 955, après avoir régné cinq ans et sept mois. Il quitta sa femme Urraque et épousa Elvire, dont il laissa un fils nommé Bermond ; mais, comme il était encore en bas âge, son oncle Sanche le Gros, frère d'Ordoigne, fut reconnu roi et régna douze ans. Il envoya à Cordoue Vélasco, évêque de Léon, avec d'autres ambassadeurs, pour traiter de la paix et demander le corps de saint Pélage, martyrisé en 924.

Du temps de ces rois vivait Dulquite, abbé d'Albélada, monastère fondé en 924 par Sanche, roi de Navarre, près de la ville de Logrono. Il avait plusieurs monastères sous sa conduite et gouvernait plus de deux cents moines. Godescalc, évêque de Puy en Valay, allant en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, passa par le monastère de Hilde, un de ceux qui dépendaient de Dulquite, et obtint de lui une copie du livre de saint Ildefonse de Tolède sur la *Virginité de Marie*. Cette copie fut écrite par un prêtre du monastère, nommé Gomesan, et l'évêque Godescalc l'emporta au mois de janvier 951.

Le successeur de Dulquite fut Salvus ou Salvius, abbé d'Albélada, homme savant et éloquent, qui dressa une règle pour les religieuses, par où l'on voit qu'il en avait aussi sous sa conduite. Il composa des hymnes, des oraisons et des messes dont le style inspirait beaucoup de dévotion. Il était de petite taille et d'une faible complexion, mais d'un esprit fervent et d'une conversation fort agréable, plus distingué encore par ses bonnes œuvres que par sa science. Il mourut du temps de Garcia I^{er}, roi d'Aragon, et de Théodemir, évêque de Najarre, le 10 février 962. Entre ses disciples on remarque un évêque nommé Vélasco et un moine nommé Vigila, qui, en 976, écrivit un volume contenant soixante et un conciles, cent une décrétales et quelques autres ouvrages¹. On voit qu'au milieu du

dixième siècle, et en Espagne même, les études et les sciences ecclésiastiques n'étaient pas tout à fait négligées.

En Italie Atton, évêque de Verceil, se distinguait par sa science et son zèle. Il était fils du vicomte Aldegaire, ce qui donne lieu de conclure qu'il était Français de nation, ce titre n'ayant encore passé ni en Italie, ni en Allemagne. On a de lui, sous le nom de *Capitulare*, une instruction générale à son clergé et à son peuple. Elle est divisée en cent chapitres tirés des anciens conciles, des décrétales de Papes, des capitulaires d'autres évêques, particulièrement de Théodulfe d'Orléans. Quoiqu'il n'y ait presque rien mis de son propre fonds, on y voit toujours son grand zèle pour l'établissement et le maintien du bon ordre.

Il y a du choix dans les différentes matières qu'il y fait entrer. Il y insiste en particulier sur l'instruction du clergé et tâche d'en bannir l'ignorance; qui est, dit-il, la mère de toutes les erreurs. Entre les moyens qu'il prescrit pour l'éviter il recommande la tenue des conférences au premier jour de chaque mois. Il en avait vu l'usage déjà établi dans les Églises de France et en connaissait toute l'utilité. Outre ce qu'il dit en faveur de l'instruction du peuple, dans les endroits où il parle de celle du clergé, il en traite encore dans plusieurs autres chapitres. Il n'oublie pas les petites écoles, dont il prescrit l'établissement sur le même pied et dans les mêmes termes que Théodulfe d'Orléans. Il finit cette longue instruction par le décret entier du Pape saint Gélase sur les livres approuvés ou non dans l'Église¹.

Un autre ouvrage d'Atton, mais où il y a beaucoup de lacunes parce que le manuscrit s'en est trouvé détérioré, est un *Traité des Souffrances de l'Église*. L'auteur l'a divisé en trois parties, et montre, par l'usage presque perpétuel qu'il y fait des livres sacrés et la justesse de leur application, qu'il en avait une grande intelligence. Dans la première partie, qui est intitulée *des Jugements des évêques*, il établit d'abord pour maxime constante que, les souffrances ayant été prédites à l'Église,

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5, p. 297.

¹ D'Acheri, *Spicil.*, t. 1, p. 402, in-fol.

elle n'en manquera jamais, non-seulement de la part des étrangers, mais de la part même des fidèles. Il passe ensuite à relever les divers abus qui s'étaient glissés dans les jugements des évêques ; il combat en particulier le serment et le duel qu'on exigeait des évêques accusés, pour se justifier, au défaut de preuves. Ce n'est pas qu'on obligeait les évêques à se battre en personne, mais seulement à donner un champion qui se battait en leur nom. Plaisante justification, qui dépendait de la valeur ou de l'adresse d'un homme, et qui ne pouvait se faire que par l'effusion du sang, pour se décharger d'une accusation le plus souvent fausse. Notre prélat veut donc que les jugements se rendent suivant les règles, et que la correction des ecclésiastiques se fasse par le ministère des évêques. Il soutient qu'il n'appartient qu'à ceux-ci de les juger et que les laïques ne doivent s'en mêler qu'à leur prière.

Atton emploie la seconde partie de son ouvrage à traiter des ordinations des évêques. Ce morceau est intéressant et mérite d'être lu. L'auteur y pose d'abord pour principe que les ordinations faites selon les canons doivent être regardées comme venant de Dieu même ; « mais, ajoute-t-il, les princes peu religieux, méprisant ces règles, veulent que leur seule volonté l'emporte, et trouvent très-mauvais qu'un évêque soit élu par d'autres que par eux, quelque mérite qu'il ait, ou que l'on rejette celui qu'ils ont choisi, quelque indigne qu'il soit. Ils n'y considèrent que les richesses, la parenté, les services ; l'une de ces qualités leur suffit. S'ils ne vendent pas les évéchés pour de l'argent ils les donnent à leurs parents ou à ceux qui leur font la cour. D'autres sont tellement aveuglés qu'ils élèvent des enfants à l'épiscopat et font juges et docteurs ceux qui ont encore besoin des premières instructions. On ne les loue que de leur chasteté, qui est encore sans mérite. On oblige le peuple de rendre témoignage à un enfant dont l'inutilité est connue de tout le monde. La plupart rient, les uns de joie pour l'honneur qu'ils reçoivent, les autres en se moquant d'une illusion si manifeste. On interroge le pauvre enfant sur quelques articles qu'il a péniblement appris par cœur ou qu'il

lit en tremblant dans un papier, plus par la crainte d'avoir le fouet que de perdre l'épiscopat. Ceux qui l'interrogent savent bien qu'il n'entend pas ce qu'il dit ; ils ne le font pas pour l'examiner, mais pour garder la forme canonique et assurer la fraude par l'apparence de la vérité. Ces évêques, ordonnés contre les règles, sont aussi accusés sans respect, opprimés injustement, chassés avec perfidie et quelquefois cruellement mis à mort. »

Enfin la troisième et dernière partie du traité roule sur les biens des églises. Atton s'y arrête particulièrement à déplorer ce qui se pratiquait à la mort ou à l'expulsion d'un évêque. Au lieu que les biens de son Église devaient être précieusement conservés par de fidèles économes jusqu'à l'ordination de son successeur, ils étaient livrés en pillage à des laïques. Il montre qu'il y avait autant de mal à les piller alors que si on l'avait fait du vivant de l'évêque ¹.

L'incontinence des clercs dans le diocèse de Verceil était montée à un tel excès qu'Atton crut devoir s'en plaindre à eux-mêmes dans une lettre circulaire qu'il leur écrivit. Elle est forte et pathétique, digne d'un grand évêque. Il est inutile de s'étendre sur les désordres contre lesquels il déploie son zèle. Voici ce qu'il dit à ces clercs incontinents. « Par quelle présomption criminelle osez-vous consacrer et donner aux autres le corps et le sang de Jésus-Christ, vous sentant coupables de pareilles impuretés ? ou comment entreprenez-vous de servir dans l'église, vous qui, dans vos maisons, vous livrez continuellement à une passion criminelle ? N'est-il pas du devoir des prêtres de régler par leurs propres paroles et par leurs exemples le peuple dont le soin leur est confié ? » Il les renvoie aux saintes Écritures et aux anciens canons de l'Église pour y apprendre avec quelle pureté et quelle innocence de vie ils doivent exercer leurs fonctions, se contentant de leur rapporter dans sa lettre le second canon de Nicée, qui défend aux clercs d'avoir chez eux d'autres femmes que leurs plus proches parentes ou celles qui sont hors de tout soupçon. Cette

¹ D'Acheri, *Spicil.*, t. 1, p. 414-431.

lettre ne fut point sans effet; plusieurs changèrent de conduite. Atton en écrivit une seconde sur le même sujet, par manière d'exhortation. Il y invita ceux qui s'étaient rendus à la première à prier pour les autres que la miséricorde de Dieu n'avait pas encore retirés de leurs désordres¹.

Une cause particulière de ces désordres dans le clergé d'Italie était les fréquentes révolutions politiques, mais notamment le règne de Hugues, qui, de comte de Provence, était devenu roi d'Italie. Plusieurs de ses compatriotes allèrent chercher fortune dans ses nouveaux États. Ainsi Hilduin, ayant manqué l'évêché de Liège, reçut de lui l'évêché de Vérone, puis l'archevêché de Milan. Manassès, archevêque d'Arles et parent de Hugues, abandonna son Église et vint pareillement en Italie, où le roi, sans doute pour affermir lui-même sa domination, lui donna les évêchés de Vérone, de Mantoue et de Trente, avec le gouvernement du Trentin, ce qui l'engagea à devenir guerrier plutôt qu'évêque. Plus tard il quitta le parti du roi Hugues et vendit son évêché de Vérone pour avoir l'archevêché de Milan. Il disait, par une raillerie impie, qu'il ne faisait en cela qu'imiter saint Pierre, qui avait abandonné le siège d'Antioche pour posséder celui de Rome et celui de Ravenne. Joignez à ceci les mœurs scandaleuses du roi Hugues lui-même. Non content de sa légitime épouse; il entretenait un troupeau de concubines. Plusieurs de ses bâtards furent élevés aux premières dignités de l'Église, ou du moins ils en usurpèrent les revenus; plusieurs de ses maîtresses reçurent des abbayes en récompense et les patrimoines ecclésiastiques étaient entre ses mains l'objet d'un commerce scandaleux, au moyen duquel il amassa de grandes richesses².

Hugues régnait depuis cinq ans sur l'Italie; il s'y était rendu odieux par plusieurs actes tyranniques, lorsque, pour mieux assurer sa couronne, il s'associa, en 931, son fils Lothaire, qu'il avait eu de sa première femme. Lothaire, fort jeune encore, était étranger à la politique perfide et à la cruauté de son père. En 938 celui-ci lui fit épouser

Adélaïde, fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne. Les vertus de cette princesse, que l'Église a placée au nombre des saintes, eurent une heureuse influence sur le caractère de Lothaire, et ce jeune prince était autant aimé des Lombards que Hugues en était détesté. Hugues avait successivement dépouillé tous les grands feudataires. Son neveu Bérenger, marquis d'Ivrée, fut le dernier qu'il consentit à ménager. Il voulut enfin l'accabler à son tour, et il donna des ordres, en 940, pour l'enlever avec son épouse et lui arracher les yeux. Bérenger, averti à temps du danger qu'il courait, par Lothaire, propre fils de Hugues, s'échappa, malgré les rigueurs de l'hiver, par les passages du Saint-Bernard, et se réfugia en Allemagne près du roi Othon le Grand. De là il commença, en 943, à soulever les Italiens contre Hugues. Un gentilhomme lombard nommé Amédée parcourut, déguisé en pèlerin, les cours de tous les grands feudataires; il leur promit les secours de Bérenger et leur inspira la résolution de secouer un joug insupportable. Amédée osa même se présenter devant le roi et observer les dispositions de ses courtisans. Il revint ensuite en Allemagne et excita Bérenger à tout entreprendre. Celui-ci entra en Italie, en 945, par l'évêché de Trente. Milan, comte de Vérone, se déclara pour lui; presque tous les prélats d'Italie en firent autant, et Bérenger, invité à venir à Milan, y fut accueilli avec enthousiasme par une diète des grands feudataires d'Italie. Hugues, désespérant de pouvoir se défendre, offrit de renoncer à la couronne en faveur de son fils Lothaire, qui n'avait point mérité, comme lui, la haine du peuple. Cette proposition fut acceptée, et Lothaire parut quelque temps régner, tandis qu'en réalité toute l'autorité était dévolue à Bérenger.

Le roi Hugues ayant été ainsi chassé en 945, Rathier, évêque de Vérone, qu'il tenait en prison depuis deux ans, en sortit alors; mais il fut arrêté de nouveau par Bérenger, à la poursuite de Manassès, archevêque de Milan. On le tint trois mois et demi en prison; puis on le mena à Vérone, où Milon, qui avait été intrus à sa place et ordonné évêque, le reçut par artifice, pour exclure Manassès, craignant

¹ D'Acheri, *Spicil.*, t. 1, p. 439-441. — ² Luitprand, l. 3 et 4.

qu'il ne rappelât le roi Hugues. Milon feignit de reconnaître Rathier pour légitime évêque de Vérone, mais il lui donnait tous les chagrins qu'il pouvait, protégeant contre lui les clercs, les vassaux et les serfs de l'Église, en sorte que Rathier ne pouvait ni tenir de synode, ni assister au chapitre, ni rien ordonner, ni seulement parler de rien corriger, et était si méprisé qu'un jour, comme il faisait une ordination, l'archidiacre et tout le clergé le laissèrent seul et s'en allèrent dans une autre église. Enfin l'archevêque Manassès ordonna évêque de Vérone un clerc de son diocèse d'Arles. Milon, qui était l'auteur de tous ces mauvais traitements, feignait cependant si bien d'être le protecteur de Rathier que, dans le royaume de Lombardie, la plupart le regardaient comme son meilleur ami.

Rathier souffrit deux ans cette persécution, qui lui semblait plus rude que celle du roi Hugues; mais il craignait d'abandonner son troupeau comme un pasteur mercenaire. Enfin le roi Lothaire lui envoya dire qu'il sortit de la ville pour céder la place à Manassès, qui voulait envahir le siège de Vérone, outre tant d'autres qu'il avait déjà. Le roi ajoutait : « Je vous avertis en ami de vous retirer plutôt que de vous exposer à être mutilé ou tué par la trahison de Milon, ou tout au moins arrêté et emmené où vous ne voudriez pas. » Rathier quitta donc Vérone et se retira en Provence chez un seigneur nommé Rostaing, dont il instruisit le fils, pour lequel il composa une grammaire qu'il intitula *Serva-Dorsum*, voulant dire qu'elle garantissait les écoliers du fouet. En récompense de ce service on donna à Rathier un évêché en Provence; mais il le quitta pour retourner à l'abbaye de Lobes vers l'an 941.

Richer, qui était alors évêque de Liège, le reçut favorablement, et, quelque temps après, le roi Othon l'appela pour servir à l'instruction de Brunon, son frère. Il fut regardé comme le premier des savants de cette cour, et Brunon crut lui avoir tant d'obligation de ses instructions qu'après la mort de Farabert il lui procura l'évêché de Liège, en 953, vers le temps où il fut lui-même ordonné archevêque de Cologne. Il crut que Rathier, par sa

doctrine et son éloquence, serait utile non-seulement à l'Église de Liège, mais encore à plusieurs autres des environs, outre qu'en ces quartiers-là il y avait des évêques qui, s'appuyant trop sur la puissance temporelle, scandalisaient les peuples par leurs divisions. Il semblait donc que Rathier serait inviolablement attaché au prince par un tel bienfait, et que d'ailleurs sa vie irréprochable fermerait la bouche à la médisance; mais, avec des mœurs pures et beaucoup d'esprit, Rathier n'avait pas le talent de se faire aimer. Son peuple le prit en aversion et ne cessa de le persécuter. Enfin, comme il célébrait magnifiquement la fête de Noël dans l'abbaye de Lobes, il s'éleva à Liège contre lui une conspiration si violente que Brunon, bien qu'il eût toute l'autorité temporelle dans le pays, fut obligé de céder à la nécessité des affaires et d'ôter Rathier de Liège, pour y mettre Baldric, issu de la noblesse du pays. C'était en l'an 956¹.

En Italie le bon roi Lothaire était mort dès le 22 novembre 950, empoisonné, dit-on, par le marquis Bérenger, son compétiteur, à qui cependant, comme nous l'avons vu, il avait sauvé la vie. Lothaire ne laissait de sa femme, sainte Adélaïde, qu'une fille, Emma, qui fut mariée à Lothaire II, roi de France. Le 15 décembre de la même année Bérenger se fit couronner roi d'Italie, avec Adalbert, son fils. Il voulut faire épouser à celui-ci la reine Adélaïde, veuve de Lothaire. La pieuse princesse s'y étant refusée, il la livra à toutes les fureurs de la reine sa femme, Villa, qui la traita avec la dernière inhumanité, jusqu'à lui faire arracher les cheveux et la faire battre à coups de pied et de poing. Enfin, n'ayant pu vaincre sa constance, Bérenger II la fit enfermer dans le château de Garda, au bord du lac de ce nom. Là, dépouillée de tous ses biens et retenue au fond d'une tour, elle n'avait qu'une seule femme pour la servir. Adelard, évêque de Reggio, eut pitié de son sort et entreprit de la délivrer. Il avait été l'ami intime du roi Lothaire et se souvenait de ses bienfaits. Martin, un de ses prêtres, autrefois chapelain du même prince

¹ D'Acheri, *Spicil.*, t. 2. Ceillier, t. 19.

partageait tous les sentiments de son évêque. Ils concertèrent tous deux un plan, avec Azzon, seigneur de Canosse et bisaïeul de la célèbre comtesse Mathilde. Martin fut envoyé vers la princesse; il lui communiqua secrètement le plan d'évasion. Grâce à l'or qu'il avait apporté il gagna quelques-uns des gardes; avec leur aide il creusa un passage souterrain dans la tour. La nuit, la reine Adélaïde et sa suivante s'enfuirent par là, déguisées en hommes; à la pointe du jour elles se cachèrent avec le fidèle Martin dans les roseaux du lac. Ils y passèrent la journée entière, et allaient mourir de faim lorsqu'un pêcheur, qui passait auprès avec son bateau, eut pitié d'eux et leur donna quelques poissons.

Informé de l'évasion d'Adélaïde, Bérenger la fit traquer de toutes parts; lui-même se mit à la tête d'une bande de soldats pour la découvrir. Elle fut donc réduite à se cacher le jour dans les bois, les marais, les cavernes, vivant de racines et d'herbes sauvages, et à voyager la nuit par des chemins souvent impraticables et dans des trances continuelles. Un jour qu'elle était cachée dans un champ de blé elle entendit arriver derrière elle une troupe de cavaliers; c'était Bérenger lui-même avec son escorte. A l'entrée du champ il donna l'ordre de le fureter en tous sens, en écartant les blés avec la lance. Lui-même se dirigea du côté où Adélaïde était couchée dans le creux d'un sillon; toutefois il ne la découvrit point. Peu de temps après, le comte Azzon, prévenu par le fidèle Martin, vint au-devant d'elle avec une compagnie de braves, la reçut avec le plus grand respect, et la conduisit de même dans la forteresse imprenable de Canosse, bâtie non loin de Reggio, sur un rocher isolé et taillé à pic.

Cependant les seigneurs italiens, irrités contre Bérenger, avaient invoqué contre lui les secours du roi Othon de Germanie. Ce prince était veuf depuis trois ou quatre ans de sa première femme Édithe. Il entra en Italie peu de mois après l'évasion d'Adélaïde; il arriva jusqu'à Pavie sans éprouver de résistance, et y épousa Adélaïde, aux fêtes de Noël de l'an 951. Ces événements furent chantés dans ce temps-là même, en assez

beaux vers latins, par un poète d'autant plus remarquable que c'était une simple religieuse d'Allemagne, qui, pour apprendre le latin et le grec, n'eut d'autres maîtres que deux religieuses de son couvent; phénomène des siècles d'ignorance, en particulier du dixième, qu'on ne retrouvera point dans les siècles qui se disent éclairés, pas même dans celui de Louis XIV. Nous aurons occasion de connaître de plus près la religieuse poète de Gandersheim, la sœur Roswithe ¹.

Le roi Othon, se trouvant en Italie, envoya au Pape Agapit une ambassade pour demander la permission de venir à Rome, sans doute pour recevoir la couronne impériale. N'ayant pas obtenu la permission qu'il demandait, il s'en retourna en Allemagne avec sa femme. C'est à l'historien Flodoard que nous devons la connaissance de cette particularité. L'année suivante (952), le septième jour d'août, Othon tint à Augsbourg une assemblée générale des évêques et des seigneurs d'Allemagne et d'Italie. Il y assista vingt-quatre évêques, entre autres les archevêques de Milan et de Ravenne. S'étant formés en concile, ils prièrent le roi d'y assister et l'y reçurent avec l'honneur convenable. L'archevêque de Mayence se leva de son siège et proposa ce qui avait été résolu, priant le roi de l'appuyer de son autorité, et il le promit avec un grand zèle. On fit en ce concile onze canons, portant premièrement défense à tous les clercs, depuis l'évêque jusqu'au sous-diacre, de se marier ou d'user de leurs femmes, sous peine de déposition, et à tous les clercs d'avoir chez eux des femmes sous-introduites; autrement, permis à l'évêque de faire fustiger et tondre la femme suspecte. Enfin ce concile veut que tous les clercs étant venus en âge de maturité soient contraints, même malgré eux, de garder la continence. Défense aux évêques et aux clercs d'avoir des chiens ou des oiseaux pour la chasse ou de jouer aux jeux de hasard. Les moines ne se mêleront pas d'affaires et ne sortiront point du cloître sans congé de l'abbé, et tous les monastères seront sous la conduite de l'évêque diocésain; mais les évêques n'empêcheront

¹ *Scriptores rer. German. Canis.*, t. 4, in-fol. *Vita S. Adelheidæ.*

point les clercs d'embrasser la vie monastique. Dans ce concile on cite souvent les anciens canons¹.

A cette même assemblée d'Augsbourg se présenta Béranger II, avec son fils Adalbert, pour demander au roi Othon son amitié et la restitution de la couronne d'Italie, aux conditions que lui-même voudrait y mettre. Othon, en effet, rendit l'Italie à Béranger, mais comme un fief qui relevait de l'Allemagne, et il se réserva la Marche de Vérone, qui lui ouvrait l'entrée de ce pays. Béranger rentra donc en Italie comme roi ; mais il continua d'y maltraiter les évêques et les seigneurs comme auparavant.

Le Pape Agapit II mourut l'an 956, après avoir tenu le Saint-Siège près de dix ans. Le prince Albéric était mort dès l'an 954, et son fils Octavien, quoique clerc, lui avait succédé dans sa dignité et son autorité dans Rome. A la mort d'Agapit il est fait Pape, d'après le vœu que lui en témoignèrent les Romains². C'est ce que dit Flodoard, auteur du temps. Son père s'étant marié en 937, il pouvait avoir dix-neuf ans. Il prit le nom de Jean XII. C'est le premier Pape qui ait changé de nom.

De son temps saint Dunstan vint à Rome demander le pallium comme archevêque de Cantorbéry. Après la mort du roi Edmond, qui fut assassiné l'an 946, Édred, son frère et son successeur, qui était un prince très-pieux, mit en l'abbé Dunstan sa principale confiance, lui donna la garde de ses trésors et de ses chartes, et gouverna le royaume par ses conseils. Il voulut lui donner l'évêché de Winchester après la mort de saint Elfège, et il l'en fit presser instamment par la reine, sa mère ; mais Dunstan demeura ferme à le refuser. Le roi Édred, étant mort, eut pour successeur, en 955, son neveu Edwi, prince jeune et sans conduite, qui ne suivait que ses passions et les conseils des jeunes gens. Il proscrivait les riches pour les dépouiller de leurs biens, surtout s'ils étaient vertueux ; il pillait les églises, méprisait la religion, chargeait les villes d'exactions. Il maltraitait ses parents, même

la reine, son aïeule, et s'abandonnait aux femmes avec excès. Dunstan, ayant essayé de le corriger et voyant ses avis méprisés, se retira à son monastère de Glastonbury.

Il assista toutefois au sacre du jeune roi, qui, le jour même, quitta brusquement les prélats et les seigneurs avec lesquels il avait dîné pour s'enfermer avec une femme qu'il entretenait. Ils en furent honteux et affligés, et saint Odon, archevêque de Cantorbéry, proposa d'envoyer quelques-uns d'entre eux pour ramener le roi. On choisit le saint abbé Dunstan, avec un évêque, son parent ; il alla trouver le roi, le tira par force d'entre les bras de cette malheureuse, et, lui ayant remis la couronne sur la tête, le ramena devant l'archevêque Odon. La femme ne lui pardonna pas et ne laissa point le roi en repos qu'il ne l'eût envoyé en exil. Il fit donc premièrement un édit pour ôter les biens à tous les monastères ; ensuite on vint à Glastonbury, et, après avoir fait l'inventaire de tout ce qui appartenait à cette maison, on enleva Dunstan, au milieu des plaintes des moines, de ses amis et des pauvres. Il s'embarqua et passa en Flandre, où le comte le reçut favorablement, et il se retira au monastère de Saint-Pierre de Gand, le plus estimé de tous pour la piété et les études.

L'archevêque Odon, de concert avec les seigneurs du royaume, voyant que le jeune roi n'écoutait point ses remontrances, envoya des gens de guerre tirer par force de sa cour cette concubine qu'il aimait le plus, et, après qu'on l'eut défigurée au visage et marquée d'un fer chaud, il l'envoya en exil en Irlande. Elle en sortit quelque temps après et vint à Glocester ; mais les gens de l'archevêque la prirent, lui coupèrent les jarrets, et, peu de jours après, la firent mourir misérablement. Le roi Edwi lui-même, devenu insupportable par sa mauvaise conduite, fut chassé, et on reconnut pour roi son frère Edgar, en 957¹.

Peu de jours après son élection le nouveau roi d'Angleterre tint une assemblée générale de tout son royaume, où il cassa toutes les

¹ Labbe, t. 9, p. 635. — ² Flodoard, *Chron.*, ann. 954.

¹ *Vita SS. Odon. Acta SS.*, 4 juill. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5.

lois injustes de son frère et répara toutes ses violences. Il rappela glorieusement l'abbé Dunstan de son exil et lui rendit plus d'honneur encore que les rois ses prédécesseurs. Quelque temps après, l'évêché de Worcester étant venu à vaquer, il l'obligea de l'accepter, et Dunstan vint à Cantorbéry se faire sacrer. L'archevêque saint Odon le fit avec plaisir; mais, dans la cérémonie, au lieu de nommer Dunstan évêque de Worcester, il le nommait archevêque de Cantorbéry, comme s'il l'eût ordonné pour son Église. Les assistants, croyant que c'était par mégarde, le lui firent remarquer, et il leur répondit : « Je sais, mes enfants, ce que Dieu opère en moi; de mon vivant il sera évêque de Worcester, mais après ma mort il gouvernera toute l'Angleterre. » L'évêque de Londres étant mort, le roi Edgar, les seigneurs et les habitants de la ville pressèrent saint Dunstan de prendre encore cette Église. Il s'en défendait par l'autorité des canons, qui ne permettent pas de donner deux Églises à un évêque, non plus que deux évêques à une même Église; mais on lui représenta que l'apôtre saint Jean avait gouverné sept Églises et leurs évêques, et que saint Paul avait eu le soin de toutes les Églises. Dunstan se rendit à ces exemples, bien ou mal appliqués; et gouverna les deux Églises de Londres et de Worcester comme évêque de l'une et de l'autre.

L'archevêque saint Odon, après avoir tenu vingt ans le siège de Cantorbéry, mourut l'an 961, le 4 juillet, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Le roi pria saint Dunstan de prendre sa place et ne put la lui faire accepter. A son refus Elfin, évêque de Winchester, ayant gagné par argent les seigneurs les plus puissants de la cour du roi Edgar, se fit donner cette dignité, qu'il désirait depuis longtemps; mais, comme il allait à Rome quérir le pallium, il mourut de froid en passant les Alpes. Le roi pria encore saint Dunstan d'accepter le siège de Cantorbéry et il le refusa encore. On choisit donc, pour le remplir, Berthelm, évêque de Dorset, homme bon, mais si peu capable qu'au bout de quelques jours le roi le renvoya à son évêché et revint pour la troisième

fois à Dunstan. Tous les évêques, se joignant au roi, lui persuadèrent enfin de passer au siège de Cantorbéry. Aussitôt, suivant la coutume de ses prédécesseurs, il entreprit le voyage de Rome pour demander au Pape, avec le pallium, la confirmation de sa nouvelle dignité. Le Pape Jean XII, qui l'estimait singulièrement, le nomma légat du Saint-Siège en Angleterre et lui donna le pallium avec la lettre ordinaire, contenant les devoirs d'un bon évêque. Il lui donna la lettre de sa main, mais il lui fit prendre le pallium sur l'autel de Saint-Pierre ¹.

Le même Pape eut encore l'occasion d'exercer son autorité en France pour la répression des injustices et le rétablissement de la paix. Un seigneur nommé Isoard s'étant emparé, en Provence, de quelques terres appartenant au monastère de Saint-Symphorien d'Autun, Rotmond, évêque de cette ville, alla à Rome s'en plaindre au Pape Agapit II. Le Pape répondit, que, si les usurpateurs, après avoir été admonestés, ne restituaient, on devait les excommunier. En conséquence de cette réponse les évêques de Bourgogne, au nombre de neuf, tinrent un concile vers l'an 955. Il ne nous en reste que la lettre qu'ils écrivirent à Manassès d'Arles et aux autres évêques de Provence, où ils parlent ainsi : « Le seigneur Rotmond, revenant depuis peu de Rome, nous a apporté des lettres du Pape Agapit, qui traitent particulièrement de la terre de Saint-Symphorien, située en Provence et usurpée par Isoard et ses complices. Comme vous êtes dans ces cantons et qu'un frère doit aider son frère, nous vous prions de faire à ces usurpateurs trois monitions pour les engager à restituer cette terre, ou, s'ils veulent la garder, de l'obtenir de ceux à qui elle appartient; sinon, comme le Pape nous l'a mandé, qu'ils soient excommuniés en son nom et au nôtre et séparés de la société des chrétiens; qu'ils n'entrent pas dans l'église, qu'ils n'assistent pas à la messe; qu'ils ne mangent, ne boivent, ni ne couchent avec aucun chrétien; s'ils sont malades, qu'on ne les visite point; s'ils meurent, qu'on ne les

¹ *Acta SS.* 19 mai. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5.

enterre pas, mais qu'ils soient engloutis avec Coré, Dathan et Abiron dans l'abîme de perdition¹. » On voit ici quelle était la formule alors en usage pour excommunier quelqu'un et quels étaient les effets extérieurs de cette censure.

Manassès, à qui cette lettre est adressée, était, nous l'avons vu, peu propre à faire respecter les canons, qu'il violait lui-même de la manière la plus scandaleuse; aussi Isoard continua-t-il de retenir la terre usurpée; mais, après la mort d'Agapit II, Rotmond d'Autun, qui avait cette affaire à cœur, envoya pour ce sujet à Rome Girard, qui fut son successeur. Le Pape Jean XII excommunia derechef Isoard et ses complices en ces termes : « Par l'autorité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, par celle de tous les saints et par la nôtre, nous excommunions et frappons d'anathème Isoard et ses complices. Qu'aucun d'eux n'entre désormais dans l'église, qu'il n'assiste pas à la messe, qu'il ne reçoive la paix d'aucun chrétien; qu'il ne mange, ne boive, ni ne couche avec aucun; s'il tombe malade, qu'on ne le visite point; s'il meurt, qu'on ne lui donne point la sépulture et qu'on ne prie pas pour lui, à moins qu'il ne soit venu à résipiscence². » Isoard satisfit enfin l'évêque Girard d'Autun, l'an 972.

Louis d'outre-Mer était mort d'un accident, dès l'année 954. Il se rendait de Laon à Reims lorsque, sur les bords de l'Aisne, un loup croisa son chemin; Louis voulut le poursuivre; mais son cheval effrayé se renversa sur lui et le froissa grièvement par sa chute. Louis fut rapporté à Reims, où il languit quelque temps entre les mains des médecins. Il mourut enfin, le 10 septembre 954, âgé de trente-trois ans. Il laissait une veuve avec deux jeunes fils, Lothaire et Charles; mais sa veuve, la reine Gerberge, était la sœur du roi Othon le Grand et de saint Brunon, archevêque de Cologne et duc de Lorraine; mais Hedwige, sœur de Gerberge, était la femme de Hugues le Grand, comte de Paris et duc de France.

Par l'influence de ses oncles, Hugues et Brunon, le jeune Lothaire, qui n'avait que

treize ans, fut élu roi par tous les seigneurs des Francs, comme il le dit lui-même¹, et couronné par l'archevêque Artold à Saint-Remi de Reims, le 12 novembre 954; en retour, il joignit aux duchés de France et de Bourgogne, que son oncle Hugues possédait déjà, la concession de celui d'Aquitaine².

Hugues le Grand mourut lui-même l'an 956, laissant de sa troisième femme, Hedwige, trois fils, Othon, Hugues et Henri ou Eudes. Othon mourut duc de Bourgogne en 963 et eut pour successeur son troisième frère, qui est nommé tantôt Eudes, tantôt Henri. Son second frère, Hugues, surnommé Capet, fut comte de Paris, duc de France, et enfin roi de France et chef de la troisième dynastie royale. Il n'avait, comme l'on croit, que dix ans à la mort de son père. Son cousin, le roi Lothaire, n'en avait que quinze. On aurait pu craindre des troubles et des guerres civiles sous leur minorité; il n'en fut rien. Leurs deux mères et tutrices, Gerberge et Hedwige, agirent d'accord comme deux sœurs véritables; elles se mirent ensemble sous la protection et la direction de leur saint frère Brunon, archevêque de Cologne et duc de Lorraine, et elles surveillèrent en commun l'éducation de leurs enfants, tandis que les grands seigneurs se faisaient des guerres particulières, auxquelles le roi et le comte de Paris prenaient peu de part. Quelques soulèvements ayant eu lieu dans le royaume de Lorraine, saint Brunon en prit occasion de le partager en deux duchés. Il donna pour duc à la Lorraine supérieure Frédéric, frère d'Adalbéron, évêque de Metz, et époux de Béatrix, sœur de Hugues Capet. Frédéric fut la tige de la maison de Bar. Le duc de la Lorraine inférieure ou de la Belgique fut Godefroid ou Godefroi, que saint Brunon avait élevé lui-même et dont sortit plus tard Godefroi de Bouillon, le héros des croisades³.

L'archevêque Artold de Reims mourut le dernier jour de septembre 961. Alors son ancien compétiteur Hugues, fils du comte Héribert de Vermandois, se flatta de remonter sur son siège, et toute sa famille, qui était

¹ Dom Bouquet, t. 9, p. 617. — ² Flodoard, *Chron.*, ann. 954. Dom Bouquet, t. 8, p. 209. — ³ Flod., ann. 960. *Vita S. Brun. Acta SS.*, 11 oct.

¹ Labbe, t. 9, p. 639. — Id., t. 9, p. 612 et seqq.

d'autant plus puissante qu'un de ses frères avait épousé la reine Ogive, veuve de Charles le Simple, employa son crédit auprès du roi Lothaire pour lui faire rendre cet archevêché ; mais le saint archevêque de Cologne, qui avait eu beaucoup de part à sa déposition, s'y opposa. Il eut à ce sujet une conférence avec la reine Gerberge, sa sœur, et il lui persuada que, Hugues ayant été légitimement déposé, elle devait empêcher qu'il ne fût rétabli. Treize évêques des provinces de Sens et de Reims s'assemblèrent pour l'élection, l'année suivante, vers la mi-avril, en un lieu sur la Marne, dans le territoire de Meaux. Les partisans de Hugues se donnèrent de grands mouvements en sa faveur pour gagner les suffrages ; mais Roricon, évêque de Laon, et Gibuin, évêque de Châlons, s'opposèrent avec force à son rétablissement, et représentèrent que, Hugues ayant été excommunié par un concile plus nombreux, auquel présidait un légat du Saint-Siège, il n'était pas en leur pouvoir de l'absoudre. On convint de s'en rapporter au Pape, qui était Jean XII. Il répondit que Hugues, ayant été excommunié à Rome dans un concile, et ensuite à Pavie, ne pouvait plus occuper le siège. Saint Brunon, qui reçut cette réponse, la fit savoir à Reims, et en conséquence on y procéda à une nouvelle élection. Odalric, fils du comte Hugues, différent de Hugues le Grand, fut élu archevêque et ordonné à Reims¹.

Une affaire bien autrement grave occupait le Pape Jean XII : c'était de trouver à l'Église romaine et à l'Église universelle, sous le titre d'empereur, un défenseur armé pour la protéger à l'exemple de Charlemagne. Depuis près de quarante ans, à partir de la mort de l'empereur Bérenger, aucun prince n'avait porté ce titre. Son petit-fils Bérenger II, roi d'Italie, avec son fils Adalbert, s'en montrait indigne par son gouvernement tyrannique. Le Pape jeta les yeux sur le roi Othon, qui rappelait Charlemagne à quelques égards. Dès son premier voyage d'Italie ce prince avait demandé au Pape Agapit d'être reçu à Rome pour y être couronné empereur, sans

avoir pu l'obtenir. Depuis ce temps la tyrannie de Bérenger et de son fils Adalbert était devenue intolérable. Dans ces conjonctures Jean XII, souverain Pontife et Pape universel, dit Luitprand ou son continuateur, envoya, l'an 960, deux légats, Jean, cardinal-diacre, et Azon, scriniaire de l'Église romaine, supplier le roi Othon de Germanie, pour l'amour de Dieu et des saints apôtres Pierre et Paul, de venir le délivrer, lui et la sainte Église romaine, de la tyrannie de Bérenger et de son fils Adalbert¹. Othon accepta l'invitation et fit, entre les mains des légats, le serment suivant :

« A vous, seigneur Jean, Pape, moi Othon, roi, je fais promettre et jurer, par le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit, par le bois sacré de la croix et par ces reliques des saints, que, si, Dieu permettant, j'arrive à Rome, j'exalterai, selon mon pouvoir, l'Église romaine et vous son chef ; que, de ma volonté, de mon conseil ou de mon consentement, vous ne perdrez ni la vie, ni les membres, ni la dignité que vous avez. Je ne ferai dans la ville de Rome, sans votre participation, aucune ordonnance sur rien de ce qui regarde les Romains ou votre personne. Tout ce qui, de la terre de saint Pierre, viendra en notre puissance, je vous le rendrai, et celui auquel je commettrai le royaume d'Italie, je lui ferai jurer d'être votre aide à défendre la terre de saint Pierre selon son pouvoir. Ainsi Dieu me soit en aide et ses saints Évangiles². »

Le Pape Jean XII ne fut pas le seul à appeler Othon au secours de l'Italie. Peu après les légats apostoliques vint en Allemagne l'archevêque de Milan, Valbert, se plaignant que Bérenger et son fils avaient donné son Église, contre toute sorte de droit, à Manassès, archevêque d'Arles. Valdon, évêque de Côme, le suivit, faisant une plainte pareille. Il y vint aussi des laïques, et il n'y eut presque aucun évêque ni aucun seigneur en Italie qui n'envoyât à Othon des lettres ou des députés. Il résolut donc de passer en Italie une seconde fois. A cet effet il tint une assemblée générale à Worms, en 961, où il fit élire roi Othon, son fils du second lit, qui n'avait en-

¹ Flod., *Chron.*, ann. 961. Labbe, t. 9, p. 649.

² Luitpr., l. 6, c. 6. — ² Baron., ad ann. 960.

core que sept ans. De son premier mariage il avait eu deux fils, Ludolfe, qui mourut en 957, et Guillaume, qu'il fit ordonner archevêque de Mayence en 954, après la mort de Frédéric. Ayant donc fait reconnaître roi le jeune Othon, il le laissa sous la conduite des archevêques de Cologne et de Mayence, son oncle et son frère, et entra en Italie, mit en fuite Bérenger et son fils Adalbert, fut couronné roi des Lombards à Milan, et célébra la fête de Noël à Pavie.

Au mois de janvier 962, parti de Pavie pour Rome, où il s'était fait précéder par Valbert, archevêque de Milan, et Hatton, abbé de Fulde, il y fut accueilli avec une joie incroyable et créé auguste et empereur par le Pape Jean XII ; c'est ce qu'attestent les historiens les plus anciens. Luitprand ou son continuateur dit que ce prince, accueilli à Rome avec une magnificence extraordinaire, reçut du souverain Pontife et Pape universel Jean l'onction de l'empire. Le continuateur de Réginon dit que, reçu à Rome aux acclamations de tout le peuple, ce prince fut appelé et ordonné auguste et empereur par l'apostolique Jean. Lambert d'Aschaffenbourg, auteur très-exact et voisin de ces temps, dit que le Pape Jean, l'ayant reçu avec joie, le plaça sur le trône des Augustes, et, par sa bénédiction et sa consécration, le fit empereur¹.

De son côté Othon, devenu empereur, rendit à l'Église romaine ce qui lui avait été ôté en Italie et fit au Pape en particulier de grands présents d'or et de pierreries. Il confirma par un acte authentique tous les droits temporels de l'Église romaine, ainsi que les donations qui lui avaient été faites par Charlemagne. Ce diplôme de confirmation, transcrit presque tout entier sur celui de Louis le Débonnaire, commence en ces termes : « Au nom du Seigneur Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, moi Othon, par la grâce de Dieu empereur auguste, avec le glorieux roi Othon, notre fils, suivant l'ordre de la providence divine, nous vouons et promettons, par ce pacte de notre confirmation, à vous, bienheureux Pierre, prince des apôtres

et porte-clef du ciel, et par vous à votre vicaire le seigneur Jean XII, souverain Pontife et Pape universel, comme depuis vos prédécesseurs jusqu'à présent vous avez tenu et disposé en votre puissance et souveraineté la ville de Rome et son duché, ses faubourgs, villages, territoires de montagnes et maritimes, ports, cités, châteaux, bourgs et hameaux. » Suivent les noms de ces villes et de ces territoires, tant du côté de la Toscane que du côté de la Campanie.

Dans cette première partie du décret Othon, non plus que Louis le Débonnaire, ne fait que garantir et assurer au Pape la ville de Rome et son duché, comme les Papes, ses prédécesseurs, l'avaient possédée jusqu'alors, non par la donation de Pepin ou de Charlemagne, où il n'en est pas question, mais par le fait du temps et des circonstances et par la volonté des peuples. Othon, non plus que Louis le Débonnaire, ne parle de la donation de Charlemagne que pour l'exarchat de Ravenne et la Pentapole. Othon ajoute : « Nous vous offrons de plus, bienheureux apôtre Pierre, et à votre vicaire le seigneur Pape Jean et à ses successeurs, pour le salut de notre âme, pour le salut de notre fils et de nos parents, nous vous offrons, de notre propre royaume, les villes suivantes avec leurs pêcheries : Riéti, Amiterne » et cinq autres villes. Othon confirme ensuite, dans les mêmes termes que Louis, les donations particulières, les cens, pensions, redevances annuelles que Pepin et Charlemagne avaient assignés à l'Église de Saint-Pierre sur les duchés de Toscane et de Spolète, « sauf en tout, dit-il, notre domination sur ces mêmes duchés. »

Enfin, après avoir récapitulé les droits, donations anciennes et nouvelles qu'il confirme à saint Pierre et à ses successeurs, et dont il leur garantit le domaine et la disposition, l'empereur ajoute cette clause : « Sauf en tout notre puissance et celle de notre fils et de nos descendants, suivant que cela est contenu dans le pacte, la constitution et le décret confirmatif du Pape Eugène et de ses successeurs, à savoir, que tout le clergé et la noblesse romaine, à cause de diverses nécessités pour réprimer les duretés déraisonna-

¹ Luitpr., l. 6, c. 6. Réginon, ad ann. 962. Lambert Schaff., ann. 962.

bles des Pontifes envers le peuple qui leur est soumis, s'obligent par serment à ce que la future élection des Pontifes, autant qu'il sera à leur connaissance, se fasse canoniquement et justement, et que celui qui est élu à ce saint et apostolique gouvernement ne soit point consacré Pontife avant qu'en présence de nos envoyés ou de ceux de notre fils, ou bien en la présence de toute la généralité, il ait fait, pour la satisfaction et la conservation de tous, une promesse telle qu'on sait que notre Père spirituel, le seigneur Léon IV, a faite de lui-même. »

On voit ici, clair comme le jour, quelle est la puissance que se réserve en tout l'empereur Othon; c'est la puissance conférée ou plutôt l'obligation imposée aux empereurs par le Pape Eugène II et ses successeurs, obligation par laquelle, comme défenseurs armés de l'Église, ils doivent faire jurer au clergé et à la noblesse de Rome que l'élection du Pape se fera canoniquement, et que le nouvel élu ne sera point sacré qu'il n'ait promis publiquement, en présence des commissaires de l'empereur, de conserver les droits de tous, promesse que les bons Papes, tels que Léon IV, avait faite spontanément.

A la fin, et par mesure de précaution, Othon renouvelle la constitution que le Pape Eugène II avait fait faire à l'empereur Lothaire en 824. Personne, qu'il soit libre ou serf, ne se permettra de venir à Rome pour faire un empêchement quelconque à ceux des Romains que regarde l'élection du Pape, d'après l'ancienne constitution des saints Pères. Les contrevenants seront punis de l'exil. « De plus, nous défendons qu'aucun de nos envoyés se permette jamais de machiner aucun obstacle contre ladite élection; car nous voulons absolument que tous ceux qui ont été une fois

reçus sous la protection spéciale du Seigneur apostolique ou sous la nôtre jouissent librement de cette protection. Si quelqu'un ose attenter à quelqu'un d'entre eux il court risque de la vie. Ce que nous confirmons encore, c'est qu'on rendra en tout au seigneur apostolique, à ses ducs et à ses juges, une juste obéissance pour faire justice. Il y aura toujours des commissaires du Seigneur apostolique et des nôtres, qui puissent nous rapporter tous les ans, à nous ou à notre fils, comment les ducs et les seigneurs rendent la justice au peuple. Ils porteront premièrement au Seigneur apostolique les plaintes qu'ils recevront, et il choisira de deux choses l'une, ou d'y faire remédier aussitôt par ces mêmes commissaires, ou bien qu'avertis par le nôtre nous envoyions d'autres commissaires à cet effet ¹. »

Ces clauses sont renouvelées textuellement de la constitution impériale que le Pape Eugène II fit faire à l'empereur Lothaire en 824; elles ont pour but de régler et d'assurer la bonne harmonie entre le Pape et l'empereur, pour le gouvernement du temporel de l'Église romaine. Si le Pape se trouvait assez fort par lui-même pour réprimer les injustices et les violences il ne recourait point à l'empereur; dans le cas contraire l'empereur devait, comme défenseur armé de l'Église et de son chef, y remédier par la force. Tels étaient les rapports simples et naturels entre le Pape et l'empereur, entre l'Église et l'empire, et lorsqu'en 800 le Pape saint Léon III rétablit l'empire d'Occident dans la personne de Charlemagne, et lorsqu'en 962 le Pape Jean XII transféra cet empire aux princes d'Allemagne.

¹ Labbe, t. 9, p. 643.

LIVRE SOIXANTE ET UNIÈME.

DE LA TRANSLATION DE L'EMPIRE D'OCCIDENT AUX PRINCES D'ALLEMAGNE (962) JUSQU'A LA TRANSLATION FINALE DE LA ROYAUTÉ, EN FRANCE, DE LA SECONDE DYNASTIE A LA TROISIÈME, VERS LA FIN DU DIXIÈME SIÈCLE (991).

Les Papes transfèrent l'empire d'Occident aux princes d'Allemagne, dont le premier, cédant à de mauvais conseils, commence par faire un antipape. — Grands et saints personnages par toute l'Église. — La nonne Roswith, au fond de l'Allemagne, écrit, en latin élégant et correct, des comédies chrétiennes. — Le moine Gerbert d'Aurillac étudie et enseigne les sciences, avec l'applaudissement de tous ses contemporains. — Les Russes se convertissent avec leur grand-duc Wladimir. — La troisième dynastie de France succède à la seconde d'une manière peut-être unique dans l'histoire. — Révolutions beaucoup moins fréquentes et moins sanglantes chez les nations catholiques de l'Occident que chez les Grecs de Constantinople, les musulmans de Bagdad et les peuples de la Chine.

Comme nous l'avons déjà vu, les empereurs d'Occident étaient les défenseurs titulaires de l'Église romaine contre les infidèles, les hérétiques, les schismatiques et les séditeux. Défendre l'Église romaine, voilà ce qu'ils promettaient avec serment à leur sacre. Dès lors il était tout naturel que le chef de l'Église romaine, le Pape, choisit celui des princes chrétiens qu'elle devait avoir pour protecteur. Cette réflexion, l'historien Glaber la faisait déjà dans le onzième siècle. « Il paraît très-raisonnable, dit-il, et très-bien établi, pour maintenir la paix, qu'aucun prince ne prenne le titre d'empereur, sinon celui que le Pape aura choisi pour son mérite et auquel il aura donné la marque de cette dignité ¹. » Ce que dit ici Glaber avait été reconnu comme un principe fondamental par Charlemagne et ses descendants, en particulier par l'empereur Louis II, dans sa lettre à l'empereur grec de Constantinople, où il pose pour base de son droit de régner comme empereur que c'est de l'Église romaine que sa famille a

reçu d'abord l'autorité de la royauté et ensuite celle de l'empire ¹. Nous voyons la même chose dans la translation de la dignité impériale aux princes d'Allemagne. Othon I^{er} la demande d'abord au Pape Agapit II et ne l'obtient pas; le Pape Jean XII l'y appelle, mais aux conditions suivantes, jurées par le futur empereur : qu'il conserverait au Pape Jean XII sa vie et sa dignité; que, sans sa participation, il ne ferait à Rome aucune ordonnance concernant les Romains; qu'il rendrait au Pape tout ce qu'il récupérerait des terres de saint Pierre; qu'il exalterait selon son pouvoir l'Église romaine et son chef ².

Les empereurs d'Occident étant les défenseurs titulaires de l'Église romaine, les habitants de Rome leur prêtaient un serment de fidélité; mais cette fidélité était subordonnée à celle qu'ils devaient au Pape, leur véritable souverain. La formule du serment que firent les Romains aux empereurs Louis et Lothaire, l'an 824, sous le Pape Eugène II, contient cette clause : « Sauf la foi que j'ai pro-

¹ Glab., l. 1, sub fin.

² Baron., ann 871, n. 63. — ² Id., ad ann. 960.

mise au seigneur apostolique. » On en voit autant, l'an 895, dans le serment à l'empereur Arnoulfe, sous le Pape Formose. Il n'y a aucun doute qu'au couronnement d'Othon on ne fit la même chose, ni plus ni moins.

Charlemagne comprit parfaitement, et par l'esprit et par le cœur, ce que les empereurs d'Occident étaient et devaient être aux Papes, et ce qu'il comprit si bien il l'accomplit de même. Il fut le défenseur, l'ami, le confident des Pontifes romains ; il veillait à leur honneur et à leur sanctification non moins qu'à leur sûreté ; il savait, avec les ménagements délicats de la piété filiale, leur suggérer les avis convenables pour conserver l'humilité et les autres vertus dans une dignité si éminente. Pour le bien de l'humanité chrétienne, et par là même de l'humanité entière, il acheva de fonder l'indépendance même temporelle de l'Église romaine. Ses descendants, s'ils n'eurent pas la même intelligence, eurent généralement la même volonté ; tous ils manifestèrent et se transmirent, pour le chef de l'Église, pour le centre de l'univers chrétien, une affection sincère et filiale. Aucun empereur issu de Charlemagne n'occasionna ni ne favorisa de schisme ou d'antipape. Cette gloire si belle et si pure, les évêques et les peuples de France la partagent avec eux. Nous verrons si les empereurs, les évêques et les peuples de Germanie sauront l'acquiescer de même.

L'empereur Othon, nouvellement couronné, était encore à Rome quand il obtint du Pape Jean XII l'érection de la ville de Magdebourg en métropole. Il y avait fondé un monastère dès l'an 937, et l'an 964 il y fit apporter le corps de saint Maurice et ceux de quelques-uns de ses compagnons. Dans la bulle d'érection le Pape Jean XII dit entre autres choses :

« Notre très-cher et très-chrétien fils Othon, ayant, par le secours de Dieu, vaincu les nations barbares, est venu à la Chaire souveraine et universelle à laquelle nous présidons par l'autorité de Dieu, afin de recevoir par nous, du bienheureux Pierre, prince des apôtres, la couronne triomphale, le faite victorieux de l'empire, pour la défense de la sainte Église de Dieu. Nous l'avons accueilli

avec une affection paternelle, et, pour la défense de la sainte Église de Dieu, l'avons sacré empereur avec la bénédiction de saint Pierre. Et comme, dans l'église du prince des apôtres, nous traitions ensemble de l'état et du gouvernement de toute la chrétienté, le très-pieux empereur Othon apprit à notre Paternité comment, après avoir vaincu les Slaves, il les avait amenés à la foi chrétienne, nous priant de ne pas les exposer à retomber, faute de pasteur, sous la puissance du démon. C'est pourquoi nous ordonnons que le monastère de Magdebourg, bâti en Saxe, sur l'Elbe, comme étant plus proche de ces nations, soit érigé en siège archiepiscopal, qui puisse gouverner tout ce troupeau par ses suffragants. Nous voulons aussi qu'en exécution du vœu fait par le très-pieux empereur, pour avoir défait les Hongrois, le monastère de Mersebourg soit érigé en siège épiscopal soumis à celui de Magdebourg, parce qu'un seul pasteur ne peut suffire pour tant de nations. Nous voulons que le cens et la dîme de tous les peuples qui ont été baptisés par l'empereur, ou qui le seront par les soins de ses successeurs, puissent être distribués aux sièges de Magdebourg et de Mersebourg et à tel autre qu'ils voudront. Nous voulons aussi et nous ordonnons, par le commandement de saint Pierre, que les archevêques de Mayence, de Trèves, de Cologne, de Salzbourg et de Hambourg, favorisent de tout leur pouvoir ces deux érections. Et quand Dieu, par le ministère de l'empereur et de ses successeurs, aura amené au Christianisme les Slaves voisins, nous voulons qu'ils établissent des évêchés aux lieux convenables, dont les évêques soient consacrés par l'archevêque de Magdebourg et deviennent ses suffragants. Les contrevenants seront frappés d'anathème. » Cette bulle est du 12 février 962¹ ; mais elle ne fut exécutée que six ans après.

Cette bonne harmonie entre l'empereur Othon et le Pape Jean XII ne dura guère. Dès l'année 963 il survint une dissension politique qui eut des suites fâcheuses, mais dont nous ne savons pas bien au juste les causes

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5, p. 575. Mansi, *Concil.*, t. 18, p. 461.

ni les circonstances ; car le récit le plus détaillé que nous en ayons est de Luitprand, dont nous connaissons le caractère passionné, satirique et partial.

Après avoir dit que le nouvel empereur, ayant reçu du Pape Jean et des principaux de Rome, sur le corps de saint Pierre, le serment que jamais ils ne donneraient secours à Béranger ni à son fils Adalbert, se hâta de retourner dans sa patrie, Luitprand continue en ces termes : « Cependant le Pape, oubliant le serment qu'il avait fait au saint empereur, envoya vers Adalbert pour qu'il vînt à lui, l'assurant avec serment qu'il l'aiderait contre la puissance du très-saint empereur ; car le saint empereur avait tellement épouvé Adalbert, le persécuteur des Églises de Dieu et du même Pape Jean, qu'il abandonna l'Italie et se réfugia chez les Sarrasins du Fraysinet. Le juste empereur, ne pouvant assez admirer pourquoi le Pape Jean aimait alors Adalbert, que précédemment il haïssait si fort, appela quelques-uns de ses familiers et les envoya à Rome pour en savoir la vérité. Les envoyés reçurent cette réponse, non de personnes quelconques ou en petit nombre, mais de tous les citoyens de Rome : Le Pape Jean haït le très-saint empereur qui l'a délivré d'Adalbert par la même raison que le diable haït son Créateur. L'empereur ne cherche qu'à plaire à Dieu et à procurer le bien de son Église et de l'État ; le Pape Jean fait tout le contraire ; témoin la veuve de Rainier, son vassal, à qui, par la passion qu'il a pour elle, il a donné le gouvernement de plusieurs villes, et, de plus, des croix et des calices d'or de l'église de Saint-Pierre ; témoin Stéphanie, qui vient de mourir en se délivrant de ce qu'elle avait conçu de lui. Que si tout le reste gardait le silence, le palais de Latran, autrefois l'habitation des saints, maintenant un lieu infâme, ne tairait point son amie, la femme de Stéphanas, sœur de la concubine de son père. Témoin l'absence des femmes étrangères, qui n'osent plus visiter l'église des Apôtres, sachant que depuis quelques jours il a abusé par force de quelques-unes, mariées, veuves et vierges. Témoin les églises des apôtres qui tombent en ruine, qui laissent pénétrer la pluie, non plus par quelques gout-

tes, mais par torrents, jusque sur les saints autels. Quelle peur ne nous font pas les poutres quand nous allons prier Dieu ! La mort qui règne dans la toiture nous empêche de prolonger nos prières et nous force d'abandonner bientôt la maison du Seigneur. Témoin les femmes quelconques, belles ou communes ; car elles sont pour lui les mêmes, soit qu'elles foulent de leurs pieds le caillou, soit qu'elles se fassent porter par de magnifiques montures. Voilà pourquoi il y a la même discorde entre lui et le saint empereur qu'entre les loups et les agneaux ; c'est pour oser impunément tout cela qu'il cherche à se faire un défenseur d'Adalbert. » C'est en ces termes que Luitprand fait parler les Romains aux envoyés et les envoyés à l'empereur. Il continue :

« L'empereur, entendant ces choses, dit en parlant du Pape : « Il est jeune, il pourra se corriger par les exemples et les avis des gens de bien ; mais allons d'abord nous emparer de Montfeltre, où Béranger s'est enfermé. Nous irons ensuite trouver le seigneur Pape, nous lui ferons des remontrances paternelles, et, si ce n'est pas de son plein gré, au moins par respect humain, il deviendra un homme parfait. » Pendant que l'empereur assiégeait ladite forteresse, le Pape lui envoya Léon, protoscriniaire de l'Église romaine, et Démétrius, le premier des grands de Rome, promettant de se corriger de ce qu'il avait fait par emportement de jeunesse, et se plaignant que l'empereur avait reçu un évêque nommé Léon et un diacre-cardinal nommé Jean, qui étaient infidèles au Pape. Il se plaignait encore que l'empereur manquait à sa promesse en se faisant prêter serment à lui-même, et non au Pape, dans les lieux qu'il réduisait à son obéissance.

L'empereur répondit aux envoyés du Pape : « Quant à ce qu'il promet de changer de conduite, je lui en rends grâces ; quant au reproche qu'il me fait de manquer moi-même à mes promesses, examinez vous-mêmes si cela est vrai. Nous avons promis de rendre à l'Église toutes les terres de saint Pierre qui viendraient en notre puissance, et c'est à cette fin que nous travaillons à chasser Béranger de cette forteresse ; car

comment pourrions-nous lui rendre cette terre si auparavant nous ne l'arrachons aux mains des ravisseurs et ne la soumettons à sa puissance ? Quant à l'évêque Léon et au cardinal-diacre Jean, infidèles à son égard, qu'il nous accuse d'avoir reçus, nous ne les avons ni vus ni reçus en ces temps ; mais nous avons appris qu'on les a arrêtés à Capoue, comme ils allaient à Constantinople, où le Pape les envoyait à notre préjudice. On a pris avec eux un Bulgare, nommé Salec, élevé chez les Hongrois, ami très-familier du Pape, et Zachée, méchant homme et ignorant, que le Pape a, depuis peu, consacré évêque et a envoyé chez les Hongrois pour leur prêcher, mais de nous attaquer. Nous ne l'aurions pas cru, si nous n'avions pas vu les lettres du seigneur Pape, scellées en plomb avec son nom ¹.

Ce récit de Luitprand mérite une attention particulière. Le Pape se plaignait que l'empereur, contrairement à sa promesse, se faisait prêter serment à lui-même, et non pas au Pape, dans les lieux qu'il réduisait à son obéissance. L'empereur ne répond à cette plainte que par un sophisme, qu'avant de rendre les terres à l'Église romaine il fallait bien les prendre aux usurpateurs. Sans aucun doute ; mais la question était de savoir pourquoi, en les prenant, il se faisait prêter serment à lui-même, et non pas au Pape. On voudrait plus de franchise dans le premier empereur de Germanie. Il y a plus ; on voit, par ce récit de Luitprand, que le Pape Jean XII envoyait deux ambassadeurs à Constantinople, deux autres chez les Hongrois pour y prêcher, et que, contre le droit des gens, l'empereur Othon fit arrêter ces ambassadeurs du chef de l'Église et leur ôta leurs papiers. A notre avis ces manœuvres décèlent un oppresseur de l'Église bien plus qu'un protecteur. Enfin, comme le Pape accuse d'infidélité les ambassadeurs destinés pour Constantinople, il paraît que la trahison y fut pour quelque chose, et que la politique du premier empereur de Germanie, à l'égard du successeur de saint Pierre, ressemblait quelque peu à la politique des Grecs,

qui avaient coutume de corrompre les légats du Saint-Siège. On conçoit alors sans peine que le Pape cherchât ailleurs un appui contre une politique aussi peu loyale et aussi peu chrétienne.

Luitprand, alors évêque de Crémone, continue : « Après cette réponse, l'empereur envoya Landohard, archevêque de Munster, et Luitprand, évêque de Crémone, à Rome, avec les envoyés du Pape, pour justifier auprès de lui la conduite de l'empereur, avec ordre aux vassaux de ces évêques, qui les accompagnaient, de prouver son innocence par le duel si le Pape ne recevait pas ses excuses. » A coup sûr voilà un expédient fort étrange, que deux évêques proposent le duel au Pape pour prouver l'innocence de l'empereur. Cela seul suffirait pour rendre cette innocence suspecte. « Les deux évêques envoyés par l'empereur, étant arrivés à Rome, continue Luitprand, qui était l'un des deux, virent bien, à la réception que leur fit le Pape, combien il était dégoûté du saint empereur. Il ne voulut recevoir sa justification ni par le serment ni par le duel, mais demeura dans son opiniâtreté. Cependant, huit jours après, il renvoya avec eux Jean, évêque de Narni, et Benoît, cardinal-diacre, pour amuser encore l'empereur pendant qu'il invitait Adalbert à revenir. Celui-ci partit donc de Frayssinet et vint à Centumcelles et de là à Rome, où le Pape le reçut avec honneur, au lieu de le chasser, comme il devait.

« Le saint empereur, c'est Luitprand qui parle, ayant passé tout l'été au siège de Montfeltre, vint avec son armée à Rome, où les Romains l'invitaient en secret à venir. Que dis-je, en secret ? La majeure partie des grands de Rome, s'étant saisis du château de Saint-Paul, invitèrent le saint empereur jusqu'à lui donner des otages. Bref, l'empereur vint camper auprès de Rome ; le Pape et Adalbert s'enfuirent. Les citoyens reçoivent le saint empereur dans la ville avec tous les siens, lui promettent fidélité, et jurent de ne jamais élire ou faire ordonner de Pape sans son consentement ou celui du roi, son fils. » Voilà ce que dit Luitprand. Le continuateur de Régimon ajoute qu'à l'arrivée de l'empe-

¹ Luitpr., l. 6, c. 6. Labbe, t. 9, p. 648. Baron., ann. 63.

reur les Romains se divisèrent : les uns favorisaient l'empereur, se plaignant d'être opprimés par le Pape ; les autres soutenaient le Pape, et toutefois reçurent l'empereur avec les honneurs convenables et lui donnèrent des otages ¹.

« Trois jours après, continue Luitprand, à la prière des évêques romains et du peuple, on tint une grande assemblée dans l'église de Saint-Pierre. L'empereur y assista avec environ quarante évêques. Angelfrid, patriarche d'Aquilée, étant tombé malade à Rome, où il mourut quelque temps après, un diacre tenait sa place. Valbert, archevêque de Milan, y était en personne, avec Pierre de Ravenne et Adaldae de Brème, qui avait suivi l'empereur. Après ces trois archevêques étaient trois évêques allemands ; les autres étaient des diverses parties de l'Italie. » On peut remarquer qu'il n'y en avait pas un seul qui ne fût sous la domination de l'empereur. « Il y avait en outre treize cardinaux-prêtres, trois cardinaux-diacres, plusieurs autres clercs officiers de l'Église romaine, et quelques laïques des plus nobles, avec toute la milice des Romains. » On peut ici remarquer encore que, sur plus de quarante prêtres-cardinaux, il ne s'y en trouve que treize, et sur sept diacres, que trois.

« Quand on eut fait silence, le saint empereur dit : « Il serait bienséant au seigneur Pape Jean d'assister à un si illustre et si saint concile. O vous, saints Pères, qui travaillez en commun pour l'Église, dites-nous donc pourquoi il l'a évité. » Alors les pontifes romains et les cardinaux, les prêtres et les diacres dirent avec tout le peuple : « Nous sommes surpris que votre très-sainte prudence nous demande ce que personne n'ignore, pas même en Ibérie, à Babylone et dans l'Inde. Il n'est pas de ceux qui viennent avec des vêtements de brebis, et qui, au dedans, sont des loups rapaces ; il fait si ouvertement les œuvres du diable qu'il n'use d'aucun détour. » L'empereur répondit : « Il nous paraît juste que l'on propose les accusations en particulier, pour délibérer ensuite en commun sur ce qui est à faire. » Alors

Pierre, cardinal-prêtre, se leva et dit qu'il l'avait vu célébrer la messe sans communier. Jean, évêque de Narni, et Jean, cardinal-diacre, dirent qu'ils l'avaient vu ordonner un diacre dans une écurie et hors des temps solennels. Benoît, cardinal-diacre, lut une accusation au nom de tous les prêtres et les diacres, portant que le Pape Jean faisait les ordinations des évêques pour de l'argent, et qu'il avait ordonné pour évêque, à Todi, un enfant de dix ans. Quant à l'adultère, ils dirent qu'ils n'avaient pas vu des yeux, mais qu'ils savaient pour certain qu'il avait abusé de la veuve de Rainier, de Stéphanie, concubine de son père, d'une autre veuve nommée Anne et de sa nièce ; qu'il avait fait du sacré palais un lieu de débauche ; qu'il avait été publiquement à la chasse ; qu'il avait fait crever les yeux à Benoît, son père spirituel, qui était mort aussitôt ; qu'il avait fait mourir Jean, cardinal-sous-diacre, après l'avoir fait eunuque ; qu'il avait fait faire des incendies et avait paru l'épée au côté, portant le casque et la cuirasse. Tous, tant clercs que laïques, déclarèrent qu'il avait bu du vin pour l'amour du diable ; qu'en jouant aux dés il avait invoqué le secours de Jupiter, de Vénus et des autres faux dieux ; qu'il n'avait dit ni matines, ni les heures canoniales, ni fait sur lui le signe de la croix ¹. »

Comme les Romains n'entendaient pas la langue saxonne que parlait l'empereur, il fit dire à l'assemblée par Luitprand, évêque de Crémone : « Il arrive souvent, et nous le savons par expérience, que ceux qui sont constitués en dignité sont calomniés par leurs envieux, ce qui me rend suspecte cette accusation qui vient d'être lue par le diacre Benoît. C'est pourquoi je vous conjure, au nom de Dieu, qu'on ne peut tromper, et de sa sainte Mère, et par le corps de saint Pierre, dans l'église duquel nous sommes, que l'on n'avance rien contre le seigneur Pape qu'il n'ait effectivement commis et qui n'ait été vu par des hommes dignes de foi. » Les évêques, le clergé et le peuple de Rome dirent tout d'une voix : « Si le Pape Jean n'a pas commis ce que le diacre Benoît vient de lire et en-

¹ Pagi, ann. 963.

¹ Labbe, t. 9, p. 648. Luit pr., l. 6, c. 7.

core d'autre crimes plus honteux, que saint Pierre ne nous délivre point de nos péchés, que nous soyons chargés d'anathème et mis à la gauche au dernier jour ! Si vous ne nous croyez pas, croyez au moins votre armée, qui l'a vu, il y a cinq jours, l'épée au côté, portant le bouclier, le casque et la cuirasse. Il n'y avait que le Tibre entre deux, qui empêcha qu'il ne fût pris en cet équipage. » Le saint empereur dit : « Il y en a autant de témoins que de soldats dans notre armée. » Le saint concile ajouta : « S'il plaît au saint empereur, on enverra des lettres au seigneur Pape pour qu'il vienne et qu'il se purge de tout cela. » On lui écrivit donc une lettre en ces termes :

« Au souverain Pontife et Pape universel le seigneur Jean, Othon, par la clémence divine empereur auguste, avec les archevêques de Ligurie, de Toscane, de Saxe, de France, salut dans le Seigneur. Étant venus à Rome pour le service de Dieu, comme nous demandions à vos fils de Rome, savoir, les évêques, les cardinaux, les prêtres, les diacres et tout le peuple, la cause de votre absence et pourquoi vous ne vouliez pas nous voir, nous les défenseurs de votre personne et de votre Église, ils ont avancé contre vous des choses si honteuses qu'elles vous feraient rougir si on vous les racontait d'un histrion. Afin que Votre Grandeur ne les ignore pas toutes, nous vous en marquons quelques-unes en peu de mots ; car, si nous voulions les exprimer toutes nommément, un jour entier ne suffirait point. Sachez donc que vous êtes accusé, non par un petit nombre, mais par tous les clercs et les laïques, d'homicide, de parjure, de sacrilège, d'inceste avec vos parentes et deux sœurs, d'avoir bu du vin pour l'amour du diable, et d'avoir invoqué, dans le jeu, Jupiter, Vénus et les autres démons. Nous prions donc instamment Votre Paternité de venir vous justifier sur tous ces chefs. Si vous craignez l'insolence du peuple, nous vous promettons avec serment qu'il ne se fera rien que selon les saints canons ¹. »

Dans cette lettre, qui est datée du 6 novembre, on dissimule la cause réelle de toute

cette affaire, la cause politique, savoir, que le Pape Jean XII, justement alarmé de la manière dont l'empereur Othon violait ses promesses et même le droit des gens, s'était reconcilié avec Adalbert. Une autre observation, c'est que, dans cette même lettre, et l'empereur et ses évêques reconnaissaient Jean XII pour souverain Pontife et Pape universel, et par là même encore en droit d'user de son autorité à leur égard ; ce qu'il ne manqua pas de faire ; car, ayant lu cette lettre, il y répondit en ces termes : « Jean, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous les évêques. Nous avons entendu dire que vous voulez faire un autre Pape. Si vous le faites je vous excommunie de la part du Dieu tout-puissant, en sorte que vous n'ayez le pouvoir d'ordonner personne ni de célébrer la messe. » Telle fut la réponse de Jean XII¹. Comme, de l'aveu même des quarante évêques, il était souverain Pontife et Pape universel ; comme ces quarante évêques n'avaient certainement pas une autorité supérieure à la sienne ; comme ils avaient réellement le dessein de faire un autre Pape, ainsi que la suite le fit voir, il s'ensuit qu'ils étaient tous les quarante bien canoniquement excommuniés, et par là même canoniquement incapables d'être ni témoins ni juges.

Cette réponse fut lue dans la seconde session de l'assemblée, tenue plus de quinze jours après la précédente, savoir le 22 novembre, où se trouvèrent Henri, archevêque de Trèves, et les évêques de Modène, de Tortone et de Plaisance, qui n'avaient pas été à la première session. De leur avis on écrivit au Pape une seconde lettre en ces termes : « Au souverain Pontife et Pape universel le seigneur Jean, Othon, par la clémence divine empereur auguste, et avec lui le saint synode assemblé à Rome pour le service de Dieu, salut dans le Seigneur. Dans le synode qui a été célébré le 6 novembre nous vous avons adressé des lettres où étaient contenus les paroles de vos accusateurs et les chefs d'accusation. Nous y avons prié Votre Grandeur de la manière qu'il convenait. Nous avons reçu de vous des lettres, non telles que les

¹ Luitpr., l. 6, c. 8, 9 et 10.

¹ Id., et Labbe, t. 9, p. 650.

demandaient les circonstances du temps, mais telles qu'on peut les attendre d'hommes vains et inconsidérés. Il fallait donner une excuse raisonnable de ne pas venir au synode. Les députés de Votre Grandeur devaient s'y trouver pour dire que, si vous n'êtes pas venu au saint concile, c'est par maladie ou par quelque autre difficulté. Il y a dans vos lettres une autre chose, qu'il s'érigerait, non pas à un évêque, mais à un jeune étourdi d'écrire; car vous nous avez excommuniés tous, en sorte que nous n'ayons plus le pouvoir de chanter la messe ni de faire des ordinations ecclésiastiques, si nous établissons à Rome un autre évêque. En effet il y est écrit : *Que vous n'ayez le pouvoir d'ordonner personne*. Nous autres nous avons pensé jusqu'à présent, nous croyons même encore que deux négations (*ne* et *personne*) valent une affirmation, à moins pourtant que votre autorité n'ait infirmé les règles des anciens auteurs. Mais répondons à ce que vous avez voulu dire, non à ce que vous avez dit. Si vous venez au concile pour vous justifier nous obéirons sans aucun doute à votre autorité; mais, si vous méprisez de venir et de vous justifier, d'autant plus que rien ne vous empêche de venir, ni la navigation, ni la maladie, ni la longueur du chemin, nous mépriserons votre excommunication, nous la retournerons plutôt contre vous-même, parce que nous pouvons le faire justement. Judas, le traître ou plutôt le vendeur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avait reçu avec les autres le pouvoir de lier et de délier. Tant qu'il fut bon il put lier et délier comme les autres disciples; mais après que, devenu homicide par le venin de la cupidité, il voulut tuer la vie, que peut-il encore, sinon, se lier lui-même en s'étranglant par un lien funeste ? »

Telle fut la seconde missive de l'empereur Othon et de ses quarante ou quarante-quatre évêques au Pape Jean XII, qu'ils reconnaissaient encore pour souverain Pontife et Pape universel. Cette missive, datée du 22 décembre, n'est pas peu curieuse, et sous le rapport grammatical, et sous le rapport doctrinal. Le Pape avait dit dans sa réponse : « Je

vous excommunie, en sorte que vous n'ayez le pouvoir d'ordonner personne, *ut non habeatis licentiam ullum ordinare*. » Sur cette phrase, dont la construction est la même en latin et en français, les quarante évêques de l'empereur germanique jugèrent à propos de donner au Pape une leçon de grammaire. Ils font donc observer que, à moins que le Pape n'ait réformé les anciennes règles de la syntaxe, les deux négations *ne* et *personne*, *non* et *ullum*, valaient une affirmation. Nous laissons au lecteur à juger combien cette remarque était juste et spirituelle: Ces quarante censeurs du Pape se montrent aussi forts sur la doctrine chrétienne que sur la grammaire latine. Pour prouver que le Pape n'avait pas le pouvoir de les excommunier ils enseignent que Judas eut le pouvoir de lier et de délier tant qu'il demeura bon, mais qu'il le perdit dès qu'il devint mauvais; autrement, que la puissance se perd dès qu'on pèche; ce qui est une erreur manifeste et condamnée par l'Église. En un mot, tant sur la grammaire que sur la doctrine, ces quarante évêques, qui voulaient en remontrer au Pape, méritaient eux-mêmes de sentir la fêrule.

Adrien, cardinal-prêtre, et Benoît, cardinal-diacre, furent chargés de cette seconde missive; mais, arrivés au Tibre, ils ne trouvèrent plus le Pape Jean, qui, du moins Luitprand le dit, s'en était allé dans la plaine, portant un carquois, et personne ne put leur dire où il était. Ils rapportèrent donc la lettre au concile assemblé pour la troisième fois. Aussitôt l'empereur, prenant la parole, dit : « Nous avons attendu son arrivée pour proposer nos plaintes contre lui en sa présence; mais, comme nous savons certainement qu'il ne viendra point, nous vous prions instamment de bien considérer sa perfidie. Étant opprimé par Bérenger et Adalbert, révoltés contre nous, il nous a envoyé des députés en Saxe, nous priant, pour l'amour de Dieu, de venir en Italie et de le délivrer de leurs mains, lui et l'église de Saint-Pierre. Sans que nous ayons besoin de le dire, vous voyez ce que nous avons fait avec l'aide de Dieu. Cependant, oubliant la fidélité qu'il m'avait jurée sur le corps de saint Pierre, il a fait

venir à Rome le même Adalbert ; il l'a soutenu contre moi, a fait des séditions, et, à la vue de nos troupes, il est devenu chef de guerre et s'est revêtu d'une cuirasse et d'un casque. Que le saint concile déclare ce qu'il en ordonne ¹. »

Dans cette allocution de l'empereur on voit la véritable cause de toute l'affaire, la cause politique. On n'en avait point parlé dans les deux lettres ou citations, mais seulement des accusations sur les mœurs. De cette manière on espérait peut-être attirer le Pape sous la main de l'empereur, qui l'eût traité alors comme un sujet rebelle.

Enfin, l'empereur ayant dit : « Que le saint concile déclare ce qu'il en ordonne, » les évêques romains, le reste du clergé et tout le peuple dirent, suivant le récit de Luitprand : « A un mal inouï il faut un remède inouï. Si, par des mœurs corrompues, il ne nuisait qu'à lui-même, on devrait le tolérer ; mais combien son exemple en a-t-il perverti d'autres ! Nous prions donc Votre Grandeur de chasser ce monstre de la sainte Église romaine et de mettre à sa place un homme qui nous donne bon exemple. — Ce que vous dites nous plaît, répondit l'empereur, et rien ne nous sera plus agréable que de pouvoir trouver un sujet digne d'être élevé sur ce Siège saint et universel. » Ils dirent tous d'une voix et par trois fois : « Nous choisissons le vénérable Léon, protoscriniaire, pour souverain pasteur et Pape universel, à la place de l'apostat Jean, rejeté pour ses mauvaises mœurs. » L'empereur y ayant consenti, ils menèrent Léon au palais de Latran, selon la coutume. Il fut sacré souverain Pontife au mois de décembre, en un jour convenable, dans l'église de Saint-Pierre, et ils lui jurèrent fidélité. » Tel est le récit de Luitprand, un des principaux acteurs dans cette affaire².

Charlemagne et les évêques de France, dans une conjoncture semblable, se conduisirent d'une manière différente. Un concile aussi était assemblé pour juger les accusations portées contre le Pape Léon III ; mais, aussitôt que l'affaire eut été proposée, tous

les archevêques, évêques et abbés s'écrièrent d'une voix unanime : « Nous n'osons juger le Siège apostolique, qui est le chef de toutes les Églises de Dieu. C'est à ce Siège et au Pontife qui le remplit à nous juger tous, sans qu'il puisse être jugé par personne, suivant l'ancienne coutume. Nous obéirons canoniquement à tout ce qu'il plaira au souverain Pontife d'ordonner ¹. »

Lorsqu'en 800 les évêques de France disaient que telle était l'ancienne règle ils disaient vrai. Trois siècles auparavant, sous le règne du Goth Théodoric, cent quinze évêques étaient convoqués à Rome pour juger des accusations semblables contre le Pape Symmaque. Les évêques remontrèrent au roi que c'était à Symmaque, encore qu'il fût l'accusé, à convoquer le concile, et que le successeur de saint Pierre ne pouvait être soumis au jugement de ses inférieurs. Théodoric, qui toutefois était arien, montra aux évêques que le Pape lui-même avait demandé ce concile par ses lettres. « C'est une chose inouïe et sans exemple, ajoutaient les évêques, que le Pontife romain soit mis en jugement par-devant nous. » Enfin, quoique le Pape eût donné à ces évêques le pouvoir de juger son affaire, quoique ces évêques eussent fini par remettre le tout au jugement de Dieu, toutefois leur entreprise parut une témérité et répandit l'alarme parmi tous les évêques des Gaules, et saint Avit de Vienne leur écrivit, au nom de tous ses collègues, ces paroles entre autres : « Comme Dieu nous ordonne d'obéir aux puissances de la terre, il n'est pas aisé de comprendre comment le supérieur peut être jugé par ses inférieurs, et principalement le chef de l'Église universelle. Dans les autres pontifes, si quelque chose chancelle on peut le réformer ; mais, si le Pape de Rome est révoqué en doute, ce n'est plus un évêque, c'est l'épiscopat même qui semble vaciller ². »

Voilà comment les évêques, notamment ceux des Gaules, pensaient, parlaient, agissaient, et à la fin du cinquième siècle et au commencement du neuvième. Les quarante évêques de l'empereur Othon auraient dû

¹ Labbe, p. 651. — ² Luitpr., l. 6.

¹ Anast., in Leon III. — ² Labbe, t. 4, p. 1362.

les prendre pour modèles en 963 ; ils n'auraient pas violé toutes les règles pour faire un antipape. En effet que voit-on dans leur conciliabule ? Des inférieurs qui s'arrogent le droit de juger leur supérieur ; car, sans contestation aucune, tout concile particulier est inférieur au Pape. Quant au concile oecuménique, le huitième venait de décréter, dans son vingt-unième canon, l'an 870 : « Si quelqu'un, fort de la puissance du siècle, cherche à expulser de son siège, soit le Pape, soit un des patriarches, qu'il soit anathème ! Que si, dans un concile universel, il s'élève quelque ambiguité ou quelque controverse touchant l'Église romaine, il faut respectueusement demander des explications et les recevoir de même, mais non porter audacieusement une sentence contre les souverains Pontifes de l'ancienne Rome ¹. » Ainsi les quarante évêques qui, forts de la puissance séculière de l'empereur Othon, cherchaient à expulser de son siège le Pape Jean XII, se trouvaient directement sous l'anathème du huitième concile général, et l'excommunication que le Pape prononce contre eux n'en est qu'une application très-juste. Ce sont quarante évêques excommuniés, et par là incapables, non-seulement d'être juges dans une cause ecclésiastique, mais encore d'y servir de témoins, qui entreprennent de juger et de déposer leur supérieur, le chef de l'Église universelle.

Maintenant, leur procédure fût-elle pour le reste parfaitement régulière, jamais elle ne pourrait remédier à ce vice radical ; mais il s'en faut de tout qu'ils aient observé les formes essentielles de la jurisprudence canonique. Les mêmes personnes, à savoir l'empereur et plusieurs des évêques, y sont à la fois accusateurs, témoins et juges. Au lieu de faire trois citations on décide brusquement l'affaire après la seconde. C'est un laïque qui préside un tribunal d'évêques ; c'est un laïque qui prononce la sentence ; ou plutôt il n'en prononce point, il déclare simplement qu'il a pour agréable qu'on chasse le Pape accusé et qu'on en mette un autre à sa place. Et ce laïque venait de recevoir de

ce même Pape la dignité impériale ; et ce laïque venait de lui promettre avec serment que, de sa volonté, de son conseil ou de son consentement, il ne perdrait ni la vie ni la dignité qu'il avait ! En vérité, dans tout ceci, l'empereur Othon reste bien au-dessous non-seulement de Charlemagne, mais encore de l'arien Théodoric.

Tout cela est vrai quoi que l'on pense des accusations portées contre Jean XII. Quant à ces accusations en elles-mêmes, comme le tribunal est incompétent et qu'il n'a point observé les formes canoniques, ce ne sont encore aujourd'hui que des accusations, et non pas des preuves juridiques et péremptoires. Voici ce qu'en pensait, dans le douzième siècle, Othon de Frisingue, un des auteurs les plus judicieux de l'Allemagne : « J'ai trouvé dans quelques chroniques, mais composées par des Teutons, que le Pape Jean vécut d'une manière répréhensible, et qu'il fut souvent averti à cet égard par des évêques et d'autres de ses sujets. A quoi il nous paraît difficile d'ajouter créance, parce que l'Église romaine revendique pour ses Pontifes le privilège spécial que, par les mérites de saint Pierre, aucune porte de l'enfer ni aucune tempête ne les entraîne dans une ruine finale ¹. »

Pour résumer notre jugement sur toute cette affaire, nous regardons comme une chose hors de doute, avec Baronius, Muratori, Mansi, Becchetti, de Marca, Noël Alexandre, Kerz et autres, que l'assemblée des quarante évêques présidés par l'empereur Othon est un conciliabule schismatique et Léon VIII un antipape. Nous jugeons l'autorité de Luitprand trop peu grave pour regarder comme certain que Jean XII ait précisément commis les excès qu'il lui reproche ; mais il nous paraît souverainement probable que ce Pontife a donné lieu par sa conduite à une aussi mauvaise renommée. Prince temporel de Rome avant l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans, où il en devint encore le chef spirituel, il est bien à croire que le jeune Pape se conduisit en jeune prince, sans penser que ce que le monde excuse dans celui-ci comme des fre-

¹ Labbe, t. 8, p. 1140.

¹ Othon de Frising., l. 6, c. 23.

daines de jeune homme devient dans l'autre un énorme scandale qui retentit à travers les siècles et les peuples, comme un long blasphème qui attriste les cieux et réjouit les enfers. Qu'ils y pensent devant Dieu et devant les hommes, ceux qui montent sur le trône de saint Pierre et ceux qui les y font monter !

Après avoir ainsi expulsé le Pape légitime et fait un antipape, l'empereur Othon célébra à Rome la fête de Noël (963). Pour ne point trop charger la ville il renvoya une partie de son armée. Aussitôt les citoyens de Rome et les seigneurs du voisinage forment le projet de le chasser lui-même, et même de le tuer, disent les auteurs teutoniques. Cela montre du moins ce que les Romains pensaient par devers eux de tout ce qui venait de se faire. L'empereur Othon, ayant découvert leur dessein, les prévint, et, le 3 janvier 964, il en tua une multitude considérable, suivant le continuateur de Réginon ; une multitude infinie, suivant Othon de Frisingue. Le massacre fut tel, au dire de Luitprand, que, si l'empereur n'y avait mis fin, pas un Romain n'eût échappé au glaive de ses soldats. Le lendemain 3 janvier les Romains livrent cent otages et jurent fidélité à l'empereur et à son antipape Léon. Huit jours après, l'empereur part pour Spolète et leur rend leurs otages à la prière de l'antipape. Aussitôt les Romains font rentrer le Pape Jean ; l'antipape Léon se sauve avec peine auprès de l'empereur, dans le duché de Camérino, où il célébra avec lui la Pâque. Les écrivains teutoniques ajoutent que le Pape Jean fit couper la main droite à Jean, cardinal-diacre ; la langue, le nez et deux doigts à Azon, protoscriniaire, et fustiger l'évêque de Spire, que toutefois il renvoya peu après à l'empereur. Voilà ce que disent les chroniqueurs germaniques ; mais ce qu'ils ne disent pas, c'est que le Pape Jean tint un concile pour condamner tout ce qu'on avait fait en son absence. Nous en avons les actes, dont voici le résumé.

L'an du Seigneur 964, troisième de l'empereur Othon, le 26 février, a été tenu un concile dans l'église de Saint-Pierre, les saints Évangiles étant placés au milieu, et le très-pieux et coangélique Pape Jean XII prési-

dant, avec seize évêques et douze prêtres-cardinaux. Ces seize évêques étaient tous d'Italie et des terres de l'Église, ce qui se conçoit facilement, l'empereur empêchant les autres de venir. Parmi ces seize évêques plusieurs sont nommés par Luitprand comme ayant assisté au conciliabule de l'empereur Othon.

Le Pape Jean ouvrit la première session du concile en disant : « Vous savez, bien-aimés frères, que j'ai été chassé de mon siège pendant deux mois par la violence de l'empereur. C'est pourquoi je vous demande si, selon les règles, on peut appeler concile celui qui a été tenu dans mon église, en mon absence, le 4 décembre, par l'empereur, avec ses archevêques et ses évêques. » Le saint concile répondit : « C'est une prostitution en faveur d'un adultère, d'un usurpateur de l'épouse d'autrui, savoir l'intrus Léon. — Nous devons donc le condamner ? » dit le Pape. « Nous le devons, dit le concile, par l'autorité des Pères. » Le Pape le condamna. Puis il dit : « Les évêques ordonnés par nous ont-ils pu faire une ordination dans notre palais patriarcal ? — Nullement, » répondit le concile. Le Pape reprit : « Que jugez-vous de Sicon, que nous avons sacré évêque il y a longtemps, et qui, dans notre palais, a ordonné Léon, officier de cour, néophyte et parjure envers nous, le faisant portier, lecteur, acolyte, sous-diacre, diacre, et tout d'un coup prêtre ? Enfin il a osé le consacrer dans notre Siège apostolique, sans aucune épreuve, contre toutes les ordonnances des Pères. » Le concile dit : « Il faut déposer et l'ordonnateur et celui qu'il a ordonné. » Le Pape dit : « On ne sait où il est caché. — Qu'on le cherche soigneusement, dit le concile, jusqu'à la troisième séance ; si on ne le trouve pas, qu'il soit condamné selon les canons. »

Le Pape ajouta : « Que jugez-vous donc de ces deux évêques que nous avons ordonnés, Benoît de Porto et Grégoire d'Albane, qui ont prononcé des oraisons sur ledit officier de cour, le néophyte et le parjure ? » Le concile répondit : « Qu'ils soient punis de même ; cependant nous les laissons à votre discrétion jusqu'à la troisième séance. — Qu'ordonnez-vous donc, dit le Pape, de cet officier de cour,

de ce néophyte, de ce parjure, l'usurpateur de notre siège ? » Le concile répondit : « Qu'il soit absolument condamné, afin que désormais aucun des officiers de cour, des néophytes, des juges ou des pénitents publics, ne soit assez hardi pour aspirer au degré suprême de l'Église. » Alors le Pape Jean, par l'autorité de Dieu et des apôtres saint Pierre et saint Paul, ainsi que de tous les saints et de tous les conciles œcuméniques, prononça la sentence contre Léon, le déclarant déposé de tout honneur sacerdotal et de toute fonction cléricale, avec menace d'anathème perpétuel s'il continuait d'en faire aucune ou s'efforçait de rentrer dans le Saint-Siège, et pareille menace contre ceux qui lui donneraient aide et conseil. Le Pape ajouta : « Que jugez-vous de ceux qu'il a ordonnés ? » Le concile répondit : « Qu'ils soient déposés ! » Alors le Pape ordonna qu'ils entrassent dans le concile, revêtus de chasubles et d'étoles, et fit écrire par chacun d'eux, dans un papier : « Mon père n'avait rien à lui, il ne m'a rien donné. » Ainsi il les remit au rang qu'ils tenaient auparavant.

A la seconde session du concile, tenue le lendemain, le Pape dit que l'on avait cherché avec soin l'évêque Sicon sans le trouver, et le concile ordonna que sa condamnation serait différée jusqu'à la troisième session. Alors le Pape appela les deux évêques Benoît de Porto et Grégoire d'Albane, qui avaient dit les oraisons sur le néophyte, et leur fit lire à chacun dans un papier : « Moi, un tel, du vivant de mon père j'ai consacré à sa place Léon, officier de cour, néophyte et parjure, contre les ordonnances des Pères. » Puis leur jugement fut remis à la troisième session. Le Pape ajouta : « Que jugez-vous de ceux qui ont prêté de l'argent au néophyte pour acheter la grâce de Dieu, qui ne peut se vendre ? » Le concile dit : « Si c'est un évêque, un prêtre ou un diacre, qu'il perde son rang ; si c'est un moine ou un laïque, qu'il soit anathématisé. » Quant aux abbés dépendants du Pape, qui avaient assisté au conciliabule impérial, on les laissa à son jugement. Puis il dit : « Ordonnez aussi que jamais l'inférieur n'ôte le rang à son supérieur, sous peine d'excommunication, et

que les moines, sous la même peine, demeurent dans les lieux où ils ont renoncé au siècle. » Le concile l'ordonna.

A la troisième session le Pape prononça, par contumace, une sentence de déposition, sans espérance de restitution, contre Sicon, évêque d'Ostie, l'un des ordinateurs de l'antipape, et remit en leur premier rang ceux que l'antipape avait ordonnés, « par la raison que celui-ci, n'ayant rien, ne pouvait rien leur donner, suivant la sentence que notre prédécesseur de sainte mémoire, le Pape Étienne III, a portée touchant ceux qui avaient été ordonnés par le néophyte Constantin, usurpateur du Siège apostolique. » Ceux d'entre eux qu'il en jugea dignes il les consacra prêtres et diacres, défendant que jamais ceux que l'usurpateur avait ordonnés fussent promus à un ordre supérieur ni à l'épiscopat, de peur que cette erreur ne se propageât dans l'Église. Enfin, dans cette troisième et dernière session, on défendit à aucun laïque de se tenir pendant la messe autour de l'autel ou dans le sanctuaire ¹.

Après avoir tenu ce concile le 26 février 964 le Pape Jean XII mourut le 14 mai suivant. C'est tout ce que dit de sa mort le continuateur de Régino, qui vivait dans ce temps-là ; mais Luitprand a de plus une historiette. Pour montrer donc à tous les siècles combien le clergé et le peuple de Rome avaient d'abord eu raison de chasser le Pape Jean, et combien ils eurent tort ensuite de le recevoir, il raconte que, comme il était une nuit hors de la ville à s'amuser avec une femme mariée, le diable le frappa si rudement sur les tempes qu'il en mourut huit jours après sans recevoir le Viatique. Voilà ce que Luitprand donne comme une preuve divine que l'entreprise de l'empereur Othon et de ses quarante évêques contre le Pape était juste. Pour mieux apprécier le témoignage et le jugement de Luitprand il est bon de se rappeler qu'il était un de ces quarante ².

L'empereur Othon, abusant de la terreur de ses armes, avait forcé les Romains à jurer fidélité à l'antipape Léon ; mais ce serment injuste ne les obligeait point. Il leur avait fait

¹ Labbe, t. 9, p. 653. Mansi, t. 18. — ² Luitpr., l. 6, c. 11.

jurer, de plus, qu'ils ne feraient point de Pape sans son consentement; mais, comme il avait fait et soutenait un antipape, il n'avait aucun droit à cette promesse forcée. Après la mort de Jean XII les Romains procédèrent donc, et avec grande raison, à l'élection d'un Pape légitime. Ils élurent et firent ordonner Benoît, cardinal-diacre de l'Église romaine, lui promettant avec serment de ne jamais l'abandonner et de le défendre contre l'empereur. On le nomme Benoît V. D'après les chroniqueurs d'Allemagne eux-mêmes c'était un saint et savant homme, et digne du Siège apostolique, si, suivant eux, il n'avait été élu tumultuairement, c'est-à-dire malgré l'empereur et au préjudice de celui que l'empereur avait fait ordonner, c'est-à-dire au préjudice de l'antipape. C'est ce que dit Adam de Brême¹. Après cette élection les Romains envoyèrent des députés à l'empereur pour adoucir son esprit; mais, doublement irrité et de l'expulsion de l'antipape Léon et de l'élection du Pape Benoît, il reçut les députés avec mépris, vint assiéger Rome avec toute son armée, lui fit souffrir une incroyable famine et la réduisit enfin à se rendre aux conditions suivantes : de le recevoir lui-même avec honneur, de lui livrer Benoît, le Pape légitime. Après quoi il rétablit l'antipape Léon². C'était le 23 juin 964.

Alors, suivant le récit de Luitprand, qui traite le Pape légitime de sacrilège, de parjure et d'usurpateur, on tint, dans l'église de Latran, un concile, c'est-à-dire un conciliabule, où se trouvait l'antipape Léon, avec l'empereur et les évêques qui avaient assisté au premier. Le Pape Benoît, revêtu des ornements pontificaux, fut amené par les mains de ceux qui l'avaient élu, et Benoît, cardinal-archidiacre, lui dit : « De quelle autorité, de quel droit, ô usurpateur, t'es-tu attribué ces ornements pontificaux pendant la vie du vénérable Pape Léon, que nous voyons ici, et que tu as choisi avec nous après avoir rejeté Jean ? Peux-tu nier que tu n'aies promis avec serment à l'empereur ici présent que jamais ni toi ni les autres Romains n'éliriez ou n'ordonneriez de Pape sans son consentement ou

celui du roi Othon, son fils ? » Benoît répondit : « Si j'ai failli ayez pitié de moi. » L'empereur, fondant en larmes, pria le concile qu'on ne portât aucun préjugé contre Benoît, et qu'il répondît, s'il pouvait, aux questions qu'on lui avait faites, et, s'il se reconnaissait coupable, qu'on lui fit grâce pour la crainte de Dieu. Benoît se jeta aux pieds de Léon et de l'empereur, criant qu'il avait péché et qu'il était usurpateur du Saint-Siège. Ensuite il ôta son pallium et le rendit à Léon, avec la férule ou le bâton pastoral qu'il avait à la main. L'antipape Léon rompit la férule en plusieurs pièces, qu'il montra au peuple. Il fit asseoir à terre Benoît, lui ôta la chasuble et l'étole, et dit aux évêques : « Nous privons de tout honneur du pontificat et de la prêtrise Benoît, usurpateur du Siège apostolique; mais, en considération de l'empereur, qui nous a rétabli, nous lui permettons de garder l'ordre de diacre, à la charge qu'il ne demeure plus à Rome, mais qu'il ira en exil¹. » C'est ainsi que, suivant le récit de Luitprand, se passa le nouveau conciliabule de l'empereur et de son antipape, le lendemain de la prise de Rome.

On trouve un décret de ce conciliabule par lequel l'antipape Léon, avec tout le clergé et le peuple de Rome, accorde et confirme à Othon et à ses successeurs la faculté de se choisir un successeur pour le royaume d'Italie, d'établir le Pape et de donner l'investiture aux évêques, en sorte qu'on ne puisse élire ni patrice, ni évêque, ni Pape, sans son consentement, le tout sous peine d'excommunication, d'exil perpétuel et de mort. Fleury cite cette pièce comme authentique et valable². D'abord, fût-elle de Léon VIII, comme c'était un antipape, elle n'aurait encore aucune valeur; mais, dans le fait, c'est une pièce fausse, fabriquée dans les siècles postérieurs; aucun écrivain contemporain n'en parle. On s'y appuie d'une pièce également fausse, fabriquée vers la fin du dixième siècle, dans laquelle le Pape Adrien I^{er} est supposé faire à Charlemagne les mêmes exorbitantes concessions, de quoi il n'y a nulle trace dans l'histoire. Ainsi en ont jugé, et avec raison, Baronius, Pagi, Muratori,

¹ Adam, l. 2, c. 6. — ² Othon de Fris., l. 6, c. 24. Luitpr., l. 6, c. 11.

¹ Luitpr., l. 6, c. 11. — ² Fleury, l. 56, n. 10.

Mansi et plusieurs autres, même d'entre les protestants.

Après que l'empereur Othon eut passé à Rome la fête de Saint-Jean et celle de Saint-Pierre et de Saint-Paul, il en sortit, mais avec des accidents bien déplorable ; car une peste et une mortalité violentes fondirent sur son armée. De cette contagion moururent Henri, archevêque de Trèves ; Geric, abbé de Wurzburg ; Godefroi, duc de Lorraine, et une multitude innombrable d'autres, tant de la noblesse que du peuple. L'un d'eux, Ditmar, évêque de Mersebourg, attribue cette calamité à l'injuste déposition du Pape Benoît, laquelle il juge ainsi : « L'empereur Othon consentit à la déposition du seigneur apostolique, nommé Benoît, supérieur à lui dans le Christ, que nul que Dieu ne pouvait juger, et qui, j'en suis persuadé, était accusé injustement. Ensuite, plutôt à Dieu qu'il ne l'eût pas fait ! il donna de l'exiler à Hambourg¹. »

Adalague, archevêque de Hambourg, qui cependant avait contribué à l'élection de l'antipape Léon et à l'expulsion du vrai Pape Benoît, traita celui-ci avec beaucoup de respect et d'honneur durant tout son exil. Au reste le Pape Benoît se faisait admirer par sa sainteté et sa science ; il édifia les Saxons par son bon exemple et ses instructions, il convertit un grand nombre de pécheurs et de païens. Peu après son arrivée à Hambourg il fit cette prédiction : « Je dois mourir en ce pays ; ensuite il sera tout entier désolé par les armes des païens et deviendra l'habitation des bêtes sauvages. Les habitants n'auront point de paix solide avant ma translation ; mais, quand je serai retourné chez moi, j'espère que, par l'intercession des saints apôtres, les païens demeureront en repos. » Tout cela s'accomplit de point en point. Benoît V mourut dès l'année suivante (965), le 5 juillet, trois mois après que l'antipape Léon eut comparu lui-même au tribunal de Dieu. Le corps de Benoît fut enterré à Hambourg ; mais bientôt après commencèrent les incursions des Slaves. Des églises, entre autres celle de Hambourg, furent ruinées, des contrées entières réduites en solitude, et la désolation ne

cessa que lorsqu'en l'an 1000, sous le règne d'Othon III, se resouvenant de la prédiction de Benoît, on exhuma ses reliques et on les transporta à Rome, où elles reçurent une sépulture digne d'un Pape¹. On a donné quelquefois à Benoît V le titre de martyr, attendu qu'il est mort en exil comme le Pape saint Martin. Son tombeau se trouve encore dans une église de Hambourg.

L'antipape Léon étant donc mort dès le commencement du mois d'avril 965, le clergé et le peuple de Rome ne procédèrent point à une nouvelle élection ; mais, persuadés que le Pape Benoît était le Pape légitime, ils envoyèrent le redemander à l'empereur Othon par deux députés, Azon, protoscriniaire, et Marin, évêque de Sutri. L'empereur les reçut honorablement, et il était prêt à leur rendre le Pape Benoît lorsqu'il mourut, le 5 juillet, comme il a été dit. Alors l'empereur renvoya avec les députés romains Oger, évêque de Spire, et Luitprand, évêque de Crémone, lesquels étant arrivés à Rome, on élut d'un commun consentement Jean, évêque de Narni, Romain de naissance, et on l'intronisa dans le Siège apostolique, qu'il tint près de sept ans, sous le nom de Jean XIII.

Au milieu de ces fâcheux démêlés le plus coupable n'était pas l'empereur Othon, mais les quarante évêques qui l'entouraient. Othon avait du zèle, mais il n'était pas selon la science ; les évêques auraient dû l'éclairer par leurs conseils au lieu de l'égayer par leurs flatteries. Ce reproche s'adresse surtout à Luitprand, qui avait sa confiance, et qui n'en parle jamais qu'avec une adulation dégoûtante, tandis qu'il cherche à déverser le mépris sur tous ses adversaires par ses contes satiriques.

Quand le roi Othon passa en Italie pour recevoir la couronne impériale, il laissa, comme il a été dit, l'Allemagne et le jeune Othon, son fils, sous la conduite de son frère saint Brunon, archevêque de Cologne et duc de Lorraine, c'est-à-dire gouverneur du royaume de Lothaire ; mais les occupations temporelles n'empêchèrent jamais Brunon de s'appliquer aux exercices de religion et à la lecture, qu'il aimait

¹ Ditmar, l. 2.

¹ Id., l. 3.

passionnément et à laquelle il excitait tous ceux qui étaient auprès de lui, de telle sorte qu'il avait moins de confiance en ceux qui n'avaient point d'affection pour l'étude. Il haïssait le luxe et les divertissements dont les grands s'occupent, et, s'il y donnait quelque peu par complaisance, il lui en coûtait ensuite beaucoup de larmes. Dégoûté de la vie présente et de tout ce qu'elle a de plus flatteur, il n'aspirait qu'au bonheur de la vie future, pour laquelle on l'entendait souvent soupirer dans son lit. Souvent il ne mangeait pas dans les repas où il paraissait plus gai que les autres. Au milieu de ses officiers, de ses vassaux, ornés de pourpre et d'or, il portait un habit simple et des fourrures communes.

Il eut grand soin de chercher des reliques pour en enrichir son diocèse ; il bâtit ou répara un grand nombre d'églises ou de monastères ; il eut un soin particulier des reclus qu'il attacha à certaines églises et pourvut à leur subsistance ; il prêchait la parole de Dieu et expliquait les Écritures avec beaucoup d'étendue et de subtilité. Dans la partie occidentale du royaume de Lorraine, le clergé envieux, indocile et incapable de conduire les peuples, était tombé dans un grand désordre. Brunon s'appliqua à y établir des évêques habiles et vertueux. Il pacifia le royaume de Lorraine et y adoucit les esprits ; il soutint le roi de France Lothaire, son neveu, contre les entreprises des seigneurs.

L'empereur Othon, après son retour d'Italie, la trentième année de son règne, c'est-à-dire l'an 965, célébra la fête de la Pentecôte à Cologne avec le saint archevêque, son frère, avec leur mère, sainte Mathilde, et leur sœur Gerberge, reine de France ; ce fut la plus grande assemblée et la plus solennelle qu'on eût vue depuis longtemps. En se séparant les deux frères s'embrassèrent avec beaucoup de larmes, et l'archevêque vint à Compiègne pour remettre la paix entre ses neveux, le roi Lothaire et les enfants de Hugues le Grand. Tandis qu'il y travaillait il tomba malade et se fit porter à Reims, s'occupant de la lecture pendant tout le chemin. Odalric, archevêque de Reims, le reçut avec grand

honneur et lui donna tous les soulagements possibles. Interrogé de quelle maladie il souffrait, le saint répondit que ce n'était pas une maladie, mais la dissolution de son corps. Il appela deux évêques qui l'avaient suivi, Théodoric de Metz, son neveu, qui avait succédé à Adalbéron, mort l'année précédente, et Vigfrid de Verdun. Il les pria de l'aider à faire son testament ; eux s'en excusèrent avec larmes, lui promettant que sa santé se rétablirait bientôt ; mais, plein de courage comme toujours, le saint répondit : « Il faut le faire tandis que nous en avons le temps ; nous aurons encore beaucoup de choses à faire après. » Il les prit donc pour témoins, appela un notaire, dicta lui-même le testament par lequel il disposa de tous ses biens, marquant dans un état séparé ce qu'il laissait pour les bâtiments des églises. Ensuite il se confessa avec beaucoup de larmes aux mêmes évêques, et, ayant demandé le sacrement du corps et du sang de Notre-Seigneur, il se prosterna de tout son corps pour le recevoir.

Le 10 octobre, fête solennelle, à Cologne, de saint Géréon et ses compagnons, martyrs, son esprit ayant été ravi en extase, les évêques, les ducs, les comtes et tous les autres assistants poussèrent des cris lamentables, persuadés que c'était son dernier moment. Revenu à lui il apaisa le tumulte de sa main, calma les gémissements et les pleurs, et, appelant une dernière fois par leur nom les plus distingués de l'assistance : « Mes frères, leur dit-il, ne vous affligez pas du sort que vous me voyez. La justice de Dieu impose la même condition à tous les mortels. Il n'est pas permis de ne pas vouloir ce que le Tout-Puissant a rendu inévitable. A ces tristes moments en succèdent bientôt de joyeux ; la vie n'y est point anéantie, mais changée en mieux. Je vais où je verrai des hommes en plus grand nombre et plus illustres que je n'en ai jamais vu. » Ayant ainsi parlé il se reposa quelque peu ; ensuite il dit vêpres avec les assistants, et, quand la nuit fut bien avancée, il dit complies, se recommanda plus instamment à Dieu et à ses saints, et consacra son prochain passage par le signe de la Rédemption, qu'il fit sur lui-même, sur les évêques et sur tous les assistants. Après

minuit il se tourna vers l'évêque Théodoric et lui dit : « Priez, seigneur ! » Un instant après, pendant que les assistants priaient et pleuraient, il expira, âgé seulement de quarante ans, le douzième de son pontificat. Ce fut un deuil universel, surtout parmi les provinces qu'il avait gouvernées. Le long de la route de Reims à Cologne, où son corps fut reporté, tout le monde accourait, tout le monde le louait comme un homme digne de Dieu, tout le monde relevait les services qu'il avait rendus à l'empire, à l'empereur, aux rois, aux princes, à tout le peuple. Il fut enterré, suivant ses ordres, au monastère de Saint-Pantaléon, qu'il avait fondé dans un faubourg de Cologne. Son successeur fut Folemar, diacre et économe de la même Église, qui fit écrire sa vie lorsque la mémoire en était encore récente ¹.

On rapporte à cette année (965) la conversion de Micislas, duc de Pologne. Il avait épousé la sœur de l'ancien Boleslas, duc de Bohême; car ces deux peuples, Bohèmes et Polonais, étaient Slaves. Cette princesse, nommée Dobrave, c'est-à-dire Bonne, était chrétienne, et, voyant le duc son époux encore païen, elle songea comment elle pourrait le convertir. Le premier carême qui suivit son mariage elle céda à ses prières et mangea de la viande; mais elle le gagna si bien par sa complaisance et par ses exhortations continuelles qu'il reçut le baptême. Plusieurs de ses sujets se convertirent, et leur premier évêque, nommé Jourdain, que leur envoya le Pape Jean XIII avec d'autres missionnaires, travailla beaucoup avec le duc et la duchesse pour l'établissement de la religion. Ils eurent un fils, nommé Boleslas, qui succéda à son père; mais ce prince, après la mort de Dobrave, épousa une religieuse allemande nommée Oda, fille du margrave Diétrich. Cette action déplut fort à tous les évêques, et principalement à Hillibart d'Halberstadt, dans le diocèse duquel elle était religieuse; toutefois il n'en fit point d'éclat, de peur de rompre la paix et de nuire au pays. Oda répara en quelque façon sa faute en procurant l'accroissement de la re-

ligion et en délivrant une multitude de captifs. Elle eut trois fils du duc, son mari, qui mourut l'an 992 ¹.

Les premiers qui travaillèrent à la conversion des Slaves furent des moines de la nouvelle Corbie, qui, ayant parcouru plusieurs de leurs provinces, passèrent jusqu'à l'île de Rugen, qu'ils convertirent tout entière, et où ils fondèrent une église en l'honneur de saint Vitus, leur patron. C'était du temps de l'empereur Louis de Germanie. Mais le plus fameux apôtre des Slaves fut saint Adalbert, premier archevêque de Magdebourg, qui prêcha aussi aux Russes. Olga, reine de cette nation, étant allée à Constantinople du temps de l'empereur Constantin Porphyrogénète, y reçut le baptême et le nom d'Hélène. Elle envoya des ambassadeurs, en 959, au roi Othon, pour lui demander des évêques et des prêtres, ce qu'il accorda avec plaisir; il choisit pour leur évêque Libutius, moine de Saint-Alban de Mayence, qui, l'année suivante (960), fut sacré par Adalague, archevêque de Brême, pour être évêque des Rugiens ou Russiens; car on leur donne l'un et l'autre nom. Le voyage de Libutius fut retardé jusqu'à l'année suivante, et il mourut, sans être parti, le 15 février 961.

On choisit à sa place Adalbert, moine de Saint-Maximin de Trèves; car ce monastère, ayant été rétabli sous le roi Henri l'Oiseleur, fut pendant longtemps une école célèbre pour les lettres et pour la piété, et il en sortit en ce siècle plusieurs grands évêques. Adalbert en fut tiré par le conseil de Guillaume, archevêque de Trèves, qui voulait l'éloigner, étant peut-être jaloux de son mérite. Le roi Othon lui donna libéralement tout ce qui était nécessaire pour son voyage; il fut ordonné évêque des Rugiens et partit pour exécuter sa mission; mais, voyant qu'elle était sans fruit et qu'il se fatiguait inutilement, il revint dès l'an 962. Il y eut de ses gens tués au retour; il échappa lui-même à grand-peine, et il parut ainsi que les Russes n'avaient pas demandé sincèrement une mission. Adalbert, à son retour, fut reçu avec beaucoup d'amitié par le roi Othon et par

¹ Acta SS., 11 oct.

¹ Ditmar, l. 4. Baron., ann. 965.

l'archevêque Guillaume, son fils, qui le traita comme un frère, pour réparer le mal qu'il lui avait fait en lui attirant ce fâcheux voyage.

Trois ans après, c'est-à-dire en 966, mourut Ercambert, abbé de Wissembourg, au diocèse de Spire, et par le choix des moines Othon leur donna pour abbé l'évêque Adalbert ; mais il ne gouverna ce monastère que deux ans ; car l'empereur, voulant exécuter l'érection de la métropole de Magdebourg, choisit pour ce siège Adalbert et l'envoya à Rome demander le pallium. Le Pape Jean XIII le lui accorda aussitôt, l'an 968, le jour de Saint-Luc, 18 octobre, lui permettant de garder son abbaye de Wissembourg.

Il accorda en même temps plusieurs privilèges au nouvel archevêque de Magdebourg, le déclarant le premier des archevêques de Germanie et l'égalant à ceux des Gaules, c'est-à-dire de Cologne, de Mayence et de Trèves. Il lui donna rang entre les évêques-cardinaux de Rome et pouvoir d'ordonner douze prêtres, sept diacres et vingt-quatre cardinaux, suivant l'usage de l'Eglise romaine. Il l'établit métropolitain de toute la nation des Slaves au delà des fleuves d'Elbe et de Saale, et ordonna que l'on fonderait des évêchés dans les villes où la superstition des Barbares avait été le plus en vigueur, savoir : Zeitz, Meissen, Mersebourg, Brandebourg Havelberg, Poznam, dont les évêques seraient suffragants du nouvel archevêque. Tout cela fut ordonné par le Pape en concile ; ensuite il renvoya l'archevêque Adalbert, accompagné de deux légats, Gui, évêque de Sainte-Rufine et bibliothécaire de l'Eglise romaine, et Benoît cardinal, afin de l'introniser avec Hilibert, évêque d'Halberstadt. L'empereur Othon les reçut avec grande joie et les envoya, avec ses lettres de recommandation, à Magdebourg, où tous les évêques, les margraves et les seigneurs de Saxe s'assemblèrent par ordre de l'empereur.

Ils élurent de nouveau l'archevêque par leurs acclamations et en élevant les mains ; il y eut un grand concours de peuple, et la joie fut universelle. Les évêques et les seigneurs y célébrèrent la fête de Noël, avec l'archevêque Adalbert, qui, en leur pré-

sence, ordonna trois nouveaux évêques, Boson à Mersebourg, Burkard à Meissen et Hugues à Zeitz, dont le siège fut depuis transféré à Naumbourg. De plus, deux anciens évêques, Dudon de Havelberg et Dudelin de Brandebourg, auparavant suffragants de l'archevêque de Mayence, passèrent, de son consentement et à la prière de l'empereur, sous la dépendance de l'archevêque de Magdebourg, qui eut ainsi cinq suffragants. Quelques-uns y ajoutent Jourdain, évêque de Poznanie, qui ferait le sixième. Les moines de Magdebourg furent transférés près d'une église de Saint-Jean, hors de la ville ¹.

Boson, premier évêque de Mersebourg, avait été moine de Saint-Emmèran de Ratisbonne, d'où il fut appelé au service du roi. Pour récompense le roi lui donna l'église de Zeitz, près de laquelle il fonda un monastère, et comme, par ses prédications continues à l'orient de la Saxe, il avait converti et baptisé grand nombre d'infidèles, l'empereur lui donna le choix de trois nouveaux évêchés. Il choisit celui de Mersebourg, mais il ne le garda qu'un an et mourut le 1^{er} novembre 970. Son successeur fut Gisiler, nommé par l'empereur à la recommandation d'Annon, évêque de Worms ².

L'évêché de Prague fut érigé vers le même temps. Boleslas le Cruel, duc de Bohême, qui avait tué son frère saint Wenceslas, mourut en 967, laissant pour successeur son fils, nommé aussi Boleslas, mais que sa vertu fit surnommer le Bon. Il était sincèrement chrétien, d'une foi pure et d'une grande charité, protecteur des veuves et des orphelins, des clercs et des étrangers ; il fonda jusqu'à vingt églises et leur donna tout ce qui leur était nécessaire. Il avait une sœur nommée Mlada, vierge consacrée à Dieu et savante, qui alla en pèlerinage à Rome, et fut favorablement reçue par le Pape Jean XIII. Elle y apprit la discipline monastique ; puis le Pape, en faveur de la nouvelle Eglise de Bohême, du conseil des cardinaux, lui donna la bénédiction d'abbesse, changeant son nom en celui de Marie et lui mettant en main la règle de saint Be-

¹ Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 5. Acta SS., 20 juin.
— ² Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 5, p. 112.

noit et le bâton pastoral. Il lui donna aussi une lettre pour le duc Boleslas, son frère, où il dit : « Notre fille, votre sœur, nous a demandé, entre autres choses agréables de votre part, notre consentement pour l'érection d'un évêché dans votre principauté. Nous en avons rendu grâces à Dieu, qui étend et glorifie son Église chez toutes les nations. C'est pourquoi, par l'autorité apostolique et la puissance de saint Pierre, dont nous tenons la place, quoique indigne, nous accordons et autorisons qu'à l'église des martyrs Saint-Vitus et Saint-Venceslas on fasse un siège épiscopal, et à l'église de Saint-Georges un monastère de religieuses, sous la règle de saint Benoît et la conduite de notre fille Marie, votre sœur. Toutefois vous ne suivrez pas le rite des Bulgares et des Russes, et vous n'y userez pas de la langue slavonne; mais vous prendrez pour évêque un clerc bien instruit des lettres latines et capable de cultiver ce nouveau champ de l'Église. » C'est que le Pape ne voulait pas que les Bohêmes suivissent le rite grec, comme les Bulgares et les Russes, mais le rite latin, qu'ils ont suivi en effet. Par là ils se sont préservés plus facilement du schisme et de l'hérésie.

En exécution de cette bulle on choisit pour premier évêque de Prague un moine de Saxe, nommé Ditmar, qui était prêtre, savant et éloquent, et qui, étant venu à Prague par dévotion, avait gagné l'amitié du duc, et on le choisit principalement parce qu'il savait en perfection la langue slavonne. Le duc Boleslas envoya des députés pour l'amener; puis, ayant assemblé le clergé et les grands du pays, il fit en sorte, par ses prières et ses exhortations, qu'ils l'élirent pour évêque. Alors il envoya à l'empereur Othon, avec des lettres par lesquelles il pria de le faire ordonner; ce que l'empereur accorda en faveur de la nouvelle Église, par le conseil des seigneurs et des évêques. Ditmar fut donc consacré par l'archevêque de Mayence, et ensuite reçu à Prague aux acclamations du clergé et du peuple. Il dédia plusieurs églises bâties en divers lieux par les fidèles et baptisa un grand nombre de païens¹.

La même année (968) mourut la reine sainte Mathilde, mère de l'empereur Othon. L'année précédente elle eut à Nordhausen, où elle avait fondé un monastère de trois mille religieuses, une dernière entrevue avec tous ses enfants et petits-enfants. L'empereur Othon s'y trouvait avec sa sœur Gerberge, reine de France. Ils passèrent ensemble sept jours. Sainte Mathilde leur recommandait, surtout à l'empereur, son fils, le nouveau monastère qu'elle avait fondé pour le salut de toute sa famille. Elle rappela à son fils que dans ce lieu étaient nés Henri, son frère, et sa sœur Gerberge; le seul nom de ce monastère devait aussi lui rappeler le souvenir affectueux d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur. Le jour où l'empereur devait partir, après qu'ils eurent entendu ensemble la sainte messe, elle lui renouvela ces souvenirs avec une tendresse plus vive que jamais et lui annonça qu'il voyait sa mère pour la dernière fois. Ils se firent les derniers adieux et s'embrassèrent en pleurant; tous les assistants pleuraient. L'empereur étant monté à cheval, elle rentra dans l'église, s'approcha de l'endroit où il avait entendu la messe, se mit à genoux et baisa en pleurant les traces de son fils qui partait. L'empereur, en ayant été averti, sauta de cheval et vint se jeter à ses pieds, disant : « O vénérable dame, par quel service pourrions-nous jamais payer ces larmes? » Après un court entretien la pieuse reine dit : « Que sert-il de rester plus longtemps ensemble? Bon gré, mal gré, il faudra bien nous séparer; en vous voyant je ne diminuerai point ma douleur, je l'augmenterai au contraire. Allez dans la paix du Christ; vous ne verrez plus notre face dans cette chair mortelle, du moins nous le pensons. »

En effet, revenue de Nordhausen à Quedlimbourg, elle y tomba malade, et, voyant que sa mort était proche, elle fit appeler Richeburge, alors abbesse de Nordhausen, afin qu'elle l'assistât jusqu'à la fin. Elle distribua aux évêques et aux prêtres ce qui lui restait de biens et qu'elle n'avait pas achevé de distribuer aux pauvres et aux monastères. Une foule de personnes vinrent la visiter pendant cette maladie, entre autres son petit-fils

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5, p. 833.

Guillaume, archevêque de Mayence. Elle le reçut avec une grande joie et lui dit : « Je ne doute pas que Dieu ne vous envoie ici ; car personne ne m'est plus intime ni plus agréable pour ce qu'il s'agit de faire, surtout depuis que j'ai perdu l'espoir de voir mon cher fils Brunon me survivre, pour voir mes derniers moments et confier mon corps à la terre. Maintenant donc entendez d'abord ma confession, et donnez-moi l'absolution par la puissance que vous avez reçue de Dieu et de saint Pierre ; ensuite entrez dans l'église, chantez la messe pour mes péchés et mes négligences, pour l'âme de mon seigneur le roi Henri et pour tous les fidèles chrétiens, vivants et défunts. »

Après que l'archevêque, son petit-fils, eut dit la messe, il revint la trouver, lui donna une seconde absolution, puis l'onction de l'huile sainte et le Viatique. Il demeura encore trois jours auprès d'elle ; mais, voyant qu'elle n'était pas si près de sa fin, il lui demanda la permission de s'en retourner. La reine demanda à l'abbesse Richeburge s'il lui restait encore quelque chose qu'elle pût donner à l'évêque. « Bien-aimée de Dieu, répondit l'abbesse, que peut-il vous rester encore, puisque vous avez tout distribué aux pauvres ? — Alors, reprit la pieuse reine, apportez-moi les draps mortuaires réservés pour ma sépulture, afin que j'en donne un à mon petit-fils comme un gage de mon amour ; car il en aura plus tôt besoin que moi, pour le très-difficile voyage qu'il va entreprendre. » L'évêque le reçut de sa main avec action de grâces, lui donna une dernière bénédiction et dit tout bas aux assistants : « Nous allons à Radelvroth ; je laisse ici un de mes clercs, afin que, si la reine meurt, il vienne m'en avertir aussitôt et que nous revenions pour donner au corps la sépulture convenable. » La reine, levant la tête, dit tout haut : « Il n'est pas nécessaire qu'il reste ici ; il fera bien de partir avec vous ; vous en aurez plus besoin dans ce voyage. Allez dans la paix du Christ, quelque part que sa volonté vous appelle. » L'évêque, étant arrivé à Radelvroth, prit une potion médicinale et mourut subitement. Quand la nouvelle en fut venue à Quedlimbourg on ne savait com-

ment l'annoncer à la reine pour ne pas accroître son mal ; mais la servante du Christ, souriant avec larmes, leur dit : « Que chuchotez-vous ensemble ? Pourquoi vouloir nous cacher cette triste nouvelle ? Car nous savons que l'évêque Guillaume est sorti de ce monde, et c'est le comble de nos souffrances. Allez, faites sonner les cloches, assemblez les pauvres, distribuez-leur des aumônes qui intercèdent pour son âme. »

La pieuse reine survécut douze jours à son petit-fils Guillaume. Enfin, le samedi de la première semaine de carême, dès le point du jour, elle fit appeler les prêtres et les religieuses, et, comme une grande multitude de l'un et de l'autre sexe était accourue pour la voir, elle ordonna de laisser entrer tout le monde ; elle leur donna plusieurs avis salutaires, et particulièrement à Mathilde, abbesse de Quedlimbourg, fille de l'empereur, son fils. Ensuite elle fit approcher les prêtres et les religieuses pour entendre sa confession et demander à Dieu la rémission de ses péchés. Elle ordonna que l'on célébrât la messe et qu'on lui apportât le corps de Notre-Seigneur. Vers la neuvième heure elle se fit coucher à terre sur un cilice, se mit de la cendre sur la tête de ses propres mains, disant : « Il ne sied à un chrétien de mourir que sur le cilice et la cendre. » Ensuite, ayant fait sur son corps le signe de la croix, elle s'endormit tranquillement dans le Seigneur, le même jour, 14 mars 968, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. Elle fut enterrée au monastère de Quedlimbourg, dans l'église de Saint-Servais, à côté du tombeau du roi Henri, son époux, où elle avait résolu d'attendre le jour de la résurrection et du jugement. Sa vie fut écrite par ordre de l'empereur saint Henri, son arrière-petit-fils¹.

L'empereur Othon, par sa piété et son zèle, n'était pas indigne d'une aussi sainte mère. Ayant reçu quelques plaintes du monastère de Saint-Gall, où l'on prétendait que le relâchement s'était glissé parce que les abbés, ne pouvant toujours fournir du poisson à la communauté, avaient quelquefois permis l'usage de la viande, il y envoya, l'an 968,

¹ Acta SS., 14 mars.

huit évêques et autant d'abbés pour y faire la visite et informer des abus qui se seraient introduits contre la règle. Après une information exacte ces seize commissaires rapportèrent à l'empereur qu'ils avaient été fort édifiés des moines de Saint-Gall, qu'il n'avait pas de religieux plus réguliers dans ses États, que personne parmi eux ne possédait rien en propre et que toute leur richesse était la charité et l'humanité.

Othon ne fut pas encore satisfait de ce rapport, et il craignit que les commissaires n'eussent été trompés ou n'eussent voulu le tromper. Il renvoya donc à Saint-Gall Kebon, abbé de Lauresheim, avec un saint moine de Cologne, nommé Sandrate, pour y faire pratiquer la règle de saint Benoît à la lettre. Sandrate ne trouva rien à reprendre, sinon qu'on célébrait le dimanche à l'église par un chant trop haut, et le vendredi au réfectoire par un jeûne trop rigoureux et par l'abstinence du vin. L'empereur rendit alors justice aux moines de Saint-Gall, et, pour les consoler des peines qu'il leur avait faites, il voulut lui-même leur rendre visite. Il admira la régularité qui régnait parmi eux et surtout la modestie avec laquelle ils célébraient l'office. Étant au chœur au milieu d'eux, il laissa exprès tomber le bâton qu'il tenait à la main, et il fut extrêmement édifié de voir que ce bruit n'eût fait ni lever les yeux ni tourner la tête à aucun des moines¹.

Dès le commencement de son pontificat, suivant une chronique anonyme, le Pape Jean XIII traita les grands de Rome avec tant de hauteur qu'il s'attira leur inimitié ; Rotfrède, comte de Campanie, et le préfet Pierre, aidés des chefs du peuple, l'arrêtèrent et l'enfermèrent au château Saint-Ange ; puis ils l'envoyèrent en Campanie, où il demeura onze mois ; mais, le comte Rotfrède ayant été tué avec son fils, les Romains rappelèrent le Pape et lui demandèrent pardon de ce qui s'était passé. Une autre cause encore les déterminait à cette démarche. Pendant l'automne de l'année 966 l'empereur Othon vint en Italie pour punir certains seigneurs italiens qui, l'année précédente, s'é-

taient déclarés contre lui pour Adalbert. Les Romains eurent donc peur ; et de fait l'empereur, étant à Rome et apprenant ce qui s'était passé, fit pendre douze des premiers de la ville, qui avaient été les auteurs de l'expulsion du Pape. Quant à leur chef, Pierre, préfet de Rome, il l'abandonna au Pape. Celui-ci ne le condamna point à mort, mais lui fit couper la barbe et le fit suspendre par les cheveux au cheval de bronze de Constantin, pour l'exposer en spectacle et apprendre aux autres à ne pas suivre son exemple. Ensuite on le dépouilla et on le mit à rebours sur un âne qui avait une clochette au cou ; le patient lui-même portait sur sa tête une outre avec des ailes et deux autres à ses cuisses. On le promena ainsi par toute la ville de Rome, le fustigeant et le bafouant. Il fut ensuite mis en prison, où il demeura longtemps ; enfin il fut remis à l'empereur, qui l'envoya au delà des monts. L'empereur fit même déterrer et jeter à la voirie les os du comte Rotfrède, qui avait fait arrêter le Pape¹.

Après avoir ainsi exercé la justice à Rome, où il passa la fête de Noël 966, l'empereur Othon alla à Ravenne et y célébra, avec le Pape, la fête de Pâques de l'an 967, qui était le 31 mars. Pour l'utilité de l'empire il fit tenir dans l'église de Saint-Sévère un concile auquel se trouvèrent plusieurs évêques d'Italie, de Germanie et de Gaule, et on y régla aussi plusieurs choses pour l'utilité de l'Église. L'empereur rendit au Pape la ville et le territoire de Ravenne, qui lui avaient été ôtés, ou plutôt il en confirma la restitution. Il reste deux actes de ce concile de Ravenne : le premier est la déposition d'Hérolde, archevêque de Salzbourg. On lui avait fait perdre la vue en punition de ses crimes pour avoir dépouillé les églises et donné leurs trésors aux païens, avoir conspiré avec eux pour tuer et piller les chrétiens et s'être révolté contre l'empereur. Les Papes précédents l'avaient déposé et avaient fait ordonner à sa place Frédéric, d'après le choix de tous les nobles de Bavière, clercs et laïques. Cependant Hérolde, aveugle et déposé, continuait de célébrer la messe et de porter le

¹ Ekkecard, *de Casib. mon. Gal.* Hepidan., apud Duchesne, t. 3, p. 475.

¹ Baron., ann. 966. Papebr., in *Joann. XIII.*

pallium ; c'est pourquoi le Pape Jean, dans ce concile, confirma sa déposition et l'ordination de Frédéric, excommuniant tous les adhérents d'Hérolde. Cet acte est daté du 25 avril 967 et souscrit par cinquante-sept évêques, le Pape compris. L'empereur souscrit après le Pape ; puis Rodolphe, patriarche d'Aquilée ; Pierre, archevêque de Ravenne ; Valpert, de Milan ; Landward, évêque de Minden ; Otter, de Spire ; les autres sont d'Italie. L'autre acte de ce concile est l'érection de la métropole de Magdebourg, ou plutôt la confirmation de ce qui avait été fait à Rome pour cet effet en 962, et qui fut alors exécuté, comme nous l'avons vu ¹.

L'an 966 mourut le roi Bérenger II dans son exil, à Bamberg, en Allemagne, où il reçut une sépulture royale. Sa veuve, Villa, prit aussitôt le voile de religieuse, même avant les funérailles de son époux. Leur fils Adalbert, dont l'empereur Othon dompta les partisans italiens la même année, ayant été forcé de quitter l'Italie, erra trois ans sur mer, fut fait captif et mourut à Autun sans être reconnu ². L'année suivante (967), le jour de Noël, d'après les instances de l'empereur Othon, le Pape Jean XIII donna la couronne impériale à Othon II, fils du premier. Le Pape et le vieil empereur l'avaient fait venir pour cela d'Allemagne, ainsi que le raconte le continuateur de Reginon ³. La *Chronique de Hildesheim*, après avoir dit qu'Othon le Grand envoya aux princes d'Allemagne pour qu'ils amenassent en Italie, avec une royale magnificence, son fils, de même nom que lui, ajoute que, ce prince étant venu, son père le conduisit à Rome, le recommanda au Pontife Jean, afin que, recevant de lui la bénédiction *augustale*, il fût appelé auguste et empereur comme son père ⁴. Othon le Grand lui-même, dans une lettre écrite aux Germains, leur mande que, le jour de la Nativité du Seigneur, son fils avait reçu du seigneur apostolique la dignité de l'empire ⁵. De ces témoignages il résulte clairement qu'Othon II fut associé à l'empire, créé auguste et empereur, non par

un droit héréditaire, ni parce qu'il était roi d'Italie, mais par la concession du Siège apostolique, sur la demande de son père, après lequel il tint l'empire seul bien des années.

Othon I^{er} avait en vue de soumettre toute l'Italie et d'expulser les Sarrasins et les Grecs de la partie méridionale. Sur ce dernier point il comptait pouvoir réussir par des voies pacifiques, en mariant son fils à une princesse grecque. Par ce mariage il espérait encore atteindre un autre but. Jusqu'alors les empereurs de Constantinople n'avaient pas voulu reconnaître à ceux d'Occident le titre d'empereur, mais uniquement celui de roi ; Othon espérait lever cette difficulté politique par une alliance de famille. Il résolut donc de demander pour son fils la princesse Théophano, fille de Romain le Jeune et de même nom que sa mère, épouse en secondes noces de l'empereur Nicéphore. C'était une négociation délicate et difficile, d'autant plus que les princes de Bénévent et de Capoue, regardés jusque-là comme vassaux de l'empire grec, venaient de faire hommage à l'empereur Othon, qui séjournait avec une armée puissante dans la partie méridionale de l'Italie.

Pour cette importante ambassade Othon choisit Luitprand, qui lui était entièrement dévoué. L'évêque de Crémone avait beaucoup d'esprit et de connaissances, avec un certain usage des affaires ; il possédait fort bien la langue grecque, avait déjà été à Constantinople comme envoyé de Bérenger, et en était revenu fort content des Grecs et de lui-même. Sous ce rapport l'empereur Othon ne pouvait, ce semble, faire un meilleur choix ; mais ce même Luitprand avait une dose peu commune de vanité et d'amour-propre, jointe à une vivacité de caractère qui, pour peu qu'elle fût irritée, ne connaissait plus de mesure et se répandait non rarement en des torrents de paroles offensantes. Souple devant son maître seul, d'autant plus fier et plus arrogant partout ailleurs, il n'était aucunement propre à négocier une affaire de famille qui demandait les plus grands ménagements et que venaient compliquer des intérêts politiques qui n'étaient pas moins difficiles à concilier.

¹ Labbe, t. 9, p. 674. — ² Baron., ann. 966, édit. et notes de Mansi. — ³ Cont. Regin., ann. 967. — ⁴ *Chron. Hildesh.*, ann. 969. — ⁵ Baron., ann. 968, n. 7.

Aussi sa mission eut-elle le résultat qu'on pouvait en attendre ; Nicéphore refusa la princesse demandée, et, si ensuite il voulut l'accorder à des conditions qu'Othon ne pouvait accepter, ce n'était point sérieusement, mais uniquement pour se moquer de l'ambassadeur, qui lui devenait toujours plus odieux. « Si Othon, disaient Nicéphore et ses ministres, souhaite obtenir une princesse, il doit auparavant nous céder Ravenne, tout l'exarchat avec la Pentapole, enfin la ville de Rome avec tout son territoire et tous les autres pays jusqu'aux frontières des États grecs en Apulie et en Calabre. Que si Othon voulait simplement avoir l'amitié de l'empereur, sans plus parler de mariage, il doit avant tout renoncer au titre d'empereur romain, ainsi qu'à tous les droits et prétentions, comme souverain protecteur de Rome et de son Siège. » Bref, après un séjour de quatre mois à Constantinople, qu'on ne lui rendit rien moins que très-agréable, après qu'il eut dit à l'empereur et aux Grecs plus d'une grossièreté et reçu d'eux autant d'impolitesses, Luitprand s'en retourna vers son maître en Italie, sans avoir rien fait et presque malade de chagrin. Pour se consoler du mauvais succès de son ambassade il en écrivit lui-même une relation, où il épuise toutes les formules de la flatterie envers l'empereur Othon et l'impératrice Adélaïde, tandis que, comme nous l'avons déjà fait observer, il prodigue aux Grecs et à l'empereur Nicéphore les injures même les plus grossières. Comme il avait réussi dans sa première ambassade, rien n'était admirable comme les Grecs et Constantinople ; comme il n'avait pas réussi dans sa seconde ambassade, rien n'est détestable comme les Grecs et Constantinople ¹. Tel était Luitprand. Saint Jean de Vandières se montra plus capable et plus habile dans son ambassade auprès du calife de Cordoue.

Dans le même temps que Luitprand allait partir de Constantinople, où il avait empiré l'état des esprits et des choses, bien loin de l'améliorer, y arrivèrent des nonces du Pape Jean XIII, avec des lettres par lesquelles il

priaient l'empereur Nicéphore de faire avec l'empereur Othon le traité d'alliance et de mariage proposé. Les Grecs furent extrêmement irrités de ce que le Pape, dans ses lettres, donnait à Othon le titre d'empereur des Romains et ne qualifiait Nicéphore qu'empereur des Grecs. Ils s'emportèrent à des paroles outrageantes et mirent les nonces en prison jusqu'au retour de l'empereur, qui était absent. Luitprand disait aux Grecs : « Mais le Pape, bien loin de vouloir offenser votre empereur, a cru lui faire plaisir. Comme vous avez changé la langue, les mœurs et l'habit des Romains, il a cru que le nom de Romain vous déplairait aussi ; mais il changera à l'avenir la suscription de ses lettres. » Luitprand apaisa les Grecs par cette réponse, et ils lui donnèrent deux lettres, une de l'empereur Nicéphore à l'empereur Othon, une autre du frère de l'empereur au Pape, en disant : « Nous ne jugeons pas votre Pape digne de recevoir des lettres de l'empereur ; le curopalate lui écrit une lettre qui lui convient, et l'envoie, non par ses pauvres nonces, mais par vous. S'il ne se corrige, il doit savoir qu'il est perdu sans ressource. » Tel était, d'après Luitprand, le langage des Grecs.

L'empereur Othon, n'ayant rien obtenu d'eux par la voie des négociations, voulut leur faire sentir la puissance de ses armes. Il poussa la guerre avec vigueur contre eux dans l'Italie méridionale. Il trouva plus de résistance qu'il ne s'y attendait ; il y eut des sièges et des combats meurtriers. Le pays était ravagé par l'un et par l'autre parti. L'empereur Othon avait souvent l'avantage, mais pas toujours. Ce qui lui manquait, c'était une flotte pour empêcher l'arrivée des nouveaux renforts aux Grecs. Vers la fin de l'an 970 il se trouvait dans une position assez critique, lorsqu'il en fut tiré par un événement inattendu, qui changeait complètement l'état des affaires. Au mois de décembre 970 l'empereur Nicéphore fut assassiné, à l'instigation de sa femme, l'impératrice Théophano, née fille d'un cabaretier.

L'empereur Nicéphore était homme de guerre et remporta des avantages considérables sur les musulmans, par lui-même et

¹ Luitpr., *Legat.*

par ses capitaines. Avant que d'être empereur, et sous le règne de Romain le Jeune, il reprit l'île de Crète et la ville de Candie, que les infidèles en avaient faite la capitale. La seconde année de son règne, au mois de juillet 964, il passa en Cilicie et prit Anazarbe, Rosse et Adane, puis Mopsueste et Tarse, et apporta à Constantinople les portes de l'une et de l'autre. Il rapporta aussi de Tarse des croix autrefois prises sur les Romains, et il les mit à Sainte-Sophie. La même année (964), les Romains, c'est-à-dire les Grecs, reprirent l'île de Chypre et en chassèrent les Sarrasins, sous la conduite du patrice Nicétas. L'année suivante (965), troisième de son règne, l'empereur Nicéphore passa en personne en Syrie. Il eût pu prendre Antioche; mais il ne le voulut pas, à cause d'une opinion répandue dans le peuple que, sitôt qu'elle serait prise, l'empereur mourrait; car tous ces Grecs étaient étrangement frappés des prédictions, et, sous ce rapport, bien plus superstitieux que les peuples de l'Occident. Il ne laissa pas de faire de grands progrès en Syrie et en Phénicie; il alla jusqu'au mont Liban, prit Laodicée et Alep, et mit Tripoli et Damas à contribution. Il laissa au mont Taurus une garnison commandée par le patrice Michel Burzès, avec ordre de tenir Antioche bloquée, sans l'attaquer; mais le patrice ne put se résoudre à perdre une si belle occasion et se rendit maître d'Antioche. Les Sarrasins furent tellement irrités de ces conquêtes qu'ils firent mourir Christophe, patriarche d'Antioche, et brûlèrent Jean, patriarche de Jérusalem, croyant que Nicéphore avait marché contre eux à sa persuasion. Ils brûlèrent aussi la belle église du Saint-Sépulcre.

La conquête si importante d'Antioche, qui même ne coûta pas une goutte de sang, semblait mériter les plus glorieuses récompenses; l'empereur, au contraire, irrité qu'on n'eût pas suivi ses ordres, fait revenir le patrice Burzès, lui reproche sa désobéissance, lui ôte le commandement et lui donne sa maison pour prison. Cette sévérité intempestive fut attribuée à la jalousie et excita des murmures universels. Nicéphore, malgré ses exploits, se rendait de plus en plus odieux

à ses sujets. De particulier généreux devenu empereur avare, on ne lui pardonnait point la misère publique. Plus propre à commander une armée qu'à gouverner un empire, il permettait tout aux gens de guerre, qui, abusant de cette licence, vivaient à discrétion aux dépens de leurs compatriotes. Les plaintes qu'on lui portait de leurs pilleries n'étaient pas écoutées; il se divertissait même de leur insolence. A ces mécontentements se joignaient la surcharge des impôts de toute espèce et le retranchement des pensions, sous prétexte des besoins de la guerre. Il s'emparait des rentes constituées au profit des églises et des monastères par la piété de ses prédécesseurs. Il fit une loi qui défendait de léguer des immeubles aux églises, apportant pour raison que ces biens, destinés au soulagement des pauvres, ne servaient qu'à entretenir le luxe des évêques, tandis que ceux qui versaient leur sang pour le salut de l'État manquaient du nécessaire. Ce qu'il y eut de pis fut une loi à laquelle souscrivirent quelques évêques de cour, qu'aucun évêque ne serait élu ni ordonné sans un ordre de l'empereur. Ceux qui refusèrent de souscrire à ces nouveaux règlements furent exilés. Son but était de mettre en sa main tous les revenus ecclésiastiques. A la mort d'un évêque il envoyait à sa place un économiste, auquel il assignait une pension, se réservant tout le reste des revenus de l'évêché. Ne connaissant de vertu que le mérite militaire, il lui vint en pensée, comme autrefois à Phocas, de faire mettre au nombre des martyrs ceux qui mourraient à la guerre. Plusieurs prélats, soutenus du patriarche Polyeucte, s'y opposèrent avec force, lui mettant sous les yeux le canon de saint Basile qui, loin de canoniser les armées, conseille à ceux qui, même en guerre, auront tué un ennemi, de s'abstenir pendant trois ans de la participation aux saints mystères.

Pour achever de ruiner ses sujets il fit battre de la monnaie où il n'entrait qu'un quart de fin or. Il se faisait payer les impositions en pièces de bon aloi et ne payait lui-même qu'en fausse monnaie. Depuis le commencement de l'empire la monnaie frappée au coin des empereurs ne cessait d'avoir cours sous

les princes suivants, sans diminution de valeur, pourvu qu'elle n'eût rien perdu de son poids. Il décria toutes les monnaies de ses prédécesseurs pour donner cours à la sienne, ce qui fit hausser les marchandises à un prix excessif.

Des accidents fâcheux, auxquels il n'eut aucune part, contribuèrent encore à augmenter la haine qu'il avait d'ailleurs méritée. Un jour de Pâques il s'éleva une querelle sanglante entre les soldats de la flotte et la garde arménienne; il y eut de part et d'autre un grand carnage. Le bruit se répandit que l'empereur s'en prenait à toute la ville et qu'il avait dessein de la punir tout entière. Quelques jours après il donna des jeux dans le cirque, et, pour divertir le peuple, il voulut lui faire voir l'image d'un combat de cavalerie. Dès que les cavaliers, partagés en deux corps, eurent tiré l'épée, les spectateurs, qui n'étaient pas prévenus, s'imaginant que c'était le moment de la vengeance et qu'on allait fondre sur eux, prennent l'épouvante et se sauvent en confusion; hommes, femmes, enfants, tous se pressent, tous s'écrasent les uns les autres dans les passages étroits; il en tomba un grand nombre qui furent foulés aux pieds, et il en aurait péri davantage si la contenance pacifique et les cris de l'empereur, qui tâchait de calmer cette alarme, n'en eussent retenu une partie. Cependant les parents de ceux qui avaient perdu la vie en cette rencontre ne purent être désabusés; ils continuèrent d'imputer à l'empereur la perte de leurs proches, et, le jour de l'Assomption, comme il accompagnait une procession solennelle, ils l'accablèrent d'injures, l'appelant un cruel homicide, un monstre altéré du sang de ses sujets; ils le suivirent ainsi à coups de pierre jusqu'à la place de Constantin, et c'en était fait de sa vie si les principaux citoyens, s'attroupant autour de lui, n'eussent écarté cette multitude insolente et ne l'eussent reconduit à son palais.

Une insulte si audacieuse lui fit sentir à quels excès se pouvait porter la haine de ses sujets. On lui avait prédit qu'il serait assassiné dans son palais; pour se préparer une retraite plus assurée en cas de révolte il fit abattre tous les édifices voisins, entre lesquels il y

en avait de magnifiques, qui faisaient un des plus grands ornements de Constantinople. Il fit construire à leur place une citadelle dont la vue seule annonçait la tyrannie. C'était une place de défense qui commandait toute la ville; elle fut abondamment pourvue de tout ce qui était nécessaire pour s'y maintenir. Il employa trois ans à la bâtir ¹.

En 968 Constantinople fut affligée de divers fléaux. Au mois de mai des vents brûlants et pestilentiels corrompirent et desséchèrent les fruits de la terre, et une multitude de rats dévora le surplus, d'où s'ensuivit une grande disette. L'empereur profita de la misère de ses sujets pour accroître ses trésors. Il envoya de Mésopotamie, où il faisait la guerre, du blé acheté à bas prix, qu'il fit vendre le double du prix ordinaire. On l'avait déjà vu, en une autre occasion, lui et son frère Léon le Curopalate, affamer la ville par un indigne trafic sur ses subsistances, en se réservant le monopole de tous les blés de l'empire. Loin de rougir de cette sordide et cruelle avarice il en tirait vanité comme d'un admirable secret de politique ².

L'année suivante (969), au moment où on achevait la forteresse auprès du palais, l'empereur se disposait à marcher en Bulgarie contre les Russes, lorsqu'il fut arrêté par un incident extraordinaire. Un inconnu, sous l'habit d'ermite, vint lui présenter une lettre par laquelle il était averti qu'il mourrait au mois de décembre. Le porteur de la lettre s'éclipsa aussitôt, sans qu'il fût possible de le découvrir. Frappé de cet avertissement il tomba dans une profonde mélancolie; il renonça à toute la pompe impériale et ne voulut plus coucher que sur la terre, en habit de moine.

Nicéphore avait épousé en secondes noces l'impératrice Théophano, veuve de Romain le Jeune, qu'elle est accusée d'avoir empoisonné. Théophano, née fille d'un cabaretier, s'était lassée de son premier mari; elle se lassa du second et entretenait un commerce criminel avec Jean Zimiscès, grand capitaine et bien fait de sa personne. Il avait été disgracié pour un moment et exilé dans ses ter-

¹ *Hist. du Bas-Empire*, l. 75. — ² Luitpr., *Legat.* Léon, diacre, 64, 69.

res. A la prière de l'impératrice il obtint la permission de venir à Chalcédoine, mais avec défense de rentrer à Constantinople. Zimiscès passait le Bosphore pendant la nuit et s'introduisait chez l'impératrice par des voies secrètes qu'elle lui avait ménagées. Enfin, lasse de cette contrainte, elle le pressa de se faire lui-même empereur et s'offrit à le servir de tout son pouvoir. Zimiscès accepte la proposition. Il fait passer chez l'impératrice les plus hardis de ses soldats, qu'elle cache dans une chambre obscure. C'était le 10 décembre ; la forteresse du palais venait d'être terminée ; on venait d'en remettre les clefs à l'empereur. Le soir du même jour un clerc du palais vint mettre entre les mains de l'empereur un écrit qui portait que l'empereur devait être assassiné la nuit prochaine, et que, s'il faisait fouiller l'appartement de l'impératrice, on y trouverait les assassins. Nicéphore donna ordre au premier chambellan de faire la visite ; celui-ci, soit trahison, soit négligence, visita tout, excepté la chambre qui recélait les conjurés.

La nuit suivante Zimiscès aborde au pied de la muraille du palais. Il amenait avec lui Burzès, qui avait pris Antioche et qui en avait été si mal récompensé par l'empereur, et quatre officiers, dont l'un se nommait Léon, un autre Théodore le Noir. Les femmes de l'impératrice, qui les attendaient, leur descendent des corbeilles et les tirent sur le mur. Ils vont sans bruit à l'appartement de l'empereur. Ceux qu'on avait retenus cachés dans la chambre obscure se joignent à eux. L'impératrice avait pris toutes les mesures nécessaires pour leur faciliter l'accès sans être aperçus. Ne le trouvant pas dans son lit ils se croient découverts ; ils allaient prendre la fuite et se précipiter du haut des murs si un petit eunuque, sortant de l'appartement des femmes, ne les eût conduits au lieu où reposait Nicéphore. Il s'était retiré dans la nouvelle forteresse, qui venait d'être achevée ce jour-là même. Ils le trouvèrent couché par terre sur une peau d'ours. Il venait de s'endormir et ne les entendit pas entrer. Zimiscès le réveille d'un coup de pied, et, comme il relevait la tête en s'appuyant sur son coude, Léon lui fend le crâne d'un coup

d'épée. On le traîne aux pieds de Zimiscès, qui l'accable d'injures et de reproches, lui arrache la barbe et lui fait briser les mâchoires avec le pommeau des épées. Nicéphore endurait ces horribles traitements sans dire autre chose sinon : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » Enfin Théodore l'acheva d'un coup de lance au travers du corps. Comme les gardes, avertis par le bruit, accouraient au secours, et qu'une foule de peuple s'assemblait au dehors, on coupe la tête au prince expirant et on la montre par une fenêtre, à la lueur des flambeaux. A cette vue tous prennent la fuite, et Zimiscès demeure maître du palais. Ainsi mourut l'empereur Nicéphore Phocas, âgé de cinquante-sept ans, après en avoir régné six, quatre mois et cinq jours ¹.

Jean Zimiscès fut aussitôt reconnu empereur, avec les deux jeunes princes Basile et Constantin, fils de Romain le Jeune, encore enfants. Zimiscès rappela ceux que Nicéphore avait exilés, et premièrement les évêques qui n'avaient pas voulu souscrire à la loi qu'il avait faite au mépris de l'Eglise. La nuit même où Nicéphore fut assassiné Jean Zimiscès alla avec peu de suite à la grande église, voulant recevoir le diadème des mains du patriarche Polyeucte ; mais le patriarche dit qu'il était indigne d'entrer dans le temple de Dieu, ayant les mains encore dégouttantes du sang de son parent et de son empereur, qu'il fit pénitence, et qu'ensuite il pourrait être reçu dans la maison du Seigneur. Zimiscès reçut modestement la réprimande et promit de faire avec soumission tout ce qui lui serait ordonné ; mais il représenta qu'il n'avait pas mis la main sur Nicéphore et que tels et tels l'avaient tué par ordre de l'impératrice. Le patriarche ordonna qu'elle fût chassée du palais et reléguée dans une île, que les meurtriers de Nicéphore fussent bannis, et que la loi qu'il avait dressée au préjudice de l'Eglise fût cassée. Tout cela fut exécuté, et Zimiscès promit encore de donner aux pauvres, pour l'expiation de ses péchés, tous les biens qu'il avait comme particulier. Il fut alors couronné le jour de Noël.

Le patriarche Polyeucte ne survécut que

¹ *Hist. du Bas-Empire*, l. 75. Cédric. Zon. Manass. Glycas. Joël. Léon, diacre.

trente-cinq jours, et eut pour successeur Basile Scamandrin, moine, qui était en réputation d'une vertu parfaite. Pour remplir le siège d'Antioche, qui était aussi vacant, l'empereur Zimiscès nomma un moine de grande vertu, nommé Théodore, qui lui avait prédit l'empire, et l'avait prié de transporter en Occident les manichéens qui infectaient tout l'Orient et de les mettre dans des lieux déserts ; ce que l'empereur exécuta depuis, et les mit en Thrace, près de Philippopolis, au grand malheur de l'Occident ¹.

La conquête de l'île de Crète sur les Sarrasins donna lieu d'y rétablir la religion chrétienne, et ce fut principalement par les travaux de saint Nicon, surnommé Métanoïte, parce qu'il avait toujours à la bouche ce mot, qui signifie, en grec : « Faites pénitence. » Il était né dans le Pont, de parents considérables ; mais dès qu'il fut un peu grand il s'enfuit à leur insu au monastère de la Pierre-d'Or, sur les confins du Pont et de la Paphlagonie. L'observance y était exacte ; Nicon y demeura douze ans, pratiquant parfaitement la vie monastique. Ensuite son abbé, ayant eu révélation qu'il était appelé à la conversion de plusieurs peuples, le fit sortir du monastère et l'envoya en Orient, où il fit de grands fruits, particulièrement parmi les Arméniens, qu'il délivra de plusieurs erreurs.

Depuis il fut inspiré de passer dans l'île de Crète. Bien que délivrée de la domination des Sarrasins, cette île était encore pleine de leurs superstitions, qui avaient pris racine pendant les cent trente ans qu'ils en avaient été les maîtres. Saint Nicon commença par y crier à son ordinaire : « Faites pénitence ! » Mais les insulaires, étonnés et choqués de cette nouvelle manière de prêcher, s'irritèrent furieusement contre lui et étaient près de le maltraiter. Il changea donc de méthode, et, prenant en particulier les plus sensés et les plus dociles, il les apaisa d'abord par des paroles douces, puis il les toucha en leur découvrant leurs péchés et leurs actions les plus secrètes. Alors leur colère se tourna en vénération ; ils le regardèrent comme un apôtre envoyé de Dieu ; sa réputation se ré-

pandit par toute l'île ; on venait à lui de tous côtés. Ils embrassèrent la foi qu'il leur proposait et reçurent tous le baptême. On rebâtit partout des églises ; on établit des prêtres, des diacres et des portiers, et on régla les saintes cérémonies. Après plus de deux ans de séjour saint Nicon s'embarqua et passa à Épidaure.

Ce qu'il avait fait en Crète il le fit à Athènes, à Thèbes, à Corinthe, à Argos, à Lacédémone, faisant partout un grand nombre de conversions et de miracles. A Lacédémone il acquit une telle réputation que, vers l'an 981, Basile, gouverneur de la province, le pria de venir le trouver à Corinthe pour le consoler dans la maladie dont il était affligé et dans l'alarme où il était à cause des Bulgares, qui, ayant ravagé l'Épire, menaçaient le Péloponèse. Saint Nicon vint à Corinthe et guérit le gouverneur, non-seulement de sa maladie, mais de sa crainte, l'assurant que les Bulgares avaient tourné leur marche d'un autre côté.

Peu de temps après, le saint homme s'étant retiré à Amyclée, autre ville du Péloponèse, plusieurs des principaux de Lacédémone l'allèrent trouver, le priant instamment de venir secourir la ville affligée de la peste. Nicon y consentit, mais à condition qu'ils chasseraient les Juifs de leur ville, et il leur promit même, à ce prix, de passer chez eux le reste de sa vie. La chose fut exécutée, et on voyait tous les jours des malades venir en troupes, de tout le Péloponèse, chercher le saint homme, qui, en les guérissant, les exhortait à la pénitence. Un nommé Jean Aratus était le seul qui se plaignît de l'expulsion des Juifs et il murmurait hautement contre Nicon ; il osa même en faire entrer un dans la ville, sous prétexte de quelque ouvrage ; mais Nicon s'y opposa vigoureusement, et, ayant pris un bâton qu'il rencontra, il en maltraita le Juif et le mit dehors ; car il ne pouvait souffrir cette nation. Aratus, furieusement irrité de cette action, commença à charger Nicon d'injures ; mais il lui dit sans s'émouvoir : « Reviens à toi, pleure tes péchés ; tu sentiras bientôt quel est le fruit de l'arrogance. » La nuit suivante Aratus eut un songe terrible, où il se vit fouetté et mis en

¹ *Hist. du Bas-Empire*, 1. 75.

prison pour avoir injurié le serviteur de Dieu. A son réveil la fièvre le prit; il demanda pardon à Nikon et mourut le troisième jour. Cet exemple répandit une grande crainte à Lacédémone et accrut beaucoup l'autorité de saint Nikon.

Un dimanche, pendant les vêpres, le gouverneur, nommé Grégoire, jouait à la paume autour de l'église, en sorte que les cris des joueurs et des spectateurs troublaient le service. Nikon sortit et les reprit avec beaucoup de liberté. Grégoire, qui aimait le jeu et qui perdait, le chargea d'injures et le fit chasser de la ville; mais, sitôt qu'il voulut lever la main pour recevoir la balle, il fut frappé de paralysie par tout le corps, avec de cruelles douleurs. N'y trouvant point de remède, il appela saint Nikon, par le conseil de l'évêque Théopempte, et lui demanda pardon. Le saint homme, sans lui faire aucun reproche, lui pardonna et le guérit, et depuis ce temps Grégoire fut un de ses meilleurs amis. Saint Nikon mourut vers l'an 998, le 26 novembre, jour auquel l'Église, tant grecque que latine, honore sa mémoire. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau, dans son monastère de Lacédémone, et l'on y gardait son portrait, fait par miracle, à ce que l'on croyait, et sur lequel l'auteur de sa vie le décrit ainsi : « Il était de grande taille, le poil noir, les cheveux négligés, vêtu d'un habit d'ermitte fort usé, tenant à la main un bâton terminé en haut par une croix. » Cette vie fut écrite, environ cent cinquante ans après la mort du saint, par l'abbé du même monastère¹.

Le changement de maître avait augmenté les troubles de l'empire grec. Tout était en mouvement sur les frontières; du côté de l'Orient les conquêtes de Nicéphore étaient sur le point d'échapper. Ce prince n'avait pas laissé des troupes suffisantes pour retenir dans le devoir tant de villes prises en Cilicie, en Phénicie, en Célésyrie. En Occident, les Russes, armés contre les Bulgares, menaçaient de tourner leurs armes contre les Grecs, qui les avaient imprudemment attirés en Bulgarie. Il était encore à craindre que quelque révolte intérieure ne se joignît aux

périls du dehors; depuis trois ans la famine désolait l'empire, et le murmure était général. Zimiscès commença par remédier au mal le plus prochain; il acheta des blés dans toutes les contrées voisines, et, fort différent de Nicéphore, il les fit vendre à bas prix. Il se crut bien dédommagé de cette dépense par l'affection de ses sujets, et après les avoir soulagés il songea à se faire respecter au dehors.

Il tourna d'abord ses armes du côté des Sarrasins. Tous les peuples mahométans, égyptiens, perses, arabes, africains, consternés de la perte d'Antioche et d'une grande étendue de pays, s'étaient ligués ensemble, et, réunissant leurs forces, ils avaient formé une armée de cent mille combattants. A la tête de cette ligue étaient les Sarrasins de Carthage, qui passaient pour les plus habiles dans les guerres de terre et de mer. Le commandement général fut donné à l'Africain Zohar, capitaine d'une grande réputation. Cette armée formidable alla mettre le siège devant Antioche. A la première nouvelle qu'en eut l'empereur il envoya ordre au gouverneur de Mésopotamie de rassembler en diligence toutes les troupes du pays et de courir au secours. Il fit marcher en même temps ce qu'il avait de soldats à Constantinople et dans le voisinage, et, ayant ainsi formé une armée, il mit à la tête le patrice Nicolas, un de ses eunuques, dont il connaissait les talents militaires. Nicolas s'étant joint aux troupes de Mésopotamie, quoique très-inférieur en nombre, livra bataille aux ennemis et les défit entièrement, avec autant de bonheur que de courage. Il ne fallut que cette action pour dissiper la ligue musulmane.

Mais, pour dompter les Russes, les Hongrois et les Bulgares, qui s'étaient ligués de leur côté et menaçaient Constantinople, il fallut deux ans et plusieurs batailles meurtrières. L'empereur Zimiscès, tant par ses généraux que par lui-même, se rendit maître de la Bulgarie et de ses principales villes. De soixante mille Russes qui étaient venus en ce pays il n'en restait que vingt-deux mille. Venceslas, leur chef, demanda par ses députés à être reçu, sous la foi publique, ami et allié de l'empire. Zimiscès lui accorda sa demande. Les Russes s'en retournent

¹ Baron., ann. 961, 981, 998. Martenne, t. 6, p. 838.

chez eux par le pays des Patzinaces, aujourd'hui les Cosaques, leurs alliés dans cette guerre. Venceslas et ses troupes sont surpris et tués dans une embuscade. Les Patzinaces ne pouvaient lui pardonner d'avoir fait la paix avec les Grecs sans leur participation. Il eut pour successeur Volodimir ou Vladimir, son fils naturel, que nous verrons épouser la princesse Anne, sœur du jeune empereur Basile, et cette princesse achèvera d'établir la religion chrétienne en Russie.

Après le départ des Russes l'empereur Zimiscès, ayant passé quelque temps à fortifier les places de long du Danube, reprit le chemin de Constantinople. Il trouva, en dedans des murs, le patriarche, le clergé, le sénat et tout le peuple, qui le reçurent avec des acclamations de joie et des chants de victoire. Les uns lui présentaient des couronnes, les autres des sceptres d'or enrichis de pierres. Il recevait ces présents et en faisait de plus riches encore. On lui amena un char brillant d'or et attelé de quatre chevaux blancs ; au lieu d'y monter il y fit mettre les ornements royaux des princes bulgares et au-dessus une statue de la sainte Vierge, qu'il apportait de Bulgarie ; il la fit triompher à sa place. Il suivait sur un cheval blanc, la tête ceinte du diadème. Il traversa ainsi toute la ville, dont les rues étaient tapissées d'étoffes d'or et de pourpre, avec des guirlandes de laurier. Après avoir rendu grâces à Dieu dans l'église de Sainte-Sophie, il y fit suspendre une magnifique couronne qui avait servi aux rois bulgares et se retira au palais. Il y fit venir Borisès, roi de Bulgarie, et lui fit ôter les ornements royaux ; c'étaient la couronne d'or, la tiare de lin et les brodequins de couleur de pourpre. L'ayant ainsi dépouillé de la royauté il lui conféra la dignité de maître de la milice. Romain, son frère, fut fait eunuque. Le royaume de Bulgarie revint ainsi pour quelque temps à l'empire et fut soumis à Zimiscès tant qu'il vécut. Zimiscès célébra sa victoire par un trait de bonté paternelle plus utile aux peuples et plus glorieux aux princes que tous les monuments de la vanité ; il déchargea ses sujets d'un impôt onéreux, qu'on nommait l'impôt de la fumée, établi sur chaque cheminée, depuis plus de

cent cinquante ans, par le méchant prince Nicéphore, premier du nom.

En 970, pendant l'hiver, Zimiscès, qui était veuf de Marie, sœur de Bardas Sclérus, l'un des principaux généraux, épousa Théodora, fille de Constantin Porphyrogénète et sœur de Romain le Jeune. Tout au contraire de Théophano elle n'était pas belle, mais chaste et vertueuse. Ce mariage fut très-agréable aux Grecs, qui conservaient à la famille de Constantin la tendresse qu'ils avaient eue pour ce prince.

En même temps il cherchait, par un autre mariage, à se concilier l'amitié de l'empereur Othon ; on reprit la négociation, manquée par Luitprand, touchant le mariage de la princesse Théophano avec l'empereur Othon II. Zimiscès lui-même en fit les premières ouvertures. Dès qu'il se vit sur le trône il commença par tirer des fers Pandolphe, prince de Bénévent et de Capoue, prisonnier depuis trois ans à Constantinople. Il lui donna la liberté après lui avoir fait promettre qu'il engagerait Othon à retirer ses troupes des provinces grecques d'Italie. Pandolphe tint parole ; il persuada même à Othon de cimenter la paix par une alliance de famille, en demandant de nouveau, pour son fils, la princesse Théophano ou Théophanie, devenue la nièce du nouvel empereur par son mariage avec Théodora, tante de la princesse. Les choses étant convenues de part et d'autre, Othon envoya une ambassade solennelle, dont le chef était, non plus le vaniteux Luitprand, mais l'archevêque Géro de Cologne. Accompagnée d'un brillant cortège, la princesse vint à Rome le 14 avril 972, jour du dimanche de Quasimodo. Le Pape Jean XIII célébra le mariage, la couronna et lui donna le nom d'Auguste. Elle n'avait de Théophano, sa mère, que le nom et la beauté. Chaste, spirituelle, très-habile dans le gouvernement, son âme élevée et son caractère viril soutinrent la dignité de sa couronne pendant les neuf années de la minorité de son fils Othon III. Elle savait également se faire aimer et obéir ; on ne lui reproche qu'un peu trop de hauteur. Elle fit, par ses vertus, l'honneur de l'empire d'Allemagne, mourut en 990, et fut enterrée à

Cologne, dans l'église de Saint-Pantaléon ¹.

Pendant le séjour de l'empereur Othon à Rome un des seigneurs qu'il chérissait le plus fut saisi du démon en présence de tout le monde, en sorte qu'il se couvrait de morsures. L'empereur le fit mener au Pape pour lui mettre autour du cou la chaîne de saint Pierre; mais les clercs le trompèrent et lui mirent jusqu'à deux fois une autre chaîne, qui ne fit aucun effet. Enfin on apporta la véritable, et, quand on l'eut mise au cou du furieux, il fut délivré du démon, écumant et jetant de grands cris. Théodoric, évêque de Metz, qui était présent, se saisit de la chaîne et dit qu'il ne la quitterait point si on ne lui coupait la main. Enfin l'empereur termina le différend, et obtint du Pape que l'on séparerait un chaînon pour le donner à Théodoric. Cet évêque, parent de l'empereur et chéri de lui plus que tous les autres, l'accompagna trois ans, le servant dans sa guerre d'Italie, et à son retour il emporta de divers lieux plusieurs corps saints et d'autres reliques, dont il enrichit son église et qu'il mit à l'abbaye de Saint-Vincent, qu'il avait fondée ².

L'empereur Nicéphore, par jalousie contre les Latins, avait ordonné au patriarche Polyeucte d'ériger Otrante en archevêché et de ne plus permettre qu'on célébrât en latin les divers mystères, dans l'Apulie et la Calabre, mais seulement en grec, disant que les Papes de ce temps-là n'étaient que des marchands et des simoniaques. Polyeucte envoya donc à l'évêque d'Otrante des lettres par lesquelles il le faisait archevêque et lui donnait le pouvoir de consacrer des évêques dans cinq villes des environs ³. Le Pape Jean XIII, de son côté, érigea deux nouveaux archevêchés dans la partie méridionale de l'Italie, qui jusque-là n'avait eu d'autre métropole que Rome; car ce Pape, étant chassé de Rome, se retira à Capoue, et ensuite, à la prière de Pandolphe, qui en était prince, il érigea ce siège en archevêché, et en consacra premier archevêque Jean, frère du même prince, l'an 968 ⁴. L'année suivante, dans un concile tenu à Rome en présence de l'empereur

Othon, le même Pape Jean XIII érigea aussi en archevêché le siège de Bénévent, à la prière du même Pandolphe, qui en était seigneur, et en considération du corps de saint Barthélemi, qui y reposait. Le Pape accorda donc à Landolfe, déjà évêque de Bénévent, le pallium et le droit de consacrer ses suffragants, au nombre de dix, à la charge toutefois que l'évêque de Bénévent viendrait à Rome recevoir la consécration et le pallium. La bulle est souscrite par le Pape, l'empereur et les vingt-trois évêques, et datée du 26 mai 969, la quatrième année du pontificat de Jean XIII ¹.

Vers ce temps saint Udalric, évêque d'Augsbourg, fit son troisième et dernier pèlerinage à Rome, quoiqu'il sentît ses forces diminuer de jour en jour, en sorte qu'après avoir fait un peu de chemin en voiture, à son ordinaire, il fallut le mettre sur une espèce de litière, où il était couché. Ayant fait ses prières à Rome, reçu des indulgences et pris congé du Pape, il passa à Ravenne, et, sachant que l'empereur Othon y était, il envoya l'avertir de son arrivée, et, sans attendre la réponse, il vint à la porte de la chambre. L'empereur avait tant d'affection pour le saint vieillard qu'il courut le recevoir n'ayant qu'un pied chaussé, et fit appeler l'impératrice sainte Adélaïde. Ils s'entretenirent quelque temps familièrement, et l'évêque, profitant de cette occasion, demanda à l'empereur de donner à son neveu Adalbéron l'administration du temporel de l'évêché d'Augsbourg pendant ce qu'il lui restait de vie, afin qu'il eût plus de liberté de s'appliquer à la prière et à ses fonctions spirituelles, le priant de donner à ce neveu, après sa mort, le titre même et la chaire épiscopale. L'empereur lui accorda ce qu'il demandait, lui donna plusieurs livres d'or, et pourvut à la commodité de son voyage jusqu'à la frontière de la province. Adalbéron accompagnait l'évêque, son oncle, et, quand ils furent arrivés à Augsbourg, il rassembla tous les vassaux et les serfs de l'évêque et se fit prêter serment de fidélité en sa présence. Saint Udalric commença dès lors à porter un habit semblable

¹ *Hist. du Bas-Empire*, l. 75. Kerz. — ² *Chron. saxon.*, ann. 968. Siegb., ann. 969. — ³ Luitpr., *Legat.* — ⁴ *Chron. Cass.*, l. 2, c. 9.

¹ Labbe, t. 9, p. 1236.

à celui des moines dont il pratiquait déjà la règle ; mais Adalbéron portait publiquement la fêrule ou le bâton pastoral, pour ôter toute espérance à ceux qui prétendaient à cet évêché.

L'empereur Othon étant revenu d'Italie, on tint un concile à Ingelheim, l'an 972, où saint Udalric fut appelé avec son neveu Adalbéron. Les évêques furent indignés de savoir qu'il portait publiquement le bâton pastoral, et disaient que, s'étant attribué, contre les canons, les honneurs de l'épiscopat du vivant de l'évêque, il s'était rendu indigne de l'être jamais. Adalbéron, l'ayant appris, n'entra point dans le concile le premier jour, et, saint Udalric y étant, on examina l'affaire. Comme il avait la voix trop faible pour se faire entendre, on fit venir un de ses clercs, nommé Gérard, à qui on demanda ce que désirait son maître. Il répondit en latin, car on ne parlait point autrement dans le concile, quoique composé d'Allemands, et parla ainsi : « Le désir de mon maître est d'attendre la mort en menant la vie contemplative et en pratiquant la règle de saint Benoît, comme vous pouvez connaître par son habit. » Il ajouta d'autres discours pour expliquer les intentions de saint Udalric, et enfin se prosterna aux pieds de l'empereur et des évêques, les priant de ne pas le refuser. Quelques évêques prenaient le parti d'Adalbéron, et toutefois, après de longues disputes, ils convinrent tous qu'il serait exclu de l'épiscopat s'il ne jurait qu'il n'avait point su que c'était une hérésie d'en usurper la puissance en prenant le bâton pastoral. Ils appelaient hérésie le mépris formel des canons.

Le lendemain Adalbéron vint au concile avec son oncle et fit le serment qu'on lui demandait. Gérard demanda réponse, au nom de son maître, sur la demande de faire ordonner évêque son neveu et d'embrasser la vie monastique. Quoique cette proposition ne plût pas aux évêques, ils ne voulurent pas la rejeter ouvertement dans le concile ; mais, par un commun avis, les plus habiles d'entre eux prirent Udalric en particulier et lui dirent : « Vous qui savez si bien les canons et qui avez toujours vécu sans reproche, vous ne devez pas donner occasion à un tel abus

que, du vivant d'un évêque, on en ordonne un autre à sa place ; autrement plusieurs bons évêques seront exposés à de grands inconvénients de la part de leurs neveux et de leurs clercs ; il vaut mieux que vous demeuriez en place. A l'égard d'Adalbéron nous vous promettons qu'après votre décès nous n'en ordonnerons point d'autre évêque d'Augsbourg. » Udalric se rendit à leurs avis, et, du consentement de tous les évêques, l'empereur chargea Adalbéron de prendre soin de son oncle et de gouverner sous lui l'évêché.

Ce concile fut tenu en automne, et l'année suivante (973), après la fête de Pâques, qui fut le 23 mars, le saint évêque, accompagné d'Adalbéron, alla passer quelques jours à Dillingue, chez le comte Rivin, son neveu.

Là Adalbéron, s'étant fait saigner et ayant ensuite soupé avec l'évêque, mourut subitement la même nuit. Il fut regretté non-seulement de son oncle, mais de tout le diocèse, pour ses bonnes qualités ; car il était instruit, appliqué au service de Dieu, libéral et bienfaisant¹.

Peu de temps après, saint Udalric apprit la mort de l'empereur Othon, arrivée le mercredi d'avant la Pentecôte, 7 mai 973. Il avait assisté à matines et à la messe et fait ses aumônes à l'ordinaire. Étant à vêpres, après le *Magnificat*, il se trouva mal ; les seigneurs qui étaient présents le firent asseoir sur un banc. Il pencha la tête comme s'il eût déjà passé ; on le fit revenir, on lui donna le corps et le sang de Notre-Seigneur, et, après l'avoir reçu, il expira tranquillement, dans sa soixante-deuxième année. Il en avait régné trente-six comme roi de Germanie et onze comme empereur ; il est connu sous le nom d'Othon le Grand, et fut en effet le plus grand prince de l'empire d'Occident après Charlemagne. Le lendemain matin son fils, Othon II, déjà couronné empereur par le Pape, fut de nouveau élu par tout le peuple, qui lui fit serment de fidélité ; puis il fit porter le corps de son père à Magdebourg, où il fut enterré à côté de sa première femme, la pieuse reine Édith².

¹ *Vita S. Udalr. Acta SS.*, 4 juill. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5. — ² *Vitich.*, 1. 3.

Pendant deux mois que saint Udalric lui survécut il fit beaucoup d'aumônes et de prières pour ce prince, et continua de dire la messe tous les jours, tant que ses forces lui permirent de se tenir debout. Quand il ne put plus dire la messe il se faisait mener tous les jours à l'église pour l'entendre. Puis, étant assis dans sa chambre, après avoir achevé l'office et tout le psautier, il se faisait lire les *Vies* des Pères et les *Dialogues* de saint Grégoire, par Gérard, prévôt de son église, et s'en entretenait avec lui. Un jour il dit, comme s'éveillant d'un profond sommeil : « Hélas ! hélas ! je voudrais n'avoir jamais vu mon neveu Adalbéron. Parce que j'ai consenti à son désir, ils ne veulent pas me recevoir en leur compagnie que je n'en aie été puni. »

Le jour de la Saint-Jean il se fit habiller dès le matin et revêtir des ornements, et alla à l'église, où il célébra deux messes de suite, ce qu'il regarda comme un miracle. La veille de Saint-Pierre, qui était un dimanche, avant que l'on commençât vêpres, ayant pris un bain et s'étant revêtu des habits qu'il avait préparés pour ses funérailles, il attendait la mort ; mais elle n'arriva que le vendredi suivant. La sentant approcher, il fit étendre de la cendre en croix et jeter dessus de l'eau bénite, puis il y demeura couché jusqu'à ce qu'il expirât. C'était le 4 juillet 973 ; il avait quatre-vingt-trois ans d'âge et cinquante d'épiscopat. Il fut enterré à Sainte-Afre ; saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne, officia à ses funérailles. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau ; il en avait fait plusieurs pendant sa vie. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort ¹. Il est connu sous le nom de saint Ulric, vulgairement saint Ouri. Sa vie a été écrite par un auteur qui avait vécu dans sa familiarité.

Saint Wolfgang naquit en Souabe, de parents médiocres. Après avoir commencé avec beaucoup de succès ses études au monastère de Reichenau il passa à Wurzburg avec Henri, frère de Poppon, qui en était évêque et qui avait fait venir d'Italie un très-habile maître nommé Étienne. Peu de temps après, c'est-à-dire l'an 956, le roi Othon I^{er} donna

l'archevêché de Trèves à Henri, qui était son parent, et le nouveau prélat emmena avec lui son ami Wolfgang. Il voulut le combler de biens et d'honneurs et lui donner après lui la plus grande autorité dans le diocèse ; mais Wolfgang ne voulut point d'autre emploi que d'instruire la jeunesse ; encore le faisait-il gratuitement, refusant même ce qu'on lui offrait et nourrissant à ses dépens les écoliers pauvres. Il n'avait pas moins soin des mœurs de ses disciples que de leur instruction, et lui-même s'abstenait de la chair, jeûnait, veillait et priait beaucoup, et ne portait point d'habits précieux. Il refusa des abbayes dont l'archevêque Henri voulait lui donner la conduite, et accepta seulement d'être doyen de quelques chanoines, qu'il réduisit à la vie commune et à l'étude.

L'archevêque Henri étant mort en 964, Wolfgang avait résolu de se retirer en son pays, pour quitter le monde entièrement, comme il le désirait depuis longtemps ; mais saint Brunon, frère de l'empereur et archevêque de Cologne, le fit venir auprès de lui et lui offrit toutes sortes d'avantages, même l'épiscopat. Wolfgang les refusa constamment ; toutefois il demeura quelque temps auprès de ce prince, et témoigna souvent, depuis, qu'il n'avait guère vu de vertu pareille à la sienne. Enfin Brunon lui permit de suivre son inclination ; il retourna en Souabe, où il fut reçu avec une extrême joie par ses parents, qui le regardaient comme le soutien de la famille et lui offraient toutes les commodités temporelles ; mais il les quitta pour aller se cacher dans le monastère d'Einsiedeln, au fond d'une obscure forêt, et y embrassa la vie monastique, sous la conduite de l'abbé Grégoire, Anglais de naissance, qui avait tout quitté pour y venir servir Dieu.

La réputation de Wolfgang lui attira bientôt plusieurs disciples, qui venaient des monastères voisins recevoir ses instructions, et saint Udalric étant venu, à son ordinaire, visiter les moines d'Einsiedeln, goûta tellement le mérite de Wolfgang qu'il le prit en affection singulière, et, quelque temps après, l'ordonna prêtre, malgré sa résistance. Un jour, comme Wolfgang était en oraison, saint Othmar, auquel il se recommandait souvent,

¹ *Acta SS.*, 4 juill. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5.

lui apparut et lui dit : « Vous sortirez pauvre de cette province, et dans une autre, où vous serez exilé pour la cause de Dieu, vous serez pourvu d'un assez riche évêché. Si vous y faites votre devoir vous entrerez dans la vie éternelle au bout de vingt-deux ans, et vous sortirez de cette vie dans un lieu où l'on honore ma mémoire. »

Encouragé par cette vision et poussé du zèle de la conversion des infidèles, il sortit du monastère avec la permission de l'abbé et passa dans la Pannonie, pour prêcher les Hongrois ; mais Pilgrim ou Pélégrin, évêque de Passau, voyant qu'il n'y faisait point de fruit, le retira de cette entreprise et le retint quelques jours auprès de lui. Pendant ce séjour il reconnut si bien le mérite de Wolfgang qu'il disait à ses confidents : « Oh ! qu'heureuse sera l'Église qui aura un tel évêque ! Je veux demander pour lui l'évêché de Ratisbonne. » On lui répondit : « Comment cet homme pauvre et inconnu pourrait-il obtenir cette dignité préférablement à tant de personnes illustres et connues de l'empereur ? — Les jugements de Dieu, reprit l'évêque, sont bien différents de ceux des hommes. Je m'adresserai au margrave, en qui l'empereur a grande confiance, et je le prierai de faire en sorte que, sans avoir égard aux brigues, en vue de la récompense éternelle, on mette en cette place un homme si digne, de quelque condition qu'il soit. » La chose fut ainsi exécutée. L'empereur Othon II, par le conseil du margrave, envoya ordre d'élire Wolfgang pour évêque de Ratisbonne, et ensuite de le lui amener, bon gré, mal gré, à Francfort, où il devait passer la fête de Noël.

Les envoyés de l'empereur trouvèrent encore Wolfgang auprès de l'évêque de Passau ; mais il ne songeait qu'à partir pour retourner en son pays. Ayant appris l'ordre de l'empereur, il vit bien que cette affaire était l'ouvrage de l'évêque. Il se rendit à Ratisbonne avec les envoyés, où le clergé et le peuple, d'un consentement unanime, l'élurent canoniquement et l'envoyèrent à la cour avec une députation de leur part. Étant en présence de l'empereur, il se prosterna à ses pieds, protestant de son indignité ; mais le prince, malgré sa répugnance, l'investit de l'évêché

par le bâton pastoral. Wolfgang retourna à Ratisbonne, où il fut intronisé par le clergé et le peuple et sacré par son métropolitain Frédéric, archevêque de Salzbourg, accompagné de ses suffragants. C'était en 972, l'année d'avant la mort de saint Udalric. Saint Wolfgang garda l'habit et la vie monastiques dans l'épiscopat.

Il rétablit dans son diocèse l'observance régulière chez les chanoines, les moines et les religieuses. Voyant, à Ratisbonne même, le relâchement des moines de Saint-Emmèran, il disait souvent : « Si nous avions des moines le reste ne nous manquerait pas. » Et comme on lui disait qu'il n'y avait partout que trop de moines, il répondit avec larmes : « A quoi sert la sainteté de l'habit sans les œuvres ? Les moines réglés ressemblent aux bons anges, les relâchés aux mauvais. » Le désordre venait de ce que depuis longtemps les évêques de Ratisbonne étaient aussi abbés de Saint-Emmèran et s'appropriaient les revenus de ce monastère, réduisant les moines à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Pour y remédier saint Wolfgang fit venir de Saint-Maximin de Trèves un saint moine nommé Ramwold, qui avait été avec lui chapelain de l'archevêque, et le fit abbé de Saint-Emmèran.

Quelques-uns du conseil de l'évêque trouvaient mauvais qu'il ôtât à ses successeurs un revenu dont ses prédécesseurs avaient joui ; mais il leur répondit : « Je ne veux pas me charger au delà de mes forces ; c'est bien assez d'être évêque sans vouloir encore faire les fonctions d'abbé. Loin de dissiper les biens de Saint-Emmèran, je veux les employer aux usages pour lesquels ils ont été donnés. » Ainsi l'abbé Ramwold rétablit la régularité dans ce monastère, ayant de quoi fournir abondamment non-seulement à la subsistance des moines, mais à l'hospitalité et aux aumônes. Saint Wolfgang rétablit de même la régularité chez les religieuses et chez les chanoines.

Il prêchait souvent son peuple, qui venait l'écouter avec un grand empressement. Son discours était simple et intelligible, mais fort et touchant ; il pénétrait au fond des cœurs et faisait couler des ruisseaux de larmes. Quand

il visitait son diocèse il avertissait soigneusement les curés de leurs devoirs, entre autres de conserver la pureté de vie, et de ne pas s'imaginer, comme quelques-uns, que la sainte communion les purifiât de leurs péchés sans pénitence précédente. Ayant appris qu'il y en avait qui, faute de vin, célébraient la messe avec de l'eau pure ou avec quelque autre boisson, il les en reprit sévèrement, et, pour leur ôter tout prétexte, leur fit fournir du vin de son cellier pour cet usage.

L'empereur Othon II, pour affermir la foi dans la Bohême, voulut établir un évêché dans un lieu de cette province qui dépendait du diocèse de Ratisbonne, et, pour cet effet, il envoya des députés à saint Wolfgang le prier de prendre des terres en Bohême, en récompense de cette diminution de son diocèse. Saint Wolfgang assembla son conseil, qui s'opposait à la demande de l'empereur : mais le saint homme ne fut pas du même avis et ne voulut pas perdre une occasion si précieuse d'affermir une Église naissante. Non-seulement il accorda l'échange, mais il en dressa lui-même les lettres. On ne dit pas quel était cet évêché ; mais ce n'était pas celui de Prague, érigé dès l'an 969, quatre ans avant que saint Wolfgang fût évêque.

Enfin, comme il était en chemin pour aller dans la Bavière orientale, la fièvre le prit, et, étant arrivé à un lieu nommé Pupping, le long du Danube, il fut obligé de s'y arrêter et se fit porter dans un oratoire de Saint-Othmar. Là, s'étant trouvé un peu mieux, il se confessa, puis reçut le Viatique et demeura étendu par terre. Les officiers de l'église et ceux de sa chambre voulaient faire sortir tout le monde, excepté sa famille ; mais il leur dit : « Ouvrez les portes et laissez entrer ceux qui voudront ; nous ne devons rougir à la mort que de nos mauvaises œuvres. Jésus-Christ, qui ne devait rien à la mort, n'a pas eu de honte de mourir nu sur la croix. Que chacun voie en ma mort ce qu'il doit craindre et éviter dans la sienne. Dieu veuille avoir pitié de moi, misérable pécheur, qui vais souffrir la mort, et de qui-conque la regardera avec crainte et humilité ! » Ayant ainsi parlé il ferma les yeux et mourut en paix le dernier jour d'octobre, l'an 994. Il

fut transporté à Ratisbonne et enterré à Saint-Emmèran par saint Hartvic, archevêque de Salzbourg, et il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau, comme il en avait fait plusieurs de son vivant. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort. Sa vie a été écrite par un auteur qui avait vécu dans sa familiarité¹. On voit que les grands et saints évêques ne manquaient pas dans le dixième siècle.

Avec un caractère plus égal et plus pacifique Rathier de Vérone en eût augmenté le nombre. Il avait tout ce qu'il fallait de science, de zèle et de piété ; mais il lui manquait la douceur, la mesure, la constance. Nous l'avons vu quitter une première fois son évêché de Vérone et revenir au monastère de Lobes, d'où saint Brunon de Cologne le fit évêque de Liège. Rathier, ayant bientôt indisposé contre lui son nouveau peuple, retourna à Lobes, d'où, après deux ans de séjour, il reprit le chemin d'Italie. Le siège de Vérone était occupé par un neveu de Milon, l'un des persécuteurs de Rathier. Ne pouvant donc y rentrer sans avoir dépossédé auparavant cet intrus, il réclama l'autorité du Pape Jean XII et des évêques d'Italie, de France et de Germanie. Il était comme assuré de la protection du roi Othon et de saint Brunon, son frère. On tint un concile, dont le résultat fut que Rathier serait rétabli. L'évêque intrus s'y opposa par voie de fait ; il fit mettre Rathier en prison, après lui avoir enlevé tout ce qu'il avait. Le roi Othon le mit en liberté, et, avec le secours de ce prince, il rentra pour la troisième fois dans son siège, en 960.

Pendant ces temps de troubles le clergé de Vérone s'était dérangé dans ses mœurs. Rathier essaya de les ramener au devoir et par ses discours et par ses écrits ; mais, comme ils y prenaient avec tous les défauts de son caractère, tous ses soins et tous ses mouvements ne servirent qu'à aigrir les esprits contre lui. Il les menaça de l'autorité d'un concile qu'on devait tenir à Rome ; ils n'en furent point émus. Dégouté du gouvernement il pensa à sa retraite. Pendant qu'il était occupé de cette pensée il reçut une lettre d'Éracle, évêque

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5.

de Liège, qui l'invitait à venir auprès de lui. Il se rendit à cette invitation après avoir assisté au concile de Ravenne en 967. Il ne fit pas néanmoins un long séjour à Liège, passant d'un monastère à un autre, de Saint-Amand à Alne, d'Alne à Hautmont, de Hautmont à Lobes, de Lobes à Alne. Il se brouilla avec Folcuin, abbé de Lobes, qui, pour le bien de la paix, lui céda l'abbaye, sachant qu'Éracle, évêque de Liège, le voulait ainsi ; mais, cet évêque étant mort en 974, Notger, son successeur, réconcilia Rathier avec Folcuin. Celui-ci reprit le gouvernement du monastère de Lobes, dont il a même composé une chronique, et Rathier retourna à Alne, où il demeura trois ans. Il alla de là à Namur, où il mourut en 974. Son corps fut transporté à Lobes, où il avait commencé par être moine et où l'abbé Folcuin lui fit des funérailles convenables à un évêque.

On ne peut disconvenir que Rathier ne possédât de grandes qualités, mais on ne peut nier aussi qu'il n'eût des défauts considérables. Il aimait le bien et avait un zèle tout de feu pour l'établir ; ce qu'il fit en conséquence pendant les années de son épiscopat ; et le grand nombre d'écrits qu'il publia à ce dessein ne permettent pas d'en douter ; mais, malheureusement, il ne sut jamais le faire aimer aux autres. Le défaut de ce talent avait sa source dans un autre, d'où il naît ordinairement comme de son principe, c'est-à-dire que Rathier manquait de cette politesse, de cette honnêteté, de cette affabilité si nécessaires à un évêque pour gagner le cœur et la confiance de son clergé et de son peuple ; sans quoi il lui est presque impossible de faire du fruit dans l'exercice de son ministère. On écoute volontiers ceux que l'on aime ; Rathier, ignorant ou méprisant cette maxime, qui est de tous les siècles, voulut commander avant de se faire goûter.

Esprit vif, ardent, inflexible et même impétueux, il reprenait les vices sans nul ménagement. Il avait raison de blâmer ces écrivains de son temps qu'il nous peint comme plus attentifs à ne point blesser la fausse délicatesse de l'homme qu'à lui faire connaître la vérité ; mais il y avait un milieu à garder. Rathier, il est vrai, se proposait quelquefois

de le suivre, et néanmoins il revenait toujours à son naturel. Dans le portrait qu'il fait des vices de son clergé, souvent l'impétuosité de son zèle l'emporte trop loin. Il ne gardait guère plus de mesure en reprenant les évêques ses collègues ; car il se croyait obligé de n'épargner personne. C'est ce qu'on lui reprochait publiquement. Il donnait encore occasion par là de dire qu'il n'aimait personne, et peut-être en était-on persuadé. Aussi lui rendait-on la pareille, selon lui-même, et personne ne l'aimait.

La manière dure, aigre, piquante et peu mesurée dont il reprenait, empêchant que ses instructions ne fissent du fruit, il en avait une peine extrême, et cette peine, jointe à tout ce qu'on lui fit souffrir d'ailleurs, le jeta dans une humeur chagrine qui dégénérait quelquefois en bizarrerie. C'est encore un des reproches qu'on lui faisait dans le public, et il faut avouer qu'il n'était pas sans fondement. Il se trouvait appuyé sur l'affectation qu'avait Rathier à ne pas garder certaines bienséances indispensables pour un évêque, comme de voir quelquefois les grands en cas de besoin ; il les évitait et ne pouvait souffrir le grand monde, affectation qu'il étendait jusqu'à la malpropreté en ses habits et en ses meubles, et jusqu'à dire presque toujours du mal de lui-même.

Sa doctrine est en tout conforme à celle de l'Église. Expliquant à son peuple pourquoi Jésus-Christ est devenu notre pâque, il dit que c'est afin d'être lui-même notre passage de nous à lui et notre unique joie ; qu'il est notre chef, notre pays, notre lumière, notre salut, notre vie, notre résurrection, notre béatitude et félicité éternelle. Toutes les fois qu'il a occasion de parler des dispositions nécessaires pour approcher de l'Eucharistie il l'exécute de manière qu'il fait sentir ou qu'il prouve même la présence réelle de Jésus-Christ dans cet adorable mystère. Ailleurs il établit la transsubstantiation par le même raisonnement que saint Cyrille de Jérusalem, en employant, comme ce Père, le changement réel de l'eau en vin aux noces de Cana.

Une autre singularité remarquable dans Rathier : ce censeur si mordant de tout le

monde, des évêques, des clercs, des laïques, enfin de lui-même, n'a pas un mot de blâme ni de critique contre les Papes de son temps, dont Luitprand de Crémone cherche à flétrir quelques-uns par des anecdotes scandaleuses. Dans une lettre au Pape Jean XII Rathier va jusqu'à dire que le souverain Pontife ne doit être blâmé par personne¹. Rétabli par ce Pape, il se brouilla de nouveau avec son clergé de Vérone. Alors il prit le parti de se pourvoir à Rome et d'y aller en personne, afin de se trouver au concile que le Pape Jean XIII y avait convoqué. « Où pourrais-je, écrivit-il à son clergé, m'instruire mieux qu'à Rome ? Que sait-on ailleurs, touchant les dogmes ecclésiastiques, qui soit ignoré à Rome ? C'est là que sont les souverains docteurs de l'univers entier, c'est là qu'ont brillé les princes les plus illustres de l'Église universelle. Là sont les décrétales des Pontifes, là est la réunion de tout ; là on examine les canons, là on approuve les uns et on rejette les autres ; enfin ce qui est cassé là n'est approuvé nulle part, et l'on ne casse nulle part ce qui est approuvé là. Où pourrais-je donc plus efficacement trouver la sagesse que là où en est la source ? » Il y ajoute l'éloge de l'empereur Othon et le loue d'avoir institué à Rome le Pape Jean XIII, qu'il dit être digne de cette place et le Père de tout l'univers par son attention à pourvoir aux besoins de toute l'Église².

Un personnage plus accompli et plus aimable que Rathier était saint Mayeul, abbé de Cluny. Après la mort du vénérable Aimard, son prédécesseur, arrivée vers l'an 963, Mayeul gouverna seul cette abbaye pendant près de trente ans. La lecture des livres saints faisait ses délices ; en voyage même et à cheval il se levait le plus souvent un livre à la main. Il ne méprisait pas, toutefois, les philosophes et les autres écrivains profanes, pour en tirer ce qu'il y trouvait d'utile. Il ne le cédait à personne dans la connaissance de la discipline ecclésiastique, des canons et des lois. Il joignait à la doctrine une grande facilité de parler, et on l'écoutait avec plaisir quand il faisait quelque discours de morale.

Comme il avait gardé la virginité il avait grand soin de conserver la pureté des ses moines. Il reprenait les fautes avec zèle, mais ensuite il adoucissait la correction par tous les moyens possibles. Plusieurs hommes riches et puissants, touchés de ses exhortations, embrassèrent la vie monastique et augmentèrent considérablement la communauté de Cluny, sans que l'union fût altérée par la diversité des nations. L'abbé Mayeul cherchait toujours la retraite, même dans les voyages, et priaît avec une telle componction que le plus souvent on trouvait la terre trempée de ses larmes. Il déplorait ses moindres fautes comme des crimes.

Il avait aussi le don des miracles. Étant allé par dévotion au Puy en Velay visiter l'église de Notre-Dame, entre plusieurs pauvres qui lui demandaient l'aumône, il vint un aveugle qui dit avoir eu révélation de saint Pierre qu'il recouvrerait la vue en lavant ses yeux de l'eau dont l'abbé Mayeul aurait lavé ses mains. L'abbé le renvoya avec une forte réprimande, et, sachant qu'il avait demandé de cette eau à ses domestiques, il leur défendit avec menaces de lui en donner. L'aveugle ne se rebuta point ; mais, après avoir été repoussé plusieurs fois, il attendit l'abbé sur le chemin, prit son cheval par la bride et jura qu'il ne le quitterait point qu'il n'eût obtenu ce qu'il demandait ; et, afin qu'il n'y eût point d'excuse, il portait de l'eau dans un vase pendu à son cou. Le saint en eut pitié ; il descendit de cheval, bénit l'eau selon l'usage de l'Église, en fit le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle, puis, avec les assistants, se mit à genoux et pria la sainte Vierge. Avant qu'il se fût relevé l'aveugle recouvra la vue. Syrus, auteur de la Vie du saint, dit avoir appris ce miracle de ceux qui en furent témoins. Dans une terre de l'abbaye de Cluny, un paysan, s'étant fait donner secrètement de l'eau dont l'abbé s'était lavé les mains, en lava les yeux de son fils aveugle, qui recouvra la vue aussitôt. Le saint homme, l'ayant su, faisait depuis répandre en sa présence l'eau dont il s'était lavé ; mais on ne laissait pas de lui en dérober qui guérissait les malades. On raconte de lui un grand nombre d'autres miracles.

¹ D'Acheri, *Spicileg.*, t. 1, p. 372, in fine — ² *Ibid.*, p. 379. Ceillier, t. 19.

Il augmenta considérablement les biens temporels de Cluny et en étendit l'observance à plusieurs monastères qu'on le chargea de réformer en France et ailleurs. L'empereur Othon le Grand, connaissant son mérite par le rapport de plusieurs personnes, désirait ardemment le voir ; car les soins de l'empire ne l'empêchaient pas d'avoir une grande affection pour les monastères, et il gémissait souvent de voir les moines mener une vie séculière. Heldric, qui, comme nous l'avons vu, après avoir été un seigneur considérable en Italie, avait tout quitté pour se rendre moine à Cluny, procura à l'empereur la connaissance particulière de l'abbé Mayeul. Ce prince le fit donc venir près de lui, et le prit tellement en affection qu'il voulut lui donner le gouvernement de tous les monastères qui dépendaient de lui en Italie et en Germanie. L'impératrice sainte Adélaïde aurait voulu le servir comme la moindre femme. Il était aimé et respecté de tous les seigneurs ; c'était le confident de l'empereur, et tous ceux qui avaient des affaires auprès du prince recherchaient sa médiation. En ce temps-là, c'est-à-dire vers l'an 966, il réforma l'abbaye de Classe, près de Ravenne, dédiée à saint Apollinaire, et y mit un abbé, et, à la prière de l'impératrice, il rétablit le monastère de Saint-Sauveur, près de Pavie, nommé le Ciel-d'Or, fondé par le roi Luitprand et fameux par les reliques de saint Augustin.

Saint Mayeul fit un autre voyage à Rome en 973, et à son retour il prédit aux frères qui l'accompagnaient que le roi Othon le Grand mourrait cette année. Au passage des Alpes il fut pris par les Sarrasins du Frayssinet, avec une grande troupe de personnes de divers pays, qui se croyaient en sûreté à la suite d'un si saint homme. Les Sarrasins mirent aux fers tous ceux qu'ils prirent, et le saint abbé, en voyant un qui, du haut d'une roche, lançait un dard sur un de ses serviteurs, mit la main au-devant, reçut le coup et en porta la cicatrice toute sa vie. Il ne craignait point la mort, mais il était sensiblement affligé de ne pouvoir secourir tant de captifs arrêtés à son occasion. Toutefois il obtint, par ses prières à Dieu, qu'ils n'en fis-

sent mourir aucun. Comme ils le menaient à leur logement, les principaux d'entre eux lui rendaient honneur, d'autres s'en moquaient et parlaient avec mépris de la religion chrétienne.

Alors le saint abbé commença à leur montrer, par de fortes raisons, l'excellence de notre religion et la fausseté de la leur, ce qui les irrita à tel point qu'ils lui mirent les fers aux pieds et l'enfermèrent dans une grotte affreuse. Là il demandait à Dieu la grâce du martyr ; mais il eut un songe qui lui fit croire qu'il serait délivré, et il trouva sur lui le *Traité de l'Assomption de la sainte Vierge*, attribué dès lors à saint Jérôme, que les Sarrasins lui avaient laissé par mégarde en lui ôtant les autres livres. Il compta combien il restait de jours jusqu'à l'Assomption, et il trouva qu'il y en avait vingt-quatre, c'est-à-dire que c'était le 23 juillet. Alors il pria la sainte Vierge d'intercéder auprès de son Fils afin qu'il célébrât cette fête avec les chrétiens ; après quoi il s'endormit, et à son réveil il se trouva libre de ses fers. Les infidèles, étonnés de ce miracle, n'osèrent l'attacher davantage et commencèrent à le respecter. Ils lui demandèrent s'il était assez riche dans son pays pour se racheter, lui et les siens ; il répondit qu'il ne possédait rien en ce monde qui lui fût propre, mais qu'il commandait à des gens qui avaient de grandes terres et beaucoup d'argent. Alors ils l'exhortèrent eux-mêmes à envoyer un des siens pour apporter sa rançon et la taxèrent à mille livres pesant d'argent, afin que chacun d'eux en eût une livre. L'abbé Mayeul envoya donc un de ses moines, avec une lettre de sa main, qui ne contenait que ces mots : « A mes seigneurs et mes frères de Cluny, frère Mayeul, malheureux captif. Les torrents de Bélial m'ont environné, les filets de la mort m'ont prévenu. Maintenant donc envoyez, s'il vous plaît, la rançon pour moi et pour ceux qui sont avec moi. » Cette lettre, ayant été apportée à Cluny, y causa une extrême affliction, ainsi que dans tout le pays. On vendit tout ce qui servait à l'ornement du monastère ; plusieurs gens de bien contribuèrent de leurs libéralités, et on amassa promptement la somme promise.

Cependant le saint abbé s'attirait de plus en plus la vénération des Barbares. L'heure du repas étant venue, ils lui offrirent de ce qu'ils mangeaient, c'est-à-dire de la chair et du pain très-rude. Il répondit : « Si j'ai faim c'est au Seigneur à me nourrir ; ce que vous m'offrez n'est point à mon usage. » Alors un d'eux eut compassion de lui ; il releva ses manches, lava ses mains et un bouclier, sur lequel il pétrit un pain assez proprement en présence de l'abbé, le fit promptement cuire et le lui apporta. Le saint le reçut, fit sa prière et le mangea avec actions de grâces. Un autre Sarrasin, voulant polir un bâton, mit le pied sur une Bible que Mayeul portait toujours avec lui. Le saint homme en gémit, et les autres reprirent leur camarade, disant qu'il ne fallait pas traiter ainsi les paroles des grands prophètes. Le même jour, ce Sarrasin ayant pris querelle avec d'autres, ils lui coupèrent le pied dont il avait foulé la Bible. Enfin, la rançon étant venue, saint Mayeul fut délivré, ainsi que tous ceux qui avaient été pris avec lui, et il célébra la fête de l'Assomption chez les chrétiens, comme il l'avait demandé. Les Sarrasins ne demeurèrent pas longtemps sans être entièrement chassés de leur poste de Frayssinet par les troupes de Guillaume, duc d'Arles, ce qui fut regardé comme une punition divine de la prise du saint abbé. On lui renvoya ses livres, qui furent trouvés dans leurs bagages ¹.

Dans un de ces voyages saint Mayeul fit connaissance de saint Jean, abbé de Parme, dont la naissance fut assez extraordinaire. Sa mère, qui était d'une très-noble famille, venait de mourir en couches ; on allait la mettre dans le sépulcre lorsque les femmes du voisinage firent à son corps la section césarienne, et en tirèrent un enfant vivant et bien fait. Ce fut saint Jean de Parme. Dès l'âge de sept ans il fut appliqué à l'étude des lettres, et ensuite ordonné chanoine de Parme par l'évêque de cette Église. Devenu jeune homme il se mit à penser en lui-même comment il abandonnerait le monde avec ses plaisirs. Il commença, comme Abraham, par quitter sa patrie et sa famille, et fit jusqu'à six fois le

pèlerinage de Jérusalem. La sixième fois il y reçut l'habit monastique. Dans le même temps l'évêque de Parme, ayant bâti un monastère, y rassemblait des clercs de bonne vie ; mais il lui manquait un abbé capable de former la communauté naissante. Il jeta les yeux sur le bienheureux Jean ; il dressa un acte de fondation, le fit approuver par le concile de Ravenne et par le saint abbé Mayeul, qui contribua beaucoup par ses bons conseils à l'établissement de la nouvelle communauté. Jean de Parme la gouverna sept ans, plus encore par l'exemple de ses vertus que par l'autorité du commandement. D'une tendre charité envers les pauvres il était chéri de tout le monde. Chaque année il faisait le pèlerinage de Rome. Il fit, et pendant sa vie et après sa mort, plusieurs miracles, que son biographe rapporte d'après la déposition de témoins oculaires et qui souvent en avaient été l'objet. La veille de sa mort il dit aux deux moines qui l'assistaient : « Allez-vous-en au réfectoire, mangez avec les autres ; fermez seulement la porte de ma cellule. » Ils le firent, mais restèrent à la porte pour voir ce qui arriverait. Aussitôt la cellule et les alentours se remplirent d'une si grande lumière et d'une odeur si suave que les deux moines en furent singulièrement effrayés. Ils entendirent le saint homme s'écrier tout haut : « Je vous rends bien grâce de ce que vous daignez me visiter. Vous savez vous-mêmes que je vous ai toujours aimés beaucoup, et que, autant que j'ai pu, je vous ai été fidèle. Maintenant aidez-moi de vos saintes oraisons, afin que je puisse paraître avec assurance à ce terrible tribunal, et priez pour moi le Juge de l'univers. » Après qu'il eut dit plusieurs fois ces paroles la lumière disparut peu à peu, mais la bonne odeur demeura. Alors les deux moines, auxquels s'étaient réunis quelques autres, entrèrent dans la cellule et demandèrent à qui donc il venait de parler, puisqu'il n'y avait personne autour de lui ; il répondit : « C'est ma dame, Marie, que j'ai toujours aimée, qui est venue me visiter en compagnie d'autres vierges, et m'a prévenu que dans l'instant je vais sortir de cette vie. Assemblez donc tous les frères, et priez instamment pour moi, pécheur, à

¹ Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 5. Acta SS., 11 mai.

l'heure de mon passage, qui est proche. » Tous les religieux s'assemblèrent avec l'évêque et le clergé, et, après avoir reçu les aints Viatique, le saint homme, au milieu des prières et des pleurs des assistants, rendit son âme au ciel le 22 mai 982¹.

Il y avait alors dans les Alpes un saint ecclésiastique qui avait choisi ces montagnes pour être l'objet de sa mission ; c'est saint Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste. Il fut touché de l'ignorance et de la privation de secours où vivaient les habitants de ces montagnes et de ces vallées. Il se dévoua à leur instruction, et rien ne fut inaccessible à son zèle. Il abattit les idoles qui étaient encore sur le sommet des plus hautes montagnes et laissa des monuments de sa piété sur celles qu'on nomme encore, de son nom, le grand et le petit Saint-Bernard. Ce saint missionnaire est honoré le 15 juin².

Quelque temps après le retour de saint Mayeul à Cluny l'empereur Othon II et l'impératrice sainte Adélaïde, sa mère, l'ayant fait venir, le prièrent instamment d'accepter le Saint-Siège de Rome, qui était vacant ; l'abbé Mayeul refusa constamment cette dignité, disant qu'il voulait vivre pauvre et ne quitter jamais son petit troupeau. Comme l'empereur et l'impératrice le pressaient fortement il demanda du temps pour y penser. Il se mit en prière et se trouva ensuite fortifié dans sa résolution. Il dit donc aux seigneurs et aux évêques qui voulaient lui persuader de se rendre aux désirs de l'empereur : « Je sais que je manque des qualités nécessaires à une si haute dignité, et les Romains et moi nous sommes autant éloignés de mœurs que de pays. » Enfin il demeura ferme dans son refus, et ce n'est peut-être pas le moindre de ses miracles.

On ne sait point au juste à la mort de quel Pape ceci arriva. Jean XIII mourut le 5 ou le 6 septembre 972, avec la renommée d'un bon Pape, après avoir tenu le Saint-Siège six ans onze mois et cinq jours. Vers la fin de la même année il eut pour successeur un autre bon Pape, Benoît VI, Romain de naissance. Nous avons de lui une lettre à Frédéric, archevêque de Salzbourg, et à ses suffragants,

qui est conçue en ces termes : « Le père du genre humain et sa race étant tombés dans une double mort par la séduction du serpent, le Dieu de miséricorde envoya dans le monde plusieurs médecins et remèdes, savoir, les patriarches, les prophètes, Moïse et la loi. Tout cela ne pouvant sauver le monde, il daigna enfin envoyer son Fils, revêtu de la chair humaine, pour être la rédemption du genre humain. Le Sauveur, vivant donc parmi les hommes, choisit douze apôtres qu'il envoya par tout l'univers semer la parole de Dieu dans les cœurs des fidèles ; il en établit prince, aussi bien que de toute l'Église, saint Pierre, auquel il confia tout le troupeau ecclésiastique, lui disant jusqu'à trois fois : « Pais mes brebis. » Il lui donna aussi le pouvoir de lier et de délier, disant : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » Et ce n'est pas seulement à saint Pierre que cette puissance a été accordée, mais encore à ses successeurs, lesquels, tenant sa place dans l'Église, ont reçu de Dieu la même puissance de lier et de délier. Les successeurs de saint Pierre, ne pouvant régir toutes les Églises, y ont établi des archevêques pour tenir leur place, suivant les lieux et les besoins. Nous aussi, tenant dans l'Église la place de saint Pierre, autant qu'il est possible aux hommes de notre temps, nous désirons de tout notre cœur confirmer les statuts de nos prédécesseurs.

« En conséquence nous établissons Frédéric, archevêque de Salzbourg, et ses successeurs pour vicaires apostoliques dans tout le Norique et dans toute la Pannonie haute et basse, avec la même puissance que leurs prédécesseurs ont eue des nôtres, savoir : que nul autre ne puisse, dans ces provinces, ni porter le pallium, ni ordonner d'évêques, ni faire aucune fonction d'archevêque¹. »

Après la mort de l'empereur Othon le Grand, le Pape Benoît VI ayant voulu maintenir les droits de l'Église et de l'empire, Crescentius, fils de Théodora, que l'on suppose être la fameuse patricienne, s'étant mis à la tête d'une troupe de séditeux, se saisit

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5. *Acta SS.*, 22 mai.

— ² *Acta SS.*, 15 juin.

¹ Labbe, t. 9, p. 711.

de lui et le jeta dans une prison, où il fut étranglé l'an 974. On ne sait ni le mois ni le jour de sa mort. Quand Fleury dit que ce Crescentius était fils de Jean X, c'est une assertion tout à fait gratuite, car aucun ancien ni ne le dit ni ne le suppose. A la mort ou même du vivant de Benoît VI, il y eut un antipape, nommé Francon, qui prit le nom de Boniface VII; mais il fut chassé après un mois et s'enfuit à Constantinople. Le successeur légitime de Benoît VI fut Donus II, de qui le pontificat est fort obscur; on sait seulement que ce fut un homme d'une grande modestie et d'une intégrité parfaite, et qu'il mourut avant le 20 décembre 974. Son successeur fut Benoît VII, Romain de naissance, neveu du patrice Albéric et évêque de Sutri, intronisé dès le 28 décembre 974, ainsi que Mansi l'a prouvé par des diplômes. Il tint le Saint-Siège environ neuf ans, et commença son pontificat par un concile où il excommunia l'antipape Francon ¹.

Benoît VII fit assembler un autre concile à Rome, dans l'église de Saint-Pierre, contre les ordinations simoniaques. Il y fit une constitution adressée à tous les prélats, princes et fidèles chrétiens, par laquelle il défend de prendre la moindre chose pour le prix des Ordres, depuis celui de portier jusqu'au sacerdoce, et, après avoir rappelé à ce sujet le trentième canon des apôtres et le deuxième de Chalcédoine, il avertit et ordonne que, s'il se trouve quelque évêque ou métropolitain qui ne veuille point conférer gratuitement les saints Ordres, on s'adressera à notre mère la sainte Église romaine, catholique et apostolique, pour y recevoir l'ordination sans simonie ². Le même Pontife donna l'église de Saint-Alexis, au mont Aventin, pour refuge à Sergius, évêque de Damas, que les Sarrasins avaient chassé de son siège. Ayant rassemblé des religieux dans le monastère dépendant de cette église, Sergius y rétablit la discipline monastique.

Le Pape donna le pallium à Gisler, second archevêque de Magdebourg, et à Pélérin, archevêque de Lauréac, qu'il rétablit dans les anciens droits de son Église et qu'il fit son

vicaire apostolique dans les provinces de sa dépendance. Pélérin, dans une lettre à Benoît, l'avait informé que les Hongrois, devenus favorables au Christianisme, en permettaient l'établissement et l'exercice dans les provinces dont ils s'étaient emparés. Il lui remontrait qu'il était absolument nécessaire d'établir des évêques parmi cette nation, surtout dans la Pannonie orientale, où, autrefois, sous la domination des Romains, il y avait eu sept évêchés, tous suffragants de son Église de Lauréac, dont quatre subsistaient encore dans la Moravie; qu'il le suppliait de rétablir cette métropole dans ses anciens privilèges et de lui envoyer le pallium, dont les seuls Pontifes romains ont droit de décorer les archevêques, afin qu'étant muni de cette autorité et bénédiction apostolique il pût légitimement faire ses fonctions dans les provinces qui étaient sous sa conduite, et procurer à Sa Sainteté, devant Dieu, le mérite de la nouvelle conquête que l'Église allait faire de cette nation païenne prête à entrer dans son sein ¹.

Le Pape Benoît VII répondit par une lettre adressée nommément aux archevêques Robert de Mayence, Diétrich de Trèves, Adalbert de Magdebourg, Géréon de Cologne, Frédéric de Juvave ou Salzbourg et Adalgaue de Brême; à l'empereur Othon, à son neveu Henri, duc de Bavière, et généralement à tous les autres évêques, abbés, ducs et comtes de Gaule et de Germanie. Le Pape y déclare qu'ayant égard aux prières et aux raisons de l'archevêque de Lauréac il rétablit son Église dans ses anciens droits de métropole; qu'à cet effet elle sera exempte de toute sujétion envers l'Église de Salzbourg; qu'elle aura sous sa juridiction la Pannonie inférieure et la Mésie, qui comprennent les provinces des Avars et des Moraves; que celle de Salzbourg aura pour suffragants les évêques de la Pannonie supérieure, et qu'à l'égard de la préséance entre les deux archevêques celui qui sera le plus ancien d'ordination l'aura sur l'autre ². Telle fut la décision du Pape Benoît VII; mais elle n'eut d'effet que pour la personne de l'archevêque Pélérin. Après la

¹ Baron., édit. Mansi. — ² Sommier, t. 5.

¹ Labbe, t. 9, p. 710. — ² Id., p. 719.

mort de ce prélat, qui arriva l'an 992, comme la ville de Lauréac ne se relevait point des ruines qu'y avaient faites les Barbares, son Église cessa d'être métropole, et tous ses successeurs n'ont porté jusqu'à présent que le titre d'évêques de Passau ¹.

Ce fut probablement après la mort de Benoît VI et de Donus II, et avant l'élection de Benoît VII, que l'empereur Othon II et sa mère l'impératrice sainte Adélaïde pressèrent saint Mayeul d'accepter la papauté. On vit plus tard une autre preuve de leur grande confiance dans le saint homme. Après la mort d'Othon le Grand, son époux, sainte Adélaïde gouverna avec beaucoup de sagesse et de bonheur pendant le bas âge de son fils Othon II; mais, lorsqu'il fut devenu grand, des personnes malintentionnées lui firent concevoir de la jalousie contre l'impératrice, sa mère; ils la lui représentèrent comme une princesse ambitieuse qui voulait s'attribuer toute l'autorité et ne savait pas en user. Elle crut devoir céder à l'envie et se retira en Bourgogne, chez le roi Conrad, son frère, qui faisait sa résidence à Vienne. Tous les gens de bien étaient affligés de sa disgrâce. Enfin l'empereur Othon, son fils, se repentit de l'avoir ainsi traitée, et fit prier le roi Conrad, son oncle, et l'abbé Mayeul, de le réconcilier avec sa mère et de l'amener à Pavie pour cet effet. Elle y vint par leur conseil; le saint abbé l'accompagna et représenta à l'empereur Othon le devoir d'honorer ses parents, par l'exemple de Jésus-Christ même. Le jeune prince en fut si touché qu'il se jeta aux pieds de sa mère; elle se prosterna de son côté; ils répandirent beaucoup de larmes et demeurèrent toujours unis ².

Tels étaient, dans la dernière moitié du dixième siècle, les grands et saints personnages qui honoraient l'Église et l'humanité, surtout en Allemagne. L'Angleterre en possédait qui n'étaient ni moins grands ni moins saints. Le principal était saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry. Depuis qu'il eut été élevé sur ce siège il visitait toutes les villes du royaume et de ses dépendances pour prêcher la foi à ceux qui ne la connaissaient pas,

s'il en trouvait encore quelques-uns, et pour instruire les fidèles de la pratique des bonnes œuvres. Il n'était pas aisé de lui résister, tant il y avait dans ses discours de sagesse et d'éloquence. Quand il avait quelque repos il le donnait à la prière et à la lecture de l'Écriture sainte, dont il corrigeait les exemplaires; enfin il était continuellement occupé de ses devoirs. Tantôt il jugeait des différends, tantôt il apaisait les hommes emportés; il réfutait les erreurs des hérétiques, il séparait les mariages illégitimes; il réparait les anciens bâtiments ou en faisait de nouveaux, il employait les revenus de l'Église à assister les veuves, les orphelins et les étrangers. Un comte très-puissant avait épousé sa parente et ne voulait point s'en séparer, quoique saint Dunstan l'en eût averti jusqu'à trois fois; il lui défendit l'entrée de l'église, et le comte alla trouver le roi Edgard, implorant sa protection contre la sévérité excessive de l'archevêque. Le roi lui manda de laisser le comte en paix et de lever la censure. Dunstan, étonné qu'un roi si pieux se fût ainsi laissé séduire, s'efforça de faire entendre raison au comte et de l'exciter à la pénitence, lui représentant qu'il avait ajouté à son premier crime une calomnie auprès du prince; mais, voyant qu'il ne faisait que s'emporter davantage, il prononça contre lui l'excommunication jusqu'à ce qu'il se corrigeât. Le comte, outré de colère, envoya à Rome, et, par ses largesses, ayant gagné quelques Romains, il obtint du Pape des lettres par lesquelles il était enjoint à l'archevêque de réconcilier absolument le comte à l'Église. Saint Dunstan répondit: « Quand je le verrai se repentir j'obéirai volontiers aux ordres du seigneur Pape; mais à Dieu ne plaise que, demeurant dans son péché, il s'exempte de la censure de l'Église et nous insulte encore, ou qu'aucun homme mortel m'empêche d'observer la loi de Dieu! »

Le comte, voyant Dunstan inflexible, touché de la honte de l'excommunication et du péril qu'elle attirait quelquefois, se rendit enfin, renonça à son mariage illicite et reçut la pénitence, et, comme saint Dunstan tenait un concile général de tout le royaume, le comte vint au milieu de l'assemblée, nu-

¹ Sammier, t. 5. — ² Vita S. Majol. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 5.

pieds, ne portant que des habits de laine et tenant des verges à la main. Il se jeta en gémissant aux pieds de l'archevêque. Tous les assistants en furent attendris, et Dunstan plus que les autres ; mais il le dissimula quelque temps et montra un visage sévère, jusqu'à ce que, cédant aux prières de tout le concile, il laissa couler ses larmes, pardonna au comte pénitent et leva l'excommunication, au grand contentement de tous.

Le roi Edgard avait une entière confiance en l'archevêque Dunstan et recevait ses paroles comme des oracles du Ciel. Par son conseil il chassa de son royaume tous les larrons, les sacrilèges, les parjures, les empoisonneurs, ceux qui avaient conspiré contre l'État, les parricides, les femmes qui avaient fait mourir leurs maris, en un mot tous ceux qui pouvaient attirer la colère de Dieu. Il punit sévèrement tous les ministres de l'Église qui, au mépris de leur profession, s'adonnaient à la chasse ou à des emplois lucratifs, ou vivaient dans l'incontinence, et, s'ils ne se corrigeaient, il les chassait de leurs églises. Cette exactitude dans la discipline releva tellement en Angleterre l'état ecclésiastique que plusieurs des plus nobles l'embrassèrent, et chacun s'étudiait à avancer dans la vertu, comme le seul moyen d'arriver aux dignités¹.

L'autorité de l'archevêque sur le roi parut sensiblement en cette occasion. Ce prince, étant allé à un monastère de filles situé à Wilton, fut épris de la beauté d'une personne noble qui y était élevée entre les religieuses sans avoir reçu le voile. Il voulut l'entretenir en particulier, et, comme on la lui amenait, elle, qui craignait ce qui arriva, prit le voile d'une religieuse et le mit sur sa tête, espérant que ce lui serait une sauvegarde. Le roi, la voyant ainsi voilée, lui dit : « Vous êtes bien vite devenue religieuse. » Il lui arracha le voile malgré sa résistance et enfin il abusa d'elle. « Le scandale fut grand, et d'autant plus, dit l'historien, que le roi était marié. » Saint Dunstan, l'ayant appris, en sentit une douleur amère et vint trouver le roi, qui s'avança à son ordinaire, lui tendant la main

pour le faire asseoir sur son trône. L'archevêque retira sa main, et, regardant le roi d'un œil terrible, lui dit : « Vous osez toucher la main qui immole le Fils de la Vierge avec votre main impure, après avoir enlevé à Dieu une vierge qui lui était destinée ! Vous avez corrompu l'épouse du Créateur, et vous croyez apaiser par une civilité l'ami de l'Époux ? Je ne veux pas être ami d'un ennemi de Jésus-Christ. »

Le roi, qui ne croyait pas que Dunstan eût connaissance de son péché, fut comme foudroyé par ce reproche ; il se jeta aux pieds du prélat, avouant son crime avec larmes, et lui demanda humblement pardon. Dunstan, étonné de sa soumission, le releva. Il adoucit son visage, entretint familièrement le roi du salut de son âme, lui montra la grandeur de son péché, et, l'ayant disposé à toute sorte de satisfaction, il lui imposa une pénitence de sept ans, pendant lesquels il ne porterait point la couronne, il jeûnerait deux jours de la semaine et ferait de très-grandes aumônes. De plus il lui ordonna de fonder un monastère de filles, pour rendre à Dieu plusieurs vierges au lieu d'une ; de chasser des églises les clercs mal vivants et de mettre des moines à leur place ; de faire des lois justes et agréables à Dieu, qui seraient observées par tout son royaume. Le roi accomplit exactement tout ce qui lui était prescrit, et, la septième année, sa pénitence étant finie, il assembla tous les seigneurs, les évêques et les abbés de ses États, et, en leur présence et en celle de tout le peuple, saint Dunstan lui remit la couronne sur la tête. C'était l'an 973.

Nous avons plusieurs lois du roi Edgard, touchant les matières ecclésiastiques, qui semblent être celles qu'il fit en cette occasion ; elles contiennent entre autres des canons ou règles de conduite pour les pasteurs, au nombre de soixante-sept, où l'on remarque ce qui suit : Il est ordonné de baptiser les enfants dans les trente-sept nuits après leur naissance ; d'abolir avec grand soin les restes d'idolâtrie, comme la nécromancie, les divinations, les enchantements, les honneurs divins rendus à des hommes ; défendu à tout prêtre de dire plusieurs messes par

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5. *Acta SS.*, 19 mai.

jour, sinon trois tout au plus ; défense à tout chrétien de manger du sang ; ordonné aux prêtres de chanter des psaumes en distribuant aux pauvres les aumônes du peuple. Suivent les règles touchant la confession, tant pour les confesseurs que pour les pénitents, un formulaire de confession générale et des canons pénitentiaux. Pour l'homicide volontaire et pour l'adultère on ordonne sept années de jeûne, trois ans au pain et à l'eau, les quatre autres à la discrétion du confesseur ; puis on ajoute : « Après ces sept ans il doit encore pleurer son péché autant qu'il lui sera possible, puisqu'il est inconnu aux hommes de quelle valeur sa pénitence a été devant Dieu. » Pour la volonté de tuer, sans exécution, trois années de pénitence, dont une au pain et à l'eau. On appelle profonde pénitence celle d'un laïque qui quitte les armes, va en pèlerinage au loin, marchant nu-pieds, sans coucher deux fois en un même lieu, sans couper ses cheveux ni ses ongles, sans entrer dans un bain chaud ni dans un lit mollet, sans goûter de chair ni d'aucune boisson qui puisse enivrer, allant à tous les lieux de dévotion sans entrer dans les églises, le tout accompagné de prières ferventes et de contrition.

On marque aussi comment un malade pouvait racheter le jeûne qui lui était prescrit. Un jour de jeûne est estimé un denier ; c'était apparemment de quoi nourrir un pauvre, selon la monnaie du temps. On peut aussi racheter deux jours de jeûne par deux cent vingt psaumes ou soixante genuflexions et soixante *Pater*. Une messe vaut douze jours de jeûne. Ainsi l'on commençait à commuer et à racheter la pénitence. Un homme puissant pouvait se faire aider en sa pénitence, faisant jeûner avec lui et pour lui autant d'hommes qu'il en fallait pour accomplir en trois jours les jeûnes de sept ans ; mais on lui prescrivait d'ailleurs plusieurs œuvres pénibles, comme de marcher nu-pieds, de coucher sur la dure, de laver les pieds des pauvres et de faire de grandes aumônes ¹.

En 969 le saint archevêque Dunstan convoqua, par l'autorité du Pape Jean XIII, un

concile général de tout le royaume. Le roi Edgar y assista et fit un très-beau discours aux évêques touchant le dérèglement du clergé. Après avoir rappelé les bienfaits du Ciel, qui lui avait soumis toutes les nations voisines, il dit : « Dieu nous les ayant donc soumises, il est juste que nous travaillions à les soumettre à ses lois. C'est à moi de gouverner les laïques équitablement, de leur rendre justice, de punir les sacrilèges, de réprimer les rebelles, de défendre le pauvre contre le riche, le faible contre le fort. C'est encore à moi de procurer aux ministres des églises, aux communautés de moines et aux chœurs des vierges la subsistance et la sécurité nécessaires. Mais c'est à vous, vénérables Pères, d'examiner et de corriger leurs mœurs. Et, permettez-moi de vous le dire, si vous l'aviez fait avec soin, nous n'aurions pas entendu sur les clercs des choses si abominables. Je ne parle pas de la tonsure, qu'ils ne portent point assez grande ; mais leurs habits dissolus, leur geste indécent, leurs paroles sales montrent que le dedans n'est pas réglé. Quelle n'est pas leur négligence pour les offices divins ! A peine daignent-ils assister aux vigiles, et ils semblent venir à la messe pour badiner et pour rire plutôt que pour chanter. Je dirai ce qui fait pleurer les bons et rire les méchants : ils s'abandonnent aux débauches de la table et du lit, en sorte que l'on regarde les maisons des clercs comme des lieux infâmes et des rendez-vous de bateleurs. C'est là que l'on joue aux jeux de hasard, que l'on danse, que l'on chante et que l'on veille jusqu'à minuit avec un bruit scandaleux. Voilà comment on emploie les patrimoines des rois et des particuliers qui se sont épuisés pour donner de quoi soulager les pauvres. C'est ce que les hommes de guerre disent tout haut, c'est ce que le peuple murmure tout bas, c'est ce que les histrions chantent dans leurs farces ; et vous y mettez de la négligence, vous épargnez les coupables, vous dissimulez ! Où est le glaive de Lévi et le zèle de Siméon, qui ont égorgé les Sichémites pour avoir abusé de la fille de Jacob comme d'une prostituée, Sichémites, figures de ceux qui déshonorent l'Église du Christ par des actions impures ? Où est l'es-

¹ Labbe, t. 9, p. 680.

prit de Moïse, qui, quand on adora le veau d'or, n'épargna pas même ceux de son sang ? Où est l'épée du pontife Phinéas, qui, transperçant celui qui forniquait avec la Madianite, apaisa la colère de Dieu ? Où est l'esprit de Pierre, dont la vertu frappa de mort l'avarice et d'anathème l'hérésie simoniaque ?

« Réveillez votre zèle, ô pontifes ! réveillez votre zèle pour les voies du Seigneur, pour les justices de notre Dieu. Il est temps de vous élever contre ceux qui ont dissipé la loi divine. J'ai en main le glaive de Constantin et vous celui de Pierre ; joignons nos mains, unissons le glaive au glaive pour purger le sanctuaire. Mettez-vous à l'œuvre, je vous en conjure, de peur que nous ne nous repentions d'avoir fait ce que nous avons fait, d'avoir donné ce que nous avons donné, si nous voyons qu'au lieu de l'employer au service de Dieu on le consume impunément en débauche. Soyez touchés des reliques des saints, à qui ces malheureux insultent, des saints autels, devant lesquels ils s'emportent ! Soyez touchés de la merveilleuse dévotion de nos prédécesseurs, des aumônes de qui l'extravagance cléricale abuse ! Notre trisaïeul Édouard, comme vous le savez, voulut que toute sa terre payât la dime aux églises et aux monastères. Mon bisaïeul Alfred, de sainte mémoire, pour enrichir l'Eglise, n'a épargné ni son patrimoine ni ses revenus. Combien mon aïeul Édouard a donné aux églises, votre paternité ne l'ignore pas. De quels dons mon père et mon frère ont comblé les autels du Christ, vous pouvez vous en souvenir.

« O Dunstan, père des Pères, contemplez mon père vous regardant du haut du ciel. Écoutez ses tendres plaintes : « C'est vous, Père Dunstan, qui m'avez donné le salutaire conseil de construire des monastères et de bâtir des églises ; c'est vous qui avez été mon aide et mon coopérateur en tout ; c'est vous que j'ai choisi pour pasteur, père et évêque de mon âme et gardien de mes mœurs. Quand est-ce que je ne vous ai point obéi ? Quels trésors ai-je jamais préférés à vos conseils ? Quelles possessions, quand vous l'ordonniez, n'ai-je point méprisées ? Quand vous pensiez qu'il fallait donner quelque chose aux pauvres j'étais prêt. Quand vous jugiez

qu'il fallait conférer quelque chose aux églises je n'ai pas différé. Quand vous vous plaigniez qu'il manquait quelque chose aux moines ou aux clercs j'y ai suppléé. Vous disiez que l'aumône est une chose éternelle et que la plus fructueuse est celle qui est faite aux monastères et aux églises, pour sustenter les serviteurs de Dieu et donner le reste aux pauvres. O précieuse aumône et digne prix de l'âme ! O remède salulaire à nos péchés ! Il sert à payer et à parer une impure sibylle. Voilà, Père, le fruit de mes aumônes et l'effet de vos conseils. »

« Que répondrez-vous à ces plaintes ? Je le sais, je le sais ! Quand vous aperceviez le voleur vous ne couriez pas avec lui, et vous n'entriez pas en partage avec l'adultère. Vous avez averti, vous avez prié, vous avez réprimandé. On a méprisé les paroles, il faut en venir aux corps, et la puissance royale ne vous manquera pas. Vous avez ici le vénérable Père Ethelwold, évêque de Winchester ; vous avez le révérend pontife Oswald de Worcester ; je vous commets à tous trois cette affaire, afin que, par la censure épiscopale et l'autorité royale, vous chassiez des églises ceux qui vivent d'une manière honteuse, pour en mettre à la place qui vivent selon la règle ¹. »

Soutenu ainsi par l'autorité du Pape et du roi, saint Dunstan ordonna dans ce concile, par un décret solennel, que ~~tous~~ les chanoines, les prêtres, les diacres et les sous-diacres gardassent la continence ou quittassent leurs églises, et il en donna l'exécution aux deux saints évêques que le roi lui avait marqués, et qui furent avec lui les restaurateurs de la discipline monastique en Angleterre.

Saint Ethelwold était né à Winchester, de parents chrétiens et vertueux, du temps du roi Édouard le Vieux. Il fut élevé à la cour du roi Edelman, qui le donna à saint Elfège, évêque de Winchester, et ce prélat, quelques années après, l'ordonna prêtre en même temps que saint Dunstan, et leur prédit, à l'un et à l'autre, qu'ils seraient évêques et de quels sièges. Saint Ethelwold se retira à Glastonbury, sous la conduite de saint Dunstan,

¹ Labbe, t. 9, p. 696, etc.

et reçut de lui l'habit monastique. Là il étudia la grammaire, et ensuite l'Écriture sainte et les Pères, et pratiqua la règle avec une telle ferveur que l'abbé Dunstan l'établit doyen.

Du temps du roi Édred saint Éthelwold voulut passer la mer, c'est-à-dire venir en France, pour se perfectionner dans la science des Écritures et dans l'observance monastique; mais la reine Edwige, mère du roi, lui conseilla de ne pas laisser sortir du royaume un homme d'un si grand mérite, et de lui donner, pour le retenir, un lieu nommé Abbendon, où il y avait un petit monastère ancien, mais pauvre et négligé. Éthelwold en fut donc établi abbé, du consentement de Dunstan, vers l'an 944, et fit venir de Corbie en France des hommes parfaitement instruits de la discipline monastique. Ensuite il envoya le moine Osgar, qui l'avait suivi de Glastonbury, pour apprendre dans l'abbaye de Fleury-sur-Loire l'observance régulière et l'apporter à Abbendon. Enfin, le siège de Winchester étant venu à vaquer, le roi Edgar choisit pour le remplir l'abbé Éthelwold, qui fut sacré par l'archevêque Dunstan le premier dimanche de l'Avent, 28 novembre 963.

Il trouva une grande corruption dans les chanoines de la cathédrale, qui étaient orgueilleux, insolents et débauchés, en sorte que non-seulement ils prenaient des femmes, contre les lois de l'Église, mais ils les quittaient pour en prendre d'autres, s'adonnant sans cesse au vin et à la bonne chère. Le saint évêque commença par eux à exécuter le décret du concile et l'ordre du roi; car, après les avoir avertis plusieurs fois de se corriger, voyant qu'ils promettaient toujours sans effet, il fit venir des moines d'Abbendon pour les mettre à leur place. Comme ils étaient à la porte de l'église, prêts à entrer, la messe finissait et l'on chantait pour la communion ces paroles du second psaume : « Servez le Seigneur dans la crainte, » et ce qui suit; car c'était le samedi avant le premier dimanche de carême, où l'on chante encore cette communion selon le rite romain. Les moines d'Abbendon la prirent pour un bon augure, principalement à cause

de ces mots : « Recevez la discipline de peur que vous ne périissiez de la voie juste. » Ils crurent que Dieu même les exhortait à entrer. Le roi avait envoyé avec l'évêque un de ses officiers, qui ordonna aux chanoines de choisir l'un des deux, ou de céder la place aux moines, ou de prendre l'habit monastique. Cette proposition les effraya, et, refusant de se faire moines, ils se retirèrent aussitôt; mais il en revint trois qui embrassèrent la vie régulière. Il n'y avait alors en Angleterre de régularité parfaite que dans les deux monastères de Glastonbury et d'Abbendon.

Le monastère de la cathédrale de Winchester s'augmenta considérablement de ceux que le bon exemple des moines y attirait; ce que les clercs qui en avaient été chassés ne pouvant souffrir, ils firent donner du poison à l'évêque Éthelwold, comme il mangeait avec les hôtes. Il se leva, se jeta sur son lit, se croyant frappé à mort; puis il dit en lui-même : « Où est ta foi? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit de ceux qui croiraient en lui : S'ils boivent un poison mortel il ne leur nuira point? » Dès lors il ne sentit plus de mal, il se trouva guéri et pardonna à celui qui l'avait empoisonné¹.

Saint Oswald était très-noble, de race danoise, fils du frère de saint Odon, archevêque de Cantorbéry, à qui ses parents le donnèrent à instruire dans les lettres et la pitié. Il le fit chanoine de Winchester, et peu de temps après il en fut doyen; mais, voyant qu'il travaillait inutilement à corriger les mœurs déréglées des chanoines, il renonça à sa dignité, et, résolu de quitter le monde, passa en France et vint à Fleury-sur-Loire, chargé de lettres et de présents à l'archevêque, son oncle, qui y était fort connu. C'était alors la coutume des Anglais qui voulaient suivre l'observance la plus exacte de la chercher en ce monastère, qu'ils regardaient comme une source. Oswald y prit donc l'habit monastique et fit un grand progrès dans la vertu et dans la pratique de l'oraison mentale. Saint Odon, son oncle, l'ayant appris, en rendit à Dieu de grandes actions de grâces, et envoya beaucoup de présents à l'abbé et aux moines de Fleury pour les en remercier.

¹ Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 5. Acta SS., 1^{er} août.

cier. Il déclara aussi à son neveu qu'il désirait ardemment de le revoir, tant parce que son âge avancé lui faisait connaître que sa mort était proche que parce qu'il se proposait de se servir de lui pour instruire les Anglais de la discipline monastique. Les moines de Fleury renvoyèrent Oswald à regret; lui-même écrivit plusieurs fois à son oncle, s'excusant sur le peu de temps qu'il avait passé dans l'observance monastique, et il n'y eut que la nouvelle de la maladie de son oncle qui le détermina à partir. Il apprit sa mort à Douvres, et s'en serait retourné aussitôt à Fleury si ceux qui l'accompagnaient ne lui eussent représenté qu'il devait son secours à sa famille. Il revint donc en Angleterre l'an 961.

Après avoir rendu les derniers devoirs à saint Odon il se retira auprès d'Osquetul, évêque de Dorchester, dont il était aussi parent, et qui, charmé de ses vertus, le retint avec lui plusieurs années; mais, Osquetul ayant été transféré à l'archevêché d'York, saint Dunstan fit connaître le mérite de saint Oswald au roi Edgar, qui le prit en amitié et lui donna l'évêché de Wigorne, c'est-à-dire de Worcester. Oswald, étant évêque, établit premièrement un monastère de douze moines à Westbury, où il se retirait souvent lui-même, ensuite un autre plus considérable à Ramsey, dont l'église fut dédiée l'an 974. Tel était donc saint Oswald, qui, en exécution du concile auquel présidait saint Dunstan, établit dans son diocèse sept monastères, mettant des moines à la place des clercs mal vivants. Sa vertu favorite était la charité pour les malheureux; outre un nombre infini que chaque jour il nourrissait, chaque jour encore il lavait les pieds à douze pauvres, leur baisait les pieds et les essuyait, non-seulement avec un linge, mais avec ses cheveux, leur donnait à laver les mains et les servait à table. Nulle maladie ne put jamais l'empêcher de remplir cet office; au contraire, plus il se sentait faible de corps, plus il avait d'ardeur à les servir.

Un jour, étant sorti de l'oratoire avec les siens, il regarda fixement le ciel, priant avec ferveur. Comme il resta très-longtemps dans cette attitude on lui demanda ce qu'il voyait.

Il répondit : « Je regarde où je vais, et demain l'événement vous l'apprendra sans que je vous le dise; car je vois le salut éternel pour lequel j'ai travaillé et le jour de demain ne passera pas que le Seigneur ne m'y introduise, comme il a promis. » Rentré dans l'oratoire il convoqua les frères et les pria de lui administrer l'Extrême-Onction et le saint Viatique. La nuit suivante, oubliant sa langueur, il entra dans l'église, y demeura tout l'office et employa le reste de la nuit à louer Dieu. Le matin, à son ordinaire, s'étant cenit d'un linge, il lava et baisa les pieds des pauvres, chantant comme de coutume quinze psaumes. Il ajoutait le dernier *Gloria Patri*, les pauvres se levaient pour le remercier, quand il expira à leurs pieds, en disant : *Et Spiritui sancto* ¹. C'était le 29 février 992, la trentième année de son épiscopat.

Le roi Edgar étant mort l'an 975, son fils Édouard lui succéda, malgré la résistance de la reine, sa belle-mère, et de quelques seigneurs qui voulaient faire régner Éthelred, fils de cette princesse; mais saint Dunstan, faisant porter à l'ordinaire sa croix devant lui, vint au milieu de l'assemblée, leur présenta Édouard, le fit élire, le sacra et lui tint lieu de père tant que ce jeune prince régna, ce qui ne fut que deux ans et demi. Alors les clercs qui avaient été chassés des églises cathédrales pour leur vie scandaleuse renouvelèrent leurs plaintes, disant qu'il était bien rude de se voir chasser de leurs anciennes demeures par de nouveaux venus et que chacun avait sujet d'en craindre autant. Ils étaient appuyés par plusieurs seigneurs, entre autres par Alfier, très-puissant dans le pays des Merciens, qui renversa presque tous les monastères qu'avait établis saint Éthelwold, évêque de Winchester. On attaqua principalement saint Dunstan; comme l'auteur de cette réforme.

Pour apaiser ce trouble on assembla à Winchester un concile auquel saint Dunstan présida. Les clercs y perdirent leur cause, et, ne pouvant soutenir leur prétention par aucun droit, ils en vinrent aux prières, et, faisant intercéder pour eux le jeune roi et les seigneurs,

¹ Acta SS., 29 févr. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 5.

ils supplièrent saint Dunstan de les rétablir. Le saint homme demeura quelque temps en suspens sans leur répondre ; mais il fut déterminé par un miracle. Il y avait un crucifix attaché contre la muraille, au fond du réfectoire où se tenait le concile. Un des biographes du saint rapporte que ce crucifix parla et dit distinctement : « Il n'en sera rien, il n'en sera rien ! » Le roi et les seigneurs, saisis de frayeur, jetèrent de grands cris et commencèrent à louer Dieu ; les clercs furent confondus¹.

La même année (975) mourut Turquetul, abbé de Croyland. Neuf ans auparavant, c'est-à-dire en 966, il fit un dernier voyage à Londres, où il fut reçu avec une joie incroyable par saint Dunstan, son élève et son ancien ami, et par Osquetul, son parent, archevêque d'York. En ce voyage il obtint deux privilèges pour la liberté et la sûreté de son monastère, l'un du roi Edgar pour le temporel, l'autre des deux archevêques pour le spirituel. Osquetul, archevêque d'York, mourut six ans après, en 972, et eut pour successeur saint Oswald, évêque de Worcester. Le roi Edgar et l'archevêque Dunstan l'obligèrent à prendre cette dignité, et ce saint voulut qu'il gardât son évêché, afin que les moines qu'il avait mis dans la cathédrale persévérassent dans leur profession, outre que les Danois avaient ravagé le Northumbre.

Depuis ce voyage de Londres l'abbé Turquetul ne sortit plus de Croyland ; mais il s'entretenait tous les jours avec les cinq anciens touchant le premier état de cette maison, et, sur leur rapport, il en fit écrire l'histoire que nous avons recueillie et continuée par Ingulfe. Il établit dans son monastère un règlement digne de servir de modèle aux autres. Il divisa toute la communauté en trois ordres : les jeunes, depuis l'entrée jusqu'à la vingt-quatrième année de profession, les autres jusqu'à la quarantième année, les anciens jusqu'à la cinquantième. Les jeunes portaient tout le travail du chœur, du réfectoire et des autres offices, s'appliquant en tout à gagner les bonnes grâces des supérieurs ; que, s'il s'en trouvait quelqu'un de rebelle ou de contentieux,

il était séparé et sévèrement puni. Ceux du second ordre étaient dispensés de la plupart des offices et appliqués principalement aux affaires et au gouvernement de la maison. Les anciens étaient déchargés des fonctions du chœur, excepté les messes, et dispensés d'aller au cloître ou au réfectoire, et de toutes les obéissances extérieures, comme de proviseur, de procureur, de cellerier ; mais, pour ceux qui avaient cinquante ans de profession, on leur donnait à chacun une chambre dans l'infirmerie, avec un garçon pour les servir et un jeune frère qui mangeait avec le père, tant pour son instruction que pour la consolation du vieillard, et celui-ci allait au chœur, au réfectoire et par toute la maison, quand et comme il lui plaisait. On ne lui parlait d'aucune affaire fâcheuse, et on le laissait attendre en paix la fin de sa vie.

Tels étaient les cinq religieux qui avaient vu la ruine du premier monastère de Croyland et qui vécurent plus de cent ans ; le premier, nommé Clérembault, alla jusqu'à cent quarante-huit, et tous eurent la consolation de mourir entre les bras de l'abbé Turquetul. Il les suivit de près, et sur la fin il n'était plus occupé que de prières et d'œuvres de charité. Toutefois il visitait tous les jours les jeunes enfants nobles que l'on élevait chez les clercs dépendant du monastère, et, pour encourager ces enfants, il faisait porter des figues, des raisins secs et d'autres fruits, dont il leur donnait de petites récompenses. Enfin il mourut le 11 juillet 975, laissant sa communauté de quarante-sept moines et quatre frères convers¹.

Le jeune roi Édouard étant un jour à la chasse s'écarta de ses gens et se trouva seul près d'un château où la reine Elfrith, sa marâtre, faisait alors sa résidence avec son fils Éthelred. Comme Édouard portait une sincère affection à l'un et à l'autre il voulut leur rendre visite. Tourmenté de la soif il demanda à boire ; sa marâtre lui en présenta avec de grandes caresses ; mais, tandis qu'il buvait, elle le fit poignarder et jeter son corps dans un marais. Il ne put toutefois y rester caché ; Dieu le découvrit par une lu-

¹ Labbe, t. 9, p. 721.

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5.

mière céleste et l'honora de plusieurs guérisons miraculeuses ; ce qui le fit transporter à une sépulture plus honorable et compter entre les martyrs. L'Église en fait mémoire le jour de sa mort, 18 mars. C'était l'an 978. Édouard avait quinze ans et en avait régné deux et demi. Elfrith, sa marâtre, déchirée de remords et frappée des miracles qui s'opéraient par l'intercession du saint, entra en elle-même, quitta le monde et se retira dans un des monastères qu'elle fonda pour y pleurer son crime et finir saintement sa vie¹.

Le roi Édouard avait une sœur qui est aussi honorée comme sainte, savoir Édith, fille du roi Edgar et de Wilfreth, cette personne dont il abusa dans un moment de passion, quoiqu'elle eût pris le voile pour s'en garantir, comme il a été dit. Sitôt qu'elle eut fait ses couches elle se retira dans le monastère de Wilton, où elle reçut l'habit de la main de saint Éthelwold et fut depuis abbesse. Elle prit soin de l'éducation de sa fille Édith, et, du consentement du roi, lui donna l'habit monastique. Édith ne se distingua dans le monastère que par ses vertus ; elle refusa trois abbayes que le roi son père voulut lui donner, et mourut à l'âge de vingt-trois ans, le 16 septembre 984. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort. On compte pour saintes trois autres princesses du même nom, qui vécurent en Angleterre dans le même siècle².

Après la mort de saint Édouard son frère Éthelred fut reconnu roi. Saint Dunstan répugnait fort à cette élection, tant à cause du crime qui y avait donné lieu qu'à cause de la jeunesse de ce prince. Toutefois il ne voulut pas s'y opposer, parce que c'était le plus proche héritier ; mais, le jour du sacre, lui mettant la couronne sur la tête, on dit qu'il lui fit cette prédiction : « Parce que vous avez aspiré au royaume par le meurtre de votre frère, le glaive ne cessera point de frapper dans votre maison et de détruire votre race jusqu'à ce que votre royaume passe à des étrangers, dont vos sujets ne connaissent ni les mœurs ni la langue. » Ce furent les Danois, comme on le verra dans la suite.

¹ *Acta SS.*, 18 mars. — ² *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5, *Acta SS.*, 16 sept.

Sous ce règne, qui fut de plus de trente-sept ans, les enfants des clercs qui avaient été chassés des églises d'Angleterre renouvelèrent la prétention de leurs pères qui étaient morts. Ils avaient à leur tête un évêque écossais, hardi et grand parleur, avec lequel ils vinrent trouver saint Dunstan. Le saint archevêque, affaibli par l'âge et par les grands travaux qu'il avait soufferts pour l'Église, ne s'appliquait plus qu'à la prière. Il leur dit : « Puisque vous renouvez cette querelle après un si long temps et venez m'attaquer lorsque je ne cherche que le repos et le silence, je ne veux point disputer contre vous ; je laisse à Dieu à juger la cause de son Église. » Aussitôt la maison croula, le plancher de la chambre manqua sous leurs pieds ; ces séditieux tombèrent, plusieurs furent écrasés par les poutres ; mais l'endroit où Dunstan était avec les siens ne fut point endommagé.

L'an 982, saint Éthelwold, évêque de Winchester, étant venu à Cantorbéry avec l'évêque de Rochester, Dunstan les reçut avec grande joie, parce que c'était par ses soins qu'ils avaient été nourris, instruits et élevés aux premiers honneurs de l'Église. Après avoir passé plusieurs jours ensemble en douces conversations l'archevêque les conduisit hors de la ville, et, quand il fallut se séparer, il commença à fondre en larmes, en sorte qu'elles lui coupèrent la parole. Les deux évêques, étonnés, lui en demandèrent la cause. « C'est que je sais, dit-il, que vous devez mourir bientôt. » En effet l'évêque de Rochester, étant à peine rentré dans sa ville, fut attaqué d'une maladie violente qui l'emporta en peu de jours, et l'évêque de Winchester tomba malade avant même que d'arriver chez lui. Il mourut le 1^{er} août, l'an 984, la vingt-deuxième année de son épiscopat. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort, et on lui attribuait plusieurs écrits que nous n'avons plus.

Après la mort de saint Éthelwold il y eut une grande division, pour l'élection du successeur, entre les clercs qui avaient été chassés de l'église de Winchester pour leurs déréglés et les moines qui avaient été mis à leur place ; car chaque parti en voulait un de son corps. Saint Dunstan, s'étant mis en

prières pour demander à Dieu de lui faire connaître celui qui était digne de remplir ce siège, saint André lui apparut et lui ordonna de prendre Elfège, abbé de Bath, et de le sacrer évêque de Winchester. C'était un grand personnage, et il fut depuis archevêque de Cantorbéry.

Le jour de l'Ascension, 17 mai 988, après la lecture de l'Évangile, saint Dunstan prêcha à son ordinaire ; puis il continua la messe et donna la bénédiction solennelle avant la communion. Il exhorta encore son peuple à se détacher des choses de la terre, et, après avoir donné le baiser de paix, il ne put se contenir davantage, leur dit de se souvenir de lui et que le jour était proche où Dieu l'appellerait. Alors il s'éleva de grands cris, on vit couler des torrents de larmes, et un prêtre nommé Elgar, docte et vertueux, qui fut depuis évêque, déclara que le matin même il avait vu des anges dire à Dunstan qu'il se tint prêt pour partir le samedi.

Après le dîner l'archevêque revint à l'église et marqua le lieu de sa sépulture. Comme il remontait pour aller se reposer, ainsi qu'il avait accoutumé pendant l'été, ceux qui le suivaient, en grand nombre, le virent élevé de terre et monter en l'air ; ils en furent effrayés. Revenu à bas il leur dit : « Vous voyez où Dieu m'appelle, et personne ne doit désespérer de venir au ciel en suivant mes traces. Cherchez en tout à pratiquer la volonté de Dieu. Ne vous mettez pas en peine de paraître bons, mais de l'être, ni de ne paraître pas méchants, mais de ne l'être pas. Je vous prédis que la nation anglaise souffrira beaucoup et longtemps de la part des étrangers ; mais à la fin la miséricorde de Dieu se répandra sur elle. » En parlant ainsi le saint prélat sentit que les forces de son corps diminuaient peu à peu. Néanmoins il continua tout ce jour-là et le vendredi suivant à instruire et à consoler tous ceux qui venaient se recommander à lui et lui demander sa bénédiction.

Le samedi 19 mai il fit célébrer devant lui les saints mystères, et, ayant reçu le saint Viatique, il fit une fervente action de grâces, après laquelle il expira plein de joie. Il fut enterré dans l'église de Saint-Sauveur, sa cathédrale, au lieu qu'il avait marqué devant

les degrés de l'autel. Les regrets de son peuple furent extrêmes ; il se fit depuis à son tombeau un grand nombre de miracles, dont nous avons une histoire fidèle par le moine Osbern de Cantorbéry, qui vivait dans le siècle suivant, et qui a écrit une des cinq vies que nous avons du saint archevêque, parmi lesquelles il en est une par un prêtre contemporain et témoin oculaire. Saint Dunstan rétablit les lettres en Angleterre aussi bien que la discipline monastique ; on lui attribue plusieurs écrits, dont il reste peu qui soient certainement de lui. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort ¹.

En Espagne le roi Sanche le Gros mourut après douze ans de règne, en 967, et Ramire III, son fils, lui succéda ; mais, comme il n'avait que cinq ans, sa tante Elvire, princesse pieuse et prudente, qui s'était consacrée à Dieu, gouverna pour lui. Il eut la paix avec les Sarrasins et retira d'eux le corps du martyr saint Pélage, que son père leur avait demandé, et l'enterra à Léon avec les évêques. Les comtes de Galice, de Léon et de Castille, ennuyés du gouvernement faible de Ramire, reconnurent pour roi Bermond ou Vérémond, son cousin, fils d'Ordogne III, ce qui causa une guerre civile ; mais Ramire mourut la quinzième année de son règne, et Bermond II demeura seul roi en 982. Ce roi donna à l'église de Compostelle les biens d'un martyr tué par les Sarrasins ; car les infidèles, ayant pris Simancas, dans le royaume de Léon, passèrent au fil de l'épée la plupart des habitants et emmenèrent captifs le peu qui restaient, les chargèrent de chaînes et les tinrent en prison deux ans et demi, pendant lesquels ils louaient Dieu, et, demeurant fermes dans la foi, ils furent enfin mis à mort par ordre du roi et souffrirent le martyre. Un d'eux, nommé Sarrasin, et au baptême Dominique, avait quelque héritage à Zamora, et, comme il n'avait point d'héritiers, le roi Ramire s'en empara ; mais le roi Bermond les donna à l'église de Compostelle par une charte datée du mois de février 975 et souscrite par cinq évêques ².

Du temps de ces rois vivait saint Rude-

¹ *Acta SS.*, 19 mai. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5.
— ² Baron., ann. 975. Sampir.

sinde ou Rosende, évêque de Dume. Il était de la plus haute noblesse, fils de Gutière Mendès et petit-fils d'Erménégilde, parent du roi Alphonse le Grand. La mère de Rudesinde était Ilduara ou Aldara, illustre par sa piété comme par sa naissance. Il naquit l'an 907 et fut instruit dans les lettres et la piété par Savaric, évêque de Dume, qui mourut vers l'an 920. Après Rodrigue, son successeur, Rudesinde fut ordonné évêque du même siège, quoiqu'il n'eût encore, dit-on, que dix-huit ans. Il fonda, l'an 935, le monastère de Celle-Neuve en Galice, et y mit pour abbé Franquilan, qui avait déjà gouverné un autre monastère. Rudesinde fit depuis ce temps sa résidence à celui de Celle-Neuve, dont on croit que les moines étaient son clergé et le soulageaient dans ses fonctions.

Sisenand, parent de Rudesinde, était alors évêque d'Iria, dont le siège fut depuis transféré à Compostelle. Comme il négligeait ses fonctions, ne s'adonnant qu'au jeu et aux vanités du siècle, ses désordres le rendirent odieux non-seulement à son clergé et à son peuple, mais aux grands et au roi Sanche le Gros, qui, après l'avoir averti plusieurs fois, le mit enfin en prison, et, du consentement du clergé et du peuple, lui substitua Rudesinde, c'est-à-dire qu'il l'obligea de prendre soin de cette Église et de suppléer à l'absence de son pasteur; mais Rudesinde n'en fut jamais pasteur titulaire, et, dans tous les actes qui restent de lui, il ne se nomme qu'évêque de Dume. La Galice étant alors attaquée par les Normands et le Portugal par les Arabes, Rudesinde, en l'absence du roi, rassembla les troupes, marcha contre les ennemis, chassa les Normands de Galice et repoussa les Arabes dans leurs frontières. Après quoi il rentra victorieux à Compostelle, aux acclamations du peuple.

Le roi Sanche étant mort, l'évêque Sisenand rompit ses fers, sortit de sa prison, et, la nuit de Noël, vint trouver Rudesinde comme il dormait, le menaçant, l'épée à la main, de le tuer s'il ne quittait la ville et ne lui cédait la place. Rudesinde le reprit avec beaucoup de gravité et lui prédit qu'il mourrait bientôt de mort violente. Pour lui il sor-

tit sur-le-champ de Compostelle et se retira au monastère de Saint-Jean de Cabère, qu'il avait fondé. Cependant la troisième année du règne de Ramire III, c'est-à-dire l'an 970, cent bâtiments normands, sous la conduite de leur roi Gondrède, abordèrent en Galice, y firent de grands ravages autour de Compostelle et tuèrent l'évêque Sisenand. Saint Rudesinde eut soin de lui faire donner un successeur.

Il continua de vivre dans son monastère de Celle-Neuve, où l'on dit même qu'il renonça à sa dignité, prit l'habit monastique et se soumit à l'obéissance de l'abbé Franquilan, après la mort duquel il fut lui-même élu abbé de ce monastère. Il en gouverna plusieurs autres en Galice et en Portugal, et, ayant établi Mamillan pour son successeur à Celle-Neuve, mourut âgé de soixante-dix ans, le jeudi 1^{er} jour de mars 977. On rapporte un grand nombre de miracles faits à son tombeau¹.

Sainte Segnorine, sa parente, était abbesse de Baste, au diocèse de Brague; elle avait été élevée à Vicira par Godine, sa tante, qui en était abbesse, et se consacra à Dieu, refusant la recherche d'un comte qui la voulait épouser. Étant abbesse elle transféra le monastère à Baste et vécut en grande liaison avec saint Rudesinde, dont on dit même qu'elle apprit la mort aussitôt par révélation. Elle mourut à cinquante-huit ans, le 22 avril 982².

Tandis que l'Espagne chrétienne, resserrée dans ses montagnes par les mahométans, continuait à produire des saints et des martyrs, le Christianisme s'avancait dans le Danemark et les autres pays du Nord, mais péniblement et avec des fluctuations de hausse et de baisse, comme la grande mer. Parmi les Danois, le roi Harold, ayant reçu le baptême en 948, avec sa femme et son fils encore enfant, dont le roi Othon voulut bien être le parrain, fut le premier qui établit le Christianisme chez ce peuple et remplit le septentrion d'églises et de prédicateurs de l'Évangile. Il régna cinquante ans; mais son fils Suen, le voyant vieux et affaibli par l'âge, chercha les moyens de le priver du

¹ Acta SS., 1^{er} mars. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 5.
² Acta SS., 22 avril. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 5.

royaume, et, devenu apostat, prit conseil de ceux que son père avait contraints d'embrasser le Christianisme. La conjuration éclata tout d'un coup, et une grande partie des Danois, renonçant à la religion chrétienne, reconnurent Suen pour leur roi et déclarèrent la guerre à Harold. Quelque répugnance qu'il eût à prendre les armes contre ses sujets et contre son fils, il résolut de se défendre, mettant sa confiance en Dieu, comme il avait toujours fait. Toutefois il fut vaincu et blessé dans le combat, et, s'étant embarqué, il se sauva dans une ville des Slaves, qui, bien que païens, le reçurent, contre son espérance. Quelques jours après il mourut de sa blessure, toujours fidèle dans la foi de Jésus-Christ. C'était le jour de la Toussaint 980. Son corps fut rapporté dans son royaume à Rotschild, et enterré dans l'église de la Sainte-Trinité qu'il avait bâtie; la cause de sa mort le fit regarder comme martyr.

Suen ou Swein, son fils apostat, persécuta violemment les chrétiens de Danemark. L'archevêque de Hambourg, saint Libentius, successeur d'Adaldague, lui envoyait souvent des députés avec des présents pour l'apaiser; mais il fut inexorable. La justice divine ne tarda point à se faire sentir au prince apostat et parricide. Quelque temps après faisant la guerre aux Slaves, il fut pris par deux fois et emmené chez eux, et les Danois le rachetèrent par deux fois. Ces désastres ne suffirent point encore pour le faire rentrer en lui-même, pour lui faire reconnaître la main qui le frappait en punition de son apostasie, de son parricide et de ses persécutions. De nouveaux coups l'attendaient. Héric, roi de Suède, entra en Danemark avec une armée innombrable, et Swein, qui espérait dans ses idoles, lui ayant livré un combat, fut vaincu, dépouillé de son royaume et réduit à s'enfuir chez les Normands; mais leur roi Thrucon, étant païen, n'eut aucune pitié de lui. Malheureux et repoussé de toutes parts, il se réfugia en Angleterre; mais Éthelred, fils d'Edgar, se souvenant des maux que les Danois avaient faits jadis aux Anglais, le repoussa également. Il n'y eut qu'un roi écossais qui l'accueillit avec bienveillance, et il y resta quatorze ans en exil, jusqu'à la mort

du roi Héric. C'est ainsi qu'un petit-fils de Swein déduisit à l'historien Adam de Brème la série de calamités qu'éprouva son grand-père en punition de son apostasie¹. Nous en verrons la suite et la fin.

Adaldague, archevêque de Brème, était mort dès l'an 988, le 28 avril, après cinquante-trois ans d'épiscopat; il eut pour successeur saint Libentius, autrement Liévizo. Ce prélat, très-savant et très-vertueux, était venu d'Italie avec l'évêque Adaldague et le Pape Benoît V, lorsqu'il fut relégué en Saxe, et Adaldague ne trouva que Libentius auquel il put confier le gouvernement du diocèse de Hambourg. Il reçut le pallium du Pape Jean XV et le bâton pastoral de l'empereur Othon III, et fut le premier archevêque de Brème consacré par ses suffragants; car jusque-là cet archevêque était sacré par celui de Mayence; mais, Adaldague ayant obtenu du Pape Agapit le pouvoir d'ordonner des évêques en Danemark et dans les autres pays du Nord, ses successeurs furent ordonnés par les évêques de leur dépendance.

La pureté de Libentius était telle qu'il ne se laissait voir aux femmes que rarement; ses jeûnes le rendaient toujours pâle; son humilité le faisait paraître dans le cloître comme un simple moine; car c'étaient des moines qui servaient l'église de Brème, comme les autres qu'ils avaient fondées. Il se contentait des biens de son église et n'allait guère à la cour pour les augmenter. Il demeurait en repos chez lui, tout occupé à gouverner son diocèse et à gagner des âmes, et tenait dans une exacte discipline toutes les communautés de sa dépendance. Il prenait soin par lui-même des hôtes et des malades et les servait en personne, quoiqu'il eût chargé son neveu Libentius du gouvernement de l'hôpital. Tant que le pays des Slaves fut en paix il visita souvent les peuples au delà de l'Elbe et s'acquitta fidèlement de sa mission chez les païens². Tel était saint Libentius, aux exhortations duquel le roi Swein s'étant rendu inexorable fut puni comme nous avons vu.

D'un autre côté, le roi Héric étant devenu

¹ Baron., ann. 980. Adam, l. 2. — ² Acta SS., 4 janv. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6, pars 1.

maître des deux royaumes de Danemark et de Suède, Poppon, évêque de Sleswig, alla vers lui en ambassade, de la part de l'empereur et de l'archevêque de Hambourg, pour traiter de la paix. C'était un saint homme, et comme les Barbares lui demandaient un miracle, à leur ordinaire, on dit que, sans hésiter, il prit un fer rouge avec la main et n'en fut point brûlé. Pour les persuader encore mieux il se fit revêtir d'une chemise cirée, et, se tenant au milieu du peuple, il y fit mettre le feu. Ensuite, levant les yeux et les mains au ciel, il la laissa brûler entièrement, et, d'un visage gai, assura qu'il n'en avait pas même senti la fumée. Plusieurs milliers de païens se convertirent à ce miracle, et le nom de Poppon demeura célèbre chez les Danois.

Un autre missionnaire illustre du Danemark fut Odincar l'Ancien, qui prêcha en Finlande, en Zélande, en Schonen et en Suède, et convertit plusieurs infidèles. Odincar le Jeune, son neveu et son disciple, était de la race des rois de Danemark, et si riche en fonds de terre que de son patrimoine il fonda l'évêché de Ripen en Jutland. Comme il étudiait à Brême, l'archevêque Adalague le baptisa de sa main, et, son successeur Libentius l'ayant ordonné évêque pour la conversion des gentils, il établit son siège à Ripen. La sainteté de sa vie le rendait agréable à Dieu et aux hommes, et il soutint courageusement la religion en Danemark. D'autres saints personnages allèrent jusqu'en Norwège et y firent plusieurs chrétiens¹. Comme on voit, le zèle pour la propagation de la foi chrétienne n'était point éteint ni même refroidi dans le dixième siècle.

A Rome le Pape Benoît VII mourut le 10 juillet 984, après huit ans et demi de pontificat, et fut enterré à Sainte-Croix de Jérusalem. Son successeur fut Pierre, évêque de Pavie, qui avait été chancelier de l'empereur Othon II. Il changea de nom, par respect, comme l'on croit, pour saint Pierre, et prit celui de Jean XIV. Il ne tint le Saint-Siège que huit mois. L'antipape Francon, qui, sous le nom de Boniface VII, avait usurpé le pon-

tificat, après avoir fait mourir Benoît VI dans le château Saint-Ange, n'avait siégé qu'un mois. Après ce temps il avait été obligé, comme nous l'avons vu, de fuir de Rome et de se retirer à Constantinople. Ayant appris la mort de Benoît VII et celle de l'empereur Othon II, son protecteur, cet homme sanguinaire retourna à Rome, et, après un second parricide commis sur la personne de Jean XIV, qu'il fit pareillement mourir dans les prisons du château Saint-Ange, il envahit une seconde fois le pontificat suprême ; mais il ne jouit pas longtemps du fruit de ses crimes ; car, après quelques mois de possession tyrannique, il fut frappé de mort subite. Les siens même le haïssaient tellement qu'après sa mort ils le percèrent à coups de lance, le traînèrent tout nu par la ville et le jetèrent au pied du Capitole. Le lendemain matin quelques clercs ramassèrent ce cadavre déchiré et l'ensevelirent. Si des historiens donnent à Francon le nom de Boniface VII ce n'est point à juste titre, puisqu'il ne doit point être compté parmi les Pontifes romains. On n'y comprend pas Jean, fils de Robert, que l'on rapporte avoir été choisi après la mort de l'antipape Francon. Il faut que ce Jean soit mort incontinent après son élection, sans avoir été consacré, ou que son élection même n'ait point été canonique ; autrement il aurait porté le nom de Jean XV, qui n'est donné qu'au Pape qui suit. Jean XV, aussi Romain de naissance, fut sacré le 25 avril 986 et tint le Saint-Siège dix ans. Ce fut lui qui accorda le pallium à saint Libentius de Brême¹.

L'empereur Othon II était mort l'an 983. Dès l'an 980 il entreprit d'enlever aux Grecs l'Italie méridionale, comme étant la dot de sa femme, l'impératrice Théophanie. Les Grecs appelèrent à leur aide les Sarrasins de Sicile et d'Afrique. En 982 il y eut en Calabre une grande bataille. Les Allemands y eurent d'abord l'avantage ; mais, au moment même de la victoire, ils sont surpris en désordre par un corps de réserve et complètement défaits. Il y périt beaucoup de seigneurs et d'évêques, entre autres Pandolphe, duc de Bénévent, et Henri, évêque, d'Augs-

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 1.

¹ Baron. et Pagi, ann. 984 et seqq.

bourg, à qui son père, le comte Bouchard, avait procuré cet évêché par de mauvaises voies. L'empereur lui-même eut grande peine à se sauver des Sarrasins sur une galère grecque, d'où il s'échappa ensuite à la nage. Après cette défaite il revint en Lombardie, où il fit élire roi son fils Othon III, qui était en Allemagne, et qui fut couronné en cette qualité à Aix-la-Chapelle, le jour de Noël, la même année 983, par Villegise, archevêque de Mayence, et Jean, archevêque de Ravenne. Les chroniques contemporaines disent positivement qu'il fut couronné roi, et non pas empereur, comme le suppose Fleury.

Dans l'intervalle son père, l'empereur Othon II, retourna à Rome, où il tomba malade. Se sentant à l'extrémité il partagea en quatre tout son argent; il en donna un quart aux églises, un aux pauvres, un à sa sœur Mathilde et le quatrième à ses serviteurs. Ensuite il fit sa confession en latin devant le Pape et les prêtres, et, ayant reçu d'eux l'absolution, il mourut le vendredi 7 décembre, ayant régné dix ans et sept mois depuis la mort de son père. Il fut enterré dans le parvis de l'église Saint-Pierre, et devant son sépulcre, qui est de porphyre, on peignit en mosaïque un Christ debout, qui donnait sa bénédiction à ceux qui entraient dans l'église. Ce prince était fort inférieur en mérite à l'empereur Othon I^{er}, son père ¹.

Saint Adalbert, qui avait d'abord entrepris la conversion des Russes et fut ensuite premier archevêque de Magdebourg, était mort en 981, la treizième année de son pontificat. Il avait obtenu de l'empereur Othon II un privilège par lequel les moines qui composaient le chapitre de Magdebourg avaient la permission d'élire l'archevêque. Après la mort de saint Adalbert le clergé et le peuple élurent tout d'une voix pour archevêque le moine Otric, fameux pour son savoir, qui était au service de l'empereur, quoique saint Adalbert eût déclaré publiquement qu'il ne serait point son successeur; car il ne s'accommodait point de ses manières, ce qui fit que plusieurs se retirèrent de la communauté

parce qu'Otric était à la tête de l'école. Les députés du chapitre de Magdebourg allèrent en Italie trouver l'empereur Othon II et s'adressèrent à Gisiler, évêque de Mersebourg, qui avait grand crédit auprès de ce prince; ils lui dirent le secret de leur députation et il leur promit ses bons offices; mais, ayant dit à l'empereur la nouvelle de la mort de saint Adalbert, il se jeta à ses pieds et lui demanda pour lui-même l'archevêché de Magdebourg comme la récompense qu'il attendait depuis si longtemps pour ses services. L'empereur le lui accorda aussitôt.

Quand il fut sorti Otric et les autres députés lui demandèrent ce qu'il avait fait dans l'affaire qu'ils lui avaient confiée; il leur répondit qu'il avait bien de la peine à faire les siennes propres, tant la cour était corrompue par l'intérêt, principalement les Romains. Enfin il leur dit la chose en confidence; ensuite il poursuivit publiquement sa prétention devant le Pape Benoît VII pour faire autoriser sa translation. Le Pape assembla un concile et demanda si Gisiler pouvait passer à l'archevêché de Magdebourg, attendu qu'il n'avait point de siège et que celui de Mersebourg lui avait été ôté par l'évêque Hillibart. Les juges, qui étaient gagnés, prononcèrent qu'il le pouvait. Ainsi il eut l'archevêché; l'évêché de Mersebourg fut même supprimé et réuni à celui d'Halberstadt. Voilà du moins comment la chose est racontée par la chronique de Magdebourg, qui attribue à la suppression de l'évêché de Mersebourg les malheurs qui tombèrent sur Othon II. Quant au moine Otric, étant ensuite allé à Bénévent, il y tomba malade et y mourut avec un grand regret d'avoir quitté son monastère pour satisfaire son ambition ¹.

Le plus illustre disciple de saint Adalbert de Magdebourg fut saint Adalbert de Prague. Il naquit en Bohême, et son père, nommé Slavnitz, était comte et seigneur de plusieurs grandes terres. Le fils fut nommé au baptême Voytiech, qui signifiait en esclavon *Consolation de l'armée*. Ses parents l'ayant voué à Dieu dans une maladie qui lui survint en son enfance, son père l'envoya à Magdebourg pour

¹ Baron. et Pagi, ann. 983.

¹ Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 5, p. 582.

être instruit par les soins de l'archevêque Adalbert, et il eut pour maître le moine Otric, qui avait un grand nombre de disciples. C'était environ l'an 973, et il fut neuf ans dans cette école. L'archevêque lui changea son nom à la Confirmation et le nomma Adalbert, comme lui. Pendant ses études il se dérobaît la nuit pour visiter les pauvres, leur faisait de grandes aumônes et donnait à la prière le temps des récréations. Il se rendit fort savant dans la philosophie humaine.

Après la mort du saint archevêque il retourna en Bohême, rapportant beaucoup de livres, et entra dans le clergé de Prague, sous l'évêque Ditmar, qui mourut peu de temps après, savoir l'an 983, le 2 janvier. Le jeune Adalbert, qui n'était encore que sous-diacre, servait avec les autres aux funérailles de l'évêque. On s'assembla, pour l'élection du successeur, près de la ville de Prague, et le duc de Bohême, Boleslas le Pieux, y assistait avec les seigneurs du pays; tous convinrent qu'ils ne pouvaient choisir d'évêque plus digne qu'Adalbert, leur compatriote, et, malgré sa résistance, ils l'élurent le 19 février, la même année 983. Ils envoyèrent des députés à l'empereur, qui était à Vérone, au retour de la guerre contre les Sarrasins, pour lui demander la confirmation de cette élection. Adalbert était avec eux, et ils portaient la demande du clergé et du peuple, avec les ordres du duc. L'empereur leur accorda ce qu'ils demandaient, et donna à Adalbert l'anneau et le bâton pastoral; puis il le fit sacrer par Villegise, archevêque de Mayence, dont il était suffragant et qui se trouva présent. Étant de retour il entra à Prague nu-pieds et fut intronisé avec une grande joie de tout le peuple.

Depuis qu'il fut évêque il mena une vie exemplaire et s'acquitta parfaitement de tous ses devoirs. Il partagea en quatre parts les revenus de l'église, selon les canons : la première pour les réparations et les ornements de l'église, la seconde pour les chanoines, la troisième pour les pauvres, et la quatrième pour lui. Il distribuait de grandes aumônes à toutes les fêtes et nourrissait tous les jours douze pauvres. Il avait un lit de parade, mais il couchait sur la terre et tout au plus sur un

cilice, dormant peu et passant la plupart des nuits en prière. Il observait, comme les moines, le silence depuis complies jusqu'à prime; après prime il donnait audience; puis il travaillait de ses mains ou lisait l'Écriture sainte avec ses chapelains. Il visitait soigneusement les prisonniers et les malades; il prêchait assidûment et mêlait dans sa conduite la sévérité et la douceur.

Mais son peuple profitait peu de ses instructions; la plupart semblaient affecter de commettre les désordres dont il voulait les retirer et s'obstiner à leur perte. Voyant donc que, loin de leur être utile, il se nuisait à lui-même, il résolut de les quitter, principalement pour trois sortes de péchés : la pluralité des femmes, les mariages des clercs, la vente des esclaves chrétiens aux Juifs. Dans le temps même qu'Adalbert était prêt à partir pour Rome il se rencontra que le moine Straquaz vint à Prague. Il était fils de Boleslas le Cruel et frère de Boleslas le Pieux, qui régnait alors en Bohême. Le père, pour expier la mort de saint Venceslas, donna ce fils à Saint-Emmèran de Ratisbonne, où il embrassa la vie monastique. Il était donc venu, après plusieurs années, par la permission de son abbé, voir son pays, ses parents et le duc, son frère. Le saint évêque Adalbert, l'ayant pris en particulier, lui fit de grandes plaintes de la malice de son peuple, des mariages incestueux et des divorces, de la déobéissance et de la négligence du clergé, de l'arrogance et de la puissance intolérables des seigneurs. Enfin il lui découvrit son dessein d'aller à Rome consulter le Pape et de ne jamais revenir à ce peuple indocile. « Il se rencontre heureusement, ajouta-t-il, que vous êtes frère du duc; ils vous obéiront plutôt qu'à moi; vous pourrez les réduire par l'autorité de votre frère; votre noblesse, votre science et la sainteté de votre profession vous rendent digne de l'épiscopat; je vous le cède volontiers, et je solliciterai le Pape de vous l'accorder de mon vivant. » En parlant ainsi il lui mit entre les bras le bâton pastoral qu'il tenait. Mais Straquaz le jeta par terre avec indignation et dit : « Je ne suis ni digne ni capable de l'épiscopat; je suis moine et mort au monde. » L'é-

vêque lui répondit : « Sachez, mon frère, sachez que, ce que vous ne voulez pas faire maintenant à propos, vous le ferez plus tard, et ce sera à votre perte. »

Adalbert vint à Rome en 989, et le Pape Jean XV lui conseilla de quitter son peuple rebelle plutôt que de se perdre avec lui. Ayant donc résolu de passer le reste de sa vie en pays étranger, il commença par distribuer tout son argent aux pauvres. L'impératrice Théophanie, mère d'Othon III, qui régnait alors, se trouva dans le même temps à Rome, et sachant que l'évêque Adalbert voulait aller en pèlerinage à Jérusalem, elle le fit venir secrètement et lui donna tant d'argent que le jeune Gaudence, frère du saint, le pouvait à peine lever de terre. Elle l'obligeait à le prendre pour la dépense de son voyage, mais le saint évêque le distribua entièrement aux pauvres la nuit suivante.

Ayant renvoyé ses gens en Bohême, il changea d'habit, acheta un âne pour porter le bagage, et se mit en chemin, avec trois personnes seulement, pour aller à Jérusalem. Il passa au mont Cassin et y fut reçu avec honneur sans être connu. Quelques jours après, comme il voulait partir, l'abbé Manson, successeur d'Aligerne, vint le trouver avec les principaux du monastère et lui dit : « Vous entreprenez un voyage très-long et plein de grandes distractions; il est bon de quitter le monde, mais il n'est pas avantageux de changer de place tous les jours. Il vaut mieux se fixer en un lieu, suivant les maximes de nos pères. » Adalbert reçut ce conseil comme venu du Ciel et résolut de s'arrêter au mont Cassin pour y passer le reste de sa vie.

Mais un des principaux du monastère lui dit un jour, avec plus d'affection que de discrétion : « Mon père, vous feriez bien de prendre ici l'habit monastique et de demeurer avec nous; car, comme vous êtes évêque, vous consacrerez nos églises et ordonnerez nos clercs. » Adalbert, voyant qu'il était découvert, fut sensiblement affligé de ce discours, et aussitôt il alla à Val-de-Luce consulter saint Nil sur ce qu'il avait à faire. Saint Nil sut tout de suite par quel mouvement il agissait, et dit, depuis, qu'il n'avait

jamais connu personne de plus fervent dans l'amour de Dieu que ce jeune homme. Mais il lui dit : « Je vous recevrais, mon fils, dans ma communauté, si ce n'était lui nuire sans vous servir. Vous voyez à ma barbe et à mon habit que je suis Grec et étranger, et le lieu que nous habitons appartient à ceux que vous quittez; si je vous reçois ils me chasseront, et vous serez encore plus incertain du lieu de votre retraite. Je vous conseille de retourner à Rome et d'aller trouver de ma part l'abbé Léon, avec une lettre par laquelle je le prierai de vous garder chez lui, ou du moins de vous recommander à l'abbé de Saint-Sabas. »

Adalbert, étant revenu à Rome, s'informa du monastère de l'abbé Léon et apprit que c'était celui de Saint-Alexis. Léon, voulant l'éprouver, le rebuta d'abord et lui parla durement; mais, le voyant ferme, il le mena au Pape, pour ne rien faire que de son consentement et de l'avis des cardinaux. Enfin il lui donna l'habit le jeudi saint, l'an 990, sans savoir qui il était. Deux de ceux qui avaient suivi Adalbert l'abandonnèrent, voyant qu'il voulait se faire moine; il n'y eut que son frère Gaudence qui lui demeura fidèle et embrassa la même profession. Adalbert s'exerçait à l'obéissance et à l'humilité, servant aux travaux les plus bas dans le monastère.

Cependant, en Bohême, le duc Boleslas, voyant le désordre où cette Église était tombée depuis l'absence de son saint évêque, tint conseil avec son clergé et envoya dire à Villegise, archevêque de Mayence : « Ou renvoyez-nous Adalbert, notre pasteur, ce que nous aimons mieux, ou ordonnez-nous-en un autre. » L'archevêque, craignant que ce peuple nouvellement converti ne retombât dans ses anciennes erreurs, envoya à Rome deux députés, savoir, Radla, disciple du saint, et Straquaz, moine, tous deux frères du duc, avec des lettres par lesquelles il priait le Pape de renvoyer Adalbert. Le Pape Jean XV tint un concile à Rome, pour ce sujet, l'an 994. Il y eut une grande contestation entre les députés, qui redemandaient leur évêque, et les Romains, qui voulaient le retenir. Enfin les députés l'emportèrent

et le Pape dit : « Nous vous le rendons, à condition que son peuple le conservera, profitant de ses instructions ; mais, s'ils demeureraient dans leurs péchés, il pourra les quitter en sûreté. »

Les députés ramenèrent donc Adalbert après qu'il eut mené cinq ans la vie monastique, et, quand il arriva à Prague, tout le peuple vint au-devant de lui et le reçut avec une extrême joie, promettant de suivre en tout ses avis. Mais ils retombèrent bientôt dans leur première négligence et dans tous leurs vices. La femme d'un homme noble étant accusée d'avoir commis un adultère avec un clerc, les parents du mari voulaient la décapiter, suivant la coutume ; elle s'enfuit vers l'évêque, qui, pour lui sauver la vie, l'enferma dans un monastère de religieuses dédié à saint Georges et donna à un homme fidèle la clef de l'église où elle était. Ceux qui poursuivaient la femme vinrent à la maison de l'évêque pendant la nuit, se plaignant qu'il voulait empêcher l'exécution des lois et demandant la coupable avec menaces. Il embrassa les frères qui étaient avec lui, se recommandant à leurs prières, et se jeta au milieu de ces furieux en disant : « Si c'est moi que vous cherchez me voici ! » Un d'entre eux lui dit : « Tu te flattes en vain de la gloire du martyr ; mais, si on ne nous rend promptement cette malheureuse, nous avons tes frères, et nous nous vengerons sur leurs femmes, sur leurs enfants et sur leurs terres. » Cependant un traître leur ayant découvert celui à qui l'évêque avait confié la garde du lieu où était la femme, ils l'intimidèrent tellement qu'il leur en donna l'entrée ; ils arrachèrent la femme de l'autel et lui firent couper la tête.

Depuis son retour saint Adalbert commença à travailler à la conversion des Hongrois, voisins de la Bohême ; il y envoya des missionnaires, y alla lui-même, et y établit un faible commencement de Christianisme ; toutefois il y jeta la semence d'une conversion parfaite de la nation entière en baptisant le fils du duc Geisa ; car cet enfant fut, depuis, l'illustre saint Étienne, roi et apôtre de la Hongrie¹.

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5. *Acta SS.*, 23 avril.

Le saint évêque, affligé de l'indocilité de son peuple, le quitta une seconde fois et retourna à Rome, dans son monastère de Saint-Alexis et de Saint-Boniface, sous la conduite de l'abbé Léon, qui fut légat en France. Dans ce monastère il y avait des Grecs qui suivaient la règle de saint Basile et des Latins qui suivaient celle de saint Benoît, et de chacune des deux nations on en remarque quatre distingués par leur mérite. Les quatre Grecs étaient l'abbé Grégoire, le Père Nil ; Jean, infirme ; Stratus, homme d'une simplicité angélique. Les quatre Latins étaient Jean, remarquable par sa sagesse ; Théodore, par son silence ; Jean, par son innocence ; Léon, simple, mais toujours prêt à prêcher. Ce dernier avait été abbé de Nonantule en Lombardie, et, après avoir gouverné ce monastère deux ans, il l'avait remis à l'empereur Othon, lui rendant le bâton pastoral. Il était venu à Rome se rendre simple moine à Saint-Boniface, où il finit ses jours, et il est compté entre les saints. Il ne faut pas le confondre avec Léon, abbé du même monastère.

Saint Nil, que saint Adalbert alla consulter, était né à Rossane, capitale de la Calabre, la seule ville que les Grecs y avaient conservée, le reste du pays étant désolé par les courses des Sarrasins. Son beau naturel fut cultivé par l'étude ; il lisait continuellement l'Écriture sainte et prenait un plaisir singulier aux vies des Pères, ce qui lui inspira une grande aversion du vice et des mauvaises curiosités, comme des caratères et des paroles superstitieuses contre divers accidents. Ayant perdu ses parents il demeura sous la conduite d'une sœur aînée, qui était aussi très-pieuse ; mais, étant arrivé à la fleur de la jeunesse, il attira les désirs de toutes les filles par sa beauté et l'agrément de sa voix, et, de son côté, il fut épris de la plus belle d'entre elles, quoiqu'elle fût de basse naissance, et le premier fruit de leur union fut une fille. Toutefois la pensée de la mort et des supplices éternels commença à le relever de cette chute, et ces sentiments devinrent bien plus vifs dans une fièvre ardente dont il fut attaqué.

Un jour donc, sans avoir rien dit à per-

sonne, il alla chez des gens qui lui devaient de l'argent et leur dit qu'il avait trouvé une très-belle vigne et qu'il voulait l'acheter. Il prit d'eux ce qu'ils avaient, et, nonobstant sa fièvre, il partit accompagné d'un moine nommé Grégoire, qui le conduisait à son monastère. En passant une rivière il fut tout d'un coup délivré de sa maladie, ce qu'il prit pour une marque assurée que ce voyage était agréable à Dieu. Il arriva donc au monastère de Mercure, et, entre autres grands personnages, il y trouva Jean, Fantin et Zacharie. Il fut surpris de leur extérieur et de la pauvreté de leur habit, et son zèle pour la perfection en fut plus ardent. Eux, de leur côté, voyant la sagesse de ce jeune homme, la douceur de sa voix dans la lecture et la pénétration de son esprit, jugèrent dès lors que non-seulement il ferait un grand progrès dans la vertu, mais qu'il serait utile au salut de plusieurs autres.

Mais peu de temps après il vint des lettres menaçantes de la part du gouverneur de la province, portant que, si quelqu'un était assez hardi pour imposer les mains à ce jeune homme, il aurait le point coupé et que le monastère serait confisqué. Les supérieurs résolurent donc de l'envoyer sous une autre domination pour recevoir le saint habit, et il se détermina à entrer dans le monastère de Saint-Nazaire. En chemin il rencontra un Sarrasin qui lui demanda qui il était, d'où il était et où il allait. Nil lui dit simplement la vérité, et le Sarrasin fut surpris de lui voir prendre une telle résolution étant si jeune; car il n'avait pas trente ans, et il portait encore son habit séculier, qui était très-riche. « Tu devrais attendre, dit-il, à la vieillesse pour t'engager dans la vie monastique, si tu l'as résolu. — Non, répondit-il; Dieu ne veut pas que nous soyons bons par nécessité; un vieillard n'a plus la force de le servir, non plus que de porter les armes pour son prince. Je veux servir Dieu dans ma jeunesse afin qu'il honore ma vieillesse. » Le Sarrasin, touché de ce discours, lui montra son chemin et le quitta en lui donnant des bénédictions et en l'encourageant à suivre son dessein. Nil fut saisi de crainte, songeant au péril qu'il avait évité, et sa peur aug-

menta quand il entendit le Sarrasin revenir en courant et en criant qu'il l'attendit. Celui-ci, l'ayant rejoint, lui donna des pains fort blancs, qu'il avait apportés, voyant qu'il n'avait point de provisions, et lui fit excuse de n'avoir rien de meilleur à lui donner; mais en même temps il blâma sa crainte et la mauvaise opinion qu'il avait de lui.

Étant près du monastère, l'ennemi des bons lui apparut sous la forme d'un cavalier pour le détourner d'y entrer, disant mille maux des moines, les traitant d'avarés, d'orgueilleux, de gourmands. « Je tiendrais, dit-il, tout entier avec mon cheval dans une des chaudières de leur cuisine. » Nil voulait lui répondre; mais il s'enfuit aux premiers mots, sans l'écouter, et Nil, faisant de temps en temps le signe de la croix, entra enfin dans le monastère de Saint-Nazaire. L'abbé et les moines le reçurent avec grande charité, et, le voyant fatigué, ils lui donnèrent du poisson et du vin; mais il se contenta de pain et d'eau. Il pria qu'on lui donnât l'habit monastique, à condition toutefois qu'au bout de quarante jours il retournerait au monastère où il avait d'abord été reçu. L'abbé voulait, aussitôt qu'on l'eut fait moine, lui donner le gouvernement d'un autre monastère; mais Nil trouva cette proposition si étrange que dès lors il fit serment de n'accepter jamais aucune dignité.

Le temps étant accompli, il retourna au monastère de Mercure, où les Pères le reçurent avec une grande joie, particulièrement Fantin, avec lequel il lia une amitié très-étroite. On en parla quelque temps après à Jean, supérieur de tous les monastères, qui, ayant éprouvé son obéissance en plusieurs manières, en demeura très-satisfait et le retint quelque temps auprès de lui. Ensuite, du consentement des Pères, il se retira, près du monastère, dans une caverne où était un autel dédié à saint Michel. Là il s'imposa cette manière de vie : depuis le matin jusqu'à tierce il s'appliquait à écrire; car il écrivait bien et vite; depuis tierce jusqu'à sexte il se tenait devant la croix, récitant le psautier et faisant mille génuflexions; depuis sexte jusqu'à none il demeurait assis, lisant et étudiant l'Écriture sainte et les Pères. Après

avoir dit none et vêpres il sortait de sa cellule pour se promener et se délasser, sans toutefois se détourner de Dieu, qu'il considérait dans ses créatures, méditant quelques passages des Pères. Après le soleil couché il se mettait à table, et mangeait ou du pain sec, ou, sans pain, des herbes cuites, ou du fruit, selon la saison. Sa table était une grosse pierre et son plat un morceau de pot de terre; il ne buvait que de l'eau et par mesure. Il essayait d'imiter toutes les manières de vivre qu'il lisait dans les anciens; ainsi il passa jusqu'à vingt jours sans manger que deux fois, et il fit trois fois cette expérience. Pendant un an il ne but qu'une fois le mois, quoiqu'il ne mangeât que du pain sec; mais il quitta cette pratique pour ne pas se dessécher le poumon, car la soif ne l'incommodait que les huit premiers jours. Toutefois il passait souvent le carême sans boire et sans manger, ne prenant que la sainte communion. La nuit il donnait une heure au sommeil pour la digestion; ensuite il récitait le psautier, faisant cinq cents génuflexions, puis il disait les prières des nocturnes et des matines; car il était persuadé qu'un ermite doit faire beaucoup plus d'exercices de piété que celui qui vit en communauté. Son habit était un sac de poil de chèvre qu'il portait un an, et sa ceinture était une corde qu'il n'ôtait qu'une fois l'année, souffrant patiemment la vermine qui le rongait. Il n'avait ni lit, ni siège, ni coffre, ni sac; son encrier était de la cire appliquée sur du bois. Tel était son amour pour la pauvreté.

Un des frères le pria de trouver bon qu'il demeurât avec lui, et, l'ayant obtenu à grand'peine, il lui dit : « Mon Père, j'ai trois pièces d'argent; que voulez-vous que j'en fasse? » Nil lui répondit : « Donnez-les aux pauvres et ne gardez que votre psautier. » Il le fit; mais, après avoir demeuré quelque temps avec le saint homme, il s'ennuya de cette vie si austère et commença à chercher querelle pour le mettre en colère. Nil lui dit doucement : « Mon frère, le Seigneur nous a appelés en paix. Si vous ne pouvez plus me souffrir allez en paix où il vous plaira; car je vois que vous ne pouvez vous défaire de l'ambition et du désir du sacerdoce. » L'autre lui

dit tout en colère : « Rendez-moi mes trois pièces d'argent et je m'en irai. Qu'avais-je affaire de les donner aux pauvres? » Nil lui répondit : « Mon frère, écrivez sur un morceau de papier que j'en recevrai la récompense dans le ciel et le mettez sur l'autel, et je vous les rendrai aussitôt. » L'autre voulut voir comment Nil, qui n'avait pas une obole, accomplirait sa promesse et fit ce qu'il désirait. Nil, ayant reçu son écrit, descendit au monastère de Castel et y emprunta trois pièces d'argent qu'il lui donna. Le mauvais moine se retira, suivit ses désirs et mourut quelque temps après; mais Nil, étant rentré dans sa caverne, écrivit en douze jours trois psautiers et acquitta sa dette.

Quelques années après le bienheureux Fantin tomba dans une espèce d'extase qui parut surnaturelle à ceux qui connaissaient sa vertu; car il sortait du monastère et allait de côté et d'autre, faisant des lamentations continuelles sur les églises, les monastères et les livres. Il disait que les églises étaient pleines d'ânes et de mulets qui les profanaient par leurs ordures, les monastères brûlés et perdus, les livres mouillés et devenus inutiles, en sorte qu'on n'aurait plus de quoi lire. Quand il rencontrait un des frères de son monastère il le pleurait comme mort et disait : « C'est moi qui t'ai tué, mon enfant. » En parlant ainsi il ne voulait ni loger sous un toit, ni prendre de nourriture ordinaire, mais, errant par les déserts, il vivait d'herbes sauvages. On crut que, comme un autre Jérémie, il prédisait l'incursion des Sarrasins qui désolèrent le pays peu de temps après, ou plutôt la décadence des monastères et le relâchement de la discipline. Nil, sensiblement affligé de voir l'abbé Fantin en cet état, le suivait et s'efforçait de lui persuader de rentrer dans le monastère; mais Fantin l'assura qu'il n'y retournerait pas et qu'il mourrait dans une terre étrangère. En effet, prenant avec lui deux de ses disciples, Vital et Nicéphore, il alla dans le Péloponèse, demeura longtemps à Corinthe, où il procura le salut de plusieurs, visita l'église de la Sainte-Vierge à Athènes, se rendit à Larisse, séjourna douze ans à Thessalonique, où il devint célèbre par ses vertus et ses miracles, et enfin

alla mourir, dans une extrême vieillesse, à Constantinople. Les Grecs et les Latins honorent sa mémoire le 30 août ¹.

Nil étant revenu à sa caverne, les Pères du monastère de Fantin vinrent le prier de vouloir bien y venir et de leur choisir un abbé; car ils le connaissaient assez pour n'oser lui proposer de l'être lui-même. Il entra dans le monastère et assembla la communauté dans l'église; mais, après la prière, Luc, frère de Fantin, prit Nil par les pieds, le conjurant, au nom de la sainte Trinité et de tout ce qu'il y a de plus saint, d'être leur abbé. Nil retourna contre Luc ses propres conjurations et le fit élire abbé; car, quoiqu'il ne fût pas fort savant dans les saintes Écritures, il avait le talent de gouverner et une grande vertu. C'est ainsi que Nil évita cette tentation.

Pendant qu'il était encore dans sa caverne il lui vint un disciple nommé Étienne, homme d'une grande simplicité, mais d'une patience et d'une obéissance merveilleses. Les Sarrasins ayant couru pendant un an toute la Calabre, le bruit se répandit qu'ils viendraient aussi au canton de Mercure et qu'ils n'épargneraient ni monastères ni moines. Tous se réfugièrent dans les châteaux les plus proches, et Étienne, se trouvant au monastère de Saint-Fantin, suivit les moines, n'ayant pas le temps de retourner à la caverne. Nil lui-même, voyant déjà la poussière qui marquait la marche des ennemis, ne voulut pas tenter Dieu et se cacha dans un lieu détourné; puis il revint le jour suivant à sa caverne, d'où ils avaient emporté le cilice qu'il avait pour changer. Étant descendu au monastère il trouva qu'ils y avaient tout ravagé, et, croyant qu'ils avaient enlevé Étienne, il résolut de se rendre esclave avec lui; mais il apprit qu'il s'était sauvé avec les moines, et, après que les Sarrasins furent passés, Nil et Étienne retournèrent à leur caverne et reprirent leur première façon de vivre.

Quelque temps après, Nil ayant envoyé Étienne à Rossane pour acheter du parchemin, il en revint accompagné d'un vieillard nommé Georges, des principaux de la ville, qui croyait être appelé de Dieu à mener la

vie solitaire et s'offrit à Nil pour faire ce qui lui plairait. Nil lui répondit : « Mon frère, ce n'est pas pour notre vertu que nous demeurons dans ce désert; mais, parce que nous ne pouvons porter la règle de la vie commune, nous nous sommes séparés des hommes, comme des lépreux. Vous faites bien de chercher votre salut; allez donc à quelque communauté où vous trouverez le repos de l'âme et du corps. Mais Georges demeura ferme et ne voulut point quitter le saint, qui conçut pour lui une affection filiale.

Enfin, comme les Sarrasins revenaient de temps en temps dans ces quartiers-là et que la caverne était sur leur passage, Nil et ses disciples jugèrent qu'ils ne pouvaient y demeurer. Il vint donc s'établir à Rossane, en un lieu qui était à lui, où il y avait un oratoire de Saint-Adrien. Là il lui vint encore quelques disciples, et, par la suite du temps, ils se trouvèrent jusqu'à douze et plus, en sorte que ce lieu devint un monastère. Il y avait dans le voisinage deux frères qui, touchés d'envie, commencèrent à médire de saint Nil et à le traiter d'hypocrite et d'imposteur; mais il ne s'en défendit qu'en leur donnant des bénédictions et des louanges, et, un jour qu'ils l'avaient extrêmement maltraité, il vint les trouver comme ils mangeaient, se mit à genoux et leur demanda pardon. Enfin il les gagna tellement que l'ainé, en mourant, lui donna tout son bien et lui recommanda son frère.

Saint Nil ne voulait point que son monastère eût rien au delà du nécessaire, disant que le surplus n'était qu'avarice. Trois de ses moines ayant mangé hors de la maison il leur dit : « Êtes-vous mes esclaves pour vous cacher ainsi de moi? Vous êtes mes frères; notre pain est votre travail, et personne ne vous contraint à rien faire contre votre volonté. » Sa communauté croissant, il ne voulut jamais prendre le titre d'abbé ou d'hégumène, pour mieux observer le précepte de l'Évangile de ne point se nommer maître; mais il donna le titre d'hégumène à d'autres, dont le premier fut Proclus, homme très-versé dans la connaissance des auteurs sacrés et profanes et qui laissa lui-même plusieurs écrits.

Un grand tremblement de terre, qui arriva

¹ Acta SS., 30 août.

dans la Campanie et la Calabre, ayant presque renversé la ville de Rossane, saint Nil voulut aller voir ce désastre de sa patrie; mais pour se déguiser il mit autour de sa tête une peau de renard qu'il avait trouvée en chemin et portait sur l'épaule son manteau pendu à son bâton. Les enfants lui jetaient des pierres et criaient après lui : « Au caloyer bulgare ! » D'autres l'appelaient Franc ou Arménien. Le soir, s'étant remis en son état ordinaire, il entra dans la grande église pour prier la sainte Vierge, sa patronne, et fut reconnu par quelques prêtres, qui se jetèrent à ses pieds, fort surpris de son arrivée. Après les avoir consolés par ses discours de piété, il demeura avec un nommé Caniscas, dont il avait été disciple, l'exhortant à quitter le monde, car il avait toujours mené une vie fort pure; mais il ne put le persuader, à cause de l'avarice qui le dominait, et il mourut quelque temps après, avec un repentir inutile de ne l'avoir pas écouté.

Il faisait souvent réflexion sur la douceur de la solitude et le dégagement de la pauvreté, sans soins comme sans biens, et il trouvait qu'en vivant avec les autres loin d'avancer dans la vertu on recule; leur conversation même lui était à charge, parce qu'elle le détournait de la contemplation et de l'occupation intérieure. A ces pensées il opposait le précepte de l'Apôtre : « Que personne ne cherche son avantage, mais celui des autres pour leur salut. » Il résolut donc d'éprouver ses disciples par quelque commandement déraisonnable, et, s'ils y obéissaient sans examen, de prendre le parti de demeurer avec eux. Un jour, après l'office du matin, il leur dit : « Mes Pères, nous avons planté trop de vignes et ce n'est qu'avarice d'avoir plus que le nécessaire; venez en couper une partie. » Ils y consentirent, et, ayant pris la cognée, il les mena à la plus belle et la meilleure de leurs vignes. Ils le suivirent tous et se mirent à couper depuis le matin jusqu'à tierce. Alors, voyant leur obéissance, il promit à Dieu de ne les quitter de sa vie; mais le bruit de cette action s'étant répandu d'un côté jusqu'au mont Athos, et de l'autre jusqu'en Sicile, personne n'y pouvait rien comprendre et on l'interprétait diversement.

Un jour, comme il était à Rossane, un peu indisposé, Théophylacte, métropolitain de Calabre, et Léon, officier de la garde impériale, tous deux gens d'esprit et savants, vinrent le voir, avec des magistrats, des prêtres et une grande partie du peuple, à dessein de lui faire des questions sur l'Écriture, plutôt pour l'éprouver que pour s'instruire. Le saint, qui s'en aperçut, pria Jésus-Christ de lui faire la grâce de penser et de parler de la manière convenable. Après qu'ils se furent salués et assis, il donna à l'officier un livre qu'il avait à la main et qui était de saint Siméon d'Antioche, et lui fit lire cette sentence, que, « de dix mille âmes, à peine s'en trouve-t-il une, dans le temps présent, qui sorte entre les mains des anges. » A ces mots tous les assistants commencèrent à dire d'une voix : « A Dieu ne plaise! cela n'est pas vrai! Celui qui l'a dit est hérétique! C'est donc en vain que nous avons été baptisés et que nous adorons la croix, que nous communions et que nous portons le nom de chrétiens! » Saint Nil, voyant que le métropolitain et l'officier ne disaient rien à ceux qui parlaient ainsi, répondit doucement : « Et que direz-vous donc si je vous montre que saint Basile, saint Chrysostome, saint Ephrem, saint Théodore Studite, saint Paul même et l'Évangile disent la même chose? Dieu ne vous a point d'obligation de ce que vous venez de dire. Vous n'oseriez faire profession d'aucune hérésie; le peuple vous lapiderait; mais sachez que, si vous n'êtes vertueux et très-vertueux, vous n'éviterez point la peine éternelle. » Ils furent touchés de ce discours et commencèrent tous à soupirer et à dire : « Malheur à nous, pécheurs que nous sommes ! »

Nicolas, premier écuyer, lui dit : « Mon Père, pourquoi l'Évangile dit-il : Celui qui donnera à un de ces moindres un verre d'eau froide ne perdra pas sa récompense. » Il répondit : « Cela est dit pour ceux qui n'ont rien, afin que personne ne s'excuse sur ce qu'il n'a pas de bois pour faire chauffer l'eau. Mais vous, qui enlevez au pauvre jusqu'à l'eau froide, que ferez-vous ? » Celui-ci gardant le silence, un autre dit : « Mon Père, je voudrais bien savoir si Salomon est sauvé ou

damné. » Saint Nil, connaissant par l'esprit que c'était un débauché, lui dit : « Et moi je voudrais bien savoir si vous-même vous serez sauvé ou damné. Que nous importe, à vous et à moi, que Salomon le soit ? C'est pour nous qu'il est écrit : Quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère. Quant à Salomon, nous ne trouvons nulle part dans l'Écriture qu'il se soit repenti, comme nous le trouvons de Manassès. »

Un prêtre se leva ensuite et dit : « Mon Père, de quel arbre Adam mangea-t-il dans le paradis ? » Il répondit : « D'un pommier sauvage. » Tous se prirent à rire, et Nil leur dit : « N'en riez pas, la réponse est conforme à la demande. Comment vous dirions-nous ce que l'Écriture ne nous a point découvert ? Au lieu de penser comment vous avez été formé, comment vous avez été mis dans le paradis, les préceptes que vous avez reçus et que vous n'avez pas gardés, ce qui vous a fait chasser du paradis, et comment vous pourrez y rentrer ; au lieu de tout cela vous me demandez le nom d'un arbre ; et quand vous l'auriez appris vous demanderiez ensuite quelle en était la racine, ou les feuilles, ou l'écorce, et s'il était grand ou petit. » Après quelques autres entretiens ils se retirèrent, et le métropolitain lui-même dit que ce caloyer était un grand personnage. L'officier Léon l'éprouva d'une manière plus sensible. Étant revenu une autre fois avec l'évêque Nicolas pour entendre discourir le saint, ils se couchèrent ensuite tous deux sur l'herbe et s'amuserent à se mettre l'un à l'autre sur la tête un cuculle de moine qu'ils trouvèrent sous leur main. Nil, qui de sa cellule les voyait rire de ce jeu, leur dit d'une voix sévère : « Ce que vous tournez maintenant en dérision, vous le demanderez avec empressement pour vous couvrir la tête, et vous ne pourrez l'avoir. » Aussitôt l'officier Léon s'en retourne avec un violent mal de tête, se met au lit et appelle un prêtre, qui, s'étant approché, le trouve mort.

Eupraxius, gouverneur de Calabre, fit une expérience pareille, mais qui se termina plus heureusement. Ce personnage avait fondé à Rossane un monastère de filles qui était

tombé en décadence lorsque Eupraxius fut retourné à Constantinople ; saint Nil prit soin de le rétablir. Toutefois des gens malintentionnés mandèrent à Eupraxius que Nil avait pillé ce monastère, ce qui lui fit écrire des lettres menaçantes contre le saint. Il revint en Calabre avec beaucoup d'appareil, comme gouverneur, et tous les abbés de la province allèrent, avec des présents, le complimenter et lui demander sa protection. Il n'y eut que Nil qui n'y alla point et qui demeura tranquille dans son monastère, priant Dieu pour le salut du gouverneur ; ce qui augmenta beaucoup son indignation, et il cherchait les moyens de la satisfaire. Mais il lui vint un ulcère qui le tourmenta pendant trois ans et lui consuma les parties que l'on ne nomme point, avec une infection insupportable. Il reconnut que c'était la punition de ses débauches, se repentit de ses emportements contre le saint abbé et l'envoya prier de venir le voir et de lui donner sa bénédiction. Le saint homme se fit prier longtemps, pour l'humilier à son tour, et n'y alla qu'au bout de trois ans, lorsqu'il sut que le mal attaquait déjà les parties nobles.

Le gouverneur lui embrassa les pieds, fondant en larmes, et, Nil l'ayant relevé, il lui fit la confession de tous ses péchés et le conjura de lui donner l'habit monastique, disant qu'il avait fait vœu d'être moine. Le saint lui répondit : « Vous n'ignorez pas que tous ceux qui ont péché après le baptême sont obligés, sans aucun vœu, à embrasser la pénitence ; mais, quant à vous donner l'habit, je ne suis qu'un simple moine, sans aucun ordre ecclésiastique. Voici un métropolitain (c'était celui de Sainte-Séverine), voici des évêques et des archimandrites, c'est à eux d'accomplir votre souhait. » Toutefois Eupraxius le pria tant qu'il lui coupa les cheveux de sa main et le revêtit de l'habit monastique, en présence des évêques et des abbés. Le médecin qui était présent, et qui était un Juif, sortit alors et dit : « J'ai vu aujourd'hui des merveilles telles que nous avons entendu qu'il s'en faisait autrefois. J'ai vu le prophète Daniel apprivoisant les lions ; car qui jamais osa toucher ce lion de la main ? Le nouveau Daniel vient de lui couper les

cheveux et de lui mettre l'habit monastique. » De son côté le gouverneur pria le saint, les évêques et les abbés à manger, et les servit à table lui-même, tant il se trouva de force, quoique depuis trois ans il n'eût pu sortir du lit. Puis il distribua de sa main aux pauvres tout ce qu'il avait ou le légua aux églises ; il affranchit tous ses esclaves et mourut trois jours après, plein de componction et d'espérance. Il avait fait Nil exécuteur de son testament ; mais le saint homme ne voulut point s'embarrasser dans tant d'affaires et s'en déchargea sur le métropolitain.

Il délivra plusieurs possédés en leur faisant faire l'onction de l'huile par les prêtres ou en les envoyant à Rome au tombeau des apôtres ; mais il ne voulut pas leur faire le moindre signe de croix de sa main. Quelque répugnance qu'il eût à venir dans le monde et à en voir le tumulte, il ne laissait pas, dans l'occasion, d'intercéder pour le peuple auprès des magistrats, afin de sauver les malheureux opprimés et quelquefois les coupables, et il ne craignait point de souffrir pour cet effet la fatigue de marcher à pied et les incommodités des saisons. Plusieurs des officiers qui venaient en Italie lui offraient de grandes sommes d'argent pour la subsistance de sa communauté ou pour les pauvres ; mais il leur disait : « Mes frères seront heureux, suivant le psaume, s'ils vivent du travail de leurs mains, et les pauvres crieront contre vous comme retenant leur bien, et n'admireront comme possédant tout sans rien avoir. »

Un eunuque de la chambre de l'empereur, l'ayant prié de venir le voir, lui dit : « Je n'ai point de parents et j'ai de grands biens ; j'ai résolu de les donner à Dieu et de fonder un monastère. Venez avec moi à Constantinople ; je prendrai le saint habit de votre main et je vous ferai converser familièrement avec l'empereur, comme vous êtes ici avec moi. » Nil fit, selon sa coutume, le signe de la croix sur sa poitrine et répondit à l'eunuque : « Votre dessein est beau et agréable à Dieu, mais il ne me convient pas de quitter le désert et les pauvres qui souffrent avec moi pour me promener dans les villes et me charger d'affaires. Manque-t-on à Constanti-

nople de moines et d'abbés pour donner l'habit à ceux qui veulent quitter le monde ? Que si vous voulez absolument que je vous le donne, venez marcher dans la voie étroite avec nous. » L'eunuque insistait pour accomplir son dessein, et le saint abbé, l'ayant quitté, remerciait Dieu de l'avoir délivré de ce piège de l'ennemi.

L'archevêque de Rossane étant mort, tous convinrent qu'il fallait surprendre l'abbé Nil et le forcer à remplir cette place. Les magistrats et les principaux du clergé marchaient déjà pour exécuter leur dessein ; mais quelqu'un les prévint, croyant porter au Père une agréable nouvelle. Il le remercia et lui fit même donner un présent ; mais il se retira au fond d'une montagne avec un des moines, et se cacha si bien qu'on ne put jamais le trouver. Les prêtres et les magistrats qui étaient venus au monastère, après avoir bien cherché et longtemps attendu, s'en retournèrent fort affligés et furent contraints d'élire un autre archevêque.

Quelque temps après, les Sarrasins ayant fait une incursion dans la Calabre, saint Nil se retira dans la forteresse avec ses moines, excepté trois, qui, étant demeurés dans le monastère, furent pris et emmenés en Sicile. Saint Nil songea à les retirer, et, ayant amassé cent tarins d'or des revenus du monastère, il les envoya à Palerme, par un frère fidèle, avec un mulet qu'on lui avait donné et une lettre adressée au secrétaire de l'émir, qui était chrétien et pieux. Il lut la lettre à l'émir, son maître, qui admira la sagesse et la vertu du saint abbé, et ayant fait venir les moines, il les traita avec honneur et retint seulement le mulet pour se souvenir d'eux ; mais il les renvoya avec l'argent et plusieurs peaux de cerfs, les chargeant d'une lettre où il disait : « Si tes moines ont été maltraités c'est ta faute ; si tu t'étais fait connaître à moi je t'aurais envoyé une sauvegarde avec laquelle tu n'aurais pas eu besoin de sortir de ton monastère, et, si tu voulais bien venir chez moi, tu pourrais t'établir dans tout le pays, et je te traiterais avec toute sorte d'honneur et de respect. »

Le saint homme, prévoyant que toute la Calabre allait être ravagée par les Sarrasins

résolument d'en sortir ; mais il ne voulut pas aller en Orient, craignant la grande opinion que l'on avait de lui ; car sa réputation était venue jusqu'aux empereurs. Il aima donc mieux demeurer chez les Latins, où il croyait être inconnu ; mais il était regardé partout comme un apôtre ; car, étant venu à Capoue, il fut reçu avec très-grand honneur par le prince Pandolfe et les premiers de la ville, jusque-là qu'ils voulaient le faire évêque, et ils l'eussent fait si le prince n'eût pas mort. Mais ils appelèrent Aligerne, abbé du Mont-Cassin, et lui enjoignirent de donner au saint abbé un des monastères de la dépendance du sien, tel qu'il voudrait.

Saint Nil étant donc allé voir le fameux monastère du Mont-Cassin, toute la communauté vint au-devant de lui jusqu'au pied de la montagne, les prêtres et les diacres revêtus de leurs ornements, comme un jour de fête, portant des cierges et des encensoirs. Il guérit toutes leurs maladies corporelles et spirituelles, et admira le bel ordre et la régularité de cette maison, qu'il trouva au-dessus de celle des Grecs. Ensuite l'abbé Aligerne, qui était lui-même en réputation de sainteté, et les principaux d'entre les moines le conduisirent au monastère qui lui était destiné, savoir Saint-Michel en Val-de-Luce, où il demeura quinze ans. L'abbé et les moines le prièrent de venir avec toute sa communauté au grand monastère et d'y célébrer l'office en grec. D'abord il s'en excusait par humilité, mais enfin il l'accorda. Il composa une hymne en l'honneur de saint Benoît, comprenant tous ses miracles, et, prenant toute sa communauté, qui était de plus de soixante moines, il monta au Mont-Cassin et y célébra les vigiles d'un chant fort harmonieux ; car il y en avait plusieurs qu'il avait intruits à lire et à chanter parfaitement.

Après l'office tous les moines latins vinrent le trouver, avec la permission de leur abbé, et lui firent diverses questions sur les devoirs des moines et sur des passages de l'Écriture, et il leur répondit en latin. Un d'eux lui demanda : « Si une fois dans l'année je mange de la viande par condescendance pour mon corps, quel mal y aura-t-il ? » Saint Nil répondit : « Si vous vous portez

bien toute l'année et qu'une seule fois vous tombiez et vous rompiez une jambe, quel mal y aura-t-il ? » Ils l'interrogèrent aussi touchant le jeûne du samedi ; il répondit : « Que celui qui mange ne méprise point celui qui ne mange pas, et que celui qui ne mange pas ne condamne point celui qui mange. Si vous nous reprenez de ce que nous ne jeûnons pas le samedi, prenez garde de combattre les colonnes de l'Église, saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire, saint Chrysostome et les conciles mêmes. Nous faisons bien de ne pas jeûner le samedi, pour nous opposer aux manichéens qui s'affligent ce jour-là en haine de l'Ancien Testament ; mais nous ne nous abstenons pas du travail, pour ne pas nous conformer aux Juifs. Vous aussi vous avez raison de jeûner ce jour-là pour vous préparer au dimanche ¹. » C'est ainsi que saint Nil, par ses instructions et ses exemples, sanctifiait l'Italie méridionale et cimentait l'union religieuse entre les Grecs et les Latins. Nous avons sa vie très-bien écrite par un de ses disciples.

Dans le même temps Dieu suscitait dans l'Italie septentrionale un autre apôtre, un autre patriarche de la vie solitaire ; c'était saint Romuald. Il naquit à Ravenne, de l'illustre famille des ducs, et, dans sa première jeunesse, cédant au penchant de l'âge et abusant de la commodité des richesses, il s'abandonna à l'impureté. Toutefois, ayant la crainte de Dieu, il s'efforçait souvent de se relever et se proposait de faire quelque chose de grand. Quand il était à la chasse, s'il trouvait dans le bois un endroit agréable, il disait en lui-même : « Que des ermites seraient bien ici ! qu'ils y seraient en repos et à couvert des agitations du siècle ! » Son père, nommé Sergius, était homme du monde et fort attaché à ses intérêts. Il avait pris querelle avec un de ses parents pour un pré qu'ils se disputaient ; voyant que son fils Romuald mollissait dans cette affaire et avait une extrême horreur de faire mourir ce parent, il le menaça de le déshériter. Enfin on en vint aux mains, et le parent fut tué de la main de Sergius. Quoique Romuald n'eût eu

¹ Acta SS., 26 sept.

d'autre part au meurtre que d'y avoir été présent, il voulut en faire pénitence pendant quarante jours et se retira pour cet effet au monastère de Saint-Apollinaire de Classe.

Là, touché par les exhortations d'un frère convers, il résolut de se donner entièrement à Dieu et demanda l'habit monastique; mais les moines, craignant la dureté de son père, n'osaient le lui accorder. Romuald s'adressa donc à Honestus, archevêque de Ravenne, qui avait été abbé de Classe. Ce prélat l'exhorta à suivre son saint désir et commanda aux moines de le recevoir sans hésiter, ce qu'ils firent, appuyés d'une telle autorité. Romuald avait alors vingt-quatre ans, et Honestus était entré dans le siège de Ravenne l'an 971, d'où il s'ensuit que Romuald ne pouvait être né plus tôt que vers l'an 952. Il demeura environ trois ans au monastère de Classe; mais, voyant que l'observance y était relâchée, il commença à reprendre sévèrement les moines, leur mettant la règle devant les yeux. Indignés de la hardiesse de ce jeune homme ils résolurent sa mort, et, comme il se levait la nuit avant les autres pour prier, ils voulaient le précipiter d'une terrasse; mais, averti par un des complices, il évita le péril.

Comme il avançait de plus en plus dans le désir de la perfection, il apprit qu'il y avait près de Venise un ermite nommé Marin, d'une haute spiritualité. Ayant donc demandé le consentement de l'abbé et des moines de Classe, qui lui fut facilement accordé, ils s'embarqua pour l'aller trouver et se mit sous sa conduite. Marin était un homme d'une grande simplicité et d'une grande pureté, mais qui n'avait point eu de maître dans la vie solitaire. Il récitait tous les jours le psautier, et, comme Romuald ne savait rien quand il quitta le monde, à peine pouvait-il encore lire en ce temps-là. Marin lui donnait des coups de baguette sur la tête du côté gauche pour le corriger, et Romuald, après l'avoir longtemps souffert, lui dit enfin : « Mon maître, frappez-moi, s'il vous plaît, du côté droit, car je n'entends presque plus du côté gauche. » Marin admira sa patience et radoucit son indiscrete sévérité.

Pierre Urséole, alors duc ou doge de Ve-

nise, était monté à cette dignité par le crime. Vital Candidien, son prédécesseur, étant devenu suspect aux Vénitiens, ils conspirèrent contre lui et résolurent de l'attaquer dans son palais et de le tuer avec toute sa famille; mais, comme il se tenait sur ses gardes, ils s'avisèrent de brûler la maison de Pierre Urséole, contiguë au palais, et l'y firent consentir en lui promettant de le faire duc, ce qui fut exécuté. Pierre, ayant ainsi satisfait son ambition, fut touché du remords de son crime et demanda conseil à un abbé nommé Guérin, qui était venu des Gaules, allant en divers lieux faire des pèlerinages de dévotion. Il consulta aussi Marin et Romuald, et tous trois convinrent que Pierre devait renoncer non-seulement à sa dignité mal acquise, mais encore au monde, et embrasser la vie monastique. Il se déroba donc secrètement à sa femme et à sa famille, avec un de ses amis, nommé Jean Gradenic; ils allèrent joindre les trois autres, et, s'étant embarqués tous cinq, ils arrivèrent dans les Gaules, au monastère de Saint-Michel de Cusan, que Guérin gouvernait dès l'an 973. Pierre Urséole et Gradenic s'en rendirent moines; mais Marin et Romuald demeurèrent près du monastère, continuant à mener la vie érémitique à laquelle ils étaient accoutumés, et au bout d'un an les deux autres se joignirent à eux.

Comme autrefois saint Antoine Romuald eut à souffrir bien des assauts de la part des malins esprits; mais, comme Antoine, il les vainquit par la foi, l'humilité et la confiance en Dieu. Il se distingua tellement entre ses compagnons par son zèle qu'il devint bientôt leur maître, et Marin lui-même se soumit à sa conduite. Pendant un an Romuald ne prit pour nourriture, par jour, qu'une poignée de pois chiches, et pendant trois ans lui et Gradenic vécurent du blé qu'ils recueillaient en labourant à la main, redoublant ainsi par leur travail la rigueur du jeûne. Romuald ayant lu dans la Vie des Pères que quelques-uns jeûnaient toute la semaine, hors le samedi et le dimanche, entreprit de les imiter et vécut ainsi plus de quinze ans. Ensuite il remit au jeudi le soulagement qu'il prenait le samedi, tant pour se conformer à l'usage

de l'Église romaine que pour rendre le jeûne plus supportable, n'étant que de deux ou trois jours de suite. Il fit, depuis, la règle des ermites de jeûner tous les jours, hors le jeudi et le dimanche, auxquels ils pouvaient manger des herbes et user de toute sorte de bison ; mais pendant les deux carêmes de l'année ils jeûnaient toute la semaine. Il défendait aux autres de passer un jour entier sans manger, quoiqu'il le fit souvent lui-même, et disait que quiconque aspire à la perfection doit manger tous les jours, en sorte qu'il ait tous les jours faim.

Le comte Oliban, à qui le monastère de Cusan avait appartenu, était un seigneur des Gaules, chargé de grands péchés. Il vint un jour voir saint Romuald et lui raconta toute sa vie comme en confession ; après quoi le saint homme lui dit qu'il ne pouvait se sauver qu'en embrassant la vie monastique. Le comte en fut surpris et dit que les hommes spirituels à qui il s'était déjà confessé ne lui avaient jamais conseillé une si rude pénitence. Il fit venir des évêques et des abbés qui l'avaient accompagné, et, après avoir délibéré tous ensemble, ils se rangèrent à l'avis de Romuald, avouant que la crainte les avait empêchés jusque-là de donner au comte ce conseil. Alors Oliban convint avec Romuald d'aller au Mont-Cassin, sous prétexte de pèlerinage, et d'y embrasser la vie monastique.

Cependant Sergius, père de Romuald, touché lui-même de la grâce de Dieu et de l'exemple de son fils, se fit moine au monastère de Saint-Sévère, près de Ravenne ; mais, quelque temps après, il s'en repentit et voulut retourner au monde. Les moines en donnèrent aussitôt avis à Romuald, qui résolut d'aller au secours de son père et chargea l'abbé Guérin et Jean Gradenic de conduire le comte Oliban au Mont-Cassin. Les habitants de cette partie des Gaules qu'habitaient Romuald et ses compagnons, et qui était probablement sur les frontières d'Espagne, apprenant que le saint homme songeait à quitter leur pays, en furent extrêmement affligés, et, après avoir cherché un moyen de prévenir cette perte, ils n'en trouvèrent point de plus sûr que d'envoyer des gens le tuer, afin d'avoir au moins ses reliques pour

la protection du pays. Romuald, en étant averti, se rasa entièrement la tête, et, comme les meurtriers approchaient de sa cellule, il se mit à manger de grand matin, comme par gourmandise. Eux crurent qu'il avait perdu l'esprit et se retirèrent sans lui faire aucun mal. Il partit du fond des Gaules, nu-pieds, un bâton à la main, et arriva à Ravenne, où, trouvant son père résolu à retourner au siècle, il lui mit les pieds dans les entraves, le chargea de fers et le frappa rudement, jusqu'à ce que, maltraitant son corps, il eût guéri son âme et l'eût fait revenir à sa première résolution. Il y persévéra et mourut saintement quelque temps après.

Pour le comte Oliban, ayant laissé ses terres à son fils, il partit pour l'Italie avec l'abbé Guérin, Jean Gradenic et Marin ; car Pierre Urséole, autrefois duc de Venise, était déjà mort, et saintement ; son nom a été inséré dans le Martyrologe romain par le Pape Benoît XIV, au 10 janvier. Oliban menait avec lui quinze mulets chargés de son trésor ; mais, arrivé au Mont-Cassin, il renvoya ses gens fort surpris et fort affligés. Marins'en alla peu de temps après en Apulie et y demeura dans la solitude, où il fut enfin tué par des coureurs arabes. L'abbé Guérin résolut d'aller à Jérusalem, et Jean Gradenic avec lui ; mais Oliban, l'ayant appris, les supplia de ne pas l'abandonner, puisque Romuald le leur avait recommandé. Ils partirent toutefois ; mais à peine entraient-ils dans la plaine que le cheval de Guérin rompit la jambe à Gradenic, qui fut ainsi obligé de revenir au Mont-Cassin, où, s'étant fait bâtir une cellule près du monastère, il vécut près de trente ans et y finit saintement sa vie.

Saint Romuald, après la mort de son père, se retira dans les marais de Classe et se renferma dans une cellule écartée. Le démon l'y suivit et lui livra de nouveaux assauts. Il essaya de le vaincre par la tristesse de la mélancolie et il le battit même un jour cruellement. Romuald, plein de confiance en Celui qui nous a tous sauvés, s'écria au fort de ses peines : « O mon doux Jésus ! pourquoi m'avez-vous donc abandonné ? M'avez-vous donc entièrement livré à la puissance de mes ennemis ? » A peine eut-il prononcé ces paroles

que les démons prirent la fuite. Non-seulement le saint recouvra sa première tranquillité, mais il goûta encore des délices et des consolations qui le ravirent hors de lui-même. Uni à Dieu par l'amour le plus tendre et le plus fort, il bravait les esprits de ténèbres qui lui apparaissaient sous diverses formes d'animaux. « Me voici, leur disait-il, je suis prêt; venez, faites voir si vous avez quelque force. ! Quoi ! êtes-vous déjà à bout ? êtes-vous déjà vaincus ? Vous n'avez plus d'arme contre un pauvre serviteur de Dieu ? » Les démons, ainsi mis en fuite, suscitèrent contre lui ses propres disciples. Ayant construit à Sarsine un monastère en l'honneur de saint Michel, il demeurait auprès dans une cellule. Les moines du nouveau monastère étaient peu dociles à ses avis. Un jour le marquis Hugues envoya au saint sept livres d'argent. Romuald en envoya soixante pièces à un monastère qui venait d'éprouver un incendie et réserva le reste pour des occasions semblables. Ses propres moines de Saint-Michel trouvèrent mauvais qu'il donnât ainsi aux autres, au lieu de réserver tout pour eux.

Irrités d'ailleurs des reproches qu'il leur faisait, ils s'en viennent à sa cellule, armés de pieux et de perches, l'accablent de coups, lui prennent tout ce qu'il avait et le chassent du territoire. Le démon, ne pouvant l'empêcher de travailler à son salut, voulut au moins l'empêcher de travailler au salut des autres, et, de fait, Romuald pensa quelque temps ne s'occuper plus que de lui-même; mais cette pensée le jeta dans un si grand trouble qu'il en serait mort s'il ne l'avait repoussée. De leur côté ses mauvais moines ne tardèrent point à ressentir les châtements du ciel. Pour célébrer leur honteuse victoire ils voulurent faire un festin; l'un d'eux, qui s'était montré le plus violent, alla acheter du miel pour en faire un des mets les plus délicats; mais en passant sur un pont de planches il tomba dans la rivière et se noya. Les autres dormant au milieu de la nuit, comme à l'ordinaire, il tomba une si grande quantité de neige qu'elle enfoua le toit; la maison s'écroula sur eux, et ils furent tous meurtris ou estropiés. C'était vers l'an 995. C'est ainsi que Dieu prépa-

rait son serviteur à devenir le père de plusieurs saints et d'une congrégation utile à l'Église, qui a produit encore de nos jours de savants et grands personnages, tels que le cardinal Zurla et le Pape Grégoire XVI. Nous avons la vie de saint Romuald, très-bien écrite par un autre saint de son temps et de son pays, saint Pierre Damien ¹.

Othon III n'avait que quatre ans quand il fut couronné roi de Germanie, l'année même que mourut son père. Quelque temps après, l'impératrice Théophanie, sa mère, lui donna pour précepteur le prêtre Bernward. Il était de la première noblesse de Saxe, neveu de Folcmar, qui fut évêque d'Utrecht en 977 et tint ce siège douze ans. Cet oncle donna le jeune Bernward à Osdag, évêque d'Hildesheim, qui le mit sous la conduite de Tangmar, chef de son école; celui-ci l'accueillit avec beaucoup d'affection, et, pour sonder sa capacité, lui donna d'abord à étudier certaines parties plus faciles de l'Écriture sainte. Le jeune enfant, éclairé d'une lumière éclatante, comme un autre Daniel, la méditait avec une ardeur continuelle; il s'associait ceux de ses condisciples qu'il y voyait le plus appliqués; il cherchait avec eux à en pénétrer les sens les plus intimes. Avant même qu'il assistât aux classes il écoutait attentivement, à l'écart, les leçons qu'y donnait le maître, les explications qu'il tirait de différents livres, et puis, par un heureux larcin, il les enseignait lui-même parfaitement à ses petits camarades. Émerveillé de cette application furtive le maître n'omit rien pour développer de si heureux talents. De son côté l'évêque Osdag, qui présageait quelque chose de grand dans le jeune Bernward et qui le fit exorciste, le lui recommanda d'une manière spéciale.

Le prêtre Tangmar, qui a écrit lui-même la vie de son cher et digne élève, profita de toutes les circonstances pour développer de plus en plus ce merveilleux génie. Les jours mêmes qu'ils voyageaient ou se promenaient ensemble à cheval étaient employés tout entiers à l'étude; tantôt c'était une lecture, tantôt ils luttaient à faire des vers ou de la prose,

¹ Acta SS., 7 févr. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 5.

tantôt ils exerçaient l'intelligence aux raisonnements les plus subtils de la logique. Fréquemment le jeune élève adressait au maître, quoique toujours avec beaucoup de modestie, les questions les plus subtiles, tirées du fond même de la philosophie. A cette facilité et cette activité prodigieuses pour les sciences, qui ne reposait pas même pendant les repas, il joignait une aptitude et une application non moindres aux arts même mécaniques. Il excellait dans l'écriture, la peinture, l'architecture et même dans l'art de travailler les métaux. Pour les affaires domestiques, il les terminait avec promptitude et aisance, comme si de sa vie il n'avait fait autre chose. En un mot c'était un génie universel, chéri à la fois de Dieu et des hommes. Villegise, archevêque de Mayence, le tint quelque temps auprès de lui, l'ordonna sous-diacre, diacre et même prêtre. Après quoi Bernward retourna auprès d'Adalbéron, comte palatin, son aïeul maternel, qui, bien qu'il eût beaucoup d'enfants, avait pour lui une affection particulière. Bernward était jour et nuit auprès de ce vieillard, lui rendant tous les services que demandaient ses infirmités et son grand âge, et l'assista ainsi jusqu'à la fin.

Après sa mort il vint à la cour du roi Othon, qui avait alors sept ans, et gagna tellement les bonnes grâces de l'impératrice Théophanie que, du consentement de tous les grands, elle mit sous sa conduite le jeune prince. Bernward s'en acquitta si bien que le roi fit, en peu de temps, de grands progrès. Tous les autres le flattaient et l'excitaient aux divertissements, auxquels il n'était que trop porté par son âge; l'impératrice elle-même, craignant de perdre l'affection de son fils, avait une complaisance excessive pour toutes ses inclinations. Saint Bernward était le seul qui s'y opposait et retenait son disciple par la crainte, mais avec tant d'art qu'il ne perdait rien de son amitié, et qu'après la mort de l'impératrice Théophanie le jeune Othon la lui donna tout entière, comme à celui qui lui tenait lieu de père et de mère. Bernward lui faisait examiner les conseils que lui donnaient ses flatteurs, l'accoutumant de bonne heure à découvrir les artifices de la dissimu-

lation. Aussi le prince avait en lui sa principale confiance, et lui faisait rendre par tous les autres le respect que méritait sa vertu.

Gerdag, évêque d'Hildesheim, étant mort, Bernward fut élu d'un commun consentement pour lui succéder, et préféré à plusieurs autres nobles qui servaient dans le clergé du palais. Il fut sacré par Villegise, archevêque de Mayence, son métropolitain, le 15 janvier 993. Quoiqu'il fût encore jeune il surpassait les vieillards en gravité, donnait à la prière la plus grande partie des nuits et assistait assidûment aux offices divins. Après la messe solennelle il donnait audience; puis son aumônier venait, et il faisait distribuer à plus de cent pauvres de la nourriture et quelquefois de l'argent. Il visitait les ouvriers qu'il faisait travailler sur différentes matières. A none il se mettait à table avec beaucoup de clercs et de laïques, mais en silence, pour écouter la lecture, et gardant une exacte frugalité.

Comme il avait un grand talent pour les arts, il les cultiva avec soin lorsqu'il fut évêque. Il faisait écrire des livres, non-seulement dans le monastère de sa cathédrale, mais en plusieurs autres lieux, en sorte qu'il assembla une nombreuse bibliothèque, tant de livres ecclésiastiques que de livres philosophiques. Il cherchait à perfectionner la peinture, la mosaïque, la serrurerie, l'orfèvrerie, recueillant avec soin ce que les étrangers envoyaient au roi d'ouvrages des plus curieux et faisant élever des jeunes gens de beau naturel pour les former à ces arts. Quoique très-appliqué à ses fonctions ecclésiastiques il ne laissait pas de servir si bien le roi et l'État qu'il attirait l'envie des autres seigneurs. La Saxe était depuis longtemps exposée aux courses des pirates et des Barbares. Le saint évêque les avait souvent repoussés, tantôt par ses seules troupes, tantôt avec le secours des autres; mais ils étaient maîtres des deux côtés de l'Elbe et de la navigation de cette rivière, en sorte qu'ils se répandaient par toute la Saxe et venaient presque à Hildesheim. Pour les arrêter il fit bâtir deux forteresses en deux endroits de son diocèse, et, y ayant mis garnison, il procura la sûreté du pays.

Nonobstant ces dépenses il enrichit son Église par l'acquisition de plusieurs terres, cultiva les anciennes et les orna de beaux bâtiments. Quant à son église cathédrale il décora de peintures exquises les murailles et les lambris. Il fit, pour la procession solennelle des grandes fêtes, un livre d'évangiles enrichi d'or et de pierres précieuses, des encensoirs du plus grand prix; des calices en grand nombre, un d'une pierre d'onyx, un de cristal, un autre de l'or le plus pur, du poids de vingt livres; une couronne d'or et d'argent, d'une prodigieuse grandeur, suspendue au milieu de l'église, sans compter une infinité d'autres présents de ce genre. Il enferma de murailles et de tours le cloître de la cathédrale, en sorte que c'était à la fois un ornement et une défense. Il n'y avait rien de pareil dans toute la Saxe. Enfin il bâtit une chapelle magnifique pour y garder un morceau de la vraie croix que le roi Othon III lui avait donné et qui fit plusieurs miracles. Saint Bernward fit la dédicace de cette chapelle l'an 996, quatrième de son ordination le 10 septembre ¹.

Un autre savant évêque du même temps et du même pays fut Burchard, évêque de Worms. Il était né dans la Hesse, de parents nobles, qui l'envoyèrent faire ses études d'abord à Coblenz, ensuite au monastère de Lobes et à Liège. Villegise, archevêque de Mayence, l'éleva dans les Ordres jusqu'au diaconat et se l'attacha par divers bienfaits. L'empereur Othon III étant revenu de Rome en Saxe, Villegise alla le voir, accompagné de Burchard, qui était connu de ce prince. Francon, évêque de Worms, était mort depuis quelque temps, et on lui avait déjà donné deux successeurs, dont l'un n'avait survécu à sa nomination que trois jours, l'autre que quatorze. Othon offrit l'évêché à Burchard et le pressa même de l'accepter; mais il résista jusqu'à ce qu'il eût pris avis de l'archevêque. Villegise lui conseilla de se soumettre, et il le sacra lui-même. C'était vers l'an 1006.

Burchard était encore jeune, plein d'ardeur pour l'étude. N'ayant personne auprès de lui qui pût seconder ses désirs, il pria Bal-

dric, évêque de Liège, avec lequel il était lié d'amitié, de lui envoyer un homme de lettres pour l'étude des divines Écritures. Baldric lui envoya le moine Olbert, qui était en grande réputation et fut depuis abbé de Gemblours. Les progrès de Burchard furent si rapides qu'il devint en peu de temps un des plus savants évêques de son siècle. Sa vie était édifiante. Il ne vivait que de pain et d'eau, de légumes et de fruits, passait une partie de la nuit à visiter les pauvres, faisait de longues prières et de grandes aumônes, et célébrait tous les jours la messe. Il fonda plusieurs monastères et un collège de vingt chanoines, sous le nom de Saint-Paul. Il rétablit la vie commune dans les monastères de Saint-Cyriac et de Saint-André. En 1022 il assista au concile de Séligstadt, et c'est lui qui nous a conservé les vingt canons qui y furent faits. Il mourut au mois d'août 1026. On ne lui trouva d'argent que trois deniers; mais, dans un petit coffre, un cilice et une chaîne de fer usée d'un côté. Avant de mourir il donna l'absolution à tous ceux qu'il avait excommuniés, et fit à ceux qui étaient venus le voir dans ce dernier moment une exhortation pathétique sur la vanité et l'inconstance des grandeurs et des richesses de ce monde.

Ce qui l'occupa surtout dès le commencement de son épiscopat, fut la composition d'une théologie canonique, pour rétablir l'observation des canons dans son diocèse, en instruire les prêtres et faire revivre les anciennes pénitences. Il fut aidé dans ce travail par Walther, évêque de Spire, qui l'avait excité à l'entreprendre; par Brunichon, prévôt de l'église de Worms, auquel il le dédia, mais surtout par Olbert, son maître. Afin d'en mûrir l'ensemble et les détails avec plus de calme il se retira à deux lieues de Worms, dans une espèce d'ermitage qu'il s'était fait construire. Dans ce long ouvrage il ne dit rien de lui-même, et, pour preuve, il indique les sources où il a puisé. Ce sont les divines Écritures; les écrits des Pères, saint Basile, saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise, saint Benoit, saint Isidore; les lettres décrétales des Papes, les canons des apôtres et ceux des conciles; les pénitentiels de Rome, de

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 1.

saint Théodore de Cantorbéry et du vénérable Bède. Tout l'ouvrage est divisé en vingt livres, dont l'auteur donne lui-même le sommaire.

Le premier traite de l'autorité et de la primauté du Pape ; du pouvoir des patriarches, des primats, des métropolitains, des conciles ; de tout ce qui regarde les jugements ecclésiastiques ; de l'ordination des évêques et de leurs devoirs ; le second, des autres membres du clergé, de leurs qualités, de leurs fonctions, de leur entretien ; le troisième, des églises et de leurs biens temporels ; des livres canoniques et de ceux qui sont rejetés comme apocryphes ; le quatrième, des sacrements de Baptême et de Confirmation ; le cinquième, de l'Eucharistie ; le sixième, des crimes et de leurs pénitences ; le septième, des degrés dans lesquels le mariage est défendu ; le huitième, des obligations des hommes et des femmes consacrés à Dieu, et des pénitences qu'il faut imposer à ceux ou à celles qui ont agi contre leurs vœux ; le neuvième, des vierges et des veuves qui n'ont point reçu le voile ; des ravisseurs, des mariages légitimes, des transgressions des gens mariés et des pénitences qu'ils doivent faire ; le dixième, onzième et douzième, des pénitences que méritent les enchanteurs, les voleurs, les parjures et autres pécheurs semblables ; le treizième, du jeûne et du carême ; le quatorzième, de la pénitence qu'il faut imposer à la crapule et à l'ivrognerie ; le quinzième, des empereurs, des princes et autres laïques en autorité et de leur ministère ; le seizième, de la manière de juger et de la pénitence des faux témoins ; le dix-septième, de la pénitence des fornicateurs et des incestueux ; le dix-huitième, de la visite, de la pénitence et de la réconciliation des malades ; le dix-neuvième, de la commutation des pénitences pour ceux qui ne pouvaient les accomplir à la lettre. Le vingtième livre est intitulé *des Spéculations*, parce qu'il y est parlé de la Providence, de la prédestination, de l'avènement de l'Antechrist et de ses œuvres, de la résurrection, du jour du jugement, des peines de l'enfer et de la félicité éternelle ¹.

¹ Ceillier, t. 20.

On le voit, dans cette théologie morale et judiciaire tout se tient. La règle, c'est la parole de Dieu, interprétée et appliquée par son Église. Tous les ordres de l'Église et de l'empire y trouvent leurs droits et leurs devoirs, depuis le Pape jusqu'au moindre clerc, depuis l'empereur jusqu'au moindre chef de famille. Maintenant, si cette règle ainsi expliquée et appliquée ne remédie pas à tout dans le temps, il y a un jugement dernier et général, il y a une éternité de peines et de récompenses.

Les critiques modernes ont remarqué quelques méprises dans l'immense travail du saint et savant évêque de Worms ; quelques citations qui ne sont pas tirées des pièces originales, mais d'autres collections fautives. Cela n'est pas étonnant. Dans les dixième et onzième siècles on n'avait pas, comme nous les avons de nos jours, les magnifiques éditions des Pères et des conciles par les Bénédictins et les Jésuites, les Mabillon, les Labbe, les Mansi, les Ballerini, rassemblées dans des bibliothèques publiques ou particulières. Il fallait alors tout transcrire à la main, sur des manuscrits souvent difficiles à lire, qu'on empruntait de Rome ou d'ailleurs. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, dans ces siècles, sachant tant de choses, on se soit trompé si peu, et que dans le nôtre nous sachions si peu et nous nous trompions si souvent ¹.

Quant à la fameuse collection du faux Isidore, où Burchard de Worms a fait quelques emprunts pour la sienne, un homme des plus savants et des plus judicieux de nos

¹ Par exemple, il y a quelques années, ayant remarqué le formulaire du Pape saint Hormisdas, souscrit par un concile œcuménique et par plus de deux mille évêques d'Orient, nous le citâmes comme une pièce décisive sur bien des questions. Aussitôt l'homme le plus savant de France en ces matières, M. Picot, rédacteur de *l'Ami de la Religion et du Roi*, qui passait aux yeux de bien des gens pour le concile permanent des Gaules, soutint dans son journal que le formulaire du Pape Hormisdas n'existait point, et pour le convaincre de son existence il fallut montrer au docte Picot que Bossuet lui-même, dans sa *Défense de la Déclaration gallicane*, le cite comme une règle inviolable. Aujourd'hui encore, et les professeurs d'histoire et les orateurs de la tribune parlementaire laissent ignorer à la France les chartes constitutionnelles de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, ainsi que les faits analogues, dont la connaissance serait pourtant si propre à concilier aujourd'hui les hommes et les choses.

jours, le docteur Mœhler, a pris à cœur de la bien étudier et dans son ensemble et dans ses détails. Voici en deux mots comment il en juge. Dans la pensée de l'auteur cette fameuse collection n'est ni plus ni moins qu'un manuel de théologie à l'usage des ecclésiastiques, où sont exposés et inculqués les principaux points du dogme, de la morale, des sacrements, de la liturgie, de la constitution de l'Eglise, du devoir pastoral, avec leur application aux besoins de l'époque. Cette théologie est en forme de lettres, sous le nom de divers Papes des trois premiers siècles. Dans ces lettres l'auteur ne dit rien ou presque rien de lui-même; il ne fait que choisir et lier ensemble ce que les Papes et d'autres Pères postérieurs au troisième siècle ont réellement écrit dans leurs ouvrages authentiques. Ces choix sont généralement bien faits. Rien n'indique que l'auteur ait intention de tromper personne; au contraire, il insiste beaucoup sur l'obligation, pour les ecclésiastiques, de s'appliquer à l'étude. Enfin, à en juger par les abus et les désordres contre lesquels l'auteur inconnu s'élève, le docteur Mœhler regarde comme le plus probable que cette collection a été composée dans le royaume de Lorraine, au temps de Charles le Chauve, ou peu après ¹.

Si étonnants que fussent les évêques d'Hildesheim et de Worms par leur génie et leur science, ils voyaient quelque chose de plus étonnant encore dans le diocèse du premier : c'était une simple religieuse. Au dix-septième siècle on cite comme phénomènes, madame de Sévigné lisant saint Augustin dans la langue de saint Augustin, la mère Angélique Arnaud entendant le latin de son bréviaire : les historiographes de Port-Royal y voient la merveille de leur docte confrérie et même de leur siècle. Si donc le siècle de fer, le siècle d'ignorance et de barbarie, recélait, au milieu de ses prétendues ténèbres, une merveille semblable, une merveille bien plus grande, que dirions-nous? Si cette merveille se trouvait, non pas uniquement dans la ville capitale, mais au fond d'une

province naguère barbare, que dirions-nous?

Or cette merveille du dixième siècle, on la vit en une simple religieuse du couvent de Gandersheim, en Hanovre; elle était née vers l'an 940 et se nommait Roswith. Sans sortir de sa pieuse retraite elle apprit le latin, le grec, la philosophie d'Aristote, la musique et les autres arts libéraux. Ses uniques maîtres furent deux religieuses du même monastère. Elle composa un grand nombre de poésies latines, la plupart admirables. Nous avons déjà mentionné son *Panégryrique* ou *Histoire des Othons*; ce *Panégryrique* n'a été, comme l'avoue l'auteur, composé sur aucun document écrit, mais sur des relations orales et pour ainsi dire confidentielles; ce sont, en quelque sorte, des Mémoires de la famille ducale et impériale de Saxe. Bien que les troubles excités par la révolte de Henri, duc de Bavière, surnommé le Querelleur, père de l'abbesse Gerberge, contre son frère Othon I^{er}, soient fort atténués par la plume officieuse de Roswith, ce poème n'offre pas moins un tableau intéressant et véridique des intrigues qui agitèrent alors la maison impériale.

Outre le *Panégryrique des Othons* la religieuse de Gandersheim a composé huit poèmes : 1^o *Histoire de la bienheureuse Vierge Marie*; 2^o *Histoire de l'Ascension de Notre-Seigneur*; 3^o *la Passion de saint Gangolfe*, autrement *Gengoulfe, martyr*; 4^o *Histoire de saint Pélage de Cordoue*; 5^o *la Chute et la Conversion de saint Théophile*; 6^o *Histoire des saints Protésius et Basile*; 7^o *Histoire de la Passion de saint Denys Aréopagite*; 8^o *Histoire de la Passion de sainte Agnès, vierge et martyre*. A la tête de ces huit poèmes la religieuse poète mit la préface suivante :

« Voici un petit livre dont la diction est peu ornée sans doute, mais auquel du moins n'ont pas manqué l'application et le zèle de l'auteur. Je l'offre à la critique des juges bienveillants qui aiment mieux corriger un écrivain que le discréditer. Je reconnais volontiers que j'ai dû commettre beaucoup de fautes, non-seulement contre les règles de la poésie, mais aussi contre celles de la composition, et qu'ainsi ce recueil est loin d'être

¹ *Mélanges et Fragments* du docteur Mœhler, recueillis et publiés par Doellinger, Ratisbonne, 1839 (en allemand), t. 1, p. 283.

exempt de reproches; mais à qui confesse ses erreurs on doit, ce semble, un pardon facile et d'amicales corrections.

« Si l'on m'accusait d'avoir tiré quelques-uns des sujets de cet opuscul de livres réputés apocryphes par quelques personnes, je répondrais qu'il n'y a pas eu de ma part présomption coupable, mais simplement ignorance; car, lorsque je commençai à travailler sur ce canevas, je ne savais pas que ce fût un livre douteux. Je ne l'ai pas eu plutôt appris que je l'ai rejeté. J'ai d'autant plus besoin d'indulgence que j'ai apporté moins de confiance et de résolution dans la composition de cet ouvrage. Dépourvue de ressources et à un âge encore éloigné de la maturité, il m'a fallu travailler dans mon rustique isolement, loin du secours des doctes. Ainsi c'est à l'écart, et en quelque sorte à la dérobee, qu'à force de composer et de corriger je suis parvenue à mettre au jour cet écrit. J'en ai emprunté le fond à l'Écriture sainte, que m'ont apprise, dans ce couvent de Gandersheim, d'abord la sage et bienheureuse maîtresse Richarde et les religieuses qui la suppléaient dans ses fonctions, puis la bienveillante Gerberge¹, au royal caractère, de l'autorité de laquelle je dépends aujourd'hui. Moins avancée que moi en âge, mais plus avancée en science (la nièce d'un empereur devait être supérieure en tout), Gerberge a daigné me former amicalement par la lecture de quelques bons auteurs, dans lesquels elle avait été elle-même instruite par de savants personnages.

« Bien que l'art de moduler les vers soit chose difficile, principalement pour une femme, j'ai osé, me confiant dans le secours d'en haut, traiter en vers héroïques les sujets de ce livre. Je n'ai pas eu, au surplus, d'autre but dans ce travail que d'empêcher le faible talent qui m'a été confié de croupir dans mon sein et de s'user dans la rouille. J'ai voulu le forcer à rendre, sous le marteau de la dévotion, au moins quelques sons à la

louange de Dieu. D'où il suit que, dès lors, qui que tu sois, honorable lecteur, si tu penses selon Dieu, tu sauras suppléer, par la rectitude de ton esprit, à ce qui peut manquer à chacune des pages de ce livre, et que, si tu y trouves quelque chose de bien, tu le reporteras à Dieu seul, n'attribuant qu'à moi tous les défauts que tu pourras y remarquer, sans me les reprocher durement, mais les excusant avec l'indulgence que mérite un humble aveu. »

De ces huit poèmes l'histoire de saint Théophile est la plus extraordinaire. Écrite d'abord par un de ses disciples, qui se dit témoin oculaire, elle nous a été conservée par Métaphraste et nous paraît authentique. Théophile était donc économe de l'église d'Adana, en Cilicie, vers l'an 538, sous l'empire de Justinien. Exact, pieux et charitable, il était chéri de tout le monde, particulièrement de son évêque, qui avait en lui la plus grande confiance. L'évêque étant mort, Théophile fut choisi d'une voix unanime pour lui succéder; il protesta de son indignité, disant que ce lui était assez d'être économe de l'église. On le porta malgré lui aux pieds du métropolitain qui devait le consacrer; mais, prosterné sur le pavé, il continuait à se dire indigne d'un tel honneur et à le refuser absolument. Le métropolitain, voyant son obstination, en ordonna un autre. Quelque temps après, le nouvel évêque ôta la charge d'économe à Théophile, qui se retira chez lui et continua de s'appliquer aux bonnes œuvres. Mais cela ne dura guère; le même tentateur qui perdit un apôtre fit naître dans son cœur le regret d'avoir été dépouillé de sa charge et le désir de la recouvrer. Cette passion alla bientôt si loin, qu'elle le fit recourir à des maléfices.

Il y avait dans la même ville un Juif adonné aux opérations diaboliques et qui en avait déjà perdu plusieurs; Théophile alla le trouver de nuit pour réclamer son intervention. Le Juif lui recommanda de venir la nuit suivante, à la même heure, afin de le présenter à son maître. A l'heure convenue le Juif conduisit Théophile dans le cirque, où se donnaient les spectacles pendant le jour, en lui disant: « Quelque chose que vous voyiez ou

¹ Il y a une lettre du Pape Jean XIII à Gerberge, abbesse de Gandersheim, où, à la prière des deux empereurs Othon, père et fils, il prend ce monastère sous la protection spéciale du Saint-Siège. Mansi, *Concil.*, t. 18, p. 529.

que vous entendiez, ne vous épouvantez pas, mais surtout ne faites pas le signe de la croix. » Théophile l'ayant promis, ils virent aussitôt le prince des ténèbres assis au milieu d'une cour nombreuse, qui faisait des acclamations. Le Juif ayant exposé l'affaire, Satan dit que si Théophile voulait être son serviteur, il lui rendrait sa place, avec plus de crédit qu'auparavant. Théophile se déclara prêt à tout pourvu qu'on vint à son aide, et il se mit à baiser les pieds du prince infernal, qui ajouta : « Il obtiendra tout pourvu qu'il renie le Fils de Marie et Marie elle-même, et qu'il le fasse par écrit. » Alors Satan entra dans Théophile et dit : « Je renie le Christ et sa Mère, » et il en fit une cédule qu'il scella de son anneau.

Dès le lendemain l'évêque rendit la place d'économe à Théophile, qui, pendant quelque temps, en eut bien de la joie ; mais enfin Dieu, en considération de ses bonnes œuvres passées, eut pitié de lui et fit naître le repentir dans son cœur. Rentré en lui-même et considérant l'abîme où il s'était précipité, Théophile ne fit plus que gémir, que verser des larmes, que jeûner et prier. Il eut recours à la sainte Vierge, et passa quarante jours de suite à prier, à jeûner et à pleurer dans son église. Au bout de ce temps la Mère du Sauveur lui apparut, lui reprocha son crime, ajoutant que, pour l'injure qu'il lui avait faite à elle-même, il pourrait facilement en obtenir le pardon, tant elle aimait les chrétiens, surtout ceux qui recourent à elle avec une dévotion sincère, mais que, pour l'injure faite à son Fils, il fallait une grande pénitence. Théophile répondit qu'il espérait la faire, à l'exemple de tant de pécheurs qui avaient obtenu miséricorde. La Mère de Dieu lui fit faire alors une profession de foi sur la divinité et l'incarnation du Christ ; après quoi elle dit : « A cause du baptême que vous avez reçu par mon Fils Jésus-Christ, Notre-Seigneur, et à cause de l'extrême compassion que j'ai pour vous autres chrétiens, croyant à ta sincérité, je vais le supplier à genoux pour toi, afin qu'il te reçoive. »

Théophile passa trois jours dans la même église, à prier, à jeûner, à répandre des larmes, prosterné sur le pavé. La Mère de mi-

séricorde lui apparut une seconde fois, avec un visage respirant la bienveillance et la joie, et lui dit : « Le Seigneur a reçu vos larmes et a exaucé vos prières à cause de moi, pourvu toutefois que vous persévériez dans ces sentiments jusqu'à la mort. » Théophile le promit, mais la supplia de faire en sorte qu'il récupérât cette fatale cédule d'apostasie. Il passa dans les larmes et la prières trois autres jours, après lesquels la sainte Vierge Marie lui apparut en songe, et à son réveil il trouva sur sa poitrine ce funeste papier avec le sceau ; il en eut une si grande joie qu'il trembla de tous ses membres. Le lendemain, qui était un dimanche, tout le peuple étant à l'église pour la messe solennelle, Théophile, après la lecture de l'évangile, se prosterna aux pieds de l'évêque, raconta tout haut l'histoire de sa chute et de son pardon, et remit à l'évêque l'horrible billet, qui fut lu devant tout le monde et ensuite brûlé. Après la messe il alla de nouveau dans l'église de la Sainte-Vierge pour la remercier. Ayant pris quelque nourriture il tomba malade, distribua tous ses biens aux pauvres, dit adieu aux frères et mourut saintement le troisième jour.

C'est de quoi son disciple et biographe, nommé Eutychien, assure avoir été témoin oculaire¹, et c'est ce que la religieuse de Gandersheim mit en vers latins, ainsi que Marbode, évêque de Rennes. L'histoire de saint Théophile est citée par saint Bernard, par saint Bonaventure et dans plusieurs anciennes hymnes. Celle de Protérius et de Basile est pareille pour le fond, mais non pour l'authenticité. Ce n'est plus par ambition, mais par amour, que l'esclave d'un riche habitant de Césarée se voue au diable. Éperdument amoureux de la fille de Protérius, que son père destinait au cloître, ce jeune homme, aidé de l'esprit malin, parvint à se faire aimer d'elle et l'épousa au grand déplaisir de sa famille. Cependant la jeune femme, s'étant bientôt aperçue que son mari n'osait pas entrer dans l'église, devina la vérité ; elle sollicita aussitôt et obtint la séparation, et, sui-

¹ *Acta SS.*, 4 févr.

vant son premier dessein, se voua à la vie monastique. Cependant le jeune homme, repentant de son crime, fut exorcisé par saint Basile, qui contraignit le démon à rendre la cédule que l'imprudent avait souscrite.

Outre ces huit poèmes, dont il est aisé de voir la tendance morale et chrétienne, la religieuse de Gandersheim a fait six ou sept comédies en prose, à l'imitation de Térence. Honorer et recommander la chasteté, tel est le but presque unique qu'elle s'y propose. « J'ai voulu, dit-elle dans la préface, substituer d'édifiantes histoires de vierges pures aux déportements des femmes païennes. Je me suis efforcée, selon les facultés de mon faible génie, de célébrer les victoires de la chasteté, particulièrement celles où l'on voit triompher la faiblesse des femmes et où la brutalité des hommes est confondue. »

Le premier drame, intitulé *Gallicanus*, est en deux parties. Dans la première Constantin le Grand, impatient de soumettre les Scythes, charge de cette mission difficile le plus habile de ses lieutenants, Gallicanus, encore païen. Avant de partir Gallicanus demande à l'empereur de lui accorder, s'il réussit dans cette campagne, la main de sa fille Constantia, dont il est amoureux. L'embarras de l'empereur est très-grand, car non-seulement sa fille est chrétienne, mais elle a fait secrètement vœu de virginité. Constantia conseille à son père de ne donner qu'un vague espoir à Gallicanus, et cependant elle le fait prier d'emmener avec lui, pendant cette guerre, Paul et Jean, ses primiciers ; elle prendra de son côté, auprès d'elle, Attica et Arténia, les deux filles de Gallicanus. Celui-ci, satisfait de ces arrangements, offre un sacrifice aux idoles et se met en marche. Dans une première rencontre les Scythes, guidés par leur roi Brandan, ont l'avantage sur les Romains ; les tribuns eux-mêmes lâchent pied. Dans cette extrémité Gallicanus, par le conseil de Paul et Jean, invoque le Christ, et aussitôt il voit apparaître un personnage, portant une croix, qui rend le courage à ses troupes et ôte la force aux ennemis. Les Scythes mettent bas les armes et se reconnaissent tributaires de Constantin. A son retour Gallicanus, converti au Christianisme, consent, ainsi que Constan-

tin l'avait prévu, à ce qu'elle entre dans un cloître, et lui-même se voue, comme ses deux filles, à la vie monastique.

Dans la seconde partie de ce drame, il est question de la persécution de Julien l'Apostat. Gallicanus, placé entre l'apostasie et la confiscation de ses biens, persiste dans la foi et se retire en Égypte, où il périt martyr. Julien, forcé de garder plus de mesure avec Jean et Paul, qui ont rempli de hautes fonctions dans le palais, cherche à les faire rentrer à son service et à leur faire abjurer le Christianisme. Il échoue dans cette double tentative. Furieux il ordonne à Téntianus de les mettre à mort et de les enterrer secrètement. Ce crime ne reste pas longtemps impuni. Julien, d'abord, est frappé ; puis le fils du meurtrier, tourmenté par les démons, confesse publiquement le crime de son père et la gloire des deux martyrs. Téntianus, effrayé, a recours au baptême, et son fils, délivré de la possession, se fait aussi chrétien. Telle est cette pièce, que Roswith emprunta pour le fond à une légende ancienne, mais peu sûre¹.

Le second drame, intitulé *Dulcitius*, est emprunté à des actes plus anciens et plus sûrs. Les vierges Agape, Kionie et Irène, ayant refusé d'abjurer le culte du vrai Dieu, sont remises, par l'empereur Dioclétien, à la garde de Dulcitius, officier du palais. Celui-ci, les ayant fait enfermer dans le vestibule des cuisines, cherche à s'introduire auprès d'elles, pendant la nuit, dans une intention criminelle ; mais, frappé d'aveuglement comme autrefois les habitants de Sodome, il saisit, au lieu des prisonnières, les chaudrons et les lèche-frites, qu'il couvre de baisers. Pour se venger il condamne ces pieuses vierges à être exposées nues aux regards du peuple ; mais leurs vêtements s'unissent si étroitement à leur chair qu'il est impossible de les en dépouiller, et lui-même donne à la foule le spectacle honteux d'un juge qui s'endort sur son tribunal et qu'il faut emporter endormi. L'empereur, instruit de ces prodiges, qu'il attribue à la magie, charge le comte Sisinnius d'accomplir sa vengeance. Agape et Kionie, livrées aux flammes, souhaitent de réunir

¹ Acta SS., 25 et 26 juin.

leurs âmes à l'Époux divin et expirent sans douleur au milieu du brasier. La plus jeune, Irène, dont Sisinnius espérait vaincre plus aisément la résistance, suit courageusement l'exemple de ses sœurs. Sisinnius ordonne qu'on la traîne dans un lieu de débauche; mais, en chemin, deux anges, vêtus en messagers, apportent aux gardes l'ordre de conduire Irène au sommet d'une montagne voisine. A la nouvelle de cette dernière déception Sisinnius s'élance à cheval et court à la montagne; mais il tourne incessamment à l'entour et ne peut ni avancer ni revenir sur ses pas. Enfin Irène, qui consent au martyre, tombe percée d'une flèche et expire en louant le Seigneur ¹.

Le troisième drame, intitulé *Callimaque*, est tiré de l'histoire apostolique d'Abdias, auteur ancien, mais peu sûr. Drusiana, femme du prince Andronique, nouvellement convertie et baptisée par l'apôtre saint Jean, vivait dans la continence. Callimaque, jeune païen, épris de sa beauté, en devient éperdument amoureux, lui déclare sa passion et proteste qu'il ne prendra ni repos ni relâche qu'il ne l'ait fait tomber dans ses pièges. Drusiana le repousse avec horreur; mais, se trouvant seule, elle se dit à elle-même : « Hélas ! Seigneur Jésus-Christ, que me sert d'avoir fait profession de chasteté ? Ma beauté n'en a pas moins été un appât pour ce jeune fou. Voyez mon effroi, Seigneur; voyez de quelle douleur je suis pénétrée ! Je ne sais ce qu'il faut que je fasse, si je dénonce l'audace de Callimaque je causerai peut-être des discordes civiles; si je me tais je ne pourrai, sans ton secours, ô mon Dieu, éviter les embûches du démon. Ordonne plutôt, ô Christ ! que je meure en toi bien vite, afin que je ne sois pas une occasion de chute pour ce jeune voluptueux. » Après cette prière Drusiana est saisie d'une petite fièvre et succombe. Son époux Andronique, affligé de cette mort subite dont il soupçonne la cause secrète, va trouver l'apôtre saint Jean, et, par son conseil, dépose avec honneur le corps de Drusiana dans un tombeau de marbre, sous

la garde de Fortunatus, un de ses esclaves. Mais Fortunatus est un misérable qui se laisse corrompre par l'argent de Callimaque et l'introduit auprès du tombeau pour assouvir sa passion sur le cadavre. Callimaque est au moment de commettre son crime quand un énorme serpent l'enveloppe avec le perfide esclave et les fait mourir l'un et l'autre de sa morsure envenimée. Dans l'intervalle l'apôtre saint Jean et Andronique viennent au tombeau afin de prier pour la défunte. Jésus-Christ leur apparaît en chemin et leur dit que c'est en faveur de Drusiana et pour la résurrection de celui qui est étendu mort près de sa tombe. Après cette apparition, dont la cause leur échappe, ils trouvent le sépulcre ouvert, le corps de Drusiana hors de sa tombe, et, à côté, deux cadavres enlacés dans les nœuds d'un serpent. Andronique devine ce que cela signifie et l'explique à l'apôtre, qui chasse le serpent, ressuscite Callimaque et lui ordonne de confesser son crime. Callimaque le fait avec un profond repentir et se déclare chrétien. L'apôtre, à la prière d'Andronique, ressuscite Drusiana, son épouse, qui le prie à son tour de ressusciter le malheureux esclave. L'apôtre ne veut pas le faire lui-même, mais le permet à Drusiana. Le perfide esclave, se voyant ressuscité par celle qu'il avait trahie, voyant le repentir et la conversion de celui par qui il s'était laissé corrompre, redemande à mourir, et meurt en effet pour ne pas voir leur bonheur.

Deux autres drames de Roswith sont tirés d'histoires authentiques et ont entre eux beaucoup de ressemblance : c'est le solitaire saint Abraham qui se déguise en militaire pour ramener à la vertu sa nièce Marie, qui s'était abandonnée au mal; c'est saint Paphnuce qui emploie un stratagème pareil pour convertir la courtisane Thaïs. Un dernier drame est le martyre de trois vierges ayant les noms de Foi, d'Espérance et de Charité, filles de sainte Sophie, mais sur lesquelles il n'y a aucune légende certaine.

Ces drames, écrits en latin correct par une religieuse allemande du dixième siècle, étaient joués par des religieuses, écoutés par d'autres religieuses. Il s'ensuit d'abord

¹ *Acta SS.*, 3 avril.

que cette langue leur était familière, ce qui ne se trouve peut-être dans aucun siècle depuis. De plus, quoique plusieurs de ces drames traitent des matières et des aventures fort délicates, la diction de la pieuse nonne demeure toujours aussi pure et aussi chaste que ses intentions sont candides et irréprochables. Deux littérateurs modernes, le fameux Érasme, dans un de ses colloques, un poète anglais, dans une pièce de théâtre, ont traité un sujet pareil à celui d'Abraham et de Paphnuce. Eh bien ! il est reconnu aujourd'hui que, pour la délicatesse des sentiments, la finesse et la retenue du langage, l'inspiration religieuse et l'élévation morale, la bonne religieuse du dixième siècle l'emporte incontestablement et sur le poète anglais et sur le fameux Érasme. Ce n'est pas tout : dans ces drames la religieuse de Gandersheim se montre très-familiarisée avec la musique, avec l'astronomie et même avec la philosophie d'Aristote. On y trouve même l'apologie de la science.

Après une discussion philosophique sur l'art musical les disciples de Paphnuce lui demandent : « Et d'où avez-vous tiré ces connaissances, dont nous n'avons pu suivre l'exposition sans fatigue ? » Paphnuce : « C'est une faible goutte que, par hasard et sans la chercher, j'ai vue, en passant, jaillir des sources abondantes de la science ; je l'ai recueillie et j'ai voulu vous en faire part. » Les disciples : « Nous rendons grâce à votre bonté ; cependant cette maxime de l'Apôtre nous effraye : Dieu choisit les insensés suivant le monde pour confondre les prétendus sages. » Paphnuce : « Sages ou insensés mériteront d'être confondus devant le Seigneur s'ils font le mal. » Les disciples : « Sans doute. » Paphnuce : « Toute la science qu'il est possible d'avoir n'est pas ce qui offense Dieu, mais l'injuste orgueil de celui qui sait. » Les disciples : « Cela est vrai. » Paphnuce : « Et à quoi la science et les arts peuvent-ils être mieux employés qu'à la louange de Celui qui a créé tout ce qu'il faut savoir et qui nous fournit à la fois la matière et l'instrument de la science ? » Les disciples : « Il n'y a pas de meilleur emploi du savoir. » Paphnuce : « Car mieux nous

savons par quelle loi admirable Dieu a réglé le nombre, la proportion et l'équilibre de toutes choses, plus nous brûlons d'amour pour lui. » Les disciples : « Et c'est avec justice. » Telle est l'apologie que la bonne religieuse de Gandersheim fait de la science. Certes cela n'est pas mal pour un siècle d'ignorance et de barbarie ; mais c'est au lecteur à juger s'il est encore permis de qualifier de la sorte le siècle de Roswith¹.

Pendant qu'une simple religieuse cultivait avec tant de succès les sciences et les lettres au fond de l'Allemagne, un homme né pauvre les cultivait avec plus de gloire encore en France. Cet homme se nommait Gerbert ; il était né en Auvergne, à Aurillac même ou dans le voisinage, d'une famille obscure. Jeune encore il embrassa la vie religieuse dans le monastère que le comte saint Gérard ou Gérold avait fondé dans cette ville, vers la fin du neuvième siècle. Il s'y appliquait à l'étude de la grammaire, lorsque Borrel, comte de Barcelone et duc de l'Espagne citérieure, vint au monastère en pèlerinage. L'abbé, qui le reçut avec beaucoup d'honneur, lui demanda, entre autres choses, s'il y avait en Espagne des hommes habiles dans les sciences. Le duc ayant répondu très-affirmativement, l'abbé le pria d'emmener avec lui quelqu'un des siens pour l'instruire dans les sciences et les arts. Borrel approuva cette pensée, et, du consentement des frères, emmena le jeune Gerbert avec lui ; il le confia à l'évêque de Vich ou Auson, en Catalogne, nommé Hatton, chez lequel le jeune homme s'instruisit à fond dans l'étude des mathématiques.

Voilà ce que nous apprend un disciple même de Gerbert, le moine Richer, dans le troisième livre de son Histoire, retrouvée et publiée tout récemment. Richer, fils d'un conseiller du roi Louis d'outre-Mer, embrassa la vie monastique à Saint-Remi de Reims et y eut pour maître dans les sciences, les lettres et les arts, Gerbert lui-même.

Du témoignage irrécusable de cet histo-

¹ Ceillier, t. 19. *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1839. *Université catholique*, t. 6, p. 419. *L'Univers*, 5 et 6 novembre 1847. *Roswithæ Opera*, Wittembergæ, 1707.

rien il résulte deux choses essentielles : la première, c'est que Gerbert ne fut point le disciple des Arabes, comme l'ont supposé faussement des écrivains postérieurs ; la seconde, c'est qu'il existait des écoles chrétiennes en Espagne où l'on enseignait les mêmes sciences que chez les musulmans de cette contrée.

Les sciences s'étaient mieux conservées en Catalogne qu'ailleurs parce que ces cantons avaient été moins exposés aux incursions des Normands ; de plus, leur proximité de l'Espagne les mettait à portée de profiter des connaissances dont les Arabes faisaient alors profession. Gerbert mit tout à profit pour s'instruire ; il cultiva avec soin les savants du pays. On en juge ainsi par l'étroite liaison qu'il contracta avec Guérin ou Warin, abbé de Saint-Michel de Cusan, homme non moins célèbre par son savoir que par sa piété, et qui avait d'habiles artistes dans son monastère¹.

L'historien Richer nous apprend d'autres faits non moins intéressants.

Le duc Borrel et l'évêque Hatton, ayant eu l'inspiration de faire le pèlerinage de Rome, y conduisent avec eux le jeune homme qu'on leur a confié. Après avoir prié devant les saints apôtres ils se présentent au Pape, de bienheureuse mémoire, Jean XIII, qui remarqua bien vite les talents du jeune Gerbert et son désir d'apprendre. Et parce que la musique et l'astronomie étaient alors ignorées en Italie, le Pape manda promptement au roi Othon I^{er} qu'il lui était arrivé un jeune homme très-versé dans les mathématiques et très-capable d'en instruire les siens. Le roi lui conseilla aussitôt de le retenir et de ne pas lui permettre de retourner en Espagne. Jean XIII fit entendre au duc et à l'évêque, avec beaucoup de bienveillance, que le roi souhaitait garder quelque temps le jeune homme, qu'il le renverrait ensuite avec honneur et leur témoignerait à eux-mêmes sa reconnaissance. Gerbert demeura donc auprès du Pape, qui l'envoya au roi. Interrogé sur ce qu'il savait, il répondit qu'il était passablement versé dans les mathéma-

tiques, mais qu'il désirait beaucoup y ajouter la science de la logique.

Or vers ce temps-là même le roi de France Lothaire envoya, comme ambassadeur, au roi Othon de Germanie et d'Italie, l'archidiacre de Reims, nommé Gérard, célèbre logicien. Enchanté de son arrivée Gerbert obtint du roi la permission de se faire son disciple et de le suivre à Reims. Là il fit en peu de temps de merveilleux progrès en logique.

Il fut chargé par l'archevêque Adalbéron d'instruire dans les arts libéraux une foule de disciples. Voici le plan que suivit Gerbert dans cette université rémoise, d'après le témoignage de son disciple et biographe Richer.

Il commença par la Dialectique d'Aristote, ou l'art de discuter scientifiquement, la parcourant suivant l'ordre des livres, éclaircissant les diverses propositions. Il expliqua surtout l'Introduction de Porphyre, d'après la traduction du rhéteur Victorin et celle de Manlius ; puis les Catégories d'Aristote. Il montra l'utilité du livre de l'Interprétation du même philosophe, et développa ses Topiques ou sources des arguments, traduits du grec en latin par Cicéron et commentés en six livres par le consul Manlius. Il expliqua de même à ses auditeurs les quatre livres des Différences topiques, deux des Syllogismes catégoriques, un livre des Définitions et un des Divisions.

Après ce travail, comme il voulait initier ses disciples à la rhétorique, il partit de ce principe que, sans la connaissance des manières de parler, qu'il faut apprendre des poètes, il est impossible de parvenir à l'art oratoire. Il prit donc en main les poètes avec lesquels il crut devoir familiariser ses élèves. En conséquence il lut et enseigna Virgile, Stace et Térence ; puis les satiriques Juvénal, Perse et Horace, et enfin l'historiographe Lucain. Les élèves ainsi familiarisés avec les poètes passaient à la rhétorique. Quand ils y étaient instruits suffisamment il les mettait aux prises avec le sophiste pour les exercer à la controverse, et leur apprendre à procéder avec un tel art que l'art même n'y parût point, ce qui passe pour être la perfection de l'orateur.

¹ *Hist. litt. de France*, t. 6. Ceillier, t. 19.

« Quant aux mathématiques, continue l'historien Richer, il ne serait pas hors de propos de dire combien il y a travaillé ; car l'arithmétique, qui en est la base, il la rendit facile et élémentaire. Ensuite il popularisa la science de la musique, longtemps inconnue dans les Gaules. Il en disposa les genres dans un monocorde, distinguant leurs consonances ou symphonies en tons, demi-tons, ditons et dièses, et distribuant rationnellement les tons en sons, et il donna ainsi une connaissance complète des genres divers. »

Gerbert ne travailla pas moins pour l'astronomie. Cette science, presque entièrement intellectuelle, il sut la rendre sensible par quelques merveilleux instruments. Ayant fabriqué une sphère d'un bois solide et rond, il représenta le grand univers par la similitude du petit. Plaçant cette sphère obliquement sur l'horizon avec les deux pôles, il donna les signes ou constellations septentrionales au pôle supérieur et les australes à l'inférieur. Il régla la position de cette sphère par le cercle que les Grecs appellent *horizon*, les Latins *limitant* ou *déterminant*, parce qu'il distingue les signes qu'on voit de ceux qu'on ne voit pas. La sphère ainsi posée sur l'horizon pour indiquer le lever et le coucher des signes, il insinuait la nature des choses par cette disposition et l'établissait par la compréhension des signes ; car, le temps de la nuit, il le donnait aux étoiles, et avait soin qu'on les marquât à leur lever et à leur coucher, avec leur position oblique dans les diverses parties du monde.

Les cercles qui sont appelés *parallèles* par les Grecs, *équidistants* par les Latins, et qui sans aucun doute sont incorporels, il les fit comprendre par ce moyen. Il fit un demi-cercle exactement divisé par un diamètre en forme de tube (*fistula*), aux extrémités duquel il marqua les deux pôles, celui du nord et celui du sud. Il divisa le demi-cercle d'un pôle à l'autre en trente parties ou degrés. En ayant distingué six à partir du pôle, il posa un tube pour indiquer le cercle du pôle arctique ; de là, après cinq degrés, un second tube pour indiquer le cercle ou tropique d'été ; enfin, après quatre autres degrés, un troisième tube pour indiquer le cercle équinoxial

ou l'équateur. Le reste de l'espace jusqu'au pôle austral il le divisa par les mêmes dimensions. Le mérite de cet instrument était tel que, quand on dirigeait son diamètre vers le pôle et qu'on tournait le demi-cercle sur lui-même, il rendait intelligibles à la science et fixait dans la mémoire les cercles invisibles à l'œil.

Les cercles des étoiles errantes, qui se décrivent dans l'orbite du monde et s'efforcent d'en sortir, il trouva l'art de les rendre visibles. Il fit d'abord une sphère circulaire, c'est-à-dire composée de cercles seuls. Il y compliqua les deux cercles que les Grecs nomment *colures* et les Latins *incidents*, à cause de leur incidence l'un dans l'autre ; il fixa les pôles à leurs extrémités. A travers les colures il posa les cinq autres cercles que l'on nomme parallèles, de manière à diviser l'hémisphère d'un pôle à l'autre en trente degrés, non pas à l'aventure ni confusément, car il en établit six du pôle au premier cercle, cinq du premier au second, quatre du second au troisième, quatre pareillement du troisième au quatrième, cinq du quatrième au cinquième, six du cinquième à l'autre pôle. A travers ces cercles il posa obliquement celui que les Grecs appellent *zodiaque* et les Latins *vital*, parce qu'il contient dans ses étoiles des figures d'animaux ou d'êtres vivants. Au dedans de ce cercle oblique il suspendit très-artistement les cercles des étoiles errantes. Il en démontrait clairement aux siens les absides, les hauteurs et leurs distances réciproques. « Mais, ajoute l'historien Richer, de vouloir expliquer ici comment, cela nous éloignerait trop de notre sujet. »

Il fit, en outre, une autre sphère circulaire, au dedans de laquelle il ne plaça point de cercles ; mais au dehors il coordonna les figures des signes ou constellations avec des fils de fer et d'airain. En guise d'axe il la traversa d'une tige pour marquer le pôle céleste, afin qu'en le considérant on pût adapter la machine au ciel. D'où il arriva que les étoiles de chaque signe ou constellation étaient renfermées dans chaque signe de cette sphère. Il y avait encore ceci de merveilleux que le plus ignorant en astronomie, si on lui montrait un seul signe, pouvait, sans aucun maî-

tre, connaître tous les autres par cette sphère. C'est ainsi que Gerbert instruisait libéralement les siens. Voilà pour l'astronomie.

Quant à la géométrie, l'historien Richer parle d'une table numérale à vingt-sept cases, où les neuf chiffres représentaient tous les nombres et produisaient à l'infini toutes les multiplications et les divisions. Il renvoie le lecteur au livre même que Gerbert écrivit là-dessus au grammairien Constantin.

Avec l'ardeur des études le nombre des disciples croissait de jour en jour. Le nom du maître se répandait non-seulement dans les Gaules, mais parmi les peuples de la Germanie. Il passa par-dessus les Alpes en Italie, en Toscane, et jusqu'à la mer Adriatique. En ce temps Otricus était célèbre en Saxe. La renommée de notre philosophe étant parvenue jusqu'à lui, et remarquant que dans toute discussion il se servait d'une division exacte des choses, il désira beaucoup avoir un tableau de sa division des sciences, surtout quant à la philosophie, afin de voir s'il était vraiment philosophe, puisqu'il prétendait savoir les choses divines et humaines. Un Saxon, qui parut capable, fut donc envoyé à Reims, assista aux leçons de Gerbert, recueillit sa division des sciences, mais s'écarta du vrai, quant à la philosophie. Gerbert regardait les mathématiques et la physique comme deux sciences égales et contemporaines. Le Saxon, à dessein ou par erreur, lui fit subordonner la physique aux mathématiques, comme l'espèce au genre. Sur ce faux exposé Otricus conclut que Gerbert se trompait dans sa division et qu'il ne comprenait rien à la philosophie. Il en parla dans ce sens à la cour de l'empereur Othon, en présence duquel il expliqua le tableau de Gerbert aux savants. L'empereur, qui passait pour aimer lui-même beaucoup ces études, s'étonnait que Gerbert se fût trompé, car il l'avait vu et entendu disputer plus d'une fois. Il souhaitait donc extrêmement avoir la solution du susdit tableau. L'occasion ne se fit pas attendre.

L'année suivante (970) l'archevêque Adalbéron de Reims, faisant le voyage de Rome avec Gerbert, rencontra l'empereur avec Otricus, à Pavie. Le prince le reçut magnifiquement et le conduisit par eau à Ravenne.

Là, par son ordre et dans son palais, se réunirent tous les savants du pays, curieux d'assister à la lutte entre le premier savant de France et le premier savant d'Allemagne. L'empereur présidait la conférence. Son désir était qu'on prît Gerbert à l'improviste et qu'Otricus multipliât les questions sans en résoudre aucune, afin que la discussion fût plus animée. Il ouvrit la séance par une petite allocution et rappela que la difficulté principale roulait sur la division de la philosophie. Otricus exposa cette division de vive voix, ensuite la rédigea par écrit et la fit passer à Gerbert. Celui-ci en approuva une partie comme sienne et rejeta l'autre comme n'étant pas de lui. La dispute s'engagea sur les corrections à y faire. Gerbert s'appuyait de Platon, de Porphyre et de Boèce; Otricus multipliait les objections. La conférence dura la journée presque tout entière. Gerbert parlait encore lorsque l'empereur donna le signal de finir, les auditeurs commençant à être fatigués. Il fit de magnifiques présents à Gerbert, qui s'en retourna illustre dans les Gaules ¹.

Un savant français dit à ce sujet : « Ce sont là des révélations inouïes sur les travaux littéraires de cette époque : n'a-t-il pas dû en périr un grand nombre de semblables? Remarquons d'ailleurs que, dans le dixième siècle, il n'est rien de plus difficile que de trouver un point du monde chrétien où l'on ait pu jouir d'un certain degré de sécurité. Toutes les villes situées auprès de la mer ou sur le cours des grands fleuves avaient été détruites ou ravagées par les incursions des Normands, et, partout où les pirates n'avaient pas pénétré, les discordes civiles, la lutte de tous les petits tyrans qui se partageaient l'empire de Charlemagne, entretenaient une inquiétude et des calamités perpétuelles. Un seul diocèse peut-être, celui de Reims, éloigné de tous les grands fleuves, à une distance respectable de la mer, gouverné par des hommes habiles, a pu conquérir quelques instants de paix, et immédiatement vous voyez dans cette oasis s'établir des écoles et l'esprit chrétien porter ses fruits naturels ². »

¹ Richeri *Historiæ*, l. 3. *Monumenta Germaniæ*. t. 5, alias 3. — ² Lenormand, *Questions historiques*, seconde partie, p. 69 et seqq., Paris, Wailie, 1845.

Gerbert eut un grand nombre de disciples, dont plusieurs en formèrent d'autres; les plus illustres sont les deux empereurs Othon I^{er} et II; le prince Robert de France, depuis le roi Robert, qui, à l'école de Reims, fit tant de progrès dans la science et dans la vertu qu'il fut surnommé *clerc* pour son savoir et *pieux* pour sa religion sincère. Parmi les autres élèves de Gerbert on distingue Léotheric, archevêque de Sens; Fulbert, évêque de Chartres; Abbon, abbé de Fleury. Non content d'instruire ceux qui venaient prendre de ses leçons, Gerbert communiquait ses découvertes littéraires aux endroits les plus éloignés, à Aurillac, à Tours, à Sens, à Fleury, à Mici et ailleurs. Il n'avait pas moins d'ardeur à multiplier et à répandre les exemplaires des bons livres, dont il avait formé une riche bibliothèque. Il n'épargnait ni soins ni dépenses pour amasser des ouvrages de toute sorte, modernes et anciens. Sous la direction de Gerbert, l'école de Reims acquit une telle renommée que Rotvic, abbé de Mitlac, au diocèse de Trèves, y envoya de ses moines pour s'y former à la piété et aux lettres, qu'il voulait faire revivre dans son monastère. Les deux principaux furent Nithard et Remi, successivement abbés de Mitlac, qui devint dès lors une école florissante où l'on venait étudier de plusieurs provinces de France et d'Allemagne.

Outre un très-grand nombre de lettres Gerbert écrivit des traités sur l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie; sur la manière de construire un astrolabe, un cadran ou quart de cercle, une sphère; sans compter des traités de rhétorique et de dialectique. Son auteur favori était le célèbre Boèce, que nous avons vu, avec son illustre ami Cassiodore, transplanter en Occident, pendant le sixième siècle, toutes les sciences de la Grèce. Gerbert était surtout habile à construire des instruments d'astronomie et de musique. Ditmar, évêque de Mersebourg, le plus judicieux et le plus fidèle historien de ce temps-là, nous dit qu'il était parfaitement versé dans l'astronomie; qu'il surpassa tous ses contemporains en plusieurs autres belles connaissances; qu'étant à Magdebourg avec l'empereur Othon III il fit une horloge dont il régla le

mouvement sur l'étoile polaire, qu'il considérait à travers un tube. De ces paroles d'un auteur contemporain des savants ont conclu que Gerbert inventa, dès le dixième siècle, premièrement une horloge à roue, et, en second lieu, un tube astronomique ou lunette à longue vue, autrement télescope. Un autre ancien auteur parle avec admiration des organes hydrauliques où Gerbert introduisait le vent et le mouvement nécessaires par le moyen de l'eau bouillante, paroles qui nous apprennent, à n'en pouvoir douter, que, dès le dixième siècle, Gerbert inventa des machines à vapeur.

Nous croyons donc qu'il n'est plus permis de taxer d'ignorance et de barbarie un siècle pareil; car Gerbert y fut recherché, admiré, fêté comme savant par tout le monde. C'est comme savant que l'empereur Othon I^{er} lui donna l'abbaye de Bobio en Italie, donation qui fut approuvée par le clergé et le peuple et autorisée par les évêques et le Pape, dont il reçut la bénédiction abbatiale. C'est comme savant que nous le verrons devenir successivement archevêque de Reims, archevêque de Ravenne et enfin Pape, sous le nom de Silvestre II. On dira peut-être qu'il fut accusé de magie à cause de sa science. Cette accusation ne fut point portée contre lui par ses contemporains, mais seulement un siècle après, par un écrivain schismatique, Bennon, qui, pour décrier le saint et grand Pape Grégoire VII, tenta, par les plus grossières calomnies, de décrier ses plus illustres prédécesseurs, notamment Silvestre II¹.

Pendant que Roswith illustrait l'Allemagne et Gerbert la France, les lettres pénétraient avec le Christianisme jusque chez les Russes. La grande-duchesse Olga avait reçu le baptême à Constantinople en 955; mais son fils Venceslas, que nous avons vu faire la guerre en Bulgarie contre les Grecs, vécut et mourut païen. Quand il eut été tué en traversant les pays des Patzinaces ou Petchénègues, les Cosaques d'aujourd'hui, ses trois fils, Oleg, Jaropolk et Vladimir se firent la guerre entre eux. Oleg ayant été mis à mort par Jaropolk, Vladimir se réfugia au-

¹ Hist. litt. de France, t. 6. Coillier, t. 19.

près des Varègues, peuples septentrionaux connus aussi sous le nom de Norvégiens ou Normands. Ses ancêtres, Rurik, Sinéous et Trouwor, étaient des aventuriers normands. Ayant pris part pendant deux ans aux entreprises de ces peuples guerriers, il en réunit une troupe sous ses drapeaux, marcha contre son frère, s'empara de sa capitale et enfin l'invita à venir le trouver. Jaropolk se laissa persuader et se rendit à Kiow. Vladimir l'attendait dans le palais de leur père, où il le fit lâchement assassiner. C'était l'an 980. Depuis ce moment il ne cessa d'étendre son empire par de nouvelles conquêtes. Quant à la religion il se montrait païen plus opiniâtre que son père. La déesse Péroune avait le premier rang parmi les divinités des peuples slaves; il lui fit ériger une riche statue, qu'il plaça près de son palais. Les mœurs de Vladimir étaient effrénées. Outre la princesse Rognéda, dont il avait tué le père et les deux frères, il avait trois autres femmes qui demeuraient avec lui à Kiow, et de plus huit cents concubines dans trois autres résidences. En 982, au retour d'une expédition en Lithuanie et en Pologne, voulant célébrer ses triomphes par des sacrifices solennels, il fit tirer au sort les jeunes gens des deux sexes dont le sang devait être versé sur l'autel de ses dieux; car les Russes, encore païens, immolaient à leurs idoles des victimes humaines. Le sort était tombé sur un jeune Varègue appelé Jean; son père, Théodore, qui était chrétien ainsi que lui, le tenait serré entre ses bras, en exhortant le peuple à abandonner ses dieux sanguinaires; il fut immolé avec son fils. Tous deux sont honorés comme les derniers qui aient souffert le martyre en Russie. Le sang de ces deux chrétiens parut attirer sur les Russes la grâce d'une conversion plus générale et plus permanente.

L'an 988 Vladimir s'empara de la ville de Cherson, dans la Tauride; c'était la capitale d'une petite république qui, sous la protection des empereurs grecs, se régissait par ses lois. Y ayant fait son entrée, le monarque russe envoya déclarer aux empereurs grecs, Basile et Constantin, qu'il voulait avoir pour épouse la jeune princesse Anne, leur sœur,

et qu'en cas de refus il marcherait sur Constantinople. Les deux empereurs, effrayés, répondirent que, s'il se faisait chrétien, il pourrait devenir leur beau-frère. Vladimir répliqua qu'il avait pris de lui-même la résolution d'embrasser le Christianisme, mais que, ne prétendant pas en faire une condition de son mariage, il demandait qu'avant tout on lui envoyât la princesse. Anne fut bien effrayée en se voyant forcée de donner sa main à un prince luxurieux et féroce; elle s'embarqua avec des ecclésiastiques grecs, une suite nombreuse, et fut reçue à Cherson avec les démonstrations de la joie la plus vive. Les habitants la regardèrent comme un ange descendu du ciel pour les protéger. Si l'on en croit les chroniques russes du temps, à son arrivée le fier Vladimir avait une maladie qui s'était jetée sur ses yeux avec tant de violence qu'il ne pouvait plus distinguer les objets. D'après les exhortations de la princesse il se fit baptiser et recouvra la vue au même instant. Les cérémonies de son baptême furent achevées et son mariage fut célébré dans l'église de Saint-Basile, bâtie sur la grande place de Cherson, entre le palais qu'occupait Vladimir et celui où Anne était descendue. Il prit le nom de Basile ou Vassili. La solennité de ce jour s'augmenta encore des cérémonies du baptême que reçurent dans la même église les boyards et les premiers officiers de l'armée. Vladimir reconnaissant envoya à Constantinople des troupes par le moyen desquelles Basile vainquit une rébellion et rétablit le calme dans l'empire. Le prince russe fit plus; ayant donné ordre de construire une église à Cherson, et renonçant à ses droits de conquête, il rendit la ville à la protection des empereurs grecs.

Étant revenu à Kiow, accompagné des évêques et des prêtres qu'Anne avait amenés avec elle de Constantinople, il fit briser et brûler les idoles. La statue de Péroune, attachée à la queue d'un cheval et battue de verges, fut jetée dans le Dnieper. Le lendemain on publia que tous les habitants, quels que fussent leur âge et leur condition, devaient se faire baptiser. Au jour indiqué le peuple se porta en foule sur les bords du Dnieper,

et, tous étant entrés dans le fleuve, ils reçurent le baptême par aspersion. Vladimir, ayant construit une église en bois sur le lieu où était auparavant la statue de Péroune, manda des architectes grecs pour en ériger une autre en pierre sur l'endroit même où, six ans auparavant, Théodore et son fils avaient reçu la couronne du martyr. Des prêtres grecs se répandirent dans les provinces pour y prêcher l'Évangile. Un grand nombre d'habitants se firent baptiser ; d'autres restèrent attachés au paganisme, qui, jusqu'au douzième siècle, a régné dans quelques parties de la Russie. Ne voulant pas pousser trop loin la violence envers ses sujets, Vladimir prit des mesures pour les éclairer. Les livres saints, qui, dans le neuvième siècle, avaient été traduits en langue slavonne par saint Cyrille et saint Méthodius, étaient certainement connus des chrétiens établis à Kiow ; mais ces fidèles étaient en petit nombre, et le peuple païen restait étranger à toute instruction. Vladimir fonda, pour les jeunes gens, des écoles publiques où l'on devait apprendre la langue sacrée ou liturgique. Ce bienfait parut alors une nouveauté si effrayante que l'on fut obligé d'employer la force pour conduire les enfants à ces écoles. On vit des mères, même dans les rangs élevés, pleurer sur le malheur de leurs enfants, considérant l'écriture comme un art dangereux, inventé par les sorciers. C'est ainsi que les lettres pénétrèrent en Russie à la suite de la religion.

Depuis Vladimir les Russes ont deux langues : l'une est le russe vulgaire, l'autre est la langue savante, ecclésiastique ou liturgique. C'est dans la première que parurent, ou du temps de Vladimir ou peu après lui, le code qui porte son nom, le poème héroïque sur les exploits d'Igor et les romans de la chevalerie russe. La langue savante, créée par les deux missionnaires slaves, est le dialecte de Thessalonique, mêlé avec l'illyrien et le slavo-servien. C'est dans cette langue que la Bible a été apportée en Russie et que sont écrits leurs livres liturgiques. Afin d'en faciliter l'étude Pierre le Grand fit publier un dictionnaire dans lequel elle est expliquée en grec et en latin, Moscou, 1704. On a imprimé

à Moscou, en 1794, un autre dictionnaire où la langue liturgique est expliquée en russe vulgaire. C'est dans la langue liturgique que Nestor, le père de l'histoire russe, a écrit sa chronique pendant le onzième siècle, dans le premier couvent de Russie. On voit par ces observations qu'il ne serait pas exact de dire que l'office divin se fait en langue vulgaire chez les Russes.

Vers l'an 996 le temple que les architectes grecs élevaient à Kiow étant achevé, Vladimir donna à la nouvelle basilique les ornements et les vases qu'il avait emportés de Cherson comme les seuls trophées de sa victoire. Pour l'entretien du temple, qui s'appelle encore aujourd'hui l'église de la Dîme, il affecta la dixième partie de ses domaines, et ses successeurs, à leur avènement, devaient s'engager par serment à accomplir cette fondation, dont la charte est déposée dans les archives de l'église. Il en célébra la dédicace par un festin auquel il invita les pauvres de Kiow. Dans une nouvelle guerre qu'il eut à soutenir contre les Petchénègues ou les Cosaques il échappa comme par miracle à un grand danger. Afin d'accomplir le vœu qu'il avait fait en cette circonstance il bâtit à Vasilew une église en l'honneur de la Transfiguration de Notre-Seigneur. Il en célébra la dédicace par une fête dont les annales russes relèvent la magnificence, en rapportant que l'on y but trois cents tonneaux d'hydromel et que les convives passèrent avec lui huit jours assis à table. Les pauvres y furent traités d'une manière splendide. Étant rentré à Kiow, Vladimir donna un nouveau repas également somptueux. Depuis cette époque les tables du palais étaient, même en son absence, richement servies et ouvertes à toutes les personnes distinguées qui se trouvaient dans la capitale. Vladimir était le père des pauvres ; l'entrée du palais leur était toujours ouverte. « Mais, disait-il, les malades ne peuvent pas venir me voir. » Aussi envoyait-il des voitures chargées de pain, de viande, de poisson, de fruits, de miel et autres aliments, et les distributions s'en faisaient dans les maisons. Ses serviteurs allaient de rue en rue, criant en son nom : « Où sont les pauvres et les malades ? » C'est ainsi que

l'Évangile avait changé le cœur de ce prince, auparavant dur, féroce et voluptueux. Ces paroles de Jésus-Christ : « Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde ! » avaient fait sur lui une si forte impression que sa bonté devenait nuisible aux intérêts de l'État. Il avait aboli la peine de mort et ne punissait plus l'homicide que par une amende. Le nombre des malfaiteurs s'étant accru d'une manière effrayante, on lui fit de fortes représentations. « Je crains la colère de Dieu, » dit-il. Cependant, sur de nouvelles instances, il rétablit la peine capitale.

Vladimir, qui mourut en 1015, est honoré comme saint par les Russes. Un ancien code, qui lui est attribué, soustrait à la juridiction séculière les ecclésiastiques, les religieux, les hôpitaux et ceux qui soignent les malades. Toute affaire ayant rapport à ces personnes et à ces établissements dépendait des évêques, qui, dans les villes de leur diocèse, connaissaient des poids et mesures, des procès relatifs aux mariages, aux sorcelleries, aux empoisonnements, à l'idolâtrie et autres excès commis dans l'ordre civil. Comme les Grecs de Constantinople étaient unis à l'Église romaine dans le dixième siècle, les Russes, qui reçurent d'eux le Christianisme, furent catholiques au commencement de leur conversion ; ils le demeurèrent pendant tout le onzième siècle, où la foi chrétienne fait chez eux des progrès encore plus sensibles sous le règne de Jaroslaf, fils de Vladimir, prince dès lors si renommé que Casimir, roi de Pologne, épousa sa sœur, et Henri I^{er}, roi de France, une de ses filles. Une vingtaine d'années après la mort de Jaroslaf, le fils de Démétrius, roi des Russes, vient à Rome et demande au Pape saint Grégoire VII à tenir de sa main le royaume paternel. Depuis le douzième siècle jusqu'au dix-huitième les Russes furent généralement catholiques, sauf certains intervalles où ils eurent des métropolitains schismatiques ou suspects ¹.

A Constantinople les empereurs Basile et Constantin régnaient seuls depuis la mort de

Zimiscès, arrivée l'an 976. L'année précédente, au retour d'une expédition en Syrie, où, d'après les auteurs arméniens, il pénétra jusqu'à Jérusalem, Zimiscès fut empoisonné par l'eunuque Basile, dont il avait découvert et menacé de punir les rapines. Sentant ses forces diminuer à chaque instant, il se hâta d'arriver à Constantinople et envoya ordre d'achever en diligence le tombeau qu'il se faisait construire dans l'église du Sauveur. Il respirait à peine lorsqu'il entra dans la ville, et la joie de son retour se changea en pleurs et en gémissements. Comme il sentait sa mort prochaine il fit ouvrir son trésor particulier et en distribua l'argent aux pauvres et aux malades, surtout à ceux qui tombaient du mal caduc, pour lesquels il avait toujours eu plus de compassion. Il fit la confession de ses fautes à Nicolas, évêque d'Andrinople, en versant beaucoup de larmes. Il implora à haute voix le secours de la sainte Vierge, la priant de l'assister dans le jugement redoutable qu'il allait subir. Pénétré de contrition il expira le 10 janvier de l'année suivante (976), âgé de cinquante et un ans, dont il avait régné six ans et un mois.

Basile et Constantin, fils de Romain II, étaient alors âgés l'un de dix-huit ans, l'autre de quinze. Leur éducation avait été négligée ; ils n'avaient aucune connaissance ni de l'empire, ni d'eux-mêmes. Basile avait reçu de la nature un esprit vif, une âme active et courageuse ; les exploits de Nicéphore et de Zimiscès avaient allumé dans son cœur l'amour de la gloire ; mais ses bonnes qualités n'étaient pas réglées par l'éducation. L'eunuque et grand-chambellan Basile, qui voulait régner, profita des passions ardentes du jeune empereur pour le plonger dans la débauche. Toutefois, par la vigueur naturelle de son âme, le prince finit par secouer ces chaînes honteuses ; mais Constantin, son frère, d'un caractère plus faible et plus indolent, ne s'en affranchit jamais et passa toute sa vie, qui fut longue, avec le nom d'empereur, sans en faire aucune action.

Sous le règne des deux frères, par suite de la politique de l'eunuque Basile, il y eut d'abord une guerre civile où un habile général, Bardas Sclérus, prit le titre d'empereur. Il fut

¹ Pagi, ad ann. 987. — *Ephemer. Græco-Moscov. Acta SS.*, t. 1, mai. — *De Conversione et fide Russorum*, ib., t. 2, sept. — *Biograph. univ.*, art. VLADIMIR.

vaincu, l'an 976, par Bardas Phocas, et se retira chez le calife de Bagdad, où, sur la demande de l'empereur Basile, il fut tenu plusieurs années en prison. Bardas Phocas lui-même avait pris le titre d'empereur sous Zimiscès et avait été vaincu par ce même Sclérus, contre lequel il fut rappelé, après avoir porté six ans en exil la tonsure cléricale. Cette guerre civile terminée, l'empereur Basile marcha en personne contre les Bulgares, qui, depuis la mort de Zimiscès, avaient rétabli leur royauté et leur indépendance nationale. C'était en 981. L'entreprise du jeune empereur échoua par la perfidie d'un de ses généraux, qui craignait que l'empereur ne prit goût à la guerre et ne voulût commander et régner par lui-même. L'eunuque Basile en murmurait plus haut que les autres. L'empereur Basile disgracia l'orgueilleux eunuque, qui en mourut de chagrin. C'était en l'an 981. De ce moment le jeune empereur changea entièrement de conduite. Tout occupé des affaires du gouvernement, il renonça aux plaisirs, à la magnificence des habillements, des équipages ; il devint sobre, vigilant, laborieux, mais en même temps hautain, triste, défiant, inexorable dans sa colère, ne laissant à son frère que le nom et la parure d'empereur, avec une garde modique et assez mal entretenue. Mais Constantin, énérvé par la mollesse, consentit volontiers à n'être compté pour rien, pourvu qu'il eût la liberté de se livrer à la débauche.

Il n'en fut pas de même de Bardas Phocas. Mécontent de voir que Basile voulait sérieusement régner et commander, il prit pour la seconde fois le titre d'empereur. Bardas Sclérus, échappé des prisons de Bagdad, le reprend de son côté et propose à Phocas de partager l'empire. Phocas accepte la proposition et invite Sclérus à venir le trouver pour conférer ensemble sur leurs intérêts communs. Sclérus s'étant fié à ses serments, Phocas l'emprisonne dans une forteresse. C'était l'an 987. Deux ans après, en 989, Phocas est vaincu par l'empereur Basile et périt sur le champ de bataille. Sclérus, sorti de prison, reprend le titre d'empereur ; mais bientôt, las de tant de traverses et d'ailleurs

déjà vieux, il sollicite et obtient son pardon de Basile, avec la dignité de curopalate, la seconde de l'empire, et meurt peu de temps après.

Au milieu de ces guerres et de ces révolutions le siège patriarcal de Constantinople fut occupé par des hommes recommandables, d'après le témoignage de Léon, diacre, auteur contemporain. Le patriarche Basile I^{er}, solitaire du mont Olympe, monté sur le siège de Constantinople le 13 février 970, le remplit environ quatre ans. Il en fut chassé, l'an 974, par l'empereur Zimiscès, sur une fausse accusation. En vain réclama-t-il un concile œcuménique pour le juger suivant les canons ; loin de déférer à une si juste demande on le relégua dans un monastère qu'il avait fondé. Il y finit saintement ses jours. Antoine II, moine studite et syncelle, fut mis à la place de Basile en 974. L'austérité de sa vie, son savoir et son désintéressement l'avaient fait juger digne de cette place. Il abdiqua en l'an 979 pour retourner dans sa retraite, où il mourut vers l'an 983. Il eut alors pour successeur Nicolas, surnommé Chrysoberge, qui tint le siège douze ans et demi. En 976 les Arméniens, ayant reçu le concile de Chalcédoine, se réunirent avec l'Eglise grecque, et par là même avec l'Eglise romaine, avec qui les Grecs étaient alors unis. Cette réunion des Arméniens fut l'œuvre de leur patriarche Vahanic, qui mourut peu après qu'elle fut terminée ¹.

Dans le temps même que la Russie entraît dans la famille chrétienne par la conversion de son grand-duc Vladimir et de ses principaux seigneurs, il s'achevait en France une révolution politique dont les résultats subsistent encore, après plus de huit siècles et demi. La seconde dynastie, celle de Charlemagne, s'en allait, et la troisième, celle de Hugues Capet, se mettait à sa place. L'alternative entre ces deux dynasties dura tout un siècle et se consumma d'une manière peut-être unique dans l'histoire, sans que, pendant tout ce temps, il se com nit aucun meurtre politique ni de part ni d'autre. En 888, pendant la minorité de Charles le Simple, les Français

¹ *Hist. du Bas-Empire*, l. 75 et 76. *Hist. Chron. patriarch. Const. Acta SS.*, t. 1, août.

élisent pour roi Eudes, comte de Paris, qui avait si vaillamment défendu cette ville contre les Normands. Il meurt l'an 898, en priant les seigneurs du royaume de reconnaître Charles le Simple, ce qu'ils font ¹. En 922 les Français se donnent pour roi le duc Robert de France, frère du roi Eudes; il est tué dans une bataille l'année suivante ².

Son fils, Hugues le Grand, étant trop jeune et ne voulant point accepter la royauté que les Français lui offrirent, ils élisent pour roi son beau-frère Rodolfe, duc de Bourgogne ³. Le roi Rodolfe, ou Raoul, étant mort l'an 936, Louis d'outre-Mer, fils de Charles le Simple, rappelé d'Angleterre par Hugues le Grand et les autres seigneurs du royaume, lui succède ⁴. Louis d'outre-Mer étant mort en 954, son fils Lothaire, beau-frère de Hugues le Grand, lui succède par l'élection de tous les seigneurs de France, comme il le dit lui-même dans une charte octroyée l'année suivante au monastère de Saint-Remi de Reims ⁵.

Le roi Lothaire meurt en 986, après avoir recommandé son fils Louis à son cousin Hugues Capet ⁶. Louis, cinquième du nom, meurt l'année suivante (987), le 21 mai ⁷, après avoir donné le royaume à son cousin Hugues Capet ⁸, le plus puissant des seigneurs français, qui est élu roi par les autres ⁹ et favorisé par le Pape ¹⁰. Tels sont les principaux faits de cette révolution séculaire.

Pour la bien apprécier il faut se rappeler avant tout que, dans l'origine, la royauté était élective chez tous les peuples germaniques, Goths, Lombards, Francs, Saxons, Allemands et autres. Etc'était naturel; nations guerrières, conquérantes, émigrantes, sans constitution territoriale, il leur fallait des hommes capables de marcher à leur tête et de les commander. Une hérédité stricte était impraticable. Aussi, à leur entrée dans les Gaules, les Francs renvoient-ils le roi Childéric, de race franque, et mettent-ils à sa place le Romain Égidiüs. Charlemagne et son fils, dans les chartes les plus solennelles, rappellent et confirment ce

caractère électif de la royauté chez les Francs. Charles le Chauve reconnaît la même chose au concile de Toul, en 859. Enfin, l'an 955, le roi Lothaire, avant-dernier roi de la race de Charlemagne, rappelle encore spontanément, dans un diplôme particulier, qu'il a été élu par tous les seigneurs français ¹. Sans doute, comme on ne choisissait que pour trouver un homme utile et capable, si le plus proche l'était on choisissait naturellement le plus proche. Cela devenait avec le temps, si l'on peut ainsi dire, une hérédité élective, une élection héréditaire. A mesure que les nations devenues chrétiennes s'attacheront au sol, s'adonneront à l'agriculture et au commerce, vivront en paix les unes avec les autres, auront un moindre besoin d'avoir toujours à leur tête un homme capable de les commander en personne, les choses, une fois réglées par le temps et l'usage, marcheront comme d'elles-mêmes; la royauté, comme le sol même, deviendra de plus en plus héréditaire, et cela naturellement. Une chose y contribuera entre autres, le système féodal, autrement le système militaire implanté dans le sol pour mieux le défendre. Les incursions des Normands et des Sarrasins firent de ce système une nécessité en France. Les descendants de Charlemagne, particulièrement Charles le Chauve, n'étant plus en état de défendre contre eux les Français, chacun fut réduit et formellement autorisé à se défendre soi-même ². De là tant de forteresses et de seigneuries particulières, autour desquelles se groupèrent les populations pour trouver sécurité et protection. Paris, avec son valeureux comte, en donne le plus illustre exemple; Paris devient ainsi le cœur de la France, et son comte la tête.

Sous le règne de Lothaire, avant-dernier roi carlovingien, le comte de Paris et duc de France Hugues Capet était plus puissant que le roi même. Gerbert écrivait en l'an 985 à un seigneur d'Allemagne, sur les moyens de prévenir la guerre civile et étrangère dans ce pays, après la mort de l'empereur Othon II : « Le roi Lothaire est le chef de la France de nom seul; Hugues l'est non pas de nom, mais

¹ Dom Bouquet, t. 9, p. 43; 49, a; 73, d. — ² Id., p. 77, a. — ³ Id., p. 51, b; 139, b. — ⁴ Id., p. 77, c; 90, c. — ⁵ Id., p. 617. — ⁶ Id., p. 82, b. — ⁷ Id., t. 10, p. 165, a; 222, b; 243, b. — ⁸ Id., p. 360, c; 387, a. — ⁹ Id., p. 184, c; 210, e; 213, a; 280, e; 281, a, etc. — ¹⁰ Id., p. 392, c, d; p. 553, n.

¹ Dom Bouquet, t. 9, p. 617. — ² Id., t. 7, p. 107 et alibi.

de fait et en réalité. Si vous aviez sollicité son amitié d'un commun accord, si vous aviez lié son fils avec le fils de l'empereur, il y a longtemps que vous n'auriez plus pour ennemis les rois des Français ¹. » « Nous vous le disons confidemment, dit-il dans une autre lettre, si vous vous concilliez l'amitié de Hugues vous pourriez facilement éviter toute attaque de la part des Français ². » Hugues Capet était ainsi dès lors le roi de fait et par la nature. Le nom et le droit s'y joignirent par la donation du dernier roi, Louis V, son petit-cousin, et par l'élection de la nation française. « En 987, dit un auteur contemporain, mourut le jeune roi Louis, qui ne fit rien, après avoir donné le royaume à Hugues, le duc de France, qui, la même année, fut fait roi par les Français ³. » Cette donation du dernier roi de la seconde dynastie au chef de la troisième, attestée par un auteur contemporain et répétée dans deux chroniques postérieures ⁴, est une chose qui n'a pas été assez remarquée. Une autre chronique remarque, et avec raison, que Hugues Capet descendait de Charlemagne par sa mère Hedwige, fille de Henri l'Oiseleur et de sainte Mathilde ⁵. Toutes les chroniques s'accordent à dire qu'il fut élu et proclamé roi à Noyon, par les seigneurs de France, notamment par son beau-frère Richard, duc de Normandie, et ensuite sacré à Reims, par l'archevêque Adalbéron, le 3 juillet 987. Le 30 décembre de la même année Robert, fils de Hugues et d'Adélaïde, est couronné roi à Orléans.

Une histoire contemporaine, écrite à Reims même par un disciple de Gerbert, mais retrouvée depuis peu, nous donne sur ces faits de nouveaux renseignements, qui confirment pour le fond ceux que nous venons de résumer.

Leroi Louis d'outre-Mer étant mort en 954, sa femme, la reine Gerberge, envoya des députés à ses deux frères, le roi Othon de Germanie et l'archevêque Brunon de Cologne, ainsi qu'à son beau-frère Hugues le Grand, duc des Gaules, pour leur demander que son fils Lothaire succédât dans le royaume à son

père défunt. En conséquence il arriva de la part du roi Othon tous les princes de Belgique, même quelques-uns de Germanie, ayant Brunon à leur tête. Le duc des Gaules, Hugues, s'y trouve de son côté, ainsi que les princes de Bourgogne, d'Aquitaine et de Gothie; de plus, les évêques des diverses provinces. Tous s'assemblent à Reims, auprès de la reine Gerberge. Leur vœu unanime est que Lothaire succède à son père défunt. Du consentement et aux acclamations de tous, Lothaire, âgé de douze ans, est donc créé roi par l'archevêque Artold, dans la basilique de Saint-Remi, où son père reposait avec les autres rois. Les princes le conduisent avec grand honneur à Laon, antique séjour des rois. Le duc de France est son compagnon inséparable. Pour preuve de sa fidélité, il pria le roi et la reine sa mère de vouloir bien visiter ses villes et ses forteresses dans toute la Neustrie. Il les reçut en effet magnifiquement à Paris, Orléans, Chartres, Tours, Blois, et en beaucoup d'autres villes. Il les accompagna avec ses troupes en Aquitaine, contre le duc Guillaume, qui fut battu. La ville de Poitiers se rendit au roi après un long siège, mais fut épargnée par l'intervention du duc de France. Après cette glorieuse campagne le roi revint à Laon; mais le duc, de retour à Paris, y tomba malade et mourut en 956. On l'ensevelit dans la basilique du martyr saint Denis.

Il laissait deux fils, Hugues et Othon, ou Eudes. En 961 ils prêtèrent serment de fidélité au roi Lothaire, qui fit Hugues duc de France à la place de son père et ajouta le Poitou à sa principauté; il donna la Bourgogne à Eudes.

Dans l'année 978 le roi Lothaire se brouilla avec le nouveau roi de Germanie, Othon II, au sujet de la Belgique, que chacun prétendait être à lui. Lothaire convoqua le nouveau duc de France, ainsi que les autres princes du royaume, et, de leur avis et avec leurs secours, fit une irruption soudaine dans la Belgique et surprit à Aix-la-Chapelle le roi Othon, qui faillit tomber entre ses mains. Othon, ayant rassemblé une armée nombreuse, se jeta en France et vint camper jusqu'au près de Paris, mais il se retira quand

¹ *Bibl. PP.*, t. 17. Gerbert, *Epist.* 48. — ² *Epist.* 51.
— ³ *Chron. Odoran.* Dom Bouquet, t. 10, p. 165. —
⁴ *Id.*, p. 222, b; 243, b. — ⁵ *Id.*, p. 281, b.

il sut que les Français se réunissaient de leur côté. Lothaire, voyant qu'Othon était sur ses gardes et capable de se défendre, se réconcilia secrètement avec lui et lui céda le pays en litige, le tout en cachette du duc de France, qu'il avait consulté pour commencer la guerre et qui l'y avait soutenu de toutes ses forces.

Le duc, connu sous le nom de Hugues Capet, ayant deviné la politique de Lothaire, alla lui-même à Rome trouver le roi Othon, dont il était cousin par sa mère Hedwige, sœur d'Othon I^{er}. Les deux princes renouvelèrent ensemble leur ancienne amitié. Dans l'intervalle le roi Lothaire et la reine Emma, sa femme, écrivirent en Allemagne, en particulier à l'impératrice Adélaïde, pour faire arrêter Hugues au passage des Alpes. La reine donna pour cela son signalement détaillé ; mais Hugues, averti du piège, se déguisa en valet, et revint en France plus promptement qu'on ne s'y attendait. Cette mésintelligence entre le roi et le duc n'éclata point en guerre ouverte, mais en guerre d'embûches, qui fit beaucoup de mal. A la fin cependant, par l'entremise des seigneurs de l'un et de l'autre parti, les deux princes se réconcilièrent sincèrement.

En effet le roi, ayant à cœur que son fils Louis lui succédât dans le royaume, désira que le duc arrangeât cette affaire. Le duc répondit qu'il le ferait volontiers. Les princes du royaume ayant donc été convoqués à Compiègne, Louis y fut proclamé roi par le duc et les autres princes, et promu au royaume des Francs le jour de la Pentecôte, 8 juin 979, par le métropolitain de Reims, Adalbéron.

Lothaire et Louis régnaient donc ensemble, le duc se distingua par une grande affabilité et par un grand empressement à les servir de bien des manières, élevant partout la dignité royale et se montrant soumis aux deux rois, promettant même de faire en sorte qu'ils régnassent tous deux souverainement sur des nations déjà soumises et qu'ils apprivoisassent efficacement celles qui n'étaient pas encore domptées. Il méditait encore ceci, de les faire dominer royalement en des royaumes divers, de peur que les bornes étroites d'un

seul ne dérogeassent à la majesté de deux rois. Pendant qu'il disposait ces choses avec beaucoup d'efforts, quelques-uns, jaloux de la gloire qui devait lui en revenir, persuadèrent secrètement à la reine Emma, et par elle au roi Lothaire, de marier leur fils Louis avec Adélaïde, veuve de Raymond, duc des Goths, décédé tout récemment. Cela se préparait en cachette du duc des Francs. Celui-ci, s'en étant aperçu, n'y mit aucun obstacle, et dissimula l'injure qu'on lui avait faite pour ne pas avoir l'air d'en faire une lui-même aux deux rois. Les princes du royaume furent donc convoqués avec leurs troupes. Les deux rois entrèrent avec eux en Aquitaine. Le roi Louis épousa solennellement Adélaïde et la fit couronner reine par les évêques. Mais le nom royal ne put leur donner aucune autorité sur les princes ; l'amour conjugal n'en eut pas plus sur eux-mêmes. Louis était un tout jeune homme, Adélaïde une vieille femme ; leurs mœurs étaient en désaccord. Ils ne supportaient point de se trouver dans la même chambre ; ils couchaient dans des maisons différentes. Quand ils avaient à se parler c'était en plein air et avec le moins de mots possible. Cela dura près de deux ans. Ils divorcèrent peu après. Louis, n'ayant point de mentor pour le guider, s'appliquait comme un jeune homme à des futilités. Il quitta l'habit national pour en prendre un étranger. Ses affaires tombèrent si bas qu'il parut dégradé par son inconduite et avili par son impuissance à régner. Naguère roi puissant par la naissance, la renommée et les troupes, il se voyait réduit à n'avoir ni argent ni soldats. Le roi Lothaire, ayant appris ces choses de plusieurs côtés, alla chercher et ramener son fils, de peur qu'il ne se dégradât encore davantage. La reine Adélaïde, déplorant sa seconde viduité et craignant pis, épousa Guillaume d'Arles, en sorte que le divorce finit par un adultère public¹.

L'empereur Othon II mourut en 983, ne laissant qu'un fils de cinq ans, qui fut Othon III. Lothaire crut l'occasion favorable pour reprendre la partie de la Belgique qu'il avait cédée ; c'était la Basse-Lorraine, qu'Othon II

¹ Richer, *Hist.*, l. 3, n. 90-95.

avait donnée à Charles, frère de Lothaire, qui se fit son vassal en l'acceptant. Lothaire y fit donc une invasion et se rendit maître de la ville de Verdun. Il se préparait à poursuivre ses succès lorsqu'il mourut en 986. Son corps fut porté par les princes. Les évêques et le clergé précédaient, avec les Évangiles, les croix et la couronne royale ; les militaires suivaient dans leur rang. Tout le monde pleurait, et les larmes interrompaient le chant funèbre. Lothaire fut enseveli à Reims, dans le monastère de Saint-Remi, avec son père et sa mère, comme il l'avait ordonné.

Après les funérailles de Lothaire son fils Louis lui fut subrogé dans la royauté par le duc de France, Hugues Capet, et les autres princes. Bientôt le nouveau roi accusa près d'eux l'archevêque Adalbéron, de Reims, d'avoir trahi son père et appelé l'empereur Othon en France. Son discours ne persuada personne. Cependant, pour ne pas donner un démenti formel au roi, on eut l'air de le croire en partie ; le duc prit même part à sa criminelle entreprise, sans l'approuver ; car le roi, dans son emportement, l'entraîna avec son armée contre l'archevêque de Reims et campa devant la ville. Toutefois, de l'avis des princes, on envoya des députés au métropolitain pour lui demander s'il comptait résister au roi ou s'il était disposé à se justifier en temps et lieu. Adalbéron s'étonna de la facilité avec laquelle les princes voulaient bien croire ce qui n'avait été ni discuté ni jugé, et de ce qu'au lieu d'une discussion ils commençaient par la guerre. Toujours il a honoré les rois et désiré l'avantage des princes. Quant au présent il exécutera les ordres du roi, lui donnera les otages qu'il voudra et rendra raison des reproches qu'on lui fait. Sur cela le roi Louis retire son armée et s'en vient à Senlis. Peu après il se blesse à la chasse et meurt le 22 mai 987.

C'était l'époque où l'archevêque devait se justifier dans l'assemblée. Adalbéron déplora la funeste mort du roi, qui fut enterré à Compiègne. Après les funérailles les princes s'assemblèrent pour délibérer sur les intérêts du royaume. Le duc de France rappela sommairement l'affaire de l'archevêque, et on somma trois fois les accusateurs de se pre-

senter ; trois fois l'assemblée répondit qu'il n'y en avait point. Le duc de France en conclut qu'il était d'autant plus convenable d'honorer l'archevêque et de s'en rapporter à lui, principalement pour la succession du royaume, attendu qu'il avait une connaissance profonde des choses divines et humaines et qu'il était distingué par son éloquence. Les autres princes furent du même avis. L'archevêque fit observer qu'il n'y avait point dans l'assemblée tous les princes dont la prudence et le dévouement pouvaient servir à l'administration du royaume ; il lui semblait donc à propos de différer quelque temps la recherche d'un roi, afin que tous les princes pussent se réunir ensemble et que les raisons de chacun fussent pesées plus mûrement. En attendant, et l'archevêque et les autres membres de l'assemblée feraient serment entre les mains du grand-duc de France de ne rien faire pour l'établissement d'un roi qu'ils ne fussent de nouveau tous réunis. Le conseil de l'archevêque fut approuvé de tous, le serment prêté, et le jour fixé.

Dans l'intervalle arriva à Reims le prince Charles, frère du roi Lothaire et oncle du roi Louis, mais qui avait accepté du roi de Germanie la Basse-Lorraine et s'était ainsi fait son vassal. Il dit à l'archevêque : *Tout le monde sait que je dois succéder par droit héréditaire à mon frère et à mon neveu*¹. Il se plaignit de son frère, qui l'avait expulsé du royaume ; il en appela à la commisération de l'archevêque. Adalbéron répondit en peu de mots : « Comme vous avez toujours été livré à des parjures et à des sacrilèges, ainsi qu'à des hommes criminels, comment pourrez-vous espérer de parvenir à la principauté avec eux et par eux ? » Charles répondit qu'il ne pouvait abandonner ses amis, mais qu'il devait tâcher d'en acquérir d'autres. L'archevêque pensa en lui-même : « Si, maintenant qu'il est privé de toute dignité, il est tellement attaché aux méchants qu'il ne veut s'en séparer d'aucune manière, quel malheur ne serait-ce pas pour les bons s'il était élu à la souveraineté ! » Enfin, après avoir répondu qu'il ne pouvait rien faire à cet égard sans le

¹ « Omnibus notum est jure hereditario debere fratri et nepoti me succedere. »

consentement des princes, il le congédia, et Charles s'en retourna en Belgique.

Au temps marqué les princes jurés des Gaules s'assemblèrent à Senlis. L'archevêque leur dit : « Louis, d'excellente mémoire, étant mort sans enfants, il fallut chercher avec soin qui le remplacerait dans le royaume, de peur que la chose publique, abandonnée sans pilote, ne fût ébranlée. Nous avons donc cru naguère qu'il était utile de différer cette affaire, afin que chacun pût exposer ici devant nous tout ce que Dieu lui aurait inspiré de particulier, et que des sentiments comparés de chacun la multitude formât la décision générale du conseil. Nous trouvant donc ensemble, il faut considérer la chose avec beaucoup de prudence et beaucoup de fidélité, de peur que la haine ne dissipe la raison ou que l'amour n'énervé la vérité. Nous n'ignorons pas que Charles a ses fauteurs, qui le prétendent digne du royaume par la collation de ses parents ; mais, s'il est question de cela, *ni le royaume ne s'acquiert par droit héréditaire*¹, ni l'on ne doit promouvoir à la royauté sinon celui que rend illustre, non-seulement la noblesse du corps, mais encore la sagesse de l'âme, celui que munit la foi et qu'affermît la magnanimité. Nous lisons dans les annales que des empereurs d'une race très-illustre, ayant été précipités de leur dignité par leur incapacité, ont eu pour successeurs d'autres, tantôt de leur rang, tantôt d'un rang inférieur. Or quoi de digne peut-on reconnaître à Charles, lui que la foi ne régit point, que la torpeur énerve, lui qui s'est dégradé à tel point qu'il n'a pas eu horreur de servir un roi étranger, et qu'il a pris d'entre les soldats (vassaux) une femme au-dessous de son rang ? Comment le grand-duc souffrira-t-il que la fille d'un de ses soldats devienne sa reine et sa souveraine ? Comment mettra-t-il au-dessus de sa tête une femme dont les égaux et même les supérieurs fléchissent les genoux devant lui et posent les mains sous ses pieds ? Considérez attentivement la chose, et voyez que Charles a été précipité par sa faute plus que par celle d'autrui. Souhaitez le bonheur de la république plus que sa

calamité. Si vous voulez qu'elle devienne malheureuse, promouvez Charles ; si vous la voulez fortunée, couronnez roi l'excellent duc Hugues. Que l'amour de Charles ne séduise personne, que la haine du duc n'écarte personne de l'utilité commune... En conséquence promouvez le duc, que ses actes, sa noblesse, ses troupes rendent très-célèbre, que vous trouverez le tuteur non-seulement de la chose publique, mais même des choses privées. Par l'effet de la bienveillance vous l'aurez pour père. Car qui est-ce qui a eu recours à lui sans éprouver son patronage ? qui est-ce qui, destitué du secours des siens, n'a pas été restitué aux siens par lui ? »

Cette sentence ayant été promulguée et approuvée de tous, le duc fut promu à la royauté par le consentement unanime, et, couronné à Noyon par le métropolitain et les autres évêques, il est proposé roi aux Gaulois, aux Bretons, aux Danois (ou Normands), aux Aquitains, aux Goths, aux Espagnols, aux Gascons ou Basques, le 1^{er} juin 987. Entouré des princes du royaume, il fait des décrets et crée des lois suivant la coutume royale, réglant et distribuant tout avec un heureux succès. Pour répondre à tant de prospérité il s'appliqua beaucoup à la piété. Afin de laisser après son décès un héritier certain dans le royaume il tint conseil avec les princes, et de leur avis il proposa au métropolitain de Reims, d'abord par des députés, ensuite par lui-même, de promouvoir à la royauté son fils Robert à Orléans. Le métropolitain ayant répondu que c'était contre la règle de créer deux rois en la même année, le roi Hugues lui montra une lettre de Borrel, duc de l'Espagne citérieure, qui demandait du secours contre les Barbares ; ils avaient déjà envahi une partie de l'Espagne, et, si dans dix mois on ne venait à son secours de France, elle passerait tout entière sous leur domination. Hugues demandait donc que l'on créât un second roi, afin que, si l'un des deux venait à succomber à la guerre, l'armée ne fût pas incertaine de son chef. Il ajouta que, si le roi était tué et la patrie désolée, il en pouvait résulter la discorde des princes, la tyrannie des méchants contre les bons, et enfin la captivité de toute la na-

¹ « Nec regnum jure hereditario acquiritur. »

tion. Le métropolitain acquiesça à ces raisons, et, comme les princes étaient assemblés pour la fête de Noël, il couronna solennellement Robert, son fils, dans l'église de Sainte-Croix, aux acclamations des Francs, et l'ordonna roi pour ceux de l'Occident ou de Neustrie, depuis la Meuse jusqu'à l'Océan. Robert était tellement remarquable par son industrie et sa capacité qu'il excellait dans l'art militaire, était célèbre dans les sciences divines et canoniques, s'appliquait aux études libérales, assistait aux conciles des évêques, et y discutait et déterminait les causes ecclésiastiques avec eux ¹.

Les deux souverains, Hugues et Robert, furent aussitôt généralement reconnus de toute la France. On le voit par la lettre suivante, que Gerbert écrivit, au nom du roi Hugues, la première année de son règne, à Séguin, archevêque de Sens, qui ne lui avait pas encore fait serment de fidélité : « Ne voulant abuser en rien de la puissance royale, nous réglons toutes les affaires de la république dans le conseil et de l'avis de nos fidèles, et nous vous jugeons très-digne d'en faire partie. C'est pourquoi nous vous avertissons honnêtement et affectueusement de nous confirmer, avant le 1^{er} novembre, la foi que nous ont confirmée les autres, et cela pour la paix et la concorde de la sainte Église du Seigneur, ainsi que de tout le peuple chrétien, de peur que si, par la persuasion de quelques méchants, vous négligiez de faire votre devoir, vous n'ayez à subir la sentence plus dure du seigneur Pape et des évêques de la province, et que notre mansuétude, que tout le monde connaît, ne déploie, avec la royale puissance, le très-juste zèle de la correction ². » On voit par cette lettre que le Pape Jean XV reconnaissait le nouveau souverain de France. Séguin ne tarda point à suivre l'exemple des autres ; car on trouve sa signature, avec celles d'Adalbéron, archevêque de Reims, et de Daimbert, archevêque de Bourges, à la fin d'un privilège que le roi Hugues accorda au monastère de Corbie la première année de son règne ³.

Borrel, comte de Barcelone et de la Marche

d'Espagne, inquiété par les Sarrasins, avait demandé du secours à Louis V et ensuite à Hugues Capet, auquel il offrit sa fidélité. Hugues lui répondit, par la plume de Gerbert, que, s'il voulait sincèrement garder la fidélité tant de fois offerte, il viendrait à son secours le printemps suivant, attendu que, par la miséricorde de Dieu, le royaume des Francs était fort tranquille ¹. Hugues écrivit vers le même temps aux empereurs de Constantinople en ces termes : « A Basile et à Constantin, empereurs orthodoxes, Hugues, par la grâce de Dieu roi des Francs. La noblesse de votre race et la gloire de vos grandes actions nous engagent et nous contraignent de vous aimer ; car on vous voit tels que, dans les choses humaines, il n'y a rien au-dessus de votre amitié. Cette amitié très-sainte et cette très-juste société, nous les sollicitons de telle sorte que nous ne demandons ni vos domaines ni vos richesses. Au contraire, ce qui est à nous sera comme à vous, et cette alliance, si vous l'agréez, vous vaudra de grands avantages ; car, tant que nous nous y opposerons, ni Gaulois, ni Germains, n'inquiéteront les frontières de l'empire romain. C'est pourquoi, pour que ces biens soient perpétuels, comme nous avons un fils unique qui est lui-même roi, et que nous ne pouvons lui unir d'épouse de même rang, à cause de notre parenté avec les rois du voisinage, nous demandons avec une affection particulière une fille du saint-empire. Si cette demande vous agréée informez-nous-en par des lettres impériales ou des envoyés fidèles, afin que nous vous adressions des ambassadeurs dignes de Votre Majesté pour accomplir par la réalité ce qui aura été convenu par écrit ². » Cette lettre, qui est de la plume de Gerbert, nous paraît digne d'un souverain. On ne sait pas si elle eut l'effet désiré.

Cependant le duc Charles, compétiteur de Hugues Capet, trouva moyen de surprendre la forteresse de Laon. Adalbéron, évêque et seigneur de la ville, y avait fait des mécontents par la rigueur avec laquelle il exigeait certains impôts. Charles en gagna quelques-uns, qui firent entrer ses troupes dans leurs

¹ Richer, l. 4, n. 9-13. — ² Gerb., *Epist.* 107. — ³ Dom Bouq., t. 10, p. 553.

¹ Gerb., *Epist.* 112. — ² *Epist.* 111.

murs à la faveur de la nuit, en faisant accroire aux sentinelles que c'étaient les troupes du roi. L'évêque Adalbéron s'échappa au milieu du tumulte, mais fut repris dans les vignes et conduit à Charles, qui le fit garder en prison. Le roi Hugues Capet vint assiéger la ville; mais, comme elle était très-forte et que l'hiver approchait, il se retira pour revenir dans un temps plus favorable. Charles profita de l'intervalle pour augmenter les fortifications. Il écrivit en même temps diverses lettres à l'archevêque Adalbéron de Reims, comme pour le consulter. L'archevêque lui fit la réponse suivante :

« Au duc Charles, Adalbéron, archevêque de Reims. Comment arrive-t-il que vous me demandiez conseil, vous qui m'avez rangé parmi vos pires ennemis? Comment m'appellez-vous votre père, vous qui avez voulu m'arracher la vie? Je ne l'avais point mérité, il est vrai, mais j'ai toujours fui et je fuirai encore les conseils des hommes pervers. Ce n'est pas pour vous que je le dis. Vous qui me demandez d'avoir de la mémoire, souvenez-vous des conférences que nous avons eues ensemble sur votre sort, du conseil que je vous ai donné de rechercher les principaux du royaume; car qui étais-je pour imposer à moi seul un roi aux Français? Ce sont là des affaires publiques et non privées. Vous me supposez de la haine pour la race royale; mais j'atteste mon Rédempteur que je ne nourris point de haine. Vous me demandez ce que vous devez faire; la chose est difficile à dire; je ne le sais point, et, si je le savais, je n'oserais point le dire. Vous me demandez mon amitié; plaise à Dieu que le jour arrive où je puisse avec honneur vous servir! Car, quoique vous ayez envahi le sanctuaire du Seigneur, que vous ayez arrêté la reine après les serments que nous savons que vous lui avez faits, que vous ayez jeté en prison l'évêque de Laon, que vous ayez méprisé les anathèmes des évêques, sans parler de mon seigneur (Hugues Capet), contre lequel vous avez formé une entreprise qui dépasse vos forces, je n'ai cependant point oublié votre bienfait, quand vous m'avez soustrait au fer de mes ennemis. Je vous en dirais davantage; je vous dirais surtout que vos partisans vous

trompent, et que vous éprouverez bientôt que, sous votre nom, ils ne s'occupent que de leurs seuls intérêts; mais le moment n'est pas venu; cette crainte même m'a empêché de répondre à vos précédentes lettres. Nous avons lieu de nous défier de tous; mais si (un nom en chiffres) peut venir jusqu'à nous et donner des otages tels que nous puissions lui accorder confiance, nous pourrions traiter de toutes ces choses et les examiner à fond; autrement nous ne pouvons et devons rien faire de semblable¹. »

On voit par cette importante lettre la confirmation de ce que nous avons déjà vu et remarqué plus d'une fois : que pour monter sur le trône de France le droit héréditaire ne suffisait point, et qu'il fallait avec cela les suffrages des principaux seigneurs ou électeurs du royaume; que le duc Charles négligea de les solliciter à temps; qu'au lieu de faire oublier sa mésalliance domestique avec une femme au-dessous de son rang et sa mésalliance politique en se rendant vassal du roi de Germanie, il se rendait odieux par sa conduite envers la reine Emma et l'évêque de Laon, et par son peu d'égards pour les droits et les anathèmes de l'Eglise.

En attendant l'évêque Adalbéron de Laon parvint à s'échapper de la tour où il était détenu en se laissant couler par la fenêtre au moyen de cordes. Il se retira près des rois Hugues et Robert, pour les convaincre qu'il n'avait point favorisé Charles; car on l'en soupçonnait. Au printemps de 989, les rois vont de nouveau attaquer la ville de Laon; ils construisent un béliet, mais la situation de la place ne permet pas d'en faire usage. Les habitants font une sortie, surprennent le camp et y mettent le feu. Les rois s'éloignent de la ville au mois d'août, dans l'intention de revenir avec de nouvelles troupes.

Peu après, Adalbéron, archevêque de Reims, qui avait sacré Hugues Capet le 3 juillet 987, tombe malade et fait appeler le roi, de crainte que Charles ne vienne s'emparer de la ville. Hugues rassemble une armée et se met en route; mais l'archevêque meurt le jour de son arrivée, 23 janvier 990. C'était

¹ Gerbert, *Epist.* 122 (26). Dom Bouquet, t. 10, p. 391.

un prélat d'une autorité proportionnée à sa naissance et à son mérite. Il était frère de Godefroi, comte de Verdun, qui fut la tige des ducs de la Basse-Lorraine. Le siège métropolitain de Reims était d'une haute importance, surtout dans les circonstances présentes. Gerbert, par ses talents, ses connaissances, sa dextérité dans les affaires, la faveur des princes, pouvait y convenir. Lui-même nous apprend qu'on pensa à lui et que l'archevêque Adalbéron l'avait désigné pour son successeur.

Cependant le roi Hugues, ayant reçu le serment des habitants de Reims, les laissa libres de se choisir un archevêque et revint à Paris. Arnoulphe, fils naturel de Lothaire, qui était entré dans le clergé de Laon, lui demande l'archevêché, promettant d'abandonner Charles, son oncle, de servir le roi et de lui faire rendre la ville de Laon. Le roi vient à Reims, convoque tous les citoyens et leur dit : « Comme j'ai trouvé en vous des hommes fidèles à leur parole, de même vous me trouverez fidèle à la mienne. La fidélité consiste à faire ce qu'on dit ; c'est ainsi, je le reconnais, que vous avez agi, et je ne crains pas de dire que j'ai fait absolument de même. Arnoulphe, fils de Lothaire et d'une concubine, m'a fait demander, par quelques-unes des personnes qui m'entourèrent, le siège métropolitain de Reims. Il promet de me remettre en possession de tout ce qui nous a été récemment enlevé et d'agir puissamment contre mes ennemis. J'ai voulu vous faire juges de ces promesses et de la foi donnée, afin qu'après examen vous puissiez les accueillir ou les repousser. » Les citoyens répondirent : « Votre Majesté nous ayant accordé la faculté de choisir notre seigneur, nous devons fidèlement et soigneusement veiller à ce que la dignité royale ne souffre aucune atteinte et à ce qu'il ne puisse résulter pour nous ni injustice reproche ni dommages à venir. Celui dont on vient de parler, Arnoulphe, nous a fait, il y a peu de temps, les mêmes demandes, promettant et engageant sa foi que, si elles étaient accueillies, il agirait dans les intérêts du roi et vouerait aux citoyens une entière affection. Mais, comme nous ne faisons pas un grand fond sur le ca-

ractère et l'attachement d'un jeune homme, nous ne croyons pas devoir décider la question à nous seuls. Que ceux donc qui vous ont conseillé se présentent ; pesant les raisons de part et d'autre, que chacun dise son avis, que ce qui peut le plus nous éclairer ne nous reste pas caché, que la gloire d'avoir bien fait nous soit commune, ou que nous portions ensemble la responsabilité d'un mauvais choix. »

Le roi approuva l'avis des citoyens et ordonna qu'il fût délibéré publiquement. Chacun exposa ses raisons, et l'on décida que, en supposant qu'il tint ce qu'il promettait, Arnoulphe était digne de l'épiscopat. Il fut donc appelé et admis devant le roi. Interrogé s'il promettait de garder au roi fidélité, il répondit avec modestie, à la satisfaction générale. Le roi et les grands le conduisirent donc au monastère de Saint-Remi, où se faisait depuis longtemps l'ordination des évêques. Là le roi, entouré des siens, recueillit successivement leurs avis et prononça ensuite ces loyales paroles : « Si Louis, de sainte mémoire, fils de Lothaire, eût en mourant laissé une lignée, il eût été convenable qu'elle lui succédât ; mais, comme il n'existe aucune succession à la race royale, ainsi que chacun le sait, j'ai été choisi par vous et par les autres princes, ainsi que par les plus puissants dans l'ordre militaire (celui des vassaux), et je marche à votre tête¹. Maintenant, comme celui dont il s'agit est le seul rejeton de la race royale, vous demandez qu'il soit honoré de quelque dignité, pour que le nom de son illustre père ne disparaisse pas dans l'oubli. Si donc il promet de conserver fidélité, s'il promet de défendre la ville, de n'avoir aucune communication avec nos ennemis, et même de les poursuivre, je ne refuse point de lui accorder l'épiscopat, conformément au jugement que vous avez porté, à condition toutefois que, selon la décision des sages, il se liera à moi par la foi du serment. Et pour exprimer entièrement ma pensée, je pense

¹ « Divæ memoriæ Ludovico, Lotharii filio, orbi subtracto, si proles superfuisset, eam sibi successisse dignum foret. Quia vero regis generationi successio nulla est, idque omnibus ita fore patet, vestri cæterorumque principum, eorum etiam qui in militari ordine potiores erant, optione assumptus, præmineo. » Richer, I. 4, n. 28.

qu'après le serment il devra signer une déclaration portant ces paroles d'imprécation, que toute félicité se change pour lui en outrage, toute prospérité en ruine, toute action honnête en acte honteux ; que la durée ne soit plus qu'un instant, qu'au lieu d'honneurs il ne reçoive que mépris, et, pour tout dire enfin, que tous les maux remplacent tous les biens. Je veux de plus que cette déclaration soit faite en double, l'une pour moi, l'autre pour lui. Elle lui deviendra une censure si quelque jour il viole hautement sa foi. » Tous approuvèrent l'avis ouvert par le roi et demandèrent qu'il fût fait comme il était dit. Arnoulphe s'avance donc ; on lui demande s'il accueille la proposition, s'il veut à ces conditions recevoir ce qu'il demande. Avidé d'honneurs, il approuve la proposition et dit qu'il peut à ces conditions recevoir l'épiscopat. Sur l'ordre du roi il écrivit la déclaration en double, donna au roi l'une des copies et garda l'autre.

Ces garanties paraissaient au roi tout à fait suffisantes ; « mais, ajoute l'historien Richer, on dit que les évêques ne s'en contentèrent pas ; et demandèrent qu'Arnoulphe se soumit encore à recevoir, à la messe, l'Eucharistie du prêtre célébrant, et déclarât qu'il voulait qu'elle devint pour lui cause de damnation si jamais il violait traîtreusement sa promesse. Ce qui fut fait, mais blâmé par quelques-uns des plus sages, comme irrespectueux envers le sacrement¹. » Enfin voici le décret d'élection que les évêques de la province de Reims adressèrent à toute l'Eglise catholique.

« En perdant notre père Adalbéron, de pieuse mémoire, nous avons perdu une grande lumière et un digne pasteur, et nous sommes devenus la proie de nos ennemis. Tandis que nous cherchions à réparer cette perte, le temps de l'élection canonique s'est écoulé, et les lois qui défendent de laisser vaquer un siège plus de trente jours ont été violées. Mais à présent la lumière céleste nous a éclairés, et nous a fait voir qui nous devons choisir, après avoir chassé l'Antechrist et condamné l'hérésie de Simon. Nous

donc, les évêques de la métropole de Reims, avec le consentement des rois orthodoxes, et aux acclamations du clergé et du peuple, nous élisons pour archevêque un homme recommandable pour sa piété, distingué par sa foi, admirable par sa constance, prudent dans les conseils, habile dans les affaires, vertus éclatantes qui prouvent que les autres ne sauraient manquer. Nous parlons d'Arnoulphe, fils du roi Lothaire. Il est vrai que le sang qui coule dans ses veines a été, par le malheur des temps, infecté de l'anathème ; mais l'Eglise l'a purifié. Nous l'élisons ; ce fils de l'Eglise de Laon, ou plutôt de Reims ; car Laon est le territoire et le diocèse de Reims, et saint Remi, en établissant à Laon un évêché, n'a pas prétendu que cette portion de son troupeau devint étrangère. Nous élisons donc Arnoulphe, originaire de Laon, où il a été élevé, qui n'est souillé d'aucune tâche de simonie, qui a horreur de toute faction tyrannique, qui rend à chacun ce qui lui est dû, et qui ne détruit pas le sanctuaire de Dieu. Que toute fraude soit éloignée de notre élection, et que les enfants de Bélial n'espèrent pas y avoir part ; mais que les enfants de la paix la rendent ferme et solide, en la confirmant et en la souscrivant¹ ! »

En conséquence de cette élection Arnoulphe fut sacré archevêque de Reims, après avoir prêté le serment que voici : « Moi Arnoulphe, par la grâce de Dieu archevêque de Reims, je promets aux rois des Français, Hugues et Robert, que je leur garderai une entière fidélité, que je leur donnerai conseil et secours en toute occasion, selon mon pouvoir et mon savoir, et que je ne donnerai jamais aucune assistance à leurs ennemis. Je le promets en présence de la divine Majesté, des saints anges et de toute l'Eglise. J'espère la récompense éternelle si je garde ces promesses ; mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, je les viole, que les bénédictions se changent à mon égard en malédictions, que mes jours soient abrégés et qu'un autre prenne mon épiscopat ; que mes amis m'abandonnent et deviennent mes ennemis. Je souscris cette promesse pour servir de témoignage contre

¹ Richer, l. 4.

¹ Labbe, t. 9, p. 734.

moi, et je prie mes frères et mes fils de la souscrire. Moi Arnoulphe, archevêque, j'ai souscrit¹. »

C'est ainsi qu'un dernier rejeton direct de la seconde dynastie reconnut solennellement le chef de la troisième, et que celui-ci donna les mains à son élévation sur le premier siège métropolitain de France. Les deux dynasties s'embrassaient au pied des autels. Hugues Capet avait finalement pour lui la puissance, la parenté, la donation du dernier roi, le suffrage de la nation, l'approbation du Pape, le serment du dernier descendant de Charlemagne. Gerbert fut, auprès de l'archevêque Arnoulphe, ce qu'il avait été auprès d'Adalbéron, un homme de confiance et secrétaire intime. On le voit par une lettre que le nouvel archevêque écrivit à celui de Trèves, pour le prier de lui continuer l'amitié qu'il avait eue pour son prédécesseur, d'autant plus qu'il se servait du même interprète². On le voit encore par une autre lettre de Gerbert, par laquelle Arnoulphe prie un personnage, qui n'est pas nommé, de lui obtenir le pallium du Pape, attendu que la défense du roi ne lui permettait pas de faire lui-même le voyage de Rome³. Les choses durèrent ainsi pendant six mois à Reims.

Cependant, si l'on peut s'en rapporter entièrement au dire de Richer, le nouvel archevêque ne tarde pas à se concerter avec son oncle Charles et à chercher les moyens de le servir. Il conçoit un projet pour lui livrer la ville sans paraître trahir le roi Hugues, son cousin. Il convoque plusieurs seigneurs sous prétexte de leur transmettre une affaire importante; puis, par le prêtre Alger, il fait secrètement ouvrir, la nuit, les portes à l'armée de Charles, qui dévaste et ravage la ville. Il simule la surprise et se réfugie dans la tour; les comtes l'y suivent; mais la tour est cernée par les troupes de Charles, et l'archevêque et les comtes se rendent. Ils sont conduits à Labn. Charles exige d'eux le serment de fidélité; ils le refusent, et des deux côtés on feint des sentiments ennemis. Enfin Arnoulphe prête le serment et rentre dans sa ville; les comtes prêtent aussi le serment et se retirent.

Voilà comment Richer explique cet incident; mais Richer est le disciple admiratif de Gerbert, qui, par suite de cet incident politique, fut mis à la place d'Arnoulphe, lequel abdiqua ou fut déposé par ordre du roi, mais fut maintenu et rétabli par ordre du Pape. La conduite de Gerbert en ceci fut loin d'être sans reproche; cependant son disciple n'a pas pour lui un mot de blâme. Ses dires accusatifs contre les autres ne sont pas une preuve péremptoire, surtout quand il est question, non pas de faits publics et notoires, mais d'intrigues secrètes auxquelles il n'était pas initié.

Cependant le roi Hugues, averti de ce qui venait d'arriver, rassemble une armée de six mille hommes, ravage les environs de Reims et marche contre les forces de Charles. Les deux armées se disposent au combat. Cependant on hésite des deux côtés, et l'on finit par se retirer chacun chez soi. Richer assigne les motifs de cette hésitation: du côté de Charles, l'infériorité de ses troupes: il n'avait que quatre mille hommes contre six mille et plus; motif visible, que Richer pouvait facilement savoir; du côté du roi Hugues, un motif invisible, savoir des scrupules de conscience. Suivant Richer, sa conscience lui reprochait d'avoir agi criminellement et contre le droit en dépouillant Charles de l'honneur de ses pères et en se transportant à lui-même les droits du royaume⁴.

Après cela, il se tint à Senlis un conseil où le prêtre Alger ou Adalger fut nommé excommunié pour avoir livré la ville de Reims. L'archevêque Arnoulphe fut invité à s'y rendre; il s'en excusa sur ce qu'il était prisonnier du duc Charles, son oncle. Les soupçons contre lui se fortifièrent. On le voit par la lettre suivante du roi Hugues Capet au Pape Jean XV.

« Nous vous prions de nous faire part de vos conseils; car nous savons que vous avez passé toute votre vie dans l'étude des lettres divines et humaines. Considérez avec attention ce qui est arrivé, et prescrivez-nous dans cette occasion ce qu'il convient de faire

¹ Labbe, t. 9, p. 734. — ² Dom Bouquet, t. 10, p. 402, *Epist.* 53. — ³ Id., t. 10, p. 403, *Epist.* 57.

⁴ « Cum regem vero animus sui facinoris conscius contra jus agere argueret, cum Karolum paterno honore spo liaverit atque regni jura in sese transfuderit. » L. 4, n. 39.

pour conserver la sainteté des lois et ne point annuler l'autorité royale. Arnoulphe, fils du roi Lothaire, comme on dit, après de graves inimitiés et attentats contre nous et notre royaume, a été adopté par nous comme un père, préposé gratuitement à la métropole de Reims; il a fait un serment qui devait valoir contre tous les serments présents et à venir. Il l'a fait par écrit, il l'a signé et fait signer par d'autres. Il a obligé ses vassaux et tous les habitants de jurer qu'ils demeureraient fidèles, lors même que lui tomberait au pouvoir des ennemis. Ensuite, contrairement à tout cela, comme il en est des témoignages très-sûrs, il a ouvert lui-même les portes à l'ennemi; il a livré à la captivité et au pillage le clergé et le peuple qui lui avaient été confiés. Mais accordons qu'il soit au pouvoir d'un autre, comme il voudrait le paraître; pourquoi force-t-il les citoyens et ses vassaux à se parjurer? pourquoi prépare-t-il des armes contre nous? pourquoi fortifie-t-il contre nous la ville et les châteaux? S'il est captif, pourquoi ne souffre-t-il pas qu'on le délivre? S'il est opprimé par la violence des ennemis, pourquoi ne veut-il pas qu'on vienne à son secours? S'il est libre, pourquoi ne revient-il pas à nous? On l'appelle au palais, et il dédaigne de venir; il est invité par les archevêques et les évêques, il répond qu'il ne leur doit rien. Vous donc qui tenez la place des apôtres statuez ce qu'il faut faire de cet autre Judas, de peur que le nom de Dieu ne soit blasphémé par nous, et qu'emporté par une juste douleur à la vue de votre silence nous ne mettions à feu et à sang la ville et la province. Vous ne seriez pas excusable auprès de Dieu si vous refusiez de nous marquer la forme du jugement que nous demandons et que nous ignorons¹. » Telle fut la lettre du roi au Pape, écrite très-probablement par Gerbert.

Les évêques de la province de Reims y joignirent une lettre de leur part. « Il y a longtemps, disent-ils, que nous aurions dû consulter l'Église romaine au sujet de la décadence et de la ruine entière de l'ordre

sacerdotal; mais la multitude des tyrans qui nous ont opprimés et l'éloignement des lieux nous ont empêchés de le faire. Aujourd'hui nous déférons à votre tribunal, non sans une grande douleur, le crime nouveau d'un nouveau Judas, savoir d'Arnoulphe, archevêque de Reims, lequel, quoiqu'il fût autrefois fils et élève de l'Église de Laon, a fait par fraude son évêque prisonnier, s'est emparé de l'église de ce prélat et a livré la sienne propre à la captivité, avec son clergé et son peuple. » Ils se plaignent ensuite du refus qu'avait fait Arnoulphe de comparaître au concile où ils l'avaient cité, et ils concluent en priant le Pape de les appuyer de son autorité pour retrancher ce scandale. « Secourez donc, ô Père, lui disent-ils, l'Église, qui est sur le penchant de sa ruine, et prononcez la sentence portée par les sacrés canons. Que nous reconnaissons en vous un autre Pierre défenseur et protecteur de la foi chrétienne, et que l'Église romaine proscrive le coupable que l'Église universelle déteste. Que votre autorité nous aide par son suffrage à déposer cet apostat, à ordonner et à promouvoir un nouvel archevêque, d'accord avec nos frères les évêques, afin que nous sachions et que nous comprenions pourquoi nous devons préférer votre apostolat entre les autres¹. »

Cette lettre paraît de la main de Gerbert, aussi bien que celle du roi. Dans l'une et dans l'autre on ne voit que des accusations politiques. Or nous savons aujourd'hui, mieux que jamais, combien les accusations d'un parti contre l'autre, dans un moment de révolution, méritent généralement peu de confiance. Ici les mêmes évêques qui, une année auparavant, avaient fait d'Arnoulphe un éloge complet dans son décret d'élection, en parlent maintenant comme d'un Judas, d'un apostat, parce qu'il est soupçonné, accusé de pencher pour l'ancienne dynastie plus que pour la nouvelle. La violence de ce langage autorise à conclure que la lettre leur fut imposée, et qu'au fond du cœur ils compatissaient à la position critique de leur métropolitain, d'autant plus que, le déposer et

¹ Dom Bouquet, t. 10, p. 521.

¹ Dom Bouquet, t. 10, p. 522.

le remplacer par un autre, dans de pareilles circonstances, comme le demandait la lettre, c'eût été le vrai moyen de ruiner l'épiscopat et d'en faire le jouet des vicissitudes politiques. Le Pape Jean XV n'eut garde de tomber dans cette faute. Les envoyés de Hugues Capet, à peine arrivés à Rome, en partirent au bout de trois jours, donnant pour excuse que le Pape, après les avoir d'abord bien reçus, leur avait ensuite témoigné beaucoup de froideur, à cause d'une haquenée blanche dont les amis d'Arnoulphe lui avaient fait présent; excuse ridicule dans des ambassadeurs, qui doivent employer avant tout le calme, la patience, les bons procédés. Il est probable que Gerbert, qui parle de cette boutade, ne nous dit pas tout. Quoi qu'il en soit, le Pape temporisa; il espérait qu'avec le temps les esprits et les choses deviendraient plus calmes; il ne se trompa point.

Au milieu de ces fluctuations politiques l'évêque Adalbéron de Laon trouva moyen de regagner les bonnes grâces de son métropolitain, Arnoulphe de Reims, et par lui celles du duc Charles. Il réconcilia même l'archevêque avec le roi Hugues, qui lui donna le baiser de paix, le fit dîner à sa table, en le plaçant à sa droite, et lui offrit pour le duc Charles de lui laisser les villes qu'il possédait, pourvu qu'il reconnût les tenir du roi. L'évêque de Laon rentra ainsi dans sa ville épiscopale. Au bout de quelque temps il sut, par un seul coup, se rendre maître de la personne de l'archevêque et du duc, et les livra tous les deux, ainsi que la ville, aux mains du roi Hugues. Richer détaille un peu longuement les artifices de l'évêque de Laon, sans dire un mot de Gerbert, qui pourtant, d'après ses lettres ¹, y était pour quelque chose et devait profiter du résultat.

Le duc Charles fut pris et enfermé dans une tour des prisons d'Orléans, où il mourut au bout d'une année. Sa femme, qui était enceinte au moment de son arrestation, accoucha dans cette prison de deux jumeaux, Charles et Louis, qui plus tard recouvrèrent leur liberté et se retirèrent en Allemagne, où la postérité de Louis s'éteignit seulement

en 1248. Avant de s'enfermer dans Laon Charles avait eu d'une première femme un fils aîné, nommé Othon, qu'il avait laissé dans son duché de Basse-Lorraine et qui y fut reconnu pour son successeur. Othon conserva ce duché jusqu'en 1006, qu'il mourut sans enfants. Des deux filles de Charles, Hermengarde et Gerberge, l'aînée fut mariée au comte de Namur; elle fut l'aïeule d'Élisabeth de Flandre, qui, en 1180, épousa Philippe II et réunit ainsi le sang des deux races.

Voilà comment la lutte politique entre la seconde et la troisième dynastie royale des Francs, commencée en 888, se termina en l'an 991, après plus d'un siècle, sans qu'il se commît, pendant tout ce temps, aucun meurtre politique ni de part ni d'autre, chose peut-être unique dans l'histoire humaine. Pour nous en convaincre comparons à cette période séculaire chez les Français du dixième siècle une période à peu près égale, non chez les anciens Grecs de Syrie, non chez les anciens Grecs d'Égypte, non chez les empereurs de Rome idolâtre, où nous avons vu presque chaque règne commencer ou finir par le meurtre ou même le parricide; mais comparons-lui une période à peu près égale chez les Grecs contemporains de Constantinople, chez les califes contemporains de Bagdad, chez les empereurs contemporains de la Chine.

A Constantinople, Basile le Macédonien, qui meurt en 886, était monté sur le trône par l'assassinat de son prédécesseur, Michel l'Ivrogne. Son fils Léon, dit le Philosophe, manque d'être assassiné l'an 892, l'an 894, l'an 902. Romain Lecapène, après avoir failli plusieurs fois être assassiné, est enfin détrôné, l'an 944, par son propre fils Étienne. Constantin Porphyrogénète est empoisonné l'an 958 par son fils Romain II, qui l'est par sa femme en 963. Nicéphore II est assassiné en 969 par Zimiscès, qui est empoisonné l'an 975 par l'eunuque Basile. Voilà comment, sans parler de plusieurs autres assassinats ou empoisonnements politiques, les empereurs grecs se succédaient sur le trône de Constantinople durant cette période séculaire ¹.

¹ Gerbert, *Epist.* 136, 139.

¹ *Hist. du Bas-Empire*, t. 70-75.

A Bagdad, le calife Mostanser, en 861, monte sur le trône de Mahomet par le meurtre de son père; son successeur Mostain est décapité l'an 866; Motaz, déposé et réduit à mourir de faim en 869; Mothad, assassiné en 870; Mothaded, empoisonné en 902; Moc-tader, après avoir été déposé deux fois, est tué l'an 932; Kaher est déposé l'an 934; on lui crève les yeux, il est réduit à mendier son pain. Mothaki a le même sort en 958, ainsi que Mostakfi en 946. Telle était à Bagdad la succession sanglante des souverains et pontifes mahométans¹.

La Chine, que l'on a tant vantée pour ses mœurs patriarcales et la sagesse de son gouvernement, vit jusqu'à sept dynasties se succéder par la trahison et le meurtre en moins d'un siècle. La treizième s'éteignit en 907 par le meurtre de ses deux derniers empereurs. La quatorzième ne dura que seize ans. Son premier empereur, qui avait tué les deux derniers de la dynastie précédente, fut tué par son fils aîné, qui fut tué par son frère, qui se tua lui-même, en 923, pour ne pas être tué par le chef de la quinzième dynastie.

¹ *Hist. univ.*, par des Anglais, t. 43 et 44 (3 et 4), in-8^o.

Elle ne dura que treize ans, avec quatre empereurs, dont trois périrent de mort violente. La seizième dynastie, commencée en 936, finit en 947, avec deux empereurs, dont le second fut détrôné. La dix-septième, commencée en 947, finit par son deuxième empereur, qui fut tué l'an 951. La dix-huitième finit, l'an 960, par son troisième empereur, qui fut déposé et remplacé par son premier ministre, qui fut le chef de la dix-neuvième. Voilà donc en Chine, dans l'espace de soixante ans, sept dynasties, avec huit ou neuf empereurs assassinés¹.

Maintenant, à cet empire philosophique de la Chine, à cet empire mahométan de Bagdad, à cet empire grec de Constantinople, comparez le royaume catholique d'Angleterre, le royaume catholique d'Allemagne, le royaume catholique de France, avec leur grand nombre de saints et de savants personnages. Direz-vous encore que nos ancêtres du dixième siècle étaient des ignorants et des barbares? que leur siècle était un siècle de fer? En vérité, les ignorants et les barbares sont ceux qui le diraient ou le penseraient encore.

¹ *Hist. univ.*, t. 54 (14).

LIVRE SOIXANTE-DEUXIÈME.

DE 991 A 1024.

L'empereur saint Henri et son époque.

« En écrivant l'histoire, dit un auteur du dixième siècle, il faut avoir en vue deux choses : que l'historien écrive la vérité, et que le lecteur ait du profit à la lire. Mais l'écrivain ne saurait tenir la vérité s'il n'évite puissamment ou s'il n'exclut de son âme ces quatre choses : la haine et la dilection charnelle, l'envie et l'inférieure adulation ; car la haine et l'envie ou taisent absolument les bonnes actions, ou elles les effleurent rapidement, ou elles les travestissent calomnieusement. La dilection charnelle, au contraire, et l'inférieure adulation ignorent sciemment les mauvaises actions, et, feignant l'ignorance, elles cachent la vérité ; d'un autre côté, cherchant à plaire, elles s'étendent longuement sur les bonnes actions et les exaltent plus qu'il n'est juste. Ainsi, par ces quatre choses, soit dans les bonnes actions, soit dans les mauvaises, la vérité disparaît et la fausseté brille d'une couleur surajoutée. Mais la dilection spirituelle, amie de la vérité, ni ne cèle les mauvaises actions, ni n'étale pompeusement les bonnes, sachant que souvent les mauvaises actions mêmes servent à la correction et que les bonnes nuisent bien des fois quand elles dégèrent en orgueil ; car il est mieux de réprimer son âme par l'adversité que de s'enfler insolamment par la prospérité. Quant au lecteur, il ne tirera aucun fruit de sa lecture s'il ne fait bien attention et s'il ne comprend bien pourquoi les biens arrivent aux bons, les maux aux méchants, les biens aux méchants, les maux aux bons.

« Pourquoi les biens sont accordés aux bons cela peut se concevoir de deux manières ; car, ou ils sont tellement bons qu'ils

n'ont besoin ni d'être éprouvés ni d'être purifiés par les tentations de ce siècle, ou bien ils sont bons de telle manière que, s'ils étaient assaillis par les tentations, ils viendraient peut-être à se détériorer à cause de leur simplicité et de leur faiblesse. De tels hommes ne sont point salis dans le borbier de ce monde pour être invités à la correction par les souffrances, ni pour comprendre que, s'ils ne viennent à résipiscence, ils seront condamnés à souffrir, et ici et dans l'avenir. Les maux arrivent quelquefois aux bons, non parce qu'ils les ont mérités, mais pour augmenter leur mérite par la peine et leur récompense par le mérite. Quelquefois aussi il se trouve en eux quelque faute légère pour laquelle ils sont légèrement châtiés, afin de n'en être pas punis plus sévèrement dans l'avenir. Les biens sont accordés aux méchants afin qu'ils reconnaissent au moins ainsi la bonté de Dieu et qu'ils se reprochent leur perversité, ou bien pour que cela leur serve de reproche de ce qu'ils n'ont pas voulu reconnaître l'Auteur de ces biens.

« De quelques actions qu'il s'agisse, nous ne croyons ces réflexions inutiles ni à l'écrivain ni au lecteur. Nous savons en outre et nous entendons très-souvent dire que, pour toute espèce d'écrits, on vénère avec délices l'antiquité et on repousse avec dédain la nouveauté ; mais ce que l'on reçoit comme ancien, s'il n'eût d'abord été nouveau, ne serait point ancien. C'est pourquoi la nouveauté précède, afin que l'ancienneté suive. C'est donc une sottise de mépriser ce qui pré-

cède et de recevoir ce qui suit et qui tient son existence de ce qui précède ; car rarement celui qui a soif cherche le ruisseau quand il a la source. Nous disons ces choses, non pour qu'on repousse ce qui est ancien, mais pour qu'on reçoive ce qui est nouveau ; car, dans toute espèce d'écrits, s'il y a vérité et utilité, la nouveauté et l'antiquité ont une valeur égale. Il est peut-être quelqu'un qui dira : « Quelle utilité peut-il y avoir à lire ce qu'ont fait les autres ? » A celui-là nous répondrons : « Quiconque lit les actions d'autrui, si elles sont bonnes, y trouve de quoi imiter ; si elles sont mauvaises, de quoi éviter. Lire les actions d'un autre c'est regarder dans un miroir ; si vous y voyez quelque chose qui vous déplaît corrigez-le en vous ; si quelque chose qui vous plaise, imitez-le. » Mais que la préface cesse, et que la cause de la préface suive. »

Ces observations remarquables sont la préface même de la Vie de l'empereur saint Henri, par Adelbold, évêque d'Utrecht ¹ et chancelier de cet empereur. Adelbold, né de parents nobles, dans le pays de Liège ou de Hollande, fut consacré à Dieu dès sa jeunesse dans l'église collégiale de Saint-Ursmar, à Lobes. Il y fit ses études sous Hériger ; de là il passa dans les écoles de Liège et de Reims, où il eut pour maître le fameux Gerbert. D'un esprit vif, solide et pénétrant, il fit de grands progrès dans les sciences. Au savoir il joignait beaucoup de sagesse, de prudence et de courage, et le talent de s'exprimer avec facilité et éloquence ; ce qui engagea Henri, roi de Germanie, depuis empereur, à l'appeler à sa cour et à lui confier les emplois les plus considérables. Ansfeld, évêque d'Utrecht, étant mort l'an 1010, ce prince lui fit donner Adelbold pour successeur. Il gouverna l'Eglise d'Utrecht environ dix-huit ans et mourut en 1027.

Outre divers écrits en prose et en vers sur des sujets religieux il existe d'Adelbold un ou deux ouvrages d'astronomie, un traité de la Sphère, adressé à Gerbert, alors Pape sous le nom de Silvestre II, qui lui répondit par une lettre sur la trigonométrie. Son ouvrage

le plus remarquable est la Vie de l'empereur saint Henri. Il est fâcheux que nous n'ayons que le commencement, soit qu'il ne l'ait pas achevée ou qu'elle ne nous soit pas parvenue tout entière. Dans le peu que nous en avons, surtout dans sa préface, où il fait allusion à Tércence, on voit que les bons modèles de l'antiquité littéraire n'étaient ni inconnus ni dédaignés à la fin du dixième et au commencement du onzième siècle. Bien loin de là, on se passionnait tellement pour les anciens qu'on ne pouvait goûter les nouveaux ; nouvelle preuve que ces siècles ne méritent pas autant qu'on le croit les reproches d'ignorance et de barbarie qu'on leur prodigue ¹.

En effet, le dixième finissant et le onzième commençant voient, sur le siège de saint Pierre, Silvestre II, le plus savant homme de bien des siècles. Sur le trône impérial, après les trois Othons, c'est l'empereur saint Henri et l'impératrice sainte Cunégonde ; plus loin, c'est saint Étienne, roi et apôtre de Hongrie ; plus loin encore, saint Vladimir, grand-duc de Russie. En France Hugues Capet se distingue par sa piété et y est surpassé par son fils le roi Robert ; Guillaume Bras-de-fer, comte de Poitiers, embrasse la vie monastique, ainsi que Guillaume, comte de Provence et de Toulouse. Plus loin se distingue Sanche, roi de Navarre. Une amitié cordiale unit entre eux Henri, Robert et Sanche. Dans l'épiscopat la France admire saint Gérard de Toul, le bienheureux Adalbéron de Metz, saint Fulcran de Lodève, saint Gilbert de Meaux, saint Thierry d'Orléans, saint Burchard de Vienne, le bienheureux Fulbert de Chartres. L'Allemagne ne le cède point à la France ; elle a saint Wolfgang de Ratisbonne, saint Guebhard de Constance, saint Adalbert de Prague, saint Villigise de Mayence, saint Libentius de Hambourg, saint Bernard et saint Godard de Hildesheim, saint Vulpode de Liège, saint Héribert de Cologne, saint Hartwich de Salzbourg, saint Meinwerc de Paderborn, saint Boniface, archevêque, apôtre-martyr de Russie. La Suède a saint Sigfrid, évêque et apôtre ; saint Ulfrid, évêque et martyr ; la Norwége, un roi martyr, saint

¹ Acta SS., 15 juill.

¹ D. Ceillier, t. 20.

Olaüs. Dans l'ordre monastique c'est saint Abbon de Fleury; saint Romuald, fondateur des Camaldules; saint Mayeul, qui, après avoir eu pour prédécesseur saint Aimard, a pour successeur saint Odilon. Tels sont les pieux et saints personnages qui, à la fin du dixième et au commencement du onzième siècle, forment dans l'Église de Dieu une constellation vraiment céleste.

Une autre merveille s'accomplit. Cette longue procession de peuples qui, partis des plaines de Sennaar après la confusion des langues, se poussaient les uns les autres vers l'Occident; cette procession mystérieuse et terrible, qui, depuis trente siècles, marchait à la ruine des cités, des royaumes et des empires, elle s'arrête enfin au loin; les derniers venus, les formidables Huns ou Hongrois, après avoir ensanglanté et incendié l'Europe un siècle tout entier, s'établissent dans l'ancienne Pannonie, qui prendra d'eux son nom; ils transforment leurs lances en faux, leurs glaives en socs de charrue et leurs tentes en maisons; ils deviennent chrétiens sous le roi-apôtre. Plus loin les Russes suivent leur exemple. L'invasion des Barbares en Europe est close pour toujours; une nouvelle ère commence. L'Europe entière devient un seul homme, dont la religion catholique, dont l'Église romaine est chargée de faire l'éducation, éducation longue et difficile. Les divers membres de cet homme collectif, les divers peuples de l'Europe, habitués depuis trente siècles à voyager, à guerroyer, à se battre entre eux, quand ils ne battent pas les autres, ne sauraient se faire de sitôt au calme et au repos. Longtemps encore leur sang bouillonnera dans leurs veines ardentes. Quoique chrétiens il leur faudra encore des guerres, des guerres immenses, mais saintes, pour tempérer cette ardeur en la sanctifiant. Après tout, jamais l'Europe, non plus que le genre humain, ne sera un cadavre; toujours il lui jaillira du sein de la vraie religion une vie nouvelle, une vie divine, pour lutter contre les principes de mort et de corruption inhérents à l'humanité. L'étude comparée de cette vie progressive, c'est la vraie histoire de l'Europe et de l'humanité entière. Qui ne saisit point cet ensemble ne saurait rien com-

prendre ni au passé, ni au présent, ni à l'avenir.

Pour bien faire cette étude la disposition principale est cette impartialité chrétienne dont parle l'évêque Adelbold; impartialité bienveillante, qui juge les hommes et les choses selon la vérité et la charité, sans méconnaître ce qu'il peut y avoir de bon dans les pires ou de défectueux dans les meilleurs, mais se souvenant que les hommes de tous les siècles, de tous les rangs, de toutes les renommées, sont toujours des hommes. C'est ce qu'il est bon de se rappeler pour bien apprécier la conduite respective du roi Hugues Capet, de l'abbé Gerbert et de l'archevêque Arnoulphe de Reims, dans l'affaire que nous allons voir.

Hugues Capet, ayant pris par intelligence, l'an 991, la ville de Laon, enferma dans une prison d'Orléans le duc Charles de Lorraine, son compétiteur, comme dernier descendant direct de Charlemagne. Arnoulphe, neveu de Charles, devenu archevêque de Reims en l'an 988, avait prêté serment de fidélité à Hugues Capet; mais, l'année suivante (989), Arnoulphe voit sa ville épiscopale prise et pillée, lui-même fait prisonnier de guerre par les troupes de son oncle, auxquelles Adalger, un de ses prêtres, avait ouvert les portes. Arnoulphe excommunie les pillards.

Toutefois sa conduite devient suspecte à Hugues Capet, qui, en 990, écrit et fait écrire par les évêques au Pape Jean XV, pour lui demander une forme de procédure et de jugement contre l'archevêque Arnoulphe. Ces lettres sont de la plume de Gerbert, qui, cette même année, quitta l'archevêque pour le roi Hugues, contre lequel cependant il avait écrit ces paroles l'année précédente à l'évêque de Laon: « Souviens-toi, cher ami, de ce qui s'est fait sous le gouvernement de mon père Adalbéron. Le frère propre de l'auguste et divin Lothaire, l'héritier du royaume, a été expulsé du royaume. Ses rivaux, suivant l'opinion d'un grand nombre, ont été créés rois. De quel droit l'héritier légitime a-t-il été déshérité? de quel droit a-t-il été privé du royaume? » Voilà ce qu'écrivait Ger-

¹ Gerb., *Epist.* 10, sect. class. Dom Bouquet, t. 10, p. 400.

bert en l'an 989; mais, dès l'année suivante, il écrit à Egbert, archevêque de Trèves, qu'il a quitté Arnoulphe par scrupule de conscience, qu'il habite maintenant le palais du roi, où, avec les pontifes de Dieu, il médite les paroles de vie. « Car, dit-il, je n'ai pas voulu plus longtemps, pour l'amour de Charles et d'Arnoulphe, me faire l'organe du diable, en déclamant pour le mensonge contre la vérité ¹. » Voilà comment, d'une année à l'autre, le moine Gerbert changea de langage. Comme, avec ses autres talents extraordinaires, c'était un esprit fin, rusé, courtisan même, qui savait dire à Othon III, son disciple : « Votre divine intelligence, votre divine sagesse, » on peut croire, sans se tromper de beaucoup, qu'un des principaux scrupules qui déterminèrent la conscience de Gerbert, ce fut que le parti de Charles déclinait et que celui de Hugues l'emportait.

Toutefois, au commencement de 991, comme le Pape n'envoyait point la forme de procédure et de jugement contre l'archevêque Arnoulphe, le roi Hugues fit à celui-ci un bon accueil et l'admit à sa table; mais, lorsque Hugues eut pris la ville de Laon, avec le prétendant Charles de Lorraine, ce fut un peu différent. L'archevêque Arnoulphe, neveu de Charles et fait prisonnier comme son oncle, fut traduit à Reims devant une assemblée de treize évêques, sans qu'on attendit la forme de procédure et de jugement qu'on avait demandé au Pape. Les deux rois, Hugues et Robert, assistèrent à cette assemblée, ce qui montre combien la défense de l'accusé et les suffrages des évêques devaient être libres. Aussi un auteur presque contemporain, Hugues de Flavigny, dit-il : « Arnoulphe, à qui l'on propose ou de se confesser parjure, ou d'avoir les yeux crevés, se confesse tel et demande grâce. Ainsi, dans le même moment, il est déposé, et Gerbert, son diacre, est mis en sa place ². »

Un autre historien du même temps, Hugues de Fleury-sur-Loire, dit de son côté : « Le roi Hugues, voulant exterminer toute la race de Lothaire et du duc Charles, assemble un concile à Reims et y fait déposer Ar-

noulphe, disant que le fils d'une concubine ne devait pas être évêque. En sa place il fait ordonner le philosophe Gerbert, précepteur de Robert, son fils, puis il fait enfermer Arnoulphe dans une prison d'Orléans. Séguin, archevêque de Sens, qui présidait au concile, ne consent point à ces choses, mais s'y oppose autant qu'il peut. Cependant l'ordre du roi presse. Les évêques, quoique malgré eux et par la crainte du roi, déposent Arnoulphe et ordonnent Gerbert. Séguin, craignant Dieu plus qu'un roi de la terre, ne veut pas consentir à la méchanceté du roi, mais le réprimande. C'est pourquoi la colère du roi s'échauffe contre lui. Hugues ordonne donc qu'Arnoulphe soit chassé de l'Église de Reims avec grande ignominie, et qu'ainsi lié il soit conduit en prison à Orléans, où il demeurera trois ans, et où Charles, son oncle, était détenu ¹. » Le récit de ces deux historiens est répété par cinq ou six autres.

Gerbert lui-même, dans la relation partielle qu'il a faite de ce concile, nous apprend que l'archevêque Arnoulphe, le descendant de Charlemagne, se prosterna devant les deux nouveaux rois, leur demandant la vie sauve, et que les évêques, s'étant joints à lui, purent à peine lui obtenir cette grâce; qu'ensuite il déclara par un écrit que, pour des péchés qu'il avait secrètement confessés aux évêques, il renonçait à l'épiscopat, qu'il s'en reconnaissait indigne, et qu'on pouvait en ordonner un autre en sa place ². Tout cela prouve qu'après avoir demandé au Pape une forme juridique de procédure et de jugement on procéda par la violence et la terreur, sans liberté pour la défense ni pour les suffrages.

Voici une autre violation capitale du droit canon. C'est une loi incontestable de l'Église que toutes les affaires majeures doivent être déferées au Pape et que c'est à lui qu'en appartient le jugement définitif. Nous avons vu les historiens grecs Socrate et Sozomène, ainsi que le Pape saint Jules, rappeler, dès le quatrième siècle, que, d'après l'ancienne loi de l'Église, il n'était pas permis de rien terminer canoniquement, même dans les conciles, sans l'autorité du Pontife romain. Or, s'il est une

¹ *Epist.* 18, 2 class. Dom Bouquet, t. 10, p. 408. —

² Dom Bouquet, t. 10, p. 205.

¹ *Id.*, p. 220. — ² *Id.*, p. 531.

affaire majeure, c'est sans doute le jugement d'un évêque, principalement d'un archevêque, surtout quand c'est le premier archevêque d'un royaume tel que la France. D'après les anciennes lois de l'Église le jugement définitif de l'archevêque Arnoulphe devait donc être réservé au Pape ; en attendant on ne pouvait canoniquement en ordonner un autre à sa place, et l'ordination précipitée de Gerbert est une intrusion manifeste.

Aussi le Pape Jean XV, indigné de ce qui s'était fait, interdit tous les évêques qui avaient déposé Arnoulphe et ordonné Gerbert, et résolut d'envoyer des légats pour rétablir le premier et déposer le second. A cette nouvelle le roi Hugues écrivit au Pape la lettre suivante, qui est sans doute de la main de Gerbert : « Moi et mes évêques nous avons envoyé à Votre Béatitude, par Tendon, archidiacre de Reims, un mémoire sur l'affaire d'Arnoulphe ; nous vous prions, de plus, maintenant, de nous rendre justice, à moi et aux miens, et de ne pas recevoir pour certaines des choses douteuses. Nous sommes assurés que nous n'avons rien fait dans cette affaire contre votre apostolat. Si vous refusez de nous en croire de si loin, la ville de Grenoble est située sur les confins de l'Italie et de la Gaule ; les Pontifes romains s'y sont souvent abouchés avec les rois de France. Il ne tiendra qu'à vous de faire la même chose ; ou, si vous aimez mieux nous rendre visite, nous vous recevrons avec honneur à la descente des Alpes, et, pendant votre séjour en France, et à votre retour, nous vous rendrons tous les respects convenables à votre dignité. C'est de l'affection de notre cœur que nous vous parlons, pour vous faire connaître que ni nous ni nos évêques ne voulons décliner vos jugements. » Ces dernières paroles, Fleury les a passées sous silence ; car elles renferment un désaveu implicite de ce qu'on avait fait ¹.

Gerbert écrivit au même Pape en son propre nom : « Que votre très-saint apostolat ait pu se laisser persuader que je suis coupable de quelque usurpation j'en ressens la plus vive douleur et j'en gémis de toutes mes en-

traîles ; car, jusqu'à présent, je me suis comporté dans l'Église de telle sorte que j'ai été utile à plusieurs sans nuire à personne. Je n'ai donc point divulgué les péchés d'Arnoulphe, mais je l'ai abandonné alors qu'il péchait publiquement, non pas, comme mes envieux le disent, dans l'espérance d'avoir sa dignité, Dieu m'en est témoin, ainsi que ceux qui me connaissent, mais pour ne point participer aux péchés d'autrui ¹. » Voilà comment, et dans sa lettre et dans celle du roi, Gerbert parlait au Pape.

Mais sa conduite en ceci ne fut pas loyale. Dans le même temps qu'il écrivait au Pape des lettres soumises il en écrivait de violentes contre lui aux évêques. Dès qu'il eut appris que ceux du concile de Reims avaient été suspendus de leurs fonctions il n'omit rien pour les porter à mépriser cette censure. Il écrivit entre autres à Séguin, archevêque de Sens, qu'il savait être le plus favorable à Arnoulphe, une lettre pleine de déclamations et de sophismes. « Votre prudence, lui dit-il, aurait dû vous faire éviter les pièges des hommes artificieux et vous rendre attentif à cette parole du Seigneur : « S'ils vous disent : Voilà que le Christ est ici, ou qu'il est là, ne le croyez pas. » On assure qu'il y a quelqu'un à Rome qui justifie ce que vous condamnez et qui condamne ce que vous justifiez, et nous nous soutenons qu'il n'appartient qu'à Dieu de condamner ce qui paraît juste et de justifier ce qu'on croit mauvais. « C'est Dieu, dit l'Apôtre, qui justifie ; qui osera condamner ? » Si donc c'est Dieu qui condamne, personne ne peut justifier. Or le Seigneur a dit : « Si votre frère pèche, allez et reprenez-le. » Comment donc nos envieux peuvent-ils prétendre que, pour déposer Arnoulphe, il fallait attendre le jugement de Rome ? Les Romains pourront-ils nous montrer que le jugement du Pape est supérieur à celui de Dieu ? »

Dans ces paroles Gerbert appelle jugement de Dieu le jugement des treize évêques de Reims, tandis que le jugement du Pape et de l'Église romaine n'est pour lui que le jugement d'un homme. Ce sophisme, qui fait le fond de sa lettre, suffit pour en découvrir la

¹ Dom Bouquet, t. 10, p. 418,

¹ Dom Bouquet, t. 10, p. 420.

fausseté et même le ridicule. Il continue à raisonner de même quand il dit : « Que si l'évêque de Rome nous juge indignes de sa communion parce que nous ne voulons pas avoir des sentiments contraires à l'Évangile, il ne pourra pas du moins nous séparer de la communion du Christ. » Gerbert oublie ici ce que le Christ a dit à Pierre : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux. » « En effet, continue Gerbert, la maxime de saint Grégoire touchant l'excommunication ne convient qu'au peuple et ne peut être appliquée aux évêques. Soit, dit ce Pape, que le pasteur lie justement, soit qu'il lie injustement, le troupeau doit craindre la sentence du pasteur ; car les évêques ne sont pas le troupeau, mais c'est le peuple qui l'est. » Gerbert oublie encore ici ces paroles du Seigneur à Pierre : « Pais mes agneaux, pais mes brebis, » et les petits et les mères, comme dit Bossuet, et les pasteurs mêmes ; pasteurs à l'égard des peuples et brebis à l'égard de Pierre ¹.

Gerbert, après avoir ainsi tâché de rendre méprisables les censures du Pape, ajoute : « Ne donnons pas sujet à nos adversaires de croire que le sacerdoce, qui est un, comme l'Église catholique est une, soit tellement soumis à un seul que, si cet homme est corrompu par l'argent ou par la faveur, s'il est séduit par la crainte ou trompé par l'ignorance, il ne puisse plus y avoir d'évêques au monde qui ne lui ressemblent. Que l'Évangile, les apôtres, les prophètes, les canons dictés par l'Esprit-Saint, et les décrets des Papes qui ne sont pas contraires aux canons, soient la loi commune de l'Église ! Que celui qui s'en écarte soit jugé selon les règles ; mais qu'on laisse goûter la paix à celui qui s'y conforme ² ! »

A entendre ce langage on dirait que le Pape Jean XV voulait avilir l'Église et l'épiscopat, ruiner les canons et même l'Évangile. Il voulait tout simplement maintenir la dignité, l'indépendance de l'Église et de l'épiscopat au milieu des révolutions politiques ; il voulait que les canons et l'Évangile fussent au-dessus du caprice des rois, anciens ou

nouveaux ; il voulait qu'un évêque, qu'un prince de l'Église ne pût être jugé définitivement que par le chef de l'Église même. Dire qu'en ceci Gerbert soutenait les libertés de l'Église gallicane, c'est une dérision ; pour défendre une mauvaise cause il posait les principes de son asservissement. Celui qui soutenait réellement la liberté des Églises et des évêques de France contre le pouvoir temporel, c'était, comme toujours, le Pape, et le Pape seul.

Gerbert pose des principes et fait des raisonnements semblables dans une autre lettre à Wilderode, évêque de Strasbourg, auquel il fait, à sa manière, l'histoire de l'archevêque Arnoulphe. Un passage de cette lettre surtout nous a frappé. Les défenseurs d'Arnoulphe disaient que les rois Hugues et Robert lui avaient pardonné et que depuis il n'avait rien fait que de pardonnable. Gerbert leur répond que le pouvoir des rois ne s'étend pas sur les âmes, mais que ce pouvoir est celui des évêques, auxquels il appartient de lier et de délier ; que c'était donc une sottise de s'imaginer qu'Arnoulphe avait reçu des rois la rémission de ses péchés ¹. Ces paroles de Gerbert nous révèlent deux choses curieuses : qu'avant le concile de Reims les rois avaient pardonné d'eux-mêmes à Arnoulphe, que ce concile ou plutôt ce conciliabule le condamna pour des faits que les deux rois lui avaient pardonnés. Tout cela donne lieu de conclure que, si les deux rois n'avaient pas été poussés par un moteur secret, ils n'auraient pas poursuivi la condamnation de cet archevêque, qui d'ailleurs était un homme de bien et modeste. Cette réponse de Gerbert et ce qu'elle laisse à deviner ne lui font pas honneur.

Dans cette lettre à l'évêque de Strasbourg Gerbert renvoie à son histoire du concile de Reims ; car il en avait fait une à son point de vue ; on croit même que c'est le Mémoire qu'il fit envoyer au Pape par le roi Hugues. Cette pièce est plutôt un plaidoyer qu'une histoire sincère. Gerbert lui-même avoue dans la préface qu'il a ajouté quelque chose aux actes originaux, qu'il a changé les termes et

¹ *Disc. sur l'Unité de l'Église.* — ² Dom Bouquet, t. 10, p. 413.

¹ D. Bouquet, t. 10, p. 416.

fait en quelques endroits une espèce de paraphrase. C'est ce qui paraît surtout dans une harangue qu'il attribue à l'évêque Arnoulphe d'Orléans, pour montrer que, sans le consentement du Pape, on pouvait procéder à la déposition de l'archevêque de Reims. Il dit qu'il a recueilli ce discours de diverses choses qu'Arnoulphe d'Orléans avait dites dans le concile, partie publiquement et partie en particulier à ses voisins, et que lui Gerbert a cru devoir les lier en un corps de discours suivi, afin qu'elles fissent plus d'impression sur l'esprit des lecteurs. C'est-à-dire que cette pièce de rhétorique n'est pas d'Arnoulphe, mais de Gerbert, et Fleury, qui la suppose tout entière du premier, trompe évidemment ses lecteurs.

Dans cette espèce de plaidoyer sur l'assemblée de Reims Gerbert ne prend pas toujours garde à ce qu'il dit lui-même. Ainsi, d'après tous les historiens du temps, le duc Charles de Lorraine n'eut ses deux fils jumeaux, Louis et Charles, que dans la prison d'Orléans, où il fut enfermé, après avoir été fait prisonnier à la prise de Laon, par Hugues Capet, en 991. Or, dans son plaidoyer, Gerbert fait reprocher comme un crime à l'archevêque Arnoulphe de Reims, d'avoir dit à un de ses serviteurs, dès l'an 989 et avant que la ville de Reims fût livrée aux troupes de son oncle, le duc Charles, qu'il aimait Louis, fils de Charles, préférablement à tous les hommes, c'est-à-dire qu'il lui fait reprocher comme un crime d'aimer, dès 989, un de ses cousins qui ne vint au monde que trois ans après ¹.

Un plaideur qui se trompe à ce point sur un fait peut bien se tromper sur la doctrine. Aussi, dans le discours que Gerbert fait sous le nom d'Arnoulphe d'Orléans, et que Fleury a l'attention de citer tout au long comme d'Arnoulphe, trouve-t-on des propositions non seulement schismatiques, mais hérétiques. Il fait d'abord dire à l'évêque d'Orléans : « Nous sommes dans la résolution d'honorer toujours l'Église romaine en mémoire de saint Pierre, et nous ne prétendons pas nous opposer aux décrets des Pontifes romains, sauf ce-

pendant l'autorité du concile de Nicée, que l'Église romaine elle-même a toujours vénérée, sauf encore ceux des canons que nous ordonnons qui soient toujours en vigueur. Nous devons seulement prendre garde à ce que le silence du Pape ou quelque nouvelle constitution de sa part ne porte préjudice aux lois des canons qui ont été établis ; car, si le silence du Pape préjudicie à toutes les lois, il faut que toutes les lois se taisent quand le Pape se tait ; et de quoi servent toutes les lois si une nouvelle constitution peut les abroger ? Quoi donc ? dérogerons-nous au privilège du Pontife romain ? Nullement ; mais, si l'évêque de Rome est recommandable par sa science et par sa vertu, nous n'avons à craindre ni son silence ni ses nouveaux décrets ; s'il est ignorant et vicieux, ou s'il est opprimé par la tyrannie qui règne à Rome, nous avons encore moins à craindre, parce que ce qui est contre les lois ne peut préjudicier aux lois ¹. »

Réduit à sa plus simple expression tout ce passage veut dire : A Dieu ne plaise que nous manquions jamais au Pape ! Nous l'honorons toujours en mémoire de saint Pierre, pourvu toutefois qu'il soit savant et vertueux. Or le Pape Jean XV n'est pas savant, puisqu'il ne pense pas comme nous ; il n'est pas vertueux puisqu'il me condamne. Donc, en mémoire de saint Pierre, nous pouvons nous moquer de lui. Avec ce raisonnement les schismatiques seront tous fort à leur aise. Il n'y a qu'un petit inconvénient ; c'est que le Christ a dit, sans aucune condition : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. »

Gerbert fait encore dire à l'évêque d'Orléans : « Qui pensez-vous que soit cet homme, assis sur un trône élevé, éclatant par l'or et la pourpre dont il est revêtu ? S'il est destitué de charité et seulement enflé par la science, c'est un antechrist assis dans le temple de Dieu comme une idole, et le consulter c'est consulter le marbre ². »

¹ D. Bouquet, t. 10, p. 80 et 84, 528 et 729.

² D. Bouquet, t. 10, p. 523. — ² Id., p. 524.

D'après ces paroles, tout supérieur, Pape ou évêque, roi ou père de famille, dès qu'il perd la charité ou la grâce divine, perd toute autorité, le Pape dans l'Eglise, l'évêque dans son diocèse, le roi dans son royaume, le père dans sa famille; ce qui est un principe d'anarchie universelle et une hérésie manifeste. Dire alors, avec quelques-uns, que dans tout ceci Gerbert défendait les libertés de l'Eglise gallicane, c'est faire à cette Eglise un fort mauvais compliment. Gerbert défendait une mauvaise cause par des moyens encore plus mauvais.

Quant à l'histoire même que Gerbert a faite de l'assemblée de Reims, on y voit trois parties distinctes : une première où l'on instruit et on plaide la cause de l'archevêque Arnoulphe, sans qu'il y soit présent ; une seconde où on l'introduit pour l'obliger d'avouer son prétendu crime et de faire un acte d'abdication ; dans la troisième, comme les assistants et les évêques eux-mêmes penchaient en sa faveur, entrent les deux rois Hugues et Robert, devant qui on l'oblige de se prosterner pour demander la vie sauve, à condition de renoncer à sa dignité. Tel est le sommaire de la procédure dans Gerbert lui-même. On voit une certaine combinaison de ruse et de violence morale qui n'est pas rare dans les révolutions politiques, mais qui n'en fait pas plus d'honneur à ceux qui l'emploient.

Dans la première séance on accuse l'archevêque, qui n'y est pas et qui devait y être, puisqu'on était maître de sa personne ; on entend contre lui des accusateurs ou des témoins ; on lui donne trois défenseurs d'office, toujours en son absence. Ces trois défenseurs, qui s'offrirent d'eux-mêmes à l'invitation du président de l'assemblée, furent Jean, scolastique ou chef des écoles d'Auxerre ; Ramulfe ou Romulfe, abbé de Sens, et saint Abbon de Fleury. Ils produisirent des pièces pour rappeler cette maxime de tous les temps que les grandes affaires doivent être réservées au Pape, principalement les jugements des évêques, et réduisirent la défense d'Arnoulphe à quatre propositions : qu'avant tout il devait être rétabli sur son siège, parce qu'étant dépouillé et emprisonné il n'était pas tenu de répondre ; et, de fait, nous avons vu

saint Chrysostome et d'autres, dans la même circonstance, réclamer avant tout cette première condition ; en second lieu, qu'il devait être appelé juridiquement, ce qui est encore une vérité de tous les siècles ; en troisième lieu, que sa cause devait être signifiée au Pape et même lui être réservée ; qu'enfin et l'accusé, et les accusateurs, et les témoins, et les juges devaient être examinés dans un grand concile. A leur avis ce n'était que de cette manière qu'on pouvait canoniquement terminer la cause.

Pour répondre à cette défense les adversaires de l'archevêque dirent, entre autres choses, que, quoiqu'il fût emprisonné et dépouillé de tout, Arnoulphe pouvait être accusé, jugé et condamné, tout aussi bien que l'un de ses prédécesseurs, Ebbon, l'avait été sous Louis le Débonnaire. C'était, par l'exemple d'une première irrégularité, d'une première violence, vouloir en justifier une seconde. Quant à cette partie de la défense que toutes les grandes affaires de l'Eglise doivent être réservées au Pape, principalement les jugements des évêques, on n'y voit d'autre réponse dans Gerbert sinon le discours emporté et schismatique qu'il met dans la bouche de l'évêque d'Orléans.

Après ces préliminaires on fit entrer l'archevêque pour répondre aux accusations. L'évêque d'Orléans lui représenta les bienfaits qu'il avait reçus du roi et l'ingratitude dont il les avait payés. L'archevêque répondit que, bien loin d'avoir rien fait contre le service du roi, c'était pour lui avoir été fidèle qu'il avait été pris par les ennemis, avec son clergé et son peuple, dans sa propre ville, et qu'au lieu d'avoir été secouru par le roi il en avait reçu de mauvais traitements pour ses bons services. L'évêque d'Orléans lui dit alors que le prêtre qui avait ouvert les portes par ses ordres était présent. L'archevêque répondit que ce prêtre disait des paroles longuement méditées, que c'était un calomniateur, et que son innocence ne devait point devenir suspecte par ses accusations mensongères. Le prêtre Adalger ayant répété son accusation, l'archevêque dit et répéta : « Je suis entre les mains de mes ennemis ; jamais je n'ai vu un évêque traité de la sorte ; je ne puis répondre

dans cet état ; un homme docte même pourrait être interdit et paraître stupide au milieu de tant de savants. » Cette réponse d'Arnoulphe était d'autant plus juste qu'il était jeune, modeste, et parlait difficilement. On ne voit pas même qu'on lui eût donné un conseil pour l'assister : on n'aperçoit que des accusateurs, et parmi eux cet officier qui, d'après Gerbert, lui reproche comme un crime d'avoir dit, en 989, qu'il aimait tendrement son cousin Louis, qui ne vint au monde qu'en 991. Cette séance se termina, comme il a été dit, par amener le pauvre archevêque Arnoulphe à se confesser secrètement aux évêques, à se déclarer indigne de l'épiscopat et à donner un acte d'abdication.

Le lendemain l'assemblée lui parut plus favorable ; on pensait moins à le défendre qu'à le plaindre ; les uns avaient pitié de sa noblesse, les autres de sa jeunesse. Les évêques surtout étaient fort soucieux de la ruine de leur frère et de l'ignominie de l'ordre épiscopal. Chacun mesurait la chute d'Arnoulphe par lui-même ; chacun se regardait comme délivré de l'infamie si Arnoulphe était reconnu innocent des crimes dont on l'accusait ; chacun se croyait en péril s'il perdait sa cause. Les évêques prolongeaient ces tristes considérations, quand les deux rois, avec les principaux de la cour, entrèrent tout à coup dans le concile, sans que le concile les y eût invités. On conçoit que dès lors il n'y eut plus de liberté, ni pour les suffrages, ni surtout pour la défense. Les rois remercièrent les évêques de leur dévouement et demandèrent à savoir où en était l'affaire. L'évêque d'Orléans l'exposa en peu de mots, après quoi on fit entrer l'accusé. Il était si interdit qu'il ne proférait que des paroles mal articulées. Un comte voulut qu'il se reconnût publiquement coupable de trahison. Il ne le fit pas, mais avoua seulement qu'il avait erré, qu'il s'était écarté de la fidélité due au roi, et pria l'évêque d'Orléans de parler à sa place. Celui-ci l'engagea à se prosterner aux pieds des deux rois pour leur demander la vie ; ce qu'il fit de manière à attirer les larmes de tous les assistants¹. Le reste, nous l'avons déjà vu.

¹ D. Bouquet, p. 531.

Tel est le récit de Gerbert, dégagé de ses accessoires ; il suffit pour apprécier le caractère de ce procès politique. On peut remarquer encore que Gerbert ne dit rien de l'opposition courageuse de Séguin, archevêque de Sens, que nous connaissons d'ailleurs. Il ne parle pas non plus de sa propre ordination, qui eût cependant lieu aussitôt après l'abdication forcée d'Arnoulphe.

Nous avons l'acte par lequel les évêques de la province de Reims élurent Gerbert pour leur archevêque. Ils y marquent qu'ils s'étaient laissé tromper par les suffrages du clergé et du peuple en consentant à l'élection d'Arnoulphe ; que la voix du peuple n'est pas toujours la voix de Dieu, comme celle du peuple juif, qui criait : *Crucifiez-le ! crucifiez-le !* n'était pas, certainement, la voix de Dieu ; qu'ainsi il ne faut avoir égard à la voix du peuple que quand on sait que ses suffrages n'ont pas été corrompus par la faveur ou gagnés par argent. Cette maxime sans doute était sage ; mais restait toujours à savoir à qui l'on pouvait en faire l'application, d'Arnoulphe ou de Gerbert.

Ce dernier ne jouit pas longtemps de son triomphe. Pour juger et redresser cette affaire le Pape Jean XV indiqua un concile à Aix-la-Chapelle, où il invita les évêques de France à se trouver ; mais, comme ce lieu était situé dans les États de l'empereur, ils eurent un prétexte spécieux pour ne pas s'y rendre, et d'ailleurs il y a lieu de croire que le roi leur défendit de sortir du royaume. Le Pape ensuite appela ces évêques à Rome pour juger cette cause ; mais ceux qui auraient voulu s'y rendre n'en eurent point la permission. Le Pape ne se rebuta point de ces obstacles ; il prit le parti d'envoyer comme légat en France Léon, abbé du monastère de Saint-Boniface de Rome, personnage fort distingué par sa prudence et par son érudition. Outre le rétablissement d'Arnoulphe, qu'il venait poursuivre, il était chargé d'une autre affaire plus importante et plus délicate.

Odon, comte de Tours et de Chartres, était mort au commencement de l'an 995, et le prince Robert, fils du roi Hugues Capet, avait épousé Berthe, veuve du comte et fille de Conrad, roi de Bourgogne, après avoir

pris l'avis de quelques évêques. Cependant il y avait de la parenté entre Berthe et Robert ; ils étaient cousins issus de germains. De plus Robert avait tenu sur les fonts sacrés un enfant du premier lit de Berthe, et il avait par là contracté une affinité spirituelle avec elle. Le Pape voulait casser ce mariage et obliger Robert à répudier Berthe ; mais l'on y voyait de grands obstacles, vu le tendre attachement que ce prince avait pour son épouse. Cette affaire intriguait la cour plus que celle d'Arnoulphe, et l'on paraissait résolu de tout sacrifier pour obtenir du Pape la ratification du mariage dont on contestait la légitimité. Nous verrons le Pape refuser cette ratification, et ce nonobstant déposer Gerbert et rétablir Arnoulphe ; ce qui prouve que tout n'était pas vénal à Rome, comme Gerbert l'avait dit dans le discours qu'il prête à l'évêque d'Orléans au concile de Reims.

Gerbert lui-même semblait le pressentir. Pour soulever l'épiscopat contre le légat il manda à Constantin, abbé de Mici, que, si on souffrait cette entreprise de la cour de Rome, c'en était fait, en France, de l'autorité et de la dignité épiscopales ; « car, dit-il, si l'on en use ainsi sans avoir consulté les évêques, on porte un coup mortel à leur puissance, puisqu'on fait voir qu'ils n'ont ni pu ni dû déposer un archevêque, quelque criminel qu'on le supposât. Si les évêques consentent à cette légation ils se condamnent eux-mêmes en reconnaissant qu'ils ont condamné celui qu'ils n'avaient aucun droit de juger. Les rois eux-mêmes paraîtront coupables¹. »

On n'eut aucun égard aux vaines alarmes de Gerbert ; on savait que c'était moins l'intérêt public que son intérêt particulier qui lui inspirait ses frayeurs. Ainsi on laissa au légat la liberté d'exécuter sa commission. C'était un négociateur habile et expérimenté, qui ne s'étonna pas des obstacles qu'il trouva ; il les avait prévus et il prit des mesures sages pour les surmonter. Il indiqua un concile à Mousson pour le 2 juin 995. Plusieurs abbés et seigneurs laïques, entre autres Godefroi, duc de Lorraine, y assistèrent avec Gerbert, qui y fut cité ; mais il ne s'y trouva que

quatre évêques ; encore n'étaient-ils pas du royaume. Ces prélats étaient Ludolfe de Trèves, Aimon de Verdun, Notger de Liège et Sigfrid de Munster. C'étaient des commissaires qu'on avait choisis d'entre les évêques des États de l'empereur, comme devant être plus désintéressés pour juger la cause d'Arnoulphe et de Gerbert.

Le légat ayant pris séance dans l'église de la Vierge, au milieu des quatre évêques, Gerbert, qui avait été sommé de s'y trouver, s'assit vis-à-vis d'eux pour rendre compte de son ordination. Aimon de Verdun fit l'ouverture du concile par un discours français, afin d'être mieux entendu des laïques. Il y exposa en peu de mots toutes les démarches que le Pape avait faites pour terminer l'affaire pour laquelle ils étaient réunis. Il dit, entre autres choses, que Sa Sainteté avait invité les évêques de France au concile d'Aix-la-Chapelle, mais qu'ils avaient refusé de s'y rendre ; qu'ensuite le Pape les avait inutilement appelés à Rome ; qu'enfin il avait ordonné qu'on tint ce concile dans la province de Reims, afin de mieux connaître par son légat ce qui se dirait de part et d'autre touchant la déposition d'Arnoulphe et la promotion de Gerbert. Après ce discours Aimon de Verdun ouvrit une lettre du Pape, scellée de plomb et adressée à tous les métropolitains des Gaules sur cette affaire, et l'on en fit la lecture dans le concile.

Ensuite Gerbert, qui comptait beaucoup sur son éloquence pour faire valoir son droit, prononça une harangue composée avec art et dont voici quelques traits. « Révérendissimes Pères, dit-il, j'ai toujours désiré avec ardeur ce jour, depuis que, cédant aux sollicitations de mes frères, j'ai reçu le fardeau de l'épiscopat au péril de ma vie, que j'ai méprisée, tant avaient de pouvoir sur mon esprit le zèle pour le salut d'un peuple qui périssait et l'autorité en vertu de laquelle je me croyais en sûreté. Je me rappelais avec plaisir le souvenir de vos bienfaits et de la tendre affection que vous m'aviez témoignée, lorsque j'appris avec étonnement que vous étiez irrités contre moi et que vous me faisiez un crime de ce dont les autres me faisaient un grand mérite. J'avoue que j'ai frémé à

¹ Gerb., *Epist.* 91 (33, 2^e class.).

cette nouvelle, et votre indignation m'a paru plus formidable que les glaives que je craignais auparavant. Mais, puisque la bonté divine a rassemblé ici ceux à qui j'ai confié mon salut, qu'il me soit permis de justifier en peu de mots mon innocence. »

Pour le faire, Gerbert dit qu'après la mort d'Adalbéron il avait été désigné son successeur, mais que la simonie l'avait écarté pour promouvoir Arnoulphe; qu'il était cependant demeuré avec ce prélat jusqu'à ce qu'il se fût convaincu par lui-même de ses excès; qu'après la déposition d'Arnoulphe il n'avait reçu l'épiscopat que parce qu'il y avait été contraint par les évêques. « Voilà, ajouta-t-il, la simplicité de mes voies; voilà quelle est la droiture de ma conscience devant Dieu et devant les hommes. Mais le calomniateur me dit : « Vous avez trahi votre maître, vous l'avez fait emprisonner, vous avez enlevé son épouse et envahi son siège. » Quoi donc ! celui-là était-il mon maître dont je n'ai jamais été le serviteur et à qui je n'ai jamais prêté de serment ? Si je l'ai servi pour un temps, je l'ai fait par ordre de mon père Adalbéron, qui me dit de demeurer dans l'Église de Reims jusqu'à ce que je visse la conduite de celui qui serait évêque. Comment l'ai-je fait emprisonner, moi qui ai prié le roi, en présence de témoins, de ne pas le garder un seul moment en prison à cause de moi ? Quant à ce qu'on objecte que j'ai enlevé son épouse, je réponds qu'elle ne l'a jamais été; que, quand elle l'aurait été en quelque manière, depuis qu'il l'a souillée, elle a cessé de l'être.

« On nous oppose encore le Siège apostolique, que, dans une affaire aussi importante, on a manqué de consulter par ignorance ou par contumace; mais on n'a rien fait et on n'a dû rien faire sans en envoyer la relation au Siège apostolique. On a attendu sa sentence pendant dix-huit mois. Alors on a cru que, sans prendre conseil des hommes, on pouvait suivre cette maxime du Fils de Dieu : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le. » D'ailleurs c'est Arnoulphe qui s'est jugé et déposé lui-même, et c'est la seule chose louable qu'il ait faite en sa vie. Après sa déposition on m'a mis sur son siège malgré

moi, parce que je craignais les maux que je souffre aujourd'hui. Que si on fait quelque chose en tout cela contre les canons, ce n'est point par malice, c'est par le malheur des temps. Ce serait perdre la patrie que de vouloir observer toutes les formalités des lois dans un temps de guerre. »

Gerbert finit en disant au légat et aux évêques du concile qu'on espère que leur autorité apportera quelque remède, non-seulement aux maux de l'Église de Reims, mais encore à ceux de toute l'Église de Gaule, laquelle, dit-il, est désolée et presque anéantie. Ayant prononcé cette harangue, Gerbert la donna par écrit au légat, qui, de son côté, lui remit la lettre du Pape adressée aux métropolitains. Les évêques sortirent ensuite du concile, et, s'étant retirés à l'écart pour délibérer avec le duc Godefroi, ils mandèrent Gerbert quelque temps après et le prièrent de faire conduire en sûreté, vers le roi Hugues, le moine Jean, que le légat envoyait à la cour de ce prince. Gerbert ayant promis de le faire, le légat indiqua un autre concile à Reims pour le 1^{er} juillet de la même année 995.

Gerbert croyait le concile de Mousson fini lorsqu'il reçut une députation d'évêques qui lui ordonnèrent, de la part du légat, de garder la suspense jusqu'au concile indiqué de Reims. Il répondit d'abord qu'il n'obéirait point, et, étant allé trouver le légat, il soutint que nul évêque, ni le Pape lui-même, n'était en droit de priver le dernier des fidèles de la communion à moins qu'il n'eût été convaincu ou qu'il n'eût refusé de venir au concile; que, pour lui, loin d'être dans ce cas, il était le seul des évêques de France qui se fût rendu à cette assemblée; que, sa conscience ne lui reprochant rien, il ne devait pas se condamner lui-même. Mais Ludolfe de Trèves lui ayant représenté avec douceur que sa désobéissance ferait tort à sa cause, il consentit à s'abstenir seulement de célébrer la messe jusqu'au 1^{er} juillet, qui était le jour marqué pour le concile de Reims¹.

Gerbert n'augura pas bien de ce début; il écrivit à l'abbé d'Aurillac, où il avait été

¹ Labbe, t. 9, p. 747.

moine, pour se recommander aux prières de la communauté, dont il avait grand besoin dans les circonstances. Voici comment il parle de son affaire : « Quoique j'aie satisfait à mes adversaires par mon éloquence et par la manière dont j'ai interprété les canons, ils n'ont pas encore déposé la haine qu'ils ont conçue contre moi. On m'attaque par les chicanes des lois ; il me serait plus tolérable qu'on me combattît par la force des armes. Secourez-moi donc, Révérends Pères, par vos prières ; la victoire du disciple est la gloire du maître. » Gerbert, après avoir salué quelques moines dans cette lettre, marque que, s'il paraît avoir oublié les autres, on ne doit pas l'imputer à orgueil, mais au changement qu'a opéré en lui la cruauté barbare dont on use à son égard. Ces disgrâces paraissaient même avoir guéri son ambition. « Ce que j'ai appris dans l'adolescence, dit-il, je l'ai oublié dans ma jeunesse ; ce que j'ai ambitionné dans ma jeunesse, je l'ai méprisé dans un âge plus avancé. Tels sont les fruits que je recueille de mes travaux. O vains plaisirs ! est-ce donc là qu'aboutissent les joies que peuvent donner les honneurs du monde ? Croyez-en l'expérience que j'en fais : autant les grands paraissent élevés au dehors, autant sont-ils tourmentés au dedans par les chagrins les plus cuisants ¹. »

Gerbert, qui s'était aperçu que Notger, évêque de Liège, qui était un de ses juges au concile de Mousson, ne lui était pas favorable, s'efforça de le gagner et lui envoya un Mémoire pour l'instruction de sa cause, ainsi que Wilderode, évêque de Strasbourg, l'en avait prié. Il joignit à ce Mémoire une lettre où il disait à Notger : « Je travaille de toutes mes forces pour faire assembler un concile national, selon que mes ennemis le désirent. Non-seulement les curieux, mais encore mes adversaires auront une liberté entière de s'y trouver et d'y disputer ; car nous avons les intentions si droites et notre innocence nous inspire tant de confiance que nous poursuivons partout un jugement qui paraît nous fuir. Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui et qui ont du zèle pour ses in-

térêts ; mais si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Je vous conjure de ne pas en croire plus mes ennemis que vous-même sur ce qui me regarde. Éprouvez si je suis encore tel que j'ai été, votre ami et votre serviteur, un homme franc, sans ruse et sans orgueil, fidèle en général à l'amitié, et en particulier à la vôtre, que je me plains d'avoir perdue sans qu'il y ait de ma faute. Je vous la redemande ; si vous me la refusez vous m'affligerez, mais si vous me la rendez vous me causerez une joie sensible ¹. » On voit, par cette lettre, un homme adroit, qui n'omet rien pour gagner un de ses juges.

Malgré ces protestations on avait lieu de croire que Gerbert ne voulait pas se trouver au concile indiqué à Reims. Depuis sa suspension il n'avait pas jugé à propos de rentrer dans cette ville, et l'on craignait qu'il ne refusât de se rendre au concile sous prétexte qu'il ne serait pas national, ainsi qu'il l'avait demandé. La reine Adélaïde, qui voulait satisfaire le Pape sur cet article, afin de le rendre plus traitable sur le mariage du prince Robert, son fils, fit écrire à Gerbert par les évêques de la province, et elle lui écrivit elle-même pour le presser de revenir à Reims. Il répondit qu'il ne pouvait, sans péril, retourner à Reims ; qu'on avait tellement prévenu contre lui ses clercs et ses vassaux qu'ils avaient conspiré ensemble de ne plus manger avec lui et de ne plus entendre sa messe ; qu'au reste il voyait bien qu'on voulait le sacrifier pour faire plus aisément ratifier le mariage du prince Robert. Il ajoute : « Je vous demande donc en grâce, à vous, Madame, et à mes frères les évêques, de me laisser attendre en patience le jugement de l'Église. Je ne veux abandonner la place qui m'a été confiée par les évêques qu'en vertu du jugement des évêques ; mais aussi je ne prétends pas la retenir contre leur autorité. En attendant je me condamne à un exil qui est bien dur et qui néanmoins paraît à plusieurs m'être avantageux ². »

Gerbert fut cependant obligé de revenir à Reims pour assister au concile qui s'y tint au jour marqué. Les évêques qui avaient déposé

¹ D. Bouquet, t. 10, p. 418, *Epist.* 89.

² D. Bouquet, t. 10, p. 417, *Epist.* 87 (34, 2 class.). — ² Id., p. 423, *Epist.* 102 (159).

Arnoulphe, et qui, pour ce sujet, avaient été suspendus de leurs fonctions, s'y trouvèrent aussi. Le légat leur fit de vifs reproches sur ce qu'ils avaient osé déposer un métropolitain sans le consentement du Siège apostolique. Ils répondirent que le danger où était le royaume par la faction d'Arnoulphe les avait obligés de chasser ce prélat de son siège; qu'on avait envoyé deux députations au Pape, mais que les envoyés, n'ayant pas fait de présents à Crescentius, garde du palais, n'avaient pas été admis à l'audience. Le légat réfuta sans peine ces raisons, et il parut que, puisque les envoyés n'étaient restés que trois jours à Rome, ils n'avaient pas eu un grand empressement d'avoir audience. Ainsi on conclut à la déposition de Gerbert et au rétablissement d'Arnoulphe. Après quoi le légat leva les censures portées contre les prélats qui avaient déposé Arnoulphe.

Gerbert défendit encore sa cause avec chaleur; mais le légat, qui était plus savant que lui et non moins éloquent, le confondit en plein concile. C'est ce que nous apprend saint Abbon de Fleury, dans une lettre qu'il écrivit, quelque temps après, au légat Léon, qui lui avait demandé des reliques de saint Benoît. Il lui dit que, après avoir vu au concile de Reims les foudres et les éclairs qui paraissaient sortir de sa bouche, il a été contraint de publier partout qu'il est le tonnerre de l'Esprit qui descendit sur les apôtres en forme de langues de feu, qu'il est ce glaive de feu que l'Esprit-Saint a aiguisé par ses sept dons pour chasser les méchants de son temple¹.

Gerbert put alors se convaincre que les études n'étaient pas aussi négligées à Rome qu'il l'avait avancé dans le discours qu'il prête à l'évêque d'Orléans; mais il eut un mérite bien plus grand et bien plus rare, surtout parmi les savants de son caractère: ce fut de reconnaître sa faute et de la réparer. Il comprit qu'il avait reçu injustement la dignité pontificale, en témoigna beaucoup de repentir et se jugea indigne d'un tel honneur. C'est ce que disent formellement trois chroniques à peu près contemporaines²; elles ajoutent

que l'excellente controverse entre Gerbert et le légat Léon pouvait se lire dans les Gestes des Pontifes romains. L'affaire ainsi terminée, Gerbert se retira en Allemagne, auprès de son disciple, le roi, depuis empereur, Othon III.

Durant ces troubles de l'épiscopat l'état monastique commençait à reflorir dans plusieurs communautés par les soins de saint Mayeul, abbé de Cluny, et du bienheureux Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, son disciple. La bonne odeur des fruits de la réforme que Mayeul avait déjà établie en divers lieux porta les évêques et les seigneurs à mettre sous sa discipline les monastères de leur dépendance; car, pour les moines, loin de désirer la réforme, la plupart la craignaient d'autant plus qu'ils en avaient plus besoin. C'est ce qui parut quand il s'agit de rétablir les observances régulières à Saint-Maur des Fossés, proche de Paris.

L'esprit de saint Maur, patriarche des Bénédictins en France, n'avait pas passé dans ce monastère avec ses reliques. Les moines, qui se glorifiaient de conserver ce trésor, en avaient perdu un plus précieux, je veux dire l'amour et l'esprit de leur état, et ils étaient tombés dans un relâchement scandaleux sous le gouvernement de l'abbé Magenard. C'était un homme de qualité, qui aimait le luxe et l'éclat, et qui n'avait de moine que l'habit; encore le quittait-il souvent pour se revêtir de fourrures précieuses. Il aimait passionnément la chasse, où il était plus assidu qu'à l'office, et il nourrissait aux dépens du monastère des meutes de chiens et des oiseaux. Ses moines suivirent l'exemple de leur supérieur, et en peu de temps on ne vit presque plus parmi eux de vestiges de la discipline régulière. Dieu conserva cependant dans cette communauté un saint religieux nommé Adic, comme un lis parmi les épines et comme une étincelle pour y rallumer le feu sacré de la ferveur. Adic, voyant le désordre croître de jour en jour, eut recours à la puissance séculière, et il fit connaître la grandeur du mal à Burcard, comte de Paris et de Corbeil, le conjurant d'interposer son autorité pour y apporter remède.

Le comte Burcard était un seigneur d'une

¹ Dom Bouquet, t. 10, p. 484. *Annal. Bened.*, t. 4, p. 691. — ² Dom Bouquet, p. 220, c.; 226, d; 304, c.

grande piété et fort aimé du roi, qui lui avait fait épouser Élisabeth, veuve d'Aimon, comte de Corbeil, le père, à ce qu'on croit, des quatre fils Aimon, si connus dans nos vieilles histoires. Burcard fut sensiblement touché de la peinture que ce religieux lui fit de Saint-Maur des Fossés. Pour remédier plus efficacement au mal il pria le roi de lui donner ce monastère pour un temps, jusqu'à ce qu'il y eût mis la règle en vigueur. L'ayant obtenu, il se rendit à Cluny et se jeta aux pieds de saint Mayeul, en lui disant qu'il n'avait entrepris ce voyage que pour soumettre à son obéissance et à sa réforme le monastère de Saint-Maur des Fossés. Saint Mayeul, qui était du royaume de Bourgogne, lui répondit d'abord qu'il devait plutôt s'adresser à quelque abbé de France, sans venir chercher si loin un réformateur; mais il se laissa enfin fléchir aux instantes prières du comte. Mayeul, ayant donc choisi les plus parfaits d'entre ses religieux, partit avec eux à la suite du comte Burcard.

Quand ils furent arrivés à un port de la Marne, proche le monastère de Saint-Maur, le comte envoya ordre à l'abbé et aux moines de venir à sa rencontre au delà de cette rivière. Ils y allèrent avec joie et sans se douter de rien; mais ils furent bien étonnés lorsque le comte leur déclara que ceux d'entre eux qui voudraient vivre sous la conduite et selon l'institut de Mayeul pouvaient s'en retourner au monastère, mais que les autres eussent à se retirer où il leur plairait. Presque tous aimèrent mieux s'en aller où ils purent que de se résoudre à vivre selon la règle, avec un abbé et des moines étrangers qui venaient pour la rétablir. On ne leur laissa rien emporter que les habits dont ils étaient vêtus. Pour l'abbé Magenard, en considération de sa noblesse, on lui donna en échange l'abbaye de Glanfeuil, c'est-à-dire de Saint-Maur sur Loire, où il mourut.

Saint Mayeul plaça à Saint-Maur des Fossés les religieux qu'il avait amenés avec lui de Cluny; il leur donna pour supérieur un saint moine nommé Teuton, qui, dans la suite, en fut abbé; mais il abdiqua cette charge à la fin de sa vie et se retira à Cluny, où il mourut saintement. Le roi fut si édifié de la ferveur

de ces nouveaux hôtes qu'il fit de grandes libéralités au monastère. Le comte Burcard lui donna aussi plusieurs terres; mais on estima moins ces dons que l'offrande qu'il fit de sa propre personne; car, sentant sa fin approcher, il prit l'habit monastique à Saint-Maur, pour se consacrer entièrement à Dieu qu'il avait si généreusement servi sous la livrée du monde. Dans le peu de temps qu'il vécut en religion il se distingua par une grande humilité, ne se dispensant de rien et voulant faire au chœur les fonctions que les novices avaient coutume de remplir. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, et fut enterré dans le chapitre, aussi bien que sa femme Élisabeth, qui était veuve du comte de Corbeil lorsqu'il l'épousa. Rainal, évêque de Paris et chancelier du roi, était fils du comte Burcard ¹.

Odon, comte de Chartres, de Tours et de Blois, avait aussi entrepris de rétablir la régularité et la vie monastique à Marmoutiers; car les religieux y avaient renoncé à leur état pour se faire chanoines. Le comte obtint de saint Mayeul treize moines qu'il mit dans ce monastère. Il prit lui-même l'habit monastique au lit de la mort et fut enterré dans ce monastère au commencement de l'an 995. Peu de mois après, le prince épousa Berthe, sa veuve.

Henri, duc de Bourgogne, frère de Hugues Capet, soumit aussi à la réforme de Cluny le monastère de Saint-Germain d'Auxerre, et Brunon, évêque de Langres, pria le saint abbé de l'établir pareillement dans le monastère de Saint-Bénigne de Dijon. Mayeul y envoya douze de ses moines et leur donna pour abbé un saint religieux nommé Guillaume, qu'il avait amené avec lui d'Italie et qui ne tarda pas à faire éclater dans cette charge les rares talents qu'il avait reçus pour le gouvernement. Il fut un des plus zélés promoteurs de la réforme, et il vint à bout de l'établir dans un grand nombre des monastères de Bourgogne et de Neustrie.

Guillaume fut élevé dans sa jeunesse en un monastère d'Italie où il embrassa la vie religieuse; il engagea son père, par ses exhor-

¹ *Vita Burc. com.*, apud Duchesne, t. 4, p. 116. Dom Bouquet, t. 10, p. 349.

tations, à prendre le même parti. Cependant la célébrité de Cluny lui avait fait naître le désir de s'y retirer pour mener une vie plus parfaite, lorsque la Providence lui fit trouver l'occasion d'exécuter son dessein. Saint Mayeul, passant par son monastère dans un voyage d'Italie, fut si charmé des heureuses dispositions qu'il vit en lui qu'il ne balançait pas à lui accorder ce qu'il désirait. Il l'amena avec lui à Cluny, et, peu de temps après, il l'établit abbé de Saint-Saturnin, sur le Rhône, de Saint-Bénigne de Dijon et de Bèze. Henri, duc de Bourgogne, qui connut bientôt le trésor qu'il possédait dans ses États en la personne de Guillaume, lui donna encore l'abbaye de Verzy, où repose le corps de saint Viventius. L'heureux changement que l'abbé Guillaume fit en peu de temps dans ces divers monastères étendit sa réputation jusque dans le fond de la Neustrie.

Richard I^{er}, duc de Normandie, avait fait rétablir le monastère et l'église de Fécamp, et y avait placé des chanoines à la place des religieuses pour lesquelles cette célèbre abbaye avait été bâtie dans l'origine; mais la vie relâchée des chanoines lui fit naître l'envie de mettre des moines à leur place. Son fils Richard II suivit ce projet, et pour l'exécuter il jeta les yeux sur l'abbé Guillaume, qu'il manda à sa cour. Le saint abbé accepta ce monastère et y plaça une colonie de ses religieux, qui donnèrent autant d'édification au pays que les chanoines auxquels ils succédaient y avaient donné de scandale. Le duc Richard y allait souvent s'y édifier de la vertu de ces saints moines; il les servait lui-même à table; après quoi il prenait la dernière place au réfectoire.

Outre Fécamp le duc Richard mit aussi sous la discipline de Guillaume les monastères de Jumièges, de Saint-Ouen, du mont Saint-Michel, et quelques autres. Le saint abbé s'aperçut que l'ignorance qui régnait dans la Normandie était une des principales causes des désordres qui déshonoraient le clergé et l'état religieux. Pour y remédier, en mettant la réforme dans les monastères, il y établissait des écoles où tous ceux qui voulaient apprendre les lettres, riches ou pauvres, libres ou esclaves, étaient reçus, et

plusieurs même étaient nourris des aumônes du monastère. On ne pouvait faire un établissement plus utile à l'État et à la religion. Guillaume mit aussi la réforme à Saint-Germain des Prés, à Saint-Faron de Meaux, à Gorze, à Saint-Èvre de Toul, à Saint-Arnoulfe de Metz, et en plusieurs autres monastères, en sorte qu'on en compta jusqu'à quarante qui lui furent soumis et où il gouverna jusqu'à douze cents moines; mais cet abbé, qui fit de si grandes choses pour la gloire de tout l'ordre monastique, ne fit rien de plus avantageux pour cet état que d'y gagner saint Odilon, qui en devint l'ornement et le soutien; car c'est à Guillaume qu'on attribue cette conquête¹.

Odilon naquit dans l'Auvergne, d'une noble famille de cette province. Il était chanoine de Saint-Julien de Brioude lorsque le saint abbé Guillaume le porta à embrasser la vie monastique dans le monastère de Cluny. Odilon fit en peu de temps de si grands progrès dans la piété, et il montra tant de prudence et de sagesse dans un âge assez peu avancé, qu'à peine avait-il quatre ans de religion que saint Mayeul ne jugea pas en devoir désigner d'autre pour son successeur. Ayant donc assemblé sa communauté il le fit élire de son vivant, de crainte, comme il le dit, que les infirmités de la vieillesse ne l'empêchassent de maintenir en vigueur la discipline régulière. Nous avons l'acte de cette élection, lequel est signé de saint Mayeul, de Rodolphe II, roi de Bourgogne, de plusieurs prélats et de cent soixante-dix-sept moines. On peut croire que le roi et les prélats ne le signèrent qu'après coup, pour montrer qu'ils approuvaient et ratifiaient cette élection.

Après cette disposition si importante Mayeul, qui ne se croyait plus utile sur la terre, ne soupirait plus que pour le ciel; mais sa réputation et son zèle ne lui permirent pas de goûter le repos dont il s'était flatté. Le roi Hugues, qui avait eu de grandes plaintes des moines de Saint-Denis, pria saint Mayeul de venir y établir la réforme. Le saint abbé se mit aussitôt en chemin, malgré ses

¹ Vita S. Guill. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6. Acta SS., 1^{er} janv. Hist. de l'Égl. gall., l. 19.

infirmités ; mais à peine fut-il arrivé au prieuré de Souvigny qu'il y tomba malade ¹. Ayant bientôt connu que sa dernière heure était arrivée, il l'envisagea avec cette joie que la confiance chrétienne donne aux saints. Ses religieux fondaient en larmes autour de son lit ; il les consola lui-même de sa mort. « Dieu m'appelle, disait-il, et, après le combat, il m'invite à la couronne. Si vous m'aimez, pourquoi vous affliger du bonheur dont je vais jouir ? » Ils lui demandèrent sous la protection de qui il les laissait. Il leur répondit : « Si vous observez votre règle, Jésus-Christ, le souverain Pasteur, sera lui-même votre protecteur. » Ils le conjurèrent de leur donner l'absolution, et ils se prosternèrent tous pour la recevoir ; il la leur donna avec sa bénédiction ; après quoi, s'entretenant amoureusement avec Dieu, comme s'il eût déjà goûté les joies célestes, il s'écriait : « Seigneur, je suis charmé de la beauté de votre maison. Que vos tabernacles sont aimables, ô mon Dieu ! » Puis, gardant quelque temps le silence, il récitait tout bas des prières ; et, faisant souvent sur lui le signe de la croix, il passa ainsi au repos du Seigneur, plein de jours et de mérites, dans la quarante et unième année depuis qu'il avait été établi abbé de Cluny. Il mourut l'an 994, le 11 mai, qui, cette année, était le lendemain de l'Ascension. Sa vie a été écrite par saint Odilon, son successeur, et par trois autres de ses disciples ².

Saint Mayeul fut enterré à Souvigny, dans l'église de Saint-Pierre, et son tombeau y devint célèbre par un si grand nombre de miracles que Pierre le Vénérable n'a pas craint de dire qu'après la sainte Vierge il n'y avait aucun saint dans l'Europe qui en eût fait davantage. Le roi Hugues Capet, ayant appris la mort de Mayeul, se rendit à Souvigny pour assister à ses funérailles. Begon, évêque de Clermont, consacra un autel sur son tombeau peu de temps après sa mort, et Urbain II leva son corps de terre, l'an 1095, pour l'exposer au culte des fidèles.

¹ Cette abbaye de Souvigny avait été donnée à l'ordre de Cluny, sous l'abbé Bernon, par Adhémar, comte du Bourbonnais. Quelques historiens ont vu dans cet Adhémar la tige de la famille des Bourbons. — ² *Acta SS., Ord. S. Bened.*, sect. 5. *Acta SS.*, 11 mai.

La splendeur que reprenait l'état monastique par la réforme fit naître à plusieurs personnes de la première distinction le dessein de l'embrasser ou de fonder de nouveaux monastères. Guillaume, comte de Provence et de Toulouse, se fit moine à la fin de sa vie, aussi bien que Guillaume IV, comte de Poitiers, dit Bras-de-Fer. Ce dernier, avant de se consacrer à Dieu dans la religion, fit bâtir le monastère de Maillezais, lequel a été depuis érigé en un siège épiscopal qui a été transféré à la Rochelle en 1648. Emma, comtesse de Poitiers et femme de Guillaume IV, fonda dans l'Anjou le monastère de Bourgueil, et elle pria le roi Hugues de confirmer la fondation, ce qu'il fit par un acte daté de la huitième année de son règne et de l'an 994.

Un autre personnage faisait honneur à l'état monastique et même à la France entière par sa doctrine et ses vertus : c'était saint Abbon, abbé de Fleury ou de Saint-Benoît sur Loire. Il naquit, dans le territoire d'Orléans, de parents non pas nobles, mais de race libre et craignant Dieu. Son père se nommait Lætus, sa mère Ermengarde. Ils le mirent dès son enfance dans le monastère de Fleury pour lui apprendre les lettres dans l'école des clercs qui servaient à l'église de Saint-Pierre et l'offrirent à Dieu suivant la règle de saint Benoît. C'était vers l'an 958. Wulfade, depuis évêque de Chartres, gouvernait alors ce monastère, et Abbon y avait deux parents d'un grand mérite, Gumbold et Chrétien, revêtus l'un et l'autre du sacerdoce. Ayant donc reçu l'habit de Wulfade, il fit de grands progrès dans les lettres et dans la piété. Quoique tout jeune il joignait la prudence du serpent à la simplicité de la colombe, charmant les bons par sa douceur, mais évitant les trompeurs par sa prudence. Il avait une mémoire si heureuse qu'il n'oubliait rien des leçons de ses maîtres, et, pour s'avancer de plus en plus, il étudiait en particulier. Sorti de l'enfance, il s'appliquait à dompter les passions de l'adolescence par une fréquente méditation et à soumettre la chair à l'esprit par une étude continuelle des lettres ; aimant de tout son cœur la vie religieuse qu'il avait embrassée, il ne se livrait

à l'étude que par manière de divertissement et après avoir offert à Dieu les hommages de sa piété. Il cherchait de préférence la compagnie des anciens du monastère. Il devint si savant qu'on lui donna la charge d'instruire les autres, et il l'exerça pendant quelques années. Suffisamment versé dans la grammaire, l'arithmétique et la dialectique, il voulut y joindre les autres arts libéraux ; pour cet effet il alla aux écoles fameuses de Paris et de Reims écouter ceux qui professaient la philosophie, et il apprit sous eux l'astronomie, mais non pas autant qu'il désirait. Il revint à Orléans, où il apprit la musique. Se trouvant alors instruit de cinq des sept arts libéraux, il voulut apprendre les deux autres ; pour la rhétorique il lut Victorin, maître de saint Jérôme, et il prit quelque teinture de géométrie. Il composa alors quelques écrits sur la forme des syllogismes, sur les compas et les calculs astronomiques, et sur le cours des planètes.

Cependant, n'étant encore que diacre, il fut appelé en Angleterre par saint Oswald, évêque de Worcester, qui avait été moine à Fleury-sur-Loire, et il arriva au monastère de Ramsey, fondé par ce saint prélat, dont l'abbé, nommé Germain, avait été tiré de Fleury. Abbon y demeura près de deux ans et instruisit quelques moines. Il salua le roi, dont il reçut des paroles d'honnêteté, et le duc Helwin, fondateur du monastère de Ramsey, qui lui fit de grands présents. Il gagna l'amitié non-seulement de saint Oswald, alors archevêque d'York, mais encore de saint Dunstan, lesquels cherchèrent à l'envi à le retenir¹.

Mais l'abbé de Fleury lui ayant écrit une lettre pleine de tendresse, par laquelle il le pria de revenir, il prit congé des deux prélats, qui le chargèrent de présents. Dunstan lui donna de l'argenterie magnifique pour l'offrir à saint Benoît. Oswald l'ordonna prêtre et lui donna, outre de l'argent, tout ce qui était nécessaire pour exercer les fonctions sacerdotales. Oybold, abbé de Fleury, mourut peu de temps après le retour d'Abbon, que la plus grande partie de la communauté élut pour lui

succéder. Il y eut toutefois de l'opposition de la part de quelques moines qui élurent un mauvais sujet et eurent assez de crédit pour le mettre en possession. On le voit par plusieurs lettres de Gerbert, écrites vers l'an 987, au nom des abbés du diocèse de Reims, de l'archevêque Adalbéron et au sien, tant aux moines de Fleury qu'à saint Mayeul, abbé de Cluny, et à Évrard, abbé de Saint-Julien de Tours. Toutes ces lettres tendent à faire rejeter l'usurpateur ; mais heureusement il mourut peu de temps après. Ainsi la plus grande et la plus saine partie l'emporta pour Abbon ; son élection fut confirmée par le roi Hugues, et il commença à gouverner l'abbaye de Fleury l'an 988.

Il recommandait l'étude à ses moines, comme utile à la piété, après l'oraison et le jeûne, et lui-même ne cessait point de lire, d'écrire ou de dicter. Après la dialectique et l'astronomie il s'appliqua aussi à l'étude de l'Écriture sainte et des Pères, et en tira plusieurs sentences dont il fit un recueil, pour avoir toujours en main de quoi se défendre contre les prétentions d'Arnoulphe, évêque d'Orléans. Ce prélat soutenait que l'abbé de Fleury, outre la subordination spirituelle, devait encore lui jurer fidélité, comme son vassal, ce qu'Abbon refusa toute sa vie, soutenant que son monastère, pour le temporel, ne dépendait que du roi. Ce fut une querelle générale qui s'émut alors entre les évêques et les abbés, et qui n'avait pas commencé plus tôt parce que les monastères étaient entre les mains des seigneurs laïques ou d'autres évêques. Elle semble être venue du serment que les évêques exigeaient des prêtres à leur ordination, et qui fut défendu au second concile de Châlons en 813 ; car c'était à la cérémonie de la bénédiction des abbés que les évêques leur faisaient prêter ce serment de fidélité.

Ce différend s'échauffa de plus en plus et dégénéra même en inimitié. Les gens de l'évêque d'Orléans, partageant la passion de leur maître, attaquèrent un jour saint Abbon comme il allait à Tours pour la fête de saint Martin, lui firent insulte et blessèrent à mort quelques personnes de sa suite. Arnoulphe s'offrit d'en faire satisfaction à saint Abbon,

¹ *Vita S. Abb. Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, p. 31.

et lui amena quelques-uns des coupables pour être battus de verges en sa présence; mais l'abbé s'en défendit, réservant à Dieu la vengeance de l'injure. On tint, quelque temps après, un concile à Saint-Denis, près de Paris. Les évêques, au lieu de s'y occuper à rétablir la foi dans sa pureté et à réformer les abus qui s'étaient glissés dans la discipline de l'Église, avisèrent aux moyens d'ôter aux laïques et aux moines les dîmes qu'ils possédaient et de les prendre pour eux. Abbon, qui était présent, leur résista fortement. En même temps il se fit un soulèvement contre les évêques, qui, saisis de crainte, se retirèrent sans avoir rien fait. Tout le monde jeta sur Abbon la cause de cette violence, ce qui l'obligea à s'en justifier par un écrit qu'il adressa aux deux rois Hugues et Robert, sous le titre d'*Apologie*.

Le saint abbé s'y plaint que, chargé du gouvernement pastoral contre son inclination, qui le portait à la retraite et à l'étude de la philosophie, sa vie n'était qu'un enchaînement d'angoisses et de tribulations; que ses ennemis et ses envieux le déchiraient sans cesse, quoiqu'ils ne pussent lui reprocher autre chose que d'avoir défendu les intérêts de son monastère et ceux de son ordre, et de n'avoir pas tu la vérité dans le concile; que leur fureur allait jusqu'à en vouloir à sa vie, sans être détournés de ce dessein par la crainte de la puissance royale. Il prie Dieu de le délivrer de tels ennemis, et déclare qu'il se soumet au jugement des évêques et qu'il souhaite en premier lieu de leur rendre compte de sa foi. Il distingue dans l'Église trois états différents, dans les femmes comme dans les hommes : dans celles-là, les femmes mariées, les veuves, les vierges; dans ceux-ci, les laïques, les clercs, les moines. Mais il ne compte pour clercs que les évêques, les prêtres et les diacres, disant que les autres ministres inférieurs, ayant la liberté de se marier, ne portent qu'abusivement le nom de clercs. L'état des moines lui paraît plus parfait que celui des clercs, en ce que les premiers ne sont occupés, comme Marie, qu'à l'unique nécessaire. Il combat en passant les prétentions des évêques en disant que, l'Église étant à Dieu seul, aucun d'eux ne peut

dire qu'une Église lui appartient. En effet le Seigneur dit à Pierre, prince des apôtres : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église; » la mienne, et non pas la tienne. Si donc l'Église n'est point à Pierre, à qui sera-t-elle? Les successeurs de Pierre oseront-ils s'attribuer une puissance que lui n'avait pas? Ensuite il invective contre la simonie, et, s'arrêtant à l'excuse de ceux qui répondaient qu'ils n'achetaient pas la grâce de l'ordination, mais les biens temporels de l'Église : « C'est, réplique-t-il, comme si l'on voulait avoir le feu sans la matière qui lui sert d'aliment. »

On accusait Abbon d'avoir des sentiments contraires aux canons; d'être l'auteur de la sédition arrivée à Saint-Denis contre les évêques, vers l'an 995, au concile dont nous venons de parler; d'avoir fait perdre les bonnes grâces du roi à Arnoulphe d'Orléans, son propre évêque, et d'avoir communiqué avec des excommuniés. Il répond qu'il ne sait à quel canon il aurait pu contrevenir dans cette assemblée, puisqu'à peine y avait-il vu ouvrir un livre; qu'il n'y avait pas plus de prétexte de l'accuser de la sédition excitée contre les prélats de ce concile, aucun d'eux ne lui en ayant donné occasion, et Séguin, archevêque de Sens, qui avait été le plus maltraité, étant son ami et son bienfaiteur. À l'égard d'Arnoulphe il dit que, si cet évêque avait perdu les bonnes grâces des deux rois, ce ne pouvait être que pour les avoir offensés en usurpant les biens de l'abbaye de Fleury, dont les princes étaient les protecteurs et les maîtres. Il ajoute que, s'il a communiqué avec des excommuniés, Arnoulphe lui en a donné l'exemple, en recevant ceux qui l'avaient attaqué dans son voyage à Tours, quoiqu'ils eussent été excommuniés par Séguin, son archevêque, et par Eudes, évêque de Chartres; qu'au surplus on faisait un si grand abus des censures qu'il n'y avait presque personne dans le royaume qui ne fût excommunié, soit pour avoir mangé avec des excommuniés, soit pour leur avoir donné le baiser de paix. C'est pourquoi il supplie le roi Hugues de remédier à cet abus.

Il prie encore ce prince et le roi Robert, son fils, de faire rétablir, dans le Symbole

de saint Athanase, ces termes, *ni engendré*, que quelques-uns en avaient ôtés à l'article du Saint-Esprit, se contentant de dire qu'il *n'est ni fait ni créé* ; d'arrêter le faux bruit, qui se répandait presque partout que, quand l'Annonciation se rencontrerait avec le vendredi saint, le monde finirait ; ce qui se trouvait démenti par le concours de ces deux fêtes en 992, environ trois ans auparavant. Abbon dit encore, touchant la fin du monde : « Dans ma première jeunesse j'ai entendu prêcher devant le peuple, dans l'église de Paris, qu'aussitôt que les mille ans seront finis l'Antechrist viendra, et, peu de temps après, le jugement universel. Je me suis opposé de toutes mes forces à cette opinion, par les Évangiles, l'Apocalypse et le livre de Daniel, et l'abbé Richard, d'heureuse mémoire, ayant reçu des lettres de Lorraine sur ce sujet, m'ordonna d'y répondre ¹. »

Ces paroles de saint Abbon de Fleury sont à remarquer. Dans plus d'un livre d'histoires ou d'historiettes qui, au dix-neuvième siècle, trouvent encore des échos dans des écoles et des journaux catholiques, on nous assure que, dans le moyen âge, tout le monde était persuadé que le monde finirait en l'an 1000. Et voilà un saint et un savant du dixième siècle qui nous apprend que cette opinion était regardée de son temps comme une erreur particulière, contraire à l'Écriture, et par conséquent une hérésie et une erreur tellement particulières que, jusqu'à présent, voici la seule mention que nous en ayons trouvée dans les écrivains du moyen âge. Conséquemment l'assertion de tant d'histoires ou d'historiettes modernes est pour tromper le lecteur et calomnier l'Église du moyen âge.

Après cette *Apologie* saint Abbon dédia aux rois Hugues et Robert, qui avaient pour lui tous deux une affection particulière, un recueil de canons ; c'est un monument d'autant plus remarquable du dixième siècle que le saint et savant abbé de Fleury n'y cite aucune fausse décrétale. Il fait d'abord ressouvenir le roi Hugues des fâcheuses révolutions qui arrivèrent dans les commencements de son règne, non de la part des étrangers, mais

des premiers de son royaume. En même temps il lui représente que Dieu, qui l'avait affligé par un secret jugement, l'avait, par sa bonté, délivré de ses ennemis ; d'où il prend occasion de lui dire, et à son fils Robert : « Souvenez-vous des bons rois vos prédécesseurs ; souvenez-vous des jugements justes ; ayez toujours dans l'esprit de pardonner à des sujets soumis et de ne combattre que les superbes. » Abbon vient ensuite aux devoirs des princes et des sujets, et rapporte là-dessus ce qu'il en avait lu et ce qu'il en pensait lui-même. Il commence par l'honneur qui est dû aux églises et aux monastères, et établit le droit d'asile, qu'il étend, conformément aux lois de Théodose et de Valentinien, non-seulement aux églises, mais aux maisons et aux places contiguës. Il veut que ceux qui s'y seront réfugiés quittent les armes qu'ils ont sur eux, et qu'au cas où ils s'y refuseraient on les en tire par la force, mais que l'on punisse de mort celui qui entreprendra de se saisir d'un coupable qui se sera retiré dans les lieux saints. Il se plaint de ces seigneurs qu'on appelait défenseurs ou avoués, à qui les abbés avaient donné des terres en fief, à la charge de prendre la défense de leurs monastères contre ceux qui les attaqueraient ; car il était arrivé, depuis la décadence de l'empire français, que ces avoués ou défenseurs, au lieu de défendre l'Église, la pillaient, laissant les biens des monastères en proie aux ennemis et se saisissant eux-mêmes de ce que les ennemis n'avaient point emporté. Ces avoués agissaient donc, non en protecteurs, mais en maîtres, et, s'emparant de la plus grande partie des revenus des monastères, des aumônes et des oblations, ils en occasionnaient la ruine ¹. Abbon rapporte

¹ « Il y a eu, dit M. Quantin, deux sortes d'avoués : les uns étaient chargés de plaider les procès des églises ; les autres étaient les défenseurs, au besoin armés, de leurs biens et de leurs intérêts. Les premiers furent établis, à l'instar des défenseurs des villes institués par une loi de Valentinien III, en 365. Dès l'an 368 il est fait mention d'un défenseur de l'Église romaine. L'origine de l'institution des seconds remonte à ces temps qui suivirent l'invasion des Barbares, et pendant lesquels la violence et la force avaient pris la place de la justice, temps où les églises et les monastères voient souvent leurs puissants voisins s'emparer de leurs biens et de la personne de leurs serfs. Bien souvent les avoués firent payer fort cher au clergé leur protection, et ils

¹ *Post Cod. can. Pith.*, p. 393.

l'origine des avoués ou défenseurs aux conciles d'Afrique, qui firent demander aux empereurs des scolastiques ou avocats pour soutenir les intérêts de l'Église devant les tribunaux séculiers.

La justice du roi consiste à n'opprimer qui que ce soit, à juger sans acception de personnes ; à prendre la défense de l'étranger, de l'orphelin et de la veuve ; à soulager le pauvre, à empêcher le crime ou à le punir. Chargé de toutes les affaires de ses États, il ne peut les terminer, ni même les connaître, sans le secours des évêques et des grands. Comme ils doivent au roi l'honneur et le respect, ils ne peuvent lui refuser leurs avis et leur ministère. On distingue dans un État trois sortes d'élections : l'élection du roi et de l'empereur, l'élection des évêques, l'élection des abbés. La première se fait par le consentement de tout le royaume ; la seconde, par l'unanimité des citoyens et du clergé ; la troisième, par les suffrages de la plus saine partie de la communauté. La faveur, l'amitié, l'argent ne doivent point être le mobile des élections, mais la sagesse et le mérite du sujet. Le roi, aussitôt après son élection, a droit d'exiger de ses sujets le serment de fidélité, pour le maintien de la concorde dans l'État.

L'autorité du Siège apostolique de Rome s'étend sur toute l'Église, par une suite de l'autorité que Jésus-Christ a accordée à saint Pierre, dont les Papes tiennent la place. On ne doit rien changer à la disposition des évêchés ni des monastères d'hommes et de filles, fondés par des empereurs chrétiens, s'il n'y a nécessité. Refuser d'obéir aux ordres des souverains c'est marquer qu'on les méprise, au lieu de les craindre et de les aimer. Il est des cas où l'on peut dispenser des lois, suivant les temps, les pays et autres circonstances, et

devinrent quelquefois les dissipateurs des biens placés sous leur garde. Aussi plusieurs conciles s'opposèrent à l'établissement des avoués ; mais la nécessité d'être protégés fit passer les moines sur le prix qu'il leur en coûtait.

« Les rois de France prirent souvent eux-mêmes des monastères sous leur protection spéciale et s'en proclamèrent les avoués. Charlemagne prenait le titre d'avoué de Saint-Pierre et de protecteur de la ville de Rome. Hugues Capet se disait avoué de l'abbaye de Saint-Riquier. » (*Diplomat. chrét.*, col. 103.)

c'est ce qui sert à expliquer les canons de divers conciles qui paraissent se contredire. Les conciles de Nicée et de Chalcédoine défendirent les translations d'évêques ; elles furent permises dans celui d'Antioche, pourvu qu'il y eût nécessité ou utilité. Abbon en cite plusieurs exemples tirés du Pape saint Grégoire le Grand. Au défaut de loi la coutume oblige.

Il rapporte les lois et les décrets qui défendent la simonie dans les ordinations, qui prescrivent la forme de l'élection d'un abbé, qui mettent des bornes aux entreprises des évêques sur les monastères, qui règlent la manière de procéder contre un abbé accusé de quelque prévarication, qui veulent qu'on n'en choisisse point qui ne soient prêtres, qui permettent aux évêques de réformer les abus des monastères d'hommes ou de filles de leurs diocèses, qui regardent les moines fugitifs et les clercs qui quittent leur emploi pour s'établir dans un monastère, qui défendent aux moines et aux religieuses de comparaître en justice autrement que par un défenseur ou avocat. Il en rapporte aussi touchant la validité de la prescription trentenaire pour le bien des églises, les droits que les évêques peuvent exiger dans la visite de leurs diocèses, le droit de patronage dans les églises ou oratoires fondés par des laïques, le soin qu'ils peuvent en prendre afin qu'ils ne tombent pas en ruine par la négligence des évêques, et l'obligation où l'on est de subvenir aux besoins de ceux qui ont consommé leurs biens en fondations ou dotations d'églises. Ce qu'il dit contre l'avarice des clercs, contre les excommunications injustes, sur le pouvoir qu'a l'évêque de disposer de la troisième partie des revenus de l'église, soit en faveur des monastères ou de quelque autre église, de la continence des prêtres et des diacres, des enfants des prêtres et autres ministres de l'Église, de la défense faite à un évêque de choisir son successeur, n'est qu'un extrait des canons des conciles ou des décrétales des Papes, en sorte qu'il ne dit rien de lui-même. Il se sert encore des propres paroles de saint Grégoire, de celles de saint Eucher et de saint Augustin, pour prescrire des règles touchant la fréquente célébration de

la messe, la fréquente communion et les dispositions nécessaires à ce sacrement.

Les derniers chapitres regardent les peines que l'on doit imposer aux clercs qui ont rendu de faux témoignages, les devoirs de ceux qui portent les armes matérielles, de ceux qui sont enrôlés dans la milice spirituelle, c'est-à-dire des clercs. « S'ils ne sont pas contents, dit Abbon, de ce qu'ils tirent de l'autel, suivant l'ordre du Seigneur, s'ils font quelque commerce, s'ils vendent leurs prières, s'ils reçoivent volontiers des présents des veuves, ils sont plutôt des négociants que des clercs¹. »

Le roi Hugues Capet, à qui saint Abbon dédia ce recueil, mourut le 24 octobre 996, la dixième année de son règne. Il eut toujours une grande dévotion à saint Benoît et une grande affection pour les moines. Il leur rendit plusieurs monastères occupés par des chanoines séculiers et les rétablit dans la liberté d'élire leurs abbés. Lui-même, n'étant encore que duc de France, s'était démis des deux grandes abbayes de Saint-Germain et de Saint-Denis pour mettre des abbés réguliers à sa place. En mourant il conjura son fils, le roi Robert, d'avoir le même zèle pour la régularité des monastères et la même dévotion pour saint Benoît.

Un savant contemporain d'Abbon de Fleury et du roi Robert, qui le prit même en affection particulière, fut le moine Odoramne. Séguin, archevêque de Sens, ayant rétabli le monastère de Saint-Pierre-le-Vif, vers l'an 999, y mit pour abbé Rainard, lequel y fit revivre la discipline régulière et les études. Ce fut sous cet abbé qu'Odoramne fit profession de la vie monastique et qu'il étudia les belles-lettres. Il était en même temps habile orfèvre. En 1028 le roi Robert et la reine Constance le firent venir au château de Dreux pour le charger d'exécuter une châsse destinée aux reliques de saint Savinien, martyr, lesquelles jusque-là n'étaient couvertes que de feuilles de plomb. Ils lui mirent en main l'or, l'argent et les pierreries qu'ils destinaient à cet ouvrage. Odoramne rapporta le tout à son monastère et en composa la châsse.

L'ouvrage ayant plu au roi, ce prince lui fit donner la matière nécessaire pour en faire une seconde, destinée à recevoir les reliques de saint Potentien, aussi martyr. C'est ce qu'Odoramne raconta lui-même dans sa chronique, où l'on voit qu'il vivait encore l'an 1045 et qu'alors il avait soixante ans.

Jusqu'à présent on ne connaissait guère de lui que sa chronique, qui va de 675 à 1032 et qui a été publiée parmi les historiens de France. De nos jours, en 1843, le cardinal Maï a publié les opuscules d'Odoramne, réunis par l'auteur lui-même et retrouvés manuscrits dans la bibliothèque du Vatican. Ces opuscules sont au nombre de treize; le premier traite de l'origine de son monastère; il remonte à la reine Théodechilde, fille de Clovis et de Clotilde, et sœur de Clothaire, qui le fonda près de Sens en l'honneur de saint Pierre, pour y être inhumée, comme son père et sa mère avaient fondé celui du même apôtre à Paris pour leur servir de sépulture. Elle lui donna par testament tout ce qu'elle possédait en deçà de la Loire, c'est-à-dire en France, et au delà de la Loire, c'est-à-dire en Aquitaine. Le poète saint Fortunat a célébré les vertus de la reine Théodechilde dans ses vers. Elle est appelée reine parce qu'elle était fille du roi. Le deuxième opuscule est la chronique succincte d'Odoramne; le troisième, une lettre à Guillaume, abbé de Saint-Denis, qui le reçut charitablement en son monastère dans un moment de persécution. Pour lui témoigner sa vive reconnaissance Odoramne joint à sa lettre une collection de règles contre la calomnie, tirées des décrétales des Papes, des canons des conciles, et même de la loi romaine, dans les éditions de laquelle on ne les trouve plus.

Les opuscules 4, 5, 6 et 7, adressés à divers amis, prêtres et moines, traitent du chant et de la musique d'église. Le cinquième et le sixième surtout en traitent uniquement et d'une manière scientifique, d'après les principes d'Euclide et de Boèce. Dans le cinquième Odoramne explique ce qui concerne les cordes, les tons, les notes de la musique, avec leurs combinaisons, représentées sur un instrument qu'il appelle monocorde. Dans le sixième il décrit en détail

¹ Mabill., *Vet. Annal.*, p. 134, in fine. Ceillier, t. 20.

la manière de fabriquer cet instrument, les règles pour s'en servir, ajoutant deux strophes d'hymne ou de prose notées pour servir de modèle. Mais le cardinal Mai n'a point publié ces notes ; il a seulement exprimé le vœu qu'un artiste habile dans la musique ancienne veuille faire de toutes ces pièces une édition complète, avec les explications nécessaires. Nous joignons nos vœux aux siens, d'autant plus que, depuis quelques années, on parle beaucoup de revenir à l'ancienne musique d'église, et que, pour se prononcer en cette question, comme en toute autre, il est bon, croyons-nous, de savoir de quoi l'on parle. Les opuscules 8 et 9 sont les formules usitées alors pour proclamer une élection d'évêque ; la première est une formule générale ; la seconde est la proclamation même de l'élection de Mainard au siège de Troyes, sous le règne de Henri I^{er}, qui succéda, l'an 1031, à Robert, son père. On y voit quelle part avaient à l'élection d'un évêque et le roi, et les évêques de la province, et les grands, et le clergé, et le peuple. Voici le procès-verbal tout entier.

« Seigneurs et frères, vous devez entendre pourquoi vous êtes assemblés ici. Lorsque le Dieu tout-puissant a créé le premier homme il lui a conféré le libre arbitre ; mais l'homme, ayant mal usé du libre arbitre en mangeant du fruit défendu, a été privé du séjour de délices, le libre arbitre lui restant. Ceux qui le suivaient, s'égayant de la voie de la vérité pendant de longs siècles et servant les idoles, ignoraient complètement leur Auteur, jusqu'à ce que le Dieu tout-puissant, apaisé par l'obéissance de son serviteur Abraham, lui ordonna la circoncision. Plus tard, ayant délivré sa race de la servitude d'Égypte par saint Moïse, son ami, et l'ayant établi chef de son peuple, il lui donna la loi par son ministère. Après qu'il eut choisi Aaron et ses fils pour l'honneur du pontificat, la providence de Dieu, prenant soixante-dix hommes pour gouverner le peuple avec lui, les remplit de son esprit. Leur postérité ayant subsisté jusqu'au prophète Samuel, Dieu donna pour roi à la même nation David, duquel il dit : « J'ai trouvé David selon mon cœur. » Le Seigneur Jésus, qui est de sa race, ayant

pris, par la volonté du Père et la coopération de l'Esprit-Saint, une chair immaculée de l'immaculée Vierge, a choisi douze apôtres et a voulu être appelé par eux Seigneur et Maître. La sainte mère Église, son épouse, qu'il leur a confiée, ainsi que la puissance qu'il leur a conférée de lier et de délier, demeure stable et ferme dans leurs successeurs, savoir en ceux qu'on appelle évêques, tant que l'orbite de ce monde continuera de tourner.

« Considérez donc, bien-aimés frères, de quelle raison, de quelle piété, de quelle miséricorde, de quelle modération le Dieu tout-puissant use envers le genre humain, lorsqu'il daigne préposer aux hommes, non pas des anges, des archanges, mais des hommes qui leur sont semblables par nature. Il vous importe donc de plaire à Dieu par la pratique des bonnes œuvres, afin que vous puissiez avoir des pontifes et des princes dignes de Dieu, qui, et par la parole et par l'exemple, vous conduisent au royaume céleste. En outre, votre fraternité saura que la sainte Église de Troyes, veuve de son pasteur, a réclamé, suivant l'ordonnance des saints canons, la présence du seigneur Gilduin, notre archevêque, afin de lui accorder un époux et un pasteur convenable. Acquiesçant de grand cœur à cette demande, avec le consentement et la volonté de notre seigneur Henri, roi des Francs, et de ses suffragants, les évêques de Chartres, d'Orléans, de Paris, de Meaux, de Nevers, d'Auxerre, de plus avec l'applaudissement des seigneurs de France, ainsi que de tout le clergé et le peuple, il lui donne pour pasteur et pour époux celui que vous voyez ici présent, le seigneur Mainard, architrésorier de cette sainte mère église de Saint-Étienne (de Sens), issu d'une noble famille et orné de bonnes mœurs. C'est pourquoi nous prions votre charité, bien-aimés frères, d'élever la voix et de proclamer quel est en cela votre bon plaisir. Cette acclamation, répétée trois fois, sera suivie de l'élection régulière du clergé, puis de la bénédiction du métropolitain et de tous les comprovinciaux, s'il est possible, ou du moins de trois évêques, le métropolitain présent¹. »

¹ Mai, *Spicileg. Rom.*, t. 9. Odoranne, *Opusc.* 9.

D'après ce document le métropolitain proposait le sujet à élire ; le roi y consentait, consentement nécessaire, d'après le privilège des Papes, comme nous l'avons vu déclarer à Jean X ; les grands, tout le clergé et le peuple y applaudissaient ; mais l'élection proprement dite se faisait régulièrement par le clergé. Aujourd'hui (1851), dans le même pays de France, la même chose se fait d'une manière différente. D'après le privilège accordé par le chef de l'Église universelle dans le concordat, c'est la France entière, par l'organe de son chef, roi ou président, qui élit, nomme ou présente chaque futur évêque, le nomme ou le présente au chef de l'Église universelle, le successeur de saint Pierre, le Vicaire de Jésus-Christ, pour qu'il l'institue évêque en droit et en fait, s'il le trouve digne et capable. Et tout cela se fait, non pas brusquement, mais lentement, au vu et au su de toute la France catholique, qui peut élever la voix pour blâmer un choix peu convenable. Aussi ne faut-il pas douter que le chef du gouvernement français ne consulte d'une manière quelconque les évêques, les personnages influents, l'opinion publique, sur les choix à faire, afin de n'avoir point à s'en repentir le premier. D'un autre côté notre Saint-Père le Pape est présent en France par son nonce ; tout catholique peut et doit lui révéler les empêchements qu'il connaîtrait à telle ou telle nomination. En effet, quand il s'agit de l'union domestique d'un homme avec une femme, les fidèles qui savent des empêchements pour lesquels cette union ne puisse ou ne doive se faire sont obligés, sous peine d'excommunication, d'en avertir avant qu'il soit passé outre. Combien plus n'y sont-ils pas obligés quand il s'agit de l'union solennelle d'un évêque avec un diocèse, avec une Église qui contient quatre ou cinq cent mille âmes dont le salut éternel dépend en grande partie de cette union ! Finalement, tout bien considéré, le mode actuel d'élire ou de nommer les évêques en France et de les instituer à Rome nous paraît pour le moins aussi digne et aussi sûr que ceux des siècles antérieurs.

Le dixième opuscule d'Odoramne est une lettre à l'archevêque Gilduin de Sens sur une

certaine hérésie de Bourguignons qui refusaient de comparaître au tribunal de l'évêque et ensuite de payer l'amende légale pour cette non-comparution. On ne sait pas d'ailleurs quelle est cette hérésie. Odoramne se borne à citer le capitulaire de Charlemagne qui condamne à une triple amende celui qui néglige de se rendre à la citation de l'évêque, et il calcule là-dessus le montant de l'amende.

L'opuscule 11 est une lettre, au nom de l'abbé Ingon, à des moines indisciplinés d'un certain monastère, pour les ramener à la règle. Ingon était de très-noble famille, si ce n'est même de la famille royale. Il fut le condisciple du roi Robert à l'école de Gerbert, et devint successivement abbé de Saint-Martin de Marciac, de Saint-Pierre de Sens et de Saint-Germain de Paris. Odoramne, moine de Saint-Pierre, lui rédigea donc sa lettre aux moines de Saint-Martin.

L'opuscule 12 contient une association de piété chrétienne entre les moines de Sens, ainsi que les prêtres et les fidèles de la province qui voulaient en faire partie. Les confrères se visitaient dans leur maladie ; à la mort ils disaient un certain nombre de messes ou de psaumes les uns pour les autres. Le lendemain de la Toussaint, jour des Trépassés, on faisait au monastère de Sens des prières et des aumônes extraordinaires pour tous les confrères défunts. La dernière lettre d'Odoramne, mais qui n'est pas entière, s'adresse à deux amis pour les remercier de la charité qu'ils avaient eue pour lui dans le temps de ses persécutions. Vient ensuite une hymne en prose en l'honneur de saint Savinien, avec les notes musicales dans le manuscrit ; mais le cardinal Mai n'ose décider si cette hymne est d'Odoramne, ou de son ami, le pieux roi Robert. Ces divers opuscules, qui ne sont pas du tout mal écrits, nous montrent dans Odoramne une grande science unie à une tendre piété.

Le Pape Jean XV mourut la même année 996, sans qu'on sache ni le jour ni le mois. On a de ce Pontife une lettre curieuse, où l'on voit son influence salutaire sur les princes chrétiens. Elle est conçue en ces termes : « Jean, quinzième du nom, Pape de la

sainte Église romaine, à tous les fidèles salut. Tous les fidèles de la sainte mère l'Église, de l'un et de l'autre ordre, répandus dans les divers climats du monde, doivent savoir que nous avons été informé, par plusieurs personnes, d'une inimitié entre Éthelred, roi des Saxons occidentaux, et le marquis Richard (c'était Richard, duc de Normandie). Nous en avons été extrêmement attristé, attendu qu'ils sont nos fils spirituels. Enfin, ayant pris un salutaire conseil, nous avons fait venir Léon, un de nos apocrisiaires, évêque suffragant de la sainte Église de Trèves, et nous l'avons envoyé, avec nos lettres d'exhortation, pour qu'ils eussent à se désister de cette superstition. Traversant donc les terres et la mer, il arriva, le jour de la Nativité du Seigneur, en la présence dudit roi, et, l'ayant salué de notre part, il lui remit nos lettres. Le roi, ayant convoqué tous les fidèles les plus sages de son royaume, tant de l'un que de l'autre ordre, pour l'amour et la crainte du Dieu tout-puissant, ainsi que de saint Pierre, prince des apôtres, et à cause de notre admonition paternelle, accorda une paix très-solide avec tous ses fils et filles, présents et à venir, et avec tous ses fidèles, sans aucun dol. C'est pourquoi il envoya Édelsin, évêque de la sainte Église de Shirburn; Léofstan, fils d'Alfwold, et Édelnoth, fils de Wulstan, qui passèrent la mer et arrivèrent auprès dudit marquis Richard. Lui, de son côté, ayant reçu pacifiquement nos remontrances et entendu le décret dudit roi, confirma de grand cœur la même paix avec ses fils et ses filles, présents et à venir, et avec tous ses fidèles, à telle condition que, si l'un d'eux ou eux-mêmes faisaient quelque chose d'injuste contre l'autre, il le réparerait par une digne satisfaction, en sorte que la paix subsiste à jamais inébranlable, confirmée par les serments de part et d'autre. L'acte en fut dressé à Rouen, le 1^{er} mars de l'an 991 depuis l'Incarnation de Notre-Seigneur¹. » C'est sans doute une belle chose de voir un Pape du dixième siècle annoncer à tout l'univers que, par sa médiation apostolique, une paix sincère et durable a été jurée entre deux princés et deux peuples ennemis.

¹ Labbe, t. 9, p. 730.

On voit encore la sollicitude pontificale de Jean XV dans deux autres lettres. Quelques officiers de guerre s'étant emparés des biens de l'abbaye de Saint-Riquier, il les avertit charitablement qu'ils aient à les rendre. Il leur déclare en même temps qu'ils seront excommuniés de fait, s'ils viennent à les retenir, et il recommande l'exécution de ses ordres à cet égard aux évêques du voisinage¹.

Jean XV fut le premier de tous les Pontifes romains qui procéda solennellement à la canonisation de ceux qui sont mis dans le catalogue des saints. Ainsi l'assure Mabillon contre Baronius. Quoi qu'il en soit, Jean XV fit la cérémonie à l'égard d'Udalric, évêque d'Augsbourg, à la prière de Ludolfe, son successeur. Pour cela il fit assembler à Rome un concile dans lequel Ludolfe présenta un écrit qui contenait la vie et les miracles de l'évêque Udalric. Cet écrit ayant été lu, le Pape, de l'avis de tout le concile, ordonna et statua que la mémoire du saint évêque serait honorée avec piété et dévotion dans l'Église, « parce que, dit le Pape, en honorant les reliques des martyrs et des confesseurs, qui sont les serviteurs de Dieu, nous honorons en leur personne leur Maître et Seigneur, qui a dit : « Quiconque vous reçoit me reçoit ; » et aussi afin que, ne pouvant mettre notre confiance en nos propres mérites, nous soyons aidés et protégés auprès de Dieu par leurs prières et leurs mérites. Que si quelqu'un, ajoute le Pontife, osait contredire au présent privilège ou transgresser ce que nous ordonnons pour la gloire de Dieu et l'honneur du saint évêque, nous l'anathématisons par l'autorité de saint Pierre, dont nous occupons le siège². »

La même année (996) le roi de Germanie, Othon III, arrivait en Italie, invité probablement par Jean XV, que vexait le sénateur Crescentius, qui avait usurpé tyranniquement la domination dans Rome. L'auteur contemporain de la vie de saint Adalbert de Prague dit à cette occasion : « Le roi des Francs, Othon III, très-beau rejeton d'un bel empereur, ayant traversé les années de l'enfance, commençait à fleurir d'une brillante jeunesse ; sa vertu, devançant les années, de-

¹ Id., p. 731. — ² Baron., ann. 993.

mandait pour lui la dignité impériale. Mais Rome étant de fait et de nom la tête du monde et la maîtresse des villes, elle seule fait les rois empereurs, et, renfermant dans son enceinte le corps du prince des saints, c'est elle, à bon droit, qui doit constituer le prince de la terre. Mais, dans ces jours, le souverain Pontife, saisi d'une fièvre violente, remit son corps à la terre et son âme au ciel, chaque chose à son origine¹. »

Après avoir célébré à Pavie la fête de Pâques, qui fut le 12 avril, Othon III était campé près de Ravenne. Là il reçut des députés du sénat et des premiers de Rome qui témoignaient le désir qu'ils avaient de l'y voir ; car il n'y avait point encore été depuis la mort de son père. Ils lui annoncent en même temps, comme un fâcheux contretemps et pour eux et pour lui, la mort du seigneur apostolique, et demandent son avis sur celui qu'ils doivent mettre à sa place. Le roi Othon avait dans le clergé de sa chapelle son neveu Brunon, fils de sa sœur Judith et d'Othon, marquis de Vérone. Il était d'un beau naturel, bien instruit des lettres humaines, et parlait trois langues : l'allemand, le latin littéral et le latin vulgaire ou l'italien ; mais il n'avait guère que vingt-quatre ans. Le roi résolut de le faire Pape, et, l'ayant fait élire par le clergé et le peuple, il le fit conduire à Rome par Villegise, archevêque de Mayence, et un autre évêque nommé Adalbold. Il y fut reçu avec honneur et ordonné Pape sous le nom de Grégoire V. C'est le premier Allemand qui ait été élevé sur le Siège apostolique ; mais, tout jeune qu'il était, il ne le tint que deux ans et neuf mois. Le roi Othon vint à Rome et y fut couronné empereur par le nouveau Pape, le jour de l'Ascension, 25 mai, la même année 996. Puis, ayant tenu conseil avec les Romains, il résolut d'exiler le sénateur Crescentius, qui avait souvent maltraité le Pape précédent ; mais, à la prière du Pape Grégoire, il lui pardonna².

Comme Crescentius était à peu près maître dans Rome, qu'il avait la garde du palais pontifical, que ce n'était que par lui que l'on

parvenait au Pape, il est naturel de conclure, avec Baronius, que c'est sur lui que retombent les reproches d'avarice et de vénalité que le biographe de saint Abbon adresse à Jean XV ; car ce Pontife, qui favorisait Hugues Capet, sut cependant lui refuser et la promotion de Gerbert, et la déposition de l'archevêque Arnoulphe, et la dispense pour le mariage de son fils, le roi Robert. Certainement ce n'est point là le caractère d'un homme vénal.

Hertwin, élu évêque de Cambrai, n'avait pu se faire sacrer par l'archevêque de Reims, son métropolitain, à cause de la division entre Arnoulphe et Gerbert, qui se disputaient ce siège. Il vint à Rome, où il fut ordonné évêque par le Pape Grégoire V, et, s'étant plaint dans un concile des seigneurs qui pillaient les biens de son Église, il obtint du Pape une lettre menaçante contre eux, datée du mois de mai de cette année 996¹.

Pendant ce séjour à Rome l'empereur voyait souvent saint Adalbert de Prague, qui était toujours au monastère de Saint-Boniface. L'empereur le tenait auprès de lui familièrement et l'écoutait volontiers ; mais l'archevêque de Mayence renouvelait son ancienne plainte de ce qu'Adalbert, son suffragant, avait quitté l'Église de Prague, et le pressait instamment d'y retourner. Même dans un concile que tint le Pape, il alléguait les canons pour autoriser sa plainte, et soutint publiquement qu'il n'était pas juste que cette Église fût la seule privée de son pasteur. Étant parti pour retourner en Allemagne, il ne cessa, pendant le voyage, d'écrire sur ce sujet, jusqu'à ce que le Pape lui eût accordé ce qu'il désirait. Saint Adalbert était fort affligé de quitter son monastère, sachant bien qu'il n'y avait rien à gagner sur son peuple de Bohême ; mais il se consolait dans l'espérance qu'il avait d'accomplir sa mission pour les infidèles étrangers.

Ayant donc quitté son bien-aimé monastère, non sans beaucoup de larmes, il passa les Alpes avec Notger, évêque de Liège, homme fort sage, et, après environ deux mois, ils arrivèrent à Mayence, où l'empereur s'était

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5. *Acta SS.*, 23 avril.

— ² Baron. et Pagi, ann. 996.

¹ Labbe, t. 9, p. 1245. Soummer, t. 5.

arrêté au retour d'Italie. Saint Adalbert y demeura assez longtemps, vivant avec ce prince dans une grande familiarité et attaché à lui jour et nuit, comme les officiers de sa chambre. Il lui disait avec une sainte liberté : « Ne songez pas que vous êtes un grand empereur, mais songez que vous êtes un homme qui mourrez, et que ce beau corps sera réduit en poussière et en corruption. » Car l'empereur Othon III était très-bien fait de sa personne. Sur ce fondement saint Adalbert l'exhortait à mépriser cette vie, à aspirer aux biens éternels et à pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres. En même temps, pour s'exercer lui-même à l'humilité, il rendait tous les services à ceux qui logeaient dans le palais, jusqu'à nettoyer, la nuit, pendant qu'ils dormaient, leurs bottines et leurs souliers.

Durant ce temps-là il passa en France pour visiter les lieux de dévotion. Il vint à Paris prier sur le tombeau de saint Denis, à Tours sur celui de saint Martin, et à Fleury sur celui de saint Benoît. Puis il retourna trouver l'empereur, et, l'ayant embrassé pour la dernière fois, il prit le chemin de son diocèse. Mais, avant que d'y arriver, il apprit que les Bohèmes, en haine de lui, avaient massacré ses frères. Il en avait six, dont le plus jeune, nommé Gaudence, l'accompagnait ; l'aîné était à la guerre, au service de l'empereur, avec le duc de Pologne ; les quatre autres étaient demeurés dans le pays, et les Bohèmes leur avaient juré sûreté. Mais comme ils étaient à la messe dans une ville nommée Lubic, où ils célébraient la fête de saint Venceslas, le 28 septembre, ces perfides entrèrent dans l'église et tuèrent indifféremment hommes et femmes, entre autres les quatre frères d'Adalbert, qu'ils décollèrent devant l'autel ; puis, ayant mis le feu à la ville, ils s'en retournèrent chargés de butin.

Le saint évêque, ayant appris ce désastre, alla trouver Boleslas, duc de Pologne, auprès duquel était son frère aîné, et le pria de faire sonder les Bohèmes pour savoir s'ils voudraient le recevoir. Ils répondirent aux envoyés du duc : « Nous sommes des pécheurs endurcis, c'est un saint et un ami de Dieu ;

nous ne pouvons compatir ensemble. Mais encore pourquoi revient-il nous chercher après nous avoir quittés tant de fois ? Nous voyons bien ce qu'il prétend sous cette apparence de charité ; il veut venger ses frères, et nous ne voulons point le recevoir. » Saint Adalbert, ayant reçu cette réponse, se regarda comme déchargé du soin de son Église et tourna toutes ses pensées vers la conversion des infidèles. S'étant déterminé à aller en Prusse, comme étant un pays plus voisin et plus connu du duc de Pologne, il s'embarqua sur un bâtiment que le duc lui donna, avec trente soldats d'escorte, et arriva premièrement à Dantzig. Là il baptisa un grand nombre de personnes, et, ayant célébré la messe et donné la communion aux nouveaux baptisés, il garda ce qui restait de la sainte Eucharistie pour servir de viatique.

Le lendemain, ayant pris congé d'eux, il se rembarqua, et, après quelques jours de navigation, il mit pied à terre, renvoya le vaisseau et l'escorte, et demeura avec deux moines, dont l'un, nommé Benoît, était prêtre ; l'autre était son jeune frère Gaudence. Ils entrèrent dans une petite île que formait une rivière et commencèrent à y prêcher Jésus-Christ avec une grande confiance ; mais les maîtres du lieu survinrent et les chassèrent à coups de poing. L'un d'eux, ayant pris un aviron, s'approcha de saint Adalbert comme il chantait des psaumes et lui donna un grand coup entre les épaules. Le livre lui échappa des mains et il tomba lui-même étendu par terre. « Je vous rends grâces, dit-il, Seigneur, de ce que j'aurai du moins souffert un coup pour Celui qui a été crucifié pour moi. » Il passa de l'autre côté de la rivière et s'y arrêta le samedi. Le soir le maître du village l'y amena ; le peuple s'assembla de toutes parts ; ils poussaient des cris furieux et attendaient ce qu'on ferait de lui, ouvrant la bouche comme pour le dévorer. On lui demanda qui il était et pourquoi il était venu. Il répondit : « Je suis Slave de nation, nommé Adalbert, moine de profession, autrefois évêque, maintenant votre apôtre. La cause de mon voyage est votre salut, afin que vous laissiez vos idoles sourdes et muettes et que vous reconnaissez votre Créateur, qui est le seul Dieu, et

que, croyant en son nom, vous ayez la vie et receviez pour récompense une joie éternelle dans le ciel. » Les Barbares, s'étant retenus avec peine, s'écrièrent en lui disant des injures et le menaçant de mort. Ils frappaient la terre avec des bâtons, puis les approchaient de sa tête, grinçant les dents et lui disant : « Tu es bien heureux d'être demeuré impuni jusqu'à présent. Retourne promptement si tu veux sauver ta vie. Tout ce royaume, dont nous sommes l'entrée, n'a qu'une loi et une manière de vie. Pour vous, qui avez une autre loi inconnue, si vous ne vous retirez cette nuit demain vous perdrez la tête. » On les embarqua la nuit même, et on les fit retourner jusqu'à un certain bourg, où ils demeurèrent cinq jours.

Alors saint Adalbert dit à ses compagnons : « Notre habit ecclésiastique choque ces païens ; laissons-nous croître les cheveux et la barbe, et habillons-nous comme eux. On ne nous connaîtra point, nous converserons familièrement avec eux et nous vivrons du travail de nos mains. » Il avait même résolu de passer chez les Lutiziens, où il voulait aller d'abord, dont il savait la langue et où il n'était point encore connu. Le lendemain ils partirent, chantant des psaumes le long du chemin, et, après avoir traversé des bois, ils vinrent dans une plaine vers le midi. Là Gaudence célébra la messe ; ils communiquèrent, puis ils mangèrent, et, ayant encore un peu marché, ils se sentirent fatigués, s'arrêtèrent pour se reposer et s'endormirent.

Cependant les païens survinrent, et, s'étant jetés sur eux, ils les lièrent. Saint Adalbert exhortait ses compagnons à souffrir courageusement pour Jésus-Christ, quand Siggo, chef de la troupe et sacrificateur des idoles, s'avança en furie et lança de toute sa force un dard dont il lui perça le cœur. D'autres le frappèrent à son exemple, et il reçut dans son corps jusqu'à sept dards. Son sang coulait à grands flots ; il levait les yeux au ciel, et, quand on l'eut délié, il étendit les mains en croix et pria à haute voix pour son salut et pour celui de ses persécuteurs. Après qu'il fut mort les Barbares accoururent, lui coupèrent la tête, la plantè-

rent sur un pieu et s'en retournèrent avec de grands cris de joie. Saint Adalbert souffrit ainsi le martyre le vendredi 23 avril 997, et l'Église honore sa mémoire le même jour. Boleslas, duc de Pologne, racheta sa tête et son corps, que les païens avaient jetés dans un lac, et l'empereur, ayant appris sa mort à Rome, rendit grâces à Dieu d'avoir couronné ce martyr durant son règne. La vie de saint Adalbert fut écrite peu de temps après sa mort par deux de ses contemporains ¹.

L'empereur était retourné à Rome pour châtier la révolte de Crescentius ; car, sitôt qu'il fut repassé en Allemagne, Crescentius chassa de Rome le Pape Grégoire V, qui s'enfuit, dépouillé de tout, premièrement en Toscane, puis en Lombardie. A sa place Crescentius fit élire Pape un Grec nommé Philagathe, qui prit le nom de Jean XVI. Il était né à Rossane, en Calabre, de basse condition, et avait embrassé la vie monastique. Il s'insinua dans les bonnes grâces de l'empereur Othon II par l'entremise de l'impératrice Théophanie, son épouse, qui était Grecque. D'abord on le nourrissait par charité ; peu à peu il eut l'adresse de se mettre au rang des premiers courtisans, et il s'y maintint jusqu'à la mort d'Othon II. Il eut encore plus de crédit pendant le bas âge d'Othon III, en sorte que, l'évêque de Plaisance étant mort, il fit chasser un très-digne prêtre que l'on avait élu pour remplir ce siège et se le fit donner avec le titre d'archevêché, le tirant injustement de la dépendance de l'Église de Ravenne. L'empereur Othon III l'avait envoyé à Constantinople avec un évêque pour demander en mariage la fille de l'empereur grec ; car Philagathe avait grand crédit en l'une et en l'autre cour. Il revint à Rome en 997 ; Crescentius le reçut avec grand honneur, et, gagné par ses présents, car il apportait de Constantinople de grandes richesses, il le fit élire Pape ².

Le Pape Grégoire tint, cette année 997, un grand concile à Pavie, où il excommunia Crescentius, et, quand on eut appris l'élec-

¹ *Acta SS. O. rd. S. Bened.*, sect. 5. *Acta SS.*, 23 avril.

— ² *Chron. Sax. Petr. Dam.*, Ep. 1, ad Cadol. Greg. V, Epist. 1.

tion de l'antipape, il fut excommunié par tous les évêques d'Italie, de Germanie, de France et de Gaule. L'empereur Othon, voulant donc remédier aux désordres de Rome, partit pour l'Italie et laissa le gouvernement de son royaume de Germanie à sa tante Mathilde, abbesse de Quedlinbourg, qui s'en acquitta avec une prudence au-dessus de son sexe. L'empereur rencontra à Pavie le Pape Grégoire ; ils marchèrent ensemble sur Rome, d'où l'antipape Jean s'enfuit ; mais quelques serviteurs de l'empereur le poursuivirent et le prirent ; puis, craignant que, s'ils le menaient à l'empereur, il ne le laissât impuni, ils lui coupèrent la langue et le nez, lui arrachèrent les yeux et le mirent en prison dans cet état.

Saint Nil, l'ayant appris, vint au secours de ce malheureux, qui était son compatriote. Dès qu'il sut qu'il avait envahi le Saint-Siège il lui écrivit pour l'exhorter à quitter la gloire de ce monde, dont il devait être rassasié puisqu'il était arrivé au comble des grandeurs, et à retourner au repos de la vie monastique. Philagathe disait toujours qu'il s'y préparait, jusqu'à ce qu'il fût pris et traité comme il vient d'être dit. Alors saint Nil, ayant le cœur saisi de douleur, se crut obligé d'aller à Rome, nonobstant son grand âge, sa maladie et le temps, qui était celui du carême. L'empereur et le Pape Grégoire, ayant appris son arrivée, allèrent au-devant de lui, et, le prenant chacun par une main, ils le menèrent au palais patriarcal et le firent asseoir au milieu d'eux, lui baisant les mains chacun de son côté. Le saint homme gémissait de ce traitement et le souffrait, toutefois, dans l'espérance d'obtenir ce qu'il désirait. Il leur dit donc : « Épargnez-moi, pour Dieu ! Je suis le plus grand pécheur de tous les hommes, un vieillard demi-mort et indigne de ces honneurs ; c'est plutôt à moi à me prosterner à vos pieds et à honorer vos dignités suprêmes. Ce n'est pas le désir de la gloire ou des biens qui m'a fait venir à vous ; c'est pour celui qui vous a tant servis et que vous avez tant maltraité, qui vous a levés l'un et l'autre des fonts de baptême et à qui vous avez fait arracher les yeux. Je vous supplie de me le donner, afin qu'il se retire avec

moi et que nous pleurions ensemble nos péchés. »

A ce discours l'empereur répandit quelques larmes ; car il n'approuvait pas tout ce qui s'était passé, et il répondit à saint Nil : « Nous sommes prêts à faire tout ce que vous désirez si, de votre côté, vous avez égard à notre prière, et si vous voulez bien prendre dans cette ville un monastère tel qu'il vous plaira et demeurer toujours avec nous. » Comme le saint vieillard refusait de demeurer dans la ville, l'empereur lui proposa le monastère de Saint-Anastase, comme hors du tumulte et de tout temps affecté aux Grecs. Saint Nil l'avait accepté par le désir d'obtenir ce qu'il demandait ; mais, du moins d'après ce que dit le biographe de saint Nil, le Pape, non content de ce que Philagathe avait souffert, le fit promener par toute la ville de Rome, revêtu d'un habit sacerdotal que l'on avait déchiré sur lui, et monté à rebours sur un âne, dont il tenait la queue entre les mains.

Saint Nil en fut si effrayé qu'il ne demanda plus Philagathe à l'empereur. Ce prince lui envoya un archevêque de sa suite, qui était un beau parleur, et le saint vieillard lui dit : « Allez dire à l'empereur et au Pape : Voici ce que dit ce vieux radoteur : Vous m'avez accordé cet aveugle, non par la crainte que vous aviez de moi ni à cause de ma grande puissance, mais pour le seul amour de Dieu ; ainsi ce que vous lui avez fait souffrir de plus, ce n'est pas à lui, c'est à moi que vous l'avez fait, ou plutôt c'est Dieu même à qui vous avez fait injure. Sachez donc que, comme vous n'avez pas eu pitié de celui que Dieu avait livré entre vos mains, votre Père céleste n'aura point pitié de vos péchés. » Comme l'archevêque ne cessait point de parler pour excuser l'empereur et le Pape, le saint vieillard baissa la tête, feignant de s'endormir, et le prélat, voyant qu'il ne l'écoutait point, se retira. Saint Nil monta aussitôt à cheval avec les frères qui l'avaient suivi, et, marchant toute la nuit, il retourna à son monastère.

Ce n'était plus Val-de-Luce, auprès du Mont-Cassin ; il l'avait quitté après y avoir demeuré environ quinze ans. Ce monastère étant

devenu nombreux, opulent et renommé, le saint abbé voyait les moines se relâcher de leur première observance; à quoi contribuait la mauvaise conduite de Manson, abbé du Mont-Cassin, homme intéressé et ennemi de la piété. Saint Nil sortit donc de Val-de-Luce et chercha un lieu où les moines ne pussent subsister que par le travail et où la disette les retint dans le devoir. C'est ce qui lui fit refuser les offres de plusieurs villes des environs qui voulaient lui donner de leurs biens et même des monastères tout préparés; mais il n'y trouvait point ce qu'il cherchait, la solitude, le repos et l'éloignement de tous les hommes. « Car, disait-il, la vie commode et sans aucun soin ne convient pas aux moines de ce temps; ils n'emploient pas leur loisir à la prière, à la méditation et à la lecture de l'Écriture, mais à de vains discours, de mauvaises pensées et des curiosités inutiles. La distraction que cause le travail détourne ces pensées et une infinité de maux, et rien n'est tel que manger son pain à la sueur de son visage. » Quelques-uns des moines, ne pouvant goûter cette sévérité du saint abbé, demeurèrent à Val-de-Luce; mais ils tombèrent dans la division, l'indépendance et le désordre, et enfin on les chassa tout à fait.

Cependant saint Nil, avec Étienne et les autres qui le suivirent, trouva, près de Gaëte, un lieu désert, aride et étroit, dont il fut charmé, et il s'y logea. D'abord ils y manquaient de tout; mais bientôt plusieurs frères se joignirent à eux, et ils furent dans l'abondance par leur travail assidu, accompagné de psalmodie continuelle, de fréquentes génuflexions, d'une abstinence volontaire et d'une obéissance sans contrainte. Le saint vieillard croissait en ferveur à mesure que ses forces corporelles diminuaient, et il ne se relâchait en rien de ses austérités, ni pour ses infirmités, ni pour son grand âge; car il vécut jusqu'à quatre-vingt-quinze ans. Jamais il ne mangea ni ne but avant l'heure réglée, jamais il ne mangea de chair ni ne prit de bain. Son abstinence était tellement tournée en habitude qu'il n'aurait pu la rompre quand il l'aurait voulu. Souvent il avait des abstractions d'esprit qui

l'empêchaient de voir ceux qui étaient présents, et cependant il récitait quelques psaumes ou quelques paroles de la liturgie, comme le *Sanctus*. Quand il était revenu et qu'on lui demandait ce qui lui était arrivé, il répondait: « Je suis vieux, mon enfant; je radote; je suis obsédé du démon, je ne sais ce que je fais. »

La princesse de Gaëte pria son mari d'aller avec elle voir le saint abbé. « Faisons-le-lui savoir auparavant, dit le prince, de peur qu'il ne le trouve mauvais, qu'il ne s'enfuie et que nous ne le perdions. » Car on savait qu'il évitait avec grand soin la rencontre des femmes et que jamais aucune n'entraît dans son monastère. Il répondit à celui qui vint de la part du prince: « Pour Dieu, ayez compassion de moi! Quand j'étais dans le monde j'ai été agité du démon; j'ai été guéri depuis que je suis moine; mais, si je vois une femme, le démon revient aussitôt me tourmenter. » Cette réponse ne fit qu'enflammer davantage le désir de la princesse, et elle fit tant qu'il lui permit de venir le voir, mais à condition qu'elle ne serait suivie d'aucune autre femme. Le saint homme, après l'avoir un peu entretenue de la pureté, de l'aumône et de la crainte de Dieu, la renvoya avec joie. La rencontre des grands de la terre lui était fort à charge; il l'évitait soigneusement comme une source de vanité, et il n'avait de commerce avec eux, même par lettres, que pour les secourir dans leurs besoins et leurs mauvaises affaires¹.

L'empereur Othon célébra à Rome la fête de Pâques, qui, cette année 998, fut le 17 avril, et après l'octave il fit attaquer, avec des machines et des échelles, la forteresse où Crescentius s'était enfermé, c'est-à-dire le château Saint-Ange, qui passait pour imprenable. D'après les chroniques allemandes elle fut emportée d'assaut par Eccard, margrave de Misnie; Crescence et douze de ses principaux adhérents furent aussitôt jugés, condamnés à mort, décapités, et leurs corps pendus par les pieds au gibet. L'historien Glaber, qui écrivit dans le temps même, mais en France, y ajoute une circonstance particu-

¹ *Acta SS.*, 26 sept.

lière. Crescence, voyant qu'il ne pouvait résister, vint se jeter aux pieds de l'empereur et lui demander grâce ; mais l'empereur, irrité de ce qu'on l'avait laissé venir jusqu'à sa tente, le fit reconduire dans la forteresse pour l'y prendre de force et en faire un exemple. Les auteurs italiens ne mentionnent pas cette circonstance et lui en substituent une autre. D'après eux l'empereur, craignant de manquer la citadelle, employa un Allemand nommé Thamme, qu'il chérissait jusqu'à le faire manger à son plat et le vêtir de ses habits. Celui-là, par ordre de l'empereur et du Pape, promit sûreté à Crescentius avec serment ; mais, quand il fut sorti de la forteresse, l'empereur lui fit couper la tête, et, après l'avoir jeté du haut de la tour, on le pendit par les pieds. Toutefois l'empereur prit ensuite sa femme pour concubine. Voilà ce que disent les auteurs italiens ; mais cette dernière circonstance surtout n'a aucune apparence de vérité. Comme les Italiens n'aimaient guère les Allemands, on peut légitimement se défier de leur récit. Le Français Glaber, qui n'y avait aucun intérêt, nous paraît plus croyable¹.

Les Tiburtins s'étaient aussi révoltés contre l'empereur et avaient tué Mazolin, leur duc ; mais saint Romuald fit leur paix, étant venu trouver l'empereur à l'occasion de ce qu'on va dire. Ce prince, voulant réformer l'abbaye de Classe, donna aux moines le choix de tel abbé qu'ils voudraient ; ils choisirent tout d'une voix Romuald, et l'empereur, craignant que le saint homme ne voulût point venir à la cour, alla le trouver lui-même, coucha sur son lit, et le lendemain l'emmena à son palais, où il le pressa d'accepter cette abbaye. Il s'appliqua à rétablir en ce monastère l'observance exacte de la règle, sans donner aucune dispense en faveur de la noblesse ou de la doctrine. Cette sévérité fit repentir les moines de l'avoir choisi ; ils commencèrent à murmurer fortement contre lui, en sorte que, voyant qu'il ne pouvait les convertir et se sentant lui-même déchoir de la perfection, il vint trouver l'empereur devant Tibur, et, en sa présence et celle de l'archevêque de Ravenne, il

jeta le bâton pastoral et renonça à l'abbaye.

Il semblait que la Providence l'eût envoyé pour sauver les habitants de Tibur ; car il les fit consentir à se rendre à l'empereur, faisant abattre une partie de leurs murailles et lui donnant des otages, et à livrer le meurtrier du duc à sa mère, qu'il obligea à lui pardonner. Ce fut aussi à Tibur qu'il convertit Thamme, qui avait trompé Crescentius. Il lui représenta si fortement l'énormité de sa supercherie et de son parjure qu'il lui persuada de quitter le monde, et l'empereur, qui aimait l'ordre monastique lui en accorda volontiers la permission.

L'empereur lui-même s'étant confessé de ce crime à saint Romuald, fit par pénitence, nu-pieds, le pèlerinage de Rome à Saint-Michel du mont Gargan. Il demeura dans le monastère de Classe pendant tout le carême suivant de l'an 999, jeûnant et psalmodiant autant qu'il le pouvait, portant un cilice sur la chair, quoique par-dessus il fût vêtu d'or et de pourpre, et, ayant un lit de parade, il couchait sur une natte de jonc. Enfin il promit à saint Romuald de quitter l'empire et de prendre l'habit monastique ; mais il n'accomplit pas cette promesse¹.

En revenant du mont Gargan l'empereur passa au monastère de saint Nil. Quand il en fut proche, voyant de la hauteur les cabanes des moines dressées autour de l'oratoire, il dit : « Voilà les tabernacles d'Israël dans le désert ! voilà les citoyens du royaume des cieux ! Ils ne demeurent point ici comme habitants, mais comme passagers ! » Saint Nil, faisant brûler de l'encens, s'avança au-devant de lui avec toute sa communauté et le salua avec toute sorte d'humilité et de respect. L'empereur, soutenant de sa main le saint vieillard, entra avec lui dans l'oratoire, et, après la prière, il lui dit : « Avant que d'aller au ciel ayez soin de vos enfants, de peur qu'après vous l'incommodité de ce lieu ne les oblige à se séparer. Je leur donnerai un monastère et des revenus en tel lieu de mon empire que vous ordonnerez. » Le saint répondit : « S'ils sont de vrais moines, Celui qui a pris soin d'eux avec moi jusqu'à présent en

¹ Glaber, l. 1, c. 4.

¹ Vita S. Romualdi. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6. Acta SS., 7 févr.

aura encore plus de soin sans moi. » Après plusieurs autres discours l'empereur se leva pour s'en aller, et, se retournant vers le saint, il lui dit : « Demandez-moi comme à votre fils tout ce qu'il vous plaira. » Saint Nil, portant la main sur la poitrine de l'empereur, répondit : « Je ne demande autre chose à Votre Majesté que le salut de son âme. Tout empereur que vous êtes vous mourrez comme un autre homme et vous rendrez compte de toutes vos actions. » A ces mots l'empereur répandit des larmes, et, mettant sa couronne entre les mains du saint, il reçut sa bénédiction avec ceux de sa suite et poursuivit son chemin. Les moines murmuraient contre le saint vieillard de ce qu'il n'avait point accepté la grâce que le prince voulait leur faire, de leur donner un monastère. Saint Nil leur dit : « J'ai parlé comme un insensé, je l'avoue, mais vous verrez dans peu si vous avez raison. » Quand ils apprirent ensuite la mort de l'empereur Othon ils admirèrent la discrétion du saint ¹.

Dans ce second voyage d'Italie, l'empereur Othon avait amené avec lui Francon, à qui il avait donné depuis peu l'évêché de Worms, après la mort d'Hildebald. Francon était jeune, mais de grand mérite ; l'empereur avait en lui une confiance particulière et ne prenait guère de résolution sans le consulter. Pendant le séjour qu'il fit à Rome il s'enferma secrètement avec cet évêque dans une grotte de l'église de Saint-Clément, et ils y passèrent quatorze jours nu-pieds et revêtus de cilices, dans les jeûnes, les veilles et les prières ². Tel était l'empereur Othon III dans le feu de la jeunesse et au comble de la puissance.

Dans cette grotte l'évêque eut révélation de sa mort, qui était proche, et il le dit à l'empereur, qui le pressa avec beaucoup de larmes de lui nommer celui qu'il désirait pour son successeur. Francon lui nomma son frère Burcard ; l'empereur promit avec serment de lui donner l'évêché de Worms, et, pour s'en souvenir, il s'en fit donner une requête par Francon et la mit dans le sac des Mémoires destinés pour son testament.

Francon mourut en effet comme il l'avait prédit et fut enterré à Rome, n'ayant tenu le siège de Worms guère plus d'un an, qu'il avait passé en Italie auprès de l'empereur. Après sa mort l'empereur oublia sa promesse, et, cédant aux importunités de ceux qui lui demandèrent cet évêché, le donna de suite à deux autres, dont l'un vécut seulement trois jours après sa nomination et l'autre quatorze. L'empereur, étant de retour en Saxe, raconta cet événement à Villegise, archevêque de Mayence, qui était venu le voir, accompagné de Burcard, son élève. L'empereur connaissait aussi Burcard et l'avait souvent fait venir auprès de lui et chargé de présents. L'ayant donc vu à la suite de l'archevêque, il l'appela, lui dit ce qu'il avait promis à son frère et le pressa d'accepter l'évêché de Worms ; mais Burcard ne put s'y résoudre qu'après avoir consulté l'archevêque, qui le sacra quelques jours après. C'était environ l'an 1000. Nous avons déjà vu le surplus de la vie et des travaux de Burcard ou Burchard de Worms.

De son côté Gerbert, qui, comme nous l'avons vu, s'était retiré en Allemagne auprès de son disciple Othon III, avait accompagné ce prince dans son premier voyage d'Italie. On en a la preuve dans une lettre de Gerbert, par laquelle Othon annonce à sa grand'mère, l'impératrice sainte Adélaïde, qu'il venait heureusement de recevoir la couronne impériale ³. Au retour de l'empereur en Allemagne Gerbert demeura selon toute apparence en Italie, pour aider sans doute de ses conseils le jeune Pape Grégoire V. L'an 998, pendant le second voyage de l'empereur, Jean, archevêque de Ravenne, étant mort ou ayant renoncé à son siège, Gerbert fut nommé. Le 28 avril de la même année le Pape Grégoire lui envoya le pallium avec une lettre où il lui donne, à lui et à son Église, mais après la mort de l'impératrice Adélaïde, qui en avait la jouissance, le district de Ravenne, toute la rive, la monnaie, le péage, le marché, les murs et toutes les portes de la ville, le comté de Comacchio, ainsi que plusieurs autres châteaux et terres, confirmant, au surplus,

¹ Vita S. Nili, 26 sept. Acta SS. — ² Ditmar, l. 4.

³ Epist. 157. Duchesne, t. 2, p. 825.

toutes les donations précédentes, et cela de sa pleine puissance et sans faire aucune mention de l'empereur¹.

Gerbert assista la même année à un concile que le Pape tint à Rome sur les affaires de France. Comme nous l'avons vu, le roi Robert avait eu le malheur de contracter un mariage incestueux en épousant sa parente Berthe. Il n'avait fait cette alliance que par le conseil de plusieurs évêques; mais l'ignorance ou la prévarication de ces prélats ne pouvaient la rendre légitime. Le Pape Jean XV s'était d'abord élevé avec zèle contre ce scandale, mais la mort l'empêcha de terminer cette affaire. Son successeur, Grégoire V, la poursuivit avec une fermeté inflexible. Une autre affaire s'y joignait : la délivrance d'Arnoulphe de Reims, qui, nonobstant son rétablissement, était toujours prisonnier à Orléans.

Le Pape Grégoire insista d'abord sur le dernier article, qui souffrait moins de difficulté, et il le menaça de mettre tout le royaume en interdit si on refusait de rendre la liberté à un prélat qui avait été rétabli par l'autorité du Saint-Siège et par celle d'un concile. Le roi ne balança pas à satisfaire le Pape au sujet d'Arnoulphe, dans l'espérance de le rendre plus facile sur l'article de son mariage. Il députa à Rome saint Abbon de Fleury pour assurer Sa Sainteté que l'archevêque de Reims serait incessamment mis hors de prison et rendu à son peuple. Le saint abbé, quoiqu'il fût revenu de Rome peu de temps auparavant, entreprit aussitôt ce voyage, et il fut aussi édifié des vertus de Grégoire V qu'il avait été scandalisé de l'avarice de son prédécesseur, ou plutôt de ceux qui l'entouraient. Il trouva le Pape à Spolète, et il en fut reçu avec amitié et distinction, parce que sa réputation l'avait précédé. Pour se mettre à couvert des vexations que l'évêque d'Orléans faisait à son monastère il obtint à ce voyage, de Grégoire V, un privilège par lequel ce Pape ordonnait que l'évêque d'Orléans ne pourrait aller à Fleury à moins qu'il n'y fût invité, et qu'aucun prélat ne pourrait interdire le monastère. Le Pape, à qui Abbon avait donné des

assurances de l'élargissement d'Arnoulphe de Reims, lui fit donner le pallium pour le porter à ce prélat¹.

Quant au mariage du roi, que le saint abbé désapprouvait, il ne travailla pas à le faire agréer au Pape. Il paraît qu'il était chargé de promettre que Robert se séparerait de Berthe et de demander seulement qu'on ne se pressât pas d'agir, mais qu'on lui donnât le temps de reconnaître sa faute et de prendre quelques arrangements pour rompre son mariage. Le Pape entra d'abord dans ses vues et suspendit pour quelque temps les censures de l'Église; mais il chargea Abbon d'exhorter et de menacer de sa part.

Le saint abbé, à son retour, s'acquitta exactement de sa commission, et il en rendit compte au Pape par une lettre où il lui dit : « J'ai été le fidèle interprète de vos sentiments, ainsi que vous me l'avez ordonné, et je n'ai pas craint le ressentiment du roi pour acquitter la parole que je vous ai donnée de vive voix. Je n'ai rien ajouté, je n'ai rien affaibli, je n'ai rien changé et je n'ai rien omis. Arnoulphe, qui est à présent hors de prison, et à qui j'ai présenté votre pallium tel que je l'avais reçu de vos saintes mains, en peut rendre témoignage, aussi bien que mon seigneur le roi Robert, votre fils spirituel, qui a résolu de vous obéir comme à saint Pierre, dont vous tenez la place. Du reste, je prie Votre Majesté d'enseigner à l'archevêque Arnoulphe comment il doit se comporter avec son clergé et avec son peuple; car ce qu'un profane a dit : *Quidquid delirant reges plectuntur Achivi*, est arrivé à l'Église de Reims; elle a souffert dans ses biens de tout ce qu'ont fait de mal Arnoulphe et Gerbert; car, ami et alors et maintenant de l'un et de l'autre, quand j'ai découvert en eux quelque chose digne de blâme, je ne me suis pas tu, quoique cela dût leur déplaire. Ce qu'ils ont fait de plus répréhensible, à mon avis, c'est que, la plus noble des Églises gallicanes, ils l'ont rendue indigente, abjecte, vile et désolée par leur différend. Secourez-la par votre irréfragable autorité, et ramenez-la à cet ancien état où

¹ Labbe, t. 9, p. 753.

¹ Vita S. Abbon. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6.

la laissa Adalbéron de bienheureuse mémoire ¹. » Il est remarquable de voir ici le titre de majesté donné au Pape par saint Abbon.

Le Pape, en répondant à cette lettre, prie Abbon de l'instruire touchant la promesse du roi, c'est-à-dire de lui faire savoir si le prince la mettait à exécution ; ce qui fait juger qu'il s'agissait de la dissolution de son mariage ² ; mais Robert, que sa passion pour Berthe captivait encore, promettait et différait toujours.

Le Pape, voyant que les négociations étaient inutiles, assembla un concile à Rome, dans l'église de Saint-Pierre, la troisième année d'Othon III, c'est-à-dire l'an 998. L'empereur, qui était parent du Pape, y assista, ainsi que vingt-sept évêques, dont le premier fut Gerbert, comme archevêque de Ravenne. On y fit huit canons, dont six regardent la France ; ils portent : « Le roi Robert quittera Berthe, sa parente, qu'il a épousée contre les lois, et il fera une pénitence de sept ans, selon les degrés fixés par l'Église. S'il refuse de la faire, qu'il soit anathème ! » Le même ordre s'étend aussi à la susdite Berthe. « Nous suspendons de la très-sainte communion Archambaud, archevêque de Tours, qui a consacré ce mariage, aussi bien que tous les évêques qui ont assisté et consenti à ces noces incestueuses du roi et de Berthe, sa parente, jusqu'à ce qu'ils viennent satisfaire à ce Siège apostolique. Nous ordonnons qu'Étienne, évêque du Velay, c'est-à-dire du Puy, soit déposé par l'autorité apostolique, pour avoir été élu par Vidon, son oncle et son prédécesseur encore vivant, sans le consentement du clergé et du peuple, et pour avoir été ordonné par deux évêques seulement. Nous suspendons de la communion Dacbert, archevêque de Bourges, et Roçlène, évêque de Nevers, jusqu'à ce qu'ils viennent faire satisfaction au Saint-Siège apostolique, pour avoir ordonné, contre les canons, évêque du Puy, Étienne, neveu de Vidon, du vivant de son oncle, évêque de la même ville. On a décerné que le clergé et le peuple du Velay aient la liberté d'élire un autre évêque qui sera sa-

cré par le Pape, et que le roi Robert ne prenne point la défense d'Étienne, ce neveu de Vidon, justement condamné et déposé ¹. »

Les canons de ce concile furent un coup de foudre pour un roi qui avait autant de piété que Robert et qui aimait aussi tendrement que lui l'épouse dont on voulait l'obliger à se séparer. La religion et la passion se livrèrent les plus rudes combats dans son cœur. La passion l'emporta d'abord ; mais le roi accorda cependant quelque chose à la religion : n'ayant pas la force de rompre son mariage, il se soumit humblement aux censures de l'Église. C'est du moins ce que l'on doit conclure de ce que dit un auteur étranger, qui écrivit soixante ans après, mais qui ne se trouve confirmé par aucun auteur du temps et du pays. Pierre Damien assure en effet que Robert fut excommunié, que les Français eurent tant d'égard à cette excommunication qu'ils évitaient d'avoir aucun commerce avec le roi, en sorte qu'il ne resta auprès de lui que deux serviteurs ; encore dit-il qu'ils avaient soin de faire passer par le feu les vases où ce prince avait mangé et bu, pour les purifier. Ce qui attachait le plus le roi à l'épouse qu'on voulait lui faire quitter, c'est qu'elle était enceinte et qu'il en espérait bientôt un fils ; mais, si nous en croyons aussi Pierre Damien, Berthe accoucha d'un monstre, ce qui fut regardé comme une punition du Ciel, qui manifestait sa colère sur les fruits d'une alliance incestueuse. Ce qui rend fort douteux ce récit de Pierre Damien, c'est qu'aucun auteur contemporain de France, ni le biographe contemporain du roi Robert, ni le biographe contemporain de saint Abbon, ne disent un mot ni de l'excommunication du roi, ni de l'accouchement monstrueux de la reine. Le premier dit seulement que « saint Abbon ne cessa de réprimander le roi, et en particulier et en public, jusqu'à ce que ce prince débonnaire reconnût sa faute, renvoyât la femme qu'il avait illégitimement épousée, et expiât son péché par une satisfaction agréable à Dieu ². » Robert épousa, peu de temps après, Constance, fille de Guillaume, comte d'Arles et de Tou-

¹ Dom Bouquet, t. 10, p. 435. — ² Id., p. 431, *Epist.* 4.

¹ Labbe, t. 9, p. 772. — ² Dom Bouquet, t. 10, p. 107

louse, et de Blanche, fille de Geoffroi Grise-Gonelle, comte d'Anjou.

Cette grande affaire fut terminée avant la fin de l'an 998; car Grégoire V, qui mourut au commencement de l'an 999, écrivit une lettre à Constance, que le roi avait déjà épousée. Le Pape, après avoir loué dans cette lettre la piété de la reine, la prie de faire réparer les torts qui avaient été faits à un évêque nommé Julien, dont il ne marque pas le siège, mais qui peut être Julien, évêque d'Angers, le manuscrit de cette lettre ayant été trouvé dans cette ville. Cette lettre du Pape Grégoire V à la reine Constance est datée du mois de novembre, indiction non pas deuxième, mais douzième, qui marque l'an 998, l'indiction commençant au mois de septembre ¹. On trouve cependant un diplôme ou deux, postérieurs à cette époque, où le roi Robert donne encore à Berthe le nom de reine et d'épouse. Mais supposé que les dates de ces diplômes soient bien sûres, ce qui n'est pas, comme Robert avait épousé cette princesse dans la bonne foi, de l'avis et avec l'approbation des évêques de France, il est très-possible que, même après leur séparation, il lui ait conservé le titre de reine et même celui d'épouse, du moins dans certains actes de munificence qu'il faisait, à sa sollicitation, en faveur de quelque monastère, comme c'est le cas de ces deux diplômes. La chose ne paraîtra pas du tout incroyable à qui connaît le cœur affectueux et naïf de ce prince.

Le roi Robert était en effet d'une piété, d'une bonté, d'une charité, mais surtout d'une simplicité de cœur dont on ne se fait pas d'idée dans notre siècle. Il était très-assidu aux offices de l'église, faisait des prières et des génuflexions sans nombre, lisait tous les jours le psautier, enseignait aux autres les leçons et les hymnes. Il passait sans dormir les nuits entières de Noël, de Pâques et de la Pentecôte. Depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques il couchait sur la terre et passait le carême en pèlerinages. Les aumônes ordinaires du roi Robert, à Paris, à Senlis, à Orléans, à Dijon, à Melun, à Étampes, à Auxerre,

à Avallon, étaient de nourrir tous les jours trois cents pauvres et quelquefois jusqu'à mille, leur faisant donner du pain et du vin en abondance. En carême, quelque part qu'il fût, on donnait tous les jours à cent ou deux cents pauvres du pain, du vin et du poisson. Le jeudi saint il en servait au moins trois cents, le genou en terre, donnant à chacun du pain, des légumes, du poisson et un denier d'argent, et cela à tierce. Il en faisait autant à sexte; puis il servait cent pauvres clercs, donnant à chacun douze deniers d'argent et chantant toujours des psaumes. Enfin, après son repas, revêtu seulement d'un cilice, il lavait les pieds à cent soixante pauvres et plus, les essuyait de ses cheveux et donnait deux sous d'argent à chacun. Pendant ce temps un diacre et un sous-diacre lisaient l'évangile de saint Jean sur le lavement des pieds. En l'honneur des douze apôtres il menait partout avec lui douze pauvres, qui marchaient devant lui, montés sur des ânes et louant Dieu. C'étaient là comme ses gardes, ses courtisans et ses favoris.

Un jour il remarqua que sa femme avait eu soin de faire garnir sa lance d'ornements d'argent. Il venait dans ce moment d'achever ses prières dans le monastère de la Mère-de-Dieu, qu'il avait rebâti à Poissy-sur-Seine, où il avait un palais. Il chercha des yeux un pauvre à qui il pût donner cet argent, et, l'ayant trouvé, il lui recommanda de lui apporter un outil de fer qui pût servir à arracher des clous; puis le pauvre et le roi s'enfermèrent ensemble et travaillèrent en commun à arracher tout l'argent dont la reine Constance avait fait orner la lance royale. Robert le mit ensuite lui-même dans la besace du mendiant, lui recommandant de s'enfuir bien vite, de peur que la reine ne le vit. En effet, l'opération à peine achevée, la reine arriva; elle fut bien surprise de voir si dégradée cette même lance dont elle comptait faire une si agréable surprise à son époux. Robert lui jura, mais en riant, qu'il ne savait comment cela était arrivé; et ils eurent ensemble une querelle amicale ¹.

Une autre fois, la reine Constance ayant

¹ Labbe, t. 9, p. 756.

¹ *Helgaldi Epitome vitæ Rob.*, p. 103. Dom Bouquet, t. 10.

bâti à Étampes un palais avec un oratoire, le roi y vint avec grand plaisir, accompagné des principaux seigneurs. Au milieu du festin il ordonna qu'on ouvrît les portes du palais, pour que tous les pauvres y pussent entrer. Un d'eux, se glissant sous la table, se mit aux pieds du roi, qui le fit manger avec lui. Le pauvre, cependant, profita de cette familiarité pour détacher du manteau de Robert, qui le regardait faire, un ornement d'or du poids de six onces. Robert, ayant fait sortir et aller bien loin tous les pauvres, comme étant pleinement rassasiés, se leva de table. La reine Constance, s'étant aussitôt aperçue du vol, s'écria toute troublée : « Eh ! cher seigneur, quel ennemi de Dieu vous a défiguré en vous dépouillant d'un ornement convenable ? — Moi, dit Robert, personne ne m'a défiguré ; mais quelqu'un a pris ce qui lui était plus nécessaire qu'à nous, et ce qui, Dieu aidant, lui profitera. » Et il s'en alla dans l'oratoire, bénissant Dieu de ce qu'il avait perdu et de ce que sa femme lui avait dit. Guillaume, abbé de Dijon, et les principaux seigneurs de France étaient présents¹.

Ce même roi priant un jour dans l'église, un filou lui coupa la moitié de la frange de son manteau, et il se mettait en devoir de couper l'autre moitié lorsque le prince, s'en étant aperçu, lui dit : « Mon ami, contente-toi de ce que tu as pris ; le reste sera bon à quelque autre qui en aura plus besoin. » C'est toute la vengeance qu'il en tira. Une autre fois, ayant vu un de ses clercs dérober un des chandeliers de sa chapelle, il n'en dit mot, de peur de le diffamer ; mais, voyant que la reine Constance faisait faire des recherches pour découvrir le voleur, il fit venir celui qu'il savait l'être et lui dit : « Mon ami, sauvez-vous au plus tôt avec ce que vous avez dérobé, de peur que la reine ne vous fasse mourir, » et il lui donna encore de quoi faire sa route. Seulement, quelques jours après, quand il crut le voleur en sûreté, il raconta aux autres clercs ce qu'était devenu leur candélabre². Une autre fois enfin, le samedi avant Pâques, comme il se relevait au milieu de la nuit pour assister aux prières de l'église

et qu'il traversait des appartements où personne ne l'attendait, il y trouva deux personnes qui commettaient ensemble le crime. Touché de compassion, il jeta sur eux sa pelisse, afin que d'autres ne pussent les voir, alla prier pour leur conversion à l'église, y resta assez longtemps pour qu'ils pussent s'en aller, et ensuite commanda à un de ses valets de lui apporter une pelisse semblable, mais en lui défendant expressément de jamais en rien dire ni à la reine ni à personne³.

Un jour qu'il était à Compiègne douze hommes conjurèrent contre son autorité et sa vie. C'était le jeudi saint. Le bon prince les fit arrêter, les interrogea lui-même, les fit garder dans la maison de Charles le Chauve, nourrir splendidement, et, le jour de Pâques, leur fit donner la communion. Le lundi ils furent jugés et condamnés tout d'une voix ; mais le roi leur fit grâce, en considération de la nourriture céleste qu'ils avaient reçue, et les renvoya, se contentant de leur défendre de rien faire de semblable. Pour prévenir les faux serments, alors si fréquents, il avait fait faire un reliquaire de cristal, orné d'or, mais sans reliques, sur lequel il faisait jurer les seigneurs, et un autre d'argent, renfermant un œuf de griffon, sur lequel il faisait jurer les gens du commun, comme si la sainteté du serment n'eût dépendu que des reliques⁴. Il se trompait sans doute ; mais qui pourrait en vouloir à une simplicité si miséricordieuse ?

Le roi Robert « était, dit un historien de l'époque, très-pieux, prudent, lettré et suffisamment philosophe, mais surtout excellent musicien. Il composa plusieurs hymnes, proses et antiennes, qui furent chantées dans les églises. Sa femme Constance, le voyant toujours occupé de ces travaux, lui demanda une fois, comme par plaisanterie, de faire aussi quelque chose en mémoire d'elle. Il écrivit alors l'hymne *O constantia martyrum*, que la reine, à cause du nom de *Constantia*, crut avoir été fait pour elle. Ce roi avait souvent coutume de venir à l'église de Saint-Denis, revêtu de ses habits royaux et la couronne en tête ; il dirigeait le chœur à matines, à vêpres et à la messe, et il chantait avec les moines. »

¹ *Helgaldi Epitome vitæ Rob.*, p. 100. — ² *Ibid.*, p. 102.

³ *Ibid.*, p. 107. — ⁴ *Ibid.*

Nous avons vu Charlemagne, en son temps, faire à peu près le même office parmi les clercs de son palais.

Le roi Robert eut toujours une affection particulière pour la ville d'Orléans, parce qu'il y était né, y avait été baptisé et couronné roi. Il rendit à l'église cathédrale de Sainte-Croix des terres que l'évêque Foulque avait données à Hugues de Beauvais pour en avoir du secours, et donna à la même église des vases sacrés et des ornements précieux. Il en donna aussi à l'abbaye de Fleury, dont il confirma les privilèges; car il regardait saint Benoît comme un de ses principaux protecteurs, avec la sainte Vierge, saint Martin, saint Aignan, saint Corneille, saint Cyprien, saint Denis et sainte Geneviève. Il fit bâtir à Orléans un nouveau monastère en l'honneur de saint Aignan, deux églises de Notre-Dame et un monastère de Saint-Vincent; un de Saint-Paul à Chateauges, en Auvergne, de Saint-Médard à Vitry, de Saint-Léger dans la forêt Iveline, de Notre-Dame à Melun, de Saint-Pierre et Saint-Rieul à Senlis; à Étampes, le monastère de Notre-Dame et une autre église dans le palais; à Paris, dans la Cité, Saint-Nicolas, qui était la chapelle du palais, le monastère de Saint-Germain l'Auxerrois, l'église de Saint-Michel; dans la forêt de Bièvre, qui est celle de Fontainebleau, le monastère de Saint-Germain de Paris, avec l'église de Saint-Vincent, dans la forêt de Laye; à Gometz, une église de Saint-Aignan, une autre église de Saint-Aignan à Fay; le monastère de Notre-Dame à Poissy, celui de Cassien à Autun. Ce sont quatorze monastères et sept autres églises.

Sa dévotion pour le saint sacrement de l'Eucharistie était telle qu'il lui semblait y voir Dieu dans sa gloire plutôt que sous une forme étrangère, et c'est ce qui le rendait si soigneux de fournir des vases et des ornements pour célébrer dignement le saint Sacrifice. Il se plaisait aussi à orner richement les reliques des saints; et on en découvrit un grand nombre sous son règne, qui avaient été longtemps cachées, particulièrement, vers l'an 1008, dans la ville de Sens, sous l'archevêque Léotéric. Il y eut un grand concours, non-seulement des Gaules, mais d'Italie et d'outre-mer,

et plusieurs malades y furent guéris, en sorte que la ville de Sens en fut enrichie. La découverte de reliques la plus célèbre fut celle des martyrs saint Savinien et saint Potentien, apôtres de Sens. Ils étaient demeurés cachés dans des cavernes, de peur des païens, depuis le temps de l'archevêque Guillaume, qui vivait l'an 940. L'archevêque Léotéric, les ayant trouvés vers l'an 1015, les fit enfermer soigneusement dans des coffres de plomb. Enfin le roi Robert et la reine Constance firent mettre le corps de saint Savinien dans une chasse d'or et d'argent, ornée de pierreries, et le roi porta lui-même la chasse sur ses épaules avec le prince Robert, son fils. Cette dernière translation se fit le 25 août, vers l'an 1025; un aveugle nommé Meinard, du village de Fontaine, en Gâtinais, y recouvra la vue, qu'il avait perdue depuis trois ans¹.

Robert avait un zèle particulier pour le bon choix des évêques. « Car, dit Glaber, quand un siège était vacant, il ne songeait qu'à le remplir d'un digne sujet, fût-il de la plus basse naissance. Ce qui lui attira l'indignation et la désobéissance des seigneurs de son royaume, qui ne choisissaient pour ces places que des nobles comme eux; car la plupart, à l'imitation des rois, se rendaient maîtres des élections. Le roi trouvait donc souvent de la résistance de la part des seigneurs ses vassaux; mais il était en paix avec les princes souverains, ses voisins, savoir l'empereur saint Henri; Ethelred, roi d'Angleterre; Rodolphe, roi de Bourgogne, et Sanche, roi de Navarre². »

Le Pape Grégoire V ne tint le Saint-Siège que deux ans et neuf mois et mourut le 18 février 999. Il fut enterré à Saint-Pierre, près de saint Grégoire le Grand. L'empereur Othon fit élire Pape à sa place son maître Gerbert, après qu'il eut tenu le siège de Ravenne environ un an. Ce fut le premier Pape français. Il prit le nom de Silvestre II, et, comme il était fort âgé, il ne garda guère que quatre ans le Siège de Rome. Peu de temps après qu'il y fut placé l'empereur Othon, à sa prière, donna à l'Eglise de Verceil la ville même de Verceil, son comté et le comté de Sainte-Aga-

¹ *Helgaldi Vita Rob.* Dom Bouquet, t. 10. Duchesne.
— ² Glab., l. 3, c. 2.

the, avec toute la puissance publique, défendant à qui que ce fût de troubler l'évêque en cette possession, sous peine de mille livres d'or. La donation est du 7 mai 999, à Rome, et c'est la première où l'on trouve la puissance publique donnée si expressément à une Église particulière¹.

On a quelque lieu de croire qu'Arnoulphe de Reims, qui était alors parfaitement réconcilié avec le roi Robert et avec Gerbert, c'est-à-dire avec Silvestre II, souhaita que ce Pape confirmât son rétablissement, contre lequel il avait tant réclamé. En effet nous avons une lettre de Silvestre II à son cher fils Arnoulphe, archevêque de Reims, pour autoriser ce qui s'était fait en sa faveur. La manière dont ce Pape y parle des droits du Saint-Siège, qu'il avait combattus autrefois, est remarquable. « C'est au Saint-Siège apostolique, dit-il, qu'il appartient de rétablir dans leurs dignités ceux qui en ont été privés, afin de conserver par là à saint Pierre la libre puissance de lier, et que la splendeur de la gloire romaine éclate en tous lieux. C'est pourquoi vous, Arnoulphe, archevêque de Reims, qui, pour quelques excès, avez été déposé, nous croyons qu'il nous convient d'avoir pitié de vous, et, puisque votre déposition a été faite sans le consentement de Rome, il faut montrer que Rome peut réparer ce qui a été fait ; car telle est la souveraine autorité donnée à Pierre qu'aucune grandeur humaine ne saurait lui être égalée. » Silvestre marque ensuite qu'il rétablit Arnoulphe dans tous les droits et prérogatives de son siège de Reims, au nombre desquels il compte la bénédiction des rois de France, c'est-à-dire leur sacre, et il défend à toutes personnes de lui reprocher sa déposition².

Comme Grégoire V avait déjà fait rétablir Arnoulphe, nous ne dissimulerons pas que d'habiles critiques ont jugé que cette lettre devait lui être attribuée ; mais on pourrait prouver, par la même raison, qu'elle est de Jean XV, car ce fut proprement ce Pape qui rétablit Arnoulphe ; Grégoire V obtint seulement qu'il fût élargi de prison. Ainsi, puisque dans les manuscrits cette lettre porte le

nom de Silvestre, nous ne voyons pas, non plus que Longueval, dont nous citons les paroles, de raison suffisante de s'inscrire en faux. Il est d'ailleurs assez vraisemblable qu'Arnoulphe, pour ôter toute difficulté, aura souhaité que Silvestre confirmât son rétablissement, et que Silvestre, de son côté, aura saisi avec plaisir cette occasion pour se dédire authentiquement de ce qu'il avait avancé contre le Saint-Siège¹.

La même année de la mort du Pape Grégoire l'empereur Othon III, déjà fort affligé de cette perte, en fit encore deux autres qui lui furent plus sensibles. La première fut celle de sa tante Mathilde, sœur d'Othon II, abbesse de Quedlinbourg, qui, en l'absence de l'empereur, son neveu, avait eu grande part au gouvernement du royaume de Germanie. L'autre perte fut celle de l'impératrice sainte Adélaïde, aïeule de l'un et mère de l'autre.

Après la mort de son fils unique l'empereur Othon II, elle eut beaucoup à souffrir de la part de sa bru, l'impératrice Théophanie, Grecque et emportée, mais qui mourut avant elle. Ces disgrâces et celles de sa jeunesse lui apprirent à faire un bon usage des prospérités de ce monde. Sa vertu et sa sagesse la firent encore plus respecter que son rang. Son zèle pour le bien public la faisait nommer la mère des royaumes. Ses biens furent ceux des pauvres et des serviteurs de Dieu. Elle fonda un grand nombre d'églises en Allemagne et même en France ; car, quoique femme, mère et aïeule d'empereurs, elle n'oublia jamais la France, sa patrie.

La dernière année de sa vie elle vint en Bourgogne, où elle fit divers pèlerinages. Elle y visita le monastère de Payerne, qu'elle avait fondé ou rétabli en l'honneur de la sainte Vierge, pour le repos de l'âme de Mathilde, reine de Bourgogne, sa mère. Elle alla ensuite satisfaire sa dévotion envers saint Maurice et ses compagnons, au monastère d'Agaune, d'où elle se rendit à Genève, pour visiter le tombeau de saint Victor. Elle envoya des présents à Saint-Benoît sur Loire et à Cluny, en considération de saint

¹ Baron., ann. 999. — ² Labbe, t. 9, p. 778.

¹ *Hist. de l'Église gall.*, 1. 19.

Mayeul, qu'elle avait tendrement aimé pour sa vertu. Adélaïde voulut aussi contribuer au rétablissement du monastère de Saint-Martin de Tours, qui avait été brûlé ; elle y envoya une somme considérable d'argent, avec une partie du manteau impérial de son fils Othon II, et elle chargea le porteur de dire à saint Martin, de sa part : « Évêque de Dieu, recevez ces petits présents que vous offre Adélaïde, la servante des serviteurs de Dieu, pécheresse par sa nature, mais impératrice par la grâce de Dieu ; recevez, dis-je, cette partie du manteau de mon fils Othon, vous qui avez partagé votre manteau pour revêtir Jésus-Christ dans la personne d'un pauvre. »

Saint Odilon, abbé de Cluny, se rendit auprès de sainte Adélaïde pendant qu'elle était en Bourgogne ; mais en s'abordant ils ne purent l'un et l'autre retenir leurs larmes. La pieuse impératrice prit le bas de la robe du saint abbé et la baisa avec respect ; puis, le tirant à part, elle lui dit : « Souvenez-vous de moi dans vos prières, et sachez que nous ne nous reverrons plus sur la terre. » La prophétie se vérifia bientôt.

Le jour de l'anniversaire d'Othon étant arrivé, Adélaïde distribua, selon sa coutume, l'aumône à une grande multitude de pauvres, en se prosternant à leurs pieds, pour adorer Jésus-Christ en leur personne. Comme elle était déjà infirme, elle tomba malade de cette fatigue la nuit suivante, et en peu de jours elle fut réduite à l'extrémité. Dès que la violence du mal lui donna quelque relâche elle demanda avec instance l'Extrême-Onction et le saint Viatique, qu'elle reçut avec une tendre dévotion. Après quoi elle se fit chanter les psaumes pénitentiels et les litanies des Saints, joignant sa voix mourante à celles de ses chapelains. Elle mourut ainsi, le 16 décembre de l'an 999. Saint Odilon écrivit sa vie, pour soulager la douleur qu'il avait de perdre une si zélée protectrice de son ordre. Il la composa en deux livres, dont le second contient une relation de plusieurs miracles opérés au tombeau de la sainte impératrice¹.

L'empereur Othon III était encore en Italie

quand il reçut cette triste nouvelle. De retour en Allemagne, ayant appris les miracles qui se faisaient au tombeau de saint Adalbert de Prague, il résolut d'y aller faire ses prières. Ce saint martyr était enterré à Gnesen, alors capitale de la Pologne, où le duc Boleslas avait racheté ses reliques. Le duc vint au-devant de l'empereur et le reçut avec tout l'honneur possible. L'empereur, voyant de loin la ville de Gnesen, se mit nu-pieds pour y arriver et fut reçu par l'évêque Ungar, qui le mena dans l'église, où il implora l'intercession du saint martyr avec beaucoup de larmes. Pour l'honorer davantage il érigea à Gnesen, par la permission du Pontife romain, un archevêché, au lieu qu'elle n'était pas même ville épiscopale, mais du diocèse de Posnanie¹. L'empereur y mit pour premier archevêque Gaudence, frère de saint Adalbert, et lui donna trois suffragants, savoir, les évêques de Sals-Colbert, de Cracovie et de Vratislav ou Breslau. Mais comme Ungar, évêque de Posnanie, ne consentit point à cette érection, il le laissa sous la dépendance de l'archevêque de Magdebourg, dont il était suffragant.

Quant à l'évêché de Prague, dès l'année 997, incontinent après la mort de saint Adalbert, Boleslas, duc de Bohême, envoya prier l'empereur de donner un évêque à cette Église désolée, de peur qu'elle ne retombât dans le paganisme qu'elle venait de quitter, déclarant qu'il n'y avait personne dans toute la Bohême digne de remplir cette place. L'empereur et toute sa cour jetèrent les yeux sur un de ses chapelains nommé Thitdag, qui, bien que Saxon de naissance, savait parfaitement la langue slavonne. L'empereur l'envoya donc à l'archevêque de Mayence, lui ordonnant de le sacrer évêque de Prague, ce qui fut fait le 7 juillet 998. Son clergé et son peuple le reçurent avec joie, et il fut intronisé au coin de l'autel de saint Vitus, patron de la cathédrale².

Au retour de Pologne l'empereur Othon vint à Magdebourg, où il célébra le dimanche des Rameaux, l'an 1000 de Notre-Seigneur. Le lendemain lundi il tint un concile

¹ *Vita S. Adel.* Canis., *Lect. ant.*, t. 3, in fine. Leibnitz, *Rer. Brunsw.*, t. 2.

¹ *Chron. Hildesh.* — ² Ditmar, l. 4. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5, p. 871.

avec les évêques, pour exécuter ce qui avait été réglé au concile de Rome, sous Grégoire V, en 998, touchant l'évêché de Mersebourg et son ancien évêque Gisiler ou Gisler. On y avait ordonné le rétablissement de l'évêché de Mersebourg, érigé dans un concile par le Pape et par l'empereur Othon I^{er}, et supprimé sans concile par l'empereur Othon II. Et comme Gisiler avait quitté le siège de Mersebourg pour passer à celui de Magdebourg, qui en était la métropole, il fut dit que, « s'il pouvait prouver canoniquement qu'il eût été transféré à l'instance du clergé et du peuple, il demeurerait dans la métropole; s'il l'avait fait sans y être invité par eux, et toutefois sans ambition et sans avarice, il retournerait à Mersebourg; mais, s'il ne peut se justifier d'ambition et d'avarice, il perdra l'un et l'autre siège¹. » Le concile de Magdebourg devait donc exécuter ce décret. Toutefois Gisiler, employant l'argent au défaut de raisons, fit remettre l'affaire à l'assemblée plus nombreuse qui devait se tenir à Quedlinbourg pour la fête de Pâques. Sa maladie l'empêchant de s'y trouver, il envoya s'excuser par un de ses clercs et par le prévôt de l'église de Magdebourg, et fit encore remettre l'affaire au concile qui se tiendrait à Aix-la-Chapelle, en présence de l'empereur. Gisiler y vint, en effet, avec ceux qui le favorisaient, et le légat du Pape, archidiacre de l'Église romaine, le pressa jusqu'à trois fois de faire juger sa cause. Gisiler eut encore l'adresse de la faire remettre à un concile général, qui devait se tenir à Rome, car l'empereur se disposait à y aller².

Pendant ce concile d'Aix-la-Chapelle Othon III fit ouvrir le tombeau de Charlemagne. La chronique d'Hildesheim dit que ce fut par une pure curiosité, et que Charlemagne, lui étant apparu, le menaça d'une mort prochaine en punition de sa témérité. Ademare, auteur contemporain, raconte la chose plus en détail et d'une manière un peu différente. Il assure que, l'an 1000, l'empereur Othon III fut averti en songe de lever le corps de Charlemagne, qui reposait dans l'église d'Aix-la-Chapelle. Comme cette église avait été pillée

et ruinée par les Normands, il n'y avait plus sur le tombeau de ce prince aucune marque extérieure qui pût le faire reconnaître. On jeûna trois jours, après lesquels on creusa la terre à l'endroit qui avait été désigné en songe à l'empereur. On y trouva, en effet, dans un caveau fait exprès, le corps de Charlemagne entier et sans corruption. Il était assis sur un siège d'or, ayant sur la tête une couronne d'or, le sceptre à la main avec une épée d'or. On le leva pour le montrer au peuple, et il parut d'une grandeur extraordinaire. Un chanoine d'Aix-la-Chapelle, qui était fort grand et fort gros, voulut se mesurer avec lui; il en prit la couronne et se la mit sur la tête; mais sa tête parut trop petite. Il mesura ensuite sa cuisse avec celle de Charlemagne, laquelle se trouva plus grande que la sienne. On crut que ce chanoine avait été puni de sa témérité; car il se cassa la cuisse peu de temps après, et il en resta incommode le reste de sa vie.

L'empereur fit placer le corps de Charlemagne dans l'aile droite de l'église d'Aix-la-Chapelle, derrière l'autel de saint Jean-Baptiste, et il y fit élever un couronnement d'or. Depuis ce temps-là il commença à se faire des miracles au tombeau de ce prince. « Cependant, dit l'ancien historien qui rapporte ces faits, on ne lui rendit aucun culte et l'on se contenta de célébrer tous les ans, pour le repos de son âme, l'anniversaire des morts. Othon envoya le siège d'or de Charlemagne à Boleslas, duc de Pologne, en le priant de lui faire présent, en échange, de quelques reliques de saint Adalbert. Boleslas lui envoya un bras du saint martyr, et l'empereur, pour placer plus honorablement cette relique, fit bâtir à Aix-la-Chapelle une église en l'honneur de saint Adalbert, avec un monastère de religieuses¹. »

En la même année 1000 l'empereur Othon III passa les Alpes et fit quelque séjour à Pavie. Alors, par le conseil de saint Romuald, il fonda près de Ravenne un monastère en l'honneur du même saint Adalbert de Prague; et comme saint Romuald le pressait d'embrasser la vie monastique, suivant la

¹ Labbe, t. 9, p. 772. — ² *Chron. Sax.*, 1000. Ditm., l. 4.

¹ Dom Borquet, t. 10, p. 145, 319.

promesse qu'il lui en avait faite à l'autre voyage, l'empereur lui assura qu'il le ferait après qu'il aurait soumis Rome révoltée contre lui et qu'il serait revenu victorieux à Ravenne. Mais saint Romuald lui dit : « Si vous allez à Rome vous ne verrez plus Ravenne. » Il lui déclara nettement que sa mort était proche, et, ne pouvant le détourner de son entreprise, il se retira ¹.

L'empereur Othon, étant arrivé à Rome, y célébra la fête de Noël et fit bâtir dans l'île du Tibre une église en l'honneur de saint Adalbert de Prague, dont il avait apporté les mains ornées d'or et de pierreries, et, voulant enrichir cette église de plusieurs autres reliques, il en fit chercher partout. On lui dit qu'il y avait plusieurs corps de martyrs dans l'église des saints Abundius et Abundantius, près du mont Soracte; il y envoya des évêques, des clercs et des moines, et les fit apporter avec grande solennité à l'église de Saint-Adalbert ².

Othon fit aussi rapporter de Hambourg à Rome les os du Pape Benoît V, suivant sa prédiction; car on dit que, pendant son exil, il avait dit : « Je dois mourir en ce pays, ensuite il sera désolé par les armes des païens et deviendra l'habitation des bêtes sauvages. Il n'aura point de paix solide avant ma translation; mais, quand je serai retourné chez moi, j'espère que, par l'intercession des saints apôtres, les païens demeureront en repos. » L'événement fut conforme à cette prédiction; car les Slaves ravagèrent longtemps les églises de Saxe. Celui qui prit soin de la translation de Benoît, par ordre de l'empereur, fut Racon de Brême, un des chapelains de ce prince, qu'il voulait faire évêque. Il lui donna même le bâton pastoral pendant qu'il était au lit grièvement malade; mais il mourut avant d'être sacré ³.

Comme l'empereur Othon III était à Rome, saint Bernward, évêque d'Hildesheim, y arriva le 4 janvier, l'an 1001. L'empereur, ravi de la venue de ce prélat, qui avait été son précepteur, alla au-devant de lui jusqu'à Saint-Pierre, à deux milles de son palais.

L'ayant embrassé tendrement, il l'entretint longtemps, et, pendant les six semaines qu'il demeura auprès de lui, il le fit défrayer libéralement.

Le sujet du voyage de l'évêque était un différend avec l'archevêque de Mayence, son métropolitain, pour le monastère de Gandersheim, illustré par la religieuse poëte Roswith. L'évêque d'Hildesheim y avait toujours été reconnu pour diocésain, jusqu'à ce que Sophie, fille de l'empereur Othon II, étant près de s'y consacrer à Dieu, dédaigna de prendre le voile de la main d'un prélat qui ne portait pas le pallium et désira que ce fût Ville-gise, archevêque de Mayence. L'évêque s'y opposa autant qu'il lui fut possible; mais enfin, à la prière de l'impératrice Théophanie, mère de la religieuse, il consentit que l'archevêque et lui fissent la cérémonie en commun, en sorte que l'on vit, ce qui parut très-nouveau, deux évêques, revêtus pontificalement, assis des deux côtés d'un même autel. L'évêque ne laissa pas de demander au roi Othon III, qui était présent, s'il consentait à l'engagement de sa sœur; puis il lui demanda à elle-même si elle lui promettait obéissance, à lui et à ses successeurs, et protesta publiquement que l'archevêque n'avait aucun droit dans cette église. Cet orgueilleux entêtement d'une princesse au moment d'embrasser l'humilité du cloître n'était pas d'un bon augure et sentait la vanité byzantine, qu'elle avait peut-être héritée de sa mère. Les choses demeurèrent en cet état sous cet évêque et son successeur, et durant les sept premières années du pontificat de saint Bernward; mais Sophie, se regardant plus comme princesse que comme religieuse, sortit du monastère, malgré l'abbesse, pour aller à la cour, où elle demeura un an ou deux, aux dépens de sa réputation. Saint Bernward l'avertit doucement de rentrer dans son devoir, et, comme il continuait, elle évita sa rencontre et chercha l'appui de l'archevêque de Mayence, disant que c'était de lui qu'elle avait reçu le voile, que le monastère était dans son diocèse et qu'elle ne dépendait en rien de Hildesheim. Étant de retour à Gandersheim elle sema ces discours parmi les religieuses, et réussit si bien à les aliéner

¹ *Vita Rom. Acta SS.*, 1 févr. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6. — ² *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 5, p. 783. —

³ *Ditm.*, l. 4.

de l'évêque que, quand il vint, il fut reçu avec indifférence, comme un évêque étranger, et ses remontrances ne furent pas écoutées. Enfin, pour faire la dédicace de l'église du monastère, les religieuses appelèrent l'archevêque Villegise, et l'évêque Bernward fut seulement averti de s'y trouver.

Il envoya Ekhard, évêque de Sleswig, qui, étant chassé de son siège par les guerres, s'était retiré auprès de lui et le servait dans ses fonctions. Il déclara que Bernward était retenu par le service de l'empereur et pria l'archevêque de ne point entreprendre de faire cette dédicace à son préjudice. Villegise voulait passer outre, étant jaloux, de son côté, de la faveur de Bernward auprès de l'empereur, mais les protestations réitérées de celui-ci l'arrêtèrent. Saint Bernward fut engagé à porter sa plainte au Pape et à l'empereur, et telle fut la cause de son voyage à Rome. Saint Henri, duc de Bavière et proche parent de l'empereur, auprès duquel il se trouvait alors, prenait aussi les intérêts de l'évêque et pressait le jugement de ce différend pour rétablir la paix dans l'Église.

Le Pape Silvestre assembla donc un concile de vingt évêques, dix-sept d'Italie et trois d'Allemagne. L'empereur et le duc Henri y assistèrent, avec tout ce qu'il y avait à Rome de personnes constituées en dignité. Après qu'on eut lu l'Évangile et quelques canons, le Pape donna la bénédiction; on s'assit, on fit silence; puis l'évêque saint Bernward expliqua son affaire, se plaignant principalement que, depuis son départ, l'archevêque de Mayence avait tenu un synode dans son diocèse, c'est-à-dire dans le monastère de Gandersheim, malgré ses protestations. Le Pape demanda au concile si l'on devait tenir pour synode une assemblée que cet archevêque avait tenue avec ceux qu'il avait amenés dans une église que les évêques de Hildesheim avaient toujours possédée, vu principalement que l'évêque était absent et était venu se plaindre au Saint-Siège pour le même sujet. Le concile demanda permission de délibérer en particulier, et, le Pape l'ayant accordé, les évêques romains sortirent seuls. Puis le concile déclara que ce synode était un acte schismatique, et qu'on devait rejeter,

selon les canons, ce qui y avait été fait.

Alors le Pape prononça ainsi : « Par l'autorité des apôtres et des Pères, nous cassons ce qui, en l'absence de notre frère Bernward, a été fait à Gandersheim, dans son diocèse, par l'archevêque Villegise et ses complices. » Puis il ajouta : « Notre frère Bernward demande-t-il qu'on lui rende l'investiture que l'archevêque lui a ôtée ? » Le concile répondit : « Il n'est pas nécessaire de lui rendre l'investiture que l'archevêque n'a pu lui ôter; mais, puisqu'il le demande instamment, rendez-la-lui, si cela plaît à l'empereur. » Le Pape donna donc à l'évêque sa fêrue ou son bâton pastoral, disant : « Je vous rends et vous confirme la possession du monastère de Gandersheim, avec ses dépendances, et, par l'autorité apostolique des saints Pierre et Paul, je défends à qui que ce soit de vous y troubler, sinon en tant que les canons le permettent. »

Enfin on résolut d'écrire à l'archevêque de Mayence pour le blâmer d'une telle entreprise et l'exhorter à se désister de sa prétention. On convint aussi d'indiquer un concile des évêques de Saxe et d'envoyer un légat du Pape pour y présider. Le lieu fut marqué à Polden, près de Brandebourg, et le jour au 21 juin; on nomma pour légat Frédéric, prêtre-cardinal de l'Église romaine et depuis archevêque de Ravenne, Saxon de naissance et jeune, mais d'une grande probité¹.

Avant de partir pour retourner en Saxe le saint évêque Bernward, avec le Pape, réduisit à l'obéissance de l'empereur la ville de Tibur, qui s'était encore révoltée. Y étant entrés, ils persuadèrent aux habitants de se rendre à discrétion et à l'empereur de leur pardonner; mais les Romains, indignés de ce que les Tiburtins avaient fait leur paix, se révoltèrent à leur tour, poussés par un nommé Grégoire, que l'empereur chérissait et qui voulut le prendre en trahison. On ferma donc les portes de Rome, on ne laissait entrer ni sortir personne, et il y eut même quelques-uns des amis de l'empereur tués. L'évêque saint Bernward fit confesser les

¹ Vita S. Bern. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6.

gens du palais et leur donna le Viatique à la messe ; puis, les ayant exhortés, il marcha à leur tête, portant la sainte lance, que les empereurs d'Allemagne regardaient comme leur sauvegarde ; mais les rebelles jetèrent les armes et demandèrent la paix. L'empereur leur fit une harangue où il leur reprocha leur ingratitude, et la sédition fut apaisée. L'empereur et le Pape ne laissèrent pas de sortir de Rome le dimanche de la Sexagésime, qui, cette année 1001, était le 16 février, et campèrent assez proche. Le saint évêque Bernward prit congé de l'empereur et il s'en retourna chez lui chargé de présents et de reliques ¹.

Le cardinal Frédéric arriva aussi en Allemagne, revêtu des ornements du Pape, avec les chevaux enharnachés d'écarlate, pour montrer qu'il le représentait. On tint le concile à Polden, le 22 juillet ; mais l'archevêque de Mayence et ceux de son parti qui n'y étaient qu'à regret y firent beaucoup de bruit. Le légat, assis entre saint Livezon ou Libentius, archevêque de Hambourg, et le saint évêque Bernward, exhorta d'abord doucement les évêques à la paix, et, ayant enfin obtenu du silence, il fit lire la lettre du Pape à l'archevêque de Mayence, qui demanda conseil aux évêques ses confrères, et principalement à l'archevêque de Hambourg. Celui-ci lui conseilla de satisfaire l'évêque d'Hildesheim, au jugement du concile. Là-dessus on ouvrit les portes de l'église ; plusieurs laïques entrèrent, faisant grand bruit, criant aux armes et menaçant terriblement le légat et le saint évêque Bernward. Ils ne s'émurent ni l'un ni l'autre, et, quoiqu'ils eussent des troupes plus nombreuses, s'ils eussent voulu en venir aux armes, ils se contentèrent d'apaiser doucement le tumulte, et les autres évêques furent d'avis de remettre l'affaire au lendemain, se rendant caution pour l'archevêque de Mayence qu'il y viendrait et exécuterait ce qui serait juste ; mais il se retira secrètement dès le grand matin, et le légat, l'ayant demandé en plein concile, le suspendit de toute fonction épiscopale jusqu'à ce qu'il se représentât devant le Pape,

au concile qui devait se tenir à Rome, à Noël, et qu'il dénonça à tous les évêques.

Le cardinal, étant retourné en Italie, rendit compte de sa légation au Pape et à l'empereur, lesquels, fort indignés de ce qui s'était passé, ordonnèrent à tous les évêques d'Allemagne de se rendre auprès d'eux vers Noël, non-seulement pour le concile, mais pour servir l'empereur à la guerre avec tous leurs vassaux. Peu de temps après le cardinal Frédéric obtint l'archevêché de Ravenne, vacant par la démission de Léon, qui avait succédé à Gerbert, et qui, peu après, était tombé en paralysie. Frédéric lui assigna de grandes terres pour sa subsistance.

En Allemagne, l'archevêque de Mayence ayant de nouveau insulté l'évêque d'Hildesheim, on tint un concile à Francfort, après l'Assomption de la sainte Vierge, où se trouvèrent les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, avec quatre évêques ; mais dans ce concile on ne jugea rien définitivement, à cause de l'absence de Bernward, qu'une indisposition avait empêché de s'y trouver ; on convint seulement que ni lui ni Villegise n'exerceraient aucun droit sur l'abbaye de Gandersheim jusqu'à l'octave de la Pentecôte, où les évêques s'assembleraient à Fritzlar.

Cependant le saint évêque Bernward désirait ardemment retourner en Italie, tant pour satisfaire à l'ordre du Pape que pour voir l'empereur, qu'il aimait tendrement. Ne pouvant y aller, il envoya le prêtre Tangmar, doyen de son monastère, qui l'y avait accompagné l'année précédente, et qui, depuis sa jeunesse, avait été occupé à instruire les enfants et avait été maître de l'évêque même. Il trouva l'empereur vers Spolète, et eut ordre d'attendre le concile, qui se tint dans la ville de Todi, le jour de Saint-Jean l'Évangéliste, cette même année 1001, et fut composé d'environ trente évêques ayant à leur tête le Pape et l'empereur.

Le prêtre Tangmar y fut introduit par un sous-diacre, et, le Pape lui ayant demandé ce qu'il désirait, il se prosterna aux pieds du Pape et de l'empereur, et, s'étant relevé, raconta ce qui s'était passé au concile de Francfort, se rapportant du surplus à l'archevêque

¹ Vita S. Bern. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6.

de Ravenne, qui était présent. L'archevêque fit le récit de sa légation, et le procédé de l'archevêque de Mayence fut désapprouvé par tous les évêques romains. Toutefois on résolut d'attendre l'archevêque de Cologne et les autres évêques, qui devaient arriver incessamment; mais, comme ils tardaient, le prêtre Tangmar demanda son congé et partit le 11 janvier 1002, chargé de présents de l'empereur pour son maître, entre autres de médicaments et d'épicerie¹.

Saint Héribert, archevêque de Cologne, arriva enfin et fut reçu avec grande joie par l'empereur dont il était un des principaux confidents. Il était né à Worms, de parents nobles, et avait été élevé dans l'abbaye de Gorze; le roi Othon III le prit auprès de lui pour être son chancelier. L'évêché de Wurzburg étant venu à vaquer en 995, ce prince voulut obliger Héribert à le prendre; mais il le fit donner à Henri, son frère cadet, et demeura attaché à l'empereur, qu'il accompagnait dans ses voyages. L'archevêque de Cologne étant mort le 14 juillet 998, le clergé et le peuple demeurèrent assez longtemps divisés au sujet de l'élection; enfin l'un des élus renonça à son droit et proposa d'élire le chancelier Héribert. Tous en convinrent; on envoya une députation en Italie pour le demander à l'empereur, qui l'accorda avec joie et lui en écrivit de sa main; car il l'avait laissé à Ravenne pour apaiser une sédition. Héribert obéit avec peine, et, ayant reçu du Pape le pallium, il se rendit à Cologne, où il fut sacré la veille de Noël, l'an 999.

L'empereur, consolé par son arrivée et par celle de ses autres serviteurs qui lui amenaient du secours, témoignait extérieurement sa joie, mais il gémissait en secret, pensant à ses péchés, et dans le silence de la nuit il veillait en prières et répandait beaucoup de larmes; souvent il jeûnait toute la semaine, excepté le jeudi, et il faisait de grandes aumônes. En marchant avec le saint archevêque ils s'entretenaient de ce qu'ils pourraient faire pour le salut de leur âme; ils convinrent que celui des deux qui retournerait sain et sauf en Allemagne fonderait un monastère en

l'honneur de la sainte Vierge, et l'empereur donna pour cet effet plusieurs terres à l'archevêque qui, depuis, exécuta ce dessein, par la fondation de la célèbre abbaye de Duit, près de Cologne¹.

Othon était jeune encore. Il venait d'envoyer à Constantinople une ambassade solennelle, ayant à sa tête Arnoulphe II, archevêque de Milan, pour demander la main d'une princesse grecque. L'ambassade fut reçue avec de grands honneurs par les empereurs Basile et Constantin et obtint ce qu'elle demandait; mais ce fut un succès inutile. L'empereur Othon mourut le 28 janvier 1002, âgé d'environ vingt-trois ans, dont il en avait régné neuf comme roi et cinq comme empereur. Il mourut à Paterno, petite ville d'Italie, dans la campagne de Rome. Il mourut, à ce que l'on croit, d'un poison que lui avait fait donner la veuve de Crescentius, auquel il avait fait couper la tête. Qu'il ait pris cette veuve pour concubine, c'est un bruit populaire qui n'a aucune vraisemblance. Le saint archevêque de Cologne prit soin de transporter son corps à Aix-la-Chapelle. On laissa ses entrailles à Augsbourg, où elles furent inhumées dans l'oratoire de Saint-Udalric, et le corps arriva à Cologne pendant la semaine sainte. On le porta, les trois premiers jours, à différentes églises, et le jeudi saint à Saint-Pierre, qui est la cathédrale, où, après que les pénitents eurent été introduits selon la coutume et eurent reçu l'absolution, l'archevêque la donna aussi à l'âme du défunt empereur, en présence de son corps, et recommanda aux prêtres d'en faire mémoire. Le vendredi matin on partit pour porter le corps à Aix-la-Chapelle, où, le jour de Pâques, 5 avril, il fut enterré dans l'église de Notre-Dame, au milieu du chœur².

Saint Henri, duc de Bavière, fut élu roi de Germanie, le 6 juin suivant. Il était petit-fils de Henri, frère d'Othon I^{er}, et par là, comme nous l'avons remarqué, descendait tout ensemble et de Charlemagne et du fameux Saxon Witikind. Il était le plus proche parent d'Othon III, qui était mort sans en-

¹ *Vita S. Bern.*, n. 30.

¹ *Vita S. Herib. Acta SS.*, 16 mars. — ² *Ibid.*, l. 4.

fants. On le nomma Henri II le Boiteux, mais il est plus connu par le titre de saint qu'il reçut après sa mort.

La dignité royale lui avait été prédite par saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne; car le duc Henri, père de celui-ci, lui ayant amené ses enfants pour recevoir sa bénédiction, le saint évêque nomma Henri roi; Brunon, son frère, évêque; Gisèle, sa sœur aînée, reine, et il nomma abbesse la cadette, qu'il avait baptisée. La prédiction fut accomplie de point en point. Brunon fut évêque d'Augsbourg et Gisèle reine de Hongrie. Après la mort de saint Wolfgang, qui fut son maître, le jeune duc Henri étant venu prier à son tombeau, le saint lui apparut en songe et lui dit : « Regardez attentivement ce qui est écrit sur la muraille. » Henri n'y put lire que ces deux mots : *Après six*. Étant éveillé, il crut que c'était à dire qu'il mourrait six jours après et donna beaucoup aux pauvres. Au bout de six jours, voyant qu'il se portait bien, il crut que c'était six mois, et, au bout de six mois, il crut devoir mourir après six ans; mais la septième année il fut élu roi et connut le sens de la prédiction.

Il fut couronné à Mayence, par l'archevêque Villegise, le 7 juin 1002, et on lui donna la sainte lance comme la marque de son pouvoir. Le 10 août, jour de Saint-Laurent, Cunégonde, épouse du roi Henri, fut couronnée reine, à Paderborn, par le même archevêque de Mayence; elle a été mise aussi au nombre des saintes. Le roi Henri vécut avec elle en continence parfaite, comme si elle eût été sa sœur, et Dieu permit que, pour rendre public cet exemple si rare de vertu, Cunégonde fût exposée à une rude épreuve. Sa réputation fut attaquée, et Henri lui-même entra en soupçon de sa fidélité. Elle offrit de se justifier par le fer chaud, suivant les lois du pays, et marcha sur des socs de charrue rougis au feu sans éprouver aucun mal¹.

Gisèle, sœur du roi Henri, fut aussi épouse d'un saint, savoir d'Étienne, roi de Hongrie. Il était fils de Geisa, quatrième duc des Hongrois depuis leur entrée en Pannonie; prince sévère envers les siens jusqu'à la cruauté,

mais humain et libéral à l'égard des autres, particulièrement des chrétiens. Il leur permit même, par un édit public, d'entrer dans ses États, ordonnant d'exercer envers eux l'hospitalité. Il trouvait bon que les clercs et les moines vissent devant lui et les écoutait volontiers. Enfin il se convertit lui-même avec sa famille; il reçut le baptême et promit de faire embrasser le Christianisme à tous ses sujets. C'étaient ces terribles Huns ou Hongrois qui, pendant tout un siècle, avaient mis l'Europe à feu et à sang.

Comme leur duc était en peine de ce qu'il devait faire pour abolir le paganisme et affermir la vraie religion par de nouveaux évêchés, il vit la nuit, en songe, un homme d'une beauté merveilleuse qui lui dit : « Ce que tu penses ne s'exécutera point par toi : tes mains sont souillées de sang humain; mais tu auras un fils qui accomplira ton dessein; il sera au nombre des élus de Dieu, et, après avoir régné sur la terre, il régnera éternellement. Cependant, reçois avec honneur un homme qui viendra exercer près de toi une ambassade spirituelle, et profite de ses instructions. » Cet ambassadeur céleste fut saint Adalbert de Prague, qui vint en Hongrie peu de temps après, et, par son conseil, le duc Geisa rassembla partout ses sujets; le saint évêque les prêcha, un grand nombre furent baptisés, on bâtit des églises en plusieurs lieux.

La duchesse eut aussi une vision; car, étant devenue enceinte et près d'accoucher, elle vit saint Étienne, le premier martyr, qui lui dit qu'elle aurait un fils qui serait le premier roi de sa nation, et lui ordonna de le nommer comme lui. L'enfant étant né, saint Adalbert le baptisa et le nomma Étienne. Il naquit à Strigonie, y apprit la grammaire et fut élevé avec soin. Quand il fut hors de l'enfance, le duc son père rassembla les grands et les autres ordres de son royaume, et, de leur consentement, le déclara son successeur et lui fit prêter serment. Geisa, déjà avancé en âge, mourut ensuite, l'an 997.

Le jeune duc Étienne, songeant aux moyens d'achever la conversion de son peuple, commença par établir la paix avec tous ses voisins; mais ses sujets païens, avec les

¹ *Vita S. Henr.*, 15 juill. *S. Cuneg.*, 3 mars. *Acta SS.*

seigneurs à leur tête, se révoltèrent, pillant ses villes et ses terres, tuant ses officiers et lui insultant à lui-même. Le duc rassembla ses troupes, et, portant sur ses enseignes l'image de saint Martin et de saint Georges, il marcha contre les rebelles qui assiégeaient Wesprim. Les ayant vaincus, il consacra à Dieu leurs terres et en fonda un monastère en l'honneur de saint Martin de Tours, que la Pannonie, où il naquit, a toujours honoré. Le duc fonda ce monastère dans un lieu nommé le mont Sacré, où l'on tenait que saint Martin, étant dans le pays, allait faire ses prières¹.

Après cette victoire le duc Étienne ne songeait qu'à la propagation de l'Évangile, et, pour attirer le secours de Dieu, il faisait de grandes aumônes et priait souvent avec larmes, prosterné sur le pavé de l'église. Il envoyait de tous côtés pour appeler des ouvriers évangéliques, ce qui attira des prêtres et des clercs zélés, des abbés et des moines, qui renoncèrent volontiers à leur pays pour une si bonne œuvre. Le plus célèbre fut Astric, autrement nommé Anastase. C'était un des six moines que saint Adalbert de Prague amena du monastère de Saint-Boniface de Rome, quand il revint la dernière fois en Bohême; il le fit abbé du monastère de Breunove, que fonda le duc Boleslas le Pieux. Mais la révolte des Bohêmes ayant obligé saint Adalbert à quitter le pays, Astric passa en Hongrie avec ses moines, et le duc Étienne, les ayant très-bien reçus, leur bâtit un monastère en l'honneur de saint Benoît et prenait plaisir à s'entretenir souvent avec eux. Ils lui furent d'un grand secours pour la conversion de ses sujets, et il fit si bien, tant par persuasion que par crainte, qu'il bannit entièrement l'idolâtrie de ses États. Il vint aussi de Pologne deux saints personnages, l'un nommé Suiard et surnommé André, l'autre nommé Benoît, qui embrassèrent la vie érémitique. Benoît, ayant été tué par des voleurs, fut tenu pour martyr; André fit plusieurs miracles.

Cependant le duc Étienne, voyant bien que cette Église naissante ne pouvait subsis-

ter sans pasteur, divisa tout le pays en dix évêchés, dont il voulut que Strigonie fût la métropole, et il y mit pour archevêque Sébastien, moine de grande vertu du monastère de Saint-Martin. Quant à l'abbé Astric, il le fit élire évêque de Colocza et lui donna le nom d'Anastase. Puis, la quatrième année après la mort de son père, c'est-à-dire l'an 1000, il le renvoya à Rome pour demander au Pape la confirmation de ces évêchés et la couronne royale pour le duc, afin que cette dignité lui donnât une autorité plus grande pour l'exécution de ses bons desseins. Anastase, étant arrivé à Rome, raconta au Pape tout ce que le duc Étienne avait fait dans ses États pour la religion, et le Pape lui accorda très-volontiers la couronne, y ajoutant une croix qui devait être portée devant le nouveau roi, comme un signe de son apostolat. « Car, dit-il, je suis l'apostolique, mais lui mérite le nom d'apôtre, puisqu'il a acquis un si grand peuple à Jésus-Christ. » Depuis plusieurs siècles l'on donnait au Pape le titre d'apostolique¹.

Le Pape disait dans sa lettre au saint roi : « Les envoyés de votre noblesse, principalement notre bien-aimé frère Astric, évêque de Colocza, ont d'autant plus réjoui notre cœur, ils ont d'autant plus facilement rempli leur commission, que nous-même, averti par Dieu, nous attendions ardemment leur arrivée d'auprès d'une nation qui nous était inconnue. Heureuse ambassade, qui, prévenue par un message céleste et négociée par le ministère des anges, a été conclue de Dieu avant qu'elle eût été entendue de nous. Vraiment ceci n'est ni de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu, qui fait miséricorde, et qui, comme le dit Daniel, change les temps et les âges, transfère les royaumes et les établit, révèle les choses profondes et cachées dans les ténèbres, parce qu'avec lui est la lumière; cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Nous rendons avant tout grâces à Dieu le Père et à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui en nos jours a trouvé un David, le fils de Geisa, un homme selon son cœur, et, l'ayant éclairé de la lumière

¹ *Vita S. Steph.*, 2 sept. *Acta SS.*

¹ *Vita S. Steph.*, 2 sept. *Acta SS.*

céleste, l'a suscité pour paître son peuple d'Israël, la nation choisie des Hongrois. Ensuite nous louons votre piété envers Dieu et votre respect envers la Chaire apostolique, à laquelle, par la miséricorde divine, nous présidons sans aucun mérite de notre part. Enfin nous donnons les éloges qu'elle mérite à la grande libéralité avec laquelle, par les mêmes ambassadeurs et lettres, vous avez offert au bienheureux Pierre, prince des apôtres, le royaume et la nation dont vous êtes le chef, ainsi que tout ce qui est à vous et votre personne même. Action merveilleuse, qui vous montre déjà ce que vous demandez que nous vous déclarions. Nous n'en disons pas davantage ; car il ne nous est pas nécessaire de louer celui que louent les faits et Dieu même.

« C'est pourquoi, glorieux fils, tout ce que vous nous avez demandé, à nous et au Siège apostolique, le diadème, le nom de roi, la métropole de Strigonie et les autres évêchés, de l'autorité de Dieu tout-puissant, ainsi que des bienheureux apôtres Pierre et Paul, Dieu nous en ayant averti et nous l'ayant ordonné, nous vous l'accordons de grand cœur, avec la bénédiction des apôtres et la nôtre. Le royaume que votre munificence a offert à saint Pierre, votre personne, la nation des Hongrois, présente et à venir, nous le recevons en la protection de la sainte Église romaine, et le donnons à tenir, à gouverner et à posséder à votre prudence et à vos légitimes successeurs. Ceux-ci, quand ils auront été légitimement élus par les magnats, seront tenus de même de nous rendre, à nous et à nos successeurs, par eux-mêmes ou par leurs ambassadeurs, l'obéissance et le respect qui sont dus ; de se montrer soumis à la sainte Église romaine, qui regarde ses sujets, non comme des serviteurs, mais comme ses enfants ; de persévérer fermement dans la foi catholique et dans la religion chrétienne, et de travailler à la promouvoir. » Silvestre II ajoute que, pour récompenser le zèle apostolique du prince et sa vénération, il lui accordait, à lui et à ses successeurs légitimement élus et approuvés par le Saint-Siège, quand ils auront été ceints de la couronne qu'il leur envoyait, le privilège

de faire porter la croix devant eux et de régler les affaires ecclésiastiques du royaume comme vicaires du Pape. Cette lettre était accompagnée d'autres, adressées aux grands et à tout le peuple¹.

L'évêque Anastase ayant apporté en Hongrie les lettres du Pape, avec la couronne et la croix, les prélats, les seigneurs, le clergé et le peuple s'assemblèrent, et le duc Étienne fut reconnu roi, sacré et couronné solennellement. La couronne envoyée par le Pape Silvestre sert encore aujourd'hui à couronner les rois de Hongrie. Ensuite le nouveau roi fit un édit pour empêcher les violences et les oppressions et pour établir la paix et les bonnes mœurs dans son royaume. Il fit aussi couronner reine Gisèle, son épouse, sœur de l'empereur saint Henri, princesse très-pieuse, qui, de son côté, fit de grands biens aux églises et aux monastères, entre autres à l'église de Wesprim, qu'elle bâtit de fond en comble et enrichit d'ornements et de vases sacrés. Le roi donna de grands revenus à la métropole et aux cathédrales qu'il avait établies, leur assignant de grands diocèses et leur donnant de dignes prélats. Il donna aussi aux abbayes des terres et des familles de serfs, avec une magnificence royale, augmentant ses libéralités pendant toute sa vie, afin qu'aucun besoin temporel ne détournât les moines du service de Dieu. Cependant il s'informait avec soin, tantôt par lui-même, tantôt par d'autres, de leur vie et de leur conduite, reprenant les négligents et donnant aux plus fervents des marques d'amitié. Quant aux chanoines, il les recommandait à la conduite des évêques. C'est sans doute une chose merveilleuse de voir un successeur, peut-être un descendant du terrible Attila, demander la couronne et la dignité royale au successeur de saint Pierre, et en recevoir de plus le nom si glorieux et si dignement mérité d'apôtre.

Sébastien, archevêque de Strigonie, étant devenu aveugle, le roi, du consentement du Pape, lui donna pour successeur Anastase de Colocza ; mais, au bout de trois ans, Sébastien recouvra la vue, et Anastase, lui cédant

¹ *Acta SS.*, 2 sept. *Vita S. Steph.*, Dissert. præv., n. 185, 186, 187.

la place, retourna à son Église, gardant toutefois le pallium, avec l'approbation du Pape. Le roi Étienne, par un vœu particulier, mit sa personne et son royaume sous la protection spéciale de la sainte Vierge. Il appela la Pannonie la famille de sainte Marie. Les Hongrois, en parlant de la Mère de Dieu, ne lui donnaient point le nom de Marie ni aucun autre ; ils disaient seulement : « La Dame ou notre Dame. » A ce nom seul ils inclinaient la tête et fléchissaient le genou. Le saint roi fit bâtir, en l'honneur de sa glorieuse patronne, une église magnifique à Albe royale. Les murailles du chœur étaient ornées de sculptures, le pavé était de marbre ; il y avait plusieurs tables d'autel d'or pur, enrichies de pierreries, et sur l'autel un tabernacle pour l'Eucharistie, d'un travail merveilleux. Le trésor était plein de vases d'or et d'argent, de cristal et d'onix, et de riches parements. Le roi voulut que cette église ne dépendît que de lui seul, sans être soumise à aucun évêque. Aux jours auxquels il faudrait y donner l'absolution aux pénitents ou y faire le saint chrême, le roi devait choisir un évêque pour y faire ces fonctions, aussi bien que pour y célébrer la messe en sa présence. En l'absence du roi aucun évêque ne pouvait y exercer aucune fonction sans la permission du prévôt et des moines, qui prenaient aussi les dîmes sur le peuple dépendant de cette église, sans qu'aucun évêque pût y prétendre.

Le zèle du saint roi ne se renfermait pas dans son royaume ; il fonda un monastère à Jérusalem et lui donna des revenus suffisants en terres et en vignes ; il fonda à Rome une collégiale de douze chanoines, et des maisons d'hospitalité pour les Hongrois qui allaient en pèlerinage à Saint-Pierre ; enfin il bâtit une très-belle église à Constantinople. La réputation de sa piété fit que la plupart des pèlerins d'Italie et de Gaule qui allaient à Jérusalem quittèrent le chemin ordinaire, qui était par mer, et passèrent par la Hongrie. Le roi Étienne les recevait comme ses frères et leur faisait de grands présents, ce qui attira une grande multitude, tant de nobles que de peuple, à faire ce pèlerinage.

A la piété et au zèle d'un apôtre saint

Étienne de Hongrie joignait la valeur d'un guerrier et d'un héros. Lui-même, dans ses instructions à son fils saint Éméric, lui rappelle qu'il passa presque toute sa vie dans les guerres, à repousser les incursions des nations étrangères. En 1002 son oncle Giula, duc de Transylvanie, ayant attaqué la Hongrie plusieurs fois, Étienne marcha contre lui, le fit prisonnier avec sa famille et joignit ses États à la monarchie hongroise. Il vainquit de même et tua de sa main Kean, duc des Bulgares. Il repoussa avec le même succès les Besses, peuple voisin de la Bulgarie. Mais sa justice égalait sa valeur. Attirés par sa renommée, soixante Besses d'entre les nobles quittèrent leur pays, emmenant avec eux toute leur famille et toutes leurs richesses, pour venir demander au saint roi de s'établir dans son royaume ; mais les domestiques d'un commandant de la frontière, poussés par l'appât du butin, les attaquèrent à l'improviste, en tuèrent quelques-uns, en blessèrent un plus grand nombre et leur enlevèrent tous leurs trésors. Instruit de cette violence par les victimes, le saint roi ne fit semblant de rien, mais il manda secrètement à la cour le commandant et sa troupe. Les ayant convaincus, il leur reprocha leur inhumanité, et leur annonça que, comme ils avaient fait aux autres, ainsi il leur serait fait ; et sur-le-champ il les fit pendre deux à deux sur toutes les avenues du royaume, pour apprendre à tout le monde que la Pannonie était ouverte aux étrangers et qu'ils y trouveraient hospitalité et protection ¹.

Apôtre de sa nation, saint Étienne en fut encore législateur. La législation principale, c'est la religion même. Il y ajouta un code de lois civiles et pénales, en cinquante-cinq articles. Les principales dispositions de ce code ont pour but de maintenir le respect des églises et des choses sacrées, de soutenir l'autorité des évêques dans le gouvernement ecclésiastique, particulièrement dans la défense des veuves et des orphelins. Si un prêtre, un comte ou une autre personne fidèle trouve quelqu'un à travailler les dimanches, il l'en empêchera ; s'il travaille avec des bœufs, on

¹ Vita S. Steph. Acta SS., 2 sept.

lui en prendra un, que l'on donnera à manger aux habitants ; si c'est avec des chevaux, il en rachètera un par un bœuf, qui sera donné à manger, comme il a été dit. Les prêtres et les comtes recommanderont à tous les paysans de venir à l'église le dimanche, jeunes et vieux, hommes et femmes, excepté ceux qui gardent les feux. Si quelqu'un reste obstinément chez soi il sera battu et tondue. Ceux qui causent dans l'église de manière à troubler les autres, si ce sont des personnes considérables, on les réprimandera et on les chassera honteusement ; si ce sont des jeunes gens ou des gens du peuple, on les fustigera devant tout le monde. Si quelqu'un mange de la chair le vendredi ou les Quatre-Temps il sera enfermé et jeûnera une semaine. Si quelqu'un refuse obstinément de confesser ses péchés au prêtre on ne fera pour lui ni prières ni aumônes à sa mort, non plus que pour un infidèle. Si quelqu'un meurt sans confession, parce que ses parents ou ses voisins ont négligé d'appeler un prêtre, on fera pour lui des prières et des aumônes ; mais les parents expieront cette négligence par des jeûnes, au jugement des prêtres. Ceux qui meurent subitement seront enterrés avec tous les honneurs de l'Eglise ; car les secrets jugements de Dieu nous sont inconnus.

Chacun aura la faculté de disposer de ses biens, de donner à sa femme, à ses fils, à ses filles, à ses parents ou à l'Eglise, et, après sa mort, personne ne pourra détruire ses dispositions. Si quelqu'un, touché de compassion, donne la liberté à ses esclaves avec un témoignage, nul n'entreprendra, après sa mort, de les réduire en servitude. S'il leur a promis la liberté, et que la mort l'ait empêché de leur en donner un témoignage, il sera au pouvoir de sa veuve et de ses fils de leur en donner un pour la rédemption de son âme. Les esclaves ne seront pas reçus à témoin contre leurs maîtres. Quant à la punition du vol, l'esclave qui vole pour la première fois rendra la chose volée et rachètera son nez par cinq bouillons ; s'il ne le peut on le lui coupera. S'il vole une seconde fois il rachètera de même ses oreilles, ou bien on les lui coupera. S'il vol encore après cela il sera puni de mort. Un homme libre

qui commet un vol, ou il se rachètera, ou il sera vendu ; s'il retombe après avoir été vendu il suivra la loi des esclaves. Quiconque tue un homme avec un glaive sera tué avec ce même glaive. Si quelqu'un, tirant l'épée, en mutile un autre, on lui fera souffrir la peine du talion. Si le blessé guérit sans qu'il lui reste d'infirmité, celui qui l'a blessé payera la composition ou l'amende de l'homicide. Celui qui n'a fait que tirer l'épée dans la colère, mais sans blesser personne, en payera pour cela seul la moitié¹. On voit par ces extraits combien cette législation tendait à civiliser cette nation farouche, habituée depuis des siècles au sang et au carnage ; mais la législation la plus efficace sur ces peuples était sans doute l'exemple de la vie du saint roi.

Outre ce code pour son peuple, nous avons de saint Étienne une instruction en dix articles sur la manière de bien gouverner, adressée à son fils saint Émeric, mais qui mourut avant son père. Ces dix articles sont, dans l'esprit du saint roi, comme dix fleurons qui doivent orner la couronne royale. Voici comment il s'exprime : « Nul ne devant aspirer à la royauté s'il n'est fidèle catholique, nous donnons la première place dans nos instructions à la sainte foi. Je vous recommande donc avant tout, très-cher fils, si vous voulez illustrer la couronne royale, de conserver si bien la foi catholique que vous serviez de modèle à tous vos sujets et que tous les enfants et ministres de l'Eglise vous reconnaissent pour un vrai chrétien ; car ceux qui ont une fausse croyance, ou qui, ayant la vraie, ne la suivent pas dans leurs œuvres, ceux-là ni ne régneront ici avec gloire, ni ne participeront au royaume éternel ; mais, si vous reprenez le bouclier de la foi, vous aurez aussi le casque du salut. Avec ces armes vous pourrez combattre légitimement contre les ennemis visibles et invisibles, car l'Apôtre dit : « Il n'y aura de couronné que celui qui aura légitimement combattu. » Or la foi dont je parle est celle-ci. » Sur quoi il rappelle le Symbole de saint Athanase touchant la sainte Trinité. « Si

¹ Vita S. Steph. Acta SS., 2 sept. Dissert., § 34.

donc, conclut-il, quelqu'un se rencontre sous votre domination qui cherche à diviser, à diminuer ou à augmenter cette Trinité sainte, sachez que c'est un suppôt de l'hérésie, et non un enfant de la sainte Église. Gardez-vous soit de le nourrir, soit de le défendre, de peur que vous n'en paraissiez l'ami et le fauteur; car les gens de cette espèce infectent les enfants de la sainte foi; mais surtout ils perdraient et dissiperaient misérablement ce nouveau peuple de la sainte Église. Veillez donc principalement pour que cela n'arrive point.

« Après la foi, ce qui tient la seconde place, c'est l'Église, commencée par Jésus-Christ, propagée par les apôtres et répandue par tout l'univers. Quoiqu'elle enfante sans cesse de nouveaux enfants, il y a cependant des lieux où elle passe pour ancienne. Mais, très-cher fils, notre monarchie y est encore jeune et nouvelle; c'est pourquoi elle a besoin de gardiens plus attentifs, de peur que le bien que la divine miséricorde nous a fait, sans que nous l'ayons mérité, ne se dissipe et ne s'anéantisse par votre négligence; car celui qui diminue ou défigure la dignité de la sainte Église cherche à mutiler le corps du Christ.

« Ce qui fait l'ornement du trône, c'est l'ordre des pontifes; aussi, dans ce qui rehausse la dignité royale, les pontifes tiennent la troisième place. Très-cher fils, ménagez les seigneurs de cet ordre comme la prunelle de vos yeux. Si vous avez leur bienveillance vous ne craindrez aucun adversaire; s'ils vous gardent vous serez assuré en toutes choses, et ils vous recommanderont au Dientout-puissant; car Dieu les a établis les gardiens du genre humain, les sentinelles des âmes, les dispensateurs de toute la dignité ecclésiastique et des divins mystères. Sans eux on ne constitue ni rois ni princes. C'est par leur intervention que sont remis les péchés des hommes. Si vous les aimez parfaitement vous vous guérirez certainement vous-même, et vous gouvernerez votre royaume d'une manière honorable; car en leurs mains est déposée la puissance de nous lier dans nos péchés et de nous en délier. Dieu a établi avec eux une alliance éternelle;

il les a séparés des autres hommes, les a rendus participants de son nom et de sa sainteté, et il a défendu aux hommes de les reprendre, en disant par David: « N' touchez point à mes christes. » Or celui-là touche aux christes de Dieu qui, contre la loi de Dieu et les saints canons, flétrit les hommes de cet ordre sacré par de fausses accusations et les traîne devant le public. C'est ce que je vous défends absolument de faire, mon fils, si vous voulez vivre heureux et illustrer votre règne; car c'est en ces choses surtout que Dieu est offensé. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous voyez dans quelqu'un d'entre eux quelque chose de répréhensible, reprenez-le trois ou quatre fois entre vous et lui seul, suivant le précepte de l'Évangile. Si alors il refuse d'écouter vos avertissements secrets, il faut en employer de publics, selon cette parole: « S'il n'écoute pas dites-le à l'Église. » En suivant cet ordre vous rendrez votre couronne tout à fait glorieuse.

« Le quatrième lustre du gouvernement, c'est la fidélité, la valeur, la promptitude, la politesse, la confiance des princes, des barons, des comtes, des hommes de guerre, des nobles; car ils sont le boulevard du royaume, les défenseurs des faibles, les vainqueurs de l'ennemi et les augmentateurs des monarchies. Qu'ils vous soient, mon fils, comme des pères et des frères. N'en réduisez jamais aucun en servitude, n'en appelez jamais aucun esclave; ils seront vos soldats, non vos serviteurs; commandez-leur à tous sans colère, sans orgueil, sans envie, pacifiquement, humblement, doucement, vous souvenant toujours que tous les hommes sont d'une même condition, et que rien n'élève sinon l'humilité, et que rien n'abaisse sinon l'orgueil et l'envie. Si vous êtes pacifique alors vous serez appelé roi et fils de roi, alors vous serez aimé de tous les guerriers. Si vous êtes colère, superbe, envieux, intraitable, et si vous vous élevez avec hauteur au-dessus des comtes et des princes, la valeur même des guerriers sera la faiblesse de la royauté, et ils livreront votre royaume à des étrangers. Craignant cela, dirigez la vie des comtes d'après la règle des vertus, afin que, retenus par l'affection qu'ils vous portent,

ils demeurent toujours attachés à la royauté et que votre règne soit paisible.

« Un cinquième ornement de la couronne royale, c'est la patience et la justice. David disait : « D'ieu, donnez votre jugement au roi ! » Et encore : « L'honneur du roi aime le jugement. » Saint Paul dit de la patience : « Soyez patients envers tout le monde ; » et le Seigneur, dans l'Évangile : « C'est par la patience que vous posséderez vos âmes. » Si donc vous voulez avoir l'honneur de la royauté, aimez le jugement ; si vous voulez posséder votre âme, soyez patient. Toutes les fois donc qu'on vous présentera soit une cause digne d'être jugée, soit un accusé de crime capital, n'en montrez point d'impatience, n'assurez point avec serment que vous le punirez, ce qui rend nécessairement inconstant et variable, car de sottes promesses doivent être rompues. Ne veuillez pas non plus juger par vous-même, pour ne point avilir la royauté par l'usurpation des affaires subalternes ; mais renvoyez-les plutôt aux juges compétents pour qu'ils les jugent selon leur loi. Craignez d'être juge, aimez beaucoup mieux d'être roi et d'en porter le nom. Les rois patients règnent ; les impatients tyrannisent. Quand il vous arrivera une affaire qu'il convient à votre dignité de juger, jugez-la avec patience et miséricorde, afin que la couronne en soit louée et embellie.

« Dans les hôtes et les immigrants il y a une si grande utilité qu'on peut la regarder comme le sixième fleuron de la dignité royale. Par où principalement l'empire romain s'est-il agrandi et les souverains de Rome sont-ils devenus si élevés et si illustres, sinon parce qu'une foule d'hommes nobles et sages y affluaient de toutes parts ? Rome serait encore esclave si les descendants d'Énée ne l'avaient rendue libre. Car les immigrants, venant de diverses provinces, apportent, avec diverses langues et coutumes, diverses industries, diverses armes, toutes choses qui embellissent et relèvent une cour et rabattent l'arrogance des nations étrangères. Un royaume d'une seule langue et d'un seul caractère est faible et fragile. C'est pourquoi je vous ordonne, mon

fil, d'accueillir les étrangers avec bienveillance et de les traiter avec honneur, afin qu'ils aiment mieux habiter avec vous que partout ailleurs ; car, si vous alliez détruire ce que j'ai édifié, dissiper ce que j'ai réuni, votre royaume en souffrirait indubitablement le plus grand préjudice. Pour que cela n'arrive point augmentez votre royaume chaque jour, afin que tout le monde regarde votre couronne comme vraiment auguste.

« Le conseil tient la septième place près du trône. C'est par le conseil qu'on établit les rois, que l'on gouverne les royaumes, que l'on défend la patrie, qu'on dispose les batailles, qu'on remporte la victoire, qu'on repousse l'ennemi, qu'on se fait des amis, qu'on bâtit des villes, qu'on ruine les forteresses des adversaires. Tout cela se fait, dis-je, quand les conseils sont utiles ; car des conseillers insensés, arrogants et médiocres, ne sauraient former des hommes ; il faut pour cela les vieillards les plus illustres et les meilleurs, les plus sages et les plus honorables. C'est pourquoi, mon fils, ne prenez point conseil des jeunes gens et des moins sages, mais des vieillards que l'âge et l'expérience rendent propres à cela ; car les conseils des rois doivent être enfermés dans le cœur des sages, et non point livrés au volage babil des insensés. Que chacun s'exerce donc en ce qui convient à son âge, les jeunes gens aux armes, les anciens aux conseils. Cependant il ne faut pas tout à fait repousser les conseils des jeunes gens ; mais, lors même qu'en les consultant vous receviez un conseil utile, il faut toujours le communiquer aux anciens, afin que toutes vos actions soient mesurées d'après la règle de la sagesse.

« Dans la dignité royale l'imitation des ancêtres tient le huitième rang. Sachez qu'un très-grand ornement de la royauté c'est de suivre les rois qui ont précédé et d'imiter d'honorables parents ; car qui méprise les décrets de ses pères et ne fait point observer les lois divines, celui-là périra. Les pères le sont pour nourrir les enfants, les enfants le sont pour obéir aux pères. Qui résiste à son père est ennemi de Dieu. L'esprit de désol-

béissance disperse les fleurs de la couronne. La désobéissance est la perte de tout le royaume. C'est pourquoi, très-cher fils, ayez toujours à la mémoire les avis de votre père, afin que vous usiez de votre prospérité en roi. Suivez, sans aucune perplexité, mes mœurs, que vous voyez convenir à la dignité royale. Il vous serait difficile de tenir le royaume de cette contrée si vous n'imitiez les coutumes des rois précédents. Quel Grec gouvernerait les Latins d'après les mœurs grecques, ou quel Latin gouvernerait les Grecs d'après les mœurs latines? Aucun. C'est pourquoi suivez mes coutumes, afin que vous vous distinguiez parmi les vôtres et que vous soyez renommé parmi les étrangers.

« La prière est un très-grand moyen de salut pour un roi ; elle tiendra la neuvième place. La prière continuelle est la rémission des péchés. Chaque fois que vous allez au temple du Seigneur pour adorer Dieu, dites avec Salomon : « Envoyez, Seigneur, la sagesse du trône de votre gloire, afin qu'elle soit avec moi et qu'elle travaille avec moi, pour que je sache en tout temps ce qui vous est agréable. » C'est ainsi que priaient les anciens rois ; priez de même, afin que Dieu écarte de vous tous les vices, et que tout le monde reconnaisse en vous un roi invincible. Priez aussi qu'il éloigne de vous la paresse et l'hébétement, qu'il vous donne toutes les vertus pour vaincre les ennemis visibles et invisibles, afin que vous puissiez, vous et vos sujets, achever votre vie en paix et sécurité.

« Ce qui orne la couronne des rois, c'est l'accord des vertus, et ce sera mon dixième précepte ; car le Seigneur des vertus est le Roi des rois. Comme l'ensemble de l'armée céleste se compose de dix chœurs (il compte sans doute les hommes pour le dixième), ainsi l'ensemble de votre vie se composera de dix commandements. Il faut qu'un roi soit pieux, miséricordieux et orné des autres vertus. Un roi impie et cruel s'arroe vainement le nom de roi ; c'est tyran qu'il faut l'appeler. C'est pourquoi, bien-aimé fils, délices de mon cœur, espoir de ma future postérité, je vous prie et vous ordonne d'être si pieux en tout et partout que vous soyez dé-

bonnaire, non-seulement avec les parents, les proches, les princes, les ducs, les riches, les voisins et les indigènes, mais aussi envers les étrangers et tous ceux qui viendront à vous ; car l'œuvre de la piété vous conduira à la souveraine béatitude. Soyez miséricordieux envers tous ceux qui souffrent violence, ayant toujours dans le cœur cet exemple du Seigneur : « Je veux la miséricorde, et non le sacrifice. » Soyez patient envers tout le monde, non-seulement envers les puissants, mais encore envers les faibles. Soyez fort, de peur que la prospérité ne vous élève trop ou que l'adversité ne vous abatte ; soyez humble, afin que Dieu vous exalte en ce monde et en l'autre ; soyez modéré, afin de ne punir ou de ne condamner personne outre mesure ; soyez doux, afin de ne jamais résister à la justice ; soyez honnête, afin de ne jamais faire spontanément injure à personne ; soyez pudique, afin d'éviter toutes les saletés de la convoitise comme l'aiguillon de la mort. C'est là cet ensemble qui compose la couronne royale, sans lequel nul ne saurait ni régner ici-bas ni parvenir au royaume éternel ¹. »

Telles sont les instructions que saint Étienne, l'apôtre, le héros, le législateur, le premier roi de Hongrie, donnait à son fils saint Émeric sur l'art de bien gouverner. On y voit quelle idée, au commencement du onzième siècle, on se formait de la royauté et de la politique. Nous ne nous souvenons pas d'avoir jamais rien lu de si chrétien, de si sensé, de si simple, de si noble, de si parfait. Ce qui est plus merveilleux, c'est que le onzième siècle, non-seulement avait dans l'esprit cet idéal, mais qu'il en voyait plus d'un exemplaire réel : le pieux Robert de France, le saint Henri d'Allemagne, le saint Étienne de Hongrie. La froide Scandinavie elle-même eut son saint roi.

C'était Olaph ou Olaf, fils posthume de Harald, roi de Norvège. Privé du royaume paternel dans sa jeunesse, il fit d'abord le métier de roi de la mer ou de pirate. Il vint en France au secours des Normands, en Angleterre au secours du roi Éthelred. Dans son

¹ *Dissert.*, § 33.

expédition de Normandie il embrassa le Christianisme, reçut le baptême à Rouen au commencement du onzième siècle. Rentré en Norwége, il y fut reconnu roi l'an 1015. Il fit venir d'Angleterre des prêtres et des moines recommandables par leur science et leur vertu. L'un d'entre eux se nomme Grimkèle; il fut élu évêque de Drontheim, capitale des États d'Olaüs. Ce prince n'entreprenait rien sans le consulter. Ce fut par son conseil qu'il porta plusieurs lois pleines de sagesse et qu'il abolit toutes celles qui étaient contraires à l'Évangile, non-seulement dans la Norwége, mais encore dans les îles Orkneys, dont il s'était emparé, et dans l'Islande. La paix étant établie dans tous les pays de son obéissance, il travailla à en extirper la superstition de l'idolâtrie. Il parcourait les villes en personne, pour exhorter ses sujets à ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile, que leur prêchaient les missionnaires dont il était suivi ¹.

Saint Olaüs de Norwége ayant épousé la fille d'un autre Olaüs, roi de Suède, cette alliance servit à réveiller le Christianisme dans ce dernier pays, d'où il avait comme disparu depuis la mission de saint Anchaire. Le roi saint Olaüs de Norwége ayant fait venir d'Angleterre une nouvelle colonie de missionnaires, dont le chef était saint Sigfrid, proche parent du roi anglais, il les envoya dans le royaume d'Olaüs de Suède, son beau-père. Sigfrid, y étant arrivé, eut le bonheur de baptiser le roi et une grande partie de la nation. Il prêcha d'abord à Wexiow, dans la Gothie méridionale, où il établit un siège épiscopal, de concert avec l'archevêque de Hambourg, légat apostolique pour les pays du Nord; il parcourut ensuite plusieurs autres provinces qu'il gagna toutes à Jésus-Christ. Jamais missionnaire ne se montra plus fidèle imitateur des apôtres; il était d'une charité et d'un désintéressement qui excitaient l'admiration des païens mêmes. En voici un trait. Trois de ses neveux, qu'il avait laissés à Wexiow pendant qu'il annonçait l'Évangile dans d'autres provinces, furent inhumainement assassinés par des idolâtres. Le

roi, indigné d'une action aussi noire et qui pouvait avoir des suites bien dangereuses, si elle restait impunie, résolut de condamner les meurtriers à mort. Le saint, informé de ce qui se passait, intercédait pour eux, et le fit avec tant d'instances qu'il obtint qu'on leur laisserait la vie. Le prince les condamna toutefois à une grosse amende au profit de Sigfrid; mais il ne fut pas possible de déterminer ce dernier à rien recevoir, quoiqu'il fût dans une extrême pauvreté et qu'il eût un très-pressant besoin d'argent pour assurer la fondation de la nouvelle Église. Sigfrid vécut jusqu'au temps où écrivait Adam de Brème et mourut vers l'an 1030. Il fut enterré dans la cathédrale de Wexiow, où son tombeau devint célèbre par un grand nombre de miracles. Le Pape Adrien IV, qui avait lui-même travaillé avec beaucoup de zèle à la conversion de la Norwége et de plusieurs autres contrées du Nord, le canonisa vers l'an 1158. Les Suédois ont honoré saint Sigfrid comme leur apôtre tant qu'ils ont persévéré dans la foi qu'il leur avait prêchée, c'est-à-dire tant qu'ils sont demeurés catholiques ¹.

Cependant des révolutions et des guerres sanglantes, suite et punition de deux régicides, pensaient devoir étouffer le Christianisme en Danemark et même en Angleterre, et finirent par le réveiller en Angleterre et par l'affermir en Danemark. Suénon ou Swein, qui, en suédois, veut dire *guerrier*, avait été baptisé en 972 avec son père Harald, roi de Danemark, et avait eu pour parrain l'empereur Othon I^{er}. Plus tard, impatient de régner, il se révolta contre son père et finit par le tuer, en 985. Pour réussir dans sa criminelle entreprise il avait promis aux païens de rétablir le culte des idoles, ce qu'il fit en effet; mais la vengeance divine ne tarda point; engagé deux fois dans une guerre cruelle contre les Slaves, il fut fait prisonnier chaque fois. Dépouillé et chassé de son royaume par Éric, roi de Suède; repoussé par le roi Éthelred d'Angleterre, où il était venu demander un asile; réduit à s'exiler quatorze ans en Écosse; rentré dans son royaume de Danemark, après la mort d'Éric, dont il épouse la

¹ Godescard et *Acta SS.*, 29 juill.

¹ Godescard et *Acta SS.*, 15 févr.

veuve, il en est dépouillé de nouveau par le fils d'Éric, le roi-Olaüs de Suède, que nous avons vu se faire chrétien. Alors seulement il se reconnaît et fait pénitence de son apostasie ; le roi Olaüs de Suède lui rend son royaume, en considération de sa mère, à condition qu'il y rétablira la religion chrétienne et travaillera même à la répandre chez les nations étrangères. De ce moment le succès couronne les entreprises de Suénon. Un chef de pirates normands, Olaüs, roi de Norwège, mais différent de saint Olaüs, qui lui est postérieur, l'attaque avec une flotte innombrable ; mais il est complètement défait, l'an 1000, et, de désespoir, se jette dans la mer. Suénon, ainsi maître de deux royaumes, ordonna d'y recevoir la religion chrétienne et établit en Scanie l'évêque Gotbald, venu d'Angleterre. Telles sont les aventures de Suénon ou Swein, d'après le récit qu'en fit son petit-fils, de même nom, à l'historien Adam de Brème¹. Mais son rôle n'était pas fini ; il devait encore, et après lui son fils Canut, châtier l'Angleterre.

Nous avons vu que, dans ce dernier pays, le roi saint Édouard avait été assassiné, l'an 979, par samarâtre Elfride, pour faire régner à sa place son fils Éthelred. La criminelle Elfride fit pénitence depuis ; mais Dieu ne laissa pas de venger ce meurtre du roi sur tout le royaume. Assis sur un trône couvert du sang de son frère, Éthelred eut un règne aussi infortuné que long. Quoiqu'il fût innocent par lui-même, jamais il ne posséda l'affection de ses sujets, même dans son enfance. Plus tard il encourut leur haine par son insensibilité à leurs souffrances, son dégoût des affaires et son amour immodéré des plaisirs. Les pirates du Nord, qui longtemps avaient respecté les côtes d'Angleterre, s'aperçurent bientôt de la situation fâcheuse du royaume. Les déprédations du dernier siècle se renouvelèrent avec plus de succès encore, et, comme si le Ciel eût conspiré avec les hommes pour venger le meurtre d'Édouard, les horreurs d'une invasion s'aggravèrent par plusieurs années de famine, par une maladie contagieuse parmi les bestiaux

et une dyssenterie fatale à l'espèce humaine. Il serait difficile de citer une époque, dans l'histoire d'Angleterre, où la nation ait été frappée d'autant de calamités que sous le règne prolongé d'Éthelred.

Les premiers Danois qui firent des incursions dans le pays furent congédiés à prix d'argent, ce qui en attira un plus grand nombre d'autres, qu'il fallait payer toujours plus cher. Suénon de Danemark y fit jusqu'à trois descentes, plus terribles l'une que l'autre. Une exécrable mesure d'Éthelred donna lieu à ce redoublement de cruauté. L'an 1002, le 13 novembre, Éthelred fit massacrer tous les Danois qui se trouvaient en Angleterre. Le même jour, à la même heure, dans toutes les provinces, les victimes, qui n'en avaient pas le moindre soupçon, furent assaillies par la populace, avec leurs femmes et leurs familles. L'horreur du meurtre fut en plusieurs lieux aggravée par tous les outrages et toute la barbarie que peut inspirer la haine nationale. A Londres on chercha des refuges dans les églises, et le massacre se fit au pied des autels. Gunhilda, sœur de Suénon, qui avait embrassé le Christianisme et épousé Palig, Normand naturalisé, fut la plus illustre des victimes. Édric, favori du roi, mais qui le trahissait, fit mourir les enfants et le mari de Gunhilda sous les yeux de cette malheureuse, avant de la faire mourir elle-même. Voilà surtout ce qui redoubla les ravages de Suénon. Sa dernière expédition en Angleterre fut en l'an 1013. Le résultat en fut qu'Éthelred, désespérant de sa cause, se sauva secrètement en Normandie, et que Suénon fut reconnu roi d'Angleterre¹.

Au milieu de ces sanglantes invasions saint Elphège, archevêque de Cantorbéry souffrit un cruel et glorieux martyre. Il était né vers l'an 955, de très-noble race. Ses parents, admirant son intelligence et sa piété, l'appliquèrent à l'étude des sciences et de la religion ; mais le jeune Elphège ramenait toute l'étude de la philosophie à aimer Dieu ; le connaître, lui obéir, se soumettre à son joug fut tout son désir. Touché de l'Esprit d'en haut, négligeant l'héritage de son père, ou-

¹ Adam, l. 2, c. 13 et seqq. Baron., ann. 980.

¹ Lingard, t. 1.

bliant la douleur de sa mère qui l'aimait uniquement, il quitta le monde, prit l'habit monastique dans le monastère de Derhirst, et y passa quelques années dans la pratique de toutes les vertus. Souhaitant mener une vie plus parfaite, il se retira dans une cellule à Bath, où il affligeait son corps par des jeûnes et des macérations incroyables. En peu de temps une foule d'hommes nobles vinrent le consulter de toutes parts touchant le salut de leur âme. Enfin il se forma autour de sa cellule un monastère. Il reprenait avec force ceux qui quittaient l'habit du siècle sans en quitter la vie, disant que c'était un gros mensonge de professer ainsi par le costume le contraire de ce qu'on avait dans le cœur. Après la mort de saint Éthelwold, arrivée en 984, il fut ordonné évêque de Winchester par saint Dunstan, comme il a été rapporté, et se rendit recommandable par toutes sortes de vertus. L'hiver, par le plus grand froid, il se levait la nuit, nu-pieds, en simple tunique, et sortait dehors pour prier; quelquefois il se mettait dans la rivière jusqu'à la ceinture pendant sa prière. Il ne mangeait jamais de chair s'il n'était pas malade. Il avait un si grand soin des pauvres qu'il ne souffrait point qu'aucun de son diocèse mendiât publiquement, ni qu'aucun pauvre étranger en sortît les mains vides, et, quand les autres fonds lui manquaient, il leur faisait distribuer le trésor de l'église.

Saint Dunstan, se voyant près de sa fin, pria Dieu instamment de lui donner Elphège pour successeur, et il l'obtint; car, après saint Dunstan, Ethelgar fut archevêque de Cantorbéry pendant un an; puis, en 989, Siric, auparavant évêque de Wilton, et, en 996, Alfric, qui lui avait succédé en ce siège, lui succéda aussi dans celui de Cantorbéry. Il le tint dix ans, et il est loué non-seulement pour sa vertu, mais pour sa doctrine. On rapporte, en particulier, qu'il fit nu-pieds le voyage de Rome, pour recevoir le pallium des mains du Pape. Il composa une grammaire et un dictionnaire, et traduisit en saxon, c'est-à-dire en anglais de son temps, les premiers livres de l'Écriture et quelques autres ouvrages. Il en composa aussi plusieurs en cette langue, entre autres

une histoire de son Église et cent quatre-vingts sermons. Nous avons entre les conciles une lettre d'Alfric à un évêque nommé Wulfin, avec un modèle d'instruction pour son clergé. Il insiste principalement sur l'obligation de la continence. Il rappelle le canon de Nicée, qui défend, sous peine de déposition, à l'évêque, au prêtre, au diacre, d'avoir dans leur maison aucune femme, si ce n'est leur mère, leur sœur ou leur tante. « Écoutez bien ce canon, ajoute-t-il, vous qui avez introduit une coutume contraire, comme s'il n'y avait point de péril pour le prêtre à vivre d'une manière conjugale. » Vous dites que vous ne pouvez pas vous passer des services d'une femme; comment donc tant de saints personnages s'en sont-ils passés? On dit encore : « Mais Pierre a eu une femme. » Oui, avant de s'être attaché au Christ; il la quitta ensuite, et, avec elle, toutes les choses du monde. Dans l'Ancien Testament le pontife devait épouser une vierge, parce que le sacerdoce était attaché à une seule famille et qu'il ne pouvait y avoir aucun pontife d'une autre. Cependant il ne pouvait épouser qu'une femme, qui devait n'être ni veuve ni répudiée, mais une vierge. Les prêtres pouvaient alors avoir des femmes, parce qu'ils ne célébraient point la messe, n'administraient point la sainte Eucharistie aux hommes, mais immolaient des animaux suivant l'ancien usage, jusqu'à ce que le Christ consacra la sainte Eucharistie avant sa passion et instituât la messe, qui subsiste depuis par les prêtres. Le clergé anglican du dix-neuvième siècle ferait bien de méditer ces paroles d'un évêque anglais du neuvième et du dixième. Alfric mourut l'an 1006, et il est compté entre les saints par quelques auteurs¹.

Ce fut donc après sa mort que saint Elphège, ayant gouverné vingt-deux ans l'Église de Winchester, fut transféré à l'Église de Cantorbéry, à l'âge de cinquante-deux ans. Il entreprit aussitôt le voyage de Rome, pour recevoir le pallium. A l'entrée de l'Italie, comme il passait la nuit dans une petite ville, les habitants, qui ne le connaissaient pas, enfoncè-

¹ Acta SS. Ord. Bened., sect. 6, p. 61. Acta SS., 28 août.

rent la maison, le dépouillèrent de tous ses biens et le forcèrent de s'en aller. A peine en fut-il à quelque distance que toute la ville fut en alarme : le feu prenait de toutes parts d'une manière effrayante. Les habitants, consternés, coururent après le saint, confessèrent leur faute et implorèrent leur pardon. Saint Elphège revint aussitôt, pria pour eux, et l'incendie s'arrêta. Alors tout le monde lui donna mille bénédictions et lui offrit des présents. Il répondit : « Gardez ce qui est à vous et rendez-nous ce qui est à nous ; seulement, à l'avenir, soyez plus charitables envers les étrangers. » Arrivé à Rome, il connut par révélation la mort de Kenulf, son successeur dans le siège de Winchester, qui avait acheté cette dignité. Quant au Pape, qui était Jean XVIII, il conçut une si grande affection pour saint Elphège qu'il lui mit au cou sa propre étole et l'honora devant tout le sénat romain.

A son retour en Angleterre le roi Éthelred, par son conseil et par celui de Wulstan, archevêque d'York, convoqua un concile en un lieu nommé Enham, où tous les évêques et les seigneurs anglais furent appelés, et on y fit trente-deux canons pour la réformation des mœurs et de la discipline, particulièrement des moines et des religieuses. Des prêtres méprisaient tellement les canons que quelques-uns avaient deux femmes ou plus et en changeaient sans scrupule, et cet abus avait passé en coutume ; le concile ordonne de les quitter, promettant que ceux qui garderont fidèlement la continence seront traités comme les nobles. Ce désordre scandaleux, qui en suppose beaucoup d'autres, ne justifie que trop les terribles calamités que la Providence faisait peser sur l'Angleterre. On ordonne ensuite d'abolir les superstitions païennes et de chasser du pays les devins, les enchanteurs et les sorcières. Défense de vendre un chrétien pour l'envoyer hors du pays, principalement chez les infidèles. Défense de se marier dans le sixième degré de parenté ou du vivant de la première femme. On recommande de payer toutes les redevances dues à l'Église, particulièrement le denier de saint Pierre ; d'observer les fêtes et le jeûne du vendredi ; de se confesser souvent et de communier au moins trois fois l'année. Les amendes

des crimes contre Dieu, quoique décernées par le juge séculier, sont appliquées à l'Église¹.

Mais quelque chose de plus puissant que tous les règlements de discipline pour apaiser la colère de Dieu et rappeler le clergé à la sainteté de ses devoirs, c'était la sainte vie, c'était l'ardente charité de l'archevêque Elphège. Au milieu de ces invasions et de ces ravages que nous avons vus, il allait parmi les troupes ennemies, rachetait les captifs, nourrissait le peuple réduit à la famine. Il fit plus ; il entreprit de convertir les ennemis eux-mêmes ; il leur parla de Dieu, d'une autre vie, de Jésus-Christ, le juge des vivants et des morts ; il leur reprocha leurs crimes. Ce qui est plus merveilleux, il en convertit un grand nombre, les uns païens, les autres apostats, qui dès lors devenaient plus humains. Ceux qui demeurèrent idolâtres en furent tellement irrités qu'ils cherchaient à le faire mourir. L'état calamiteux de l'Angleterre leur en offrit une occasion inattendue.

Le roi était incapable, les nobles désunis, en défiance les uns des autres, et, de fait, il y avait parmi eux plus d'un traître. Édric, le plus puissant de tous et qui dominait le roi Éthelred, était d'intelligence avec les Danois. Son frère, abusant de son crédit, ne mettant point de bornes à ses violences et à ses débâches, fut tué par la noblesse de Cantorbéry. Édric demanda vengeance ; le roi répondit qu'on n'avait fait que justice. Aussitôt Édric appelle les Danois à son secours et vient assiéger Cantorbéry. Les Danois idolâtres en voulaient surtout au saint archevêque ; le traître Édric, à la noblesse ; tous, à la ville entière. A l'approche de l'ennemi toute la noblesse supplia le saint pasteur de se retirer, sa vie étant la dernière espérance de son peuple. Le bon pasteur protesta qu'il n'abandonnerait point son troupeau dans une occasion où il avait besoin de sa présence plus que jamais et qu'il était prêt à donner sa vie pour ses brebis. Les nobles se retirèrent, les uns d'un côté, les autres de l'autre ; le saint archevêque resta seul avec le clergé et le peuple. La ville résista vingt jours. Un traître met le feu

¹ Labbe, t. 9, p. 789.

à plusieurs maisons; les habitants quittent les remparts pour sauver leurs familles du milieu des flammes; les ennemis profitent de ce moment pour forcer les portes de la ville, qui est prise. Tout passe par le fer et par le feu; on n'épargne ni âge ni sexe; les petits enfants, arrachés du sein de leur mère, sont reçus sur les pointes des lances ou écrasés sous les roues des chariots. Les Anglais qui suivaient le traître Édric se montraient plus cruels que les Danois. Tout à coup saint Elphége, s'échappant des mains de ses moines, qui le retenaient dans l'église, accourt au milieu des morts et des mourants, et, se présentant aux ennemis, s'écrie : « Épargnez ! épargnez ! Si vous êtes des hommes, épargnez au moins l'âge de l'innocence; il n'y a point de gloire à massacrer des enfants à la mamelle. S'il vous faut une victime, voici le pasteur de tous. D'ailleurs c'est moi qui vous ai enlevé beaucoup de compagnons d'armes, en les convertissant; moi qui vous ai tant de fois reproché vos crimes; moi qui ai nourri, vêtu, racheté ceux que vous teniez captifs. » Aussitôt ils se jettent sur lui en foule, lui serrent la gorge pour l'empêcher d'en dire davantage, lui lient les mains, lui déchirent le visage de leurs ongles, lui donnent dans les côtes des coups de poing et de pied, le traînent ainsi garrotté vers la cathédrale, pour être témoin de sa ruine. Les moines, le clergé, une foule d'habitants s'y étaient réfugiés; ils espéraient que la sainteté du lieu réprimerait la fureur des Danois, ou que la force de sa situation leur donnerait le temps de revenir à des sentiments d'humanité. Vain espoir ! les Barbares élèvent une pile de bois sec autour des murailles et y mettent le feu avec des hurlements de joie; les flammes montent jusqu'aux toits; les poutres qui s'écroulent avec le plomb fondu forcent les réfugiés à quitter leur asile. A mesure qu'ils paraissent ils sont massacrés sous les yeux de l'archevêque. Ils n'en épargnèrent qu'un sur dix, en sorte qu'il ne resta que quatre moines et quatre-vingts hommes séculiers. Sept mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, avaient péri dans le sac de la ville.

Les ennemis tinrent saint Elphége sept mois dans une étroite prison, espérant que,

pour se racheter, il leur abandonnerait les terres que son Église possédait en différentes parties de l'Angleterre. Cependant la maladie se mit dans leurs troupes, et en peu de temps il en mourut deux mille avec de grandes douleurs d'entrailles. Les chrétiens leur remontrèrent que c'était une punition divine, et que, pour y échapper, ils devaient reconnaître leur faute et en demander pardon à l'évêque. Ils n'en firent rien d'abord, pensant que c'était le hasard; mais comme chaque jour il mourait dix, vingt, et plus, de ceux qui avaient menacé le pontife de mort, ils vinrent enfin tous, bien malgré eux, lui demander pardon et le supplier de prier pour eux. Ils le tirèrent honorablement de prison, le portant sur une litière. C'était le jeudi saint. Il leur dit : « Quoique vous ne méritiez point de grâce, nous devons imiter l'exemple du Sauveur, qui, en ce jour-ci même, lava les pieds même au disciple qui allait le trahir, releva, après les avoir terrassés, ceux qui venaient le prendre, et pria pour ceux qui l'avaient crucifié. » Ayant ainsi parlé, il bénit du pain, dont il leur donna à manger à tous, et ils furent délivrés de cette calamité. Voyant, après trois jours, qu'il ne mourait plus personne, ils lui envoyèrent quatre chefs pour le remercier de la grâce qu'il leur avait faite; mais ils ajoutèrent que, s'il voulait jouir de la vie et de la liberté, il leur payât trois mille livres d'argent pesant, et que, de plus, il s'engageât à persuader au roi de leur en payer encore dix mille. Il leur répondit que leur demande n'était pas juste; qu'il n'était pas juste de lui demander ce qui était devenu la proie des flammes ou des ravisseurs. « Que si, pour assouvir votre cupidité, vous pensez que je dépouillerai les terres de l'Église et que je conseillerai au roi une chose déshonorante pour la patrie, vous vous trompez; il n'est pas d'un chrétien de livrer la chair des chrétiens à la dent des païens. »

Ses amis le prièrent de parler plus doucement et d'envoyer un écrit scellé de son sceau pour ramasser de toutes parts ce qui restait encore à l'église, afin de payer sa rançon; mais lui, qui avait toujours été le père des pauvres et le défenseur de la patrie, rejeta leur conseil avec indignation et dit : « Si vous pouviez me persuader cette bassesse il

n'y aurait point de crime que vous ne pussiez me persuader. J'aime mieux mourir que d'acheter la vie à ce prix. Pourrait-on jamais rien dire de plus indigne, si ce n'est qu'Elphège, dans sa vieillesse, apprit à être cruel, lui qui, depuis son enfance, s'était distingué par sa miséricorde ? Avez-vous oublié le saint martyr Laurent, qui cacha les trésors de l'Église pour les dérober au persécuteur ? Lui donnait aux pauvres, et moi j'irais leur prendre ! Voyez quelle impiété il y a dans ce qui vous paraissait si sage ! »

Les Danois, ayant appris cette réponse du saint pontife, le lièrent de nouveau et lui donnèrent la question, avec des tourments inouïs, le propre jour de Pâques, 13 avril 1012. Puis ils le remirent dans une prison où il eut encore beaucoup à souffrir ; mais il y fut en même temps consolé et fortifié par l'apparition d'un ange et de son prédécesseur saint Dunstan. Le samedi suivant les Danois le tirèrent de prison, et, l'ayant mis sur un cheval, le menèrent avec une troupe de gens armés pour le juger. Ils lui dirent : « Paye-nous l'or que nous demandons si tu ne veux être aujourd'hui donné en spectacle au monde. » Il répondit : « Je vous propose l'or de la sagesse, qui est de quitter votre superstition et de vous convertir au vrai Dieu. Si vous vous obstinez à mépriser mon conseil vous périrez plus malheureusement que Sodome et ne prendrez point racine en ce pays. » Alors ils se jetèrent sur lui, l'abattirent à terre, le frappant du dos de leurs haches, l'accablant de pierres, d'ossements et de têtes de bœufs. Il se mit à genoux et pria pour eux ; puis, étant tombé, il se releva et recommanda son Église au bon Pasteur. Enfin un Danois, qu'il avait confirmé la veille, par une compassion barbare, pour l'empêcher de languir davantage, lui donna sur la tête un coup de hache dont il mourut. C'était le samedi de la semaine de Pâques, 19 avril 1012.

Les chefs des Danois voulaient faire jeter son corps dans la rivière ; mais ceux qu'il avait convertis, et qui étaient en grand nombre, vinrent le revendiquer les armes à la main, et il fit plusieurs miracles. Les habitants de Londres, l'ayant appris, le rachetè-

rent pour une grosse somme d'argent et l'enterrèrent chez eux ; mais, dix ans après, il fut transporté à Cantorbéry. Tous ceux qui avaient pris part à sa mort périrent misérablement, comme il l'avait prédit. Ces mêmes Danois s'étant remis à la mer, cent soixante de leurs navires furent submergés par la tempête ; les équipages de soixante-cinq autres, jetés sur des côtes étrangères, y furent massacrés comme pirates ; Turchil, le chef de toute l'expédition, étant de retour en Danemark avec six navires seulement, y fut tué par la populace. L'Église honore saint Elphège le 19 avril ¹.

Au milieu de ces calamités publiques ce saint eut, dans l'ordre monastique, des imitateurs de sa charité, entre autres Léofric, dixième abbé de Saint-Alban. Le projet favori de ses prédécesseurs avait été d'élever une église dont la magnificence répondit à la dignité de l'abbaye. Tout était prêt, la place nettoyée, les richesses nécessaires accumulées dans le trésor. Léofric, devenu abbé jeune encore, se réjouissait de mettre la main à l'œuvre. L'invasion des Danois, la famine surviennent ; Léofric ouvre les portes du monastère à tous les malheureux, les richesses du trésor sont prodiguées à leur soulagement ; il fait fondre la vaisselle réservée à sa table, et, pour dernière ressource, il vend les ornements précieux destinés à l'usage et à la décoration de l'église. Quelques moines en murmurant, Léofric répondit avec douceur qu'il fallait préférer les temples vivants de Dieu à ses temples inanimés, et que le soutien des premiers était un devoir plus important que la décoration des derniers ².

Un autre imitateur de saint Elphège fut l'abbé Godric. En 1005 il fut nommé abbé de Croyland ; dans cette même année, et dans les sept autres qui la suivent, les taxes levées sur le monastère par le roi Éthelred, par le comte et les officiers inférieurs, montèrent à la somme annuelle de quatre cents marcs. En 1013 Suénon pillait toutes les fermes du monastère ; dans le même temps une foule d'indigènes, fuyant l'épée des Barbares, cherchèrent un asile à Croyland. Le bon vieillard

¹ Acta SS., 19 avril. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6.

— ² Lingard, *Antiq. de l'Égl. anglo-sax.*, p. 184.

les reçut à bras ouverts, les consola dans leur malheur et s'engagea à les garder aussi longtemps que ses ressources le permettraient. Il réserva le chœur et les cloîtres pour ses propres moines et ceux du voisinage ; il assigna aux ecclésiastiques réfugiés la nef de l'église pour leur résidence ; il logea les laïques dans les autres appartements de l'abbaye, et plaça les femmes et les enfants dans des bâtiments temporaires élevés à la hâte dans le cimetière. La charité de Godric éveilla la cupidité de Suénon. En menaçant de raser le monastère il ordonna à l'abbé de porter mille marcs à Lincoln, à un jour désigné, et, non content de cette somme, il lui en extorqua mille autres dans les trois mois suivants. A peine avait-on satisfait à ces demandes que les officiers d'Éthelred parurent ; ils accusèrent Godric d'être l'allié de Suénon. On voulut considérer comme une trahison le paiement de la somme qu'on lui avait enlevée par violence, et il fut contraint d'envoyer au roi deux mille marcs pour recouvrer la faveur royale. Pour se garantir contre des exactions nouvelles Godric donna pour cent ans une terre de l'abbaye à un seigneur puissant du voisinage, à condition qu'il serait le défenseur de l'abbaye et la protégerait de son épée contre toute demande injuste. Croyland jouit de la paix tant que ce seigneur vécut ; mais ses descendants retinrent injustement la propriété cédée et l'abbaye la perdit sans retour¹.

En 1014 nous avons vu le Danois Suénon maître de l'Angleterre. Au mois de janvier Éthelred s'était réfugié en Normandie, auprès du duc Richard, dont il avait épousé en secondes noces la fille Emma. Au mois de février Suénon mourut subitement ; Éthelred fut rappelé ; il revint au milieu du carême, fut reçu avec enthousiasme, leva promptement une armée pour combattre le Danois Canut, fils et successeur de Suénon. Il y eut, pendant trois ans, une guerre acharnée, avec des alternatives de succès et de revers. Éthelred suivait toujours le même système cruel d'égorger tous les habitants d'origine danoise ; Canut, de son côté, usa de terribles

représailles. Éthelred mourut au mois d'avril 1016 ; son fils Edmond, qui lui succéda, livra contre Canut cinq batailles sanglantes dans l'espace de sept mois. On allait en venir à une sixième lorsque les capitaines des deux armées forcèrent les deux rois à s'entendre. Ils se partagèrent alors l'Angleterre : Canut eut le nord de la Tamise, Edmond le sud. Dans le mois qui suivit cette pacification Edmond mourut subitement ou fut tué, laissant deux fils en bas âge, Édouard et Edmond. Canut, reconnu roi de toute l'Angleterre, épousa leur aïeule Emma et les envoya tous deux en Suède, à son frère utérin, le roi saint Olaus, d'où ils furent envoyés à la cour de saint Étienne, roi de Hongrie. Ce prince reçut les orphelins avec tendresse et les fit élever et instruire comme ses propres enfants. Edmond mourut dans sa jeunesse ; nous verrons son frère revenir en Angleterre et y régner avec gloire sous le nom de saint Édouard le Confesseur.

Canut, quoique baptisé dans son enfance, connaissait et suivait fort peu jusqu'alors les doctrines du Christianisme ; mais, dès qu'il fut assis sur le trône de l'Angleterre, les préceptes de la religion adoucirent la férocité de son caractère, et ce cruel roi de la mer devint insensiblement un monarque juste et bienfaisant. Il déplorait souvent l'effusion du sang, plaignait la misère qui avait été pour les indigènes la conséquence de sa rapacité et de celle de son père, et regardait comme un devoir de compenser tant de souffrances par un règne paisible et équitable. Il les traita toujours avec une attention marquée, les protégea contre l'insolence de ses favoris danois, plaça les deux nations sur le pied de l'égalité, et les admit indistinctement aux emplois de confiance et de fortune. Il érigea une magnifique église à Assington, théâtre de sa dernière victoire, et fit relever de leurs ruines les édifices religieux qui avaient souffert pendant la dernière invasion. L'abbaye de Saint-Edmond, triste monument de la cruauté de ses pères, devint, par ses donations et pour des siècles, l'établissement monastique le plus riche du royaume. Dans une assemblée nationale tenue à Oxford il confirma les lois d'Edgar, et engagea les seigneurs

¹ Ingulfe, ann. 1010. Ling., *Antiq.*, etc.

anglais et danois à oublier de part et d'autre toutes les anciennes offenses et à se promettre pour l'avenir une amitié mutuelle. Il fit établir par une autre assemblée, à Winchester, un code de lois basé sur les ordonnances des premiers rois, avec les additions et les changements qu'exigeait l'état présent de la société. Le roi y exhortait tous les ministres de la justice à être vigilants dans la recherche et la punition des crimes, mais avarés de la vie des hommes ; à user d'indulgence envers le repentir, mais à sévir avec rigueur contre le coupable endurci ; à considérer le faible et l'indigent comme dignes de pitié, le riche et le puissant comme méritant toute la sévérité de la loi ; car les premiers sont souvent induits à commettre des fautes par deux causes que les seconds ne peuvent donner pour excuse, l'oppression et le besoin. Il blâmait et prohibait l'usage de vendre des chrétiens dans les pays étrangers. L'incorporation des Danois parmi les Anglais ayant encore introduit dans l'île des rites du paganisme, Canut défendit le culte des dieux païens, du soleil ou de la lune, du feu ou de l'eau, des pierres ou des fontaines, des forêts ou des arbres. Il punissait ceux qui se mêlaient de sorcellerie. En même temps, pour soulager ses peuples des charges féodales, il abolit entièrement la coutume de lui fournir des provisions gratuites, défendit à ses officiers d'en enlever pour son usage et commanda à ses baillis d'entretenir sa table du produit de ses propres fermes.

Comme Canut régnait sur plusieurs pays maritimes, ses flatteurs allaient lui redisant qu'il commandait à la terre et à la mer. Un jour donc, s'étant assis sur la plage de Southampton, il commanda à la mer de respecter son souverain ; mais le flux de la marée l'obligea bientôt à se retirer. Alors, se tournant vers ses adulateurs : « Voyez, dit-il, comme la mer m'écoute ! Apprenez que Celui-là seul est tout-puissant à qui l'Océan a obéi quand il a dit : Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin. » Frappé lui-même de cette pensée, le roi, de retour à Winchester, prit sa couronne, la plaça sur le grand crucifix de la cathédrale et ne la porta plus, depuis ce jour, même dans les cérémonies publiques.

Quoique Canut résidât ordinairement en Angleterre il visitait souvent le Danemark. Il se faisait accompagner d'une flotte anglaise et menait avec lui un grand nombre d'évêques pour instruire et civiliser ses compatriotes. Il plaça entre autres l'évêque Bernard dans la Scanie, Gerbrand dans la Sélande et Rainer dans la Fionie. Voilà comment ces terribles révolutions du Danemark et de l'Angleterre, qui semblaient devoir anéantir le Christianisme dans ces deux pays, le ranimèrent et l'affermirent dans l'un et dans l'autre ¹.

En Espagne les chrétiens, toujours en lutte avec les mahométans, éprouvèrent d'éclatants revers, qu'ils rachetèrent par une victoire plus éclatante encore. Le roi Bermond ou Bermude II gouvernait le royaume de Léon depuis l'an 982. Il avait commencé son règne par recommander l'observation des lois anciennes, particulièrement des lois ecclésiastiques et des décrets des Pontifes romains ; mais il ne soutint pas toujours ces beaux commencements. Il fit arrêter sans sujet Goudesque, évêque d'Oviédo, et le tint en prison trois ans. On attribua à cette injustice une grande sécheresse qui survint et qui attira la famine. Le roi, en étant touché, délivra l'évêque, et la pluie vint aussitôt. Bermond écouta aussi les rapports de trois serfs de l'Église de Compostelle, qui accusèrent leur évêque Adolphe d'un crime abominable. Le roi le fit exposer à un taureau furieux ; mais trois historiens d'Espagne rapportent qu'il laissa ses cornes entre les mains de l'évêque ². Ce roi quitta sa femme légitime pour en épouser une autre, et, de plus, entretenait deux concubines qui étaient sœurs. Aussi regarda-t-on comme la punition de ces scandales l'irruption des mahométans dans ses États, sous la conduite d'Almansor, premier ministre d'Issem, prince fainéant qui régnait à Cordoue.

Almansor était accompagné de quelques comtes que le roi Bermond avait exilés. Sur la nouvelle de sa marche on enleva les reliques de Léon et d'Astorga, et même les corps des rois qui étaient ensevelis, pour les met-

¹ Hunt., 209. West., 209. Lingard, t. 1. — ² Baron., ann. 985.

tre en sûreté. Almansor assiégea Léon près d'un an, la prit et en abattit les portes et les tours. Il prit également Astorga et plusieurs autres villes, enleva tous les trésors des églises et pilla entre autres celle de Saint-Jacques. Enfin, pendant douze ans qu'il fit la guerre aux chrétiens, il les mit plus bas qu'ils n'avaient été depuis le temps du roi Rodrigue et l'entrée des Arabes. Enfin, l'an 998, le roi Bermond pria Garcia, roi de Navarre, et Garcia, comte de Castille, d'oublier les injures passées et de venir à son secours contre leur ennemi commun. Ces trois princes, ayant réuni leurs forces, gagnèrent contre les Arabes une des batailles les plus mémorables. Au dire de leurs propres historiens les infidèles y perdirent soixante-dix mille fantassins et quarante mille cavaliers. Almansor en mourut de chagrin l'an 1002. Le roi Bermond, qui s'était fait porter en litière à la bataille, parce qu'il était malade de la goutte, mourut de cette maladie l'année suivante (999), laissant pour successeur son fils Alphonse V, âgé de cinq ans, qui en régna vingt-neuf¹.

Du temps de Bermond ou Bermude II l'évêque de Léon était Froilan, illustre par sa sainteté. Il naquit à Lugo, en Galice, où sa mère Froila est honorée comme sainte. Dès l'âge de dix-huit ans il se retira dans un désert; mais, plusieurs disciples s'étant attachés à lui, il fonda un monastère où saint Attilan fut prieur sous lui. Celui-ci, né à Tarragone, de parents nobles, vers l'an 939, les quitta dès l'âge de quinze ans pour entrer dans un monastère, d'où il sortit quelque temps après, attiré par la réputation de saint Froilan. Le roi Ramire III fit venir Froilan à Léon et lui donna beaucoup d'argent, avec permission de choisir tel lieu qu'il lui plairait de son royaume pour y bâtir un monastère où l'on priât Dieu pour la tranquillité de l'État, qui n'était pas moins troublé au dedans par les chrétiens rebelles que par les infidèles au dehors. Froilan fonda donc le monastère de Tabare, puis celui de Morcruèle, où il assembla au moins deux cents religieux; outre ces deux monastères qu'il fonda il en rétablit plusieurs autres.

¹ *Script. rer. Hispan.*

L'évêque de Léon étant mort, le roi Bermond II lui donna Froilan pour successeur, malgré sa résistance; il gouverna ce siège environ seize ans et mourut l'an 1006, le 3 octobre, jour auquel l'Espagne l'honore comme saint. En ce même temps où saint Froilan fut fait évêque de Léon, saint Attilan, son disciple, le fut de Zamora, et l'on dit qu'ils furent sacrés ensemble le jour de la Pentecôte. Attilan quitta son siège au bout de dix ans et alla en pèlerinage par esprit de pénitence; deux ans après il revint, gouverna son Église encore huit ans et mourut le 5 octobre 1009, âgé de soixante-dix ans. Il est honoré comme saint par toute l'Église¹.

Le roi Alphonse V étant venu à Léon, capitale de son royaume, avec la reine Elvire, son épouse, y assembla tous les évêques, les abbés et les seigneurs, le jour de la Saint-Jacques, 25 juillet 1012, et de ce concile il nous reste sept canons. Le premier porte qu'à l'avenir, dans tous les conciles, on commencera par juger les causes de l'Église. C'est que ces conciles étaient aussi des assemblées politiques, où l'on traitait des affaires temporelles, et dans celui-ci on fit plusieurs lois civiles. « Après la cause de l'Église, ajoute le concile, on traitera celle du roi, puis celle des peuples. Les abbés et les moines demeureront sous la juridiction de leurs évêques, et les uns ne recevront point ceux des autres. » Le reste des canons regarde les vols faits dans les églises ou les cimetières, et les meurtres commis sur des hommes d'Église. Le roi Alphonse rebâtit et repeupla la ville de Léon, qu'Almansor et son fils Abdelmelic avaient détruite. Il rétablit les lois gothiques et en ajouta d'autres². Après avoir régné vingt-neuf ans il fut tué d'un coup de flèche dans une bataille contre les Arabes, près de Viseu, en Portugal, et enterré à Léon, l'an 1028. Son fils Vérémond ou Bermude III lui succéda.

Vers l'an 1000 se forma parmi les mahométans une secte nouvelle, plus monstrueuse que toutes les autres, et qui subsiste encore dans la religion, si longtemps inconnue, des Druses. On sait que les mahométans sont généralement divisés en deux sectes qui s'ana-

¹ *Acta SS.*, 5 octobre. — ² Labbe, t. 9, p. 817. Baron., ann. 1012.

thématisent l'une l'autre, sous le nom de sunnites et de schiytes. Les sunnites, qui se regardent comme les orthodoxes, admettent, avec l'Alcoran, une tradition orale et la légitimité de tous les califes qui ont succédé à Mahomet. Les schiytes ou sectaires, ainsi nommés par les sunnites, mais qui s'appellent eux-mêmes d'un nom plus honorable, le parti des justes ou de la justice, sont les partisans d'Ali, et ne reconnaissent pour légitimes califes que les descendants d'Ali et de Fatime, sa première femme, fille de Mahomet. De nos jours les Persans sont schiytes et les Turcs sunnites. Mais dès les premiers temps les sunnites se divisaient eux-mêmes en deux partis au sujet de l'Alcoran, les uns soutenant qu'il était incréé, les autres qu'il était créature, et nous avons vu des califes prononcer la peine de mort, tantôt contre l'un, tantôt contre l'autre parti. Les schiytes se divisaient également en plusieurs sectes secondaires. Ces divisions religieuses augmentaient les divisions politiques, et réciproquement. En Espagne les mahométans reconnaissaient un calife ommiade ; en Afrique et en Égypte, des califes alides ou fatimites ; à Bagdad, des califes abbassides. Une cause nouvelle vint encore multiplier ces divisions doctrinales : ce fut l'introduction de la philosophie grecque. Chez les chrétiens cette philosophie raisonneuse fut une occasion à l'Église d'exposer la doctrine catholique avec plus de clarté, de précision, de méthode, et de faire servir à cela cette philosophie elle-même. Chez les mahométans, où la doctrine n'a ni vérité ni ensemble, où il n'y a point d'autorité divinement assistée pour l'enseigner et la défendre, la philosophie grecque ne pouvait que multiplier et diversifier la confusion et les divisions déjà existantes.

Tel était l'état général du mahométisme lorsque Hakem, troisième calife fatimite d'Égypte, succéda à son père Aziz-Billah, en 996, n'étant âgé que de onze ans. Il en régna vingt-cinq. Ce fut un prince méchant, impie, extravagant, fantasque et cruel. Les chrétiens d'Égypte étaient généralement unis dans la même foi et soumis à l'Église romaine¹. Vers l'an 1003 Hakem commença

contre eux la persécution et fit arrêter dix des principaux catebs ou secrétaires. Un des plus distingués était Abou-Nédjah ; surnommé Alkébir, qui était orthodoxe. Hakem, l'ayant fait venir, lui ordonna de renoncer à la religion chrétienne, lui promettant, s'il voulait se faire musulman, de l'élever à la dignité de vizir et de lui confier l'administration de son empire. Abou-Nédjah demanda et obtint de Hakem le délai d'un jour pour penser au parti qu'il devait prendre. Retourné chez lui, il rassembla ses amis, et, après leur avoir raconté ce qui s'était passé entre lui et Hakem, il leur dit : « Je suis prêt à donner ma vie pour le nom de Jésus-Christ. En demandant un délai jusqu'à demain je n'ai point entendu perdre du temps pour délibérer sur ce que je dois faire ; je n'ai voulu que me réserver le loisir de vous réunir autour de moi, de vous faire mes adieux et de vous instruire de mes dernières volontés. Maintenant donc, mes frères, ne cherchez point la gloire fragile et passagère de ce monde aux dépens de la gloire durable et éternelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui nous a rassasiés des biens de la terre, aujourd'hui sa miséricorde nous appelle au royaume du ciel ; fortifiez donc vos cœurs. » Il les encouragea ainsi par ses discours et les exhorta à mourir pour le nom de Jésus-Christ. Il leur fit ce même jour un grand festin, et, après être demeurés avec lui jusqu'au soir, ils se retirèrent chacun chez eux.

Le lendemain Abou-Nédjah se rendit chez Hakem. Le calife, le voyant entrer, lui dit : « Eh bien ! ton parti est-il pris ? — Oui, seigneur, » lui répondit-il. « Quelle est ta résolution ? » lui demanda encore Hakem. « C'est, lui dit Abou-Nédjah, de demeurer ferme dans ma religion. » Hakem employa d'abord les promesses et les menaces pour le vaincre ; mais, n'ayant pu réussir à l'ébranler, il ordonna qu'on lui ôtât ses habits, qu'on l'attachât à deux pieux et qu'on le frappât. Les fouets avec lesquels on exécuta cet ordre étaient de nerfs de bœuf. Il en reçut d'abord cinq cents coups, qui mirent ses chairs en lambeaux, en sorte que le sang ruisselait de tout son corps. Hakem ayant ordonné qu'on

¹ Acta SS., 5 juin. Parerg., 4, p. 74 et seqq.

portât le nombre des coups jusqu'à mille, on recommença à frapper Abou-Nédjah. Lorsqu'il en eut reçu encore trois cents il dit : *J'ai soif*. On cessa de le frapper, et on en instruisit Hakem, qui ordonna de lui donner à boire pourvu qu'il promît de se faire musulman. On lui présenta donc de l'eau et on l'instruisit de l'ordre de Hakem. « Reportez-lui son eau, dit alors Abou-Nédjah ; je n'en n'ai aucun besoin, parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ, le véritable Roi, m'a donné à boire. » Plusieurs de ceux qui étaient présents assurèrent avoir vu effectivement dégoutter de l'eau sur sa barbe. Après avoir prononcé ces mots il mourut. On en instruisit Hakem, qui ordonna que l'on complât sur son cadavre les mille coups de fouet. Parmi les dix chrétiens dont nous avons parlé se trouvait aussi le reis Fahd, fils d'Ibrahim. Hakem le fit venir et l'exhorta à embrasser la religion musulmane, en lui rappelant les bienfaits dont il l'avait comblé et lui promettant d'y en ajouter de nouveaux et de le regarder comme son frère. Sur son refus persévérant il lui fit couper la tête et ordonna que son corps fût brûlé. Sévère d'Oschmouneïn, historien du temps, dit que l'on entre tint le feu pendant trois jours sous son cadavre sans pouvoir le consumer, et que sa main droite particulièrement n'éprouva aucune atteinte du feu, ce qu'il attribue à ses abondantes aumônes. « Il ne refusait, dit-il, à aucun de ceux qui lui demandaient ; quelquefois même, lorsque, passant dans les rues à cheval, il rencontrait un pauvre qui sollicitait de lui une aumône, il portait la main à sa manche avec la certitude de n'y trouver aucune monnaie ; mais Dieu permettait qu'il y trouvât de quoi faire l'aumône. » Des huit autres catebs quatre succombèrent aux tourments et se firent musulmans ; les quatre autres demeurèrent fermes et expirèrent sous les coups. Des quatre qui avaient apostasié un mourut la nuit suivante, et les trois autres retournèrent à la religion chrétienne après la fin de la persécution¹.

En 1008 Hakem publia une ordonnance qui enjoignait aux Juifs et aux chrétiens d'a-

voir sur leurs habits des marques distinctives, qui devaient être de couleur noire, parce que cette couleur était celle des califes abbassides, et de porter des ceintures. Les chrétiens furent de plus assujettis à se servir d'étriers de bois, sans qu'il fût permis à aucun d'avoir des étriers de fer. Hakem leur ordonna encore de porter des croix d'une palme de long, et, peu après, il voulut que leur longueur fût d'une coudée, ou, suivant d'autres, d'une coudée et demie. Au lieu de croix les Juifs furent assujettis à porter à leur cou des billots de bois en forme de pelote, pour représenter la tête de veau qu'ils avaient adorée dans le désert.

Il fit, la même année, tant pour les mahométans que pour les autres, des ordonnances non moins ridicules que tyranniques ; par exemple il défendait de manger de certains légumes et de certains coquillages, parce que les califes abbassides les aimaient ; de faire de la bière et d'en vendre, à cause, disait-il, que le gendre de Mahomet, Ali, ne l'aimait pas. Il défendait à tout le monde d'entrer dans les bains sans caleçon ; aux femmes de paraître en public le visage découvert, même en suivant un convoi ; aux pêcheurs de pêcher et de vendre du poisson sans écailles ; à toutes personnes de se montrer dans les rues et les chemins après le coucher du soleil, et d'y paraître pour vendre et acheter¹. Partout il fit briser les vases où l'on conservait le vin et le vin fut renversé dans les rues. Il ordonna de tuer les chiens, et on en tua un si grand nombre que l'on n'en rencontrait plus aucun. Il fit défense à qui que ce fût d'entrer au Caire à cheval et aux loueurs de montures d'y entrer avec leurs ânes. Il défendit aussi à toute personne de passer auprès de son palais².

En 1007, tout au contraire, Hakem ordonna que les portes du Caire demeurassent ouvertes durant la nuit et que les boutiques fussent pareillement ouvertes, afin que chacun pût vendre et acheter. On allumait des flambeaux aux portes des maisons et à l'entrée des bazars. Toutes les nuits le peuple se promenait dans les marchés et dans les rues

¹ Silv. de Sacy, *de la Religion des Druses*, t. 1. *Vie de Hakem*, p. 304.

¹ Silv. de Sacy, *de la Religion des Druses*, t. 1. *Vie de Hakem*, p. 308-311. — ² *Ibid.*, p. 312 et 313.

jusqu'au point du jour. Hakem lui-même, suivi de ses plus intimes officiers, se promenait durant la nuit au milieu de la foule, et tout le monde pouvait l'aborder et lui parler. L'an 1011 il fit brûler les jeux d'échecs. Il fit assembler les pêcheurs et leur fit promettre, avec les serments les plus forts, qu'ils ne prendraient point de poissons sans écailles, sous peine, pour les contrevenants, d'avoir la tête coupée. Il défendit de vendre des raisins secs, et il fut ordonné par écrit d'en empêcher l'importation. Tous les raisins secs qui se trouvaient dans les magasins des marchands furent brûlés. En quinze jours on en brûla 2,840 caisses, dont la valeur montait à 500 pièces d'or. Il fut défendu de vendre plus de quatre livres de raisins frais à la fois, d'en exprimer et d'en boire le jus ou vin doux, et on ne permit pas d'exposer du raisin dans les marchés. Une grande quantité de raisins fut jetée dans les rues pour y être foulée aux pieds, et l'on jeta à l'eau tous les raisins qui se trouvaient en chargement sur le Nil. On arracha toutes les vignes à Djyzèh ; on cueillit le raisin qui était sur les ceps et il fut jeté sous les pieds des bœufs. La même chose eut lieu dans les provinces, en conséquence des ordres de Hakem. Il fit mettre le scellé sur les magasins de miel à Djyzèh. On apporta toutes les jarres de miel sur le bord du Nil, on les brisa, et le miel fut renversé dans le fleuve ; on en brisa ainsi cinq mille cinquante et une jarres. On jeta de même dans le Nil cinquante et une cruches de miel de dattes. Une pareille ordonnance prohiba les dattes fraîches ; on en amassa une grande quantité qui furent brûlées ¹.

Hakem se jouait non-seulement de la propriété et de l'industrie des hommes, mais de leur vie même ; il en disposait aussi capricieusement que de leur fortune. Tantôt il faisait mourir en grand nombre les gens attachés à l'étrier, tels que palefreniers, valets de pied et autres ; tantôt sa colère tombait sur une autre classe. Ses bizarres ordonnances lui en fournissaient toujours un prétexte. Les plus grands personnages, ceux qui lui avaient rendu le plus de services, étaient

exposés comme les autres. Un général distingué, nommé Fadhl, venait de vaincre et de comprimer une insurrection très-dangereuse ; Fadhl éprouva la reconnaissance de Hakem. Étant tombé malade, il reçut deux ou trois fois la visite du calife, qui lui donna aussi de grands apanages ; mais à peine sa santé fut-elle rétablie que Hakem le fit mourir de la manière la plus cruelle. Le général, étant entré un jour dans le palais comme de coutume, vit Hakem assis, ayant près de lui un enfant très-joli qu'il avait acheté cent pièces d'or. Hakem, qui tenait à la main un couteau, égorgea cet enfant, prit son foie et ses entrailles et les coupa par morceaux. Le général, saisi d'effroi, rentra chez lui, instruisit sa famille de ce qu'il venait de voir et fit son testament. Environ une heure après des gens envoyés par Hakem vinrent lui couper la tête ¹.

Pour la religion, même à l'égard des mahométans, Hakem n'était ni moins bizarre ni moins cruel. Tantôt il ordonnait qu'on prononçât tous les jours, qu'on écrivit même sur les murailles des maisons des malédictions et des anathèmes contre les adversaires d'Ali ; tantôt il ordonnait de les effacer toutes et de n'en plus prononcer une seule, permettant aux sunnites d'exercer librement leur culte et même de tenir des écoles publiques ; tantôt il revenait à ses premières ordonnances, et presque toujours les contrevenants étaient punis de mort.

Ceux qui eurent le plus à souffrir de cette humeur bizarre et cruelle de Hakem furent les chrétiens. L'an 1009 il commença contre eux une persécution générale ; il ordonna, ou plutôt il avait déjà ordonné précédemment de détruire l'église de la Résurrection à Jérusalem ; il fit emprisonner et tourmenter cruellement Zacharie, patriarche d'Alexandrie ; il y eut ordre de détruire toutes les églises et tous les monastères de l'Égypte. Cette persécution alla croissant jusqu'en 1013, où Hakem permit aux chrétiens et aux Juifs qui ne voulaient pas embrasser le mahométisme de se retirer avec leur bien sur les terres des Grecs ou dans la Nubie et l'Abyssinie.

¹ *Vie de Hakem*, p. 355.

¹ *Vie de Hakem*, p. 327 et 328.

L'année suivante (1014) Hakem défendit aux femmes de sortir dans les rues, de jour comme de nuit ; les bains destinés aux femmes furent fermés. Il fut défendu aux cordonniers de leur faire des souliers, en sorte que leurs boutiques demeurèrent sans usage. De plus il fut interdit aux femmes de regarder par les portes ou par les fenêtres, ou de dessus les terrasses des maisons. Cet état de contrainte dura pour elles jusqu'à sa mort, c'est-à-dire sept ans et sept mois, et plusieurs, ayant contrevenu à cette loi, furent mises à mort. En voici un exemple : Hakem, passant un jour auprès des bains nommés les *Bains d'or*, entendit du bruit dans l'intérieur ; il s'informa d'où provenait ce bruit, et, ayant appris qu'il y avait des femmes dans ces bains, il ordonna qu'on en murât toutes les issues, en sorte que toutes celles qui s'y trouvèrent y périrent. Tel était ce calife ou ce pape des musulmans.

Toutefois de l'an 1017 à l'an 1020 il parut tout autre ; il rendit aux Juifs et aux chrétiens une pleine liberté de conscience ; il accorda même aux apostats la permission de retourner au Christianisme. Six mille de ces malheureux abjurèrent le mahométisme et revinrent à l'Eglise dans l'espace de sept jours. Le patriarche Zacharie sortit de prison, eut une entrevue avec Hakem, qui, satisfait de ses discours, lui donna une grande ordonnance contenant la permission d'ouvrir les églises dans tous ses États et de reconstruire celles qui avaient été détruites. Il fut ordonné de restituer aux chrétiens les colonnes, les briques, les pierres et le bois qui avaient été pris lors de la démolition ; toutes les terres et les jardins appartenant aux églises dans toute l'étendue des États de Hakem leur furent rendus. Par la même ordonnance il dispensa les chrétiens de porter sur leurs habits les marques distinctives auxquelles ils étaient assujettis, ainsi que leurs croix, et il leur permit de sonner les cloches dans toutes leurs églises, suivant leur coutume ¹.

Quelle était donc la cause secrète de ce changement, de cette tolérance surprenante dans un pareil despote ? En voici le mystère. Depuis plusieurs années il se tenait dans le

palais de Hakem et ailleurs des assemblées secrètes où il y avait des adeptes, des initiés et une doctrine occulte. C'était une nouvelle religion, et cette nouvelle religion consistait à croire et à enseigner que Hakem était dieu. Un Persan, nommé Darazi, fut le premier qui se mit à enseigner publiquement que Hakem était le dieu créateur de l'univers et à inviter le peuple à embrasser cette doctrine. Il composa un livre dans lequel il disait que l'âme d'Adam avait passé dans Ali, que l'âme d'Ali avait passé dans les ancêtres de Hakem, et s'était enfin arrêtée dans ce prince. Il s'empara ainsi de l'esprit de Hakem, qui l'admit auprès de lui, lui abandonna la conduite des affaires et l'éleva au rang le plus éminent, en sorte que les vizirs, les commandants des troupes et les serviteurs du prince étaient obligés de lui faire la cour et n'obtenaient aucune décision du souverain que par son entremise. Le but de Hakem était de les accoutumer à une soumission aveugle envers ce Darazi. Celui-ci fit paraître le livre qu'il avait composé et le lut dans une mosquée du Caire. Le peuple, l'ayant entendu, en fut très-choqué et se jeta sur lui pour le tuer ; mais il s'enfuit dans la Syrie. Hakem n'osa pas prendre ouvertement le parti de l'imposteur ; mais il lui fit passer secrètement de l'argent et lui fit dire de répandre sa doctrine dans les montagnes, où il trouverait un peuple grossier et disposé à adopter les nouveautés. Darazi vint donc dans les montagnes et les vallées du Liban. Il lut son livre aux habitants de cette contrée, les invita à reconnaître Hakem pour dieu, leur distribua de l'argent, leur insinua le dogme de la métempsycose, leur permit l'usage du vin et la fornication, et leur abandonna les biens et la vie de ceux qui refuseraient d'embrasser leur croyance. Tel fut le commencement, et tel est le fond, si longtemps inconnu, de la religion des Druses ¹.

Darazi ne fut pas le seul qui se chargea de faire reconnaître la divinité de Hakem ; un autre imposteur entreprit de faire valoir ses prétentions, et le fit, à ce qu'il paraît, avec plus de succès. C'est celui que les Druses regardent encore aujourd'hui comme l'auteur

¹ Vie de Hakem, p. 399.

¹ Vie de Hakem, p. 384.

de leur système religieux. C'était encore un Persan, nommé Hamza. Il enseignait que Hakem était la Divinité personnifiée, et que lui, Hamza, était son intelligence primordiale¹. Il avait donc douze apôtres et plusieurs autres disciples, qu'il envoya en mission dans l'Égypte et ses dépendances, et dans la Syrie. Pour gagner les Juifs ces émissaires parlaient mal des chrétiens et des musulmans ignorants; ils disaient que Jésus n'était pas le vrai Messie, mais qu'il était encore à venir, insinuant peu à peu que c'était Hakem. Pour gagner les chrétiens, ils parlaient mal des Juifs et des musulmans sans distinction, faisaient profession du symbole chrétien, mais en donnaient la vraie interprétation allégorique, disant que les chrétiens avaient méconnu le Paraclet et que le Paraclet allait venir; c'était encore Hakem. Voilà pourquoi ce tyran finit par se montrer plus tolérant envers les Juifs et les chrétiens; c'était un moyen politique pour les séduire et se faire adorer lui-même à la place de Dieu et de son Christ.

On s'étonnera qu'une impiété pareille ait pu entrer dans la tête d'un homme. Huit siècles après la mort de Hakem, qui fut tué l'an 1020 par sa sœur, qu'il voulait faire mourir, nous avons vu la répétition de cette impiété en France. Vers l'an 1820 il s'y était formé une secte philosophique, composée de jeunes gens tels qu'en forment les écoles du gouvernement, très-instruits dans les sciences matérielles, mais très-ignorants ou très-superficiels dans la science du Christianisme. Ils se mirent dans la tête que le catholicisme était mort dans tout le monde, comme il l'était dans leur cœur, et qu'il fallait le remplacer par une religion nouvelle. Ils se chargèrent de la besogne. Il y avait des Juifs parmi eux. Après plusieurs années de pompeuses promesses et de philosophiques élucubrations ils promulguèrent le premier et dernier article de leur *Credo*: c'est que la Divinité s'était résumée dans l'un d'entre eux, homme assez médiocre, nommé Enfantin, qu'ils appelèrent dès lors père suprême. Ces enfantiniens se répandirent dans les villes pour accréditer

la divinité de M. Enfantin comme autrefois les hakémites pour accréditer celle du calife Hakem. Avec toutes les lumières du dix-neuvième siècle l'entreprise n'a pu réussir, et aujourd'hui encore (1841), M. Enfantin, ce dieu manqué de la science moderne, est réduit à vivre d'un emploi obscur dans l'administration des ponts et chaussées.

Ces impiétés anciennes et récentes, aussi bien que les hérésies et les schismes, ne sont que des phases diverses de la grande révolte contre Dieu et son Christ. Nous avons vu les empereurs païens de Rome idolâtre se faire adorer avec elle, comme des dieux, et punir de mort le chrétien qui s'y refusait; nous verrons, dans les siècles du moyen âge, certains empereurs allemands employer toute leur force pour ramener cette idolâtrie politique; aujourd'hui encore bien des gouvernements ne se proposent pas autre chose. Les combats que l'Église catholique est obligée de leur livrer sans cesse pour conserver l'honneur de Dieu et de son Christ sont la partie principale de son histoire.

Le Pape Silvestre II fut le premier qui donna le signal de la lutte armée de la chrétienté entière contre l'empire de Mahomet et de Hakem. Les empereurs de Constantinople, Nicéphore II et Zimiscès, avaient porté avec succès leurs armes en Syrie; cette guerre continua sous Basile II. Par contre-coup les chrétiens de Jérusalem et de Palestine eurent beaucoup à souffrir des mahométans, même avant la persécution de Hakem. Leurs voix plaintives, le bruit de leurs souffrances étant venus en Occident y causèrent une émotion profonde. Le chef spirituel de l'univers chrétien, qui l'est en particulier de l'Europe chrétienne, écrivit une lettre, au nom de Jérusalem dévastée, à l'Église universelle. Elle est conçue en ces termes:

« L'Église qui est à Jérusalem à l'Église universelle qui commande aux sceptres des royaumes. Comme tu jouis d'une santé vigoureuse, épouse immaculée du Seigneur, dont je me confesse être un membre, j'ai le plus grand espoir de pouvoir par toi relever la tête presque entièrement brisée. Pourrais-je avoir de toi quelque défiance; toi la maîtresse des choses, si tu me reconnais pour

¹ Vie de Hakem, p. 387.

tienne ? Ce fameux désastre dont j'ai été frappée, est-il quelqu'un des tiens qui doive le regarder comme ne l'intéressant pas et le dédaigner comme la dernière des choses ? Quoique je sois abattue maintenant, l'univers a eu cependant en moi sa partie la meilleure. C'est à moi les oracles des prophètes, les monuments des patriarches ; c'est d'ici que sortirent les éclatantes lumières du monde, les apôtres ; c'est d'ici que l'univers a reçu la foi du Christ, c'est chez moi qu'il a trouvé son Rédempteur. Car, encore que, selon la divinité, il soit partout, c'est ici toutefois que, selon l'humanité, il est né, il a souffert, il a été enseveli, il a été élevé dans les cieux. Mais comme le prophète a dit : « Son sépulcre sera glorieux, » les païens détruisant les lieux saints, le démon cherche à le rendre sans gloire. En avant donc, soldat du Christ ; sois le porte-étendard et le compagnon de bataille, et, ce que tu ne peux par les armes, fais-le par le secours du conseil et des richesses ! Qu'est-ce que tu donnes, et à qui le donnes-tu ? Tu donnes peu de beaucoup, et tu le donnes à Celui qui t'a donné gratuitement tout ce que tu as, et qui cependant ne le reçoit pas gratuitement ; mais il le multiplie ici-bas et le récompense dans l'avenir. Par moi il te bénit, afin que tu profites par tes largesses, et il remet les péchés, afin que tu vives et règues avec lui ¹. »

Tel est le programme politique de l'Europe chrétienne à l'encontre du mahométisme ; programme tracé à la fin du dixième siècle ou au commencement du onzième par le premier Pape d'origine française ; programme à l'exécution duquel l'Europe n'a cessé de travailler et ne cesse de travailler encore, tantôt par la force de la persuasion, tantôt par la force des armes, tantôt par le moyen des négociations diplomatiques. Et chacun, selon ses moyens, non-seulement le peut, mais le doit ; car chacun, selon ses moyens, doit travailler au triomphe de la vérité sur l'erreur, de la justice sur l'iniquité, de l'humanité sur la barbarie. Or le mahométisme est le triomphe ou plutôt l'usurpation de l'erreur sur la vérité, de l'ini-

quité sur la justice, de la barbarie sur l'humanité et la civilisation véritable. Chacun doit donc, selon ses moyens, travailler à redresser ce renversement des choses, l'individu chrétien comme individu, le roi chrétien comme roi, la nation chrétienne comme nation, l'Europe chrétienne comme Europe, l'humanité chrétienne ou l'Église catholique comme humanité régénérée par le Christ. L'un doit plus que l'autre, parce qu'il peut plus, le roi plus que l'homme, le roi et la nation plus que le roi seul, l'Europe plus qu'une nation isolée, l'humanité entière plus que l'Europe. Saint Augustin avait déjà signalé cette gradation du devoir suivant la gradation du pouvoir. « Les rois servent Dieu et doivent le servir, disait-il, autrement en tant qu'hommes, autrement en tant que rois ; comme hommes ils doivent le servir en faisant ce que doivent faire tous les autres ; comme rois il doivent le servir en faisant pour son service ce que ne peuvent faire que les rois ¹. » Saint Augustin n'étend point cette gradation à la nation chrétienne, à l'Europe chrétienne, à l'humanité chrétienne, parce que cette nation, cette Europe, cette humanité n'existaient point encore. Si, depuis qu'elles existent et se montrent au grand jour, certains auteurs, comme Fleury, ont méconnu et même combattu cette gradation naturelle, la faute n'en est ni à saint Augustin ni à la chose même ; saint Augustin avait posé le principe et en avait tiré la première conséquence ; la chose, d'un autre côté, parlait assez d'elle-même.

Quand on apprit en Occident que le calife du Caire, nommé alors Babylone, avait fait abattre l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, vers l'an 1009, tout le monde fut persuadé, surtout en France, que c'était à l'instigation des Juifs. Voici comment le raconte Glaber, historien du temps. Les Juifs étaient indignés de voir une multitude innombrable de chrétiens aller en pèlerinage au Saint-Sépulcre. Or il y avait grand nombre de Juifs à Orléans, où le roi Robert faisait habituellement sa résidence, et c'étaient les plus fiers et les plus hardis de tous. Ils gagnèrent donc

¹ Gerbert, *Epist.* 28. Dom Bouquet, t. 10, p. 426. Duchesne, t. 2. *Bibl. PP.*, t. 17.

¹ *Lib. ad Bonif.*, *Epist.* 185, n. 19. *Cont. Petil.*, l. 2, n. 210.

par argent un nommé Robert, esclave fugitif du monastère de Meilleray, qui courait le monde en habit de pèlerin, et l'envoyèrent avec des lettres écrites en caractères hébraïques et enfermées dans un bâton, adressées au prince de Babylone, lesquelles portaient que, s'il ne faisait promptement détruire cette maison si vénérable aux chrétiens, ceux-ci le dépouilleraient bientôt de son royaume. Le prince, alarmé, envoya des gens à Jérusalem, qui renversèrent l'église de fond en comble ; ils s'efforcèrent même de rompre avec des masses de fer la grotte du saint sépulcre. On sut ensuite, par tout le monde, que ce désastre était arrivé par la malice des Juifs, et les chrétiens résolurent, d'un commun consentement, de les bannir de toutes leurs terres. Ainsi, la haine publique éclatant contre eux, on les chassa des villes ; plusieurs furent noyés, d'autres tués par le fer et par d'autres genres de mort ; quelques-uns se tuèrent eux-mêmes, en sorte qu'il en paraissait peu dans la chrétienté. Les évêques firent défense à tous les chrétiens d'avoir avec eux aucun commerce d'affaires, ordonnant toutefois de recevoir ceux qui voudraient se convertir. Ainsi plusieurs se firent baptiser par la crainte de la mort et revinrent peu après à leur ancienne façon de vivre.

Sur ces entrefaites revint à Orléans le porteur de la lettre qui avait fait tant de mal. Il chercha soigneusement s'il trouverait encore quelques Juifs de ses complices ; il en découvrit encore quelque peu dans la ville et se mit à les fréquenter ; mais il fut reconnu par un pèlerin qui avait voyagé avec lui en Orient et qui connaissait avec une entière certitude le but secret de son voyage. Il apprit à tout le monde, et publiquement, de quelle nouvelle désastreuse ce petit homme avait été porteur et pour quelle cause il était gorgé du bien des Juifs. Aussi ce dernier fut pris et fouetté si rudement qu'il avoua son crime ; les officiers du roi le condamnèrent au feu, et il fut brûlé hors de la ville, à la vue de tout le peuple. Cinq ans après la ruine de cette église les Juifs, qui s'étaient cachés en divers lieux, recommencèrent à paraître et se rétablirent comme auparavant. La même année, la mère du prince de Babylone, c'est-à-dire

de Hakem, qui était chrétienne et se nommait Marie, commença à rebâtir l'église du Saint-Sépulcre, et une multitude incroyable de personnes de tous pays allèrent à Jérusalem et donnèrent de grandes sommes pour contribuer à la réédification de ce bâtiment. Voilà ce que rapporte Glaber¹. Peu de temps après, c'est-à-dire l'an 1012, le roi d'Allemagne, saint Henri, fit également chasser les Juifs de Mayence.

Quant à la mère de Hakem, on sait d'ailleurs que son père Aziz avait épousé une femme chrétienne, dont il eut une fille, et qu'en considération de cette femme il fit patriarches ses deux frères, Jérémie de Jérusalem et Arsène d'Alexandrie, tous deux catholiques². Mais il n'est pas dit qu'elle fût réellement la mère de Hakem ; toutefois, comme elle était femme de son père, elle pouvait passer pour sa mère en Occident.

Le Pape Silvestre II, dont la lettre au nom de l'Église de Jérusalem avait peut-être servi de moyen aux Juifs pour pousser le calife Hakem à détruire l'église du Saint-Sépulcre, était mort le 11 mai de l'an 1003, après avoir occupé le Saint-Siège quatre ans un mois et neuf jours. Outre les affaires que nous lui avons vu régler comme Pape, il établit Léotheric, archevêque de Sens, primat des Gaules. Ce prélat, élu canoniquement pour gouverner l'Église de Sens, trouva dans son clergé des oppositions qui l'obligèrent de recourir au Saint-Siège. Le Pape Silvestre, dont il avait été disciple à Reims, lui fit un accueil des plus gracieux et lui donna la primatie sur toutes les Gaules. Étant de retour à Sens, le comte Fromond, qui voulait faire son fils archevêque, empêcha son installation et l'obligea d'aller une seconde fois à Rome. Le Pape écrivit aux suffragants de Sens et leur ordonna de s'assembler et de le consacrer ; ce qu'ils exécutèrent. Il écrivit une lettre très-sévère à Adalbéron-Ascelin, évêque de Laon, accusé de plusieurs crimes, entre autres de félonie envers son souverain et de trahison envers son métropolitain, qui était Arnoulphe de Reims. Il le cite au concile de Rome qui devait se tenir pendant la semaine de Pâques.

¹ Glab., l. 3, c. 7. Dom Bouquet, t. 10. *Chron. Sax.* —

² Elmacin, p. 247.

Par une autre lettre il confirme les immunités et privilèges que deux de ses prédécesseurs avaient accordés à l'abbaye de Vézelay, en Bourgogne, et défend à tout évêque, même au diocésain, d'entrer dans le monastère, d'y chanter la messe, d'y ordonner aucune station, sans l'invitation de l'abbé, ni d'exiger la moindre chose pour les fonctions de l'ordre épiscopal qu'il viendrait à y faire. L'on a encore du Pape Silvestre II un discours aux évêques sur leurs devoirs, dans lequel il parle fortement contre la simonie ¹.

En 1648, comme on réparait l'église de Saint-Jean de Latran, on trouva le corps de Silvestre II dans un cercueil de marbre. A l'ouverture du monument il parut tout entier, avec ses ornements pontificaux, la mitre en tête et les bras en croix, et il répandit une odeur très-agréable. Un moment après l'action de l'air réduisit le tout en cendres, à la réserve d'une croix d'argent et de l'anneau pastoral ².

Silvestre II eut pour successeur Jean, dix-septième du nom, soit parce que l'on compte pour le nombre l'antipape Francon, qui avait pris le nom de Jean, soit un autre Pape de même nom qui mourut en 985, peu après avoir été élu. Jean XVII, nommé autrement Sicco, ne tint le Saint-Siège qu'environ cinq mois et mourut le dernier jour d'octobre de la même année (1003). Il fut enterré au monastère de Saint-Sabas. C'est tout ce que l'on sait de son pontificat. Il eut pour successeur Jean XVIII, comme lui Romain de naissance, qui fut ordonné Pape le 26 décembre de la même année 1003, comme le prouve Pagi. L'an 1009, sur la fin de mai, il abdiqua la papauté pour se retirer à l'abbaye de Saint-Paul de Rome, où il embrassa la vie monastique. C'est lui qui accueillit avec tant de cordialité et prit en si grande affection saint Elphège, archevêque de Cantorbéry, quand il vint à Rome pour recevoir le pallium. Son successeur fut Sergius IV, évêque d'Albane, élu Pape entre le 17 juin et le 24 août de l'an 1009. Il s'appelait Pierre; mais, par respect pour le prince des apôtres, il prit un autre nom. Il tint le Saint-Siège jusqu'en 1012.

Parmi ses vertus on loue particulièrement sa charité pour les pauvres ¹.

Saint Nil, de son côté, avait quitté son monastère d'auprès de Gaète pour venir mourir auprès de Rome. Il avait perdu Étienne, son cher disciple, qui lui servait de modèle ou d'instrument, si l'on peut ainsi parler, pour corriger les autres; car, si quelqu'un s'endormait dans l'église pendant qu'il parlait: « C'est sans doute Étienne qui ronfle, » disait-il, et il le mettait dehors; souvent il le faisait lever de table comme mangeant indécemment; enfin il se prenait à lui de tout ce que faisaient les autres, afin de les instruire en exerçant la vertu d'Étienne. Il fut sensiblement touché de sa mort, et lui fit faire un sépulcre double des autres, pour y être enterré avec lui quand il mourrait. Mais le prince de Gaète, qui était fort pieux et avait une grande foi au mérite de saint Nil, ayant appris la raison de ce double sépulcre, dit à ceux qui étaient présents: « Pensez-vous, quand ce père mourra, que je le laisse là et que je ne l'apporte pas dans ma ville, pour lui servir de sauvegarde? » Saint Nil, ayant appris ce discours, en fut fort affligé et résolut de changer de demeure, pour aller en un lieu où il ne fût connu de personne; car il eût mieux aimé mourir misérablement que d'être estimé saint par qui que ce fût. Au contraire il affectait de paraître emporté, jusqu'à scandaliser plusieurs ignorants. Voulant donc quitter le monastère de Serperis, où il avait demeuré environ dix ans, il monta à grand'peine sur un cheval, tant il était affaibli de vieillesse, et s'en alla vers Rome. Comme les frères s'affligeaient de son départ il leur dit: « Je vais préparer un monastère où je rassemblerai tous mes enfants dispersés. »

Il arriva à Tusculum, à douze milles de Rome, ou quatre lieues, près d'un petit monastère de Grecs, nommé de Sainte-Agathe. Il choisit ce lieu pour sa dernière demeure, et il ne fut plus possible de l'en arracher, quelques efforts que fissent les frères qui l'accompagnaient et les grands de Rome qui venaient le voir et le conjuraient d'y venir, au moins à cause des apôtres. Il répondit:

¹ Labbe, t. 9, p. 777 et 779. Mabill., *Analecta*. —
² Baron., ann. 1003.

¹ Baron. Pagi. Mansi.

« Je ne suis pas digne de nommer les saints apôtres ; mais, quand on a tant soit peu de foi, on peut aussi bien les honorer ici. » Grégoire, comte de Tusculum, fameux par sa tyrannie et ses injustices, mais homme d'esprit et de sens, vint trouver saint Nil, se jeta à ses pieds et lui dit : « Mes grands péchés me rendent indigne de recevoir sous mon toit un serviteur de Dieu comme vous ; toutefois, puisqu'à l'exemple de votre Maître vous m'avez préféré aux justes, tout pécheur que je suis, voici ma maison, ma ville et tout son territoire devant vous ; ordonnez-en comme il vous plaira. » Saint Nil lui demanda un lieu pour prier en repos, et Grégoire le lui accorda volontiers. C'était un petit reste de maison de campagne de Cicéron, nommée la Grotte-Ferrée.

Mais les frères qui étaient demeurés au monastère de Serperis, ayant appris au bout de deux mois que le père Nil ne reviendrait plus chez eux, prirent leurs manteaux, leurs peaux de mouton et le reste de leurs petits meubles, et vinrent au lieu destiné pour le nouveau monastère, c'est-à-dire à la Grotte-Ferrée. Saint Nil, l'ayant appris, s'en réjouit et leur écrivit : « C'est assez, mes frères, que vous ayez pris la peine de venir jusque-là pour l'amour de moi ; demeurez-y jusqu'à ce que j'aille vous trouver. » Il se disposait en effet à y aller à pied de Sainte-Agathe, qui en était à trois milles, quand il se sentit près de sa fin. Il appela donc les frères qui l'avaient suivi, et Paul, destiné depuis longtemps à être leur supérieur ; il leur distribua ses hailons, qui étaient tout son bien, et les pria de lui faire recevoir les saints mystères ; puis il leur dit : « Je vous prie, si je meurs, de ne point tarder à couvrir mon corps de terre. Ne m'enterrez pas dans une église, et ne faites sur moi ni voûte ni aucune décoration. » Il leur donna sa bénédiction, puis s'étendit sur son lit et demeura deux jours sans parler ni ouvrir les yeux ; seulement il paraissait prier, car on le voyait remuer les lèvres et faire de la main droite le signe de la croix.

Le comte Grégoire, ayant appris qu'il était à l'extrémité, accourut, lui amenant un excellent médecin. Grégoire se jeta sur le saint moribond, fondant en larmes et disant :

« Mon père, mon père ! pourquoi m'abandonnez-vous si tôt ? C'est que vous avez horreur de mes péchés. » Et, lui baisant les mains, il ajoutait : « Vous ne m'empêchez plus de vous baiser les mains, comme vous faisiez auparavant, en disant : Je ne suis ni évêque, ni prêtre, ni diacre ; je ne suis qu'un pauvre petit caloyer. » Grégoire, parlant ainsi, répandait tant de larmes qu'il en tirait des yeux de tous les assistants. Les médecins, tâtant le poulx du saint vieillard, assuraient qu'il n'avait ni fièvre ni aucun signe de mort.

Après qu'ils se furent retirés et que l'heure de vêpres fut venue, les frères résolurent de porter le saint homme dans l'église ; car c'était la fête de saint Jean l'Évangéliste, que les Grecs célèbrent le 26 septembre, et ils savaient quelle dévotion il avait pour les fêtes des saints, et qu'il disait toujours qu'un moine doit mourir dans l'église. Ils le firent donc, et, l'office de vêpres étant dit et le soleil couché, le saint expira. C'était l'an 1005. Les moines passèrent toute la nuit à chanter les psaumes et les prières des funérailles, et le matin ils prirent le lit où était le corps et l'emportèrent, avec les cierges et l'encens, jusqu'au lieu où les autres frères l'attendaient, c'est-à-dire à la Grotte-Ferrée. La rencontre des deux troupes de moines renouvela leur douleur ; le comte Grégoire, avec les gens du pays qui étaient accourus en foule, suivaient le convoi en pleurant. Toute la communauté, avec l'abbé Paul, demeura auprès du tombeau de saint Nil, travaillant de leurs mains et gagnant leur vie avec peine, à cause de la pauvreté du lieu ; mais il devint bientôt un célèbre monastère qui subsiste encore et qui est encore occupé par des moines grecs. L'Église honore la mémoire de saint Nil le jour de sa mort ; sa vie a été fidèlement écrite par un de ses disciples ¹.

En France saint Abbon de Fleury était mort l'année précédente (1004) en travaillant à la réforme du monastère de la Réole, en Gascogne. Ce monastère s'appelait proprement la Règle ; mais à la fin du dixième siècle il ne méritait plus ce beau nom, car à peine y connaissait-on la règle qu'on profes-

¹ Acta SS., 26 sept.

sait. Pour remédier à ce scandale Guillaume, comte de Gascogne, le soumit à Richard, abbé de Fleury; mais ni Richard, ni ses deux successeurs, Albert et Oybolde, ne purent venir à bout d'y établir la réforme. Saint Abbon ayant été élu abbé de Fleury, on le pressa d'y faire un voyage pour arrêter la licence scandaleuse des moines de la Réole; il répondit en riant qu'il irait quand il serait las de vivre; car on publiait que ses prédécesseurs étaient morts peu de temps après avoir tenté de réformer ces moines. Abbon ne laissa pas d'y aller quand ses affaires le lui permirent. Il trouva le monastère dans un dérangement qui demandait de prompts remèdes. Pour les rendre plus efficaces il commença par se faire autoriser par les comtes du pays, qui étaient eux-mêmes scandalisés de la vie licencieuse des moines. Ensuite, après avoir fait les règlements que son zèle lui dicta, il laissa à la Réole quelques moines de Fleury qu'il avait amenés avec lui, afin que leur exemple et leur vigilance y maintinssent l'observance de la règle. Mais, après son départ, les moines gascons, qui ne voulaient pas de réforme, firent tant d'insultes et de menaces aux moines français qu'on avait mis à leur tête qu'ils les obligèrent de quitter bientôt la partie et de s'en revenir à Fleury.

Saint Abbon ne se rebuta pas de ce mauvais succès; il retourna quelque temps après à la Réole, où il arriva la veille de Saint-Martin, l'an 1004. Les moines réfractaires, qui ne s'attendaient pas à le voir sitôt, se portèrent à de nouvelles violences pour éviter la punition des premières. Le jour de Saint-Martin, les Gascons, domestiques ou vassaux du monastère, prirent querelle avec les Français qui étaient de la suite d'Abbon. On en vint aux mains, et le saint abbé eut bien de la peine à séparer les combattants. Le lendemain, fête de saint Brice, il fit une réprimande à un moine de la Réole, nommé Anezan, de ce qu'il avait mangé hors du monastère sans sa permission. Anezan, qu'on accusait d'être à la tête des révoltés, fit semblant de recevoir avec humilité les avis de son supérieur; mais dans l'instant on entendit des cris séditieux: c'étaient les Gascons qui étaient encore aux mains avec les Français. La querelle recom-

mença par des injures; un domestique d'Abbon ayant déchargé un coup de bâton à un Gascon qui parlait mal du saint abbé, on courut aux pierres.

Abbon entendit du bruit, sortit pour l'apaiser; mais un Gascon, s'avancant au-devant de lui, lui donna un coup de lance dans le côté. Le saint abbé ne changea ni de couleur ni de posture, mais dit seulement: « Celui-ci y va tout de bon; » et, appuyé sur un des frères, il se mit à monter au logement de ses domestiques. Le moine Aimon, qui le suivait et qui a écrit sa vie, ayant vu du sang sur le seuil de la porte, lui demanda ce que c'était; il répondit tranquillement: « C'est mon sang! » On ne le croyait pas atteint lui-même, mais seulement sa robe. Ayant donc levé le bras pour montrer sa blessure, il en sortit une grande quantité de sang, dont la manche de sa robe fut toute remplie. A ce spectacle, Aimon ne pouvant s'empêcher de témoigner sa douleur, Abbon lui dit: « Eh! que feriez-vous donc si vous étiez blessé vous-même? Allez plutôt faire cesser le combat et donnez ordre à nos gens de rentrer. » Aimon obéit, et, tous les domestiques du saint abbé s'étant rendus auprès de leur maître pour le soigner, il expira entre leurs bras en disant: « Seigneur, ayez pitié de moi et du monastère que j'ai gouverné. » C'était le lundi 13 novembre 1004. Il y eut encore quelques-uns des siens tués et blessés. Il fut enterré dans l'église du même lieu et honoré comme martyr; son biographe rapporte même plusieurs miracles faits à son tombeau dès les premiers jours¹. Bernard, duc de Gascogne, fit punir les coupables de ce meurtre, dont les uns furent pendus, les autres brûlés, et adjugea au monastère de Fleury celui de la Réole, qui lui appartenait de droit, mais dont la possession était disputée².

L'année suivante (1005) mourut le bienheureux Adalbéron, évêque de Metz; il était fils de Frédéric, duc de la Basse-Lorraine, et de Béatrix, sœur de Hugues Capet. Sa naissance lui donnait lieu d'aspirer aux dignités de l'Eglise et sa piété l'en rendait digne. Il fut élu évêque de Metz le 16 octobre de l'an 994, et il

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6. — ² Adémar, *Chron.*

reçut l'ordination épiscopale des mains d'Écberth de Trèves le jour des Saints-Innocents de la même année, lequel tombait en effet au dimanche. Adalbéron crut qu'un pasteur, pour être en état de faire du bien, devait commencer par se faire aimer ; il avait pour cela tous les dons de la nature et de la grâce. Des manières douces et polies, des inclinations bien-faisantes, des services effectifs lui gagnèrent bientôt tous les cœurs, et même ceux des Juifs, qui dès lors étaient établis à Metz. Il témoigna surtout une grande affection pour l'état monastique. Il fit rétablir l'église de Saint-Symphorien et y plaça des moines de saint Benoît.

Adalbéron eut la dévotion d'aller à Rome visiter les tombeaux des saints apôtres. Sa piété se renouvela à la vue de ces sacrés monuments, et il y fit, avec les sentiments d'une humble et vive componction, une confession générale de ses péchés. Ce ne fut point une ferveur passagère. A son retour de Rome ce saint évêque s'appliqua plus que jamais à la pratique des œuvres les plus capables de mortifier l'amour-propre. Sa maison était celle des pèlerins et des pauvres ; il les recevait avec bonté, leur lavait les pieds et se croyait honoré de les servir de ses mains. Une maladie contagieuse, qu'on nomma le feu sacré, lui donna occasion de faire éclater l'héroïsme de sa charité. Plusieurs provinces furent alors affligées de cette peste ; ceux qui en étaient atteints venaient à Metz, au tombeau de saint Goëric, y chercher un prompt secours à un mal si cruel. Adalbéron recevait chez lui tous les malades, lavait leurs ulcères, malgré l'infection, et leur donnait lui-même à manger. Celui qui raconte ces particularités dit qu'il aida ce saint évêque dans cette bonne œuvre sept jours durant, et que, pendant ce temps-là, Adalbéron soignait et nourrissait chaque jour environ cent malades, s'estimant glorieux de voir ainsi son palais épiscopal changé en un hôpital. Une charité si héroïque suppose bien d'autres vertus.

En effet Adalbéron, qui aimait si tendrement Jésus-Christ dans la personne des pauvres, avait une tendre et respectueuse dévotion pour les mystères de ce Dieu sauveur. Il ne célébrait jamais la sainte messe sans

s'être revêtu auparavant d'un cilice, et il ne pouvait tenir entre ses mains le sacré corps et le sacré sang de Jésus-Christ sans les arroser de ses larmes. Il passait les veilles et les principales fêtes sans prendre aucune nourriture, et, pour mieux sanctifier par la prière et le recueillement le jeûne du carême, il se retirait pendant ce temps-là dans quelque monastère de son diocèse, et plus ordinairement dans celui de Gorze.

Ce saint évêque voulant terminer un procès entre les moines de Saint-Arnoulfe et le duc Thierrî, son frère, entreprit un voyage par une chaleur si grande qu'on ne se souvenait pas d'en avoir vu une pareille. Il marcha tout le jour sans rien prendre et arriva fort fatigué bien avant dans la nuit. Il soupa bien, et, malgré la fatigue du jour précédent, à peine avait-il pris quelque repos qu'il se leva pour réciter l'office avec ses clercs. Aussitôt qu'il l'eut achevé il fut frappé d'une paralysie qui lui ôta l'usage de la parole et des membres. On le reporta à Metz. Avant que d'entrer dans l'évêché il voulut qu'on le portât à la cathédrale, où il fit une prière fervente. Il recouvra la parole, mais il demeura paralytique et ne fit que languir pendant plus de six mois. Il distribua aux églises et aux pauvres tout ce qu'il possédait ; il envoya même des aumônes à Saint-Martin de Tours, à Saint-Denis de Paris, à Saint-Remi de Reims, à Sainte-Marie de Verdun, à Saint-Pierre de Cologne et à plusieurs autres monastères. Il mourut un vendredi 14 décembre 1003 et fut enterré dans l'église de Saint-Symphorien, qu'il avait fait bâtir¹.

L'année 1006 vit mourir un autre saint évêque de France, Fulcran de Lodève. Saint Fulcran, issu d'une des plus nobles familles du Languedoc, se distingua également par sa tendre piété, par sa vigilance pastorale et par sa généreuse charité, dont il donna des marques éclatantes en un temps de famine. Malgré ses libéralités il trouva encore des fonds pour faire rebâtir son église cathédrale, sous l'invocation de Saint-Genès d'Arles, et pour y joindre un monastère dédié au Sauveur.

Ce saint évêque portait quelquefois la déli-

¹ Labbe, *Biblioth. nova*, t. 1. *Vita Adalb.*

catesse de conscience jusqu'au scrupule ; en voici un trait. Quelqu'un lui apprenant un jour qu'un évêque qu'on lui nomma avait apostasié pour embrasser le judaïsme, au grand scandale des fidèles, il en fut si indigné qu'il dit publiquement que cet apostat méritait d'être brûlé. Ayant appris, peu de temps après, que le peuple, s'étant saisi de ce malheureux, l'avait effectivement brûlé, il craignit que la parole qui lui était échappée n'y eût donné occasion, et pour expier cette faute il fit le pèlerinage de Rome en pénitent. Avant d'entrer dans la ville il quitta ses vêtements, s'enveloppa les épaules de ronces, et se fit frapper en cet état jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'église de Saint-Pierre, où il fit une confession de ses péchés et reçut l'absolution. Cependant le saint évêque ne fut pas encore tranquille, et il fit le même pèlerinage jusqu'à trois fois, en vue d'expier cette prétendue faute.

Saint Fulcran, étant tombé malade l'an 1006, eut révélation de sa mort prochaine et ne pensa plus qu'à s'y disposer. Il ordonna qu'on préparât son tombeau dans l'église cathédrale, et, s'y étant fait porter le 4 février, jour de l'anniversaire de son ordination, il le bénit. Après quoi il se fit administrer l'Extrême-Onction, fit sa confession aux prêtres qui étaient présents et à Magfroi, évêque de Rodez, et reçut ensuite le saint Viatique. Quoiqu'il s'avouât coupable de plusieurs péchés il déclara qu'il avait toujours conservé sa virginité. Dès que ce saint évêque sentit les approches de la mort il ordonna qu'on le mît à terre sur un cilice et qu'on récitât les litanies. Quand elles furent finies il pria un des assistants de lui soutenir la main, et il donna ainsi la bénédiction à son peuple, qui était inconsolable de perdre un si digne pasteur. Il expira le 13 février de l'an 1006, après cinquante-huit ans et neuf jours d'épiscopat¹.

Tandis que la France perdait ainsi plusieurs de ses plus saints et plus illustres personnages elle voyait s'en élever d'autres. L'un d'eux fut le bienheureux Richard, élu abbé de Saint-Vannes de Verdun l'an 1004.

issu d'une noble famille française, il voulut joindre la science à la noblesse et la piété à la science. Il étudia les lettres dans l'école de Reims, qui était alors une des plus renommées des Gaules, et les rapides progrès qu'il y fit en même temps dans les sciences et dans la vertu engagèrent l'archevêque de Reims à lui donner les dignités d'archidiacre et de précenteur de son Eglise. Richard s'acquitta de ces charges avec zèle et édification. Il menait, parmi les chanoines, la vie du plus austère religieux. Non content d'assister exactement à l'office, il récitait tous les jours le psautier en entier, disant les cinquante premiers psaumes à genoux, les cinquante suivants debout, et les cinquante derniers prosterné dans la posture la plus gênante, ne se tenant appuyé que sur les mains et sur les orteils des pieds.

Ce saint homme ne soupirait qu'après la retraite, lorsque le comte Frédéric, parent de l'empereur Henri, vint s'ouvrir à lui sur le dessein que Dieu lui avait inspiré de renoncer au monde. Ils prirent ensemble la résolution de se retirer au monastère de Saint-Vannes, où la discipline monastique était fort en vigueur par les soins d'un saint abbé irlandais nommé Fingen. Ils y allèrent sans découvrir leur dessein, afin d'éprouver par eux-mêmes si ce qu'on publiait de la régularité de cette maison était véritable. Quand ils furent arrivés à Verdun ils eurent quelque envie d'entrer dans un autre monastère de la même ville, bâti par l'évêque Vicfroi, dans un lieu dont la situation leur parut plus commode et plus agréable que celle du monastère de Saint-Vannes. Cependant, comme ils craignirent l'illusion de l'amour-propre, ils prirent la résolution d'aller consulter saint Odilon et de s'offrir de demeurer à Cluny sous sa conduite, s'il le jugeait à propos ; mais Odilon fit voir en cette occasion qu'il cherchait moins les avantages particuliers de son monastère que la gloire de Dieu. Il conseilla à Richard et au comte Frédéric de suivre leur première vocation et d'entrer au monastère de Saint-Vannes, parce que leur exemple pourrait rendre célèbre ce lieu qui était encore assez peu connu.

Ils retournèrent donc à Verdun, où l'abbé

¹ Acta SS., 13 févr.

Fingen les reçut avec joie au nombre de ses religieux. Richard ne fut pas longtemps dans le monastère sans laisser voir les riches talents dont le Ciel l'avait doué. Après la mort de Fingen, arrivée l'an 1004, il fut établi abbé de Saint-Vannes par Heimou, évêque de Verdun¹. Le nouvel abbé eut le don, dans cette charge, de se rendre agréable à Dieu et aux hommes ; car, en même temps que par sa vigilance et son autorité il maintenait la règle dans sa vigueur, il savait, par ses manières douces et insinuantes, rendre aimable et facile l'obéissance qu'il exigeait et adoucir à ses inférieurs le joug qu'il leur imposait. On le surnommait *Grâce de Dieu*, pour marquer le rare talent qu'il avait de gagner les cœurs. La réputation du nouvel abbé de Saint-Vannes se répandit en peu de temps dans toute la Gaule et lui attira un si grand nombre de disciples que sa communauté retraça dans la France, par le nombre et la ferveur de ses religieux, une image des anciens monastères d'Égypte et de Nitrie.

Les princes et les prélats, édifiés de ce qu'on publiait de la vertu et de la sagesse de l'abbé Richard, s'empressèrent de mettre sous sa conduite les monastères de leur dépendance qui avaient besoin de réforme. Baudri, évêque de Liège, lui donna le monastère de Lobes pour y rétablir la discipline monastique. Le roi Robert le chargea de réformer celui de Corbie. Baudouin, comte de Flandre, lui soumit pour le même sujet ceux de Saint-Pierre de Gand, de Saint-Amand, de Saint-Bertin, de Saint-Riquier et de Saint-Josse-sur-Mer. Gérard, évêque d'Arras, lui donna pareillement le monastère de Saint-Vaast, et Roger, évêque de Châlons-sur-Marne, celui de Saint-Pierre, qu'il avait fait bâtir. L'abbé Richard gouverna encore les monastères de Breteuil, d'Homblières, du Mont-Saint-Quentin, de Saint-Vandrille, de Saint-Hubert, de Saint-Remacle, de Malmédi, de Vassor, de Beaulieu, de Saint-Urbain, de Saint-Vincent de Metz et de Saint-Évre de Toul. On peut juger ce qu'il dut lui en coûter de soins et de travaux pour établir la réforme en tous ces lieux. C'est un ouvrage que

le zèle ne consomme point sans essayer de grandes contradictions et sans s'exposer même à de grands dangers ; car la fermeté d'un supérieur vigilant paraît quelquefois à des moines irréguliers un crime impardonnable.

C'est ce que le saint abbé Richard éprouva en travaillant à réformer le monastère de Saint-Vaast d'Arras. Deux moines, qui craignaient la réforme, concertèrent ensemble le détestable complot d'assassiner celui qui venait l'établir, et, afin qu'il ne manquât rien à la noirceur de l'attentat, ils choisirent pour le commettre la nuit du jeudi au vendredi saint. Richard reposait sans défiance dans le dortoir lorsque Leduin, un des deux assassins, s'approcha de son lit et leva le bras pour le percer d'un coup d'épée ; mais, soit que ce malheureux fût frappé lui-même de l'horreur de son crime sur le point de le consommer, soit que ce fût un miracle de la Providence, qui veillait à la conservation du saint abbé, le bras de l'assassin demeura comme immobile, et ce religieux, si indigne de ce nom, se retira plein de trouble et de frayeur.

Il ne laissa pas de se rendre avec les autres à l'office de la nuit ; mais l'idée de son crime l'y suivit, et les remords de sa conscience le tourmentèrent si cruellement que, quand on eut éteint toutes les lumières, il alla se jeter aux pieds de l'abbé et lui dit : « Mon père, ayez pitié de moi ! » L'abbé le conduisit à l'écart pour le faire expliquer. Alors le moine tira de dessous sa robe l'épée dont il avait voulu le percer, lui confessa son crime et lui demanda pardon, lui promettant de le réparer par la régularité de sa conduite. Richard le lui pardonna avec bonté. Cependant, pour s'assurer de la sincérité de sa conversion, il l'emmena avec lui à Saint-Vannes, et Leduin y montra tant de sagesse et de ferveur que le saint abbé le renvoya à Arras quelque temps après, et lui donna, sous lui abbé, le gouvernement du monastère de Saint-Vaast¹.

Le comte Frédéric, qui avait embrassé la vie monastique avec Richard, parut oublier tout ce qu'il avait été dans le monde pour ne

¹ Acta SS., 7 octobre. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6.

¹ Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 9. Acta SS., 14 juin.

travailler qu'à se rendre petit et humble dans la religion. Plus il avait été élevé dans le siècle, plus il cherchait à s'abaisser au-dessous de ses frères. La première leçon qu'il se fit à lui-même en entrant dans le monastère, c'est que la vraie grandeur d'un religieux consiste dans l'amour de l'humiliation et du mépris, et il la mit constamment en pratique. Richard, son abbé, l'ayant un jour mené avec lui à la cour de l'empereur Henri, ce prince fit de grands honneurs à Frédéric, qui était son parent, et, par distinction, il le fit asseoir auprès de lui dans un cercle de seigneurs ; mais Frédéric, ayant remarqué que son abbé occupait une des dernières places, quitta la sienne, et, prenant le marchepied qui était sous lui, il alla s'asseoir dessus aux pieds de Richard, disant qu'il était peu séant qu'un simple moine fût placé plus honorablement que son abbé. L'empereur, édifié de cette humilité de Frédéric, fit donner une place plus honorable à l'abbé Richard.

On rapporte plusieurs autres exemples de l'humilité de Frédéric. Le duc Godefroi de Lorraine, son frère, l'ayant trouvé un jour servant les maçons et portant l'oiseau, lui en fit des reproches. Frédéric répondit que tout ce qu'on faisait dans la maison de Dieu, et pour le service de saint Pierre et de saint Paul, dont on bâtissait alors l'église, était d'un mérite si grand qu'il ne s'estimait pas même digne d'y être employé aux plus vils ministères. Il ne pouvait souffrir que les moines lui rendissent le moindre service, disant qu'il était venu pour servir les autres et non pour s'en faire servir¹. Voilà jusqu'où, dans ces siècles que nous appelons de fer, la religion adoucissait le caractère de ceux que nous regardons comme des Barbares.

Si elle ne les transformait pas tous en des modèles d'humilité comme le comte Frédéric, elle savait modérer du moins les plus indomptables ; on en voit un exemple dans Foulques Nerra, comte d'Anjou. C'était un des seigneurs les plus puissants, mais des plus violents de France. Vers l'an 993 il entra à main armée dans le cloître de Saint-Martin de Tours, en viola l'asile et fit enfoncer les

portes de la maison d'un chanoine. Les autres chanoines, voulant témoigner l'horreur qu'ils avaient de cet attentat, descendirent toutes les châsses des saints et les mirent à terre avec le crucifix, qu'ils ôtèrent de sa place, et jetèrent des épines autour des châsses, du crucifix et du tombeau de saint Martin ; après quoi ils fermèrent les portes de l'église, avec défense de les ouvrir à personne qu'aux pèlerins étrangers. Le comte Foulques, frappé de cet appareil lugubre, voulut réparer avec éclat la faute qu'il se reprochait ; il se rendit à la maison de Sicard, qui présidait à l'école de Saint-Martin, s'y déchaussa et alla pieds nus, avec quelques seigneurs de sa cour, faire une espèce d'amende honorable, premièrement devant le tombeau de saint Martin, ensuite devant les châsses qu'on avait déposées, et enfin devant le crucifix, promettant que, dans la suite, il aurait plus de respect pour ce qui appartiendrait à saint Martin. Rainald, évêque d'Angers, et un évêque espagnol qui était venu en pèlerinage à Tours, furent ses cautions¹.

Plus tard, vers l'an 1007, le même comte, touché de la crainte de l'enfer pour avoir répandu beaucoup de sang en divers combats, fit le pèlerinage de Jérusalem, et, au retour, résolut de bâtir un monastère dans une de ses terres, où les moines priassent jour et nuit pour le salut de son âme. Il fonda donc le monastère de Beaulieu, à mille pas de Loches, et l'église, qui était très-belle, ayant été promptement achevée, il envoya prier Hugues, archevêque de Tours, dans le diocèse duquel elle était, de venir en faire la dédicace. L'archevêque répondit : « Je ne puis offrir à Dieu les vœux d'un homme qui a pris à mon Église plusieurs terres et plusieurs serfs ; qu'il commence par rendre aux autres ce qu'il leur a ôté injustement. » L'archevêque aurait peut-être mieux fait d'accueillir avec plus de condescendance la prière d'un homme violent qui était en voie de retour ; il eût peut-être obtenu par douceur ce qu'il manqua par rudesse. Le comte, choqué de la réponse, résolut de faire dédier la nouvelle église indépendamment de l'archevêque. Il fit le voyage

¹ Labbe, *Biblioth. nova*, t. 1.

¹ *Annal. Bened.*, t. 4, p. 108.

de Rome, et, à force de présents, c'est du moins ce que dit le moine Glaber, il obtint du Pape Jean XVIII un légat, qui fut le cardinal Pierre, lequel vint faire la dédicace de la part de Sa Sainteté. Les évêques de France, au rapport du même Glaber, trouvèrent fort mauvais ce procédé, et ils se plaignirent de ce que le Pape donnait par là atteinte aux droits de l'évêque diocésain. Le légat ne laissa pas de faire la dédicace avec un grand appareil ; il ne s'y trouva cependant que les évêques des États du comte Foulques, et un accident imprévu troubla la fête. Un ouragan qui s'éleva tout à coup renversa une partie de cette église, ce qui parut justifier les plaintes des évêques ; mais Foulques ne s'étonna pas de cet événement ; il fit rebâtir l'église, et obtint du Pape un privilège pour exempter le monastère de Beaulieu de la juridiction de l'archevêque de Tours. Ce prélat alla à Rome pour défendre sa cause et il la plaida avec chaleur ; on lui dit qu'il était libre au comte de soumettre immédiatement au Saint-Siège un monastère qu'il avait bâti sur ses terres ¹.

Foulques Nerra était un des plus grands guerriers de son temps ; les victoires qu'il remporta sur Odon, comte de Tours, et sur les Bretons, lui firent donner par quelques auteurs le surnom de *Martel*, et les divers voyages qu'il fit à la Terre-Sainte lui firent donner par d'autres celui de *Palmier*, à cause des palmes que rapportaient les pèlerins de Jérusalem. On voyait en effet dans ce prince un mélange assez singulier d'une férocité martiale et d'une tendre dévotion. Le temps qu'il ne donnait pas à des expéditions militaires il l'employait à des pèlerinages ou à faire des établissements de piété. Il fonda dans la suite deux autres monastères : celui de Saint-Nicolas, à Angers, pour des hommes, et celui de Ronceray, pour des filles. Il fit jusqu'à trois fois le voyage de Jérusalem et mourut à Metz en revenant du troisième ; son corps fut transporté et enterré au monastère de Beaulieu, qu'il avait fondé ².

Un prince tout à la fois plus puissant, plus religieux et plus pacifique que Foulques d'Anjou, était le duc d'Aquitaine, Guillaume V,

que plusieurs nomment le Grand. C'était le défenseur des pauvres, le père des moines, le protecteur des églises. Dès sa jeunesse il prit la coutume d'aller à Rome tous les ans, et, s'il y manquait une année, il allait à Saint-Jacques en Galice. Soit qu'il marchât, soit qu'il tint sa cour, il paraissait un roi plutôt qu'un duc ; aussi était-il absolu dans toute l'Aquitaine. Il était lié d'amitié avec le roi Robert et avec les princes étrangers ; Alphonse, roi de Léon ; Sanche, roi de Navarre ; Canut, roi de Danemark et d'Angleterre, et l'empereur saint Henri ; ils se faisaient réciproquement des présents. Le duc Guillaume était surtout chéri du Pape et des Romains ; quand il arrivait à Rome il y était reçu comme un empereur, et le sénat lui faisait des acclamations comme à un père. S'il trouvait un clerc recommandable par sa science il en prenait un soin particulier ; ainsi il donna l'abbaye de Saint-Maixent au moine Rainald, surnommé Platon. Le duc avait été bien instruit dans sa jeunesse ; il avait quantité de livres dans son palais, lisait lui-même, et, à l'imitation de Charlemagne, y employait ses heures de loisir, principalement dans les longues nuits de l'hiver. Il n'était guère sans quelques évêques auprès de lui. Il donna des terres à plusieurs monastères, entre autres à Saint-Martial de Limoges, à Saint-Michel en l'Herm et à Cluny ; car il honorait singulièrement les moines réguliers et les abbés, et se servait de leurs conseils dans le gouvernement de son État. Il chérissait surtout saint Odilon, abbé de Cluny, qu'il s'attacha par de grandes libéralités, le considérant comme un temple du Saint-Esprit, et lui donna à réformer plusieurs monastères de son obéissance ¹.

Vers l'an 1004 le duc Guillaume convoqua un concile à Poitiers. On y vit l'archevêque de Bordeaux, les évêques de Poitiers, de Limoges, d'Angoulême et de Saintes, avec douze abbés. On y fit trois canons, dont le premier, touchant la paix, fut reçu par le duc et les seigneurs, qui promirent de l'observer sous peine d'excommunication, et ils en donnèrent des otages. Il porte que, pour toutes les choses qui ont été usurpées depuis cinq ans

¹ Glab., l. 2, c. 4. *Hist. de l'Église gallic.*, l. 19. —

² Glab., l. 4, c. 9.

¹ *Ex Chron. Adem.* Dom Bouquet, t. 10, p. 149.

ou qui le seront à l'avenir, on viendra demander justice au prince ou au seigneur particulier. Celui qui ne voudra pas s'y soumettre, le prince ou le seigneur en fera justice ou perdra son otage. Que s'il ne peut en faire justice, il assemblera les seigneurs et les évêques qui ont assisté au concile ; ils marcheront contre le rebelle et feront le dégât chez lui jusqu'à ce qu'il se soumette à la raison. Les otages furent donnés et l'excommunication prononcée, conformément aux trois canons du concile de Charroux, tenu dans la même province en 989. Ils portaient anathème contre ceux qui briseraient les églises, pilleraient les pauvres ou frapperaient les clercs désarmés. Les deux autres canons du concile de Poitiers défendent aux évêques de rien prendre pour la Pénitence ou pour la Confirmation, et aux prêtres et aux diacres d'avoir des femmes chez eux ¹.

Le duc Guillaume fonda de nouveau, l'an 1010, le monastère de Maillezais, en Poitou, qui fut érigé en évêché trois cents ans après. Il fonda l'abbaye de Bourgueil, en Anjou, dans une terre de son domaine. De son temps, et dans la même année 1010, Alduin, abbé du monastère d'Angeli, en Saintonge, trouva dans la muraille de son église un petit coffre de pierre fait en forme de tour, et dans ce petit coffre un reliquaire d'argent de la même figure, avec cette inscription : « Ici repose le chef du précurseur du Seigneur. » On ne put découvrir ni par qui ni quand il avait été apporté en France. Il est vrai qu'on trouva marqué dans un écrit qu'un nommé Félix avait apporté cette relique d'Alexandrie sous le règne de Pepin, roi d'Aquitaine, et tandis que Théophile, à qui saint Luc adressa les Actes des Apôtres, gouvernait l'Église d'Alexandrie ; mais un si énorme anachronisme fit dès lors mépriser cet écrit, et quelques auteurs du temps, comme Guibert de Nogent, opposèrent à ce qu'on publiait de la vérité de cette relique que le chef de saint Jean-Baptiste était alors honoré à Constantinople. Cependant on ne parut pas, en Aquitaine, révoquer en doute que ce ne fût le chef du Précurseur qui avait été trouvé à Angeli. Le

duc Guillaume, ayant appris cette découverte à son retour d'un pèlerinage de Rome, en témoigna une grande joie et fit exposer la nouvelle relique à la vénération des peuples. On y accourut bientôt, non-seulement de toutes les parties de la Gaule, mais encore des pays étrangers. Le roi Robert y vint avec la reine Constance et y offrit une conque d'or du poids de trente livres, avec des ornements précieux. Sanche, roi de Navarre, y vint aussi, le duc de Gascogne, le comte de Champagne, et tous les autres seigneurs, les évêques et les abbés, tous avec de riches offrandes. On y apportait en procession les reliques les plus fameuses, même celles de saint Martial, tenu pour l'apôtre de l'Aquitaine ¹.

On demandera peut-être ici : « Que penser de cette dévotion des peuples au cas où les reliques ne fussent pas du saint dont on les croyait ? » Le protestant Leibnitz répond à cet égard, dans son *Testament religieux* : « En montrant que l'on peut avec justice honorer les saints, en se renfermant dans les bornes que nous avons assignées, nous avons montré que l'on peut vénérer de même leurs reliques, et, en leur présence, ainsi que devant les images, rendre des hommages aux saints à qui elles appartiennent. Or, comme il ne s'agit ici que des pieuses affections, peu importe, lors même que, par hasard, les reliques que l'on croit véritables seraient supposées ². »

Un ami cordial du duc Guillaume d'Aquitaine et de tous les grands personnages de son temps était le bienheureux Fulbert, évêque de Chartres. Il dut ces avantages et cette dignité, non à sa naissance ni à ses richesses, mais à son seul mérite ; lui-même reconnaît humblement qu'on le tira de la poussière pour le faire asseoir avec les princes de l'Église. On ne connaît ni ses parents ni le lieu de sa naissance. Il fit ses études à Reims, sous Gerbert, d'où il passa à Chartres, pour présider l'école de cette ville. Son habileté lui attira de tous côtés des disciples, dont plusieurs furent élevés à l'épiscopat ou à d'autres dignités ecclésiastiques. Outre les lettres divines et humaines il possédait la

¹ Labbe, t. 9, p. 780 et 783.

² Chron. Ademar. — ² Leibnitz, *Syst. theol.*, p. 198.

médecine ; on voit par son *Traité contre les Juifs* qu'il n'ignorait pas l'hébreu. Comme il était estimé des rois, des évêques et des peuples, son mérite le fit élire évêque de Chartres, après la mort de Rodolphe, quoiqu'il fût encore jeune. C'était l'an 1007. Il fut sacré par Léotheric, archevêque de Sens, son métropolitain. Les fonctions de l'épiscopat ne lui firent point discontinuer ses leçons publiques ; mais il cessa de se mêler de médecine. On voit, par le grand nombre de ses lettres, qu'il était regardé comme l'oracle de la France, et qu'on s'adressait à lui de toutes parts pour le consulter sur toutes sortes de matières. Au mois de mai de l'an 1008, qui était le second de son épiscopat, il assista au concile que le roi Robert avait assemblé à Chelles, et, quoiqu'il fût un des derniers suivant le rang de son ordination, on le fit souscrire, par respect pour son mérite, immédiatement après les métropolitains. Il rebâtit son église cathédrale, qui, en 1020, avait été réduite en cendres avec une partie de la ville de Chartres.

Foulque, évêque d'Orléans, étant mort, Thierry fut élu à sa place. Il était fils du seigneur de Château-Thierry-sur-Marne et petit-fils de celui qui bâtit cette forteresse, dont elle a gardé le nom. Thierry avait été élevé à Sens, dans le monastère de Saint-Pierre-le-Vif, sous les yeux de l'abbé Rainard et de l'archevêque Séguin, ses parents. Sur la réputation de sa vertu le roi le fit clerc de son palais, et il suivait volontiers ses conseils. Ce prince crut que personne ne serait plus propre pour remplir dignement le siège d'Orléans ; mais un clerc de cette Église, nommé Odalric, y forma opposition par ses brigues, y ajoutant des calomnies qui allèrent jusqu'à Rome. Cependant l'autorité du roi et le mérite de Thierry l'emportèrent ; mais, au jour indiqué pour l'ordination, Fulbert de Chartres refusa de s'y rendre, parce que Thierry était accusé d'homicide par ses adversaires, et que le Pape, en étant averti, avait défendu de l'ordonner ; de plus on se plaignait que son élection avait été extorquée par l'autorité du prince contre la liberté du clergé et du peuple. Thierry s'étant justifié de ces calomnies, Fulbert consentit à son ordi-

nation, qui fut faite par Léotheric de Sens. Pendant qu'on le sacrait Odalric entra dans l'église avec une troupe de ses partisans et excita un grand tumulte pour empêcher l'ordination ; mais, malgré ce trouble, on ne laissa pas d'achever la cérémonie. Les partisans d'Odalric ne s'en tinrent pas là ; ils dressèrent des embûches au nouvel évêque dans un voyage qu'il fit et le battirent avec tant de cruauté qu'ils le laissèrent pour mort. Cependant, après qu'ils furent retirés, on le trouva sans blessure. Il consulta Fulbert pour savoir s'il n'était pas à propos d'excommunier les auteurs de cet attentat. Fulbert répondit qu'il n'était ni avantageux ni sûr d'en venir à ce remède extrême, qu'il fallait plutôt attendre patiemment les coupables et les exhorter paternellement à venir à résipiscence. Le saint évêque Thierry suivit ce conseil et n'opposa que la douceur à la violence de ses ennemis. Sa bonté désarma Odalric, l'auteur de ces troubles. Cet ambitieux alla se jeter aux pieds de Thierry et lui demanda humblement pardon. Thierry le lui accorda, et, pour le convaincre qu'il savait oublier les injures, il lui donna la première place après lui dans l'Église d'Orléans, afin que, quand l'évêché viendrait à vaquer, il fût plus en état de l'obtenir, comme il l'obtint en effet après la mort de Thierry.

Au reste, si Thierry avait commis quelques fautes dans la recherche de l'épiscopat, Dieu les lui fit expier par les maladies dont il fut affligé le reste de sa vie. Malgré ses infirmités habituelles il allait souvent au monastère de Saint-Pierre-le-Vif pour y reprendre l'esprit de ferveur et de recueillement. Il y eut un jour révélation que sa mort était proche. Pour s'y préparer il voulut faire le pèlerinage de Rome ; mais il tomba malade en arrivant à Tonnerre, et il y mourut le 27 janvier 1022. Il avait ordonné que son corps fût porté à Sens et enterré auprès de l'archevêque Séguin et de l'abbé Rainard, ses parents ; mais Milon, seigneur de Tonnerre, s'y opposa, et le fit enterrer dans l'église de Saint-Michel de Tonnerre, où il se fit plusieurs miracles à son tombeau. L'Église honore la mémoire de saint Thierry le 27 janvier, jour de sa mort¹.

¹ Acta SS., 27 janv.

Fulbert témoigne lui-même, dans une petite pièce de vers, la crainte qu'il avait de n'avoir pas été bien appelé à l'épiscopat. « Mon Créateur, dit-il, ma vie, mon salut, mon unique confiance, donnez-moi votre conseil et la force de le suivre dans l'incertitude où je suis. Je crains qu'étant entré témérairement dans l'épiscopat je ne sois plus nuisible qu'utile au troupeau ; c'est pourquoi je crois devoir céder à ceux qui en sont plus dignes. Mais quand je pense que, sans appui de richesses ou de naissance, je suis monté sur cette chaire, comme le pauvre élevé de son fumier, je crois que c'est l'effet ordinaire de votre providence, et je n'ose changer de place sans votre signal, quoique j'en sois sollicité par le reproche de ma conscience. Vous savez, Père saint, ce qui vous est le plus agréable et le plus utile pour moi ; inspirez-le-moi, je vous en supplie, et aidez-moi à l'exécuter ¹. » Fulbert fut rassuré dans ses craintes par saint Odilon de Cluny, avec lequel il était lié d'une étroite amitié et qu'il estimait au point de le nommer l'archange des moines. Odilon lui conseilla de demeurer évêque ; après quoi Fulbert concluait amicalement qu'il était obligé de lui donner ses prières, ses conseils et ses secours dans toutes ses peines ².

Les lettres de Fulbert sont écrites avec beaucoup de grâces et d'esprit, d'un style aisé et délicat. Ses discours ou son traité contre les Juifs montrent également beaucoup de sagacité et de justesse. Pour échapper à cette prophétie de Jacob : « Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le chef d'entre ses descendants, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, et il sera l'attente des nations, » les Juifs du onzième siècle recouraient à divers subterfuges. Les uns disaient : « Ne peut-on pas dire que ce sceptre est entre les mains de ces Juifs sages et puissants qui gouvernent leurs maisons et leurs familles avec la verge de la prudence ? — Si cela est, leur répond Fulbert, combien les Juifs ne sont-ils pas fortunés dans leur infortune ! Tant que vous aviez une patrie vous n'aviez qu'un roi ; mais depuis que vous avez perdu

l'une et l'autre, vous avez trouvé des rois par milliers ! Par malheur nul d'entre eux n'est sacré suivant la loi, nul n'est suivi du peuple ; par conséquent nul n'est ni roi, ni pontife, ni prophète, ni chef de la tribu de Juda ; car où il n'y a plus de cause il n'y a plus d'effet. Juifs aveugles ! en multipliant à l'infini les rois ils prouvent qu'ils n'en ont aucun. Enfin, si la prophétie s'entend de rois pareils, il s'ensuit que le Messie non-seulement n'est pas encore venu, mais ne viendra que quand tous les Juifs auront péri ou qu'il ne s'en trouvera plus un seul capable de gouverner sa famille ; c'est-à-dire le Messie ne viendra qu'à la fin du monde, non pour guérir les malades, mais pour ensevelir les morts ! Et voilà quelle serait l'attente des nations ! et voilà comment cette grande promesse se réduirait à néant ! Non, non ; Dieu ne saurait mentir, lui qui a promis qu'à une certaine époque, avant la fin du monde, son Christ viendra pour sauver le genre humain. »

D'autres Juifs disaient : « Le sceptre n'est pas sorti de Juda ; car qui sait si quelque roi juif ne règne pas quelque part, peut-être dans l'Inde ? » Fulbert répond : « Ce qui est d'abord certain, c'est que nul n'a entendu dire que, de nos jours, il règne quelque roi juif dans aucune partie du monde. Ensuite, y eût-il un roi juif dans l'Inde, le sceptre serait toujours ôté de Juda ; car le royaume de Juda est un royaume distinct de tous les autres, ayant sa terre, son peuple et son roi propres. Pour une maison il faut trois choses : les fondements, les murs et le toit. Pour un royaume il faut également trois choses : la terre, le peuple, le roi. Où, de ces trois choses, il en manque une, il n'y a plus de maison, il n'y a plus de royaume ; à plus forte raison si toutes les trois viennent à manquer. Or la terre du royaume de Juda est la province de Jérusalem, et le peuple de ce royaume est la tribu de Juda ; les rois de ce royaume ont été de cette tribu jusqu'au Messie. Depuis ce temps le royaume de Juda a perdu sa terre, qui est occupée par les étrangers ; il a perdu son peuple, qui a été dispersé parmi toutes les nations ; il n'a plus de roi légitime, n'en ayant plus eu même assez longtemps auparavant. Le royaume de

¹ *Bibl. PP.*, t. 18, p. 51. — ² *Ibid.*, *Epist.* 66, 68.

Juda, ayant ainsi perdu toutes ses parties, a donc cessé d'être, et les royaumes étrangers n'ont rien à prétendre au sceptre qui a été ôté de Juda. D'appeler royaume de Juda tout pays où un Juif règne sur des Juifs, c'est une extravagance réfutée par le fait et par l'Écriture. Lorsque les Juifs avaient deux rois, l'un à Jérusalem, sur deux tribus, l'autre à Samarie, il n'y avait de roi de Juda, et par le fait et par le nom, que celui de Jérusalem; l'autre était et s'appelait roi d'Israël. Si donc le sceptre de Juda ne regarde en rien celui qui règne sur dix tribus à Samarie, combien moins regardera-t-il celui qu'on suppose faussement qui règne sur quelques Juifs dans l'Inde ! »

Enfin d'autres Juifs disaient : « Il n'est pas surprenant que nous soyons réduits en captivité, et que, ne possédant plus la ville de Jérusalem, nous n'ayons point de roi de notre nation. Il en a été de même dans le temps de la captivité de Babylone, et nous avons espérance de retourner en notre patrie quand il plaira à Dieu. » Fulbert répond que « la situation de la nation juive, telle qu'elle est aujourd'hui, n'a rien de semblable à ce qu'elle était à Babylone ; qu'alors le peuple juif était réuni, qu'il avait avec lui son roi, ses prêtres et ses prophètes, et que le terme de son retour à Jérusalem était fixé ; qu'en attendant sa terre demeurerait déserte, sans être donnée à des étrangers ; au lieu que, depuis la mort de Jésus-Christ, les Juifs sont dispersés, n'ont ni roi, ni prêtre, ni prophète, ni aucune promesse de Dieu de retourner jamais à Jérusalem. Au contraire, le Seigneur a prononcé la sentence que cette désolation serait perpétuelle, et les mille ans que déjà elle dure montrent assez qu'elle durera jusqu'à la fin ¹. »

On voit que, pour la doctrine, Fulbert de Chartres mérite de compter parmi les Pères de l'Église. Ce qui l'en rend encore digne, c'est son zèle à la fois prudent et ferme pour le maintien de la discipline ecclésiastique. Le roi Robert lui ayant fait demander son consentement pour l'élection de Francon à l'évêché de Paris, il répondit à son très-débon-

naire seigneur et roi qu'il y consentait, en cas que ce fût un homme de beaucoup de lettres et qui prêchât facilement ; à quoi, dit-il, tous les évêques ne sont pas moins obligés qu'à l'action. Il suppose encore que l'élection ait été jugée canonique par l'archevêque de Sens et par les évêques de la province. Depuis que Francon fut ordonné évêque Fulbert l'aïda de ses conseils en diverses affaires, le consolant dans les persécutions que les églises souffraient de la part des seigneurs, et l'exhortant à ne pas céder à son ressentiment jusqu'à prendre les armes, « de peur, ajoute-t-il, que, si vous employez un glaive étranger, vous ne fassiez qu'on ne craigne plus le vôtre. » Il l'exhorte à retirer, en faveur des pauvres, l'usufruit des autels que ses prédécesseurs avaient accordé à des laïques ¹. Toutes ces lettres respirent l'amitié de la piété la plus tendre.

Après la mort d'un sous-doyen de l'Église de Chartres, Robert, évêque de Senlis, demanda cette place pour lui ou pour Gui, son frère. Fulbert répondit qu'elle ne convenait ni à Robert, parce qu'il était évêque, ni à Gui, parce qu'il était trop jeune, et il la donna à un de ses prêtres nommé Évrard, savant et vertueux. L'évêque de Senlis et sa mère en furent si irrités qu'ils firent de terribles menaces à Évrard, en présence de plusieurs témoins. En effet, quelques-uns de leurs domestiques vinrent à Chartres, où, s'étant tenus cachés pendant le jour, ils attaquèrent de nuit le prêtre Évrard, comme il allait à matines, et le tuèrent à coups de lances et d'épées, dans le parvis de la grande église. Ses clercs, qui vinrent un peu plus tard, le trouvèrent qui, en expirant, priait pour ses meurtriers, à l'exemple de saint Étienne. Quelque soin qu'ils eussent pris de se cacher, le crime fut découvert par des indices qui, joints aux menaces précédentes, faisaient une entière conviction. Fulbert en écrivit à Adalbéron, évêque de Laon, comme au plus ancien de la province de Reims, dont apparemment le siège était vacant, l'exhortant à faire justice d'un tel crime et à excommunier les coupables. Pour lui il les excom-

¹ *Bibl. PP.*, t. 18, p. 42-46.

¹ *Epist.* 88, 11, 12, 20.

munia et refusa ce qu'ils offraient pour se faire absoudre, nonobstant les conseils et les instances de l'archevêque de Sens. Quant à l'évêque de Senlis, il ne voulut faire aucune satisfaction de ce meurtre ni avouer qu'il en fût coupable ¹.

Le siège de Reims ayant vaqué quelques temps après la mort de l'archevêque Arnoulphe, Ébale, encore laïque, fut élu, pour lui succéder, par le clergé et le peuple de la ville, du consentement du roi et de la plupart des évêques de la province; mais Gérard de Cambrai s'y opposa, insistant sur ce qu'Ébale était néophyte, et prétendant qu'il n'était point instruit de la discipline et ne savait qu'un peu de dialectique, pour imposer aux ignorants. Gui, nouvel évêque de Senlis, faisait difficulté de prendre part à son ordination, craignant d'être réprimandé par le Pape. Fulbert le rassura, lui citant les exemples de saint Ambroise et de saint Germain d'Auxerre, et lui disant que le Pape ne le trouverait pas mauvais quand il saurait que c'était le moyen de relever l'Église de Reims, notablement déchue. Ébale fut, en effet, sacré archevêque l'an 1024, et remplit dignement ce siège pendant neuf ans. Fulbert le consola dans les traverses qu'il souffrait de la part d'Eudes, comte de Champagne, et le reprit amicalement de ce qu'il voulait abandonner son troupeau, disant que ce ne serait pas agir en pasteur ².

A la fin du dixième et au commencement du onzième siècle tous les princes de l'Europe chrétienne étaient en paix et en relations d'amitié les uns avec les autres; mais dans chaque pays les seigneurs particuliers se faisaient ou pouvaient se faire la guerre. La cause originelle était le naturel martial de ces jeunes nations; une cause occasionnelle fut l'irruption des Normands, ainsi que nous l'avons vu. Charles le Chauve, ne se trouvant point assez fort pour défendre contre eux toute la France, autorisa formellement les villes, les comtes, les seigneurs, à se fortifier et à se défendre eux-mêmes. L'humeur guerrière ainsi réveillée, ne trouvant point d'issue au dehors, s'exerçait au dedans; le roi n'était pas toujours assez puissant pour la

contenir; les évêques, qui étaient en même temps seigneurs temporels, avaient souvent à souffrir de ces guerres particulières. Plus d'une fois les contestations étaient déferées au Pape. Nous en verrons un exemple, l'an 1024, dans une lettre de Fulbert au Pape Jean XIX.

L'intervention pontificale remédiait presque toujours à ces violences particulières; mais enfin, pour apporter un remède universel à cette manie militaire, nous verrons les Papes, dans ce même siècle, lui donner un emploi légitime, utile à la chrétienté et à l'humanité, en la dirigeant contre l'empire antichrétien et *antihumain* de Mahomet.

Au commencement du onzième siècle on vit quelques erreurs, mais qui, pour le moment, n'eurent point de suite. Léotheric, archevêque de Sens, était dans l'erreur touchant le corps de Notre-Seigneur et s'en servait quelquefois pour éprouver les coupables. Le pieux roi Robert en fut extrêmement indigné et lui écrivit en ces termes: « Je suis surpris de ce que vous, qui passez pour savant, quoique vous n'ayez pas la lumière de la véritable sagesse, vous efforciez, par des ordres iniques et pour satisfaire votre haine contre les serviteurs de Dieu, d'établir une sorte d'examen par le corps et le sang de Notre-Seigneur. Pourquoi, au lieu de vous servir, en donnant la communion, de la formule ordinaire: *Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit le salut de votre corps et de votre âme*, avez-vous la témérité de dire: *Si vous en êtes digne recevez-le*, puisqu'il n'y a personne qui en soit digne? Pourquoi attribuez-vous à la Divinité les misères du corps, aussi bien que les infirmités et les douleurs de la nature humaine? J'en jure par la foi du Seigneur, si vous ne venez à résipiscence vous serez privé de l'épiscopat, et vous serez condamné avec ceux qui ont dit au Seigneur: *Retirez-vous de nous* ¹. » On voit que le roi Robert ne manquait pas d'énergie et de fermeté pour la cause de Dieu. L'archevêque profita de cette réprimande et cessa d'enseigner sa mauvaise doctrine, qui commençait à s'étendre dans le monde. On ne sait point au juste quelle était cette doctrine.

¹ *Epist.* 29, 60, 48, 49. — ² *Epist.* 38, 54. *Chron. Alber.*, ann. 1023. Marlot, l. 1, c. 20.

¹ *Helgaldi Vita Rob.*

Vers la fin de l'an 1000 il y eut dans le diocèse de Châlons un fanatique assez étrange. C'était un homme du peuple, nommé Leutard. S'étant un jour endormi de lassitude dans les champs où il travaillait, il s'imagina qu'un essaim d'abeilles lui entraît par le bas du corps et lui sortait par la bouche, puis le piquait, lui parlait et lui donnait des ordres. Il se crut prophète, entra dans l'église, brisa la croix et l'image du crucifix, et persuada à quelques paysans simples qu'il faisait tout cela par révélation; il parlait beaucoup et voulait paraître un grand docteur. Gébuin, alors évêque de Châlons, vieillard très-savant, le fit venir et l'interrogea sur tout ce qu'il avait oui dire de ses discours et de ses actions. Leutard voulut cacher ses erreurs et employer des autorités de l'Écriture, qu'il n'avait pas étudiée; mais l'évêque le convainquit de contradiction et d'extravagance, et désabusa le peuple qu'il avait séduit. Le malheureux Leutard, se voyant confondu et abandonné, se précipita dans un puits ¹.

Vers le même temps que Leutard il parut à Ravenne un autre fanatique nommé Vilgard, grammairien de profession, suivant l'usage des Italiens, qui préféraient alors cette étude à toutes les autres. Une nuit il crut voir en songe les trois poètes Virgile, Horace et Juvénal, qui lui rendaient grâce de l'affection qu'il avait pour leurs écrits et du succès avec lequel il publiait leurs louanges, lui promettant qu'il aurait part à leur gloire. Enflé de cette vision, il commença à débiter plusieurs dogmes contraires à la foi et à soutenir qu'il fallait croire en tout ce qu'avaient dit les poètes. Ce fanatisme pour Virgile, Horace et Juvénal, prouve au moins qu'on les connaissait. Enfin Vilgard, étant convaincu d'hérésie, fut condamné par l'archevêque de Ravenne. On en trouva plusieurs autres en Italie infectés de cette erreur, qui périrent par le fer et par le feu. Vers le même temps sortirent des hérétiques de l'île de Sardaigne, fertile en semblables maux, qui corrompirent une partie des chrétiens d'Espagne et furent aussi exterminés par les catholiques ².

Cependant une femme venue d'Italie avait

formé à Orléans une société secrète où l'on professait les erreurs les plus monstrueuses des manichéens et des gnostiques. Cette femme artificieuse s'attacha d'abord aux principaux du clergé par une apparence hypocrite de piété et elle fit semblant de les prendre pour ses directeurs; mais, quand elle eut gagné leur confiance en leur donnant la sienne, elle commença elle-même à les diriger, s'appliquant à corrompre les cœurs pour séduire les esprits, et elle ne réussit que trop. Depuis plusieurs années les principaux du clergé étaient infectés des erreurs les plus absurdes et adonnés aux pratiques les plus infâmes du manichéisme, et rien ne paraissait au dehors, lorsque la Providence permit que ce mystère d'iniquité fût dévoilé de la manière suivante.

Un seigneur normand, nommé Aréfaste, de la famille des ducs de Normandie, avait chez lui un clerc nommé Herbert, qui était allé achever ses études à Orléans; mais, au lieu de la vérité qu'il y cherchait, il y suçait le plus subtil poison de l'erreur. Deux ecclésiastiques d'Orléans, Étienne et Lisoie, auxquels il eut le malheur de s'attacher, lui eurent bientôt inspiré les pernicieux sentiments qu'ils avaient. Lisoie était chanoine de Sainte-Croix, qui est la cathédrale; Étienne, qu'on appelait aussi Herbert, présidait à l'école d'un monastère. Le clerc normand, séduit par la réputation de ces deux hérétiques, devint un des plus entêtés de leurs disciples. De retour en Normandie il tâcha adroitement de gagner son maître à la secte.

Aréfaste était homme de probité, de bon conseil et éloquent; par cette raison il avait été souvent employé dans des négociations auprès du roi de France et des autres seigneurs. Ayant donc aperçu l'erreur de son clerc, il en avertit Richard, duc de Normandie, et le pria d'écrire au roi Robert pour lui découvrir le mal caché dans son royaume, avant qu'il y fît plus de progrès, et pour l'exhorter à donner à Aréfaste lui-même le secours nécessaire pour y remédier. Le roi, surpris d'une si étrange nouvelle, manda qu'Aréfaste se rendît à Orléans en diligence avec Herbert, son clerc, lui promettant toute sorte d'assistance.

¹ Glab., l. 2, c. 11. — ² Id., c. 12.

Aréfaste se mit en chemin, suivant l'ordre du roi, et, passant à Chartres, il voulut consulter sur cette affaire l'évêque Fulbert, célèbre pour sa doctrine; mais il apprit qu'il était allé à Rome par dévotion. Il s'adressa au trésorier de l'église de Chartres, nommé Évrard, homme sage, et, lui ayant découvert le sujet de son voyage, il lui demanda conseil sur les moyens de combattre ces hérétiques et de se garantir de leurs artifices. Évrard lui conseilla d'aller tous les matins à l'église faire sa prière, pour implorer le secours de Dieu et se fortifier par la sainte communion; puis, ayant fait le signe de la croix, d'aller trouver ces hérétiques, de les écouter sans les contredire en rien et de faire semblant d'être leur disciple.

Quand Aréfaste fut arrivé à Orléans il pratiqua de point en point tout ce qu'Évrard lui avait conseillé, et dans la maison de ces nouveaux maîtres, auprès desquels il fut introduit par son clerc, il se tenait assis le dernier, comme le moindre de leurs disciples. D'abord ils lui donnaient des exemples et des comparaisons tirés de l'Écriture, et l'exhortaient à rejeter la mauvaise doctrine qu'il avait crue jusqu'alors, pour recevoir la leur, comme venant du Saint-Esprit. Le voyant qui rendait grâces à Dieu de tout ce qu'ils lui disaient, ils crurent l'avoir gagné et commencèrent à lui découvrir leur doctrine sans l'envelopper, comme auparavant, d'expressions de l'Écriture. Ils traitaient donc de rêveries tout ce qu'on lit dans l'Ancien et le Nouveau Testament touchant la Trinité et la création du monde, disant que le ciel et la terre avaient toujours été comme nous les voyons, sans avoir ni auteur ni commencement. Ils niaient que Jésus-Christ fût né de la Vierge Marie, qu'il eût souffert pour les hommes, qu'il eût véritablement été mis dans le sépulcre et qu'il fût ressuscité. Ils disaient encore que le baptême n'effaçait point les péchés; que le corps et le sang de Jésus-Christ ne se faisaient point par la consécration du prêtre; qu'il était inutile de prier les saints, soit martyrs, soit confesseurs; enfin, que les œuvres de piété étaient un travail inutile, dont il n'y avait aucune récompense à espérer, ni aucune peine à craindre pour les voluptés les plus criminelles. Ils

condamnaient le mariage et défendaient de manger de la chair.

Aréfaste leur demanda alors en quoi donc il devait mettre sa confiance, puisqu'ils lui défendaient de croire la Passion de Jésus-Christ et l'efficacité des sacrements de Baptême et d'Eucharistie. Ils lui répondirent : « Vous avez été jusqu'ici dans l'abîme de l'erreur avec les ignorants, et vous venez d'ouvrir les yeux de l'esprit à la lumière de la vérité. Nous vous ouvrirons la porte du salut, et, quand vous y serez entré, vous serez purifié de tous vos péchés par l'imposition de nos mains, et vous serez rempli des dons du Saint-Esprit, qui vous fera pénétrer la profondeur des Écritures. Ensuite, étant nourri d'une viande céleste, vous verrez souvent avec nous les anges, et, par le secours de ces visions, vous pourrez en un moment vous transporter où il vous plaira, et vous ne manquerez jamais de rien, parce que Dieu sera toujours avec vous. »

Ce qu'ils appelaient la viande céleste se faisait en cette manière. Ils s'assemblaient certaines nuits dans une maison marquée, chacun une lampe à la main, et récitaient les noms des démons, en forme de litanie, jusqu'à ce qu'ils vissent un démon descendre tout à coup au milieu d'eux sous la forme d'une petite bête. Aussitôt ils éteignaient toutes les lumières, et chacun prenait la femme qu'il trouvait sous sa main pour en abuser. Un enfant né d'une telle conjonction était apporté au milieu d'eux, huit jours après sa naissance, mis dans un grand feu et réduit en cendres. Ils recueillaient cette cendre et la gardaient avec autant de vénération que les chrétiens gardent le corps de Jésus-Christ pour le viatique des malades. Cette cendre avait une telle vertu qu'il était presque impossible de convertir quiconque en avait avalé, pour peu que ce fût.

Sur les avis d'Aréfaste le roi Robert et la reine Constance se rendirent à Orléans, avec plusieurs évêques, entre autres Léotheric de Sens, et, le lendemain, on tira tous les hérétiques de la maison où ils étaient assemblés, et on les amena dans l'église cathédrale de Sainte-Croix, devant le roi, les évêques et tout le clergé. Aréfaste fut amené avec eux

comme prisonnier, et, prenant le premier la parole, il dit au roi : « Seigneur, je suis vassal du duc de Normandie, qui est le vôtre, et c'est sans sujet qu'on me tient enchaîné devant vous. » Le roi lui répondit : « Dites-nous pourquoi vous êtes venu ici, afin que nous voyions s'il faut vous garder ou vous renvoyer comme innocent. » Aréaste répondit : « Ayant ouï parler de la science et de la piété de ceux que vous voyez ici avec moi dans les fers, je suis venu en cette ville pour profiter de leurs instructions. C'est aux évêques qui sont assis avec vous à voir si en cela je suis coupable. »

Les évêques dirent : « Si vous nous expliquez ce que vous avez entendu de ces gens-ci touchant la religion, nous en jugerons facilement. » Aréaste répondit : « Commandez-leur, le roi et vous, de dire eux-mêmes en votre présence ce qu'ils m'ont enseigné. » Le roi et les évêques le leur ordonnèrent ; mais les hérétiques ne voulaient point s'expliquer ; ils disaient autre chose que ce qu'on leur demandait, ils n'entraient point dans le fond de leur doctrine, et plus on les pressait, plus ils employaient d'artifices pour échapper. Alors Aréaste, voyant qu'ils ne cherchaient qu'à gagner du temps et à couvrir leurs erreurs de belles paroles, leur dit : « J'ai cru avoir des maîtres qui enseignaient la vérité et non pas l'erreur, vu l'assurance avec laquelle vous me proposiez cette doctrine, que vous nommiez salutaire, soutenant que vous n'y renoncerez jamais par la crainte des tourments ni de la mort même, et je vois maintenant que vous n'osez l'avouer et ne vous mettez pas en peine du péril où vous me laissez. Il faut obéir au roi et aux évêques, afin que je sache ce que je dois rejeter. Vous m'avez enseigné que, par le baptême, on ne pouvait obtenir la rémission des péchés ; que Jésus-Christ n'était point né de la Vierge, n'avait ni souffert pour les hommes, ni été enseveli, ni ressuscité, et que le pain et le vin, qui, étant mis sur l'autel par les mains des prêtres, deviennent le sacrement par l'opération du Saint-Esprit, ne pouvaient être changés au corps et au sang de Jésus-Christ.

Après qu'Aréaste eut ainsi parlé, Guérin, évêque de Beauvais, s'adressa à Étienne et à

Lisoie, comme aux docteurs des autres, et leur demanda si c'était là leur créance. Ils déclarèrent hardiment qu'ils croyaient ainsi et depuis longtemps. « Et nous nous attendons, ajoutèrent-ils, que vous et tous les autres embrasserez cette doctrine, qui est la pure vérité. » L'évêque leur dit : « Jésus-Christ a voulu naître de la Vierge, parce qu'il l'a pu, et il a voulu souffrir en son humanité pour notre salut, afin de ressusciter par la vertu de sa divinité et nous montrer que nous ressusciterons aussi. » Ils répondirent : « Nous n'y étions pas présents, et nous ne pouvons croire que cela soit vrai. » L'évêque de Beauvais leur dit : « Croyez-vous avoir eu un père et une mère ? » Ils en convinrent, et il reprit : « Si vous croyez être nés de vos parents, lorsque vous n'étiez pas, pourquoi ne voulez-vous pas croire que le Dieu engendré de Dieu, sans mère, avant tous les siècles, soit né d'une Vierge, à la fin des temps, par l'opération du Saint-Esprit ? » Ils répondirent : « Ce qui répugne à la nature ne s'accorde point avec la création. » L'évêque reprit : « Avant que rien se fit par nature, ne croyez-vous pas que Dieu le Père a fait tout de rien par son Fils ? » Ils répondirent : « Vous pouvez dire ces contes à ceux qui ont des pensées terrestres et qui croient les inventions des hommes charnels, écrites sur la peau des animaux. Pour nous, qui avons une loi écrite par le Saint-Esprit dans l'homme intérieur, et qui n'avons d'autres sentiments que ceux que nous avons appris de Dieu même, c'est en vain que vous nous parlez ainsi ; finissez, et faites de nous ce que vous voudrez. »

On disputa contre eux depuis la première heure du jour jusqu'à trois heures après midi et on fit tous les efforts possibles pour les tirer de leur erreur. Comme on les vit endurcis on leur déclara que, s'ils ne changeaient, ils seraient aussitôt brûlés par ordre du roi et du consentement de tout le peuple. Ils dirent qu'ils ne craignaient rien et qu'ils sortiraient du feu sans aucun mal ; ils se moquaient même de ceux qui voulaient les convertir. Alors on fit revêtir à chacun les ornements de son ordre, et aussitôt les évêques les déposèrent. La reine Constance, par ordre du roi, se tenait à la porte de l'église, de peur

que le peuple ne se jetât dedans pour les tuer; mais quand, au moment où on les faisait sortir, elle aperçut Étienne, qui avait été son confesseur, elle en fut si indignée qu'elle lui creva un œil d'une baguette qu'elle tenait à la main. On les conduisit hors de la ville, sous une cabane où on avait allumé un grand feu. Ils y allaient gaiement, disant tout haut qu'ils ne désiraient pas autre chose. De treize qu'ils étaient il n'y eut qu'un clerc et une religieuse qui se convertirent; les autres furent brûlés avec la poudre abominable dont il a été parlé. Quand ils commencèrent à sentir le feu ils se mirent à crier qu'ils avaient été trompés et qu'ils avaient eu de mauvais sentiments de Dieu, Seigneur de l'univers. Quelques-uns des assistants, touchés de leurs cris, voulurent les retirer du feu; mais il n'était plus temps, et ils furent tellement réduits en cendres qu'on ne trouva pas même leurs os. On découvrit que le chantre de l'Église d'Orléans, nommé Théodat, mort trois ans auparavant, était de la même hérésie, suivant le témoignage des catholiques et des hérétiques mêmes; c'est pourquoi l'évêque Odalric le fit enlever du cimetière et jeter à la voirie. Cela se passait en 1022.

On brûla de même ceux de cette secte qui furent trouvés ailleurs, particulièrement à Toulouse, comme le témoigne Adémar, évêque d'Angoulême, auteur du temps. Il ajoute que ces émissaires de l'Antechrist étaient répandus en différentes parties de l'Occident et se cachaient avec soin, séduisant tous ceux qu'ils pouvaient, hommes et femmes. Il les nomme expressément manichéens et dit qu'ils commettaient en secret des abominations qu'il n'est pas même permis de dire, et toutefois, à l'extérieur, ils feignaient d'être vrais chrétiens. On voit encore que c'étaient des manichéens ou gnostiques par les raisons qu'emploie le moine Glaber pour réfuter leur doctrine. Il montre premièrement la nécessité de croire en Dieu, souverain auteur de toutes les substances corporelles et incorporelles. Il marque la source du mal, en ce que la créature s'est écartée de l'ordre prescrit par le Créateur. Il dit que l'homme, étant placé au milieu, entre la créature purement spirituelle et celle qui n'est que cor-

porelle, s'est abaissé au-dessous de lui; que Dieu, pour le relever, a fait de temps en temps des miracles et lui a donné les saintes Écritures dont il était l'auteur; que quiconque blasphème contre l'ouvrage de Dieu ne connaît point Dieu; que par les saintes Écritures nous connaissons la sainte Trinité, particulièrement le Fils de Dieu, de qui, par qui et en qui est tout ce qui est véritablement. Il vient ensuite à l'incarnation, dont le dessein est de rétablir en l'homme l'image de Dieu effacée par le péché, et enfin il montre que le mérite des saints n'est que de s'être attachés à Jésus-Christ par la foi et la charité¹.

Dans le même temps l'Église de Rouen était affligée, non d'aucune hérésie, mais de la vie scandaleuse de son premier pasteur. Après la mort de Gunhard, successeur de Francon, le duc Guillaume I^{er} donna cet archevêché à Hugues, moine de Saint-Denis, plus distingué par sa noblesse que par sa piété et les autres talents propres de l'épiscopat. Hugues oublia qu'il avait été moine; mais il n'oublia pas qu'il était homme de qualité, et il vécut en grand seigneur. Cependant son faste ne fut pas son plus grand crime; il se livra avec tant de scandale à l'amour des femmes qu'il en eut plusieurs enfants. Robert, son successeur et fils de Richard I^{er}, duc de Normandie, fit d'abord autant d'honneur à l'épiscopat par ses vertus que par sa haute naissance; mais il se démentit bientôt de cette piété, et, tout archevêque qu'il était, il prit une femme nommée Herlève, dont il eut plusieurs enfants, auxquels il donna des comtés. Ayant eu ensuite de grands démêlés avec le duc Robert, il se retira sur les terres de France, d'où il jeta un interdit général sur toute la province de Normandie. Le Seigneur lui fit la grâce de se reconnaître avant sa mort; il pleura ses péchés et n'employa plus ses biens qu'au profit de son église, qu'il fit rebâtir. Il mourut en 1037, après avoir tenu ce grand siège durant quarante-huit ans².

Les ducs de Normandie montraient plus de zèle pour la religion que les archevêques de Rouen. Le duc Richard I^{er} avait fait réta-

¹ Glaber, Adém., *Chronic. S. Petri*. Dom Bouquet, t. 10. — ² *Gall. christ. Hist. Arch. Roth.* Orderic Vit., l. 5. Guill. Gemet., l. 6, c. 13.

blir le monastère et l'église de Fécamp et y avait placé des chanoines à la place des religieuses pour lesquelles cette célèbre abbaye avait été bâtie d'abord. Mais, comme déjà nous l'avons vu, la vie relâchée des chanoines lui fit naître l'envie de mettre des moines à leur place. Son fils Richard II suivit ce projet, et pour l'exécuter il jeta les yeux sur le saint abbé Guillaume, qu'il manda à sa cour. Le saint abbé accepta ce monastère et y plaça une colonie de ses religieux, qui donnèrent autant d'édification au pays que les chanoines auxquels ils succédèrent y avaient donné de scandale. Le duc Richard allait souvent s'y édifier de la vertu de ces saints moines. Il les servait lui-même à table, après quoi il prenait la dernière place au réfectoire¹.

Près de trois ans après, l'an 1000, dit Glaber, dans presque tout l'univers, surtout dans l'Italie et dans les Gaules, les basiliques des églises furent renouvelées, quoique la plupart fussent encore assez belles pour n'en avoir pas besoin ; mais les peuples chrétiens semblaient rivaliser à qui élèverait les plus magnifiques. On eût dit que le monde se secouait et dépouillait sa vieillesse pour revêtir la robe blanche des églises. Les fidèles renouvelèrent donc presque toutes les cathédrales, les monastères et jusqu'aux moindres oratoires des villages. Entre autres l'église de Saint-Martin de Tours fut abattue et rebâtie par les soins d'Hervé, son trésorier².

Hervé était des plus nobles d'entre les Français et avait commencé d'étudier les arts libéraux, quand le désir d'assurer son salut le fit entrer secrètement dans un monastère ; mais les moines, à cause de sa noblesse, craignant le ressentiment de ses parents, n'osèrent le recevoir, et lui promirent seulement de le faire s'ils n'en étaient empêchés par violence. Son père, ayant appris où il était, vint tout furieux l'arracher du monastère, et, après lui avoir fait de grands reproches, le mena par force à la cour du roi Robert, qu'il pria de le détourner de ce dessein par les promesses de ses bienfaits ; mais le pieux roi l'exhorta au contraire à persévérer dans sa bonne résolution et le fit trésorier de Saint-

Martin de Tours, se proposant de le faire ensuite évêque, ce qu'il tenta plusieurs fois ; mais Hervé refusa toujours l'épiscopat.

Il eut même de la peine à accepter la trésorerie de Saint-Martin, et, quoiqu'il portât l'habit blanc de chanoine, il pratiquait, autant qu'il pouvait, la vie monastique. Il avait un cilice sur la chair, jeûnait continuellement, veillait et priait avec assiduité, et faisait de grandes aumônes. Enfin il forma le dessein de rebâtir l'église de Saint-Martin plus grande et plus magnifique, et, l'ayant commencée l'an 1001, il l'acheva l'an 1008. Pour en faire la dédicace il invita un grand nombre de prélats, et pria saint Martin de manifester son pouvoir pendant cette solennité par quelque miracle éclatant ; mais le saint évêque lui apparut et lui dit : « Mon fils, les miracles qui ont été faits jusqu'à présent doivent suffire ; vous pouvez demander à Dieu des choses plus utiles, savoir le salut des âmes. Pour moi je ne cesse de m'y intéresser. Je demande surtout au Seigneur la conversion de ceux qui servent dans cette église ; car quelques-uns d'entre eux se livrent trop aux affaires du siècle et vont même à la guerre. » La dédicace se fit le jour de la translation de saint Martin, le 4 juillet. Hervé se retira ensuite dans une cellule, près de l'église, redoublant ses austérités et ses prières. Quatre ans après il sut que sa mort était proche et tomba malade. Plusieurs personnes venaient le voir, s'attendant qu'à sa mort il se ferait quelque miracle ; mais il leur dit qu'ils n'en verraient point et qu'ils ne songeassent qu'à prier Dieu pour lui. Il mourut saintement l'an 1012, en répétant cette prière : « Seigneur, ayez pitié de moi ! »

Ces cathédrales du onzième siècle et des suivants apparaissent aujourd'hui non-seulement comme des prodiges d'architecture, mais comme d'immenses poèmes. C'est la pensée, c'est la prière, c'est la piété chrétienne qui s'élance vers le ciel et qui tient à la terre le moins possible. L'ensemble de l'édifice s'élève à une hauteur telle que les demeures de l'homme disparaissent à côté. Le

¹ Vita Guillelmi. — ² Glaber, l. 3, c. 4.

¹ Glaber, l. 3, c. 4.

portail, avec ses innombrables statues, offre d'un coup d'œil l'ensemble des faits, des personnages, des mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament; la tour, qui en sort comme une tige, avec sa flèche, qui s'élève au-dessus des nuages, emporte la vue et la pensée du chrétien jusqu'au-dessus des astres. Cette tour n'est point muette; elle parle par le son des cloches, voix puissante comme celle du tonnerre, comme celle de l'Océan, mais sans inspirer d'effroi; c'est, pour le chrétien qui l'entend, la voix de Dieu qui l'appelle. Dans l'intérieur c'est comme trois neufs, trois églises dans une; c'est comme une forêt de colonnes qui ont hâte d'atteindre au ciel, mais qui s'épanouissent dans les hauteurs, qui s'unissent entre elles en firmament nouveau et semblent redescendre vers la terre, comme si elles avaient aperçu ce qu'elles cherchaient dans les cieux. En effet où conduit cette trinité de neufs éclairées de ce jour mystérieux? Vers le sanctuaire où est l'autel, où est réellement Dieu avec nous. Le ciel y est sur la terre, mais avec le jour mystérieux de la foi. Les saints avec leurs chapelles, leurs tableaux, leurs statues, sont le cortège visible de ce Roi invisible. Les vitraux parlent aux yeux et racontent dans leurs peintures les mystères du Christ et de sa sainte Mère, les combats des martyrs, les vertus des confesseurs. Sous le pavé du temple reposent, en attendant la résurrection générale, les princes, les pontifes, les prêtres, les nobles, les bienfaiteurs de la basilique. Agenouillés sur la tombe des générations et des grandeurs passées, élevant leurs regards vers la gloire future des saints, les fidèles unissent leurs voix et leurs cœurs pour louer ensemble le Dieu du passé, du présent et de l'avenir. L'orgue vient y mêler sa voix comme un écho du ciel. L'esprit s'élève, le cœur s'épure, les passions mauvaises sont mises dehors, comme ces animaux bizarres, ces êtres fantastiques qui servent de gouttières aux toits de ces cathédrales. Pour construire cette espèce de monde les arts et les métiers s'unissent en confraternité pieuse. Partout c'est la variété dans l'unité et l'unité dans la variété. Et l'architecte qui a conçu le plan de cette merveille, ou qui l'a exécuté,

reste à jamais inconnu; il ne s'agissait pas de l'homme, mais de Dieu. Et puis cette merveille n'est pas la pensée d'un seul, mais la pensée de tous. Et ces diverses provinces, et ces divers peuples, qui rivalisent entre eux à qui aura la plus belle église, forment eux-mêmes tous ensemble une Église vivante, animée par un Dieu réellement présent, ayant ses âmes d'élite qui s'élancent vers le ciel comme des tours et des flèches aériennes.

Nous avons vu quels étaient l'empereur saint Henri et son époque; aux vertus d'un saint il joignait les qualités d'un héros. Il eut plusieurs guerres à soutenir; une première, en 1002, contre un de ses compétiteurs, Herman, duc de Souabe. Herman ayant surpris et pillé la ville et l'église de Strasbourg, qui tenaient pour Henri, on donnait à Henri le conseil d'en faire autant de la ville et de l'église de Constance, qui tenaient pour Herman. Le nouveau roi répondit avec douceur : « A Dieu ne plaise que, pour punir l'emportement d'Herman, je m'attaque à Celui qui m'a donné la couronne royale ! En pillant Constance pour Strasbourg je ne diminuerais point ma perte, je la doublerais. D'ailleurs c'est mal acquérir un royaume que d'y risquer son âme. Dieu m'a couronné, non pour violer les églises, mais pour punir ceux qui les violent. » Avant la fin de l'année le duc Herman vint se présenter à lui nu-pieds et lui demanda pardon à genoux; ce qu'il obtint en cédant à l'église de Strasbourg une abbaye en dédommagement.

Henri eut à soutenir successivement trois guerres assez difficiles contre Boleslas le Grand ou le Brave, duc de Pologne. Dans la première Henri vit se tourner contre lui son propre frère Brunon, évêque d'Augsbourg, qui ne tarda pas à reconnaître sa faute. Dans la seconde guerre Henri rétablit Jaromir, duc de Bohême, que Boleslas avait dépouillé et chassé; en même temps, à la prière de Gothescalc, évêque de Frisingue, il pardonna au margrave Henri de Swinfurt, qui avait fait cause commune avec Boleslas. Enfin la troisième guerre se termina, l'an 1019, par une pacification durable. Boleslas porta aussi la guerre chez les Russes, remporta plusieurs

victoires sur leur duc Jaroslaf, fils de Wladimir, et se rendit maître de Kiow. Boleslas cherchait à obtenir du Pape le titre de roi ; on ne sait s'il réussit dans sa demande. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il payait tribut à l'Église romaine, puisque, suivant le témoignage de l'évêque Ditmar, qui écrivait dans ce temps, il se plaignit au Pape Benoît VIII de ce que l'empereur empêchait ses envoyés de porter à Rome le tribut ordinaire¹.

Henri fit encore trois expéditions en Italie : les deux premières contre un compétiteur au royaume des Lombards, la troisième contre les Grecs. Le 15 février 1002, trois semaines après la mort d'Othon III, les seigneurs d'Italie, ou du moins une partie d'entre eux, élurent et couronnèrent roi, à Pavie, le marquis d'Ivrée, Ardouin ou Hartwic ; mais il paraît qu'il ne sut pas se concilier les autres, qu'il s'aliéna même plusieurs des siens par ses hauteurs et ses brutalités. Les uns allèrent trouver Henri en Allemagne, les autres l'invitèrent par écrit à venir recevoir la couronne de Lombardie. En conséquence Henri entra, l'an 1004, par la frontière de Vérone, fut reçu sans combat dans toutes les villes, élu et couronné solennellement à Pavie, Ardouin s'étant enfui de la plaine et renfermé dans les forteresses des montagnes. Mais, le jour même où Henri venait d'être couronné roi des Lombards, il s'éleva une sanglante querelle entre les habitants et les troupes allemandes ; Henri, qui n'avait avec lui que ses gardes, se vit assiégé dans son palais ; son armée, qui campait hors de la ville, aprenant le péril où il se trouvait, escalada les murs, et, comme elle rencontrait de la résistance, elle mit le feu aux maisons, ce qui réduisit en cendres une partie de la ville. Henri retourna peu après en Allemagne. Depuis son départ jusqu'à sa seconde expédition, en 1013, plusieurs villes de Lombardie se firent la guerre, les unes au nom de Henri, les autres au nom d'Ardouin, mais sans recevoir celui-ci dans leurs murs. Au fond, ce qu'elles avaient le plus à cœur, c'était leur liberté et leur indépendance.

Nous avons vu que l'empereur Othon I^{er}, à

la sanglante bataille du Lech contre les Hongrois, avait fait vœu à saint Laurent, dont c'était la fête, de fonder un évêché à Mersebourg en son honneur s'il remportait la victoire. Il ne put accomplir sa promesse que vers la fin de sa vie. Son fils Othon II, oubliant ce qu'il devait à son père, défit ce monument de sa piété et de sa reconnaissance ; il supprima l'évêché de Mersebourg pour complaire à son ambitieux évêque Gisiler, qui passait à l'archevêché de Magdebourg. L'impératrice sainte Adélaïde en ressentit beaucoup de peine. Dans le dessein de réparer cette faute Othon III obtint du Pape Grégoire V des lettres qui ordonnaient le rétablissement de l'évêché de Mersebourg et la mise en jugement de l'évêque Gisiler ; mais celui-ci eut toujours l'adresse d'en éluder l'exécution. En 1004, comme il était malade depuis longtemps, le roi saint Henri lui manda de rentrer en lui-même, de reconnaître la main de Dieu qui le châtiât si visiblement, de quitter le siège de Magdebourg qu'il avait usurpé, de reprendre celui de Mersebourg qui lui appartenait légitimement, et de réparer tout le mal qu'il avait fait en le détruisant ; mais Gisiler était si éloigné de le faire qu'il avait peine même à en écouter la proposition. Toutefois il répondit en peu de mots que dans trois jours il irait rendre au roi une réponse certaine. Il n'en eut pas le temps ; car, s'étant mis en route tout malade qu'il était, il mourut au bout de deux jours¹.

Le roi Henri, l'ayant appris, se rendit auprès du défunt pour accompagner le corps jusqu'à Magdebourg ; en même temps il y envoya devant son chapelain Nipert, avec ordre de faire élire Tagmon pour archevêque. Cependant Waltherd, prévôt de l'Église de Magdebourg, assembla le clergé pour lui déclarer que l'archevêque était mort et que le roi venait les visiter, leur demandant en même temps leur avis sur l'élection d'un successeur. Ils déclarèrent tout d'une voix qu'ils l'élevaient lui-même, quoiqu'il refusât humblement. Le corps de l'archevêque Gisiler étant arrivé à Magdebourg, et le roi ensuite, il envoya le lendemain Arnoulfe, évê-

¹ Baron., ann. 1000, n. 15 ; ann. 1013, n. 2. Ditm., l. 6.

¹ Ditm., l. 5. Chron. Sax., ann. 1003.

que d'Halberstadt, pour persuader au clergé et aux vassaux de l'Église vacante d'élire Tagmon. Le prévôt Waltherd répondit qu'il renonçait volontiers à l'élection faite en sa faveur, mais qu'il priait le roi, au nom de tous, de leur laisser la liberté d'une élection canonique et de ne pas souffrir que la dignité de leur Église fût avilie de leur temps. Sur cette réponse le roi fit venir le prévôt et les principaux de l'Église de Magdebourg séparément, et fit si bien, par prières et par promesses, qu'ils élurent Tagmon, à qui aussitôt il donna le bâton pastoral de l'évêque Arnoulfe pour signe de l'investiture de cette Église, et il l'installa dans la chaire pontificale avec les acclamations ordinaires. Ensuite on célébra les funérailles de Gisiler.

Tagmon était disciple de saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne, qui l'avait élevé dès l'enfance comme son fils, et, quand il fut plus avancé en âge, il lui donna l'intendance de tous ses biens. Il le mit si bien dans l'esprit de l'empereur et du duc de Bavière qu'il ne doutait point qu'il ne fût un jour son successeur ; mais, étant près de mourir, il le fit venir et lui dit : « Mettez votre bouche sur la mienne et recevez du Seigneur le souffle de mon esprit, pour tempérer en vous l'ardeur de la jeunesse par celle de la charité. Si vous êtes maintenant privé de ma dignité, sachez que dans dix ans vous en recevrez une plus grande. » Wolfgang mourut en 994, et Tagmon, étant élu tout d'une voix pour lui succéder au siège de Ratisbonne, vint trouver l'empereur ; mais il n'obtint pas son consentement, et ce prince donna l'évêché de Ratisbonne à Guebhard, son chapelain. Celui-ci traita honnêtement Tagmon, que l'empereur lui avait recommandé ; mais la diversité de leurs mœurs ne permit pas qu'ils demeurassent longtemps ensemble ; Tagmon s'attacha à Henri, alors duc de Bavière qui l'aima particulièrement à cause de la pureté de sa vie, et qui, étant devenu roi, le fit archevêque de Magdebourg au bout de dix ans, suivant la prédiction de Wolfgang. Pour témoigner sa reconnaissance il fit de grands présents au roi et à la reine et à ceux qui les servaient avec lui ¹.

¹ Ditmar, l. 5.

Le roi Henri passa ensuite à Mersebourg pour consoler cette Église, veuve depuis si longtemps, et la rétablir dans sa première dignité. Ce fut là que Tagmon fut sacré archevêque de Magdebourg, le jour de la Purification, l'an 1004. Il fut sacré par saint Villegise, archevêque de Mayence, du consentement des suffragants de l'un et de l'autre, qui se trouvèrent présents, ainsi que du légat du Pape, qui y assista. Il aurait dû être ordonné par le Pape même ; mais l'état des affaires ne lui permettait pas d'aller à Rome. En même temps le roi donna l'évêché de Mersebourg à Vigbert, son chapelain, lui rendant tout ce que Gisiler avait injustement ôté à cette Église, et, pour signe d'investiture, il lui mit en main publiquement le bâton pastoral de l'archevêque Tagmon, qui sacra le nouvel évêque, ce jour-là même, assisté de quatre de ses suffragants. Pour récompenser l'Église de Magdebourg de cette distraction le roi lui donna une terre de son domaine et une partie considérable des reliques de saint Maurice, qu'il tira de sa chapelle. On les transféra solennellement du Mont-Saint-Jean dans la ville, et, quoique l'hiver fût très-rude et la terre couverte de neige, le roi porta lui-même cette relique nu-pieds.

Vigbert, évêque de Mersebourg, naquit dans la Thuringe et fut instruit par Otric dans l'école de Magdebourg. Son beau naturel étant cultivé par une bonne éducation, l'archevêque Gisiler le prit à son service, le tint longtemps auprès de lui dans une intime confiance et le fit archiprêtre. Enfin, ayant écouté contre lui de mauvais rapports, il aliéna tellement Vigbert que celui-ci quitta tous les avantages qu'il avait auprès de lui et s'attacha au roi saint Henri, dont il gagna les bonnes grâces. Vigbert était bien fait et de belle taille, avait la voix très-belle, était de bon conseil, éloquent, agréable en conversation, d'une libéralité sans bornes. Il enrichit son Église de plusieurs terres, de quantité de livres et d'autres meubles nécessaires au service divin.

Quant à l'archevêque Tagmon, il était d'une vie très-pure, plein de justice et de charité, doux, mais ferme et prudent ; sous l'habit de

chanoine il menait la vie d'un moine. Aucun évêque de son temps n'était plus familier avec son clergé ; il les aimait et les louait devant le peuple. Il disait tous les jours la messe et le psautier, s'il n'en était empêché par la maladie, et, ne pouvant jeûner, il y suppléait par de grandes aumônes. Ses veilles étaient très-grandes. Il était très-sérieux avant la messe et plus gai ensuite. Il aimait les nobles sans mépriser ceux qui ne l'étaient pas. Il acquit à son Église trois villes, une terre et des ornements épiscopaux magnifiques¹.

Le saint roi Henri avait encore une autre chose plus à cœur : c'était d'ériger un évêché à Bamberg, en Franconie. Il aimait dès l'enfance cette ville, qui était de son patrimoine et qu'il avait assignée pour douaire à sa femme, sainte Cunégonde, et, quand il fut roi, il commença à y bâtir une superbe église et à y amasser tout ce qui était nécessaire pour le service divin. Comme Bamberg était du diocèse de Wurzburg, le roi pria l'évêque de la lui céder avec son territoire, lui offrant d'autres terres en échange. L'évêque y consentit ; mais il prétendait y mettre une condition, savoir, qu'il deviendrait archevêque et que le nouvel évêché de Bamberg lui serait soumis. Le roi donc, célébrant la Pentecôte à Mayence, en 1007, déclara son dessein touchant l'érection de cet évêché. N'espérant point d'enfants, puisqu'il gardait la continence avec la reine, il voulait faire Dieu même héritier de son patrimoine et contribuer à la destruction du paganisme chez les Slaves, dont Bamberg se trouvait proche. Pour lui faire un diocèse il reçut de Henri, évêque de Wurzburg, un comté et partie d'un autre territoire, lui donna en échange cent cinquante manses ou familles. Ce traité se fit du consentement des évêques, qui assistèrent à l'assemblée de Mayence au nombre d'une vingtaine. Ensuite le roi Henri envoya à Rome deux de ses chapelains, chargés de ses lettres et de celles de l'évêque de Wurzburg, pour obtenir du Pape la confirmation de cette érection. Le Pape Jean XVIII l'accorda dans un concile et en écrivit à tous les évêques de Gaule et de Germanie. Dans

ses lettres, qui sont du mois de juin de la même année 1007, il marque que la nouvelle église, dédiée à saint Pierre, sera sous la protection spéciale de l'Église romaine, et toutefois soumise à l'archevêque de Mayence, son métropolitain ; que, dans tout son territoire, nul comte ni juge n'aurait d'autorité, sinon celui que l'évêque aura choisi, et cela d'après la concession du roi Henri lui-même¹.

Les chapelains du roi étant revenus en Allemagne, il tint un grand concile à Francfort le 1^{er} novembre de la même année. L'évêque de Wurzburg y fut appelé ; mais, sachant qu'il n'avait pas obtenu le titre d'archevêque, il refusa de venir et d'accomplir sa promesse. Les évêques étant assemblés au nombre de trente-cinq, le roi se prosterna devant eux jusqu'à terre ; mais il fut relevé par saint Villegise, archevêque de Mayence, qui présidait ce concile au nom de l'Église romaine, comme il le dit lui-même dans sa souscription. Le roi dit alors devant tout le monde : « Pour en être récompensé dans l'avenir, j'ai choisi le Christ pour héritier, n'ayant nul espoir de laisser des descendants ; et ce qui est le principal, depuis longtemps, dans le secret de mon cœur, je me suis offert en sacrifice à Dieu le Père, avec tout ce que j'ai pu et tout ce que je pourrai acquérir. J'ai désiré jusqu'à présent ériger un évêché à Bamberg avec la permission de mon évêque, et je veux aujourd'hui parfaire ce juste désir. Je prie donc votre sérénissime piété que l'objet de ma volonté ne soit point empêché par l'absence de celui qui a voulu obtenir par moi ce qu'il ne m'était pas permis de lui accorder ; la confirmation qu'il a signée précédemment fait bien voir que, s'il s'enfuit maintenant, ce n'est point à cause du Seigneur, mais à cause de la douleur qu'il ressent de n'avoir pas obtenu la dignité qu'il convoitait. Tous les assistants doivent bien considérer que c'est par ambition qu'il s'efforce d'anéantir l'augmentation de la sainte Église, notre mère, au moyen d'une députation illusoire. Pour établir avec fermeté ces choses vous avez l'assentissement cordial de mon épouse, ici présente, ainsi que

¹ Ditmar, l. 5.¹ Labbe, t. 9, p. 785.

de mon unique frère et cohéritier ; ils savent avec certitude que je leur rendrai les mêmes biens par ailleurs. Quant à l'évêque, lorsqu'il voudra bien venir et réaliser ses promesses, il me trouvera indubitablement prêt à tout ce que vous trouverez bon. »

Alors Berniger, chapelain de l'évêque de Wurzburg et son député, dit que la crainte du roi avait empêché son maître de venir au concile, qu'il n'avait jamais consenti au dommage de l'Eglise qui lui était confiée, et qu'il conjurait les assistants de ne pas permettre qu'elle souffrit en son absence. Puis on fit lire à haute voix les privilèges de cette Eglise. Les évêques s'étant mis à délibérer, le saint roi se prosternait devant eux chaque fois qu'il les voyait balancer dans leur avis. Enfin, l'archevêque de Mayence demandant ce qu'il fallait décider, Tagmon, archevêque de Magdebourg, répondit le premier que l'on pouvait légitimement accorder ce que le roi désirait. Tous les autres souscrivirent la lettre de confirmation donnée par le Pape. Le roi Henri donna le nouvel évêché de Bamberg à Éberard, son chancelier, qui fut sacré le même jour par l'archevêque de Mayence, et, dans la suite, saint Héribert archevêque de Cologne, remit l'évêque de Wurzburg dans les bonnes grâces du roi. Outre l'église cathédrale, dédiée à saint Pierre et à saint Georges, le roi bâtit à Bamberg un monastère de chanoines en l'honneur de saint Étienne, et un monastère de moines en l'honneur de saint Michel et de saint Benoît.

Parmi les trente-cinq évêques qui assistèrent au concile de Francfort il y en a plusieurs qui sont honorés comme saints, entre autres Ansfrid, évêque d'Utrecht, que d'autres nomment Aufrid. Il était très-noble et fut élevé par son oncle paternel Robert, archevêque de Trèves. Ensuite, ayant embrassé la profession des armes, selon sa naissance, il servit saint Brunon, archevêque de Cologne, et l'empereur Othon le Grand, qui avait en lui une confiance particulière. Comme il était fort instruit des lois divines et humaines, il avait une grande autorité, soit dans les jugements, soit dans les diètes ou assemblées ; mais les ignorants, voyant

qu'il employait à la lecture ses heures de loisir, disaient qu'il menait la vie d'un moine. Il fut comte de Louvain et employait les armes pour réprimer les pillages.

Il fonda avec sainte Hilsuinde, son épouse, le monastère de Thoren, dont leur fille, sainte Bénédicté, fut la première abbesse ; la mère s'y retira et y mourut saintement. Alors le comte Aufrid, se trouvant libre, avait résolu d'embrasser la vie monastique ; mais Baudri, évêque d'Utrecht, étant mort l'an 995, l'empereur Othon III lui donna cet évêché. Il s'en défendait sur ce qu'il était avancé en âge et avait passé sa vie dans l'exercice des armes ; mais enfin, ne pouvant résister aux instances de l'empereur, il prit son épée, la mit sur l'autel de la Vierge (c'était à Aix-la-Chapelle) et dit : « Jusqu'ici j'ai employé ma puissance temporelle contre les ennemis des pauvres ; désormais je recommande à la sainte Vierge et ma nouvelle dignité et mon salut. » Sur la fin de sa vie il devint aveugle et se retira dans un monastère qu'il avait fondé ; mais, quoiqu'il eût pris l'habit monastique, il ne laissait pas d'assister aux conciles et aux diètes. Il mourut le 3 mai 1010 ¹.

Dans le même temps l'Allemagne admirait une sainteté plus étonnante encore dans un de ses grands seigneurs, savoir Brunon, autrement nommé Boniface. Il était de la première noblesse de Saxe et parent des rois. Sa mère l'envoya à Magdebourg étudier sous Giddon le Philosophe, et après saint Adalbert de Prague il gouverna cette école. L'empereur Othon III l'ayant fait venir auprès de lui, il servit quelque temps à sa chapelle ; l'empereur l'aimait si tendrement qu'il l'appelait son âme ; mais Brunon quitta bientôt la cour et embrassa la vie monastique vers l'an 997. Il vivait du travail de ses mains, et souvent ne mangeait que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi ; il allait toujours nu-pieds, et quelquefois se roulait dans les orties ou les épines, témoignant une grande ardeur pour le martyre.

En quittant l'empereur Othon il s'attacha à saint Romuald, qu'il suivit d'abord au

¹ Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6. Acta SS., 3 mai.

Mont-Cassin, puis à Pérée, près de Ravenne, et, après avoir longtemps mené la vie érémitique, voulant prêcher aux infidèles, il alla à Rome en demander la permission au Pape. Il fit ce voyage non-seulement à pied, mais nu-pieds, marchant loin devant les autres et chantant continuellement des psaumes. Il mangeait tous les jours pour soutenir la fatigue du voyage, mais seulement un demi-pain, y ajoutant, les jours de fêtes, des fruits ou des racines, et ne buvait que de l'eau. Le Pape lui accorda la permission, non-seulement de prêcher, mais de se faire consacrer archevêque, lui donnant par avance le pallium. En retournant en Allemagne il allait à cheval, mais toujours nu-pieds, même par les plus grands froids, en sorte qu'il fallait quelquefois de l'eau chaude pour détacher son pied gelé à l'étrier.

Il vint à Mersebourg trouver le saint roi Henri, et, par sa permission, Tagmon, archevêque de Magdebourg, le sacra et lui donna le pallium, que lui-même avait apporté. Depuis sa consécration il récitait tous les jours l'office monastique et l'office canonial, et continuait de mortifier son corps par les jeûnes et les veilles, nonobstant ses grands voyages. Boleslas, duc de Pologne, et les autres seigneurs lui firent de grands présents; mais il donna tout aux églises, à ses amis et aux pauvres, sans se rien réserver.

Enfin, la douzième année de sa conversion, il alla prêcher en Prusse, mais sans effet. Il s'avança sur les confins de la Russie et commença à y annoncer l'Évangile, sans s'arrêter à la défense des habitants, qui voulaient l'en empêcher. A la fin, comme il continuait toujours, ils le prirent et lui coupèrent la tête, avec dix-huit des siens, le 14 février de l'an 1009. Les corps de ces martyrs demeurèrent sans sépulture jusqu'à ce que Boleslas les rachetât à un prix considérable pour être la protection de sa maison. L'Église honore ce saint martyr, sous le nom de Brunon, le 15 octobre ¹.

En 1012, l'église cathédrale de Bamberg étant achevée, le roi Henri la fit dédier solennellement le jour de sa naissance 10 mai.

Il s'y trouva plus de trente-six évêques, et, au milieu de cette joie publique, le roi accorda le pardon à plusieurs et le promit à plusieurs autres. Il célébra la Pentecôte de la même année à Mersebourg. Tagmon, archevêque de Magdebourg, devait y chanter la messe le jour de la fête; mais il tomba malade, et l'historien Ditmar, évêque de Mersebourg, eut ordre de faire cette fonction. Tagmon mourut le 8 juillet; le roi, en ayant été averti, envoya Henri, évêque de Wurzburg, pour apprendre l'intention du chapitre et des vassaux touchant le choix du successeur, sans qu'ils fissent d'élection en forme. Ils témoignèrent tout d'une voix souhaiter pour archevêque le prévôt Waltherd; le roi le manda, le fit entrer seul dans sa chambre et l'entretint longtemps. En sortant Waltherd montra à ceux qui l'avaient accompagné l'anneau qu'il portait à la main, disant : « Voilà le gage de la grâce que le roi m'a faite. » Ensuite ils vinrent tous devant le roi, qui s'étendit sur les louanges de Waltherd; ils l'éluèrent en forme, et aussitôt le roi lui donna le bâton pastoral. Après lui avoir prêté serment ils le conduisirent à l'église, où les assistants chantèrent les louanges de Dieu.

Le samedi suivant, Arnoulfe, évêque d'Halberstadt, intronisa Waltherd par ordre du roi, et le dimanche 22 juin il fut sacré par ses cinq suffragants; mais il ne remplit le siège de Magdebourg que sept semaines, et mourut le 12 août, la même année 1012. Il était sévère en apparence, mais doux en effet, juste et ferme dans ses résolutions, et courageux à défendre les droits de l'Église. Quand on le vit prêt à rendre l'âme on le tira de son lit, on le mit sur un cilice avec de la cendre dans les mains, une croix sur la poitrine et des cierges allumés. Il avait une immense quantité de livres, qui furent pillés à sa mort avec le reste des meubles. Thierri, neveu de l'évêque Ditmar, avait été élu archevêque de Magdebourg; mais le roi fit élire Géron, son chapelain, et mit Thierri à sa place ¹.

Au commencement de l'année suivante

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6. Ditm., l. 6.

¹ Ditmar, l. 6.

(1013) mourut saint Libentius, archevêque de Brême et de Hambourg, après une longue maladie. La nuit d'avant sa mort il dit à ceux qui étaient auprès de lui : « Mes enfants, apprenez par mon exemple à ne jamais vous défier de la providence divine. J'ai suivi le Pape Benoît V, exilé en ces quartiers, quoi que l'on fit pour m'en détourner. Je l'ai servi tant qu'il a vécu, et après sa mort j'ai rendu toutes sortes de services à mon seigneur Adaldae. Il me donna le soin de ses pauvres, puis il me fit son camérier ; je lui ai succédé, tout indigne que je suis, par votre choix et par la grâce du roi. Remettons-nous de bon cœur toutes les fautes que nous avons faites les uns contre les autres. Je vous conseille d'élire, pour gouverner notre Église, Othon, votre confrère, et de prier Dieu que le roi l'ait pour agréable. » Ils promirent tous de suivre ce conseil ¹.

Le saint prélat mourut le lendemain, 4 janvier, après vingt-cinq ans de pontificat. Le saint roi Henri, en ayant appris la nouvelle, le regretta beaucoup et témoigna une grande confiance en ses prières ; mais, quand Othon vint se présenter à lui avec les députés de l'Église vacante, il refusa de confirmer son élection, donna l'archevêché de Hambourg à Unvan, son chapelain, et y fit consentir les députés, quoique avec répugnance. Puis, prenant Othon par la main, il promit de lui accorder quelque autre grâce. Il donna donc à Unvan le bâton pastoral et le fit sacrer en sa présence par Géron, archevêque de Magdebourg, assisté de deux évêques. Unvan tint le siège de Brême et de Hambourg pendant seize ans. Il était d'une grande noblesse, riche et libéral, particulièrement envers son clergé, et se faisait aimer de tout le monde.

Pendant les dernières années de l'archevêque Libentius la basse Saxe souffrit beaucoup de la part des Slaves ; car, après la mort de l'empereur Othon III, ces peuples, prenant avantage de la division qui s'éleva entre les Saxons pour la succession du royaume, secouèrent le joug et prirent les armes pour recouvrer leur liberté. Ils y furent encore

poussés par la dureté des gouverneurs chrétiens ; car Bennon, duc de Saxe, homme distingué par sa vertu et protecteur des églises, étant mort, son fils Bernard mit le pays en trouble par sa révolte contre le roi Henri et attaqua toutes les églises, particulièrement celles qui n'avaient pas voulu suivre son parti. D'ailleurs, oubliant la prudence avec laquelle son père et son aïeul avaient ménagé les Slaves, il les opprima par avarice et les traita si cruellement qu'il les mit au désespoir, tandis que le margrave Théodoric ne les traitait pas mieux dans la Saxe orientale.

Ces peuples donc, encore barbares et faibles dans la foi, renoncèrent en même temps au Christianisme et à l'obéissance des Saxons. Ils ravagèrent premièrement par le fer et par le feu le pays qui est au nord de l'Elbe ; ils brûlèrent toutes les églises et les ruinèrent jusqu'aux fondements ; ils firent mourir par divers supplices les prêtres et les autres ministres des autels ; enfin ils ne laissèrent au delà de l'Elbe aucune trace de Christianisme. A Hambourg ils emmenèrent plusieurs captifs, tant du clergé que des habitants, et en tuèrent encore plus en haine de la religion. A Aldinbourg, qui était la ville la plus peuplée de chrétiens, après avoir tué le reste comme des bêtes, ils gardèrent soixante prêtres pour s'en jouer cruellement, et, après leur avoir coupé en croix la peau de la tête, ils leur ouvrirent le crâne, en sorte que la cervelle paraissait ; puis ils les promenèrent par toutes les villes des Slaves, les mains liées derrière le dos, les frappant et les tourmentant jusqu'à la mort. On eût fait un livre des martyrs qui souffrirent en cette occasion. C'est ainsi que tous les Slaves d'entre l'Elbe et l'Eider renoncèrent au Christianisme après l'avoir conservé plus de soixante-dix ans, c'est-à-dire durant tout le temps des Othons. Mais le nouvel archevêque de Hambourg, Unvan, sut réparer un si grand désastre ; il réconcilia le duc Bernard avec le roi Henri ; ils travaillèrent ensuite tous deux à rétablir la ville de Hambourg, à ramener à l'obéissance les Slaves révoltés. Le pieux archevêque travailla surtout et avec succès à les ramener au Christianisme ; il établit pour cela un collège de douze chanoines ; il em-

¹ Acta SS., 4 janv.

ploya les trésors de son Église à gagner les princes des Slaves et des autres peuples du Nord, afin de les rendre plus soumis et plus dociles ; il les attirait à Hambourg, où il les traitait magnifiquement. Il sut ainsi établir une paix solide avec tous ces peuples et se concilier leur amitié jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 1028 ¹.

Parmi les chapelains du saint roi Henri était saint Meinwerc, tiré du clergé de Halberstadt pour venir à la cour de l'empereur Othon III, dont il était parent. Ses richesses égalaient sa noblesse. L'évêque de Paderborn étant mort en 1009, le roi Henri, s'étant consulté avec plusieurs évêques, fit appeler Meinwerc, et, en souriant, il lui donna un gant et dit : « Prenez ! — Que prendrai-je ? » répondit Meinwerc. « L'évêché de Paderborn, » dit le roi. « Que me doit cet évêché ? reprit le chapelain ; j'ai assez de biens pour en fonder un meilleur. — C'est ce que je considère, dit le roi, et je désire que vous subveniez à la pauvreté de cette Église. » Meinwerc répondit gaiement : « Je l'accepte à cette condition ; » et il fut sacré par Villegise, archevêque de Mayence, son métropolitain, assisté des évêques qui se trouvaient présents. Sitôt qu'il eut pris possession il commença à rebâtir magnifiquement, dès les fondements, sa cathédrale, que les Barbares avaient ruinée ; il fortifia la ville d'une enceinte de murailles. Pour réparer la pauvreté de son Église il obtint du roi Henri plusieurs bienfaits, tant en terres qu'autrement. Il fit aussi donner à son Église, par plusieurs seigneurs, par des ecclésiastiques et par divers particuliers, un si grand nombre de fonds de terre qu'il y a de quoi s'étonner de la dévotion de ce peuple et de l'industrie de l'évêque. Elle n'était pas moindre pour conserver que pour acquérir ; il avait soin que les serfs qui cultivaient ces terres ne manquassent de rien ; il châtiât les paresseux et récompensait ceux qu'il trouvait laborieux et fidèles. Il visitait son diocèse avec tant de soin que quelquefois il allait seul par les villages, déguisé en marchand, pour connaître mieux l'état des peuples. Il eut grand soin des études

et de l'instruction de la jeunesse, en sorte que, sous Imade, son neveu et son successeur, l'école de Paderborn fut très-florissante. On y apprenait les sept arts libéraux, on y étudiait les poètes et les historiens, on s'appliquait à bien écrire et à peindre. De cette école sortirent saint Annon, archevêque de Cologne, Frédéric de Mayence, saint Altman de Passau et plusieurs autres. Saint Meinwerc gouverna sept ans l'Église de Paderborn et mourut l'an 1036, le 5 juin, jour auquel l'Église honore sa mémoire ¹.

Le saint roi Henri célébrait à Polden, en Saxe, la fête de Noël 1012, lorsqu'il y vit arriver, suivant les uns, le Pape Benoît VIII, suivant d'autres et suivant nous un antipape nommé Grégoire. Voici les faits. Le Pape Sergius IV, successeur de Jean XVIII, était mort la même année 1012, le 13 juillet, après avoir tenu le Saint-Siège deux ans et neuf mois. Il fut enterré à Saint-Jean de Latran. Après sa mort les Romains se partagèrent : les uns élurent un nommé Grégoire ; les autres, Jean, évêque de Porto, fils de Grégoire, comte de Tusculum. Celui-ci l'emporta, et, étant reconnu Pape, il prit le nom de Benoît VIII et tint le Saint-Siège près de douze ans. Voici, à cet égard, les paroles de l'évêque Ditmar, auteur contemporain et le plus souvent témoin oculaire. « Au Pape Jean succèdent Sergius et Benoît, tous deux illustres et nos bienfaiteurs. Tous les souverains Pontifes désirèrent ardemment l'arrivée du roi, mais il est retardé par les embarras de divers ennemis. Béni soit dans toutes ses œuvres le Dieu tout-puissant, qui, par un tel pasteur, a daigné consoler et pacifier Rome, déprimée depuis si longtemps ; car le Pape Benoît prévalut dans l'élection contre un certain Grégoire. C'est pourquoi celui-ci, à la Nativité du Seigneur, vint trouver le roi à Polden, avec tout l'appareil apostolique, faisant connaître à tous son expulsion, avec de grandes plaintes. Le roi reçut sa croix en garde et lui ordonna de s'abstenir des autres choses, lui promettant que, quand il y serait arrivé, il finirait promptement cette affaire, suivant l'usage de Rome. Le temps désiré arriva bien

¹ Adam. Brem., apud Baron., ann. 1013.

¹ Acta SS., 5 juin.

vite, et, au mois de février, le roi Henri fut reçu à Rome par le Pape Benoît, qui y dominait avec une autorité beaucoup plus grande que tous ses prédécesseurs ; il en fut reçu avec un honneur indicible, et mérita de devenir l'avocat, le défenseur de saint Pierre¹. » Telles sont les paroles de Ditmar.

La plupart des critiques en ont conclu que c'est le Pape Benoît qui fut chassé de Rome, que c'est le Pape Benoît qui vint se réfugier près du roi à Polden, et que le roi Henri fut obligé de le rétablir à Rome. Nous croyons fermement que tous ces critiques se trompent et se trompent complètement. Ditmar ne dit pas un mot de ce qu'ils lui font dire, il dit même le contraire. Il dit en toutes lettres que le Pape Benoît prévalut dans l'élection contre un certain Grégoire, et que, quand le roi Henri arriva à Rome au mois de février 1013, le Pape Benoît y était plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs ; ce qui d'ailleurs est tout naturel, le Pape Benoît ayant pour lui sa puissante famille, la famille prépondérante des comtes de Tusculum. Il y a plus : Ditmar ne dit pas seulement que le Pape Benoît prévalut dans l'élection contre un certain Grégoire, mais il ajoute immédiatement : « A cause de cela (*ob hoc*) celui-ci (*iste*) vint trouver le roi à Polden. » Il est évident, surtout par la cause qu'il assigne, que ce n'est pas le Pape Benoît, mais son compétiteur Grégoire, qui vint trouver le roi. Les autres circonstances le confirment de plus en plus. Le fugitif vint à Polden avec tout l'appareil apostolique, se plaignant à tout le monde de son expulsion ; mais le saint roi, qui sans doute était bien instruit de toute l'affaire, au lieu de le recevoir avec honneur, lui demande sa croix pontificale ; il lui ordonne de s'abstenir des insignes et des fonctions analogues, c'est-à-dire qu'au lieu de le reconnaître pour Pape il le reconnaît pour usurpateur et le traite comme tel. Aussi n'est-il plus question de ce Grégoire.

Le roi saint Henri passa donc en Italie et célébra à Pavie la fête de Noël de l'an 1013. Le 22 février 1014, fête de la Chaire de Saint-Pierre, il fit son entrée à Rome, accompa-

gné de la reine, sainte Cunégonde, son épouse, et entouré de douze sénateurs, dont six avaient la barbe rase et six la barbe longue, avec des bâtons à la main. Il arriva ainsi à l'église de Saint-Pierre, où le Pape Benoît l'attendait. Mais avant qu'il y fût introduit le Pape lui demanda s'il voulait être le fidèle patron et défenseur de l'Eglise romaine, et lui garder, à lui et à ses successeurs, la fidélité en toutes choses. Le roi répondit dévotement qu'il le voulait. Et alors le Pape le sacra et le couronna empereur, avec la reine son épouse, et fit suspendre devant l'autel de saint Pierre la couronne que Henri portait auparavant. Le même jour le Pape donna un grand festin à l'empereur et à l'impératrice dans le palais de Latran¹. C'est ainsi que le raconte l'évêque Ditmar.

Le moine Glaber, qui écrivait dans le même temps, ajoute une circonstance : que le Pape avait fait faire une pomme d'or, ornée de deux cercles de pierreries croisés, avec une croix d'or plantée dessus. La pomme représentait le monde, la croix figurait la religion dont l'empereur doit être le protecteur, et les pierreries les vertus dont il doit être orné. Le Pape donna cette pomme, en présence de tout le monde, à l'empereur Henri, qui la reçut avec plaisir et dit au Pape : « Vous voulez, saint Père, m'apprendre par là comment je dois gouverner. » Puis, en regardant la pomme, il ajouta : « Ce présent ne peut mieux convenir à personne qu'à ceux qui ont foulé aux pieds les pompes du monde pour suivre plus librement la croix, » et il l'envoya au monastère de Cluny, estimé alors le plus régulier de tous, et auquel il avait déjà fait de riches présents. Glaber dit au même endroit, à l'occasion du couronnement de saint Henri : « Ce nous paraît un décret extrêmement convenable et excellent pour maintenir la paix, savoir : qu'aucun prince n'entreprenne audacieusement de porter le sceptre de l'empire romain ; qu'aucun ne puisse s'appeler empereur, ni l'être, sinon celui que le Pape du Siège romain aura choisi pour son mérite comme propre à la répu-

¹ Ditm., l. 6, in fine, p. 399.

¹ Ditmar, l. 7, p. 400.

blique, et auquel il aura donné les insignes de l'empire ¹. »

Ces paroles et ces faits nous montrent de plus en plus ce que les empereurs d'Occident étaient aux Papes. Ces empereurs étaient les défenseurs titulaires de l'Église romaine contre les infidèles, les hérétiques, les schismatiques et les séditeux. Défendre l'Église romaine, voilà ce qu'ils promettaient à leur sacre. D'après cela il était tout naturel, comme le remarque Glaber, que le chef de l'Église romaine, le Pape, choisît celui des princes chrétiens qu'elle devait avoir pour protecteur.

A l'exemple d'Othon I^{er} l'empereur saint Henri donna au Pape Benoît un diplôme, souscrit de lui, de douze évêques, trois abbés et plusieurs seigneurs, dans lequel il reconnaît, ratifie et confirme tous les droits temporels appartenant au Saint-Siège, toutes les donations qui lui avaient été faites par Pepin et Charlemagne. Dans ce diplôme, comme dans celui d'Othon, qu'il copie, on voit la réserve, non pas de la souveraineté de l'empereur, comme dit Fleury, mais de la puissance qui était attribuée aux empereurs dans la constitution du Pape Eugène et de ses successeurs, savoir : que tout le clergé et toute la noblesse de Rome s'engageraient par serment à n'élire de Pape que d'une manière canonique, et que le nouvel élu, avant d'être sacré, s'engagerait de même par serment, en présence des envoyés de l'empereur ou en présence de tout le peuple, à conserver les droits de tous. On voit par ces paroles du diplôme qu'il n'est point ici question de souveraineté proprement dite, mais du droit réservé par les Papes mêmes aux empereurs, comme défenseurs de l'Église romaine, de veiller à ce que l'élection du Pape se fit canoniquement et à ce que le nouveau Pape jurât de conserver les droits de tout le monde ².

Pendant que l'empereur saint Henri était à Rome il demanda aux prêtres pourquoi, après l'évangile, ils ne chantaient pas le Symbole, comme on faisait dans les autres églises. Ils répondirent que l'Église romaine,

n'ayant jamais été infectée d'aucune hérésie, n'avait pas besoin de déclarer sa foi par le Symbole. Toutefois l'empereur persuada au Pape Benoît de le faire chanter à la messe solennelle. C'est ce que témoigne Bernon, abbé de Reichenau, qui était présent ¹.

L'empereur saint Henri avait déjà donné l'archevêché de Ravenne à son frère Arnoulfe; mais, comme la possession lui en était disputée, il le fit alors introniser de nouveau et consacrer sur le lieu par le Pape. Il voulait aussi faire dégrader Adalbert, usurpateur de ce siège; mais, à la prière des gens de bien, il lui donna l'évêché d'Aricie. Le Pape déposa quatre évêques ordonnés par l'archevêque depuis qu'il avait perdu la parole. Pendant ce séjour en Italie le saint empereur fonda un évêché à Bobio, par le conseil des évêques de la province, qui le jugèrent nécessaire. C'est le lieu où mourut saint Colomban et où reposent ses reliques. L'empereur, ayant célébré à Pavie la fête de Pâques, qui, cette année 1014, était le 25 avril, repassa les Alpes et visita avec peu de suite les lieux de piété. Alors Ardouin, qui se prétendait toujours roi de Lombardie, ravi du départ de l'empereur, s'empara de Verceil, dont l'évêque Léon eut de la peine à se sauver; mais bientôt, ayant perdu de nouveau cette ville, se voyant privé du royaume, épuisé de travaux et de maladie, il se retira, l'an 1013, dans le monastère de Frutare, s'y coupa les cheveux, y prit l'habit monastique, et y mourut si chrétiennement, le 2 mars 1018, que quelques auteurs le comptent entre les saints ².

L'empereur Henri, retournant en Allemagne, vint à Cluny voir l'abbé saint Odilon, pour lequel il avait une telle affection qu'il le visitait souvent et le menait quelquefois à sa cour. A cette visite il donna au monastère sa couronne, son sceptre, sa pomme, son habit impérial et un crucifix, le tout d'or, du poids de cent livres. Après avoir obtenu d'être associé à cette sainte communauté, il se recommanda à leurs prières et leur donna des terres considérables en Alsace. Saint Meinwerck, évêque de Pader-

¹ Glaber, l. 1, c. 5. — ² Labbe, t. 9, p. 815. Mansi, t. 19, p. 331.

¹ Bern. Aug., de Missa, c. 3. — ² Diitm., l. 7. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6, p. 350.

born, qui accompagnait l'empereur, profita de cette occasion pour demander à saint Odilon des moines, afin de fonder un monastère près de sa ville. Il emporta aussi le poids du pain, la mesure du vin, le livre de la règle, celui des hymnes et un antiphonier, et, quand il fut de retour, il fonda, près de Paderborn, une chapelle en l'honneur de saint Benoît, qui devint depuis un monastère fameux. Il introduisit également la réforme, mais non sans peine, dans le monastère de Corbie, en Saxe, où la vie des moines était extrêmement relâchée.

Au milieu de ses grandeurs, de ses richesses, de ses guerres, de ses victoires, de ses bonnes œuvres et de ses maladies, car plus d'une vint éprouver sa patience, l'empereur saint Henri aspirait à quelque chose de mieux : c'était de quitter toutes ces richesses et toutes ces grandeurs pour embrasser l'humilité du cloître. Il aimait particulièrement le bienheureux Richard, abbé de Saint-Viton ou Vannes de Verdun; il lui avait fait bien des fois de riches présents en or, en argent et en ornements. Un jour donc il vint voir les nouveaux bâtiments des lieux réguliers que le saint abbé avait rétablis, et, en entrant dans le cloître, soutenu d'un côté par l'évêque Haimon et de l'autre par l'abbé Richard, il dit ces paroles du psaume : « C'est ici mon repos pour toujours, c'est ici l'habitation que j'ai choisie ! » L'évêque remarqua cette parole de l'empereur et dit à l'abbé en particulier : « Si vous retenez ce prince et le faites moine, comme il le désire, vous perdrez tout l'empire ! » L'abbé y fit une sérieuse réflexion et trouva un expédient pour contenter l'empereur sans nuire à l'État.

Il le fit venir au milieu de la communauté et l'interrogea sur son dessein. L'empereur répondit qu'il avait résolu de quitter l'habit du siècle et de servir Dieu en ce lieu même, avec les moines. « Voulez-vous, demanda l'abbé, suivant la règle et suivant l'exemple de Jésus-Christ, être obéissant jusqu'à la mort ? » L'empereur répondit qu'il le voulait de tout son cœur. « Et moi, reprit l'abbé, je vous reçois pour moine, et dès ce jour je me charge du soin de votre âme. C'est pourquoi je veux que vous fassiez, avec

la crainte de Dieu, tout ce que je vous ordonnerai. » L'empereur le promit, et Richard continua : « Je veux donc et je vous ordonne que vous retourniez gouverner l'empire que Dieu vous a confié, et que, par votre fermeté à rendre justice, vous procuriez, selon votre pouvoir, le salut de tout l'État. » L'empereur obéit, quoique à regret, et reprit le gouvernement de l'empire; mais il visitait souvent l'abbé Richard et réglait par son conseil les affaires les plus importantes de l'État¹.

L'année 1016 les Sarrasins, venant par mer en Italie, prirent Lune en Toscane, chassèrent l'évêque et se rendirent maîtres du pays. Le Pape Benoît, l'ayant appris, rassembla tous les évêques et les défenseurs des églises, et leur ordonna de venir avec lui attaquer les ennemis, espérant, avec l'aide de Dieu, les mettre à mort. En même temps il envoya secrètement une grande multitude de navires pour leur couper le chemin à leur retour. Le roi des Sarrasins, s'en étant aperçu, se sauva avec peu de suite; ses troupes s'assemblèrent et d'abord eurent grand avantage sur les chrétiens; enfin elles prirent la fuite et furent toutes tuées jusqu'au dernier homme, en sorte que les chrétiens ne pouvaient compter le nombre des morts ni la quantité du butin. Leur reine fut prise, et, en punition de son audace, eut la tête coupée. Le Pape prit pour lui l'ornement d'or et de pierreries qu'elle portait sur sa tête, et envoya à l'empereur sa part du butin, estimée mille livres. Le butin partagé, les chrétiens victorieux s'en retournèrent chacun chez eux rendre grâces à Dieu. Le roi des Sarrasins, irrité de la mort de sa femme et de la perte de ses troupes, envoya au Pape un sac plein de châtaignes, et lui fit dire par le porteur que, l'été suivant, il lui amènerait autant de soldats. Le Pape lui envoya un petit sac plein de millet, en disant que, s'il n'était pas content du tort qu'il avait fait au patrimoine de Saint-Pierre, il vint une seconde fois, et qu'il trouverait autant ou plus de gens armés².

Vers le même temps il y eut à Rome un

¹ Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6, p. 533. — ² Ditmar, l. 7, p. 411.

tremblement de terre qui commença le vendredi saint, après l'adoration de la croix. Un Juif de la synagogue grecque donna avis au Pape qu'à la même heure les Juifs traitaient avec dérision l'image du crucifix. Le Pape, s'en étant informé exactement et ayant trouvé qu'il en était ainsi, condamna les coupables à perdre la tête, et, après qu'ils eurent été décapités, la fureur des vents cessa ¹.

Cependant il vint à Rome un seigneur normand, nommé Raoul, qui, s'étant attiré l'indignation du duc Richard, était sorti du pays avec tout ce qu'il avait pu emporter. Il expliqua son aventure au Pape Benoît, qui, le jugeant brave guerrier, lui exposa les entreprises des Grecs sur l'empire d'Occident; car l'empereur Basile avait ordonné au catapan, c'est-à-dire au gouverneur général de ce qui lui restait en Italie, d'exiger le tribut qu'il prétendait lui être dû, et, en exécution de cet ordre, le catapan avait subjugué une partie de la province de Bénévent. Le Pape se plaignit donc à Raoul qu'il ne trouvait personne dans le pays capable de repousser les Grecs. Il s'y offrit; le Pape l'envoya à Bénévent, et il conduisit si bien les Italiens qu'il leur fit remporter des avantages considérables ².

Les Normands étaient déjà connus en Italie; car, seize ans auparavant, c'est-à-dire vers l'an 1000, quarante Normands, revenant du pèlerinage de Jérusalem, arrivèrent à Salerne, qu'ils trouvèrent assiégée par les Sarrasins. Les Italiens admirèrent la grande taille de ces étrangers, leur bonne mine et leur adresse à manier les armes. Gaimar, prince de Salerne, leur donna des armes et des chevaux, et ils firent sur les infidèles une sortie si imprévue et si vigoureuse qu'ils les forcèrent à se retirer. Le prince de Salerne les combla de louanges, leur offrit de grands présents et les pressa instamment de demeurer avec lui; mais ils répondirent que, dans ce qu'ils avaient fait, ils n'avaient eu d'autre motif que l'amour de Dieu et de la religion, refusèrent les présents et retournèrent en leur pays. Le prince de Salerne envoya avec eux des députés en Normandie, avec des citrons, des

amandes et d'autres fruits d'Italie, des étoffes précieuses et des harnais dorés pour les chevaux, afin d'exciter d'autres Normands à venir dans un pays qui produisait ces richesses ¹.

Le bruit des victoires de Raoul s'étant répandu de tous côtés, une multitude innombrable de Normands sortirent de leur pays avec leurs femmes et leurs enfants, non-seulement par la permission du duc Richard, mais par ses ordres pressants. Après plusieurs victoires sur les Grecs, Raoul, voyant que les Italiens étaient peu propres à la guerre, passa les monts et vint trouver l'empereur saint Henri pour lui exposer l'état des choses. L'empereur, qui, sur sa réputation, désirait de le voir, le reçut très-bien et lui fit divers présents ².

D'autres Normands, sous la conduite de Roger, marchèrent contre les Sarrasins d'Espagne, en tuèrent une multitude innombrable, leur prirent un grand nombre de villes et de forteresses. Dès son arrivée Roger usa de cet effrayant stratagème. Ayant pris quelques Sarrasins, il en coupait un par morceaux chaque jour, en faisait cuire la moitié dans une chaudière, à la vue des autres, pour leur servir de nourriture, feignant, de son côté, de manger l'autre moitié avec les siens. Quelques prisonniers, qu'il laissa échapper exprès, ayant raconté à leurs compatriotes ces horribles repas, répandirent parmi eux une si grande terreur que les Sarrasins du voisinage demandèrent la paix à la comtesse Ermenède de Barcelone, dont Roger avait épousé la fille, et s'engagèrent à lui payer tribut ³.

Cependant les Normands et les Italiens coalisés, après avoir battu plusieurs fois les Grecs, furent battus à leur tour près de Cannes. De plus le prince de Capoue était d'intelligence avec les Grecs; il avait même envoyé à Constantinople, comme témoignage de sa soumission à l'empereur, les clefs de sa ville, en or. Rome elle-même se trouvait menacée. Dans ces conjonctures le Pape Benoît VIII passa les Alpes et se rendit en Allemagne auprès de l'empereur saint Henri. Ils

¹ *Chron. Adem.* Dom Bouquet, t. 10, p. 154. — ² *Glab.*, l. 3, c. 1.

¹ *Chron. Cassin.*, l. 2. — ² *Glab.*, l. 3, c. 1. — ³ *Chron. Adem.*, p. 156.

célébrèrent ensemble, à Bamberg, le jeudi saint et la fête de Pâques de l'an 1020, qui était le 17 avril. Le dimanche suivant le Pape consacra l'église de Saint-Étienne, et l'empereur donna la ville et l'évêché de Bamberg à l'Église romaine, avec une redevance annuelle d'une haquenée blanche et de cent livres d'argent¹. Mais la principale affaire que le Pape et l'empereur traitèrent ensemble fut sans doute d'expulser de l'Italie et les Grecs et les Sarrasins, et d'assurer ainsi à perpétuité l'indépendance, même temporelle, de l'Église romaine. Cela intéressait plus que l'Italie, cela importait à l'univers entier; car l'expérience des siècles a fait voir et fait voir encore que les Grecs, par leur penchant incurable à la division, au schisme et à l'hérésie, ne sont pas moins nuisibles à la foi et à l'unité catholiques, c'est-à-dire à la véritable civilisation du genre humain, que les mahométans par leur fanatisme et leur férocité.

Au commencement de l'an 1021 l'empereur Henri assiégea le comte Othon dans son château de Hamerstein, près de Coblenz, parce qu'il pillait les terres de l'Église de Mayence, en haine de l'archevêque, qui l'avait excommunié dans un concile pour un mariage illícite. L'empereur, étant donc à ce siège, manda à saint Héribert, archevêque de Cologne, de venir le trouver avec ses troupes. Depuis longtemps l'empereur était irrité contre cet archevêque, qui n'avait point assisté à son élection, étant occupé aux funérailles de l'empereur Othon, et avait tardé à lui apporter les ornements impériaux; on avait même persuadé à Henri que l'archevêque voulait un autre empereur. Or, dans le temps même qu'il fut mandé de venir avec ses troupes, Héribert était malade et ne put y aller. L'empereur, croyant que c'était un prétexte, dit en colère : « Eh bien ! puisqu'il est malade, j'irai le visiter ! » En effet, sitôt qu'il eut soumis le comte, il marcha vers Cologne, et les ennemis de l'archevêque ne manquaient pas de l'échauffer encore contre lui.

Quand il y fut entré l'archevêque le reçut avec l'honneur convenable. La nuit suivante

l'empereur vit en songe un homme vénérable, revêtu d'ornements pontificaux, qui lui dit : « Prends garde, empereur, de rien faire contre mon frère Héribert ! Sache que c'est un homme agréable à Dieu, et que, si tu l'offenses, tu en porteras infailliblement la peine ! » Le matin, l'empereur envoya chercher l'archevêque, qui se présenta les yeux baignés de larmes, voulant se plaindre de ce qu'il était irrité contre lui sans sujet; mais l'empereur, se levant de son siège, courut l'embrasser, et, pour le remettre de son étonnement, il lui dit : « J'avoue, mon Père, que depuis que je suis venu à la couronne je me suis prévenu d'aversion contre vous et ne vous ai pas fait justice; mais le Ciel se déclare pour vous, et Dieu m'a fait connaître que vous êtes du nombre de ses élus. » Ayant ainsi parlé il l'embrassa encore jusqu'à trois fois et le fit asseoir à côté de lui. Mais, non content de cette satisfaction, la nuit suivante, après matines, il prit un clerc avec lui et alla à la chambre du prélat. Il ne l'y trouva pas; il était en prières, suivant sa coutume, dans un oratoire de Saint-Jean, qui était proche. L'empereur ôta son manteau, se prosterna à ses pieds, le priant de lui remettre, par sa puissance sacerdotale, tous les péchés qu'il avait commis contre lui. L'archevêque releva l'empereur et lui donna l'absolution qu'il demandait; puis il lui dit en secret : « Sachez qu'après votre départ nous ne nous reverrons plus en ce monde ! » L'empereur, attendri de cette prédiction, l'embrassa de nouveau et lui baisa les yeux et les mains. Saint Meinwerck, évêque de Paderborn, était à Cologne avec l'empereur lors de cette réconciliation, et il exhorta ce prince à réparer par quelque aumône l'injure qu'il avait faite au saint archevêque; c'est pourquoi l'empereur donna une terre en Westphalie au nouveau monastère de Paderborn. Saint Héribert mourut, en effet, le 16 mars, la même année 1024, et fut assisté à la mort par Élie, abbé de Saint-Martin de Cologne, Écossais de nation et compté aussi entre les saints. Saint Héribert fut enterré au monastère de Duit, qu'il avait fondé. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort. Il avait rempli le siège de Cologne vingt-deux ans, et eut pour successeur Pilgrim, chape-

¹ Baron., ann. 1019, édit. et notes de Mansi. *Mansi, Concil.*, t. 19, p. 327.

lain de l'empereur, qui le tint quinze ans ¹.

Il suivit l'empereur Henri en Italie l'année suivante (1022) ; car ce prince y passa, sur les instantes prières des Normands, des Italiens et du Pape, pour s'opposer aux Grecs, qui menaçaient Rome même. Il marcha le long de la mer Adriatique avec le corps de son armée, qui était immense, et envoya, par le pays des Marses, Poppon, archevêque de Trèves, avec une division de onze mille hommes, et Pilgrim, archevêque de Cologne, à Rome, avec vingt mille hommes, pour prendre le prince de Capoue et l'abbé du Mont-Cassin, qui étaient d'intelligence avec les Grecs. L'abbé, nommé Athenolfe, s'enfuit, résolu de passer à Constantinople, et s'embarqua à Otrante ; mais il périt en mer. Pandolfe, son frère, prince de Capoue, se rendit à l'archevêque Pilgrim, qui lui sauva la vie, quoique avec peine, parce qu'il l'avait pris sous sa foi ; car les seigneurs l'avaient condamné à mort.

L'empereur Henri prit Bénévent et toutes les places que les Grecs lui avaient enlevées ; mais il trouva une grande résistance à Troie, en Apulie, qui attendait du secours de l'empereur Basile. Après trois mois de siège les habitants résolurent de se rendre, et, ayant appelé un solitaire, comme il y en avait un grand nombre en Italie, ils lui firent prendre une croix et envoyèrent tous les enfants de la ville, criant : *Kyrie, eleison !* Ils vinrent jusqu'à la tente de l'empereur, qui demanda ce qu'ils voulaient ; on lui dit qu'ils demandaient miséricorde pour la ville. Il répondit : « Celui qui connaît les cœurs sait que ce sont les pères de ces enfants qui les font périr, et non pas moi ! » Il répandit des larmes et les fit reconduire en sûreté. Ils revinrent le lendemain matin, criant comme la veille : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » Aussitôt il sortit de sa tente, regarda cette troupe d'orphelins, et, touché de compassion, il dit cette parole du Seigneur : « J'ai pitié de ce peuple ! » Car il avait menacé, s'il prenait la ville, de la brûler et de faire pendre tous les hommes. Il manda donc aux chefs de la ville, s'ils voulaient obtenir leur pardon, de détruire eux-

mêmes cette partie des murs qui était opposée à ses machines. Ils l'exécutèrent à l'instant. Alors il les admit en sa présence, et, ayant reçu d'eux des otages, il leur ordonna de rebâtir les murs ¹.

Après la prise de Troie, la dysenterie s'étant mise dans son armée, l'empereur Henri revint en Allemagne, où il se tint plusieurs conciles pour la réforme des mœurs dans le clergé et dans le peuple. C'était un autre objet que le Pape et l'empereur se proposaient dans les communs efforts de leur zèle. Le 1^{er} août, peut-être l'année 1022, car l'année précise n'est pas marquée, le Pape tint à cet effet un concile à Pavie. Les actes qui nous en restent commencent par un grand discours où il se plaint que la vie licencieuse du clergé déshonore l'Église et qu'ils dissipent les grands biens qu'ils ont reçus de la libéralité des princes, les employant à entretenir publiquement des femmes et à enrichir leurs enfants. Il montre ensuite que les clercs sont obligés à la continence par le canon de Nicée, qui leur défend de loger avec des femmes, et par les décrétales de saint Sirice et de saint Léon, dont le premier défend le mariage même aux sous-diacres. Il réfute l'ignorance ou la mauvaise foi de ceux qui s'excusaient sur l'exemple des prêtres de l'ancienne loi ; il leur montre que ceux-ci mêmes étaient obligés de garder la continence tout le temps qu'ils étaient de service dans le temple. Or les ministres sacrés de l'Église sont de service chaque jour ; donc ils doivent garder une continence perpétuelle. De plus, si le mariage était permis aux prêtres d'Aaron, c'était pour propager le sacerdoce attaché à leur famille. Cette raison n'existe point pour les prêtres du Christ, le sacerdoce chrétien n'étant point attaché à une famille particulière, mais communiqué à tous ceux que Dieu y appelle, sans distinction de famille ou de nation.

Après avoir ainsi établi en général que tous les enfants des clercs, nés depuis leur engagement, sont illégitimes, le Pape vient à ceux qu'un clerc né serf de l'Église avait eus d'une femme libre. On prétendait que ces enfants

¹ *Acta SS.*, 16 mars.

¹ *Glab.*, l. 3, c. 1.

étaient libres, suivant cette règle du droit que, hors le mariage légitime, l'enfant suit la condition de la mère ; mais le Pape soutient que cette règle ne doit s'appliquer qu'aux enfants des laïques, premièrement parce que les laïques qui ont fait cette loi n'ont aucun pouvoir de régler les droits de l'Église, ce qu'il prouve par une constitution du saint Pape Symmaque ; ensuite parce qu'ils n'ont pu, en la faisant, avoir en vue les enfants des clercs, puisque les clercs ne doivent pas avoir d'enfants. Les clercs concubinaires objectaient ce passage de saint Paul : « Que chacun ait sa femme pour éviter la fornication ; » mais le Pape répond que l'Apôtre ne parle que des laïques, et que c'est l'hérésie de Jovinien de l'appliquer indifféremment à tout le monde. Il cite encore une constitution de Justinien, qui, par une loi générale, déclarait serfs les enfants des serfs du fisc, quoique nés de femmes libres, et il se plaint hautement des juges qui jugeaient suivant la maxime contraire.

Après cette préface, où l'on ne cite aucune fausse décrétale, vient le décret du Pape Benoît, divisé en sept articles. Il renouvelle la défense d'avoir ni femme ni concubine, et semble l'étendre à tous les clercs sans exception. Il déclare que les enfants des clercs sont serfs de l'église en laquelle servent leurs pères, quoique leurs mères soient libres, et prononce anathème contre le juge qui les déclarera libres. Aucun serf de l'Église, clerc ou laïque, ne pourra faire aucune acquisition sous le nom d'un homme libre, sous peine de fouet et de prison, jusqu'à ce que l'Église ait retiré tous les titres de l'acquisition. L'homme libre qui a prêté son nom donnera à l'Église ses sûretés, sous peine d'être traité comme sacrilège, et le juge ou le tabellion qui aura reçu le contrat sera frappé d'anathème. Ce décret est souscrit par sept évêques, dont les premiers sont le Pape Benoît, Aribert, archevêque de Milan, et Raynald, évêque de Pavie.

Le Pape pria l'empereur saint Henri de confirmer ce décret par une sanction temporelle. L'empereur lui répondit par la lettre suivante : « Très-saint Pape, je ne puis rien vous refuser, à vous à qui, par Dieu, je dois

tout, d'autant plus que vous demandez des choses justes et honorables, et que vous m'appellez en société de votre sainte sollicitude pour nous rendre participants de la joie comme du travail. C'est pourquoi nous rendons de très-grandes actions de grâces à votre saint épiscopat, qui règle salutairement l'Église et commence la réforme par l'incontinence des clercs, d'où s'est répandu tout le mal sur la terre. Tout ce que Votre Paternité a institué et réformé synodalement pour la restauration nécessaire de l'Église je le loue, je le confirme et je l'approuve, comme votre fils, et, pour que tout le monde soit plus disposé à l'observer, je promets, avec l'aide de Dieu, de l'observer moi-même inviolablement. Et par la présente sanction, qui, par la grâce de Dieu, vivra autant que l'Église vivante, d'accord avec les sénateurs de la terre, avec les officiers de notre palais et les amis de la chose publique, en présence de Dieu et de l'Église, nous corroborons ces ordonnances, qui subsisteront éternellement, seront reçues parmi les droits publics et inscrites solennellement parmi les lois humaines. »

A la suite de cette lettre si remarquable viennent sept articles conformes à ceux du Pape, mais plus fermes et plus sévères, souscrits par l'empereur et les seigneurs, en ces termes : « Moi, Henri, par la grâce de Dieu empereur auguste, suivant le conseil du seigneur Pape Benoît et la suggestion d'un grand nombre d'évêques, j'ai, par l'autorité de Dieu, statué, confirmé, déclaré et souhaité éternellement valable cette présente constitution de la loi perpétuelle, et j'ai prié les grands de mon empire de la confirmer. Moi, Othon, margrave, j'ai assisté, et j'ai confirmé et loué la présente loi, comme très-nécessaire au monde et devant rendre aux églises les yeux qu'elles ont perdus ¹. » Telle était la politique vraiment chrétienne du saint empereur et de ses princes ; telle était leur cordiale intelligence envers la sainte Église de Dieu.

Des conciles qui se tinrent en Allemagne nous n'avons les canons que de celui de Se-

¹ Labbe, t. 9, p. 819-833.

lingstadt, près de Mayence, tenu le 11 août 1022 par l'évêque de Mayence, Aribon, et cinq de ses suffragants. Ce concile fit vingt canons. On ordonne l'abstinence de la chair quatorze jours avant la Saint-Jean, autant avant Noël, et des jeûnes en plusieurs vigiles qui sont marquées, entre autres celles de l'Épiphanie. Défense à un prêtre de dire plus de trois messes par jour ; défense de jeter un corporal dans le feu pour éteindre un incendie ; défense de porter une épée dans l'église, excepté celle du roi ; défense de faire dire, par superstition et pour deviner, des messes de la Trinité ou de saint Michel. Ordonné d'abattre les bâtiments attenants aux églises, et défense à d'autres qu'aux prêtres de loger dans le parvis. Qui n'observera pas le jeûne énoncé par l'évêque nourrira un pauvre le même jour. Le pénitent, pendant le cours de sa pénitence, demeurera dans le lieu où il l'a reçue, afin que son propre prêtre puisse rendre témoignage de sa conduite, et le prêtre ne pourra lui partager sa pénitence ni le faire rentrer dans l'église sans ordre de l'évêque. Et parce que plusieurs, chargés de grands crimes, refusaient de recevoir la pénitence de leurs pasteurs et s'en allaient à Rome, croyant que le Pape leur remettrait tous leurs péchés, le concile des six évêques arrête qu'une telle indulgence ne leur servira de rien, mais qu'ils doivent premièrement accomplir la pénitence qui leur sera imposée par leurs pasteurs ; après quoi, s'ils veulent aller à Rome, ils prendront des lettres de leur évêque pour le Pape. En général il est défendu, par ce concile, d'aller à Rome sans la permission de l'évêque ou de son vicaire ¹.

Fleury ajoute cette réflexion : « On voit ici que le Pape était regardé comme un évêque étranger quant à l'administration de la Pénitence, comme dans le capitulaire d'Eiton, évêque de Bâle, deux cents ans auparavant. » Cette réflexion approbative de Fleury est au moins étrange ; car, en bonne théologie, le Pape est le propre pasteur de tous les fidèles du Christ, d'après ces paroles du Christ lui-même : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » L'évêque est le propre pasteur de tous

les fidèles que le Pape lui confie, sous le nom de diocèse ; le curé est le propre pasteur de tous les fidèles que l'évêque lui confie, sous le nom de paroisse. Mais il est bon, il est sage que le pasteur suprême ne révoque ou ne restreigne la puissance du pasteur subalterne que pour le plus grand bien, soit de l'Église entière, soit du diocèse. Ainsi le Pape se réserve dans toute l'Église l'absolution de certains crimes énormes, et l'évêque dans son diocèse particulier. Fleury aurait pu se rappeler ces choses pour rectifier les paroles peu exactes de six évêques ou même d'un seul, au lieu de les prendre pour la règle. Il aurait pu se rappeler encore que, d'après le témoignage des Grecs Sozomène et Socrate, c'est une ancienne loi de l'Église que rien ne peut s'y régler sans l'assentiment du Pontife romain, et qu'ainsi, pour avoir force de loi, même dans leurs provinces, les conciles particuliers doivent être approuvés par le Pape.

Il se tint, la même année 1022, un concile à Aix-la-Chapelle, en présence de l'empereur Henri, pour accommoder un différend entre Pilgrim, archevêque de Cologne, et Durand, évêque de Liège, touchant le monastère de Burcito, que l'un et l'autre prétendaient être de son diocèse. Durand avait succédé l'année précédente, dans l'Église de Liège, à saint Vulbode, qui est honoré le 21 avril. Ce dernier était un saint évêque d'une taille et d'une grosseur presque gigantesques, ce qui l'obligeait à manger beaucoup ; mais en mangeant plus que les autres il ne laissait pas de se mortifier par l'abstinence. Il mourut saintement le 20 avril, en embrassant le crucifix, et il fut enterré le lendemain dans l'église du monastère de Saint-Laurent. L'an 1023 Aribon tint un autre concile plus nombreux à Mayence, en présence de l'empereur, qui était invité d'y venir célébrer la fête de la Pentecôte. Tout ce qu'on en sait, c'est que l'archevêque y excommunia le comte Othon, à cause de son mariage incestueux avec sa parente Irmengarde ¹.

Outre ces assemblées d'évêques et de seigneurs pour le bien de l'Église et de l'empire, on vit des assemblées de rois à la même

¹ Labbe, t. 9, p. 844.

¹ Labbe, t. 9, p. 854.

fin. L'an 1006 il y eut, entre les deux rois Henri de Germanie et Robert de France, une entrevue sur la Meuse, qui séparait leurs États. Plusieurs de leur suite disaient qu'il n'était pas de leur dignité de passer l'un du côté de l'autre et qu'ils devaient se voir sur des barques au milieu de la rivière ; mais l'humilité et l'amitié sincère l'emportèrent. Le saint roi Henri, s'étant levé de grand matin, passa avec peu de suite chez le roi de France, et ils s'embrassèrent avec une cordialité inexprimable ; ils entendirent la messe, célébrée par des évêques, et dinèrent ensemble. Après le dîner le roi Robert offrit à Henri des présents immenses d'or, d'argent et de perles précieuses ; de plus, cent chevaux très-bien enharnachés, sur chacun desquels étaient une cuirasse et un casque ; déclarant, au surplus, que leur amitié diminuerait à proportion de ce qu'il lui laisserait de toutes ces choses. Henri, toutefois, accepta seulement un livre des Évangiles, couvert d'or et de pierres précieuses, avec un reliquaire fait de même, lequel contenait une dent de saint Vincent, martyr. Quant à sa femme, sainte Cunégonde, elle reçut seulement des vaisseaux d'or pareils. Le jour suivant le roi Robert passe avec ses évêques dans la tente du roi de Germanie, qui lui fait une réception magnifique. Le dîner entre eux étant fini, Henri présente cent livres d'or pur au roi Robert, qui n'accepte que des vaisseaux d'or pareils ; puis, ayant cimenté un traité d'amitié, les deux rois s'en retournèrent chez eux¹. Il existe un diplôme en faveur du monastère de Saint-Bénigne de Dijon donné par le roi Robert pendant son entrevue avec Henri sur la Meuse, et qui porte expressément la date de 1006, dix-neuvième année du règne de Robert².

Dix ans après, c'est-à-dire en 1016, ce bon prince, après avoir visité tous les saints lieux de France, eut la dévotion d'aller à Rome visiter les tombeaux des saints apôtres. Il y fut accompagné d'un nombreux cortège d'évêques et de seigneurs. La veille de Saint-Pierre il offrit quelque chose sur son autel.

Tout le monde comptait que c'était quelque offrande de grand prix ; c'était, dans une bourse de soie, une antienne en l'honneur de saint Pierre, que le roi lui-même avait composée et notée de sa main. Pendant son séjour à Rome le roi fit connaître au Pape que plusieurs seigneurs usurpaient les biens du monastère de Cluny, ainsi que d'autres ; aussitôt le Pape Benoît adressa une lettre circulaire aux évêques de Bourgogne, d'Aquitaine et de Provence, pour leur ordonner d'excommunier ces usurpateurs¹.

Au mois d'août de l'année 1023 saint Henri, alors empereur depuis neuf ans, eut une seconde et dernière entrevue avec son ami, le roi Robert, qu'il y avait invité par Gérard, évêque de Cambrai, et Richard, abbé de Verdun. Cette entrevue eut lieu à Ivoy, sur le Cher, aux confins de la Champagne et du Luxembourg. Le jour de Saint-Laurent, l'empereur, averti que Robert venait le voir, alla au-devant de lui jusqu'à Mousson. Dans cette entrevue solennelle, qui dura plusieurs jours, ils rendirent leur amitié encore plus intime, ils établirent solidement la paix et la justice ; ils y traitèrent de l'état de l'Église, du royaume et de l'empire ; ils cherchèrent surtout les moyens d'assurer la paix de l'Église et de mieux subvenir à la chrétienté, exposée à tant de périls ; ils convinrent de se retrouver à Pavie, avec le seigneur apostolique, pour lui faire agréer leurs projets².

Le saint empereur Henri n'eut pas le temps de les accomplir sur la terre. Affligé de diverses infirmités, il célébra, déjà malade, la fête de Noël 1023 à Bamberg ; il célébra, plus malade encore, la fête de Pâques 1024 à Magdebourg ; puis, entouré de tous les grands de l'empire, il mourut saintement dans la petite ville de Grone, âgé de cinquante-deux ans, le 14 juillet 1024, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Se sentant près de mourir il appela les parents de l'impératrice, sa sainte épouse, et leur dit : « Je vous la rends vierge comme vous me l'avez donnée³ ! »

¹ Dom Bouquet, t. 10, p. 303 et 305. Labbe, t. 9, p. 810. — ² *Ex Chron. Camerac.* Dom Bouquet, t. 10, p. 201. — ³ *Acta SS.*, 14 juill.

¹ Glaber, l. 3, c. 2. — ² Dom Bouquet, t. 10, p. 28, n. a.

LIVRE SOIXANTE-TROISIÈME.

DE 1024 A 1054.

Le Pape saint Léon IX et son époque.

L'empereur saint Henri avait passé de la terre au ciel le 14 juillet 1024. Comme roi de Germanie il eut pour successeur Conrad II, duc de Franconie, surnommé le Salien ou le Salique, parce qu'il était issu de la même noblesse des Francs que le roi Clovis; c'est du moins l'interprétation la plus plausible que l'on donne de ce nom. Conrad II descendait, par les femmes, d'Othon le Grand. Il fut élu dans une diète assemblée entre Worms et Mayence, et couronné dans cette dernière ville le 8 septembre 1024, fête de la Nativité de la sainte Vierge.

Tous les suffrages des électeurs venaient de se réunir en sa faveur lorsqu'on observa qu'il était parent au cinquième degré avec sa femme Gisèle. Comme les lois de l'Église étaient alors plus sévères à cet égard que de nos jours, plusieurs furent ébranlés par cet incident. On pressa Conrad de quitter sa femme s'il voulait être roi; il répondit qu'il aimait mieux renoncer à la couronne d'Allemagne que de quitter son épouse. Cette réponse généreuse, les grâces et les vertus de Gisèle charmèrent l'assemblée; l'Église usa de dispense; Conrad et Gisèle furent couronnés l'un et l'autre.

Le nouveau roi, entouré des évêques et des princes, se rendait en grande pompe du palais à l'église pour la solennité du couronnement lorsque trois malheureux se présentèrent devant lui: c'étaient un serf de l'Église de Mayence, une veuve délaissée et un orphelin sans secours. Conrad s'arrêta. Pendant que ces pauvres gens lui exposaient leurs plaintes, un des seigneurs lui remontra que

le service divin allait commencer et le pria de ne pas le retarder en donnant audience à ces personnes. « Et quand je retarderais le service divin, reprit Conrad, qu'y aurait-il? Ceux-ci, en montrant les évêques, m'ont enseigné qu'il vaut mieux faire soi-même effectivement son devoir que d'apprendre seulement des autres qu'il faut le faire. Ce ne sont pas ceux qui entendent la parole, m'a-t-on dit, qui seront justifiés, mais ceux qui la mettent en action. » Conrad écouta tranquillement les suppliants et les renvoya consolés. A peine eut-il avancé de quelques pas qu'un autre se présenta, qui se plaignit d'avoir été injustement dépouillé de ses biens. Conrad le prit par la main, l'écouta attentivement et commanda à un des grands de sa suite d'examiner incontinent la plainte de cet homme et de lui faire justice sans délai. Heureux le peuple dont le roi est plus empressé de faire son devoir que de recevoir la couronne et les hommages de ses sujets! Cette réflexion est du biographe contemporain de Conrad.

A l'église l'archevêque Aribon de Mayence, avant de conférer au nouveau roi l'onction sacrée, lui dit, entre autres choses, dans son allocution: « Toute puissance vient de Dieu, source unique et sainte de toute grandeur, de toute dignité, de tout pouvoir. C'est un péché d'autant plus terrible à ceux qui, au lieu de sanctifier la puissance qui leur est confiée en en usant avec justice et sagesse, en abusent scandaleusement et la profanant par l'orgueil, l'avarice, la volupté, la cruauté et toute espèce d'injustice. Ces prévaricateurs couron-

nés présentent à eux-mêmes et à leurs peuples la coupe de l'iniquité et de la perdition. Dieu éprouve et châtie ceux qu'il veut élever. C'est pour cela que sa sagesse vous envoya jusqu'à présent, ô roi, bien des peines; c'est pour cela que Dieu a permis que vous soyez tombé dans la disgrâce du roi votre prédécesseur jusqu'au moment où son visage vous devint de nouveau gracieux. Tout cela n'est arrivé que pour vous apprendre à compatir à ceux qui pâtissent et à avoir pitié de ceux qui pourraient un jour s'attirer votre disgrâce. Vous venez de monter au plus haut degré de la grandeur terrestre; car vous êtes maintenant un lieutenant du Christ; mais celui-là seul est un vrai souverain, un vrai lieutenant du Christ, qui suit l'exemple du Christ dans toutes ses actions. Commander ici sur la terre est un grand bonheur; mais c'en est un bien plus grand de mériter dans le ciel la couronne d'immortalité. Dieu demande maintenant de vous beaucoup et de grandes choses. La plus grande et la principale, c'est que vous mainteniez la justice, que vous conserviez la paix de la patrie; que vous soyez toujours un doux protecteur des Églises, du clergé, des veuves et des orphelins. Enfin toute notre Église vous supplie avec moi de pardonner à tous ceux qui ont jamais pu vous offenser. Parmi eux se trouve un homme noble et libre, nommé Othon, qui s'est attiré à un haut degré votre disgrâce. Nous vous supplions particulièrement pour lui, afin que, oubliant les offenses qui vous ont été faites, vous lui pardonniez parfaitement comme à tous les autres, et cela par amour pour Dieu, qui, aujourd'hui, vous transforme en un autre homme, a même remis en vos mains une partie de sa toute-puissance, et qui un jour vous pardonnera de même vos fautes et vous fera une égale miséricorde. »

L'archevêque avait parlé en pontife inspiré de Dieu; le roi était profondément ému. Conrad promit d'accomplir tout ce que l'Église demandait et pardonna publiquement et à haute voix à tous ceux qui l'avaient jamais offensé comme particulier. Rarement on vit quelque chose de plus touchant. Ravis de cette piété magnanime tous les assistants pleuraient

de joie, et il eût fallu être de fer pour ne pleurer point en voyant une si grande puissance pardonner de si grandes offenses. Ce sont les paroles d'un témoin oculaire, le biographe Wippon¹. Conrad fut ainsi couronné par l'archevêque Aribon de Mayence; sa femme Gisèle le fut quelque temps après, à Cologne, par l'archevêque Pilgrim, qui accorda la dispense de parenté.

Pendant l'interrègne qui suivit la mort de l'empereur saint Henri, sa veuve, l'impératrice sainte Cunégonde, avait gouverné l'Allemagne, aidée de ses deux frères, Henri, duc de Bavière, et Théodoric, évêque de Metz. Quand elle vit Conrad élu elle déclara que c'était le vœu de son époux défunt et lui remit les insignes et les bijoux de l'empire. Ce qui occupait alors la sainte impératrice était la fondation d'un monastère, en exécution d'un vœu qu'elle avait fait dans une dangeuse maladie : c'est le monastère de Kaffung, près de Cassel, dans le diocèse de Paderborn. Elle voulait y mettre des religieuses de l'ordre de Saint-Benoît; mais, tandis qu'elle était occupée de ce pieux établissement, la mort lui enleva l'empereur son époux. Elle pria et fit prier pour le repos de son âme; elle le recommanda surtout à la piété de ses religieuses. Le jour anniversaire de sa mort elle rassembla un grand nombre d'évêques pour faire la dédicace de l'église de Kaffung; elle assista à la cérémonie et offrit sur l'autel un morceau de la vraie croix. Après la lecture de l'Évangile elle quitta ses habits d'impératrice et prit l'habit de religieuse; c'était une robe fort pauvre, qu'elle avait travaillée de ses propres mains. On lui coupa les cheveux, l'évêque de Paderborn lui mit le voile sur la tête et lui donna un anneau pour gage de la fidélité qu'elle devait à son divin Époux. La plupart des assistants pleuraient sur eux-mêmes et se réjouissaient pour elle.

Cunégonde, après sa consécration, parut avoir entièrement oublié son ancienne dignité; elle se regardait dans la communauté comme la dernière des sœurs et ne craignait rien tant que ce qui aurait pu lui rappeler

¹ Wippon, *Vita Chunrad. Script. rer. Germ.* Pistorius, t. 3.

ce qu'elle avait été dans le monde. A la prière et à la lecture elle joignait le travail des mains et d'autres pénitences. Son plus grand plaisir était de visiter et de consoler les malades. Elle traitait durement son corps, mesurant ce qu'elle lui accordait sur le simple besoin et non sur la convoitise de la chair. Ce fut ainsi qu'elle passa les quinze dernières années de sa vie. A la fin ses mortifications affaiblirent considérablement sa santé, et l'on eut tout lieu de craindre pour sa vie. Le monastère de Kaffung et la ville de Cassel ne pouvaient penser, sans une très-vive douleur, que la sainte allait bientôt leur être enlevée. Cunégonde seule ne s'affligeait point de son état ; elle était couchée sur un rude cilice, quoique près de rendre l'esprit, et, dans le moment même qu'on récitait pour elle les prières des agonisants, s'étant aperçue qu'on préparait un drap mortuaire brodé en or pour mettre sur son corps, elle changea de couleur et ordonna, par signes, qu'on l'ôtât. On ne put la tranquilliser qu'en lui promettant de l'enterrer avec son habit de religieuse. Elle mourut le 3 mars 1040. Son corps fut porté à Bamberg et inhumé à côté de celui de l'empereur. Le Pape Innocent III la canonisa solennellement en 1400. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau ou par son intercession. La plus grande partie de ses reliques est encore à Bamberg¹.

Conrad cependant parcourait les diverses provinces de l'Allemagne, rétablissant ou raffermissant partout la paix et le bon ordre. Son nom devint bientôt célèbre ; on le comparait à Charlemagne. Dès ses premiers voyages il fit sur le système féodal une ordonnance qui témoigne de son amour pour la justice et en même temps de sa profonde politique. Les vassaux se partageaient en trois classes ; la première consistait dans les princes du pays, les ducs, comtes, margraves, évêques et abbés. On les nommait jusqu'alors vassaux de l'empire ; ils n'avaient d'autre seigneur que le roi. Mais dans leur domaine habitaient encore d'autres vassaux qui avaient reçu d'eux soit des fiefs de l'empire, soit des fiefs particuliers. On les appelait vassaux in-

férieurs ou médiats ; toutefois ceux qui possédaient des fiefs de l'empire avaient le pas sur ceux qui ne possédaient que des fiefs privés. Dans l'une de ces deux dernières classes était entrée peu à peu la plus grande partie des propriétaires libres, qui, ne se voyant pas souvent assez forts pour se défendre eux-mêmes, cherchaient à s'assurer la protection d'un plus puissant en recevant de lui un fief ou même en lui cédant leurs propres terres, pour les tenir de lui comme ses vassaux. Mais les princes traitaient ces vassaux inférieurs avec une arrogance et une exigence toujours croissantes ; ils en vinrent au point que, par pur caprice et sans aucune raison, ils leur ôtaient leurs fiefs et les vendaient à d'autres. Le vœu général des vassaux inférieurs était donc d'être délivrés de cet arbitraire et de cette oppression des grands vassaux, d'obtenir sécurité pour leur possession, et par là même l'hérédité de leurs fiefs. Depuis longtemps les grands vassaux de l'empire s'efforçaient de rendre leurs duchés héréditaires, comme le roi le trône. Conrad n'eut garde d'accorder aux princes l'hérédité de leurs grands domaines ; il chercha plutôt à les faire entrer dans sa famille. Ce fut tout différent pour les vassaux inférieurs ; le roi les prit sous sa protection contre les grands vassaux, ordonna que leurs fiefs seraient héréditaires, et qu'ils ne pourraient leur être ôtés que pour crime et seulement en vertu d'une sentence juridique de leurs pairs. Par cette loi Conrad gagna les cœurs de toute la noblesse allemande¹.

Roi d'Allemagne Conrad ne l'était pas encore d'Italie. En 1024, contents de la mort de l'empereur Henri, les Italiens détruisirent le palais impérial qui était à Pavie, et, voulant secouer le joug des Allemands, ils offrirent la couronne au roi Robert de France, pour lui ou pour son fils aîné Hugues, surnommé le Grand. Robert eut d'abord quelque envie d'accepter ces offres et même de s'emparer du royaume de Lorraine ; mais, voyant Conrad en force dans ce dernier pays, il congédia les ambassadeurs lombards. Ceux-ci s'adressèrent alors à Guillaume, duc d'Aquitaine,

¹ *Acta SS.*, 3 mars.

¹ Kerz, t. 21.

le demandant lui-même pour roi, ou bien son fils, de même nom, avec l'espoir d'obtenir un jour la dignité impériale. Guillaume, qui était aussi prudent que pieux, en écrivit à son ami Léon, évêque de Verceil. Dans un de ses pèlerinages ordinaires à Rome il sonda lui-même la disposition des esprits. Bientôt il remercia les Italiens de leurs offres, à cause du peu de confiance qu'on pouvait avoir en leur parole ¹. En effet plusieurs d'entre eux avaient appelé le roi Conon ou Conrad. L'évêque de Verceil écrivit alors au duc d'Aquitaine : « Ne vous affligez pas, très-cher ami, si les Lombards vous ont trompé. A coup sûr je vous donnerai un excellent conseil si vous voulez m'en croire. Soyez homme de cœur, ne vous inquiétez point du passé, soyez sur vos gardes pour l'avenir. Mandez-moi par le plus fidèle de vos hommes ce que vous voulez faire, et je vous donnerai un très-bon conseil ². »

Le duc Guillaume lui répondit entre autres choses : « Je ne suis nullement affligé, mon très-cher, de la fourberie des Lombards; car ils ne m'ont point trompé, moi qui n'ai jamais cru à leurs promesses. Ce que je n'admire pas peu en vous, qui avez si bonne mémoire du passé et qui prévoyez si bien l'avenir, c'est que vous ayez acquiescé au parti de Conon (Conrad), qui ne vous a jamais rien donné dans son pays, qui passe même pour ne pouvoir rien vous donner ni rien vous ôter dans le royaume d'Italie; mais, quoique vous n'ayez pas bien consulté vos intérêts et quoique vous ne m'ayez nullement soutenu de votre suffrage lorsque j'éprouvais mes amis, j'attendrai toutefois cet excellent conseil que vous promettez de me donner si je veux vous en croire. Mandez-moi donc par lettres de quelle manière vous voulez que je vous en croie et quels avantages me vaudra votre conseil, par le don de ce Conon-là, si je cesse de prétendre au royaume d'Italie, qu'on me promet, et que, Dieu aidant, je pourrais obtenir si je le désirais beaucoup.

« Je n'accuse point les Lombards de la déception qu'ils voudraient exercer à mon égard; car, autant qu'il a été en eux, le

royaume d'Italie était à moi, si j'avais voulu faire ce que j'ai jugé ne devoir pas se faire, savoir déposer à leur volonté les évêques d'Italie, et puis, à leur gré encore, en mettre d'autres à leur place. Mais à Dieu ne plaise que je fasse chose pareille! que je déshonore, sans aucun crime de leur part, les pasteurs de l'Église à qui mes pères ont toujours porté honneur, et que moi-même, autant que j'ai pu, j'ai toujours exaltés. A cette condition quelques-uns des grands d'Italie voudraient nous faire roi, moi ou mon fils. Cette blâmable condition, le prudent marquis Maginfrid ne me l'a point louée, non plus que son frère, le bon évêque Alric, eux dont je ne me suis jamais repenti d'avoir suivi le sage conseil, eux qui, selon moi, surpassent en esprit, en fidélité et en bonté tous les Italiens. Si quelque chose de ce qui est à moi vous fait sérieusement plaisir, et que je puisse ou doive l'envoyer, vous ne serez pas trompé dans votre espérance. Rendez-moi la pareille, je vous prie, afin que vous ne restiez pas au-dessous de mes vœux. A la prochaine fête de sainte Marie, Mère de Dieu, je souhaite voir de vos lettres, pour me révéler les secrets de votre âme, à moi votre plus fidèle ami. Vivez dans le Christ, et, y vivant, portez-vous bien ¹. »

Par cette lettre, que nous avons reproduite presque tout entière, on voit que le pieux et puissant Guillaume d'Aquitaine savait écrire d'une manière polie, agréable, plaisante ou sérieuse. On y voit surtout la générosité et la délicatesse chrétiennes de sa politique.

Par sa position géographique, entourée par la mer de trois côtés, enfermée et défendue au nord par de hautes montagnes, l'Italie semblait naturellement devoir être une monarchie, une monarchie puissante et compacte; cependant elle n'en était pas une et ne devait pas même l'être. Si les forces de l'Italie, forces immenses parce qu'elles sont susceptibles d'un développement toujours plus grand, étaient concentrées dans les mains d'un seul, ni Rome ni le chef de l'Église ne seraient plus libres, mais enchaînés au trône de celui qui commanderait en maître dans la grande pé-

¹ Dom Bouquet, t. 10, p. 488, *Epist.* 3 et 4. — ² Dom Bouquet, t. 10, p. 503, *Epist.* 19.

¹ Dom Bouquet, t. 10, p. 484, *Epist.* 5.

ninsule. Pour que cela ne pût arriver la Providence y avait pourvu, comme elle y pourvoit encore. En conséquence, depuis la chute du royaume des Ostrogoths, nous voyons l'Italie toujours divisée, nous y trouvons toujours une multitude de souverainetés se faisant une espèce d'équilibre. En outre, la diversité et la variété physique du pays avaient engendré une diversité non moindre parmi ses diverses peuplades, leurs caractères, leurs mœurs, leurs besoins. Mais ce qui s'opposait le plus directement à une monarchie totale, c'était la constitution politique qui s'était introduite en Italie depuis environ deux cents ans et qui s'y développait de plus en plus. Déjà, sous leurs propres rois comme sous ceux de Bourgogne, les grands du pays étaient parvenus à une richesse et à une considération toujours plus grandes. L'une et l'autre s'étaient encore de beaucoup augmentées par la libéralité des empereurs saxons, qui prodiguaient, pour ainsi dire, les droits, les revenus, les biens et les fiefs du royaume. Les évêques eux-mêmes, par les comtés donnés à leurs Églises, étaient devenus des seigneurs temporels.

Dans les territoires de ces seigneurs, soit temporels, soit spirituels, il avait commencé à se former, dès les empereurs saxons, une domination des plus indépendantes. Durant l'absence des empereurs les comtes, marquis et autres seigneurs exerçaient tous les droits royaux. Cette absence était habituelle et durait quelquefois de longues années, tandis que leur présence n'était que rare et passagère. L'indépendance des seigneurs devenait ainsi l'état ordinaire et s'affermissait de plus en plus par le temps. D'un autre côté un grand nombre de villes considérables, telles que Pise, Gênes, Milan, Pavie, Côme et autres, aspiraient à se constituer en cités indépendantes. Elles avaient des comtes pour les gouverner au nom de l'empereur, mais ces comtes étaient plutôt des protecteurs que des souverains. Sans même les consulter, ces villes armaient des flottes, faisaient la guerre ou la paix, contractaient des alliances selon qu'elles le jugeaient à propos. Avec cette multitude de seigneurs indépendants et de villes plus ou moins libres, avec cette diversité infinie de

vues et d'intérêts, était-il possible de trouver un lien qui pût unir toutes les populations d'Italie en un seul État politique? L'Italie tendait incomparablement plus à former un État fédératif qu'une monarchie; mais un État fédératif a besoin qu'un pouvoir supérieur y maintienne l'ordre et l'harmonie, et en protège les membres les plus faibles contre les plus forts. Les Italiens, du moins les plus réfléchis, sentaient ce besoin; ils souhaitaient, en conséquence, non pas un souverain toujours entouré de cent mille hommes en armes, faisant tout ployer à son gré et foulant aux pieds ce qui faisait quelque résistance, mais un roi qui protégeât leurs institutions et leurs libertés nationales, sans chercher à les opprimer pour se faire sans cesse à lui-même de nouveaux droits. En un mot ils voulaient un souverain armé, non du glaive de conquérant, mais du glaive de la justice; assez puissant pour pouvoir être juste, mais qui, dans les limites du droit, abandonnât la nation à son libre développement. Mais où trouver ce souverain? Le chercher au milieu d'eux eût été une tentative non-seulement vaine, mais insensée. Ils ne pouvaient le trouver que dans le souverain de l'Allemagne, nation alors la plus puissante de l'Occident. Comme dans son propre empire ce souverain était déjà lié à bien des institutions salutaires, les Italiens pouvaient espérer qu'il respecterait les leurs et qu'il se ferait une gloire de les protéger avec sagesse, suivant la loi.

Les empereurs allemands ne comprirent jamais ce rôle vis-à-vis de l'Italie; ils n'y parurent jamais qu'à la tête d'une armée teutonique, comme pour montrer que leur domination sur l'Italie n'avait d'autre base que la force des armes. Aussi les Italiens, blessés dans leur sentiment national, ne virent jamais en eux des rois d'Italie, mais des conquérants venus de loin. Les rapports réciproques ne furent jamais que les rapports des vaincus aux vainqueurs. Cette antipathie s'augmentait encore par le contraste des deux peuples: les Italiens, dont la civilisation était beaucoup plus avancée, regardaient les Allemands, pour le moins, comme des demi-Barbares; les Allemands, fiers de leurs avan-

lages militaires, regardaient les Italiens presque comme des esclaves. Les empereurs, au lieu de guérir cette antipathie, l'envenimèrent plus d'une fois. Voilà pourquoi, à la mort du dernier empereur allemand, les habitants de Pavie rasèrent le palais impérial qui était dans leur ville ; voilà pourquoi les Italiens offrirent la couronne de Lombardie au roi Robert de France, au duc Guillaume d'Aquitaine et à leurs fils.

Ces tentatives ayant échoué, Héribert, archevêque de Milan, passa les Alpes, alla trouver le roi Conrad, le reconnut roi de Lombardie et lui fit hommage. Son exemple fut suivi par un grand nombre de seigneurs. La ville de Pavie elle-même lui envoya des députés, mais ils furent très-mal reçus et renvoyés durement. Seulement, en 1026, Conrad passa en Italie ; il récompensa l'archevêque de Milan par la donation de plusieurs comtés. Quant à la ville de Pavie, sachant par ses députés combien le roi Conrad lui en voulait, elle avait augmenté ses fortifications, qui étaient déjà très-considérables. Conrad, s'y étant présenté, trouva les portes fermées et les murailles garnies d'hommes en armes. Le siège d'une ville aussi forte eût demandé bien du temps ; d'ailleurs Conrad n'avait pas encore été couronné roi de Lombardie. Il se rendit donc de Pavie à Verceil, et de là à Milan, où il fut couronné par l'archevêque Héribert, vraisemblablement le jour de Pâques, que le roi célébra dans cette ville. Après avoir tenu une diète générale dans les plaines de Roncaglia, près de Plaisance, il revint assiéger Pavie. Les habitants cherchèrent à l'apaiser ; ils s'offrirent à rebâtir le palais, mais hors de la ville. Conrad exigeait qu'ils le fissent à la même place où il avait été d'abord ; les habitants s'y refusèrent constamment. Conrad ravagea cruellement les alentours ; tout le territoire de la ville fut mis à feu et à sang, les arbres fruitiers coupés, les vignes arrachées, les châteaux et même les églises livrés aux flammes ; les peuples qui s'y étaient réfugiés périrent par le feu et par le glaive. Ces cruautés, que les Sarrasins se seraient à peine permises, et qui sont rapportées par le biographe et le chapelain même de Conrad, durèrent pendant deux ans. Elles

ne découragèrent point les habitants de Pavie. Conrad fut obligé de se retirer sans avoir rien fait ; il se rendit à Ravenne. Cette ville, qui appartenait au Siège apostolique, lui ouvrit toutefois ses portes et le reçut avec tous les honneurs possibles ; mais il s'y conduisit envers tout le monde d'une manière si dure et si despotique qu'il provoqua une violente sédition, dans laquelle les habitants et les troupes allemandes se battirent toute la nuit avec une grande perte de part et d'autre. Tout cela n'était guère propre à gagner le cœur des Italiens.

Pendant les chaleurs de l'été Conrad alla camper durant deux mois avec son armée sur les collines de Brienza, où il fut royale-ment défrayé tout ce temps, lui et ses troupes, par l'archevêque Héribert de Milan. On peut juger par là quelles étaient les immenses richesses de cette Église. Héribert en faisait, au reste, un noble usage ; en voici un exemple. Durant une cherté de huit ans, en Italie, il faisait distribuer tous les matins au pauvre peuple de la campagne huit mille pains et huit mille boisseaux de fèves et autres légumes cuits ; en outre de l'argent et des vêtements à la fin du mois. Souvent il distribuait ces vêtements de ses propres mains, afin de réjouir son cœur de la joie de ceux qui les recevaient.

Le Pape Benoît VIII était mort quelques semaines avant l'empereur saint Henri, le 10 juillet 1024, après un pontificat de douze ans. Sa conduite fut sans reproche, sa piété sans hypocrisie, son zèle pour la discipline et le bien de l'Église accompagné de prudence ; la modestie et la douceur étaient des traits saillants de son caractère. Cependant des témoins dignes de foi racontent que Benoît, après sa mort, apparut à l'évêque de Porto et à deux autres ecclésiastiques, et les chargea de faire dire à l'abbé saint Odilon de prier pour lui, attendu qu'il était encore privé de la vue de Dieu par de sévères châtiments. C'est qu'avec des vertus non communes on peut encore faire des fautes plus ou moins graves, quoique non mortelles¹.

Benoît eut pour successeur Romain, son

¹ Petr. Dam., apud Baron., ann. 1024.

frère, fils de Grégoire, comte de Tusculum, qui prit le nom de Jean XIX. Le moine Glaber rapporte qu'il n'était que laïque quand il fut élu Pape et qu'il fut élu à prix d'argent¹; mais Glaber suit quelquefois des bruits populaires qui ne sont pas toujours vrais. Ce qui nous fait suspecter son récit dans cette occasion, c'est la lettre suivante que le bienheureux Fulbert, évêque de Chartres, écrivit au nouveau Pape sur sa promotion.

« Je rends grâces au Dieu tout-puissant, qui, suivant sa bonté ordinaire, a regardé favorablement votre humilité, ô Père ! et vous a élevé au faite suprême de la dignité. Aussi tout l'univers tourne ses regards vers vous, et tous vous proclament bienheureux. Les saints contemplent votre élévation et se réjouissent de ce que vous les réfléchissez par la ressemblance de toutes les vertus. Les persécuteurs de l'Église vous regardent, redoutant la verge de votre juste sévérité. Ceux qui sont maltraités par les impies soulèvent vers vous leurs regards, espérant qu'il leur reste encore un remède de consolation. Je suis de ce nombre, moi l'humble évêque d'une grande et illustre Église ; moi qui, vous adressant, ô Père ! une plainte du milieu de mes angoisses, implore le secours de votre piété. Il y a un certain comte malfaiteur, nommé Rodolfe, trop voisin de nous, qui a envahi les choses de notre Église par une injuste occasion, a tué de ses mains un de nos clercs, en a pris deux autres, qu'il a contrainsts de lui prêter serment. Cité pour tout cela à la cour du roi, appelé souvent devant toute l'Église assemblée, il n'a daigné venir à justice ni pour homme ni pour Dieu ; en conséquence il a été enfin excommunié par nous. Or maintenant il s'en va au tombeau de saint Pierre, comme s'il pouvait y recevoir l'absolution de ses péchés sans en revenir pour les réparer. C'est pourquoi nous vous prions, bien-aimé Père, vous à qui a été commis le soin de toute l'Église, de le réprimander et de le châtier, touchant le sang et l'injure de vos fils, comme votre sagesse sait qu'il l'a mérité. Que Votre Sainteté ne reçoive pas

injustement à la communion celui que l'autorité divine repousse comme un païen. En conséquence, ô bon pasteur ! veillez bien sur nous, de peur que, par votre incurie, le troupeau du Seigneur ne souffre quelque détriement¹. »

Nous doutons que jamais, dans aucun siècle, un évêque ait écrit à un Pape avec plus de confiance, de tendresse, de respect et de fermeté. Cette lettre d'un saint évêque, que le docte Mabillon et d'autres savants de son ordre rapportent au Pape Jean XIX et à l'an 1024, est bien loin de donner de l'ordination de ce Pontife, ainsi que de son caractère, aucune idée défavorable.

La première année de son pontificat le Pape Jean XIX reçut une ambassade solennelle de l'empereur et du patriarche de Constantinople. Cette ambassade, concertée entre l'empereur, le patriarche et les principaux d'entre les Grecs, avait pour but d'obtenir du Pontife romain qu'il voulût bien permettre que l'évêque de Constantinople portât le titre de patriarche universel d'Orient, comme le Pontife romain portait le titre de patriarche ou de Pape universel de tout l'univers. Cette demande fait bien voir que les Grecs étaient unis à l'Église romaine et qu'ils en reconnaissaient la suréminente autorité par toute la terre. Les ambassadeurs apportaient, suivant l'usage, des présents considérables pour le Pape et pour ceux de sa cour qu'ils trouveraient favorables à leur demande. Jean XIX différait comme à dessein sa réponse, lorsque, bien probablement par une disposition secrète du Pape lui-même, la demande des Grecs se divulgua par toute l'Italie ; le bruit s'en répandit bientôt comme un éclair par delà les Alpes, en France, en Lorraine, en Allemagne. De tous les pays arrivèrent au Pape des lettres sans nombre d'évêques et d'abbés italiens, français, lorrains, allemands ; plusieurs même firent exprès le voyage de Rome et supplièrent instamment le Pape de ne céder quoi que ce fût de la primauté accordée par Jésus-Christ à l'Église romaine. Deux hommes se distinguèrent particulièrement dans

¹ Glaber, l. 4, c. 1.

¹ Dom Bouquet, t. 10, p. 473, *Epist.* 61. Duchesne, *Epist.* 13. *Bibl. PP.*, t. 18, *Epist.* 22.

cette occasion : le bienheureux Richard , abbé de Verdun, et le bienheureux Guillaume, abbé de Dijon. Le premier alla trouver le Pape en personne ; le second lui écrivit une lettre très-forte, quoique très-respectueuse. C'était précisément ce que le Pape désirait et attendait. Il était l'organe de toute l'Église d'Occident, et sa réponse était comme l'oracle d'un concile universel tenu dans cette partie du monde. Sa décision ne se fit plus attendre. Naturellement elle ne répondit point aux désirs des Grecs, qui s'en retournèrent à Constantinople sans avoir rien obtenu ¹.

Vers le même temps le Pape Jean XIX apprit une nouvelle importante pour le chant ecclésiastique : c'était l'invention des notes de la musique. Dans le monastère de Pompose, près de Ravenne, vivait depuis l'âge de huit ans un moine, nommé Guido ou Gui, et surnommé d'Arezzo, de la ville où il avait pris naissance. Comme il était fort habile dans la musique on l'avait chargé d'enseigner le chant aux enfants du monastère. Jusqu'alors c'était une étude longue et pénible, par la difficulté de se rendre familières les intonations des sons, qui n'étaient désignées que par les sept premières lettres de l'alphabet. Pour remédier à cet inconvénient Gui chercha longtemps une règle précise, invariable et facile à retenir. Il reconnut enfin que, dans le chant alors en usage pour l'hymne de saint Jean-Baptiste, les premières syllabes des six premiers versets de cette hymne : *Ut queant laxis Resonare fibris Mira gestorum Famuli tuorum, Solve polluti Labii reatum, sancte Joannes*, formaient, par leur intonation, une suite diatonique ascendante. Il s'appliqua donc à faire apprendre par cœur le chant de cette hymne à ses élèves, et surtout à leur rendre familière la progression diatonique des sons *ut, ré, mi, fa, sol, la*. Par cette nouvelle méthode un enfant pouvait apprendre en peu de mois ce qu'un homme aurait appris à peine en plusieurs années en suivant la méthode ancienne. Cette invention, qui devait naturellement le faire considérer de tout le

monde, lui attira des envieux qui poussèrent la passion si loin que Gui fut obligé de sortir de son monastère. Voici comment il en parle lui-même, ainsi que de son voyage à Rome, dans une lettre à Michel, religieux à Pompose, qui l'avait aidé dans son travail.

« Ou les temps sont durs, ou les desseins de la Providence sont obscurs ; la tromperie opprime la vérité et l'envie la charité, envie qui épargne à peine la sainteté de notre ordre, afin que l'assemblée des Philistins y punisse la dépravation d'Israël, de peur que, si quelque chose se fait comme nous voulons, notre esprit, se confiant en lui-même, ne vienne à se perdre. Car alors est vraiment bien ce que nous faisons quand nous rapportons tout ce que nous pouvons à Celui qui nous a faits nous-mêmes. De là vient que vous me voyez exilé au loin, et que vous-même vous pouvez à peine respirer sous les étreintes de l'envie. En quoi je dis que nous sommes tout à fait semblables à l'ouvrier qui, ayant trouvé le secret de rendre le verre flexible et malléable, en fit l'expérience devant l'empereur Auguste. Pour cette incomparable découverte il s'attendait à une récompense incomparable ; il fut mis à mort, de peur que, si le verre, déjà si merveilleux par lui-même, devenait encore malléable et flexible, il ne rendit aussitôt de nul prix tous les trésors de l'empereur. L'envie à jamais maudite enleva alors aux mortels cet avantage, comme autrefois le paradis. Car l'envie de l'artiste n'ayant pas voulu en instruire un autre, l'envie du prince put faire périr l'artiste avec l'art.

« C'est pourquoi, le Seigneur m'inspirant la charité, j'ai communiqué, non-seulement à vous, mais à tous ceux que j'ai pu, avec une souveraine dévotion et sollicitude, la grâce que Dieu m'a donnée, à moi très-indigne, afin que, si moi et tous ceux qui m'ont précédé nous avons appris les chants ecclésiastiques avec une difficulté extrême, ceux qui viendront après nous les apprenant avec une extrême facilité, ils nous souhaitent le salut éternel, à moi, à vous et à tous mes autres collaborateurs, et que les quelques charitables prières de tant de monde nous obtiennent, par la miséricorde de Dieu, la rémission de nos pé-

¹ Glaber, l. 4, c. 1. Hugo Flavi, *Chron. Virid.*, apud Labbe, *Biblioth. Kerz*, t. 20.

chés. Car si ceux qui jusqu'à cette heure ont pu à peine en dix années acquérir une science imparfaite du chant implorent très-dévotement le Seigneur pour leurs maîtres, que pensez-vous qu'on fera pour nous qui, dans l'espace d'une année, ou de deux au plus, formons un chantre parfait? Que si la misère accoutumée des hommes était ingrate à de si grands bienfaits, le juste Seigneur ne récompensera-t-il pas notre travail? Parce que le Seigneur fait tout cela et que nous ne pouvons rien sans lui, n'aurons-nous rien? A Dieu ne plaise! Car l'Apôtre, étant par la grâce du Seigneur ce qu'il est, chante néanmoins: « J'ai combattu un bon combat, j'ai consommé la course, j'ai conservé la foi, la couronne de justice m'est réservée. » Étant donc sûrs de la récompense, insistons en l'œuvre d'une si grande utilité, et, parce que la sérénité tant désirée est revenue à travers bien des tempêtes, il faut naviguer heureusement. »

On voit par cette lettre de quels sentiments de foi, de charité, de piété, d'humilité profonde était animé Gui d'Arezzo, ainsi que les artistes des siècles que nous nommons barbares; avec quelle fidélité ils rapportaient à Dieu seul la gloire de leurs découvertes et de leurs chefs-d'œuvre; avec quelle charité expansive ils communiquaient leurs secrets à tout le monde, afin que tout le monde en bénît Dieu avec plus de ferveur et de joie. Les pieux désirs de l'humble moine de Pompose sont accomplis, et bien au delà. Depuis neuf siècles, sa précieuse découverte, répandue par tout l'univers, apprend aux peuples de toutes langues, même aux sauvages de l'Océan, à chanter le Seigneur avec une ravissante harmonie.

Dans la dernière phrase Gui annonçait à son ami que le calme était revenu après la tempête. Voici comment il s'en explique: « Mais puisque dans votre captivité vous comptez peu sur la délivrance, j'exposerai la suite des choses. L'apôtre du Siège suprême, Jean, qui gouverne actuellement l'Église romaine, ayant ouï la renommée de notre école, et comment des enfants, par le moyen de nos antiphonaires, apprennent des chants qu'ils n'ont jamais entendus, en fut bien émerveillé et m'invita par trois messa-

ges à venir les trouver. J'allai donc à Rome avec Grégoire, abbé de Milan, et Pierre, prévôt des chanoines de l'Église d'Arezzo, homme très-savant pour notre temps. Le Pontife, m'ayant témoigné beaucoup de joie de mon arrivée, m'entretint longtemps, me fit plusieurs questions, et feuilleta souvent notre *Antiphonaire*, qu'il regardait comme un prodige. Il en médita les règles, et ne se leva point du lieu où il était assis qu'il n'eût appris un verset qu'il n'avait jamais ouï chanter et n'éprouvât ainsi en lui-même, à son grand étonnement, ce qu'il avait peine à croire des autres. Que dirai-je encore? Ma mauvaise santé ne me permit point de demeurer à Rome, parce que la chaleur de l'été m'était mortelle en des lieux maritimes et marécageux, à nous qui sommes habitués aux Alpes. Je promis de revenir à l'entrée de l'hiver pour expliquer cet ouvrage au Pontife et à son clergé. Peu de jours après j'allai visiter l'abbé Gui de Pompose, votre père et le mien, cet homme chéri de Dieu et des hommes pour sa vertu et sa sagesse, que je désirais voir comme le père de mon âme. Cet homme si éclairé approuva notre *Antiphonaire* sitôt qu'il l'eut vu, se repentit d'avoir suivi le sentiment de nos envieux, en demanda pardon, et me conseilla, étant moine, de préférer aux villes épiscopales les monastères dont Pompose est à présent, par ses soins, le premier en Italie. Fléchi par les prières et obéissant aux ordres d'un tel père, je veux d'abord, le Seigneur aidant, illustrer un tel monastère par cet ouvrage, d'autant plus que, les évêques étant maintenant presque tous condamnés pour simonie, je crains de communiquer avec eux. Ne pouvant venir quant à présent, je vous envoie, pour trouver un chant inconnu, un excellent moyen que le Seigneur m'a donné depuis peu et qui a été prouvé très-utile¹. »

Outre l'*Antiphonaire*² Gui composa un autre livre de musique, qu'il nomma le *Mi-*

¹ *Annal. Bened.*, l. 55, n. 100. Apud Baron., ann. 1022.

² Voici en quels termes Gui annonce son invention :

Feci regulas apertas, et Antiphonarium
Regulariter perfectum contuli cantoribus,
Quale nunquam habuerunt reliquis temporibus.
Precor vos, beati fratres, pro tantis laboribus
Pro me, misero Guidone, meisque adjutoribus

crologue et qu'il dédia à Théodalde d'Arezzo, son évêque diocésain. Il dit, dans l'épître dédicatoire, que, tandis qu'il s'occupait du dessein de mener une vie solitaire, Théodalde l'avait appelé auprès de lui pour lui aider à l'instruction de son clergé et de son peuple, quoiqu'il ne manquât pas de personnes habiles pour les fonctions de ce ministère; qu'il l'avait aussi obligé de publier son *Traité de la Musique* et d'en instruire les clercs de la cathédrale, comme il avait fait de ceux de l'église de Saint-Donat, martyr; ce qui avait eu un tel succès que les enfants mêmes s'y trouvaient plus instruits que les anciens des autres églises¹.

La gamme inventée par Gui d'Arezzo n'avait d'abord que les six premières notes; on y en ajouta, plus tard, une septième, qui complète les principales intonations de l'échelle musicale. De nos jours on a découvert un rapport surprenant et mystérieux entre les sept intonations principales du son, les sept couleurs principales de la lumière, les sept figures principales de la géométrie. Par exemple, une barre de fer, chauffée graduellement, présente graduellement les sept couleurs principales dans lesquelles se divise le rayon lumineux; si, dans cette incandescence graduelle, on frappe la barre de fer, elle rend graduellement les sept notes de la gamme musicale; si on place à côté, sur une feuille de fer-blanc ou sur le couvercle d'un clavecin, une poudre fine et légère, les vibrations graduelles des sept notes principales formeront graduellement, avec la poussière, les sept figures principales de la géométrie, le cercle, l'ellipse, le cône et les autres. Ce mystère de la nature paraît s'étendre bien loin.

Pendant que Gui apprenait au clergé et aux fidèles à chanter avec plus d'harmonie, saint Romuald continuait à les édifier par sa sainte vie et sa sainte congrégation. Après

qu'il eut quitté l'empereur Othon III et lui eut prédit sa mort il se retira à Parenzo, ville située dans une péninsule de l'Istrie, et y demeura trois ans; la première année il fonda un monastère, les deux autres il demeura reclus. Là Dieu l'éleva à une si haute perfection qu'il connaissait l'avenir et pénétrait plusieurs mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il y reçut tout d'un coup le don des larmes, auxquelles auparavant il s'excitait inutilement, et il lui dura tout le reste de sa vie.

Il sortit de cette retraite, cédant aux instances des frères de ses autres monastères; mais l'évêque de Parenzo, l'ayant appris, en fut si affligé qu'il fit publier que quiconque donnerait une barque à Romuald pour repasser en Italie ne rentrerait plus à Parenzo. Il arriva deux barques du dehors, dont les mariniers le reçurent avec joie, s'estimant heureux de porter un si grand trésor; mais dans le passage il survint une si violente tempête que tous se crurent près de périr; les uns se dépouillaient pour nager, les autres s'attachaient à une planche. Romuald, ayant abaissé son capuce et mis sa tête entre ses genoux, pria quelque temps en silence; puis il dit à l'abbé Anson, qui était près de lui, de déclarer aux mariniers qu'ils n'avaient rien à craindre, et peu de temps après ils arrivèrent heureusement à Caorle.

Romuald vint à son monastère de Bifulco; il y trouva les cellules trop magnifiques et ne voulut loger que dans une qui n'avait guère que quatre coudées. N'ayant pu persuader à ces moines de se soumettre à la conduite d'un abbé, il les quitta et envoya demander une retraite aux comtes de Camérino. Ils lui offrirent avec grande joie toutes les terres de leur État, désertes ou cultivées; il choisit un lieu nommé Val-de-Castro, qui est une plaine fertile et bien arrosée, entourée de montagnes et de bois. Il y avait déjà une petite église et une communauté de pénitentes, qui lui cédèrent la place. Romuald commença donc à y bâtir des cellules et à y habiter avec ses disciples, et il y fit des fruits incroyables. On venait à lui de tous côtés chercher la pénitence; les uns donnaient leurs biens aux pauvres, les autres quittaient le monde en-

Pium Deum exorate, nobis sit propitius.
Operis quoque scriptorem adjuvate precibus.
Pro magistro exorate cujus adjutorio
Auctor indiget et scriptor. Gloria sit Domino.
Amen.

V. Gerbert, *Script.* II, 33.

¹ *Annal. Bened.*, l. 55, n. 100. Apud Baron., ann. 1022.

tièrement et embrassaient la vie monastique. Le saint homme était, comme un séraphin, tellement embrasé de l'amour de Dieu, qu'il l'allumait dans le cœur de tous ceux qui l'écoutaient.

Ceux qu'il reprenait avec le plus de sévérité, c'étaient les clercs séculiers ordonnés par simonie, leur déclarant qu'ils étaient perdus s'ils ne renonçaient volontairement aux fonctions de leurs ordres. Ce discours leur parut si nouveau qu'ils voulurent le tuer; car la simonie était tellement établie en tout ce pays que, jusqu'au temps de Romuald, à peine y avait-il quelqu'un qui sût que c'était un péché. Il leur dit : « Apportez-moi les livres des canons et voyez si je vous dis la vérité. » Les ayant examinés, ils reconnaissaient leur crime et le déploraient. Le saint homme persuada à plusieurs chanoines et autres clercs qui vivaient comme des laïques d'obéir à des supérieurs et de vivre en communauté, ce qui semble être le commencement des chanoines réguliers que nous verrons dans la suite. Quelques évêques qui étaient entrés dans leurs sièges par simonie vinrent le consulter, et, s'étant mis sous sa conduite, promirent de quitter l'épiscopat et d'embrasser la vie monastique. C'est saint Pierre Damien qui raconte tout ceci dans la *Vie de saint Romuald*, et il ajoute : « Je ne sais toutefois si le saint homme en put convertir un seul en toute sa vie; car cette venimeuse hérésie est très-dure et très-difficile à guérir, principalement dans les évêques. On promet toujours et on diffère de jour en jour, en sorte qu'un Juif est plus facile à convertir. »

Saint Romuald quitta Val-de-Castro, y laissant quelques-uns de ses disciples, et passa au pays d'Orviète, où il bâtit un monastère par le secours principalement du comte Farulfe; car, ne pouvant contenter son zèle, il formait toujours de nouveaux desseins. « Il semblait, dit Hélyot, qu'il voulût changer tout le monde en désert et engager tous les hommes à la vie monastique. » Il en enleva au siècle un grand nombre d'hommes près d'Orviète, qu'il répandit en différents monastères. Plusieurs enfants de nobles quittaient leurs parents pour s'attacher au saint

homme. Parmi eux fut le fils du comte Guido, qui embrassa la vie monastique et mourut saintement dans une grande jeunesse.

Ayant appris le martyre de saint Boniface, son disciple, tué par les Russes l'an 1009, il sentit un si grand désir de répandre son sang pour Jésus-Christ qu'il résolut aussitôt d'aller en Hongrie. Ayant obtenu plus tard la permission du Saint-Siège, il partit avec vingt-quatre disciples, dont deux avaient été sacrés archevêques pour cette mission; car ils avaient tous un si grand zèle pour le salut du prochain qu'il lui était impossible d'en emmener moins; mais, lorsqu'ils furent entrés dans la Pannonie, qui est la Hongrie actuelle, Romuald fut attaqué d'une maladie qui l'empêcha de passer outre. Elle fut longue, et sitôt qu'il avait résolu de revenir sur ses pas il se portait mieux; mais quand il voulait aller plus avant son visage s'enflait et son estomac ne gardait plus de nourriture. Il assemble donc ses disciples et leur dit : « Je vois que Dieu ne veut pas que je passe outre; mais, parce que je n'ignore pas votre désir, je n'oblige personne à retourner, je vous laisse une entière liberté; mais je sais qu'aucun de ceux qui demeureront ne souffrira le martyre. » En effet, de quinze qui s'avancèrent dans la Hongrie, quelques-uns furent fustigés, plusieurs vendus et réduits en servitude, mais ils n'arrivèrent point au martyre.

Romuald revint à son monastère d'Orviète, dont il trouva que l'abbé ne suivait pas ses maximes; car il voulait qu'un abbé, comme étant véritablement moine, aimât l'extrême abjection, n'eût point d'affection pour le temporel et employât les biens du monastère pour l'utilité des frères, sans faire aucune dépense par vanité. N'étant pas écouté, il quitta ce monastère et alla se loger avec ses disciples près du château de Rainier, qui fut depuis marquis de Toscane. Ce seigneur, ayant quitté sa femme sous prétexte de parenté, avait épousé la veuve d'un de ses parents. C'est pourquoi Romuald ne voulut point demeurer gratuitement dans ses terres, afin de ne paraître pas approuver sa conduite; mais il lui payait une pièce d'or pour l'eau et une autre pour le bois, et il le contraignit à

les recevoir, en le menaçant de se retirer. Rainier disait : « Il n'y a ni empereur; ni homme vivant qui me donne tant de crainte que le visage de Romuald. Je ne sais que dire devant lui et ne trouve point d'excuse pour me défendre. » En effet le saint homme avait ce don de Dieu que tous les pécheurs, principalement les grands du siècle, tremblaient devant lui comme en présence de la majesté divine.

Il changea encore plusieurs fois de demeure, faisant du fruit partout et convertissant plusieurs pécheurs. Ce qui l'obligeait à changer si fréquemment, c'est que, partout où il demeurait, une foule innombrable venait le chercher. Ainsi, quand il avait rempli un monastère, il y mettait un supérieur et se pressait d'en aller remplir un nouveau. Entre autres monastères il alla habiter la montagne de Sitrie, en Ombrie, où il souffrit une calomnie atroce de la part d'un de ses moines, nommé Romain; car, comme il voulait le corriger de ses impuretés, non-seulement par des réprimandes, mais par de rudes disciplines, celui-ci l'accusa d'un crime de même genre, et, quoique son âge et son corps exténué l'en rendissent incapable, la calomnie trouva créance et les disciples du saint homme le mirent en pénitence et lui défendirent de célébrer les saints mystères. Il s'y soumit et fut environ six mois sans approcher de l'autel. Enfin Dieu lui commanda, sous peine de perdre sa grâce, de quitter cette simplicité indiscrete et de célébrer hardiment la messe. Il le fit le lendemain, et, pendant la messe, il fut longtemps ravi en extase et reçut ordre de donner une exposition des psaumes, que l'on garde encore à Camaldule, écrite de sa main.

Étant à Sitrie il demeura sept ans enfermé, gardant continuellement le silence, et toutefois il ne fit jamais plus de conversions et ne renferma plus de pénitents. Il ne relâcha rien dans la vieillesse de l'austérité de sa vie. Pendant un carême il ne vécut que de bouillon fait d'un peu de farine, avec quelques herbes, et il faisait ainsi diverses expériences pour éprouver ses forces. Pendant l'été, de deux semaines il en passait une jeûnant au pain et à l'eau; l'autre, il ajoutait quelque chose de

cuit le jeudi. S'il était tenté de manger de quelque mets plus de son goût il le faisait préparer avec soin, l'approchait de son nez et de sa bouche, et disait : « Gourmandise! gourmandise! Combien ce mets te ferait plaisir! mais malheur à toi! jamais tu n'en goûteras! » et il le renvoyait au cellérier. Ces austérités n'empêchaient pas qu'il ne montrât un visage serein et une gaieté continuelle. Il fit plusieurs guérisons miraculeuses, mais en évitant autant qu'il était possible qu'on les lui attribuât. Quand il envoyait quelque part ses disciples il leur donnait un pain, un fruit ou quelque autre chose qu'il avait bénite, et ses disciples guérèrent plusieurs malades en leur en faisant manger.

Les moines de Sitrie vivaient dans une grande perfection. Tous marchaient nu-pieds, pâles, négligés, et toutefois contents dans leur extrême pauvreté. Quelques-uns demeuraient enfermés dans leurs cellules comme en des sépulcres. Personne n'y goûtait jamais de vin. Non-seulement les moines, mais leurs serviteurs et ceux qui gardaient les bestiaux, jeûnaient, observaient le silence, se donnaient la discipline l'un à l'autre et demandaient pénitence pour les moindres paroles oiseuses. Quand Romuald y vit un si grand nombre de moines qu'à peine pouvaient-ils demeurer ensemble, il leur donna un abbé et se retira à Bifulco, gardant étroitement le silence.

Cependant l'empereur saint Henri, étant venu en Italie, envoya prier saint Romuald de venir le trouver, promettant de faire tout ce qu'il lui ordonnerait. Le saint homme refusait absolument d'y aller et de rompre son silence; mais ses disciples lui dirent : « Considérez que nous sommes en si grand nombre ici que nous ne pouvons plus y loger commodément; demandez, s'il vous plaît, à l'empereur quelque grand monastère. » Le saint homme leur écrivit : « Sachez que l'empereur vous donnera le monastère du mont Amiat; voyez seulement quel abbé vous y mettez. » Il vint donc trouver l'empereur, qui se leva aussitôt et dit avec beaucoup d'affection : « Plût à Dieu que mon âme fût dans votre corps! » Il le pria de lui parler, mais il ne put ce jour-là lui faire rompre son silence.

Le lendemain, quand Romuald vint au palais, les Allemands vinrent en foule le saluer en baissant la tête et s'empressaient à arracher les poils de sa fourrure pour les emporter en leur pays comme des reliques; de quoi le saint homme fut si affligé que, sans ses disciples, il serait aussitôt retourné à sa cellule. Étant entré chez l'empereur, il lui parla beaucoup de la restitution des droits des églises, de la violence des puissants et de l'oppression des pauvres. Enfin il demanda un monastère pour ses disciples, et l'empereur lui donna le mont Amiat, dont il chassa un abbé coupable de plusieurs crimes. Ce monastère, situé en Toscane, dans le territoire de Clusium, avait été fondé vers l'an 743 par Rachis, roi des Lombards.

Une des dernières fondations de saint Romuald, mais qui dans la suite est devenue la plus célèbre de toutes, fut celle de Camaldule. Ce lieu, nommé alors Campo-Malduli, est situé au milieu des plus rudes montagnes de l'Apennin, dans le diocèse d'Arezzo; mais c'est une plaine agréable, arrosée de sept fontaines¹. Saint Romuald le choisit comme propre à ses disciples, et y bâtit une église du Saint-Sauveur et cinq cellules séparées pour autant d'ermites, à qui il donna pour supérieur le vénérable Pierre. C'est de ce monastère que les religieux de saint Romuald ont pris le nom de Camaldules.

Saint Romuald, sentant approcher sa fin, revint à son monastère de Val-de-Castro, et, se tenant assuré qu'il mourrait bientôt, il se fit bâtir une cellule avec un oratoire pour s'y enfermer et y garder le silence jusqu'à sa mort. Vingt ans auparavant il avait prédit à ses disciples qu'il mourrait en ce monastère, sans que personne fût présent à sa mort. Sa cellule de réclusion étant faite, il sentit augmenter ses infirmités, principalement une fluxion sur la poitrine qui l'oppressait depuis six mois. Toutefois il ne voulut ni se coucher sur un lit, ni relâcher la rigueur de son jeûne. Un jour, comme il s'affaiblissait peu à peu, le soleil étant vers son coucher, il or-

onna à deux moines qui étaient près de lui de sortir et de fermer après eux la porte de la cellule, et de revenir au point du jour pour dire auprès de lui matines, c'est-à-dire laudes. Comme ils sortaient à regret, au lieu d'aller se coucher ils demeurèrent près de la cellule, et quelque temps après, écoutant attentivement, comme ils n'entendirent ni mouvement ni voix, ils se doutèrent de ce qu'il en était; ils poussèrent promptement la porte, et, ayant pris de la lumière, ils le trouvèrent mort, couché sur le dos. Il avait vécu cent vingt ans, dont il passa vingt dans le monde, sept dans le monastère, quatre-vingt-treize dans la vie érémitique. C'est ce que nous lisons dans sa Vie, écrite, quinze ans après, par saint Pierre Damien¹. Il mourut l'an 1027, le 19 juin; l'Église honore sa mémoire le même jour; mais à Rome sa fête a été fixée au 7 février, jour de la seconde translation. Incontinent après sa mort il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau; ce qui fut cause que, cinq ans après, les moines obtinrent du Saint-Siège la permission d'élever un autel sur son corps; c'était alors une manière de canoniser les saints².

L'ordre de saint Romuald, autrement des Camaldules, subsiste encore avec honneur. Il renferme les trois genres de vie : cénobites, ermites et reclus. Leur règle est celle de saint Benoît, avec quelques observances particulières. L'ordre de Saint-Benoît et celui de Saint-Romuald ont donné, de nos jours, à l'Église deux grands Papes; le premier, Pie VII, de glorieuse mémoire; le second, Grégoire XVI³.

¹ Mabillon, dans ses *Annales de Saint-Benoît*, dit qu'il ne vécut guère plus de soixante-dix ans. — ² *Acta SS.*, 7 févr. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 1. — ³ Consulter au mot CAMALDULES, le *Dictionnaire des Ordres religieux* du R. P. Hélyot, auquel nous avons emprunté la plus grande partie de ce que nous avons écrit sur saint Romuald. — « On conserve encore aujourd'hui, dit Hurter, dans le couvent des Camaldules, la première partie d'une explication des psaumes dont saint Romuald est l'auteur. Il l'écrivit dans un élan d'enthousiasme plutôt que de dessein prémédité. Du reste, le genre de vie qu'il prescrivait à ses frères n'était point favorable aux travaux scientifiques. Le peu de temps qu'il leur restait après le chant d'un grand nombre de psaumes, la prière et la méditation, était consacré à un travail manuel, l'été dans les champs, et l'hiver dans la maison, où ils se livraient à la confection de divers objets nécessaires. La profonde solitude dans laquelle ils vivaient

¹ Dans la bulle de confirmation d'Alexandre II, de 1072, il est dit : *Campus amabilis*. « Mais, dit Hurter, il faut entendre cette expression dans le sens spirituel. On y nomme neuf couvents. »

Au commencement de l'année 1027 le roi Conrad partit d'Ivrée, et, accompagné du roi Rodolphe de Bourgogne, il se mit en marche pour Rome. En chemin il fit au marquis Rainier de Toscane une visite dont celui-ci se serait bien passé. Le marquis ne s'était pas encore soumis au nouveau roi et osa même lui fermer les portes de Lucques. Conrad prit aussitôt ses mesures pour l'assiéger dans les formes ; ce que voyant, Rainier se ravisa et se rendit à discrétion. Conrad lui ôta le marquisat et le donna à Boniface, père de la célèbre comtesse Mathilde. Boniface, déjà seigneur de Modène, Reggio, Mantoue, Crémone et Plaisance, devint, par l'investiture de la Toscane, le plus puissant prince de l'Italie. Conrad, arrivé à Rome le mercredi saint, y fut couronné empereur, le jour de Pâques, par le Pape Jean XIX ; sa femme Gisèle fut pareillement couronnée impératrice. Outre le roi Rodolphe de Bourgogne on vit à cette solennité Canut le Grand, roi d'Angleterre et de Danemark. Les fêtes se terminèrent par une sanglante bataille entre les Romains et les Allemands ; elle commença par la querelle d'un Allemand et d'un Romain, au sujet d'une peau de bœuf qu'ils étaient à marchander ; des injures ils en vinrent aux coups, et bientôt les deux nations s'en mêlèrent. La peau de bœuf n'était que l'occasion ; la vraie cause était l'antipathie nationale. L'empereur Conrad retourna, la même année 1027, en Allemagne, après avoir nommé vice-roi de Lombardie l'archevêque Héribert de Milan.

À l'occasion de ce couronnement de l'em-

les privait de cultiver leur esprit, ce qu'ils auraient d'ailleurs regardé comme une occupation trop mondaine. La véritable tendance de l'ordre s'explique par les paroles d'un de ses chefs : « Si quelqu'un entre dans l'ordre avec des connaissances déjà acquises, qu'il remercie Dieu du don qui lui a été accordé ; s'il y arrive ignorant, qu'il s'accoutume à la vie d'ermite. » En conséquence, dans le premier siècle, on ne trouve point de Camaldules qui aient composé des ouvrages ; plus tard, au contraire, plusieurs membres de cet ordre cultivèrent diverses branches des sciences, et même la poésie. » *Tableau des Institutions et des Mœurs de l'Église au moyen âge.* — Hurter cite ensuite comme le plus célèbre de tous les Camaldules le moine Ambroise Traversari, et comme le plus fécond en écrits scientifiques Paul Giustiniani, mort en 1528. Ziegelbauer attribue à ce dernier 122 traités en langue latine, 49 en italien, 80 qui sont incomplets et 30 qui sont perdus.

peureur il y eut à Rome comme une assemblée générale de l'Europe chrétienne. Les chefs des nations s'y connurent de près, se lièrent d'amitié entre eux et y concertèrent la paix et le bien-être de leurs peuples. On en voit une preuve dans la lettre suivante du roi Canut, longtemps cruel et injuste, ensuite humain et équitable. Il écrivait, en 1027, de Rome, où il était allé en pèlerinage, portant une panetière sur l'épaule et un bâton à la main :

« Canut, roi de tout le Danemark, de l'Angleterre, de la Norwège et d'une partie de la Suède, à Egelnth, le métropolitain, à l'archevêque Alfric, à tous les évêques et primats, et à toute la nation des Anglais, nobles et gens du peuple, salut. Je vous fais savoir que je suis allé à Rome pour la rédemption de mes péchés et pour le salut des royaumes et des peuples qui sont assujettis à mon gouvernement. Il y a longtemps que je m'étais engagé par un vœu à faire ce pèlerinage ; mais j'en avais été empêché jusqu'ici par les affaires d'État et autres obstacles. Maintenant j'adresse d'humbles actions de grâces à mon Dieu tout-puissant de ce qu'il m'a octroyé, une fois en ma vie, de visiter ses bienheureux apôtres Pierre et Paul, et tous les saints lieux au dedans et au dehors de Rome, de les honorer et de les révéler en personne. Et j'ai fait cela parce que j'ai appris des sages que le saint apôtre Pierre a reçu du Seigneur le grand pouvoir de lier et de délier et qu'il est le porte-clef du royaume céleste. Voilà pourquoi j'ai jugé très-utile de solliciter spécialement son patronage auprès de Dieu.

« Or sachez qu'il s'est tenu ici, dans la solennité pascalle, une grande assemblée d'illustres personnes, savoir, avec le Pape Jean et l'empereur Conrad, tous les princes des nations depuis le mont Gargan jusqu'à la mer qui nous avoisine. Tous m'ont accueilli avec distinction et m'ont honoré de riches présents ; j'ai reçu, particulièrement de l'empereur, des vases d'or et d'argent, des étoffes et des vêtements de grand prix. Je me suis donc entretenu avec l'empereur même, avec le seigneur Pape et les princes qui étaient là, sur les besoins de tout le peuple de mes

royaumes, tant Anglais que Danois. J'ai tâché d'obtenir pour mes peuples plus de justice et de sûreté dans leurs voyages à Rome, et surtout qu'ils ne soient plus dorénavant retardés par tant de barrières ni fatigués par d'injustes péages. L'empereur a consenti à ma demande, ainsi que le roi Rodolphe, qui possède les principales clôtures des montagnes, et tous les princes l'ont confirmée par leurs édits, en sorte que mes hommes, soit marchands, soit pèlerins, iront à Rome et en reviendront en toute sûreté et sans aucune vexation de barrière ni de péage.

« Je me suis aussi plaint devant le seigneur Pape et ait témoigné un grand déplaisir au sujet de l'énormité des sommes d'argent exigées jusqu'à ce jour de mes archevêques quand ils se rendaient, suivant l'usage, auprès du Siège apostolique afin d'obtenir le pallium. Il a été décidé que cela n'aurait plus lieu à l'avenir. Enfin tout ce que j'ai, pour l'utilité de ma nation, demandé au seigneur Pape, à l'empereur, au roi Rodolphe et aux autres princes par les terres desquels nous allons à Rome, ils me l'ont accordé de grand cœur et même confirmé par serment, sous l'attestation de quatre archevêques, de vingt évêques, ainsi que d'une multitude innombrable de ducs et de nobles, qui était présente. C'est pourquoi je rends au Dieu tout-puissant de très-grandes actions de grâces de ce que j'ai réussi à mon gré dans tous mes desirs et mes projets.

« Sachez donc maintenant que j'ai voué à Dieu de mener désormais une vie en tout exemplaire, de gouverner selon la justice et la piété les royaumes et les peuples qui me sont soumis, et de garder un jugement équitable en toutes choses. Si, par l'ardeur ou la négligence de ma jeunesse, j'ai jadis violé la justice, mon intention est de me corriger, avec l'aide de Dieu. C'est pourquoi j'adjure mes conseillers, à qui j'ai confié le gouvernement, et je leur commande, ainsi qu'à tous les vicomtes et magistrats du royaume, s'ils veulent conserver mon amitié et sauver leur âme, de ne faire désormais aucune injustice, soit au riche, soit au pauvre. Que toute personne, noble ou non, jouisse de ses droits selon la loi, de laquelle aucune déviation ne

doit se permettre, soit en crainte de moi, soit en faveur de l'homme puissant ou dans le dessein de remplir mon trésor. Je n'ai pas besoin d'argent levé par injustice.

« Je veux, en outre, que vous sachiez que, reprenant la route par laquelle je suis venu, je vais en Danemark, pour, avec le conseil de tous les Danois, faire une paix et une alliance avec les nations qui ont voulu, s'il leur avait été possible, nous priver et de la vie et du royaume; mais elles ne l'ont pu, Dieu détruisant leur force, lui qui veuille nous conserver dans la royauté et l'honneur et anéantir la puissance de tous nos ennemis. Lors donc que j'aurai fait la paix avec les nations circonvoisines et réglé notre royaume oriental de manière à n'avoir à craindre ni guerre ni hostilité d'aucune part, je m'embarquerai au plus tôt, cet été même, pour revenir en Angleterre.

« J'ai envoyé par avance cette lettre afin que tout le peuple de mon royaume se réjouisse de ma prospérité; car, comme vous le savez vous-mêmes, jamais je n'ai épargné ni ma personne ni mon travail, et jamais je ne les épargnerai pour l'utilité nécessaire de tout mon peuple. Maintenant je conjure tous les évêques et les magistrats de mon royaume, par la fidélité que vous me devez, ainsi qu'à Dieu, de faire en sorte qu'avant mon arrivée en Angleterre toutes les redevances que nous devons suivant la loi ancienne soient acquittées, savoir : l'aumône pour les charrues, la dîme des animaux produits pendant l'année, et les deniers que vous devez à Saint-Pierre de Rome par chaque maison des villes et des villages; de plus, à la mi-août, la dîme des moissons, et, à la Saint-Martin, les prémices des semences. Que si, à mon prochain débarquement, ces redevances ne sont pas entièrement payées, la puissance royale s'exercera contre les délinquants, selon la rigueur de la loi et sans aucune grâce ¹. »

Voilà ce qu'écrivit l'an 1027, en partant de Rome, le roi le plus puissant de ces terribles hommes du Nord qui, sous les noms de Danois et de Normands, ravagèrent pendant

¹ Wilkins, *Concil. Magnæ Brit.*, t. 1, p. 297. Labbe, t. 9, p. 861.

plus d'un siècle l'Europe chrétienne. On y voit le changement prodigieux que la piété chrétienne avait opéré dans ce chef de Barbares et de pirates. On ne le voit pas moins dans le préambule suivant d'un de ses diplômes en faveur du monastère de Croyland : « Canut, roi de toute l'Angleterre, du Danemark, de la Norwége et d'une grande partie de la Suède, à toutes les provinces, nations et peuples soumis à ma puissance, petits et grands, salut. Comme mes ancêtres et mes parents ont souvent opprimé l'Angleterre par de dures extorsions et des déprédations cruelles, et qu'ils y ont versé fréquemment, je le confesse, le sang innocent, mon application a été, depuis le commencement de mon règne et le sera toujours à l'avenir, tant devant Dieu que devant les hommes, de satisfaire pour ces miens péchés et ceux de mes parents, de réparer avec la dévotion que je dois l'état de toute la sainte Église, notre mère, ainsi que de tous les monastères situés en mon royaume et qui auraient besoin en quelque chose de ma protection, et de me rendre ainsi secourables dans mes nécessités et favorables à mes prières tous les saints de Dieu ¹. » C'est avec cette pieuse humilité que parlait le roi Canut au faite de la puissance et de la gloire, lui qui, au commencement de sa conquête d'Angleterre, disait encore : « Qui m'apportera la tête d'un de mes ennemis me sera plus cher que s'il était mon frère ². »

Un homme surtout avait puissamment contribué à cet heureux changement de Canut ; ce fut saint Égelnoth, Édelfnoth ou Elnoth, archevêque de Cantorbéry. Issu d'une noble famille et baptisé par saint Dunstan, il fut d'abord moine de Glastonbury ; ensuite il succéda, l'an 1020, à l'archevêque Living, successeur de saint Elphège. Deux ans après il alla à Rome, où il fut reçu avec beaucoup d'honneur par le Pape Benoît VIII, qui lui donna le pallium. A son retour, passant à Pavie, il acheta un bras de saint Augustin cent marcs d'argent et un marc d'or, et enrichit de cette relique l'Église d'Angleterre. Ce fut ce vertueux pontife qui, par l'autorité de

sa sainteté, encourageait Canut au bien et le détournait du mal. Ce fut par ses exhortations que le prince fit le pèlerinage de Rome, ainsi que nous l'avons vu. Ce fut par ses conseils qu'il renouvela les lois tant ecclésiastiques que civiles, conformes à celles des rois précédents, et dont la première est d'aimer Dieu par-dessus toutes choses ¹. Ce fut encore par le conseil du saint archevêque que Canut étendit ses libéralités sur les églises étrangères, comme on voit par celle de Chartres, à laquelle il envoya une somme considérable, du temps de l'évêque Fulbert, qui l'en remercia par une lettre et employa cet argent à rebâtir son église qui avait été brûlée. L'archevêque Édelfnoth ou Elnoth mourut l'an 1038 et est compté entre les saints ².

Canut, ainsi que déjà nous l'avons vu, emmena en Danemark plusieurs évêques d'Angleterre, dont il mit Gerbrand en Zélande. Unvan, archevêque de Brême, reçut fort bien l'évêque Gerbrand ; mais il l'obligea à le reconnaître pour son supérieur et à lui promettre fidélité. L'ayant pris en amitié, il se servait de lui pour envoyer à Canut des députés avec des présents, le congratulant des victoires qu'il avait remportées en Angleterre, mais le reprenant de ce qu'il avait osé en enlever des évêques. Canut prit en bonne part la réprimande, et vécut si bien depuis avec l'archevêque qu'il ne faisait rien que par son avis, jusque-là qu'il fut le médiateur de la paix entre ce prince et le roi Conrad le Salique ³. Cette paix fut cimentée par les fiançailles et depuis par le mariage de Gunilde, fille de Canut, avec le jeune Henri, fils de Conrad, qui fut depuis l'empereur Henri III.

Vers ce même temps, comme nous l'avons déjà vu, régnaient en Norwége et en Suède deux rois du nom d'Olaf ou Olaüs, zélés l'un et l'autre pour la propagation de la foi et de la piété chrétiennes. Le premier s'appliquait particulièrement à purger la Norwége des devins, des magiciens et des enchanteurs dont elle était remplie, et il avait auprès de lui de saints évêques que nous avons déjà appris à connaître, et qui l'aidaient par leur doctrine et leurs conseils. Il envoya des députés à l'ar-

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 1, p. 449. —

² Florent Wigorn, *Chron.*, p. 619, édit. Francfort, 1601.

¹ Labbe, t. 9, p. 314. — ² *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 1. — ³ Adam. Brem., l. 2, c. 38.

chevêque Unvan, avec des présents, le suppliant de recevoir favorablement ses évêques et de lui en envoyer, de sa part, pour affermir la religion en Norwège¹. On se rappellera sans doute que l'archevêque de Brème ou de Hambourg était légat du Siège apostolique pour la conversion des peuples du Nord.

Olaüs de Suède, nouveau chrétien dont Olaüs de Nowége avait épousé la fille, n'était guère moins zélé que son gendre pour la religion chrétienne. Il fit de grands efforts pour faire abattre le temple d'idoles qui était à Upsal, au milieu de son royaume, et les païens, craignant qu'il n'en vint à bout, convinrent avec lui que, puisqu'il voulait être chrétien, il choisît le meilleur pays de la Suède pour y établir une église et l'exercice de sa religion, sans faire violence à personne pour quitter le service des dieux. Le roi, fort content de ce traité, fonda une église et un siège épiscopal dans la Gothie occidentale, près du Danemark et de la Norwège. Ce fut à Scaren, ville alors très-grande, à présent peu considérable, où, à la prière du roi de Suède, Turgot fut ordonné premier évêque par l'archevêque Unvan; il s'acquitta si bien de son ministère qu'il convertit à la foi deux peuples célèbres des Goths. Le roi Olaüs de Suède fit baptiser sa femme et ses deux fils, Émond et Amond. A ce dernier il fit donner le nom de Jacques au baptême; ce prince, tout jeune qu'il était, surpassa en sagesse et en piété tous ses prédécesseurs, et aucun roi ne fut si agréable aux Suédois².

Cependant Olaüs, roi de Norwège, fut chassé de son royaume par la faction des seigneurs, dont il avait fait mourir les femmes à cause de leurs maléfices. Canut, qui lui faisait la guerre, se prévalut de cette révolte et fut reconnu roi de Norwège, ce qui n'était encore arrivé à aucun roi de Danemark. Olaüs, mettant toute son espérance en Dieu, entreprit de se rétablir pour réprimer l'idolâtrie, et par le secours du roi de Suède, son beau-père, et des insulaires, il rassembla une grande armée et reconquit son royaume. Alors il crut que Dieu l'avait rétabli afin de ne plus pardonner à personne

qui voulût demeurer magicien ou qui refusât de se faire chrétien. Il y réussit pour une grande partie; mais, suivant les uns, quelque peu de magiciens qui restèrent le firent mourir pour venger ceux qu'il avait condamnés; suivant d'autres il fut tué dans une bataille; d'autres enfin disent qu'il fut mis à mort secrètement, pour faire plaisir à Canut, qui s'empara de son royaume. Quoi qu'il en soit au juste du genre particulier de sa mort, Olaüs fut regardé comme martyr. On l'enterra avec honneur à Drontheim, capitale du royaume; il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles, et il fut depuis en grande vénération à tous les peuples voisins. Il mourut l'an 1028, le 29 juillet, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Son fils Magnus, ayant récupéré le trône en 1035, contribua beaucoup à étendre la dévotion des peuples envers son père, que la cathédrale de Drontheim choisit pour patron titulaire¹.

L'archevêque Unvan, profitant d'une paix solide entre les Slaves et les Saxons d'outre-Elbe, rétablit la métropole de Hambourg, ruinée par les Normands en 845, et y rassembla une grande multitude d'habitants et de clercs. Il y demeurait souvent, jusqu'à y passer la moitié de l'année, et y donnait rendez-vous à Canut et aux princes des Slaves. Enfin, après avoir gouverné son Église pendant seize ans et s'être dignement acquitté de sa mission chez les infidèles, il mourut le 27 janvier 1029, et eut pour successeur Libentius II, neveu du premier, prévôt de la cathédrale. Il fut élu par la faveur de l'impératrice Gisèle, reçut le bâton pastoral de l'empereur Conrad et le pallium du Pape Jean XIX; mais il ne tint le siège de Brème et de Hambourg que quatre ans².

Plus loin, dans la Hongrie, le roi saint Étienne, après avoir converti et édifié son peuple par une sainte vie, l'édifia par une sainte mort en 1038. Dieu l'éprouva par de grandes afflictions. Il perdit plusieurs enfants en bas âge; mais il s'en consolait par les grandes espérances que lui donnait le seul qui lui restait, nommé Émeric. Il le fit élever avec grand soin et composa pour son instruc-

¹ Adam. Brem., l. 2, c. 40. — ² Id., c. 41.

¹ Adam. Brem., l. 2, c. 43. *Acta SS.*, 29 juillet. — ² Adam. Brem., l. 2, c. 42, 44, 45.

tion, le *Traité de Politique et de Législation chrétiennes*, que nous avons déjà vu. Le jeune prince profita si bien de la bonne éducation qu'il avait reçue qu'il parvint à une haute piété, et, étant une nuit en prières, il promit à Dieu de garder la virginité; mais il tint cette résolution très-secrète. Aussi le roi, son père, voulant assurer la succession du royaume, lui proposa un mariage convenable avec une belle princesse. Émeric s'en défendit d'abord; puis il céda à la volonté de son père et se maria, mais sans préjudice de son vœu, et il ne toucha point à son épouse, comme elle en rendit témoignage après la mort du prince, qui suivit de près son mariage. Il fut enterré à Albe-Royale et il se fit plusieurs miracles à son tombeau; aussi l'Église l'honore-t-elle entre les saints le 4 novembre¹.

Le roi, son père, eut besoin de toute sa vertu pour se consoler de cette perte, et, afin d'attirer sur lui la miséricorde de Dieu, il augmenta ses aumônes, déjà très-grandes, surtout envers les étrangers. Il avait une confiance particulière en un saint ermite nommé Gonthier, retiré en Bohême, et, quand ce saint homme venait le voir, il le laissait maître de son trésor. Enfin le saint roi Étienne, ayant été longtemps malade et sentant approcher sa fin, appela les évêques et les seigneurs de sa cour qui étaient chrétiens, et leur recommanda l'élection du nouveau roi, mais surtout de conserver la religion nouvellement établie en Hongrie. Après quoi, levant les mains et les yeux, il s'écria : « Reine du ciel, réparatrice du monde, c'est à votre patronage que je commets la sainte Église avec les évêques et le clergé, le royaume avec les grands et le peuple; leur disant le dernier adieu, je remets mon âme entre vos mains. » Ayant ensuite reçu en leur présence l'Extrême-Onction et le saint Viatique, il expira le 15 août, jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, comme il avait toujours désiré et demandé avec larmes. Il fut enterré dans l'église qu'il avait fait bâtir à cette sainte patronne à Albe-Royale. Sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles.

Son corps fut levé de terre quarante-cinq ans après sa mort. Benoît IX le canonisa, et Innocent XI fixa sa fête au 2 septembre¹.

L'ermite Gunther ou Gonthier, dont il vient d'être parlé, était un seigneur de Thuringe, illustre par sa naissance et sa dignité, qui, touché de repentir des péchés de sa jeunesse, alla trouver saint Godehard, depuis peu abbé de Hirsfeld et ensuite évêque de Hildesheim. Gunther lui découvrit le fond de sa conscience, et l'abbé lui persuada d'embrasser la vie monastique. Il renonça à ses biens, qui étaient grands, et les donna au monastère de Hirsfeld, du consentement de ses héritiers, se réservant toutefois pour sa subsistance le monastère de Guelling, dont il jouissait étant séculier, suivant l'abus de ce temps-là, ce qui fut cause que l'abbé différa quelque temps sa profession. Après l'avoir faite dans le monastère d'Altaha, soumis au même abbé, il alla, par sa permission, demeurer à celui de Guelling, qu'il s'était réservé; mais, comme il n'était accoutumé ni à la pauvreté ni au travail, il trouvait de grandes difficultés dans le gouvernement de cette maison et venait souvent demander conseil au saint abbé Godehard, qui lui dit enfin d'un ton ferme et sévère qu'il se soumit à l'obéissance et à la stabilité qu'il avait promises à Dieu, ou qu'il quittât l'habit et retournât dans le siècle. Il en parla même à l'empereur saint Henri, qui fit venir Gunther et lui représenta fortement qu'il ne pouvait servir deux maîtres. Ainsi il abandonna Guelling et revint à Altaha se ranger à la vie commune.

Il s'y distingua bientôt par sa ferveur et son austérité, en sorte que saint Étienne de Hongrie, son parent, en entendit parler et désira ardemment le voir. Il envoya deux fois, mais inutilement, l'en prier; enfin Gunther se rendit à la troisième, et, avec la permission de son abbé, il alla avec les envoyés du roi, qui le reçut avec une joie extrême. Il le fit manger à sa table; mais il ne put jamais le persuader de manger de la viande.

Ensuite le saint homme se retira, par la permission de son abbé, avec quelques moi-

¹ Apud Sur., 4 nov. *Acta SS.*, 27 août.

¹ *Acta SS.*, 2 sept.

nes d'Altaha, dans un désert des forêts de Bohême, où il fonda un ermitage ou nouveau monastère, l'an 1008, et y demeura trente-sept ans. Lui et ses disciples vivaient dans une extrême pauvreté ; leur nourriture était grossière, ils ne buvaient que de l'eau, et encore par mesure. Gunther, qui les gouvernait, était un homme sans lettres, qui n'avait rien appris que quelques psaumes ; mais il avait été si attentif aux lectures de l'Écriture sainte et aux discours des autres que souvent il en expliquait les sens les plus mystérieux, tantôt en souriant, tantôt sérieusement, en sorte qu'il se faisait admirer. L'auteur de sa Vie dit avoir entendu de lui un discours sur saint Jean-Baptiste qui tira les larmes de tous les assistants.

Le duc Bradislas de Bohême, étant un jour à la chasse, poursuivait un cerf d'une merveilleuse grandeur ; le cerf se réfugia dans un endroit de la forêt où tout à coup il s'arrêta. Le duc, étonné, aperçut bientôt une pauvre cellule et entendit une voix du ciel qui lui dit qu'un trésor de Dieu était caché là. Le duc, ayant fait le signe de la croix, entra dans la cabane. Et voilà qu'un beau vieillard à cheveux blancs était prosterné en prière sur sa couche. Le duc en demeura stupéfait ; mais le vieillard, l'ayant regardé, lui dit avec douceur : « Ne craignez pas ; au contraire, bénissez Dieu ; car je suis Gunther, qui vous ai tenu sur les fonts de baptême ; » et il lui en rappela des preuves. Le duc, hors de lui, demandait à son bienheureux parrain comment donc il était venu dans cette affreuse solitude et à une vie si pauvre, lui qui était d'une si haute noblesse, et il le pressait de venir à sa cour. Le saint homme l'en remercia, et lui dit que, s'il voulait assister à sa mort, il n'avait qu'à revenir le lendemain avant neuf heures. Le duc revint en effet de grand matin, avec Sévère, évêque de Prague, lequel célébra la messe, et donna la communion au saint ermite, qui mourut à neuf heures, au milieu des cantiques et des pleurs des assistants. C'était le 9 octobre 1045, jour auquel l'Église honore la mémoire de saint Gunther ¹.

Lorsque le roi Conrad passa les Alpes pour aller à Rome recevoir la couronne impériale du Pape Jean XIX, il y avait dans son cortège un clerc de l'Église de Toul qui devait un jour, sous le nom de saint Léon IX, commencer pour l'Église romaine une ère nouvelle. Ce clerc se nommait Brunon. Il était né le 21 juin 1002, dans le diocèse actuel de Nancy et de Toul, au château de Dachsbourg ou Dabo, sur les confins de la Lorraine et de l'Alsace. Sa famille, ainsi que celle de Hugues Capet, remontait, par sainte Malhilde, femme de Henri l'Oiseleur, à Charlemagne et à Witikind. Un de ses ancêtres, le comte Hugues I^{er}, qui embrassa la vie monastique en 940, fut la tige commune des princes de Lorraine, des princes de Hohenlohe et des comtes de Habsbourg, qui subsistent encore. Le comte Hugues IV, père de Brunon, était cousin de l'empereur Conrad. La piété n'était pas moins héréditaire dans sa famille que la noblesse. Son aïeul paternel et son aïeule maternelle, le comte son père et la comtesse sa mère, après s'être distingués dans le monde, y renoncèrent pour se dévouer à Dieu dans les monastères qu'ils avaient fondés, et parmi lesquels était celui de Hesse, près de Sarrebourg. Le jeune Brunon n'avait que cinq ans lorsque sa mère, qui l'avait nourri elle-même, le mit entre les mains de Bertold, évêque de Toul et troisième successeur de saint Gérard, pour l'instruire dans les arts libéraux et les lettres.

Sous le gouvernement éclairé de Bertold la ville de Toul était devenue une école plus florissante que jamais, où affluaient les enfants des nobles, et où le jeune Brunon trouva deux de ses cousins, l'un fils du duc de Lorraine, l'autre du duc de Luxembourg. Ils s'appelaient Adalbéron tous les deux. Le premier mourut jeune encore ; le second, qui devint depuis évêque de Metz, joignait à l'étude des sciences la pratique des vertus, la mortification, les jeûnes, les veilles. Il fut le précepteur particulier de son cousin Brunon, comme étant plus avancé en âge et dans les études. Unis par les liens du sang et de l'amitié, les deux cousins faisaient des progrès merveilleux. Ils étudièrent d'abord ce que l'on nommait dans ce temps le *Trivium*,

¹ *Acta. SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 1, p. 480.

qui comprenait la grammaire, la rhétorique et la dialectique ; ils se distinguèrent en prose et en vers, s'exercèrent même à plaider et à juger des causes. Ils étudièrent ensuite, avec non moins de succès, le *Quadrivium*, c'est-à-dire l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. Le progrès dans les sciences n'empêchait point le progrès dans la piété. Le jeune Brunon déployait avec les années un caractère de plus en plus aimable. La grâce divine perfectionnait en lui un heureux naturel. Nonobstant son illustre naissance, ses richesses, ses avantages de corps et d'esprit, on ne voyait en lui ni orgueil ni prétention. Il était affable et prévenant envers tout le monde ; il obéissait volontiers, non-seulement à ses supérieurs et à ses égaux, mais encore à ses inférieurs.

Un jour, après avoir terminé ses études, il se délassait dans un des châteaux de son père en Alsace. C'était pendant l'été. Comme il s'endormit le soir, un reptile venimeux lui piqua le visage ; il s'ensuivit une enflure considérable, qui mit ses jours en péril. On n'attendait plus que sa mort quand un vieillard vénérable, qu'il reconnut pour être saint Benoît, lui apparut et lui procura une prompte guérison. Brunon conçut dès lors une grande affection pour l'état monastique ; il paraît même l'avoir embrassé ; car il disait quelque temps avant sa mort : « J'ai vu la cellule que j'habitais étant moine changée en un vaste palais, et il me faut rentrer en ce moment dans la demeure étroite du tombeau. »

L'évêque Bertold, qui l'avait élevé, étant mort, il se soumit de même à son successeur Hériman. Il compatissait à ceux qui avaient à souffrir, particulièrement aux moines de Saint-Èvre, contre lesquels des flatteurs et des envieux avaient prévenu le nouvel évêque. Brunon tantôt les défendait avec courage, tantôt pleurait avec eux. Il procura surtout, par son autorité, le maintien de la vie canonique dans le cloître de Saint-Étienne, qui était la cathédrale. Ses parents l'ayant mené à la cour de l'empereur Conrad, qui était de leur famille, il s'y attira la bienveillance de tout le monde ; il était de si bonne mine, si plein de grâces et de prudence, que pour le distinguer des autres qui

portaient le même nom que lui on y ajoutait l'épithète de *Bon*. L'empereur et l'impératrice avaient une telle confiance en ses lumières et sa discrétion qu'ils l'admettaient dans leurs conseils les plus secrets et ne faisaient rien sans son avis. Ils pensaient dès lors à l'élever à un des postes les plus éminents de l'Église et de l'empire. Brunon s'en aperçut ; mais, tout jeune qu'il était, il promit à Dieu d'accepter avec plus de joie l'église la plus pauvre, si sa providence l'y appelait, que le poste le plus éminent et le plus riche auquel l'empereur voudrait l'élever par affection charnelle.

Il était âgé de vingt-trois ans et diacre quand il suivit le roi Conrad dans son voyage de Lombardie. L'évêque Hériman, étant malade, le chargea de conduire les troupes de l'évêché de Toul au service du prince. Dans cette milice séculière Brunon déploya une sagacité et une prévoyance telles qu'on eût dit qu'il ne s'était jamais occupé d'autre chose, traçant lui-même les camps, fournissant à chacun, en temps et lieu, les subsistances nécessaires, de telle sorte que et nobles et particuliers n'avaient à s'occuper que de leur personne. C'était en 1026.

Durant cette expédition l'évêque Hériman vint à mourir pendant le carême. Aussitôt le clergé et le peuple de Toul, d'une voix unanime, choisirent Brunon pour leur évêque. Ils en écrivirent deux lettres, l'une au roi Conrad, l'autre à Brunon lui-même. Ils représentaient au roi les déprédations journalières auxquelles ils étaient exposés sur les confins des trois royaumes de Lorraine, de Bourgogne et de France ; le roi de Lorraine et de Germanie étant trop loin pour les défendre, tandis que les rois des Français revendiquaient leur ville par toutes les machinations possibles, il leur fallait un pasteur noble et sage, capable de repousser tous les ennemis. Ce pasteur n'était pas difficile à trouver, puisque le suffrage unanime du clergé et du peuple avait désigné Brunon, parent du prince, chéri de Dieu et des hommes, élevé dans cette Église, instruit dans les lettres, d'une conduite exemplaire, et qui, passant par les divers degrés, avait été canoniquement élevé au diaconat. Non-seulement

les habitants de la ville et des faubourgs, mais toutes les populations du voisinage, les évêques de la province s'accordaient à le demander ; le roi devait donc leur accorder celui-là ; car nous avons cette parole du bienheureux Pape Célestin : « Chacun doit recevoir le fruit de sa milice dans l'église où il a passé sa vie dans tous les offices ; il ne doit aucunement usurper la solde ou la récompense due à un autre. Que les clercs aient la faculté de résister lorsqu'ils voient qu'on les accable ; qu'ils ne craignent point de repousser ce qu'on leur impose, et, s'ils n'ont pas la récompense qui leur est due, qu'ils aient au moins le libre jugement sur celui qui doit les régir. » Saint Léon parle dans le même sens quand il dit : « Nul ne doit être ordonné pour ceux qui ne le veulent ni ne le demandent, de peur que la ville ne méprise ou ne hâisse un évêque qu'elle n'a point souhaité, et qu'elle ne devienne moins religieuse qu'il ne convient si elle ne peut avoir celui qu'elle voulait. » C'est ainsi que l'Église de Toul parlait au roi Conrad, ajoutant que, si la puissance terrestre pouvait faire prévaloir la violence contre une si évidente et si canonique autorité, elle ne pourrait néanmoins jamais leur ôter leur affection pour leur élu. Enfin ils conjuraient tous le prince de considérer plutôt l'utilité de l'Église de Dieu que l'intérêt de sa parenté.

Dans la seconde lettre ils informaient Brunon qu'ils l'avaient élu d'une voix unanime et qu'ils le demandaient au prince ; par crainte et par amour de Dieu il ne devait en aucune façon s'opposer à leur demande ; ils le conjuraient, par Celui qui s'est fait pauvre pour l'amour de nous et qui s'est humilié jusqu'à la mort, de ne point, à cause de la richesse et de la noblesse de sa famille, mépriser leur Église pauvre et humble ; cette Église, l'ayant nourri dès son enfance, avait quelque droit d'en être nourrie à son tour ; ayant eu la gloire d'élever un tel personnage, elle méritait de l'avoir pour pasteur, afin qu'il pût dire d'une manière spéciale : « Je connais mes brebis et elles me connaissent. » On n'ignorait pas que le roi de la terre, en considération de sa parenté et de son mérite, le destinait à quelque chose de plus grand ; si

donc il écoutait néanmoins leur prière, eux conjureraient le Roi du ciel de lui accorder, et au ciel et sur la terre, des honneurs d'autant plus magnifiques ; si au contraire il les méprisait par l'ambition terrestre d'une dignité plus éminente, la justice divine, se vengeant de ses mépris, non-seulement lui ferait manquer la dignité qu'il ambitionnait, mais encore l'empêcherait de parvenir jamais à un honneur quelconque.

Conrad et le diacre Brunon, ayant reçu ces lettres, furent dans de grandes perplexités. Le roi était charmé de voir son jeune parent ainsi loué et chéri de tout le monde ; mais il était fâché de ne pouvoir plus, comme il en avait dessein, lui procurer une dignité plus haute. Il craignait d'offenser Dieu, s'il résistait au vœu si unanime de cette Église ; il regrettait de ne pouvoir rien faire qui répondît au mérite de la personne. Dans cette fluctuation de pensées il sollicita Brunon, par des intermédiaires, de ne pas accepter ; lui représentant le ravage de cette Église, sa pauvreté, sa position à l'extrémité de l'empire, où l'empereur ne viendrait probablement jamais. Il devait songer à sa propre sûreté et à son propre repos, ainsi qu'à l'amitié du prince, et fermer l'oreille aux instances de ceux qui avaient plus à cœur leur nécessité et leur consolation à eux que sa sûreté et son honneur à lui. Voilà ce que le roi faisait dire. Mais Brunon était plus touché des lettres que lui avait écrites l'Église de Toul ; plus cette Église était pauvre, plus il se rappelait le Maître divin de l'humilité, qui s'enfuit quand on veut le faire roi et qui vient à la croix de lui-même ; puis il se rappelait sa première résolution, d'aimer mieux servir le Christ dans l'humilité que de se voir élevé dans le monde au péril de sa conscience. Plus donc on s'efforçait de le détacher de ce parti, plus il s'y attachait. A la fin il présenta à Conrad les lettres qu'il avait reçues de l'Église de Toul. Le roi, les ayant lues, en fut vivement touché et lui dit : « Je vois bien, mon très-cher neveu, que mes desseins sur vous sont contrariés et vaincus par les desseins de Dieu ; je n'ose ni ne dois résister ; car ce serait pour le malheur de nous deux et de beaucoup d'autres. J'approuve ce que je ne puis éviter.

Pour vous, content de la grâce de Dieu, qui seul vous a préélu au gouvernement de cette Église, sans aucune manière de vénalité, ne cherchez point à vous concilier la bienveillance ni de mon épouse ni d'aucun mortel que ce soit, de peur de vous entacher ne fût-ce que d'une ombre de simonie ; car, sans aucun doute, ce que Dieu a commencé en vous de bien, il l'achèvera au plus tôt. Jetez vos inquiétudes en sa gratuite bonté ; lui-même vous nourrira, suivant sa divine et infallible promesse. Quant à notre conseil et à notre secours, quel qu'il puisse être, comptez bien qu'il ne vous manquera point ; car je m'intéresse à votre prospérité plus qu'à celle de qui que ce soit de votre ordre, tant à cause de votre fidélité pour notre service qu'à cause de l'affection qui m'unit à vous comme parent. Seulement ayez soin de servir fidèlement le Tout-Puissant et d'augmenter les bonnes qualités qu'on loue en vous depuis votre enfance.

Brunon, ayant ainsi le consentement du prince, se disposait à partir pour son diocèse. On lui représenta d'autres difficultés : c'étaient les hostilités de la Lombardie. Pour les éviter on lui conseilla la route la plus longue, mais la plus sûre ; il répondit : « Remettons-nous-en à la divine Providence ; nul ne saurait nuire à celui qu'elle protège. Si elle veut me purifier de mes fautes par le feu de la tribulation je ne m'y refuse pas. Marchons par le grand chemin, et souffrons avec joie tout ce que le souverain Arbitre décidera de nous. » Il traversa donc la Lombardie en droiture avec un cortège considérable. Mais, comme la simplicité de la foi n'exclut point les règles de la prudence, Brunon, accompagné seulement de cinq personnes, précédait toujours d'un jour son cortège. Il traversa ainsi toutes les villes sans que personne le reconnût ni lui dît un mot. Les ennemis, qui comptaient le trouver parmi son escorte, virent toutes leurs manœuvres déjouées. Il arriva heureusement à Toul le jour de l'Ascension, 15 mai 1026, et fut intronisé le même jour par son cousin Théodoric, évêque de Metz, frère de l'impératrice sainte Cunégonde.

Dès les premiers jours de son arrivée il dé-

posa les deux abbés de Moyen-Moutier et de Saint-Mansui, lesquels, négligeant le salut des âmes qui leur étaient confiées, ne se croyaient établis que pour dominer sur le temporel, et il recommanda leurs monastères au vénérable Vidric, prévôt du monastère de Saint-Èvre, qui, par son zèle et son industrie, y établit en peu de temps la régularité monastique. Le roi Conrad était ravi d'apprendre de la renommée les heureux succès du jeune évêque ; il en ressentait d'autant plus de joie qu'il voyait dès lors en lui le futur instrument de la Providence pour restaurer l'état de la religion et de l'empire. Comme le roi devait recevoir du Pape la bénédiction impériale le jour de Pâques 1027, il voulait, par amitié, que Brunon en reçût le même jour la consécration épiscopale et qu'il la différât jusqu'alors ; mais Brunon, qui aimait l'humilité et gardait fidèlement les commandements de Dieu, ayant su que cet honneur lui attirerait des envieux, et qu'en particulier l'archevêque de Trèves songeait à y opposer un certain privilège, il alla trouver le prince et le supplia de se départir de son dessein, protestant qu'il se passerait volontiers de cet honneur pour ne pas donner lieu à des difficultés à venir. Le prince ayant cédé, mais avec beaucoup de peine, Brunon revient à Toul et convient avec l'archevêque de Trèves du jour de son ordination. Cet archevêque était Poppon, fils de Léopold, margrave d'Autriche. Le jour convenu on arrive à Trèves ; mais une autre difficulté se présente ; l'archevêque met en avant un prétendu privilège d'après lequel tous ses suffragants, avant que de recevoir l'ordination, devaient prêter serment de ne jamais faire quoi que ce soit, sans rien excepter, que par son ordre ou son conseil, tel qu'un serviteur. Brunon, qui savait par l'Écriture qu'une promesse infidèle et insensée déplait à Dieu, déclara fermement qu'il ne ferait point cette promesse inconvenante, pour ne point se mettre en cas de ne pouvoir tenir ce qu'il aurait juré. Après un long débat il revint à Toul sans avoir rien terminé. Conrad, ayant appris ce différend, les manda l'un et l'autre à Worms, où, après quelques négociations, l'archevêque consentit que Brunon promit

seulement qu'il prendrait son avis dans les affaires ecclésiastiques. Brunon n'eut pas de peine à faire la promesse conçue en ces termes, et il fut ordonné le 9 septembre de la même année 1026.

À son retour à Toul le saint évêque établit Vidric abbé de Saint-Èvre, à la prière de saint Guillaume de Dijon, et il fit rebâtir ce monastère, qui tombait en ruines et qui avait beaucoup souffert de deux incendies. Plusieurs contribuèrent à cette bonne œuvre, et Brunon en dressa un acte pour consacrer la mémoire de ses bienfaiteurs. L'empereur Conrad est à la tête de la liste pour avoir donné quinze livres d'argent et trois onces d'or. Brunon donna le même Vidric pour abbé aux monastères de Moyen-Moutier et de Saint-Èvre.

Le saint évêque de Toul était le très-bel homme de son temps. Cet extérieur était rehaussé par une merveilleuse élégance de mœurs et de caractère. Sa charité était si expansive que bien des fois, à force de distribuer tout aux autres, il se trouvait lui-même pauvre au milieu de leurs richesses. Sa vertu principale était la compassion ; jamais affaire ne put l'empêcher un seul jour de servir chaque matin une foule de pauvres de ses propres mains, de leur laver les pieds, à l'exemple du Christ, et de leur donner à manger. Sa piété était si tendre qu'il ne vaquait jamais à la prière, soit en particulier, soit en public, sans que son visage et sa poitrine fussent baignés de larmes. Il excellait dans les sciences divines et humaines, spécialement dans la musique, et il composa plusieurs morceaux de chant en l'honneur du saint martyr Cyriaque, du saint évêque Hildulphe, de la bienheureuse vierge Odile et du Pape Grégoire, l'apôtre des Anglais. Son humilité et sa patience étaient telles que, s'il lui arrivait pour quelque faute de reprendre un de ses inférieurs, et que celui-ci, emporté par l'impatience, répondît par des injures, le saint y répliquait non par des coups, mais par la compassion et les pleurs.

Avec cela il était d'une constance invincible dans les épreuves. Quelques-uns des principaux du pays, envieux de son mérite et de sa renommée, essayèrent de le décrier à

la cour de l'empereur. N'y ayant pu réussir ils lui suscitèrent des traverses à l'étranger. Ils excitèrent un comte des frontières de France, Eudes, comte de Champagne, à faire la guerre au saint prélat pour le détacher de la fidélité à l'empereur. Brunon fut inébranlable ; ni les violences ne purent l'abattre, ni les ruses le surprendre ; sa courageuse charité non-seulement soulageait les souffrances de son peuple, mais faisait du bien à ses ennemis mêmes. Le Tout-Puissant le fit enfin triompher de tous ses envieux. Le comte qui avait allumé cette guerre fut tué par le duc Gozilon de Lorraine. Le saint évêque de Toul, envoyé en ambassade auprès du roi Robert de France, se concilia si bien l'amour et la vénération de tout le monde par sa sagesse et sa sainteté qu'il établit une paix durable, non-seulement entre ce roi et l'empereur Conrad, mais encore entre les deux Henri, leurs fils, qui leur succédèrent. Il réussit même à joindre à l'empire romain le royaume de la Bourgogne transjurane, occupé par le roi Rodolphe¹.

Le roi Robert de France avait perdu, l'an 1025, son fils aîné, Hugues, qu'il avait associé à la couronne et qui s'en montrait digne par ses belles qualités. Il lui restait trois autres fils, Eudes, Henri et Robert². Le premier des trois, Eudes, se trouvant imbécile, on jeta les yeux, pour la succession au trône, sur les deux autres. Le roi Robert et la plupart des seigneurs étaient pour Henri, l'aîné des deux ; la reine Constance, par un entêtement de femme, voulait le cadet comme valant mieux que son frère. Les évêques et les seigneurs se partagèrent entre les deux princes ; quelques-uns restèrent neutres, demandant qu'on ne fit de choix qu'à la mort du père³ ; ce qui montre de plus en plus que, dans la première moitié du onzième siècle, la succession au trône par ordre de primogéniture n'était pas encore reconnue comme une loi par les Français, du moins comme une loi inviolable. Cependant le prince Henri fut sacré roi par l'archevêque de Reims, le jour de la Pentecôte, 14 mai 1027 ; son frère Robert

¹ Vita S. Leon. IX. Acta SS., 19 avril. — ² Dom Bouquet, t. 10, p. 225, 262, 275, 277, 280, 283, etc. — ³ Id., p. 504, Epist. Odolr.

fut fait duc de Bourgogne. Leur mère Constance cherchait à mettre la division parmi eux ; pour résister à ses intrigues ils se jurèrent amitié, se liguèrent ensemble et prirent même les armes en 1030. Leur père marche contre eux en Bourgogne, ce qui occasionne une guerre plus que civile. Mais elle ne dura guère. Le roi, ayant consulté à cet égard saint Guillaume de Dijon, reçut de lui cette réponse : « Vous devez vous souvenir, ô roi, des injures et des opprobres que vous avez fait essuyer à votre père et à votre mère pendant votre jeunesse, d'autant plus que, par la permission de Dieu, juste juge, vous êtes traité par vos enfants comme vous avez traité ceux qui vous ont donné le jour. » Le roi écouta très-patiemment ces paroles, convint du fait et se confessa hautement coupable. Quelque temps après les deux princes revinrent à la paix ¹.

Après que le calme eut été rendu à l'État le roi Robert ne songea plus qu'à s'adonner aux exercices de piété ; il passa le carême de l'an 1031 à faire plusieurs pèlerinages. Il visita à Bourges l'église de Saint-Étienne, à Sauvignyle tombeau de saint Mayeul, à Briou, de celui de saint Julien, à Castres celui de saint Vincent, à Conques celui de sainte Foi, à Toulouse celui de saint Saturnin, à Pamiers celui de saint Antonin, au monastère de Saint-Gilles celui de ce saint abbé ; enfin il visita celui de saint Gérald d'Aurillac ; après quoi il revint célébrer la fête de Pâques à Orléans. Il fit plusieurs présents à toutes les églises et de grandes aumônes aux pauvres. Les pauvres qui, par leurs maladies ou par leur extérieur dégoûtant, avaient le plus de quoi rebuter sa délicatesse, comme les lépreux, étaient ceux qu'il chérissait le plus et qu'il servait avec le plus d'affection ; il considérait en eux Jésus-Christ souffrant, il leur baisait les mains, et en guérissait même plusieurs en touchant leurs plaies et en faisant sur eux le signe de la croix. C'est ce que rapporte l'auteur contemporain de sa Vie.

Le pieux roi tomba malade à Melun et dès lors ne songea plus qu'à profiter du peu de temps qui lui restait pour enrichir la cou-

ronne qu'il espérait dans le ciel. Il désirait ardemment s'unir à Jésus-Christ, qu'il invoquait sans cesse. Pour le voir il appelait continuellement à son secours les anges, les archanges et tous les saints de Dieu ; continuellement il faisait le signe de la croix sur son front, sur ses yeux, sur ses narines, sur ses lèvres, sur son gosier, sur ses oreilles, en l'honneur des principaux mystères de la vie du Sauveur. Il prenait aussi fort souvent de l'eau bénite, selon sa pieuse coutume ; car, quelque part qu'il fût, il voulait toujours en avoir dans sa chambre. La fièvre augmentant il demanda le saint Viatique, et il le reçut avec de grands sentiments de piété. A peine l'eut-il reçu qu'il expira, un mardi, 20 juillet, l'an 1034. On porta son corps à Saint-Denis, où il fut enterré auprès du roi Hugues, son père. Il fut vivement regretté de son peuple. Le clergé, les moines, les veuves, les orphelins, énumérant ses bienfaits, s'écriaient en pleurant : « Roi du ciel, Dieu bon, pourquoi nous faire mourir en nous enlevant un si bon père pour l'unir à vous ? Sous l'empire de Robert nous étions en sûreté, nous ne craignions personne. Au tendre père, au père du sénat, au père de tous les hommes de bien, félicité, gloire, demeure éternelle avec Jésus-Christ, le Roi des rois ¹ ! »

Une des plus cruelles famines dont l'histoire fasse mention désolait alors le royaume de France ; elle commença l'an 1030 et dura trois ans, pendant lesquels des pluies presque continuelles empêchèrent les moissons et les autres fruits de la terre de venir à maturité. Les éléments paraissaient tellement altérés et les saisons si dérangées qu'il semblait que le monde allât rentrer dans le chaos. On s'imaginera aisément ce que les peuples eurent à souffrir d'une indigence qui ne fit qu'augmenter pendant trois années consécutives ; mais on aurait peine à croire les détestables attentats que la rage de la faim fit alors commettre, si un auteur contemporain, le moine Glaber, n'avait pris soin de nous en instruire. Cependant, comme cet auteur exagère volontiers pour faire de l'éloquence, on

¹ Glaber, 1, 3, c. 9, p. 40.

¹ Helgald, *Vita Rob. Dom Bouquet*, t. 10, p. 116.

ne doit peut-être point ajouter une foi entière à tout ce qu'il dit de ce fléau.

Cette stérilité et cette famine, qui avaient commencé en Orient, se fit sentir en Grèce, en Italie, dans les Gaules, et enfin en Angleterre. En France les grands et ceux d'une fortune médiocre pâtissaient de la faim aussi bien que les pauvres, et la misère universelle fit cesser les rapines des puissants ; mais d'autres calamités en prirent la place. Après avoir mangé les cadavres des bêtes mortes on en vint jusqu'à déterrer les cadavres humains pour s'en nourrir. Quelques misérables allèrent bien plus loin ; ils attaquaient les voyageurs, non pour leur demander leur bourse, mais pour se faire de leurs membres dépecés une exécration nourriture. On prit, à Mâcon, un homme qui, faisant profession de loger les passants, en avait tué et mangé quarante-huit, dont on trouva les têtes dans sa maison. Il fut brûlé vif à Mâcon, par ordre d'Othon, comte de la ville. Un autre vendait, au marché de Tournus, de la chair humaine pour de la chair d'animal ; ayant été convaincu de ce crime il fut pareillement condamné au feu. On fit enterrer la chair humaine qu'il vendait ; mais un homme affamé, qui remarqua l'endroit, alla la déterrer pour s'en nourrir. Il fut surpris et puni du même supplice.

Mais, si la famine fut grande et occasionna des crimes, la charité ne fut pas moins grande et produisit d'héroïques vertus. Les évêques et les abbés, persuadés que les biens de l'Église sont les biens des pauvres, particulièrement dans une calamité publique, les distribuèrent libéralement pour soulager tant de malheureux, et ils souffrirent ensuite avec eux. L'Église rendit alors volontiers aux pauvres ce qu'elle avait reçu autrefois des riches. On dépouilla les autels et on en vendit les vases sacrés pour nourrir les membres souffrants de Jésus-Christ ; mais comme, malgré ces largesses, le nombre et les besoins des pauvres croissaient tous les jours, et qu'il était impossible de soutenir tant de misérables, les prélats crurent devoir préférer les laboureurs, et ils s'appliquèrent à leur fournir quelque nourriture, de peur que la terre ne demeurât sans culture.

Le saint abbé Richard de Verdun se distin-

gua par son zèle pour le soulagement des malheureux. Il écrivit aux évêques, aux comtes et aux princes, des lettres fort pressantes pour exciter leur charité, et il leur en donna lui-même l'exemple ; car, après avoir distribué l'argent et les provisions du monastère, il en fit vendre les plus précieux ornements ; ce qui le mit en état de nourrir tous les jours un grand nombre de pauvres.

Le saint abbé Guillaume n'eut pas moins de générosité dans une calamité si cruelle. Étant revenu un jour à son monastère de Saint-Bénigne pendant cette famine, il assembla ses moines au chapitre et leur demanda s'ils ne manquaient de rien. Ils répondirent que, grâce à Dieu, ils avaient toutes leurs provisions pour longtemps. Il s'informa en même temps de la quantité d'aumônes qu'ils faisaient, et il connut qu'on se contentait de faire les aumônes accoutumées, sans que l'excès de la misère les eût fait augmenter. Alors, plein d'une sainte indignation, il se leva de sa place en chantant ces premiers mots d'une antienne : *Ubi est charitas ?* « Où est la charité ? » et, prenant avec lui le cellierier, il se fit conduire au grenier, ensuite à la cave ; puis, ayant fait appeler les pauvres, il leur distribua le blé, l'orge et le vin qu'il y trouva, ne cessant de répéter *Ubi est charitas*, que quand il eut tout donné. Le saint abbé mourut avant la fin de la famine, le 1^{er} janvier 1034 ¹.

Mais qui pourrait rapporter en détail toutes les actions de charité que fit saint Odilon de Cluny durant cette même calamité ? Son monastère était un des plus riches du monde chrétien ; il le rendit pauvre pour soulager la misère publique. Il se reposait sur les soins de la Providence pour la subsistance de ses religieux ; mais, pour celle des pauvres, il croyait qu'il fallait commencer par y employer les biens de son monastère. Il donnait avec tant de libéralité qu'on l'accusa de profusion. Quand le saint abbé eut épuisé les provisions du monastère il vendit les calices et les autres vases sacrés, il vendit même la couronne d'or que l'empereur saint Henri avait donnée à Saint-Pierre de Cluny. Odilon

¹ *Hist. de l'Égl. gall.*, t. 20.

fut un jour sensiblement affligé de trouver deux jeunes enfants, à demi nus, morts de faim et de froid sur le chemin de Paris à Saint-Denis. Il se dépouilla aussitôt d'une partie de ses vêtements pour les ensevelir.

La famine causa bientôt une si grande mortalité que les vivants suffisaient à peine pour enterrer les morts; on en laissait les corps à la campagne ou sur les grands chemins, dans les endroits où ils étaient tombés de défaillance, et comme les loups, dont ils devinrent la pâture, prirent goût à la chair humaine, ces cruels animaux vinrent ensuite assaillir les vivants, qui souvent n'avaient pas la force de se défendre. Le mal était à son dernier période. Toutes les ressources paraissaient épuisées, lorsque Dieu, qui voulait châtier rigoureusement la France, mais non la perdre, eut enfin pitié de l'état où la famine et la mortalité avaient réduit ce royaume.

Après trois ans de stérilité la moisson de l'année 1033 fut si abondante qu'elle surpassa la récolte de cinq années ordinaires. Les peuples, que la misère passée avait rendus plus dociles, reçurent ce bienfait avec reconnaissance et parurent disposés à mener dans la suite une vie plus chrétienne. Les évêques profitèrent de ces conjonctures pour corriger les désordres qui avaient attiré la colère de Dieu, et surtout pour empêcher les guerres particulières des seigneurs, que la famine avait pour un moment suspendues¹.

« Bientôt, dit Glaber, les évêques commencèrent, d'abord en Aquitaine, puis dans la province d'Arles et dans celle de Lyon, ensuite dans le reste de la Bourgogne, et enfin dans toute la France, à célébrer des conciles auxquels assistaient avec eux les abbés et les autres hommes consacrés à la religion, ainsi que tout le peuple. On y por-

tait les reliques des saints les plus célèbres de chaque province. Comme on avait annoncé que ces conciles, où, avec les évêques, devaient se trouver les grands de chaque pays, avaient pour but de restaurer la paix et les institutions sacrées de la foi, toute la population, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, s'y portait avec joie, prête à obéir à tout ce qu'ordonneraient les pasteurs de l'Église, non moins que si une voix du ciel était adressée aux hommes sur la terre. Chacun, en effet, était troublé par les fléaux qu'on venait d'éprouver et doutait qu'il lui fût permis de jouir de l'abondance qui s'annonçait. On écrivit donc par chapitres, d'un côté, tout ce qui était défendu; de l'autre, tout ce que les signataires s'engageaient à Dieu de faire. Le plus important était de conserver une paix inviolable, en sorte que les hommes de toute condition, à quelque chose qu'ils fussent exposés auparavant, pussent désormais marcher sans armes et sans crainte. Tout brigand et quiconque envahissait le bien d'autrui était soumis par cette loi à la perte de ses biens ou à des peines corporelles. Plus d'honneur et de respect devaient encore être rendus aux lieux sacrés et aux églises, et quiconque y cherchait un refuge, de quelque faute qu'il fût coupable, devait y demeurer en sûreté, excepté seulement celui qui aurait violé l'engagement de cette paix. Quant à ce dernier on pouvait l'arrêter, même sur l'autel, pour lui faire subir la peine qu'il avait encourue. Enfin tous les clercs, les moines et les religieuses devaient couvrir de leur garantie ceux qui voyageaient avec eux, de sorte qu'ils ne fussent exposés à aucune injure. Il serait trop long, ajoute Glaber, de rapporter tout ce qui fut arrêté dans ces conciles; mais ceci, du moins, est digne de remarque, qu'il fut ordonné par une sanction perpétuelle que tout fidèle s'abstiendrait, le vendredi de chaque semaine, de l'usage du vin, et le samedi de celui de la viande, à moins qu'une grave infirmité ne l'en empêchât ou que ce ne fût le jour d'une fête solennelle. Celui qui s'en dispenserait pour une autre cause devait, en retour, nourrir trois pauvres.

« Dieu parut approuver ces règlements, et

¹ Rappelons que plusieurs conciles avaient, dès la fin du dixième siècle, tenté d'amener entre eux cette paix. Dès l'an 994 on voit une convention de paix conclue entre les principaux assistants (*Script. rer. Franc.*, X, 147). En 1016 le concile d'Orléans voulut aussi mettre un terme aux guerres privées (*Ibid.*, p. 172, 224, 379, 454). En 1021 les habitants d'Amiens et de Corbie convinrent que, s'il s'élevait entre eux des dissensions, on attendrait jusqu'au dimanche, jour où la discussion pacifique aurait lieu devant l'église, en présence de l'évêque et du comte (*Ibid.*, p. 379).

il s'opéra pendant la tenue de ces conciles un grand nombre de guérisons miraculeuses par la vertu de saintes reliques qu'on y avait apportées. Les peuples qui s'y étaient rendus étaient si charmés que, pour ratifier solennellement les canons qui avaient été portés contre les violences, ils priaient les évêques de lever leurs crosses vers le ciel, pendant qu'eux-mêmes criaient en étendant les mains : « La paix ! la paix ! la paix ! » confirmant par là le pacte perpétuel qu'ils venaient de contracter entre eux et avec Dieu. Tout le monde promit, en outre, de se rassembler de nouveau au bout de cinq ans, pour aviser aux moyens de rendre la paix encore plus stable ¹. »

Ces conciles se tenaient l'an 1033, à la cessation de la famine. Deux ans auparavant, au deuxième concile de Limoges, les évêques avaient employé des moyens semblables pour arrêter les pillages dans ce diocèse. Après la première séance on célébra une messe solennelle, qui était celle de la dédicace. L'évangile ayant été chanté, Jourdain, évêque de Limoges, fit un discours au peuple sur ce qu'on y rapporte de Zachée, qui rendit le quadruple de ce qu'il avait pris, et il exhorta les seigneurs qui pillaient les biens de l'Église à imiter ce publicain. Après quoi le diacre qui avait chanté l'évangile, étant monté sur l'ambon, lut à haute voix l'excommunication suivante :

« Par l'autorité de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, de sainte Marie, Mère de Dieu, de saint Pierre, de saint Martial et des autres apôtres, nous, évêques ici assemblés au nom de Dieu, savoir : Aimon, archevêque de Bourges; Jourdain, évêque de Limoges; Étienne du Puy, Rencon d'Auvergne, Ragamond de Mende, Émile d'Albi, *Deusdedit* de Cahors, Isambert de Poitiers, Armand de Périgueux, Roban d'Angoulême, nous excommunions les chevaliers de ce diocèse de Limoges qui refusent ou qui ont refusé à leur évêque la paix et la justice qu'il leur demande. Qu'ils soient maudits, eux et ceux qui les aident à faire le mal ! Maudites soient leurs armes, ainsi que leurs

chevaux ! Que leur demeure soit avec le fratricide Caïn, avec le traître Judas, avec Dathan et Abiron, qui ont été engloutis vivants dans les enfers ! Et de même que ces flambeaux s'éteignent à vos yeux, que leur joie s'éteigne à l'aspect des saints anges, à moins qu'ils ne viennent à satisfaction avant leur mort et qu'ils ne se soumettent à une juste pénitence, selon le jugement de leur évêque ¹. »

Dans ce concile de Limoges saint Martial est compté parmi les apôtres ; il était, en effet, l'apôtre du pays, y ayant le premier annoncé l'Évangile, et c'est dans ce temps que le Pape Jean XIX répondit qu'on pouvait lui donner le nom d'apôtre. Mais les Limousins prétendaient de plus que saint Martial était un des soixante-douze disciples et qu'il avait été envoyé dans leur pays par le Sauveur lui-même ; question fort débattue dans les conciles particuliers de cette époque et de cette province, notamment dans celui de Bourges, tenu la même année 1031, où, avec quelques règlements sur la discipline ecclésiastique, on avait aussi fait des canons contre les guerres particulières ².

Dans le deuxième concile de Limoges on fit de grandes plaintes au sujet des excommuniés, qui, à l'insu des évêques, allaient à Rome se faire absoudre. Sur quoi on dit qu'Étienne d'Auvergne, prédécesseur de Rencon, ayant excommunié Ponce, comte de Clermont, pour avoir répudié sa femme et s'être ensuite remarié, le comte, sans renoncer à son péché, alla à Rome et se fit absoudre par le Pape, qui ne savait pas qu'il eût été excommunié par son évêque ; que, l'évêque s'en étant plaint au Pape, apparemment Jean XIX, le Pape lui fit la réponse suivante :

« Ce que j'ai fait sans le savoir n'est pas tant ma faute que la vôtre, car vous savez que quiconque, des diverses parties de l'univers, a recours à moi, il m'est impossible de ne pas en prendre soin, le Seigneur ayant dit spécialement au bienheureux Pierre : « Pais mes brebis. » Comment donc le Siège apostolique pourrait-il, sans une justeraison, rejeter ceux qui viennent de si loin y chercher le remède ?

¹ Glaber, l. 4, c. 3.

² Labbe, t. 9, p. 891. — ² Id., p. 864, etc.

Avant que cette brebis malade vînt à Rome vous auriez dû m'instruire de ce qui la regardait ; je n'aurais pas manqué de confirmer la sentence d'excommunication que vous aviez portée ; car je déclare à tous mes confrères les évêques que je chercherai plutôt à les soutenir et à les consoler qu'à les contredire. A Dieu ne plaise qu'il y ait de la division entre moi et mes coévêques ! C'est pourquoi la pénitence et l'absolution que j'ai accordées à votre excommunié, je les déclare nulles, parce qu'il les a obtenues frauduleusement, et elles ne pourront servir qu'à sa condamnation, jusqu'à ce que vous l'ayez absous après une satisfaction convenable. »

Les évêques du concile, ayant entendu la lecture de cette lettre, se dirent les uns aux autres : « Nous n'avons pas raison de murmurer contre notre chef. Ce n'est pas la faute de l'*Apostolique*, c'est la nôtre, si nous manquons de lui faire connaître ceux que nous ne voulons pas qu'il absolve. Les Apostoliques de Rome et les autres Pères ont ordonné que, si un évêque impose une pénitence à un de ses diocésains et l'envoie ensuite au Pape, afin qu'il juge si la pénitence convient à la faute, le Pape puisse la modérer ou l'augmenter ; car c'est dans le Siège apostolique que réside principalement le jugement de l'Eglise universelle. De même, si l'évêque envoie son diocésain à Rome avec des lettres et des témoins pour qu'il reçoive la pénitence du Pape, ainsi qu'on en use souvent pour les crimes énormes, les évêques ne sachant quelle pénitence il convient d'y imposer, cet homme peut licitement recevoir le remède du Pape ; mais il n'est permis à personne de recevoir la pénitence et l'absolution du Pape sans avoir consulté son évêque. »

Dans ces dernières paroles il n'est pas question de toute espèce de péchés, mais uniquement de ceux qui demandaient une pénitence publique et une réparation publique sur les lieux, pour lever le scandale. Dans les paroles précédentes on voit l'origine des cas réservés au Pape, en ce que les ordinaires, ne sachant quelle pénitence imposer pour certains crimes énormes, renvoyaient au Pape ceux qui en étaient coupables¹.

Cependant Bérold, évêque de Soissons, et Guérin, évêque de Beauvais, voyant que, par la faiblesse du roi, le royaume penchait vers sa ruine ; que les droits, les coutumes, et finalement toute espèce de justice étaient violés, crurent rendre un grand service à la chose publique en suivant l'exemple des évêques d'Aquitaine et de Bourgogne et en faisant comme eux un décret pour obliger tous les laïques à jurer qu'ils observeraient désormais la paix et la justice. Tous les évêques de France y ayant consenti, ils pressèrent Gérard, évêque de Cambrai, de publier aussi ce décret dans son diocèse. Gérard s'y refusa. Il y avait à ceci une raison politique : quoique de la province ecclésiastique de Reims, Cambrai n'était pas du royaume de France, mais du royaume de Lorraine, qui appartenait à l'empereur Conrad. L'évêque Gérard dit donc, pour justifier son refus, que le décret en question donnait atteinte aux droits de la royauté et confondait la puissance séculière avec la puissance ecclésiastique ; qu'il appartenait aux évêques de prier et d'avertir les rois de leurs devoirs, mais qu'il n'appartenait qu'aux rois d'ordonner la paix et la guerre et de porter des lois pour réprimer les violences de leurs sujets. Ces raisons étaient bonnes en thèse générale ; elles étaient peut-être bonnes encore pour le royaume de Lorraine, où l'empereur Conrad maintenait l'ordre et la justice par son autorité ; mais en France, où le royaume périssait par l'imbécillité du roi, c'est le terme de la chronique de Cambrai, ces mêmes raisons étaient nulles ; pour prévenir un malheur extrême il fallait y recourir à des moyens extrêmes, et, comme il n'y avait que l'Eglise et les évêques qui pussent sauver le royaume, l'Eglise et les évêques devaient en conscience le sauver. Gérard ajoutait, de plus, qu'un pareil décret lui paraissait dangereux, parce qu'on prétendait obliger tout le monde d'en jurer l'observance, qu'il arriverait de là que presque personne ne serait exempt de parjure¹.

Les évêques de France se choquèrent de la résistance de Gérard, et ils traitèrent ce pré-

¹ Labbe, t. 9, p. 880 et 881.

¹ Chron. Camer. Dom Bouquet, t. 10, p. 201.

lat d'ennemi de la paix de Dieu, l'accusant de vouloir diviser le sacerdoce et l'empire. Ils ne laissèrent pas de passer outre, et le décret fut porté et accepté avec joie par les peuples, qui promirent de s'y conformer. On y ordonnait que personne désormais ne portât les armes, ne répât par la force ce qu'on lui avait pris, ni ne vengeât son sang ou celui de ses parents, mais qu'on pardonnât de bonne foi aux meurtriers, qu'on jeûnât le vendredi au pain et à l'eau, et qu'on fit le samedi abstinence de chair et de graisse; que, quelque crime qu'eût commis un pénitent, on ne lui imposât pas d'autre pénitence que celle-là; que, de plus, tous jureraient d'observer ces articles, et que, si quelqu'un refusait de faire ce serment, il serait excommunié comme un païen, que personne ne le visiterait à la mort et qu'on lui refuserait la sépulture.

Quel que dût être le résultat de ces moyens si sévères de pacification publique, l'empressement général des peuples à les réclamer et à s'y soumettre montre déjà un progrès immense vers des mœurs plus douces; car ce sont les mêmes peuples qui, dans l'origine, ne connaissaient d'autre loi, d'autre justice que le glaive.

Quand Gérard de Cambrai, qui s'était opposé à ce décret, vit que, malgré son opposition, ses collègues l'avaient publié, il entreprit de le combattre, et composa à ce sujet un écrit où il prétendait faire voir : 1° qu'on ne pouvait jamais défendre le port des armes, parce que c'était une chose licite; que depuis le commencement du monde il y avait eu des hommes destinés à prier, d'autres à cultiver les terres et d'autres à porter les armes pour la défense des ecclésiastiques et des laboureurs; que ces conditions sont nécessaires et se soutiennent mutuellement; 2° qu'il est toujours permis de demander la restitution d'un bien usurpé et la réparation d'une injure; 3° qu'on ne doit pas obliger indifféremment tout le monde à jeûner le vendredi et le samedi, et qu'on ne doit pas croire que cette pénitence soit suffisante pour toutes sortes de péchés; 4° qu'au reste il est de la charité d'exhorter les mourants à la pénitence, quelque grands pécheurs qu'ils soient,

et que ce serait une cruauté de refuser la sépulture aux morts, comme le décret menaçait de le faire à l'égard des réfractaires.

Cet écrit ne servit qu'à aigrir de plus en plus les évêques contre Gérard. Il s'y était bien attendu, et l'autorité seule de ses confrères ne l'aurait pas fait changer d'avis; mais les cris des peuples, qui murmuraient publiquement contre sa conduite et qui le regardaient comme l'ennemi de la paix, furent plus efficaces. Il devint odieux à ses propres diocésains, et son peuple se souleva contre lui à Douai. Il craignit alors de devenir la victime de sa résistance à un décret accepté par tous les autres évêques. Ainsi, cédant enfin aux prières et aux remontrances de ses amis, et surtout de Leduin, abbé de Saint-Vaast d'Arras, il se conforma à l'avis de ses collègues et fit publier dans son diocèse le décret pour l'observation de la paix.

Mais, malgré le zèle des évêques et des peuples, la violence qu'il s'agissait de faire aux mœurs nationales était trop grande pour que de tels règlements fussent longtemps observés. La guerre privée, soit qu'on se défendit ou qu'on voulût se venger, était une sorte d'administration barbare de la justice dont on ne pouvait se passer, lors même qu'on en déplorait les conséquences. Comme personne ne vous faisait droit, il fallait bien se faire droit à soi-même; comme le pouvoir législatif était anéanti et qu'aucun pouvoir exécutif n'entendait sa protection sur les provinces, il fallait bien que celui qui éprouvait une injustice en cherchât par ses propres forces le redressement. Aussi ce que l'évêque Gérard de Cambrai avait annoncé arrivait-il : c'est que les premiers conciles pour la paix de Dieu n'avaient pas tant fait cesser les rapines que multiplié les parjures ¹.

Cependant, comme nous l'avons fait remarquer, ceux qui avaient juré la paix de Dieu étaient convenus qu'ils se rassembleraient au bout de cinq ans pour aviser aux moyens de la rendre plus stable. Ce fut dans ce but que, vers l'an 1040, plusieurs conciles provinciaux furent convoqués en Aquitaine, et bientôt tout le reste des Gaules suivit l'exem-

¹ Bald.

ple de cette province. Par une innovation heureuse on y substitua la *trêve de Dieu* à la *paix de Dieu*, c'est-à-dire qu'au lieu de s'efforcer plus longtemps d'arrêter l'essor de toutes les passions humaines, et de remplacer les rigueurs nécessaires de la justice terrestre par la perfection de la charité chrétienne, on prit à tâche de régulariser ces passions, de soumettre la guerre aux lois de l'honneur, de l'humanité et de la compassion, de laisser à ceux qui n'avaient point de supérieurs l'appel à la force, puisqu'il était impossible de leur donner un autre garant, mais de les empêcher de faire jamais de cette force un usage destructeur de la société, ou de la tourner contre ceux de qui ils n'avaient point reçu d'injures et de qui ils ne pouvaient point attendre de redressement.

Nous avons les actes des conciles de Touluges, dans le Roussillon, d'Aussonne, de Saint-Gilles et quelques autres, pour l'établissement de la trêve de Dieu. Ces actes ne sont pas parfaitement uniformes; chaque assemblée d'évêques apportait quelque modification aux lois de la trêve; mais leur principe commun était toujours de limiter le droit de la guerre, et d'interdire, sous les peines ecclésiastiques les plus sévères, même au moment où les hostilités semblent abolir toutes les lois, les actions contraires au droit des gens et à l'humanité. Malgré la diversité de ces actes des conciles une législation générale finit par être adoptée dans toute l'Europe sur la guerre et sur la trêve de Dieu. Les hostilités, même entre soldats, furent limitées à un certain nombre de jours par semaine; certaines classes de personnes furent protégées contre ces hostilités, et certains lieux furent placés sous la garantie d'une neutralité perpétuelle. Cette législation elle-même fut souvent violée, et, au bout d'une période assez longue, devenue moins nécessaire, elle tomba en désuétude. « Cependant, dit un auteur hostile au catholicisme, on doit encore la considérer comme la plus glorieuse des entreprises du clergé, celle qui contribua le plus à adoucir les mœurs, à développer les sentiments de commisération entre les hommes, sans nuire à ceux de bravoure; à donner une base raisonnable au

point d'honneur, à faire jouir les peuples d'autant de paix et de bonheur qu'en pouvait admettre alors l'état de la société, à multiplier enfin la population de manière à pouvoir bientôt fournir aux prodigieuses émigrations des croisades ¹.

Tout acte militaire, toute attaque, toute spoliation, toute effusion de sang fut interdite depuis le coucher du soleil le mercredi soir jusqu'au lever du soleil le lundi matin, en sorte que trois jours et deux nuits par semaine furent seuls abandonnés aux violences des guerres et des vengeances. De plus, les jours des grandes solennités religieuses, les saisons de jeûne de l'Avent et du Carême, et les fêtes des patrons, qui variaient avec la dévotion particulière de chaque province, furent également compris dans la trêve de Dieu ². Il fut encore convenu que, pendant l'Avent et le Carême, ces longues saisons de jeûne et de paix, personne ne pourrait élever des fortifications nouvelles, ni travailler aux anciennes, à moins qu'il n'eût commencé ce travail quinze jours avant l'ouverture du jeûne. On ne voulait pas que l'un des partis profitât d'une garantie commune pour changer la proportion des forces, et l'on jugeait avec raison qu'en permettant aux plus faibles de travailler à se mettre en défense on exciterait les plus forts à violer la trêve.

Les lieux mis sous la sauvegarde perpétuelle de la trêve de Dieu furent les églises et

¹ Sismondi, *Hist. des Français*.

² Un synode réuni à Caen en 1042 déclare que la trêve doit être observée depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin, depuis le commencement de l'Avent jusqu'à l'octave de l'Épiphanie, depuis l'ouverture du Carême jusqu'à l'octave de Pâques, et depuis les Rogations jusqu'à l'octave de la Pentecôte. Tant que la trêve durait il était expressément défendu de dévaster les terres et d'enlever les bestiaux.

Le concile de Narbonne (1043), après avoir prescrit la trêve du mercredi soir au lundi matin, la déclare en outre obligatoire pour les temps et jours suivants : depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'à l'octave de l'Épiphanie, depuis le dimanche de la Quinquagésime jusqu'à l'octave de Pâques, depuis le dimanche d'avant l'Ascension jusqu'à l'octave de la Pentecôte, les jours de fête de la sainte Vierge, de saint Pierre, de saint Laurent, de saint Michel, de tous les Saints, de saint Martin, des saints Just et Pasteur, patrons de l'église de Narbonne, et tous les jours de jeûne. L'infraction à cette ordonnance entraînait l'anathème et le bannissement perpétuel.

les cimetières, avec un pourtour de trente pas ecclésiastiques, mais seulement autant que ces églises ne seraient pas fortifiées et qu'elles ne serviraient pas de refuge à des malfaiteurs qui en sortiraient pour piller. Les personnes auxquelles s'étendit la même sauvegarde furent les clercs, autant qu'ils ne porteraient pas d'armes, les moines et les religieuses. Enfin le droit de la guerre fut limité par la protection accordée à l'agriculture. Il ne fut plus permis de tuer, de blesser ou de débilitier les paysans de l'un et de l'autre sexe, ni de les arrêter, si ce n'est pour leurs fautes personnelles et selon le droit. Les outils de labouillage, les meules de paille, le bétail, les plantations plus précieuses furent mis sous la protection de la trêve de Dieu. Parmi ces objets plusieurs ne pouvaient être enlevés comme butin, d'autres devaient subir le sort de la guerre; mais, quoiqu'il fût permis de les prendre pour son usage, il était défendu de les brûler ou de les détruire à plaisir.

Des peines ecclésiastiques furent établies contre les infracteurs de la trêve; de fréquentes assemblées d'évêques furent chargées de tenir la main à ces règlements, et, dans quelques provinces, des officiers de paix, une milice armée et entretenue par une contribution spéciale durent réprimer les contrevenants¹.

¹ Dom Bouquet, t. II, p. 510, etc. — Un concile tenu à Rouen en 1096 défendit sous les peines les plus sévères de jamais inquiéter les laboureurs qui étaient à la charue et de toucher à leurs bœufs et chevaux de service. — Un grand nombre de conciles ou synodes du onzième siècle, dans différentes parties de la France, étendirent la trêve de Dieu à toutes les provinces. — « Les Papes, dit à ce sujet l'illustre Balmès, poursuivaient avec ardeur l'œuvre commencée, la sanctionnaient du sceau de leur autorité, propageaient l'observance de la trêve au moyen de leur influence, alors universelle et puissante, sur toute l'Europe. Bien que la trêve ne fût en apparence qu'un témoignage de respect donné à la religion par les passionnés qui, en sa faveur, consentaient à suspendre leurs violences, c'était au fond le triomphe du droit sur le fait, et l'un des plus admirables artifices que l'on ait jamais employés pour adoucir les mœurs d'un peuple barbare. L'homme qui, durant quatre jours de la semaine, et pendant de longs espaces de temps, se voyait forcé de suspendre l'exercice de la force, s'inclinait nécessairement à des mœurs plus douces; il devait finir par renoncer entièrement à la force. Ce qui est difficile, ce n'est pas de convaincre l'homme qu'il agit mal, mais de lui faire perdre l'habitude d'agir mal; or nous savons que toute habitude s'engendre par la répétition des actes et se perd dès que l'on a obtenu de faire cesser les actes pendant un certain temps... Ceux qui ont regardé l'in-

Vers le même temps une nouvelle institution vint seconder cette tendance générale à humaniser la guerre : ce fut l'institution de la chevalerie, qui dut commencer en France sous les rois Robert et Henri. La chevalerie chrétienne était dans l'origine une consécration religieuse du noble guerrier à la défense de l'Église et des pauvres. Le noble qui voulait recevoir cette ordination militaire se présentait à l'évêque, qui bénissait d'abord son épée, afin qu'il pût être le défenseur des églises, des veuves, des orphelins et de tous les serviteurs de Dieu, contre la cruauté des païens et des hérétiques¹.

« Seigneur très-saint, disait le pontife, Père tout-puissant, Dieu éternel, qui seul ordonnez et disposez bien toutes choses; qui, pour réprimer la malice des pervers et protéger la justice, avez, par une disposition salutaire, permis l'usage du glaive aux hommes sur la terre et voulu l'institution de l'ordre militaire pour la protection du peuple; qui, par le bienheureux Jean, avez fait dire aux soldats qui venaient le trouver dans le désert de ne vexer personne, mais de se contenter de leur solde, nous supplions votre clémence, Seigneur, comme vous avez donné à votre serviteur David de vaincre Goliath et à Judas Machabée de triompher des nations qui ne vous invoquaient pas, de même, à

tervention de l'autorité ecclésiastique dans les affaires civiles comme une usurpation du pouvoir public devraient bien nous dire s'il est possible d'usurper ce qui n'existe point, si un pouvoir qui se trouve dans l'incapacité d'exercer ses propres attributions peut raisonnablement se plaindre de voir passer ces attributions aux mains de qui a l'intelligence et la force d'en tirer parti. A cette époque le pouvoir public ne se plaignait nullement de ces usurpations prétendues; gouvernements et peuples les considéraient comme justes et légitimes; car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ces usurpations étaient naturelles, nécessaires; elles se trouvaient amenées par la force des événements, elles résultaient de la situation des choses. Certes il serait étonnant de voir, de nos jours, les évêques s'occuper de la sécurité des chemins, publier des édits contre les incendiaires, contre les voleurs, contre ceux qui coupent les oliviers; mais, aux temps dont nous parlons, cette manière d'agir était naturelle; je dirai plus, elle était nécessaire. Grâce à ces soins de l'Église, à cette sollicitude incessante, si légèrement incriminée depuis, on put jeter les fondements de cet édifice social qui nous abrite aujourd'hui; on put consommer une réorganisation qui serait restée impossible sans l'influence religieuse, sans l'action de l'autorité ecclésiastique. » (*Le Protestantisme comparé au Catholicisme*, traduction de Blanche-Raffin, t. II, p. 102-105.)

¹ Pontif. Roman. De Benedict. nov. milit.

votre serviteur que voici, qui vient courber la tête sous le joug de la milice, accordez la force et l'audace pour la défense de la foi et de la justice, accordez une augmentation de foi, d'espérance et de charité ; donnez-lui tout ensemble et votre crainte et votre amour, l'humilité, la persévérance, l'obéissance, la patience ; disposez en lui si bien toutes choses qu'il ne blesse personne injustement ni avec cette épée ni avec une autre, mais qu'il s'en serve pour défendre tout ce qui est juste et équitable, et que, comme d'un moindre degré il monte à un nouvel honneur de la milice, il dépouille de même le vieil homme avec ses œuvres pour revêtir l'homme nouveau, afin qu'il vous craigne et vous serve avec droiture, qu'il évite la société des perfides, qu'il étende sa charité sur le prochain, qu'il obéisse à son supérieur en toutes choses selon la droiture et remplisse en tout son devoir selon la justice. »

L'évêque donnait au nouveau chevalier l'épée nue, en disant : « Recevez ce glaive, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et servez-vous-en pour votre défense et pour celle de la sainte Église de Dieu, et pour la confusion des ennemis de la croix de Jésus-Christ et de la foi chrétienne, et, autant que le permet la fragilité humaine, n'en blessez personne injustement. » L'épée ayant été remise dans le fourreau, le pontife en ceignait le nouveau chevalier, disant : « Ceins-toi de ton épée sur la cuisse, vaillant guerrier ; mais prends garde que les saints ont vaincu les royaumes, non par l'épée, mais par la foi. » Le nouveau chevalier se levait alors, tirait son épée, la brandissait avec force, l'essuyait sur son bras gauche et la remettait dans le fourreau. Alors le pontife lui donnait le baiser de paix en disant : « La paix avec toi ! » Puis, avec l'épée nue à la main droite, il frappait trois fois le nouveau chevalier doucement sur les épaules en disant une seule fois : « Sois un guerrier pacifique, vaillant, fidèle et dévoué à Dieu. » Enfin il lui donnait un léger soufflet de la main droite en disant : « Sors du sommeil de la malice et veille dans la foi du Christ et dans une louable renommée. » Après quoi les chevaliers assistants lui mettaient les éperons,

pendant que l'évêque disait : « Toi qui surpasses en beauté les enfants des hommes, ceins-toi de ton épée sur ta cuisse, vaillant guerrier ¹. »

Avant cette consécration le récipiendaire commençait par prendre un bain, pour indiquer qu'il se présentait à l'ordre de chevalerie net de péché ; il se revêtait d'une tunique blanche de lin, d'une robe vermeille et d'une saie noire, et on lui expliquait que ces couleurs représentaient la pureté de sa vie future, le sang qu'il devait répandre pour l'Église, et la mort qu'il devait toujours avoir en mémoire. La ceinture était pour lui un nouvel engagement à mener désormais une vie chaste ; les éperons dorés, à voler avec rapidité partout où son devoir l'appelait.

La chevalerie n'était accordée qu'aux hommes d'un sang noble, et non pas encore à tous, mais seulement au guerrier accompli. On s'y préparait par un noviciat militaire. Le jeune homme de naissance devait servir en apprentissage sous les ordres d'un chevalier avant de prétendre lui-même à la chevalerie, comme, dans l'Église, le diacre doit servir sous les ordres d'un prêtre avant de prétendre lui-même à la prêtrise. Les châteaux des seigneurs devinrent comme autant de séminaires de chevalerie. Les fils des nobles y faisaient leur apprentissage avec le fils du seigneur même. Comme le maître et les apprentis étaient d'une condition égale, il s'établissait entre eux des habitudes d'égards et de politesse. Les exercices de la chevalerie se faisant dans la cour du château, ces manières polies et chevaleresques prirent le nom de courtoisie. Le fils du moindre seigneur achevait son éducation à la cour du seigneur principal, le fils de celui-ci à la cour du roi. La cour des rois de France fut ainsi regardée comme l'école suprême de courtoisie du royaume. Cette hiérarchie d'éducation chevaleresque, en adoucissant les mœurs, rappelait encore la hiérarchie de la subordination politique et montrait la royauté comme le faite de l'édifice social ².

Une autre cause continuait à adoucir les

¹ Pontif. Rom. De Benedict. nov. milit.

² On se servait à l'égard des chevaliers des titres de Sire, Messire, Monseigneur. Leur femme s'appelait Madame, tandis que les autres femmes nobles n'étaient que des damoiselles. « Ils prenaient place à la table du roi, hon-

mœurs guerrières de nos ancêtres : c'était la dévotion des lointains pèlerinages¹. Vers l'an 1026 le saint abbé Richard de Verdun fit celui de Jérusalem avec sept cents pèlerins, qu'il défraya par les libéralités de son ami Richard, duc de Normandie. Il fut reçu à Constantinople avec distinction par l'empereur et par le patriarche. Il passa à Jérusalem la semaine sainte avec de grands sentiments de piété, et l'on assure qu'il y fut témoin du miracle qu'on prétendait s'y opérer tous les ans à la vue de tous les fidèles, et qui consistait en ce que, toutes les lampes étant éteintes le samedi saint, pour faire un nouveau feu, on voyait une lampe s'allumer d'elle-même. Plusieurs auteurs de ce temps-là parlent de ce prodige comme d'un fait certain et avéré, et apparemment que le miracle était alors constant; mais on y découvrit dans la suite de la supercherie.

neur refusé aux fils et aux frères du prince tant qu'ils n'étaient pas armés. Certaines armes n'étaient permises qu'à eux seuls et certaines magistratures leur étaient réservées, ainsi que les ambassades, le droit de donner conseil au roi, d'avoir un sceau particulier, de commander les armées, et celui de ceindre à d'autres l'épée de chevalier. On distinguait parmi eux les bacheliers et les bannerets; il n'était permis qu'aux derniers de porter la banderolle en haut de la lance et d'en surmonter les combles de leurs manoirs, de lever et d'entretenir à leurs frais cinquante hommes d'armes, d'aspirer à devenir barons, marquis, ducs. Chacun d'eux avait son cri de guerre, que le chef et les soldats répétaient en chargeant l'ennemi.

« Saint Georges était le patron des chevaliers; ils lui adressaient leurs prières avant d'aller combattre. Comme lui ils devaient affronter le danger, délivrer l'innocence, fouler aux pieds la tyrannie, humilier l'orgueil, venger la vertu outragée.

« Leur première obligation était de défendre la religion et ses ministres, les églises et leurs biens, de combattre pour la foi et de mourir plutôt que de la trahir. Venait ensuite celle de fidélité envers le prince ou envers le seigneur qui leur avait ceint l'épée et pour qui ils étaient tenus de guerroyer valeureusement. Ils devaient en outre soutenir les droits du faible, en s'exposant en toute occasion, pourvu que ce ne fût pas contrairement à leur honneur et au dommage de leur seigneur naturel; ne jamais offenser autrui par malice et ne point usurper le bien des autres. Ils devaient s'attaquer, au contraire, à ceux qui se rendaient coupables de ces rapines; ne point agir par avarice et en vue de récompense vénale, mais pour la gloire et la vertu; obéir à leurs capitaines; être les gardiens de l'honneur et du rang de leurs compagnons d'armes; ne pas les opprimer par orgueil ou par force; défendre leur renommée en leur absence, et les assister en toute circonstance.

« Sers Dieu, et il te viendra en aide; sois courttois envers tout gentilhomme, en mettant l'orgueil à l'écart; ne flatte pas, ne révèle pas un secret, montre-toi loyal dans tes actions et tes discours, tiens à ta parole; secours

L'abbé Richard trouva à Antioche un saint moine du mont Sinaï, nommé Siméon, qui s'attacha à lui. Siméon était natif de Syracuse en Sicile. Il fut élevé à Constantinople, d'où il passa à Jérusalem. Il se retira ensuite au monastère du mont Sinaï, où il embrassa la vie religieuse. Richard II, duc de Normandie, faisait tous les ans de grosses aumônes à ce monastère. Les moines qui étaient allés en France les recevoir étant morts en chemin, Siméon fut chargé par ses supérieurs de faire ce voyage. Il s'embarqua; mais le vaisseau sur lequel il était fut pris par des pirates, qui mirent à mort les matelots et les passagers. Siméon s'échappa à la nage et se rendit à Antioche, où il se joignit à l'abbé Richard. Il continua sa route avec lui jusqu'à Belgrade, où le seigneur de la ville l'arrêta prisonnier et ne voulut pas qu'il suivit les pèlerins français.

les pauvres et les orphelins, et Dieu te récompensera. » Telles étaient les recommandations que Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, recueillait de la bouche de sa mère. » (C. Cantu, *Hist. univers.*, t. X, p. 82.)

Nous verrons bientôt les chevaliers trouver dans les grandes expéditions de la Terre-Sainte une occasion de faire briller ces qualités et ces vertus; mais il ne faut pas croire que ces guerriers d'élite, hommes de foi, de courage et d'honneur, furent, autant que l'a dit la poésie, observateurs constants de lois si belles. Le luxe qu'ils déployaient dans les fêtes leur fut d'abord funeste; la jalousie les arma les uns contre les autres; la vanité les fit courir après une foule d'aventures ridicules; leur courtoisie célèbre dégénéra en galanterie insipide et licencieuse : ce fut la décadence de l'institution.

¹ Glaber rapporte que, dès le commencement du onzième siècle, « une multitude innombrable commença à se diriger vers le tombeau du Sauveur, à Jérusalem; jamais on n'eût pu espérer de voir un si grand nombre de pèlerins. Petit peuple, gens de moyenne condition, rois, comtes, prélats, nobles dames mêlées aux femmes pauvres, tous s'y rendaient en foule. »

Ces pèlerins, avant de partir pour la Terre-Sainte, recevaient d'un prêtre, dans une église, le *bourdon* et l'*es-carcelle*. A leur retour ils cueillaient des branches de palmiers et les rapportaient avec eux, en signe de l'accomplissement de leur pèlerinage. « Après avoir coupé des palmes à Jéricho, selon l'usage, dit Foulques de Chartres, nous commençâmes notre retour. »

Mais la Palestine n'était pas le seul lieu de pèlerinage; il y en avait, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, de très-célèbres en France et hors de France, où affluaient en tous temps les chrétiens.

Un usage des pèlerins était de jeter à certains endroits des pierres qui devenaient autant de stations; on élevait des croix sur ces monceaux de pierres qui reçurent le nom de *Monts de joie* (montes gaudii), d'où Monts-joie.

Les pèlerinages furent parfois imposés comme châtiment; dans ce cas on l'accomplissait pieds nus, avec cilices, chaînes de fer et autres signes de pénitence.

Richard arriva heureusement à Verdun. Pour Siméon, quand il eut été mis en liberté, il se rendit à Rome, d'où il passa en France avec un saint moine nommé Cosme, qu'il avait amené d'Antioche. Étant arrivés en Aquitaine ils furent bien reçus par le duc Guillaume, et, comme les esprits étaient alors fort échauffés sur la question de l'apostolat de saint Martial, on ne manqua pas de les interroger là-dessus. Ils rendirent témoignage que l'Église d'Orient mettait ce saint évêque au nombre des soixante-douze disciples de Jésus-Christ. Le moine Cosme mourut en Aquitaine; ainsi Siméon prit seul la route de Normandie, où il arriva l'an 1027. Il trouva que le duc Richard, dont il venait de si loin recueillir les aumônes, était mort l'année précédente. Il les demanda au successeur, mais on ne l'écoula point. Il fit quelque séjour à Rouen, et il engagea le comte Josse- lin et Emmeline, sa femme, à bâtir un monastère en l'honneur de la sainte Trinité sur la montagne proche de Rouen, qui porte aujourd'hui le nom de Sainte-Catherine, à cause des reliques de cette sainte que Siméon y donna et qu'il avait apportées du mont Sinaï.

Siméon, n'ayant pu obtenir d'aumônes du duc de Normandie et ne voulant pas retourner les mains vides à son lointain monastère, prit le parti d'aller trouver l'abbé Richard de Verdun. Il passa ensuite à Trèves, où Poppon, qui en était archevêque, fut si charmé de sa vertu qu'ayant eu la dévotion d'aller à la Terre-Sainte il voulut qu'il l'accompagnât. Siméon, étant revenu de ce pèlerinage à Trèves, souhaita d'y vivre reclus. L'archevêque, à la tête du clergé et en présence du peuple, fit la cérémonie de la réclusion le jour de Saint-André, l'an 1028, c'est-à-dire qu'il l'enferma dans une tour proche la porte de la ville nommée alors la porte Noire, en murant la porte ou du moins en y apposant son sceau. Le saint homme y vécut comme dans un tombeau; mais le genre de vie qu'il menait, paraissant au-dessus des forces humaines, étonna plus la populace qu'il ne l'édifia; elle s'imagina que ce moine étranger était un magicien qui se privait de la compagnie des hommes pour avoir commerce avec les dé-

mons, et l'on s'en prit au saint reclus de toutes les calamités qui arrivaient à la ville. Une inondation ayant fait de grands ravages à Trèves sur ces entrefaites, on crut que Siméon l'avait procurée par ses prestiges, et le peuple s'ameuta contre lui pour le lapider; cependant il ne put forcer la tour du saint reclus, et toute sa fureur aboutit à en casser les fenêtres à coups de pierre. Le Seigneur achevait de purifier son serviteur par ces épreuves. Le peuple, qui passe aisément d'une extrémité à l'autre, montra dans la suite autant de vénération pour le saint homme qu'il avait fait paraître de prévention contre lui.

Siméon mourut saintement le premier jour de juin, l'an 1035. L'abbé Éberwin, qui a écrit sa Vie, l'assista dans sa dernière maladie et lui fit la recommandation de l'âme. Dès que le bruit de sa mort se fut répandu la malignité et la médisance se turent, et l'on s'empessa de témoigner d'autant plus de vénération pour sa vertu que l'on savait qu'elle avait été plus cruellement calomniée. Le clergé de Trèves, les moines, le peuple et même les religieuses se rendirent à sa cellule pour honorer ses funérailles, et toute la ville ne retentit plus que des éloges du saint homme, que la calomnie avait rendu quelque temps auparavant un objet d'exécration. C'est ainsi que Dieu justifie ses saints. Poppon, archevêque de Trèves, écrivit aussitôt au Pape pour lui demander la canonisation de Siméon. Elle fut prononcée l'an 1042, et promulguée à Trèves, avec beaucoup de solennité, le 27 novembre. Cependant l'Église honore la mémoire de saint Siméon le jour de sa mort¹.

La dévotion de visiter Jérusalem, déjà si répandue précédemment, se répandit encore bien plus depuis que la grande famine eut menacé les Occidentaux d'une destruction universelle. « On voyait, dit Glaber, une multitude si innombrable se diriger de tout l'univers vers le sépulcre du Sauveur à Jérusalem que jamais auparavant on n'aurait pu espérer tant de zèle. Ce furent d'abord les gens d'un ordre inférieur dans le peuple qui partirent, ensuite les médiocres, enfin les

¹ *Acta SS.*, 1^{er} juin.

plus grands, les rois, les comtes, les marquis, les prélats. Après ceux-là on vit, ce qui n'était jamais arrivé encore, plusieurs dames des plus nobles entreprendre à l'envi, avec les plus pauvres, ce pèlerinage, et un grand nombre de ceux qui partaient pour la Terre-Sainte s'y acheminaient avec le désir d'y mourir plutôt que de revoir jamais leur patrie. Ainsi un Bourguignon, nommé Lethbald, étant arrivé sur le mont des Olives, à l'endroit d'où le Sauveur est monté au ciel, s'y prosterna de tout son corps en forme de croix, arrosant le lieu de ses larmes, avec une joie inénarrable; puis, se levant de terre et s'élançant de toutes ses forces vers les cieux, il disait avec transport : « Seigneur Jésus, qui, du trône de votre majesté, avez daigné descendre sur la terre à cause de nous, pour sauver le genre humain; qui, de cette place que je contemple de mes yeux, êtes remonté, revêtu de chair, vers les cieux d'où vous étiez venu, je supplie votre toute-puissante bonté que, si mon âme doit sortir de ce corps cette année, je ne m'éloigne pas d'ici, mais que cela m'arrive à la vue du lieu de votre ascension; car je crois que, comme je vous ai suivi de corps pour venir en ce lieu, mon âme joyeuse vous suivra de même dans le paradis. » Le même soir, après avoir reçu la sainte communion, il expira plein de joie, en saluant affectueusement ses compagnons de voyage, » qui racontèrent depuis le fait à l'historien Glaber ¹.

Parmi les pèlerins de cette époque, un des plus illustres fut Robert, duc de Normandie; il fut accompagné à Jérusalem d'une multitude immense de seigneurs et de bourgeois normands. Comme il n'avait pas d'enfants légitimes, il fit prêter serment à ses sujets que, s'il ne revenait pas de ce long voyage, ils reconnaîtraient pour leur duc son fils Guillaume, qui lui était né d'une bourgeoise de Falaise, sa concubine; à quoi consentit aussi Henri, roi de France. Avant que de partir pour la Palestine le duc Robert fit plusieurs largesses aux églises et aux monastères. Il donna entre autres une terre au monastère de Saint-Pierre de Préaux, et il

envoya son fils Guillaume, encore enfant, y porter l'acte de donation. On prit plusieurs jeunes seigneurs de l'âge de Guillaume pour servir de témoins, et, afin qu'ils s'en souvinsent, on donna à chacun d'eux un soufflet sur la joue. Cet usage était ancien. Il est marqué dans la loi des Ripuaires que, quand on achetait une terre, si l'on ne faisait pas un contrat de vente, l'acheteur devait la payer sur-le-champ, en prendre ensuite possession en présence de témoins, donner des soufflets et tirer les oreilles aux petits enfants, afin qu'ils pussent un jour en rendre témoignage ¹. De là sans doute le soufflet que l'évêque donnait au nouveau chevalier à la fin de sa bénédiction. Le duc Robert arriva heureusement à la Terre-Sainte et fit de riches présents aux églises de Jérusalem; mais, à son retour, il mourut le 1^{er} juillet 1035, à Nicée, en Bithynie, et Guillaume le Bâtard, plus connu sous le nom de Guillaume le Conquérant, lui succéda à l'âge d'environ neuf ans.

Le saint évêque de Toul, Brunon, ne fit point le pèlerinage de Jérusalem, mais il faisait tous les ans celui de Rome; car il avait une extrême dévotion à saint Pierre et allait le prier tous les ans pour les brebis que Dieu lui avait confiées. Un jour qu'il y était accompagné de plus de cinq cents personnes, tant clercs que laïques, une maladie pestilentielle se mit parmi eux. Une fois attaqué on n'espérait plus voir le lendemain. Le saint évêque, extrêmement affligé du malheur de ses compagnons de voyage, y trouva un prompt remède. Il trempa dans du vin les reliques des saints qu'il portait avec lui, surtout celles de saint Ève, auquel il avait une dévotion particulière. Tout malade qui goûtait tant soit peu de cette boisson était aussitôt guéri. Quant à lui-même, pendant tout le voyage, il célébrait presque chaque jour la sainte messe et y exhortait d'une manière touchante les peuples qui y assistaient à se convertir, à faire pénitence et à élever leurs pensées vers le Ciel. Ces miracles et cette piété le firent vénérer et chérir, particulièrement dans la province de Rome.

¹ Glaber, l. 4, c. 6.

¹ *Annal. Bened.*, t. 4, p. 393. *Leg. Rip.*, c. 60, 1.

Sa coutume était, quand il voulait prendre son repos la nuit, de se recommander plus dévotement aux reliques des saints; puis, délivré de tous les soins du siècle, il délassait son âme dans une sainte contemplation et recevait ainsi le sommeil nécessaire au corps. Une nuit qu'il s'était ainsi pieusement endormi, il lui sembla être transporté dans la principale église de Worms, où il vit une multitude infinie de personnes vêtues de blanc, parmi lesquelles il reconnut un de ses amis, l'archidiacre Bézelin, qui était mort en l'accompagnant dans un de ses pèlerinages à Rome. Lui ayant demandé ce que c'était que cette multitude, il apprit que c'étaient ceux qui avaient fini leur vie au service de saint Pierre. Pendant qu'il en était dans l'admiration survint saint Pierre lui-même, qui annonça que toute cette multitude communierait de la main de Brunon. Et, de fait, l'ayant revêtu d'habits pontificaux, le même saint Pierre et le premier martyr Étienne le conduisirent à l'autel, au milieu d'une mélodie ineffable, et tous reçurent la communion de sa main. Après la communion il lui sembla que saint Pierre lui donna à lui-même cinq calices d'or, trois à un autre qui le suivait, et un seul à un troisième. S'étant éveillé il le raconta à ses amis et s'étonnait de ce que cela voulait dire. L'événement le fit bien comprendre; car il fut élu Pape dans la principale église de Worms. Il occupa le siège de saint Pierre cinq ans, son successeur Victor trois ans, et Étienne un seul.

Une autre fois, pendant le sommeil, il lui semblait qu'un personnage qui avait l'air d'une vieille femme difforme le recherchait avec importunité et s'efforçait de le joindre dans un entretien familier, mais pourtant sincère. Cette personne avait le visage si hideux, les vêtements si déchirés, les cheveux si hérissés et si en désordre qu'à peine y reconnaissait-on quelque chose d'une forme humaine. Épouvanté d'une si horrible laideur il s'étudiait à éviter cette personne; mais elle cherchait d'autant plus à s'attacher à lui. Fatigué de son importunité l'homme de Dieu lui fit sur le visage le signe de croix; elle, aussitôt, tombant à terre comme morte, se relevait avec une beauté toujours plus

merveilleuse. Réveillé par l'effroi de cette vision il se leva pour assister à l'office de la nuit. S'étant rendormi après, en admirant la chose, il lui sembla voir le vénérable abbé Odilon, qui venait de mourir, et il le pria de lui apprendre ce que signifiait cette vision. Odilon lui répondit avec joie: « Tu es bienheureux, et tu as délivré son âme de la mort. » « Que ce récit ne soit pas une feinte, ajoute l'archidiacre Wibert, biographe contemporain du saint pontife, nous en avons pour témoins irrécusables le doyen Walter et son compagnon intime Warneher, lesquels certifient lui avoir entendu dire ces choses en pleurant et en s'étonnant beaucoup de ce que cela voulait dire. Au reste, conclut Wibert, personne ne doute que la vision de cette femme ne signifiait l'état déplorable de l'Église, à laquelle le saint Pontife, par l'assistance du Christ, rendit son ancienne beauté ¹. »

Le Pape Jean XIX avait fait quelques efforts pour commencer cette restauration, particulièrement en France. Burcard, fils naturel de Conrad, roi de Bourgogne et frère de Rodolphe le Fainéant, fut élevé fort jeune sur le siège de Lyon, où il vécut avec beaucoup de splendeur, plus en prince qu'en évêque. Un ancien historien dit que ce qu'il fit de mieux pour son troupeau ce fut de mourir. Cependant sa mort donna lieu à de nouveaux troubles. Burcard, son neveu, et alors évêque d'Aoste, s'empara de l'archevêché de Lyon et commit bien des violences; mais l'empereur Conrad le fit prendre et l'envoya en exil. Le comte Gérard usurpa ensuite ce siège pour son fils, qui était encore enfant, et qui fut bientôt chassé comme un mercenaire.

Dans cette désolation de l'Église de Lyon on eut recours au Pape Jean XIX, qui, pour consoler cette Église affligée des maux qu'elle avait soufferts, résolut d'élever sur ce grand siège saint Odilon, que le clergé et le peuple désiraient ardemment. Le Pape le nomma donc archevêque de Lyon et lui envoya le pallium avec l'anneau pastoral; mais Odilon, si soumis en toute autre occasion au souve-

¹ *Vita S. Leon. IX, papæ*, l. 2, c. 1. *Acta SS.*, 19 avril.

rain Pontife, crut devoir lui résister quand il lui offrait une dignité dont il se croyait indigne. Il la refusa constamment, et, quelques raisons qu'on pût lui apporter, son humilité y trouvait des réponses. Le Pape fut choqué du refus d'Odilon et lui écrivit une lettre pleine de reproches et de menaces.

« Qu'y a-t-il, lui dit le Pape, de plus recommandé à un moine que l'obéissance, et que peut faire un chrétien de plus agréable à Dieu que d'obéir avec humilité ? Nous avons ressenti vivement l'outrage que vous avez fait à l'Église de Lyon, qui vous demandait pour son époux. Par votre refus vous lui avez, pour ainsi dire, craché au visage. Nous ne parlons point du mépris que vous avez fait de tant de prélats qui vous pressaient d'accepter l'épiscopat ; mais nous ne pouvons ni ne devons laisser impunie votre résistance à l'Église romaine. Si vous continuez à lui désobéir par un refus opiniâtre vous éprouverez sa sévérité. L'évêque Geofroi vous notifiera nos ordres, à vous et à nos frères les évêques ¹. »

Malgré une lettre si pressante Odilon demeura ferme dans la résolution qu'il avait prise de ne jamais accepter l'épiscopat, et, comme il faisait un grand bien dans tout l'ordre monastique, on ne crut pas devoir lui faire violence. Ainsi on s'accorda à élever sur le siège de Lyon Odalric, archidiacre de Langres, dont l'élection fut généralement applaudie, parce que c'était un excellent sujet, qui, avec des mœurs édifiantes, avait l'érudition et les talents propres pour remplir dignement une si grande place.

L'an 1033, le vendredi 29 juin, fête de Saint-Pierre, il y eut une grande éclipse de soleil. Le même jour quelques-uns des principaux d'entre les Romains conspirèrent contre le Pape Jean XIX, voulant le tuer ; ce que n'ayant pu exécuter, ils le chassèrent seulement de son siège. Mais l'empereur Conrad, étant venu à Rome avec une armée, le rétablit et soumit tous les rebelles. Le Pape Jean mourut la même année, le 28 novembre, après avoir tenu le Saint-Siège neuf ans et quelques mois. On ordonna à sa

place Théophylacte, son neveu, fils d'Albéric, comte de Tusculum, quoiqu'il n'eût qu'environ douze ans. Ce fut un grand malheur pour l'Église de Dieu. Déjà l'empereur Conrad, oubliant ses beaux commencements et les devoirs de sa charge, vendait des évêchés par avarice ; à son exemple les parents du jeune Théophylacte lui achetèrent la papauté à prix d'argent. Cet enfant, élevé sur la Chaire de saint Pierre sous le nom de Benoît IX, à l'âge de dix à douze ans, l'occupait à peu près autant d'années, se conduisant d'une manière scandaleuse. Qu'on juge des funestes effets que dut produire l'exemple de l'empereur et du Pape. Il y eut plus d'une province où non-seulement des prêtres, mais des évêques mêmes se mariaient et laissaient leurs bénéfices à leurs enfants comme un héritage. On put voir plus que jamais combien il importe à la chrétienté et à l'humanité entière que l'Église romaine soit, même temporellement, indépendante de toute famille et de toute nation particulière ¹.

Quand nous disons que Benoît IX se conduisit d'une manière scandaleuse, nous entendons parler de ses mœurs et de l'emportement avec lequel il se livra à toutes les passions de la jeunesse. Quant à la doctrine et au gouvernement de l'Église, l'histoire ne lui fait point de reproche. Son autorité fut reconnue et respectée par toute la terre ; on écoutait saint Pierre, même dans son indigne successeur.

Benoît IX donna successivement le pallium à trois archevêques de Hambourg : en 1032 à Herman, successeur de Libentius II, qui avait plus de simplicité que de prudence, et entre les chapelains duquel se trouvait Suidger, depuis Pape sous le nom de Clément II ; en 1035 à Bézelin, surnommé Alebrand, qui fut un très-digne prélat et fit de très-grands biens à ses deux Églises de Brême et de Hambourg, tant pour le spirituel que pour le temporel. Il eut un soin particulier de son clergé, et, pour y faire observer la continence, suivant le dessein de Libentius, son prédécesseur, il rebâtit le cloître de Brême et rétablit la vie commune entre les chanoi-

¹ Labbe, t. 9, p. 858.

¹ Baron. Pagi.

nes. Il continua les murs de la ville, commencés par Herman, et renouvela Hambourg, ruiné par les Slaves. Il y bâtit de pierres de taille l'église et la maison épiscopale, qui n'étaient l'une et l'autre que de bois, et cette maison était comme une forteresse. Il profitait de la paix qui régnait avec les Slaves d'au delà de l'Elbe pour faire avancer la religion dans ce pays ; mais les gouverneurs y mettaient obstacle par leur dureté à exiger les tributs. Il ordonna trois évêques pour l'aider dans sa mission chez les infidèles, à Sleswig, à Ripen, et un troisième chez les Slaves, sans siège fixe. Enfin l'archevêque Alebrand mourut l'an 1043, vers le 15 avril, et fut enterré à Brême. Son successeur fut Adalbert, homme très-noble, bien fait de sa personne et orné de grands talents. Il reçut, comme ses deux prédécesseurs, le bâton pastoral de l'empereur Conrad et le pallium du Pape Benoît IX, et fut ordonné à Aix-la-Chapelle, en présence de l'empereur et des seigneurs, et de douze évêques qui lui imposèrent les mains. Il tint le siège vingt-neuf ans ¹.

Un des plus illustres prélats d'Allemagne était alors saint Bardon, archevêque de Mayence. Il était noble, et, ayant fait ses études dans l'abbaye de Fulde, il y embrassa la vie monastique. Comme il lisait continuellement le *Pastoral* de saint Grégoire, ses confrères lui en demandèrent un jour la raison ; il répondit en riant : « Peut-être viendra-t-il quelque jour un roi qui, ne trouvant personne qui veuille être évêque, sera assez simple pour me donner un évêché ; il faut donc que je m'y prépare. » Richard, abbé de Fulde, ayant bâti un nouveau monastère près du grand, en donna la conduite à Bardon, et l'empereur Conrad, étant venu à Fulde et ayant voulu voir ce nouvel établissement, fut ravi d'y trouver Bardon, qu'il connaissait déjà de réputation et qui était parent de l'impératrice, son épouse. Il l'embrassa et promit de l'élever en dignité à la première occasion. En effet il manda, peu de temps après, à l'abbé Richard de le lui envoyer, et lui donna l'abbaye de Werthen,

près de Cologne, et, quelque temps après, celle d'Herfeld, près de Fulde, et Bardon fut abbé des deux ensemble.

Aribon, archevêque de Mayence, se trouva avec l'empereur à Paderborn, à la fête de Noël 1030 et lui demanda congé d'aller à Rome. Il partit l'année suivante, après la Chandeleur, et, au retour, il mourut le 13 avril 1031, après avoir tenu le siège dix ans. On porta son bâton pastoral à l'empereur Conrad, qui tint conseil sur le choix du successeur. Après que l'on eut nommé plusieurs sujets, quelqu'un dit que, suivant les privilèges de l'abbaye de Fulde, on devait en tirer l'archevêque de Mayence. L'empereur fut d'avis de différer l'élection, et il se trouva en effet que les privilèges le portaient et que les rois précédents les avaient suivis. Richard, abbé de Fulde, crut que cette dignité le regardait, et, ayant donné ordre aux affaires de sa maison, il prit le chemin de la cour. Mais un matin il dit aux moines qui l'accompagnaient : « Ne vous affligez point, mes frères, je ne vous serai point ôté. J'ai vu cette nuit notre frère Bardon sur une haute montagne où je ne pouvais monter. Il avait une houlette à la main, ses brebis paissaient autour de lui, et une fontaine très-claire sortait de dessous ses pieds. C'est lui qui est choisi ; cédonz à la volonté souveraine. »

L'assemblée pour l'élection se tint au mois de juin, la veille de Saint-Pierre. Le roi dit, sans nommer personne, qu'il connaissait un sujet très-digne ; puis il appela Bardon et déclara qu'il lui donnait le siège de Mayence, suivant le privilège de Fulde. Il fut donc sacré le lendemain, 29 juin 1031, étant environ dans sa cinquantième année. L'empereur célébra cette année la fête de Noël à Goslar ; Bardon s'y trouva, et, suivant la prérogative de sa dignité, il officia le jour de la fête. Il prêcha en peu de mots après l'évangile, et plusieurs, mal satisfaits de son sermon, murmuraient de ce qu'on avait choisi un moine pour remplir une si grande place. L'empereur même se repentait de l'y avoir mis. Le lendemain, jour de Saint-Étienne, Théodoric, évêque de Metz, célébra la messe et fit un sermon qui fut loué de tout le monde. « C'est là, disait-on, c'est là un évêque ! » Le

¹ Adam. Brem., l. 2, c. 51.

jour de Saint-Jean on envoya demander à l'archevêque Bardon qui célébrerait la messe ; il répondit que ce serait lui. Ses amis l'en détournaient, sous prétexte de la fatigue d'officier si souvent ; mais il fit un sermon qui fut admirable et admiré, et fit fondre en larmes tout l'auditoire. L'auteur de sa Vie a eu soin d'en conserver la presque totalité, qui vraiment est admirable de verve et de doctrine. Après s'être demandé qui est Jean, quelle est son autorité, quelle est la sublimité de son enseignement, il en développe la doctrine sur Jésus-Christ avec une connaissance si approfondie de l'Écriture, avec des idées si grandes et si sublimes, dans un langage si animé, si vif et en même temps si clair, que nous ne nous souvenons pas d'avoir lu quelque chose de plus magnifique. De cet ensemble de vérités si hautes, il amenait ses auditeurs à confesser leurs péchés, à les effacer par les larmes d'une sincère contrition et à s'offrir eux-mêmes avec Jésus-Christ en sacrifice d'expiation sur l'autel. L'étonnement, l'admiration, l'émotion des auditeurs furent indicibles. Quand l'archevêque vint se mettre à table avec l'empereur, suivant la coutume, l'empereur dit tout rayonnant : « C'est aujourd'hui Noël pour moi ! car nos envieux sont confondus. » Et il lui fit donner à laver le premier. Mais le saint archevêque ne fut pas plus touché des louanges de ce jour que du mépris des jours précédents ; il retourna à son diocèse et le gouverna vingt ans en bon pasteur ¹.

Un autre saint honorait alors l'ordre monastique dans les royaumes de Lorraine et de Germanie ; c'était saint Poppon, abbé de Stavelo, au diocèse de Liège. Il naquit en Flandre vers l'an 978 et suivit d'abord la profession des armes, ne laissant pas dès lors de vivre dans une grande piété. Il alla en pèlerinage à Jérusalem et ensuite à Rome. Le comte de Flandre et les principaux seigneurs le chérissaient ; un d'entre eux voulut même lui donner sa fille, mais il la refusa, et, ayant résolu de quitter le monde, il embrassa la vie monastique à Saint-Thierry, près de Reims, où l'abbé Richard de Verdun, l'ayant

vu, le prit tellement en affection qu'il obtint de l'abbé de Saint-Thierry de le lui envoyer, et qu'il le retint auprès de lui à Saint-Vannes. Poppon y attira ensuite sa mère Adelvive, veuve depuis longtemps ; non-seulement elle prit le voile, mais elle se fit recluse, et elle est comptée entre les saintes.

L'abbé Richard, ayant reçu du comte de Flandre le monastère de Saint-Vaast, y envoya Poppon pour le gouverner en qualité de prévôt, ce qu'il fit avec une grande utilité pour le monastère. De là il alla trouver l'empereur saint Henri pour les affaires de la maison et gagna l'affection du prince, dont il obtint facilement ce qu'il demandait. Il le détourna même d'un spectacle auquel il se divertissait, qui était d'exposer à des ours un homme nu frotté de miel. Poppon représenta si bien à l'empereur et aux seigneurs l'inhumanité de ce divertissement qu'il en fit abolir l'usage. L'empereur Henri lui donna, quelque temps après, l'abbaye de Stavelo, du consentement de l'abbé Richard, qui l'avait rappelé à Verdun, et deux ans après il lui donna encore l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, où les moines, qu'il voulait réformer, lui donnèrent du poison, mais sans effet.

Après la mort de l'empereur saint Henri il s'employa avec succès à réunir les princes de l'empire, divisés entre eux, et ensuite à faire la paix entre Conrad, roi d'Allemagne, et Henri, roi de France. L'évêché de Strasbourg étant venu à vaquer en 1029, l'empereur Conrad voulut le donner à Poppon ; mais il s'en excusa disant qu'il était fils d'un clerc, ce qui l'empêchait d'être évêque, selon les canons. L'empereur, ayant depuis appris la vérité, lui fit des reproches de cette fiction, et Poppon répondit qu'il se sentait incapable même de la charge d'abbé qu'il exerçait. L'empereur, charmé de son humilité, résolut de lui donner le gouvernement de toutes les abbayes qui vaqueraient dans son royaume ; ce qui lui donna l'occasion d'en réformer plusieurs, où il mit pour abbés des personnes de mérite. On compte jusqu'à quatorze monastères rétablis par ses soins. Enfin il mourut le 25 janvier 1048 ¹.

¹ Acta SS., 10 juin. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6, pars 1.

¹ Acta SS., 29 janv. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6, pars 2.

Un autre saint édifiait dans le même temps le royaume de Hongrie. Après la mort du roi saint Étienne, Pierre, fils de sa sœur, y fut reconnu roi ; mais, comme il était de race allemande, il voulut donner à des Allemands les gouvernements et les charges. Les Hongrois, irrités, choisirent pour roi Ovon ou Aba, beau-frère de saint Étienne, et Pierre, obligé de s'enfuir la troisième année de son règne, se retira en Allemagne, près du roi Henri le Noir, fils de l'empereur Conrad. Cependant Ovon répandit beaucoup de sang et fit mourir cruellement les personnes les plus considérables du conseil, durant le carême, apparemment de l'an 1041. Ensuite il vint pour célébrer la Pâque à Chonad, capitale de la province Morissène, dont saint Gérard était évêque. Ce prélat étant invité, de la part des évêques et des seigneurs, à venir couronner le nouveau roi, s'y refusa. Les autres évêques lui mirent la couronne ; car c'était l'usage de ce temps-là que les rois recevaient des évêques la couronne à toutes les grandes fêtes.

Le roi Ovon entra donc dans l'église, couronné, avec une grande suite de clergé et de peuple ; mais le saint évêque Gérard monta à la tribune et s'adressa ainsi au roi par interprète, car il ne parlait pas hongrois : « Le carême est institué pour procurer le pardon aux pécheurs et la récompense aux justes. Tu l'as profané par des meurtres, et, en me privant de mes enfants, tu m'as ôté le nom de père. C'est pourquoi tu ne mérites point aujourd'hui de pardon, et, comme je suis prêt à mourir pour Jésus-Christ, je te dirai ce qui doit t'arriver. La troisième année de ton règne le glaive vengeur s'élèvera contre toi, et tu perdras, avec la vie, le royaume que tu as acquis par la fraude et la violence. » Les amis du roi, qui entendaient le latin, surpris de ce discours, faisaient signe à l'interprète de se taire, voulant garantir l'évêque de la colère du roi ; mais l'évêque, voyant que la crainte faisait taire l'interprète, lui dit : « Crains, Dieu, honore le roi, déclare les paroles de ton père ! » Enfin il l'obligea à parler, et l'événement fit voir que le saint évêque avait l'esprit de prophétie. Il prédit encore qu'il s'élèverait dans la nation une

violente sédition dans laquelle il mourrait lui-même.

Gérard était Vénitien, et dès l'enfance avait reçu l'habit monastique. Ayant entrepris d'aller en pèlerinage à Jérusalem, il passa en Hongrie, où le roi saint Étienne goûta tellement sa doctrine et sa vertu qu'il le retint malgré lui, jusqu'à lui donner des gardes. Gérard se retira dans le monastère de Béal, que le saint roi avait bâti à la prière du saint ermite Gunther, et y passa sept ans, s'exerçant au jeûne et à la prière, et n'ayant pour toute compagnie que le moine Maur, qui fut depuis évêque de Cinq-Églises. Le roi saint Étienne, ayant établi la tranquillité dans son royaume, tira Gérard de sa solitude, le fit ordonner évêque et l'envoya prêcher à son peuple, dont il se fit tellement aimer que tous le regardaient comme leur père. Le nombre des fidèles croissant, le saint roi fonda des églises dans les principales villes et mit l'évêque Gérard dans celle de Chonad, dédiée à saint Georges. Là il y avait un autel de la Vierge, devant lequel était un encensoir d'argent, dans lequel deux vieillards faisaient brûler continuellement des parfums, et tous les samedis on y disait l'office de la Vierge, à neuf leçons ; car le roi Étienne et toute la Hongrie avaient une dévotion particulière à la sainte Vierge.

Le saint évêque Gérard avait grand soin de tout ce qui regarde le service divin, disant que la foi doit être aidée par ce qui est agréable aux sens. C'est pourquoi il gardait le meilleur vin pour le saint Sacrifice, et l'éteint il le faisait mettre à la glace. Pour se mortifier il se levait la nuit, prenait une cognée et allait seul à la forêt couper du bois. Dans ses voyages il ne montait pas à cheval, mais dans un chariot, pour s'occuper de saintes lectures. Il trouva moyen d'accorder la vie solitaire avec l'épiscopat, bâtissant des cellules près des villes où il allait prêcher, dans les lieux des forêts les plus écartés, pour y passer la nuit. Tel était ce saint évêque.

Ovon, pour se venger du roi de Germanie, qui avait reçu chez lui le roi Pierre, entra en Bavière l'an 1042 et y fit de grands ravages. Cette guerre dura deux ans ; mais enfin, l'an 1044, le roi Henri remit en possession

Pierre, qui, peu de temps après, prit Ovon et lui fit couper la tête. Ainsi fut accomplie la prophétie de saint Gérard¹.

Cependant Micislas, roi de Pologne, étant mort l'an 1034, et son fils Casimir étant encore trop jeune pour gouverner, il y eut sept ans d'interrègne ou plutôt d'anarchie. Rixa, veuve du dernier roi, devenue odieuse, se retira en Saxe, sous la protection de l'empereur Conrad; son fils Casimir la quitta quelque temps après, pour venir en France, et se fit moine à Cluny, sous le nom de Charles. En Pologne, comme il n'y avait point de maître, le désordre était extrême; la religion, encore nouvelle, se trouvait en grand péril, les évêques réduits à se cacher, les églises exposées au pillage. Bretislas, duc de Bohême, ennemi des Polonais, profita de l'occasion, entra dans le pays, prit les meilleures villes, entre autres Gnesen, qui était la capitale, d'où, par le conseil de Sévère, évêque de Prague, qui l'accompagnait, il voulut enlever le corps du martyr saint Adalbert, leur évêque; mais les Polonais prétendent que les clercs de l'Église de Gnesen trompèrent les Bohêmes et leur donnèrent à la place le corps de saint Gaudence, frère de saint Adalbert. Les richesses de cette église, qui étaient grandes, furent pillées, entre autres un crucifix d'or du poids de cent livres, et trois tables d'or enrichies de pierrieres, dont le grand autel était orné. Ce pillage de l'église de Gnesen arriva l'an 1038.

L'année suivante Étienne, qui en était archevêque, de l'avis des autres évêques de Pologne, envoya une députation à Rome pour se plaindre de ce sacrilège. Le Pape Benoît IX, ayant délibéré sur cette affaire, en conclut que le duc Bretislas et l'évêque Sévère seraient excommuniés jusqu'à l'entière restitution des choses saintes. Toutefois, pour ne pas les condamner sans les entendre, on les cita à Rome; ils y envoyèrent des députés, qui les excusèrent sur la dévotion pour de si précieuses reliques et sur le droit de la guerre. Ils promirent que ce qui avait été pris serait rendu; mais depuis, ayant gagné par présents les cardinaux, ils obtinrent l'abso-

lution de leur prince sans aucune restitution.

D'un autre côté les Polonais, ennuyés de l'anarchie, résolurent de rappeler Casimir, fils de leur dernier roi; mais, ne sachant ce qu'il était devenu, ils envoyèrent en Allemagne vers la reine Rixa, sa mère, qui leur dit qu'il vivait encore, mais qu'il était à Cluny et y avait embrassé la vie monastique. Les députés s'y rendirent sans délai, et, par la permission de l'abbé saint Odilon, ils parlèrent à Casimir. « Nous venons, lui dirent-ils, de la part des pontifes, des seigneurs et de tous les nobles de Pologne, vous prier d'avoir pitié de ce royaume, d'en venir apaiser les divisions et de le délivrer de ses ennemis. » Casimir répondit qu'il n'était plus à lui, puisqu'il n'avait pu même leur parler sans l'ordre de son abbé. Ils vinrent donc à saint Odilon, qui, après avoir pris conseil, leur répondit qu'il n'était pas en son pouvoir de renvoyer un moine profès et de plus ordonné diacre, et qu'ils devaient s'adresser au Pape, qui seul avait dans l'Église la puissance souveraine.

Les députés de Pologne allèrent à Rome, et, ayant eu audience du Pape Benoît IX, ils lui représentèrent le triste état de leur pays et le besoin qu'ils avaient du prince Casimir pour la conservation du royaume et de la religion. Le cas était nouveau et la demande extraordinaire; toutefois, après avoir bien consulté, le Pape crut devoir l'accorder. Il dispensa donc Casimir de ses vœux, lui permettant non-seulement de sortir du monastère et de rentrer dans le monde, mais de se marier, à condition que les nobles de Pologne payeraient tous les ans au Saint-Siège chacun un denier de redevance, qu'ils porteraient, comme les moines, les cheveux courts, en forme de couronne, et qu'aux grandes fêtes ils auraient au cou, durant la messe, une écharpe de lin semblable à l'étole des prêtres et des diacres.

Ainsi Casimir retourna en Pologne, où il fut reconnu roi et épousa Marie, sœur de Jaroslas, prince de Russie, dont le roi Henri de France épousa une fille. Casimir, ayant assuré la paix au dedans comme au dehors, chercha à faire fleurir les sciences dans son royaume. Les monastères étant alors leurs

¹ *Acta SS.*, 24 sept. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 1.

sanctuaires, il envoya à Cluny des députés avec de riches présents; ils en ramenèrent douze religieux, pour qui le roi fonda deux couvents, dont l'établissement contribua à épurer les mœurs et à donner à la religion la dignité et la décence qui s'étaient perdues au milieu des guerres civiles. A sa mort, arrivée l'an 1058, il ne restait en Pologne presque aucune trace des calamités passées. Ce prince emporta les regrets de ses sujets et mérita le surnom de Pacifique. Son fils Boleslas lui succéda ¹.

La trêve de Dieu, établie en France, ne s'était pas encore étendue à l'Italie; aussi les guerres étaient-elles fréquentes entre les seigneurs des différentes classes, ainsi que les villes, qui aspiraient de plus en plus à la liberté et à l'indépendance. En l'absence de l'empereur les guerres privées entre les gentilshommes furent bientôt suivies d'une guerre plus générale, que ces mêmes gentilshommes déclarèrent, d'un commun accord, d'une part aux prélats qui, pour la plupart, étaient leurs suzerains, et de l'autre aux bourgeois des villes. Les vassaux mitoyens voyaient d'un œil jaloux ces hommes, nés leurs égaux ou leurs inférieurs, qui jouissaient de l'autorité souveraine, les premiers comme princes et les seconds comme républicains. Ils se plaignaient de l'orgueil d'Héribert, archevêque de Milan, qui, sans respecter la constitution féodale de Conrad, dépouillait de leurs fiefs ceux de ses vassaux qui avaient encouru sa disgrâce.

A la nouvelle d'une injustice que cet archevêque venait de commettre envers l'un d'eux, tous les gentilshommes, vassaux du siège de Milan, prirent les armes en même temps, l'an 1035, et leur exemple fut bientôt suivi par tous les gentilshommes de la Lombardie. Les bourgeois, d'autre part, qui avaient été en butte à quelques vexations de la part de la noblesse, et qui croyaient que le lustre de leurs prélats rejaillissait sur eux-mêmes, prirent les armes pour les seconder. Le premier combat se livra dans les rues mêmes de Milan.

Après une longue résistance les gentils-

hommes furent défaits et obligés de sortir de la ville¹; mais, dès qu'ils furent en rase campagne, de nombreux auxiliaires accoururent pour se ranger sous leurs drapeaux; la ville de Lodi, jalouse de Milan, se déclara pour eux, et, dans la bataille de Campo-Malo, l'archevêque et les Milanais furent défaits par les gentilshommes. L'empereur Conrad, que ces désordres déterminèrent à passer en Italie, l'an 1036, assembla une diète à Pavie, où il s'efforça de les apaiser. Il fit mettre aux arrêts l'archevêque Héribert, ainsi que les évêques de Verceil, de Crémone et de Plaisance. Il seconda de tout son pouvoir les réclamations des vassaux du second rang, qu'on nommait vavasseurs; mais ses efforts pour rétablir la paix furent infructueux; l'archevêque Héribert trouva moyen d'échapper à ses gardes et retourna dans sa ville, qui s'arma pour le défendre. Conrad voulut en vain l'y poursuivre; il fut repoussé de Milan et forcé de renoncer au siège de cette ville².

Bientôt une nouvelle querelle augmenta la confusion que cette guerre civile avait produite. Les gentilshommes avaient eux-mêmes des vassaux de troisième rang, dont la tenure était militaire et qu'on appelait alors vavassins; ils avaient aussi des esclaves ou serfs attachés à la glèbe. Ces deux classes d'hommes, au moment où tous les ordres de la société prenaient les armes pour la liberté, crurent aussi avoir le droit de la réclamer; ils s'armèrent à leur tour contre leurs seigneurs et demandèrent un affranchissement général.

Tous les rangs de la société se trouvèrent, à cette époque, en guerre les uns avec les autres. Cependant l'excès même de l'anarchie ramena enfin une paix avantageuse pour toute la nation; les droits de chaque ordre furent fixés avec plus de précision; la constitution de Conrad, sur la succession des fiefs, fut admise par tous les partis; la plupart des esclaves furent mis en liberté, et les conditions les plus humiliantes attachées à la dépendance féodale furent supprimées ou adoucies. Enfin les gentilshommes, désirant

¹ Baron., ann. 1041. *Biograph. univ.*

¹ Arnulphe, *Hist. Mediol.*, l. 2, c. 10. — ² Sigeb. *Herm. contin. Annal. Hildesh.* Arnulphe, *Hist. Mediol.*, l. 2, c. 13. Landulph. senior, l. 2, c. 55.

acquérir une patrie, prirent presque tous le parti de se faire admettre à la bourgeoisie des villes voisines, ou, selon le langage du temps, de se recommander, eux et leurs fiefs, à la protection des cités. Cette pacification générale paraît s'être opérée en 1039, au moment où, les armées étant en présence dans le voisinage de Milan, la nouvelle de la mort de Conrad le Salique leur fut apportée et les engagea à poser les armes ¹.

L'empereur Conrad était encore à Crémone, l'an 1037, lorsque le Pape Benoît IX vint le trouver et fut reçu par lui avec de grands honneurs. Après avoir traité de ses affaires le Pape s'en retourna à Rome, sans qu'on sache le motif de ce voyage. Seulement Glaber, à propos de l'année suivante, dit que, Benoît ayant été chassé de Rome, l'empereur y alla et le rétablit sur son siège. Comme Glaber est le seul qui parle de cette expulsion et de ce rétablissement, on peut révoquer la chose en doute. Ce qu'il y a de certain, c'est que, l'an 1038, l'empereur Conrad alla à Rome et que le Pape Benoît y excommunia l'archevêque Héribert de Milan. Conrad alla jusqu'au mont Cassin, dont les moines avaient beaucoup à souffrir de Pandolphe, prince de Capoue; car il retint à Capoue leur abbé Théobald, s'empara de tous les biens du monastère et le fit gouverner par ses valets, le réduisant à une telle disette que, le jour de l'Assomption de Notre-Dame, on manqua de vin pour le service de l'autel. L'empereur, à qui les moines avaient déjà porté leurs plaintes en Allemagne, leur assura avec serment qu'il n'était venu en ces quartiers-là que pour ce seul sujet, et qu'il protégerait ce saint lieu toute sa vie. Ensuite, ayant demandé leur bénédiction, il mit sur l'autel de Saint-Benoît un tapis de pourpre orné d'une broderie, fit élire Richer abbé, car Théobald était mort, et confirma tous les biens du monastère. Richer le gouverna très-sagement jusqu'à l'an 1055, où il mourut. On remarque entre les moines du mont Cassin plusieurs saints personnages qui vécurent depuis le commencement du onzième siècle jusqu'au milieu, et dans ses *Dialogues* le Pape Victor III en compte jusqu'à douze ².

L'empereur Conrad revint ensuite en Allemagne; mais la peste, causée, à l'ordinaire, par les chaleurs d'Italie, emporta une grande partie de son armée, ainsi que la jeune reine Gunelinde, épouse du roi, son fils. L'empereur lui-même étant à Utrecht, à la Pentecôte de l'année suivante 1039, mourut subitement le lendemain lundi, 4^{me} de juin, après avoir régné près de quinze ans. Son fils Henri III, surnommé le Noir, déjà précédemment élu, lui succéda et régna dix-sept ans ³.

Cependant l'Église romaine était dans un état bien triste; le jeune Pape Benoît se livrait, dans sa conduite personnelle, à tous les emportements de la jeunesse. Dans un prince séculier de son rang et de son âge le monde n'en eût point été scandalisé; dans un Pape la jeunesse même, au lieu d'être une excuse, était un scandale de plus. Fredaine dans l'un, infamie dans l'autre. Excédés de la vie scandaleuse de Benoît, une partie des Romains le chassèrent de la ville l'an 1044, douzième de son pontificat, et mirent en sa place Jean, évêque de Sabine, sous le nom de Silvestre III. Mais expulser Benoît n'était pas le déposer; Silvestre III fut donc évidemment un antipape; encore dit-on qu'il ne le fût pas gratuitement. Son intrusion ne dura que trois mois. Benoît, qui était de la famille des comtes de Tusculum, insultait Rome avec le secours de ses parents et fit si bien qu'il y rentra; mais, comme il continuait toujours sa vie scandaleuse et se voyait méprisé du clergé et du peuple, il convint de se retirer pour s'abandonner plus librement à ses plaisirs, et, moyennant une somme de quinze cents livres de deniers, il céda le pontificat à l'archiprêtre Jean Gratien, qui était le plus estimé pour sa vertu de tout le clergé de Rome. Tel est le récit du Pape Victor III, dans les *Dialogues* qu'il écrivit vers la fin de ce siècle sur les miracles de saint Benoît ³.

Le Pape Benoît IX, ayant donc volontairement abdicqué, se retira dans ses terres hors de la ville, et Jean Gratien fut ordonné Pape le dimanche 28 avril 1045. Herman Contract, qui écrivait dans le temps même, dit dans le meilleur de ses textes : « Les Romains

¹ Arnulphe, l. 2, c. 16. — ² *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 1, p. 102.

³ Wippon. — ² *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 4, pars 2, p. 451.

chassent le Pape Benoît pour ses crimes et établissent témérairement Pape un certain Silvestre, que cependant le Pape Benoît chasse ensuite avec le secours de quelques-uns; puis lui-même, rendu à son siège, se démet spontanément de la papauté et permet qu'on ordonne à sa place Gratien, sous le nom de Grégoire ¹. » Othon de Frisingue, qui écrivit un siècle plus tard, dit avoir appris des Romains que le pieux prêtre Gratien, voyant l'état déplorable de l'Église et pressé du zèle de la secourir, alla trouver Benoît et Silvestre et leur persuada à tous deux de se retirer, moyennant une pension, et qu'à cause de cela les citoyens de Rome élurent ce prêtre pour souverain Pontife, comme étant le libérateur de l'Église de Dieu, et qu'ils le nommèrent Grégoire VI ². Enfin le moine Glaber, auteur du temps même, finit son *Histoire* par ces mots, après avoir parlé de l'expulsion de Benoît : « On mit à sa place un homme très-pieux et d'une sainteté reconnue, Grégoire, Romain de naissance, dont la bonne réputation répara tout le scandale qu'avait causé son prédécesseur ³. »

En combinant avec attention ces divers témoignages on voit clairement que le prêtre Jean Gratien était un saint homme, que ce fut par zèle pour Dieu et son Église qu'il persuada au Pape Benoît d'abdiquer, que l'abdication de ce Pape fut volontaire, que la modique pension de quinze cents livres n'a rien de simoniaque, plusieurs conciles des premiers siècles ayant assigné des pensions aux évêques mêmes qu'ils venaient de déposer; qu'enfin Grégoire VI fut canoniquement élu en considération et de sa vertu et du service qu'il venait de rendre à l'Église.

Ainsi en pensait dès lors un juge bien compétent, saint Pierre Damien, abbé de Font-Avellane, personnage distingué par son mérite. Ayant appris la promotion de Grégoire VI il lui écrivit en ces termes : « Au seigneur Grégoire, très-saint Pape, Pierre, pécheur et moine, hommage de la servitude qui est due. Révérendissime seigneur, je rends grâces à Jésus-Christ, le Roi des rois; car, altéré d'at-

tendre toujours du bien de la Chaire apostolique, je bois à longs traits la coupe de vos louanges qu'on me présente de toutes parts. Ce breuvage me récrée l'âme d'une manière si douce que, pendant que l'esprit jubile au dedans, la langue s'écrie à l'instant au dehors : « Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » C'est vraiment lui qui change les temps et transfère les royaumes. Vraiment, ce qu'il a prédit autrefois par son prophète, il vient de l'accomplir merveilleusement sous les yeux de l'univers, savoir que le Très-Haut domine sur l'empire des hommes et qu'il le donne à qui il veut. Que les cieux donc se réjouissent, que la terre tressaille et que la sainte Église se félicite d'avoir récupéré l'antique privilège de son droit ! Qu'elle soit brisée la tête à mille formes du venimeux serpent ! Cesse le commerce d'une perverse négociation ! Que le faussaire Simon ne fabrique plus aucune monnaie dans l'Église ; que Giézi ne remporte plus de dons furtifs en l'absence présente du prévoyant docteur ! Dès maintenant que la colombe retourne dans l'arche, et que, par les vertes feuilles de l'olivier, elle annonce la paix rendue à la terre ! Qu'il soit réparé maintenant le siècle d'or des apôtres, et, sous la présidence de votre sagesse, que la discipline ecclésiastique refleurisse ! Qu'on réprime l'avarice de ceux qui aspirent aux mitres épiscopales ! Qu'on renverse les comptoirs des banquiers qui vendent les colombes ! Mais que le monde puisse espérer ce que nous écrivons, l'Église de Pesaro le fera voir ; car, si elle n'est ôtée des mains de cet adultère, de cet incestueux, de ce parjure, de ce voleur, l'espérance que les peuples ont conçue pour la restauration de l'univers sera entièrement frustrée. Tous ont les yeux tournés de ce côté, tous dressent l'oreille à cette parole : S'il est rétabli on n'attendra plus du Siège apostolique rien de bon. » On voit par cette lettre quelles espérances saint Pierre-Damien, et avec lui le monde entier, concevaient du pontificat de Grégoire VI.

Pierre lui écrivit encore une seconde lettre, où il dit : « Votre Béatitudo doit savoir que, pour nos péchés, on ne trouve point de clercs dans nos quartiers qui soient dignes de

¹ Herm., ann. 1044. — ² Otho Fris., l. 6, c. 23. —

³ Glaber, l. 5, c. 5.

l'épiscopat. Ils le désirent assez, mais ils ne cherchent pas à le mériter. Toutefois, selon la qualité du temps et la disette des sujets, il me semble que cet archiprêtre peut être promu à l'évêché de Fossombrone, quoiqu'il l'ait ardemment désiré, puisqu'il est un tant soit peu meilleur que les autres et qu'il a l'élection du clergé et du peuple. Si donc il peut plaire à votre très-prudente Sainteté, qu'il fasse pénitence de son ambition et qu'il soit sacré selon ce que Dieu vous inspirera. Je vous prie seulement, si vous ne le sacrez pas, de ne point remplir ce siège avant de m'avoir entendu, moi votre serviteur¹. »

Pierre Damien naquit à Ravenne l'an 1007. Comme il était le dernier d'un grand nombre d'enfants, un des aînés fit des reproches à sa mère de ce qu'elle leur donnait tant de cohéritiers, et elle y fut si sensible que, se tordant les mains, elle se mit à crier qu'elle était une misérable qui ne méritait pas de vivre. Elle cessa de nourrir ce pauvre enfant, qui devint bientôt livide de faim et de froid et n'avait presque plus de voix, quand une femme, qui était comme domestique dans cette maison, survint et dit à la mère : « Est-ce agir en mère chrétienne, Madame, que de faire pis que les tigresses et les lionnes, qui n'abandonnent pas leurs petits ? Cet enfant ne sera peut-être pas le moindre de sa famille. » Elle s'assit auprès du feu, et, ayant frotté l'enfant de quantité de graisse, lui fit revenir la chaleur et la couleur. La mère rentra en elle-même, le reprit et acheva de le nourrir.

Il était encore en bas âge quand il perdit son père et sa mère. Un de ses frères, qui était marié, se chargea de son éducation ; mais lui et sa femme étaient avares et durs et traitaient cet enfant comme un esclave. Ils ne le regardaient que de travers, lui donnaient la nourriture la plus grossière, le laissaient nu-pieds et mal vêtu, le chargeaient de coups ; enfin, quand il fut un peu plus grand, ils l'envoyèrent garder les pourceaux. En cet état il trouva un jour une pièce d'argent, et, se croyant riche, il était encore en peine de ce qu'il en achèterait qui lui fit le plus de

plaisir. Enfin il se dit à lui-même : « Ce plaisir passerait bien vite ; il vaut mieux donner cet argent à un prêtre afin qu'il offre le saint Sacrifice pour mon père ; » et il le fit.

Un autre de ses frères, nommé Damien, le tira de la misère, le prit chez lui et le traita avec une douceur et une tendresse paternelles. Ce Damien fut archiprêtre de Ravenne et ensuite moine, et on croit que ce fut de lui que Pierre prit le surnom qui le distingue. Par les soins de ce frère il étudia premièrement à Faenza, puis à Parme, où il eut Yves pour maître, et il fit un si grand progrès dans les lettres humaines qu'il fut bientôt en état de les enseigner, et sa réputation lui attirait de tous côtés un grand nombre de disciples. Se voyant ainsi riche et honoré dans la vigueur de la jeunesse, il ne succomba point aux tentations de vanité et de plaisir, mais il fit ces réflexions salutaires : M'attacherai-je à ces biens qui doivent périr ? et, si je dois y renoncer pour de plus grands, ne sera-t-il pas plus agréable à Dieu de le faire dès à présent ? » Il commença dès lors à porter un cilice sous des habits de fines étoffes, à s'appliquer aux jeûnes, aux veilles et aux prières. La nuit, s'il sentait des mouvements excessifs de sensualité, il se levait et se plongeait dans la rivière ; puis il visitait les églises et disait tout le psautier avant l'office. Il faisait de grandes aumônes, nourrissait souvent des pauvres et les servait de ses mains.

Il résolut enfin de quitter entièrement le monde et d'embrasser la vie monastique, mais hors de son pays, de peur d'en être détourné par ses parents et ses amis. Comme il était dans cette pensée il rencontra deux ermites du désert de Font-Avellane, dont il avait ouï parler ; s'étant ouvert à eux ils le fortifièrent dans son dessein, et, comme il témoigna vouloir se retirer avec eux, ils lui promirent que leur abbé le recevrait. Il leur offrit un vase d'argent pour le porter à leur abbé, mais ils dirent qu'il était trop grand et qu'il les embarrasserait dans le chemin, et il demeura fort édifié de leur désintéressement. Pour s'éprouver il passa quarante jours dans une cellule semblable à celles des ermites ; puis, ayant pris son temps, il se déroba aux siens et se rendit à Font-Avellane, où, sui-

¹ Petr. Dam., *Epist.* 1 et 2.

vant l'usage, on le mit entre les mains d'un des frères, pour l'instruire. Celui-ci, l'ayant mené à sa cellule, lui fit ôter son linge, le revêtit d'un cilice et le ramena à l'abbé, qui le fit aussitôt revêtir d'un cuculle. Pierre s'étonnait qu'on lui donnât l'habit tout d'abord sans l'avoir éprouvé et sans le lui avoir fait demander ; mais il se soumit à la volonté du supérieur, quoique alors la prise d'habit ne fût point séparée de la profession.

Le désert de Font-Avellane, dédié à Sainte-Croix, était en Ombrie, dans le diocèse d'Eugubie, et saint Romuald y avait passé quelque temps. Les ermites qui l'habitaient demeuraient deux à deux, dans des cellules séparées, occupés continuellement à la psalmodie, à l'oraison et à la lecture. Ils vivaient de pain et d'eau quatre jours de la semaine ; le mardi et le jeudi ils mangeaient un peu de légumes, qu'ils faisaient cuire eux-mêmes dans leurs cellules. Les jours de jeûne ils prenaient le pain par mesure ; ils n'avaient de vin que pour le saint Sacrifice ou pour les malades. Ils marchaient toujours nu-pieds, prenaient la discipline, faisaient des genuflexions, se frappaient la poitrine, demeuraient les bras étendus, chacun selon ses forces et sa dévotion. Après l'office de la nuit ils disaient tout le psautier avant le jour. Pierre veillait longtemps avant que l'on sonnât matines, et ne laissait pas de veiller encore après comme les autres, persuadé que les dévotions particulières se doivent pratiquer sans préjudice de l'observance générale.

Ces veilles excessives lui causèrent une insomnie dont il eut peine à guérir ; mais depuis il se conduisit avec plus de discrétion, et, donnant un temps considérable à l'étude, il devint aussi savant dans les saintes Écritures qu'il l'avait été dans les livres profanes. Il commença donc, par ordre de son supérieur, à faire des exhortations à ses confrères, et, sa réputation venant à s'étendre, le saint abbé Gui de Pompose, près de Ferrare, pria l'abbé de Font-Avellane de le lui envoyer pour instruire quelque temps sa communauté, qui était de cent moines. Pierre Damien y demeura deux ans, prêchant avec un grand fruit, et son abbé, l'ayant rappelé, l'envoya quelque temps après remplir la

même fonction au monastère de Saint-Vincent, près Pierre-Pertuse, qui était aussi très-nombreux. Enfin l'abbé d'Avellane le déclara son successeur, du consentement des frères, mais malgré lui, et, après la mort de cet abbé, non-seulement il gouverna et augmenta cette communauté, mais il en fonda cinq autres semblables. Tel était saint Pierre Damien, qui se réjouissait de la promotion de Grégoire VI pour la restauration des mœurs et de la discipline ecclésiastiques, et qui aidera puissamment ses successeurs dans cette grande entreprise ¹.

Cependant le Pape Grégoire VI trouva le temporel de l'Église romaine tellement diminué, que, sauf les ressources qu'il pouvait trouver dans quelques villes voisines de Rome et les oblations des fidèles, il ne lui restait presque rien pour sa subsistance, tous les patrimoines éloignés ayant été occupés par des usurpateurs. Dans toute l'Italie les chemins étaient si remplis de voleurs que les pèlerins ne pouvaient marcher en sûreté s'ils ne s'assemblaient en assez grandes troupes pour être les plus forts ; aussi peu de gens entreprenaient-ils ce voyage. A Rome même tout était plein d'assassins et de voleurs ; on tirait l'épée jusque sur les autels et sur les tombeaux des apôtres, pour enlever les offrandes sitôt qu'elles y étaient mises et les employer en festins et à l'entretien des femmes perdues.

Grégoire commença par les exhortations, en représentant l'horreur de ces crimes et promettant de pourvoir aux besoins de ceux qui y étaient poussés par la pauvreté. Il écrivit aux usurpateurs des patrimoines de l'Église de les rendre ou de prouver juridiquement le droit qu'ils avaient de les retenir. Comme les exhortations faisaient peu d'effet le Pape employa l'excommunication ; mais elle ne fit qu'irriter les coupables. Ils vinrent en armes autour de Rome avec de grandes menaces et pensèrent même tuer le Pape. Ainsi il fut réduit à employer la force de son côté, à amasser des armes et des chevaux, et à lever des troupes. Il commença par se saisir de l'église Saint-Pierre et par tuer ou chasser ceux qui volaient les offrandes ; puis

¹ Acta SS., 22 févr. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6, pars 2.

il retira plusieurs terres de l'Église et rétablit la sûreté des chemins. Les pèlerins s'en réjouissaient ; mais les Romains, accoutumés au pillage, disaient que le Pape était un homme sanguinaire et indigne d'offrir à Dieu le saint Sacrifice, étant complice de tant de meurtres ; des cardinaux mêmes approuvaient les discours du peuple.

Ce furent apparemment ces plaintes qui obligèrent le roi de Germanie, Henri le Noir, de passer en Italie et de travailler à la réunion de l'Église ; car Benoît IX et Silvestre III prenaient toujours le titre de Papes, et, comme il paraissait certain que Benoît avait reçu de l'argent pour céder la place à Grégoire, on prétendait que celui-ci était entré dans le siège par simonie. Le roi passa à Aix-la-Chapelle la fête de la Pentecôte, l'an 1046, et fit venir près de lui Vidger, qui, ayant été élu archevêque de Ravenne, occupait ce siège depuis deux ans, le gouvernant d'une manière déraisonnable et cruelle ; c'est pourquoi il lui ôta l'archevêché. Il entra en Italie sur la fin de la même année et fit tenir un concile à Pavie ; puis, étant venu à Plaisance, il y reçut honorablement le Pape Grégoire VI, qui vint l'y trouver.

Vers la fête de Noël il fit tenir un concile à Sutri, près de Rome. On n'a point les actes de ce concile, mais on a publié depuis peu le résumé qu'en fit dans le temps Bonizon, évêque de Sutri même. Le voici. Grégoire VI y fut invité et y présida le clergé de Rome, les patriarches, les métropolitains, les évêques et les abbés réunis en grand nombre. Le roi y assistait de son côté. Dans ce concile on examina tout d'abord l'état de l'Église romaine ; sur quoi Silvestre III fut unanimement rejeté comme intrus, condamné à perdre la dignité épiscopale et sacerdotale, et à être renfermé pour le reste de sa vie dans un monastère. Touchant Benoît IX, comme il avait abdiqué l'épiscopat et s'était retiré dans la vie privée, on ne prit point de résolution particulière. Alors venait l'examen de l'élection de Grégoire VI ; mais, par respect pour lui, le concile émit seulement la prière qu'il voulût bien exposer lui-même de quelle manière avait eu lieu son élévation sur le trône pontifical.

Le Pape condescendit à cette prière et raconta sans déguisement comment il avait eu beaucoup d'argent par la confiance et la libéralité des fidèles, et comment enfin il l'employa pour délivrer l'Église du joug des patriciens. Le concile ayant entendu cet exposé, quelques-uns des évêques prirent la parole et représentèrent respectueusement au Pape que lui-même, ébloui par les artifices du diable, avait donné la main, encore que ce fût avec des intentions pures, à des choses qui ne pouvaient être justifiées, ce qui avait été gagné par le trafic ne pouvant jamais être appelé saint. Pendant que les évêques parlaient ainsi il tomba au Pape comme des écailles des yeux ; il prit la parole et dit : « Je prends Dieu à témoin sur mon âme que, parce que j'ai fait, je croyais obtenir la rémission de mes péchés et la grâce de Dieu ; mais, maintenant que je reconnais les ruses du vieil ennemi, conseillez-moi ce que je dois faire. » Les évêques répondirent : « Pesez vous-même la chose dans votre cœur. Il vaut mieux pour vous de vivre pauvre et d'être éternellement riche avec saint Pierre, pour l'amour duquel vous avez fait cela, que de briller maintenant dans les richesses et de périr éternellement avec Simon le Magicien, qui vous a trompé. » Ce langage de la vérité et de la charité toucha le cœur du Pape ; il se leva de son siège, déposa lui-même les marques de sa dignité, et, en présence de tous les assistants, prononça contre lui-même la sentence de condamnation. « Moi, Grégoire, dit-il, serviteur des serviteurs de Dieu, je juge, à cause du honteux trafic et de l'hérésie de Simon, qui, par la ruse du vieil ennemi, s'est glissé dans mon élection, que je dois être écarté du pontificat romain. Cela vous plaît-il ? — Ce qui vous plaît, répliquèrent les évêques, nous le confirmons ¹. »

Le Siège apostolique étant ainsi vacant par la magnanime humilité de Grégoire VI, le roi Henri vint à Rome avec les évêques qui avaient tenu le concile de Sutri, et, d'un commun consentement, tant des Romains que des Allemands, il fit élire Pape Suidger, Saxon de naissance, évêque de Bamberg,

¹ *Les Papes allemands*, t. 1, p. 232. Bonizo, p. 802.

parce qu'il ne se trouvait personne dans l'Église romaine digne de remplir la première place. Adalbert, archevêque de Hambourg, qui accompagnait le roi Henri, pensa être élu Pape en cette occasion ; mais il aimait mieux faire tomber le choix sur son collègue Suidger. Le nouveau Pape prit le nom de Clément II, fut sacré le jour de Noël, et, le jour même, couronna empereur le roi Henri et impératrice la reine Agnès, fille de Guillaume, duc d'Aquitaine.

Quant à la manière dont l'abdication de Grégoire VI fut envisagée par ses contemporains, voici un témoignage curieux qu'on lit dans Herman Contract, édition nouvelle et plus correcte. « Le roi Henri arrivant en Italie avec son armée, le Pape Gratien, que les Romains avaient établi après avoir chassé les précédents, vient au-devant de lui à Plaisance et en est reçu avec honneur. Peu après cependant, au concile de Sutri, il dépose, non malgré lui, l'office pastoral. A sa place Suidger, évêque de Bamberg, malgré sa grande résistance, est élu par le consentement de tous. Au temps de ce Pape d'innombrables et très-grands tremblements de terre ont lieu en Italie, peut-être parce que ce Pape ne fut point canoniquement subrogé à son prédécesseur, qui n'avait point été canoniquement déposé. En effet il ne fut déposé pour aucune faute ; mais une humilité pleine de simplicité lui persuada de se démettre de son office ¹. »

Le nouveau Pape Clément II, aussitôt après son ordination, c'est-à-dire au commencement de janvier 1047, tint à Rome un concile, où fut réglée la contestation pour la préséance qui durait depuis longtemps entre l'archevêque de Ravenne et celui de Milan ; car chacun prétendait être assis auprès du Pape au côté droit. Le concile décida en faveur de l'archevêque de Ravenne. C'était alors Humfroi, chancelier de l'empereur en Italie ; il venait d'être élu, mais n'était pas encore sacré. Les actes de ce concile ne sont point venus jusqu'à nous ; seulement le docte Mansi en a trouvé un canon qui porte : « Conformément à

l'antiquité, nous aussi nous anathématisons l'hérésie simoniacque, et nous l'interdisons, afin qu'on ne fasse plus pour de l'argent ni consécration d'église, ni ordination de clercs ou concession de la dignité d'archiprêtre, ni commendes d'autels, ni livraisons d'églises, ni ventes d'abbayes ou de prévôtés. Quiconque y contredira ou fera un tel commerce, qu'il soit anathème ¹ ! » Non content de cette ordonnance générale, le concile en ajouta une plus particulière, savoir, que quiconque aurait été ordonné par un évêque simoniacque, sachant qu'il l'était, ne laisserait pas de faire les fonctions de son ordre après quarante jours de pénitence. Comme le mal était grand et invétéré, le nouveau Pape crut sans doute devoir commencer par le remède le plus doux.

Vers ce temps Clément II eut la consolation de voir à Rome un des plus saints personnages qu'il y eût alors : c'était saint Odilon, abbé de Cluny. Il était parvenu à une extrême vieillesse, sans rien diminuer de ses macérations et de sa vigilance sur les monastères confiés à ses soins. Il semblait que son courage augmentât à mesure que ses forces diminuaient, et, tout infirme qu'il était, il entreprit le pèlerinage de Rome à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, dans l'espérance de mourir auprès des tombeaux des saints apôtres. Il fut trompé. Après avoir languï quatre mois à Rome, où le Pape et plusieurs prélats, entre autres Laurent d'Amalfi, très-versé dans la littérature grecque et latine, lui donnèrent, pendant ce temps-là, des marques éclatantes de leur estime, il se trouva parfaitement guéri. Il revint donc à Cluny, où il demeura presque un an, s'adonnant au jeûne, à la prière et à l'instruction de ses religieux, autant que sa caducité pouvait le lui permettre. Son zèle lui persuada même qu'il avait encore assez de force pour faire la visite des monastères de sa dépendance. Il se mit en chemin et commença par Souvigny. Il y prêcha publiquement pour disposer le peuple à la solennité de Noël, qui était prochaine ; mais il tomba malade avant cette fête, et l'on désespéra bientôt de sa guérison.

¹ Herm., *Chron.*, ann. 1046, col. 2.

¹ Mansi, t. 49, p. 627. Baron., 1047, édit. de Mansi, note.

Aussi on ne différa pas de lui administrer les sacrements de l'Extrême-Onction et de l'Eucharistie ; après quoi on lui présenta le crucifix à adorer ; ce qu'il fit avec une tendresse de dévotion qui toucha tous les assistants.

Le démon lui livra quelques assauts dans ce dernier combat ; mais le saint abbé, recueillant ses forces, lui dit : « Ennemi du genre humain, je te l'ordonne, au nom de mon Seigneur Jésus-Christ et par la vertu de sa sainte croix, cesse de m'attaquer à force ouverte ou en secret. La croix de mon Sauveur est avec moi ; elle est ma vie et elle est ta mort. J'adore et je bénis ce Sauveur, et c'est entre ses mains que je remets mon âme. »

La veille de Noël, Odilon, tout moribond qu'il était, se fit conduire au chapitre et y fit un discours à ses frères, où, après avoir dit un mot de la fête, il les consola de sa mort avec tant de grâce et d'éloquence qu'il leur parut n'avoir jamais mieux parlé. Ainsi, loin de diminuer leur douleur, il augmenta leurs regrets en leur faisant mieux sentir ce qu'ils perdaient. Il se fit porter à toutes les heures de l'office, pendant les fêtes de Noël ; mais enfin, le jour de Saint-Sylvestre, les forces lui manquant entièrement, il demanda une seconde fois le Viatique, adora de nouveau la croix et se fit lire le Symbole avec l'exposition que saint Augustin en a faite. On le consulta sur son successeur ; il répondit : « J'en laisse le choix à Dieu et à mes frères. » Sur le soir, veille de la Circoncision, il se fit encore porter aux vêpres dans son lit ; mais pendant la nuit il se trouva plus mal. Aussitôt les frères qui le veillaient étendirent un cilice à terre, le couvrirent de cendre et y mirent le saint abbé. Il leur demanda si toute la communauté était assemblée. Comme on lui eut répondu que tous les moines et même les enfants étaient présents, il fixa ses regards sur la croix qui était devant lui et expira doucement l'an 1049, le premier jour de janvier, qui, cette année, était un dimanche, dans la quatre-vingt-huitième année de son âge et la cinquante-sixième de son gouvernement. On ne célèbre sa fête que le second jour de janvier.

Saint Odilon s'est peint lui-même dans ses

ouvrages ; on y retrouve son esprit aimable, son caractère de douceur, sa tendre piété. Les écrits qui nous restent de lui sont la *Vie de saint Mayeul*, son prédécesseur ; celle de sainte Adélaïde, impératrice ; plusieurs sermons sur les mystères de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, et quelques lettres qui font connaître en quelle considération il était auprès de la plupart des princes de l'Europe. Il avait une prédilection pour les livres de saint Ambroise. Les rois de France Hugues Capet, Robert et Henri ; l'impératrice sainte Adélaïde ; les empereurs saint Henri, Conrad et Henri le Noir ; Rodolphe, roi de Bourgogne ; Sanche et Garcias, rois de Navarre ; Casimir, roi de Pologne, tous ces princes eurent pour Odilon une tendre affection et une confiance filiale. Ils lui écrivaient et lui envoyaient souvent des présents pour cultiver son amitié. De leur côté les Papes Sylvestre II, Benoît VIII, Benoît IX, Jean XVIII, Jean XIX et Clément II lui témoignèrent une profonde estime.

Saint Odilon eut toujours une dévotion particulière pour la Mère de Dieu ; il l'avait choisie pour sa patronne et son avocate, et s'était dévoué d'une manière spéciale à son service, ne manquant aucune occasion de procurer sa gloire ; à quoi il était excité par la reconnaissance pour les faveurs qu'il en avait reçues. Il s'efforçait surtout de lui plaire par l'amour de la pureté. Il avait cette vertu tellement en recommandation que, dans une extrême vieillesse, il montrait encore la circonspection et la pudeur d'une jeune vierge. On l'appelait même une vierge de cent ans, *virgo centenarius*.

Odilon eut un zèle particulier pour le soulagement des âmes du purgatoire, et c'est à sa charité compatissante pour elles qu'on doit la première institution de la commémoration de tous les fidèles trépassés, le lendemain de la fête de Tous les Saints. Il l'avait ordonnée dans tous les monastères de sa dépendance avant que l'Église, qui de tous les temps a fait des prières pour les morts, eût spécialement destiné un jour à cela. Voici ce qui engagea saint Odilon à faire cette institution.

Un pèlerin du territoire de Rodez, revenant de Jérusalem, fut obligé par la tempête de

relâcher dans une île sur les côtes de Sicile. Il y visita un saint ermite, lequel, s'étant informé de son pays, lui demanda s'il connaissait le monastère de Cluny et l'abbé Odilon. Le pèlerin ayant répondu qu'il le connaissait, mais qu'il désirait savoir pourquoi il lui faisait cette question : « C'est, dit l'ermite, qu'il y a ici proche un lieu qui vomit des flammes et où les démons tourmentent pour un temps les âmes des pécheurs. Or j'entends souvent les malins esprits murmurer contre les personnes de piété qui, par leurs prières et leurs aumônes, délivrent ces âmes. Ils se plaignent particulièrement d'Odilon et de ses religieux. C'est pourquoi, quand vous serez de retour en votre pays, je vous prie, au nom de Dieu, d'exhorter l'abbé et les moines de Cluny à redoubler leurs prières et leurs aumônes pour la délivrance de ces pauvres âmes. »

Le pèlerin, à son retour, s'acquitta de sa commission. C'est ce qui détermina saint Odilon à ordonner que, dans tous les monastères de l'institut de Cluny, on fit tous les ans, le second jour de novembre, la commémoration de tous les fidèles trépassés. Nous avons le décret qui en fut dressé à Cluny. On y ordonne que, comme on célèbre dans l'Eglise la fête de Tous les Saints, on célébrera le lendemain à Cluny la commémoration de tous les fidèles trépassés; que ce jour-là, après le chapitre, le doyen et le cellierier donneront du pain et du vin en aumône à tous les pauvres qui se présenteront, ainsi qu'il se pratique le jeudi saint; que, de plus, on donnera à l'aumônier pour les pauvres tout ce qui restera du dîner de la communauté, excepté le pain et le vin; qu'après les secondes vêpres de la Toussaint on sonnera toutes les cloches et on dira les vêpres des Morts, et que, le lendemain, on sonnera encore toutes les cloches, qu'on dira les matines, et que les prêtres célébreront la messe pour les fidèles trépassés. On voit que l'usage de sonner pour les morts était dès lors établi¹.

Saint Hugues, qui était alors prieur de Cluny, fut élu successeur d'Odilon. Il naquit dans le diocèse d'Autun, l'an 1024. Son père,

Dalmace, comte de Semur, voulait l'élever pour les armes; mais sa mère, Aremberge de Vergy, croyant qu'il était destiné au sacerdoce, voulait l'élever pour l'Eglise. Son inclination suivit celle de sa mère; il ne se plaisait point aux exercices des chevaux et des armes et avait horreur des pillages, alors si fréquents. Il obtint enfin avec peine d'aller faire ses études auprès de Hugues, son grand-oncle, évêque d'Auxerre et comte de Chalon. Ayant commencé d'apprendre la grammaire, il renonça au monde et entra à Cluny dès l'âge de quinze ans. Quelques années après, saint Odilon, voyant son mérite extraordinaire, le fit prieur, tout jeune qu'il était, et l'envoya en Allemagne, où il remit dans les bonnes grâces de l'empereur Henri les moines de Paternac, au diocèse de Lausanne. Il y apprit la mort de saint Odilon et revint à Cluny chargé de présents que l'empereur y envoyait. On procéda à l'élection d'un abbé; Adalman, le plus ancien de la communauté, nomma le prieur Hugues; tous suivirent son avis. Ainsi, malgré sa résistance, il fut élu et reçut la bénédiction abbatiale de Hugues, archevêque de Besançon, ce qui montre que l'évêque de Mâcon ne contestait plus, comme il avait fait au concile d'Anse, près de Lyon, en 1025, le privilège de l'abbaye de Cluny d'appeler l'évêque qu'elle voudrait pour faire les ordinations. L'abbé Hugues n'était âgé que de vingt-cinq ans et gouverna pendant soixante ce célèbre monastère¹.

L'empereur Henri, ayant fait quelque peu de séjour à Rome, s'avança vers l'Apulie, emmenant avec lui le Pape Clément, qu'il obligea d'excommunier les citoyens de Bénévent parce qu'ils n'avaient pas voulu le recevoir. Le Pape, étant à Salerne, accorda à la prière du prince Gaimar la translation de Jean, évêque de Pestane, à l'archevêché de Salerne, avec pouvoir d'ordonner sept évêques du voisinage sans que le Pape pût les ordonner à l'avenir. La bulle est du 21 mars 1047.

Tandis que l'empereur était en Italie il manda saint Pierre Damein pour venir aider

¹ Jot. Sald., *Vita S. Odil.*, l. 2, c. 13. *Acta SS.*, 2 janv. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 1.

¹ *Acta SS.*, 29 avril.

le Pape de ses conseils ; mais Pierre s'en excusa, écrivant au Pape en ces termes : « L'empereur m'a ordonné plusieurs fois, et, si je l'ose dire, m'a fait l'honneur de me prier de vous aller trouver, et de vous dire ce qui se passe dans les églises de nos quartiers, et ce que je crois que vous devez faire ; et, comme je m'en excusais, il me l'a commandé absolument. Il m'a même envoyé une lettre pour vous, que je vous prie de voir. Ensuite daignez m'ordonner si je dois me rendre près de vous, car je ne veux pas perdre mon temps à courir de côté et d'autre ; et, toutefois, je suis percé de douleur en voyant les églises de nos quartiers dans une entière confusion par la faute des mauvais évêques et des mauvais abbés. Et à quoi nous sert de dire que le Siège apostolique est revenu des ténèbres à la lumière si nous demeurons encore dans les ténèbres ? Que sert d'avoir des vivres sous la clef si l'on meurt de faim, ou d'avoir au côté une bonne épée si on ne la tire jamais ? Quand nous voyons le voleur de Fano, qui avait été excommunié par ceux-là mêmes qui avaient le nom d'apostoliques, sans l'être ; celui d'Ossimo, chargé de crimes inouïs, et d'autres aussi coupables, revenir triomphants d'après de vous, notre espérance se tourne en tristesse. Or nous espérions que vous seriez le rédempteur d'Israël. Travaillez donc, saint Père, à relever la justice, et déployez la vigueur de la discipline, en sorte que les méchants soient humiliés et les humbles encouragés ¹. »

Informé par cette lettre de l'état déplorable de l'Eglise dans l'Ombrie et les pays environnants, le Pape Clément II s'y rendit en personne pour y remédier plus efficacement. Il protégea le monastère de Ponteaval, près de Pérouse, contre toutes les violences qu'on pourrait faire à ses droits et s'avança vers Pesaro ; mais, quand il vint au monastère de Saint-Thomas d'Aposelle, avant même qu'il eût atteint le but de son voyage, il fut attaqué d'une violente maladie. Là, pensant aux fins dernières de l'homme, il donna au monastère une terre de Saint-

Pierre pour le salut de son âme. Peu de jours après, le 1^{er} octobre, comme la maladie ne diminuait point, il accorda encore au monastère de Thères, qu'il avait fondé lui-même quatre ans auparavant, la confirmation de ses privilèges ; enfin, le même jour, il adressa à sa chère Eglise de Bamberg un diplôme où, en lui confirmant tous ses droits et tous ses biens, il l'assure, dans les termes les plus affectueux, de son inviolable tendresse. Huit jours après, savoir le 9 octobre 1047, il mourut dans le même monastère de Saint-Thomas d'Aposelle et y fut enterré. Plus tard le Pape Léon IX transporta son corps à Bamberg, où il repose encore dans la cathédrale ¹.

L'an 1047 l'empereur Henri célébrait à Polden, en Saxe, la fête de Noël, qui était en même temps la fête anniversaire de son propre couronnement, ainsi que de l'exaltation du Pape Clément II, lorsque les députés de Rome arrivèrent, lui annonçant que le Pape était mort. Cette nouvelle, en ce jour, dut l'affecter douloureusement. Ces députés demandaient pour Pape Halinard, archevêque de Lyon ; car l'empereur avait exigé des Romains, moyennant une grande somme d'argent, de ne point élire de Pape sans sa permission. Halinard était né en Bourgogne et savant dans les sciences sacrées et profanes ; malgré ses parents et l'évêque de Langres, qui l'aimait beaucoup et l'avait fait chanoine, il embrassa la vie monastique à Saint-Bénigne de Dijon, sous le saint abbé Guillaume, qui le fit prieur, et après la mort duquel il fut élu abbé. Les rois Robert et Henri de France l'aimèrent particulièrement, aussi bien que les empereurs Conrad et Henri. Celui-ci voulut le faire archevêque de Lyon après le refus de saint Odilon. Halinard se déclara incapable et fit tomber le choix sur Odalric, archidiacre de Langres. Celui-ci étant mort au bout de cinq ans, empoisonné par des envieux, tout le clergé et le peuple de Lyon envoyèrent au roi une députation demandant Halinard pour archevêque. Le roi l'accorda de grand cœur ; mais Halinard refusait toujours, jusqu'à ce que le

¹ Petr. Dam., *Epist.* 3.

¹ *Les Papes allemands*, t. 1, p. 267. Murat., *Annal. d'Ital.*, ann. 1047. Pagi, 1047.

Pape Grégoire lui commanda absolument d'accepter.

Quand il vint pour recevoir l'investiture le roi voulut à l'ordinaire lui faire prêter serment. Il répondit : « L'Évangile et la règle de saint Benoît me défendent de jurer ; si je ne les observe pas, comment le roi pourra-t-il s'assurer que je garderai plus fidèlement ce serment ? Il vaut mieux que ne je sois point évêque. » Les évêques allemands, principalement celui de Spire, où était la cour, voulaient qu'on l'obligeât à jurer comme eux ; mais Théodoric de Metz, Brunon de Toul et Richard, abbé de Verdun, amis d'Halinard, qui connaissaient sa fermeté, conseillèrent au roi de ne pas le presser. Le roi dit : « Qu'il se présente au moins, afin qu'il paraisse avoir observé la coutume. » Mais Halinard dit : « Le feindre, c'est comme si je le faisais ; Dieu m'en garde ! » Il fallut donc que le roi se contentât de sa simple promesse. Il assista à son sacre et donna tout ce qui était nécessaire pour cette cérémonie. Halinard fut ainsi ordonné archevêque de Lyon, l'an 1046, par Hugues, archevêque de Besançon, et suivit le roi à Rome la même année. Il se fit extrêmement aimer des Romains pour son affabilité et son éloquence ; car il prenait l'accent de toutes les nations qui usaient de la langue latine, comme s'il eût été né dans le pays même. D'ailleurs il affectionnait beaucoup Rome, y faisait de fréquents pèlerinages, et souhaitait d'y finir ses jours aux tombeaux des apôtres. Les Romains donc le demandèrent pour Pape ; mais Halinard, en ayant eu connaissance, évita d'aller à la cour jusqu'à ce qu'on en eût élu un autre¹.

L'empereur ayant consulté les évêques sur l'élection du Pape, l'évêque de Liège, Wazon, chargea son député de lui faire cette réponse : « Que votre sérénité considère bien si la Chaire du souverain Pontife, déposé par qui il ne devait pas l'être, ne lui est pas divinement réservée ; car celui que vous avez fait ordonner à sa place semble la lui avoir cédée en mourant, à lui qui vit encore. C'est pourquoi, puisqu'il vous a plu deman-

der notre avis là-dessus, que votre sublimité cesse de vouloir en substituer un autre à la place de celui qui est survivant ; car ni les lois divines ni les lois humaines, avec lesquelles s'accordent en tout les paroles et les écrits des saints Pères, ne permettent que le souverain Pontife soit jugé par d'autres que Dieu seul. Je prends à témoin le Seigneur et le serment que je vous ai prêté que, sur cette affaire, je n'ai pu imaginer ni trouver rien de plus vrai ni de plus utile que cet avis¹. » Voilà ce que l'évêque de Liège chargea son député de dire à l'empereur ; mais le député n'arriva qu'après que l'élection eut été faite.

Dans l'intervalle le Pape démissionnaire Benoît IX, qui avait alors environ vingt-cinq ans, était rentré pour la troisième fois dans le Saint-Siège, le 8 novembre 1047, et s'y maintint huit mois et dix jours, jusqu'au 17 juillet 1048. Enfin, touché de repentir, il appela le pieux Barthélemi, abbé de la Grotte Ferrée, lui découvrit ses péchés et lui en demanda le remède. Le saint abbé, sans le flatter, lui déclara qu'il ne lui était pas permis d'exercer les fonctions du sacerdoce et qu'il ne devait penser qu'à se réconcilier à Dieu par la pénitence. Benoît suivit son conseil, renonça aussitôt à sa dignité, embrassa la vie monastique, et mourut à la Grotte-Ferrée, où depuis on a retrouvé son tombeau.

L'abbé Barthélemi était né à Rossane, en Calabre, de parents pieux, originaires de Constantinople. Ils le firent bien étudier et le mirent très-jeune dans un monastère voisin, où dès lors il se distingua par sa vertu. Ayant ouï parler de la vie admirable de saint Nil, son compatriote, il quitta secrètement son pays et alla le trouver en Campanie, où le saint abbé avait déjà soixante moines sous sa conduite ; mais il trouva tant de mérite au jeune Barthélemi qu'il le préférait à tous les autres. Celui-ci suivit saint Nil à la Grotte-Ferrée, près de Tusculum, et après sa mort on voulut le faire abbé ; mais il s'en excusa sur sa jeunesse. Toutefois, après deux autres, il ne put l'éviter, et fut ainsi le troisième successeur de saint Nil,

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 2, p. 35.

¹ *Gesta episcop. Leod.*, Martene, t. 4, p. 902.

Étant abbé il continuait de travailler à transcrire des livres; car il avait la main très-bonne. Il composa plusieurs chants ecclésiastiques à la louange de la Vierge, de saint Nil et d'autres saints; il bâtit de fond en comble l'église du monastère, dédiée à la Vierge, et accrut notablement la communauté. Il avait un grand talent pour la conversion des pécheurs, et s'était acquis une telle autorité que, le prince de Salerne ayant fait prisonnier celui de Gaëte, il lui persuada non-seulement de le délivrer, mais de lui donner encore une autre principauté¹.

Le même jour que l'ex-pape Benoît se retira, c'est-à-dire le 17 juillet 1048, on couronna Pape Poppon, évêque de Brixen, que l'empereur avait choisi en Allemagne et envoyé à Rome, où il fut reçu avec honneur. Il prit le nom de Damase II; mais il ne vécut sur le Saint-Siège que vingt-trois jours, et mourut à Préneste le 8 août 1048. Il fut enterré à Saint-Laurent hors de Rome, et le Saint-Siège vaqua six mois².

Cependant l'empereur Henri tenait une diète ou assemblée générale des prélats et des seigneurs à Worms. Le saint évêque de Toul, Brunon, y avait été convoqué et se trouvait présent; car on ne faisait rien de grand à la cour sans son avis. Il était âgé de quarante-six ans et en avait vingt-deux d'épiscopat, qu'il avait dignement employés. Tout d'un coup, et l'empereur, et les évêques, et les seigneurs, et les députés de Rome, en un mot tous les assistants, d'une voix unanime, l'élisent Pape. Brunon, qui n'avait pas le moindre soupçon de la chose, est épouvanté; il connaissait, par ses fréquents voyages à Rome, l'état déplorable de l'Église; deux Papes venaient de mourir; il refusa donc humblement et très-longtemps; mais plus il refusait et se déclarait indigne, plus on lui faisait d'instances. Dans cette extrémité il demanda trois jours pour délibérer; il les passa absolument sans boire ni manger, occupé uniquement de prières. Ensuite, comme on le pressait de nouveau dans l'assemblée, il fit une confession publique de ses péchés,

croyant par là faire connaître son indignité et changer l'élection commune. Les larmes qu'il répandit en cette action en tirèrent de tous les assistants. Mais tous s'écrièrent d'une voix : « A Dieu ne plaise que le fils de tant de larmes périsse ! » Voyant donc qu'il ne pouvait échapper en aucune manière aux ordres de l'empereur et au vœu unanime de tout le monde, il accepta forcément l'office qui lui était enjoint, en présence des légats romains, mais à condition que tout le clergé et le peuple de Rome y consentiraient. « Je vais à Rome, disait-il, et là, si le clergé et le peuple, de leur plein gré, m'élisent pour Pontife, je ferai ce que vous demandez; autrement je n'accepte aucune élection. » On applaudit avec joie à cet avis et on approuva très-fort la condition.

Comme la fête de Noël était proche, le nouveau Pape prit congé de l'empereur et revint à Toul, accompagné de Hugues Cisa, l'un des députés romains, d'Éverard, archevêque de Trèves, et des évêques Adalbéron de Metz et Théodoric de Verdun. Avec lui venait encore le jeune Hildebrand, qui devint plus tard le Pape saint Grégoire VII.

Suivant Brunon, évêque de Segny, et Hugues de Flavigny, deux auteurs contemporains, Hildebrand était né à Rome, d'une famille romaine, que quelques-uns, à cause de la ressemblance du nom, ont prétendu être l'illustre famille des Aldobrandini. Suivant d'autres il naquit en Toscane, où son père était, dit-on, charpentier. Il eut pour maître dans les sciences Laurent, archevêque d'Amalfi, homme docte et d'une sainte vie, bien instruit dans les langues grecque et latine. Il paraît que, dès sa première enfance, il fut mis sous la conduite de son oncle maternel, abbé de Notre-Dame du mont Aventin à Rome, pour être instruit dans les lettres et la piété. Il eut encore parmi ses maîtres l'archiprêtre Jean Gratien, qui fut Pape sous le nom de Grégoire VI. Après son abdication il le suivit de Rome en Allemagne et embrassa la vie monastique à Cluny. Le saint abbé Hugues lui témoignait beaucoup d'amitié; il fut instruit dans la science de la piété par saint Odilon; il paraît que, dans un temps ou dans un autre, il y fut nommé prieur. Après

¹ Vita Barth., in *Thesaur. asc. Pos.*, p. 429. — Maii *Patrum Nova Bibliotheca*, p. 514. — ² Herman, *Chron.*, ann. 1048.

la mort de Grégoire VI, qui eut lieu probablement à Cluny même, Hildebrand passa quelque temps à la cour de l'empereur Henri III. Ce prince disait n'avoir jamais entendu personne prêcher la parole de Dieu avec tant d'assurance. Les meilleurs évêques admiraient ses discours. Le saint évêque Brunon de Toul, ayant donc été élu Pape à Worms, invita Hildebrand à l'accompagner à Rome. Hildebrand s'y refusa d'abord, par la raison qu'un évêque devait, suivant les canons, être élu par le clergé et le peuple de son Église. Charmé de son noble caractère, de son génie pénétrant et de sa conduite exemplaire, le nouveau Pape lui expliqua la suite de l'affaire et le point où elle en était ; dès lors, pleinement rassuré, Hildebrand devint son compagnon inséparable, son bras droit, et comme l'âme de toutes les grandes affaires.

Ayant donc célébré la fête de Noël à Toul et donné ordre au gouvernement de cette Église, Brunon se mit en chemin pour Rome le 28 décembre 1048, accompagné d'Éverard, archevêque de Trèves, et d'Halinard, archevêque de Lyon ; mais, au lieu de voyager avec la pompe de sa dignité nouvelle, il marchait en habit de pèlerin, s'occupant continuellement de prières pour le salut de tant d'âmes dont il était chargé. A Augsbourg, étant en oraison, il entendit une voix d'ange hantant avec une merveilleuse harmonie : « Voici ce que dit le Seigneur : Je pense des pensées de paix, et non d'affliction ; vous m'invoquerez, et moi je vous exaucerai, et je ramènerai votre captivité de tous les lieux. » Encouragé par cette révélation il se mit en route, accompagné d'une multitude de personnes qui accouraient de toutes parts. Dans le nombre une pieuse servante de Dieu, s'étant approchée, lui dit : « Dès que vous mettrez les pieds dans l'église du prince des apôtres n'oubliez pas de vous servir de ces divines paroles : La paix à cette maison et à tous ceux qui l'habitent. » Il reçut cet avis avec humilité et s'y conforma dévotement. Il arriva ainsi jusqu'au Tibre, qui était débordé et qui l'empêcha pendant sept jours de passer outre. Le saint homme était affligé de ce contre-temps, à cause de la multitude de peuple

qui s'était rassemblée autour de lui. Il invoqua le secours de Dieu et commença la dédicace d'une église de Saint-Jean, bâtie dans le voisinage. La consécration n'était point achevée que le fleuve, rentré dans son lit ordinaire, laissa le passage libre ; ce que tout le monde attribua aux mérites du saint Pontife. A l'approche de Rome tous les habitants de la ville vinrent au-devant de lui chantant des cantiques de joie ; mais lui descendit de cheval et marcha longtemps nu-pieds, priant, gémissant et versant des torrents de larmes. Après s'être ainsi longtemps immolé à Jésus-Christ sur l'autel de son cœur comme une victime vivante, sainte et agréable à Dieu, il parla au clergé et au peuple, et leur exposa le choix que l'empereur avait fait de sa personne, les priant de déclarer franchement leur volonté, quelle qu'elle fût. Il ajouta que, suivant les canons, l'élection du clergé et du peuple doit précéder tout autre suffrage, et que, comme il n'était venu que malgré lui, il s'en retournerait volontiers, à moins que son élection ne fût approuvée d'une voix unanime. On ne répondit à ce discours que par des acclamations de joie, et il reprit la parole pour exhorter les Romains à la correction des mœurs et demander leurs prières. Il fut donc intronisé le 12 février 1049, qui était le premier dimanche de carême ; il prit le nom de Léon IX et tint le Saint-Siège cinq ans.

De toutes les vertus qui reluisaient en sa personne les plus éclatantes étaient la miséricorde et la patience. Il était prompt à pardonner aux coupables, pleurait de compassion avec ceux qui confessaient leurs crimes ; il faisait des aumônes jusqu'à se réduire lui-même à l'indigence. La Providence le mit plus d'une fois à l'épreuve pour faire éclater sa confiance en Dieu. Quand il arriva à Rome il ne trouva rien dans les coffres de la chambre apostolique, et tout ce qu'il avait apporté avec lui était consommé tant en frais de voyage qu'en aumônes. Il ne restait rien non plus à ceux de sa suite, et ils songeaient à vendre à perte leurs propres vêtements pour s'en retourner dans leur pays à l'insu du saint homme. Lui les exhortait à se confier en Dieu, mais il compatissait à leur affliction du fond

de son âme. Le jour même où ils étaient tous prêts à se retirer secrètement arrivèrent les députés des nobles de la province de Bénévent, avec des présents magnifiques pour le Pape, dont ils demandaient la bénédiction et la protection. Il les reçut avec une paternelle bienveillance, mais fit des reproches aux siens de leur peu de foi, leur montrant par cet exemple à ne se défier jamais de la Providence. De ce moment la renommée du Pape Léon retentit jusqu'aux extrémités de la terre; partout on bénissait Dieu d'avoir donné un tel pasteur à son Église; une multitude extraordinaire de pèlerins affluaient au tombeau du prince des apôtres; tous étaient admis en présence du saint Pape et recevaient sa bénédiction; ceux qui ne pouvaient absolument faire le voyage lui envoyaient des présents pour qu'il les bénît de loin. Mais, de toutes les offrandes qu'on mettait à ses pieds, il n'en prenait rien pour lui ni pour les siens; tout était pour les pauvres.

Pour attirer de plus en plus les bénédictions du Ciel sur son pontificat le saint Pape Léon fit un pèlerinage au mont Gargan, où était une célèbre église de Saint-Michel, archange; il visita de même le monastère de Saint-Benoît, au mont Cassin. De plus il fit le moine Hildebrand cardinal sous-diacre et économe de l'Église romaine. Enfin, la seconde semaine après Pâques, il tint à Rome le concile qu'il avait indiqué plusieurs mois auparavant; il s'y trouva des évêques de divers pays, entre autres les archevêques de Trèves et de Lyon¹.

Dans ce concile le Pape confirma d'abord les décrets des quatre premiers conciles généraux, ainsi que les décrets des Pontifes romains ses prédécesseurs, notamment ceux contre la simonie et l'incontinence des clercs; ensuite il anathématisa expressément la simonie, qui avait infecté plusieurs parties de l'univers; enfin il déposa quelques évêques convaincus de ce crime. Le Seigneur daigna confirmer son autorité par un miracle. L'évêque de Sutri, étant accusé de simonie, voulut se justifier par de faux témoignages; mais au moment même où il allait prononcer le ser-

ment il fut tout à coup frappé par Dieu, comme un autre Ananie; on l'emporta hors de l'assemblée et il expira¹.

Cet événement inspira à tout le monde une crainte terrible de faire un faux serment en la présence du saint Pontife. Dans cette disposition des esprits il crut devoir être plus sévère que son prédécesseur Clément II et casser toutes les ordinations faites par des simoniaques; mais bientôt cette mesure si rigoureuse causa un grand tumulte. Comme les Papes Benoît IX et Grégoire VI étaient accusés ou suspects de simonie, toutes leurs ordinations allaient être révoquées en doute. En conséquence les prêtres et même les évêques disaient que les fonctions ecclésiastiques, et principalement les messes, allaient cesser dans presque toutes les églises, ce qui mettait tous les fidèles au désespoir et tendait au renversement de la religion. Après de longues disputes on présenta au Pape le décret de Clément II, savoir, que ceux qui avaient été ordonnés par des simoniaques pourraient exercer leurs fonctions après quarante jours de pénitence. Léon IX approuva et confirma ce décret. De cette manière on satisfaisait à l'esprit de la loi, et l'Église conservait ses ministres, parmi lesquels le saint Pape en éleva même plusieurs dans la suite à de plus grandes dignités, pour leur capacité et leur vie exemplaire. Mais quiconque exercerait encore la simonie à l'avenir tombait sous l'anathème prononcé contre ce désordre par les conciles généraux².

Les lois contre le mariage des prêtres ayant ainsi été renouvelées, le Pape insista sur les moyens d'ôter aux prêtres incontinents toute occasion de péché. Il fut donc arrêté que les prêtres ne demeureraient plus en leur particulier, mais en commun, dans des maisons cloîtrées. Les femmes qui se seraient abandonnées à eux seraient privées de leur liberté civile et adjugées au palais de Latran comme esclaves³. Comme on se plaignait que, dans l'Apulie et d'autres contrées, les laïques ne voulaient plus payer la dime, le concile en renouvela l'obligation, en ordonnant toute-

¹ Vita S. Leon., l. 2, c. 3. Acta SS., 11 avril. — ² Petr. Dam., Epist. ad Henr., arch. Rav. Labbe, t. 9, p. 1027. — ³ Petr. Dam., l. 4, Epist. 3.

¹ Acta SS., 11 avril.

fois que la portion des dîmes qui revenait à une église ou à un autel serait gratuitement remise au pasteur de cette église par l'évêque, qui ne pouvait disposer librement que de la portion qui lui revenait en propre. Le Pape renouvela encore les canons contre les mariages entre parents et sépara plusieurs nobles qui vivaient dans ces conjonctions illégitimes ¹.

Dans ce même concile le Pape approuva la translation de Jean, évêque de Toscanelle, au siège de Porto, comme utile et même nécessaire, confirmant, à lui et à ses successeurs, tous les biens de l'Église de Porto, entre autres l'île de Saint-Barthélemi à Rome, qui lui était disputée par l'évêque de Sainte-Sabine. Il y accorda encore à l'archevêque de Trèves une bulle par laquelle il confirmait à son siège la primatie sur la Gaule-Belgique, à condition que les archevêques de Trèves enverraient tous les ans des députés à Rome pour y apprendre ce que le Siège apostolique désirait qu'ils fissent dans ces provinces pour le plus grand bien de l'Église; qu'enfin ils visiteraient le Siège apostolique tous les ans en personne, comme des frères affectueux visitent leur aîné. En retour Léon leur accordait le premier rang après les légats du Saint-Siège, et, quand il n'y en avait point, immédiatement après les empereurs et les rois ².

Comme autrefois saint Pierre visitait les églises de la Judée pour y affermir la foi et la piété, de même son successeur saint Léon IX visita les principales provinces de l'Église universelle. Ainsi, la même année 1049, dans la semaine de la Pentecôte, il tint un concile à Pavie, mais dont les actes ne sont point venus jusqu'à nous. C'était certainement dans le même but que celui de Rome.

En approchant de Passignano, sur la route de Pavie, le saint Pape fit dire à saint Jean Gualbert, fondateur de la congrégation de Vallombreuse, qu'il comptait dîner chez lui dans son monastère de Passignano. Bien surpris de cette visite, Gualbert demanda à l'économe du monastère s'il y avait encore du poisson. Sur sa réponse négative il envoya deux novices en pêcher dans un lac voisin.

Comme il n'y avait jamais eu de poisson dans ce lac, les novices lui remontrèrent qu'il était difficile d'y en prendre. Le saint abbé ayant, pour toute réponse, réitéré son commandement, ils y allèrent, jetèrent le filet par obéissance et prirent deux énormes brochets, qui servirent à traiter le Pape et son cortège.

Saint Jean Gualbert sortait d'une famille riche et noble, établie à Florence. Il fut élevé avec soin dans les maximes de la piété et dans la connaissance des lettres. A peine fut-il entré dans le monde qu'il en prit l'esprit avec le goût des vanités. Il était perdu sans un événement qui pouvait le perdre tout à fait. Son frère unique avait été tué par un gentilhomme; Jean, excité encore par son père, résolut de venger sa mort. Un jour de vendredi saint, revenant de la campagne avec des hommes en armes, il rencontre le gentilhomme dans un passage si étroit qu'ils ne se pouvaient détourner ni l'un ni l'autre. La vue de son ennemi rallume son désir de vengeance; il met l'épée à la main pour la lui passer au travers du corps; mais l'autre se jette à ses pieds, et là, les bras étendus en forme de croix, il le conjure, par la Passion de Jésus-Christ, dont on célébrait la mémoire en ce jour, de ne pas lui ôter la vie. Jean Gualbert se sentit touché jusqu'au fond de l'âme; il tend la main au meurtrier de son frère et lui dit avec douceur: « Je ne puis vous refuser ce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ. Je vous accorde non-seulement la vie, mais même mon amitié. Priez Dieu de me pardonner mon péché. » S'étant embrassés l'un l'autre ils se séparèrent.

Jean, continuant sa route, arrive bientôt à une certaine église; il y entre et y prie avec une ferveur extraordinaire devant un crucifix, qu'il voit distinctement incliner la tête, comme pour le remercier de la miséricorde qu'il venait de faire pour l'amour de lui. Profondément ému de ce qu'il voyait Gualbert se mit à penser de quelle manière il pourrait le mieux plaire à Dieu; « car, disait-il en lui-même, quelle récompense ne recevrai-je pas dans le ciel si je sers fidèlement le Seigneur, lui qui, pour si peu que je viens de faire, me récompense par un si grand miracle? » Plein de ces pensées il s'approchait de Florence,

¹ *Vita S. Leon.*, l. 2, c. 3. — ² Mansi, *Concil.* t. 19, . 724.

lorsqu'il renvoie son écuyer, entre dans le monastère de Saint-Miniat, au faubourg, raconte à l'abbé tout ce qui venait de lui arriver et lui demande l'habit monastique. L'abbé, ayant tout pesé avec attention, l'encourage dans son dessein de quitter le monde et de se consacrer à Dieu ; mais pour lui donner l'habit il diffère, tant pour l'éprouver que par crainte de son père, qui, effectivement, ayant su où était son fils, vint le réclamer avec menace de renverser le monastère de fond en comble. Dans cette situation critique Gualbert saisit l'habit d'un religieux, le porte sur l'autel de l'église, se coupe les cheveux, se revêt lui-même de l'habit de religion, et puis se met à lire tranquillement dans un livre. Son père, le trouvant dans cet état, s'emporte, se désole, s'arrache les cheveux, se roule par terre, mais finit par s'adoucir et par lui donner sa bénédiction.

Le jeune religieux se livra tout entier aux plus austères pratiques de la pénitence. Par son extrême fidélité à tous les exercices il devint bientôt un modèle accompli de toutes les vertus. L'abbé étant mort, il fut élu d'une voix unanime pour lui succéder ; mais il fut impossible d'y obtenir son consentement. Il aspirait à obéir, non à commander, et répétait souvent ces paroles du prophète : « Moi je suis un vermisseau et non pas un homme, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. » Cependant un autre moine obtint de l'évêque de Florence, pour de l'argent, le gouvernement du monastère. Saint Gualbert, en ayant eu connaissance, s'en alla avec un autre frère consulter un saint reclus de Florence, nommé Teuzon, qui condamnait publiquement la simonie. Le vieillard, ayant éprouvé leur foi et leur constance, leur dit : « Allez-vous-en dans la grande place de la ville, publiez devant tout le monde que l'évêque et l'abbé sont simoniaques ; ensuite partez et cherchez un autre monastère où vous puissiez librement servir Jésus-Christ. »

Saint Gualbert suivit ce conseil. Il visita plusieurs communautés, en particulier celle de Camaldule, et enfin fonda lui-même un monastère où l'on suivait la règle de saint Benoît selon toutes ses austérités primitives ; il fonda cette communauté dans une vallée ombragée

de saules, d'où le nom de Vallombreuse. L'esprit dominant du nouvel ordre fut l'amour de la retraite et du silence, le détachement de toutes les choses de la terre, la pratique de l'humilité, l'amour des austérités, de la pénitence, et la charité la plus universelle. Jean Gualbert établit plusieurs nouveaux monastères, entre autres celui de Passignano, et ramena la régularité et la ferveur dans plusieurs autres. Outre les religieux de chœur il recevait aussi des frères convers pour les fonctions extérieures, division qui fut bientôt adoptée par les autres ordres.¹ La congrégation de Vallombreuse, avec son saint fondateur, aida puissamment le Pape saint Léon IX et le Pape saint Grégoire VII à extirper la simonie et à ramener la discipline dans le clergé. Dans le onzième siècle le clergé séculier avait besoin d'une grande réforme ; il la trouva principalement dans l'ordre monastique. C'est de là que lui viennent les plus grands Papes et les plus grands évêques.

Après avoir tenu le concile de Pavie dans la semaine de la Pentecôte le Pape saint Léon traversa les Alpes par le mont Jou, autrement le grand Saint-Bernard, et se trouva le 29 juin à Cologne, où il célébra avec l'empereur la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul. A la descente des Alpes il fut reçu par saint Hugues, abbé de Cluny, qui venait de succéder à saint Odilon et à qui le saint Pape confirma tous les privilèges de son abbaye.

Dans ce voyage Léon IX rendit un grand service à l'empire. Godefroi le Hardi ou le Barbu, duc de la Basse-Lorraine, soutenu de Baudouin, comte de Flandre, et de Théodoric, comte de Hollande faisait la guerre à l'empereur Henri le Noir au sujet de la Lorraine supérieure, à laquelle Godefroi avait des prétentions, mais dont l'empereur avait investi Gérard d'Alsace, ancêtre de ces ducs de Lorraine qui, dans le siècle dernier, sont montés sur le trône d'Autriche.

En forçant la ville de Verdun Godefroi en avait brûlé la cathédrale. Le Pape saint Léon en punition de ce sacrilège, lança contre lui une sentence d'excommunication. Le duc,

¹ *Acta SS.*, 12 juill.

réveillé comme par un coup de foudre, reconnu sa faute. Non-seulement il se rendit à Aix-la-Chapelle et se soumit à l'empereur, qui, à la prière du Pape, le reçut dans ses bonnes grâces, mais, revenu en toute hâte à Verdun, il y fit publiquement pénitence et fit rebâtir de fond en comble l'église qu'il avait réduite en cendres. Pendant qu'on la rebâtissait le duc s'associait souvent aux ouvriers et faisait l'office de manœuvre. Godefroi, ayant réparé tout le scandale par cette franche humilité, fut reçu de nouveau dans le sein de l'Église¹.

Le voyage du saint Pape, son autorité souveraine, sa présence réelle en Gaule³ et en Allemagne étaient encore plus utiles à l'Église qu'à l'empire; ils lui étaient même nécessaires. Il s'agissait d'extirper la simonie, non chez quelques particuliers, mais chez les évêques et les seigneurs. On en jugera par ce que rapporte Glaber. Au commencement de son règne l'empereur Henri fit assembler les évêques de ses États, tant de la Gaule que de l'Allemagne, et leur parla ainsi : « C'est dans l'amertume de mon cœur que je vous adresse ce discours, vous qui tenez la place du Christ dans l'Église, son épouse, qu'il a rachetée au prix de son sang. Comme c'est par sa gratuite bonté qu'il a payé notre rançon, il a dit à ses apôtres en leur donnant leur mission : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. » Mais votre avarice vous a séduits, et, en vous faisant transgresser cette règle, elle a attiré sur vous toutes les malédictions. Mon père lui-même, et je crains beaucoup pour son âme, a fait pendant sa vie un damnable trafic des dignités ecclésiastiques. N'en doutons pas, c'est en punition de ce péché que les fléaux de la famine, de la peste et de la guerre, sont tombés sur nous; car tous les ordres de l'Église, depuis le souverain Pontife jusqu'aux portiers, sont infectés du vice de la simonie. » Les évêques, surpris d'un pareil discours, ne savaient que répondre; « car, dit Glaber, la simonie avait infecté non-seulement les Gaules, mais encore toute l'Italie, et les dignités ecclésiastiques étaient vénales comme le sont les mar-

chandises exposées dans un marché. » Les évêques, qui se sentaient coupables, implorèrent la clémence de l'empereur. Il leur dit : « Allez, tâchez de remplir dignement les places où vous êtes parvenus par des voies illicites, et priez le Seigneur de pardonner ce péché à mon père. » Il publia ensuite un édit dans tous ses États pour en proscrire la simonie. « Puisque le Seigneur, y disait-il, m'a accordé gratuitement la couronne de l'empire, j'accorderai gratuitement toutes les dignités de son Église¹. »

En France il y avait des provinces où les choses étaient encore pires. L'Église de Rouen avait surtout le malheur d'être gouvernée depuis longtemps par des archevêques qui, ne songeant qu'à jouir des revenus de ce grand siège, s'appliquaient plus à soutenir l'éclat de leur naissance qu'à honorer la sainteté de leur ministère. Après la mort de Gunhard, successeur de Francon, le duc Guillaume I^{er} donna cet archevêché à Hugues, moine de Saint-Denis, plus distingué par sa noblesse que par sa piété et les autres talents propres de l'épiscopat. Hugues vécut en grand seigneur. Cependant son faste ne fut pas son plus grand crime; il se livra avec tant de scandale à l'amour des femmes qu'il en eut plusieurs enfants. Robert, son successeur et fils de Richard I^{er}, duc de Normandie, fit d'abord autant d'honneur à l'épiscopat par ses vertus que par sa haute naissance; mais il se démentit bientôt de cette piété, et, tout archevêque qu'il était, il prit une femme, nommée Herlève, dont il eut aussi plusieurs enfants, auxquels il donna des comtés. Ayant eu ensuite de grands démêlés avec le duc Robert il se retira sur les terres de France, d'où il jeta un interdit général sur toute la province de Normandie. Le Seigneur lui fit la grâce de se reconnaître avant sa mort; il pleura ses péchés, n'employa plus ses grands biens qu'au profit de son église, qu'il fit rebâtir. Robert tint le siège quarante-huit ans. Mauger, son neveu, fils de Richard II, encore fort jeune, lui succéda, et il se livra pareillement aux passions de la jeunesse. Que pouvait-on espérer d'un

¹ Lambert Schaffin., *Hist. episc. Viridun.* Dom Bouquet, t. 10, p. 249 et seq.

¹ Glaber, 1. 5, c. 5.

troupeau conduit par de tels pasteurs?

Il y avait aussi depuis longtemps de grands scandales dans l'Eglise du Mans. Sigefroi, successeur de Mainard, avait acheté l'épiscopat moyennant quelques terres qu'il donna à Foulques, comte d'Angers. Ce prélat se comporta dans son Eglise comme un mercenaire, entretenant publiquement une concubine nommée Hildeburge, dont il eut plusieurs enfants. Il persévéra dans son péché jusqu'à ce que, sentant sa fin approcher, il espéra fléchir la miséricorde de Dieu en prenant l'habit religieux au monastère de Couture; mais il mourut peu de jours après. Si une pénitence si courte fut assez sincère pour effacer ses péchés elle fut trop tardive pour réparer le scandale qu'il avait donné durant un long épiscopat. La conduite d'Avesgaud, son neveu et son successeur, parut plus régulière, et on ne lui reprocha que d'aimer trop la chasse. Il en fut de même de Gervais, neveu et successeur d'Avesgaud. Ils eurent tous deux de grands démêlés avec Hébert, comte du Mans.

Les évêques bretons, depuis qu'ils s'étaient soustraits à la métropole de Tours, n'étaient pas plus réguliers que ceux dont nous avons parlé. Gauthier, évêque de Nantes, étant allé à Rome avec Geoffroi, comte de Rennes, trouva à son retour que Budic, comte de Nantes, avait pillé sa maison et ses biens. Ne pouvant en avoir raison, il excommunia Budic et tous les habitants de Nantes qui soutenaient le comte; après quoi il employa d'autres armes contre son peuple. Il implora le secours de Geoffroi, qui prit vivement le parti de l'évêque. Ce fut le sujet d'une cruelle guerre, qui fut enfin terminée par la médiation de Junquénéus, évêque de Dol, qui prenait toujours le titre d'archevêque, et qui était lui-même un mercenaire plutôt qu'un pasteur, comme nous le verrons.

Orscand, évêque de Quimper et frère d'Alain Cagnard, comte de Cornouailles, porta le scandale jusqu'à se marier publiquement. Il épousa la fille de Rivelen de Crozon et il en eut plusieurs enfants. Il ne faisait que suivre en cela l'exemple de Benoît, son père, lequel, étant évêque et comte de Cornouailles, crut pouvoir se marier, comme si la qualité de

comte l'eût dispensé des obligations que lui imposait celle d'évêque. Alain s'opposa quelque temps au mariage de l'évêque son frère; mais il se laissa gagner par l'intérêt, et il y consentit moyennant une terre de l'Eglise que l'évêque lui céda.

Au reste les comtes bretons montraient la plupart autant de piété que les évêques dont nous venons de parler en montraient peu. Geoffroi, comte de Rennes, avait fort à cœur de rétablir la discipline et la ferveur dans les monastères de Bretagne, et nommément à Saint-Gildas de Ruis et à Locminé. Il avait fait venir pour ce sujet un saint moine de Fleury, nommé Félix, qui travailla quelque temps à ce dessein; mais les guerres civiles allumées dans cette province ne lui permirent pas de consommer l'ouvrage de la réforme. Après la mort de Geoffroi, Hervoise, sa veuve, suivit son projet; elle pria Gauzelin, archevêque de Bourges et abbé de Fleury, qui vivait encore alors, de donner à Félix la bénédiction d'abbé et de le renvoyer en Bretagne. Gauzelin le fit, et Félix travailla si efficacement qu'il vint à bout de réformer plusieurs monastères de cette province; après quoi il fixa sa demeure dans celui de Saint-Gildas de Ruis¹.

Mais, pour réformer, mais pour corriger des évêques soutenus dans leurs scandales par la noblesse de leur famille, par la faiblesse ou la connivence des princes, on sent qu'il fallait un Pape, c'est-à-dire ce pasteur suprême à qui le Fils de Dieu a dit : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle; et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras ou délieras sur la terre sera lié ou délié dans les cieux. » Il fallait un Pape, mais un Pape qui joignît l'autorité de la sainteté à la sainteté de l'autorité, qui pût dire hardiment aux nouveaux Simons : « Que ton argent périsse avec toi ! » et devant qui les nouveaux Ananies dussent trembler d'être frappés de mort pour leurs mensonges. Ce Pape, le Seigneur l'avait procuré à son Eglise : c'était Léon IX.

¹ Hist. de l'Eglise gallic., 1. 20.

Arrivé dans les Gaules il annonça qu'il irait à Reims visiter le sépulcre de saint Remi, l'apôtre des Francs, et qu'il y tiendrait ensuite un concile. N'étant encore qu'évêque de Toul il avait fait plusieurs fois le voyage de France pour négocier la paix entre l'empereur et le roi. N'ayant pu satisfaire sa dévotion en ces circonstances, il promit à Hérinaire, abbé de Saint-Remi, de faire ce pèlerinage à pied, dans le carême suivant. L'abbé profita de l'occasion pour le prier de faire alors la dédicace de la nouvelle église de son monastère: Brunon ayant été élu pape, Hérinaire le supplia de se souvenir de sa promesse, si jamais il revenait dans les Gaules. Le nouveau Pape le fit assurer que, lors même que le bien de l'Église ne le rappellerait pas dans les Gaules, il y reviendrait pour le seul amour de saint Remi, afin de dédier sa basilique, s'il plaisait à Dieu.

L'abbé Hérinaire, ayant donc su que Léon IX avait passé les Alpes, alla à Laon trouver Henri, roi de France, durant les fêtes de la Pentecôte, lui demanda son agrément pour la dédicace que le Pape devait faire de son église, et il pria Sa Majesté d'honorer la cérémonie de sa présence et d'ordonner aux prélats et aux seigneurs de son royaume de s'y rendre. Le roi promit que, s'il n'était empêché par quelque affaire, il ne manquerait pas de s'y trouver. Hérinaire se rendit de Laon à Cologne pour concerter avec le Pape l'ordre et le jour de la cérémonie: Léon l'assura qu'il serait à Reims pour la Saint-Michel, le 29 septembre; que ce jour-là il célébrerait la messe dans la cathédrale; que le premier jour d'octobre, fête de saint Remi, il ferait l'élévation des reliques de cet apôtre de la France, le lendemain, la dédicace de son église, et qu'il destinait les trois jours suivants pour la célébration du concile qu'il avait résolu de tenir à Reims.

Le saint Pape ne put se dispenser de visiter en chemin sa chère Église de Toul, dont il conservait le titre avec le souverain pontificat. Il y alla de Cologne et il y célébra l'Exaltation de la sainte Croix. Il écrivit de Toul aux évêques et aux abbés des provinces voisines qu'ils eussent à se rendre à Reims, à la Saint-Remi, pour assister au concile qu'il devait y

tenir, afin de remédier aux abus qui déshonoraient l'Église de France.

Le seul nom de concile alarma les évêques simoniaques, ainsi que les seigneurs français qui avaient contracté des mariages incestueux; ils résolurent d'en empêcher la tenue. Dans cette vue ils représentèrent au roi qu'il perdrait les droits de sa couronne s'il permettait au Pape d'exercer sa domination dans son royaume, s'il allait en personne le trouver à Reims, et s'il appuyait de son autorité la convocation du concile. Ils ajoutèrent (ce qui était faux) que nul de ses prédécesseurs n'avait permis à aucun Pape l'entrée de son royaume pour un pareil sujet; qu'après tout cela pourrait être bon dans un temps de paix, mais que, tandis que le royaume était en trouble par les factions de quelques seigneurs, il était plus à propos de marcher contre les rebelles que de s'amuser à tenir des conciles; qu'au reste il ne devait dispenser de cette expédition militaire ni les évêques ni les abbés, puisqu'ils possédaient la plus grande partie des biens du royaume, et qu'il fallait surtout y obliger l'abbé de Saint-Remi, à qui ses richesses avaient inspiré tant d'orgueil qu'il avait appelé le Pape en France pour consacrer son église.

Le roi, dupe de ces conseils intéressés, envoya Froland, évêque de Senlis, dire au Pape qu'il était obligé de marcher, avec tous les prélats de son royaume, contre des vassaux rebelles, qu'ainsi ni lui ni eux ne pourraient se rendre au concile, que le Pape ferait donc bien de différer sa venue en France à un autre temps où le roi, délivré de ses affaires, pût le recevoir avec l'honneur convenable. Le saint Pape ne s'étonna point de ce contretemps; il jugea que, plus on craignait le concile, plus il était nécessaire, et il répondit à l'envoyé que le roi ferait ce qu'il lui plairait; que, pour lui, il ne pouvait manquer à la promesse qu'il avait faite à saint Remi, qu'il irait faire la dédicace de son église, et que, s'il s'y trouvait quelques prélats qui eussent du zèle pour la religion, il tiendrait avec eux le concile indiqué. Le roi, ayant reçu cette réponse, ne laissa pas de marcher contre les rebelles avec une grande armée, où les évêques et les abbés le suivaient malgré eux,

excepté ceux qui craignaient de rendre compte au Pape de leurs actions. On amenait avec eux l'abbé de Saint-Remi, bien affligé ; mais, après un jour de marche, on lui permit de retourner chez lui.

Le Pape, accompagné des archevêques de Trèves, de Lyon et de Besançon, se rendit au monastère de Saint-Remi le jour de Saint-Michel, comme il l'avait promis. Les moines et les autres personnes qui y étaient arrivées de toutes parts pour assister à la solennité allèrent en procession au-devant du souverain Pontife, précédés des évêques de Senlis, d'Angers et de Nevers, qui portaient l'Évangile, l'eau bénite et l'encens. Lorsque le Pape entra dans l'église du monastère on chanta l'antienne *Lætentur cœli* (Cieux, réjouissez-vous). Il s'avança jusqu'à l'autel de saint Christophe et pria quelque temps devant le tombeau de saint Remi. Pendant sa prière on chanta le *Te Deum*, après quoi il sortit pour se rendre à la cathédrale. Il trouva aux portes de la ville Vidon, archevêque de Reims, qui l'attendait avec son clergé et qui le conduisit à l'église. Le Pape, après y avoir fait sa prière, s'assit quelque temps sur le trône qui lui avait été préparé, ayant l'archevêque de Reims à sa droite et l'archevêque de Trèves à sa gauche. Ensuite il célébra pontificalement la messe, après quoi il alla prendre son repas dans le palais archiépiscopal.

Le lendemain, dernier jour de septembre, le Pape, craignant la foule du peuple, sortit la nuit pendant matines, accompagné seulement de deux chapelains, et retourna à Saint-Remi, où il prit un bain et se fit raser, pour se préparer à la cérémonie du lendemain ; puis il s'enferma dans une maison joignant l'église, et y fit dire la messe devant lui ; car la foule était si grande que les moines mêmes ne pouvaient faire l'office dans l'église. C'est qu'il était venu, c'est qu'il arrivait sans cesse une multitude innombrable et d'Espagnols, et de Bretons, et d'Anglais ; la France surtout, en l'honneur de son apôtre, y versait des milliers d'hommes, et des villes, et des campagnes, non-seulement du voisinage, mais des provinces les plus éloignées. Le roturier ne savait plus céder au noble, ni le pauvre au riche ; mais tous, serrés les uns

contre les autres, faisaient de pieux efforts pour baiser le tombeau du saint et y déposer leurs offrandes. Ceux qui ne pouvaient en approcher à cause de la foule les y jetaient de loin. Quand ils étaient trop fatigués de la presse ils venaient tour à tour respirer dans le parvis. Ce qui les y attirait était le désir de voir le successeur de saint Pierre. Sa vue était ce qu'ils souhaitaient le plus après la protection de saint Remi. Pour satisfaire leur pieux empressement le Pape monta sur la terrasse de la maison, d'où il put les voir et en être vu, les instruire et leur donner sa bénédiction. Les premiers, se retirant, étaient remplacés par d'autres, et le saint Pape renouvela son instruction et sa bénédiction trois fois dans la journée.

Le soir, comme la foule ne faisait qu'augmenter, il donna ordre qu'on fit sortir tout le monde de l'église et qu'on en fermât les portes. Le peuple ne voulant pas sortir, le Pape déclara que, si l'on ne laissait l'église vide, il s'en retournerait à Rome sans faire la dédicace, mais que, si l'on était docile, il leur ferait voir le lendemain les reliques de leur apôtre. Il fut enfin obéi, quoique avec bien de la peine. Le peuple passa la nuit dans les places et les rues, qui étaient toutes illuminées, attendant l'effet de la promesse que le Pape leur avait faite.

Le lendemain matin, jour de Saint-Remi, arrivèrent à Reims des clercs de Compiègne, portant le corps de saint Corneille et d'autres reliques avec lesquelles ils venaient implorer la protection du Pape Léon contre les persécuteurs de leur Église, c'est-à-dire du monastère de Saint-Corneille, qui était encore alors possédé par des chanoines.

Sur les neuf heures du matin, le Pape, accompagné de quatre archevêques, savoir, celui de Reims, celui de Trèves, celui de Lyon et celui de Besançon ; d'Hérimaire, abbé du lieu ; de Hugues, abbé de Cluny, et de plusieurs autres, alla au tombeau de saint Remi, enleva la châsse, et, après les prières convenables, il la porta sur ses épaules dans l'oratoire de la Trinité, lequel est dans l'enceinte de l'église, qu'il fit dédier séparément par l'archevêque de Trèves, du consentement de l'archevêque de Reims. Après quoi on ouvrit

lès portes de l'église, pour donner au peuple la consolation de voir et de révéler les reliques de l'apôtre des Francs. L'empressement de la multitude, nobles et vilains, riches et pauvres, fut tel qu'il y eut quelques personnes étouffées dans la foule. On porta le corps du saint dans la ville, fendant la presse avec beaucoup de peine, et on le déposa dans l'église métropolitaine de Notre-Dame. Le lendemain, second jour d'octobre, on le porta autour de la ville et ensuite au monastère. Pendant cette procession le Pape, ayant fait assembler dès le matin les évêques pour la dédicace du monastère, leur assigna à chacun un autel à dédier. Il chargea l'archevêque de Reims et l'évêque de Lisieux de faire trois fois en dehors le tour de l'église avec les croix et les reliques, et d'y faire la consécration selon l'ordre ecclésiastique.

Tandis que le Pape et les évêques faisaient ces cérémonies, qui sont fort longues, les chanoines de la cathédrale, qui avaient porté la châsse de saint Remi en procession par la ville, se présentèrent avec cette châsse à la porte de l'église de Saint-Remi, dont on faisait la dédicace; mais la foule était si grande que le Pape, craignant que la cérémonie n'en fût troublée, défendit de leur ouvrir. On prit le parti de descendre la châsse dans l'église par une fenêtre. Le Pape la plaça sur le grand autel, dédié à la Vierge, à saint Pierre et à saint Paul, à saint Clément et à saint Christophe. Après quoi il célébra la messe de la dédicace et fit une exhortation au peuple qui était entré en foule par les fenêtres.

Le Pape ordonna que ce jour-là serait désormais fêté dans le diocèse de Reims et défendit qu'on permit indifféremment à tous les prêtres de dire la messe au grand autel, mais seulement à sept prêtres des plus dignes de la communauté, selon l'usage de l'Eglise romaine; ce qui serait aussi permis deux fois l'an aux chanoines de Reims, savoir, la seconde fête de Pâques et la veille de l'Ascension, quand ils y viendraient en procession selon la coutume. Ensuite le Pape, ayant fait faire une espèce de confession publique au peuple, lui donna l'absolution, et il ordonna aux évêques, aux abbés et aux autres ecclé-

siastiques de se rendre le lendemain au même lieu pour le concile¹.

Le jour suivant, qui était le 3 octobre, il se trouva au concile vingt évêques et près de cinquante abbés, avec un grand nombre d'autres ecclésiastiques. Les reliques de saint Remi étaient demeurées sur le grand autel par ordre du Pape, afin que l'apôtre des Francs parût assister en personne à ce concile français, et que, si quelque coupable essayait de pallier sa faute par un mensonge, il lui fit ressentir cette vertu divine que ressentit autrefois cet évêque arien qui, feignant d'être catholique, perdit la voix en sa présence. L'événement fit voir que l'espérance du Pape n'était pas vaine.

Quand il fallut prendre son rang il s'éleva une grande dispute entre l'archevêque de Reims et celui de Trèves pour la préséance, parce que l'un et l'autre prétendaient être primat des Gaules. Le Pape, qui voulait obvier à tout ce qui pouvait troubler la tenue du concile, fit mettre les sièges en cercle et chargea l'archevêque de Reims de les ranger. Quand tout fut disposé, le Pape, revêtu des habits pontificaux, précédé de la croix et de l'Evangile, sortit de l'oratoire de la Trinité et alla prier devant l'autel, où l'on chanta l'antienne *Exaucez-nous, Seigneur*, avec un psaume, et l'archevêque de Trèves récita les litanies. Le diacre avertit l'assemblée de prier, et le Pape récita une oraison convenable aux circonstances.

Ensuite on lut l'évangile : *Jésus dit à Simon Pierre : Si ton frère a péché contre toi, et le reste ; après quoi chacun prit sa place.* Le Pape était au milieu du chœur, la face tournée vers le tombeau de saint Remi, ayant à sa droite l'archevêque de Reims et à sa gauche l'archevêque de Trèves. Après l'archevêque de Reims, à l'orient, étaient placés Bérard, évêque de Soissons, Drogon de Thérouanne, Froland de Senlis, Adalbéron de Metz ; au midi étaient Hélinard, archevêque de Lyon, Hugues, évêque de Langres, Josfroï de Coutances, Yves de Séz, Herbert de Lisieux, Hugues de Bayeux, Hugues d'Avanches, Théodoric de Verdun ; au septentrion étaient

¹ Labbe, t. 9, p. 1028.

Hugues, archevêque de Besançon, Hugues, évêque de Nevers, Eusèbe d'Angers, Pudic de Nantes, un évêque anglais envoyé au concile, et Jean, évêque de Porto. Les abbés étaient assis derrière les évêques. L'évêque anglais était Budoc de Bath, que le saint roi Édouard avait député au concile avec quelques abbés.

Pierre, diacre de l'Église romaine, ayant fait faire silence de la part du Pape, se leva, et, ayant parlé sur les abus qui déshonoraient l'Église de France, il proposa les articles sur lesquels on délibérerait dans le concile, savoir, de la simonie; sur ce que les laïques possédaient des charges ecclésiastiques et même des autels; des redevances injustes qu'on exigeait dans les parvis des églises; des mariages incestueux ou adultérins; des moines ou des clercs apostats; des clercs qui s'engageaient dans les affaires mondaines; du crime de Sodome et de quelques autres désordres qui prenaient racine dans les Gaules, et il exhorta les Pères du concile à aider le Pape à arracher cette ivraie qui perdait la moisson.

Ensuite le même diacre, adressant la parole aux évêques, leur ordonna, par l'autorité apostolique et sous peine d'anathème, que, si quelqu'un d'eux avait été promu aux ordres sacrés par simonie ou les avait donnés aux autres pour de l'argent, il eût à en faire sa confession publique. L'archevêque de Trèves se leva le premier et dit qu'il n'avait ni donné ni promis aucune chose pour obtenir l'épiscopat et qu'il ne l'avait jamais vendu. Les archevêques de Lyon et de Besançon firent la même protestation. Comme celui de Reims gardait le silence, le diacre Pierre l'interpella et lui demanda ce qu'il avait à répondre; l'archevêque, embarrassé, demanda du temps jusqu'au lendemain et dit qu'il voulait parler au Pape en particulier. Les autres évêques se purgèrent du soupçon de simonie, excepté quatre, savoir, Hugues de Langres, Hugues de Nevers, Jofroi de Coutances et Pudic de Nantes. On remit à examiner leur cause.

On exigea ensuite la même déclaration des abbés. Hérimaire, abbé de Saint-Remi, parla le premier et se justifia. Hugues, abbé de

Cluny, qui parla le second, dit : « Je n'ai rien donné et je n'ai rien promis pour obtenir la dignité d'abbé. La chair le voulait bien, mais l'esprit et la raison s'y sont opposés. » On peut remarquer ici l'humilité de ce saint abbé, qui, en reconnaissant qu'il n'avait rien donné pour obtenir sa charge, semble avouer qu'il avait été tenté de le faire. Nous savons d'ailleurs qu'il fit au concile une belle harangue pour montrer qu'il fallait chasser du sanctuaire les ecclésiastiques simoniaques ou fornicateurs. Il y eut quelques abbés qui, en s'avouant coupables, tachèrent de s'excuser. D'autres aimèrent mieux garder le silence que de se déclarer simoniaques, mais ce silence même était un aveu suffisant.

Quand tous les abbés eurent parlé ou refusé de le faire, l'évêque de Langres se leva et se plaignit au concile d'Arnold, abbé de Pontière, dans son diocèse. Il l'accusa de mener une vie scandaleuse et débauchée, d'avoir refusé de payer à saint Pierre et à son vicaire le cens annuel qu'il devait, et de ce qu'ayant été excommunié pour ce sujet il avait continué de célébrer la messe et avait encore l'audace de se trouver au concile. Arnold, n'ayant pu se justifier sur des accusations si graves, fut déposé. Ensuite on dénonça, sous peine d'anathème, que, si quelqu'un soutenait qu'un autre que le Pape fût le primat de l'Église universelle, il eût à le déclarer. Tous se turent, et on lut les autorités des Pères qui démontrent que le seul Pontife romain est le primat de l'Église universelle et l'Apostolique. Enfin le Pape défendit, sous peine d'excommunication, que personne se retirât sans permission avant la fin du troisième jour du concile, et, comme la nuit approchait, il congédia l'assemblée.

Le lendemain, 4 octobre, Vidon, archevêque de Reims, fit secrètement sa confession au Pape dans l'oratoire de la Trinité, avant la séance. L'ouverture en fut faite par les prières accoutumées, et on lut l'évangile : *Tout bon arbre produit de bon fruit*. Le diacre Pierre, qui faisait les fonctions de promoteur du concile, somma l'archevêque de Reims de répondre sur l'accusation de simonie et sur plusieurs autres articles. L'archevêque demanda qu'il lui fût permis de consulter ;

ce qui lui ayant été accordé, il tira à part l'archevêque de Besançon, et les évêques de Soissons, d'Angers, de Nevers, de Senlis et de Thérouanne, et il délibéra quelque temps avec eux. Étant revenu au concile, il obtint du Pape que l'évêque de Senlis parlât pour sa défense. L'évêque de Senlis fit un discours où il s'efforça de prouver que l'archevêque de Reims n'était pas coupable de simonie. Le Pape dit que l'archevêque n'avait qu'à l'assurer avec serment, qu'on l'en croirait; mais l'archevêque demanda du temps pour pouvoir se justifier pleinement, et on lui ordonna de comparaître au concile qui devait se tenir à Rome au mois d'avril suivant. Apparemment qu'il s'y justifia; car il mourut archevêque de Reims, l'an 1035.

L'archevêque de Lyon proposa ensuite les plaintes que les clercs de Tours venaient de faire au concile contre le prétendu archevêque de Dol, qui s'était soustrait de la métropole de Tours avec sept suffragants. Aussitôt l'évêque de Dol fut cité, au nom du Pape, au concile qui devait se tenir à Rome au mois d'avril suivant.

Après qu'on eut opiné sur cette affaire le promoteur du concile parla contre l'évêque de Langres, qui était présent; il l'accusa de simonie, de rapt, d'adultère, de sodomie, et dit qu'il avait des témoins de ces crimes, prêts à déposer. Un clerc, qui était présent, assura que, lui étant encore laïque, l'évêque lui avait enlevé sa femme, et qu'après avoir satisfait sa passion il l'avait faite religieuse. Un prêtre dit que cet évêque l'avait fait prendre et tourmenter cruellement aux endroits que la pudeur empêche de nommer, et qu'il avait extorqué de lui une somme d'argent pour le relâcher. Sur des accusations si atroces l'évêque de Langres demanda la permission de consulter; l'ayant obtenue, il tira à part l'archevêque de Lyon et celui de Besançon et les pria d'être ses avocats. L'archevêque de Besançon commença donc à parler pour sa défense; mais saint Remi, en présence duquel se tenait ce concile, fit le même miracle qu'il avait opéré autrefois en rendant muet un évêque arien dans un concile; car la voix manqua tout à coup à l'archevêque de Besançon; ce que voyant l'archevêque de Lyon,

il dit que l'évêque de Langres se reconnaissait coupable d'avoir vendu les ordres sacrés, mais qu'il niait les autres crimes dont on l'accusait. Comme il se faisait tard le Pape remit le jugement au lendemain.

Parmi les prières qu'on fit pour l'ouverture de la troisième session on chanta le *Veni, Creator*. C'est la première fois qu'il est fait mention de cette hymne. L'auteur de la *Vie de saint Hugues* assure que ce fut ce saint abbé qui ordonna le premier qu'on la chantât à tierce le jour de la Pentecôte. Après le *Veni, Creator*, un diacre lut l'évangile : *Je suis le bon Pasteur*. Le diacre Pierre proposa de commencer la séance par l'affaire de l'évêque de Langres; mais il était absent, et le diacre l'appela par trois fois à haute voix de la part de Dieu, de la part de saint Pierre et de la part du Pape; après quoi on députa à son logis les évêques d'Angers et de Senlis, pour le sommer de se rendre au concile.

Pendant qu'ils y étaient allés on pressa ceux qui ne s'étaient pas encore purgés de l'accusation de simonie de le faire incessamment ou de se reconnaître coupables. L'évêque de Nevers confessa que ses parents, à son insu, avaient donné de grandes sommes d'argent pour lui obtenir l'épiscopat, et que, depuis qu'il était évêque, il avait commis bien des fautes qui lui donnaient lieu de craindre la justice de Dieu; qu'ainsi, si le Pape et le concile le trouvaient bon, il aimait mieux donner sa démission que de perdre son âme. En disant cela il jeta son bâton pastoral aux pieds du Pape. Le Pape, touché des sentiments de componction de ce prélat, l'obligea seulement de jurer que l'argent avec lequel on avait acheté pour lui l'épiscopat avait été donné à son insu. L'évêque le jura, et le Pape lui rendit son évêché en lui donnant un autre bâton pastoral.

Les deux évêques qui avaient été députés au logis de l'évêque de Langres rapportèrent que ce prélat avait pris la fuite, sa conscience lui faisant craindre le châtimement de ses crimes; c'est pourquoi, après qu'on eut fait la lecture des canons sur ce sujet, il fut excommunié par le concile. Alors l'archevêque de Besançon confessa le miracle qui s'était opéré en lui le jour précédent, lorsqu'il perdit tout

à coup la parole en voulant défendre une si mauvaise cause. Le Pape ne put retenir ses larmes ; il s'écria : *Saint Remi vit encore !* Et, se levant à l'instant avec tout le concile, il alla se prosterner en prières devant le tombeau de ce saint, en l'honneur duquel on chanta une antienne.

Ce miracle effraya les prélats coupables et les obligea de parler. Josfroï, évêque de Coutances, dit que son frère avait acheté pour lui l'épiscopat à son insu ; qu'en ayant eu connaissance il avait d'abord refusé de se faire ordonner, mais que son frère lui avait fait violence et l'avait fait ordonner malgré lui. On lui en fit faire serment, et on le déclara purgé de simonie. Il mourut peu de temps après ; car dès l'année suivante nous trouvons un autre évêque de Coutances. Pudic, évêque de Nantes, dit qu'on lui avait donné son évêché du vivant de son père, qui était évêque de la même ville, et il confessa qu'après la mort de son père il avait donné de l'argent pour être maintenu dans son siège. Le concile le condamna sur son aveu. On lui ôta l'anneau et le bâton pastoral et on le déposa de l'épiscopat ; mais, par indulgence, on lui laissa les fonctions de la prêtrise.

Ces affaires étant ainsi terminées, le Pape avertit les archevêques que, s'ils connaissaient que quelqu'un de leurs suffragants fût simoniaque, ils eussent à le déclarer sans crainte. Ils répondirent qu'ils n'en connaissaient point. Ainsi l'on proposa de délibérer sur les évêques qui, ne s'étant pas rendus au concile, n'avaient pas envoyé d'excuse. On lança contre eux la sentence d'excommunication, aussi bien que contre ceux qui, craignant l'arrivée du Pape, étaient partis pour l'expédition militaire indiquée par le roi. Gelduin, archevêque de Sens, fut excommunié nommément, avec les évêques d'Amiens et de Beauvais, et l'abbé de Saint-Médard de Soissons, qui s'était retiré du concile sans permission. On excommunia pareillement l'archevêque de Compostelle, parce que, sans doute à cause de l'apôtre saint Jacques, il prenait la qualité d'Apostolique réservée au Pape.

Ensuite on fit douze canons très-courts pour renouveler les décrets des Pères, méprisés depuis longtemps, et pour condam-

ner, sous peine d'anathème, plusieurs abus qui avaient cours dans l'Église gallicane. « Nul ne sera promu au gouvernement ecclésiastique sans l'élection du clergé et du peuple. Nul ne vendra ni n'achètera les ordres sacrés, les ministères ecclésiastiques ou les autels. Si un clerc en achète il les remettra à l'évêque avec une digne satisfaction. Aucun laïque ne tiendra de ministère ecclésiastique ni d'autel ; aucun évêque n'y consentira. Personne n'aura la présomption de rien exiger comme coutume dans les parvis des églises, hors l'évêque et son ministre. Personne n'exigera rien pour la sépulture, le Baptême, l'Eucharistie ou la visite des malades. Aucun clerc ne portera les armes militaires ni ne servira dans la milice du siècle. Aucun clerc ni aucun laïque n'exercera d'usures. Aucun moine ni clerc n'apostasiera de son grade. Nul n'aura l'audace de faire violence aux clercs des ordres sacrés quand ils voyagent. Nul ne vexera les pauvres par des rapines ou des captures. Nul ne se liera par des conjonctions incestueuses. Nul n'abandonnera sa légitime épouse pour en prendre une autre. »

Et, parce qu'il s'élevait de nouveaux hérétiques dans les Gaules, le concile les excommunia avec ceux qui recevraient d'eux quelques services ou qui leur donneraient protection. Il excommunia quelques seigneurs laïques en particulier, savoir, les comtes Engelrai et Eustache, pour incestes et Hugues de Braine, qui, ayant quitté sa femme légitime, en avait épousé une autre. Il défendit à Baudouin, comte de Flandre, de donner sa fille en mariage à Guillaume, duc de Normandie, et à ce duc de la recevoir, à cause de leur parenté. Il cita le comte Thibauld parce qu'il avait quitté sa femme. Il cita Geoffroi, comte d'Anjou, au concile qui se tiendrait à Mayence, pour y être excommunié s'il ne relâchait Gervais, évêque du Mans, qu'il tenait en prison. Enfin il excommunia ceux contre lesquels le clergé de Compiègne avait déposé sa plainte, et quiconque apporterait quelque empêchement à ceux qui retourneraient du concile, que le Pape congédia en donnant sa bénédiction¹.

¹ Labbe, t. 9, p. 1028-1042.

Le lendemain, 6 octobre, il vint au chapitre des moines de Saint-Remi; il leur demanda la société de leurs prières en leur accordant la sienne; ils se prosternèrent pour la confession publique; il leur donna l'absolution, les embrassa tous l'un après l'autre et les bénit. Ensuite il assembla ce qui restait de prélats du concile, entra à l'église et fit célébrer la messe; puis il alla prendre le corps de saint Remi sur l'autel, et, le portant sur ses épaules, le remit à sa place. Enfin, s'étant prosterné jusqu'à deux fois devant le tombeau, en versant beaucoup de larmes, il se mit en route, accompagné des religieux et d'une grande foule de peuple, qui chantaient des cantiques, et il leur fit ses adieux à tous à l'entrée du monastère¹. En conséquence de cette quatrième translation de saint Remi, il ordonna, par une bulle adressée à tous les fidèles du royaume de France, de célébrer la fête de ce saint le 1^{er} jour d'octobre, comme nous faisons encore.

Dieu, qui avait autorisé la conduite du saint Pape par un miracle dans le concile même, la confirma par des faits semblables après le concile. Les deux hommes qui s'y étaient le plus opposés, Gebuin, évêque de Laon, et Hugues, seigneur de Braine, périrent tous deux dans l'année même d'une mort ignominieuse. Le premier, qui avait donné au roi le funeste conseil d'une expédition militaire, pour ne pas venir en la présence du Pape, périt hors de son diocèse, dans l'excommunication et abandonné de tout le monde. Le second, pour avoir menacé un ministre de Jésus-Christ de lui abattre la tête, eut lui-même la tête abattue d'un coup de sabre dans cette guerre².

Hugues, évêque de Langres, qui avait été accusé de tant de crimes au concile de Reims et excommunié pour s'être enfui du concile, ne put se résoudre à porter le poids de cette excommunication. Il alla nu-pieds à Rome, confessa ses péchés au Pape et en reçut l'absolution. Il fit plus; il se présenta, l'an 1050, au concile de Latran, nu-pieds, les épaules découvertes et tenant dans ses mains des

verges pour se frapper. Les Pères du concile furent attendris à ce spectacle, et l'on assure que le Pape le rétablit dans l'épiscopat, au cas que son Église ou quelque autre voulût bien le recevoir; mais Hugues ne songea qu'à expier ses péchés; il se retira à Saint-Vannes de Verdun, dont Walleran, son frère, était abbé, y prit l'habit monastique et mourut quelque temps après dans de grands sentiments de pénitence. Il était habile, et, malgré les désordres dont il se rendit coupable, il avait du zèle contre les hérétiques.

Quant à Gelduin, archevêque de Sens, son peuple le chassa dès qu'il sut qu'il avait été excommunié, et donna son siège à Mainard, évêque de Troyes, qui, étant trésorier de l'Église de Sens, en avait été élu canoniquement archevêque après la mort de Léotheric, arrivée l'an 1033. Cependant Gelduin, à force de présents, l'avait supplanté, et Mainard avait été élu ensuite évêque de Troyes. Gelduin, se voyant chassé, écrivit au Pape pour se plaindre de ce qu'il avait été injustement excommunié et déposé. Le Pape l'appela à Rome avec Mainard, qui avait été mis en sa place contre les règles, et les déposa l'un et l'autre. Ensuite il rendit le siège de Sens à Mainard, qui fut reçu avec une grande joie du clergé et du peuple de cette métropole¹.

On voit que, malgré l'inconséquence du roi Henri, malgré les intrigues de quelques seigneurs et de quelques évêques coupables, dont il était la dupe, les efforts du saint Pape Léon au concile de Reims ne laissèrent pas d'avoir une puissante et salutaire influence dans toutes les Gaules pour la réformation du clergé. Cette influence dut s'étendre plus loin, particulièrement à l'Angleterre, dont le saint roi Édouard avait envoyé à Reims un évêque avec plusieurs abbés. Édouard était le second fils du roi Éthelred et d'Emma, sœur de Richard, duc de Normandie. En l'an 1013, peu de temps après sa naissance, le roi son père l'envoya avec sa mère en Normandie, pour éviter les violences des Danois, et il y demeura pendant le règne de Canut le Grand, que sa mère épousa en secondes noces, et pendant les règnes

¹ Labbe, t. 9., p. 1043. — ² Id., *ibid.*

¹ Chron. Petr. viv., t. 2. Spicil., 730.

de ses deux frères utérins, Harold et Hardi-Canut. Harold fit mourir Alfred, l'aîné d'Édouard ; mais Hardi-Canut fit revenir Édouard de Normandie, le reçut avec l'amitié la plus sincère et lui donna un établissement de prince. A la mort de Hardi-Canut, arrivée l'an 1042, Édouard, son frère utérin, monta sur le trône et régna jusqu'en 1066.

La capacité et le règne de ce prince ont été appréciés d'une manière assez bizarre. Le protestant Larrey, dans son *Histoire d'Angleterre*, s'exprime avec une singulière naïveté lorsque, après avoir qualifié perpétuellement ce roi d'imbécile, il nous dit : « Toute l'obligation que lui eut la nation anglaise, ce fut d'avoir régné avec douceur, diminué les impôts, dressé ou recueilli de bonnes lois, et introduit dans tout le royaume une vie tranquille et commode. » A coup sûr bien des nations seraient fort aises d'être souvent gouvernées par de tels imbéciles, et de leur devoir pour toute obligation un règne doux, des impôts légers, de bonnes lois et une vie commode et tranquille. Mais, pour un protestant tel que Larrey, saint Édouard a un tort irrémédiable ; c'est d'être catholique et surtout d'être saint. Le jugement de Fleury n'est guère moins curieux. « Édouard, dit-il, était un homme très-simple et qui avait plus de piété que de capacité pour le gouvernement ; mais on vit une protection particulière de Dieu sur lui, en ce que l'Angleterre fut tranquille pendant plus de vingt-trois ans qu'il régna, tant il était respecté des siens et craint des étrangers ¹. » Certes, tout le monde en conviendra, voilà une singulière incapacité de gouverner, qui, pendant un long règne, sait si bien se faire respecter au dedans et craindre au dehors qu'elle maintient constamment la tranquillité dans le royaume, malgré les ferments de discorde qui s'y trouvaient encore.

Les trois derniers souverains étaient Danois, Édouard était Anglais et issu des anciens rois anglo-saxons ; l'Angleterre pouvait craindre une violente collision entre les deux races, une violente réaction de l'une contre l'autre. Il n'en fut rien ; les deux nations con-

tinuèrent à ne former qu'un seul peuple. Les lois des anciens monarques anglais avaient été négligées sous la domination danoise ; Édouard les renouvela et les fit observer. Il y eut des famines et des maladies. Le cœur bienveillant d'Édouard compatissait aux misères de son peuple, et il saisissait avidement tous les moyens qui s'offraient pour détruire ou adoucir ses souffrances. Le *danegelt* ou tribut des Danois se payait depuis trente-huit ans et formait une portion considérable du revenu royal. Le roi résolut, en 1051, de sacrifier ce revenu au soulagement de son peuple, qui reçut l'abolition de cet odieux impôt avec les démonstrations de la plus profonde gratitude. Dans une autre circonstance, ses nobles ayant levé une forte somme sur leurs vassaux et l'ayant prié d'accepter ce présent libre de ses sujets fidèles, il le refusa comme arraché au labeur du pauvre et le fit restituer aux gens qui y avaient contribué.

« Enfin, conclut Lingard, si nous jugeons le caractère de ce monarque par le témoignage de l'affection populaire, il faut ranger Édouard parmi les meilleurs princes de son temps. Ses sujets admiraient la bonté de son cœur ; ils déplorèrent sa mort par des larmes et un deuil sans égal, et transmirent sa mémoire à la postérité comme un objet d'éternelle vénération. Le bonheur de son règne est le thème constant de nos anciens écrivains, quoiqu'il ne déployât à la vérité aucune de ces qualités brillantes qui attirent l'admiration et amènent tous les maux. Il ne pouvait se glorifier ni des victoires qu'il avait remportées, ni des conquêtes qu'il avait achevées ; mais il donna au monde le spectacle intéressant d'un roi qui néglige ses propres intérêts et se dévoue entièrement au bonheur de son peuple, et, si ses travaux pour ramener le règne des lois, si sa vigilance à prévenir les agressions étrangères, si sa constante sollicitude à apaiser les querelles de ses nobles, sollicitude qui fut enfin couronnée de succès, n'empêchèrent pas les malheurs qui survinrent, il assura du moins la tranquillité publique durant un demi-siècle en Angleterre. Il fut pieux, bon, compatissant, père du pauvre, protecteur du faible, aimant mieux donner que recevoir et trouvant plus

¹ Fleury, I. 50, n. 56.

de charme à pardonner qu'à punir. Sous les princes qui l'avaient précédé la force tenait lieu de justice, et l'avidité du souverain appauvriissait le peuple ; mais Édouard mit en vigueur les lois des princes saxons et dédaigna les richesses arrachées au labeur de ses sujets. Tempéré dans sa nourriture, fuyant l'ostentation, n'aimant que les plaisirs de la chasse, il se contenta du domaine patrimonial de la couronne, et se trouva en état d'avancer que, malgré l'abolition du *danegelt*, source fructueuse de revenus, il possédait plus de richesses que n'en eut aucun de ses prédécesseurs. Le principe que le roi n'a jamais tort lui était appliqué à la lettre par la reconnaissance du peuple, qui, s'il avait à se plaindre de quelque mesure du gouvernement, n'attribuait aucun blâme au monarque, et ne faisait aucun doute que les ministres n'eussent abusé de sa confiance ou trompé sa crédulité ¹. »

Le plus puissant des seigneurs d'Angleterre était Godwin, fis d'un pâtre saxon, qui, ayant sauvé un chef danois pendant les guerres, parvint, sous les souverains danois, aux premières dignités du royaume. Canut le Grand lui fit épouser une de ses parentes ; il en eut cinq fils et une fille nommée Édith. Son fils aîné, Harold, fut quelque temps roi après Édouard. Édith était d'une grande beauté, instruite dans les lettres, pleine de piété, de modestie et de douceur. « Je l'ai vue bien des fois dans mon enfance, dit un contemporain, lorsque j'allais voir mon père, employé au palais du roi. Si elle me rencontrait au retour de l'école elle m'interrogeait sur ma grammaire, sur mes vers ou sur ma logique, où elle était fort habile, et, quand elle m'avait enlacé dans les filets de quelque argument subtil, elle ne manquait jamais de me faire donner trois ou quatre écus par sa suivante et de m'envoyer rafraîchir à l'office. Édith était douce et bienveillante pour tout ce qui l'approchait ; ceux qui n'aimaient pas, dans son père et son frère, leur caractère de fierté un peu sauvage, la louaient de ne pas leur ressembler ; c'est ce qu'exprimait, d'une façon poétique, un vers latin fort à la mode dans ce temps : Godwin

a mis au monde Édith, comme l'épine produit la rose ¹. »

Quand il monta sur le trône Édouard n'était pas encore marié ; il avait même fait vœu de continence. Les seigneurs le pressèrent de prendre une épouse ; Godwin désirait que ce fût sa fille Édith. Édouard y consentit enfin, mais en apprenant à la pieuse Édith le vœu qu'il avait fait, auquel elle acquiesça de son côté. Ils vécurent ainsi tous deux vierges sur le trône, à l'exemple de l'empereur saint Henri et de l'impératrice sainte Cunégonde.

Édouard se trouva dans des situations fort délicates. La première année de son règne, dans une assemblée des évêques et des seigneurs, sa mère Emma fut accusée de plusieurs crimes, entre autres d'un mauvais commerce avec Alwin, évêque de Winchester ; elle fut privée de ses biens et enfermée dans un monastère. Dans une seconde assemblée on inclinait à quelque chose de plus rigoureux, quand Emma s'offrit d'elle-même à subir l'épreuve du grand jugement, en vieux saxon *or-deal*. Le jour ayant été marqué, elle passa en prières la nuit précédente. Lorsque le moment fut arrivé, elle marcha nu-pieds et les yeux bandés, sans se brûler, sur neuf socs de charrue tout rouges, qu'on avait mis dans l'église de Saint-Swithin, à Winchester. Aussitôt le roi, se jetant à ses pieds, lui demanda pardon, voulut recevoir la discipline de la main des deux accusés, c'est-à-dire de l'évêque et de sa mère, et leur rendit ce qui leur avait été ôté.

Comme Édouard avait trouvé un généreux asile en Normandie, que sa mère Emma était une princesse normande et que le duc Guillaume de Normandie était son parent, les Normands étaient bien reçus à sa cour et dans son royaume ; ils y occupèrent des postes distingués et dans l'État et dans l'Église. Les seigneurs anglais, principalement Godwin et ses fils, en furent jaloux. La rivalité de ces deux partis occasionna quelques troubles, mais qui se terminèrent sans effusion de sang. Une première fois les Normands l'emportèrent dans le grand conseil ; Godwin et

¹ Ling., t. 1, p. 482.

¹ Ingulf. Croyl.

sa famille furent obligés de quitter le royaume. La reine Édith fut enveloppée dans leur disgrâce; le roi saisit ses terres, et l'on confia sa personne à la garde de la sœur d'Édouard, abbesse de Wherwell. Quelques écrivains affirment qu'elle fut traitée avec une grande sévérité; mais un historien contemporain nous assure qu'on la conduisit avec une pompe toute royale au monastère désigné pour sa résidence, et qu'on l'informa, de plus, que son exil n'était qu'une mesure de précaution temporaire¹. Quelque temps après les Normands furent obligés de quitter l'Angleterre à leur tour; Godwin et ses fils revinrent, excepté l'un d'eux, nommé Swein, envers qui Édouard se montra inexorable, parce qu'il s'était rendu coupable de viol et de meurtre. Swein, se voyant abandonné de sa famille même, se soumit à la discipline pénitentielle de l'Église. Il se rendit à pied, sous l'habit de pèlerin, de Flandre en Palestine, visita les saints lieux avec des larmes de componction, et finit, à son retour, sa pénitence dans la province de Lycie, en Asie Mineure².

Mais la position la plus délicate d'Édouard était vis-à-vis de Godwin lui-même. C'était son beau-frère, le plus puissant seigneur du royaume; il était accusé par le bruit public du meurtre d'Alfred, le frère d'Édouard. Ce bruit le poursuivit jusqu'à l'heure de sa mort. Le lundi de Pâques 1053, pendant qu'il était à la table du roi, un des serviteurs, dit-on, versant à boire, posa un pied à faux, trébucha, mais se retint dans sa chute en appuyant l'autre jambe. « Eh bien ! dit Godwin au roi en souriant, le frère est venu au secours du frère. — Oui, reprit Édouard, regardant sévèrement le comte, et, si Alfred vivait encore, il pourrait me secourir. — O roi ! s'écria Godwin, d'où vient qu'au moindre souvenir de votre frère vous me faites toujours mauvais visage ? Si j'ai contribué, même indirectement à son malheur, fasse le Dieu du ciel que je ne puisse avaler ce morceau de pain ! » « Godwin mit le pain dans sa bouche, disent les auteurs qui rapportent cette aventure, et sur-le-champ il s'étrangla. » La vé-

rité est que sa mort ne fut pas aussi prompte, que le lundi de Pâques il tomba sans connaissance à la table du roi, qu'il fut emporté hors de la salle par deux de ses fils, et qu'il expira cinq jours après. En général le récit de ces événements varie selon que l'écrivain est Normand ou Anglais. « Je vois toujours devant moi deux routes et deux versions opposées, dit un historien postérieur de moins d'un siècle, Guillaume de Malmesbury; que mes lecteurs soient avertis du péril où je me trouve moi-même¹. »

Le saint roi Édouard, voulant reconnaître la grâce que Dieu lui avait faite de l'avoir rétabli sur le trône de ses pères, fit vœu d'aller à Rome en pèlerinage et prépara les frais du voyage et les offrandes qu'il devait faire aux saints apôtres. L'auteur de sa Vie rapporte qu'il avait fait ce vœu dès son exil en Normandie, au cas où Dieu le rétablirait sur le trône; mais les seigneurs anglais, se souvenant des troubles passés et craignant que son absence n'en causât de nouveaux, principalement parce qu'il n'avait point d'enfants, le prièrent instamment d'abandonner ce dessein, offrant de satisfaire à Dieu, pour son vœu, par des messes, des prières et des aumônes. Comme le roi ne se rendait point, on convint enfin d'envoyer, de part et d'autre, deux députés à Rome, savoir, Elred, évêque de Worcester et depuis archevêque de Cantorbéry, et Herman, évêque de Schirburn, avec deux abbés. Ces quatre députés devaient exposer au Pape le vœu du roi et l'opposition des seigneurs, et le roi promit de s'en tenir à la décision du chef de l'Église.

C'était saint Léon IX; quand les députés arrivèrent à Rome ils le trouvèrent qui tenait un concile avec deux cent cinquante évêques, devant lesquels ils exposèrent le sujet de leur voyage, et le Pape, de l'avis du concile, écrivit au roi Édouard une lettre portant en substance : « Puisqu'il est certain que le Seigneur est proche de tous ceux qui l'invoquent sincèrement, en quelque lieu que ce soit, et que les saints apôtres, unis à leur chef, sont un même esprit et écoutent également les pieuses prières; comme il est cer-

¹ Lingard, t. 1, p. 458. — ² Malmesbury, p. 46.

¹ Id., l. 2, p. 80.

tain, d'un autre côté, que l'Angleterre, dont vous comprimez les mouvements séditieux par le frein de la justice, serait en péril par votre absence, nous vous absolvons, par l'autorité de Dieu, des saints apôtres et du concile, du péché que vous craignez d'encourir à cause de votre vœu, et nous vous ordonnons, pour pénitence, de donner aux pauvres ce que vous aviez préparé pour les dépenses de ce voyage, et de fonder un monastère en l'honneur de saint Pierre, soit que vous en bâtissiez un nouveau, soit que vous en répariez un ancien. Nous confirmons dès à présent toutes les donations et tous les privilèges que vous lui accorderez, et nous voulons qu'il ne soit soumis à aucune puissance laïque que la puissance royale ¹. »

En exécution de cette bulle le roi Édouard résolut de rétablir l'ancien monastère de Saint-Pierre, près de Londres, fondé dès le commencement de la conversion des Anglais, mais alors presque détruit. On le nomma Westminster, c'est-à-dire monastère de l'ouest, à cause de sa situation. Pour cette œuvre le roi mit à part la dime de tout ce qu'il avait en or, en argent, en bétail, et de tous ses autres biens, et, ayant fait abattre l'ancienne église, il en fit bâtir une nouvelle.

Un autre roi, plus éloigné encore, fit en personne le pèlerinage de Rome : c'était Macbeth, roi d'Écosse. Il était monté sur le trône par le meurtre de son cousin Duncan. Bourrelé de remords il chercha à expier son forfait. Il mit au nombre des lois de l'État plusieurs lois canoniques. Enfin il fit en personne le voyage de Rome, en 1050, pour prier aux tombeaux des apôtres, et en cette occasion il répandit d'immenses aumônes parmi les pauvres de la ville ².

Suénon, surnommé Magnus, roi de Danemark et de Suède, se soumit, la même année, à la décision du saint Pape touchant son mariage. Enflé de sa puissance et de sa prospérité, il épousa une de ses parentes, contrairement aux lois de l'Église. Adalbert, archevêque de Hambourg, lui en fit des reproches et le menaça de l'excommunication. Le roi, en fureur, menaça de ravager tout le diocèse

de Hambourg. Toutefois il céda aux lettres du Pape et renvoya sa parente ¹.

Léon IX, en partant de Reims, où il venait de tenir le concile en 1049, repassa en Allemagne, et, cette même année, célébra à Mayence le concile qu'il y avait indiqué. Il s'y trouva environ quarante évêques, à la tête desquels étaient cinq archevêques, saint Bardonn de Mayence, Éberard de Trèves, Herman de Cologne, Adalbert de Hambourg et Engelhard de Magdebourg. L'empereur Henri y était présent avec les seigneurs du royaume. Sibicon, évêque de Spire, y fut accusé d'adultère et s'en purgea par l'examen du saint Sacrifice ; mais il se parjura, et depuis la bouche lui demeura tournée par une paralysie, ce qui fut regardé comme la punition de son parjure. Dans ce même concile, dont nous n'avons pas les actes, on défendit la simonie et le mariage des prêtres, et Adalbert, archevêque de Hambourg, étant de retour chez lui, pour faire mieux observer ce règlement, excommunia les concubines des prêtres et les chassa de la ville, voulant ôter même le scandale que leur vue pouvait donner.

Adalbert était un des prélats les plus estimés de son temps, chéri du Pape et de l'empereur, et on ne traitait aucune affaire publique sans son conseil, jusque-là que l'empereur grec Constantin Monomaque et le roi de France Henri, envoyant des ambassadeurs à l'empereur d'Allemagne, écrivirent aussi à l'archevêque Adalbert pour lui faire compliment sur les grandes choses que l'empereur, son maître, avait faites par ses conseils. Ce prélat, enflé de ces succès et principalement de la faveur du Pape et de l'empereur, conçut le dessein d'établir un patriarcat à Hambourg. La pensée lui en vint, premièrement de ce que le roi de Danemark souhaitait d'avoir un archevêché dans son royaume, et il l'obtint du Pape, pourvu que l'archevêque de Hambourg y consentit. Adalbert y avait de la répugnance ; toutefois il le permit, à condition que le Pape accorderait à son Église l'honneur du patriarcat. Il se proposait de soumettre à sa métropole douze évêchés et les avait déjà désignés ; mais la mort du Pape

¹ Labbe, t. 9, p. 1189. — ² Marian. Scot., ann. 1050.

¹ Adam. Brem., l. 3, c. 12.

Léon et celle de l'empereur Henri, qui la suivit de près, arrivèrent avant que l'on eût pu convenir des conditions; ainsi ces grands desseins demeurèrent sans exécution¹.

En Hongrie saint Gérard, évêque de Chonad, avait souffert le martyre, dès l'an 1047, avec deux autres évêques. Les Hongrois, toujours mécontents du roi Pierre, rappelèrent trois seigneurs fugitifs, André, Béla et Léventé, frères, de la famille de saint Étienne; mais, quand ils furent arrivés, ils leur demandèrent opiniâtrément la permission de vivre en païens, suivant leurs anciennes coutumes, de tuer les évêques et les clercs, d'abattre les églises, de renoncer au Christianisme et d'adorer les idoles. André et Léventé, car Béla n'était pas encore revenu, furent obligés de céder à la volonté du peuple, qui ne promettait de combattre contre le roi Pierre qu'à ces conditions. Un nommé Vatha fut le premier qui professa le paganisme, se rasant la tête, à la réserve de trois flocons de cheveux qu'il laissait pendre. Par ses exhortations tout le peuple commença à sacrifier aux démons et à manger de la chair de cheval. Ils tuèrent les chrétiens, tant clercs que laïques, et brûlèrent plusieurs églises. Enfin ils se révoltèrent ouvertement contre le roi Pierre, ils firent mourir honteusement tous les Allemands et les Latins qu'il avait répandus par la Hongrie pour divers emplois, et envoyèrent dénoncer à Pierre que l'on ferait mourir les évêques avec leur clergé et ceux qui levaient les dîmes, que l'on rétablirait le paganisme et que la mémoire de Pierre périrait à jamais.

Ensuite André et Léventé s'avancèrent avec leurs troupes jusqu'à Pesth sur le Danube. Quatre évêques, Gérard, Beztrit, Buldi et Benetha, l'ayant appris, sortirent d'Albe pour aller au-devant d'eux et les recevoir avec honneur. Étant arrivés à un lieu nommé Giod, ils entendirent la messe, que Gérard célébra; mais auparavant il leur dit : « Sachez, mes frères, que nous souffrirons aujourd'hui le martyre, excepté l'évêque Benetha. » Il donna la communion à tous les assistants, puis ils se rendirent à Pesth, où Vatha et plusieurs

païens les environnèrent, jetant sur eux une quantité de pierres. L'évêque Gérard, qui était sur son chariot, n'en fut point blessé et ne se défendait qu'en leur donnant sa bénédiction et faisant continuellement sur eux le signe de la croix. Les païens renversèrent le chariot et continuaient de lapider l'évêque tombé par terre. Il s'écria à haute voix : « Seigneur Jésus, ne leur imputez pas ce péché; ils ne savent ce qu'ils font. » Enfin on lui perça le corps d'un coup de lance, dont il mourut. On tua aussi les deux évêques Beztrit et Buldi, avec un grand nombre de chrétiens; mais le duc André étant survenu délivra de la mort l'évêque Benetha. Ainsi fut accomplie la prophétie de saint Gérard, que l'Eglise honore comme martyr le jour de sa mort, le 24 septembre.

Le roi Pierre fut pris et aveuglé, et mourut de douleur peu de jours après; le duc André fut couronné roi à Albe-Royale, la même année 1047, par trois évêques qui restaient après le massacre des chrétiens. Alors il ordonna à tous les Hongrois, sous peine de la vie, de quitter le paganisme, de revenir à la religion chrétienne et de vivre en tout suivant la loi que leur avait donnée le saint roi Étienne. Heureusement Léventé mourut dans le même temps; car, s'il avait vécu davantage et fût devenu roi, on ne doute pas qu'il n'eût soutenu le paganisme¹. Le roi André fit bâtir un monastère en l'honneur de saint Aignan, dans un lieu nommé Thyon. Ainsi la tempête qui devait déraciner le Christianisme de la Hongrie ne fit que l'y affermir, et, depuis le règne d'André, la Hongrie est toujours demeurée chrétienne et catholique. Vers le même temps le Christianisme continuait à se maintenir et à s'étendre en Russie, sous le grand-duc Jaroslaf, dont le roi Casimir de Pologne venait d'épouser la sœur et le roi Henri de France la seconde fille.

Le Pape saint Léon IX ne manqua pas de tenir à Rome, vers la mi-avril 1050, le concile qu'il avait indiqué l'année précédente et dont il est fait mention dans celui de Reims. Ce concile de Rome, assemblé dans l'église de Latran, était composé du Pape, du patriarche

¹ Adam. Brem., l. 2, c. 31.

¹ Acta SS. 24, sept.

che de Grade, de sept archevêques, de quarante-sept évêques et de trente-cinq abbés. Il s'y trouvait, de France, les archevêques Héli-nard de Lyon, Léger de Vienne et Hugues de Besançon; les évêques Adalbéron de Metz, Main de Rennes, Hugues de Nevers, Ise-mbert de Poitiers et Arnold de Saintes, avec plusieurs abbés, du nombre desquels étaient saint Hugues de Cluny, Waleran de Saint-Vannes, Gervin de Saint-Riquier et Pérénèse de Redon. Le Pape y avait cité plusieurs évêques ou abbés dont la cause n'avait pu être terminée au concile de Reims. Nous avons déjà vu quel en fut le résultat pour Hugues, évêque de Langres, et pour Gelduin, archevêque de Sens.

L'évêque de Dol, en Bretagne, et ses prétendus suffragants, ne comparurent pas au concile de Rome, où ils avaient été cités dans le concile de Reims, pour rendre raison du refus qu'ils faisaient de reconnaître l'archevêque de Tours en qualité de leur métropolitain. Ainsi le Pape saint Léon les excommunia, et il notifia l'excommunication à Eudes, prince des Bretons, à Alain, comte de Cornouailles, et aux autres seigneurs bretons: « J'ai trouvé, dit le Pape, dans les écrits des anciens, que tous les évêques de votre province doivent être soumis à l'archevêque de Tours, et, dès le temps des Papes Nicolas et Léon, on a porté contre eux des plaintes au Siège apostolique sur leur désobéissance, ce qui a obligé nos prédécesseurs de les excommunier. On nous a réitéré les mêmes plaintes au concile de Reims, et nous avons ordonné que votre archevêque comparût à notre concile de Rome avec ses suffragants, pour se justifier tant sur cet article que sur la simonie dont lui et eux sont accusés. Nous avons aussi ordonné que des envoyés de l'Eglise de Tours se trouvassent au même concile. Ils s'y sont rendus; mais ni vos évêques ni leur chef n'y ont paru. Ainsi nous les excommunions tous par l'autorité de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, par celle de saint Pierre et par la nôtre, non-seulement pour leur désobéissance à l'Eglise de Tours, mais encore pour crime de simonie, et nous vous mandons, très-chers fils, de vous séparer d'eux avec tous les fidèles. Que si votre archevêque et ses

suffragants croient avoir des moyens de défense contre l'archevêque de Tours et contre l'accusation de simonie, qu'ils se présentent au concile que nous tiendrons, Dieu aidant, à Verceil, le 1^{er} septembre prochain; nous y écouterons volontiers leurs raisons ¹. »

Le Pape Léon IX canonisa, au concile de Latran, saint Gérard, un de ses prédécesseurs dans le siège de Toul. Dans le décret qu'il en publia, avec l'approbation du concile, il ordonne que saint Gérard soit honoré le 23 avril, et il se réserve l'honneur de lever de terre ses reliques.

Mais la plus importante décision de ce concile de Rome, ce fut la condamnation de Bé-renger, qui avait commencé, quelques années auparavant, à dogmatiser en France contre la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Les hérésies qui s'étaient élevées jusqu'alors n'avaient pas fait grand progrès en Occident; leur patrie naturelle semblait être l'Orient, spécialement la partie grecque et Constantinople, qui devait y mettre le sceau par sa séparation d'avec Rome. Depuis le milieu du onzième siècle l'esprit de ténèbres, voyant son empire assuré dans l'Orient par la grande hérésie de Mahomet et par le schisme de plus en plus formel des Grecs, transporta le fort de la guerre en Occident. A partir de cette époque jusqu'à nos jours la révolte contre Dieu et son Eglise n'a cessé de se produire sous une forme ou sous une autre. Ses deux principales sources sont la convoitise et l'orgueil, la corruption du cœur et la corruption de l'esprit. De là la simonie et l'incontinence dans les clercs; de là, chez certains princes temporels, la prétention de mettre leur caprice à la place de la loi divine interprétée par l'Eglise; de là, chez des esprits vifs, mais superficiels, inconstants, vaniteux, téméraires, la manie d'innover dans les doctrines anciennes, convoitise et orgueil qui poussent Bérenger, mais que Luther et Calvin finissent par ériger en principe sous le nom de *réforme*, Voltaire et Rousseau sous le nom de *philosophie*.

Une cause occasionnelle pour Bérenger de devenir novateur, ce fut l'impulsion pour les

¹ Labbe, t. 9, p. 993.

sciences et les lettres qui se fit sentir vers la fin du dixième siècle et continua dans le onzième. Les savants se voyaient honorés des rois et des Pontifes, devenaient Pontifes eux-mêmes, comme Fulbert de Chartres et le Pape Sylvestre II. De là une certaine émulation entre les diverses écoles des monastères et des cathédrales ; de là, pour des esprits médiocres, mais vaniteux, la tentation de se jeter dans des opinions nouvelles pour se distinguer de la foule. Le bienheureux Fulbert de Chartres voyait ce péril et ne négligeait rien pour en préserver ses nombreux disciples. Parmi eux était Béranger lui-même ; mais il ne profita guère des salutaires avis de son maître. Fulbert ne l'ignorait pas ; car, en l'an 1028, étant au lit de la mort et apercevant Béranger parmi ceux qui venaient le visiter, il fit signe qu'on le fit sortir, parce qu'il voyait, dit-il, un dragon auprès de lui.

Béranger était né à Tours, dans les premières années du onzième siècle, d'une famille honnête, et y fit ses études dans l'école de Saint-Martin ; Vauthier, son oncle, était chantre de cette église. De Tours il alla à Chartres, où il étudia sous Fulbert, avec Adelman, depuis évêque de Bresse. Fulbert les exhortait à suivre exactement les traces des Pères sans s'en écarter. Béranger, de retour dans sa patrie, fut reçu dans le chapitre de Saint-Martin du vivant du roi Robert ; avant l'an 1031 on le chargea du soin de l'école, et il remplit successivement les fonctions de trésorier et de camérier. Il fut ensuite fait archidiacre d'Angers par Hubert de Vendôme, évêque de cette ville. Il souscrivit en cette qualité à l'acte de la consécration de cette église par Thierri, évêque de Chartres, en 1040. Quoique archidiacre d'Angers, il continuait ses leçons à Tours, où il se faisait une grande réputation de savoir, passant pour très-éloquent, pour habile grammairien et excellent philosophe. Néanmoins tout le monde n'en pensait pas de même, et ceux qui l'examinaient de près trouvaient que sa science était plus superficielle que solide, qu'il abusait des sophismes de la dialectique, qu'au lieu de répandre de la clarté sur les questions obscures, il embrouillait les choses

les plus claires, qu'il affectait de nouvelles définitions de mots, une marche pompeuse, d'avoir une chaire plus élevée que les autres, de parler lentement et d'un ton plaintif, d'avoir la tête enfoncée dans son manteau, comme un homme toujours absorbé dans la méditation. Avec tous ces dehors il captivait l'admiration des ignorants. Lui-même s'admirait encore plus et se croyait bien supérieur à tous les savants.

Sa propre vanité commença à le démasquer et à le confondre. Un savant Lombard venant à passer à Tours, Béranger l'invita à une dispute ou conférence publique ; il espérait facilement vaincre l'étranger et par là augmenter sa gloire. Le contraire arriva ; Béranger fut confondu et demeura court. Ses disciples, surpris de sa défaite, abandonnèrent son école et allèrent fréquenter celle de l'étranger.

Cet étranger, venu d'Italie, se nommait Lanfranc. Il était né à Pavie, d'une famille de sénateurs, et son père était du nombre des conservateurs des lois de la ville. Lanfranc le perdit en bas âge, et, comme il devait lui succéder dans sa dignité, il alla à Bologne étudier l'éloquence et les lois. Son séjour en cette ville fut long, mais aussi il y fit de grands progrès. De retour à Pavie il s'acquit une grande réputation dans le barreau, enseigna publiquement le droit civil et composa quelques traités sur cette matière. De Pavie il passa en France, et, après sa dispute littéraire avec Béranger, s'arrêta quelque temps à Avranches, où il fut suivi de plusieurs disciples de grande réputation et ouvrit une école ; mais, considérant combien il est vain de chercher l'estime des créatures, il résolut de chercher uniquement à plaire à Dieu, et voulut même éviter les lieux où il y avait des gens de lettres qui pourraient lui rendre honneur.

Cependant un jour, allant à Rouen, comme il passait sur le soir par une forêt au delà de la rivière de Rille, il rencontra des voleurs qui, lui ayant ôté tout ce qu'il avait, lui lièrent les mains derrière le dos, lui couvrirent les yeux du capuchon de son manteau, l'éloignèrent du chemin et le laissèrent attaché dans des broussailles épaisses. En cette extrémité, ne sachant que devenir, il déplorait

son infortune. Quand la nuit fut venue, étant rentré en lui-même, il voulut chanter les louanges de Dieu et ne le put, parce qu'il ne l'avait point appris. Alors il dit : « Seigneur, j'ai tant employé de temps à l'étude, j'y ai usé mon corps et mon esprit, et je ne sais pas encore comment je dois vous prier. Délivrez-moi de ce péril, et, avec votre secours, je réglerai ma vie de telle sorte que je puisse vous servir. » Au point du jour il entendit des voyageurs qui passaient et se mit à crier pour leur demander du secours. D'abord ils eurent peur ; puis, remarquant que c'était la voix d'un homme, ils s'approchèrent, et, ayant appris qui il était, ils le délièrent et le ramenèrent dans le chemin. Il les pria de lui indiquer le plus pauvre monastère qu'ils connussent dans le pays. Ils lui répondirent : « Nous n'en connaissons pas de plus pauvre que celui qu'un certain homme de Dieu bâtit ici proche ; » et, lui en ayant montré le chemin, ils se retirèrent.

C'était l'abbaye du Bec, commencée sept ans auparavant par le vénérable Herluin. Quand Lanfranc y arriva il trouva ce bon abbé occupé à bâtir un four, où il travaillait de ses mains. Après s'être salués l'abbé lui demanda s'il était Lombard, le reconnaissant apparemment à son langage. « Oui, répondit Lanfranc, je le suis. — Que désirez-vous ? dit Herluin. — Je veux être moine, » répondit-il. Alors l'abbé commanda à un moine nommé Roger, qui travaillait de son côté, de lui donner le livre de la règle, comme saint Benoît ordonne de la faire lire aux postulants. Lanfranc, l'ayant lue tout entière, dit qu'avec l'aide de Dieu il observerait volontiers tout ce qu'elle contenait. Après quoi l'abbé, sachant qui il était et d'où il venait, lui accorda sa demande. Il se prosterna sur le visage et baisa les pieds de l'abbé, dont il admira dès lors l'humilité et la gravité¹.

Herluin était gentilhomme du pays. Son père, Ansgot, descendait des premiers Normands qui vinrent de Danemark ; sa mère, Héloïse, était parente des comtes de Flandre. Herluin fut élevé par Gislebert, comte de Brionne, petit-fils du duc Richard I^{er}, et, de

tous les seigneurs de sa cour, c'était celui qu'il chérissait le plus, car il passait pour un des plus braves et des plus adroits aux armes de toute la Normandie. Son mérite était connu du duc Robert et des princes étrangers. Il avait déjà trente-sept ans, et vivait dans l'état le plus agréable selon le monde, quand il commença à s'en dégoûter et à rentrer en lui-même. Il allait plus souvent à l'église, où il passait quelquefois les nuits à prier. Il venait plus rarement à la cour du comte de Brionne ; ce n'était plus la même application aux armes, la même propreté en ses habits ; tout son extérieur était négligé. Souvent il jeûnait tout le jour, et, mangeant à la table du comte, il ne prenait que du pain et de l'eau. Il en vint jusqu'à ne vouloir plus monter à cheval et à ne monter que sur un âne. On s'en moquait et on le traitait d'insensé ; mais il demeurait ferme en sa sainte résolution et passa trois ans en cet état.

Un jour le comte Gislebert voulut lui donner, pour le duc Robert de Normandie, une commission qui devait tourner au préjudice d'un tiers ; Herluin s'y refusa. Le comte, irrité, ravage ses terres : Herluin ne s'en émeut pas ; le comte vexe les pauvres de ses domaines ; Herluin vient le trouver et lui dit : « Emportez, si vous voulez, ce qui est à moi ; mais rendez leur bien aux pauvres qui n'ont mérité votre indignation par aucun crime. » Après de longs débats le comte le prit à part et lui demanda confidemment ce qui l'avait rendu si rétif, après avoir été si dévoué. Herluin répondit en versant des larmes abondantes : « En aimant le siècle et en vous obéissant j'ai grandement négligé et Dieu et moi-même ; uniquement appliqué à ce qui est du corps, je n'ai reçu nulle instruction pour l'âme. C'est pourquoi je vous prie, si jamais j'ai bien mérité de vous, permettez-moi de passer le reste de ma vie dans un monastère, sauf mon amour pour vous, et donnez à Dieu ce que j'ai eu jusqu'à présent. » Le comte, ému jusqu'au fond de l'âme, ne put l'entendre jusqu'au bout et se sauva dans une chambre pour pleurer ; il avait aimé Herluin jusqu'alors comme son vassal, il l'aima dès lors comme son seigneur ; après l'avoir comblé d'honneur il lui laissa la libre

¹ *Acta SS.*, 28 mai. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 2.

disposition de sa personne, de ses biens et de tous ceux de sa famille.

Aussitôt Herluin commença à bâtir un monastère dans une de ses terres nommée Borneville, et, non content de conduire l'ouvrage, il y travaillait de ses mains. Il creusait la terre, portait sur ses épaules les pierres, le sable et la chaux, maçonnait lui-même, et, en l'absence des autres, il amassait ce qui était nécessaire pour leur travail. Il jeûnait tous les jours et ne mangeait qu'à la fin de la journée, après avoir fini son ouvrage. C'était l'an 1034; Herluin avait quarante ans et ne savait pas encore lire, suivant l'usage de quelques nobles de ce temps-là. Il commença donc à apprendre les premiers éléments des lettres, et il fit tant de progrès qu'il étonnait les plus savants par la manière dont il pénétrait et expliquait le sens des Écritures. C'était un effet de la grâce divine, mais aussi de son application extraordinaire; car il employait aux études presque toute la nuit pour ne rien perdre du travail de la journée.

Voulant apprendre la vie monastique il alla à un certain monastère, et, après avoir fait sa prière, ils'approcha avec grand respect de la porte de la maison, comme si c'eût été la porte du paradis; mais, voyant des moines bien éloignés de la gravité de leur profession, il en fut troublé et ne savait plus quel genre de vie il devait embrasser. Alors le portier, le voyant entrer plus avant et le prenant pour un voleur, le saisit par le cou de toute sa force et le tira hors de la porte le tenant aux cheveux. Herluin souffrit cet affront sans dire une parole. A Noël il alla à un autre monastère de plus grande réputation; mais il vit les moines, pendant la procession, saluer en riant les séculiers d'une manière indécente, montrer avec complaisance leurs beaux ornements, et s'empresse à qui entrerait le premier, jusque-là que l'un donna à celui qui le pressait un tel coup de poing qu'il le fit tomber à la renverse, tant les mœurs des Normands étaient encore barbares. Toutefois, la nuit suivante, étant demeuré pour prier en un coin de l'église, il vit avec grande consolation un moine qui, sans le voir, vint se mettre auprès de lui et demeura en prières jusqu'au jour, tantôt prosterné, tantôt à genoux.

Ne trouvant donc point de monastère à son gré, il revint à celui qu'il bâtissait et en fit consacrer l'église par Herbert, évêque de Lisieux, qui en même temps lui donna l'habit monastique, et, trois ans après, comme il avait déjà rassemblé plusieurs disciples, il l'ordonna prêtre et abbé. Herluin continua à montrer l'exemple du travail. Après que l'office était achevé à l'église il marchait le premier aux champs, soit pour labourer, soit pour semer, soit pour porter du fumier ou le répandre, soit pour arracher des épines; tous travaillaient et revenaient à l'église à toutes les heures de l'office. Leur nourriture était du pain de seigle et des herbes cuites au sel et à l'eau; encore n'avaient-ils que de l'eau bourbeuse. La mère de Herluin se donna aussi à Dieu et se retira auprès de lui pour laver les habits des moines et leur rendre toutes sortes de services.

Quelque temps après Herluin quitta Borneville pour transférer son monastère à un lieu plus commode, nommé le Bec, du nom d'un ruisseau qui y passe, et en peu d'années il y bâtit une église et des lieux réguliers; mais comme les besoins du monastère l'obligeaient d'agir beaucoup en dehors, il lui fallait un homme capable de contenir les moines en dedans, et il était fort en peine de le trouver quand Dieu lui envoya Lanfranc, l'an 1041, de la manière qu'on a vue. Herluin crut d'abord que ses prières avaient été exaucées, et ils se respectaient mutuellement. L'abbé admirait l'humilité d'un si savant homme, qui lui obéissait en tout avec une soumission parfaite. Lanfranc admirait la science spirituelle de ce laïque converti et élevé au sacerdoce depuis si peu de temps, et il reconnaissait que l'Esprit souffle où il veut. Herluin était d'ailleurs très-habile pour les affaires du dehors, pour les bâtiments, pour les soins de la subsistance, sans que cette application portât préjudice à son intérieur. Comme il savait très-bien les lois du pays, il soutenait parfaitement ses droits et était l'arbitre des différends entre les autres.

Lanfranc passa trois ans dans une entière solitude, s'instruisant des devoirs de la vie monastique et particulièrement des divins offices, suivant la promesse qu'il avait faite

à Dieu quand il fut pris par des voleurs. Il parlait à peu de personnes et était peu connu, même dans le monastère ; mais ensuite le bruit de sa retraite se répandit, et la réputation qu'il avait déjà acquise rendit fameux le monastère du Bec et l'abbé Herluin. Les clercs y accouraient, les grands, les ducs même y envoyaient leurs enfants, les maîtres des écoles les plus fameuses venaient l'écouter, et, en sa considération, plusieurs seigneurs donnèrent des terres à l'abbaye. Il n'en était pas moins humble, et un jour, comme il lisait au réfectoire, le supérieur le reprit sur un mot qu'il avait bien prononcé, et il le prononça mal par obéissance. Il songea même à se retirer, voyant l'indocilité et la grossièreté des moines du Bec, dont quelques-uns, envieux de son mérite, craignaient de l'avoir pour supérieur. Il se proposait donc de vivre en ermite ; mais l'abbé Herluin en fut averti par révélation et le conjura tendrement de ne pas l'abandonner. Lanfranc, se voyant découvert, lui demanda pardon, promit de ne le quitter jamais et de lui obéir en tout. Herluin le fit prieur, lui donnant toute l'intendance du monastère, et depuis ils vécurent toujours dans une parfaite union ¹.

Pendant ce temps-là Bérenger, chagrin de se voir abandonné par une partie de ses disciples, essaya de se soutenir par des leçons sur l'Écriture sainte, quoique jusque-là il ne l'eût point étudiée, appliqué qu'il était aux arts libéraux ; mais en ne cherchant dans les livres saints qu'à satisfaire son orgueil il n'y rencontra point la vérité que Dieu fait connaître à ceux qui la cherchent avec simplicité. Il se mit à combattre les mariages légitimes, le baptême des enfants et surtout la foi de l'Église touchant la présence réelle dans l'Eucharistie. C'était vers l'an 1047. Il répandit d'abord ses erreurs à Tours, mais on ne fut pas longtemps sans en être informé dans les pays étrangers. Adalman, son condisciple, lui écrivit que toute l'Allemagne en était scandalisée, de même que l'Italie, et on y disait hautement que Bérenger s'était séparé de la sainte Église catholique et de sa foi.

« Vous avez, lui dit-il, des sentiments contraires à sa doctrine, croyant, comme vous faites, que l'Eucharistie n'est pas le vrai corps de Jésus-Christ ni son vrai sang, mais une similitude et une figure ¹. »

Adalman se contenta d'exhorter Bérenger à faire cesser le scandale et à renoncer aux erreurs dont il était accusé ; mais Hugues, évêque de Langres, qui voyait le mal de plus près et qui le connaissait mieux, parce qu'il l'avait découvert dans un entretien avec Bérenger, se hâta d'y apporter du remède. On le regarde comme le premier qui ait combattu cette nouvelle hérésie. Son écrit est en forme de lettre et adressé à Bérenger même, qu'il traite avec honneur, l'appelant très-vénérable prêtre à certains égards, parce que l'Église n'avait pas encore prononcé contre lui. C'était donc avant le concile de Rome, en 1050, et même avant le concile de Reims, en 1049, où l'évêque Hugues fut excommunié pour simonie, crime qu'il expia d'une manière si exemplaire l'année suivante.

Il commence son écrit par l'exposition du sentiment de Bérenger, en ces termes : « Vous dites que le corps de Jésus-Christ est dans le sacrement de l'Eucharistie de telle sorte, que la nature du pain et du vin n'y est point changée, et, après avoir dit que le corps de Jésus-Christ y est, vous voulez qu'il n'y soit qu'intellectuellement. Vous scandalisez toute l'Église par cette erreur ; car, si la nature et l'essence du pain et du vin demeurent encore après la consécration par une existence réelle dans le sacrement, on ne peut comprendre qu'il y ait rien de changé dans la substance, et, si ce qui y survient de nouveau n'y est que par la puissance de l'entendement, on ne saurait concevoir comment il se peut faire que le corps intellectuel de Jésus-Christ, qui ne subsiste pas réellement, est le même que son corps véritable qui a été crucifié. L'entendement n'est que l'examineur des substances et non pas l'auteur ; il n'en est que le juge et non le créateur, et, quoiqu'il nous montre et nous représente les figures et les images des choses créées, il n'est pas

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 3, p. 343.

¹ *Biblioth. PP.*, t. 18, p. 438.

néanmoins capable de produire aucun corps matériel. C'est pourquoi il est nécessaire, ou que vous fassiez changer le pain de nature, ou que vous n'ayez plus la hardiesse de dire que c'est le corps de Jésus-Christ. Or, comme vous ne comprenez point comment le Verbe a été fait homme, vous ne sauriez non plus comprendre comment ce pain est changé en chair et ce vin transformé en sang, si la foi de la toute-puissance de Dieu ne vous l'apprend. »

Il fait voir que, s'il n'y a rien dans l'Eucharistie que ce qui se fait par la seule puissance de l'entendement, on pourra en dire autant du Baptême et de tous les autres sacrements. Bérenger n'avait raisonné ainsi qu'en voulant mesurer ce mystère sur les principes et les lumières de la philosophie. C'est pourquoi Hugues lui conseille de s'en tenir aux lumières de la foi et à ce qui est écrit dans l'Écriture et dans les Pères, nommément dans saint Ambroise et dans saint Augustin. Le premier dit nettement : « Le corps que nous consacrons est le même que celui qui est né de la Vierge. » Le second dit aux Juifs : « Que vous reste-t-il, sinon de croire, de recevoir le Baptême et de boire le sang que vous avez répandu ? » Hugues ajoute que comme Dieu s'est formé un corps de la substance de la Vierge, par la même puissance qu'il avait formé du limon un corps à Adam, de même il forme, par la vertu secrète de sa divinité, son corps et son sang des fruits de la terre offerts selon les rites de l'Église catholique. Entrant ensuite dans le motif de l'institution de l'Eucharistie, il dit : « Comme le Verbe de Dieu était invisible dans sa chair et dans son humanité, encore qu'il se fût fait homme, ainsi cette même chair, étant devenue en quelque façon invisible, parce qu'elle repose maintenant et habite dans le Verbe, a été de nouveau cachée, par un conseil de miséricorde, sous les qualités du pain et du vin, comme un moyen nécessaire pour pouvoir être mangée par les hommes ; ce qui ne cache pas toutefois la vérité de cette même chair de Jésus-Christ aux yeux fidèles et spirituels. » Mais ce n'est pas ainsi que Bérenger le voyait. « Je la vois, dit-il, avec d'autres yeux que le commun. — Je ne le croirais

pas, dit Hugues en finissant, si je ne vous l'avais entendu dire dans l'entretien que nous avons eu ensemble ¹. »

Lanfranc, alors prieur de l'abbaye du Bec, se déclara aussi contre Bérenger. Celui-ci, l'ayant appris, lui écrivit une lettre qui ne lui fut pas rendue. Il disait dans cette lettre : « S'il est vrai, comme on me l'a rapporté, que vous teniez pour hérétiques les sentiments de Jean Scot sur le Sacrement de l'autel, qui ne s'accordent pas avec ceux de votre favori Paschase, c'est une preuve que vous n'usez pas bien de l'esprit que Dieu vous a donné et qui n'est pas méprisable, et que vous n'avez pas encore assez étudié l'Écriture sainte avec ceux que vous estimez les plus habiles. Et maintenant, quelque peu instruit que je sois, je voudrais vous entendre sur ce sujet, en présence de tels juges convenables ou de tels auditeurs que vous voudriez. En attendant ne regardez pas avec mépris ce que je vous dis : si vous tenez pour hérétique Jean, dont nous approuvons les sentiments sur l'Eucharistie, vous tenez pour hérétiques saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, pour ne point parler des autres ². »

Cette lettre étant tombée entre les mains de quelques clercs, ils soupçonnèrent Lanfranc d'être aussi dans l'erreur. L'un d'eux, qui était du diocèse de Reims, l'ayant portée à Rome, le Pape Léon IX, à qui cette nouvelle hérésie avait été déferée, la fit lire dans le concile qu'il tint en cette ville l'an 1050, après Pâques. La doctrine de cette lettre ayant été trouvée contraire à celle de l'Église, on en condamna l'auteur et on le priva de la communion. Lanfranc, qui avait suivi le Pape à Rome, était présent à ce concile. On lui ordonna de se justifier des mauvais soupçons que cette lettre avait occasionnés contre lui ; ce qu'il fit, non par des raisonnements, mais par l'exposition de ses sentiments, auxquels personne ne trouva rien à redire. Ensuite le Pape, ayant indiqué un concile à Verceil pour l'année suivante, retint Lanfranc auprès de lui jusqu'à ce temps-là. Bérenger y fut cité.

Ayant appris sa condamnation il passa en

¹ Apud Lanfr., in *Append.*, p. 68. — ² Labbe, t. 9, p. 1054.

Normandie. Ansfroï, abbé de Préaux, le reçut avec politesse; mais, ayant examiné avec soin sa doctrine, il la trouva erronée en plusieurs points. De là Bérenger alla chez Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, dans le dessein de l'engager dans ses erreurs. Le duc, quoique jeune, ne se laissa pas surprendre; mais il le retint jusqu'à ce qu'il allât à Brionne, où il invita les plus habiles de toute la Normandie. Bérenger avait avec lui un clerc sur lequel il faisait beaucoup de fond. La conférence se tint. Bérenger et son clerc furent réduits au silence et à faire profession de la foi catholique. De Brionne il vint à Chartres, où on lui proposa diverses questions sur l'Eucharistie; il ne voulut point y répondre de vive voix, et, croyant qu'il réussirait mieux par écrit, il écrivit aux clercs de cette Église une lettre où, entre autres absurdités, il accusait d'hérésie l'Église romaine et le Pape saint Léon qui la gouvernait.

Le concile de Verceil se tint au mois de septembre de l'an 1050. Bérenger n'y vint point, quoique cité. On lut, par ordre du Pape, qui présidait à cette assemblée, le livre de Jean Scot sur l'Eucharistie, que l'on trouva si pernicieux qu'il fut condamné et jeté au feu. Ensuite on examina la doctrine de Bérenger sur la même matière, et elle fut condamnée. Deux clercs, envoyés de sa part, se mirent en devoir de la défendre; mais, dès l'entrée de la dispute, ils furent confondus et arrêtés. Ainsi la foi de la sainte Église, dont Lanfranc prit la défense du consentement de tout le concile, fut confirmée d'une voix unanime.

Le roi Henri de France, informé des mouvements que Bérenger se donnait pour établir son hérésie et de ce qui s'était passé à Brionne, indiqua, de l'avis des évêques et des seigneurs, un concile à Paris pour le 16 octobre de la même année 1050, avec ordre au novateur de s'y trouver. Le dessein de celui-ci, en y allant, était de passer par l'abbaye du Bec. Il en donna avis au moine Ascelin par une lettre où il lui dit qu'il n'avait résolu de traiter de l'Eucharistie avec personne jusqu'à ce qu'il eût répondu aux évêques qu'il allait trouver, c'est-à-dire ceux qui devaient s'as-

sembler au concile de Paris, et que c'était la raison pourquoi il ne s'était presque point expliqué sur cette matière dans la conférence de Brionne, ni même sur la proposition que Guillaume, alors moine du Bec et depuis abbé de Cormeilles, avait avancée, savoir, que toute personne doit s'approcher, à Pâques, de la table sainte. Il ajoute que Guillaume l'accusait faussement de n'avoir osé nier dans cette conférence que Jean Scot fût hérétique; que c'était démentir toutes les raisons de la nature, de la doctrine de l'Évangile, et de l'Apôtre, de croire, ce que Paschase s'imaginait seul, que dans le sacrement du corps du Seigneur la substance du pain se retire absolument. Il convient avoir dit que les paroles mêmes de la consécration prouvaient que la matière du pain ne se retire pas du sacrement, et il soutient que cette proposition est si claire qu'un jeune écolier peut la prouver. A l'égard de Scot il proteste qu'il ne l'a jamais condamné et prie Ascelin de ne pas se rendre faux témoin sur ce sujet.

Ascelin lui répondit : « J'ai reçu votre lettre avec joie, espérant bientôt votre correction; mais, l'ayant lue, ma joie s'est tournée en tristesse. O Dieu! où sont cette vivacité, cette sublimité, ce bon sens dont vous étiez si bien pourvu, puisque vous avez oublié, si vous ne feignez pas, ce qui s'est passé dans notre conférence? je veux dire cette proposition de Guillaume, que tout homme doit à Pâques s'approcher de la table du Seigneur. Car nous sommes témoins qu'il a dit seulement qu'on devait s'en approcher, à moins que l'on n'eût commis quelque crime qui obligeât à s'en éloigner; ce qui ne devait se faire que par l'ordre du confesseur, autrement c'est rendre inutiles les clefs de l'Église. Quant à moi, j'ai soutenu que, moyennant la grâce de Dieu, je croirai toute ma vie, comme certain et indubitable, savoir : que le pain et le vin sur l'autel, par la vertu du Saint-Esprit et le ministère du prêtre, deviennent le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ. Et je ne juge point inconsidérément de Jean Scot, puisque je vois qu'il ne tend qu'à me persuader que ce que l'on consacre sur l'autel n'est ni le vrai corps ni le vrai sang de Notre-Seigneur. Vous dites que

vous n'aviez pas lu son livre jusqu'à la fin ; en quoi je ne puis assez admirer qu'un homme aussi sensé que vous loue ce qu'il ne connaît pas. Au reste, je crois, avec Pachase et les autres catholiques, que les fidèles reçoivent à l'autel le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ, et je ne combats point en cela les raisons de la nature ; car je n'appelle nature que la volonté de Dieu, qui est toute-puissante. »

Il lui soutient ensuite qu'il a été obligé d'abandonner Jean Scot sur un mauvais sens qu'il donnait à une oraison de saint Grégoire. Il lui reproche d'être d'un autre sentiment que l'Église universelle et soutient que le chantre Arnoulfe a eu raison de dire : « Laissez-nous croire comme nous avons été instruits. » « Il voulait, dit-il, vous détourner de changer ce chemin droit et battu que nous ont montré nos maîtres si saints, si sages et si catholiques. » Il finit en l'exhortant à abandonner ce livre, qui avait été condamné au concile de Verceil, qu'il nomme concile plénier, et à revenir à la tradition catholique¹.

Théoduin, évêque de Liège, ayant appris que l'on devait tenir un concile à Paris sur l'affaire de Bérenger, écrivit aussi au roi Henri de France : « Le bruit s'est répandu au delà des Gaules et dans toute la Germanie que Brunon, évêque d'Angers, et Bérenger de Tours, renouvelant les anciennes hérésies, soutiennent que le corps de Notre-Seigneur n'est pas tant son corps que l'ombre et la figure de son corps ; qu'ils détruisent les mariages légitimes et renversent, autant qu'il est en eux, le baptême des enfants. On dit que, par le zèle que vous avez pour l'Église, vous avez convoqué un concile pour les convaincre publiquement et délivrer de cet opprobre votre illustre royaume ; mais nous n'espérons pas qu'on puisse le faire, puisque Brunon est évêque et qu'un évêque ne peut être condamné que par le Pape. C'est ce qui nous afflige sensiblement tous tant que nous sommes d'enfants de l'Église ; car nous craignons que, si ces malheureux sont ouïs dans un concile où ils ne peuvent être punis, leur impunité ne produise un grand scandale.

« C'est pourquoi nous prions tous Votre Majesté de ne point les écouter jusqu'à ce que vous ayez reçu du Saint-Siège le pouvoir de les condamner. Encore ne faudrait-il point les entendre ; il ne faut songer qu'à les punir. On a dû écouter les hérétiques lorsque les questions n'avaient pas encore été bien examinées ; maintenant tout est si bien éclairci par les conciles et les écrits des Pères qu'il ne reste rien de douteux. » Théoduin rapporte ensuite plusieurs passages des Pères contre les erreurs de Bérenger et conclut ainsi : « Nous croyons donc que Brunon et Bérenger sont déjà anathématisés, et, par conséquent, vous n'avez qu'à délibérer avec vos évêques et les nôtres, avec l'empereur, votre ami, avec le Pape même, de la punition qu'ils méritent¹. »

Bérenger, au lieu de répondre à Adalman, son condisciple, en termes d'amitié et de reconnaissance, le prit d'un ton fort haut, sans aucun égard à ses remontrances charitables, et se déclara ouvertement pour les erreurs que cet ami avait essayé de lui faire abandonner. Paulin, primicier de Metz, lui avait aussi écrit à la prière d'Adalman ; mais sa lettre ne fit pas plus d'impression, comme on le voit par la réponse de Bérenger. Elle ne fut pas rendue à Paulin, mais interceptée par Isembert, évêque d'Orléans, qui la porta au concile de Paris.

Il se tint au jour marqué, c'est-à-dire le 16 octobre 1050. Le roi Henri y assista avec un grand nombre d'évêques, de clercs et de grands seigneurs. Bérenger n'osa y comparaître, quoiqu'il en eût reçu l'ordre. Il demeura à Angers avec l'évêque Brunon. Le concile assemblé, Isembert produisit la lettre de Bérenger au primicier de Metz et demanda qu'on en fit lecture. Quoiqu'on l'écoutât avec grande attention, les évêques ne purent s'empêcher de l'interrompre plusieurs fois, tant ils avaient horreur des hérésies que cette lettre contenait. Elle fut condamnée avec son auteur et ses complices, ainsi que le livre de Jean Scot, qui était la source de ces erreurs. Le concile déclara de plus que, si Bérenger et ses sectateurs ne se rétractaient,

¹ Inter Not. ad Op. Lanfr., p. 84, etc.

¹ Labbe, t. 9, p. 1061.

toute l'armée de France, le clergé à la tête, en habit ecclésiastique, irait les chercher quelque part qu'ils fussent, jusqu'à ce qu'ils se soumissent à la foi catholique ou qu'on s'en fût saisi pour les punir de mort ¹.

La même année où la nation française se prononçait avec cette ardeur belliqueuse pour la foi de ses pères contre la nouveauté hérétique, un puissant roi d'Espagne assemblait les évêques et les seigneurs pour le bien de l'Eglise et du royaume. C'était Ferdinand I^{er}, dit le Grand, fils de Sanche III, roi de Navarre, qui monta sur le trône de Castille en 1035. Bermude, roi de Léon, dont il avait épousé la sœur, lui ayant déclaré la guerre en 1038, Ferdinand s'avança sous les murs de Carion pour le combattre et remporta une victoire complète sur son beau-frère, qui perdit la vie à cette bataille. Ferdinand profite de la consternation générale, se présente à la tête de son armée devant la ville de Léon, qui le reconnaît pour roi, et devient, par la réunion des deux royaumes de Léon et de Castille, le plus puissant prince de l'Espagne. Après avoir affermi son autorité dans ses nouveaux États il tourna ses armes contre les Maurès ou Sarrasins, passa le Duero en 1042, prit Lamégo, Viseu, Coïmbre, et, poussant ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, il fixa la rivière de Mondégo pour servir de bornes aux deux États. Il emporta ensuite toutes les places qui restaient aux mahométans dans la Vieille-Castille, rendit les rois mahométans de Tolède et de Saragosse ses tributaires, et força le roi mahométan de Séville à se reconnaître son vassal.

Donc Ferdinand, premier roi de Castille, fit tenir, l'an 1050, un concile à Coyac, dans le diocèse d'Oviédo, où assistèrent neuf évêques, savoir, ceux d'Oviédo, de Léon, d'Astorga, de Palencia, de Viseu, de Calahorra, de Pampelune, de Lugo et d'Iria. Il y avait aussi plusieurs abbés et tous les grands du royaume. La reine Sancha est nommée en tête de ce concile, avec le roi, son époux, parce que c'était elle qui était proprement reine de Léon.

On y fit treize canons, entre lesquels il y a quelques règlements pour le temporel ; car c'était en même temps une assemblée nationale ; aussi ces canons sont-ils promulgués au nom du roi Ferdinand et de la reine Sancha. On y ordonne aux abbés et aux abbesses l'observation de la règle de saint Benoît et la soumission aux évêques ; on ordonne la résidence aux évêques et aux clercs. « Toutes les églises et tous les clercs seront sous la puissance de l'évêque ; les laïques n'auront aucun pouvoir sur les églises ni sur les clercs. Les églises seront entières et non divisées, avec les prêtres et les diacres, avec les livres de toute l'année et les ornements ecclésiastiques, en sorte que l'on ne sacrifie point avec un calice de bois ou de terre. Les vêtements du prêtre pour le sacrifice sont : l'amict, l'aube, la ceinture, l'étole, la chasuble, le manipule ; ceux du diacre : l'amict, l'aube, la ceinture, l'étole, la dalmatique, le manipule. La table d'autel doit être de pierre et consacrée par les évêques. L'hostie doit être de froment, saine et entière. Le vin doit être pur, ainsi que l'eau, de sorte qu'entre le vin, l'hostie et l'eau il y ait une signification de la Trinité. L'autel doit être paré honnêtement et recouvert d'un linge propre ; sous le calice et dessus, un corporal de lin propre et entier. Les prêtres et les diacres qui servent dans l'église ne porteront point les armes ; ils auront toujours les couronnes patentes, se raseront la barbe, n'auront point de femmes dans leur maison, si ce n'est leur mère, leur sœur, leur tante ou leur belle-mère. Ils auront le vêtement d'une seule couleur et convenable. Les laïques mariés n'habiteront point dans le pourtour privilégié des églises et n'y posséderont aucun droit. Les clercs enseigneront les fils de l'église et les enfants, en sorte qu'ils sachent par cœur le Symbole et l'Oraison dominicale. Si un laïque viole ce décret il sera anathème. Le prêtre ou le diacre qui le ferait payera soixante pièces d'argent à l'évêque et sera privé de son grade. Tous les archidiaques et les prêtres, ainsi que les canons l'ordonnent, appelleront à la pénitence les adultères, les incestueux, les voleurs, les homicides et ceux qui se rendent coupables de maléfice ou de pé-

¹ Labbe, t. 9, p. 1059.

ché contre nature. S'ils ne veulent faire pénitence on les séparera de l'Église et de la communion. Les archidiaques présenteront aux Ordres, dans les Quatre-Temps, des clercs tels qu'ils sachent parfaitement tout le psautier, les hymnes, les cantiques, les épîtres, les oraisons et les évangiles. Les prêtres n'iront point aux noces pour y manger, mais seulement pour y donner la bénédiction. Les clercs et les laïques qui viennent au repas d'un défunt n'en mangeront pas le pain sans faire quelque chose de bien pour son âme; on y invitera cependant les pauvres et les débiles pour l'âme du défunt.

« Tous les chrétiens, le samedi soir, se rendront à l'église, entendront les matines du dimanche, la messe et toutes les heures; ils n'exerceront aucune œuvre servile; ne feront aucun voyage, si ce n'est pour prier, pour ensevelir les morts, visiter les malades, ou par ordre spécial du roi, ou à cause d'une incursion de Sarrasins. Nul chrétien ne demeurera dans une même maison avec les Juifs ni ne mangera avec eux. Si quelqu'un viole cette constitution il en fera pénitence pendant sept jours; s'il ne veut pas, et que ce soit une personne considérable, elle sera privée de la communion une année entière; une personne inférieure recevra cent coups de fouet.

« Tous les comtes et les officiers du roi gouverneront selon la justice le peuple qui leur est soumis; ils n'opprimeront pas injustement les pauvres, ne recevront de témoignage en justice que de personnes présentes, qui ont vu ou entendu. Ceux qui sont convaincus de faux témoignage subiront le supplice des faux témoins, tel qu'il est marqué dans le livre des Juges. Dans la ville et la province de Léon, dans la Galice, les Asturies et le Portugal, on suivra toujours la jurisprudence décrétée par le roi Alphonse touchant l'homicide, la déprédation, les outrages et les calomnies. En Castille elle sera la même que du temps de notre aïeul le duc Sanche. Un laps de trois ans ne prescrira pas les droits ecclésiastiques; mais chaque église pourra en tout temps récupérer et posséder ses droits, ainsi que l'ordonnent les canons et la loi gothique.

« Les chrétiens jeûneront tous les vendredis, prendront leurs repas à l'heure convenable et s'occuperont de leurs travaux. Si quelqu'un, pour quelque faute que ce soit, s'est réfugié dans une église, nul ne sera assez osé pour le tirer de là par violence, ni le poursuivre dans le pourtour privilégié, qui est de trente pas; mais, après lui avoir garanti la vie et l'intégrité du corps, on fera ce que la loi gothique ordonne. Quiconque fera autrement sera anathème et payera à l'évêque mille sous d'argent très-pur.

« En treizième lieu, mandons que ni grands ni petits ne méprisent le droit et le privilège du roi, mais qu'ils lui demeurent fidèles et respectent sa prérogative comme dans les jours du roi Alphonse. Les Castillans, dans la Castille, rendront au roi la même fidélité et le même service qu'ils ont fait au duc Sanche. Le roi, de son côté, leur fera la même vérité que leur fit ledit comte Sanche. Je confirme à tous les habitants de Léon tous les privilèges que leur a donnés le roi Alphonse, père de la reine Sancha, mon épouse. Quiconque violera notre présente constitution, roi, comte, vicomte, maire, officier, tant ecclésiastique que séculier, sera excommunié, séparé du commerce des saints, condamné à la damnation éternelle avec le diable et ses anges et privé de sa dignité temporelle¹. »

Ce dernier article est important pour bien connaître la constitution politique et le droit public de l'Espagne, et en général de toutes les nations chrétiennes, au moyen âge; on y voit un pacte social entre les provinces ou royaumes de Léon et de Castille d'un côté et le roi Ferdinand de l'autre. S'il viole ce pacte le roi même est sujet, comme les autres, non-seulement à l'excommunication, mais encore à la privation de sa dignité. Voilà des choses qu'il faut savoir et ne pas oublier si l'on veut apprécier avec justice les événements des siècles et des peuples chrétiens.

Après le concile de Verceil le Pape saint Léon repassa dans les Gaules. Il se rendit à Toul, où il fit, ainsi qu'il l'avait promis,

¹ Labbe, t. 9, p. 1063.

l'élévation des reliques de saint Gérard, qu'il avait canonisé au concile de Rome et dont le corps fut trouvé presque entier. La cérémonie commença le 21 octobre et fut achevée le jour suivant. Nous avons l'acte d'un privilège qu'il accorda, le jour même de cette translation, à Dodon, abbé de Saint-Mansui. Il est daté de la seconde année de son pontificat et de la vingt-sixième de son épiscopat de Toul; car le Pape avait conservé jusqu'alors le titre d'évêque de Toul. Il le quitta l'année suivante et nomma évêque de cette ville Udon ou Vidon, primicier de l'Église de Toul et chancelier du Saint-Siège, qu'il envoya à l'empereur pour avoir son agrément. Le Pape alla de Toul à Remiremont, où il fit la dédicace de l'église. C'est ce que nous apprend Lanfranc, qui y assista et qui était revenu en France avec le Pape. On assure que Léon canonisa alors solennellement les saints Romaric, Amé et Adelphe.

Le Pape se rendit ensuite en Allemagne et célébra à Augsbourg la fête de la Purification avec l'empereur. Il était né un fils à ce prince, qu'il voulut que saint Hugues baptisât, par estime pour la vertu de ce saint abbé de Cluny. Saint Hugues leva le jeune prince des fonts sacrés et le nomma Henri, comme son père. Le saint abbé célébra la fête de Pâques à Cologne, où les Allemands ne pouvaient se lasser d'admirer la douceur de sa conversation, les grâces de son visage et la gravité de ses mœurs dans un âge si peu avancé; car ce saint abbé n'avait pas encore trente ans. Le Pape lui donna en même temps une marque éclatante de l'estime singulière qu'il faisait de sa prudence et de sa dextérité dans le maniement des affaires; il l'envoya en Hongrie pour pacifier les troubles de ce royaume et négocier, entre l'empereur et le roi André, la paix qui fut, en effet, conclue l'an 1052.

Une autre lumière de l'état monastique commençait à éclairer l'Auvergne; car ce fut cette même année 1052 que le saint Pape Léon établit Robert abbé de la Chaise-Dieu. Robert était Auvergnat, fils du comte Gérald, issu de la famille de saint Gérald d'Aurillac. Il passa toute sa jeunesse dans une grande innocence, et, s'étant engagé dans le clergé, il fut chanoine de Saint-Ju-

lien de Brioude. On ne tarda pas à le promouvoir à la prêtrise, et cette dignité devint pour lui un pressant motif des plus sublimes vertus. Ses biens étaient ceux des pauvres; il se dépouillait même quelquefois de ses habits pour les revêtir, et, comme il voulait joindre à l'aumône les exercices de l'humanité, il bâtit un hôpital où il allait servir les malades et panser leurs plaies. Ces pratiques de dévotion ne suffisant pas encore pour satisfaire sa ferveur, il se retira secrètement au monastère de Cluny; mais ses amis, ayant découvert le lieu de sa retraite, l'en tirèrent malgré lui. Il eut tant de chagrin de se voir ainsi rengagé dans le monde qu'il en tomba malade.

Dès qu'il fut guéri il fit un pèlerinage à Rome, et au retour il s'associa deux compagnons qu'il avait gagnés à Dieu et qui étaient des personnes de qualité. Robert se retira avec eux dans un lieu solitaire, auprès d'une ancienne église à demi ruinée. Cet endroit appartenait à deux frères, chanoines du Puy; il les pria de le lui céder, ce qu'il obtint sans peine, et l'un de ces deux frères, nommé Arbert, qui était abbé et chanoine, vint dans la suite se consacrer à Dieu sous sa conduite. Robert eut d'abord beaucoup à souffrir avec ses compagnons dans ce désert. Outre qu'ils manquaient de tout, les habitants des environs leur faisaient tous les jours des insultes. Mais les pieux solitaires triomphèrent de tous les obstacles et gagnèrent leurs ennemis par leur patience.

Leur réputation s'étendit bientôt dans toute la province, et le grand nombre des personnes qui vinrent en ce lieu pour vivre avec eux fit prendre à Robert le dessein d'y bâtir un monastère. Il le proposa à Rencon, évêque de Clermont, qui l'approuva, et Robert alla demander au roi Henri son agrément et les privilèges nécessaires pour le nouvel établissement qu'il méditait. Le roi consentit à tout, aussi bien que le saint Pape Léon IX, qui, en confirmant l'érection du monastère, l'an 1052, y établit Robert premier abbé. Quelque répugnance que Robert eût à commander aux autres il fut contraint d'accepter cette charge. Il n'avait pas encore l'habit monastique; il le reçut de Rencon,

évêque d'Auvergne, et le saint abbé le donna ensuite à ses compagnons.

Le nouveau monastère fut nommé la *Chaise-Dieu* (*Casa Dei*), c'est-à-dire *la maison de Dieu*, et il devint en peu de temps très-florissant. Le saint abbé Robert y rassembla jusqu'à trois cents moines. Cependant il ne borna pas tellement ses soins à cet établissement qu'il ne s'appliquât aussi à d'autres bonnes œuvres. Il voyait avec douleur, dans l'Auvergne, un grand nombre d'églises qui tombaient en ruines; il entreprit, sans autre fonds que celui de la Providence, de les rétablir, et il en répara jusqu'à cinquante ¹.

Le Pape saint Léon étant encore à Augsbourg, en 1054, fit une prédiction remarquable. Il avait beaucoup à lutter contre les envahisseurs des biens de l'Église romaine, principalement contre Hunfroi, archevêque de l'Église de Ravenne, enflé de l'esprit d'orgueil et de rébellion; plusieurs courtisans le favorisaient, envieux de la gloire du Pape. Le chef de la discorde était Nizon, évêque de Frisingue, que la puissance divine punit de la manière suivante. Envoyé en Italie pour y porter les réponses de l'empereur, il vint à Ravenne, et, en faveur de l'archevêque, dit des paroles insolentes contre le saint Pape, jusqu'à proférer ce blasphème en portant son doigt sur sa gorge : « Je veux que cette gorge soit tranchée par le glaive si je ne le fais pas déposer de l'honneur de l'apostolat ! » A l'instant même il fut saisi à la gorge d'une douleur intolérable et mourut impénitent le troisième jour. L'archevêque de Ravenne, à cause de son incorrigible présomption, fut anathématisé par le saint Pape au concile de Verceil. Il fut donc mandé à Augsbourg par ordre de l'empereur, obligé de rendre ce qu'il avait injustement usurpé et de demander l'absolution. Comme il était prosterné aux pieds du saint et que tous les évêques présents intercédèrent pour lui, le Pape dit : « Que Dieu lui donne l'absolution de tous ses péchés selon sa dévotion ! » L'archevêque se leva avec un ris moqueur et le saint Pape, fondant en larmes, dit tout bas à ceux qui

étaient proches : « Hélas ! ce misérable est mort ! » Et, de fait, aussitôt il fut attaqué d'une maladie, et, à peine arrivé à Ravenne, il perdit et la vie et la dignité dont il était si fier ¹.

L'année d'après était mort d'une manière bien différente saint Alfier, fondateur et premier abbé du monastère de Cave. Il descendait d'une illustre famille de Salerne, dans le royaume de Naples. Il se fit remarquer dès sa jeunesse par la vivacité et la pénétration de son esprit, ainsi que par l'étendue de ses connaissances. Sa réputation précoce lui attira de bonne heure la confiance des princes de Salerne. Après plusieurs missions délicates dont il s'acquitta avec succès, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur à la cour de France. Pendant qu'il se rendait à ce poste brillant il tomba dangereusement malade et fit vœu, s'il guérissait, d'entrer en religion. Peu après il recouvra la santé et se retira dans le monastère de Saint-Michel de Cluse, où il vit saint Odilon de Cluny, qui s'y arrêtait en passant et qui le décida à le suivre en France. Alfier se rendit donc avec cet homme vénérable au monastère de Cluny, où il prit l'habit et où il aurait probablement fini ses jours dans la piété et la retraite si les princes de Salerne, qui voyageaient avec peine un homme de son mérite abandonner tout à fait l'Italie, ne l'eussent pressé d'y revenir pour travailler à la réforme des maisons religieuses et rappeler les moines à l'austérité de leur règle. Un motif aussi puissant toucha saint Alfier, qui retourna à Salerne et prit aussitôt la direction de toutes les maisons religieuses de cette ville. Mais, désespérant bientôt du succès de son zèle et de ses efforts, tant le mal avait jeté de profondes racines, il se retira seul sur une haute montagne des Apennins, dans une petite cellule qu'il s'était fait construire au pied d'un rocher, résolu de ne vivre désormais que pour Dieu.

Cependant sa réputation de sainteté attira auprès de lui un grand nombre de disciples qui venaient tous les jours le supplier d'être leur guide dans la voie du salut. Parmi eux on remarquait saint Léon, qui succéda à Al-

¹ *Acta SS.*, 17 avril. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 2.

¹ *Vita S. Leon.*, l. 2, c. 7.

fier dans le titre d'abbé de Cave, et Didier, fils du prince de Bénévent, qui fut depuis abbé du mont Cassin, cardinal et enfin Pape, sous le nom de Victor III. Forcé de se rendre à leurs vœux, Alfier fit construire un monastère auprès de sa cellule, les y établit en communauté et les soumit à une règle sévère. Telle fut l'origine de la célèbre abbaye de Cave, dont la renommée se répandit bientôt dans toute l'Italie. L'affluence des chrétiens qui se présentaient chaque jour pour se mettre sous la conduite du saint homme devint si grande qu'il fut obligé de fonder dans plusieurs parties de la Calabre des établissements dépendants de celui de Cave et assujettis à la même discipline ; il envoyait pour les diriger de pieux moines, qui avaient puisé dans la maison-mère l'esprit de régularité et de pénitence ; Alfier avait la direction générale et l'inspection de tous ces monastères.

C'est ainsi que cet homme exemplaire, au milieu des travaux de son abbaye, livré aux pratiques de la piété, de la pénitence, de la mortification, des jeûnes et de fréquentes veilles, atteignit l'âge de cent vingt ans. Saint Alfier rendit son âme à Dieu le 12 avril 1050 ; il avait eu le don de prophétie et celui des miracles¹.

On le voit, s'il y avait alors des maux dans l'Eglise, Dieu y suscitait aussi des hommes puissants en œuvres et en paroles pour y porter remède. Dans leur nombre se distinguait saint Pierre Damien, que nous avons déjà appris à connaître. Vers l'an 1051 il consulta le Pape saint Léon sur la conduite à tenir au tribunal de la Pénitence à l'égard de certains clercs qui s'accusaient de certaines fautes énormes ; s'il fallait leur interdire à tous les fonctions sacrées, comme l'ordonnaient les anciens canons, ou bien y mettre quelque différence. Le saint Pape lui répondit que, selon la sévérité des canons et les degrés de pénitence qu'il avait marqués, tous les clercs en question méritaient la déposition de tous les ordres ; toutefois, usant de clémence, il ne prononça la peine de déposition que contre les plus criminels.

Pendant le carême de l'an 1052 l'empereur

Henri donna l'archevêché de Ravenne à Henri, auquel saint Pierre Damien adressa, peu de temps après, un opuscule intitulé *Gratissimus*, parce qu'il devait être très-agréable à ceux dont les ordinations étaient révoquées en doute. Le saint docteur y examine si l'on doit réordonner ceux qui ont été ordonnés par des évêques simoniaques. Cette question avait été agitée dans trois conciles de Rome, mais elle était restée indécise jusqu'à de plus grands éclaircissements. Pierre soutient que ces sortes d'ordinations ne doivent point se réitérer, parce que l'évêque n'est que le ministre, et que c'est Jésus-Christ, source de toute grâce, qui consacre ; qu'il en est de l'Ordination comme du Baptême, qui ne se réitére point, quoique conféré par un mauvais ministre ; que, pourvu que l'ordination se fasse dans l'Eglise catholique et par un ministre qui professe la vraie foi, l'ordination est valide, cet évêque fût-il simoniaque ; que Balaam, quoique infecté de cette tache, ne laissa pas de prophétiser ; que Saül prophétisa aussi, quoique déjà réprouvé. Il ajoute qu'il y a trois sacrements principaux dans l'Eglise : le Baptême, l'Eucharistie et l'Ordination des clercs ; que saint Augustin, dans ses *Commentaires sur saint Jean*, prouve le Baptême ; et Paschase, dans son livre du *Corps du Seigneur*, que ces deux sacrements ne sont pas meilleurs pour être administrés par de bons ministres, ni plus mauvais pour être consacrés par de méchants prêtres ; que, encore que l'on n'ait rien décidé jusque-là sur la validité de l'ordination par rapport au ministère, il faut en raisonner de même que du Baptême et de l'Eucharistie, et suivant les principes établis par saint Augustin, savoir que, comme c'est Jésus-Christ qui baptise, qui consacre, c'est lui qui ordonne les prêtres et les évêques. Il rapporte divers exemples d'ordinations faites par de mauvais ministres, même par des simoniaques, et qu'on n'avait ni cassées ni réitérées, et le décret de saint Léon IX, qui se contenta d'imposer une pénitence de quarante jours à ceux qui avaient été ordonnés par des simoniaques, même gratuitement. Il loue l'empereur Henri de s'être opposé aux ordinations simonia-

¹ Acta SS., 22 avril.

ques, contre lesquelles il s'élève lui-même avec force ¹.

Les pénitences effrayantes d'un ami de Pierre Damien étaient peut-être plus propres encore à inspirer une grande horreur de la simonie : c'était Dominique, surnommé *le Cuirassé*, à cause d'une cuirasse de fer qu'il portait continuellement par pénitence. Comme il était déjà clerc, ses parents donnèrent à l'évêque une peau de bouc pour le faire ordonner prêtre ; mais cette faute fut cause de sa conversion ; car il en fut tellement effrayé qu'il quitta le monde et se fit moine, puis ermite, avec Pierre Damien, en un lieu nommé Lucéole, en Ombrie, sous la conduite d'un saint homme nommé Jean de Montefeltre, et, parce qu'il avait été ordonné par simonie, il s'abstint toute sa vie du service de l'autel. Il garda la virginité et eut un attrait particulier pour les austérités corporelles.

Les ermites de Lucéole habitaient en dix-huit cellules, et leur règle était de ne boire point de vin, de n'user d'aucune graisse pour assaisonner leur nourriture, de ne manger rien de cuit que le dimanche et le jeudi, de jeûner au pain et à l'eau les cinq autres jours, et de s'occuper continuellement de la prière et du travail des mains. Tout leur bien consistait en un cheval ou un âne pour apporter leur subsistance. Ils gardaient le silence toute la semaine et ne parlaient que le dimanche, entre vêpres et complies. Dans leurs cellules ils étaient nu-pieds et nu-jambes. Dominique se soumit, du consentement de son prier, à la direction de Pierre Damien, et demeurait dans une cellule proche de la sienne, en sorte qu'ils n'étaient séparés que par l'église. Il porta sur sa chair, pendant un grand nombre d'années, une chemise de mailles de fer qu'il ne dépouillait que pour se donner la discipline ; mais il ne se passait guère de jour qu'il ne chantât deux psautiers en se frappant à deux mains avec des poignées de verges ; encore était-ce dans le temps où il se relâchait le plus ; car pendant le carême, ou lorsqu'il acquittait une pénitence pour quelqu'un, il disait au moins trois psautiers par jour en se fustigeant ainsi. Sou-

vent il disait deux psautiers de suite, se donnant continuellement la discipline et demeurant toujours debout, sans s'asseoir ni cesser un moment de se frapper.

Pierre Damien lui ayant demandé un jour s'il pouvait faire quelque gémissement avec sa cuirasse, il répondit : « Quand je me porte bien je fais cent gémissements à tous les quinze psaumes, » c'est-à-dire mille pendant un psautier. Un soir il vint le trouver ayant le visage tout livide de coups de verges et lui dit : « Mon maître, j'ai fait aujourd'hui ce que je ne me souviens point d'avoir encore fait ; j'ai dit huit psautiers en un jour et une nuit. » Il est vrai que, pour dire plus vite le psautier, il avouait lui-même qu'il ne prononçait pas les psaumes entièrement et se contentait d'en repasser les paroles dans son esprit ; mais il disait que, pour réciter vite, il fallait être fort attentif. Il vécut quelque temps éloigné de son directeur, qui, s'étant ensuite informé de sa manière de vivre, eut pour réponse qu'il vivait en homme charnel et que les dimanches et les jeudis il relâchait son abstinence. « Quoi ! dit Pierre Damien, mangez-vous des œufs ou du fromage ? — Non, dit-il. — Mangez-vous du poisson ou du fruit ? — Je les laisse aux malades. » Enfin il se trouva que ce relâchement consistait à manger du fenouil avec son pain, comme il est d'usage en Italie.

Ayant su que Pierre Damien avait écrit de lui qu'il avait récité un jour neuf psautiers avec la discipline, il en fut lui-même étonné et voulut en faire encore l'expérience. Il se dépouilla donc un mercredi, et, ayant pris des verges à ses deux mains, il ne cessa toute la nuit de réciter en se frappant, en sorte que le lendemain il avait dit douze psautiers et le treizième jusqu'au psaume trente et un. A son exemple l'usage de la discipline s'établit tellement dans le pays que non-seulement les hommes, mais les femmes nobles s'empressaient à se la donner. L'exemple de Dominique était fondé sur celui de saint Paul ; car, lorsque l'Apôtre dit : « Je châtie mon corps, » c'est, suivant la force de l'expression originale, comme s'il disait : « Je meurtris mon corps, j'en rends livide de coups. » Dominique trouva un jour un écrit

¹ Petr. Dam., *Opuscul.* 6.

portant que, si on disait quatre-vingts fois douze psaumes qui y étaient marqués en tenant les bras levés en croix, on rachèterait un an de pénitence. Aussitôt il le mit en pratique et récitait tous les jours ces douze psaumes les bras en croix quatre-vingts fois de suite sans intervalle. En disant le psautier il ne se contentait pas de cent cinquante psaumes ; il y ajoutait les cantiques, les hymnes, le Symbole de saint Athanase et les litanies que l'on trouve encore à la fin des anciens psautiers.

Quelques années avant sa mort, ayant trouvé que les lanières de cuir étaient plus rudes que les verges, il s'en servit, et quand il sortait il portait ce fouet sur lui, pour se donner la discipline partout où il couchait. Quand il n'était pas en lieu où il pût se dépouiller entièrement il se frappait au moins sur les jambes, les cuisses, la tête et le cou ; car, quoiqu'il allât nu-pieds, son habit ne lui venait qu'à mi-jambe, au lieu que ceux des autres ermites allaient jusqu'à terre pour les garantir du froid. Le jeûne et le poids de sa cotte de mailles lui avaient rendu la peau noire. Il portait de plus quatre cercles de fer, deux aux cuisses et deux aux jambes ; ensuite il y en ajouta quatre autres. Cette affreuse pénitence ne l'empêcha pas d'arriver à une extrême vieillesse, et à sa mort on trouva qu'outre la chemise de mailles qu'il portait ordinairement il en avait une autre étendue sous lui comme pour lui servir de drap. Il mourut en 1062, le 14 octobre, jour auquel l'Église honore sa mémoire. On l'enterra d'abord dans sa cellule, de peur que les moines du voisinage ne l'enlevassent ; mais Pierre Damien le fit ensuite transporter honorablement dans le chapitre, et le corps se trouva entier quoique ce fût le neuvième jour après sa mort¹.

Le Pape saint Léon IX fit, en l'an 1052, un troisième et dernier voyage en Allemagne pour négocier la paix entre l'empereur et André, roi de Hongrie. Comme André n'avait pas voulu souscrire à toutes les conditions, l'empereur, irrité, assiégea Presbourg avec une puissante armée. Les assiégés, sou-

tenus de Dieu, qu'ils invoquaient dans leur détresse, se défendirent si bien que l'empereur fit de vains efforts pour prendre leur ville. Cependant le roi André avait imploré la médiation du Pape, promettant de payer à l'empereur le même tribut que ses prédécesseurs, pourvu que l'on pardonnât le passé. Le Pape, étant arrivé à Presbourg, trouva l'empereur personnellement disposé à la paix ; mais quelques courtisans, jaloux du crédit et des succès du saint Pontife, en détournèrent ce prince, qui, dans l'intervalle, fut obligé de lever le siège. Alors le roi André devint à son tour plus difficile ; le Pape le menaça de l'excommunication et lui envoya saint Hugues, abbé de Cluny, qui conclut enfin la paix, mais à des conditions beaucoup moins avantageuses pour l'empire que les premières¹. On voit par ce fait, ainsi que par l'exemple de l'évêque Nizon, de Frisingue, et de l'archevêque Humfroi de Ravenne, qu'il fermentait parmi les évêques de Lombardie et d'Allemagne un esprit d'envie et d'opposition contre le Pape. La raison en était que le saint Pontife voulait sérieusement la réforme du clergé, à commencer par les évêques. Telle fut l'origine de cette longue guerre que feront aux Papes les empereurs allemands, qui méconnurent complètement leur vocation providentielle.

L'Allemagne avait perdu son plus saint évêque et le Pape un de ses plus intimes amis : c'était saint Bardon, archevêque de Mayence. Prêchant une fois à Paderborn, le jour de la Pentecôte, devant plusieurs évêques, il prédit sa mort. « Mes pères et mes frères, leur dit-il, je vais faire un voyage pour lequel je ne suis pas assez préparé. Je suis sur le point de paraître devant mon juge, et je ne sais que lui présenter pour l'apaiser. Je vous conjure de lui offrir pour moi vos prières, et, si je vous ai prêché des vérités salutaires, soyez fidèles à mettre mes leçons en pratique, pour vous rendre dignes du royaume de Dieu ; mais surtout ne vous affligez pas de ce que vous m'entendez pour la dernière fois. » Ces paroles tirèrent les larmes de ses auditeurs.

¹ *Acta SS.*, 14 oct. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 2.

¹ Pagi, ann. 1052, n. 1 et 2. Herm. Hildeb. Wib.

Sa prédiction ne tarda point à se vérifier ; en retournant à Mayence il fit une chute dont il fut dangereusement blessé. Il envoya aussitôt appeler un évêque de ses suffragants, nommé Abellin, qui était alors à Fulde, et un de ses neveux, nommé Bardon comme lui, qui était moine de cette abbaye. Aussitôt qu'ils furent arrivés il dit à l'évêque : « Le jour de ma mort, que j'ai souvent souhaité et toujours craint, approche ; mais il ne faut pas affliger mon peuple, et, quoique je sache certainement que je n'en reviendrai point, faites semblant de ne pas le savoir et administrez-moi au plus tôt l'Extrême-Onction. » Ensuite il se fit mettre à terre sur un cilice, et, pour consoler les assistants, il prit un visage riant et leur tint même quelques discours propres à les égayer ; mais rien ne put charmer leur douleur. Un de ceux qui étaient présents lui dit : « Mon Père, mettez votre espérance en Dieu, il ne vous abandonnera pas. — Et qu'ai-je fait jusqu'à présent, répondit-il, si je n'ai pas fait cela ? Je suis son ouvrage et il est mon espérance. » En même temps, levant les yeux au ciel, il dit : « Seigneur, proportionnez vos miséricordes à la vive confiance que j'ai en vous ! » Et en prononçant ces paroles il expira. C'était le 14 juin 1051¹.

Son successeur fut Liupold, prévôt de l'Église de Bamberg, qui ne lui fut pas tout à fait semblable. Le Pape saint Léon et l'empereur Henri célébrèrent à Worms la fête de Noël en l'an 1052. Le Pape dit la messe solennelle le jour de la fête, et le lendemain fit officier Liupold, parce que c'était dans sa province. Après la première oraison de la messe un de ses diacres chanta une leçon ; car c'était l'usage de quelques Églises d'en chanter plusieurs aux fêtes solennelles ; mais, comme cet usage était contraire à celui de Rome, quelques-uns des Romains qui étaient auprès du Pape lui persuadèrent d'envoyer défendre au diacre de chanter. Le diacre, qui était un jeune homme fier, refusa d'obéir, et, quoique le Pape le lui eût défendu une seconde fois, il n'en chanta pas moins haut la leçon jusqu'au bout. Quand elle fut achevée le Pape le fit appeler et le

dégrada pour sa désobéissance. L'archevêque de Mayence lui envoya redemander son diacre ; le Pape le refusa, et l'archevêque prit patience pour lors ; mais, après l'Évangile et l'Offertoire, quand ce vint au sacrifice, l'archevêque s'assit dans son siège et protesta que ni lui ni autre n'achèverait cet office si on ne lui rendait son diacre. Le Pape, voyant cela, céda à l'évêque et lui renvoya aussitôt son diacre, revêtu de ses ornements, et le prélat continua l'office. « En quoi, dit l'auteur original, on doit considérer la fermeté de l'évêque à soutenir sa dignité, et l'humilité du Pape, qui, bien que d'une dignité plus grande, pensait qu'il fallait céder au métropolitain dans sa province¹. »

Sur quoi il est bon de remarquer que cet auteur original est un écrivain schismatique : la réflexion par où il termine s'en ressent. Si le saint Pape Léon crut devoir céder, ce fut pour éviter le trouble et le scandale dans un office public, et non pour autre cause ; car dans toute l'Église catholique le Pape est le Pape, c'est-à-dire le premier père et pasteur, comme, dans tout le diocèse, l'évêque est l'évêque, c'est-à-dire le premier pasteur et père. Sans doute les Romains auraient mieux fait d'attendre après la messe pour faire faire au Pape des remontrances sur l'usage antiromain de l'Église de Mayence ; mais l'insolence du diacre et la persistance de l'archevêque n'en décèlent pas moins dans le clergé allemand un mauvais levain d'insubordination et de schisme dont nous verrons les funestes effets.

Se trouvant encore à Worms avec l'empereur le Pape le pressa de nouveau de restituer au Saint-Siège l'abbaye de Fulde et quelques autres lieux qui, d'après le vœu des fondateurs, appartenaient à l'Église romaine. L'empereur n'y consentit que quand le Pape se montra disposé à faire un échange. Le Pape céda donc à l'empereur l'évêché de Bamberg et l'abbaye de Fulde contre le duché de Bénévent et quelques autres lieux d'Italie. Toutefois Bamberg devait chaque année payer au Saint-Siège une haquenée ou bien douze livres d'argent. Mais, pour défen-

¹ *Acta SS.*, 11 juin.

Abb. Urspr.

dre Bénévent contre les Normands d'Italie, l'empereur accorda au Pape quelques troupes allemandes, avec lesquelles celui-ci espérait mettre un terme aux déprédations des Normands dans la Pouille. Ces troupes se mettaient déjà en marche lorsque l'empereur, d'après les conseils de Guebhard, évêque d'Eichstædt, rappela ses chevaliers, en sorte qu'il n'en resta auprès du Pape qu'environ trois cents, la plupart de ses parents ou vassaux de ses parents. Il avait compté, par la vue seule d'une armée nombreuse, ramener les Normands à la raison sans aucune effusion de sang ; cette espérance était évanouie par la mesquinerie de l'empereur et de son conseil. Dans des occasions tout à fait semblables Pepin et Charlemagne conduisaient eux-mêmes les Français au service de saint Pierre et à la défense de son Église. Jamais les empereurs allemands n'ont rien compris à cette magnanimité chrétienne de Pepin et de Charlemagne, lors même qu'il s'agissait d'un Pape de leur nation et de leur famille.

C'est dans ces circonstances que le Pape saint Léon IX quitta le pays de ses pères, qu'il ne devait plus revoir, et s'en retourna en Italie par Padoue, où il eut quelque consolation. L'évêque de cette ville était Bernard, des comtes de Padoue, mais dont la piété l'emportait encore sur la naissance ; car il distribuait son patrimoine aux orphelins, aux veuves et aux pèlerins, restaurait les églises en ruines et en bâtissait de nouvelles, s'appliquant sans cesse à la prière, aux jeûnes et aux veilles. Ce pieux évêque eut une révélation sur les endroits où étaient enterrés les corps des saints Julien, Maxime, Félicité, et de plusieurs enfants innocents. Après un jeûne public de trois jours, terminé par une messe et une communion solennelle, il fit creuser dans l'église de Sainte-Justine, aux endroits indiqués, et trouva les corps des saints avec les inscriptions respectives. Il s'y fit aussitôt un grand nombre de miracles ; beaucoup de malades furent guéris, et les pèlerins y affluèrent bientôt de toute l'Italie. Ce fut même ce qui attira le saint Pape Léon, qui fut reçu par l'évêque avec les plus grands honneurs. Ayant appris de lui tout ce qui

s'était passé, il célébra la messe dans l'église de Sainte-Justine, vénéra les reliques des saints nouvellement retrouvées et fixa leur fête au 2 août ¹.

Il n'eut pas la même consolation à Mantoue. Y étant arrivé pour la Quinquagésime de l'an 1053, il voulut tenir un concile ; mais il fut troublé par la faction de quelques évêques qui craignaient sa juste sévérité ; car leurs domestiques vinrent insulter ceux du Pape, qui se croyaient en sûreté étant devant l'église où se tenait le concile, en sorte que le Pape fut obligé de se lever et de sortir devant la porte pour faire cesser le bruit. Mais, sans respecter sa présence, ils s'opiniâtraient de plus en plus à poursuivre à main armée ses gens désarmés et à les arracher de la porte de l'église où ils voulaient se sauver, en sorte que les flèches et les pierres volaient autour de la tête du Pape et que quelques-uns furent blessés en voulant se cacher sous son manteau. On eut tant de peine à apaiser ce tumulte qu'il fallut abandonner le concile, et le lendemain, comme on devait examiner les auteurs de la sédition pour les juger sévèrement, le saint Pape leur pardonna, de peur qu'il ne parût agir par vengeance ². Ces basses violences des évêques coupables montrent combien le mal était grand et quels efforts prodigieux il fallait encore pour le déraciner.

Un autre événement attristait le saint Pape. En sortant de Rome il y avait laissé, pour gouverner à sa place, le saint et savant archevêque de Lyon, Halinard, singulièrement chéri des Romains. Avec Halinard était venu l'ancien évêque de Langres, Hugues, dont nous avons déjà parlé, et qui, par son sincère repentir, obtint l'absolution du Pape. Hugues étant donc sur le point de quitter Rome pour s'en retourner en France avec quelques autres, Halinard leur donna un repas d'adieu. On y servit un poisson qui avait été empoisonné par un faux ami d'Halinard et qui en voulait à sa vie. Tous ceux qui en mangèrent moururent, les uns dans les huit jours, les autres après une longue maladie. L'archevêque Halinard en mourut le 29 juil-

¹ Acta SS., 2 août. — ² Vita S. Leon., l. 2, c. 4, n. 21.

let 1052 ; il avait toujours souhaité mourir à Rome. Les nobles romains le firent enterrer à Saint-Paul avec grand honneur. Il laissa ses ornements et son argenterie à Saint-Bénigne de Dijon, dont il était abbé depuis vingt ans ; il y donna beaucoup de livres, et, entre les sciences auxquelles il s'appliquait, il étudiait particulièrement la géométrie et la physique. Son successeur dans l'archevêché de Lyon, qu'il avait tenu sept ans, fut Philippe, premier du nom¹.

Le Pape saint Léon avait encore fait une autre perte bien sensible. Le puissant marquis Boniface de Toscane avait été tué le 7 mai 1052 près de Mantoue, dans le moment où il se préparait au pèlerinage de Jérusalem. Comme c'était pour le Pape un homme dévoué et de bon conseil, sa mort dut l'affliger beaucoup. Il laissait une veuve, Béatrix, avec des enfants en bas âge, entre lesquels était la comtesse Mathilde, si célèbre depuis par son héroïque dévouement à la cause de l'Église.

Au milieu de ces épreuves que lui ménageait la Providence, le saint Pape fut encouragé quelque peu par le succès des Pisans contre les mahométans de Sardaigne. Dès la fin du dixième siècle la république de Pise se distinguait par son énergie et sa puissance et préludait aux grandes expéditions de la chrétienté contre le mahométisme. Dès 971 les Pisans firent une expédition contre les Sarrasins de Calabre. En 1002 les Sarrasins s'emparèrent de la Sardaigne, firent une descente sur le territoire de Pise et emmenèrent beaucoup de prisonniers. En 1005 la ville de Pise même tomba entre leurs mains. En 1006 les Pisans battirent les Sarrasins à Reggio, en Calabre. En 1012 une flotte de Sarrasins d'Espagne surprit la ville de Pise et la réduisit en cendres. L'an 1016 les Pisans et les Génois conquièrent la Sardaigne. L'an 1017 les Sarrasins d'Afrique, conduits par leur roi Muset ou Mouza, revinrent en Sardaigne. Le Pape Benoît envoie un légat à Pise, avec l'étendard de saint Pierre et un privilège qui assurait la Sardaigne aux Pisans à condition d'en chasser les Sarrasins. L'é-

vêque, les magistrats et le peuple tombèrent d'accord, promirent de le faire et reçurent l'étendard de saint Pierre avec le privilège. Les Pisans et les Génois chassent les Sarrasins de la Sardaigne et puis s'en disputent la possession, qui reste aux Pisans. L'an 1021 Muset revient en Sardaigne ; les Pisans et les Génois le mettent de nouveau en fuite et s'emparent de son trésor, qui est laissé aux Génois d'après les conventions qui avaient été faites. En 1030 Pise est brûlée le jour de Noël. En 1035 les Pisans arment une flotte considérable, s'emparent de Bone, l'ancienne Hippone, en Afrique, et envoient à l'empereur la couronne du roi. Ils prennent également Carthage et son roi et en envoient la couronne à l'empereur ; mais, l'an 1050, le roi Muset revient avec une puissante armée en Sardaigne, y bâtit des forteresses et s'en fait couronner roi. Les Pisans, qui avaient la guerre avec ceux de Lucques, étaient découragés ; le Pape saint Léon ne le fut pas. Il leur envoya un légat avec l'étendard de saint Pierre et les conjura de prendre les armes pour la défense de l'Église et de l'Italie, leur promettant d'une manière authentique, outre les grâces spirituelles, la possession de l'île, moyennant un tribut annuel. Ranimés par les paroles du saint Pape et de son légat les Pisans mettent une flotte en mer ; mais à peine a-t-elle quitté le port qu'une grosse tempête, au lieu de la conduire en Sardaigne, la pousse contre la Corse. Ce contretemps décida le succès de l'expédition. Les Corses, apercevant une flotte si formidable, crurent qu'elle était dirigée contre eux ; ils négocièrent aussitôt et soumièrent leur île aux Pisans. Ceux-ci prirent à bord le corps de sainte Restitute et cinglèrent pleins de confiance vers la Sardaigne. Ils n'y trouvèrent plus d'ennemi ; Muset, les ayant sus si proches, donna ordre de mettre à feu et à sang toute l'île et puis l'abandonna avec tous les siens, de façon que les Pisans s'en emparèrent sans coup férir, relevèrent promptement les forteresses nécessaires pour se défendre, et rentrèrent à Pise en triomphe et maîtres de deux îles au lieu d'une¹.

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 2.

¹ Tronci, *Annali Pisani. Chron. Pisana*, apud Murat., t. 6, p. 167. *Script. rer. Italic.*

Ce succès inespéré des Pisans fit espérer au Pape Léon qu'il lui serait possible de mettre de même à la raison les Normands d'Italie. Nous avons vu leur premier établissement dans l'Italie méridionale, après que quarante pèlerins normands eurent vaillamment aidé le prince de Salerne à défendre sa ville contre les Sarrasins. En 1021 le Normand Rainolfe fut établi comte d'Averse par la république de Naples. L'an 1033 les fils aînés d'un seigneur normand, Tancrede de Hauteville, qui en avait douze, arrivent en Italie et entrent au service de Guaimar IV, prince de Salerne et de Capoue, fils de celui qui avait été si bien servi par les premiers quarante. A la mort de Guaimar IV ils passèrent au service de Michel le Paphlagonien, empereur de Constantinople. Georges Maniacès, patrice grec, faisait des préparatifs en Calabre pour reconquérir la Sicile sur les Arabes, alors divisés par une guerre civile, et il prit à sa solde les trois fils aînés de Tancrede, Guillaume Bras-de-fer, Drogon et Onfroi, avec trois cents Normands. A l'aide de ces étrangers Maniacès bat les Sarrasins de Sicile, ainsi qu'une armée de cinquante mille hommes venus d'Afrique. Pour toute récompense il est rappelé à Constantinople et jeté en prison ; les Normands, au lieu de leur part de butin, ne reçoivent que des insultes des Grecs pour les avoir aidés à conquérir cette île importante. De retour en Italie les Normands entreprennent d'en chasser les Grecs. Pour cela ils se choisirent douze chefs, sous le nom de comtes, entre lesquels ils partagèrent l'autorité ; mais ils donnèrent au Lombard Ardouin, dont ils connaissaient la bravoure ainsi que la haine implacable contre les Grecs, le commandement de leur petite armée, à laquelle Rainolfe, comte d'Averse, avait joint trois cents hommes. Ils s'avancèrent jusqu'à Melphes, au centre de la Pouille, et s'en emparèrent, ainsi que de Venosa, d'Ascoli et de Lavello ; ils livrèrent successivement trois grandes batailles aux Grecs et remportèrent sur eux trois victoires signalées. Ils se fortifièrent par des alliances, et, pour récompense des secours qu'ils obtenaient, ils décernèrent l'honneur de les commander à de nouveaux chefs, Aténolfe et Argyre : le premier, frère

du prince de Bénévent, leur avait procuré l'assistance des Lombards ; le second, fils de Mélo, riche citoyen de Bari, qui avait puissamment aidé les premiers Normands, les appuyait de son crédit dans la Pouille et de celui du parti que son père avait formé dans les villes grecques. Dans cette guerre la bravoure la plus signalée, secondée souvent encore par la ruse et l'intrigue, se trouvait du côté des Normands ; les Grecs, au contraire, étaient lâches, désunis et découragés. En deux campagnes la Pouille presque entière fut conquise ; en 1042 elle fut partagée entre les conquérants. Melphes devint la capitale de leurs États ; la propriété de cette ville demeura commune entre Ardouin et Guillaume Bras-de-fer, chef des Normands ; leurs douze comtes furent mis en possession de douze autres villes. Ils établirent ainsi dans la Pouille une espèce de république militaire et oligarchique.

Quoique les Normands se fussent donné pour chef Guillaume Bras-de-fer ils daignaient rarement recevoir ses ordres ; ils ne vivaient que de pillage, et, sans se tenir liés par aucun traité ou par aucun ordre public, ils exerçaient autour d'eux le brigandage à la tête de leurs satellites, plutôt qu'ils ne faisaient la guerre. Les couvents, les églises et même les lieux saints qui avaient été l'objet de leurs pèlerinages n'étaient pas à couvert de leurs dépredations ¹.

C'est à cet état de choses que le Pape saint Léon cherchait un remède. Une première fois il s'était porté vers l'Italie méridionale, accompagné de l'archevêque Halinard, de Lyon, pour mettre fin à ces brigandages par les voies de la persuasion et de la douceur, mais en vain. Peut-être que, si le saint Pape n'avait eu affaire qu'aux Normands, il serait parvenu à son but ; la politique grecque vint envenimer la chose. Argyre, que les Normands avaient choisi pour un de leurs chefs, s'était remis au service des empereurs de Constantinople. Ceux-ci, qu'il était allé trouver, le renvoyèrent à Bari en qualité de gouverneur général, avec quantité d'or, d'argent et d'étoffes précieuses, pour gagner les chefs

¹ Leo Ost., l. 2. Gaufrid. Malat., *Hist. Sicula*, l. 1. Guillelm. Apul., l. 1.

de la nation normande et les engager à passer en Grèce, sous prétexte de secourir l'empire contre les Turcs et les Petchenègues, autrement les Cosaques. Le véritable but était de faire sortir les Normands d'Italie. Non moins fins que braves, les Normands s'y refusèrent. Alors Argyre emploie ce qui lui reste de trésors à corrompre les principaux habitants de la Pouille pour les porter à se défaire des Normands. Il aposte un assassin, qui tue à coups de poignard le comte Drogon dans une église où il venait de se rendre suivant sa coutume. Son frère Guillaume Bras-de-fer était mort quelque temps auparavant. On fit main basse sur les Normands en plusieurs lieux de la Pouille, et ce massacre en fit périr plus que n'en avaient détruit toutes les guerres précédentes. Le comte Onfroï, frère de Guillaume et de Drogon, ayant rassemblé ses troupes, se vengea de ces assassinats et fit mourir les meurtriers dans les plus rigoureux supplices. Il marcha ensuite contre Argyre, qui, lui ayant livré bataille près de Siponte, perdit un grand nombre de soldats, tant Grecs qu'Italiens, et se sauva couvert de blessures¹.

Ce fut dans ces circonstances qu'il envoya à Constantinople Jean, évêque de Trani, pour rendre compte à l'empereur du mauvais état des affaires et pour demander du secours. En même temps il dépêcha des courriers au Pape, qui était alors en Allemagne, pour le mettre dans les intérêts des Grecs. Il lui représentait les Normands comme une nation barbare et impie, qui violait également les lois de la religion et de l'humanité. Comme les Normands avaient donné quelque lieu à ces accusations le Pape n'eut pas de peine à y ajouter foi ; il obtint donc de l'empereur Henri des troupes assez considérables ; mais à peine étaient-elles en marche que, sur l'avis de l'évêque d'Eichstædt, l'empereur les rappela presque toutes. Cet évêque disait qu'avec cent chevaliers des moins braves il se faisait fort d'anéantir toute la puissance des Normands. Il ne connaissait guère ceux dont il parlait. Le Pape n'amena donc en Italie que quelques centaines de chevaliers, la plupart de ses pa-

rents, auxquels se joignirent des Italiens en assez grand nombre.

Léon IX, étant parti de Rome, se rendit au mont Cassin, où il se recommanda humblement aux prières des moines. A mesure qu'il avançait les populations italiennes venaient grossir son armée. Les Apuliens surtout prirent avec joie les armes ; plus que personne ils avaient eu à souffrir des Normands. Le Pape s'entendit encore avec le gouverneur grec Argyre, afin de ne rien négliger, et se rendit dans la province de Capitanate, où les Normands concentrèrent leurs forces. Ces derniers se trouvaient dans une position telle qu'une victoire ne pouvait guère l'améliorer au lieu qu'une défaite ne manquerait pas de l'empirer beaucoup. Comme presque toutes les villes étaient en insurrection, ils manquaient de vivres et se voyaient réduits à couper les blés encore verts pour les sécher et s'en nourrir. Ils eurent donc recours aux négociations. Ils envoyèrent des députés au Pape et promirent de vivre en paix et en repos et de lui payer un tribut annuel s'il voulait leur donner l'investiture des pays qu'ils avaient enlevés à l'Église et à l'empire. Le Pape, comme l'atteste un auteur contemporain¹, était disposé à leur faire une réponse favorable ; mais il ne put vaincre l'opposition des Allemands, qui, fiers de leur haute stature, méprisaient les Normands comme plus petits. On répondit donc aux députés qu'ils devaient rendre sans condition tout ce qu'ils avaient pris et s'en retourner d'où ils étaient venus. Sur cette réponse les Normands se décidèrent pour une prompte bataille.

C'était le 18 juin 1053, près de Dragonara. D'un côté se trouvaient les chevaliers allemands venus de la Souabe, mais qui, d'après les Normands eux-mêmes, ne dépassaient pas sept cents, sous le commandement de deux ducs ; à côté d'eux une multitude considérable de Lombards et d'autres Italiens, sous le commandement de trois comtes. De l'autre part trois mille cavaliers normands et quelques fantassins, sous les ordres de trois chefs, le comte Onfroï, son jeune frère Robert Guiscard, nouvellement arrivé, et Ri-

¹ Guillelm. Apul., l. 2, p. 259. Gaufr. Malat., *Hist. Sicula*, l. 1, p. 553, t. 5. Murat., *Script. rer. Italic.*

¹ Guillelm. Apul.

chard, comte d'Averse. Richard devait attaquer les Italiens, Onfroï les Allemands, et Robert le soutenir avec la réserve. Richard, qui commença le combat, mit les Italiens en fuite sans beaucoup de peine ; mais Onfroï trouva d'autres hommes dans les Allemands. Le combat fut meurtrier. Robert, venu au secours de son frère, fut renversé de cheval jusqu'à trois fois. La victoire était encore indécise lorsque Richard, revenu de la poursuite des Italiens, fond sur les Allemands d'un autre côté. Les Allemands ne cédèrent pas pour cela et moururent l'épée à la main jusqu'au dernier. Si l'empereur les avait laissés venir en nombre, la victoire eût été à eux.

Couverts de poussière et de sang et furieux d'une victoire si chèrement achetée, les Normands coururent à Civitella pour achever la victoire par la prise du Pape. C'était une ville à plus d'une lieue de Dragonara, où le Pape s'était retiré avec son clergé en attendant l'issue de la bataille. A l'approche des Normands les habitants montèrent sur les murailles pour les repousser ; mais les Normands mirent le feu aux chaumières d'alentour pour contraindre les habitants, par la fumée, à quitter les murailles. Déjà les habitants, obligés de reculer et se croyant perdus, pillaient la chapelle et les bagages du Pape et demandaient en tumulte qu'il se rendît, à travers la porte en feu, parmi les assaillants, et qu'il se livrât au pouvoir de ses ennemis. Le Pape commanda de porter la croix devant lui pour aller essuyer lui-même la fureur des ennemis, lorsque tout d'un coup le vent tourna et poussa le feu contre les Normands, qui furent ainsi contraints d'abandonner l'assaut. Le lendemain matin le Pape envoya des messagers au camp des Normands pour exhorter les comtes à considérer avec repentir ce qu'ils avaient fait et à penser à leur salut. Si c'était lui qu'ils cherchaient, il était prêt ; il ne craignait personne, et sa vie ne lui était pas plus chère que la vie des hommes qu'ils avaient tués. Les Normands, dont la fureur faisait insensiblement place à la vénération pour le chef de l'Eglise, répondirent humblement que, s'il leur était possible d'offrir au Pape une digne satisfaction, ils subiraient volontiers la pénitence qu'il lui plairait de leur

prescrire. Le Pape ordonna d'ouvrir les portes de la ville, délia les Normands de l'excommunication et se rendit au milieu d'eux. A la vue du saint Pontife, qui les avait toujours traités avec la plus grande mansuétude et dont les vertus brillaient d'un nouvel éclat dans le malheur, ces guerriers naguère si fiers se jetèrent à terre en pleurant. Vêtus de leurs habits de triomphe et de fête, plusieurs se traînèrent à genoux jusqu'à ses pieds pour recevoir sa bénédiction et entendre les paroles qu'il leur adressait. Sans aucune amertume dans le cœur pour l'affliction qu'ils lui avaient causée, et avec la simplicité de la colombe, le Pape s'arrêta au milieu d'eux, leur recommanda de faire de dignes fruits de pénitence, et les congédia en leur donnant sa bénédiction et après avoir reçu d'eux le serment qu'ils seraient ses fidèles vassaux à la place des chevaliers qu'ils avaient tués.

La plupart d'entre eux s'empressèrent de se rendre de nouveau maîtres des villes qui les avaient expulsés pendant l'insurrection ; mais le comte Onfroï, le plus doux des fils de Tancrede après Drogon, demeura auprès du Pape pour lui servir de sauvegarde, et promit, quand il voudrait retourner à Rome, de l'accompagner jusqu'à Capoue. Le Pape se rendit alors sur le champ de bataille, où gisaient un si grand nombre de ses amis et de ses parents. Quand il vit leurs cadavres mutilés il fut saisi d'une affliction extrême, les appelait en pleurant par leurs noms et souhaitait d'être mort avec eux ; mais quand il observa que les corps des siens étaient intacts et ceux des Normands entamés par les bêtes sauvages, il y vit une assurance de leur salut éternel et une consolation pour lui. Il passa deux jours sur le champ de bataille, à jeûner et à prier, et, par les mains des Normands eux-mêmes, fit enterrer les corps dans une église voisine, qui avait été détruite depuis longtemps, et y célébra lui-même l'office des morts. Ensuite, accompagné d'Onfroï, il se rendit à Bénévent, où il arriva la veille de la Saint-Jean-Baptiste, non sans quelque crainte que les habitants ne voulussent profiter du malheur des circonstances ; mais ce malheur même avait touché leurs cœurs. Jeunes et vieux, hommes et femmes allèrent à sa ren-

contre bien loin de la ville, et attendaient son arrivée au milieu des gémissements et des larmes; mais quand ils aperçurent ce cortège, d'abord les clercs et les évêques, s'avancant avec toutes les marques du deuil et de l'affliction, enfin le saint Pape, qui, avec une résignation chrétienne et des regards affectueux, leva sa main au ciel pour bénir ceux qui l'attendaient, alors pas un ne put retenir ses larmes; de toutes parts on entendait des gémissements et des sanglots. Cependant nul n'était plus profondément affligé que le Pape; chaque jour il disait la messe pour les âmes des défunts, jusqu'à ce qu'une vision lui ordonna de ne plus prier pour ces morts, mais de les tenir au nombre des bienheureux. Ils apparurent aussi à beaucoup de personnes et leur recommandèrent de ne point les pleurer, puisqu'ils avaient part à la gloire des martyrs. Les Normands eux-mêmes bâtirent une belle basilique sur leurs tombeaux, où il s'opéra plusieurs miracles, et, ce que la puissance de leurs adversaires n'avait pu obtenir, la victoire si chèrement achetée l'effectua: ils traitèrent avec plus d'humanité les vaincus et gardèrent, jusqu'à sa mort, la fidélité qu'ils avaient jurée au Pape¹.

Tout bien considéré, la défaite si douloureuse de Dragonara profita au bien de l'Église et de l'humanité plus que n'aurait pu faire la victoire la plus signalée. Ce que le saint Pape avait toujours demandé pour les provinces méridionales de l'Italie, la sécurité et un gouvernement plus humain, elles l'eurent dès lors. Ce que le saint Pape n'avait peut-être pas osé prévoir, toutes les conquêtes présentes et à venir des Normands étaient des fiefs de l'Église, et ces terribles Normands devenaient les humbles soldats de saint Pierre. « C'est ainsi, conclut un historien protestant, qu'une défaite donna au Saint-Siège ce qu'il n'aurait jamais pu obtenir par une victoire, et que la faiblesse d'un Pontife pieux et étranger à la politique humaine effectua une conquête que les plus hardis des prédécesseurs de Léon IX n'auraient osé tenter². »

Le saint Pape Léon passa à Bénévent le

reste de l'année 1053 et le commencement de l'année suivante, continuellement occupé de prières et de mortifications. Toujours il portait le cilice; son lit était un tapis étendu sur le plancher, son oreiller une pierre; il ne donnait au sommeil que quelques moments de la nuit et en employait la plus grande partie à prier à genoux et à chanter des psaumes. Chaque jour il disait tout le psautier, offrait le saint Sacrifice et récitait une longue suite de prières. Une multitude innombrable de pauvres trouvaient leur refuge dans son incroyable libéralité; d'autres œuvres de miséricorde montrèrent la plénitude de ses vertus avec plus d'éclat encore. Une nuit qu'il traversait son palais en priant, il aperçut dans un coin un lépreux dont les plaies hideuses et sans nombre perçaient à travers ses haillons déchirés. L'infortuné ne pouvait remuer de douleur; à peine pouvait-il bégayer quelques mots. Aussitôt le Pape se mit à genoux près de lui et le consola, jusqu'au moment où le dernier de ses domestiques se fut retiré. Alors, malgré tous ses ulcères, il prit le lépreux sur ses épaules, le porta dans le lit de parade qui était préparé pour lui, mais où il ne montait jamais, et puis continua d'achever le psautier. Lorsque enfin il voulut se coucher sur son tapis pour prendre quelque repos, il ne lui fut plus possible de trouver le lépreux. Étonné le Pape réveilla le domestique et lui en demanda des nouvelles; mais celui-ci avait dormi profondément et chercha vainement dans tous les coins du palais, dont il trouva les portes bien fermées. Le Pape, qui eut pendant la nuit quelque révélation à cet égard, défendit le lendemain au domestique, de la manière la plus sévère, de jamais rien dire de cet événement pendant sa vie. « Je suis persuadé, dit son biographe contemporain Wibert, qui rapporte ce fait, que Jésus-Christ lui apparut pendant le sommeil, comme autrefois à saint Martin¹. »

Au milieu de ces œuvres d'une dévotion, extraordinaire le saint Pape ne négligeait point les affaires générales de l'Église. La pauvre Église d'Afrique en particulier recourut à son autorité paternelle pour y trouver

¹ Vita S. Leon., 11 avril. — ² Sismondi, *Républ. italiennes*, t. 1, p. 267.

¹ Wib., l. 2, c. 6, n. 29.

un remède à ses maux. Autrefois le seul concile de Carthage comptait jusqu'à deux cent cinq évêques ; maintenant l'Afrique tout entière n'en comptait plus que cinq ; encore étaient-ils divisés entre eux sur la préséance. L'évêque de Gummi s'attribuant les prérogatives qui n'appartenaient qu'à l'archevêque de Carthage, celui-ci, nommé Thomas, et deux autres évêques, Pierre et Jean, s'adressèrent au Pape, lui exposèrent le différend et demandèrent sa décision. Saint Léon leur répondit en ces termes :

« Les vénérables canons nous rappellent qu'il assistait deux cent cinq évêques au concile de Carthage, et maintenant votre fraternité nous apprend qu'il en reste à peine cinq dans toute l'Afrique, qui, cependant, est la troisième partie de ce monde corruptible. Nous compatissons de tout notre cœur à votre si grande diminution ; mais lorsque nous apprenons que ces restes mêmes de chrétienté se divisent et se séparent, et qu'ils s'enflent l'un contre l'autre par la jalousie et la contention de la primauté, nous ne pouvons que répéter cette parole d'Amos : Pardonnez, Seigneur, pardonnez. Qui suscitera Jacob de la petitesse où il est réduit ?

« Toutefois, quelque douleur que nous ressentions d'un pareil abaissement de la religion, nous nous réjouissons cependant beaucoup de ce que vous réclamez et attendez la sentence de la sainte Église romaine, votre mère, sur vos différends, et de ce que, comme des ruisseaux qui, sortis de la même fontaine, se divisent ensuite dans leur course, vous croyez le mieux de remonter à la source première de la fontaine même, afin de reprendre la règle de direction là où vous avez pris le commencement de toute la religion chrétienne.

« Vous saurez donc pour certain qu'après le Pontife romain le premier archevêque et le suprême métropolitain de toute l'Afrique, c'est l'évêque de Carthage, et que, sans son consentement, l'évêque de Gummi, quel qu'il soit, n'a aucun droit de consacrer ou de déposer des évêques, ou de convoquer le concile provincial, mais seulement de régler son diocèse particulier ; tout le reste il doit le faire, ainsi que les autres évêques africains, avec le conseil de l'archevêque de Carthage.

C'est pourquoi nos frères et coévêques Pierre et Jean ont raison de penser comme ils font touchant la dignité de l'Église de Carthage et de ne pas consentir à l'erreur de l'Église de Gummi. Au reste, je ne veux pas vous laisser ignorer que, sans l'ordre du Pontife romain, on ne doit ni tenir de concile universel, ni condamner ou déposer d'évêques ; car, quoiqu'il vous soit permis d'examiner quelques évêques, il ne vous est cependant pas permis de porter une sentence définitive sans l'avis du Pontife romain, ce que vous trouverez statué par les saints canons, si vous y cherchez ; car, quoique le Seigneur ait dit généralement à tous les apôtres : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel, » cependant ce n'est point sans cause qu'il a dit spécialement et nommément au prince des apôtres, le bienheureux Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Et, dans un autre endroit : « Confirme tes frères. » C'est-à-dire que les causes majeures et plus difficiles de toutes les Églises doivent être définies par les successeurs du bienheureux Pierre en son saint et principal Siège ¹. »

Cette lettre est du 17 décembre 1053. Le Pape en écrivit une autre aux deux évêques Pierre et Jean, où il leur dit pour le fond les mêmes choses. Il les remercie des prières qu'ils ont faites pour sa prospérité et pour celle de l'Église romaine, et les assure que, de son côté, il ne cesse de prier pour eux ; car, ce qu'il y a de plus agréable à Notre-Seigneur, c'est que la tête veille sans cesse au bien de tous les membres, et que les membres cherchent sans cesse le salut de leur tête. « Vous avez bien fait, ajoute-t-il, d'avoir tenu un concile sur les affaires ecclésiastiques, suivant que nous vous l'avions ordonné ; vous devez faire la même chose tous les ans, au moins une fois dans l'année ². » Ces paroles font connaître qu'avant cela il y avait déjà eu d'autres lettres écrites de part et d'autre.

Lorsque le Pape saint Léon IX rappelle aux évêques d'Afrique que, d'après les saints ca-

¹ Labbe, t. 9, p. 972. — ² Id., p. 973.

nons, le jugement définitif des causes majeures, nommément celles des évêques, appartient au Siège apostolique, il ne fait que rappeler la doctrine de la première antiquité. Au quatrième et au cinquième siècle le Pape saint Jules et les historiens grecs Socrate et Sozomène rappelaient déjà aux ariens que, d'après une ancienne loi de l'Église, rien ne devait s'y régler nulle part sans l'assentiment du Pontife romain. Si donc les Décrétales d'Isidore disent la même chose, c'est que ces Décrétales ne sont en ceci, comme dans tous les points principaux, que l'écho de l'antiquité.

Cette correspondance filiale de trois évêques d'Afrique avec l'Église romaine semble comme les derniers adieux de leur Église mourante à sa mère ; nous entendrons ses derniers soupirs vingt ans plus tard ; ils sont encore adressés à sa mère, l'Église romaine. La pauvre Église d'Afrique meurt par la division. Aujourd'hui qu'elle renaît une seconde fois dans le sein et à la voix de l'Église romaine, deux fois sa mère, puisse-t-elle n'oublier jamais la cause de son premier malheur ! puisse-t-elle toujours puiser la vie, la santé, la force et la fécondité dans l'unité et dans l'union !

Tandis que l'Église d'Afrique, expirant sous le cimeterre de Mahomet, faisait ses derniers adieux à la mère de toutes les Églises, l'Église de Constantinople faisait les derniers efforts pour s'arracher des bras de cette mère commune, former un bercail hors de l'unique bercail, et se donner un pasteur autre que l'unique pasteur à qui le Seigneur a dit : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Il semblait que la malheureuse Église de Constantinople, non contente d'avoir été le foyer de tant de schismes et d'hérésies, eût hâte de rompre le dernier lien qui l'unissait à l'épouse du Christ, à la métropole de l'humanité chrétienne, comme pour se rendre digne, par ce dernier forfait, de devenir la capitale du mahométisme, la métropole de l'empire anti-chrétien.

À Constantinople l'empire était aussi malade que l'Église ; il était malade, non de ces fièvres de jeunesse qui préparent à la maturité du tempérament, mais de cette lente dé-

crépitude contre laquelle il n'y a point de remède. Basile II était mort en décembre 1025. Libertin dans sa jeunesse il s'était corrigé avec l'âge, et, devenu grand capitaine sur la fin de ses jours, il avait soumis la Bulgarie ; mais son avarice accablait le peuple d'impositions. Son frère Constantin VIII, qui depuis cinquante ans ne partageait avec lui que le nom seul d'empereur et les vils plaisirs du libertinage, lui survécut trois ans. Les eunuques et autres ministres de ses débauches devinrent les ministres ou plutôt les maîtres de l'empire ; ils en profitèrent pour dissiper les trésors accumulés par Basile et pour achever la ruine du peuple par de nouvelles exactions. Leur cruauté égalait leur avarice. Les personnages les plus illustres furent les victimes de leurs vengeances particulières. On en fit périr plusieurs ; la plupart eurent les yeux crevés, et c'est ce qu'on appelait la divine clémence de l'empereur. Épuisé de débauches plus encore que de vieillesse, Constantin tomba gravement malade le 19 novembre 1028. Il n'avait point d'enfant mâle, mais seulement trois filles ; l'une d'elles, Eudocie, s'étant renfermée dans un monastère, il ne lui restait que Zoé et Théodora. Il destinait l'empire à cette dernière, comme étant la plus capable de régner ; mais il lui fallait un époux ; les eunuques en choisirent un à leur convenance. Ce fut Romain Argyre, d'une famille distinguée. On l'amène au lit de l'empereur, qui lui offre le titre de César avec la plus jeune de ses filles ; mais Romain était marié, et marié à une femme vertueuse. Comme il balançait à cette proposition imprévue l'empereur moribond lui dit : « Je te laisse le choix de perdre les yeux ou d'accepter ma fille et l'empire. Consulte-toi, et rends-moi réponse avant la fin du jour. » La femme de Romain, ayant su la position critique de son mari, se coupe les cheveux et se retire dans un monastère pour lui sauver les yeux ; mais la princesse Théodora, qu'on n'avait point consultée, refuse d'épouser un homme dont la femme vivait encore. Sa sœur Zoé, moins scrupuleuse, épousa Romain Argyre la veille de la mort de son père Constantin, qui expira le 21 novembre 1028.

Romain Argyre, d'un extérieur avanta-

geux, se croyait grand guerrier, profond littérateur, et se flattait de réunir en sa personne Auguste, Antonin et Marc-Aurèle ; cependant il ne fit jamais preuve de capacité ni de valeur dans la guerre, et il n'eut des lettres qu'une connaissance très-superficielle. En quoi il était de niveau avec les autres savants de la Grèce ; car le savoir s'y bornait à la lecture de quelques ouvrages d'Aristote et de Platon, qu'ils n'entendaient guère. Raisonneurs éternels, sans dialectique, leurs disputes s'évaporaient en subtilités frivoles ; féconds en questions sur l'Écriture sainte, ils n'en savaient résoudre solidement aucune. Tel est le portrait que fait de ses contemporains Michel Psellus, l'homme le plus instruit de son siècle.

Cependant Romain Argyre commença son règne par soulager ses sujets, que les deux derniers empereurs avaient réduits à la misère. Il abolit par tout l'empire le tribut du remplacement, qui faisait maudire la mémoire de Basile. Il fit tirer des prisons ceux qui n'étaient enfermés que pour dettes, et, non moins juste que généreux, en leur remettant ce qu'ils devaient au prince il paya ce qu'ils devaient aux particuliers. Les prisonniers qui étaient entre les mains des Patzinaces, autrement Cosaques, furent rachetés. Les sièges d'Éphèse, de Cyzique et d'Euchaïtes étaient vancants ; ils furent remplis par des prélats vertueux et savants. Les malheureux, et surtout les personnes consacrées à Dieu, trouvaient dans sa charité une ressource assurée. Il répandit de grandes aumônes pour le salut de l'âme de Constantin, son beau-père, et se fit un devoir de dédommager par des places honorables et par des libéralités ceux que ce prince avait maltraités¹.

Toutefois, comme si les Grecs n'eussent pas été capables de supporter un empereur un peu sensé, il y eut deux conspirations l'une sur l'autre, dans la dernière desquelles fut impliquée la princesse Théodora, probablement par l'artifice de sa sœur. Survinrent des accidents fâcheux, de mauvais succès à la guerre. Pour réparer ces derniers Romain

Argyre marcha lui-même contre les Sarrazins ; il fut battu. Le chagrin de sa défaite le fit tomber dans une mélancolie dont le peuple ressentit les tristes effets. Il ne s'occupait plus que de constructions, de réparations, d'embellissements d'églises et de monastères, détruisant sans cesse ce qu'il venait de bâtir, soit pour en changer la forme, soit pour l'agrandir ou l'élever davantage. Ces ouvrages d'une dévotion mal entendue ruinaient ses sujets par des impositions nouvelles pour fournir aux dépenses et par les corvées dont on les fatiguait. Compatissant et généreux au commencement de son règne, il devint un dur exacteur. Quantité de familles se trouvaient de nouveau surchargées et réduites à la misère, tandis que l'empereur enrichissait des moines, et que, leur abandonnant en propriété des villes et des provinces entières, les plus riches et les plus fertiles de l'empire, il aidait à les corrompre par l'opulence, qui faisait succéder à l'austérité régulière une vie molle et voluptueuse.

Argyre avait soixante ans lorsqu'il monta sur le trône ; Zoé, qu'il fut obligé de prendre pour épouse, était âgée de près de cinquante, mais d'une lubricité insatiable. Comme son vieux mari était peu capable de la satisfaire, elle se passionna pour un jeune Paphlagonien, nommé Michel, de bonne mine, frère du chef des eunuques. Leur commerce criminel fut bientôt connu de tout le monde, peut-être même de l'empereur, qui fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Cette complaisance ne le sauva pas ; sa femme Zoé lui donna du poison. L'empereur tomba malade ; son visage devint pâle, livide, enflé ; il ne respirait qu'avec peine ; les cheveux lui tombèrent ; en peu de jours ce ne fut qu'un cadavre. Enfin, le jeudi saint, 11 avril 1054, elle le fit étouffer dans un bain par les eunuques. Cette nuit-là même elle fait proclamer empereur le Paphlagonien Michel, et mande le patriarche Alexis, au nom de l'empereur, pour les marier ensemble. Le patriarche, étonné, ne sait quel parti prendre ; la vue de cinquante livres d'or le décide. Zoé et Michel sont mariés dans la nuit du jeudi au vendredi saint, en présence du cadavre empoisonné et noyé de Romain Argyre.

¹ *Hist. du Bas-Empire*, l. 77.

Michel le Paphlagonien était bel homme, mais épileptique ; ce mal, qui s'accrut avec les années, lui affaiblit l'esprit ; son frère, l'eunuque Jean, gouverna l'empire à sa place. L'impératrice Zoé fut tenue comme captive dans le palais. Michel, beaucoup moins mauvais que sa femme, se reprocha bientôt la mort de Romain, et pour expier ce forfait il répandait beaucoup d'aumônes, fondait des monastères et faisait quantité de bonnes œuvres, jusqu'à panser et servir les lépreux. Tourmenté par des remords plus cruels encore que sa maladie, il fit, pendant son règne, de fréquents voyages au tombeau de saint Démétrius, à Thessalonique. Plus il sentait sa fin approcher, plus il redoublait de dévotion. Il épuisait ses finances en bâtimens pieux ; ce n'étaient qu'églises, monastères, hôpitaux qui s'élevaient autour de Constantinople. Bizarre jusque dans ses pratiques religieuses, il portait à l'excès sa vénération pour les anachorètes ; il les faisait chercher dans les déserts, les cavernes, et amener à son palais. Il les embrassait, leur lavait les pieds, se revêtait de leurs habits, les faisait asseoir sur son trône, reposer dans le lit impérial, et couchait à côté d'eux sur une planche, n'ayant qu'une pierre sous sa tête.

L'eunuque Jean, prévoyant la mort de son frère, l'engagea à désigner pour son successeur son neveu Michel, que le peuple nommait Calafate, parce que son père avait été calfateur de navires, ouvrier bouchant les trous des navires avec de l'étoupe et du goudron. Ce ne fut point assez ; il fallut que l'impératrice Zoé, dont l'eunuque craignait la vengeance, adoptât le fils du calfateur, qui dès lors fut déclaré César. Son oncle, l'empereur Michel, ne survécut que peu de jours. Se sentant affaiblir de plus en plus il quitta le palais et se retira dans un monastère qu'il avait fait bâtir aux portes de Constantinople. Là il se dépouilla de la pourpre, se fit couper les cheveux et prit l'habit monastique, résolu de passer le reste de ses jours dans la pénitence et d'expier par les larmes les deux crimes, l'adultère et le meurtre, qui lui avaient procuré la couronne. A cette nouvelle l'impératrice éplorée, traversant à

pied toute la ville, vint au monastère pour lui dire le dernier adieu ; il refusa de la voir. Le jour même de sa mort, l'heure de l'office étant venue, il se fit conduire presque expirant à l'église. On fut bientôt obligé de le reporter dans son lit, où il mourut le 10 décembre 1041, dans les sentimens du plus amer repentir ¹.

Michel Calafate se conduisit en ingrat et en insensé. A peine sur le trône il chassa son oncle, l'eunuque Jean, qui l'y avait fait monter par ses intrigues ; il chassa tous ses parents, à l'exception de son frère Constantin, qu'il fit César ; il chassa le patriarche Alexis pour lui en substituer un autre ; il chassa l'impératrice Zoé, qui l'avait adopté pour son fils ; mais à cette nouvelle le peuple se souleva ; il tira de son monastère la princesse Théodora, il ramena Zoé et les proclama impératrices toutes les deux ; il demanda à grands cris la mort du Calafate. Il s'était réfugié dans l'église avec son frère Constantin. Le peuple les en tira de force, les traîna par la ville ; on leur creva les yeux et on les enferma dans deux monastères différens pour le reste de leur vie. C'était le 21 avril 1042. Michel Calafate n'avait régné que quatorze mois et cinq jours.

L'empire de Constantinople se vit alors gouverné par deux vieilles femmes ; mais Zoé, qui avait soixante-deux ans, fut bientôt jalouse de voir que sa sœur Théodora lui était préférée. Elle proposa aux principaux seigneurs l'élection d'un prince, ajoutant que, pour le bien de l'empire, elle ferait le sacrifice de l'épouser. Elle essaya d'un premier, mais il lui parut trop ferme et elle le congédia ; elle essaya d'un second qui était marié, mais sa femme, qui ne voulait pas le quitter, le fit périr par le poison. Elle jeta donc les yeux sur un troisième, Constantin Monomaque avec qui elle avait eu autrefois un commerce criminel ; il était veuf de deux femmes, elle était veuve de deux maris : c'était un double empêchement chez les Grecs, où les troisièmes noces n'étaient point permises. Comme le patriarche Alexis faisait difficulté d'en faire la cérémonie, Zoé la fit faire par le premier clerc du palais ; le len-

¹ *Hist. du Bas-Empire*, l. 77

demain, 12 juin 1042, Alexis ne refusa point de procéder au couronnement.

Constantin Monomaque vivait publiquement avec une autre femme, nommée Sclérène. Quand il se vit empereur il la logea dans son palais et la traita sur le même pied que l'impératrice ; quand il paraissait en public Zoé était à sa droite, Sclérène à sa gauche. Cet énorme scandale finit par révolter le peuple de Constantinople ; il craignit que, pour régner seule, la prostituée impériale ne se défit de Zoé et de Théodora. Le 9 mars 1044, jour de la fête des Quarante-Martyrs, il se faisait une procession solennelle à laquelle les empereurs ne manquaient pas d'assister. Monomaque s'y rendit au milieu des acclamations du peuple. Tout à coup une voix s'écrie du milieu de la foule : « Point de Sclérène ! Vivent nos princesses Zoé et Théodora ! Que Dieu les préserve du malheur qui les menace ! » Ces paroles bouleversent en un moment l'esprit du peuple ; les acclamations se changent en cris de fureurs ; on veut tuer le prince auquel on souhaitait tout à l'heure mille ans de vie, et peut-être l'aurait-on mis en pièces avec toute sa maison si les deux princesses n'eussent apaisé le tumulte en parlant au peuple du haut d'une fenêtre. Monomaque, confus et tremblant, regagna son palais sans achever la cérémonie.

Tout son règne fut agité par des guerres, par des séditions, par des révoltes. En 1042 Maniacès se déclare empereur en Italie, mais il périt dans une bataille. En 1047 on proclama empereur, près d'Andrinople, un général nommé Tornice, qui succomba vers la fin de l'année. En 1051 il y eut une conspiration, en 1052 une autre. Tel était l'état général de l'empire de Constantinople¹.

Quant à l'Église, nous avons vu les efforts que fit le patriarche Eustathe pour obtenir du Pape Jean XIX le titre de patriarche universel d'Orient, comme le Pape lui-même l'est de toute l'Église. Eustathe eut pour successeur, en 1025, le moine Alexis, abbé du monastère de Stude, qui tint le siège de Constantinople pendant dix-sept ans. En 1027 il fit une constitution, avec le concile des évê-

ques qui se trouvaient à la cour, par laquelle ils réglèrent divers points de discipline. Premièrement plusieurs évêques faisaient retomber sur les métropolitains les charges de leurs diocèses, et, pour en éviter le paiement, détournaient leurs revenus et s'absentaient eux-mêmes. On croit qu'il s'agit des contributions que l'empereur prenait sur les évêques, et que l'on rendait les métropolitains responsables des non-valeurs de leur province. Pour remédier à ce désordre il est ordonné que les métropolitains établissent des économes dans les diocèses d'où leur est venue la perte jusqu'à ce qu'ils en soient indemnisés, et que, dans les diocèses dont ils craignent pareil dommage, par la négligence ou la malice des évêques, ils établiront des commissaires pour prendre connaissance avec les évêques du revenu des églises, en faire rendre compte tous les ans, et employer l'excédant à l'indemnité du métropolitain ou le conserver à l'Église¹.

L'épiscopat grec apparaît ici comme une régie de contributions : les archevêques y sont des receveurs généraux, les évêques des receveurs particuliers ; le concile des archevêques, autrement le syndicat des receveurs généraux, sous la présidence du patriarche, comme d'un ministre des finances, fait la loi aux évêques ou receveurs particuliers, les met en tutelle sous la surveillance d'un commissaire ou d'un économe. Fleury fait observer, dans ses *Discours*, que les Grecs, n'ayant jamais connu les fausses Décrétales d'Isidore, conservèrent mieux l'ancienne discipline. Nous doutons cependant que ce code financier vienne de la discipline des apôtres ; nous doutons même qu'on trouve rien de pareil dans les fausses Décrétales. Nous verrons bientôt, par des exemples, quel usage les archevêques et même le patriarche pouvaient faire de cette aristocratie financière qu'ils s'attribuaient sur les évêques.

Dans ce même concile on se plaint des évêques qui dissipaient les biens de leurs Églises, qui prenaient des terres à ferme et se mêlaient indignement d'affaires temporel-

¹ *Hist. du Bas-Empire*, I. 77.

¹ Baron. Pagi. Fleury.

les, et on les menace de déposition s'ils ne se corrigent. On se plaint de ceux qui se dispensaient d'assister aux conciles provinciaux sans excuse légitime, et de ceux qui entreprenaient sur les droits de leurs collègues en ordonnant des clercs étrangers. On défend aux clercs de passer d'une province à l'autre sans permission par écrit de leur évêque; ce qui regardait principalement Constantinople, où venaient de tous côtés des clercs, coupables ou non, ordonnés ou non, qui y faisaient impunément leurs fonctions.

On recommande d'observer les bornes de la juridiction ecclésiastique, savoir, que les différends des clercs et des moines entre eux soient jugés par l'évêque, ceux des évêques par le métropolitain, ou, en cas de récusation, par le patriarche et son concile, avec défense expresse à tous clercs ou moines de s'adresser à des juges séculiers, suivant les ordonnances des empereurs mêmes et nonobstant le privilège prétendu par les monastères impériaux.

La préséance des évêques est réglée suivant le rang de leurs métropolitains. Enfin on condamne l'abus des oratoires domestiques, où les personnes puissantes affectaient de faire sonner, d'assembler le peuple, de célébrer l'office et même des baptêmes, sous prétexte qu'on y avait planté une croix par l'autorité du patriarche ou de l'évêque. On défend aux évêques de donner de telles permissions, et aux prêtres, sous peine de déposition, de célébrer en ces oratoires d'autre office que la messe, et encore aux jours de fête, menaçant d'anathème les laïques qui refuseront de s'y soumettre. Cette constitution, datée du mois de janvier 1027, porte les noms de vingt-deux métropolitains et de neuf archevêques, par qui elle fut acceptée¹.

Elle parle aussi des monastères donnés à des étrangers. On rapportait le commencement de cet abus aux iconoclastes, particulièrement à Constantin Copronyme, ce mortel ennemi des moines. Après l'extinction de cette hérésie leurs biens furent rendus; toutefois les empereurs et les patriarches s'accoutumèrent à donner des monastères et des hôpi-

taux à des personnes puissantes et charitables, non pour en profiter, mais pour les rétablir quand ils tombaient en ruines, pour en être les bienfaiteurs et les protecteurs. Ce fut un prétexte pour donner ensuite ces maisons d'une manière absolue, premièrement les moindres, puis toutes généralement, soit à des évêques, soit à des laïques, à des hommes mariés, à des femmes, à des païens mêmes. Ces donations se faisaient à vie, et quelquefois pour deux personnes de suite. On donnait à des hommes des monastères de femmes et à des femmes des monastères d'hommes, et une même personne en avait quelquefois plusieurs. Ces donataires, que l'on nommait charistocaires, jouissaient de tous les revenus sans en rendre compte, et souvent négligeaient les réparations des églises et des bâtiments, l'entretien du service divin, les aumônes accoutumées, et même la subsistance des moines, qui, faute du nécessaire, tombaient dans le relâchement. Ils étaient les maîtres des abbés, et les obligeaient à recevoir tels moines qu'il leur plaisait ou à loger dans le monastère des séculiers, presque en aussi grand nombre que les moines.

Les évêques donc qui se trouvèrent au concile de Constantinople du mois de janvier 1027 se plaignirent que ces charistocaires, tournant à leur profit les revenus des monastères, les réduisaient à une ruine totale et les changeaient en habitations séculières, parce que la pauvreté obligeait les moines à les abandonner. C'est pourquoi le concile permit aux moines de se pourvoir contre les charistocaires pour les obliger à réparer le tort qu'ils avaient fait au monastère ou pour leur en ôter entièrement la jouissance, ordonnant toutefois de ne s'adresser pour ce sujet qu'au concile du patriarche et non aux juges séculiers¹.

Dans une autre constitution du mois de novembre de la même année 1027 le patriarche Alexis défend aux charistocaires de faire passer leur monastère à d'autres; car il y en avait qui les vendaient comme des biens profanes. Il défend à toute personne, de quel-

¹ *Jus Græco-Rom.*, l. 4. *Post. Zonar.*

¹ *Coteler., Monum. Græca*, t. 1, p. 170.

que condition qu'elle soit, de posséder un monastère de l'autre sexe. Il défend aussi les aliénations des fonds dépendants des monastères, sinon par l'autorité du patriarche ou du métropolitain. Enfin les évêques qui ont reçu des monastères de la libéralité des métropolitains seront obligés de les leur rendre quand les métropoles se trouveront réduites à l'indigence par les contributions nécessaires pour les besoins de l'empire. Cette constitution fut lue en présence de seize métropolitains et de cinq archevêques.

Le patriarche Alexis mourut le 20 février 1043. S'il fit de bons règlements pour les autres il ne les observa guère bien lui-même; on trouva dans sa maison deux mille cinq cents livres d'or qu'il avait amassées. Ces richesses ne font pas son éloge. L'empereur les fit enlever.

Le métropolitain de Thessalonique n'avait pas donné un plus bel exemple en l'an 1037. L'empereur Michel le Paphlagonien se trouvait dans cette ville au temps où la famine désolait le pays. On vint se plaindre à lui de l'impitoyable avarice de l'évêque Théophane, qui, loin de soulager la misère publique, l'aggravait encore en refusant au clergé la rétribution ordinaire. L'empereur le fit venir, et, l'ayant vainement exhorté à faire le devoir d'un pasteur, comme Théophane se défendait par de mauvaises raisons : « Du moins, lui dit l'empereur, vous ne refuserez pas de m'aider dans le besoin où je me trouve. L'argent me manque; prêtez-moi sur ma parole cent livres d'or, que je promets de vous rendre dès que j'en aurai reçu de Constantinople, où j'ai envoyé. » Le prélat s'en excusa, protestant avec serment qu'il n'en avait que trente livres. Le prince le retint dans le palais et envoya fouiller dans sa maison; on y trouva trois mille trois cents livres d'or. On prit sur cet amas de richesses de quoi payer le clergé, qui n'avait rien reçu depuis que Théophane était évêque; on distribua le reste aux pauvres. L'avare prélat, chassé de son siège, fut relégué dans une terre qui lui appartenait. Prométhée fut mis à sa place et chargé de lui faire une pension alimentaire.

Sans doute ces deux exemples d'avarice ne

prouvent pas que tous les évêques grecs fussent des avares; cependant, un symptôme fâcheux, c'est que l'histoire n'en cite aucun qui, dans ces temps de calamités, déployât la charité d'un saint Jean l'Aumônier, d'un saint Chrysostome, tandis que, pour l'Occident, elle cite plusieurs abbés et évêques qui le faisaient à la même époque et dans les mêmes circonstances, notamment le Pape saint Léon IX. Un autre symptôme non moins fâcheux, c'est que, dans la période de trente ans que nous venons de parcourir, l'Orient ne présente aucun saint, même au jugement des Orientaux, tandis que l'Occident en présente un si grand nombre que l'historien ne peut les citer convenablement tous. L'Occident, c'est un individu dans la vigueur de l'âge, qui éprouve quelquefois des accès de fièvre, mais qui néanmoins agit et marche et résiste aux plus terribles maladies, parce qu'il puise dans le centre de l'unité catholique une sève toujours nouvelle de santé, de guérison et de force. L'Orient, au contraire, apparaît comme un moribond toujours plus faible et qui épuise son dernier souffle de vie à repousser le médecin et le remède. C'est le triste spectacle que les Grecs vont nous offrir désormais.

Pendant que le Pape saint Léon IX se trouvait à Bénévent et consolait l'Église mourante d'Afrique, le cardinal Humbert, évêque de Sainte-Rufine, vit à Trani, dans la Pouille, une lettre écrite par Michel Cérularius ou le Cirier, patriarche de Constantinople, et par Léon, évêque d'Acride, métropolitain de Bulgarie, et adressée à Jean, évêque de Trani. Michel avait été exilé comme conspirateur sous l'empereur Michel le Paphlagonien; s'étant fait moine pendant cet exil, il succéda au patriarche Alexis le 25 mars 1043. Trente-six jours après son intronisation, l'eunuque Jean, auteur de son exil, eut les yeux crevés et mourut dans les fers. Élevé ainsi au milieu des dissensions et des intrigues, Cérularius transporta cet esprit de division dans l'Église. Les Grecs, possédant encore quelques évêchés dans l'Italie méridionale, prétendaient que ces évêchés devaient être soumis au patriarche de Constantinople. L'évêché de Trani était de ce nombre quand les

Normands se rendirent maîtres de la Pouille. Voilà pourquoi Cérularius s'adresse particulièrement à l'évêque de cette ville. Il s'adjoint le métropolitain de Bulgarie, par la raison que ce pays, ayant perdu son indépendance, n'était plus qu'une province de l'empire byzantin, exposée à ajouter le schisme de Photius à l'hérésie de Manès, qui l'infectait déjà. Humbert était un savant prêtre de l'Église de Toul, que le Pape saint Léon avait emmené avec lui et qu'il avait fait cardinal-évêque.

Le cardinal Humbert, ayant donc lu cette lettre, la traduisit du grec en latin et la porta au Pape; elle commençait ainsi : « La grande charité de Dieu et une tendre compassion nous ont engagés à écrire à votre sainteté, et, par vous, à tous les archevêques et évêques des Francs, aux moines et aux peuples, et même au révérendissime Pape, et à vous parler des azymes et du sabbat, que vous observez d'une manière inconvenante, en communiquant avec les Juifs. » Tels sont donc les deux énormes abus sur lesquels le patriarche de Constantinople et le métropolitain de Bulgarie se croient obligés en conscience de reprendre les chrétiens d'Occident : l'usage des azymes et l'observation du sabbat.

Pour comprendre la première difficulté il faut savoir que les Grecs consacrent avec du pain levé et les Latins avec du pain non levé qu'azyme. Or le patriarche de Constantinople et le métropolitain de Bulgarie soutiennent que le pain non levé n'est pas du pain, mais une pierre ou une brique, et que, par conséquent, l'Eucharistie des Latins est nulle ou du moins illégitime; et pour prouver que le pain azyme n'est pas du pain ils citent le passage de l'Évangile où il est dit que, le premier jour des azymes, c'est-à-dire le premier jour où il n'était plus permis de garder du pain levé dans les maisons, Jésus-Christ prit du pain. D'où le bon sens conclut que ce pain était du pain non levé, et que, par conséquent, le pain non levé ou pain azyme est du pain; mais les Grecs concluent tout le contraire. Cette question, d'ailleurs, était décidée depuis vingt-cinq siècles par l'Ancien Testament, qui, et en grec et en hébreu, emploie plusieurs fois l'expression de

*pains azymes*¹, d'où tout le monde conclura, avec les boulangers de tous les pays, que du pain non levé est du pain. Eh bien! c'est pour cette question de boulangerie, décidée contre eux par l'Ancien et le Nouveau Testament, que les Grecs et les Russes commenceront à rompre avec l'Église romaine, avec le centre de l'unité catholique, avec la métropole de l'humanité chrétienne; car, dans cette première lettre de Cérularius, il n'est question ni de la procession du Saint-Esprit ni de la primauté du Pape, mais, avant tout, du pain azyme et du sabbat.

Pour bien comprendre cette seconde difficulté il faut savoir que le sabbat ou le samedi est pour les Juifs un jour de fête et non pas de jeûne; que, pour les chrétiens d'Occident, les samedis de carême sont des jours de jeûne, comme les vendredis, et non pas de fête, comme les dimanches, tandis que les Grecs ne jeûnent pas les samedis de carême, mais qu'ils y déjeunent comme les dimanches et fêtes. Tout le monde conclura que ceux qui ont en ceci quelque chose de commun avec les Juifs ce sont les Grecs, et non pas les Latins. Les Grecs concluent tout le contraire. Telle est la logique des Grecs.

Un troisième reproche que Cérulaire fait aux Latins, c'est de manger des viandes suffoquées, tels que les petits oiseaux pris à la tendue; c'est-à-dire que, pour le pain azyme et pour le sabbat, il accuse et condamne les Latins de ce qu'ils font comme les Juifs, et que, pour la viande suffoquée, il les accuse et les condamne de ce qu'ils ne font pas comme eux. Telle est encore une fois la logique de Cérulaire et des Grecs. Un quatrième et dernier reproche, c'est que les Latins ne chantent point *Alleluia* pendant le carême, mais seulement une fois, à Pâques; ce qui est encore faux en grande partie, car ils chantent *Alleluia* depuis Pâques jusqu'à la Septuagésime.

Ces accusations niaises sur des choses de soi indifférentes sont accompagnées de raisonnements si ineptes que la lecture en est insupportable. Et cependant Cérulaire ajoute : « Voilà ce qu'ont enseigné Pierre et Paul,

¹ Exode, 29, 2.

ainsi que les autres apôtres et Jésus-Christ même; voilà ce que la sainte Église catholique a reçu et conservé religieusement. » Il finit sa lettre en exhortant l'évêque de Trani à désabuser les autres, comme il était déjà désabusé lui-même, et promettant, s'il le fait, de lui envoyer un écrit contenant des vérités plus importantes¹.

Le saint Pape Léon, ayant lu cette lettre de Cérulaire de Constantinople et de Léon d'Acride, ayant surtout appris les démarches plus audacieuses du premier, leur écrivit à tous deux une lettre pastorale en quarante et un articles, sur l'union et l'unité de l'Église; lettre qui respire la charité, l'humilité, l'autorité du prince des apôtres, et qui, dans bien des endroits, est d'une éloquence d'autant plus vraie qu'elle est moins cherchée. En voici la substance :

« Ce que Jésus-Christ nous a recommandé le plus, ce qu'il a le plus demandé à son Père pour nous, c'est la paix et l'union. Malheur donc au monde à cause des scandales! malheur aux hommes misérables qui déchirent l'unité de l'Église, plus cruels en cela que les bourreaux de Jésus-Christ, qui respectèrent sa robe sans couture! Honte à l'hérésie impie qui s'efforce de diviser cette unité indivisible! Loin d'elle ces vautours pervers, ces oiseaux de proie, qui ne vivent que de la mort d'autrui! Que la colombe revienne à l'arche, cette colombe qui, reposant sur la tête du Seigneur Jésus, unit et anime tout son corps, qui est l'Église. Malheur aux hommes superbes qui, membres et précurseurs de l'Antechrist, ce roi de tous les enfants de l'orgueil, ne cessent de répandre la peste de la zizanie au milieu du froment, et d'étouffer, autant qu'il est en eux, la moisson que le Ciel s'attend à recueillir! C'est de leurs temps périlleux que le disciple bien-aimé a voulu nous instruire quand il dit : « Mes petits enfants, c'est la dernière heure; et comme vous avez entendu que l'Antechrist vient, maintenant déjà il y a eu beaucoup d'antechrists. » Cette dernière heure, commencée au premier avènement du Sauveur, s'étendra jusqu'au second. Combien d'antechrists elle a

déjà eus ou découverts, qui pourra le dire? C'est d'eux que parle le Docteur des nations dans les Actes des apôtres : « Je sais qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups ravisseurs qui n'épargneront pas le troupeau, et qu'il s'élèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui tiendront un langage pervers pour entraîner des disciples après eux. »

« Comme presque toutes les pages de la sainte parole retentissent de ces choses, et d'autres semblables, contre l'impudent fureur des hérétiques, nous sommes stupéfait d'étonnement et nous déplorons avec les larmes de la charité que les pontifes de l'Église se soient tellement endormis qu'au lieu d'être les coopérateurs de Dieu ils se font les sectateurs de ceux dont la mémoire a péri avec le son et dont ils voient les cités détruites. De là, et de là uniquement, ce qu'enfin nous épanchons avec un indicible brisement et gémissement de cœur et de corps, ce qui bouleverse toutes les entrailles de l'Église, notre mère, ce qui blesse tous les sentiments des chrétiens, ce qui confond et foule aux pieds la discipline ecclésiastique et la vigueur des saints canons; c'est que vous, jusqu'à présent notre très-cher frère en Jésus-Christ et pontife de Constantinople, et vous, Léon d'Acride, vous passez pour avoir, par une nouvelle présomption et une incroyable audace, condamné publiquement l'Église apostolique et latine, sans l'avoir ni entendue ni convaincue, principalement parce qu'elle ose célébrer la commémoration de la Passion du Seigneur avec des azymes. Certes votre reproche est inconsidéré, la gloire que vous vous donnez vous-mêmes n'est pas bonne; car c'est contre le Ciel que vous dirigez votre bouche lorsque votre langue, en passant sur la terre, s'efforce, par des argumentations et des conjectures humaines, de saper et de renverser l'ancienne foi. Certes, si vous ne venez au plus tôt à résipiscence, vous serez incorporés à cette queue du dragon qui entraîna la troisième partie des étoiles du ciel et les jeta sur la terre. Voilà que, près de mille vingt ans après la Passion du Sauveur, l'Église romaine commence à apprendre, par vous, de quelle manière elle doit célébrer le souvenir de sa Passion, comme si la pré-

¹ Apud Baron., ann. 1053.

sence, la conversation, l'instruction prolongée et la mort précieuse de celui-là ne lui avait servi de rien, à qui le Fils du Dieu vivant a dit : « Tu es heureux, Simon, fils de Jona, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père qui est au ciel. »

« Vous ne considérez donc pas quelle imprudence c'est de dire que le Père a caché par son Fils la forme du culte, le rite du sacrifice visible, au prince des apôtres, à Pierre, auquel il a daigné révéler très-pleinement par lui-même le secret ineffable de l'invisible divinité du même Fils ? et à celui auquel il a été dit, non par un ange ni par un prophète, mais par le Seigneur des prophètes et des anges : « Et moi je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; » à la tête de celui-là vous vous efforcez de soustraire Jésus-Christ, hors de qui personne ne peut poser d'autre fondement à l'Église universelle ? Ce que le très-dévoit Pierre a démontré, et vivant et mourant, lorsqu'il a demandé à être crucifié la tête en bas, pour faire entendre, sans doute par inspiration divine, que c'est Jésus-Christ le fondement véritable, la pierre angulaire, et que lui, Pierre, est la pierre carrée posée sur ce fondement pour recevoir et soutenir avec une incorruptible solidité toute la construction de l'Église. En effet la sainte Église a été ainsi édifiée sur la pierre, qui est Jésus-Christ, et sur Pierre, fils de Jean, pour être absolument invincible aux portes de l'enfer, c'est-à-dire aux disputes des hérétiques, qui entraînent les hommes vains dans la perdition. C'est ce que promet la Vérité même, elle par qui est vrai tout ce qui est vrai : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Promesse dont le même Fils proteste avoir obtenu l'effet du Père, quand il a dit à Pierre : « Simon, voici que Satan a demandé à vous cribler comme du froment ; mais moi j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point ; et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères. » Quelqu'un poussera-t-il donc la démence jusqu'à supposer que la prière de Celui dont le vouloir est pouvoir a été vaine en quelque chose ? N'est-ce point par le Siège du prince des apôtres, savoir l'Église romaine, tant par

Pierre en personne que par ses successeurs, qu'ont été réprochées, convaincues et vaincues les erreurs de tous les hérétiques ? et les cœurs des frères n'ont-ils pas été confirmés dans la foi de Pierre, qui n'a point défailli jusqu'à présent ni ne défailira jamais ?

« Nous ne voulons pas rappeler nommément les quatre-vingt-dix hérésies, et plus, qui, en des temps divers et par des aberrations diverses, sont sorties de l'Orient ou d'entre les Grecs mêmes, pour corrompre la virginité de la mère, la sainte Église catholique ; mais nous croyons devoir dire en partie combien l'Église de Constantinople, par ses pontifes, a suscité de pestes que la Chaire apostolique et romaine a virilement vaincues, terrassées et suffoquées : c'est un Eusèbe de Nicomédie, usurpateur du siège de Constantinople et porte-étendard du maudit Arius ; c'est un Macédonius, hérésiarque, qui étrangle son prédécesseur, le bienheureux Paul, qui blasphème contre le Saint-Esprit, qui torture les chrétiens, qui persécute les catholiques jusqu'à la mort, et, comme un autre Julien, les marque au front ; c'est l'arien Eudoxe, qui envahit le siège et ordonne l'hérétique Eunomius ; c'est Démophile, arien ; c'est Maxime, cynique et apollinariste. Le premier concile de Constantinople, après avoir ordonné Nectaire, écrivit au Pape Damase : « La jeune Église de Constantinople, ruinée par les blasphèmes des hérétiques, nous venons de l'arracher comme de la gueule du lion. » Mais ce vieux basilic venimeux n'était pas encore étouffé ; car Jean Chrysostome, successeur de Nectaire, fut déposé par son ingrate Église et mourut en exil. Son successeur Arsace persécutait les disciples du bienheureux Jean par l'épée des soldats. Vient ensuite l'hérésiarque Nestorius, qui nie la maternité divine de Marie et introduit deux personnes en Jésus-Christ. C'est l'hérésiarque Eutychès, qui confond les deux natures en Jésus-Christ et cause le meurtre de saint Flavien. Que dirons-nous d'Acace, qui d'abord accuse et qui ensuite rétablit l'hérétique Pierre d'Alexandrie ? Après ceux-là c'est l'hérétique eutychien Anthime, que le Pape Agapet dépose à Constantinople même ; c'est Eutychius, qui prétend qu'à la résurrection

nos corps seront impalpables, et qui est réfuté par saint Grégoire, alors diacre; c'est son successeur Jean, qui, par orgueil, s'arroge le titre de patriarche universel, vanité présomptueuse dont les évêques ne cessent de se rendre coupables depuis quatre cents ans. Que dirons-nous des monothélites Sergius, Pyrrhus et Paul? Pyrrhus, qui, après avoir rétracté son erreur à Rome, retourne à son vomissement; Paul, que vous égalez en témérité et en arrogance quand vous osez juger l'Église romaine, qu'il n'est permis ni à vous ni à aucun mortel de juger¹?

Comme le grand prétexte que les Grecs mettaient en avant pour autoriser l'ambition de leurs patriarches c'était que Constantin avait transporté l'empire de Rome à Constantinople, saint Léon IX leur oppose la donation de Constantin au Pape Sylvestre, donation que les Grecs reconnaissaient pour authentique et qu'ils ont insérée dans leur droit canon. « Mais, ajoute-t-il, nous avons un témoignage plus grand que Constantin. » Sur quoi il rapporte et développe les paroles par lesquelles Jésus-Christ promet l'autorité suprême de son Église à saint Pierre, les paroles par lesquelles effectivement il la lui donne, les paroles et les faits de l'Écriture qui en montrent l'exercice par tout l'univers. Il fait observer que saint Paul a loué la foi des Romains et dit qu'elle était annoncée par tout le monde, tandis qu'il blâme les divisions des Grecs, notamment de ceux de Corinthe.

Revenant à l'Église particulière de Constantinople le Pape saint Léon dit : « Loin de nous de vouloir ajouter foi à ce que pourtant la renommée publique ne craint pas d'assurer, savoir, qu'en promouvant çà et là des eunuques il est arrivé à l'Église de Constantinople de placer une femme sur le siège de ses pontifes. » Cette observation montre bien que l'on n'avait pas encore inventé la fable de la papesse Jeanne; car on la place entre Léon IV et Benoît III, environ deux cents ans avant saint Léon IX. « Que dire encore? ajoute le saint Pape; vous avez eu tant d'hérétiques et de schismatiques, qui ont attaqué et travaillé à déchirer l'Église catholique et apos-

tolique, quel l'Église latine ou d'Occident peut bien dire avec l'épouse des Cantiques : « Les enfants de ma mère ont combattu contre moi. » En effet la Chaire apostolique et romaine, qui, par l'Évangile, a engendré l'Église latine en Occident, n'est-elle pas la mère de l'Église de Constantinople en Orient, puisqu'elle s'est appliquée à la réparer, et par son glorieux fils Constantin, et par les nobles et les sages de Rome, non-seulement quant aux mœurs, mais encore quant aux murailles? Si vous prétendez le contraire, pourquoi donc les acclamations à la louange de votre empereur se font-elles en latin? pourquoi donc à l'Église récite-t-on aux Grecs des leçons en latin? N'est-ce point par respect pour cette mère, qui, après avoir été éprouvée par toutes les cruautés et les tortures des païens, et épurée par la flamme des persécuteurs, a mis au monde une fille délicate, savoir, l'Église de Constantinople?

« Et certes déjà la dixième persécution contre les chrétiens, depuis Néron, s'était complètement refroidie; déjà l'incendie de la fureur de ce monde s'était calmé; déjà Rome, adulte et âgée, victorieuse dans le culte divin et ceinte d'une couronne, triomphait dans une profonde paix; déjà une armée innombrable de martyrs de tout sexe et de tout âge, engraisée de nos azymes, avait brisé toutes les attaques de l'idolâtrie; déjà elle tenait sous ses pieds et le monde, et le prince même de ce monde; déjà non-seulement les pontifes de notre rite, mais encore leurs ministres, parmi lesquels Laurent et Vincent, insultaient et aux tourments et aux bourreaux, qui n'en pouvaient plus. Et voilà que cette fille délicate, assise bien tranquille dans le cabinet, énervée par les délices, la mollesse et l'oisiveté, qui n'est jamais descendue dans l'arène des martyrs pendant que sa mère combattait pour elle, la voilà qui ne rougit pas de s'arroger la primauté; de déroger à la vieillesse émérite de sa mère; de n'avoir aucun égard, ne fût-ce que par humanité, pour son corps épuisé par les travaux et les années, pour ses bras ridés et affaiblis, mais autrefois nerveux et levés pour combattre les combats du Seigneur; la voilà qui ne rougit pas de n'avoir aucun respect

¹ Labbe, t. 9, *epist.* 5.

pour ses cheveux blancs, mais, avec une lettre de jeune fille, après ses innombrables triomphes, elle ose la provoquer à de nouvelles guerres contre elle-même; elle prétend la priver de la nourriture solide des parfaits, la ramener au lait des hommes charnels, et, par une impudeur contrenature, lui présenter ses mamelles desséchées par le schisme et l'hérésie. Encore si elle pouvait donner du lait véritable! mais ce n'est que de l'eau bourbeuse des fleuves de Babylone et d'Égypte, qui enfle et ne désaltère pas. Si celui-là est maudit, qui irrite sa mère corporelle, qui a conçu dans l'iniquité et engendré pour la mort, que sera-ce donc d'irriter sa mère spirituelle, qui nous a conçus dans la grâce et enfantés à la vie?

« Une raison de plus pour la fille de n'être pas ingrate, c'est que sa mère l'a honorée par-dessus les autres. En effet, lorsque l'Église de Constantinople n'avait aucun privilège, ni divin ni humain, qui la distinguât des autres Églises, et que celles d'Antioche et d'Alexandrie gardaient leurs prérogatives par respect pour le prince des apôtres, sa pieuse mère, l'Église romaine, a ordonné en quelques conciles que le pontife de Constantinople serait honoré comme évêque de la ville impériale, sauf l'ancienne dignité des sièges pontificaux et apostoliques. » Le Pape reproche à Cérulaire, d'après le bruit public, d'avoir fait fermer toutes les églises des Latins et d'avoir ôté les monastères aux abbés et aux moines jusqu'à ce qu'ils vécussent selon les maximes des Grecs. « Combien l'Église romaine n'est-elle pas plus modérée, puisque, au dedans et au dehors de Rome, il y a plusieurs monastères et plusieurs églises des Grecs, sans qu'on les empêche de suivre les traditions de leurs pères! Au contraire on les y exhorte, parce que nous savons que la différence des coutumes, selon les lieux et les temps, ne nuit point au salut, pourvu qu'on soit uni par la foi et la charité, qui nous rend tous recommandables à Dieu. »

Voici comment le saint conclut son instruction. « La foi de l'Église romaine, foi édifiée par Pierre sur la pierre, ni n'a défailli jusqu'à présent, ni ne défailira jamais, le Christ, son Seigneur, ayant prié pour elle, comme il l'atteste lui-même à l'approche de

sa Passion : « J'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille point ; lors donc que tu seras converti affermis tes frères. » Par où il montre que la foi des frères périlitera par des défaillances diverses, mais que, par la foi immuable et indéfectible de Pierre, comme par le secours d'une ancre ferme, elle sera fixée et affermie sur le fondement de l'Église universelle. Ce que personne ne nie, à moins d'attaquer ces paroles mêmes de la Vérité ; car, comme c'est sur le pivot que roule toute la porte, de même aussi c'est sur Pierre et ses successeurs que roule le bien de toute l'Église. Et comme le gond ou le pivot, en demeurant immobile, conduit et ramène la porte, de même aussi Pierre et ses successeurs ont un jugement libre sur toute l'Église, personne ne pouvant changer leur état, parce que le Siège suprême n'est jugé par personne. C'est pourquoi, retenant avec fermeté la foi et les institutions, nous crions à tout le monde, du haut de la Chaire apostolique : « Quand nous-mêmes ou un ange du ciel vous annoncerait autre chose que ce qui vous a été annoncé, qu'il soit anathème ! » Et nous ne nous taisons pas parce qu'on dira que nous ne sommes pas tels que nous devons être, ni tel qu'était Pierre. Nous devrions nous taire sans doute si nous nous recommandions nous-mêmes ; mais, parce que ce n'est pas nous que nous prêchons, mais le Seigneur Jésus, à nous, les serviteurs de ses serviteurs, il nous importe peu que nous soyons jugés par vous ou par qui que ce soit ; car celui qui nous juge, c'est le Seigneur. Et vous-mêmes, si enflés que vous soyez, oseriez-vous dire que vous êtes tels que vous devez être, ou tels qu'Alexandre, que Chrysostome, ou Flavien ? Et cependant vous exigez soigneusement des brebis la laine et le lait, sans craindre qu'on vous reproche de n'être pas pareils à vos prédécesseurs. Pourquoi cela, si ce n'est que tous les prêtres, quoique inégaux en mérite, sont égaux par l'office, et que ce qui est dû à l'office ne doit pas être refusé à cause du mérite ? Eh bien ! il en est de même du successeur de saint Pierre.

« Au reste, hommes vous-mêmes, pensez de l'homme ce que vous voulez ; notre conscience nous répond d'une chose : c'est que

nous désirons souverainement le salut et l'exaltation de toutes les Églises de Dieu. Mais que qui que ce soit s'arroe et usurpe par orgueil quoi que ce soit contre notre Siège apostolique et ses lois, voilà ce que nous ne saurions tolérer; car, quiconque s'efforce de détruire ou de diminuer l'autorité ou les privilèges de l'Église romaine, celui-là machine la subversion et la perte, non d'une seule Église, mais de toute la chrétienté; car enfin par la compassion et le soutien de qui respireront ses filles opprimées d'une manière ou d'une autre, si l'on étouffe leur mère unique? De qui invoqueront-elles le secours? auprès de qui pourront-elles se réfugier? Car c'est elle qui a reçu, soutenu, défendu et Athanase et tous les catholiques, et qui les a rendus à leurs sièges dont ils avaient été chassés.

« Nous vous conjurons donc, par les entrailles de Jésus-Christ, soyons un même corps et un même esprit. Imitons les membres du corps humain, qui ne se jalouent point, mais se réjouissent et s'affligent les uns avec les autres. Évitions l'orgueil et l'envie, qui ne cherchent qu'à déchirer le corps de Jésus-Christ. Pourquoi envier quelque chose à l'Église romaine, puisque, par la charité, tout vous devient commun? Quant à nous nous regardons votre gloire comme la nôtre; pourquoi donc vous efforcez-vous de nous ravir celle que nous ont accordée et Dieu et les hommes? Est-ce que la main ou le pied ne regardent point l'honneur ou le déshonneur de la tête comme le leur propre? Que si vous ne ressentez point en vous cette harmonie de notre corps, vous n'y êtes donc pas, vous n'y vivez donc pas. Et si vous n'êtes pas dans le corps du Christ, qui est l'Église, si vous n'en vivez, considérez donc où vous êtes et qui vous êtes. Vous êtes retranchés, vous pourrissez comme un sarment retranché du cep; vous êtes jetés dehors, vous sêchez pour être jetés au feu et brûler. Daigne la divine miséricorde écarter loin de vous ce malheur¹ ! »

Comme cette lettre était déjà bien longue, le Pape leur dit à la fin qu'il leur envoie

quelques passages des Pères pour réfuter leur écrit contre les azymes, en attendant qu'il y réponde lui-même plus ample-ment par un autre écrit à part.

Le Pape saint Léon IX reçut vers le même temps une lettre de Pierre, nouveau patriarche d'Antioche, qui lui donnait avis de son ordination, lui envoyant sa profession de foi et lui demandant sa communion et sa confirmation. Il chargea de cette lettre un pèlerin de Jérusalem qui devait la mettre en main à Argyre, gouverneur de l'Italie méridionale, pour être rendue au Pape. On voit, par la réponse de saint Léon, que Pierre d'Antioche reconnaissait la primauté de l'Église romaine, et que c'était ce qui l'engageait à consulter le Saint-Siège, suivant en cela les décrets des conciles et des Pères, qui ont ordonné unanimement que les causes majeures et difficiles seraient portées à son tribunal pour y être jugées définitivement. Le Pape loue Pierre d'Antioche de son amour pour l'unité et l'exhorte à maintenir lui-même les prérogatives de son Église, la troisième après celle de Rome, lui offrant son secours contre ceux qui s'efforçaient de diminuer l'ancienne dignité de l'Église d'Antioche, c'est-à-dire contre Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople, qui, s'attribuant le second rang, rejetait conséquemment le patriarche d'Antioche, au quatrième. Pierre avait prié le Pape de lui donner des raisons de la division qui régnait dans l'Église universelle; le Pape répond que, par la grâce de Dieu, l'Église romaine conserve le lien de l'unité, et que, s'il y a quelque semence de schisme, c'est de la part de l'Église grecque; il exhorte Pierre à en extirper jusqu'aux derniers germes dans ses quartiers et ajoute : « Quant à notre humilité, qui a été élevée au faite du trône apostolique pour approuver ce qui doit être approuvé, comme aussi pour improuver ce qui mérite l'improbation, elle loue et elle confirme de grand cœur la promotion épiscopale de votre très-sainte fraternité, en supposant toutefois qu'elle ait été faite selon les canons. » Il reconnaît pour catholique sa profession de foi et met la sienne, selon qu'il était d'usage, marquant, sur l'article du Saint-Esprit, qu'il procède du Père et du

¹ Labbe, t. 9, p. 949-971.

Fils. Il dit, sur la prédestination, que Dieu ne prédestine que les biens, mais qu'il prévoit les biens et les maux ; que la grâce prévient et suit l'homme sans détruire son libre arbitre ; que l'âme est créée de rien et coupable du péché originel tant qu'elle n'a point été purifiée par le baptême. Il approuve les sept premiers conciles généraux et ne dit rien du huitième, peut-être parce qu'on n'y décida aucun point de doctrine ¹.

Au mois de janvier 1054 le saint Pape envoya à Constantinople trois légats : Humbert, cardinal-évêque de Sainte-Rufine ; Pierre, archevêque d'Amalfi, et Frédéric, diacre et chancelier de l'Église romaine, frère de Godefroi, duc de Lorraine, et parent de l'empereur Henri. Il les chargea de deux lettres, l'une pour l'empereur Constantin Monomaque, l'autre pour le patriarche Michel Cérulaire de Constantinople, l'une et l'autre en réponse à celles qu'il venait de recevoir d'eux. Le patriarche avait témoigné dans la sienne un grand désir de la réunion des Églises ; le Pape l'en félicite et témoigne qu'il ne la souhaitait pas moins ; mais il ne lui dissimule point les bruits fâcheux que l'on répandait sur son compte. « On dit que vous êtes néophyte, que vous n'êtes pas monté par degrés à l'épiscopat ; que vous voulez soumettre à votre domination les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche et les priver des anciens privilèges de leurs dignités ; que, par une usurpation sacrilège, vous prenez le titre de patriarche universel, que ni saint Pierre ni aucun de ses successeurs n'ont voulu prendre, quoique le concile de Chalcédoine eût ordonné qu'on le donnât à saint Léon et aux Papes suivants. Mais qui ne s'étonnera, ajoute le Pape, qu'après des saints et des Pères orthodoxes, pendant mille vingt ans depuis la Passion du Sauveur, vous vous soyez avisé de calomnier l'Église des Latins, anathématisant et persécutant publiquement tous ceux qui participent aux sacrements faits avec des azymes ? Nous avons connu votre entreprise par le bruit commun et par la lettre écrite en votre nom aux évêques d'Apulie, où l'on prétend prouver que

Notre-Seigneur institua, avec du pain levé, le Sacrement de son corps, qu'il donna à ses apôtres ; ce qui se trouve réfuté par l'autorité de l'Écriture, qui défendait aux Juifs, sous peine de mort, d'avoir dans leurs maisons du pain levé pendant les huit jours de la Pâque. Est-il à présumer que Jésus-Christ ou ses disciples aient prévarié en ce point ? » Saint Léon IX ne répond point aux autres calomnies répandues dans le libelle de Cérulaire, parce qu'il l'avait fait dans un écrit particulier, dont il avait chargé ses légats et où il réfutait aussi plus au long l'erreur des Grecs touchant le pain fermenté ¹.

Dans la lettre à l'empereur Monomaque le Pape le loue de son zèle pour le rétablissement de la paix entre les Grecs et les Latins. Il rapporte en abrégé ce qu'il avait fait lui-même pour délivrer les Églises de Dieu de la persécution des Normands, la conférence qu'il avait eue avec le duc Argyre sur la manière de les réduire, non en les faisant mourir, mais en les ramenant au devoir par la crainte des hommes, et la résolution où il était, avec le secours de ses très-chers fils, l'empereur Henri et lui Constantin, de procurer la pacification entière de la république chrétienne. Il se plaint des entreprises de Cérulaire contre les Latins et contre les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, prie Monomaque de rendre à l'Église romaine ses patrimoines situés dans les lieux dépendants de son empire, et finalement lui recommande ses légats ².

Ainsi, après la douloureuse bataille de Dragonara, où il avait perdu la plupart de ses amis et de ses parents, le Pape saint Léon IX, en récompense de son affliction, vit ces mêmes terribles Normands se soumettre à lui et au Saint-Siège avec l'humilité d'un peuple vaincu ; il vit l'Église mourante d'Afrique lui adresser ses derniers adieux et lui demander la paix et l'union d'elle-même avec elle-même ; il vit le nouveau patriarche d'Antioche, métropole du plus lointain Orient, lui demander la communion apostolique et la confirmation de sa promotion épiscopale ; il vit et l'empereur et le patriar-

¹ Labbe, t. 9, p. 975.

² Labbe, t. 9, p. 978. — ² Id., t. 9, p. 981.

che de Constantinople lui demander l'union des Grecs et des Latins, c'est-à-dire l'union et l'alliance du monde entier. Mais saint Léon ne devait pas voir sur la terre la suite de ces événements.

Au commencement de l'an 1054 il se sentit attaqué d'une maladie qui lui causa d'abord plus de faiblesse que de douleur, et qui, lui ayant ôté le goût de toute nourriture, le réduisit à n'user plus d'autre aliment que d'eau. Il ne laissa pas de célébrer encore l'anniversaire de son ordination le 12 février, jour auquel il dit la messe pour la dernière fois. La maladie se déclara ensuite, et, assuré qu'il n'en devait pas relever, il se fit transporter de Bénévent à Rome. Les Normands, dont les chroniqueurs d'Allemagne supposent que le Pape était prisonnier, tandis que ceux d'Italie, ainsi que son biographe Wibert, rapportent simplement qu'il se rendit de lui-même au milieu d'eux ; les Normands, que l'on avait regardés comme ses ennemis, ne marquèrent pas moins d'empressement que ceux du pays pour lui rendre tous les bons offices dont ils étaient capables et pour exprimer la douleur qu'ils avaient de le perdre. Il les avait réduits sous le joug de Jésus-Christ, non par la force des armes humaines, mais par la douceur de l'esprit évangélique, qui leur avait rendu ce joug léger et qui les avait parfaitement soumis à l'Église ; de sorte que ceux mêmes dont il avait paru le captif parurent à leur tour ses captifs, avec leur prince Onfroï à leur tête. Il marchèrent autour de sa litière pour le conduire jusqu'à Capoue, comme des vaincus attachés à un char de triomphe.

Le saint partit de Capoue après douze jours de repos, accompagné de l'abbé du mont Cassin, et arriva à Rome après un mois de marche. Le 17 avril, qui était le second dimanche d'après Pâques, se sentant proche de sa fin et se souvenant des devoirs du bon pasteur, dont l'Église récitait l'évangile en ce jour, il fit assembler les évêques et son clergé dans sa chambre, et leur fit une longue et ardente exhortation touchant l'obligation qu'ils avaient de veiller à toute heure et sur eux-mêmes et sur le troupeau de Jésus-Christ. Le lendemain il se fit porter dans l'église de

Saint-Pierre, où il passa toute la journée à prier et à donner à tous ceux qui étaient présents des avis salutaires pour leur salut. Le soir venu il ordonna qu'on le menât devant son tombeau ; il s'y prosterna avec larmes et dit : « Vous voyez, mes frères, de tant de richesses et d'honneurs, quelle chétive demeure nous attendons ; moi, entouré jusqu'à présent de tant de richesses et de dignités, je n'attends de tout cela que le marbre que vous voyez. » Et, levant la main, il le marqua du signe de la croix en disant : « Bénie sois-tu entre les pierres, toi qui as été jugée digne de m'être associée, non pour mon mérite, mais par la miséricorde divine ; reçois-moi avec plaisir et présente-moi au triomphe de la résurrection le jour des récompenses ; car je crois que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je ressusciterai de terre, et que dans ma chair je verrai Dieu, mon Sauveur. »

Le 19 au matin il se fit présenter devant l'autel de Saint-Pierre, où il resta prosterné en oraison pendant une heure. S'étant ensuite fait remettre sur son lit, il fit sa confession aux évêques, entendit la sainte messe, reçut l'Extrême-Onction et le saint Viatique. Il demanda ensuite un moment de silence aux assistants, comme pour reposer, et rendit son âme à Dieu sans que personne s'en aperçût.

Dieu fit connaître dès ce moment combien la mort de son serviteur était précieuse devant lui. La multitude et l'éclat des miracles qu'il fit en sa considération, à la vue de toute la ville, porta bientôt la réputation de sa sainteté et l'opinion de la gloire dont il jouissait dans le ciel jusqu'aux extrémités des lieux où le nom de Jésus-Christ était connu. C'est ce qui excita les fidèles à honorer sa mémoire d'un culte religieux dès qu'il cessa de vivre, et l'on peut dire que le jour de ses funérailles fut la première solennité de sa fête.

La vie du Pape saint Léon IX a été écrite par trois auteurs contemporains : par son archidiacre Wibert de Toul, par saint Brunon, évêque de Sagni, et enfin l'histoire particulière de sa mort et de ses miracles par un anonyme, qui en fut témoin oculaire¹.

¹ *Acta SS.*, 19 avril. *Biblioth. PP.*, t. 20.

LIVRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

DE 1054 A 1073.

Les Papes Victor II, Étienne IX, Nicolas II, Alexandre II, et le cardinal Hildebrand.

Le saint Pape Léon IX était mort le 19 avril 1054, n'ayant encore que cinquante ans ; il était mort au milieu de ses projets et de ses travaux pour restaurer les mœurs du clergé et du peuple chrétien. Il avait rencontré des obstacles dans le clergé de Lombardie et d'Allemagne ; ces obstacles, la simonie et l'incontinence, grandiront encore par l'appui que leur prêtera la puissance politique ; les successeurs de Léon IX n'auront pas le temps d'assurer cette restauration si nécessaire et si difficile. Cependant elle s'accomplira malgré tous les obstacles, grâce à Celui qui a dit à saint Pierre et aux apôtres, au Pape et aux évêques qui lui sont unis : « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » Telle est la source mystérieuse et intarissable de cette vie, de cette force toujours nouvelle que l'Église catholique ne cesse de déployer au milieu des combats de tout genre que le monde et l'enfer ne cessent de lui livrer de toutes parts : vie, santé et force auxquelles la politique humaine ne comprend rien, parce qu'elle n'en connaît point la source, mais que le chrétien fidèle sent couler dans ses propres veines pour faire autour de lui ce que l'Église fait dans l'univers entier. De là, dans certains hommes, pour le service de Dieu et de son Église, une pénétration, une prudence, une vigueur, un calme, une fermeté au-dessus de l'homme. Le cardinal Hildebrand, qui sera le Pape saint Grégoire VII, était de ce nombre.

A la mort de saint Léon IX, qui l'avait emmené de Lorraine, il n'était encore que

sous-diacre de l'Église romaine ; mais telle était la confiance publique en ses lumières et en sa vertu que le clergé et le peuple de Rome l'envoyèrent à la tête d'une ambassade à l'empereur Henri le Noir, pour choisir en leur nom tel Pape qu'il jugerait à propos, « attendu que, dans l'Église romaine, il ne se trouvait point de personne en état de remplir cette haute fonction. » Voilà comment parle Léon d'Ostie. Il ne dit pas, comme Fleury le lui fait dire, qu'il n'y avait dans l'Église romaine aucune personne digne d'être Pape, mais propre, mais *idone* à l'être, sans doute à cause des circonstances. Il fallait un homme capable d'obtenir de l'empereur la restitution à l'Église des biens usurpés par l'empire ; un homme capable d'en obtenir au besoin des troupes suffisantes pour n'avoir rien à craindre des Normands d'Apulie, qui pouvaient se croire dégagés de leur serment par la mort du dernier Pape. Nous avons vu les suites funestes de la parimonie que l'empereur avait mise dans l'envoi des troupes allemandes, par le conseil peu réfléchi de Guehard, évêque d'Eichstædt, son conseiller le plus intime. On conçoit que, dans de pareilles circonstances, le plus digne d'être Pape pût n'être pas le plus convenable.

Hildebrand exécuta admirablement sa commission. Ayant obtenu le consentement de l'empereur pour choisir un Pape au nom du clergé et du peuple romains, il demanda expressément, et de leur avis, l'évêque Guehard d'Eichstædt. Grande fut la surprise de l'empereur et de l'évêque. L'affliction de l'empereur

ne fut pas moindre que sa surprise; car il aimait tendrement Guebhard, qui était son proche parent et son bras droit dans le gouvernement de l'empire. Il disait donc qu'il lui était absolument nécessaire et en proposait d'autres qu'il jugeait plus propres à cette dignité; mais jamais il ne put persuader à Hildebrand de changer d'avis. Guebhard lui-même ne voulait point être Pape; car, outre sa grande capacité, il était, après l'empereur, le plus puissant et le plus riche du royaume germanique. Mais, comme à ces avantages naturels il joignait une vie édifiante, ce fut une raison de plus pour Hildebrand de persister dans son choix. La diète de Mayence, où se traitait cette affaire, au mois de novembre 1054, fut congédiée par l'empereur sans rien conclure. L'évêque Guebhard, voyant que les moyens ordinaires ne pouvaient faire changer d'avis aux légats romains, envoya secrètement à Rome répandre de mauvais bruits sur son propre compte, afin que les légats reçussent ordre d'en choisir un autre; il fit même dresser un Mémoire pour prouver que lui ne pouvait être élu. Tout fut inutile. Dans une nouvelle diète tenue à Augsbourg dans les premiers mois de l'an 1055 l'empereur lui-même le pressa d'acquiescer à son élection. Guebhard ne résista plus et dit à l'empereur: « Quoique je me sente souverainement indigne du Siège apostolique, j'obéirai à vos ordres et me consacrerai corps et âme à saint Pierre, mais à la condition que, vous aussi, vous rendrez à saint Pierre ce qui lui appartient. » L'empereur l'ayant promis, l'évêque accepta. Hildebrand l'emmena ainsi d'Allemagne, malgré l'empereur et malgré lui-même. Il fut reçu à Rome avec un grand honneur, reconnu Pape d'un consentement unanime, et intronisé le jeudi saint 13 avril, sous le nom de Victor II, près d'un an après la mort de Léon IX¹.

Comme il avait été un grand obstacle à son saint prédécesseur pour son expédition contre les Normands, il avait coutume de dire, quand il éprouvait quelque chagrin: « Je mérite bien de souffrir tout cela puisque j'ai péché contre mon Seigneur; il est

juste que Paul expie ce que Saul a fait¹. »

Dans cette légation d'Allemagne pour l'élection d'un Pape le cardinal Hildebrand était accompagné du cardinal Humbert, autrefois abbé de Moyen-Moutier en Lorraine et alors évêque de la Forêt-Blanche ou de Sainte-Rufine. Il revenait de Constantinople, où il avait été envoyé en légation avec Pierre, archevêque d'Amalfi, et le diacre Frédéric, frère du duc Godefroi de Lorraine et chancelier de l'Église romaine, que nous verrons Pape sous le nom d'Étienne IX. Ces trois légats avaient pour commission de prévenir ou d'apaiser le schisme de Michel Cérulaire et de réfuter ses reproches contre les Latins. Ils arrivèrent à Constantinople au commencement de l'an 1054, étant partis de Rome sur la fin de l'année précédente. L'empereur Constantin Monomaque les reçut avec honneur et les logea dans son palais. Humbert y travailla à une ample réponse à la lettre de Michel Cérulaire et de Léon d'Acride. Il la divisa par articles, avec sa réponse à chacun. C'est une espèce de dialogue où le Constantinopolitain fait les objections et le Romain en donne la solution.

Le patriarche Michel disait dans sa lettre que la charité et la compassion l'avaient engagé à l'écrire pour retirer les Latins de leurs erreurs sur les azymes et l'observation du sabbat. « Pourquoi donc, lui dit Humbert, négligez-vous ceux qui sont à votre charge, souffrant chez vous des jacobites et autres hérétiques, conversant et mangeant avec eux? L'Apôtre ne dit-il pas: « Évitez celui qui est hérétique après l'avoir averti une ou deux fois? » Il vient ensuite aux reproches touchant les azymes et l'observation du sabbat, et, après avoir rapporté les passages de l'Écriture qui établissent l'usage des azymes, il dit que la loi de Dieu, à cet égard, n'ayant eu lieu que pour un temps, les Latins ne l'observaient plus; qu'ils mangeaient du pain levé pendant les sept jours de la Pâque, comme dans tout le reste de l'année, et que, s'ils fêtaient ces sept jours, les Grecs en usaient de même; que, pour ce qui est du samedi, les Latins jeûnaient ce jour-là comme

¹ *Chronic. Cassin.*, l. 2, c. 89. *Vita Victor. II*, apud Gretzer., t. 10.

¹ *Chron. Cass.*, *ibid.*

le vendredi; mais qu'en cela on ne pouvait les accuser de judaïsme; que ce reproche tombait plutôt sur les Grecs, qui faisaient bonne chère ce jour-là et le passaient dans l'oisiveté, comme les Juifs. Il ajoute que si, comme le voulaient les Grecs, on ne doit jeûner qu'un seul samedi de l'année, en mémoire de la sépulture du Sauveur, il ne faut donc aussi jeûner qu'un vendredi en mémoire de sa Passion et ne célébrer qu'un dimanche en mémoire de sa résurrection. « Nous ne rejetons pas le jeûne du vendredi, et nous jeûnons même le samedi pour imiter la tristesse des apôtres en ces deux jours; en nous conformant à ce qu'ils ont ordonné pour la célébration du dimanche nous fêtons ce jour pendant toute l'année. »

Humbert convient avec les Grecs que Jésus-Christ est la Pâque véritable et qu'il l'a célébrée le quatorzième de la lune au soir; mais, parce que les Grecs soutenaient que le pain que Jésus-Christ prit à la Cène était du pain levé, et qu'ils s'appuyaient en cela de l'étymologie du mot *artos*, qui signifie pain levé et enflé par la fermentation, il fait voir par divers endroits de l'Écriture que *artos* marque indistinctement le pain levé ou le pain sans levain, comme le terme hébreu *léchem* signifie toute sorte de pain. En effet l'Écriture, parlant du pain que l'ange apporta à Élie et des pains de proposition, qui devaient être sans levain, se sert du mot *artos*. Il donne pour preuve que Jésus-Christ institua l'Eucharistie avec du pain azyme l'usage établi chez les Juifs de n'en point avoir d'autre dès que les jours de la Pâque étaient commencés. La loi ordonnait de punir de mort celui qui en aurait eu de fermenté dans sa maison. Les Grecs ne témoignaient que du mépris pour le pain azyme, le comparant à une pierre, à de la boue sèche. Humbert ne s'arrête à cette comparaison que pour en faire sentir l'indécence, et, pour montrer aux Grecs que leur pain levé n'était pas plus pur que les azymes des Latins, il rapporte les différents ingrédients qui servaient à la fermentation du pain. Chez les Gaulois on employait la lie de la bière, ou du jus de pois ou d'orge, ou du lait de figue; d'autres se servaient du lait aigri d'animaux, et, de quelque nature

que fût le ferment, il corrompait toujours la masse de farine dans laquelle on le jetait, comme le dit saint Paul. Les azymes, chez les Latins, n'avaient rien que de très-pur. « Nous ne mettons point sur la table du Seigneur, dit Humbert, des aliments communs aux hommes et aux bêtes, mais seulement du pain tiré de la sacristie, dans laquelle les diacres avec les sous-diacres, ou même les prêtres, revêtus d'habits sacrés, l'ont pétri et préparé dans un fer, en chantant des psaumes; et ce pain est composé de grains de froment et d'une eau très-limpide. Mais quelles sont vos précautions à l'égard d'un si grand mystère? Vous achetez souvent du pain fermenté sans distinction de personnes, soit qu'il ait été préparé par des hommes ou par des femmes; vous en achetez même quelquefois de ceux qui tiennent des tavernes publiques. Quoique vous ne puissiez nier que ces sortes de pains n'aient été maniés par des mains sales et non lavées, vous les offrez sur la table du Seigneur. »

Il demande aux Grecs quelle raison ils avaient de prendre avec une cuillère le pain sacré mis en miettes dans le calice? Jésus-Christ n'en usa pas ainsi; il bénit un pain entier, et, l'ayant rompu, le distribua par morceaux à ses disciples, comme l'Église romaine l'observe. L'Église de Jérusalem conserve à cet égard la discipline qu'elle a reçue des apôtres. On n'y offre que des hosties entières, que l'on met sur des patènes, sans employer, comme les Grecs, une lance de fer pour couper l'hostie en forme de croix; elle est mince et de fleur de farine; on en donne la communion au peuple sans la tremper dans le calice. S'il reste quelque chose de la sainte Eucharistie on ne le brûle point, on ne le jette pas dans une fosse; mais on le réserve dans une boîte bien nette, pour en donner la communion au peuple le lendemain; car on y communie tous les jours, à cause du grand concours de chrétiens qui y viennent de toutes les provinces visiter les saints lieux. Tel est l'usage de l'Église de Jérusalem et de toutes celles qui en dépendent, grandes et petites. Tel est aussi l'usage de l'Église romaine. On y met sur l'autel des hosties minces, faites de fleur de farine, saines et entières, et, les ayant rompues après la consécration, le

prêtre en communie avec le peuple. Ensuite il prend le sang tout pur dans le calice. On y met de même en réserve ce qui est resté de la sainte Eucharistie. Les Grecs, en quelques endroits, n'en usaient pas ainsi; ou ils enterraient les restes, ou ils les mettaient dans une bouteille, ou ils les répandaient. « C'est, dit Humbert, une grande négligence, et n'avoir point la crainte de Dieu. » Sur ce qu'ils insistaient que les azymes étaient ordonnées par la loi de Moïse, il répond qu'elle ordonnait aussi des offrandes de pain levé; d'où il suivait qu'elle n'était pas plus favorable à la pratique des Grecs qu'à celle des Latins.

Aux reproches des Grecs sur l'observation du sabbat Humbert répond que les Latins ne le fêtaient pas comme les Juifs; qu'en ce jour ils travaillaient et faisaient des voyages, au lieu que les Grecs ne s'y occupaient que du boire et du manger, même en carême. Il fait voir que, en reprochant aux Latins de manger du sang et des viandes suffoquées, ils se déclaraient pour l'observation de la loi ancienne, qu'ils méprisaient lorsqu'il s'agissait des azymes. « Ce n'est pas, ajoute-t-il, que nous voulions soutenir contre vous l'usage du sang et des viandes suffoquées; nous les avons en horreur, suivant la tradition de nos pères, et nous mettons en pénitence quiconque en mange, si ce n'est pour éviter le danger de mourir de faim; car nous tenons pour lois apostoliques toutes les anciennes coutumes qui ne sont point contre la foi. A l'égard de l'*Alleluia*, c'est à tort que vous nous accusez de ne le chanter qu'à Pâques; nous le chantons tous les jours de l'année, à l'exception des neuf semaines qui précèdent la fête de Pâques. Nous nous conformons en cela à la tradition de nos Pères; c'est un temps de pénitence auquel un chant de joie ne convient pas. » Humbert, après avoir justifié les Latins, reproche aux Grecs divers abus: de rebaptiser les Latins, contre l'usage général de l'Eglise catholique, qui n'a jamais permis de rebaptiser au nom de la sainte Trinité; d'enterrer les restes de l'Eucharistie et de les fouler aux pieds; de permettre aux prêtres l'usage du mariage, même dans les jours où ils servent à l'autel; de refuser le baptême ou la communion aux femmes en péril pendant

leurs couches ou leurs incommodités ordinaires; de ne point baptiser les enfants avant le huitième jour après leur naissance, fussent-ils en danger de mort; de condamner les moines qui portent des caleçons ou qui mangent de la viande étant malades avec plus de sévérité que s'ils étaient tombés dans la fornication. Le cardinal Humbert composa en latin cette réponse, qui fut traduite en grec et publiée par ordre de l'empereur Constantin Monomaque¹.

Humbert répondit aussi à un écrit composé contre les Latins par un moine de Stude, qui était en grande réputation chez les Grecs, nommé Nicétas et surnommé Stethatos, que les Latins avaient traduit par Pectorat. Cet écrit contenait les mêmes reproches que celui de Michel Cérulaire et sur les mêmes preuves; mais Nicétas ajoutait que les Latins rompaient le jeûne en célébrant la messe tous les jours de carême, parce que, la disant à l'heure de tierce, suivant la règle, ils ne jeûnaient pas jusqu'à none, au lieu que les Grecs, les jours de jeûne, ne célébraient que la messe des présanctifiés, sans consacrer, et à l'heure de none, comme ils font encore. Nicétas soutient ensuite le mariage des prêtres, attribuant le canon qui les autorise au sixième concile, auquel il dit que présidait le Pape Agathon, et il se fonde partout sur des pièces apocryphes, comme les canons et les constitutions attribués aux apôtres. Il y avait beaucoup de hauteur et d'aigreur dans cet écrit de Nicétas.

Le cardinal Humbert en prit occasion de l'humilier dans sa réponse en le chargeant de reproches et d'injures. Il trouve mauvais surtout qu'au lieu de vaquer aux exercices de la vie monastique, conformément aux décrets du concile de Chalcédoine, il se soit ingéré dans les disputes ecclésiastiques, et que, de son propre mouvement, il ait osé attaquer l'Eglise romaine. Il rejette avec mépris ce qu'il avait dit de la consubstantialité du pain levé avec nous et l'application du passage de saint Jean, touchant l'esprit, l'eau et le sang, et fait voir que cet endroit n'a aucun rapport à l'Eucharistie, mais seulement au Baptême,

¹ Apud Baron., in *Append.*, t. 17, et apud Canis., t. 4, in fine.

où l'esprit sanctifie, l'eau purifie, le sang rachète l'homme baptisé. Il lui fait un crime d'avoir dit que l'esprit vivifiant était demeuré dans Jésus-Christ après sa mort, parce qu'il suivait de là que Jésus-Christ n'était point mort réellement, ni conséquemment ressuscité. Il s'arrête peu à ses objections contre les azymes, disant qu'il y avait suffisamment répondu dans son écrit contre Michel Cérulaire ; mais il fait remarquer qu'on ne pouvait dire, comme faisait Nicétas, que le Sauveur eût fait la Pâque le treizième de la lune : premièrement, parce que, selon la loi, on ne devait la commencer que le quatorze au soir ; en second lieu, parce qu'il l'aurait faite avec du pain fermenté, ce qui était également défendu par la loi. Il rejette comme apocryphes les constitutions qui portent le nom des apôtres et leurs prétendus canons, ne reconnaissant que l'autorité des cinquante premiers. Or Nicétas avait objecté le soixante-dixième ; encore Humbert soutient-il qu'il ne fait rien contre les Latins, parce qu'en effet leurs jeûnes et leurs fêtes n'avaient rien de commun avec les Juifs.

Ensuite il relève cet écrivain sur ce qu'il avait dit plus d'une fois que le Pape Agathon présida au sixième concile général. Il n'y fut présent que par ses légats. Ce concile s'assembla pour la condamnation des monothélites, et non pour introduire des nouveautés parmi les Romains. Les canons que l'on objecte sous son nom ont été ou fabriqués ou altérés par les Grecs. Le Siège apostolique ne les a jamais reçus, ni ceux de Trulle, que les Grecs attribuent à ce sixième concile. Si le Pape Agathon avait voulu toucher aux traditions de ses prédécesseurs les Romains ne l'auraient point écouté. Le cardinal Humbert rapporte un fait qu'on ne lit point ailleurs, savoir, qu'après le concile l'empereur Constantin Pogonat, étant dans son palais avec les légats du Saint-Siège, leur demanda comment l'Église romaine offrait le saint Sacrifice. Ils répondirent : « Dans le calice du Seigneur on ne doit point offrir de vin pur, mais du vin mêlé d'eau ; si l'on offre le vin pur le sang de Jésus-Christ est sans nous, et si l'on n'offre que de l'eau le peuple est sans Jésus-Christ ; mais quand on mêle le vin et

l'eau le sacrement spirituel devient parfait. Au contraire l'hostie que l'on offre sur l'autel ne doit avoir aucun mélange de levain, comme la sainte Vierge a conçu et enfanté Jésus-Christ sans aucune corruption. Il est d'usage, dans l'Église, de ne point célébrer le Sacrifice sur de la soie ou sur une étoffe teinte, mais sur un linge blanc, comme le corps du Seigneur fut enseveli dans un linceul blanc. Par cette raison l'hostie doit être exempte de levain, ainsi qu'il a été ordonné par saint Sylvestre. » Cette tradition de l'Église romaine plut à ce prince. On voit ici que, dans le grand nombre de ses autorités, Humbert citait lui-même des écrits apocryphes, tels que sont les *Gestes pontificaux* du Pape Sylvestre.

En répondant à l'objection sur le jeûne du samedi il dit : « Nous jeûnons exactement tous les jours du carême, et quelquefois nous faisons jeûner avec nous les enfants qui ont atteint l'âge de dix ans. Nous n'en exceptons pas le samedi, que Jésus-Christ n'a point excepté dans son jeûne de quarante jours, et nous ne romprions pas même le jeûne du dimanche, comme il ne l'a pas rompu, si les saints Pères catholiques n'eussent unanimement défendu le jeûne en ce jour, à cause de la joie de la résurrection du Seigneur, pratique qui a été autorisée par les évêques du concile de Gangrès. » Il appelle Nicétas perfide stercoraniste, comme s'il eût été dans le sentiment de ceux à qui l'on imputait de croire que l'Eucharistie était sujette aux mêmes suites que les autres aliments, ce qui ne paraît par aucun endroit de ses écrits. Mais Humbert ne le nomme apparemment ainsi qu'en conséquence de ce qu'il disait que l'Eucharistie rompt le jeûne, ce que le cardinal réfute en disant : « Celui qui mange la chair de Jésus-Christ et boit son sang reçoit la vie éternelle. Comment pouvez-vous croire que, mangeant la vie incorruptible, nous corrompions l'intégrité de nos jeûnes, comme si nous nous repaissions de viandes corruptibles ? Jésus-Christ a-t-il dit qu'en mangeant sa chair et en buvant son sang l'on romprait le jeûne ? Nous prenons l'Eucharistie en très-petite quantité, pour n'en pas dégoûter les hommes charnels ; mais aussi nous ne dou-

tons pas qu'on ne reçoive, dans la moindre particule, la vie tout entière, c'est-à-dire Jésus-Christ. Chaque jour, soit à tierce, soit à none, ou à quelque autre heure, nous célébrons la messe parfaite; et nous ne réservons point une partie de l'oblation pour célébrer, cinq jours de suite, une messe imparfaite, parce que nous ne lisons point que les apôtres aient rien réservé de l'hostie qu'ils reçurent à la première Cène, et il ne paraît point, par leurs actes, qu'ils aient, dans la suite, fait ou ordonné quelque chose de semblable. » Il cite la fausse décrétale du Pape Alexandre et ajoute : « Nous n'ignorons pas que vos saints Pères ont établi l'usage de célébrer la messe à l'heure de tierce les dimanches et les fêtes solennelles, à cause de la descente du Saint-Esprit à cette heure-là, et qu'ils ont ordonné qu'on la célébrerait de même à l'avenir; mais il n'en est pas des jours de jeûne comme des dimanches et des fêtes solennelles. On peut, sans péché, célébrer des messes parfaites les jours de jeûne, à l'heure de none ou de vêpres, puisque Jésus-Christ a institué ce sacrement le soir et qu'il a consommé son sacrifice sur la croix à l'heure de none. Encore donc que les heures de tierce et de none soient les plus convenables, on peut, à cause d'un voyage ou par quelque autre nécessité, célébrer la messe en d'autres heures, sans préjudicier à l'intégrité du jeûne, comme on ne le rompt pas en la célébrant la nuit de Noël. »

Humbert reprend les Grecs de ce qu'en rompant le pain sacré ils ne recueillaient point les miettes qui tombaient de côté et d'autre, ce qui arrivait encore quand ils essuyaient les patènes avec des feuilles de palmier ou des brosses de soies de porc; de ce que plusieurs d'entre eux serraient le corps de Jésus-Christ avec si peu de respect qu'ils en comblaient les boîtes et les pressaient avec la main, de peur qu'il n'en tombât. Il y en avait aussi qui consumaient les restes de l'Eucharistie comme du pain commun, jusqu'à en prendre au delà de leur appétit, et qui les enterraient ou les jetaient dans un puits s'ils ne pouvaient manger le tout. Plusieurs d'entre eux ne jeûnaient que peu ou point pendant le carême, passant le jour

entier à boire et à manger; d'autres portaient de la nourriture à l'église et la prenaient avant d'en sortir; quelques-uns ne jeûnaient qu'une semaine, qu'ils appelaient le carême de saint Théodore. C'était encore une coutume chez les Grecs, après l'unique repas du carême, de prendre des fruits ou des herbes par forme de collation. On n'en usait pas de même chez les Latins; on n'y mangeait qu'une fois, et on ne permettait à personne de rompre le jeûne, sinon dans le cas d'une griève infirmité.

Nicétas avait avancé que dans l'Eglise latine on commençait par se faire ordonner, puis on se mariait. Humbert l'accuse de mensonge en ce point. « Chez nous, dit-il, personne n'est admis au sous-diaconat qu'il ne promette de vivre en continence, même avec sa propre femme, et on ne permet à aucun de ceux qui ont acquis quelque grade dans le saint ministère de se marier. » Il fait voir ensuite que si, suivant le principe de Nicétas, il était nécessaire que ceux que l'on admet aux grades d'évêque, de prêtre, de diacre, de sous-diacre fussent mariés, et qu'ils gardassent leurs femmes après leur ordination, saint Jean, saint Paul et saint Barnabé auraient été en faute, eux qui n'étaient point mariés. Il explique les canons qui défendaient aux clercs d'abandonner leurs femmes comme s'appliquant aux soins qu'ils doivent prendre d'elles depuis leur ordination, en leur procurant les choses nécessaires à la vie, mais sans habiter avec elles comme auparavant. Puis il prouve, par plusieurs décrétales authentiques des Papes Innocent, Sirice et Léon, que tous les ministres sacrés sont obligés à la continence. Il n'en excepte que les lecteurs, les portiers, les exorcistes, les acolytes. Enfin il prononce anathème contre Nicétas et contre ceux qui pensaient comme lui s'ils ne changent de doctrine¹.

Nicétas eut le bonheur et le courage de reconnaître la vérité; il se rétracta le jour de la Saint-Jean, 24 juin 1054, dans le monastère de Stude, en présence des trois légats et de l'empereur. Il anathématisa son écrit

¹ Apud Canis., t. 4, édit. in-fol.

intitulé : *de l'Azyme, du Sabbat et du Mariage des prêtres* ; il anathématisa de plus tous ceux qui nieraient la primauté de l'Église romaine sur toutes les Églises ou qui oseraient reprendre en quelque point sa foi toujours orthodoxe. Cela fait, l'empereur, à la demande des légats, fit brûler le livre de Nicéas. Le lendemain Nicéas alla de lui-même trouver les légats au palais de Pigi, où ils logeaient, et, ayant reçu d'eux la solution de ses difficultés, il anathématisa une seconde fois, de son plein gré, tout ce qu'il avait dit, ou fait, ou entrepris contre le Siège apostolique. Les légats l'admirent en leur communion et il devint leur ami particulier. L'écrit du légat Humbert contre Nicéas fut traduit en grec par ordre de l'empereur et gardé à Constantinople¹.

Il eût été à souhaiter, pour le bien de l'Église et pour le salut de l'Orient, que le patriarche Michel Cérulaire eût la même bonne foi et le même courage que le moine Nicéas ; mais il en était bien loin. Jusqu'alors il n'avait voulu ni voir les légats ni leur parler. Ceux-ci, voyant qu'il demeurerait obstiné dans ses sentiments, allèrent à Sainte-Sophie le samedi 6 juillet, à l'heure de tierce, lorsqu'on était prêt à célébrer la messe. Après s'être plaints de la conduite de Michel, ils mirent sur le grand autel, en présence du clergé et du peuple, un acte d'excommunication contre lui. Secouant ensuite la poussière de leurs pieds, suivant le précepte de l'Évangile, ils sortirent de l'église en criant : « Que Dieu le voie et qu'il juge ! » Ils réglèrent les églises des Latins qui étaient à Constantinople, prononcèrent anathème contre ceux qui communieraient de la main du patriarche, prirent congé de l'empereur, reçurent ses présents, tant pour saint Pierre que pour eux, et partirent le 18 du même mois. Par tous ces détails on voit que l'empire grec était uni au Pape et le reconnaissait pour chef spirituel de tous les chrétiens. On ne voit pas même que jamais les Grecs, dans toute cette affaire, lui aient formellement contesté la primauté. Leur malheur fut alors, comme toujours, leur in-

curable duplicité et leur esprit sophistique.

Arrivés à Sélymbrie les légats reçurent une lettre de l'empereur, qui les invitait, de la part du patriarche, à revenir ; ils revinrent au palais de Pigi. Michel leur offrit d'entrer avec eux en conférence le lendemain à Sainte-Sophie ; mais son dessein était de les faire assommer par le peuple en lui montrant l'acte d'excommunication. L'empereur, prévoyant ce qui devait arriver, voulut être présent à la conférence. Michel s'y opposa ; sur quoi ce prince fit partir les légats. Irrité d'avoir manqué son coup, Michel excita contre l'empereur même une grande sédition, sous prétexte qu'il avait été d'intelligence avec les légats. Monomaque ne put apaiser le tumulte qu'en livrant à Michel Paul et son fils Smaragde, qui avaient servi d'interprètes aux légats ; ce qui montre quelle était la faiblesse de l'empereur et de l'empire. Les légats étaient déjà chez les Russes lorsqu'un courrier de l'empereur leur vint demander un exemplaire fidèle de l'acte d'excommunication ; ils l'envoyèrent. Monomaque, convaincu que Michel l'avait falsifié, ôta leurs charges à ses parents et à ses amis et les chassa du palais ; mais il n'osa s'attaquer à sa personne.

L'acte d'excommunication était conçu en ces termes : « Humbert, par la grâce de Dieu, cardinal-évêque de la sainte Église romaine ; Pierre, archevêque d'Amalfi ; Frédéric, diacre et chancelier, à tous les enfants de l'Église catholique. La sainte, romaine, première et apostolique Chaire, à laquelle, comme à la tête, appartient plus spécialement la sollicitude de toutes les Églises, a daigné nous envoyer dans cette capitale comme ses apocrisiaires, pour la paix et l'utilité de l'Église, afin que, comme il est écrit, nous descendissions et nous vissions si la clameur qui s'élève sans intermission de cette grande ville jusqu'à ses oreilles est réalisée par les œuvres, ou bien, si cela n'est point ainsi, afin qu'elle pût le savoir. Sachent donc avant tout les glorieux empereurs, le clergé, le sénat et le peuple de Constantinople, aussi bien que celui de toute l'Église catholique, que nous avons trouvé ici un grand bien, qui nous réjouit singulière-

¹ Labbe, t. 9, p. 991.

rement dans le Seigneur, mais aussi un très-grand mal, qui nous afflige extrêmement; car, quant aux colonnes de l'empire, les personnes constituées en dignité et les plus sages d'entre les citoyens, la ville est très-chrétienne et orthodoxe; mais quant à Michel, nommé abusivement patriarche, et les fauteurs de son extravagance, on y sème tous les jours beaucoup d'hérésies.

« Car, comme les simoniaques, ils vendent le don de Dieu; comme les valésiens ils rendent eunuques leurs hôtes et ensuite les élèvent non-seulement à la cléricature, mais à l'épiscopat; comme les ariens ils rebaptisent ceux qui ont été baptisés au nom de la sainte Trinité, principalement les Latins; comme les donatistes ils disent que hors de l'Église grecque il n'y a plus dans le monde ni Église de Jésus-Christ, ni vrai Sacrifice, ni vrai Bâptême; comme les nicolaïtes ils permettent le mariage aux ministres de l'autel; comme les sévériens ils disent que la loi de Moïse est maudite; comme les macédoniens ils ont retranché du Symbole que le Saint-Esprit procède du Fils; comme les manichéens ils disent entre autres choses que tout ce qui a du levain est animé; comme les nazaréens ils gardent les purifications ju-daiques, ils refusent le baptême aux enfants qui meurent avant le huitième jour et la communion aux femmes en couches, et ne reçoivent point à leur communion ceux qui se coupent les cheveux et la barbe suivant l'usage de l'Église romaine.

« Michel, admonesté par les lettres de notre seigneur le Pape Léon, à cause de ces erreurs et de plusieurs autres excès qu'il a commis, n'en a tenu compte, et, de plus, comme nous, ses légats, voulions réprimer ces maux par des voies raisonnables, il a refusé de nous voir et de nous parler, ainsi que de nous donner des églises pour célébrer la messe, comme dès auparavant il avait fermé les églises des Latins, les appelant azymites, les persécutant partout, et, en leur personne, anathématisant le Siège apostolique, au mépris duquel il prend le titre de patriarche œcuménique. C'est pourquoi, ne pouvant souffrir cette injure inouïe du Saint-Siège apostolique et voyant la foi

catholique sapée de plusieurs manières, par l'autorité de la sainte Trinité, du Siège apostolique, des sept conciles et de toute l'Église catholique, nous souscrivons à l'anathème que notre seigneur le Pape a prononcé et nous disons : Michel, patriarche abusif et néophyte revêtu de l'habit monastique par la seule crainte des hommes, et diffamé pour plusieurs crimes, et avec lui Léon, dit évêque d'Acride, et Constantin, sacellaire de Michel, qui a foulé à ses pieds profanes le Sacrifice des Latins; eux et tous ceux qui les suivent dans lesdites erreurs et attentats, qu'ils soient anathème avec les simoniaques, les valésiens, les ariens, les donatistes, les nicolaïtes, les sévériens, les macédoniens, les manichéens et les nazaréens, avec tous les hérétiques, et avec le diable et ses anges, à moins qu'ils ne viennent à résipiscence! Amen, amen, amen! » Les légats prononcèrent de vive voix une autre excommunication, en présence de l'empereur et des grands, en ces termes : « Quiconque blâmera opiniâtrément la foi du Saint-Siège apostolique de Rome et son Sacrifice soit anathème, et ne soit pas tenu pour catholique, mais pour hérétique, prozymite, c'est-à-dire défenseur du levain ¹. »

Lorsque les légats reprochaient aux Grecs d'avoir retranché du Symbole que le Saint-Esprit procède du Fils, ils faisaient peut-être allusion au Symbole qui se trouve à la fin de l'*Ancorat* de saint Épiphanes, et que ce Père assure que tous les évêques faisaient apprendre aux catéchumènes. Il y est dit expressément que le Saint-Esprit procède et reçoit du Fils; ce que saint Épiphanes, dans le même ouvrage, traduit jusqu'à dix fois par procéder de l'un et de l'autre.

Michel Cérulaire, profitant des embarras qu'il avait suscités à l'empereur par la sédition que nous avons vue, publia contre cette excommunication un décret, tant en son nom qu'au nom de douze métropolitains et de deux archevêques. Il y est dit que des hommes impies, sortis des ténèbres de l'Occident, sont venus à Constantinople corrompre la saine doctrine par la variété de leurs dog-

¹ Labbe, t. 9, p. 992.

mes; qu'ils ont mis sur l'autel un écrit portant anathème contre le patriarche et tous ceux qui ne se laissaient point entraîner à leurs erreurs. Michel met entre ces erreurs le reproche que les légats avaient fait aux Grecs de ne point raser leur barbe, de communiquer avec les prêtres mariés, et d'avoir retranché du Symbole ce qui regarde la procession du Saint-Esprit. Il rapporte les autorités sur lesquelles les Grecs se fondaient pour soutenir ces trois articles, dont certainement les légats ne leur avaient pas reproché le premier; mais tous les moyens étaient bons pour Cérulaire.

Il ajoute, en parlant des légats: « Quoique venus d'eux-mêmes, de concert avec Argyre, ils ont supposé qu'ils étaient envoyés par le Pape, et ont fabriqué de fausses lettres sous son nom, comme il a été reconnu par la fausseté des sceaux. A l'égard de l'écrit qu'ils ont fait contre nous et mis sur l'autel, les sous-diacres les ayant voulu en vain obliger à le reprendre, nous l'avons pris pour empêcher que les blasphèmes qu'il contient ne fussent rendus publics, et nous l'avons fait traduire de latin en grec. » Cérulaire le transcrivit tout entier; puis il dit que, s'étant plaint à l'empereur de l'insolence des légats, ce prince les rappela à Constantinople, d'où ils étaient partis; qu'y étant de retour ils ne voulurent ni le voir, ni entrer en conférence avec lui dans le grand concile, ni s'expliquer sur les impiétés contenues dans leur acte d'excommunication; que, l'empereur n'ayant pas jugé à propos de les y contraindre, parce qu'ils avaient la qualité de légats, ce prince lui avait envoyé une lettre où il était dit: « Après avoir examiné ce qui s'est passé, j'ai trouvé que la source du mal vient des interprètes et de la part d'Argyre. Quant à ces étrangers apostés par d'autres, je n'ai rien à faire contre eux; mais je vous envoie les coupables après les avoir fait fouetter pour servir d'exemple aux autres. Pour ce qui est de l'écrit, il sera brûlé publiquement quand on aura anathématisé tous ceux qui y ont pris part. J'ai aussi fait mettre en prison le vestarque, gendre d'Argyre, et son fils, pour les punir de cette supposition. » Michel ajoute que, en conséquence

de cet ordre de l'empereur, l'écrit, avec ceux qui l'ont fait ou publié, a été anathématisé dans la grande salle du conseil, en présence des métropolitains et des archevêques qui se trouvaient en cette ville, et qu'au lieu de brûler l'original de cet écrit impie on l'a déposé au cabinet du cartophylax, pour la condamnation perpétuelle de ceux qui ont proféré de pareils blasphèmes ¹.

Si, dans la lettre insérée par Cérulaire, l'empereur suppose que les trois légats n'en étaient pas de véritables, que leurs lettres étaient fausses; s'il rejette tout le mal sur les interprètes et sur le duc Argyre, ce n'est pas qu'il le crût en aucune manière, mais uniquement pour apaiser la sédition que Cérulaire avait excitée contre lui; après avoir échoué dans son dessein de faire assommer les légats par la populace. On voit d'un côté la faiblesse de l'empereur, et de l'autre la mauvaise foi du patriarche.

Cependant Dominique, patriarche de Grade et d'Aquilée, écrivit à Pierre, patriarche d'Antioche, pour lui demander son amitié, qui lui était chère, autant par ses qualités personnelles que parce qu'il était évêque de la seconde Église du monde, comme fondée par saint Pierre, de même que celle de Rome. Il lui parlait aussi du patriarcat d'Aquilée et de ses prérogatives, dont une était d'être assis à la droite du Pape dans les conciles. Venant ensuite au vrai motif de sa lettre, qui était d'engager ce patriarche dans la cause de l'Église romaine: « Je ne puis vous dissimuler, lui dit-il, ce que j'ai appris des reproches que lui fait le clergé de Constantinople. Ils blâment les saints azymes dont nous nous servons pour consacrer le corps de Jésus-Christ, et pour cela ils nous croient séparés de l'unité de l'Église, au lieu que c'est principalement en vue de cette unité que nous usons des azymes, ayant reçu cet usage non-seulement des apôtres, mais de Jésus-Christ même. Toutefois, parce que les Églises orientales se fondent aussi sur la tradition des saints Pères orthodoxes dans la coutume où elles sont d'user de pain fermenté, nous ne la désapprouvons point, et nous donnons à

¹ Leo Allat., de *Lib. cult. Græc.*, p. 161.

l'un et à l'autre de ces pains des significations mystiques. Le mélange du pain avec la farine peut représenter l'incarnation de Jésus-Christ, et le pain azyme la pureté de sa chair. » Dominique finit la lettre en priant Pierre d'Antioche de réprimer ceux qui condamnaient les usages des Latins, fondés sur les décrets apostoliques, et de ne plus leur permettre de soutenir que l'oblation faite avec des azymes n'est pas le corps de Jésus-Christ et que tous les Latins sont hors de la voie du salut.

Le patriarche Pierre lui répondit avec beaucoup de politesse, mais sans approuver ses prétentions sur le patriarcat de Grade ou des Vénéties, qui au fond n'était qu'un patriarcat honoraire. « Je n'ai, lui dit-il, pas encore oui dire que l'évêque d'Aquilée eût le nom de patriarche ; car il n'y a que cinq patriarches dans le monde par la disposition divine, savoir : ceux de Rome, de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Encore celui d'Antioche est-il le seul qui ait proprement le titre de patriarche ; ceux de Rome et d'Alexandrie sont nommés Papes, ceux de Constantinople et de Jérusalem, archevêques. On connaît dans le monde des provinces plus étendues que la vôtre qui ne sont gouvernées que par des métropolitains et des archevêques, comme la Bulgarie, la Babylonie, la Corosane et les autres de l'Orient, où nous envoyons des archevêques et des catholiques qui ont sous eux des métropolitains. » On nommait, en Orient, catholiques ou généraux certains évêques plus distingués. A l'égard des azymes Pierre d'Antioche excuse le patriarche de Constantinople en disant qu'il ne condamne pas absolument les Latins et ne les retranche pas de l'Église ; qu'il les reconnaît pour orthodoxes et dans la même croyance que lui sur la Trinité et l'Incarnation, mais qu'il ne voit qu'avec peine qu'ils s'écartent en ce point de l'ancienne tradition de l'Église, n'offrant pas le Sacrifice, comme les quatre autres patriarches, avec du pain levé. Il soutient que Jésus-Christ se servit de pain levé dans l'institution de l'Eucharistie et parle assez longuement contre les azymes. Il fait mention de la lettre qu'il écrivit au Pape saint Léon IX pour lui

donner avis de son ordination, et dit qu'il n'en avait pas encore reçu de réponse, quoiqu'il l'eût écrite il y avait déjà deux ans. Il en envoia une copie à Dominique, le priant de la faire passer à Sa Sainteté et de lui en procurer la réponse. « Si vous voulez aussi lui envoyer celle-ci après l'avoir lue, vous ferez une action agréable à Dieu et à nous ; car il pourra arriver, par l'intercession des princes des apôtres, que le Pape sera content de ce qui y est écrit, et que, se conformant à nous, nous nous réunirons tous dans les mêmes sentiments et nous offrirons à Dieu le même sacrifice. » La lettre finit par une salutation en ces termes : « Saluez en notre nom votre divine, sacrée et sainte Église. La nôtre salue votre sainteté dans le saint baiser et vous demande avec nous le secours de vos prières ¹. » On voit qu'au milieu même des intrigues de Cérulaire les Églises d'Orient restaient tendrement unies à l'Église romaine.

Sclérus, duc d'Antioche, ayant eu communication de la lettre de son patriarche, l'envoya à Michel Cérulaire, à qui Pierre d'Antioche avait aussi écrit sur une affaire particulière qui regardait un diacre. Michel, en le remerciant de la place qu'il avait accordée à ce diacre, lui fait part de la lettre qu'il avait adressée au Pape Léon IX, autant dans le dessein de procurer la réunion des deux Églises que d'obtenir par son moyen du secours contre les Normands. Il raconte comme quoi, sa lettre ayant été remise au duc Argyre, il l'avait retenue et composé une réponse sous le nom du Pape, dont il avait chargé des scélérats qu'il envoya à Constantinople en qualité de légats du Saint-Siège. « Il n'eut pas de peine, dit-il, à reconnaître la supposition de cette lettre par la fausseté des sceaux et par le style d'Argyre, qui lui était connu ; et il fut confirmé dans son sentiment par l'évêque de Trani, qui, étant venu d'Italie à Constantinople, lui raconta toute l'intrigue d'Argyre. »

Après ce conte Cérulaire se plaint de la hauteur de ces légats, qu'ils avaient poussée jusqu'au point de ne vouloir ni le saluer ni lui parler. Nous avons vu que ce fut lui, au

¹ Coteler., *Monument.*, t. 2, p. 112.

contraire, qui ne voulut ni voir-les légats, ni leur parler. Cependant, malgré son habitude de mentir, Cérulaire n'impute rien de toute cette négociation au Pape, dont il parle en des termes avantageux. Il reproche toutefois au patriarche d'Antioche que, conjointement avec ceux d'Alexandrie et de Jérusalem, ils avaient mis son nom dans les sacrés diptyques, attendu que, depuis le sixième concile, on en avait ôté le nom du Pape, parce que Vigile, qui occupait alors le Siège apostolique, n'avait pas voulu venir à ce concile, ni condamner les écrits de Théodoret, de Cyrille et d'Ibas. Cérulaire ajoute qu'on lui avait dit que les patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem recevaient ceux qui mangeaient des azymes et qu'eux-mêmes en usaient dans le saint Sacrifice. Il prie Pierre de s'en informer et de lui faire savoir la vérité. Ce patriarche n'avait parlé, dans sa lettre à saint Dominique de Grade, que des azymes. Michel, qui l'avait lue, l'avertit que les Romains enseignaient beaucoup d'autres erreurs qui méritaient d'être rejetées. Il en fait le détail, et n'oublie point qu'ils avaient ajouté au Symbole le mot *Filioque*. « Ils permettent, dit-il, aux deux frères d'épouser les deux sœurs ; à la messe, lors de la communion, un des officiants embrasse les autres ; leurs évêques portent des anneaux à leurs mains, sous le prétexte que leurs Églises sont leurs épouses ; ils vont à la guerre et sont tués après avoir tué leurs âmes. On dit qu'ils baptisent par une seule immersion et qu'ils emplissent de sel la bouche du baptisé. Au lieu de lire, dans la première Épître aux Corinthiens : « Un peu de levain lève toute la pâte, » ils lisent qu'il la *corrompt*. Ils n'honorent ni les reliques ni les images ; ne comptent entre les saints ni saint Grégoire le Théologien, ni saint Basile, ni saint Chrysostome, et font beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long de détailler. » On voit par ces exemples quelle était la science ou la bonne foi de Cérulaire. Aussi, ce qu'il trouve de plus étrange, c'est que les légats avaient déclaré, étant à Constantinople, qu'ils venaient, non pour être instruits, mais pour instruire les Grecs et les engager à embrasser les dogmes des Latins.

Pierre d'Antioche, répondant à cette lettre, commence par l'article des diptyques et dit : « J'en suis honteux, et je ne sais comment vous le dire, et encore plus si vous avez écrit de même aux autres patriarches, que vous ayez ainsi cru sur un vain rapport ce qui n'est pas, sans l'avoir examiné ; car comment aurais-je mis le Pape dans les diptyques, où votre sainte Église ne l'a point mis, moi qui suis élève de votre Église et jaloux autant que personne de ses privilèges ? » L'année précédente Pierre d'Antioche avait tenu un langage différent au Pape saint Léon IX, qui l'encouragea à ne point laisser dominer son Église par celle de Constantinople. Pierre continue en parlant à Cérulaire : « Mais ce que votre lettre rapporte du Pape Vigile témoigne une étrange inapplication de votre cartophylax, comme vous pouvez en juger vous-même. Cet homme, certainement, a plus de rhétorique que de science ecclésiastique ; car Vigile était au temps du cinquième concile, et non pas du sixième, qui ne fut tenu que cent vingt-neuf ans après. Son nom fut ôté pour un moment des diptyques, lors de son différend avec le patriarche Mennas, mais replacé à leur réconciliation. Le sixième concile fut tenu sous le Pape saint Agathon, qui y est nommé partout avec les plus grands éloges. Vous pouvez vous en convaincre par les actes que l'on a coutume de lire le dimanche après l'Exaltation de la sainte Croix. » C'est ainsi que Pierre d'Antioche détourne sur le secrétaire la grossière ignorance de Michel Cérulaire, dans un point aussi important et aussi facile à savoir.

L'ignorance ou la mauvaise foi de Cérulaire ne paraît pas moins dans ce qui suit. Il avait avancé que, depuis le sixième concile, où il faisait assister le Pape Vigile, mort depuis cent vingt-neuf ans, le nom des Papes n'était plus récité dans les diptyques. Pierre d'Antioche lui répond : « Je suis témoin irréprochable, et plusieurs autres ecclésiastiques considérables avec moi, que, du temps de Jean, d'heureuse mémoire, patriarche d'Antioche, le Pape de Rome, nommé aussi Jean, était dans les sacrés diptyques ; et étant allé à Constantinople, il y a quarante-cinq ans, sous le patriarche Sergius, je trouvai

que le même Pape était nommé à la messe avec les autres patriarches. » Ces quarante-cinq ans remontent à l'an 1009 et au pontificat de Jean XVIII. Pierre d'Antioche continue : « Mais comment le nom du Pape en a été ôté, ou pour quelle cause, je n'en sais rien. » Pierre, sans doute, ne voulait pas dire que c'était Cérulaire lui-même qui s'était permis cette innovation.

« J'ai parcouru, ajoute-t-il, les autres abus des Romains dont vous faites le dénombrement, et il m'a paru que l'on en doit éviter quelques-uns, que l'on peut remédier à d'autres, et qu'il y en a qu'on doit dissimuler ; car que nous importe que leurs évêques se rasant la barbe et qu'ils portent des anneaux pour marque qu'ils ont épousé leur Église ? Nous aussi nous nous faisons une couronne sur la tête en l'honneur de saint Pierre et nous portons de l'or à nos ornements. Quant à ce qu'ils mangent des viandes immondes et que leurs moines mangent de la chair et du lard, vous trouverez, si vous l'examinez bien, que les nôtres en usent de même, car on ne doit rejeter aucune créature de Dieu quand on la prend avec action de grâces. » Il ajoute que les Pères ont permis de mettre un peu de lard dans les légumes quand on manque de bonne huile, et il cite des passages de saint Basile pour ne pas user de mets recherchés, sous prétexte d'abstinence. Il rapporte aussi l'exemple de saint Pacôme, qui nourrissait des porcs pour les faire manger aux hôtes et qui en donnait les pieds et les entrailles aux moines infirmes.

« Mais le plus grand mal, ajoute-t-il, c'est l'addition au Symbole ; cela vient peut-être de ce qu'ils ont perdu les exemplaires corrects du Symbole de Nicée, par suite de l'invasion des Barbares. Nous anathématisons ceux qui ajoutent ou ôtent quelque chose au Symbole ; mais nous devons regarder la bonne intention, et, quand la foi n'est point en péril, incliner plutôt à la paix et à la charité fraternelle ; car ils sont nos frères, quoiqu'il leur arrive souvent de manquer par rusticité ou par ignorance. Il ne faut pas chercher la même exactitude chez des nations barbares que chez nous, qui sommes nourris dans l'étude. C'est beaucoup qu'ils conservent la

saine doctrine sur la Trinité et l'Incarnation.

« Toutefois nous n'approuvons pas qu'ils défendent aux prêtres qui ont des femmes légitimes de toucher aux choses saintes, ni qu'ils quittent en même temps la chair et les laitages au commencement du carême. Quant à la question des azymes, je l'ai suffisamment traitée dans ma lettre à l'évêque de la Vénétie, et cette pratique ne peut se soutenir que par l'ancienne coutume. Pour l'usage des viandes suffoquées et les mariages des deux frères avec les deux sœurs, je ne crois pas que le Pape et les autres évêques les permettent. Ce sont des excès commis par les particuliers, comme il s'en commet à notre insu dans l'empire. Vous trouverez bien des gens, à Constantinople même, qui mangent du sang de porc, et l'on y voit du boudin exposé sur les boutiques. Nous négligeons quantité d'abus qui se commettent chez nous, tandis que nous recherchons si curieusement ceux des autres.

« Vous ferez bien d'insister sur l'addition au Symbole et le mariage des prêtres ; mais on peut mépriser le reste, dont peut-être la plus grande partie est fausse ; car nous ne devons pas croire aisément de vaines calomnies. Il faut donc que vous écriviez au Pape quand il y en aura un élu ; peut-être reconnaitra-t-il la vérité, et peut-être dira-t-il pour sa défense que ces reproches sont faux ; car comment peut-on croire qu'ils n'honoreraient pas les reliques, eux qui se glorifient tant d'avoir celles de saint Pierre et de saint Paul ? et comment peut-on dire qu'ils n'honoreraient pas les images après que le Pape Adrien a présidé au septième concile et anathématisé les iconoclastes ? Vous avez à Constantinople tant d'images apportées de Rome, parfaitement semblables aux originaux, et nous voyons ici les pèlerins francs entrer dans nos églises et rendre toute sorte d'honneur aux saintes images.

« Je vous conjure donc, me jetant en esprit à vos pieds, de vous relâcher et d'user de condescendance, de peur qu'en voulant redresser ce qui est tombé vous ne rendiez la chute plus grande. Considérez que de cette longue division entre notre Église et ce grand Siège apostolique sont venus toute sorte de

malheurs : les royaumes sont en trouble, les villes et les provinces désolées, nos armées ne prospèrent nulle part. Pour dire mon sentiment, s'ils se corrigeaient de l'addition au Symbole, je ne demanderais rien de plus et je laisserais même la question des azymes comme indifférente. Je vous prie de vous rendre à cet avis, de peur qu'en demandant tout nous ne perdions tout. Vos lettres aux patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem leur ont été envoyées. Je vous ai envoyé la copie de la lettre que le défunt Pape m'a écrite ; elle est en latin, parce que je n'ai pu trouver personne pour la bien traduire en grec ; c'est pourquoi je l'ai fait copier au Franc qui me l'a apportée et qui sait écrire en latin. Vous pourrez la faire traduire fidèlement. Je prie le Dieu de paix de vous inspirer la condescendance ¹. »

On voit que le patriarche Pierre d'Antioche était sincèrement attaché à l'unité catholique. S'il ménage tant le patriarche de Constantinople, c'est qu'Antioche appartenait alors à l'empire grec, et que, dans cet empire, le patriarche de Constantinople était à peu près aussi puissant que l'empereur. On voit en particulier que, si Pierre d'Antioche avait su que, quand les Latins disent que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, ils ne font que répéter ce que saint Épiphane a dit jusqu'à dix fois dans son *Ancorat* ; s'il avait su que les Latins, à commencer par ceux d'Espagne, n'avaient fait cette addition au Symbole que pour repousser d'une manière plus vive et plus complète l'hérésie d'Arius ; au lieu d'y trouver à redire il y aurait applaudi.

Michel Cérulaire était loin d'être aussi bien disposé ; il répliqua par une seconde lettre à Pierre d'Antioche. Il y répète que les légats du Pape étaient des imposteurs envoyés par le duc Argyre avec des lettres fausses, et ajoute : « Ils se vantaient d'être venus pour nous corriger et non pour pervertir les erreurs. Pour moi j'ai évité de leur parler et de les voir, sachant qu'ils sont incorrigibles dans leur impiété, et jugeant qu'il était indigne et contraire à la coutume établie de traiter de

telles affaires avec des légats du Pape sans vous et les autres patriarches. Mais, poussant plus loin leur audace, ils ont jeté sur l'autel de la grande église un écrit portant anathème contre toute l'Église orthodoxe, parce qu'elle ne reconnaît pas que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, non plus que toutes leurs autres erreurs.

« Le meilleur était de brûler cet écrit impie ; mais on ne l'a pas fait parce qu'ils l'avaient mis sur l'autel publiquement. Nous n'avons pas cru non plus devoir tirer vengeance de ceux qui nous insultaient de la sorte pour ne pas donner aux Romains occasion de scandale, d'autant plus que celui qui paraissait le chef de la légation se disait chancelier de l'Église romaine et cousin du roi et du Pape. Cependant nous avons anathématisé cet écrit impie dans la grande salle du conseil, par ordre de l'empereur, après avoir exhorté souvent ces légats à venir devant nous renoncer à leurs erreurs ; mais ils ont menacé de se tuer eux-mêmes si on continuait de les presser. Nous vous écrivons ceci afin que vous sachiez ce qui s'est passé, et que, si on vous écrit de Rome, vous répondiez avec la circonspection qui vous convient. Je vous envoie ces lettres pour les autres patriarches, entièrement conformes à celle-ci, parce que je n'ai trouvé personne pour les envoyer sûrement. Vous les leur ferez tenir, et vous joindrez les vôtres pour les encourager à soutenir la foi orthodoxe et les instruire de ce qu'ils ont à répondre en cas qu'on leur parle de ce qui s'est passé à Rome ¹. »

Sous un empereur capable de régner, Cérulaire n'eût osé entreprendre son œuvre de schisme et de mensonges. Constantin Monomaque, usé par la vieillesse et la débauche, lui en facilitait l'occasion par son incapacité et sa négligence. Il avait perdu, en 1052, sa femme, l'impératrice Zoé, qui, depuis vingt-quatre ans, avait scandalisé l'empire par le dérèglement de ses mœurs et qui avait fait trois empereurs en les épousant. Monomaque la mit au nombre des saintes, « et prenait, dit Zonare, pour autant de miracles les

¹ Apud Baron., ann. 1054.

¹ Apud Coteler., t. 2, p. 162.

miracles les champignons qui naissaient autour de son tombeau. » Pour se consoler de sa perte il prit une jeune concubine, qu'il aurait bien voulu faire impératrice ; mais, outre les autres difficultés qu'il eût fallu vaincre, la mort ne lui en laissa guère le temps. Il tomba dangereusement malade vers la fin de l'an 1054. Voyant qu'il ne pouvait en revenir il voulut désigner pour son successeur Nicéphore, qui commandait alors en Bulgarie ; mais Théodora, sœur de Zoé, en ayant eu vent, se fit proclamer elle-même impératrice. Cette nouvelle porta le dernier coup à l'empereur mourant. Le chagrin qu'il en conçut le fit tomber en délire ; il n'en revint que pour rendre les derniers soupirs. Il mourut le 30 novembre et fut enterré dans le monastère de Mangane, dont il était le fondateur et où il s'était fait transporter dans sa dernière maladie.

L'impératrice Théodora, âgée de soixante-seize ans, en régna près de deux, moins en vieille femme qu'en homme capable de régner. Aussi des moines complaisants lui promettaient-ils des siècles ; mais la mort, moins complaisante que ces moines, l'enleva le 22 août 1056. Ses ministres lui avaient fait désigner un empereur peu de jours auparavant ; c'était un vieux guerrier nommé Michel Stratiotique. Il ressemblait à Théodora pour le grand âge, mais non pour la tête ; car il gouverna ou se laissa gouverner plus en vieille femme qu'en homme. Il eut entre autres l'adresse de mécontenter à la fois tous les principaux de l'empire, qui firent alors une conjuration par suite de laquelle Isaac Comnène, l'un d'entre eux, fut proclamé empereur, et Stratiotique détrôné l'an 1057¹.

Le patriarche Michel Cérulaire, qui n'avait pas peu contribué à cette révolution, prétendit aussi s'en faire payer largement ; il demandait sans cesse à l'empereur de nouvelles grâces pour lui et pour les siens, et s'échappait même en menaces et en reproches lorsqu'il essayait un refus. Il porta l'audace jusqu'à dire un jour à l'empereur : « Je vous ai donné la couronne, je saurai bien vous l'ôter. » Affectant en toute manière de

s'égaliser au prince, il prit la chaussure d'écarlate, réservée à la majesté impériale, sous prétexte que les patriarches l'avaient portée autrefois, disant même que, s'il y avait quelque distinction à faire entre le sacerdoce et l'empire, elle était à l'avantage du sacerdoce. En un mot le schismatique patriarche se montrait envers l'empereur, dans l'empire, ce qu'il était envers le Pape dans l'Eglise. Fatigué de ses insolentes bravades Isaac Comnène résolut de s'en délivrer. Il profita d'une fête que le patriarche célébrait hors de la ville pour le faire enlever et conduire avec ses neveux dans l'île de Proconnèse. Ayant ensuite fait agréer sa déposition aux métropolitains qui se trouvaient à Constantinople, il lui fit dire par leur organe que, s'il ne renonçait de lui-même au patriarcat, il aurait la honte d'être déposé dans un concile. En effet Psellus, le plus savant Grec de son temps, avait préparé un grand discours où le vrai mêlé au faux formait un corps de délit suffisant pour le perdre. Cérulaire ne s'effraya pas de ces menaces, et sa fermeté n'embarrassait pas peu l'empereur lorsqu'une maladie vint à propos le délivrer de ce prélat incommode. La mort du patriarche le réconcilia avec l'empereur ; le prince le pleura, ce qui était plus aisé que de le souffrir, et le fit inhumer avec honneur. S'il faut en croire un auteur grec il fut même touché d'un miracle que l'on prétendait être arrivé à la main du patriarche, dont les doigts étaient demeurés croisés comme pour donner la bénédiction. Ce miracle de Cérulaire vaut les champignons qui poussaient autour du tombeau de l'impératrice Zoé¹.

Constantin Lichudès fut élu à la place de Cérulaire par le suffrage des métropolitains, du clergé et du peuple. C'était un ancien ministre, qui avait sauvé bien des fautes à Monomaque, et que ce prince avait éloigné du ministère à cause de sa fermeté. Pour déguiser sa disgrâce, il l'avait nommé proèdre, protovestiaire, économe de Mangane et conservateur des privilèges qu'il avait attachés en grand nombre à ce célèbre monastère en le fondant. Comnène, qui se proposait de ré-

¹ *Hist. du Bas-Empire*, I. 78.

¹ *Ibid.*, I. 79.

duire toutes les maisons religieuses au droit commun, avait sollicité plusieurs fois Lichudès de lui mettre entre les mains les titres de ces exemptions ; mais il n'avait pu vaincre sa résistance. Il crut en avoir trouvé l'occasion. Dès que Lichudès se fut dépouillé de toutes ses dignités séculières pour être revêtu de celle de patriarche l'empereur le fit venir au palais, et, le prenant à part : « Vous voilà, lui dit-il, élu pour notre chef spirituel. Votre mérite me persuade qu'on a fait un bon choix ; mais je vous avertis avec douleur qu'on vous fait des reproches qui ne peuvent être éclaircis que dans un synode. Ils sont de telle nature que vous ne pouvez entrer dans les fonctions sacrées sans vous en être justifié auparavant. Prenez-moi pour votre défenseur. Confiez-moi ces titres que je vous demande depuis si longtemps, et je vous donne parole que je vous épargnerai une discussion toujours fâcheuse, quand elle ne tournerait pas à votre honte. » Lichudès, qui avait déjà renoncé à ses autres dignités, voyant qu'il courait risque d'être réduit à rien, sacrifia ses moines à un si puissant intérêt et fut ensuite sacré sans difficulté.

Pour réparer les finances de l'empire Isaac Comnène retrancha les revenus de quelques monastères, et, après avoir calculé ce qui leur suffisait pour vivre suivant la pauvreté à laquelle ils s'étaient voués, il leur ôta le surplus et l'appliqua au profit de l'État. Les uns traitaient cette conduite d'impiété et de sacrilège ; les autres disaient que c'était bien fait d'ôter aux moines l'occasion de vivre dans les délices et d'inquiéter leurs voisins. Il rendit à la grande église de Constantinople la liberté de gouverner par elle-même ses affaires, sans que l'empereur s'en mêlât, et, au lieu que c'était lui auparavant qui établissait des économes pour les revenus et des gardiens du trésor de l'église, il laissa le tout au patriarche, tant pour le choix des personnes que pour la disposition des choses. Il réduisit aussi à l'ancienne coutume les droits des évêques, soit pour les ordinations, soit pour les redevances des paroisses, savoir ; pour l'ordination d'un simple clerc ou d'un lecteur, une pièce d'or, trois pour un dia-

cre, trois pour un prêtre, faisant sept en tout ; pour une paroisse de trente feux une pièce d'or, deux d'argent, un mouton, et le reste qui est spécifié ; les autres paroisses à proportion ¹.

On voit ici que chez les Grecs les ordinations n'étaient pas gratuites, mais que la simonie y était légalisée et tarifée. Cette vénalité légale des ordinations, le mariage des prêtres, la taxe impériale sur les élections d'évêques que nous avons vue établie par les lois de Justinien, telles sont les causes incessantes de la profonde et irremédiable dégradation du clergé, et, par contre-coup, du peuple grec. Les pasteurs du second ordre, nécessairement mariés, ne peuvent jamais monter au rang des évêques, qui doivent être célibataires ; d'un autre côté, hommes d'une femme, jamais ils ne deviennent les hommes du peuple ; jamais ou presque jamais le peuple grec ne se confesse à ses papas ou curés, mais aux moines, parce que les moines n'ont point de femme. Ainsi le pasteur grec du second ordre, privé à jamais de la possibilité de monter plus haut, privé à jamais de la confiance intime de son peuple, n'élèvera jamais ses pensées et ses affections au-dessus de sa femme et de ses enfants ; père de cette étroite famille, jamais il ne sera le père de cette grande famille qu'on appelle une paroisse ou un diocèse. Aussi l'histoire ne mentionne-t-elle pas un seul prêtre grec qui rappelle tant soit peu le curé de Clichy et de Châtillon, Vincent de Paul. De plus, les évêques grecs n'étant jamais tirés d'entre les pasteurs du second ordre, mais toujours d'entre les moines ou même les laïques, ne savent point, par expérience, ce qu'est le ministère pastoral ni ce qu'il devrait être pour régénérer les populations ; étrangers aux pasteurs du second ordre, les évêques grecs ne forment point avec eux un même corps animé de la même vie, agissant avec la même énergie, pour la même fin. C'est comme une tête étrangère imposée à un corps étranger. Aussi l'histoire ne mentionne-t-elle pas un seul évêque grec qui, comme un Charles Borromée, un

¹ *Jus Græco-Rom.*, l. 2, p. 121.

Belzunce de Marseille, se soit dévoué, avec ses prêtres, au salut de son peuple. Simple manœuvre du culte divin, sans aucune énergie surhumaine, le clergé grec n'est taillé que pour végéter dans l'ignorance et la servitude, et avec lui le peuple qu'il dirige.

Autant en eût-il été de l'Europe entière, de l'univers entier, si les Papes, les successeurs de saint Pierre, n'avaient maintenu dans le clergé latin le célibat religieux, la collation gratuite des ordres sacrés et l'indépendance canonique du ministère sacerdotal. En combattant avec une invincible énergie et persévérance l'incontinence des clercs, le mariage des prêtres et la simonie, les Pontifes romains ont donc sauvé le clergé et les peuples, la religion et l'humanité. L'univers entier leur doit une éternelle reconnaissance.

Le Pape Victor II marcha sur les traces de son saint prédécesseur. Dès l'année 1055 il tint à Florence un grand concile auquel assista l'empereur Henri le Noir. Victor y confirma solennellement tous les décrets de Léon IX contre les aliénations des biens d'Eglise, contre la simonie et l'incontinence des clercs, enfin contre l'hérésie de Bérenger. Les mauvais clercs en furent outrés. L'un d'entre eux, c'était un sous-diacre, au moment où le Pape allait célébrer la messe, jeta du poison dans le calice pour le faire périr. Le Pape, ayant voulu lever le calice après la consécration, ne le put ; étonné de ce fait étrange il se prosterna devant l'autel avec tout le peuple, pour demander à Dieu de lui en découvrir la cause. Aussitôt l'empoisonneur fut saisi du démon, et le Pape, connaissant son crime, fit enfermer le calice dans un autel avec le sang de Notre-Seigneur, pour le garder à perpétuité avec les reliques ; puis il se prosterna de nouveau en prières avec le peuple jusqu'à ce que le sous-diacre fût délivré. C'est Lambert d'Aschaffembourg, auteur grave et du temps, qui raconte cette merveille¹.

Dès avant le concile de Florence le Pape Victor avait envoyé un légat en France, le sous-diacre Hildebrand, pour réprimer la simonie qui ravageait principalement l'Italie

et la Bourgogne. Le légat tint un concile dans la province de Lyon. L'évêque de la ville même où se tenait le concile était accusé d'avoir acheté l'épiscopat. Le légat, l'ayant fait comparaître, le pressa de reconnaître humblement sa faute ; l'évêque, se voyant dans sa ville et soutenu par le comte du pays, méprisa d'abord les paroles du légat ; mais, quand il vit que le légat et les évêques du concile pensaient sérieusement à le juger selon la rigueur des canons, il se mit à nier hardiment ce dont on l'accusait. La discussion de l'affaire n'ayant pu être terminée le premier jour, on la remit au lendemain. L'évêque accusé, craignant la sévérité inflexible du juge, corrompit par argent, pendant la nuit, et les accusateurs et les témoins. Le lendemain il se présenta au concile et demanda fièrement : « Où sont mes accusateurs ? Qu'il paraisse celui qui veut me condamner ! » Tous gardaient le silence. Le légat Hildebrand, jetant un profond soupir et s'étant consulté avec les Pères du concile, dit à l'évêque coupable : « Croyez-vous que le Saint-Esprit, dont vous êtes accusé d'avoir acheté le don, soit de même substance que le Père et le Fils ? » L'évêque répondit : « Je le crois. » Hildebrand continua : « Dites alors : Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit. » L'évêque commença, mais il ne put jamais nommer le Saint-Esprit, quoiqu'il essayât jusqu'à trois fois. Alors, se jetant aux pieds du légat, il confessa son crime, fut déposé de l'épiscopat, et aussitôt il prononça sans peine le *Gloria Patri* entièrement. Saint Pierre Damien et Didier, abbé du mont Cassin, qui rapportent ce miracle, l'avaient appris de la bouche même du légat Hildebrand, qui était alors le Pape saint Grégoire VII¹.

Un autre auteur ajoute que cet événement effraya tellement les simoniaques qu'il y eut quarante-cinq évêques qui, se reconnaissant coupables de simonie, renoncèrent d'eux-mêmes à leur dignité, outre vingt-sept autres prélats, prieurs ou abbés, qui prirent le même parti. Viminien fut élu archevêque d'Embrun et ordonné par Victor II, comme ce Pape le marque dans une bulle où il dé-

¹ Lamb., ann. 1053. Labbe, t. 9, p. 1079.

¹ Labbe, t. 9, p. 1080. Petr. Dam. in *Ep. ad Nic.*, Pap. Paul Bernried, in *Vita Greg. VII.*

plora les ravages que la simonie avait faits dans l'Église d'Embrun, dont il paraît que l'archevêque, nommé Hugues, fut celui-là même qui ne put nommer le Saint-Esprit. Lipert de Gap fut aussi déposé dans ce concile, et on lui donna pour successeur un saint moine nommé Arnoul ¹.

Saint Hugues, abbé de Cluny, avait assisté au concile dont nous venons de parler; il y avait été témoin du miracle opéré en la personne de l'archevêque d'Embrun, qu'il raconta lui-même à l'historien Guillaume de Malmesbury. Ce miracle en opéra un autre sur le cœur de ce prélat simoniaque. Le saint abbé l'emmena avec lui à Cluny, où cet archevêque se fit moine pour réparer les scandales qu'il avait donnés ².

Saint Hugues invita Hildebrand à venir visiter le monastère de Cluny après le concile en question. Le légat y fut extrêmement édifié de la régularité et de la paix qui régnaient dans cette nombreuse communauté, et où l'on croit qu'il avait été moine quelque temps. Hildebrand alla ensuite tenir un concile à Tours, pour condamner Bérenger dans sa patrie et dans la ville même où il avait tenu une école de ses erreurs.

Ce novateur, dont la doctrine venait d'être proscrite de nouveau par le Pape Victor dans le concile de Florence, ne put se dispenser de comparaître à celui de Tours. Lanfranc, ce zélé défenseur de la présence réelle, n'eut garde de manquer de se rendre à cette assemblée pour y défendre la foi. Il connaissait mieux que personne tous les faux-fuyants de l'erreur, et il était en état d'en démêler tous les sophismes. Bérenger ne put, avec toutes les chicanes de sa dialectique, soutenir la présence d'un si formidable adversaire. Il prit le parti d'abjurer son hérésie, et fit le serment qu'il n'aurait plus sur l'Eucharistie d'autres sentiments que ceux de l'Église catholique ³.

L'empereur Henri III avait envoyé des députés au concile de Tours pour se plaindre de ce que Ferdinand I^{er}, roi de Castille, prenait la qualité d'empereur, et pour engager

le concile à lui défendre, sous peine d'excommunication, d'usurper davantage un titre qui ne lui appartenait pas. Les Pères du concile et le Pape, qui fut consulté, trouvèrent justes les plaintes de Henri, et l'on envoya une députation à ce sujet au roi Ferdinand. Ce prince, après avoir pris l'avis des évêques et des seigneurs de ses États, répondit qu'il se soumettait au décret du Siège apostolique, et qu'il ne s'arrogerait plus, dans la suite, la qualité d'empereur. Il garda mieux sa parole que Bérenger ⁴.

Comme Eusèbe Brunon, évêque d'Angers, était l'ami et le protecteur de Bérenger, qu'il avait fait son archidiacre, le comte d'Anjou fit tenir, quelque temps après, un concile à Angers même, où Brunon, à qui on fit craindre sa déposition, renonça à son erreur, et il parut qu'il le faisait de bonne foi. Il écrivit même à Bérenger pour le porter à la soumission. « Pour nous, lui dit-il, nous avons horreur de ce qui est un sujet de scandale pour toute l'Église; nous aimons mieux opérer notre salut et vivre dans la paix chrétienne en suivant avec simplicité les paroles de Jésus-Christ. Elles suffisent pour affermir notre foi, ainsi que nous le croyons et que nous savons que le pensent plusieurs personnes qui sont plus habiles que nous. C'est sur ces principes que la dispute a été terminée à Tours, en présence du légat Gérald; c'est sur ces principes que la même contestation a été apaisée, dans la même ville, par le jugement du légat Hildebrand, et qu'ensuite, par ordre de notre prince (le comte d'Anjou), la même erreur a été proscrite dans la petite chapelle dont vous faites mention dans votre lettre. Ce monstre qui, par la méchanceté de quelques personnes, commençait à lever la tête, y fut foulé aux pieds par l'autorité du seigneur archevêque de Besançon et de plusieurs savants hommes. »

Cette lettre de Brunon, évêque d'Angers, nous fait connaître qu'il se tint deux conciles à Tours sur l'affaire de Bérenger et un à Angers. Ce dernier ne fut assemblé qu'en 1062; car une ancienne chronique d'Angers nous apprend que Hugues, archevêque de

¹ Petr. Arag., *De Gest. Pontif. Rom. Hist. de l'Égl. gall.*, l. 21. — ² Guill. Malm., l. 3. — ³ Labbe, t. 9, p. 1081.

⁴ Labbe, t. 9, p. 1081.

Besançon, se trouva cette année à Angers, pour la dédicace qu'il fit de l'église du monastère de Saint-Sauveur, avec les évêques Vulgrin du Mans, Quiriace de Nantes, et Eusèbe Brunon d'Angers¹.

Le légat, croyant avoir mis la foi à couvert par la conversion de Bérenger, ne songea plus qu'à établir la discipline par la réformation des abus qui s'y étaient glissés; en quoi plusieurs évêques de France secondèrent ou même prévinrent son zèle. Maurille, nouvel archevêque de Rouen, fut de ce nombre. Il avait succédé, la même année (1055), à Mauger, qui déshonorait le siège de Rouen par sa vie scandaleuse et en dissipait les biens par ses prodigalités. Il y avait été mis jeune, et l'occupait depuis dix-huit ans, sous les Papes Clément II, Damase II et Léon IX, dont aucun ne voulut lui envoyer le pallium, et, ayant été plusieurs fois appelé à Rome pour assister à des conciles, il n'obéit point. Le duc Guillaume, son neveu, l'avait plusieurs fois averti de se corriger; enfin il fit tenir à Lisieux, cette année 1055, un concile auquel présida Hermenfroï, évêque de Sion, en Valais, légat du Pape Léon IX, avec tous les évêques de la province de Rouen, et Mauger y fut déposé. Le duc lui donna une île, près du Cotentin, où il vécut plusieurs années d'une manière indigne de son caractère, et se noya enfin dans la mer, laissant un fils nommé Michel, qui fut un brave chevalier.

Maurille, qui fut mis à la place de Mauger, était né d'une famille noble au diocèse de Reims et fut élevé dans l'église de la même ville, d'où il passa à Liège et y apprit tous les arts libéraux; ensuite il fut écolâtre de l'église d'Halberstadt, en Saxe, et y vécut honorablement pendant plusieurs années. Puis, touché du désir du ciel et dégoûté du monde, il vint se rendre moine à Fécamp et y demeura longtemps, donnant un grand exemple de vertu. Mais l'amour de la perfection l'en fit sortir par la permission de l'abbé. Il passa en Italie avec Gerbert, son ami, saint et savant moine, depuis abbé de Saint-Vandrille, et ils menèrent quelque temps la vie érémitique, travaillant de leurs mains.

L'abbé de Sainte-Marie de Florence étant venu à mourir, le marquis Boniface, seigneur du pays, donna ce monastère à Maurille, qui, malgré sa répugnance, fut obligé de l'accepter par le conseil des gens de bien, et il y demeura longtemps, faisant observer la règle de saint Benoît autant qu'il lui était possible; mais les moines, accoutumés à la licence par son prédécesseur, s'efforcèrent de l'empoisonner. Ainsi, voyant qu'il exposait sa vie sans aucun fruit, il les quitta et revint à Fécamp, où il croyait passer en repos le reste de ses jours, quand il en fut tiré pour être ordonné archevêque de Rouen, l'an 1055. La même année il célébra dans sa cathédrale un concile avec tous ses suffragants, en présence du duc Guillaume, pour réparer la discipline si déchuée sous ses trois prédécesseurs, Hugues, Robert et Mauger. On y traita de la continence des clercs et de l'observation des canons. On croit que c'est le même concile où on dressa une profession de foi portant que le pain mis sur l'autel n'est que du pain avant la consécration, mais qu'alors il est changé en la substance du corps de Jésus-Christ, et de même le vin en son sang, avec anathème contre quiconque attaque cette créance¹.

D'autres conciles se tenaient dans la France méridionale. Le 25 août 1054 on tint à Narbonne un concile de dix évêques, savoir : Guifroi, archevêque de Narbonne, président; Bernard de Béziers, Gonthier d'Agde, Rostaing de Lodève, Arnould de Maguelonne, Frottaire de Nîmes, Guifroi de Carcassonne, Bérenger de Girone, Guifroi de Barcelone et Guillaume d'Albi, avec des députés de Guillaume d'Urgel et de Hugues d'Uzès. L'archevêque procura la tenue de ce concile par la protection du comte Pierre Raimond et du vicomte Bérenger; il y assista un grand nombre d'abbés et de clercs, de nobles et d'autres laïques. Le principal but était de confirmer la trêve de Dieu, et on y fit vingt-neuf canons. On renouvelle donc la défense aux chrétiens de se faire aucun mal depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin, depuis le premier dimanche de l'A-

¹ Labbe, *Biblioth. nova*, t. 1, p. 276-288.

¹ Mabill., *Analecta*, t. 2, p. 461.

vent jusqu'à l'octave de l'Épiphanie, depuis le dimanche de la Quinquagésime jusqu'à l'octave de Pâques, et pendant les autres jours de fête et de jeûne qui sont spécifiés ; le tout sous peine d'anathème et d'exil perpétuels. Quiconque voudra bâtir une forteresse vers le temps de la trêve sera obligé de commencer quinze jours auparavant ; autrement tous auraient choisi, pour se fortifier, ces temps où on ne pouvait les attaquer.

Les débiteurs qui refusent de payer seront excommuniés et leurs églises interdites jusqu'à ce qu'ils satisfassent. Défense de couper les oliviers, parce qu'ils fournissent la matière du saint chrême et du luminaire des églises. Les brebis et leurs pasteurs seront en sûreté, en vertu de la trêve, en tous temps et en tous lieux. Quant aux églises, on observera une entière paix, et il ne sera permis d'y exercer aucune violence, à trente pas à l'entour, ni de rien usurper des biens et des revenus des églises. Les clercs et les moines, les religieuses et ceux qui les accompagnent sans armes seront aussi en sûreté, avec tous les biens des personnes consacrées à Dieu. Défense de piller les marchands et les pèlerins ¹.

La même année les archevêques Guifroi de Narbonne et Raimbauld d'Arles s'assemblèrent à Barcelone avec Guislebert, autrement Guifroi de Barcelone, Béranger de Gironne et Guillaume d'Aussonne. Ces prélats lurent et confirmèrent dans cette assemblée un décret porté par le comte Raimond contre les usurpateurs des biens de l'Église de Barcelone.

Raimbauld, qui assista à cette assemblée, était de la famille des vicomtes de Marseille. Il professa d'abord la vie religieuse dans le monastère de Saint-Victor, sous le saint abbé Isarne. Il fut ensuite élevé sur le siège d'Arles, et il fonda de ses biens la prévôté de Sainte-Marie de Pignan. Pendant qu'il était archevêque d'Arles on découvrit à Marseille le tombeau de Maximien Hercule, ce cruel persécuteur de la religion chrétienne. Son cadavre, qui avait été bien embaumé, fut trouvé sans corruption dans un cercueil de

plomb, enfermé dans un autre de marbre blanc. Son nom était écrit en lettres d'or, et l'on y trouva deux vases d'or pleins de baume et de parfums. On jugea à propos de consulter Raimbauld d'Arles sur ce qu'il convenait de faire du corps de cet empereur païen ; il fut d'avis que, pour marquer combien on détestait la mémoire de ce cruel tyran, on jetât le tout à la mer ; ce qui fut exécuté. C'est ainsi que les habitants de Marseille traitèrent le corps de ce persécuteur, tandis qu'ils rendent les plus grands honneurs aux reliques des saints martyrs, et surtout de saint Victor, que ce tyran avait fait mourir en cette ville ¹.

Le Pape Victor II, animé par le succès des conciles de 1055, en fit tenir un à Toulouse, le 13 septembre de l'an 1056, et nomma pour y assister, en qualité de ses vicaires, les deux archevêques Raimbauld d'Arles et Ponce d'Aix. Guifroi ou Wifroi, archevêque de Narbonne, s'y trouva avec les évêques Arnold de Toulouse, Bernard de Béziers, Gonthier d'Agde, Bernard d'Agen, Raimond de Bazas, Arnould de Maguelonne, Elfant d'Apt, Pierre de Rodez, Frotaire de Nîmes, Rostaing de Lodève, Héraclius de Bigorre, c'est-à-dire de Tarbes, Bernard de Cominge, Arnould d'Elne et un autre Arnould dont le siège n'est pas marqué. On y dressa treize canons, tant pour les provinces de la Gaule que pour celles de l'Espagne ; car la métropole de Narbonne comprenait alors plusieurs évêchés d'Espagne. En voici les principales dispositions.

Si quelque évêque ordonne pour de l'argent un évêque, un abbé, un prêtre, un diacre ou quelque autre clerc, il sera en danger de perdre l'épiscopat, et celui qui aura été ordonné ainsi sera déposé. Défense d'ordonner un évêque, un abbé, un prêtre avant l'âge de trente ans, et un diacre avant l'âge de vingt-cinq ans. Il faut avoir égard à la piété, à la science de ceux qu'on ordonne, et ne faire les ordinations que dans les temps marqués. Défenses de recevoir de l'argent pour la dédicace des églises. Défenses aux clercs et aux moines d'acheter un évêché ou

¹ Labbe, t. 9.

¹ Chron. Noval., apud Duchesne.

une abbaye, et aux comtes de les leur vendre, sous peine d'excommunication. Si quelque clerc se fait moine pour avoir une abbaye, qu'il demeure moine et qu'il ne soit jamais promu à la dignité à laquelle il aspirait. Les abbés fourniront aux moines le vivre et le vêtir selon la règle de saint Benoît ; mais aucun moine ne possédera de prévôté sans l'agrément de son abbé. Les abbés et les moines qui n'observeront pas ces décrets seront corrigés par leurs évêques. Défenses aux prêtres, aux diacres et aux autres clercs, d'avoir des femmes ou des concubines, sous peine de déposition et d'excommunication. Défenses, sous peine d'excommunication, aux laïques, de posséder des abbayes, des archidiaconés, des prévôtés et d'autres charges ecclésiastiques, comme de sacristain et d'écolâtre. Les églises payeront aux évêques et aux clercs les droits accoutumés. On avertit les adultères et les incestueux de se corriger, en vue de l'obéissance qu'ils doivent à Dieu, à saint Pierre, au Pape Victor et au concile, et l'on déclare excommuniés ceux qui ont quelque société avec les excommuniés¹.

Wifroi, archevêque de Narbonne, qui était à ce concile, pouvait trouver sa condamnation dans plusieurs des canons qui y furent dressés ; mais c'était un prélat endurci au crime et qui scandalisait depuis longtemps l'Église par ses violences. Il était alors en guerre avec Béranger, vicomte de Narbonne, son beau-frère, et, non content d'employer les armes matérielles, il avait excommunié le vicomte et la vicomtesse et avait jeté un interdit sur toutes leurs terres. Le vicomte présenta à ce concile une requête fort longue et fort vive contre cet archevêque. Il y disait en substance : « Du temps de l'archevêque Ermengaud, mon oncle, l'archevêché de Narbonne était le meilleur qu'il y eût de Rome jusqu'en Espagne. Il était riche en terres et en châteaux, l'église pleine de livres et d'argenterie ; les chanoines y faisaient l'office régulièrement aux heures. Cet archevêque étant mort, Wifroi, comte de Cerdagne, dont j'avais épousé la sœur, vint à

Narbonne, et proposa à mon père, à ma mère et à moi, de faire avoir cet archevêché à son fils, qui n'avait encore que dix ans, promettant une somme de cent mille sous à partager entre mon père et le comte de Rodez. Mon père et ma mère ne le voulurent point ; mais je me séparai d'eux sur ce sujet, touché de l'alliance si proche et de la feinte amitié, jusqu'à menacer de les tuer s'ils ne se rendaient à mon avis. Mon père, me voyant si passionné, acquiesça ; Wifroi paya les cent mille sous ; nous donnâmes l'archevêché à son fils, et il nous fit serment, prenant Dieu à témoin, que, s'il était notre archevêque, comme il l'est, ni nous, ni les nôtres, ni l'archevêché n'en souffririons aucun dommage.

« Mais quand il a été établi dans le siège et plus avancé en âge, loin d'être mon protecteur, comme j'espérais, il s'est élevé contre moi comme un démon ; il m'a donné des sujets d'indignation, bâtissant des châteaux, venant contre moi avec une grande armée, et m'a fait une guerre cruelle, où environ mille hommes ont été tués de part et d'autre. Alors il a ôté à Dieu et à ses serviteurs les châteaux et les terres de l'Église et des chanoines, pour les donner au démon et à ceux qui portaient les armes pour lui, en sorte que les laïques qui possèdent ces biens les tiennent comme leur patrimoine. Cependant Éribald, évêque d'Urgel, étant venu à mourir, notre archevêque acheta cet évêché pour Guillaume, son frère, moyennant cent mille sous ; de quoi j'aurais été fort content si je n'en avais pas souffert ; mais, pour payer cette somme, l'archevêque a épuisé le trésor de son Église ; il a pris les croix, les châsses des reliques, les patènes d'or et d'argent, et les a envoyées en Espagne à des orfèvres juifs. Il a enlevé les livres, les chapes, les dalmatiques et les autres ornements, et dissipé le clergé, en sorte qu'il n'y reste que des misérables, réduits à la mendicité. Enfin, ce qui est le plus honteux, il s'est mis sous la protection de la comtesse d'Urgel, prêtant serment entre ses mains ; ce qui l'a rendu très-odieux, non-seulement à moi, mais à tous les nobles du pays. »

Après ce début Béranger expose, dans sa requête, que Wifroi avait assemblé un con-

¹ Labbe, t. 9, p. 1084.

cile où il avait excommunié tous ceux qui prendraient les armes dans la suite, mais que, nonobstant cette excommunication, ce prélat lui avait fait une nouvelle guerre, où plusieurs églises et même des reliques avaient été brûlées; que, la médiation des évêques ayant établi la trêve de Dieu entre l'archevêque et lui Bérenger, l'archevêque l'avait violée par plusieurs attentats qu'il rapporte; que, pour un différend qu'il avait eu avec son archidiacre, il avait fait enlever de Narbonne les corps des saints Just et Pasteur, pour les placer dans une église de campagne; que la vicomtesse, sœur de l'archevêque, l'ayant conjuré en vain de rendre les saintes reliques à la ville de Narbonne, elle les avait fait enlever de la campagne et reporter à la ville; que, pour ce sujet, l'archevêque les avait excommuniés, lui et sa femme, et avait jeté sur leurs terres un si cruel interdit qu'il avait défendu de baptiser les enfants et d'enterrer les morts; que, s'ils n'avaient autant de crainte de Dieu qu'ils en ont, ils mépriseraient l'excommunication d'un scélérat coupable de tant de crimes et condamné par le Pape Victor dans un concile de cent vingt évêques, d'un simoniaque qui a vendu tous les ordres sacrés, et qui a fait payer jusqu'à la dernière obole le prix de l'ordination aux évêques qu'il a ordonnés dans la vicomté de Narbonne, et qu'on pouvait en demander des nouvelles à l'évêque de Lodève et à celui d'Elne, qui étaient présents.

Bérenger finit ainsi cette requête : « J'adresse cette plainte à vous et à Dieu, et je demande justice. Si je ne l'obtiens pas je me soucierai peu de son excommunication, je ne garderai plus aucune trêve dans l'étendue de mes terres et je n'aurai plus recours au jugement du Pape. J'adresse la même requête au légat du Pape, aux évêques et aux abbés. Je voulais m'adresser au concile d'Arles; mais, cela ne m'ayant servi de rien, j'ai eu recours avec plaisir au Pape. Je le prie, au nom de Dieu et de saint Pierre, de m'absoudre de cette excommunication et de me réconcilier avec mon archevêque. J'irai volontiers à Rome faire les satisfactions convenables; mais, pour lui,

il n'ira jamais qu'on ne l'y conduise lié¹. »

Cette plainte du vicomte de Narbonne nous donne une idée bien affligeante de l'état où l'Église était dans la Gaule narbonnaise; on n'y rougissait plus de la simonie et les prélatures étaient comme à l'encan. Wifroi avait été excommunié dans le concile de Florence par le Pape Victor; mais, malgré cette excommunication, il se maintenait dans son siège et il assistait à des conciles où l'on faisait des canons contre la simonie, tandis qu'on n'avait pas le courage de punir les évêques qui y assistaient. Par ces faits et d'autres on voit combien il était nécessaire que l'autorité souveraine du chef de l'Église se déployât dans toute son étendue et dans toute sa vigueur pour déraciner de si énormes abus; on voit combien il était nécessaire, pour le bien de l'Église et de l'humanité, que le Pape se transportât lui-même sur les lieux, comme saint Léon IX, ou qu'il y envoyât des légats intrépides et incorruptibles, comme le cardinal Hildebrand; car bien souvent les plus coupables étaient eux-mêmes juges. Wifroi ou Guifroi de Narbonne fut enfin excommunié et déposé par saint Grégoire VII, qui ôta ce scandale de l'Église de France.

L'Allemagne obtint, en 1055, un évêque digne et capable de seconder les Papes dans la restauration de la discipline ecclésiastique : c'était saint Annon, archevêque de Cologne. Il naquit dans la haute Allemagne, d'une famille médiocre, mais honnête. Son oncle, chanoine de Bamberg, l'y emmena et l'y fit étudier avec tant de succès qu'il gouverna l'école de cette église. Sa réputation s'étant étendue jusqu'à l'empereur Henri le Noir, il le fit venir auprès de lui, lui donna le premier rang dans ses bonnes grâces entre tout le clergé de sa cour, et le fit prévôt de Goslar, qui était une place de faveur. Annon s'attira l'amitié du prince et de tous les gens de bien par son pur mérite, sa doctrine, son amour pour la justice et sa liberté à la soutenir. Il avait aussi les avantages du dehors, la taille belle, de la bonne mine, de la facilité à parler; il savait se passer, au besoin, de nourriture et de sommeil, et avait toutes les dispositions naturelles à la vertu.

¹ Labbe, t. 9, p. 1254.

Hermann II, archevêque de Cologne, étant mort, l'empereur choisit Annon pour lui succéder et lui donna le bâton et l'anneau pastoral; mais il ne fut pas reçu à Cologne sans contradiction, et quelques-uns ne le trouvaient pas d'une naissance assez relevée pour remplir un siège qu'avait occupé saint Brunon, frère de l'empereur Othon le Grand. Toutefois la volonté de l'empereur l'emporta, et Annon fut sacré solennellement le 3 mars 1055. Sa conduite justifia le choix de l'empereur, et bientôt il se distingua entre tous les seigneurs du royaume par sa vertu autant que par sa dignité. Il s'acquitta également bien de ses devoirs dans l'Eglise et dans l'Etat, et porta pour le moins aussi loin que ses prédécesseurs la dignité extérieure du siège de Cologne. Cependant il n'en avait pas moins d'application aux exercices spirituels. Il jeûnait fréquemment; il passait en prières la plupart des nuits et visitait les églises nu-pieds, suivi d'un seul domestique. Il faisait quantité d'aumônes et de grandes libéralités aux clercs, aux moines et aux pèlerins. Il ne laissa aucune communauté dans son diocèse qu'il n'eût gratifiée de terres et de pensions ou de bâtiments, et il passa pour constant que, depuis la fondation de l'Eglise de Cologne, jamais évêque n'en avait tant augmenté les biens et la dignité.

Il rendait la justice à ses sujets avec une droiture parfaite. Il prêchait avec tant de force qu'il tirait des larmes de ceux dont les cœurs étaient les plus durs, et à tous ses sermons l'église retentissait des gémissements du peuple. Il fonda à Cologne deux monastères de chanoines, et en divers lieux trois de moines, dont le plus fameux fut celui de Siegburg. Mais, voyant que la discipline était extrêmement relâchée par toute l'Allemagne, il craignait que les grandes dépenses qu'il faisait pour ces fondations ne fussent mal employées. Allant à Rome pour des affaires d'Etat, il passa au monastère de Frutare, en Lombardie, où il admira la régularité des moines, et il en emmena quelques-uns, qu'il mit à Siegburg. A son exemple les autres évêques d'Allemagne réformèrent la plupart des monastères par des moines qu'ils tirèrent de Gorze, de Cluny, de Siegburg et d'autres

lieux. Pour lui, il respectait tellement les moines de Siegburg qu'il leur obéissait comme à ses maîtres, les servait de ses propres mains, et, quand il était avec eux, il gardait exactement le silence et leurs autres observances.

Avec cette humilité religieuse Annon montra la vigilance et la fermeté d'un saint évêque, même à l'égard de l'empereur, qui le choisit pour son confesseur. Ce prince ne se revêtit jamais de ses habits impériaux sans s'être auparavant confessé. Un jour de solennité, où il était obligé de paraître en public avec les marques de sa dignité, il se confessa à Annon. Le saint évêque, qui, dans le tribunal de la Pénitence, était plein de douceur pour les pauvres, montra une fermeté inflexible à l'égard de l'empereur; il l'obligea à recevoir la discipline pour pénitence, et il ne lui permit pas de porter ce jour-là la couronne, à moins qu'il n'eût distribué de ses mains, aux pauvres, trente-trois livres d'argent, c'est-à-dire la valeur de soixante-six marcs. Il était persuadé que les péchés des grands, étant communément plus scandaleux, sont aussi plus graves et doivent être punis avec plus de sévérité. L'empereur, loin de lui en savoir mauvais gré, l'estima davantage d'avoir préféré son devoir à la politique et au respect humain¹.

Mais Henri III ne put profiter longtemps des sages conseils d'Annon. Il avait invité le Pape Victor II, son ancien ami et son parent, à venir le trouver en Saxe, et le reçut à Goslar, où il célébra la fête de la Nativité de la Vierge, le 8 septembre 1056; la plupart des seigneurs de son royaume s'y trouvèrent. L'empereur passa ensuite à Bothfeld, où il tomba malade d'affliction des calamités publiques; une de ses armées venait d'être entièrement défaite par les Slaves. Il demanda pardon à ceux qu'il avait offensés, pardonna à ceux qui avaient mérité son indignation, rendit les terres qu'il avait usurpées, et fit confirmer par le Pape, par les évêques et les seigneurs présents, l'élection de son fils Henri, reconnu roi et couronné à Aix-la-Chapelle le 21 juin 1054. Enfin il mourut après sept jours de maladie, le 5 octobre,

¹ Lamb. Schaff, ann. 1075. Surius, 4 décembre.

âgé de trente-huit ans, dont il avait régné dix-sept comme roi et quatorze comme empereur. Il semblait avoir appelé ce qu'il y avait de plus grand dans l'empire pour assister à sa mort ; car, outre le Pape, le patriarche d'Aquilée y était présent, l'évêque de Ratisbonne, oncle de l'empereur, et une infinité d'autres seigneurs ecclésiastiques et laïques. Son corps fut porté à Spire et enterré près de son père et de sa mère, dans l'église Notre-Dame, qu'il avait bâtie, mais qui n'était pas encore achevée¹.

A la mort de ce prince, l'Allemagne se trouvait dans une situation fâcheuse. C'était moins un royaume compacte qu'une fédération de peuplades et de princes. Peu unie au dedans elle était menacée au dehors, d'un côté par les Hongrois et les Slaves, de l'autre par le comte Baudouin de Flandre et le duc Godefroi de Lorraine, que le défunt empereur avait indisposés tous deux contre lui. Dans des conjonctures pareilles il aurait fallu à l'Allemagne un prince dans la maturité de l'âge et de l'esprit, capable de la pacifier au dedans et de la faire respecter au dehors. L'empereur mourant aurait dû se rappeler le noble exemple du vieil Othon de Saxe, qui renvoya la couronne d'Allemagne à son rival Conrad de Franconie, et de Conrad de Franconie, qui, au lit de la mort, la fait porter à son rival Henri de Saxe. Dans des conjonctures pareilles, faire élire pour chef de l'Allemagne fédérative un enfant de cinq ans, c'était une faute énorme ; c'était une cause première de tous les malheurs que nous verrons se succéder en Allemagne.

La faute une fois commise, tout ce que pouvait la sagesse humaine, c'était d'en prévenir ou d'en atténuer les suites. C'est ce que fit le Pape Victor II. Par la mort de l'empereur, qui lui avait recommandé son jeune fils, il se trouvait à la tête de l'Église et de l'empire. Victor ne fut point au-dessous de sa position ; il pacifia le royaume autant que possible, réconcilia le comte Baudouin de Flandre et le duc Godefroi de Lorraine avec le jeune roi et sa mère, l'impératrice Agnès, et reprit enfin le chemin d'Italie.

Ce qui avait indisposé contre le défunt em-

pereur le duc Godefroi de Lorraine, et par suite le comte de Flandre, était ceci. Godefroi avait accompagné à Constantinople son frère le légat Frédéric ; mais, avant le retour des légats, Godefroi était revenu en Italie et y avait épousé en secondes noces Béatrix, veuve de Boniface, marquis de Toscane ; par ce mariage il joignait au duché de Lorraine le duché de Toscane, avec une partie considérable de la haute Italie, et devenait un des plus puissants princes. L'empereur Henri le Noir en eut peur, et dans son dernier voyage de Lombardie il essaya de s'emparer de sa personne ; mais Godefroi ne donna point dans le piège ; seulement sa femme Béatrix alla trouver l'empereur, pour se justifier ainsi que son mari. L'empereur la retint prisonnière. Alors Godefroi, quittant l'Italie, revint en Lorraine, où, de concert avec Baudouin de Flandre, il leva une armée pour attaquer l'Allemagne, ce qui obligea l'empereur à revenir promptement.

Le duc Godefroi de Lorraine eut de sa première femme une fille, la bienheureuse Ide. Elle fut mariée à Eustache II, comte de Boulogne, et en eut trois enfants, Eustache, Godefroi et Baudouin. Elle ne voulut pas souffrir qu'une autre femme les allaitât ; elle disait que, puisqu'elle était leur mère, elle devait être leur nourrice ; mais elle s'appliqua encore plus à leur donner une sainte éducation, et elle eut la consolation de voir que le Seigneur versait sur eux ses bénédictions. Eustache, l'aîné de ses enfants, eut le comté de Boulogne ; Godefroi devint duc de Bouillon et de la basse Lorraine, et ensuite roi de Jérusalem, aussi bien que Baudouin, son frère. La bienheureuse Ide mourut au commencement du douzième siècle ; elle est honorée le 13 avril. Elle avait fondé trois monastères¹. Godefroi, son père, montra aussi beaucoup d'affection pour l'état monastique. Voyant avec douleur que les chanoines qui desservaient l'église de Saint-Dagobert de Stenai y faisaient l'office avec négligence, il le donna à l'abbé de Gorze, qui y mit des moines. Le même prince plaça aussi des moines de Saint-Hubert à Bouillon, dont il était seigneur, et il les dota. C'était

¹ Lamb., ann. 1056.

¹ Acta SS., 13 avril.

un prince d'une grande piété, et il ne pouvait se rappeler le souvenir de ses péchés sans verser des larmes. Il garda la continence avec sa seconde femme, Béatrix.

Les légats du Pape saint Léon IX étant arrivés en Italie à leur retour de Constantinople, chargés des présents de l'empereur Constantin Monomaque, tant pour eux que pour saint Pierre, Trasimond, comte de Térate, les arrêta comme ils passaient par ses terres, les garda quelque temps et les relâcha enfin, après leur avoir ôté tout ce qu'ils apportaient. Le cardinal Frédéric de Lorraine, l'un des trois légats, apprit, de plus, que l'empereur Henri lui en voulait beaucoup, qu'il avait même écrit au Pape de se saisir de sa personne et de le lui envoyer, à cause de son frère Godefroi, duc de Lorraine et de Toscane, qu'il regardait comme son plus grand ennemi. Pour éviter son indignation Frédéric se retira au mont Cassin, où il fut reçu par l'abbé Richer et embrassa la vie monastique. Richer étant mort l'an 1055, Pierre, doyen du monastère, vieillard vénérable, fut élu par les moines ; mais le Pape Victor II, peu satisfait que cette élection eût été faite sans sa permission, envoya le cardinal Humbert au mont Cassin pour s'en informer ; à quoi il y avait d'autant plus de raison que le nouvel abbé devait être consacré par le Pape même. Le cardinal étant donc entré dans le chapitre et ayant exposé l'objet de sa commission, les anciens protestèrent que, suivant la règle et la concession du Saint-Siège, l'élection de leur abbé n'appartenait à homme vivant qu'aux moines, que Pierre avait été élu canoniquement et malgré lui, et qu'ils n'en recevraient point d'autre par l'autorité de qui que ce fût. Le cardinal, ayant écouté leurs raisons, n'y trouva rien à redire et sortit du chapitre ; mais, pendant la nuit, quatre moines imprudents ameutèrent les domestiques et les fermiers du monastère, qui vinrent le matin, avec grandes menaces et en armes, demander celui qui voulait déposer leur abbé. Ils se seraient même portés à quelques violences si l'abbé n'était sorti pour leur faire entendre raison ; il leur dit à la fin : « Jusqu'à présent personne n'aurait pu m'enlever cette abbaye, mais vous me l'avez

arrachée aujourd'hui par votre sottise. » En effet le cardinal se disposait à partir tranquillement ; mais, quand il apprit la cause du tumulte, il rassembla toute la communauté et se plaignit de l'injure faite à un envoyé du Siège apostolique aux portes mêmes de Rome. Les moines qui n'étaient pas du complot protestèrent, de leur côté, que cette injure leur était commune, et qu'ils ne voulaient plus d'un abbé qui semblerait élu, non par eux, mais par les paysans du monastère. Le cardinal insistant pour connaître les auteurs du tumulte, les quatre moines se prosternèrent sur le pavé, confessèrent leur faute et furent mis en pénitence. Pierre, de son côté, assura secrètement le cardinal qu'il quitterait volontiers l'abbaye, pourvu qu'on lui assignât un lieu où il pût demeurer d'une manière convenable. Trois jours après il déposa, en effet, sur l'autel le bâton pastoral devant tous les frères. Le lendemain, le cardinal Humbert ayant fait assembler le chapitre, on élut d'une voix unanime le moine Frédéric, le 23 mai 1057. Il alla aussitôt en Toscane trouver le Pape, qui, de cardinal-diacre, le fit prêtre du titre de Saint-Chrysogone, puis lui donna la bénédiction abbatiale. Frédéric lui avait déjà fait connaître la conduite de Trasimond, comte de Térate, et le Pape avait forcé ce seigneur, par l'excommunication, à réparer son injustice et à rendre aux légats ce qu'il leur avait enlevé. Ayant donc pris congé du Pape Victor en Toscane, Frédéric revint à Rome prendre possession de son titre de Saint-Chrysogone. Il n'y avait pas séjourné un mois quand on y reçut inopinément la nouvelle suivante ¹.

Le Pape Victor II était mort assez jeune en Toscane, le 28 juillet 1057. C'était un Pape digne de gouverner plus longtemps l'Église. On a retrouvé de lui une bulle remarquable, du 29 octobre 1056 ; Victor II y confirme tous les privilèges de l'archevêque de Hambourg et de Brême, qui était alors Adalbert. Ces privilèges consistaient principalement en ce que cet archevêque était légat du Saint-Siège pour tous les pays septentrionaux. Victor II lui réservait expressément l'ordination de tous les

¹ Léon d'Ostie, *Chron. Cass.*, l. 2, c. 88, 89, 92, 94, 95.

pays du Nord, nommément de la Suède, du Danemark, de la Norvège, de l'Islande, du Scridevinum et du Groënland. C'est la première fois que nous trouvons l'Islande et le Groënland comptés au nombre des pays chrétiens. Comme l'Islande n'est pas loin de l'Amérique, que le Groënland y communique même par terre, on s'explique tout naturellement les traces et les traditions altérées de Christianisme qu'on découvrit plus tard parmi les populations. L'empereur Henri III vivait encore quand Islef, élu évêque par les Islandais, vint à sa cour et lui offrit un ours blanc. Henri recommanda au Pape Victor l'évêque élu d'Islande. Le Pape l'adressa à l'archevêque Adalbert, en lui recommandant de le sacrer le jour de la Pentecôte, dans la confiance que le premier évêque d'Islande, étant sacré le jour où l'Esprit-Saint descendit sur les apôtres, recevrait des grâces plus abondantes pour consolider le nouvel évêché. Adalbert sacra le nouvel évêque au jour prescrit par le Pape, et Islef, retourné en Islande, fixa son siège à Skalholt et y opéra beaucoup de fruits jusqu'à sa mort, en 1080 ¹.

La nouvelle inattendue de la mort du Pape ayant été promptement apportée à Rome par Boniface, évêque d'Albane, plusieurs Romains, tant du clergé que des citoyens, vinrent trouver le cardinal Frédéric et le consultèrent sur le choix qu'ils devaient faire d'un Pape. Ils passèrent en délibérations le reste du jour, la nuit entière et le jour suivant, et enfin Frédéric leur nomma cinq sujets qu'il connaissait les plus dignes entre ceux qui étaient en ces quartiers-là : c'étaient Humbert, évêque de Sainte-Rufine; Jean, évêque de Velletri; l'évêque de Pérouse, l'évêque de Tusculum et le sous-diacre Hildebrand. Les Romains déclarèrent qu'aucun de ceux-là ne leur paraissait convenable et qu'ils le voulaient élire lui-même; à quoi il répondit qu'il n'en serait que ce qui plairait à Dieu. Quelques-uns voulaient attendre le retour de Hildebrand, qui était demeuré en Toscane, où il avait suivi le Pape Victor; mais les autres jugèrent qu'il ne fallait point différer et vinrent dès le grand matin trouver le cardinal

Frédéric à Saint-André de Pallare, où il logeait. Ils l'en tirèrent par force et le conduisirent dans l'église de Saint-Pierre aux Liens, où ils l'élurent Pape et le nommèrent Étienne, parce que c'était la fête de saint Étienne, Pape, le second jour d'août. Ensuite ils le conduisirent au palais patriarcal de Latran, suivi de toute la ville, avec des acclamations de joie. Le lendemain, qui était un dimanche, tous les cardinaux, le clergé et le peuple vinrent dès le grand matin le prendre pour le conduire à Saint-Pierre, où il fut sacré avec une allégresse publique.

Comme il n'y avait pas d'empereur dans ce moment-là on n'attendit pas son assentiment. Le roi de Germanie, comme tel, n'avait pas plus à voir dans l'élection du Pape que les rois de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Espagne ou de Hongrie; ce n'était que l'empereur d'Occident qui y avait un certain droit, comme défenseur armé de l'Église romaine. Cette observation si simple, s'ils avaient voulu la faire, aurait épargné bien des réflexions inutiles à la plupart des historiens modernes.

Le nouveau Pape Étienne IX demeura quatre mois à Rome et y tint plusieurs conciles pour empêcher principalement les mariages des prêtres et des clercs et les mariages incestueux entre parents. Il chassa tous ceux du clergé qui avaient été incontinents depuis la défense du Pape saint Léon IX. Quoiqu'ils eussent quitté leurs femmes et embrassé la pénitence, il voulut qu'ils sortissent du sanctuaire pour un temps et n'eussent plus d'espérance de pouvoir célébrer la messe. Le Pape retourna au mont Cassin à la Saint-André et y passa deux mois et plus, jusqu'à la fête de sainte Scholastique, 10 février. Là il s'appliqua particulièrement à bannir le vice de propriété qui, depuis plusieurs années, s'était insensiblement glissé dans ce monastère. Il avait gardé le titre d'abbé; mais, étant tombé dangereusement malade vers Noël et croyant mourir, il fit élire pour son successeur le moine Didier, de l'illustre famille des princes de Bénévent, qui fut aussi Pape sous le nom de Victor III ¹.

¹ *Les Papes allemands*, t. 2, p. 246. Liliengren, t. 1, p. 37. *Hungurwaka*, Hafniæ, 1778, 8, p. 15.

¹ Léon d'Ostie.

Étienne IX, connaissant le mérite de saint Pierre Damien, le tira de sa solitude et le fit évêque d'Ostie et le premier des cardinaux, comme très-digne de l'épiscopat et très-nécessaire aux affaires de l'Église. Le Pape, les évêques et tous ceux qui aimaient l'Église en jugeaient ainsi ; mais Pierre ne pouvait se résoudre à quitter sa retraite et résistait de tout son pouvoir. Il fallut en venir à le menacer d'excommunication s'il s'obstinait davantage, et le Pape, lui prenant la main, lui donna l'anneau et le bâton pastoral pour marque qu'il épousait l'Église d'Ostie ; mais il se plaignit toujours de la violence qu'on lui avait faite, ne cherchant qu'à se décharger de l'épiscopat.

Le nouveau cardinal-évêque d'Ostie adressa aux autres cardinaux-évêques une fort belle lettre, dont voici la substance : « Les sentinelles placées autour du camp ou sur les tours de la cité, au milieu d'une nuit profonde, s'adressent de temps en temps la parole pour se tenir éveillées et sur leurs gardes. Appelé malgré moi parmi les sentinelles placées devant le camp de l'Église, je vous écris, vénérables Pères, ou plutôt je vous étourdis par un style grossier comme par une voix rauque, non pour vous faire abandonner le sommeil, puisque vous veillez avec courage, mais pour me réveiller plutôt moi-même, assoupi que je suis dans la torpeur de la paresse ; car nous apprenons souvent mieux en enseignant, et nous nous contraignons, par notre propre bouche, à exécuter ce que nous inculquons aux autres. Vous voyez le monde qui penche vers sa ruine ; plus il approche vers sa fin, plus il se charge de forfaits. La discipline de l'Église est presque partout négligée ; on ne rend point aux évêques le respect qui leur est dû ; on foule aux pieds les canons et on ne travaille qu'à satisfaire la cupidité. Au milieu de ce naufrage de l'univers, parmi tant de gouffres de perdition, un port unique reste ouvert, l'Église romaine, la barque du pauvre pêcheur, qui arrache aux flots et à la tempête tous ceux qui s'y réfugient avec sincérité, et les transporte sur le rivage du salut et du repos. Aussi cette Église a-t-elle des prérogatives plus excellentes que toutes les autres de la terre et a-t-elle été fondée d'une

manière mystérieuse. Ainsi, pour ne parler que de l'église de Latran, distinguée par le nom du Sauveur, qui est le chef de tous les élus, elle est la mère et le sommet de toutes les églises de l'univers. Cette église a sept cardinaux-évêques, à qui seuls, après le Pape, il est permis de célébrer les divins mystères sur cet autel. En quoi s'accomplit évidemment cet oracle de Zacharie : « Voici la pierre que j'ai placée devant Jésus, et sur cette pierre unique il y aura sept yeux ¹. » Cette pierre est, sans aucun doute, celle dont le vrai Jésus a dit : « Et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » Cette pierre a donc sept yeux, parce que cette église est ornée des sept dons de l'Esprit-Saint, par lesquels, resplendissant d'une manière inextinguible, comme le chandelier d'or, elle dissipe les ténèbres de l'ignorance et illumine les intelligences humaines pour contempler le Soleil de justice. De quoi le même prophète a dit : « Je regardai, et voilà un candélabre tout d'or, avec une coupe par-dessus, et sept lampes autour de la coupe ². » Ce mystère a été expliqué au bienheureux Jean, quand il lui fut dit dans l'Apocalypse : « Voici le mystère des sept étoiles que vous avez vues en ma main droite, ainsi que des sept chandeliers d'or. Les sept étoiles sont les anges des sept Églises, et les sept chandeliers sont ces sept Églises mêmes. »

« C'est donc par ces sept membres principaux, comme par des bras de miséricorde, que l'Église catholique embrasse tout l'univers, et qu'elle réchauffe et protège dans le sein de sa piété maternelle tous ceux qui veulent être sauvés. Jésus, le souverain Pontife, y associe toute son Église dans l'unité du sacrement, afin qu'on croie avec raison qu'il n'y a qu'un Pontife et qu'une Église. Aussi est-il dit dans le prophète : « Voici un homme, l'Orient ou le Levant est son nom ; car il se lèvera de dessous lui et il bâtira le temple du Seigneur ; oui, il bâtira le temple du Seigneur, il portera le diadème de gloire, il s'assiéra et dominera sur son trône, et il sera en même temps prêtre ou pontife sur son trône. »

¹ Zach., 3, 9. — ² Id., 4, 2.

« C'est pourquoi, mes frères, puisque nous sommes comme les sept yeux sur la pierre unique, et que, par notre dignité, nous portons l'image des sept étoiles et des sept anges, voyons, resplendissons, annonçons aux peuples les paroles de vie, non-seulement par la voix, mais encore par les mœurs. Comme c'est au palais de Latran qu'on afflue de toutes les parties de l'univers, c'est là que doit se trouver le modèle parfait de bonne vie. Considérons bien ce que dit l'Apôtre : « Celui qui désire l'épiscopat désire une bonne œuvre, » montrant par là que le pontife n'est qu'un homme de bonne œuvre; car il ne dit pas : « Celui-là désire une bonne dignité, mais une bonne œuvre; » comme s'il disait : Qui aspire à l'épiscopat sans opérer le bien cherche un vain nom sans la réalité de la chose. L'épiscopat ne consiste donc point dans la pompe extérieure, la magnificence des habits, l'or et les fourrures précieuses, les chevaux fringants, la nombreuse suite de cavaliers armés; mais dans la pureté de la vie et dans l'exercice de toutes les vertus.

« L'Apôtre ajoute : « Il faut que l'évêque soit irrépréhensible. » Par où il veut dans l'évêque une perfection telle qu'il le suppose presque au-dessus de la nature; car qui est-ce qui, étant dans la chair, vivra avec tant de circonspection qu'il ne fasse jamais rien de répréhensible? Malheur donc à ceux qui, menant une vie blâmable, se rendent encore plus criminels en désirant une place où on doit vivre sans reproche! Tels sont ceux qui, oubliant leur patrie, suivent les armées des rois dans les pays barbares et inconnus. L'amour des dignités périssables a plus de pouvoir sur eux que la promesse des récompenses célestes, et, pour obtenir à la fin le pouvoir de commander, ils se soumettent à une dure sujétion. Il leur coûterait moins s'ils donnaient une fois de l'argent pour acheter ces dignités; car, comme il y a trois sortes de présents, il y a trois sortes de simonie : celle de la main, en donnant de l'argent, celle des services, celle de la langue par les flatteries. Or ceux qui suivent ainsi les princes dans leurs voyages commettent toutes les trois. » Saint Pierre Damien termine sa lettre en exhortant

ses frères, les cardinaux-évêques, à se montrer en tout les modèles des évêques, des prêtres et des fidèles, qui ne cessaient d'affluer à Rome et au palais de Latran¹.

Le Pape Étienne IX avait résolu de ne point quitter de sa vie l'abbaye du mont Cassin; c'est pourquoi, ayant approuvé l'élection du moine Didier, il ne changea pas le dessein qu'il avait pris de l'envoyer comme son légat près de l'empereur de Constantinople; mais il ordonna que, si Didier revenait de ce voyage, lui vivant, il lui donnerait le gouvernement de l'abbaye; si le Pape mourait avant le retour de Didier, celui-ci serait reconnu abbé sans difficulté. Le Pape envoya avec lui Étienne, cardinal, et Mainard, depuis évêque de Sainte-Rufine; les chargea de lettres pour l'empereur de Constantinople, qui était dès lors Isaac Comnène, et leur recommanda de revenir au plus tôt, après avoir accompli leur légation.

C'était au commencement de l'année 1058.

Le Pape Étienne IX avait confirmé tous les décrets de ses deux prédécesseurs contre la simonie et l'incontinence des clercs; il avait interdit pour jamais la célébration de la sainte messe aux prêtres mariés, même lorsqu'ils se seraient séparés de leurs femmes, ne les admettant qu'à la communion dans le sanctuaire, après une pénitence convenable. Nulle part peut-être l'incontinence et la simonie ne faisaient plus de ravages que dans la ville et le diocèse de Milan par la négligence et la coupable connivence de Gui ou Widon, archevêque de cette ville. Ce prélat avait succédé à Héribert, l'an 1046. Le peuple avait proposé quatre prêtres de l'église métropolitaine, entre autres Anselme, depuis évêque de Lucques et Pape, pour en élire un, et Gui ou Widon était proposé par une partie de la noblesse; mais il termina le différend en donnant de l'argent à l'empereur Henri III, qui le mit en possession de l'archevêché. Il parut clairement combien il était odieux dès la première messe pontificale qu'il célébra dans la grande église; car tout le clergé et le peuple le laissèrent seul à l'autel. Toutefois il demeura dans le siège de

¹ L. 2, *epist.* 1.

Milan et le tint pendant deux ans. Dans sa miséricorde Dieu suscita dans cette Église plusieurs saints personnages, qui combattirent ces énormes scandales avec tant de zèle et de dévouement, que quelques-uns en souffrirent le martyre. Les principaux étaient saint Anselme et saint Arial. Anselme, d'abord chanoine de Milan, ensuite évêque de Lucques après son oncle Anselme, qui devint Pape sous le nom d'Alexandre II, naquit à Milan, d'une famille noble. Nous lui verrons, comme évêque de Lucques, souffrir bien des persécutions pour la cause de Dieu et de son Église.

Saint Arial, dont la vie a été écrite par le bienheureux André de Vallombreuse, son disciple, naquit dans un bourg entre Milan et Côme, de parents encore plus distingués par leur probité que par leur noblesse. Sa mère était très-charitable envers les pauvres, les orphelins, les malades qu'elle allait visiter elle-même sur leur grabat, à tel point que les pauvres disaient entre eux : « Si celle-là meurt il ne nous sera plus avantageux de vivre. » Le jeune Arial, entré dans le clergé, fut appliqué aux études ; il y fit des progrès extraordinaires. Ayant appris tout ce que l'on enseignait dans sa province, il parcourut différents pays, fréquenta même les écoles de Laon et de Paris, et se rendit très-habile dans toutes les sciences divines et humaines. Sa vertu n'était pas moindre que sa science ; sa pureté était telle qu'ayant vu un jour ses propres sœurs parées d'une manière trop mondaine il s'écria : « Voilà le piège de Satan ! » Ce qui l'affligeait surtout, c'était la corruption du clergé. A peine s'en trouvait-il ici et là quelque membre qui vécut d'une manière digne de sa vocation. Les uns, escortés de chiens et de faucons, ne pensaient qu'à la chasse ; les autres tenaient des tavernes, des métairies, ou même exerçaient l'usure ; presque tous vivaient ignominieusement et publiquement avec des femmes ou plutôt des prostituées. Tous cherchaient leurs propres intérêts, et non ceux du Christ ; car, ce qu'on ne peut ni dire ni entendre sans gémissement, tous étaient tellement adonnés à l'hérésie simoniacque que, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, nul ordre ni grade ne

pouvait s'obtenir qu'on ne l'achetât comme on achète du bétail. Et, ce qu'il y avait de pis, personne n'apparaissait pour s'opposer à une perversité si grande ; mais les loups rapaces étaient regardés comme de vrais pasteurs. C'est ainsi que parle le bienheureux André de Vallombreuse.

Saint Arial, qui était chanoine et diacre, ordre qui implique l'office de la prédication, se mit à parler publiquement contre ces scandales publics. Il prêcha d'abord dans les villages et les bourgades. Enfin, à la sollicitation de saint Anselme, il vint à Milan, où le mal était d'autant plus grand que la ville était plus populeuse. Le peuple, qui le connaissait déjà de réputation, vint presque tout entier l'entendre. Il commença à leur parler en ces termes : « Je veux, mes chers frères, vous dire d'abord ce que je sais que vous savez, afin de vous amener peu à peu à ce que vous ne savez pas et qu'il vous importe souverainement de savoir. Vous savez que, jusqu'à l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le genre humain était aveugle, non par les yeux du corps, mais par ceux du cœur. Il était aveugle en ce qu'il croyait vrai ce qui était faux, disant à la pierre, au bois et au métal : « Vous êtes mon dieu. » La souveraine et éternelle Lumière, compatissant à cette cécité, n'a point envoyé un ange pour la bannir du cœur des hommes ; mais, descendue elle-même des cieus, elle a pris notre chair, et, pour dissiper entièrement l'aveuglement des hommes, elle a subi volontairement la mort de la croix. Dans les jours de sa vie mortelle Jésus-Christ choisit autant d'hommes qu'il croyait devoir suffire pour éclairer l'univers. Les ayant délivrés de toutes les ténèbres de l'erreur et éclairés de la lumière éternelle, il les renvoya par tout le monde, leur ordonnant de répandre partout la lumière qu'il leur avait communiquée ; après quoi il retourna au Père, d'où il était venu.

« Cette souveraine, éternelle et vivante Lumière a laissé sur la terre deux choses pour éclairer tous ceux qui doivent venir à la lumière et y demeurer jusqu'à la fin des siècles. Voulez-vous savoir quelles sont ces deux choses ? La parole de Dieu et la vie de ceux qui enseignent. Que la parole de Dieu soit une

lumière, David ne cesse de le dire dans les psaumes. Quant à la vie des docteurs, qu'elle doit être une lumière, la Vérité elle-même l'atteste quand elle dit : « Vous êtes la lumière du monde ; » et quand elle ajoute aussitôt : « Que votre lumière luise devant les hommes, de telle sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » De ces deux lumières le Seigneur en a placé une devant eux, l'autre devant vous. Ceux à qui il a donné la science de l'Écriture et qu'il a choisis pour ses ministres, il a voulu qu'ils menassent une vie toujours lumineuse de la lumière de sa parole et que leur vie fût votre lecture, à vous qui ne savez pas lire. Mais, par les embûches de l'ennemi du genre humain et par notre négligence et notre péché, eux, s'étant retournés en arrière, ont perdu leur lumière, et vous avez perdu la vôtre.

« Mais, pour vous tromper plus sûrement, le même ennemi qui leur a ôté la vérité de la sainteté leur en a laissé une ressemblance dans l'habit extérieur, ce que je dis en gémissant, non pour votre ignominie, mais pour votre instruction. N'êtes-vous pas retournés au même aveuglement que le Christ est venu dissiper en descendant du ciel ? Car, avant sa venue, le genre humain était aveugle parce qu'il prenait le faux pour le vrai. Quiconque fait de même n'est-il donc pas pareillement aveugle ? Eux, dans leur erreur, croyaient la pierre et le bois des dieux ; de même vous regardez comme de vrais prêtres ceux qui certainement en sont de faux. Comment pouvons-nous le savoir ? Nous sommes dans les ténèbres, allons à la lumière. Laquelle ? La parole de Dieu. Voici que Jésus-Christ dit : « Celui qui est mon ministre qu'il me suive, » comme pour dire ouvertement : Nul n'est mon ministre sinon celui qui me suit. Je sais que vous connaissez la vie de vos prêtres. Or apprenez où Jésus-Christ va et ce qu'il dit, et vous saurez si ceux-là sont ses ministres, ou plutôt ses adversaires. Jésus-Christ s'écrie : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ; » et encore : « Bienheureux ceux qui sont pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux. »

« Au contraire, comme vous le voyez, vos prêtres, plus ils sont riches en choses terrestres, distingués par des palais et des tours, élevés dans les honneurs, parés de vêtements somptueux et délicats, plus ils passent pour heureux. Comme vous le voyez, ils prennent publiquement des femmes comme les laïques, ils se livrent à la débauche comme les laïques les plus corrompus, et, pour commettre ces crimes, ils ont d'autant plus de force qu'ils sont moins opprimés par les travaux de la terre, vivant du don de Dieu, tandis que Jésus-Christ demande, au contraire, une si grande pureté dans ses ministres qu'il condamne en eux jusqu'à une pensée mauvaise : « Quiconque regarde une femme avec un mauvais désir a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur. » Rentrez donc en vous-mêmes, mes frères, rentrez en vous-mêmes. Apprenez à prendre le vrai et à repousser le faux ; car je me suis efforcé de ramener les coupables à leur lumière, mais je n'ai pu. Je suis venu ici pour vous ramener à la vôtre ; ou j'y réussirai, ou bien je sacrifierai ma vie pour votre salut. »

L'homme de Dieu ayant ainsi parlé, presque tout le peuple fut animé d'un si grand zèle qu'il condamna, comme ennemis de Dieu et séducteurs des âmes, ceux qu'il avait révéérés jusqu'alors comme des ministres de Jésus-Christ. Un jour qu'il parlait ainsi en public, un clerc, nommé Landulphe, des premiers de la ville, se leva du milieu de la foule, et, ayant obtenu silence, il s'écria : « Je rends grâces devant vous tous au Dieu tout-puissant qui me permet d'entendre aujourd'hui ce que mon cœur souhaitait avec ardeur depuis destemps infinis. Depuis longtemps je savais et déplorais ces choses ; mais je gardais le silence parce que je n'avais personne à qui le dire. Maintenant donc, cher seigneur Ariald, puisque la bonté divine vous donne à moi, sachez qu'elle me donne aussi à vous, et tout ce que vous direz ou ferez désormais là-dessus, je le dirai et le ferai ; et, comme vous avez protesté être prêt à donner votre vie pour le salut de nos frères, je vous proteste que je donnerai de même la mienne. » A ces paroles le peuple fidèle fut rempli de joie et bénissait Dieu. Un riche et vertueux

laïque, nommé Nazaire, monétaire de profession, se leva à son tour, encouragea saint Arial d et le conjura instamment de venir demeurer dans sa maison et de disposer de ses biens. Arial d et Landulphe, instruisant et exhortant ainsi le peuple, les clercs incontinents furent si décriés qu'ils n'osaient plus monter à l'autel.

L'archevêque Widon, qui n'était point accusé d'incontinence, mais de simonie, fit venir les deux prédicateurs en particulier, et, mêlant les prières aux menaces, les pressa de ne plus invectiver contre les prêtres, étant prêtres eux-mêmes, et leur fit appréhender quelque malheur. Ils répondirent tous deux : « Peu importe de quelle mort et dans quel temps nous succombions ; car notre bonheur est de mourir en combattant pour la vérité. Notre résolution est d'être les ennemis du crime et de prêcher chaque jour contre les coupables, tant que nous vivrons. Si ces prêtres péchaient en secret aucun de nous n'approuverait qu'ils fussent châtiés publiquement ; mais leurs crimes sont tels que non-seulement ils les commettent, mais qu'ils les publient eux-mêmes. Il est inutile de nous dire que nous devons les accuser en secret ; celui qui est coupable d'un crime manifeste doit faire pénitence en public. Quand un mal ne cède point aux médicaments plus doux il faut employer le fer et le feu. Ces cœurs obstinés ayant usé tous les autres remèdes, il faut recourir à l'animadversion publique. »

L'archevêque fut indigné d'une réponse aussi ferme. Eux, de leur côté, pour fortifier le bon parti, allèrent trouver Anselme, évêque de Lucques, qui était alors d'une très-grande autorité à Milan, y étant né de l'illustre famille des Badages. C'est le même que nous verrons Pape sous le nom d'Alexandre II, et qui eut, à Lucques, pour son successeur son parent saint Anselme.

La nouvelle de ces événements étant arrivée à Rome, le Pape ordonna à Widon, archevêque de Milan, d'assembler un concile pour en connaître. Widon en assemblea un à Novare, où il fit un discours favorable aux clercs incontinents et excommunia Landulphe et saint Arial d, absents tous les deux. Les fidèles de Milan résolurent alors d'en-

voyer Landulphe à Rome pour y répondre dans le concile aux calomnies de leurs adversaires. Landulphe fut arrêté et battu à Plaisance et obligé de revenir sur ses pas. Saint Arial d fut plus heureux ; il évita toutes les embûches de ses ennemis, arriva heureusement à Rome, se présenta dans le concile devant le Pape Étienne IX, y fit connaître les adultères et la simonie des clercs de Milan, et comment, sur ses exhortations, le peuple les séparait de leurs femmes, assurant qu'ils étaient rebelles à l'Église romaine, mais que lui et Landulphe lui étaient dévoués et combattaient pour la vérité. Plusieurs qui favorisaient ses adversaires, et de leur nombre un cardinal, se levèrent et parlèrent contre lui ; mais le Pape Étienne, ayant commandé le silence, ni ne loua le cardinal ni ne condamna Arial d ; au contraire il annula la sentence d'excommunication prononcée contre lui, le traita avec beaucoup d'honneur, lui indiqua de quels prêtres il devait recevoir les saints mystères, et lui enjoignit expressément de retourner à son entreprise et d'y persévérer avec courage jusqu'à ce qu'il eût exterminé ces crimes qui déshonoraient l'Église ou versé son sang pour Jésus-Christ.

Le Pape fit plus ; il envoya trois légats à Milan pour connaître de cette affaire par eux-mêmes : c'étaient le cardinal Hildebrand, depuis saint Grégoire VII ; saint Pierre Damien, évêque d'Ostie, et Anselme de Lucques, depuis le Pape Alexandre II. Les trois légats trouvèrent les choses telles que saint Arial d les avait rapportées et l'exhortèrent à persévérer dans sa résolution.

Ainsi autorisé et encouragé Arial d se mit à parler contre la simonie et les simoniaques, ce qu'il n'avait pas fait jusqu'alors. Il exposa donc ce que les Actes des Apôtres disent de Simon le Magicien et les anathèmes des saints Pères contre la simonie, et exhorta vivement tout le peuple à s'élever contre. L'archevêque Widon, qui se sentait coupable, enfrémit avec la plus grande partie du clergé et des hommes de guerre. « Si cette nouvelle doctrine vient à prévaloir, disaient-ils, nous n'avons plus que faire de vivre ; car quelle est notre vie si ce n'est les bénéfices des églises ?

C'est pourquoi il vaut mieux mourir en résistant à cette nouveauté que de la laisser prendre le dessus. » Les fidèles, au contraire, disaient aux hommes de Dieu : « D'après votre enseignement ceux qui sont connus pour avoir acheté les choses sacrées sont indubitablement simoniaques et hérétiques; or, entre les prêtres qui sont parmi nous, il est manifeste que pas un n'est exempt de ce crime. Cependant, étant chrétiens, nous ne pouvons vivre sans le Sacrement de Jésus-Christ. Que si nous le recevons d'eux, vous dites que c'est la damnation plutôt que le salut que nous recevons. Ainsi pressés de toutes parts nous ne savons que faire. » Ariald leur répondit de se séparer en tout cas des pasteurs simoniaques; ensuite de demander à Dieu avec une entière confiance des pasteurs bons et fidèles, assurés qu'ils en recevraient, et bientôt.

Sur cette parole, beaucoup de fidèles, hommes et femmes, non-seulement méprisaient la conduite des simoniaques, mais ne priaient plus avec eux. Toute la ville de Milan était divisée à cet égard; on ne parlait pas d'autre chose. Beaucoup de clercs commencèrent à s'unir au bienheureux Ariald. De ce nombre fut un prêtre qui avait acheté une église d'un chevalier. Le chevalier et le prêtre se convertirent en même temps et réparèrent publiquement leur faute. L'église, qui était grande, servit dès lors de lieu d'assemblée pour les fidèles. Saint Ariald se bâtit une maison auprès et y vécut en communauté avec les clercs; ce qui fut d'une grande édification pour toute la ville¹.

On voit dans ce saint homme un vrai réformateur de la discipline ecclésiastique, un réformateur dans le sens et dans l'esprit de l'Église; aussi est-il encouragé et autorisé par elle. La force sur laquelle, après Dieu, il s'appuie, aussi bien que les Papes, pour amener les mauvais prêtres à une meilleure vie, et les y amener malgré eux et malgré les seigneurs temporels qui profitent de leur dérèglement, c'est la piété et le zèle du peuple chrétien, du peuple qui, instruit et dirigé par l'Église, devient l'exécuteur des lois de l'Église envers ses ministres rebelles.

En France les choses n'étaient pas dans un état aussi fâcheux que dans le Milanais. Gervais, qui d'évêque du Mans était devenu archevêque de Reims, avait écrit au nouveau Pape Étienne IX pour le féliciter de sa promotion et l'assurer de son obéissance. Il lui parlait d'un concile que le Pape Victor lui avait ordonné de tenir à Reims et de quelques autres affaires. Étienne, en répondant à sa lettre, lui dit : « Je souhaite qu'il y ait toujours une amitié sincère entre vous et moi. Pour ce qui regarde l'obéissance et la fidélité que vous me promettez, vous n'ignorez pas que vous ne faites que votre devoir en révéraut dans ma personne votre Mère commune. Quant au concile qui devait se tenir à Reims, tout ce qu'il y a à dire là-dessus, c'est que le Pape Victor, d'heureuse mémoire, est mort, et que vous ne me marquez pas si le roi y consentait. Je n'ai rien non plus à vous répondre sur l'archevêque de Bourges, sinon que notre fils Hildebrand en étant instruit, quand il sera de retour et que vous serez venu à Rome avec cet archevêque, je prendrai conseil de vous là-dessus et sur d'autres affaires ecclésiastiques. » Le Pape exhorte Gervais à ne point craindre les ennemis que lui attirent sa fidélité à l'Église romaine et son zèle pour l'observation des canons. Il lui promet de le soutenir et il lui ordonne de venir à Rome avec ses suffragants, pour assister au concile qu'il devait y tenir quinze jours après Pâques, l'an 1058¹.

Le Pape Étienne paraît avoir eu un grand projet en tête, mais qu'il n'exécuta point : c'était de donner à l'Église romaine un puissant défenseur en élevant son propre frère Godefroi, duc de Lorraine et de Toscane, à la dignité impériale. Ce Pape, retournant du mont Cassin à Rome le 10 février 1058, emmena avec lui le moine Alfane, élu archevêque de Salerne, qu'il ordonna prêtre aux Quatre-Temps du mois de mars et archevêque le dimanche suivant. Peu de temps après il manda au prévôt du mont Cassin de lui apporter, le plus promptement et le plus secrètement qu'il pourrait, tout ce qu'il y avait d'or et d'argent au trésor du monastère, promettant d'en envoyer bientôt beau-

¹ *Vita S. Arialdi. Acta SS.*, 27 juin.

¹ Labbe, t. 9, p. 1038.

coup davantage; car il se préparait à aller en Toscane conférer avec le duc Godefroi, son frère, à qui l'on disait qu'il destinait la couronne impériale; puis il devait revenir avec lui et chasser d'Italie les Normands, qu'il haïssait extrêmement. Les moines du mont Cassin, ayant reçu cet ordre du Pape, en furent consternés et ne laissèrent pas de l'exécuter dès le lendemain. Le Pape, ayant vu le trésor qu'on lui avait apporté, fut saisi de frayeur, et, touché de l'affliction des frères et d'une vision qu'avait eue un d'entre eux, il se repentit, versa des larmes et renvoya le trésor, prenant seulement une image grecque qu'il avait apportée de Constantinople. Au contraire il fit, soit avant, soit après, plusieurs riches présents au mont Cassin.

Ensuite, ayant assemblé dans l'église les évêques, le clergé et le peuple romain, il ordonna très-expressément que, s'il venait à mourir pendant l'absence du sous-diacre Hildebrand, envoyé à l'impératrice pour des affaires d'État, on ne fit point d'élection, mais qu'on laissât vaquer le Saint-Siège jusqu'au retour d'Hildebrand, pour en disposer par son conseil. Le Pape Étienne partit alors pour la Toscane; mais peu de temps après il tomba subitement malade et mourut à Florence le 29 mars 1058. Il fut assisté à la mort par saint Hugues, abbé de Cluny, et enterré avec de grands honneurs dans la cathédrale. D'après l'építaphe que le duc Godefroi, son frère, fit graver sur son tombeau, le Pape Étienne IX fut illustre par la sainteté et par la gloire des miracles. Le judicieux Lambert d'Aschaffembourg en parle en ces termes : « Le Pape Étienne, de pieuse mémoire, nommé aussi Frédéric, paya le tribut à la nature mortelle à Florence, le 4 des calendes d'avril, et passa vraiment, ainsi que nous l'espérons, de cette vallée de larmes à la joie des anges. Ce qui l'indique, ce sont les signes et les prodiges qui illustrent son sépulcre en cette ville jusqu'à ce jour. » Lambert écrivait une vingtaine d'années après la mort d'Étienne¹.

Cependant, à Rome, Grégoire, fils d'Albéric, comte de Tusculum, et Girard de Galère,

ayant appris la mort du Pape, s'assemblèrent de nuit avec quelques-uns des plus puissants de la ville, suivis d'une troupe de gens armés, et élurent pour Pape Jean, évêque de Vellétri, qu'ils nommèrent Benoît. Saint Pierre Damien, voulant observer le décret du Pape Étienne, s'opposa à cette élection avec les autres cardinaux, prononçant anathème contre ceux qui l'avaient faite; mais, comme ils étaient les plus forts, Pierre et les autres opposants furent obligés de s'enfuir et de se cacher en divers lieux. C'était à saint Pierre Damien, en qualité d'évêque d'Ostie, à sacrer le Pape; mais, en son absence, Grégoire et ceux de son parti prirent son archiprêtre, l'emmenant de force, et le contraignirent de couronner Benoît, le dimanche de la Passion, 5 avril 1058¹. Il usurpa ainsi le Saint-Siège près de dix mois. Il donna le pallium à Stigand, archevêque de Cantorbéry, qui n'avait pu l'obtenir des Papes légitimes. Ce prélat, Saxon d'origine, qui avait déjà quitté un moindre évêché pour passer à celui de Winchester, profita d'une réaction politique contre les Normands établis en Angleterre pour se faire donner encore, sans quitter son évêché précédent ni plusieurs abbayes, l'archevêché de Cantorbéry, dont on avait chassé le Normand Robert de Jumièges. Stigand était habile pour les affaires temporelles, mais sans lettres, comme étaient alors presque tous les évêques anglais; ainsi il traitait les affaires de l'Église comme celles de l'État et ne songeait qu'à satisfaire son ambition et son avarice, trafiquant publiquement des évêchés et des abbayes. Il usurpa dix-sept ans le siège de Cantorbéry, et, n'ayant pu obtenir le pallium, quoique, du moins on le disait en Angleterre, l'argent eût beaucoup de pouvoir à Rome, il s'avisait de reconnaître pour Pape ce Benoît, dont les autres archevêques se moquaient, et l'antipape lui en sut tant de gré qu'il lui envoya le pallium. Nous le verrons justement déposé l'an 1070. Les Romains donnèrent, par mépris, à l'antipape Benoît le sobriquet de Mincio ou plutôt Minchione, qui en italien signifie un stupide.

¹ Lambert, ann. 1058, *le Pape Étienne. Acta SS., Propyl. maii.*

¹ Baron., ann. 1058.

L'abbé Didier et les deux autres légats du Pape Étienne IX attendaient à Bari un vent favorable pour passer à Constantinople, quand, vers le soir du dimanche des Rameaux, arrivèrent des moines du mont Cassin, qui lui apprirent la mort du Pape, le priant, au nom de la communauté, de revenir incessamment au monastère pour en prendre le gouvernement. Il partit dès le lendemain et craignait d'être arrêté par les Normands ; mais, au contraire, Robert Guiscard, leur chef, lui donna un sauf-conduit et des chevaux. Il arriva au mont Cassin le jour de Pâques, de grand matin, et le jour même il fut mis en possession de l'abbaye par le cardinal Humbert, qui s'y était retiré, n'osant demeurer à Rome à cause des schismatiques¹.

Quand le cardinal Hildebrand fut revenu de son ambassade auprès de l'impératrice et qu'il eut appris l'élection que l'on avait faite à Rome, contre la défense expresse du Pape Étienne, il s'arrêta à Florence, écrivit aux Romains les mieux intentionnés, et, ayant reçu leur consentement sans restriction, il élut Pape Gérard, évêque de Florence, né dans le royaume de Bourgogne. Cette élection se fit paisiblement à Sienne, avec le secours de Godefroi, duc de Lorraine et de Toscane ; Gérard fut nommé Nicolas II. Les seigneurs romains envoyèrent cependant en Allemagne pour assurer le roi qu'ils lui garderaient la foi qu'ils avaient promise à son père, et que c'était dans cette intention qu'ils avaient laissé le Saint-Siège vacant jusqu'alors, le priant d'envoyer qu'il voudrait, parce que l'intrusion faite contre les règles n'empêchait point une élection légitime. Le roi, de l'avis des seigneurs, approuva l'élection de Gérard, agréable aux Romains et aux Allemands, et ordonna au duc Godefroi de le mener à Rome².

Saint Pierre Damien fut consulté, au sujet de ces deux élections, par un archevêque, à qui il répondit ainsi : « Celui qui tient à présent le Saint-Siège (il parle de l'antipape Benoît) est simoniaque, à mon avis, sans qu'on puisse l'excuser, puisque, nonobstant notre opposition, c'est-à-dire celle de tous les évê-

ques-cardinaux, et sans avoir égard à nos anathèmes, il a été intronisé de nuit et en tumulte, avec des troupes de gens armés. Ensuite on eut recours aux largesses, on distribua de l'argent au peuple par les quartiers et les rues ; on entendait par toute la ville forger de la monnaie, et on employait pour les disciples de Simon le trésor de saint Pierre. Quant à ce qu'il allègue pour sa défense, qu'il a été contraint, bien que je n'en sois pas bien éclairci, je ne veux pas tout à fait en disconvenir ; car cet homme est si stupide que l'on peut croire qu'il n'a pas su ce qu'on machinait pour lui ; mais il est coupable de demeurer volontairement dans le bourbier où on l'a jeté malgré lui.

« Or, pour ne pas m'étendre sur sa promotion, tandis que nous autres cherchions à nous cacher en divers lieux, un prêtre de l'Église d'Ostie, qui ne sait pas même lire, fut enlevé de force par ces satellites de Satan pour mettre sur le Saint-Siège celui qu'ils avaient élu. Vous voyez bien, vous qui savez les canons, que ce seul article suffit pour le condamner ; car, s'il faut déposer le prêtre qui a usurpé le privilège d'un évêque, que deviendra celui qu'il a ordonné ? Joignez-y la défense que le Pape Étienne, de pieuse mémoire, avait faite de procéder à l'élection avant le retour du sous-diacre Hildebrand. Quant au Pape élu, voici ce qu'il m'en semble : il est suffisamment lettré, d'un esprit vif, de mœurs pures, au-dessus de tout soupçon, fort aumônier. Je n'en dis pas davantage pour ne paraître pas aimer le particulier plus que le public. Au contraire, si l'autre peut bien expliquer une ligne, je ne dis pas d'un psaume, mais d'une homélie, je ne résiste plus et je lui baise les pieds. Quant à ce que vous m'avez mandé de vous écrire secrètement pour ne pas m'exposer, à Dieu ne plaise que, dans une telle affaire, je craigne de souffrir les plus rudes traitements. Au contraire je vous prie de rendre publique cette lettre, afin que tout le monde sache ce que l'on doit penser de ce péril commun¹. »

Après que le Pape Nicolas II eut été élu il

¹ Léon d'Ostie, l. 3, c. 9, 10. — ² Lambert, ann. 1059.

¹ L. 3, *epist.* 4.

tint conseil avec Hildebrand et les autres cardinaux sur ce qu'il y avait à faire au sujet de l'antipape, et il fut résolu de tenir un concile à Sutri, ville du patrimoine de Saint-Pierre, où l'on appellerait non-seulement les évêques de Toscane et de Lombardie, mais le duc Godefroi et le chancelier Guibert; ce qui fut exécuté sans délai. L'antipape, l'ayant appris, fut touché de remords, quitta le Saint-Siège et retourna en sa maison, et, quand le Pape Nicolas en fut bien informé, il tint conseil avec les cardinaux et alla à Rome avec eux et avec le duc Godefroi, mais paisiblement et sans troupes. C'était au mois de janvier 1059. Le Pape Nicolas fut reçu à Rome, par le clergé et par le peuple, avec l'honneur convenable, et mis dans le Saint-Siège par les cardinaux, suivant la coutume. Quelques jours après, l'antipape Jean, par l'entremise de quelques personnes, vint se présenter au Pape, et, se jetant à ses pieds, il protesta qu'on lui avait fait violence, ne niant pas, toutefois, qu'il était un usurpateur et un parjure. Le Pape leva l'excommunication prononcée contre lui, mais à condition qu'il demeurerait à Sainte-Marie-Majeure, déposé de l'épiscopat et de la prêtrise. Le schisme fut ainsi terminé; mais il restait au Pape une grande peine de ce que les capitaines établis par les Papes retenaient par force les seigneuries de Rome et les droits de l'Église qu'ils avaient usurpés ¹.

Ensuite le Pape envoya au mont Cassin dire à l'abbé Didier de venir au plus tôt à sa rencontre, comme il allait dans la marche d'Ancône. L'abbé le rencontra au monastère de Farfe et en fut reçu avec de grands témoignages d'amitié. De là il le suivit à Osimo, où, le 6 mars, qui était le second samedi de carême, le Pape l'ordonna prêtre-cardinal du titre de Sainte-Cécile, et le lendemain dimanche il lui donna la bénédiction abbatiale avec une ample confirmation des privilèges du monastère. De plus il le fit son vicaire pour la réformation de tous les monastères dans la Campanie, la Principauté, la Pouille et la Calabre ².

Au mois d'avril de la même année (1059) le Pape Nicolas II tint à Rome un concile au-

quel se trouvèrent cent treize évêques, avec des abbés, des prêtres et des diacres. C'était au palais de Latran, dans la basilique de Constantin; les saints Évangiles étaient placés au milieu. Quand on eut pris séance le Pape ouvrit le concile par ce discours : « Bien-aimés frères et coévêques! votre béatitude sait, les membres inférieurs même n'ignorent pas combien, après la mort d'Étienne, mon prédécesseur de pieuse mémoire, ce Siège apostolique, que je dessers par l'autorité de Dieu, a eu à souffrir de traverses, et combien il a été exposé aux insultes des simoniaques, à tel point que la colonne du Dieu vivant semblait ébranlée et le filet du souverain pêcheur disparaître dans l'abîme du naufrage. C'est pourquoi, s'il plaît à votre fraternité, nous devons, avec l'aide de Dieu, prévenir sagement de pareils accidents, et empêcher que le mal, ce qu'à Dieu ne plaise, ne vienne à prévaloir dans l'Église. En conséquence, suivant l'autorité de nos prédécesseurs et des autres saints Pères, nous décrétons et ordonnons que, le Pontife de l'Église romaine universelle venant à mourir, les cardinaux-évêques traitent ensemble, les premiers, de l'élection, qu'ils y appellent ensuite les clercs-cardinaux, et enfin que le reste du clergé et le peuple y donnent leur consentement, en sorte que, pour prévenir toute occasion de vénalité, les hommes les plus religieux commencent l'élection et que les autres suivent. Que tel soit l'ordre vrai et légitime de l'élection, l'on en restera convaincu si l'on considère les règles et la conduite des saints Pères et que l'on se rappelle cette sentence de saint Léon : « Aucune raison ne permet de compter parmi les évêques ceux qui ne sont ni élus par le clergé, ni demandés par le peuple, ni consacrés par les évêques de la province, avec le jugement du métropolitain. » Et comme le Siège apostolique est supérieur à toutes les Églises de l'univers, et que, par conséquent, il ne peut pas avoir de métropolitain au-dessus de soi, les évêques-cardinaux en tiennent la place et élèvent le Pontife élu au sommet du faite apostolique.

« On choisira dans le sein de l'Église même, s'il s'y trouve un sujet capable, sinon dans

¹ Baron., ann. 1059. — ² Léon d'Ostie, l. 3, c. 13.

une autre, sauf l'honneur dû à notre cher fils Henri, qui est maintenant roi, et qui sera, s'il plaît à Dieu, empereur, ainsi que nous le lui avons déjà accordé, et on rendra le même honneur à ceux de ses successeurs à qui le Siège apostolique aura personnellement accordé le même droit. Que si la perversité des méchants prévaut jusqu'à empêcher qu'on ne puisse faire dans Rome une élection pure et gratuite, les cardinaux-évêques, avec le reste du clergé et des laïques catholiques, quoiqu'en petit nombre, auront droit d'élire le Pape dans le lieu qu'ils jugeront convenable. Que si, après l'élection, la guerre ou quelque autre obstacle venant de la part des hommes empêche que l'élu ne soit intronisé dans le Siège apostolique, suivant la coutume, il ne laissera pas, comme vrai Pape, d'avoir l'autorité de gouverner l'Église romaine et de disposer de tous ses biens, comme nous savons que saint Grégoire l'a fait avant sa consécration.

« Si quelqu'un est élu, ordonné ou intronisé au mépris de notre présent décret, promulgué par sentence synodale, qu'il soit, par l'autorité de Dieu et des saints apôtres Pierre et Paul, perpétuellement anathématisé avec tous ses complices, et exclu de la sainte Église de Dieu, comme un antechrist, un usurpateur et un destructeur de la chrétienté; que toute audience lui soit refusée sur ce point, et qu'il soit irrévocablement déposé de tout degré ecclésiastique qu'il pouvait avoir auparavant! Quiconque se sera attaché à lui, ou lui aura rendu un respect quelconque, comme Pontife, ou aura eu la présomption de le défendre en quelque chose, sera frappé de la même sentence. Quiconque violera notre présent décret et tentera, par sa présomption, de troubler l'Église romaine, qu'il soit condamné à un anathème et à une excommunication perpétuelle, et qu'à la résurrection il soit compté parmi les impies! Qu'il ressente en cette vie et en l'autre la colère du Tout-Puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et l'indignation des saints apôtres Pierre et Paul, dont il a la présomption de bouleverser l'Église! Que son habitation soit déserte, que personne ne demeure dans ses pavillons, que ses

enfants soient orphelins et sa femme veuve! Qu'il soit arraché de sa place, lui et ses enfants, qu'ils soient chassés de leurs habitations et réduits à mendier! Que l'usurier dévore sa substance et les étrangers ses travaux! Que l'univers entier combatte contre lui, que tous les éléments lui soient contraires, que les mérites de tous les saints le confondent et fassent éclater la vengeance sur lui dès ce monde! Mais, pour les observateurs de notre présent décret, que la grâce du Dieu tout-puissant les protège, et, par l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, les absolve de tous les liens ¹. »

Ce décret solennel fut souscrit par le Pape, par Boniface, évêque d'Albane, Humbert de Sainte-Rufine, Pierre d'Ostie, qui est saint Pierre Damien, et d'autres évêques, au nombre de soixante-seize, avec les prêtres et les diacres. Il réglait avec précision une chose très-importante, qui jusqu'alors était demeurée dans le vague, à savoir, le droit quelconque que les empereurs pouvaient avoir dans l'élection des Papes. Pendant les trois premiers siècles les empereurs païens de Rome, pontifes suprêmes des idoles, ne prenaient d'autre part à l'élection des Pontifes chrétiens que de les envoyer à la mort. Pendant les deux siècles suivants Constantin et ses successeurs ne prirent aucune part à l'élection des Pontifes romains. Au commencement du sixième siècle les rois ariens et ostrogoths d'Italie s'arrogèrent un droit d'approbation; c'était une usurpation manifeste de la force brutale. Les empereurs grecs de Constantinople, redevenus maîtres de l'Italie, continuèrent l'usurpation des ariens et des Ostrogoths. Au commencement du neuvième siècle, les rois des Francs étant devenus, par l'autorité de l'Église romaine, empereurs d'Occident, et, en cette qualité, défenseurs armés de cette Église, en recevaient par là même le droit et le devoir de veiller à ce que cette élection se fit librement et selon les règles. Après le milieu du dixième siècle, les rois de Germanie, ayant reçu des Papes la dignité impériale, en reçurent aussi le même privilège avec la même

¹ Hugo Flavín., *Chron. Viridun.*, apud Labbe. *Biblioth. nova*, p. 192.

obligation. Le premier de ces empereurs allemands, Othon I^{er}, en abusa contre le Pape même qui le lui avait conféré ; le dernier de ces empereurs, Henri III, en abusa contre un autre Pape, Grégoire VI. Ces premiers abus en faisaient craindre d'autres. D'ailleurs les rois de Germanie, qui n'avaient ce privilège que comme empereurs, pouvaient être tentés de se l'attribuer comme rois, tandis que, comme tels, ils n'y avaient pas plus de droit que les rois d'Espagne ou d'Écosse. Il était donc important de bien préciser ce qu'il y avait de vague dans cette matière. C'est ce que font le Pape Nicolas II et le concile de Rome en déclarant que c'est un privilège personnel de sa nature, et que le Pape avait bien voulu l'accorder au roi Henri IV, futur empereur. Or un privilège, surtout un privilège personnel, peut se perdre et se perd en effet quand on en abuse. Voilà des principes de bon sens et de justice que les rois allemands ne comprendront pas toujours, non plus que le vulgaire des historiens français.

Quant aux anathèmes et aux imprécations tirés de la sainte Écriture que le Pape et le concile prononcent contre les violateurs de ce décret et les perturbateurs de l'Église, nous les verrons, en temps et lieu, exécutés par la Providence. Nous verrons plus d'une dynastie allemande s'éteindre dans le sang pour avoir porté la division dans l'Église romaine et par là même dans l'Église universelle. Nous verrons la nation française punie par des calamités effroyables, et sur le point de devenir une province anglaise, pour avoir occasionné et soutenu le grand schisme d'Occident. C'est, pour qui sait lire, une des plus grandes leçons de l'histoire.

En ce même concile de Rome on fit treize canons, dont le premier n'est que l'abrégé de ce décret touchant l'élection du Pape. Ensuite on défend d'entendre la messe d'un prêtre que l'on sait certainement avoir une concubine. Tout prêtre, diacre ou sous-diacre, qui, depuis la constitution du très-saint Pape Léon, aura pris ou gardé une concubine, on lui défend de célébrer la messe, d'y lire l'évangile ou l'épître, de demeurer dans le sanctuaire pendant l'office

ou de recevoir sa part des revenus de l'église. Ceux qui ont gardé la continence, suivant la même constitution, mangeront et dormiront ensemble près des églises pour lesquelles ils sont ordonnés, et mettront en commun tout ce qui leur vient de l'église, s'étudiant à pratiquer la vie commune et apostolique. C'est l'origine des chanoines réguliers. Défense à un prêtre de tenir ensemble deux églises ; défense de prendre l'habit monastique dans l'espérance d'être abbé.

On fit aussi dans ce concile un décret particulier contre les simoniaques, portant qu'ils seraient déposés sans miséricorde. « Quant à ceux, ajoute le Pape, qui ont été ordonnés gratuitement par des simoniaques, nous décidons la question agitée depuis longtemps en leur permettant, par indulgence, de demeurer dans les ordres qu'ils ont reçus ; car la multitude de ceux qui ont été ainsi ordonnés est si grande que nous ne pouvons observer à leur égard la rigueur des canons. Toutefois nous défendons très-expressément à nos successeurs de prendre pour règle cette indulgence que la nécessité du temps nous a extorquée ; mais, à l'avenir, si quelqu'un se laisse ordonner par celui qu'il sait être simoniaque, l'un et l'autre seront déposés ¹. »

En conséquence de ces décrets du concile de Rome le Pape écrivit une lettre aux évêques, aux clercs et à tous les fidèles de Gaule, particulièrement d'Aquitaine et de Gascogne, où il marque une partie de ce qui y avait été ordonné, apparemment ce qui était le plus nécessaire pour ces provinces, savoir, le décret contre les clercs mariés, qu'il traite de nicolaïtes, avec l'ordonnance pour la vie commune des clercs continents. Les clercs et les moines apostats qui quittent la tonsure et renoncent à leur profession seront excommuniés. Excommunication contre ceux qui pillent les pèlerins, les clercs, les moines, les femmes et les pauvres sans armes, et contre ceux qui violent la franchise des églises à soixante pas à l'entour et des chapelles à trente pas ².

Bérenger était venu à Rome sous ce ponti-

¹ Labbe, t. 9, p. 1099. — ² Id., p. 1096.

ficat, se fiant à la protection de ceux qu'il avait gagnés par ses bienfaits. Toutefois il n'osa défendre ses sentiments, et pria le Pape Nicolas et ce concile de cent treize évêques de lui donner par écrit la foi qu'il fallait tenir. La commission en fut donnée au cardinal Humbert, qui dressa la confession de foi en ces termes : « Moi, Bérenger, indigne diacre de l'église de Saint-Maurice d'Angers, connaissant la vraie foi apostolique, j'anathématise toutes les hérésies, principalement celle dont j'ai été accusé jusqu'ici, laquelle prétend soutenir que le pain et le vin qui sont mis sur l'autel ne sont, après la consécration, que le sacrement et non pas le vrai corps et le vrai sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que ce n'est qu'en sacrement qu'il peut être sensiblement touché ou rompu par les mains des prêtres ou froissé par les dents des fidèles. Je suis d'accord avec la sainte Église romaine et le Siège apostolique, et je proteste, de cœur et de bouche, que je tiens, touchant le sacrement de la table du Seigneur, la même foi que le Pape Nicolas et ce saint concile m'ont prescrite, suivant l'autorité des Évangiles et de l'Apôtre ; c'est à savoir que le pain et le vin qui sont mis sur l'autel sont, après la consécration, non-seulement le sacrement, mais encore le vrai corps et le vrai sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'ils sont touchés et rompus par les mains des prêtres et froissés par les dents des fidèles sensiblement, non-seulement en sacrement, mais en vérité. Je le jure par la sainte Trinité et par ces saints Évangiles, et je déclare dignes d'un anathème éternel ceux qui contreviendront à cette foi, avec leurs dogmes et leurs sectateurs. Que si jamais j'ose moi-même penser ou prêcher rien de contraire, je serai soumis à la sévérité des canons. L'ayant lu et relu, je l'ai souscrit volontairement ¹. »

Le cardinal Humbert ayant dressé cette formule, elle fut approuvée de tout le concile, et Humbert la donna à Bérenger, qui, l'ayant lue, déclara que c'était sa créance, la confirma par serment et enfin y souscrivit de sa main ; même il alluma un feu au milieu

du concile et y jeta les livres qui contenaient cette erreur. Le Pape Nicolas, se réjouissant de sa conversion, envoya sa profession de foi à toutes les villes d'Italie, de Gaule et de Germanie, et dans tous les lieux où on pouvait avoir ouï parler de son erreur, pour réparer le scandale qu'elle avait causé en tant d'Églises. Mais, sitôt que Bérenger fut hors du concile, il écrivit contre cette profession de foi, chargeant d'injures le cardinal Humbert, qui l'avait dressée.

L'archevêque Gui ou Widon de Milan avait été cité comme simoniaque devant le Pape saint Léon IX. Il y avait comparu et s'y était défendu si bien que le Pape l'avait déclaré archevêque légitime et qu'il était revenu triomphant à son siège. Mais tromper son juge ce n'était pas réparer le mal, c'était l'accroître. Aussi saint Ariald et ses imitateurs, encouragés par le Pape Étienne IX, ne cessèrent-ils de combattre contre les progrès du scandale. Les effets de ces prédications furent tels que, Nicolas II étant monté sur le Saint-Siège, l'Église de Milan lui envoya une députation pour le supplier d'avoir compassion de ses maux ; c'étaient principalement la simonie et l'incontinence des clercs. Le Pape y envoya saint Pierre Damien, cardinal-évêque d'Ostie, et Anselme, évêque de Lucques, en qualité de légats. Ils trouvèrent une grande division entre le clergé d'une part et le peuple milanais de l'autre, au sujet de ces deux vices. On les reçut toutefois avec le respect dû à des légats du Saint-Siège, et ils déclarèrent le sujet qui les avait amenés. Mais, un jour après, il s'éleva tout d'un coup, par la faction des clercs, un murmure parmi le peuple, qui disait que l'Église de Milan ne devait point être soumise aux lois de Rome et que le Pape n'avait aucun droit de juger ou de régler cette Église. « Il nous serait honteux, disaient-ils, de la laisser assujettir à une autre, puisqu'elle a toujours été libre sous nos ancêtres. » A ces cris ils accouraient de tous côtés au palais épiscopal ; on sonna les cloches et une grande trompe se faisait entendre par toute la ville.

On menaçait les légats, et saint Pierre Damien fut averti que l'on en voulait à sa vie. Ce qui le rendait plus odieux, c'est que, tout

¹ Labbe, t. 9, p. 1101.

le clergé du diocèse de Milan étant assemblé comme en synode, il y avait présidé, ayant à sa droite l'autre légat, Anselme de Lucques, et à sa gauche l'archevêque de Milan. Pour apaiser ce tumulte il monta sur l'ambon, et, ayant avec peine obtenu silence, il parla ainsi : « Sachez, mes frères, que je ne suis pas venu ici pour chercher la gloire de l'Église romaine, mais la vôtre et votre salut. Comment aurait-elle besoin des louanges d'un homme méprisable, après l'éloge qu'elle a reçu de la bouche du Sauveur ? Et quelle province sur la terre est exempte de son pouvoir, qui s'étend jusqu'à lier et délier le ciel même ? Ce sont les rois, les empereurs, et enfin de purs hommes qui ont établi les bornes des patriarchats, des métropoles, des diocèses de chaque évêque et leur ont accordé des privilèges ; mais c'est Jésus-Christ même qui a fondé l'Église romaine, en donnant à saint Pierre les clefs de la vie éternelle au ciel et sur la terre. Ainsi ce n'est qu'une injustice de priver de ses droits quelque autre Église que ce soit ; mais de disputer à l'Église romaine sa prérogative, c'est une hérésie. »

Ensuite, pour établir la supériorité de l'Église romaine sur celle de Milan en particulier, saint Pierre Damien dit que saint Lin, par ordre de saint Pierre, avait baptisé saint Nazaire, qui, avec saint Celse, fut martyrisé à Milan, et que saint Gervais et saint Protas étaient disciples de saint Paul ; par conséquent l'Église de Milan est fille de l'Église romaine. De plus, saint Ambroise, voulant corriger l'incontinence des clercs de son temps, implora le secours du Pape saint Sirice, qui lui envoya un prêtre, un diacre et un sous-diacre, avec lesquels Ambroise chassa de l'Église ceux qu'il ne put corriger. Ainsi saint Ambroise lui-même fait profession de suivre en tout l'Église romaine. « Scrutez vos écritures, et, si vous n'y pouvez trouver ce que nous disons, accusez-nous de mensonge ; mais, si vous l'y trouvez, n'attaquez plus aussi cruellement votre mère. »

Le peuple, apaisé par ce discours, promit d'exécuter tout ce que Pierre proposerait. Dans le clergé très-nombreux de Milan à peine se trouvait-il un seul prêtre qui eût été ordonné gratis ; car c'était comme une règle

inviolable dans cette Église que, pour tous les ordres, même pour l'épiscopat, il fallait, avant que de les recevoir, payer la somme prescrite. Saint Pierre Damien se trouva fort embarrassé. Interdire toutes les églises d'une ville si considérable et d'une province si étendue, il semblait que ce fût y détruire la religion. Il était odieux et même injuste de pardonner à quelques-uns préférablement aux autres, puisque tous étaient coupables, et la moindre division dans ce peuple aurait causé une grande effusion de sang.

Dans cet embarras saint Pierre Damien se souvint de cette règle rapportée par le Pape Innocent : « Que les péchés de la multitude demeurent impunis ; » c'est-à-dire qu'on ne doit pas exercer contre une multitude entière la sévérité des canons. Il considéra l'indulgence dont les Pères avaient usé envers les donatistes, les novatiens et les hérétiques semblables, et, ne pouvant remédier aux maux de l'Église de Milan suivant la pureté des canons, il résolut de chercher au moins à mettre fin aux abus et d'établir pour l'avenir que les ordinations fussent gratuites. Il obligea donc l'archevêque et le clergé de Milan à le promettre par écrit et avec serment.

La promesse de l'archevêque Gui, adressée à son clergé et à son peuple, portait en substance : « Vous n'ignorez pas la détestable coutume qui s'était anciennement établie en cette Église, que pour recevoir le sous-diaconat on donnait douze pièces d'argent, pour le diaconat dix-huit, pour la prêtrise vingt-quatre, comme une taxe réglée. Maintenant, en présence de Dieu et des saints, de Pierre d'Ostie, légat du Pape, d'Anselme de Lucques et de vous tous, je condamne et déteste cette perverse coutume et toute simonie. De plus je m'oblige, moi et mon clergé, et tous nos successeurs, à ne rien prendre pour la promotion aux Ordres. Si quelqu'un y contrevient, soit en donnant, soit en recevant, qu'il soit avec Simon frappé d'un anathème perpétuel ! Nous condamnons aussi l'hérésie des nicolaïtes et promettons d'éloigner, autant qu'il nous sera possible, les prêtres, les diacres et les sous-diacres de la compagnie de leurs femmes et de leurs concubines. Nous promettons de même que

nous ne prendrons rien, ni nous ni nos domestiques, pour la provision des abbayes ou des chapelles, pour l'investiture des églises, la promotion des évêques, le saint chrême et la consécration des églises. »

Cette promesse fut souscrite par l'archevêque Gui, trois prêtres, quatre diacres, cinq sous-diacres et les autres. Puis l'archevêque, s'approchant de l'autel, la confirma par serment entre les mains de saint Pierre Damien. Le vidame de l'Église de Milan, le chancelier et tous les autres clercs qui étaient présents firent de même. Arnolphe, clerc et neveu de l'archevêque, fit encore serment pour son oncle, y ajoutant qu'il n'ordonnerait aucun clerc qu'il n'eût fait le serment de n'avoir ni donné ni promis. Ensuite l'archevêque se prosterna sur le pavé et demanda pénitence pour n'avoir pas extirpé comme il devait cet usage simoniaque. Saint Pierre Damien lui imposa cent ans de pénitence, dont il lui taxa le rachat par une somme d'argent qu'il devait payer chaque année. Ils entrèrent ensuite dans la grande église et montèrent à l'ambon, et là, en présence d'un grand peuple et du clergé, Pierre fit jurer sur les Évangiles le clerc de l'archevêque, apparemment son neveu, que l'archevêque, pendant sa vie, ferait tous ses efforts pour extirper ces deux hérésies des nicolaïtes et des simoniaques. Une très-grande partie du peuple, non-seulement de la ville, mais de la campagne, avait déjà fait le même serment. Ensuite on jugea à propos que tous les clercs, après avoir reçu une pénitence, fussent réconciliés pendant la messe, recevant leurs ornements de la main de l'évêque. Et premièrement ils prêtèrent ce serment : « Je déclare que je tiens la foi que les sept conciles ont confirmée par leur autorité et que les Papes ont enseignée. J'anathématise généralement toutes les hérésies, et particulièrement les deux dont l'Église est le plus affligée en ce temps, des simoniaques et des nicolaïtes, prononçant un éternel anathème contre tous ceux qui les suivent. » La pénitence des clercs fut telle : Ceux qui ont seulement payé la taxe accoutumée pour les ordinations, ce que quelques-uns savaient à peine être un péché, ceux-là feront cinq ans de pénitence, pendant lesquels

ils jeûneront deux jours la semaine au pain et à l'eau, et trois jours la semaine pendant l'Avent et le Carême. Ceux qui ont donné plus que la taxe feront sept années d'une pénitence telle que la précédente, et ensuite jeûneront les vendredis toute leur vie. Celui qui ne peut jeûner aisément peut racheter un de ces jours de la semaine en récitant un psautier, ou la moitié avec cinquante genuflexions ; ou il nourrira un pauvre, et, après lui avoir lavé les pieds, lui donnera un denier. De plus l'archevêque promit de les envoyer tous en pèlerinage lointain, soit à Rome, soit à Tours, et l'archevêque promit d'aller lui-même à Saint-Jacques en Espagne.

Après avoir ainsi réconcilié le clergé de Milan on résolut de ne pas rendre aussitôt à tous, indifféremment l'exercice de leurs fonctions, mais seulement à ceux qu'on trouverait lettrés, chastes et de mœurs graves ; les autres se contenteraient d'être réconciliés à l'Église, dont ils avaient été justement retranchés. Avant que saint Pierre Damien eût appris si le Pape approuvait ce qu'il avait fait à Milan il envoya la relation à son ami Hildebrand, alors archidiacre de l'Église romaine, qui l'avait souvent prié de composer un abrégé de ce qu'il trouverait de particulier dans les décrets et les histoires des Papes touchant l'autorité du Saint-Siège. Jusqu'alors Pierre avait regardé ce travail comme inutile et comme plus près de la superstition que de la nécessité ; mais, quand il se vit jeté au milieu des affaires si embarrassantes de Milan, il reconnut par expérience que le privilège de l'Église romaine est de toutes les choses du monde la plus nécessaire et la plus puissante pour réformer l'ordre et la discipline dans l'Église ; il admira la pénétration de son ami Hildebrand et crut satisfaire à sa demande par cette relation. Voici comment il y définit l'hérésie des nicolaïtes : « On appelle nicolaïtes les clercs qui s'unissent à des femmes contre la règle de la chasteté ecclésiastique. Ils deviennent fornicateurs lorsqu'ils contractent ce commerce criminel ; mais on les appelle avec raison nicolaïtes quand ils veulent le justifier comme par l'autorité ; car le vice devient une héré-

sie quand on le soutient par un dogme per-vers¹. »

Pendant que saint Pierre Damien était à Milan l'abbé de Saint-Simplicien lui fit présent d'un petit vase d'argent. Sa première pensée fut de le refuser, et il examina la conduite de l'abbé, pour voir s'il n'avait point quelque affaire ou s'il n'avait point acquis sa dignité par simonie ; car c'était la pratique des ministres du Saint-Siège les plus désintéressés de ne rien accepter de ceux qui avaient des affaires encore indécises, mais de ne pas refuser ceux qui donnaient volontairement à ceux qui n'avaient aucune affaire. Saint Pierre Damien, ayant donc trouvé que cet abbé lui avait fait ce présent sans aucun intérêt que de gagner son amitié, ne laissa pas de le prier de le reprendre, l'assurant que son amitié n'était pas vénale. Toutefois il n'était pas fâché qu'il le pressât de garder son présent. La nuit, en récitant ses psaumes, il en eut du scrupule, et, le matin, il alla le prier de reprendre son vase d'argent. L'abbé n'en voulut rien faire, et, après quelque contestation, ils convinrent qu'il l'enverrait à un des deux monastères que Pierre venait de fonder ; mais, étant retourné à son désert, il eut encore du scrupule d'avoir reçu ce présent de quelque manière que ce fût et n'eut point de repos qu'il ne l'eût renvoyé, tant il était délicat sur cette matière².

Il ne se regardait plus que comme un simple moine et prétendait avoir renoncé à l'épiscopat, comme il paraît par deux lettres au Pape Nicolas II. Dans la première il se plaint indirectement qu'on lui avait ôté les revenus de son évêché, disant que c'est une marque que l'on doit bientôt lui ôter la dignité épiscopale, et il finit en déclarant qu'il y renonce pour toute sa vie. Dans l'autre lettre, qui est plutôt un livre, il parle plus sérieusement et dit d'abord : « Vous savez que, si le besoin du Saint-Siège et notre ancienne amitié ne m'avaient retenu, aussitôt après la mort du seigneur Étienne, de sainte mémoire, votre prédécesseur, j'aurais renoncé à l'évêché dont il m'avait chargé malgré moi, contre les canons ; car

vous savez combien je vous ai fait de plaintes, combien il m'en a coûté de gémisséments et de larmes. Je ne pus alors obtenir mon congé, parce que l'intérêt de l'Église romaine, qui semblait menacer ruine, ne le permettait pas. Maintenant que le calme est revenu et que vous gouvernez en paix la barque de Pierre, ne refusez pas, je vous prie, ce repos à ma vieillesse. Je vous déclare donc que, pour la rémission de mes péchés, je me démetts du droit de l'épiscopat, et par cet anneau j'y renonce sans espérance d'y jamais revenir. Je vous rends aussi l'un et l'autre monastère. » Il rapporte ensuite plusieurs exemples pour montrer qu'il est permis de renoncer à l'épiscopat. Toutefois il n'obtint pas, sous ce Pape, le congé qu'il demandait¹.

Il adressa au même Pape un autre écrit touchant le célibat des prêtres, et il le commence ainsi : « Dernièrement, dans une conférence que j'eus par ordre de Votre Majesté avec quelques évêques, je voulus leur persuader la nécessité de la continence pour les ecclésiastiques ; mais je ne pus tirer d'eux sur ce point de promesse positive : premièrement parce qu'ils désespèrent de pouvoir atteindre à la perfection de cette vertu ; ensuite parce qu'ils ne craignent pas d'être punis pour l'incontinence par le jugement d'un concile. L'Église romaine est accoutumée, en notre temps, à dissimuler ces sortes de péchés, à cause des reproches des séculiers. Cette conduite serait supportable si c'était un mal caché ; mais il est tellement public que tout le peuple connaît les lieux de débauche, les noms des concubines et de leurs parents ; on voit passer les messages et les présents, on entend les éclats de rire, on sait les entretiens secrets ; enfin il est impossible de cacher les grossesses des femmes et les cris des enfants. Ainsi on ne peut excuser ceux qui devraient punir des pécheurs si décriés. » Il conclut en exhortant le Pape à arrêter le cours de ces désordres².

Après le concile de Rome le Pape Nicolas II fit un voyage en Apulie, à la prière des Normands, qui lui envoyèrent des députés

¹ *Opusc.* 5. — ² *Ibid.* 53, c. 4.

¹ *Opusc.* 19. — ² *Ibid.* 17.

pour lui persuader de venir recevoir leurs soumissions et les réconcilier à l'Église. Le Pape, après en avoir délibéré en concile, partit de Rome et vint en Apulie, où il tint un concile nombreux dans la ville de Melfi. Les Normands se présentèrent devant lui et remirent en sa libre disposition toutes les terres de Saint-Pierre dont ils s'étaient emparés. Le Pape, de son côté, leur donna l'absolution de l'excommunication qu'ils avaient encourue et les reçut aux bonnes grâces du Saint-Siège ; et, parce qu'ils étaient les plus puissants dans cette partie de l'Italie et les plus capables de secourir le Pape contre ceux qui avaient usurpé les biens de l'Église romaine, le Pape Nicolas leur céda, à la réserve de Bénévent, toute l'Apulie et la Calabre, pour lesquelles ils lui firent serment de fidélité.

On nomme dans cet accord deux chefs de Normands : Richard, à qui le Pape confirma la principauté de Capoue, dont il s'était emparé sur les Lombards, et Robert Guiscard, à qui il confirma les duchés d'Apulie et de Calabre, dont il était aussi en possession, ainsi que ses prétentions sur la Sicile, qu'il avait commencé de conquérir sur les Sarrasins. Dans cette première concession Robert promit au Pape une redevance annuelle de douze deniers, monnaie de Pavie, pour chaque paire de bœufs, payable à perpétuité à la fête de Pâques, et, de plus, il se rendit vassal du Saint-Siège, comme on le voit par le serment qui suit :

« Moi, Robert, par la grâce de Dieu et de saint Pierre duc d'Apulie et de Calabre, et, par le secours de Dieu et de saint Pierre, duc futur de Sicile ; de cette heure en avant je serai fidèle à la sainte Église romaine, et à vous, mon seigneur Pape Nicolas. Je ne participerai ni à conseil ni à fait d'où vous deviez perdre la vie ou un membre, ou être pris méchamment. Le conseil que vous me confierez et que vous me défendrez de faire connaître, je ne le manifesterai pas sciemment à votre préjudice. J'aiderai partout la sainte Église romaine à tenir et à acquérir les régales de saint Pierre et ses possessions, selon mon pouvoir, contre tous les hommes, et je vous aiderai à

tenir avec sécurité et honneur la papauté romaine, ainsi que la terre et la principauté de Saint-Pierre. Je ne chercherai ni à envahir, ni à acquérir, ni à piller, sans votre permission expresse et celle de vos successeurs, excepté ce que vous ou vos successeurs m'accorderez. La rente de la terre de Saint-Pierre que je tiens ou que je tiendrai, comme il a été statué, je veillerai avec une entière bonne foi à ce que l'Église romaine la reçoive annuellement. Toutes les églises qui sont dans mon domaine, je les remettrai, avec leurs possessions, en votre puissance. Je serai leur défenseur pour la fidélité à l'Église romaine. Et si vous ou vos successeurs quittez cette vie avant moi, suivant que j'aurai été averti par les meilleurs cardinaux, clercs et laïques de Rome, j'aiderai à ce qu'on élise et ordonne un Pape pour l'honneur de saint Pierre. Tout ce qui est écrit ci-dessus je l'observerai et envers l'Église romaine et envers vous, avec une entière bonne foi, et je garderai cette fidélité à vos successeurs, ordonnés pour l'honneur de saint Pierre, qui m'auront confirmé l'investiture que vous m'avez accordée. Qu'ainsi Dieu me soit en aide et ses saints Évangiles ¹. »

Telle fut l'origine du royaume de Naples. Par cet acte important le Pape Nicolas II pacifiait l'Italie méridionale et assurait à l'Église romaine le peuple le plus vaillant pour la défendre contre les petits tyrans et contre les grands mêmes. Nous en verrons les effets dans l'histoire. On en vit dès lors le commencement ; car le Pape ayant réglé tout ce qui concernait le patrimoine de Bénévent, où il tint un concile au mois d'août, revint à Rome, et les Normands, ayant rassemblé des troupes, le suivirent, conformément à l'ordre qu'il leur en avait donné. Ils ravagèrent les terres de Préneste, de Tusculum et de Nomento, dont les habitants étaient rebelles au Pape, leur seigneur, et, ayant passé le Tibre, ils ruinèrent Galère et tous les châteaux du comte Gérard, insigne voleur. Ainsi les Normands commencèrent à délivrer Rome des petits seigneurs qui la tyrannisaient depuis si longtemps.

¹ Baron., ann. 1059. Léon d'Ostie, l. 3, c. 13, 16.

Le Pape Nicolas II, qui était de Bourgogne, n'eut ni moins de zèle que son prédécesseur, qui était de Lorraine, pour la réforme de l'Église de France, ni moins de confiance dans la sagesse et le crédit de Gervais, archevêque de Reims, quoiqu'on eût voulu lui rendre ce prélat suspect de favoriser l'antipape. Il en écrivit à Gervais; mais il lui marqua qu'il comptait plus sur les preuves qu'il avait données de sa fidélité que sur les bruits désavantageux qu'on avait répandus sur son compte. Par la même lettre le Pape exhorte cet archevêque à travailler courageusement au rétablissement de la discipline dans l'Église de France, et il le charge de reprendre, d'avertir et de conjurer le roi Henri de ne pas suivre de mauvais conseils, d'observer les canons et de ne pas offenser saint Pierre pour soutenir un insensé tel que celui qu'il avait voulu faire ordonner évêque de Mâcon. Il paraît que le Pape s'était opposé à cette ordination et que le roi lui avait fait faire des menaces s'il refusait de donner son consentement; car le Pape ajoute : « Que ce prince agisse contre nous tant qu'il voudra, nous ne cesserons cependant pas de prier le Seigneur pour lui et pour son armée ¹. »

Le Pape écrivit sur le même sujet à Anne, reine de France, que Henri avait épousée en secondes noces. Le Pontife fait un bel éloge des vertus de cette princesse, qui était fille de Jaroslas, roi ou duc de Russie. Il loue en particulier son assiduité à la prière, son amour pour la justice, sa compassion pour les malheureux et sa libéralité envers les pauvres. Il l'exhorte surtout à porter le roi, son époux, à la piété et à l'équité, et à s'appliquer de bonne heure à inspirer la crainte de Dieu aux princes, ses enfants ².

On rapporta au Pape Nicolas que l'évêque de Beauvais avait été ordonné par l'évêque de Senlis sans la participation du métropolitain; il manda aussitôt à l'archevêque Gervais d'interdire l'évêque de Beauvais des fonctions épiscopales jusqu'à ce qu'il fût venu à Rome rendre raison de sa conduite au concile qui devait s'y tenir la troisième

semaine après Pâques; que, s'il est notoire que cet évêque ait donné de l'argent pour obtenir l'épiscopat, le Pape veut qu'on défende aux clercs de Beauvais de lui rendre aucune obéissance. Il ordonne pareillement d'interdire jusqu'au concile l'évêque de Senlis s'il n'a pas eu l'agrément du métropolitain pour l'ordination qu'il a faite, ou s'il a su que l'évêque de Beauvais, qu'il a ordonné, avait acheté l'épiscopat ¹.

Le Pape avait été mal instruit. Gervais lui envoya un député qui justifia l'évêque de Senlis, sans parler de celui de Beauvais, qui pouvait être coupable de simonie. Gervais eut lui-même à se justifier des reproches que le Pape lui avait faits par une autre lettre sur ce qu'on l'accusait d'avoir fait piller quelques terres de l'Église de Verdun. Il paraît que l'archevêque avait invité le Pape à venir en France; car le Pape lui répond qu'il ne peut encore rien déterminer sur ce voyage. C'était peut-être pour le sacre du prince Philippe, qui devait se faire bientôt.

Gervais, archevêque de Reims, fit la cérémonie, et voici l'ordre qu'il y garda. Après l'introit de la messe il se tourna vers le prince et lui fit un discours pour lui exposer la foi catholique; après quoi il lui demanda s'il voulait y être attaché et la défendre. Philippe ayant répondu affirmativement, on apporta la formule de sa promesse. Il la lut publiquement et la souscrivit. Elle était conçue en ces termes : « Moi Philippe, par la grâce de Dieu futur roi des Français, je promets, au jour de mon ordination, en présence de Dieu et de ses saints, que je conserverai à chacun de vous et à vos églises leurs privilèges canoniques; que je leur rendrai justice et les défendrai, avec l'aide de Dieu, ainsi qu'un bon roi doit en user dans son royaume à l'égard des évêques et des églises, et que je ferai rendre justice selon les lois au peuple qui m'est confié. »

Le jeune prince, ayant lu ce serment, le remit, signé de sa main, à l'archevêque de Reims, en présence des légats du Pape, Hugues, archevêque de Besançon, et Hermenfroï, évêque de Sion, en Valais, et de vingt-quatre

¹ Labbe, t. 9, p. 1091. — ² Id., p. 1092.

¹ Id., *ibid.*

évêques, tant de France que de Bourgogne et d'Aquitaine, de vingt-neuf abbés et d'un grand nombre de seigneurs. Alors l'archevêque de Reims, prenant le bâton pastoral de saint Remi, représenta comment l'élection et la consécration du roi lui appartenaient depuis que saint Remi baptisa et sacra le roi Louis (Clovis); que, par ce bâton, le Pape Hormisdas donna ce pouvoir à saint Remi avec la primauté de toute la Gaule, et que le Pape Victor lui avait donné le même pouvoir, à lui et à son Église. C'est que Gervais avait reçu le pallium de Victor II. Ensuite, par la permission du roi Henri, il élut pour roi le prince son fils. Après lui les légats du Pape donnèrent leur suffrage, ce qui leur fut accordé par honneur; car le consentement du Pape n'y était pas nécessaire, comme le porte expressément l'acte du couronnement. Ensuite les archevêques, les évêques, les abbés et tout le clergé donnèrent leurs voix; puis les seigneurs, dont les premiers étaient Gui, duc d'Aquitaine, Hugues, fils et député du duc de Bourgogne, les députés de Baudouin, comte de Flandre, et ceux de Geoffroi, comte d'Anjou, Hébert de Vermandois, Gui de Ponthieu, Guillaume d'Auvergne, Foulques d'Angoulême et plusieurs autres; enfin les simples chevaliers et tout le peuple, en criant trois fois : « Nous l'approuvons, nous le voulons ! » Le nouveau roi Philippe donna des lettres pour la confirmation des droits de l'Église de Reims, et l'archevêque de Reims y souscrivit comme grand-chancelier; car le roi lui donna alors cette dignité, qu'il prétendait avoir appartenu à ses prédécesseurs. La précaution du roi Henri, en faisant couronner son fils, ne fut pas vaine; il mourut l'année suivante (1060), le 4 août, âgé de cinquante-cinq ans, dont il en avait régné vingt-neuf. Le roi Philippe, qui n'en avait que sept quand il fut couronné, en régna quarante-neuf¹.

Guillaume, duc de Normandie, n'assista pas au sacre de Philippe et ses députés n'y parurent pas. Apparemment que, ce prince étant alors excommunié, le roi ne jugea pas à propos de l'inviter à une cérémonie qu'il

aurait troublée s'il eût voulu y assister en personne. En effet, Guillaume, malgré la défense que le saint Pape Léon IX lui en avait faite au concile de Reims sous peine d'excommunication, n'avait pas laissé d'épouser Mathilde, sa parente, fille de Baudouin, comte de Flandre. Le Pape Nicolas, persuadé que la réforme doit commencer par ceux dont l'exemple est toujours si efficace, soit pour le bien, soit pour le mal, déclara Guillaume excommunié, et, pour l'obliger de se séparer de Mathilde, il jeta un interdit général sur tous ses États.

Le bienheureux Lanfranc, qui était alors prieur du Bec, et que le duc Guillaume regardait avec justice comme le plus habile docteur qu'il eût dans son duché, blâmait hautement ce mariage et n'omettait rien pour porter les parties à le rompre. C'en fut assez pour lui faire encourir la disgrâce du duc, dont il était auparavant le favori et comme le ministre; mais les princes les plus éclairés, quand une fois ils se sont laissé maîtriser par une passion, ne souffrent qu'avec peine ceux qui ont le courage de ne pas les flatter. Guillaume ne vit plus dans le bienheureux Lanfranc qu'un censeur incommode, et pour s'en délivrer il lui envoya ordre de sortir de ses États.

On peut juger quelle fut, à cette nouvelle, la consternation de la communauté du Bec, dont Lanfranc était l'ornement et le soutien. Lui seul n'en parut point abattu. Pour exécuter l'ordre qu'on lui avait signifié de sortir incessamment de Normandie il monta sur le cheval du monastère, qui était boiteux et qui pouvait à peine se soutenir. Il alla ainsi à la rencontre du duc et lui dit en l'abordant : « Prince, je viens vous prier de me faire donner un meilleur cheval afin que je puisse obéir plus promptement à l'ordre que vous m'avez donné de sortir au plus tôt de vos États. » Ce début fit rire le duc et il parut s'adoucir. Lanfranc, s'en étant aperçu, lui parla avec tant d'éloquence qu'il regagna ses bonnes grâces, et l'ordre qui l'exilait fut révoqué. Ainsi il retourna en diligence, sur son mauvais cheval, au monastère, où l'on chanta le *Te Deum* en action de grâces de son retour.

Lanfranc en partit peu de temps après pour se rendre au concile que le Pape avait

¹ Labbe, t. 9, p. 1167.

indiqué à Rome au mois d'avril 1059. Il avait deux motifs de ce voyage : il voulait ménager la réconciliation du duc Guillaume. Pour cela il représenta au Pape que l'interdit que Sa Sainteté avait jeté sur toute la Normandie ne faisait du mal qu'à ceux qui n'étaient pas coupables, qui n'avaient pas marié le duc et qui ne pouvaient le séparer de sa femme ; que ce prince était résolu de ne jamais la répudier ; qu'il fallait craindre de le porter, par trop de sévérité, à des extrémités fâcheuses ; qu'en considération du bien qu'un si puissant prince pourrait faire à la religion il paraissait convenable de lui accorder la dispense qu'il demandait et de lui donner pour pénitence, à lui et à la duchesse, de bâtir chacun un monastère, l'un pour les hommes, et l'autre pour les femmes. Le Pape goûta ces raisons ; il accorda la dispense et leva les censures, imposant pour pénitence au duc et à la duchesse de Normandie de bâtir chacun un monastère dans leurs États. Ils bâtirent en effet deux monastères à Caen : le duc, celui de Saint-Étienne, et la duchesse, celui de la Trinité. Lanfranc, prieur du Bec, fut le premier abbé de Saint-Étienne et eut saint Anselme pour successeur au Bec. La première abbesse de la Trinité de Caen fut une sainte fille nommée Mathilde, qui gouverna cette communauté durant quarante-huit ans. La princesse Cécile, fille du duc Guillaume, lui succéda. Le second motif qui fit faire à Lanfranc le voyage de Rome fut d'y combattre Bérenger, qu'il savait devoir s'y rendre, et qui y fut en effet condamné, ainsi que nous l'avons vu ¹.

Pour faire observer en France les décrets du concile romain touchant la réforme du clergé le Pape Nicolas y nomma deux légats, savoir saint Hugues, abbé de Cluny, et le cardinal Étienne. Il donna la légation d'Aquitaine à saint Hugues et celle du reste de la Gaule au cardinal Étienne. Saint Hugues tint à Avignon un concile dont les actes sont perdus ; on sait seulement qu'on y élut Gérard évêque de Sisteron et que saint Hugues l'envoya se faire sacrer à Rome. L'évêché de Sisteron était vacant depuis dix-sept ans ; il

avait été ruiné tant par les seigneurs laïques que par les évêques précédents et par les chanoines. La plupart de ces derniers étaient mariés publiquement. Pour réparer ces scandales on jeta les yeux sur Gérard, qui était prévôt d'Oulx. Le Pape, l'ayant ordonné évêque, le renvoya à son Église avec des lettres adressées au clergé et au peuple de Sisteron, où, après leur avoir donné sa bénédiction, s'ils obéissent, il leur déclare qu'il a ordonné Gérard pour leur évêque, sur le témoignage que lui ont rendu de ses mœurs l'abbé Hugues, son légat, l'archevêque d'Arles, l'évêque d'Avignon et plusieurs autres prélats qui l'ont élu ; mais qu'il lui a recommandé de ne point donner les Ordres aux bigames, à ceux qui ont fait pénitence publique, et de ne faire les ordinations que dans les temps marqués. Malgré ces lettres les habitants de Sisteron ne voulurent pas recevoir Gérard. Il se retira à Forcalquier, où un de ses prédécesseurs, nommé Frondonius, avait placé une partie du chapitre de Sisteron, en sorte que ces deux églises ne faisaient dès lors et ne firent dans la suite qu'une même cathédrale ¹.

Le cardinal Étienne, qui était aussi légat en France, convoqua un concile à Tours pour le 1^{er} mars 1060. Il ne s'y trouva que dix prélats, tant archevêques qu'évêques, et l'on y fit dix canons contre divers abus, savoir : contre la simonie, contre le concubinage des clercs, contre les mariages incestueux, contre la pluralité des bénéfices et contre les moines apostats. Le légat avait cité à ce concile Jonquenne de Dol, qui se portait pour archevêque de Bretagne. Il avait déjà été cité plusieurs fois au concile de Rome et n'y avait pas comparu. On a lieu de croire qu'il ne comparut pas plus à celui de Tours. C'était un prélat indigne, par ses mœurs, non-seulement d'être archevêque, mais évêque même, et qui fut très-justement déposé sous le Pape saint Grégoire VII ².

Le Pape Nicolas avait formé le projet de venir lui-même en France travailler à la réforme ; mais il paraît qu'on fit craindre son zèle au roi Henri, et que les évêques qui se

¹ *Vita Lanfr.*

¹ *Hist. de l'Église gallic.*, l. 21. — ² Labbe, t. 9, p. 1108.

sentaient coupables firent naître des difficultés pour empêcher ce voyage. On écrivit au Pape que Gervais, archevêque de Reims, l'avait traversé dans son dessein, et, pour montrer l'intérêt que ce prélat pouvait y avoir, on l'accusa de quelques autres entreprises qui parurent si graves à Nicolas II qu'il mit l'Église de Reims en interdit. Gervais, qui n'avait pas mérité un pareil traitement, fit cependant observer cette censure; mais il envoya au Pape des députés qui eurent une audience gracieuse et qui justifèrent sans peine leur archevêque. Un de ces députés mourut à Rome; le Pape le visita pendant sa maladie et lui rendit les derniers devoirs avec beaucoup de charité. Gervais en remercia le Pape par une lettre où il le félicita de ce que les délations de ses accusateurs ont fait moins d'impression sur l'esprit de Sa Sainteté que les moyens de justification qu'il avait fait proposer en sa faveur. Il protesta que, malgré les bruits qu'on a répandus contre lui, il a toujours ardemment souhaité que le Pape vînt en France, afin qu'il pût lui rendre les honneurs dus à sa personne et à sa dignité; qu'au reste l'obéissance avec laquelle on a observé à Reims la suspense et l'interdit est une réfutation de tout ce que ses adversaires lui avaient reproché.

Pendant ces négociations le roi mourut, le 5 août 1060, laissant ses États à son fils Philippe, qui n'était âgé que d'environ huit ans; mais il nomma Baudouin, comte de Flandre, pour régent du royaume. Il ne pouvait choisir un prince ni plus sage ni plus désintéressé. Baudouin ne chercha dans le gouvernement que le bien du jeune roi et de ses peuples.

Gervais, archevêque de Reims, ne laissa pas de craindre les troubles qui lui paraissaient inséparables d'une minorité; il manda au Pape qu'il était sensiblement affligé de la mort du roi Henri, vu l'indocilité des Français, dont il craignait, disait-il, que les divisions ne causassent la ruine du royaume. Pour prévenir ces malheurs il prie le Pape de l'aider de ses conseils; « car, ajoute-t-il, vous devez à notre royaume ce que les gens de bien doivent à leur patrie. Vous nous faites honneur par votre prudence et par votre

sagesse; c'est de notre royaume que Rome vous a choisi pour vous faire son chef et le chef du monde ¹. »

En Angleterre, sous le saint roi Édouard, la vigilance et l'autorité du Pape n'étaient pas moins nécessaires pour empêcher les abus de prévaloir dans le clergé au milieu de la lutte entre la faction normande et la faction anglaise. L'archevêque Quinsin d'York étant mort le 22 décembre 1060, Aldred, évêque de Worcester, se fit élire par argent pour lui succéder. Il avait été moine à Winchester, puis abbé de Tavestone. En 1046 il succéda à Living, évêque de Worcester, et dix ans après il se fit donner l'évêché d'Herford. Il est vrai qu'il le quitta pour être archevêque d'York; mais il garda Worcester, et, abusant de la simplicité du roi Édouard, il lui persuada qu'il le pouvait, alléguant la coutume de ses prédécesseurs. Ensuite, de concert avec le roi, il alla à Rome, accompagné de deux évêques, Gison de Véli et Guillaume d'Herford, et de Tostin, comte de Northumberland, fils de Godwin, beau-père du roi Édouard. Quand ils furent arrivés à Rome le Pape Nicolas reçut le comte favorablement et le fit asseoir dans un concile contre les simoniaques. Il accorda aux deux évêques ce qu'ils lui demandaient, savoir, la consécration épiscopale, parce qu'ils n'étaient pas entièrement dépourvus de science et n'étaient point notés de simonie; mais Aldred étant trouvé, par ses propres réponses, simoniaque et ignorant, le Pape le dépouilla de toute dignité, d'autant plus qu'il ne voulait pas renoncer à l'évêché de Worcester ².

Comme ils s'en retournaient ils furent attaqués par des voleurs dont le chef était Gérard, comte de Galérie, qui leur ôtèrent tout ce qu'ils avaient, hors leurs habits. Ils retournèrent à Rome, où l'état dans lequel on les avait mis fit pitié à tout le monde; le comte Tostin fit de grands reproches au Pape, disant que les nations éloignées ne devaient guère craindre ses excommunications, puisque les voleurs qui étaient si proches s'en moquaient; que, s'il ne lui faisait rendre ce qu'ils lui avaient pris, il le croirait d'intelligence avec

¹ Labbe, t. 9, p. 1097. — ² Baron., ann. 1060.

eux, et que le roi d'Angleterre, en étant informé, ne payerait plus de tribut à saint Pierre. Les Romains, épouvantés de ces menaces, persuadèrent au Pape d'accorder à Aldred l'archevêché et le pallium, disant qu'il était cruel de le renvoyer dépouillé d'honneur et de biens. Le Pape l'accorda, mais à condition qu'il quitterait l'évêché de Worcester et qu'on y ordonnerait un évêque. Il renvoya ainsi les Anglais chargés de présents, pour les consoler de leur perte, et après eux il envoya des légats pour l'exécution de ses ordres.

L'un de ces légats était Hermenfroï, évêque de Sion, que nous avons vu assister au couronnement du roi Philippe de France, avec son collègue Hugues, archevêque de Besançon. Aldred, archevêque d'York, qui les avait amenés, les présenta au roi saint Édouard, et ce prince, les ayant reçus avec un très-grand honneur suivant sa piété ordinaire, les renvoya chez l'archevêque, avec lequel ils avaient fait connaissance pendant le voyage, en attendant le parlement de Pâques, où ils reviendraient à sa cour et auraient audience. L'archevêque Aldred, ayant suivi l'ordre du Pape et parcouru avec les légats presque toute l'Angleterre, vint à Worcester aux approches du carême de l'année 1062, et, de là étant allé dans ses terres, il laissa les légats dans le monastère de sa cathédrale, dont saint Wulstan était prévôt.

Wulstan les traita avec toute l'humanité et la libéralité possibles, sans toutefois rien relâcher de sa régularité et de son austérité. Il passait les nuits à chanter des psaumes avec de fréquentes génuflexions; pendant trois jours de la semaine il ne prenait aucune nourriture et gardait le silence; pendant les trois autres jours il mangeait des choux ou des poireaux avec son pain; le dimanche il mangeait du poisson et buvait du vin. Tous les jours il nourrissait trois pauvres et leur lavait les pieds. Les légats admirèrent cette manière de vie et les instructions que Wulstan soutenait d'un tel exemple. Étant donc retournés à la cour, comme il fut question de choisir un évêque de Worcester, ils proposèrent Wulstan, et, faisant connaître son mérite, ils obtinrent aisément l'agrément du saint roi Édouard. Les deux archevêques Stigand,

intrus de Cantorbéry, et Aldred d'York y consentirent; ce qui détermina ce dernier, c'est qu'il regardait Wulstan comme un homme simple, qui souffrirait ses usurpations sur l'Église de Worcester, dont il prétendait retenir les revenus.

On manda saint Wulstan en diligence; mais, quand il fut arrivé à la cour, la difficulté fut de lui faire accepter l'évêché; il fallut que les légats y employassent toute l'autorité du Pape. Un reclus, nommé Vulsin, qui vivait en solitude depuis plus de quarante ans, aida à le déterminer, lui reprochant vivement son obstination et sa désobéissance. Le roi lui donna l'investiture de l'évêché de Worcester, et il fut sacré à York, par l'archevêque Aldred, le dimanche 8 septembre 1062. Il aurait dû être sacré par l'archevêque de Cantorbéry, dont il était suffragant; mais Stigand, qui occupait alors ce siège, avait été interdit par le Pape pour l'avoir usurpé du vivant de Robert, son prédécesseur, sorti d'Angleterre par suite de la lutte politique entre les Normands et les Anglais. Toutefois ce fut à lui, ou plutôt à son siège, que saint Wulstan promit obéissance, et Aldred déclara qu'il ne prétendait point que cette ordination lui donnât aucun droit sur le nouvel évêque.

Saint Wulstan, alors âgé d'environ cinquante ans, était né dans le comté de Warwick, de parents très-pieux, qui, sur la fin de leurs jours, embrassèrent l'un et l'autre la vie monastique. Après leur mort il s'attacha à Brithégé, évêque de Worcester, qui, touché de son mérite, l'ordonna prêtre encore jeune et lui offrit une cure d'un bon revenu près de la ville; mais Wulstan la refusa, et peu de temps après embrassa la vie monastique dans la cathédrale de la même ville. Il passa par les charges du monastère, fut maître des enfants, chantre et sacristain. Tous les jours il disait les sept psaumes avec une génuflexion à chaque verset, et toutes les nuits il disait de même le grand psaume 118; il se prosternait sept fois le jour devant chacun des dix-huit autels de l'église.

On le fit enfin prévôt de monastère vers l'an 1046, et dans cette place il prenait soin non-seulement des moines, mais du peuple.

Dès le matin il se présentait à la porte de l'église pour secourir les opprimés ou baptiser les enfants des pauvres; car les prêtres avaient déjà introduit la mauvaise coutume de ne point baptiser gratis. Cette charité de Wulstan attira un grand concours de peuple des villes et de la campagne, des riches comme des pauvres, et il semblait qu'il n'y eût point d'enfant bien baptisé s'il ne l'était de sa main, tant était grande l'opinion de sa sainteté. Voyant aussi la corruption des mœurs que causait le défaut d'instruction, il se mit à prêcher dans l'église tous les dimanches et les jours solennels. Un moine savant et éloquent lui en fit des reproches. Le saint homme répondit tranquillement que rien n'était plus agréable à Dieu que de rappeler dans la voie de la vérité le pauvre peuple qui s'égare et se perd. La nuit suivante le moine eut une vision si terrible que le lendemain il demanda pardon à Wulstan avec beaucoup de larmes. Le saint homme, devenu évêque, continua, augmenta même ses prédications et ses bonnes œuvres ¹.

En 1060 le roi saint Édouard envoya une ambassade à Rome, avec cette lettre au Pape : « Au souverain Père de l'Église universelle, Nicolas, Édouard, par la grâce de Dieu roi des Anglais, la soumission et l'obéissance qui est due. Nous glorifions Dieu de ce qu'il a soin de son Église élue, car à la place d'un bon prédécesseur il a établi un excellent successeur. Nous croyons donc juste de recourir à vous, comme à la prière solide, pour éprouver toutes nos bonnes actions, vous les faire connaître et vous y donner part, afin que vous renouveliez et augmentiez les donations et les privilèges que nous avons obtenus de votre prédécesseur. » Le saint roi parle de l'abbaye de Westminster qu'il bâtissait, en compensation de son pèlerinage de Rome. De son côté il confirme et augmente les donations et les redevances que saint Pierre avait en Angleterre, et envoie des présents au Pape afin qu'il prie pour lui et pour son royaume près des corps des saints apôtres.

Le Pape Nicolas II répondit au saint roi avec une effusion d'amitié, lui donnant part

à tout ce qu'il pourrait jamais faire de bien, renouvelant et confirmant tous les décrets apostoliques touchant son vœu, l'abbaye de Westminster, les donations faites à ce monastère ou à faire dans la suite; enfin, pour la défense de ce lieu et des églises de toute l'Angleterre, il lui donne pouvoir, à lui et à ses successeurs, de faire, à la place du Pape, tout ce qu'il croirait juste, de concert avec les évêques et les abbés ¹.

En Espagne les chrétiens prévalaient de plus en plus sur les mahométans. L'an 1044 Ferdinand, premier du nom, premier roi de Castille et de Léon, sous qui se distingua si fort le célèbre Rodrigue, surnommé le Cid, porte la guerre dans le Portugal, occupé par les infidèles, et y fait de grands ravages; il emporte d'assaut Viséu et s'empare ensuite de Lamego, qui passait pour imprenable. L'an 1045 il prend Coïmbre par composition. L'an 1046 il continue ses expéditions contre les mahométans et les chasse de la Vieille-Castille. L'an 1047 il porte la désolation en différents pays appartenant aux infidèles. L'an 1048 il force Almenon ou Mamoun, roi de Tolède, de se rendre tributaire. L'an 1049 il oblige le roi mahométan de Saragosse d'en faire autant. L'an 1063 il fond tout à coup dans les États de Mahometben-Abad et l'oblige de se rendre son vassal. L'an 1065 il ravage les confins des rois de Tolède et de Saragosse, qui refusaient de lui payer le tribut, et revient chargé de butin à Léon, où il meurt le 20 septembre. C'est ce grand roi que nous avons vu renoncer au titre d'empereur sur les plaintes de l'empereur Henri le Noir et par obéissance pour le Pape. Il laissa trois fils, auxquels il avait partagé ses États en l'an 1064. Sanche, l'aîné, eut le royaume de Castille; Alphonse, celui de Léon et les Asturies d'Oviédo; Garcie, le royaume de Galice et de Portugal. Il y avait de plus, en Espagne, les royaumes chrétiens de Navarre et d'Aragon. Enfin le Christianisme s'était toujours maintenu dans la Marche française d'Espagne, dont Barcelone était la capitale. Cette Marche, ou province frontière, après être demeurée unie, sous Charlemagne et

¹ *Acta SS.*, 19 janv. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 2.

¹ Baron., ann. 1060, n. 9 et 10.

Louis le Débonnaire, au marquisat de Septimanie, en fut séparée, l'an 864, par Charles le Chauve, pour faire un gouvernement particulier. En 1048 Raymond Bérenger, comte de Barcelone, porta la guerre en Espagne, et fut si heureux dans cette expédition qu'après y avoir fait diverses conquêtes sur douze de leurs rois il les contraignit enfin de se rendre tributaires. Du nombre des domaines qu'il leur enleva furent la ville et le comté de Tarragone, dont il fit présent à Bérenger, vicomte de Narbonne, qui était venu à son secours¹.

Reconnaissant envers Dieu de ses bienfaits le comte Raymond en fit un bon usage. Pour que la justice fût rendue à ses sujets d'une manière plus sûre et plus uniforme il fit rédiger par écrit les usages ou coutumes de Barcelone. C'est le premier recueil de ce genre que l'on connaisse. L'an 1054 il rendit, contre les usurpateurs des biens de l'Église de Barcelone, un décret souscrit de lui, de sa femme Adalmode, ainsi que de plusieurs évêques et seigneurs. De concert avec l'évêque Guislebert il rebâtit magnifiquement la principale église de Barcelone et en célébra la dédicace le 18 novembre 1058. Il s'y trouva huit évêques, entre autres Raimbauld, archevêque d'Arles. On lut dans leur assemblée le diplôme par lequel Hali, duc mahométan des îles Baléares, mais apparemment tributaire du comte Raymond, soumettait à l'Église de Barcelone tous les évêchés et églises de ses domaines².

A Compostelle, dans l'église de Saint-Jacques, l'an 1056, vingt et unième année du roi Ferdinand, il se tint un concile provincial de trois évêques, assistés des prêtres, des diacres, des clercs et des abbés. On y recommanda l'observation des canons. Les évêques devaient avoir deux ou trois prévôts, choisis de l'avis du clergé, pour avoir soin des différentes parties du diocèse. Les chanoines devaient célébrer chaque heure dans l'église, avoir un même réfectoire, un même dortoir. On y gardera le silence et on fera toujours au repas de saintes lectures. Les vêtements des évêques et des clercs descendront jus-

qu'aux talons. Les chanoines auront des cilices et des chapeaux noirs, pour s'en revêtir les jours de jeûne. Les évêques et les prêtres offriront la messe tous les jours, à moins qu'ils ne soient malades, et alors ils l'entendront. Chacun récitera le plus de psaumes qu'il pourra, au moins cinquante chaque jour. Chacun s'acquittera tous les jours de toutes les heures canoniales. Aucun laïque n'aura de pouvoir sur les choses d'une église canoniale. Les prévôts pourvoiront à l'instruction et à la nourriture des clercs et auront le premier rang après l'Évêque. On choisira pour abbés ceux qui connaissent bien la doctrine touchant la sainte Trinité et qui sont instruits dans les saintes écritures et les canons. Ils auront des écoles dans leurs églises et ne présenteront aux Ordres que des clercs ayant les qualités qu'on vient de dire. Le sous-diacre doit avoir dix-huit ans, le diacre vingt-cinq, le prêtre trente, et savoir parfaitement tout le psautier, les cantiques, les hymnes, l'aspersion du sel pour les catéchumènes, les cérémonies du baptême, l'insufflation et les exorcismes, les heures; le chant de la fête d'un juste, d'un confesseur, d'une et de plusieurs vierges; l'office pour les défunts et tous les répons. Nul ne sera assez téméraire d'être simoniaque pour se procurer l'ordination; nul évêque, prêtre, diacre ou ministre inférieur, n'achètera ni ne vendra aucune fonction sacrée, ni huile, ni rien de ce qui tient à l'ordre ecclésiastique. Quiconque le fait n'est plus un vrai chrétien, mais un simoniaque. Le ministre de l'Église ne portera point les armes du siècle. Tous auront le dessus de la tête rasée, ainsi que la barbe.

Les croix, les boîtes et les calices seront en argent. On aura les livres nécessaires pour toute l'année. Les femmes n'auront aucune société avec les évêques et les moines; seulement, à cause de la nécessité, on ne leur défend pas les relations particulières avec leur mère, leur tante ou leur sœur, qui portent un habit religieux et ont des mœurs convenables à l'habit. Tous les chrétiens doivent savoir par cœur le Symbole et l'Oraison dominicale. Les moines garderont en tout la règle monastique, n'auront point de

¹ Art de vérifier les dates. — ² Conc. Hisp., t. 4, p. 416.

pécule, ne rentreront point dans le monde pour s'occuper d'affaires, mais en choisiront d'autres pour s'en occuper dans l'intérêt du monastère. Ceux qui, après avoir fait profession, rentrent dans le siècle, seront excommuniés jusqu'à ce qu'ils retournent à leur état dans un monastère. On excommunie de même tous ceux qui voudraient les protéger ou qui ne les ramèneraient pas aussitôt en leur lieu. Le concile avertit les magistrats, les juges, de ne point opprimer le peuple, d'allier la miséricorde à la justice, de ne point recevoir de présents avant le jugement ; après la discussion de la vérité qu'ils reçoivent une partie de ce que la loi leur accorde et qu'ils remettent l'autre. Le concile ordonne enfin aux parents, aux prêtres et aux diacres mariés de se séparer de leurs femmes et de faire pénitence, sous peine d'être chassés de l'Église et du commerce des chrétiens ¹.

Un autre concile fut tenu, l'an 1060 ou 1063, à Yacca en Aragon. Neuf évêques y assistèrent, tant de deçà que delà les Pyrénées, entre autres Paternus, archevêque de Saragosse, et le roi Ramir, fils de Sanche le Grand, s'y trouva avec ses enfants et les grands du royaume. On y fit plusieurs règlements pour rétablir les mœurs et la discipline altérées par les guerres continuelles. On ordonna de suivre le rite romain dans les prières de l'Église au lieu du rite gothique, et l'on établit à Yacca le siège épiscopal du diocèse, qui était auparavant à Huesca, parce que cette dernière ville était au pouvoir des Sarrasins, à condition toutefois que, si elle en était délivrée, le siège d'Yacca lui serait uni. On nomma dès lors évêques d'Yacca ceux que l'on nommait auparavant évêques d'Aragon. Dans le diplôme qu'il fit à ce sujet le roi Ramir donne à la nouvelle Église plusieurs monastères et autres lieux. De plus il donne à Dieu et à saint Pierre la dîme des tributs que lui payaient tant les chrétiens que les Sarrasins, ainsi que la dîme des régales de tout le royaume d'Aragon ².

Vers le même temps, dans le nord de l'Europe, l'archevêque Adalbert de Hambourg,

légal du Siège apostolique pour toutes les nations septentrionales, ne cessa de fonder de nouveaux évêchés.

La religion chrétienne prospérait chez les Slaves au delà de l'Elbe. Gotescale, gendre du roi de Danemark, s'était rendu puissant comme un roi, et c'était un prince très-religieux et grand ami de l'archevêque Adalbert. Il était fils d'Uton, un des princes des Slaves, dont les frères étaient païens et lui mauvais chrétien ; aussi fut-il tué pour sa cruauté par un Saxon transfuge. Son fils Gotescale était dans le monastère de Lunebourg, où il faisait ses études ; mais, ayant appris la mort de son père, il entra dans une telle fureur qu'il renonça aux études et à la religion chrétienne, passa l'Elbe et se jeta chez les Vinules païens, avec le secours desquels il fit la guerre aux chrétiens, et tua plusieurs milliers de Saxons pour venger son père. Bernard, duc de Saxe, le prit comme un chef de voleurs ; mais, voyant que c'était un homme brave, il fit alliance avec lui et le renvoya. Gotescale alla trouver le roi Canut, passa avec lui en Angleterre et y demeura longtemps. Il était rentré dans le sein de l'Église, et le roi Canut lui donna sa fille en mariage.

Revenu d'Angleterre, il était irrité contre les Slaves, qui l'avaient dépouillé des biens de son père et obligé à se retirer en pays étranger ; ainsi il leur faisait la guerre et était la terreur des païens ; mais, après qu'il fut rentré dans ses biens, il voulut faire des conquêtes pour Dieu et ramener sa nation au Christianisme, qu'elle avait reçu autrefois et oublié depuis. Il venait souvent à Hambourg accomplir des vœux. Son zèle était grand pour la propagation de la foi ; il avait résolu de contraindre tous les païens à l'embrasser, et il avait converti le tiers de ceux qui, sous son aïeul Mistivoi, étaient retombés dans le paganisme. Sous son règne, tous les peuples slaves appartenant à la province de Hambourg étaient chrétiens, et on en comptait sept, entre lesquels étaient les Obodrites. Les provinces étaient pleines d'églises, et les églises de prêtres, qui exerçaient librement leurs fonctions. Le pieux prince Gotescale, oubliant sa dignité, parlait souvent lui-même

¹ *Conc. Hisp.*, t. 4, p. 413. — ² *Ibid.*, p. 422.

dans l'église pour expliquer au peuple plus clairement en slavon ce que disaient les évêques et les prêtres.

Le nombre était infini de ceux qui se convertissaient tous les jours ; on fondait dans toutes les villes des couvents de chanoines, de moines et de religieuses ; il y en avait trois à Mecklembourg, capitale des Obodrites. L'archevêque Abalbert, ravi de cet accroissement de l'Église, envoya au prince des évêques et des prêtres pour fortifier dans la foi ces nouveaux chrétiens. Il ordonna évêque à Altenbourg le moine Eizon, à Mecklembourg Jean, Écossais, à Ratzebourg Ariston, venu de Jérusalem, et d'autres ailleurs ; de plus il invita saint Gotescale à venir à Hambourg, où il l'exhorta à conduire jusqu'à la fin ses travaux pour Jésus-Christ, lui promettant que la victoire l'accompagnerait partout, et que, quand il souffrirait quelque adversité pour une si bonne cause, il n'en serait pas moins heureux. Enfin on aurait pu dès lors convertir tous les Slaves, sans l'avarice des seigneurs saxons, gouverneurs de la frontière, qui ne songeaient qu'à en tirer des tributs.

L'archevêque Adalbert eut toujours grand soin de ses missions du Nord, même depuis qu'il se relâcha de l'application à ses autres devoirs par suite de l'accablement des affaires temporelles, auxquelles il se livrait jusqu'à l'excès. Il était si libéral et si affable envers les étrangers qu'ils accouraient à Brême de toutes parts, et cette ville, quoique petite, était comme la Rome du Nord. Il y venait des députés d'Islande, de Groënland, des Orcades, demander à l'archevêque des missionnaires, et il leur en envoyait. On sait aujourd'hui que le Groënland fait partie du continent de l'Amérique. L'évêque des Danois étant mort, le roi Suen ou Suénon divisa son diocèse en quatre, et l'archevêque mit un évêque en chacun. Il envoya aussi des ouvriers en Suède, en Norwége et aux îles ¹.

Ainsi l'action bienfaisante de l'Église et de son chef se faisait sentir partout, de l'orient à l'occident, du midi au nord, du fond de la Calabre jusqu'en Amérique. Six excellents

Papes venaient de se succéder sur le Siège de saint Pierre ; ils allaient voir des successeurs dignes d'eux durant bien des siècles. Les nations slaves ouvraient leurs yeux et leurs cœurs à l'Évangile ; l'Amérique, dont on ne connaissait encore que le Groënland, demandait des évêques et des prêtres. Si la confédération des peuples germaniques, si ses chefs, connus sous le nom de rois ou d'empereurs, avaient bien reconnu leur vocation providentielle ; si, comme l'Autrasien Charlemagne, les empereurs d'au delà du Rhin avaient su être les humbles défenseurs et les dévots auxiliaires de l'Église romaine ¹, l'humanité chrétienne eût triomphé dès lors et de la barbarie païenne et de la barbarie mahométane ; mais jamais les empereurs allemands ne comprendront cette fonction de Charlemagne. Leur modèle, ce ne sera pas lui, mais les empereurs païens de Rome idolâtre. Ceux-ci étaient à la fois empereurs, souverains pontifes et dieux. L'Église les dépouilla de leur divinité et de leur souverain pontificat, et ne leur laissa que la puissance impériale, encore en la subordonnant à la loi de Dieu, interprétée par l'Église de Dieu. Telle était la constitution de l'humanité chrétienne. Les empereurs allemands travailleront à ramener le paganisme politique ; ils voudront être à la fois empereurs, souverains pontifes et dieux, ne reconnaissant d'autre loi qu'eux-mêmes. De là leurs guerres incessantes avec l'Église du Christ et avec leurs sujets chrétiens. Cette lutte durera deux autres siècles. L'Église romaine la soutiendra avec non moins de gloire que la première contre les empereurs idolâtres. Non-seulement elle maintiendra contre les césars tudesques sa liberté et son indépendance, et avec elles la liberté et l'indépendance des nations catholiques, mais, au plus fort de cette lutte gigantesque, elle enverra l'Europe chrétienne au cœur de l'Asie mahométane faire sentir à la religion du glaive que le glaive de la chrétienté unie est plus puissant encore.

Que, dans un royaume où la nation est une, le gouvernement un, où les principales

¹ *Acta SS.*, 7 juin. Adam. Brem., l. 2, c. 48. Helmold., l. 1, c. 20.

¹ Ce sont les titres que prend Charlemagne dans ses *Capitulaires*.

choses sont réglées depuis longtemps par l'usage, on mette sur le trône un roi mineur, cela se conçoit : les choses ainsi réglées vont comme d'elles-mêmes ; mais dans une confédération de princes et de peuples plus ou moins indépendants les uns des autres, confédération dont le chef est naturellement électif, que l'on choisisse pour chef suprême un enfant de cinq ans, c'est là un contre-sens politique si jamais il en fut. Or c'est précisément ce que venaient de faire les divers peuples de la Germanie. A la mort de l'empereur Henri III, le 5 octobre 1056, son fils, le roi Henri IV, leur nouveau souverain, n'avait que cinq ou six ans. Il fut d'abord, ainsi que le royaume, sous la tutelle de sa mère, l'impératrice Agnès, fille de Guillaume, duc d'Aquitaine. Elle avait beaucoup de bonnes qualités, mais elle était femme, et son fils enfant. Les princes avaient obéi à l'empereur défunt parce que c'était un homme et qu'il savait se faire obéir ; mais il leur semblait honteux d'obéir à une femme.

Les Saxons en particulier, qui avaient fourni quatre empereurs illustres, les trois Othons et saint Henri, voyaient avec dépit la dignité royale devenir l'héritage d'une famille et d'une peuplade rivales. Ils croyaient avoir à se plaindre du dernier empereur ; ils voulurent se venger sur son fils. On tint des assemblées secrètes. Il leur manquait un chef, lorsque le comte Othon, exilé en Bohême depuis son enfance, revint en Saxe pour revendiquer la succession de son frère, le margrave Guillaume. Il fut reconnu chef de l'entreprise, et on résolut de profiter de la première occasion pour tuer le jeune roi. Les parents et les amis du jeune prince marchèrent aussitôt en Saxe pour y affermir son autorité. On indiqua une assemblée générale pour délibérer sur les intérêts de l'empire. Chaque prince y parut avec sa troupe en armes. Othon y parut avec la sienne et rencontra celle de Brunon, cousin du roi. Outre leur inimitié politique, Othon et Brunon avaient entre eux une inimitié particulière. Dès qu'ils s'aperçurent ils sonnèrent la charge et coururent l'un sur l'autre avec tant d'impétuosité qu'ils se renversèrent de cheval tous les deux, mortellement blessés,

et expirèrent sur la place. C'était vers la fête de saint Pierre, en 1057. Cet incident tragique empêcha l'insurrection de Saxe ; mais le feu couvait sous la cendre¹.

Dans d'autres provinces s'assemblaient également des matériaux pour une prochaine explosion. Le duché de Souabe étant devenu vacant, l'impératrice Agnès le fit donner à Rodolphe de Rhinfeld, à qui elle donna de plus en mariage sa propre fille Mathilde, sœur du roi ; mais l'empereur défunt avait promis le même duché au duc Berthold de Zæringen et lui avait remis son propre anneau pour gage. L'impératrice le reconnut et offrit en échange à Berthold le duché de Carinthie. Le duc l'accepta, à la condition qu'il passerait à son fils de même nom ; mais, peu de temps après, le jeune roi le donna à un de ses parents. Berthold et son fils jurèrent de se venger ; l'occasion s'en présenta bientôt. Le duc de Bavière était Othon, duc de Saxe. Il fut accusé auprès du roi, qui, sans l'entendre, lui ôta le duché de Bavière. Berthold profita de son mécontentement pour concerter avec lui une commune vengeance et susciter des hostilités en Souabe et ailleurs.

L'impératrice Agnès se servait beaucoup, dans l'administration de l'empire, des conseils de l'évêque Henri d'Augsbourg ; cette confiance fut interprétée en mauvaise part. Il fut résolu par les princes qu'on enlèverait le jeune roi à sa mère. C'était en 1062 ; Henri avait alors douze ans. Il se délassait dans une île du Rhin. Un jour, après le repas, Annon, archevêque de Cologne, l'invita à monter dans un de ses navires ; le jeune roi y monta sans défiance. Aussitôt les marins firent force de rames pour gagner le milieu du fleuve. Henri, voyant qu'il avait été trompé et craignant qu'on n'en voulût à sa vie, se jeta à l'eau. Il allait se noyer lorsque le comte Egberg s'y jeta après lui et le sauva à grand-peine. On le rassura à force de caresses et on le conduisit à Cologne. L'archevêque, pour ne pas s'attirer l'envie des autres prélats, régla que l'évêque dans le diocèse duquel se trouverait le roi aurait la principale part à l'administration des affaires.

¹ Lambert, ann. 1057.

L'éducation du roi et le gouvernement du royaume étaient ainsi entre les mains des évêques. La principale autorité était aux archevêques de Mayence et de Cologne. Ces deux prélats s'associèrent l'archevêque Adalbert de Brême, qui, par ses manières insinuantes et sa complaisance, gagna bientôt et à tel point l'affection du roi qu'il semblait gouverner tout seul et le roi et le royaume. Un jeune seigneur, le comte Werner, venait après lui. C'est d'eux qu'on achetait les évêchés, les abbayes, toutes les dignités ecclésiastiques et séculières ; car l'homme de mérite ne pouvait espérer aucun honneur s'il n'avait gagné auparavant ces deux hommes par de grandes sommes d'argent. Quant aux évêques et aux ducs, ils les ménageaient, moins par religion que par crainte ; mais, pour les abbés, ils se croyaient sur eux autant de droit que sur leurs fermiers. Ils donnèrent d'abord à leurs favoris les fermes des monastères ; puis, devenus plus hardis, ils se partagèrent les monastères mêmes, le jeune roi consentant à tout avec une facilité puérile. Ainsi l'archevêque de Brême se donna les deux abbayes de Lauresheim et de Corbie, pour se récompenser de son dévouement envers le roi, et, pour que les autres princes du royaume n'en fussent pas jaloux, il fit donner à l'archevêque de Cologne les deux abbayes de Malmédi et d'Inde, à celui de Mayence celle de Séligenstadt, à Othon, duc de Bavière, celle d'Altaïa, à Rodolphe, duc de Souabe, celle de Kempten. Pour se rendre maître absolu de l'abbaye de Corbie l'archevêque répandit à la cour le bruit que l'évêque de la ville de Pole en Istrie était mort ; il fit nommer à sa place, par le roi, l'abbé de Corbie, et le pressa de partir promptement pour sa nouvelle Église. Pendant qu'il faisait ses préparatifs de départ on apprit que l'évêque que l'on disait mort était encore bien vivant et bien portant. On rit beaucoup de l'archevêque ; toutefois le duc Othon obtint avec peine que l'abbé fût rétabli dans son monastère. C'est ce que rapporte, avec d'autres chroniques contemporaines, le judicieux Lambert d'Aschaffembourg, sur l'année 1063.

Il est aisé de concevoir ce que devenait, sous un pareil gouvernement, la discipline

des monastères et du clergé ; on en jugera par le fait suivant, arrivé à Goslar, résidence ordinaire du roi. C'était une coutume établie depuis longtemps que, dans les assemblées d'évêques, l'abbé de Fulde fût assis le plus proche de l'archevêque de Mayence ; mais Hélicon, évêque de Hildesheim, prétendait que, dans son diocèse, où était Goslar, personne ne devait le précéder que l'archevêque. Il était animé tant par ses richesses, plus grandes que celles de ses prédécesseurs, que par le bas âge du roi, pendant lequel on faisait tout impunément. La querelle commença dès le jour de Noël (1062), au moment où l'on plaçait les sièges des évêques pour les vêpres. Les valets de chambre de l'évêque de Hildesheim et ceux de Viderad, abbé de Fulde, en vinrent des injures aux coups de poing, et auraient tiré l'épée si Othon, duc de Bavière et protecteur de l'abbé, n'eût interposé son autorité.

Mais à la Pentecôte de l'année suivante (1063), au même lieu de Goslar et dans des conjonctures semblables, la querelle se renouvela, non plus par hasard, comme la première fois, mais de dessein prémédité ; car l'évêque de Hildesheim, piqué de l'affront qu'il avait reçu, avait caché derrière l'autel le comte Ecbert avec des gentilshommes bien armés, qui, au bruit que firent les valets de chambre, accoururent aussitôt, poussèrent à coups de poing et de bâton les gens de l'abbé de Fulde, et, dans la première surprise, les chassèrent aisément du sanctuaire. Ceux-ci crièrent aux armes, et leurs camarades, en ayant pris, vinrent en troupe se jeter dans l'église au milieu du chœur et du clergé qui chantait, et frappèrent à grands coups d'épée.

Alors commença un combat furieux. L'église ne retentit plus que de cris menaçants ou de voix plaintives ; on voyait couler des ruisseaux de sang et massacrer des hommes jusque sur l'autel. L'évêque de Hildesheim, d'un lieu élevé où il s'était placé, encourageait les siens au combat, les exhortant à n'être point retenus par le respect du lieu, puisqu'ils agissaient par ses ordres. Le jeune roi, qui était présent, criait de son côté pour retenir le peuple, mais on ne l'écoutait pas. Enfin ses serviteurs lui conseillèrent de

songer lui-même à la sûreté de sa personne, et à grand'peine put-il percer la foule pour se retirer dans son palais. Les gens de l'évêque, qui étaient venus préparés au combat, eurent l'avantage, et ceux de l'abbé, qui avaient été surpris, furent chassés de l'église, dont on ferma aussitôt les portes.

Le lendemain l'affaire fut examinée avec beaucoup de sévérité ; mais le comte Ecbert se justifia facilement par le crédit qu'il avait auprès du roi, dont il était cousin germain. Tout le poids de l'accusation tomba sur l'abbé de Fulde ; on soutenait qu'il était la seule cause du désordre, qu'il était venu dans le dessein de troubler la cour, puisqu'il avait amené une si grande suite et des gens si bien armés. Sa profession même et le nom de moine, odieux en cette cour, lui nuisaient, et il eût été privé de son abbaye s'il ne se fût sauvé à force d'argent, aux dépens du monastère, dont il épuisa les trésors en cette occasion. Cependant l'évêque de Hildesheim excommunia tous ceux qui s'étaient déclarés contre lui, tant morts que vivants. L'abbé de Fulde, retourné chez lui, eut à soutenir une violente rébellion de ses moines, irrités depuis longtemps. Elle alla si loin que plusieurs sortirent en procession pour aller porter leurs plaintes au roi, et l'abbé ne les soumit que par la force du bras séculier ¹.

D'autres violences avaient lieu dans d'autres parties de l'Allemagne. L'archevêque Éberhard de Trèves, l'ami du Pape saint Léon, fut pris par Conrad, comte de Luxembourg, ses vêtements pontificaux déchirés et le saint chrême qu'il portait répandu à terre. La nouvelle en étant venue à Trèves, on interrompit aussitôt tous les offices divins jusqu'à ce que le Pape eût décidé. Celui-ci excommunia le comte avec tous ses complices et envoya le pallium à l'archevêque, qui avait recouvré sa liberté contre des otages, et lui donna pouvoir de régler lui-même les conditions auxquelles le comte serait absous. Après quelque temps, le comte étant venu trouver l'archevêque, celui-ci le reçut amicalement et lui ordonna un pèlerinage à Jérusalem, dont il ne revint pas ².

D'un autre côté l'évêque Burcard d'Halberstadt s'empara des dîmes de Saxe, qui appartenaient au monastère d'Héresford. L'abbé Meginher, qui, par la sévère discipline qu'il maintenait dans son monastère, était un modèle pour toute l'Allemagne, s'adressa vainement aux tribunaux allemands pour obtenir justice ; enfin il eut recours au Pape et implora son secours contre l'évêque. Le Pape Nicolas manda à celui-ci de ne point outrepasser les bornes de son diocèse, de ne pas inquiéter davantage le monastère par des contestations mal fondées ; autrement il s'exposerait à l'animadversion du Siège apostolique, d'autant plus que ce monastère était sous la juridiction spéciale du Pontife romain, comme le témoignaient ses nombreux privilèges. Le Pape écrivit en même temps à l'abbé pour le consoler dans ses peines ; mais ni remontrances ni menaces ne purent mettre un terme à l'ambition de l'évêque. L'abbé, étant donc tombé malade au mois de septembre 1059, envoya dire à l'évêque : « Quoique je n'aie pu obtenir justice moi-même, les moyens ne me manqueront pourtant pas pour défendre le monastère contre l'arbitraire. Préparez-vous à paraître dans peu de jours au tribunal de Dieu, où la justice triomphera. » L'abbé mourut le 26 octobre ; quelques jours après, l'évêque, au moment de se rendre à un concile pour soutenir ses prétentions sur l'abbaye, se sentit frappé d'apoplexie. A l'instant il ordonna de rendre à l'abbaye tout ce qu'il lui avait pris et expira peu de jours plus tard. La même année mourut subitement, et sans pénitence, l'archiprêtre qui l'avait poussé à cette injustice ¹.

Tel était l'état de l'Église et du royaume d'Allemagne lorsque l'évêque Anselme de Lucques y vint pour tenir un concile à Worms, où le roi célébrait la fête de Noël en 1059, et faire exécuter les décrets du Saint-Siège contre la simonie et l'incontinence des clercs. Le concile ne put avoir lieu ; la raison ou le prétexte fut une contagion qui régnait en France. Le vrai motif était sans doute que les seigneurs, les évêques et les clercs coupables ne voulaient pas de cette réformation si né-

¹ Lambert, ann. 1063. — ² *Gesta Trevirorum*.

¹ Lambert, ann. 1059.

cessaire. Le légat assista seulement à l'ordination de Sigefroi, archevêque de Mayence, successeur de Lupold, qui l'était de saint Bardon ¹.

Pour remédier à tant de maux, qui ne pouvaient que s'accroître, le Pape Nicolas II s'adressa à l'homme d'Allemagne qui avait alors le plus de puissance pour le bien. Il écrivit à l'archevêque Annon de Cologne et lui reprocha sévèrement les excès et les scandales qu'il autorisait par sa connivence ou sa complicité. On vit seulement alors jusqu'à quel point le clergé et la noblesse d'Allemagne étaient déjà gangrenés. Le roi et les grands du royaume furent tellement irrités des justes reproches que le Pape adressait à l'archevêque de Cologne qu'ils déposèrent le Pape Nicolas, autant qu'il était en eux, défendirent de réciter son nom au canon de la messe, et que les évêques lui envoyèrent une sentence d'excommunication ². Cet incroyable emportement nous est attesté par deux auteurs contemporains : par saint Anselme, évêque de Lucques après son oncle de même nom, et par le cardinal schismatique Bennon ou Benzon. Ce dernier ajoute que le Pape, ayant lu ces lettres, en mourut de chagrin.

Le Pape Nicolas II mourut en effet à Florence vers la fin du mois de juin, l'an 1061, et fut enterré dans l'église de Sainte-Réparate; car il garda le siège de Florence avec celui de Rome pendant tout son pontificat, qui fut de deux ans et près de cinq mois. Saint Pierre Damien rapporte, sur le témoignage de Mainard, évêque de Sainte-Rufine, que ce Pape ne passait pas un seul jour sans laver les pieds à douze pauvres, et que, s'il n'avait pu le faire pendant le jour, il le faisait la nuit.

Il y eut une très-grande division entre les Romains pour l'élection du successeur, et ils envoyèrent en Allemagne, au jeune roi Henri et à l'impératrice Agnès, sa mère, Étienne, prêtre-cardinal, avec des lettres au nom du Siège apostolique; mais les courtisans empêchèrent qu'il n'eût audience, et, après avoir attendu vainement trois jours dans les

antichambres, il fut obligé de s'en revenir sans avoir rien fait, rapportant ses lettres fermées.

Le royaume d'Italie était gouverné par Guibert de Parme, homme noble, mais très-méchant, que l'impératrice en avait fait chancelier. Il excita les évêques de Lombardie, la plupart simoniaques et concubinaires, qui s'assemblèrent avec une grande multitude de clercs infectés des mêmes vices, et conclurent de ne point recevoir de Pape d'ailleurs que du paradis d'Italie (c'est ainsi qu'ils nommaient la Lombardie), ajoutant qu'il fallait un homme qui eût de la condescendance pour leurs faiblesses. Cette résolution prise, quelques-uns d'entre eux passèrent les monts, portant une couronne pour le jeune roi, et représentèrent à l'impératrice sa mère qu'il devait avoir la dignité de patrice aussi bien que l'empereur son père. Ils la prièrent en même temps de faire élire un Pape, assurant que le Pape Nicolas II avait ordonné que désormais on ne reconnaîtrait pour Pape que celui qui aurait été élu par les cardinaux et dont l'élection aurait été confirmée par le consentement du roi. Ces députés étant arrivés à la cour, les principaux courtisans, avec quelques évêques tant d'Allemagne que de Lombardie, s'assemblèrent à Bâle, y couronnèrent de nouveau le jeune roi et le nommèrent patrice des Romains, sans que les Romains y eussent pris aucune part. Il y eut quelque chose de bien plus étrange. Dans cette diète ou ce concile, conspirant les uns et les autres contre l'Église romaine, ils condamnèrent le Pape Nicolas II et cassèrent tout ce qu'il avait ordonné, par conséquent le privilège personnel qu'il avait accordé au jeune roi, qui d'ailleurs n'était pas en âge de l'exercer ¹.

Cependant, à Rome, après que le Saint-Siège eut vaqué environ trois mois, l'archidiacre Hildebrand, ayant tenu conseil avec les cardinaux et les nobles romains, résolut de ne plus attendre la réponse de la cour, de peur que la division ne se fortifiât. Il fit donc élire canoniquement Anselme, évêque de Lucques, qui fut nommé Alexandre II. On

¹ Lambert, ann. 1059. — ² S. Anselme, *contra Guib.*, ap. Canis., t. 6, p. 221, édit. in-4°; t. 4, p. 382, in-fol. Ben. l. 7, c. 2, p. 397.

¹ Petr. Dam., *Opusc.* 4.

espérait qu'il serait agréable à la cour parce qu'il y était fort connu et y avait même occupé quelque poste. Le cardinal Didier, abbé du mont Cassin, était venu à Rome avec Robert Guiscard, prince d'Apulie, et ils appuyèrent l'élection, comme Robert y était obligé par son serment. Alexandre fut couronné le dimanche 30 septembre 1061 et tint le Saint-Siège onze ans et demi.

Mais, quand on eut appris à la cour que l'évêque Anselme de Lucques avait été élu Pape et couronné, sans attendre le couronnement du jeune roi, l'impératrice et son conseil le prirent à injure ; et, regardant cette élection comme nulle, ils firent élire Cadalus ou Cadalous, évêque de Parme, sous le nom d'Honorius II. Cette élection schismatique se fit le jour de Saint-Simon et de Saint-Jude, 28 octobre, par les deux évêques de Verceil et de Plaisance, tous deux concubinaires publics. Le principal promoteur de cette élection, et qui était censé représenter l'Église romaine, était ce fameux chef de voleurs, Gérard, comte de Galère, qui avait été tant de fois excommunié par les Papes¹.

L'antipape Cadalous était lui-même concubinaire et simoniaque, comme le lui reproche saint Pierre Damien dans une lettre qu'il lui écrivit quelque temps après. Il dit d'abord que l'Église romaine lui a souvent pardonné, quoiqu'il eût été condamné en trois conciles, à Pavie, à Mantoue et à Florence. « Comment donc, continue-t-il, avez-vous souffert d'être élu évêque de Rome à l'insu de l'Église romaine, pour ne rien dire du sénat, du clergé inférieur et du peuple ? Et que vous semble des évêques-cardinaux, qui sont les principaux électeurs du Pape et ont d'autres prérogatives qui les mettent au-dessus non-seulement des évêques, mais des patriarches et des primats ? » Il rappelle que le Pape doit être élu principalement par les évêques-cardinaux ; en second lieu le clergé doit donner son consentement, ensuite le peuple ; puis on doit tenir l'affaire en suspens jusqu'à ce que l'on consulte le roi, si ce n'est, comme il vient d'arriver, qu'il y ait quelque danger qui oblige à presser la chose.

Venant ensuite aux crimes de Cadalous il dit : « Jusqu'ici on ne parlait que dans une petite ville du trafic criminel que vous faisiez des prébendes et des églises, et d'autres actions bien plus infâmes que j'ai honte de dire ; maintenant tout le monde en parle dans toute l'étendue du royaume. Si je vous les reprochais, comme vous ne pourriez nier ce que vous avez commis à la face du ciel et de la terre, vous ne manqueriez pas de promettre de vous en corriger, comme tous ceux qui désirent des dignités et ressentent des remords de leur vie passée ; mais l'élévation les expose à de plus grands périls de pécher¹.

Cependant Cadalous, ayant amassé beaucoup d'argent et de troupes, vint se présenter devant Rome à l'improviste, le 14 avril, l'an 1062. Il y avait gagné beaucoup de gens par ses largesses, entre autres les capitaines de la ville. Il campa dans les prairies de Néron, près du Vatican, et eut de l'avantage au premier combat, où quantité de Romains furent tués ; mais Godefroi, duc de Toscane et de Lorraine, étant arrivé peu de temps après, Cadalous se trouva tellement pressé qu'il ne put sauver même sa personne qu'à force de prières et de présents. Il retourna donc à Parme, sans toutefois abandonner son entreprise. Alors Pierre Damien lui écrivit une seconde lettre, beaucoup plus forte, où il lui reproche qu'il ruine son Église pour en usurper une étrangère, qu'il met sa confiance en ses trésors, et qu'il fait périr par le fer les Romains dont il prétend être le père. Il conclut en ces termes : « Supposé que, Dieu négligeant le monde, vous veniez à vous asseoir sur la Chaire apostolique, tous les méchants s'en réjouissent, tous les ennemis de la religion chrétienne en triomphent ; au contraire tous ceux qui aiment la justice de Dieu, tous ceux qui désirent voir les œuvres de la piété, regardent votre avènement au faite des choses comme la ruine de l'Église entière². »

Ce dernier sentiment était profondément vrai. Nous avons vu quels étaient presque partout les ravages de la simonie et de l'incontinence des clercs ; nous avons vu quels éléments de corruption fermentaient en Alle-

¹ Baron.

¹ L. 1, *epist.* 20. — ² L. 1, *epist.* 21.

magne, principalement à la cour, où se faisait l'éducation du futur empereur, du futur défenseur de l'Église romaine. Supposez, dans ces circonstances, à la tête de l'Église universelle, un Pontife infecté de tous les vices et les autorisant par son exemple ; en vérité l'enfer prévalait contre l'Église, et le monde était une seconde fois perdu.

Le commencement du remède vint du côté même où le mal était le plus menaçant. En 1062, ainsi que nous l'avons vu, l'archevêque Annon de Cologne, de concert avec les seigneurs, s'empara de la personne du jeune roi et de l'administration du royaume. Ce prélat avait de bien grandes vertus, mais était enclin à la colère. Dans les premiers moments il était capable de faire des fautes ; mais, revenu à lui-même, il savait les reconnaître et les réparer ¹. C'est là sans doute ce qui explique comment, réprimandé par le Pape Nicolas II touchant les désordres et les scandales auxquels il ne s'opposait point avec assez de vigueur, il souffrit qu'on répondît à ce Pontife par une prétendue excommunication et déposition et qu'après sa mort on fit un antipape. En 1062, devenu gouverneur du roi et régent du royaume, il s'occupa de réparer ses fautes, et indiqua un concile à Osbor, en Saxe, pour aviser au moyen d'éteindre le schisme.

Saint Pierre Damien, ayant eu avis qu'on allait tenir ce concile, composa, pour la défense du Pape Alexandre II, un écrit en forme de dialogue entre l'avocat du roi Henri et le défenseur de l'Église romaine, comme s'ils parlaient dans le concile, où il est probable que cet écrit fut envoyé. L'avocat soutient que l'on n'a pu procéder à Rome à l'élection d'un Pape sans le consentement du roi, comme chef du peuple romain. Le défenseur répond que non-seulement les empereurs païens n'ont eu aucune part à l'élection des Papes, mais qu'elle s'est faite même indépendamment des empereurs chrétiens jusqu'à saint Grégoire le Grand ; que, si l'empereur Maurice donna son consentement pour l'élection de ce Pape, si quelques autres princes, en petit nombre, ont eu part à l'é-

lection de quelques Papes dans les siècles suivants, il en faut rejeter la cause sur le malheur des temps et les troubles de l'État. Il fait valoir la donation de Constantin, dont l'authenticité n'était point contestée alors. Et sur ce que l'avocat alléguait que le Pape Nicolas II avait reconnu et confirmé par un décret ce droit dans l'empereur Henri III, le défenseur répond que l'Église romaine ne le contestait pas non plus au roi Henri, son fils, mais qu'à cause de son bas âge elle avait, comme sa mère et sa tutrice, procédé, sans son consentement, à l'élection d'un Pape, parce que l'animosité qui régnait entre les Romains aurait pu dégénérer en une guerre civile si l'on avait attendu plus longtemps pour faire cette élection.

Il s'était néanmoins passé trois mois ou environ depuis la mort du Pape Nicolas II jusqu'à l'élection d'Alexandre II, d'où l'avocat concluait qu'y ayant eu assez de temps pour envoyer à la cour et en recevoir réponse on ne pouvait nier qu'on n'eût fait injure au roi en ne lui demandant pas son consentement. Le défenseur lui répond : premièrement, que les seigneurs allemands, avec quelques évêques de la même nation, avaient cassé dans un concile tout ce qui avait été ordonné par le Pape Nicolas II et annulé conséquemment le privilège accordé au roi ; secondement, que les Romains avaient envoyé à la cour Étienne, prêtre-cardinal ; qu'on lui refusa audience pendant cinq jours, et qu'on le renvoya sans que le roi ni l'impératrice eussent voulu ouvrir les lettres dont il était chargé ; enfin qu'on avait fait à la cour l'élection d'un Pape à l'insu de Rome ; qu'elle était tombée sur un sujet indigne et avait été faite à la sollicitation du comte Gérard, chef de voleurs, excommunié par plusieurs Papes. Il demande donc lequel des deux on doit plutôt reconnaître : ou Alexandre, élu unanimement par les cardinaux et demandé par le clergé et le peuple romain ; ou Cadalous, élu par les intrigues des ennemis de l'Église romaine. Ensuite il exhorte les ministres de la cour et ceux du Saint-Siège à concourir à une même fin pour le bien de l'Église et de l'empire ¹.

¹ Lambert.

¹ Opusc. 4.

Le résultat du concile d'Osbor fut tel que saint Pierre Damien pouvait le désirer. L'antipape Cadalous, dans l'année de son élection et la veille de Saint-Simon et Saint-Jude, c'est-à-dire le 27 octobre 1062, y fut condamné et déposé par tous les évêques d'Allemagne et d'Italie, en présence du roi. L'archevêque de Cologne, devenu maître du gouvernement, avait commencé par ôter à Guibert de Parme la charge de chancelier d'Italie, qu'il donna à Grégoire de Verceil.

Saint Pierre Damien ne cessait de travailler, et de vive voix et par écrit, au rétablissement de la discipline et des mœurs cléricales. Il écrivit aux évêques-cardinaux une grande lettre dans laquelle, les regardant comme juges dans les conciles et conseillers du Pape, il les exhorte à s'opposer à l'avarice et à la cupidité des ecclésiastiques, qu'il fait envisager comme la ruine de toutes les vertus et la cause des désordres et des malheurs de l'Église. « Qu'un avaré, dit-il, bâtisse des églises, qu'il s'applique à la prédication, qu'il accorde les différends, qu'il affermisce ceux qui sont chancelants dans la foi, qu'il offre des sacrifices tous les jours; tant que l'avarice le domine elle corrompt toutes les vertus. » Ce vice se glissait jusque dans les conciles, où l'on donnait quelquefois de l'argent pour se faire rendre justice. Il fait voir que le motif d'amasser de l'argent, chez les ecclésiastiques comme chez les laïques, n'était pas de subvenir aux besoins de la nature, mais de fournir au luxe de leurs tables, de leurs ameublements, de leurs habits, de leur train. Il nomme deux évêques déposés pour leurs mauvaises mœurs, et dit qu'étant des évêques de bois il ne leur servirait de rien de se montrer avec des crosses revêtues d'or et ornées de pierreries, parce que le mérite du sacerdoce ne consiste pas dans le brillant des ornements extérieurs, mais dans la splendeur des vertus. Il paraît, par le même opuscule, que dès lors les évêques-cardinaux portaient la pourpre, que les Papes portaient des chapes couvertes d'or et de pierreries et des anneaux chargés de pierres énormes¹.

Dans un autre opuscule le saint fait voir

que ceux qui s'attachent au service des princes en vue de parvenir à l'épiscopat et à d'autres bénéfices ne se rendent pas moins coupables de simonie que ceux qui y parviennent par de l'argent, parce qu'en effet les premiers sont censés donner de l'argent pour acquérir des dignités ecclésiastiques par les dépenses qu'ils font en voyages et en habits précieux et par le travail que leur occasionne leur attachement à la cour. Ils sont encore coupables d'une autre espèce de simonie, qui est celle de la langue, ne s'étudiant qu'à flatter le prince dans toutes ses inclinations et à lui complaire en tout. « N'est-ce pas acheter chèrement les dignités que de les acquérir par une longue servitude et de faire le métier de parasite pour devenir évêque¹ ? »

Alexandre II ayant demandé à Pierre Damien pourquoi la vie des Papes était si courte, le saint répondit que, n'y ayant qu'un Pape pour toutes les Églises, Dieu permettait que sa vie ne fût pas de longue durée, afin que la fragilité humaine parût davantage dans un poste si élevé, et que la terreur de la mort frappât plus fortement le reste des hommes, qui ont les yeux attentifs sur le Pape, comme on est frappé des ténèbres causées par une éclipse de soleil, parce que cet astre est le seul principe de la lumière; que, par une raison contraire, la mort des rois n'est pas si frappante, parce qu'il y en a beaucoup dans le monde².

Le même Pape, envoyant le même saint comme légat à Florence, lui ordonna de ne lui écrire que des lettres édifiantes et dignes d'être gardées. En arrivant à Florence Pierre Damien y apprit la mort de saint Rodolphe, évêque d'Eugubio, qui avait été son disciple. Il en fut profondément affligé et écrivit sa vie au Pape. « Il y a environ sept ans, dit-il, qu'ayant mis ses serfs en liberté il me donna, du consentement de sa mère et de ses frères, son château, qui était imprenable, avec toutes ses terres, et vint à notre désert, c'est-à-dire à Fontavellane, où il prit l'habit monastique. Pierre, son frère aîné, embrassa aussi la vie érémitique, et ils la pratiquèrent

¹ *Opusc.* 31.

¹ *Opusc.* 22. — ² *Opusc.* 23.

avec tant de régularité et d'austérité qu'ils étaient admirés de ceux qui vivaient avec eux ou qui en entendaient parler.

« Un jour, comme nous étions en chapitre, faisant une conférence, il échappa une parole inconsidérée à Pierre, qui était encore novice ; je lui en fis une sévère réprimande et lui ordonnai de s'abstenir de vin pendant quarante jours, bien résolu de modérer cette pénitence, que je ne lui avais imposée que pour le détourner de tels discours ; mais, l'ayant oublié, je demandai au bout du terme comment il en avait usé, et j'appris de nos frères qu'il avait accompli toute sa pénitence sans mot dire. J'en eus regret, mais j'admirai sa soumission. »

Rodolphe, étant devenu évêque, continua de mener la vie monastique sans rien relâcher de ses austérités. Il portait les mêmes cilices et les mêmes habits très-pauvres ; dans le plus grand froid il couchait avec une simple tunique ou chemise sur une planche ; il ne mangeait d'ordinaire que du pain d'orge et en petite quantité ; il disait tous les jours au moins un psautier en se donnant la discipline à deux mains, et se chargeait souvent de cent années de pénitence qu'il accomplissait en vingt jours. Il regardait son évêché d'Eugubio comme un hospice où il logeait en passant, et sa cellule du désert comme son habitation ; car il avait affaire à un peuple indocile et intéressé, qui n'attendait de lui que des grâces temporelles. Aussi ne désirait-il que quitter son siège ; mais saint Pierre Damien l'obligeait à le garder. Il prêchait assidûment et donnait aux pauvres tout ce qu'il pouvait épargner. Il tenait tous les ans un synode, mais il ne permettait pas que l'on exigeât ce que les clercs avaient accoutumé d'y donner ni que l'on prît rien des pénitents. Il n'avait guère que trente ans quand il mourut, le 27 juin, et, comme l'on croit, l'an 1063. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort¹.

Saint Pierre Damien, ayant écrit la lettre qui contenait cette vie, attendait une occasion de l'envoyer au Pape, quand il s'avisait d'y joindre celle de saint Dominique le Cuirassé,

mort un an auparavant. « Je crains, ajoutait-il, que sa vie ne paraisse incroyable à quelques-uns de nos frères ; mais Dieu me garde d'écrire un mensonge ! Je n'ignore pas ce que dit l'Apôtre : « Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité nous portons faux témoignage contre Dieu. » Par où il nous apprend que quiconque attribue un faux miracle à Dieu ou à ses serviteurs est coupable de faux témoignage contre celui qu'il a voulu louer. » Pierre Damien raconte ensuite la vie de saint Dominique, telle que nous l'avons rapportée. Les incroyables austérités de Dominique et de Rodolphe, dont beaucoup de fidèles imitaient les flagellations volontaires, servaient encore mieux que les règles de discipline à confondre et à contre-balancer le relâchement et l'incontinence des clercs.

Un autre ami de Pierre Damien travaillait dans le même but et par ses exemples et par ses exhortations ; c'était saint Jean Gualbert, fondateur du monastère et de la congrégation de Vallombreuse, que nous avons déjà appris à connaître. Il avait un tel respect pour les saints ordres qu'il ne permettait à aucun de ses moines d'en faire les fonctions si, avant sa conversion, il avait été simoniacque, concubinaire ou coupable de quelque autre crime. Pour lui il n'osait même ouvrir les portes de l'église si un clerc ne les ouvrait le premier. Plusieurs personnes nobles lui offraient des places pour bâtir de nouveaux monastères ; plusieurs le priaient d'en réformer d'anciens. Ainsi il fonda de nouveau Saint-Salvi, près de Florence, et réforma Passignan, près de Sienne, où il reçut, en passant, saint Léon IX avec sa suite.

Un jour, ses moines manquant de vivres, il fit tuer un mouton pour le leur distribuer, avec trois pains qui restaient ; mais ils ne voulurent point toucher à la viande, se contentant chacun d'un petit morceau de pain ; et le lendemain on leur amena des ânes chargés de blé et de farine, suivant la prédiction du saint abbé. Une autre fois en pareille occasion il fit tuer un bœuf, aimant mieux donner de la chair à ses moines que de les laisser mourir de faim ; mais ils n'y touchèrent pas, et Dieu pourvut encore à

¹ *Acta SS.*, 27 juin.

leur besoin. L'exemple de saint Gualbert et ses exhortations convertirent plusieurs clercs, qui, laissant leurs femmes et leurs concubines, commencèrent à s'assembler près des églises et à vivre en communauté. Il fit aussi bâtir plusieurs hôpitaux et réparer plusieurs anciennes églises.

Étant un jour allé visiter Musceran, un de ses monastères, il en trouva les bâtiments trop grands et trop beaux, et, ayant appelé Rodolphe, qui en était abbé, il dit : « Vous avez ici bâti des palais à votre gré, et y avez employé des sommes qui auraient servi à soulager un grand nombre de pauvres. » Puis, se tournant vers un petit ruisseau, qui coulait auprès, il dit : « Dieu tout-puissant, vengez-moi promptement, par ce petit ruisseau, de cet énorme édifice ! » Il s'en alla, et aussitôt le ruisseau, commençant à s'enfler et tombant de la montagne avec impétuosité, entraîna des rochers et des arbres, qui ruinèrent le bâtiment de fond en comble. L'abbé, épouvanté, voulait changer le monastère de place ; mais le saint homme l'en empêcha et l'assura que ce ruisseau ne leur ferait plus de mal, ce qui arriva.

Une autre fois, ayant appris que dans un de ses monastères on avait reçu un homme qui y avait donné tout son bien au préjudice de ses héritiers, il y alla aussitôt et demanda à l'abbé l'acte de donation. L'ayant pris il le mit en pièces et dit avec beaucoup d'émotion : « Dieu tout-puissant, et vous, saint Pierre, prince des apôtres, vengez-moi de ce monastère ! » Aussitôt il se retira en colère. Il n'était pas loin quand le feu prit au monastère et en brûla la plus grande partie ; mais le saint homme ne daigna pas seulement se retourner pour le regarder. Un clerc, qui était fort riche, vendit tout son bien et apporta au saint abbé une grande partie de l'argent ; mais il lui dit : « Tant que vous en garderez un denier vous ne pouvez être de mes amis. » Le clerc distribua tout aux pauvres et revint trouver l'abbé, qui le reçut alors.

Un jour, dans un temps de famine, il était à la porte du monastère de Razolo, où les pauvres affluaient de toutes parts. Il n'avait rien à leur donner, quand il aperçut les vaches du monastère paissant sur le versant

des Alpes. « Ah ! saint Paul, si vous en donniez une à ces pauvres ! » Aussitôt une des vaches tomba d'un rocher et se tua ; il en fit distribuer la chair sur-le-champ à ces malheureux. Après cette première il en obtint de la même manière encore trois autres. Les pâtres, affligés, conduisirent le reste de l'autre côté de la montagne, pour qu'il ne pût les voir ; mais, le nombre et la détresse des pauvres augmentant toujours, il en obtint encore cinq en invoquant saint Paul. Alors les pâtres vinrent se plaindre à lui-même, disant : « Vous auriez mieux fait de rester dans votre monastère de Vallombreuse que de venir ici. » Il leur répondit tranquillement : « Je sais bien que vous en avez de la peine ; mais ne craignez point, vous n'en perdrez plus. » Dès ce moment il fit distribuer aux pauvres tout le lait de celles qui restaient.

Comme il était à Vallombreuse le Pape Étienne IX, passant auprès, l'envoya prier de venir le trouver. Jean, qui était très-malade, s'en excusa, et le Pape renvoya lui dire que, s'il ne pouvait venir autrement, il se fit apporter sur son lit. Le saint homme entra dans l'église et pria Dieu de lui donner quelque expédient pour éviter, sans scandale, d'aller trouver le Pape. Comme il se faisait porter sur son lit il vint un grand orage de vent et de pluie ; ce que voyant les envoyés du Pape le firent retourner au monastère ; le Pape, l'ayant appris, dit : « C'est un saint, je ne veux plus qu'il vienne ; qu'il demeure dans son monastère et qu'il prie Dieu pour moi et pour l'Église ! » L'archidiacre Hildebrand, voulant un jour lui faire des reproches, oublia ce qu'il avait préparé pour lui dire, et depuis ce jour ils furent amis intimes¹.

Saint Jean Gualbert avait surtout un grand zèle contre la simonie, qui était alors une des grandes plaies de l'Église ; il s'éleva à ce sujet une grande division entre l'évêque de Florence et les moines. L'évêque, nommé Pierre, était de Pavie, fils de Theuzon Mezabarba, homme noble, mais fort simple. Comme il vint voir son fils les Florentins lui

¹ Acta SS., 12 juill. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6.

demandèrent artificieusement : « Seigneur Theuzon, avez-vous donné beaucoup au roi pour acquérir à votre fils cette dignité ? — Par le corps de saint Syr, répondit-il, on n'obtiendrait pas un moulin chez le roi sans qu'il en coûte fort cher ! Par saint Syr, j'ai donné pour cet évêché trois mille livres comme un sou. » Saint Syr est compté pour le premier évêque de Pavie, et l'Eglise l'honore le 9 décembre. Les moines, opposés à l'évêque Pierre, avaient à leur tête saint Jean Gualbert, et son autorité entraînait une grande partie du peuple et du clergé. Il soutenait que, l'évêque étant simoniaque et par conséquent hérétique, il n'était pas permis de recevoir les sacrements de sa main, ni de ceux qu'il avait ordonnés. Saint Pierre Damien, étant à Florence, tenta inutilement d'apaiser ce différend ; il n'approuvait pas le sentiment des moines, et soutenait qu'on ne devait pas se séparer de l'évêque tant qu'il n'était pas juridiquement condamné.

Comme les Florentins interprétaient mal ses sentiments et l'accusaient de favoriser la simonie, il leur écrivit une grande lettre pour s'en justifier. Il y proteste qu'il regardait la simonie comme la première des hérésies. Il dit ensuite que, la plénitude de la grâce appartenant à l'Eglise, on ne peut douter que les méchants qui sont dans son sein ne puissent conférer les sacrements. Il ajoute que, pour leur différend avec leur évêque, il ne lui appartenait pas de le charger d'un crime avant qu'il en fût convaincu ; que quiconque avait des plaintes à faire contre lui pouvait se pourvoir au prochain concile de Rome. S'adressant ensuite à ses frères, les moines, il leur reproche d'avoir excité cette querelle, en disant que de tels évêques ne pouvaient ni consacrer le saint chrême, ni dédier des églises, ni ordonner des clercs, ni célébrer la messe, et de l'avoir soutenu avec tant d'impudence qu'en trois paroisses ils avaient obligé à baptiser les catéchumènes sans onction du saint chrême. « Cependant je ne sache pas, dit-il, que jamais hérésie ait eu la hardiesse de séparer le chrême du baptême. Que si on emprunte le chrême d'une autre église, comme fait un prêtre du parti opposé à l'évêque de Flo-

rence, c'est un sacrilège et un adultère spirituel. » Il reproche encore à ces moines d'avoir été cause que plus de mille personnes, trompées par leurs vains discours, étaient mortes sans recevoir le corps et le sang du Seigneur ; qu'eux-mêmes ne voulaient pas entrer dans plusieurs églises, ni même les saluer, soupçonnant qu'elles avaient été consacrées par des évêques indignes. Il les tourne en ridicule et dit qu'il ne conçoit pas comment ils oseraient rejeter le jugement du Siège apostolique, ne pouvant ignorer que saint Paul en appela au tribunal de Néron¹.

Celui qui avait le plus d'autorité sur ces moines et sur saint Jean Gualbert lui-même était un reclus nommé Theuzon, qui passa cinquante ans enfermé près du monastère de Sainte-Marie, à Florence, d'où il donnait des conseils salutaires à ceux qui venaient le trouver. Il avait un grand zèle contre la simonie, et ce fut par son conseil que Jean Gualbert alla crier en place publique que l'évêque était manifestement simoniaque, ne craignant pas d'exposer sa vie pour l'utilité de l'Eglise. L'évêque Pierre, voyant une grande partie de son clergé et de son peuple animée contre lui, crut les intimider en faisant tuer les moines qui étaient les auteurs de la sédition. Pour cet effet il envoya de nuit une multitude de gens à pied et à cheval, avec ordre de brûler le monastère de Saint-Salvi et de faire main basse sur les moines. Ce monastère, situé près de Florence, était sous la conduite de saint Jean Gualbert et l'évêque croyait qu'on l'y trouverait ; mais il en était sorti la veille.

Les gens de l'évêque, étant entrés dans l'église où les moines célébraient les nocturnes, se jetèrent sur eux l'épée à la main. L'un reçut au front un coup qui entra jusqu'au cerveau ; un autre eut le nez abattu avec la mâchoire supérieure, qui lui tomba sur la barbe ; d'autres reçurent des coups dans le corps. Enfin, trouvant le reste des moines qui étaient encore dans l'église sans se défendre ni rompre autrement le silence qu'en chantant les sept psaumes avec les litanies,

¹ *Opusc.* 30.

ils se contentèrent de les dépouiller; mais cette violence ne fit que rendre l'évêque plus odieux et grossir beaucoup le parti des moines. Dès le lendemain une multitude de Florentins de l'un et de l'autre sexe vinrent à Saint-Salvi apporter, chacun selon son pouvoir, ce qui était nécessaire aux moines. Ils s'estimaient heureux d'en voir quelqu'un ou de recueillir de leur sang et de le garder comme une relique. Saint Jean Gualbert, qui était alors à Vallombreuse, revint promptement à Saint-Salvi, par le désir du martyre. Il félicita l'abbé et les moines de ce qu'ils avaient souffert, et ils allèrent hardiment à Rome accuser l'évêque dans le concile qui s'y tint en 1063.

On y vit, avec le Pape Alexandre II, plus de cent évêques. Les moines y dénoncèrent publiquement l'évêque Pierre de Florence comme simoniaque et hérétique, déclarant qu'ils étaient prêts à entrer dans un feu pour le prouver; mais le Pape ne voulut ni déposer l'évêque, ni accorder aux moines l'épreuve du feu; car la plus grande partie des évêques favorisaient celui de Florence; mais l'archidiacre Hildebrand prenait le parti des moines¹.

L'évêque Pierre, n'ayant donc point été condamné à ce concile de Rome, persécuta violemment ceux de son clergé qui continuaient, avec les moines, à se séparer de lui comme simoniaque, en sorte que l'archiprêtre et plusieurs autres furent obligés de sortir de la ville et de se réfugier au monastère de Septime. Ce monastère était de la congrégation de Vallombreuse et ainsi nommé parce qu'il était à sept milles de Florence. L'abbé saint Jean Gualbert les reçut avec charité et leur donna tout le secours qui lui fut possible. Cependant le parti de l'évêque était protégé par Godefroi, duc de Toscane, qui menaçait de mort les moines et les clercs qui lui étaient opposés, ce qui leur attira une grande persécution. Le Pape vint alors à Florence et vit le bois préparé pour le feu dans lequel les moines voulaient entrer afin de prouver que l'évêque était simoniaque; mais le Pape ne voulut pas alors recevoir cet examen et

se retira, laissant le clergé et le peuple dans la même division.

Il arriva ensuite que tout le clergé et le peuple de Florence, étant assemblés, commencèrent à se plaindre à l'évêque Pierre de ce qu'il en avait chassé plusieurs, entre autres l'archiprêtre, leur chef, dont ils avaient ainsi perdu le conseil et le secours, et de ce qu'une bonne partie des citoyens, les voyant aller vers l'évêque, leur disaient : « Allez, hérétiques, allez trouver votre hérétique ! C'est vous qui ferez abîmer cette ville ! C'est vous qui en avez chassé Jésus-Christ et saint Pierre, et y avez fait entrer Simon le Magicien pour l'adorer ! » Les ecclésiastiques conclurent en priant l'évêque de les délivrer de ce reproche et ajoutèrent : « Si vous vous sentez innocent, et si vous l'ordonnez, nous voici prêts à subir pour vous le jugement de Dieu ; ou, si vous voulez recevoir l'épreuve que les moines ont voulu faire ici et à Rome, nous allons les en prier instamment. »

L'évêque refusa l'un et l'autre ; au contraire il obtint un ordre de mener prisonnier au gouverneur quiconque ne le reconnaîtrait pas pour évêque et ne lui obéirait pas, que si quelqu'un s'enfuyait de la ville ses biens seraient confisqués, et que les ecclésiastiques qui s'étaient réfugiés à l'église de Saint-Pierre se réconcilieraient avec l'évêque ou qu'ils seraient chassés de la ville sans espérance d'être écoutés. En exécution de cet ordre, le soir du samedi après les Cendres, vraisemblablement l'année 1067, comme ces ecclésiastiques répétaient les leçons et les réponses du dimanche suivant, on les tira hors de la franchise de l'église de Saint-Pierre. Alors il se fit un grand concours de peuple et principalement de femmes, qui arrachaient les voiles de leurs têtes et marchaient les cheveux épars, se frappant la poitrine et jetant des cris lamentables. Elles se prosternaient dans les rues pleines de boue et disaient : « Hélas ! hélas, Jésus ! on vous chasse d'ici ! on ne vous permet pas de demeurer avec nous ! Vous le voudriez bien, mais Simon le Magicien ne vous le permet pas ! O saint Pierre, comment ne défendez-vous pas ceux qui se réfugient chez vous ? Êtes-vous vaincu par Simon ? Nous croyions qu'il était

¹ *Vita S. Johann. Gualb. Acta SS.*, 12 juill. et *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6.

enchaîné en enfer, et nous le voyons lâché à votre honte. » Les hommes se disaient l'un à l'autre : « Vous voyez clairement que Jésus-Christ se retire d'ici, parce que, accomplissant sa propre loi, il ne résiste point à celui qui le chasse. Et nous aussi, mes frères, brûlons cette ville afin que le parti hérétique n'en jouisse pas ! et allons-nous-en, avec nos femmes et nos enfants, partout où Jésus-Christ ira ! Suivons-le si nous sommes chrétiens ! »

Ces cris et ces lamentations touchèrent les ecclésiastiques qui tenaient le parti de l'évêque Pierre ; ils fermèrent les églises et n'osèrent plus sonner les cloches ni chanter publiquement l'office ou la messe. Ils s'assemblèrent, et, par une délibération commune, ils envoyèrent quelques-uns d'entre eux aux moines de Saint-Sauveur de Septime, les priant de leur faire connaître la vérité et promettant de la suivre. Ils prirent jour au mercredi suivant, qui était celui de la première semaine de carême. Le lundi et le mardi ils firent des prières particulières pour ce sujet. Le mercredi matin un de ces ecclésiastiques alla trouver Pierre de Pavie, c'est ainsi qu'ils nommaient l'évêque, et lui dit : « Au nom de Dieu ! si ce que les moines disent de vous est vrai, avouez-le franchement, sans tenter Dieu et fatiguer inutilement le clergé et le peuple. Si vous vous sentez innocent venez avec nous. » L'évêque Pierre dit : « Je n'irai point, et vous n'irez point non plus si vous m'aimez. » L'ecclésiastique répondit : « Assurément j'irai voir le jugement de Dieu, puisque tout le monde y va, et je m'y conformerai, en sorte qu'aujourd'hui ou je vous honorerai plus que jamais ou je vous mépriserai entièrement. »

Sans attendre ce député tout le clergé et le peuple coururent au monastère de Saint-Sauveur. Les femmes ne furent point effrayées par la longueur et l'incommodité du chemin, rempli d'eaux bourbeuses ; les enfants ne furent point retenus par le jeûne, car ils l'observaient alors. Il se trouva environ trois mille personnes à la porte du monastère. Les moines leur demandèrent pourquoi ils étaient venus ; ils répondirent : « Pour être éclairés et connaître la vérité. — Comment

voulez-vous être éclairés ? » dirent les moines. Les ecclésiastiques répondirent : « Que l'on prouve par un grand feu ce que vous dites de Pierre de Pavie ! » Les moines reprirent : « Quel fruit en retirerez-vous, et quel honneur en rendrez-vous à Dieu ? » Tous répondirent : « Nous détesterons avec vous la simonie et nous rendrons à Dieu des grâces immortelles ! »

Aussitôt le peuple dressa deux bûchers l'un à côté de l'autre, chacun long de dix pieds, large de cinq, haut de quatre et demi ; entre les deux était un chemin large d'une brassée, semé de bois sec. Cependant on chantait des psaumes et des litanies. On choisit un moine nommé Pierre pour entrer dans le feu, et, par ordre de l'abbé, il alla à l'autel pour célébrer la messe, qui fut chantée avec grande dévotion et avec beaucoup de larmes, tant de la part des moines que des ecclésiastiques. Quand on vint à l'*Agnus Dei* quatre moines s'avancèrent pour allumer les bûchers ; l'un portait un crucifix, l'autre l'eau bénite, le troisième douze cierges bénits et allumés, le quatrième l'encensoir plein d'encens. Quand on les vit il s'éleva un grand cri ; on chanta *Kyrie, eleison* d'un ton lamentable. On pria Jésus-Christ de venir défendre sa cause ; on demanda les prières de la sainte Vierge, de saint Pierre, de saint Grégoire.

Alors le moine Pierre, ayant communiqué et achevé la messe, ôta sa chasuble, gardant les autres ornements et portant une croix ; il chantait les litanies avec les abbés et les moines et s'approcha ainsi des bûchers déjà embrasés. Le peuple redoubla ses prières avec une ardeur incroyable. Enfin on fit faire silence pour entendre les conditions auxquelles se faisait l'épreuve. On choisit un abbé qui avait la voix forte, pour lire distinctement au peuple une oraison contenant ce que l'on demandait à Dieu. Tous l'approuvèrent, et un autre abbé, ayant fait faire silence, éleva sa voix et dit : « Mes frères et mes sœurs, Dieu nous est témoin que nous faisons ceci pour le salut des âmes, afin que désormais vous évitiez la simonie, dont presque tout le monde est infecté ; car vous devez savoir qu'elle est si abominable que les autres crimes ne sont presque rien en comparaison. »

Les deux bûchers étaient déjà réduits en charbon pour la plus grande partie, et le chemin entre deux en était couvert. Alors le moine Pierre, par ordre de l'abbé, prononça à haute voix cette oraison, qui tira des larmes de tous les assistants : « Seigneur Jésus-Christ ! je vous supplie, si Pierre de Pavie a usurpé par simonie le siège de Florence, de me secourir en ce terrible jugement et de me préserver de toute atteinte du feu, comme vous avez autrefois conservé les trois enfants dans la fournaise ! » Après que tous les assistants eurent dit : *Amen* ! il donna le baiser de paix à ses frères, et on demanda au peuple : « Combien voulez-vous qu'il demeure dans le feu ? » Le peuple répondit : « C'est assez qu'il passe gravement au milieu ! »

Le moine Pierre, faisant le signe de la croix et portant une croix sur laquelle il arrêta sa vue sans regarder le feu, y entra gravement nu-pieds, avec un visage serein. Les flammes l'environnaient de toutes parts ; on le perdit de vue tant qu'il fut entre les deux bûchers, mais on le vit bientôt paraître de l'autre côté, sain et sauf, sans que le feu eût fait la moindre impression sur lui. Les flammes agitaient ses cheveux, soulevaient son aube et faisaient flotter son étole et son manipule ; mais rien ne brûla. Il raconta depuis que, comme il était près de sortir du feu, il s'aperçut que son manipule lui était tombé de la main et retourna le reprendre au milieu des flammes. Quand il fut sorti du feu il voulut y rentrer, mais le peuple l'arrêta, lui baisant les pieds, et chacun s'estimait heureux de baiser la moindre partie de ses habits. Le peuple s'empressait tellement autour de lui que les ecclésiastiques eurent bien de la peine à l'en tirer. Tous chantaient à Dieu des louanges, répandant des larmes de joie ; on exaltait saint Pierre et on détestait Simon le Magicien ¹.

Ce récit est tiré de la lettre que le clergé et le peuple de Florence en écrivirent aussitôt au Pape Alexandre, le suppliant de les délivrer des simoniaques. Le Pape y eut égard et déposa de l'épiscopat Pierre de Pa-

vie, qui se soumit à ce jugement et se convertit si bien qu'il se réconcilia avec les moines et se rendit moine dans le monastère même de Septime. Il eut pour successeur un autre Pierre, que l'on nomme le Catholique, pour le distinguer du simoniaque.

Quant au moine Pierre, qui s'exposa au feu avec tant de foi, il était Florentin, de la famille des Aldobrandini ! S'étant rendu moine à Vallombreuse, il y garda les vaches et les ânes par ordre de saint Gualbert ; puis il fut prévôt de Passignano, monastère de la même congrégation. Après le miracle du feu le comte Bulgare pria saint Jean Gualbert de le faire abbé de Ficicle, et l'obtint. Il fut ensuite cardinal et évêque d'Albane, et le nom de Pierre Ignée, en latin *Igneus*, lui demeura, comme qui dirait Pierre du Feu. Quelques auteurs lui donnent le titre de bienheureux ou même de saint.

Le 27 juin de l'année précédente (1066) saint Arial, diacre de l'Église de Milan, avait couronné par le martyre son zèle contre la simonie et l'incontinence des clercs. Au commencement du pontificat d'Alexandre II il alla à Rome, et saint Herlembald, son ami, l'y suivit. C'était un seigneur d'une grande piété, frère de Landulphe qui venait de mourir, et zélé comme lui et comme saint Arial contre la simonie et l'incontinence des clercs. Il était depuis peu revenu de Jérusalem et voulait embrasser la vie monastique ; mais Arial lui promit une plus grande récompense de la part de Dieu s'il différerait d'entrer dans un monastère pour s'opposer avec lui aux ennemis de Jésus-Christ. Herlembald, voulant éprouver le conseil d'Arial, prit des chemins détournés pour aller à Rome et consulta tous les serviteurs de Dieu, ermites ou moines, qu'il trouva sur sa route ; tous lui donnèrent le même conseil, et, quand il fut arrivé à Rome, le Pape Alexandre et les cardinaux lui commandèrent de retourner à Milan et de résister avec Arial aux ennemis de Jésus-Christ jusqu'à l'effusion de son sang ; ils lui donnèrent même, de la part de saint Pierre, un étendard qu'il devait prendre en main pour réprimer la fureur des hérétiques quand il en serait besoin ; ce qu'il fit constamment

¹ *Vita S. Johann. Gualb. Acta SS.*, 12 janv. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 2. *Desid. Cass., Dialog.*, l. 3.

pendant dix-huit ans, jusqu'à ce qu'il fût martyrisé lui-même. Il avait une pèvéotion singulière à laver les pieds des pauvres, et, pour s'humilier davantage, après les avoir lavés il se prosternait et les mettait sur sa tête. Saint Ariald disait de lui en soupirant : « Hélas ! excepté Herlembald et l'ecclésiastique Nazaire, je ne trouve presque personne qui, par une fausse discrétion, ne me conseille de me taire et de laisser les simoniaques et les impudiques exercer en liberté les œuvres du démon. »

Il y avait dix ans que saint Ariald combattait avec le même zèle pour la cause de Dieu et de son Église. Ce qu'il souhaitait le plus ardemment était de verser son sang par le martyre. Chaque fois qu'il rencontrait une personne aimant Dieu il lui disait : « Je vous conjure par Jésus-Christ de lui demander pour moi la grâce de sceller de mon sang sa parole que je prêche ! » L'occasion s'en offrit à la fin. Tout le clergé de Milan, avec l'archevêque Gui ou Widon, lui avait promis avec serment, ainsi qu'au légat saint Pierre Damien, l'an 1059, de condamner la simonie et de persister dans la foi catholique ; mais, dès qu'il y eut des églises vacantes, le même archevêque, oubliant ses serments, recommença d'en faire un indigne trafic. Ce que voyant saint Ariald envoya son ami Herlembald au Pape pour connaître sa décision touchant ce prélat adultère, simoniaque et parjure.

Dans l'intervalle deux ecclésiastiques de Monza, touchés de la grâce divine, vinrent trouver le saint homme et lui dirent qu'ils étaient résolus à quitter le mal et à faire le bien. Ariald, trompé par tant d'autres, répondit que, pour croire à leurs paroles, il lui fallait des œuvres. Ils retournèrent chez eux, chassèrent leurs concubines, annoncèrent publiquement que le bienheureux Ariald disait la vérité, et que, pour eux, ils avaient avancé des faussetés. L'archevêque, ayant appris leur conversion, les fit jeter dans une prison infecte. A cette nouvelle saint Ariald se mit à la tête du peuple fidèle pour les délivrer. Le parti de l'archevêque s'y opposait ; mais, tout d'un coup, il fut tellement frappé de terreur, qu'il donna des

otages et promit la délivrance des prisonniers, ce qui, en effet, eut lieu.

Sur ces entrefaites saint Herlembald revint de Rome, apportant à l'archevêque des lettres d'excommunication. C'était la veille de la Pentecôte. L'archevêque annonça aussitôt une assemblée générale du peuple, dans la grande église, pour le lendemain de grand matin. Le concours fut immense. L'archevêque, tenant en main la bulle d'excommunication, excita le peuple contre les saints Ariald et Herlembald. « Jamais, disait-il, cette ville n'a obéi à l'Église romaine. A bas les misérables qui veulent lui ravir son ancienne liberté ! » La populace criait : « Qu'on les tue bien vite, qu'on les tue ! » L'archevêque descendit du chœur avec une partie du clergé pour saisir les deux saints, qui se tenaient à la balustrade ; mais la presse était si grande qu'il n'y avait pas moyen d'avancer. Alors Gui se mit à crier : « Sortez de l'église, vous tous qui aimez l'honneur de saint Ambroise, afin que l'on connaisse mieux nos adversaires et qu'on les écrase plus promptement. » Soudain l'église fut évacuée, en sorte que, de sept mille hommes, il n'en resta que douze pour défendre les deux serviteurs de Dieu, qui priaient à la balustrade du chœur. Les ennemis se jetèrent sur eux, les clercs sur Ariald, les laïques sur Herlembald. Saint Ariald fut laissé pour mort sur la place ; mais Herlembald se défendit si bien avec son bâton de commandement ou sceptre militaire que personne n'osait approcher.

Le bruit s'étant répandu dans la ville qu'Ariald était mort, ses partisans courent aux armes, envahissent le palais épiscopal, brisent tout ce qui se trouve sous la main, et maltraitent l'archevêque, qu'ils rencontrent à cheval devant l'église, où ils sont ravis de trouver Ariald encore vivant, quoique couvert de sang et de blessures. Le peuple, brûlant de le venger, lui demandant la maison de qui il fallait démolir la première, le saint martyr leur rappela la solennité du jour, ainsi que le précepte du Sauveur : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous font du mal, » et les conjura de déposer les armes et de venir avec lui remercier Dieu au

tombeau de saint Ambroise. Les plus sages admiraient la charité d'Ariald envers ses ennemis ; les plus ardents n'y voulaient point entendre, mais tous finirent par l'écouter.

La nuit suivante le parti des méchants, assemblé chez l'archevêque, convint que, pour se défaire d'Ariald, il fallait avant tout le faire sortir de la ville, où le peuple le défendrait toujours. Pendant deux semaines on sema l'argent parmi la populace pour l'indisposer contre lui. Enfin on défendit, sous peine de la confiscation des biens et de la vie même, aux clercs de célébrer la messe, aux laïques de mettre les pieds dans l'église où s'assemblaient d'ordinaire les fidèles, tant qu'Ariald serait à Milan. A ce coup le chevalier même à qui avait été cette église eut peur et n'osa aller à l'encontre. Alors saint Ariald quitta secrètement la ville pour aller se réfugier à Rome ; mais en route il fut livré aux émissaires de l'archevêque par un prêtre chez lequel ses amis avaient cru pouvoir le cacher pendant quelque temps. Ainsi arrêté il fut mené en des déserts inaccessibles, au delà du lac Majeur. Mais la nièce de l'archevêque, que l'on appela depuis Jézabel et Hérodiade, craignit que ceux mêmes qui l'avaient pris ne le cachassent et ne lui sauvassent la vie ; c'est pourquoi elle envoya deux clercs pour le tuer. Sitôt qu'ils furent débarqués ils demandèrent où était Ariald ; ceux qui l'avaient amené répondirent qu'il était mort. Les clercs répliquèrent : « La nièce de l'archevêque nous a commandé de le voir vif ou mort ; » et, regardant plus loin, ils le virent lié et assis sur une pierre.

Ils se jetèrent sur lui l'épée à la main et le prirent chacun par une oreille en disant : « Dis, pendard, notre maître est-il véritablement archevêque ? » Ariald répondit : « Il ne l'est ni ne l'a jamais été, puisqu'il n'en a jamais fait les œuvres. » Alors ils lui coupèrent les deux oreilles. Il leva les yeux au ciel et dit : « Je vous rends grâces, ô Jésus, de ce que vous m'avez fait aujourd'hui l'honneur de me mettre au nombre de vos martyrs. » Ils lui demandèrent encore si Gui était véritablement archevêque, et il répondit encore que non. C'est pourquoi ils lui coupèrent le nez avec la lèvre d'en haut ;

puis ils lui arrachèrent les deux yeux. Ensuite ils lui coupèrent la main droite, en disant : « C'est cette main qui écrivait les lettres qu'on envoyait à Rome. » Ils le mutilèrent encore d'une manière plus honteuse, par une cruelle dérision de la chasteté. Enfin ils lui arrachèrent la langue par-dessous le menton en disant : « Faisons taire cette langue qui a troublé le clergé. » Il mourut ainsi entre leurs mains, le 27 juin 1066 ¹.

Son corps, ayant été plusieurs fois découvert à cause d'une lumière qui en jaillissait, fut jeté au fond du lac et retrouvé au bord, après dix mois, sans aucune corruption. Saint Herlembald, en ayant été informé, assembla le peuple de Milan à son de trompe, se mit à la tête d'une multitude innombrable pour aller chercher le saint corps et l'enlever de force, s'il était nécessaire. Le peuple des villes et des campagnes affluait de toutes parts avec des croix et des cierges ; partout retentissait le son des cloches ; on montait sur les arbres pour le voir. A l'approche de Milan presque toute la ville vint à la rencontre, hommes et femmes, jeunes et vieux, avec des cierges sans nombre, et tous louant Dieu, même ceux que le saint avait eus pour ennemis durant sa vie. Les clercs chantaient l'office, non pas des morts, mais des martyrs. Il fut déposé, le jour de l'Ascension, dans l'église de Saint-Ambroise ; il y resta exposé dix jours, jusqu'à la Pentecôte, et, quoique ce fussent les grandes chaleurs de l'été et qu'il eût séjourné dix mois dans l'eau, il ne répandait aucune odeur. L'auteur de sa Vie, qui était présent et qui examina secrètement le corps, n'y trouva aucune trace de corruption et sentit au contraire une odeur délicieuse. Enfin, le jour de la Pentecôte, il fut transféré solennellement dans l'église de Saint-Celse. Sa Vie fut écrite aussitôt par le bienheureux André, son disciple et témoin oculaire de la plupart des faits, et qui fut depuis moine à Vallombreuse ².

Pour apaiser tout à fait ces troubles de Milan le Pape Alexandre y envoya, l'année suivante, deux légats : Mainard, cardinal-évêque de Sainte-Rufine, successeur d'Humbert, et

¹ Acta SS., 27 juin. — ² Acta SS., 27 juill.

Jean, prêtre-cardinal, lesquels, y étant arrivés, publièrent des constitutions qui, après avoir confirmé celles de saint Pierre Damien, portaient en substance : « Nous défendons, suivant les anciennes règles, que, dans tout ce diocèse, aucun abbé reçoive un moine pour un prix dont il soit convenu et qu'un chanoine soit reçu autrement que gratis ; que, dans aucune ordination des personnes ecclésiastiques, dans les consécration des églises ou la distribution du saint chrême, il intervienne aucune récompense convenue.

« Le prêtre, le diacre ou le sous-diacre qui retient publiquement une femme pour être sa concubine, tant qu'il demeurera en faute, ne fera aucune fonction et n'aura aucun bénéfice ecclésiastique ; mais celui qui, sans la tenir chez lui, sera tombé par fragilité humaine, en étant convaincu, sera seulement suspendu de ses fonctions jusqu'à ce qu'il ait fait pénitence. Nous défendons, de plus, qu'aucun de ces clercs soit condamné sur un soupçon, ou privé de ses fonctions et de son bénéfice s'il n'est convaincu par sa confession ou par des témoins suffisants. Et, de peur qu'on ne prenne occasion de les calomnier à cause des femmes qu'ils ont quittées, nous leur défendons de demeurer en même maison, de boire ou de manger avec elles et de leur parler, si ce n'est en présence de deux ou trois témoins irréprochables. S'ils l'observent on n'aura rien à leur imputer pour ce sujet. Qu'on les oblige, s'il se peut, à demeurer près des églises. Or nous réglons la manière de les punir canoniquement, pour conserver la dignité des ministres de l'autel et empêcher qu'à l'avenir aucun clerc ne soit soumis au jugement des laïques, ce que nous défendons absolument.

« Si un laïque a des clercs dans sa seigneurie, sitôt qu'il saura certainement que quelqu'un d'eux retient une femme ou a péché avec elle il en avertira l'archevêque et les chanoines de cette Église qui en seront chargés. S'ils lui interdisent ses fonctions le laïque fera exécuter leur jugement ; si l'archevêque ou ses chanoines négligent l'avis, le laïque empêchera que, dans sa seigneurie, le clerc coupable ne fasse aucune fonction ou ne tienne aucun bénéfice ; mais le laïque ne disposera pas du bénéfice ; il sera réservé à la disposition de l'É-

glise. Nous défendons aussi à tout laïque de faire aucune violence à un clerc, quoique coupable, soit dans ses héritages, s'il en a, soit dans son bénéfice séculier, c'est-à-dire son fief ou ses autres biens, hors le bénéfice ecclésiastique, comme il a été dit. Défense aussi à tout laïque de rien exiger d'un clerc pour le faire promouvoir à quelque ordre que ce soit. L'archevêque ira une fois ou deux, s'il le peut, par toutes les paroisses, pour confirmer et faire sa visite selon les canons, sans qu'aucun laïque ou clerc lui résiste ; au contraire ils lui obéiront et le serviront en ce qui regarde la religion. Il aura aussi une entière puissance de juger et de punir selon les canons tout son clergé, tant dans la ville que dehors.

« Quant aux clercs et aux laïques qui ont juré, contre les simoniaques et les clercs incontinents, de s'employer de bonne foi à réprimer ces désordres, et, sous ce prétexte, ont brûlé, pillé, répandu du sang et commis plusieurs violences, nous leur défendons absolument d'en user de même à l'avenir ; mais qu'ils se contentent de bien vivre et de dénoncer les coupables à l'archevêque, aux chanoines de cette église et aux évêques suffragants. Qu'il n'y ait aucune poursuite pour les dommages ou les injures reçus à cette occasion, et qu'on n'en garde aucun ressentiment ; mais que la paix de Jésus-Christ règne dans vos cœurs. Et, parce que quelques-uns sont plus touchés des peines temporelles que des éternelles, nous condamnons ceux qui n'observeront pas ces constitutions, savoir : l'archevêque à cent livres de deniers, et jusqu'au paiement il demeurera interdit ; les capitaines à vingt livres, les vassaux à dix (c'étaient de moindres gentilshommes), les négociants à cinq, les autres à proportion, le tout au profit de l'église métropolitaine. » Ce décret est daté du 1^{er} jour d'août, l'an 1067, sixième du Pape Alexandre II ¹.

L'année même où saint Ariald souffrit un martyre si cruel mourut d'une manière plus pacifique un autre saint près de Vicence. Il était Français, né à Provins, diocèse de Sens, de parents très-nobles et très-riches, de la

¹ Labbe, t. 9, p. 1119.

famille des comtes de Champagne, entre lesquels Thibaut, qui régnait alors, le tint sur les fonts. Le jeune homme eut toujours une grande dévotion pour la vie érémitique, et alla trouver secrètement un ermite nommé Bouhard, qui demeurait dans une île de la Seine. Par son conseil il partit avec un de ses chevaliers nommé Gautier, ayant chacun un écuyer. Ils allèrent à Reims, où ils se débarassèrent de leurs gens, passèrent à pied au delà, et, ayant changé leurs habits avec deux pauvres pèlerins, ils entrèrent en Allemagne. Ils y demeurèrent longtemps dans une extrême pauvreté, vivant du travail de leurs mains, sans dédaigner les travaux les plus vils, comme faucher les foins, porter des pierres, nettoyer des étables, et surtout faire du charbon. Un jour entre autres, s'étant loués tous deux pour arracher les herbes dans les vignes, Thibaut, que sa délicatesse empêchait d'avancer autant que les autres, fut cruellement maltraité par l'inspecteur de l'ouvrage, et Gautier ne put lui faire entendre raison, parce qu'ils ne savaient pas la langue l'un de l'autre.

Ayant amassé quelque peu d'argent par leur travail ils allèrent nu-pieds en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice et revinrent en Allemagne. Cependant Thibaut pria son compagnon de chercher quelque pauvre clerc qui lui apprit à lire, parce que c'était un moyen de mieux savoir et de mieux pratiquer les commandements de Dieu. Gautier trouva un maître qui lui enseigna les sept psaumes de la Pénitence ; mais Thibaut n'avait pas de psautier ni de quoi en acheter. Gautier persuada au maître d'aller à Provins trouver Arnoulphe, père de Thibaut, et de lui demander un psautier pour son fils. Le maître partit chargé d'un pain que Thibaut envoyait à ses parents, n'ayant point d'autre présent à leur faire ; encore le lui avait-on donné par charité. Arnoulphe et Guille, sa femme, apprenant la sainte vie de leur fils, en rendirent grâces à Dieu, reçurent le pain comme un grand présent, et en firent manger à plusieurs individus malades de diverses fièvres, qui furent tous guéris.

Arnoulphe, qui désirait ardemment voir ce cher fils, suivit le maître, qui le mena à Trè-

ves et le fit attendre hors de la ville, sous un arbre où Thibaut avait accoutumé de venir lire. Il l'y mena lui-même, sous prétexte de voir le progrès qu'il avait fait dans la lecture en son absence ; mais quand il vit son père il s'écria : « Vous m'avez trahi ! » et retourna promptement. Arnoulphe le suivit, fondant en larmes et disant : « Pourquoi me fuyez-vous, mon cher fils ? Je ne veux pas vous détourner de votre bon dessein ; je ne veux que vous voir et vous parler une fois, et porter de vos nouvelles à votre mère affligée. » Thibaut répondit : « Seigneur (car depuis qu'il l'eut quitté il ne le nomma plus son père), ne troublez point mon repos ; allez en paix et permettez-moi d'avoir la paix en Jésus-Christ. » Son père lui dit : « Mon fils, vous manquez de tout ; nous avons de grands biens, recevez quelque chose, au moins pour vous souvenir de nous. » Il répondit : « Je ne puis rien prendre après avoir tout quitté pour Dieu, » et se retira. Gautier dit au père que son fils n'avait besoin que d'un psautier, et il le donna avec joie.

Pour éviter à l'avenir de pareilles visites Thibaut s'en alla à Rome, dans le dessein de faire encore un plus long voyage. En effet au retour de Rome il prit le chemin de Venise, voulant aller à Jérusalem ; mais Gautier ne pouvant plus, à cause de son âge, supporter tant de fatigues, ils s'arrêtèrent près de Vicence, en un lieu nommé Salanique, avec la permission des propriétaires, et, y ayant bâti une petite cabane, ils y finirent leurs jours. Ils avaient voyagé trois ans depuis leur retraite, et Gautier ou Walter en vécut encore deux dans cette solitude ; mais Thibaut lui survécut sept ans. Il ne se nourrit pendant longtemps que de pain d'orge et d'eau, et en vint enfin à ne vivre que de fruits, d'herbes et de racines, sans boire. Il portait toujours un cilice ; il se donnait souvent la discipline avec un fouet de plusieurs lanières de cuir et ne dormait qu'assis. L'évêque de Vicence, touché de son mérite, l'ordonna prêtre, après l'avoir fait passer par tous les degrés ecclésiastiques, et la dernière année de sa vie il reçut l'habit religieux.

Arnoulphe, en apprenant la réputation de sainteté où était son fils, résolut d'aller à

Rome en pèlerinage pour le voir en passant, comme il fit, et à son retour il raconta à Guille, sa femme, ce qu'il avait vu. Elle voulut aussi voir son fils. Arnoulphe retourna avec elle, accompagné de beaucoup de noblesse; mais la mère, étant arrivée près de son cher fils, ne voulut point le quitter, et se consacra avec lui au service de Dieu dans la solitude. Enfin, douze ans après que Thibaut ou Théobald eut quitté son pays, et neuf ans après qu'il se fut retiré à Salanique, il mourut saintement le 1^{er} juillet 1066 et fut enterré à Vicence¹. Il avait fait plusieurs miracles pendant sa vie; il s'en fit encore plusieurs à son tombeau, et l'Église honore sa mémoire le jour de sa mort. Sa vie fut écrite par l'abbé Pierre, qui lui avait donné l'habit monastique.

Au concile de Rome, en 1063, avait assisté saint Hugues, abbé de Cluny; il était venu se plaindre des entreprises de Drogon, évêque de Mâcon, sur son monastère, qui était soumis immédiatement au Saint-Siège. Ces entreprises étaient allées jusqu'à des voies de fait et à l'excommunication. Les Pères du concile en furent touchés et témoignèrent s'intéresser à la liberté d'un monastère si célèbre. Saint Pierre Damien, entre autres, alla jusqu'à s'offrir de faire pour ce sujet le voyage de Cluny, quoique dans un âge fort avancé. Ce n'est pas qu'il n'eût grande répugnance à quitter sa chère solitude de Fontavellane, mais son zèle pour la discipline et son amitié pour le saint abbé de Cluny lui firent accepter cette commission.

Le Pape Alexandre écrivit une lettre commune aux archevêques Gervais de Reims, Richer de Sens, Barthélemy de Tours, Aimon de Bourges et Goscelin de Bordeaux, pour leur recommander le légat qu'il leur envoyait. « Vous n'ignorez pas, mes très-chers frères, leur dit-il, que, par la place que nous occupons, quelque indigne que nous en soyons, nous sommes chargé du soin de gouverner l'Église universelle. C'est pourquoi, les affaires des Églises ne nous permettant pas d'aller chez vous, nous vous envoyons en notre place la personne qui, après nous, a le

plus d'autorité dans l'Église romaine, savoir Pierre Damien, qui est notre œil et la colonne inébranlable du Siège apostolique. Nous lui avons confié tous nos pouvoirs, afin que ce qu'il aura réglé et décerné dans vos provinces ait autant de force que si nous l'avions réglé ou décerné nous-même après un mûr examen. Nous vous avertissons donc et nous vous ordonnons, par l'autorité apostolique, de le recevoir comme nous-même et de vous conformer humblement à ses ordonnances¹. »

Saint Pierre Damien, à son arrivée en France, assembla un concile à Chalon-sur-Saône, où l'on examina d'abord la cause du monastère de Cluny. On produisit l'acte de la fondation, où le duc Guillaume déclarait que ce monastère ne devait être soumis à personne qu'au Pape, et l'on fit la lecture de plusieurs privilèges donnés par les Papes en conformité des intentions du fondateur. Après quoi on demanda aux évêques ce qu'ils en pensaient. Ils répondirent tout d'une voix que ces privilèges étaient légitimes, qu'on devait s'y conformer et ne leur donner aucune atteinte. On somma l'évêque de Mâcon de proposer ses défenses, s'il en avait; il répondit que ces actes lui paraissaient respectables, qu'il n'avait rien à y opposer, et comme, dans un de ces privilèges, il était défendu, sous peine d'anathème, à tout évêque, de porter quelque sentence d'excommunication contre les moines de Cluny, il dit, pour s'excuser, qu'il ne les avait pas excommuniés, qu'il avait seulement dit dans la colère : « S'il y a dans ce monastère quelques personnes soumises à ma juridiction je les excommunie. »

Mais comme il était constant que cet évêque avait donné atteinte aux privilèges accordés par le Saint-Siège et qu'il apportait pour excuse qu'il n'en avait pas eu connaissance, on l'obligea de prêter le serment suivant : « Que le seigneur Pierre, évêque d'Ostie, et tout le saint concile sachent que, quand j'allai à Cluny, tout ému de colère, je ne l'ai pas fait au mépris du Saint-Siège ni du seigneur Pape Alexandre, et encore moins

¹ *Acta SS.*, 1^{er} juill.

¹ Labbe, t. 9, p. 1131.

des privilèges dont on vient de faire la lecture, puisque je n'en savais pas alors assez bien la teneur; qu'ainsi Dieu me soit en aide et les saints Évangiles. » Quatre clercs de l'Église de Mâcon firent le même serment. On avait ordonné qu'il y en eût six qui jurassent avec l'évêque, mais le légat crut devoir se contenter de quatre. Après ce serment l'évêque de Mâcon se prosterna à terre en confessant qu'il avait péché. On lui imposa, pour pénitence, de jeûner sept jours au pain et à l'eau. Cependant, le lendemain, pressé par les clercs de son Église, ce prélat voulut revenir contre ce qui avait été réglé, et il demanda qu'on lût un privilège accordé à son Église par le Pape Agapet; mais on n'y trouva rien, outre le droit commun de toutes les Églises, et tous les évêques du concile jugèrent qu'il n'y avait point eu de raison de le lire, parce qu'il ne dérogeait en rien aux privilèges du monastère lus le jour précédent. On traita dans le même concile quelques autres affaires ecclésiastiques, sur lesquelles, ainsi que sur d'autres, le Pape avait écrit ou écrivit encore à l'archevêque Gervais de Reims, qui l'avait consulté ¹.

Après le concile de Chalon saint Pierre Damien alla passer quelque temps à Cluny. Il y fut édifié de la régularité des moines, mais il parut scandalisé de leurs richesses et de l'abondance de la nourriture qu'on leur donnait. Il ne pouvait comprendre comment des moines si riches pouvaient être des saints, ni comment des religieux si exacts à leurs observances pouvaient manquer de devenir des saints. Il trouvait la nourriture trop abondante; mais il trouvait aussi que les travaux des moines étaient trop grands pour une abstinence plus rigoureuse. Il ne laissa pas de représenter à l'abbé qu'il serait à propos d'ordonner l'abstinence de graisse, du moins deux jours de la semaine. Saint Hugues lui répondit: « Seigneur, vous voulez augmenter notre couronne en augmentant notre abstinence; mais ayez la bonté, avant que de rien ordonner, d'éprouver pendant huit jours quel est le poids de nos travaux, et vous jugerez alors s'il y a quelque chose à retrancher à la nourriture. » Damien, ayant exa-

miné toutes choses avec attention, jugea qu'il n'y avait rien à changer; qu'il fallait, dans les règlements généraux qu'on porte pour les monastères, avoir égard au commun et au grand nombre; qu'un supérieur sage ne doit pas juger de la ferveur des autres par la sienne, et qu'en portant trop loin l'austérité il ouvre souvent la porte au relâchement, par les dispenses qu'il est obligé d'accorder ¹.

Après son départ de Cluny, saint Pierre Damien écrivit une lettre à saint Hugues, où il lui parle ainsi: « Quand je me rappelle les observances de votre monastère je reconnais aisément que ce ne sont pas des inventions humaines, mais des règlements inspirés par le Saint-Esprit; car les exercices sont si continuels, et surtout le chœur est si long, que, dans les plus grands jours, à peine les moines ont-ils une demi-heure pour s'entretenir ensemble dans le cloître. On s'est, je crois, proposé par là de pourvoir à la fragilité des faibles, parce qu'étant toujours occupés ils n'ont pas l'occasion de pécher, si ce n'est peut-être par pensée ². »

Ébrard, comte de Breteuil, crut d'abord pouvoir imiter saint Thibaut, qui édifiait alors l'Italie et la France. Ébrard était un jeune seigneur, riche et bien fait, qui menait une vie toute mondaine, lorsque la grâce le toucha. Ayant fait de sérieuses réflexions sur sa conduite il eut honte de ne travailler qu'à se damner et à damner les autres. Il prit aussitôt la résolution de renoncer à tout. Pour l'exécuter il changea d'habit et se retira secrètement dans une province éloignée, où il se dit charbonnier, à l'exemple de saint Thibaut de Provins. Il prenait ce parti pour vaincre l'orgueil qu'il se reprochait; mais il craignit bientôt les écueils de la vie solitaire, où il n'avait point de guides dans la voie la vertu. C'est pourquoi il se retira à Marmoutier, où il se fit moine et mena une vie très-austère. Il était parent de Guibert, abbé de Nogent, à qui il a raconté ce que nous venons de dire ³.

L'année qui suivit la mort de saint Thibaut

¹ Anonyme, de *Mirac. S. Hug. Mai, Script. vet.*, t. 6, de *Gallica Profectione sancti Petri Damiani*. — ² L. 6, *epist.* 2 et seq. — ³ Guibert, de *Vita sua*, l. 4, c. 9. *Hist. de l'Egl. gall.*, l. 21.

¹ Labbe, t. 9, p. 1177. *Petr. Dam.*, l. 2, *epist.* 2, 5.

mourut en France saint Robert, fondateur de la Chaise-Dieu; c'était le 17 avril 1067, le mardi de la Quasimodo. Il se trouva incommodé le samedi saint, en conférant le baptême aux enfants des nobles de la province, car ils avaient la dévotion de lui faire baptiser ce jour-là les enfants qui leur étaient nés; il ne put en baptiser qu'un. Sa maladie augmentant, il exhorta ses moines à conserver toujours entre eux la charité, cette vertu si nécessaire pour la paix et le bonheur des communautés. Ensuite, ayant prédit le jour et l'heure de sa mort, il reçut l'Extrême-Onction; après quoi il se fit porter dans l'oratoire, devant une image de la Vierge qui tenait son Fils entre ses bras. Il déposa son bâton pastoral dans les mains de l'enfant Jésus en disant : « Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, c'est de vous que j'ai reçu le bâton pastoral pour gouverner ce monastère; c'est à vous et à votre sainte Mère que je le remets, en vous priant de gouverner toujours la communauté dont je vous résigne, si j'ose ainsi dire, la supériorité perpétuelle. » Ensuite, après avoir embrassé tous ses frères et reçu les sacrements, il mourut le 17 avril, à la troisième heure du jour. Il ne fut enterré que huit jours après. On le dépouilla de ses habits pour satisfaire la dévotion des assistants; on lava son corps avec du vin et on l'enferma dans une peau de cerf.

Les miracles qui se firent au tombeau de saint Robert y attirèrent un si grand concours de peuple que la solitude des religieux et la célébration de l'office divin en étaient troublées. C'est pourquoi les plus anciens et les plus zélés des moines prièrent saint Robert de ne plus faire de miracles, afin qu'ils pussent célébrer l'office divin avec plus de recueillement. En même temps ils eurent soin qu'on ne laissât entrer personne dans l'oratoire où le saint abbé était enterré. Ainsi on se désaccoutuma d'y venir en pèlerinage, et ils retrouvèrent la solitude et le repos qu'ils avaient goûtés auparavant. Ce trait marque un grand désintéressement de la part de ces religieux, et montre qu'ils étaient bien éloignés de publier de faux miracles pour faire honneur à leur saint abbé¹.

¹ *Acta SS.*, 24 avril.

Le clergé semblait aussi vouloir se réformer à l'exemple des moines. Dès la fin du dixième siècle plusieurs chapitres de cathédrales et plusieurs abbayes de chanoines avaient repris la vie commune par les soins de leurs évêques; comme l'Eglise du Puy, celle de Troyes et celle d'Apt en 990, Mâcon en 1010, Angoulême en 1027, Auch en 1040, Maguelonne en 1054, l'abbaye de Dorat en 987, Saint-Ambroise de Bourges en 1012, Sancerre en 1025, Épernay en 1032, Saint-Sauveur de Melun en 1047. Mais ces réformes n'étaient que suivant la règle d'Aix-la-Chapelle, dans laquelle l'empereur Louis le Débonnaire avait introduit plusieurs adoucissements que saint Pierre Damien et son saint ami Hildebrand blâmaient dans les conciles et dans leurs écrits. Aussi, depuis le concile de Rome et l'an 1063, on poussa la réforme des chanoines jusqu'à l'exclusion de toute propriété, les rendant, sur cet article, conformes aux moines¹. Ceux qui embrassèrent cette réforme furent nommés chanoines religieux ou chanoines réguliers, et ce dernier nom leur est demeuré.

Saint Gautier, abbé de l'Esterp, dans le Limousin, fit par ses vertus beaucoup d'honneur à cet institut. Il naquit dans l'Aquitaine et montra dès son enfance un grand attrait pour la vertu et un grand goût pour l'étude. Reçu dans sa jeunesse parmi les chanoines de Dorat, il fut plus tard obligé d'en sortir. Les chanoines de l'Esterp tâchèrent de l'attirer parmi eux; il résista quelque temps à leurs sollicitations; mais, au retour d'un pèlerinage qu'il fit à Jérusalem, l'abbé de l'Esterp étant mort, il fut élu à sa place et obligé d'accepter cette charge. Il y devint le modèle d'un bon supérieur, étudiant avec soin le caractère et les défauts de ses inférieurs, afin d'appliquer à chacun les remèdes les plus propres. Il ne borna pas ses soins à sa communauté; il les étendit aux laïques, parmi lesquels il fit de grands fruits; car il avait un rare talent pour toucher les cœurs au tribunal de la Pénitence. Le Pape Victor II, instruit du bien qu'il faisait, lui envoya le pouvoir de confesser et d'absoudre les plus grands pécheurs. Saint Gautier vécut jusqu'à

¹ Moulinet, *Réflex.*, 1, p. 24. *Hist. de l'Egl. gall.*, 1. 25.

l'âge de quatre-vingts ans et mourut l'an 1070. Quand il eut reçu l'Extrême-Onction il se fit ôter le cilice qu'il portait sur sa chair et se fit étendre nu sur la cendre dans l'église, en disant qu'après avoir reçu l'onction de l'huile sainte il devait, comme un athlète, combattre nu. Ce saint abbé avait coutume de macérer sa chair par de rudes disciplines qu'il se donnait lui-même. Sur la fin de sa vie, craignant de n'avoir pas assez de force pour se faire beaucoup souffrir, il pria un chanoine, dont il connaissait le bras robuste, de lui rendre ce service ¹.

En Angleterre le roi saint Édouard mourut la même année que saint Thibaut et saint Arialdo en Italie. Le monastère et l'église de Westminster, qu'il fonda en commutation de son pèlerinage de Rome, étant achevés en 1063, il en remit la dédicace au jour des Innocents, pour la faire avec plus de solennité, à l'occasion de la cour plénière qu'il devait tenir, selon la coutume, aux fêtes de Noël. Il était persuadé que sa mort approchait, suivant la révélation que lui avaient rapportée deux pèlerins de la part de saint Jean l'Évangéliste, auquel il avait une singulière dévotion. La nuit même de Noël la fièvre le prit; mais il dissimula et ne laissa pas de se mettre à table au festin solennel avec les évêques et les seigneurs. Le jour des Innocents étant venu, il fit faire la dédicace avec toute la magnificence possible, mettant en cette église quantité de reliques qui lui venaient du roi Alfred et de Charlemagne. Par ses ordres on lut une charte où, en conséquence des bulles des Papes Léon et Nicolas, il confirme les biens et les privilèges de ce monastère, même l'exemption de la juridiction épiscopale, et cela du consentement des évêques et des seigneurs, y ajoutant le droit d'asile. Cette charte fut souscrite par le roi; la reine Édith, son épouse; Stigand, archevêque intrus de Cantorbéry; Eldred, archevêque d'York, et dix autres évêques; par cinq abbés et plusieurs seigneurs, dont le premier est le duc Harold, frère de la reine.

La maladie du roi augmentant toujours, il

déclara qu'il avait vécu avec la reine comme s'il eût été son frère et la recommanda au duc Harold. Il prit soin aussi de ceux qui l'avaient suivi de Normandie, et ordonna sa sépulture dans la nouvelle église de Westminster, défendant de cacher sa mort afin de ne pas retarder les prières pour son âme. Enfin il mourut le 4 janvier 1066, après avoir régné vingt-trois ans six mois et vingt-sept jours. En lui finit la race des rois anglais, six cent vingt ans après la première entrée de la nation dans la Grande-Bretagne, qui eut lieu l'an 446. On rapporte plusieurs miracles du roi Édouard pendant sa vie et après sa mort; il fut canonisé environ soixante ans après. L'Église honore sa mémoire le 5 janvier, sous le nom de saint Édouard le Confesseur, pour le distinguer du Martyr ¹.

Aussitôt après sa mort le duc Harold, son beau-frère, se fit couronner roi d'Angleterre par Stigand, archevêque intrus de Cantorbéry, excommunié par le Pape; mais saint Édouard avait institué héritier Guillaume, duc de Normandie, son cousin germain, en reconnaissance des bons traitements qu'il avait reçus de son père et de lui pendant son exil, et Harold même lui avait juré fidélité. Ce prince donc, résolu de soutenir son droit, envoya à Rome Gilbert, archidiacre de Lisieux, consulter le Pape Alexandre sur cette affaire. Le Pape, en ayant délibéré dans un conseil où le cardinal Hildebrand se déclara vivement pour le duc de Normandie, lui envoya un étendard comme une marque d'approbation et de protection de saint Pierre ². C'est ce qui résulte du récit de deux contemporains, Orderic Vital et Grégoire. Une chronique normande du même siècle raconte la chose en ces termes: « Le duc, ayant assemblé son conseil, envoya des ambassadeurs notables et de bons clercs devers le Pape, pour montrer son droit et comment Harold s'était parjuré. En conséquence il demandait la permission de conquérir son droit, en se soumettant, si Dieu lui donnait grâce d'y parvenir, à tenir le royaume d'Angleterre de Dieu et de saint Pierre, comme son vicaire, et non d'un autre. Le Saint-Père et les car-

¹ Acta SS., 9 mai.

² Orderic, l. 3. Hist. eccl., epist. Greg. VII.

dinaux examinèrent la cause de Guillaume, et, par délibération, le Pape lui envoya un étendard de l'église et un anneau où il y avait un cheveu de saint Pierre enchâssé dans une pierre très-précieuse ¹.

Guillaume, ayant pris quelques mesures pour assurer la tranquillité de ses États, s'embarqua sur une flotte nombreuse qu'il avait assemblée à l'embouchure de la rivière de Dive et vint aborder à Saint-Valeri, d'où il prétendait faire voile vers l'Angleterre ; mais les vents étaient contraires. Pour en obtenir de favorables le duc fit porter en procession le corps de saint Valeri ; après quoi, le vent étant changé, il fit heureusement le trajet et prit terre à Pevensey, dans le comté de Sussex.

Harold venait de remporter une grande victoire sur le roi de Norwége, que son propre frère, Tostig, avait fait venir pour détrôner Harold. Le roi de Norwége et Tostig avaient péri dans la bataille. Le victorieux Harold marcha donc contre Guillaume dès qu'il le sut débarqué. Les deux armées étant en présence, Guillaume renouvela ses demandes et ses sommations. Un moine, appelé don Hugues Maigrot, vint inviter, au nom de Guillaume, le Saxon Harold à faire de trois choses l'une : ou se démettre de la royauté en faveur du duc de Normandie, comme il le lui avait juré sur les saintes reliques, ou s'en rapporter à l'arbitrage du Pape pour décider qui des deux devait être roi, ou enfin remettre cette décision à la chance d'un combat singulier. Harold répondit qu'il ne ferait aucune de ces trois choses, et que, s'il lui avait prêté serment, c'était par force. Guillaume envoya de nouveau le moine normand, auquel il dicta ses instructions dans les termes suivants : « Va dire à Harold que, s'il veut tenir son ancien pacte avec moi, je lui laisserai tout le pays qui est au delà du fleuve de l'Humber, et que je donnerai à son frère Gurth toute la terre que tenait leur père Godwin ; que s'il s'obstine à ne point prendre ce que je lui offre, tu lui diras, devant tout son baronnage, qu'il est parjure et menteur, que lui et tous ceux qui le soutien-

dront seront excommuniés de la bouche du Pape et que j'en ai la bulle. »

Ces menaces n'ayant produit aucun accom-
modement on se prépara de côté et d'autre à la bataille. Gurth tenta de persuader à son frère Harold de ne point assister à l'action. « Tu ne peux nier, lui disait-il, que, soit de force, soit de bon gré, tu n'aies fait au duc Guillaume un serment sur les corps des saints. Pourquoi te hasarder au combat avec un parjure contre toi ? Nous qui n'avons rien juré, la guerre est pour nous de toute justice ; car nous défendons notre pays. Laisse-nous donc seuls livrer bataille ; tu nous aideras si nous plions, et si nous mourons tu nous vengeras. » Harold ne voulut point écouter le conseil de son frère.

De son côté le duc Guillaume, dans la nuit du 13 octobre, fit annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de combat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi, en grand nombre, l'armée d'invasion, attirés, comme les soldats, par l'espoir de quelque avantage pour leur église, se réunirent pour prier et chanter des litanies pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes. Le temps qui leur resta après ce premier soin, ils l'employèrent à faire la confession de leurs péchés et à recevoir les sacrements. Dans l'autre armée la nuit se passa d'une manière toute différente : les Saxons se divertissaient avec grand bruit et chantaient de vieux chants nationaux, en vidant, autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin.

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, frère utérin du duc Guillaume, célébra la messe et bénit les troupes. Le duc montait un cheval d'Espagne qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques, en Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus vénérées d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré, et l'étendard de saint Pierre, bénit et envoyé par le Pape, était porté à côté de lui. Après avoir harangué son armée Guillaume la mena contre le camp des Saxons, au nord-ouest de Hastings. Alors les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent et montèrent sur une hauteur voisine pour prier et regarder le combat.

¹ Dom Bouquet, t. 13, p. 227.

La bataille fut très-rude. Les Saxons étaient retranchés derrière des redoutes et des palissades. Les Normands sont repoussés une première fois. Guillaume commande alors à ses archers de tirer leurs flèches en haut, par-dessus les redoutes, de manière à blesser les Anglais en retombant. Harold a un œil crevé ; mais il ne continue pas moins de donner des ordres auprès de l'étendard national qu'entouraient les plus braves. Les Normands sont repoussés une seconde fois ; le bruit court même que leur duc est tué. A cette nouvelle la fuite commence ; mais Guillaume se jette lui-même au-devant des fuyards et leur barre le passage, les menaçant et les frappant de sa lance ; puis, se découvrant la tête : « Me voilà ! leur cria-t-il ; regardez-moi, je vis encore, et je vaincrai avec l'aide de Dieu. » Les cavaliers normands attaquent les redoutes de l'ennemi une troisième fois ; mais ils ne peuvent en forcer les portes ni faire brèche. Alors Guillaume leur commande de simuler la fuite. Trompés par ce stratagème les Anglais rompent leurs rangs pour les poursuivre ; les Normands se retournent, les attaquent de tous côtés, pénètrent dans leurs retranchements. Mais le combat y est encore vif, pêle-mêle et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui ; le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par la bannière envoyée de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage. Le duc Guillaume soupa et coucha sur le champ de bataille, et, le lendemain, son frère Eudes, évêque de Bayeux, qui avait fait l'office de général pendant le combat, y chanta la messe pour les trépassés ¹.

Aussitôt après sa victoire Guillaume fit vœu de bâtir en cet endroit un couvent sous l'invocation de la sainte Trinité et de saint Martin, le patron des guerriers de la Gaule. Ce vœu ne tarda pas à être accompli, et le grand autel du nouveau monastère fut élevé au lieu même où l'étendard du roi Harold avait

été planté et abattu. L'enceinte des murs extérieurs fut tracée autour de la colline que les plus braves des Anglais avaient couverte de leurs corps, et toute l'étendue de terre circonvoisine où s'étaient passées les diverses scènes du combat devint la propriété de cette abbaye, qu'on appela, en langue normande, l'abbaye de la Bataille. Des moines du grand couvent de Marmoutiers, près de Tours, vinrent y établir leur domicile, et prièrent pour les âmes de tous les combattants qui étaient morts dans cette journée.

On dit que, dans le temps où furent posées les premières pierres de l'édifice, les architectes découvrirent que certainement l'eau y manquerait ; ils allèrent, tout décontenancés, porter à Guillaume cette nouvelle désagréable. « Travaillez, travaillez toujours, répliqua le conquérant d'un air jovial ; car, si Dieu me prête vie, il y aura plus de vin chez les religieux de la Bataille qu'il n'y a d'eau claire dans le meilleur couvent de la chrétienté ¹. »

Les Anglais proclamèrent roi le prince Edgar, neveu de saint Édouard ; mais bientôt Edgar lui-même, accompagné des archevêques Stigand et Alfred, ainsi que des principaux seigneurs et bourgeois, vint faire sa soumission à Guillaume, qui, le jour de Noël de la même année (1066), fut couronné roi d'Angleterre à Westminster par Alfred, archevêque d'York, ne voulant pas l'être par Stigand de Cantorbéry, qui avait été déposé et excommunié par le Pape.

Ayant bien affermi sa puissance en Angleterre le nouveau roi Guillaume s'appliqua à rétablir toutes choses, et pour le temporel et pour le spirituel. Il adoucit les mœurs des Anglais, encore à demi barbares, en introduisant les mœurs françaises, beaucoup plus polies ; il les tira de la nonchalance, de l'ignorance et de la débauche, renouvelant l'industrie, l'application aux armes et aux lettres. En un mot depuis ce règne l'Angleterre prit une face nouvelle. Dès la quatrième année de son règne, qui fut l'an 1069, le roi Guillaume confirma solennellement les anciennes lois du pays, telles qu'elles avaient été en usage

¹ *Chroniq. de Normand.*, t. 13 de D. Bouquet, p. 229-236.

¹ *Monast. Anglic.*, t. 1, p. 312.

sous saint Édouard, son prédécesseur, commençant par celles qui regardaient l'Église, et qui furent rédigées en latin en vingt-deux articles. On en fit un abrégé en français du temps. On y établit premièrement la paix, c'est-à-dire la sûreté pour quiconque va aux églises, puis la manière de se justifier des crimes non prouvés, et enfin la taxe du denier de Saint-Pierre. Aussi le Pape Alexandre ne manqua pas d'écrire au roi Guillaume pour la continuation de cette redevance, dont une partie était employée à l'entretien d'une église et d'une école de Rome, nommée l'école des Anglais.

Guillaume, incontinent après sa conquête, envoya de riches présents aux églises de France, d'Aquitaine, de Bourgogne, d'Auvergne et d'autres pays. Surtout il envoya au Pape Alexandre quantité d'or et d'argent pour le denier de Saint-Pierre, avec des ornements très-précieux, et, en reconnaissance de l'étendard qu'il avait reçu du Pape, il lui envoya celui du roi Harold, où était représenté un homme armé, en broderie d'or. A la prière du roi le Pape Alexandre envoya trois légats en Angleterre : Hermenfroï, évêque de Sion ; Jean et Pierre, prêtres de l'Église romaine, qui le couronnèrent de nouveau le jour de Pâques, 4 avril 1070, pour confirmer son autorité.

A l'octave de Pâques ces légats présidèrent un concile tenu à Winchester, par ordre du roi et en sa présence, et où Stigand, archevêque de Cantorbéry, fut déposé pour trois raisons : la première, d'avoir gardé l'évêché de Winchester avec l'archevêché ; la seconde, d'avoir usurpé le siège de Cantorbéry du vivant de l'archevêque Robert et s'être servi de son pallium ; la troisième, d'avoir reçu le pallium de la part de l'antipape Benoît, excommunié par l'Église romaine pour avoir envahi le Saint-Siège par simonie. Stigand était encore chargé de parjures et d'homicides. On déposa aussi quelques-uns de ses suffragants, comme indignes, pour leur vie criminelle et l'ignorance de leurs devoirs, entre autres Agelmar, son frère, évêque d'Estanglie, et quelques abbés. Car le roi ôtait, autant qu'il pouvait, les grandes places aux Anglais qui lui étaient suspects, afin d'y mettre des Normands. C'est

ainsi qu'en parlent les historiens anglais ; mais, selon les Normands, il ne fit point déposer de prélats qui ne l'eussent mérité.

Dans ce concile, comme les autres évêques tremblaient de peur de perdre leur dignité, saint Vulstan, évêque de Worcester, demanda hardiment plusieurs terres de son Église, que l'archevêque Alfred avait retenues en sa puissance quand il fut transféré du siège de Worcester à celui d'York, et qui, après sa mort, étaient tombées au pouvoir du roi ; mais, comme le siège d'York était vacant, on remit la décision de cette affaire jusqu'à ce qu'il y eût un archevêque qui pût défendre les droits de son Église. Depuis que Stigand fut déposé de l'archevêché de Cantorbéry, le roi le tint en prison à Winchester le reste de ses jours ; il y vivait chétivement du peu qu'on lui donnait aux dépens du roi, et, comme ses amis l'exhortaient à se traiter mieux, il jurait qu'il n'avait pas un denier ; mais après sa mort on lui trouva de grands trésors cachés en terre, dont il portait la clef à son cou ¹.

A la Pentecôte, le roi, étant à Windsor, donna l'évêché d'York à Thomas, chanoine d'Évreux, et l'évêché de Winchester à Vauquelin, son chapelain. Le lendemain il fit tenir un concile auquel présida le légat Hermenfroï ; car les cardinaux Jean et Pierre étaient partis pour retourner à Rome. Dans ce concile Algéric, évêque de Sussex, fut déposé, puis mis en prison. On déposa aussi plusieurs abbés ; puis le roi donna à Arefaste l'évêché d'Estangle et à Stigand celui de Sussex ; ils étaient l'un et l'autre ses chapelains. Il donna également des abbayes à quelques moines normands.

Pour remplir le siège de Cantorbéry, la première place de l'Église d'Angleterre, il choisit le bienheureux Lanfranc, qu'il avait fait abbé de Saint-Étienne de Caen. Après la mort de Maurille, archevêque de Rouen, arrivée en 1067, le clergé et le peuple assemblés avaient voulu élire Lanfranc pour lui succéder ; mais il fit tant de résistance qu'il l'évita, ne se trouvant que trop chargé de l'abbaye, qu'il aurait quittée s'il avait pu le

¹ Labbe, t. 9, p. 1202.

faire en conscience. Le roi fit donc passer à l'archevêché de Rouen Jean, qu'il avait déjà fait évêque d'Avranches; pour obtenir du Pape cette translation il envoya à Rome l'abbé Lanfranc, qui rapporta le pallium au nouvel archevêque¹.

Guillaume, étant résolu, par le conseil des seigneurs, à mettre Lanfranc sur le siège de Cantorbéry, envoya en Normandie les légats Hermenfroï, évêque de Sion, et Hubert, sous-diacre-cardinal, qui assemblèrent un concile des évêques et des abbés de la province, où ils déclarèrent à Lanfranc la volonté du roi, laquelle était aussi la leur et celle des autres prélats. Lanfranc en fut tellement affligé et troublé qu'ils crurent qu'il refuserait absolument. Il représentait sa faiblesse et son indignité, qu'il n'entendait point la langue du pays, qu'il aurait affaire à des nations barbares; mais ces raisons ne furent point écoutées. Toutefois, comme il agissait toujours avec discrétion, il demanda du temps pour délibérer; mais le roi avait si bien pris ses mesures que tout le monde lui conseilla et le pressa d'accepter, même le bienheureux Herluin, abbé du Bec, qu'il regardait toujours comme son père. Ce n'est pas que ce saint homme n'eût grand regret à perdre un ami si cher et qui lui avait été si utile pour l'établissement de son monastère; mais il n'osait s'opposer à la volonté de Dieu et à une vocation si manifeste.

Lanfranc, bien affligé, résolut donc de passer en Angleterre pour présenter au roi ses excuses, ne croyant pas qu'on pût le forcer à recevoir cette dignité. Le roi le reçut avec une grande joie et un grand respect et vainquit enfin sa résistance. Il appela les principaux de l'Église de Cantorbéry, avec un grand nombre d'évêques et de seigneurs du royaume, et déclara Lanfranc archevêque de Cantorbéry, le jour de l'Assomption de Notre-Dame. Il fut sacré dans son église métropolitaine, le 29 du même mois d'août 1070, par huit de ses suffragants.

La même année Thomas, élu archevêque d'York, vint se présenter à Lanfranc pour être sacré de sa main, suivant l'ancienne cou-

tume. Lanfranc lui demanda une protestation de son obéissance par écrit et avec serment, comme ses prédécesseurs l'avaient donnée; mais Thomas répondit qu'il ne le ferait point si on ne lui prouvait, par écrit et par témoins, qu'il le devait faire et qu'il le pouvait sans porter préjudice à son Église. Ce refus venait d'ignorance plutôt que de présomption; car ce prélat, qui était nouveau en Angleterre et en ignorait absolument les usages, ajoutait trop de foi aux discours des flatteurs, particulièrement d'Eudes ou Odon, évêque de Bayeux, frère utérin du roi, qui était comme son lieutenant en Angleterre. Lanfranc montra la justice de sa prétention en présence de quelques évêques qui étaient venus pour le sacre de Thomas; mais celui-ci ne voulut rien écouter et retourna sans être sacré.

Le roi, prévenu par son frère, en fut irrité contre Lanfranc, croyant qu'il se prévalait de sa capacité pour appuyer une prétention injuste; mais, peu de jours après, Lanfranc vint à la cour, demanda audience au roi, et, lui ayant rendu raison de sa conduite, l'apaisa et mit de son côté les Anglais qui se trouvèrent présents; car, étant instruits de l'usage du pays, ils rendaient témoignage à la justice de sa cause. Aussi le roi, du consentement de tous, ordonna que Thomas viendrait à Cantorbéry et donnerait à Lanfranc sa protestation solennelle d'obéissance en tout ce qui regardait la religion, mais que ses successeurs ne la donneraient qu'après qu'il aurait été prouvé dans un concile que les archevêques d'York avaient toujours rendu cette soumission à ceux de Cantorbéry. Thomas fut sacré à ces conditions, et, peu de temps après, Lanfranc demanda et reçut la protestation d'obéissance de tous les évêques du royaume d'Angleterre qui avaient été sacrés, du temps de Stigand, par d'autres archevêques ou par le Pape.

L'année suivante (1071) les deux archevêques Lanfranc et Thomas allèrent à Rome demander le pallium. Le Pape Alexandre reçut Lanfranc avec grand honneur, et dit: « Je ne l'ai pas fait parce qu'il est archevêque de Cantorbéry, mais parce que j'ai été son disciple au Bec. » Lanfranc avait aussi,

¹ *Vita Lanfr. Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 2.

dans cette école, des parents du Pape, ce qui montre combien elle était célèbre. Le Pape lui donna deux palliums pour lui seul : l'un que Lanfranc prit sur l'autel, suivant l'usage de Rome ; l'autre que le Pape lui présenta de sa main, en signe d'amitié. On ne trouve que deux autres exemples de ces deux palliums, l'un pour Hincmar de Reims, l'autre pour saint Brunon de Cologne. Thomas était accusé d'avoir reçu du roi Guillaume l'archevêché d'York pour récompense du service de guerre qu'il lui avait rendu dans la conquête d'Angleterre, et Remi, évêque de Lincoln, qui était venu à Rome avec les deux archevêques, avait aussi été jugé indigne de l'épiscopat parce qu'il était fils d'un prêtre ; on leur avait ôté à l'un et à l'autre l'anneau et le bâton pastoral ; mais le Pape, à la prière de Lanfranc, les rétablit tous deux, lui laissant le jugement de leur cause, et ils reçurent de la main de Lanfranc l'anneau et le bâton. Toutefois l'archevêque Thomas renouvela, en présence du Pape, sa prétention contre la primatie de Cantorbéry, soutenant que l'Église d'York lui était égale, et que, suivant la constitution de saint Grégoire, l'une ne devait point être soumise à l'autre ; seulement, que celui des deux archevêques qui était le plus ancien d'ordination devait avoir la préséance. Il prétendait de plus avoir juridiction sur les trois évêques de Lincoln, de Worcester et de Lichtfield. Lanfranc, quoique indigné de ce procédé, répondit modestement que la proposition de Thomas n'était pas véritable, et que la constitution de saint Grégoire ne regardait pas l'Église de Cantorbéry par rapport à celle d'York, mais à l'égard de celle de Londres. Le Pape Alexandre décida que ce différend entre les deux archevêques devait être examiné et jugé en Angleterre par tous les évêques et abbés du royaume, et, bien que Lanfranc fût assuré pour son temps de la soumission de Thomas, par la promesse qu'il lui en avait faite, il aima mieux travailler pour ses successeurs que de leur laisser ce différend à terminer ¹.

Le Pape chargea Lanfranc d'une lettre pour le roi d'Angleterre, où, après avoir loué

son zèle pour la religion, il l'exhorte à suivre les conseils de Lanfranc pour l'exécution de ses bons desseins, déclarant qu'il avait regret de ne pouvoir le retenir à Rome. « Mais, ajoute-t-il, nous nous consolons de son absence par l'utilité qu'en reçoit votre royaume. » Il ajoute qu'il a donné à Lanfranc toute l'autorité du Saint-Siège pour l'examen et le jugement de toutes les affaires, c'est-à-dire qu'il l'a établi légat dans le royaume d'Angleterre ¹.

Pour ce qui est du concile auquel le Pape avait renvoyé le différend entre les deux archevêques, voici comment la chose s'exécuta. A Pâques de l'année 1072 le roi Guillaume tint sa cour à Winchester, où se trouvèrent quinze évêques, plusieurs abbés et plusieurs seigneurs, avec Hubert, lecteur de l'Église romaine, et le légat du Pape. Ils s'assemblèrent en concile dans la chapelle du roi, qui était présent et qui les conjura, par la foi qu'ils lui avaient jurée, d'écouter cette affaire avec une grande application et de la juger sans favoriser les parties. Ils promirent l'un et l'autre. On lut d'abord l'*Histoire ecclésiastique* de Bède, quant à la question en litige ; puis les actes de plusieurs conciles, les élections et les ordinations de plusieurs évêques ; enfin les privilèges et les autres lettres de plusieurs Papes, écrites en divers temps aux archevêques de Cantorbéry et aux rois d'Angleterre. Par tous ces monuments il fut constaté que toujours les archevêques d'York, ainsi que les autres évêques d'Angleterre, avaient été soumis à la primatie de l'archevêque de Cantorbéry. De plus, tous les assistants rendirent témoignage qu'ils avaient vu et ouï dire de leur temps les mêmes choses que contenaient ces écrits.

Thomas, archevêque d'York, alléguait pour lui la lettre de saint Grégoire, où il déclare que l'Église de Londres et celle d'York sont égales et que l'une ne doit pas être soumise à l'autre ; mais tout le concile reconnut que cette lettre ne faisait rien au sujet, parce que Lanfranc n'était point évêque de Londres et qu'il n'était point question de cette Église. Thomas fit quelques autres objections que

¹ *Vita Lanfr. Acta SS.*, 28 mai, *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 2.

¹ Labbe, t. 9, p. 1123, *epist.* 10.

Lanfranc détruisit facilement ; en sorte que le roi fit à Thomas des reproches, mais doux et paternels, de ce qu'il était venu, avec de si faibles raisons, attaquer des preuves si fortes et si nombreuses. Il répondit qu'il ne savait pas que la prétention de l'Église de Cantorbéry fût si bien appuyée, et il supplia le roi de prier Lanfranc qu'il oubliât son ressentiment, qu'ils vécussent en paix, et qu'il lui relâchât même, en vue de la charité, quelque partie de ses droits ; ce que Lanfranc lui accorda volontiers et avec action de grâces ¹.

L'affaire ayant été terminée d'une manière aussi heureuse, on en fit un décret qui fut souscrit par le roi Guillaume, la reine Mathilde, son épouse, Hubert, légat du Pape, quinze évêques et onze abbés. On en adressa des copies aux principales Églises d'Angleterre, et Lanfranc en envoya une au Pape, avec une lettre contenant la relation de ce qui s'était passé au concile, le priant de lui envoyer un privilège, c'est-à-dire une bulle pour la confirmation de son droit. Il envoya en même temps un écrit qu'il venait de faire contre Bérenger et que le Pape lui avait demandé.

Lanfranc écrivit aussi à l'archidiacre Hildebrand, qui avait à Rome la plus grande autorité après le Pape, le priant de lire la lettre qu'il envoyait au Pape, afin de voir ce que le Pape devait lui accorder. Hildebrand lui répondit : « Nous avons été affligés de ne pouvoir satisfaire vos députés en vous envoyant, quoique absent, un privilège comme ils le demandaient, et vous ne devez pas le trouver mauvais ; car, si nous avions vu que de notre temps on l'eût accordé à quelque archevêque absent, nous vous aurions volontiers rendu cet honneur sans vous fatiguer. C'est pourquoi il nous paraît nécessaire que vous veniez à Rome, tant pour ce sujet que pour délibérer avec nous plus efficacement sur tout le reste. »

Nous avons deux autres lettres de Lanfranc au Pape Alexandre. Dans la première il lui représente la manière dont il a été élevé, malgré lui, sur le siège de Cantorbéry ;

puis il ajoute : « J'y souffre tous les jours en moi-même tant de peines, d'ennuis et de déchet du bien de mon âme ; je vois, j'entends, je sens continuellement dans les autres tant de troubles, d'afflictions, de pertes, d'endurcissement, de passion, d'impureté, une telle décadence de l'Église, que la vie m'est à charge, et je gémis d'être venu jusqu'à ce temps ; car ce que l'on voit à présent est mauvais, mais on en prévoit des suites bien plus mauvaises pour l'avenir. Je vous conjure donc, au nom de Dieu, que, comme vous m'avez imposé ce fardeau par votre autorité, à laquelle il ne m'a pas été permis de résister, vous m'en déchargiez par la même autorité, et me permettiez de retourner à la vie monastique, que j'aime sur toutes choses. Vous ne devez pas refuser une demande si juste et si nécessaire. » Il conclut en priant le Pape de prier pour la longue vie du roi d'Angleterre ; « car, ajoute-t-il, de son vivant nous avons quelque sorte de paix, mais après sa mort nous n'espérons ni paix ni aucun bien ¹. » Lanfranc n'obtint pas la liberté qu'il désirait, et il demeura archevêque toute sa vie.

Dans l'autre il consulte le Pape au sujet de deux évêques d'Angleterre. Herman de Winchester avait déjà quitté l'épiscopat pour embrasser la vie monastique et voulait le quitter encore, parce qu'étant accablé de vieillesse et de maladie il ne cherchait qu'à se préparer à la mort ; ce que Lanfranc jugeait raisonnable. L'autre était un évêque qui, étant accusé devant les légats du Pape de graves excès, ne se présenta point au concile où il était appelé et fut excommunié. Ensuite il vint trouver le roi, tenant sa cour à la fête de Pâques, et, dans l'assemblée des évêques et des seigneurs, lui remit l'évêché et se retira dans un monastère où il avait été élevé dès l'enfance. Lanfranc déclare qu'étant encore peu instruit des affaires d'Angleterre il n'ose sacrer un évêque à la place de celui-ci jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre du Pape ².

Enfin Lanfranc obtint du Pape Alexandre II la conservation des moines dans les cathédrales d'Angleterre. Ils y étaient dès la fon-

¹ Labbe, t. 9, p. 1211.

¹ Lanfr., *epist.* 1. — ² Id., *epist.* 2.

dation de ces églises ; mais les clercs séculiers en étaient jaloux, et ils voulurent profiter du changement de domination pour entrer en leur place, par l'autorité du nouveau roi ; car il avait tiré d'entre le clergé séculier presque tous les évêques qu'il avait mis en Angleterre. Les clercs se tenaient si assurés de réussir que Vauquelin, évêque de Winchester, avait déjà rassemblé près de quarante clercs, qu'il tenait tout prêts, avec la tonsure et l'habit de chanoine. Il ne restait qu'à obtenir le consentement de Lanfranc, qu'il croyait facile ; mais il y fut bien trompé ; car Lanfranc, ayant appris le dessein de l'évêque, en eut horreur et déclara que, de son vivant, on ne l'exécuterait jamais. On fit de plus grands efforts pour chasser les moines de Saint-Sauveur de Cantorbéry, qui était l'église primatiale ; car on alléguait la dignité de cette église, qui avait l'inspection sur toutes les autres et plusieurs fonctions plus convenables à des clercs qu'à des moines. Lanfranc s'y opposa vigoureusement, nonobstant l'autorité du roi et le consentement des seigneurs, et, craignant qu'après sa mort on ne fit ce changement, qu'il espérait bien empêcher pendant sa vie, il fit confirmer l'ancienne possession des moines par l'autorité du Pape.

Nous avons la constitution du Pape Alexandre sur ce sujet ; elle est adressée à Lanfranc, mais le Pape ne marque point qu'elle soit donnée à sa prière. Il dit seulement avoir appris que quelques clercs, avec le secours de la puissance séculière, veulent chasser les moines de Saint-Sauveur de Cantorbéry pour y mettre des clercs et faire le même changement dans toutes les cathédrales d'Angleterre. Il rapporte la lettre de saint Grégoire par laquelle il ordonne à saint Augustin d'établir des moines en sa cathédrale, et la lettre de Boniface V, qui confirmait cette constitution. Le Pape Alexandre la confirme aussi, sous peine d'anathème, et les moines sont demeurés dans les cathédrales d'Angleterre jusqu'au schisme de Henri VIII¹.

La même année du concile d'Angleterre, c'est-à-dire en 1072, Jean, archevêque de

Rouen, tint un concile avec les évêques et les abbés de sa province, où l'on fit vingt-quatre canons pour retrancher certains abus et rétablir la discipline. Nous avons plusieurs lettres de Lanfranc à cet archevêque. On y voit la grande union qui régnait entre eux, et le soin que prenait Lanfranc de la conserver, malgré les artifices de quelques mauvais esprits qui s'efforçaient de les diviser par de méchants rapports.

Le bienheureux Lanfranc se montrait un Père de l'Église, non-seulement par son zèle, mais encore par sa doctrine. On le voit en particulier par son traité de *l'Eucharistie*, qu'il écrivit en forme de dialogues contre les erreurs de Bérenger et qu'il adressa à Bérenger même. Il lui dit qu'il souhaiterait conférer avec lui de vive voix, en présence de ceux qu'il avait séduits, dans l'espérance ou que lui reconnaîtrait avec eux la vérité, ou que, si lui s'opiniâtait dans l'erreur, eux l'abandonneraient. Mais Bérenger appréhendait les conférences publiques ; il n'aimait à parler de doctrine que dans des conversations secrètes et devant des ignorants. S'il confessait la vérité dans les conciles ce n'était que par la crainte du châtement. Il fuyait les personnes de piété et de savoir, dans la crainte d'être convaincu de faux dans les passages qu'il alléguait sous le nom des Pères de l'Église, mais qu'il avait ou inventés ou altérés. En effet, ses écrits ayant été examinés à Rome dans un concile de cent treize évêques, lui-même convint des erreurs que ces écrits contenaient, lui-même les jeta au feu et jura de professer à l'avenir la vraie foi. Ce n'était qu'imposture de sa part. Sorti de Rome il combattit la profession qu'il avait faite de la doctrine de l'Église, chargeant d'injures le cardinal Humbert, auteur de cette profession de foi.

Lanfranc oppose à ces injures le témoignage avantageux que les gens de bien rendaient au cardinal Humbert et l'estime particulière qu'en faisait saint Léon IX. Ce Pape l'emmena à Rome, non de Bourgogne, mais de Lorraine, et, quand même il aurait été Bourguignon, il n'y aurait rien en cela qui pût donner matière à Bérenger de lui reprocher le lieu de sa naissance. Mais Bérenger,

[¹ Alex., *epist.* 39, apud Lanfr., 4.

en accusant ce cardinal d'avoir écrit contre la vérité, en dressant la formule de foi qu'on lui avait fait signer, accusait nécessairement de la même faute les Papes, l'Église romaine et les saints Pères, dont il n'avait été que l'interprète. Bérenger, en rapportant dans son écrit cette formule de foi, en avait retranché le commencement, pour faire croire aux lecteurs que ce qu'il y traitait d'hérésie étaient les paroles du cardinal et non pas les siennes. Lanfranc la rapporte tout entière, telle que Bérenger l'avait souscrite à Rome sous Nicolas II, et celle qu'il y souscrivit sous Grégoire VII. Puis il fait voir que, ces formules étant la doctrine des Papes, des conciles, de l'Église romaine, c'était une mauvaise subtilité à Bérenger de les attribuer au cardinal Humbert, dans la vue de persuader aux ignorants qu'un homme seul avait pu se tromper.

Bérenger, comparant Humbert à Goliath, disait : « Que le Bourguignon périsse par sa propre épée ! » C'était se comparer lui-même à David. Tel était le caractère de ce novateur. Il avait coutume d'abaisser les autres pour s'élever au-dessus d'eux. Lanfranc lui fait là-dessus une leçon qui tourne à la gloire du cardinal, humble et modeste dans toutes les circonstances de sa vie. Bérenger reprochait à Humbert d'avoir sur l'Eucharistie le même sentiment que le vulgaire et Paschase et d'être en contradiction avec lui-même ; il prétendait le prouver par ce raisonnement : « Quiconque dit que le pain et le vin de l'autel sont seulement des sacrements, ou que le pain et le vin sont seulement le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ, celui-là soutient certainement que le pain et le vin demeurent. — Si vous croyiez, lui répond Lanfranc, que Humbert était tombé en contradiction, pourquoi signiez-vous ce que vous croyiez contradictoire ? Et si vous pensiez avoir la vraie foi de votre côté, ne valait-il pas mieux finir vos jours par une mort glorieuse que de commettre un parjure en souscrivant la formule qu'on vous présentait ? » Venant ensuite aux deux propositions de Bérenger il dit : « Le concile de Rome n'a rien décidé de semblable, et l'évêque Humbert ne vous a point proposé de le confesser. La première, que le pain et le vin ne sont que des

sacrements, contient votre doctrine et celle de vos sectateurs ; la seconde, que le pain et le vin sont seulement le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ, n'est soutenue de personne. Vous niez la vérité de la chair et du sang de Jésus-Christ. Mais l'Église, en croyant que le pain est changé en chair et le vin en sang, croit aussi que c'est un signe de l'Incarnation, de la Passion de Notre-Seigneur, de la concorde et de l'unité des fidèles. D'où il suit qu'il n'y avait aucune contradiction dans la formule de foi que le concile romain vous a fait souscrire. »

Bérenger raisonnait ainsi : « Quand on dit que Jésus-Christ est la pierre angulaire on suppose qu'il demeure Christ ; de même, en disant que le pain et le vin sont le corps et le sang de Jésus-Christ, on reconnaît que le pain et le vin demeurent. » Lanfranc répond qu'il est d'usage de donner aux choses le nom de ce dont elles sont faites, comme on le voit dans ces paroles de Dieu à Adam : « Tu es terre, et tu retourneras en terre. » Ainsi l'Écriture nomme pain le corps de Notre-Seigneur, soit parce qu'il est fait du pain et qu'il en retient les qualités, soit à cause qu'il est la nourriture de l'âme et le pain des anges. Il appuie cette réponse de l'objection même de Bérenger, qui ne pouvait disconvenir qu'on ne donne à Jésus-Christ le nom de pierre angulaire que par similitude, c'est-à-dire que parce qu'il est la pierre angulaire de l'Église, et qu'il fait à cet égard ce que la pierre angulaire fait dans un bâtiment matériel.

Il reproche à Bérenger de n'avoir employé, dans son écrit, les termes et les raisonnements de la dialectique que pour se prévaloir, devant les ignorants, de son habileté dans la dispute ; puis il répond aux passages qu'il alléguait pour montrer que le pain et le vin demeurent dans ce sacrement. Le premier est tiré de saint Ambroise, à qui il fait dire : « Par la consécration le pain et le vin deviennent le sacrement de la religion, non pour cesser d'être ce qu'ils étaient, mais pour être ce qu'ils étaient et être changés en une autre chose. » A ce passage Lanfranc en oppose deux autres du même Père, l'un pris du livre des *Mystères*, où il dit : « Nous trouvons une infinité d'exemples pour prouver que ce

qu'on reçoit à l'autel n'est point ce que la nature a formé, mais ce que la bénédiction a consacré, et que la bénédiction a plus de force que la nature, puisqu'elle change la nature même. » Il met, parmi ces exemples, celui de la verge de Moïse changée en serpent, des eaux changées en sang, et le miracle d'une vierge devenue mère, et ajoute : « C'est le corps même qui est né d'une vierge que nous consacrons. Pourquoi chercher l'ordre de la nature dans la production du corps de Jésus-Christ en ce sacrement, puisque c'est aussi contre l'ordre de la nature que le Seigneur Jésus est né d'une vierge ? » Le second passage, tiré du sixième livre des *Sacrements*, est conçu en ces termes : « Comme Notre-Seigneur Jésus-Christ est vrai Fils de Dieu, et qu'il ne l'est pas par grâce, comme les hommes, mais par nature, de même c'est sa vraie chair que nous recevons et son vrai sang que nous buvons. » Lanfranc reprend ensuite le passage allégué par Bérenger et montre, en le rapportant tout entier, qu'il l'avait tronqué et pris à contre-sens. En effet saint Ambroise y compare le miracle de l'Eucharistie avec la création et dit : « Si la parole du Seigneur Jésus est assez puissante pour faire que ce qui n'était point ait commencé d'être, combien plus peut-elle faire que ce qui était subsiste et soit changé en une autre chose ; qu'il subsiste selon l'apparence visible, mais que, selon son essence intime, il soit changé en une autre nature de ce qu'il n'était pas auparavant ! »

Lanfranc dit ensuite que Bérenger, en avançant que le sacrifice de l'Église est composé de deux parties, l'une visible, l'autre invisible, prenait le parti de la doctrine catholique sur l'Eucharistie au lieu de la combattre, puisque les catholiques soutiennent également qu'il y a deux parties en ce sacrement : l'apparence visible des éléments du pain et du vin, et la chair et le sang de Jésus-Christ, qui y sont d'une manière invisible ; le signe et la chose signifiée, c'est-à-dire le corps du Seigneur, qui est mangé sur la terre, quoiqu'il demeure au ciel. Il cite là-dessus les Actes de saint André et ajoute : « Si vous demandez comment cela peut se faire, je réponds que c'est un mystère de foi, qu'il est

salutaire de le croire, et non pas utile de l'examiner. »

Bérenger objectait que, suivant saint Augustin, quand on mange Jésus-Christ, on mange la vie, mais qu'on ne le coupe point par morceaux ; que le même Père appelle le Sacrement un signe sacré, et que par signe il entend une chose qui, outre l'idée qu'elle donne d'elle-même à nos sens, nous fait naître dans la pensée quelque autre chose différente du signe même. Lanfranc convient de tous ces articles ; mais il fait remarquer que, dans l'endroit où saint Augustin s'explique sur la nature du sacrement, il est question des sacrifices de l'ancienne loi, et non du corps et du sang de Jésus-Christ. Il vient après cela aux autres passages objectés par Bérenger et ne trouve rien à répondre aux deux premiers : l'un, tiré de l'épître à l'évêque Boniface ; l'autre, du livre de la *Manière de catéchiser les ignorants*, parce que ces deux passages étaient plus à l'avantage de la foi catholique que de l'erreur que soutenait Bérenger. Il dit, en passant, que, lorsqu'on rompt l'hostie et que le sang est versé du calice dans la bouche des fidèles, on représente l'immolation de son corps sur la croix et l'effusion du sang de son côté, ce qui donne lieu de croire que l'on communiait encore ordinairement sous les deux espèces. Sur le troisième passage, où saint Augustin dit à Boniface que le sacrement du corps de Jésus-Christ est en quelque manière le corps de Jésus-Christ, et le sacrement de son sang en quelque manière son sang, comme le sacrement de la foi est la foi, Lanfranc dit qu'il n'est pas surprenant que la même chair et le même sang de Jésus-Christ, pris à un certain égard, soient les signes d'eux-mêmes pris selon un autre égard, puisque Jésus-Christ, après sa résurrection, se manifesta, suivant les diverses circonstances des temps, sous diverses figures. Lorsqu'il apparut aux disciples allant à Emmaüs et feignant d'aller plus loin, il marquait, par cette feinte, qu'il devait, dans peu de jours, monter au ciel. Après cette observation Lanfranc répond que le corps de Jésus-Christ, invisible et couvert de la forme du pain, est le sacrement et le signe de ce même corps visible et palpable, tel

qu'il fut immolé sur la croix, et que la célébration du sacrement est la représentation de ce premier sacrifice. Quant à ce que dit saint Augustin que le sacrement de la foi est la foi, il entend par la foi le baptême, qui, en un sens, est la foi, et, en un autre, le sacrement de la foi, l'ablution extérieure du corps étant la figure de la foi intérieure du cœur.

Bérenger poussait l'insolence jusqu'à appeler l'Église romaine l'assemblée des méchants et le Siège apostolique le siège de Satan. « Jamais aucun hérétique, ni schismatique, ni mauvais chrétien, répond Lanfranc, n'ont parlé de la sorte ; tous les chrétiens des premiers siècles de l'Église, ceux mêmes qui erraient dans la foi, ont respecté le Siège de saint Pierre. » Sur ce que Bérenger ajoutait qu'on ne pouvait comprendre par la raison qu'il se puisse faire, même par miracle, que le pain soit changé au corps de Jésus-Christ, qui, depuis sa résurrection, est absolument incorruptible, et demeure au ciel jusqu'à la fin du monde, il répond que le juste qui vit de la foi n'examine point et ne cherche point à concevoir comment le pain devient chair et le vin sang, changeant l'un et l'autre essentiellement de nature ; que ce juste aime mieux croire les mystères célestes, pour obtenir un jour la récompense de la foi, que de travailler en vain pour comprendre ce qui est incompréhensible ; que c'est le propre des hérétiques de se moquer de la foi des simples et de vouloir tout comprendre par la raison ; qu'au reste, quand nous croyons que Jésus-Christ est mangé sur la terre véritablement et utilement par ceux qui le reçoivent dignement, nous ne laissons pas de croire très-certainement qu'il est entier et incorruptible dans le ciel. N'est-il pas dit dans l'Écriture que le vase d'huile de la veuve de Sarepta était toujours plein, quoiqu'elle y puisât tous les jours ? » Lanfranc rapporte un passage du concile d'Éphèse ou de la lettre de saint Cyrille, au nom de ce concile, à Nestorius, où il est dit que la chair que l'on mange dans l'Eucharistie est la propre chair vivifiante du Verbe ; il remarque qu'il s'était élevé deux hérésies au sujet de ces paroles de Jésus-Christ : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, »

etc., et qu'elles furent toutes les deux condamnées dans ce concile.

Après avoir répondu aux objections de Bérenger Lanfranc expose en ces termes sa doctrine sur l'Eucharistie : « Nous croyons que les substances terrestres qui sont sanctifiées sur la table du Seigneur par le ministère des prêtres sont, par la puissance suprême, changées d'une manière ineffable et incompréhensible en l'essence du corps du Seigneur, à la réserve des espèces et de quelques autres qualités de ces mêmes choses, de peur qu'on n'eût horreur de prendre de la chair crue et du sang et afin que la foi ait plus de mérite, en sorte, toutefois, que le même corps du Seigneur demeure au ciel à la droite du Père, immortel, sain et entier, et que l'on puisse dire que nous prenons le même corps qui est né de la Vierge, et non pas le même. C'est le même quant à l'essence, la propriété, la vraie nature et la vertu ; ce n'est pas le même si on regarde les apparences du pain et du vin. Telle est la foi qu'a tenue dès les premiers temps et que tient encore à présent l'Église qui, étant répandue par toute la terre, porte le nom de catholique. » Il prouve la vérité de cette doctrine : premièrement par les paroles de l'institution de l'Eucharistie ; en second lieu par les témoignages de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Léon et de saint Grégoire ; troisièmement par les miracles rapportés dans l'histoire ecclésiastique et dans les écrits des Pères.

« Ce que vous assurez être le corps de Jésus-Christ, disait Bérenger, est nommé dans les saintes lettres espèce, ressemblance, figure, signe, mystère, sacrement. Or, ces mots étant relatifs, ils ne peuvent être la chose à laquelle ils se rapportent, c'est-à-dire le corps de Jésus-Christ. » Lanfranc répond que l'Eucharistie s'appelle espèce ou ressemblance par rapport aux choses qu'elle était auparavant, savoir le pain et le vin dont sont composés le corps et le sang de Jésus-Christ. Elle est aussi nommée pain dans l'Écriture, parce qu'elle a coutume de donner aux choses le nom de celles dont elles sont composées, ou parce qu'il paraît du pain à nos yeux, quoiqu'il soit chair. « Si le pain

est changé en la vraie chair de Jésus-Christ, disait encore Bérenger, ou le pain est enlevé au ciel pour y être changé en la chair de Jésus-Christ, ou la chair de Jésus-Christ descend sur la terre pour opérer ce changement. » Lanfranc ne répond à cette objection que par les paroles de l'Écriture et des Pères, qui nous apprennent à ne point mesurer les mystères de la puissance de Dieu sur les lumières de notre raison, parce que les opérations divines ne seraient plus admirables si nous les comprenions.

S'adressant ensuite à Bérenger : « Vous croyez, lui dit-il, que le pain et le vin de la sainte table demeurent pain et vin après la consécration, comme ils l'étaient auparavant, et qu'on ne les appelle chair et sang de Jésus-Christ que parce qu'on les emploie pour célébrer la mémoire de sa chair crucifiée et de son sang répandu de son côté. S'il en est ainsi les sacrements des Juifs ont été plus excellents que ceux des chrétiens, puisque la manne envoyée du ciel et les animaux qu'on immolait valaient mieux qu'un peu de pain et un peu de vin. Or c'est ce que la religion chrétienne ne permet pas de penser. »

Enfin Lanfranc se sert avec avantage, contre Bérenger, du sentiment de l'Église universelle ; sur quoi voici comment il le presse : « Si ce que vous croyez du corps de Jésus-Christ est vrai, il s'ensuit que tout ce que l'Église universelle répandue dans toutes les nations en croit est faux. Tous ceux, en effet, qui se glorifient d'être chrétiens, de quelque pays qu'ils soient, se glorifient aussi de recevoir dans l'Eucharistie la vraie chair que Jésus-Christ a prise dans le sein de la Vierge. Interrogez tous les peuples de l'Occident qui ont quelque connaissance de la langue latine ; interrogez les Grecs, demandez aux Arméniens et à tous les autres chrétiens des diverses nations du monde ; ils vous répondront tous unanimement qu'ils professent la même foi. Or, si la foi de l'Église universelle peut être fausse, il faut dire ou qu'il n'y a jamais eu d'Église catholique ou que l'Église a péri : blasphème dont tout catholique aura horreur... Vous répondez : « L'Église a été, elle s'est étendue dans tout

le monde ; mais, par l'ignorance de ceux qui ont mal entendu l'Écriture, elle est tombée dans l'erreur, elle a péri. » Proposition sacrilège, dont l'Évangile, les prophètes et les saints Pères ont démontré la fausseté ! Le Seigneur a promis à sa sainte Église qu'il ne l'abandonnerait jamais. « Voici, lui a-t-il dit, que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ¹. »

Lanfranc fit cet excellent traité avant d'être nommé archevêque. Le moine Guitmond, un de ses disciples, combattit Bérenger par un traité semblable, divisé en trois livres et écrit en forme de dialogues. Après avoir peint le caractère et l'orgueil de Bérenger il en parle en ces termes : « Il a mieux aimé devenir hérétique et faire parler les hommes de lui que de vivre catholique et de n'être connu que de Dieu. Pour s'attirer la faveur des hommes mondains, qui ne cherchent que l'occasion de pécher, il a combattu le mariage et le baptême des enfants ; enfin il a osé blasphémer contre la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, afin que la crainte de recevoir la sainte Eucharistie indignement n'inquiétât pas les mondains dans leurs péchés. » Guitmond remarque qu'à la vérité tous les disciples de Bérenger s'accordent à nier que le pain et le vin soient réellement changés dans l'Eucharistie, mais qu'ils diffèrent fort entre eux en exposant leurs faux dogmes.

Après ces préliminaires Guitmond réfute l'erreur générale des bérengariens. Ceux-ci disaient : « La nature n'est pas capable de ce changement, même par la volonté de Dieu. — Si cela est, répond Guitmond, Dieu n'est pas tout-puissant, et c'est en vain que les bérengariens chantent ce verset du psaume : « Tout ce que le Seigneur a voulu, il l'a fait. » Mais, si Dieu a fait tout ce qu'il a voulu, il n'est plus question que de savoir s'il a voulu que le pain et le vin fussent changés au corps et au sang du Seigneur. — A Dieu ne plaise, répondaient ces hérétiques, que telle soit sa volonté, puisqu'il est indigne de Jésus-Christ d'être froissé par les dents ! » Guitmond répond qu'il peut également être

¹ *Biblioth. PP.*, t. 18.

touché par les dents des fidèles, comme il le fut par les mains de saint Thomas ; qu'étant immortel et impassible il ne peut être ni blessé ni mis en pièces ; qu'encore que son corps paraisse divisé, lorsqu'on le distribue aux fidèles, il y en a autant dans la plus petite partie que dans l'hostie tout entière, en sorte que chaque particule séparée est tout le corps de Jésus-Christ, et que trois particules séparées ne sont pas trois corps, mais un seul corps. Il se donne tout entier à chacun des fidèles ; tous le reçoivent également. Célébrât-on mille messes à la fois, c'est un seul corps de Jésus-Christ indivisible, et, quoique l'hostie paraisse être divisée en plusieurs parties, la chair de Jésus-Christ n'en est pas pour cela divisée ; et ce que sont toutes ces particules avant la division de l'hostie, elles le sont après leur séparation, c'est-à-dire tout le corps de Jésus-Christ. Guitmond rend cette vérité sensible par l'exemple de la parole de l'homme, qui se communique tout entière et en même temps à mille personnes, et par celui de l'âme humaine, qui, tout appesantie qu'elle est par la corruption du corps, n'est pas divisée en plusieurs parties dans les divers membres du corps qu'elle anime, mais est tout entière dans chaque membre. Que si Dieu a accordé à la voix de l'homme et à son âme une semblable prérogative, pourquoi ne pourrait-il pas communiquer le même avantage à sa propre chair, d'être en même temps tout entière et sans souffrir aucune division en elle-même dans toutes les parties de son corps, qui est l'Église, puisque, comme notre âme est la vie de notre corps, de même, et à bien plus forte raison, par la grâce et la volonté de Dieu, la chair du Sauveur est la vie de son Église ? Car l'âme donne à notre corps une vie qui est seulement temporelle ; mais la chair du Sauveur communique à l'Église, non une vie commune et ordinaire, mais une vie éternelle et bienheureuse ¹.

On voit par cet extrait que Guitmond, aussi bien que Lanfranc, non-seulement connaissait à fond la théologie chrétienne, mais qu'il savait l'exposer avec clarté et la défendre avec force. Durand, abbé de Troarn, dans la

même province de Normandie, écrivit aussi contre Bérenger un ouvrage fort étendu et fort instructif par les détails dans lesquels entre l'auteur sur ce qui s'est passé en France au sujet des erreurs de Bérenger. Pour le dogme il le défend savamment, mais avec moins de précision et de force que Lanfranc et Guitmond. Ce dernier refusa constamment un évêché que Guillaume le Conquérant lui offrait en Angleterre ; il osa même lui manifester des doutes très-sévères sur la légitimité de sa conquête. Avec la permission de son abbé il se retira en Italie, où le Pape Grégoire VII, qui savait déterrer le mérite, le fit cardinal, et Urbain II l'obligea d'accepter enfin l'archevêché d'Averse.

Vers l'an 1066 le Pape Alexandre II écrivit à tous les évêques d'Espagne : « Nous avons appris avec plaisir que vous avez protégé les Juifs qui demeurent parmi vous, pour empêcher qu'ils ne fussent tués par ceux qui allaient contre les Sarrasins en Espagne. C'est ainsi que saint Grégoire a déclaré que c'était une impiété de vouloir les exterminer, puisque Dieu les a conservés par sa miséricorde, pour vivre dispersés par toute la terre, après avoir perdu leur patrie et leur liberté en punition du crime de leurs pères. Leur condition est bien différente de celle des Sarrasins, contre lesquels la guerre est juste, puisqu'ils persécutent les chrétiens et les chassent de leurs villes et de leurs demeures, au lieu que les Juifs se soumettent partout à la servitude. »

L'an 1068 le même Pape envoya dans le midi de la Gaule et en Espagne le cardinal Hugues le Blanc, en qualité de légat. Il tint cette année-là même deux conciles, l'un à Auch, l'autre à Toulouse, où l'on traita diverses affaires particulières, et par les jugements qui furent rendus sur diverses accusations on y extirpa la simonie. En Espagne il tint un concile au monastère de Leyr, dans le royaume d'Aragon ; un autre à Gironne, un autre à Aussonne. Il y rétablit la pureté de la foi, y extirpa la simonie, substitua le rite romain au rite gothique ou mozarabe, et confirma, par l'autorité du Pape, la trêve de Dieu, sous peine d'excommunication contre les infracteurs ¹.

¹ *Biblioth. PP.*, t. 18.

¹ *Conc. Hisp.*, t. 4.

Le roi Ferdinand, premier du nom, si célèbre par ses victoires et ses conquêtes sur les mahométans, était en communauté de prières avec le monastère de Cluny et lui payait un cens annuel. Son fils, Alphonse le Vaillant, roi de Léon, hérita de sa valeur et de sa piété. Il aima saint Hugues, abbé de Cluny, comme un fils aime son père. Le saint lui ayant envoyé un de ses moines nommé Robert, Alphonse le prit en grande affection, en fit son ami et conseiller intime. Il écrivit à saint Hugues une lettre pleine de tendresse où il le remercie d'un présent aussi cher, et le prie d'envoyer encore quelques frères semblables pour consolider le bien commencé dans le royaume. Il lui apprend qu'il a doublé le cens annuel que son père payait au monastère de Cluny ; que, dans son testament, il a pris des précautions pour qu'il en fût de même sous ses successeurs, ajoutant, contre celui qui ne voudrait pas l'exécuter, cette clause ou cette imprécation : « Qu'il soit privé du royaume par la puissance de Dieu et par l'intercession des apôtres saint Pierre et saint Paul ! » Quant à l'office romain, qu'on avait reçu sur la recommandation du saint abbé, tout le pays en était ému. Le roi le prie donc de faire en sorte que le Pape y envoie le cardinal Girald pour corriger ce qui a besoin de correction. La lettre est de l'année 1070 ¹.

Le saint abbé Hugues, par un statut adressé la même année à tous les religieux présents et à venir de Cluny, accorde au roi Alphonse, leur ami et leur bienfaiteur, une participation spéciale à tous leurs biens spirituels, tant durant sa vie qu'à sa mort. En outre, pendant toute sa vie, on chantera chaque jour à tierce le psaume *Exaudiat*, et à la grand'messe la collecte pour le roi. Le jour du jeudi saint on nourrira pour lui trente pauvres, et cent le jour de Pâques. Chaque jour, à la grande table, on lui servira sa portion, comme s'il devait manger avec les frères ; ensuite on la donnera à un pauvre pour le salut de son âme. Dans la nouvelle église de Saint-Pierre et Saint-Paul, qu'il a bâtie à ses frais, il aura un des principaux autels où l'on puisse célébrer pour lui les divins mystères.

Après sa mort, outre les offices, les messes et les aumônes qu'on doit acquitter pour lui, on chantera pour lui chaque jour, toute une année, la messe sur ledit autel. Au jour anniversaire on fera tout ce qu'on a fait pour l'empereur Henri, c'est-à-dire, à vêpres, à l'office et à la messe, on sonnera toutes les cloches, on chantera le trait en chape, ainsi que la messe à son autel ; on nourrira douze pauvres ; on en fera de même pendant sept jours, sans compter la portion quotidienne qu'on servira toujours pendant la grand'messe. Le custode de l'église préparera une réfection abondante aux frères. La reine, son épouse, aura part en tout ceci. Le jeudi saint on nourrira pour elle douze pauvres, et à son anniversaire on fera comme pour l'impératrice Agnès ¹. Cette association spirituelle de prières et de bonnes œuvres entre les rois et les moines du onzième siècle est aussi curieuse qu'édifiante ; elle nous semble surtout beaucoup plus utile pour le bonheur des nations que les associations secrètes qui, de nos jours, menacent de tout bouleverser.

L'année suivante (1071) le Pape Alexandre II fit la dédicace de la nouvelle église du mont Cassin. Depuis que le cardinal Didier fut abbé de ce monastère il le renouvela entièrement. Il lui attira de grands bienfaits de la part de Richard, prince de Capoue, et de Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, dont il avait gagné l'amitié, et commença par donner à son église quantité de riches ornements. De son temps un roi de Sardaigne nommé Bareson envoya des députés au mont Cassin, demandant des moines pour établir dans son royaume un monastère suivant leur observance, qui y était encore inconnue. L'abbé Didier choisit douze des meilleurs sujets de sa communauté, à qui il donna des livres de l'Écriture sainte, des reliques, des vases sacrés, des ornements et tout ce qui était nécessaire pour cette mission, avec un abbé pour les gouverner, et il les envoya en Sardaigne sur un vaisseau de Gaète. Ils arrivèrent à une petite île nommée le Lis et attendaient le temps propre pour passer outre, quand les Pisans, poussés d'en-

¹ *Conc. Hisp.*, t. 4.

¹ *Ibid.*, p. 436. D'Acheri, t. 6, p. 445 et 447.

vie contre les Sardes, vinrent sur eux à l'improviste avec des bâtiments armés, les pillèrent et les maltraitèrent sans distinction de personnes ; ils allaient même pendre le chef de la députation s'il n'eût pris l'habit d'un moine pour se sauver. Ils brûlèrent le vaisseau de Gaète et s'en retournèrent chargés de butin. Les douze moines du mont Cassin, dépouillés de tout, hors de leurs habits, se dispersèrent en divers lieux ; il en mourut quatre, et les huit autres revinrent au monastère dans l'année.

Cependant le roi Bareson, ayant tiré satisfaction des Pisans pour cette insulte, renvoya au mont Cassin, disant qu'il persistait encore plus ardemment dans le même désir et que cet accident ne devait point les rebuter. On lui envoya deux moines après environ deux ans ; il les reçut avec joie et leur donna une église de Sainte-Marie, puis une de Saint-Élie, avec la montagne où elle était située et de grandes terres. Un autre roi de Sardaigne, nommé Torchytor, par émulation du premier, envoya aussi au mont Cassin une donation de six églises avec leurs dépendances, pour fonder un monastère. D'ailleurs le Pape Alexandre envoya un légat à Pise, avec un moine du mont Cassin, pour ordonner, sous peine d'anathème, de rendre incessamment tout ce qui avait été pris à ce monastère ; ce qui fut exécuté, et les Pisans, ayant reconnu leur faute, se réconcilièrent avec l'abbé Didier. Le même Pape tira du mont Cassin plusieurs bons sujets pour les rappeler auprès de lui au service de l'Église romaine, soit pour en faire des évêques ou des abbés.

L'abbé Didier, trouvant les affaires du monastère dans une grande prospérité et une grande paix, jouissant d'un grand revenu, honoré de tous ses voisins, entreprit de renouveler l'église en 1066. Il commença par abattre l'ancienne, comme trop petite, et en bâtit dès les fondements une plus grande et plus magnifique. Il acheta à Rome, à grands frais, des colonnes, des bases, des chapiteaux et des marbres de diverses couleurs, qu'il fit apporter par mer jusqu'à la tour du Garillan.

L'église avait cent cinq coudées de long, quarante-trois de large et vingt-huit de haut

(quatre coudées font une toise) ; il y avait dix colonnes de chaque côté. Devant l'église était un parvis de soixante-dix-sept coudées de long et de cinquante-sept de large, environné de colonnes. Pour ordonner le dedans de l'église l'abbé Didier envoya à Constantinople des députés qui en firent venir des ouvriers en mosaïque et en marbre ; car ces arts étaient tombés en Italie depuis cinq cents ans, et pour les y rétablir il eut soin de les faire apprendre à plusieurs des serfs du monastère, aussi bien que les autres arts utiles aux bâtiments. Ainsi c'est un abbé du mont Cassin, depuis Pape sous le nom de Victor III, qui rappela d'Orient en Occident et y acclimata de nouveau les beaux-arts, en les consacrant au culte divin.

L'église du mont Cassin étant achevée au bout de cinq ans, l'abbé Didier voulut la faire dédier avec toute la solennité possible et pria le Pape Alexandre d'en faire lui-même la cérémonie. Le jour fut marqué au samedi 1^{er} octobre 1071, et il y vint des prélats de presque toute l'Italie : le Pape, dix archevêques, quarante-trois évêques ; une infinité d'abbés, de moines, de clercs et de laïques, entre autres Richard, prince de Capoue ; Jourdain, son fils, et son frère Rainulfe ; Gisulfe, prince de Salerne, avec ses frères ; Landulfe, prince de Bénévent ; Sergius, duc de Naples ; Sergius, duc de Sorrente. Le duc Robert Guiscard était occupé au siège de Palerme, qu'il prit la même année sur les Sarrasins, et dont il rendit à l'archevêque grec l'église cathédrale de Notre-Dame, qu'ils avaient transformée en mosquée. Ce prélat faisait le service dans l'église de Saint-Cyriaque en de continuelles alarmes.

Le Pape avait promis indulgence de tous les péchés confessés à tous ceux qui assisteraient à cette dédicace ou qui viendraient à la nouvelle église pendant l'octave, ce qui y attira une telle affluence de peuple qu'il semblait que personne n'en fût sorti depuis le premier jour, tant la foule y était grande jour et nuit. Non-seulement le monastère et la ville, mais la campagne des environs était remplie d'une multitude innombrable, et tous furent nourris par l'abbé, de pain, de vin, de chair et de poisson, pendant les trois

jours qui précédèrent la dédicace et les trois jours qui la suivirent. Cette solennité augmenta tellement la réputation du monastère et de l'abbé Didier que tous les princes y envoyèrent des présents, entre autres l'impératrice Agnès, et qu'en deux ans le nombre des moines augmenta jusqu'à près de deux cents ¹.

La vigilance du Pape Alexandre s'étendait partout, comme son autorité. Le 18 mars 1063 il réunit les deux Églises de Dioclée et d'Antibari en Épire. Dioclée était métropole depuis environ deux cents ans; mais, ayant été ruinée, les archevêques s'étaient retirés à Antibari, ville forte dans la même province. Pierre remplissait alors ce siège, et ce fut à sa prière que le Pape réunit non-seulement ces deux Églises, mais encore neuf autres, qui paraissaient également avoir été ruinées. Il donne à l'archevêque autorité sur tous les monastères de Latins, de Grecs, et de Slaves; car la province était mêlée de ces trois nations. Il lui accorde le pallium et le droit de faire porter la croix devant lui par toute la Dalmatie et l'Esclavonie ².

On trouve un décret du même Pape adressé aux évêques et au roi de Dalmatie, portant que, si un évêque, un prêtre ou un diacre prend une femme ou garde celle qu'il avait déjà, il sera interdit jusqu'à ce qu'il ait satisfait, n'assistera point au chœur et n'aura aucune part aux biens de l'église. Ce décret fait voir que la Dalmatie suivait l'usage de l'Église latine, et non de l'Église grecque. Par un autre décret le même Pape informe les mêmes évêques et le même roi que tous les articles statués par le cardinal Mainard et l'archevêque Jean, tant à Spalatro que dans les autres villes, avaient été confirmés dans le concile de Rome par le Pape Nicolas, de bienheureuse mémoire, et sanctionnés par l'anathème ³.

Le Pape Alexandre envoya comme légat à Constantinople saint Pierre, évêque d'Anagni, célèbre par sa vertu et sa doctrine. Pierre naquit à Salerne, de la famille des princes, et y embrassa dès son enfance la

vie monastique. Le saint cardinal Hildebrand, étant venu légat à Salerne et ayant découvert son mérite, le demanda à son abbé et l'emmena à Rome, où le Pape Alexandre l'employa aux affaires ecclésiastiques et le fit ensuite évêque d'Anagni, malgré sa résistance.

L'empire de Constantinople se délabrait de plus en plus, et au dedans et au dehors. L'empereur Isaac Comnène, étant tombé malade l'an 1059, s'occupa de se donner un successeur. Il avait un frère, nommé Jean, digne et capable de régner; Jean s'y refusa d'une manière absolue, malgré sa femme. Isaac avait un neveu, fils de sa sœur et nommé Théodore. Il avait une fille en âge d'être mariée et dont l'empire pouvait faire la dot. Il n'était pas embarrassé de trouver d'autres parents résignés à accepter l'empire. Il jeta les yeux sur Constantin Ducas, général d'une illustre famille et qui l'avait aidé à monter sur le trône. Isaac abdiqua en sa faveur, prit l'habit monastique et se fit transporter au monastère de Stude, où il recouvra la santé sans regretter son sacrifice. Sa femme, l'impératrice Catherine, loin de montrer plus de faiblesse, l'avait fortifié elle-même dans ce dessein pendant sa maladie et l'y confirma dans sa convalescence. Elle se consacra elle-même à la vie religieuse avec sa fille Marie et prit le nom d'Hélène. Son mari, qu'elle allait visiter quelquefois, lui disait en plaisantant : « Avouez que je vous avais faite esclave en vous donnant la couronne et que je vous ai affranchie en vous l'ôtant. » Il vécut encore un an dans le monastère, rejetant absolument toute distinction, soumis aux supérieurs comme le dernier des frères, et s'abaissant aux offices les plus humiliants ¹.

Constantin Ducas, couronné empereur le jour de Noël 1060, fut un prince de peu d'esprit, qui ne porta sur le trône que les qualités d'un particulier; encore étaient-elles altérées par la faiblesse et la bizarrerie. Il avait les talents d'un administrateur subalterne, non ceux d'un empereur. Au lieu de se regarder comme le protecteur des lois il s'en faisait l'exécuteur. Perdu dans les dé-

¹ *Chron. Cass.*, l. 3, c. 16-31. — ² Labbe, t. 9, p. 117, *epist.* 4. — ³ Id., p. 1151. *Ex Grat. can.* 66, dist. 81, et Ivon, p. 4, c. 139.

¹ Scyl., p. 809. Zon. *Glyc.* Anna Comn.

tails il abandonnait l'inspection générale. Dévot, ami des moines, affectant beaucoup de charité pour les pauvres, il était néanmoins avare jusqu'à licencier les troupes et laisser l'empire exposé aux incursions des Barbares pour épargner la paye des soldats. Son gouvernement bizarre provoqua une conspiration ; elle fut découverte, et les complices furent punis par la confiscation de leurs biens.

La Palestine était depuis plusieurs années un perpétuel sujet de guerre entre les deux monarchies mahométanes ; les deux califes de Perse et d'Égypte s'en disputaient la possession. Jérusalem, plusieurs fois prise et reprise, n'était plus environnée que de ruines, au lieu des tours et des murailles qui l'avaient rendue, après Antioche, la plus forte place de la Syrie. Daher, calife d'Égypte, ayant poussé ses conquêtes jusqu'à Laodicée, obligea par un édit tous les habitants de la Syrie de réparer leurs murs et de relever leurs tours. Pour obéir à cet ordre le gouverneur de Jérusalem imposa une taxe sur les citoyens, et les chrétiens, qui étaient en grand nombre, furent chargés de fournir le quart de la dépense. Il s'en fallait bien que leurs moyens fussent en proportion de leur nombre. Accablés par les infidèles qui les pillaient sans cesse et dont ils ne pouvaient obtenir justice, ils étaient presque tous réduits à l'indigence. Les représentations qu'ils firent au gouverneur furent inutiles ; l'impitoyable musulman leur répondit qu'il fallait payer ou mourir. Dans cette extrémité ils implorèrent l'assistance de l'empereur, et ce prince, touché de leurs larmes, consentit à leur fournir la somme exigée, à condition qu'ils obtiendraient du calife que désormais le quartier de la ville dont ils auraient relevé les murs ne serait habité que par des chrétiens, qu'ils y auraient l'exercice libre de leur religion et qu'ils ne seraient soumis qu'à la juridiction du patriarche. Le calife leur accorda tout, excepté l'exemption de leur taxe, et l'empereur leur fit délivrer l'argent qu'on leur demandait sur les revenus de l'île de Chypre ¹.

Mais déjà l'année 1048 avait vu naître une guerre sanglante entre les Grecs et une nouvelle horde de Turcs, qui, s'étant établie par l'épée, détruisit en Asie une grande partie de l'empire grec, fit la loi aux califes, leur enleva Bagdad même, capitale de leurs vastes États, étendit ses conquêtes dans l'espace de huit cents lieues, depuis le fond de l'Orient jusqu'au Bosphore et à l'Archipel, et qui, renversée enfin par un torrent d'autres Barbares, fit sortir de ses ruines la puissance ottomane. Cette nouvelle dynastie de Turcs prit de son auteur le nom de Seldjoukides. Seldjouk, un des plus braves capitaines du Turkestan, s'étant élevé par sa valeur aux premières dignités de l'empire turc, encourut la disgrâce de son prince et se retira dans la Bukarie, vers les bords du Gihon, l'ancien Oxus, avec sa famille et un grand nombre de Turcs attachés à sa fortune. Redoutable à ses voisins, dont il ravageait les terres, il ne quitta les armes qu'avec la vie, à l'âge de cent sept ans. Son fils, Mikaïd, qui fut tué dans un combat, laissa trois fils, Bighou, Thogrul-Beg, que les Grecs nomment Tangrolipix, et Daoul, qui continuèrent de vivre en liberté aux dépens de leurs voisins, s'occupant du soin de leurs troupeaux lorsqu'ils se reposaient de leurs courses. Après plusieurs aventures et plusieurs guerres Thogrul se rendit maître du Khorassan et prit le titre de sultan, qui signifie généralement dominateur. Le calife de Bagdad, ébloui de la réputation de Thogrul et accablé sous le joug de ses ministres, crut trouver en lui une ressource pour se tirer d'oppression. Il invita Thogrul à venir à son secours, et le nouveau sultan s'en fit honneur ; mais le calife n'y gagna que de changer de maître. Bientôt les Seldjoukides voient sous leur puissance toute la partie orientale de la Perse et attaquent les Grecs en Arménie. La guerre fut acharnée, mais douteuse, jusqu'au schisme de Michel Cérulaire. Depuis cette époque les provinces grecques de l'Orient, l'Arménie surtout, furent inondées de sang et couvertes de ruines. Il y eut des vieillards que les Turcs se plaisaient à écorcher depuis la poitrine jusqu'au cou, et, leur couvrant la tête de

¹ Scyl. Zon. Glyc. Manassès, *Hist. du Bas-Empire*, I, 79.

leur propre peau comme d'un sac, ils leur perçaient le cœur à loisir. De l'Arménie ils se mirent à faire les mêmes ravages dans la Cappadoce et dans le Pont. Les Hongrois, les Patzinaces, autrement Cosaques, et d'autres Barbares attaquaient l'empire du côté du Danube.

Ce fut au milieu de ces calamités que Constantin Ducas tomba malade, au mois d'octobre 1066. De sa femme Eudocie il avait trois fils, Michel, Andronic et Constantin. Jugeant lui-même qu'il ne reviendrait point de sa maladie, il prit des mesures pour assurer la succession à ses enfants. Il entendait que ses trois fils régnassent ensemble et qu'ils fussent sous la tutelle de leur mère ; mais auparavant il fit promettre à celle-ci avec serment qu'elle ne prendrait pas de second mari. Il déposa cette promesse, signée de l'impératrice et du sénat, entre les mains du patriarche. Il fit aussi jurer à tous les sénateurs qu'ils ne reconnaîtraient pas d'autre empereur que ses enfants ; il les recommanda surtout à Jean Ducas, son frère, auquel il avait donné le titre de César ; il enjoignit avec instance à sa femme de se conduire par les conseils du César et à ses enfants de lui obéir comme à leur père. Il lui donna pour adjoint dans la régence le patriarche Xiphilin. Après ces dispositions il mourut au mois de mai 1067, à l'âge d'environ soixante ans, ayant régné sept ans et cinq mois.

Le patriarche Xiphilin, oncle de l'abréviateur de Dion Cassius, avait succédé à Constantin Lichudès, mort dans les premiers jours de l'année 1064. Xiphilin était né à Trésibonde, et, ayant passé ses premières années à Constantinople, dans l'étude des lettres, il se livra ensuite aux affaires civiles, où il se distingua par son habileté autant que par sa vertu. Parvenu par son mérite au rang de sénateur, il se dégoûta bientôt de la vie séculière et se consacra au service de Dieu, entre les solitaires du mont Olympe. D'après les historiens grecs il ne s'occupait que de prières et de bonnes œuvres lorsqu'il fut appelé au siège de Constantinople. Il fallut l'arracher de sa cellule et le transporter malgré lui sur le siège patriarcal. S'il était, dans la solitude, entièrement détaché de toute ambition, il

paraît qu'en rentrant dans le monde il y reprit ses liens.

L'impératrice Eudocie régnait au nom de ses trois jeunes fils. Profitant de ce règne de femme et de la faiblesse des troupes grecques, qui manquaient de paye et de vivres, les Turcs seldjoukides firent de grands progrès. Commandés alors par Oluf-Arselan, neveu et successeur de Thogrul-Beg, ils s'avancèrent dans la Mésopotamie, l'Arménie et jusqu'à Césarée, de Cappadoce, pillant et brûlant tout. Ils pillèrent entre autres la magnifique église de Saint-Basile, qu'ils profanèrent et dont ils ôtèrent tous les ornements ; mais ils ne purent toucher à ses reliques, parce que son tombeau était environné d'une très-forte maçonnerie. Seulement ils emportèrent les petites portes des ouvertures qui y étaient, parce que ces portes étaient ornées d'or, de perles et de pierres précieuses.

Pour arrêter leurs progrès on vit bien, à la cour de Constantinople, qu'il fallait un empereur capable de commander en personne les armées. Romain Diogène, patrice et maître de la garde-robe impériale, venait d'être accusé et convaincu de complot. Les juges l'avaient condamné ; l'impératrice devait signer la sentence ; elle eut pitié du coupable et renvoya l'affaire à une plus ample information. Ayant alors été acquitté, Romain Diogène prit le chemin de la Cappadoce, sa patrie. Dès la seconde journée il reçut de l'impératrice un ordre de revenir à la cour. Il y arriva le jour de Noël et fut étonné lui-même, aussi bien que les autres, de se voir aussitôt nommé maître de la milice et général des armées. C'est que l'impératrice voulait l'épouser, principalement à cause de sa bonne mine. Elle n'était arrêtée que par cette fatale promesse qui la condamnait au veuvage. L'acte était entre les mains du patriarche et signé de tous les sénateurs ; il s'agissait de le retirer. Elle envoya au patriarche un eunuque qui lui dit en secret que l'impératrice voulait épouser Bardas ; c'était le frère du patriarche même, mais un débauché qui ne songeait qu'à son plaisir. L'eunuque dit donc au patriarche Xiphilin qu'il ne tenait qu'à lui de faire son frère empereur en sup-

primant cette promesse injuste et contraire aux lois, et, comme il vit qu'il donnait dans le piège, il lui conseilla de prendre l'avis des sénateurs. Le patriarche les fit venir l'un après l'autre, et leur exagéra l'injustice de cette promesse et la nécessité d'avoir un homme de mérite pour empereur; enfin il les gagna tous, soit par persuasion, soit par présents. L'acte fut remis à l'impératrice, et Bardas ainsi que le patriarche se préparaient à la double cérémonie d'un mariage auguste et d'un pompeux couronnement; mais, quand tout fut bien disposé, l'impératrice fit entrer Diogène dans le palais, la nuit du dernier décembre 1067, l'épousa sur-le-champ par le ministère d'un de ses aumôniers, et le déclara le lendemain empereur, au grand étonnement de toute la cour et surtout du patriarche¹.

Romain Diogène fit la guerre aux infidèles avec quelque avantage pendant les deux premières années de son règne; mais en 1070 les Turcs poussèrent leurs conquêtes en Natolie et prirent entre autres Chones, autrefois Colosses, en Phrygie, où ils profanèrent l'église fameuse de Saint-Michel, la remplirent de sang et de carnage et en firent une écurie. L'année suivante (1071) Diogène, après avoir refusé la paix que le sultan Oluf-Arselan lui offrait, fut pris dans un combat où son armée fut mise en déroute. Quand il eut été présenté au sultan celui-ci le renversa par terre et lui marcha sur le corps. C'était le traitement en usage dans l'Orient, et même à Constantinople, à l'égard des princes vaincus et faits prisonniers. Après cela il lui tend la main, le relève et l'embrasse. Il donne ordre de lui dresser une tente et de le servir selon la dignité impériale; il veut qu'il mange avec lui et lui fait rendre les mêmes honneurs qu'à lui-même. Pendant les huit jours qu'il le retint dans son camp il ne manqua jamais de lui rendre visite deux fois par jour, s'entretenant avec lui comme un ami, le consolant, l'avertissant même de plusieurs fautes qu'il lui avait vu faire dans la bataille et lui reprochant avec douceur le refus de la paix. Dans une de ces conversa-

tions le sultan lui demanda : « Si tu m'avais pris comment m'aurais-tu traité ? » Diogène lui répondit franchement : « Je t'aurais fait mourir sous les coups. » Le sultan répliqua : « Et moi je n'imiterai point ta dureté; car j'apprends que votre Christ vous a commandé la paix et l'oubli des injures. »

Les effets surpassèrent les promesses. Le sultan turc lui fit présent de mille pièces d'or, lui remit entre les mains tous les prisonniers dont Diogène demanda la délivrance et les revêtit même de vestes d'honneur selon l'usage de l'Orient; il fit ensuite avec lui un traité de paix et d'alliance perpétuelles; fixa les bornes des deux empires; promit de renvoyer libres et sans rançon tous les Grecs qui se trouvaient prisonniers dans ses États, à condition que les Grecs en useraient de même à l'égard des Turcs; lui jura une amitié inviolable, qui devait être cimentée par le mariage de leurs enfants, et, après avoir accordé au vaincu beaucoup plus qu'il n'aurait osé espérer, il lui rendit la liberté. A son départ il le revêtit de la robe de sultan, l'embrassa tendrement, lui donna une nombreuse escorte et le fit accompagner des premiers de sa cour, qu'il envoyait en ambassade à Constantinople.

Mais, la nouvelle de sa défaite étant venue dans cette capitale, le César Jean Ducas, frère du défunt empereur, et les sénateurs de son parti firent couper les cheveux à l'impératrice Eudocie et l'envoyèrent en exil dans un monastère qu'elle avait fondé, déclarèrent seul empereur Michel Ducas, son fils aîné, et écrivirent partout que Romain Diogène ne fût plus reconnu pour empereur. A son retour il y eut deux batailles acharnées entre les Grecs des deux partis. Diogène y eut le dessous et se renferma dans la ville d'Adane. Andronic, fils aîné du César Jean Ducas, s'étant présenté devant cette ville, Diogène lui fit dire qu'il était prêt à rendre la place et à se mettre lui-même entre ses mains pourvu qu'on lui donnât des assurances qu'il ne lui serait fait aucun mauvais traitement. A cette condition il consentait à se démettre de l'empire, à prendre l'habit de moine et à se réduire à la vie privée. Andronic envoya sur-le-champ consulter le jeune empereur sur le sort de son

¹ Scyl. Zon. Glyc. Manassès, *Hist du Bas-Empire*, I. 79.

beau-père. Le conseil fut d'avis de promettre tout à Diogène, et, pour lui donner plus de confiance, on fit partir trois archevêques qui se rendaient garants du traité.

Ce fut dans cet intervalle que Diogène fit une action qui rend sa bonne foi à jamais mémorable. Il recueillit tout ce qui lui restait d'argent, y joignit un diamant estimé quatre-vingt-dix mille pièces d'or, dépêcha un courrier au sultan avec une lettre en ces termes : « J'étais encore empereur lorsque je suis convenu avec vous de quinze cent mille pièces d'or pour ma rançon. Aujourd'hui, dépouillé de l'empire, je vous en envoie deux cent mille avec ce diamant, que je vous prie de recevoir comme un gage de ma reconnaissance. C'est le reste de ma fortune. Votre générosité à mon égard mérite ce triste héritage à bien plus juste titre que des sujets ingrats et rebelles. »

La réponse étant venue de Constantinople et les prélats ayant promis avec serment à Diogène toute sûreté pour sa personne, il sortit d'Adane, vêtu de l'habit monastique et pleurant ses malheurs. On le retint quelques jours à Cotyée, en Phrygie, pour y attendre les ordres de l'empereur, son beau-fils. Il y fut tourmenté par une colique violente, causée par le poison que des émissaires du César Jean lui avaient fait prendre dans le voyage. L'ordre arriva de lui crever les yeux et de le transporter dans l'île de Proté. C'était l'avis du César, auquel on attribua toute la barbarie dont on usa dans cette occasion, et l'empereur Michel protesta depuis, avec serment, qu'il n'y avait eu aucune part. Andronic suspendit l'exécution pour représenter par lettre à son père que ce traitement, contraire à la parole authentique donnée et confirmée par le serment de trois prélats, ferait horreur à tout l'empire. Jean fut inexorable, et, comme son intention était de faire périr Diogène, il défendit même de panser ses blessures. En vain ce prince infortuné interpella les archevêques et leur reprocha de l'avoir trompé par un parjure; en vain les prélats eux-mêmes protestèrent contre cette criminelle perfidie et menacèrent de la vengeance divine ceux qui en étaient les auteurs : l'ordre fut exécuté. On creva les yeux à Romain Diogène.

Il n'y survécut que peu de jours; le défaut de pansement le mit bientôt dans un état si horrible que l'air d'alentour en était infecté. Au milieu de tant de maux ce prince ne laissa échapper aucun murmure, aucune malédiction contre ses persécuteurs. Plus patient que ceux mêmes qui l'approchaient, il offrait à Dieu ses douleurs cruelles, il lui rendait grâces; il le suppliait d'accepter, par miséricorde, des peines passagères, en expiation de ses crimes, qui méritaient des supplices éternels. Il mourut dans ces sentiments, après un règne de trois ans et huit mois ¹.

Son beau-fils Michel, surnommé Parapinnace, régna six ans et demi. Ce fut à lui que le Pape Alexandre envoya pour légat saint Pierre d'Anagni, qui demeura à Constantinople une année entière. Il guérit l'empereur, par ses prières, d'une maladie dangereuse, et obtint de lui de l'argent et des ouvriers pour rebâtir et embellir son église épiscopale d'Anagni. Cette légation fit assez voir que l'Église de Constantinople était unie ou à peu près à l'Église romaine ².

Les guerres entre les califes de Bagdad et d'Égypte, entre les Turcs et les Grecs, n'empêchaient point les chrétiens d'Occident de faire le pèlerinage de la Terre-Sainte. Pendant l'automne de l'année 1064 une grande troupe de pèlerins partit d'Allemagne pour aller à Jérusalem, ayant à leur tête Sigefroi, archevêque de Mayence; Gunther, évêque de Bamberg; Othon de Ratisbonne, Guillaume d'Utrecht et plusieurs autres personnages considérables; toute la troupe était d'environ sept mille hommes. Étant arrivés à Constantinople ils saluèrent l'empereur Constantin Ducas, qui régnait depuis quatre ans; ils virent Sainte-Sophie et baisèrent une infinité de reliquaires. Mais, ayant passé la Lycie et étant entrés sur les terres des musulmans, ils furent attaqués par des voleurs arabes. Leurs richesses, qu'ils affectaient de montrer dans leurs habits et dans leurs équipages, leur attirèrent ce malheur; car les habitants tant des villes que des campagnes s'amassaient en grandes troupes pour voir ces étrangers, et

¹ Scyl. Zon. Glyc. Manassès, *Hist. du Bas-Empire*, l. 79. — ² *Vita*, par Brun. Ast.

de l'admiration ils passaient au désir de profiter de leurs dépouilles.

Celui qui s'attirait le plus de spectateurs était Gunther, évêque de Bamberg. Il était dans la fleur de son âge, de si belle taille et de si bonne mine qu'on s'estimait heureux de l'avoir vu. Quelquefois, dans les logements, la foule du peuple était si grande que les autres évêques l'obligeaient à se montrer au dehors pour les délivrer de cette importunité. Il était très-riche, ayant un très-grand patrimoine, outre le revenu de son évêché; mais il avait des qualités bien plus estimables : des mœurs très-pures, beaucoup de modestie et d'humilité; il était éloquent, de bon conseil et bien instruit des sciences divines et humaines.

Les pèlerins furent donc attaqués le vendredi saint, 23 mars de l'année 1063, par des Arabes, qui, avertis de leur venue, s'étaient assemblés de toutes parts en armes pour les piller. Les pèlerins, qui avaient aussi des armes, voulurent d'abord se défendre; mais au premier choc ils furent renversés, chargés de blessures et dépouillés de tout ce qu'ils avaient; Guillaume, évêque d'Utrecht, demeura demi-mort, nu et estropié d'un bras. Les autres chrétiens se défendaient à coups de pierres, songeant moins à se sauver qu'à différer leur mort. Toutefois ils se retiraient peu à peu vers un village qu'ils gagnèrent enfin, et les évêques occupèrent une maison entourée d'une muraille très-basse et très-faible. Les pèlerins se défendirent si bien dans ce village qu'ils arrachaient aux ennemis leurs boucliers et leurs épées et faisaient même des sorties contre eux; ce qui fit prendre aux Arabes la résolution de les assiéger en forme et de les prendre par famine, les harcelant toutefois continuellement, ce qui leur était facile, étant environ douze mille.

Les chrétiens soutinrent leurs attaques le vendredi et le samedi saint et le jour de Pâques jusqu'à neuf heures du matin, sans avoir un moment pour prendre du repos; car, pour la nourriture, ils n'y pensaient pas, ayant sans cesse la mort devant les yeux, outre qu'ils manquaient de vivres. Comme leurs forces étaient épuisées un prêtre s'écria qu'ils avaient tort de tenter Dieu et de se confier en leurs

armes; que, puisqu'il avait permis qu'ils fussent réduits à cette extrémité, il fallait se rendre, d'autant plus que les Arabes n'en voulaient point à leur vie, mais à leur argent.

Le chef des Arabes s'avança avec dix-sept des principaux et entra dans l'enclos qui servait de camp aux chrétiens, laissant à la porte son fils, pour empêcher les autres d'y entrer. Quand il fut monté à la chambre où étaient enfermés l'archevêque de Mayence et l'évêque de Bamberg, l'évêque le pria de prendre tout ce qu'ils avaient et de les laisser aller. Le Barbare, fier de sa victoire et irrité de leur résistance, dit que ce n'était pas à eux à lui faire la loi, et qu'après leur avoir tout ôté il prétendait encore manger leur chair et boire leur sang; et aussitôt, dénouant son turban, il le mit autour du cou de l'évêque. Le prélat, qui était grave, quoique jeune et vigoureux, ne put souffrir cette indignité, et lui donna un si grand coup de poing dans le visage qu'il le jeta sur le carreau, criant qu'il fallait commencer par le punir de son impiété d'avoir mis sa main profane sur un prêtre de Jésus-Christ. Les autres chrétiens vinrent au secours, prirent ce chef et ceux qui l'avaient accompagné, et leur lièrent les mains derrière le dos si serrées que le sang sortait par les ongles. Le combat recommença avec plus de violence que devant; mais les chrétiens, pour arrêter l'effort des Arabes, leur présentaient leurs chefs liés, avec un homme l'épée à la main, prêt à leur couper la tête.

En cette extrémité les chrétiens apprirent qu'il leur venait du secours; car quelques-uns d'entre eux s'étaient sauvés à Ramla, après le premier combat du vendredi, et, sur leur avis, le gouverneur de la place vint avec des troupes nombreuses pour délivrer les chrétiens. Ils furent extrêmement surpris que des infidèles les secourussent contre d'autres infidèles; mais c'étaient apparemment des Turcs qui, depuis peu, s'étaient rendus maîtres du pays. Sitôt que les Arabes apprirent qu'ils marchaient contre eux ils quittèrent les chrétiens et ne songèrent qu'à se sauver eux-mêmes en fuyant chacun de leur côté. Le gouverneur de Ramla arriva, et, s'étant fait représenter les prisonniers arabes, il fit aux chrétiens de grands remerciements d'a-

voir si bien combattu contre ces voleurs, qui ravageaient impunément le pays depuis plusieurs années, et les fit garder pour les mener au roi son maître. Ensuite, ayant reçu des chrétiens l'argent dont ils étaient convenus, il les mena chez lui et leur donna une escorte pour les conduire jusqu'à Jérusalem.

Ils y furent reçus par le patriarche Sophron, qui était un vieillard vénérable, et conduits en procession à l'église du Saint-Sépulcre, au bruit des cymbales et avec un grand luminaire, accompagnés des Syriens et des Latins. On les mena de même à tous les autres lieux saints de la ville; ils virent avec douleur les églises que le calife fatimite Hakem avait ruinées, et ils donnèrent des sommes considérables pour les rétablir. Cette réception cordiale de part et d'autre montre bien que le patriarche et l'Église de Jérusalem, ainsi que les chrétiens de Syrie, étaient unis à l'Église romaine. Les pèlerins auraient bien voulu voir le reste de la Terre-Sainte et se baigner dans le Jourdain; mais les voleurs arabes tenaient tous les chemins et ne permettaient pas de s'éloigner de Jérusalem. Ils s'embarquèrent donc sur une flotte de vaisseaux génois qui étaient arrivés au printemps, et qui, après avoir débité leurs marchandises dans les villes maritimes, avaient aussi évité les saints lieux. Ils abordèrent à Brindes, s'arrêtèrent à Rome pour visiter les églises, puis retournèrent chacun chez eux¹.

Quelques-uns passèrent par la Hongrie, entre autres Gunther, évêque de Bamberg, qui y mourut la même année (1065), et saint Altman, chapelain de l'empereur, qui y reçut la nouvelle de son élection à l'évêché de Passau. Saint Altman était né en Saxe de parents nobles; après avoir étudié les arts libéraux, la philosophie et la théologie, il fut chanoine de l'Église de Paderborn et choisi pour en gouverner les écoles, comme il fit pendant plusieurs années. Sa réputation l'ayant fait connaître à la cour, il fut prévôt du chapitre d'Aix-la-Chapelle et servit dans le palais près de l'empereur Henri le Noir. Après la mort de ce prince il ne servit pas moins utilement l'impératrice Agnès, sa veuve, dans

les troubles qui agitèrent l'Allemagne. Depuis qu'il fut parti pour le pèlerinage de la Terre-Sainte, Engelbert, évêque de Passau, mourut, et l'impératrice Agnès, du consentement des grands, nomma saint Altman pour lui succéder. Le clergé et le peuple y applaudirent, et ce choix fut généralement approuvé. On envoya donc au-devant de lui jusqu'en Hongrie des personnes considérables lui porter l'anneau et le bâton pastoral, et peu de temps après il fut sacré par saint Guebhard, archevêque de Salzbourg, son ancien ami.

Saint Guebhard était issu d'une noble famille de Souabe. Il avait étudié à Paris avec saint Altman et s'y était distingué bien plus encore par la noblesse de ses mœurs que par celle de sa naissance. Il fut ordonné prêtre, l'an 1055, par Baudouin, archevêque de Salzbourg. L'empereur Henri III en fit son archichapelain. A la mort de ce prince il tenait le premier rang à la cour; mais son cœur n'en était pas moins pour Dieu et son service. L'an 1060, à la mort de Baudouin, il fut élu unanimement archevêque de Salzbourg, intronisé et sacré par saint Adalbéron, évêque de Wurzburg, son ami et son condisciple. Dix-huit mois après il reçut le pallium du Pape Alexandre II. En 1070, de l'autorité du même Pape, du consentement du roi et des évêques de la province, il érigea un siège épiscopal dans la Carinthie et le fixa dans la ville de Gurck¹. Saint Adalbéron, l'ami et le condisciple de saint Guebhard et de saint Altman, était né d'une illustre famille de Franconie, qui touchait à la famille royale. Son père l'offrit tout jeune à Dieu dans l'église de Wurzburg, où il succéda, l'an 1045, au saint évêque Brunon. Son père, ayant perdu sa femme et ses autres enfants, détruisit son château de Lambach et le remplaça par un monastère, où son fils saint Adalbéron mit, en 1056, des religieux de Saint-Benoît². Saint Adalbéron, comme évêque de Wurzburg, était en même temps duc de Franconie. Il ne déploya pas moins de sagesse pour le gouvernement temporel que pour le gouvernement spirituel. Nous le verrons, ainsi que

¹ Lamb., ann. 1064 et 1065.

¹ *Acta SS.*, 16 juin, in *Append.* ad l. 6. — ² *Acta SS.*, 6 oct. *Act. SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 2.

ses saints amis, déployer en temps et lieu une constance héroïque pour la cause de Dieu et de son Église.

Un autre saint évêque illustrait alors l'Allemagne par ses vertus : c'était saint Bennon, évêque de la Misnie et apôtre des Slaves. Il naquit des comtes de Saxe, à Hildesheim, l'an 1010. Dès l'âge de cinq ans il fut mis entre les mains de saint Bernard, évêque de Hildesheim, qui eut grand soin de son éducation et le plaça dans le monastère de Saint-Michel, sous la direction du prieur. Le jeune Bennon fit des progrès rapides et dans la science et dans la piété. Après la mort du saint évêque, à laquelle il fut extrêmement sensible, il embrassa la vie monastique dans cette abbaye, du consentement de sa mère. Il y vécut d'une manière si édifiante que, l'abbé étant venu à mourir, il fut élu à sa place d'une voix unanime, quoique tout jeune encore. Saint Bennon quitta cette dignité au bout de trois mois pour pratiquer plus à son aise l'humilité et l'obéissance. L'empereur Henri le Noir, ayant appris sa bonne renommée, le tira du monastère de Hildesheim, avec la permission du Pape saint Léon IX, et le fit chanoine de Goslar et son chapelain. Il fut prévôt de Goslar à la place de son ami saint Annon, devenu archevêque de Cologne. Bennon occupa ce poste pendant dix-sept ans, et, quoiqu'il eût des revenus considérables, tant de ses biens propres que de son bénéfice, il continua de mener une vie simple, pauvre, mortifiée, comme il l'avait fait au couvent, n'employant ses richesses qu'au soulagement des pauvres et à l'entretien ou à l'embellissement des églises. L'an 1066, par les conseils de saint Annon, il fut élu évêque de Misne ou Meissen, et sacré par Werner, archevêque de Magdebourg et frère de saint Annon. Bennon occupa ce siège pendant quarante ans et s'y montra toujours un pasteur selon le cœur de Dieu. Tous les ans il visitait son Église en entier, prêchant dans tous les lieux où il passait, distribuant aux pauvres d'abondantes aumônes, donnant des sommes considérables pour la réparation des églises et des monastères, réformant les superstitions et les abus, et rétablissant partout, autant qu'il le pouvait, les

usages de l'ancienne discipline là où ils s'étaient affaiblis ou altérés. Il donna aussi une attention particulière à la composition de son chapitre ; il avait soin de n'y admettre que des hommes d'une science reconnue et d'une vertu éprouvée ; aussi le clergé de sa cathédrale pouvait-il être proposé pour modèle à celui de tout le diocèse ¹.

Le Christianisme avait fait de grands progrès chez les Slaves qui habitaient au delà de l'Elbe, dans la partie septentrionale de la Saxe ; leur prince, saint Gothescalc, en avait converti une grande partie ; mais en l'an 1065 il fut tué par les païens qu'il voulait encore convertir. Il souffrit le martyre le 7 juin, dans la ville de Lenzin ou Lintz. Avec lui souffrit le prêtre Ippon, qui fut tué sur l'autel, et plusieurs autres, tant laïques que clercs, souffrirent divers supplices pour Jésus-Christ. Le moine Ansuer et plusieurs autres furent lapidés à Ratzebourg le 15 juillet, et, comme Ansuer craignait que le courage ne manquât à ses compagnons, il pria les païens de les lapider avant lui ; puis, s'étant mis à genoux, il pria pour ses persécuteurs et ses bourreaux.

On gardait cependant à Mecklembourg Jean, évêque écossais, qui était venu en Saxe huit ans auparavant, en 1057, et y avait été reçu humainement par l'archevêque Adalbert. Ce prélat l'envoya peu après chez les Slaves, auprès du prince Gothescalc, et, dans le séjour qu'il y fit, il baptisa plusieurs milliers de païens. L'évêque Jean, qui était un vénérable vieillard, fut premièrement frappé à coups de bâton, puis mené par dérision dans toutes les villes des Slaves, et, comme il demeurait ferme à confesser Jésus-Christ, on lui coupa les pieds et les mains, et enfin la tête. On jeta son corps dans la rue ; les païens portèrent sa tête au bout d'une pique en signe de victoire et l'immolèrent à leur dieu Radegast. Cela se passa le 10 novembre, à Rethre, métropole des Slaves.

La veuve du prince Gothescalc, fille du roi de Danemark, ayant été trouvée à Mecklembourg avec d'autres femmes, fut dépouillée de ses vêtements et battue. Les païens ravagè-

¹ Acta SS., 16 juin.

rent par le fer et par le feu toute la province de Hambourg, ruinèrent la ville de fond en comble et tronquèrent les croix en dérision du Sauveur. Ils détruisirent de même Sleswig, ville très-riche et très-peuplée. On disait que l'auteur de cette persécution était Plusson, qui avait épousé la sœur de Gothescalc, et qui, étant retourné chez lui, fut aussi tué. Enfin les Slaves, par une conspiration générale, retournèrent au paganisme et tuèrent tous ceux qui demeurèrent chrétiens. C'était la troisième apostasie de cette nation ; car elle fut convertie à la foi premièrement par Charlemagne, ensuite par Otton, la troisième fois par saint Gothescalc. Quelques années après, le saint évêque Bennon de Misnie les ramena la plupart au Christianisme et par ses prédications et par ses miracles¹.

Nous avons vu que l'antipape Cadalous avait été condamné et déposé par tous les évêques d'Allemagne et d'Italie en présence du roi Henri IV, l'an 1062, dans le concile d'Osbor, en Saxe. Cependant l'antipape se soutint encore quelque temps ; il attira même à son parti le duc Godefroi de Toscane, qui d'abord lui avait résisté vigoureusement et l'avait chassé de devant Rome. Saint Pierre Damien, l'ayant appris, lui écrivit, le pressant de reconnaître sa faute et de revenir à l'obéissance du Pape Alexandre. Il écrivit aussi à ce sujet au jeune roi Henri, se plaignant de ses ministres, qui semblaient tantôt reconnaître le vrai Pape, tantôt prendre le parti de l'antipape. Il parle ainsi des deux puissances, la royale et la sacerdotale : « Comme elles sont unies en Jésus-Christ, elles ont aussi une alliance mutuelle dans le peuple chrétien ; chacune a besoin de l'autre : le sacerdoce est protégé par la royauté, et la royauté appuyée par la sainteté du sacerdoce. Le roi porte l'épée pour s'opposer aux ennemis de l'Église ; le Pontife veille et prie pour rendre Dieu propice au roi et au peuple. L'un doit terminer par la justice les affaires terrestres ; l'autre doit nourrir les peuples affamés de la doctrine céleste. L'un est établi pour réprimer les méchants par l'autorité des lois ; l'autre a reçu les clefs pour

user ou de la sévérité des canons, ou de l'indulgence de l'Église. Écoutez Paul expliquant l'office du roi : « Il vous est le ministre de Dieu pour le bien ; si donc vous faites le mal craignez, parce que ce n'est pas en vain qu'il porte le glaive ; car il est le ministre de Dieu pour punir celui qui fait le mal. » Si donc vous êtes le ministre de Dieu, pourquoi ne défendez-vous pas l'Église de Dieu ? Pourquoi vous arme-t-on si vous ne combattez pas ? Pourquoi vous ceint-on l'épée si vous ne résistez pas aux ennemis ? Or vous portez en vain le glaive tant que vous n'abattez pas les ennemis de Dieu ; vous n'êtes point le ministre de la vengeance contre celui qui fait le mal tant que vous ne vous élevez pas contre ceux qui violent et déshonorent l'Église. » Sur quoi il fait un portrait affreux de l'antipape Cadalous et rappelle au roi l'exemple et le zèle de son père pour l'honneur de l'Église romaine.

« J'ai peut-être parlé trop durement à un roi ; mais on doit lui déférer alors qu'il obéit lui-même au Créateur ; autrement, quand un roi résiste aux commandements de Dieu, c'est à bon droit qu'il est lui-même méprisé par ses sujets. Mais plutôt à Dieu que je fusse, moi, coupable d'insolence et de rébellion, et condamné à perdre la tête, pourvu que vous vengiez le Siège apostolique contre ses adversaires, pourvu que l'Église romaine récupère par vous la dignité suprême qui lui appartient ! Si donc vous renversez Cadalous comme un autre Constantin un autre Arius, si vous vous efforcez de rendre la paix à l'Église pour laquelle Jésus-Christ est mort, que Dieu vous fasse monter bientôt de la royauté à la dignité impériale et triompher de tous vos ennemis ! Mais si vous dissimulez encore, mais si vous refusez encore d'abolir une erreur qui met le monde en péril, et le reste, je m'arrête, et je laisse aux lecteurs à tirer les conséquences¹. »

Saint Pierre Damien écrivit aussi à l'archevêque Annon de Cologne, qu'il compare au grand-prêtre Joad faisant l'éducation et sauvant le royaume du jeune Joas ; il le prie d'achever l'ouvrage qu'il avait commencé,

¹ Adam Brem., l. 4, c. 11. *Acta SS.*, 7 juin. *Vita S. Bennon.*, 16 juin.

¹ L. 7, *epist.* 3.

et de procurer au plus tôt la tenue d'un concile universel pour réprimer l'insolence de Cadalous et finir le schisme.

On savait à la cour de Goslar que les Romains étaient toujours mécontents de ce que le roi avait voulu faire Cadalous Pape sans les consulter, et ils semblaient disposés à se révolter pour ce sujet. La cour jugea à propos d'envoyer à Rome Annon, archevêque de Cologne. Il quitta donc les affaires d'Allemagne, entra en Lombardie, traversa la Toscane et se rendit promptement à Rome. Le Pape le reçut avec beaucoup d'humanité, et l'archevêque lui dit avec douceur et modestie : « Frère Alexandre, comment avez-vous reçu le pontificat sans l'ordre et le consentement du roi mon maître ? car les rois sont depuis longtemps en possession incontestable de ce droit. » Et, commençant par les patrices et les empereurs, il nomma ceux par l'ordre et le consentement desquels plusieurs Papes étaient entrés dans le Saint-Siège. Mais l'archidiacre Hildebrand et les évêques-cardinaux dirent à l'archevêque de Cologne : « Soyez fermement persuadé que, selon les canons, les rois n'ont aucun droit à l'élection des Papes. » Et ils rapportèrent plusieurs décrets des saints Pères, entre autres celui du Pape Nicolas II, souscrit de cent treize évêques. Enfin, après plusieurs contestations, l'archevêque de Cologne demeura si bien convaincu qu'il n'avait rien de raisonnable à opposer. Il reconnut donc le Pape Alexandre II, rejeta de nouveau Cadalous et retourna en Allemagne¹.

Après son départ Cadalous vint à Rome une seconde fois en cachette, et, ayant gagné les capitaines et distribué de l'argent aux soldats, il entra de nuit dans la cité Léonine et s'empara de l'église de Saint-Pierre. Le matin, le bruit s'en étant répandu dans Rome, le peuple accourut en foule à Saint-Pierre, ce qui épouvanta tellement les soldats qui étaient venus avec Cadalous qu'ils l'abandonnèrent tous et se cachèrent dans les caves et d'autres lieux. Alors Censius, fils du préfet, méchant homme, vint au secours de Cadalous, le reçut dans le château Saint-Ange

et lui promit par serment de le défendre. Il y demeura deux ans, assiégé par les serviteurs du Pape Alexandre, et n'en sortit qu'en se rachetant de Censius moyennant trois cents livres d'argent. Il se retira, lui troisième, en cachette, parmi les pèlerins, pauvre et dépouillé de tout, et arriva au mont Bardon, puis au bourg de Barrète¹.

En Allemagne Adalbert, archevêque de Brême, s'était attiré la principale autorité, et, pour la conserver, retenait en Saxe le roi Henri, sans le laisser aller dans les autres provinces, de peur qu'il ne fût plus maître des affaires si ce jeune prince en communiquait avec les autres seigneurs. Sigefroi, archevêque de Mayence, et Annon de Cologne, avec plusieurs autres seigneurs affectionnés au bien de l'empire, cherchaient les moyens de s'affranchir de la tyrannie d'Adalbert. Enfin, après plusieurs assemblées particulières, ils convoquèrent une diète ou assemblée générale à Tribur, près de Mayence, et résolurent de déclarer au roi qu'il devait choisir de renoncer au royaume ou bien à l'amitié de l'archevêque de Brême. C'était vers le commencement de l'année 1066. Le roi s'étant rendu à Tribur on lui fit cette proposition. Comme il reculait et ne savait quel parti prendre, l'archevêque de Brême lui conseilla de s'enfuir la nuit suivante et d'emporter son trésor pour se retirer à Goslar ou en quelque autre lieu de sûreté ; mais les seigneurs, en ayant eu avis, prirent les armes et firent la garde toute la nuit autour du logis du roi. Le matin ils étaient si animés contre Adalbert qu'à peine le roi put-il les empêcher de porter la main sur lui. Enfin il fut chassé honteusement de la cour avec tous ceux de son parti, et le roi lui donna une escorte pour le conduire chez lui. Ainsi le gouvernement revint aux évêques pour donner tour à tour leurs conseils aux rois. C'est ce que rapporte le judicieux Lambert d'Aschaffembourg².

On voit ici quelle était la constitution de la Confédération germanique. Ceux qui en avaient élu le chef ou le roi pouvaient le réprimander et le déposer, même sans con-

¹ Baron. et Pagi, ad ann. 1064.

² Lamb., ann. 1066.

sulter le Pape, lorsqu'il venait à gouverner mal. Leur grand tort était d'avoir élu un enfant, qui, bien loin de pouvoir gouverner les autres, ne savait pas se gouverner lui-même. Toute l'Allemagne, et par contre-coup toute l'Église, eut à en pâtir.

Le roi Henri célébra à Utrecht la fête de Pâques, qui, cette année 1066, était le 16 avril. Le samedi saint Éberard de Trèves, ayant officié, mourut dans la sacristie, encore revêtu des ornements. Annon de Cologne fit donner ce siège à son neveu Conrad, prévôt de son Église; mais le clergé et le peuple de Trèves furent extrêmement irrités de n'avoir point eu de part à ce choix et s'exhortaient l'un l'autre à effacer cet affront par quelque exemple mémorable. Le comte Diétrich, alors majordome de l'Église de Trèves, était un jeune homme féroce et par son tempérament, et par la chaleur de l'âge. Le jour où le nouvel archevêque devait entrer dans la ville il alla au-devant avec des troupes nombreuses, et, comme le prélat sortait de son logis, il se jeta sur lui, tua le peu de gens qui voulurent résister, mit en fuite les autres, pillà les richesses qu'il avait apportées, qui étaient grandes, et le prit lui-même. Après l'avoir gardé longtemps en prison il le livra à quatre chevaliers pour le faire mourir; ils le jetèrent par trois fois du haut d'un rocher dans un précipice, mais il ne se rompit qu'un bras. Un d'eux lui demanda pardon; un autre, voulant lui couper la tête, lui abattit seulement la mâchoire. Enfin il mourut entre leurs mains le premier jour de juin 1066¹. On le regarda comme un martyr, et on rapporta qu'il se faisait des miracles à son tombeau. Uton lui succéda dans le siège de Trèves par l'élection unanime du clergé et du peuple. Il était de la haute Allemagne, fils du comte Éberard et d'Ide, fondateurs du monastère de Schaffhouse, dont la ville de ce nom a tiré son origine. Éberard et Ide embrassèrent l'un et l'autre la vie monastique et moururent en réputation de sainteté.

La même année Reinher, évêque de Misne ou Meissen, étant mort, Craft, prévôt

de Goslar, lui succéda. Ayant reçu cette dignité, il revint à Goslar, et, après dîner, s'enferma dans sa chambre, comme voulant se reposer. Là était son trésor, qu'il aimait passionnément et qu'il y avait enterré sans que personne en sût rien. Ses valets de chambre, ayant attendu jusqu'au soir et s'étonnant qu'il dormît si longtemps, contre sa coutume, frappèrent à sa porte, et enfin, voyant qu'il ne répondait point, l'enfoncèrent. Ils le trouvèrent mort, la tête cassée et le visage noir, couché sur son trésor. Il eut pour successeur dans l'évêché de Misne, saint Bennon, que nous avons déjà appris à connaître¹.

L'année suivante (1067) Annon de Cologne fit un second voyage à Rome et pria le Pape Alexandre de vouloir bien célébrer un concile en Lombardie pour y montrer la justice de son élection et terminer complètement le schisme. Le Pape prétendait que cette proposition était nouvelle et contraire à sa dignité; toutefois, considérant le malheur du temps, il convoqua le concile à Mantoue. Il voulut que saint Pierre Damien y assistât, et pour cet effet, il lui ordonna de venir à Rome; mais Pierre, déjà vieux et attaché à son désert de Fontavellane, s'en excusa et promit seulement d'aller à Mantoue. Sa lettre porte en tête: « Au Père et au Fils, au Pape et à l'archidiacre, Pierre, pécheur et moine. » Cet archidiacre était le cardinal Hildebrand, avec qui saint Pierre Damien était uni de l'amitié la plus intime et la plus tendre. Ils n'avaient tous deux qu'une pensée et qu'un désir: la gloire de Dieu et de son Église. Cependant ils n'étaient pas toujours d'accord en tout. Saint Damien, appelé malgré lui à la dignité de cardinal-évêque d'Ostie, ne demandait qu'à y renoncer et à retourner simple moine dans son désert. Son saint ami Hildebrand, pour le bien de l'Église universelle, s'y opposait de toutes ses forces et lui en faisait même des reproches. De là les altercations et les plaintes amicales qui éclatent dans plusieurs lettres de Pierre Damien, particulièrement dans la suivante. « J'admire, vénérable frère, pourquoi votre sainte âme ne peut s'adoucir à mon égard

¹ Acta SS., 1^{er} juin.

¹ Lambert.

par aucune occasion, au point que, surtout quand je suis absent, vous ne profériez pas une parole sur mon compte qui paraisse tenir de la charité ; mais chaque fois qu'on m'adresse un message, ou qu'il est question de moi en votre présence, aussitôt on rebute le nom de ma petitesse, on en conspue la renommée, on en tourne la légèreté en dérision ; l'on débite de tels propos sur mon compte que c'est une fable amusante pour mes ennemis et une douloureuse confusion pour moi. Cependant, depuis que je suis enchaîné à l'Église romaine, puissé-je avoir obéi à Dieu et à Pierre avec le même empressement qu'à vos entreprises et à vos efforts ! Dans tous vos combats et dans toutes vos victoires je me suis précipité dans la mêlée, non comme votre compagnon d'armes ou votre suivant, mais comme la foudre. Quel combat avez-vous jamais entrepris que je n'en fusse aussitôt et l'avocat et le juge ? Je n'y suivais d'autre autorité des canons que le seul arbitre de votre volonté ; votre seule volonté était pour moi l'autorité des canons. Et je n'ai jamais jugé comme il me semblait, mais comme il vous plaisait. De plus, dans quelle bénédiction votre nom a été sur mes lèvres, demandez-le au seigneur de Cluny, qui ne vous est pas inconnu. » C'était le saint abbé Hugues. « Disputant un jour avec lui sur votre compte : « Il ne sait pas, dit-il, que vous l'aimez avec cette tendresse ; certainement, s'il le savait, il ressentirait pour vous un amour incomparable. » Mais pourquoi prolonger une lettre que je n'espère pas que vous lisiez ; en vérité, il n'y a homme vivant à qui j'écrivisse plus volontiers si vous daigniez y jeter un regard ; mais, comme je n'ai pas cet espoir, voyez combien mon style est correct et limé, quelles fleurs de langage y brillent, quelle urbanité de diction. Mais, que vous le voyiez ou ne le voyiez pas, je vous rends par ces lettres l'épiscopat que vous m'avez donné, et je me dépouille de tous les droits que je paraissais y avoir ¹. »

Comme le cardinal Hildebrand s'opposait toujours à sa démission, Pierre Damien l'ap-

pelait, par une amicale ironie, mon saint Satan, c'est-à-dire mon saint adversaire. « Je prie humblement mon saint Satan, dit-il dans ladite lettre au Pape et à l'archidiacre, de ne pas tant sévir contre moi. Que sa vénérable superbe ne m'atterre point par de si longs fouets, mais qu'elle s'adoucisse enfin à l'égard de son serviteur, ne fût-ce que par satiété ; car mes épaules livides commencent à défaillir, mon dos sillonné de coups ne peut plus résister. Enfin je suis à bout, et je m'en vais. Mais je m'arrête encore ; j'espère encore la miséricorde, quoique tardive. » Saint Damien remarque que, dans la lettre qu'il avait reçue, il y avait des choses sévères et des choses douces ; la sévérité il l'attribue à Hildebrand, la douceur au Pape ; puis il se compare lui-même plaisamment au voyageur de la fable, à qui la bise et le soleil avaient parié de faire ôter son manteau, et conclut que plus fait douceur que violence ¹.

Le temps marqué pour le concile de Mantoue étant venu, le Pape Alexandre se mit en route avec les évêques et les cardinaux ; il passa par Milan, y fit plusieurs ordonnances sur l'état du clergé et du peuple, et mit au nombre des martyrs le bienheureux Arialdo, mis à mort l'année précédente. Le Pape était accompagné, à Mantoue, de l'archevêque Annon de Cologne et du duc Godefroi de Toscane, qui avait profité des remontrances de saint Pierre Damien. Tous les évêques de Lombardie s'y trouvèrent, hors Cadalous, quoique l'archevêque de Cologne lui eût ordonné d'y venir. Dans ce concile le Pape Alexandre se purgea par serment de la simonie dont il était accusé, et prouva par de si bonnes raisons la validité de son élection qu'il se réconcilia les évêques de Lombardie qui lui avaient été opposés. Au contraire Cadalous fut condamné tout d'une voix comme simoniaque. Suivant deux anciens auteurs d'Italie, naturellement mieux instruits de ces particularités que les écrivains d'Allemagne, le malheureux antipape eut le bonheur de se reconnaître avant sa mort, de demander l'absolution au Pape véritable et de l'obtenir en promettant une digne satisfaction ².

¹ L. 2, *epist.* 8.

² L. 1, *epist.* 16. — ² Baron., ann. 1064, n. 40. Pagi, ann. 1064, n. 4.

Le schisme de l'Église se termina ainsi heureusement l'an 1067. Mais une autre source de malheurs, et pour l'Église et pour l'empire, commençait à déborder. Le roi d'Allemagne, Henri, quatrième du nom, à l'âge de dix-huit ans, était déjà un des plus méchants de tous les hommes. Il avait deux ou trois concubines à la fois, et, de plus, quand il entendait parler de la beauté de quelque fille ou de quelque jeune femme, si on ne pouvait la séduire il se la faisait amener par violence. Quelquefois il allait lui-même les chercher la nuit, et il exposa sa vie en de pareilles occasions. Dès l'année 1066 il avait épousé Berthe, fille d'Othon, marquis d'Italie, étant à peine âgée de quinze ans ; mais, comme il l'avait épousée par le conseil des seigneurs et non par son choix, il ne l'aima jamais et chercha toujours à s'en séparer. Pour en avoir un prétexte il la fit tenter par un de ses confidents, et la reine, feignant d'y consentir, prit le roi lui-même et le maltraita de sorte qu'il en fut un mois au lit. Après avoir abusé des femmes nobles il les faisait épouser à ses valets. Ces crimes l'engagèrent à plusieurs homicides pour se défaire des maris dont les femmes lui plaisaient. Il devint cruel, même envers ses plus intimes confidents ; les complices de ses crimes lui devenaient suspects, et il suffisait, pour les perdre, qu'ils témoignassent d'une parole ou d'un geste désapprouver ses desseins. Aussi personne n'osait-il lui donner de conseil qui ne lui fût agréable. Il savait cacher sa colère, faire périr les gens lorsqu'ils s'en défiaient le moins et feindre d'être affligé de leur mort jusqu'à répandre des larmes¹. Il donnait les évêchés à ceux qui lui donnaient le plus d'argent ou qui savaient le mieux flatter ses vices, et, après avoir ainsi vendu un évêché, si un autre lui en donnait plus ou louait plus ses crimes, il faisait déposer le premier comme simoniaque et ordonner l'autre à sa place ; d'où il arrivait que plusieurs villes avaient deux évêques à la fois, tous deux indignes. Tel était le roi Henri ; la suite de l'histoire le fera encore mieux connaître.

¹ Bruno, *de Bello Saxon. Chron. Magd.*

En 1069 il tint une diète à Worms, après la Pentecôte, où il découvrit en secret à Sigefroi, archevêque de Mayence, le dessein qu'il avait de quitter la reine, son épouse, le priant instamment de lui aider, et lui promettant, s'il le faisait réussir, de lui être entièrement soumis et d'obliger les Thuringiens, même par les armes, s'il en était besoin, à lui payer les dîmes, chose que le prélat avait fort à cœur. Après donc que celui-ci eut, par une criminelle avarice, consenti à la proposition criminelle du roi, et qu'ils se furent donné parole de part et d'autre, le roi déclara publiquement qu'il ne pouvait vivre avec la reine Berthe et qu'il ne voulait plus tromper le monde, comme il faisait depuis longtemps. « Ce n'est pas, ajouta-t-il, que j'aie aucun crime à lui reprocher ; mais je ne sais par quelle fatalité ou quel jugement de Dieu je n'ai pu consommer mon mariage avec elle. C'est pourquoi je vous prie, au nom de Dieu, de me délivrer de ce malheureux engagement et de nous rendre la liberté de nous pourvoir ailleurs ; car, afin qu'on ne la croie pas déshonorée, je suis prêt à jurer que je l'ai gardée aussi pure que je l'ai reçue. »

La proposition parut honteuse à tous les assistants et indigne de la majesté royale ; personne, toutefois, n'osait rejeter une affaire pour laquelle le roi avait tant d'ardeur, et l'archevêque de Mayence prenait le parti de ce prince autant qu'il le pouvait honnêtement. Ainsi, du consentement de tous, il indiqua un concile à Mayence pour la première semaine après la Saint-Michel. On envoya cependant la reine à Lauresheim, et le roi, peu de temps après, rassembla des troupes pour marcher contre Dédi, marquis de Saxe, et les Thuringiens ligués avec lui. L'archevêque de Mayence prit cette occasion de sommer le roi de tenir sa parole touchant les dîmes ; mais les Thuringiens envoyèrent au roi des députés pour lui déclarer qu'ils ne prétendaient point favoriser la révolte, mais seulement maintenir leur ancienne liberté touchant les dîmes, et que, si l'archevêque entreprenait de les lever de force, ils se défendraient. En effet, sans agir contre le roi, ils insultèrent en toute occasion les troupes de l'archevêque, et le roi se contenta de leur

ordonner, pour la forme, de payer les dîmes, sans se mettre beaucoup en peine de l'exécution¹.

Cependant l'archevêque de Mayence écrivit au Pape une lettre portant en substance : « Notre roi Henri a voulu depuis quelques jours quitter la reine qu'il a épousée légitimement et fait solennellement couronner, sans alléguer d'abord aucune cause de divorce. Surpris de cette nouveauté comme d'un prodige, nous lui avons résisté en face, de l'avis de tous les seigneurs qui se sont trouvés à la cour, et nous lui avons déclaré que, s'il ne nous exposait la cause de son divorce, nous le retrancherions de la communion de l'Église, supposé premièrement que vous le jugeassiez à propos. Il nous a dit, pour cause de séparation, qu'il ne pouvait consommer avec elle son mariage, et elle en est demeurée d'accord. Comme ce cas est rare dans les affaires ecclésiastiques, et presque inouï quant aux personnes royales, nous vous consultons comme l'oracle divin et nous prions Votre Sainteté de décider cette importante question. Nos frères qui se sont trouvés présents ont indiqué pour ce sujet un concile dans notre ville, où le roi et la reine doivent venir subir le jugement ; mais nous avons résolu de ne le point faire sans votre autorité, et nous vous prions, si vous approuvez que nous terminions cette affaire dans un concile, d'envoyer de votre part des personnes capables, avec vos lettres, pour assister à l'examen et au jugement². »

Le Pape envoya en effet saint Pierre Damien comme son légat, qui se rendit à Mayence avant le jour marqué. Le roi apprit en chemin que le légat l'y attendait, et qu'il devait lui défendre de faire le divorce et menacer l'archevêque de Mayence, de la part du Pape, pour avoir promis d'autoriser une séparation si criminelle. Il faut croire que le Pape où le légat avait appris d'ailleurs que la conduite de l'archevêque n'était pas conforme à sa lettre. Le roi, consterné de se voir enlever des mains ce qu'il désirait depuis si longtemps, voulait retourner en Saxe, et à peine ses confidents purent-ils lui persuader

de ne pas frustrer l'attente des seigneurs qu'il avait assemblés à Mayence en très-grand nombre. Il s'en alla à Francfort et demanda l'assemblée.

Saint Pierre Damien exposa les ordres du Pape, dont il était chargé, et dit que l'entreprise de Henri était très-mauvaise et indigne non-seulement d'un roi, mais d'un chrétien ; que, s'il n'était pas touché des lois et des canons, il épargnât au moins sa réputation et le scandale qu'il causerait en donnant au peuple un si pernicieux exemple d'un crime qu'il devait punir lui-même ; enfin que, s'il n'écoutait pas ses conseils, le Pape serait obligé d'employer contre lui la sévérité des canons, et que jamais il ne couronnerait empereur un prince qui aurait si honteusement trahi la religion.

Tous les seigneurs s'élevèrent alors contre le roi, disant que le Pape avait raison, et le priant, au nom de Dieu, de ne pas ternir sa gloire par une action si honteuse et de ne pas donner aux parents de la reine, qui étaient puissants, un tel sujet de révolte. Le roi, accablé plutôt que touché de ces raisons, dit : « Si vous l'avez résolu si opiniâtrément je me ferai violence, et je porterai comme je pourrai ce fardeau dont je ne puis me décharger. » Ainsi, plus aigri contre la reine par l'effort qu'on avait fait pour les réunir, il consentit qu'on la rappelât ; mais, pour éviter même sa vue, il s'en retourna promptement en Saxe, ayant au plus vingt chevaliers à sa suite. La reine le suivit à petites journées avec le reste de la cour et les ornements impériaux. Quand elle fut arrivée à Goslar à peine put-on persuader au roi d'aller au-devant d'elle. Il la reçut assez honnêtement, mais il revint bientôt à sa froideur, et, ne se pouvant défaire de la reine, il résolut de la garder comme si elle n'était pas sa femme¹.

Quant à la mère du roi, l'impératrice Agnès, voyant qu'on lui avait ôté la conduite du roi son fils, elle se retira chez elle dès l'année 1062, résolue de passer le reste de ses jours en personne privée, et quelque temps après elle renonça au monde et vint à Rome, où elle se mit sous la conduite de Pierre Damien,

¹ Bruno, *de Bello Saxon. Chron. Magd.* — ² Labbe, t. 9, p. 1200.

¹ Lambert, ann. 1069.

comme on le voit par plusieurs lettres de ce saint évêque, entre autres par un de ses opuscules. Il y raconte qu'étant venue à Saint-Pierre elle le fit asseoir devant l'autel et lui fit sa confession générale depuis l'âge de cinq ans, s'accusant exactement de tous les mouvements de sensualité, de toutes les pensées et des paroles superflues dont elle put se souvenir, et accompagnant sa confession de gémissements et de larmes. A quoi il ajoute qu'il ne lui imposa d'autre pénitence que de continuer la vie humble, austère et mortifiée qu'elle avait embrassée, et qui édifiait toute l'Eglise. En effet ses jeûnes et ses veilles semblaient excéder les forces ordinaires de la nature ; ses habits étaient très-pauvres, ses aumônes immenses, ses prières continuelles¹.

L'année 1070, Sigefroi, archevêque de Mayence, Annon, archevêque de Cologne, et Herman, évêque de Bamberg, allèrent à Rome, où le Pape Alexandre les avait appelés. L'évêque de Bamberg était accusé d'avoir usurpé ce siège par simonie ; mais, par les riches présents qu'il fit au Pape, il l'adoucit de telle sorte que non-seulement il n'eut point d'égard à l'accusation, mais qu'il lui donna le pallium et d'autres honneurs archiépiscopaux. L'archevêque de Mayence voulut renoncer à sa dignité ; mais le Pape et ceux qui étaient présents l'en détournèrent, quoique avec bien de la peine. Les trois évêques allemands furent sévèrement réprimandés de ce qu'ils vendaient les ordres sacrés, communiquaient sans scrupule avec ceux qui les achetaient et leur imposaient les mains. Enfin, après leur avoir fait faire serment de n'en plus user de même à l'avenir, on les renvoya en paix².

Rumold, évêque de Constance, étant mort dès la fin de l'an 1069, le roi Henri lui donna pour successeur Charles, chanoine de Magdebourg, qui d'abord fut bien reçu par le clergé de Constance ; mais, dans la suite, comme, avant même d'être sacré, il gouvernait par caprice plutôt que par raison, son clergé irrité se sépara de sa communion, sur ce que l'on disait qu'il avait obtenu l'évêché par simonie et détourné furtivement la plus

grande partie des trésors de l'Eglise. Ces accusations ayant été portées à Rome, où Sigefroi de Mayence était encore, le Pape lui défendit de vive voix de sacrer Charles évêque de Constance jusqu'à ce qu'il se fût justifié ; et comme Charles faisait de grandes instances auprès du Pape pour être sacré, et que le clergé de Constance continuait de s'y opposer vivement, le Pape réitéra par écrit la défense de l'archevêque de passer outre, et lui ordonna d'assembler un concile auquel il inviterait l'archevêque de Cologne pour examiner et terminer cette affaire. L'archevêque de Mayence indiqua le concile pour le mois d'août 1071. Le roi, qui voulait soutenir Charles, en prit de l'indignation ; il envoya souvent à l'archevêque des ordres de le sacrer. L'archevêque tint ferme, disant que déjà l'année précédente il avait été terriblement réprimandé par le Pape pour une cause semblable, jusqu'à être sur le point de perdre sa dignité, et qu'il venait encore de recevoir du Siège apostolique des lettres qui lui défendaient de le sacrer avant un jugement préalable. Le roi empêcha la tenue du concile par le commandement qu'il fit aux évêques de le suivre à la guerre, et il voulut envoyer Charles à Rome pour le faire sacrer par le Pape. L'archevêque de Mayence écrivit au Pape de n'en rien faire, pour ne pas donner au roi sujet de croire qu'il n'avait refusé de le sacrer que par animosité. « Mais, ajoutait-il, si vous le trouvez innocent, renvoyez-le-moi pour le sacrer selon les canons¹. »

En effet l'archevêque ouvrit le concile le jour de l'Assomption. Il s'y trouva douze évêques, entre autres saint Guehard de Salzbourg. Le premier jour on ne fit qu'entamer la matière avant la célébration de l'office. Le lendemain chaque évêque proposa les difficultés qu'il trouvait dans son diocèse, et on termina plusieurs affaires particulières. On commença aussi à examiner celle de l'évêque de Constance ; mais le roi la fit remettre au lendemain, car il était à Mayence et envoyait des messages aux évêques pour les intimider et empêcher le jugement de cette affaire. C'est ce qui fit que les deux premières séances se passèrent sans rien conclure.

¹ L. 7, *epist.* 6, 7, 8, *opusc.* 56. — ² Lambert, ann. 1070.

¹ Lamb., ann. 1069 et 1071. Labbe, t. 9, p. 1205.

Le troisième jour les évêques allèrent trouver le roi et lui représentèrent avec zèle l'intérêt qu'il avait lui-même à faire observer les canons pour le salut de son âme et pour la paix de l'Église et de l'État. Il les écouta plus tranquillement que ne le permettaient son naturel violent et son âge, car il n'avait que vingt ans. Il soutint qu'il avait donné gratuitement à Charles l'évêché de Constance et n'avait fait avec lui aucune convention. « Mais, ajouta-t-il, si quelqu'un de mes domestiques a fait avec lui quelque traité pour le servir en cette rencontre, ce n'est pas à moi de l'en accuser ou de l'en justifier; c'est son affaire. » Après avoir ainsi parlé aux évêques il vint avec eux au concile; on y fit entrer Charles et les clercs de Constance. Leur chef présenta un Mémoire contenant les causes d'opposition au sacre de Charles, savoir la simonie et la déprédation des biens de l'Église. Ils présentèrent aussi les noms et les qualités des témoins par lesquels ils offraient de prouver chacun des chefs d'accusation.

Charles proposait contre eux divers reproches et protestait de son innocence; le roi prenait son parti et s'efforçait de le justifier, ou du moins d'affaiblir l'accusation par des discours artificieux. On disputa si longtemps sur le nombre et la qualité des accusateurs et des témoins, et sur les reproches de l'accusé, que la séance dura bien avant dans la nuit, et on fut obligé de la terminer sans rien conclure; mais le lendemain Charles, qui pendant la nuit avait fait de sérieuses réflexions, remit l'anneau et le bâton pastoral entre les mains du roi, disant que, selon les décrets du Pape Célestin, il ne voulait point être évêque de ceux qui ne voulaient point de lui. Les Pères du concile rendirent grâces à Dieu de les avoir tirés de cet embarras d'une manière si peu attendue; ils décidèrent que les actes de ce concile seraient gardés dans les archives de l'Église de Mayence, et que l'on en rendrait compte au Pape pour lui en demander la confirmation. Charles, étant retourné dans le diocèse de Magdebourg d'où il avait été tiré, y mourut quatre mois après¹.

Henri, archevêque de Ravenne, avait été

impliqué dans le schisme de Cadalous; au lieu de reconnaître sa faute comme les autres il y persista, du moins quelque temps, et fut excommunié par le Pape. Il ne laissa pas d'exercer ses fonctions et de lancer des excommunications que le Pape déclara nulles. Comme son peuple lui demeurait attaché il avait encouru l'excommunication lui-même. Saint Pierre Damien en avait écrit au Pape, le priant d'exécuter la résolution qu'il avait prise d'absoudre ce prélat, et lui représentant qu'il n'était pas raisonnable de laisser périr, pour la faute d'un seul, une si grande multitude de personnes rachetées par le sang de Jésus-Christ. Toutefois l'archevêque mourut le premier jour de janvier 1070, sans avoir été absous, et, quelque temps après, le Pape Alexandre envoya Pierre Damien à Ravenne avec pouvoir de lever l'excommunication dont le peuple était encore chargé, jugeant que personne n'était plus propre à cette fonction que Pierre, tant pour l'autorité qu'il avait par lui-même que parce qu'il était enfant de cette Église. Bien qu'il fût accablé de vieillesse il accepta volontiers cette commission. Les habitants de Ravenne le reçurent avec une joie extrême; ils remerciaient Dieu et le Pape de leur avoir envoyé un tel homme. Tous ayant humblement accepté la pénitence que leur faute méritait, leur saint compatriote leur donna l'absolution.

En retournant à Rome le saint vieillard logea la première journée à Faenza, au monastère de Notre-Dame, hors de la porte. La fièvre l'y prit; elle augmenta de jour en jour, et vers le minuit du huitième il fit réciter autour de son lit, par les moines qui l'accompagnaient, les nocturnes et les matines ou laudes de la Chaire de saint Pierre, qui se rencontrait ce jour-là. Peu de temps après qu'ils eurent achevé il rendit l'esprit, le 22 février 1072. Il convenait qu'un si zélé défenseur de la Chaire de saint Pierre rendit le dernier soupir le jour de sa fête. Il fut enterré, avec un grand concours de peuple, dans l'église du même monastère. Honoré dès lors comme saint dans l'Église de Faenza, son culte a été étendu de nos jours à l'Église universelle, comme docteur¹.

¹ Lamb., ann. 1069 et 1071. Labbe, t. 9, p. 1205.

¹ Acta SS., 22 févr.

Les écrits de saint Pierre Damien, recueillis en quatre volumes reliés en un, méritent l'attention des lecteurs par la variété des matières qui y sont traitées, par quantité de remarques importantes sur le dogme, sur la morale, sur la discipline ecclésiastique et monastique et sur l'histoire de l'Église, et par la façon pleine de noblesse, de facilité et d'agrément, dont il accompagne tout ce qu'il dit. Son style a le mérite de la précision et de la clarté, et, quoique semé de figures, il n'est point embarrassé. On voit dans ses lettres un génie fin, délicat, né pour les affaires. Il parle aux grands avec liberté, mais toujours avec politesse et circonspection. Vif dans ses invectives contre les désordres, il ménage les coupables pour les détourner plus aisément du vice ; mais la pudeur a peine à supporter les peintures qu'il fait de ces désordres. Il paraît trop crédule à l'égard d'un grand nombre de visions et d'histoires rapportées dans ses ouvrages ; néanmoins il y en a plusieurs si bien constatées qu'il serait déraisonnable de les révoquer en doute. Il y a du tour et de l'art dans ses poésies, de l'élégance dans ses discours, et dans tous ses écrits on remarque un esprit cultivé et instruit des sciences divines et humaines¹.

Le cardinal Mai a retrouvé de saint Pierre Damien une excellente exposition du canon de la messe. On y lit : « Lors donc que le prêtre prononce ces paroles du Christ : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, le pain et le vin sont convertis en la chair et au sang, par cette vertu du Verbe par laquelle le Verbe a été fait chair et a habité parmi nous ; par laquelle il a dit, et toutes choses ont été faites ; par laquelle il a changé une femme en statue, par laquelle il a changé une verge en serpent, par laquelle il a changé des fontaines en sang, par laquelle il a changé l'eau en vin. Car, si la parole d'Hélie a pu faire descendre le feu du ciel, la parole du Christ ne pourra-t-elle point changer le pain en chair ? Qui osera le penser de Celui à qui rien n'est impossible, par qui ont été faites toutes choses, et sans qui rien n'a été fait ? Certainement créer ce qui n'est pas est plus que de

changer ce qui est ; créer de rien ce qui n'est point est beaucoup plus que de transmuter une chose qui est en une autre. Si quelqu'un dit : « Je suis complètement certain de ce qu'il peut, mais je ne suis pas certain de ce qu'il veut, » qu'il écoute le Christ, bénissant le pain et disant : *Ceci est mon corps*. C'est la vérité même qui le dit ; c'est donc absolument vrai. Il dit encore ailleurs : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang vous n'aurez point la vie en vous. » Et, pour plus grande expression de la vérité, il ajoute : « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang un breuvage. » Moi donc qui désire avoir la vie éternelle, je mange vraiment la chair du Christ et je bois vraiment son sang, cette chair qu'il a prise de la Vierge et ce sang qu'il a répandu sur la croix. Et comme la veuve de Sarepta mangeait chaque jour sans que la farine de son vase diminuât, non plus que l'huile de son huilier, ainsi l'Église entière prend chaque jour et ne consume jamais le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Nous ne pouvons sortir de l'Égypte si ce n'est en célébrant la Pâque ; pour être donc protégés contre l'ange exterminateur mangeons l'Agneau. Mais combien de fois ? Augustin dit de le faire chaque jour ; je ne le loue ni ne le blâme. Nous lisons de Zachée et du centurion : « L'un reçut Jésus-Christ dans sa maison avec joie ; » l'autre dit : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit. » L'un ne se préféra point à l'autre. Que chacun fasse ce qu'il croit pieux de faire. J'exhorte cependant à communier tous les dimanches, si toutefois l'âme n'est point dans l'affection de pécher¹. »

Adalbert, archevêque de Brême, avait repris le premier rang à la cour du roi Henri, et, triomphant de ses concurrents, qui l'avaient chassé quelques années auparavant, il possédait seul ce jeune prince et régnait presque avec lui, tant il avait su le gagner adroitement. Se sentant épuisé de vieillesse et de maladie, il employa tout l'art des médecins à combattre longtemps la mort, et mourut enfin vers la mi-carême, le 6

¹ Ceillier, t. 20.

¹ Mai, *Script. veter.*, t. 6, p. 211-225.

mars 1072. Il avait de grandes qualités, beaucoup de zèle pour l'accroissement de la religion, une libéralité sans bornes, une dévotion tendre, jusqu'à fondre en larmes en offrant le saint Sacrifice. On tenait qu'il avait gardé la virginité. Mais ces vertus étaient obscurcies par son ambition, sa passion de gouverner, sous prétexte du bien de l'Église et de l'État, sa dureté envers ses sujets, sa vanité et la créance qu'il donnait à ses flatteurs ; car ces défauts déshonorèrent principalement la fin de sa vie. Il mourut à Goslar, où était la cour, et fut rapporté à son église de Brême¹.

Il eut toujours un grand soin de sa mission du Nord. Vers l'an 1062 Harold, roi de Norwège, y exerçait une cruelle tyrannie. Il abattit plusieurs églises et fit mourir plusieurs chrétiens dans les supplices. Il était même adonné aux maléfices que le saint roi Olaüs, son frère, avait travaillé à exterminer du pays avec tant de zèle qu'il lui en avait coûté la vie. Harold, loin d'être touché des miracles qui se faisaient à son tombeau, en enlevait les offrandes et les distribuait à ses soldats. Adalbert, affligé de ces désordres, envoya des députés à Harold, avec des lettres où il lui en faisait des reproches, l'avertissant particulièrement qu'il ne devait pas tourner au profit des laïques les oblations, ni faire venir des évêques d'Angleterre et de France, au mépris de sa juridiction, puisque c'était à lui de les ordonner, comme légat du Saint-Siège.

Harold, irrité de ces remontrances, renvoya avec mépris les députés d'Adalbert, disant qu'il ne reconnaissait en Norwège ni archevêque ni autre personne puissante que lui-même. L'archevêque Adalbert s'en plaignit au Pape Alexandre II, qui écrivit au roi Harold en ces termes : « Comme vous êtes encore peu instruit dans la foi et la discipline canonique, nous devrions, nous qui avons la charge de toute l'Église, vous donner de fréquents avertissements ; mais la longueur du chemin nous empêchant de le faire par nous-même, sachez que nous en avons donné la commission à Adalbert, archevêque de

Brême, notre légat. Or il s'est plaint à nous, par ses lettres, que les évêques de vos provinces ne sont point sacrés ou se font sacrer pour de l'argent en Angleterre ou en France. C'est pourquoi nous vous admonestons, vous et vos évêques, de lui rendre la même obéissance qu'au Saint-Siège¹. »

L'archevêque Adalbert avait aussi irrité Suénon, roi de Danemark, en lui faisant de terribles reproches de ce qu'il avait épousé sa parente ; il l'avait même menacé d'excommunication ; enfin le roi, touché des lettres du Pape, répudia sa parente ; mais il prit plusieurs autres femmes et plusieurs concubines. L'archevêque songea depuis à rentrer dans les bonnes grâces de ce prince, espérant qu'il lui faciliterait l'exécution de ses desseins. Il vint donc à Sleswig, où, s'étant fait aimer par ses libéralités, il gagna le roi même par des présents et des festins, disputant de magnificence avec lui. Ils se donnèrent suivant la coutume des Barbares des repas tour à tour pendant huit jours, où l'on traita plusieurs affaires ecclésiastiques, et on prit des mesures pour la paix des chrétiens et la conversion des païens. L'archevêque revint chez lui plein de joie et persuada à l'empereur Henri III de faire venir en Saxe le roi de Danemark et de conclure avec lui une alliance perpétuelle, à la faveur de laquelle l'Église de Brême reçut de grands avantages, et la mission, chez les peuples du Nord, prit de grands accroissements. On voit par une lettre du Pape Alexandre II à ce roi Suénon que les rois de Danemark payaient un cens annuel au Saint-Siège².

Adalbert, voyant dans les missions du Nord un nombre suffisant d'évêques, résolut de tenir pour la première fois un concile en Danemark, parce qu'il en trouva la commodité et qu'il y avait plusieurs abus à corriger dans ces nouvelles Églises. Les évêques vendaient l'ordination, les peuples ne voulaient pas payer les dîmes et s'abandonnaient aux excès de la bouche et aux femmes. Il convoqua donc ce concile à Sleswig, par l'autorité du Pape, dont il était légat, et avec le secours du roi de Danemark ; mais les évêques

¹ Adam. Brem., l. 4, c. 33, 36.

² *Epist.* 2, Labbe, t. 9, p. 116. — *Epist.* 3, p. 116. Adam. Brem., l. 3, c. 13, 20.

d'outre-mer se firent longtemps attendre. On voit sur ce sujet une lettre du Pape Alexandre II à tous les évêques de Danemark ¹.

L'archevêque Adalbert en ordonna vingt en tout, dont il y en eût trois qui demeurèrent inutiles, ne cherchant que leurs intérêts. L'archevêque en avait toujours quelques-uns auprès de lui, quelquefois jusqu'à sept, et au moins trois de ses suffragants ou autres, car il ne pouvait être sans évêques. Il traitait avec grand honneur les légats du Pape et disait qu'il ne reconnaissait que deux maîtres, le Pape et le roi. Le Pape lui avait accordé le privilège d'être son vicaire en ces quartiers-là, lui et ses successeurs; d'établir des évêchés par tout le Nord, même malgré les rois, dans tous les lieux où il jugerait à propos, et de choisir de sa chapelle ceux qu'il voudrait pour les ordonner évêques ².

Le successeur d'Adalbert fut Liémar, jeune homme de grande espérance et très-bien instruit dans tous les arts libéraux. Il était Bavaïois et venu d'officiers du roi Henri, qui lui donna l'archevêché de Brême à la Pentecôte de la même année (1072). Il fut ordonné par ses suffragants, reçut le pallium du Pape Alexandre et tint le siège trente ans.

C'est à lui qu'Adam, chanoine de Brême, dédia son *Histoire ecclésiastique*, qui comprend les origines des Églises du Nord, et la suite des évêques de Brême et de Hambourg depuis l'entrée de saint Villehade en Saxe jusqu'à la mort de l'archevêque Adalbert, pendant près de trois cents ans. Adam vint à Brême en 1067 et rechercha curieusement ses antiquités dans ce qu'il trouva de mémoires écrits, dans les lettres des princes et des Papes et dans la tradition vivante des anciens. Celui qui l'instruisit le plus de vive voix fut Suénon, ce roi de Danemark dont il a été parlé. Ce prince était zélé pour la propagation de la foi et envoya de ses clercs prêcher en Suède, en Norwége et dans les îles. Il était lettré et libéral envers les étrangers. Adam, étant venu à Brême et ayant ouï parler du mérite de ce prince, alla le trouver et en fut très-bien reçu; ce fut de ses discours qu'il

recueillit toute la partie de son Histoire qui regarde les Barbares. Suénon lui nomma quelques saints qui avaient été martyrisés de son temps en Suède et en Norwége : un étranger nommé Héric, qui, prêchant chez les Suédois les plus reculés, eut la tête tranchée; un autre nommé Alfard, qui, après avoir mené longtemps une sainte vie en Norwége, fut tué par ses propres amis. Il se faisait beaucoup de miracles à leurs tombeaux. Cette Histoire d'Adam de Brême respire une grande sincérité.

Il la termine par une description curieuse du Danemark, de la Suède, de la Norwége et des îles qui en dépendent, où il décrit ainsi l'idolâtrie des Suédois : « Leur temple le plus fameux est à Upsal; il est tout revêtu d'or, et on y révere les statues de trois dieux : au milieu est le trône du plus puissant, qu'ils nomment Thor; des deux côtés sont les deux autres, Vodan et Friccon. Ils disent que Thor gouverne l'air, le tonnerre, la foudre, les vents, les pluies, les saisons, les fruits. Ils lui donnent un sceptre, et c'est comme le Jupiter des anciens Romains. Vodan est le dieu de la guerre, armé comme Mars. Friccon donne la paix et les plaisirs et est représenté sous la figure infâme de Priape. Ils adorent aussides hommes qu'ils croient être devenus dieux par leurs belles actions. Ils célèbrent tous les neuf ans une fête solennelle, où tous sont obligés d'envoyer leurs offrandes à Upsal; personne n'en est exempt; les chrétiens mêmes sont contraints à se racheter de cette superstition. Dans cette fête on immole neuf animaux mâles de toute espèce, et on en suspend les corps dans un bois proche du temple, dont tous les arbres passent pour sacrés. Un chrétien m'a dit y avoir vu jusqu'à soixante corps humains mêlés avec ceux des bêtes. »

Adalvard, que l'archevêque Adalbert avait fait évêque de Sictone, ayant en peu de temps converti tous les habitants de cette ville et des environs, entreprit, avec Éginon, évêque de Scone, en Danemark, d'aller à Upsal et de s'exposer à toutes sortes de tourments pour faire abattre ou plutôt brûler ce temple, qui était comme la capitale de l'idolâtrie du pays, espérant que sa ruine serait suivie de la con-

¹ Epist. 7, p. 1122. — ² Adam. Brem., I, 4, c. 44.

version de toute la nation. Le roi de Suède, Stenquil, qui était très-pieux, ayant appris ce dessein des deux évêques, les en détourna prudemment, les assurant qu'ils seraient aussitôt condamnés à mort, qu'on le chasserait lui-même du royaume, comme y ayant introduit des malfaiteurs, et que ceux qui étaient alors chrétiens retourneraient au paganisme, comme il venait d'arriver chez les Slaves. Les deux évêques se rendirent à la remontrance du roi; mais ils parcoururent toutes les villes de Gothie, brisant les idoles et convertissant des milliers de païens.

Si le roi Suénon de Danemark, de qui Adam apprit tant de faits importants, avait su vaincre sa passion pour les femmes, il eût pu devenir un prince accompli. La généreuse docilité de son caractère parut dans la conjoncture suivante. Au milieu d'un festin qu'il donna aux grands il découvrit que quelques-uns d'entre eux avaient mal parlé de lui en secret; il en fut tellement irrité qu'il les fit tuer le lendemain matin, jour de la Circoncision, dans l'église cathédrale de Rotschild, dédiée à la Trinité. L'évêque Guillaume, de cette ville, ne témoigna à personne la douleur qu'il ressentait de ce sacrilège et se prépara à officier pontificalement; mais, quand on l'avertit que le roi venait à l'église, il n'alla point le recevoir, et, quand il voulut entrer, il l'arrêta avec sa crosse dont il lui appuya la pointe contre l'estomac, le traitant de bourreau qui venait de répandre le sang humain.

Les gardes du roi environnèrent le prélat l'épée à la main, voulant le tuer; mais le roi les en empêcha, et, reconnaissant sa faute, retourna à son palais, où il ôta ses ornements royaux et prit un habit de pénitent. Cependant l'évêque fit commencer la messe, et, comme il allait chanter *Gloria in excelsis*, on lui dit que le roi était à la porte en posture de suppliant. Il fit cesser le chant, et, s'étant avancé, il demanda au roi pourquoi il s'était mis en cet état. Le roi, prosterné, confessa son crime et en demanda pardon, promettant de réparer le scandale qu'il avait donné. Le pontife leva aussitôt l'excommunication, releva le roi en l'embrassant, essuya ses larmes et lui ordonna d'aller reprendre son ha-

bit royal. Après lui avoir imposé sa pénitence il fit avancer le clergé pour le recevoir en chantant et l'amena jusqu'à l'autel, où il continua la messe. Le peuple témoigna sa joie par de grands applaudissements.

Le troisième jour après, le roi vint encore à l'église en habit royal; pendant la messe il monta à la tribune, et, ayant fait faire silence par un héraut, il confessa publiquement la grandeur de sa faute et du scandale qu'il avait donné. Il loua l'indulgence de l'évêque, et déclara que, pour réparation du crime commis par son ordre, il donnait à l'église la moitié de la province de Steffen. Depuis ce temps le roi honora et aima l'évêque de plus en plus, et ils vécurent toujours dans une parfaite union¹.

Après la mort d'Adalbert, archevêque de Brême, saint Annon, archevêque de Cologne, reprit en Allemagne la principale autorité; car le roi Henri étant venu à Utrecht célébrer la Pâque, qui était le 8 avril en 1072, y reçut de grandes plaintes des injustices qui se commettaient par tout son royaume, de l'oppression des innocents et des faibles, du pillage des églises et des monastères. Touché de ces désordres ou fatigué des clameurs du peuple, il pria l'archevêque de Cologne de prendre sous lui le soin de l'État. Tous les seigneurs joignirent leurs instances à celles du roi; mais l'archevêque résista longtemps. Il se souvenait des mauvais traitements qu'il avait reçus, et d'ailleurs, étant tout occupé de Dieu, il avait peine à s'embarrasser d'affaires temporelles; il céda toutefois au bien public et au désir unanime du roi et des seigneurs. On s'aperçut bientôt de ce changement; la violence fut réprimée, la justice reprit le dessus, et le saint archevêque parut n'être pas moins digne de la royauté que du sacerdoce².

Mais l'auteur principal des injustices et des troubles était le roi lui-même. Sur des accusations d'un courtisan subalterne, sans discussion et sans preuve, il avait condamné et dépouillé Otton, duc de Bavière. Il condamna et dépouilla de la même manière plusieurs autres seigneurs, sous prétexte de conspira-

¹ Saxo, l. 11. — ² Lambert.

tion. Rodolphe, duc de Souabe, fut accusé à son tour et cité à comparaître au tribunal du roi. Instruit par l'exemple des autres qu'il n'y avait pas de justice à espérer, il refusa de venir et résolut de défendre son droit par la force plutôt que de se livrer à la merci de ses ennemis. Une guerre civile était à craindre. Pour la prévenir l'impératrice Agnès vint d'Italie en Allemagne, accompagnée d'un grand nombre d'abbés et de moines. Arrivée à Worms, où le roi, son fils, était venu au-devant d'elle, elle fut assez heureuse pour le réconcilier avec le duc Rodolphe. Elle s'en retourna aussitôt, pour montrer que la charité avait été l'unique motif de son voyage ¹.

Saint Hugues, abbé de Cluny, qui avait suivi l'impératrice, rendit à Robert, abbé de Reichenau, des lettres du Pape, par lesquelles il était déposé et excommunié. Robert était auparavant abbé à Bamberg, où, étant encore simple moine, il avait amassé des sommes immenses par des usures et d'autres gains sordides, en sorte qu'on le nommait l'Argentier. Il soupirait après la mort des évêques et des abbés, et, comme il n'en mourait point assez tôt à son gré, outre les présents qu'il faisait secrètement aux favoris, il promit au roi cent livres d'or pour avoir l'abbaye de Fulde, en faisant chasser l'abbé Viderad. Quelques gens de bien résistèrent en face au roi et empêchèrent cette injustice. Ce fut cet abbé Robert, qui, par son exemple, décria le plus alors la profession monastique, et qui introduisit l'abus de mettre publiquement à la cour les abbayes à l'enchère; on ne pouvait les mettre si haut qu'il ne se trouvât des moines qui en donnaient davantage.

L'abbaye de Reichenau ayant donc vaqué en 1071, Robert l'obtint en comptant au trésor du roi mille livres d'argent pur; mais, quand il voulut prendre possession, l'avoué ou le défenseur laïque de Reichenau lui envoya dénoncer qu'il ne fût pas assez hardi pour entrer dans les terres du monastère, autrement qu'il irait au-devant à main armée. Robert, consterné de la perte de son argent et de sa dignité, car l'abbaye de Bamberg était donnée à un autre, voulait tenter

le sort des armes et ajouter des homicides à la simonie; cependant, ceux qui l'accompagnaient l'ayant assuré que l'entreprise était au-dessus de ses forces, il se retira confus dans les terres de son frère pour attendre l'événement. Accusé à Rome et cité jusqu'à trois fois pour venir se défendre en concile, il ne comparut point. Le Pape prononça contre lui la condamnation dont le saint abbé Hugues fut le porteur; elle contenait excommunication, interdiction de tout office divin hors la psalmodie, exclusion perpétuelle de l'abbaye de Reichenau et de toute autre dignité ecclésiastique. Robert, contraint par le roi de rendre le bâton pastoral, n'obéit pas sans une extrême douleur ¹. On voit ici au naturel ce que devenaient les dignités de l'Eglise dans les mains du roi Henri; comme les crucifix d'argent ou d'or dans les mains des Juifs, elles étaient un objet de trafic et de dérision. Rome de moins, la religion, l'Eglise, le sentiment de l'honneur même étaient perdus en Allemagne.

Sigefroi, archevêque de Mayence, étant parti à la Nativité de Notre-Dame (1072), sous prétexte d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, s'arrêta à Cluny, où il renvoya toute sa suite et quitta tous ses biens, résolu d'y embrasser la profession monastique et d'y passer le reste de ses jours. Il voyait sans doute mieux que beaucoup d'autres les désordres et les maux de l'Allemagne, auxquels il ne trouvait point de remède, auxquels il ne se sentait peut-être pas lui-même le courage de s'opposer. Mais il ne persista pas; il céda aux prières du clergé et du peuple de Mayence, et y revint à la Saint-André de la même année.

Le roi Henri passa la fête de Noël à Bamberg, où Annon, archevêque de Cologne, ne pouvant plus souffrir les injustices qui se commettaient à la cour, pria le roi de le décharger des affaires d'État, alléguant son âge déjà avancé. Le roi n'eut pas de peine à y consentir, voyant depuis longtemps le prélat, extrêmement choqué de ses passions déréglées et des folies de sa jeunesse, s'y opposer autant que le respect le permettait. L'arche-

¹ Lamb. Berthold.

¹ Id.

vêque, ayant obtenu son congé, se retira au monastère de Siegburg, qu'il avait fondé ; il y passa les trois années qu'il survécut en veilles, en jeûnes et en prières accompagnées d'aumônes, n'en sortant que par nécessité.

Le roi, délivré d'un fâcheux gouverneur, s'abandonna aussitôt sans retenue à toutes sortes de crimes. Au lieu de faire sentir sa puissance aux nations païennes et barbares qui avaient si souvent désolé l'Allemagne, il ne songeait, ce semble, qu'à tyranniser ses propres sujets. Nous avons vu les doléances que lui fit le peuple d'Utrecht le jour de Pâques 1072. Quant à la Saxe et à la Thuringe il les traitait en pays ennemi ; partout il élevait des forteresses, contraignant les paysans à y travailler comme des esclaves. Les garnisons de ces repaires, sans solde suffisante, vivaient, d'après ses ordres, du pillage des campagnes. A l'exemple du maître les satellites étaient autant de despotes. Des hommes libres, même nobles, se voyaient réduire en servitude ; les filles et les femmes les plus respectables étaient déshonorées sous les yeux de leurs parents ; un père, un époux s'en plaignait-il : il était accusé de lèse-majesté, jeté en prison, dont il ne se rachetait que par l'abandon de tous ses biens. Les pauvres paysans en appelaient-ils au roi : le roi leur répondait sèchement qu'ils méritaient bien d'être traités de la sorte pour leur injustice à refuser le paiement des dîmes ; que, pour lui, il ne faisait que venger par ses armes la cause de Dieu et les lois de l'Église. Voici l'explication de ce mystère.

Afin de donner un prétexte à ses violences le roi excita l'archevêque de Mayence à exiger les dîmes de Thuringe, comme il avait commencé depuis quelques années, promettant de lui prêter main-forte pour contraindre ceux qui les refuseraient, mais à condition qu'il partagerait ces dîmes avec l'archevêque. Le prélat se laissa séduire par cette espérance et indiqua un concile à Erfurt pour le 10 mars 1073. Au jour marqué le roi et l'archevêque s'y trouvèrent, accompagnés l'un et l'autre d'une troupe de savants ou plutôt de sophistes, qu'ils avaient affecté de faire venir de divers lieux pour expliquer les canons suivant l'intention du prélat et appuyer

la cause par des subtilités au défaut de la vérité. A ce concile étaient quatre évêques, qui étaient venus déterminés à appuyer les intentions du roi et de l'archevêque, quoique la plupart les désapprouvassent ; mais la crainte du roi et l'amitié qu'ils avaient pour l'archevêque ne leur laissaient pas la liberté de déclarer leurs sentiments. Le roi avait autour de lui un nombre considérable de troupes pour arrêter par la force ceux qui voudraient troubler l'exécution de son dessein.

La principale espérance des Thuringiens était dans les abbés de Fulde et de Herfeld, parce qu'ils avaient quantité d'églises levant dîmes et une infinité de terres dans la Thuringe. Ces abbés, étant publiquement interpellés de payer les dîmes, commencèrent par prier l'archevêque, au nom de Dieu, de ne point donner atteinte aux anciens droits de leurs monastères, que les Papes avaient souvent confirmés par leurs bulles, et que les archevêques, ses prédécesseurs, n'avaient jamais attaqués. L'archevêque répondit que ses prédécesseurs avaient gouverné l'Église en leur temps comme il leur avait plu ; que, comme leurs diocésains étaient encore presque néophytes et faibles dans la religion, ils leur avaient souffert, par un sage ménagement, bien des choses qu'ils prétendaient que leurs successeurs retrancheraient avec le temps. « Pour moi, ajouta-t-il, à présent que cette Église est suffisamment affermie, je prétends y faire exécuter les lois ecclésiastiques, et, par conséquent, ou vous vous y soumettez de bonne grâce, ou vous vous séparez de l'unité de l'Église. » Les abbés recommencèrent à le conjurer au nom de Dieu que, s'il n'avait point d'égard à l'autorité du Pape, aux privilèges de Charlemagne et des autres empereurs et à l'indulgence de ses prédécesseurs, il laissât au moins partager les dîmes suivant les canons et la pratique universelle des autres Églises et qu'il se contentât d'en prendre le quart. L'archevêque répondit qu'il n'avait pas pris tant de peine ni remué cette affaire depuis environ dix ans pour rien céder de son droit. Les deux premiers jours du concile se passèrent en cette contestation, sans que l'on vit encore lequel des deux partis l'emporterait, et les Thuringiens étaient

prêts à récuser le concile pour appeler au Saint-Siège; mais le roi, prenant Dieu à témoin, protesta que, si quelqu'un était assez hardi pour le faire, il le punirait de mort, et ferait dans ses terres une telle destruction que l'on s'en souviendrait pendant plusieurs siècles. L'abbé de Herfeld, épouvanté du péril de ses sujets, ne trouva point d'autre parti à prendre que de s'en rapporter au roi et de le prier de terminer comme il lui plairait le différend entre l'archevêque et lui. Après que l'on eut longtemps délibéré ils convinrent que, dans dix paroisses où l'abbé prenait les dîmes, il en aurait les deux tiers et l'archevêque le tiers; que, dans les autres, ils partageraient par moitié; que, dans celles qui appartenaient à l'archevêque, il aurait toute la dime, et que tous ses domaines, en quelques diocèses qu'ils fussent, en seraient exempts. En vérité Sigefroi aurait bien fait de rester moine à Cluny; il n'aurait pas imprimé à sa mémoire la flétrissure de lâcheté et d'avarice.

L'abbé de Herfeld étant ainsi subjugué, les Thuringiens, qui se fiaient principalement à son éloquence et à son habileté, perdirent toute espérance et promirent aussitôt de donner les dîmes. L'abbé de Fulde résista quelques jours; mais enfin la crainte du roi lui fit convenir que, dans toutes les églises décimales, l'archevêque partagerait avec lui la dime par moitié; mais que ses domaines en seraient exempts, comme ceux de l'archevêque. « Alors le roi, sachant bien, dit Lambert d'Aschaffembourg, que ce qui s'était passé en ce concile ne serait pas agréable au Pape, défendit aux abbés, sous peine de perdre ses bonnes grâces, de se pourvoir à Rome pour s'en plaindre en quelque manière que ce fût. » C'est ainsi qu'il soutenait les lois de l'Eglise et la cause de Dieu ! « Voyant donc les paysans consternés de toutes parts et prêts à tout endurer, il entreprit, dit le même Lambert, de réduire en servitude tous les Saxons ainsi que les Thuringiens et de confisquer leurs propriétés¹. »

L'Eglise se voyait en proie à la tyrannie autant que le sexe faible et le pauvre peuple.

Comme nous l'avons déjà vu, Henri vendait les évêchés et les abbayes au plus offrant et les donnait souvent à ses compagnons de débauche pour prix des plus horribles infamies; plus d'une fois, après avoir installé un évêque ou un abbé de la sorte, il en trouvait un autre encore pire et qui flattait encore avec plus de turpitude ses hideux penchants; aussitôt il faisait déposer le premier comme simoniaque et mettait en sa place le second comme plus saint. Telle était la corruption que produisit ce commerce de simonie et de luxure qu'à peine voyait-on un évêque dont l'entrée fût légitime et la vie pure. Ce qui achève de peindre ce malheureux prince, c'est sa conduite dans l'intérieur de sa famille. Il avait, de père et de mère, une sœur unique qui s'était faite religieuse. Eh bien ! un jour, lui-même la tenant renversée par terre, il la fit déshonorer par un de ses courtisans. Ce n'est pas tout : son âge mûr, sa vieillesse même furent encore pires que sa jeunesse. Après avoir fait violer sa seconde femme, l'impératrice Adélaïde, nommée aussi Praxède, par plusieurs de ses compagnons de débauche, et cela dans un cachot où il l'avait plongée, il ordonna enfin à son propre fils Conrad d'en faire autant, et, sur son refus, le renia pour son fils et le déclara bâtard. En vérité, pour prendre la défense d'un pareil homme il faut lui ressembler¹.

Excédés d'une pareille tyrannie, les évêques, les grands, les peuples de Saxe, et parmi eux saint Bennon, évêque de Misnie, adressèrent des plaintes au Saint-Siège et de fortes remontrances à Henri, le conjurant par tous les motifs, maintenant qu'il était parvenu à un âge mûr, de mettre fin aux intolérables excès de sa jeunesse. A ce prix ils le serviraient de grand cœur, comme auparavant, en la manière, toutefois, qu'il convient à des hommes libres, et nés dans un empire libre, de servir un roi, sinon, chrétiens qu'ils étaient, ils ne voulaient point se souiller par la communion d'un homme qui avait trahi la foi chrétienne par des prévarications capitales. Que s'il pensait les contraindre par les armes, eux aussi ne manquaient ni

¹ Lambert, ann. 1073.

¹ Lambert, ann. 1073. Bruno, in *Hist. bell. Saxon. Dodechin.*

d'armes ni de science militaire. Ils lui avaient juré fidélité, mais à condition qu'il voulût être roi pour l'édification et non pour la destruction de l'Église de Dieu, qu'il gouvernât justement, légitimement, et laissât à chacun son rang, sa dignité et ses droits. Que si, le premier, il violait ces conditions, eux n'étaient plus tenus à la religion de ce serment; mais que, désormais, ils lui feraient une très-juste guerre comme à un barbare oppresseur du nom chrétien, et que, tant qu'il leur resterait une dernière étincelle de chaleur vitale, ils combattraient pour l'Église de Dieu, pour la foi chrétienne et pour leur propre liberté.

Aux ambassadeurs de Henri ils rappelaient que tels étaient ses crimes envers ses plus intimes amis, envers sa femme, envers sa propre sœur, l'abbesse de Quedlinbourg, envers ses plus proches parents, que, si on les jugeait suivant les lois ecclésiastiques, il serait condamné à renoncer au mariage, au boudier de la milice et à tout usage du siècle; combien plus au royaume! Les princes qui étaient venus de la part de Henri, ayant ouï le détail et les preuves de tous ses crimes,

en furent épouvantés, et résolurent secrètement, d'un commun accord, de ne plus le reconnaître pour roi, mais d'en choisir un autre à la première occasion favorable. C'est ce que nous apprend Lambert d'Aschaffembourg; qui vivait et écrivait dans ce temps-là.

Une partie de ces plaintes fut portée au Pape Alexandre II. La même année (1073), Annon de Cologne et Herman de Bamberg furent envoyés à Rome pour recueillir certaines redevances dues au roi. Le Pape les chargea de remettre au roi les lettres apostoliques qui l'appelaient à Rome pour donner satisfaction, tant sur la simonie que sur d'autres excès dont Rome avait entendu parler; mais Alexandre mourut peu de temps après avoir donné ces lettres, le 20 avril 1073, avec la réputation méritée d'un grand et saint Pape. Il laissait à son successeur la grande tâche de sauver la pudeur, la justice, la charité, non-seulement en Allemagne, mais dans toute l'Europe, mais dans l'univers tout entier.

¹ Lambert, ann. 1073.

LIVRE SOIXANTE-CINQUIÈME.

DE 1073 A 1085.

Le Pape saint Grégoire VII. — L'Église de Dieu maintient sa divine indépendance, avec la juste liberté des peuples chrétiens, contre le despotisme païen du roi teutonique.

« Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant, l'an de la miséricordieuse Incarnation 1073, indiction et lune onzièmes, le 10 des calendes de mai, la seconde férie, le jour de la sépulture du seigneur Alexandre II, Pape d'heureuse mémoire, afin que la Chaire apostolique ne soit pas longtemps en deuil, privée d'un propre pasteur, nous, cardinaux, clercs, acolytes, sous-diacres, diacres, prêtres de la sainte Église romaine, catholique et apostolique, assemblés dans la basilique de Saint-Pierre aux Liens, du consentement des vénérables évêques, abbés, curés et moines ici présents, aux acclamations d'une foule considérable des deux sexes et de rangs divers, nous nous élisons pour pasteur et souverain Pontife l'homme religieux versé dans l'une et l'autre science, amateur accompli de l'équité et de la justice, intrépide dans l'adversité, modéré dans la prospérité, et, suivant la parole de l'Apôtre, orné de bonnes mœurs, pudique, modeste, sobre, chaste, hospitalier, gouvernant bien sa maison, élevé et instruit d'une manière distinguée, depuis sa première enfance, dans le sein de cette mère Église, et, pour son mérite, promu jusqu'à ce jour à l'honneur de l'archidiaconat; en un mot, l'archidiacre Hildebrand, que nous voulons et approuvons qui soit appelé, d'ici à jamais, Grégoire, Pape et Apostolique. Vous plaît-il? — Il nous plaît. — Le voulez-vous? — Nous le voulons. — Le louez-vous? — Nous le louons. Fait à Rome, le 10 des calendes de mai, indiction onzième. »

Tel est, d'après les actes publics, le décret

d'élection de Grégoire VII. Avant et après qu'il fut publié le clergé et le peuple criaient dans l'église : « Saint Pierre a élu l'archidiacre Hildebrand! Saint Pierre a élu le Pape Grégoire ¹. » L'éloge qu'on y fait de son caractère et de ses vertus est répété par tous les historiens catholiques du temps. Otton de Frisingue en fait ce portrait : « Modèle du troupeau, ce qu'il enseigna par la parole il le montra par l'exemple, et, partout courageux athlète, il ne craignit point de s'exposer comme un boulevard pour défendre la maison d'Israël ². » Lambert d'Aschaffembourg tient le même langage. « A la mort d'Alexandre II, dit-il, les Romains, avant d'avoir consulté le roi, élurent pour lui succéder Hildebrand, homme très-érudit dans les lettres sacrées, et déjà, sous les Pontifes précédents, très-célèbre dans toute l'Église par l'éclat de toutes les vertus ³. »

Grégoire vit son élection avec une profonde douleur! Il sentait quel fardeau redoutable allait peser sur lui. Un moyen restait pour y échapper, il l'employa. D'après la constitution de Nicolas II le consentement de Henri IV, roi de Germanie, était nécessaire. Ce prince ne s'était encore servi de ce privilège personnel que pour faire un antipape. Grégoire, sans vouloir se laisser sacrer ni prendre d'autre titre que celui d'*élu Pontife romain*, envoya promptement à Henri pour lui demander non pas son consentement, mais son refus, le prévenant dès lors

¹ Baron. ann., 1073. — ² Otto Frising., ann. 1073. —

³ Lamb., ann. 1073.

qu'une fois Pape il ne laisserait certainement pas impunis les excès notoires auxquels il s'abandonnait. Ce qui a lieu de surprendre, c'est que les évêques du royaume germanique, désigné alors bien souvent sous le nom de Gaules, et qui comprenait une partie considérable de la Gaule proprement dite, écrivirent ou parlèrent au roi dans le même sens. « Comme Grégoire brûlait du zèle de la gloire de Dieu, dit Lambert, les évêques des Gaules commencèrent à être touchés d'un grand scrupule : c'était que cet homme d'un génie véhément et d'une fidélité courageuse envers Dieu ne vint un jour à les examiner un peu sévèrement sur leurs négligences. C'est pourquoi, tous de concert, ils pressèrent le roi de déclarer nulle l'élection comme ayant été faite sans son ordre, l'assurant que, s'il ne se hâtait de prévenir les entreprises de cet homme, personne ne s'en trouverait plus mal que le roi lui-même ¹. »

Le principal auteur de ce conseil était Grégoire, évêque de Verceil, chancelier du roi en Lombardie. On le voit par une lettre très-bien faite que Guillaume, abbé de Saint-Arnoulphe de Metz, écrivit au nouveau Pape pour le féliciter, ou plutôt pour féliciter l'Église entière sur son élection ².

Aussitôt le roi envoya le comte Éberard pour demander aux seigneurs romains pourquoi, contre la coutume, ils avaient fait un Pape sans le consulter, et pour obliger même le Pape à renoncer à sa dignité s'il ne rendait pas bonne raison de sa conduite. Le comte, étant arrivé à Rome, fut très-bien reçu par le Pape élu, qui, ayant entendu les ordres du roi, répondit : « Dieu m'est témoin, jamais je n'ai recherché cette dignité. Les Romains m'ont élu malgré moi et m'ont fait violence ; mais ils n'ont pu m'obliger à me laisser ordonner jusqu'à ce que je fusse assuré, par une députation expresse, que le roi et les seigneurs du royaume teutonique consentaient à mon élection. C'est ce qui m'a fait différer mon ordination jusqu'à présent, et je la différerai, sans aucun doute, jusqu'à ce que quelqu'un vienne, de la part du roi, m'assurer de sa volonté. » Le roi, ayant reçu

cette réponse, en fut satisfait et envoya aussitôt à Rome le même évêque Grégoire de Verceil, chancelier d'Italie, pour confirmer l'élection par l'autorité du roi et assister au sacre du Pape ; ce qui fut exécuté sans délai.

Élu le 22 avril 1073, le Pape saint Grégoire, septième du nom, fut ordonné prêtre dans l'octave de la Pentecôte et sacré évêque le 30 juin de la même année, le dimanche de la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul. L'abbé Guillaume de Metz lui disait dans sa lettre : « Plus vous déplaîsez aux méchants, plus vous plaisez aux bons ; car ce n'est pas un petit témoignage de probité de déplaire aux enfants d'iniquité. Maintenant donc ceignez-vous de votre glaive, homme de la puissance, de ce glaive qui, suivant le prophète, ne doit point épargner le sang, et qui, selon la promesse du Seigneur, dévorera les chairs. Vous voyez comme les Amalécites et les Madianites, ainsi que les autres pestes, ont conspiré contre le camp d'Israël. Il faut une grande sollicitude, un grand conseil, une application continuelle pour abattre ou subjuguier tant de monstres et de bêtes féroces. Que ni la crainte ni les menaces de personne ne vous retardent d'entreprendre ce combat spirituel et saint, et, comme un autre Gédéon, ne craignez pas de briser les vases de terre. Vous voilà sur le pinacle, tous les regards se portent sur vous, chacun désire apprendre de vous de grandes choses ; par le passé on conjecture ce que vous ferez dans une dignité plus haute, vous qui, dans une moindre, n'avez pas combattu sans gloire. Mais quelle ineptie à moi d'oser vous donner des avis, de pousser qui court, puisque, dans votre admirable ferveur, vous méditez des choses plus grandes que notre faiblesse ne le soupçonne, et que, tel que l'aigle, vous élevez par-dessus toutes les choses d'ici-bas, vous essayez de fixer vos regards sur le soleil même ¹ ! »

Dès le lendemain de son élection le saint Pape Grégoire en fit part à Didier, abbé du mont Cassin, en ces termes : « Le Pape Alexandre est mort, et sa mort est retombée sur

¹ Lambert, ann. 1073. — ² *Analecta vet.*, p. 455.

¹ *Analecta vet.*, p. 455.

moi et m'a mis dans un trouble extrême; car, en cette occasion, le peuple romain est demeuré si paisible, contre sa coutume, et s'est tellement remis à notre conduite, que c'était un effet manifeste de la miséricorde de Dieu. Nous avons donc ordonné, par délibération, qu'après un jeûne de trois jours, après des processions, des prières et des aumônes, nous déciderions de ce qui nous paraîtrait le meilleur touchant l'élection du Pape. Mais, comme on enterrait le Pape Alexandre dans l'église du Sauveur, il s'est élevé tout d'un coup un grand tumulte du peuple, et ils se sont jetés sur moi comme des insensés, en sorte que je puis dire comme le prophète : « Je suis venu en haute mer et abîmé dans la tempête. » Mais comme je suis au lit, si fatigué que je ne puis dicter longtemps, je ne vous parlerai pas davantage de mes peines; seulement je vous conjure de me procurer les prières de vos frères, afin qu'elles me conservent dans le péril qu'elles devaient me faire éviter. Ne manquez pas de venir au plus tôt nous trouver, puisque vous savez combien l'Église romaine a besoin de vous et la confiance qu'elle a en votre prudence. Saluez de notre part l'impératrice Agnès et le vénérable Rainald, évêque de Côme, et priez-les de montrer à présent l'affection qu'ils nous portent ¹. » L'impératrice Agnès passa six mois au mont Cassin, où elle fit de magnifiques offrandes, et l'évêque Rainald était dans son intime confiance.

Saint Grégoire écrivit de même sur son élection à Guibert, archevêque de Ravenne, ajoutant que, sans lui laisser la liberté de parler ni de délibérer, on l'avait enlevé violemment pour le mettre sur le Saint-Siège. Il demande à Guibert la continuation de son affection pour l'Église romaine et pour lui en particulier. « Car, dit-il, comme je vous aime d'une charité sincère, j'en exige de vous une pareille avec tous ses effets. » On verra dans la suite combien Guibert répondit mal à ces avances du saint Pape, qui témoigne encore dans une autre lettre l'estime qu'il avait pour lui ².

Godefroi le Bossu, duc de Lorraine et mari

de la comtesse Mathilde de Toscane, avait écrit au nouveau Pape pour le féliciter de son élection. Saint Grégoire lui répond que c'est pour lui la cause d'une douleur amère, et qu'il y succomberait s'il n'était aidé par les prières des personnes spirituelles. « Car, ajoute-t-il, tous, principalement les prélats, travaillent plutôt à troubler l'Église qu'à la défendre, et, ne songeant qu'à satisfaire leur avarice et leur ambition, ils s'opposent, comme des ennemis, à tout ce qui regarde la religion et la justice de Dieu. » Et ensuite : « Quant au roi (c'est Henri, roi d'Allemagne), vous pouvez compter que personne ne lui désire plus que nous la gloire temporelle et la gloire éternelle; car nous avons résolu, sitôt que nous en aurions la commodité, de lui envoyer des nonces pour l'avertir paternellement de ce qui regarde l'utilité de l'Église et l'honneur de sa couronne. S'il nous écoute nous aurons autant de joie de son salut que du nôtre; s'il nous rend la haine pour l'amitié, ce qu'à Dieu ne plaise, nous ne voulons pas nous attirer cette menace : « Maudit qui n'ensanglante pas son épée ! » Car il ne nous est pas libre de préférer à la loi de Dieu la faveur de qui que ce soit. » Il parle de même au sujet du roi Henri dans une lettre écrite quelques jours après à Béatrix, duchesse de Toscane, et à sa fille, la comtesse Mathilde, épouse du duc Godefroi, déclarant qu'il est résolu de répandre son sang, s'il est besoin, pour la défense de la vérité ¹.

Dans l'intervalle de son élection à son sacre Grégoire ne laissa pas de donner plusieurs ordres importants. Ébole, comte de Rouci, en Champagne, ayant dessein de passer en Espagne pour faire la guerre aux infidèles, avait traité avec le Pape Alexandre pour jouir de ses conquêtes, moyennant certaines conditions dont il était convenu par écrit, et l'archidiacre Hildebrand était intervenu; car on regardait, non-seulement à Rome, mais partout ailleurs, comme un fait certain qu'avant l'invasion des Sarrasins le royaume d'Espagne avait appartenu d'une manière spéciale à saint Pierre, c'est-à-dire à l'Église romaine, sans doute comme nous

¹ L. 1, *epist.* 1. — ² *Epist.* 10.

¹ *Epist.* 9 et 11.

avons vu que Charlemagne lui donna ou lui recommanda spécialement la Saxe, avec certaines redevances, ou comme nous avons déjà vu les nouveaux royaumes d'Espagne, comme celui d'Aragon, en 1062, vouer un tribut à saint Pierre, sous menace ou peine de déposition contre le roi qui violerait cet article. Le Pape saint Grégoire donna donc au comte de Rouci une lettre adressée à tous les seigneurs qui voudraient se joindre à lui pour cette expédition d'Espagne, où il les exhortait à conserver les droits de saint Pierre ; puis il ajoute : « Si quelques-uns d'entre vous veulent entrer dans le même pays, séparément, avec leurs troupes particulières, ils doivent se proposer la cause de guerre la plus juste, prenant dès à présent une ferme résolution de ne pas faire, après leurs conquêtes, le même tort à saint Pierre que lui font à présent les infidèles. Car nous voulons que vous sachiez que, si vous n'êtes résolus de faire payer équitablement en ce royaume les droits de saint Pierre, nous vous défendons d'y entrer plutôt que de souffrir que l'Église soit traitée par ses enfants comme par ses ennemis. Nous y avons envoyé le cardinal Hugues, qui vous expliquera plus amplement nos intentions. »

Un défenseur de ce qu'on appelle les opinions gallicanes s'écrit à ce propos : « Nous avons peine à comprendre pourquoi ce Pape aime mieux que l'Espagne demeure à des infidèles que de relâcher le moindre de ses droits bien ou mal fondés. Il est plus attentif à tondre la brebis qu'à l'arracher de la gueule du lion quand elle palpite encore ¹. » Mais d'abord il ne s'agissait point d'arracher les chrétiens au joug des Maures, il n'y en avait point, mais seulement de reconquérir les terres que ces infidèles avaient usurpées ; Grégoire demandait ces droits, non à des chrétiens opprimés par les Sarrasins, mais aux princes qui feraient des conquêtes. Si, en cas de refus, il leur défend d'entrer dans le royaume, ce n'était point pour le laisser en proie aux infidèles, mais pour y appeler d'autres seigneurs plus catholiques. D'ailleurs, pour régulariser ces expéditions chré-

tiennes et en assurer le résultat, n'était-il pas utile, nécessaire même, que les princes chrétiens s'adressassent au chef universel de la chrétienté ? Une faible redevance sur des conquêtes qu'elle rendait respectables et sacrées à tout le monde, redevance que, sous un nom ou sous un autre, payaient généralement tous les royaumes chrétiens, bien loin d'être un obstacle à ces conquêtes, en était, au contraire, le mobile le plus puissant et la garantie la plus sûre.

Le cardinal Hugues, dont il est ici parlé, était Hugues Le Blanc, que nous avons déjà vu envoyer en Espagne sous Alexandre II. Saint Grégoire l'envoyait en France, et de là en Espagne, avec le comte de Rouci, pour veiller à l'exécution du traité et corriger les erreurs des chrétiens du pays. On le voit par la lettre à Girald, évêque d'Ostie, et à Regimbald, sous-diacre de l'Église romaine, tous deux légats en France. Le Pape les prie de réconcilier le cardinal Hugues avec saint Hugues, abbé de Cluny, et de prier l'abbé de lui donner de ses moines pour l'accompagner en sa légation d'Espagne. Ce qui avait indisposé le saint abbé Hugues et sa congrégation contre le cardinal Hugues, c'est que celui-ci avait donné dans le schisme de l'antipape Cadalous ; mais il avait reconnu et réparé sa faute ; il entraînait dans toutes les vues de saint Grégoire, qui, là-dessus, attribuait son égarement passé moins à lui-même qu'à l'entraînement des autres ¹. Nous verrons plus tard comment le cardinal Hugues reconnut la confiante miséricorde du saint Pape.

Les relations entre le chef de l'Église et les rois d'Espagne étaient fréquentes et amicales. Répondant, le 18 mars 1073, à une lettre de Sanche, roi d'Aragon, saint Grégoire le loue de son dévouement pour l'Église romaine et du soin qu'il mettait à introduire l'office romain dans ses États, pour marquer une plus grande union avec cette Église-mère. En continuant ainsi il lui fait espérer la victoire de la part de saint Pierre, que Jésus-Christ, le Roi de gloire, a établi prince sur tous les royaumes du monde. Sanche fit en

¹ *Def. decl.*, 1. 1, sect. 1, c. 13.

¹ *L. 1, epist. 6.*

effet la guerre avec succès contre les mahométans. Il existe encore deux autres lettres du même Pape à ce prince ; dans l'une il donne comme un fait certain que saint Paul est allé en Espagne, et qu'ensuite sept évêques y furent envoyés de Rome par saint Pierre et saint Paul ; d'où il tire un motif de plus d'y établir l'office romain. Dans l'autre il réglait l'affaire suivante. L'évêque Sanche d'Aragon vint à Rome pour abdiquer l'épiscopat à cause de ses infirmités. Il parla au Pape de deux clercs, dont l'un pourrait lui succéder. Le Pape, ayant pris des informations sur l'un et sur l'autre, trouva que leur vie était assez recommandable, mais ils n'étaient pas nés en mariage légitime. Le Pape, ayant pris là-dessus l'avis des cardinaux, ne crut pas devoir en admettre aucun à l'épiscopat. Il proposa ce moyen : l'évêque Sanche retournerait en Aragon, ferait faire les ordinations par les autres évêques de la province et choisirait un clerc capable d'administrer le diocèse pendant sa maladie. Si, après un an, l'évêque Sanche recouvrait la santé, il reprendrait le gouvernement de lui-même. Si, au contraire, sa maladie devenait plus grave, on pourrait alors procéder canoniquement à l'élection du coadjuteur et en envoyer le décret à Rome, où l'on ne manquerait pas de faire une réponse convenable ¹.

Nous avons de même plusieurs lettres du Pape saint Grégoire au roi Alfonse de Léon et de Castille, qui fit la guerre avec grand succès aux mahométans, et leur prit, en 1085, la ville de Tolède, où il établit sa cour. Dans une de ces lettres le saint Pape lui recommande l'évêque Paul, qui était venu à Rome avec d'autres évêques d'Espagne pour y assister au concile de 1074, et qui tous y promirent d'observer l'ordre romain dans leurs diocèses. Le Pape prie le roi de vouloir bien rétablir le siège de cet évêque. La grande affaire en Espagne, outre la guerre contre les mahométans, était d'introduire partout l'office romain, afin d'y maintenir d'une manière plus invariable l'unité de la foi et de la discipline. Pour cet effet le roi Alfonse envoya une ambassade au Pape saint Grégoire,

qui, de son côté, envoya en Espagne le cardinal Richard, premièrement en 1078, et une seconde fois lorsqu'il le fit abbé de Saint-Victor de Marseille, comme on le voit par ses lettres du 15 octobre, en 1079. Un moine faillit faire manquer cette salutaire entreprise. Nous avons vu que le roi Alfonse avait pris en grande affection un moine, Robert, que lui avait envoyé saint Hugues, abbé de Cluny. Le moine abusa de l'amitié du prince pour s'opposer au légat du Pape et fut cause que le roi ne le traita pas comme il convenait à sa dignité. C'est pourquoi le Pape s'en plaignit à l'abbé Hugues, disant que ce moine avait ramené à leur ancienne erreur cent mille personnes qui avaient commencé de revenir au chemin de la vérité, c'est-à-dire à l'office romain. Le Pape ordonne à l'abbé de Cluny de rappeler ce moine et de le mettre en pénitence, d'écrire au roi qu'en traitant d'une manière si indécente un légat de l'Eglise romaine il avait encouru l'indignation de saint Pierre, et que, s'il ne réparait sa faute, le Pape l'excommunierait et exciterait contre lui tout ce qu'il y avait en Espagne de fidèles de ce saint apôtre. « Et s'il ne nous obéit, ajoute le Pontife, nous ne craindrons pas la peine d'aller en Espagne et de lui susciter des affaires fâcheuses, comme à un ennemi de la religion chrétienne ¹. »

Au fond de cette affaire il y en avait une autre. Le roi avait épousé une parente de sa femme défunte ; comme ce mariage était contraire aux lois de l'Eglise, le Pape et son légat demandaient qu'il fût rompu. Le moine Robert, de concert avec la nouvelle femme, intriguait avec elle contre le légat. La chose devenait fort grave. Des intrigues semblables avaient amené, près de quatre siècles auparavant, la ruine des Visigoths et l'entrée des Sarrasins en Espagne. Les deux derniers rois, Vitiza et Rodrigue, avaient également méprisé les lois de l'Eglise sur le mariage et repoussé l'autorité du Siège apostolique. A la renaissance des royaumes chrétiens d'Espagne il importait donc souverainement de ne pas y laisser implanter les mêmes germes de corruption et de ruine, mais de rattacher

¹ L. 1, *epist.* 64 ; l. 2, *epist.* 50.

¹ *Conc. Hisp.*, t. 4.

ces royaumes d'une manière indissoluble, et pour la foi, et pour la morale, et pour la discipline, à la Chaire apostolique, centre vivant de la civilisation chrétienne. Fleury a tort de ne voir dans tout ceci qu'une question de rituel; saint Grégoire VII voyait de plus haut et plus loin. Il envoya donc au roi Alfonso, par le saint abbé Hugues, une lettre où il lui témoigne que ses dernières actions avaient changé en tristesse la joie que lui avaient causée les premières; il lui signale l'intrigue du moine et de la femme, et lui rappelle comment l'amour déréglé des femmes aveugla le plus sage des rois; il le presse de rompre cette union condamnable, de reprendre son ancienne force d'âme et d'écouter en tout le légat Richard¹.

Le roi Alfonso se soumit aux ordres ou aux remontrances du Pape, tant pour son mariage que pour l'introduction de l'office romain dans ses États; on le voit par une lettre où le saint Pape le félicite de son zèle et de sa soumission. Le roi lui avait parlé d'un certain ecclésiastique pour archevêque; le Pape, l'ayant examiné, le trouva de bonne vie et de bonnes mœurs, mais trop peu savant; il recommande au roi d'en trouver un autre, fût-il d'une naissance obscure, qui pût, par l'union de la science à la vertu, faire honneur à la fois et à l'Église et au royaume. Il l'exhorte à ne pas souffrir que les Juifs exercent aucune puissance sur les chrétiens. Enfin il le remercie des présents qu'il avait envoyés à saint Pierre, et lui accorde, à lui et à ses fidèles, l'absolution de tous leurs péchés².

Dès l'an 1076 le Pape Grégoire avait écrit une lettre commune à tous les rois, comtes et princes d'Espagne, pour les exhorter à remplir fidèlement leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers eux-mêmes, et pour leur rappeler que, d'après d'anciennes constitutions, l'Espagne appartenait d'une manière spéciale à l'Église romaine³.

Raimond, comte de Barcelone, ami particulier du Pape Grégoire, étant mort, ses deux fils, poussés par de mauvais conseils, devinrent ennemis l'un de l'autre jusqu'à se faire la guerre. A cette nouvelle Grégoire, pénétré

de douleur et à cause de l'amitié qu'il avait eue pour leur père, et parce que leur discorde allait donner le dessus aux Sarrasins du voisinage, chargea l'évêque de Gironne de s'adjoindre les personnes les plus considérables par leur rang et leur piété pour rétablir la paix ou du moins une trêve entre les frères ennemis, menaçant d'excommunication celui qui s'obstinerait dans son inimitié, et promettant à celui qui se montrerait plus pacifique la protection de saint Pierre, pour lui faire obtenir l'héritage paternel⁴.

Finalement, en examinant bien toutes les lettres et les démarches de Grégoire VII concernant l'Espagne, on voit qu'il cherchait à tenir tous les Espagnols unis entre eux et à l'Église romaine, le centre de la chrétienté, afin de les affermir de plus en plus dans la foi et les mœurs chrétiennes, et de leur donner ainsi plus de force pour chasser de leur pays la domination antichrétienne de Mahomet. Nous croyons qu'aujourd'hui comme alors c'est encore le seul moyen de faire véritablement du bien à des peuples et à l'humanité entière.

Les pauvres Églises d'Afrique, car il y en avait encore quelques-unes, exercèrent la miséricordieuse sollicitude du Pape saint Grégoire. Le plus grand malheur des chrétiens d'Afrique était moins encore la domination des infidèles que leurs propres et incurables divisions. Il y avait à Carthage un archevêque recommandable, nommé Cyriaque; il fut accusé par une partie de son clergé et de son peuple auprès du roi musulman, et le sujet de l'accusation était le refus que faisait l'archevêque de conférer les Ordres à certains sujets qu'il en jugeait indignes. Sur une accusation si étrange l'archevêque fut traité comme un voleur, dépouillé de ses vêtements et battu de verges. Grégoire, ayant appris cette affligeante nouvelle dès la première année de son pontificat, écrivit aussitôt une première lettre au clergé et au peuple de Carthage, les exhortant, par la Passion et la mort de Jésus-Christ, à supporter avec patience, à son exemple et pour l'amour de lui, ce qu'ils auraient à souffrir des Sarrasins,

¹ L. 8, *epist.* 3. — ² L. 9, *epist.* 2. — ³ L. 4, *epist.* 28.

⁴ L. 6, *epist.* 16.

mais surtout à bannir d'entre eux toutes les divisions et les animosités. Après quoi il leur reproche leur conduite à l'égard de leur archevêque, qui était pour eux un autre Jésus-Christ. Il les presse vivement de faire pénitence et de réparer leur faute, sinon il les menace de la malédiction de saint Pierre et de la sienne. La lettre est du 15 septembre 1073. Il écrivit en même temps à l'archevêque, louant sa fermeté de ce qu'étant présenté à l'audience du roi il a mieux aimé souffrir divers tourments que de violer les canons en faisant des ordinations par l'ordre de ce prince infidèle. « Votre confession, dit-il, eût été encore bien plus précieuse si vous aviez été dans le cas d'y sacrifier votre vie même. » Il l'encourage, par l'exemple des saints, à ne point se laisser abattre par les tribulations ; car les souffrances de ce monde ne sont rien auprès de la récompense qui les attend. Enfin il prie Dieu de regarder en pitié l'Eglise d'Afrique, affligée depuis si longtemps¹. Carthage obéissait alors à Tumim, roi de l'Afrique Mineure, qui s'étendait depuis Tabraca jusqu'à Tripoli.

Vers le même temps régnait dans la Mauritanie orientale ou de Sétif un autre roi sarrasin, nommé Annasir. Dans son royaume se trouvait la ville d'Hippone ou Hippa, différente de celle d'Hippone en Numidie, que saint Augustin a rendue si célèbre. La ville d'Hippone en Mauritanie était habitée par un grand nombre de chrétiens. Comme le roi Annasir leur était favorable, ils élurent pour archevêque un prêtre nommé Servand ; mais la difficulté était de lui faire donner la consécration épiscopale ; car pour cela il fallait trois évêques, et dans toute l'Afrique il n'y en avait qu'un, celui de Carthage. Le roi Annasir vint à leur aide. Il envoya le prêtre Servand à Rome, avec une lettre très-respectueuse au Pape, accompagnée de présents considérables, entre lesquels étaient un grand nombre de chrétiens captifs. Le saint Pape acquiesça volontiers à une pareille demande et sacra lui-même le nouvel archevêque. Il écrivit de plus au roi Annasir la lettre suivante :

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Annasir, roi de Mauritanie, salut et bénédiction apostolique. Votre Noblesse nous a envoyé cette année des lettres pour que nous ordonnassions évêque le prêtre Servand, suivant la constitution chrétienne. Comme votre demande paraissait juste et excellente nous nous sommes empressé de le faire. Avec les présents que vous y avez ajoutés vous avez encore, par respect pour saint Pierre, le prince des apôtres, et par amour pour nous, rendu à la liberté des chrétiens qui étaient captifs chez vous et promis de délivrer de même d'autres captifs. Celui qui a inspiré cette bonté à votre cœur, c'est le Dieu créateur de toutes choses, sans qui nous ne pouvons faire ni même penser rien de bon ; celui qui a fait luire cette intention dans votre âme, c'est celui-là même qui éclaire tout homme venant en ce monde ; car le Dieu tout-puissant, qui veut que tous les hommes soient sauvés et qu'aucun ne périsse, n'aime rien tant en nous sinon que, après lui, l'homme aime l'homme, et qu'il ne fasse point à autrui ce qu'il ne veut pas qu'on lui fasse à lui-même. Cette charité réciproque, nous nous la devons, vous et nous, plus spécialement qu'aux autres nations, puisque nous croyons et confessons, quoique d'une manière diverse, un seul Dieu, et que chaque jour nous louons et adorons le Créateur des siècles et l'Arbitre de ce monde ; car, comme dit l'Apôtre, c'est lui qui est notre paix et qui, des deux, en a fait un. Mais plusieurs des nobles romains, ayant appris par nous que Dieu vous avait fait cette grâce, admirent et célèbrent votre bonté et vos vertus. De leur nombre sont deux de nos amis particuliers, Albéric et Censius, élevés avec nous depuis leur jeunesse dans le palais romain. Désireux d'obtenir votre amitié et votre amour, et de vous servir de leur mieux par ici dans tout ce qui vous fera plaisir, ils vous envoient de leurs gens pour vous faire comprendre combien ils estiment votre prudence et votre noblesse, et combien ils désirent et peuvent vous rendre service. En les recommandant à votre magnificence, nous vous prions, pour l'amour de nous et pour récompenser la fidélité de ceux qui vous les envoient, de leur témoigner la charité que

¹ L. 1, *epist.* 22 et 23.

nous désirons qu'on ait toujours pour vous et pour les vôtres ; car Dieu sait combien purement, pour l'honneur de Dieu même, nous vous aimons et désirons votre salut et votre gloire et en la vie présente et en la vie future. Nous prions Dieu, de bouche et de cœur, que lui-même, après de longues années ici-bas, vous conduise au sein de la béatitude du très-saint patriarche Abraham¹. »

Le saint Pape écrivit en même temps au clergé et au peuple d'Hippone qu'il avait consacré celui qu'ils avaient élu, et qu'il le leur renvoyait après l'avoir instruit, autant que possible, de la discipline canonique. Il leur recommande de recevoir leur nouvel archevêque avec une affectueuse dévotion, de lui obéir avec une docilité filiale, et de mener une vie si édifiante qu'ils convertissent les Sarrasins qui les environnent. Comme il n'y avait encore que deux évêques en Afrique et qu'il en fallait trois pour en ordonner un quatrième, le Pape conseilla aux deux archevêques d'Hippone et de Carthage de choisir un personnage digne et de le lui envoyer à Rome, afin que, l'ayant ordonné, il le leur renvoyât, et qu'ils pussent ainsi faire eux-mêmes canoniquement des ordinations épiscopales et se donner ainsi des collègues dans le travail excessif dont ils étaient accablés. C'est ce qu'il écrivit à l'archevêque de Carthage au mois de juin 1076².

En ce temps vivait Samuel de Maroc, rabbin converti, dont nous avons un traité de controverse contre les Juifs ; il l'adresse à un autre Juif, nommé Isaac, dont il loue extrêmement le savoir, et auquel il propose ses objections, par manière de doutes et de difficultés qui le remplissent de crainte et d'inquiétude. « D'où vient, dit-il, que nous autres Juifs sommes généralement frappés de Dieu dans cette captivité qui dure depuis plus de mille ans, au lieu que nos pères, qui avaient adoré des idoles, tué les prophètes et rejeté la loi de Dieu, ne furent punis que pendant soixante-dix ans dans la captivité de Babylone ? Toutefois l'Écriture marque cette punition comme le plus grand effet de la colère de Dieu, et nous ne voyons aucun terme

prescrit à celle-ci, ni dans la loi ni dans les prophètes. Il faut donc que nous ayons commis, depuis lors, quelque péché plus grand que n'était l'idolâtrie de nos pères ; car c'est sans doute cette désolation qui, suivant le prophète Daniel, doit durer jusqu'à la fin.

« Je crains beaucoup, ajoute-t-il, que ce péché ne soit d'avoir vendu et mis à mort ce Jésus que les chrétiens adorent. » Sur quoi il apporte plusieurs passages d'Isaïe et des autres prophètes touchant la Passion de Jésus-Christ, et marque que ce qui est raconté dans notre Évangile s'y accorde parfaitement. Il insiste sur la prophétie de Daniel touchant les soixante-deux semaines après lesquelles il est dit que le Christ sera tué, la ville détruite et le sacrifice aboli. « Je ne vois point, dit-il, d'évasion contre cette prophétie, accomplie, il y a plus de mille ans, par les mains de Titus et des Romains. » Il distingue et prouve, par l'Écriture, les deux avènements du Messie : l'un dans l'humilité, l'autre dans la gloire. Il prouve également la réprobation des Juifs et l'élection des gentils.

À la fin de cet écrit Samuel emploie contre les Juifs ce qui est dit dans l'*Alcoran* et ses commentaires. « Les Sarrasins, dit-il, reconnaissent qu'il était le Messie prédit, et qu'il avait reçu de Dieu le pouvoir de faire des miracles, de guérir toutes les maladies, de chasser les démons et de ressusciter les morts ; qu'il savait tout et connaissait le secret des cœurs ; qu'il a méprisé les richesses et les plaisirs sensuels ; enfin qu'il est le Verbe de Dieu. Or, dit-il, quoique les chrétiens ne nous allèguent pas ce témoignage, qui n'a pas plus d'autorité chez eux que chez nous, il ne laisse pas d'être embarrassant pour nous et avantageux pour eux¹. » Cet écrit du rabbin Samuel de Maroc mérite d'être connu et pourrait se répandre utilement parmi les Juifs.

Vers la même époque, en Palestine, le bienheureux Samonas, archevêque de Gaza, voyageait sur la route d'Émèse avec plusieurs autres personnes. Pour prévenir l'ennui on s'entretenait de questions diverses, et la conversation allait quelquefois un peu

¹ L. 3, *epist.* 21. — ² *Epist.* 19 et 20.

¹ *Biblioth. PP.*, t. 18, Lugd.; t. 4, Paris.

plus loin qu'il ne fallait. Un Sarrasin très-habile et éloquent, nommé Achmed, était de la compagnie. Saisissant la question des sacrements qu'on avait soulevée, il adressa la parole à l'évêque et lui dit : « Comment vous autres prêtres pouvez-vous jouer les chrétiens en disant que du pain fait de farine est le corps du Christ ? Ou vous vous trompez vous-mêmes, ou vous trompez les autres. — Vous voulez dire, reprit l'évêque, que le pain ne devient pas le corps du Christ. Mais alors, dites-moi, votre mère vous a-t-elle enfanté aussi grand que vous êtes ? — Non pas, répondit le Sarrasin. — Qui donc vous a fait arriver à cette grandeur ? — Par la volonté de Dieu ce sont les aliments. — Le pain s'est donc changé pour vous en corps ? — Je le pense tout à fait. — Mais de quelle manière le pain s'est-il changé pour vous en corps ? — J'ignore la manière. » L'évêque lui expliqua alors comment les aliments descendus dans l'estomac, s'y liquéfient et deviennent du sang, qui, par les canaux et les veines, arrose tout le corps, s'assimile à ses différentes parties, se transforme en os avec les os, en moelle avec la moelle, en nerfs avec les nerfs. Voilà comment l'enfant devient homme, le pain se changeant pour lui en corps et la boisson en sang. Le Sarrasin étant convenu que cela était ainsi, l'évêque ajouta : « Eh bien ! apprenez que notre sacrement se fait de la même manière. Le prêtre pose sur la table sacrée du pain et du vin et fait une sainte invocation. L'Esprit-Saint descend sur les choses qui sont offertes, et, par le feu de sa divinité, change le pain et le vin au corps et au sang du Christ, de même que le foie et l'estomac changent les aliments au corps de l'homme. N'accordez-vous pas que le très-saint Esprit de Dieu puisse faire ce que font votre foie et votre estomac ? » Le Sarrasin l'accorda sans peine.

L'évêque Samonas ayant ajouté pour second sujet de comparaison la génération naturelle de l'homme et expliqué pourquoi Jésus-Christ nous donne son corps sous forme d'aliment, le Sarrasin Achmed demanda : « Cette communion et cette victime du corps et du sang du Christ, qu'offrent les prêtres, est-ce le vrai corps et le

vrai sang du Christ, ou seulement un exemplaire de son corps, comme la victime du bouc qu'offrent les Juifs ? — A Dieu ne plaise, répliqua l'évêque Samonas, que nous disions jamais que cette sainte communion est un exemplaire du corps de Jésus-Christ, ou un pain nu, une figure, une image ! Mais ce que nous prenons est véritablement le corps déifié du Christ, notre Dieu, qui a pris la chair et est né de Marie, mère de Dieu, toujours vierge. Voilà ce que nous croyons et confessons, suivant la parole du Christ même ; car, dans la Cène mystique, il donna le pain à ses disciples en disant : « Prenez, mangez, ceci est mon corps ; » de même, en leur remettant le calice, il dit : « Ceci est mon sang. » Il ne dit pas : « Ceci est l'exemplaire ou la figure de mon corps et de mon sang. » Le Christ dit encore plusieurs fois : « Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. » Ayant donc le Christ pour témoin que c'est son corps et son sang que nous recevons, comment pourrions-nous douter encore, si nous le croyons Dieu et le Fils de Dieu ? Car si de rien il a fait le monde, et si sa parole est véritable, vivante, efficace et toute-puissante, et si, étant le Seigneur, il fait tout ce qu'il veut, ne peut-il pas changer le pain en son corps et le vin mêlé d'eau en son propre sang ? »

L'évêque ayant répondu à cette autre question, pourquoi le Christ a voulu donner son corps et son sang sous l'espèce du pain et du vin, et non sous celle d'une autre matière, le Sarrasin conclut : « Il est évident que vous avez bien expliqué les mystères et les sacrements de la foi chrétienne ; mais quelqu'un pourrait encore douter de ceci : Comment, Dieu étant un, et le corps du Christ étant aussi un, il est néanmoins divisé en une infinité de corps et de parcelles. Par ces divisions y a-t-il plusieurs Christs ou un seul ? et dans chaque parcelle est-il un et le même, et tout entier ? » L'évêque répondit : « C'est par les choses sensibles et matérielles que nous démontrons ce qui est au-dessus de la matière et de la nature. Que chacun écoute donc cet exemple et en comprenne la portée. Quelqu'un prend un miroir, le jette par terre, le brise en plusieurs morceaux ; dans

chaque morceau cependant il voit son image tout entière. Cet exemple lui fera comprendre que, dans chaque fragment, dans chaque parcelle, en quelque temps, en quelque nombre de fois, en quelque lieu qu'on la rompe, la chair du Christ demeure tout entière. Un autre exemple : La parole que profère un homme, celui qui parle l'entend, les assistants l'entendent, et, quoiqu'il y en ait beaucoup à l'entendre, ils ne l'entendent pourtant pas divisée, mais entière. Il en est de même pour le corps du Christ. Ce très-saint corps, assis à la droite du Père, demeure en lui-même tout entier ; mais le pain offert et consacré dans le sacrifice, changé au corps du Christ par la puissance divine et la descente du Saint-Esprit, quoiqu'on le divise, demeure cependant tout entier dans chaque fragment, de même que ceux qui écoutent parler quelqu'un entendent sa parole non divisée, mais tout entière. » Le Sarrasin Achmed admira ces explications, remercia beaucoup l'évêque et protesta qu'il ne lui restait plus aucune difficulté ¹.

Grégoire VII soignait les intérêts de l'Église de Jérusalem jusque dans le fond des Gaules. Des fidèles avaient eu la dévotion de donner à l'Église de Jérusalem une église du Saint-Sépulcre, avec tous ses revenus, dans un endroit nommé Nouveau-Vic ou Bourg-Neuf. Un seigneur nommé Boson s'en étant emparé, il fut excommunié par le légat du Pape au concile de Tours. Le Pape lui-même envoya un clerc pour gouverner cette église au nom de celle de Jérusalem, et écrivit une lettre à Boson pour le presser de réparer sa faute ; autrement il verrait confirmer la sentence d'excommunication prononcée contre lui par le légat ².

Saint Grégoire étendait sa sollicitude pastorale jusque sur l'Église d'Arménie. Un prêtre nommé Jean était venu à Rome, de la part de l'archevêque arménien de Synnade, en Phrygie, se plaindre qu'un certain Machar, chassé d'Arménie pour ses erreurs, les avait enseignées comme étant la doctrine des Arméniens. Le prêtre Jean assura le Pape que les Arméniens ne pensaient point ainsi

et lui donna une profession de foi orthodoxe. Le Pape, informé que Machar s'était retiré dans le diocèse de Bénévent, écrivit à l'archevêque de cette dernière ville de juger l'affaire de cet hérétique, avec quelques évêques et l'abbé du mont Cassin, et ensuite de le bannir de son diocèse après l'avoir fait marquer d'un fer chaud. Mais, voulant s'assurer de ce que l'on pensait en Arménie sur les matières de la foi, il manda à l'archevêque de Synnade de lui écrire ce qu'il en croyait, et en particulier s'il était vrai qu'au saint Sacrifice il ne mêlât point d'eau dans le vin ; qu'il fit le saint chrême, non avec du baume, mais avec du beurre ; s'il honorait et approuvait l'hérésarque Dioscore, quoique condamné et déposé dans le concile de Chalcédoine ; s'il recevait les cinq premiers conciles généraux, à l'exemple de saint Grégoire le Grand. Il l'exhorte à ne plus ajouter au Trisagion ces paroles : *Qui avez été crucifié pour nous*, puisque les autres Églises d'Orient et celle de Rome ne les ajoutaient pas, et de continuer à célébrer le saint Sacrifice avec du pain azyme, sans s'inquiéter des reproches que les Grecs pouvaient lui faire à ce sujet, comme ils en faisaient à l'Église romaine, qui, par le privilège de Pierre, a toujours été et sera toujours la mère de toutes les Églises, et en laquelle aucun hérétique n'a jamais siégé ni ne siégera jamais d'après cette promesse du Sauveur : « Pierre, j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point. » « Nous avons, dit le Pape, des raisons invincibles pour soutenir l'usage du pain sans levain dans le Sacrifice, mais nous ne condamnons ni ne réproouvons le pain fermenté des Grecs, ayant appris de l'Apôtre que tout est pur pour ceux qui sont purs. » Cette lettre est du 6 juin 1080 ¹.

L'empire de Constantinople, attaqué à l'orient par les Turcs, à l'occident par les Normands d'Italie, divisé au dedans par des révolutions continuelles, travaillait lui-même à sa ruine plus encore que les ennemis du dehors. Michel VII, dit Parapinace, était seul maître de l'empire depuis l'an 1071, où son prédécesseur, Romain Diogène, eut les yeux crevés d'une manière si cruelle

¹ *Biblioth. PP.*, t. 18, p. 577. — ² *L. 7, epist. 40.*

¹ *L. 7, epist. 28. L. 8, epist. 1.*

qu'il en mourut. Michel commença par rappler plusieurs hommes dangereux que Romain avait éloignés. L'un d'eux, l'eunuque Nicéphore ou Nicéphorize, s'empara de son esprit, força le César Jean, son oncle, à s'exiler, et désola l'empire par ses rapines et ses violences. Par exemple il acheta toutes les moissons de la Thrace et en fit seul tout le commerce ; il vendit le blé une pièce d'or le boisseau, qu'il avait diminué d'un quart. Une horrible famine s'ensuivit, qui valut à l'empereur Michel le surnom de Parapinace, comme qui dirait *rogneur de boisseau*.

Cet empereur eut pour précepteur Psellus, le plus savant Grec de son temps ; malheureusement Psellus, pédant lui-même, ne sut lui donner qu'une éducation pédantesque ; au lieu de lui apprendre à saisir et à diriger les affaires de l'empire, il l'occupait, même sur le trône, à des déclamations de rhétorique, à des pointilleries de grammaire. Cependant les frontières étaient ravagées par les Turcs. Jean Comnène eut ordre de marcher contre eux ; mais un corps de quatre cents aventuriers francs, commandé par un officier nommé Oursel, se révolta parce qu'on avait voulu punir l'un d'entre eux sans l'agrément de leur chef ; l'armée grecque, affaiblie par cette défection et surprise par les Turcs, fut entièrement défaite. Isaac fut pris ; son frère Alexis le vengea et le racheta. Néanmoins Michel, à l'instigation de l'eunuque Nicéphorize, ôte aux Comnène le commandement de cette armée et le donne au César Jean, avec l'ordre de s'attacher surtout à vaincre Oursel et les Français, dont l'armée, grossie par des aventuriers de toute espèce, paraissait bien plus redoutable que les ravages commis par les Turcs. Le César et Oursel se livrent un combat sanglant qui se termine par la défaite et la captivité du premier. Presque aussitôt Oursel, victorieux, lui propose de le couronner empereur, espérant par ce moyen entraîner facilement les provinces. Le César Jean souscrit à cette offre. Michel appelle à son secours les Turcs, qui battent et font prisonniers le César et Oursel. Le César se fait moine. En peu de temps le jeune Alexis Comnène rétablit les affaires de l'empire, et, à force d'activité, de

prudence et d'argent, se fait livrer Oursel par les Turcs.

Cependant les provinces d'Europe sont en proie aux mêmes ravages que celles d'Asie ; les Scythes, les Slavons, les Croates y exercent les plus cruelles violences. L'empereur, effrayé de tant de maux, songe à créer César Nicéphore Bryenne, dont les talents et la réputation semblent justifier ce choix. Des courtisans le détournent de ce projet, et Nicéphore est seulement chargé de combattre les Bulgares et les Croates, qu'il défait. Ces succès ne font qu'indisposer le faible et injuste Michel contre Nicéphore et son frère, Jean de Bryenne, auquel on avait l'obligation d'avoir repoussé les Scythes. Ce dernier se voit même sur le point d'être assassiné. L'indignation est à son comble ; les deux frères éclatent, et Nicéphore est bientôt proclamé empereur par les troupes d'Illyrie. Dans le même moment Nicéphore Botoniate, général de l'armée d'Asie, se fait élire empereur à Nicée et s'assure des intelligences dans Constantinople. Michel, effrayé, n'écoute que des conseils timides. Enfin le nombre des conjurés s'accroissant à tout moment, et leurs assemblées étant devenues publiques comme leurs projets, il offre de remettre la couronne à son frère Constantin, qui la refuse, et Michel se retire au palais de Blaquernes, d'où les conjurés l'enlèvent aussitôt. Il est conduit dans un monastère et forcé de prendre l'habit religieux en 1078. Il parvint depuis à l'archevêché d'Éphèse. Son indolence sur le trône égala son incapacité¹.

Nicéphore Botoniate, son successeur, répudie, quelque temps après, Verdine, sa femme, pour épouser Marie, femme de son prédécesseur Michel, encore vivant. Il comptait parmi ses lieutenants Alexis Comnène, le plus ferme appui d'un trône que son père avait refusé d'occuper ; il l'opposa avec succès à son compétiteur Bryenne, à qui Botoniate fit crever les yeux. Alexis défit ensuite deux autres prétendants à l'empire, Basilace et Constantin Ducas, qui éprouvèrent le même traitement que Bryenne ; mais Botoniate, écoutant les rapports mensongers de

¹ Hist. du Bas-Empire, 1. 80.

ses ministres, résolu de perdre Alexis, dont on lui avait rendu la fidélité suspecte. Celui-ci, instruit du complot qui se tramait contre lui, se hâta d'en prévenir l'exécution et se fit proclamer empereur. Le faible Botoniate s'enferma dans un cloître l'an 1081¹.

Au milieu de ces révolutions les Turcs s'étendirent jusqu'aux bords de la Propontide. Ce n'est pas qu'ils fussent déjà maîtres de toute l'Asie Mineure; leur puissance était dispersée; l'empire grec conservait encore grand nombre de places dans cette vaste presqu'île, bornée par l'Euphrate; mais son domaine était traversé en mille endroits par les conquêtes des musulmans. Le Seldjoukide Soliman régnait à Nicée; ses troupes ravageaient les contrées voisines et mettaient à contribution toute la Bithynie jusqu'au Bosphore. On les voyait de Constantinople couvrir de leur cavalerie le promontoire de Damalis, camper dans les places, dans les palais, dans les églises, le long du canal, et l'on croyait les voir à tous moments pousser leurs chevaux dans le détroit et venir insulter la capitale.

Le Pape saint Grégoire, au commencement de son pontificat, avait reçu une lettre de l'empereur Michel Parapinace par deux moines nommés Thomas et Nicolas, portant créance sur ce qu'ils diraient au Pape de vive voix. C'étaient de grandes choses et apparemment la proposition de la guerre contre les infidèles. C'est pourquoi le Pape, croyant ne devoir confier sa réponse qu'à une personne plus considérable, envoya à Constantinople Dominique, patriarche de Venise, qu'il dit être très-fidèle à l'empereur grec, pour s'informer plus sûrement de ses intentions et lui déclarer celles du Pape. C'est ce qu'on voit par la lettre de saint Grégoire du 9 juillet 1073². Par une autre, du 4 février de l'année suivante, le Pape prie Guillaume, comte de Bourgogne, de remplir la promesse qu'il avait faite à l'Eglise romaine. En présence du Pape Alexandre, des évêques et des abbés, ainsi que d'une multitude de peuple de diverses nations, il avait promis à Dieu, sur le corps de saint

Pierre, de marcher pour la défense de ce qui est à saint Pierre sitôt qu'il en serait requis. Grégoire lui mande donc de venir avec son armée au secours de l'Eglise romaine, et d'avertir le comte de Saint-Gilles et les autres seigneurs, qui avaient fait à saint Pierre le même serment de fidélité. « Si nous assemblons un si grand nombre de troupes ce n'est pas pour répandre le sang chrétien. La vue seule de leur multitude suffira pour ramener à la justice les Normands, contre lesquels d'ailleurs les soldats qui sont avec nous suffisent; mais nous espérons qu'après avoir fait la paix avec eux nous passerons à Constantinople pour donner aux chrétiens le secours qu'ils nous demandent instamment contre les fréquentes insultes des Sarrazins¹. »

Grégoire écrivit vers le même temps une lettre générale à tous ceux qui voudraient défendre la foi chrétienne, où il dit : « Le porteur de cette lettre, revenant d'outre-mer, s'est présenté devant nous, et nous avons appris de lui, comme de plusieurs autres, que les païens ont prévalu contre l'empire des chrétiens; qu'ils ont tout ravagé, presque jusqu'aux murs de Constantinople, et tué, comme des bêtes, plusieurs milliers de chrétiens. C'est pourquoi, si nous aimons Dieu et si nous sommes chrétiens nous-mêmes, nous devons être très-sensiblement affligés du triste état de ce grand empire et donner notre vie pour nos frères, à l'exemple du Sauveur. Sachez donc que, leur préparant du secours par tous les moyens possibles, nous vous exhortons, par la foi qui vous rend enfants de Dieu, et par l'autorité de saint Pierre, d'y concourir de votre pouvoir et de nous faire savoir incessamment votre résolution. » La lettre est du 1^{er} de mars 1074. Il en écrivit encore une semblable le 16 décembre de la même année, adressée à tous les fidèles de saint Pierre, principalement à ceux qui étaient au delà des monts, et il les exhorte à envoyer quelques-uns d'entre eux avec lesquels il puisse préparer l'expédition d'outre-mer².

A la fin de la même année le Pape écrivit

¹ *Hist. du Bas-Empire*, l. 80. — ² L. 1, *epist.* 18. Labbe, t. 10.

¹ L. 1, *epist.* 46. — ² L. 1, *epist.* 18, 46, 49. L. 2, *epist.* 37.

au duc et au peuple de Venise une lettre où il dit : « Vous savez que la divine Providence a honoré votre pays d'un patriarcat, dignité si rare qu'il ne se trouve, dans tout le monde, que quatre personnes qui en soient honorées. Cependant cette dignité est tellement avilie chez vous par le défaut des biens temporels et la diminution de sa puissance que cette pauvreté ne conviendrait pas même à un simple évêché. Nous nous souvenons que le patriarche Dominique, prédécesseur de celui-ci, a voulu quitter la place à cause de son indigence excessive, et celui-ci dit que la sienne n'est pas moindre. C'est pourquoi nous vous exhortons à ne pas négliger plus longtemps votre gloire et la grâce que vous avez reçue du Siège apostolique, mais à vous assembler pour délibérer en commun sur les moyens de relever chez vous la dignité patriarcale et nous en donner avis. » La lettre est du 30 décembre 1074 ¹.

Deux ans après, en 1076, le prince Démétrius, duc de Croatie et de Dalmatie, demanda au Pape saint Grégoire le titre de roi. Le Pape lui envoya deux légats, Gebizon, alors abbé de Saint-Boniface et depuis évêque de Césène, et Folcuin, évêque de Fossembro. Pour conférer à Démétrius la dignité royale ils assemblèrent un concile à Salone, en Dalmatie, où le prince fit le serment qui suit :

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1076, moi, Démétrius, par la grâce de Dieu duc de Dalmatie, mais, après l'unanime élection du clergé et du peuple, investi de la royauté et constitué roi par vous, seigneur Gebizon, légat de notre seigneur le Pape Grégoire, je vous promets et m'engage à accomplir tout ce que m'enjoint Votre Sainteté, savoir : je garderai en tout et partout la fidélité au Siège apostolique; tout ce qu'il ordonnera dans mon royaume je l'observerai irrévocablement; je rendrai la justice, je défendrai les églises, j'en maintiendrai les revenus; je veillerai à ce que les évêques et les autres personnes ecclésiastiques mènent une vie chaste et conforme aux canons; je proté-

gerai les pauvres, les veuves, les orphelins; je détruirai les mariages illicites, je n'en reconnaitrai de légitimes que ceux qui auront été contractés par l'anneau et par la bénédiction du prêtre; j'empêcherai la vente des hommes; j'observerai en tout, Dieu aidant, la droiture et l'équité. En outre, de l'avis de tous mes primats, je statue qu'il sera payé tous les ans, et à perpétuité, le jour de Pâques, un tribut de deux cents byzantins à saint Pierre pour le royaume qu'il m'a concédé. Enfin, comme servir Dieu c'est régner, à la place de saint Pierre, de notre seigneur le Pape Grégoire et de ses successeurs, je me commets et me recommande en vos mains, et fais ce serment de fidélité : Moi, Démétrius, roi par la grâce de Dieu et le don du Siège apostolique, je serai dorénavant fidèle à saint Pierre, à mon seigneur le Pape Grégoire et à ses légitimes successeurs. Ce royaume, qui m'est donné par vos mains, seigneur Gebizon, je le tiendrai fidèlement et ne chercherai jamais à le soustraire au Siège apostolique. Mon seigneur le Pape Grégoire, ses successeurs et ses légats, s'ils viennent en mon domaine, je les recevrai, les traiterai, les reconduirai avec honneur, et, de quelque part qu'ils m'y invitent, je les servirai loyalement selon mon pouvoir ¹. »

Saint Grégoire donna encore le nom de roi à Michel, prince des Slaves, connus plus particulièrement sous le nom de Serviens. On le voit par une lettre où le Pape lui mande qu'il attend ses ambassadeurs pour lui reconnaître la dignité royale, lui donner un étendard, le tenir désormais comme un fils bien-aimé de saint Pierre, et terminer un différend entre l'archevêque de Spalatro et celui de Raguse. La lettre est du 9 janvier 1077 ².

On voit par ces exemples, qui ne sont pas les seuls, quelle était la constitution de la chrétienté dans le onzième siècle. Les princes et les peuples se soumettaient, même temporellement, à l'Eglise romaine, au vicaire du Christ. Ainsi s'établissait dans l'univers l'ordre parfait. Je dis ordre parfait; j'en ai pour garant Bossuet. Au premier livre

¹ L. 2, *epist.* 39.

² Baron., ann. 1076, n. 68. — ² L. 5, *epist.* 12.

de sa *Défense de la Déclaration gallicane*¹ il se fait l'objection suivante : « Mais, dit-on, l'ordre sera plus parfait si la puissance civile est obligée de se soumettre à la puissance ecclésiastique, comme à la plus digne. » Que répond à cela Bossuet ? Bien loin de nier qu'un pareil ordre fût le plus parfait, la principale raison qu'il allègue pour ne point l'admettre c'est qu'une telle perfection est au-dessus de l'humanité ; mais, dans le même livre, il nous rappelle, d'après les monuments historiques², comment, en ce même siècle, sous Grégoire VII, les ducs, les comtes, et même les rois, se soumettaient à l'envi l'un de l'autre au Saint-Siège, afin de trouver en sa protection la sûreté et la paix. Et il ajoute qu'en effet ce n'était pas une médiocre assurance d'avoir reçu la royauté ou le royaume du Siège apostolique ; en sorte que, suivant Bossuet, cette perfection de gouvernement est impraticable, et cependant elle se réalisait avec la plus grande facilité dans le onzième siècle. Les souverains y trouvaient de notables avantages. L'autorité du chef de l'Église les protégeait contre l'invasion des étrangers et contre la révolte de leurs propres sujets. On en voit un exemple dans la lettre suivante de saint Grégoire VII.

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Vezelin, noble chevalier, salut et bénédiction apostoliques. Vous saurez que nous sommes fort étonné qu'ayant promis depuis longtemps d'être fidèle à saint Pierre et à nous vous tentiez maintenant de vous soulever contre celui que l'autorité apostolique a constitué roi en Dalmatie. C'est pourquoi nous avertissons votre noblesse et vous ordonnons, de la part de saint Pierre, de ne plus prendre les armes contre ledit roi, sachant que, tout ce que vous oserez contre lui, vous le ferez contre le Siège apostolique. Si vous avez quelque différend avec lui c'est à nous que vous devez en demander le jugement, c'est de nous que vous devez attendre justice, plutôt que de vous armer contre lui au mépris du Saint-Siège. Que si vous ne vous repentez de votre témérité et que vous entrepreniez, au contraire, de résister à nos

ordres, sachez que nous ne manquerons pas de tirer le glaive du bienheureux Pierre pour punir votre opiniâtreté, ainsi que l'audace de ceux qui vous favoriseraient dans cette entreprise. Si, au contraire, vous obéissez, comme il convient à tout chrétien, vous obtiendrez, comme un fils soumis, la grâce de saint Pierre et la bénédiction du Siège apostolique¹. »

Une chose encore plus étonnante s'était vue en 1075. Le fils d'un autre Démétrius, roi des Russes, vint à Rome et demanda au Pape saint Grégoire à tenir de sa main le royaume paternel. Le Pape écrivit au père dans les termes suivants :

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Démétrius, roi des Russes, et à la reine, son épouse, salut et bénédiction apostoliques. Votre fils, visitant les tombeaux des apôtres, est venu à nous, témoignant le désir et demandant instamment la grâce de recevoir ce royaume par nos mains, comme un don de saint Pierre, après qu'il aurait promis au même Pierre, prince des apôtres, la fidélité qui se doit, assurant avec toute confiance que sa demande serait ratifiée par votre consentement dès qu'elle aurait été octroyée par la grâce de l'autorité apostolique. Comme ces vœux paraissaient justes, tant à cause de votre consentement qu'à cause de la dévotion de celui qui faisait cette demande, nous y avons enfin donné notre assentiment, et nous lui avons confié le gouvernement de votre royaume de la part de saint Pierre, dans l'intention et le désir que le bienheureux Pierre, par son intercession auprès de Dieu, vous garde, vous, votre royaume et tous vos biens ; qu'il vous fasse posséder ce même royaume avec toute sorte de paix, d'honneur et de gloire, jusqu'à la fin de votre vie, et qu'au terme de votre carrière il vous obtienne, auprès du souverain Roi, la gloire qui ne finit point. Votre sérénissime noblesse saura également que nous sommes très-disposé, chaque fois qu'elle invoquera l'autorité de ce Siège pour des choses justes, à lui accorder aussitôt l'effet de sa demande. » La lettre est du 17 avril 1075².

¹ Sect. 2, c. 35. — ² Sect. 1, c. 1.

¹ L. 7, *epist.* 4. — ² L. 2, *epist.* 74.

Ces deux derniers faits sont à remarquer. Nous y voyons le fils de Démétrius, roi des Russes, demander à Grégoire de tenir du Saint-Siège le royaume paternel; nous voyons le saint Pontife défendre à Vezelin de porter les armes contre le roi de Dalmatie, qui tenait sa couronne de l'Église romaine. Eh bien ! là-dessus Bossuet s'écrie : « Telles furent les entreprises de Grégoire VII ; c'est par ces manœuvres et d'autres semblables qu'il engageait les princes à livrer leur royaume au Saint-Siège ¹ ! » Et Fleury : « Grégoire étendit ses prétentions jusque sur les Russes ². » Ainsi, qu'un Pape accorde à un roi la demande que lui fait de sa part son propre fils, qu'il défende à un sujet rebelle, qui a promis fidélité à saint Pierre, de s'insurger contre un souverain qui est également sous la protection de saint Pierre, ce sont autant d'innovations, autant de prétentions ambitieuses ! Il y a dans tout cela une véritable innovation, une innovation étrange : c'est une pareille manière de raisonner.

Cet ordre de choses, qui se développait naturellement dans le onzième siècle, n'était pas moins avantageux aux peuples qu'aux souverains. Si les princes n'y étaient pas livrés aux fureurs de la multitude, la multitude ne l'était pas non plus à la merci des princes. Elle avait dans le père commun de tous les chrétiens un tuteur et un vengeur ; en voici un exemple dans l'histoire de Pologne. Boleslas II, successeur de Casimir, régna d'abord avec gloire. L'an 1075 il envoya une ambassade à Rome avec de grands présents pour saint Pierre. Le Pape Grégoire le remercia de son affection, lui envoya des légats pour régler les affaires ecclésiastiques de Pologne, où les évêchés étaient trop étendus et sans métropole certaine. A la fin de sa lettre le Pape lui rappelle la brièveté et la fragilité de la vie, et l'engage à rendre au roi des Russes l'argent qu'il lui avait enlevé ³. Pour bien se conduire Boleslas n'avait qu'à écouter et à imiter saint Stanislas, évêque de Cracovie, illustre par sa doctrine et sa vertu. Mais, après avoir bien commencé, Boleslas II finit par se livrer, même en public, aux dé-

bauches les plus infâmes. Sa puissance ne lui servait plus qu'à satisfaire à tout prix ses brutales passions. Il s'abandonnait en même temps à des actes si horribles de tyrannie et d'injustice que ses contemporains et la postérité l'ont flétri du nom de *Cruel*. D'après les plaintes toujours croissantes des seigneurs et du peuple, saint Stanislas, évêque de Cracovie, lui fit jusqu'à trois fois d'inutiles remontrances ; enfin, après une quatrième, il l'excommunia. Le féroce Boleslas, ayant cherché vainement parmi les Polonais un assassin du vertueux pontife, le tua lui-même, au pied des autels, le 8 mai 1079. A la nouvelle de cet exécrable forfait le saint Pape Grégoire VII, pour venger à la fois la religion, la morale et l'humanité, frappe d'anathème le roi assassin, le prive de la royauté, délie tous ses sujets du serment de fidélité, et, pour inspirer plus d'horreur encore d'une pareille tyrannie, ôte le titre de rois aux souverains de Pologne, qui, en effet, ne prirent plus pendant longtemps que celui de ducs. Boleslas, abandonné de tout le monde, mourut dans l'obscurité. Saint Stanislas au contraire, glorifié de Dieu par un grand nombre de miracles, est honoré par toute l'Église, comme martyr, le 7 mai ⁴.

Quant à la Hongrie, nous avons vu comment son apôtre et son premier roi, saint Étienne, l'offrit pour toujours à saint Pierre pour le tenir du Saint-Siège. Bossuet dit à ce sujet : « André, roi de Hongrie, fit couronner, avec l'applaudissement de tous les ordres de son royaume, son fils Salomon, qui n'était encore qu'un enfant ; mais ce jeune prince, trop faible pour se maintenir sur le trône, en fut chassé après la mort de son père. Il eut recours à l'empereur Henri IV, dont il avait épousé la sœur, qui le rétablit plus d'une fois, et Salomon, en conséquence, lui rendit son royaume tributaire. Grégoire VII lui fit un crime d'une action qu'il n'avait faite que par nécessité ⁵. »

Il y a plus d'une inexactitude dans ce passage. Salomon fut chassé deux fois : une première encore enfant, du vivant de son père, qui, vaincu dans une bataille, fut contraint

¹ *Défense*, l. 1, sect. 1, c. 14. — ² L. 63, n. 11. — ³ L. 2, *epist.* 73.

⁴ *Acta SS.*, 7 mai. Baron., ann. 1079. *Biograph. univ.*, art. BOLESLAS II. — ⁵ *Défense*, l. 1, sect. 1, c. 14.

de céder la couronne au duc Béla, son frère. A la mort de celui-ci, Salomon, soutenu par les troupes de l'empereur Henri III, dont il avait épousé la fille, rentra en Hongrie, où, par l'entremise des états, il partagea le gouvernement avec le duc Geisa, fils de Béla. Après plusieurs années de paix et de concorde, pendant lesquelles Geisa s'acquit beaucoup de gloire par ses exploits, Salomon, ayant cherché par jalousie à lui ôter son duché et la vie même, fut chassé de nouveau par les Hongrois, qui élevèrent Geisa sur le trône. Ce fut seulement alors que Salomon, non plus enfant, mais dans l'âge viril, s'adressa à son beau-frère Henri IV et promit de se faire son vassal s'il voulait le rétablir. Henri essaya, mais n'en vint pas à bout, comme on le voit dans l'auteur même auquel Bossuet renvoie. Quant à Grégoire, voici quelle fut sa conduite dans ces démêlés. Encore que Geisa eût été élevé, par le consentement général des Hongrois, sur le trône qu'avait occupé son père; encore qu'il fût doué de toutes les vertus et qu'il méritât le surnom de *Grand Roi* que lui ont donné ses sujets; encore que Grégoire le connût plein de piété et rempli de dévouement pour le Saint-Siège, toutefois il ne lui donne pas le titre de roi, mais simplement celui de duc, et s'offre de le réconcilier avec le roi Salomon, « afin, dit-il, que le très-noble royaume de Hongrie continue à être indépendant comme par le passé, et qu'il ait, non pas un roitelet, mais un roi. » La réconciliation allait s'effectuer, selon toutes les apparences, lorsque Geisa mourut, l'an 1077, et eut pour successeur son frère saint Ladislas ¹.

Ce qui occupait dans cette affaire le Pape saint Grégoire, c'était le droit du Saint-Siège et l'honneur du royaume de Hongrie. « Vos lettres nous ont été apportées tard, écrivait-il au roi Salomon, le 28 octobre 1074, à cause du retard de votre envoyé; notre main les eût reçues avec plus de bienveillance si votre imprudente condition n'eût si fort offensé le bienheureux Pierre; car, comme vous pouvez l'apprendre des anciens de votre pays, le royaume de Hongrie appartient à l'Eglise

romaine, ayant été donné autrefois à saint Pierre par le roi Étienne, avec tout son droit et sa puissance. De plus l'empereur Henri, d'heureuse mémoire (c'est Henri le Noir), ayant conquis ce royaume pour l'honneur de saint Pierre, envoya au corps de cet apôtre la lance et la couronne; il y envoya ces marques de la dignité royale parce qu'il savait que de là était venue la dignité même. Vous, toutefois, dégénérant de la vertu d'un roi, vous avez diminué et aliéné, autant qu'il est en vous, le droit et l'honneur de saint Pierre, en recevant son royaume, d'après ce que nous avons entendu dire, comme un fief du roi des Teutons. Que si cela est, vous n'ignorez pas, si vous voulez considérer la justice, comment vous pouvez espérer la grâce du bienheureux Pierre et notre bienveillance, à savoir que vous n'aurez ni l'une ni l'autre, et que vous ne régnerez pas longtemps sans ressentir l'indignation de l'apôtre si vous ne reconnaissez que vous tenez le sceptre, non de la majesté royale, mais de la majesté apostolique; car, Dieu aidant, ni la crainte, ni l'amour, ni aucun respect humain ne nous empêchera de soutenir l'honneur de celui dont nous sommes les serviteurs. Mais si, avec la grâce de Dieu, vous voulez corriger ces choses et vous conduire désormais en roi, vous aurez sans aucun doute l'affection de l'Eglise romaine, comme un fils bien-aimé celle de sa mère, et de plus notre complète amitié en Jésus-Christ ¹. »

Il écrivit au duc Geisa l'année suivante : « Nous croyons que vous savez que le royaume de Hongrie, comme les autres royaumes les plus nobles, doit garder sa liberté propre, sans être soumis à aucun roi étranger, mais seulement à l'Eglise romaine, qui traite ses sujets non comme ses serviteurs, mais comme ses enfants; et parce que votre parent l'a obtenu, par usurpation, du roi teutonique et non du Pontife romain, Dieu, comme nous croyons, l'a empêché, par un juste jugement, d'en demeurer maître ². » Et dans une autre lettre au même Geisa, pour le réconcilier avec Salomon, il dit de ce dernier : « Quand il a méprisé la noble seigneurie de saint

¹ Baron., ann. 1077.

¹ L. 2, *epist.* 13. — ² *Epist.* 63.

Pierre, à qui vous n'ignorez pas qu'est le royaume, pour se soumettre au roi teutonique, de roi il est devenu roitelet. Mais le Seigneur, voyant l'injure faite au prince de ses apôtres, a fait passer en votre personne, par son jugement, la puissance du royaume, en sorte que, s'il y a eu quelque droit auparavant, il s'en est privé par cette usurpation sacrilège¹. »

Saint Ladislas, après la mort de son frère Geisa, l'an 1079, ayant été élu d'une voix unanime roi de Hongrie, n'accepta la couronne que sur la renonciation formelle de Salomon à tous ses droits. Celui-ci se repentit bientôt d'avoir cédé si facilement le trône, et il tenta de le reprendre; mais, battu dans plusieurs rencontres, il se vit abandonné de ses partisans et alla faire pénitence dans un monastère, à Pola, en Istrie, où il mourut vers l'an 1100. Saint Ladislas fut un modèle de vertus chrétiennes, royales et militaires. Il repoussa jusque dans leurs déserts les Tartares qui désolaient le royaume par des courses continuelles; il rendit ses tributaires les Cumans, les Bulgares et les Serbiens, et réunit à ses États, par héritage, la Dalmatie et la Croatie. Il aimait la justice et veillait à ce qu'elle fût exactement rendue à ses sujets, sans distinction; il fit d'immenses charités aux pauvres et fonda un grand nombre de monastères. Il fonda en particulier la ville de Grand-Varadin, où son corps est conservé dans un tombeau d'argent enrichi de pierres précieuses. Nous avons une lettre du Pape saint Grégoire au saint roi Ladislas, où il le félicite de sa piété, de son zèle et de son dévouement, et lui recommande quelques fidèles ou vassaux de saint Pierre, qui avaient été injustement exilés et que ce bon roi avait déjà secourus².

La Bohême, de son côté, avait pour souverain Vratislas II, qui succéda, l'an 1061, à son frère Zbignée II, mort sans enfants. D'après les dernières dispositions du duc Brzétislas, leur père, les frères cadets avaient eu la Moravie pour apanage; Zbignée, méprisant les volontés de son père, les en avait chassés avec violence. Vratislas se réfugia en Hongrie, et,

sa première épouse étant morte par suite des mauvais traitements que Zbignée lui avait fait éprouver, il épousa en secondes nocces la princesse Adélaïde, sœur du roi de Hongrie. Après avoir été rétabli dans son apanage, qui était le comté d'Olmütz, il en jouit paisiblement jusqu'à la mort de son frère; alors il fut élu duc de Bohême par le suffrage unanime de la nation. Ayant pris en main le gouvernement, il se hâta de remplir les dernières volontés de son père et céda à ses frères Othon et Conrad la Moravie, sous la condition qu'ils le reconnaîtraient pour seigneur suzerain. Le dernier des frères, Jaromir, qui, d'après les ordres du père, était destiné à l'état ecclésiastique, faisait ses études à Liège. Quand il eut appris ce qui se passait en Bohême, il se rendit en toute hâte à Prague et somma d'un ton très-impérieux son frère Vratislas de lui donner un apanage. Ce prince lui ayant fait observer que cette prétention était contraire aux dispositions de leur père, Jaromir déposa l'habit ecclésiastique, et, ayant pris le casque, se réfugia près de Boleslas, roi de Pologne.

Sévère, évêque de Prague, étant mort en 1065, les princes Othon et Conrad rappelèrent leur frère Jaromir, qui était en Pologne et simple laïque. Sitôt qu'il fut arrivé ils lui firent raser la barbe et faire la tonsure, et, l'ayant revêtu d'un habit clérical, le présentèrent au duc leur frère, le priant de lui donner l'évêché de Prague. Le duc Vratislas, qui connaissait l'incapacité de son frère Jaromir et son éloignement pour la vie ecclésiastique, ne pouvait consentir à le voir évêque, surtout à la place d'un prélat comme Sévère, qui avait été très-instruit et très-zélé pour la discipline de l'Église. Aussi il nomma pour évêque de Prague Lanes, noble Saxon, qui avait été son chapelain et qu'il avait fait prévôt de Litoméric en Bohême, pour sa doctrine et ses bonnes mœurs; mais les seigneurs de Bohême, excités par les deux frères Conrad et Othon, s'y opposèrent, principalement en haine des Allemands, et le duc fut contraint de consentir à l'élection de Jaromir. Vratislas envoya ce dernier avec une suite nombreuse à Mayence, pour y recevoir l'investiture du roi Henri d'Allemagne

¹ L. 2, *epist.* 70. — ² L. 6, *epist.* 29.

et la consécration épiscopale de l'archevêque Sigefroi de Mayence, son métropolitain.

Les seigneurs qui avaient tant insisté sur l'élection de Jaromir eurent lieu de s'en repentir bientôt. L'ordination épiscopale étant terminée, les nobles bohémiens repassèrent le Rhin avec le nouvel évêque. Un d'entre eux se trouvant sur le bord du bateau, Jaromir le poussa avec violence dans le fleuve en lui disant : « Wilhelm, je te baptise ! » Ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'on le retira. Quand il fut rentré dans le bateau l'inquiétude fit place à l'indignation, et tout ce qui était à bord aurait mis la main sur l'évêque si l'on n'avait été retenu par le respect que l'on croyait devoir au frère du souverain. Instruit de ce qui s'était passé, Vratislas reprocha vivement à ses frères l'imprudence irréligieuse qu'ils avaient commise en le forçant à nommer un sujet qui ne pouvait que déshonorer l'épiscopat¹.

Le duc Vratislas aimait singulièrement le Pape Alexandre II, qui le payait de retour ; mais souvent le duc en profitait pour faire des demandes insolites, que le Pape lui accordait par affection et non sans quelque sollicitude. Ainsi le prince le pria un jour de lui envoyer une mitre, dont il paraît qu'il voulait faire un insigne ducal de Bohême dans les grandes cérémonies.

Une pareille demande embarrassait quelque peu le Pape et les cardinaux ; jamais une mitre n'avait été accordée à une personne laïque. Alexandre, toutefois, tant il aimait ce prince, la lui envoya à Prague par son légat Jean, évêque de Tusculum². Saint Grégoire VII, étant monté sur la Chaire de saint Pierre, confirma ces privilèges de son prédécesseur et eut une affection semblable pour le duc de Bohême.

Il eût été à souhaiter que l'évêque Jaromir de Prague ressemblât au duc son frère ; mais il en était bien loin. L'évêché de Prague avait été partagé en deux pour former celui d'Olmütz, dans la Moravie. Jaromir, à peine évêque et si peu digne de l'être, voulut les réunir de nouveau et se rendit pour cet effet à Olmütz. Là, étant à table chez l'évêque Jean,

vieillard vénérable, il le saisit par les cheveux, et, lui mettant le pied sur la tête, il voulut le forcer à abdiquer en sa faveur. Le duc Vratislas, indigné, envoya à Rome pour rendre compte de ce qui venait de se passer. Deux légats, venus à Prague de la part du Pape, citèrent Jaromir à comparaître devant eux. L'évêque prétendit qu'il n'était justiciable que de son métropolitain, l'archevêque de Mayence, et il refusa de comparaître. Les légats le déclarèrent alors suspendu des fonctions épiscopales. Le chapitre de Prague, prenant fait et cause pour son évêque, couvrit les autels de deuil, comme cela se pratique le vendredi saint, en déclarant qu'il n'obéirait point aux légats du Pape. Ceux-ci furent reçus avec beaucoup de respect et d'honneur par le duc Vratislas, à qui saint Grégoire VII écrivit, l'an 1073, deux lettres, dans l'une desquelles il confirme par provision la sentence de ses légats, en attendant qu'il jugeât lui-même l'affaire au fond.

Toutefois, à la fin de janvier 1074, le Pape se relâcha et rendit à Jaromir tout ce que ses légats lui avaient interdit, hormis les fonctions épiscopales, c'est-à-dire qu'il lui rendit la jouissance des dîmes et des autres revenus de l'évêché de Prague, afin qu'il n'eût plus de prétexte pour différer son voyage de Rome, où il était appelé. Le Pape lui ordonna de s'y rendre le dimanche des Rameaux, lui défendant de toucher aux biens de l'évêché d'Olmütz et ordonnant à l'évêque Jean de se trouver à Rome en même temps. Cependant Sigefroi, archevêque de Mayence, prétendit, comme métropolitain, prendre connaissance du différend entre les deux évêques de Prague et d'Olmütz. Le Pape le lui défendit, attendu qu'il ne s'était nullement mis en peine d'abord de faire justice au dernier qui avait été maltraité et que la cause était dévolue au Saint-Siège par plusieurs plaintes de cet évêque. Le saint Pape lui défend même de penser que lui ou aucun autre puisse en connaître, ni de s'élever contre l'Église romaine, « sans la grâce de laquelle, comme vous le savez bien, vous ne pourriez pas même garder votre place¹. »

¹ Dubrav., l. 3. Long., *Annal. Pol.* —² L. 1, *epist.* 38, *Greg. VII.*

¹ L. 1, *epist.* 44, 45 et 60.

Jaromir vint enfin à Rome, confessa humblement devant le Pape une partie des fautes qu'on lui reprochait, et promit satisfaction ; il nia les autres, comme d'avoir frappé lui-même l'évêque d'Olmütz et fait raser la barbe et les cheveux à ses serviteurs. Le Pape, usant d'indulgence, le rétablit dans ses fonctions et dans tous ses droits, remettant le jugement définitif de l'affaire au prochain concile, à cause de l'absence de l'évêque d'Olmütz, à qui cependant il donna la provision des terres contestées entre eux. C'est ce qu'il manda au duc dans une lettre du 16 avril 1074. Mais, par trois autres du 22 septembre suivant, le Pape se plaint que l'évêque de Prague lui avait manqué de parole sur ce sujet et qu'il ne gardait pas la paix avec le duc son frère. Il remercie ce prince de cent marcs d'argent qu'il avait envoyés à Rome, à titre de cens, pour saint Pierre ¹.

Au mois de mars de l'année suivante (1075), les deux évêques de Prague et d'Olmütz se présentèrent tous deux au concile de Rome. On chercha longtemps à éclaircir leur différend sans en venir à bout ; toutefois, pour y mettre une fin quelconque, le Pape partagea par moitié les terres et les revenus contestés entre eux, sauf les témoignages et les preuves certaines que l'un ou l'autre pourrait produire dans l'espace de dix ans ; passé cette époque ni l'un ni l'autre ne serait plus recevable à réclamer contre cette décision dès lors définitive. Le Pape, ayant réconcilié les deux évêques, les renvoya chez eux avec sa bénédiction apostolique. Il en donna avis au duc Vratisslas, lui recommandant de faire tout son possible pour maintenir cette heureuse union.

Frédéric, fidèle ou vassal de l'Église romaine et neveu du duc, était venu à Rome implorer la médiation du Saint-Père pour que le duc lui permit de posséder en paix le fief qu'avait possédé son père. Grégoire pria donc le prince de lui rendre ce fief, s'il y avait droit, et même, dans le cas qu'il n'y en eût point, de vouloir bien, pour l'amour de saint Pierre, lui en donner un autre dont il pût vivre convenablement. Enfin le saint

Pape écrivit une lettre générale à tous les habitants de la Bohême pour les exhorter, les mauvais à devenir bons, les bons à devenir meilleurs ; à aimer Dieu de tout leur cœur et le prochain comme eux-mêmes, à conserver la paix entre eux, à garder la chasteté, à payer fidèlement les dîmes à Dieu, qui leur donnait la vie et le vivre, à rendre aux églises l'honneur qui leur est dû, à pratiquer assidûment l'aumône et l'hospitalité. « Nous n'ignorons pas que vos pontifes vous enseignent ces choses et d'autres semblables ; mais comme, par vénération pour saint Pierre, vous écoutez nos paroles avec plus d'amour et d'avidité, nous vous exhortons avec d'autant plus d'empressement que vous écoutez plus attentivement le bienheureux Pierre dans notre exhortation ¹. »

Vers la fin de l'année 1079, au milieu des troubles de l'Allemagne, le duc Vratisslas envoya son neveu Frédéric à Rome prier le Pape d'envoyer des légats en Bohême et d'y permettre la célébration de l'office divin en langue slavonne. Saint Grégoire lui répondit : « Nous commençons, suivant notre coutume, par la bénédiction apostolique ; mais ce n'a pas été sans quelque hésitation, à cause que vous paraissiez communiquer avec des excommuniés ; car tous ceux qui envahissent les biens des églises, c'est-à-dire tous ceux qui les prennent ou les reçoivent d'une autre personne, sans une permission certaine des évêques et des abbés, tous ceux-là sont excommuniés, non-seulement par le Siège apostolique aujourd'hui, mais encore par un grand nombre de saints Pères, comme on le voit dans leurs écrits. Quoi qu'il en soit, non-seulement notre affection nous porte à veiller à votre salut, mais encore le désir de votre avancement spirituel, d'autant plus que votre exemple peut y engager beaucoup d'autres ; car, il n'y a point de doute, vous répondrez de la perte de tous ceux que vous auriez pu sauver si vous aviez voulu. » Sur quoi le Pape l'engage fortement, en considérant la fragilité de cette vie et la vanité des choses de ce monde, à servir Dieu et à pratiquer la vertu avec une ardeur toujours plus grande. Il pro-

¹ L. 1, *epist.* 78. L. 2, *epist.* 6, 7, 8.

¹ L. 2, *epist.* 53, 71, 72.

met de lui envoyer des légats dans l'année, lorsqu'il en aura trouvé de convenables et que le voyage pourra se faire en sûreté.

« Quant à la permission que votre noblesse nous a demandée de célébrer chez vous l'office divin en langue slavonne, il nous est impossible d'accéder à votre demande; car il est évident, pour ceux qui y pensent bien, que Dieu a voulu que l'Écriture fût obscure en quelques endroits, de peur que, si elle était claire à tout le monde, elle ne devint méprisable et n'induisit en erreur, étant mal entendue par les personnes médiocres. Et il ne sert de rien, pour excuser cette pratique, que quelques saints personnages aient souffert patiemment ce que le peuple demandait par simplicité, puisque la primitive Église a dissimulé plusieurs choses qui ont été corrigées ensuite par les saints Pères, après un soigneux examen, quand la religion a été plus affermie et plus étendue. C'est pourquoi nous défendons, par l'autorité de saint Pierre, ce que vos sujets demandent imprudemment, et nous vous ordonnons de résister de toutes vos forces à cette vaine témérité¹. »

Pour qui sait y bien réfléchir ces paroles de Grégoire VII sont pleines d'une profonde sagesse. Que, pour les choses individuelles ou purement nationales, chaque peuple ait sa langue particulière, il n'y a pas grand inconvénient : les intérêts d'un peuple ne sont pas toujours ceux d'un autre; mais pour les choses communes à tous les individus, à toutes les nations, à toute l'humanité, il est à souhaiter qu'il y ait une langue commune. Or Dieu est un, sa religion est une, son culte est un, son sacrifice est un et toujours le même, son Église est une et la même par toute la terre; autant de raisons pour désirer que la langue de l'Église, la langue du Sacrifice, la langue du culte divin, soit partout une et la même, afin que le chrétien, le catholique se trouve partout chez soi dans la maison de Dieu, son père, qu'il entende partout la langue de l'Église, sa mère, qu'il reconnaisse partout l'unité de la société divine au milieu de la variété des sociétés humaines.

Que, pour les choses individuelles ou pu-

rement nationales, avons-nous dit, chaque peuple ait sa langue particulière, il n'y a pas grand inconvénient; toutefois il n'en était pas ainsi dans l'origine. La terre entière n'avait qu'une langue, même après le déluge, et cela facilitait jusqu'aux relations de commerce entre les individus et les nations. La confusion des langues, et par suite celle des idées, est un châtement. Cette confusion a commencé à Babylone, la ville des faux dieux, des fausses idées; elle s'est arrêtée à Jérusalem, la cité du vrai Dieu, le jour de la Pentecôte, à la descente du Saint-Esprit, lorsque, dans la même langue, chaque peuple entendit la sienne. Cette œuvre de l'Esprit-Saint, cette unification des langues et des idées, l'Église catholique, conduite par le même Esprit, la continue suivant les temps et les circonstances.

Les sectes séparées d'elle, poussées par un esprit différent, cherchent tout d'abord à rompre cette unité de langue religieuse et préfèrent des langues variables comme leurs doctrines. Même les nations qui, depuis des siècles, emploient pour le culte divin une langue autre que celle de l'Église romaine, l'expérience nous les montre plus sujettes à la séduction de l'hérésie et du schisme. Aujourd'hui, par exemple, grâce à la sagesse prévoyante de Grégoire VII, les chrétiens de Bohême sont moins exposés à la séduction du czar des Russes que les autres peuples slaves qui n'ont pas conservé la langue romaine dans le culte public.

Mais, dit-on, n'est-il pas plus avantageux que chaque individu comprenne chaque parole de la liturgie sacrée? On oublie que l'Église catholique n'est pas un livre muet, écrit avec de la liqueur noire sur des peaux de bêtes mortes ou sur du papier de chiffon; mais qu'elle est une société, une personne vivante et parlante, qui, aujourd'hui comme au jour de la première Pentecôte chrétienne, en parlant une seule langue, sait y faire entendre toutes les autres et conserver ainsi l'unité dans la variété. L'Église catholique, avec une langue unique ou avec très-peu de langues pour la liturgie, a toujours la bouche de ses ministres pour enseigner et pour expliquer de vive voix, à tous les peuples et dans tous

¹ L. 7, *epist.* 11.

les idiomes de la terre, sa doctrine toujours une et la même, et planter ainsi, dans tous les esprits et dans tous les cœurs, l'unité de foi, d'espérance et de charité. Voilà les hautes pensées qui ont porté saint Grégoire VII et l'Église romaine à empêcher, autant que possible, la multiplicité et par suite la confusion des langues dans l'office divin. Fleury paraît d'un avis contraire; cela ne prouve qu'une seule chose : c'est que Fleury n'avait ni la tête de Grégoire VII, ni l'esprit de l'Église.

Dans ce même temps le Danemark était gouverné par un roi non moins pieux que vaillant; c'était saint Canut, fils naturel de Suénon II et petit-neveu de Canut le Grand, qui subjuguait l'Angleterre. Le roi, son père, qui n'avait point d'enfants légitimes, s'étant tout à fait converti au bien, sous la conduite de saint Guillaume, évêque de Rotschild, eut soin de le faire élever par de sages gouverneurs. Canut répondit parfaitement à leur éducation et se perfectionna en peu de temps dans les exercices de l'esprit et du corps qui convenaient à sa naissance. Il s'accoutuma dès sa jeunesse aux pénibles travaux de la guerre, et il exécuta de grandes et hardies entreprises à un âge où les autres peuvent à peine en être les spectateurs. Il purgea la mer des pirates qui désolaient les côtes, vainquit les Esthoniens, qui exerçaient divers brigandages sur leurs voisins, et dompta les peuples de la province de Semble ou Samogitie, qui fut ensuite soumise à la couronne de Danemark. Ces grands succès, suivis de quelques autres encore, lui frayaient sans doute le chemin du trône. Mais, après la mort du roi Suénon, son père, les Danois, se souvenant des périls auxquels son courage les avait exposés lorsqu'il n'était encore qu'au second rang, craignirent que, s'ils lui mettaient la couronne sur la tête, son humeur guerrière ne leur en fit courir de nouveaux et de plus grands. C'est pour cette raison qu'ils lui préférèrent son frère Harold, qui était son aîné, mais peu capable. Canut, se voyant chassé d'un État qui lui devait sa gloire et une grande partie de sa puissance, se retira auprès du roi Halstan, qui le traita comme le demandait sa vertu. Harold, qui ne pouvait

longtemps soutenir le poids d'une couronne, envoya le presser de revenir et lui offrit de la partager avec lui; mais Canut, ayant reconnu que c'était un artifice pour le perdre, eut assez de prudence pour ne pas se fier, dans sa mauvaise fortune, aux promesses d'un homme qui, lors même qu'elle était meilleure, lui avait fait assez connaître sa mauvaise volonté. Il fut assez généreux pour résister aux occasions qui se présentèrent de faire souffrir à son pays la peine que méritait son ingratitude. Bien loin de tourner ses armes contre lui il les employa encore pour son service, et continua toujours, avec le même succès, la guerre qu'il avait commencée contre les ennemis du Danemark, au levant de la Scanie, la seule province qui lui demeurait attachée. Cette grandeur d'âme, qui lui faisait ainsi venger l'injure par des bienfaits, ne demeura pourtant pas longtemps sans récompense; car, Harold étant mort après deux ans de règne, il fut rappelé avec honneur et élevé sur le trône, qui était dû à son mérite, par le suffrage même de ce frère qu'on lui avait préféré, dans un pays où l'ordre de la naissance ne donnait point de rang quand il se trouvait seul.

Ses premiers soins, après son élévation, furent d'employer les forces du royaume pour achever, contre les ennemis de l'État, la guerre qu'il avait commencée fort jeune, sous le roi son père, et continuée pendant son exil. Il la termina plus glorieusement encore pour la religion que pour sa propre renommée ou pour l'intérêt de sa couronne; car, ayant entièrement assujéti les provinces de Courlande, de Samogitie et d'Esthonie, on vit qu'il ne s'en était rendu maître que pour y faire régner Jésus-Christ.

N'ayant plus d'ennemis à combattre Canut songea à se marier. Il épousa Adèle, fille de Robert, comte de Flandre, dont il eut Charles, aussi comte de Flandre, et surnommé le Bon, duquel l'Église honore la mémoire comme d'un bienheureux le 2 mars. Canut s'appliqua aussitôt à faire reflourir les lois et la justice dans son royaume et à rétablir l'ancienne discipline, que l'insolence et les diverses entreprises des grands avaient fait relâcher par tous ses États. Il fit de sévères, mais de

justes ordonnances pour ce sujet, sans que ni la proximité du sang, ni l'amitié, ni telle autre considération que ce fût pût lui arracher l'impunité du crime et du désordre. Il ne fit rien qu'avec beaucoup de prudence et d'équité ; mais ce qui devait faire aimer sa vertu lui attira la haine et le mépris des personnes les plus puissantes, qui ne pouvaient souffrir que l'on réprimât la tyrannie qu'ils exerçaient sur leurs inférieurs. Canut ne crut pas devoir s'arrêter à leurs murmures et à leurs mécontentements.

Comme son principal objet était la gloire de Dieu et l'intérêt de l'Église, il accorda plusieurs grâces à ceux qui en étaient les ministres dans son royaume, et, parce que les peuples grossiers et rustiques étaient peu accoutumés à rendre aux évêques le respect qui leur était dû, et qu'il ne pouvait souffrir qu'on les traitât comme des hommes ordinaires, il ordonna, par une déclaration expresse, qu'ils précéderaient les ducs et auraient le rang de princes dans l'État, afin de les autoriser et d'élever par ces honneurs, qui seraient inutiles à l'Église d'ailleurs, les esprits à la considération de celui qu'ils représentent. Il exempta même les ecclésiastiques de la juridiction séculière, voulant qu'ils n'eussent plus à répondre qu'à leurs évêques. Il fit aussi ce qu'il put pour accoutumer les peuples à payer les décimes à l'Église, mais il ne put y réussir. Il fit paraître une magnificence vraiment royale à bâtir et à fonder des églises en beaucoup de lieux et de libéralité à les orner et à les enrichir ; il donna même à celle de Rotschild, capitale de son royaume, la couronne qu'il portait aux grandes solennités et qui était d'un très-grand prix ; mais comme, par cette raison, elle était plus exposée au sacrilège des ravisseurs que les autres richesses du trésor sacré, il fit imposer, par les évêques, la peine d'excommunication à ceux qui oseraient y attenter. Il fit aussi un édit pour rendre inviolables cette oblation et les autres effets de sa piété, et pour empêcher qu'on ne pût ravir à l'Église ce dont il se dépouillait pour l'enrichir.

Sa charité pour ses sujets était si tendre que, pour les décharger de l'incommodité que leur causait l'excessive dépense de ses

jeunes frères, il se chargea de leur entretien et laissa seulement à Olaf la province de Sleswig comme en apanage. Rien n'était plus contraire au dessein qu'il avait de corriger les vices de ses peuples que la fainéantise et l'oisiveté ; c'est ce qui lui faisait chercher de louables et utiles occupations pour les soutenir dans l'action. Le commerce n'était point assez grand en Danemark pour produire cet effet ; la stérilité du terrain ne faisait guère envie de labourer, et les exercices de l'esprit n'étaient que pour un très-petit nombre de personnes. Le roi, méditant sur les moyens de trouver quelque autre expédient, songea que la plus grande gloire que le Danemark eût jamais acquise avait été la conquête de l'Angleterre, faite l'an 1016 par Canut le Grand et perdue depuis sous ses successeurs. Il crut que, s'il entreprenait de la reconquérir, il donnerait assez d'occupation à ses peuples. Il en communiqua le dessein à Olaf, l'aîné de ses frères, et, par son avis, il en fit l'ouverture à ses peuples, qui témoignèrent s'y porter avec joie. La mort de saint Édouard d'Angleterre rendait la conjoncture favorable.

Mais le saint roi Canut ne se doutait pas que son frère Olaf, gagné peut-être par l'argent de Guillaume de Normandie, le trahissait et employait tous les moyens pour faire manquer l'expédition, tantôt par des retards affectés, tantôt par des paroles insidieuses qu'il répandait parmi les grands et les soldats. Canut, ayant enfin découvert la trahison, alla avec une troupe choisie à Sleswig, avec tant de diligence qu'il y surprit Olaf. Il le convainquit de son crime et ordonna à ses soldats de l'enchaîner ; ils s'y refusèrent, parce que ces peuples avaient tant de respect pour les rois qu'ils croyaient les chaînes plus dures à supporter que la mort à ceux qui avaient l'honneur d'être de leur sang, attendu que les liens sont la marque d'une condition basse et servile, au lieu que la mort est commune à tous les hommes. Mais le prince Éric, son autre frère, se croyant obligé de préférer l'obéissance qui était due au roi, dans une chose aussi juste, à l'affection pour un frère aussi méchant qu'était Olaf, fit hardiment ce que les soldats ne voulurent point faire. Olaf fut

donc enchaîné et envoyé par mer en Flandre, où il fut enfermé dans une citadelle. Les grands qui avaient pris part à la conspiration ne purent se venger autrement qu'en apportant adroitement de nouveaux retards à l'expédition du roi; ce qui fit que, par les sollicitations secrètes de leurs émissaires, les soldats qui restaient dans son armée se débarrassèrent presque tous, sans qu'on sût à qui s'en prendre.

Le roi, qui avait toujours en vue le service de Dieu, crut pouvoir profiter de cette occasion pour tâcher d'établir le paiement des dîmes en faveur de l'Église. Il proposa aux peuples pour cela ou de satisfaire à ce tribut de piété, ou de payer une très-grosse amende en punition de la désertion générale des troupes. Les peuples choisirent le dernier parti, tant ils avaient horreur des décimes, qu'ils regardaient comme un joug insupportable à cause qu'il devait être perpétuel. Canut, fâché de ce choix et voulant essayer encore de leur faire préférer, à une grande incommodité présente, une légère imposition, qui n'était proprement que pour ceux qui viendraient après eux, nomma des commissaires pour lever l'amende, afin que le désir de s'en décharger les portât à aimer mieux payer les décimes. La rigueur qu'apportèrent ces commissaires dans l'exécution de ses ordres irrita surtout les mécontents, qui en prirent occasion de soulever les peuples contre l'autorité du roi. Les commissaires furent massacrés, et la fureur des rebelles alla si loin que Canut, ne se croyant pas en sûreté dans son palais, se retira à Sleswig avec sa femme et ses enfants, d'où il passa dans l'île de Fionie, avec ceux qui lui étaient demeurés fidèles et qui se trouvaient en assez petit nombre. Il donna ordre en même temps à tout ce qui était nécessaire pour transporter sa femme et ses enfants en Flandre, auprès de son beau-frère, s'il ne pouvait corriger la fortune.

Cependant les rebelles, fiers de sa retraite, qu'ils regardaient comme leur première victoire, résolurent de venir l'attaquer avec des troupes et de lui ôter la vie avec la couronne. Canut, averti de leurs projets, voulut passer de Fionie en Zélande, où résidait principalement ce qui lui était resté de forces. Il en fut

détourné par un officier nommé Blaccon, dans lequel il avait confiance. Ce traître, qui entretenait des intelligences secrètes avec les rebelles, lui promit de négocier de telle sorte avec ses peuples qu'il les ramènerait à leur devoir. Le roi le crut et le laissa aller comme pour faire le traité. Ce perfide entremetteur, après beaucoup d'allées et de venues, lui fit croire enfin que toutes choses étaient accommodées, quoiqu'il n'eût rien fait que pour tramer sa perte et le livrer à ses ennemis. Canut, qui se reposait sur sa bonne foi, et qui, joignant la piété à la clémence, aimait mieux dissiper cette tempête en implorant la miséricorde de Dieu sur lui et sur ses peuples que de l'apaiser en répandant le sang de ses sujets, alla faire ses prières dans l'église de Saint-Alban; il y fut assiégé par une troupe de rebelles que Blaccon avait introduits. Les soldats de sa garde, conduits par les princes Éric et Benoît, frères du roi, allèrent généreusement à eux, plutôt pour mourir avec leur maître que dans l'espérance de pouvoir le défendre contre une si grande multitude de gens armés. Benoît fut tué à la porte de l'église, après en avoir longtemps disputé l'entrée aux rebelles avec un courage extraordinaire. Éric, s'étant trouvé enveloppé dans un bataillon, se fit jour à travers, l'épée à la main; mais il ne put rentrer dans l'église. Le roi, voyant que le péril était inévitable, abandonna le soin de son corps pour ne s'occuper qu'à sauver son âme. Il se confessa avec une grande tranquillité d'âme, et, comme il pria au pied de l'autel, il fut percé d'un dard lancé par une fenêtre. Il mourut dans son sang, les bras étendus, comme une victime qui s'offrait à Dieu pour l'expiation des péchés du peuple et des siens, dans le lieu où Jésus-Christ, comme une hostie sans tache, s'offrait à son Père pour le salut de tous les hommes. C'était le 10 juillet 1084.

Saxon le Grammairien, auteur de grande autorité, qui vivait dans le siècle suivant, témoigne que Dieu attesta la sainteté de Canut par divers miracles contre l'insolence des Danois, qui osaient faire passer leur parricide pour un acte de piété. Il ajoute que ces misérables, ne pouvant obscurcir l'éclat de ces miracles, qui continuaient encore de son

temps, aimèrent mieux dire que Dieu lui avait pardonné ses injustices en lui accordant la pénitence à la mort que d'avouer leur crime, mais que leurs descendants reconnurent enfin sa sainteté par un culte public qui fut rendu à sa mémoire. Pour expier par quelque sorte de réparation le crime de leurs pères, ils dressèrent des autels et des églises en l'honneur de saint Canut et y établirent des fêtes le 10 juillet, qui fut le jour de sa mort, et le 19 avril, qui fut celui de sa translation ¹.

Nous avons deux lettres du Pape saint Grégoire au roi Suénon, père de Canut. Certains défenseurs des opinions gallicanes y trouvent une preuve que ce Pape étendait ses prétentions ambitieuses jusque sur le Danemark. Voici cette preuve, elle est assez curieuse. Les ambassadeurs de Suénon, par l'entremise de l'archidiacre Hildebrand, s'étaient adressés au Pape Alexandre II pour obtenir diverses grâces, et entre autres pour traiter avec lui du dessein qu'avait le roi de mettre son royaume sous la protection spéciale de saint Pierre. Hildebrand ou saint Grégoire, ayant succédé à Alexandre, prie le roi de lui mander par ses ambassadeurs s'il persistait dans sa première volonté ou s'il en avait changé ; il l'en prie afin de savoir que lui répondre ². Voilà tout ce que demandait Grégoire VII, voilà jusqu'où il portait ses prétentions ; il ne s'agit ni plus ni moins que de savoir si le roi persévérerait dans ses premières intentions. Pour des yeux gallicans c'est dans un Pape une preuve sans réplique d'une ambition démesurée.

La dernière lettre du Pape saint Grégoire au roi Suénon de Danemark est du 17 avril 1075. Suénon étant mort l'année suivante (1076), le Pape écrivit à son fils et à son successeur Harold. Il y fait un grand éloge de la piété de son père, de son amour et de son dévouement pour le Saint-Siège. S'il n'avait pas eu la faiblesse de s'abandonner aux passions de la chair il eût été le modèle des rois et serait compté parmi les saints. Le Pape Grégoire, qui l'avait aimé beaucoup, espère néanmoins que Dieu lui aura fait la grâce de

faire, avant sa mort, une sincère pénitence. C'est pourquoi il exhorte son fils à faire pour lui des prières et des aumônes, à imiter sa piété envers Dieu, son amour pour le Siège apostolique, sa vigilance à bien gouverner son royaume, surtout son zèle à défendre l'Église ; enfin il invite le nouveau roi à lui envoyer souvent des ambassadeurs pour l'informer de l'état de la religion dans son royaume. La lettre est du 6 novembre 1077 ¹.

Le roi Harold étant mort après deux ans de règne, comme le dit formellement Saxon le Grammairien, son frère et son successeur, le saint roi Canut, envoya à Rome demander les conseils du chef de l'Église. Saint Grégoire lui répondit par la lettre suivante : « Nous félicitons avec une charité sincère votre dilection de ce qu'étant placé aux extrémités de la terre vous recherchez néanmoins avec zèle tout ce qui intéresse l'honneur de la religion chrétienne, et de ce que, reconnaissant l'Église romaine pour votre mère et pour celle de tout le monde, vous réclamez ses instructions et ses conseils. Nous voulons et vous recommandons que votre dévotion persévère dans cet empressement et ces désirs, qu'elle y croisse avec la grâce divine, qu'elle ne se relâche jamais de ce bon dessein, mais que chaque jour elle se rende capable de quelque chose de meilleur, comme il convient à un homme sage et à la constance d'un roi ; car votre excellence doit considérer que, plus elle est élevée et domine au-dessus du grand nombre, plus elle peut par son exemple ou incliner ses sujets au mal, ce qu'à Dieu ne plaise, ou ramener au bien les lâches mêmes. Votre prudence doit considérer encore les joies de cette vie temporelle, combien elles sont caduques, combien fugitives, et, pût-on espérer la vie la plus longue, combien elles sont sujettes à être troublées par des adversités imprévues. Il faut donc vous appliquer par-dessus tout à diriger vos pas et vos intentions vers les choses qui ne passent pas et qui n'abandonnent pas celui qui les possède. Nous serions fort aise qu'un homme prudent d'entre vos clercs vint à nous pour nous faire connaître les mœurs de

¹ Acta SS., 10 juill. Elnoth et Saxo Grammi. — ² L. 2, epist. 51 et 75.

¹ L. 5, epist. 10.

votre nation et vous rapporter avec plus d'intelligence les instructions et les mandements du Siège apostolique. » La lettre est du 15 octobre 1079 ¹.

Le saint Pape lui en écrivit une seconde au mois d'avril de l'année suivante (1080), où il l'exhorte avec une affection paternelle à persévérer dans l'obéissance et l'amour du Saint-Siège, à imiter les vertus de son père, dont il fait le plus affectueux éloge, disant qu'il l'avait aimé encore plus qu'il n'avait fait l'empereur Henri défunt. Il l'exhorte enfin à bannir de son royaume la coutume barbare d'attribuer aux péchés des prêtres le dérèglement des saisons et les maladies, et de condamner pour le même sujet des femmes innocentes ².

Fleury, dans ses *Discours*, déplore comme un grand malheur pour l'Église que les Papes du moyen âge, au lieu de faire le prône et le catéchisme dans leur église paroissiale de Saint-Pierre, comme le fait tout bon curé, se soient tant occupés des affaires des rois et des évêques par tout le monde. Nous ne sommes pas de l'avis de Fleury ; voici pourquoi. Nous croyons que la paroisse du Pape, comme Pape, c'est toute l'Église catholique, c'est l'univers entier. Nous croyons que ses principaux paroissiens sont les rois et les évêques, et qu'en instruisant bien, et, au besoin, en morigénant ces paroissiens, il opère le bien et des gouvernants et des gouvernés.

Ce que nous venons de dire sur le devoir principal des Papes, saint Grégoire VII l'accomplissait sans relâche. Le 15 décembre 1078 il écrivit à Olaf ou Olaüs, roi de Norwège : « Assis sur la Chaire apostolique, nous sommes d'autant plus obligé à prendre soin de vous qu'étant à l'extrémité de la terre vous avez moins de commodité d'être instruit et fortifié dans la religion chrétienne. C'est pourquoi nous désirons, si nous le pouvons, vous envoyer quelques-uns de nos frères ; mais comme il est très-difficile, tant à cause de l'éloignement que de la différence des langues, nous vous prions, comme nous avons mandé au roi de Danemark, d'envoyer à la cour apostolique des jeunes gens de la no-

blesse de votre pays, afin que, étant instruits de la loi de Dieu sous les ailes des saints apôtres Pierre et Paul, ils puissent vous reporter les ordres du Saint-Siège et cultiver utilement chez vous la religion.

« Il nous a été rapporté, en outre, que les frères du roi de Danemark se sont réfugiés auprès de votre excellence, pour, appuyés de vos troupes, le contraindre à partager le royaume avec eux. Quel détriment pour le royaume, quelle confusion pour le peuple chrétien, quelle destruction d'églises, quelle désolation pour tout le pays peut sortir de là, la vérité elle-même nous le déclare dans l'Évangile, disant : « Tout royaume divisé contre lui-même sera désolé et la maison tombera sur la maison. » C'est pourquoi nous recommandons souverainement à votre éminence de ne donner à personne, en ceci, ni consentement ni secours, à la persuasion de qui que ce soit, de peur que ce péché ne retombe sur vous, ce qu'à Dieu ne plaise, et que la division de ce royaume n'attire la colère de Dieu sur vous et sur les vôtres. Ce que nous voulons et ce que nous vous conseillons de grand cœur, c'est de faire en sorte que le roi de Danemark reçoive ses frères avec charité, qu'il leur assigne des biens et des honneurs tels qu'eux ne soient pas réduits à une indigence inconvenante, et que néanmoins l'état ou la dignité du royaume n'en soit point affaiblie.

« Du reste, pensez toujours à l'espérance de votre vocation, et, attentif à ce que dit le Seigneur dans l'Évangile : *Ils viendront de l'Orient et de l'Occident, et s'assoieront au festin avec Abraham, Isaac et Jacob*, dans le royaume des cieux, ne tardez pas, courez, hâtez-vous. Vous êtes des derniers confins ; mais si vous courez, si vous vous hâtez, vous serez associé dans le royaume aux premiers ancêtres. Que votre course soit la foi, la charité et le désir ; votre carrière, de méditer combien la gloire de ce monde est caduque, et de vous convaincre qu'elle doit être envisagée avec amertume plutôt qu'avec délices ; l'usage de votre puissance, de secourir les opprimés, de défendre les veuves, de venger les pupilles ; enfin, non-seulement d'aimer la justice, mais encore de la soutenir de toutes

¹ L. 7, *epist.* 5. — ² L. 7, *epist.* 21.

vos forces. C'est par cette voie, avec ce trésor et ces richesses, qu'on parvient du royaume terrestre au céleste, de la joie passagère à la joie éternelle, de la gloire fragile à la gloire qui demeure toujours ¹. »

Le 4 octobre 1080 le même Pape écrivait au roi de Suède en ces termes : « Votre excellence saura que nous nous réjouissons beaucoup dans le Seigneur de ce que quelques ministres de la parole sainte sont entrés sur la terre de votre royaume ; ensuite, que nous avons une grande espérance de votre salut ; car l'Église gallicane ne vous a point enseigné des doctrines étrangères ; mais ce qu'elle a reçu des trésors de sa mère, la sainte Église romaine, elle vous l'a communiqué avec une salutaire érudition. C'est pourquoi, afin que vous obteniez une grâce plus abondante de religion et de doctrine chrétienne, nous voulons que votre altesse envoie au Siège apostolique un évêque ou un ecclésiastique capable, pour nous faire connaître la situation de votre pays et les mœurs de la nation, et vous rapporter les mandements apostoliques, avec une pleine instruction sur toutes choses. En attendant nous vous exhortons à gouverner dans la justice et la concorde le royaume qui vous est confié, et à pratiquer si bien les autres vertus que, par les sollicitudes du royaume temporel, vous méritiez d'obtenir la sécurité du royaume éternel et d'entendre avec les justes, au dernier jugement, cette parole consolante : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis l'origine du monde ². »

Vers le même temps deux rois de Visigoths, avec leurs peuples, se convertirent du paganisme à la religion chrétienne et envoyèrent un évêque à Rome pour en informer le chef de l'Église universelle. Le Pape saint Grégoire les en félicita par une lettre où il prie Dieu de les affermir et de les faire croître de plus en plus dans la foi et les bonnes œuvres. Sur quoi il expose en peu de mots les principaux devoirs des rois et des peuples chrétiens ; à la fin il leur recommande d'envoyer souvent à Rome de leurs clercs et d'autres

personnes pour bien apprendre la discipline de la sainte Église romaine et les en bien instruire à leur retour. On ne sait pas de quel pays étaient ces rois et ces peuples de Visigoths ; on voit seulement, par la lettre du Pape, qu'ils étaient à l'extrémité du monde, probablement à l'extrémité septentrionale ¹.

En Angleterre Guillaume le Conquérant était très-attaché au Saint-Siège, à qui, du reste, il devait en grande partie ce royaume. Il fut très-affligé de la mort d'Alexandre II et très-réjoui de la promotion de Grégoire VII. Il écrivit promptement au nouveau Pape pour lui demander de ses nouvelles. Saint Grégoire lui répondit le 4 avril 1074, par une lettre pleine d'estime, d'affection et de confiance. Après avoir marqué les devoirs d'un prince chrétien il dit : « Nous appuyons sur ces vérités parce que nous croyons que, de tous les rois, vous êtes celui qui les aimez le plus. Quant à notre position, que vous demandez instamment à connaître, la voici : nous sommes monté bien malgré nous sur un navire qui, lancé sur une mer orageuse, à travers les vents et les tempêtes, à travers les flots qui montent jusqu'aux nues, à travers les écueils, les uns cachés, les autres manifestes, fait sa route avec péril, mais pourtant il la fait et avec courage. Car la sainte Église romaine, que nous présidons sans l'avoir mérité ni voulu, est assaillie incessamment et chaque jour par des tentations diverses, par les persécutions des hypocrites, par les embûches et les objections frauduleuses des hérétiques ; elle est tirillée d'un côté et de l'autre par les puissances du monde, tantôt d'une manière occulte, tantôt d'une manière ouverte. Obvier à tout cela, y porter remède, ainsi qu'à beaucoup d'autres choses, voilà ce qui, devant Dieu et au milieu des hommes qui partagent notre sollicitude, nous travaille nuit et jour et nous met continuellement en pièces, quoique, pour le moment, aux yeux des enfants du siècle, ces choses semblent nous plaire. Mais, grâce à Dieu, ce qui est du monde nous déplaît forcément. Voilà comment nous vivons, voilà comment, avec la

¹ L. 6, *epist.* 13. — ² L. 8, *epist.* 11.

¹ L. 9, *epist.* 14.

grâce de Dieu, nous continuerons à vivre ¹. »

Le saint Pape répondit en même temps à la reine Mathilde, la louant de son humilité et de sa charité, l'exhortant à y faire des progrès de jour en jour, et à suggérer au roi son époux tout ce qui peut procurer le salut de son âme. « Car si, comme dit l'Apôtre, l'homme infidèle est sauvé par la femme fidèle, combien plus un époux fidèle ne serait-il point, par une épouse fidèle, amené du bien au mieux ² ! »

En 1076 le Pape envoya au roi d'Angleterre, comme légat, le cardinal Hubert, sous-diacre de l'Église romaine, auquel il lui disait qu'il pouvait avoir toute confiance pour les choses qu'il était chargé de lui communiquer de vive voix. Une de ces choses nous est révélée par la lettre suivante du roi Guillaume au Pape Grégoire : « Hubert, votre légat, m'a averti de votre part de penser à vous promettre fidélité, à vous et à vos successeurs, et d'être plus soigneux pour ce qui regarde l'argent que mes prédécesseurs avaient coutume d'envoyer à l'Église romaine. J'ai admis l'un et n'ai pas admis l'autre. Je n'ai voulu ni ne veux jurer fidélité, parce que je ne l'ai pas promis, ni trouvé que mes prédécesseurs l'eussent fait aux vôtres. » L'archevêque Lanfranc de Cantorbéry protesta, dans une lettre au Pape, qu'il avait conseillé au roi de faire ce que le Pape lui avait demandé ³.

Le savant Luc d'Acheri ⁴ s'étonne que Guillaume se refusât à ce que lui insinuait le Pape. En effet, dès l'an 725 Ina, roi des Anglo-Saxons, rendit son royaume tributaire du Saint-Siège. En 794 Offa, roi des Merciens, renouvela cette soumission. De là le prédécesseur immédiat de Grégoire VII, Alexandre II, écrivait, vers l'an 1073, au même Guillaume : « Votre prudence n'ignore pas que le royaume des Anglais, du moment que le nom du Christ y fut glorifié, a été sous la main et sous la tutelle du prince des apôtres ⁵. » Enfin, l'an 1173, Henri II écrivait au Pape Alexandre III en ces termes : « Le royaume d'Angleterre est de votre juridic-

tion, et, quant à l'obligation du droit féodal, je ne me reconnais sujet qu'à vous. Que l'Angleterre apprenne ce que peut le Pontife romain, et, puisqu'il n'use pas d'armes matérielles, qu'il défende par le glaive spirituel le patrimoine de saint Pierre ¹. » D'après cela bien des gens trouveront, avec Luc d'Acheri, que le saint Pape Grégoire VII, au lieu d'être un demandeur effronté, comme le qualifie Bossuet dans sa *Défense du Gallicanisme*, réclamait une chose naturelle et légitime. Enfin nous avons vu, d'après la chronique de Normandie, qu'avant la conquête Guillaume envoya des ambassadeurs au Pape pour lui demander la permission de conquérir son droit, se soumettant, si Dieu lui donnait la grâce d'y parvenir, à tenir le royaume d'Angleterre de Dieu et du Saint-Père, comme son vicaire et non d'aucun autre ².

Le Pape Grégoire, qui estimait peu l'argent sans l'honneur du Saint-Siège, dut n'être pas content du procédé de Guillaume. Ce prince, d'ailleurs, lui donnait d'autres sujets de plaintes, car il empêchait les évêques d'Angleterre d'aller à Rome, où le Pape les appelait pour se consulter avec eux sur le bien général de l'Église et de la chrétienté. « Or, dit le saint Pape dans une lettre du 23 septembre 1079 au légat Hubert, jamais roi, même païen, n'a osé entreprendre contre le Siège apostolique d'empêcher les évêques et les archevêques d'aller aux tombeaux des apôtres. Nous voulons donc que vous l'avertissiez de notre part de ne pas tant chercher à diminuer, pour l'Église romaine, l'honneur qu'il serait bien fâché que ses sujets ne lui rendissent pas à lui-même ; car, nous souvenant de notre ancienne amitié pour lui, et imitant, autant que nous pouvons, avec l'aide de Dieu, la mansuétude apostolique, nous lui avons pardonné sa faute jusqu'à présent ; mais, s'il ne se modère, il doit savoir qu'il s'attirera l'indignation de saint Pierre. Enfin ordonnez aux Anglais et aux Normands, de la part du prince des apôtres, d'envoyer de chaque archevêché au moins deux évêques au concile que nous célébrerons,

¹ L. 1, *epist.* 70. — ² L. 1, *epist.* 71. — ³ Apud Lanfr., *epist.* 7 et 8. — ⁴ In *Not. ad epist.* — ⁵ *Epist.* 8, apud Labbe.

¹ Apud Baron., ann. 1173. — ² Dom Bouquet, t. 13, p. 227.

Dieu aidant, le carême prochain. Que si, par hasard, ils murmurent et disent qu'ils ne pourront pas y être pour ce terme, qu'ils aient soin de se présenter au Siège apostolique au moins après Pâques¹. »

Six mois auparavant le Pape avait écrit à l'archevêque Lanfranc de Cantorbéry une lettre pour lui témoigner son étonnement de ce qu'il n'était pas venu le voir depuis qu'il était monté sur le Saint-Siège. Ce procédé lui faisait d'autant plus de peine qu'il devait s'y attendre moins d'après leur ancienne amitié. N'étaient cette amitié et la mansuétude apostolique, il lui aurait déjà fait éprouver son ressentiment. Ce peu d'égards pour le chef de l'Église avait pour cause ou la crainte du roi ou sa propre négligence. Plus d'amour pour sa mère, l'Église romaine, eût mis Lanfranc au-dessus de la crainte. Le Pape lui enjoignit donc de faire sentir au roi sa faute et de réparer la sienne en revenant à Rome aider son ancien ami dans le gouvernement de l'Église².

Comme Lanfranc ne venait point le Pape lui adressa une autre lettre plus ferme. « Souvent nous avons invité votre fraternité à venir à Rome, même pour les intérêts de la foi et de la religion chrétienne. Abusant de notre patience, vous avez différé jusqu'à présent, à ce qu'il paraît, par orgueil ou par négligence, puisque vous n'avez pas même prétexté aucune excuse canonique. La difficulté du voyage ne saurait en être une, car un grand nombre d'infirmes, mais qui aiment saint Pierre, viennent de très-loin pour visiter son tombeau. » En conséquence, par l'autorité apostolique, le Pape lui ordonne, sous peine de suspense, de venir à Rome dans quatre mois, pour la fête de la Toussaint³.

Nous avons une réponse de Lanfranc à la première lettre du Pape ; elle est conçue en ces termes : « La lettre de Votre Excellence, que m'a remise Hubert, sous-diacre de votre sacré palais, je l'ai reçue avec l'humilité qui convient. Dans presque tout son contexte vous avez soin de me réprimander avec une douceur paternelle de ce que, élevé à l'hon-

neur épiscopal, j'aime moins la sainte Église romaine, et vous pour elle, que je n'avais coutume de faire avant d'être parvenu à cet honneur, d'autant plus que je ne doute pas et que personne ne doute, je pense, que c'est l'autorité du Siège apostolique qui m'y a fait parvenir. Je ne veux ni ne dois, vénérable Père, calomnier vos paroles ; toutefois, ma conscience m'en est témoin, je ne puis comprendre que l'absence corporelle, la distance des lieux ou une dignité quelconque puisse faire en ceci quelque chose et m'empêcher d'être soumis en tout et partout à vos ordres, suivant les canons ; et si, Dieu aidant, je pouvais un jour vous parler en personne, je vous prouverais, non par des paroles, mais par des choses, que j'ai augmenté en amour, et que c'est vous, permettez-moi de le dire, qui avez diminué de votre ancienne affection. Les paroles de votre légation, je les ai, de concert avec votre légat, suggérées au roi et tâché de les lui persuader, mais je n'en suis point venu à bout. Pourquoi il n'a point acquiescé complètement à votre volonté, lui-même vous le fait connaître, tant de vive voix que par ses lettres¹. »

Voilà comment Lanfranc répondit à la première lettre du Pape. On ne voit pas qu'il ait répondu à la seconde. Au fond son amitié pour Grégoire, qu'il disait devenue plus grande, aurait pu se montrer un peu plus par les faits ; il aurait pu se rappeler son propre exemple. Précédemment, pour les intérêts du roi, il avait fait plus d'un voyage de Rome, et maintenant que le chef de l'Église l'y réclame pour s'aider de ses conseils dans les grands intérêts de la chrétienté entière, il n'en sait plus trouver le moyen. Un peu plus de dévouement pour la cause de Dieu et de son Église, dans de pareilles circonstances, n'eût pas été mal de la part d'un archevêque qui avait la confiance, non-seulement du roi d'Angleterre, mais encore de ceux d'Irlande et d'Ecosse.

En France le roi Philippe I^{er}, ayant perdu, à l'âge de quatorze ans, son tuteur, le comte Baudouin de Flandre, fut abandonné à lui-même jusqu'à l'âge de vingt ans. Ce fut un

¹ L. 7, *epist.* 1. — ² L. 6, *epist.* 30. — ³ L. 9, *epist.* 20.

¹ Lanfr., *epist.* 8.

malheur et pour lui et pour la France. Il se voyait maître des autres avant de pouvoir l'être de lui-même. Sa conduite fut celle d'un jeune libertin plutôt que celle d'un roi. Il mettait les débauches et les vices au premier rang parmi les jouissances de la royauté. Bientôt il fut entouré de courtisans et de flatteurs empressés à exciter ses passions, à les nourrir, à les servir, et assurés d'un avancement d'autant plus rapide que les services qu'ils rendaient à leur jeune maître étaient plus honteux. Pour payer les instruments et les ministres de ses débauches royales on vendait des évêchés et des abbayes. Pour le bonheur de l'humanité et de la France un homme veillait à Rome et sur la France et sur l'humanité entière : c'était le Pape saint Grégoire VII.

Dès la première année de son pontificat, au mois de décembre 1073, il écrivit à Roclen, évêque de Chalon : « Entre tous les princes de notre temps qui, par une cupidité perverse, ont vendu l'Église de Dieu en dissipant ses biens, et ont ainsi rendu esclave et foulé aux pieds leur mère, à laquelle, d'après les commandements de Dieu, ils doivent honneur et respect, nous avons appris que Philippe, roi des Français, tenait le premier rang. Il a tellement opprimé les églises des Gaules qu'on peut dire qu'il est parvenu au comble de ce forfait détestable. Nous en avons reçu la nouvelle avec d'autant plus de douleur que ce royaume a été plus puissant par la prudence, la religion et la force, et plus dévoué à l'Église romaine. Notre zèle pour la charge qui nous est confiée et la destruction de ces églises nous animaient à punir avec sévérité des forfaits aussi audacieux ; mais, dans ces derniers jours, son chambellan Albéric est venu nous promettre de sa part qu'il se soumettrait à notre censure, qu'il réformerait sa vie et qu'il respecterait les églises. Ainsi nous suspendons les rigueurs canoniques et nous voulons bien éprouver, à l'occasion de l'Église de Maçon, depuis longtemps privée de son pasteur, quelle foi nous devons ajouter à ses paroles. Qu'il donne gratis, comme il convient, cet évêché à l'archidiacre d'Autun ; car nous apprenons que ce prêtre a été élu d'un consentement unanime par le clergé

et le peuple, et même avec son approbation ; mais, s'il ne veut pas le faire, qu'il sache, à n'en point douter, que nous ne tolérerons pas plus longtemps cette ruine de l'Église ; qu'avec l'autorité des apôtres saint Pierre et saint Paul nous réprimerons la dure contumace de sa désobéissance. Il faudra alors ou que le roi renonce au honteux commerce de son hérésie simoniaque, ou que les Français, frappés du glaive d'un anathème général, renoncent à son obéissance, s'ils ne préfèrent renoncer à la foi chrétienne¹. »

Bien des auteurs et des lecteurs modernes s'étonnent de ces dernières paroles du Pape Grégoire ; cet étonnement ne vient que d'ignorance ; Fénelon l'a bien vu et fait voir. « L'opinion universelle, la persuasion intime, la première loi des nations catholiques était telle : la souveraineté ne peut être confiée qu'à un prince catholique ; nous lui serons fidèles tant qu'il sera lui-même fidèle à la religion catholique. Telle est la loi ou la condition de notre pacte national. Si le prince viole cette loi, s'il résiste opiniâtrement à la religion catholique, nous sommes dégagés de notre serment de fidélité. Dans ce cas la nation catholique déposait le prince infidèle au pacte contracté avec elle. Pour modérer cet usage la déposition n'avait jamais lieu sans consulter l'Église. « Voilà comment Fénelon, dans son ouvrage trop peu connu, *de l'Autorité du souverain Pontife*, résume la constitution politique des nations chrétiennes du moyen âge². Dans cet état de choses le langage de Grégoire VII n'a rien que de naturel. Aussi les Français du onzième siècle ne s'en étonnèrent-ils point, non plus que leur roi Philippe, qui chercha, par des promesses bien ou mal gardées, à radoucir le censeur redoutable de la république chrétienne, le moniteur universel des peuples et des rois.

Voici quelle était l'affaire particulière de Maçon. Cette Église ayant vaqué longtemps après la mort de l'évêque Drogon, arrivée l'année précédente (1072), Landri, archidiacre d'Autun, fut élu d'un consentement unanime du clergé et du peuple. Le roi

¹ L. 1, *epist.* 35. — ² Fénelon, *de Auct. S. Pontif.*, c. 39, t. 2, édit. de Versailles.

même y avait consenti ; mais il ne voulait pas lui accorder gratuitement l'investiture. Voilà sur quoi le Pape écrivit à l'évêque de Châlon, dont il connaissait la prudence et la familiarité qu'il avait avec le roi. Il le chargea donc, à la fin de sa lettre, de faire tous ses efforts pour persuader au prince de laisser pourvoir selon les canons à l'Église de Mâcon et aux autres. Le Pape écrivit en même temps à Humbert, archevêque de Lyon, de sacrer Landri pour l'évêché de Mâcon, quand même le roi persisterait à s'y opposer et que Landri lui-même le refuserait ; autrement, s'il vient à Rome, le Pape l'ordonnera. Le roi refusa opiniâtrément de donner son consentement à l'ordination de Landri, et Humbert ne jugea point à propos de la faire malgré le roi. Grégoire appela donc Landri à Rome, l'y ordonna évêque, et le renvoya à son métropolitain avec des lettres de recommandation datées du 19 mars 1074. Le roi se désista de son opposition, et Landri demeura évêque de Mâcon ¹.

Saint Grégoire ordonna en même temps Hugues de Die, dont l'élection fut accompagnée de circonstances singulières. Le Pape Alexandre II avait envoyé Giralde, évêque d'Ostie, en qualité de son légat en France et en Bourgogne. Il tint un concile à Châlon-sur-Saône, dont l'évêque était Roelen, très-savant, principalement dans les saintes lettres. Giralde, retournant à Rome après ce concile, logea à Die, dont il apprit que l'évêque Lancelin était un simoniaque. Il le cita à comparaître devant lui ; mais Lancelin se défendait dans la maison épiscopale et s'y défendait à main armée. Le légat rassembla les chanoines et les premiers du peuple pour examiner ce qu'il y avait à faire. Hugues, camérier de l'Église de Lyon, allant à Rome en pèlerinage, entra pour faire sa prière dans l'église où ils étaient assemblés. Comme ils cherchaient un sujet digne d'être leur évêque quelqu'un parla de Hugues ; aussitôt il s'éleva de grands cris en sa faveur ; on le prit tout botté et éperonné, comme il était, et on l'amena au légat. Hugues se récriait, disant qu'il ne pouvait être élu du vivant de l'é-

vêque légitime et qu'il ne voulait point faire un schisme ; mais le peuple insista si fortement que le légat crut que la volonté de Dieu se déclarait en faveur de Hugues, et il le contraignit, par l'autorité du Saint-Siège, à y acquiescer. Ainsi Hugues fut élu évêque de Die le 19 d'octobre 1073.

Lancelin, l'ayant appris, fut consterné, et craignant que, dans la joie et le mouvement de cette élection, le peuple ne vint l'attaquer en foule, il abandonna la maison épiscopale et se retira, pressé du trouble de sa conscience. Hugues fut donc intronisé sans opposition et avec une joie universelle ; mais il trouva son Église dans un désordre extrême, et les biens de l'évêché tellement dissipés qu'il n'y avait pas de quoi faire subsister sa maison un seul jour. Il publia un décret portant défense à aucun laïque de garder une église ou de prendre quelque partie des revenus ecclésiastiques. Tous lui obéirent avec plaisir, et il rétablit ainsi le temporel de son Église avant même que d'être sacré. Le légat Giralde, étant de retour à Rome, rendit compte au Pape Grégoire de l'élection de Hugues, qui arriva lui-même peu de temps après. Il n'avait encore que la tonsure ; car il n'avait point voulu se faire ordonner par des évêques simoniaques ; mais le Pape, au mois de décembre, lui donna tous les ordres jusqu'à la prêtrise, et, la première semaine du carême suivant 1074, il fut ordonné prêtre le samedi, et, le lendemain dimanche, sacré évêque. Le Pape renvoya Hugues avec une lettre adressée à Guillaume, comte de Die, où il lui ordonne de soutenir l'évêque de son autorité dans ses mesures contre la simonie, et de réparer le tort qu'il avait fait à cette Église en l'absence de l'évêque, auquel il avait toutefois promis fidélité comme tous les autres ¹.

Cependant le roi Philippe avait envoyé des ambassadeurs à Rome pour assurer saint Grégoire de son obéissance et du respect avec lequel il recevrait les avis qu'il voudrait bien lui donner dans les choses qui concernent la religion. Le Pape lui répondit que, s'il parlait sincèrement, il y avait lieu de

¹ L. 1, *epist.* 36 et 37.

¹ L. 1, *epist.* 69.

s'en réjouir et qu'il l'avertissait de réparer les torts qu'il avait faits à l'Église de Beauvais. « Vous devez considérer, lui dit-il, quelle gloire se sont acquise vos prédécesseurs et combien ils ont été chers au Saint-Siège tandis qu'ils se sont appliqués à protéger et à défendre les églises de leurs États ; mais, quand ce zèle a commencé à se ralentir dans les rois suivants, la gloire et la splendeur du royaume de France ont été éclipsées par les désordres et les vices qui ont pris la place des vertus et qui ont mis un royaume si noble et si puissant sur le penchant de sa ruine. C'est ce que le devoir de notre charge nous oblige de vous représenter souvent, même en termes un peu durs ; car, encore qu'il ne nous soit pas libre de taire jamais la parole de la prédication, nous devons cependant y apporter une sollicitude d'autant plus grande et élever d'autant plus la voix que la dignité est plus grande et la personne plus élevée, surtout que la vertu des princes chrétiens doit surveiller avec nous la milice chrétienne dans le camp du même roi. Afin donc que vous soyez l'héritier de leur noblesse et de leur gloire comme vous êtes leur successeur dans le royaume, nous vous exhortons à imiter la vertu de vos illustres prédécesseurs, à accomplir la justice de Dieu, à rétablir et à défendre les églises de tout votre pouvoir, pour que Dieu protège et exalte votre gouvernement ici-bas, et vous accorde la couronne de l'éternelle gloire en la rémunération à venir. » La lettre est du 13 avril 1074 ¹.

Le saint Pape ne tarda pas à recevoir de nouvelles plaintes contre le roi au sujet des violences et des désordres qui se commettaient impunément dans le royaume. Il crut devoir s'en prendre aux évêques, et il écrivit une lettre adressée nommément aux archevêques Manassès de Reims, Richer de Sens, Richard de Bourges, à Aldrad, évêque de Chartres, et en général à tous les autres évêques de France.

« Il y a longtemps, dit-il, que le royaume de France, autrefois si glorieux et si puissant, a commencé à déchoir de sa splendeur ; mais aujourd'hui il paraît avoir perdu toute sa

gloire et toute sa beauté, puisque, les lois y étant violées et la justice foulée aux pieds, tout ce qu'on saurait faire de honteux, de cruel, de misérable, d'intolérable, s'y fait impunément et y a même passé en coutume par une longue licence. Depuis un certain nombre d'années, la puissance royale ayant perdu toute vigueur parmi vous, et aucune loi, aucune autorité ne pouvant prohiber ou punir les injures, les ennemis ont commencé à combattre entre eux de toutes leurs forces comme s'ils ne faisaient que se conformer au droit des gens, et ils rassemblent ouvertement des armes et des troupes pour se venger. Si de tels usages ont multiplié dans votre patrie les meurtres, les incendies et tous les fléaux de la guerre, on peut s'en affliger sans doute, mais on ne saurait s'en étonner. Bien plus, aujourd'hui, une méchanceté nouvelle les ayant atteints comme une peste, ils commencent à commettre des forfaits exécrables et horribles à redire, sans que personne les y pousse. Ils ne s'arrêtent devant aucun respect ni divin ni humain : ils regardent comme rien les parjures, les sacrilèges, les incestes, les trahisons, et, ce qu'on ne voit nulle part ailleurs sur la terre, les citoyens, les proches, les frères s'arrêtent réciproquement par cupidité ; le plus fort arrache à son captif tous ses biens par des tortures et lui laisse terminer sa vie dans une extrême misère. Les pèlerins qui se rendent au tombeau des saints apôtres ou qui en reviennent sont saisis par ceux à qui en prend la fantaisie, jetés dans les prisons, soumis à des tourments plus cruels que les païens eux-mêmes n'en sauraient inventer, jusqu'à ce que, pour se racheter, ils aient donné souvent plus même qu'ils ne possèdent.

« C'est votre roi, ou bien plutôt votre tyran, qui, à la persuasion du diable, est l'origine et la cause de toutes ces calamités. Il a souillé toute sa jeunesse par les crimes et les infamies ; aussi faible que misérable, il porte inutilement les rênes du royaume dont il s'est chargé, et non-seulement il abandonne à tous les crimes le peuple qui lui est soumis, en relâchant les liens de l'obéissance, il excite encore, par l'exemple de ses goûts et de ses actions, à tout ce qu'il n'est

¹ L. 1, *epist.* 75.

pas permis de faire ni même de dire¹. Il ne lui suffit point d'avoir mérité la colère de Dieu par le pillage des églises, par les adultères, par des rapines détestables, par des parjures et par des fraudes de tout genre, que nous lui avons reprochés à plusieurs reprises ; il vient, à la manière d'un brigand, d'enlever des sommes énormes à des marchands qui, de toutes les parties de la terre, se rendaient à je ne sais quelle foire en France. Dans les fables mêmes on n'avait raconté rien de semblable d'un roi ; lui qui devait être le défenseur des lois et de la justice en a été le plus grand contempteur. Il a agi de sorte que ses forfaits ne se sont pas renfermés dans les bornes du royaume qui lui est confié, mais que, pour sa confusion, la connaissance s'en répand en tous lieux.

« Comme tout cela ne saurait échapper au jugement du souverain Juge, nous vous conjurons de prendre garde que cette malédiction du prophète ne tombe sur vous : « Mau-dit celui qui n'ensanglante pas son glaive ! » c'est-à-dire, comme vous le comprenez bien, celui qui ne déploie pas la parole de la prédication pour réprimander les hommes charnels ; car c'est vous, nos frères, qui êtes les coupables ; n'ayant pas, comme il convient à des évêques, la fermeté de vous opposer à ces violences, vous vous en rendez participants par votre connivence. C'est pourquoi nous craignons bien que vous ne receviez pas la récompense des pasteurs, mais la punition des mercenaires, vous qui, en voyant le loup déchirer sous vos yeux le troupeau du Seigneur, prenez la fuite et allez vous cacher comme des chiens qui n'ont pas le courage d'aboyer. En effet, si vous croyez qu'il est contre la fidélité que vous avez promise au roi de l'empêcher de commettre ces fautes, vous vous trompez fort. Nous pourrions aisément vous montrer que celui qui retire du

naufnage un homme, même malgré lui, lui est plus fidèle que celui qui le laisse périr.

« Ce serait aussi une vaine excuse de dire que vous craignez la colère du prince ; car, si vous vous unissiez tous ensemble de concert pour la défense de la justice, vous auriez alors assez d'autorité pour corriger le roi de ses péchés, du moins vous vous acquitteriez du devoir de vos consciences. Mais quand il y aurait pour vous tout à craindre, le danger même de la mort ne devrait pas vous empêcher de faire avec liberté votre devoir d'évêques. C'est pourquoi nous vous prions et vous admonestons, par l'autorité apostolique, de vous assembler en un même lieu pour pourvoir à votre patrie, à votre réputation et à votre salut, et, après avoir conféré ensemble, d'aller trouver le roi, pour l'avertir du désordre et du péril de son royaume, lui montrer en face combien ses actions sont criminelles, et vous efforcer de le fléchir par vos exhortations, afin qu'il répare le tort qui a été fait aux marchands ; autrement, comme vous le savez vous-mêmes, ce sera la source de grandes inimitiés. Exhortez-le, au reste, à se corriger, à quitter les habitudes de sa jeunesse, à rétablir la justice et à relever la gloire de son royaume, enfin à se réformer le premier pour réformer les autres.

« Que s'il demeure endurci sans vouloir vous écouter, s'il n'est touché ni de la crainte de Dieu, ni de sa propre gloire, ni du salut de son peuple, déclarez-lui de notre part qu'il ne peut éviter longtemps le glaive de la censure apostolique. Imitiez aussi l'Église romaine, votre mère ; séparez-vous entièrement du service et de la communion de ce prince, et interdisez par toute la France la célébration publique de l'office divin. Que si cette censure ne l'oblige pas à se reconnaître, nous voulons que personne n'ignore qu'avec l'aide de Dieu nous ferons tous nos efforts pour délivrer le royaume de France de son oppression. Et si nous voyons que vous agissez faiblement en cette occasion si nécessaire, nous ne douterons plus que vous ne le rendiez incorrigible par la confiance qu'il a en vous, et nous vous priverons de toute fonction épiscopale comme complices de ses crimes ; car Dieu nous est témoin, ainsi que

¹ Quarum rerum rex vester, qui non rex, sed tyrannus, dicendus est, suadente diabolo, caput et causa est, qui omnem ætatem suam flagitiis et facinoribus polluit, et suscepta regni gubernacula miser et infelix inutiliter gerens, subjectum sibi populum non solum nimis soluto ad scelera imperio relaxavit, sed ad omnia, quæ dici et agi nefas est, operum et studiorum suorum exemplis incitavit.

notre propre conscience, que personne ne nous a fait prendre cette résolution, ni par prières, ni par présents; nous n'y sommes porté que par la vive douleur de voir périr, par la faute d'un malheureux homme, un si noble royaume et un peuple si nombreux. » Cette lettre est du 10 septembre 1074¹.

Deux mois après ce Pontife écrivit dans le même but à Guillaume VI, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine. « Quoique nous ne doutions pas que les iniquités de Philippe, roi des Français, ne soient parvenues à votre connaissance, nous avons cru utile de vous faire savoir combien elles nous affligent. Entre tant de crimes par lesquels il semble avoir pris à tâche de surpasser tous les princes, non-seulement les chrétiens, mais les infidèles, après avoir ruiné toutes les églises où il a pu porter la confusion, il vient de mettre tellement de côté toute pudeur pour la dignité royale que de livrer au pillage les négociants d'Italie qui se rendaient dans votre pays, et cela, non d'après aucune raison qui pût le justifier, mais seulement pour assouvir son avarice. Nous avons déjà averti par nos lettres les évêques de France de lui en demander raison; mais, comme nous savons que vous aimez saint Pierre et nous-même, et comme nous croyons que vous vous affligez avec nous des périls auxquels ce roi s'expose, nous avons voulu vous avertir de vous joindre à ces évêques et à quelques-uns des meilleurs et des plus nobles de France pour lui notifier ses iniquités. Il faut le sommer de renoncer aux suggestions des insensés, de s'attacher au conseil des sages, de retenir ses mains du pillage des églises, de réformer ses indignes mœurs, à l'exemple des meilleurs rois des Français, de corriger enfin ces brigandages dont nous avons parlé, à l'occasion desquels les pèlerins de saint Pierre sont empêchés, sont arrêtés et sont exposés à mille souffrances. S'il se réforme d'après vos conseils nous le traiterons avec charité comme nous le devons; mais, s'il s'obstine dans la perversité de ses goûts, si, dans la dureté et l'impénitence de son cœur, il thésaurise la colère de Dieu et de saint Pierre, nous

le séparerons, dans le concile romain, avec le secours de Dieu et selon que sa perversité le mérite, de la communion de la sainte Église, aussi bien que quiconque lui rendrait l'honneur royal et l'obéissance, et chaque jour nous confirmerons cette excommunication sur l'autel de saint Pierre; car il y a trop longtemps que nous supportons ses iniquités; il y a trop longtemps que nous dissimulons les injures de la sainte Église en épargnant sa jeunesse. A présent la perversité de ses mœurs s'est rendue si notoire que, quand même il aurait autant de pouvoir et de vaillance que ces empereurs païens qui ont causé tant de maux aux saints martyrs, jamais aucune crainte ne nous porterait à laisser impunies tant et de si grandes iniquités¹. »

On a lieu de croire que le roi Philippe profita de ces réprimandes du Pape, ainsi que des remontrances des évêques et des seigneurs, qu'il promit de se corriger, et qu'il le fit en effet dans plusieurs choses; car non-seulement le Pape ne l'excommunia pas, comme il l'en avait menacé, mais on ne voit pas même que les années suivantes il ait fait des plaintes semblables.

Grégoire VII ne pouvat jeter les yeux sur les maux de l'Église sans être pénétré d'une douleur qui lui rendait la vie insupportable. Il en écrivit en ces termes à saint Hugues, abbé de Cluny, au commencement de l'an 1075.

« Je souhaiterais vous faire connaître pleinement la grandeur des maux qui me pressent; la compassion que vous auriez de moi vous ferait répandre votre cœur et vos larmes devant le Seigneur, afin que le pauvre Jésus, par qui cependant toutes choses ont été faites et qui gouverne toutes choses, me tende la main et me délivre de ma misère avec sa bonté accoutumée. Je l'ai souvent prié, selon sa grâce, ou de m'ôter la vie, ou de me rendre utile à l'Église, notre mère commune; je n'ai point encore été exaucé. De quelque côté que je jette les yeux je ne trouve que des sujets d'une immense tristesse. L'Église d'Orient se sépare de la foi catholique, et, quand je tourne mes regards à l'occident, au midi et

¹ L. 2, *epist.* 5.

¹ L. 2, *epist.* 18.

au septentrion, à peine y vois-je des évêques qui soient entrés dans l'épiscopat par les voies canoniques ou qui y vivent en évêques. Parmi les princes séculiers je n'en connais point qui préfère la gloire de Dieu à la sienne et la justice à l'intérêt. Pour ceux parmi lesquels je demeure, je veux dire les Romains, les Lombards et les Normands, je leur reproche souvent qu'ils sont pires que des Juifs et des païens. Quand je viens à me considérer moi-même je me trouve si accablé du poids de mes péchés que je n'espère de salut que dans l'infinie miséricorde de Jésus-Christ. Si je n'avais quelque rayon d'espérance de pouvoir enfin être utile à l'Église je ne demeurerais pas à Rome, où j'habite forcément depuis vingt ans. D'où il arrive qu'entre la douleur qui se renouvelle chaque jour et l'espérance qui se fait attendre, hélas ! trop longtemps, je vis mourant, pour ainsi dire, brisé par mille tempêtes. J'attends Celui qui m'a attaché dans ses liens, qui m'a ramené à Rome malgré moi et m'a entouré de mille angoisses. Je lui dis souvent : Pressez-vous, ne tardez point, délivrez-moi pour l'amour de la sainte Vierge et de saint Pierre. Mais, comme les prières d'un pécheur ne sont pas sitôt exaucées, priez pour moi et faites prier ceux qui méritent d'être écoutés¹. »

Cependant la Providence avait ménagé au saint Pape un évêque, en deçà des Alpes, très-digne et très-capable de le seconder dans ses immenses travaux pour la réformation du clergé : c'était Hugues, nouvel évêque de Die. Grégoire, ayant connu son mérite, l'envoya son légat en France, pour exécuter les décrets du Siège apostolique contre la simonie et contre l'incontinence des clercs. Le légat montra encore plus de sévérité que le Pape, y joignant une prudence et une fermeté qui déjouaient tous les obstacles.

Le légat Hugues tint plusieurs conciles dont nous n'avons pas les actes, mais dont les chroniques contemporaines ou les lettres mêmes du Pape Grégoire nous font connaître plusieurs particularités. Il tint son premier concile à Anse, dans la Bourgogne, et le second à Clermont, où il déposa Étienne

de Clermont, qui avait usurpé le siège du Puy, et Guillaume, qui avait usurpé celui de Clermont. Il sacra évêque de Clermont Durand, second abbé de la Chaise-Dieu, la dixième année depuis qu'il gouvernait ce monastère après la mort de saint Robert, c'est-à-dire l'an 1076.

Hugues tint un troisième concile à Dijon et un quatrième à Autun, dont voici l'occasion. Gérard, second du nom, nouvellement élevé sur le siège de Cambrai et d'Arras, avait, malgré la défense du Pape, reçu l'investiture du roi de Germanie. Comme il craignait d'être, pour ce sujet, déposé par le légat, il alla à Rome, et confessa qu'après l'élection canonique du clergé et du peuple il avait reçu l'investiture du roi, alléguant pour ses excuses qu'il ignorait alors que le Pape l'eût défendu et que ce prince fût excommunié. Le Pape, touché par la soumission que Gérard fit paraître et par les lettres que plusieurs évêques lui écrivirent en faveur de ce prélat, consentit qu'il conservât son siège, pourvu qu'il jurât devant le légat, devant Manassès, archevêque de Reims, et devant les évêques de sa province, que, quand il avait reçu l'investiture, il avait ignoré le décret du Pape et l'excommunication du roi. Gérard satisfit le légat au concile d'Autun, l'an 1077, et demeura évêque de Cambrai et d'Arras.

Dans ce même concile l'archevêque Manassès de Reims fut accusé lui-même de simonie et de violence par les clercs de son église. Il y fut cité pour se justifier, et, comme il ne comparut point, le légat le suspendit de ses fonctions. Humbert, archevêque de Lyon, avait été déposé comme simoniaque dans quelque'un des conciles précédents, et il s'était fait moine dans le monastère du mont Jura. Pour remplir ce siège on élut, le cinquième jour du concile, Gébuin, archidiaque de Langres, personnage respectable par la pureté de ses mœurs. Il résista à son élection et se réfugia auprès de l'autel; mais on l'y prit et on le fit garder à vue jusqu'au dimanche, jour auquel on devait l'ordonner.

Reinard, évêque de Langres, fut affligé de cette élection, parce qu'il perdait un grand ornement de son clergé et un homme qui lui

¹ L. 2, *epist.* 49.

était nécessaire pour le gouvernement de son Église. Il pria les Pères du concile de l'en dédommager en quelque sorte en lui donnant un digne sujet pour gouverner le monastère de Saint-Bénigne de Dijon. Cette abbaye était tombée dans un grand relâchement et elle n'avait pas alors d'abbé. L'évêque de Langres souhaitait qu'on la donnât à Jarenton, prieur de la Chaise-Dieu, qui était au concile et qu'il avait connu particulièrement avant qu'il se fit moine. Il harangua à ce sujet dans la sixième session du concile, et, après s'être plaint qu'en lui ôtant son archidiacre pour l'élever sur le siège de Lyon on lui avait arraché un œil, il exposa l'état déplorable où était le monastère de Saint-Bénigne, autrefois si florissant sous le saint abbé Guillaume. Le légat lui dit que, s'il jugeait quelqu'un des assistants propre pour le gouverner et y rétablir la discipline, il pouvait le nommer, puisque, dans la communauté, il n'y avait pas de sujet propre pour cette charge. Alors l'évêque de Langres, fléchissant le genou et montrant du doigt Jarenton, prieur de la Chaise-Dieu, dit : « Donnez-moi ce poisson de la Fontaine-Dieu. » Il fit demander la même chose par Hugues, duc de Bourgogne, qui était présent.

Quoique le légat connût le zèle, l'esprit et le courage de Jarenton, il craignit de le charger d'une si rude commission, à cause des désordres des moines de Dijon, et il faisait quelque difficulté de l'accorder. Pendant ce temps-là Jarenton tâcha de s'enfuir ; mais il fut pris et conduit à l'évêque de Langres, qui le mit sous bonne garde. Ceci se passait le vendredi. Le légat, qui voulait faire observer l'ordre canonique, souhaita que Jarenton fût élu par les moines de Saint-Bénigne, et le concile déclara que, si, avant le dimanche suivant, les moines ne venaient apporter l'acte d'élection en sa faveur, il ne serait pas établi abbé. Le duc dépêcha aussitôt un exprès à Dijon, et les moines vinrent au jour marqué témoigner qu'ils demandaient Jarenton pour leur abbé. Ainsi, le dimanche 17 septembre de l'an 1077, il fut béni abbé de Saint-Bénigne, en même temps que Gébuin fut ordonné archevêque de Lyon ¹.

¹ Hugo Flavi, *Hist. de l'Égl. gall.*, 1. 21.

Le légat se rendit d'Autun à Lyon et de Lyon au Puy. Il y célébra la messe, et, après l'Evangile, il annonça au Peuple qu'Étienne, leur évêque, lui avait promis avec serment de renoncer à l'épiscopat quand il le lui ordonnerait, qu'il l'en déclarait indigne et qu'il excommunait tous ceux qui le reconnaîtraient encore pour leur pasteur. Le Pape Grégoire confirma cette sentence, ordonna à tous les évêques de France de la publier dans leurs diocèses, et défendit à qui que ce fût de faire quelque offrande à l'église Notre-Dame du Puy ou aux clercs qui la desservaient tant que l'usurpateur Étienne prétendrait se maintenir dans ce siège.

Manassès de Reims écrivit au Pape des lettres soumises et artificieuses pour se faire relever de la suspense prononcée contre lui par le légat ; mais le Pape ne s'y laissa pas prendre et le renvoya devant le légat Hugues, assisté de saint Hugues, abbé de Cluny. Manassès, voyant qu'il ne pouvait rien gagner par lettres, prit le parti d'aller lui-même à Rome ; car, quelque idée qu'on se fût formée de la sévérité de Grégoire VII, on le craignait moins que son légat. Ce Pape, inflexible aux esprits orgueilleux et réfractaires, se laissait toucher par l'humiliation et le repentir. Il voulait que ses légats jugeassent selon la rigueur des canons, mais il modérait souvent leurs sentences, et, après avoir fait sentir l'autorité du maître et la sévérité du juge, il montrait quelquefois une tendresse de père, en accordant à la clémence tout ce qu'il croyait ne devoir pas blesser la justice. Manassès l'éprouva. Grégoire VII le reçut avec bonté, et, sur l'exposé que ce prélat lui fit de sa cause, il le rétablit dans ses fonctions, en l'obligeant de jurer, sur le tombeau de saint Pierre, qu'il se présenterait devant le légat pour se justifier quand il en serait requis ; mais la suite nous fera voir qu'il ajouta par là le parjure à ses autres crimes.

La plupart des prélats français que le légat Hugues de Die avait déposés ou suspendus de leurs fonctions dans les conciles précédents eurent aussi recours à la clémence du Pape, qui se fit un plaisir de modérer les peines décernées contre eux en prenant néanmoins de sages mesures contre la surprise. Nous ne

pouvons mieux faire connaître la cause des prélats qu'il rétablit, et les motifs qui lui servirent de règle, qu'en rapportant l'acte qu'il publia de ces divers jugements.

« Comme c'est la coutume de l'Église romaine, dit le saint Pape, de tolérer certaines choses et d'en dissimuler d'autres, nous avons cru devoir tempérer la rigueur des canons par la douceur de la discrétion dans la révision que nous avons faite des causes des évêques de France et de Bourgogne qui ont été suspendus ou condamnés par Hugues, évêque de Die, notre légat. Quoique Manassès, archevêque de Reims, fût accusé de plusieurs choses, et qu'il eût refusé de se rendre aux conciles où Hugues, évêque de Die, l'avait cité, il nous a paru que la sentence portée contre lui était éloignée de la maturité et de la douceur ordinaires à l'Église romaine. C'est pourquoi nous l'avons rétabli dans les fonctions de sa dignité, après l'avoir obligé de prêter, sur le corps de saint Pierre, le serment suivant :

« Je, Manassès, archevêque de Reims, proteste que ce n'est point par orgueil que je ne me suis pas rendu au concile d'Autun, auquel l'évêque de Die m'avait cité. Si je suis appelé par lettre ou par un envoyé pour subir le jugement du Saint-Siège je n'userai d'aucun artifice pour m'y soustraire et je m'y soumettrai humblement. S'il plaît au Pape Grégoire ou à son successeur que je me justifie devant son légat j'obéirai avec la même humilité. Je n'emploierai les trésors et les ornements de l'Église de Reims, confiée à mes soins, que pour le bien et l'honneur de cette Église, et je ne les aliénerai jamais pour avoir de quoi résister à la justice. »

« Nous avons aussi, continue le Pape, rétabli dans ses fonctions Hugues, archevêque de Besançon, déclaré suspens dans le même concile. Comme ses clercs avaient retenu et lui avaient caché les lettres qui l'appelaient au concile, nous avons cru devoir le rétablir, mais à condition qu'il se purgerait devant le légat avec ses suffragants ou avec les évêques voisins. Nous avons pareillement rendu à Richer, archevêque de Sens, l'exercice des fonctions dont il était interdit, parce qu'il nous a promis de déduire, par lui-même ou

par un envoyé de sa part, les raisons qu'il avait eues de s'absenter de son concile, et qu'il s'est, de plus, engagé à soutenir le même légat dans toutes les affaires ecclésiastiques et à ne rien omettre pour regagner ses bonnes grâces.

« Quant à l'affaire de Godefroi, évêque de Chartres, comme ce prélat a été jugé étant absent et sans avoir été appelé, nous l'avons rétabli sur son siège en attendant que sa cause soit revue et jugée définitivement par notre légat. Nous avons rendu la crosse et l'anneau à Richard, archevêque de Bourges, qui avait quitté son Église par un mouvement de colère et non par le jugement d'un concile, et qui nous a promis de répondre au légat sur ce qu'on lui avait reproché. Pour Radulfe, archevêque de Tours, nous l'avons rétabli dans ses fonctions parce que ses accusateurs n'étaient pas recevables selon les lois et que les évêques qui l'avaient d'abord accusé se sont désistés. D'ailleurs, sa cause ayant déjà été jugée par notre prédécesseur Alexandre, de bienheureuse mémoire, nous n'avons pas dû en recommencer le jugement sur des accusations vagues et incertaines. Nous avons cependant jugé à propos qu'un envoyé de notre part et un envoyé de notre légat se rendraient à Tours, y convoqueraient les évêques suffragants de la métropole, avec le peuple et le clergé de la ville, et les sommeraient ensuite, de la part de saint Pierre, de déclarer comment leur archevêque avait été élu et ordonné, afin que si, par leurs réponses, il constait de son innocence, on ne parlât plus jamais de cette affaire, et qu'au contraire, si on trouvait des preuves certaines contre lui, on rendît une sentence canonique. Donné à Rome, le 9 de mars, indiction première, » c'est-à-dire l'an 1078 ¹.

On voit dans ce jugement du Pape beaucoup de bonté et de sagesse ; mais il suppose bien de la rigueur de la part du légat, qui avait ainsi interdit quatre archevêques, et qui eut l'autorité de faire observer ces censures jusqu'à ce que le Pape les eut levées. Quant à Godefroi, évêque de Chartres, le légat l'avait déposé pour sa vie scandaleuse, et le roi Philippe avait

¹ L. 5, *epist.* 17.

consenti à sa déposition; car Robert, abbé de Sainte-Euphémie, en Calabre, étant venu en France, le roi lui offrit l'évêché de Chartres et voulut lui en donner l'investiture par la crosse. Robert la refusa et alla à Rome pour la recevoir du Pape. Grégoire VII manda à son légat que, si Robert avait été élu canoniquement, il le mit en possession de l'Église de Chartres; mais, ayant su ensuite que le peuple et le clergé de Chartres n'avaient fait aucune élection en faveur de Robert, il défendit au légat de souffrir qu'il s'emparât de ce siège. Radulfe, archevêque de Tours, que Grégoire VII rétablit dans ses fonctions, en avait été interdit au concile que le légat tint à Poitiers peu de temps après celui d'Autun. C'est le cinquième qu'il ait tenu pendant sa légation. Il nous en reste dix canons que voici.

Le saint concile ordonne qu'aucun évêque, abbé ou prêtre, ne reçoive l'investiture d'un évêché, d'une abbaye, ou de quelque dignité ecclésiastique, des mains du roi, du comte, ou de quelque personne laïque. Si les laïques méprisent ce décret et s'emparent violemment des églises ils seront excommuniés et ces églises interdites; on y donnera seulement le Baptême, la Pénitence et le Viatique aux malades. Personne ne possédera de bénéfices en plusieurs églises et ne donnera d'argent pour les obtenir; ceux qui ont obtenu par cette voie quelque dignité ecclésiastique ou quelque prébende seront déposés. Personne ne pourra prétendre aux biens ecclésiastiques par droit de parenté. Défenses aux évêques de recevoir aucun présent pour les ordinations et autres fonctions spirituelles. Défenses aux abbés, aux moines et aux autres, d'imposer des pénitences; il n'y a que ceux que l'évêque diocésain a chargés de ce soin qui puissent le faire. Les abbés, les moines, les chanoines n'acquerront pas de nouvelles églises sans le consentement des évêques, et le prêtre qui y aura soin des âmes répondra à l'évêque de sa conduite. Les abbés et les archiprêtres doivent être prêtres, et les archidiaques doivent être diacres; s'ils ne peuvent être promus à ces ordres ils seront déposés. Les enfants des prêtres et les autres bâtards ne pourront être promus aux ordres

sacrés à moins qu'ils ne se fassent moines ou chanoines réguliers. Pour les prélatures ils ne pourront jamais les obtenir. Défenses aux prêtres, aux diacres et aux sous-diacres d'avoir des concubines. Si quelqu'un entend la messe d'un prêtre qu'il sait être simoniaque ou concubinaire il sera excommunié. On excommunie les clercs qui portent les armes et les usuriers¹.

Le légat tint un sixième concile à Lyon pour la discussion de quelques affaires que le Pape lui marqua. Après l'avoir chargé de réconcilier l'archevêque de Lyon avec saint Hugues, abbé de Cluny, il lui ordonna de juger la cause de l'archevêque de Reims dans un concile. Manassès, après avoir tenté en vain de gagner le légat par argent, n'osa comparaître; seulement il envoya un Mémoire, non pour se justifier des accusations portées contre lui, mais pour chicaner sur les formes de la procédure. Il écrivit au Pape, qui lui fit une réponse peu favorable. Enfin le concile de Lyon le déposa.

Manassès ne manqua pas de se plaindre au Pape de sa déposition; mais Grégoire VII lui fit réponse qu'il confirmait la sentence portée contre lui; que cependant, par un excès de miséricorde, il voulait bien lui donner un délai jusqu'à la Saint-Michel, pour se purger par serment, avec les évêques de Soissons, de Cambrai, de Laon et de Châlons, et deux autres à son choix, à condition qu'il rétablirait dans tous leurs biens et bénéfices ceux qu'il en avait dépouillés parce qu'ils s'étaient déclarés ses accusateurs, et qu'en attendant qu'il se justifiât il quitterait son Église et se retirerait, avec deux ou trois ecclésiastiques, à Cluny ou à la Chaise-Dieu, sans rien emporter des biens de son Église que ce qui lui serait nécessaire pour vivre dans cette retraite².

Manassès ne prit pas cette voie; peut-être ne trouva-t-il pas d'évêques qui voulussent jurer avec lui pour attester son innocence. Comme il prétendait se soutenir par son crédit, le Pape écrivit au comte Ébole, au clergé de Reims et à tous les suffragants de cette métropole, de ne plus le reconnaître pour

¹ Labbe, t. 10, p. 336. — ² L. 7, *epist.* 20.

archevêque et de publier dans leurs diocèses la sentence rendue contre lui. Il leur ordonna de faire élire un autre archevêque avec le consentement de son légat ¹.

Le roi Philippe paraissait accorder sa protection à Manassès; c'est pourquoi le Pape crut devoir écrire à ce prince une lettre fort pressante à ce sujet. « Vous nous avez, dit-il, souvent fait assurer que vous désiriez d'avoir les bonnes grâces de saint Pierre et notre amitié, en quoi vous faites ce qu'un roi chrétien doit faire. C'est surtout par votre soumission et votre respect dans les choses ecclésiastiques que vous mériterez la bienveillance du Siège apostolique; c'est cependant en quoi vous pouvez avoir bien des choses à vous reprocher. Mais nous voulons bien excuser les fautes de votre jeunesse, pour vous exciter par là à vous en corriger, comme nous l'espérons. Nous vous ordonnons, de la part de saint Pierre, et nous vous prions, de la nôtre, de ne plus donner aucune protection à Manassès, déposé pour ses crimes de l'archevêché de Reims, et de ne plus le souffrir à votre cour, afin qu'il paraisse que vous recherchez en effet les bonnes grâces de saint Pierre en rejetant les ennemis de l'Église. Nous vous défendons aussi, par l'autorité apostolique, d'empêcher l'élection que le peuple et le clergé de Reims doivent faire d'un autre archevêque. Vous ferez voir par là, devenu homme, que ce n'est pas en vain que nous avons pardonné les fautes de votre jeunesse et attendu votre amendement. » L'affaire de Manassès traîna encore quelques années, mais il fut enfin obligé de quitter son siège, et Rainald, trésorier de Saint-Martin de Tours, fut élu pour lui succéder ².

Les traverses que le légat eut à souffrir pour faire exécuter sa sentence contre Manassès ne rendirent son zèle ni moins vigilant pour découvrir les abus, ni moins intrépide pour les retrancher. Il ne tarda pas à tenir de nouveaux conciles, où, toujours inflexible aux promesses et aux menaces, il déposa plusieurs autres prélats. La grandeur du mal justifie la violence des remèdes. L'épiscopat et le reste du clergé avaient en ef-

fet besoin de réforme, et il ne fallait pas un Pape moins zélé que Grégoire VII, ni un légat moins courageux que Hugues, pour s'opposer avec succès à des désordres que la coutume semblait autoriser et en faveur desquels les passions les plus vives combattaient de concert avec le crédit et la puissance. L'Esprit de Dieu, qui est toujours avec l'Église, suscita d'autres hommes pour seconder les premiers d'une autre manière. Tandis que le Pape saint Grégoire VII et ses légats travaillaient par tant de conciles à purger l'Église des mauvais pasteurs, il s'élevait de nouvelles lumières dans l'état monastique, qui, par l'éclat de leur sainteté, attirèrent bientôt l'attention de la France et de l'Église entière.

Saint Robert, premier fondateur des abbayes de Molesme et de Cîteaux, s'était associé plusieurs saints religieux dont la piété et l'austérité répandaient une odeur de sainteté dans les provinces voisines. Robert était né dans la Champagne, d'une honnête famille. Il embrassa la vie monastique à Moustier-la-Celle, proche de Troyes. Il en devint bientôt prieur, et ensuite abbé de Tonnerre. Il tâcha de rétablir la discipline dans ce dernier monastère; mais, voyant qu'il ne pouvait réduire les moines, accoutumés à vivre sans règle, il les quitta et se retira à Moustier-la-Celle. Il n'y demeura pas longtemps, ayant été bientôt après nommé prieur de la Celle de Saint-Aigulfe. Pendant qu'il y travaillait avec succès à maintenir la discipline religieuse, quelques ermites, qui menaient la vie solitaire dans le bois de Colan, proche de Tonnerre, prirent la résolution d'embrasser la vie monastique et de former une communauté. Il leur fallait un maître pour les instruire; ils obtinrent du Pape la permission de se choisir, parmi les religieux des monastères voisins, celui qu'ils jugeraient le plus propre pour leur enseigner la perfection monastique. Ils jetèrent les yeux sur Robert, et pour l'obtenir ils s'adressèrent à l'abbé de la Celle, qui n'osa le leur refuser, voyant qu'ils étaient autorisés par le Pape.

Ces ermites étaient au nombre de sept. Robert s'appliqua à les former à la pratique de la règle de saint Benoît, et cette petite communauté fut bientôt augmentée de plusieurs

¹ L. 8, *epist.* 17 et 18. — ² *Epist.* 20.

excellents sujets, du nombre desquels fut le bienheureux Albéric. Robert, voyant le nombre de ses disciples s'accroître tous les jours, chercha dans le voisinage un endroit plus commode pour leur habitation. Il trouva un lieu nommé Molesme, au diocèse de Langres, où il fit bâtir, l'an 1075, des cellules de branches d'arbres, avec un oratoire de même nature, dédié en l'honneur de la sainte Vierge. La nourriture répondait à la pauvreté de ces bâtiments. Les saints religieux ne mangeaient que des légumes qu'ils cultivaient, et souvent ils manquaient du nécessaire. Hugues, évêque de Troyes, faisant un voyage, alla les voir à l'heure du repas; mais ils ne trouvèrent rien à lui présenter, et le prélat se retira à jeun et fort édifié de leur pauvreté. Quelque temps après il leur envoya un chariot chargé de pains et d'étoffes.

Rien ne fut plus édifiant et plus régulier que ce monastère tandis qu'il demeura pauvre; mais, quand la piété des seigneurs voisins l'eut enrichi, le dérèglement y entra avec l'abondance. Ces ermites, qui avaient vécu dans une si grande pauvreté dans la forêt voisine, commencèrent à aimer le luxe et la bonne chère, à haïr la gêne et à secouer le joug des observances les plus austères. Saint Robert, surpris de ce changement, n'omit rien pour arrêter ce désordre; mais, voyant qu'on se moquait de ses exhortations et de ses réprimandes, il ne voulut plus commander à qui ne voulait plus lui obéir. Il se retira dans un monastère voisin, où il ne tarda pas à être élu supérieur. Nous verrons dans la suite comment, ayant été rappelé à Molesme, il fonda le célèbre monastère de Cîteaux¹.

Saint Étienne de Muret, fondateur de l'ordre de Grandmont, donnait en même temps à la France un parfait modèle d'une vie pénitente et cachée. Il naquit à Thiers, en Auvergne, d'une famille distinguée par sa noblesse. Ses parents l'ayant conduit, dans sa jeunesse, en pèlerinage en Italie, il y tomba dangereusement malade, et son père le laissa auprès de Milon, depuis archevêque de Béné-

vent, qui était de sa connaissance et de son pays. Milon prit grand soin du jeune Étienne, et, après qu'il eut été guéri, il le fit élever dans l'étude des lettres et dans la pratique des vertus chrétiennes. Étienne fit de grands progrès dans les unes et dans les autres, pendant douze ans qu'il demeura auprès de Milon. Il alla ensuite à Rome, où il demeura quatre ans à la cour d'Alexandre II. La première année du pontificat de saint Grégoire VII, il obtint de ce Pape la permission d'établir en France une congrégation à peu près sur le modèle de celle des ermites qu'il avait vus en Calabre. Il revint donc à Thiers; mais, tandis que sa famille se réjouissait de le revoir après une si longue absence, il sortit secrètement de la maison paternelle, sans rien emporter que le désir de servir Dieu et une vive confiance en la divine providence.

Saint Étienne passa dans le Limousin et s'arrêta quelque temps avec saint Gaucher, qui gouvernait un monastère du Limousin; dans un lieu nommé Saint-Jean d'Aureil; mais, comme Gaucher avait bâti un monastère de religieuses proche du sien, Étienne craignit que ce voisinage ne l'exposât à quelque péril. Ainsi il se sépara de ce saint abbé et se retira sur une colline couverte de bois, près de Limoges, nommée Muret. Il y arriva l'an 1076, dans la trentième année de son âge.

Il s'y bâtit une petite cellule de branches d'arbres, où il passa environ cinquante ans dans toutes les austérités de la pénitence et de la mortification chrétienne. Pendant les trente premières années il ne mangea que du pain et ne but que de l'eau pure, excepté qu'il y mêlait quelquefois un peu de farine de seigle; mais après trente ans de cette pénitence il se laissa persuader de boire un peu de vin, à cause de la faiblesse de son estomac. Il porta pendant plusieurs années une cuirasse de fer sur la chair nue, pour mieux la dompter. Quelques planches sans paille, et faites en forme de tombeau, lui servaient de lit; encore s'y couchait-il avec sa cuirasse. La prière était toute son occupation; outrel'office du jour, celui de la Vierge et des Morts, il récitait tous les jours l'office de la sainte Trinité. Il se tenait si longtemps

¹ *Acta SS.*, 29 avril.

à genoux ou prosterné la face contre terre qu'il en avait contracté des calus aux genoux et que son nez en était comme écrasé.

L'humilité, l'amour de la chasteté et la charité furent les principales vertus de saint Étienne. Pendant que ses frères mangeaient au réfectoire il s'asseyait à terre et leur faisait la lecture. Il avoua qu'il n'éprouvait point les révoltes de la chair; ce qui n'est pas surprenant, vu la manière dont il la traitait. Il témoignait beaucoup de bonté aux pécheurs et tâchait de leur inspirer une grande confiance. « Ne craignez pas, leur disait-il; vous ne pouvez pas commettre tant de péchés que Dieu ne puisse vous les pardonner. » Pour se soutenir dans les exercices de la pénitence il se rappelait sans cesse la pensée de la mort. Saint Étienne mourut le 8 février 1124. Ses disciples, ayant été tracassés sur la possession du désert de Muret, se retirèrent dans celui de Grandmont, qui en est à une lieue, emportant les reliques de leur saint fondateur. C'est de là que leur est venu le nom de Grandmontins. Saint Étienne fut canonisé par le Pape Clément III, en 1189 ¹.

Saint Gaucher, dont saint Étienne de Muret fut quelque temps disciple, gouvernait une communauté de chanoines réguliers à Saint-Jean d'Aureil. Il était natif de Meulan, dans le Vexin. Il s'attacha à Humbert, chanoine de Limoges, qui le conduisit dans son pays avec un compagnon nommé Germond. Gaucher, qui se sentait de l'attrait pour la solitude, mena trois ans la vie érémitique à Clavagnac, avec Germond. Enfin, à l'âge de vingt-deux ans, il bâtit, pour des chanoines réguliers, un monastère à Aureil, avec la permission des chanoines de Saint-Étienne de Limoges. Il en bâtit un autre pour des religieuses dont il prenait soin. Il passa le reste de sa vie à conduire ces deux communautés dans les voies de la perfection ².

Saint Gervin, premier du nom, abbé de Saint-Riquier, mourut l'an 1075, après avoir été pendant près de quatre ans couvert d'une lèpre très-difforme. Il accepta avec résignation cette humiliante maladie, et, voyant sa fin approcher, il rassembla les prêtres de son

monastère et leur confessa ses péchés avec de grands sentiments de douleur. Comme ils le pressaient de leur marquer l'endroit où il voulait être enterré, il leur répondit : « Je sais que vous ne m'obéirez pas; mais ce serait une grande consolation pour moi si vous vouliez m'attacher une corde aux pieds, traîner mon corps par les rues et le jeter ensuite à la voirie; je ne mérite pas de sépulture plus honorable. » Il mourut saintement, étendu sur la cendre et le cilice, le 3 de mars, et fut honoré comme saint peu de temps après sa mort.

Gervin avait un grand zèle pour la conversion des pécheurs; il prêchait partout où il allait, et il passait quelquefois des jours entiers à confesser dans une petite cellule destinée à cet usage, et qui, pour ce sujet, était nommée *la Confession*. Mais des ecclésiastiques, envieux du bien qu'il faisait, l'accusèrent auprès du Pape, qui était alors saint Léon IX, de ce qu'il prêchait sans mission. Gervin alla se justifier à Rome; il dit qu'il ne pouvait voir périr tant de peuples faute d'instruction, et que, le Seigneur lui ayant donné quelque talent, il se rendrait coupable s'il l'enfouissait. Le Pape, qui savait que Foulques, qui était alors évêque d'Amiens, ne s'occupait qu'à la chasse, donna volontiers au saint abbé le pouvoir de prêcher et de confesser partout où son zèle le porterait ¹.

Le monde lui-même, quels qu'en fussent les désordres, donna de grands exemples de vertu; on vit des seigneurs de la première qualité, des princes même renoncer à la grandeur et aux délices du monde pour pratiquer l'humilité et la mortification. Simon, comte de Crépi, embrassa, l'an 1077, la vie monastique avec un courage qui édifia toute la France. C'était un jeune seigneur à la fleur de son âge et qui avait de grands biens; car, outre le comté de Crépi, qu'il possédait, il était comté de Valois, de Mantes et de Barsur-Aube. Mais ces dignités ne lui enflèrent pas le cœur et les richesses ne l'amollirent point. Pénétré de la crainte des jugements de Dieu, il ne pouvait se rassurer sur le sort éternel de son père Radulphe de Crépi, qui

¹ Acta SS., 8 févr. — ² Acta SS., 9 avril.

¹ Acta SS., 3 mars.

s'était emparé injustement de la ville de Montdidier, où il était mort et enterré. Il consulta là-dessus le Pape, qui répondit qu'il fallait enlever le cadavre de Radulfe d'un lieu qu'il avait usurpé, l'enterrer ailleurs et faire dire des messes pour le repos de son âme. Simon fit donc transférer le corps de son père à Crépi, dans l'église du monastère de Saint-Arnoulfe, qu'il soumit à la congrégation de Cluny. Ce jeune seigneur, ayant ouvert le cercueil de son père, fut si frappé du hideux état où il trouva son cadavre qu'il résolut de renoncer au monde. « Est-ce donc là mon père, s'écria-t-il, qui s'est soumis tant de châteaux, et est-ce là qu'aboutit la gloire des grands ? » Radulfe ou Raoul, père de Simon, était en effet un des plus grands seigneurs de France. Il répudia Adèle, sa femme légitime, et épousa la reine Anne, veuve du roi Henri et mère de Philippe I^{er}. Adèle s'en plaignit au Pape Alexandre, et il paraît que Raoul fut excommunié pour ce sujet et pour avoir usurpé les biens de l'Église. -

Simon était fiancé avec la fille du comte de la Marche; il l'aimait et avait souvent avec elle des entretiens particuliers, mais qui ne roulaient que sur l'amour de Dieu et sur le mépris des biens de la terre. Il l'exhortait à se faire religieuse, lui promettant d'embrasser aussi l'état monastique pour assurer son salut. Cependant on préparait tout pour la noce, et le jour était pris lorsque la généreuse fille s'enfuit de la maison paternelle et se jeta dans un monastère. Simon, qui se croyait libre, ne songeait qu'à l'imiter; mais on lui préparait d'autres combats. Guillaume, roi d'Angleterre, qui l'avait élevé, ayant appris que son mariage était rompu, voulut lui faire épouser la princesse Adèle, sa fille, qui fut depuis mariée au comte de Blois.

Simon, qui ne pouvait refuser l'honneur d'une si glorieuse alliance sans irriter un prince auquel il avait les plus grandes obligations, prétexta la parenté pour s'en défendre, et, feignant d'aller à Rome consulter le Pape, il entra, avec quelques seigneurs qu'il avait gagnés à Dieu, au monastère de Saint-Eugend, c'est-à-dire de Saint-Claude, soumis

alors à la congrégation de Cluny. Il se retira ensuite avec quelques compagnons dans une solitude voisine, où il ne vivait que du travail de ses mains. Saint Hugues l'envoya à la cour du roi Philippe pour engager ce prince à restituer quelques terres qu'il avait usurpées sur les moines de Cluny. Simon trouva le roi à Compiègne, dans le temps qu'on allait placer le saint suaire dans une chaise plus riche, donnée par Mathilde, reine d'Angleterre. Simon, ayant révééré cette relique, exposa au roi le sujet de son voyage et obtint ce qu'il demandait.

A peine Simon était-il revenu de ce voyage que Grégoire VII l'appela à Rome et se servit de sa médiation pour faire la paix avec Robert Guiscard. Ce saint religieux voulait revenir à son monastère; mais le Pape le retint auprès de lui, et Simon y termina sa carrière. Étant tombé malade il fit prier le Pape de venir le visiter, lui confessa ses péchés, en reçut la bénédiction, et, après avoir été muni du saint Viatique, il mourut le dernier jour de septembre 1082. Il fut enterré honorablement à Rome, où l'on mit sur son tombeau une épitaphe qui fut composée par Urbain II. On donne à Simon la qualité de bienheureux ¹.

Hugues, duc de Bourgogne, donna un exemple encore plus édifiant du mépris des grandeurs que celui qu'on vient d'admirer. Ce prince, ayant gouverné pendant trois ans son duché, conçut un grand désir de se donner à Dieu et d'embrasser la vie monastique à Cluny. Le saint Pape Grégoire VII, qui en eut avis, manda au saint abbé Hugues de ne pas recevoir le duc, parce qu'il faisait incomparablement plus de bien et plus d'honneur à la religion par la manière dont il se comportait dans le monde qu'il ne pourrait en faire dans l'état monastique; mais les instances du duc, et peut-être le bien ou l'honneur qui reviendrait à Cluny d'avoir un prince du sang royal, engagèrent le saint abbé à le recevoir. Hugues, ayant donc laissé son duché à son frère Odon, se retira à Cluny, où son humilité et sa ferveur lui firent oublier tout ce qu'il avait été dans le monde.

¹ *Acta SS.*, 30 sept. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, p. 370.

« Nous l'avons vu, dit un auteur de ce temps-là, s'abaisser jusqu'à nettoyer et graisser les souliers des moines et s'occuper avec plaisir aux ministères les plus bas. » Il passa près de quinze ans à Cluny sans se démentir de sa première ferveur. Sur la fin de sa vie il devint aveugle, et cette affliction ne servit qu'à l'attacher plus intimement à Dieu¹.

Le Pape saint Grégoire VII ayant appris que saint Hugues, abbé de Cluny, avait reçu le duc de Bourgogne au nombre de ses religieux, en fut péniblement affecté, et écrivit à ce sujet une lettre de réprimande au saint abbé, qui d'ailleurs était son ami. « Pourquoi, mon cher frère, lui dit-il, ne considérez-vous pas dans quel péril et dans quelle désolation est la sainte Église ? Où sont ceux qui s'exposent au danger pour l'amour de Jésus-Christ, qui ne craignent point de résister aux impies et de mourir pour la justice ? Le pasteur et les chiens chargés de garder le troupeau prennent la fuite et laissent les ouailles de Jésus-Christ à la merci des loups et des voleurs. N'avez-vous pas bien sujet de vous faire des reproches ? Vous avez enlevé et reçu à Cluny le duc de Bourgogne, et par là vous avez laissé cent mille chrétiens sans gardien. Si nos remontrances n'avaient pas fait impression sur vous, si vous avez méprisé les ordres émanés du Saint-Siège, comment les gémissements des pauvres, les larmes des veuves, les cris des orphelins, la désolation des églises, les murmures des prêtres et des moines ne vous ont-ils pas effrayé ? Que vous diront saint Benoît et saint Grégoire, dont l'un ordonne qu'il faut éprouver un moine pendant un an, et l'autre qu'on ne reçoive un moine qu'après trois ans un homme de guerre ? Ce qui nous fait parler de la sorte, c'est qu'on ne voit presque plus de bons princes. Par la miséricorde divine on trouve assez de bons moines et de bons prêtres ; on trouve même plusieurs militaires craignant Dieu ; mais, dans tout l'Occident, à peine trouve-t-on quelques bons princes qui craignent et aiment le Seigneur de tout leur cœur. Je ne vous en dis pas davantage, parce que j'espère de la miséricorde de Dieu que la charité de

Jésus-Christ, qui a coutume d'habiter en vous, me vengera, vous transperçant le cœur, et vous fera sentir quelle doit être ma douleur en voyant un bon prince enlevé à sa mère. La seule consolation que je puisse avoir, c'est que son successeur ne soit pas pire. Enfin nous avertissons votre fraternité d'être plus circonspecte en ces choses, et de préférer à toutes les vertus l'amour de Dieu et du prochain. Voilà ce qui doit vous porter à me secourir de vos oraisons, vous et vos frères, afin que vous méritiez d'avancer de vertu en vertu et de parvenir à la perfection de la souveraine charité. » La lettre est du second jour de janvier 1079¹.

En lisant sans prévention cette lettre et les autres de Grégoire VII il est impossible de ne pas reconnaître dans ce Pontife un ardent amour de Dieu et des hommes, des peuples et des rois, mais surtout une prédilection particulière pour le royaume et le peuple de France. Les Français qui en ont dit du mal ont manqué à leur premier devoir de Français : la politesse et la reconnaissance. Cette première faute les a portés à méconnaître plus d'une fois les monuments de l'histoire. Par exemple Bossuet prétend que Grégoire prétendait s'assujettir comme vassal le roi de France. Il cite en preuve la lettre suivante que le Pape écrivait, en 1081, à ses légats dans les Gaules : « Il faut dire à tous les Gaulois et leur ordonner, par vraie obéissance, que chaque maison paye à saint Pierre au moins un denier par an, s'ils le reconnaissent pour père et pasteur suivant l'ancienne coutume ; car l'empereur Charles, comme on lit dans son livre qui est aux archives de l'église du bienheureux Pierre, recueillait tous les ans, en trois endroits, douze cents livres pour le service du Siège apostolique, savoir, à Aix-la-Chapelle, au Puy en Velai et à Saint-Gilles, outre ce que chacun offrait par sa dévotion particulière. Le même grand empereur offrait au bienheureux Pierre la Saxe, après l'avoir vaincue par son assistance ; il y laissa un monument de sa dévotion et de la liberté du pays. Les Saxons en ont des preuves écrites, que leurs doctes connaissent bien¹. »

¹ De mirac. S. Hugon.

¹ L. 6, *epist.*, 17.

Mais d'abord dans cette lettre est-il vraiment question du royaume de France, tel qu'il était sous Philippe I^{er} ? La raison d'en douter, c'est qu'en écrivant à Philippe, aux évêques et aux seigneurs de son royaume, il ne parle ni des Gaulois ni des Gaules, mais de Francs et de France. Le nom de Gaules et de Gaulois était alors commun à tout l'empire germanique. Ainsi des chroniques du temps disent qu'en 1077 Grégoire se mit en route pour Augsbourg, dans les Gaules. Il est donc très-probable que, dans cette lettre, Grégoire VII ne parle point en particulier du royaume de France d'alors. Ce qui confirme cette opinion, c'est qu'aucun des lieux que nomme le Pape n'appartenait à Philippe. Le Puy et Saint-Gilles étaient à Bertram, comte de Provence, qui, en cette même année 1081, fit serment de fidélité à Grégoire et à ses successeurs, comme on le voit par une lettre du Pape aux habitants du Velay¹. Aix-la-Chapelle ainsi que la Saxe faisaient partie intégrante du royaume de Germanie. Ensuite, dans la lettre aux légats, il n'est pas question de vasselage, mais d'une simple redevance consacrée par une ancienne coutume. Bossuet fait observer qu'on ne trouve rien qui l'atteste, mais aussi ne trouve-t-on rien qui le conteste. Il suppose que Grégoire aura été trompé par de faux documents ; donc, après tout, il est injuste de l'accuser pour cela de prétentions nouvelles et d'ambition. En bonne logique Grégoire VII doit être cru jusqu'à preuve du contraire, d'autant plus qu'il assure une chose, non-seulement très-vraisemblable, mais très-naturelle, attendu que presque tous les royaumes chrétiens payaient à l'Église romaine des redevances semblables.

Il y a plus ; dans l'article le plus difficile à croire, celui qui regarde la Saxe, le Pape saint Grégoire VII ne fait que résumer ce que dit Charlemagne dans son diplôme de 788 à l'Église de Brême. « Sachent tous les fidèles du Christ que les Saxons, indomptables à nos ancêtres par l'obstination de leur perfidie, et si longtemps rebelles à Dieu et à nous, jusqu'à ce que nous les ayons vaincus par sa

force et non par la nôtre, et que, par sa miséricorde, nous les ayons amenés à la grâce du baptême, nous les rendons à leur antique liberté, les déchargeons de tous les tributs qu'ils nous doivent, et, pour l'amour de Celui qui nous a donné la victoire, nous les lui déclarons dévotement tributaires et sujets ; à savoir, comme ils ont refusé jusqu'à présent de porter le joug de notre puissance, maintenant qu'ils sont vaincus par les armes et par la foi, ils payeront à notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ et à ses prêtres la dîme de tous leurs bestiaux, fruits et culture. En conséquence, réduisant tout leur pays en province, suivant l'ancien usage des Romains, et la partageant entre des évêques, nous avons offert, en action de grâces, au Christ et à saint Pierre, la partie septentrionale, et nous y avons établi une église et une chaire épiscopale au lieu nommé Brême¹. » On voit par ce passage que le Pape Grégoire VII avait bien raison de dire : « Le même grand empereur offrit au bienheureux Pierre la Saxe, après l'avoir vaincue par son assistance ; il y laissa un monument de sa dévotion et de la liberté du pays. Les Saxons en ont des preuves écrites que leurs doctes connaissent bien. »

Bossuet n'a pas plus raison quand il taxe de dureté le langage et la conduite de saint Grégoire VII envers les peuples de la Sardaigne. Ce Pape leur dit donc dans une première lettre : « Vous savez, ainsi que tous ceux qui honorent le Christ, que l'Église romaine est la mère universelle de tous les chrétiens. Encore que, par son office, elle doive veiller au salut de toutes les nations, elle vous doit porter cependant une sollicitude spéciale et comme privée ; mais, cette charité qui régnait jadis entre l'Église romaine et votre nation s'étant refroidie par la négligence de nos prédécesseurs, vous êtes devenus aussi étrangers à notre égard que les peuples qui sont à l'extrémité du monde, et cela au grand détriment de la religion chrétienne parmi vous. Il est donc d'une nécessité absolue que vous pensiez au salut de vos âmes, que vous reconnaissez l'Église romaine pour votre mère

¹ L. 9, *epist.* 12.

¹ Baluze, t. 1, p. 245.

et lui portiez la même dévotion que vos ancêtres. Quant à nous, notre désir est non-seulement de travailler à la délivrance de vos âmes, mais encore de veiller au salut de votre patrie. Si vous écoutez nos paroles avec docilité, comme il convient, vous obtiendrez la gloire et l'honneur dans cette vie et dans l'autre. Si vous faites autrement que nous n'espérons, si vous fermez l'oreille à nos avertissements, vous ne pourrez vous en prendre qu'à vous-mêmes, s'il arrive quelque danger à votre patrie. » Le Pape chargeait Constantin, archevêque de Torre, en Sardaigne, d'ajouter le reste concernant leur salut et leur honneur ; enfin il leur promet de leur envoyer un légat qui leur expliquera le tout plus amplement ¹. Dans cette lettre, qui est du mois d'octobre 1073, ce que demande le Pontife aux habitants de la Sardaigne, c'est le dévouement et l'affection de leurs ancêtres pour l'Église romaine.

Orzoc, juge de Cagliari, ayant témoigné l'intention d'aller à Rome, le Pape l'engage à venir, après avoir conféré avec les autres juges de l'île et après avoir pris en commun une résolution fixe sur ce qu'il leur avait mandé par l'archevêque Constantin, ajoutant : « Si vous ne répondez pas d'une manière certaine sur ce sujet dans le cours de cette année nous n'attendrons plus de réponse, et cependant nous ne négligerons point de faire valoir le droit et l'honneur de saint Pierre ². » « On voit bien, dit Bossuet, qu'il s'agit de redevances et de tributs ; c'était pour les obtenir qu'après avoir d'abord employé des paroles pleines de douceur il en vient ensuite aux menaces ³. » Mais, avant d'imputer au saint Pape une conduite aussi artificieuse, Bossuet aurait dû prouver deux choses : 1^o que ces expressions *droit et honneur de saint Pierre* ne peuvent pas s'entendre du respect et de la soumission que tous les chrétiens lui doivent ; 2^o que, dans le cas qu'il fallût entendre un droit temporel, ce droit était nouveau et injuste. Jusque-là l'imputation est une calomnie. Au lieu de donner ces preuves Bossuet continue : « Les menaces furent encore plus terribles dans la

deuxième lettre à Orzoc. » Eh bien ! la voici, avec tout ce qu'elle a de plus effrayant.

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, au glorieux juge de Cagliari, Orzoc, salut et bénédiction apostoliques. Nous rendons grâces au Tout-Puissant de ce que, reconnaissant le bienheureux Pierre, votre sublimité a rendu à notre légat l'honneur et le respect qui lui étaient dus. C'est pourquoi nous agréons la dévotion que vous lui avez témoignée comme si vous l'aviez témoignée à nous-même, ou plutôt à saint Pierre, le Seigneur ayant dit : « Qui vous reçoit me reçoit. » Nous exhortons donc votre charité, si vous voulez que nous fassions toujours mémoire de vous devant le Seigneur, à garder fidèlement le souvenir de ce que vous avez entendu dire à notre légat ; car, d'après les exhortations et les prières de cet évêque, qui témoigne avoir été traité par vous avec honneur et respect, nous souhaitons vous avoir spécialement dans notre cœur devant Celui dont nous tenons la place, encore que nous en soyons indigne. » Il lui recommande ensuite de ne pas trouver mauvais qu'il ait obligé leur archevêque de se conformer à l'Église romaine pour ce qui est de se raser la barbe ; il lui ordonne d'en faire faire autant à tout le clergé, de priver de leurs bénéfices les récalcitrants, et de soutenir avec zèle le nouvel archevêque que le Pape lui-même avait consacré. Il ajoute : « Nous ne voulons pas que vous ignoriez que plusieurs nations nous ont demandé votre terre, nous promettant de grandes redevances si nous leur permettions de s'en rendre maîtres, en sorte qu'ils nous laisseraient la jouissance de la moitié et nous feraient hommage du reste. Cette proposition nous a souvent été faite, non-seulement par les Normands, les Toscans et les Lombards, mais encore par quelques-uns d'au delà les monts. Toutefois nous n'avons voulu donner là-dessus notre assentiment à personne, jusqu'à ce que nous eussions envoyé un légat pour savoir vos dispositions. Maintenant donc que, par la manière dont vous avez reçu notre légat, vous avez montré que vous avez la dévotion à saint Pierre, si vous voulez la garder comme il faut, non-seulement nous ne don-

¹ L. 1, *epist.* 29. — ² L. 1, *epist.* 41. — ³ *Défense*, l. 1, sect. 1, c. 13.

nerons à personne la permission d'entrer sur vos terres par force, mais si quelqu'un l'entreprend nous l'en empêcherons par les voies temporelles et spirituelles. Enfin, si vous persévérez dans la fidélité à saint Pierre, nous vous promettons son inmanquable secours pour ce monde et pour l'autre ¹. »

On voit par cette lettre que le droit, quel qu'il ait été, spirituel ou temporel, que réclamait saint Grégoire, fut reconnu par les habitants de la Sardaigne, et qu'en outre il était connu de toutes les nations du continent. Quant au droit temporel nous avons vu les Pisans conquérir la Sardaigne sur les Sarrasins avec la permission du Saint-Siège et pour la tenir de lui. Ce droit remontait jusqu'à Constantin ; car nous avons vu dans la *Vie du Pape saint Sylvestre*, par Anastase, que ce prince donna à l'église de Saint-Marcellin et à Saint-Pierre de Rome l'île de Sardaigne avec toutes les possessions y appartenantes, produisant un revenu annuel de mille vingt-quatre pièces d'or. De ce droit spirituel ou temporel, ou bien l'un et l'autre, le Pape pouvait donc, il devait même en exiger l'observation ; il pouvait en punir les violateurs. Mais alors qu'y a-t-il donc de si menaçant dans cette épître ? Rien, sinon le commentaire qu'en fait et qu'y insinue Bossuet.

Quand le Pape dit qu'il a voulu envoyer un légat pour savoir leurs dispositions, Bossuet ajoute : « Ce légat devait leur demander à quoi ils voulaient se taxer eux-mêmes pour se racheter du pillage, » Quand le Pape dit : « Si vous gardez comme il faut à saint Pierre la dévotion dont vous avez donné des preuves, » Bossuet ajoute : « Il avait dit assez clairement comment il fallait la garder. » Quand le Pape dit : « Nous empêcherons l'invasion de la Sardaigne par les voies temporelles et spirituelles, » Bossuet ajoute : « C'est-à-dire que, s'ils refusent de payer le tribut qu'il exige, il les exposera au pillage. Était-il donc si essentiel à l'Église romaine, continue-t-il, d'être payée de ce tribut que, faute de cela, le pasteur abandonnera aux loups ces pauvres insulaires ? »

Remarquons d'abord qu'il n'est nullement prouvé que le droit réclamé par Grégoire fût un tribut ; ensuite le Pape ne dit pas ce qu'il aurait fait si les Sardes avaient refusé de se soumettre ; Dieu seul peut savoir ce que l'homme ferait ou aurait fait dans telle ou telle circonstance. Ce qu'avance Bossuet n'est qu'une maligne conjecture. Bref, c'est sur une supposition gratuite et un soupçon injurieux que le défenseur du gallicanisme nous représente un saint Pape comme une espèce de monstre, comme un pasteur cruel qui, pour un vil intérêt, fait dévorer ses ouailles par les bêtes féroces. En vérité nous plaignons Bossuet.

Mais où le Pape saint Grégoire VII a eu le plus à souffrir et où il a été le plus calomnié par des historiens prévenus, c'est dans ses travaux pour la réforme du clergé et pour les droits du peuple de Germanie. Nous avons vu quelles plaintes graves les évêques, les seigneurs et les peuples de Saxe adressèrent contre le roi Henri IV aux autres princes d'Allemagne, mais surtout au Pape Alexandre II, qui cita le roi à Rome pour donner satisfaction de sa conduite. Alexandre étant mort sur ces entrefaites, les plaintes se renouvelèrent encore plus vives. Saint Grégoire VII écrit à Henri des lettres paternelles et témoigne pour lui une tendre affection. Henri lui répondit dans les termes suivants :

« Au très-vigilant et très-désiré seigneur le Pape Grégoire, investi par le Ciel de la dignité apostolique, Henri, par la grâce de Dieu roi des Romains, exhibition très-fidèle du service qui est dû. Comme l'empire et le sacerdoce, pour subsister dans le Christ par une bonne administration, ont besoin de s'assister réciproquement, il faut, mon seigneur et bien-aimé Père, qu'ils n'aient entre eux aucune dissension, mais qu'ils demeurent unis de la manière la plus intime et indissoluble dans le Christ ; car c'est ainsi, et non autrement, que se conservent, dans le lien de la charité parfaite et de la paix, et la concorde de l'unité chrétienne et l'état de la religion ecclésiastique. Mais nous qui, par l'assentiment de Dieu, avons reçu déjà depuis quelque temps le ministère de la royauté, nous n'avons pas rendu en tout au sacerdoce,

¹ L. 8, *epist.* 10. — ² *Défense*, l. 1, sect. 1, c. 13.

comme nous le devons, le droit et l'honneur légitimes. Ce n'est pas sans cause que nous portons le glaive vengeur de la puissance que Dieu nous a donnée ; cependant nous ne l'avons pas toujours tiré contre les coupables, avec l'autorité judiciaire, comme il était juste. Maintenant, converti quelque peu par la miséricorde divine et rentré en nous-même, nous accusons et nous confessons le premier nos péchés à Votre très-indulgente Paternité, espérant de vous dans le Seigneur qu'étant absous par votre autorité apostolique nous mériterons d'être justifié.

« Hélas, criminel et malheureux que nous sommes ! partie par emportement de jeunesse, partie par la licence de notre souveraineté, partie par la séduction de ceux dont nous avons trop suivi les conseils, nous avons péché contre le Ciel et contre vous, et nous ne sommes plus digne d'être appelé votre fils ; car non-seulement nous avons envahi les choses ecclésiastiques, mais les églises mêmes ; au lieu de les défendre, comme nous devons, nous les avons vendues aux plus indignes, à des hommes empestés de la simonie, qui y entraient non point par la porte, mais par ailleurs. Maintenant, comme nous ne pouvons seul et sans votre autorité corriger ces Églises, nous demandons instamment votre conseil et votre secours, et sur cela et sur tout ce qui nous regarde, Votre ordonnance est scrupuleusement observée en tout. Nous prions surtout pour l'Église de Milan, qui est dans l'erreur par notre faute, afin que votre autorité apostolique la corrige et procède ensuite à la correction des autres. Dieu aidant, nous ne vous manquerons en rien, et nous supplions Votre Paternité de nous aider en tout avec clémence. Vous aurez dans peu de nos lettres, que vous porteront les plus fidèles de nos serviteurs, et par lesquelles, avec la grâce de Dieu, vous connaîtrez plus complètement ce que nous avons encore à dire¹. »

L'Église de Milan était alors en trouble à l'occasion de Godefroi de Castillon, qui, du vivant de l'archevêque Gui et par son crédit, avait acheté du roi cet archevêché et avait

été sacré par les évêques de Lombardie. La nouvelle en étant venue à Rome, Godefroi y fut excommunié en plein concile, et, cette année même 1073, il fut obligé de s'enfuir de Milan et de s'enfermer dans son château de Castillon, où il fut assiégé par le chevalier ou duc de Milan, Herlembald, qui, déjà du vivant de saint Ariald, son ami, s'était déclaré chef du parti catholique contre les simoniaques. C'est ce qu'on voit par les lettres du Pape saint Grégoire. Il écrit à tous les fidèles de saint Pierre, demeurant en Lombardie, de ne favoriser en aucune manière l'usurpateur Godefroi, mais de lui résister de tout leur pouvoir. Il écrit à Guillaume de Pavie, comme au plus distingué des évêques de la province, de s'opposer à Godefroi et aux évêques excommuniés à son sujet, et de secourir ceux qui combattent contre lui. Il écrit pour le même effet à la comtesse Béatrix de Toscane et à sa fille, la comtesse Mathilde ; enfin à Herlembald, pour l'encourager dans la guerre qu'il faisait à l'usurpateur. « Sachez, lui dit-il, que le roi Henri nous a envoyé des paroles pleines de tendresse et d'obéissance, et des choses telles que nous ne nous souvenons pas que jamais ni lui ni ses prédécesseurs en aient envoyé de pareilles aux Pontifes romains. Quelques-uns de ses grands nous promettent aussi, de sa part, qu'il nous obéira sans aucun doute pour ce qui regarde l'Église de Milan¹. »

La Providence procura vers ce temps à saint Grégoire VII un fidèle coopérateur dans la personne de saint Anselme, évêque de Lucques. Le Pape Alexandre II l'avait désigné pour cet évêché, qui était le sien ; il l'avait même envoyé au roi Henri pour en recevoir l'investiture ; mais saint Anselme, persuadé que les puissances séculières ne doivent point donner les dignités ecclésiastiques, fit si bien qu'il revint sans avoir reçu l'investiture royale. Le Pape Alexandre étant mort, saint Anselme fut élu canoniquement pour lui succéder dans l'évêché de Lucques. Le Pape saint Grégoire en écrivit à la comtesse Béatrix comme d'un homme qui avait une grande science ecclésiastique et un grand discerne-

¹ L. 1, *post epist.* 29.

¹ L. 3, *epist.* 15, 12, 28, 11, 25, 26.

ment. Ensuite il écrivit à Anselme lui-même de se bien garder de recevoir de la main du roi l'investiture de son évêché, jusqu'à ce que ce prince se fût réconcilié avec le Pape, au sujet de son commerce avec les excommuniés, à quoi travaillaient l'impératrice Agnès, la comtesse Béatrix, avec Mathilde et le duc Rodolphe de Souabe. Il paraît que saint Anselme alla recevoir cette investiture avant que la pacification fût complète ; car son biographe contemporain remarque que ce fut la seule chose que le Pape saint Grégoire trouvât jamais à blâmer en lui. Lui-même en eut depuis un si grand scrupule que, sous prétexte de pèlerinage, il alla se rendre moine à Cluny et n'en sortit que malgré lui, par ordre du Pape Grégoire. Il remit entre ses mains l'anneau et le bâton qu'il avait reçus du roi, et le Pape le rétablit dans ses fonctions épiscopales, lui permettant, toutefois, de garder l'habit monastique.

Saint Anselme étudiait avec attention la vie merveilleuse du Pape saint Grégoire. Sans cesse on accourait à lui de toutes les extrémités de la terre, et il satisfaisait tout le monde. Toujours la vérité et la justice se trouvaient dans sa bouche. Ce qu'il y avait de plus admirable, c'est qu'au milieu des affaires séculières il avait des extases, son esprit se réjouissant de la contemplation céleste ; dans les courts moments de loisir il était fortifié par des révélations divines. Cette vue remplit saint Anselme d'un grand zèle pour la perfection ; il commença d'oublier le monde, de soupirer nuit et jour vers Dieu, de s'adonner à la lecture et à la mortification. Il vivait dans une grande abstinence, ne buvant point de vin et se privant, sous divers prétextes, des viandes délicates, quand il se trouvait à quelque table bien servie. Il dormait très-peu et ne se mettait presque jamais au lit. Il fondait en larmes en disant la messe, quoiqu'il la dît tous les jours, et, de quelques affaires qu'il fût occupé, il ne perdait point de vue les choses célestes. Il avait grand soin que la psalmodie se fit avec la gravité convenable et ne souffrait point qu'on lût dans l'église des livres apocryphes, mais seulement les écrits des Pères. Dans tous les États de la comtesse Mathilde, à laquelle le Pape saint

Grégoire le donna pour directeur spirituel, il établit la régularité chez les moines et chez les chanoines, disant qu'il eût mieux aimé que l'Église n'eût eu ni clercs ni moines que d'en avoir de déréglés. Il eut beaucoup à souffrir pour la cause de Dieu et de son Église ; son seul regret fut de n'avoir pas eu à souffrir davantage.

Ce qui avait porté le roi Henri d'Allemagne à se montrer aussi soumis au Pape Grégoire, c'étaient sans doute les remontrances de sa mère et de ses autres parents ; c'étaient probablement bien plus encore l'insurrection générale de la Saxe et la résolution des princes d'Allemagne d'élire un autre roi ; car, ces princes s'étant assemblés à Guerstung au mois d'octobre 1073, les Saxons leur exposèrent en détail les injustices, les violences, les outrages que Henri leur avait fait souffrir et leur faisait souffrir encore. Les princes en restèrent stupéfaits et dirent aux Saxons : « Vous n'êtes pas des hommes, mais des femmes, d'avoir souffert une pareille tyrannie avec patience. » Il fut unanimement résolu qu'on déposerait le roi Henri et qu'on en élirait un autre à sa place. Sur-le-champ on aurait élu Rodolphe, duc de Souabe, si celui-ci n'eût protesté de toutes ses forces qu'il n'y consentirait jamais, à moins que tous les princes, s'étant assemblés, n'eussent déclaré qu'il pouvait le faire sans parjure et sans nuire à sa bonne renommée. On convint d'attendre une occasion favorable. Voilà ce que rapporte Lambert d'Aschaffembourg, qui écrivait dans ce temps-là même ¹ :

« Le Pape Grégoire, ayant donc reçu ces nouvelles, ainsi que les lettres soumises du roi, écrivit à Vézél, archevêque de Magdebourg, à Burcard, évêque d'Halberstadt, au margrave Dédi et aux autres seigneurs de Saxe, pour les exhorter à une suspension d'armes, comme il y avait exhorté le roi, jusqu'à ce qu'il envoyât des nonces en Allemagne pour prendre connaissance des causes de cette division et rétablir la paix. » Le Pape promet dans cette lettre de faire justice à ceux qui se trouveraient lésés, sans crainte ni égard pour personne ².

¹ Lambert, ann. 1073. — ² L. 1, *epist.* 39.

Mais, avant d'envoyer en Allemagne, il résolut de tenir un concile à Rome, la première semaine de carême, et il y invita les évêques et les abbés de Lombardie par deux lettres, l'une à Sicard, archevêque d'Aquilée, l'autre aux suffragants de l'Église de Milan; car il ne pouvait écrire à l'archevêque Godefroi, qui était excommunié. Il remarque, dans cette seconde lettre, que depuis longtemps il était établi dans l'Église romaine d'y tenir un concile tous les ans ¹.

Le concile se tint en effet dans la première semaine de carême, comme on le voit par trois lettres du 14 mars 1074. Il y fut ordonné que ceux qui seraient entrés dans les ordres sacrés par simonie seraient à l'avenir privés de toute fonction, que ceux qui avaient donné de l'argent pour obtenir des églises les perdraient, que ceux qui vivaient dans le concubinage ne pourraient célébrer la messe ou servir à l'autel pour les fonctions inférieures, autrement que le peuple n'assisterait point à leurs offices. C'est ainsi que le Pape lui-même marque le précis de ce qui fut réglé en ce concile dans une lettre à Otton, évêque de Constance. Le Pape y excommunia de plus Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, et tous ses adhérents, parce que ce prince était entré dans la Campanie et avait pris quelques terres de l'Église, ce qui avait obligé le Pape Grégoire d'y aller l'été précédent et de faire séjour à Capoue pour diviser les princes normands et s'opposer à leurs progrès. Il y reçut en effet le serment de fidélité de Richard, prince de Capoue. Le Pape régla encore, tant dans ce concile de Rome que peu avant ou après, plusieurs affaires particulières de France, d'Espagne, de Hongrie, de Bohême, de Moravie et d'Afrique, que nous avons déjà vues ².

En Allemagne, le roi Henri, se voyant abandonné des princes et de son armée, avait fait la paix avec les Saxons, leur permettant de détruire tous les châteaux forts qu'il avait élevés dans leur pays contre eux. Un de ces châteaux était celui de Hartzbourg, près de Goslar. Le roi lui-même en avait fait abattre les remparts, espérant qu'on laisse-

rait subsister l'église qui s'y trouvait, avec un monastère de chanoines; mais les paysans des environs, qui avaient eu horriblement à souffrir de la garnison de ce château, s'étant rassemblés sans consulter les princes, allèrent en tumulte à Hartzbourg, démolirent l'église, le monastère, tous les édifices, sans y laisser pierre sur pierre, même dans les tombeaux où le roi avait inhumé son fils et son frère. Les princes de Saxe, ayant appris cette violence populaire, en punirent sévèrement les auteurs et envoyèrent au roi protester de leur innocence et de leur regret, et lui offrir toutes les satisfactions désirables pour cette injure. Le roi, qui n'avait fait la paix avec les Saxons que par nécessité, fut exaspéré à cette nouvelle et s'écria : « Puisque les lois publiques ne peuvent plus rien contre la violence des Saxons, et que je ne puis venger mes injures par les armes, étant abandonné des soldats, je recourrai par nécessité aux lois ecclésiastiques, et, n'ayant plus de secours de la part des hommes, j'implorerai le secours de Dieu. » Aussitôt il envoya des ambassadeurs à Rome pour exciter le Siège apostolique contre des gens qui avaient incendié l'église, brisé les autels, violé les tombeaux, et, par haine d'un homme vivant, exercé une barbare cruauté contre les cendres des morts. C'est ce que rapporte l'historien Lambert ¹.

Le roi Henri célébra à Bamberg la fête de Pâques, qui, cette année (1074), était le 20 avril. Ensuite il alla à Nuremberg au-devant des légats du Pape, qui venaient avec l'impératrice Agnès; c'étaient les évêques d'Ostie, de Palestrine, de Coire et de Côme. Ils étaient envoyés pour exécuter les décrets du Saint-Siège touchant la simonie et l'incontinence, pour apaiser les troubles de l'Allemagne, pour presser le roi d'accomplir les promesses qu'il avait faites au Pape, et enfin pour le réconcilier à l'Église; car, ayant vendu les dignités ecclésiastiques et communiqué avec des excommuniés, il avait par là même encouru l'excommunication. Aussi les légats ne voulaient-ils point lui parler, quoiqu'on les en eût priés plusieurs fois, jusqu'à

¹ *Epist.* 41 et 43. — ² Labbe, t. 10, p. 315.

¹ Lambert, ann. 1074.

ce qu'il se fût soumis à la pénitence, suivant les lois de l'Église, et qu'il eût reçu d'eux l'absolution. Le roi accueillit les légats avec beaucoup d'honneur, écouta leurs remontrances avec douceur, promit de se corriger et de seconder le Pape dans l'extirpation de l'incontinence des clercs et de la simonie. Il éloigna de sa personne, mais avec peine, cinq courtisans nommément excommuniés par le Pape Alexandre II. Tous ses conseillers promirent également aux légats, avec serment, de rendre les biens ecclésiastiques qu'ils avaient usurpés¹.

La grande affaire du Pape et de ses légats était la réforme du clergé, surtout du clergé allemand : c'était de faire observer aux clercs, dans les ordres sacrés, la continence qu'ils avaient promise dans leur ordination ; c'était de les empêcher tous d'acheter et de vendre les choses saintes. Les légats demandèrent donc, de la part du Pape saint Grégoire VII, la permission de tenir un concile en Allemagne, pour y promulguer et y faire exécuter les décrets apostoliques sur ces matières ; mais tous les évêques réunis à la cour s'y opposèrent fortement, prétendant que c'était une chose sans exemple et contraire à leurs droits, ils déclarèrent qu'ils n'accorderaient jamais la prérogative de se laisser présider en concile qu'au Pape en personne. C'est que le Pontife romain avait l'intention de faire juger et déposer tous les évêques et abbés qui avaient acheté leurs dignités ou leurs ordres. Déjà il avait suspendu de toute fonction l'évêque de Bamberg et quelques autres jusqu'à ce qu'ils vinssent devant lui se purger de l'accusation de simonie. Le roi souhaitait passionnément la tenue d'un concile, en haine de l'évêque de Worms et de quelques autres, qui l'avaient offensé dans la guerre en Saxe ; car il se tenait assuré de les faire déposer comme simoniaques ; mais, comme on désespéra de venir à bout de cette affaire par les légats, elle fut renvoyée à la connaissance du Pape. Tel est le récit de l'historien Lambert².

Quand les évêques allemands du onzième siècle prétendent qu'un concile d'Allemagne

présidé par un légat du Pape est une chose sans exemple et contraire à leurs droits ; quand ils déclarent qu'ils n'accorderont cette présidence qu'au Pape en personne, Fleury vient à leur secours par ce commentaire : « En effet, le droit commun était que, dans les conciles provinciaux, les évêques ne fussent présidés que par leurs métropolitains, et la présence des légats du Pape en ces conciles était une nouveauté qui commençait à s'introduire. » Mais d'abord la remarque de Fleury est à côté de la question ; car il ne s'agissait pas d'un concile provincial, mais d'un concile général de toute l'Allemagne. Mais Fleury oublie, aussi bien que les évêques allemands, que, dès le huitième siècle, saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, présida un grand nombre de conciles provinciaux, tant en Allemagne qu'en France, et cela comme légat du Pape. Mais Fleury oublie la lettre des évêques de Dardanie, qu'il rapporte cependant lui-même dans son livre 30, sur l'année 493, dans laquelle ces évêques prient le Pape saint Gélase de leur envoyer quelqu'un des siens en présence duquel ils puissent régler ce qui concerne la foi catholique, et, de fait, le Pape leur envoya un évêque nommé Ursicin. Mais Fleury oublie la lettre de saint Basile, qu'il rapporte dans son livre 16 et avant l'année 370, et où saint Basile dit à saint Athanase que, pour remédier aux maux de l'Orient, l'évêque de Rome doit user de son autorité, ou plutôt, suivant la force du mot original, user d'autorité en cette affaire, et choisir des gens capables de porter la fatigue du voyage et de parler avec douceur et fermeté à ceux d'entre nous qui ne vont pas droit. Au lieu d'oublier cela Fleury aurait mieux fait d'oublier les préjugés qu'il avait puisés au parlement de Paris et à la cour de Louis XIV. Il se serait pour le moins épargné l'inconvénient de dire, sur l'année 1074 : « La présence des légats en ces conciles était une nouveauté qui commençait à s'introduire ; » tandis qu'il nous montre lui-même la présence de ces légats, dès l'an 493, et même dès l'an 370, demandée et réclamée dans ces conciles par les plus saints évêques, par saint Basile, comme l'unique remède aux maux de leurs Églises.

¹ Lambert, et *Acta pontif. S. Greg. VII. Acta SS.*, 25 mai. — ² Lambert, ann. 1074.

Entre les évêques allemands, celui qui s'opposa le plus au concile d'Allemagne fut Liemar, archevêque de Brême. Il soutenait que l'archevêque de Mayence et lui étaient légats du Saint-Siège, suivant les privilèges accordés à leurs prédécesseurs par les Papes. A quoi les légats répondirent que ces privilèges ne s'étendaient point au delà de la vie du Pape qui les avait accordés ; que d'ailleurs, comme le dit saint Léon, le Pontife romain établit les évêques ses délégués de telle manière qu'il les appelle à une partie de sa sollicitude, et non à la plénitude de la puissance. Et comme l'archevêque de Brême s'opiniâtrait dans son opposition, les légats le suspendirent des fonctions épiscopales et le citèrent pour comparaître à Rome au concile qui devait se tenir à la Saint-André. Enfin les légats voyant qu'ils ne pouvaient tenir de concile en Allemagne, se retirèrent avec les bonnes grâces du roi, qui les chargea de présents et d'une réponse favorable pour le Pape¹.

Grégoire VII, ayant fait publier par toute l'Italie les décrets du concile qu'il avait tenu à Rome pendant le carême contre la simonie et l'incontinence des clercs, écrivit plusieurs lettres aux évêques d'Allemagne pour promulguer et exécuter ces décrets dans leurs Églises, leur enjoignant de séparer absolument toutes les femmes de la compagnie des prêtres, sous peine d'anathème perpétuel. Aussitôt tout le clergé allemand murmura violemment contre ce décret, disant que c'était une hérésie manifeste et une doctrine insensée de vouloir contraindre les hommes à vivre comme des anges, quoique Notre-Seigneur, parlant de la continence, ait dit : « Tous ne comprennent pas cette parole, » et : « Qui peut la comprendre la comprenne ! » Et saint Paul : « Qui ne peut se contenir qu'il se marie, parce qu'il vaut mieux se marier que de brûler ; » que le Pape, voulant arrêter le cours ordinaire de la nature, lâchait la bride à la débauche et à l'impureté ; que, s'il continuait à presser l'exécution de ce décret, eux aimaient mieux quitter le sacerdoce que le mariage, et qu'alors il verrait où il pour-

rait trouver des anges pour gouverner les Églises à la place des hommes qu'il dédaignait¹.

A cette théologie bestiale des prêtres allemands du onzième siècle et d'autres siècles encore on peut répondre : Le prêtre catholique, homme de Dieu et du peuple, ne peut être l'homme d'une femme : homme de Dieu, il doit travailler, vivre et mourir pour sa gloire ; homme du peuple, il doit travailler, vivre et mourir pour son salut ; homme de Dieu auprès du peuple, homme du peuple auprès de Dieu, il doit être tout entier à l'un et à l'autre. La science de Dieu et de sa loi est immense. Homme de Dieu, il faut l'étudier, vous en pénétrer, vous en nourrir ; la transformer en vous, vous transformer en elle ; il faut la communiquer au peuple, non pas ensevelie sous une lettre morte, mais animée par la parole vivante ; non pas en masse compacte, mais rompue, préparée comme la nourriture de l'intelligence. Cette loi sainte a des ennemis qui la dénaturent ou la blasphèment ; ils cherchent à entraîner le peuple dans leurs égarements. Homme de Dieu, il faut la connaître si bien que vous puissiez en défendre la pureté contre les uns, la sainte majesté contre les autres. Il faut éclairer le peuple, l'instruire en public et en particulier, prendre pour cela tous les moyens, toutes les formes, vous faire tout à tous pour les gagner et les conserver tous à Jésus-Christ.

Des pécheurs se présentent au tribunal du repentir et de la miséricorde : volez-y, restez-y, s'il le faut, et le jour et la nuit ; soyez-y père, soyez-y mère : ce sont des âmes qu'il s'agit d'enfanter de nouveau. Ils ignorent ce qu'ils devraient savoir ; apprenez-le-leur ici et maintenant avec douceur, avec charité, sans même qu'ils s'en aperçoivent. Ils ne sont point encore disposés à tout ce que la grâce demande d'eux ; c'est à vous de les disposer complètement, à vous de leur communiquer de votre surabondance de foi, d'espérance et de charité, à vous de les pénétrer de ce qui vous pénètre, à vous de rallumer au feu de votre zèle ces mèches qui fument en-

¹ *Acta Greg.*, apud Baron., et *Acta SS.*, 25 mai. Grég., l. 2, *epist.* 28.

¹ Lambert, ann. 1074. Labbe, t. 10, p. 313.

core. C'est pour cela que l'Église vous recommande la fréquente communication avec Dieu, afin que vous y appreniez l'art des arts, cette industrie surnaturelle que savent employer les saints pour sauver les âmes. Mais surtout il est un Sacrifice adorable qu'elle vous oblige d'offrir à certains jours, qu'elle vous engage à offrir chaque jour, pour vous et pour le peuple, Sacrifice inflexible, où vous apprendrez du Prêtre éternel qui s'immole entre vos mains ce que doit être un prêtre qui tient sa place, comment il doit, pour l'amour de Dieu, s'immoler tout entier, chaque jour, pour le salut de tous et de chacun.

Dans votre peuple il en est qui ont faim, il en est qui ont soif, il en est qui sont nus, il en est qui n'ont point d'asile, il en est qui languissent sur le grabat ou dans la prison. Homme de Dieu et homme du peuple, il faut leur donner à manger, à boire; il faut les vêtir, les loger; il faut les visiter et les consoler. Prêt à vous donner à eux vous-même, vous leur donnerez avec joie ce qui est à vous. Votre peuple, vos malheureux, vos pauvres, voilà votre famille, votre épouse, vos enfants, votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs. Vous n'avez plus rien? Allez, roi des pauvres, faire des conquêtes de charité. Les rebuts, les peines seront pour vous, le pain sera pour eux. Souvenez-vous de qui a dit : « Ce que vous aurez fait au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait. »

Pour vous remettre des fatigues de votre ministère vous prenez votre repas ou votre sommeil; mais on frappe à votre porte, on vous appelle pour un malade; il fait nuit, il pleut, il tonne; c'est très-loin et par des chemins impraticables. Oui, mais le malade est en danger; quittez votre repas, votre sommeil; vous n'êtes point à vous, mais à Dieu et à quiconque a besoin de vous. Ce malade est attaqué de la peste; déjà les riches et les hommes de plaisirs s'enfuient; il ne vous reste que le peuple avec la contagion et la famine. Homme de Dieu, homme du peuple, prêt à mourir pour l'un et pour l'autre, c'est maintenant que vous allez montrer ce qu'est un prêtre, un pasteur; c'est maintenant, fidèle imitateur du Pasteur suprême,

que vous allez vous multiplier vous-même pour subvenir à tous les besoins spirituels et temporels de vos enfants; maintenant que vous implorerez plus vivement que jamais les miséricordes du Père des pauvres, maintenant que vous ressentirez plus vivement que jamais les misères de tous ceux qui souffrent, heureux de mourir chaque jour pour votre Dieu et pour votre peuple. Voilà ce que l'Église commande au prêtre, au pasteur catholique; voilà ce que le monde même attend de lui. Mais, pour ce dévouement perpétuel à Dieu et au peuple, il faut le vœu perpétuel de continence. La chose parle déjà de soi. Une voix encore plus décisive, ce sont les faits. Partout où disparaît le vœu de continence, là disparaît le sacrifice perpétuel de sa vie à Dieu et aux hommes.

Sans le célibat non-seulement le ministre du culte ne fera point au peuple le sacrifice de sa vie ni de ses biens; personne ne le fera. Sans le célibat, point de confession; sans la confession, point de sacrifice perpétuel au service des pauvres et des malades; sans la confession, point de frère ni de sœur de charité. Avec la confession il y a des restitutions, surtout des restitutions en faveur des pauvres. Avec le célibat tout cela tombe : on le voit par l'Angleterre protestante. Ce n'est pas tout. Un protestant anglais, lord Fitz-William, après avoir rappelé que la vertu, la justice, la morale doivent servir de base à tous les gouvernements, démontre qu'il est impossible d'établir la vertu, la justice, la morale sur des bases tant soit peu solides, sans le tribunal de la Pénitence, sans la confession¹. Or point de confession sans le célibat du prêtre; donc, sans le célibat ecclésiastique, point de morale, de justice, de vertu, point de société.

Aussi, en tous lieux, en tous temps, chez tous les peuples, le sentiment commun prescrivait au prêtre une continence perpétuelle ou temporaire. Athènes, Rome, l'Égypte, l'Inde, la Chine, le Nouveau-Monde, n'ont là-dessus qu'une voix². Le prêtre hébreu, restreint déjà pour la femme qu'il pouvait épouser, était obligé à la continence tout le

¹ *Lettres d'Atticus*, p. 190. — ² *Du Pape*, par M. de Maistre, l. 3, c. 3.

temps de ses fonctions sacerdotales. Comme le prêtre catholique exerce son ministère tous les jours, qu'il peut être dans le cas de le faire à chaque instant, la continence perpétuelle est pour lui une loi proclamée d'avance par tous les siècles. Aussi, avec le Christianisme, résumé et développement de tout ce qu'il y avait de vrai et de bon parmi les hommes, le célibat sacerdotal s'est-il établi naturellement. Les premières lois qu'on rencontre sur ce sujet ne l'introduisent pas, mais en déterminent l'étendue, en pressent l'observation. Nul prêtre ne peut se marier : telle est la voix unanime de tous les siècles et de tous les peuples chrétiens. Les Grecs pensent là-dessus comme les autres ; seulement ils admettent que, par tolérance et faute de sujets, un laïque marié peut être ordonné ; mais ce mari, fait prêtre, vient-il à perdre sa femme : il lui est défendu d'en prendre une autre, et, pour s'assurer de sa continence, on le précipite pour la vie dans un monastère. Lors donc que le protestantisme se fait de prétendus prêtres qui se marient, se démarient, se remarient, il descend non-seulement au-dessous du judaïsme, mais même du paganisme, et, lorsqu'il nous donne cette dégradation du sacerdoce pour sa perfection, il inspire la pitié ; car c'est vouloir nous faire accroire que la perfection du prêtre consiste, non pas à être l'homme de Dieu et l'homme du peuple, mais l'homme d'une femme et l'homme de la police.

Pour défendre le pays contre l'ennemi il est des armées, avec une sévère discipline, avec le célibat militaire, avec le dévouement de la vie au salut de la patrie. Ce dévouement, ce célibat est forcé. Il y a des lâches, des déserteurs, des traîtres ; au lieu de relâcher pour eux la discipline on la resserre. C'est ce qu'ont fait saint Grégoire VII et les autres Pontifes romains. Pour défendre, non pas tel ou tel pays, mais l'humanité entière contre les doctrines et les passions hostiles qui peuvent la corrompre, il est une milice spirituelle, avec la discipline et le célibat : c'est le clergé catholique. Nul n'est forcé d'y entrer ; Dieu y appelle qui il lui plaît, y entre qui se sent appelé : vous êtes libre, dit le Pontife à qui s'y présente. Nul n'est exclu. Le fils d'un

charpentier peut devenir un Grégoire VII ; le jeune pâtre, un Sixte V ; le dernier des chrétiens, le Père des peuples et des rois. Cette milice exige le célibat pour que le sacerdoce universel ne devienne point un privilège héréditaire, une caste de mages ou de brahmanes ; elle exige le célibat pour que quiconque s'y sent appelé s'y puisse dévouer à Dieu et aux hommes ; elle exige le célibat pour que quiconque se sent la noble ambition de conquérir à la civilisation véritable l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, les îles du grand Océan, puisse l'entreprendre sans obstacle. Cet ordre, dévoué à Dieu et au peuple, Dieu le recrute aussi parmi le peuple.

Mais il y a des lâches, des déserteurs, des traîtres ; il y a des lâches qui se repentent de leur dévouement, se plaignent de la discipline, se lamentent du célibat : au lieu d'hommes de Dieu et du peuple, suivant leur serment, les traîtres aspirent à être hommes d'une femme. C'est le penchant de la nature, disent-ils. Soldat sans cœur et sans parole ! n'est-il pas dans la nature aussi de craindre les fatigues et la mort ? Cependant, chaque jour, deux ou trois millions de guerriers surmontent ce penchant si naturel ; est déclaré lâche, infâme, qui, par la crainte de la mort, déserte son poste ; au lieu de relâcher pour lui la discipline on le fusille. Et pourtant la plupart de ces braves ne se sont point engagés volontairement. Toi, au contraire, tu as eu des années entières pour délibérer, pour t'éprouver ; tu t'es engagé de ton plein gré, ou bien tu as menti à la face du ciel et de la terre. Et maintenant, parce que tu te lasses d'être l'homme de Dieu et du peuple, maintenant que tu voudrais leur fausser ta foi et ton serment, il faudra, pour complaire à ta lâcheté parjure, abolir la loi, la discipline, l'armée de Dieu, la société, l'Église ! Dieu et son peuple veuillent te punir ! ou plutôt sois ce que tu dois être et ce que tu as juré d'être, l'homme de Dieu et du peuple, et tu n'auras ni le temps ni le besoin d'être l'homme d'une femme.

Mais le plus grand ennemi du célibat ecclésiastique c'est le despotisme. Se faire l'homme de Dieu et l'homme du peuple, vivre et mourir pour l'un et pour l'autre, à cet effet n'être

que soi, il y a là quelque chose d'indépendant, de libre, de supérieur à la force, quelque chose qui ne se plie point assez sous la main des gouvernants. Et puis ce corps se recrute dans le peuple; son exemple y répand je ne sais quoi de cette liberté et de cette indépendance du prêtre. Le peuple n'est plus si souple à tous les caprices de l'homme au pouvoir. Un prêtre marié est bien plus traitable; il craint pour soi, pour sa femme, pour ses enfants; on le tient par cinquante fils, on le fait agir comme une machine. Il ne sera plus l'homme de Dieu et du peuple, mais l'homme de la police; il prêchera la servilité sous le nom de religion. Ses fils seront naturellement comme leur père; ce sera une race bénite de maniables employés. Le fils du laboureur ne quittera plus sa charrue, le fils du charpentier sa boutique; le peuple n'apprendra plus que la servitude. L'histoire en fournit plus d'un exemple. Ainsi Henri VIII, le corrupteur de l'Angleterre, trouve ses prêtres, ses évêques trop rétifs; il leur fait prendre des femmes; aussitôt ils consacrent, au nom du Ciel, les plus honteux excès de sa tyrannie.

De nos jours, comme dans le onzième siècle, il s'est trouvé des prêtres allemands qui appellent la loi du célibat ecclésiastique une loi de contrainte. Imposture! Qui donc vous a contraints de vous faire prêtres? Le Pontife ne vous a-t-il pas dit: « Vous êtes encore libres, *adhuc liberi estis*? » Suivant l'Apôtre, qui se marie fait bien, qui ne se marie pas fait mieux. Eh bien! l'Eglise ne veut pour ministre que qui se sent appelé à mieux faire, afin qu'il ne soit pas partagé entre Dieu et une femme, mais qu'il soit tout entier à Dieu et à son peuple. « Mais, disent-ils, l'intérêt de la population! » Ignorants! en France, sur cent hommes arrivés à l'âge de la virilité, il y avait forcément, sous François I^{er}, dix célibataires; sous Henri IV, vingt; sous Louis XIV, trente, et aujourd'hui il y en a quarante¹. Belle ressource, en vérité, pour la religion, la société, les pauvres, quand le nombre des pauvres et des misérables sera augmenté par des enfants d'*Ite, missa est*!

Mais de grands talents s'éloigneront du sacerdoce! Eh! bon voyage; l'Eglise a plus besoin encore de grandes vertus. A Solyme il y avait plus d'un bel esprit: le Sauveur n'en prit aucun; il choisit douze hommes du peuple pour sauver tous les peuples. Et puis, voyez les grands talents, voyez les Athanase, les Chrysostome, les Bossuet, les Fénelon que le mariage amène parmi les papes russes et les papas grecs!

Gloire immortelle au Pape saint Grégoire VII, qui eut le génie de comprendre et la force d'exécuter! Les bestiales clameurs des prêtres allemands ne l'étonnèrent pas même. Bien loin de se relâcher il ne cessait d'envoyer des légations pour accuser les évêques de faiblesse et de négligence et les menacer de censure s'ils n'exécutaient promptement ses ordres. De fait, les évêques étaient les premiers coupables. La loi existait de temps immémorial; le Pape saint Léon IX et ses successeurs n'avaient cessé de la rappeler; c'était aux évêques de veiller à l'exécution; mais des prélats qui avaient opiniâtrément refusé un concile pour n'être pas corrigés sur l'article de la simonie n'avaient guère de zèle ni de grâce pour corriger leurs prêtres sur l'article de l'incontinence. L'archevêque de Mayence, Sigefroi, savait que ce n'était pas une petite entreprise de déraciner une coutume si invétérée et de ramener le monde si corrompu à la pureté de la primitive Eglise. C'est pourquoi il agissait plus modérément avec le clergé et leur donna d'abord six mois pour délibérer, les exhortant à faire volontairement ce dont ils ne pouvaient se dispenser, et à ne pas les réduire, le Pape et lui, à la nécessité de décider contre eux des choses fâcheuses.

Enfin il assembla un concile à Erfurt, au mois d'octobre de cette année 1074, où il les pressa plus fortement de ne plus user de remise et de renoncer sur-le-champ au mariage ou au service de l'autel. Ils lui alléguèrent plusieurs raisons pour éluder ses instances et anéantir ce décret, s'il était possible; mais l'archevêque leur opposait l'autorité du Saint-Siège, qui le contraignait à exiger d'eux, malgré lui, ce qu'il leur demandait. Les prêtres allemands, voyant donc qu'ils ne gagnaient

¹ Rubichon, de l'Action du Clergé.

rien, ni par leurs raisons, ni par leurs prières, sortirent comme pour délibérer et résolurent de ne plus rentrer dans le concile, mais de se retirer sans congé chacun chez eux. Quelques-uns même crièrent en tumulte qu'il valait mieux rentrer dans le concile, et, avant que l'archevêque prononçât contre eux cette détestable sentence, l'arracher de sa chaire et le mettre à mort, comme il méritait, pour donner à la postérité un exemple fameux et empêcher qu'aucun de ses successeurs ne s'avisât d'intenter contre le clergé une pareille accusation. L'archevêque, étant averti de ce complot, les envoya prier de s'apaiser et de rentrer dans le concile, promettant d'envoyer à Rome aussitôt qu'il en aurait la commodité et de faire son possible pour fléchir le Pape.

Le lendemain l'archevêque de Mayence fit entrer à son audience les laïques aussi bien que les clercs, et recommença ses vieilles plaintes touchant les dîmes de Thuringe, nonobstant le traité fait à Guerstung peu de temps auparavant. On voit que l'extension de ses dîmes lui tenait plus au cœur que la continence de ses prêtres, et qu'il s'entendait mieux avec le roi pour vexer les peuples qu'avec le Pape pour les édifier. Les Thuringiens, qui croyaient ne plus entendre parler de cette prétention, en furent extrêmement indignés, et, voyant que l'archevêque n'écoutait point leurs remontrances paisibles, ils sortirent en furie, crièrent aux armes, et, ayant amassé en un moment une grande multitude, ils entrèrent dans le concile et auraient assommé l'archevêque sur son siège si ses vassaux ne les eussent retenus par leurs raisons et leurs caresses; car ils n'étaient pas les plus forts. Les évêques et tous les clercs, saisis de frayeur, se cachaient par tous les coins de l'église. Ainsi se sépara le concile. L'archevêque se retira d'Erfurt à Seligenstadt, où il passa le reste de l'année, et tous les jours de fête, à la messe, il faisait publier un ban pour appeler à la pénitence ceux qui avaient troublé le concile ¹.

Saint Altmann, évêque de Passau, qui travaillait depuis longtemps avec zèle à rétablir

la régularité parmi les moines et les chanoines, ayant aussi reçu le décret du Pape saint Grégoire pour la continence des clercs, assembla son clergé et fit lire les lettres qui lui étaient adressées, les appuyant des meilleures raisons qu'il lui fut possible. Mais la masse du clergé se défendait par l'ancienne coutume et par l'autorité des évêques précédents, dont aucun n'avait usé envers eux d'une telle sévérité. Le bienheureux Altmann répondit qu'il ne voulait ni ne pouvait les approuver dans un crime qui le mettrait lui-même en péril, et qui les exposait, eux, à un supplice éternel, d'autant plus qu'il est écrit que non-seulement ceux qui font le mal sont dignes de mort, mais encore ceux qui y consentent. Comme les prêtres concubinaires ne voulaient point l'écouter et complotaient au contraire sa mort, il garda le silence, comme un prudent médecin, et congédia l'assemblée. Ensuite, ayant pris conseil de personnes sages et leur ayant recommandé le secret, il attendit le jour de Saint-Étienne, patron de son église, où plusieurs seigneurs s'y trouvèrent à cause de la fête. Alors il monta sur l'ambon et publia hautement le décret du Pape en présence du clergé et du peuple, menaçant d'user d'autorité contre ceux qui n'obéiraient pas. Aussitôt s'élevèrent de tous côtés des cris furieux, et peut-être le saint prélat aurait-il été mis en pièces sur-le-champ si les seigneurs qui étaient présents n'eussent arrêté l'empportement de la multitude. Altmann eut beaucoup à souffrir pour la cause de Dieu et de son Eglise, mais il souffrit en saint ¹.

Le Pape saint Grégoire, ayant appris le peu de succès de sa légation en Allemagne, écrivit à l'archevêque de Mayence en ces termes: « Nous croyons que vous vous souvenez combien vous nous avez aimé sincèrement avant que nous fussions chargé de cette administration, et avec quelle confiance vous preniez notre conseil sur vos affaires les plus secrètes. Nous avions encore plus d'espérance en votre piété depuis que vous avez voulu vous retirer à Cluny; mais

¹ Lambert, ann. 1074.

¹ *Acta SS.*, 8 août.

nous avons appris que vous n'avez pas rempli nos espérances, et nous manquerions à l'amitié si nous négligions de vous en avertir. C'est pourquoi nous vous admonestons de venir, si vous pouvez, au concile que nous célébrerons, Dieu aidant, la première semaine de carême, et d'y venir avec vos suffragants, savoir, Otton de Constance, Garnier de Strasbourg, Henri de Spire, Herman de Bamberg, Imbric d'Augsbourg, Adelbert de Wurzburg. Que si vous ne pouvez venir, vous nous enverrez des députés suffisants. Au reste, ne cédez ni aux prières ni à la faveur, pour ne pas vous informer très-exactement de l'entrée des évêques dans l'épiscopat et de leur conduite, et nous en instruire par vos députés. Et ne vous étonnez pas que nous en punissions un plus grand nombre de votre province que des autres; elle est plus grande, et il y a quelques évêques dont la réputation n'est pas louable ¹. »

Il écrivit plus fortement à Liémar, archevêque de Brême. Il l'accusa d'ingratitude et d'avoir trompé la confiance qu'il avait en lui, comme devant être, d'après ses promesses, un boulevard inexpugnable de l'Église romaine. « Au contraire, dit-il, vous vous êtes opposé à nos légats, Albert de Préneste et Girald d'Ostie; vous avez empêché qu'on ne tint un concile et n'êtes point venu à Rome au jour où ils vous avaient cité, c'est-à-dire à la Saint-André. Nous vous ordonnons, en conséquence, de venir au prochain, et, en attendant, nous vous suspendons de toute fonction épiscopale. » Ces deux lettres sont du 4 décembre 1074².

Le saint Pape écrivit avec la même vigueur apostolique à Otton, évêque de Constance. « Après avoir fait, dit-il, un décret contre la simonie et contre l'incontinence des clercs, nous l'avons envoyé à l'archevêque de Mayence, qui a des suffragants en grand nombre et fort dispersés, afin qu'on le proposât pour être inviolablement observé. Par la même raison de la grande étendue de votre diocèse, nous vous avons adressé ce décret par des lettres particulières. » Le Pape prouve ensuite que les clercs

sont obligés à la continence, insistant principalement sur l'autorité de saint Léon et de saint Grégoire, qui défendent le mariage même aux sous-diacres. Puis il ajoute : « Nous avons appris que, contrairement à ce décret, vous avez permis aux clercs qui sont dans les ordres sacrés de garder leurs concubines ou d'en prendre s'ils n'en ont pas encore. C'est pourquoi nous vous ordonnons de vous présenter au concile que nous tiendrons la première semaine de carême. » Il écrivit en même temps au clergé et au peuple de Constance pour leur défendre, par l'autorité de saint Pierre, de ne plus rendre aucune obéissance à leur évêque s'il persistait dans son opiniâtreté et sa désobéissance au Saint-Siège ¹.

Il écrivit de même en général à tous les clercs et les laïques d'Allemagne de ne plus reconnaître les évêques qui permettaient à leur clergé d'avoir des concubines, et en particulier à Rodolphe, duc de Souabe, et à Berthold, duc de Carinthie. « Nous savons, dit-il à ces deux princes, avec quelle perspicacité votre prudence considère la pitoyable désolation de la religion chrétienne, réduite à une telle extrémité que nul homme vivant n'a jamais vue, et que l'histoire, depuis notre saint-père Sylvestre, ne cite point de temps plus malheureux. Le principe et la cause d'un si grand mal, c'est nous-mêmes, nous qui avons été préposés au gouvernement du peuple, nous qui sommes appelés et établis évêques pour gagner les âmes; car les biens et les maux des sujets viennent originairement des chefs qui ont reçu soit les dignités mondaines, soit la magistrature spirituelle, qui, ne cherchant que la gloire et les voluptés du siècle, ne peuvent vivre sans confusion et pour eux et pour le peuple; parce que, en suivant dans leurs mauvaises œuvres leurs mauvais désirs, ils lient par leur faute les droits de leur autorité, et par leur exemple relâchent aux autres le frein de pécher; car ils ne pêchent point par ignorance ou par inadvertance, mais, résistant par une présomptueuse obstination au Saint-Esprit, ils rejettent les lois divines, qu'ils connaissent, et

¹ L. 2, *epist.* 29. — ² *Epist.* 28.

¹ *Vita S. Greg.*, c. 4.

méprisent les décrets apostoliques. En effet, les archevêques et les évêques de votre pays savent bien, ce qu'au reste tous les fidèles doivent savoir, qu'il est défendu par les sacrés canons que ceux qui sont entrés dans les Ordres ou les offices sacrés par l'hérésie de Simon, c'est-à-dire à prix d'argent ou d'autre chose, exercent aucune fonction dans la sainte Église, et que ceux qui sont plongés dans le crime de fornication célèbrent la messe ou servent à l'autel. Et, bien que depuis le temps du bienheureux Pape Léon (c'est saint Léon IX) la sainte et apostolique mère Église les ait souvent, dans les conciles, et par ses légats, et par ses lettres, avertis, priés et sommés, par l'autorité de saint Pierre, de renouveler et d'observer ces règles négligées par leurs prédécesseurs, ils demeurent toutefois encore désobéissants, excepté un très-petit nombre, et ne se mettent point en peine d'arrêter ni de punir cette exécrable coutume, sans penser à ce qui est écrit, que de résister est comme le péché de divination, et de désobéir, comme le crime d'idolâtrie.

« Voyant donc qu'ils méprisent les ordres apostoliques, ou plutôt ceux de l'Esprit-Saint, qu'ils favorisent par une criminelle patience les crimes de leurs subordonnés, que les divins ministères sont traités indignement et le peuple séduit, nous sommes obligé, nous qui devons veiller plus que les autres au troupeau du Seigneur, d'employer contre eux toutes sortes d'autres moyens; car il nous paraît beaucoup meilleur de ramener la justice de Dieu, même par de nouvelles voies, que de laisser périr les âmes avec les lois méprisées. C'est pourquoi nous nous adressons maintenant à vous et à tous ceux en qui nous avons confiance, comme nous étant fidèles et dévoués, vous priant et vous admonestant, par l'autorité apostolique, que, quoi que puissent dire les évêques, vous ne receviez point l'office de ceux que vous saurez avoir été promus par simonie ou vivre dans l'incontinence, et que vous les empêchiez, autant qu'il vous sera possible, de servir aux saints mystères, tant à la cour que dans les diètes du royaume et dans les autres lieux, usant, pour cet effet, de

persuasion et même de force, s'il est besoin. Que si quelques-uns en murmurent, comme si vous excédiez votre pouvoir, répondez-leur que c'est par notre ordre, et renvoyez-les en disputer avec nous. Quant à vous, Rodolphe, j'entends le duc et le très-cher fils de saint Pierre, qui aspire de tout son cœur à l'esprit de la religion, et quant à ce que vous nous avez consulté sur ce qui nous semble de plus parfait, nous vous ordonnons, pour corriger le passé, que, tout ce que vous vous rappelez avoir reçu pour établir des clercs dans une église, vous ayez à l'employer soit pour l'utilité de cette église même, si vous croyez que cela lui revienne, soit pour le bien des pauvres, afin que, demeurant sans tache et sans reproche, vous méritiez d'être inscrit parmi les citoyens élus au royaume céleste. » Cette lettre si remarquable est du 11 janvier 1075¹.

Dès le 7 décembre 1074, il avait écrit au roi Henri d'Allemagne deux lettres pleines d'amitié et de tendresse. Dans la première il le loue du bon accueil qu'il a fait à ses légats et de la ferme résolution qu'il leur a témoignée, ainsi qu'à sa mère, l'impératrice Agnès, d'extirper de son royaume la simonie et l'incontinence des clercs. « Nous avons aussi ressenti une grande joie, ajoute-t-il, de ce que la comtesse Béatrix et sa fille Mathilde nous ont écrit de votre sincère amitié, et c'est par leur conseil et par la persuasion de l'impératrice, votre mère, que nous vous écrivons cette lettre. C'est pourquoi, tout pécheur que nous sommes, nous faisons mémoire de vous à la messe sur les corps des apôtres, priant Dieu avec instance qu'il vous donne d'accomplir ces bons desseins et d'en former de plus glorieux encore pour l'avantage de son Église. Mais, excellentissime fils, je vous exhorte, avec une charité sincère, à prendre pour conseillers dans ces choses des hommes qui vous aiment, et non ce qui est à vous, qui cherchent votre salut, et non leur profit; en écoutant de pareils hommes dans la cause de Dieu vous mériterez sa protection et sa bienveillance. Quant à l'affaire de Milan, quoique vous ne

¹ L. 2, *epist.* 45.

l'avez pas arrangée comme vous l'aviez promis dans vos lettres, envoyez-nous des hommes religieux et prudents ; s'ils font voir, par de bonnes raisons ou de bonnes autorités, que le décret de l'Église romaine, confirmé par le jugement de deux conciles, peut et doit être changé, nous n'aurons point de peine à acquiescer à leurs justes conseils et à prendre un parti meilleur ; mais, si cela est démontré impossible, je prierai et supplierai Votre Altesse, pour l'amour de Dieu et le respect de saint Pierre, de restituer librement son droit à cette Église. Considérez qu'alors vous posséderez légitimement la puissance royale si vous la faites servir au Roi des rois, le Christ, pour la restauration et la défense de ses églises. Méditez avec crainte les paroles suivantes : « J'aime ceux qui m'aiment, j'honore ceux qui m'honorent ; mais ceux qui me méprisent seront sans gloire. » Enfin le saint Pape prie le jeune roi de faire venir à Rome les évêques de la province de Mayence, qu'il y avait appelés ¹.

La seconde lettre respire encore plus d'affection et de confiance. « Si Dieu daignait vous découvrir mon âme, dit saint Grégoire à Henri, je suis certain que, par sa grâce, nul ne pourrait vous séparer de ma dilection. Cependant j'espère de sa miséricorde qu'on verra un jour que je vous aime d'une charité sincère ; car j'y suis obligé et par le précepte commun de tous les chrétiens, et par la majesté impériale, et par la paternelle puissance du Siège apostolique ; parce que, si je ne vous aime de la manière qu'il faut, c'est vainement que je me confie en la miséricorde de Dieu et aux mérites de saint Pierre. Mais comme je désire travailler nuit et jour dans la vigne du Seigneur, à travers beaucoup de périls et même jusqu'à la mort, ce n'est pas seulement à vous, que Dieu a placé au faite des affaires, et par qui beaucoup peuvent ou s'écarter du droit chemin ou observer la religion chrétienne, mais c'est encore au moindre des chrétiens que, Dieu aidant, je m'appliquerai toujours à garder une sainte et digne charité ; car qui-

conque, sans cette robe, tentera d'entrer aux noces royales, y subira une effroyable confusion. Hélas ! voilà ce que ne considèrent point ceux qui travaillent chaque jour à semer la discorde entre nous, afin de pouvoir, en préparant ainsi leurs filets diaboliques, attraper leurs intérêts, pallier leurs vices, par lesquels ils provoquent insensément contre eux la colère de Dieu et le glaive de saint Pierre. Je vous avertis donc et vous exhorte, très-cher fils, à détourner vos oreilles de ces gens et à écouter avec confiance ceux qui cherchent, non leurs intérêts, mais ceux de Jésus-Christ, et ne préfèrent pas leur honneur et leur lucre à la justice, afin qu'en suivant leurs conseils vous ne perdiez pas la gloire de cette vie, mais que vous acquériez encore celle qui est en Jésus-Christ.

« En outre, je donne avis à votre grandeur que les chrétiens d'au delà des mers, cruellement persécutés par les païens, journellement mis à mort comme de vils animaux et pressés par la misère extrême qui les accable, ont envoyé me prier humblement de les secourir de la manière que je pourrais, et d'empêcher que la religion chrétienne, ce qu'à Dieu ne plaise, ne périsse entièrement chez eux. J'en suis navré de douleur, jusqu'à désirer la mort et aimer mieux exposer ma vie pour eux que de commander à toute la terre, en négligeant de les secourir. C'est pourquoi j'ai travaillé à y exciter tous les chrétiens et à leur persuader de donner leur vie pour leurs frères, en défendant la loi de Jésus-Christ, et de montrer, par cette preuve éclatante, la noblesse des enfants de Dieu. Les Italiens et ceux d'au delà des monts, inspirés de Dieu, je n'en doute point, ont reçu de bon cœur cette exhortation, et il y en a déjà plus de cinquante mille qui se préparent à cette expédition, s'ils peuvent m'y avoir pour chef et pour Pontife, résolu de marcher à main armée contre les ennemis de Dieu, et d'aller, lui les conduisant, jusqu'au sépulcre du Seigneur.

« Ce qui m'excite encore puissamment à cette entreprise, c'est que l'Église de Constantinople, divisée d'avec nous au sujet du Saint-Esprit, demande à se réunir au Siège apostolique. Presque tous les Arméniens s'é-

¹ L. 2, *epist.* 30.

cartent de la foi catholique, et presque tous les Orientaux attendent que la foi de saint Pierre décide entre leurs diverses opinions. Notre temps demande l'accomplissement de ce que le Rédempteur a daigné, par une grâce spéciale, ordonner au prince des apôtres, en disant : « J'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille point ; lors donc que tu seras converti affermis tes frères. » Et parce que nos pères, dont nous désirons suivre les traces, malgré notre indignité, ont souvent passé en ces pays-là pour confirmer la foi catholique, nous sommes aussi obligé d'y passer, pour la même foi et pour la défense des chrétiens, si Dieu nous en ouvre la voie. Mais, comme un si grand dessein a besoin d'un sage conseil et d'un puissant secours, je vous demande l'un et l'autre ; car, si je fais ce voyage, c'est à vous, après Dieu, que je laisse l'Eglise romaine, afin que vous la gardiez comme votre sainte mère et que vous défendiez son honneur. Faites-moi savoir au plus tôt votre résolution à ce sujet ; car, si je n'espérais pas de vous plus que beaucoup ne s'imaginent, je vous adresserais vainement ces paroles. Mais, parce qu'il n'est peut-être pas un homme à qui vous ajoutiez une entière foi sur la sincérité de ma dilection, je m'en remets à l'Esprit-Saint, qui peut tout, pour vous faire connaître à sa manière ce que je vous souhaite et combien je vous aime, et pour disposer de même votre âme à mon égard, de telle sorte que le désir des impies périsse et que celui des bons s'accroisse. Car ces deux désirs touchant nous deux, quoique d'une manière diverse, veillent incessamment et combattent, suivant la volonté de ceux dont ils procèdent. Que le Dieu tout-puissant, de qui procèdent tous les biens, par les mérites et l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, vous absolve de tous les péchés, vous fasse marcher dans la voie de ses commandements et vous conduise à la vie éternelle ! »

On voit dans ces lettres la grande âme de Grégoire VII. Sa charité embrasse le monde entier ; pour la gloire de Dieu et le salut des âmes il entreprend à la fois deux grandes

expéditions : l'une en Occident, contre les évêques simoniaques et les clercs concubinaires, pour ramener parmi le clergé, surtout parmi le clergé d'Allemagne, la légitimité des ordinations et la pureté de la vie ; l'autre en Orient, contre les sectaires de Mahomet et les autres infidèles, afin de protéger les chrétiens opprimés et de ramener les Eglises dissidentes à l'unité catholique. Si le roi Henri avait voulu seconder le Pape dans cette expédition et réunir les forces de l'Allemagne contre les païens, l'Allemagne eût été tranquille au dedans, les païens se seraient convertis au Christianisme, ou du moins eussent été rendus tributaires des princes chrétiens. C'est la réflexion d'un historien du temps, Brunon de Saxe¹. Mais Henri, emporté par ses vicieux penchants, poussé encore par les évêques simoniaques et les prêtres concubinaires de son royaume, divisera, bouleversera l'Allemagne et l'Italie pour s'opposer aux glorieux desseins du chef de l'Eglise. Son mauvais exemple sera suivi par presque tous ses successeurs. Mais, malgré cette opposition brutale des empereurs teutoniques, qui pourtant n'étaient empereurs que pour seconder le chef de l'Eglise universelle, les Pontifes romains, héritiers de la pensée et du courage de Grégoire VII, exécuteront ces deux grandes entreprises, et ce sera pendant plusieurs siècles le principal objet de l'histoire.

Au concile indiqué à Rome pour la première semaine de carême de l'année 1075 Grégoire avait appelé plusieurs évêques en particulier : de Lombardie, Guibert de Ravenne, Cunibert de Turin, Guillaume de Pavie ; de France, les évêques de Bretagne, Isembert, évêque de Poitiers, qui avait dissipé à main armée un concile où présidaient les légats du Pape, et où l'on devait examiner la validité du mariage du comte de Poitiers. L'évêque Isembert avait été cité à Rome pour la Saint-André 1074 et n'y avait point comparu ; c'est pourquoi il fut suspendu de ses fonctions et cité au concile du carême suivant. Le Pape y appela aussi plusieurs évêques d'Allemagne, savoir, Liémar, archevêque de

¹ L. 2, *epist.* 31.

¹ *Hist belli Sax.* Freher, t. 1, p. 179.

Brême, et Sigefroi, archevêque de Mayence, avec ses suffragants; Bennon, évêque d'Os-nabruck, et l'abbé de Corbie, en Saxe, si l'archevêque de Cologne ne les accordait auparavant.

Le concile de Rome se tint en effet depuis le 24 février 1075 jusqu'au dernier du même mois. Il y eut cinquante évêques avec un très-grand nombre de prêtres et d'abbés. Le Pape y prit une mesure fort importante, mais nécessaire, pour l'extirpation de la simonie. « Comme il voyait, dit un auteur du temps, que, contrairement aux décrets des saints Pères, le don du roi prévalait dans l'élection canonique des évêques, que souvent il changeait ou plutôt annulait cette élection le Pape, conformément aux décrets des Pontifes et aux institutions canoniques, défendit, sous menace d'anathème, à qui que ce fût, d'oser le faire davantage, et dressa un décret en ces termes : « Si quelqu'un reçoit désormais un évêché ou une abbaye de la main de quelque personne laïque, il ne sera nullement compté parmi les évêques et les abbés, et on ne lui accordera aucune audience comme tel. De plus, nous lui interdisons la grâce de saint Pierre et l'entrée de l'église jusqu'à ce qu'il ait abandonné le lieu qu'il a occupé, tant par le crime de l'ambition que par celui de la désobéissance, qui est pareil au crime d'idolâtrie. Nous ordonnons la même chose touchant les dignités inférieures de l'Église. De même, si quelqu'un d'entre les empereurs, les ducs, les marquis, les comtes, ou autres puissances ou personnes séculières, ose donner l'investiture d'un évêché ou de quelque dignité ecclésiastique, il doit savoir qu'il est soumis à la même sentence. »

« En cela, dit l'auteur contemporain, Hugues de Flavigni, Grégoire VII suivit les exemples des Pères, quoique cette damnable coutume se fût établie depuis bien des années et tournée en usage; car, dans le septième concile général tenu par les cinq patriarches et trois cent cinquante évêques, il est dit article 3 : « Toute élection d'évêque, de prêtre ou de diacre, faite par les princes, demeurera nulle, suivant la règle qui dit : « Si quelque évêque se sert des puissances sé-

culières pour obtenir une église il sera déposé et excommunié, ainsi que tous ceux qui communiquent avec lui. » De même, dans le huitième concile œcuménique, tenu par les cinq patriarches sous le Pape Nicolas I^{er}, il est dit : « Ce saint et universel concile, conformément aux conciles précédents, statue et ordonne que les promotions et consécration épiscopales se feront par l'élection et le décret des évêques; que nul d'entre les princes ou puissants laïques ne s'ingérera lui-même dans l'élection ou la promotion d'un patriarche, d'un métropolitain ou d'un évêque quelconque, de peur qu'il n'en résulte une confusion ou une contention désordonnée et inconvenante, d'autant plus qu'il ne convient pas qu'aucun laïque en pouvoir ait aucune puissance en ces choses; qu'il garde le silence et se tienne tranquille jusqu'à ce que le collègue de l'Église ait régulièrement terminé l'élection du futur pontife. Si quelqu'un des laïques, pour agir de concert, est invité par l'Église, il lui est permis d'obtempérer avec respect à ceux qui l'appellent; mais quiconque des princes ou des puissants du siècle, ou bien tout laïque d'une autre dignité, tentera d'agir contre l'élection commune et canonique de l'ordre ecclésiastique, qu'il soit anathème jusqu'à ce qu'il obéisse et se soumette ¹ ! »

On voit que le Pape Grégoire VII, en condamnant les investitures, à cause des suites qu'elles avaient alors, ne faisait que rappeler et exécuter les décrets de deux conciles généraux tenus en Orient.

Dans ce même concile le Pape excommunia cinq ministres du roi Henri d'Allemagne, par le conseil desquels il vendait les églises, à moins qu'ils ne vinssent à Rome se justifier dans les premiers jours de juin. Le roi de France, Philippe, fut aussi menacé d'excommunication s'il ne donnait assurance de sa correction aux nonces du Pape qui devaient aller en France. Liémar, archevêque de Brême, fut suspendu de ses fonctions pour sa désobéissance et interdit de la communion du corps et du sang de Notre-Seigneur. Garnier, évêque de Strasbourg, et Henri de Spire

¹ Hug. Flavi., apud Pagi, ann. 1075, n. 1.

furent suspendus, ainsi que Herman de Bamberg, s'ils ne venaient se justifier avant Pâques, qui, cette année 1078, fut le 5 avril. En Lombardie Guillaume, évêque de Pavie, et Cunibert de Turin furent suspendus, et Denys de Plaisance déposé. On confirma l'excommunication déjà prononcée contre Robert Guiscard, duc d'Apulie ¹.

L'affaire d'Herman de Bamberg nous fait voir quels étaient généralement ces évêques. Il fit bâtir à ses dépens une église en l'honneur de saint Jacques, où il mit vingt-cinq chanoines de bonnes mœurs, auxquels il donna abondamment de quoi vivre; mais ensuite il les chassa, sans avoir aucun sujet de plainte contre eux, et donna cette maison à des moines; car il avait une telle affection pour les moines que, s'il eût pu, il les eût mis à la place des clercs par tout son diocèse. Les chanoines chassés se joignirent à ceux de la cathédrale pour représenter à l'évêque que son diocèse avait plus besoin de clercs que de moines, et que la nouvelle église, n'étant qu'à trente pas de la cathédrale, ne convenait pas à ceux-ci, dont l'institut ne demandait que la solitude. L'évêque demeurant inexorable, les clercs allèrent à Rome et portèrent leurs plaintes au Pape. Ils soutenaient que leur évêque était entré dans le siège par simonie, et qu'en ayant été accusé devant le Pape Nicolas il ne s'en était sauvé que par un parjure; qu'il était entièrement ignorant, et qu'avant son ordination il avait scandalisé la ville de Mayence, où il avait été nourri, en s'abandonnant à toutes sortes de crimes; que, s'étant exercé dès sa jeunesse à amasser de l'argent et à prêter à usure, il s'y était encore plus appliqué depuis son épiscopat, vendant les abbayes et les églises de son diocèse, et réduisant à une extrême pauvreté les serfs de l'Église de Bamberg, riches auparavant. Par toutes ces raisons ils demandaient au Pape la déposition de leur évêque.

Le Pape l'avait déjà suspendu, et sur cette relation il l'excommunia, parce qu'ayant été accusé et appelé plusieurs fois à Rome pendant deux ans il n'y était pas venu. Il lui ordonna de rendre l'église de Saint-Jacques aux

chanoines qu'il en avait chassés, et manda au clergé de Bamberg de s'abstenir de la communion de l'évêque, déclarant que jamais il ne le rétablirait. Pour l'exécution de ses ordres le Pape envoya des légats avec les députés du clergé de Bamberg, et, quand ils furent arrivés, le clergé envoya dire à l'évêque qu'il eût à se retirer incessamment. En même temps un jeune clerc insolent lui présenta un verset d'un psaume et lui dit: « Si vous pouvez expliquer ce verset, non pas dans le sens mystique ou allégorique, mais mot à mot, je vous déclarerai innocent et digne de l'épiscopat. » L'évêque, surpris, demandait en colère à ses clercs d'où leur venait cette nouvelle présomption, quand les légats du Pape se présentèrent, et, outre les lettres qu'ils avaient en main, lui dénoncèrent de vive voix la suspense et l'excommunication.

Comme ses clercs le pressaient de se retirer et protestaient qu'ils ne feraient aucun service dans l'église tant qu'il y demeurerait, ne sachant à quoi se résoudre, il envoya à l'archevêque de Mayence, son plus fidèle ami, qu'il avait gagné par plusieurs bienfaits, et qui avait eu part à son entrée dans l'épiscopat. L'archevêque, n'ayant pu rien gagner auprès du clergé de Bamberg, résolut d'aller à Rome pour essayer d'apaiser le Pape. Loin de réussir il pensa être déposé lui-même pour avoir ordonné l'évêque de Bamberg par simonie, et il reçut ordre de publier l'excommunication contre cet évêque et d'en ordonner un autre à sa place.

Herman, voyant alors qu'il n'avait plus rien à espérer que dans la clémence du Pape, alla à Rome avec des gens qu'il payait bien pour plaider sa cause; mais le Pape était à l'épreuve des beaux discours aussi bien que des présents. Tout ce qu'Herman put obtenir fut d'être absous de l'excommunication, à la charge de passer le reste de ses jours dans un monastère. Étant de retour en Allemagne il rapporta cet ordre du Pape à ses vassaux, dont il avait gagné l'affection par ses largesses; ils protestèrent qu'ils étaient résolus de s'exposer à tout plutôt que de souffrir que leur église fût ainsi déshonorée. Herman revint donc à Bamberg, et,

¹ Labbe, t. 10, p. 344, l. 2, *epist.* 54.

pendant un mois ou cinq semaines qu'il y demeura, il exerça tous les droits épiscopaux, hors les fonctions de l'autel; mais son clergé ne fit aucun office public dans toute la ville, et ni le roi, ni aucun évêque ne communiqua avec lui. C'est ainsi que l'historien Lambert raconte l'affaire¹.

On voit par les lettres du Pape Grégoire qu'Herman ne se présenta point au concile de Rome de cette année (1075), quoiqu'il y eût été appelé; étant seulement venu près de Rome, il s'arrêta en chemin et envoya devant ses députés avec de grand présents, pour corrompre le Pape et les évêques. Frustré dans cette espérance et sachant qu'il avait été condamné, il s'en retourna promptement et promit aux clercs qui l'accompagnaient qu'il renoncerait à l'épiscopat et embrasserait la vie monastique, ce qu'il n'exécuta pas; au contraire, il dépouilla de leurs biens quelques clercs de son Église qui lui résistaient. Cependant il fut déposé dans le concile, et le Pape, ayant appris ensuite comment il avait trompé ses clercs, écrivit à l'archevêque de Mayence et au roi Henri de mettre un autre évêque à Bamberg. Ces lettres sont du 20 juillet 1075².

Le Pape, de son côté, et le clergé de Bamberg, du sien, ne cessèrent de presser le roi de remplir ce siège. Herman se tenait dans les terres de l'Église, où ses vassaux le soutenaient; toutefois il n'osait faire aucune fonction épiscopale. Il avait toujours été très-fidèle au roi, quelquefois même plus qu'il ne fallait; néanmoins ce prince, loin de prendre sa défense, résolut d'exécuter sa condamnation. Il vint donc à Bamberg, et, le jour de Saint-André (1075), il en fit ordonner évêque Rupert, prévôt de Goslar. C'était un homme d'une très-mauvaise réputation, intime confident du roi et passant pour le principal auteur de tout ce qu'il avait fait de mauvais contre l'État. Les nobles murmurèrent de la promotion d'un pareil homme; le clergé, dont il avait offensé plusieurs membres, le reçut par aversion pour son prédécesseur. Herman, perdant ainsi toute espérance de se rétablir, se retira dans le

monastère de Schwartz et y prit l'habit sous l'abbé Egbert, homme de sainte vie. Incontinent après il alla à Rome avec son abbé, et, s'étant soumis humblement au Pape et ayant fait pénitence de sa désobéissance, il fut absous de l'excommunication et rétabli dans les fonctions de prêtre, mais non pas d'évêque¹.

Au mois d'octobre de cette année (1075), l'archevêque Sigefroi tint dans la ville de Mayence un concile où se trouva l'évêque de Coire, légat du Pape, chargé de ses lettres, par lesquelles il était enjoint à l'archevêque, sous peine de déposition, d'obliger tous les prêtres de sa province de renoncer sur-le-champ à leurs femmes ou au ministère de l'autel. C'était le moins qu'on pouvait exiger.

Mais, quand l'archevêque voulut exécuter cet ordre du Pape, tous les clercs qui assistaient au concile se levèrent et s'emportèrent tellement contre lui qu'il désespérait de sortir en vie du concile. Il céda donc à la difficulté et résolut de ne plus se mêler de cette réforme, qu'il avait tant de fois proposée inutilement, et de laisser au Pape le soin de l'exécuter par lui-même, quand et comme il lui plairait. Nous avons déjà vu à cet archevêque, et nous lui verrons encore, plus de zèle pour l'extension de ses dîmes dans la Thuringe que pour la réforme de son clergé².

L'abbaye de Fulde étant vacante, le roi Henri voulait procéder à l'élection, avec les seigneurs, le lendemain de la Saint-André. Il y eut de fortes brigues de la part des abbés et des moines, qui étaient venus de divers endroits: l'un offrait de grandes sommes d'argent; l'autre, de grandes terres de l'abbaye; l'autre, d'augmenter le service qu'il rendait à l'État. Ils ne gardaient aucune mesure, ni dans les promesses, ni dans la manière de les faire, quoique la veille ils eussent vu l'évêque de Bamberg déposé pour simonie. Le roi, indigné de leur impudence et fatigué de leurs importunités, appela un moine d'Herfeld, nommé Ruzelin, qui était venu à la cour par ordre de son abbé pour une affaire de son monastère. Le roi l'élut abbé de Fulde, le premier, lui présentant le bâton pastoral, et

¹ Lambert, ann. 1075. — ² L. 2, *epist.* 76; l. 3, *epist.* 1, 2 et 3.

¹ Lambert. — ² Labbe, t. 10, p. 345.

pria instamment les moines et les vassaux de l'abbaye de lui donner leurs suffrages. Ruzelin, qui ne s'attendait à rien moins, pensa tomber en défaillance, et, voyant que tous concouraient à son élection avec de grands cris de joie, il représenta son incapacité, sa mauvaise santé, l'absence de son abbé; mais les évêques présents lui firent tant d'instances qu'il consentit enfin à son élection ¹.

La même année mourut saint Annon, archevêque de Cologne, l'une des plus grandes lumières d'Allemagne. Depuis sa retraite Dieu l'éprouva par plusieurs afflictions. Son frère Wézel, archevêque de Magdebourg, et son cousin Buccon, évêque d'Halberstadt, se trouvèrent enveloppés dans la guerre de Saxe, et, par conséquent, exposés à l'indignation du roi, et comme Annon, retenu par l'affection naturelle, ne donnait pas au roi des secours assez puissants à son gré, il lui devint lui-même suspect, et ce prince l'accusa d'infidélité et de parjure; il encouragea les citoyens de Cologne à le tuer, et deux de ses domestiques en formèrent le dessein. L'année précédente (1074), incontinent après Pâques, l'imprudence de ses gens excita contre lui à Cologne une sédition si furieuse que sa vie fut en danger. Il avait pour ce sujet excommunié et banni plusieurs citoyens de Cologne; mais, à Pâques de l'année 1075, il leur rendit la communion et leurs biens, qui avaient été pillés. Enfin il lui vint des ulcères aux pieds qui firent tomber sa chair, jusqu'à découvrir ses os; puis, montant aux jambes et aux cuisses, gagnèrent le corps et les parties nobles, et ainsi, après une longue maladie, il mourut le 4 de décembre, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Il avait tenu le siège de Cologne vingt ans et dix mois. Il fut enterré au monastère de Siegburg, et il se fit plusieurs miracles à son tombeau ².

Cependant à Rome on conjurait contre Grégoire. Après le concile de cette année (1075), les évêques retournèrent chez eux; Guibert, archevêque de Ravenne, demeura avec le Pape. Il songeait à se faire Pape lui-même, et travaillait à gagner, par présents et

par promesses, tous ceux qu'il trouvait à Rome mal disposés contre Grégoire. Il se lia entre autres intimement avec le préfet Cencius, fils d'Étienne, aussi préfet de Rome, et en fit son principal confident. Celui-ci était un débauché et un scélérat, fourbe, artificieux, accoutumé aux parjures et aux meurtres. Il avait soutenu le parti de Cadalous contre Alexandre II; ayant fait bâtir une haute tour sur le pont de Saint-Pierre, il exigeait des passants un nouveau péage, et, comme il était fort puissant par toute l'Italie, il exerçait de grandes vexations dans les terres de l'Église romaine. Le Pape, l'en ayant plusieurs fois repris en particulier, en vint enfin à l'excommunication.

Cencius, outré de dépit, alla en Pouille trouver Robert Guiscard et les autres que le Pape avait excommuniés, pour concerter avec eux la manière de prendre le Pape et de le faire mourir. Il envoya son fils à Guibert, archevêque de Ravenne, et il écrivit au roi Henri, promettant de lui mener le Pape. Ensuite il attendit le temps propre à exécuter son dessein, et il ne le trouva qu'environ au bout d'un an. Ce fut à Noël 1075. Le Pape alla, selon sa coutume, célébrer l'office de la nuit à Sainte-Marie-Majeure; mais le clergé et le peuple y vinrent en petit nombre; car il tomba cette nuit une pluie si excessive qu'à peine chacun osait-il sortir de sa maison. Cencius, averti par ses espions, vint à l'église avec une troupe de gens armés et revêtus de cuirasses, ayant des chevaux prêts pour s'enfuir avec ses complices, en cas de besoin.

Le Pape célébrait la première messe dans la chapelle de la Crèche. Il avait déjà communiqué, ainsi que le clergé, et il en était à la communion du peuple, quand tout à coup on entendit de grands cris. Les conjurés parcoururent toute l'église l'épée à la main, frappant ceux qu'ils pouvaient, et se rassemblèrent à la chapelle de la Crèche, dont ils rompirent les petites portes. Là ils prirent le Pape, et l'un d'eux, voulant lui couper la tête, lui fit une assez grande blessure au front. Ils l'arrachèrent du saint lieu, le tirant par les cheveux et le frappant sans qu'il leur résistât ou leur dit une parole; il levait seulement les yeux au ciel. Ils lui ôtèrent le pallium, la

¹ Lambert. — ² Lambert, apud Sur.

chasuble, la dalmatique et la tunique, lui laissant seulement l'aube et l'étole, et un d'eux le traînait derrière lui.

Le bruit de cette violence s'étant répandu dans la ville, on cessa l'office dans toutes les églises et on dépouilla les autels ; on sonna les cloches et les trompettes, on mit des gardes à toutes les portes pour empêcher qu'on n'enlevât le Pape hors de Rome ; car on ne savait ce qu'il était devenu. Enfin, le peuple étant assemblé au Capitole, quelques-uns rapportèrent qu'on le tenait prisonnier dans la tour de Cencius. Un homme et une femme nobles y avaient suivi le Pape : l'homme lui réchauffait les pieds avec des toisons de brebis, la matrone pansait la blessure de la tête. Sitôt que le jour parut le peuple accourut en foule à la maison de Cencius ; on commença à combattre, mais au premier choc les conjurés s'enfuirent et s'enfermèrent dans la tour. On l'assiégea, on amena des machines et des béliers, on alluma du feu à l'entour. Cependant la sœur de Cencius disait des injures au saint Pape, et un de ses serviteurs, tenant l'épée nue, disait en blasphémant que le jour même il lui couperait la tête. Ce malheureux fut tué incontinent après d'un coup de lance dans la gorge.

Cencius, voyant que sa tour allait être prise, se jeta aux genoux du saint Pape et lui demanda pardon, promettant de faire telle pénitence qu'il lui prescrirait. Le Pape lui ordonna de faire le voyage de Jérusalem, et il le promit. Alors le Saint-Père se mit à une fenêtre d'où, étendant les mains, il fit signe au peuple de s'apaiser et demanda que quelques-uns des principaux montassent à la tour ; les autres, croyant qu'il les exhortait à achever de la prendre, l'escaladèrent et tirèrent le Pape dehors. Le peuple fut extrêmement touché de le voir couvert de sang. On le ramena à Sainte-Marie-Majeure, où il acheva la messe et donna la bénédiction au peuple ; puis il retourna au palais de Latran et donna le festin solennel selon la coutume.

Cependant Cencius s'enfuit avec sa femme, ses enfants et ses frères. Le reste des conjurés prit aussi la fuite ; on pilla tous leurs biens, car le Pape leur sauva la vie ; mais le lendemain de la fête le peuple condamna Cen-

cius à être banni de Rome pour toujours et ruina par le fer et le feu sa tour et tout ce qu'il avait dans la ville et dehors. Cencius aussi, de son côté, détruisit tout ce qu'il put des terres de l'Église. Quant à l'archevêque Guibert, après avoir ainsi conspiré à Rome il demanda au Pape la permission de retourner à Ravenne, où il conspira secrètement contre le Pape avec Thédalde, archevêque intrus de Milan, et les autres évêques simoniaques de Lombardie, ce qui fit manquer l'entreprise que le Pape avait formée contre les Normands. Au contraire Guibert se servit du cardinal schismatique Hugues Le Blanc pour exciter contre le Pape le duc Robert Guiscard et le roi Henri, qui n'y étaient déjà que trop disposés¹.

Dans l'intervalle ce même roi Henri d'Allemagne continuait au Pape saint Grégoire des assurances de soumission et même de zèle. Le Pape lui écrivait, en conséquence, le 20 juillet 1075 : « Parmi les œuvres de vertu auxquelles nous avons appris par la renommée que vous vous appliquez pour devenir meilleur, il en est deux qui vous rendent plus éminemment recommandable à votre sainte mère l'Église romaine : l'une, c'est que vous résistiez courageusement aux simoniaques ; l'autre, que vous approuvez très-fort et que vous désirez efficacement établir la chasteté des clercs, comme étant les serviteurs du Seigneur. C'est un motif pour nous d'espérer de vous des choses encore plus grandes et plus excellentes. Nous souhaitons ardemment que vous puissiez persévérer dans ces bons desseins, et nous prions humblement le Seigneur notre Dieu qu'il daigne abondamment vous en faire la grâce. » Il l'informe ensuite de la déposition de Herman de Bamberg et le prie de faire donner à cette Église un bon pasteur, d'autant plus qu'elle était directement soumise à saint Pierre².

Avant le mois d'août de la même année (1075), le roi Henri envoya secrètement en ambassade à Rome deux hommes nobles et religieux, pour dire au Pape de sa part : « Comme je m'aperçois, mon Père, que presque tous les princes de mon royaume se ré-

¹ *Acta et vita Greg. VII*, 25 mai. — ² L. 2, c. 3.

ouissent plus de notre discorde que de notre mutuelle paix, Votre Sainteté saura que je lui envoie secrètement ces deux ambassadeurs, que je sais être très-nobles et très-religieux, et qui souhaitent la paix entre nous ; mais je ne veux pas que personne en sache rien, hormis vous, madame ma mère, ma tante Béatrix et sa fille Mathilde. Quant à moi, lorsque, Dieu aidant, je serai revenu de l'expédition en Saxe, j'enverrai d'autres ambassadeurs, de mes plus intimes et plus fidèles, par qui je ferai connaître toute la bonne volonté et la révérence que je dois à saint Pierre et à vous. » Comme Henri tardait d'envoyer les nouveaux ambassadeurs il manda aux premiers de ne pas s'en étonner, attendu qu'il les enverrait sans faute et qu'il était toujours dans la même résolution. Et puis tout d'un coup il changea d'avis et voulut que la même négociation, qu'il avait demandé qui fût secrète, se fit publiquement devant ces mêmes princes qu'il disait opposés à la paix et à la concorde. Ce changement si brusque parut au Pape un signe que le roi ne voulait point de paix, puisqu'il prenait en quelque sorte pour arbitres ceux qu'il y disait hostiles. Grégoire écrivit en ce sens aux comtesses Béatrix et Mathilde, ajoutant que ce mode de négociation ne pouvait être adopté, comme étant inutile et peu honorable, mais que, si le roi revenait au premier mode, il l'embrasserait volontiers¹.

Ces variations du roi Henri d'Allemagne tenaient, d'un côté, à ses intelligences secrètes avec le préfet Cencius, qui épiait l'occasion de lui amener prisonnier le Pape Grégoire, et avec l'archevêque Guibert de Ravenne, qui cherchait les moyens de se faire Pape à la place de Grégoire captif ; d'un autre côté, à sa position vis-à-vis des princes et des peuples de Saxe. Nous avons vu comment, après avoir cherché à les réduire en servitude, il avait été obligé de leur abandonner les forteresses qu'il avait élevées parmi eux et contre eux, attendu que les autres princes et peuples de Germanie non-seulement ne voulaient point lui aider à les opprimer, mais menaçaient encore de se choi-

sir un autre roi. Tant que dura cet état de choses Henri se montra, du moins en paroles, soumis et respectueux envers le Pape ; mais, ayant regagné les autres princes à force de belles promesses, il marcha contre les Saxons, et, grâce à la prudence de Rodolphe de Souabe, remporta sur eux une victoire sanglante. Près de vingt mille hommes restèrent sur le champ de bataille ; beaucoup de noblesse y périt du côté du roi, beaucoup de peuple du côté des Saxons. La perte des vainqueurs parut la plus considérable.

Henri usa cruellement de cette cruelle victoire ; il mit toute la Saxe à feu et à sang, et, comme il craignait que ses soldats ne se refusassent à égorger sans raison et sans sujet un pauvre peuple, il employa le moyen suivant, qui semble inspiré par l'enfer même. En sortant des conseils du roi l'archevêque de Mayence, devant toute l'armée, excommunia les princes de Saxe et de Thuringe, parce que, l'année précédente, ils s'étaient opposés, dans le concile d'Erfurt, à sa décision sur les dîmes ; et comme il était contraire à toutes les règles de condamner sans citation, sans forme de procès, des hommes malheureux, accablés sous un effroyable désastre et réduits à se cacher pour sauver leur vie, l'archevêque dit pour raison que le Pape lui avait permis d'agir de la sorte. Infamie sans nom de la part d'un évêque qui n'a point de courage pour réformer ses prêtres, mais seulement pour opprimer ses peuples ! Infamie sans nom de la part d'un évêque et d'un roi qui méprisent l'autorité du Pape quand il s'agit de faire le bien et qui l'invoquent mensongèrement quand il s'agit de satisfaire, l'un son avarice, l'autre sa cruauté ! La Thuringe et la Saxe furent donc livrées au fer, à la flamme, au pillage ; les femmes se réfugiaient dans les églises, où elles étaient déshonorées et égorgées ; les hommes, réfugiés dans les forêts, ne trouvaient à leur retour ni maison ni épouse. Les ducs Rodolphe de Souabe, Berthold de Carinthie, Guelfe de Bavière, eurent horreur de cette cruauté du roi. A leur retour de la grande bataille Rodolphe et Berthold, pénétrés d'un violent repentir, avaient jeûné quarante jours et fait vœu de ne jamais plus mar-

¹ L. 2, c. 3, *epist.* 5.

cher avec le roi contre les Saxons. Lors donc que Henri les convoqua pour une nouvelle expédition en Saxe les trois princes s'y refusèrent, disant qu'ils avaient un vif regret de tant de sang versé inutilement et qu'ils étaient profondément blessés du caractère cruel et implacable du roi ¹.

Ces nouvelles arrivèrent à Rome successivement et des deux parties. Le roi Henri écrivit d'abord au Pape, qui était malade et éloigné de Rome. Grégoire lui protesta de son ardent désir d'avoir la paix avec tous les hommes, principalement avec celui qui tenait le premier rang dans le monde. « Ceux qui aiment Dieu, l'Église romaine et l'empire romain, ne craignent point la punition de leurs crimes, en ménageant la paix et la concorde entre nous par leurs démarches et leurs prières. C'est pourquoi j'ai conçu une bonne confiance, parce que vous avez commencé de confier notre cause présente, ou plutôt celle de toute l'Église, à des hommes religieux; qui nous aiment, et non pas ce qui est à nous, et qui cherchent principalement la restauration de la religion chrétienne. Quant à moi, pour le dire en peu de mots, je suis prêt, suivant leur conseil et par la grâce de Jésus-Christ, à vous ouvrir le giron de la sainte Église romaine, à vous accueillir comme un frère et un fils, et à vous donner le secours qu'il faut, ne vous demandant autre chose sinon que vous ne dédaigniez pas d'écouter les avis utiles à votre salut et d'offrir à votre Créateur la gloire et l'honneur que vous devez; car il est bien indigne que nous refusions à notre Créateur et à notre Rédempteur l'honneur que nous exigeons de nos conservateurs et de nos frères. Quant à l'orgueil des Saxons qui vous résistaient injustement, et qui a été brisé devant vous par le jugement de Dieu, il y a de quoi s'en réjouir pour la paix de l'Église; il y a de quoi s'en affliger en ce que tant de sang chrétien y a été répandu. Dans de pareilles choses appliquez-vous plus à défendre l'honneur de Dieu et sa justice qu'à procurer votre propre honneur; car il est plus sûr à un prince de punir mille impies

pour la justice que de faire mourir un seul chrétien pour sa propre gloire ¹.

Le 8 janvier 1076, une quinzaine de jours après la conspiration du préfet Cencius, le Pape, ayant découvert sans doute les intelligences secrètes de ce méchant homme avec le roi, auprès duquel d'ailleurs il alla se réfugier, écrivit au roi d'Allemagne en ces termes : « Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, au roi Henri, salut et bénédiction apostoliques, si cependant il obéit au Siège apostolique comme il sied à un roi chrétien. Considérant quel compte sévère nous rendrons au Juge suprême du ministère qui nous a été confié par saint Pierre, c'est en hésitant que nous vous donnons la bénédiction, attendu que l'on dit que vous communiquez sciemment avec ceux qui ont été excommuniés par le jugement du Siège apostolique et du concile. Si cela est vrai, vous ne pouvez recevoir notre bénédiction que vous ne les ayez séparés de vous et contraints à faire pénitence, et que vous ne l'ayez fait vous-même. Dans ce cas nous conseillons à Votre Excellence de vous adresser à quelque pieux évêque, qui vous absolve de notre part, et, de votre aveu, nous rende compte de votre satisfaction. Au reste, il nous paraît fort surprenant qu'après nous avoir écrit tant de lettres d'amitié, où vous vous appelez le fils soumis de la sainte Église et le nôtre, le fils unique par l'amour, le fils principal par le dévouement; qu'après vous être montré si doux en paroles vous vous montriez si âpre dans les faits et si contraire aux saints canons et aux décrets apostoliques, surtout dans les choses où la religion réclame le plus votre concours; car, pour ne point parler du reste, on voit par les effets quelles étaient les promesses que vous nous aviez faites touchant l'Église de Milan, et vous venez encore de donner l'Église de Fermo et de Spolète, si toutefois un homme peut donner une Église, à des personnes qui nous sont inconnues et à qui nous ne pouvons imposer les mains sans les avoir bien éprouvées auparavant.

« Il convenait à votre dignité royale, puis-

¹ Lambert, Bruno, etc.

¹ L. 3, *epist.* 7.

que vous vous professez fils de l'Église; d'avoir plus d'égards pour le maître de l'Église, le bienheureux Pierre, prince des apôtres, à qui, si vous êtes des brebis du Seigneur, le Seigneur même vous a confié à paître, quand il a dit : « Pierre, pais mes brebis ; » et encore : « C'est à toi que sont données les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera aussi lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sera aussi délié dans les cieux. » Et comme, quelque pécheur et indigne que nous soyons, nous le remplaçons dans sa Chaire et dans son administration, tout ce que vous nous envoyez par écrit ou de vive voix, c'est lui-même qui le reçoit, et, tandis que nous parcourons les lettres, lui examine de quel cœur elles partent. Votre Altesse ferait donc bien de prendre garde à ce que la volonté ne soit pas contraire aux paroles et aux ambassades que vous envoyez au Siège apostolique, et à ce que vous ne manquiez pas au respect que vous devez, je ne dis pas à nous, mais à Dieu tout-puissant, quoique le Seigneur ait daigné dire aux apôtres et à leurs successeurs : « Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise. » Nous savons que quiconque ne refuse pas à Dieu une fidèle obéissance, dans ce que nous aurons dit de conforme aux décrets des saints Pères, ne dédaignera pas d'observer nos avertissements, comme s'il les avait reçus de la bouche même de l'Apôtre ; car si, par respect pour la chaire de Moïse, le Seigneur a ordonné aux apôtres d'observer tout ce que diraient les scribes et les pharisiens qui y étaient assis, il n'y a point de doute que, la doctrine des apôtres et de l'Évangile, dont la chaire et le fondement est le Christ, les fidèles doivent la recevoir et la tenir avec toute vénération, par ceux qui ont été élus pour le ministère de la prédication.

« Or nous avons assemblé cette année un concile auquel ont assisté quelques-uns de vos sujets, et, voyant la discipline de l'Église déchue depuis bien du temps, les principaux moyens de sauver les âmes négligés et foulés aux pieds, frappé du péril et de la perdition manifeste des ouailles du Seigneur, nous avons recouru aux décrets et à la doc-

trine des saints Pères, et, sans rien statuer de nouveau ni de notre invention, nous avons arrêté qu'il fallait, abandonnant l'erreur, reprendre et suivre la règle première et unique de la discipline ecclésiastique et la route battue des saints Pères. Car nous savons qu'il n'y a pas d'autre entrée à notre salut et à la vie éternelle pour les ouailles du Christ et leurs pasteurs que l'entrée qui nous a été montrée par Celui qui a dit : « Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé et trouvera des pâturages ; » entrée qui a été prêchée par les apôtres et qui a été observée par les saints Pères. Quelques-uns, qui préfèrent les honneurs de l'homme aux honneurs de Dieu, traitent ce décret de fardeau insupportable ; mais nous l'appelons plutôt de son nom propre, la vérité et la lumière nécessaires pour récupérer le salut, et qui doit être dévotement reçue et observée non-seulement par vous et par ceux de votre royaume, mais encore par tous les princes et tous les peuples de l'univers qui confessent et adorent le Christ.

« Cependant, quoique nous le désirions beaucoup et que cela vous convienne souverainement, afin que, comme vous surpassez les autres en honneur, en gloire et en puissance, vous les surpassiez aussi en dévouement pour le Christ, toutefois, de peur que ces choses ne vous paraissent excessivement graves et injustes, et que le changement d'une mauvaise coutume ne vous émeuve, nous vous avons mandé, par vos fidèles, de nous envoyer les hommes les plus sages et les plus religieux que vous puissiez trouver dans votre royaume ; car, s'ils peuvent montrer de quelque manière que, sans blesser l'honneur du Roi éternel et sans exposer les âmes à se perdre, nous pouvons modérer le décret promulgué par les saints Pères, nous condescendrons à leurs conseils. Et quand même nous ne vous en aurions pas averti aussi amicalement, il eût cependant été de l'équité de nous demander d'abord raison de ce qui pouvait vous paraître contraire à vos intérêts et à votre honneur, avant que de violer les décrets apostoliques. Mais quelle estime vous faites de nos avertissements et de la justice,

on le voit par ce que vous avez fait et ordonné ensuite.

« Toutefois, comme la longue patience de Dieu vous invite encore à correction, nous espérons qu'avec le progrès de votre intelligence votre esprit et votre cœur pourront encore se tourner vers l'obéissance aux commandements de Dieu. Nous vous avertissons, avec une charité paternelle, de reconnaître l'empire du Christ sur vous, de considérer combien il est périlleux de préférer votre honneur au sien, de ne plus empêcher, par votre occupation, la liberté de l'Église qu'il a daigné s'unir comme épouse, mais de commencer, pour l'accroissement de cette même Église, à offrir, avec une fidèle dévotion, le secours de votre puissance à Dieu tout-puissant et à saint Pierre, en sorte que vous méritiez qu'ils augmentent votre gloire. Ce que vous devez reconnaître d'autant plus qu'ils vous ont accordé la victoire sur vos ennemis, afin que, plus ils vous réjouissent par une mémorable prospérité, plus ils vous voient reconnaissant et dévoué. Et afin que la crainte de Dieu, en la main et puissance de qui sont tous les royaumes et tous les empires, vous imprime ceci plus profondément dans le cœur que notre remontrance, considérez ce qui est arrivé à Saül après avoir remporté la victoire par l'ordre du prophète ; comment, se glorifiant de son triomphe et n'exécutant plus les avertissements du même prophète, il fut réprouvé de Dieu, et quelles grâces mérita l'humilité de David entre ses autres vertus. Quant aux autres choses que nous avons vues et connues par vos lettres, et que nous passons sous silence, nous ne vous donnerons de réponse certaine que lorsque vos ambassadeurs, avec ceux que nous leur adjoignons, nous auront fait connaître plus pleinement votre volonté touchant les articles que nous les avons chargés de traiter avec vous ¹. »

On voit que, dans cette lettre du Pape, il est question de la liberté de l'Église, de la liberté canonique des élections et du décret contre les investitures par la main laïque, et non pas du décret contre les clercs concubinaires, ainsi que le suppose Fleury, qui se

¹ L. 3, *epist.* 10.

méprend sur cette lettre et sur toute cette époque à tel point qu'il est difficile de plus tronquer ou fausser une histoire qu'il ne fait.

Dans sa lettre Henri demandait au Pape de déposer les évêques qui avaient pris part à l'insurrection de la Saxe. Il représentait ces prélats comme infidèles, parjures, séditeux, indignes de gouverner désormais l'Église de Dieu. Il croyait donner au Pontife la première nouvelle du succès de son expédition contre les Saxons ; car il avait fait garder avec soin toutes les issues, afin de le laisser dans une ignorance complète à ce sujet ; mais les envoyés du roi trouvèrent Grégoire déjà instruit de tout ce qui s'était passé. Les Saxons s'adressèrent également au Siège de Rome comme au seul tribunal qui pût mettre quelques bornes au despotisme royal. Le Pontife n'avait pas encore reçu des plaintes aussi graves que celles que lui firent les Saxons. Ils lui exposèrent l'affreuse situation du royaume.

« La raison et la modération, disaient-ils, ne président plus au gouvernement ; l'avarice, l'orgueil, la cruauté sont les compagnons inséparables du roi. L'Église, dans sa détresse, demande du secours. Plusieurs se sont mis au premier rang par le pillage et le meurtre ; sur tous les autres pèse le plus dur esclavage. Le roi ne songe qu'à se livrer à la chasse et aux plus honteuses débauches. Le genre et le nombre de ses crimes ne peuvent se dire. Des prêtres dissolus, des femmes de mauvaise vie, de jeunes voluptueux forment son conseil ; ce sont eux qu'il consulte sur le choix des évêques, des prélats et des abbés. Il fait des sacrifices à Vénus, célèbre des fêtes en son honneur et mène la vie la plus dissolue. Un tel roi n'est pas digne de régner. L'empire est un fief du Siège de Rome ; ainsi le Pape et le peuple romain doivent aviser à une meilleure forme de gouvernement et choisir pour roi, dans une assemblée générale des princes, un homme qui soit plus digne de porter la couronne. » Ainsi parlaient les Saxons, d'après le témoignage du panégyriste même de Henri ¹.

Le Pape, après avoir entendu les plaintes

¹ *Auct. Vitæ Henr. Aventin.*

des Saxons, écrivit à Henri une nouvelle lettre¹. Il l'engage à mettre sur-le-champ en liberté les évêques qu'il tenait captifs et à leur rendre leurs Églises et leurs biens, ajoutant qu'on décidera dans un concile, que présidera le Pape en personne, si les évêques doivent perdre leurs dignités ou recevoir une satisfaction pour les torts qu'on leur a faits, et que, si le roi ne se conformait pas aux décrets de l'Église, et qu'il n'éloignât pas les excommuniés, le glaive de saint Pierre le retrancherait de la communion des fidèles.

Le Pape y ajoute encore d'autres remontrances sur la conduite de Henri, et ses légats confirmèrent tout ce qu'il avait dit. Le roi vit ainsi s'évanouir toute espérance de gagner Grégoire à sa cause; mais ce qui le blessa le plus vivement, ce fut la menace d'excommunication. Elle fit d'autant plus d'impression sur son âme que le succès de ses armes lui avait donné de l'orgueil et de la vanité.

Henri tint une assemblée à Goslar, aux fêtes de Noël 1075, à la même époque où Cencius conspirait à Rome contre le Pape. Une nombreuse députation du peuple et du clergé de Cologne vint prier le roi de nommer un archevêque pour leur Église. Henri connaissait un certain Hidolphe, clerc de sa chapelle, homme de basse naissance, de mauvaise mine et de réputation plus mauvaise encore. Ce fut à cet homme que Henri donna, avec la crosse et l'anneau, l'investiture du siège archiépiscopal de Cologne. Cette nomination excita un mécontentement général; le nouvel archevêque fut injurié et repoussé de tout le monde; mais Henri persista dans son choix, parce qu'il y voyait un homme souple à tous ses caprices, et, comme les habitants de Cologne y étaient opposés, il les congédia en déclarant qu'Hidolphe serait leur archevêque et que de sa vie ils n'en auraient pas d'autre. Son opiniâtreté l'emporta, et, malgré les mauvaises dispositions de la ville, Hidolphe fut consacré archevêque.

« Cependant les légats du Pape avaient fait connaître au roi la sommation de comparaître à Rome, au temps marqué, pour se disculper devant un concile des crimes dont

il était accusé, qu'autrement il serait ce jour-là même excommunié par le Pape et retranché du corps de l'Église. Henri, qui avait invoqué l'autorité du Pape contre les Saxons, fut très-irrité de cette citation; il chassa honteusement les légats et fit partir sur-le-champ des messagers pour toutes les parties du royaume, afin de convoquer un concile à Worms, où il ne tarda pas à se rendre lui-même. On y vit accourir une foule d'évêques et d'abbés : Sigefroi de Mayence, Udon de Trèves, Guillaume d'Utrecht, Herman de Metz, Henri de Liège, Richard de Verdun, Bibon de Toul, Herman de Spire, Burcard d'Halberstadt, Werner de Strasbourg, Burcard de Bâle, Otton de Constance, Adalbéron de Wurzburg, Robert de Bamberg, Otton de Ratisbonne, Élingard de Frisingue, Ulric d'Eichstædt, Frédéric de Munster, Eibert de Minden, Hezel de Hildesheim, Bennon d'Osnabruck, Eppon de Neustadt, Imard de Paderborn, Thiédon de Brandebourg, Burcard de Lausanne, enfin Liémar de Brême. C'étaient presque tous les évêques teutoniques, excepté les Saxons¹. »

Quand les évêques furent assemblés le cardinal schismatique Hugues Le Blanc s'y trouva fort à propos pour le dessein du roi. Il venait d'être déposé par le Pape pour ses mœurs déréglées et comme fauteur des simoniaques, et il était apparemment envoyé par l'archevêque de Ravenne. Il apportait une histoire fabuleuse de la vie et de l'éducation du Pape, la même, comme l'on croit, que nous avons sous le nom du cardinal Bennon, contenant d'où il était sorti, comment il s'était conduit depuis sa jeunesse, par quelles mauvaises voies il était monté sur le Saint-Siège, les crimes qu'il avait commis avant et après, qui étaient incroyables. C'est ainsi qu'en parle l'historien Lambert². L'excardinal apportait aussi des lettres supposées des cardinaux, du sénat et du peuple, portant des plaintes au roi contre le Pape, dont ils demandaient la déposition avec l'élection d'un autre. Il ajouta qu'Hildebrand avait beaucoup d'ennemis : les Normands, les comtes voisins et plusieurs Romains.

¹ Voigt, *Hist. de Grég. VII*, p. 363 et suiv. — ² Lambert.

¹ Bruno, *de Bello Sax.*

Les prélats de l'assemblée de Worms reçurent le cardinal déposé comme envoyé du Ciel, et, suivant son autorité, ils déclarèrent qu'Hildebrand ne pouvait être Pape, ni avoir, en cette qualité, aucune puissance de lier ou de délier. Tous les évêques souscrivirent à sa condamnation, quoique malgré eux pour la plupart. L'archevêque de Mayence paraît avoir été le principal agent de ce conciliable. Quelques prélats, comme Adalbéron de Wurzburg et Herman de Metz, refusèrent d'abord leur signature, disant qu'il était contre les canons qu'un évêque fût condamné absent, à plus forte raison le Pape, contre lequel on ne devait pas même recevoir l'accusation d'un évêque. Mais Guillaume, évêque d'Utrecht, les pressait de souscrire avec les autres à la condamnation du Pape ou de renoncer à la fidélité qu'ils avaient jurée au roi. Cet évêque était alors en grande faveur auprès du prince et comme son premier ministre; il était fort instruit des lettres humaines, mais si vain qu'à peine se pouvait-il souffrir lui-même. Les deux évêques souscrivirent donc, par crainte de perdre la vie. En tête des signatures était celle du roi ¹.

« Il envoya, dit Voigt, ses messagers en Italie, principalement aux Lombards et aux évêques de la Marche d'Ancône, pour les engager, de vive voix et par écrit, à souscrire à la condamnation d'un Pape qui ne leur était pas moins odieux et opposé qu'à lui-même. Les prélats simoniaques s'assemblèrent en toute hâte à Pavie, et, poussés par leur haine personnelle contre Grégoire, non-seulement ils souscrivirent à sa déposition, mais ils jurèrent sur les saints Évangiles qu'ils ne le reconnaîtraient plus désormais pour Pape et qu'ils lui refuseraient toute obéissance. Le roi chercha à gagner les Romains par des présents et des promesses; dans cette vue il adressa au sénat et au peuple la lettre qui suit :

« La véritable fidélité est celle que l'on garde aux absents comme aux présents, et que ne peuvent affaiblir ni le dégoût ni l'éloignement de celui à qui on la doit. Nous savons que la vôtre est telle; nous vous en re-

mercions, en vous priant d'y persévérer et d'être amis de nos amis et ennemis de nos ennemis. Parmi ces derniers nous comptons le moine Hildebrand; c'est pourquoi nous excitons contre lui votre inimitié, car nous l'avons reconnu pour un usurpateur et un oppresseur de l'Église, pour un traître à l'empire romain et à notre royaume, comme vous pouvez le voir par la lettre ci-jointe que nous lui adressons :

« Henri, roi par la grâce de Dieu, à Hildebrand. Lorsque j'attendais de vous un traitement de père et que je vous obéissais en tout, au grand déplaisir de mes sujets, j'ai appris que vous agissiez comme mon plus grand ennemi. Vous m'avez privé du respect qui m'était dû par votre Siège; vous avez tenté, par de mauvais artifices, d'aliéner de moi le royaume d'Italie; vous n'avez pas craint de mettre la main sur des évêques et vous les avez traités indignement. Comme je dissimulais ces excès, vous avez pris ma patience pour faiblesse et vous avez osé me mander que vous mourriez ou que vous m'ôteriez la vie et le royaume. Pour réprimer une telle insolence, non par des paroles, mais par des effets, j'ai assemblé tous les seigneurs de mon royaume, comme ils m'en avaient prié. Là on a découvert ce que la crainte faisait taire auparavant, et on a prouvé, comme vous verrez par leurs lettres, que vous ne pouvez demeurer sur le Saint-Siège. J'ai suivi leur avis, qui m'a semblé juste. Je vous renonce pour Pape et vous commande, en ma qualité de patrice de Rome, d'en quitter le Siège. »

« Telle est la lettre que nous adressons au moine Hildebrand et que nous vous envoyons, afin que notre volonté vous soit connue et que votre amour fasse ce qu'il nous doit, ou plutôt ce qu'il doit à Dieu et à nous. Levez-vous donc contre lui, mes fidèles sujets, et que celui qui m'est le plus fidèle soit le premier à le condamner. Nous ne disons pas que vous répandiez son sang, car après sa déposition la vie lui sera plus dure que la mort, mais que vous le forciez de descendre, s'il s'y refuse, et que vous mettiez sur le Siège apostolique un autre, élu par nous, de l'avis commun de tous les évêques, qui puisse et veuille

¹ Bruno. Lambert.

guérir les plaies que celui-ci a faites à l'Église¹. »

« Un clerc de Parme, nommé Roland, fut chargé de porter à Rome cette lettre et les autres décrets du conciliabule. Comme le Pape avait convoqué un concile qui devait s'ouvrir sous peu de jours, Roland hâta sa marche pour arriver au moment de cette assemblée, et en effet il arriva à Rome quelques jours auparavant. Sa mission paraissait mystérieuse ; mais personne n'en pouvait deviner le but, car Roland ne s'était ouvert ni à ses amis ni à ceux du roi. Les évêques se réunirent dans l'église de Latran ; le Pape occupait un siège élevé. Roland entra dans l'assemblée, dit qu'il était envoyé par le roi d'Allemagne et qu'il venait au concile par son ordre ; puis, se tournant vers le Pape, il lui dit : « Le roi mon maître et tous les évêques ultramontains et italiens vous ordonnent de renoncer immédiatement au trône de saint Pierre et au gouvernement de l'Église romaine, que vous avez usurpés ; car il n'est pas digne de vous élever à une dignité si éminente sans l'approbation impériale et celle des évêques. » Et, se tournant vers le clergé, il continua ainsi : « Vous êtes avertis, mes frères, de vous trouver, à la Pentecôte, en la présence du roi, pour recevoir un Pape de sa main, puisque celui-ci n'est pas un Pape, mais un loup ravissant. »

« A ces paroles Jean, évêque de Porto, homme vif et zélé, se leva brusquement de son siège et s'écria : « Qu'on l'arrête ! » Le préfet de Rome, ses soldats et d'autres nobles romains tirèrent leurs épées, se jetèrent sur Roland et allaient le tuer ; mais le Pape, toujours calme au plus fort de la tempête, se mit au-devant, le couvrit de son corps et lui sauva ainsi la vie.

« Ayant à grand-peine fait faire silence, il dit entre autres ces paroles : « Mes enfants, ne troublez pas la paix de l'Église par une sédition. Voici les temps périlleux dont parle l'Écriture, où il y aura des hommes amateurs d'eux-mêmes, avarés, superbes et désobéissants à leurs parents. Il faut qu'il arrive des scandales, et le Seigneur a dit qu'il nous en-

voyait comme des brebis au milieu des loups. Nous devons donc avoir la douceur de la colombe avec la prudence du serpent, et, sans haïr personne, supporter les insensés qui veulent violer la loi de Dieu. Nous avons assez longtemps vécu en paix, Dieu veut recommencer à arroser sa moisson du sang des saints. Préparons-nous au martyre, s'il est besoin, pour la loi de Dieu, et que rien ne nous sépare de la charité de Jésus-Christ¹ ! »

Le saint et grand Pape prit ensuite les décrets et les lettres dont Roland était porteur, et les lut avec un admirable sang-froid devant l'assemblée, en particulier la lettre suivante : « Henri, roi, non par usurpation, mais par ordre de Dieu, à Hildebrand, faux moine et non Pape. Tu as mérité ce salut par ta conduite, puisqu'il n'est aucun ordre dans l'Église que tu n'aies comblé, non d'honneur, mais de confusion, non de bénédiction, mais de malédiction. Pour ne parler que des choses principales, tu n'as pas eu honte de maltraiter les chefs de l'Église, les oints du Seigneur, tels que les archevêques, les évêques et les prêtres ; tu les as foulés aux pieds comme des esclaves qui ne savent ce que fait leur maître. Par cette conduite à leur égard tu as gagné la faveur de la multitude, et, dès lors, tu as jugé que tu savais tout et que les autres ne savaient rien. Cette prétendue science, tu as cherché à l'employer, non pour édifier, mais pour détruire. Nous pouvons donc penser que saint Grégoire, dont tu as usurpé le nom, a prophétisé de toi, quand il dit : « Souvent le nombre de ceux qui sont soumis remplit d'orgueil l'âme de celui qui commande, et il croit savoir plus que tous en voyant qu'il peut plus que tous. » Et nous nous avons supporté tout cela, parce que nous avions à cœur de conserver intact l'honneur du Saint-Siège. Mais tu as pris notre humilité pour de la peur, et dès lors tu n'as pas craint de te soulever contre la puissance royale, que nous tenons de Dieu, et tu as osé menacer de nous l'enlever, comme si nous avions reçu la royauté de toi, comme si le royaume ou l'empire était en ta main et non en celle de Dieu ; et pourtant Notre-Seigneur le Christ nous a appelé au

¹ Bruno, *Annalist. Saxon.*, ann. 1076. *Chron. Magdeb.*

¹ Paul Bernried, n. 71 et 72. — Voigt, *Histoire de Grég. VII*, trad. d'Yager, p. 373 et suiv.

trône et ne t'a pas appelé au sacerdoce. Tu es parvenu au souverain pontificat par l'astuce et la fraude, par tous les moyens que la religion réprouve. Par l'or tu as gagné la faveur du peuple ; par cette faveur tu as acquis une puissance de fer ; par cette puissance tu es monté sur le Siége de la paix, et, de ce Siége, tu as troublé la paix en armant les sujets contre leurs chefs, en enseignant que nos évêques, appelés de Dieu au sacerdoce, devaient être méprisés comme n'étant pas appelés de Dieu ; en excitant les laïques à usurper l'autorité des évêques sur les prêtres pour faire déposer ou mépriser par ces derniers ceux qu'ils avaient reçus comme pasteurs, de la main de Dieu, par l'imposition des mains. Tu m'as attaqué également, moi qui, quoique indigne, suis consacré comme roi, et qui, en cette qualité, suivant la tradition des Pères, ne puis être jugé que par Dieu seul, et n'être déposé pour aucun autre crime, si ce n'est que je m'écarte de la foi, ce qu'à Dieu ne plaise. Encore la prudence des saints évêques n'a-t-elle pas pris sur elle, mais commis à Dieu, la déposition de Julien l'Apostat. Un véritable Pape, saint Léon, s'écrie : « Craignez Dieu ! honorez le roi ! » Mais, comme tu ne crains pas Dieu, tu ne m'honores pas, moi qu'il a constitué roi. Puisque tu es frappé d'anathème et condamné par le jugement de tous nos évêques et par le nôtre, descends ! quitte le Siége que tu as usurpé ! Que le Siége de saint Pierre soit occupé par un autre qui ne cherche point à couvrir la violence sous le manteau de la religion et qui enseigne la saine doctrine de saint Pierre. Moi, Henri, par la grâce, je te dis avec tous nos évêques : Descends, descends !¹ »

Dans ces lettres emportés et schismatiques il y a deux choses à remarquer : la première, c'est que le Pape saint Grégoire VII, dans ses efforts pour la réforme de l'Église et de l'empire, avait pour lui les populations d'Italie et d'Allemagne, et contre lui les mauvais prêtres, les mauvais évêques, un mauvais roi, précisément ceux qui avaient le plus besoin de réforme : ce qui était tout à fait naturel. La seconde chose à remarquer, c'est qu'au

milieu de leur emportement le roi et ses évêques mercenaires ou intimidés ne peuvent s'empêcher de convenir qu'il peut être déposé de la royauté pour crime d'hérésie ou d'apostasie. Ce qui ne doit nullement étonner, attendu que, chez tous les peuples chrétiens d'alors, la première loi constitutive de la société était la profession de la foi catholique. Mais, outre cette première cause de déposition, il pouvait y en avoir encore d'autres : la violation du pacte convenu et juré entre le peuple et le nouveau roi, de qui le caractère était toujours plus ou moins électif. Nous avons déjà vu, nous verrons encore que telles étaient alors les pensées des peuples chrétiens sur cette matière. Nous avons déjà vu les princes d'Allemagne, sur les plaintes des Saxons contre Henri, prendre la résolution d'élire un autre roi. Il y avait pour le roi de Germanie une raison particulière de soumettre sa cause au jugement du Pape. La dignité impériale, à laquelle ce roi était appelé, dépendait du chef de l'Église, qui l'avait rétablie dans la personne de Charlemagne, et puis transférée des rois de France à des princes d'Italie et aux rois d'Allemagne. Les Saxons venaient encore de rappeler au Pape Grégoire que l'empire était un fief du Siége de Rome, et qu'ainsi le Pape et le peuple romain devaient aviser à une meilleure forme de gouvernement et choisir pour roi, dans une assemblée générale des princes, un homme qui fût plus digne de porter la couronne. Cette assertion des princes et des peuples de Saxe, que l'empire était un fief du Siége de Rome, n'a rien d'étonnant ni de nouveau pour qui connaît l'histoire ; car dès l'an 871 nous avons vu l'empereur Louis II répondre à l'empereur de Constantinople, en parlant de lui-même, qu'il était reconnu empereur par les rois, ses oncles, non parce qu'il avait été élu par son père ou que cette dignité lui appartenait par droit de succession, mais parce qu'il avait été élevé à la dignité impériale par le Pontife romain¹.

Aussi, quand on eut entendu les lettres insolentes de Henri et le message plus insolent encore de ses émissaires, tout le concile de

¹ Bruno, *de Bello Sax.* — Voigt, *Hist. de Grég. VII*, p. 376 et suiv.

¹ Apud Baron., ann. 871, n. 58.

Rome, composé de cent dix évêques, s'écria qu'il fallait sans délai excommunier le roi. Le saint et grand Pape, qui venait de recevoir une lettre de repentir et de soumission d'un certain nombre des évêques d'Allemagne, remit la décision au jour suivant. Le lendemain donc, en présence de cent dix évêques, il exposa l'indulgence et la bonté qu'il avait témoignées à Henri, les remontrances paternelles qu'il lui avait faites, la modération avec laquelle il lui avait demandé la liberté des évêques détenus, et plusieurs autres considérations. Quand il eut fini de parler toute l'assemblée se leva en masse pour l'exciter à prononcer l'anathème contre un prince parjure et tyran. Tous les évêques déclarèrent qu'ils n'abandonneraient jamais le Pape, leur père, qu'ils le soutiendraient toujours et ne craindraient pas même de souffrir la mort pour lui. Enfin, de l'avis de tous les Pères du concile, il fut défini que Henri serait privé de l'honneur royal et frappé d'anathème jusqu'à ce qu'il eût fait une digne satisfaction ¹.

Alors Grégoire se leva et prononça, au milieu des acclamations unanimes du concile, la sentence d'excommunication et de déposition en ces termes : « Saint Pierre, prince des apôtres, écoutez votre serviteur que vous avez nourri dès l'enfance et délivré jusqu'à ce jour de la main des méchants, qui me haïssent parce que je vous suis fidèle. Vous m'êtes témoins, vous et la sainte Mère de Dieu, saint Paul, votre frère, et tous les saints, que l'Église romaine m'a obligé, malgré moi, à la gouverner, et que j'eusse mieux aimé finir ma vie dans l'exil que d'usurper votre place par des moyens humains ; mais, m'y trouvant par votre grâce et sans l'avoir mérité, je crois que votre intention est que le peuple chrétien m'obéisse, suivant le pouvoir que Dieu m'a donné, à votre place, de lier et de délier au ciel et sur la terre.

« C'est dans cette confiance que, pour l'honneur et la défense de l'Église, de la part de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, et par votre autorité, je défends à Henri, fils de l'empereur Henri, qui, par un orgueil inouï, s'est élevé contre votre Église,

de gouverner le royaume teutonique et d'Italie ; j'absous tous les chrétiens du serment qu'ils lui ont fait ou feront, et je défends à qui que ce soit de le servir comme roi ; car celui qui porte atteinte à l'autorité de votre Église mérite de perdre la dignité dont il est revêtu. Et parce qu'il a refusé d'obéir comme chrétien et n'est point revenu au Seigneur qu'il a quitté en communiquant avec des excommuniés, méprisant les avis que je lui avais donnés pour son salut, vous le savez, et se séparant de votre Église qu'il a voulu diviser, je le charge d'anathèmes en votre nom, afin que les peuplessachent, même par expérience, que sur cette pierre le Fils du Dieu vivant a édifié son Église et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ¹. »

Dans le même concile saint Grégoire lança une égale excommunication contre Sigefroi, archevêque de Mayence, contre Guillaume d'Utrecht et Robert de Bamberg. Il renouvela l'anathème contre Otton, évêque de Ratisbonne, Otton de Constance, Burcard de Lausanne, le comte Éberard, Ulric et quelques autres dont le roi avait suivi les conseils. Quant aux autres prélats qui s'étaient trouvés à Worms, il leur fixa la Saint-Pierre pour se justifier, les menaçant de la même peine s'ils ne se présentaient point devant le Pape, soit en personne, soit par leurs députés ; mais, ce jour-là même, Grégoire reçut encore de l'Allemagne des lettres de plusieurs évêques qui reconnaissaient leurs fautes et demandaient pardon, en promettant désormais une inaltérable obéissance. Les évêques de la Lombardie furent tous suspendus et excommuniés ; il n'y eut d'exceptés que les seuls évêques de Venise et d'Aquilée ².

Après la clôture du concile le Pape envoya à tous les fidèles le décret contre le roi Henri, avec une lettre où il dit : « Vous avez appris, mes frères, l'entreprise inouïe et l'audace criminelle des schismatiques, qui blasphèment le nom du Seigneur en la personne de saint Pierre ; l'injure faite au Saint-Siège, injure telle que vos pères n'ont rien vu ni rien ouï dire de semblable, et qu'aucun écrit ne nous apprend qu'il soit jamais rien

¹ Labbe, t. 10, p. 356. — ² Voigt, *Hist. de Greg. VII*, p. 279-280.

¹ Paul Bernried.

arrivé de tel de la part des païens et des hérétiques. C'est pourquoi, si vous croyez que saint Pierre ait reçu de Jésus-Christ les clefs du royaume des cieux, pensez combien vous devez être affligés maintenant de l'injure qui lui est faite, et que vous n'êtes pas dignes de participer à sa gloire dans le ciel si vous ne prenez part ici-bas à ses souffrances. Nous vous prions donc d'implorer instamment la miséricorde de Dieu afin qu'il tourne les cœurs de ces impies à la pénitence, ou qu'arrêtant leurs mauvais desseins il montre combien ils sont insensés de vouloir renverser la pierre fondée par Jésus-Christ. Vous verrez, par le papier ci-inclus, comment et par quelles causes Pierre a frappé le roi d'anathème¹.

Dans une autre lettre adressée aux évêques, aux ducs, comtes et autres grands du royaume teutonique, le Pape tient un langage plein de grandeur et de dignité. « Nous savons que déjà la nouvelle de l'excommunication du roi vous est parvenue, par le doute où sont plusieurs parmi vous que le roi ait été légitimement excommunié. Nous voulons donc expliquer en conscience nos motifs, de manière à répondre à ceux qui nous accusent d'avoir tiré le glaive spirituel plutôt avec témérité et par vengeance personnelle que par zèle pour la justice.

« Lorsque nous étions encore diacre, ayant été informé des actions honteuses du roi et désirant sa correction, nous l'avons souvent averti, par nos lettres et par nos envoyés, de mener une vie plus digne de sa naissance et de son rang ; mais, étant arrivé au pontificat et voyant son iniquité croître avec l'âge, nous avons employé tous les moyens, blâme, prières, exhortations, pour le ramener dans le droit chemin ; car nous avons pensé que Dieu nous demanderait un jour compte de son âme. Mais le roi s'est toujours contenté de nous faire d'humbles promesses, et, dans le fait, il les foulait aux pieds. Tout le monde sait comment Henri a livré les évêchés et les abbayes à des loups ravissants et non à des pasteurs, comment il en faisait un honteux trafic et les souillait par l'infâme hé-

résie de Simon. Lorsque, dans la guerre contre les Saxons, une grande partie du royaume eut menacé de l'abandonner, il nous écrivit de nouveau des lettres fort soumises, et nous lui avons donné le paternel avis d'éloigner de sa personne ses perfides conseillers. Mais, quand il eut remporté la victoire sur les Saxons, il oublia toutes ses promesses et souleva contre nous tous les évêques de l'Allemagne et de l'Italie. Touché d'une vive douleur, nous lui avons encore écrit pour l'exhorter à se reconnaître, et nous lui avons envoyé trois hommes pieux de ses sujets pour l'avertir en secret de faire pénitence de tant de crimes, pour lesquels il méritait non-seulement d'être excommunié, mais d'être privé de la dignité royale, selon les lois divines et humaines. Enfin nous lui avons déclaré que, s'il n'éloignait de lui les excommuniés, nous ne pouvions donner d'autre jugement sinon qu'il demeurât, selon son choix, excommunié avec eux.

« Mais ce prince, s'irritant contre la correction, n'a point cessé qu'il n'ait obligé presque tous les évêques d'Italie, et, en Allemagne, tous ceux qu'il a pu, à renoncer à l'obéissance du Saint-Siège. Voyant donc son impunité parvenue au comble, nous l'avons excommunié pour deux principales raisons : pour n'avoir pas voulu éloigner ceux qui, coupables de dilapidation et de simonie, avaient été frappés par le Saint-Siège ; pour n'avoir pas voulu faire pénitence de ses crimes, et pour avoir déchiré par un schisme le corps de Jésus-Christ, c'est-à-dire l'unité de son Église. Si quelqu'un regarde cette sentence comme injuste ou déraisonnable, et, que, toutefois, il veuille s'en rapporter aux règles sacrées, il peut en discuter avec nous ; pourvu qu'il écoute avec patience non pas ce que nous enseignons, mais ce qu'enseignent l'autorité divine et la voix uniforme des saints Pères, il aura de quoi être tranquille. Mais je ne pense pas qu'il se trouve parmi les fidèles un homme qui, connaissant les règles de l'Église, puisse croire que nous n'avons pas agi avec justice, lors même qu'il n'oserait l'avouer publiquement. D'ailleurs, quand même nous aurions excommunié le prince sans des motifs tout à fait suffisants et contre les for-

¹ L. 3, *epist.* 6.

mes que veulent les saints Pères, le jugement ne serait point à rejeter pour cela ; il faudrait, en toute humilité, se rendre digne de l'absolution.

« Mais vous, nos bien-aimés, qui n'avez voulu abandonner la justice de Dieu ni pour l'indignation du roi, ni pour aucun péril, affermissez-vous dans le Seigneur, sachant que vous défendez la cause de ce Roi invincible et de ce magnifique Triomphateur, qui jugera les vivants et les morts et rendra à chacun selon ses œuvres, et de qui les infinies récompenses vous sont assurées, si vous persévérez jusqu'à la fin à lui être fidèles. C'est pourquoi nous ne cessons de supplier le Seigneur qu'il vous confirme dans sa vertu et qu'il convertisse le cœur du roi à pénitence, afin qu'il reconnaisse lui-même un jour que nous et vous nous l'aimons beaucoup plus véritablement que ceux qui secondent et favorisent maintenant ses iniquités. Que si, par la grâce de Dieu, il vient à résipiscence, malgré tout ce qu'il aura fait contre nous, il nous trouvera toujours prêt à le recevoir à la sainte communion, suivant que votre charité nous le conseillera¹. »

On voit par tout ceci que cette première sentence du Pape contre le roi fut prononcée, non pas précipitamment, mais après des années de remontrances ; non par le Pape seul, mais de l'avis de tout le concile ; non pas d'une manière irrévocable, mais plutôt suspensive et jusqu'à satisfaction convenable. Aussi, après cette sentence, beaucoup de nobles et autres quittèrent le roi. Ceux-là mêmes qui, cédant à ses caresses ou à ses menaces, avaient conjuré contre le Siège apostolique, souscrivirent ensuite à sa condamnation et envoyèrent humblement au Pape demander une pénitence pour expier leur faute. Plusieurs même des évêques, déplorant un si grand crime, allèrent nu-pieds à Rome et y restèrent jusqu'à ce que le Pape leur eût fait miséricorde².

Un événement contribua beaucoup à ce retour des esprits : ce fut la mort terrible d'un des principaux coupables. Le roi Henri s'était rendu à Utrecht pour y célébrer la fête

de Pâques, qui, cette année 1076, était le 27 mars. Ce qui attirait le roi particulièrement dans cette ville, c'est que l'évêque Guillaume lui était entièrement dévoué. Ce fut en ce lieu que son ambassadeur, qu'il avait envoyé à Rome, le rejoignit et lui montra la sentence d'excommunication. Dans le premier moment le prince en fut extrêmement frappé ; mais, d'après le conseil de l'évêque, il cacha son trouble et affecta de l'indifférence. Tout ceci se passait quelques jours avant Pâques. Le jour de la fête l'évêque entra dans l'église en grande pompe et monta en chaire ; mais à peine eut-il prononcé quelques mots sur le texte de l'Évangile qu'il se mit à faire une sortie violente contre le Pape, le traitant de parjure, d'adultère, de faux apôtre, et puis il termina son invective par une raillerie amère. « Eh bien ! dit-il, c'est par un tel homme que notre roi a été excommunié ; mais rien n'est plus ridicule qu'un pareil d'anathème. »

A peine la solennité fut-elle terminée que l'évêque calomniateur fut saisi tout d'un coup d'une grave maladie ; en proie à des douleurs très-aiguës, il criait d'une voix lamentable, devant tous les assistants, que, par un juste jugement de Dieu, il avait perdu la vie présente et la vie éternelle pour avoir secondé en tout avec empressement les mauvaises intentions du roi, et que, pour gagner ses bonnes grâces, il avait, contre sa conscience, chargé d'opprobres le Pape, quoiqu'il sût bien que c'était un saint homme et d'une vertu apostolique. Puis, se tournant vers un des serviteurs de Henri : « Allez dire au roi, s'écria-t-il, que lui et moi, et tous ceux qui ont favorisé ses dérèglements, nous sommes perdus dans l'éternité ! » Et comme les clercs qui l'entouraient le suppliaient de ne point parler de la sorte : « Et pourquoi, reprit-il, ne dirais-je pas ce qui est clair et évident à mon esprit ? Voyez ! les démons se tiennent à mon chevet pour se saisir de mon âme aussitôt qu'elle sortira de mon corps. Je vous en prie, vous et tous les fidèles, ne priez pas pour moi après ma mort. » Sur cela il expira de désespoir. Le bruit se répandit que le même jour on avait entendu dans les airs un craquement horrible, que le feu était des-

¹ Paul Bernried, c. 8, n. 65. Voigt, *Hist. de Grég. VII*, p. 383. — ² Id., *ibid.*

cendu du ciel et avait consumé subitement l'église d'Utrecht et l'hôtel du roi. Un autre évêque, nommé Burcard, mourut d'une chute de cheval, et Eppon, évêque de Zeitz, tomba de son cheval dans une rivière, où il se noya. A ces désastres s'en joignit bientôt un autre. Le duc Gozelon, un des plus grands adversaires du Pape et des plus chauds partisans de Henri, se trouvait à Anvers, ville limítrophe de la Flandre et de la Lorraine; un jour qu'il alla dans les lieux secrets, un cuisinier lui donna un coup par derrière et lui fit une blessure dont il mourut la même nuit. Enfin une mort subite enleva vers le même temps Henri, évêque de Spire¹.

Cependant Guibert, archevêque de Ravenne, fit assembler à Pavie, après Pâques, les évêques de Lombardie, et là ils excommunièrent de nouveau le Pape. Les seigneurs du royaume, embarrassés s'ils devaient déférer à cette excommunication, d'autant plus que, d'après leur loi, celui qui n'était pas absous de l'excommunication après un an et un jour était privé de toute dignité, consultèrent quelques évêques des plus sages. Ceux-ci répondirent que personne ne pouvait juger le Pape ni l'excommunier. Ainsi les esprits furent partagés, en Allemagne et en Italie, entre le Pape et le roi; car les partisans de ce dernier disaient aussi qu'il ne pouvait être excommunié. Le Pape, consulté par Herman, évêque de Metz, qui était revenu à son obéissance après avoir suivi le parti du roi, lui écrivit une lettre à ce sujet, où il traite la question d'une manière sommaire, à cause de ses nombreuses occupations et parce que l'envoyé de l'évêque était pressé de partir. Voici comment il y réfute ses adversaires.

« Quant à ceux qui disent qu'un roi ne doit pas être excommunié, quoique leur impertinence ne mérite pas de réponse, nous les renvoyons cependant aux paroles et aux exemples des Pères pour les rappeler à la saine doctrine. Qu'ils lisent ce que saint Pierre ordonna au peuple dans l'ordination de saint Clément, touchant celui que l'on sait n'être pas bien avec l'évêque. Qu'ils apprennent que l'Apôtre dit : « Étant prêts à punir toute dé-

sobéissance, » et de qui il dit : « Il ne faut pas même manger avec eux. » Qu'ils considèrent pourquoi le Pape Zacharie déposa le roi de France et déchargea tous les Français du serment qu'ils lui avaient fait. Qu'ils apprennent, dans le registre de saint Grégoire, qu'en vertu des privilèges donnés à quelques églises il n'excommunie pas seulement les rois et les seigneurs qui pourraient y contrevenir, mais qu'il les prive de leurs dignités. Qu'ils n'oublient pas que saint Ambroise, non content d'excommunier Théodose, lui défendit encore de demeurer à la place des prêtres dans l'église, quoique ce prince fût non-seulement roi, mais véritablement empereur par ses mœurs et sa puissance. Peut-être veulent-ils dire que, quand Dieu dit à saint Pierre : « Pais mes brebis, » il en excepta les rois; mais ne voient-ils pas qu'en lui donnant le pouvoir de lier et de délier il n'en excepta personne? Que si le Saint-Siège a reçu le pouvoir de juger les choses spirituelles, pourquoi ne jugera-t-il pas aussi les choses temporelles? Vous n'ignorez pas de qui sont membres les rois et les princes qui préfèrent leur honneur et leur profit temporels à l'honneur et à la justice de Dieu; car, comme ceux qui mettent la volonté de Dieu avant la leur sont membres de Jésus-Christ, ainsi les autres sont membres de l'Antechrist. Si donc on juge quand il le faut les hommes spirituels ou ecclésiastiques, pourquoi les séculiers ne seront-ils pas encore plus obligés de rendre compte de leurs mauvaises actions? Mais ils croient peut-être que la dignité royale est au-dessus de la dignité épiscopale. On en peut voir la différence par l'origine de l'une et de l'autre : celle-là a été inventée par l'orgueil humain, celle-ci instituée par la bonté divine; celle-là recherche incessamment la vaine gloire, celle-ci aspire toujours à la vie céleste. Qu'ils se rappellent ce que le saint Pape Anastase II écrivait sur ces dignités à l'empereur Anastase, et ce qu'en dit saint Ambroise dans son *Pastoral* : « L'épiscopat est autant au-dessus de la royauté que l'or est au-dessus du plomb. » Constantin le savait bien lorsqu'il prenait la dernière place parmi les évêques. » Le Pape dit ensuite à Herman que, sur les lettres des évêques et des ducs, il a

¹ Lambert Berthold. Const. Bruno. Paul. Bernr.

donné à quelques évêques le pouvoir d'absoudre les seigneurs qui ont eu le courage de s'abstenir de la communion du roi ; mais, pour le roi lui-même, il leur défend de lui donner l'absolution jusqu'à ce qu'il ait appris, par de dignes témoins, qu'il a expié ses crimes par la pénitence. Cette lettre est du 25 août 1076¹.

Avant de rapporter cette lettre Fleury fait observer que les partisans du roi disaient qu'il ne pouvait être excommunié. D'après cela le Pape raisonnait très-juste en montrant qu'il pouvait l'être. Toutefois, après avoir rapporté la lettre, Fleury remarque que des passages cités par le Pape ne parlent que de l'excommunication. « Or, ajoute-t-il, la question n'était pas si les rois pouvaient être excommuniés, mais si l'excommunication les privait de leur puissance temporelle. » A coup sûr il est difficile de se contredire plus formellement d'une page à l'autre ; mais l'envie de contredire un Pape fait oublier à Fleury ce qu'il vient de dire lui-même l'instant d'après. Ensuite la question était réellement de savoir si les rois pouvaient être excommuniés ; car, d'après le droit public de l'Allemagne, attesté par tous les auteurs du temps, celui qui restait dans l'excommunication un an et un jour perdait par là même toutes ses dignités. Tout cela prouve que le Pape Grégoire VII et ses contemporains étaient mieux au fait de la question que Fleury, qui se fait leur juge.

« La crainte qu'inspirait en Allemagne l'indignation du Pape était si grande que ceux qui tenaient en captivité les princes saxons les mirent en liberté sans en prévenir le roi. Ces princes délivrés retournèrent avec joie dans leur patrie ; mais ils trouvèrent leurs peuples courbés sous le joug, occupés dans leur misère à vendre tout ce qu'ils possédaient pour payer un tribut exorbitant que le roi leur avait imposé ; car presque tous avaient perdu le sentiment de leur ancienne liberté. Du haut des forteresses ils voyaient l'épée nue suspendue sur leurs têtes. Ils ne pouvaient plus se réunir ni tenir une assemblée sans s'exposer au plus grand danger.

Tous les jours les garnisons sortaient des forts pour piller leurs hameaux et pour dévaster leurs champs ; tous les jours ils étaient obligés de faire des corvées pour achever la construction de ces mêmes forts. Ce que le cultivateur pouvait se procurer par son travail et gagner à la sueur de son front était absorbé par les impôts du gouvernement. Tous gémissaient en secret et se plaignaient des malheurs du temps¹.

« Mais, dans le cœur de deux jeunes gens, l'espoir d'affranchir leur pays et de reconquérir l'ancienne liberté de la nation n'était pas encore éteint, et la pensée de cette délivrance les remplissait d'une belle et sublime ardeur. C'étaient les deux fils du comte Géron, Guillaume et Thierry ou Diéteric, dont la grande naissance était jusqu'alors cachée sous leur pauvreté. Les autres princes saxons n'avaient aucune considération pour eux, et, quant au roi, il ne les avait ni connus ni appréciés. Grâce à cette position ces deux jeunes hommes avaient pu éviter la ruine qui avait accablé les autres grands. Retirés au delà de l'Elbe, ils se proposaient d'observer le cours des événements. Bientôt leur patrie les appela à son secours ; ils voyaient avec amertume la dévastation générale, la destruction de la liberté, la perte des propriétés, les forteresses remplies de troupes, enfin la misère et le deuil partout. Leur âme, à la vue de ces maux, s'agrandit ; loin de se décourager ils se trouvaient heureux de voir que les murs des prisons ne tenaient pas leurs résolutions et leurs efforts enchaînés. Ils rassemblèrent autour d'eux quelques guerriers de leur âge et de leurs sentiments ; le pillage fournissait à leur entretien ; mais leur nombre s'accrut de jour en jour, en sorte que bientôt ils furent en état de tenir tête aux soldats du roi qui se trouvaient dans les forteresses. De nouveaux succès vinrent sans cesse augmenter leur confiance et leur nombre. Les vassaux des princes exilés et tous les hommes libres accouraient en foule vers eux, résolus de combattre jusqu'à la dernière extrémité. Leur hardiesse devint telle qu'ils ne craignirent pas d'attaquer l'ennemi en

¹ L. 4, *epist.* 2. — Voigt, *Hist. de Grég. VII*, p. 391.

¹ *Annal. Sax.* Lambert. Voigt, *Hist. de Grég. VII*, p. 393.

bataille rangée. Le peuple, témoin de ce courage, sentit naître en lui le désir de sa délivrance ; il donna la main à cette ligue, et, malgré le caractère encore sauvage de la nation, chacun fut animé de cette grande pensée dont s'enorgueillissait jadis Sparte, qu'il était plus beau de mourir avec gloire pour la liberté et pour ses enfants que de traîner avec eux une vie misérable, cent fois pire que la mort¹. » Voilà comment un biographe protestant de Grégoire VII résumé l'état de la Saxe, d'après les historiens du temps, entre autres Lambert, avant même que le Pape eût excommunié le roi. Ainsi donc la guerre ne fut pas excitée par la suggestion du Pape Hildebrand, comme le disent Sigebert de Gemblours et le chroniqueur Albéric, et comme l'ont si insolemment répété un grand nombre d'auteurs modernes.

« Telle était la disposition du peuple lorsque les princes captifs rentrèrent dans leur patrie, et cette disposition les remplissait de joie. Les partis oublièrent leurs querelles pour se réunir sous une même bannière ; de grands corps de troupes parcoururent le pays ; les garnisons que le roi avait placées dans les châteaux en furent alarmées ; plusieurs se rendirent, d'autres furent forcées de se mettre à la discrétion des vainqueurs ; les soldats, dépouillés et relâchés, s'engagèrent par serment à ne plus reparaître en ennemis sur le territoire saxon. Les amis de Henri et tous ceux qui refusaient leur concours et leur appui à la cause commune furent obligés de quitter la Saxe². Les propriétés confisquées furent restituées à leurs légitimes possesseurs. Les anciennes lois et coutumes reparurent avec l'ancien ordre de choses...

« Cependant cette ligue d'un peuple vaoureux et indépendant n'était pas la seule cause qui donnait des craintes à Henri ; ses anciens amis formaient une coalition hostile qui devenait bien plus menaçante. Rodolphe de Souabe et Berthold de Carinthie avaient été les premiers à recevoir avec respect les exhortations du Saint-Père. L'anathème lancé par le Pontife les avait effrayés, et l'anarchie

qui dévorait l'empire avait changé leurs sentiments. Guelfe, duc de Bavière, Adalbert ou Adalbéron, évêque de Wurzburg, Herman de Metz, encouragés par le Pape, et d'autres princes vinrent se joindre à eux. Ils se communiquaient les plaintes arrachées par les malheurs et les désordres de l'État, délibéraient dans des réunions sur les moyens d'y remédier, et parlaient de l'obstination et de la dureté du monarque. Un grand nombre, surtout Rodolphe, s'élevèrent contre l'indigne traitement que Henri fit éprouver aux Saxons qui s'étaient soumis, se confiant à la parole des princes que Henri leur avait envoyés. Tout contribua à réunir les seigneurs ; il se forma un parti nombreux, composé des grands de la Bavière, de la Souabe, de la Franconie et même de la Lombardie, et ce parti devint de jour en jour plus considérable et plus puissant¹.

« Quand le roi fut informé de ce qui se passait en Saxe et des projets qu'entretenaient les autres princes il fut en proie à de vives inquiétudes, et ses favoris partagèrent ses craintes. Cependant il ne voulut pas encore abandonner ce qu'il ne regardait pas comme perdu sans ressource. Il résolut de châtier l'évêque de Metz, qui, de sa propre autorité, avait rendu la liberté aux prisonniers saxons ; mais l'état de faiblesse de son armée, la confusion générale du royaume et le danger dont le menaçaient les grands le firent renoncer à ce projet².

« Afin de sonder les dispositions des princes il convoqua à Worms, pour le jour de la Pentecôte, une diète où l'on devait, comme il le disait, délibérer sur les besoins de l'empire ; mais aucun seigneur influent ne s'y présenta, de sorte que la diète ne put avoir lieu. Elle fut remise à une autre époque, et la ville de Mayence devait en être le lieu. Dans la lettre de convocation Henri descendit aux plus pressantes prières pour engager les princes à s'y rendre ; mais ils n'y parurent pas, et le petit nombre de ceux qui s'y trouvaient ne purent s'accorder.

« Le roi n'avait pas besoin d'autres preuves

¹ Voigt, *Vie de Grég. VII*, c. 8, p. 393. — ² Bruno. Lambert.

¹ Marian. Scot. Lambert et Auct. *Vitæ Henr. Voigt*, *Hist. de Grég. VII*, p. 395 et suiv. — ² Lambert, ann. 1076.

pour connaître les intentions et la fidélité des princes à son égard ; son anxiété était cruelle. Pendant qu'il était à Mayence il fit venir devant lui plusieurs seigneurs saxons qu'il tenait captifs et leur promit la liberté moyennant une forte rançon ; mais, au moment où cette négociation eut lieu, les habitants de Mayence et les troupes de Bamberg se prirent de querelle dans l'intérieur de la ville et en vinrent aux mains. Dans leur rage les Bambergéois mirent le feu aux maisons, et en peu d'heures une grande partie de la ville fut réduite en cendres. Au milieu du tumulte les Saxons, qu'on avait laissés sans gardes, s'évadèrent et regagnèrent, sans aucun danger, leurs foyers... Burcard, évêque d'Halberstadt, que le roi venait d'exiler en Hongrie, trouva moyen vers le même temps de s'échapper en route et de revenir dans la Saxe...

« De nouveaux incidents augmentèrent l'embarras et les craintes du roi. Ceux qu'il avait regardés comme ses plus fidèles serviteurs le quittèrent l'un après l'autre, surtout depuis qu'Udon de Trèves était revenu d'Italie. Ce pontife avait eu de la peine à obtenir du Pape la permission de communiquer avec le monarque allemand ; tout autre rapport avec les excommuniés lui était sévèrement interdit. Udon rompit donc toute espèce de rapport avec les archevêques de Cologne et de Mayence, comme avec les autres prélats, dès qu'il les sut sous le poids de l'anathème prononcé par le Saint-Siège. Mais, comme Udon jouissait d'un grand crédit parmi les princes et les évêques de l'empire, et que le Pape comptait beaucoup sur lui, plusieurs courtisans s'éloignèrent de la personne de Henri. Il les exhortait souvent à revenir, employait même la menace ; mais aucun ne lui obéit. De tous les excommuniés très-peu lui restèrent fidèles. Jugeant alors que la colère était intempestive, il écrivit aux princes de la haute Allemagne des lettres pleines d'amitié et de caresses ; mais ses envoyés furent à peine entendus. Il essaya même d'entamer des négociations avec les Saxons ; mais aucun de ses serviteurs ne voulut se charger de cette mission, car ils redoutaient les Saxons et savaient d'ailleurs que le roi n'était pas

scrupuleux observateur de la foi jurée. Autour de lui étaient encore deux évêques captifs de ce pays, Werner de Magdebourg et Werner de Mersebourg. Ce furent eux qu'il envoya dans la Saxe comme négociateurs ; mais les Saxons appelèrent ses propositions des mensonges empoisonnés ¹. » En effet Henri n'était pas sincère. Tandis qu'il les amusait ainsi avec des propositions de paix il voulut surprendre les Saxons par la Bohême ; mais à peine eut-il commencé, avec les Bohémiens, à ravager la Misnie, que la Saxe tout entière se leva en masse et courut aux armes, résolue de vaincre ou de mourir, car on savait quel sort Henri réservait aux vaincus. Sans de grandes pluies qui empêchèrent les Saxons de passer la Mulda Henri était perdu. Il se sauva promptement à travers la Bohême et la Bavière, puis revint à Worms, plongé dans la douleur et fort inquiet de l'avenir ².

Les Saxons se rappelèrent alors leur ancienne ligue avec la Souabe et cherchèrent à la renouveler, afin de se défendre ensemble, sous le commandement d'un nouveau roi, contre les attaques d'un oppresseur commun, qui ne cherchait qu'à les perdre les uns après les autres et les uns par les autres. Ils adressèrent également des lettres au Saint-Siège pour demander conseil sur le parti qu'ils devaient prendre.

« Grégoire ne tarda pas à répondre par une lettre adressée aux évêques, aux ducs, aux comtes et à tous les fidèles de l'Allemagne. « Si vous avez bien réfléchi, leur dit-il, sur l'excommunication lancée contre le roi Henri, vous savez ce qui vous reste à faire. Il en ressort, en effet, qu'il est enchaîné par les liens de l'anathème, qu'il est privé de la dignité royale, que le peuple, naguère soumis à sa puissance, est dégagé de tout serment de fidélité. Mais comme nous ne sommes animés contre Henri ni par l'orgueil du siècle, ni par une vaine ambition, que la discipline et le soin des Églises sont les seuls motifs qui nous font agir, nous vous demandons, comme à des frères, de le traiter avec douceur s'il revient sincèrement à Dieu, non avec

¹ *Annal. Trev.*, l. 12, p. 556. Lamb., *Annal. Sax.* Voigt, *Hist. de Grég. VII.* — ² Lambert, ann. 1076.

cette justice qui lui enlève l'empire, mais avec cette miséricorde qui efface les crimes. N'oubliez pas, je vous prie, la fragilité de la nature humaine; rappelez-vous le souvenir pieux de son père et de sa mère, auxquels on ne peut comparer nuls princes de notre temps. Toutefois, en répandant sur ses blessures l'huile de la piété, ne négligez pas le vin de la discipline, afin que ses plaies ne puissent s'envenimer et que l'honneur de la sainte Église et de l'empire ne souffre pas de notre négligence. Cependant qu'il éloigne de sa personne les mauvais conseillers qui, excommuniés pour cause de simonie, n'ont pas rougi d'infecter leur maître de leur propre lèpre, et de le provoquer à troubler la sainte Église et à encourir la colère de Dieu et de saint Pierre; qu'il en choisisse qui le préféreraient lui-même à ce qui est à lui et Dieu aux intérêts du siècle; qu'il ne pense plus que l'Église lui soit soumise comme une humble servante, mais qu'il avoue qu'elle lui est supérieure, comme sa maîtresse; qu'enflé par l'esprit d'orgueil il ne défende pas des coutumes opposées à la liberté de l'Église, mais qu'il observe la doctrine des Pères, que Dieu leur a enseignée pour notre salut. S'il veut faire ces promesses, que nous sommes en droit de lui demander, nous voulons en être aussitôt et régulièrement informé, afin que nous demandions à Dieu ce qu'il faut faire. Au reste, nous vous rappelons surtout que nous avons défendu, par l'autorité de saint Pierre, que personne d'entre vous se permit de l'absoudre avant que le Saint-Siège l'ait accordé et que nous ayons donné notre consentement positif; car nous nous méfions des effets de la crainte ou de la faveur.

« Si, contre nos désirs et pour l'expiation des péchés d'un grand nombre, il ne revient pas sincèrement à Dieu, trouvez un prince qui vous fasse secrètement la promesse d'observer ce que nous venons de dire, ce qui serait nécessaire à la conservation de la religion chrétienne et au salut de l'empire. Faites-nous connaître au plus tôt sa personne, sa position et ses mœurs, afin que nous confirmions votre choix par l'autorité apostolique et que nous lui donnions plus de force, comme nous savons qu'ont fait nos saints prédéces-

seurs; c'est ainsi que vous mériterez la faveur du Saint-Siège et la bénédiction du prince des apôtres. Quant au serment prêté à l'impératrice Agnès, notre très-chère fille, dans le cas où son fils mourrait avant elle, il ne saurait vous arrêter dans ces circonstances. D'ailleurs vous ne pouvez pas supposer que son amour pour son fils soit jamais assez fort pour la porter à résister à l'autorité du Saint-Siège; mais il serait convenable, après que vous serez bien convaincus que son fils doit être dépouillé de l'autorité royale, de lui demander son avis, ainsi qu'à nous, sur le prince que vous destinerez à l'empire. Alors ou elle donnera son consentement à notre résolution commune, ou l'autorité du Saint-Siège lèvera tous les obstacles que rencontrerait la justice ¹. » Cette lettre remarquable est du 3 septembre 1076.

On y voit une nouvelle preuve de la droiture d'intentions de Grégoire. Il ne veut pas perdre Henri, mais le forcer à revenir à de meilleurs sentiments; si cependant, contre son attente et ses désirs, Henri ne se reconnaît pas, alors il autorise les princes à choisir un autre roi, qui fasse ce qui est nécessaire à la conservation de la religion chrétienne et au salut de l'empire. Peut-on tenir un langage plus miséricordieux, plus juste et plus conforme à la nécessité des circonstances?

Aussitôt qu'on eut reçu en Allemagne cette lettre du Pape, Rodolphe, duc de Souabe, Guelfe, duc de Bavière, Berthold, duc de Carinthie, Adalbéron, évêque de Wurzburg, Adalbert, évêque de Worms, et quelques autres seigneurs, s'assemblèrent à Ulm et résolurent que tous ceux qui voulaient le bien de la chose publique s'assembleraient à Tribur, près de Mayence, le 16 octobre, pour remédier enfin aux maux dont la paix de l'Église était troublée depuis tant d'années, et ils le firent savoir aux seigneurs de Souabe, de Bavière, de Saxe, de Lorraine et de Franconie, les conjurant, au nom de Dieu, de quitter toutes leurs affaires particulières afin de faire cette dernière tentative pour le bien public. Les esprits furent tellement frappés de l'attente de cette assem-

¹ L. 4, *epist.* 3. Voigt, p. 405 et suiv.

blée que l'archevêque de Mayence et un grand nombre d'autres, qui jusque-là avaient été fort attachés au parti du roi, le quittèrent pour se joindre aux seigneurs.

Cependant le jour fixé pour l'assemblée de Tribur était arrivé ; tous les seigneurs de la Souabe et de la Saxe s'y rendirent, suivis de troupes nombreuses, et fermement résolus à déposer Henri et à en mettre un autre à sa place. Il s'y trouva, en qualité de légats du Saint-Siège, Sicard, patriarche d'Aquilée, et saint Altmann, évêque de Passau. Les Souabes, conduits par Guelfe, étaient arrivés les premiers ; déjà presque tous les princes étaient réunis, et l'on n'attendait plus que les Saxons. Dès qu'on les vit arriver, et Otton de Nordheim à leur tête, le patriarche et les autres grands, revêtus de leurs habits de fête, allèrent au-devant d'eux. Aussitôt que Guelfe et Otton se furent reconnus ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se donnèrent le baiser de paix ; toute inimitié était éteinte, quoique Guelfe se trouvât en possession de la Bavière, dont Otton avait été dépouillé. Les chevaliers et les autres nobles de la Saxe et de la Souabe imitèrent cet exemple et se donnèrent des témoignages réciproques d'amitié. Les ennemis étaient devenus des amis et des compagnons. Les armées campèrent l'une près de l'autre. Guelfe et Otton se promirent secrètement de se soutenir sans envie et sans jalousie, si l'un d'eux venait à être élevé à la dignité royale¹.

Nous avons déjà appris à connaître saint Altmann, l'un des légats de cette assemblée. Le roi Henri l'ayant chassé à main armée de sa ville, il se retira en Saxe, sa patrie ; ensuite il alla à Rome et exposa au Pape Grégoire le sujet de son voyage et la manière dont il avait été traité. Il renonça même à l'évêché entre les mains du Pape, se faisant scrupule d'en avoir reçu l'investiture de la main d'un laïque. Un jour, comme le Pape délibérait avec les cardinaux sur le rétablissement d'Altmann, qui s'y opposait, une colombe, volant par l'église, vint s'arrêter sur la tête de l'humble évêque. Alors le Pape, sans plus hésiter, ôta sa mitre et la mit sur

la tête d'Altmann, le déclarant en même temps évêque et légat du Saint-Siège, et le renvoya en Allemagne avec sa bénédiction¹.

A l'assemblée de Tribur les légats étaient accompagnés de quelques laïques, qui, ayant quitté de grands biens, s'étaient réduits, pour l'amour de Dieu, à une vie privée et pauvre. Le Pape les avait envoyés pour déclarer à tout le monde que le roi Henri avait été excommunié pour de justes causes et promettre le consentement et l'autorité du Pape pour l'élection d'un nouveau roi. Ces bons laïques ne voulaient communiquer avec personne qui eût communiqué en quelque manière que ce fût avec le roi Henri depuis son excommunication, jusqu'à ce que celui-là eût été absous par l'évêque Altmann. Ils évitaient de même ceux qui avaient communiqué dans la prière avec des prêtres concubinaires ou avec les simoniaques.

On délibéra sept jours de suite sur les moyens de prévenir la ruine de l'État. On représentait toute la vie du roi Henri, les crimes infâmes dont il s'était déshonoré dès sa première jeunesse, les injustices qu'il avait faites à chacun en particulier et à tous en commun ; qu'ayant éloigné d'auprès de lui les seigneurs il avait élevé aux premières dignités des hommes sans naissance, avec lesquels il délibérait jour et nuit sur les moyens d'exterminer la noblesse ; que, laissant en paix les nations barbares, il avait armé contre ses propres sujets, rempli de sang et de divisions le royaume que ses pères lui avaient laissé très-florissant, ruiné les églises et les monastères, et employé la subsistance des personnes consacrées à Dieu à payer ses troupes et à bâtir des forteresses, non pour arrêter les courses des étrangers, mais pour troubler la tranquillité du pays et réduire une nation libre à une dure servitude ; qu'il n'y avait nulle part ni consolation pour les veuves et les orphelins, ni refuge contre l'oppression et la calomnie, ni respect pour les lois, ni discipline dans les mœurs, ni autorité dans l'Église, ni dignité dans l'État, tant l'imprudence d'un seul homme avait apporté de confusion. Ils concluaient que l'unique re-

¹ Lambert. Berthold.

¹ Acta SS., 8 août.

mède à tant de maux était de mettre au plus tôt à sa place un autre roi, capable d'arrêter la licence et de raffermir l'État chancelant. Et, chose merveilleuse, les deux peuples se trouvèrent tellement unis que les Saxons voulaient pour roi un prince souabe et les Souabes un prince saxon¹.

Pendant qu'on délibérait ainsi à Tribur, le roi Henri, avec ceux de son parti, était à Oppenheim, en deçà du Rhin, un peu plus haut, d'où il leur envoyait souvent des députés pour leur faire de belles promesses ; il en vint jusqu'à leur offrir d'abandonner le gouvernement de l'État pourvu qu'ils lui laissassent seulement le nom et les marques de la royauté. Ils répondirent qu'après les avoir tant de fois trompés par ses promesses il ne pouvait plus leur donner aucune assurance, qu'il ne leur était pas même permis en conscience de communiquer avec lui depuis qu'il était excommunié, et que, le Pape les ayant absous des serments qu'ils lui avaient faits, ils devaient profiter d'une si belle occasion pour se donner un digne chef.

Enfin, comme ils étaient prêts à passer le Rhin et à aller attaquer le roi, ils lui envoyèrent dire pour la dernière fois que, quoiqu'il n'eût respecté aucun droit ni dans la guerre ni dans la paix, eux voulaient néanmoins observer les lois à son égard, et que, bien que ses méfaits fussent clairs comme le jour, ils étaient disposés à soumettre sa cause à la décision du Pape. Ils lui déclarèrent qu'ils allaient engager celui-ci à venir à Augsbourg pour la Purification de la Vierge, que l'on y tiendrait une assemblée générale de tous les seigneurs du royaume, où le Pape, ayant entendu les raisons des deux partis, condamnerait Henri ou le renverrait absous. Que si, par sa faute, il n'obtenait pas son absolution avant l'an et jour de son excommunication, il serait à jamais déchu du royaume, sans aucune espérance de retour, et cela d'après les lois mêmes de l'État, qui déclaraient incapable de gouverner celui qui restait excommunié plus d'un an.

« Les princes lui demandèrent en outre, dit Voigt, de rétablir immédiatement sur le

siège de Worms l'évêque de Worms ; de faire évacuer cette ville, dont il avait fait une place d'armes ; de reconnaître, par une déclaration écrite, son injuste conduite envers les Saxons ; d'y mettre son sceau en leur présence ; de l'envoyer, par leurs députés, dans toutes les parties de l'Italie et de l'Allemagne ; d'aller à Rome pour faire lever l'excommunication. S'il accepte ces conditions il doit donner, pour preuve de sa bonne foi, de se montrer en tout soumis et obéissant au Pape, d'éloigner de sa présence tous les excommuniés, de licencier son armée, de se retirer à Spire, d'y vivre comme un simple particulier dans la compagnie de l'évêque de Verdun et de quelques autres, qui, en restant avec lui, n'encourraient pas les peines de l'excommunication ; de ne fréquenter pendant ce temps aucune église, de ne décider aucune affaire d'État, de ne porter aucun insigne de la royauté, jusqu'au moment où l'on aurait prononcé sur son sort dans un concile. De leur côté les princes s'engagèrent, s'il se conformait à ces instructions, à le suivre en Italie avec une forte armée, à lui obtenir du Pape la couronne impériale, et à expulser de la Calabre et de la Pouille les Normands, ces éternels ennemis du Saint-Siège, et à rendre ce pays à saint Pierre et à l'Église romaine. Enfin, si le roi s'écarte d'un seul article de ce traité, ils se croiront dégagés de toute obéissance, de tout serment de fidélité, et, sans attendre la décision ultérieure du Pape, ils pourvoiront au bien de l'État.

« Le roi, révolté d'abord par ces humiliantes conditions, se trouva trop heureux néanmoins de conserver encore quelque espoir et promit d'observer ce traité avec la plus scrupuleuse exactitude. Sur-le-champ il renvoya de sa cour l'archevêque de Cologne, les évêques de Bamberg, de Strasbourg, de Bâle, de Spire, de Lausanne, de Zeitz, d'Osnabruck, et les autres excommuniés. Il rendit Worms à l'évêque ; se retira, lui, sa femme et son fils, à Spire, où il vécut quelque temps dans l'isolement le plus complet, afin de se conformer au traité. » Les Souabes et les Saxons s'en retournèrent triomphants chez eux, et envoyèrent des députés à Rome pour ins-

¹ Lambert, ann. 1076.

truire le Pape de ce qui s'était passé et le prier instamment de vouloir bien se rendre à Augsbourg au jour indiqué¹.

L'écrivain protestant fait à ce sujet les réflexions suivantes : « Ce qui venait d'arriver était l'ouvrage de la politique de Henri III. Ce prince avait trop abaissé la puissance des grands, il leur avait trop fait sentir la supériorité de sa maison pour qu'ils ne relevassent pas la tête et qu'ils ne fissent pas tous leurs efforts afin de recouvrer leur ancienne liberté, dès que son bras de fer n'existerait plus ; car le fondement de la liberté allemande reposait sur l'autorité du Pape et des princes, qui, réunis, mettaient un frein à la puissance impériale. La puissance des princes était aussi nécessaire que celle du Pape pour empêcher les empereurs d'Allemagne de devenir des monarques absolus et des tyrans. Il était bon pour l'humanité que la voix de la papauté et de la religion trouvât son appui dans la voix politique des princes qui soutenaient la liberté, et qui joignaient l'autorité du glaive à celle du souverain Pontife. D'ailleurs les peuples, aussi bien que les souverains, voulaient avoir leur vote dans le grand enjeu de l'humanité. Il était utile au bien de l'État et à la formation de la nationalité allemande que le combat entre le despotisme d'un côté et l'indépendance de l'autre se terminât comme il s'est terminé. Il y a dans la vie des peuples une providence dont l'action ne doit jamais être blâmée². » Voilà ce que dit Voigt. Il continue :

« Pendant tout ce temps Grégoire n'était occupé que de son grand ouvrage, la réforme de l'Église. Il portait ses regards partout ; ce fut cette même année qu'il s'occupa de l'Église d'Afrique. Il envoya de tous côtés des légats chargés de défendre tout rapport avec les excommuniés et d'interdire aux prêtres concubinaires l'administration spirituelle. Il laissa partout des vœux pour la paix et la liberté de l'Église, se plaignant avec amertume du malheur des temps et de la perversité de son siècle ; mais il ne perdit pas courage ; il comptait sur le nombre de ceux qui étaient restés fidèles et disposés pour le salut

de l'Église. Les lettres qu'il écrivait à cette époque déposent, au contraire, de son inébranlable conviction que son œuvre, qui était celle de Dieu, aurait un plein succès¹. »

Cependant le roi Henri, contre sa promesse et contre l'avis des princes, avait envoyé des ambassadeurs à Rome pour obtenir du Pape qu'il ne vînt pas à Augsbourg, mais qu'il lui permit à lui-même de venir à Rome : son but était de pouvoir plus facilement tromper le Pape en l'absence des princes. Grégoire ne voulut point y consentir, mais se mit en route pour le jour et le lieu indiqués, et en informa les archevêques, les évêques, les ducs, les comtes, enfin tous les grands et petits de l'Allemagne. « Nous serons à Mantoue le 7 janvier, leur écrivait-il, nous y serons plein de confiance en votre fidélité, et nous n'hésiterons pas un instant à affronter tous les dangers et la mort même, s'il est nécessaire, pour la liberté de l'Église et le salut de l'empire. C'est à vous de choisir, pour notre réception et pour notre service, les personnes que vous y croirez les plus propres et que vous saurez nous convenir. Ne négligez rien pour maintenir la paix dans toute l'étendue du royaume. Les porteurs de ces lettres vous apprendront de vive voix quelles luttas nous avons à soutenir contre les envoyés du roi et quelles raisons nous avons opposées à leurs demandes². » Voilà des circonstances que nous apprend un auteur contemporain, Paul de Bernried, biographe de Grégoire VII.

« Mais, ajoute l'historien Lambert, le roi comprit que son salut dépendait d'être absous de l'excommunication avant l'an et jour et ne crut pas sûr d'attendre que le Pape vînt en Allemagne, où il aurait à soutenir la présence non-seulement de ce juge irrité, mais encore de ses accusateurs obstinés à sa perte. C'est pourquoi il jugea que le meilleur parti pour lui était d'aller au-devant du Pape jusqu'en Italie, et de faire tous ses efforts pour obtenir, à quelque prix que ce fût, son absolution, après laquelle tout lui deviendrait facile, puisque la religion ne serait plus un prétexte pour empêcher les seigneurs de lui parler et ses amis de le secourir³. »

¹ Lambert. — ² Voigt, *Hist. de Grég. VII*, p. 315 et suiv.

¹ Id., *ibid.* — ² Paul Bernried, *Vie de Grég. VII*, c. 9, n. 71, 72. — ³ Lambert, ann. 1076.

« Quelques jours avant Noël de l'an 1076 il quitta donc Spire, avec Berthe, son épouse, avec son fils Conrad encore enfant et un homme de médiocre condition ; aucun de ses anciens courtisans ne l'accompagna, l'argent lui manquant pour le voyage. Il s'adressa à bon nombre de ses vassaux ; mais pas un de ceux qui avaient pris part à ses festins ne reconnut ses munificences, pas un ne vint à son secours dans sa détresse ; il ne trouva de pitié chez personne en Allemagne. Vers le même temps, c'est-à-dire au commencement de 1077, bien des gens qui étaient excommuniés se rendirent également en Italie pour obtenir l'absolution ; mais, effrayés par la sentence du Pape et des princes, aucun n'osa aborder le roi. Ce dernier traversa la Bourgogne et passa les fêtes de Noël à Besançon, où il fut bien accueilli par le comte Guillaume, oncle de sa mère, un des seigneurs les plus riches de la contrée. Henri avait choisi ce chemin parce qu'il avait appris que Rodolphe, Guelfe et Berthold gardaient tous les passages de l'Italie, en sorte qu'il ne pouvait passer ni par le Frioul, ni par l'évêché de Carniole, ni par la Suisse. Il longea donc le Jura jusqu'au lac de Genève. A Vevay il vit arriver Adélaïde, veuve d'Otton de Suse, le plus puissant margrave d'Italie. Elle était la mère de Berthe, femme de Henri, et d'Adélaïde, femme de Rodolphe, qui avait épousé cette dernière peu après la mort de Mathilde, sœur du roi. Guelfe de Bavière était aussi parent de cette princesse ; car la mère de Guelfe avait été la première femme du margrave Otton. Adélaïde gouvernait une grande étendue de pays et ses richesses étaient devenues proverbiales ; elle n'avait qu'un seul fils, héritier de ses vastes domaines ; c'était Amédée. Le roi lui fit présent d'une grande quantité de terres en Bourgogne, sans pouvoir cependant satisfaire ses exigences ; car elle lui refusait le passage des Alpes s'il ne consentait à lui abandonner, avec toutes leurs dépendances, les cinq évêchés de Genève, de Lausanne, de Sion, de Tarantaise et encore un autre. De telles conditions semblèrent bien dures à Henri, mais sa position critique ne lui permit aucun délai ; il se vit donc forcé de céder à Adélaïde, la mère de sa

femme et l'aïeule de son fils, une province entière de la Bourgogne, pays riche et fertile, et, par ce moyen, il obtint un libre passage et une escorte jusqu'en Italie.

« L'hiver était tellement rigoureux que toutes les rivières et le Rhin même étaient gelés. Une grande quantité de neige était tombée au mois d'octobre et couvrit tout le pays jusqu'à la fin de mars. Le chemin passait par-dessus une haute montagne dont les sommités étaient couvertes d'énormes masses de neiges et de glaces ; la neige était gelée comme du verglas, en sorte que les hommes et les chevaux couraient risque à chaque instant de se jeter dans des précipices sans fond. Mais le jour anniversaire de son excommunication n'était pas loin, et, passé ce terme, d'après les lois du royaume et la décision des princes, il perdait à jamais sa cause, ainsi que le droit de régner. Il parvint à acheter, au poids de l'or, les services de plusieurs habitants de ces contrées, qui lui frayèrent un chemin à travers les détours des montagnes, de manière à rendre la route moins périlleuse. Grâce aux soins de ces guides Henri réussit, avec beaucoup de peine, à gravir avec les siens le sommet d'une montagne fort élevée ; mais là on fut arrêté tout court. Les difficultés paraissaient insurmontables, car la descente était si rapide et le chemin si glissant qu'il n'y avait presque pas moyen de poser le pied. Les hommes se traînèrent sur les pieds et sur les mains, et, quand par malheur ils faisaient un faux pas, ils roulaient sans arrêt jusque dans la plaine. La reine et les femmes de sa suite descendirent couchées sur des traîneaux faits avec des peaux de bœufs. La plupart des chevaux périrent ; de ceux qui restaient on attachait aux uns les quatre jambes, et on les fit glisser de cette manière ; on en lia d'autres sur des machines construites à la hâte et traînées à bras d'hommes ; mais presque tous étaient hors de service. Enfin le roi arriva à Turin¹. »

Quand le bruit se fut répandu qu'il était arrivé en Italie tous les évêques et les comtes de Lombardie vinrent à l'envi le trouver, lui rendant l'honneur qui était dû à sa dignité,

¹ Lambert, Berthold, Voigt.

et en peu de jours il s'assembla auprès de lui une armée innombrable; car il n'était pas encore venu en Italie, où, dès le commencement de son règne, on désirait sa présence pour réprimer les séditions, les brigandages et les autres désordres dont ce royaume était affligé. D'ailleurs on disait que le roi était irrité contre le Pape et qu'il venait à dessein de le déposer; ce qui réjouissait extrêmement les évêques simoniaques de Lombardie, croyant avoir trouvé l'occasion de se venger du Pape qui les avait excommuniés.

Cependant Grégoire s'était mis en chemin, pour se rendre à Augsbourg, à la Chandelier, suivant la prière des seigneurs allemands. Il sortit de Rome malgré les seigneurs romains, qui le détournaient de ce voyage à cause de l'incertitude de l'événement. Il fut escorté par la comtesse Mathilde de Toscane, qui venait de perdre son mari, Gozelon, duc de Lorraine, et sa mère, la comtesse Béatrix. La mère et la fille avaient un grand attachement pour le Pape Grégoire, comme on le voit par ses lettres; mais, depuis que Mathilde fut veuve, elle était presque toujours avec lui et le servait avec une affection merveilleuse; et, comme elle était maîtresse d'une grande partie de l'Italie et plus puissante que tous les autres seigneurs du pays, partout où le Pape avait besoin d'elle elle y accourait aussitôt et lui rendait les mêmes devoirs qu'à un père et à un seigneur.

C'est ce qui donna prétexte aux partisans du roi Henri, et particulièrement aux clercs dont le Pape condamnait les mariages sacrilèges, de l'accuser lui-même d'un commerce criminel avec Mathilde. « Mais, ajoute l'historien Lambert, toutes les personnes sensées voyaient plus clair que le jour que c'était un faux bruit; car la princesse n'aurait pu cacher sa mauvaise conduite dans une aussi grande ville que Rome et au milieu d'une si nombreuse cour, et le Pape, de son côté, menait une vie si pure et si exemplaire qu'il ne donnait pas lieu au moindre soupçon, outre que les miracles qui se faisaient souvent par ses prières, joints à son zèle ardent pour la discipline de l'Église, le justifiaient assez. »

Le saint Pape, étant donc en chemin pour

aller en Allemagne, fut bien surpris quand on vint lui dire que le roi était déjà en Italie. Il ne savait dans quel dessein ce prince était venu, si c'était pour demander pardon ou pour se venger d'avoir été excommunié. En attendant qu'il fût mieux informé des intentions du roi le Pape se retira, par le conseil de Mathilde, dans une forteresse qu'elle avait en Lombardie. C'était le château de Canosse, près de Reggio. Plusieurs évêques allemands et plusieurs laïques que le Pape avait excommuniés, et que le roi, par cette raison, avait été obligé d'éloigner de sa personne, ayant échappé à ceux qui gardaient les passages, arrivèrent en Italie et vinrent à Canosse, nu-pieds et vêtus de laine sur la chair, pour demander au Pape l'absolution. Il répondit qu'il ne fallait pas refuser le pardon à ceux qui reconnaîtraient sincèrement leur péché, mais qu'une si longue désobéissance demandait une longue pénitence. Comme ils déclarèrent qu'ils étaient prêts à souffrir tout ce qu'il leur prescrirait, il fit séparer les évêques dans des cellules, chacun à part, leur défendant de parler à personne et de prendre autre nourriture qu'un repas médiocre le soir. Il imposa aussi aux laïques des pénitences convenables, selon l'âge et les forces de chacun. Après les avoir ainsi éprouvés pendant quelques jours il les fit venir, leur fit une douce réprimande et leur donna l'absolution; mais, en les congédiant, il leur recommanda expressément de ne point communiquer avec le roi Henri jusqu'à ce qu'il eût satisfait au Saint-Siège, leur permettant seulement de lui parler pour l'exciter à la pénitence.

Cependant le roi Henri fit venir la comtesse Mathilde à une conférence, d'où il la renvoya au Pape chargée de prières et de promesses, et avec elle sa belle-mère Adélaïde de Savoie, avec le comte Amédée, son fils, le margrave Azon d'Este, quelques autres seigneurs d'Italie et son parrain, saint Hugues, abbé de Cluny; car il savait que ces personnes avaient beaucoup de crédit auprès du Pape. Le roi le priait de l'absoudre de l'excommunication et de ne pas légèrement ajouter créance aux seigneurs teutoniques, qui ne l'accusaient que par passion. Le Pape

répondit qu'il était contre les lois de l'Église d'examiner un accusé en l'absence de ses accusateurs, et que, si le roi se confiait en son innocence, il ne devait point craindre de se présenter à Augsbourg au jour indiqué, où il lui ferait justice sans se laisser prévenir par ses parties. Les députés répondirent que le roi ne craignait point de subir le jugement du Pape en quelque lieu que ce fût, le sachant un juge incorruptible, mais qu'il était pressé par l'année de son excommunication près d'expirer, et que les seigneurs attendaient ce jour, après lequel ils ne l'écouteraient plus et le déclareraient privé sans retour de la dignité royale, et cela d'après les lois mêmes du pays et du royaume, *juxta Palatinas leges*. C'est pourquoi il pria instamment le Pape de l'absoudre seulement de l'excommunication, se soumettant, pour cet effet, à telle condition qu'il lui plairait, et promettant ensuite de répondre à ses accusateurs en tel lieu et à tel jour que le Pape ordonnerait, et de renoncer à la couronne s'il ne pouvait se justifier¹.

Le Pape résista longtemps, craignant la légèreté du roi ; mais enfin, cédant à l'importunité des députés et à leurs raisons, il dit : « S'il est véritablement repentant, qu'il nous remette la couronne et les autres marques de la royauté et qu'il s'en déclare désormais indigne ! » Les députés trouvèrent cette condition trop dure et pressèrent le Pape de ne pas pousser ce prince à l'extrémité. Il se laissa donc fléchir avec bien de la peine et dit : « Qu'il vienne, et qu'il répare par sa soumission l'injure qu'il a faite au Saint-Siège ! » Le roi vint en effet à Canosse, et, laissant dehors toute sa suite, il entra dans la forteresse, qui avait trois enceintes de murailles. On le fit demeurer dans la seconde, sans aucune marque de sa dignité ; au contraire il était nu-pieds et vêtu de laine sur la chair, et passa tout le jour sans manger, jusqu'au soir, attendant l'ordre du Pape. Il passa de même le second et le troisième jour.

Enfin, le quatrième jour, le Pape permit qu'il vînt en sa présence. Henri se prosterna,

les bras en croix, en répétant : « Pardonnez, bienheureux Père, pardonnez-moi dans votre miséricorde ! » Le Pape, le voyant pleurer, fut touché de compassion et dit : « C'est assez¹ ; » et après plusieurs discours de part et d'autre, il convint de lui donner l'absolution aux conditions suivantes : que Henri se présenterait à la diète générale des seigneurs allemands au jour et au lieu qui seraient marqués par le Pape, et y répondrait aux accusations proposées contre lui, dont le Pape serait juge, s'il voulait ; que, suivant son jugement, il garderait le royaume ou y renoncerait, selon qu'il serait trouvé innocent ou coupable, sans que jamais il tirât aucune vengeance de cette poursuite faite contre lui ; que, jusqu'au jugement de la cause, il ne porterait aucune marque de la dignité royale et ne prendrait aucune part au gouvernement du royaume, seulement qu'il pourrait exiger les services, c'est-à-dire les redevances nécessaires pour l'entretien de sa maison ; que ceux qui lui avaient prêté serment en demeureraient quittes devant Dieu et devant les hommes ; qu'il éloignerait pour toujours de sa personne Robert, évêque de Bamberg, et les autres dont les conseils lui avaient été si préjudiciables ; que, s'il se justifiait et demeurerait roi, il serait toujours soumis et obéissant au Pape, et l'aiderait, selon son pouvoir, à corriger les abus de son royaume, contraires aux lois de l'Église ; enfin que, s'il manquait à quelqu'une de ces conditions, l'absolution serait nulle, il serait tenu pour convaincu, sans jamais être reçu à se justifier, et les seigneurs auraient la liberté d'élire un autre roi.

Henri accepta toutes ces conditions et s'engagea même par serment à les remplir fidèlement. Le serment était conçu en ces termes : « Moi, Henri, roi, je promets de me trouver, au jour fixé par le seigneur Pape Grégoire, à la réunion des archevêques, des évêques, des ducs, des comtes et des autres princes du royaume teutonique. Selon le jugement qu'il prononcera je donnerai satisfaction des plaintes qu'ils font contre moi, ou je me réconcilierai avec eux et avec ceux qui

¹ Lambert.

¹ Domnizo. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6, pars 2.

suivent leur parti. Si des obstacles réels empêchent que lui ou moi nous nous trouvions au jour fixé à cette réunion, je resterai sous les mêmes obligations pour la suite. Si le seigneur Pape Grégoire veut passer les monts ou visiter quelque autre partie du royaume, il aura sécurité entière de ma part et de la part de tous ceux qui m'obéissent, tant pour sa vie et pour ses membres que pour sa liberté, ainsi que pour la vie, les membres et la liberté de ceux qui l'accompagnent, et de ses légats, soit qu'ils séjournent, soit qu'ils cheminent. De mon consentement on ne fera rien contre leur honneur, et, s'ils étaient attaqués par quelqu'un, je les soutiendrais de tout mon pouvoir. Tout ceci je l'observerai d'une manière loyale et inviolable, et je l'atteste par mon serment ¹. »

« Mais ce serment ne fut pas encore jugé suffisant par le Pape ; il fallut que les intercesseurs de Henri se rendissent eux-mêmes garants de ses promesses. Saint Hugues, abbé de Cluny et parrain du roi, alléguant que sa profession de moine ne lui permettait pas de jurer, donna sa foi en présence de Dieu ; mais Eppon, évêque de Zeitz, l'évêque de Verceil, le margrave Azon d'Este et d'autres princes confirmèrent par serment que le roi ferait ce qu'il avait promis.

« Dès que ces serments eurent été prêtés le Pape donna au roi la bénédiction et la paix apostolique et célébra la messe. Après la consécration il le fit approcher de l'autel avec tous les assistants, qui étaient en grand nombre ; puis, tenant à la main le corps de Notre-Seigneur, il dit : « J'ai reçu depuis longtemps des lettres de vous et de ceux de votre parti, où vous m'accusez d'avoir usurpé le Saint-Siège par simonie, et d'avoir commis, tant avant mon épiscopat que depuis, des crimes qui, selon les canons, me fermeraient l'entrée aux ordres sacrés. Quoique je puisse me justifier par le témoignage de ceux qui savent comment j'ai vécu dès mon enfance et qui ont été les auteurs de ma promotion à la dignité épiscopale, toutefois, pour ôter toute ombre de scandale, je ne veux m'en rapporter qu'au seul jugement de

Dieu et non à celui des hommes ; je veux que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que je vais prendre, soit aujourd'hui une preuve de mon innocence. Je prie le Tout-Puissant de dissiper tout soupçon si je suis innocent, et de me faire mourir subitement si je suis coupable. » Ayant ainsi parlé il prit une partie de l'hostie et la consumma. Le peuple fit des acclamations de joie, louant Dieu et félicitant le Pape de cette preuve de son innocence.

« Mais le Pape, ayant fait faire silence, se tourna vers le roi et lui dit : « Faites, s'il vous plaît, mon fils, ce que vous m'avez vu faire. Les princes allemands n'ont pas cessé un jour de vous accuser devant moi d'un grand nombre de crimes pour lesquels ils prétendent que vous devez être interdit, pendant toute votre vie, non-seulement de toute fonction publique de la royauté, mais encore de la communion ecclésiastique et de tout commerce de la vie civile. Ils demandent instamment que vous soyez jugé, et vous savez l'incertitude des jugements humains. Faites donc ce que je vous conseille, et, si vous vous sentez innocent, délivrez l'Église de ce scandale et vous-même de cet embarras ; prenez cette autre partie de l'hostie, afin que cette preuve de votre innocence ferme la bouche à tous vos ennemis et m'engage à être votre défenseur le plus ardent, pour vous réconcilier avec les seigneurs et finir à jamais la guerre civile. »

« Le roi, qui ne s'attendait à rien moins, surpris et embarrassé, commença par reculer, et, s'étant retiré à part avec ses confidents, il délibéra en tremblant sur ce qu'il devait faire pour éviter une épreuve si terrible. Enfin, ayant un peu repris ses esprits, il dit au Pape que les seigneurs qui lui étaient demeurés fidèles étaient absents pour la plupart, aussi bien que ses accusateurs, et qu'ils n'ajouteraient pas grande foi à ce qu'il aurait fait sans eux pour sa justification. C'est pourquoi il pria le Pape de réserver l'affaire en son entier à un concile général. Le Pape se rendit sans peine à la prière du roi. Il ne laissa pas de lui donner le corps de Notre-Seigneur, et, ayant achevé la messe, il l'invita à dîner, où il le traita avec beaucoup d'hon-

¹ Labbe, t. 10, l. 4, *post epist.* 12. Paul Bernried, n. 84.

neur ; et, après l'avoir instruit soigneusement de tout ce qu'il devait observer, il le renvoya aux siens, qui étaient demeurés assés loin hors du château ¹.

Incontinent après l'absolution du roi le Pape en donna avis aux seigneurs d'Allemagne, par une lettre où il dit : « Suivant la résolution prise avec vos députés, nous sommes venu en Lombardie, environ vingt jours avant le terme auquel quelqu'un des ducs devait venir au-devant de nous aux passages des montagnes ; mais, après ce terme expiré, on nous manda qu'on ne pouvait nous envoyer d'escorte ; ce qui nous mit en grande peine, parce que nous n'avions pas d'ailleurs de moyens de passer chez vous. Cependant nous apprîmes d'une manière certaine que le roi venait, et, avant que d'entrer en Italie, il nous offrit par des envoyés de satisfaire en tout à Dieu et à saint Pierre, et nous promit toute obéissance pour la correction de ses mœurs, pourvu qu'il obtint son absolution. Nous consultâmes et délibérâmes longtemps, le reprenant fortement de ses excès par les envoyés de part et d'autre, et enfin il vint, sans marques d'hostilité et peu accompagné, à la ville de Canosse, où nous demeurions. Il fut trois jours à la porte sans aucune marque de dignité royale, nu-pieds et vêtu de laine, demandant miséricorde avec beaucoup de larmes, en sorte que tous les assistants ne pouvaient retenir les leurs et nous priaient instamment pour lui, admirant notre dureté ; et quelques-uns criaient que ce n'était pas une sévérité apostolique, mais une cruauté tyrannique. Enfin, nous laissant vaincre, nous lui donnâmes l'absolution et le reçûmes dans le sein de l'Eglise, après avoir pris de lui les sûretés transcrites ci-dessous, qui furent aussi confirmées par l'abbé de Cluny, par les comtesses Mathilde et Adélaïde, et plusieurs autres seigneurs, évêques et laïques. Ce qui étant ainsi passé, nous désirons passer chez vous, sitôt que nous en aurons la commodité, pour travailler plus efficacement à la paix de l'Eglise et de l'empire ; car vous devez être persuadés que nous avons laissé toute l'affaire en suspens jusqu'à ce que nous

puissions la terminer par votre conseil. » Cette lettre est du 28 janvier 1077 ¹.

On nous a tellement habitués à ne voir dans Grégoire VII que *l'ambitieux, l'orgueilleux, l'impétueux, le fougueux* Hildebrand, que l'exposé historique de ce qu'il a fait concertera probablement les idées de plus d'une personne. Un point surtout a choqué ces derniers siècles ; c'est la rigueur et l'arrogance avec lesquelles il traite à Canosse le roi de Germanie. Nous sommes étrangement scandalisés qu'un Pape, avant d'absoudre un aussi saint homme que ce roi teuton, lui fasse porter un habit de pénitent, le fasse jeûner jusqu'au soir, et cela pendant trois jours, ni plus ni moins. On ne sera donc pas peu surpris d'apprendre qu'un auteur protestant d'Allemagne s'est avisé de découvrir que, bien loin d'avoir été dur en cette circonstance, Grégoire usa envers Henri d'une indulgence et d'une générosité singulières. Il trouve d'abord que trois jours de jeûne pour cette masse énorme de crimes qu'il avait sur la conscience n'étaient pas une pénitence excessivement rigoureuse. D'ailleurs ces sortes de pénitences n'étaient pas une chose inouïe alors : le père de Henri, tout empereur qu'il était, recevait souvent la discipline de la main de son confesseur. Cette remarque, faite par un protestant, est d'autant plus curieuse. Une autre, qui ne l'est pas moins, c'est qu'en remettant la sentence définitive à une diète subséquente Grégoire sacrifiait ses propres intérêts pour favoriser ceux de Henri. Dans l'état où était réduit ce dernier Grégoire en eût obtenu facilement les plus grands avantages, entre autres la renonciation aux investitures, s'il avait voulu le rétablir complètement. D'un autre côté, s'il l'avait rétabli sans la participation des princes assemblés à Augsbourg, ceux-ci, disposés comme ils étaient, n'eussent pas manqué de repousser tout à fait Henri et de choisir un autre roi. Ainsi donc, suivant cet auteur protestant, Grégoire VII, sous une apparence de sévérité, exerçait envers Henri la plus généreuse indulgence ².

¹ Lambert, Paul Bernried, Voigt.

¹ L. 4, *epist.* 12. — ² Planck, t. 4, p. 178-184.

Après l'Allemagne, ce qui occupait le plus le zèle et la vigilance du Pape saint Grégoire, c'était la France, tant pour y maintenir la pureté de la foi que pour y rétablir la sainteté de la discipline et des mœurs. Et ses efforts n'y furent par stériles; ils étaient puissamment secondés par son digne légat, Hugues de Die.

Le malheureux Bérenger, n'ayant ni assez d'humilité pour s'en tenir simplement à la doctrine de l'Église sur l'Eucharistie, ni assez d'intelligence pour bien comprendre cette doctrine, passait sa vie à rétracter tantôt ses erreurs, tantôt ses rétractations. Il s'était rétracté une première fois, l'an 1055, dans un concile de Tours; une seconde fois, l'an 1059, dans un concile de Rome; probablement une troisième fois, l'an 1073, dans un concile de Poitiers, où il faillit être tué, tant on eut horreur de son blasphème. L'an 1078 le Pape Grégoire, ayant appris qu'à la faveur des troubles de l'Église, ce novateur, malgré tant d'abjurations, persistait à dogmatiser contre la présence réelle de Jésus-Christ au sacrement de nos autels, le cita pour comparaître à Rome, où il eut la patience de l'entendre dans deux conciles. Comme Bérenger ne put justifier sa foi sur l'Eucharistie, il fut contraint de dire encore une fois anathème à ses sentiments, et, pour convaincre les Pères de sa catholicité, il dressa lui-même une profession de foi conçue en ces termes : « Je confesse que le pain offert à l'autel est, après la consécration, le vrai corps du Christ, ce corps qui est né de la Vierge, qui a souffert sur la croix, et que le vin offert à l'autel est, après la consécration, le vrai sang qui a coulé du côté du Christ; et je proteste que je crois de cœur ce que je prononce de bouche. Qu'ainsi Dieu et ces saintes reliques me soient en aide ¹. »

Plusieurs évêques de ce concile, qui connaissaient la dissimulation et l'artifice de Bérenger, ne crurent pas cette profession suffisante pour parer à ses fourberies et à ses équivoques, d'autant plus qu'il n'y faisait nulle mention de la transsubstantiation. Ainsi on remit à traiter plus amplement

cette affaire dans un concile plus nombreux, qui devait se tenir à Rome l'année suivante (1079). Il s'y trouva cent cinquante évêques ou abbés. « Nous y avons assisté, dit un auteur du temps, et nous avons vu que Bérenger, paraissant au milieu du concile, a détesté avec serment son hérésie touchant le corps du Seigneur, en présence du Pape, de cent cinquante évêques et abbés, et d'un nombre infini d'ecclésiastiques. » Bérenger y fit une nouvelle profession de foi qui lui fut dictée, et qui est conçue en des termes qui ne laissent aucun subterfuge à la mauvaise foi; la voici :

« Moi Bérenger, je crois de cœur et confesse de bouche que le pain et le vin offerts à l'autel sont, par le mystère de la prière sacrée et des paroles de notre Rédempteur, changés substantiellement en la vraie, propre et vivifiante chair et au sang de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et qu'après la consécration c'est le vrai corps qui est né de la Vierge, qui a été attaché à la croix et offert pour le salut du monde, et qui est maintenant assis à la droite du Père, et que c'est le vrai sang qui a coulé de son côté; et cela non-seulement par le signe et la vertu du sacrement, mais dans la propriété de la nature et la vérité de la substance, comme il est contenu dans cet écrit que j'ai lu, et comme vous l'entendez. Je crois ainsi, et je n'enseignerai rien désormais de contraire à cette foi. Qu'ainsi Dieu et ses saints Évangiles me soient en aide ¹. »

On ne pouvait rien de plus précis que cette profession de foi; aussi le Pape en fut-il satisfait, et pour prémunir Bérenger contre les rechutes, il lui défendit, de la part de Dieu et des saints apôtres Pierre et Paul, de dogmatiser sur l'Eucharistie, ou même de disputer dans la suite en aucune manière sur cette article avec personne, à moins que ce ne fût pour convertir ceux qu'il pourrait avoir égarés. Le Pape donna même à Bérenger des lettres testimoniales qui faisaient foi de la pureté de sa doctrine, et par lesquelles il était défendu, sous peine d'excommunication, de le traiter d'hérétique.

Toutes ces précautions furent encore inutiles. A peine Bérenger était-il de retour en

¹ Mabill., *Analecta*.

¹ Labbe, t. 10, p. 378.

France que, pour soutenir son parti, il écrivit contre la dernière profession de foi qu'on lui avait fait souscrire au concile de Rome. Il déclare qu'il ne l'avait signée que pour éviter la mort et qu'ainsi on ne pouvait pas se prévaloir de sa signature. Il ose même avancer, dans le même écrit, que le Pape avait montré du penchant pour sa doctrine, que Sa Sainteté aurait été contente de la courte profession de foi qu'il lui avait présentée, si la malignité de quelques cardinaux ne l'avait obligée d'en exiger une plus diffuse. Il a l'audace d'assurer que le Pape, incertain du parti qu'il devait prendre sur les contestations présentes, ordonna des prières et des jeûnes pour obtenir de Dieu qu'il lui fit connaître qui pensait le mieux sur l'Eucharistie, ou de lui Bérenger, ou de l'Eglise romaine, et qu'après trois jours de jeûne la sainte Vierge avait répondu qu'il ne fallait rien penser ni rien croire de l'Eucharistie que ce qui était marqué dans les Écritures, contre lesquelles Bérenger n'avait rien avancé.

Le nouvel écrit de Bérenger causa dans la France un scandale qui obligea le légat Hugues de Die à citer cet hérésiarque au concile qu'il tint à Bordeaux l'an 1080. On avait eu jusqu'alors trop de patience à souffrir les variations de cet artificieux sectaire. Toutes les personnes désintéressées étaient indignées de ses parjures, et celles qui avaient du zèle murmuraient hautement. Il sentit qu'il ne pourrait plus éviter la punition qu'il méritait, et il prit enfin le parti de se soumettre sincèrement, du moins à ce qu'il parut. On ne sait pas le détail de ce qui se passa au concile de Bordeaux; mais Bérenger alla, au retour, se cacher dans l'île de Saint-Côme et Saint-Damien, près de Tours, pour y faire pénitence des troubles et des scandales qu'il avait excités dans l'Eglise. Il y passa dans une exacte retraite les huit années qu'il vécut encore. Il mourut la veille de l'Épiphanie 1088, dans de beaux sentiments de repentir, si nous en croyons quelques auteurs; car il y en a qui en doutent. On assure qu'étant à l'article de la mort il s'écria : « C'est en ce jour de son Épiphanie que mon Seigneur Jésus-Christ se manifestera à moi pour me récompenser à cause de ma pénitence,

comme je l'espère, ou, comme je le crains, pour me punir à cause des autres que j'ai pervertis ¹. »

Le Pape saint Grégoire donna aussi ses soins à retrancher les scandales de l'évêque dans la Bretagne armorique. Johenée, archevêque de Dol, ainsi qu'il se nommait, avait éludé les procédures commencées contre lui depuis longtemps. Il avait obtenu ce siège à force de présents qu'il avait faits au comte Alain, et, étant évêque, il s'était marié publiquement et avait marié ses filles en leur donnant pour dot les biens de l'Eglise. Grégoire VII, ayant appris ces horribles scandales, ne tarda pas d'y remédier. Il déposa Johenée et ordonna qu'on élût un autre évêque. Le clergé et la peuple de Dol élurent un jeune homme nommé Gilduin, qu'ils envoyèrent à Rome pour y être ordonné. Le Pape ne fut pas satisfait de cette élection à cause de la jeunesse de Gilduin, et il ordonna pour le siège de Dol Èvène, abbé de Saint-Mélaine, qui était venu à Rome avec Gilduin, qu'on avait élu. Grégoire écrivit en même temps à Guillaume, roi d'Angleterre, de ne plus protéger un prélat aussi scandaleux que Johenée.

Il écrivit aussi au peuple de Dol que le jeune homme qu'ils avaient élu s'était désisté de son élection et que c'était à sa prière qu'il avait ordonné Èvène. Il manda aux évêques bretons que, pour l'honneur de la province, il avait accordé le pallium à Èvène, à condition cependant qu'il se soumettrait quand il plairait au Saint-Siège de terminer la cause, pendant depuis si longtemps entre l'Eglise de Tours et celle de Dol, touchant les droits de métropolitain, promettant néanmoins que, si l'Eglise de Dol perdait le titre de métropole, il ne laisserait pas de permettre à Èvène de porter le pallium et d'accorder à cette Eglise d'autres privilèges pour la dédommager ². Èvène fut un digne prélat s'il gouverna son Eglise comme son monastère; car, quand il prit possession de l'abbaye de Saint-Mélaine de Rennes, il n'y trouva qu'un religieux, et il en laissa cent en la quittant.

Le légat Hugues de Die travaillait toujours

¹ Guill. Malm. et in *Bibl. Floriac. Hist. de l'Eglise gall.*, l. 21. — ² Apud Martenne inter *Acta Dol.*

avec le même zèle à réformer la France par les fréquents conciles qu'il tenait. Il en tint un à Bordeaux, l'an 1080, avec Amat, évêque d'Oleron, qui lui avait été associé dans sa légation. Amat tint un concile particulier dans la petite Bretagne, où l'on défendit de donner l'absolution aux pécheurs qui ne se corrigeaient point. Grégoire avait écrit aux Bretons contre le même abus qui régnait parmi eux, et il leur marque qu'il leur envoie Amat pour corriger ce désordre.

Hugues, de son côté, tint deux conciles l'an 1080 : le premier à Saintes, où l'on régla que le monastère de la Réole, qui avait été arrosé du sang de saint Abbon, appartiendrait au monastère de Fleuri ; le second à Avignon, où il déposa Achard, qui s'était emparé de l'Église d'Arles pendant la vacance du siège, et fit élire en sa place Gibelin. Il fit aussi élire Lanthelme archevêque d'Embrun, Hugues évêque de Grenoble, et Didier évêque de Cavallion, et, après le concile, il les conduisit la même année à Rome, où ils furent ordonnés. Nous parlerons ailleurs des vertus de saint Hugues, évêque de Grenoble.

Le légat avait convoqué à quelqu'un de ces conciles les évêques de Normandie, avec l'évêque du Mans et l'abbé de la Couture. Comme ils ne s'y rendirent pas il les avait tous excommuniés, excepté l'archevêque de Rouen ; mais le Pape n'approuva pas la sévérité de Hugues, et il rétablit tous ces prélats dans leurs fonctions. Il ordonna à son légat de ménager davantage le roi Guillaume, duc de Normandie. « Car, dit le Pape, quoique ce prince ne se comporte pas en certaines choses aussi religieusement que nous le souhaiterions, cependant, parce qu'il ne détruit point et ne vend point les églises, parce qu'il n'a point voulu entrer dans le parti des ennemis du Saint-Siège, et qu'il a même fait serment d'obliger les prêtres mariés à quitter leurs femmes et les laïques qui possèdent des dîmes à y renoncer, il mérite plus de louanges et d'honneur que les autres rois ¹. »

Le roi Guillaume montrait en effet un grand zèle pour le rétablissement de la discipline en Normandie et en Angleterre. Il fit

assembler, l'an 1080, un concile à Lillebonne, dans le pays de Caux, où l'on fit treize canons, dont voici les dispositions les plus remarquables. On ordonne que les évêques et les seigneurs veillent à l'observation de la trêve de Dieu ; qu'on punisse selon les lois ceux qui ont épousé leurs parentes ; qu'on ne souffre point que les prêtres, les diacres, les sous-diacres, les chanoines et les doyens aient des femmes, et, comme les évêques avaient montré quelque négligence sur ce point, le roi veut que les magistrats laïques jugent les prêtres concubinaires en présence des officiers de l'évêque. Le roi déclare qu'il rendra aux évêques la connaissance de ces délits quand ils auront fait paraître plus de zèle. On indique plusieurs crimes pour lesquels on devait payer une amende à l'évêque, et d'autres pour lesquels on ne devait pas exiger d'argent, mais seulement mettre le coupable en pénitence ¹.

Les deux légats, Hugues de Die et Amat d'Oleron, tinrent, au mois de mars 1081, un concile à Issoudun, où il se trouva dix-sept évêques, parmi lesquels étaient quatre métropolitains, savoir, Richard de Bourges, Richer de Sens, Radulfe de Tours et Gosselin de Bordeaux. Amat excommunia dans ce concile les chanoines de Saint-Martin de Tours, parce qu'ils avaient refusé de le recevoir en procession à son arrivée en cette ville. Urbain II accommoda dans la suite cette affaire. C'est une perte pour l'histoire de l'Église que les actes de tous ces conciles ne soient pas venus jusqu'à nous. Quelques donations qui y furent faites à diverses églises nous en ont seulement conservé la mémoire ².

Le légat Hugues de Die tint, la même année 1081, un concile à Meaux, où il déposa Ursion, évêque de Soissons, qui, après la mort de Thethald, avait obtenu cet évêché par brigue. Ursion fut cité au concile, et, sur le refus qu'il fit de comparaître, on procéda à sa déposition. Hugues ordonna aussitôt au clergé de Soissons, dont la meilleure partie s'était rendue à Meaux, d'élire un autre évêque. Ils élurent le saint moine Arnoulfe, qui vivait reclus dans sa cellule, où il était rentré après

¹ L. 9, *epist.* 5.

² Labbe, t. 10, p. 392. — ² Id., t. 10, p. 435 et 399.

qu'il eut abdiqué la charge d'abbé de Saint-Médard. Le légat lui députa aussitôt quelques personnes du concile pour lui ordonner de sortir de sa cellule et de se rendre au concile. Cet ordre fut pour lui un coup de foudre ; il obéit cependant, malgré sa répugnance, et dès qu'il parut dans le concile on fit relire l'acte de son élection, qui fut confirmé par les acclamations des assistants. Aussitôt, sans lui donner le temps de s'excuser, on le fit asseoir au rang des évêques, et le légat lui ordonna, en vertu de la sainte obéissance, d'accepter l'épiscopat. Comme Manassès de Reims, métropolitain de Soissons, était alors déposé, le légat voulut lui-même l'ordonner, et il marqua le jour et le lieu où Arnoulfe devait se rendre.

En attendant le saint homme retourna à son monastère, et, après avoir fait préparer ce qui était nécessaire pour son voyage, il partit avec quelques moines de Saint-Médard. En chemin il rendit visite à Thibault, comte de Champagne, qu'il trouva à Vertus, diocèse de Châlons, et dont il fut reçu avec honneur. Il eut en ce lieu quelque mécontentement d'un moine nommé Ostremare, qui l'accompagnait ; il le renvoya ; mais, pour le consoler, il le chargea d'aller à Paris trouver la reine Berthe et de lui annoncer de sa part qu'elle était enceinte d'un fils qui serait nommé Louis et qui gouvernerait le royaume de France. « Elle aura, dit-il, de la peine à vous croire, parce qu'elle n'a pas encore senti le fruit qu'elle porte ; mais elle le sentira bientôt. » La reine reçut cette nouvelle avec une joie mêlée de crainte. Elle fit aussitôt appeler le roi, qui était à la chasse, pour la lui apprendre, et l'événement justifia la prophétie. Saint Arnoulfe, ayant continué sa route, fut ordonné évêque par le légat le 19 décembre 1081. A son retour il visita le monastère de Cluny, où il fut reçu par saint Hugues avec de grands honneurs ; mais, à son arrivée à Soissons, il trouva Gervais, frère d'Ursion, l'évêque déposé, avec une troupe nombreuse de soldats, pour lui en défendre l'entrée. Ainsi il se retira à Ouchi-le-Château, d'où il gouverna son diocèse ¹. Le légat Hugues de

Die tint en France d'autres conciles et eut à y traiter, ainsi que le Pape Grégoire VII, d'autres affaires fâcheuses ou embarrassantes ; car généralement on ne recourt au Pape que pour des affaires de cette nature, comme on ne recourt au médecin que pour des maladies auxquelles on ne connaît pas de remède.

Quant à saint Hugues, qui avait été ordonné évêque de Grenoble, c'était un des plus saints prélats de son temps. Il était originaire du territoire de Valence, d'un lieu nommé Château-sur-Isère. Hugues, alors évêque de Die, ayant connu son mérite, le prit à sa suite, et il se servit utilement de lui dans la poursuite et la réforme qu'il faisait des désordres du clergé. Ayant été élu évêque de Grenoble, saint Hugues ne voulut point recevoir l'ordination de Guarmond ou Herman de Vienne, qui était accusé de simonie, et il alla à Rome, comme nous l'avons dit. La comtesse Mathilde, qui était alors la plus zélée protectrice de l'Église, lui témoigna beaucoup d'amitié et lui fit présent d'un bâton pastoral et de plusieurs livres. Il trouva, en arrivant à Grenoble, un peuple indocile et ignorant, un clergé simoniaque, des prêtres concubinaires ou mariés publiquement, des laïques usuriers et usurpateurs des biens de l'Église. C'était un vaste champ à son zèle ; il travailla avec courage à retrancher tous ces scandales ; mais, le fruit ne répondant pas à ses travaux, il quitta son siège après environ deux ans d'épiscopat et se retira à la Chaise-Dieu, où il prit l'habit monastique. Il n'y demeura qu'un an ; car le Pape Grégoire, ayant appris le lieu de sa retraite, lui ordonna de retourner à son Église et de ne pas préférer son repos au salut des âmes dont il était chargé. Hugues obéit ; mais il conserva le reste de sa vie, dans l'épiscopat, l'amour et les pratiques de la vie monastique ¹.

Tandis que le grand et saint Pape Grégoire VII, à l'exemple et à la suite de saint Léon IX, travaillait ainsi, avec une foi et un courage invincibles, à la réformation du clergé, à l'extirpation de la simonie et de l'incontinence qui le déshonoraient, Dieu suscita un nouveau patriarche de la vie solitaire,

¹ *Acta SS.*, 15 août.

¹ *Acta SS.*, 1^{er} avril.

un homme pareil aux Antoine de la Thébaïde, aux Hilarion de la Palestine; un homme et un ordre qui, par leur vie pénitente, devaient servir de leçon et de modèle au clergé et au peuple chrétiens et attirer à jamais les bénédictions du Ciel sur toute l'Église; un ordre qui, après huit siècles, est encore le même, sans avoir jamais eu besoin de réforme, ni pour la pureté de la foi, ni pour l'austérité de la discipline. Cet homme est saint Bruno; cet ordre, ce sont les Chartreux.

Bruno était né à Cologne, où il fut élevé. Il fit ses études en France, où la capacité qu'il acquit lui fit donner la chaire de l'école de Reims. Manassès, archevêque de Reims, le fit son chancelier, comme il paraît par quelques actes que Bruno a signés en cette qualité. Mais les bienfaits dont Manassès le combla ne lui fermèrent pas les yeux sur les excès où ce prélat se portait et n'affaiblirent pas son zèle. Bruno fut un des principaux accusateurs de ce prélat, qui, pour l'en punir, le priva de ses bénéfices. Bruno eut moins de chagrin de ces mauvais traitements que des scandales que donnait l'archevêque. Il se retira d'abord à Cologne, où il fut quelque temps chanoine de Saint-Cunibert; mais Dieu l'appela à un état plus parfait. Dès le temps que Bruno était à Reims, sous l'archevêque Manassès, il forma, avec quelques-uns de ses amis, le dessein d'embrasser la vie monastique. C'est ce qu'il raconte lui-même dans une lettre à Radulfe le Vert, alors prévôt de l'Église de Reims.

« Vous vous souvenez, dit-il, que vous et moi, et Fulcius le Borgne, nous promenant un jour dans un jardin, proche de la maison d'Adam, où je logeais, après avoir discouru ensemble de la caducité des biens et des plaisirs de la terre, comparée à la durée des joies célestes, nous fûmes si embrasés de ferveur que nous promîmes et vouâmes au Saint-Esprit de quitter au plus tôt les choses périssables et de prendre l'habit monastique, pour tâcher de mériter les biens éternels; ce que nous n'aurions pas différé d'exécuter sans un voyage que Fulcius fit alors à Rome. » Cette lettre de saint Bruno fait assez voir que la conférence qu'il eut avec ses amis sur la vanité des biens de la terre fut la première cause de sa retraite, après le dégoût et les

chagrins qu'il avait de vivre sous un archevêque aussi scandaleux que Manassès. Ce prélat, quoique déposé, se maintint quelque temps dans son siège; mais il fut enfin chassé par son peuple, et il se retira à la cour de Henri, roi de Germanie, où il mourut misérablement hors de la communion de l'Église. Rainald, trésorier de Saint-Martin de Tours, qui avait été élu en sa place, devint tranquille possesseur de ce grand siège.

Ce changement ne fit pas perdre à Bruno le pieux dessein qu'il avait conçu. Pour l'exécuter il s'associa six compagnons d'une grande ferveur. Ils délibéraient encore quel genre de vie ils embrasseraient pour mieux servir le Seigneur; mais, après avoir consulté plusieurs saints personnages, et entre autres un saint ermite d'une grande réputation, qui pouvait être saint Étienne de Muret ou saint Robert de Molesme, ils se rendirent à Grenoble, auprès de saint Hugues, évêque de cette ville. Ce saint évêque, qui, la nuit précédente, avait vu en songe sept étoiles, jugea que Dieu avait voulu par là faire connaître le mérite de ces sept pèlerins, et que c'étaient comme autant d'astres qui venaient éclairer son diocèse. Il les reçut avec joie et leur donna pour leur demeure des montagnes affreuses, proche de Grenoble, nommées *la Chartreuse*. Ils y bâtirent un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge, et, s'étant fait des cellules autour de cette chapelle, ils en prirent possession vers la Saint-Jean de l'an 1084. Tels furent les commencements du nouvel ordre qui a donné et ne cesse de donner tant d'édification à l'Église, et en particulier à la France, où il a pris naissance. La Chartreuse, cette première demeure des disciples de saint Bruno, a donné son nom à toutes les maisons de cet institut et aux solitaires qui l'ont embrassé.

Nous n'avons point rapporté, parmi les causes de la conversion de saint Bruno, le miracle du chanoine qui, ressuscitant, dit-on, pour un moment pendant ses obsèques, s'écria qu'il était damné. Aucun des auteurs contemporains qui ont parlé de la retraite de saint Bruno n'a fait mention de cet événement, lequel cependant n'était pas de nature à être omis s'il eût été véritable. On convient

assez aujourd'hui que cette histoire est supposée, et on l'a en effet retranchée du Bréviaire romain. Cependant la question ne paraît pas décidée sans appel ; car, dans le moment même où on imprime ces lignes, nous prenons connaissance de l'*Histoire de saint Bruno*, par Tromby¹, qui s'occupe dans un grand détail à réfuter toutes les raisons contre et à faire valoir des raisons pour la réalité du miracle. Un nouveau biographe de saint Bruno fera bien de revenir là-dessus.

Bruno mena avec ses compagnons une vie angélique dans les montagnes de la Chartreuse. Voici ce que Guibert, abbé de Nogent, célèbre auteur de ce temps-là, dit de la manière de vivre des premiers Chartreux. « Leur église, dit-il, est bâtie proche du sommet de la montagne. Ils ont un cloître assez commode ; mais ils ne demeurent pas ensemble comme les autres moines. Chacun a sa cellule autour du cloître, où ils travaillent, dorment et prennent leur réfection. Le dimanche ils reçoivent de l'économe du pain et des légumes pour la semaine. Les légumes sont le seul mets qu'ils fassent cuire chez eux ; une fontaine leur fournit de l'eau pour boire et pour les autres usages, par des canaux qui vont aboutir à toutes les cellules. Les dimanches et les jours solennels ils mangent du fromage et quelques poissons, quand des personnes de piété leur en ont donné ; car ils n'en achètent point. Pour de l'or, de l'argent et des ornements de l'église, ils n'en reçoivent pas quand on leur en offre. Ils n'ont pour toute argenterie qu'un calice. Ils ne s'assemblent pas dans l'église aux heures ordinaires ; si je ne me trompe, ils entendent la messe les dimanches et les jours de fête. Ils ne parlent presque jamais, et, s'il est besoin de faire entendre quelque chose, ils le font par signes. Quand ils boivent du vin il est si trempé qu'il n'a aucun goût et ne vaut guère mieux que de l'eau. Ils portent le cilice sur la chair ; leurs autres habits sont assez minces. Ils sont gouvernés par un prieur ; l'évêque de Grenoble leur tient lieu d'abbé. Mais, quoiqu'ils soient pauvres, ils ont cependant une riche bibliothèque.

« Le comte de Nevers, continue Guibert, étant allé les visiter cette année par dévotion, eut pitié de leur pauvreté et leur envoya à son retour de l'argenterie d'un grand prix. Ils la lui renvoyèrent, et le comte, édifié de ce refus, leur envoya des cuirs et des parchemins, qu'il savait leur être nécessaires pour transcrire des livres. Comme la Chartreuse est une terre stérile, ils sèment peu de blé ; mais ils en achètent avec les toisons de leurs brebis, dont ils nourrissent de grands troupeaux. Au bas de la montagne demeurent plus de vingt laïques qui les servent avec une grande affection et qui ont soin de leurs affaires temporelles, tandis qu'eux ne s'appliquent qu'à la contemplation. » Guibert parle ensuite du grand nombre de conversions que l'exemple de ces solitaires de la Chartreuse opéra dans la France, et de l'empressement qu'on témoigna dans toutes les provinces pour bâtir des monastères de cet institut¹.

Au portrait que l'abbé de Nogent nous fait de la vie des premiers Chartreux Pierre le Vénérable ajoute plusieurs traits édifiants. Il dit que leurs habits étaient vils, courts et étroits ; qu'autour de leurs cellules ils avaient marqué une certaine enceinte hors de laquelle, quelque chose qu'on pût leur offrir, ils n'auraient pas accepté un pied de terre ; qu'ils avaient un nombre fixe de bœufs, de brebis, d'ânesses et de chèvres ; que, pour n'être pas obligés de l'augmenter, ils ne recevaient que douze moines dans une maison, sans compter le prieur, avec dix-huit convers et quelques valets ; qu'ils ne mangeaient jamais de chair, même étant malades ; que, le mardi et le samedi, ils ne mangeaient que des légumes, et que, le lundi, le mercredi et le vendredi, ils ne mangeaient que du pain bis et ne buvaient que de l'eau ; qu'ils ne faisaient qu'un repas par jour, excepté les dimanches, les fêtes solennelles et les octaves de Pâques, de Noël et de la Pentecôte, et qu'on ne leur disait la messe que les dimanches et les fêtes. Les six premiers compagnons de saint Bruno furent Landuin, qui lui succéda dans le gouvernement de la grande Chartreuse ; deux Étienne, chanoines de Saint-Rufé ; Hugues,

¹ Tromby, *Storia del patriarca S. Brunone*, Napoli, 1775, 3 vol. in-fol.

¹ Guibert, *de Vita sua*, l. 1, c. 10.

qui était seul prêtre de la communauté ; André et Garin, laïques.

Saint Hugues, évêque de Grenoble, n'avait pas de plus sensible consolation que d'aller souvent à la Chartreuse s'édifier de la vie sainte que menaient ces pieux solitaires ; mais ils étaient encore plus édifiés de son humilité qu'il ne pouvait l'être de leurs austérités. C'est saint évêque vivait avec eux comme le dernier d'entre eux. Sa ferveur lui faisait oublier sa dignité, et il rendait les derniers services à celui avec lequel il logeait ; car, dans les commencements, les Chartreux logeaient souvent deux dans une même cellule. Son compagnon se plaignit à saint Bruno de ce que Hugues voulait faire auprès de lui la fonction d'un valet ; mais le saint évêque n'écoutait que son humilité, et il tenait à honneur de servir les serviteurs de Dieu.

Saint Bruno prenait souvent la liberté de le renvoyer à son Église. « Allez à vos ouailles, lui disait-il, elles ont besoin de vous ; rendez-leur ce que vous leur devez. » Le saint évêque obéissait à Bruno comme à son supérieur, et, quand il avait passé quelque temps avec son peuple, il retournait dans la solitude. Il voulait vendre tous ses chevaux et faire dans la suite la visite de son diocèse à pied ; mais saint Bruno ne le lui conseilla point, de crainte que, par cette singularité, il ne parût condamner les autres évêques et que lui-même n'en tirât quelque vaine gloire. Hugues suivit ce conseil ; mais son humilité lui fit retrancher tout ce qu'il crut ne pas devoir à sa dignité. Sa modestie extérieure répondait aux vertus qu'il cachait dans son cœur, et elle en était la fidèle gardienne. Ce saint évêque gardait ses yeux avec tant de circonspection qu'après cinquante années d'épiscopat il ne connaissait qu'une seule femme de visage. Quoiqu'il eût parlé à une infinité d'autres femmes, il n'avait jamais arrêté la vue sur aucune. Pour ne pas donner la plus légère occasion à la malignité de la médisance, il ne confessait jamais les femmes que de jour, et dans un lieu où il pouvait être vu ; car sa charité pour les pécheurs lui attirait un grand nombre de pénitents. Il les écoutait avec une grande

patience, et les larmes qu'il versait en les confessant leur inspiraient une salutaire componction.

Malgré des maux presque continuels d'estomac et de tête dont saint Hugues fut affligé pendant quarante ans il ne cessa pas d'annoncer la parole de Dieu à son peuple ; mais il ne cherchait point à dire ce qui pouvait lui attirer les applaudissements de ses auditeurs ; il ne se proposait que de les instruire et de les toucher ; à quoi il réussissait si bien qu'après son sermon un grand nombre de pécheurs lui demandaient à se confesser. Quelques-uns même confessaient publiquement leurs péchés. Nous parlerons encore ailleurs de saint Hugues, lequel, après saint Bruno, fut comme le père des Chartreux. Il fit une ordonnance par laquelle il défendit aux femmes de passer par la terre de ces religieux, de peur qu'elles ne troublassent leur solitude. Elle est datée du mois de juillet 1084 ¹. C'est l'année à laquelle on rapporte le plus vraisemblablement les commencements de l'institut des Chartreux ².

En entendant parler de contemplation, de religieux contemplatifs, certains hommes de nos jours, qui se piquent de philosophie et se croient philosophes, souriront peut-être de pitié ; c'est qu'ils ignorent de quoi il est question. La philosophie est la science des vérités générales dans l'ordre naturel : science, connaissance raisonnée, méditée, approfondie des vérités générales qui constituent le bon sens, la raison humaine, non des vérités particulières qui constituent les sciences spéciales ; dans l'ordre naturel ou de la nature, distingué d'avec l'ordre de la grâce ou l'ordre naturel : le premier se bornant à l'homme tel que l'homme est en lui-même, comme intelligence incarnée ; le second élevant l'homme au-dessus de sa nature par la grâce, et le disposant à voir Dieu tel que Dieu est en lui-même, et non pas seulement tel qu'il se montre à travers les créatures. En d'autres termes, la philosophie est la contemplation des vérités générales dans l'ordre naturel, et les philosophes sont les religieux contemplatifs de cet ordre.

¹ *Acta SS.*, 6 octobre et 1^{er} avril. — ² *Hist. de l'Égl. gall.*, t. 21.

Mais au-dessus de la philosophie ainsi entendue s'élève la théologie, science des vérités religieuses, tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel, mais principalement dans ce dernier. Elle embrasse ainsi le ciel et la terre, le temps et l'éternité, Dieu et l'homme ; Dieu et ses œuvres, Dieu considéré non-seulement à travers ses créatures, mais en lui-même ; l'homme avec ses destinées présentes et futures. Elle présente ainsi à l'intelligence du chrétien un ensemble immense de vérités, mais de vérités vivantes et vivifiantes, que l'éternité tout entière ne suffira point à connaître, à contempler, à aimer.

Au milieu de cet océan immense de vérité, de lumière et de vie, l'esprit du chrétien vit et agit librement comme le poisson dans l'eau. Voyez le poisson dans l'Océan sans bornes ; il y vit, il s'y promène, il s'y repose ; il s'élève jusqu'à la surface, il se plonge jusque dans les abîmes, il s'élance avec impétuosité, il repose et dort immobile, et toujours dans son élément, qui est sa vie et son bonheur : son malheur et sa mort seraient d'en sortir. Ainsi en est-il de l'âme chrétienne dans cet océan incommensurable des vérités religieuses.

De là, dans l'Église catholique, pour les âmes ferventes, ce besoin de prière, d'oraison, de méditation, de contemplation. De là, dans l'Église catholique, cette existence et cette nécessité si peu comprises des ordres contemplatifs, dont les ordres *annihilatifs* de l'Inde ne paraissent qu'une contrefaçon satanique ; car, dans l'Église de Dieu, la contemplation religieuse n'est que l'exercice le plus élevé et le plus pur de l'intelligence créée : c'est l'apprentissage le plus élevé et le plus pur du ciel et de l'éternité. Ensuite, l'Église de Dieu étant la communion ou l'union commune et vivante des saints et des choses saintes, cet exercice, cet apprentissage ne profite pas seulement à l'individu qui le fait, mais au corps entier dont il est membre ; c'est pour l'Église entière comme une nouvelle source de grâces, de lumières, de forces et de vie, grâces, lumières, forces et vie qui se portent mystérieusement vers la partie de l'Église qui en a le plus besoin, comme dans le corps humain les esprits vi-

taux se portent naturellement vers le membre qui en a le plus besoin. De là sans doute cette lumière, cette prudence, cette force surhumaine, surabondante dans les saints qui s'identifient le plus complètement avec l'Église de Dieu, qui ne pensent, qui n'agissent, qui ne vivent, qui ne meurent que pour elle, comme saint Athanase dans le quatrième siècle, comme saint Grégoire VII dans le onzième.

Après les apôtres, un des hommes qui ont le plus travaillé et le plus souffert pour l'Église de Dieu, pour la délivrer du despotisme des mauvais princes, de la simonie des mauvais évêques, de l'incontinence des mauvais prêtres, c'est, sans aucun doute, le Pape saint Grégoire VII. Après la pénitence et l'absolution du roi Henri à Canosse il pouvait espérer de pacifier l'Église et l'empire à la diète prochaine d'Allemagne, où Henri avait juré de se rendre et de s'en rapporter au jugement du Pape ; mais deux espèces d'hommes redoutaient cette pacification : les évêques et les seigneurs de Lombardie. Parmi les premiers il n'y en avait peut-être pas un dont l'entrée fût légitime et la vie canonique ; tous ou presque tous avaient acheté la dignité épiscopale, et les seigneurs la leur avaient vendue au prix du bien des églises. Or, si un accord sincère venait à régner entre le roi et le Pape, tous ces évêques simoniaques se voyaient déposés, tous ces usurpateurs laïques des biens d'églises se voyaient forcés à restitution. Ils reprochèrent donc à Henri comme une faiblesse, comme une lâcheté, les soumissions et les promesses qu'il avait faites à Grégoire, et menacèrent de l'abandonner et de se faire un autre roi. Pour les apaiser Henri, oubliant les serments qu'il venait de jurer, résolut de rompre avec le Pape si la ruse devenait inutile.

Il forma le projet de s'emparer de sa personne et de faire élire un autre Pape à sa place. Six jours après son départ de Canosse il se rendit de Reggio à Bibianello, ville appartenant à Mathilde et éloignée seulement de quelque milles de Canosse, et fit dire au Saint-Père qu'il désirait beaucoup s'entretenir encore une fois avec lui. Sans se douter de rien Grégoire se mit en route, accom-

pagné de Mathilde. Le roi lui proposa de convoquer une nouvelle assemblée au delà du Pô, afin de calmer l'effervescence du peuple. Grégoire y consentit. Le jour fut fixé, et Henri se rendit le premier de l'autre côté du fleuve, pour s'entendre avec ceux qui devaient arrêter le Pontife. Grégoire et Mathilde avaient suivi le prince sur la rive opposée, quand la comtesse commença à soupçonner quelque embûche. Aussitôt qu'elle en eut acquis la certitude elle s'éloigna rapidement avec le Pape et sa suite, en prenant des chemins détournés à travers les montagnes. Cet incident empêcha Grégoire de se rendre à la diète des princes à Augsbourg¹.

Ayant manqué ce coup, Henri commença à rappeler auprès de lui Ulric de Cosheim et ses autres confidents que le Pape avait excommuniés, et, dans l'assemblée des seigneurs, il déclamaient continuellement contre le Pape, l'accusant d'être l'auteur de tous les troubles dans l'Église et dans la république, et exhortant les Lombards à se venger, sous sa conduite, des injures qu'ils en avaient reçues. « Enfin, dit l'historien Lambert, il rompit, comme des toiles d'araignée, toutes les conditions qu'il avait jurées et s'abandonna sans frein à tous ses caprices. Par là il regagna les Lombards, et ses troupes croisaient tous les jours. »

En Allemagne l'archevêque de Mayence, les évêques de Wurzburg et de Metz, les ducs Rodolphe, Guelfe et Berthold, avec plusieurs autres seigneurs, résolurent que les évêques saxons et les autres qui s'intéressaient au bien de la république s'assembleraient le 13 mars à Forchheim, en Franco-nie, et ils écrivirent au Pape que, puisque le roi, par ses artifices, l'avait empêché de se rendre à Augsbourg à la Chandeleur, il ne manquât pas du moins de venir à Forchheim. Le Pape était encore à Canosse et dans les forteresses voisines, résolu de ne retourner à Rome qu'après son voyage d'Allemagne. Ayant donc reçu les lettres des seigneurs allemands, quoiqu'il fût déjà bien averti du changement du roi, il ne laissa pas de lui envoyer un cardinal nommé Grégoire, avec

d'autres légats, pour lui dire qu'il était temps d'accomplir ses promesses et qu'il se trouvait à Forchheim, afin que sa cause y fût jugée définitivement par le Pape. Le roi, dissimulant de son côté, répondit que, comme c'était son premier voyage d'Italie, il y avait trouvé tant d'affaires qu'il ne pouvait en sortir si promptement sans offenser les Italiens, et que d'ailleurs le terme de l'assemblée était trop court. Il pria même le Pape de lui permettre de recevoir la couronne à Monza, suivant l'usage des rois de Lombardie, par les mains de l'évêque de Pavie et de l'archevêque de Milan, ou, parce que ces deux prélats étaient excommuniés, qu'il en donnât la commission à quelque autre évêque. Il pensait ainsi se faire rétablir indirectement dans la royauté par le Pape même; mais le Pape refusa, considérant qu'il l'avait déposé pour bien des crimes, déclaré ses sujets dégagés de leur serment de fidélité, et qu'ainsi il ne pouvait pas l'imposer à des princes libres sans leur élection. Il fallait d'abord qu'il se justifiait de toutes les accusations portées contre lui, pour être couronné ensuite avec le consentement de tout le royaume¹.

Le Pape envoya donc en Allemagne Bernard, abbé de Saint-Victor de Marseille, homme d'une haute vertu, et un cardinal-diacre nommé aussi Bernard, pour se trouver à l'assemblée de Forchheim, raconter aux seigneurs allemands ce qui s'était passé, et leur dire que l'intention du Pape était de s'y trouver lui-même, mais que Henri lui avait si bien fermé tous les passages qu'il ne pouvait ni passer en Allemagne ni retourner à Rome; ainsi qu'il les exhortait à donner cependant le meilleur ordre qu'ils pourraient au royaume des Franes, déchiré depuis tant d'années par la légèreté puérile d'un seul homme. C'est là que finit l'excellente histoire de Lambert d'Aschaffembourg; mais Paul de Bernried, auteur de la *Vie de Grégoire VII*, nous apprend ce qui se passa ensuite.

Le lendemain du départ des légats arriva à Rome, de la part des princes, le comte Magenold, de la famille de saint Udalric. Il avait

¹ Domnizo.¹ Paul Bernried, c. 9.

été parfaitement instruit de la religion chrétienne par son frère, Herman le Contract, auteur d'une chronique estimée. Il se maria et eut deux fils qu'il éleva avec grand soin. L'un fut tué dans l'innocence de sa jeunesse ; l'autre propagea la famille et les vertus du père. Le comte Magenold aimait beaucoup saint Grégoire, ayant avec lui les mêmes inclinations ; il venait le voir souvent. Dans un de ces pèlerinages d'amitié et de dévotion il tomba si dangereusement malade qu'on désespéra de sa vie. Le Pape Grégoire, l'ayant su, vint le voir très-affligé, bénit un peu de pain avec du vin dans une coupe, et le lui présenta comme remède. Non-seulement le comte le prit avec appétit, mais se leva aussitôt plein de santé. De retour en son pays, comme il publiait partout et faisait sévèrement exécuter dans ses terres les décrets du Saint-Siège, particulièrement contre les ecclésiastiques concubinaires, la concubine d'un mauvais prêtre le menaça de lui faire sentir ce que c'était que de n'avoir pas de femme. Elle empoisonna la comtesse, qui en mourut. Veuf dans la force de l'âge, le comte ne voulut jamais se remarier, disant qu'il lui semblait peu convenable de se présenter au tribunal de Jésus-Christ avec deux femmes. Il profita si bien de son obéissance et de son amitié pour le Pape Grégoire que Dieu l'honora de plusieurs miracles, même avant sa mort¹.

Arrivés à la diète de Forchheim, les légats présentèrent les lettres du Pape et dirent qu'il avait peu de satisfaction du roi, qui, contre ses promesses, n'avait fait, par sa présence, qu'encourager les ennemis de l'Eglise, et que, toutefois, il les priait de différer jusqu'à son arrivée l'élection d'un nouveau roi, s'il leur paraissait que cela pût se faire sans péril. Après que les légats eurent parlé les évêques et les seigneurs se levèrent l'un après l'autre pour leur faire honneur. Puis ils commencèrent à se plaindre aux légats des maux que le roi Henri leur avait faits et qu'ils avaient encore sujet d'en craindre, ajoutant qu'il les avait tant de fois voulu surprendre qu'ils ne pouvaient se fier à ses serments, et

que, s'ils l'avaient souffert si longtemps depuis qu'il était déposé, ce n'était pas qu'ils espérassent sa correction, mais pour ôter à leurs ennemis tout prétexte de calomnie. Ce jour-là se passa en ces plaintes.

Le lendemain ils allèrent trouver les légats à leur logis et leur représentèrent qu'ils exposaient le royaume à une division sans remède s'ils n'élaient un roi dans cette même assemblée. Les légats répondirent : « Il nous semble que le meilleur serait, si vous le pouviez sans péril, de différer l'élection jusqu'à l'arrivée du Pape ; au reste, vous avez l'autorité entre les mains et vous connaissez mieux que nous l'intérêt du royaume. » Les seigneurs donc, incertains de l'arrivée du Pape et assurés du péril qu'il y avait à différer, s'assemblèrent, avec la permission des légats, chez l'archevêque de Mayence, et considérèrent que le Pape avait laissé le délai à leur choix, qu'il leur avait défendu de reconnaître Henri pour roi, et que, depuis, il ne lui avait rendu que la communion et non pas la couronne. Ainsi, se trouvant entièrement libres, ils procédèrent à l'élection d'un nouveau souverain. Quelques seigneurs voulaient qu'on l'obligeât d'avance à réparer les torts particuliers qu'on leur avait faits. Ces vues d'intérêt particulier déplurent aux légats ; ils disaient qu'un roi n'était pas roi pour quelques individus, mais pour tous ; qu'il devait protéger les droits de chacun ; que chaque individu trouvait son intérêt propre dans l'intérêt commun ; que, si chacun faisait attention à son intérêt particulier, leur choix ne serait plus libre ni impartial, mais entaché de simonie. Ils représentèrent la nécessité d'établir des principes généraux d'après lesquels l'élection devait se faire, savoir : 1° que les évêchés ne seraient point le prix de l'or ou de la faveur, mais que chaque Eglise aurait la liberté de nommer ses membres, comme le veut la discipline ecclésiastique ; 2° que la dignité royale, suivant les anciennes coutumes, ne serait point héréditaire, mais que le fils du roi, s'il était digne de succéder à son père, serait élu d'après un choix libre ; que, s'il n'en était pas digne et que le peuple ne voulût pas le reconnaître pour son seigneur, il serait rejeté. Ces propositions

¹ Paul Bernried, n. 81, c. 9.

furent accueillies et approuvées unanimement¹.

Cela posé, les évêques, les seigneurs et le peuple, à commencer par l'archevêque de Mayence, qui avait la première voix, élurent unanimement pour roi Rodolphe, duc de Souabe, quoiqu'il y résistât et demandât au moins une heure pour délibérer, et ils lui firent serment de fidélité. Il ne voulut point assurer la succession à son fils, mais il déclara qu'après sa mort les seigneurs éliraient celui qu'ils jugeraient le plus digne. Il fut élu à Forchheim, le 15 mars 1077, et douze jours après, le dimanche 27 du même mois, il fut sacré, à Mayence, par les archevêques de Mayence et de Magdebourg, avec leurs suffragants, en présence des légats.

Paul de Bernried, auteur du temps, ajoute à ce récit les réflexions suivantes : « Personne ne peut avec justice objecter le parjure au roi Rodolphe et à ses princes, quoiqu'ils eussent autrefois fait serment de fidélité au roi déposé ; car ce serment devait être observé aussi longtemps que lui-même était à la tête du royaume ; mais, après sa déposition et son excommunication, tous les chrétiens ayant été absous de ce serment par le Pape, on ne lui devait pas plus de soumission que les diocésains n'en doivent à un évêque déposé, même non excommunié. Or, que le Pontife romain puisse déposer les rois, nul ne le niera, à moins de proscrire les décrets du très-saint Pape Grégoire ; car cet homme apostolique, à qui l'Esprit-Saint dictait à l'oreille ce qu'il fallait décerner, a irréfragablement décrété que les rois perdraient leur dignité et seraient privés de la participation au corps et au sang du Seigneur s'ils osent mépriser les ordres du Siège apostolique. Car, si le Siège du bienheureux Pierre juge et délie les choses célestes et spirituelles, combien plus les choses terrestres et séculières, suivant cette parole de l'Apôtre : « Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges mêmes ? Combien plus les choses du siècle ! » C'est ainsi que, par l'autorité du Pape Étienne, Childéric, roi des Francs, est déposé pour son incapacité, tondu et renfermé dans un mo-

nastère, et Pepin mis à sa place. En outre des hommes libres s'étaient donné Henri pour roi à la condition qu'il jugerait et gouvernerait avec justice ses électeurs. Or il n'a cessé de violer et de mépriser ce pacte en opprimant les innocents avec une cruauté tyrannique et en forçant tout le monde à manquer à la religion chrétienne. Donc, même sans le jugement du Siège apostolique, les princes pouvaient avec justice le récuser pour roi, pour avoir méprisé d'accomplir le pacte qu'il leur avait promis pour son élection et sans l'accomplissement duquel il ne pouvait être roi ; car ne saurait aucunement être roi celui qui s'applique non à régir ses sujets, mais à les corrompre. Quoi encore ? L'homme de guerre ne fait-il pas serment de fidélité à son seigneur sous la condition que celui-ci ne lui refusera pas ce qu'un seigneur doit à son homme ? Si donc le seigneur refuse de lui rendre ce qu'il doit, l'homme de guerre n'est-il pas libre de le récuser pour seigneur ? Il en est très-libre, certainement, et personne ne saurait avec justice l'accuser d'infidélité ou de parjure, puisqu'il a rempli tout ce qu'il avait promis en servant son seigneur, tant que celui-ci lui a fait ce qu'un seigneur doit à son homme de guerre¹ ».

Le jour même de son sacre le roi Rodolphe, pour montrer sa soumission aux ordres du Pape, voyant un sous-diacre qu'il savait être simoniaque se présenter, revêtu des ornements, pour chanter l'épître à la messe, refusa de l'entendre, en sorte que l'archevêque Sigefroi fut obligé de le faire retirer et d'en mettre un autre à sa place. Cette action rendit le roi Rodolphe fort odieux aux clercs simoniaques et concubinaires, et dès le jour même le clergé de Mayence excita une sédition contre l'archevêque, le roi et les seigneurs, en sorte que, quand le roi descendit du palais, après le dîner, pour aller à vêpres, le peuple en furie voulut se saisir de l'église et du palais ; mais il fut repoussé par les chevaliers qui accompagnaient le roi, quoiqu'ils fussent sans armes ; car c'était la coutume de n'en pas porter en carême. Il est vrai qu'après vêpres, les séditeux étant revenus à la

¹ Bruno, *de Bello Sax.*

¹ *Vita Grég. VII*, c. 10, n. 85.

charge, il y en eut plus de cent tant tués que noyés, et les légats imposèrent pour pénitence à ceux qui les avaient tués de jeûner quarante jours ou de nourrir quarante pauvres. Le roi Rodolphe envoya aussitôt une ambassade au Pape pour lui faire part de son élection et lui promettre obéissance ¹.

Henri, ayant appris l'élection de Rodolphe, envoya au Pape, de son côté, pour l'engager à se déclarer contre son compétiteur. La position était très-délicate pour le chef de l'Église. Henri, absous de l'excommunication, ne devait être rétabli formellement sur le trône qu'après s'être justifié dans une assemblée des seigneurs d'Allemagne. Il avait évité de le faire. A prendre à la rigueur les engagements qu'il avait pris et jurés à Canosse il était déchu sans retour de toutes ses prétentions ; mais la chose n'était pas juridiquement déclarée. L'Église, qui, dans ses jugements contre les coupables, procède moins avec une justice rigoureuse qu'avec une équité accommodante, aurait bien voulu que Henri se montrât digne d'être replacé sur le trône. D'un autre côté les princes, les électeurs du royaume germanique avaient élu Rodolphe ; à la vérité c'était contre l'intention et les conseils du Pape ; mais, après tout, les princes, les électeurs étaient dans leur droit. Et puis la chose était faite ; la guerre civile était commencée. L'un et l'autre roi en appelaient au jugement du Pape. Le Pape ne pouvait s'empêcher d'examiner, de juger l'affaire, et pour cela d'entendre les deux partis. Il pouvait d'autant moins s'en empêcher que celui des deux qu'il reconnaîtrait pour roi légitime était par là même appelé à recevoir de sa main la dignité impériale, comme défenseur armé de l'Église romaine et universelle. Dans cet état de choses que pouvait, que devait faire le Pape Grégoire ? Pouvait-il, devait-il faire autre chose que ce que nous lui voyons faire en effet ?

Le dernier jour de mai 1077 Grégoire écrivit à ses deux légats en Allemagne la lettre suivante : « Vous n'ignorez pas que, confiant dans la miséricorde de Dieu et dans l'appui de saint Pierre, nous sommes parti de Rome

pour aller rétablir la paix dans le royaume d'Allemagne, pour l'honneur de Dieu et l'utilité de la sainte Église ; mais ceux qui devaient nous escorter nous ayant manqué, et l'arrivée du roi en Italie ayant suspendu notre voyage, nous nous sommes arrêté en Lombardie, au milieu des ennemis de la religion chrétienne, non sans dangers, et jusqu'à présent nous n'avons encore pu franchir les monts, comme nous le désirions. Nous vous prescrivons donc, par l'autorité de saint Pierre, d'enjoindre aux rois Henri et Rodolphe d'assurer la liberté de notre voyage, et de nous donner le secours et l'escorte de gens dans lesquels vous ayez toute confiance. Nous avons à cœur de régler leur différend avec le concours des clercs et des laïques, qui, dans ce royaume, craignent et aiment le Seigneur, et de décider entre les mains duquel la justice doit placer les rênes de l'empire. Vous savez, en effet, qu'il est de notre devoir et du droit du Siège apostolique de traiter et de juger toutes les affaires majeures de l'Église. Celle qui s'agite entre ces deux princes est si grave et si dangereuse que, si nous la perdions de vue un seul moment, il en résulterait les plus déplorables dommages, non-seulement pour eux et pour nous, mais aussi pour l'Église universelle. C'est pourquoi, si l'un de ces deux rois refuse d'obéir à nos commandements et ne tient aucun compte de nos injonctions, si son orgueil révolté contre Dieu menace l'empire romain d'une désolation nouvelle, usez de la force que vous tenez de nous et de saint Pierre pour lui résister jusqu'à la mort, et, en lui ôtant l'administration du royaume, anathématisez-le avec tous ses adhérents ; car vous n'oubliez pas que c'est un crime d'idolâtrie que de désobéir au Saint-Siège, et que saint Grégoire a établi que les rois perdaient leur couronne lorsqu'ils osaient s'opposer aux ordres du Siège apostolique. Celui des deux rois qui aura reçu notre volonté avec respect et qui montrera son obéissance envers l'Église, comme il convient à un prince chrétien, vous l'aidez de vos conseils et de votre secours, après avoir réuni tous les clercs et les laïques qu'il vous sera possible d'assembler ; vous le confirmerez dans la dignité royale, de notre part et en

¹ Bruno, *de Bello Sax.* Paul Bern., n. 87.

vertu de la puissance de saint Pierre, et vous ordonnerez à tous les évêques, abbés, clercs et laïques du royaume, de lui obéir fidèlement et de le servir comme ils le doivent à leur souverain¹. »

Le même jour Grégoire écrivit une seconde lettre à tous les archevêques, évêques, ducs, comtes, à tous les fidèles, clercs et laïques, grands et petits, du royaume teutonique ; elle est conçue en ces termes : « Nous voulons que vous sachiez, nos très-chers frères, que nous ordonnons à nos légats d'enjoindre aux rois Henri et Rodolphe de nous laisser en sûreté parvenir jusqu'à vous, afin que nous discussions le différend qui s'est élevé entre eux à cause de nos péchés. Notre cœur est plongé dans l'amertume et dans la tristesse au spectacle de tant de chrétiens voués à leur perte dans ce monde et dans l'autre, de la religion chrétienne déchirée et de l'empire romain menacé de ruine par l'orgueil d'un seul homme. Chacun de ces deux rois, en effet, nous a demandé le secours du Siège apostolique, et nous, confiants dans la miséricorde du Seigneur et dans le secours de saint Pierre, nous sommes prêt, avec votre conseil, à décerner de quel côté se trouve la justice et à secourir celui en qui sera reconnu le droit au royaume.

« Si donc l'un ou l'autre est assez téméraire pour s'opposer à notre voyage ou pour refuser le jugement du Saint-Esprit, méprisez-le comme un membre de l'Antechrist et comme le persécuteur de la religion chrétienne ; observez la sentence que nos légats donneront contre lui, vous rappelant que Dieu punit les superbes et donne sa grâce aux humbles. Celui des deux rois qui recevra avec respect le jugement, c'est-à-dire le décret que le Saint-Esprit rendra par notre bouche, car nous croyons fermement que, partout où deux ou trois personnes sont réunies au nom du Seigneur, elles sont inspirées par lui-même, celui-là obtiendra votre appui et votre obéissance, ainsi que l'ordonneront nos légats, et vous l'aidez de tous vos moyens pour qu'il jouisse pleinement de l'autorité royale et qu'il remédie aux maux

dont l'Église est presque accablée. Nous ne devons pas oublier que celui qui méprise les décrets du Saint-Siège se rend coupable d'idolâtrie, et que le bienheureux Grégoire, ce docteur si saint et si humble, a décrété que les rois étaient privés de leur dignité ainsi que de la communion quand ils osaient mépriser les décrets du Siège apostolique ; car, si le Siège du bienheureux Pierre résout et juge les choses divines et spirituelles, combien plus les choses terrestres et séculières ! Au reste, vous savez, nos très-chers frères, que depuis notre départ de Rome, quoique nous ayons couru de grands dangers en séjournant parmi les ennemis de la foi chrétienne, nous ne nous sommes laissé ni fléchir par les prières, ni intimider par les menaces, et que nous n'avons rien promis aux deux rois contre la justice ; car nous aimons mieux souffrir la mort, s'il le faut, que de consentir à être la cause des troubles de l'Église, puisque nous avons été ordonné et placé dans le Siège apostolique, non pour chercher nos propres intérêts, mais ceux de Jésus-Christ, et, en suivant à travers bien des travaux les traces des Pères, parvenir par la miséricorde de Dieu au repos éternel¹. »

Pendant que les deux rois se faisaient la guerre en Allemagne le Pape Grégoire revint à Rome, après avoir travaillé sans relâche, jusqu'à la fin de cette année 1077, à la réformation du clergé et de la discipline, comme on le voit par plusieurs de ses lettres datées de Carpineta et de Florence². Les Romains l'accueillirent avec de grandes marques de joie. Peu après son retour il écrivit deux lettres aux habitants de l'île de Corse, qui avaient manifesté le désir de se placer sous la protection de l'Église romaine. En conséquence le Pape y envoya Landolphe, évêque de Pise, pour prendre possession de ce pays au nom du Siège apostolique et pour y régler les affaires de la religion. Dans la seconde épître Grégoire félicite les Corses d'avoir replacé leur île, qui n'appartenait à aucun mortel ni à aucune puissance terrestre, sous l'autorité de son possesseur légitime, qui est l'Église romaine ; puis il les

¹ L. 4, *epist.* 23. — Voigt, p. 460 et suiv.

¹ L. 4, *epist.* 24. — ² L. 4, *epist.* 26-28. L. 5, *epist.* 1, 2.

exhorte à persister dans leur résolution, à s'opposer avec vigueur à toute usurpation étrangère, et leur offre des troupes de la Toscane s'ils en avaient besoin ¹.

L'Église d'Aquilée étant devenue vacante par la mort du patriarche Siccard, le Pape Grégoire écrivit deux lettres à ce sujet, au clergé, au peuple et aux suffragants de cette métropole. Dans la première il parle de la réforme de l'Église en ce qui concerne l'élection des évêques. « Il est une règle antique, dit-il, connue de tous, pleine de sagesse et de vérité, sanctionnée non par les hommes, mais par Jésus-Christ, qui dit : « Celui qui entre dans la bergerie par la porte est le pasteur des brebis, mais celui qui entre non par la porte, mais par ailleurs, est un voleur et un larron. » Cette règle, longtemps négligée dans l'Église à cause de nos péchés, et méconnue par une coupable habitude, nous voulons la rétablir et la remettre en vigueur pour la gloire de Dieu et le salut de toute la chrétienté. Nous voulons donc que, pour conduire le peuple de Dieu, il soit fait dans chaque Église un tel choix que l'évêque nommé ne soit pas, suivant la parole des saintes Écritures, un voleur et un larron, mais qu'il ait le nom et la charge d'un vrai pasteur. Tel est notre désir, telle est notre volonté, tel sera le but constant de nos efforts tant que nous vivrons. Nous sommes loin de détourner du service et de la fidélité qu'on doit au roi. N'établissant rien de nouveau, ni rien de notre propre fonds, nous voulons ce qu'exigent la nécessité et le salut de tous ; nous voulons que, conformément aux décisions des saints Pères, l'autorité évangélique et canonique soit maintenue avant tout, en ce qui concerne la nomination des évêques. » Le clergé et le peuple d'Aquilée avaient élu l'archidiacre de leur Église. Le Pape, avec ses deux lettres, dont la dernière aux évêques suffragants, envoya deux légats pour instituer l'évêque élu, s'ils le trouvaient digne, ou bien en faire élire un autre ².

Grégoire reçut, vers la même époque, des nouvelles de la négociation de ses légats en

Allemagne. Udon, archevêque de Trèves, et Thierry, évêque de Verdun, se trouvaient alors à Rome en qualité d'envoyés de l'empire. Le dernier, député par Henri, demanda au Saint-Père de décider l'affaire des deux rois dans un concile à Saint-Jean de Latran, et, comme ce vœu fut accueilli d'une voix unanime, on jugea convenable d'envoyer de nouveaux légats en Allemagne pour prendre une décision au nom du Pape, dans la diète convenue par les deux princes. Celui qui s'opposerait à la pacification devait être frappé sans délai de l'excommunication. Udon de Trèves s'était joint aux nouveaux légats pour servir de médiateur ¹ ; mais Henri avait anéanti toute espérance de pacification en violant une trêve qu'il avait conclue avec Rodolphe. Le Pontife adressa donc à Udon une lettre dans laquelle il lui fait part de la douleur et des angoisses que faisaient naître dans son âme les mouvements et les désordres qui bouleversaient l'État. Il se plaint de n'avoir reçu de réponse ni de ses légats, ni des princes allemands auxquels il avait adressé des lettres, et il renvoie une copie des dernières, ainsi que la formule du serment prêté par le roi.

« Celui qui lit dans les cœurs, dit-il, sait quelle est depuis longtemps notre sollicitude et quelle est notre anxiété sur les troubles du royaume teutonique. Nous lui avons adressé et nous lui adresserons encore de fréquentes prières, s'il daigne les exaucer, et nous les avons fait appuyer de celles d'un grand nombre d'hommes religieux et de pieuses congrégations, afin qu'il ait pitié de cette nation, qu'il l'empêche de tourner ses armes contre ses propres entrailles et de causer sa ruine, qu'il réprime, par sa puissance, la cause de la discorde, et que, par sa divine modération, il apaise les partis sans les laisser s'emporter à des suites funestes et déplorables. Il y a plus de trois mois que nous avons envoyé nos instructions à Bernard, notre diacre, et à Bernard, abbé de Marseille, dont nous avons appris la captivité, et que nous avons écrit aux seigneurs ecclésiastiques et laïques, les engageant à faire éviter

¹ L. 5, *epist.* 5 et 6. — ² *Ibid.*

¹ *Annal. Trevir.*, p. 558.

l'incendie, le meurtre et les autres maux de la guerre, et à prendre sur cette importante affaire le parti qui nous paraissait le plus juste, et, pour les pousser davantage, nous y avons ajouté l'injonction de l'autorité apostolique.

« Comme nous ignorons si vous les avez reçues ou si vous les avez regardées comme authentiques, nous vous en envoyons des copies, vous prescrivant de faire tous vos efforts pour que le différend soit terminé selon le jugement qu'elles renferment. Nous vous avons aussi envoyé le serment que le roi Henri nous a prêté par ses envoyés, et qui a été remis entre les mains de l'abbé de Cluny, afin que par cette lecture vous puissiez apprécier la droiture de sa conduite envers nous lorsque ses partisans prennent nos légats prisonniers, savoir, Gérard, évêque d'Ostie, en Lombardie, et Bernard de Marseille, en Allemagne. Nous avons vu par là qu'il n'a encore rien fait qui soit digne de lui. Nous ne permettrons jamais qu'il profite de cette occasion pour agir contre la justice; car il n'a pu obtenir, ni par ses prières, ni par ses caresses, ni par ses menaces, de nous écarter de ce que nous regardions comme juste. Nous persisterons, avec le secours de Dieu, dans ces sentiments; ni la vie ni la mort ne pourront nous en détourner. Agissez donc, mes très-chers frères, afin qu'il paraisse combien vous aimez la liberté de l'Église et le salut commun; car vous savez que, si cette affaire venait à empirer par négligence, elle répandrait, non-seulement sur l'Allemagne, mais sur toute la chrétienté, des maux sans nombre et d'indicibles calamités. » Cette lettre, du 30 septembre 1077, nous montre quel zèle mettait Grégoire à la pacification et quelle était la droiture de ses intentions ¹.

Pendant qu'en Allemagne les deux rois rivaux armaient à l'envi pour décider leur querelle par la voie des armes, Grégoire ouvrit à Rome, dans les premiers jours de l'année 1078, un concile dans lequel devait se décider la même question, avec une foule d'autres qui compromettaient le repos de

l'Église. Grégoire avait vu par lui-même la situation désespérée des Églises de la haute Italie. Dans plusieurs villes les partisans de Grégoire et ceux de Henri étaient tellement acharnés les uns contre les autres que chaque jour on avait à craindre des émeutes et l'effusion du sang. Plus la comtesse Mathilde cherchait à calmer les esprits, plus d'autres travaillaient avec ardeur à allumer le feu de la discorde. Le parti du roi Henri croissait de jour en jour en audace; le clergé lombard, presque tout entier simoniaque ou concubinaire, foulait ouvertement aux pieds les canons du Pontife et se servait souvent, pour soutenir sa rébellion, du glaive des seigneurs; Grégoire vit qu'il fallait des mesures vigoureuses, et en conséquence il invita à un concile à Rome Guibert, archevêque de Ravenne, avec tous ses suffragants, ainsi que les évêques et les abbés de Lombardie.

« Nous commencerions, leur dit-il, par vous donner la bénédiction apostolique, si l'autorité des saints Pères n'était point opposée à votre témérité. Combien vous avez offensé l'Église romaine, votre sainte mère et celle de tous les chrétiens; combien vous y avez suscité de troubles, c'est ce que Dieu sait, c'est ce que vous montrent la règle des Pères et votre propre conscience; mais, comme il est de la nature humaine de pécher et d'avoir de l'indulgence pour ceux qui se repentent, l'Église de Jésus-Christ, fondée par son sang, vous attend encore comme une tendre mère, espérant que vous rentrerez dans son sein; elle ne veut pas votre perte, elle court plutôt au-devant de votre salut. C'est pourquoi, mù par le désir de votre salut et de celui de tout le troupeau de Jésus-Christ, nous vous enjoignons, par notre autorité apostolique, de vous trouver au prochain concile, certains que vous n'avez rien à craindre, ni pour votre vie, ni pour vos membres, ni pour ce qui vous appartient, et que vous serez à l'abri de toute injure, du moins de la part de ceux qui nous sont soumis. Nous voulons que vous sachiez aussi que jamais ni la haine, ni la prière, ni l'orgueil honteux du siècle ne pourront nous déterminer à être injuste à votre égard; que, loin de là,

¹ L. 5, *epist.* 7.

nous sommes disposé à modérer la rigueur de la justice autant que nous pourrons le faire sans compromettre le salut de vos âmes et le nôtre; car nous désirons plutôt, Dieu nous en est témoin, travailler à votre salut et à celui du peuple qui vous est confié que de chercher en quelque chose notre avantage temporel ¹. »

Il y eut à ce concile plus de cent archevêques, évêques et abbés, sans compter un grand nombre de laïques. Les deux rois y avaient envoyé des ambassadeurs. Ceux de Rodolphe avaient eu de la peine à pénétrer en Italie; ce fut en alléguant mille prétextes qu'ils purent passer. Ils venaient annoncer au Saint-Père la soumission du roi, leur maître, et le prier de prendre en pitié le triste état où se trouvait l'Église d'Allemagne. Les envoyés de Henrice présentèrent également, pleins de soumission, devant l'auguste assemblée; ils élevèrent des plaintes contre Rodolphe, qui s'était rendu coupable, disaient-ils, de trahison et d'infidélité envers son légitime souverain, et qui, par son usurpation, méritait les anathèmes du Siège apostolique. Il y avait au sein même du concile quelques gens qui partageaient ces idées; mais Grégoire déclara que, dans une affaire aussi importante, il ne pouvait encore rien décider, crainte de faire tort à l'un ou à l'autre des prétendants. « Cependant, dit-il, comme cette question et ces troubles du royaume ont causé à l'Église des maux incalculables, nous jugeons à propos d'envoyer sur les lieux des légats sages et prudents, qui convoqueront les hommes pieux de tout ordre, afin d'établir, par la grâce de Dieu et avec leur concours, la paix et la concorde, ou de favoriser de tous leurs moyens le parti qui tient en sa faveur le droit de la justice, pour que le parti qui n'a pas ce droit se désiste et que la justice et les lois obtiennent leur ancienne vigueur. Comme nous n'ignorons pas que certaines personnes, poussées par un mouvement satanique, par l'ambition et l'avarice, préfèrent le trouble au repos, nous défendons à qui que ce soit, roi, archevêque, évêque, duc, comte, marquis, seigneur, de

mettre un obstacle à ce que nos légats accomplissent leur mission de paix et de justice. Quiconque serait assez téméraire pour violer ce décret et pour s'opposer à la mission de nos légats, nous le lions par les liens de l'anathème, non-seulement dans son esprit, mais encore dans son corps, de sorte que nous le privons de toute prospérité dans cette vie et que nous lui ôtons la victoire dans ses armes, afin qu'il soit confondu et touché d'un double repentir ¹. »

« La sentence d'excommunication fut renouvelée contre les archevêques Thédalde de Milan et Guibert de Ravenne; le Pape les suspendit de toute fonction ecclésiastique. Arnould de Crémone, ayant été accusé et convaincu de simonie, fut déposé sans espoir de recouvrer jamais sa dignité. Roland de Trévise, qui, pour obtenir un évêché, s'était chargé d'annoncer à Grégoire sa déposition, fut frappé d'un anathème perpétuel. Contre le cardinal schismatique Hugues Le Blanc, qui avait répandu en Allemagne un infâme libelle contre Grégoire, on prononça une sentence irrévocable.

« Enfin dans ce concile la rigueur de l'excommunication fut tant soit peu mitigée. La femme, les enfants, les domestiques, les serfs, les vassaux d'un excommunié; ceux qui ne sont pas assez élevés à la cour d'un prince pour prendre part à ses mauvais conseils; ceux qui communiquent par ignorance ou qui n'ont de rapport qu'avec ceux qui communiquent avec les excommuniés, n'encourent pas la peine de l'excommunication. Les voyageurs, les pèlerins, s'ils n'ont pas d'autres ressources, peuvent recevoir des secours d'un excommunié, et il n'est pas défendu à celui-ci de faire des actes de charité ². »

Un autre acte d'humanité qui fait honneur à Grégoire et à ses prédécesseurs est le suivant. Depuis un temps immémorial et par une coutume barbare, les malheureux naufragés jetés sur la côte étaient dépouillés par ceux qui auraient dû les secourir et les consoler avec une tendre compassion. Grégoire, outré de cet usage atroce, le proscriit avec

L. 5, *epist.* 13.

¹ Labbe, t. 10, p. 370. — ² Voigt, *Hist. de Grég. VII*, p. 473 et suiv.

anathème dans ce concile, à l'exemple de ses prédécesseurs, et ordonne à quiconque trouverait un naufragé et ses biens de le laisser aller en sécurité avec tout ce qui est à lui ¹.

« Mais ce concile, loin de calmer les esprits des méchants, ne fit que les enflammer et les aigrir davantage. Dans la Lombardie l'invitation du Pape n'avait été respectée par personne. Dès qu'on y eut appris les décisions du concile les partis s'élevèrent avec plus d'audace les uns contre les autres. A Lucques il y avait une division entre l'évêque saint Anselme et la partie du clergé qui ne voulait pas se conformer à la discipline de l'Église. Ce fut en vain que la comtesse Mathilde fit tous ses efforts pour ramener le calme, pour consoler et soutenir le saint évêque ; elle ne put réprimer l'insolence des clercs, et Anselme écrivit au Pape que la force, loin de servir, ne ferait qu'augmenter le trouble.

« En tournant ses regards vers l'Italie méridionale Grégoire y rencontrait un spectacle non moins affligeant. Les hordes normandes avaient envahi et dévasté la Marche d'Ancône, Spolète, Bénévent, et d'autres provinces que l'Église romaine regardait comme ses domaines, et le glaive étendait de jour en jour leur domination. Par la mort de Landulphe VI la principauté de Bénévent avait perdu son seigneur, et Robert Guiscard la morcela suivant ses caprices. Déjà l'année précédente Salerne avait été vivement attaquée et prise par ce chef, soutenu des habitants d'Amalfi. Avec le prince Gisulfe s'éteignit la race souveraine des Lombards, cinq cents ans après l'arrivée d'Alboin. Ces conquêtes avaient rendu Robert Guiscard un seigneur tellement puissant que son épée paraissait aussi invincible que sa cupidité était insatiable. Quelle impression pouvait faire la parole du Pape sur un prince puissant et victorieux ? Aussi Grégoire ne se contenta pas, dans le dernier concile, de prononcer l'anathème contre ceux qui occupaient les terres de l'Église, il rassembla des troupes contre eux. Robert marcha sur Capoue et fit en même temps le siège de Bénévent, ville

qui appartenait à l'Église romaine ; mais le duc normand trouva un nouvel ennemi dans la personne de Jourdan, fils de son frère Roger, qui gouvernait Capoue, et qui anima si bien les seigneurs du pays contre son oncle qu'après plusieurs batailles et conquêtes il le força à un accommodement qui devint en même temps le prélude de la paix entre Robert et Grégoire, et dont Didier, abbé du mont Cassin, fut le négociateur ¹. »

Udon, archevêque de Trèves, mourut cette année (1078). Le Pape lui avait envoyé une lettre, datée du 9 mars, dans laquelle il exprimait la douleur profonde où le mettaient l'état de l'Allemagne et la malheureuse situation de l'Église. « Plus les affaires se compliquent, plus, lui dit Grégoire, l'anxiété et les soucis pénètrent mon âme. » Ensuite il lui demanda, comme à un ami, de lui donner des nouvelles positives de l'état des affaires, de l'aider par ses conseils à mettre un terme à la fureur des discordes et à rétablir la paix si universellement désirée. Il engage Udon à faire connaître à tous les seigneurs les intentions et la volonté du Pape et à venir le trouver à Rome. Grégoire veut que la trêve dure quinze jours après la fin de l'assemblée, et que Henri fournisse à ses légats, qui sont depuis longtemps en Allemagne, le moyen de revenir avec sécurité ².

Il fit connaître les mêmes dispositions dans une circulaire adressée à tous les États de l'Allemagne. « Dans le concile tenu cette année à Rome, nous avons déclaré, dit-il, avec quelle attention nous cherchons à faire cesser dans votre royaume les malheurs, les meurtres et les dissensions qui le désolent, afin de lui rendre la paix, la justice et son ancienne splendeur. Nous avons ordonné, d'après le jugement du Saint-Esprit, qu'on convoque dans votre royaume une diète composée des évêques et des laïques qui craignent Dieu et qui désirent la paix, et qu'en présence de nos légats on décide de quel côté est la justice. C'est avec une profonde douleur que nous avons appris qu'il y a eu des hommes assez pervers pour empêcher la tenue de cette diète, qui avait été

¹ Labbe, t. 10, p. 370 et 761.

² Guillelm. Apul., l. 3. — ² L. 5, *epist.* 16.

annoncée, et cela afin de satisfaire leurs passions au milieu de la désolation générale. Personne ne nous croira jamais capable de favoriser celui dont la cause aura été reconnue injuste; car nous aimons mieux la mort pour votre salut que toute la gloire du monde pour votre perte. S'il se trouve des gens qui, s'appuyant sur de fausses indications, osent soutenir le contraire, ne leur accordez aucune confiance. Nous craignons Dieu, et tous les jours nous sommes affligé pour l'amour de lui; nous méprisons l'orgueil et les vaines jouissances du siècle; notre espérance et notre consolation sont en Dieu ¹. »

« Mais, ce qu'il y a de plus admirable dans Grégoire, et ce qui montre le mieux la force de son génie, c'est que les affaires compliquées de l'Allemagne ne l'empêchaient pas de s'appliquer à celles des autres royaumes. Malgré la révolte du clergé simoniaque et incontinent de l'Allemagne et de l'Italie il ne relâcha rien de sa fermeté pour poursuivre les deux grands vices, la simonie et l'incontinence. Il ne craignait pas de multiplier le nombre de ses ennemis lorsqu'il pouvait diminuer celui des mauvais pasteurs. C'est alors surtout que son digne légat, son autre lui-même, Hugues de Die, tint ses nombreux conciles en France ¹...

« A l'époque dont nous parlons (1078) Grégoire travaillait avec un zèle infatigable à la réforme de tous les pays de la chrétienté. Il écrivait aux Églises d'Allemagne, d'Italie, de France, d'Angleterre, d'Espagne. Son attention se portait même dans les pays les plus éloignés. Le Danemark, la Norvège devinrent l'objet de ses soins. Quand on considère ces prodigieux travaux on n'est point surpris de la lettre qu'il adresse au saint abbé Hugues de Cluny, où il épanche son âme dans le sein de l'amitié et où il montre la piété la plus ardente. « Fatigué, dit-il, par les affaires multipliées de diverses nations, j'écris peu à celui que j'aime beaucoup. Nous sommes accablé de tant d'angoisses et fatigué de tant de travaux que ceux qui sont avec nous ne peuvent plus les supporter, ni même les regarder, et, quoique la voix céleste nous crie que

chacun sera récompensé selon son travail, quoique le bon Roi nous dise : « Vos consolations ont rempli de joie mon âme, » à proportion du grand nombre de douleurs qui ont pénétré mon cœur, cependant la vie est souvent pour nous un ennui et la mort désirable. Quand ce bon Jésus, ce pieux consolateur, vrai Dieu et vrai homme, me tend la main, je suis soulagé dans mon affliction et plein de joie; mais s'il me laisse à moi-même je retombe dans le trouble, je meurs. Cependant je revis en lui, lors même que les forces m'abandonnent entièrement. Je lui dis souvent en gémissant : « Si vous imposiez un tel fardeau à Moïse ou à Pierre ils en seraient accablés. Que dois-je donc être, moi qui ne suis rien, comparé à eux ? » Il faut donc que tu viennes aider ton Pierre dans le pontificat, ou que tu le voies succomber; mais je recours à ces paroles : « Seigneur, ayez pitié de moi parce que je suis faible; » et à celles-ci : « Je suis devenu un prodige aux yeux d'un grand nombre parce que vous êtes mon protecteur tout-puissant. » Je n'oublie pas non plus les paroles de l'Évangile : « Dieu est assez puissant pour faire naître de ces pierres des enfants d'Abraham ¹. »

Vers le même temps le saint Pape demanda au saint abbé quelques-uns de ses moines les plus habiles pour l'aider dans le gouvernement de l'Église. Hugues lui envoya Otton, prieur de Cluny, et Pierre, depuis abbé de Cave, près de Salerne. Otton était fils du seigneur de Lageri, près de Châtillon-sur-Marne. Il naquit vers l'an 1042 et fut élevé à Reims, où il fit ses études sous saint Bruno, alors chancelier de cette Église. Otton en fut aussi chanoine, et, comme ce chapitre observait alors une grande régularité, quelques-uns ont dit qu'il avait été chanoine régulier. Il était archidiaque en 1070; mais peu de temps après il résolut de quitter le monde, apparemment par les exhortations de saint Bruno, et se retira à Cluny, où il eut pour maître le même Pierre avec lequel il fut depuis envoyé à Rome. Saint Hugues, voyant la capacité d'Otton, le fit prieur du monastère peu d'années après sa conversion, c'est-à-dire vers

¹ L. 6, *epist.* 1.

¹ L. 2, *epist.* 51. Voigt, p. 497 et suiv.

l'an 1076, et, deux ans après, le Pape saint Grégoire VII, l'ayant appelé à Rome, le fit évêque d'Ostie pour l'opposer à un schismatique nommé Jean, à qui le roi Henri avait donné ce siège après la mort de Girald, fameux par ses légations. Otton devint alors le principal confident du Pape et fut quatre années durant sans cesse auprès de lui. Otton deviendra Pape lui-même sous le nom d'Urban II et enverra la première croisade en Asie¹.

« Au mois de novembre de cette année (1078) saint Grégoire convoqua un nouveau concile : ce fut le cinquième de son pontificat. Les deux rois y envoyèrent des ambassadeurs. Le but de cette assemblée était le rétablissement de la discipline ecclésiastique, l'arrangement de l'affaire des deux rois, ou du moins la recherche des moyens pour y parvenir. On délibéra longuement sur des questions aussi importantes. Le Pape avait fortement à cœur le repos de l'empire, ainsi que le salut et la réforme de l'Église. Il ne pouvait obtenir l'un sans l'autre ; car le Pontife voyait bien par le passé qu'il ne pouvait se flatter d'aucun espoir de changement tant que les clercs simoniaques et concubinaires trouveraient un puissant appui dans l'un des deux rois pendant leur désunion. Comme les envoyés de l'Allemagne ne faisaient qu'élever des plaintes, le Saint-Père ne pouvait et ne voulait point prendre sur lui de décider seul cette affaire ; il renvoya encore une fois à une diète générale. Les ambassadeurs de Rodolphe et de Henri jurèrent, au nom de leur maître, qu'aucun d'eux ne mettrait obstacle à la tenue de cette assemblée.

« Toutes les autres décisions de ce concile tendent au même but, la réformation de l'Église. Les anciens canons contre la simonie et l'incontinence des clercs furent renouvelés et confirmés, et comme, dans ces temps de désordre, un grand nombre de domaines ecclésiastiques avaient été pillés et dévastés, on porta ce décret : « Quiconque retiendra des biens ecclésiastiques qu'il a reçus d'un roi, d'un prince séculier, ou des évêques et des abbés, malgré eux, sera excommunié, s'il ne

les restitue pas aux églises. » Un autre canon n'est pas moins explicite : « Quiconque vendra des prébendes, des archidiaconats, des dignités ou toute autre charge ecclésiastique, ou qui ne fera pas les ordinations suivant les statuts des saints Pères, sera exclu du ministère ; car il est juste que celui qui reçoit gratuitement l'épiscopat ordonne gratuitement tous ceux qui font partie du clergé de son Église. Aucun laïque ne pourra posséder des dîmes qui ont été destinées à un usage pieux. » Un dernier canon surtout est remarquable et fait honneur à la mémoire du Pontife : c'est celui qui ordonne à tous les évêques de faire enseigner les lettres dans leurs Églises¹.

« Un décret fut également rendu contre les Normands. L'évêque de Rosella, étant venu passer quelque temps au monastère du mont Cassin, y mit en dépôt une forte somme d'argent pour la soustraire à la rapacité des Normands, qui faisaient de fréquentes incursions dans son diocèse. Jourdan, prince de Capoue, en ayant été informé, envoya quelques soldats pour s'emparer du dépôt. Les religieux déclarèrent que l'argent était confié à saint Benoît et qu'ils ne le donneraient à aucun mortel, qu'on l'avait placé dans le sanctuaire, si toutefois quelqu'un était assez téméraire pour y porter une main sacrilège. Les soldats s'inquiétèrent peu de la menace des moines, s'emparèrent de l'argent et l'apportèrent à leur maître. Dès que Grégoire fut informé de cette spoliation il en fut vivement ému ; il fit cesser sur-le-champ au mont Cassin l'office divin, fit découvrir les autels et reprocha à Didier, abbé du monastère, sa grande négligence et sa coupable pusillanimité. « Si l'affection pour votre communauté, disait Grégoire, n'avait retenu mon juste courroux, j'aurais puni d'une manière plus sévère l'oubli de votre devoir ; car il est plus tolérable d'abandonner au pillage des hameaux et des châteaux que d'exposer au mépris un lieu saint, aussi célèbre dans le monde entier. » Le Pontife écrivit à Jourdan lui-même une lettre très-vigoureuse et porta ce décret dans le concile : « Si un Normand ou toute autre personne s'empare des biens du mont Cassin,

¹ Orderic, ann. 1073. Berthold, ann. 1077.

¹ Labbe, t. 10, p. 372.

ou emporte injustement quelque chose de ce monastère, sans le restituer après deux ou trois avertissements, il sera excommunié. » Jourdan restitua la somme et fit encore de riches présents pour réparer sa faute ¹....

« Dans ce même concile le Pape Grégoire excommunia l'empereur Nicéphore, qui venait d'usurper le trône de Constantinople. Nicéphore Botoniate s'étant révolté contre Michel Parapinace, celui-ci abdiqua forcément l'empire et devint évêque d'Éphèse, Nicéphore se fit proclamer empereur après avoir fait enfermer dans un cloître Marie, femme de Michel, et son fils Constantin Porphyrogénète. Michel, toujours bien disposé pour le Pape, envoyait chaque année à l'abbé du mont Cassin de riches présents, et avait assuré, par une bulle d'or, au monastère, un revenu annuel de vingt-quatre livres d'or à prendre sur les revenus du trésor impérial, à la charge de faire des prières pour lui et pour ses enfants. Ce furent ces raisons qui portèrent le souverain Pontife à lancer l'anathème contre Nicéphore, l'ingrat usurpateur ².

« Dans ce même concile encore fut excommunié de nouveau et déposé Guibert, archevêque de Ravenne, qui avait abusé de la patience et de la bonté de Grégoire et qui s'était rendu coupable de toutes sortes de crimes. Il en avertit les habitants de Ravenne par une lettre spéciale. « Vous savez, leur dit-il, quelles ont toujours été la fidélité et la soumission de votre Église à saint Pierre, le prince des apôtres, à la mère Église. Celui qui se dit aujourd'hui votre évêque, par ses exactions et son exemple, a dévasté et corrompu cette Église, jadis si riche et si pure. C'est pourquoi, dans le dernier concile, nous l'avons irrévocablement déposé, et nous vous défendons, de toute l'autorité apostolique, de lui obéir comme à votre évêque. Si quelqu'un était assez imprudent pour méconnaître cet ordre salutaire, nous le séparons du corps de Jésus-Christ comme un membre pestiféré, et, à ceux de vous qui craignent Dieu et obéissent à saint Pierre, nous donnons l'absolution de tous leurs péchés ³. »

« Les envoyés allemands qui étaient venus

à Rome retournèrent dans leur patrie sans que les deux princes rivaux eussent sujet de se plaindre. Mais les Saxons étaient fort mécontents du Pape; ils avaient attendu tout autre chose de sa part; car ils ne connaissaient ni sa position, ni ses sentiments, ni même son caractère. Ils s'étaient imaginé qu'il prononcerait contre Henri une nouvelle déposition, reconnaîtrait aussitôt Rodolphe pour roi légitime et le présenterait à toute la chrétienté comme tel, afin de terrasser par là ses ennemis. Les Saxons ne voyaient dans sa conduite à l'égard de Henri que les caprices d'un orgueil blessé et d'une haine aveugle. Mais Grégoire jugeait les événements avec plus de justesse et de profondeur; son but unique avait été d'humilier Henri, de le rendre soumis et obéissant aux ordres du Saint-Siège. Il n'avait peut-être pas eu une seule fois la pensée de déposer ce monarque, sachant bien que le roi périt, mais que la royauté ne périt point. Pour arriver à ses fins Grégoire voulait enchaîner dans la personne de Henri le pouvoir royal. » Ces observations sont d'un historien protestant ¹. Il dit encore :

« Un nouveau concile ayant été convoqué à Rome pour le mois de février 1079, Rodolphe et Henri ne manquèrent pas d'y envoyer des députés. On traita d'abord, en présence de Bérenger, la question de l'Eucharistie. Nous avons vu que, Bérenger s'étant repenti, le Pape lui pardonna et le prit même sous sa protection. Nous verrons les ennemis du saint Pontife lui faire un crime de cette indulgence...

« Quand on eut réglé les affaires de l'Église les envoyés de Rodolphe se levèrent au milieu de l'assemblée et portèrent contre Henri de graves accusations; ils exposèrent les dévastations horribles des provinces, la ruine des églises en Souabe; ils dirent qu'on ne respectait plus ni les lieux saints, ni le sexe, ni aucune condition; qu'on méprisait les prêtres, qu'on retenait captifs les archevêques et les évêques, qu'on mettait à leur place des hommes obscurs et indignes, et qu'on faisait un honteux trafic de ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes.

¹ Greg., 1. 6, *epist.* 37. Léon d'Ostie, 1. 3, c. 45, 46.
— ² Id. — ³ L. 6, *epist.* 10.

¹ Voigt, p. 503.

« En entendant ce récit un grand nombre d'évêques du concile étaient d'avis qu'il ne fallait pas tolérer plus longtemps de pareils désordres, que la longanimité dégénérât en négligence, et que le glaive apostolique devait enfin être tiré contre un tyran ; mais le Pape ne jugea pas encore à propos de prononcer une dernière sentence, et il remit toujours la décision à une diète générale des princes de l'empire. Les envoyés des deux rois jurèrent, au nom de leur maître, d'accorder aux légats du Saint-Siège un libre passage pour se rendre à la diète et de se soumettre à la décision aussitôt qu'elle aurait été ratifiée par le souverain Pontife : ce qui est bien à remarquer. Grégoire remit l'examen approfondi de cette affaire au prochain concile, fixé à la Pentecôte ¹. »

Avec les envoyés des deux rois partirent également pour l'Allemagne deux légats apostoliques : c'étaient le bienheureux Pierre, évêque d'Albane, et saint Altmann, évêque de Passau. L'évêque d'Albane était ce même Pierre Ignée qui avait passé par le feu à Florence pour convaincre de simonie l'évêque de cette ville. Ces deux si respectables légats avaient pour commission d'informer Henri de la volonté du Pontife et de convenir avec lui du jour de la diète ; mais ce prince, comme toujours, avait seulement voulu gagner du temps. Dans la Saxe la décision de Grégoire rencontra une vive opposition et excita un mécontentement général. Les Saxons, oubliant les faits, trouvaient le Pape différent de lui-même, lui qui paraissait tellement immuable qu'on croyait que le ciel s'arrêterait et que la terre deviendrait mobile comme les astres plutôt que le Siège de saint Pierre ne changeât de résolution ².

Les Saxons s'en plaignirent au Pape lui-même dans trois ou quatre lettres assez vives, où ils supposent plusieurs choses qui n'étaient pas. Par exemple ils supposent que la guerre avec Henri n'avait commencé que par suite de l'excommunication et de la déposition prononcée contre lui par le Pape Grégoire ; mais leur guerre avec Henri avait commencé avant le pontificat de Grégoire,

puisque'ils avaient déjà accusé et fait citer ce prince au tribunal du Pape Alexandre. Ils supposent que la déposition prononcée contre Henri en 1076 était définitive ; mais les faits prouvent le contraire, puisque, et avant et après l'absolution de Canosse, le Pape ne devait prononcer définitivement que dans la diète d'Augsbourg. Ils supposent qu'ils n'ont fait l'élection de Rodolphe que pour obéir au Pape et que le Pape l'avait approuvée ; mais le Pape les avait priés, au contraire, de différer son élection jusqu'à son arrivée en Allemagne, et jamais, depuis, il n'y avait donné d'approbation. Tout ce qu'il avait fait jusqu'alors, c'était de tenir la balance égale entre Rodolphe et Henri, et il le devait, comme médiateur et comme juge, d'autant plus que tous deux appelaient à son tribunal. Que les Saxons, dans leurs requêtes, altèrent un peu les faits, afin de pousser le Pape à se prononcer pour leur cause, cela se conçoit, cela est excusable dans ceux qui plaident ; mais il est du devoir de l'historien, comme témoin, comme juré et comme juge, de rétablir les faits dans leur entier.

Le saint Pape Grégoire crut enfin devoir établir ses principes dans une lettre du 1^{er} octobre 1079, adressée aux divers ordres du royaume teutonique, et repousser les calomnies qu'on répandait sur son compte ; il écrivit donc à tous les fidèles ce qui suit : « Nous avons appris que plusieurs d'entre vous commencent à douter de notre bonne foi et nous accusent de légèreté pusillanime dans la grave affaire de votre pays, quoique, sauf le danger des batailles, elle n'ait occasionné à personne autant d'angoisses qu'à moi. Tous les Latins (c'est-à-dire les Italiens), à peu d'exceptions près, prennent le parti de Henri et le défendent, en nous accusant de dureté et d'injustice. Jusqu'à ce jour, avec la grâce de Dieu, nous avons résisté à tous, de manière à ne pencher que vers le parti où nous trouvons la raison et le droit. Si nos légats ont agi contre nos instructions nous en gémissons, quand même ils y auraient été trompés ou forcés. Nous leur avons ordonné de choisir, pour une époque opportune, un lieu convenable où nous puissions envoyer des légats sages, destinés à discuter la cause des

¹ Paul Bernried, c. 11. — ² Bruno.

deux rois, à rétablir les évêques sur leurs sièges et à prescrire de s'abstenir de communiquer avec les excommuniés. Si, trompés ou forcés, ils ont fait plus, nous ne les approuvons pas. Persuadez-vous bien que personne ne pourra jamais me faire dévier du sentier de la justice, soit par amour, soit par crainte, soit par cupidité, et, si vous êtes réellement fidèles à Dieu et à saint Pierre, ne m'abandonnez pas dans mes tribulations, mais demeurez fermes dans votre alliance, parce que celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé. Nos légats n'étant pas encore revenus, nous ne pouvons pas vous dire autre chose de notre affaire ; mais nous vous ferons part des résolutions que nous aurons prises d'après ce qu'ils nous rapporteront ¹. »

Presque toute l'année 1079 se passa en négociations entre le Pape et les Saxons ; les légats se rendaient tantôt chez un parti, tantôt chez un autre, leur promettant alternativement la protection du Saint-Siège. Henri faisait des préparatifs avec une nouvelle ardeur contre Rodolphe, dont il venait de donner, avec sa propre fille unique, le duché de Souabe à Frédéric de Hohenstaufen, qui devint la tige d'une autre famille royale. Les légats cherchaient à détourner l'orage par des négociations pacifiques, et quelques amis de Henri voulaient que leur maître attendît la décision de la diète. Mais Henri, malgré tous ses serments, voulait que le glaive seul terminât la querelle. Les légats retournèrent donc à Rome.

En 1078 il y avait eu à Melrichstadt, en Franconie, une bataille générale entre le parti de Rodolphe et celui de Henri ; elle fut sanglante et longtemps indécise ; mais enfin les Saxons ou le parti de Rodolphe resta maître du champ de bataille. Au commencement de 1080 il y eut une bataille non moins sanglante à Fladenheim dans la Thuringe ; Henri, qui avait cru surprendre les Saxons, fut obligé de prendre la fuite ; toutefois la victoire n'était pas décisive ².

Cependant le Pape saint Grégoire VII tint à Rome son septième concile, au commencement du carême de la même année 1080. On

y renouvela d'abord les anciens canons. « La défense des investitures fut intimée de nouveau tant aux clercs qu'aux laïques, de quelque condition qu'ils pussent être, empereur, roi, duc, marquis, comte, ou toute autre puissance ou personne séculière. L'anathème et l'interdit furent prononcés contre ceux qui transgresseraient la loi, donneraient ou recevraient l'investiture d'une dignité ecclésiastique quelconque, jusqu'à ce qu'ils vinsent à résipiscence. Thédald de Milan, Guibert de Ravenne et quelques autres évêques furent de nouveau excommuniés et déposés. On confirma le décret qui avait été porté dans le précédent concile contre les Normands qui envahissaient ou pillaient les domaines de saint Pierre. Enfin l'on rappela les anciennes règles touchant les élections épiscopales, dans les termes suivants : « Quand, à la mort d'un pasteur, il s'agit de pourvoir aux besoins d'une Église, le clergé et le peuple doivent choisir, à la demande de l'évêque député par le Pape ou par le métropolitain, un nouveau pasteur, en mettant de côté toute ambition, toute crainte et toute faveur, et en prenant le consentement du Siège apostolique ou du métropolitain. Quiconque, cédant à des motifs coupables, agit contrairement à ce canon, rend son élection nulle et n'aura plus le pouvoir d'élire. La légitimité de l'élection vient de la confirmation du Pape ou du métropolitain ; car si, selon le Pape Léon, celui qui doit consacrer, perd la grâce de la bénédiction en ne consacrant pas selon les rites, celui qui a le pouvoir d'élection doit être privé de ce pouvoir s'il en abuse ¹. »

Ensuite parurent devant le concile les ambassadeurs du roi Rodolphe et des princes du royaume teutonique, qui élevèrent contre Henri les plaintes les plus graves et dirent : « Envoyés par notre seigneur le roi Rodolphe, et par ses princes, nous nous plaignons à Dieu, à saint Pierre, à Votre Paternité et à tout ce saint concile, de ce que Henri, que vous avez privé du royaume par l'autorité apostolique, l'a tyranniquement envahi malgré votre interdit, en portant partout le fer, le feu et la dévastation. Sa cruelle impiété a dé-

¹ L. 7, *epist.* 8. — ² Bruno.

¹ Labbe, t. 10, p. 382.

pouillé de leurs sièges les archevêques et les évêques pour les donner à ses partisans ; il a causé la mort de Werner, de pieuse mémoire, archevêque de Magdebourg, et l'évêque Adalbert de Worms gémit encore dans ses prisons, contre les ordres du Saint-Siège. Plusieurs milliers d'hommes ont déjà été tués par sa faction, un grand nombre d'églises incendiées et des reliques profanées et pillées. Les attentats de Henri sont innombrables contre nos princes, parce qu'ils ont refusé de lui obéir comme à leur roi, contre le décret du Siège apostolique, et la diète que vous avez indiquée pour la justice et la paix n'a pu être convoquée par son opposition et par celle de ses adhérents. C'est pourquoi nous vous supplions de nous faire justice, à nous, ou plutôt à la sainte Église de Dieu, de ce prince persécuteur et sacrilège¹. »

Excité par ces choses et d'autres, le Pape Grégoire connut que le jour était arrivé de prononcer une sentence définitive. Il se leva, triste et gémissant, et, en présence et avec l'approbation du concile, il dit :

« Saint Pierre, prince des apôtres, et vous, saint Paul, docteur des nations, daignez, je vous prie, me prêter l'oreille et m'écouter favorablement. Comme vous êtes les fervents disciples de la vérité, aidez-moi pour que je ne m'en écarte pas, en sorte que mes frères aient plus de confiance en moi, qu'ils sachent et qu'ils comprennent que c'est par la foi que j'ai en vous, après Dieu et sa sainte Mère, la Vierge Marie, que je résiste aux pécheurs et aux méchants et que je soutiens vos fidèles serviteurs. Vous savez, en effet, que c'est malgré moi que j'ai été promu aux ordres sacrés, que c'est malgré moi que j'ai suivi le Pape Grégoire au delà des monts, que c'est malgré moi que je suis revenu avec le Pape Léon vers l'Église romaine dans laquelle je vous servis ; enfin, c'est surtout contre mon gré, au mépris de ma douleur, de mes gémissements et de mes larmes, que j'ai été placé, quoique indigne, sur votre trône. Si je fais cette déclaration, ce n'est pas pour dire que je vous ai choisis, mais que c'est vous-mêmes qui m'avez choisi et qui m'avez

imposé le lourd fardeau du gouvernement de votre Église, et, parce que vous m'avez fait monter sur cette montagne sainte, que vous m'avez ordonné de crier et de reprocher au peuple de Dieu et aux enfants de l'Église leurs prévarications et leurs crimes, les ouvriers de Satan se sont élevés contre moi, voulant répandre mon sang de leurs propres mains. Les rois de la terre, les princes du siècle, les ecclésiastiques, les courtisans et les hommes du vulgaire se sont réunis contre le Seigneur, et contre vous, ses christs, et ont dit : « Brisons leur joug et jetons-le loin de nous ; » et dès lors ils ont mis tout en œuvre pour se défaire de moi par la mort ou par l'exil.

« A leur tête Henri, qu'on appelle roi, s'est élevé contre votre Église, de concert avec plusieurs évêques ultramontains et italiens, s'efforçant de la subjuguier en me précipitant du trône pontifical. Votre autorité a résisté à son orgueil et votre pouvoir l'a abattu : confus et humilié, il est venu en Lombardie me demander l'absolution de son excommunication. En le voyant ainsi repentant, en écoutant ses promesses réitérées plusieurs fois de tenir une autre conduite et de se corriger, je lui ai rendu la communion, sans le rétablir dans l'autorité royale, dont je l'avais déclaré déchu dans le concile romain. Quant à la fidélité dont j'avais absous, dans le même concile, ceux qui la lui avaient jurée, je n'ai point ordonné qu'elle lui fût gardée. Et j'en ai agi ainsi, soit parce que je devais prononcer ensuite entre lui et les évêques ou seigneurs au-delà des monts, qui, obéissant à votre Église, s'étaient déclarés contre lui, soit parce que je devais régler la paix entre eux et lui suivant le serment que Henri lui-même avait fait par deux évêques d'en observer les conditions.

« Mais les évêques et les seigneurs ultramontains, apprenant qu'il ne tenait pas ce qu'il avait promis, et désespérant en quelque sorte de sa correction, élurent, sans mon conseil, vous en êtes témoins, le duc Rodolphe pour leur roi. Ce prince se hâta de m'envoyer un ambassadeur pour me déclarer qu'il avait été forcé de prendre le gouvernement du royaume, mais qu'il était prêt

¹ Paul Bernried, c. 12. Voigt, p. 523 et suiv.

à m'obéir en tout ; et en effet il m'a toujours tenu depuis le même langage, promettant même de me donner, pour otages de sa fidélité, son fils et celui de son ami le duc Berthold.

« Cependant Henri commença à me prier de l'aider contre Rodolphe, et je lui répondis que j'en ferais volontiers après avoir entendu les deux parties et reconnu de quel côté se trouve le bon droit. Henri, croyant vaincre par ses propres forces, méprisa ma réponse. Néanmoins, quand il vit qu'il ne pouvait faire ce qu'il espérait, il envoya à Rome deux de ses parties, l'évêque Théodoric de Verdun et l'évêque Bernard d'Osnabruck, qui me prièrent de sa part de lui faire justice ; ce que demandaient aussi les députés de Rodolphe. Enfin, d'après l'inspiration divine, j'ordonnai, dans le concile, qu'on tiendrait une conférence au delà des monts, afin de rétablir la paix et de décider de quel côté était la justice. Car, pour moi, vous m'en êtes témoins, vous mes pères et mes maîtres, je n'ai été disposé jusqu'à ce jour qu'à favoriser le parti le plus juste, et, comme j'ai pensé que l'autre parti ne voudrait pas que cette assemblée eût lieu, puisqu'elle devait chercher la justice, j'ai frappé d'anathème toute personne qui s'y opposerait, roi, duc, évêque ou autre.

« Mais Henri n'a pas craint, avec ses fauteurs, le péril de la désobéissance, qui est un crime d'idolâtrie ; en s'opposant à cette conférence il a encouru l'excommunication et s'est chargé lui-même de l'anathème. Il est cause de la mort d'une multitude de chrétiens, du pillage d'un grand nombre d'églises et de la désolation du royaume teutonique tout entier. C'est pourquoi, confiant dans la miséricorde de Dieu et de sa Mère, la Vierge Marie, et usant de votre autorité, j'excommunie Henri, qu'on appelle roi, et tous ses fauteurs, et, le privant de nouveau des royaumes d'Allemagne et d'Italie, par l'autorité de Dieu et par la vôtre, je lui ôte la puissance et la dignité royales ; je défends à tout chrétien de lui obéir comme à un roi, et je délie de leur serment de fidélité tous ceux qui lui en ont prêté ou qui lui en prêteront. Que désormais Henri n'ait aucune force dans

la guerre et ne gagne de sa vie aucune victoire !

« Afin que Rodolphe, que les Allemands ont élu pour qu'il soit votre fidèle défenseur, puisse gouverner et défendre le royaume, j'accorde à tous ceux qui lui sont dévoués l'absolution de leurs péchés et votre bénédiction salutaire en cette vie et en l'autre. De même que Henri est justement dépouillé de sa dignité royale, à cause de son orgueil, de sa désobéissance et de sa mauvaise foi, de même la puissance et l'autorité royales sont accordées à Rodolphe, pour son humilité, sa soumission et sa droiture.

« Faites donc maintenant connaître à tout le monde, puissants princes de l'Eglise, que, si vous pouvez lier et délier dans le ciel, vous pouvez aussi, sur la terre, retirer ou accorder à chacun, selon son mérite, les empires, les royaumes, les principautés, les duchés, les marquisats, les comtés et les biens de tous les hommes ; car vous avez souvent ôté aux méchants et aux indignes, et donné aux bons, les patriarchats, les primaties, les archevêchés et les évêchés. Si vous jugez les choses spirituelles, que doit-on croire de votre pouvoir sur les choses temporelles ? et si vous jugez les anges qui dominent sur les princes superbes, que ne pouvez-vous pas sur leurs esclaves ? Que les rois et les princes du siècle apprennent donc maintenant quelles sont votre grandeur et votre puissance ! qu'ils craignent de mépriser les ordres de votre Eglise, et que votre justice s'exerce si promptement sur Henri que tous sachent qu'il ne sera pas renversé par un hasard, mais par votre puissance ! Dieu veuille le confondre, pour l'amener à une pénitence salutaire et pour sauver son âme au jour du Seigneur ! »

Cette sentence solennelle est datée du 7 mars 1080. Un auteur français, Noël Alexandre, réduit l'histoire de ce grand démêlé aux huit propositions suivantes, qu'il appuie sur des monuments contemporains : 1° Les crimes du roi Henri causent un énorme scandale dans l'Eglise et dans l'Etat et lui aliènent les esprits des Saxons. 2° Gré-

¹ Labbe, t. 10, p. 381 et seqq.

goire VII, et par ses lettres et par ses légats, lui parle avec la plus grande tendresse pour le rappeler à son devoir et se montre très-disposé à servir ses intérêts. 3° Henri méprisant les décrets de l'Église et s'obstinant dans ses crimes, Grégoire le réprimande avec plus de force. L'autre, ne pouvant souffrir de reproche, assemble à Worms un conciliabule schismatique contre le Pontife, et, peu après, un autre conventicule à Pavie. 4° Grégoire VII excommunie le roi de Germanie dans un concile à Rome, l'an 1076, mais ne le prive pas tout à fait de la dignité royale. 5° Henri, par une pénitence simulée, obtient l'absolution de Grégoire VII. 6° Le roi Henri ayant violé la foi qu'il avait donnée à Dieu ainsi qu'au vicaire de Jésus-Christ, et confirmée avec serment, les princes de Germanie élisent pour roi Rodolphe, duc de Souabe. 7° Rodolphe est élu roi de Germanie sans le conseil du souverain Pontife Grégoire VII. 8° Le roi Henri étant retombé dans les mêmes crimes et dans des crimes encore plus énormes, Grégoire VII l'excommunie et le dépose. Tels sont, d'après cet auteur français, les principaux faits de la conduite de Grégoire VII en cette affaire ¹.

La conduite de Grégoire, prononçant toujours à la tête et de l'avis d'un concile, fut approuvée des uns, blâmée des autres. Les premiers étaient les catholiques, les seconds étaient les simoniaques et les fauteurs du roi. *Catholicis viris bene placuit; simoniaciis vero et fautoribus regis nimium displicuit*, dit un auteur contemporain, Marianus Scotus ². A la tête des catholiques étaient l'impératrice Agnès, mère du roi; les comtesses Béatrix et Mathilde, ses parentes; le saint abbé Hugues de Cluny, son parrain. Parmi les évêques catholiques se distinguaient saint Annon de Cologne, saint Anselme de Lucques, saint Brunon de Segni, saint Alphane de Salerne, saint Pierre d'Anagni, saint Altmann de Passau, saint Guebhard de Salzbourg, saint Étienne d'Halberstadt, saint Bennon de Misnie, Hériman ou Herman de Metz, Hugues de Die et puis de Lyon.

Saint Alphane fut d'abord moine du mont

Cassin, puis abbé et enfin archevêque de Salerne. Il était revêtu de cette dignité dès l'an 1057 et assista au concile de Rome sous le Pape Nicolas II, en 1059. Il était philosophe, théologien, orateur et poète, possédait bien le sens des divines Écritures et les dogmes de la religion chrétienne. On a de lui les actes du martyre de sainte Christine et deux hymnes à sa louange, un poème en l'honneur de saint Benoît, des hymnes sur sainte Sabine, l'éloge en vers des moines du mont Cassin, l'histoire de ce monastère, des hymnes sur saint Maur, saint Matthieu, saint Fortunat, saint Nicolas; un poème en vers héroïques sur le martyre des douze frères de Bénévent, un sur l'église de Saint-Jean-Baptiste, au mont Cassin, et quantité d'épithètes de personnes recommandables par leur vertu; un discours sur le chapitre neuvième de saint Matthieu, un livre sur les mystères de l'Incarnation, un de l'union de l'âme avec le corps, et un des quatre humeurs dont le corps humain est composé. Alphane mourut en odeur de sainteté en 1086.

Dès l'année 1080 saint Alphane découvrit à Salerne les reliques de saint Matthieu, apôtre et évangéliste; il s'empressa d'en informer le Pape saint Grégoire VII, qui l'en félicita, et lui et toute l'Église catholique, par une lettre du 18 septembre, où il recommande à l'évêque d'honorer dignement ces précieuses reliques, et d'avertir le duc Robert et son épouse de révéler si bien cet insigne patron qu'ils méritent sa protection ¹. Ce duc est Robert Guiscard, qui s'était réconcilié avec le Pape. Cette réconciliation eut lieu, suivant Pagi, en 1077; suivant les Bollandistes, en 1078; suivant Baronius, en 1080; suivant Mansi, en 1080, au mois de juin. Quoi qu'il en soit de l'année précise, cette réconciliation se fit par l'entremise du bienheureux Didier, abbé du mont Cassin, depuis Pape sous le nom de Victor III ². Il nous reste trois actes sur cette affaire; le premier est le serment de fidélité du duc Robert à l'Église romaine et au Pape Grégoire, avec promesse de la défendre envers et contre tous, et de procurer, quand le cas

¹ Nat. Alex., sect. 11 et 12. Dissert. 2. — ² Ad ann. 1074.

¹ L. 8, epist. 8. — ² Vita B. Victor. III. Acta SS., 16 sept.

arriverait, l'élection canonique des Papes, ses successeurs. La date est du 29 juin, jour de Saint-Pierre, mais l'année n'y est pas marquée. Ensuite l'investiture que le Pape Grégoire lui donne des terres qui lui avaient été accordées par les Papes Nicolas et Alexandre, laissant en surséance ce qui regardait Salerne, Amalfi et une partie de la Marche de Fermo. Le troisième acte est la constitution de douze deniers de cens que Robert promet au Pape pour chaque paire de bœufs de son domaine, payable à Pâques tous les ans ¹.

Saint Brunon de Segni, né dans la Ligurie, avait été élevé dans le monastère de Sainte-Perpétue, au diocèse d'Asti. De là il passa à Bologne pour y achever ses études, ensuite à Segni, où il fut admis par l'évêque parmi les chanoines de la cathédrale. Quelque temps après il fit le voyage de Rome et assista au concile qui s'y tint l'an 1079 contre Bérenger. Grégoire VII, content de la manière dont il avait défendu la foi de l'Eglise sur l'Eucharistie, le fit évêque de Segni. Plus tard, touché du désir de la retraite, il abdiqua l'épiscopat et se fit moine au mont Cassin, d'où nous le verrons, à la demande de son clergé et de son peuple, et par l'ordre du Pape Pascal II, obligé de revenir à son Eglise. On a de saint Brunon de Segni un grand nombre de commentaires sur l'Ecriture sainte; cent quarante-cinq sermons ou homélies, dont la plupart ont été imprimés sous le nom d'Eusèbe d'Emèse, et plusieurs autres ouvrages et lettres, entre autres deux vies de saints, l'une de saint Léon IX, l'autre de saint Pierre, évêque d'Anagni, célèbre par sa vertu, sa doctrine et ses miracles, mis au rang des saints par le Pape Pascal II, sur la relation que Brunon avait faite de ses saintes actions et des guérisons miraculeuses opérées à son tombeau.

Saint Brunon se trouvant un jour à Rome, dans la maison de l'évêque de Porto, avec Geoffroi, évêque de Maguelonne, la conversation tomba sur ce qui est dit, dans l'Exode, du tabernacle et des ornements du grand-prêtre Aaron. L'évêque de Segni fit voir que ce n'étaient que des figures de ce qui se passe

dans la célébration des mystères de la loi nouvelle. La conversation finie, Geoffroi le pria de mettre par écrit ce qu'il avait dit sur ce sujet. C'est la matière du traité qui a pour titre : *des Sacrements de l'Eglise, des Mystères et des Rites ecclésiastiques*. Il le commence par l'explication des cérémonies de la dédicace des églises; puis il marque en détail ce que signifiaient l'eau, le sel, l'hysope, les lettres de l'alphabet écrites sur le pavé de l'Eglise, la cendre, l'huile, le baume, les douze cierges, l'autel, l'église elle-même, l'amict, l'éphod, l'étole, la tunique, la dalmatique, la planète ou chasuble, la chape, la mitre et les autres ornements pontificaux. Il finit par les cérémonies de la consécration d'un évêque. Les ouvrages de saint Brunon de Segni ont été imprimés à Venise en deux volumes in-folio; plusieurs se trouvent également dans le vingtième volume de la *Bibliothèque des Pères*¹.

L'impératrice Agnès, qui avait fini par prendre le voile de religieuse, termina saintement sa vie le 14 décembre 1077 et fut d'abord enterrée provisoirement dans la basilique de Latran, ensuite transférée dans celle de Saint-Pierre. Quant à la comtesse Mathilde, souveraine de la Toscane et d'une partie considérable de l'Italie septentrionale, les auteurs catholiques du temps la nomment une autre Débora. Elle était digne d'être comparée à cette illustre héroïne d'Israël, qui sauva sa religion et son peuple lorsque les hommes n'en avaient plus le courage. Bien des rois et des princes affligeaient l'Eglise de Dieu par une vie inutile ou scandaleuse, par un trafic sacrilège qu'ils faisaient des dignités ecclésiastiques, par une connivence criminelle à l'incontinence des clercs. Au lieu de seconder l'Eglise dans l'extirpation de ces désordres Henri fomentait ces désordres pour faire la guerre à l'Eglise. Les princes normands d'Italie flottaient dans une alternative de fidélité et d'hostilité envers le Siège apostolique. Un seul prince, pendant un règne de plus de cinquante ans, se montra toujours fidèle, toujours dévoué à l'Eglise et à son chef, toujours prêt à le seconder dans ses efforts pour la restauration de la disci-

¹ Labbe, t. 10, p. 250.

¹ Ceillier, t. 21.

plaine et des mœurs cléricales, toujours l'épée à la main pour la défendre contre les ennemis les plus formidables, ne se laissant jamais ni gagner par les promesses, ni intimider par les menaces, ni abattre par les revers. Et ce prince unique était une femme, la comtesse Mathilde.

Au milieu de ses combats pour l'Église et son chef on la vit orner ses propres États par des édifices magnifiques, des temples, des châteaux, des ponts d'une architecture hardie et singulière. Dès l'an 1077 elle fit à l'Église romaine une donation de tous ses États, qui comprenaient la Toscane et une grande partie de la Lombardie, s'en réservant seulement l'usufruit sa vie durant. A ce courage, à cette générosité héroïque Mathilde joignait la plus tendre piété. On le voit par la lettre suivante, que lui écrivit saint Grégoire dès l'an 1074 :

« Quel soin et quelle sollicitude continuelle j'ai pour vous et pour votre salut, celui-là seul le comprend qui sonde les secrets des cœurs et qui me connaît mieux que moi-même ; mais si vous y réfléchissez, comme je pense, vous sentez que je dois avoir de vous d'autant plus de soin que je vous ai empêchée, par charité, d'abandonner un plus grand nombre, pour vaquer uniquement à votre salut ; car, comme j'ai dit souvent et ne cesserai de dire, la charité ne cherche point ses propres intérêts. Entre les armes que, Dieu aidant, je vous ai fournies contre les princes de ce monde, je vous ai rappelé que les principales sont de recevoir fréquemment le corps du Seigneur, et d'avoir une confiance assurée et complète en sa sainte Mère.

« Voici ce que dit saint Ambroise, au livre quatrième des *Sacrements* : « Si nous annonçons la mort du Seigneur, nous annonçons la rémission des péchés. Si, chaque fois que le sang du Seigneur est répandu, il l'est pour la rémission des péchés, je dois le recevoir toujours, afin que toujours mes péchés me soient remis. Péchant toujours, je dois toujours prendre le remède. » Au livre cinquième des *Sacrements* le même saint dit encore : « Si c'est un pain quotidien, pourquoi le prenez-vous après l'année, comme les Grecs ont coutume de faire en Orient ? Recevez-le

chaque jour, afin que chaque jour il vous profite ; vivez de manière à mériter de le recevoir chaque jour. »

« Saint Grégoire dit pareillement, au quatrième livre de ses *Dialogues* : « Nous devons, du moins en le voyant déjà passé, mépriser de toute notre âme le siècle présent, offrir chaque jour à Dieu le sacrifice de nos larmes, lui immoler chaque jour la victime de sa chair et de son sang ; car, ce qui sauve notre âme de la perdition éternelle, c'est cette victime incomparable qui renouvelle pour nous, par le mystère, la mort du Fils unique. Quoique, ressuscité des morts, il ne meure plus, et que la mort n'ait plus de pouvoir sur lui, toutefois, vivant immortellement et incorruptiblement en lui-même, il est immolé de nouveau pour nous dans le mystère de l'oblation sacrée ; car son corps y est reçu, sa chair y est partagée pour le salut du peuple, son sang y est versé, non plus dans la main des infidèles, mais dans la bouche des fidèles. Pensons de là ce qu'est pour nous ce sacrifice, qui imite sans cesse, pour notre absolution, la Passion du Fils unique. Quel fidèle peut douter qu'au moment de l'immolation, à la voix du prêtre, les cieus ne s'ouvrent ; que les chœurs des anges n'assistent à ce mystère de Jésus-Christ ; que ce qu'il y a de plus bas ne s'unisse à ce qu'il y a de plus haut, les choses terrestres aux célestes, et qu'il ne se forme une certaine unité des choses visibles et des invisibles ? » Saint Chrysostome dit dans le même sens aux néophytes : « Voyez jusqu'à quel point le Christ s'est uni son épouse ; voyez de quelle viande il vous nourrit. Il est lui-même notre viande substantielle et notre nourriture. Comme une mère, par une affection naturelle, s'empresse de nourrir de son lait l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, ainsi le Christ nourrit sans cesse de son sang ceux que lui-même régénère. » Le même Chrysostome écrit au moine Théodore : « La nature mortelle est quelque chose de bien fragile ; elle tombe vite, mais ne se relève pas avec lenteur ; c'est facilement qu'elle tombe, mais elle se redresse aussi promptement. » Nous devons donc, ô ma fille, recourir à cet admirable sacrement et désirer cet admirable remède.

« J'ai voulu, très-chère fille de saint Pierre, vous écrire ces choses afin d'augmenter votre foi et votre confiance à recevoir le corps du Seigneur; car tel est le trésor, tels sont les présents, non pas de l'or ni des pierres précieuses, que, pour l'amour de votre Père, savoir le Souverain des cieux, votre âme attend de moi, quoique vous puissiez, suivant vos mérites, en recevoir de meilleurs d'autres Pontifes. Quant à la Mère du Seigneur, à laquelle principalement je vous ai recommandée, je vous recommande et ne cesserai de vous recommander, jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de la voir comme nous désirons, que vous dirai-je ? elle que le ciel et la terre ne cessent de louer, encore qu'ils ne puissent la louer dignement. Tenez cependant ceci hors de doute : autant elle est et plus élevée, et meilleure, et plus sainte qu'aucune mère, autant elle est plus clémente et plus douce envers les pécheurs et les pécheresses convertis. Mettez ainsi dans la volonté un terme au péché, et, prosternée devant elle avec un cœur contrit et humilié, répandez vos larmes. Vous la trouverez, je le promets sans aucun doute, plus prompte qu'une mère charnelle et plus tendre à vous aimer¹. »

Cette lettre du Pape saint Grégoire VII est bien remarquable : elle nous montre une merveille que le monde ne comprend guère. Ce puissant génie, qui, d'un regard, embrassait tous les royaumes, tous les biens et les maux de l'humanité; qui attaquait en même temps et partout les vices et les désordres les plus puissants, qui ne s'étonnait d'aucun obstacle, qui paraissait aux hommes de son temps si ferme et si inébranlable; ce puissant génie avait une piété de bonne femme, une ardente dévotion à la sainte Eucharistie, une confiance filiale envers la sainte Vierge, une tendre compassion pour la faiblesse humaine. On voit qu'il vivait de cette sagesse d'en haut qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur.

Voici d'autres hommes et un autre monde. Lorsque Henri reçut la nouvelle de son

excommunication il en eut d'abord de la tristesse et de l'inquiétude et ne savait trop que faire; la faction des courtisans, les évêques simoniaques, les prêtres concubinaires, qui se voyaient condamnés en sa personne, lui rendirent bientôt le courage et changèrent sa tristesse en des transports de fureur. A les entendre le coupable était, non pas le roi ni eux, mais le Pape seul; ils l'appelaient un magicien, un imposteur, un hérétique, un homicide, un débauché, enfin tout ce qu'il y a de plus abominable. Ils disaient à Henri, pour enflammer toujours davantage sa colère : « Un roi, fils d'un empereur, qui ne porte pas sans raison le glaive, qui est le protecteur, le patrice et le défenseur de Rome, ne doit pas souffrir que l'Église de Dieu soit ainsi déchirée; que le plus pervers des hommes, dont les coupables excès méritent de sévères châtiments et l'exclusion de l'Église, profane ainsi la majesté suprême du nom de roi. L'anathème doit retomber sur celui qui l'a lancé. » C'est ainsi que les nouveaux Caïphes frémissaient et complotaient contre le Seigneur et son Christ¹.

Pour l'exécution de ce complot schismatique et impie Henri, excommunié et déposé, convoqua une assemblée d'évêques courtisans à Mayence. Il ne s'y en trouva que dix-neuf; ils furent honteux de leur petit nombre. Quant au fond de l'affaire, voici ce qu'en dit un personnage non suspect, le biographe et l'apologiste de Henri lui-même. « Sur leur accusation (des Saxons et autres catholiques), le Pape, comme ils disaient partout, le mit au ban de l'Église. Mais ce ban ne fut pas tenu d'un grand poids, en ce qu'il paraissait dicté, non par la raison, mais par le caprice, non par l'amour, mais par la haine. Le roi, voyant donc que le Pape tendait à le priver du royaume, quoiqu'il fût content de son obéissance pour le reste, sinon qu'il ne voulait pas renoncer à la royauté, se vit forcé de passer de l'obéissance à la rébellion, de l'humilité à l'orgueil, et entreprit de faire au Pape ce que le Pape prétendait lui faire. Abandonnez, ô glorieux roi, abandonnez, je vous en prie, l'entreprise de vouloir préci-

¹ L. 1, *epist.* 47.

¹ Hug. Flav.

piter de son trône le chef de l'Église et vous rendre coupable en rendant l'injure. Souffrir l'injure est une félicité, la rendre est un crime. Le roi cherchait donc des causes et des prétextes pour le déposer. On trouva qu'il s'était assis sur le Siège de Rome après avoir juré qu'il ne s'y assierait point, et cela parce qu'étant encore archidiacre il y avait aspiré du vivant de son prédécesseur. Que cela soit vrai ou faux je n'ai pu le tirer au clair ; les uns l'assurent, les autres disent que c'est un conte. Les uns et les autres en donnaient Rome pour preuve. Suivant les uns Rome, la maîtresse du monde, n'aurait jamais souffert un pareil forfait ; suivant les autres Rome, esclave de la cupidité, permettait facilement tout crime pour de l'argent. Pour moi il me faut laisser la chose indécise, ne pouvant ni défendre ni affirmer des choses incertaines¹. »

Voilà comment parla l'apologiste et secrétaire intime de Henri, qui ne néglige aucun moyen de justifier son maître. Cet aveu candide d'un homme si peu suspect suffit pour apprécier à leur juste valeur les autres calomnies contre le saint Pape Grégoire VII.

Les dix-neuf évêques allemands réunis à Mayence pour déposer le Pape sur l'ordre du roi excommunié et déposé se trouvant honteux de leur petit nombre, Henri convoqua une autre assemblée à Brixen, sur les confins de l'Allemagne et de l'Italie, afin que les évêques excommuniés, interdits, déposés, de l'une et de l'autre contrée, pussent s'y trouver en plus grand nombre. Il s'y en trouva trente en tout. Ces trente évêques, simoniaques, excommuniés, entreprirent d'excommunier et de déposer leur supérieur, le chef de l'Église universelle, qu'eux-mêmes reconnaissaient depuis huit ans avec toute la chrétienté. Ils portèrent contre lui le décret suivant : « Il faut retrancher de la communion des fidèles le prêtre qui a été assez téméraire pour enlever à l'auguste majesté royale toute participation au gouvernement de l'Église et le frapper d'anathème ; car il est manifeste qu'il n'a pas été élu de Dieu, mais qu'il s'est impudemment élevé lui-

même par la fraude et la corruption. Il a ruiné l'ordre ecclésiastique, il a troublé la hiérarchie civile, il a attenté aux jours d'un roi pieux et pacifique, soutenu un roi parjure et fomenté partout la discorde, la jalousie et l'adultère. C'est pourquoi, réunis par l'ordre de Dieu et appuyés par les lettres et les députés de dix-neuf évêques réunis à Mayence en la dernière Pentecôte, nous avons résolu de déposer, de chasser, et, s'il refuse d'obéir à notre injonction, de damner éternellement Hildebrand, cet homme pervers, qui prêche le pillage des églises et l'assassinat, qui soutient le parjure et le meurtre, qui met en question la foi catholique et apostolique touchant le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, cet antique disciple de l'hérétique Bérenger, ce divin, cet adorateur des songes, ce nécromancien manifeste, ce moine possédé de l'esprit infernal, ce vil apostat de la foi de nos pères. » C'est ainsi que la sentence est rapportée par un partisan de Henri, Conrad de Lichtenau, abbé d'Ursperg.

Quant aux preuves de ces imputations énormes on en trouve de curieuses dans le libelle du schismatique Bennon, prétendu cardinal de l'antipape Guibert. Il ne dit rien contre les mœurs du saint Pape. Quelques clercs concubinaires cherchaient à les calomnier ; « mais, fait observer le judicieux Lambert d'Aschaffembourg, nul homme sensé ne croyait à leurs fables, tant la vertu de Grégoire éclatait par toute l'Église. »

Ce qu'il lui reproche le plus, c'est la magie. « Quand il voulait, dit-il dans un endroit, il secouait ses manches et en faisait sortir comme des étincelles de feu. » « Un jour, venant d'Albane à Rome, dit-il ailleurs, il oublia d'apporter un livre de nécromancie, sans lequel il ne marchait guère. S'en étant souvenu par le chemin, à l'entrée de la porte de Latran, il appela promptement deux de ses domestiques, fidèles ministres de ses crimes, leur commanda de lui apporter incessamment ce livre, et leur défendit, sous de terribles menaces, de l'ouvrir en chemin ni d'avoir aucune curiosité pour les secrets qu'il contenait. La défense ne fit qu'irriter leur curiosité ; ils ouvrirent le livre en revenant et en lurent quelques pages ; mais bien

¹ Apud Baron., ann. 1080, n. 18.

mal leur en prit, car aussitôt parurent des démons dont la multitude et les figures horribles effrayèrent tellement les deux jeunes hommes qu'ils en étaient hors d'eux-mêmes. Les démons les pressaient en disant : « Pourquoi nous avez-vous appelés ? Pourquoi nous avez-vous donné la peine de venir ? Dites promptement ce que vous voulez que nous fassions ; autrement nous nous jetterons sur vous si vous nous retenez davantage. » Heureusement l'un des deux leur dit : « Abattez promptement ces murailles, » en leur montrant les hautes murailles de Rome, et les démons les abattirent en un clin d'œil. Les jeunes hommes firent le signe de la croix, si tremblants et si hors d'haleine qu'à peine purent-ils arriver à Rome¹. » Voilà comment les schismatiques prouvaient, contre le Pape saint Grégoire, la principale de leurs accusations, celle de nécromancie !

Mais ce n'était point assez pour les schismatiques d'avoir renié le vicaire du Christ comme les Juifs renièrent autrefois le Christ lui-même ; il fallait encore, pour achever la ressemblance, lui préférer un autre Barabbas. Ils élurent donc pour antipape l'archevêque excommunié et déposé de Ravenne, Guibert, le même qui avait abusé de la confiance du Pape saint Grégoire pour conspirer contre sa dignité et sa vie même, par les mains homicides de Cencius et de ses complices. C'était mettre le traître Judas à la place du Sauveur. D'après des indications découvertes par le docte Mansi, archevêque de Lucques, cette élection schismatique et impie de l'antipape Guibert paraît avoir été faite ou du moins commencée à Brixen, l'an 1080, et ensuite consommée et exécutée l'année suivante dans un conciliabule de Pavie ; l'ex-roi Henri était présent².

Le saint Pape Grégoire, ayant appris cet attentat contre l'unité de l'Église, écrivit la lettre suivante aux évêques de la Calabre et de la Pouille : « Vous n'ignorez pas, mes frères, que plusieurs disciples de Satan, qui sont réputés faussement pour évêques en plusieurs pays, excités par un diabolique orgueil, se sont efforcés de confondre la sainte

Église romaine, Mais, par les secours du Tout-Puissant et par l'autorité de saint Pierre, leur criminelle présomption tournera à leur honte et à leur confusion, à la gloire et à l'exaltation du Siège apostolique ; car depuis le plus petit jusqu'au plus grand, c'est-à-dire jusqu'à Henri, qui est l'auteur et le soutien du concile pestiféré, tous ont éprouvé, et dans le corps et dans l'âme, quelle force le nom de saint Pierre possède pour punir l'iniquité. Vous savez comment, du temps de notre seigneur le Pape Alexandre, ce même Henri médita d'opprimer l'Église de Saint-Pierre par l'intrus Cadalous, et dans quel honteux abîme de confusion il fut précipité, aux yeux du monde entier, avec ce même antipape, tandis que la bonne cause sortit de cette lutte glorieuse et triomphante. Vous n'ignorez pas non plus les exécrables complots que, depuis trois ans, les évêques de la Lombardie, soulevés par Henri, tramèrent contre nous, et comment nous en sommes sorti sain et sauf, grâce à la protection de saint Pierre, non sans gloire pour nous et pour nos fidèles défenseurs.

« Mais, comme si leur première confusion ne leur eût point suffi, une plaie incurable leur prouve que le glaive de la vengeance apostolique frappe les coupables depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Toutefois leurs fronts endurcis à la honte n'ont pas su rougir ; au lieu de rentrer en eux-mêmes ils ont provoqué, par leur impudence, toutes les rigueurs d'une impartiale justice ; ils ont marché sur les traces de l'ange rebelle qui a dit : « Je veux établir mon trône à côté de l'aquilon, et je serai semblable au Très-Haut. » Ils se sont efforcés de renouveler leur ancienne conspiration contre le Seigneur et contre la sainte Église catholique, et d'établir sur eux, pour Antechrist et pour hérésiarque, un homme sacrilège, parjure à l'Église et noté pour ses crimes abominables dans toute l'étendue de l'empire romain, savoir Guibert, le destructeur de l'Église de Ravenne. Cette assemblée de Satan a été composée de gens dont la vie est détestable et l'ordination hérétique et nulle. Ce qui les a poussés à cet acte insensé, c'est le désespoir d'obtenir de nous, par prières ou par promesses, le par-

¹ *Fascic. rer. expedent.*, fol. 39. — ² Apud Baron., ann. 1080, n. 16, note de Mansi, p. 500.

don de leurs crimes, sans se soumettre à un jugement ecclésiastique, à notre censure, auxquels nous sommes obligé, par devoir, de les assujettir. Comme ils ne sont fondés sur aucune raison et chargés de crimes, nous les méprisons d'autant plus qu'ils croient s'être élevés plus haut. Nous nous confions en la miséricorde de Dieu et en la protection de saint Pierre, qui a su précipiter du faite de sa grandeur Simon le Magicien, leur père commun, et nous espérons leur ruine prochaine et la paix rendue à l'Église, après que ses ennemis auront été vaincus et confondus. » Cette lettre est du 21 juillet ¹.

A cette noble confiance au plus fort du danger, à cette foi vive dans la réussite et dans l'accomplissement de son œuvre et de ses vœux pour l'indépendance et la réformation de l'Église, on reconnaît un vrai disciple de Celui qui, à la veille de sa Passion et de sa mort, disait aux siens : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Dans une seconde lettre le saint Pape exhorte les mêmes évêques à venger, autant qu'il dépendra d'eux, l'injustice que l'empereur grec Michel venait d'éprouver, et à soutenir, dans cette vue, de toutes leurs forces, le duc Robert, qui travaillait à replacer son parent sur le trône de Constantinople, dont il avait été chassé.

En deçà des Alpes un des évêques qui se montra le plus ferme pour la cause de Dieu et de son Église fut Hériman ou Herman, évêque de Metz. Comme les schismatiques alléguaient divers prétextes pour justifier leur schisme, Herman pria jusqu'à deux fois saint Guebhard de Salzbourg de lui indiquer ce qu'il fallait en penser et ce qu'il y avait à leur répondre. Saint Guebhard lui écrivit une longue lettre où il propose les prétextes des schismatiques et ensuite les réfute. Une première cause de la division, c'est que les catholiques ne communiquaient point avec les excommuniés, surtout avec ceux qui avaient été excommuniés par le chef de l'Église ; les schismatiques, au contraire, communiquaient avec eux et disaient qu'il fallait le faire ; en quoi le saint évêque de Salzbourg fait voir qu'ils allaient contre les Pères et les conci-

les. Un autre prétexte des schismatiques était que l'homme ne pouvait, en aucun cas, être absous du serment de fidélité. Saint Guebhard fait voir, par des autorités et par des exemples, que tout serment n'oblige pas toujours, mais que l'obligation peut être dissoute par la force ou par la différence des événements, surtout quand il y a sentence de l'autorité qui peut lier et délier au ciel et sur la terre. On voit que le saint évêque entendait bien l'état de la question, et que Fleury, qui ose dire le contraire, ne l'entendait pas lui-même ¹.

Mais un monument bien autrement grave sur cette matière, c'est la seconde lettre que le Pape saint Grégoire VII écrivit au même Herman de Metz, qui l'avait également consulté. Le saint Pape y établit la subordination de la puissance temporelle à la puissance spirituelle, d'après ces paroles de Jésus-Christ à saint Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ; et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » « Les rois, demande-t-il, sont-ils donc exceptés ici ? En vertu du privilège accordé au prince des apôtres les saints Pères ont appelé l'Église romaine la mère universelle ; ils ont reçu ses jugements avec la même soumission que ses enseignements dans la foi, proclamant d'une voix et d'un consentement unanimes que toutes les choses majeures et les principales affaires doivent lui être rapportées, que personne ne doit ni ne peut appeler d'elle, ni revenir sur ses jugements. » Qu'en particulier l'Église ait le pouvoir, soit d'excommunier, soit de déposer les princes, il le prouve par la clause de saint Grégoire le Grand, dont nous avons démontré l'authenticité et les raisons. Il le prouve encore, quant à la première partie, par le fait du Pape Innocent, qui excommunia l'empereur Arcade, et celui de saint Ambroise, qui excommunia l'empereur Théodose ; et, quant à la seconde, par la déposition de Childéric, opérée par l'autorité du Pape

¹ L. 8, *epist.* 5.

¹ *Acta SS.*, t. 6, juin, p. 157.

Zacharie. Il établit en outre la subordination entre les pouvoirs par les paroles si connues de saint Gélase, et fortifie le tout par des considérations sur la nature des deux puissances, sur la première cause de l'une et de l'autre, sur le petit nombre de rois saints et le grand nombre de saints Pontifes ¹.

Bossuet, dans sa *Défense du Gallicanisme politique*, proteste que, plein de respect pour la mémoire de Grégoire VII, il n'imitera pas les schismatiques dans leurs invectives, mais qu'il rapportera avec une grande simplicité ce qui se trouve dans les écrits de ce Pape ². Or c'est principalement cette lettre du Pape saint Grégoire VII à Herman de Metz que cite et discute Bossuet; nous allons examiner avec quelle candeur. Il est curieux de voir un évêque, et un évêque tel que Bossuet, attaquer la doctrine et la conduite d'un Pape, et d'un Pape tel que Grégoire VII, pour soutenir les opinions politiques d'un roi, et d'un roi tel que Louis XIV.

Saint Grégoire allègue, d'une épître apocryphe, mais toujours très-ancienne, attribuée à saint Clément, cette petite phrase; « Celui qui est ami de ceux à qui Clément refuse de parler est du nombre de ces hommes qui veulent détruire l'Église de Dieu. » Bossuet la relève et s'écrie: « Toute la tradition de Grégoire consiste dans ce seul passage; voilà, dis-je, toute la tradition sur laquelle Grégoire VII s'arroe le droit de déposer les souverains! »

Mais, pour prouver que tout est subordonné à la puissance de Pierre, Grégoire cite avant tout les paroles de Jésus-Christ. Pour celles-là Bossuet a cru plus simple de les passer sous silence; seulement il insinue quelque part qu'elles regardent les péchés. Sans doute; car qui dit *tout ce que tu lieras ou délieras* n'excepte rien. Il fallait montrer qu'elles ne regardent que le péché, et c'est ce que Bossuet a oublié de faire.

Mais saint Grégoire ajoute que, conformément au divin privilège de saint Pierre, la tradition, d'une voix unanime, réserve au Saint-Siège, quant à la décision finale, toutes les affaires majeures, et reconnaît ses juge-

ments sans appel, comme on le voit par les lettres du Pape saint Gélase. Bossuet a cru plus simple de n'en rien dire et de s'efforcer ailleurs de prouver que saint Gélase, et avec lui les anciens Pères, avaient tort, et qu'il était très-permis d'appeler du Saint-Siège.

Mais, pour montrer la subordination de la puissance temporelle au pouvoir spirituel, saint Grégoire s'appuie sur le célèbre passage du même Gélase, particulièrement sur ces paroles: *En quoi la charge des Pontifes est d'autant plus pesante qu'au jour du jugement ils doivent au Seigneur rendre compte des rois mêmes*. Bossuet a cru plus simple de les passer ici sous silence, et, ailleurs, de les supprimer sans rien dire pour lui en substituer d'autres de sa façon qui disent tout le contraire.

Les schismatiques contestaient à l'Église, ainsi que nous l'avons vu, soit le pouvoir d'excommunier, soit le pouvoir de déposer les princes. Saint Grégoire VII, pour montrer qu'il avait l'un et l'autre, cite la clause que, sur la demande d'un roi et d'une reine, saint Grégoire le Grand ajouta au privilège de leurs fondations. Bossuet, en promettant d'examiner la question ailleurs, objecte qu'autre chose est de menacer, autre chose est de prononcer une sentence juridique. Mais puisqu'un roi et une reine ont envoyé des ambassadeurs au Pape pour lui demander ces menaces, ils croyaient donc qu'il avait droit de les faire, et, par conséquent, de les exécuter; car des menaces que personne n'aurait crues exécutoires n'eussent pas même été des menaces.

Grégoire rapporte l'excommunication de Théodose et d'Arcade. Bossuet dit que c'est raisonner mal, attendu que ni l'un ni l'autre ne fut déposé. Mais, puisque l'on contestait à l'Église le pouvoir d'excommunier les princes, il était naturel d'en citer des exemples. Le mauvais raisonnement n'est pas du côté de saint Grégoire.

Quant à la déposition en particulier, le Pape allègue l'exemple de Childéric. Sur quoi Bossuet dit: « Il est certain que la glose sur les paroles mêmes de Grégoire VII contredit formellement son sentiment; car voici comment elle explique le mot *il déposa*. Zacharie est dit l'avoir déposé parce qu'il *consentit* à sa déposition. » Soit. Toujours est-il que ce con-

¹ L. 8, *epist.* 2^e. — ² *Défense*, l. 1, sect. 1, c. 8.

sentement fut tel que toutes les histoires lui attribuent la déposition de Childéric et la légitimité de Pepin. Il n'y a de formel que l'embarras de Bossuet, qui ailleurs avoue implicitement ce qu'il voudrait nier ici.

C'est après avoir discuté de la sorte la lettre de saint Grégoire que, s'arrêtant à une phrase tirée d'un monument apocryphe, mais en tout cas très-ancien, Bossuet s'écrit : « Toute la tradition de Grégoire consiste dans ce seul passage ; voilà le seul témoignage de l'antiquité ; voilà, dis-je, toute la tradition sur laquelle Grégoire VII s'arroe le droit de déposer les souverains ! » Et tout cela Bossuet l'appelle de la simplicité et de la candeur !

Nous avons vu que tous les catholiques de son temps approuvaient la conduite de saint Grégoire VII. Bossuet et Fleury n'ont trouvé qu'un auteur catholique qui s'éloignât de l'accord unanime des autres ; mais c'est un petit-fils de Henri, Otton de Frisingue, qui écrivit près d'un siècle après l'événement, et dont la famille, celle de Hohenstaufen, possédait les domaines enlevés par Henri aux héritiers de Rodolphe. Cette seule considération doit faire suspecter son témoignage et récuser son jugement en cette affaire, d'autant plus qu'il avance des choses évidemment inexactes. Il dit dans un endroit : « Grégoire VII, voyant cet empereur comme abandonné des siens, le frappe du glaive de l'anathème ; l'empire fut d'autant plus indigné de cette nouveauté que jamais auparavant il n'avait vu de pareille sentence publiée contre un empereur romain ¹. » Otton suppose, dans ces paroles, que Henri était empereur quand il fut excommunié par Grégoire, ce qui est faux ; car, excommunié et déposé une première fois en 1076, une seconde fois en 1080, il ne reçut le titre d'empereur de l'antipape Guibert qu'en 1083. Ensuite il nous représente Henri comme abandonné des siens quand il fut anathématisé par le Pape, et tout ensemble l'empire indigné de cette nouveauté. La vérité est, d'après les preuves historiques que nous avons vues, que Grégoire ne prononça la sentence que sur les plaintes et les sollicitations réitérées des

princes catholiques d'Allemagne, et qu'il n'y eut d'indignés que les simoniaques et les schismatiques. Après tout, si intéressé qu'il y fût pour l'honneur de sa famille, Otton ne se prononce ni pour ni contre ; il se borne à dire qu'il ne prend pas sur lui de dire si la chose a été faite licitement ou non. « J'ai beau lire et relire, ajoute-t-il, l'histoire des rois et des empereurs romains, je ne trouve nulle part qu'aucun d'eux ait été, par le Pontife de Rome, soit excommunié, soit privé du royaume ; à moins peut-être qu'on ne veuille regarder comme un anathème lorsque Philippe fut, pour un temps très-court, placé par le Pontife romain entre les pénitents, où que Théodose fut exclu de l'enceinte du temple par saint Ambroise, en punition d'un massacre ¹. »

Otton, comme on voit, distingue expressément l'excommunication et la déposition ; il pense que le fait de Théodose ne fut pas une excommunication proprement dite ; c'est pourquoi il assure qu'il ne trouve aucun empereur romain soit excommunié, soit déposé ; mais il est certain, d'après Bossuet lui-même, que les empereurs Anastase et Léon l'Isaurien avaient été véritablement excommuniés par les Pontifes de Rome. D'une autre part Otton lui-même nous apprend que Grégoire II, ayant plusieurs fois averti par ses lettres l'empereur Léon, et le trouvant incorrigible, détacha l'Italie de son empire ². Lors donc que le même auteur proteste qu'il ne voit aucun empereur romain qui eût été jusqu'alors soit excommunié, soit déposé, par des Papes, cela ne prouve de sa part que l'ignorance ou l'oubli, et comme cette ignorance ne prouve rien contre le pouvoir d'excommunier, elle ne prouve pas plus contre le pouvoir de dissoudre ou de déclarer dissous le serment de fidélité. Cependant ces paroles insignifiantes d'un témoin et d'un juge légalement suspect, les défenseurs du gallicanisme politique les citent à tout propos comme une décision irréformable ; mais ils se gardent bien de nous apprendre ce que le même Otton dit ailleurs, savoir, que Pepin fut élu roi par l'autorité du Pape Zacharie ; que

¹ *De Gest. Frid.* I, l. 1, c. 1.

² *Ott. Fris., Chron.*, l. 6, c. 35. — ² *Ibid.*, l. 5, c. 18.

le même Pepin et les seigneurs de France furent déliés par le Pape Étienne de leur serment de fidélité à Childéric, et que *les Pontifes romains tirent de là l'autorité de changer les règnes*¹.

Ce n'est pas tout : s'il faut en croire Bos-suet, Grégoire VII aurait avancé dans cette même lettre à Hérیمان de Metz ni plus ni moins qu'une hérésie. Il accuse le saint Pape d'avoir, contre l'autorité de l'Écriture, de la tradition et de tout le genre humain, avancé une chose que jamais Pontife ni chrétien n'avait dite ou pensée, d'avoir renouvelé l'erreur des hérétiques que combattait saint Irénée, savoir, que la puissance royale vient de l'orgueil et du diable.

Avant de montrer ce qu'a dit le saint Pontife et en quel sens, nous citerons d'autres Pontifes également saints, qui non-seulement ont pensé, mais écrit des choses équivalentes. « Ni les rois ni les seigneurs (*domini*), dit saint Augustin, n'ont été nommés de *régner* et de *dominer* ; il est plus naturel de croire que les rois ont été nommés de *régir*, en sorte que *royaume* dérive de *rois*, et *rois* de *régir*. Quant au faste royal, il a été regardé non comme l'attribut de qui régit, mais comme l'orgueil de qui domine². » Et ailleurs : « Dieu, ayant fait l'homme raisonnable à son image, ne voulut qu'il dominât que sur les créatures sans raison, non pas l'homme sur l'homme, mais l'homme sur la bête. C'est pourquoi les premiers justes furent établis pasteurs de troupeaux plutôt que rois des hommes, Dieu nous voulant faire connaître par là tout ensemble et ce que demandait l'ordre des créatures, et ce qu'exigait le mérite des péchés³. »

Ainsi, d'après saint Augustin, la puissance royale ou la souveraineté, prise, non pour l'autorité patriarcale qui dirige comme un père ses enfants, mais pour la domination de la force qui contraint les hommes comme des troupeaux de bêtes, ne vient point originai-
 rement de Dieu, mais de l'orgueil, mais du péché et de celui qui en est l'auteur. *C'est cette ambition de dominer*, dit le même Père, après avoir cité un passage analogue de Sal-

luste, *qui tourmente par de grands maux et foule aux pieds le genre humain*¹.

« La nature, dit saint Grégoire le Grand, a engendré égaux tous les hommes ; mais, l'ordre des mérites variant, une secrète providence place les uns après les autres ; toutefois cette diversité, qui provient du vice, Dieu l'a coordonnée avec beaucoup de justice. Nous savons que nos anciens pères étaient non pas tant des rois d'hommes que des pasteurs de troupeaux, et quand le Seigneur dit à Noé et à ses fils : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre, » il ajoute : « Et que la terreur de vos personnes soit sur tous les animaux de la terre ; car l'homme a été préposé par la nature aux animaux irraisonnables, non point aux autres hommes. » C'est pourquoi il lui est dit qu'il doit se faire craindre des animaux, non de l'homme ; car c'est s'enorgueillir contre la nature que de vouloir être craint de ses égaux². »

Voilà donc deux saints Pontifes, auxquels on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, qui s'accordent dans les points suivants, savoir : que Dieu a créé les hommes égaux par leur nature ; que l'homme a reçu le domaine sur les animaux, non pas sur les hommes ; que cette inégalité, qui fait que les uns sont sujets, les autres supérieurs, que les uns obéissent et les autres commandent, n'a d'autre cause que le péché ; que cet ordre a été établi par un juste jugement de Dieu ; que les premiers justes étaient plutôt pasteurs de troupeaux que rois d'hommes ; que les rois sont ainsi appelés non pas de *régner* ni de *dominer*, mais de *régir* ; qu'enfin le faste et la domination des gouvernants ont été introduits par l'orgueil humain et la passion de s'élever sur autrui. Cela supposé, il faut distinguer entre l'office de roi et le faste. Le premier a été enseigné aux hommes par la droite raison, institué d'après le dictamen de la nature et approuvé de Dieu pour l'ordre et la conservation du genre humain ; l'autre, à l'instigation du diable, a été introduit par l'orgueil de l'homme.

Or voilà précisément ce que dit saint Grégoire VII, et il ne dit que cela. D'un côté il

¹ Ott. Fris., *Chron.* l. 6, c. 23. — ² *De Civit.*, c. 12, n. 2. — ³ *Ibid.*, l. 19, c. 15, n. 1.

¹ *Ibid.*, l. 3, c. 14, n. 1. — ² L. 21, in *Job.*, c. 15, n. 22.

rappelle aux rois de Germanie, de Danemark, d'Angleterre, que la puissance royale vient de Dieu. A Guillaume le Conquérant il écrit entre autres choses : « Nous sommes persuadé que votre prudence n'ignore pas que le Dieu tout-puissant a départi à ce monde, pour le gouverner, la dignité apostolique et la dignité royale comme les plus excellentes de toutes les autres ; car, de même que, pour représenter en divers temps la beauté de ce monde aux yeux de la chair, il a disposé le soleil et la lune comme des luminaires plus éclatants que tous les autres, de même, pour que la créature qu'il a formée à son image dans ce monde ne fût pas entraînée en des erreurs et des périls mortels, il a voulu, moyennant la dignité apostolique et la royale, qu'elle fût régie par des offices divers ¹. »

D'un autre côté il rappelle, avec d'autres saints docteurs, de quelle manière, à commencer par Nemrod, la domination des conquérants et des souverains absolus remplaça le régime paternel et primitif des patriarches, lorsqu'il dit dans sa lettre à Hériman : « Quoi donc, une dignité inventée par des hommes du siècle, qui ignoraient même Dieu, ne sera point subordonnée à la dignité que la providence du Tout-Puissant a établie pour sa gloire et a donnée au monde dans sa miséricorde ? Voyez son Fils : autant il est cru Dieu et homme, autant il est cru souverain Prêtre, chef de tous les prêtres, assis à la droite du Père, intercédant continuellement pour nous. Il a dédaigné la royauté séculière dont les enfants du siècle s'enorgueillissent, et il a embrassé volontairement le sacerdoce de la croix. Qui ne sait que les rois et les ducs ont commencé en ceux qui, ignorant Dieu, se sont, par orgueil, moyennant les rapines, la perfidie, les homicides, enfin presque tous les crimes, à l'instigation du diable, le prince de ce monde, arrogé de dominer sur leurs égaux, savoir les hommes, avec une cupidité aveugle et une présomption intolérable ? » Voilà ce que dit de plus fort saint Grégoire ; ce n'est que la répétition de ce que d'autres avaient dit avant lui et ce que d'autres ont dit après. Au quatorzième siècle le célèbre cardi-

nal Bertrand, évêque d'Autun, traitant expressément cette matière, écrivait à ce sujet : « Si nous faisons bien attention à la sainte Écriture, nous trouverons clairement que le pouvoir de la juridiction temporelle ou séculière, quant aux quatre empires, les Assyriens et les Chaldéens, les Mèdes et les Perses, les Grecs, les Romains, n'a pas été, dans l'origine, introduit légitimement, mais par violence ¹. » En effet, avant Nemrod, que Bossuet lui-même reconnaît pour le premier ravageur de provinces, on ne voit point apparaître le nom de roi. Les premiers auxquels il soit donné sont les petits conquérants qui emmenèrent en captivité le peuple de la Pentapole, avec le neveu d'Abraham, et auxquels ce patriarche, après une éclatante victoire, arracha tous les captifs. Ainsi donc Grégoire VII n'a dit que ce que d'autres Pontifes, avant et après lui, ont conclu de l'Écriture même.

Une autre nouveauté que Bossuet impute à saint Grégoire, c'est d'assurer que tous les Pontifes romains sont saints et de dire : « Je sais, par expérience, que le Pape est saint. » Voici ce que dit le Pontife, après avoir exposé combien il est facile aux souverains de se perdre : « Il faut donc craindre pour eux et leur rappeler souvent à la mémoire que, depuis l'origine du monde, dans les divers royaumes de la terre, parmi cette multitude innombrable de rois, on en trouve très-peu de saints, tandis que, dans la succession des Pontifes sur un seul siège, celui de Rome, depuis le temps de l'apôtre saint Pierre, on en compte près de cent parmi les très-saints. Il faut avertir tous les chrétiens qui souhaitent régner avec Jésus-Christ de ne point aspirer à la royauté par ambition de la puissance séculière, mais d'avoir plutôt devant les yeux cette parole de saint Grégoire, en son *Pastoral* : « Au reste, quelle règle est à suivre, sinon que ceux qui ont les vertus requises ne viennent au gouvernement que quand ils y sont forcés, et que ceux qui n'ont pas les vertus nécessaires n'y viennent point, lors même qu'on les y forcerait ? » Car, si ceux qui craignent Dieu, lors même qu'on leur fait violence, ne viennent qu'avec une grande

¹ L. 7, *epist.* 25.

¹ De Orig. et usu Jurisd., quæst. 1.

frayeur au Siège apostolique, où ceux qui sont légitimement ordonnés deviennent meilleurs par les mérites de saint Pierre, avec quelle crainte et quel tremblement ne faut-il pas approcher du trône de la royauté, où même les bons et les humbles, comme on le voit par Saül et David, deviennent pires ? Ce que nous avons dit plus haut du Siège apostolique, outre que nous le savons par expérience, est contenu ainsi dans les décrets du bienheureux Pape Symmaque : « Le bienheureux Pierre a transmis à ses successeurs, avec l'héritage de l'innocence, une dot perpétuelle de mérites. » Et un peu plus loin : « Qui doute qu'il ne soit saint celui qu'élève la faite d'une si haute dignité ? » Car, s'il manque de mérites acquis, ils sont suppléés par ceux que lui communique son prédécesseur ¹. »

Voilà ce qu'il dit Grégoire VII ; voilà ce qu'il cite de saint Symmaque, ou plutôt de l'*Apologetique* de saint Ennodius, évêque de Pavie, approuvé au concile de Rome, en 503, par le saint Pape et deux cent dix-huit évêques. Ainsi qu'on le voit saint Grégoire ne parle pas de tous les Pontifes romains, comme Bossuet le lui impute dans le titre de son chapitre 11, mais de ceux-là seulement qui étaient légitimement ordonnés, qui ne montaient au Siège apostolique que par force, mais seulement de la série générale des Pontifes romains comparés à la multitude des rois ; voilà ce qu'il sait par expérience. Il ne dit pas qu'ils deviennent tout à fait saints, comme le lui fait dire Bossuet, *omnino sanctos*, mais seulement qu'ils deviennent meilleurs. Que le Pape soit saint, cela n'est dit que dans le décret approuvé par le Pape Symmaque et le concile de Rome. Bossuet s'écrie qu'au lieu d'exagérer ces paroles il fallait les adoucir par une bénigne interprétation. Mais cette exagération que Bossuet met sur le compte de saint Grégoire, Bossuet seul l'a commise, et cela par un faux en écriture authentique. En effet le décret dit simplement que le Pape est saint ; c'est Bossuet qui ajoute le mot *omnino*, tout à fait. Mais le tempérament que Bossuet reproche à saint Grégoire

de n'avoir pas apporté à ces paroles, saint Grégoire l'y apporte ; car, au lieu de dire, avec le décret, que les Papes légitimement ordonnés deviennent saints, il dit seulement qu'ils deviennent meilleurs.

Une nouveauté non moins étrange, dont Bossuet accuse le même Pape, c'est d'avoir prétendu commander à la victoire. Bossuet se fût abstenu d'une imputation pareille s'il s'était rappelé ce qu'il dit lui-même sur les effets visibles de l'excommunication. « Le Saint-Esprit, dit-il, dans les temps apostoliques, descendait d'une manière visible par l'imposition des mains des apôtres ; de même aussi le démon exerçait visiblement sa puissance sur un homme qui lui était livré par un jugement ecclésiastique. Ces effets visibles n'ont été que pour un temps, mais les effets intérieurs sont permanents et éternels ; et comme le Saint-Esprit est véritablement donné par l'imposition des mains, de même un pécheur est véritablement livré à Satan par l'excommunication ¹. » Eh bien ! comme saint Paul, en excommuniant l'incestueux de Corinthe, le livra à Satan pour la perte de sa chair, afin que son âme fût sauvée, de même, dans les siècles subséquents, en excommuniant les auteurs de certains crimes, l'Eglise les livrait au pouvoir du même Satan, afin qu'étant affligés jusque dans les choses temporelles ils rentrassent plus tôt en eux-mêmes. Quelquefois il plaisait à Dieu que ceux qui avaient été excommuniés de la sorte fussent tourmentés par le démon d'une manière visible, quelquefois d'une manière seulement invisible. Les imprécations par lesquelles on les dévouait à ces châtiments étaient mêlées à la formule de l'excommunication même. On en voit plusieurs exemples dans Burcard, qui vécut tout un siècle avant Grégoire ². Ainsi, quand ce Pape dit, dans la deuxième excommunication de Henri : « Que Henri non plus que ses fauteurs n'aient aucune force dans les combats et ne gagnent de leur vie aucune victoire...., afin qu'il soit confondu à pénitence et que son esprit soit sauvé au jour du Seigneur, » c'était une nouveauté qui, pour le fond, remontait jus-

¹ L. 8, *epist.* 21.

¹ Défense, l. 1, sect. 2, c. 23. — ² Apud Burc. et Ivon., in *Decret.*, § 14, c. 79.

qu'aux temps apostoliques, jusqu'à saint Paul.

Bossuet dit encore que Grégoire, étonné lui-même de la hardiesse de son entreprise, troublé par sa nouveauté, et également incertain des événements à venir et des démarches que les circonstances des temps l'obligeraient à faire dans la suite, n'avait sur cette matière aucun principe fixe et suivi ; que, hardi, téméraire quand il s'est agi de prononcer la sentence, il a hésité, il a chancelé quand il s'est agi de l'exécution ; que, entraîné à cet attentat inouï par l'impétuosité de son caractère plutôt que par une raison fixe et réfléchie, il a douté lui-même de la validité de son décret ¹. Eh bien ! ce grand fracas de paroles n'est que l'effet d'un brouillard, d'un nuage. Bossuet conclut que le Pape s'est contredit, qu'il a varié dans ses principes, parce qu'après avoir excommunié et déposé Henri en 1076 il l'absout en 1077, sans le remettre en possession du royaume, et lui donne néanmoins le titre de roi. Mais la raison en est bien simple, comme on le voit dans Fleury et comme Bossuet a pu le voir dans Noël Alexandre. En 1076 Grégoire excommunia et déposa Henri jusqu'à satisfaction convenable. L'année suivante, en lui donnant l'absolution, il lui réserva expressément ses droits au royaume, mais cependant ne l'en remit pas en possession, cette affaire devant se traiter dans une diète des princes. Lors donc que de 1077 à 1080, en attendant une décision finale, Grégoire donne à Henri le titre de roi, s'efforce de tenir la balance égale entre lui et Rodolphe, que les princes élurent dans cet intervalle, bien loin de se contredire il ne fait qu'observer religieusement les conditions convenues et jurées à Canosse.

Quand Bossuet nous dit, avec un auteur anonyme, que le saint Pape, oubliant sa vigueur, démentit ses premières démarches, qu'après avoir employé toute la sévérité de la puissance apostolique en excommuniant Henri et ses fauteurs, en déposant ce prince avec éclat de la dignité royale, en dispensant ses sujets du serment de fidélité et en confirmant l'élection d'un autre roi, il écrivit à

ses légats de prendre conseil, d'écouter les raisons des deux rois, de confirmer la couronne à celui dont le droit serait le mieux prouvé, et de déposer son contendant, Bossuet confond les temps et les choses. Grégoire n'approuva l'élection de Rodolphe qu'en 1080, où il déposa définitivement Henri. Depuis lors il ne traita plus ce dernier de roi. Rien ne fut capable d'ébranler sa constance. Dans une lettre de 1081, où il appelle Henri *dit roi* (*Henricus dictus rex*), il écrivit à Didier, abbé du mont Cassin : « Vous le savez, mon cher frère, si l'amour de la justice et de l'honneur de la sainte Église ne nous dominait, si nous voulions conniver à la méchante volonté et à la perversité du roi, ainsi que des siens, nous en recevions des avantages beaucoup plus considérables qu'aucun de nos prédécesseurs n'eût pu en recevoir d'aucun prince. Mais vous savez aussi que nous comptons pour rien leurs menaces et leur fureur, et que nous sommes prêt à souffrir plutôt la mort que de consentir à leurs impiétés et d'abandonner la justice ¹. » Et saint Grégoire VII demeura tel jusqu'à la fin.

Lorsque, dans cette grande lutte, avec une conviction si profonde, ce grand et saint Pape oppose toujours à Henri Dieu et la justice, il indiquait le vrai point de la question. Il s'agissait dès lors de savoir si la loi, si la politique devait être athée ou bien fondée sur la morale et la religion. Le Pape croyait fermement, avec toutes les nations chrétiennes, que Dieu seul est proprement souverain ; que le Fils de Dieu fait homme, le Christ ou Messie, a été investi par son Père de cette puissance souveraine ; que, parmi les hommes, il n'y a de puissance ou de droit de commander si ce n'est de Dieu et par son Verbe ; que la puissance est de Dieu, mais non pas toujours l'homme qui l'exerce et l'usage qu'il en fait ; que la souveraineté, et le souverain, et l'usage qu'il fait de sa puissance, et les hommes sur lesquels il l'exerce, sont également subordonnés à la loi de Dieu ; enfin que l'interprète infaillible de la loi divine est l'Église catholique ; que, par conséquent, c'est à l'Église et à son chef de décider les cas de

¹ Défense, l. 1, sect. 1, c. 11.

¹ L. 9, epist. 11.

conscience qui s'élèvent entre les rois et les peuples. Henri et ses courtisans voulaient bien de tout cela pour les autres, mais non pas pour eux-mêmes. Comme l'Église et son chef condamnaient leur dissolution et leur tyrannie, ils cherchèrent à réduire en esclavage et l'Église et son chef. La justice sera-t-elle encore quelque chose ou bien n'y aura-t-il d'autre droit que la force brutale ? Tel était le sujet de ce grand combat que l'Église catholique, au nom de Dieu et de l'humanité, a soutenu pendant des siècles contre les monarques allemands, qui, à peu près tous, ne reconnaissaient d'autre droit que la force.

Que tels soient le sens et le but véritables de cette lutte à peu près continuelle entre l'Église de Dieu et les puissances temporelles, Bossuet lui-même en fournit une preuve remarquable. Pour ne pas admettre la subordination des puissances temporelles à la puissance spirituelle de l'Église de Dieu il pose le principe suivant : « Quant à l'ordre politique et aux droits de la société humaine, un gouvernement peut être parfait sans le vrai sacerdoce et sans la vraie religion. » Cette étrange assertion de Bossuet ne lui est point échappée par mégarde ; il a un chapitre entier pour l'établir. Il y répète : « Nous soutenons donc que, sans la vraie religion, un gouvernement peut être parfait, non dans l'ordre moral, mais dans l'ordre politique, ou en ce qui regarde les droits de la société humaine. L'empire ou le gouvernement civil est donc subordonné à la vraie religion et en dépend dans l'ordre moral, mais non dans l'ordre politique ou en ce qui concerne les droits de la société humaine. » Bossuet tient si fort à cette idée qu'il y revient encore dans la suite de son ouvrage, comme au pivot sur lequel roule toute son argumentation¹.

D'après cela il est clair que, selon Bossuet, l'ordre politique est distinct de l'ordre moral ; que, de soi, l'ordre politique est sans morale et sans religion ; que l'ordre politique est athée et doit l'être, s'il veut éviter la subordination à la puissance religieuse et sacerdotale. Bossuet ne voyait peut-être pas clairement ces conséquences, ou certaine-

ment il ne les admettait pas ; mais aujourd'hui de plus simples esprits les voient et les admettent. Les manouvriers de Paris, attablés dans les cabarets ; organisent tranquillement, avec ordre et ensemble, la destruction de tout ordre, de toute propriété, de toute société, même de la société domestique ou de l'union conjugale. Et ils ne s'en tiennent point à de vaines paroles, ils vont droit au but ; ils se dévouent à tuer en plein jour les rois, les princes, les riches, tous ceux qui ont ou qui sont quelque chose. Voilà où aboutit cet ordre politique sans morale et sans religion que les princes de la terre ont imaginé pour n'être point subordonnés à l'Église de Dieu.

Pour bien comprendre l'histoire il ne faut jamais perdre de vue ce grand et continuuel combat de l'Église catholique pour l'ordre, la justice, la propriété, la société, soit domestique, soit publique, contre les puissances ou passions humaines, qui ne veulent de règle que soi.

Finalement le Pape saint Grégoire VII et les catholiques de son temps combattaient non-seulement pour la cause de Dieu et de son Église, mais pour la cause des peuples, mais pour la cause de l'humanité entière. Ils marchaient sur les traces des prophètes, des apôtres, des martyrs. Les princes, les guerriers qui les soutenaient par les armes étaient de nouveaux Machabées. Comme les premiers ils pouvaient succomber personnellement dans la lutte ; mais leurs souffrances, mais leur mort n'étaient perdues ni pour eux ni pour leur cause. C'est à force de souffrir et de mourir que les chrétiens des premiers siècles ont vaincu les empereurs idolâtres, qui se prétendaient à la fois empereurs, souverains pontifes et dieux. C'est à force de combats, de souffrances, de persévérance, que l'Église et les catholiques de tous les temps vaincront les puissances ou les passions humaines, qui auront toujours plus ou moins les mêmes prétentions que les empereurs idolâtres. C'est toujours la même conspiration contre l'Éternel et son Christ.

Cependant, le 13 octobre 1080, il y eut, sur la rivière de l'Elster, en Saxe, une grande bataille entre Henri et Rodolphe. Les troupes

¹ Défense, l. 1, sect. 1, c. 5, 32, 35.

de Henri eurent d'abord quelque avantage ; mais l'armée de Rodolphe, étant revenue à la charge, les força dans leur camp, les culbuta dans la rivière, les mit dans une déroute complète et fit un butin immense. La victoire était assurée aux Saxons, des acclamations et des chants de triomphe retentissaient de toutes parts, quand soudain on reçut la nouvelle que Rodolphe était mortellement blessé. Voulant traverser un ruisseau, il fut frappé, disait-on, d'un coup de lance par le duc Godefroi de Bouillon, qui le cherchait depuis longtemps dans la mêlée. Il avait la main droite coupée et avait reçu dans le bas-ventre une blessure mortelle. Ses amis le transportèrent dans la plaine ; autour de lui se réunirent les évêques, qui lui donnèrent les onctions saintes. Un écrivain schismatique du parti opposé raconte ou plutôt conte que, quand on lui eut montré sa main coupée, il dit : « C'est celle-là que j'ai levée jadis pour prêter serment au roi Henri. » Mais les auteurs catholiques du temps, tels que la chronique de Magdebourg, attestent que, bien loin de se repentir du passé, son unique douleur fut de ne pouvoir plus venger les injures que Henri avait faites à l'Église et à tous les ordres de l'empire ; il déplorait plus le malheur du peuple que le sien propre. Sentant sa fin prochaine il souleva la tête et demanda d'une voix mourante : « A qui la victoire ? — A vous, seigneur, à vous, » répondirent ceux qui l'entouraient. A ces mots Rodolphe retombe sur sa couche, en disant : « Maintenant, à la vie et à la mort, je souffrirai avec joie tout ce qu'il plaira au Seigneur ¹. » Ainsi mourut le roi Rodolphe, comme jadis était mort Épaminondas dans les plaines de Mantinée. On ensevelit avec magnificence son corps dans le chœur de la cathédrale de Mersebourg ; une statue en bronze doré fut placée sur sa tombe.

La mort de Rodolphe causa un deuil général dans la Saxe et ailleurs. Un grand nombre de personnes firent de riches présents aux églises, aux monastères et aux pauvres pour le repos de son âme. Il s'était attiré l'affection de tous par sa bonté, par son affa-

bilité et sa bravoure. On le regardait comme le sauveur de la patrie, comme un guerrier intrépide, comme un juge impartial et comme un défenseur infatigable de l'Église. Voici en quels termes parle de sa mort un historien catholique du temps, Berthold, prêtre de Constance, et pénitencier apostolique, qui écrivait à cette époque-là même : « L'armée de Henri fut mise en déroute et poursuivie une journée de chemin par les troupes de Rodolphe, quoique le roi Rodolphe, de pieuse mémoire, succombât dans cette même bataille. Oui, cet autre Machabée, attaquant l'ennemi au premier rang, mérita de succomber au service de saint Pierre. Il survécut un jour, mit ordre à toutes ses affaires et alla sans aucun doute rejoindre le Seigneur. Sa mort fut pleurée de toutes les personnes pieuses de l'un et l'autre sexe ; mais principalement des pauvres. Pour le repos de son âme les Saxons firent des aumônes innombrables ; car c'était certainement le père de la patrie, l'observateur le plus consciencieux de la justice, le champion infatigable de la sainte Église. Il fut enterré à Mersebourg avec beaucoup de gloire. » Voilà ce que dit Berthold de Constance, et son dire n'est démenti par aucun auteur contemporain du parti opposé. Nous verrons Henri, tout au contraire, mourir d'une mort ignominieuse, rester sans sépulture chrétienne, et, par sa mort, inspirer à tous les chrétiens une joie pareille à celle que ressentirent les Hébreux à la mort de Pharaon, et cela d'après le témoignage de ses propres partisans ¹.

Le jour même où le roi Rodolphe mourait en Saxe les troupes de la comtesse Mathilde furent battues, près de Mantoue, par les partisans lombards de Henri ; mais ces revers n'abattirent point le courage des catholiques. Dès le mois de février 1081 les seigneurs du parti de Henri avaient demandé une conférence à ceux de Saxe pour ménager la pacification du pays. Saint Guebhard de Salzbourg, au nom des seigneurs saxons, parla avec énergie, mais néanmoins avec un ton modéré, sur les injustices de Henri envers les évêques, les églises et leur pays, et sur

¹ Berthold, ann. 1080.

¹ Chron. Magd. Albert. Stad. Berthold de Const., ann. 1080. Abb. Urspr., ann. 1106.

leurs dispositions pacifiques. Levant ensuite la voix il dit : « Nous tous qui sommes ici présents, et avec nous tous les habitants de la Saxe, nous vous demandons avec instance, à vous, saints prêtres de Jésus-Christ, à vous, très-nobles seigneurs, à vous, hommes de cœur, de vous souvenir du Dieu tout-puissant et de votre devoir ! Soyez les pasteurs des âmes et non leurs destructeurs ! Songez que vous avez reçu votre épée pour défendre et non pour immoler les innocents ! Ne nous poursuivez pas plus longtemps avec le fer et la flamme, nous qui sommes vos frères et vos parents... Malgré les nombreuses injures que nous avons souffertes de Henri, nous voulons encore lui prêter serment de fidélité si vous pouvez nous donner l'assurance formelle que nous pouvons le faire sans perdre l'honneur de notre rang et sans manquer à notre parole et à nos engagements ; car, si vous voulez entendre l'exposé de nos motifs, nous vous prouverons que ni clercs ni laïques n'ont pu le regarder davantage comme roi sans compromettre le salut de leurs âmes. Voici donc en abrégé notre demande : prouvez-nous d'une manière satisfaisante que Henri est roi légitime, ou bien laissez-nous vous prouver qu'il ne peut l'être. » Les députés de Henri répliquèrent qu'ils n'étaient pas venus pour décider une pareille question, et demandèrent un armistice jusqu'au mois de juin pour la faire décider dans une diète générale. Tout le monde vit bien que ce n'était qu'un prétexte pour gagner du temps et faciliter à Henri son expédition d'Italie. Une foule de ses propres partisans déclarèrent hautement, dans la conférence, que les propositions des Saxons étaient équitables et les prétentions de leurs adversaires injustes. Ils ne furent plus si ardents pour la guerre ; ce qui fit dire aux Saxons que cette conférence valait pour eux plus que trois victoires. On se sépara après avoir conclu une trêve de sept jours. Au mois de juin les seigneurs de Saxe et de Souabe se réunirent avec leurs troupes pour délibérer en commun sur l'élection d'un nouveau roi. Après bien des consultations toutes les voix se portèrent sur Herman de Lorraine, comte de Luxembourg. Cependant la chose ne fut con-

clue définitivement que vers la fin de l'année¹.

Dans l'intervalle le Pape Grégoire écrivit la lettre suivante à ses deux légats en Allemagne, saint Altmann, évêque de Passau, et Guillaume, abbé de Hirsau : « Nous félicitons beaucoup votre prudence du soin que vous avez de nous mander des choses certaines, d'autant plus qu'on nous en rapporte de très-nombreuses et de très-variées de par là. Nous vous faisons connaître que presque tous les fidèles, ayant appris la mort du roi Rodolphe, de bienheureuse mémoire, ont fait tous leurs efforts pour nous persuader de recevoir en notre grâce Henri, qui, vous le savez, est disposé depuis longtemps à nous faire plusieurs choses et que favorisent presque tous les Italiens ; ils ajoutaient que, s'il venait en Italie contre la sainte Église, sans pouvoir avoir la paix avec nous, ainsi qu'il le veut et y tâche, ce sera vainement que nous espérons quelque secours de votre part. Si ce secours ne devait manquer qu'à nous, qui estimons peu son orgueil, l'inconvénient ne serait pas bien grave ; mais, si vous ne soutenez pas notre fille Mathilde, dont vous savez comment les guerriers sont disposés, que lui reste-t-il, au cas que les siens refusent de faire aucune résistance, eux qui la traitent de folle, sinon de faire forcément la paix ou bien de perdre tout ce qu'elle possède ? Tâchez donc de lui mander avec certitude si elle doit attendre avec assurance un secours de votre part. Si Henri doit entrer en Lombardie, nous voulons que vous avertissiez le duc Guelfe d'accomplir la fidélité qu'il a promise à saint Pierre, suivant qu'il en est convenu avec moi en présence de l'impératrice Agnès et de l'évêque de Côme lorsqu'on lui accorda le fief de son père ; car nous voulons le placer tout entier dans le giron de saint Pierre et le provoquer spécialement à son service. Si vous découvrez cette volonté en lui ou en d'autres princes conduits par l'amour de saint Pierre pour la rémission de leurs péchés, pressez-les de la mettre en pratique et ayez soin de bien nous en informer. Par cette assurance nous croyons pouvoir faire, Dieu aidant, que les Italiens, se détachant de Henri, s'attachent

¹ Bruno. *Annalista Sax.*

fidèlement à nous, ou plutôt à saint Pierre.

« En outre, il faut avertir tous ceux qui, dans vos quartiers, craignent le Seigneur et aiment la liberté de l'épouse du Christ, qu'ils n'aillent point, par faveur ou par crainte, élire à la hâte et témérairement une personne dont les mœurs et les autres choses nécessaires à un roi seraient en désaccord avec le soin et la défense qu'il doit prendre de la religion chrétienne; car nous croyons qu'il vaut mieux attendre quelque temps, pour trouver un homme capable de procurer, selon le Seigneur, l'honneur de la sainte Église, que de s'exposer, par trop de précipitation, à ordonner roi quelqu'un qui n'en est pas digne. Nous savons bien que nos frères sont fatigués d'une lutte si longue et de tant de perturbations; mais on sait qu'il est plus noble de combattre longtemps pour la liberté de la sainte Église que de succomber à une servitude malheureuse et diabolique. Les malheureux, savoir, les membres du diable, combattent pour être opprimés de sa malheureuse servitude; les membres du Christ combattent, au contraire, pour ramener ces malheureux à la liberté chrétienne. C'est pourquoi il faut faire des prières très-fréquentes, donner d'abondantes aumônes et supplier notre Rédempteur de toutes les manières, pour que nos ennemis, que nous aimons, par son commandement, viennent à résipiscence et rentrent dans le giron de la sainte Église, et pour que lui-même veuille donner à son épouse, pour laquelle il a daigné mourir, un défenseur convenable; car s'il n'est pas obéissant, humblement dévoué et utile à la sainte Église, ainsi que le doit un roi chrétien et que nous l'avons espéré de Rodolphe, non-seulement la sainte Église ne le favorisera pas, mais elle lui fera opposition. Ce que la sainte Église romaine espérait du roi Rodolphe, ce qu'il lui promettait, vous le savez assez. Il faut faire en sorte qu'au milieu de tant de périls et de travaux nous n'ayons pas moins à espérer de celui qui doit être élu roi. Sur quoi nous vous envoyons la formule du serment que l'Église romaine demande de lui.

« *Serment du roi.* Dorénavant je serai fidèle par une vraie foi au bienheureux Pierre,

apôtre, et à son vicaire, le Pape Grégoire, qui vit maintenant dans la chair; et tout ce que le Pape m'ordonnera en ces termes: « Par une vraie obéissance, » je l'observerai fidèlement comme le doit un chrétien. Quant à l'ordination des églises, aux terres et aux cens que les empereurs Constantin ou Charles ont donnés à saint Pierre, quant aux églises et aux domaines que des hommes ou des femmes ont jamais offerts ou concédés au Siège apostolique, et qui sont ou seront en mon pouvoir, je m'arrangerai avec le Pape de manière à ne point encourir le péril de sacrilège ni la perte de mon âme; que, le Christ aidant, je rende à Dieu et à saint Pierre l'honneur et le service qu'il est digne de leur rendre, et qu'au jour où je verrai pour la première fois le Pape je devienne fidèlement, par mes mains, le soldat de saint Pierre et le sien. »

Comme le Pape Grégoire connaissait la fidélité et la sagesse de saint Altmann, il le laisse maître d'ajouter ou de retrancher à ce serment suivant les conjonctures, sauf ce qui regarde la fidélité et l'obéissance. « Pour les prêtres au sujet desquels vous m'avez consulté, ajoute-t-il, nous sommes d'avis, à cause du trouble des peuples et de la disette de bons ouvriers, que vous les souffriez quant à présent, en modérant pour un temps la rigueur des canons ¹. » Dans une autre lettre il recommande à saint Altmann de se concerter avec l'archevêque de Salzbourg et les autres évêques fidèles pour ramener ceux qui sont attachés à Henri, et de les recevoir comme des frères, particulièrement l'évêque d'Osnabruck, que l'on disait vouloir se réunir sincèrement au Pape ².

Partout où l'on arrêtaient les yeux, soit en Allemagne, soit en Italie, on ne rencontrait que des préparatifs de guerre et tous les maux inséparables de ce terrible fléau; et cependant la piété florissait dans les monastères. Nous avons vu le duc de Bourgogne quitter le monde et se retirer à Cluny. Vers le même temps, d'un autre côté, Herman, comte de Zæhring, un des seigneurs les plus puissants et les plus riches, se démit de sa

¹ L. 9, *epist.* 3. — ² L. 9, *epist.* 10.

dignité, renonça aux honneurs du siècle, et, revêtu d'un habit de pèlerin, se rendit au même monastère de Cluny pour y prier et servir Dieu. Pendant longtemps, inconnu de tous, il garda un troupeau de porcs, tandis que son épouse Judith, dans son affliction profonde, s'efforçait de gagner le ciel par des aumônes et d'autres bonnes œuvres¹. Les monastères furent donc recherchés plus que jamais; on se vit obligé de les agrandir. Celui de Hirsau renfermait plus de cent cinquante religieux. Les âmes pieuses, ou bien les hommes qui avaient mené au milieu du monde une vie licencieuse, cherchaient à assurer leur salut éternel en fondant de nouvelles églises ou de nouveaux monastères. Des pères affligés de la mort de leurs enfants trouvaient leur consolation à consacrer leurs châteaux au service de Dieu et à les laisser à des moines ou à des religieuses; d'autres, en relevant ces asiles pieux de leurs ruines, croyaient pouvoir réparer les sacrilèges profanations dont ils s'étaient rendus coupables dans la guerre, eux et leurs guerriers. De là vient le grand nombre de couvents qu'on voyait dans la Bavière, dans la Souabe et dans d'autres pays. On est singulièrement surpris quand on voit, chez des hommes aussi grossiers, aussi durs, aussi barbares, autant de foi et de piété, autant de délicatesse et d'humilité devant le Très-Haut. Il est impossible de ne pas reconnaître ici l'esprit sublime de la vraie chevalerie; l'enthousiasme qui, quelques années plus tard, poussa des légions de pèlerins vers Jérusalem, n'offre qu'un tableau en grand de ce qui se manifestait maintenant dans un cadre plus étroit et pour ainsi dire en miniature. Ces réflexions sont d'un auteur protestant².

Henri cependant, après la mort de Rodolphe, entra en Italie au mois de mars 1081, et célébra à Vérone la fête de Pâques, qui fut le 4 avril. Il ne permettait à personne de prendre le chemin de Rome qu'il n'eût fait serment de ne point aller trouver Grégoire. Ce Pape tint cependant à Rome un huitième concile, où il excommunia de nouveau Henri et ses fauteurs, et confirma la sentence de

déposition prononcée par ses légats contre les archevêques d'Arles et de Narbonne; car les affaires si compliquées de l'Allemagne ne l'empêchaient nullement de s'appliquer à celles des autres pays.

Henri marcha vers Rome avec son antipape Guibert, et, y étant arrivé vers la Pentecôte, qui fut le 23 mai 1081, il campa dans les prairies de Néron; mais les Romains refusèrent de recevoir l'antipape, le chargeant d'injures et se défendant à main armée, en sorte que Henri, après avoir fait le dégât dans le pays, fut obligé de retourner avec son pape en Lombardie. Ce fut la comtesse Mathilde qui résista le plus au prince allemand en cette occasion par le moyen des forteresses imprenables qu'elle avait en plusieurs endroits. Pendant tout le temps que dura cette guerre elle n'épargna ni ses vassaux ni ses richesses pour la défense de l'Église et de son chef. Elle était le refuge de tous les évêques, des clercs et des moines que le roi excommunié et déposé chassait et dépouillait de leurs biens, et elle ne les laissait manquer de rien. Elle employait aussi toutes sortes de moyens pour ôter des partisans à Henri: les uns, en leur donnant des fiefs ou d'autres présents; les autres, en leur faisant la guerre et en brûlant leurs châteaux. Elle envoyait souvent à Rome des secours d'argent au Pape Grégoire. Elle suivait principalement les conseils de saint Anselme de Lucques, que le saint Pape lui avait donné pour directeur.

Rentré en Italie l'an 1082, Henri vint à Rome par le duché de Spolète et l'assiégea pendant tout le carême. Il avait amené avec lui l'antipape Guibert et demeura presque tout l'été devant Rome sans pouvoir y entrer. Il voulut même mettre le feu à Saint-Pierre pour surprendre la ville pendant que les Romains seraient occupés à l'éteindre; mais le Pape saint Grégoire y marcha le premier et arrêta le feu qu'un traître avait mis à quelques maisons voisines. Les chaleurs obligèrent Henri à se retirer, après avoir mis garnison dans quelques châteaux pour incommoder les Romains; il laissa l'antipape à Tibur pour commander ces troupes, et, ayant pris le saint et savant évêque Bonnizon de

¹ *Chronic. Hirs.*, ann. 1082. — ² Voigt.

Sutri et quelques autres, il retourna en Lombardie. L'antipape continua la guerre pendant tout l'été, faisant le dégât des blés et des terres des Romains, et beaucoup d'autres maux ¹.

Le roi Herman, qui avait été sacré aux fêtes de Noël (1084), à Mayence, par les évêques et du consentement des seigneurs, se disposait à venir au secours du Pape Grégoire; déjà il était en Souabe et venait de prendre Augsbourg quand la mort du duc Otton, qu'il avait laissé pour gouverner la Saxe, l'obligea de revenir sur ses pas. L'année suivante l'ex-roi Henri revint en Italie et se trouva près de Rome avant la Pentecôte; mais, voyant que saint Hugues, abbé de Cluny, son parrain, qui était alors en Italie, et plusieurs autres saints personnages, le tenaient pour excommunié, il voulut se justifier auprès d'eux. Pour cet effet il renvoya l'évêque d'Ostie et plusieurs autres qu'il avait faits prisonniers; il donna sûreté, même par serment, à tous ceux qui voulaient aller à Rome visiter les saints lieux, et dit publiquement qu'il voulait recevoir la couronne impériale de la main du Pape Grégoire. Le peuple romain et les personnes pieuses, ayant appris ces nouvelles, en eurent une grande joie, et, se jetant aux pieds du Pape, ils le priaient instamment et avec larmes d'avoir compassion de leur patrie presque perdue. Grégoire leur répondit: « J'ai souvent éprouvé les artifices du roi; mais, s'il veut satisfaire à Dieu et à l'Église, je l'absoudrai volontiers et lui donnerai la couronne impériale; autrement je ne puis vous écouter. »

Comme Henri refusait de faire cette satisfaction, et que le Pape, nonobstant les instances du peuple, demeurait ferme à la demander, Henri gagna insensiblement le peuple par argent et par crainte. On convint donc que le Pape assemblerait à la mi-novembre un concile où la question du royaume serait décidée, et que Henri, les Romains et tous les autres seraient tenus d'en observer les décrets. Henri promit par serment de donner sûreté à tous ceux qui iraient à ce concile, et le Pape y appela tous les évêques et les abbés. Henri

retourna en Lombardie, et la garnison qu'il avait laissée au château près de Saint-Pierre mourut de maladie, en sorte que de quatre cents hommes à peine en resta-t-il trente; ce que les Romains regardèrent comme une punition de saint Pierre ¹.

Le saint Pape Grégoire adressa dans cette occasion la lettre suivante à tous les fidèles: « Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous les clercs et laïques qui ne sont point excommuniés, salut et bénédiction apostolique. Sachez, bien-aimés frères et fils, que nous désirons vivement et que nous prescrivons, de toute l'autorité apostolique, la tenue d'un concile universel, dans un lieu tel que nos amis et nos ennemis puissent s'y rendre en toute sûreté de toutes les parties de la terre; car nous voulons découvrir au grand jour, en pénétrant dans les antres de l'obscurité, quel est l'auteur et la cause des malheurs affreux qui désolent depuis si longtemps la religion chrétienne, proclamer de quel côté sont l'impiété et l'orgueil qui s'opposent à la paix et à la concorde entre l'empire et le sacerdoce, et rétablir enfin, avec le secours de Dieu, dans ce concile, une paix telle que la désire et la demande la piété. Nous serons disposé à souscrire à tout ce qui sera juste, selon les droits de saint Pierre et les décrets des Pères, à réfuter ce qui est reproché au Siège apostolique, à calmer les murmures secrets de quelques-uns de nos frères, à rendre notre innocence évidente, pourvu cependant qu'on restitue à l'Église romaine ce dont elle a été dépouillée. Nous devons vous prévenir dès à présent, Dieu en est témoin, que ce n'est ni par notre ordre ni par notre conseil que Rodolphe, élu roi par les Allemands, prit alors le gouvernement du royaume; loin de là, nous ordonnâmes dans un concile que, si les archevêques et les évêques qui l'avaient sacré ne pouvaient pas justifier leur conduite, ils seraient privés de leurs dignités comme Rodolphe du royaume. Un grand nombre de vous savent et nous n'ignorons pas quel est celui qui s'est opposé à cette disposition; car, si Henri dit roi et son parti eussent gardé envers nous, ou plutôt en-

¹ Baronius.

¹ Berthold. *Acta Greg. VII.*

vers saint Pierre, l'obéissance qu'ils avaient promise, je le dis avec confiance; ces malheurs, ces homicides, ces parjures, ces sacrilèges, ces trahisons; cette hérétique et funeste simonie ne seraient point arrivés. Ainsi efforcez-vous de contribuer à la tenue d'un concile tel que nous l'indiquons, vous tous qui avez été émus par tant de calamités, et qui, conduits par la crainte de Dieu, voulez la paix et la concorde, afin que la tête et tout le corps de la sainte Église, ballottés par les attaques des impies, reposent enfin et soient affermis par l'union des vrais chrétiens¹. »

Henri renvoya son antipape Guibert à Ravenne et marcha vers Rome pour le concile, où les députés des seigneurs d'Allemagne devaient se trouver; mais Henri, toujours parjure à ses serments, les fit arrêter en chemin à Forcassi, en Toscane, vers la Saint-Martin, nonobstant la sûreté qu'il avait promise et jurée. C'étaient des moines et des clercs, et avec eux fut pris Otton, évêque d'Ostie, en revenant de sa légation auprès de Henri. Plusieurs prélats français, tant évêques qu'abbés, ne laissèrent pas de venir au concile; mais Henri en empêcha particulièrement ceux qui étaient les plus nécessaires au Pape, savoir, saint Anselme de Lucques, Renald deôme et Hugues de Die, récemment transféré à l'archevêché de Lyon.

Le Pape tint donc le concile pendant trois jours, commençant le 20 novembre 1083, et on le compte pour le neuvième concile de Rome sous son pontificat. Il s'y trouva plusieurs prélats de l'Italie méridionale. Le Pape y parla si fortement de la foi, de la morale chrétienne et de la constance nécessaire dans la persécution, qu'il tira des larmes de toute l'assemblée. Il céda à peine aux prières du concile pour ne pas renouveler l'excommunication contre Henri; mais il la prononça contre quiconque avait empêché ceux qui venaient à Rome². Il écrivit en même temps à tous les fidèles une lettre que nous nous croirions coupable de ne pas mettre tout entière.

« Nous savons, bien-aimés frères, que vous

compatissez à nos tribulations et à nos angoisses, et que, dans vos oraisons, vous faites mémoire de nous devant le Seigneur. Ne doutez pas que nous ne fassions la même chose pour vous, et cela est juste; car l'Apôtre dit : « Si un membre souffre tous les membres souffrent avec lui. » En quoi nous croyons aussi que la charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs, c'est que nous voulons tous une même chose, désirons tous une même chose, tendons tous à une même chose. Nous voulons une seule et même chose : c'est que tous les impies se reconnaissent et reviennent à leur Créateur. Nous désirons une seule et même chose : c'est que la sainte Église, opprimée et bouleversée sur toute l'étendue du globe, reprenne son ancienne splendeur et sa solidité. Nous tendons à une seule et même chose : c'est que Dieu soit glorifié en nous, et que nous, avec nos frères, même avec ceux qui nous persécutent, nous méritions de parvenir à la vie éternelle. Ne vous étonnez pas, mes bien-aimés frères, si le monde vous hait, puisque nous l'irritons contre nous; nous qui, en combattant sa convoitise, condamnons ses œuvres. Qu'y a-t-il d'étonnant que les princes de ce monde et les puissants nous haïssent, nous les pauvres du Christ, qui nous opposons à leurs méchancetés, et qu'ils sévissent contre nous avec une certaine indignation, puisque des sujets, des serviteurs même, obligés de quitter leurs iniquités, s'efforcent d'ôter la vie à leurs supérieurs? Et, toutefois, peu d'entre nous ont encore résisté aux impies jusqu'au sang, et très-peu d'entre nous ont encore eu le bonheur si désirable de souffrir la mort pour le Christ. Pensez, mes bien-aimés, pensez combien de soldats du siècle, attirés par un vil prix, s'exposent chaque jour à la mort pour leurs seigneurs. Et nous, que souffrons-nous, que faisons-nous pour le Roi suprême et pour la gloire éternelle? Quelle honte, quel opprobre, quelle dérision! Eux, pour un vil fumier, ne craignent pas d'affronter la mort, et nous, pour le trésor du ciel et l'éternelle béatitude, nous évitons de souffrir même la persécution!

« Ranimez donc vos courages, concevez une vive espérance, fixez vos regards sur l'étendard de notre Chef, l'étendard du Roi éter-

¹ L. 9, *epist.* 28. — ² Labbe, t. 10, p. 401.

nel, d'où il nous dit : « C'est dans votre patience que vous posséderez vos âmes. » Et si nous voulons, avec le secours de la grâce divine, écraser promptement et fortement l'antique ennemi et nous jouer de toutes ses ruses, appliquons-nous, non-seulement à ne point éviter les persécutions qu'il nous envoie et la mort pour la justice, mais encore à les désirer pour l'amour de Dieu et la défense de la religion chrétienne. C'est par là que nous briserons tous les soulèvements de la mer et l'orgueil du siècle, et que nous nous réunirons, et que nous régnerons avec Celui qui est notre chef et qui est assis à la droite de Dieu le Père; car notre Maître nous crie : Si nous souffrons ensemble, nous régnerons ensemble¹. » On voit ici toute l'âme de Grégoire VII : c'est l'âme d'un apôtre, d'un martyr.

L'auteur protestant dont nous avons suivi le récit dit à cette occasion : « Quand, au sein de la prospérité, un homme se montre grand, noble, élevé, le monde l'honore, le vénère, l'admire, et, si ce bonheur se soutient dans toute sa carrière jusqu'au moment de sa mort, son nom est transmis à la postérité. Quand même son ouvrage n'est point achevé; quand même il est surpris par la mort au milieu de ses opérations, nous regardons sa carrière comme remplie, parce que notre imagination supplée à ce qui lui restait encore à faire. Mais quand un homme, jeté au milieu du tumulte et d'un monde plein de désordres, quand, exposé aux vicissitudes de la bonne et de la mauvaise fortune, il résiste avec fermeté, et que, fort de sa conscience, animé par sa foi et ses convictions, il reste calme et de sang-froid, souffre avec résignation, s'appuie sur l'ancre que Dieu a placée dans son cœur, lorsque tout l'univers est soulevé contre lui, cet homme devient la merveille de son siècle². »

Cependant les Romains, à l'insu du Pape, avaient juré à Henri, l'été précédent, d'obliger le Pape de le couronner ou d'élire un autre Pape à sa place; ce qui montre qu'il n'avait pas grande confiance dans le sien, puisqu'il pouvait s'en faire couronner à son bon

plaisir. Le terme de leur promesse étant échu, ils la déclarèrent naïvement au Saint-Père, ajoutant qu'ils n'avaient pas promis qu'il le couronnât solennellement avec l'onction sainte, mais seulement qu'il lui donnât une couronne. Le Pape, comme un bon père, y consentit, pour les acquitter de leur serment. Ainsi les Romains mandèrent à Henri qu'il vint prendre la couronne, ou avec justice, en satisfaisant le Pape, ou contre son gré, auquel cas ils la lui présenteraient, du haut du château Saint-Ange, au bout d'une perche. Henri refusa l'un et l'autre, et les Romains lui déclarèrent qu'ils étaient quittes de leur serment. Lui, de son côté, s'appliqua de plus en plus à les gagner par menaces et par promesses.

Alexis, empereur de Constantinople, voulant arrêter Robert Guiscard en Italie, avait écrit à Henri pour l'exciter à lui faire la guerre, et lui avait envoyé cent quarante-quatre mille sous d'or et cent pièces d'écarlate; mais Henri se servit de cet argent pour gagner le peuple de Rome, et par son secours il entra dans le palais de Latran, avec l'antipape Guibert, le 21 de mars 1084. Les nobles romains demeurèrent la plupart fidèles au Pape, qui se retira au château Saint-Ange. Le dimanche suivant, qui était le dimanche des Rameaux, Henri fit introniser Guibert, sous le nom de Clément III, par les évêques de Bologne, de Modène et de Cervia, au lieu que, suivant l'ancienne coutume, l'ordination du Pape appartenait aux évêques d'Ostie, d'Albane et de Porto. Le jour de Pâques, dernier de mars, l'antipape donna à Henri la couronne impériale. Ils demeuraient l'un et l'autre au palais de Latran, et ceux qui tenaient encore pour le vrai Pape saint Grégoire ne leur permettaient pas d'aller à Saint-Pierre. Henri les attaqua dans la semaine même de Pâques; mais il y perdit environ quarante hommes, et pas un ne fut tué du côté du Pape Grégoire. Ensuite Henri commença à assiéger le château Saint-Ange. Aussitôt il donna part de son entrée à Rome et de son couronnement à Thiéri, évêque de Verdun, un des plus zélés pour son parti, lui ordonnant, de la part de l'antipape Clément et de la sienne, de sacrer immédia-

¹ L. 9, *epist.* 21. — ² Voigt, p. 580.

tement Égilbert, archevêque de Trèves ¹.

Il tâcha en particulier de gagner le roi d'Angleterre. Le cardinal schismatique Hugues le Blanc, légat de l'antipape, écrivit pour cet effet à Lanfranc de Cantorbéry, qui lui répondit en ces termes : « Plusieurs choses que j'ai trouvées dans vos lettres m'ont déplu. Je n'approuve pas que vous outragiez le Pape Grégoire, que vous l'appeliez Hildebrand, que vous insultiez ses légats, que vous exaltiez si haut Clément. Il est écrit qu'il ne faut ni louer un homme avant sa mort, ni manquer à son prochain. Qui peut répondre de ce que l'on sera devant Dieu ? Je crois cependant que le glorieux empereur a eu de grandes raisons pour entreprendre une si grande affaire et qu'il n'a pu remporter une si grande victoire sans le secours de Dieu. Je n'approuve pas que vous veniez en Angleterre si le roi ne vous en a pas donné la permission. Notre île n'a pas encore rejeté Grégoire et n'a pas décidé à quel Pape elle obéirait. Ce n'est qu'après avoir écouté ces deux partis qu'elle jugera avec maturité ². »

Dès que les seigneurs lombards de la Pouille virent Henri devant Rome ils espérèrent qu'après qu'il l'aurait prise ils pourraient chasser les Normands. Ceux-ci, de leur côté, alarmés de cette conspiration et de l'absence de Robert Guiscard, occupé à une expédition en Grèce, résolurent de traiter avec Henri, et la confiance qu'ils avaient en Didier, abbé du mont Cassin, fit qu'ils le prièrent de venir avec eux trouver ce prince, disant qu'outre leur sûreté ils chercheraient à procurer la paix entre lui et le Pape Grégoire. Henri lui-même, roi ou empereur tel quel, avait envoyé, par les comtes des Mares, une lettre à Didier, afin qu'il vint le trouver. Didier, comme le dit expressément Léon d'Ostie, n'y fit aucune réponse, parce qu'il ne savait quelle formule de salut employer. L'autre lui envoya une seconde lettre, avec menace de l'en faire repentir s'il ne venait ou ne répondait pas. Didier écrivit alors avec cette salutation : « Hommage de fidélité à qui se doit, » et cela parce qu'il pensait ne

lui devoir aucune fidélité. Ce sont les paroles de l'historien, qui était du même monastère.

Ensuite, menacé par Henri de voir son monastère détruit s'il ne venait le voir, pressé par les princes normands d'éviter ce malheur par un peu de condescendance, ayant consulté là-dessus le Pape sans recevoir de réponse, il vint à Albane, où était Henri ; mais, pendant une semaine entière, il ne voulut ni se rendre auprès de lui, ni y envoyer personne. Henri lui commandait avec menaces de lui jurer fidélité et de lui faire hommage pour son abbaye, qui, quant au temporel, était effectivement un fief de l'empire ; mais Didier méprisait toutes ces menaces avec beaucoup de courage, disant que jamais il ne le ferait, ni pour son abbaye, ni pour tout l'honneur du monde. Enfin, pressé, sollicité de nouveau, il se rendit auprès de Henri, mais sans vouloir saluer ni les évêques ni les seigneurs, la plupart de ses amis, qui se trouvaient là, ni, entre autres, le chancelier Otton, depuis évêque de Bamberg. Tout ce que put obtenir Henri, c'est qu'il lui promit de s'entremettre pour lui faire obtenir la couronne impériale ; jamais il ne voulut lui jurer fidélité. Tel est le récit de Léon d'Ostie ¹.

Pendant cette entrevue l'abbé Didier disputait souvent sur les droits du Saint-Siège avec les évêques de la suite de Henri, particulièrement avec son prisonnier, l'évêque d'Ostie, qui toutefois était pour le Pape. Cet évêque alléguait en faveur de Henri le décret du Pape Nicolas II, fait avec cent vingt-cinq évêques et avec Hildebrand lui-même, alors archidiacre, portant qu'on ne ferait point de Pape sans le consentement de l'empereur ; mais Didier soutenait que ni Pape, ni évêque, ni homme vivant ne pouvait valablement faire un tel décret, parce que le Siège apostolique est au-dessus de tout et ne peut jamais être soumis à personne. Il ajoutait : « Si le Pape Nicolas l'a fait, il l'a fait injustement et imprudemment ; la faute d'un homme ne doit pas faire perdre à l'Église sa dignité, et nous ne consentirons jamais que le roi des Allemands établisse le Pape des Romains. » L'évêque d'Ostie répondit : « Si les ultramon-

¹ Baronius. — ² Lanfranc.

¹ Léon d'Ostie, l. 3, c. 50.

ains entendaient ce discours ils se réuniraient tous contre vous. » Didier répliqua : « Quand tout le monde se réunirait il ne nous ferait pas changer d'avis sur ce point. L'empereur peut prévaloir pour un temps, si Dieu le permet, et faire violence à l'Église ; mais il ne nous y fera jamais consentir. » Didier disputa à ce sujet avec l'antipape Guibert et lui reprocha son intrusion dans le Saint-Siège ; sur quoi Guibert, se sentant pressé, lui dit qu'il l'avait fait malgré lui, parce qu'autrement le roi Henri aurait perdu sa dignité. Une pareille excuse dans la bouche d'un évêque était elle-même un crime.

Le Pape Grégoire était toujours assiégé dans le château Saint-Ange, autour duquel Henri avait fait élever une muraille ; mais il y avait quelques forteresses qui tenaient encore pour le Pape, et Rusticus, son neveu, se défendait au milieu de Rome dans le septizonium de Sévère, ainsi nommé parce que c'était un édifice à sept étages, dont on voit encore les restes. « Henri, dit son panégyriste, allait tous les jours dans une église où il avait choisi un endroit pour prier avec plus d'attention. Un de ses ennemis, ayant observé ce lieu, mit une grosse pierre sur la poutre qui soutenait le lambris, auquel il fit une ouverture, et prit bien ses mesures avec une corde pour faire tomber la pierre précisément sur la tête du prince. S'étant donc caché la nuit sur le lambris, quand il vit Henri en prière, il poussa la pierre ; mais elle l'entraîna par son poids ; il tomba, et le prince, qui heureusement s'était un peu retiré, n'eut point de mal. Le bruit de cet accident s'étant bientôt répandu dans toute la ville, le peuple se saisit du coupable, et, malgré le prince, le mit en pièces, en le traînant sur des roches et des pierres ¹. »

Cependant Henri apprit que Robert Guiscard était de retour en Italie et qu'il venait au secours du Pape, et, ne se sentant pas en état de lui résister, il quitta Rome et retourna en Lombardie. En effet, depuis deux ans le Pape Grégoire ne cessait de presser le duc Robert, qui était en Grèce, de venir le délivrer. Le duc avait bien de la peine à quitter

son entreprise contre l'empereur Alexis, sur lequel il faisait de grandes conquêtes ; mais, regardant le Pape comme son seigneur depuis qu'il lui avait fait serment de fidélité, il crut devoir préférer à tout autre intérêt son devoir et le service de l'Église ; et, laissant à son fils Boémond la conduite de son armée pour continuer la guerre en Grèce, il s'embarqua peu accompagné et vint descendre à Otrante. Il arriva à Rome au commencement de mai 1084, et, comme les Romains révoltés contre le Pape voulurent lui résister, il pilla la ville et en brûla une grande partie. Il tira le Pape du château Saint-Ange et le remit au palais de Latran ; puis, étant sorti de Rome, il ramena en peu de temps plusieurs châteaux et plusieurs villes à l'obéissance du Pape.

Grégoire, étant ainsi rentré dans Rome, tint un dixième concile où il réitéra l'excommunication contre l'antipape Guibert, le soi-disant empereur Henri et leurs fauteurs, et il en fit publier la sentence au-delà des monts par ses légats : en France par saint Pierre, évêque d'Albane, et en Allemagne par Otton, évêque d'Ostie. Ce légat fit un assez long séjour en Allemagne et y ordonna plusieurs évêques dans les Églises vacantes. Celle de Constance l'était depuis longtemps, et il y mit Guebhard, fils du duc Berthold, qui était moine, et encore plus illustre par sa vertu que par sa naissance. Il fut élu par le clergé et le peuple, malgré ses larmes et sa résistance, et le légat le sacra évêque de Constance le dimanche 22 décembre 1084. Le samedi, jour de Saint-Thomas, il l'avait ordonné prêtre, et avec lui quelques autres, entre lesquels était Berthold, auteur de la meilleure chronique que nous ayons de ce temps-là. Le légat, en l'ordonnant prêtre, lui donna pouvoir, par l'autorité du Pape, de recevoir les pénitents, ce qui mérite d'être remarqué.

Tandis que le Pape était à Rome il délivra l'église de Saint-Pierre de soixante mansionnaires qui, s'en étant emparés, occupaient tous les oratoires, à la réserve du grand autel, et tournaient à leur profit toutes les offrandes des pèlerins. C'étaient des citoyens romains qui avaient des femmes ou des con-

¹ *Vita Henr.*, apud Freher.

cubines, mais ayant la barbe rase comme les clercs et portant des mitres ; ils faisaient croire aux pèlerins, et particulièrement aux paysans de Lombardie, qu'ils étaient des prêtres-cardinaux, et, ayant reçu leurs offrandes, ils leur donnaient l'absolution de leurs péchés par une profanation sacrilège. La nuit ils se levaient, sous prétexte de garder l'église, et commettaient à l'entour des vols, des impuretés et des homicides. Le Pape, les ayant chassés avec beaucoup de peine, donna la garde de l'église de Saint-Pierre à des clercs et à des prêtres réglés, et, ayant demeuré assez longtemps à Rome, il passa au mont Cassin, où il fit quelque séjour, et de là à Salerne, où il demeura jusqu'à sa mort, sous la protection du duc Robert, étant défrayé, avec les évêques et les cardinaux qui l'avaient suivi, par l'abbé du mont Cassin ¹.

Henri, au sortir de Rome, vint en Lombardie, où il laissa l'antipape Guibert, et, après avoir encouragé les Lombards à soutenir son parti, il passa en Allemagne. Incontinent après, les évêques simoniaques et les marquis de Lombardie, avec de grandes troupes, se jetèrent sur les terres de la comtesse Mathilde, dont les vassaux, pris à l'improviste, ne purent assembler que peu de monde ; mais saint Anselme, évêque de Lucques, les encouragea, leur envoyant sa bénédiction par son pénitencier, le même qui a écrit sa Vie, auquel il recommanda particulièrement qu'il commençât par absoudre ceux qui auraient communiqué avec des excommuniés ; puis, qu'il donnât à tous la bénédiction de l'autorité du Pape, les instruisant de quelle manière ils devaient combattre et avec quelle intention, afin que le péril où ils allaient s'exposer leur servît pour la rémission de tous leurs péchés. On donna la bataille, où les schismatiques tournèrent le dos promptement ; on prit l'évêque de Parme, plusieurs nobles et d'autres sans nombre, avec quantité de chevaux, d'armes et de bagages. On ne pouvait compter les morts du côté des schismatiques, et de la part des catholiques il n'y en eut que trois de tués et peu de blessés ².

¹ *Acta S. Greg.*, 25 mai. — ² *Vita S. Anselmi*, 18 mars. Berthold, ann. 1074.

Cette victoire abaissa considérablement le parti des schismatiques, et ceux qui revenaient à l'obéissance du Pape Grégoire s'adressaient à saint Anselme de Lucques, que le Pape avait fait son légat dans toute la Lombardie, pour suppléer au défaut d'évêques catholiques ; car il s'y en trouvait très-peu. On venait donc à lui de toutes parts ; il donnait l'absolution aux excommuniés convertis, il donnait la Confirmation et les saints Ordres, il décidait toutes les questions. Plusieurs s'adressaient à lui pour obtenir des grâces de la comtesse Mathilde et lui offraient des présents ; mais, quoiqu'il fût pauvre, lui et tous les siens, il les rejetait avec indignation et disait : « Si ce qu'ils demandent est injuste je serai complice de leur injustice ; s'il est juste je serai coupable de leur avoir vendu la justice. »

Otton, évêque d'Ostie, légat du Pape en Allemagne, vint trouver en Saxe le roi Herman, au commencement de l'an 1085, après l'Épiphanie, et le 21 janvier il assista à une conférence entre les Saxons et les partisans de Henri, lequel ne voulut pas y assister. La conférence se tint à Berka, en Thuringe, et on choisit deux prélats savants et éloquents pour parler au nom de tous : saint Guehard, de Salzbourg, pour les Saxons ; Vécilon, de Mayence, pour Henri. Saint Guehard disait que les Saxons avaient raison d'éviter ce prince comme excommunié, parce que le Pape leur avait notifié par lettres l'anathème prononcé contre lui au concile de Rome. Vécilon répondait que le Pape et les seigneurs avaient fait tort à Henri parce que, tandis qu'il était à Canosse pour satisfaire au Pape, et déjà reçu à la communion, on avait élu Rodolphe pour roi ; qu'étant spolié il ne pouvait être ni appelé en jugement ni condamné. Saint Guehard, au nom des Saxons, répliquait que ce n'était pas à eux à examiner le jugement du Saint-Siège, auquel ils n'avaient pas assisté et auquel ils ne devaient qu'obéir ; que c'était plutôt avec le Pape qu'il fallait traiter cette question ; qu'un particulier n'était pas dispensé des lois divines pour être dépouillé, beaucoup moins un roi, dont le royaume n'est pas son patrimoine, mais appartient à Dieu, qui le donne à qui il lui

plaît, comme il est dit dans Daniel, et qu'avant la perte de la Saxe Henri, cité par le Pape Alexandre et ensuite par Grégoire, n'avait tenu compte d'y satisfaire. Chaque parti applaudit à son orateur, et ainsi se sépara la conférence¹.

Le roi Herman célébra la fête de Pâques à Quedlinbourg, et, la même semaine, le légat Otton y tint un concile avec les évêques et les abbés qui reconnaissaient le Pape Grégoire. Il s'y trouva deux archevêques, saint Guehard de Salzbourg et Hartwig de Magdebourg, avec leurs suffragants et ceux de Mayence en Saxe. Les évêques de Wurzburg, de Worms, d'Augsbourg et de Constance, n'y assistèrent que par leurs députés. Le roi Herman s'y trouva avec les seigneurs de sa cour.

Quand tous furent assis selon leur rang on produisit les décrets des Pères touchant la primauté du Saint-Siège, pour montrer que le jugement du Pape n'est point sujet à révision et que personne ne peut juger après lui; ce que tout le concile approuva et confirma, contre les partisans de Henri, qui, dans la conférence précédente, avaient voulu contraindre les Saxons à juger de la sentence du Pape. Un clerc de Bamberg, nommé Cunibert, s'avança au milieu du concile, soutenant que les Papes s'étaient eux-mêmes attribué cette primauté, c'est-à-dire ce privilège, que personne ne peut examiner juridiquement leur jugement et de n'être soumis au jugement de personne; mais tout le concile s'éleva contre lui et il fut réfuté principalement par un laïque, qui allégua ce passage de l'Évangile : « Le disciple n'est pas au-dessus du maître, » et la maxime, reçue dans tous les ordres ecclésiastiques, que le supérieur n'est point jugé par l'inférieur.

On déclara nulles toutes les ordinations faites par les excommuniés, entre autres celles de Vécilon, archevêque de Mayence, de Sigefroi, évêque d'Augsbourg, et de Norbert de Coire. Vécilon était un clerc de Halberstadt, qui, ayant quitté son évêque, s'était attaché à Henri, et ce prince, pour récompense, lui avait donné, l'année précédente, l'archevêché de Mayence, après la mort de Sigefroi,

qui avait tenu ce siège vingt-cinq ans. Vécilon fut un des plus ardents schismatiques, et il fut condamné comme hérétique dans ce concile, parce qu'il soutenait que les séculiers dépouillés de leurs biens n'étaient point soumis au jugement ecclésiastique et ne pouvaient être excommuniés pour leurs crimes, et que les excommuniés pouvaient être reçus sans absolution. On ordonna que quiconque aurait été excommunié, même injustement, par un évêque non déposé ni excommunié, ne pourrait être reçu à la communion sans absolution ecclésiastique. On renouvela l'ordonnance de la continence des clercs et quelques autres points de discipline. On agita la question de la parenté entre le roi Herman et la reine son épouse. Le roi se leva au milieu du concile et déclara qu'il observerait en tout sa décision; mais le concile jugea que cette affaire ne pouvait alors être examinée canoniquement, parce qu'il n'y avait point d'accusateurs légitimes. A la fin du concile on prononça anathème, avec les cierges allumés, contre l'antipape Guibert et ses principaux adhérents parmi les évêques¹.

Trois semaines après ce concile les schismatiques tinrent un conciliabule à Mayence, par ordre de Henri, qui y assista avec les légats de l'antipape, et obligea tous ceux qui s'y trouvèrent à le reconnaître pour Pape légitime, même par écrit; mais il y en avait qui, dans le cœur, ne laissaient pas d'être pour Grégoire. Les évêques de ce conciliabule ne furent en tout que dix-sept. Peu après moururent les principaux schismatiques de Lombardie, savoir : Éberard, évêque de Parme, qui avait été pris l'année précédente et qui avait succédé en ce siège à l'antipape Cadalous; Gandulfe, évêque de Reggio, et Tédald, archevêque de Milan, qui occupait ce siège depuis dix ans, étant toujours opposé au Pape Grégoire. Il eut pour successeur Anselme III, catholique et soumis aux Papes légitimes².

De son côté le Pape saint Grégoire VII allait recevoir de Dieu la récompense de son zèle et de ses travaux. Étant à Salerne il tomba

¹ Berthold, ann. 1085.

¹ Labbe, t. 10, p. 404. Berthold, ann. 1034. — ² Labbe, t. 10, p. 409. Dodechin. Berthold.

malade et connu que sa fin était proche. Les évêques et les cardinaux qui étaient auprès de lui le prièrent de se nommer un successeur qui pût soutenir le bon parti contre l'antipape Guibert ; sur quoi il nomma trois sujets à choisir : Didier, cardinal et abbé du mont Cassin, qui lui succéda en effet ; Otton, évêque d'Ostie, qui fut aussi Pape sous le nom d'Urbain II, et Hugues, archevêque de Lyon. Mais, comme Otton était en sa légation d'Allemagne et Hugues en sa province, le saint Pape Grégoire conseilla plutôt d'élire l'abbé Didier, qui était proche. Il était venu voir le saint Pape dans sa maladie, dans le dessein de l'assister à la mort ; mais le saint lui prédit qu'il n'y serait pas, et, en effet, il fut obligé de quitter pour donner ordre au secours d'un château du monastère attaqué par les Normands.

Cependant on demanda au saint Pape s'il voulait user de quelque indulgence envers ceux qu'il avait excommuniés ; il répondit : « Excepté le prétendu roi Henri, l'antipape Guibert et les principales personnes qui les soutiennent par leurs conseils et leurs secours, j'absous et je bénis tous ceux qui croient que j'en ai le pouvoir. » Ses dernières paroles furent : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité ; c'est pourquoi je meurs en exil. » Il mourut ainsi le 25 mai 1085, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Il fut enterré à Salerne, dans l'église de Saint-Matthieu, et il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau¹. Sa vie fut écrite, environ quarante ans après, par Paul, chanoine régulier de Bernried, en Bavière.

Le Pape saint Grégoire VII a été calomnié pendant sa vie, il a été calomnié après sa mort ; mais le jour de la vérité commence à luire, et, chose étonnante, cette justice lui arrive de la part des protestants. Voici comment l'un d'entre eux résume ce grand procès ; ce peut être une leçon pour bien des catholiques.

« Rarement il s'est rencontré un homme qui ait été plus diversement jugé, qui ait reçu plus de blâme d'un côté et plus d'éloge de l'autre. Les uns voyaient en lui un homme

effronté, méchant, plein de ruses, un novateur téméraire, qui pourtant réunissait toute la prudence d'un homme d'État, et qui avait le courage, l'énergie et la fermeté d'un héros. Selon eux il est bas et vil, tout en gardant les dehors d'une noble fierté. C'est un prétendu saint que ses partisans ont adoré, et un homme sans religion, sans foi, sans croyance, qui a été appelé, par un de ses amis intimes, saint Satan¹. Les autres nous exposent sa patience et sa douceur inaltérables, sa bonté prévenante et la sainteté de sa vie². Les premiers admirent la grandeur de son génie, ses qualités extraordinaires, sa rare perspicacité et sa profonde connaissance du cœur humain, et lui reprochent en même temps de la dissimulation, de la perfidie, un orgueil indomptable, une ambition démesurée, une grande audace et de l'opiniâtreté³. Les seconds le montrent ferme et courageux comme un héros, prudent comme un sénateur, zélé comme un prophète, sévère dans ses mœurs⁴. Nous ne voulons pas entrer en discussion sur ce sujet ; les faits exposés, les pensées, les actions et le but du Pontife nous montrent de quel côté est la vérité, et répondent à la partialité des juges bien mieux que nous ne pourrions le faire.

« Il est impossible de porter sur Grégoire un jugement qui réunisse tous les suffrages. Sa grande idée, et il n'en avait qu'une seule, est devant nos yeux : c'est l'*indépendance de l'Église*. C'est là le point où venaient se grouper toutes ses pensées, tous ses écrits et toutes ses actions, comme autant de rayons lumineux. L'*indépendance de l'Église*, c'est là l'idée qui lui donnait cette activité prodigieuse, c'est à quoi il a sacrifié sa vie ; elle était l'âme de toutes ses opérations. Le pouvoir civil cherche à être un et à devenir un tout homogène et parfait ; Grégoire travailla de même à procurer à l'Église une parfaite unité et une supériorité sur tous les autres pouvoirs. L'Église, selon lui, devait être grande, forte et puissante ; l'État devait lui être soumis, parce que l'Église est établie de Dieu et que la royauté tire son origine des hommes et n'a qu'un pouvoir limité et conditionnel. Arriver à ce

¹ Acta SS., 25 mai.

¹ Henke. — ² Muzzarelli. — ³ Schroeckh. — ⁴ Jean de Muller.

point, le consolider, le faire dominer dans tous les siècles et dans tous les pays, tel était le but constant des efforts de Grégoire, et, selon son intime conviction, le devoir de sa charge. C'est ce qui ressort clairement de ses lettres, qui sont, après tout, les meilleures sources que l'on puisse consulter quand on veut le juger sainement.

« Mais que fallait-il pour l'exécution d'un tel plan ? Presque tout ce que Grégoire a fait. Il devait élever l'Église au-dessus de l'État afin d'arracher ses ministres à la suprématie temporelle, de soustraire leur élection, leur dignité, leur existence, leur conduite et leur punition à l'autorité des princes. Et qui, dans ces temps obscurs, pouvait le mieux juger du choix des évêques ? Était-ce l'Église ou les princes ? Quel était le principal but des rois lorsqu'ils choisissaient des évêques ? Cherchaient-ils des hommes propres à conduire les âmes, ou plutôt ne cherchaient-ils pas des hommes habiles à manier l'épée ? et ces sortes de choix convenaient-ils à l'Église ? *Grégoire voulait donc rendre l'Église indépendante et soustraire les évêques à la suprématie civile.*

« Il n'était pas seulement important, mais indispensable pour le plan de Grégoire, de faire prévaloir la croyance de la subordination de l'empereur et de toute puissance temporelle à l'Église. Tant que l'idée contraire était dans les esprits il lui était impossible de songer au succès de sa grande pensée ; car, lorsque l'empereur décidait de l'élection du Pontife de Rome, lorsqu'il pouvait contrôler et détruire ses décrets, et que la volonté du Pontife était subordonnée à celle de l'empereur, il n'y avait aucun espoir de réforme. C'est pourquoi Grégoire insista tant sur la soumission de l'empereur aux décrets de l'Église. Il commença par la douceur ; mais, quand la douceur ne lui réussit point, il usa de rigueur. Henri céda. *La liberté de l'Église exigeait donc l'anéantissement de la subordination du Siège de Rome à la puissance impériale.*

« Si Grégoire, continue l'auteur protestant, éleva des prétentions sur l'Espagne, sur la France, sur le Danemark, sur la Russie, sur la Dalmatie, sur la Hongrie, sur la Corse, sur la Sardaigne ; s'il se crut autorisé

à réclamer les deniers de Saint-Pierre en Angleterre, on peut avancer sans crainte qu'il n'avait en vue que l'indépendance de l'Église. D'après sa profonde conviction, la religion seule pouvait procurer au monde le salut, le bonheur et la paix universelle ; il était persuadé que la religion avait pour seul organe l'Église, qui, à ses yeux, était l'interprète des volontés du Très-Haut ; mais pour atteindre ce but l'Église voulait et devait avoir quelques moyens de subsistance ; plus elle s'éloignait de l'État ou brisait les liens qui jusqu'alors l'y avaient attachée, plus il devenait urgent de pourvoir d'une autre manière à son existence. L'Église, rendue à sa liberté, ne pouvait plus compter que sur elle-même, que sur ses propres droits, et non sur les bienfaits de l'État. L'Église se trouvait partout où il y avait des adorateurs du Christ. Jésus-Christ l'avait bâtie sur le roc, sur l'apôtre saint Pierre ; donc partout où était l'Église était le droit de Pierre, le droit du vicaire de Jésus-Christ et le pouvoir du Pontife.

« Quand l'ancienne Rome enchaînée à son char de triomphe les Gaules, l'Espagne, la Bretagne, la Grèce, la Macédoine et la Syrie, quand elle élève sa puissance sur les ruines de l'Afrique, l'esprit qui présidait à tant d'entreprises, et qui était constamment occupé à égorger, à détruire et à exterminer pour atteindre un tel but, nous l'admirons, parce que nous savons que, pour être Romains dans la force du terme, il fallait faire ce qu'on a fait. Pour accroître les grandeurs de Rome tout était louable. Quiconque veut et approuve la politique romaine doit aussi vouloir les effets de cette politique. Quel est pourtant celui dont l'âme n'est point navrée de douleur et remplie d'indignation quand, avec un sentiment d'humanité, il contemple les ruines fumantes de Carthage, les débris de Numance, la destruction de l'opulente Corinthe ? Mais nos sentiments changent quand nous considérons ce que demandaient la sécurité et l'élévation de Rome. Ainsi, en supposant que Grégoire eût eu, comme l'ancienne Rome, l'idée de dominer sur tous les peuples, oserait-on blâmer les moyens qu'il a employés, surtout quand on considère

qu'ils étaient dans l'intérêt des peuples? »

Ainsi parle cet auteur protestant. Il continue :

« Grégoire était Pape, il agissait comme tel, et, sous ce rapport, il est grand et admirable. Pour porter un juste jugement sur ses actes il faut considérer son but et ses intentions, il faut examiner ce qui était nécessaire de son temps. Sans doute une généreuse indignation s'empare de l'Allemand quand il voit son empereur humilié à Canosse, ou du Français quand il entend les leçons sévères données à son roi. Mais l'historien qui embrasse la vie des peuples sous un point de vue général s'élève au-dessus de l'horizon étroit de l'Allemand ou du Français, et trouve fort juste ce qui a été fait, quoique les autres le blâment.

« Quiconque veut jouir d'un air pur doit aussi vouloir les temps orageux, l'éclair et la foudre. Qui a jamais reproché à la flamme électrique les dégâts, les incendies, les ruines qu'elle occasionne? Dans la nature la chaleur amasse des orages qui se déchargent ensuite avec un grand fracas; il en est de même dans l'histoire de l'homme. Il se présente aux regards de l'observateur des temps où se manifestent des signes précurseurs qui font présager aux peuples des heures de justice où ils expient des crimes depuis longtemps accumulés. Les exemples ne manquent pas au lecteur. Mais ces hommes que la main de Dieu amène, ces hommes destinés à accomplir les desseins que veut la loi suprême, à faire ce qu'exige le cours des événements, nous les appelons grands parce qu'ils sont les instruments dont Dieu se sert, le bras au moyen duquel le passé agit sur le présent, la voix qui fait entendre les besoins de l'époque.

« Pour juger des intentions et des convictions de Grégoire il faut examiner ses actes et ses écrits : nous n'avons aucune autre source où il nous soit permis de puiser la vérité. Pour découvrir la source d'un ruisseau ou d'un fleuve nous sommes obligés de nous arrêter à la montagne d'où jaillit l'eau; il ne nous est pas permis d'aller plus loin ni d'examiner les voies secrètes par lesquelles les eaux se rassemblent. Si les eaux sont

claires nous les appelons une source pure.

« Grégoire a fait assez pour pouvoir être jugé. Il a exposé ses actions à nos regards, il ne les a point cachées. Que prouvent-elles? qu'il avait une seule idée, une seule pensée, un but unique. Si tous ses actes, que l'histoire nous a conservés, sont dirigés vers ce but important; s'ils ont été mûrement pesés; s'ils sont sortis d'une conviction profonde, de la conscience de son devoir; si tous sont l'expression de l'idée principale qui le dominait, nous n'avons plus le droit de jeter du blâme sur les actes accessoires qui concourent au grand but.

« Il ne nous reste plus qu'à examiner si le but et la pensée unique de Grégoire méritent nos éloges ou notre censure. Grégoire a eu le sort de tous les grands hommes de l'histoire : on lui a prêté des motifs dont il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver des preuves. On a prétendu qu'il avait cherché à établir un despotisme absolu et universel, qu'il était conduit par un orgueil insupportable et par une ambition démesurée, qu'il avait sacrifié à ces deux passions.

« Cependant ceux-là mêmes qui se montrent les ennemis de Grégoire sont obligés d'avouer que l'idée dominante de ce Pontife, l'indépendance de l'Eglise, était indispensable pour la propagation de la religion, pour la réforme de la société, et que, pour cet effet, il fallait rompre tous les liens qui jusqu'alors avaient enchaîné l'Eglise à l'Etat, au grand détriment de la religion. L'Eglise devait être un ensemble, un tout, une en elle-même et par elle-même, une institution divine dont l'influence, salutaire à tous les hommes, ne devait être arrêtée par aucun prince de la terre. L'Eglise est la société de Dieu, dont nul mortel ne peut s'attribuer les biens et les privilèges, dont nul prince ne peut, sans crime, usurper la juridiction. De même qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'une foi, de même aussi il n'y a qu'une Eglise et qu'un chef. Les lettres de Grégoire sont pleines de cette idée; il avait la conviction intime qu'il était appelé à la réaliser; aussi y travaillait-il de toutes ses forces.

« Voudra-t-on lui reprocher d'avoir nourri

cette grande pensée? attaquera-t-on l'idée elle-même comme bizarre et exagérée? L'une et l'autre assertion seraient injustes et peu sensées. Le génie du despotisme était mort avec les empires asiatiques; les remuantes républiques d'Athènes et de Rome avaient disparu; tout tendait, au temps de Grégoire, à se former en monarchie; tout se modelait dans ce sens; chacun cherchait d'abord à être quelque chose pour lui-même afin d'être quelque chose pour le tout. Les ducs entouraient les empereurs, et les princes les ducs; puis venaient les vassaux, les arrière-vassaux et les feudataires, qui se rangeaient autour de leurs seigneurs respectifs. Enfin tout se formait en corporations monarchiques. Pourquoi donc l'Église, qui est essentiellement monarchique, n'aurait-elle pas travaillé dans le même sens? Pourquoi reprocher aux Papes d'avoir eu l'esprit de leur époque et d'avoir suivi l'impulsion générale? Et si alors il se présente un homme qui annonce clairement ce qu'il a conçu clairement, qui agit avec énergie et conformément à ses vues, qui, poussé par de profondes convictions, renverse les obstacles opposés à sa grande pensée, qui élève ce qui la soutient et l'appuie, qui détruit ce qui, à ses yeux, paraît nuisible, et sème ce qui lui semble devoir rapporter de bons fruits, certes un tel homme mérite nos respects et notre admiration.

« Pour que Grégoire n'eût pas la pensée qui l'animait il eût été nécessaire que Dieu le fit passer par l'école de notre moderne civilisation et de nos doctrines rationalistes; pour agir avec moins de vigueur et de résolution il aurait fallu qu'il vécût au milieu de nous. Or cela n'a point eu lieu. Il vivait dans un siècle grossier, dans un siècle de fer qui n'a rien de commun avec le nôtre; ainsi ses actes ne peuvent être jugés d'après nos principes et d'après nos mœurs. Il faut nous représenter avant tout le siècle et les circonstances où Grégoire a vécu; il faut se représenter la situation et la constitution de l'Église, ses rapports avec l'État, ses désordres; il faut examiner sérieusement l'état du clergé, son esprit, sa tendance, sa rudesse, sa dégénération, son oubli de tout devoir et de toute discipline, son ignorance à côté de son orgueil;

il faut se former une idée nette de la situation de l'Allemagne, bien comprendre le caractère de Henri, son adversaire; alors nous pourrions juger Grégoire. En suivant cette marche, en considérant ses pensées, ses actes, ses vœux, ses efforts, relativement à son siècle, on arrive alors, quand on est exempt de préjugés, à un jugement tout différent de celui que forment ces hommes qui veulent prescrire au Pontife, comme règle, les vues et les idées de leur siècle.

« Pour atteindre au but que s'était proposé Grégoire il ne pouvait guère agir autrement qu'il n'a fait; car, enfin, pour être Pape il devait agir comme Pape; il devait agir autrement que la multitude, autrement que ses devanciers, s'il voulait s'élever au-dessus de tous et être un grand homme. »

Après ces considérations si remarquables l'auteur protestant ajoute :

« Mais, entendons-nous dire, trouve-t-on réellement en lui cette sincérité, cette conviction intime si vantée de la bonté de sa cause et de la justice de ses prétentions? La ruse et la perfidie n'ont-elles pas présidé à ses opérations? N'a-t-il pas voulu élever sa grande monarchie sur des faits mensongers, sur des inductions peu justes et sur de fausses interprétations de l'Écriture? Cette opinion, qu'il soutenait comme certaine et qui attribuait au Pape un si grand pouvoir, ne mérite-t-elle pas d'être flétrie du nom d'hérésie de Hildebrand? Grégoire n'est-il pas véritablement un hérétique, un hypocrite, un imposteur? Voici ce qu'on peut répondre à cette objection : ou Grégoire est l'homme le plus pervers, le plus méchant qui ait jamais paru sur la terre, ou il est tel que le montrent ses actes et ses écrits. Ses lettres sont pleines de vives affections, d'un amour ardent pour la religion et d'une foi inébranlable en la divinité de Jésus-Christ. Partout nous voyons une administration consciencieuse, une conviction intime de la justice de sa cause et de ses actes, une foi ferme dans les récompenses et les châtiments d'une autre vie. Partout nous découvrons de la noblesse, de la dignité, de la grandeur; partout on trouve le langage le plus pur et le plus expressif de sa piété, de ses nobles desseins et de ses constants efforts

vers un but généreux. Où sont donc maintenant les preuves qui détruisent ces sortes de témoignages ? Sont-ce peut-être ses actes ? Cela ne se peut, car il agit comme il parle ; les faits l'attestent, il est impossible de les nier. Grégoire a soutenu, dira-t-on, plusieurs choses que l'histoire n'a point reconnues exactes, que ses contemporains et la postérité ont souvent attaquées. Mais est-il donc impossible ou plutôt n'est-il pas très-vraisemblable que Grégoire les ait regardées comme vraies ? Devait-il donc avoir la critique, les connaissances et les idées qui sont nées dans la suite des siècles ? Accordons qu'il se soit trompé sans le savoir : en est-il criminel ? Il n'a jamais rien inventé de dessein prémédité. Il agissait d'après les idées qu'il pouvait avoir et dont il avait la conviction. Qui oserait lui en prescrire d'autres ? Qui a vu son intérieur, qui a lu dans son cœur, qui a sondé les replis de son âme ? Le condamner de la sorte c'est se condamner soi-même. Si Grégoire avait choisi des moyens peu propres à réaliser son plan, s'il n'avait pas étudié les circonstances ni tenu compte de son époque, s'il eût com-

mis des fautes graves dans l'exécution, on pourrait accuser sa prudence, son jugement, et non son cœur ; mais ce fut précisément son habileté contre laquelle on s'éleva toujours, sans vouloir convenir de la bonté de son âme. Le génie de Grégoire embrassait et devait embrasser tout le monde chrétien, parce que l'indépendance de l'Église était une idée générale ; son action devait être énergique, parce qu'il agissait dans son siècle ; sa foi et sa conviction devaient être ce qu'elles étaient, parce que le cours des événements les avait fait naître.

« Il est difficile de lui donner des éloges exagérés, car il a jeté partout les fondements d'une gloire solide. Mais chacun doit vouloir qu'on rende justice à celui à qui justice est due ; qu'on ne jette point la pierre à celui qui est innocent, qu'on respecte et qu'on honore un homme qui a travaillé pour son siècle selon des vues si grandes et si généreuses. Que celui qui se sent coupable de l'avoir calomnié rentre dans sa propre conscience ¹. »

¹ Voigt, *Hist. de Grég. VII*, conclusion.

LIVRE SOIXANTE-SIXIÈME.

DE LA MORT DU PAPE SAINT GRÉGOIRE VII (1085) A LA MORT DE HENRI, EX-ROI
D'ALLEMAGNE (1106).

**Les Papes défendent la chrétienté et contre le despotisme des rois allemands et contre
l'invasion des peuples mahométans. — Première croisade.**

Le Pape Grégoire VII était mort, mais ses grands desseins n'étaient pas morts avec lui ; car ce sont les desseins du Christ et de son Église de défendre la chrétienté contre les puissances antichrétiennes et contre les passions antichrétiennes, et de former pour cela un clergé chaste, pieux et savant, qu'isoit la lumière et le modèle du peuple chrétien. Les passions et les puissances antichrétiennes, les portes de l'enfer, frémiront, comploteront, combattront contre la pierre sur laquelle est bâtie l'Église de Dieu, mais ne prévaudront point contre elle. Au contraire, comme il a été prédit, cette pierre finira par les briser et les réduire en poussière qu'emportera le vent.

« Voici donc, ô roi, disait le prophète Daniel au roi de Babylone Nabuchodonosor, voici ce que vous avez vu. Il vous a paru comme une grande statue ; cette statue, grande et haute extraordinairement, se tenait debout devant vous, et son aspect était effroyable. La tête de cette statue était d'un or très-pur, la poitrine et les bras étaient d'argent, le ventre et les cuisses étaient d'airain, les jambes étaient de fer, et une partie des pieds était de fer et l'autre d'argile. Vous étiez attentif à cette vision lorsqu'une pierre fut détachée de la montagne sans main d'homme, et, frappant la statue dans ses pieds de fer et d'argile, elle les mit en pièces. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or se brisèrent tous ensemble et devinrent comme la menue paille que le vent emporte de l'air pendant l'été,

et ils disparurent sans qu'il s'en trouvât plus rien en aucun lieu ; mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui remplit toute la terre. Voici votre songe, ô roi, et nous l'interpréterons ainsi devant vous.

« C'est vous qui êtes la tête d'or. Après vous s'élèvera un autre empire, moindre que le vôtre, qui sera d'argent, et ensuite un troisième empire, qui sera d'airain et qui commandera à toute la terre. Le quatrième empire sera comme le fer ; il brisera et réduira tout en poudre, comme le fer brise et dompte toutes choses. Mais, comme vous avez vu que les pieds de la statue et les doigts des pieds étaient en partie d'argile et en partie de fer, cet empire, quoique prenant son origine du fer, sera divisé selon que vous avez vu que le fer était mêlé avec la terre et l'argile. Et comme les doigts des pieds étaient en partie de fer et en partie de terre, cet empire sera aussi ferme en partie et en partie faible et fragile. Et comme vous avez vu que le fer était mêlé avec la terre et l'argile, ils se mêleront aussi par des alliances humaines ; mais ils ne demeureront point unis, comme le fer ne peut s'unir avec l'argile.

« Et dans les jours de ces rois le Dieu du ciel suscitera un empire qui ne sera jamais détruit, un empire qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera et réduira en poudre tous ces empires, et qui subsistera éternellement, selon que vous avez vu que la pierre détachée de la montagne, sans main

d'homme, a brisé l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or. Le grand Dieu a fait voir au roi ce qui doit arriver à l'avenir; le songe est véritable et l'interprétation très-certaine.

« Alors le roi Nabuchodonosor se prosterna le visage contre terre et adora Daniel, et il commanda que l'on fit venir des victimes et de l'encens pour en faire un sacrifice. Et le roi, parlant à Daniel, lui dit : Votre Dieu est véritablement le Dieu des dieux et le Seigneur des rois, et celui qui révèle les mystères, puisque vous avez pu découvrir un mystère si caché ¹. »

Ce que Daniel prédit ainsi à Nabuchodonosor, nous l'avons vu et nous le voyons s'accomplir à travers les siècles. Nous avons vu les quatre grands empires, des Assyriens, des Perses, des Grecs, des Romains, qui au fond ne faisaient qu'un seul empire successif, celui de l'homme, se succéder dans l'ordre prédit, et le quatrième, celui de fer, se diviser en une dizaine de royaumes, moitié de fer, moitié d'argile. Nous avons vu, nous voyons la pierre détachée sans aucune main, le royaume de Dieu, l'empire du Christ, l'Église catholique, frapper aux pieds cette statue aux quatre métaux, cet empire métallique de l'homme uniquement basé sur le fer et l'argile, sur la force et les intérêts terrestres. Nous avons vu Nabuchodonosor, après avoir adoré le Dieu de Daniel, vouloir se faire adorer lui-même, jeter dans la fournaise ceux qui se refusaient à cette idolâtrie politique, et finir, dans son orgueil, par être réduit à la condition des brutes. Nous avons vu Cyrus, que le prophète de Dieu avait appelé de son nom un siècle d'avance, nous l'avons vu, après avoir ordonné de rétablir le temple du vrai Dieu à Jérusalem, méconnaître cependant le vrai Dieu, adorer des dieux faux, et finir par être noyé dans un tonneau de sang humain par une reine des Scythes ². Nous avons vu Alexandre, après avoir adoré le vrai Dieu dans le temple de Jérusalem, se faire passer néanmoins et adorer comme le fils de Jupiter Ammon et mourir d'ivrognerie à Babylone. Nous avons vu César et Auguste, tout en faisant offrir, dans le temple de Jérusalem, des

sacrifices au vrai Dieu, se laisser ou se faire néanmoins bâtir des temples à eux-mêmes, se laisser néanmoins ou se faire adorer, et leurs successeurs punir de mort ceux qui se refusaient à cette adoration impie et servile de l'homme au pouvoir. Nous avons vu des successeurs plus ou moins chrétiens de ces derniers, tels que Constance et Valens, refuser au Fils de Dieu, au Christ, le titre d'Éternel, qu'ils prenaient pour eux-mêmes, et vouloir réglementer l'Église du Christ-Dieu comme une œuvre d'industrie purement humaine. Parmi les souverains de ce caractère équivoque nous verrons que les catholiques du onzième et du douzième siècle comptaient, et avec raison, le roi Henri IV d'Allemagne. Ce sont ces prétentions antichrétiennes, prétentions transformées de Nabuchodonosor et de Néron, que l'Église de Dieu n'a cessé et ne cessera de combattre, de briser partout où elle les trouve.

Ces réflexions nous ont été suggérées par un écrivain du douzième siècle, l'évêque Otton de Frisingue, petit-fils du même Henri IV d'Allemagne. Cet écrivain, ayant rapporté l'excommunication du roi Henri par le Pape Grégoire, dit d'abord : « J'ai beau lire et relire l'histoire des rois et des empereurs romains, je ne trouve nulle part qu'aucun d'eux ait été, par le Pontife romain, soit excommunié, soit privé du royaume, à moins peut-être qu'on ne veuille regarder comme un anathème lorsque Philippe fut, pour un temps très-court, placé par le Pontife romain entre les pénitents, ou que Théodose fut exclu de l'enceinte du temple par saint Ambroise, en punition d'un massacre ¹. » Après avoir ainsi parlé Otton de Frisingue, cherchant plus haut la cause de ces grandes catastrophes, ajoute ces paroles remarquables : « Je crois devoir donner ici l'explication que j'ai différée au commencement du livre, sur ce que l'empire romain, comparé au fer par Daniel, a les pieds partie de fer, partie d'argile, jusqu'à ce qu'il soit brisé et renversé par la pierre détachée de la montagne sans main d'homme; car cette pierre, détachée sans aucune main, qu'est-elle autre chose sinon l'Église, corps

¹ Daniel, 2. — ² Hérodote.

¹ Chron., 1. 6, c. 35.

de son chef, corps conçu de l'Esprit-Saint sans aucune commixtion charnelle et né d'une vierge, Église régénérée de l'Esprit et de l'eau sans aucune opération humaine? Cette vierge, belle parce qu'elle est sans tache, régénérée en l'homme nouveau comme une jeune fille, et pour cela sans ride, enfante chaque jour, tout en demeurant vierge, un peuple nouveau et beau, de même que la Mère de son chef, tout en demeurant vierge, enfanta, contre la loi de la nature, un fils nouveau et beau, glorieuse de la virginité sans demeurer pourtant stérile. Cet empire donc, qui vers sa fin, que signifient les pieds, était de fer par la force et d'argile par la condition, a été, dans sa partie la plus faible, frappé par l'Église, lorsqu'elle enseigna non plus à respecter le roi de la terre comme le maître de la terre, mais à le frapper d'anathème comme un vase d'argile par la condition humaine. Quelle montagne l'Église, auparavant petite et humble, est devenue à présent, tout le monde peut le voir ¹. » Telles sont les réflexions d'Otton de Frisingue. On voit dans quelle région élevée il cherchait la cause de ces grandes catastrophes dont il était témoin.

Après la mort de saint Grégoire VII les cardinaux et les laïques pieux qui lui étaient demeurés fidèles commencèrent à consulter sur les meilleurs moyens de remplir dignement le Saint-Siège pour s'opposer aux efforts des schismatiques. On fit venir de tous côtés les personnes sur qui pouvait tomber un tel choix, et, parce que, des trois que Grégoire avait nommés comme les plus dignes, il n'y avait que le cardinal Didier, abbé du mont Cassin, qui se trouvât présent, les évêques et les cardinaux le prièrent instamment de se rendre à ce choix et de subvenir au besoin pressant de l'Église. Il répondit qu'absolument il n'accepterait point le pontificat, mais que d'ailleurs il rendrait à l'Église romaine tout le service dont il serait capable. Le jour de la Pentecôte, 8 juin 1085, l'évêque de Sabine et Gratien venant de Rome, Didier alla au-devant d'eux et leur rapporta la conversation qu'il avait eue avec le Pape Gré-

goire touchant l'ordre que l'on devait mettre aux affaires de l'Église. Il alla trouver avec eux Jourdain, prince de Capoue, et Rainulfe, comte d'Averse, et, les ayant exhortés à secourir l'Église romaine, il les trouva disposés à tout. Ensuite il pressa les cardinaux de délibérer au plus tôt sur l'élection d'un Pape et d'écrire à la comtesse Mathilde, afin qu'elle agît de son côté pour faire venir à Rome les évêques et les autres personnes que l'on jugerait capables de cette dignité.

Mais au lieu de le faire, ils complotaient secrètement de faire Pape Didier lui-même, et s'efforçaient de lui persuader de venir à Rome, croyant qu'ils pourraient le forcer d'accepter. L'abbé Didier, s'en étant aperçu, s'opposa ouvertement à eux, et, étant retourné au mont Cassin, il s'appliqua encore à gagner au service de l'Église romaine les Normands, les Lombards et tous ceux qu'il put. Il en trouva plusieurs de très-bien disposés; mais, parce que la chaleur de l'été était excessive, ils différèrent d'aller à Rome jusqu'à ce que la saison des maladies fût passée. Or, le prince de Capoue s'étant mis en marche avec ses troupes, accompagné de quelques évêques et de l'abbé Didier, quand ils furent arrivés en Campanie, l'abbé, qui se doutait de leur dessein, refusa de passer outre s'ils ne lui promettaient par serment de ne lui faire aucune violence sur ce sujet, et, comme ils le refusèrent, il n'y eut rien de fait pour lors.

Il s'était passé près d'un an dans ces incertitudes, et l'antipape Guibert se prévalait de la vacance du Saint-Siège, quand les évêques et les cardinaux s'assemblèrent à Rome de divers lieux, vers la fête de Pâques, qui, cette année 1086, était le 5 avril. Ils mandèrent à l'abbé Didier de venir au plus tôt les trouver, avec les évêques et les cardinaux qui demeuraient pour lors chez lui, et avec Gisulfe, prince de Salerne. Didier, croyant qu'on ne songeait plus à lui, parce qu'on n'en parlait plus, vint à Rome avec tous ceux que l'on avait mandés, et y arriva la veille de la Pentecôte, 23 mai. Pendant tout ce jour les catholiques, tant clercs que laïques, s'assemblèrent en grand nombre et vinrent sur le soir, tous ensemble, dans la diaconie de Sainte-Luce, prier instamment l'abbé Didier de ne

¹ Chron., I, 6, c. 36.

plus refuser l'épiscopat et de secourir l'Église dans le péril présent. Didier, résolu depuis longtemps de vivre en repos, refusa fortement et protesta qu'il n'y consentirait jamais; et, comme ils insistaient, il leur dit : « Sachez certainement que, si vous me faites quelque violence sur ce sujet, je retournerai au mont Cassin et ne me mêlerai plus de cette affaire; mais vous vous donnerez un grand ridicule, à vous et à l'Église romaine. » Comme il était presque nuit ils s'en retournèrent chacun chez soi.

Le lendemain, jour de la Pentecôte, dès le grand matin, ils revinrent tous lui faire les mêmes instances, et il persista dans son refus. Voyant donc qu'ils n'avançaient rien, les cardinaux-prêtres et évêques lui dirent qu'ils étaient prêts à élire celui qu'il leur conseillera. Didier, s'étant consulté avec Cencius, consul des Romains, leur conseilla d'élire Otton, évêque d'Ostie. Ensuite ils lui demandèrent qu'il reçût au mont Cassin le Pape qui serait élu et l'y entretint avec tous les siens jusqu'à ce que la paix fût rendue à l'Église, comme il avait fait à l'égard du Pape Grégoire. Didier le promit très-volontiers; et leur donna pour gage de sa foi le bâton pastoral qu'il tenait à la main comme abbé. Ils allaient donc élire l'évêque d'Ostie quand un des cardinaux s'écria que cette élection était contre les canons et qu'il n'y consentirait jamais, apparemment à cause qu'Otton était déjà évêque. On représenta à ce cardinal que la nécessité des temps le demandait, mais on ne put jamais le fléchir.

Alors les évêques, les cardinaux, le clergé et le peuple, irrités de la dureté de Didier et voyant qu'ils ne gagnaient rien avec lui par les prières, résolurent de finir l'affaire par la violence. Ils le prirent donc malgré lui et le traînèrent à l'église de Sainte-Luce, où ils l'élurent Pape dans les formes d'un consentement unanime et lui donnèrent le nom de Victor III. Ils le revêtirent de la chape rouge, mais ils ne purent lui mettre l'aube, à cause de sa résistance. Cependant le gouverneur henricien de Rome se saisit du Capitole, d'où il incommodait fort le nouveau Pape, qui sortit de Rome quatre jours après son élection. Arrivé à Terracine il quitta la croix, la

chape et les autres marques du pontificat, sans qu'on pût lui persuader de les reprendre. Il était résolu de passer le reste de sa vie en pèlerinage plutôt que de se charger de cette dignité. On le pria avec larmes, et on lui représentait le péril de l'Église et l'indignation de Dieu qu'il s'attirait. Les cardinaux et les évêques qui étaient avec lui ne se rebutèrent pas pour cela; mais ils pressèrent Jourdain, prince de Capoue, de le ramener à Rome pour son sacre. Il vint en effet au mont Cassin avec beaucoup de troupes; mais il fut retenu tant par les instances de Didier que par la crainte des chaleurs, et, sans vouloir passer outre, il s'en retourna¹.

L'année suivante (1087), à la mi-carême, on tint un concile à Capoue, auquel l'abbé Didier se trouva avec les autres cardinaux. Cencius, consul, y assistait avec plusieurs nobles romains, Jourdain, prince de Capoue, Roger, duc de Calabre, et presque tous les seigneurs de sa cour. Robert Guiscard était mort, dès l'année 1085, dans une expédition navale contre les Grecs. Il avait plus de soixante ans et en avait régné vingt-cinq comme duc. Il fit pendant sa vie de grandes libéralités aux églises, particulièrement au mont Cassin. Roger, son fils du second lit, lui succéda au duché, et Boémond, qui était l'aîné, mais du premier lit, fut obligé de se contenter du partage que lui fit son frère².

Le concile de Capoue étant fini, tout d'un coup, lorsque Didier s'y attendait le moins, tous les assistants, tant ecclésiastiques que séculiers, le prièrent de reprendre le pontificat. Il demeura deux jours inflexible; enfin le duc, le prince, les évêques et tous les autres se jetèrent à ses pieds, fondant en larmes, et avancèrent tant de raisons qu'il céda et confirma l'élection faite de sa personne en reprenant la croix et la pourpre le dimanche des Rameaux, 21 mars. Il retourna au mont Cassin, où il célébra la Pâque, et après la fête il alla à Rome avec le prince de Capoue et le prince de Salerne, et campa près la porte Saint-Pierre, étant grièvement malade. L'antipape Guibert tenait l'église de Saint-Pierre avec des gens armés, mais elle fut prise en

¹ Léon d'Ostie, l. 3, c. 65, 66, 67. — ² Id., l. 3, c. 57, 58. Gaufred. Malaterra, l. 4, n. 4.

moins d'un jour par les gens du prince de Capoue, et, le dimanche après l'Ascension, 9 mai, le Pape Victor III fut sacré solennellement par les évêques d'Ostie, de Tusculum, de Porto et d'Albane, en présence de plusieurs cardinaux, d'un grand nombre d'évêques et d'abbés, et avec un grand concours de peuples. Après être demeuré environ huit jours à Rome il retourna au mont Cassin¹.

La comtesse Mathilde arriva à Rome peu de temps après que le Pape Victor en fut parti, et envoya le prier instamment qu'elle pût avoir la consolation de le voir et de l'entretenir. Quoique la mauvaise santé du Pape l'obligeât de demeurer en place, il ne laissa pas de partir, croyant que l'utilité de l'Église le demandait, et il vint par mer. Arrivé à Rome il fut reçu par la comtesse et son armée, et par tous les catholiques, avec une grande dévotion ; il demeura huit jours à Saint-Pierre, et y célébra la messe solennellement le jour de Saint-Barnabé. Le même jour il entra dans Rome par le secours de la comtesse. Il était maître de toute la partie d'au delà du Tibre, du château Saint-Ange, de la basilique de Saint-Pierre, des villes d'Ostie et de Porto, et de l'île du Tibre, où il demeurait. Il avait pour lui la plus grande partie des nobles et presque tout le peuple ; mais l'antipape Guibert était maître du reste de Rome, c'est-à-dire de presque toute la ville, et demeurait au milieu, à la Rotonde, nommée alors Sainte-Marie des Tours, parce qu'elle en avait deux. La veille de saint Pierre, les Romains du parti de Guibert et de Henri voulurent se rendre maîtres de l'église de Saint-Pierre ; mais les catholiques la défendirent si bien qu'ils les empêchèrent d'y entrer. Ainsi, le jour de la fête on ne célébra, dans cette église, aucun office de nuit ni de jour. Le lendemain les schismatiques y entrèrent, lavèrent l'autel comme profané par les catholiques et y dirent la messe ; mais ils se retirèrent le jour suivant, et l'église de Saint-Pierre revint au pouvoir du Pape Victor².

Le nouveau Pape envoya des lettres en Allemagne pour donner part de sa promotion

aux seigneurs du royaume et confirmer la condamnation que saint Grégoire VII avait prononcée contre Henri et ses fauteurs. Ces lettres furent lues dans une assemblée générale, tenue près de Spire, le premier jour d'août 1087, par les seigneurs qui reconnaissaient le Pape Victor et par ceux qui favorisaient Henri. Ce prince y était présent, et les seigneurs catholiques lui promirent leur secours pour le recouvrement du royaume s'il voulait se faire absoudre de l'excommunication ; mais il persista dans son obstination ordinaire, ne voulant pas reconnaître qu'il fût excommunié, quoiqu'on le lui prouvât en face. C'est pourquoi les catholiques résolurent de ne faire aucune paix avec lui. Saint Ladislas, roi de Hongrie, envoya déclarer à cette assemblée qu'il demeurerait fidèle à saint Pierre, c'est-à-dire au Pape légitime, Victor, et il promit de venir au secours des catholiques, s'il était besoin, avec vingt mille chevaux, contre les schismatiques¹.

Le court pontificat du Pape Victor fut illustré par un fait mémorable, une expédition militaire contre les Sarrasins d'Afrique, qui avaient si souvent infesté et qui infestaient encore les côtes d'Italie. Par le conseil des évêques et des cardinaux Victor III, quoique malade, assembla une armée de presque tous les peuples d'Italie, notamment des Pisans et des Génois, et, leur donnant l'étendard de saint Pierre, avec promesse de la rémission de tous leurs péchés, il les envoya contre les infidèles. Arrivée sur les côtes d'Afrique l'armée chrétienne emporta d'assaut et ruina deux villes très-fortes, défit une armée de cent mille Sarrasins, et força le roi de Tunis à rendre d'abord tous les captifs chrétiens, ensuite à se rendre lui-même tributaire du Saint-Siège. La nouvelle de cette grande victoire parvint en Italie le même jour. Le butin fut immense et servit à orner les églises des vainqueurs. A la même époque le comte Roger de Sicile s'empara de Syracuse sur les Sarrasins, dont il tua le prince Benur. L'armée chrétienne avait offert au comte Roger la ville de Tunis ; mais, comme le comte était en paix avec le roi de cette ville,

¹ Léon d'Ostie, l. 3, c. 68. Gaufr. Malat., l. 4, n. 4. Baron., ann. 1087. — ² Léon d'Ostie, l. 3, c. 69. Berthold, ann. 1087.

¹ Id.

il s'y refusa, et les choses se terminèrent comme il a été dit¹.

Au mois d'août de la même année (1087) le Pape Victor tint un concile à Bénévent avec les évêques d'Apulie et de Calabre. Il y parla en ces termes : « Votre charité sait, nos très-chers frères et coévêques, et l'univers entier n'ignore pas combien le saint et apostolique Siège de Rome, où nous sommes assis par l'autorité de Dieu, a souffert d'adversités, combien de banquiers de l'hérésie simoniacque l'ont frappé à coups de marteau, à tel point que la colonne du Dieu vivant semblait branler et le filet du souverain Pêcheur se rompre et s'abîmer au milieu des flots irrités ; car l'hérésiarque Guibert, qui, du vivant de mon prédécesseur, de sainte mémoire, le Pape Grégoire, a envahi l'Église romaine, Guibert, le précurseur de l'Antechrist et le porte-étendard de Satan, ne cesse de disperser, de tuer et de déchirer les ouailles du Christ. Combien cet instigateur de tant de maux a fait souffrir d'injures, de persécutions et de désastres au Pape Grégoire, qui pourra le nombrer ? Il a excité lui-même contre lui des conjurés, étant l'auteur de la conjuration ; il l'a expulsé de la ville, il l'a privé du sacerdoce, autant qu'il était en son pouvoir, lui simoniacque et parjure ; il a soulevé contre lui l'empire romain, les nations et les royaumes, et, ce qui n'a jamais été ouï, lui excommunié et condamné, a osé excommunier le saint Pontife. Il ne cesse de profaner la ville de Rome par des sacrilèges, des meurtres, des parjures, des conspirations, des forfaits et des crimes de toute espèce. Poussé par la perfidie de Simon le Magicien, convoquant, pour cet attentat exécrable, tous les complices de sa perversité, avec l'armée de l'empereur, il a envahi le Siège apostolique, contre les préceptes de l'Évangile, contre les décrets des prophètes et des apôtres, contre les droits des canons et des Pontifes romains ; sans aucun jugement préalable des évêques-cardinaux, sans aucun suffrage approbatif du clergé romain, sans aucun consentement requis du peuple fidèle, il est devenu, dans la sainte Église romaine, le chef

de toute iniquité et de toute perdition. De plus, depuis que Dieu eut appelé ledit Pontife Grégoire au repos éternel après tant de travaux et de combats, et que les évêques, les cardinaux et les prélats des provinces, d'un concert unanime, d'accord avec le clergé et le peuple de Rome, eurent préposé ma petite sœur au Siège apostolique, malgré notre absolue opposition et résistance, lui, sans craindre le jugement du Maître suprême, ne cesse jusqu'à présent de persécuter le Christ et ses brebis, pour lesquelles il a répandu son sang. C'est pourquoi, par l'autorité de Dieu et des bienheureux apôtres Pierre et Paul, ainsi que de tous les saints, nous le privons de tout office et honneur sacerdotal, et, l'excluant de l'entrée de l'Église, nous l'enchaînons par le lien de l'anathème. »

Le Pape Victor ajouta : « Vous savez aussi la persécution qui m'a été faite par Hugues, archevêque de Lyon, et Richard, abbé de Marseille, qui sont devenus schismatiques quand ils ont vu qu'ils ne pouvaient réussir dans le désir secret qu'ils avaient de monter sur le Saint-Siège. Richard avait contribué à notre élection à Rome avec les évêques et les cardinaux. Hugues était venu, peu de temps après, nous baiser les pieds, et, nous reconnaissant pour Pape malgré nous, il avait demandé et obtenu la légation des Gaules. Tant qu'ils ont vu que nous résistions à l'élection qu'ils avaient approuvée ils nous ont pressé de l'accepter ; mais, quand ils ont vu que nous nous étions laissé fléchir, ils n'ont pu se retenir plus longtemps sans faire éclater leur ambition, et, voyant que nos frères s'opposaient constamment à ce scandale, ils se sont séparés de leur communion et de la nôtre. C'est pourquoi nous vous ordonnons de vous abstenir de la leur et de n'avoir aucune communication avec eux, parce qu'ils se sont privés d'eux-mêmes de la communion de l'Église romaine. Car, comme l'écrit saint Ambroise, celui qui se sépare de l'Église romaine doit être tenu pour hérétique. » Voilà ce que dit à ce sujet le Pape Victor. Jusque-là Hugues de Lyon, auparavant de Die, et Richard de Marseille avaient dignement rempli les fonctions de légats apostoliques ; mais la longue vacance du

¹ Gaufr. Malat., t. 5. De Murat. Léon d'Ostie, c. 70. Berthold, ann. 1088. Pagi, ann. 1087.

Saint-Siège, les longs refus de Didier de l'accepter, furent pour eux une tentation qui les porta à des démarches blâmables. Hugues de Lyon rentra bientôt dans les bonnes grâces du Saint-Siège.

Un troisième point que le Pape Victor décréta au concile de Bénévent est le suivant : « Nous ordonnons aussi que, si désormais quelqu'un reçoit un évêché ou une abbaye de la main d'une personne laïque, il ne soit point compté entre les évêques ou les abbés et n'ait aucune audience en cette qualité. Nous le privons de la grâce de saint Pierre et de l'entrée de l'Église, jusqu'à ce qu'il quitte la place qu'il a usurpée. Nous ordonnons la même chose touchant les dignités inférieures de l'Église. De même, si quelque empereur, roi, duc, marquis, comte ou autre personne séculière présume donner l'investiture des évêchés et des autres dignités ecclésiastiques, il sera compris dans la même condamnation. Quand donc vous n'évitez point de tels évêques, de tels abbés, de tels clercs, quand vous entendez leurs messes ou priez avec eux, vous encourez avec eux l'excommunication; car on ne peut pas les regarder comme prêtres légitimes. Ne recevez la pénitence et la communion que d'un prêtre catholique; s'il ne s'en trouve point, il vaut mieux demeurer sans communion et la recevoir de Notre-Seigneur invisiblement. » Ces décrets ayant été confirmés par l'autorité de tous les évêques qui assistaient au concile, on en fit des copies que l'on répandit en Orient et en Occident¹.

Pendant ce concile, qui dura trois jours, le Pape Victor tomba grièvement malade, et, le concile fini, il retourna au mont Cassin, où il établit pour abbé Orderise, diacre de l'Église romaine et prévôt du monastère; car le Pape avait jusqu'alors gardé l'abbaye. Ensuite, ayant appelé les évêques et les cardinaux, il leur recommanda d'élire pour Pape Otton, évêque d'Ostie, suivant l'intention de saint Grégoire VII; et, comme Otton était présent, Victor le prit par la main, et, le présentant aux autres évêques, il dit : « Recevez-le et ordonnez-le pour l'Église romaine;

je vous donne en tout mon pouvoir jusqu'à ce que vous puissiez le faire. » Le Pape mourant fit bâtir son tombeau dans le chapitre et mourut trois jours après, savoir, le 16 septembre 1087, après avoir été vingt-neuf ans abbé du mont Cassin, et Pape, depuis son sacre, quatre mois et sept jours. Outre les bâtiments que Didier fit au mont Cassin il y fit transcrire beaucoup de livres et en composa quelques-uns lui-même, dont nous avons trois livres de dialogues sur les miracles de saint Benoît et des autres moines du mont Cassin. Le Pape Victor lui-même est compté par plusieurs auteurs au rang des bienheureux¹.

En Italie, après la mort du Pape Victor, tout le parti catholique tomba dans une grande consternation, et ils ne savaient presque plus comment s'y prendre pour conserver l'Église. Les évêques étant dispersés de toutes parts, il leur vint de fréquentes députations, tant de la part des Romains que de ceux de deçà les monts, et de la comtesse Mathilde, pour les prier de s'assembler et de donner un chef à l'Église près de tomber. S'étant réunis, ils écrivirent à Rome aux clercs et aux séculiers catholiques que tous ceux qui pourraient vissent à Terracine la première semaine de carême, et que ceux qui ne pourraient envoyassent un député avec pouvoir par écrit de consentir en leur nom. Ils écrivirent de même à tous les évêques et les abbés de Campanie, des principautés et de la Pouille. L'assemblée se tint, en effet, à Terracine, le 8 mars 1088. De la part des Romains, Jean, évêque de Porto, avait pouvoir de tous les cardinaux et de tout le clergé catholique, et le préfet Benoît, de tous les laïques. Ils étaient en tout quarante, tant évêques qu'abbés.

Le lendemain, qui était jeudi, ils s'assemblèrent dans l'église cathédrale dédiée à saint Pierre et à saint Césaire, et, quand ils furent assis, l'évêque de Tusculum se leva, et rapporta ce que le Pape Grégoire et ensuite le Pape Victor avaient ordonné pour le gouvernement de l'Église, et quel était le sujet de l'assemblée. L'évêque de Porto et le

¹ Labbe, t. 10, p. 418 et 419.

¹ *Acta SS.*, 16 sept. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6.

préfet Benoît représentèrent leurs pouvoirs ; Orderise, abbé du mont Cassin, l'archevêque de Capoue, tous enfin approuvèrent ce qui avait été dit, et l'on convint de passer ces trois jours, jeudi, vendredi et samedi, en jeûnes et en prières, accompagnés d'aumônes, pour demander à Dieu de faire connaître sa volonté.

Le dimanche, 12 mars, ils s'assemblèrent tous de grand matin dans la même église, et, après qu'ils eurent délibéré quelque temps, les trois cardinaux qui étaient à la tête du concile, savoir, les évêques de Porto, de Tusculum et d'Albane, se levèrent, montèrent sur l'ambon, et prononcèrent tout d'une voix qu'ils étaient d'avis d'élire pour Pape l'évêque Otton. Ils demandèrent, selon la coutume, l'avis de l'assemblée, et tous répondirent à haute voix qu'ils approuvaient ce choix et qu'Otton était digne d'être Pape. L'évêque d'Albane déclara qu'on devait le nommer Urbain, et tous se levèrent, le prirent, lui ôtèrent sa chape de laine, le revêtirent d'une chape de pourpre, et, avec des acclamations et l'invocation du Saint-Esprit, le traînèrent à l'autel de Saint-Pierre et le mirent dans le trône de l'évêque. Il célébra la messe solennellement, et tous se retirèrent chez eux avec joie et actions de grâces¹.

Dès le lendemain de son élection le Pape Urbain en donna avis à tous les catholiques par une lettre circulaire, dans laquelle il leur déclarait qu'il suivrait en tout les vestiges de Grégoire VII, son prédécesseur, de sainte mémoire. Il en écrivit une particulière à la comtesse Mathilde pour l'exhorter à continuer à défendre la cause du Saint-Siège contre les schismatiques. En même temps il envoya des légats aux princes chrétiens d'Orient et d'Occident afin de les confirmer dans la foi et dans l'unité de l'Eglise. On compte, parmi les lettres qu'Urbain II écrivit aussitôt après son intronisation, celle qui est adressée à saint Guebhard, archevêque de Salzbourg, et aux autres évêques catholiques d'Allemagne, par laquelle il les exhorte en peu de mots, mais très-énergi-

ques, à persévérer dans la soumission à l'Eglise ; une aux évêques de la province de Vienne, qu'il presse de remédier aux troubles dont leur métropole était agitée par la longue vacance de son siège ; celle à saint Hugues, abbé de Cluny, pour l'inviter à venir au plus tôt à Rome partager avec lui, son ancien disciple, le fardeau dont on l'avait chargé, et quelques autres qui ne sont pas venues jusqu'à nous, entre lesquelles on en met une à Rainauld, archevêque de Reims, par laquelle il l'invitait à venir le voir¹.

Du mont Cassin, à la prière du duc Roger, le Pape alla sacrer l'église du monastère de Bantín, en Apulie, et lui accorda de grands privilèges. Ensuite il passa en Sicile, où commandait le comte Roger, oncle du duc d'Apulie. Le comte Roger était aussi pieux que sage et vaillant. La veille de la bataille navale contre le Sarrasin Benur ou Benarvet, sur lequel il prit Syracuse, il assista, lui et toute son armée, à l'office de la nuit, à la messe ; chacun se confessa et reçut la communion. Puis, la nuit suivante, sans bruit, au clair de lune, ils levèrent l'ancre et attaquèrent la flotte ennemie. Roger lui-même sauta sur le navire du commandant sarrasin et le poursuivit l'épée à la main. Pour échapper à ses coups Benarvet voulut s'élancer sur un autre navire, mais tomba dans la mer. Roger, étant devenu maître de toute la Sicile, à l'exception de deux places fortes, témoigna à Dieu une sincère reconnaissance par un redoublement de piété, par son amour de la justice, par sa charité pour les malheureux. Il eut surtout grand soin de rétablir les églises épiscopales et de leur procurer de dignes évêques.

Le comte Roger était occupé au siège d'une des deux places qui résistaient encore lorsque le Pape Urbain, arrivé en Sicile, l'envoya prier de venir le trouver à Traîne. Le comte avait peine à quitter son siège ; mais il ne put refuser le Pape, qui était venu le chercher de si loin. Le sujet de leur entrevue fut que le Pape avait envoyé peu de temps auparavant Nicolas, abbé de la Grotte-Ferrée, et Roger, diacre, à l'empereur de Con-

¹ Baron, et Pagi, ann. 1088.

¹ Labbe, t. 10. Mansi, t. 20. Ceillier, t. 20. Mabill.

stantinople, Alexis Comnène, pour l'avertir paternellement qu'il avait tort de défendre aux Latins qui demeuraient dans ses terres l'usage des pains azymes au saint Sacrifice, voulant les réduire au rite des Grecs. L'empereur Alexis avait bien reçu la remontrance du Pape, et, par les mêmes nonces, lui avait écrit en lettres d'or qu'il vint à Constantinople avec des hommes savants, qu'on y assemblât un concile, et qu'on y examinât la question des azymes entre les Grecs et les Latins, promettant de s'en tenir à ce qui serait déterminé, suivant les autorités des Pères, et donnant au Pape un an et demi pour venir à Constantinople. Le comte de Sicile conseilla au Pape d'y aller pour ôter ce schisme de l'Église ; mais le schisme plus pressant de l'antipape Guibert, qui était maître de Rome, empêcha le Pape Urbain de faire ce voyage, et le comte de Sicile le renvoya chargé de présents.

Quelque temps après, le comte Roger se rendit maître des deux places fortes et chassa les Sarrasins de toute la Sicile. Un de leurs chefs se convertit avec sa famille et reçut des terres en Calabre. Roger s'empara même de l'île de Malte, s'en rendit les Sarrasins tributaires et délivra un grand nombre de captifs chrétiens. Il s'appliqua surtout alors plus que jamais à compléter en Sicile la restauration des églises, concertée avec le Pape. Le pays avait été plus de deux siècles sous la domination des infidèles. Le comte Roger s'appliqua principalement à rétablir les évêchés. A Palerme il restait un évêque grec quand le duc Robert Guiscard en fit la conquête, en 1071. On y voit ensuite un archevêque latin nommé Alcher, en faveur duquel saint Grégoire VII donna une bulle, le 16 avril 1083, portant confirmation de tous ses droits et concession du pallium. Cet Alcher vécut jusqu'en 1109. Roger, ayant conquis Taormine, fonda à Traîne, ville du voisinage, une église en l'honneur de la sainte Vierge, qu'il orna et dota magnifiquement, et y établit un monastère sous la règle de saint Basile, puis un siège épiscopal. Mais ensuite, par le conseil du Pape Urbain, il le transféra à Messine, où, suivant l'ancienne tradition, il y avait eu un évêque.

Le premier évêque de Traîne et de Messine fut Robert, fils du comte de Mortagne, de la famille des ducs de Normandie et frère de Délicia, première femme du comte Roger. Il fut premièrement abbé de Sainte-Euphémie, en Calabre, puis de Notre-Dame de Traîne, dont il fut le premier évêque, aussi bien que de Messine, car ces deux Églises demeurèrent quelque temps unies. Dès le temps de Robert Guiscard l'abbé Robert de Saint-Évroul, en Normandie, alla en Italie, avec onze de ses moines, se plaindre au Pape Alexandre II des insultes de plusieurs seigneurs du pays. Robert Guiscard, né vassal de cette abbaye, reçut avec grand honneur l'abbé Robert dans les terres qu'il avait conquises, et lui donna l'église de Sainte-Euphémie, sur la mer Adriatique, près des ruines d'une ancienne ville. Robert Guiscard y fonda un monastère où sa mère Frédesinde fut enterrée, et donna au même abbé le monastère de la Trinité de Venouse, où il mit pour abbé Bérenger, moine de Saint-Évroul. Celui-ci, ayant trouvé seulement vingt moines relâchés, y rétablit si bien l'observance qu'il y assembla jusqu'à cent moines, d'entre lesquels on tira plusieurs abbés et plusieurs évêques. Bérenger lui-même fut élu évêque de Venouse, sous le pontificat d'Urbain II. Robert Guiscard donna un troisième monastère à l'abbé de Saint-Évroul, savoir celui de Saint-Michel, à Mélit ou Milet, en Calabre, et dans ces trois monastères on établit le même chant et les mêmes observances qu'en celui de Saint-Évroul.

Le premier évêque de Catane fut Ansgar, Breton, prieur de Sainte-Euphémie, tellement aimé de ses moines que le comte Roger fut obligé d'y aller en personne le demander ; encore eut-il bien de la peine à l'obtenir et à le faire consentir à sa promotion. Ansgar fut sacré par le Pape même, comme témoigne le comte Roger dans une charte où il parle ainsi : « Le Pape Urbain II m'a ordonné de sa bouche, comme à son fils spirituel, de protéger l'Église et de procurer son accroissement de tout mon pouvoir. C'est pourquoi, ayant délivré la Sicile des Sarrasins, j'y ai bâti des églises en divers lieux, et j'y ai établi des évêques par l'ordre

du Pape, qui les a sacrés. J'ai donné à chacun son diocèse et des revenus suffisants, afin qu'ils n'entreprissent point l'un sur l'autre. De ce nombre est Ansgar, prieur de Sainte-Euphémie, que j'ai donné pour abbé et pour évêque à la ville de Catane, et, par la permission du Pape Urbain II, qui l'a sacré, je donne la ville de Catane pour être le siège de l'abbaye et de l'évêché. » Ensuite vient le dénombrement des terres qu'il lui donne dans le diocèse. Cette charte est du 26 avril 1091. La même chose paraît par la bulle d'Urbain II, donnée à l'évêque Ansgar le dimanche 9 mars de la même année, qui fut apparemment le jour de son sacre, où il marque que la même personne sera toujours abbé du monastère de Sainte-Agathe et évêque de Catane. Ansgar tint ce siège jusqu'à l'an 1124¹.

La plupart de ces évêchés de Sicile furent rétablis en 1093, comme le témoigne le comte Roger dans une charte pour l'Église d'Agrigente, par laquelle il marque l'étendue de ce diocèse. Son premier évêque fut saint Gerland, natif de Besançon, parent du comte Roger et de Robert Guiscard, son frère; qui le firent venir en Calabre. Là il fut élu chantre de l'église cathédrale de Méli; mais, ne pouvant souffrir les mœurs dépravées des habitants, il retourna à Besançon, d'où Roger le fit revenir pour le faire évêque d'Agrigente. Il fut sacré par le Pape Urbain II et tint ce siège douze ans. L'Église honore sa mémoire le 25 février, jour de sa mort².

Le premier évêque de Mazare fut Étienne de Fer, natif de Rouen, aussiparent du comte Roger, qui, par une charte du mois d'octobre 1093, lui marqua l'étendue de son diocèse. Étienne vivait encore en l'an 1124. Le premier évêque de Syracuse fut Roger, doyen de l'Église de Traîne, recommandable par sa vertu et son savoir. La ville de Traîne fut fort affligée de sa perte, parce qu'il gouvernait le diocèse en l'absence de l'évêque et lui était utile par ses bons conseils, même pour le temporel. Le comte Roger le choisit pour évêque de Syracuse, de l'avis des évêques de la province, et il fut sacré par le Pape Urbain,

qui confirma la désignation des bornes de son diocèse par une bulle datée d'Anagni, le premier jour de décembre 1093. L'évêque Roger mourut l'an 1104. Outre les évêchés le comte Roger rétablit plusieurs monastères en Sicile et en fonda de nouveaux, suivant les conseils du Pape Urbain. Aussi ce Pape fut-il regardé comme le restaurateur de l'Église de Sicile et y eut-on toujours depuis recours à ses règlements¹.

En 1098 le Pape Urbain, ayant appris que le duc Roger de Calabre et le comte Roger de Sicile, son oncle, étaient à Salerne, vint les y trouver et s'entretint familièrement avec le comte, pour lequel il avait une amitié particulière. Depuis longtemps il avait établi légat en Sicile Robert, évêque de Traîne, sans la participation du comte, qui en était mal satisfait et ne pouvait consentir à ce que ce légat exerçât ses pouvoirs. C'est pourquoi le Pape révoqua sa commission, et, connaissant le zèle du comte dans toutes les affaires ecclésiastiques, il lui donna à lui-même la légation héréditaire sur toute la Sicile, avec promesse que, tant que le comte vivrait ou qu'il resterait quelqu'un de ses héritiers successeur de son zèle, le Siège apostolique ne mettrait point en Sicile d'autre légat malgré eux; mais que, si l'Église romaine avait quelque droit à exercer dans cette province, sur les lettres envoyées de Rome, ils les décideraient par le conseil des évêques du pays. « Si les évêques sont invités à un concile le comte ou ses successeurs enverront ceux qu'il leur plaira, si ce n'est que, dans ce concile, on doive parler de quelqu'un d'eux ou que l'affaire ne puisse être terminée en Sicile ou en Calabre en présence du prince. »

Ce sont les paroles du moine Geoffroi de Maletierre, auteur du temps et du pays, à la fin de son *Histoire de l'établissement des Normands en Sicile*. Ensuite il rapporte la bulle du Pape Urbain, où il parle ainsi au comte Roger : « Comme par votre valeur vous avez beaucoup étendu l'Église de Dieu dans les terres des Sarrasins, que vous avez toujours témoigné un grand dévouement pour le Siège apostolique, nous vous confirmons par

¹ Gaufr., l. 4, c. 7, apud Rocc., t. 7, pars 2, p. 10. Baronius, de Mansi. — ² *Acta SS.*, 25 févr.

¹ Rocc. Gaufr. Pirr.

lettres ce que nous avons promis de vive voix, que, pendant tout le temps de votre vie ou de celle de votre fils Simon, ou d'un autre qui soit votre légitime héritier, nous ne mettrons aucun légat de l'Église romaine dans les terres de votre obéissance contre votre volonté. Au contraire, nous voulons que vous fassiez ce que nous ferions par notre légat, quand même nous vous enverrions quelqu'un d'auprès de nous, pour le salut des Églises qui sont sous votre puissance et pour l'honneur du Saint-Siège. Que si l'on tient un concile et que je vous mande de m'envoyer des évêques et des abbés de votre pays, vous en enverrez ceux qu'il vous plaira, et vous retiendrez les autres pour le service des Églises. » La date est de Salerne, le 5 juillet, la onzième année du pontificat d'Urbain, qui est 1098 ¹. En vertu de cette bulle les Siciens prétendent que leur roi est légat-né du Saint-Siège et nomment ce droit la monarchie de Sicile ; mais il leur est contesté par les Romains, qui soutiennent que, si cette bulle est vraie, elle a été révoquée dans la suite.

En 1089, la seconde année de son pontificat, Urbain tint un concile à Melfe, dans la Pouille, auquel assistèrent soixante-dix évêques du pays, douze abbés, le duc Roger et les seigneurs. Le duc y fit hommage lige au Pape, avec promesse de fidélité à lui et à tous ses successeurs canoniquement élus ; ensuite de quoi il reçut l'investiture de cette terre par l'étendard, avec le titre de duc. Le concile publia seize canons, qui défendent la vénalité des dignités ecclésiastiques, l'usage du mariage, même aux sous-diacres ; d'en ordonner qui ne soient vierges ou maris d'une seule femme ; d'ordonner un sous-diacre avant quatorze ans, un diacre avant vingt-quatre ; aux laïques, de disposer de leurs dîmes ou de leurs églises en faveur des moines ou des chanoines sans le consentement de l'évêque ou du Pape ; aux abbés et aux prévôts, de recevoir ces dignités sans en avoir obtenu la permission de l'évêque. Il est aussi défendu aux abbés de recevoir de l'argent de ceux qui viennent au monastère

pour se convertir. On confirme les anciens canons contre les investitures des dignités ecclésiastiques, et l'on condamne les clercs acéphales ou indépendants et les moines vagabonds, avec défense aux évêques d'en retenir quelqu'un dans leurs diocèses sans l'agrément de l'abbé. Défense de mettre dans le clergé des hommes de condition servile, et aux clercs de s'habiller à la manière des séculiers. Les enfants des prêtres ne seront point admis au sacré ministère qu'ils n'aient été éprouvés dans des monastères ou dans des communautés de chanoines. Celui qui aura été excommunié par son évêque ne pourra être reçu par d'autres. Le dernier canon traite des fausses pénitences, et sous ce nom il entend ne faire pénitence que d'un péché quoiqu'on soit coupable de plusieurs, demeurer dans des emplois que l'on ne peut exercer sans péché, avoir de la haine contre quelqu'un ou refuser de satisfaire ceux que l'on a offensés ¹.

Après ce concile Urbain II se rendit à Bari, pour sacrer Élie, archevêque de cette ville. Il n'était point d'usage que les Papes ordonnassent des évêques ailleurs qu'à Rome ; mais il ne put refuser cette grâce au duc Roger et à son frère Boémond, seigneurs de Bari, qui la lui demandèrent conjointement avec Élie. Ce nouvel archevêque était abbé de Saint-Benoît et auparavant moine de Cave, près de Salerne. On lui avait confié la garde des reliques de saint Nicolas. Le Pape les transféra dans l'église qu'on venait de bâtir à Bari, sous l'invocation de ce saint, et confirma à l'archevêque ses droits sur les dix-huit évêchés de sa province et sa juridiction sur tous les monastères d'hommes et de filles, tant de Grecs que de Latins ².

Les reliques de saint Nicolas, apportées à Bari depuis deux ans, y attiraient une multitude innombrable de pèlerins. Ce saint confesseur, évêque de Myre, en Lycie, était célèbre en Orient depuis plusieurs siècles. L'an 807 le Sarrasin Humid, envoyé avec une flotte par le calife Aaroun, ayant pillé l'île de Rhodes, passa à Myre à son retour et voulut rompre le tombeau de saint Nicolas ; mais il

¹ Gauffr. Malat., l. 4, c. dern.

² Labbe, t. 10, p. 76. Mansi, t. 20. — ² *Vita Urbani*.

se méprit et en rompit un autre. Aussitôt il s'éleva une furieuse tempête qui lui brisa plusieurs bâtiments; ce qu'il attribua lui-même à la puissance du saint, très-renommé par ses miracles. Il était connu en Occident dès le même siècle, comme on voit par les martyrologes d'Adon et d'Usuard; mais son culte reçut un grand accroissement par cette translation, dont voici l'histoire.

L'an 1087 quelques marchands de Bari s'embarquèrent sur trois vaisseaux pour aller trafiquer à Antioche. Sur la mer il leur vint en pensée d'enlever les reliques de saint Nicolas, et ils en conférèrent ensemble. Quelques-uns les exhortaient à l'entreprendre, disant que ces reliques étaient dans une église déserte, sans clergé et sans peuple, et qu'ils ne trouveraient point de résistance; les autres soutenaient que l'entreprise ne pouvait réussir. Quand ils furent arrivés à Myre ils jetèrent l'ancre, et, ayant tenu conseil, ils envoyèrent un étranger qu'ils menaient avec eux reconnaître le pays. Il rapporta qu'il y avait beaucoup de Turcs dans la bourgade où était l'église du saint, parce que le gouverneur était mort et qu'ils étaient venus à ses funérailles. Les marchands de Bari, l'ayant appris, mirent à la voile et continuèrent leur route. Étant arrivés à Antioche, ils y trouvèrent des Vénitiens de leur connaissance, et dans la conversation ils leur parlèrent du corps de saint Nicolas. Les Vénitiens ne leur dissimulèrent pas qu'ils se proposaient de l'enlever eux-mêmes, et qu'ils avaient des pinces et des marteaux préparés pour cet effet. Ceux de Bari en furent d'autant plus excités à hâter leur entreprise, craignant l'affront d'être prévenus par les Vénitiens.

Ayant donc promptement expédié les affaires de leur négoce ils se remirent en mer; mais, quand ils furent à la côte de Myre, ils changèrent de résolution, et, craignant les difficultés, ils voulaient profiter du vent, qui leur était favorable. Le vent changea tout d'un coup, et ils furent contraints de s'arrêter, ce qu'ils prirent pour une marque de la volonté divine. Ils envoyèrent à la découverte, et on leur rapporta que le pays était désert et l'église gardée seulement par trois moines.

Alors ils prirent les armes, et, laissant quelques hommes à la garde des vaisseaux, ils marchèrent en bon ordre, comme s'ils eussent dû rencontrer des ennemis; car le lieu où ils allaient était éloigné du rivage d'environ trois milles. Étant arrivés à l'église ils quittèrent leurs armes et firent leurs prières au saint; puis ils demandèrent aux moines où était son corps. Ils répondirent : « Nous avons appris de nos ancêtres qu'il est en cet endroit; » et ils leur montrèrent la place. C'est que, suivant l'ancien usage, il était sous terre. Les moines tirèrent ensuite, à l'ordinaire, de la liqueur dont était plein le tombeau et leur en donnèrent. Alors les voyageurs leur dirent qu'ils voulaient enlever ce saint corps et l'emporter dans leur pays; « car, ajoutèrent-ils, le Pape nous a envoyés exprès pour ce sujet, et, si vous y voulez consentir, nous vous donnerons cent sous d'or pour chacun de nos trois vaisseaux. » Les moines, effrayés de cette proposition, répondirent : « Comment oserions-nous tenter ce qu'aucun homme mortel n'a jusqu'ici entrepris impunément, et quel prix pourrait-on mettre à un tel trésor? Toutefois, si vous voulez essayer, voici la place. » Ce qu'ils disaient persuadés que ces étrangers ne pourraient l'exécuter.

Ceux-ci, voyant que le jour baissait, résolurent de ne pas différer davantage. Ils commencèrent par se saisir des moines, puis ils mirent des sentinelles et des gens armés sur les avenues pour arrêter ceux qui pourraient survenir. Ils n'étaient que quarante-quatre sous les armes, mais ils n'en auraient pas craint quatre fois autant. Dans l'église, deux prêtres qui les accompagnaient, Loup et Grimoald, commencèrent avec quelques autres les litanies; mais la frayeur les empêchait de parler. Cependant un des voyageurs, nommé Matthieu, rompit avec une grosse masse de fer le pavé de marbre, et, ayant ôté le ciment qui était dessous, découvrit le dos du cercueil, aussi de marbre. Matthieu le cassa avec sa masse, et il en sortit une odeur très-agréable. Il mit sa main dedans, et y sentit une liqueur en si grande quantité qu'elle emplissait presque à moitié le cercueil, qui n'était pas petit. Il y enfonça la

main et en tira les os du saint, sans ordre, selon qu'il les rencontra; mais la tête y manquait. Pour la mieux chercher il mit les pieds dans le cercueil, où il entra, et, l'ayant trouvée, il en sortit tout trempé. Quelques-uns des assistants prirent des particules des saintes reliques et les cachèrent. C'était le 20 avril.

Comme ils n'avaient point de chässe pour mettre les reliques un des prêtres ôta une casaque qu'il portait et les y enveloppa. Ils les emportèrent ainsi avec joie à leurs vaisseaux, où il y eut contestation, savoir dans lequel ils les mettraient, et ils convinrent que ce serait dans celui dont était Matthieu; mais ses compagnons promirent par serment de ne point disposer du saint corps sans les autres. Ils l'enveloppèrent d'un linge blanc et le mirent dans une barrique destinée à mettre de l'eau ou du vin. Cependant les habitants du bourg de Myre, situé à un mille de l'église, sur une petite montagne, ayant appris l'enlèvement des reliques, accoururent promptement au bord de la mer, s'arrachant la barbe et les cheveux et jetant des cris lamentables; mais, voyant les Italiens déjà en mer, ils se retirèrent lentement, retournant de temps en temps vers eux leurs visages, tantôt baignés de larmes, tantôt allumés de fureur.

Les Italiens eurent trois jours le vent contraire et n'avançaient qu'à force de rames; mais, quand ceux qui avaient détourné quelques particules des reliques les eurent rendues, le vent leur devint favorable. Ils achevèrent heureusement leur voyage et abordèrent au port de Saint-Georges, à cinq milles de Bari. Là ils tirèrent les reliques de la barrique et les mirent dans une cassette de bois, qu'ils avaient préparée pendant le voyage, et la couvrirent d'un drap par-dessus. En même temps ils envoyèrent à Bari, où cette nouvelle répandit une joie extraordinaire.

L'archevêque Ourson était à Trani, où il devait s'embarquer le lendemain pour aller en pèlerinage à Jérusalem. On lui envoya un courrier avec des lettres pour lui apprendre le trésor qu'avait acquis son Église. Il revint en diligence. Cependant les voyageurs avaient remis les reliques à Elie, abbé du monastère de Saint-Benoît, situé sur le port. Il les reçut

le 9 mai et les y garda trois jours. L'archevêque, étant arrivé, les transféra solennellement à l'église de Saint-Étienne, et, pour les garder et recevoir les offrandes du peuple, on ne trouva personne plus propre que l'abbé Élie, qui devint ensuite archevêque.

Dès que l'on sut que les reliques de saint Nicolas étaient arrivées à Bari il y eut un concours prodigieux de peuple de tous les bourgs et les villages du pays. On y vint ensuite de toute l'Italie, puis du reste de l'Occident, et ce pèlerinage devint un des plus fréquentés de la chrétienté. Aussi, dès le premier jour, y eut-il plus de trente personnes guéries de diverses maladies; plusieurs furent guéries à une croix d'où l'on commençait à découvrir la ville, et il s'y fit un si grand nombre de miracles qu'il était impossible de les compter. Ainsi l'atteste Jean, archidiacre de Bari, qui écrivit, incontinent après, l'histoire de cette translation par l'ordre de l'archevêque Ourson. On en fixa dès lors la fête au 9 mai, comme toute l'Église latine l'observe encore ¹.

Le Pape Urbain II, qui avait été disciple de saint Bruno à Reims, ayant appris la sainte vie qu'il menait depuis six ans dans les montagnes de la Chartreuse, et connaissant d'ailleurs son érudition et sa sagesse, l'appela auprès de lui pour profiter de ses conseils dans le gouvernement de l'Église. L'humble solitaire ne pouvait recevoir un ordre auquel il lui coûta plus d'obéir. Il fallait s'arracher à sa chère solitude, quitter ses frères, qu'il aimait tendrement, et s'exposer au danger de voir dissiper le petit troupeau qu'il avait rassemblé avec tant de peine; mais son respect pour le Saint-Siège ne lui permit pas de délibérer. Le Pape recommanda la Chartreuse à Séguin, abbé de la Chaise-Dieu, personnage distingué par sa piété et son autorité, et Bruno nomma Landuin prieur de la Chartreuse pendant son séjour d'Italie.

Mais ces solitaires, accoutumés à souffrir avec joie les plus grandes austérités, ne purent supporter l'absence de leur père; la Chartreuse, qui, avec lui, leur paraissait un paradis terrestre, redevint à leurs yeux ce

¹ Surius, 9 mai.

qu'elle était en effet, c'est-à-dire un désert affreux et inhabitable. Ils ne purent en supporter les ennuis et les incommodités, et ils en sortirent, sans cependant se séparer. Leur désertion engagea saint Bruno à donner ce lieu à Séguin, abbé de la Chaise-Dieu. Cependant Landuin, qui avait été nommé prieur, exhorta si pathétiquement ses frères à la persévérance qu'après une absence de peu de temps ils retournèrent à la Chartreuse, que l'abbé de la Chaise-Dieu leur rendit par un acte daté du 17 septembre de l'an 1090.

Bruno fut reçu du Pape avec la distinction due à sa piété et à son mérite, et le Pape, qui connaissait sa prudence, le consultait souvent sur les affaires les plus importantes de l'Église; mais l'embarras et le tumulte inséparables de la cour romaine, où toutes les causes du monde chrétien étaient portées, n'étaient pas du goût d'un religieux qui avait éprouvé les douceurs de la solitude et de la contemplation. Bruno demanda donc instamment la permission de retourner s'ensevelir dans sa chère Chartreuse. Le Pape l'estimait trop pour la lui accorder; il le pressa même d'accepter l'archevêché de Reggio; mais le pieux solitaire s'en excusa avec une humilité qui parut si sincère que le Pape ne crut pas devoir faire violence à sa modestie; il consentit même enfin qu'il se retirât dans une solitude de la Calabre, où il mena, avec quelques compagnons qu'il avait gagnés à Dieu en Italie, une vie semblable à celle qu'il avait pratiquée dans les montagnes de la Chartreuse. Roger, comte de Calabre et de Sicile, se félicita d'avoir dans ses États une si sainte colonie, et il leur assigna des terres où ils bâtirent, au diocèse de Squillace, un monastère nommé la Tour, dont l'église fut dédiée l'an 1094.

Ce fut de cette solitude que Bruno écrivit à Radulfe le Verd, alors prévôt de l'Église de Reims, et son ancien ami, pour l'engager à renoncer au monde. Après l'avoir remercié des marques qu'il lui avait données de son souvenir et de son amitié, il lui fait la peinture suivante des agréments qu'il trouve dans sa nouvelle retraite. « J'habite, dit-il, un désert sur les confins de la Calabre, assez éloigné du commerce des hommes. Que dirai-je

pour vous décrire la beauté de ce lieu et la bonté de l'air qu'on y respire? C'est une plaine spacieuse et agréable, qui s'étend au loin entre des montagnes, et où l'on trouve des prairies toujours vertes et des pâturages toujours fleuris. Il ne m'est pas possible de vous peindre l'agréable perspective que forment les collines qui s'élèvent insensiblement, et l'enfoncement obscur des vallées, où les fontaines, les ruisseaux et les rivières qui les arrosent présentent aux yeux le plus charmant spectacle. La vue peut aussi se promener dans des jardins délicieux, et y admirer des arbres de toute espèce, chargés des plus beaux fruits. Mais pourquoi m'arrêter à faire ce détail des agréments de notre solitude? L'homme sage y trouve d'autres plaisirs plus agréables et plus divins, parce qu'ils sont divins. Cependant l'esprit, fatigué par la méditation et par les exercices de la discipline régulière, a besoin de trouver dans ces plaisirs une belle campagne, un délassement innocent; car un arc toujours tendu perd sa force. »

Après l'éloge de la solitude saint Bruno fait l'éloge de la vie solitaire et presse son ami de l'embrasser, selon la promesse qu'il en avait faite. « Vous savez, lui dit-il, à quoi vous vous êtes obligé, et combien le Dieu à qui vous vous êtes dévoué est terrible. Il n'est pas permis de lui mentir; car on ne se moque pas impunément de lui. » Bruno rappelle à son ami les pieux entretiens qu'ils eurent ensemble à Reims, par suite desquels ils s'étaient engagés l'un et l'autre à embrasser la vie monastique. Il somme enfin Radulfe d'exécuter son vœu, et l'exhorte à venir en pèlerinage à Saint-Nicolas de Bari, afin qu'il ait la consolation de le voir. Radulfe le Verd demeura néanmoins dans l'état ecclésiastique, et il fut, dans la suite, élevé sur le siège de Reims.

Saint Bruno écrivit, de la même solitude, une lettre à ses frères de la Chartreuse de Grenoble, pour les féliciter du bien que Landuin, leur prieur, qui était venu le voir, lui avait appris d'eux, et pour les exhorter à la persévérance. Il les félicite en particulier de la piété et de l'obéissance des frères convers. En finissant il assure les solitaires de la

Chartreuse qu'il a un désir ardent de les aller voir ; mais il ne put le satisfaire. Il mourut saintement dans son monastère de la Tour, en Calabre, l'an 1101 un dimanche 6 octobre, jour auquel l'Église honore sa mémoire depuis que Léon X l'a mis solennellement au nombre des saints.

Dès que saint Bruno connut que son heure était venue il fit assembler ses frères et leur exposa tout le cours de sa vie, comme pour leur faire une espèce de confession publique. Ensuite il fit sa profession de foi, insistant particulièrement sur l'Eucharistie, pour faire connaître qu'il détestait l'hérésie de Bérenger, son ancien maître. « Je crois, dit-il, que le pain et le vin qui sont consacrés sur l'autel sont, après la consécration, le vrai corps de Jésus-Christ, sa vraie chair et son vrai sang, que nous recevons pour la rémission de nos péchés et dans l'espérance du salut éternel. »

C'est ce que nous apprend une lettre circulaire que ses disciples d'Italie envoyèrent à toutes les Églises, selon la coutume, pour le recommander aux prières des fidèles. Quand il s'agissait de quelque personnage célèbre on répondait à ces lettres par un court éloge du mort, en prose ou en vers, et c'est ce qu'on nommait un titre. On nous a conservé plusieurs de ces titres, de diverses Églises d'Italie et de France, au sujet de saint Bruno ; ce sont des monuments bien certains de la haute idée qu'on avait de son érudition et de sa piété. Maynard, abbé de Cormeri, répondit par la lettre suivante :

« Aux frères qui servent le Seigneur dans le monastère de la Tour. J'ai reçu votre billet le 31 octobre de cette année 1102, et j'y ai appris que la bienheureuse âme de mon très-cher maître Bruno est sortie de ce monde périssable et a été portée aux cieux sur les ailes des vertus. La fin si glorieuse de ce grand homme m'a rempli de consolation. Cependant, comme je désirais depuis longtemps de l'aller voir pour lui découvrir ma conscience et vivre avec vous sous sa conduite, je n'ai pu retenir mes larmes en apprenant sa mort. Je suis originaire de Reims ; j'ai étudié sous le seigneur Bruno, et, grâce à Dieu, j'ai fait dans les lettres quelques progrès que je

reconnais lui devoir. Mais, comme je n'ai pu de son vivant lui en marquer ma reconnaissance, je tâcherai de lui en donner des preuves après sa mort, en priant pour lui comme pour moi-même. » Les réponses que firent plusieurs Églises à la lettre circulaire sur la mort de saint Bruno ne lui sont pas moins glorieuses. On l'y nomme un docteur et un philosophe incomparable, et on le met au-dessus de Virgile et de Platon. On a donné au public deux volumes in-folio des ouvrages de saint Bruno ; mais, à la réserve de son commentaire sur les Psaumes et sur les Épîtres de saint Paul, et des deux lettres dont nous avons parlé, tous les autres écrits qui portent son nom appartiennent à saint Brunon d'Aste, évêque de Segni¹.

Un autre saint évêque de l'Italie septentrionale, saint Anselme, évêque de Lucques, était mort à Mantoue, le 18 mars 1086, la treizième année de son épiscopat. Se voyant près de sa mort il recommanda à ses disciples, en leur donnant sa bénédiction et pour la rémission de leurs péchés, de persévérer dans la foi et la doctrine du Pape Grégoire VII. L'évêque Bonizon présida à ses funérailles. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau et il en fit même de son vivant. L'auteur de sa Vie, qui avait été son pénitencier et ne l'avait point quitté depuis longtemps, a soin de les rapporter. En voici un, dont il fait honneur à Grégoire VII. Ce Pape, en mourant, avait envoyé sa mitre à Anselme. Il arriva, quelque temps après, qu'Ubalde, évêque de Mantoue, fut affligé d'une maladie de rate qui lui causa des ulcères par tout le corps. Les médecins ayant inutilement épuisé tous leurs remèdes, on appliqua la mitre de Grégoire VII à l'endroit où l'évêque sentait le plus de douleur, et aussitôt il recouvra une santé parfaite. L'Église honore la mémoire de saint Anselme le 3 mars².

Saint Anselme avait écrit à l'antipape Guibert pour l'exhorter à revenir de son erreur et à effacer ses crimes par la pénitence. Guibert répondit avec beaucoup de hauteur, n'alléguant pour sa défense que des faits supposés ou la calomnie. Saint Anselme lui ré-

¹ *Annal. Bened.*, t. 5, p. 669. Mabill., *Analecta*, t. 4, p. 400. *Acta SS.*, 6 octobre. *Hist. de l'Egl. gall.*, 1. 23.

— ² *Acta SS.*, 3 mars.

pliqua par deux livres. Il prouve dans le premier que Guibert ne pouvait s'attribuer le soin de l'Église universelle, puisqu'elle avait un autre Pape que lui, qu'il n'était qu'un usurpateur, et que Henri, dont il prenait la défense, renversait toutes les lois de l'Église en vendant les évêchés ou en ne les accordant que sous la condition des investitures. Il cite un grand nombre de passages de l'Écriture et des Pères contre les schismatiques, et montre que c'est sur eux qu'il faut rejeter la fâcheuse nécessité où l'on s'était trouvé de prendre les armes pour la défense de l'Église. Il exhorte Guibert à quitter le schisme et à se réunir à l'Église, sa mère, en l'assurant que, dans la joie de son retour, elle imitera tout ce que fit le père de famille pour l'enfant prodigue.

Dans le second livre il fait voir que ce n'est point aux princes de la terre à donner des pasteurs à l'Église et qu'ils n'ont pas le droit de disposer de ses biens ; que, par un usage établi dans toutes les Églises depuis les apôtres, c'est au clergé et au peuple de pourvoir de pasteurs les Églises vacantes, par une délibération commune ; que les empereurs Zénon et Anastase, l'un et l'autre de la secte des eutychiens, sont les premiers qui aient substitué des évêques de leur communion à des évêques catholiques ; que, si quelques empereurs d'Occident ont ordonné que le décret d'élection du Pape leur serait envoyé, d'autres ont révoqué cette ordonnance ; que du moins aucun d'eux n'a jamais touché à l'élection faite à Rome. Il rapporte les autorités des Papes et des conciles sur les élections des évêques, et montre que, dans les premiers siècles, les princes séculiers n'y avaient d'autre part que celle que l'Église voulait bien leur accorder, c'est-à-dire de les approuver. Puis il s'objecte que, dans un concile de Rome, auquel le Pape Nicolas II présidait, il fut ordonné que le Pape ne serait sacré qu'après que son élection aurait été notifiée au roi. A quoi il répond que les rois d'Allemagne se sont rendus indignes de la faveur à eux accordée par ce concile en déposant des Papes, quoiqu'ils ne puissent être déposés ni jugés par personne, et en en choisissant d'autres sans la participation du

clergé et du peuple romain, à qui l'élection appartient, de droit, suivant le décret de ce concile. Il ajoute, comme une réponse sans réplique, que le Pape Nicolas II, n'étant qu'un des patriarches, n'a pas eu le pouvoir, avec son concile, de révoquer les décrets des conciles généraux, en particulier du huitième, autorisé par les cinq patriarches et par plus de deux cent cinquante évêques, en présence des empereurs. Or ces décrets non-seulement n'accordent aucune part aux princes dans l'élection ou la promotion des Pontifes, mais ils leur défendent encore, sous peine d'anathème, de s'en mêler. Il donne pour dernière raison que le Pape Nicolas II était homme, qu'il a pu faillir par surprise ; que le Pape Boniface II fit de même un décret qui fut annulé, après sa mort, comme contraire aux saints canons.

Il vient ensuite au pouvoir que les princes avaient usurpé sur l'Église en s'attribuant le droit d'investiture, et dit que cette damnable coutume ne peut s'autoriser par le nombre des années, puisqu'elle est contraire aux statuts des saints Pontifes romains et à l'usage établi dans toutes les Églises dès le temps des apôtres. Il entre dans le détail des inconvénients qui résultent de ce pouvoir que les princes s'arrogent sur l'Église : c'est une source de simonie, parce qu'on achète les faveurs du prince ou par argent, ou par des services, ou par des flatteries ; c'est la cause des désordres de l'Église, parce que les princes donnent souvent les évêchés à des sujets indignes, faute d'être en état de les connaître, ou parce qu'ils aiment à voir en place des pasteurs lâches qui n'osent reprendre les péchés des grands. Il décrit les scandales que donnent à l'Église des pasteurs de ce caractère ; ils ne pensent à leurs troupeaux que pour en tirer la graisse ; du reste ils s'occupent des vanités du siècle, de la chasse, des plaisirs de la cour ; à peine se trouvent-ils trois ou quatre fois l'année à leur église, pendant que les canons défendent à un évêque de s'absenter trois dimanches de suite de sa cathédrale.

« On dira qu'il faut des clercs aux princes pour le service divin ; mais n'est-il pas plus raisonnable que l'évêque dans le diocèse du-

quel le prince fait sa demeure lui envoie des clercs vertueux pour cet usage ? C'est, ajoute Anselme, à cause de tous ces désordres que Grégoire VII a défendu les investitures dans un concile de Rome où il y avait cinquante évêques. » Il prouve, par les Capitulaires de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, que ces princes, conformément aux décrets des conciles généraux, des Papes et des saints Pères, ont déclaré que l'élection des évêques appartenait au clergé et au peuple ; que l'on devait remplir le siège vacant par un sujet du diocèse, et qu'il ne fallait avoir égard, dans l'élection, ni à la faveur ni aux présents, mais au seul mérite de la personne. A prendre à la rigueur ce qu'il dit des simoniaques, il semblerait qu'il ne reconnût en eux ni vrai sacerdoce ni vrai sacrifice ; mais il ne veut dire autre chose sinon qu'ils ne peuvent exercer licitement leurs fonctions. Il pense des simoniaques comme le concile d'Antioche, saint Augustin et le Pape Pélage pensaient des schismatiques, c'est-à-dire qu'on devait les réprimer par la puissance séculière, comme étant également coupables. Il cite, entre autres, ces belles paroles du Pape Pélage : « Ne persécute que celui qui contraint au mal. Mais qui punit le mal déjà fait ou qui empêche qu'il ne se fasse, celui-là ne persécute point, il aime ; car si, comme quelques-uns pensent, personne ne doit être réprimé du mal ni attiré au bien, il faut anéantir les lois humaines et divines, puisque, comme le dicte la justice, elles établissent une peine pour les méchants et une récompense pour les bons. Or le schisme est un mal qui doit être réprimé même par les puissances extérieures. » Ce second livre de saint Anselme est suivi d'un recueil de passages tirés de l'Écriture, des conciles et des Pères, pour montrer que les biens ecclésiastiques ne sont point à la disposition des princes ¹.

Un ouvrage bien autrement considérable de saint Anselme de Lucques, mais encore inédit, c'est un corps de droit canon entrepris, selon toutes les apparences, d'après les exhortations du Pape saint Grégoire VII. Il est divisé en treize livres, dont voici les som-

maires : 1° de la primauté et de l'excellence de l'Église romaine ; autrement, de la puissance et de la primauté du Siège apostolique ; 2° de la liberté d'appellation ; autrement, de la primauté de l'Église romaine et de la liberté d'appellation ; 3° de l'ordre dans les accusations, les témoignages et les jugements ; 4° de l'autorité des privilèges ; 5° du droit, de l'ordre et de l'état des églises ; 6° de l'élection, de l'ordination et de toute la puissance ou de l'état des évêques ; 7° de la vie et de l'ordination des prêtres, des diacres et des autres ordres ; 8° des laps ; 9° des sacrements ; 10° des unions conjugales ; 11° de la pénitence ; 12° de l'excommunication ; 13° de la juste vindicte et poursuite.

Le premier livre est divisé en quatre-vingt-huit chapitres, dont voici les principaux : L'ordre sacerdotal a commencé après Jésus-Christ par Pierre. Le Seigneur accorde à Pierre la prééminence sur les autres apôtres, de leur gré. Suivant cette forme il a été fait une certaine distinction parmi les évêques, auxquels préside cependant le Siège du bienheureux Pierre. C'est sur un seul, sur Pierre, que le Seigneur a bâti son Église. Saint Pierre a transmis sa puissance à ses successeurs. D'après la constitution du Seigneur la sainte Église romaine est la tête de toutes les Églises ; elle a la prééminence sur toutes les autres, comme saint Pierre sur les autres apôtres. L'Église romaine est le premier siège, celle d'Alexandrie le second et celle d'Antioche le troisième. Le Siège apostolique est le boulevard de tous les évêques et le chef de toutes les Églises. Il a droit de juger de toute l'Église, et personne, si ce n'est Dieu, n'a droit de le juger. Il peut, sans concile, absoudre ceux qui ont été injustement condamnés ; seul il a l'autorité d'assembler les conciles généraux. Le Pape doit subvenir à l'Église universelle et corriger tout ce qu'il s'y trouve de nuisible. Le Pape commet un autre à sa place, même un sous-diacre de son Église, là où il ne peut être présent. Il n'est pas permis au Pape de se taire dans ce qui peut exciter des plaintes. D'après l'institution divine c'est principalement le Pape qui doit avoir soin de toutes les Églises. Il est dans une nécessité plus grande que tous les

¹ Apud Canis., t. 4, in fin. *Auct. Bibl. PP.*, t. 1.

autres de corriger ce qui a besoin de correction. Par respect pour son siège le Pape est contraint d'avoir du zèle pour tous. Le Siège apostolique doit garder les ordonnances des conciles qu'il a confirmées par son autorité. Tous les catholiques doivent suivre ce que le Siège apostolique enseigne. Toutes les Églises doivent observer les statuts de l'Église romaine. Personne n'aura la présomption de juger ou réformer le jugement du Siège apostolique. C'est dans le Siège apostolique qu'il faut chercher la vérité de la foi.

C'est par l'autorité des Pontifes et la puissance des rois que le monde est gouverné, et cependant la puissance royale doit être soumise aux Pontifes. Les empereurs doivent obéir aux Pontifes, non leur commander. Constance du Pape Agapet contre l'empereur Justinien, qu'il amène enfin à s'humilier à ses pieds. Obéissance et honneurs que l'empereur Tibère rend au Pape. Le Pape Étienne élève Pepin à la royauté ; obéissance et humilité que Pepin témoigne au Pape Étienne. A la prière du Pape Adrien Charlemagne fait prisonnier Didier, roi des Lombards. Charlemagne, roi et patrice, donne et restitue à l'Église de saint Pierre plusieurs provinces, villes et châteaux. Il est élu empereur romain. Élection de Charles le Chauve par le Pape Jean VIII, avec les évêques, le sénat et le peuple romain. Serment du roi Otton au Pape Jean X.

Le second livre, de la liberté d'appellation, est divisé en quatre-vingts chapitres, dont les principaux sont : Tous les opprimés peuvent et doivent appeler à l'Église romaine, par qui doivent être terminées toutes les causes majeures de l'Église. Sans l'autorité apostolique il n'est permis à personne de définir les causes des évêques, quoiqu'il soit permis aux évêques comprovinciaux de les examiner. Les évêques grièvement vexés doivent avoir recours au Siège apostolique, qui examinera de nouveau leur cause soit par lui-même, soit par ses vicaires. Les primats examineront l'évêque accusé, mais ne porteront point de sentence de condamnation sans l'autorité apostolique. Les causes douteuses et les causes majeures doivent être terminées par le Saint-Siège. L'Église romaine a droit de

juger de tous, mais nul n'a droit de juger d'elle. Elle a pouvoir d'absoudre ceux qui ont été condamnés injustement et de condamner sans concile ceux qu'il faudra. Le Pape rétablit les évêques injustement condamnés par la crainte des princes et leur fait rendre tout ce qui est à eux. Le Siège apostolique peut délier ceux que d'autres ont liés ; mais ceux que lui-même a liés, nul ne peut les délier. Ces privilèges ont été donnés au Siège de Rome afin qu'il vienne au secours de tous les opprimés. On ne doit pas même donner le nom de concile à une assemblée réunie sans le consentement du Pape. Aucun concile ne peut régulièrement s'assembler sans l'autorité du Siège apostolique. Un concile est nul si l'autorité apostolique ne l'a confirmé. Le Pape Jules blâme ceux qui sans son aveu ont tenu un concile et condamné des évêques ; il les reçoit lui-même et les rétablit dans leurs Églises. Invective contre l'archevêque de Reims (Hincmar) pour l'évêque Rothade, qu'il condamna malgré son appel au Siège apostolique. L'Église de Constantinople, comme toutes les autres, doit être soumise au Siège de Rome. Dès l'antiquité le Siège apostolique a eu la coutume de faire les consécration, les ordinations et les dépositions dans l'Italie, l'Espagne et toute l'Illyrie. Saint Anselme parle ensuite de l'ordination de l'évêque de Ravenne par le Pape, de l'obéissance de l'évêque de Milan et de la consécration de celui de Pavie ; c'est que, ces trois villes ayant eu quelque temps une apparence de capitales, quelques-uns de leurs prélats eurent la tentation de prétendre à une certaine indépendance. Enfin saint Anselme a un chapitre, le soixante-huitième, pour établir que même les causes des clercs inférieurs doivent être terminées par le Siège apostolique lorsque le temps ou la chose l'exige¹.

Ceux qui ont lu la présente *Histoire de l'Église* avec intelligence et mémoire seront portés naturellement à conclure que, dans ces divers chapitres, saint Anselme de Lucques ne fait que résumer la doctrine et la pratique des conciles généraux, des Pontifes romains et des saints Pères. Dès le second siècle nous

¹ Mai, *Spicileg. Rom.*, t. 6, p. 316 et seqq.

avons entendu dire à saint Irénée, évêque de Lyon : « Pour confondre tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, font des assemblées illégitimes, il nous suffira de leur indiquer la tradition et la foi que l'Église romaine, fondée par les deux apôtres Pierre et Paul, a reçues de ces mêmes apôtres, annoncées aux hommes et transmises jusqu'à nous par la succession de ses évêques. Car c'est avec cette Église, à cause de sa plus puissante principauté, que doivent nécessairement s'unir et s'accorder toutes les Églises, c'est-à-dire tous les fidèles, quelque part qu'ils soient, et c'est en elle et par elle que les fidèles de tous pays ont conservé *toujours* la tradition des apôtres ¹. » Au cinquième siècle saint Avit de Vienne fait entendre au sénat de Rome que la cause du Pontife romain doit être réservée à Dieu, et non pas soumise à des hommes, fussent-ils évêques ². Au huitième siècle nous avons entendu tous les archevêques, évêques et abbés de France et d'Italie s'écrier d'une voix unanime en présence de Charlemagne : « Nous n'osons juger le Siège apostolique, qui est le chef de toutes les Églises de Dieu; car nous sommes tous jugés par ce Siège et par son vicaire, mais ce Siège n'est jugé par personne; c'est là l'ancienne coutume; mais comme le souverain Pontife jugera lui-même, nous obéirons canoniquement ³. » Ainsi l'ancienne doctrine, la doctrine primitive des Églises gallicanes, des Églises de France, sur l'autorité de l'Église romaine et du souverain Pontife, est absolument la même que celle de saint Anselme de Lucques dans son droit canon.

Nous disons les Églises gallicanes, et non pas l'Église gallicane; les Églises de France, et non pas l'Église de France ou l'Église française. La raison, c'est qu'il y a réellement les Églises gallicanes, les Églises de France, ayant chacune son chef un et légitime, son évêque; mais il n'y a pas réellement d'Église gallicane, d'Église de France ou d'Église française, ayant un chef même schismatique, comme l'Église anglicane a pour le moment une papesse. Naguère, il est vrai, un mauvais prêtre, un prêtre interdit, a tenté de se faire

pape de l'Église française, comme un autre de l'Église allemande; mais ces tentatives n'ont pas réussi. La France en particulier a fait voir qu'elle n'avait pas les instincts schismatiques que lui supposent certains industriels de religion, qui affectent de prendre pour enseigner l'Église française, l'Église de France, l'Église gallicane.

Sur la primauté du Pape les anciennes Églises d'Afrique pensaient comme saint Anselme de Lucques, Tertullien écrivait dès le second siècle : « Le Seigneur a donné les clefs à Pierre, et par lui à l'Église. » Le même Tertullien nous apprend que dès lors on donnait à l'évêque de Rome les titres d'APOSTOLIQUE, de PAPE, de SOUVERAIN PONTIFE, d'ÉVÊQUE DES ÉVÊQUES. Saint Cyprien dit, après Tertullien : « Notre-Seigneur, en établissant l'honneur de l'épiscopat, dit à Pierre dans l'Évangile : Tu es Pierre, etc., et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. C'est de là que, par suite des temps et des successions, découlent l'ordination des évêques et la forme de l'Église, afin qu'elle soit établie sur les évêques. » Saint Optat de Milève dit, après saint Cyprien : « Saint Pierre a reçu seul les clefs du royaume des cieux pour les communiquer aux autres pasteurs. » Saint Augustin dit, après saint Optat de Milève : « Le Seigneur nous a confié ses brebis parce qu'il les a confiées à Pierre. » Saint Ambroise disait, avant saint Augustin, son disciple : « Où est Pierre là est l'Église. » Et ce que ces grands docteurs proclamaient en Occident, saint Grégoire, évêque de Nysse, le disait en Orient : « Jésus-Christ a donné, par Pierre, aux évêques les clefs du royaume des cieux. »

De ces principes nous avons vu les Églises, les conciles, les écrivains de Grèce et d'Orient tirer les mêmes conséquences que saint Anselme de Lucques. Les historiens Socrate et Sozomène attestent que dès le quatrième siècle il y avait une loi ecclésiastique qui déclarait nul tout ce qui se faisait sans le consentement de l'évêque de Rome, et qu'en conséquence le Pontife romain rétablissait d'autorité les évêques dans leurs sièges, et à ce sujet ils citent, comme saint Anselme de Lucques, la lettre du Pape saint Jules aux

¹ T. 3; l. 27 de la présente *Histoire*. S. Irénée, l. 3, c. 3, n. 2. — ² T. 4, l. 43. — ³ T. 6, l. 53.

évêques d'Orient. Nous avons vu la lettre et les canons du concile de Sardique, qui reconnaît et explique le droit d'appellation au Pape, canons insérés par Photius lui-même dans le droit canonique des Grecs. Nous avons vu le concile œcuménique d'Éphèse reconnaître l'autorité souveraine du Pape dans la sentence même contre Nestorius, et se dire contraint à la condamnation par le jugement du Pape Célestin. Nous avons vu le Pape saint Léon approuver ce qu'avait fait le concile œcuménique de Chalcédoine touchant la doctrine, mais casser ce qu'il avait tenté de faire pour favoriser l'ambition de l'évêque de Constantinople, et nous avons vu et l'empereur et l'évêque de Constantinople reconnaître le droit souverain de sa décision. Nous avons vu tous les évêques d'Orient, dans leur lettre au Pape saint Symmaque, implorer l'autorité souveraine du Pontife romain comme l'unique remède à leurs maux, et toutes les Églises trouver ce remède en signant le mémorable formulaire du Pape saint Hormisdas, où il est dit :

« La première condition du salut, c'est de garder la règle de la vraie foi et de ne s'écarter en rien de la tradition des Pères. Et parce qu'il est impossible que la sentence de Notre-Seigneur ne s'accomplisse point quand il a dit : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église*, l'événement a justifié ces paroles ; car la religion catholique est toujours demeurée inviolable dans le Siège apostolique. Ne voulant donc pas déchoir de cette foi, suivant au contraire en toutes choses les règlements des Pères, nous anathématisons toutes les hérésies, principalement l'hérétique Nestorius, etc. C'est pourquoi, comme il a déjà été dit, suivant en toutes choses le Siège apostolique, et publiant tout ce qui a été décrété par lui, j'espère mériter d'être avec vous dans une même communion, qui est celle de la Chaire apostolique, dans laquelle réside la vraie et entière solidité de la religion chrétienne, promettant aussi de ne point réciter dans les saints mystères les noms de ceux qui sont séparés de la communion de l'Église catholique, c'est-à-dire qui ne sont pas d'accord en toutes choses avec le Siège apostolique. Que si je me permets de m'é-

carter moi-même en quelque chose de la profession que je viens de faire, je me déclare, par ma propre sentence, au nombre de ceux que je viens de condamner. »

Nous avons entendu Bossuet dire sur le formulaire de cette réunion : « Toutes les Églises, en signant cette formule, professaient que la foi romaine, la foi du Siège apostolique et de l'Église romaine, était assurée d'une entière et parfaite solidité, et que, pour qu'elle ne manquât jamais, elle a été affirmée par une promesse certaine du Seigneur. Car c'est cette profession de foi que les évêques étaient obligés d'envoyer aux métropolitains, ceux-ci aux patriarches, et les patriarches au Pape, afin que lui seul, recevant la profession de tous, leur donnât à tous, en retour, la communion et l'unité. Nous savons que dans les siècles suivants on se servit de la même profession de foi, avec le même exorde et la même conclusion, en y ajoutant les hérésies et les hérétiques qui, aux diverses époques, troublèrent l'Église. De même que tous les évêques l'avaient adressée au saint Pape Hormisdas, à saint Agapet et à Nicolas I^{er}, de même nous lisons qu'au huitième concile on l'adressa, dans les mêmes termes, à Adrien II, successeur de Nicolas. Or ce qui a été répandu partout, propagé dans tous les siècles et consacré par un concile œcuménique, quel chrétien le rejettera ¹ ? »

Quant aux rapports légitimes entre le chef spirituel et suprême de l'Église universelle et les chefs séculiers de chaque nation particulière, nous voyons que la doctrine de saint Anselme de Lucques est prise textuellement des saints Papes Gélase et Symmaque, écrivant à l'empereur Anastase, dans le cinquième siècle, le premier : « Il est deux choses par lesquelles ce monde est gouverné d'une manière souveraine : l'autorité sacrée des Pontifes et la puissance royale ; en quoi la charge des Pontifes est d'autant plus pesante qu'au jugement de Dieu ils doivent au Seigneur rendre compte des rois mêmes. » Le second : « Nous recevons les puissances humaines en leur rang, tant qu'elles n'éri-

¹ *Defensio*, I. 10, c. 7.

gent pas leurs volontés contre Dieu. Au reste, si toute puissance est de Dieu, à plus forte raison celle qui est préposée aux choses divines. Déférez à Dieu en nous, et nous déférerons à Dieu en vous. Que si vous ne déférez pas à Dieu, vous ne pouvez user du privilège de Celui dont vous méprisez les droits. »

Cette doctrine, nous la trouvons dès le quatrième siècle dans saint Grégoire de Nazianze. Les habitants de cette ville s'étaient commis envers l'autorité publique. Grégoire, leur compatriote, fit un discours en présence du peuple et du gouverneur. Après avoir compati aux angoisses du premier, qui s'attendait à de sévères châtiments, il dit au second : « Écoutez-vous de bonne grâce ce que je vous dirai avec confiance ? La loi du Christ vous a soumis à mon autorité et à mon tribunal ; car nous aussi nous exerçons un empire, et j'ajouterai un empire plus grand et plus parfait, à moins que l'esprit ne doive céder à la chair et les choses célestes aux terrestres. Mais je ne doute point que vous ne receviez bien la liberté de mes paroles, étant une brebis de mon troupeau ¹. »

Dans le même siècle saint Chrysostome, faisant le panégyrique de saint Babylos, évêque d'Antioche, rappelle à ses auditeurs que le saint pontife excommunia courageusement et repoussa de l'entrée de l'église un empereur pour avoir tué un jeune prince qu'il avait reçu en otage de la paix jurée avec son père. Quoi qu'il en soit du fait en lui-même, voici les réflexions que fait là-dessus le saint docteur : « Le bienheureux Babylos abattit ainsi l'orgueil des infidèles et rendit les fidèles plus religieux, non-seulement les particuliers, mais encore les gens de guerre, les tribuns, les préfets, en montrant qu'aux yeux des chrétiens l'empereur et le dernier de tous ne sont que des noms, et que, quand il faut punir ou réprimander, celui qui porte le diadème n'est pas plus ménagé que les moindres. Une autre belle action qu'on découvre dans sa conduite, la voici : instruisant les Pontifes et les rois futurs, il réprime les pensées des uns et élève celles des au-

tres ; il leur fait voir que celui qui est revêtu du sacerdoce gouverne plus puissamment la terre et tout ce qui s'y fait que celui qui est revêtu de la pourpre, et qu'il ne doit rien céder de cette puissance, mais plutôt perdre la vie que cette autorité indépendante que Dieu lui-même annexa comme un héritage à sa dignité ¹. »

Cette doctrine, nous l'avons vue, comme saint Anselme de Lucques, mise en pratique dans les actes de Pepin, de Charlemagne, d'Otton I^{er}, et rappelée par Hincmar de Reims aux rois français de son époque.

Que le Pape puisse exercer son autorité souveraine dans toutes les parties de l'Église par ses nonces, nous l'avons vu par le Pape saint Grégoire le Grand, envoyant de simples sous-diacres en Grèce, en Sardaigne, en Afrique, régler les affaires des évêques. Nous avons vu le Pape saint Martin établir des légats apostoliques en Syrie, en Mésopotamie, dans les antiques pays de Moab et d'Ammon. Enfin, que les causes des clercs inférieurs doivent être terminées à Rome lorsque le temps ou la chose l'exige, comme dit saint Anselme, nous l'avons vu reconnaître et pratiquer à des patriarches même de Constantinople, déférant au Pontife romain des causes de simples prêtres. Conclusion : dans tout cela il n'y a d'étonnant, il n'y a de nouveau que la présomptueuse ignorance de tant de savants modernes qui traitent de nouveauté la doctrine constante de tous les siècles chrétiens.

L'évêque Bonizon, qui présida aux funérailles de saint Anselme de Lucques, était lui-même distingué par sa piété et sa doctrine. D'abord évêque de Sutri, il fut chassé de cette ville, en 1082, par Henri d'Allemagne, à cause de son attachement catholique au Pape saint Grégoire VII et à la cause de l'Église. Il devint plus tard évêque de Plaisance. Il composa, en abrégé, les Vies de tous les Papes, depuis saint Pierre jusqu'à Urbain II ; on regrette vivement de n'avoir pu le retrouver encore complet. Il composa

¹ S. Chrysost., t. 2, p. 546-597, édit. Bénéd. — Voir plus au long les paroles des deux saints docteurs dans les *Rapports naturels entre les deux puissances*, par l'abbé Rohrbacher, t. 4.

¹ *Oratio ad cives et præfectum.*

également, sous le nom de *Paradis augustini*, un recueil de tout ce que saint Augustin a dit de plus remarquable. Il composa enfin un recueil des décrets ecclésiastiques, tirés de l'Écriture sainte, des conciles, des Papes et des saints Pères. Cette collection, encore inédite, est en dix livres : 1^o du Baptême et de ce qui s'y rattache. Après le Baptême et la profession de foi vient la manière dont chaque chrétien doit vivre; de là 2^o des Évêques et de leur ministère; 3^o des Métropolitains et de leurs devoirs; 4^o de l'excellence de l'Église romaine et des privilèges de son évêque. Comme préface de ce quatrième livre saint Bonizon met une histoire abrégée de tous les Papes depuis saint Pierre jusqu'à Urbain II; 5^o des Prêtres et des autres clercs inférieurs; 6^o des Moines; 7^o des Rois, des juges, et généralement des laïques; 8^o Devoirs des sujets, suivant leur condition; 9^o Administration de la pénitence; 10^o Canons pénitentiels. Saint Bonizon prend ainsi le chrétien à sa naissance dans le Baptême, lui montre ses devoirs suivant la position où la Providence le place, et lui indique le remède à ses fautes dans la vertu et le sacrement de Pénitence ¹. L'évêque Bonizon termina une sainte vie par le martyre. Après avoir souffert bien des exils pour la cause catholique il vint à Plaisance au commencement de l'an 1089; les catholiques de cette ville le prirent pour leur évêque. Six mois s'étaient à peine écoulés quand il tomba entre les mains des schismatiques, qui le tourmentèrent d'abord dans un cachot, ensuite lui coupèrent les membres et enfin lui arrachèrent les yeux. Il consumma son martyre le 14 juillet de la même année 1089 et fut transféré et enterré à Crémone ².

Habitué que nous sommes, surtout en France, à qualifier de siècles d'ignorance et de ténèbres le dixième et le onzième siècle, nous serons bien étonnés d'apprendre qu'on y étudiait le droit canon, que des évêques en rédigeaient des cours complets, tirés de l'Écriture, des Pères, des conciles, des décrets des Pontifes romains, tandis que nous, au milieu du dix-neuvième, dans beaucoup de nos

séminaires, nous l'étudions à peine. Cependant les saints évêques de Worms, de Lucques, de Sutri, ne sont pas les seuls qui, dans ces siècles beaucoup plus ignorés qu'ignorants, se soient occupés d'écrire des théologies canoniques. Il s'en trouve encore une, sans nom d'auteur, mais dédiée à saint Anselme de Lucques; une seconde, nommée *tripartite*, parce qu'elle est divisée en trois parties : décrétales des Papes, canons des conciles, passages des saints Pères et autres; une troisième, connue sous le nom de *Polycarpe*, mais dont l'auteur s'appelait Grégoire; quatre ou cinq autres sans caractère bien distinctif ¹. Et ce n'est pas encore tout.

Un cardinal de Grégoire VII, le cardinal Deusdédit, a dédié à son successeur Victor III une collection de canons en quatre livres, avec une épître dédicatoire où il indique les sources où il a puisé. Le premier livre, de la Primauté et de la Puissance de l'Église, a deux cent cinquante et un chapitres; le second, du Clergé romain, en a cent trente-un; le troisième, des Choses de l'Église, cent cinquante-neuf; le quatrième, de la Liberté de l'Église et du clergé, cent soixante-deux. Il a tiré des archives de l'Église romaine plusieurs monuments qu'on ne connaissait pas d'ailleurs. Outre ce corps de droit canon le cardinal Deusdédit fit encore sous Urbain II un ouvrage, également en quatre livres, contre les envahisseurs, les simoniaques et les schismatiques de l'antipape Guibert. L'auteur lui-même fait ainsi connaître la division de son œuvre : « Il y a quatre choses dont nous nous proposons d'écrire avec l'aide de Dieu : 1^o qu'il n'est pas permis aux rois de constituer des évêques aux saintes Églises; 2^o des simoniaques, des schismatiques, ainsi que de leur sacerdoce et de leur sacrifice; 3^o que le clergé doit être entretenu et honoré par les séculiers, et non pas diffamé, etc.; 4^o il n'est pas permis à la puissance séculière d'introduire des clercs dans l'Église ou de les en chasser, ni de régir les choses ecclésiastiques ou de les transférer dans ses droits. Dans cet ouvrage le cardinal cite les maximes des Pères et des conciles, comme dans sa collec-

¹ Ballerini, *Opera S. Leonis Magni*, t. 3, p. 307. —

² Pagi, ann. 1082, 1085, 1089. Berthold. Ughelli.

¹ Theiner, *Disquisitiones criticae in præcipuas canonum et decretalium collectiones*, Romæ, 1836.

tion, mais avec cette différence qu'il y ajoute des arguments et des preuves pour en fortifier l'autorité, qu'il réfute les objections et traite à fond l'affaire qui troublait alors l'Église ¹.

En Espagne Alphonse le Vaillant, roi de Léon, de Castille et de Galice, secondé par la valeur de Rodrigue, surnommé le Cid, avait remporté un grand nombre de victoires sur les mahométans, et, l'an 1085, s'était rendu maître de Tolède, l'ancienne capitale de l'Espagne, où il établit sa cour. D'un autre côté les rois de Navarre et d'Aragon, Sanche Ramirez, Pèdre I^{er} et Alphonse I^{er}, ses deux fils et successeurs, dont le dernier fut surnommé le Batailleur, n'eurent pas de moindres succès contre les infidèles. Le royaume d'Aragon avait des particularités remarquables dans sa constitution politique. A côté du roi il y avait le grand-justicier du royaume. Les prérogatives du grand-justicier étaient telles qu'il pouvait rejeter les édits du roi, le citer lui-même devant les états généraux, et le faire déposer s'il touchait aux privilèges de la nation. Avant de monter sur le trône les rois d'Aragon étaient obligés de jurer de respecter ces privilèges, mais de prêter ce serment tête nue, aux pieds du grand-justicier, qui, pendant qu'ils le prononçaient, leur tenait une épée nue appliquée contre la poitrine. Cependant le roi don Pèdre I^{er} obtint l'abolition de cette humiliante cérémonie. On voit que les nations chrétiennes du moyen âge n'étaient pas aussi serviles qu'on le suppose quelquefois ².

Les succès des chrétiens d'Espagne contre les sectateurs antichrétiens de Mahomet facilitaient le rétablissement des églises chrétiennes. Alphonse le Vaillant avait donc pris Tolède, le jour même où mourut le Pape saint Grégoire VII, le 25 mai 1085, après qu'elle eut été sous la puissance des mahométans trois cent soixante-huit ans. Le 18 décembre de la même année on élut pour archevêque le moine Bernard, et le roi dota magnifiquement cette église. Bernard était Français, né dans le pays d'Agen. Il étudia d'abord pour être clerc, puis il porta les armes; mais, étant tombé malade, il embrassa la vie monasti-

que à Auch, d'où il fut appelé par saint Hugues à Cluny, où il vécut très-régulièrement. Ensuite le roi Alphonse, voulant rétablir le monastère de Saint-Fagon et le distinguer autant en Espagne que Cluny l'était en France, envoya demander à saint Hugues un sujet digne d'en être abbé, et ce saint lui envoya Bernard, qui se fit tellement aimer que, peu après, il fut élu tout d'une voix archevêque de Tolède dans le concile que le roi y avait assemblé pour ce sujet.

Le roi étant allé vers Léon, le nouvel archevêque, poussé par la reine Constance, se saisit, à main armée, de la grande mosquée, y dressa des autels et mit des cloches dans la grande tour. C'était contre la parole du roi, qui avait promis aux Maures, quand ils rendirent la ville, de leur conserver cette mosquée. C'est pourquoi, l'ayant appris, Alphonse en fut tellement irrité qu'il revint promptement à Tolède et menaçait de faire brûler l'archevêque et la reine. Les Maures, en ayant eu nouvelle, vinrent au-devant du roi avec leurs femmes et leurs enfants, et, comme il crut qu'ils venaient se plaindre, il leur dit : « Ce n'est pas à vous que l'on fait injure, c'est à moi, qui ne pourrai plus me vanter d'être fidèle à mes promesses; c'est mon intérêt de vous satisfaire par une sévère vengeance. » Les Maures lui demandèrent, à genoux et avec larmes, de les écouter. Il retint son cheval, et ils dirent : « Nous savons que l'archevêque est le chef de votre loi; si nous sommes cause de sa mort les chrétiens nous extermineront un jour, et, si la reine périt à cause de nous, nous serons toujours odieux à ses enfants, et ils s'en vengeront après votre règne. C'est pourquoi nous vous prions de leur pardonner, et nous vous quittons de votre serment. » Le roi fut ravi de conserver la mosquée sans manquer à sa parole.

Grégoire VII, à la prière du roi Alphonse, avait envoyé Richard, abbé de Saint-Victor de Marseille, en qualité de son légat, pour rétablir la discipline dans les Églises d'Espagne, où elle avait été si longtemps interrompue par la domination des Maures; mais Richard se conduisit mal dans sa légation, et l'archevêque Bernard alla à Rome en porter

¹ Ballerini, *Opera S. Leonis Magni*, t. 3, p. 299 et seqq.
— ² *Art de vérifier les dates*.

ses plaintes. Il trouva sur le Saint-Siège Urbain II, qui le reçut très-favorablement et lui donna le pallium, avec un privilège qui l'établissait primate sur toute l'Espagne. Cette bulle, du 15 octobre 1088, est adressée à l'archevêque Bernard; le Pape dit en substance : « Nous rendons à Dieu de grandes actions de grâces de ce que l'Église de Tolède, dont la dignité est si ancienne et dont l'autorité a été si grande en Espagne et en Gaule, vient d'être délivrée de l'oppression des Sarrasins après environ trois cent soixantedix ans. C'est pourquoi, tant par le respect de cette Église qu'à la prière du roi Alphonse, nous vous donnons le pallium, c'est-à-dire la plénitude de la dignité sacerdotale, et nous vous établissons primate dans tous les royaumes des Espagnes, comme il est certain que l'ont été anciennement les évêques de Tolède. Tous les évêques des Espagnes vous regarderont comme leur primate, et, s'il s'élève entre eux quelque question qui le mérite, ils vous en feront le rapport, sauf toutefois les privilèges de chaque métropolitain ¹. »

Urbain écrivit en même temps au roi Alphonse une lettre en ces termes : « Il y a deux choses par lesquelles le monde est principalement gouverné, la dignité sacerdotale et la puissance royale. Mais, très-cher fils, la dignité sacerdotale surpasse la puissance royale d'autant plus que nous devons rendre compte de tous les rois mêmes au Roi de tous. C'est pourquoi la sollicitude pastorale nous oblige de pourvoir au salut non-seulement des petits, mais encore des grands, afin que nous puissions restituer sans lésion au véritable Pasteur les brebis qu'il nous a confiées. Nous devons particulièrement veiller au salut de vous, que le Christ a rendu le défenseur de la foi chrétienne et de l'Église. Souvenez-vous donc, bien-aimé fils, souvenez-vous quelle gloire la grâce de la majesté divine vous a conférée, afin que, comme Dieu a illustré votre royaume par-dessus les autres, vous vous appliquiez aussi à le servir avec plus de dévouement. Car le Seigneur lui-même dit par le prophète : « J'honorerai ceux qui m'honorent, mais ceux qui me méprisent seront sans

gloire. » Nous rendons grâces au Seigneur et à vos travaux de ce que l'Église de Tolède a été délivrée du joug des Sarrasins. Suivant vos exhortations, nous avons reçu dignement et respectueusement l'évêque de cette ville, notre vénérable frère Bernard, et, lui accordant le pallium, nous avons octroyé à l'Église de Tolède le privilège de son antique majesté; car nous le constituons primate dans tout le royaume des Espagnes, et tout ce que l'Église de Tolède a jamais eu autrefois, nous ordonnons, par l'autorité apostolique, qu'elle l'ait à l'avenir. Écoutez-le donc comme votre bien-aimé père, exécutez fidèlement ce qu'il vous dira de la part du Seigneur, et ne cessez de protéger et de relever son Église. » Le Pape témoigne ensuite sa peine touchant la manière dont le roi en avait usé envers l'évêque de Saint-Jacques, qui ne remplissait guère bien les devoirs de l'épiscopat, mais que le roi avait contraint, par la prison, à s'en déclarer indigne devant tout le peuple ¹.

La même année 1088 Artauld, élu évêque d'Elne, en Roussillon, vint à Rome pour se faire sacrer par le Pape Urbain; car son métropolitain Dalmace, archevêque de Narbonne, refusait de le sacrer, à cause d'un serment qu'Artauld avait fait aux chanoines, après son élection, pour la conservation des biens de l'Église. Dalmace prétendait sans doute que ce serment était simoniaque; mais Artauld soutenait qu'il ne l'était point, puisqu'il n'en avait fait aucune convention avant que d'être élu. C'est ce qu'il affirma par serment devant le Pape, qui le sacra évêque après qu'il se fut ainsi purgé du soupçon de simonie ².

Un autre évêque d'Espagne se trouvait à Rome dans le même temps que l'archevêque Bernard de Tolède; c'était Bérenger, évêque d'Aussone ou Vic, en Catalogne, qui poursuivait le rétablissement de la métropole de Tarragone. Cette ville, qui, sous les Romains, donnait son nom au tiers de l'Espagne, avait été tellement ruinée depuis l'invasion des Sarrasins que son évêché avait été uni à celui d'Aussone, et la province soumise à la métropole de Narbonne pendant quatre cents

¹ Baron, et Pagi, ann. 1088.

¹ Labbe, t. 10, p. 458. Mansi, t. 20. — ² Marca, *Concord.*, l. 5, c. 41.

ans. Béranger obtint du Pape Urbain II une bulle adressée aux trois comtes Béranger de Barcelone, Ermengaud d'Urgel et Bernard de Besalu, aux évêques de la province et à tout le clergé et à la noblesse, par laquelle le Pape les exhorte à faire tous leurs efforts pour rétablir la ville de Tarragone, en sorte que l'on puisse y remettre un siège épiscopal. Il leur donne cette bonne œuvre pour pénitence, et promet à ceux qui devaient aller à Jérusalem ou ailleurs la même indulgence que s'ils avaient accompli leur pèlerinage. Cette ville étant rétablie pour le temporel, il promet de lui rendre ses privilèges pour le spirituel, c'est-à-dire le droit de métropole, sauf toutefois le droit de l'Église de Narbonne, si elle peut montrer que la province de Tarragone lui appartienne par l'autorité du Saint-Siège. Cette bulle est du 1^{er} juillet 1089¹.

L'année suivante (1090), vers la Pentecôte, le Pape Urbain fit tenir par ses légats à Toulouse un concile auquel assistèrent les évêques de diverses provinces, et l'on y corrigea plusieurs abus. L'évêque de Toulouse s'y purgea canoniquement des crimes dont il était accusé, et, à la prière du roi de Castille, une légation fut envoyée à Tolède pour y rétablir la religion. Bernard, archevêque de Tolède, retournant de Rome en Espagne, assista à ce concile avec le cardinal Rainier, nouveau légat pour l'Espagne².

Rainier passa en Catalogne; où il reçut, au nom du Pape, la donation de Béranger, comte de Barcelone, qui donna à l'Église romaine la ville de Tarragone, reconnaissant que lui et ses successeurs ne la tiendraient désormais que comme vassaux du Pape et lui en payeraient tous les cinq ans vingt-cinq livres pesant d'argent; ce qu'il fit par le conseil de Béranger, nouvel archevêque de Tarragone, et de l'évêque de Girone, nommé aussi Béranger. Cette donation facilita le rétablissement de la métropole de Tarragone, nonobstant l'opposition de Dalmace, archevêque de Narbonne, qui, sur la lettre que le Pape avait écrite aux seigneurs de Catalogne, était venu à Rome soutenir ses droits. Le Pape lui de-

mandas'il avait des privilèges du Saint-Siège pour établir la primatie qu'il prétendait sur la province de Tarragone. Dalmace répondit que son Église en avait eu et qu'il espérait les trouver; sur quoi le Pape écrivit à Rainier, son légat, que, si ces privilèges ne se trouvaient point, il travaillât avec les seigneurs du pays à rétablir l'Église de Tarragone. La métropole de Tarragone fut effectivement rétablie. Le Pape y transféra Béranger d'Aussonne, comme ayant été par ses soins le principal auteur de ce rétablissement. Il lui accorda le pallium et lui permit, à lui et à ses successeurs, de garder l'Église d'Aussonne jusqu'à l'entier rétablissement de celle de Tarragone. C'est ce qu'on voit par la bulle donnée à Capoue le 1^{er} juillet 1091¹.

La même année on tint un concile à Léon, à l'occasion des funérailles de Garsias, roi de Galice, frère d'Alphonse, qui le tenait en prison depuis vingt ans. Le cardinal Rainier y assista avec Bernard, archevêque de Tolède, et plusieurs autres évêques. On y résolut que les offices ecclésiastiques seraient célébrés en Espagne suivant la règle de saint Isidore. On ordonna aussi qu'à l'avenir les écrivains se serviraient de l'écriture gauloise dans tous les actes ecclésiastiques, au lieu de la gothique, qui était en usage à Tolède. C'était pour faciliter la communication intellectuelle d'une nation à l'autre. C'est dans ce même but que l'on substitua, à Tolède comme ailleurs, l'office gallican ou romain, alors le même, à l'office mozarabe, introduit par les Goths².

En Angleterre le prince Edgar, neveu de saint Édouard le Confesseur, et qui aurait dû lui succéder sur le trône par droit d'hérédité, si ce droit seul avait suffi alors, s'était soumis d'abord à Guillaume le Conquérant. Quelque temps après il s'enfuit secrètement avec sa sœur Marguerite. Le vaisseau sur lequel ils s'embarquèrent fut assailli d'une violente tempête qui les jeta sur la côte d'Écosse. Malcolm III, roi de ce pays, les reçut l'un et l'autre et leur fit un accueil favorable. Il s'intéressa d'autant plus à leur malheur qu'il s'était trouvé dans une position toute pa-

¹ Marc. Hisp., l. 4, p. 470. — ² Labbe, t. 10, p. 382. Mansi, t. 20.

¹ Marc. Hisp., l. 4, p. 408. — ² Labbe, t. 10, p. 426.

reille. En effet il avait été obligé de prendre la fuite après la mort de son père Duncan, que Macbeth, général d'une partie des troupes, avait tout à la fois privé de la vie et de la couronne. Ayant erré longtemps en divers lieux il s'était retiré à la cour de saint Édouard le Confesseur. Soutenu de la protection de ce prince, qui lui donna un corps de dix mille hommes, il retourna en Écosse, où les nouveaux secours qu'il tira de ceux qui tenaient pour lui mirent son armée en état de remporter une victoire complète sur ses ennemis. Macbeth fut tué lui-même, après avoir joui dix-sept ans du fruit de son usurpation. Par cette victoire Malcolm recouvra l'Écosse, et il fut proclamé roi à Scone, en 1057.

Lorsque ce prince vit Edgar et Marguerite dans son royaume, son cœur s'attendrit sur leur malheureux sort. Il leur procura tous les secours qui dépendaient de lui, et il se félicita de l'occasion de pouvoir les assister. Guillaume voulait qu'on les lui remit entre les mains, mais Malcolm refusa de se prêter à une si noire trahison. Ce refus alluma le flambeau de la guerre. Les troupes de Guillaume furent toujours battues par le roi d'Écosse. Enfin on parla de paix, et elle fut conclue à certaines conditions, dont l'une était que Guillaume traiterait Edgar comme son ami.

Cependant Marguerite donnait à l'Écosse le spectacle de toutes les vertus. Elle avait appris, dès ses premières années, à mépriser l'éclat trompeur des pompes mondaines et à regarder les plaisirs comme un poison d'autant plus dangereux qu'il flatte en donnant la mort. C'était bien moins par sa rare beauté que par un heureux assemblage de toutes les qualités de l'esprit et du cœur qu'elle s'attirait l'admiration de toute la cour. Les honneurs qu'on lui rendait ne portaient aucune atteinte à son humilité. Toute son ambition était de se rendre agréable au Roi des rois. Elle ne trouvait de satisfaction que dans les charmes de l'amour divin, et cet amour elle l'entretenait et le nourrissait par l'exercice de la prière et de la méditation, auquel il lui arrivait souvent de consacrer les jours entiers. Considérant Jésus-Christ dans la personne des pauvres, elle saisissait toutes les

occasions qui se présentaient de les servir, de les consoler et de pourvoir à leurs différents besoins.

Malcolm, touché de tant de vertus, conçut pour Marguerite la plus haute estime ; il crut même devoir lui proposer de s'unir à elle par les liens du mariage ; il fut au comble de ses désirs lorsque la princesse, moins par sa volonté propre que par le conseil des siens, y eut donné son consentement. Marguerite fut mariée et couronnée reine d'Écosse en 1070 ; elle était dans la vingt-quatrième année de son âge.

Quoique Malcolm eût des mœurs peu polies il n'avait cependant rien dans le caractère qui sentît la fierté ou la bizarrerie, et l'on ne remarquait en lui aucune mauvaise inclination. Marguerite, par une conduite pleine de respect et de condescendance, se rendit bientôt maîtresse de son cœur. Elle se servit de l'ascendant qu'elle avait sur lui pour faire fleurir la religion et la justice, pour procurer le bonheur des peuples et pour inspirer à son mari ces sentiments qui en ont fait un des plus vertueux rois d'Écosse. Elle adoucit son caractère, cultiva son esprit, polit ses mœurs et l'embrasa d'amour pour la pratique des maximes de l'Évangile. Le roi était si charmé de la sagesse et de la piété de son épouse que non-seulement il lui laissait l'administration de ses affaires domestiques, mais qu'il se conduisait encore par ses avis dans le gouvernement de l'État. Marguerite, au milieu du tumulte des affaires, savait conserver le recueillement de l'âme et se prémunir contre les dangers de la dissipation. Une extrême exactitude à faire toutes ses actions en vue de Dieu, l'exercice continuel de la prière, la pratique constante du renoncement à soi-même étaient les principaux moyens qu'elle employait pour se maintenir dans une disposition aussi parfaite. L'étendue de son génie ne le cédait point à l'éminence de ses vertus. On admirait en Écosse, et même dans les pays étrangers, sa prudence, qui pourvoyait à tout, son application aux affaires publiques et particulières, son ardeur à saisir toutes les occasions de rendre les peuples heureux, sa sagesse et sa dextérité dans l'accomplissement des de-

voirs attachés à l'exercice de l'autorité royale.

Dieu bénit le mariage de Marguerite et de Malcolm ; il en sortit plusieurs enfants, qui ne dégénérèrent point de la vertu de ceux dont ils avaient reçu le jour. La reine devint mère de six princes, savoir, Édouard, Edmond, Edgar, Éthelred, Alexandre, David, et de deux princesses, qui reçurent, l'une le nom de Mathilde, l'autre celui de Marie. La première épousa Henri I^{er}, roi d'Angleterre ; la seconde fut mariée à Eustache, comte de Boulogne. Edgar, Alexandre et David parvinrent successivement à la couronne d'Écosse, et régnèrent tous avec une grande réputation de valeur, de sagesse et de piété. David se distingua encore au-dessus de ses deux frères, et l'on a dit de lui à juste titre qu'il avait été le plus bel ornement du trône écossais.

Marguerite fut le principal instrument dont Dieu se servit pour former ces princes à la vertu ; elle eut soin de les prémunir de bonne heure contre ces écueils où ne vont que trop souvent échouer ceux qui naissent dans les cours des rois. En même temps qu'elle leur faisait sentir le vide et le néant des choses humaines elle peignait la vertu avec tous ses charmes et leur inspirait l'horreur du péché avec l'amour de Dieu et la crainte de ses jugements. Les précepteurs et les gouverneurs qu'elle mit auprès d'eux étaient des hommes remplis de religion ; elle éloignait de leurs personnes tous ceux qui n'avaient pas une piété reconnue. L'expérience et la nature du cœur humain lui avaient appris que les enfants ne se défont presque jamais des impressions qu'ils ont reçues de la conduite de leurs maîtres et de tous ceux avec lesquels ils ont eu à vivre dans leurs premières années. Elle se faisait rendre compte des progrès que faisaient les jeunes princes, et se chargeait souvent elle-même du soin de leur enseigner ce que la profession du Christianisme exigeait d'eux.

Lorsque les princesses ses filles furent en âge de profiter de ses exemples elle les associa à ses exercices spirituels et à toutes ses bonnes œuvres. Elle ne se contentait pas de leur inspirer l'amour des vertus ; elle faisait encore de ferventes prières pour demander à Dieu la conservation de leur innocence et

leur avancement dans la piété. Elle leur faisait goûter ses instructions par la douceur et la charité avec lesquelles elle savait les assaisonner. Les personnes vicieuses n'osaient approcher d'elles non plus que des princes leurs frères ; elle n'osaient même paraître à la cour, où la vertu seule pouvait servir de recommandation et où le défaut de piété était un titre d'exclusion pour toutes les places.

Marguerite regardait le royaume d'Écosse comme une grande famille dont elle était la mère ; elle se crut donc obligée de faire servir à le rendre heureux et le rang dans lequel la Providence l'avait placée et l'autorité que le roi avait remise entre ses mains. Mais, sachant que le bonheur des peuples est inséparable de la pratique de la religion, elle s'appliqua surtout à réformer les abus et à bannir l'ignorance dans laquelle la plupart des Écossais étaient par rapport à leurs principaux devoirs. Ainsi son premier soin fut d'établir partout de saints ministres et des prédicateurs zélés. Elle appuyait de son autorité les ecclésiastiques et les magistrats, afin qu'ils pussent arrêter plus efficacement le cours des désordres ; par là elle vint à bout d'empêcher la profanation des dimanches et des fêtes, ainsi que la violation du jeûne du carême. Ce fut pour elle une grande joie de voir la religion reprendre ses droits et les peuples s'empresser à l'envi de rendre à Dieu ce qu'ils lui devaient dans les jours et les temps spécialement consacrés à son service. Elle bannit avec un égal succès la simonie, l'usure, les mariages incestueux, la superstition et plusieurs autres scandales. Elle ne fit pas plus de grâce à ceux qui ne communiaient pas même à Pâques, sous prétexte qu'ils craignaient de recevoir indignement l'Eucharistie. On leur représenta, par ses ordres, qu'une pareille disposition venait d'un fond de lâcheté et d'impénitence, que les pécheurs devaient travailler à se purifier de leurs crimes par les larmes d'un sincère repentir, et que l'esprit de l'Église était que l'on participât au corps et au sang de Jésus-Christ. Ces instructions produisirent l'effet que la pieuse reine en attendait.

Ayant formé le louable projet de polir et de civiliser la nation écossaise, elle accorda

sa protection à ceux qui excellaient dans les arts et les sciences. L'amour des lettres, après avoir adouci la férocité des mœurs, éclaira les esprits, les rendit plus sociables et plus propres à la pratique des vertus morales. Elle fit des établissements que Malcolm approuva et dont il assura la stabilité par des lois pleines de sagesse.

Entre toutes les vertus qui brillaient en sa personne la charité envers les pauvres occupait une des premières places. Ses revenus ne pouvaient suffire à la multitude de ses aumônes ; elle donnait souvent une partie de ce qui était destiné à ses propres besoins. Toutes les fois qu'elle paraissait en public on la voyait environnée d'une foule de veuves, d'orphelins et de malheureux de toute espèce, qui couraient à elle comme à leur mère commune. Jamais elle ne renvoyait ceux qui imploraient son secours sans les avoir consolés et assistés. En rentrant dans son palais elle le trouvait encore rempli de pauvres, auxquels elle lavait les pieds et qu'elle servait de ses propres mains. Sa coutume était de ne se mettre à table qu'après avoir donné à manger à neuf petits orphelins et à vingt-quatre grands pauvres ; souvent, surtout dans l'Avent et le Carême, le roi et la reine faisaient venir jusqu'à trois cents de ces derniers, auxquels ils distribuaient, le genou en terre, des viandes semblables à celles qu'on avait préparées pour leur table. Malcolm servait les hommes et Marguerite les personnes de son sexe. La reine visitait aussi fréquemment les hôpitaux, où les malades ne pouvaient se lasser d'admirer son humilité et son extrême tendresse pour eux. Par ses aumônes elle libérait encore les débiteurs insolubles et relevait les familles ruinées. Les étrangers, principalement les Anglais, lui furent souvent redevables de la délivrance de leurs prisonniers. Elle rachetait par préférence ceux qui étaient tombés entre les mains de maîtres durs et intraitables. Les pauvres étrangers trouvaient un asile dans les hôpitaux qu'elle avait fondés pour les recevoir.

Malcolm concourait avec Marguerite à toutes ces bonnes œuvres. « Il apprend, dit Thierry, le confesseur et le biographe de la

sainte, il apprend à passer souvent la nuit dans les exercices de piété. C'est quelque chose d'étonnant, continue-t-il, de voir la ferveur de ce prince à la prière ; il possède l'esprit de componction et le don des larmes dans un degré bien supérieur à l'état d'un homme qui vit dans le siècle. » « La reine, dit un autre auteur, l'excitait aux œuvres de justice et de miséricorde et à la pratique des autres vertus ; en quoi elle réussissait merveilleusement, par un effet de la grâce de Dieu. Le roi se montrait toujours prêt à seconder ses heureuses dispositions. Voyant que Jésus-Christ habitait dans le cœur de Marguerite, il ne manquait jamais de suivre ses conseils. »

Comme la sainte dormait peu et qu'elle se privait de tous ces amusements que les gens du monde ont coutume de se permettre, il lui restait chaque jour beaucoup de temps pour ses exercices de piété. En Carême et en Avent elle se levait à minuit et allait à l'église pour assister à matines. De retour dans sa chambre elle y lavait les pieds à six pauvres qui l'attendaient ; après quoi elle donnait à chacun d'eux une ample aumône ; elle reposait ensuite une heure ou deux. A son réveil elle retournait à sa chapelle, où elle entendait quatre ou cinq messes basses, indépendamment de celle qui se chantait au chœur. Outre cela elle avait des heures marquées pour prier dans son cabinet. « Elle gardait, dit son biographe, la plus rigoureuse sobriété dans ses repas, ne mangeant qu'autant qu'il fallait pour ne pas mourir, et fuyant tout ce qui aurait pu flatter la sensualité. Elle paraissait plutôt goûter que manger ce qu'on lui présentait. En un mot ses œuvres étaient plus étonnantes que ses miracles ; car le don d'en faire lui fut aussi communiqué. Elle possédait l'esprit de componction dans un degré éminent. Quand elle me parlait des douceurs ineffables de la vie éternelle ses paroles étaient accompagnées d'une grâce merveilleuse. Sa ferveur était si grande dans ces occasions qu'elle ne pouvait arrêter les larmes abondantes qui coulaient de ses yeux ; elle avait une telle tendresse de dévotion qu'en la voyant je me sentais pénétré d'une vive componction. » Personne ne gardait

plus exactement qu'elle le silence à l'église ; personne ne montrait un esprit plus attentif à la prière. Souvent elle pressait son confesseur de l'avertir de tout ce qu'il y aurait de répréhensible dans ses paroles et dans ses actions ; il lui paraissait qu'il la ménageait trop à cet égard. C'était son humilité profonde qui lui faisait désirer des réprimandes que les autres ont coutume de supporter si impatiemment. Tous les ans elle faisait deux carêmes, chacun de quarante jours : l'un avant Noël, l'autre avant Pâques ; elle pratiquait alors des austérités extraordinaires. Chaque jour elle récitait les petits offices de la Trinité, de la Passion et de la sainte Vierge, sans compter celui des Morts.

Les instructions de Marguerite avaient pleinement convaincu Malcolm qu'un roi, étant le père de son peuple, doit aimer la paix et fuir la guerre comme le plus terrible des fléaux ; que les conquérants, si vantés dans l'histoire, n'étaient nés que pour le malheur de la terre et surtout pour le malheur de l'État qu'ils avaient gouverné ; que leurs exploits, considérés avec les yeux de la foi, n'étaient qu'un tissu de meurtres et de brigandages. Mais ce prince savait en même temps qu'il est du devoir d'un roi de ne pas ignorer le métier de la guerre et d'être toujours prêt à prendre les armes dans l'occasion, pour défendre son peuple contre les attaques de l'ennemi.

Guillaume le Roux, qui était monté sur le trône d'Angleterre en 1087, le mit dans la nécessité de donner des marques de sa valeur. Ce prince surprit le château d'Alnwick, dans le Northumberland, et ordonna de passer la garnison au fil de l'épée. Le roi d'Écosse demanda la restitution de cette place. Sur le refus qu'on fit de la lui remettre il l'assiégea dans les formes. La garnison anglaise, se voyant pressée de toutes parts et réduite à la dernière extrémité, feignit de vouloir se rendre et proposa au roi de venir lui-même recevoir les clefs de la ville ; mais le soldat qui les lui présentait au bout d'une lance saisit le moment où il avançait les mains pour lui porter dans les yeux un coup de cette lance, dont il mourut. Édouard, fils du roi d'Écosse, continua vivement le siège pour venger la

mort de son père. Sa valeur, qui l'avait entraîné trop loin, lui coûta la vie ; il fut tué dans un assaut. Les Écossais ressentirent une grande douleur de cette double perte et levèrent le siège. Les corps des deux princes furent transportés au monastère de Dumferlin, que le roi venait de fonder avec la reine. La mort de Malcolm arriva l'an 1093 ; son règne avait été de trente-trois ans. On lit son nom, avec celui des saints, dans quelques calendriers d'Écosse.

Les malheurs dont nous venons de parler furent extrêmement sensibles à la reine, mais sa vertu les lui fit supporter avec résignation. Elle était au lit, et très malade, quand elle les apprit. Voici la relation de sa dernière maladie, d'après son confesseur et son biographe Thierry : « Marguerite connut, par une lumière intérieure, le moment de sa mort longtemps avant qu'il arrivât. Ayant demandé à me parler en particulier, elle fit une revue générale de sa vie. Des torrents de larmes coulaient de ses yeux à chaque parole qu'elle disait ; sa componction était si vive que je ne pouvais m'empêcher moi-même de pleurer. De temps en temps les soupirs et les sanglots nous suffoquaient tellement l'un et l'autre qu'il nous était impossible à tous deux de proférer aucune parole. Elle finit par me dire ce qui suit : Adieu, car je disparaîtrai bientôt de dessus la terre. Vous ne tarderez pas à me suivre. J'ai deux grâces à vous demander : l'une est que vous vous souveniez de ma pauvre âme dans vos prières et vos sacrifices, tant que Dieu vous laissera la vie ; l'autre est que vous assistiez mes enfants et que vous leur appreniez à craindre et à aimer Dieu. Promettez-moi de m'accorder ce que je vous demande en présence du Seigneur, qui est le seul témoin de notre conversation. »

La pieuse reine vécut encore après cela environ six mois. Durant tout ce temps-là elle fut rarement en état de se lever. On ne l'entendit jamais se plaindre ; elle supportait au contraire avec une patience admirable ses peines, qui ne faisaient qu'augmenter chaque jour. Lorsque Malcolm alla faire la guerre dans le Northumberland elle mit tout en usage pour le dissuader de marcher à la

tête de son armée, et ce fut pour la première fois que le prince ne suivit point ses avis. Malcolm passa outre, parce qu'il attribuait les représentations de la reine à un excès de tendresse qui la faisait craindre pour sa vie, et parce qu'il savait que la présence du souverain anime et soutient le courage des soldats. Sa mort précéda de quatre jours celle de la vertueuse princesse.

Marguerite parut triste et pensive le jour où le roi fut tué, et elle dit à ceux qui l'environnaient : « Il est peut-être arrivé aujourd'hui à l'Écosse un malheur tel qu'elle n'en a point éprouvé de semblable depuis longtemps. » Le quatrième jour, ses peines étant un peu diminuées, elle se fit conduire dans son oratoire, où elle reçut le saint Viatique. Lorsqu'elle fut retournée dans son appartement un redoublement de fièvre et de douleur l'obligea de se mettre au lit. Elle ordonna à ses chapelains de recommander son âme à Dieu. En même temps elle envoya chercher une croix qui était en grande vénération dans l'Écosse ; elle l'embrassa dévotement, et, avec elle, forma plusieurs fois sur son corps le signe sacré du salut ; puis, la serrant entre ses mains et fixant ses yeux dessus, elle récita le psaume cinquantième et plusieurs autres prières.

Sur ces entrefaites Edgar, son fils, arriva de l'armée ; elle lui demanda comment se portaient Malcolm et Édouard ; celui-ci, craignant d'augmenter son mal, lui répondit qu'ils se portaient bien. « Je sais ce qu'il en est, » répliqua-t-elle. Alors, levant les mains au ciel, elle fit la prière suivante : « Dieu tout-puissant, je vous remercie de m'avoir envoyé une si grande affliction dans les derniers moments de ma vie ; j'espère qu'avec votre miséricorde elle servira à me purifier de mes péchés. » Un instant après, sentant qu'elle allait expirer, elle redoubla de ferveur et répéta plusieurs fois ces paroles : « Seigneur Jésus, qui par votre mort avez donné la vie au monde, délivrez-moi de tout mal. » Enfin son âme fut affranchie des liens du corps le 16 novembre 1093, dans la quarante-septième année de son âge. Elle fut canonisée, en 1251, par Innocent IV ; en 1693 Innocent XII fixa sa fête au 10 juin. Sa Vie

fut écrite peu après sa mort par Thierry, son confesseur. Nous ne nous souvenons pas d'avoir vu, même dans les premiers siècles de l'Église, une vie plus édifiante que celle de la reine d'Écosse ¹.

La vie du premier roi normand d'Angleterre, Guillaume le Conquérant, quoique chrétienne pour le fond, était loin d'être aussi parfaite. Voici comment le dépeint un auteur anglais du temps. « Si quelqu'un désire connaître quel homme c'était, ou quel genre de dignité il avait, ou de combien de terres il était le seigneur, nous allons le décrire comme nous l'avons connu ; car nous l'avons vu et nous avons vécu quelque temps parmi ses familiers. Le roi Guillaume était un homme très-sage et très-riche, plus respectable et plus puissant qu'aucun autre de sa cohorte étrangère. Il était doux avec les bonnes gens qui aimaient Dieu et sévère au-delà de toutes bornes à ceux qui résistaient à sa volonté. Dans tous les lieux où Dieu lui permit de vaincre l'Angleterre il éleva un noble monastère, y plaça des moines et le dota richement. Il représentait honorablement. Trois fois chaque année il portait son heaume royal, lorsqu'il était en Angleterre : à Pâques il le portait à Winchester, à la Pentecôte à Westminster, et au cœur de l'hiver à Gloucester. Et alors il était accompagné de tous les riches hommes de l'Angleterre, archevêques et évêques, abbés et comtes, baronnets et chevaliers. Il était, au surplus, très-rude et très-farouche ; aussi aucun homme n'osait rien entreprendre contre sa volonté. Il retenait dans les chaînes les comtes qui avaient agi contre son vouloir. Il renvoya des évêques de leurs évêchés, des abbés de leurs abbayes, et mit des baronnets en prison, et à la fin il n'épargna pas même son propre frère Eudes, évêque de Bayeux ; il le mit en prison. Toutefois nous ne devons pas oublier le bon ordre qu'il mit dans cette contrée, ordre tel qu'un homme bon à quelque chose pouvait voyager à travers le royaume avec sa ceinture pleine d'or sans aucune vexation ; et aucun homme n'eût osé tuer un autre homme, quoiqu'il en eût reçu la plus forte

¹ *Acta SS.*, 10 juin.

injure possible. Il donna des lois à l'Angleterre, et, par son habileté, il était parvenu à la connaître si bien qu'il n'y avait pas un arpent de terre dont il ne sût à qui il était et quelle en était la valeur. Cependant les hommes de son temps ont beaucoup souffert, et de très-grandes oppressions. Il fit construire des châteaux pour renfermer et opprimer les pauvres gens. Il était vraiment dur. Il prit à ses sujets plusieurs marcs d'or et plusieurs centaines de livres d'argent, et il les prit quelquefois de droit, mais plus souvent par force et sans véritable nécessité. Il était tombé dans l'avarice, et la rapacité était devenue sa passion. Il donnait ses terres à rente aussi cher qu'il pouvait. S'il se présentait quelqu'un qui offrit plus que le premier n'avait donné le roi les cédait à celui qui donnait le plus ; s'il en survenait un troisième qui en offrit encore davantage, le roi cédait enfin au plus offrant. Il se souciait peu de la manière criminelle dont ses baillis prenaient l'argent des pauvres gens et combien de choses ils faisaient illégalement ; car, plus ces baillis parlaient de droit légal, plus ils agissaient contre la loi. Il établit plusieurs forêts de chasse royale, et il fit à cet égard des lois portant que quiconque tuerait un cerf ou une biche ou un sanglier serait puni par la perte des yeux. Il rendit aussi un décret concernant les lièvres, qu'il ordonna de laisser courir en paix. Les gens riches se plaignaient et les pauvres gens murmuraient ; mais il était si dur qu'il n'avait aucun souci de la haine d'eux tous ; car il était nécessaire de suivre en tout la volonté du roi si l'on voulait vivre, si l'on voulait avoir des terres, ou des biens, ou sa faveur. Hélas ! un homme peut-il être aussi capricieux, aussi bouffi d'orgueil et se croire lui-même autant au-dessus des autres hommes ! Puisse le Dieu tout-puissant avoir merci de son âme et lui accorder le pardon de ses fautes ! » C'est ainsi que l'auteur anglais et contemporain de la *Chronique saxonne* parle de Guillaume le Conquérant¹.

Dans les premiers mois de l'année 1087 le roi Guillaume, séjournant en Normandie,

s'occupa de terminer, avec Philippe I^{er}, roi de France, une ancienne contestation. A la faveur des troubles qui suivirent la mort du duc Robert, le comté de Vexin, situé entre l'Epte et l'Oise, avait été démembré de la Normandie et réuni à la France. Guillaume se flattait de recouvrer sans guerre cette portion de son héritage, et, en attendant l'issue des négociations, il prenait du repos à Rouen ; il gardait même le lit, d'après le conseil de ses médecins, qui tâchaient de réduire par une diète rigoureuse son excessif embonpoint. Croquant avoir peu de chose à craindre d'un homme absorbé dans de pareils soins, Philippe ne faisait aux réclamations du Normand que des réponses évasives, et, de son côté, celui-ci semblait prendre le retard en patience. Mais un jour, dit-on, le roi de France s'avisait de dire, en plaisantant avec ses amis : « Sur ma foi, le roi d'Angleterre est long à faire ses couches ; il y aura grande fête aux relevailles. » Ce propos, rapporté à Guillaume, le piqua au point de lui faire tout oublier pour la vengeance. Il jura par ses plus grands serments, par la splendeur et la naissance de Dieu, d'aller faire ses relevailles à Notre-Dame de Paris avec dix mille lances en guise de cierges.

En effet, reprenant tout à coup son activité, il rassembla des troupes, et, au mois de juillet, il entra en France par le territoire dont il revendiquait la possession. Les blés étaient encore dans les champs et les arbres se chargeaient de fruits. Il ordonna que tout fût dévasté sur son passage, fit fouler les moissons par sa cavalerie, arracher les vignes et couper les arbres fruitiers. La première ville qu'il rencontra fut Mantes-sur-Seine ; il y fit mettre le feu. L'église de la Sainte-Vierge fut réduite en cendres ; deux reclus et une femme recluse furent brûlés dans leurs cellules. Guillaume, s'approchant trop près de l'embrasement, qu'il regardait avec complaisance, se sentit incommode de la chaleur ; d'autres disent qu'il fut blessé par son cheval en lui faisant sauter un fossé.

Quoi qu'il en soit, ce prince, se sentant malade, se fit reporter à Rouen, où, dès qu'il fut arrivé, Gilbert, évêque de Lisieux, et Gontard, abbé de Jumièges, qui étaient ses

¹ *Chron. Sax.*, p. 189-191.

médecins, lui annoncèrent qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Guillaume, et il remplit toute sa maison de cris lamentables. Ce n'est pas que dans le fond il craignît la mort, qu'il avait affrontée dans tant de combats, mais il ne pouvait se consoler de mourir avant que d'avoir fait pénitence, et les remords de sa conscience le faisaient plus souffrir que les douleurs aiguës de sa maladie.

Pour éviter le bruit de la ville ce prince se fit porter au prieuré de Saint-Gervais, proche de Rouen. Les évêques et les abbés qui s'étaient rendus auprès de lui, tâchèrent de lui inspirer des sentiments de confiance en la miséricorde de Dieu. Il fit sa confession et reçut le saint Viatique avec de vifs sentiments de repentir. Il dressa ensuite son testament, par lequel il légua ses trésors aux églises et aux monastères. Il fit donner une grosse somme d'argent au clergé de Mantes pour rebâtir les églises qu'il avait fait brûler dans la dernière guerre. Il se reprochait surtout ce péché, et il croyait que sa mort en était la punition. Il accorda ensuite la liberté à tous les prisonniers, même à Eudes ou Odon, son frère, évêque de Bayeux, qu'il avait juré de ne jamais délivrer.

Ce prince, ne pouvant se calmer par toutes ces bonnes œuvres, fit une espèce de confession publique de toute sa vie passée. « Hélas ! dit-il, je tremble à la vue du nombre et de l'énormité de mes péchés. Voilà que je vais comparaître devant le terrible tribunal de Dieu, et je ne sais que faire pour y trouver grâce ; car, depuis mon enfance, j'ai été nourri dans la guerre et j'ai versé beaucoup de sang. Il m'est impossible de faire le dénombrement de tous les péchés que j'ai commis depuis ma naissance et dont je me vois obligé d'aller rendre compte. » Il fit ensuite un précis de sa vie et un détail des principales fautes qu'il se reprochait, surtout depuis la conquête de l'Angleterre. Après quoi, adressant la parole aux évêques et aux prêtres qui l'environnaient, il ajouta : « Je vous conjure instamment de prier Dieu qu'il m'accorde le pardon de tant de péchés. J'ordonne qu'on distribue mon trésor aux pauvres et

aux églises, afin que ce qui a été amassé par la violence et l'injustice soit employé à l'usage des saints ; mais sur toutes choses je vous prie, vous autres évêques et abbés, de ne pas oublier avec quelle tendresse je vous ai aimés et avec quel zèle j'ai pris votre défense.

« Je n'ai jamais violé les droits de l'Eglise de Dieu, qui est notre mère ; au contraire, je l'ai constamment honorée selon mon pouvoir. Je n'ai point vendu les dignités ecclésiastiques. J'ai toujours détesté et proscrit la simonie. Pour ce qui regarde la nomination aux prélatures, j'ai cherché la vertu, le mérite et l'érudition, et, autant qu'il m'a été possible, j'ai donné le gouvernement des Eglises et des monastères à ceux que j'ai crus les plus dignes ; témoin Lanfranc, archevêque de Cantorbéry ; Anselme, abbé du Bec ; Gerbert, abbé de Fontenelle ; Durand, abbé de Troarne, et plusieurs savants hommes de mes États, dont la réputation vole, je crois, jusqu'aux extrémités du monde. Ce sont ces personnes dont j'ai pris le plus volontiers conseil, et avec qui je me suis entretenu avec le plus de plaisir, parce que j'ai trouvé dans leurs discours la vérité et la sagesse. J'ai augmenté et enrichi neuf abbayes de moines et une de religieuses, qui ont été fondées en Normandie par mes ancêtres. De plus, durant le temps de mon gouvernement, on a bâti dans mon duché dix-sept monastères d'hommes et six de filles, où le Seigneur est servi avec édification. Ce sont les forteresses qui défendent la Normandie, et c'est là que les Normands apprennent à combattre le démon et les vices de la chair. J'ai fait, approuvé ou procuré toutes ces fondations. »

Le roi Guillaume avait trois fils : Robert, Guillaume le Roux et Henri. Les deux plus jeunes ne quittaient point le chevet de son lit, attendant avec impatience qu'il dictât ses dernières volontés. Robert, l'aîné des trois, était absent depuis sa dernière querelle avec son père. C'était à lui que Guillaume, du consentement des chefs de Normandie, avait légué autrefois son titre de duc, et, malgré la malédiction qu'il avait prononcée depuis contre Robert, il ne chercha point à le déshériter de ce titre, que le vœu des Normands lui

avait destiné. « Quant au royaume d'Angleterre, dit-il, je ne le lègue en héritage à personne, mais je le recommande à l'éternel Créateur à qui j'appartiens et dans la main de qui sont toutes choses. La raison en est que je n'ai point reçu ce grand royaume en héritage, mais que je l'ai enlevé au roi parjure Harold par de cruels combats et au prix de beaucoup de sang. J'ai eu trop de haine pour les naturels du royaume ; j'ai vexé cruellement et les nobles et les gens du peuple ; j'en ai déshérité beaucoup injustement ; j'en ai fait mourir sans nombre par le fer et la famine. Ayant donc occupé ce royaume par tant de péchés je n'ose le remettre à personne, sinon à Dieu seul, de peur qu'après mes funérailles il n'y arrive, à mon occasion, des calamités plus grandes encore. Seulement je souhaite que mon fils Guillaume, qui m'a été soumis en toutes choses, l'obtienne, s'il plaît à Dieu, et y prospère. »

Le roi Guillaume ayant parlé de la sorte, Henri, le plus jeune de ses fils, lui dit en pleurant : « Et moi, mon père, que me donnez-vous donc ? — Je te donne, répondit le roi, cinq mille livres d'argent de mon trésor. — Mais, répliqua Henri, que ferai-je de cet argent si je n'ai ni terre ni demeure ? — Sois tranquille, mon fils, répondit le père, et aie confiance en Dieu ; souffre qu'à tes aînés te précèdent. Robert aura la Normandie ; Guillaume, l'Angleterre ; mais, en son temps, tu auras tout ce que j'ai eu et tu surpasseras tes frères en richesses et en puissance. » Ensuite, pour prévenir les troubles, le roi mourant fit écrire une lettre, scellée de son sceau et adressée à l'archevêque Lanfranc, pour ce qui était d'établir le nouveau roi ; il remit cette lettre à son fils Guillaume le Roux, lui donna le baiser et la bénédiction, avec ordre de passer promptement la mer. Henri se retira de son côté pour aller recevoir les cinq mille livres ; il les fit peser avec soin et se procura un coffre-fort bien ferré et muni de bonnes serrures¹.

Le jeudi, 9 septembre 1087, Guillaume, s'étant éveillé à la pointe du jour, entendit sonner la grosse cloche de la cathédrale. Il

demanda ce qu'on sonnait ; on lui répondit qu'on sonnait prime à l'église de Notre-Dame. Il leva aussitôt les yeux et les mains au ciel en disant : « Je me recommande à Notre-Dame, la sainte Vierge Marie, et je la conjure de me réconcilier, par ses saintes prières, avec son très-cher Fils. » En prononçant ces paroles il expira dans la soixantième année de son âge, le vingt et unième de son règne en Angleterre et la cinquante-deuxième de sa domination en Normandie.

Ses médecins et les autres assistants qui avaient passé la nuit auprès de lui, le voyant ainsi mort tout d'un coup, montèrent en hâte à cheval et coururent veiller sur leurs biens. Les gens de service et les vassaux de moindre étage, après la fuite de leurs supérieurs, enlevèrent les armes, la vaisselle, les vêtements, le linge, tout le mobilier, et s'enfuirent de même, laissant le cadavre presque nu sur le plancher. Le corps du roi demeura ainsi abandonné pendant plusieurs heures ; car, dans toute la ville de Rouen, les hommes étaient devenus comme ivres, non pas de douleur, mais de crainte de l'avenir ; ils étaient aussi troublés que s'ils eussent vu une armée ennemie aux portes de leur ville. Chacun sortait et courait au hasard, demandant conseil à sa femme, à ses amis, au premier venu ; on transportait, on cachait tous ses meubles ou on cherchait à les vendre à perte.

Enfin des gens de religion, clercs et moines, ayant repris leurs sens et recueilli leurs forces, arrangèrent une procession. Revêtus des habits de leur ordre, avec la croix, les cierges et les encensoirs, ils vinrent auprès du cadavre et prièrent pour l'âme du défunt. L'archevêque de Rouen, nommé Guillaume, ordonna que le corps du roi fût transporté à Caen et enseveli dans la basilique de Saint-Étienne, premier martyr, qu'il avait bâtie de son vivant ; mais ses fils, ses frères, tous ses parents s'étaient éloignés ; aucun de ses officiers n'était présent ; pas un seul ne s'offrit pour avoir soin de ses obsèques, et ce fut un simple gentilhomme de la campagne, nommé Herluin, qui, par bon naturel et pour l'amour de Dieu, prit sur lui la peine et la dépense. Il fit venir à ses frais des ensevelisseurs et un chariot, transporta le cadavre jusqu'au bord

¹ Order., *Vita*, l. 7.

de la Seine, et de là sur une barque, par la rivière et par la mer, jusqu'à la ville de Caen. Gilbert, abbé de Saint-Étienne, avec tous ses religieux, vint à la rencontre du corps; beaucoup de clercs et de laïques se joignirent à eux; mais un incendie qui éclata subitement fit bientôt rompre le cortège et courir au feu clercs et laïques. Les moines de Saint-Étienne restèrent seuls et conduisirent le roi à l'église de leur couvent.

L'inhumation du grand chef, du grand baron, comme disent les historiens de l'époque, ne s'acheva point sans de nouveaux incidents. Tous les évêques et abbés de la Normandie s'étaient rassemblés pour la cérémonie; ils avaient fait préparer la fosse dans l'église, entre le chœur et l'autel; la messe était achevée; on allait descendre le corps lorsqu'un homme, sortant du milieu de la foule, dit à haute voix : « Clercs, évêques, ce terrain est à moi; c'était l'emplacement de la maison de mon père; l'homme pour lequel vous priez me l'a pris de force pour y bâtir son église. Je n'ai point vendu ma terre, je ne l'ai point engagée, je ne l'ai point forfaite, je ne l'ai point donnée; elle est de mon droit, je la réclame. Au nom de Dieu je défends que le corps du ravisseur y soit placé et qu'on le couvre de ma glèbe. » L'homme qui parlait ainsi se nommait Asselin, fils d'Arthur, et tous les assistants confirmèrent la vérité de ce qu'il avait dit. Les évêques le firent approcher, et, d'accord avec lui, payèrent soixante sous pour le lieu seul de la sépulture, s'engageant à le dédommager équitablement pour le reste du terrain. Le corps du roi était sans cercueil, revêtu de ses habits royaux; lorsqu'on voulut le placer dans la fosse, qui avait été bâtie en maçonnerie, elle se trouva trop étroite; il fallut forcer le cadavre et il creva. On brûla de l'encens et des parfums en abondance, mais ce fut inutilement; le peuple se dispersa avec dégoût, et les prêtres eux-mêmes, précipitant la cérémonie, désertèrent bientôt l'église. Cet accident fit faire de tristes réflexions sur la vanité des grandeurs humaines¹.

Deux ans après, en 1089, l'Angleterre per-

dit l'archevêque Lanfranc, une des grandes lumières du siècle, le restaurateur de l'Angleterre pour le spirituel, comme le roi Guillaume le Conquérant pour le temporel. Ce prince avait une telle confiance en lui que, quand il demeurait en Normandie, il laissait à Lanfranc la garde de l'Angleterre; tous les seigneurs lui obéissaient et l'aidaient à défendre le royaume et à y maintenir la paix suivant les lois du pays. Lanfranc ne laissait pas de venir quelquefois trouver le roi en Normandie, comme il fit en 1077. Il profita de cette occasion pour revoir l'abbaye du Bec, dont il avait été tiré, et y fut reçu avec la joie que l'on peut imaginer par le vénérable abbé Herluin, qui avait déjà été le visiter en Angleterre. Dans l'une et l'autre visite Lanfranc, oubliant sa dignité, reconnaissait toujours Herluin pour son maître; à Cantorbéry, il lui rendit tous les honneurs possibles; au Bec il voulut être traité comme les autres moines, et vécut avec eux en frère, reprenant son ancienne place de prieur au lieu de la chaire épiscopale qu'on lui avait préparée. Il fit la dédicace de l'église de ce monastère le 23 octobre 1077.

L'archevêque Lanfranc rebâtit de fond en comble l'église métropolitaine de Cantorbéry, brûlée quelques années auparavant, et répara les lieux réguliers pour les moines qui desservaient cette église. Il bâtit deux hôpitaux hors de la ville et retira plusieurs terres aliénées de son Église. Il s'opposa aux vexations d'Eudes, frère du roi Guillaume, évêque de Bayeux et comte de Kent, et délivra, non-seulement les sujets de l'Église, mais tous les habitants de la province, des exactions indues dont il les avait chargés. Lanfranc permit à Thomas, archevêque d'York, de faire ordonner un évêque pour les îles Orcades par deux évêques suffragants de Cantorbéry; mais il supprima le siège épiscopal de Saint-Martin, au faubourg de Cantorbéry, où toutefois il n'y avait qu'un chorévêque.

Nonobstant ses grandes occupations il s'appliquait à corriger les exemplaires des livres ecclésiastiques, particulièrement des saintes Écritures, et on en trouve encore de corrigés de sa main. Il était très-libéral, et ses

¹ Order., *Vita*, l. 7.

aumônes montaient, par an, jusqu'à cinq cents livres sterling. Il mourut la dixième année de son pontificat, le 28 mai 1089. Il laissa plusieurs écrits, dont les principaux sont : le *Traité de l'Eucharistie*, contre Bérenger, et diverses lettres. Sa doctrine rendit l'abbaye du Bec une école célèbre, et ce fut alors que les Normands commencèrent à cultiver les lettres, qu'ils avaient négligées depuis leur conversion sous leurs cinq premiers ducs. Mais on venait étudier sous Lanfranc des provinces voisines, de France, de Gascogne, de Bretagne, de Flandre. Entre ses disciples les plus fameux furent Anselme, depuis Pape sous le nom d'Alexandre II ; Guitmond, archevêque d'Averse ; Guillaume, archevêque de Rouen ; Ernest et Gondulfe, évêques de Rochester ; Foulque de Beauvais, Ives de Chartres, et plusieurs autres, surtout saint Anselme, son successeur dans le siège de Cantorbéry¹.

Ce grand siège resta vacant quatre années entières. Guillaume le Roux, le nouveau roi d'Angleterre, ne voulait point le remplir pour profiter des grands revenus de cette Église. Il fit faire un inventaire de tous les biens qu'elle possédait, et, ayant réglé la subsistance des moines qui la desservaient, il joignit le reste à son domaine et le donnait à ferme tous les ans au plus offrant. On voyait tous les jours dans le monastère des hommes insolents qui venaient faire des exactions et menacer les moines, dont plusieurs furent dispersés et envoyés dans d'autres monastères ; ceux qui restèrent souffrirent beaucoup d'insultes et de mauvais traitements. Les sujets de l'Église furent tellement pillés et réduits à une si extrême misère qu'il ne leur restait que la vie à perdre. Toutes les Églises d'Angleterre souffrirent la même oppression, et, sitôt qu'un évêque ou un abbé était mort, le roi s'emparait de tous les biens pendant la vacance et ne permettait point de la remplir tant que ses officiers y trouvaient de quoi profiter. Ce fut Guillaume le Roux qui introduisit le premier cet abus inconnu sous le roi son père.

En 1092 Hugues, comte de Chester, voulant

fonder un monastère, envoya en Normandie prier saint Anselme, abbé du Bec, de venir en Angleterre pour cet effet. Anselme refusa parce qu'il courait un bruit sourd que, s'il allait en Angleterre, il serait fait archevêque de Cantorbéry, et, quelque éloigné qu'il fût d'y prétendre, il ne voulait donner aucun prétexte de l'en soupçonner. Cependant le comte tomba grièvement malade et envoya prier le saint abbé, en vertu de leur ancienne amitié, de venir incessamment prendre soin de son âme, l'assurant que ce bruit touchant l'archevêché n'était rien. Il refusa encore, et le comte envoya encore une troisième fois. Enfin saint Anselme dit en lui-même : « Si je manque à assister mon ami dans son besoin pour éviter un mauvais jugement que l'on peut faire de moi, je commets un péché certain pour empêcher un péché incertain d'autrui. J'irai donc faire pour mon ami ce que la charité m'ordonne, abandonnant le reste à Dieu, qui voit ma conscience. Il y avait d'ailleurs des affaires de son abbaye qui l'obligeaient à ce voyage. Étant arrivé auprès du comte de Chester, il le trouva guéri ; mais il fut obligé de demeurer cinq mois en Angleterre, tant pour l'établissement de la nouvelle abbaye que pour les affaires du Bec. Pendant tout ce temps on ne parla point de lui pour l'archevêché de Cantorbéry, en sorte qu'il se croyait en sûreté et voulait repasser en Normandie ; mais le roi lui en refusa la permission¹.

Comme ce prince tenait, suivant la coutume, sa cour plénière à Noël, les plus vertueux d'entre les seigneurs, affligés de la vacance du siège de Cantorbéry, le pressèrent de faire faire des prières par tout le royaume pour obtenir de Dieu qu'il fût rempli dignement. Il ne put le refuser, et les évêques obligèrent saint Anselme à régler la forme de ces prières. Un jour un des seigneurs, parlant familièrement au roi, lui dit : « Nous ne connaissons point d'homme d'une si grande sainteté que l'abbé du Bec ; il n'aime que Dieu, il ne désire rien en ce monde. — Non, dit le roi en raillant, pas même l'archevêché de Cantorbéry. » Ce seigneur reprit :

¹ Acta SS., 28 mai. Acta SS. Ord. S. Bened., sect. 6.

¹ Eadmer, *Novor.*, l. 1, post Opera S. Anselmi: Id., *Vita S. Anselmi*.

« C'est ce qu'il désire le moins, j'en suis persuadé, et beaucoup d'autres. — Je vous réponds, continua le roi, qu'il le prendrait à deux mains s'il croyait pouvoir y parvenir ; mais, par le saint Voulte de Lucques, ni lui ni autre que moi n'aura cet archevêché de mon temps. » Le saint Voulte de Lucques, en latin *sanctus Vultus de Luca*, est un crucifix habillé, dont l'original est dans l'église cathédrale de Lucques, en Toscane.

Comme le roi d'Angleterre parlait de la sorte il fut saisi d'une violente maladie, qui, augmentant tous les jours, le réduisit à l'extrémité. Tous les évêques et les seigneurs du royaume s'assemblèrent, et on lui conseilla de penser à son salut, d'ouvrir les prisons, de remettre les dettes, de rendre la liberté aux Églises et de les pourvoir de pasteurs, principalement celle de Cantorbéry. Le roi était malade à Glocester, et saint Anselme, sans en rien savoir, était dans une terre voisine. On le mande pour venir assister le roi à la mort ; il y accourt. On lui demande son avis ; il dit que le roi doit commencer par une confession sincère de tous ses péchés, et promettre, s'il revient en santé, de réparer de bonne foi tous les torts qu'il a faits. « Ensuite, ajouta-t-il, il fera ce que vous lui avez conseillé. » Le roi en convint, pria les évêques d'être ses cautions envers Dieu, et envoya faire cette promesse en son nom sur l'autel. On dressa et on scella un édit portant que tous les prisonniers seraient délivrés, toutes les dettes remises et les offenses pardonnées, et qu'à l'avenir on donnerait au peuple de bonnes lois et qu'on lui rendrait bonne justice. Tous louaient Dieu et lui demandaient la santé du roi.

Cependant on lui proposa de remplir le siège de Cantorbéry ; il dit qu'il y pensait, et, comme on cherchait un digne sujet, il fut le premier à nommer Anselme. Tous y applaudirent ; mais Anselme pâlit d'effroi et résista de toute sa force à ceux qui voulaient le présenter au roi pour recevoir l'investiture. Les évêques le tirèrent à part et lui dirent : « Que prétendez-vous faire ? Pourquoi résistez-vous à Dieu ? Vous voyez que la religion est presque perdue en Angleterre par la tyrannie de cet homme, et, pouvant y remédier, vous ne

le voulez pas ! A quoi pensez-vous ? L'Église de Cantorbéry, dont l'oppression nous enveloppe tous, vous appelle à son secours, et, sans vous soucier de sa délivrance ni de la nôtre, vous ne cherchez que votre repos ! » Saint Anselme répondit : « Attendez, je vous prie, écoutez-moi. J'avoue que ces maux sont grands et ont besoin de remède ; mais je suis déjà vieux et incapable de travail extérieur. » Il avait soixante ans. « Si je ne puis travailler pour moi-même, comment pourrai-je porter la charge de l'Église d'Angleterre ? D'ailleurs je sais en ma conscience que, depuis que je suis moine, j'ai toujours fui les affaires temporelles parce que je n'y trouve aucun attrait. » Les évêques reprirent : « Conduisez-nous seulement dans la voie de Dieu, nous aurons soin de vos affaires temporelles. » Saint Anselme ajouta : « Ce que vous prétendez est impossible ; je suis abbé dans un autre royaume ; je dois obéissance à mon archevêque, soumission à mon prince, aide et conseil à mes moines. Je ne puis rompre tous ces liens. — Ce n'est pas une affaire, dirent les évêques ; ils y consentiront tous facilement. — Non, reprit-il, il n'en sera rien. »

Ils le traînèrent donc au roi malade et lui représentèrent son opiniâtreté. Le roi, sensiblement affligé, lui dit : « Anselme, que faites-vous ? Pourquoi m'envoyez-vous en enfer ? Souvenez-vous de l'amitié que mon père et ma mère ont eue pour vous et vous pour eux, et ne me laissez pas périr ! car je sais que je suis damné si je meurs en gardant cet archevêché. » Tous les assistants, touchés de ces paroles, se jettent sur Anselme et lui disent avec indignation : « Quelle folie vous tient. Vous faites mourir le roi en l'aigrissant dans l'état où il est. Sachez donc que l'on vous imputera tous les troubles et tous les crimes qui désoleront l'Angleterre. » Saint Anselme, ainsi pressé, se tourna vers deux moines qui l'accompagnaient et leur dit : « Ah ! mes frères, que ne me secourez-vous ? » Un d'eux répondit : « Si c'est la volonté de Dieu qui sommes-nous pour y résister ? — Hélas ! dit saint Anselme, vous êtes bientôt rendus ! » Le roi, voyant qu'ils n'avançaient rien, leur ordonna de se jeter à

ses pieds ; mais il se prosterna de son côté sans leur céder. Alors, s'accusant de lâcheté, ils crièrent : « Une crosse, une crosse ! » et, lui prenant le bras droit, ils l'approchèrent du lit. Le roi lui présenta la crosse ; mais il ferma la main ; les évêques s'efforcèrent de l'ouvrir jusqu'à le faire crier, et enfin ils lui tinrent la main avec la crosse. On cria : « Vive l'évêque ! » on chanta le *Te Deum* ; on porta Anselme à l'église voisine, quoiqu'il résistât toujours en disant qu'ils ne faisaient rien. Après qu'on eut fait les cérémonies accoutumées il revint trouver le roi et lui dit : « Je vous déclare, Sire, que vous ne mourrez point de cette maladie ; c'est pourquoi je vous prie de voir comment vous pourrez réparer ce que l'on vient de faire ; car je ne l'ai approuvé ni ne l'approuve. » Ayant ainsi parlé il se retira.

Comme les évêques le reconduisaient avec toute la noblesse il se retourna et leur dit : « Savez-vous ce que vous prétendez faire ? Vous voulez attacher à un même joug un taureau indompté avec une brebis vieille et faible. Et qu'en arrivera-t-il ? Le taureau traînera la brebis par les ronces et les épines, et la mettra en pièces sans qu'elle ait été utile à rien. Le roi et l'archevêque de Cantorbéry concourent ensemble à conduire l'Église d'Angleterre, l'un par la puissance séculière, l'autre par la doctrine et la discipline. Vous m'entendez assez ; considérez à qui vous m'associez, et vous vous désisterez de votre entreprise ; sinon je vous prédis que le roi me fatiguera en diverses manières et m'accablera, et que la joie que je vous donne maintenant par l'espérance de votre soulagement se tournera en tristesse lorsque vous verrez l'Église de Cantorbéry retomber en viduité de mon vivant. Quand le roi m'aura accablé il n'y aura plus personne qui ose s'opposer à lui, et il vous écrasera tous comme il lui plaira. » Saint Anselme, parlant ainsi, ne pouvait retenir ses larmes et s'en retourna à son logis.

Il fut élu archevêque de Cantorbéry le premier dimanche de carême, 6^e jour de mars 1093. Le roi ordonna qu'il fût aussitôt mis en possession de tous les biens de l'archevêché, et que la ville de Cantorbéry et l'abbaye de Saint-Alban, que Lanfranc n'avait

eues qu'en fief, appartenissent désormais en propriété à l'Église de Cantorbéry. Cependant le roi envoya en Normandie, au duc Robert, son frère, à l'archevêque de Rouen et aux moines du Bec, pour obtenir leur consentement. Saint Anselme écrivit de son côté, voyant qu'il ne pouvait résister à la volonté de Dieu et que le retardement de son sacre causerait de grands maux tant à l'Église de Cantorbéry qu'à celle du Bec. Le duc donna son consentement ; l'archevêque de Rouen ordonna même à Anselme, de la part de Dieu, d'accepter, et les moines y consentirent aussi, quoique avec bien de la peine. Le roi guérit, comme saint Anselme l'avait prédit, et révoqua aussitôt toutes ses promesses. Sur quoi saint Anselme lui dit un jour en particulier : « Je suis encore incertain, Sire, si j'accepterai l'archevêché ; mais, si je dois l'accepter, je veux que vous sachiez ce que je désire de vous : que vous rendiez à l'Église de Cantorbéry toutes les terres qu'elle possédait du temps de Lanfranc et que vous me permettiez de retirer celles qu'elle avait perdues avant son temps ; qu'en tout ce qui regarde la religion vous suiviez principalement mon conseil, et que vous me teniez pour votre père spirituel, comme, pour le temporel, je veux vous avoir pour seigneur et pour protecteur. Je vous avertis encore que je reconnais pour Pape Urbain, que vous n'avez pas reconnu jusqu'à présent, et que je veux lui rendre l'obéissance qui lui est due. Dites-moi votre intention sur tous ces articles afin que je sache à quoi m'en tenir. »

Le roi ne voulut lui promettre que la restitution des terres dont Lanfranc avait été en possession ; encore le pria-t-il depuis de laisser à ses vassaux celles qu'il leur avait données depuis la mort de l'archevêque, ce que saint Anselme refusa. Il espéra même quelque temps demeurer entièrement libre, car il avait renvoyé au Bec sa crosse abbatiale ; mais enfin le roi, ne pouvant plus soutenir les clameurs publiques, le fit venir à Winchester, où il avait rassemblé la noblesse, et, après quantité de belles promesses, il lui persuada d'accepter l'archevêché, dont il fit hommage au roi, suivant la coutume et l'exemple de son prédécesseur. Ensuite il vint

à Cantorbéry prendre possession le 25 de septembre, et y fut reçu avec une joie incroyable par les moines, le clergé et le peuple; mais le même jour on vint de la part du roi lui faire une signification pour une prétention injuste, même dans le fond, ce qui lui fit mal augurer de son pontificat.

Quoiqu'il eût si bien marqué son éloignement pour l'épiscopat il ne laissa pas de se trouver des gens qui, par malice ou par erreur, publièrent qu'il l'avait désiré et ne l'avait refusé que par dissimulation, en sorte qu'il se crut obligé de s'en justifier et qu'il en écrivit ainsi aux moines du Bec : « Je ne sais comment leur persuader ce que je sens en ma conscience, si ma vie et ma conduite ne les satisfont pas. Il y a trente-trois ans que je porte l'habit monastique, trois sans charge, quinze comme prieur, autant comme abbé. J'ai vécu de telle sorte, pendant tout ce temps, que j'ai eu l'affection de tous les gens de bien, et plus de ceux qui m'ont connu le plus intimement, sans qu'aucun d'eux m'ait vu rien faire qui lui persuadât que j'aimais le gouvernement. Que ferai-je donc? Comment détruirai-je ce faux soupçon, de peur qu'il ne nuise aux âmes de ceux qui m'aimaient pour Dieu, en diminuant leur charité, ou de ceux à qui je dois donner conseil et qui me croiront pire que je ne suis, ou de ceux qui ne me connaissent pas et à qui je dois au moins l'exemple? Vous, Seigneur, qui le voyez, soyez-moi témoin que je ne me sens, en ma conscience, attiré à l'épiscopat par l'affection d'aucune chose que vos serviteurs doivent mépriser, et que, si l'obéissance et la charité me le permettaient, j'aimerais mieux être moine sous la conduite d'un supérieur que de commander aux autres et de posséder des richesses temporelles. Seigneur, si ma conscience me trompe, faites-moi connaître à moi-même et corrigez-moi. Après cela, si quelqu'un veut donner quelque mauvaise impression de moi, j'espère que Dieu prendra ma défense contre lui, et je suis certain que, si ce mauvais soupçon nuit à quelqu'un, le péché en tombera sur ceux qui en sont les auteurs. » Il finit en recommandant aux moines du Bec de faire voir cette lettre à tous

ceux qu'ils pourraient, principalement aux évêques et aux abbés, ses amis¹.

Il ne laissa pas d'écrire sur le même sujet à quelques-uns en particulier, comme à Gilbert, évêque d'Évreux, de qui il avait reçu la bénédiction abbatiale, et à Foulque, évêque de Beauvais, qui avait été moine sous sa conduite. Ces lettres, qu'il écrivit depuis sa démission de l'abbaye et avant son sacre, n'avaient point de sceau, parce qu'il n'était plus abbé et n'était pas encore archevêque. Cependant il pressait les moines du Bec d'élire un abbé et leur conseilla de prendre le moine Guillaume, qui avait été prieur de Peisse, comme celui qu'il en connaissait le plus digne, lui ordonnant d'accepter. Guillaume était fils de Turstin, seigneur de Montfort, allié des plus grands seigneurs du pays. Il se rendit moine au Bec à vingt-cinq ans, sous la conduite de saint Anselme, et en fut abbé pendant trente ans².

Le temps du sacre de saint Anselme étant venu, Thomas, archevêque d'York, et tous les évêques d'Angleterre se rendirent à Cantorbéry, excepté deux qui étaient retenus par maladie et qui envoyèrent leur consentement. C'étaient saint Wulstan, évêque de Worcester, qui mourut un an après, et Osbern, évêque d'Excester. Comme on lisait, suivant la coutume, l'acte de l'élection, l'archevêque d'York trouva mauvais qu'on y eût qualifié l'Église de Cantorbéry de métropole de toute la Grande-Bretagne. « S'il est ainsi, dit-il, l'Église d'York n'est point métropole. » On corrigea donc le décret et on donna à l'Église de Cantorbéry le titre d'Église primatiale de toute la Grande-Bretagne. Saint Anselme fut ainsi sacré archevêque le second dimanche de l'Avent, quatrième jour de décembre 1093. Après avoir passé à Cantorbéry l'octave de son sacre il alla à la cour pour la fête de Noël et fut très-bien reçu du roi et de toute la noblesse.

Cette bonne intelligence ne dura guère, ainsi que saint Anselme l'avait prévu et prédit. Dès l'année suivante (1094), le roi, voulant ôter la Normandie au duc Robert, son frère, se préparait à lui faire la guerre et

¹ L. 3, *epist.* 7. — ² L. 3, *epist.* 10, 14, 8. *Chron. Becc.*, post *Lanfranci Vita Guillelmi*, *ibid.*

cherchait de l'argent de tous côtés. Saint Anselme, qui venait d'être placé sur le siège de Cantorbéry, lui offrit cinq cents livres sterling, par le conseil de ses amis, qui lui persuadèrent que c'était le moyen de gagner pour toujours les bonnes grâces du roi et d'attirer sa protection sur l'Église. Le roi d'abord agréa l'offre de l'archevêque; mais des gens malintentionnés lui dirent : « Vous l'avez élevé au-dessus de tous les seigneurs d'Angleterre, et maintenant, dans votre besoin, au lieu de deux mille livres ou du moins mille, qu'il devrait vous donner par reconnaissance, il n'a pas honte de vous en offrir cinq cents. Attendez un peu, faites-lui mauvais visage, et vous verrez qu'il sera trop heureux de vous en offrir autant. » Le roi lui fit donc savoir qu'il refusait son présent, et saint Anselme, rentrant en soi-même, dit : « Béni soit Dieu qui a sauvé ma réputation ! Si le roi avait reçu mon présent on aurait cru que j'aurais fait semblant de lui donner ce que je lui aurais promis auparavant pour avoir l'archevêché. Je donnerai donc cet argent aux pauvres à son intention. »

Quelque temps après, la plupart des évêques et des seigneurs vinrent à Hastings, par ordre du roi, lui souhaiter un heureux voyage, comme il allait passer en Normandie. Le roi y séjourna un mois, retenu par les vents contraires. Un jour l'archevêque, étant venu le voir et étant assis auprès de lui, suivant la coutume, lui dit : « Sire, afin que votre entreprise soit heureuse, commencez par nous accorder votre protection pour rétablir en votre royaume la religion qui s'en va perdue. — Quelle protection ? » dit le roi. Saint Anselme reprit : « Ordonnez que l'on tienne des conciles, suivant l'ancien usage ; car il ne s'en est point tenu de général en Angleterre depuis que vous êtes roi ni longtemps auparavant. Cependant les crimes se multiplient en passant en coutume. — Ce sera, dit le roi quand il me plaira, et nous y penserons dans un autre temps. » Puis il ajouta en riant : « Et de quoi parleriez-vous dans un concile ? » L'archevêque reprit : « Des mariages illicites et des débauches abominables qui se sont depuis peu introduites en Angleterre, et qu'il faut réprimer par des peines

qui répandent la terreur par tout le royaume. — Et en cela, dit le roi, que ferait-on pour vous ? » Saint Anselme dit : « Si on ne faisait rien pour moi, on ferait pour Dieu et pour vous-même. — C'est assez, dit le roi, ne m'en parlez pas davantage. » L'archevêque, changeant de discours, ajouta : « Il y a plusieurs abbayes sans pasteurs, ce qui fait que les moines mènent une vie séculière et meurent sans pénitence. Je vous conseille donc et vous prie d'y mettre des abbés ; il y va de votre salut. » Alors le roi, ne pouvant plus se contenir, lui dit en colère : « Que vous importe ? Les abbayes ne sont-elles pas à moi ? Vous faites ce que vous voulez de vos terres ; ne ferai-je pas ce qu'il me plaira de mes abbayes ? — Elles sont à vous, dit le saint pontife, pour en être le protecteur, non pour les piller. Elles sont à Dieu, afin que ses serviteurs en vivent, non pour soutenir vos guerres. Vous avez des domaines et de grands revenus pour subvenir à vos affaires ; laissez à l'Église ses biens. — Sachez, dit le roi, que ces discours me déplaisent extrêmement. Votre prédécesseur n'eût osé ainsi parler à mon père, et je ne ferai rien à votre considération. » Saint Anselme, voyant qu'il parlait inutilement, se leva et se retira. Ensuite, considérant combien il lui importait, pour l'intérêt même de l'Église, d'être bien avec le roi, il le fit prier de lui rendre ses bonnes grâces ou de lui dire en quoi il l'avait offensé. Le roi dit qu'il ne l'accusait de rien, mais qu'il ne lui rendait point son amitié ; et les évêques dirent à saint Anselme que le moyen de se raccommoder avec le roi était de lui donner de l'argent ; à quoi il ne put serésoudre, prévoyant les conséquences ¹.

Ce fut en ce temps-là que saint Anselme consulta Hugues, archevêque de Lyon, sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard du roi. « Il y a des terres, dit-il, que des gentils-hommes anglais ont tenues de l'archevêque de Cantorbéry avant que les Normands entrassent en Angleterre. Ces gentilshommes sont morts sans enfants ; le roi prétend pouvoir donner leurs terres à qui il lui plaira. Voici ma pensée. Le roi m'a donné l'arche-

¹ Eadmer, *Novorum*, l. 1.

vêché comme Lanfranc, mon prédécesseur, l'a possédé jusqu'à la fin de sa vie, et maintenant il ôte à cette Église ce dont Lanfranc a joui paisiblement si longtemps. Or je suis assuré qu'on ne donnera à personne cet archévêché après moi, sinon tel que je l'aurai au jour de ma mort, et que, s'il vient un autre roi de mon vivant, il ne me donnera que ce dont il me trouvera en possession. Ainsi l'Église perdra ces terres par ma faute, parce que, le roi en étant l'avoué et moi le gardien, on ne pourra revenir contre ce que nous aurons fait. J'aime donc mieux ne point posséder les terres de l'Église à ce prix, et faire les fonctions d'évêque vivant dans la pauvreté, comme les apôtres, en témoignage de la violence que je souffre, que de causer à mon Église une diminution irréparable. J'ai encore une autre pensée. Si, étant sacré archévêque, je passe toute la première année sans aller trouver le Pape ni demander le pallium, je mérite d'être privé de ma dignité. Que si je ne puis m'adresser au Pape sans perdre l'archevêché, il vaut mieux qu'on me l'ôte par violence, ou plutôt que j'y renonce, que de renoncer au Pape. C'est ce que je veux faire si vous ne me mandez des raisons pour m'en détourner ¹. »

Le roi Guillaume le Roux fit son voyage en Normandie et revint en Angleterre sans avoir rien fait. Alors saint Anselme vint le trouver et lui dit qu'il avait dessein d'aller demander au Pape le pallium. « A quel Pape ? » dit le roi. « Au Pape Urbain, » répondit saint Anselme. Le roi dit : « Je ne l'ai pas encore reconnu pour Pape ; nous n'avons pas accoutumé, mon père et moi, de souffrir qu'on reconnaisse un Pape en Angleterre sans notre permission, et quiconque voudrait m'ôter ce droit c'est comme s'il voulait m'ôter la couronne. » Saint Anselme, fort surpris, représenta qu'avant que de consentir à son élection à Rochester il avait dit au roi qu'étant abbé du Bec il avait reconnu le Pape Urbain, et qu'il ne se retirerait jamais de son obéissance. Alors le roi protesta avec emportement qu'il ne lui était point fidèle s'il demeurait, contre sa volonté, dans l'obéissance du Pape. Saint Anselme demanda un délai pour assembler

les évêques et les seigneurs, et, par leur avis, décider cette question : s'il pouvait garder la fidélité au roi sans préjudice de l'obéissance au Saint-Siège ; « Car, dit-il, si l'on prouve que je ne puis garder l'une et l'autre, j'aime mieux sortir de votre royaume jusqu'à ce que vous reconnaissiez le Pape que de renoncer un moment à son obéissance. » Le roi ordonna une assemblée à Rockingham pour le dimanche 11 mars 1095.

Le même jour le roi consulta de son côté, et l'archevêque parla aux évêques en présence d'une grande multitude de clercs et de laïques. Il leur représenta comment ils l'avaient contraint à accepter l'épiscopat, et qu'il n'y avait consenti qu'à cette condition expresse de demeurer dans l'obéissance du Pape Urbain II. Il conclut en demandant aux évêques leur conseil, pour ne manquer ni à ce qu'il devait au Pape ni à ce qu'il devait au roi. Ils s'excusèrent de lui donner conseil, disant qu'il était assez sage pour le prendre de lui-même, et se chargèrent seulement de rapporter son discours au roi. Ils ne lui promirent leurs conseils que dans le seul cas où il s'en rapporterait à la volonté du roi sans condition. Ayant ainsi parlé les évêques gardèrent le silence et baissèrent la tête.

Alors saint Anselme, levant les yeux au ciel, s'exprima en ces termes : « Puisque vous, pasteurs du peuple chrétien, et vous, princes de la nation, vous ne voulez me donner, à moi, votre chef, d'autre conseil que le bon plaisir d'un seul homme, je recourrai au souverain Pasteur, au Prince de l'univers, à l'Ange du grand conseil, et je recevrai de lui le conseil dont j'ai besoin dans mon affaire, ou plutôt dans la sienne et celle de son Église. Il dit au bienheureux prince des apôtres : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ; » et : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » Il dit encore à tous les apôtres en commun : « Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise ; » et : « Qui vous touche, c'est comme s'il touchait la prunelle de mon œil. » Ces paroles ont été

¹ L. 3, *épist.* 24.

dites principalement au bienheureux Pierre, et en lui aux autres apôtres ; nous croyons de même qu'elles ont été dites principalement au vicaire du bienheureux Pierre, et par lui aux autres évêques qui tiennent la place des apôtres ; non à aucun empereur, ni roi, ni duc, ni comte. Que toutefois nous devions être soumis et rendre service aux princes de la terre, le même Ange du grand conseil nous l'enseigne quand il dit : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Telles sont les paroles, tels sont les conseils de Dieu. Voilà ce que j'approuve ; voilà ce que je reçois, voilà ce que je n'outré-passerais pour rien au monde. Sachez donc, tous tant que vous êtes, que, dans les choses de Dieu, je rendrai obéissance au vicaire de saint Pierre, et que, dans ce qui regarde la dignité temporelle du roi, mon seigneur, je lui donnerai fidèlement aide et conseil selon ma capacité. » A ces paroles tous les évêques se levèrent en tumulte, exprimant leur trouble par des voix confuses ; on aurait dit qu'ils allaient le condamner à mort. « Sachez, lui dirent-ils en colère, que jamais nous ne rapporterons ces paroles au roi, notre seigneur. » Et ils allèrent trouver celui-ci. Saint Anselme, n'ayant donc personne pour mander ces paroles au roi, y alla lui-même, les lui dit de vive voix et revint aussitôt.

Le roi, fort en colère, se consulta avec les évêques et les seigneurs pour trouver de quoi répondre à ces paroles et ne le put. Ils se divisèrent entre eux par groupes de deux, de trois, de quatre, cherchant un moyen d'apaiser l'empêtement du roi sans choquer trop ouvertement les paroles de Dieu. Enfin les évêques, ne trouvant rien à répondre, revinrent à l'archevêque et lui dirent : « Pensez-y bien, nous vous en prions ; renoncez à l'obéissance de cet Urbain, qui ne peut vous servir de rien tant que le roi sera irrité contre vous ni vous nuire quand vous serez bien avec le roi ; demeurez libre comme il convient à un archevêque de Cantorbéry, réglant votre conduite par la volonté du roi, afin qu'il vous pardonne le passé, et que vos ennemis, vous voyant rétabli dans votre dignité, soient chargés de confusion. » Nonobstant ces remontrances et ces supplications si

peu épiscopales, saint Anselme demeura ferme et demanda que quelqu'un lui prouvât qu'en refusant de renoncer à l'obéissance du Pape il manquait à la fidélité qu'il devait au roi ; mais personne n'osa l'entreprendre ; au contraire ils reconnurent qu'il n'y avait que le Pape qui pût juger un archevêque de Cantorbéry.

Celui qui échauffait le plus le roi contre saint Anselme était Guillaume, évêque de Durham, homme qui avait plus d'agrément et de facilité à parler que de solidité d'esprit. Il avait promis au roi de faire en sorte qu'Anselme renoncerait au Pape Urbain ou à l'archevêché, espérant par ce moyen monter lui-même sur le siège de Cantorbéry. Le roi donc se plaignant aux évêques de l'avoir engagé mal à propos dans cette affaire, puisqu'ils ne pouvaient condamner Anselme, l'évêque de Durham lui conseilla d'employer la violence, de lui ôter la crosse et l'anneau et de le chasser du royaume. Les seigneurs n'approuvèrent pas ce conseil ; mais le roi ordonna aux évêques de refuser à Anselme toute obéissance et de n'avoir même aucun commerce avec lui, déclarant que de sa vie il ne le regarderait plus comme archevêque. Les évêques le promirent et rapportèrent ce discours à saint Anselme, qui dit : « Et moi je vous tiendrai toujours pour mes frères et pour les enfants de l'Eglise de Cantorbéry, et je ferai mon possible pour vous ramener de cette erreur. Quant au roi, je lui promets toutes sortes de services et de soins paternels, lorsqu'il voudra bien le souffrir. » Le roi commanda aux seigneurs de faire comme les évêques et de renoncer à l'obéissance et à l'amitié d'Anselme. Ils répondirent : « Nous ne sommes point ses vassaux et ne lui avons point fait de serment ; mais il est notre archevêque, il doit gouverner en ce pays-ci la religion ; et nous ne pouvons, étant chrétiens, nous soustraire à sa conduite, vu principalement qu'il n'est coupable d'aucun crime. »

Alors les évêques demeurèrent confus, et tout le monde les regardait avec indignation, nommant l'un Judas, l'autre Pilate, l'autre Hérode. Plusieurs dirent qu'ils ne prétendaient refuser obéissance à Anselme que quant à l'autorité qu'il disait tenir du Pape

Urbain, et, s'étant attiré par là l'indignation du roi, ils se le reconcilièrent à force d'argent. Mais saint Anselme, voyant qu'il n'était plus en sûreté en Angleterre, car le roi le lui avait déclaré, lui demanda un sauf-conduit jusqu'à la mer pour sortir du royaume, en attendant qu'il plût à Dieu d'apaiser ce trouble. Le roi fut fort embarrassé de cette proposition; car, quoiqu'il souhaitât passionnément la retraite du saint prélat, il ne voulait pas qu'il sortît revêtu de la dignité pontificale et ne voyait pas qu'il fût possible de l'en dépouiller. Enfin on convint de lui donner un délai jusqu'à la Pentecôte, et le roi promit de laisser jusque-là toutes choses en même état; mais il ne tint point sa parole, et pendant cette trêve il chassa d'Angleterre le moine Baudouin, en qui l'archevêque avait sa principale confiance. Il fit prendre son chambellan dans sa chambre et à ses yeux et lui fit plusieurs autres insultes¹.

Parmi les évêques de l'assemblée de Rockingham qui eurent la faiblesse de se déclarer contre saint Anselme, par crainte ou par complaisance, il y eut saint Osmond, évêque de Salisbury; mais bientôt après il ouvrit les yeux, et, pénétré d'un sincère repentir, il voulut recevoir l'absolution de saint Anselme lui-même et lui fut toujours depuis constamment attaché.

Osmond, comte de Séez, en Normandie, suivit Guillaume le Conquérant en Angleterre, et ce prince le créa comte de Dorset. Il sut allier une vie sainte aux devoirs de courtisan, de soldat et de magistrat. Il fut quelque temps grand-chancelier d'Angleterre; mais les dignités, jointes à la faveur du prince, n'eurent aucun charme pour un cœur qui n'aimait que les biens célestes; il quitta même le monde pour embrasser l'état ecclésiastique. Ses vertus et ses rares talents ne permirent pas qu'on le laissât dans l'obscurité, comme il le désirait. On le tira de sa solitude, en 1078, pour le placer sur le siège de Salisbury. Il fit bâtir sa cathédrale sous l'invocation de la sainte Vierge, en 1087; mais la dédicace ne s'en fit qu'en 1092. Il y mit trente-six chanoines. Cette église ayant été brûlée par le feu du ciel, il la rebâtit

en 1099. Il administrait lui-même le sacrement de Pénitence, et on remarque qu'il était fort sévère, surtout à l'égard de ceux qui tombaient dans l'impureté. Au reste il avait beaucoup de charité, et on le vit souvent assister à la mort les criminels condamnés au dernier supplice.

Son zèle pour la gloire de Dieu le porta à embellir plusieurs églises et à faire diverses fondations. Il forma une riche bibliothèque pour l'usage des chanoines de sa cathédrale. Il ne mettait à la tête des paroisses que des pasteurs éclairés et vertueux, et il avait toujours auprès de sa personne des ecclésiastiques et des moines recommandables par leurs lumières et leur sainteté. Le saint évêque composa pour son Église un missel, un bréviaire et un rituel. Il fixa les cérémonies, où il y avait eu jusqu'alors beaucoup de variété, les copistes des livres qui les contenaient s'étant permis d'y faire des changements à leur volonté. Saint Osmond composa encore une *Vie de saint Aldhelm*. Il avait un tel amour pour les lettres qu'il ne dédaignait pas, quoique évêque, de copier et de relier des livres. Il mourut saintement le 4 décembre 1099¹.

Le roi Guillaume le Roux ne s'était déclaré jusqu'alors ni pour le Pape Urbain II, ni pour l'antipape Guibert, et cela pour s'emparer plus facilement des évêchés et des abbayes de son royaume et s'en attribuer les revenus. Son différend avec saint Anselme le força de se prononcer. Il envoya secrètement à Rome deux clercs de sa chapelle, Gérard et Guillaume, pour savoir lequel était le Pape légitime, et l'engager, s'il leur était possible, à envoyer au roi le pallium de l'archevêque de Cantorbéry. Ils virent sans peine qu'Urbain était le vrai Pape, et, ayant obtenu de lui ce que le roi désirait, ils amenèrent en Angleterre Gautier, évêque d'Albane, qui apportait secrètement le pallium; ils arrivèrent auprès du roi quelques jours avant la Pentecôte 1095, lorsque approchait le terme de la trêve entre le roi et l'archevêque. Le dessein du roi était de faire déposer saint Anselme et de mettre un autre archevêque à Cantorbéry par autorité du Pape; mais les choses tournèrent différemment.

¹ Labbe, t. 10, p. 494. Mansi, t. 20, p. 791. Baron., Pagi, ann. 1094.

¹ Godescard, 4 décembre.

Le légat du Pape, étant arrivé en Angleterre, passa secrètement à Cantorbéry, évita l'archevêque et se pressa d'aller trouver le roi, sans rien dire du pallium qu'il apportait, ni parler familièrement à personne en l'absence des deux chapelains du roi, qui le conduisaient. Le roi l'avait ainsi ordonné pour ne pas publier son dessein. Le légat parla à ce prince suivant ce qu'il avait appris qui lui serait agréable, sans rien dire en faveur de saint Anselme. Ceux qui avaient conçu de grandes espérances de la venue du légat en furent surpris et disaient : « Si Rome préfère l'argent à la justice quel secours en peuvent attendre ceux qui n'ont rien à donner ? » Le roi donc, voyant la complaisance du légat, qui lui promettait de la part du Pape tout ce qu'il désirait, pourvu qu'il voulût le reconnaître, accepta la condition et ordonna par tout son royaume de recevoir Urbain pour Pape légitime. Ensuite il voulut persuader au légat de déposer Anselme de l'épiscopat par l'autorité du Pape, promettant, s'il le faisait, d'envoyer à Rome tous les ans une grande somme d'argent; mais le légat lui ayant fait voir que cela était impossible, il en fut extrêmement contristé, comptant qu'il n'avait rien gagné à reconnaître le Pape Urbain. Voyant donc qu'il ne pouvait changer ce qui était fait, il voulut au moins sauver sa dignité en rendant en apparence ses bonnes grâces à l'archevêque, puisqu'il ne pouvait lui faire le mal qu'il désirait.

Le roi célébra à Windsor la Pentecôte, qui, cette année (1095), fut le 13 mai. De là il envoya des évêques qui pressèrent encore saint Anselme de lui faire un présent, du moins à l'occasion du pallium, qu'il serait allé quérir à Rome à grands frais; mais le saint archevêque demeura toujours ferme, disant que c'était faire injure au roi que de montrer que son amitié était vénale. Enfin le roi, par le conseil des seigneurs, fut réduit à lui rendre gratuitement ses bonnes grâces, et il fut dit que, de part et d'autre, on oublierait le passé. Il fut ensuite question du pallium. Quelques-uns, pour faire leur cour, voulaient persuader à saint Anselme de le recevoir de la main du roi; mais il représenta que ce n'était pas un présent du prince, mais

une grâce singulière du Saint-Siège, et on convint que le légat qui l'avait apporté le porterait à Cantorbéry et le mettrait sur l'autel, où saint Anselme le prendrait.

La cérémonie se fit le dimanche 19 juin. Le légat vint à Cantorbéry et entra dans l'église métropolitaine, portant le pallium dans une cassette d'argent, avec beaucoup de décence. Les moines qui desservaient la même église allèrent au-devant avec ceux de l'abbaye de Saint-Paul, un grand clergé et un peuple innombrable. L'archevêque, accompagné de plusieurs évêques qui le soutenaient à droite et à gauche, s'avança nu-pieds, mais revêtu de ses ornements. Quand le pallium eut été mis sur l'autel il alla le prendre et le fit baiser à tous les assistants; puis, s'en étant revêtu, il célébra la messe solennellement. Ensuite le moine Baudouin fut rappelé en Angleterre, et l'archevêque demeura quelque temps en paix ¹.

Il écrivit au Pape pour le remercier du pallium qu'il lui avait envoyé et lui faire ses excuses de n'avoir point encore été le visiter, comme il était de son devoir, suivant la coutume, outre le désir qu'il avait de l'entretenir et de le consulter. Il s'excuse sur les guerres, la défense du roi, son âge et sa mauvaise santé. Cependant il lui représente ainsi ses peines : « Je suis affligé, Saint-Père, d'être ce que je suis et de n'être plus ce que j'étais. Dans une moindre place il me semblait que je faisais quelque chose; dans un rang plus élevé mon fardeau m'accable et je ne suis utile ni à moi ni aux autres. Je voudrais quitter cette charge, que je ne puis porter; mais la crainte de Dieu, qui me l'a fait recevoir, m'oblige à la garder. Si je connaissais la volonté de Dieu j'y conformerais la mienne; faute de la connaître je m'agite, je soupire, et je ne sais quelle fin mettre à mes maux ². »

Saint Anselme était né l'an 1033, dans la ville d'Aoste, aux confins de la Bourgogne et de la Lombardie. Étant maltraité par son père, il quitta son pays, où il avait commencé ses études avec succès, et, après avoir passé environ trois ans, partie en Bourgogne, partie en France, il vint en Normandie, et, attiré

¹ Eadmer, *Novorum*, l. 2. — ² L. 3, *epist.* 37.

par la réputation de Lanfranc, il se rendit son disciple et gagna bientôt son amitié. Comme il étudiait infatigablement, apprenant et instruisant les autres, abattant son corps par les veilles, la faim et le froid, il lui vint en pensée qu'il n'aurait pas plus à souffrir dans les austérités de la vie monastique et ne perdrait pas le mérite de ses souffrances. Il reprit donc le dessein, qu'il avait eu dès l'âge de quinze ans, de se faire moine, et songea où il serait mieux, à Cluny ou au Bec. « Mais, disait-il, en l'un et en l'autre le temps que j'ai employé à mes études sera perdu; je ne pourrai y être utile à personne: à Cluny, à cause de la régularité de l'observance; au Bec, à cause de la grande capacité de Lanfranc, dont je serai offusqué. » Un reste d'amour-propre le faisait parler ainsi. Il s'en aperçut et dit: « Est-ce donc être moine que de vouloir être estimé et préféré aux autres? Non, il faut entrer au lieu où je serai le plus méprisé, où je serai compté pour rien. »

Il consulta Lanfranc et lui dit: « J'ai inclination pour trois états, d'être moine ou ermite, ou de vivre de mon bien et d'en servir les pauvres; je vous prie de me déterminer. » Son père était mort, et tout le bien le regardait. Lanfranc ne voulut pas décider seul et le conduisit à Rouen, pour consulter l'archevêque Maurille, qui décida en faveur de la vie monastique. Anselme fut donc reçu en l'abbaye du Bec en 1060, à l'âge de vingt-sept ans, Lanfranc en étant prieur sous l'abbé Herluin. Trois ans après, Anselme fut établi prieur à la place de Lanfranc, devenu abbé de Saint-Étienne de Caen. Anselme s'appliqua alors avec plus de liberté à l'étude de la théologie, et y fit un tel progrès qu'il résolut des questions très-obscuras, inconnues avant son temps, montrant clairement la conformité de ses décisions avec l'autorité de l'Écriture sainte. Il n'était pas moins éclairé dans la morale. Il connaissait si bien les mœurs de toutes sortes de personnes qu'il découvrait à chacun les secrets de son cœur; il montrait les sources et les progrès des vertus et des vices, avec les moyens de les acquérir ou de les éviter. De là il puisait en abondance de sages conseils et de ferventes exhortations.

Quand il fut fait prieur quelques-uns des frères murmuraient qu'il leur eût été préféré, étant si jeune de profession; mais il ne se défendit contre eux que par sa patience et sa charité, qui enfin les gagnèrent, leur faisant connaître la pureté de ses intentions. Un jeune moine, nommé Osberne, avait beaucoup d'esprit et d'industrie, mais beaucoup de malice et de haine contre Anselme. Le saint homme, y voyant dans le fond un beau naturel, avait pour lui une grande indulgence et souffrait ses puérilités autant qu'il le pouvait, sans préjudice de l'observance. Ainsi peu à peu il l'adoucit et s'en fit aimer. Le jeune homme commença à l'écouter et à se corriger, et Anselme, l'ayant pris en affection, lui retrancha les petites libertés qu'il lui avait accordées et l'accoutuma à une vie plus sérieuse. Il faisait de grands progrès dans la vertu et donnait de grandes espérances des services qu'il rendrait à l'Église; mais Anselme eut la douleur de le voir mourir encore jeune entre ses bras.

Fatigué de la multitude des affaires il voulut quitter la charge de prieur et alla à Rouen consulter l'archevêque Maurille, qui lui dit: « Ne cherchez pas, mon fils, à vous décharger du soin des autres. J'en ai vu plusieurs qui, ayant renoncé pour leur repos à la conduite des âmes, sont tombés dans la paresse, allant de pis en pis. C'est pourquoi je vous ordonne, par la sainte obéissance, de garder votre charge et de ne la quitter que par l'ordre de votre abbé. Si même vous êtes appelé quelque jour à une plus grande, ne la refusez pas, car je sais que vous ne demeurerez pas longtemps en cette place. » Anselme se retira fort affligé, et continua de gouverner avec tant de douceur et d'affection que tous l'aimaient comme leur père¹.

Un abbé qui était en réputation de piété se plaignait un jour à lui des enfants qu'on élevait dans son monastère et disait: « Nous les fouettons continuellement, et ils n'en deviennent que pires. — Et quand ils sont grands, dit Anselme, comment sont-ils? — Des stupides et des bêtes, » répondit l'abbé. « Voilà, reprit saint Anselme, une belle éducation,

¹ *Acta SS.*, 21 avril. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6.

qui change les hommes en bêtes ! Mais, dites-moi, seigneur abbé, si, après avoir planté un arbre dans votre jardin, vous l'enfermiez de tous côtés, en sorte qu'il ne pût étendre ses branches, qu'en viendrait-il, sinon un arbre tordu, replié et inutile ? En contraignant ainsi les pauvres enfants, sans leur laisser aucune liberté, vous faites qu'ils nourrissent en eux-mêmes des pensées obliques, repliées, embarrassées, qui se fortifient tellement qu'ils s'obstinent contre toutes vos corrections ; d'où il arrive que, ne trouvant de votre part ni amitié ni douceur, ils n'ont point de confiance en vous et croient que vous n'agissez que par haine et par envie. Ces sentiments croissent en eux avec l'âge, leur âme étant comme courbée et penchée vers le vice, et, n'ayant point été nourris dans la charité, ils regardent tout le monde de travers. Mais, dites-moi, ne considérez-vous pas que ce sont des hommes comme vous, et voudriez-vous être ainsi traité, si vous étiez à leur place ? Pour faire une belle figure d'une lame d'or ou d'argent l'ouvrier se contente-t-il de frapper dessus à grands coups de marteau ? Donnez du pain à un enfant à la mamelle, vous l'étoufferez. Une âme forte se plaît dans les afflictions et les humiliations et prie pour ses ennemis ; une âme faible a besoin d'être menée par la douceur, invitée gaiement à la vertu, et supportée charitablement dans ses défauts. » L'abbé, ayant ouï ce discours, se jeta aux pieds de saint Anselme, reconnut qu'il avait manqué de discrétion et promit de se corriger ¹.

Anselme pratiquait ces maximes le premier et se rendait aimable à tout le monde. Sa réputation s'étendait non-seulement par toute la Normandie, mais par toute la France, toute la Flandre et jusqu'en Angleterre. De tous côtés d'habiles clercs et de braves chevaliers venaient se soumettre à sa conduite et se donner à Dieu avec leurs biens ; le monastère croissait au dedans en vertu, et en richesses au dehors. Le vénérable Herluin ne pouvant plus agir à cause de son grand âge, toute la charge du gouvernement retombait sur Anselme, et, le saint abbé étant mort, il fut élu

tout d'une voix pour lui succéder. Il fit tout ce qu'il put, et par raisons et par prières, pour s'en excuser ; mais enfin il accepta, étant principalement déterminé par ce que lui avait dit Maurille, archevêque de Rouen, quand il voulait renoncer à la charge de prieur. Il l'avait été quinze ans et était âgé de quarante-cinq quand il fut élu abbé en 1078. Il reçut la bénédiction abbatiale de Gilbert, évêque d'Évreux, le jour de la Chaire de Saint-Pierre, l'année suivante (1079), et gouverna l'abbaye du Bec pendant quinze ans.

Les biens que ce monastère possédait en Angleterre obligeaient saint Anselme à y passer quelquefois, et il y était encore attiré par l'amitié de son ancien maître, Lanfranc. Partout où il allait il était parfaitement reçu dans les monastères de moines, de chanoines, de religieuses, et aux cours des seigneurs. Lui, de son côté, se faisait tout à tous et s'accommodait à leurs manières autant qu'il le pouvait innocemment, afin d'avoir occasion de leur donner à tous des instructions convenables ; ce qu'il faisait sans prendre, comme les autres, le ton de docteur, mais d'un style simple et familier, employant des raisons solides et des exemples sensibles, toujours prêt à donner conseil à qui le demandait. On s'estimait heureux de lui parler ; les plus grands étaient les plus empressés à le servir. Il n'y avait, en Angleterre, ni comte, ni comtesse, ni personne puissante, qui ne crût avoir perdu son mérite devant Dieu s'il n'avait rendu quelque bon office à l'abbé du Bec. Le roi lui-même, Guillaume le Conquérant, formidable à tout le reste des hommes, était si affable pour saint Anselme qu'il semblait devenir un autre homme en sa présence.

Au milieu de tant d'occupations et de traverses saint Anselme ne laissait pas d'enseigner, et de vive voix, et par écrit, sur les matières les plus hautes, les plus profondes, les plus ardues, et de la théologie et de la philosophie, et cela avec une justesse, une précision, une clarté qui lui méritent un rang des plus distingués et parmi les Pères et les docteurs de l'Eglise, et parmi ce qu'on est convenu d'appeler philosophes et métaphysiciens.

Le premier de ses ouvrages est le *Mono-*

¹ Vita S. Anselmi, n. 30.

logue. Il l'écrivit à la prière de ses moines, nommément de Maurice, qui souhaitaient avoir de suite et par écrit ce qu'il leur avait dit en divers entretiens sur l'existence et la nature de Dieu, afin d'en faire la matière de leur méditation. C'est pourquoi il l'intitula d'abord : *Modèle de méditation sur les mystères de la foi*. Depuis, par ordre de Hugues, archevêque de Lyon, il mit son nom à cet ouvrage et en changea le titre en celui de *Monologue* ou *Soliloque*, parce qu'il y parle seul. L'ouvrage est divisé en soixante-dix-neuf chapitres, dans lesquels saint Anselme prouve, par des arguments tirés des lumières de la raison et sans recourir aux témoignages de l'Écriture sainte, qu'il existe un Être suprême et souverainement parfait; qu'il a fait de rien tout le reste; qu'il est Père, Fils et Saint-Esprit; que l'âme raisonnable est faite pour le connaître et l'aimer et qu'elle en est l'image.

Les raisonnements de saint Anselme dans cet ouvrage sont non-seulement très-élevés, mais encore tellement enchaînés les uns dans les autres qu'il faut une grande attention pour en prendre bien la suite et en sentir toute la force. Cela lui fit naître la pensée de prouver par un seul raisonnement suivi ce qu'il avait prouvé dans le *Monologue* par plusieurs.

Occupé presque continuellement de cette pensée, tantôt il croyait avoir trouvé l'argument qu'il cherchait, tantôt il échappait à son esprit. Désespérant de réussir il fit tous ses efforts pour se défaire de cette pensée; mais il ne put en venir à bout et trouva enfin ce qu'il cherchait; il l'écrivit aussitôt sur des tablettes cirées, dont on faisait encore usage alors. Il les donna à garder à un des frères du monastère, qui les égara. Saint Anselme fut donc contraint d'en faire un autre exemplaire sur des tablettes de même matière et ensuite sur du parchemin. Il donna pour titre à ce petit écrit : *la Foi qui cherche l'intelligence de ce qu'elle croit*. Depuis, sur les instances de ceux qui en avaient tiré des copies, et surtout de Hugues, archevêque de Lyon, il l'intitula *Proslogue*, comme qui dirait allocution, parce que l'auteur s'y entretient ou avec lui-même ou avec Dieu sur l'existence

de cet Être suprême et sur tous ses attributs, montrant qu'il est tout ce que la foi nous apprend, éternel, immuable, tout-puissant, immense, incompréhensible, juste, pieux, miséricordieux, vrai, la vérité, la bonté, la justice; et tout cela n'est dans Dieu qu'une même chose.

Un moine de Marmoutier, nommé Gaunilon, ayant lu cet opusculé, fut surpris de ce qui y est dit qu'on ne peut concevoir l'idée d'un Être souverainement parfait sans concevoir qu'il existe nécessairement. Sous le nom d'*Objection d'un ignorant* il réfuta ce raisonnement, dont il ne connaissait pas la force, et joignit sa réfutation à l'écrit même. Un ami l'envoya à saint Anselme, qui la reçut avec plaisir. Il en remercia même Gaunilon, lui disant que son écrit n'était pas du tout d'un ignorant, et lui envoya par le même ami la réponse à ses objections, en le priant, lui et tous ceux qui auraient le *Proslogue*, d'y ajouter la critique de Gaunilon et sa réponse à cette critique. Elle ne fit point changer de sentiment à saint Anselme; au contraire, il en prit occasion de mettre son raisonnement dans un plus grand jour, et de prouver sans réplique que l'idée d'un Être souverainement parfait enferme nécessairement l'existence de cet Être.

Saint Anselme fit un traité de la *Trinité* à l'occasion que voici. Un nommé Roscelin, natif de l'Armorique ou de la petite Bretagne, étant venu à Compiègne, au diocèse de Soissons, en fut fait chanoine et chargé des leçons publiques. Amateur de la nouveauté il donna dans le sentiment des nominaux, avancé par un docteur français nommé Jean, et l'épousa tellement qu'il passa dans la suite pour un des chefs de cette secte. Comme il avait plus de dialectique que de théologie, il aimait à raisonner des mystères de la religion suivant les lumières de sa raison, ce qui le fit tomber dans l'erreur au sujet des trois personnes de la Trinité, disant qu'elles étaient trois choses séparées, comme trois anges, quoiqu'elles n'eussent qu'une volonté et qu'une puissance. Il ajoutait qu'on pourrait dire véritablement qu'elles sont trois dieux s'il était d'usage de s'exprimer ainsi. Roscelin s'appuyait de l'autorité de Lanfranc et de saint Anselme, soute-

nant qu'ils avaient l'un et l'autre pensé comme lui sur cette matière. Saint Anselme, se voyant calomnié avec son prédécesseur, écrivit, en 1086, à Foulque, évêque de Beauvais, qui devait assister au concile indiqué à Reims contre Roscelin, pour le prier de déclarer en plein concile, s'il en était besoin, que ni Lanfranc ni lui n'avaient jamais rien enseigné de semblable, et qu'il disait anathème à quiconque enseignerait l'erreur de Roscelin. Il ajoutait qu'on ne devait lui demander aucune raison de son erreur, ni lui en rendre aucune de la vérité opposée, et qu'il fallait agir contre lui par autorité, s'il était chrétien. « Car ce serait, dit-il, une extrême simplicité de mettre en question notre foi si solidement établie à l'occasion de chaque particulier qui ne l'entend pas. Il faut la défendre par la raison contre les infidèles, mais non pas contre ceux qui portent le nom de chrétien ¹. » Le concile indiqué à Reims se tint à Soissons quatre ans après, c'est-à-dire en 1092, ou au commencement de l'année suivante. Roscelin, cité au concile, comparut, fut convaincu d'erreur, feignit de l'abjurer, et continua de l'enseigner dans des disputes secrètes, assurant qu'il ne l'avait abjurée que dans la crainte d'être assommé par le peuple. Yves de Chartres lui fit des reproches de sa dissimulation et l'exhorta, mais inutilement, à se rétracter sincèrement et à faire cesser le scandale qu'il avait causé dans l'Église.

Alors les moines de l'abbaye du Bec pressèrent saint Anselme, devenu archevêque de Cantorbéry, d'achever la réfutation de Roscelin, qu'il avait commencée, étant leur abbé, dans sa lettre à l'évêque de Beauvais. L'archevêque fit ce que ses moines demandaient de lui dans un livre intitulé : *de la Foi de la Trinité et de l'Incarnation*, qu'il dédia au Pape Urbain II, en le priant de l'examiner. Saint Anselme y reprend d'abord ces hommes téméraires qui s'imaginent que rien n'est possible que ce qu'ils conçoivent par les lumières de leur raison, et fait voir qu'en suivant ce principe il n'est pas surprenant qu'ils tombent dans tant d'erreurs. Il pose un

principe contraire, qui est que l'on ne parvient à la connaissance des choses divines que par les lumières de la foi et en suivant ce que l'Église nous enseigne. Venant ensuite à la proposition principale de Roscelin, portant que les trois personnes divines sont trois choses séparées, il fait voir ou qu'il admet trois dieux, ou qu'il ne sait ce qu'il dit : dans le premier cas il n'est pas chrétien ; dans le second il ne mérite pas qu'on l'écoute. Roscelin, s'opiniâtrant dans son erreur, fut banni du royaume. Il se retira en Angleterre, où il excita de nouveaux troubles, surtout à Oxford.

Saint Anselme fit plus tard un traité *de la Procession du Saint-Esprit*, contre les Grecs. Il y expose d'abord les articles de foi communs aux Grecs et aux Latins, en ce qui regarde le mystère de la sainte Trinité, pour conclure de cette croyance commune que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Ils croient les uns et les autres qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; que chaque personne est Esprit, avec cette différence que le Père et le Fils ne sont l'Esprit d'aucun, au lieu que le Saint-Esprit est l'Esprit du Père et du Fils. Les Latins ajoutent qu'il procède du Père et du Fils ; les Grecs soutiennent qu'il ne procède que du Père. Saint Anselme fait voir, en premier lieu, que le Fils et le Saint-Esprit tirent leur origine du Père : le Fils par la génération, le Saint-Esprit par la procession ; en second lieu, que le Fils ne reçoit rien du Saint-Esprit ; troisièmement, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils comme d'un seul principe. Il ne procède du Père que parce qu'il est du Père ; il procède donc aussi du Fils, puisqu'il est l'Esprit du Fils et qu'il est envoyé par le Fils comme par le Père. Cela est dit en termes clairs dans l'Évangile. Il y est dit encore que, « quand l'Esprit de vérité sera venu, il ne parlera pas de lui-même, mais qu'il dira tout ce qu'il aura entendu et annoncera les choses à venir. C'est lui, ajoute Jésus-Christ, qui me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi et il vous l'annoncera. » Saint Anselme insiste beaucoup sur ces paroles du Fils : « Il prendra de ce qui est à moi. » L'Écriture ne pouvait en effet

¹ S. Anselme, l. 2, *epist.* 41.

marquer plus clairement que le Saint-Esprit tient son essence de celle du Fils et qu'il en procède. Il rapporte d'autres passages qui tendent à même fin. Les Grecs disaient quelquefois que le Saint-Esprit procède du Père par le Fils, façon de parler inintelligible et qui n'est point fondée sur l'Écriture. Ils objectaient que Jésus-Christ, parlant de l'Esprit de vérité, dit bien qu'il procède du Père, mais il ne dit pas qu'il procède aussi du Fils. Saint Anselme répond que souvent l'Écriture n'attribue qu'à une seule personne ce qui appartient à deux, ou même à toutes les trois. C'est sans doute le Père, le Fils et le Saint-Esprit qui avaient révélé à saint Pierre la divinité de Jésus-Christ, et toutefois l'Évangile n'attribue cette révélation qu'au Père. Elle dit du Saint-Esprit qu'il fera connaître toute vérité. Le fera-t-il à l'exclusion du Père et du Fils ? Les Grecs se plaignaient qu'on eût ajouté la particule *Filioque* sans leur consentement ; saint Anselme répond que l'éloignement des lieux ne l'a pas permis, et que, d'ailleurs, ce consentement n'était pas nécessaire, parce qu'il n'y avait aucun doute de la part des Latins sur l'article ajouté au Symbole ; que, le Symbole ne contenant pas tous les articles de la foi, on a pu y ajouter ceux qu'on a crus nécessaires. Il prouve que cette procession n'emporte aucune priorité, sinon d'origine, en sorte que le Saint-Esprit n'en est pas moins égal au Père et au Fils, tout étant commun au Père, au Fils et au Saint-Esprit, excepté ce qui est propre à chaque personne ou relatif, comme la paternité, la filiation, la procession.

Le dialogue intitulé *Pourquoi Dieu s'est fait homme* est dû en quelque sorte aux instances du moine Boson, qui est un des interlocuteurs. Saint Anselme le commença en Angleterre, dans le temps que Guillaume le Roux le persécutait le plus violemment ; mais il ne put l'achever qu'en Italie, où nous verrons que les mauvais traitements de ce prince l'obligèrent à se retirer. Jean, abbé de Saint-Sauveur, dans la Terre de Labour, l'avait prié de venir faire sa demeure à Selanie, terre dépendante de son monastère. L'archevêque l'accepta, et, charmé du repos d'une si agréable solitude, il y reprit la suite

de l'ouvrage dont nous parlons. Il faut l'entendre lui-même en expliquer l'occasion dans le premier chapitre. « Plusieurs personnes, dit-il, m'ont prié souvent et avec beaucoup d'instances de mettre par écrit les raisons que je leur rendais d'une question qui regarde notre foi, non pour arriver à la foi par la raison, mais pour avoir le plaisir d'entendre et de contempler ce qu'ils croient et pouvoir en rendre raison aux autres. C'est la question que nous font les infidèles en se moquant de notre simplicité : Par quelle raison ou par quelle nécessité Dieu s'est-il fait homme et a-t-il rendu la vie au monde par sa mort, puisqu'il pouvait le faire par un autre, soit un ange, soit un homme, ou par sa seule volonté ? » Avant que l'ouvrage fût achevé et châtié comme il convenait plusieurs de ses amis en copièrent la première partie à son insu. Cela l'obligea à supprimer plusieurs choses qu'il avait dessein d'y ajouter et à le finir plus tôt qu'il n'aurait souhaité. L'ouvrage est en forme de dialogue et divisé en deux livres. Ce fut encore sur les instances du moine Boson que saint Anselme composa le traité de la Conception virginale et du Péché originel. Le dernier des ouvrages de saint Anselme, suivant l'ordre des temps, est la *Concorde de la prescience et de la prédestination divine avec le libre arbitre de l'homme*.

N'étant encore que prieur du Bec saint Anselme composa plusieurs autres opuscules. Un premier, intitulé *Grammairien*, est une introduction à la dialectique ou l'art de raisonner juste ; un second, de la *Chute du diable* ; un troisième, de la *Volonté* ; un quatrième, du *Libre Arbitre* ; un cinquième, de la *Vérité*.

Le traité de la *Vérité* est en forme de dialogue, ainsi que celui du *Libre Arbitre*. Saint Anselme ne se souvenait point d'avoir lu quelque part la définition de la vérité ; avant de la donner lui-même il en rapporte plusieurs exemples. On dit qu'un discours est vrai quand il assure ce qui est en effet ou qu'il nie ce qui n'est pas ; que nous pensons vrai lorsque nous pensons des choses comme elles sont ; que nous voulons vrai quand nous voulons ce qui est de justice et de notre devoir ; que nous faisons la vérité lorsque nous

faisons le bien. Il y a même une vérité dans nos sensations, parce que nos sens nous rapportent toujours vrai, et, s'ils nous sont une occasion d'erreur, ce n'est que par la précipitation de notre jugement. Enfin la vérité est dans l'essence de toutes choses, parce qu'elles sont ce qu'elles doivent être relativement à la suprême Vérité, de qui est l'essence des choses.

Tels sont, sans compter ses *Homélies*, ses *Méditations* et ses *Lettres*, les principaux ouvrages de saint Anselme. On y reconnaît un habile philosophe, un excellent métaphysicien, un théologien exact. Le lecteur y apprend à raisonner juste et solidement; à goûter, en s'élevant au-dessus de l'impression des sens, les vérités purement intellectuelles, et à connaître ce qui fait l'objet de la foi chrétienne. Ce qui rend ce saint docteur plus admirable, c'est que, élevé dans ses pensées, subtil dans ses raisonnements, il n'en est pas moins humble dans la façon de les proposer, alliant la supériorité des talents avec la solidité de la vertu. Rarement il fait usage de l'autorité des Pères, quoiqu'il en eût lu plusieurs, surtout saint Augustin, et, par une méthode peu commune alors, il établit, par la force du raisonnement, les vérités révélées qu'il avait apprises dans leurs écrits et dans les divines Écritures. C'est cette méthode qu'on appela depuis théologie scolastique; mais elle ne se trouve point, dans saint Anselme, mêlée des chicanes ni des termes barbares que certains scolastiques y employèrent plus tard. Tout son but est de montrer, non qu'on peut arriver à la foi par la raison, mais que l'on peut, par des raisonnements fondés sur les lumières naturelles, soutenir et rendre croyables les vérités que Dieu nous a révélées. Ses *Méditations* et ses *Oraisons* sont très-édifiantes, remplies d'instructions salutaires, de sentiments de piété et de reconnaissance envers Dieu. Ce sont proprement des effusions d'un cœur qui brûlait d'amour pour Dieu et pour le salut des hommes; aussi le style en est-il tendre jusque dans les reproches qu'il fait aux pécheurs. On y trouve des pensées mystiques, et on voit, par d'autres ouvrages de saint Anselme, qu'il aimait à s'en entretenir. Quant à ses lettres, elles sont

courtes pour la plupart, d'un style simple, naturel, clair et concis.

Saint Anselme pensait et écrivait ainsi à la fin du onzième siècle et au commencement du douzième. Nous ne voyons pas trop comment on pourrait, avec justice, accuser son époque d'ignorance et de barbarie; car nous voyons ses traités de métaphysique chrétienne recherchés avidement par ses contemporains. Il y a plus: dans le dix-septième siècle, trois hommes célèbres, Malebranche, Fénelon, Bossuet, traitèrent les mêmes questions ou des questions analogues. Or certainement Malebranche n'égale point saint Anselme, et nous doutons que Fénelon et Bossuet le surpassent.

La vie de saint Anselme a été écrite par un de ses disciples, Eadmer, Anglais de naissance. Il fut d'abord moine du Bec, ensuite de Cantorbéry. De disciple de saint Anselme il en devint l'ami et le confident. Il eut part à ses travaux, l'accompagna dans son exil et dans ses voyages. Rien ne put le séparer de son maître, pas même les menaces du roi d'Angleterre; aussi saint Anselme ne faisait-il rien sans le conseil d'Eadmer. Étant ensemble à Rome, l'archevêque pria le Pape Urbain II de le lui donner pour supérieur et pour père spirituel, afin qu'étant élevé au-dessus des autres par sa dignité il ne perdît point le mérite de l'obéissance en se soumettant à Eadmer. Après la mort de saint Anselme Eadmer vécut quelque temps en simple moine, mais dans la bienveillance de Radulphe, successeur du saint dans le siège de Cantorbéry. Ce fut à ce prélat qu'Alexandre, roi d'Écosse, s'adressa pour donner l'évêché de Saint-André à Eadmer. On dit qu'il le refusa, ou qu'après avoir gouverné cette Église jusqu'en 1124 il abdiqua l'épiscopat, revint à son monastère de Cantorbéry, et en fut le prieur jusqu'en 1137, qui fut l'année de sa mort.

Eadmer s'était appliqué dès son bas âge à remarquer tout ce qui arrivait de nouveau, surtout en matières ecclésiastiques, et à le graver dans sa mémoire. Il s'appliqua aussi avec succès à l'éloquence. Les écrits qu'il composa sont en grand nombre, savoir: la *Vie de saint Anselme*, en deux livres; l'*Histoire*

des Nouveautés, de 1066 à 1122, en six livres ; la *Vie de saint Wilfrid* ; des *Mémoires* pour l'histoire, celle de son temps, en un livre ; un volume de la liberté ecclésiastique ou du démêlé entre le roi Guillaume le Roux et saint Anselme ; un livre des louanges de la sainte Vierge ; un des instituts de la vie chrétienne ; un poëme en l'honneur de saint Dunstan, et plusieurs lettres ; les Vies de saint Odon et Bregwin, archevêques de Cantorbéry ; de saint Oswald, archevêque d'York ; de saint Dunstan, aussi archevêque de cette ville, avec un livre de ses miracles. Mais la plupart de ces écrits sont encore ensevelis dans les bibliothèques d'Angleterre ¹.

Pendant que saint Anselme enseignait au Bec en Normandie un autre Anselme enseignait à Laon et Guillaume de Champeaux à Paris. Anselme de Laon était dans une grande estime pour son érudition et pour sa probité. Il devint doyen de l'Église de Laon, et il expliquait l'Écriture sainte avec un applaudissement général.

Guillaume de Champeaux, ainsi nommé du lieu de sa naissance, proche de Meaux, n'enseignait pas avec moins d'éclat à Paris ; mais sa piété fut encore plus estimable que sa science. Il renonça à sa chaire et à sa dignité d'archidiacre pour prendre l'habit de chanoine régulier dans le prieuré de Saint-Victor, près de Paris. Le bienheureux Hildebert, évêque du Mans, ayant appris sa retraite, le félicita de ce qu'il avait embrassé la vraie philosophie ; mais il n'approuva point qu'il eût renoncé à donner des leçons à ses disciples, « parce que, dit-il, la science qu'on tient enfermée, comme un avare tient son argent dans ses coffres, est un trésor inutile ². » Guillaume reprit le cours de ses leçons, et il fut, dans la suite, élevé sur le siège de Châlons-sur-Marne. Il avait rendu le prieuré de Saint-Victor une école célèbre des sciences ecclésiastiques et des vertus religieuses.

Odon ou Oudart était aussi un professeur célèbre. Il naquit à Orléans, et dès son enfance s'appliqua à l'étude avec un tel succès qu'étant encore jeune il passait pour un des

premiers docteurs de France. Il enseigna d'abord à Toul. Les chanoines de Tournay l'invitèrent à venir remplir la chaire de leur école. Il y enseigna pendant cinq ans avec une telle réputation qu'on venait en troupes pour l'entendre, non-seulement de France, de Flandre, de Normandie, mais des pays éloignés, de Bourgogne, d'Italie et de Saxe. La ville de Tournay était pleine d'étudiants ; on les voyait discuter dans les rues, et, si on approchait de l'école, on les trouvait tantôt se promenant avec Odon, tantôt assis autour de lui, et le soir, devant la porte de l'église, il leur montrait le ciel et leur apprenait à connaître les constellations.

Quoiqu'ils sût fort bien tous les arts libéraux, il excellait principalement dans la dialectique, sur laquelle il composa trois livres, et il s'y nommait Oudart, parce qu'il était plus connu sous ce nom que sous celui d'Odon. Il suivait, dans la dialectique, la doctrine de Boëce et des anciens, soutenant que, l'objet de cet art, ce sont les choses et non pas les paroles, comme prétendaient quelques modernes, qui se vantaient de suivre Porphyre et Aristote. De ce nombre était Raimbert, qui enseignait alors la dialectique à Lille, et s'efforçait de décrier la doctrine d'Oudart. Ces deux sectes portèrent depuis les noms de réalistes et de nominaux.

Oudart n'était pas moins estimé pour sa vertu que pour sa science. Il conduisait à l'église ses disciples, au nombre d'environ deux cents, marchant le dernier, et leur faisant observer une discipline aussi exacte que dans le monastère le plus régulier. Aucun n'eût osé parler à son compagnon, rire ou regarder à droite ou à gauche, et, quand ils étaient dans le chœur, on les eût pris pour des moines de Cluny. Il ne leur souffrait ni fréquentation avec les femmes, ni parure dans leurs habits ou leurs cheveux ; autrement il les eût chassés de son école ou l'eût abandonnée lui-même. A l'heure de ses leçons il ne permettait à aucun laïque d'entrer dans le cloître des chanoines, qui était auparavant le rendez-vous des nobles et des bourgeois pour terminer leurs affaires. Il ne craignit point de choquer, par cette défense, Everard, châtelain de Tournay ; car il disait

¹ Ceillier, t. 21. *Opera S. Anselmi*. — ² Hildebert, *epist.* 1, 1, 1.

qu'il était honteux à un homme sage de se détourner tant soit peu du droit chemin par la considération des grands. Toute cette conduite le faisait aimer et estimer, non-seulement des chanoines et du peuple, mais de Radbod, évêque de Noyon et de Tournay ; toutefois quelques-uns disaient que sa régularité venait plus de philosophie que de religion.

Il gouvernait l'école de Tournay depuis près de cinq ans quand, un clerc lui ayant apporté le livre de saint Augustin, *du Libre Arbitre*, il l'acheta, seulement pour garnir sa bibliothèque, et le jeta dans un coffre avec d'autres livres, aimant mieux alors lire Platon que saint Augustin. Environ deux mois après, expliquant à ses disciples le traité de Boèce, *de la Consolation de la philosophie*, il vint au quatrième livre, où l'auteur parle du libre arbitre. Alors, se souvenant du livre qu'il avait acheté, il se le fit apporter, et, après en avoir lu deux ou trois pages, il fut charmé de la beauté du style, et, ayant appelé ses disciples, il leur dit : « J'avoue que j'ai ignoré jusqu'à présent que saint Augustin fût si éloquent et si agréable. » Aussitôt il commença à leur lire cet ouvrage, ce jour-là et le jour suivant, leur expliquant les passages difficiles.

Il vint à l'endroit du troisième livre où saint Augustin compare l'âme pécheresse à un esclave condamné, pour ses crimes, à vider le cloaque et à contribuer ainsi, à sa manière, à l'ornement de la maison. A cette lecture Oudart soupira du fond de son cœur et dit : « Hélas ! que cette pensée est touchante ! Elle semble n'être écrite que pour nous. Nous ornons ce monde corrompu du peu de science que nous avons ; mais, après la mort, nous ne serons pas dignes de la gloire céleste, parce que nous ne rendons à Dieu aucun service et que nous abusons de notre science pour la gloire du monde et la vanité. » Ayant ainsi parlé il se leva et entra dans l'église, fondant en larmes. Toute son école fut troublée, et les chanoines remplis d'admiration. Dès lors il commença insensiblement à cesser ses leçons, à aller plus souvent à l'église et à distribuer aux pauvres, principalement aux pauvres clercs, l'argent

qu'il avait amassé ; car ses disciples lui faisaient de grands présents. Il jeûnait si rigoureusement que souvent il ne mangeait que ce qu'il pouvait tenir de pain dans sa main fermée, de sorte qu'en peu de jours il perdit son embonpoint, et devint si maigre et si atténué qu'à peine était-il reconnaissable.

Le bruit se répandit aussitôt dans tout le pays que le docteur Oudart allait renoncer au monde. Quatre de ses disciples lui promirent de ne point le quitter et lui firent promettre de ne rien faire que de concert avec eux. Les abbés de toute la province, tant de moines que de chanoines, vinrent à Tournay, et chacun invitait Odon à venir à son monastère ; mais ses disciples aimaient mieux la règle des chanoines, la trouvant plus tolérable que celle des moines.

Il y avait près de la ville de Tournay une église à demi ruinée que l'on disait être le reste d'une ancienne abbaye détruite par les Normands ; les bourgeois de Tournay, voyant la résolution d'Odon, prièrent l'évêque Radbod de lui donner cette église avec les terres qui en dépendaient et qui avaient été usurpées. Odon eut de la peine à l'accepter, mais enfin il y acquiesça, et l'évêque l'en mit en possession, lui et cinq clercs qui le suivirent, le dimanche second jour de mai 1092. Ils y vécurent d'abord dans une extrême pauvreté, et subsistèrent pendant un an de la quête que quelques bons laïques faisaient pour eux, portant tous les jours des sacs par la ville. Leur nombre ne laissa pas de s'accroître, en sorte que la seconde année ils se trouvèrent dix-huit. Mais l'année suivante, à la persuasion d'Haimeric, abbé d'Anchin, ils embrassèrent la vie monastique, et Odon, étant élu abbé tout d'une voix, reçut en cette qualité la bénédiction de l'évêque ¹.

Il nous reste d'Odon quelques ouvrages qu'on peut voir dans la *Bibliothèque des Pères*, savoir : une exposition du canon de la messe ; un dialogue sur le mystère de l'Incarnation, contre les Juifs ; une homélie sur le mauvais fermier de l'Évangile, et un livre de conférences. Il était de plus bon poète. Nous le verrons plus tard élevé sur le siège de Cambrai ².

¹ *Narrat. Spicileg.*, t. 2, p. 360. Longueval, *Hist. de l'Égl. Gall.*, 1. 22. — ² *Bibl. PP.*, t. 22.

Le bienheureux Yves, évêque de Chartres, fut encore plus distingué par son érudition que les célèbres professeurs dont nous venons de parler. Ce saint évêque fut placé sur le siège de Chartres l'an 1090, après la déposition de Godefroi, son prédécesseur. Un plus digne évêque ne pouvait succéder à un plus scandaleux. Godefroi ou Geoffroi, deux fois excommunié par le légat Hugues de Die et deux fois rétabli par Grégoire VII, à cause que le légat n'avait point envoyé à Rome les preuves de l'accusation, fut encore accusé, devant le Pape Urbain II, de simonie, de concubinage, d'adultère, de parjure et de trahison. Le Pape, ayant soigneusement examiné la vérité, obligea Geoffroi à renoncer entre ses mains, purement et simplement, à l'épiscopat, dont il se reconnut indigne. Alors le Pape exhorta le clergé et le peuple de Chartres à faire une élection canonique et à choisir Yves, prêtre et prévôt de Saint-Quentin de Beauvais, dont il connaissait le mérite depuis longtemps. Il écrivit à Richer, archevêque de Sens, pour lui faire connaître la procédure faite contre Geoffroi et le prier de favoriser l'élection et de sacrer celui qui serait élu. Le clergé et le peuple de Chartres, suivant l'intention du Pape, élurent Yves et le présentèrent au roi Philippe, de qui il reçut le bâton pastoral en signe d'investiture. Ensuite ils requièrent l'archevêque Richer de le sacrer ; mais il le refusa, prétendant que la déposition de Geoffroi n'était pas légitime, et qu'avant que d'aller au Pape on aurait dû se pourvoir devant lui comme métropolitain. Mais Geoffroi s'était déposé lui-même, pour s'épargner la honte d'une déposition plus ignominieuse.

Le bienheureux Yves écrivit au Pape, se plaignant du fardeau dont il voulait le charger, et déclarant qu'il n'aurait jamais consenti à son élection si l'Église de Chartres ne l'avait assuré que le Pape le voulait et l'avait ainsi ordonné. Il alla donc à Rome avec les députés de cette Église, qui s'y plaignirent du refus de l'archevêque de Sens, et le Pape, pour éviter le préjudice qu'un plus long retardement pouvait faire à l'Église de Chartres, sacra Yves lui-même, sur la fin de novembre, l'an 1090, et le renvoya avec deux lettres,

l'une au clergé et au peuple de Chartres, l'autre à l'archevêque Richer. Dans l'une et dans l'autre il défend, sous peine d'excommunication, à Geoffroi, de faire aucune tentative pour rentrer dans l'Église de Chartres, et à qui que ce soit de le favoriser. Dans la lettre à l'archevêque il dit : « Nous avons sacré Yves, sans préjudice de l'obéissance qu'il doit à votre Église, et nous vous prions d'étouffer tout ressentiment, de le recevoir avec la bonté convenable et de lui donner votre secours pour la conduite de son diocèse. » Ces lettres sont du 24 et du 25 novembre. On y joint un discours du Pape à Yves, qui n'est autre chose que la formule d'instruction que le consécrateur donnait au nouvel évêque, telle, mot pour mot, qu'elle se lit encore à la fin du *Pontifical romain*, excepté que celle du Pape Urbain est beaucoup plus courte et n'en contient que le commencement et la fin ¹.

Yves était né dans le Beauvaisis, de parents nobles, et après les études d'humanités et de philosophie il alla à l'abbaye du Bec apprendre la théologie sous Lanfranc. Gui, évêque de Beauvais, qui avait été doyen de Saint-Quentin, en Vermandois, ayant fondé, en 1078, un monastère de chanoines réguliers près la ville de Beauvais, en l'honneur de ce saint martyr, Yves y embrassa la vie cléricale et y donna des terres de son patrimoine ². Ensuite il en fut supérieur, soit sous le nom de prévôt ou d'abbé, et, pendant qu'il gouvernait ce chapitre, il enseigna la théologie et composa son grand recueil de canons, connu sous le nom de *Décret*, mais qui paraît d'un autre. Il en explique ainsi le dessein dans sa préface.

« J'ai rassemblé en un corps, avec quelque travail, les extraits des règles ecclésiastiques, tant des lettres des Papes que des actes des conciles, des traités des Pères et des constitutions des rois catholiques, afin que celui qui n'a pas les écrits en main puisse prendre ici ce qu'il trouvera d'utile à sa cause. Nous commençons par le fondement de la religion chrétienne, c'est-à-dire par la foi ; puis nous mettons, sous différents titres, ce qui re-

¹ Labbe, t. 10. *Urbani epist.* 8 et 9. Mansi, t. 20. —
² Vita B. Yvonis. Acta SS., 20 mai.

garde les sacrements, la conduite des mœurs et la discussion des affaires, en sorte que chacun puisse trouver aisément ce qu'il cherche. En quoi nous avons cru devoir avertir le lecteur judicieux que, s'il n'entend pas assez ce qu'il lit, ou s'il croit y voir de la contradiction, il ne se presse pas de le blâmer, mais qu'il considère attentivement ce qui est dit, selon la rigueur du droit ou selon l'indulgence, parce que tout le gouvernement ecclésiastique est fondé sur la charité. »

L'auteur s'étend ensuite à montrer que, par ce même principe, l'Église tantôt se tient à la sévérité des règles et tantôt s'en relâche par condescendance. Il prétend et montre, en particulier, que l'on a eu raison de modérer l'ancienne rigueur touchant les translations des évêques. Tout l'ouvrage est divisé en dix-sept parties, dont chacune contient un grand nombre d'articles, comme deux ou trois cents. Les fausses décrétales y sont employées comme les vraies, mais sans rien changer au fond des choses, ces décrétales n'étant fausses la plupart que de date ou de nom. Entre les lois des princes catholiques il cite, du Code de Justinien, le Digeste, retrouvé depuis peu, et les Capitulaires des rois de France. Au reste il transcrit pour l'ordinaire Burcard de Worms, comme Burcard avait transcrit Reginon, conservant les mêmes fautes, surtout dans les inscriptions des articles. Mais il était impossible alors qu'un particulier eût en main tous les livres originaux d'où sont tirés tant de passages¹.

Richer, archevêque de Sens, irrité de ce que, sur son refus, Yves était allé à Rome se faire sacrer par le Pape, lui écrivit une lettre pleine d'amertume et de mépris, où il ne le traitait ni d'évêque ni de collègue, et l'accusait de vouloir démembrer sa province en usurpant le siège de l'évêque Geoffroi, qu'il ne tenait point pour déposé. Le bienheureux Yves répondit avec fermeté. Après avoir marqué à l'archevêque qu'il a senti plus vivement les outrages faits au Saint-Siège par cette lettre que ceux qui lui étaient faits personnellement, il lui parle ainsi : « Vous ne craignez pas d'avancer que j'ai usurpé le siège de Godefroi; en quoi il est manifeste que vous

levez la tête contre le Siège apostolique, en tâchant de détruire ce qu'il établit et de rétablir ce qu'il détruit. Résister aux jugements et aux constitutions de ce Siège, c'est encourir la note d'hérésie; car il est écrit : « Il est constant que celui qui ne s'accorde point avec l'Église romaine est un hérétique. »

« De plus, c'est n'avoir pas assez soin de votre réputation que d'appeler encore évêque un bouc émissaire, dont les adultères, les débauches, les trahisons et les parjures ont été publiés dans presque toute l'Église latine, et qui, étant pour ce sujet condamné par le Saint-Siège, au tribunal duquel il désespérât de pouvoir se justifier, a remis lui-même son anneau et son bâton pastoral. Vous avez reçu à ce sujet un décret apostolique qui contient ces paroles : « Quiconque donnera quelque aide à Godefroi, déposé de l'épiscopat, pour vexer ou envahir l'évêché de Chartres, nous jugeons qu'il est excommunié. » Voilà cependant le sujet que vous voulez rétablir dans l'épiscopat.

« Il se trouve encore dans votre lettre un autre point où vous avez outragé le ciel et la terre; c'est quand vous appelez telle quelle la consécration que j'ai reçue des mains du Pape et des cardinaux de l'Église romaine, comme s'il n'appartenait pas principalement et très-généralement à cette Église de confirmer ou d'infirmier la consécration des métropolitains, aussi bien que celle des autres évêques, de casser vos constitutions et vos jugements, et de maintenir les siens contre toute atteinte, sans qu'ils soient livrés à la révision ni au jugement d'aucun inférieur. » Yves apporte ensuite des passages de saint Gélase et de saint Grégoire qui montrent en effet que les jugements du Pape ne sont point sujets à révision. Il conclut que, bien qu'il n'ait point été appelé canoniquement, il est prêt à se présenter en lieu sûr dans la province de Sens, même à Étampes, pourvu qu'il ait un sauf-conduit du comte Étienne, qui l'assure tant du côté du roi que du côté de l'archevêque. Étienne était comte de Chartres et de Champagne, et les hostilités, universelles en France, obligeaient à prendre de telles précautions pour de si petits voyages¹.

¹ *Decretum Yvonis.*

¹ *Yvon. epist. 8.*

L'archevêque Richer tint en effet un concile à Étampes, par le conseil de Godefroi ou Geoffroi, évêque de Paris, homme de grand crédit. Il était frère d'Eustache, comte de Boulogne, le père du fameux Godefroi de Bouillon. Il était grand chancelier du roi Philippe. Enfin l'évêque de Chartres, Geoffroi, était son neveu, et c'est ce qui excitait l'évêque de Paris à prendre cette affaire à cœur. Il assista donc au concile d'Étampes avec les évêques de Meaux et de Troyes, de la même province, et qui agissaient par le même esprit. Dans ce concile l'archevêque accusa Yves de Chartres de s'être fait ordonner à Rome, prétendant que c'était au préjudice de l'autorité royale. Il voulait le déposer et rétablir Geoffroi; mais Yves en appela au Pape et arrêta ainsi la procédure du concile. C'est ce que nous apprenons par la lettre que le bienheureux Yves en écrivit au Pape : « Il me semble nécessaire que vous adressiez une lettre commune à l'archevêque et à ses suffragants, afin qu'ils me laissent absolument en paix, ou qu'ils aillent avec moi en votre présence rendre compte de leur conduite. Je vous conseille aussi d'envoyer en nos quartiers un légat, homme de bonne réputation et désintéressé; car un homme de ce caractère est nécessaire à l'Église dans ces temps où chacun ose ce qu'il veut, fait ce qu'il ose, et le fait impunément. Je vois plus haut bien des choses qui se font contre l'ordre, surtout en ce qu'on souffre que des personnes qui ne servent pas l'autel vivent néanmoins de l'autel ¹. »

Yves demeura évêque de Chartres et se montra bientôt digne de servir de modèle à tous ses collègues de France. De concert avec le chef de l'Église il soutint la sainteté du mariage contre la passion du prince, jusqu'à souffrir de sa part la prison, tandis que la plupart de ses frères dans l'épiscopat se montraient plus courtisans qu'évêques. On nous permettra de citer à cette occasion les observations bien remarquables d'un homme d'État vraiment chrétien.

« Si l'on examine, dit le comte de Maistre, sur la règle incontestable que nous avons

établie (savoir qu'il faut regarder d'en haut et ne voir que l'ensemble), la conduite des Papes pendant la longue lutte qu'ils ont soutenue contre la puissance temporelle, on trouvera qu'ils se sont proposés trois buts, invariablement suivis avec toutes les forces dont ils ont pu disposer en leur double qualité (de Pontifes et de princes) : 1° inébranlable maintien des lois du mariage contre toutes les attaques du libertinage tout-puissant; 2° conservation des droits de l'Église et des mœurs sacerdotales; 3° liberté de l'Italie.

« ARTICLE PREMIER. — *Sainteté des mariages.* — Un grand adversaire des Papes, qui s'est beaucoup plaint du *scandale des excommunications*, remarque que *c'étaient toujours des mariages faits ou rompus qui ajoutaient ce nouveau scandale au premier*. Ainsi un adultère public est un *scandale*, et l'acte destiné à le réprimer est un *scandale* aussi. Jamais deux choses plus différentes ne portèrent le même nom; mais tenons-nous-en pour le moment à l'assertion incontestable que les souverains Pontifes employèrent principalement les armes spirituelles pour réprimer la licence anticonjugales des princes.

« Or jamais les Papes et l'Église, en général, ne rendirent de service plus signalé au monde que celui de réprimer, chez les princes, par l'autorité des censures ecclésiastiques, les accès d'une passion terrible, même chez les hommes doux, mais qui n'a plus de nom chez les hommes violents, et qui se jouera constamment des plus saintes lois du mariage partout où elle sera à l'aise. L'amour, lorsqu'il n'est pas apprivoisé jusqu'à un certain point par une extrême civilisation, est un animal féroce, capable des plus horribles excès. Si l'on ne veut pas qu'il dévore tout il faut qu'il soit enchaîné, et il ne peut l'être que par la terreur; mais que fera-t-on craindre à celui qui ne craint rien sur la terre? La sainteté des mariages, base sacrée du bonheur public, est surtout de la plus haute importance dans les familles royales, où les désordres d'un certain genre ont des suites incalculables, dont on est bien éloigné de se douter. Si, dans la jeunesse des nations septentrionales, les Papes n'avaient pas eu

¹ *Yvon. epist. 12.*

moyen d'épouvanter les passions souveraines, les princes, de caprice en caprice et d'abus en abus, auraient fini par établir en loi le divorce et peut-être la polygamie, et, ce désordre se répétant, comme il arrive toujours, jusque dans les dernières classes de la société, aucun œil ne saurait plus apercevoir les bornes où se serait arrêté un tel débordement.

« Luther, débarrassé de cette puissance incommode, qui, sur aucun point de la morale, n'est plus inflexible que sur celui du mariage, n'eut-il pas l'effronterie d'écrire, dans son *Commentaire sur la Genèse*, publié en 1525, que, sur la question de savoir si l'on peut avoir plusieurs femmes, l'autorité des patriarches nous laisse libres; que la chose n'est ni permise ni défendue, et que, pour lui, il ne décide rien! Édifiante théorie qui trouva bientôt son application dans la maison du landgrave de Hesse-Cassel.

« Qu'on eût laissé faire les princes indomptés du moyen âge, et bientôt on eût vu les mœurs des païens. L'Église même, malgré sa vigilance et ses efforts infatigables, et malgré la force qu'elle exerçait sur les esprits dans les siècles plus ou moins reculés, n'obtenait cependant que des succès équivoques ou intermittents. Elle n'a vaincu qu'en ne reculant jamais ¹. »

Or le roi de France, Philippe I^{er}, déjà si sévèrement réprimandé par le Pape saint Grégoire VII pour ses folies de jeunesse, dont il promit toujours de se corriger, fit, en âge d'homme, une folie bien plus coupable et bien plus scandaleuse. Il avait une épouse légitime, la reine Berthe, fille de Floris, duc de Frise, et sœur du comte de Flandre. Il en avait deux enfants, Louis, surnommé le Gros, qui lui succéda sur le trône, et la princesse Constance, qui épousa dans la suite Boémond, prince d'Antioche. Eh bien! en 1092 Philippe renvoie la reine, son épouse légitime, et la confine dans un château qu'il lui avait donné pour son douaire. Et pourquoi? pour enlever et épouser la femme légitime d'un de ses vassaux et de ses parents, le comte d'Anjou, Foulque le Réchin. Foulque eut

plusieurs femmes. La première, nommée Hildegarde, était fille de Lancelin de Beaugenci, mère de cette comtesse de Bretagne qui, après la mort de son mari, embrassa la vie religieuse dans le monastère de Sainte-Anne, à Jérusalem. Hildegarde étant morte, Foulque épousa Ermengarde de Bourbon, fille d'Archambaud, surnommé le Fort. Comme Ermengarde était sa parente dans un degré prohibé l'évêque d'Angers excommunia le comte parce qu'il ne voulait pas rompre ce mariage contraire aux lois de l'Église. Grégoire VII en écrivit au comte lui-même pour lui reprocher sa résistance et lui recommander de faire examiner son affaire par le légat Hugues de Die¹. Elle fut effectivement examinée, l'an 1078, dans un concile de Poitiers, et renvoyée à la décision finale du Pape. Le comte finit par renvoyer Ermengarde et épousa Bertrade, fille du comte Simon de Montfort, dont il eut un fils, qui lui succéda dans le comté d'Anjou comme son héritier légitime. Foulque vivait depuis quatre ans avec sa troisième femme lorsque le roi Philippe la lui enleva, la veille de la Pentecôte, dans l'église de Saint-Jean, à Tours, pendant que les chanoines de Saint-Martin faisaient la bénédiction des fonts baptismaux ².

Voici comment parle de ce fait un auteur contemporain, Hugues de Flavigni : « Que personne ne s'indigne contre nous si nous censurons amèrement la conduite du roi, sans égard pour la majesté du trône et l'éminente dignité du personnage. Quand notre livre garderait le silence la France entière crierait; que dis-je? tout l'Occident retentirait comme un tonnerre de ce qu'un roi, au mépris de la sainteté du mariage, d'une épouse issue de sang royal et de la fidélité conjugale, n'a pas craint, à la honte de la royale couche et des rejetons qui devaient en sortir, de ravir au comte d'Anjou son épouse, quoiqu'il lui dût la fidélité comme à son vassal et qu'ils fussent parents au troisième et au quatrième degré. Tandis que l'autorité royale n'a employé jusqu'ici le glaive que pour maintenir l'indissolubilité du ma-

¹ Du Pape, l. 2, c. 6.

¹ L. 10, epist. 22. — ² *Gesta Consul. Andegav. Script. rer. Fr.*, t. 12, p. 497. *Ibid.*, t. 16. *Exam. critic. Script. rer. Fr.*, t. 13, p. 465.

riage, un roi luxurieux a rompu les liens du sien, et s'obstine depuis bien des années à croupir sans honte dans un désordre intolérable. » Ainsi parlait Hugues de Flavigni¹.

Mais non content de se déshonorer par un double adultère public, le roi Philippe voulut encore que les évêques se déshonorassent en l'approuvant. Comme le bienheureux Yves de Chartres était le plus savant et le plus estimé, le roi lui demanda une entrevue pour le gagner à son dessein. Voici ce que le vertueux prélat en écrivit à Rainald, archevêque de Reims : « Le roi m'invita dernièrement à une conférence où il me pria instamment de lui aider dans le mariage qu'il voulait faire avec Bertrade. Je lui répondis qu'il ne devait pas le faire, parce que la cause d'entre lui et son épouse n'était pas encore terminée. » C'est que le roi prétendait faire casser son mariage avec Berthe, sous prétexte de parenté. Yves continue : « Le roi m'assura que la cause était pleinement décidée par l'autorité du Pape, par la vôtre et par l'approbation des évêques vos confrères. Je lui répondis que je n'en avais point de connaissance et que je ne voulais point assister à ce mariage s'il n'était célébré par vous et approuvé par vos collègues, parce que ce droit appartient à votre Église par la concession du Pape et l'ancienne coutume. Comme donc je m'assure que, dans une affaire si dangereuse et si pernicieuse à votre réputation et à la gloire de tout le royaume, vous ne ferez rien qui ne soit appuyé d'autorité ou de raison, je vous conjure instamment de me dire ce que vous en savez et de me donner un bon conseil, quelque difficile qu'il soit à suivre ; car j'aime mieux perdre pour toujours les fonctions et le titre d'évêque que de scandaliser le troupeau du Seigneur par ma prévarication². »

Il écrivit aussi au roi en ces termes : « Ce que présent j'ai dit à Votre Sérénité avant le serment (sur la parenté), je le lui écris absent. Je ne veux ni ne puis assister à la célébration de votre mariage, à laquelle vous m'invitez, à moins qu'un concile général

n'ait décidé que vous avez légitimement répudié la reine votre épouse et que vous pouvez légitimement contracter avec celle que vous vous proposez d'épouser. Si l'on m'avait invité à quelque conférence avec les évêques, où l'on pût librement discuter cette affaire, je n'y aurais pas manqué ; mais je ne puis me rendre à Paris pour le sujet qui m'y fait appeler. Ma conscience, que je dois conserver pure devant Dieu, et la réputation d'un évêque de Jésus-Christ, qui doit être sans tache, m'en empêchent ; j'aimerais mieux être jeté au fond de la mer avec une meule attachée au cou que d'être un sujet de scandale pour les faibles. Ce que je dis n'est pas contre l'obéissance que je vous dois ; c'est, au contraire, pour vous mieux marquer ma fidélité que je pense devoir vous parler ainsi, persuadé qu'en cette rencontre vous faites grand tort à votre âme et exposez votre royaume à un grand péril. Souvenez-vous que notre premier père, que le Seigneur avait préposé à toute la création visible, a été séduit au paradis par une femme et qu'ils en ont été exilés tous les deux. Le très-fort Samson, séduit par une femme, perdit la force par laquelle il avait coutume de vaincre les ennemis et fut vaincu par eux. Le très-sage Salomon, à cause de l'amour des femmes, apostasia de Dieu et perdit la sagesse qui le distinguait. Que Votre Sublimité prenne donc garde de tomber dans un de ces malheurs, et, en diminuant le royaume de la terre, de perdre encore celui du ciel. Consultez l'Ange du grand conseil, afin que dans toutes vos affaires vous puissiez éviter ce qui est honteux et inutile et faire ce qui est utile et glorieux. Portez-vous bien¹. » Le saint évêque de Chartres n'en demeura pas là ; il envoya une copie de sa réponse aux autres évêques invités avec lui à la cérémonie du mariage adultérin du roi, et il les exhorta « à n'être pas, dans les conjonctures présentes, des chiens muets, qui n'ont pas la force d'aboyer². »

Le digne exemple de l'évêque de Chartres ne fut pas sans influence. Orderic Vital nous apprend qu'il ne se trouva pas un seul évêque

¹ *Script.*, etc., t. 13, p. 625, et t. 16, *Exam. crit.* —
² *Yvon. epist.* 13.

¹ *Epist.* 15. — ² *Epist.* 14.

en France qui osât bénir un tel mariage ; mais tous, incbranlables dans l'observation des règles de l'Église, aimèrent mieux se rendre agréable à Dieu que de complaire à un homme ; tous, d'une voix unanime, réprouvèrent ce mariage comme une infamie. Enfin, d'après l'examen critique qu'un savant Bénédictin a fait de toute cette affaire, le roi ne trouva, pour bénir son mariage avec Bertrade, qu'un prélat normand, l'archevêque de Rouen, Guillaume, qui, en punition de sa témérité, fut interdit de ses fonctions pendant plusieurs années ¹. Le comte d'Anjou, pour venger l'injure que le roi lui avait faite en lui enlevant sa femme, les parents de la reine Berthe, pour venger son outrageuse répudiation, prirent à la fois les armes. De son côté le roi Philippe, pour marquer à l'évêque de Chartres son ressentiment, lui déclara la guerre ; les terres de son Église furent pillées et lui-même mis en prison par Hugues du Puiset, vicomte de Chartres.

Le Pape Urbain II, ayant appris ces nouvelles, écrivit une lettre de réprimande à l'archevêque de Reims et à ses suffragants pour avoir souffert que Philippe contractât ce mariage adultère. « Si vous étiez bien pénétrés, dit-il, des devoirs que vous impose le sacerdoce, nous n'aurions pas eu la douleur d'apprendre qu'un si grand attentat est resté impuni. Étant établis comme des sentinelles pour veiller sur la maison d'Israël, vous deviez annoncer aux impies leur impiété et vous opposer comme un mur à tout ce qui peut la blesser. Comment donc avez-vous pu souffrir que le roi d'un si beau royaume ait osé, sans pudeur, abjurant la crainte de Dieu, au mépris de l'équité, des lois, des canons, de l'usage constant de l'Église, abandonner, sans forme de procès, son épouse, et, entraîné ensuite par un amour criminel, s'unir la femme de son proche parent ? Un pareil attentat annonce que vos Églises ne sont pas mieux gouvernées que le royaume et vous couvre de confusion ; car c'est consentir au crime que de ne pas s'y opposer quand on le peut. Nous vous ordonnons aujour-

d'hui, en vertu de l'autorité apostolique, d'aller, aussitôt notre lettre reçue, trouver le roi, ce que vous eussiez dû faire il y a longtemps, sans attendre nos ordres ; de le presser, de la part de Dieu, de notre part et de la vôtre, de mettre fin à un crime si abominable, en employant pour cela les avertissements charitables, les prières, les reproches et même les menaces. Que s'il méprise tout cela, ce sera une nécessité et pour nous et pour vous de recourir aux armes de notre ministère pour venger les outrages faits à la loi divine, et de transpercer du glaive de Phinéas les Madianites adultères. »

Dans la même lettre le Pape enjoint aux évêques de travailler à la délivrance d'Yves de Chartres, qui, comme nous l'avons vu, était détenu dans les prisons du vicomte par ordre du roi. « Vous ne mettrez pas moins d'empressement, dit-il, à délivrer de prison notre confrère, l'évêque de Chartres. Si celui qui le retient en prison ne veut pas le relâcher vous lancerez contre lui l'excommunication ; vous mettrez sous l'interdit les châteaux dans lesquels il le tient enfermé, et même les terres de sa dépendance, afin de dégoûter cette classe d'hommes de se porter à de tels excès. Si vous voulez ne pas compromettre votre ordre vous ne négligerez rien pour accélérer cet affaire. » La lettre est du 27 octobre 1092¹.

Les principaux de la ville de Chartres étaient convenus ensemble de faire la guerre au vicomte pour la délivrance de leur évêque. L'ayant appris, le bienheureux Yves leur écrivit pour le leur défendre absolument ; « car, dit-il, ce n'est pas en brûlant des maisons et pillant des pauvres que vous apaiserez Dieu ; vous ne ferez que l'irriter, et, sans son bon plaisir, ni vous ni personne ne pourra me délivrer. Permettez que je porte seul la colère de Dieu jusqu'à ce qu'il me justifie, et n'augmentez pas mon affliction par la misère d'autrui ; car j'ai résolu non-seulement de demeurer en prison, mais de perdre ma dignité et même la vie, plutôt que d'être cause qu'on fasse périr des hommes. Souvenez-vous qu'il est écrit que Pierre

¹ *Script. rer. Franc.*, t. 16, p. 50.

¹ Labbe, t. 10, *epist.* 35, p. 463.

était en prison, et que l'Église faisait sans cesse des prières pour lui ¹. »

Le bienheureux Yves fut rendu à la liberté vers la fin de 1092 ou dans la première moitié de 1093 ; mais à peine sorti de prison il se vit assailli de nouveau par ses ennemis et cité à comparaître à la cour du roi pour répondre à leurs griefs. Voici la réponse modeste qu'il adressa au prince : « Étant redevable à la bonté de Dieu et à votre main du haut rang que j'occupe dans l'Église, auquel ne me permettait pas d'aspirer la bassesse de mon extraction, je me crois obligé de travailler de toutes mes forces à tout ce qui peut intéresser votre salut, sans blesser la loi de Dieu. Attendu cependant que, prenant en mauvaise part quelques avis salutaires que je vous donnais en preuve de ma fidélité et de mon attachement, vous m'avez déclaré une guerre ouverte et livré à la rapacité de mes ennemis les biens de mon Église, ce qui m'a causé de grands dommages, je ne puis, quant à présent, comparaître honnêtement à votre cour, où je ne trouverais point de sûreté. Je supplie donc Votre Majesté de m'accorder quelque répit, afin que je puisse un peu respirer et réparer en partie les dommages que j'ai éprouvés, jusqu'à manquer presque de pain. J'ai même cette confiance dans la miséricorde de Dieu que vous ne tarderez pas à reconnaître la vérité de ce proverbe de Salomon : « Les blessures faites par qui vous aime sont préférables aux séduisantes caresses de qui vous flatte. » Au reste, je ne refuserai pas de répondre à ceux qui ont porté plainte contre moi, soit devant un tribunal ecclésiastique, si l'affaire est de son ressort, soit dans une cour séculière, si c'est en matière purement civile, lorsque je connaîtrai mes accusateurs et les griefs qu'ils ont contre moi ². »

Philippe était si indisposé contre lui qu'il cherchait dans ses actions les plus innocentes des sujets de querelle. Yves avait terminé à l'amiable et à la prière de saint Anselme, abbé du Bec, une contestation qui s'était élevée entre les religieux du Bec et ceux de Molesme, au sujet du prieuré de Peisse. Phi-

lippe, qui s'était déclaré pour les religieux du Bec, attaqua cet arbitrage comme attentatoire à son autorité royale. Pour repousser une si grave accusation Yves fut obligé d'écrire au roi la lettre suivante : « En examinant scrupuleusement ma conscience, je ne trouve dans ma conduite rien qui ait pu faire changer à mon égard les dispositions de bonté et de clémence, le plus bel ornement de la majesté royale, au point que je ne reçois de votre part que des reproches et rien qui annonce de la bienveillance. Lorsque j'ai assoupi, tant bien que mal et pour un temps seulement, la contestation qui s'était élevée entre les religieux du Bec et ceux de Molesme, je n'ai fait aucune violence aux premiers. Leur abbé, convaincu que les religieux de Molesme avaient été illégalement dépossédés par quelques-uns de ces nouveaux religieux, m'avait prié de terminer cette affaire, ou à l'amiable, ou de prononcer sur cela un jugement définitif. En votre considération je me suis abstenu de porter un jugement ; mais, comme l'abbé du Bec offrait de partager les fruits avec les religieux de Molesme, j'ai adopté, par amitié pour lui, cette mesure, afin de terminer les débats. Il n'y avait pas là de quoi me susciter une affaire, parce qu'en supposant même que j'eusse contraint les spoliateurs à rendre ce dont ils s'étaient emparés illégalement je n'aurais porté en cela aucun préjudice à l'autorité royale. Comme il appartient au roi de maintenir les droits civils de chacun et de punir les contrevenants, de même c'est le devoir des évêques de prescrire à ceux qui leur sont subordonnés les règles à suivre et de corriger avec la sévérité d'un père ceux qui s'en écartent. N'écoutez donc pas ceux qui vous proposent des mesures violentes ; ce n'est pas en suivant leurs suggestions que vous marcherez dans les sentiers de la justice et que vous parviendrez au royaume des cieux. Quels qu'ils soient, ces hommes turbulents, je suis prêt à répondre, en votre présence, aux accusations qu'ils portent contre moi, et à leur prouver sans réplique que ce sont des calomnies, si vous m'envoyez un sauf-conduit pour moi et pour ceux qui m'accompagneront, soit en allant, soit en revenant, soit

¹ *Epist.* 20. — ² *Epist.* 23.

en séjournant ; car vous n'ignorez pas combien mon amour pour la justice m'a procuré d'ennemis dans ce pays-ci, et même au sein de votre cour ¹. »

Tant de vexations lui rendirent bientôt la charge de l'épiscopat intolérable. Dans une lettre au Pape Urbain il lui demande d'en être déchargé ; « ou bien, dit-il, si c'est votre bon plaisir que je prolonge mon tourment, armez mon bras d'une verge de fer avec laquelle je puisse briser les vases de boue, telle cependant qu'il n'y ait d'exception pour personne, sans quoi elle serait plus dangereuse que profitable. » Dans la même lettre il annonce au Pape le désir qu'il avait de l'aller trouver et les obstacles qui s'opposaient à son voyage. Il charge l'exprès qu'il lui envoie de l'instruire des dommages, des angoisses et des persécutions qu'il avait éprouvés dans son diocèse et au dehors, durant le cours de cette même année. Il ajoute ensuite que, bravant les périls auxquels il s'exposait, il avait fait passer sans retard la lettre du Pape aux métropolitains et à leurs suffragants, « et que ceux-ci étaient restés comme des chiens muets, incapables d'aboyer ². »

Vers la fin de 1093 Yves fit le voyage de Rome, comme il l'assure lui-même dans une lettre à Eudes, sénéchal de Normandie. « Vous me demandez, dit-il, des nouvelles du Pape ; j'ai l'honneur de vous dire qu'au mois de novembre dernier je suis entré dans Rome avec lui, sans obstacle, que je l'y ai laissé au mois de janvier, et qu'il s'y maintient toujours, avec l'aide de Dieu, quoiqu'il ait à se défendre des assauts que lui livrent les ennemis de l'Église romaine ³. »

Ce voyage avait sans doute pour objet de concerter avec le Pape les moyens de contraindre le roi à se séparer de sa nouvelle femme. Philippe en était si persuadé qu'au retour d'Yves il lui fit faire des propositions d'accommodement par l'entremise du sénéchal du roi, Gui de Rochefort. L'évêque répondit en ces termes à l'entremetteur : « Je vous remercie beaucoup, mon cher ami, des peines que vous vous donnez pour faire paix avec le roi ; mais, comme cette paix ne

peut être solide, puisqu'il persistera dans son dessein, j'ai résolu d'attendre encore quelque temps pour voir s'il ne changera pas. Tout se dispose à casser son mariage et à le séparer de sa nouvelle épouse ; car j'ai vu les lettres que le Pape Urbain écrit aux archevêques et aux évêques pour réduire ce prince à la raison et le corriger par les canons, s'il ne vient pas à résipiscence. Les lettres auraient même déjà été publiées ; mais, pour l'amour du roi, j'ai obtenu qu'on les tint encore secrètes quelque temps, parce que je ne veux pas que son royaume ait quelque prétexte de se soulever contre lui. Avertissez le roi et mandez-moi ses sentiments ¹. »

Ce que le bienheureux Yves déclare ici au sénéchal il l'annonça bientôt après au roi lui-même. Philippe, ayant levé une armée pour aller au secours de Robert, duc de Normandie, attaqué par son frère Guillaume le Roux, roi d'Angleterre, avait requis l'évêque de Chartres de fournir son contingent. C'était au carême de l'année 1094. Le bienheureux Yves s'en excusa sur plusieurs raisons ; la principale c'est qu'en paraissant devant le roi il serait obligé de lui dénoncer publiquement les ordres qu'il avait reçus du Pape touchant son mariage, et par là même de le déclarer excommunié. « C'est donc par ménagement pour Votre Majesté, conclut-il, que je m'abstiens de paraître devant vous, pour n'être pas obligé de vous dire en public ce que je vous dis maintenant à l'oreille, que rien ne peut me dispenser d'obéir au Pape, qui tient pour moi la place de Jésus-Christ. Cependant je ne veux ni vous offenser ni porter atteinte à votre autorité, tant qu'il me sera possible de différer, par quelque moyen honnête, l'exécution des ordres que j'ai reçus ². »

Cependant, la reine Berthe étant morte en 1094, Philippe imagina qu'il trouverait moins d'opposition, de la part des évêques, à son second mariage. Il y avait un obstacle de moins, mais il en subsistait un qui était insurmontable : c'est que Bertrade était la femme légitime du comte d'Anjou, qui de plus était proche parent du roi. Quelques évêques pourtant, comme l'évêque de Meaux,

¹ Epist. 9. — ² Epist. 25. — ³ Ibid.

¹ Epist. 23. — ² Epist. 28.

cherchaient des moyens de tourner l'obstacle. Philippe, de son côté, envoya des ambassadeurs à Rome. Voici ce que l'évêque de Chartres en écrivit à celui de Beauvais : « Je vous envoie la lettre que j'ai reçue du Pape touchant l'affaire du roi, depuis que ses ambassadeurs l'ont quitté, afin que vous sachiez que, si le Pape ne juge pas à propos d'aller en avant, il ne recule pas non plus ¹. »

Le Pape Urbain avait nommé pour son légat en France Hugues, archevêque de Lyon, le même qui, étant évêque de Die, s'était déjà acquitté avec tant de fermeté de ce ministère sous le pontificat de saint Grégoire VII. Hugues avait peine à accepter une commission que les conjonctures rendaient si délicate et si difficile, et plusieurs évêques, qui craignaient son zèle, lui conseillèrent de la refuser. Le bienheureux Yves de Chartres, l'ayant appris, lui écrivit pour le rassurer contre les terreurs qu'on tâchait de lui inspirer au sujet du roi.

« Ceux qui se portent bien, lui dit-il, n'ont pas besoin de médecins ; ils ne sont nécessaires qu'aux malades. Quoiqu'il se soit élevé un nouvel Achab dans le royaume d'Italie et une nouvelle Jézabel dans celui de France, Élie ne peut pas dire qu'il est demeuré seul : Dieu s'est réservé sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. Quoique Hérodiade danse devant Hérode, qu'elle demande et obtienne la tête de Jean-Baptiste, il faut que Jean dise : « Il ne vous est pas permis de répudier votre femme sans raison. » Quoique Balaam enseigne à Balac à séduire les Israélites par l'amour des femmes, Phinées ne doit point pardonner à l'Israélite qui pèche avec une femme madianite. Quoique Néron, à l'instigation de Simon, fasse emprisonner Pierre, Pierre ne doit pas laisser de dire à Simon : « Périsses ton argent avec toi ! » Plus les méchants font d'efforts contre l'Église, plus il faut montrer de courage pour la défendre et pour en relever les ruines. Ce n'est pas pour vous instruire que je parle de la sorte ; je voudrais seulement persuader à Votre Paternité de remettre la main à la charrue

pour arracher les épines du champ du Seigneur ¹. » Le légat indiqua un concile à Autun pour le 15 octobre 1094.

Le roi Philippe en fit tenir un à Reims le 18 du mois de septembre précédent ; il s'y trouva en personne avec trois archevêques et huit évêques. Le bienheureux Yves de Chartres, y ayant été invité, s'en excusa, parce qu'il ne devait pas être jugé hors de sa province ; car il savait qu'on voulait l'y accuser, et, comme cette accusation n'avait d'autre fondement que la haine qu'on lui portait, il appela au Saint-Siège. « Je ne le fais pas, dit-il, pour éviter le jugement. Ma justification est bien facile : on m'accuse de parjure, et je n'ai jamais fait de serment à personne ; mais je ne veux pas donner l'exemple de s'écarter des règles, ni m'exposer à un péril certain pour un avantage incertain ; car j'ai demandé un sauf-conduit au roi et n'ai pu l'obtenir. Or, autant que je puis juger par les menaces qui m'ont été faites, il ne me serait pas permis dans votre assemblée de dire impunément la vérité, puisque c'est pour l'avoir dite et pour avoir obéi au Saint-Siège que je suis traité si durement et accusé de parjure et de crime d'État ; mais, permettez-moi de le dire, on aurait plus de raison d'en accuser ceux qui fomentent une plaie qui ne peut se guérir que par le fer et le feu ; car, si vous aviez tenu ferme comme moi, notre malade serait guéri. Que le roi fasse contre moi tout ce que Dieu lui permettra de faire ; qu'il m'enferme, qu'il m'éloigne, qu'il me proscrive ; j'ai résolu, avec la grâce de Dieu, de tout souffrir pour sa loi ². » On ne sait ce que décida le concile de Reims.

Celui que le légat Hugues de Lyon avait indiqué à Autun s'y tint en effet le 16 octobre ; il y assista trente-deux évêques avec plusieurs abbés. On y renouvela l'excommunication contre Henri de Germanie, contre l'antipape Guibert, et l'on excommunia pour la première fois le roi de France, Philippe, pour avoir épousé Bertrade du vivant de Berthe, sa femme légitime. On publia aussi dans ce concile des décrets contre la simonie et contre l'incontinence des clercs, et l'on dé-

¹ Epist. 30.

¹ Epist. 18. — ² Epist. 35.

fendit aux moines de desservir les églises paroissiales¹.

Le roi Philippe, ayant été excommunié dans ce concile, envoya des ambassadeurs au Pape pour l'apaiser, en affirmant par leur serment qu'il n'avait plus de commerce criminel avec Bertrade, et faisant entendre au Pape que, s'il ne levait l'excommunication et ne rendait au roi la couronne, c'est-à-dire le droit de se la faire imposer par les évêques aux solennités religieuses, comme c'était la coutume alors, ce prince se retirerait de son obéissance pour embrasser celle de l'antipape. Mais le bienheureux Yves, ayant eu connaissance de leurs instructions, en avait prévenu le Pape par la lettre suivante : « Il doit vous venir de la part du roi des ambassadeurs par qui parlera l'esprit de mensonge. Gagnés par l'appât des dignités ecclésiastiques qu'ils ont déjà obtenues ou qu'on leur a promises, ils tâcheront d'entraîner hors des sentiers de la justice le Siège que vous occupez et qui est par excellence le Siège de la justice. J'ai cru devoir vous en prévenir afin que vous ne soyez ni séduit par leurs promesses, ni effrayé par leurs menaces. Quoi qu'ils puissent vous dire, n'oubliez pas que la hache est déjà appliquée à la racine du mal et qu'elle produira son effet, si vous-même ne relâchez l'arc déjà tendu, si vous n'arrêtez le glaive déjà tiré. Ces députés, comptant beaucoup sur les ressources de leur petit génie et de leurs discours apprêtés, ont promis au roi qu'ils obtiendraient du Siège apostolique l'impunité de son crime. Or voici à peu près les moyens dont ils se serviront; ils vous diront que le roi et le royaume se retireront de votre obéissance si vous ne lui rendez la couronne et si vous ne levez l'excommunication. Ce n'est pas à moi de vous apprendre quel espoir d'impunité ce serait donner à tous les méchants que de lui accorder le pardon sans repentir; ce n'est pas à moi de l'apprendre à Votre Prudence, qui est plus intéressée que personne à frapper les crimes et non à les favoriser. Que si, à cette occasion, quelques faux frères se séparent extérieurement de l'unité de leur

mère, de laquelle ils se sont déjà séparés d'esprit depuis longtemps, Votre Sainteté doit s'en consoler en se rappelant cette parole du Seigneur : « Je me suis réservé sept mille hommes; » et cette autre de saint Paul : « Il faut qu'il y ait des hérésies afin que l'on connaisse ceux qui sont à l'épreuve. »

« Du reste, je dirai encore à Votre Vigilance que, par l'ordre du roi, les archevêques de Reims, de Sens et de Tours, ont invité leurs suffragants à se réunir à Troyes quand on aura reçu votre réponse. Malgré cette invitation je ne m'y rendrai point, si ce n'est que vous me le conseilliez; car je crains que dans cette assemblée on n'entreprenne quelque chose contre la justice et contre le Siège apostolique¹. »

Le roi Philippe avait de la foi et de la piété, mais point assez pour vaincre sa passion. Il proposait de se corriger sur beaucoup de choses et de faire beaucoup de bonnes œuvres, pourvu qu'on lui laissât la femme qu'il avait enlevée au comte d'Anjou. Le bienheureux Yves répondit au sénéchal du roi, qui lui avait fait part de ces dispositions : « Fondé sur l'autorité des saintes Écritures, je réponds, mon cher ami, qu'il est impossible de racheter son péché par des largesses tant qu'on persiste dans la volonté de le commettre, parce que, selon saint Paul, les plus grands sacrifices ne sont d'aucune utilité à celui qui conserve la volonté de pécher. D'après cette décision et autres semblables je suis convaincu que les bonnes intentions du roi ne produiront aucun bon effet s'il ne renonce à son péché et s'il ne se soumet au joug de la pénitence; car ce n'est pas notre bien, mais nous-mêmes, que Dieu exige pour notre salut. C'est ce que je vous prie de dire au roi, afin qu'il adopte une mesure plus salutaire. S'il en proposait une qui fût selon Dieu il me trouverait prêt à le seconder de toutes mes forces². » Les choses restèrent dans cet état depuis le concile d'Autun jusqu'à celui de Plaisance, célébré par le Pape Urbain à la mi-carême de l'an 1095.

Pendant que se négociait ou se débattait cette affaire délicate, le Pape Urbain II, de

¹ Berthold. Hug. de Flav. Labbe, t. 10, p. 500.

² Epist. 46. — ² Epist. 47.

concert avec le roi Philippe, rétablit l'évêché d'Arras et y mit pour évêque un homme très-digne de l'être. Depuis saint Vedast, premier évêque d'Arras, le même qui, n'étant que prêtre de Toul, instruisit le premier roi chrétien des Francs, cet évêché était demeuré uni à celui de Cambrai; mais, Cambrai étant du royaume de Lorraine et des États du roi d'Allemagne, le roi de France et le comte de Flandre souhaitèrent qu'on établit un évêque particulier à Arras. Les habitants de cette ville le désiraient avec ardeur. Ils s'adressèrent au Pape, qui, entrant dans les vues du roi, leur permit de procéder à l'élection d'un évêque et manda à l'archevêque de Reims d'ordonner celui qu'ils auraient élu. Après trois jours de jeûne le clergé et le peuple d'Arras élurent unanimement Lambert de Guisnes, chanoine et chantre de Lille, et l'installèrent malgré lui dans le siège épiscopal. C'était un homme d'un rare mérite et qui n'accepta cette dignité que par obéissance aux ordres du Pape. Lambert s'étant présenté pour son sacre à l'archevêque de Reims, son métropolitain, celui-ci le renvoya au Pape, auquel il manda que ses comp provinciaux et les clercs de son Église lui avaient conseillé de s'abstenir d'ordonner Lambert et de l'envoyer plutôt à Sa Sainteté, afin qu'elle en fit ce qu'elle jugerait à propos. « Ils craignent, dit-il, que les citoyens de Cambrai n'en prennent occasion de se séparer de notre métropole. Or l'Église de Reims perdrait considérablement à cet échange; car Cambrai vaut six fois Arras. » C'est qu'en effet le clergé de Cambrai avait formé opposition au rétablissement du nouvel évêché, mais sans y donner de suite.

Lambert, s'étant transporté à Rome, se jeta aux pieds du Pape et le pria instamment de casser son élection et de le délivrer du fardeau qu'on voulait lui imposer, alléguant son incapacité, les persécutions auxquelles il devait s'attendre de la part du roi d'Allemagne et la pauvreté de l'Église d'Arras. Le Pape l'embrassa tendrement et le consola. Puis il assembla son conseil, composé des évêques, des cardinaux et de plusieurs Romains, et, en l'absence de Lambert, y fit lire toute la procédure faite par l'Église

d'Arras pour son élection. Les Romains, l'ayant entendue et connaissant le mérite de Lambert, demandèrent, pour l'avoir chez eux, qu'il fût ordonné évêque d'Ostie; mais le Pape, voulant affermir le nouvel évêché d'Arras, n'eut point d'égard à la prière des Romains, et, quelques jours après, il prit Lambert en particulier et lui commanda, de la part de Dieu et de saint Pierre, d'acquiescer à son élection par obéissance et pour la rémission de ses péchés. Lambert se soumit et fut sacré évêque d'Arras par le Pape même, le 19 mars 1094¹.

En Allemagne le schisme s'affaiblissait. Guelfe, duc de Bavière, reprit la ville d'Augsbourg, fit prisonnier Sigefroi, qui en avait usurpé le siège, et y rétablit l'évêque catholique Wigold, qui mourut la même année. L'évêque schismatique de Worms, touché de repentir, se réunit à l'Église, et, renonçant à l'épiscopat, entra dans le monastère de Hirsau pour y faire pénitence. Les habitants de Metz chassèrent entièrement de la ville l'usurpateur Brunon et s'engagèrent par serment à ne point recevoir d'autre évêque que Herman, leur légitime pasteur, alors prisonnier en Toscane, où il aima mieux demeurer que d'embrasser le schisme pour jouir de son évêché. Vecilon, archevêque de Mayence, et Meinard, évêque de Wurzburg, les plus savants des schismatiques, moururent excommuniés; mais les catholiques firent aussi de grandes pertes. Berthold et Bernard, savants hommes et docteurs fameux, moururent. Le vénérable Burcard, évêque d'Halberstadt, blessé mortellement par les schismatiques, succomba le 6 avril, en exhortant tous les assistants à demeurer fermes dans l'obéissance au Pape légitime. Saint Guehard, archevêque de Salzbourg, mourut le 15 juin; c'était le chef des catholiques, et il nous reste une lettre de lui contre les schismatiques. Pierre Ignée, moine de Vallombreuse et depuis cardinal-évêque d'Albane, mourut le 8 janvier de l'année suivante (1089), en grande réputation de sainteté. Le roi Herman, abandonné des Saxons, se retira en Lorraine, où il mourut

¹ Labbe, t. 10, p. 450.

cette année (1088), la septième année de son règne; mais les Saxons chassèrent bientôt derechef le roi ou empereur Henri, qui fut mis honteusement en fuite, perdit les insignes de la royauté et faillit être pris lui-même ¹.

L'année suivante (1089), Herman, évêque de Metz, revint chez lui après une longue captivité et y fut reçu avec joie du grand nombre. L'usurpateur Brunon tomba dans un mépris général. Devenu odieux pour ses mœurs infâmes, même à Henri, qui lui avait vendu cet évêché, il fut enfin réduit à se retirer chez le comte Albert, son père, qui était du parti catholique. Outre Herman de Metz il y avait quatre évêques principaux qui soutenaient les catholiques en Allemagne : saint Adalbéron de Wurzburg, saint Altmann de Passau, Albert de Worms et Guebhard de Constance. Ce dernier était parfaitement connu du Pape Urbain, qui l'avait lui-même ordonné évêque, étant légat en Allemagne; c'est pourquoi il le fit son légat dans ce royaume, c'est-à-dire dans toute l'Allemagne, la Bavière, la Saxe et les pays voisins, par une lettre décrétale donnée en concile.

Guebhard avait envoyé à Rome Éginon, depuis abbé de Saint-Ulric d'Augsbourg, qui, à la faveur d'un déguisement, échappa aux schismatiques. Il portait des lettres par lesquelles Guebhard consultait le Pape sur plusieurs questions touchant les excommuniés. Sur quoi le Pape lui répondit par cette décrétale : « Nous tenons pour excommunié au premier degré l'hérésarque de Ravenne, usurpateur de l'Église romaine, avec le roi Henri; au second rang ceux qui les aident d'argent, de conseil ou d'obéissance, principalement en recevant d'eux ou de leurs fauteurs des dignités ecclésiastiques; au troisième rang sont ceux qui communiquent avec eux. Nous ne les excommunions pas nommément, mais nous ne les recevons point en notre société sans une pénitence, que nous modérons selon qu'ils ont agi par ignorance, par crainte ou par nécessité; car nous voulons que l'on traite avec plus de rigueur ceux qui sont tombés volontairement

ou par négligence, ce que nous laissons à votre discrétion.

« Quant aux clercs ordonnés par des évêques excommuniés, nous n'en portons pas encore de jugement parce qu'il faut un concile général. Nous vous répondons toutefois, quant à présent, que vous pouvez laisser dans les Ordres qu'ils ont reçus ceux qui ont été ordonnés par des évêques excommuniés, mais auparavant catholiques, pourvu que ces évêques ne soient pas simoniaques et que les clercs dont il s'agit n'aient pas reçu d'eux les Ordres par simonie, pourvu aussi qu'ils soient recommandables par leurs mœurs et leur doctrine. A ces conditions vous pourrez les laisser dans leurs ordres, après leur avoir imposé la pénitence que vous jugerez convenable; mais nous ne leur permettons point de monter aux ordres supérieurs, sinon pour une plus grande utilité de l'Église, et rarement. » Le Pape permet de même, pour la nécessité présente de l'Église contre les schismatiques, de laisser ou de rétablir dans leurs fonctions les prêtres et les autres clercs tombés dans le crime, marquant toutefois qu'il ne veut pas donner d'atteinte à l'ancienne discipline, qui ne réhabilitait jamais les clercs criminels, quelque pénitence qu'ils eussent faite.

Le Pape donne ensuite à Guebhard la juridiction sur l'île de Reichenau, sauf l'exemption des moines, auxquels il commande de donner un abbé catholique, aussi bien qu'à Saint-Gall et aux monastères qui en manquent. Il lui enjoint de pourvoir encore aux évêchés d'Aoste et de Coire, et aux autres où l'évêque de Passau ne pourra venir. « Car, ajoute-t-il, nous lui avons donné, comme à vous, la commission de gouverner à notre place la Saxe, l'Allemagne et les autres pays voisins, afin que vous réprochiez les mauvaises ordinations, que vous confirmiez les bonnes et que vous régliez toutes les affaires ecclésiastiques, après avoir pris conseil des hommes pieux, jusqu'à ce que vous puissiez recevoir un légat plus particulier du Saint-Siège. » La bulle est datée de Rome, le 18 avril ¹.

¹ Berthold, ann. 1088. Baron. et Pagi.

¹ Labbe, t. 10, p. 445.

Il n'était pas aisé de tenir alors le juste milieu entre la trop grande indulgence, qui eût affaibli la discipline, et la rigueur excessive, qui eût révolté les coupables ; car l'antipape Guibert et ses sectateurs ne cessaient de faire des ordinations dans les lieux qui obéissaient au roi Henri et de les vendre bien cher, ce qui multipliait tellement le nombre des excommuniés que les catholiques avaient bien de la peine à les éviter. Le Pape tint, cette année 1089, un concile général de cent quinze évêques, où il y a apparence que l'on confirma l'indulgence à l'égard des schismatiques ; car les Romains chassèrent honteusement l'antipape Guibert, et lui firent promettre avec serment qu'il n'usurperait plus le Saint-Siège.

Les deux partis cherchaient à faire la paix, et il y eut une conférence des ducs et des comtes catholiques avec le roi Henri. Ils lui promettaient leur secours pour le rétablir dans son royaume s'il voulait abandonner l'antipape Guibert et reconnaître le Pape Urbain, et il ne s'en éloignait pas beaucoup, mais il voulait avoir le consentement des seigneurs de son parti. Entre ceux-ci étaient les évêques ordonnés par les schismatiques, qui, voyant qu'ils seraient infailliblement déposés avec Guibert, détournèrent absolument le prince de se réconcilier avec le Pape.

Pour fortifier d'autant plus le parti catholique le Pape Urbain persuada à la comtesse Mathilde d'épouser Guelfe, fils de Guelfe, duc de Bavière, et petit-fils d'Azzon, marquis de Ferrare. Mathilde était veuve depuis treize ans et en avait quarante-trois ; aussi ne fit-elle ce mariage que par obéissance pour le Pape, pour être mieux en état de soutenir l'Eglise romaine contre les schismatiques, et Guelfe protesta depuis ne l'avoir jamais touchée. Ce mariage affligea beaucoup Henri d'Allemagne¹.

En Bavière le parti des catholiques prenait le dessus, en sorte qu'ils remplirent le siège de Salzbourg, vacant depuis un an et demi par le décès de l'archevêque saint Guehard, arrivé le 15 juin 1088. On élut à sa place le

saint abbé Thiémon, né en Bavière, d'une haute noblesse. Dès sa première jeunesse il embrassa la vie monastique dans l'abbaye d'Altaha, d'où il fut tiré par l'archevêque saint Guehard, qui le fit abbé d'un monastère de son diocèse. Il y rétablit la discipline, joignant la discrétion à l'autorité et à l'austérité de la vie. Saint Guehard ayant été chassé par les partisans du roi Henri, et un usurpateur, nommé Berthold, mis en sa place, le saint abbé Thiémon se retira à Schaffhouse et à Hirsau, monastères alors fameux par leur régularité. Après avoir demeuré quelque temps en ce dernier il revint à Salzbourg, où le schismatique Berthold le reçut très-humainement, espérant que le désir de rentrer dans son abbaye lui ferait embrasser son parti ; mais saint Thiémon se retira dans un désert voisin, dans une communauté pauvre, qui le reçut avec grande charité.

Après la mort du saint archevêque Guehard les gens de bien voulaient lui donner saint Thiémon pour successeur ; les autres proposaient un homme qui n'était considérable que par sa noblesse et sa puissance. Le jour de l'élection venu, on s'assembla au lieu marqué ; saint Altmann, évêque de Passau, légat du Saint-Siège, y était avec le clergé de Salzbourg, Guelfe, duc de Bavière, les comtes et un grand peuple. Le compétiteur de Thiémon entra dans un bateau, pour passer la rivière de Salza, et se noya à la vue de toute l'assemblée. Alors tous se réunirent, et saint Thiémon fut élu d'un commun consentement. Il fut sacré solennellement, le 7 avril 1090, par le légat saint Altmann, assisté de saint Adalbéron de Wurzburg et de Méginward de Frisingue. Mais saint Adalbéron mourut la même année, le 5 octobre, après quarante-cinq ans d'épiscopat. Ce saint évêque, étant chassé de Wurzburg par les schismatiques, dont il était un des plus zélés adversaires, se retira dans son pays, dans le monastère de Lambach, en Autriche, fondé par son père, qu'il rétablit dès l'année 1056, et de là il ne laissait pas de consacrer des églises, de rétablir des monastères et de rendre d'autres services à la religion. Il fut enterré à Lambach et il se fit plusieurs

¹ Berthold, ann. 1089 et 1095.

miracles à son tombeau¹. Herman, évêque de Metz, mourut au mois de mai de la même année, aussi bien que Berthold, duc d'Allemagne ou de Souabe, gendre du roi Rodolphe, et sa sœur, la reine de Hongrie. Egbert, margrave de Saxe, fut tué en trahison, et l'on en accusa l'abbessé de Quedlinbourg, sœur du roi Henri. Le parti catholique, à son grand regret, fit toutes ces pertes cette année. De la part des schismatiques Lutold, duc de Carinthie, mourut subitement, ayant répudié depuis peu sa femme légitime pour en prendre une autre, avec la permission de l'antipape Guibert².

Ces pertes des catholiques ayant relevé le courage des schismatiques, ceux-ci reprirent les armes, disant hautement que le Pape Urbain allait périr. Walram, évêque henricien de Naumbourg, voulant attirer le comte Louis de Thuringe au parti de Henri, lui écrivit une lettre où il disait entre autres choses : « L'Apôtre inspiré de Dieu dit : « Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, parce qu'il n'y a point de puissance si ce n'est de Dieu, et qui lui résiste résiste à l'ordre de Dieu. » Cependant nos amis disent aux femmes et au simple peuple qu'il ne faut pas se soumettre à la puissance royale. Veulent-ils résister à Dieu ? Sont-ils plus forts que lui ? Mais que dit le prophète ? « Tous ceux qui combattent contre vous seront confondus et ceux qui vous résistent périront. » Rodolphe, Hildebrand, Egbert et une infinité d'autres seigneurs ont résisté à l'ordre de Dieu en la personne de l'empereur Henri, et ils ont péri. Ce qui a eu une mauvaise fin doit avoir eu un mauvais principe. Mais comme nos adversaires nous opposent des raisonnements, examinons dans une conférence, d'après le témoignage de l'Écriture et des anciens Pères, de quel côté est le droit. Et pour qu'on ne s'y refuse pas, la loi du combat sera telle : ou bien j'embrasserai moi-même le sentiment des peuples, ou bien, si nous triomphons, vous reviendrez à notre seigneur l'empereur³. » Ces dernières paroles sont remarquables ; on y voit que les peuples étaient prononcés pour Grégoire contre

Henri, pour l'interprète de la loi divine contre celui qui n'usait de sa force que pour fouler aux pieds toutes les lois divines et humaines.

Le comte Louis, ayant reçu cette lettre, y fit répondre par Étienne, autrement Herrand, évêque d'Halberstadt, dont la lettre portait en substance : « Nous disons que vous entendez mal le précepte de l'Apôtre ; car, si toute puissance vient de Dieu, comme vous l'entendez, d'où vient qu'il dit par son prophète : « Ils ont régné, mais ce n'est pas par moi ; ils sont devenus princes, et je ne les connais point ? » Écoutons l'Apôtre, qui s'explique lui-même : *Il n'y a point de puissance si ce n'est de Dieu*. Que dit-il ensuite ? *Et celles qui viennent de Dieu sont ordonnées*. Pourquoi avez-vous supprimé ces paroles ? Donnez-nous donc une puissance ordonnée ; nous ne résisterons point, nous donnerons aussitôt les mains. Mais ne rougissez-vous pas de dire que le seigneur Henri soit roi ou qu'il ait de l'ordre ? Est-ce avoir de l'ordre que d'autoriser le crime et de confondre tout droit divin et humain ? Est-ce avoir de l'ordre que de pécher contre son propre corps et d'abuser de sa femme d'une manière inouïe, d'en faire un mauvais lieu ? Est-ce avoir de l'ordre que de prostituer les veuves qui viennent demander justice ?

« Pour ne point parler de ses autres crimes sans nombre, les incendies, les pillages d'églises, les homicides, les mutilations, parlons de ce qui afflige le plus l'Église de Dieu. Quiconque vend les dignités spirituelles est hérétique. Or le seigneur Henri, qu'on nomme roi, a vendu les évêchés de Constance, de Bamberg, de Mayence et plusieurs autres pour de l'argent ; ceux de Ratisbonne, d'Augsbourg et de Strasbourg pour des meurtres ; l'abbaye de Fulde pour un adultère ; l'évêché de Munster pour le crime détestable de Sodome. Il est donc hérétique, et, étant excommunié par le Saint-Siège pour tous ces crimes, il ne peut plus avoir aucune puissance sur nous qui sommes catholiques ; nous ne le comptons plus entre nos frères, et nous le haïssons de cette haine parfaite dont le Psalmiste haïssait les ennemis de Dieu. Quant à ce que vous dites que le Pape Grégoire, le roi

¹ Acta SS., 6 octobre. — ² Berthold, ann. 1090. —

³ Dodechin. Baronius.

Rodolphe et le margrave Egbert sont morts misérablement, et que vous félicitez votre maître de leur avoir survécu, vous devez aussi estimer heureux Néron d'avoir survécu à saint Pierre et à saint Paul, Hérode à saint Jacques et Pilate à Jésus-Christ ¹. »

Fleury dit à ce propos : « Cette lettre est pleine d'aigreur et d'emportement, et roule principalement sur ce faux principe qu'un roi criminel n'est point véritablement roi ². » Nous pensons différemment de Fleury. Cette lettre roule principalement sur le principe fondamental de la constitution politique de toutes les nations chrétiennes au moyen âge, savoir : Pour être citoyen d'un royaume, surtout pour en être le chef, il fallait être catholique; celui qui cessait de l'être cessait par là même de pouvoir être le roi d'une nation chrétienne. En Allemagne il y avait un autre article fondamental du droit politique : c'est que celui qui restait dans l'excommunication plus d'un an était par là même déchu de tous ses droits. Nous en avons vu les preuves. Ainsi l'ignorance et le mauvais raisonnement ne se trouvent point du côté de l'évêque catholique d'Halberstadt, mais de celui du mauvais critique qui le censure avec tant d'amertume et qui ne trouve rien à reprendre dans l'avocat du schisme.

Si l'on peut s'en rapporter à un protestant du seizième siècle, qui le premier l'a fait connaître, l'évêque schismatique de Naumbourg serait encore l'auteur d'une apologie de Henri IV, en deux livres, sous ce titre : *de la Nécessité et des moyens de conserver l'unité de l'Église*. L'auteur entend par unité de l'Église le schisme de l'antipape Guibert. Voici comment il justifie ce schisme dans son principe même : « Henri était roi d'Allemagne et d'Italie par droit héréditaire; il se voyait attaqué par le Pape Grégoire VII; il n'y avait pas d'autre moyen de se défendre que de faire un autre Pape; donc il a eu raison de le faire, puisque c'était une nécessité; donc le Pape Grégoire VII n'est plus que le moine Hildebrand; donc ceux qui le reconnaissent encore pour Pape sont des schismatiques et déchirent l'Église. » Voilà ce que

l'auteur dit, répète, délaye, ressasse dans deux livres d'une déclamation emportée et fastidieuse. Nous sommes bien porté à croire que cette pièce est moins une découverte qu'une invention protestante du seizième siècle ¹.

Plus tard l'évêque Waltram ou Waleram de Naumbourg, voulant répondre à des Grecs venus en Allemagne, consulta saint Anselme de Cantorbéry sur les questions du Saint-Esprit et des azymes. Saint Anselme lui répondit : « Si j'étais certain que vous ne favorisiez point le successeur de Néron et de Julien l'Apostat contre le successeur de saint Pierre je vous saluerais comme évêque avec respect et amitié. » On voit ce que saint Anselme pensait de Henri d'Allemagne; nous avons déjà vu le bienheureux Yves de Chartres l'appeler un autre Achab. Saint Anselme ajoute : « Mais, parce que nous ne devons manquer à personne pour la défense de la vérité, que vous cherchez contre les Grecs qui sont venus chez vous, je vous envoie l'ouvrage que j'ai publié contre eux sur la procession du Saint-Esprit. » L'évêque Waleram profita de cet avertissement. Dans une lettre subséquente à saint Anselme il dit : « L'Église catholique glorifie Dieu de mon changement; d'adversaire de l'Église romaine je suis devenu très-agréable au Pape Pascal et admis dans ses conseils avec les cardinaux. J'étais autrefois à la cour de l'empereur Henri, comme Joseph à la cour de Pharaon, sans participer à ses péchés ². »

En 1090 Henri, nommé empereur par les siens, entra en Lombardie, où il brûla et ravagea les terres du duc Guelfe; mais la princesse Mathilde, son épouse, l'encouragea à demeurer ferme dans le parti catholique et à résister vigoureusement à Henri. Godefroi, évêque de Lucques, demanda au Pape s'il fallait mettre en pénitence ceux qui avaient tué des excommuniés. Le Pape répondit : « Imposez-leur une satisfaction convenable selon leur intention, comme vous avez appris dans l'ordre de l'Église romaine; car nous n'estimons point homicides ceux qui, brûlant de zèle pour l'Église contre les ex-

¹ Dodech. Baronius. — ² Fleury, l. 63, n. 52.

¹ Fréher, *Script. rer. Germ.*, t. 1. — ² Dodechin, ann. 1094. Apud Anselm., *epist.* 137.

communies, en auront tué quelques-uns. Toutefois, pour ne pas abandonner la discipline de l'Église, imposez-leur une pénitence de la manière que nous avons dit, afin qu'ils puissent apaiser la justice divine s'ils ont mêlé quelque faiblesse humaine à cette action. » Il ne faut point oublier que le Pape parle ici d'un temps de guerre publique et déclarée ¹.

Dès le commencement de l'année 1091 le Pape demeurait en Campanie, quoiqu'il eût pu aisément entrer dans Rome avec une armée et soumettre les rebelles; mais il aimait mieux soutenir ses droits avec douceur. Les schismatiques demeuraient donc les plus forts à Rome, où ils surprirent le château Saint-Ange, qui jusque-là avait tenu pour le Pape, et la prise de Mantoue releva leur courage; car leur empereur Henri, qui l'assiégeait depuis un an, s'en rendit maître par composition le vendredi saint, 11 avril; après quoi les Romains permirent à l'antipape Guibert de rentrer dans Rome, d'où ils l'avaient chassé depuis deux ans ².

Cependant le Pape Urbain tint un concile à Bénévent le 28 mars. On y réitéra l'anathème contre Guibert et ses complices, et on y fit quatre canons. On n'élima point d'évêque à l'avenir qu'il ne soit dans les ordres sacrés, c'est-à-dire la prêtrise ou le diaconat; car ce sont les seuls sur lesquels l'Apôtre nous donne des règles. Nous ne permettrons d'élire évêques des sous-diacres que très-rarement, et par permission du Pape et du métropolitain. Nous interdisons les prêtres qui servent dans les églises au delà du nombre prescrit, sans permission de l'évêque, et qui ont obtenu des dîmes des laïques. Aucun laïque ne mangera de la chair depuis le jour des Cendres, et, ce jour-là, tous, clercs, laïques, hommes et femmes, recevront des cendres sur la tête. Défense de contracter mariage depuis la Septuagésime jusqu'à l'octave de la Pentecôte et depuis l'Avent jusqu'à l'octave de l'Épiphanie ³.

L'Église d'Allemagne perdit cette année (1091) trois saints et grands personnages: le principal fut saint Altmann, évêque de Pas-

sau. Il mourut le 8 août, dans une heureuse vieillesse, après avoir gouverné son Église vingt-six ans, soutenu la religion avec grand zèle contre les schismatiques, essuyé plusieurs périls et souffert de grandes persécutions. Il fonda trois communautés de chanoines réguliers. Dieu honora son tombeau de plusieurs miracles ¹.

Dès le 22 avril était mort le bienheureux Wolphelme, abbé de Brunviller, près de Cologne. Illustre par sa naissance, il était plus illustre encore par sa piété et son érudition. Savant dans les lettres divines et humaines, éloquent et d'un génie subtil, il composa plusieurs ouvrages en vers et en prose. Il écrivit entre autres une lettre pour réfuter l'hérésie de Bérenger. Il mettait à la tête des livres de sa bibliothèque quelques vers qui donnaient le précis de chacun; c'étaient des espèces de sommaires qui étaient d'une grande utilité. Chaque année il faisait lire devant la communauté tout l'Ancien et le Nouveau Testament, et, à chaque Quatre-Temps, quatre diacres lisaient successivement chacun un Évangile dans les quatre côtés du cloître. Mais en ordonnant ces lectures il en fit voir les avantages dans un petit poème de quarante-deux vers. Il fit plusieurs miracles avant et après sa mort. Sa vie fut écrite par un de ses disciples ².

Le bienheureux Guillaume, abbé de Hirsau, ne survécut qu'environ deux mois à Wolphelme, étant mort le 4 juillet de la même année 1091. Il avait fait profession de la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Emmeran, à Ratisbonne, lorsqu'il fut choisi abbé de Hirsau en 1070. Il possédait tous les arts libéraux, le sens des divines Écritures, les lois de son état, et il les pratiquait. Toujours occupé ou à la lecture, ou à la prière, ou au travail, on ne le trouvait jamais oisif. Il n'avait pas moins de soin d'occuper ses religieux. Considérant les talents de chacun, il les employait à ce qu'ils faisaient le mieux, et, afin que ceux qui aimaient la lecture eussent les moyens de s'instruire, il en forma douze pour transcrire les livres de l'Écriture sainte et les écrits des saints Pères. Un des douze,

¹ *Yvon. Decret. Mansi*, t. 20, p. 713. — ² *Berthold*, ann. 1091. — ³ *Labbe*, t. 10, p. 484.

¹ *Acta SS.*, 8 août. — ² *Ibid.*, 22 avril.

instruit de toute sorte de sciences, présidait à ce travail, choisissait les livres qu'on devait copier et corrigeait les fautes des copistes. C'était le moyen d'enrichir en peu de temps la bibliothèque de Hirsau. Mais Guillaume avait des vues plus étendues. On lui demandait de tous côtés des religieux de sa maison pour mettre la réforme en d'autres monastères. A mesure qu'il en envoyait il leur fournissait tous les livres et toutes les autres choses nécessaires, en sorte qu'il ne restait à Hirsau qu'un très-petit nombre de livres qu'on y transcrivait. Sa communauté était ordinairement de deux cent soixante personnes, y compris les frères lais ou convers, espèce de religieux dont on le regarde comme l'instituteur, quoiqu'il y en eût déjà à Vallombreuse. On en prenait de tous les métiers qui pouvaient être d'usage au monastère.

Le saint abbé Guillaume fit pour eux des statuts. Ils se relevaient la nuit comme les moines du chœur, mais leurs matines étaient beaucoup plus courtes; ensuite ceux qui voulaient se recouchaient. Chaque jour, dès le matin, ils entendaient la messe, allaient au chapitre s'accuser des fautes qu'ils avaient commises, puis au travail qui leur était enjoint, soit au dedans, soit au dehors du monastère. A l'heure marquée ils s'assemblaient au réfectoire pour prendre leur repas, après lequel il n'était plus permis de boire ni de manger. Ils passaient les fêtes et les dimanches en exercices de piété. Celui qui était chargé de leur conduite leur faisait deux fois des conférences, le matin après prime, l'après-midi au sortir du dîner ou à l'heure de none. Guillaume admit encore dans son monastère, à l'imitation de Cluny, des donnés ou oblates, auxquels il permit de garder l'habit séculier. Il leur donna des constitutions particulières et un de ses moines pour les gouverner. On les employait aux gros ouvrages du dehors et quelquefois à servir les pauvres et les infirmes dans l'hôpital. Ils ne mangeaient ni avec les religieux du chœur ni avec les frères convers, mais dans un réfectoire séparé. Du reste ils étaient soumis en tout aux supérieurs, obligés au silence, même pendant le travail, et gardaient le célibat. Si on les envoyait en campagne ils se

disposaient au voyage par la confession de leurs péchés et par la communion du corps de Jésus-Christ. Le bienheureux Guillaume composa un livre de la *Musique*, deux du *Comput ecclésiastique*, deux de la *Correction*, deux des *Constitutions* pour les moines, et les *Usages de Hirsau*, plusieurs lettres et autres opuscles. Il fonda ou rétablit quinze monastères et forma plusieurs disciples illustres, entre autres saint Thiémon, archevêque de Salzbourg; Guebbard, évêque de Constance, légat du Saint-Siège; Guebbard, évêque de Spire; saint Théoger, évêque de Metz.

La grande vertu du saint abbé Guillaume était la charité et la compassion. Un jour, au milieu de l'hiver, ayant rencontré deux pauvres qui lui demandaient de quoi se vêtir, il coupa son manteau en deux et leur en donna à chacun la moitié. Il visitait les paysans malades, leur procurait toutes les consolations et avait soin de leur sépulture. Il avait une compassion particulière pour les aliénés, faisait sur eux des prières avec sa communauté et les renvoyait guéris. Bien des fois Dieu multiplia les vivres sous sa main pour nourrir les pauvres. Un jour, traversant un pont, il rencontra un malheureux qui ne pouvait marcher qu'à l'aide de deux crosses. Le saint homme lui en prit une, s'arrêta quelques pas plus loin et lui dit de venir à lui. Le pauvre protesta d'abord que cela lui était impossible; mais, sur l'ordre réitéré du saint, il fit des efforts, s'approcha peu à peu, jeta enfin son autre crosse et se trouva guéri. La compassion de Guillaume s'étendait jusqu'aux animaux. Pendant un hiver très-rude, où la terre était couverte de beaucoup de neige, il ordonna de mettre dans les haies des gerbes d'avoine pour les petits oiseaux, qui périssaient de faim et de froid. Enfin, l'année même de sa mort, pour faire la dédicace d'une église qu'il faisait bâtir depuis neuf ans, il commença par la remplir de pauvres d'un bout à l'autre, s'y enferma avec eux et les servit de ses propres mains. C'est dans ces pratiques de charité qu'il mourut, le 4 juillet 1091, après avoir embrassé tous ses religieux et leur avoir recommandé surtout de persévérer jusqu'à la mort dans l'unité de

l'Église et l'obéissance au Saint-Siège¹.

En ce temps-là un grand nombre de laïques, en Allemagne, embrassèrent la vie commune, renonçant au monde et se donnant, eux et leurs biens, au service des communautés de clercs et de moines, pour vivre sous leur conduite. Quelques envieux blâmèrent leur manière de vivre ; mais le Pape Urbain, l'ayant appris, écrivit en ces termes aux supérieurs de ces bons laïques : « Nous approuvons cette manière de vie, que nous avons vue de nos yeux, la jugeant louable et digne d'être perpétuée comme une image de la primitive Église, et nous la confirmons, par ces présentes, de notre autorité apostolique. » Outre une multitude innombrable d'hommes et de femmes qui se donnèrent ainsi au service des moines et des clercs, il y eut à la campagne une infinité de filles qui, renonçant au mariage et au monde, se mettaient sous la conduite de quelque prêtre, et même des femmes mariées, et vivaient ainsi, sous l'obéissance, dans une grande piété. Des villages entiers embrassèrent cette dévotion et s'efforçaient de se surpasser l'un l'autre en sainteté². Nous ne nous souvenons pas d'avoir vu dans aucun siècle des effets plus merveilleux de cet esprit de vie qui est toujours avec l'Église, et nous en verrons des effets plus merveilleux encore.

Un homme surtout contribuait à réveiller cet esprit de foi et de piété en Allemagne : c'était saint Ulric ou Udalric. Il naquit à Ratisbonne, d'une famille illustre, et son père fut chéri de l'empereur Henri le Noir, à la cour duquel il mit le jeune Ulric, déjà fort avancé dans l'étude des lettres et dans la piété. Il conserva à la cour la pureté de ses mœurs, et s'y conduisit même avec tant de sagesse que l'impératrice Agnès voulut l'avoir à son service particulier, pour profiter de ses exemples, de ses entretiens et de ses conseils. Quelque temps après, l'évêque de Frisingue, son oncle paternel, l'invita à venir le voir, et, trouvant en lui les qualités nécessaires au sacré ministère, il l'ordonna diacre ; ensuite il le fit prévôt de son église. Ulric accompagna l'empereur dans un voyage d'I-

talie ; mais, ayant appris en chemin que ses confrères les chanoines de Frisingue souffraient, comme les autres, de la famine qui régnait dans le pays, il obtint de ce prince la permission de revenir les soulager. Il engagea à cet effet ses terres et employa l'argent aux besoins non-seulement de ses confrères, mais aussi de tous les malheureux.

Ce fléau étant passé, il fit le pèlerinage de Jérusalem. Chaque jour, avant de monter à cheval, il récitait le psautier. Arrivé à la porte de la ville sainte il y entra nu-pieds et visita en cet état les saints lieux, fondant en larmes. De Jérusalem il passa à Bethléhem ; puis il alla se laver dans les eaux du Jourdain, méditant en tous ces lieux les mystères qui s'y étaient opérés. De retour à Frisingue il trouva un autre évêque à la place de son oncle, qui était mort, et sa propre place remplie par un autre prévôt. Il souffrit cette disgrâce avec patience et se retira à Ratisbonne, auprès d'un ecclésiastique de ses parents. Ulric demeura chez lui jusqu'à ce qu'il eût dégagé ses terres, qu'il voulait employer à la fondation de quelque monastère ; mais, les circonstances et le peu de piété des évêques l'ayant empêché de l'exécuter, il résolut de se donner lui-même à Dieu. Il commença par distribuer ses biens, partie aux pauvres, partie à ses parents, réservant toutefois de quoi faire une fondation. Il communiqua son dessein à Girald, chef de l'école de Ratisbonne, auquel il persuada de quitter aussi le monde. Ils firent ensemble le pèlerinage de Rome pour obtenir la rémission de leurs péchés au tombeau des saints apôtres. Au retour ils passèrent à Cluny, où ils furent reçus par saint Hugues, qui en était alors abbé. C'était en 1052. Girald y fut quelques années grand-prieur ; dans la suite le Pape saint Grégoire VII le fit élire évêque d'Ostie, et l'empereur l'employa, comme nous l'avons vu, en diverses légations.

Saint Ulric avait trente ans quand il entra à Cluny. Le saint abbé Hugues le fit ordonner prêtre, le prit pour son chapelain et le donna pour confesseur à la communauté. Jeunes et vieux, tous s'adressaient à lui avec confiance. Il les aimait tous et il en était aimé ; mais il se faisait surtout un devoir de

¹ Acta SS., 4 juill. — ² Berthold, ann. 1091.

former les novices. Saint Hugues le fit ensuite supérieur d'un monastère de religieux, à Marcigni, dans le diocèse d'Autun ; puis il l'envoya, avec le moine Cunon, pour fonder un monastère dans les terres d'un seigneur allemand nommé Lutold, qui voulait en faire toute la dépense.

Après avoir marqué le lieu, en attendant le temps propre pour bâtir, les deux moines ne voulurent point loger chez des séculiers, mais ils se retirèrent dans une caverne, où ils passèrent le carême au pain et à l'eau. Cette manière de vivre attira les gens du pays à venir les voir, d'abord par curiosité, ensuite pour écouter leurs instructions, qui en convertirent un grand nombre. Le printemps venu, on bâtit le monastère avec le secours du peuple d'alentour. Alors deux curés du voisinage, étant jaloux et craignant la diminution de leurs offrandes, commencèrent à déclamer contre ces nouveaux hôtes, les traitant d'hypocrites et d'intéressés. Un de ces curés, quelque temps après, surpris par la nuit, fut obligé de demander le couvert dans le monastère. Saint Ulric alla au-devant, l'embrassa et le reçut avec toute la charité possible, ce qui gagna tellement le curé qu'il se rétracta publiquement devant son peuple et fut depuis le meilleur ami des moines.

Ce monastère, qui, du lieu, prit le nom de Rumeling, étant achevé, l'abbé Hugues y laissa Cunon pour le gouverner et envoya Ulric comme prieur à Paterni, dans le diocèse de Lausanne. Burcard, qui en était évêque, favorisait l'antipape Guibert. Ulric essaya inutilement de le ramener à l'unité de l'Eglise ; l'évêque le contraignit de retourner à Cluny. Quelque temps après, un seigneur du Brisgau ayant fait donation de ses terres à Cluny, à condition d'y bâtir un monastère, la commission en fut donnée à saint Ulric. Il le plaça d'abord en un lieu nommé Gruning ; mais, le trouvant trop exposé à la fréquentation des séculiers, il le transféra à la Celle, dans la forêt Noire. Il en bâtit un second, pour des filles, à quelque distance de là, où il établit, comme à la Celle, une discipline très-exacte et une grande pauvreté. Il conseillait aux riches qui voulaient embrasser la vie monastique d'aller à d'autres maisons

plus aisées ; mais ceux qui cherchaient Dieu sincèrement ne se rebutaient pas pour cette difficulté.

Peut-être n'y avait-il personne dans Cluny de plus capable que saint Ulric de fonder de telles colonies, par le soin qu'il avait pris de s'instruire avec la dernière exactitude de tous les usages du monastère. C'est ce que l'on voit par le traité qu'il composa, à la prière du bienheureux Guillaume, abbé de Hirsau ; car, ayant été envoyé en Allemagne par le saint abbé Hugues pour quelques affaires à la cour, il passa par ce monastère, situé au diocèse de Spire, dans la forêt Noire. Le saint abbé Guillaume, qui le connaissait dès l'enfance, le reçut avec une grande joie, et, comme ils s'entretenaient continuellement des usages de Cluny, il dit à Ulric : « Votre monastère est en grande réputation parmi nous, et nous n'en connaissons point qui lui soit semblable dans la discipline régulière. C'est pourquoi nous vous serons très-obligés de nous rapporter quelque chose de vos usages, quand ce ne serait que pour nous humilier de nous en voir si éloignés. » Ulric répondit : « Un étranger comme moi, qui me suis trouvé presque barbare en ce lieu-là, par la diversité de la langue, et qui y suis entré tard, ne peut s'instruire aussi facilement de toutes choses qu'un naturel du pays, nourri dès l'enfance dans la maison. Pour moi, jusqu'à l'âge d'environ trente ans je n'ai guère songé qu'aux choses du monde. Toutefois je vous dirai volontiers ce que je sais. »

Ulric continua son voyage, et, étant arrivé à la cour, il lui manqua quelque chose du nécessaire pour revenir ; et toutefois il ne put se résoudre à rien demander ni au roi ni à un prélat très-riche à qui il avait affaire, se souvenant de cette sentence de saint Jérôme, qu'un moine ne doit jamais rien demander et prendre rarement ce qu'on lui offre. Il repassa par Hirsau, comme il l'avait promis à l'abbé Guillaume, qui, s'étant aperçu de ce qui lui manquait, n'attendit pas qu'il le lui demandât et pourvut à tout abondamment. Il lui rendit toutes sortes de services et le pria de l'instruire des usages de Cluny. Saint Ulric écrivit depuis ses conversations et en composa son recueil.

Depuis longtemps le saint homme avait perdu un œil ; deux ans avant sa mort il perdit l'autre. Incapable, en cet état, du soin des choses extérieures, il s'appliqua tout entier à l'oraison, à la méditation et à la psalmodie. Saint Hugues, ayant appris qu'il était aveugle, envoya Cunon pour le rappeler à Cluny, voulant lui donner, dans son infirmité, toute la consolation possible, et, après sa mort, enrichir son église de ses reliques ; mais Ulric ne voulut point quitter la Celle, et y acheva ses jours, dans une grande vieillesse, le 14 juillet, l'an 1093. Pendant sa vie il eut le don des miracles ; il s'en fit à son tombeau après sa mort. Sa vie fut écrite, peu d'années après, par un moine de la Celle ¹.

Son *Recueil des Coutumes de Cluny* ne fut pas seulement utile à l'abbaye de Hirsau, pour laquelle il avait été écrit, mais à plusieurs autres monastères de la haute Allemagne et des autres pays, qui recherchèrent cet ouvrage comme un précieux trésor, ce qu'il est en effet. Il est divisé en trois livres, à la tête desquels est une lettre à l'abbé Guillaume, où l'auteur se plaint d'abord d'un abus qu'il dit être la principale cause de la ruine des monastères : c'est que les pères qui avaient grand nombre d'enfants cherchaient à s'en décharger, principalement s'il y en avait quelqu'un de manchot, de boiteux ou autrement incommodé. « Les maisons remplies de ces invalides ne peuvent, dit-il, garder aucune régularité, et l'observance n'est exacte que dans celles où le plus grand nombre est d'hommes qui y sont entrés en âge mûr et de leur propre mouvement. »

Des trois livres de ce recueil le premier contient ce qui regarde l'office divin ; le second, l'instruction des novices ; le troisième, les offices du monastère. Les usages qui y sont rapportés n'avaient pas été introduits à Cluny du vivant d'Ulric, ils étaient beaucoup plus anciens ; d'où vient que l'éditeur les a intitulés : *Anciens Usages de Cluny*. Il remarque, et on le verra dans la suite, que, encore qu'ils fussent propres à ce monastère, il y en avait toutefois de communs à toute l'Église, ceux-là, entre autres, qui appar-

tiennent à l'administration des sacrements et au sacrifice de la messe. Dans le premier livre saint Ulric fait la description de l'office divin, qu'il commence par la distribution de l'Écriture sainte pour les leçons de la nuit. Elles étaient plus longues en hiver qu'en été, ce qui n'empêchait pas qu'on ne lût l'Ancien et le Nouveau Testament tout entiers dans un an, et, pour en trouver le temps, on continuait au réfectoire la lecture commencée à l'église. Il arrivait, par ce moyen, que le livre de la Genèse se lisait entièrement pendant la semaine de la Septuagésime, et qu'à l'entrée du carême on avait achevé la lecture du Pentateuque et des trois livres suivants. On ne laissait pas de tirer des mêmes livres des leçons pour les quatre premiers dimanches de carême ; mais, au dimanche de la Passion, on lisait la prophétie de Jérémie jusqu'au jeudi saint exclusivement ; à Pâques, les Actes des apôtres, ensuite l'Apocalypse et les Épîtres catholiques. Les livres des Rois, de Salomon, de Job, de Tobie, de Judith, d'Esther, d'Esdras et des Machabées, servaient uniquement aux lectures du réfectoire, à la réserve de quelques endroits que l'on en tirait pour les leçons des dimanches à matines. Le premier jour de novembre on commençait la lecture d'Ézéchiël et des autres prophètes. Suivaient les Épîtres de saint Paul. Si l'on en avait fini la lecture avant la Septuagésime on suppléait par quelques homélies de saint Chrysostome ou de quelques autres Pères, et on observait cet usage dans tous les temps où l'on avait fini un livre de l'Écriture plus tôt qu'on ne s'y attendait. On voit que l'étude religieuse de l'Écriture sainte était loin d'être négligée dans ces siècles appelés d'ignorance et de barbarie ; car, la meilleure manière de la bien étudier, c'est de la lire et de la relire avec foi et piété, et avec suite. De là, chez les écrivains de cette période, ce langage si substantiellement nourri des pensées et des paroles de la sainte Écriture.

La psalmodie prescrite par les usages de Cluny était plus longue que celle de la règle de saint Benoît. Depuis le 1^{er} novembre jusqu'au jeudi saint on disait tous les jours de férie, avant les nocturnes, trente psaumes,

¹ *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sect. 6. *Acta SS.*, 10 juill.

savoir, depuis le psaume 119 jusqu'au psaume 150; à laudes et à vêpres ils ajoutaient en tout temps quatre psaumes, deux à complies et cinq à prime, outre le Symbole *Quicumque*, qu'ils récitaient chaque jour. Après prime ils disaient les sept psaumes de la Pénitence avec les litanies, et ensuite quatre psaumes pour les défunts, avec les collectes. L'office des Morts, à neuf leçons, avait lieu pendant toute l'année, hors la nuit des dimanches; mais on y disait les psaumes graduels avant les matines.

Les jours de férie on chantait deux messes, l'une du jour, l'autre des Morts. Les dimanches on en disait trois: la messe matutinale, qui était du jour; la seconde, qui était de la Trinité, et la messe solennelle. Ceux qui voulaient communier le faisaient à celle-ci. On consommait les hosties qui étaient en réserve dans le ciboire suspendu sur l'autel, et on y en mettait de nouvelles pour les malades ou les moribonds. Après la messe matutinale le prêtre qui devait chanter la grand'messe bénissait l'eau, dont il faisait l'aspersion dans le chœur, autour des autels et dans tous les lieux réguliers, ayant d'un côté un frère convers portant la croix et de l'autre celui qui portait le vase plein d'eau bénite. Pendant trois jours de la semaine tous ceux qui étaient au côté gauche du chœur faisaient l'offrande, donnaient et recevaient la paix, et pouvaient communier suivant leur dévotion; c'est pourquoi on consacrait trois hosties; ceux du côté droit faisaient la même chose les trois autres jours.

Aux jours solennels, ceux qui chantaient l'invitatoire étaient vêtus d'aubes; le prêtre encensait les autels en chape; on couvrait de tapis les chaises du chœur; on allumait un plus grand nombre de cierges que les jours de dimanche, et tous ceux qui savaient chanter s'habillaient en aube. En certains jours, comme à la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, tous étaient vêtus de chapes. La nuit du jeudi saint et les deux suivantes, c'était la coutume d'allumer quinze cierges, d'en éteindre un à chaque psaume, de réciter à voix basse les quinze psaumes graduels et les leçons de Jérémie, sans les chanter comme faisaient les chanoines, et

sans nommer les lettres de l'alphabet hébraïque. Chacun de ces trois jours on bénissait le feu nouveau, que l'on tirait d'une pierre précieuse nommée béril; tous les frères recevaient la paix et communiaient. On lavait les pieds à autant de pauvres qu'il y avait de frères dans la maison, et l'abbé y en ajoutait pour les amis autant qu'il jugeait à propos. La cérémonie se faisait dans le cloître. On donnait à chaque pauvre une oublie en signe de communion, parce qu'il y aurait eu de la témérité à donner le corps de Jésus-Christ à ceux dont on ne connaissait pas la conscience. Après quoi on leur servait à manger deux mets, l'un de fèves, l'autre de millet. L'abbé lavait aussi les pieds aux frères et leur faisait ensuite donner un coup à boire. Le vendredi saint tous les frères venaient nu-pieds à prime; puis ils s'assemblaient dans le cloître, où ils chantaient tout le psautier, suivaient l'office et l'adoration de la croix, la communion, qui se faisait des hosties réservées la veille. La messe et toutes les autres cérémonies de ce jour étaient semblables aux nôtres. A ces paroles de la Passion : *Ils ont partagé mes vêtements*, deux moines tiraient, chacun de son côté, des pièces d'étoffe de dessus l'autel. Le repas des frères, en ce jour, n'était que du pain et des herbes crues, et, pour la collation, un peu de vin.

Le samedi saint on faisait l'office à peu près comme aujourd'hui; mais dans la bénédiction du cierge pascal l'abbé Hugues avait fait ôter ces mots : *O heureuse faute, et péché d'Adam nécessaire!* que nous disons encore. On permettait de dire des messes basses après l'évangile de la grand'messe. On pouvait aussi en dire le jeudi saint, avant la grand'messe, mais sans cierges allumés, à cause que le nouveau feu n'était pas encore consacré. Le jour de Pâques avait ses premières vêpres entières, où l'on chantait les psaumes ordinaires, avec les répons et l'hymne *Ad cœnam*, et ses vigiles à trois nocturnes et douze leçons. Les deux messes de l'octave de Pâques étaient les mêmes, sauf l'*Introït*. La procession des Rogations se faisait nu-pieds, et l'on donnait à chaque moine un bâton pour se soutenir. On y portait des croix, des reliques, le livre

des Évangiles et l'eau bénite. A l'octave de la Pentecôte la messe matutinale était du Saint-Esprit et la grand'messe de la Trinité, parce qu'on en faisait ce jour-là l'office à Cluny, tant à vêpres qu'à matines et aux autres heures du jour. Quoiqu'on ne fit point d'octave de cette fête on ne laissait point, pendant toute la semaine, de chanter la grand'messe de la Trinité. La fête de la Nativité de saint Jean se célébrait avec octave, de même que celle des apôtres saint Pierre et saint Paul, de la translation de saint Benoît, de l'Assomption de la sainte Vierge et de saint Martin. L'office se faisait solennellement aux veilles de saint Pierre et de l'Assomption, excepté que l'on ne disait à la messe ni le *Gloria in excelsis*, ni l'*Alleluia*.

Le 6 août, lorsque les raisins commencent à mûrir, on en bénissait à la messe pendant la récitation du canon. Le prêtre les distribuait ensuite aux frères, dans le réfectoire, au lieu des eulogies ordinaires. On bénissait aussi, mais au réfectoire, de nouvelles fèves, de nouveau pain et du moût de vin. A la fête de l'Exaltation de la sainte Croix on l'adorait solennellement, comme le vendredi saint. Ulric remarque exactement tous les changements qui se faisaient dans l'office divin en chaque saison. Il dit qu'à la fête de saint Pierre, patron de Cluny, les nocturnes, les matines et les laudes étaient si longues qu'on les commençait la veille, avant la nuit, et qu'on ne les finissait que le jour de la fête, après le soleil levé, en sorte qu'on ne dormait point. L'office de la Toussaint et la Commémoration des fidèles trépassés se célébraient comme aujourd'hui dans le rite romain. Toutes les messes étaient pour les défunts, et l'on donnait pour eux, aux pauvres, tout ce qui était resté la veille au réfectoire, après le repas de la communauté, lequel, à cause de la fête, était servi plus abondamment qu'un autre jour.

Depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques les moines de Cluny ne mangeaient point de graisse, et à la Quinquagésime ils commençaient à s'abstenir de fromage et d'œufs. Ils n'avaient à souper que du pain, des pommes crues et des oublies. Le lundi de la première semaine de carême on lisait en communauté

le catalogue des livres que chacun avait, et, après qu'il les avait rendus, on lui en donnait d'autres pour le reste de l'année, et on les inscrivait. Cette distribution faite l'abbé permettait des mortifications particulières, pourvu qu'elles fussent modérées et qu'elles ne nuisissent point à la pratique ordinaire des exercices réguliers. Nous ne suivrons pas Ulric dans le détail des cérémonies pour les fêtes de Noël, de la Circoncision, de l'Épiphanie, de la Purification et pour les autres fêtes de l'année. Ce qu'il en dit a beaucoup de rapport avec ce que les Bénédictins pratiquent encore ; mais il diffère dans le nombre des psaumes, des antiennes, des leçons, des collectes, lequel était si considérable qu'à peine restait-il du temps, aux moines pour l'oraison mentale et le travail des mains, recommandé particulièrement dans la règle de saint Benoît. Aussi Ulric convient que cette sorte de prière ne se faisait point en commun, et qu'il était à la liberté de chacun de prier ou vocalement ou mentalement ; à l'égard du travail des mains, il consistait à écosser des fèves, ou à arracher de mauvaises herbes dans le jardin, ou à pétrir du pain. Ce changement avait son origine dans les décrets du concile d'Aix-la-Chapelle, où, du consentement du Pape et de l'empereur Louis le Débonnaire, les évêques ordonnèrent que les moines seraient dispensés du gros travail, à cause du sacerdoce dont la plupart étaient revêtus, et qu'au lieu de travail ils ajouteraient aux heures de l'office certains psaumes, avec des oraisons pour les vivants et les morts.

On donnait à Cluny l'habit monastique aux novices en les recevant ; mais il n'était pas tout à fait le même que celui des profès, et les novices n'avaient de communication avec ceux-ci qu'à l'église et au chapitre, lorsqu'on y lisait et expliquait la règle. Le silence s'observait exactement aux heures marquées, et jamais on ne parlait à l'église, au dortoir et à la cuisine ; mais, s'il y était besoin de se faire entendre, on le faisait par signes avec les doigts. Ulric emploie un chapitre entier à l'explication de ces signes, dont on avait soin d'instruire les novices. Ensuite il entre dans le détail de tout ce

qu'un moine devait faire, depuis son lever jusqu'à son coucher, dans les divers offices auxquels il était employé. Celui qui se sentait coupable de quelque péché s'en confessait au chapitre à celui des prêtres qu'il jugeait à propos; mais les novices confessaient à l'abbé toutes les fautes qu'ils avaient commises dans le monde. Il était d'usage que le prêtre qui avait chanté la grand'messe pendant la semaine chantât, pendant la suivante, la messe matutinale. Ce que dit saint Ulric de la manière de faire le pain destiné au sacrifice de l'autel est remarquable.

On faisait toujours ce pain avant le dîner, et, quelque bon que fût le grain dont on devait le composer, on le choisissait grain à grain, on le lavait exactement et on le mettait en réserve dans un sac fait exprès, que l'on confiait à un serviteur d'une pureté reconnue, pour le porter au moulin. Il en lavait les meules et les couvrait dessous et dessus, revêtu lui-même d'une aube et d'un amict qui lui couvrait la tête et le visage audessous des yeux. En cet état, il moulait le blé et sassait la farine avec un crible bien nettoyé. Deux prêtres et deux diacres, vêtus de même, pétrissaient la pâte dans de l'eau froide, afin qu'elle fût plus blanche, et formaient les hosties. Un frère convers, ayant des gants aux mains, tenait les fers gravés où l'on devait les cuire. Le feu était de bois sec et choisi. Pendant ce travail on chantait des psaumes ou l'office de la Vierge. Ceux qui avaient fait ces hosties ne mangeaient point ce jour-là avec les frères, mais avec les serviteurs, et on leur donnait quelque chose de plus qu'à la communauté.

Il y avait devant l'autel une armoire garnie en dedans, où l'on ne mettait que les vases destinés au saint Sacrifice, savoir : deux calices d'or avec plusieurs patènes, un troisième calice plus petit, des coupes, des burettes, des corporaux, des vases à mettre de l'eau pour laver les mains, des linges pour les essuyer. Tous les frères offraient leurs hosties à l'autel; le sous-diacre les présentait au diacre, qui en choisissait trois pour les consacrer. Il ne prenait du vin offert qu'autant qu'il en fallait pour la consécration; le reste était mis par le sous-diacre dans un au-

tre calice. Les frères communiaient selon leur rang; mais, avant de leur donner le corps de Jésus-Christ, le prêtre le trempait dans le sang précieux, contre l'usage des autres Églises d'Occident; mais on en usait ainsi à Cluny à cause des novices, à qui on ne jugeait pas à propos de donner le sang séparément. La communion finie, le sous-diacre examinait soigneusement s'il n'était rien resté du sacré corps sur la patène; s'il en apercevait des parcelles il les prenait avec sa langue, ou, les jetant dans le calice où le prêtre et le diacre avaient purifié leurs doigts, il les prenait avec le vin qui était dans ce calice. Les jours de férie on portait au réfectoire les hosties offertes et non consacrées, et le prêtre les distribuait à ceux qui n'avaient pas communiqué, en commençant par la table de l'abbé.

Personne n'avait voix dans l'élection de l'abbé que ceux qui étaient profès de Cluny. Il avait dans le monastère tous les droits honorifiques, comme d'occuper la première place, de chanter les premières antiennes, de lire l'évangile à matines. Tous se levaient lorsqu'il entra au chapitre ou au réfectoire. Ce qu'il avait réglé passait pour une loi. A lui seul appartenait d'imposer des pénitences pour des fautes considérables. La pénitence pour ces sortes de fautes était d'être fustigé en plein chapitre avec des verges, d'être séparé de la communauté, de se prosterner aux pieds des frères lorsqu'ils sortaient de l'église et de se tenir à cet effet à la porte à toutes les heures. Si la faute avait été commise devant le peuple le coupable était fustigé au milieu de la place publique, afin que ceux qui avaient été témoins de son péché le fussent de sa pénitence. Pour une faute moins grave on se contentait d'obliger le coupable de se tenir nu-pieds à la porte de l'église, le dimanche à la messe matutinale; un serviteur était chargé de dire à ceux qui entraient quelle faute le pénitent avait faite, quand les entrants le demandaient. Lorsqu'un frère désobéissait ou se révoltait contre la correction, les autres, sans attendre l'ordre de personne, se saisissaient de lui et le menaient en prison, où l'on descendait par une échelle. Cette prison n'avait ni porte

ni fenêtre; on ne croyait point que les monastères fussent déshonorés par les fautes des moines, mais par leur impunité.

Le grand-prieur était élu par l'abbé, de l'avis de la communauté. Dès le moment de son élection on le chargeait du soin du temporel et du spirituel, mais toujours sous les ordres de l'abbé, et on lui donnait des aides, surtout pour les affaires du dehors. Il y avait en outre un prieur claustral, qui ne sortait point du monastère; c'était le vicaire du grand-prieur. Il occupait la troisième place. Les circateurs faisaient de temps en temps la ronde dans le cloître pour observer si tout y était dans le bon ordre, en sorte qu'il n'y avait ni lieu ni moment où les frères pussent se déranger en sûreté. Ils proclamaient en chapitre ceux qu'ils avaient trouvés en faute. Aussitôt qu'un enfant était offert à Dieu solennellement on lui donnait l'habit; mais on différait sa profession jusqu'à l'âge de quinze ans ou plus. Leur nombre n'était que de six. Ils avaient deux maîtres, couchaient dans un dortoir séparé, dont personne n'approchait, et quelque part qu'ils allassent, même pour les besoins les plus secrets, ils étaient accompagnés d'un maître et d'un autre enfant. Ils assistaient à l'office. S'ils y faisaient des fautes en psalmodiant, en chantant, en lisant, on les punissait sur-le-champ à coups de verges, mais sur la chemise; car ils ne portaient point de sergettes comme les moines. Ils étaient mieux nourris que la communauté et dispensés de la rigueur du jeûne. Saint Ulric, faisant réflexion sur les soins qu'on prenait d'eux jour et nuit, dit qu'il était difficile qu'un fils de roi fût élevé dans son palais avec plus de précaution que le moindre enfant à Cluny. Les jeunes profès avaient aussi un gardien qui ne les quittait pas tant que l'abbé le jugeait à propos.

Un même religieux avait la qualité de chantre et de bibliothécaire et faisait les fonctions de l'un et de l'autre. Il réglait le chant et prenait soin de la bibliothèque. C'était encore à lui à désigner le prêtre qui devait porter l'Extrême-Onction au malade et lui donner le Viatique, tant au dedans qu'au dehors du monastère, à écrire dans le nécrologe les noms des frères défunts et à donner

avis de leur mort dans les provinces. Le chambrier avait à sa garde tout ce qui regardait le vestiaire et l'argent nécessaire pour acheter aux frères les habillements que la règle leur permettait. On leur donnait de plus, à Cluny, des pelisses ou robes fourrées de peaux de moutons et des bottines de feutre pour la nuit, suivant le règlement du concile d'Aix-la-Chapelle. Saint Ulric donne de suite ce qui concernait l'office de trésorier ou garde du trésor de l'église, du sacristain, du cellérier, du jardinier, de l'hôtelier, de l'infirmier et de tous les autres officiers du monastère. Les prêtres et les diacres étaient seuls chargés de laver les corporaux et les vases sacrés. S'il fallait porter les reliques en procession le sacristain ornait les châsses qui les contenaient; avec elles on portait des cierges, des croix, de l'encens, de l'eau bénite, et l'image de saint Pierre, patron de l'abbaye.

On rasait les moines une fois en trois semaines, tous en un même jour, excepté les infirmes. Pendant cette opération on chantait le cinquième psaume et quelques autres. Ils prenaient le bain deux fois l'année, avant Noël et avant Pâques. Les étrangers qui venaient à cheval au monastère étaient reçus par l'hôtelier, et ceux qui venaient à pied par l'aumônier. Tous y recevaient une nourriture convenable; mais chaque jour on nourrissait dix-huit pauvres appelés prébendiers, auxquels, en certains jours de fête, on donnait de la chair au lieu de fèves. Au carême entrant ou pendant les derniers jours gras on distribuait aux pauvres du lard ou d'autres viandes. Saint Ulric dit que, l'année où il écrivait son recueil, il s'était trouvé en ces jours dix-sept mille pauvres, et qu'on leur donna, au nom de Jésus-Christ, deux cent cinquante jambons.

Il finit ce recueil par ce qui regarde les infirmes et la sépulture des morts. L'infirmier avait à sa disposition tout ce qui était nécessaire pour le soulagement des malades, et des domestiques à ses ordres, soit pour les servir, soit pour faire leurs lits. Chaque jour, après complies, on y jetait de l'eau bénite. On servait de la viande aux infirmes, même en carême, si leur maladie le deman-

avait. S'ils se trouvaient en danger ils confessaient leurs péchés à l'abbé ou au prieur, puis ils le priaient de leur administrer l'huile des infirmes. On conduisait le malade au chapitre, où il demandait pardon des fautes qu'il avait commises contre Dieu et contre ses frères. Le prieur lui en donnait l'absolution. On le remenait à l'infirmerie. Ensuite le semainier, vêtu d'une aube et d'une étole, venait, précédé de la croix, des cierges et de l'eau bénite, et, après les prières marquées pour l'Extrême-Onction, il oignait l'infirmes comme il se pratique encore, tous les frères étant autour de lui. Cette fonction achevée le prêtre retournait à l'église, accompagné de deux céroféraires, prenait le corps du Seigneur, l'encensait, le rompait, en prenait une partie, et, la tenant sur un calice, l'apportait au malade. Pendant ce temps-là on lavait la bouche du malade; puis le prêtre, trempant le corps du Seigneur dans le vin, lui en donnait la communion. On lui donnait ensuite le vin qui était dans le calice; puis le prêtre purifiait ses doigts avec du vin, qu'on faisait encore boire à l'infirmes. On lui donnait la croix à baiser, et il donnait lui-même le baiser de paix à tous les frères, en commençant par le prêtre, pour leur dire le dernier adieu. Puis tous s'en retournaient en disant le psaume cinquantième. Aux approches de la mort on récitait auprès du malade le Symbole *Quicumque* et grand nombre de prières. En lavant le mort on couvrait ce que la pudeur ne permet pas de voir. Tous les prêtres disaient la messe pour le repos de son âme; on faisait des aumônes, et la portion qu'il devait avoir au réfectoire pendant son vivant était donnée aux pauvres durant trente jours d'après sa mort. On l'enterrait avec ses habits monastiques; mais, s'il était abbé, on le revêtait de tous les ornements sacerdotaux¹.

On voit dans ce recueil de saint Ulric la règle et la pratique de la vie religieuse et du gouvernement religieux, règle et pratique qui, de Cluny, se répandaient principalement dans les monastères d'Allemagne, et que les populations des campagnes cherchaient à

suivre autant que possible. Voilà ce qui faisait comme l'âme de l'Europe chrétienne; mais il y avait en même temps comme une autre âme, qui voulait refaire une Europe païenne. Ces deux âmes, ces deux esprits se voient dans la personne et la famille du roi d'Allemagne Henri IV.

Dès l'an 1069 ce prince avait cherché à répudier son épouse légitime, nommée Berthe comme celle du roi de France; il donnait pour raison qu'il ne pouvait consommer son mariage avec elle. Ce n'était qu'un prétexte pour pouvoir promener plus librement sa passion de côté et d'autre. N'ayant pas réussi dans son scandaleux projet par l'opposition du Pape Alexandre II et des seigneurs d'Allemagne, il reprit, bien malgré lui, la reine Berthe et en eut plusieurs enfants, entre autres l'aîné, Conrad, qu'il fit élire et couronner roi dès son bas âge. Conrad fut bien différent de son père. D'après les historiens du temps c'était un prince accompli. « Ce Conrad, dit l'un, se distinguait par une bonté et une probité parfaites; il était humble et modeste¹. » Or voici ce qui arriva entre le père et le fils. Le père, après la mort de Berthe, sa première femme, en prit une seconde, nommée Praxède et Adélaïde, de la famille ducale de Lorraine. Bientôt il s'en dégoûta, il la prend en haine, il la jette dans un cachot, il la fait violer par ses compagnons de débauche, il ordonne enfin à son fils d'en faire autant, et, sur son refus, il le renie pour son fils et le déclare bâtard². Certes, devant tous les tribunaux, un pareil homme serait interdit de tout pouvoir paternel, et ses enfants, même mineurs, soustraits à sa dépendance. Le prince Conrad, d'ailleurs déjà élu et couronné roi, se retira donc d'auprès de son père et se joignit au parti de Guelfe, duc de Toscane, et des autres catholiques. C'était en 1093. Les villes de Milan, Crémone, Lodi et Plaisance se déclarèrent pour lui et firent une ligue de vingt ans contre Henri. Ce dernier trouva moyen de prendre son fils; mais il lui échappa, et, étant soutenu par le duc Guelfe et la comtesse Mathilde, son épouse, il fut couronné roi par Anselme III, archevê-

¹ D'Acheri, *Spicileg.*, t. 4. Ceillier, t. 21. P. Lorrain, *Hist. de l'abbaye de Cluny*, p. 182 et suiv.

² Dodechin, ann. 1093. — ² Id.

que très-catholique de Milan, tandis que Henri, son père, se vit réduit à s'enfermer dans une forteresse, où il demeura longtemps sans porter les marques de sa dignité, et vint, dit-on, à un tel désespoir qu'il se serait tué si les siens ne l'en eussent empêché¹.

Voici comment parle du fils un ancien auteur, généralement trop favorable au père. « Conrad eut le nom et la dignité de roi pendant près de neuf ans. Dans cet intervalle son caractère lui valut une si bonne renommée qu'il n'y avait pas un homme religieux, pas un homme sage qui ne crût indubitablement que la chose publique se rétablirait au moins en lui; car c'était un homme catholique en tout, très-soumis au Siège apostolique, plus porté à la religion qu'au faste de la domination et aux armes, quoiqu'il eût naturellement beaucoup de valeur et même d'audace. Il aimait mieux s'appliquer à la lecture qu'au jeu; la compassion et la miséricorde en faisaient véritablement le prochain de tous les malheureux, mais principalement des soldats tombés dans la misère. Il ne méprisait personne, ne faisait de violence ni de préjudice à personne, était affable à tout le monde; aussi fut-il toujours, et à bon droit, chéri de Dieu et des hommes. Il avait résolu de garder la continence perpétuelle, lorsque, pressé par les siens, il épousa la fille de Roger, duc de Sicile, qui a vécu presque de nos temps; mais il en usa si châtinement avec elle qu'on croit qu'il ne l'a jamais connue. Il observait scrupuleusement ce précepte de la loi : « Tu ne révéleras point la turpitude de ton père; » et cet autre : « Honore ton père. » Par tout l'empire romain les mœurs de son père excitaient les murmures de tout le monde; partout on répétait que c'était pour cela que le père était irrité contre le fils et que le fils s'était séparé du père. Or jamais Conrad ne souffrit qu'on tint de ces propos à ses oreilles; toujours il appelait son père son seigneur, lui donnant les noms de César et d'empereur. Tous ceux qui lui venaient du palais de son père, il les recevait avec une bienveillance de camarade et leur donnait ce nom, même aux derniers. Outre

les vertus de l'âme et la régularité des mœurs il était de bonne mine et de grande taille¹. » Voilà ce que dit de Conrad un ancien auteur à peu près contemporain, et non suspect.

Peu après que Conrad se fut retiré d'après de son père l'impératrice Adélaïde ou Praxède, sœur de Godefroi, duc de Bouillon et de Lorraine, parvint aussi à s'échapper du cachot où son indigne mari la tenait enfermée depuis plusieurs années². Elle y avait souffert de si horribles outrages qu'il lui semblait que des ennemis mêmes auraient compassion d'elle. Son espoir ne fut pas trompé. La comtesse Mathilde et le duc Gueffe, son époux, auprès de qui elle se réfugia, l'accueillirent et la traitèrent avec beaucoup d'amitié³.

Qu'on juge quel homme devait être ce roi d'Allemagne, Henri IV. Les Pontifes romains, vicaires du Christ, l'excommunient pour ses crimes; tous les catholiques l'ont en horreur; saint Anselme de Cantorbéry le compare à Néron et à Julien l'Apostat; le bienheureux Yves de Chartres, à l'impie Achab; l'évêque de Naumbourg, un de ses propres partisans, à Pharaon; son précepteur, saint Annon de Cologne, pense là-dessus comme les Papes et les catholiques; sa mère, l'impératrice Agnès, comme son précepteur; son fils Conrad, comme sa mère; sa femme Adélaïde, comme son fils Conrad. Tout se réunit pour nous en donner une idée telle que le plus grand malheur qu'on pût souhaiter à une femme; à un fils, à une mère, à un peuple, serait d'avoir un pareil époux, un pareil père, un pareil fils, un pareil souverain.

Cependant le Pape Urbain II avait érigé en archevêché l'Église de Pise, ville célèbre et ancienne de Toscane, dont Daïbert ou Dagobert était évêque depuis 1088. Comme la ville de Pise avait toujours été attachée aux Papes légitimes pendant le schisme, aussi bien que la comtesse Mathilde, à qui elle appartenait, Urbain voulut en témoigner sa reconnaissance; et premièrement il donna à l'évêque de Pise l'île de Corse, par une bulle où il dit : « Comme toutes les îles sont de

¹ Berthold.

¹ *Chron. Ursperg.*, ann. 1099. — ² Orderic Vital. — ³ Berthold, ann. 1094.

droit public, selon les lois, il est certain que l'empereur Constantin les a données à saint Pierre et à ses vicaires ; mais plusieurs calamités survenues ont fait perdre à l'Église romaine la propriété de quelques-unes. Toutefois, suivant les maximes des lois et des canons, ni la division des royaumes, ni la longue possession ne peuvent la priver de ses droits. Ainsi, quoique l'île de Corse ait été longtemps hors de la possession de l'Église romaine, on sait néanmoins que Grégoire VII, notre prédécesseur, y est rentré. C'est pourquoi, à la prière de notre cher frère Daibert, évêque de Pise, de ses nobles citoyens et de la très-chère fille de saint Pierre, la comtesse Mathilde, nous donnons cette île à l'Église de Pise, pour en jouir tant qu'elle aura un évêque légitime et qu'elle demeurera fidèle à l'Église romaine, à la charge de payer tous les ans au palais de Latran cinquante livres, monnaie de Lucques. » Cette bulle fut donnée à Bénévent le 28 juin 1091.

L'année suivante (1092), le 22 avril, le Pape, étant à Anagni, en donna une autre, où il relève les services que la ville de Pise et son évêque ont rendus à l'Église romaine pendant ce long schisme, les victoires des Pisans sur les Sarrasins et l'accroissement de leurs biens temporels. C'est pourquoi il donne à l'évêque Daibert la supériorité sur les évêques de l'île de Corse, dont il le fait archevêque, pour y établir les bonnes mœurs et la discipline ecclésiastique, et lui accorde le pallium ¹.

Le Pape Urbain célébra la fête de Noël, l'an 1092, hors de Rome, toutefois dans les terres de l'Église romaine, parce qu'il n'aurait pu entrer à Rome qu'à main armée, tant les schismatiques y étaient encore puissants, quoique l'antipape Guibert fût en Lombardie avec l'empereur Henri. Pendant le carême de l'année suivante (1093) le Pape Urbain tint un concile à Troie, en Apulie, le 11 mars, auquel assistèrent environ soixante-quinze évêques et douze abbés. On y parla des mariages contractés entre parents, et on fit des règlements à ce sujet, ainsi que sur l'observation de la trêve de Dieu ². A la

fin de la même année l'antipape Guibert, avec son empereur Henri, était à Vérone et feignait de vouloir renoncer au pontificat si la paix de l'Église ne pouvait être rétablie autrement. Cependant le Pape Urbain était à Rome, où il célébra solennellement la fête de Noël. Il savait que plusieurs guibertins y étaient encore cachés ; mais il ne voulut pas les en chasser, parce qu'il eût fallu le faire à main armée et troubler la tranquillité de Rome ¹.

Pour les expulser sans effusion de sang le Pape avait écrit pour lever des collectes sur les Églises, comme on le voit par sa lettre aux évêques d'Aquitaine ; mais celui qui le servit le plus utilement en cette occasion fut Geoffroi, nouvel abbé de la Trinité de Vendôme ; car, ayant appris la peine et la disette où était le Pape Urbain, il vint à Rome et eut beaucoup à souffrir, tant dans le voyage qu'à Rome même, où, pour n'être point reconnu, il passait pour valet de ses domestiques. Il vint voir le Pape, de nuit, dans la maison de Jean de Frangipane, où il se tenait caché, et le trouva presque dénué de tout et accablé de dettes. Il y demeura avec lui pendant le carême de l'année 1094, et le soulagea, autant qu'il put, de l'argent qu'il avait apporté, montant à plus de douze mille sous d'or. Quinze jours avant Pâques, un certain Ferruchio, à qui l'antipape Guibert avait donné la garde du palais de Latran, fit parler au Pape, demandant de l'argent pour lui rendre ce palais et la tour. Le Pape, en ayant conféré avec les évêques et les cardinaux qui étaient avec lui, leur demanda l'argent qu'on lui demandait à lui-même ; mais il en trouva peu chez eux, parce qu'ils étaient dans la persécution comme lui. L'abbé Geoffroi, voyant le Pape si affligé et si embarrassé qu'il en répandait des larmes, s'approcha de lui et lui dit de traiter hardiment avec Ferruchio. Il y employa non-seulement son argent, mais encore ses mules et ses chevaux. Ainsi le Pape entra dans le palais de Latran, et Geoffroi fut le premier qui lui baisa les pieds dans la Chaire pontificale, où depuis longtemps aucun Pape catholique ne

¹ Apud Ughell., t. 3. Baronius, de Mansi, ann. 1091 et 1092. — ² Labbe, t. 10, p. 493.

¹ Berthold, ann. 1094.

s'était assis. Le Pape Urbain ordonna prêtre l'abbé Geoffroi et le remit en possession de l'Église de Saint-Prisque, que le Pape Alexandre II avait donnée à Oderic, son prédécesseur, pour lui et ses successeurs, avec le titre de cardinal; mais les guibertins les en avaient dépossédés. Les abbés de Vendôme ont gardé le titre de cardinal pendant trois cents ans¹.

C'est le temps où saint Nicolas le Pèlerin se faisait admirer dans l'Apulie. Il était Grec, né dans l'Attique, en un village près de Stérion, monastère fameux de saint Luc le Jeune. Ses parents étaient pauvres, et il n'apprit ni les lettres ni aucun métier; mais dès l'âge de huit ans sa mère l'envoya garder les moutons. Dès lors il se mit à chanter tout haut : *Seigneur, ayez pitié de nous*, en grec, *Kyrie, eleïson*, ce qu'il faisait jour et nuit, et cette dévotion lui dura toute sa vie. Sa mère, n'ayant pu l'en détourner, le crut possédé du démon et le mena aux moines de Stérion, qui l'enfermèrent et le maltraitèrent sans pouvoir lui faire quitter son chant. Il souffrait tout avec patience, mais il recommençait toujours *Kyrie, eleïson*. Étant retourné chez sa mère, il prit une hache et un couteau, et, montant sur la montagne, il coupait du bois de cèdre et en faisait des croix, qu'il plantait sur les chemins et dans les lieux inaccessibles, louant Dieu continuellement.

Il se bâtit sur cette montagne une petite cabane de bois et y vécut quelque temps seul, travaillant sans cesse. Ensuite il vint à Naulpacte ou Lépante, où un moine nommé Barthélemi se joignit à lui et ne le quitta plus. Ils s'embarquèrent et passèrent à Otrante, en Italie, et de là en divers lieux, où Nicolas était traité tantôt comme un saint, tantôt comme un insensé. Il jeûnait tous les jours jusqu'au soir; sa nourriture n'était qu'un peu de pain et d'eau, et toutefois il n'était pas maigré. Il passait la plupart des nuits à prier debout. Il était vêtu seulement d'une tunique courte jusqu'aux genoux, les jambes et les pieds nus, aussi bien que la tête. Il portait à la main une croix légère de bois, et en écharpe une gibe-

cière où il mettait les aumônes qu'il recevait et qu'il employait principalement à acheter des fruits, pour donner aux enfants qu'il attirait autour de lui afin de chanter avec lui *Kyrie, eleïson*.

Ce fut en Italie qu'on le surnomma Pèlerin ou Pèlerin, c'est-à-dire étranger, et il y fit plusieurs miracles, continuant toujours son chant et exhortant tout le monde à la pénitence; mais ses manières extraordinaires le firent souvent maltraiter, quelquefois même par l'ordre des évêques. Il passa à Tarente, puis à Trani. Comme, dans cette dernière ville, il faisait le tour des remparts en chantant *Kyrie, eleïson*, avec les enfants qui l'accompagnaient, l'archevêque Bisance, qui n'était pas médiocrement instruit, demanda ce que c'était. On lui répondit que c'était un jeune Grec qui venait d'arriver et qui ne savait autre chose que de crier *Kyrie, eleïson*. L'archevêque le fit venir et lui demanda pourquoi il faisait ainsi. Nicolas lui répondit tranquillement : « Seigneur, comme aucun des préceptes de l'Évangile ne vous est caché, vous n'ignorez pas comment Notre-Seigneur a ordonné que quiconque voulait venir après lui prendrait sa croix et le suivrait. Vous savez aussi qu'il a dit à ses disciples que, s'ils ne se convertissaient et ne devenaient comme de petits enfants, ils n'entreraient pas dans le royaume des cieux. Ayant donc compris ces choses, je n'ai pas rougi de porter intérieurement et extérieurement le signe de la croix et de marcher comme un petit enfant, et je n'ai pas évité les moqueries des hommes. De savoir si je dois le faire, je le laisse à votre jugement; car mon intention est de demeurer chez vous si cela ne vous déplaît pas, autrement je m'en irai ailleurs de moi-même. » L'archevêque, l'ayant entendu raisonner avec tant de bon sens, reconnut que c'était un serviteur de Dieu de beaucoup de mérite et lui dit : « Comme je vois, par votre explication, que c'est pour obéir à Dieu que vous agissez de la sorte, pourquoi irais-je vous en détourner ? J'aime mieux que vous restiez ici jusqu'à la fête des saints apôtres Pierre et Paul, chantant vos prières accoutumées; j'aurai soin de votre subsistance. »

¹ Epist. Godefr. Vindom. Apud Baron. et Sirmond.

L'archevêque voulait ajouter plusieurs autres choses, lorsque le bon jeune homme, l'ayant salué, se retira subitement pour aller rejoindre les petits enfants, qui l'attendaient avec impatience, surtout à cause de ses pommes. Il parcourut joyeusement avec eux, pendant trois jours, les rues de la ville, implorant avec eux la miséricorde divine. Bientôt, toute la population voulut le voir ; mais il tomba malade le quatrième jour et mourut le 2 juin 1094, étant encore tout jeune. On vint le voir en foule pendant sa maladie et lui demander sa bénédiction ; les petits enfants surtout étaient inconsolables. Le concours fut encore plus grand à ses funérailles. Il fut enterré dans l'église cathédrale avec grande solennité, et il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles, rapportés par des témoins oculaires. Sa canonisation fut proposée devant le Pape Urbain II, qui en chargea l'archevêque de Trani. On l'invoquait particulièrement pour les naufrages, comme saint Nicolas de Myre¹.

En Allemagne l'évêque Guehard de Constance, légat du Saint-Siège, travaillait avec ardeur et succès à fortifier l'union, la paix et la discipline parmi les catholiques. L'an 1093 il reçut comme vassal de l'Église romaine le duc Guelfe de Bavière ; il avait déjà reçu en cette qualité son propre frère, Berthold, duc d'Allemagne ou de Souabe. Avec ces deux princes et les autres de l'Allemagne il tint une assemblée générale à Ulm, où il fut convenu qu'on obéirait religieusement à l'évêque de Constance, suivant les canons, et qu'on seconderait le duc Berthold, suivant la loi des Allemands. Ensuite les ducs et les comtes jurèrent une paix de deux ans, spécialement applicable aux clercs et aux moines catholiques, aux églises et à leurs dépendances, et à tous ceux qui avaient juré la paix de leur côté. Les princes la firent jurer chacun dans leur domaine. Le duc Guelfe de Bavière l'étendit jusqu'en Hongrie. La France teutonique et l'Alsace la jurèrent ; mais nulle part elle ne fut mieux observée qu'en Allemagne ou en Souabe. Le duc Berthold y fit si bonne justice qu'il sur-

passa en bonne renommée tous ses prédécesseurs. Pendant la semaine sainte 1094 le légat Guehard de Constance, avec les princes, les abbés et les clercs, qui étaient sans nombre, tint un grand concile dans son église. Il y corrigea beaucoup de choses qui avaient besoin de correction. On y renouvela les défenses d'entendre l'office célébré par les prêtres simoniaques ou incontinents. L'impératrice Praxède, qui depuis assez longtemps avait quitté son mari pour se retirer auprès du duc Guelfe de Toscane, envoya sa plainte au concile de Constance ; elle se plaignait d'avoir été réduite à souffrir des débauches si infâmes, et de part de tant de personnes, que ses ennemis mêmes ne pouvaient s'empêcher d'excuser sa fuite et que tous les catholiques étaient touchés de compassion¹.

Il y eut, cette année 1094, en Bavière, une grande mortalité, qui s'étendit dans le reste de l'Allemagne, et même en France, en Bourgogne et en Italie ; mais les plus sages ne jugeaient pas que ce fût un si grand mal ; car, comme presque personne ne guérissait de cette maladie, la plupart de ceux qui en étaient attaqués se préparaient sérieusement à la mort et paraissaient mourir dans de grands sentiments de pénitence. Ceux mêmes qui survivaient s'abstenaient des tavernes et autres divertissements, couraient à la confession et ne cessaient de se recommander aux prêtres. Il y avait alors en Alsace un docteur, nommé Manegold de Luttenbach, qui profita merveilleusement de ces conjonctures pour l'utilité de la religion ; car, pendant cette mortalité, qui fut longue, toute la noblesse du pays venait le trouver en foule pour se faire absoudre de l'excommunication, en vertu du pouvoir qu'il en avait reçu du Pape ; après quoi ils recevaient la pénitence et l'absolution de leurs autres péchés. Ils demeurèrent tous très-fidèles au Pape Urbain et ne voulaient point assister à l'office des prêtres simoniaques ou incontinents. Manegold avait fondé à Marbach un monastère de chanoines réguliers, entre lesquels il vivait lui-même en communauté. Le Pape Urbain, à l'exemple de saint Grégoire VII,

¹ Acta SS., 2 juin.

¹ Berthold, ann. 1093 et 1094.

avait déjà modéré les excommunications en exceptant plusieurs personnes de la nécessité d'éviter les excommuniés. Urbain célébra la fête de Noël 1094 en Toscane, où l'archevêque de Pise, Daibert, le servit avec grande affection. Henri IV, appelé empereur par les siens, demeurait cependant en Lombardie, presque destitué de toute dignité royale ; car toute la force de son armée obéissait à son fils, le roi Conrad, qui était attaché à la comtesse Mathilde et au Pape Urbain. Dans cet état de choses le Pape Urbain indiqua un grand concile à Plaisance pour la mi-carême de l'an 1095¹.

Dans ce concile et dans celui de Clermont, qui suivra de près, se manifesta au monde et à elle-même la nouvelle humanité que le Christianisme, au milieu des révolutions des empires, formait depuis onze siècles. Rien de pareil ne se sera vu depuis que les enfants d'Israël, sortis de l'Égypte, voyagèrent dans le désert et entrèrent dans la terre de Chanaan. Que dis-je ? Rien de pareil ne se sera vu depuis la réunion générale des hommes dans la plaine de Sennaar et leur dispersion forcée par la confusion des langues. Vingt peuples divers, qui, l'un après l'autre, quelquefois plusieurs ensemble, ont attaqué, ravagé, démembré, anéanti l'empire temporel et matériel de Rome païenne, sujets dociles ou plutôt enfants unis, se montreront l'empire spirituel et vivant de Rome chrétienne, n'auront qu'une même pensée, qu'un même sentiment. Vingt peuples divers, adorant autrefois des milliers d'idoles, n'adorent que le même Dieu, le même Christ, dans la même foi, la même espérance, la même charité. Vingt peuples divers, divisés autrefois les uns contre les autres sous vingt enseignes diverses, sont tous réunis sous le même étendard du Fils de l'homme, qui a été élevé d'abord sur le Golgotha pour commencer la guerre ouverte du ciel contre l'enfer, et qui apparaîtra un jour au haut des nues pour terminer cette grande guerre par une éternelle victoire ; et sous cet étendard la chrétienté romaine commence, ou plutôt agrandit et régularise, contre l'antichrétienté mahomé-

tane, ce combat de douze ou treize siècles qui paraît vouloir se terminer de nos jours.

L'Orient, l'empire grec, qui, par sa grande hérésie, l'antichristianisme doctrinal d'Arius, dont les autres hérésies ne sont que la suite, a préparé les voies à l'antichristianisme politique, à l'empire antichrétien de Mahomet, l'empire grec, disons-nous, subissait et subit encore le châtimement de son crime. L'Occident aussi avait vu les hordes antichrétiennes de Mahomet, le faux prophète ; il les avait vues et aux portes de Rome et au cœur de la France ; mais l'Occident, malgré ses diversités nationales, était uni dans la même foi et sous le même chef spirituel ; il avait vaincu et chassé les armées du faux prophète ; il les avait chassées des Gaules et de l'Italie ; il les chassait de la Sicile, de la Corse et de la Sardaigne ; il les chassait de plus en plus de l'Espagne. Depuis quatre siècles l'épée de Charles-Martel et de Charlemagne, l'épée de l'Occident n'était pas rentrée dans le fourreau ; elle n'y est pas même rentrée après douze siècles, aujourd'hui que l'épée de la France continue sur la terre d'Afrique ce qu'elle a commencé dans les champs de Poitiers. L'Orient, au contraire, l'empire grec, divisé d'avec la chrétienté romaine et d'avec lui-même, au spirituel par l'esprit de schisme et d'hérésie, au temporel par l'esprit d'anarchie et de révolution qui ne cessait d'ensanglanter le trône se voyait attaqué, entamé, mutilé, amoindri de plus en plus par l'empire antichrétien du faux prophète. L'empire grec avait perdu l'Afrique, l'Égypte, la Syrie, il venait de perdre l'Asie Mineure ; un sultan régnait à Icone, un autre régnait à Nicée ; Antioche venait de retomber en leurs mains, ils menaçaient Constantinople.

L'empereur Michel Ducas avait imploré les secours du Pape saint Grégoire VII. Déjà ce grand Pontife avait enrôlé cinquante mille hommes pour voler au secours des chrétiens d'Orient et les réunir au centre vivant de la chrétienté ; mais un malheur non moins funeste menaçait l'Occident même. Un roi allemand prétendait imposer à des peuples chrétiens, à l'Église entière, un despotisme non moins brutal et non moins abrutissant que celui des Tures. Il fallait sauver la chrétienté

¹ Berthold.

au dedans avant même que de la défendre au dehors. Le Pape saint Grégoire VII courut au plus pressé, sans oublier le reste. Sous Urbain II, son deuxième successeur, le mal interne avait subi une crise favorable ; il n'y avait plus de danger. La chrétienté romaine pouvait sans risque agrandir la guerre contre l'antichrétienté mahométane. L'empereur Alexis Comnène, pressé d'un côté par les Turcs, de l'autre par les Petchenègues ou Cosaques, venait d'appeler à son secours tous les guerriers de l'Occident par la lettre suivante, adressée au comte Robert de Flandre, à tous les princes chrétiens, clercs et laïques.

« Glorieux comte, défenseur de la foi chrétienne, je veux faire connaître à votre prudence la position désespérée de l'empire chrétien de Constantinople. Les choses saintes et les fidèles de Jésus-Christ sont chaque jour l'objet de nouveaux outrages ; les Turcs et les Pincinates envahissent notre empire. Sur les fonts baptismaux les Barbares, par mépris pour le Sauveur, font couler le sang de nos enfants et de nos jeunes gens sous le fer de la circoncision ; ils les forcent à y répandre leur urine et les traînent autour des églises pour les contraindre à blasphémer contre le nom et la foi de la sainte Trinité ; ceux qui refusent d'obéir ils les font expirer dans les tourments les plus horribles. Ils outragent de nobles matrones comme de vils animaux ; ils déshonorent les vierges sous les yeux de leurs mères, qu'ils contraignent d'y applaudir par des chansons impies et licencieuses. Les Babyloniens, entre autres moqueries, disaient au peuple de Dieu : « Chantez-nous des cantiques de Sion. » Ici les mères sont contraintes de chanter le déshonneur de leurs filles. C'est plutôt le lieu de pleurer avec Rachel. Encore les mères des innocents égorgés par Hérode, si elles avaient à pleurer leur mort, pouvaient se consoler du salut de leurs âmes ; mais ici nulle consolation ; car les corps et les âmes y périssent. Que dirons-nous encore ? Il y a des choses plus éprouvantes. Les Turcs, puisqu'il faut le dire, contraignent à leur servir de jouet pour le crime de Sodome, ils y contraignent des hommes de tout âge et de toute condition, des enfants, des adolescents, des jeunes

hommes, des vieillards, des nobles, des esclaves, et, ce qui est plus infâme encore, des clercs et des moines, et même, ô crime, ô douleur ! des évêques, et ils en ont fait périr dans cet abominable péché ! Ils profanent les lieux saints de mille manières, les détruisent et menacent de faire pis encore. Au récit de tant de maux qui ne sera touché de compassion ? qui ne versera des larmes ?

« Ces Barbares ont envahi presque tout le pays depuis Jérusalem jusqu'à la Grèce, toutes les régions supérieures de l'empire grec, les deux Cappadoces, les deux Phrygies, la Bithynie, Troie, le Pont, la Galatie, la Libye, la Pamphylie, l'Isaurie, la Lycie, avec les principales îles ; il ne me reste presque plus que Constantinople, qu'ils menacent de nous enlever bientôt si Dieu et les Latins ne viennent à notre secours ; car déjà, avec deux cents navires qu'ils ont fait construire par des prisonniers grecs, ils se sont rendus maîtres d'une place importante sur la Propontide, d'où ils menacent de prendre bientôt Constantinople par terre et par mer.

« Nous vous prions donc, pour l'amour de Dieu et par compassion pour tous les Grecs qui sont chrétiens, de rassembler tous les guerriers chrétiens que vous pourrez et de venir à notre secours afin que, comme ces guerriers ont déjà commencé à délivrer les Gaules et les autres royaumes de l'Occident du joug des païens, ils s'efforcent de délivrer pareillement l'empire grec pour le salut de leurs âmes. Car pour moi, tout empereur que je suis, je ne puis trouver ni remède ni conseil ; sans cesse je fuis devant les Turcs et les Pincinates ; je ne reste dans chaque ville qu'en attendant leur approche. J'aime mieux être soumis aux Latins que de devenir le jouet de ces païens barbares. Avant que Constantinople soit prise par eux vous devez donc combattre de toutes vos forces, afin de recevoir en même temps la récompense glorieuse et ineffable du Ciel. »

L'empereur Alexis rappelle ensuite au comte de Flandre et aux princes de l'Occident les richesses immenses de Constantinople et fait l'énumération de toutes les reliques qui se trouvent dans cette cité. « Hâtez-vous donc avec toutes vos troupes et

combattez de toutes vos forces, pour que de pareils trésors ne tombent pas aux mains des Turcs et des Pincinates, qui, déjà sans nombre, attendent chaque jour soixante-dix mille hommes de plus. Je crains qu'ils ne profitent de ces trésors pour séduire peu à peu mes soldats, comme Jules César a fait pour conquérir l'empire des Francs, et comme fera l'Antechrist, à la fin du monde, pour s'emparer de l'univers entier. Faites donc en sorte, pendant qu'il est temps encore, de ne pas perdre l'empire des chrétiens et, ce qui est plus encore, le sépulcre du Seigneur, mais de mériter la récompense du ciel au lieu du châtiment. » Alexis parle même de la beauté des femmes grecques, supposant que les guerriers chrétiens de l'Occident en seraient aussi épris que les Turcs¹. Ces supplications, moitié religieuses, moitié politiques, de la vanité et de la bassesse grecques, n'eussent pas suffi pour déterminer les chrétiens de l'Occident ; un pauvre pèlerin, par sa foi seule, eut plus d'influence sur leurs cœurs.

Il y avait en France un ermite nommé Pierre, du diocèse d'Amiens, homme d'une grande vertu et vivant dans une extrême pauvreté. Il était de petite taille, avait le visage maigre, l'extérieur négligé² ; allait nu-pieds, couvert d'un méchant manteau, et n'usait d'autre monture que d'un âne. Il alla par dévotion visiter le saint sépulcre et fut sensiblement touché de voir les saints lieux sous la domination des infidèles, la place du temple occupée par leur mosquée et des écuries joignant l'église du Saint-Sépulcre. Il s'enquit de son hôte, qui était chrétien, non-seulement de leur misère présente, mais de ce que souffraient leurs ancêtres depuis plusieurs siècles, et, pendant un assez long séjour qu'il fit dans la ville, il visita les églises et reconnut par lui-même l'état des choses.

Comme il apprit que le patriarche Siméon était un homme vertueux et craignant Dieu,

il alla le voir et entra en conférence avec lui par interprète. Le patriarche, reconnaissant que ce pèlerin était homme sensé, de grande expérience et persuasif, s'ouvrit à lui avec confiance, et, voyant qu'il ne pouvait retenir ses larmes et demandait s'il n'y avait point de remède à tant de maux, il lui dit : « Nos iniquités empêchent que Dieu n'exauce nos prières, elles ne sont pas encore assez punies ; mais nous aurions quelque espérance si votre peuple, qui sert Dieu sincèrement, et dont les forces sont encore entières et formidables à nos ennemis, voulait venir à notre secours ou du moins prier Jésus-Christ pour nous ; car nous n'attendons plus rien des Grecs, quoiqu'ils soient plus proches de nous et par les lieux et par la liaison du sang, et que leurs richesses soient plus grandes. A peine peuvent-ils se défendre eux-mêmes ; toute leur force est tombée, et vous pouvez avoir appris que, depuis peu d'années, ils ont perdu plus de la moitié de leur empire. »

Pierre répondit : « Sachez, saint père, que, si l'Église romaine et les princes d'Occident étaient instruits de la persécution que vous souffrez par une personne exacte et digne de foi, ils essaieraient au plus tôt d'y apporter remède. Écrivez donc au Pape et aux princes des lettres étendues et scellées de votre sceau ; je m'offre d'en être le porteur et d'aller partout, avec l'aide de Dieu, solliciter du secours pour vous. » Ce discours plut extrêmement au patriarche et aux chrétiens qui étaient présents, et, après avoir rendu à Pierre l'Ermite de grandes actions de grâces, ils lui donnèrent les lettres qu'il demandait. Quelque temps après, comme Pierre priaït dans l'église du Saint-Sépulcre pour le succès de son voyage, il s'endormit et vit en songe Jésus-Christ qui lui disait : « Lève-toi, Pierre, hâte-toi d'exécuter ta commission sans rien craindre, car je serai avec toi ! Il est temps que les lieux saints soient purifiés et mes serviteurs secourus¹ ! »

Pierre l'Ermite, encouragé par ce songe, prit congé du patriarche, s'embarqua, arriva en Pouille à Bari, vint à Rome, rendit au

¹ Martenne, *Ampl. Collect.*, t. 1, p. 571. Guibert. *Noviog., Hist. Hierosolym.* — ² « Pusillus, dit Guillaume de Tyr, persona contemptibilis, vivacis ingenii et oculum habens perspicacem gratumque, et sponte fluens ei non deerat eloquium. »

¹ Guillaume, archevêque de Tyr, *Histoire de ce qui s'est passé au delà des mers, depuis les successeurs de Mahomet jusqu'en l'année du Seigneur 1184*, l. 1.

Pape Urbain les lettres du patriarche et des chrétiens de Jérusalem, et s'acquitta fidèlement de sa commission. Il fut très-bien reçu du Pape, qui lui promit de s'employer sérieusement pour cette affaire quand il en trouverait l'occasion. En attendant Pierre l'Ermite, poussé par son zèle, parcourut toute l'Italie, passa les Alpes et alla trouver, l'un après l'autre, tous les princes d'Occident, les sollicitant, les pressant de secourir les chrétiens d'Orient et de délivrer les saints lieux. Il en persuada plusieurs. Non content de parler aux grands, il exhortait aussi les peuples à la même œuvre, et avec une éloquence si persuasive que c'était presque toujours avec fruit. Pierre fut ainsi comme le précurseur du Pape dans cette grande entreprise.

Cependant, par la grâce de Dieu et la protection de saint Pierre, le Pape légitime Urbain II avait tellement pris le dessus qu'il indiqua, ainsi que nous avons vu, un concile général à Plaisance, au milieu de la Lombardie et des schismatiques. Il y appela les évêques d'Italie, de Bourgogne, de France, d'Allemagne, de Bavière et d'autres provinces. Le concile commença le jeudi de la mi-carême, 1^{er} jour de mars 1095, et dura sept jours. Il s'y trouva deux cents évêques, près de quatre mille ecclésiastiques et plus de trente mille laïques, entre lesquels l'impératrice Praxède, les ambassadeurs de Philippe, roi de France, les ambassadeurs de l'empereur de Constantinople. Jamais on n'avait vu un concile aussi nombreux. Comme il n'y avait point d'église qui pût contenir une si grande multitude, il fallut tenir les assemblées en pleine campagne. Cette multitude de fidèles réunis aux pieds du vicaire de Jésus-Christ rappelait aux contemporains les enfants d'Israël assemblés dans les plaines du Sinai pour entendre la loi de Dieu par le ministère de Moïse, et ces peuples de la Judée qui suivaient le Sauveur et qu'il enseignait du haut de la montagne.

Dans ce concile l'impératrice Praxède, sœur du duc Godefroi de Bouillon et fille de la bienheureuse Ide, comtesse de Boulogne, se plaignit des outrages et des infamies que son indigne époux Henri lui avait fait souffrir

et les confessa publiquement, et, comme le Pape savait qu'elle n'y avait point consenti, il la dispensa de la pénitence qu'elle aurait pu mériter ; mais elle ne laissa pas de se retirer dans un monastère, où elle mourut saintement. Ces crimes de Henri, étant devenus publics, déterminèrent un grand nombre de ses partisans à l'abandonner.

Philippe, roi de France, envoya une ambassade à ce concile et manda qu'il s'était mis en chemin pour y aller, mais qu'il en avait été empêché par des raisons légitimes. C'est pourquoi il demandait un délai jusqu'à la Pentecôte, que le Pape lui accorda à la prière du concile. Il s'agissait de son mariage avec Bertrade. Mais Hugues, archevêque de Lyon, qui avait été appelé au concile, fut suspendu de ses fonctions pour n'y être pas venu et n'avoir point envoyé d'excuse canonique.

De leur côté les ambassadeurs d'Alexis Comnène, empereur de Constantinople, supplièrent humblement le Pape et tous les chrétiens de venir à son secours contre les infidèles pour la défense de l'Église, qu'ils avaient presque détruite en Orient ; car ils y étaient si puissants qu'ils venaient jusqu'aux murs de Constantinople. Le Pape excita les fidèles à secourir l'empire grec, de telle sorte qu'un grand nombre s'engagèrent par serment à faire le voyage et à aider fidèlement l'empereur de Constantinople, selon leur pouvoir.

Pour affermir de plus en plus l'unité et la discipline de l'Église on renouvela dans ce concile la condamnation de l'hérésie de Bérenger, et on déclara que le pain et le vin, quand on les consacre à l'autel, sont changés, non-seulement en figure, mais véritablement et essentiellement, au corps et au sang de Notre-Seigneur. On condamna aussi l'hérésie des nicolaïtes, c'est-à-dire des prêtres et autres clercs majeurs qui prétendaient n'être pas obligés à la continence ; on leur défendit de faire leurs fonctions et au peuple d'y assister. On confirma tous les règlements des Papes précédents sur la simonie, en défendant de rien exiger pour le saint chrême, le baptême et la sépulture. On déclare nulles les ordinations faites par l'antipape Guibert

et par les autres évêques intrus ou nommément excommuniés ; mais on use d'indulgence à l'égard de ceux qui ont été ordonnés sans simonie par des schismatiques ou des simoniaques, sans les connaître pour tels, ou qui ont renoncé aux églises qu'ils avaient obtenues par simonie, sans toutefois que cette indulgence porte préjudice aux saints canons, hors les cas de nécessité. Le jeûne des Quatre-Temps est fixé aux mêmes jours où nous l'observons encore. On défend de recevoir à la pénitence ceux qui ne voudront pas renoncer au concubinage, à la haine ou à quelque autre péché mortel. Qu'aucun prêtre ne reçoive personne à pénitence sans commission de l'évêque, et qu'on ne refuse pas les sacrements à ceux qui ne demeurent avec les excommuniés que par la présence corporelle, sans participer à leurs sacrements¹.

Après le concile de Plaisance le Pape Urbain passa à Crémone, où le jeune roi Conrad, fils de Henri, vint à sa rencontre et lui servit d'écuyer ; le Pape y fit ainsi son entrée le 10 avril. Le roi Conrad lui prêta serment de fidélité, promettant de lui conserver la vie, les membres et la dignité pontificale. Le Pape, de son côté, le reçut pour fils de l'Église romaine, et lui promit aide et conseil pour se maintenir dans le royaume et obtenir la couronne impériale, à la charge de renoncer aux investitures. Le bienheureux Yves de Chartres, écrivant au Pape, lui témoigne sa joie de la réduction du royaume d'Italie à son obéissance et de la soumission du nouveau roi².

Arnoulphe, archevêque de Milan, avait été élu dès l'année 1093, à la mort d'Anselme III, et avait reçu l'investiture de la main de Henri IV, par l'anneau et le bâton pastoral ; mais son élection avait été déclarée nulle par le légat du Pape. Arnoulphe acquiesça et se retira dans un monastère jusqu'à ce que le Pape, venant sur les lieux et ne voulant pas laisser plus longtemps vacant le siège de Milan, le fit sacrer par saint Dimon ou Thiémon, archevêque de Salzbourg, Ulric, évêque de Passau, et Guebhard, de Constance,

qui avaient assisté tous les trois au concile de Plaisance ; mais Arnoulphe mourut l'année suivante (1096) et eut pour successeur Anselme IV¹.

Ayant ainsi pourvu à la tranquillité de l'Italie le Pape Urbain prit la résolution de venir tenir un concile dans les Gaules. Il s'y rendit par mer, et il célébra la fête de l'Assomption à Notre-Dame du Puy, d'où, par des lettres adressées aux métropolitains, il indiqua un concile à Clermont, en Auvergne, pour le jour de l'octave de Saint-Martin, c'est-à-dire pour le 18 novembre de la même année (1095). Hugues, archevêque de Lyon, apprit cette nouvelle au retour d'un pèlerinage qu'il avait fait à Saint-Jacques en Galice, et il se rendit aussitôt auprès du Pape, qui alla du Puy au monastère de la Chaise-Dieu, où il dédia l'église, le dimanche 25 août, en l'honneur des saints Vital et Agricole. Le Pape alla ensuite à Saint-Gilles, à Tarascon et à Mâcon, d'où il se rendit à Cluny.

Urbain II eut une sensible consolation de revoir cette florissante communauté, où il avait été moine et prieur : Il embrassa avec tendresse le saint abbé Hugues, qui lui avait donné l'habit monastique, et qui, dans un âge avancé, jouissait encore d'une santé parfaite. On pria le Pape de consacrer le grand autel de la nouvelle église, que saint Hugues avait fait bâtir. Le Pape le fit le 25 octobre, et, après la cérémonie, il fit un sermon au peuple, où il dit qu'il était le premier Pape qui eût visité le monastère de Cluny, soumis immédiatement au Saint-Siège par son fondateur, le duc Guillaume d'Aquitaine ; et que le plaisir de revoir une maison si célèbre, où il avait eu le bonheur d'embrasser la vie monastique, avait été un des principaux motifs de son voyage en France. Il accorda de nouveaux privilèges à ce monastère, après quoi il en partit pour Souvigni, où il plaça dans un lieu plus honorable les reliques de saint Mayeul, et il obligea Archambauld de jurer, sur le tombeau de son père, qu'il n'exigerait plus les redevances injustes que son père avait imposées au monastère. Enfin le Pape alla de Souvigni à Clermont, où il arriva

¹ Labbe, t. 10, p. 500. Mansi, t. 20. Berthold, ann. 1095. — ² Berthold. Yves, *epist.* 43.

¹ Ughelli, t. 4, p. 158.

quelques jours avant le temps marqué pour la tenue du concile.

Durand était alors évêque de Clermont, et il avait quelques démêlés avec les moines de Cluny au sujet de l'abbaye de Moissac. Les moines s'étaient même proposé de le faire déposer ; mais le Pape déconcerta leur projet en choisissant son logement chez le prélat, qui en fut extrêmement consolé. Cependant il tomba malade des mouvements qu'il s'était donnés pour recevoir le Pape et pour préparer ce qui était nécessaire à la célébration d'un concile, et mourut avant qu'on en eût fait l'ouverture. Saint Hugues, évêque de Grenoble, Jarenton, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, et Ponce, abbé de la Chaise-Dieu, qui avaient été ses religieux lorsqu'il était abbé de ce dernier monastère, prirent soin de ses funérailles. Le Pape, qui l'avait visité et lui avait donné l'absolution dans sa maladie, les cardinaux et les évêques qui étaient arrivés à Clermont pour le concile, assistèrent à l'enterrement et parurent s'être assemblés de toutes les parties de l'univers pour honorer ses obsèques. Durand avait succédé à Étienne de Polignac, et Guillaume de Baïf fut son successeur¹.

Le concile de Clermont s'ouvrit au jour marqué, le 18 novembre 1095. Suivant l'historien Berthold il s'y trouva treize archevêques et deux cent cinq prélats portant crosse, tant évêques qu'abbés ; d'autres en comptent jusqu'à quatre cents. Entre les archevêques il y en avait deux d'Italie qui avaient suivi le Pape, savoir, Daïbert de Pise et Ranger de Reggio. Il y en avait trois qui étaient légats dans leurs provinces : Hugues de Lyon, Amar de Bordeaux, Bernard de Tolède. Les autres archevêques étaient Rainal de Reims, Aubert de Bourges, qui moururent dans la même année, Raoul de Tours, Richer de Sens, Dalmace de Narbonne, Gui de Vienne, depuis Pape sous le nom de Calixte II, Bérenger de Tarragone, Pierre d'Aix. Les plus connus d'entre les évêques sont, premièrement, trois qui accompagnaient le Pape, savoir : Jean de Porto, Gautier d'Albane, qui venait de sa légation d'An-

gleterre, et saint Brunon de Segni. Il y avait aussi à la suite du Pape plusieurs cardinaux, entre autres Richard, abbé de Saint-Victor de Marseille, et le chancelier Jean de Gaëte.

Les autres évêques étaient presque tous Français. On remarque entre eux Lambert d'Arras, Gaucher de Cambrai, Hugues de Soissons ; Hilgot, son prédécesseur, qui, pour assurer son salut, s'était fait moine à Cluny ; Odon de Bayeux, oncle du roi d'Angleterre ; Roland de Dol, en Bretagne, qui se prétendait archevêque ; le bienheureux Yves de Chartres, saint Hugues de Grenoble, Adhémar du Puy. On y trouve aussi deux évêques d'Espagne, Dalmace de Compostelle et Pierre de Pampelune. Entre les abbés on remarque, outre le cardinal Richard, saint Hugues de Cluny, Baudri de Bourgueil et Geoffroi de Vendôme.

Enfin la ville de Clermont put à peine recevoir dans ses murs tous les princes, les ambassadeurs et les prélats qui s'étaient rendus au concile, « de sorte que, dit une ancienne chronique, vers le milieu du mois de novembre, les villes et villages des environs se trouvèrent remplis de peuple, et plusieurs furent contraints de faire dresser leurs tentes et pavillons au milieu des champs et des prairies, encore que la saison et le pays fussent d'extrême froidure. »

Deux grands objets devaient occuper le concile de Clermont : la paix de Dieu et la guerre de Dieu ; la paix ou plutôt la trêve de Dieu parmi les chrétiens, la guerre de Dieu contre les infidèles.

Avant d'être adoucies par le Christianisme, les nations qui composent l'Europe ne connaissaient, n'aimaient que la guerre. Le Franc, le Goth, le Lombard, le Saxon, le Vandale ne quittait jamais son épée ; c'était sa vie et son salut pendant la guerre ; c'était son tribunal et sa justice pendant la paix, autant que la paix peut se concevoir parmi des populations barbares toujours en armes. De là, pour qui pense, il est aisé de sentir combien il fallut à l'Église de Dieu de temps et de patience pour apprivoiser et adoucir cette multitude si diverse de caractères intraitables. La grande édulcoration de l'Europe par l'Église avançait assez bien sous Charlemagne,

¹ Hugo Flav., in *Chron.*

ce dévot auxiliaire de l'Église romaine en toutes choses, ainsi que lui-même s'appelle; mais sous son petit-fils, Charles le Chauve, les terribles hommes du Nord vinrent troubler et interrompre cette assimilation chrétienne de l'Europe, non-seulement en ce qu'ils y mêlèrent en leur personne un élément tout sauvage, mais en ce que, par l'impuissance de l'autorité publique à défendre la France contre leurs incursions, chaque ville, chaque monastère, chaque seigneur, chaque propriétaire de terrain fut formellement autorisé à se défendre soi-même. De là cette habitude, déjà si naturelle chez ces peuples, de se faire la guerre, non pas d'individu à individu, mais de ville à ville, de château à château.

Pour y mettre un terme les évêques et les conciles, à la demande des populations elles-mêmes, ordonnèrent la paix de Dieu, et tout le monde la jura; mais le remède était trop fort; au lieu d'une paix absolue il fallut revenir à une trêve pour certains jours. La trêve de Dieu fut donc établie par toute l'Europe chrétienne et gardée plus ou moins bien. Le grand remède allait être appliqué à ce grand mal: c'était de transporter la guerre, de la transporter d'Europe en Asie, d'où les Turcs menaçaient l'Europe même.

En attendant le concile de Clermont renouvela la trêve de Dieu. Depuis le dimanche de la Quinquagésime jusqu'au lundi après l'octave de la Pentecôte, depuis le mercredi qui précède l'Avent jusqu'à l'octave de l'Épiphanie, il était défendu à tout homme d'en provoquer un autre, de le tuer, de le blesser ou d'enlever du bétail ou du butin. La même défense était faite pour toutes les semaines de l'année, depuis le mercredi au soleil couchant jusqu'au lundi au soleil levant, et pour toutes les fêtes de l'année, les fêtes de Notre-Dame et des apôtres avec leurs vigiles. Le concile décida en outre que toutes les églises et leurs parvis, les croix sur les chemins, les moines et les clercs, les religieuses et les femmes, les pèlerins, les marchands avec leurs domestiques, les bœufs, les chevaux de labour, les hommes conduisant leur charrue, les bergers avec leurs troupeaux jouiraient d'une paix perpétuelle et resteraient tou-

jours à l'abri de la violence et du brigandage; que non-seulement les églises et leurs parvis, mais encore les croix sur les chemins, seraient des asiles inviolables pour ceux qui s'y réfugierait. Tout chrétien, depuis l'âge de douze ans, devait jurer de se soumettre à la trêve de Dieu et de s'armer contre ceux qui refuseraient leur serment et leur soumission à cette loi. Tous ceux qui ne jureraient pas d'obéir à la trêve de Dieu devaient être frappés d'anathème.

Pour consolider cette pacification publique le concile de Clermont s'appliqua surtout à consolider l'ordre moral parmi le clergé et le peuple. Il confirma d'abord tous les décrets des conciles que le Pape Urbain avait tenus à Melphe, à Bénévent, à Troie et à Plaisance. On renouvela les défenses d'usurper les biens des évêques ou des clercs à leur mort, et on ordonna qu'ils seraient distribués en œuvres pies, selon leur intention, ou réservés à leur successeur. Défense aux évêques d'instituer un archidiacre qui ne soit diacre, un archiprêtre ou un doyen qui ne soit prêtre; défense d'élire un évêque qui ne soit au moins diacre; défense de recevoir de la main d'un laïque aucune dignité ecclésiastique ni de lui en faire hommage lige, et à aucun prince d'en donner l'investiture; défense aux laïques d'avoir des chapelains qui ne soient donnés par l'évêque pour la conduite de leurs âmes. Aucun clerc ne pourra avoir deux prébendes en deux villes différentes, parce qu'il ne peut avoir deux titres. Défense d'avoir deux dignités dans une même église; défense de communier sans prendre séparément le corps et le sang, à moins qu'on ne le fasse par nécessité et avec précaution, apparemment de crainte de répandre quelques gouttes du sang de Jésus-Christ. Ce canon proscrit l'usage de donner le corps du Seigneur trempé dans le sang, comme on faisait dans l'Église grecque et à Cluny. L'usage de l'Église de Jérusalem était de ne donner la communion que sous l'espèce du pain, et, après la conquête de Jérusalem, cet usage s'établit insensiblement dans les Églises d'Occident.

Il se fit encore quelques autres règlements dans ce concile. Le Pape y confirma la pri-

matie de l'Église de Lyon ; il condamna le prétendu archevêque de Dol, en Bretagne, à être soumis à l'archevêque de Tours et à lui faire satisfaction pour la désobéissance passée. Il fit lire publiquement la bulle du rétablissement de l'Église d'Arras, et à cette séance assistaient quatorze archevêques, deux cent vingt-cinq évêques et plus de quatre-vingt-dix abbés. La bulle fut approuvée et confirmée de tout le concile, où Lambert, nouvel évêque d'Arras, avait pris séance, y étant nommément appelé par le Pape ; mais Gaucher, qui se prétendait évêque de Cambrai, fut déposé de toute fonction d'évêque et de prêtre, avec menace d'anathème contre lui et ses fauteurs, s'il occupait davantage ce siège, parce qu'il l'avait acheté à prix d'argent et avait reçu la crosse et l'anneau du soi-disant empereur Henri. Le concile confirma l'élection de Manassès, archidiacre de Reims, et ordonna qu'il serait sacré évêque de Cambrai, ce que Gaucher avait empêché jusqu'à par l'autorité du soi-disant empereur. Toutefois le simoniaque Gaucher se soutint après le concile par la même protection, et le schisme de l'Église de Cambrai dura encore dix ans, jusqu'à la mort de l'empereur simoniaque. Enfin le roi Philippe de France fut excommunié de nouveau, parce que, malgré ses serments et ses promesses, et après tous les délais que le Pape lui avait accordés au concile de Plaisance, il ne renvoyait point à son mari légitime, le comte d'Anjou, son parent et son vassal, la fameuse Bertrade, qu'il lui avait enlevée et avec laquelle il vivait en adultère public¹.

Réprimer, contenir dans de certaines bornes les passions des souverains, dont les scandales peuvent corrompre des nations entières ; obliger les souverains à respecter les saintes lois du mariage, les saintes lois de la société domestique, base première de la société publique, c'était là une chose non moins utile, non moins nécessaire à l'Europe et à l'humanité entière que d'aller défendre l'Europe et l'humanité contre les Turcs. Que servait-il d'aller combattre les Turcs d'Asie si un Philippe de France, un

Henri d'Allemagne implantaient les mœurs des Turcs en Europe ? La vigueur de l'Église contre l'un et contre l'autre était donc utile, était donc nécessaire, surtout dans un moment où les guerriers de la France et de l'Allemagne allaient y laisser leurs femmes et leurs enfants pour repousser la puissance antichrétienne qui eût foulé aux pieds l'honneur des premières et la liberté des seconds.

Les fidèles accourus de toutes parts à Clermont et dans le voisinage attendaient de jour en jour que le Pape vint à parler de la grande expédition. Urbain satisfit enfin leur impatience. Le concile tint sa dixième séance dans la grande place de Clermont, qui se remplit bientôt d'une foule immense. Suivi de ses cardinaux, le Pape monta sur une espèce de trône qu'on avait dressé pour lui ; à ses côtés on vit paraître l'ermite Pierre avec le bâton de pèlerin et le manteau de laine qui lui avait attiré partout l'attention et le respect de la multitude. Il parla le premier des outrages faits à la foi du Christ ; il rappela les profanations et les sacrilèges dont il avait été témoin, les tourments et les persécutions que les enfants d'Agar, les Sarrasins, faisaient souffrir à ceux qui allaient visiter les saints lieux. Il avait vu des chrétiens chargés de fers, trainés en esclavage, attelés au joug comme des bêtes de somme ; il avait vu les oppresseurs de Jérusalem vendre aux enfants du Christ la permission de saluer le tombeau de leur Dieu, leur arracher jusqu'au pain de la misère et tourmenter la pauvreté elle-même pour en obtenir des tributs ; il avait vu les ministres du Très-Haut arrachés au sanctuaire, battus de verges et condamnés à une mort ignominieuse. En racontant les malheurs et la honte des chrétiens Pierre avait le visage abattu et consterné, sa voix était étouffée par ses sanglots, sa vive émotion pénétrait tous les cœurs.

Urbain parla après Pierre l'Ermite et s'exprima en ces termes : « Vous venez d'entendre l'envoyé des chrétiens d'Orient. Il vous a dit le sort lamentable de Jérusalem et du peuple de Dieu ; il vous a dit comment la ville du Roi des rois, qui transmet aux autres les préceptes d'une foi pure, a été contrainte de servir aux superstitions des païens ; com-

¹ Labbe, t. 10, p. 506. Mansi, t. 20.

ment le tombeau miraculeux où la mort n'avait pu garder sa proie, ce tombeau, source de la vie future, sur lequel s'est levé le soleil de la résurrection, a été souillé par ceux qui ne doivent ressusciter eux-mêmes que pour servir de paille au feu éternel. L'impiété victorieuse a répandu ses ténèbres sur les plus riches contrées de l'Asie ; Antioche, Éphèse, Nicée sont devenues des cités musulmanes ; les hordes barbares des Turcs ont planté leurs étendards sur les rives de l'Hellespont, d'où elles menacent tous les pays chrétiens. Si Dieu lui-même, armant contre elles ses propres enfants, ne les arrête dans leur marche triomphante, quelle nation, quel royaume pourra leur fermer les portes de l'Occident ? »

Le Pape Urbain II était Français de naissance, fils du comte de Sémur ; il parlait à des Français, à des compatriotes ; c'est dans le courage des Français que l'Église plaçait son principal espoir ; leurs ancêtres, sous Charles-Martel, avaient arrêté et brisé la puissance mahométane dans les plaines de Poitiers ; c'était aux descendants d'aller achever en Asie l'œuvre glorieuse de leurs ancêtres ; c'est parce que le Pape, leur compatriote, connaissait leur bravoure et leur piété qu'il avait traversé les Alpes et qu'il leur apportait la parole de Dieu. Qu'on juge de l'impression profonde que durent produire sur les seigneurs et les barons chrétiens de France ces réflexions répétées en plus d'une rencontre par le vicaire de Jésus-Christ, par le chef de la chrétienté, leur compatriote, leur parent, leur ami ! Combien durent retentir dans leurs nobles cœurs les paroles suivantes du Pontife !

« Le peuple digne de louanges, ce peuple que le Seigneur notre Dieu a béni, gémit et succombe sous le poids des outrages et des exactions les plus honteuses. La race des élus subit d'indignes persécutions ; la rage impie des Sarrasins, de ces enfants d'Agar, n'a respecté ni les vierges du Seigneur, ni le collège royal des prêtres. Ils ont chargé de fers les mains des infirmes et des vieillards ; des enfants arrachés aux embrassements maternels oublient maintenant chez les Barbares le nom du Dieu véritable ; les hospices qui

attendaient les voyageurs sur la route des saints lieux ont reçu sous leur toit profané une nation perverse ; le temple du Seigneur a été traité comme un homme infâme, et les ornements du sanctuaire ont été emmenés comme des captifs. Que vous dirai-je de plus ? Au milieu de tant de maux, qui aurait pu retenir dans leurs demeures désolées les habitants de Jérusalem, les gardiens du Calvaire, les serviteurs et les concitoyens de l'Homme-Dieu, s'ils ne s'étaient pas imposé la loi de recevoir et de secourir les pèlerins, s'ils n'avaient pas craint de laisser sans prêtres, sans autels, sans cérémonies religieuses, une terre toute couverte encore du sang de Jésus-Christ ?

« Malheur à nous, mes enfants et mes frères, qui avons vécu dans ces jours de calamités ! Sommes-nous donc venus dans ce siècle réprouvé du Ciel pour voir la désolation de la ville sainte et pour rester en paix lorsqu'elle est livrée entre les mains de ses ennemis ? Ne vaut-il pas mieux mourir dans la guerre que de supporter plus longtemps cet horrible spectacle ? Pleurons tous ensemble sur nos fautes qui ont armé la colère divine ; pleurons, mais que nos larmes ne soient point comme la semence jetée sur le sable, et que la guerre sainte s'allume au feu de notre repentir, que l'amour de nos frères nous anime au combat et soit plus fort que la mort même contre les ennemis du peuple chrétien !

« Guerriers qui m'écoutez, poursuivait le Pontife, vous qui cherchez sans cesse de vains prétextes de guerre, réjouissez-vous, car voici une guerre légitime. Le moment est venu de montrer si vous êtes animés d'un vrai courage ; le moment est venu d'expier tant de violences commises au sein de la paix, tant de victoires souillées par l'injustice. Tournez contre l'ennemi du nom chrétien les armes que vous employez injustement les uns contre les autres. Vous qui fûtes si souvent la terreur de vos concitoyens et qui vendez pour un vil salaire vos bras aux fureurs d'autrui, armés du glaive des Machabées, allez défendre la maison d'Israël, qui est la vigne du Seigneur des armées ; allez réprimer l'insolence des infidèles, qui

veulent se soumettre les royaumes et les empires et se proposent d'éteindre le nom chrétien. Il ne s'agit plus de venger les injures des hommes, mais celles de la Divinité ; il ne s'agit plus de l'attaque d'une ville ou d'un château, mais de la conquête des lieux saints. Si vous triomphez les bénédictions du Ciel et les royaumes de l'Asie seront votre partage ; si vous succombez vous aurez la gloire de mourir aux mêmes lieux que Jésus-Christ, et Dieu n'oubliera point qu'il vous aura vus dans sa milice sainte. Cependant nous prenons sous la protection de l'Eglise et des apôtres saint Pierre et saint Paul ceux qui s'engageront dans cette entreprise, et nous ordonnons que leurs biens soient dans une entière sûreté. Que si quelqu'un est assez hardi pour les inquiéter, il sera excommunié par l'évêque du lieu jusqu'à la satisfaction convenable, et les évêques et les prêtres qui ne lui résisteront pas vigoureusement seront suspendus de leurs fonctions jusqu'à ce qu'ils obtiennent grâce du Saint-Siège.

« Soldats du Dieu vivant, qu'aucune lâche affection, qu'aucun sentiment profane ne vous retienne dans vos foyers ! N'écoutez plus que les gémissements de Sion ; brisez tous les liens de la terre et ressouvenez-vous de ce qu'a dit le Seigneur : Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; quiconque abandonnera sa maison, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou son héritage pour mon nom, sera récompensé au centuple et possédera la vie éternelle. »

A ces paroles du Pontife suprême l'assemblée des fidèles se leva tout entière et fit entendre ces mots : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » Ce cri unanime fut répété à plusieurs reprises ; il rétentit au loin dans la cité de Clermont et jusque sur les montagnes du voisinage. Alors le Pape, levant les yeux au ciel et faisant signe de la main pour imposer silence, continua ainsi : « Mes frères, vous voyez aujourd'hui l'accomplissement de cette parole du Seigneur que, là où les siens sont assemblés en son nom, il est au milieu d'eux ; car, s'il ne vous l'avait inspiré lui-même, vous n'auriez point ainsi crié tout d'une voix. Que ces paroles : « Dieu le veut ! »

soient désormais votre cri de guerre, et qu'elles annoncent partout la présence du Dieu des armées. Au reste, nous ne prétendons pas que les vieillards ou les invalides, et ceux qui ne sont pas propres aux armes, entreprennent ce voyage, non plus que les femmes sans leurs maris, leurs frères ou d'autres hommes qui en répondent. Toutes ces personnes donnent plus d'embarras que de secours. Les riches aideront les pauvres et mèneront avec eux des gens de service à leurs dépens. Les prêtres et les clercs n'iront point sans la permission de leurs évêques, de qui les laïques mêmes doivent prendre la bénédiction pour entreprendre un pèlerinage. Quiconque veut entreprendre celui-ci doit porter sur lui la figure de la croix. Elle sera le signe élevé entre les nations pour réunir les enfants dispersés de la maison d'Israël ; portez-la sur vos épaules ou sur votre poitrine ; qu'elle brille sur vos armes et sur vos étendards ; elle deviendra pour vous le gage de la victoire ou la palme du martyr ; elle vous rappellera sans cesse que Jésus-Christ est mort pour vous et que vous devez mourir pour lui ¹. »

Lorsque Urbain eut cessé de parler l'agitation fut grande ; on n'entendait plus que ces acclamations : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » qui étaient comme la voix de tout le peuple chrétien. Le cardinal Grégoire, qui monta depuis sur la Chaire de Saint-Pierre sous le nom d'Innocent II, prononça à haute voix une formule de confession générale ; tous les assistants se prosternèrent à genoux, se frappèrent la poitrine et reçurent l'absolution de leurs péchés.

Adhémar de Monteil, évêque du Puy, demanda le premier à entrer dans la *voie de Dieu* et prit la croix des mains du Pape ; plusieurs évêques suivirent son exemple. Raymond, comte de Toulouse et de Saint-Gilles, s'excusa, par ses ambassadeurs, de n'avoir pu assister au concile de Clermont ; il avait déjà combattu les Sarrasins en Espagne, il promettait d'aller les combattre en

¹ Baron., ann. 1095. Voir dans l'*Histoire universelle* de Cantu, t. 10, p. 24, le discours que Malmesbury, qui assistait au concile, prête au souverain Pontife. Ce discours porte peut-être une marque d'authenticité plus sûre.

Asie, suivi de ses plus fidèles guerriers. Les barons et les chevaliers, qui avaient entendu les exhortations d'Urbain, firent tous le serment de venger la cause de Jésus-Christ ; ils oublièrent leurs propres querelles et jurèrent de combattre ensemble les ennemis de la foi chrétienne. Tous les fidèles promirent de respecter les décisions du concile et décorèrent leurs vêtements d'une croix rouge, de drap ou de soie ; ils prirent dès lors le nom de *croisés*, et le nom de *croisade* fut donné à la guerre qu'on allait faire aux Sarrasins. Le Pape, d'après la voix unanime des évêques, nomma pour chef spirituel de la croisade l'évêque Adhémar du Puy, en qualité de légat, comme très-instruit de la religion et des affaires temporelles. Le comte de Toulouse et de Saint-Gilles en fut regardé comme le chef séculier, étant jusqu'alors le plus distingué d'entre les seigneurs qui avaient pris la croix.

Enfin, pour attirer les bénédictions du Ciel sur cette grande entreprise, le Pape Urbain crut qu'il fallait y intéresser la Mère de Dieu. Pour cela, ayant pris l'avis des Pères du concile, il ordonna que les clercs réciteraient le petit office de la Vierge, qui était en usage parmi les ermites institués par saint Pierre Damien. Non-seulement le clergé, mais les laïques et même les femmes reçurent avec joie cette sainte pratique et en retirèrent de grands fruits. On ajoute que le même Pape ordonna que le samedi serait spécialement consacré à la sainte Vierge et qu'on en ferait l'office ce jour-là.

En sortant de Clermont le Pape visita plusieurs Églises de France, notamment celles de Limoges, de Poitiers, d'Angers, de Tours. Dans cette dernière ville, le dimanche *Lætare*, qui est le quatrième de carême, le Pape se couronna de palmes, selon l'usage de Rome. Il fit aussi, le même jour, la bénédiction de la rose d'or, comme il est marqué dans l'ordre romain, et, pendant la procession qu'il fit ensuite de l'église de Saint-Martin à celle de Saint-Gatien, il donna cette rose à Foulque, comte d'Anjou, qui était présent, et qui la porta le reste de la procession ; car, quand il se trouvait à Rome quel-

que la bénédiction de la rose d'or, c'était l'usage que le Pape la lui donnât ; sinon il l'envoyait, par honneur, à quelque princesse ou à quelque prince absent. Le comte d'Anjou fut si charmé de ce présent que, pour témoigner l'estime qu'il en faisait, il s'engagea à porter tous les ans cette fleur à la procession du dimanche des Rameaux, et il ordonna que ses successeurs ne manquassent pas de la porter à la même procession, qui était fort célèbre à Angers dès le temps de Théodulphe, évêque d'Orléans, comme on le voit par la belle hymne qu'il composa pour y être chantée. On y portait non-seulement des rameaux, mais encore des fleurs, et c'est peut-être d'où nous est venu le nom de *Pâque fleurie* ¹.

Au mois de juillet 1096, après avoir visité plusieurs autres Églises, le Pape se rendit à Nîmes, où il tint le concile qu'il avait indiqué à Arles. Le roi Philippe de France, malgré la violente passion qui l'attachait à Bertrade, ne put soutenir longtemps le poids de l'excommunication dont il était frappé. La grâce agissant sur son cœur, il fit, pour rompre les chaînes qui le captivaient, des efforts qui parurent sincères. Il se sépara de sa concubine et alla lui-même au concile de Nîmes pour demander son absolution, en promettant qu'il n'aurait plus aucun commerce avec Bertrade. Cette démarche donna la plus sensible consolation au Pape, qui leva avec plaisir les censures qu'il s'était cru obligé de porter contre ce prince. Urbain avait montré peu auparavant qu'il ne cherchait en tout que le bien du royaume de France et de l'Église catholique. Guillaume de Montfort, frère de Bertrade, avait été élu évêque de Paris à la mort de Geoffroi, oncle du duc Godefroi de Bouillon. Guillaume était disciple du bienheureux Yves de Chartres ; il consulta son maître pour savoir s'il devait accepter. Yves, qui connaissait ses bonnes qualités, fut d'avis qu'il acceptât si, après un examen qu'il ferait sur les lieux, il reconnaissait que son élection n'eût point été l'effet de la brigade, de la faveur ou de la simonie. Guillaume, s'étant assuré de la canonicité de son élection, accepta l'épiscopat ; mais sa jeunesse était un autre obstacle.

¹ Longueval, l. 22.

Yves lui conseilla de demander dispense au Pape, et cependant de garder les interstices en recevant les différents ordres avant que de se faire sacrer évêque. C'est ce que l'évêque de Chartres écrivit au Pape, qu'il alla trouver ensuite en personne. Urbain fit examiner l'affaire, et, comme il lui restait encore quelque doute, il chargea Yves de recevoir le serment des principaux ecclésiastiques, que l'influence du roi ou de Bertrade n'avait été pour rien dans cette élection. Guillaume fut en conséquence ordonné évêque de Paris ¹.

Dans tous ces conciles, et surtout dans ceux que le Pape tint à Limoges, à Tours et à Nîmes, on publiait et on prêchait la croisade ; le Pape distribuait lui-même les croix à ceux qui voulaient s'enrôler dans la sainte milice. En même temps les évêques la prêchaient de toutes parts, avec un succès qui surpassa les espérances. Pierre l'Ermite parcourait sans cesse les provinces et les cours des princes pour la prêcher. Son zèle, son désintéressement et ses mortifications lui donnaient l'air et l'autorité d'un prophète. Il n'avait qu'à parler pour persuader. Il marchait ordinairement nu-pieds, vêtu d'un chétif manteau de laine. Il distribuait aux pauvres les aumônes qu'on lui faisait, ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau, mais sans affectation ; car il mangeait quelquefois du poisson par complaisance et buvait un peu de vin. Les peuples conçurent un si grand respect pour sa vertu qu'on le suivait en foule partout où il allait, et l'on arrachait les poils de sa monture, qui était un âne, pour les conserver comme des reliques.

Tout fut bientôt en mouvement dans la France, dans l'Italie et dans l'Allemagne. On vit parmi les grands et parmi le peuple un égal empressement à prendre la croix. Les paysans quittaient leurs campagnes et les artisans leurs boutiques pour s'enrôler. Les femmes et les vieillards voulaient les suivre, moins pour combattre que pour avoir la consolation de mourir dans une terre arrosée du sang de Jésus-Christ. On s'empressait de vendre son patrimoine à vil prix pour trouver de quoi fournir à la dépense du voyage,

et ce n'était pas le vendeur, c'était l'acheteur, qui taxait le prix. Les communautés religieuses acquirent par là de grands biens à bon marché. Ce qu'il y eut de plus édifiant, c'est que toutes les inimitiés et les guerres particulières qui étaient auparavant allumées en France, dans toutes les provinces, cessèrent partout, aussi bien que les violences et les vols. La paix et la justice semblaient être revenues sur la terre pour préparer les hommes à une si sainte guerre ¹.

Parmi les seigneurs français qui se croisèrent les plus distingués furent Hugues le Grand, frère du roi Philippe et comte de Vermandois ; Raymond, comte de Toulouse et de Provence, dit Raymond de Saint-Gilles ; Robert II, comte de Flandre, dit depuis le Jérusolymitain ; Robert II, duc de Normandie ; Étienne, comte de Chartres et de Blois ; Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, avec ses frères Baudouin et Eustache, et leur cousin, Baudouin du Bourg, fils du comte de Réthel. Quant à la multitude des croisés de tout rang et de toute nation, elle était telle qu'un historien de cette croisade, Foucher de Chartres, qui en fut lui-même, s'en exprime en ces termes : « Si tous ceux qui, sortis de leurs maisons, avaient commencé le voyage promis, eussent pu être rassemblés en un même lieu, ils se seraient trouvés sans aucun doute soixante fois cent mille combattants, c'est-à-dire six millions ; mais un grand nombre, craignant la fatigue, retournèrent chez eux, les uns de Rome et de la Pouille, les autres de la Hongrie et de l'Esclavonie ; un grand nombre encore moururent en route, les uns de maladie, les autres par le fer de l'ennemi ². » Quoi qu'il en soit de cette estimation de Foucher de Chartres, il est certain que, malgré toutes ces causes de diminution, les croisés se trouvèrent encore six cent mille combattants dans les plaines de Bithynie.

Ce nombre rappelait les six cent mille combattants qui se trouvèrent parmi les enfants d'Israël quand ils sortirent de l'Égypte pour aller conquérir cette même Terre pro-

¹ Yves, *epist.* 54.

² Voir les historiens contemporains de la croisade, dans la collection publiée par Bongars, sous le titre de *Gesta Dei per Francos, ce que Dieu a fait par les Francs.* —

² Apud Duchesne, t. 4, p. 822, et apud Bongars.

mise. Il est encore d'autres points de ressemblance entre les deux expéditions. A la sortie d'Égypte les douze tribus d'Israël qui marchaient en ordre de bataille étaient accompagnées d'une multitude innombrable, ramassée de toutes parts. Ce fut la cause première de bien des troubles, de bien des malheurs. Il en arriva autant à la première croisade ; outre les armées régulières, qui marchaient en ordre chacun sous son prince et sous sa bannière, il s'en forma d'autres qui étaient plutôt des rassemblements que des armées proprement dites.

Les princes et les capitaines qui devaient conduire les croisés étaient convenus entre eux qu'ils ne partiraient pas tous en même temps, qu'ils suivraient des routes différentes et se réuniraient à Constantinople ; mais tandis que les princes s'occupaient de leurs préparatifs de départ, la multitude qui suivait Pierre l'Ermite dans ses prédications se montra impatiente de devancer les autres croisés. Comme elle était sans chef, elle jeta les yeux sur celui qu'elle regardait comme un envoyé du Ciel et choisit Pierre l'Ermite pour la conduire en Asie. Le cénobite, trompé par l'excès de son zèle, crut que l'enthousiasme pouvait seul répondre de tous les succès de la guerre et qu'il lui serait facile de conduire une troupe indisciplinée qui avait pris les armes à sa voix. Il se rendit aux prières de la multitude, et revêtu de ses habits de moine, n'ayant pour monture que la mule avec laquelle il avait parcouru l'Europe, il prit possession du commandement. Sa troupe, qui partit des bords de la Meuse et de la Moselle, se dirigea vers l'Allemagne, et se grossit en chemin d'une foule de pèlerins accourus de la Champagne, de la Bourgogne et des provinces voisines. Pierre vit bientôt quatre-vingt ou cent mille hommes sous ses drapeaux, traînant à leur suite des femmes, des enfants, des vieillards, des malades.

L'armée de Pierre l'Ermite était divisée en deux corps : l'avant-garde marchait sous les ordres d'un gentilhomme bourguignon, Gauthier *Sans-Avoir*, dont le surnom, conservé par l'histoire, prouve que les chefs étaient aussi misérables que les soldats. Cette avant-garde ne comptait que huit ca-

valiers ; tout le reste allait à la conquête de l'Orient en demandant l'aumône. Tant que les croisés furent sur le territoire français la charité des fidèles qui accouraient sur leur passage pourvut à leurs besoins. Ils échauffèrent le zèle des Allemands, parmi lesquels on n'avait pas encore prêché la croisade. Leur troupe, qu'on regardait partout comme le peuple de Dieu, ne trouva point d'ennemis sur les bords du Rhin ; mais de nouveaux Amalécites, les Hongrois et les Bulgares, les attendaient sur les rives de la Save et du Danube.

Lorsque l'avant-garde de l'armée de Pierre entra dans la Hongrie elle ne fut troublée dans sa marche que par quelques insultes, que Gauthier supporta avec résignation et dont il laissa la punition au Dieu qu'il servait ; mais, à mesure que les croisés s'avançaient dans des pays inconnus, la misère s'accroissait, et avec elle la licence et l'oubli des vertus pacifiques. Arrivés dans la Bulgarie les pèlerins manquèrent tout à fait de vivres, et, le gouverneur de Belgrade ayant refusé de leur en fournir, ils se répandirent dans les campagnes, enlevèrent les troupeaux, brûlèrent les maisons et massacrèrent quelques-uns des habitants qui s'opposaient à leurs violences. Les Bulgares irrités coururent aux armes et fondirent sur les soldats de Gauthier, chargés de butin. Soixante croisés périrent, au milieu des flammes, dans une église où ils avaient cru trouver un asile ; les autres cherchèrent leur salut dans la fuite. Après cette défaite, qu'il n'entreprit point de réparer, Gauthier pressa sa marche à travers les forêts et les déserts, poursuivi par la faim et traînant les débris de son armée. Il se présenta en suppliant devant le gouverneur de Nissa, qui fut touché de la misère des croisés et leur fit donner des vivres, des armes et des vêtements. Les soldats de Gauthier, persuadés que leurs revers étaient une punition du Ciel, furent ramenés à la discipline par la crainte de Dieu. Ils passèrent le mont Hémus, traversèrent Philippopolis et Andrinople sans commettre de désordres et sans éprouver de nouveaux malheurs. Après deux mois de fatigue et de misère ils arrivèrent sous les murs de Cons-

stantinople, où l'empereur Alexis leur permit d'attendre l'armée de Pierre l'Ermite.

Cette armée, qui avait traversé la Bavière et l'Autriche, devait être bientôt plus maltraitée que son avant-garde. Elle obtint du roi Colman de Hongrie, successeur de saint Ladislas, le libre passage à travers son royaume, mais sous la condition qu'elle suivrait paisiblement son chemin et qu'elle achèterait les vivres dont elle aurait besoin. L'armée de Pierre arriva sans obstacle jusqu'à Semlin. A la porte de la ville avaient été suspendues les armes et les dépouilles de seize croisés. A cette vue l'ermite Pierre n'eut pas la patience de Gauthier Sans-Avoir ; ne pouvant contenir son indignation, il donne le signal de la guerre. La ville est prise et quatre mille des habitants mis à mort. Les croisés, menacés d'une armée hongroise, traversèrent Belgrade, qu'ils trouvèrent déserte, et arrivèrent à Nissa, dans la Bulgarie. Les pèlerins, après avoir obtenu des vivres, venaient de se remettre en marche lorsqu'une querelle entre les habitants et quelques soldats fit éclater la guerre. Cent croisés allemands, que Guillaume de Tyr appelle des enfants de Bélial, et qui avaient à se plaindre de quelques marchands, voulurent se venger et mirent le feu à sept moulins placés sur la rivière. A l'aspect de l'incendie les habitants de Nissa se précipitèrent hors de leurs remparts, tombèrent sur l'arrière-garde de Pierre, massacrèrent tout ce qui se rencontra sur leur passage, enlevèrent deux mille chariots et firent un grand nombre de prisonniers. Pierre, qui avait déjà quitté le territoire de Nissa, averti du désastre de ses compagnons, revient sur ses pas avec son armée, et réclame au gouverneur de Nissa les prisonniers et les bagages enlevés par les Bulgares. Le gouverneur s'y refuse d'abord ; mais Pierre espérait le ramener à des sentiments plus pacifiques lorsque le combat se rallume de part et d'autre, malgré les deux chefs. Les croisés, qui combattaient sans ordre, sont défaits ; dix mille restent sur le champ de bataille. L'armée de Pierre, réduite à trente mille combattants, s'avança tristement vers les frontières de la Thrace ; elle était sans moyens de sub-

sister et de combattre ; elle avait à craindre une nouvelle déroute si elle rencontrait les Bulgares, et toutes les horreurs de la famine si elle trouvait un pays désert. Les soldats de Pierre se repentirent alors de leurs excès. Le malheur les rendit plus dociles et leur inspira des sentiments de modération. La pitié qu'on eut pour leur misère les servit mieux que la terreur qu'ils avaient voulu répandre. Lorsqu'on cessa de les redouter on vint à leur secours. Comme ils entraient sur le territoire de la Thrace, l'empereur grec leur envoya des députés pour se plaindre de leurs désordres et leur annoncer en même temps sa clémence. Pierre, qui craignait de nouveaux désastres, pleura de joie en apprenant qu'il avait trouvé grâce auprès d'Alexis. Plein de confiance et d'espoir il poursuivit sa marche, et les croisés qu'il commandait, portant des palmes dans leurs mains, arrivèrent sans obstacles sous les murs de Constantinople¹.

Ce qui dominait dans ces deux premiers corps d'armée était le sentiment religieux ; il ne leur manquait qu'une discipline plus sévère. Ils furent suivis de deux autres qui valaient beaucoup moins ; ils étaient composés en grande partie de vagabonds et d'aventuriers, qui, par suite des guerres civiles, fourmillaient en Allemagne. Un prêtre allemand, nommé Gothescalc, en rassembla quinze mille, par ses prédications, sur les bords du Rhin et de la Moselle. Cette armée arriva en Hongrie vers la fin de l'été. La récolte, qui était abondante, fournit aux Allemands une occasion facile de se livrer à l'intempérance. Au milieu des scènes tumultueuses de la débauche ils oublièrent Constantinople, Jérusalem et Jésus-Christ lui-même, dont ils allaient défendre le culte et les lois. Le pillage, le viol, le meurtre marquèrent partout leur passage. Une armée hongroise s'avance pour les châtier. Les Allemands, pleins de bravoure, se défendirent d'abord avec avantage. Le général hongrois employa la ruse, ou plutôt la perfidie, pour les réduire ; il leur offrit la paix, les com-

¹ Guillaume de Tyr. Foucher de Chartres. Michaud, *Hist. des Croisades*, etc. Voyez aussi le *Dictionnaire des croisades*, de M. d'Ault-Duménil (édit. Migne).

bla de caresses, les traita comme des amis et des frères. Les Allemands, simples et crédules, déposèrent leurs armes et montrèrent une aveugle confiance; aussitôt le chef des Hongrois en fit faire un horrible carnage.

Une nouvelle troupe, d'environ deux cent mille hommes, plus séditieuse, plus indisciplinée que celle de Gothescalc, s'assembla sur les bords du Rhin et de la Moselle. On leur avait dit que la croisade devait racheter tous les péchés; sous ce prétexte ils commettaient les plus grands crimes avec sécurité. Animés d'un fanatique orgueil ils se crurent en droit de mépriser et de maltraiter tous ceux qui ne les suivaient pas dans la sainte expédition. La guerre qu'ils allaient faire leur paraissait si agréable à Dieu, ils croyaient rendre un si grand service à l'Église que tous les biens de la terre pouvaient à peine suffire à payer leur dévouement. Tout ce qui tombait entre leurs mains leur semblait une conquête sur les infidèles et devait être le juste prix de leurs travaux.

Aucun capitaine n'osait se mettre à la tête de cette troupe furieuse, quoiqu'il y eût au milieu d'elle quelques nobles; elle errait en désordre et n'obéissait qu'à ceux qui partageaient son délire. Un prêtre nommé Volkmar et un comte Émicon, qui croyait expier les dérèglements de sa jeunesse en exagérant les sentiments et les opinions de la multitude, attirèrent par leurs déclamations l'attention et la confiance des nouveaux croisés. Ces deux chefs s'étonnèrent qu'on allât faire la guerre aux musulmans qui retenaient sous leurs lois le tombeau de Jésus-Christ tandis qu'on laissait en paix un peuple qui avait crucifié Jésus-Christ lui-même. Pour enflammer les passions ils eurent soin de faire parler le Ciel et d'appuyer leur opinion de visions miraculeuses. Le peuple, pour qui les Juifs étaient partout un objet de haine et d'horreur, ne se montrait déjà que trop disposé à les persécuter. Le commerce, qu'ils faisaient presque seuls, avait mis entre leurs mains une grande partie de l'or qui circulait en Europe. La vue de leurs richesses devait irriter les croisés, qui étaient la plupart réduits à implorer la charité des fidèles pour accomplir leur pèlerinage. Il est proba-

ble aussi que les Juifs insultèrent par leurs railleries à l'enthousiasme des chrétiens pour la croisade. Tous ces motifs, réunis à la soif du pillage, mirent comme le feu à la haine publique. Émicon et Volkmar donnèrent le signal et l'exemple; à leur voix une multitude furieuse se répandit dans les villes voisines du Rhin et de la Moselle; elle massacra impitoyablement tous les Juifs qu'elle rencontra sur son passage, principalement à Cologne et à Mayence.

A Spire les Juifs se réfugièrent dans le palais du roi et se défendirent par le secours de l'évêque Jean, qui fit ensuite mourir quelques chrétiens pour ce sujet, étant gagné par l'argent des Juifs¹. A Worms les Juifs, poursuivis par les chrétiens, allèrent trouver l'évêque, qui ne leur promit de les sauver qu'à condition qu'ils recevraient le Baptême; ils demandèrent du temps pour délibérer, et aussitôt, entrant dans la chambre de l'évêque, tandis que les chrétiens attendaient dehors leur réponse, ils se tuèrent eux-mêmes.

A Trèves, les Juifs voyant approcher les croisés, quelques-uns d'entre eux prirent leurs enfants et leur enfoncèrent le couteau dans le ventre, disant qu'ils voulaient les envoyer dans le sein d'Abraham plutôt que de les exposer aux insultes des chrétiens. Quelques-unes de leurs femmes montèrent sur le bord de la rivière, et, ayant rempli de pierres leur sein et leurs manches, se précipitèrent au fond de l'eau. Les autres, qui voulaient conserver leur vie, prirent avec eux leurs enfants et leurs biens et se retirèrent au palais, qui était un lieu de franchise et la demeure de l'archevêque Égilbert. Ils lui demandèrent avec larmes sa protection, et lui, profitant de l'occasion, les exhorta à se convertir, leur représentant qu'ils s'étaient attiré cette persécution par leurs péchés, principalement par leurs blasphèmes contre Jésus-Christ et sa sainte Mère, et leur promettant de les mettre en sûreté s'ils recevaient le Baptême.

Alors leur rabbin, nommé Michée, pria l'archevêque de les instruire de la foi chrétienne; ce qu'il fit, leur expliquant sommairement le Symbole. Michée dit ensuite : « Je

¹ Berthold, ann. 1096.

proteste devant Dieu que je crois ce que vous venez de dire; je renonce au judaïsme, et j'aurai soin de m'instruire plus à loisir de ce que je n'entends pas bien encore. Baptisez-nous seulement pour nous délivrer des mains de ceux qui nous poursuivent. » Tous les autres Juifs en dirent autant. L'archevêque baptisa donc Michée et lui donna son nom; les prêtres qui étaient présents baptisèrent les autres; mais, l'année suivante, le péril étant passé, tous apostasièrent, à l'exception du rabbin, qui persévéra dans la foi ¹.

Les soldats d'Émicon s'applaudissaient de leurs exploits contre les Juifs et les scènes de carnage les enivraient d'orgueil. Ils étaient en même temps livrés à la plus brutale superstition et se faisaient précéder d'une chèvre et d'une oie, auxquelles ils attribuaient quelque chose de divin. Ces vils animaux, à la tête des bataillons, étaient comme leurs chefs et partageaient le respect et la confiance de la multitude avec tous ceux qui donnaient l'exemple des plus horribles excès. Cette multitude effrénée, sans connaître le peuple qu'elle rencontrait et les contrées qu'elle avait à traverser, ignorant même les désastres de ceux qui l'avaient précédée dans cette périlleuse carrière, s'avancait comme un violent orage vers les plaines de la Hongrie. La ville de Mosebourg leur ferma ses portes et leur refusa des vivres; ils s'indignèrent qu'on eût si peu d'égard pour les soldats du Christ et se mirent en devoir de traiter les Hongrois comme ils avaient traité les Juifs. Ils assiégèrent la ville; ils étaient même sur le point de la prendre lorsque Dieu lui-même, dit Guillaume de Tyr, répandit la terreur dans leurs rangs, pour châtier leurs crimes et pour accomplir cette parole du sage: « L'impie fuit sans qu'on le poursuive. » Les habitants de Mosebourg, sortant de leurs remparts, en tuèrent un grand nombre; d'autres périrent dans les marais et dans le Danube. Émicon put se sauver en Allemagne, où il finit ses jours. Les anciennes légendes du pays racontent qu'après leur mort Émicon et ses compagnons revenaient la nuit autour de Worms, théâtre de leurs

excès, revêtus d'armures de fer, poussant d'affreux gémissements et demandant des prières pour le soulagement de leurs âmes.

L'avant-garde de cette armée éprouva le même sort chez les Bulgares, sur le territoire desquels elle était parvenue. Dans les villes, dans les campagnes, ces indignes croisés trouvèrent partout des hommes qui étaient, comme eux, féroces et implacables, et qui semblaient avoir été placés sur le passage des pèlerins comme des instruments de la colère divine. Parmi le petit nombre de ceux qui trouvèrent leur salut dans la fuite les uns retournèrent dans leurs pays, où ils furent accueillis par les railleries de leurs compatriotes; les autres arrivèrent jusqu'à Constantinople, où les Grecs apprirent les nouveaux désastres des Latins avec d'autant plus de joie qu'ils avaient eu beaucoup à souffrir des excès auxquels s'était livrée l'armée de Pierre l'Ermite ¹.

Cette armée, réunie à la troupe de Gauthier Sans-Avoir, avait reçu sous ses drapeaux des Pisans, des Vénitiens et des Génois; elle pouvait compter cent mille combattants. Le souvenir de leur misère leur fit respecter quelque temps les ordres de l'empereur et les lois de l'hospitalité; mais l'abondance, l'oisiveté, la vue des richesses de Constantinople ramenèrent dans leur camp la licence, l'indiscipline et la soif du brigandage. Impatients de recevoir le signal de la guerre, ils pillèrent les maisons, les palais et même les églises des faubourgs de Byzance. Pour délivrer sa capitale de ces hôtes destructeurs Alexis leur fournit des vaisseaux et les fit transporter au delà du Bosphore.

Quand cette armée fut arrivée à Nicomédie les Italiens, les Lombards et les Allemands se séparèrent des Français, dont ils disaient ne pouvoir supporter la fierté, et ils se donnèrent un chef nommé Rainald, qui se laissa imprudemment assiéger dans un fort où la plupart de ses soldats périrent de soif. Ils en étaient réduits à saigner les ânes et les chevaux pour en boire le sang. Après avoir souffert cette extrémité pendant huit jours Rainald fit semblant de vouloir combattre les as-

¹ *Hist. Trevir.*, apud d'Acheri, *Spicileg.*, t. 12, p. 236.

¹ Guill. de Tyr, l. 1, c. 30.

siégeants avec des soldats qui pouvaient à peine soutenir leurs armes; mais, ayant rangé son armée en bataille, il alla se rendre aux Turcs, et leur livra ainsi la plus grande partie de ses gens; qui eussent préféré la mort à une si dure captivité. Les Turcs, tenant leur sabre levé sur la tête de plusieurs de ces prisonniers, tâchèrent de les faire renoncer à Jésus-Christ; mais la plupart le confessèrent généreusement et eurent la tête tranchée. Ce furent les premiers martyrs de ces croisades.

Quand cette nouvelle vint au camp des autres croisés elle y jeta une horrible confusion. Toute l'armée sort du camp au nombre de vingt-cinq mille hommes de pied et de cinq cents cavaliers couverts de cuirasses; elle s'avance du côté de Nicée; mais, sans qu'elle s'en doutât, le sultan marchait contre elle avec des troupes beaucoup plus nombreuses. Aussitôt que les deux armées sont en présence la bataille se livre; mais les chrétiens n'avaient pu rallier leurs bataillons; ils sont accablés par le nombre. Jamais les soldats de la croix, disent les chroniques, ne combattirent plus vaillamment; aucun d'eux ne regarda derrière lui ni ne songea à prendre la fuite. Dès les premiers moments du combat ils perdirent leurs principaux chefs; Gauthier Sans-Avoir tomba percé de sept flèches. Le carnage fut effroyable. Le sultan de Nicée, après cette victoire, marche vers le camp des croisés, où il n'était resté que des moines, des femmes, des enfants et des malades; le vainqueur épargna seulement les jeunes garçons et les jeunes filles, qui furent emmenés en esclavage. A l'exception de trois mille fugitifs délivrés par les Grecs, toute l'armée chrétienne disparut en un jour et ne présenta plus que des monceaux d'ossements entassés dans le vallon de Civitot et sur la route de Nicée, déplorable monument qui devait montrer aux autres croisés le chemin de la Terre-Sainte¹.

L'Europe apprit sans doute avec effroi la fin malheureuse de plus de trois cent mille croisés qu'elle avait vus partir; mais ceux qui devaient les suivre ne furent point découra-

gés et résolurent de profiter des leçons que les désastres de leurs compagnons leur avaient données. L'Occident vit bientôt sur pied des armées plus régulières et plus formidables que celles qui venaient d'être dispersées et détruites sur les bords du Danube et dans les plaines de la Bithynie. Jusqu'alors il n'avait envoyé à Constantinople que la lie de sa population naturellement guerrière, il y va envoyer la fleur.

Vers le printemps (1097) l'empereur Alexis, la cour et la ville de Constantinople virent donc arriver, l'un après l'autre, les plus illustres capitaines de l'Occident, suivis de leurs troupes innombrables. Le plus illustre de ces capitaines était Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine. Fils du comte Eustache de Boulogne et de la bienheureuse Ide, il descendait, par les femmes, de Charlemagne. Il était porté-étendard du roi Henri dans la bataille où le roi Rodolphe fut blessé mortellement, et, dit-on, de sa main. Henri épousa en secondes noces la sœur de Godefroi, Praxède-Adélaïde, que nous avons vu traiter si indignement par son indigne époux. Après le concile de Clermont le duc de Lorraine fut un des premiers à s'enrôler sous l'étendard de la croix.

L'histoire contemporaine, qui nous a transmis son portrait, nous apprend qu'il joignait la bravoure et les vertus d'un héros à la simplicité d'un cénobite. Son adresse dans les combats, une force de corps extraordinaire le faisaient admirer au milieu des camps. La prudence et la modération tempéraient sa valeur, et jamais, sur le champ de bataille, il ne compromit ni ne déshonora sa victoire par un carnage inutile ou par une ardeur téméraire. Animé d'une dévotion sincère et ne voyant la gloire que dans le triomphe de la justice, il se montrait toujours prêt à se dévouer pour la cause du malheur et de l'innocence. Les princes et les chevaliers le regardaient comme leur modèle, les soldats comme leur père, les peuples comme leur appui.

Dès qu'il eut donné le signal la noblesse de France et des bords du Rhin prodigua ses trésors pour les préparatifs de la croisade. Toutes les choses qui servent à la guerre pri-

¹ Guill. de Tyr., l. 1.

rent une valeur si excessive que le prix d'un fonds de terre suffisait à peine pour achever l'équipement d'un cavalier. Les femmes se dépouillaient de leurs ornements les plus précieux pour fournir au voyage de leurs fils ou de leurs époux. Ceux mêmes, disent les historiens, qui en d'autres temps auraient souffert mille morts plutôt que de renoncer à leurs domaines, les cédaient pour une somme modique ou les échangeaient contre des armes. L'or et le fer paraissaient être les seules choses désirables. Alors on vit reparaître les richesses enfouies depuis longtemps par la crainte ou par l'avarice. « Des lingots d'or, des pièces de monnaie, dit l'historien Guibert de Nogent, se voyaient en monceaux dans la tente des principaux croisés, comme les fruits les plus communs dans les chaumières des villageois. »

Plusieurs barons n'avaient à vendre ni terres ni châteaux ; ils imploraient la charité des fidèles qui ne prenaient pas la croix et qui voulaient participer aux mérites de la guerre sainte en fournissant à l'entretien des croisés. Quelques-uns ruinèrent leurs vassaux, d'autres pillèrent les bourgs et les villages pour se mettre en état d'aller combattre les infidèles. Godefroi de Bouillon, conduit par une piété plus éclairée, se contenta d'aliéner ses domaines. Il permit aux habitants de Metz de racheter leur ville, dont il était le suzerain. Il vendit la principauté de Stenay à l'évêque de Verdun ; il céda ses droits sur le duché de Bouillon à l'évêque de Liège.

Le duc de Lorraine avait rassemblé sous ses drapeaux quatre-vingt mille fantassins et dix mille cavaliers. Il se mit en marche huit mois après le concile de Clermont, accompagné d'un grand nombre de seigneurs allemands ou français. Il emmenait avec lui son frère Eustache de Boulogne, son autre frère Baudouin et son cousin Baudouin du Bourg. Ces deux derniers, qui devaient être un jour, comme Godefroi de Bouillon, rois de Jérusalem, tenaient alors le rang de simples chevaliers dans l'armée chrétienne. Ils étaient moins animés par une sincère piété que par l'espoir de faire une grande fortune en Asie et quittaient sans regret les terres qu'ils possédaient en Europe.

L'armée que commandait le duc de Lorraine, composée de soldats formés à la discipline, éprouvés dans les combats, offrit à l'Allemagne un autre spectacle que la troupe de Pierre l'Ermite et rétablit l'honneur des croisés dans tous les pays qu'elle traversa. Elle trouva des secours et des alliés partout où les premiers champions de la croix n'avaient trouvé que des obstacles et des ennemis. Godefroi déplora le sort de ceux qui l'avaient précédé sans chercher à venger leur cause. Arrivé à Tollenbourg, il écrivit au roi de Hongrie la lettre suivante : « Godefroi, duc de Lorraine, et autres seigneurs de France, au roi de Hongrie Colman, salut et toutes sortes de biens en Jésus-Christ. Nos princes et nos seigneurs sont étonnés que, faisant profession de Christianisme, vous ayez exterminé par un si cruel martyre l'armée du Dieu vivant, que vous lui ayez défendu de passer sur vos terres et dans votre royaume, et que vous l'ayez accablée de calomnies. Frappés de crainte et d'inquiétude, ils ont décidé d'attendre à Tollenbourg que le roi leur explique lui-même pourquoi un si grand crime a été commis sur des chrétiens par des chrétiens. » Le roi rejeta toute la faute sur les désordres des armées précédentes, témoigna beaucoup d'amitié pour Godefroi, eut une entrevue avec lui et lui accorda le libre passage à travers le royaume. Les Hongrois et les Bulgares oublièrent à leur tour les brigandages commis par les soldats de Pierre, de Gothescalc et d'Émicon ; ils admirèrent la modération de Godefroi et firent des vœux pour le succès de ses armes ¹.

Tandis que le duc de Lorraine s'avancait vers Constantinople la France levait d'autres armées pour la guerre sainte ; elles avaient quatre chefs : Hugues le Grand, comte de Vermandois ; Robert, duc de Normandie ; Robert, comte de Flandre, et Étienne, comte de Blois.

Les croisés du Vermandois marchèrent, avec les sujets du roi Philippe, sous les drapeaux de leur comte Hugues. Parmi les seigneurs et les hauts barons qui avaient pris la croix plusieurs avaient plus de renommée

¹ Guill. de Tyr, I. 2, c. 1, 2 et 3.

comme chefs militaires; mais sa qualité de frère du roi de France avait déjà porté son nom chez les Grecs et dans les cités d'Orient. Le comte de Vermandois se faisait remarquer par sa magnificence et par l'ostentation de ses manières. D'un caractère indolent et léger, il fit souvent admirer son courage sur les champs de bataille, mais il manqua de persévérance dans les revers; il prit deux fois la route des pèlerins, à la tête de ses chevaliers, et ne vit jamais Jérusalem.

Robert, surnommé Courte-Heuse ou Courte-Cuisse, duc de Normandie, qui conduisait ses vassaux à la guerre sainte, était le fils aîné de Guillaume le Conquérant; il unissait à de nobles qualités les défauts les plus répréhensibles dans un prince. Il ne put dans sa jeunesse supporter l'autorité paternelle; mais, plus entraîné par l'amour de l'indépendance que par une véritable ambition, après avoir fait la guerre à son père pour régner en Normandie, il négligea l'occasion de monter sur le trône d'Angleterre à la mort de Guillaume. Ni la paix ni les lois ne fleurirent sous son règne. Ses profusions ruinèrent ses peuples et le réduisirent lui-même à une profonde misère. Orderic Vital rapporte que le duc Robert se trouvait réduit à une telle détresse que plusieurs fois il manqua de pain au milieu des richesses d'un grand duché. « Faute d'habits, ajoute l'historien normand, il restait au lit jusqu'à sexte et ne pouvait assister à l'office divin parce qu'il était nu; car les courtisans et les bouffons, qui connaissaient sa facilité, lui enlevaient impunément son haut-de-chausses, ses souliers et ses autres vêtements. » Ce ne fut pas l'ambition de conquérir des royaumes en Asie, mais son humeur inconstante et chevaleresque, qui lui fit prendre la croix et les armes. Les Normands, peuple remuant et belliqueux, s'étaient fait remarquer entre toutes les nations de l'Europe par la dévotion des pèlerinages; ils accoururent en foule sous les drapeaux de la croisade. Comme le duc Robert manquait de l'argent nécessaire pour entretenir une armée il engagea la Normandie entre les mains de son frère Guillaume le Roux, roi d'Angleterre ¹.

¹ Orderic Vital, l. 9.

Un autre Robert, comte de Flandre, se mit à la tête des Frisons et des Flamands. Il était fils de Robert, surnommé le Frison, qui venait de faire un pèlerinage à Jérusalem et d'envoyer cinq cents cavaliers à l'empereur Alexis de Constantinople. Étienne, comte de Blois et de Chartres, avait aussi pris la croix; il passait pour le plus riche seigneur de son temps. Pour donner une idée de ses domaines on disait que le nombre de ses châteaux égalait celui des jours de l'année. Le bienheureux Hildebert, évêque du Mans, le comparait à César comme guerrier, à Virgile comme poète. L'histoire parle peu des exploits du comte Étienne.

Ces quatre chefs étaient accompagnés d'une foule de chevaliers et de seigneurs dont la plupart, du moins parmi les principaux, emmenaient avec eux leurs femmes et leurs enfants, et tous leurs équipages de guerre. Ils traversèrent les Alpes et dirigèrent leur marche vers les côtes d'Italie, avec le dessein de s'embarquer pour la Grèce. Ils trouvèrent dans le voisinage de Lucques le Pape Urbain, qui leur donna sa bénédiction, loua leur zèle et fit des prières pour le succès de leur entreprise. Le comte de Vermandois, après avoir reçu l'étendard de l'Église romaine des mains du souverain Pontife, se rendit à Rome, avec les autres princes, pour visiter les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul. Étant entrés dans l'église de Saint-Pierre, ils trouvèrent des satellites de l'antipape Guibert qui, l'épée à la main, s'emparaient des offrandes qu'on mettait sur l'autel; d'autres, montés sur les poutres qui traversaient l'église, en jetaient des pierres sur des pèlerins prosternés en oraison; car, sitôt qu'ils voyaient quelqu'un fidèle au Pape Urbain, ils cherchaient à le tuer. Il y avait toutefois dans une des tours de cette église des hommes du Pape légitime, qui la lui gardaient fidèlement. Les pèlerins, affligés de ces crimes, mais n'y pouvant remédier, se contentèrent de souhaiter que Dieu en tirât vengeance. Plusieurs d'entre eux, manquant de courage, ne passèrent pas Rome et retournèrent chez eux; les autres traversèrent la Campanie et la Pouille et arrivèrent à Bari, où, ayant fait leurs prières à saint Nicolas, ils croyaient s'embarquer

aussitôt ; mais, la saison n'y étant plus propre, on les obligea de séjourner, et le duc de Normandie alla passer l'hiver en Calabre avec ses compatriotes. Toutefois le comte de Flandre trouva moyen de passer la mer avec sa troupe. Alors plusieurs des plus pauvres ou des plus timides, craignant la disette¹ à venir, vendirent leurs armes, reprirent leur bourdon de pèlerin et retournèrent en leurs maisons, de quoi ils furent très-blâmés¹.

Bohémond, prince de Tarente et fils de Robert Guiscard, était au siège d'un château en Campanie, avec le comte Roger de Sicile, son oncle, quand il apprit la nouvelle de la croisade. Bohémond avait accompagné son père dans ses expéditions en Grèce, il s'était distingué vaillamment dans les combats de Durazzo et de Larisse. Il avait la taille si avantageuse qu'il surpassait d'une coudée les hommes d'une taille ordinaire. « Sa présence, dit Anne Comnène, frappait autant les regards que sa réputation étonnait l'esprit. Lorsqu'il parlait on eût dit qu'il avait étudié l'éloquence ; lorsqu'il se montrait sous les armes on eût pu croire qu'il n'avait jamais fait que manier la lance et l'épée². » Élevé à l'école des héros normands, il cachait les froides combinaisons de la politique sous les dehors de la violence, et, quoiqu'il fût d'un caractère fier et hautain, il savait dissimuler une injure quand la vengeance ne lui était pas profitable. La délivrance du tombeau de Jésus-Christ n'était point ce qui enflammait son zèle ni ce qui le décida à prendre la croix. Comme il avait voué une haine éternelle aux empereurs grecs, il souriait à l'idée de traverser leur empire à la tête d'une armée, et, plein de confiance dans sa fortune, il espérait se faire un royaume avant d'arriver à Jérusalem. La petite principauté de Tarente ne pouvait lui fournir une armée ; il se fit lui-même le prédicateur de la croisade parmi les troupes réunies pour le siège de la forteresse. Il parcourut les rangs en nommant les princes et les grands capitaines qui avaient pris la croix. Il parlait aux guerriers les plus pieux de la religion à dé-

fendre ; il faisait valoir auprès des autres la gloire et la fortune qui allaient couronner leurs exploits. Toute l'armée lui répondit bientôt en français du temps : « Deus lo volt ! Deus lo volt ! Dieu le veut ! » Bohémond fut déclaré le chef. Il s'embarqua peu de temps après pour les côtes de la Grèce avec dix mille chevaux et vingt mille fantassins. Tout ce que la Calabre, la Pouille et la Sicile avaient d'illustres chevaliers suivit le prince de Tarente¹. Le plus célèbre de tous était son cousin, le brave Tancrede. Voici le portrait qu'a fait de ce héros son biographe contemporain.

« Le haut rang de ses parents n'inspira aucun orgueil au jeune Tancrede ; les richesses de son père ne le portèrent point à la mollesse. Il surpassa tous les jeunes gens de son âge par son adresse dans le maniement des armes et les vieillards par la gravité de ses manières. Chaque jour il offrait aux uns et aux autres un nouvel exemple de vertu. Scrupuleux observateur des préceptes de Dieu, il mettait tous ses soins à retenir les leçons qu'il entendait et à les répéter dans les conversations avec ses égaux. Il évitait d'offenser personne et pardonnait aisément à ceux qui l'offensaient. Tancrede était le premier à louer l'adresse ou la valeur de ses adversaires. Il disait qu'il fallait combattre ses ennemis et non les déchirer. Il ne parlait jamais de lui-même, mais il brûlait de faire parler de lui ; pour y parvenir il préférait les veilles au sommeil, le travail au repos ; aussi chaque jour acquérait-il de nouveaux titres à la gloire. Dans les combats il comptait pour rien les blessures et n'épargnait ni son sang ni celui de l'ennemi. Une seule chose cependant l'inquiétait et l'agitait sans cesse : il ne savait comment accorder les droits de la guerre avec les préceptes de Dieu ; car le Seigneur ordonne de présenter la joue à celui qui nous frappe, et la loi de la guerre défend d'épargner même son parent. Cette opposition entre la doctrine de Dieu et les maximes du monde avait en quelque sorte enchaîné le courage de Tancrede et lui faisait préférer une vie paisible à l'activité guerrière ; mais, lorsqu'en 1096 le Pape Urbain II eut promis

¹ Voir Foucher de Chartres, *les Gestes des Francs allant armés en pèlerinage à Jérusalem*. Foucher était de cette expédition. — ² Anne Comn., *Alexias*.

¹ Léon d'Ostie ou *Chronique du mont Cassin*, l. 2, c. 2. Orderic Vital, l. 9. Foucher de Chartres.

la rémission de leurs péchés aux chrétiens qui iraient combattre les infidèles, il se réveilla de sa léthargie. Enflammé d'une ardeur incroyable en voyant qu'il s'agissait de faire servir son épée à la gloire du Christianisme, il se mit à préparer tout ce qui lui était nécessaire, et réunit assez d'armes, de chevaux et de provisions pour lui et ses compagnons¹. »

Les croisés des provinces méridionales de la France s'étaient mis en marche sous les ordres d'Adhémar de Monteil et de Raymond, comte de Saint-Gilles et de Toulouse. L'évêque Adhémar était comme le chef spirituel de la croisade ; son titre de légat apostolique et ses qualités personnelles lui méritèrent dans la guerre sainte la confiance et le respect des pèlerins. Ses exhortations et ses conseils contribuèrent beaucoup à maintenir l'ordre et la discipline. Il consolait les croisés dans leurs revers, les encourageait dans les dangers. Revêtu à la fois des marques d'un Pontife et de l'armure des chevaliers, il offrait sous la tente le modèle des vertus chrétiennes, et dans les combats il donna souvent l'exemple de la bravoure.

Raymond, compagnon d'Adhémar, avait eu la gloire de combattre en Espagne à côté du Cid et de vaincre plusieurs fois les Maures sous Alphonse le Grand, qui lui avait donné sa fille Elvire en mariage. Ses vastes possessions sur les bords du Rhône et de la Dordogne, et surtout ses exploits contre les Sarrasins, le faisaient remarquer parmi les principaux chefs de la croisade. L'âge n'avait point éteint dans le comte de Toulouse l'ardeur et les passions de la jeunesse ; bouillant et impétueux, d'un caractère altier et inflexible, il mettait moins son ambition à conquérir des royaumes, qu'à faire plier toutes les volontés sous la sienne. Les Grecs et les Sarrasins ont loué sa valeur ; ses sujets et ses compagnons d'armes le haïssaient pour son opiniâtreté et sa violence.

Toute la noblesse de la Gascogne, du Lan-guedoc, de la Provence, du Limousin et de l'Auvergne, accompagnait Raymond et Adhémar, dans lesquels le Pape Urbain avait vu

l'image vivante de Moïse et d'Aaron. A l'exemple d'Adhémar les évêques d'Apt, de Lodève, d'Orange, l'archevêque de Tolède avaient pris la croix et conduisaient une partie de leurs vassaux à la guerre sainte. Le Pape dispensa de son vœu l'archevêque de Tolède, attendu que sa présence était plus nécessaire dans son Église nouvellement rétablie. Raymond, comte de Toulouse, suivi de son fils et de sa femme Élvire, se mit à la tête d'une armée de cent mille croisés, s'avança jusqu'à Lyon, où il passa le Rhône, traversa les Alpes, la Lombardie, le Frioul, et dirigea sa marche vers le territoire de l'empire grec à travers les montagnes et les peuples de l'Esclavonie.

Alexis, qui avait appelé les Latins à sa défense, fut effrayé du nombre de ses libérateurs. Les chefs de la croisade n'étaient que des princes du second ordre, mais ils entraînaient avec eux toutes les forces de l'Occident. Anne Comnène, sa fille, qui a fait son histoire ou plutôt son panégyrique, compare la multitude des croisés aux sables de la mer, aux étoiles du firmament, et leurs bandes innombrables à des torrents qui se réunissent pour former un grand fleuve¹. Alexis avait appris à redouter Bohémond dans les plaines de Durazzo et de Larisse. Quoiqu'il connût moins le courage et l'habileté des autres princes latins, il se repentait de leur avoir révélé le secret de sa faiblesse en implorant leur secours. Ses alarmes, augmentées encore par les prédictions des astrologues et par les opinions répandues parmi le peuple, devenaient plus vives à mesure que les croisés s'avançaient vers sa capitale. Assis sur un trône d'où il avait précipité son maître et son bienfaiteur, il ne pouvait croire à la vertu et savait mieux qu'un autre ce que peut conseiller l'ambition. Il avait déployé quelque courage pour obtenir la pourpre et ne gouvernait que par la dissimulation, politique ordinaire des Grecs et des États faibles. Il aurait pu se mettre à la tête de la croisade et reconquérir l'Asie Mineure en marchant avec les Latins à Jérusalem ; cette grande entreprise alarma sa faiblesse. Sa timide pru-

¹ Raoul de Caen, apud Muratori, t. 5.

¹ Anne Comn., *Alexias*.

dence crut qu'il suffisait de tromper les croisés pour n'en avoir rien à craindre et d'en recevoir un vain hommage pour profiter de leurs victoires. Sitôt qu'il fut averti de la marche des princes croisés il leur envoya des ambassadeurs chargés de les complimenter et de pénétrer leurs desseins. En même temps il fit partout distribuer des troupes pour les attaquer pendant leur passage.

Le comte de Vermandois, jeté par la tempête sur les côtes de l'Épire, reçut les plus grands honneurs du gouverneur de Durazzo et fut mené prisonnier à Constantinople, par les ordres d'Alexis, avec les principaux seigneurs de sa suite. L'empereur grec espérait que le frère du roi de France deviendrait entre ses mains un otage qui pourrait le mettre à l'abri des entreprises des Latins ; mais cette politique perfide, dont il attendait son salut, ne fit qu'éveiller la défiance et provoquer la haine des chefs de la croisade. Godefroi de Bouillon était arrivé à Philippopolis lorsqu'il apprit la captivité du comte de Vermandois ; il envoya demander à l'empereur la réparation de cet outrage, et, comme ses députés rapportèrent une réponse peu favorable, il ne put retenir son indignation et la fureur de son armée. Les terres qu'il traversait furent traitées en pays ennemi. Alexis, effrayé des suites de sa politique, implora la clémence de son prisonnier et promit de lui rendre la liberté lorsque les Français seraient arrivés aux portes de Constantinople. Cette promesse apaisa Godefroi, qui fit cesser la guerre et poursuivit sa marche, traitant partout les Grecs comme des amis et des alliés ¹.

Cependant l'empereur grec, à force de caresses et de présents, persuada au comte de Vermandois de lui prêter serment d'obéissance et de fidélité. A l'arrivée de Godefroi le comte parut dans le camp des croisés, qui se réjouirent de sa délivrance, mais qui ne purent lui pardonner de s'être soumis à un monarque étranger. Alexis crut pouvoir les réduire par la famine et leur refusa des vivres ; mais les Latins étaient accoutumés à tout obtenir par la violence et la victoire. Au signal de leurs chefs ils se répandirent dans

les campagnes, pillèrent les villages et les palais voisins de la capitale, et l'abondance revint dans leur camp avec la guerre. Ce désordre dura plusieurs jours ; mais, comme on approchait des fêtes de Noël, l'époque de la naissance de Jésus-Christ inspira des sentiments généreux aux soldats chrétiens et au pieux Godefroi. On profita de ces heureuses dispositions pour faire la paix. L'empereur accorda des vivres, et les croisés cessèrent leurs hostilités.

Cependant l'harmonie ne pouvait subsister longtemps entre les Grecs et les Latins ; il y avait trop d'antipathie naturelle entre les uns et les autres. L'empereur Alexis cherchait par tous les moyens, promesses et menaces, à obtenir de Godefroi le serment de fidélité et d'obéissance ; Godefroi bravait ses menaces et ne pouvait croire à ses promesses. Deux fois on fut sur le point d'en venir aux mains. Bohémond, ayant appris ces démêlés en route, fut au comble de la joie ; il crut que le moment était venu d'attaquer l'empire grec et de partager ses dépouilles. Il envoya des députés à Godefroi lui en faire la proposition ; mais Godefroi n'y voulut point entendre et lui rappela le serment qu'ils avaient fait l'un et l'autre de combattre les infidèles.

Cette ambassade de Bohémond, dont l'objet ne put être ignoré, redoubla les alarmes d'Alexis et ne lui permit plus de négliger aucun moyen de fléchir le duc de Lorraine. Il envoya son propre fils, comme otage, à l'armée des croisés. Dès lors toutes les défiances furent dissipées ; les princes de l'Occident jurèrent de respecter les lois de l'hospitalité. Ils se rendirent au palais, où l'empereur grec adopta solennellement Godefroi pour son fils et mit l'empire sous la protection de ses armes. Les croisés s'engagèrent à remettre entre les mains de l'empereur les villes qui avaient appartenu à l'empire et à lui rendre hommage pour les autres conquêtes qu'ils pourraient faire. Alexis, de son côté, promit de les aider par terre et par mer, de leur fournir des vivres et de partager les périls et la gloire de leur expédition.

Les princes d'Occident arrivèrent successivement avec leurs troupes. L'empereur grec mit tout en œuvre pour leur persuader

¹ Guill. de Tyr, l. 2, c. 5.

de lui rendre hommage. Il eut bien de la peine à venir à bout du vieux comte Raymond de Toulouse ; Bohémond se montra plus simple, parce qu'il était plus politique et moins sincère ; quant au brave Tancrède, rien n'y fit, ni promesses, ni caresses, ni présents. Godefroi, le premier, passa le Bosphore et campa en Asie ; tous les autres princes le suivirent. Dans les plaines de Bithynie ils se trouvèrent six cent mille combattants. Ils marchèrent sur Nicée, capitale d'un sultan des Turcs. Le long de la route ils virent accourir sous leurs tentes plusieurs soldats de l'armée de Pierre qui, échappés au carnage, avaient vécu cachés dans les forêts et les montagnes voisines ; les uns étaient couverts de lambeaux, les autres nus, plusieurs blessés. L'aspect de ces malheureux fugitifs et le récit de leurs misères répandirent le deuil dans l'armée chrétienne ; des larmes coulèrent de tous les yeux lorsqu'on apprit les désastres des premiers soldats de la croix. À l'orient ils montraient la forteresse où les compagnons de Rainald, pressés par la faim et la soif, s'étaient rendus aux Turcs, qui les avaient massacrés ; près de là ils faisaient voir les montagnes au pied desquelles l'armée de Gauthier avait péri avec son chef. Les croisés s'avançaient en silence, rencontrant partout des ossements humains, des lambeaux d'étendards, des lances brisées, des armes couvertes de poussière et de rouille, tristes restes d'une armée vaincue. Au milieu de ces tableaux sinistres ils ne purent voir sans frémir de douleur le camp où Gauthier avait laissé les femmes et les malades lorsqu'il fut entraîné par ses soldats vers la ville de Nicée ; là les chrétiens avaient été surpris par les mahométans au moment même où leurs prêtres célébraient le sacrifice de la messe ; les femmes, les enfants, les vieillards, tous ceux que leur faiblesse ou la maladie retenaient sous la tente, poursuivis jusqu'au pied des autels, avaient été entraînés en esclavage ou immolés par un ennemi cruel. La multitude des chrétiens massacrés dans ce lieu était restée sans sépulture ; on voyait encore les fossés tracés autour du camp, la pierre qui avait servi d'autel aux pèlerins.

Le souvenir d'un aussi grand désastre

étouffa la discorde, imposa silence à l'ambition, réchauffa le zèle pour la délivrance des saints lieux. Les chefs profitèrent de cette terrible leçon et firent d'utiles règlements pour le maintien de la discipline. On était alors dans les premiers jours du printemps ; les campagnes couvertes de verdure et de fleurs, les moissons naissantes, le climat fertile et le beau ciel de la Bithynie, l'assurance de ne point manquer de vivres, l'harmonie des chefs, l'ardeur des soldats, tout faisait présager aux croisés que Dieu bénirait leurs armes et qu'ils seraient plus heureux que leurs compagnons.

Ils allèrent former le siège de Nicée, capitale du sultan Kildj Arslan, qui y avait laissé sa famille, ses trésors et l'élite de ses guerriers. L'historien Foucher de Chartres, qui était présent, dit qu'il y avait six cent mille combattants dans l'armée chrétienne, et dix-neuf nations différentes de mœurs et de langage. « Si un Anglais, un Allemand voulait me parler, ajoute-t-il, je ne savais que répondre ; mais, quoique divisés par le langage, nous paraissions ne faire qu'un seul peuple par notre amour pour Dieu ¹. » Chaque nation avait son quartier, qu'on environnait de murs et de palissades, et, comme on manquait de pierres et de bois pour la construction des retranchements, on employa les ossements des croisés restés sans sépulture dans les campagnes voisines de Nicée : « de sorte, dit Anne Comnène, qu'on avait fait à la fois un tombeau pour les morts et une demeure pour les vivants. » Dans chaque quartier on avait élevé à la hâte des tentes magnifiques, qui tenaient lieu d'églises, et où les chefs et les soldats se rassemblaient pour les cérémonies religieuses. Différents cris de guerre, les tambours, dont les Sarrasins avaient introduit l'usage en Europe, et des cornes sonores percées de plusieurs trous, appelaient les croisés aux exercices militaires.

Dans les circonstances importantes le conseil des chefs dirigeait les entreprises de la guerre ; dans les circonstances ordinaires chaque comte, chaque seigneur ne recevait

¹ Fulcher. Carnot., n. 5.

des ordres que de lui-même. L'armée chrétienne présentait l'image d'une république sous les armes. Cette république formidable, où tous les biens paraissaient être en commun, ne reconnaissait d'autre loi que l'honneur, d'autre bien que la religion. Le zèle était si grand que les chefs faisaient le service des soldats et que ceux-ci ne manquaient jamais à la discipline. Les prêtres parcouraient sans cesse les rangs pour rappeler aux croisés les maximes de la morale évangélique. Leurs prédications ne furent pas inutiles, et, d'après le témoignage des auteurs contemporains, qui n'épargnent guère les champions de la croix dans leurs récits, la conduite des chrétiens, pendant le siège de Nicée, n'offrit que des modèles de vertus guerrières et des sujets d'édification. « Si Balaam avait été jugé digne d'assister à ce beau spectacle, dit l'historien Baudri, il aurait préféré le camp des chrétiens à celui d'Israël; cette sainte milice était l'image de l'Église de Dieu, et Salomon aurait pu dire en la voyant : « Que tu es belle, ma bien-aimée ! Tu es semblable aux tentes de Cédar ! » O France ! poursuit le même historien, pays qui dois être placé au-dessus de tous les autres, combien étaient belles les tentes de tes soldats dans la Romanie ! Que Dieu maintienne l'union de tes enfants, afin qu'ils puissent conquérir l'objet de leurs vœux, Jerusalem ¹ ! »

Dès les premiers jours du siège les chrétiens donnèrent plusieurs assauts, mais inutilement ; la ville était trop forte et trop bien défendue. Le sultan vint au secours avec une armée de soixante mille cavaliers ; une bataille se livra, qui dura depuis le matin jusqu'à la nuit. Les musulmans y déployèrent toutes les ruses de la guerre et toute la rage du désespoir ; mais ils furent vaincus et laissèrent quatre mille morts sur le champ de bataille. Les croisés, suivant l'usage de leurs ennemis, leur coupèrent la tête ! Plus de mille de ces têtes furent lancées dans la ville, où elles répandirent la consternation ; mille autres furent enfermées dans des sacs et portées à Constantinople, pour être présentées à l'empereur, qui applaudit au triomphe des

Francs : c'était le premier tribut que lui offraient les seigneurs et les barons qui s'étaient déclarés ses vassaux.

Après cette bataille la ville fut serrée de si près qu'un dernier assaut allait la livrer aux mains des croisés. La femme du sultan, avec deux enfants en bas âge, voulut s'enfuir et tomba au pouvoir des chrétiens. Cette nouvelle, portée dans la ville, y jeta la consternation, et les Turcs perdaient l'espoir de défendre Nicée lorsque la politique de l'empereur grec vint dérober cette conquête aux armes des croisés. Ce prince, qu'on a comparé à l'oiseau qui cherche sa pâture sur les traces du lion, s'était avancé jusqu'à un endroit nommé Pélécane. Il avait envoyé à l'armée des croisés un faible détachement de troupes grecques et deux généraux qui avaient sa confiance, moins pour combattre que pour négocier et saisir l'occasion de s'emparer de Nicée par la ruse. Un de ses officiers, ayant pénétré dans la ville, fit redouter aux habitants l'inexorable vengeance des Latins et les pressa de se rendre à l'empereur de Constantinople. Ses propositions furent écoutées, et, lorsque les croisés se disposaient à livrer un dernier assaut, les étendards d'Alexis parurent tout à coup sur les remparts et les tours de Nicée.

Cette vue jeta l'armée chrétienne dans une vive surprise ; la plupart des chefs ne purent contenir leur indignation ; les soldats, prêts à combattre, rentrèrent sous leurs tentes en frémissant de colère. Leur fureur s'accrut encore quand on leur défendit d'entrer plus de dix à la fois dans une ville qu'ils avaient conquise au prix de leur sang et qui renfermait des richesses qu'on leur avait promises. En vain les Grecs alléguèrent les traités faits avec Alexis et les services qu'ils avaient rendus aux Latins pendant le siège ; les murmures continuèrent à se faire entendre et ne furent apaisés un moment que par les largesses de l'empereur.

Ce prince reçut la plupart des chefs de la croisade à Pélécane, loua leur bravoure et les combla de présents. Après s'être emparé de Nicée il voulut triompher de la fierté de Tancrede, qui n'avait point encore prêté serment d'obéissance et de fidélité. Tancrede,

¹ Baldric, p. 95 et 96, apud Bongars.

cédant aux prières de Bohémond et des autres chefs, promet d'être fidèle à l'empereur autant que l'empereur lui-même serait fidèle aux croisés. Cet hommage, qui était à la fois une soumission et une menace, ne devait point satisfaire Alexis, et montrait assez qu'il n'avait ni l'estime ni la confiance des pèlerins d'Occident. La liberté qu'il rendit à la femme et aux enfants du sultan, la manière généreuse dont il traita les prisonniers turcs laissèrent croire aux Latins qu'il cherchait à ménager les ennemis des chrétiens. Il n'en fallut pas davantage pour renouveler toutes les haines; depuis cette époque on ne cessa point de s'accuser, de se menacer réciproquement, et le plus léger prétexte aurait suffi pour allumer la guerre entre les Grecs et les croisés.

L'armée chrétienne, partie de Nicée le 25 juin 1097, se sépara en deux corps. Le 1^{er} juillet celui des deux corps que commandaient Bohémond, Tancred et le duc Robert de Normandie, se vit attaqué à l'improviste, dans les plaines de Dorylée, par le sultan Kilidj Arslan, à la tête de trois cent mille hommes. La bataille fut des plus opiniâtres; les Turcs pénétrèrent un moment dans le camp des chrétiens et y massacraient les femmes et les enfants, les vieillards et les malades; ils en furent chassés par Bohémond. La bataille dura depuis le matin; les femmes chrétiennes, délivrées des mains des musulmans, parcouraient les rangs chrétiens, apportaient des rafraîchissements aux soldats étouffés par la chaleur brûlante du jour, et les exhortaient à redoubler de courage pour les sauver de la servitude. Personne ne demeurait en repos; les chevaliers et tous ceux qui étaient propres à la guerre combattaient; les prêtres et les clercs pleuraient et priaient; les femmes qui n'étaient point occupées à porter de l'eau aux combattants traînaient sous leurs tentes, avec des lamentations, les morts et les mourants. A la fin de ce combat l'innombrable multitude des musulmans avait enveloppé la troupe chrétienne de manière à ne lui laisser aucun espace pour la fuite. On était au milieu du jour, la victoire était incertaine; mais les chrétiens, épuisés de fatigues, ne pouvaient

plus résister longtemps à un ennemi qui se renouvelait sans cesse. Tout à coup mille cris de joie se font entendre; on aperçoit sur le haut des montagnes voisines le duc Godefroi de Lorraine avec quarante mille hommes d'élite de l'autre armée. Bohémond lui avait envoyé un courrier dès le commencement de la bataille.

Godefroi est bientôt suivi du comte Raymond et de l'évêque Adhémar, à la tête de dix mille hommes formant l'arrière-garde. A la vue de cette nouvelle armée, dont le soleil en plein midi faisait resplendir au loin les casques, les cuirasses, les lances et les épées, les chrétiens, qui combattaient depuis cinq heures, sentent revivre leurs forces. Les Turcs, au contraire, sont saisis de terreur; ils crurent que des guerriers pleuvaient sur eux du haut du ciel ou qu'ils sortaient des flancs de la montagne, tout armés contre eux. Les bataillons musulmans qui reçurent la première attaque du duc de Lorraine purent croire que la foudre tombait au milieu d'eux; les cadavres s'amoncelaient sous le glaive des Francs.

Le sultan Kilidj Arslan s'était retiré sur les hauteurs avec son armée, espérant que les chrétiens n'oseraient point l'y poursuivre. Vain espoir! les chefs de l'armée chrétienne enveloppent les hauteurs où le sultan a cherché une retraite. Non-seulement la vallée, mais les flancs et le sommet des collines sont rougis du sang des Turcs et jonchés de leurs cadavres. Le combat dure jusqu'à la nuit. Plus de vingt mille musulmans sont tués dans la bataille ou dans la fuite. Le camp des infidèles fournit aux chrétiens victorieux des vivres en abondance, des tentes magnifiquement ornées, toutes sortes de bêtes de somme et surtout un grand nombre de chameaux. La vue de ces animaux, qu'on ne connaissait point en Occident, causa autant de surprise que de joie. Les chrétiens montèrent les chevaux des ennemis pour courir sur les débris de l'armée vaincue. Les ténèbres commençaient à couvrir les collines et la vallée quand les croisés revinrent à leur camp, chargés de butin et précédés de leurs prêtres, qui chantaient des hymnes et des cantiques en actions de grâces. Tout

le monde, chefs et soldats, avait fait des prodiges de valeur. Quatre mille croisés avaient trouvé une mort glorieuse sur le champ de bataille. Les vainqueurs rendaient justice à la bravoure des vaincus. Les historiens contemporains, qui ont loué la valeur des Turcs, ajoutent qu'il ne manquait à ceux-ci que d'être chrétiens pour être en tout comparables aux croisés. Les Turcs, de leur côté, méprisaient alors toutes les nations, excepté les Francs, avec lesquels ils se vantaient d'avoir une origine commune. Enfin le sultan Kilidj Arslan disait aux Arabes qui lui reprochaient sa fuite : « Vous ne connaissez pas les Francs, vous n'avez pas éprouvé leur courage ; cette force n'est pas de l'homme, mais de Dieu ou du diable. »

Cette grande victoire des croisés retentit bientôt par tout l'Orient ; les musulmans furent consternés, les chrétiens consolés ; mais l'armée chrétienne eut encore d'autres obstacles à vaincre. Le sultan la devança avec le reste de ses troupes et ravagea le pays qu'il ne pouvait plus défendre. Le 3 juillet, quand les croisés se remirent en marche, ils résolurent de ne plus se séparer. Cette résolution les mettait à l'abri de toute surprise, mais elle exposait une armée trop nombreuse à périr de faim et de misère dans des provinces ravagées par les Turcs. En quittant les environs de Dorylée ils ne trouvèrent que des campagnes désertes et n'eurent bientôt pour subsister que les racines des plantes sauvages et les épis échappés au fer des ennemis. Le manque d'eau et de fourrage fit périr le plus grand nombre des chevaux de l'armée. La plupart des cavaliers, qui méprisaient les fantassins, furent obligés, comme eux, de marcher à pied et de porter leurs armes, dont le poids suffisait pour les accabler. L'armée chrétienne offrait alors un étrange spectacle ; on vit des chevaliers, montés sur des ânes et des bœufs, s'avancer à la tête de leurs soldats. Des béliers, des chèvres, des porcs, des chiens, tous les animaux qu'on pouvait rencontrer étaient chargés des bagages, qui, pour la plupart, restèrent abandonnés sur les chemins. Les croisés traversèrent ainsi la Phrygie et l'Isaurie. La soif n'était pas moins terrible pour les hom-

mes que pour les animaux ; Guillaume de Tyr nous dit que cinq cents personnes périrent en un seul jour. Une découverte inattendue vint au secours des croisés. Les chiens avaient abandonné leurs maîtres pour chercher une source ; un jour on en vit revenir plusieurs dont les poils paraissaient couverts d'une poussière humide ; quelques soldats les suivirent et découvrirent une rivière.

Enfin l'armée arriva devant Antioche de Pisidie, nommée alors Antiochette, qui lui ouvrit ses portes. Cette ville était située au milieu d'un territoire coupé de prairies, de ruisseaux et de forêts. La vue d'un pays riant et fertile engagea les chrétiens à se reposer quelques jours et leur fit oublier bientôt tous les maux qu'ils avaient soufferts. Le bruit de leur marche et de leurs victoires s'était répandu dans tous les pays voisins ; on envoyait au-devant d'eux des députés pour leur offrir des secours et leur jurer obéissance. Alors ils se virent maîtres de plusieurs contrées dont ils ignoraient les noms et la position géographique. La population de l'Asie Mineure, presque toute chrétienne, les saluait partout comme ses libérateurs.

Pendant leur séjour à Antioche de Pisidie la joie de leur conquête fut un moment troublée par la crainte qu'ils eurent de perdre deux de leurs plus illustres chefs. Raymond, comte de Toulouse, tomba dangereusement malade. Comme on désespérait de sa vie, on l'avait déjà étendu sur la cendre, et l'évêque d'Orange récitait les litanies des mourants, lorsqu'un comte saxon vint annoncer que Raymond ne mourrait point de cette maladie et que les prières de saint Gilles avaient obtenu pour lui une trêve avec la mort. « Ces paroles, dit Guillaume de Tyr, rendirent l'espérance à tous les assistants, et bientôt Raymond se montra aux yeux de l'armée, qui célébra sa guérison comme un miracle. »

Dans le même temps le duc Godefroi de Lorraine, étant à la chasse, entendit la voix lamentable d'un homme qui appelait au secours, et bientôt il aperçut un pauvre pèlerin chargé d'un fagot, que poursuivait un ours d'une grosseur monstrueuse. A cette vue Godefroi tire son épée et se précipite à la rencontre de l'animal furieux. L'ours, le

voyant venir à lui, abandonne la poursuite du soldat et tourne toute sa rage contre le duc. Bientôt ils sont aux prises et Godefroi cherche à lui enfoncer dans le cœur la pointe de son épée ; mais l'ours évite tous ses coups, et, le saisissant enfin par son manteau, il l'entraîne à terre. C'en était fait de Godefroi sans une admirable présence d'esprit. Embrassant de la main gauche le cou de l'animal terrible, qui déjà s'appêtait à le dévorer, il le serra d'une étreinte si forte qu'elle lui fait perdre la respiration, pendant que, de la main droite, il lui passe son épée au travers du corps et l'étend sans vie à ses côtés. Mais en voulant retirer son épée engagée entre ses cuisses il se blessa dangereusement lui-même et perdit tant de sang qu'il lui fut impossible de retourner au camp. Le soldat auquel il venait de sauver la vie y alla promptement chercher un secours qui arriva fort à propos, car le duc était sans connaissance lorsqu'on vint le relever. On put voir alors combien il était aimé de tout le monde. Partout, sur son passage, ce fut un deuil général ; la perte d'une bataille eût répandu moins de consternation ; chefs, simples soldats, hommes et femmes, tous, gémissant et se lamentant de son malheur, racontaient les traits de vertu, de courage et de bonté dont sa vie semblait être une succession continue ; ils citaient surtout l'admirable charité avec laquelle, pendant les derniers désastres de l'armée, qui avaient coûté la vie à un si grand nombre d'entre eux, il s'abstenait de satisfaire sa soif pour pouvoir distribuer aux femmes et à ceux qui souffraient le plus un peu de l'eau et du vin dont il avait fait provision pour son propre usage. Heureusement la blessure n'était point mortelle ; mais, affaibli par la perte de son sang, le duc de Lorraine resta longtemps sans reprendre ses forces. Le comte de Toulouse eut, comme lui, une longue convalescence, et tous les deux furent, pendant plusieurs semaines, obligés de se faire porter à la suite de l'armée dans une litière.

D'Antioche de Pisidie l'armée chrétienne continua sa marche vers Icône, capitale de la Lycaonie et patrie de saint Thècle, où elle arriva par une route large et commode. Par

les conseils des habitants les croisés, en quittant la ville, emportèrent de l'eau dans des vases et des outres, parce qu'ils devaient marcher toute une journée sans rencontrer ni rivière ni ruisseau. Ils arrivèrent à Héraclée, où ils passèrent quatre jours. Poursuivant ensuite leur route à travers les montagnes du Taurus, ils vinrent à Corson, l'ancienne Cucuse, célèbre par l'exil de saint Jean Chrysostome. Pour passer de Cucuse à Marésie, l'ancienne Germanicie, ils eurent beaucoup à souffrir en franchissant les plus impraticables escarpements du Taurus, où il n'y avait nul chemin tracé ; ils donnèrent à cette montagne le nom de montagne du Diable. La ville de Marésie fut le terme de ces misères ; elle était habitée par des chrétiens ; et les Turcs, qui occupaient la citadelle, s'étaient enfuis à l'approche des croisés. Marésie avait des vivres et des pâturages ; on campa autour de la cité.

Dans l'intervalle Baudouin, frère de Godefroi, et Tancrede, l'un conduisant une troupe de guerriers flamands, l'autre une troupe de soldats italiens, furent envoyés à la découverte, soit pour dissiper des bandes d'ennemis, soit pour protéger les chrétiens du pays et obtenir d'eux des secours et des vivres. Ils se répandirent dans la Cilicie et s'en rendirent maîtres. Tarse, la capitale, patrie de saint Paul, se donna d'abord à Tancrede et fut ensuite occupée par Baudouin. Il y eut à ce sujet une querelle entre les deux capitaines, où Baudouin se fit très-peu d'honneur, et qui, sans la modération de Tancrede, allait dégénérer en guerre civile. La ville d'Adana fut occupée par un chevalier bourguignon nommé Gueffe. Tancrede se rendit maître de Malmistra, l'ancienne Mopsueste, d'Alexandrette, et en peu de temps de toute la Cilicie. Les Turcs prenaient la fuite ou étaient passés au fil de l'épée. Tancrede n'était suivi que de deux ou trois cents chevaliers et triompha comme en courant. Outre la bravoure du chef et de ses compagnons il y avait à cela une cause plus puissante encore : c'était l'immense terreur qu'avaient répandue la victoire de Dorylée et l'approche de la grande armée.

Baudouin, ayant appris l'accident de son

frère Godefroi, rejoignit la grande armée à Marésie. Tout le monde blâma sa conduite envers Tancrede, son ambition peu loyale, qui avait failli amener la guerre civile, et qui fut en effet cause que trois cents pèlerins, auxquels il refusa impitoyablement l'entrée de la ville de Tarse pour y passer la nuit, furent massacrés par les Turcs, cette nuit-là même, aux portes de la ville. Son frère, le duc Godefroi, fidèle serviteur de Dieu, comme dit Guillaume de Tyr, lui adressa de sévères reproches, et le même historien ajoute que Baudouin reconnut sa faute en toute humilité.

Les révolutions, qui changent la face des États, marchaient à la suite des armées victorieuses des croisés. Une foule d'aventuriers accouraient de toutes parts pour profiter des événements de la guerre. Un nommé Siméon obtint la petite Arménie; une ville riche de la Cilicie fut donnée à Pierre des Alpes, simple chevalier; plusieurs contrées devinrent ainsi le partage de pèlerins que l'histoire ne nomme point, à la seule condition qu'ils les défendraient contre les Turcs. Parmi ceux que l'espoir de s'enrichir avait attirés sous les drapeaux de l'armée chrétienne on remarquait un prince arménien nommé Pancrace. Chassé de son petit royaume par ses propres sujets, il avait été même jeté dans les fers à Constantinople. Il s'en échappa, vint joindre l'armée des croisés et s'attacha particulièrement à Baudouin. Il lui parlait souvent de la facilité qu'il y aurait pour lui de conquérir l'Arménie et la Mésopotamie, peuplées de chrétiens et impatientes de secouer le joug des Turcs, Baudouin résolut de tenter la fortune; mais aucun des barons et des chevaliers ne voulut quitter les drapeaux de la croisade et se détourner du chemin de Jérusalem. Comme il n'était pas aimé et qu'on ne lui avait point encore pardonné sa conduite envers Tancrede, la plupart même des simples guerriers qu'il voulait séduire rejetèrent ses propositions, si avantageuses qu'il pût les faire; plusieurs même de ses propres soldats refusèrent de l'accompagner; il ne put entraîner avec lui qu'environ mille fantassins et deux cents cavaliers, animés par l'espoir du pillage.

Avec sa petite troupe de douze cents hommes Baudouin s'avança dans l'Arménie et ne trouva point d'ennemis capables de l'arrêter dans sa marche. La consternation régnait parmi les Turcs; et partout les chrétiens, prêts à secouer le joug des musulmans, devenaient de puissants auxiliaires pour les croisés. Les villes de Turbessel et de Ravenel, situées sur la rive droite de l'Euphrate, furent les premières qui ouvrirent leurs portes à l'heureux conquérant. Pancrace, de son côté, ayant réuni quelques aventuriers, fit bande à part, sans que l'histoire nous apprenne ce qu'il devint. Cette séparation n'empêcha point Baudouin de poursuivre ses conquêtes. Le bruit de ses victoires l'avait devancé au delà de l'Euphrate, et son nom avait déjà retenti dans Édesse, la métropole de la Mésopotamie. Édesse, que les historiens de la croisade appellent Roha et que les Orientaux nomment aujourd'hui Orfa, avait échappé à l'invasion des Turcs, et tous les chrétiens du voisinage s'y étaient réfugiés avec leurs richesses. Un prince grec, nommé Théodore, envoyé par l'empereur de Constantinople, en était gouverneur et s'y maintenait en payant tribut aux Sarrasins. L'approche et les victoires des croisés avaient produit la plus vive sensation dans la ville d'Édesse; le peuple et le gouverneur s'étaient réunis pour appeler Baudouin à leur secours. L'évêque et douze des principaux habitants furent députés auprès du prince croisé; ils lui parlèrent des richesses de la Mésopotamie, du dévouement de leurs concitoyens à la cause de Jésus-Christ, et le conjurèrent de sauver une ville chrétienne de la domination des infidèles. Baudouin céda facilement à leurs prières.

Il avait passé l'Euphrate, avait eu le bonheur d'éviter les Turcs qui l'attendaient aux bords du fleuve, et, sans avoir livré de combat, il était arrivé sur le territoire d'Édesse. Comme il avait placé des garnisons dans les villes tombées en son pouvoir il ne conservait plus avec lui que cent cavaliers. Dès qu'ils approchèrent de la ville tout le peuple vint à leur rencontre, portant des branches d'olivier et chantant des cantiques. C'était un singulier spectacle que celui d'un aussi petit

nombre de guerriers entourés d'une foule immense qui implorait leur appui et les proclamait ses libérateurs. Ils furent accueillis avec tant d'enthousiasme, Baudouin inspira tant de confiance aux habitants que le gouverneur, qui était vieux et n'avait point d'enfants, l'adopta pour son fils et son héritier. A l'aspect des soldats de la croix toute la population de la contrée devint guerrière, et pria Baudouin de se mettre à leur tête pour enlever aux Turcs, entre autres, la ville de Samosate, d'où ils rançonnaient sans cesse le pays. Sur ces entrefaites le gouverneur d'Édesse, qui n'était pas aimé du peuple, ayant été tué dans une sédition, Baudouin, à qui l'on reproche de n'avoir rien fait pour sauver la vie de son père adoptif, fut proclamé le libérateur et le maître d'Édesse. Assis sur un trône ensanglanté et redoutant l'humeur inconstante du peuple, il inspira bientôt autant de crainte à ses sujets qu'à ses ennemis. Tandis que les séditieux tremblaient devant lui il recula les limites de son territoire ; il acheta, avec les trésors de son prédécesseur, la ville de Samosate et plusieurs autres qu'il n'avait pu conquérir. Sa femme étant morte, il épousa la nièce d'un prince arménien, et par cette nouvelle alliance étendit ses possessions jusqu'au mont Taurus. Une partie de la Mésopotamie, les deux rives de l'Euphrate reconnurent son autorité, et l'Asie vit alors un chevalier français régner sans obstacle sur les plus riches provinces de l'ancien royaume d'Assyrie.

Quant à la grande armée chrétienne elle avançait de son côté. De Marésie, l'ancienne Germanicie, elle se porta sur Artésie, l'ancienne Chalcis. Robert, comte de Flandre, qui avait pris les devants avec mille fantasins, s'en était déjà emparé, à l'aide de la population chrétienne, qui s'était jointe à lui pour en chasser les Turcs. La garnison d'Antioche, accourue pour reprendre la ville, apprenant que toute l'armée des croisés s'en approchait, se retira précipitamment et alla prendre position au pont de fer construit sur l'Oronte, pour lui intercepter le chemin d'Antioche. C'est à Artésie que Tancrede vint rejoindre l'armée chrétienne, où il reçut des louanges unanimes sur la modération de sa

conduite envers Baudouin et sur les nombreuses victoires qu'il avait remportées en soumettant, comme en courant, la Cilicie tout entière.

On allait marcher sur la capitale de la Syrie, la grande Antioche. Le premier obstacle à franchir était le pont sur l'Oronte ; deux fortes tours revêtues de fer en défendaient les approches ; elles étaient occupées par des guerriers d'élite, et des troupes nombreuses de musulmans couvraient la rive gauche du fleuve. Robert de Normandie, à la tête de l'avant-garde de l'armée, vint le premier engager le combat ; mais, malgré toute la valeur qu'il déploya dans son attaque, il est repoussé, et plus de mille des siens y perdent la vie. Cet échec, cependant, est bientôt réparé par le reste de l'armée, qui arrive à son secours. Animé par les exhortations de l'évêque Adhémar, qui parcourt les rangs en promettant la victoire au nom du Ciel, il se précipite sur le pont, et en un instant les Sarrasins, écrasés par son choc impétueux, fuient en désordre et l'abandonnent à leurs vainqueurs, qui s'établissent alors tranquillement sur les deux rives du fleuve. Les Turcs échappés au glaive se sauvent en toute hâte à Antioche, où ils portent la nouvelle de leur défaite.

Cette victoire si rapide et si complète a laissé de si profonds souvenirs dans l'esprit des habitants du pays qu'aujourd'hui encore ils ne parlent qu'avec admiration et terreur de la bravoure des Francs. « En aucun pays d'Orient ; dit un voyageur moderne, le nom de *Franc*, *Frangi*, n'a laissé d'aussi profondes traces que sur les bords de l'Oronte. Frangi, c'est tout ce que les habitants de cette vallée peuvent concevoir de plus invincible, de plus puissant ; ce nom équivalait, pour eux, à celui du génie de la guerre, démon victorieux, esprit terrible, qui mugit comme la tempête et emporte tout comme elle. Cette toute-puissance attachée au nom franc a donné lieu, dans le pays, à de fabuleuses histoires. Sur le chemin, au pont de fer, mon guide turc, me montrant à main droite une élévation de terrain à côté d'une colline couverte des débris d'un fort du moyen âge, me disait : « Sous ce terrain que vous voyez là-bas est

un lac dont les rivages resplendissent de diamants et de monceaux d'or; un bateau flotte sur le lac. Musulmans, Arméniens, Grecs et Juifs pourraient entrer dans le bateau et se promener sur le lac; mais, s'ils voulaient s'approcher du rivage pour prendre les diamants et les monceaux d'or, le bateau s'attacherait immobile à la vague; c'est aux Francs seuls qu'appartient le privilège de toucher à ces trésors, car les Francs sont des démons à qui Dieu permet tout ¹. »

L'armée chrétienne voyait devant elle la grande ville d'Antioche, où les disciples du Christ avaient pris pour la première fois le nom de chrétiens, où le vicaire du Christ, le chef de l'Église universelle, avait d'abord placé sa Chaire. La magnificence de ses édifices et le séjour de plusieurs empereurs lui avaient mérité le titre de reine de l'Orient. Aussi vaste qu'étendue, le circuit de ses murailles embrassait un espace de trois lieues, et sa vue, dit Guillaume de Tyr, effrayait par le nombre de ses formidables tours, dont on pouvait compter jusqu'à trois cent soixante. Dans l'intérieur de la ville s'élevaient en outre deux collines, sur l'une desquelles était bâtie la citadelle, que sa position et sa force faisaient regarder comme inexpugnable. Au bruit de l'approche des croisés un grand nombre de Sarrasins des villes et des provinces voisines s'y étaient réfugiés avec leurs familles et leurs trésors, et Bagui-Sian ou Accien, émir turcoman, qui en avait obtenu la souveraineté; s'y était renfermé avec sept mille hommes de cavalerie et vingt mille fantassins. Pour mieux se préparer à la défense il fit sortir de la ville tous les chrétiens, de peur qu'ils ne la livrassent aux croisés, et ne leur permit d'emporter que leurs vieux habillements. Il garda les femmes et les enfants, ainsi que le patriarche, qu'il fit charger de chaînes. « Cet homme-là est un saint, disaient les infidèles, et, si nous le laissons sortir de la ville, il pourrait obtenir, par ses prières, le triomphe des chrétiens. »

Les précautions de Bagui-Sian ne se bornèrent pas à ces mesures d'intérieur; il en-

voya ses deux fils appeler du secours de toute part. L'un alla à Damas, à Émèse et auprès des tribus arabes qui occupaient les contrées voisines; le second s'adressa aux Turcomans, à Kerboga, prince de Mossoul, et aux maîtres des pays situés à l'orient de la Syrie. Ainsi tout se préparait pour une guerre d'extermination entre les soldats de Jésus-Christ et ceux de Mahomet. Déjà vidée une première fois sous les murs de Nicée, une seconde fois dans la plaine de Dorylée, cette grande querelle reparaisait plus menaçante encore, et l'Europe et l'Asie attendaient en tremblant ce qu'il plairait au Ciel d'en ordonner.

L'armée chrétienne comptait encore six cent mille pèlerins, dont trois cent mille portaient les armes; elle résolut de faire le siège d'Antioche. Ce siège dura huit mois, depuis les premiers jours d'octobre 1097 jusqu'aux premiers jours de juin 1098. On y vit toutes les alternatives de mal et de bien qu'on pouvait attendre d'une aussi grande multitude d'hommes, pendant un si long temps, surtout dans un climat qui portait naturellement à la mollesse.

Les Turcs s'étaient renfermés dans leurs murailles; personne ne paraissait sur les remparts; on n'entendait aucun bruit dans la ville. Les croisés crurent voir dans cette apparente inaction et dans ce profond silence le découragement de la terreur. Aveuglés par l'espoir d'une conquête facile, ils ne prirent aucune précaution et se répandirent en désordre dans les campagnes voisines. Les arbres étaient encore couverts de fruits, les vignes de raisins; des fossés creusés au milieu des champs se trouvaient remplis des produits de la moisson; de nombreux troupeaux, que les habitants n'avaient pu emmener avec eux, erraient dans de fertiles pâturages. L'abondance des vivres, le beau ciel de la Syrie, la fontaine et les bosquets de Daphné, les rivages de l'Oronte, fameux dans l'antiquité païenne par le culte de Vénus et d'Adonis, firent bientôt oublier aux pèlerins le but et l'esprit de leur pieuse entreprise et portèrent la licence et la corruption parmi les soldats du Christ.

L'aveugle sécurité et l'oisiveté confiante des croisés ne tardèrent pas à rendre l'espé-

¹ Michaud, *Histoire des Croisades*, t. 1, p. 206, sixième édition. Sauf les rectifications nécessaires, nous suivons l'estimable travail de Michaud.

rance et le courage aux défenseurs d'Antioche. Les Turcs firent des sorties et surprirent leurs ennemis, les uns s'occupant à peine de la garde du camp, les autres dispersés dans les environs. Tous ceux que l'espoir du pillage ou l'attrait des plaisirs avaient attirés dans les villages et les vergers voisins de l'Oronte trouvèrent l'esclavage ou la mort. Le jeune Albéron, archidiacre de Metz et fils de Conrad, comte de Luxembourg, paya de sa vie des amusements qui s'accordaient peu avec l'austérité de sa profession. Étendu sur l'herbe touffue, il jouait aux dés avec une dame syrienne d'une rare beauté et d'une grande naissance ; les Turcs, sortis d'Antioche et s'avançant à travers les arbres sans être aperçus, se montrèrent tout à coup armés de leurs glaives et de leurs flèches. Plusieurs pèlerins qui entouraient l'archidiacre et auxquels la peur, dit Albert d'Aix, fit oublier les dés, furent dispersés et mis en fuite. Les barbares coupèrent la tête au malheureux Albéron et l'emportèrent avec eux dans la ville ; ils emmenèrent la dame syrienne sans lui faire aucun mal ; mais, après avoir assouvi leur passion brutale, elle périt sous leurs coups ; sa tête et celle de l'archidiacre furent lancées, à l'aide d'une machine, dans le camp des chrétiens.

A ce spectacle les croisés déplorèrent leurs désordres et jurèrent de venger la mort de leurs compagnons massacrés par les Turcs ; mais on manquait des machines nécessaires pour livrer un assaut. Après avoir dissipé pendant les premiers jours du siège les provisions de plusieurs mois, on commença à sentir les horreurs de la famine ; mais les pluies froides de l'hiver inondèrent bientôt la plaine, entraînant les pavillons et les tentes. Au milieu de la misère générale les chefs se réunirent en conseil et résolurent de tenter une expédition dans des provinces voisines pour se procurer des vivres. Après avoir assisté à la messe de Noël et reçu les adieux de l'armée, quinze ou vingt mille pèlerins, commandés par le prince de Tarente et le comte de Flandre, s'éloignèrent du camp et se dirigèrent vers le territoire de Harenc. Cette troupe choisie battit plusieurs détachements de Turcs qu'elle rencontra et

revint sous les murs d'Antioche avec un grand nombre de chevaux et de mulets chargés de provisions. Pendant cette expédition des croisés les assiégés avaient fait une sortie et livré à l'armée chrétienne, restée au camp, un combat opiniâtre, dans lequel l'évêque du Puy perdit son étendard. L'historien Raymond d'Agiles, témoin de l'échec qu'essuyèrent les assiégés, s'excuse auprès des serviteurs du Christ de l'affligeante fidélité de son récit et se justifie en disant que Dieu voulait alors rappeler les chrétiens au repentir par une défaite qui devait les rendre meilleurs, et leur montrer en même temps sa bonté par une victoire qui les délivrait de la famine.

D'autres événements vinrent contrister l'armée chrétienne. L'archidiacre de Toul, qui, suivi de trois cents pèlerins, s'était retiré dans une vallée à trois milles d'Antioche pour y trouver de quoi vivre, fut surpris par les Turcs et périt misérablement avec tous ses compagnons. Dans le même temps on apprit la mort tragique de Suénon, fils du roi de Danemark. Ce prince s'était fiancé en Europe avec la princesse Florine, fille du duc de Bourgogne. Les jeunes époux prirent tous deux la croix pour aller faire bénir leur mariage à Jérusalem ; ils traversaient l'Asie Mineure, accompagnés de quinze cents pèlerins danois. Comme le prince avait dressé ses tentes, les Turcs, avertis par des Grecs perfides, descendirent des montagnes et attaquèrent son camp au milieu des ténèbres de la nuit. Il se défendit longtemps ; mais enfin, épuisé de fatigue, il tomba sur le champ de bataille, ainsi que sa jeune fiancée, après avoir vu périr à leurs côtés tous leurs chevaliers, et n'ayant plus un seul de tous leurs serviteurs qui pût recueillir leurs dernières paroles et leur donner la sépulture des chrétiens.

A ces tristes nouvelles, à la famine toujours croissante, vint se joindre la mortalité ; elle fut si grande dans le camp qu'au rapport des témoins oculaires les prêtres ne pouvaient suffire à réciter les prières des morts et que l'espace manquait aux sépultures. Au commencement du siège bien des croisés ne mangeaient que les parties les plus exquises

des bœufs et des agneaux ; la faim leur fit rechercher bientôt les chiens morts et les animaux les plus immondes. Un spectacle non moins affligeant pour les barons et les chevaliers, c'était de voir périr leurs chevaux de bataille, qu'ils ne pouvaient plus nourrir. Au commencement du siège on avait compté dans l'armée jusqu'à soixante-dix mille chevaux ; il n'en restait que deux mille, se traînant avec peine, incapables de servir dans les combats.

A tant de fléaux vint se joindre la désertion. Désespérant du succès de leur entreprise, bien des croisés allaient chercher un asile contre la misère, les uns dans la Mésopotamie conquise par Baudouin, les autres dans les villes de la Cilicie soumises par Tancred. Après tant de preuves de dévouement qu'il avait données le courage faillit au duc de Normandie lui-même ; il se retira à Laodicée et ne revint qu'après trois sommations qui lui furent faites par l'armée, au nom de la religion et de Jésus-Christ. Tatice, général de l'empereur Alexis, quitta le camp avec les troupes qu'il commandait, sous le prétexte d'aller chercher des renforts et des vivres pour toute l'armée ; mais ses promesses, auxquelles personne n'ajouta foi, ne calmèrent point le découragement des croisés. Guillaume, vicomte de Melun, que la vigueur de ses coups avait fait surnommer *Charpentier*, suivit leur exemple et abandonna également les drapeaux du Christ. « Mais la désertion qui causa le plus de scandale et n'étonna pas moins les croisés, dit l'abbé Guibert de Nogent, que si les étoiles étaient tombées du ciel, fût celle de Pierre l'Ermite lui-même. » Poursuivi et atteint par Tancred, il fut ramené honteusement avec Guillaume le Charpentier. L'armée lui reprocha son lâche abandon et lui fit jurer sur l'Évangile de ne plus désertir une cause qu'il avait prêchée. On menaça du supplice réservé aux homicides tous ceux qui suivraient l'exemple qu'il venait de donner à ses compagnons et à ses frères. Foucher de Chartres et les autres historiens de la croisade attribuent ces malheurs de l'armée chrétienne aux péchés de bien des croisés qui s'abandonnaient à

l'orgueil, à la débauche et au brigandage.

Pour mettre un terme à tant de calamités le pieux évêque Adhémar, les autres évêques et les prêtres s'appliquèrent à en tarir la source. Ils prêchèrent avec zèle et avec force contre les désordres qui s'étaient introduits parmi la multitude ; ils l'exhortèrent vivement à s'en repentir et à s'en corriger, afin de mériter la protection de Dieu et non sa vengeance. Un tremblement de terre vint augmenter l'effet de leurs prédications ; ainsi qu'un signe qu'on aperçut dans le ciel vers l'orient. On ordonna des jeûnes et des prières ; les croisés firent des processions autour du camp ; de toutes parts on entendait retentir les hymnes de la pénitence. Les prêtres invoquaient les foudres de l'Église contre ceux qui trahissaient la cause de Jésus-Christ par leurs péchés. Pour ajouter à la crainte qu'inspiraient les menaces de la religion, un tribunal, composé des principaux de l'armée et du clergé, fut chargé de poursuivre et de punir les coupables.

Au milieu de ces calamités le camp des croisés était rempli de Syriens qui, chaque jour, allaient raconter dans la ville les projets, la détresse et le désespoir des assiégés. Pour délivrer l'armée de ces espions Bohémond en fit exécuter quelques-uns et mettre à la broche devant un grand feu, après avoir recommandé à ses gens de dire partout que désormais tous les espions seraient traités de même et serviraient de nourriture aux chefs et à l'armée entière. Ce bruit et cet horrible spectacle répandirent une si grande terreur parmi les étrangers qu'aucun musulman n'osa plus approcher du camp des croisés. L'évêque du Puy employa une ruse plus innocente ; il fit labourer et semer les terres voisines d'Antioche, pour rassurer l'armée chrétienne contre la famine et pour faire croire aux assiégés que rien ne pouvait lasser la persévérance des assiégeants.

Cependant le froid, les orages pluvieux et toutes les rigueurs de l'hiver commençaient à se dissiper ; on voyait diminuer le nombre des malades, et le camp des chrétiens prenait un aspect moins lugubre. Godefroi, qu'une blessure cruelle avait retenu jusqu'à-

lors dans sa tente, se montra aux yeux de l'armée, et sa présence fit renaitre l'espérance et la joie. Son frère, le comte d'Édesse, les princes et les monastères d'Arménie envoyèrent de l'argent et des provisions aux chrétiens ; des vivres furent apportés des îles de Chypre, de Chio et de Rhodes ; l'armée cessa d'être livrée aux horreurs de la disette. Les pèlerins qui s'étaient convertis et avaient fait pénitence remercièrent le Ciel de les avoir rendus meilleurs et plus dignes de sa protection et de sa miséricorde.

Ce fut alors que les croisés virent arriver dans leur camp les ambassadeurs du calife d'Égypte. En leur présence les soldats chrétiens s'efforcèrent de cacher les traces et les souvenirs des longues misères qu'ils avaient éprouvées ; ils se paraient de leurs vêtements les plus précieux, ils étalaient leurs armes les plus brillantes, les chevaliers et les barons se disputaient le prix de la force et de l'adresse dans les tournois ; on ne voyait que des danses et des festins au milieu desquels paraissaient régner l'abondance et la joie.

Les ambassadeurs égyptiens furent reçus dans une tente magnifique, où s'étaient rassemblés les principaux chefs de l'armée. Ils dirent que leur maître, le calife d'Égypte, malgré la différence de religion, était disposé à se rapprocher des chrétiens victorieux et se préparait à rentrer avec ses armées dans la Palestine et la Syrie pour en chasser les Turcs, les éternels ennemis de la race d'Ali. Comme il avait appris que tous les vœux des croisés se bornaient à voir Jérusalem, il promettait de relever les églises des chrétiens, de protéger leur culte et d'ouvrir les portes de la ville sainte à tous les pèlerins, à condition qu'ils s'y présenteraient sans armes et qu'ils n'y séjourneraient pas plus d'un mois. Si les croisés se soumettaient à cette condition, le calife leur promettait d'être leur plus généreux appui ; s'ils refusaient le bienfait de son amitié, les peuples de l'Égypte, de l'Éthiopie, tous ceux qui habitaient l'Asie et l'Afrique, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à Bagdad, allaient se lever à la voix du vicaire légitime du prophète et montrer aux guerriers de l'Occident la puissance de ses armes.

Ce discours excita de violents murmures dans l'assemblée des chrétiens. Un des chefs se leva pour répondre, et s'adressant aux députés du calife : « La religion que nous suivons, leur dit-il, nous a inspiré de rétablir son empire dans les lieux où elle est née. Nous n'avons pas besoin, pour accomplir nos serments, du concours des puissances de la terre. Nous ne sommes point venus en Asie pour recevoir les lois ou les bienfaits des musulmans. Nous n'avons point d'ailleurs oublié les outrages faits aux pèlerins d'Occident par les Égyptiens. On se souvient encore que les chrétiens, sous le règne du calife Hakem, ont été livrés aux bourreaux, et que leurs églises, et surtout celle du Saint-Sépulcre ont été renversées de fond en comble. Oui, sans doute, nous nous sommes proposé de visiter Jérusalem, mais nous avons aussi fait le serment de la délivrer du joug des infidèles. Dieu, qui l'a honorée par ses souffrances, veut y être servi par son peuple ; les chrétiens veulent en être les gardiens et les maîtres. Allez dire à celui qui vous envoie de choisir la paix ou la guerre ; dites-lui que les chrétiens campés devant Antioche ne craignent ni les peuples de l'Égypte, ni ceux de l'Éthiopie, ni ceux de Bagdad, et qu'ils ne peuvent s'allier qu'avec les puissances qui respectent les lois de la justice et les drapeaux de Jésus-Christ. »

L'orateur qui parlait ainsi exprimait les sentiments de l'assemblée ; cependant on ne rejeta pas tout à fait l'alliance des Égyptiens ; des députés furent nommés dans l'armée chrétienne pour accompagner les ambassadeurs du Caire à leur retour. Les chrétiens firent mieux que de parler bien, ils remportèrent aussitôt une éclatante victoire. Les princes d'Alep, de Damas et plusieurs émirs avaient levé une armée de vingt mille cavaliers pour secourir Antioche ; déjà les guerriers musulmans s'approchaient de la ville lorsqu'une troupe d'élite sortit du camp, marcha à leur rencontre, leur fit perdre mille chevaux et deux mille hommes. La forteresse de Harenc, dans laquelle l'ennemi avait cherché un asile après sa défaite, tomba au pouvoir des chrétiens.

Les croisés devaient bientôt signaler leur

valeur dans une bataille plus périlleuse et plus meurtrière. Une flotte de Génois et de Pisans était entrée au port de Saint-Siméon, à une petite distance d'Antioche. La nouvelle de son arrivée causa une vive joie dans l'armée chrétienne ; un grand nombre de soldats sortirent du camp et coururent vers le port, les uns pour apprendre des nouvelles d'Europe, les autres pour acheter les provisions dont ils avaient besoin. Comme ils revenaient chargés de vivres et que la plupart d'entre eux n'avaient point d'armes, ils furent attaqués à l'improviste et dispersés par un corps de quatre mille musulmans qui les attendaient sur leur passage.

La nouvelle de ce désastre étant venue au camp, Godefroi, suivi des autres chefs, vint au secours de ses frères en péril. Les quatre mille musulmans sont mis en déroute. Le gouverneur, Accien, envoie une troupe d'élite pour les soutenir et les rallier, leur déclarant qu'il ne leur ouvrirait la porte de la ville qu'après la victoire. Les chrétiens font un horrible carnage des uns et des autres. Le duc de Normandie soutint seul un combat contre un chef des infidèles qui s'avancait au milieu des siens ; d'un coup de sabre il lui fendit la tête jusqu'à l'épaule et l'étendit à ses pieds en s'écriant : « Je dévoue ton âme aux puissances de l'enfer ! » Godefroi, qui, dans cette journée, montra l'habileté du plus grand capitaine, signala sa bravoure et sa force par des actions que l'histoire et la poésie ont célébrées. Aucune armure ne pouvait résister au tranchant de son épée ; il faisait voler en éclats les casques et les cuirasses. Un Turc qui surpassait tous les autres par sa stature se présenta au fort de la mêlée pour le combattre, et, du premier coup qu'il lui porta, mit en pièces son bouclier. Godefroi, indigné de cette audace, se dresse sur ses étriers, s'élance contre son adversaire, et lui porte un coup si terrible qu'il partage son corps en deux parties. La partie supérieure, disent les historiens, tomba à terre, et l'autre, attachée à la selle, resta sur le cheval, qui rentra dans la ville, où cet aspect redoubla la consternation des assiégés. Le carnage dura toute la journée ; plus de deux mille Turcs, qui cherchaient à fuir, se noyèrent dans l'Oronte ; ce ne fut que

vers le soir qu'Accien fit ouvrir les portes de la ville et qu'il reçut les débris des troupes poursuivies par les croisés. Ceux-ci avaient aussi fait des pertes ; mais, outre l'honneur de la victoire, ils remportèrent beaucoup de chevaux, d'armes et de vêtements, et tous ensemble remerciaient Dieu de leur triomphe.

Tandis que les assiégés se livraient au désespoir le zèle et l'émulation redoublaient parmi les soldats de la croix. Les chefs donnaient partout l'exemple de la vigilance et de l'activité ; un esprit de concorde unissait tous les pèlerins ; la discipline se rétablait, et la force de l'armée s'accrut avec elle. Les mendiants mêmes et les vagabonds, dont la multitude enfantait le désordre et multipliait les périls de la guerre, furent alors employés aux travaux du siège et servirent sous les ordres d'un capitaine qui prenait le titre de *roi truand* ou roi des gueux. Ils recevaient une solde de la caisse générale des croisés, et, dès qu'ils étaient en état d'acheter des armes et des habits, leur roi les reniait pour ses sujets et les faisait entrer dans un corps de l'armée. Cette mesure, en arrachant les vagabonds à une oisiveté dangereuse, en fit d'utiles auxiliaires. Comme ils étaient accusés de violer les tombeaux et de se nourrir de chair humaine ils inspiraient une grande horreur aux infidèles, et leur seul aspect mettait en fuite les défenseurs d'Antioche, qui tremblaient de tomber entre leurs mains.

Depuis ce moment surtout les Turcs ne cessaient de persécuter les chrétiens qui habitaient Antioche. Plus d'une fois le vénérable patriarche des Grecs, le corps meurtri de coups et chargé de liens, avait été traîné sur les murailles et montré aux assiégeants comme une victime dévouée à la mort. C'était surtout contre les prisonniers que s'exerçait la fureur des Turcs ; ils conduisirent un jour sur les remparts un chevalier chrétien, nommé Raymond Porcher, et le menacèrent de lui couper la tête s'il n'exhortait les croisés à le racheter pour une somme d'argent. Celui-ci, feignant d'obéir, s'adressa aux assiégeants et leur dit : « Regardez-moi comme un homme mort, et ne faites aucun sacrifice pour ma liberté. Tout ce que je vous demande, ô mes frères ! c'est que vous pour-

suiviez vos attaques contre cette ville infidèle, qui ne peut résister longtemps, et que vous restiez fermes dans la foi du Christ ; car Dieu est et sera toujours avec vous. » Accien, s'étant fait expliquer le sens de ces paroles, exigea que Raymond Porcher embrassât sur-le-champ le mahométisme, lui promettant, s'il y consentait, toutes sortes de biens et d'honneurs, le menaçant de la mort s'il refusait. Alors le pieux chevalier, tombant à genoux, les yeux tournés vers l'orient, les mains jointes, se mit à prier Dieu pour qu'il daignât le secourir et recevoir son âme dans le sein d'Abraham. A ces mots Accien, plus irrité, ordonne qu'on lui tranche la tête ; les Turcs obéissent avec une joie barbare. En même temps les autres prisonniers chrétiens qui se trouvaient dans Antioche sont amenés devant le prince musulman, qui commande à ses soldats de les dépouiller de leurs vêtements, de les lier avec des cordes et de les jeter au milieu des flammes d'un bûcher. « Ainsi ces malheureux captifs reçurent tous, dans le même jour, la couronne du martyre, et portèrent dans le ciel des robes blanches devant le Seigneur à qui toute gloire appartient. » Ce sont les paroles de l'historien Tudebode, qui était présent au siège.

Cependant Antioche était en proie à la disette qui avait si longtemps désolé les croisés et voyait chaque jour diminuer le nombre de ses défenseurs. Accien demanda une trêve et promit de se rendre s'il n'était bientôt secouru. Les croisés, toujours pleins d'une confiance aveugle, consentirent à une paix qui devait leur ôter tous leurs avantages et donner à l'ennemi les moyens de gagner du temps et de réparer ses forces. En effet les Turcs profitèrent de la trêve pour se procurer les secours et les vivres nécessaires ; puis, ayant surpris un chevalier chrétien, nommé Walon, dans un lieu écarté, ils le massacrèrent et le coupèrent en morceaux ; ce qui ralluma la guerre avec plus de fureur que jamais. Les croisés étaient particulièrement émus à la vue de la jeune épouse de Walon, qui s'écriait : « Oh ! que je serais heureuse s'il m'eût été permis de le suivre dans la tombe, ou au moins de fermer ses yeux, de

laver sa blessure, de l'essuyer de mes mains et de mes vêtements ! » Ce qui l'affligeait surtout, c'était que, son époux n'étant pas mort les armes à la main, pour le service du Christ, son salut pouvait être mis en doute.

Toutefois cette trêve si préjudiciable aux chrétiens finit par l'être encore plus aux infidèles. Pendant qu'elle durait on se voyait de part et d'autre ; les chrétiens entraient dans la ville, les Turcs venaient au camp. Bohémond eut occasion de faire secrètement connaissance avec un émir qui avait la garde de trois tours. Il se nommait Phirous ; c'était un Arménien renégat. Il fit entendre à Bohémond que, poursuivi par les remords de son apostasie, il serait bien aise de se réconcilier avec les chrétiens en leur rendant quelque signalé service. Le prince de Tarente l'encouragea beaucoup dans ses bonnes dispositions, et ils convinrent que Phirous lui livrerait les trois tours à la première occasion. Dans les conseils des chefs de l'armée Bohémond annonce mystérieusement qu'il a un moyen sûr de prendre Antioche, mais il demande qu'on lui en laisse la possession. Raymond de Toulouse repousse avec violence cette demande, disant qu'une ville pour laquelle tout le monde avait souffert tant de travaux ne devait pas être le prix d'un seul. La plupart des chefs pensent comme Raymond ; mais bientôt on apprend que Kerboga, prince de Mossoul, s'avance vers Antioche avec une armée de deux cent mille hommes. Dans un nouveau conseil tous les chefs, excepté l'inflexible Raymond, se réunirent pour accorder à Bohémond la principauté d'Antioche et le conjurèrent de presser l'exécution de son projet.

A peine sorti du conseil le prince de Tarente fait avertir Phirous, qui lui envoie son propre fils en otage. L'exécution est fixée au lendemain. On annonce partout que l'armée chrétienne va marcher au-devant du prince de Mossoul. Quelques heures avant la nuit elle se met effectivement en marche, les trompettes sonnantes et les enseignes déployées ; mais bientôt elle revient en silence vers Antioche, et Bohémond déclare le secret de la grande entreprise qui devait leur ouvrir les portes de la ville. Ce jour-là

même, sur un bruit vague de trahison, Phirous avait été mandé et interrogé par le gouverneur Accien ; mais il avait su dissiper tous les soupçons par sa contenance. Revenu à son poste Phirous essaye de gagner son propre frère, qui lui résiste et paraît deviner aussitôt le complot. Phirous lui plonge son poignard dans le cœur. Enfin on arrive au moment décisif. La nuit était obscure ; un orage, qui s'était élevé, augmentait encore l'épaisseur des ténèbres ; le vent qui ébranlait les toits, les éclats de la foudre ne permettaient aux sentinelles d'entendre aucun bruit autour des remparts. Le ciel paraissait enflammé vers l'occident, une comète parut sur l'horizon. La garnison d'Antioche était plongée dans le sommeil ; Phirous seul veillait. Une échelle de cuir descend de la tour au bas des remparts. Un Lombard, nommé Payen, y monte, envoyé par Bohémond. Phirous le reçoit, lui dit que tout est préparé, et, pour lui donner un témoignage de sa fidélité, lui montre le cadavre de son propre frère qu'il vient d'égorger. Au moment où ils s'entretenaient de leur complot un officier de la garnison vient visiter les postes ; il se présente, avec une lanterne, devant la tour de Phirous. Celui-ci, sans laisser paraître le moindre trouble, fait cacher l'émissaire de Bohémond et vient au-devant de l'officier. Il reçoit des éloges sur sa vigilance et se hâte de renvoyer Payen avec des instructions pour le prince de Tarente ; mais, au moment de l'exécution, la crainte s'empare des soldats ; malgré les exhortations des chefs aucun ne se présente pour monter sur le rempart. Bohémond monte lui-même par l'échelle de corde, dans l'espoir qu'il sera suivi par les plus braves ; personne ne se met en devoir de marcher sur ses pas ; il arrive seul dans la tour de Phirous, qui lui fait les plus vifs reproches sur sa lenteur. Bohémond redescend à la hâte et répète que tout est prêt. Ses paroles, surtout son exemple, raniment enfin les courages. Soixante croisés se présentent pour l'escalade, et parmi eux le comte de Flandre ; ils sont suivis de soixante autres, et ceux-ci d'autres encore. Phirous les met en possession des trois tours dont il avait le commandement ; bientôt sept

autres tours sont tombées en leur pouvoir. Cependant les croisés montaient en si grand nombre et avec tant de précipitation que le créneau qui retenait l'échelle s'ébranle et tombe avec eux dans le fossé. Phirous en attache une autre et indique une porte voisine, qui est enfoncée.

Godefroi, Raymond, Robert de Normandie sont bientôt dans les rues d'Antioche à la tête de leurs bataillons. Tout d'un coup on fait sonner toutes les trompettes ; et, sur ses quatre collines, la ville retentit de ce cri terrible : « Deus lo volt ! Dieu le veut ! » Au premier bruit de cette attaque tumultueuse les chrétiens qui habitaient Antioche croient tous que leur dernière heure est venue et que les musulmans viennent pour les égorger. Ceux-ci, à moitié endormis, sortent de leurs maisons pour connaître la cause du bruit qu'ils entendent et meurent sans savoir quelle main les a frappés. Lorsque le jour parut on vit flotter l'étendard de Bohémond sur une des plus hautes tours de la ville. Le gouverneur Accien s'était sauvé au milieu du tumulte ; mais il fut reconnu dans les champs par des bûcherons arméniens, qui lui coupèrent la tête et l'apportèrent aux nouveaux maîtres d'Antioche.

C'était au commencement de juin 1098. Le siège avait commencé au mois d'octobre de l'année précédente. Après leur conquête les soldats chrétiens passèrent plusieurs jours dans les réjouissances. Raymond d'Agiles, témoin oculaire, rapporte que les chevaliers et les barons donnèrent des festins dans lesquels on voyait figurer les danseuses des païens ; ils oubliaient ainsi le Dieu qui les avait comblés de ses bienfaits. Mais bientôt la terreur et le deuil succédèrent à la joie ; une armée formidable de musulmans s'approchait d'Antioche ; Kerboga, prince de Mossoul, la commandait. Dès le troisième jour les chrétiens aperçurent, du haut des remparts, des cavaliers traversant la plaine et s'avancant vers la ville ; ils furent bientôt suivis d'une armée innombrable, dont les tentes couvrirent le penchant des montagnes et tous les rivages de l'Oronte. Les chrétiens se trouvèrent entre deux ennemis. Les Turcs occupaient encore la citadelle, qui était

inexpugnable ; ensuite la nouvelle armée venait assiéger la ville.

Bientôt les chrétiens, qui n'avaient pas eu le temps ou le soin de faire des provisions, furent tellement pressés par la famine qu'ils se virent réduits à manger non-seulement des ânes, des chevaux, des mulets et des chameaux, mais encore de vieux cuir qu'ils trouvaient dans les maisons et qui s'y était durci depuis plusieurs années. Soldats et chefs, pauvres et riches, tous se trouvèrent confondus dans une même misère, et elle devint bientôt si universelle qu'on vit des seigneurs et des princes, propriétaires en Europe de vastes domaines, mendier de porte en porte quelques mets dégoûtants qui pussent apaiser leur faim. Tant que le duc Godefroi eut quelque chose il le partageait avec ceux qui n'avaient rien ; quand il n'eut plus rien lui-même il leur donnait encore des paroles de consolation et d'encouragement. Tous les chevaliers ne se montrèrent pas de même ; le vicomte de Melun, surnommé le Charpentier, déserta une seconde fois ; son exemple en entraîna beaucoup d'autres ; quelques-uns même apostasièrent et se firent musulmans pour avoir du pain. Le Ciel fut invoqué contre les lâches ; on demanda à Dieu qu'ils eussent, dans une autre vie, le partage du traître Judas. Ces vœux furent exaucés ; la plupart de ceux qui désertaient les drapeaux de la croix périrent de misère, d'autres furent tués par les musulmans.

Au nombre de ces déserteurs était Étienne, comte de Blois. Ayant quitté l'armée chrétienne il reprit la route de l'Occident. Comme il se dirigeait vers la Grèce il rencontra dans la province de Lycie l'empereur Alexis, qui s'avancait au secours des croisés, à la tête de cent mille hommes de ses troupes, qu'accompagnaient dix mille Latins, commandés par Guy, frère de Bohémond. Le comte lui apprit le siège d'Antioche par Kerboga et l'état désespéré auquel les chrétiens étaient réduits. Pour justifier sa propre couardise il ajouta que, si l'armée de l'empereur était donnée pour nourriture à celle des Perses, elle ne suffirait pas, malgré son grand nombre, pour que chacun en eût une petite partie. Alexis, réellement effrayé ou feignant de l'être, re-

nonça à son premier dessein et retourna à Constantinople, malgré les vives instances du frère de Bohémond. Si l'on s'en rapporte à un auteur contemporain, mais qui n'était pas présent, la douleur de Guy, auquel le fugitif comte de Blois fit entendre que son frère avait péri avec toute l'armée chrétienne, fut si grande qu'il tomba à terre sans connaissance, et que, revenu à lui, il se plaignit de Dieu à Dieu même. On ajoute que, dans cette armée de dix mille hommes, toutes les cérémonies de la religion furent interrompues, et qu'aucun prêtre latin, aucun laïque ne prononça pendant plusieurs jours le nom de Jésus-Christ. Ainsi la désertion et les mensonges du comte de Blois causèrent des maux de plus d'un genre ; car, pour les croisés d'Antioche, non-seulement il les priva de son secours, mais encore de ceux de l'empereur grec et de Guy, qui n'osa s'avancer seul contre une multitude d'ennemis qu'on lui représentait si nombreuse.

Ce fut alors que les pauvres pèlerins renfermés dans Antioche offrirent le plus douloureux spectacle. Dans les commencements de la famine on les entendait pleurer et gémir sur leur position ; maintenant ils ne pleurent plus, ils ne gémissent plus ; un sombre silence règne dans toute la ville ; on la croirait déserte ; plus de bruit, plus de mouvement dans les rues. Le frère ne regardait plus son frère, le fils ne saluait plus son père. On craignait de se rencontrer sur les places publiques ; on se renfermait dans l'intérieur des maisons, qu'on regardait comme son tombeau. Les remparts de la ville étaient chaque jour menacés ; la garnison de la citadelle faisait des incursions jusque dans les rues habitées par les chrétiens. Ces provocations de l'ennemi, le tumulte de la guerre, rien ne pouvait réveiller l'activité et la bravoure engourdies de la plupart des croisés. Pour les arracher à leurs retraites Bohémond fit mettre le feu à plusieurs quartiers de la ville. Les barons, qui ne pouvaient plus se faire obéir de leurs soldats, n'avaient plus la force de leur donner l'exemple. Ils se rappelèrent alors leurs familles, leurs châteaux, les biens qu'ils avaient quittés pour une guerre malheureuse ; ils ne pouvaient s'expliquer les revers

de l'armée chrétienne, le triomphe des ennemis de Jésus-Christ, « et peu s'en fallut, dit Guillaume de Tyr, qu'ils n'accusassent Dieu d'ingratitude, pour avoir rejeté tant de sacrifices faits à la gloire de son nom. »

Tel était l'état des croisés dans Antioche, véritable état de croix et d'agonie, lorsque deux déserteurs se présentent devant l'armée chrétienne et racontent que, lorsqu'ils cherchaient à s'enfuir de la ville, ils avaient été arrêtés, l'un par son frère, tué dans un combat, l'autre par Jésus-Christ lui-même. Le Sauveur des hommes avait promis de délivrer Antioche. Le guerrier tombé sous le fer des infidèles avait juré de soutenir son tombeau avec tous ses compagnons morts comme lui pour combattre avec les chrétiens. D'un autre côté saint Ambroise apparut à un vénérable prêtre et lui dit que les chrétiens, après avoir terrassé tous leurs ennemis, entreraient en vainqueurs dans Jérusalem, où Dieu récompenserait leurs exploits et leurs travaux. Un ecclésiastique lombard, ayant passé la nuit dans une église d'Antioche, avait vu Jésus-Christ accompagné de la Vierge et du prince des apôtres. Le Fils de Dieu, irrité de la conduite des croisés, rejetait leurs prières et les abandonnait au sort qu'ils avaient trop mérité; mais la Vierge était tombée aux genoux de son Fils; ses larmes avaient apaisé le courroux du Sauveur. « Lève-toi, avait dit alors le Fils de Dieu au prêtre lombard; va apprendre à mon peuple le retour de ma miséricorde; cours annoncer aux chrétiens que, s'ils reviennent à moi, le jour de leur délivrance est arrivé. » Ceux qui rapportaient ces révélations s'offraient à subir toutes les épreuves possibles pour attester la vérité de ce qu'ils disaient. L'évêque Adhémar, légat apostolique, ne les admit point à des épreuves qui n'étaient pas dans l'esprit de la religion, mais leur fit prêter serment sur les Évangiles.

Les écrivains modernes, même chrétiens, supposent, comme un fait incontestable, que toutes ces apparitions n'étaient que l'effet d'une imagination malade, comme s'il était impossible que Dieu vint au secours des chrétiens par un miracle quelconque. Nous croyons, au contraire, que, dans l'état où se

trouvaient les croisés d'Antioche, après avoir quitté leur patrie et souffert tant de travaux pour l'amour d'un Dieu crucifié; comme lui abandonnés, trahis des leurs; comme lui environnés, pressés d'ennemis de toutes parts; comme lui livrés à une tristesse et à une agonie mortelles et prêts à défaillir; nous croyons que, dans un pareil état de choses, il est très-permis, il est même naturel à la foi chrétienne de croire que Dieu envoya à ses serviteurs abattus, comme au Christ agonisant, quelque messenger céleste, pour leur rendre la force et le courage et leur faire remporter la victoire sur eux-mêmes et sur l'ennemi. Il y eut en effet comme une résurrection des morts dans l'armée chrétienne. Le pieux et brave Tancrede jura le premier que, tant qu'il lui resterait soixante compagnons, il n'abandonnerait point le projet de délivrer Jérusalem. Godefroi de Lorraine, Hugues de Vermandois, Raymond de Toulouse, les deux Robert de Normandie et de Flandre firent le même serment. Toute l'armée, à l'exemple de ses chefs, promit de combattre et de souffrir jusqu'au jour marqué pour la délivrance des saints lieux.

Un prêtre du diocèse de Marseille, nommé Pierre Barthélemi, vint assurer au conseil des chefs que saint André lui avait apparu jusqu'à trois fois, et chaque fois lui avait dit, en y ajoutant enfin de terribles menaces s'il n'obéissait : « Va dans l'église de mon frère Pierre à Antioche. Près du maître-autel tu trouveras, en creusant la terre, le fer de la lance qui perça le flanc de notre Rédempteur. Dans trois jours cet instrument de salut éternel sera manifesté à ses disciples. Ce fer mystique, porté à la tête de l'armée, opérera la délivrance des chrétiens et percera le cœur des infidèles. » Le prêtre Barthélemi ayant été pris à serment par le légat, l'armée chrétienne se prépara pendant trois jours, par le jeûne et la prière, à la découverte de la sainte lance. Dès le matin du troisième jour douze croisés choisis parmi les plus respectables du clergé et des chevaliers, parmi lesquels l'historien Raymond d'Agiles, qui rapporte le fait en détail, se rendirent au lieu désigné par Barthélemi, avec un grand nombre d'ouvriers pourvus des instruments nécessaires. On

ferma l'église, où régna le plus grand silence. On commença à creuser la terre sous le maître-autel. On creusa pendant tout le jour et jusqu'à plus de douze pieds de profondeur. La nuit approchait ; les douze témoins étaient en prières sur le bord de la fosse ; Barthélemy descendit pieds nus et en simple tunique. « Tout à coup le Seigneur, dit Raymond d'Agiles, l'un des témoins, touché de la piété de ses serviteurs, nous montra sa lance, et moi, qui écris ceci, aussitôt que le fer sacré sortit de terre, je le baisai dévotement. » Grande fut la joie de toute l'armée chrétienne. On oublie toutes les horreurs de la famine, le nombre des ennemis. Les plus pusillanimes deviennent des héros, et tous demandent à grands cris qu'on les mène au combat.

L'ermite Pierre est envoyé en ambassade au chef des musulmans et lui parle en ces termes : « Les princes chéris de Dieu, qui sont maintenant réunis dans Antioche, m'envoient auprès de vous et demandent que vous abandonniez le siège de cette ville. Ces provinces, ces cités, marquées du sang des martyrs, ont appartenu à des peuples chrétiens, et, comme tous les peuples chrétiens sont frères, nous sommes venus en Asie pour venger les outrages de ceux qui sont persécutés et pour défendre l'héritage de Jésus-Christ et de ses disciples. Dieu a permis qu'Antioche et Jérusalem tombassent quelque temps au pouvoir des infidèles pour châtier les crimes de son peuple ; mais nos larmes et nos pénitences ont arraché le glaive à sa justice. Respectez donc une possession que le Seigneur nous a rendue dans sa divine clémence ; nous vous laissons trois jours pour lever vos tentes et préparer votre départ. Si vous persistez dans une entreprise injuste et réprouvée du Ciel nous invoquerons contre vous le Dieu des armées ; mais, comme les soldats de la croix ne veulent point de surprise et qu'ils ne sont point accoutumés à dérober la victoire, ils vous donnent le choix du combat. Choisis, dit Pierre à Kerboga, les plus braves de ton armée, et fais-les combattre contre un pareil nombre de croisés ; combats toi-même contre un des princes chrétiens ou donne le signal d'une bataille gé-

rale. Quel que puisse être ton choix, bientôt tu apprendras quels sont tes ennemis, et tu sauras quel est le Dieu que nous servons. »

Kerboga, qui connaissait la situation des chrétiens et qui ne savait pas l'espèce de secours qu'ils avaient reçu dans leur détresse, fut vivement surpris d'un pareil langage. Il resta quelque temps muet d'étonnement et de fureur ; mais, à la fin, prenant la parole : « Retourne, dit-il à Pierre, auprès de ceux qui t'envoient, et dis-leur que les vaincus doivent recevoir les conditions et non pas les dicter. De misérables vagabonds, des hommes exténués, des fantômes, peuvent faire peur à des femmes ; les guerriers de l'Asie ne sont point effrayés par de vaines paroles. Les chrétiens apprendront bientôt que la terre que nous foulons nous appartient. Cependant je veux bien conserver pour eux quelque pitié, et, s'ils reconnaissent Mahomet, je pourrai oublier que cette ville ravagée par la faim est déjà en ma puissance ; je pourrai la laisser en leur pouvoir et leur donner des armes, des vêtements, du pain, des femmes, tout ce qu'ils n'ont pas ; car l'Alcoran nous prescrit de pardonner à ceux qui se soumettent à sa loi. Dis à tes compagnons qu'ils se hâtent et qu'ils profitent aujourd'hui de ma clémence ; demain ils ne sortiront plus d'Antioche que par le glaive. Ils verront alors si leur Dieu crucifié, qui n'a pu se sauver lui-même de la croix, les sauvera du supplice qu'ils attend. »

Pierre voulut répliquer ; mais le prince de Mossoul, mettant la main sur son sabre, ordonna qu'on chassât ces misérables mendiants, qui joignaient l'aveuglement à l'insolence. Les députés des chrétiens se retirèrent à la hâte et coururent plusieurs fois le danger de perdre la vie en traversant l'armée des infidèles. De retour à Antioche Pierre rendit compte de sa mission devant les princes et les barons assemblés ; dès lors on se prépara au combat. Les hérauts d'armes parcoururent les différents quartiers de la ville. La bataille fut promise pour le lendemain à la valeur impatiente des croisés.

Les prêtres et les évêques exhortèrent les chrétiens à se rendre dignes de combattre pour la cause de Jésus-Christ. Toute l'armée

passa la nuit en prières et en œuvres de dévotion. On oublia les injures, on fit des aumônes ; toutes les églises étaient remplies de guerriers qui s'humiliaient devant Dieu et demandaient l'absolution de leurs péchés. La veille on avait trouvé encore des vivres, et cette abondance inattendue fut regardée comme une espèce de miracle. Les croisés réparèrent leurs forces par un frugal repas. Vers la fin de la nuit ce qui restait de pain et de farine dans Antioche servit pour le sacrifice de la messe et pour la communion. Cent mille guerriers s'approchèrent du tribunal de la Pénitence et reçurent, avec toutes les marques de la piété, le Dieu pour lequel ils avaient pris les armes.

Enfin le jour parut ; c'était la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul. Les portes d'Antioche s'ouvrirent ; toute l'armée chrétienne sortit, divisée en douze corps, qui rappelaient les douze apôtres. Hugues le Grand, le frère du roi de France, quoique affaibli par une longue maladie, se montrait dans les premiers rangs et portait l'étendard de Saint-Pierre, qu'il avait reçu du Pape Urbain. Tous les princes, les chevaliers et les barons étaient à la tête de leurs hommes d'armes. Seul de tous les chefs le comte de Toulouse ne se trouvait point dans les rangs ; retenu dans Antioche par les suites d'une blessure, il avait été chargé de contenir la garnison de la citadelle tandis qu'on allait livrer la bataille à l'armée des Turcs.

Adhémar, revêtu de sa cuirasse et de la robe des pontifes, marchait entouré des images de la religion et de la guerre. L'historien Raymond d'Agiles nous apprend lui-même qu'il précédait l'évêque du Puy, et dit avec sa naïveté accoutumée : « J'ai vu ce que je raconte, et c'est moi qui portais la lance du Seigneur. » Le prélat vénérable, s'étant arrêté devant le pont de l'Oronte, adressa un discours pathétique aux soldats de la croix et leur promit les secours et les récompenses du Ciel. Tous ceux qui entendirent les paroles du saint évêque fléchirent le genou et répondirent : « Amen ! » Une partie du clergé s'avancait à la suite du légat du Pape et chantait le psaume martial : « Que le Seigneur se lève et que ses ennemis soient dispersés ! » Les évêques et

les prêtres qui étaient restés dans Antioche, entourés des femmes et des enfants, bénissaient du haut des remparts les armes des soldats chrétiens, et, levant les mains au ciel, comme Moïse pendant le combat des Hébreux et des Amalécites, priaient le Seigneur de sauver son peuple et de confondre l'orgueil des infidèles. Les rives de l'Oronte et les montagnes voisines semblaient répondre à ces invocations et retentissaient du cri de guerre des croisés : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! »

Au milieu de ce concert d'acclamations et de prières l'armée chrétienne s'avancait lentement. Une foule de chevaliers qui, dès leur enfance, avaient combattu à cheval, marchaient à pied ; on vit d'illustres guerriers montés sur des mules ou sur des animaux qu'on n'a pas coutume de mener au combat. Le cheval que montait le comte de Flandre était le produit des aumônes qu'on lui avait faites ; des seigneurs riches et puissants étaient montés sur des ânes ; beaucoup de chevaliers avaient vendu leurs armes pour vivre et n'avaient plus que les armes des Turcs, dont ils avaient de la peine à se servir. Le cheval qui servait à Godefroi appartenait au comte de Toulouse ; le duc de Lorraine, pour l'obtenir, avait été obligé d'invoquer la sainte cause que défendaient les croisés. Dans les rangs des guerriers on voyait des malades, des hommes exténués par la faim ; le poids des armes était trop lourd pour leur faiblesse ; ils n'étaient soutenus que par l'espoir de vaincre ou de mourir pour la gloire de Jésus-Christ.

Kerboga, le général turc, qui ne s'attendait pas à une bataille, crut d'abord que les chrétiens venaient implorer sa clémence. Un drapeau noir arboré sur la citadelle d'Antioche, et qui était le signal convenu pour annoncer la résolution des croisés, lui apprit bientôt qu'il n'avait point affaire à des suppliants. Deux mille hommes de son armée, qui gardaient le passage du pont d'Antioche par où devait sortir l'armée chrétienne, avaient d'abord été vaincus et dispersés par le comte de Vermandois. Les fuyards portèrent l'effroi dans la tente de leur général, qui jouait alors aux échecs. Revenu de sa

fausse sécurité le prince de Mossoul fit trancher la tête à un transfuge qui lui avait annoncé la prochaine reddition des chrétiens et songea sérieusement à combattre ; mais, près de livrer bataille, il est saisi de crainte. Les chroniques contemporaines parlent de prédictions qui annonçaient une défaite au prince de Mossoul ; le moine Robert nous présente la mère de Kerboga fondant en larmes et voulant, mais en vain, retenir son fils. Le général musulman envoya proposer aux princes chrétiens de prévenir le carnage général et de choisir quelques-uns de leurs chevaliers pour combattre un pareil nombre de Turcs. Cette proposition, qu'il avait rejetée la veille, les chrétiens la rejetèrent à leur tour. Si Kerboga avait des craintes, les chrétiens étaient pleins de confiance. Au moment où ils sortaient d'Antioche une légère pluie vint rafraîchir l'air embrasé, et il leur sembla que le Ciel répandait sur eux sa bénédiction et la grâce du Saint-Esprit. Lorsqu'ils arrivèrent près des montagnes, un vent très-fort, qui poussait leurs javelots et retenait ceux des Turcs, parut à leurs yeux comme le vent de la colère céleste levé pour disperser des infidèles. Jamais, parmi les soldats chrétiens, l'ordre et la discipline n'avaient mieux secondé la bravoure et l'ardeur des combattants ; à mesure que l'armée s'éloignait de la ville et s'approchait de l'ennemi un silence profond régnait dans la vallée, où brillaient de toutes parts les lances et les épées nues ; on n'entendait plus, dans les rangs, que la voix des chefs, les hymnes des prêtres et les exhortations d'Adhémar.

La bataille avait à peine duré une heure que déjà les musulmans ne pouvaient plus soutenir l'attaque ni la présence des soldats de la croix. Raymond d'Agiles atteste que les ennemis n'osaient approcher des bataillons au milieu desquels brillait la sainte lance, qu'il portait lui-même. Albert d'Aix ajoute qu'à l'aspect de la lance Kerboga fut frappé de terreur et qu'il semblait avoir oublié l'heure des combats. Robert le Moine ajoute qu'au milieu de la mêlée on vit descendre une troupe céleste couverte d'une armure blanche et conduite par les martyrs saint Georges, saint Démétrius et saint Théodore. Enfin les chré-

tiens remportèrent une victoire complète. Cent mille cavaliers turcs restèrent sur le champ de bataille ; quant aux fantassins, ils étaient tombés en si grand nombre, dit l'historien Robert, témoin oculaire, qu'on ne se donna pas la peine de les compter. Kerboga, ce superbe ennemi, qui devait amener à son maître tous les chrétiens enchaînés, ne se crut en sûreté lui-même qu'après avoir fui jusqu'au delà de l'Euphrate. Son camp, ses immenses richesses tombèrent au pouvoir de ceux qu'il avait tant méprisés. Ceux-ci employèrent plusieurs jours à les transporter dans Antioche. Parmi ces dépouilles se trouvaient une grande quantité de cordes et de chaînes de fer destinées aux soldats chrétiens, s'ils avaient succombé dans la bataille. Il n'y en périt que quatre mille, qui furent mis au rang des martyrs.

La victoire d'Antioche parut un événement si extraordinaire aux musulmans que plusieurs abandonnèrent la religion de leur faux prophète. Ceux qui défendaient la citadelle de la ville, frappés de surprise et de terreur, se rendirent à Raymond le jour même de la bataille. Trois cents d'entre eux, avec leur émir, embrassèrent la foi de l'Évangile, et puis allèrent publier dans les villes de Syrie que le Dieu des chrétiens était le Dieu véritable. Telle était la terreur inspirée par la victoire d'Antioche que, d'après Raymond d'Agiles, si les chrétiens avaient marché aussitôt sur Jérusalem, ils n'auraient trouvé aucune résistance.

Le premier soin des croisés, après leur victoire, fut de mettre, si l'on peut parler ainsi, Jésus-Christ en possession des pays qu'ils venaient de conquérir, en rétablissant son culte dans Antioche. Le patriarche Jean, qui avait eu tant à souffrir et que les musulmans avaient souvent suspendu par des cordes aux murailles, fut rétabli dans son siège ; les églises profanées furent purifiées ; des prêtres furent nommés pour les desservir, et une part considérable fut prélevée sur les dépouilles enlevées aux Sarrasins pour l'achat et la confection de tous les objets nécessaires au culte divin.

Le patriarche d'Antioche et les autres évêques qui faisaient partie de la croisade se

réunirent pour adresser en commun une lettre aux chrétiens d'Occident et les engager à venir partager la gloire et les mérites de leurs frères. « Sachez, leur disaient-ils, que, par le secours de Dieu, nous avons soumis quarante grandes villes et triomphé de deux cents armées, tant en Romanie qu'en Syrie, et qu'il nous reste encore plus de cent mille hommes sous les armes, quoique nous en ayons perdu beaucoup dans les premiers combats. Cependant le besoin de garder nos villes et nos camps rend ce nombre insuffisant. Venez donc prendre part à la récompense qui vous sera accordée sans avoir participé à nos plus rudes travaux. Dans toute maison où il y a deux hommes, que le plus propre à la guerre s'arme pour la cause de Jésus-Christ, surtout ceux qui ont fait des vœux ; car, s'ils s'en dispensent sans y être autorisés par une raison suffisante, nous les excommunions et nous les séparons de la communion des fidèles. »

Les chefs de l'armée adressèrent également, de leur côté, à tous les princes et à tous les fidèles chrétiens, une lettre qui avait le même objet, et dans laquelle on remarque le passage suivant, qui peint bien le profond esprit de piété dont ils étaient animés. « Apprenez, disaient-ils, que nous avons reçu du roi de Perse un message dans lequel il nous prévient de son intention de nous livrer bataille vers la fête de la Toussaint. S'il est vainqueur, lui, le roi de Babylone et plusieurs autres princes musulmans sont déterminés à nous faire une guerre sans relâche ; si, au contraire, il est battu, il promet de se faire baptiser avec tous ceux que pourra déterminer son exemple. Nous vous conjurons donc, très-chers frères, de redoubler vos jeûnes et vos aumônes, surtout le troisième jour avant la fête, qui est un vendredi, jour du triomphe de Jésus-Christ, dans lequel nous combattons avec bien plus d'assurance, après nous être préparés par la prière et les autres actes de dévotion. »

En même temps qu'ils adressaient cette lettre à leurs frères d'Occident les chefs des croisés envoyèrent un message à l'empereur Alexis pour se plaindre de l'inexécution de toutes les promesses qu'il leur avait faites,

et pour lui annoncer que, s'il ne s'empressait de les remplir en leur donnant les secours auxquels il s'était engagé, eux-mêmes se regarderaient comme déliés de tous leurs engagements envers lui. Hugues le Grand, comte de Vermandois, fut chargé de cette ambassade ; mais, arrivé à Constantinople, il oublia les intérêts de ceux qui l'avaient envoyé, et, sans même prendre la peine de leur écrire, fatigué d'une guerre si pénible, il abandonna lâchement la cause de ses frères et retourna en France, où il fut salué du nom honteux de Corbeau de l'arche.

Cependant les croisés demandaient à grands cris qu'on les conduisit à Jérusalem. Le duc Godefroi de Lorraine était du même avis, qu'il fallait profiter de la terreur répandue par leur dernière victoire ; la pluralité des chefs décida qu'il fallait laisser passer les grandes chaleurs et attendre l'automne. Dans l'intervalle se déclara une maladie épidémique qui, en un seul mois, emporta jusqu'à cinquante mille pèlerins. Celui dont la perte causa le plus grand deuil dans l'armée fut le vertueux Adhémar, légat du Pape. Se prodiguant tout à tous pour visiter les malades, les encourager, les consoler, pour assurer la bonne administration des secours publics, il finit par succomber à tant de fatigues, et, atteint lui-même du mal qu'il voulait détourner des autres, il mourut regretté et vénéré de tous. Il fut enterré dans la basilique de Saint-Pierre, dans l'endroit même où la sainte lance avait été trouvée. Les chefs, dont il s'était fait aimer et sur lesquels sa vertu lui avait obtenu une grande influence, le regrettèrent sincèrement. Ils écrivirent au Pape Urbain, comme des fils à leur père, une lettre commune, où ils exposent brièvement et modestement, rapportant tout à la miséricorde divine, l'ensemble de leur expédition, leurs souffrances et leurs victoires ; ils lui mandent enfin la mort de l'évêque du Puy, qu'il leur avait donné pour père, et le prient de venir lui-même se mettre à leur tête, afin de vaincre par son autorité les hérétiques et les schismatiques, comme eux avaient vaincu les païens, l'assurant, de leur part, de toute l'obéissance que des fils doivent à leur père. La lettre est au nom de Bohémond, de Ray-

mond de Saint-Gilles; de Godefroi, duc de Lorraine; de Robert, comte de Normandie; de Robert, comte de Flandre, et d'Eustache, comte de Boulogne.

Cependant l'époque fixée pour le départ se passait, et l'on ne partait pas; la plupart des chefs faisaient des expéditions particulières; la multitude des croisés en murmurait. Ces murmures éclatèrent tout haut lorsqu'on apprit tout à coup que Jérusalem avait été prise par les Égyptiens, qui profitèrent ainsi pour eux-mêmes des nombreuses défaites que les chrétiens avaient fait subir aux Turcs et des retards qu'ils avaient apportés à envahir la Palestine.

Le départ pour Jérusalem fut donc enfin résolu, et le comte de Toulouse prit les devants, accompagné de Tancrede et de Robert de Normandie. La terreur qu'avaient répandue les victoires des croisés était telle que de toutes parts les chrétiens et les musulmans du pays accouraient au-devant d'eux pour implorer les uns leurs secours, les autres leur miséricorde. Les pèlerins recevaient partout des vivres et des tributs qui ne leur coûtaient point de combats; mais ce qui leur fut plus agréable encore, ce fut le retour au milieu d'eux d'un grand nombre des leurs dont ils avaient pleuré la mort, et que les musulmans, qui les retenaient prisonniers, s'empressaient de leur remettre. Après avoir ainsi traversé le territoire de Hamath et d'Émèse, non loin de Palmyre, ils arrivèrent dans le voisinage d'Arcas, située au pied du mont Liban, dans la riche province de Phénicie.

De son côté Godefroi partit d'Antioche dans les premiers jours de mars 1099, suivi du reste de l'armée; mais Bohémond ne l'accompagna que jusqu'à Laodicée, et se hâta de revenir dans sa nouvelle principauté, qu'il craignait toujours qu'on ne lui enlevât. Ce fut dans Laodicée qu'un grand nombre de croisés, qui s'étaient retirés à Édesse et dans la Cilicie, vinrent rejoindre leurs drapeaux. Ce fut également dans cette ville que l'armée vit ses rangs se grossir de plusieurs nobles chevaliers anglais, qui, après avoir inutilement tenté de résister aux armes victorieuses de Guillaume le Conquérant, venaient consacrer au triomphe de la cause sainte une

épée désormais inutile à leur patrie asservie. Parmi eux était l'étheling Edgar, que les Anglais, après la mort de Harold, avaient voulu faire monter sur le trône.

Pendant que le comte Raymond de Toulouse, qui venait de tromper les autres chefs par une fausse nouvelle, assiégeait Arcas, il s'éleva une grande dispute entre les Français du Nord et ceux du Midi au sujet de la sainte lance. Les premiers, à l'instigation d'un clerc qui n'était pas d'une trop bonne renommée, soutenaient la plupart que c'était une supercherie du comte de Toulouse; les autres soutenaient, avec Pierre Barthélemi, que c'était une révélation véritable. La dispute s'échauffa au point que, pour la terminer, Barthélemi consentit à subir l'épreuve du feu. Cette proposition, qui fut unanimement acceptée, ramena le calme dans les esprits, et tous attendirent en silence le jour fixé pour l'épreuve.

Ce fut le vendredi saint. Les princes et le peuple se rendirent, au nombre de quarante mille hommes, au lieu indiqué, sur lequel on avait préparé, avec des branches sèches d'olivier, deux bûchers de quatorze pieds de longueur chacun, sur quatre de hauteur. La distance qui les séparait n'était que d'un pied environ. « Quand le bois commença à s'enflammer, dit l'historien et témoin oculaire qui le rapporte, moi, Raymond, je prononçai à haute voix ces paroles devant tout le peuple assemblé : « S'il est vrai que Dieu ait parlé à cet homme face à face, et si, pendant qu'il vieillait, saint André lui a réellement montré la lance de Notre-Seigneur, qu'il passe à travers ce feu sans en recevoir aucun mal; autrement, qu'il soit brûlé avec la lance qu'il portera dans ses mains ! » Lorsque j'eus prononcé ces mots tous les assistants se jetèrent à genoux et répondirent : « Amen ! » La flamme du bûcher s'élevait de trente coudées; personne ne pouvait en approcher. Alors Pierre Barthélemi, n'ayant qu'une simple tunique pour tout vêtement, inclinant le genou devant l'évêque d'Albarie, prit Dieu à témoin que Jésus-Christ lui était apparu sur la croix face à face, et qu'il avait entendu de sa bouche, ainsi que de celle des apôtres Pierre et André, les paroles rapportées aux

princes. Il assura de nouveau que rien de ce qu'il avait dit au nom du Seigneur et de ces saints n'avait été imaginé par lui, et déclara consentir à ne pas traverser les flammes sain et sauf s'il se trouvait quelque mensonge dans ses paroles. Quant aux autres péchés dont il pouvait être coupable envers Dieu et envers son prochain, il en demanda pardon à Dieu, et pria l'évêque, de même que les prêtres et et tout le peuple, d'intercéder pour lui.

« Après ce discours l'évêque lui remit la lance, enveloppée d'un voile de soie, qu'il reçut en fléchissant le genou et en faisant le signe de la croix ; puis il s'approcha du bûcher et y entra sans montrer la moindre frayeur. Il sortit du bûcher sans en avoir éprouvé aucun mal, et même sans que le voile très-léger qui recouvrait la sainte lance eût été endommagé par les flammes. Il fit immédiatement le signe de la croix avec la lance sur la foule qui s'empressait autour de lui et s'écria : « Seigneur, aidez-moi ! » Il fut renversé par la multitude, qui le foula aux pieds, tant était grand l'empressement de chacun à le toucher et à prendre quelque chose de son vêtement pour s'assurer si c'était bien lui. Il en reçut plusieurs blessures aux jambes ; il eut l'épine du dos brisée, les côtes enfoncées ; il s'en trouva même qui lui coupèrent des morceaux de chair, et il serait infailliblement resté mort sur la place si un chevalier nommé Raymond Pelet ne se fût précipité, avec une troupe de soldats, au milieu de la foule en désordre, et ne l'eût sauvé au péril de sa vie.

« Après qu'il l'eut fait transporter dans la tente du comte de Toulouse, continue l'historien Raymond d'Agiles, nous pansâmes ses blessures et lui demandâmes pourquoi il était resté si longtemps dans le feu. « Dieu, répondit-il, m'a apparu lorsque j'étais au milieu des flammes, et, me prenant par la main, il m'a dit : « En punition de ce que tu as douté de la sainte lance après la révélation que t'en avait faite le bienheureux André, tu ne sortiras pas d'ici sain et sauf ; toutefois tu ne verras pas l'enfer. » Après m'avoir ainsi parlé il m'a renvoyé, et, maintenant, voyez sur mon corps les traces du feu. » En effet, il avait quelques brûlures aux jambes, en petit

nombre à la vérité, mais les plaies qu'on lui avait faites étaient grandes. Nous invitâmes ensuite tous ceux qui s'étaient montrés incrédules à la sainte lance à venir voir la figure de Pierre, sa tête et tous ses membres, afin qu'ils pussent se convaincre de la vérité de ses paroles. Plusieurs vinrent et glorifièrent Dieu disant : « Dieu peut bien nous délivrer de nos ennemis puisqu'il a délivré cet homme de cette fournaise ardente. » Raymond ajoute que Barthélemi mourut quelques jours après, ce qui n'est pas étonnant dans un homme qui avait l'épine du dos brisée, et qu'il lui reprocha à lui-même, sur son lit de mort, de l'avoir mis dans la nécessité de prouver la vérité de sa révélation au péril de sa vie ¹.

La paix étant ainsi rétablie dans le camp, il y arriva successivement deux ambassades ; l'une était de l'empereur de Constantinople, qui, toujours fidèle à sa politique astucieuse, leur faisait renouveler ses promesses de secours, déjà tant de fois éludées, et se plaignait en même temps de l'inexécution des engagements que ces croisés avaient pris envers lui. Mais la conduite d'Alexis avait assez fait connaître ses intentions secrètes, et le zèle qu'il annonçait pour le succès de la guerre ne trompa personne. Les chefs des croisés reçurent fort mal ses ambassadeurs, et ceux-ci ne recueillirent que l'humiliation d'entendre reprocher à leur maître sa fuite honteuse pendant le siège d'Antioche et l'oubli de tous ses engagements, dont il osait faire réclamer le prix.

L'autre ambassade était envoyée par le calife du Caire. Ce prince, qui venait de s'emparer de Jérusalem et de toute la Palestine, tremblait pour ses nouvelles conquêtes et désirait détourner les chrétiens de leur entreprise. Ses ambassadeurs avaient ordre de les assurer de ses intentions bienveillantes, mais, en même temps, de leur déclarer que les portes de Jérusalem ne s'ouvriraient jamais qu'à des pèlerins désarmés. C'était la même proposition qu'on leur avait déjà faite sous les murs d'Antioche. Cette fois-ci, pour toute réponse, les chrétiens levèrent le siège

¹ Raymond d'Agiles, p. 168 et 169, apud Bongars.

d'Arcas, brûlèrent leur camp et se mirent en marche pour Jérusalem.

Les croisés n'étaient plus que cinquante mille hommes capables de porter les armes, mais cinquante mille hommes à toute épreuve. Ils passèrent près de Tripoli, dont l'émir, leur ayant voulu disputer le passage, fut mis en fuite, obligé de leur payer une rançon et de leur envoyer, avec une grande quantité de vivres, tous les prisonniers chrétiens qui étaient en son pouvoir.

On était à la fin de mai 1099; les croisés entraient dans les belles plaines de la Phénicie. Les palmiers, qu'ils voyaient pour la première fois, d'abondantes moissons déjà mûries par le soleil ardent de la Syrie, les orangers, les grenadiers, les oliviers qui embaumaient l'air et récréaient leur vue, leur rappelaient les merveilles de cette terre autrefois donnée en héritage au peuple alors élu de Dieu, mais qui depuis s'en était rendu si indigne, et que leur vaillance allait rendre aux véritables enfants de la promesse. Cet antique mont Liban, tant célébré dans la sainte Écriture, leur apparut alors dans toute sa majesté.

Une population de soixante mille chrétiens habitait sur cette montagne et leur indiqua trois routes différentes pour arriver à Jérusalem. Ils suivirent la troisième, le long de la mer, parce qu'elle leur offrait des communications faciles avec les flottes des Pisans et des Génois, qui les approvisionnaient. La terreur qu'avaient inspirée à toutes les populations musulmanes tant de succès obtenus par les chrétiens était si grande que partout, sur leur passage, les habitants s'empressaient de leur offrir des vivres et toutes les autres provisions dont ils pouvaient avoir besoin. De tous côtés aussi accouraient des chrétiens, qui s'estimaient heureux de voir leurs frères d'Occident et de pouvoir leur exprimer les vœux qu'ils faisaient pour le succès de leur entreprise. De pieux solitaires, retirés sur les montagnes, sortaient même de leurs retraites pour les bénir et pour appeler sur leurs armes la protection du Dieu dont ils venaient venger la cause.

A l'approche des lieux saints les croisés comprirent qu'ils devaient plus que jamais

purifier leurs cœurs. Les prêtres joignirent leurs exhortations à cette voix intérieure de la conscience; le changement le plus complet et le plus heureux s'opéra dans toute l'armée. Les chroniques contemporaines sont unanimes à louer l'ordre admirable qui, depuis ce moment jusqu'à leur arrivée à Jérusalem, régna dans cette grande multitude d'hommes¹. Ce fut dans ces heureuses dispositions qu'ils traversèrent les terres de Sidon, bâtie par le fils aîné de Chanaan; de Tyr, fille ou colonie de Sidon; de Ptolémaïs, nommée Accon au temps de Josué, aujourd'hui Saint-Jean d'Acre; enfin de Césarée.

Ils étaient campés près de cette dernière ville lorsqu'une colombe, échappée aux serres d'un oiseau de proie, vint tomber au milieu d'eux expirante. L'évêque d'Apt, l'ayant ramassée, trouva sous ses ailes une lettre par laquelle l'émir de Ptolémaïs apprenait à tous les émirs des environs la marche des chrétiens et les engageait à réunir leurs forces pour les accabler. Ce même émir, pour inspirer aux croisés une sécurité plus grande, leur avait témoigné la veille une entière soumission. Cette lettre, lue publiquement par les princes, excita une joie universelle parmi tous les chrétiens; ils ne doutèrent plus que Dieu ne bénît leur entreprise puisqu'il leur envoyait même les oiseaux du ciel pour leur faire connaître les secrets desseins de leurs ennemis.

Après avoir passé quatre jours en ce lieu, où ils célébrèrent avec piété les fêtes de la Pentecôte, les croisés continuèrent leur route et vinrent s'emparer de Lydda, autrefois Diospolis, célèbre par le martyre de saint Georges, patron des guerriers chrétiens, et que souvent ils avaient cru voir au milieu de leurs rangs, combattant les infidèles. En l'honneur de leur saint patron ils laissèrent dans cette ville un évêque, auquel ils adjoignirent un certain nombre de prêtres, et, pour subvenir aux frais du culte, ils convinrent de consacrer à cet usage la dime de tout ce qu'ils enlèveraient aux musulmans. De Lydda l'armée marcha sur Ramla, dont elle

¹ *Gesta Dei per Francos.*

s'empara et qu'elle trouva déserte. Ses habitants, craignant d'éprouver le sort d'Antioche et de tant d'autres villes, s'étaient enfuis dans les montagnes voisines, emportant avec eux tout ce qu'ils avaient de plus précieux, ce qui n'empêcha pas les chrétiens d'y trouver encore d'abondantes provisions en vivres et en tout ce qui pouvait leur être nécessaire. Comme à Lydda ils y établirent un évêque français de nation et nommé Robert, homme aussi recommandable par son savoir que par sa vertu.

Les croisés n'étaient plus qu'à dix lieues de Jérusalem lorsqu'ils éprouvèrent un sentiment indéfinissable d'hésitation et de crainte. Ces guerriers magnanimes, qui avaient bravé tant de périls et vaincu tant de peuples pour arriver sous les murs de la cité sainte, délibérèrent alors pour savoir s'ils iraient assiéger le Caire ou Damas. Ne voyant plus autour d'eux cette grande multitude de combattants qui avaient conquis Antioche et Nicée, l'espérance de la victoire parut un moment les abandonner ; les dangers et les malheurs qui les attendaient aux portes de la ville promise à leurs armes vinrent tout à coup effrayer leurs pensées, et, touchant à la dernière de leurs épreuves, ils semblaient dire au fond du cœur, comme l'Homme-Dieu : « Que ce calice passe loin de nous ! » Cependant le souvenir de leurs exploits, les sentiments que devait leur inspirer le voisinage des saints lieux triomphèrent de leur hésitation, et d'une voix unanime les chefs résolurent de poursuivre leur marche vers Jérusalem.

Tandis que l'armée chrétienne s'avancait à travers les montagnes, les musulmans qui habitaient les deux rives du Jourdain, les frontières de l'Arabie et les vallées de Sichem, accouraient dans la capitale de la Palestine, les uns pour la défendre les armes à la main, les autres pour y chercher un asile avec leurs familles et leurs troupeaux. Sur leur passage les chrétiens du pays étaient accablés d'outrages et chargés de fers ; les oratoires et les églises étaient livrés au pillage et aux flammes. Toutes les contrées voisines de Jérusalem présentaient le spectacle de la désolation ; les campagnes et les cités reten-

tissaient partout du tumulte et des menaces de la guerre.

De Ramla l'armée chrétienne s'avança dans une étroite vallée entre deux montagnes brûlées par les ardeurs du soleil. La route qu'elle suivait avait été creusée par les torrents ; la pluie des orages y avait accumulé des roches détachées des monts ; des amas de sable, des abîmes ouverts par la rapidité des eaux fermaient quelquefois le chemin. Dans ces passages difficiles la moindre résistance des musulmans pouvait triompher de la foule des pèlerins, et, s'ils ne rencontrèrent point alors d'ennemis, ils durent penser que Dieu lui-même leur livrait les avenues de la ville sainte.

Après avoir marché depuis l'aurore l'armée des croisés arriva vers le soir au village d'Anathot, que Guillaume de Tyr appelle Emmaüs. Anathot était situé dans une vallée arrosée par une source abondante ; les croisés résolurent d'y passer la nuit. Ce fut là qu'ils reçurent des nouvelles de Jérusalem, qui n'était plus qu'à une distance de six milles ou deux lieues. Des chrétiens fugitifs racontaient que tout était en feu dans la Galilée, dans le pays de Naplouse, dans le voisinage du Jourdain ; les musulmans accouraient avec leurs troupeaux dans la ville sainte ; sur leur passage ils brûlaient les églises, pillaient les maisons des chrétiens. Les chefs de l'armée reçurent alors une députation des fidèles de Bethléhem qui envoyaient demander du secours contre les Turcs. Godefroi accueillit les députés et fit aussitôt partir Tancrede avec cent cavaliers armés de cuirasses. Les croisés furent reçus à Bethléhem au milieu des bénédictions du peuple chrétien ; ils visitèrent, en chantant les cantiques de la délivrance, l'étable où naquit le Sauveur. Le brave Tancrede fit arborer son drapeau sur la sainte métropole à l'heure même où la naissance de Jésus avait été annoncée aux bergers de la Judée.

Personne ne put se livrer au sommeil pendant la nuit passée à Anathot. Une éclipse totale de lune répandit tout à coup les plus profondes ténèbres ; la lune se montra ensuite comme couverte d'un voile de sang. Les pèlerins furent saisis de terreur. Une autre cause

les empêchait encore plus de fermer l'œil : c'était le voisinage de Jérusalem. Si près de cette ville, il leur tardait de voir paraître le jour qui leur permettrait de saluer de loins ses murailles révérees. Dès le lever du jour tout le monde se mit en marche. Les croisés laissaient à leur droite le château de Modin, fameux par la sépulture des Machabées; mais cette ruine vénérable attira à peine leurs regards, tant la pensée de Jérusalem les préoccupait. Ils traversèrent, sans s'y arrêter, la vallée de Térébinthe, célébrée par les prophètes; ils traversèrent de même le torrent où David ramassa les cinq cailloux avec lesquels il terrassa le géant Goliath; à leur droite et à leur gauche s'élevaient des montagnes où campèrent les armées d'Israël et celles des Philistins. Tous ces souvenirs historiques étaient comme perdus pour les guerriers de la croix. Lorsqu'ils eurent gravi la dernière montagne qui les séparait de la ville sainte tout à coup Jérusalem leur apparut. Les premiers qui l'aperçurent s'écrièrent avec transport : « Jérusalem! Jérusalem! » Le nom de Jérusalem vole de bouche en bouche, de rang en rang, et retentit dans les vallées où se trouvait encore l'arrière-garde des croisés. A ce nom toute l'armée pleura de joie. « O bon Jésus, dit l'historien Robert le Moine, témoin oculaire, lorsque vos guerriers virent les murs de cette Jérusalem terrestre, combien de larmes coulèrent de leurs yeux! Tous, prosternés à terre, ils saluèrent de la voix et de leurs corps inclinés votre saint sépulcre; vous qui y fûtes enseveli, ils vous adoraient assis à la droite du Père et devant venir pour juger les vivants et les morts. Puis, se relevant tous, ils répètent ensemble : *Dieu le veut! Dieu le veut!* et renouvellent le serment qu'ils ont fait tant de fois de délivrer Jérusalem ¹. »

Dans la nuit qui précéda l'arrivée de l'armée chrétienne, plusieurs guerriers égyptiens s'étaient avancés au-devant des croisés. Baudouin du Bourg, avec ses chevaliers, marcha à leur rencontre; accablé par le nombre, il fut bientôt secouru par Tancrède, qui accourait de Bethléhem. Après avoir pour-

suivi l'ennemi jusqu'aux portes de la ville, le pieux et brave Tancrède laissa ses compagnons et se rendit seul sur la montagne des Oliviers, qui n'est séparée de la ville que par la vallée de Josaphat. Pendant que, du haut de cette montagne, il contemplait la cité sainte, un ermite l'aborda et lui en fit distinguer les principaux lieux. Cet ermite lui demanda ensuite qui il était, et, lorsqu'il apprit qu'il parlait au neveu de Robert Guiscard, il s'écria : « Quoi! vous êtes du sang de ce chef sous lequel la Grèce trembla tant de fois, qui fit fuir Alexis, qui fit ouvrir les portes de Durazzo, et à qui toute la Bulgarie obéit jusqu'au fleuve Verdaris! Vous parlez à un homme qui vous connaît, et qui n'a point oublié le devastateur de sa patrie; ce guerrier, qui fut mon ennemi, répare enfin ses anciennes offenses en vous envoyant ici. » Cet ermite était né en Sicile. Ce pieux entretien durait encore lorsque cinq guerriers musulmans, sortis de la ville, s'avancèrent avec confiance vers la montagne. Tancrède ne chercha point à éviter le combat; trois des assaillants tombent sous ses coups; les deux autres s'enfuient vers la ville. Sans hâter ni ralentir sa marche, Tancrède vient ensuite rejoindre le gros de l'armée qui s'avancait nu-pieds, la plupart, et s'approchait de la sainte cité en chantant ces paroles d'Isaïe : *Jérusalem, lève tes yeux, et vois le libérateur qui vient briser tes fers!*

Dès le lendemain de leur arrivée les croisés s'occupèrent de former le siège de la place. Une esplanade couverte d'oliviers s'étend sur le côté septentrional. Godefroi de Lorraine, Robert de Normandie, Robert de Flandre dressèrent leurs tentes au milieu de cette esplanade; leur camp s'étendait entre la grotte de Jérémie et les sépulcres des rois. Tancrède planta ses pavillons à la droite de Godefroi et des deux Robert. Après le camp de Tancrède venait celui de Raymond, comte de Toulouse, en face de la porte du couchant. Cette position ne lui permettant pas de concourir utilement au siège, il transporta une partie de son camp vers le côté méridional de la ville, sur le mont Sion, au lieu même où Jésus-Christ avait célébré la Pâque avec ses disciples. Alors, comme au-

¹ Robert. Monach., l. 8, p. 74. Albert. Aquens., p. 273.

jourd'hui, la partie du mont Sion qui ne se trouvait pas enfermée dans la ville présentait peu d'étendue. Les croisés qui s'y étaient établis pouvaient être atteints par les flèches lancées du haut des tours et des remparts. Les dispositions militaires des chrétiens laissaient libres les côtés de la ville défendus au midi par la vallée de Gihon ou de Siloé, à l'orient par la vallée de Josaphat. La cité sainte ne fut donc investie qu'à moitié par les pèlerins ; seulement on avait établi sur le mont des Olives un camp de surveillance.

Autour de Jérusalem chaque pas que faisaient les pèlerins leur rappelait un souvenir cher à la religion. Ce territoire révérend des chrétiens n'avait point de vallée, point de rocher qui n'eût un nom dans l'histoire sacrée. Tout ce qu'ils voyaient réveillait ou échauffait leur piété et leur zèle. Ils ne pouvaient surtout détacher leurs regards de la ville sainte et gémissaient sur l'état d'abaissement où elle était tombée. Cette cité, jadis si superbe, semblait ensevelie dans ses propres ruines. Avec ses maisons carrées, sans fenêtres et surmontées d'une terrasse plate, elle s'offrait aux yeux des croisés comme une masse énorme de pierres entassées entre des rochers. On n'apercevait çà et là dans son enceinte que quelques cyprès, quelques palmiers, parmi lesquels s'élevaient des clochers dans le quartier des chrétiens et des mosquées dans celui des infidèles. Dans les vallons et sur les cotéaux voisins de la ville, que les antiques traditions représentaient comme couverts de jardins et d'ombrages, croissaient avec peine des oliviers épars et l'arbuste épineux du *rhamnus*. L'aspect de ces campagnes stériles, de ces rochers fendus, de ce sol pierreux et rougeâtre, de cette nature brûlée par le soleil, présentait partout aux pèlerins des images de deuil et mêlait une sombre tristesse à leurs sentiments religieux. Il leur semblait entendre la voix des prophètes qui avaient annoncé la servitude et les malheurs de la cité de Dieu, et, dans l'ardeur de leur dévotion, ils croyaient être appelés à lui rendre son éclat et sa splendeur.

Ce qui enflamma encore le zèle des croisés pour la délivrance de la ville sainte, ce fut l'arrivée parmi eux d'un grand nombre

de chrétiens sortis de Jérusalem, et qui, privés de leurs biens, chassés de leurs maisons, venaient chercher des secours et un asile au milieu de leurs frères d'Occident. Ces chrétiens racontaient les persécutions qu'avaient fait essuyer les musulmans à tous ceux qui adoraient Jésus-Christ. Les femmes, les enfants, les vieillards étaient retenus en otage ; les hommes en état de porter les armes se voyaient condamnés à des travaux qui surpassaient leurs forces. Le chef du principal hospice des pèlerins avait été jeté dans les fers avec un grand nombre de chrétiens. On avait pillé les trésors des églises pour fournir à l'entretien des soldats musulmans. Le patriarche Siméon s'était rendu dans l'île de Chypre pour y implorer la charité des fidèles et sauver son troupeau menacé de la destruction s'il ne payait point l'énorme tribut imposé par les oppresseurs de la ville sainte. Chaque jour, en effet, les chrétiens de Jérusalem étaient accablés de nouveaux outrages, et plusieurs fois les infidèles avaient formé le projet de livrer aux flammes et de détruire de fond en comble le saint sépulcre et l'église de la Résurrection.

Les chrétiens fugitifs, en faisant aux pèlerins ces douloureux récits, les exhortaient à presser l'attaque de Jérusalem ; mais il y avait dans la ville une garnison musulmane de quarante mille hommes ; de plus, vingt mille habitants avaient pris les armes ; cela faisait une armée plus considérable que celle des croisés. Ceux-ci n'avaient ni échelles ni machines de guerre. Toutefois, entraînés par leur ardeur belliqueuse et par les exhortations de l'ermite du mont des Olives, ils tentent un assaut dès les premiers jours. Déjà l'avant-mur s'était écroulé sous leurs coups ; mais la muraille intérieure leur oppose un obstacle invincible. Il ne se trouve qu'une seule échelle qui puisse atteindre à la hauteur des murs. Quelques braves parviennent jusqu'au sommet de la muraille et combattent corps à corps avec les Égyptiens, stupéfaits d'un tel courage ; mais les premiers des assaillants, accablés par le nombre, ne purent être secourus par leurs compagnons, et ne trouvèrent qu'une mort glorieuse sur les murs qu'ils avaient fran-

chis. Il fallut revenir au camp et aviser au moyen de se procurer des machines de guerre. Plusieurs détachements furent envoyés à la découverte. Le hasard leur fit trouver, au fond d'une caverne, de grosses poutres qui furent transportées dans le camp. On démolit les maisons et même les églises du voisinage qui n'avaient point été livrées aux flammes, et tout le bois échappé aux ravages des ennemis fut employé à la construction des machines.

Cependant les travaux du siège ne répondaient point à l'impatience des croisés et ne pouvaient prévenir les maux qui menaçaient encore l'armée chrétienne. Les plus grandes chaleurs de l'été avaient commencé au moment où les pèlerins étaient arrivés devant Jérusalem. Le torrent de Cédron était desséché; toutes les citernes du voisinage avaient été comblées ou empoisonnées. La fontaine de Siloé, qui coulait par intervalles, ne pouvait suffire à la multitude des pèlerins. Sous un ciel de feu, au milieu d'une contrée aride, l'armée chrétienne se trouva bientôt en proie à toutes les horreurs de la soif. On chercha tous les moyens de se procurer l'eau nécessaire. Les habitants du pays en apportaient dans des outres qu'ils avaient puisée dans de vieilles citernes ou dans des marais; mais elle était si fétide que les chevaux mêmes refusaient d'en boire. Plusieurs croisés en moururent. Les plus fervents, n'attendant plus que la mort, s'approchaient des remparts de Jérusalem, en baisaient respectueusement les pierres et disaient en pleurant : « O Jérusalem! reçois nos soupirs. Que tes murailles tombent sur nous, et que la sainte poussière qui t'environne recouvre nos ossements! »

Tandis que les chrétiens déploraient leur misère et se désolaient surtout de n'avoir point assez de machines de guerre pour livrer un assaut; il leur arriva tout à coup un secours qu'ils n'espéraient point. On apprit dans le camp qu'une flotte génoise était entrée au port de Joppé, chargée de munitions et de provisions de toute espèce. Cette nouvelle rendit quelque joie à la multitude des pèlerins. Un corps de trois cents hommes, commandé par Raymond Pelet, partit du camp pour aller au-devant du convoi que le

Ciel semblait envoyer à l'armée chrétienne. Ces trois cents croisés, après avoir, dans le voisinage de Lydda, battu et dispersé les musulmans, entrèrent dans la ville de Joppé, abandonnée par ses habitants. La flotte chrétienne avait été surprise et brûlée par celle des infidèles; mais on avait eu le temps d'en retirer des vivres et une grande quantité d'instruments propres à construire des machines de guerre; tout ce qu'on avait pu sauver fut transporté au camp des chrétiens. Ce convoi, attaqué plusieurs fois par les infidèles, arriva sous les murs de Jérusalem, suivi d'un grand nombre d'ingénieurs et de charpentiers génois, dont la présence ranima l'émulation et le courage parmi les assiégeants. Quelque temps après, Tancrede, conduisant une troupe de croisés à quelques lieues de Jérusalem, découvrit une grande forêt vers le territoire de Samarie et de Gabaon, d'où l'on tira dès lors tout le bois nécessaire. Les préparatifs de l'attaque se pressaient avec une incroyable activité; tout le monde, les princes eux-mêmes, mettait la main à l'œuvre. Chaque jour des machines formidables s'élevaient et menaçaient les remparts des musulmans. Leur construction était dirigée par Gaston de Béarn, dont les historiens vantent la bravoure et l'habileté. Parmi ces machines on remarquait trois énormes tours d'une structure nouvelle; chacune de ces tours avait trois étages, le premier destiné aux ouvriers qui en dirigeaient les mouvements, le second et le troisième aux guerriers qui devaient livrer un assaut. Ces trois forteresses roulantes s'élevaient plus haut que les murailles de la ville assiégée. On avait adapté au sommet une espèce de pont-levis qu'on pouvait abattre sur les remparts et qui devait offrir un chemin pour pénétrer jusque dans la place.

En même temps les évêques et les prêtres, se répandant dans les divers quartiers, exhortaient les pèlerins à la pénitence et à la concorde. Le solitaire du mont des Olives vint ajouter ses exhortations à celles du clergé, et, s'adressant aux princes et au peuple : « Vous qui êtes venus, leur dit-il, des régions de l'Occident pour adorer Jésus-Christ sur son tombeau, aimez-vous comme

des frères et sanctifiez-vous par le repentir et les bonnes œuvres. Si vous obéissez aux lois de Dieu il vous rendra maîtres de la ville sainte ; si vous lui résistez toute sa colère tombera sur vous. » Le solitaire conseilla aux croisés de faire une procession autour de Jérusalem, en invoquant la miséricorde et la protection du Ciel.

Tous s'empressèrent de suivre ce conseil, qu'ils regardaient comme le langage de Dieu même. Après trois jours d'un jeûne rigoureux ils sortirent en armes de leurs quartiers et marchèrent, les pieds nus, la tête découverte, vers les murailles de la sainte cité. Ils étaient devancés par leurs prêtres vêtus de blanc, qui portaient les images des saints et chantaient des psaumes et des cantiques. Les enseignes étaient déployées, le bruit des timbales et des trompettes retentissait au loin. C'est ainsi que les Hébreux avaient fait autrefois le tour de Jéricho, dont les murailles s'étaient écroulées au son d'une musique belliqueuse.

Les croisés, partis du camp de Godefroi, au nord de la ville sainte, descendirent dans la vallée de Josaphat, passèrent entre le tombeau de la Vierge et le jardin des Olives, et montèrent ensuite les hauteurs sacrées de l'Ascension. Lorsqu'ils furent arrivés sur le sommet de la montagne le plus imposant spectacle se découvrit à leurs yeux : à l'orient la mer Morte se dessinait dans la vallée de Jéricho comme un brillant miroir, et le Jourdain comme un ruban argenté ; les montagnes d'Arabie s'étendaient à l'horizon comme des remparts azurés ; à l'occident les pèlerins contemplaient à leurs pieds Jérusalem et les pâles collines de la Judée. Assemblés dans le même lieu où Jésus-Christ monta au ciel et sur lequel on montrait encore les vestiges de ses pas, ils entendirent les dernières exhortations des prêtres et des évêques.

Arnould de Rohes, chapelain du duc de Normandie, leur adressa un discours pathétique et les conjura de redoubler de zèle et de persévérance. En terminant son discours il se tourna vers Jérusalem. « Vous voyez, leur dit-il, l'héritage de Jésus-Christ foulé par les impies ; voici enfin le digne prix de

tous vos travaux, voici les lieux où Dieu vous pardonnera toutes vos fautes et bénira toutes vos victoires. « A la voix de l'orateur les défenseurs de la croix s'humiliaient devant Dieu et tenaient leurs regards attachés sur Jérusalem.

Comme Arnould les invitait, au nom de Jésus-Christ, à oublier les injures, à se chérir les uns les autres, Tancrede et Raymond, qui avaient eu entre eux de longs démêlés, s'em brassèrent en présence de toute l'armée chrétienne. Les soldats et les autres chefs suivirent leur exemple. Les plus riches promirent de soulager par leurs aumônes les pauvres et les orphelins qui portaient la croix. Tous oublièrent leurs discordes et jurèrent de rester fidèles aux préceptes de la charité évangélique.

Pendant que les croisés se livraient ainsi aux transports de leur piété, les assiégés, rassemblés sur les remparts de Jérusalem, élevaient en l'air des croix qu'ils profanaient par leurs outrages ; ils insultaient par leurs gestes et leurs clameurs aux cérémonies des chrétiens. « Vous entendez, leur dit alors l'ermite Pierre, vous entendez les menaces et les blasphèmes des ennemis du vrai Dieu ; jurez de défendre Jésus-Christ persécuté, crucifié une seconde fois par les infidèles. Vous le voyez qui expire de nouveau sur le Calvaire pour racheter vos péchés ! » A ces mots le cénobite est interrompu par des gémissements et des cris d'indignation. Toute l'armée brûle de venger les outrages du Fils de Dieu. « Oui, j'en jure par votre piété, poursuit l'orateur, j'en jure par vos armes, le règne des impies touche à son terme. L'armée du Seigneur n'a plus qu'à paraître, et tout ce vain amas de musulmans se dissipera comme l'ombre. Aujourd'hui encore pleins d'orgueil et d'insolence, demain vous les verrez saisis de terreur, et, sur ce Calvaire où vous allez monter à l'assaut, ils seront devant vous comme ces gardiens du sépulcre qui sentirent leurs armes s'échapper de leurs mains et tombèrent morts de frayeur lorsqu'un tremblement de terre annonça la présence d'un Dieu ressuscité. Encore quelques moments, et ces murailles, trop longtemps l'abri du peuple infidèle, deviendront la de-

meure des chrétiens; ces mosquées, qui s'élèvent sur des ruines chrétiennes, serviront de temples au vrai Dieu, et Jérusalem n'entendra plus que les louanges du Seigneur ! »

A ces dernières paroles de Pierre les plus vifs transports éclatent parmi les croisés; ils s'exhortent les uns les autres à supporter ensemble des fatigues et des maux dont ils allaient enfin recevoir la glorieuse récompense. Les chrétiens descendent du mont des Olives pour regagner leur camp, et, prenant leur route vers le midi, ils traversent la vallée de Siloé et passent près de la piscine où Jésus-Christ rendit la vue à l'aveugle-né; ils s'avancent sur la montagne de Sion, où d'autres souvenirs viennent ajouter à leur enthousiasme. Dans cette course pieuse la troupe des pèlerins se trouva souvent exposée aux traits que lançaient les assiégés du haut des murailles, et plusieurs, frappés d'un coup mortel, expirèrent au milieu de leurs frères, bénissant Dieu et implorant sa justice contre les ennemis de la foi. Vers le soir l'armée chrétienne revint dans ses quartiers en répétant ces paroles du prophète : « Ceux d'Occident craindront le Seigneur, et ceux d'Orient verront sa gloire. » Rentrés dans leur camp la plupart des pèlerins passent la nuit en prières; les chefs et les soldats confessent leurs péchés aux pieds de leurs prêtres et reçoivent, dans la communion, le Dieu dont les promesses les remplissaient de confiance et d'espoir.

C'était le 14 juillet 1099, à la pointe du jour; les clairons et les trompettes annoncent aux chrétiens impatients l'assaut général. Les hommes, les machines de guerre, tout s'ébranle à la fois. Les tours roulantes s'approchent des murailles. Sur la plus haute plate-forme de la sienne on voyait Godefroi, accompagné de son frère Eustache et de Baudouin du Bourg. Il animait les siens par son exemple, et chacun des javelots qu'il lançait, disent les historiens du temps, tous unanimes à nous le représenter comme le plus grand entre tant de grands capitaines, portait la mort parmi les Sarrasins. Raymond, Tancrede, les deux Robert combattaient également au milieu de leurs soldats; tous étaient animés de la même ardeur; tous, mé-

prisant également le danger, brûlaient du même désir de planter enfin la croix sur les murs de Jérusalem. L'assaut avait duré déjà douze heures entières lorsque la nuit vint séparer les combattants.

La nuit se passa de part et d'autre dans les plus vives inquiétudes; chacun déplorait ses pertes et tremblait d'en essayer de nouvelles. Les musulmans redoutaient une surprise; les croisés craignaient que les musulmans ne brûlassent les machines qu'ils avaient laissées au pied des remparts. Les assiégés s'occupèrent sans relâche de réparer les brèches faites à leurs murailles; les assiégeants, de mettre leurs machines en état de servir pour un nouvel assaut. Le jour suivant ramena les mêmes combats et les mêmes dangers que la veille.

Les chefs cherchaient par leurs discours à relever le courage des croisés. Les prêtres et les évêques parcouraient les tentes des soldats en leur annonçant les secours du Ciel. L'armée chrétienne, pleine d'une nouvelle confiance dans la victoire, parut sous les armes et s'avança en silence vers les lieux de l'attaque; le clergé marchait en procession autour de la ville sainte.

Le premier choc fut terrible. Les chrétiens, irrités de la résistance qu'ils avaient trouvée la veille, combattaient avec fureur. Les musulmans, qui avaient appris l'arrivée d'une armée égyptienne, combattaient avec une ardeur pareille. Du haut de leurs tours et de leurs remparts ils lancent sur les assaillants des torches enflammées, des pots de feu grégeois. Tant de dangers ne font qu'animer le courage des chrétiens, qui se pressent en foule au pied de ces murailles, que les uns s'efforcent d'ébranler tandis que les autres tentent de les escalader.

Monté, comme la veille, sur sa forteresse roulante, que distinguait une brillante croix placée à son sommet, Godefroi surtout portait la confusion et le ravage dans les rangs ennemis par l'incessante activité de son attaque. Furieux à la vue de cette croix qui semblait les défier, les musulmans réunirent contre le duc de Lorraine tous leurs efforts et dirigèrent contre sa forteresse tous les traits et tous les projectiles enflammés que

vomissaient sans cesse leurs redoutables machines. Intrépide et calme cependant au milieu du danger, entouré de morts et de mourants, ayant déjà vu tomber à ses pieds son écuyer et plusieurs de ses soldats qui l'environnaient, ce vaillant chef continuait à donner ses ordres, à encourager les siens et à lancer contre les infidèles ses formidables javelots. Les pertes qu'il leur fit essuyer devinrent bientôt si grandes que, dans leur désespoir, ils forcèrent à monter sur les murailles deux de leurs plus fameuses magiciennes, afin de l'arrêter par leurs enchantements; mais tous les charmes de l'enfer ne purent les préserver elles-mêmes de la mort qu'elles invoquaient contre leur ennemi. Atteintes toutes deux à la fois d'une pierre d'une grosseur énorme, elles en sont également écrasées et périssent avant d'avoir pu achever leurs conjurations.

C'était le vendredi, jour consacré à la Passion du Sauveur; c'était vers trois heures, moment où le Sauveur s'était écrié sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Les chrétiens éprouvèrent un sentiment semblable. Toutes leurs machines étaient en feu; ils manquaient d'eau, et surtout de vinaigre, qui seul pouvait éteindre l'espèce de feu lancé par les musulmans. En vain les plus braves s'exposaient aux plus grands dangers pour prévenir la ruine des tours de bois et des héliers; ils tombaient ensevelis sous des débris, et la flamme dévorait jusqu'à leurs boucliers et leurs vêtements. Plusieurs des guerriers les plus intrépides avaient trouvé la mort au pied des remparts; un grand nombre de ceux qui étaient montés sur les tours roulantes avaient été mis hors de combat; les autres, couverts de sueur et de poussière, accablés sous le poids des armes et de la chaleur, commençaient à perdre courage. Les musulmans, qui s'en aperçoivent, jettent de grands cris de joie; dans leurs blasphèmes ils reprochent aux chrétiens d'adorer un Dieu qui ne peut les défendre. Les chrétiens déplorent leur sort, et, se croyant abandonnés par Jésus-Christ, restaient immobiles sur le champ de bataille.

Mais le combat allait bientôt changer de

face. Tout à coup les croisés voient paraître sur le mont des Olives un cavalier agitant un bouclier et donnant à l'armée chrétienne le signal pour entrer dans la ville. Godefroi et Raymond, qui l'aperçoivent des premiers et en même temps, s'écrient que saint Georges vient au secours des chrétiens. La vue du cavalier céleste embrase les chrétiens d'une nouvelle ardeur; ils reviennent à la charge; les femmes mêmes, les enfants, les malades accourent dans la mêlée, apportent de l'eau, des vivres, des armes, réunissent leurs efforts à ceux des soldats pour approcher des remparts les tours roulantes, effroi des ennemis. Celle de Godefroi s'avance au milieu d'une terrible décharge de pierres, de traits, de feu grégeois, et laisse tomber son pont-levis sur la muraille. Des dards enflammés volent en même temps contre les machines des musulmans, contre les sacs de paille et les ballots de laine qui recouvraient les derniers murs de la ville. Le vent allume l'incendie et pousse la flamme contre les musulmans. Ceux-ci, enveloppés de tourbillons de feu et de fumée, reculent à l'aspect des lances et des épées des chrétiens. Godefroi, précédé des deux frères, Léthalde et Engelbert de Tournai, suivi de Baudouin du Bourg, de son frère Eustache et de plusieurs autres, enfonce les ennemis, les poursuit et s'élance sur leurs traces dans Jérusalem. Tous les braves qui combattaient sur la plate-forme de la tour suivent leur intrépide chef, pénètrent avec lui dans les rues et massacrent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage.

En même temps le bruit se répand dans l'armée que le saint pontife Adhémar et plusieurs croisés morts pendant le siège viennent de paraître à la tête des chrétiens et d'arborer les drapeaux de la croix sur les tours de Jérusalem. Tancred et les deux Robert, animés par ce récit, font de nouveaux efforts et se jettent enfin dans la place. Une foule de braves les suivent de près; les uns entrent par une brèche demi-ouverte, les autres escaladent les murs avec des échelles, plusieurs s'élancent du haut des tours de bois. Les musulmans fuient de toutes parts, et Jérusalem retentit du cri de victoire des croisés : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* Les com-

pagnons de Godefroi et de Tancrède font enfoncer à coups de hache la porte Saint-Étienne, et la ville est ouverte à la foule des croisés, qui se pressent à l'entrée et se disputent l'honneur de porter les derniers coups aux infidèles. Raymond de Toulouse, qui avait éprouvé le plus de résistance, escalade enfin les murs avec les siens. Rien ne peut arrêter leur attaque impétueuse; ils dispersent les musulmans, qui vont se réfugier avec leur émir dans la forteresse de David, et bientôt tous les croisés réunis dans Jérusalem s'embrassent, pleurent de joie et ne songent plus qu'à poursuivre leur victoire.

Cependant le désespoir a rallié un moment les plus braves des Égyptiens; ils fondent sur les chrétiens, qui s'avançaient en désordre et couraient au pillage. Ceux-ci commençaient à reculer devant l'ennemi qu'ils avaient vaincu lorsqu'un d'entre eux ranime leur courage, se met à leur tête et porte de nouveau la terreur parmi les infidèles. Dès lors les musulmans sont massacrés dans les rues, dans les maisons; ils se réfugient dans la mosquée d'Omar; les vainqueurs, fantassins et cavaliers, y entrent pêle-mêle avec eux. Au milieu du plus horrible tumulte on n'entend que des gémissements et des cris de mort; les vainqueurs marchaient sur des monceaux de cadavres pour atteindre ceux qui cherchaient vainement à fuir. Raymond d'Agiles, témoin oculaire, dit que, dans le temple et sous le portique de la mosquée, le sang s'élevait jusqu'aux genoux et jusqu'au frein des chevaux, et, ce jour et les jours suivants, soixante-dix mille musulmans périrent par le glaive.

D'un autre côté on voyait un spectacle bien différent : c'était celui des chrétiens de Jérusalem, dont les croisés venaient de briser les fers. A peine la ville venait-elle d'être conquise qu'on les vit accourir au-devant des vainqueurs; ils partageaient avec eux les vivres qu'ils avaient pu dérober à la recherche des musulmans; tous remerciaient ensemble le Dieu qui avait fait triompher les soldats de la croix. L'ermite Pierre, qui, cinq ans auparavant, avait promis d'armer l'Occident pour la délivrance des fidèles de Jérusalem, dut jouir alors du spectacle de leur recon-

naissance et de leur joie. Les chrétiens de la ville sainte, au milieu de la foule des croisés, semblaient ne chercher, ne voir que le généreux cénobite qui les avait visités dans leurs souffrances et dont toutes les promesses venaient d'être accomplies. Ils se pressaient en foule autour de l'ermite vénérable; c'est à lui qu'ils adressaient leurs louanges, c'est lui qu'ils proclamaient leur libérateur; ils lui racontaient les maux qu'ils avaient soufferts pendant son absence; ils pouvaient à peine croire ce qui se passait sous leurs yeux, et, dans leur enthousiasme, ils s'étonnaient que Dieu se fût servi d'un seul homme pour soulever tant de nations et pour opérer tant de prodiges.

A la vue de leurs frères qu'ils avaient délivrés les pèlerins se rappelèrent sans doute qu'ils étaient venus pour adorer le tombeau de Jésus-Christ. Le pieux Godefroi, qui s'était abstenu du carnage après la victoire, quitta ses compagnons, et, suivi de trois serviteurs, se rendit sans armes et les pieds nus à l'église du Saint-Sépulcre. Bientôt la nouvelle de cet acte de dévotion se répand dans l'armée chrétienne; aussitôt toutes les vengeances, toutes les fureurs s'apaisent; les croisés se dépouillent de leurs habits sanglants, font retentir Jérusalem de leurs sanglots, et, conduits par le clergé, marchent ensemble, les pieds nus, la tête découverte, vers l'église de la Résurrection.

Lorsque l'armée chrétienne fut ainsi réunie autour du saint tombeau la nuit commençait à tomber. Le silence régnait sur les places publiques et sur les remparts; on n'entendait plus dans la ville sainte que les cantiques de la pénitence et ces paroles d'Isaïe : « Vous qui aimez Jérusalem, réjouissez-vous avec elle. » Les croisés montrèrent alors une dévotion si vive et si tendre qu'on eût dit que ces hommes, qui venaient de prendre une ville d'assaut et de faire un horrible carnage, sortaient d'une longue retraite et d'une profonde méditation sur nos mystères.

C'est qu'en effet la croisade n'est autre chose que le mystère de la croix, médité et réalisé, mis en pensée et en action dans toute son étendue, notamment dans ses résultats, non plus seulement par un individu ni par

une nation seule, mais par la chrétienté entière, mais par tout le corps mystique du Christ, crucifié et ressuscité. Le Christ, selon lui-même, devait souffrir, mais entrer ainsi dans sa gloire. Selon David il devait être persécuté et bafoué, abreuvé de fiel et de vinaigre, avoir les pieds et les mains percés, avoir ses vêtements partagés et sa robe tirée au sort ; mais tous les confins de la terre devaient se tourner vers lui, toutes les familles des peuples devaient l'adorer ; à lui devait être l'empire, il devait dominer sur les nations. Selon Isaïe il devait être rassasié d'opprobres, brisé pour nos crimes ; mais pour cela même il devait avoir une longue postérité, partager les dépouilles des forts, recevoir les nations pour héritage, frapper la terre de la verge de sa bouche, faire habiter ensemble le loup et l'agneau, le lion et la brebis, sous la conduite d'un enfant ; il devait élever son étendard à la vue des nations, les nations devaient accourir et lui adresser leurs hommages, son sépulcre devait être glorieux. Selon le disciple bien-aimé, cet Agneau, immolé depuis l'origine du monde, devait avoir une épée à deux tranchants pour frapper les nations rebelles ; il devait les gouverner avec une verge de fer et les fouler dans le pressoir ; il devait, avec ses saints et ses anges, juger et punir la grande Babylone, Rome idolâtre, dont l'empire antichrétien de Mahomet n'est qu'une transformation amoindrie ; mais ses serviteurs et ses combattants devaient être distingués par son signe, le signe du Fils de l'homme, le *thau* du prophète Ezéchiel ; le *thau* qui, primitivement, avait la forme d'une croix ; le *thau*, dernière lettre de l'alphabet hébreu, parce que le Christ crucifié est la fin de toutes choses ; le *thau* qui, en hébreu, est la première lettre du mot *crucifié*. Et dans une de ces exécutions de la justice divine par l'Agneau et son armée, le sang des coupables punis devait monter jusqu'au frein des chevaux.

Or, la croisade, n'est-ce pas tout cela ? N'est-ce pas la chrétienté entière réunie sous la croix pour souffrir et combattre ? N'est-ce pas le Christ, autrefois seul, rejeté de son peuple même, qui maintenant a réuni les principales nations de la terre, le loup et l'agneau, le lion et la brebis, le Franc, le Goth, le Van-

dale, l'Anglais, le Lombard, l'Italien, le Gaulois, le Grec, le Syrien, les nations autrefois les plus barbares ou les plus policées ; qui les a réunies à la voix d'un enfant, à la voix d'un Pape désarmé, à la voix d'un Pierre l'Ermite ; qui les a réunies sous son étendard, la croix ; qui les a réunies pour souffrir et combattre, comme le Christ souffrant et mourant, pour combattre et vaincre, comme le Christ ressuscité et triomphant ? Voyez cette humanité chrétienne qui s'est attachée à la croix plus encore qu'elle ne s'est attaché la croix. Combien de fois, au milieu des tristesses, des abandons, des angoisses qu'elle éprouve, ne dit-elle pas comme le Christ agonisant : « Mon Père, s'il est possible que ce calice de douleur s'en aille ! Cependant que votre volonté soit faite et non pas la mienne. Dieu le veut ! En avant, marchons ! » Combien de fois, comme le Christ mourant, n'a-t-elle pas dit ou été tentée de dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée ? » Mais, comme lui, elle finissait par dire : « Mon Père, je recommande mon âme entre vos mains ! » C'est par ces souffrances et ces combats qu'elle a vaincu les ennemis de Dieu et de son Christ, qu'elle a enlevé et conquis de force la Jérusalem terrestre, comme on n'enlève que par la force la Jérusalem céleste. La possession de la Jérusalem d'ici-bas ne durera qu'un temps, parce qu'elle n'est qu'une figure passagère de la Jérusalem d'en haut. Les croisés, nos ancêtres du onzième siècle le comprenaient bien. Leur désir était sans doute de conquérir la Jérusalem de la terre ; mais leur désir plus élevé encore était de souffrir et de mourir en ceci pour conquérir la Jérusalem du ciel.

Bientôt après la conquête de Jérusalem cette ville présenta un nouveau spectacle ; dans l'espace de quelques jours elle avait changé d'habitants, de loi et de religion. Avant le dernier assaut on était convenu, suivant la coutume des croisés dans leurs conquêtes, que chaque guerrier resterait le maître et le possesseur de la maison ou de l'édifice dans lequel il se présenterait le premier. Une croix, un bouclier ou tout autre signe placé sur une porte était pour chacun des vainqueurs le titre de sa possession. Ce droit de propriété fut respecté par des soldats avides de pillage, et

l'on vit tout à coup régner le plus grand ordre dans une ville qui venait d'être livrée à toutes les horreurs de la guerre. Une partie des trésors enlevés aux infidèles fut employée à soulager les pauvres et les orphelins, à décorer les autels de Jésus-Christ qu'on venait de relever dans la cité sainte. Les lampes, les candélabres d'or et d'argent, les riches ornements qui se trouvaient dans la mosquée d'Omar devinrent le partage de Tancred. Il partagea ces richesses immenses avec le duc de Lorraine, qu'il avait choisi pour son seigneur.

Mais les croisés détournèrent bientôt leurs regards des trésors promis à leur valeur pour admirer une conquête plus précieuse à leurs yeux : c'était la vraie croix enlevée par Cosroès et rapportée à Jérusalem par Héraclius. Les chrétiens enfermés dans la ville l'avaient dérobée, pendant le siège, aux regards des musulmans ; son aspect excita les plus vifs transports parmi les pèlerins. *De cette chose, dit une vieille chronique, furent les chrétiens si joyeux comme s'ils eussent vu le corps de Jésus-Christ pendu dessus icelle.* Elle fut proménée en triomphe dans les rues de Jérusalem et replacée ensuite dans l'église de la Résurrection.

Dix jours après leur victoire les croisés s'occupèrent de relever le trône de David et de Salomon et d'y placer un chef qui pût conserver et maintenir une conquête que les chrétiens venaient de faire au prix de tant de sang. Après plusieurs conseils entre les chefs, il fut décidé que le roi serait choisi par un conseil composé de dix hommes les plus recommandables du clergé et de l'armée. On ordonna des prières, des jeûnes et des aumônes pour que le Ciel daignât présider à la nomination qui allait se faire. Ceux qui étaient appelés à choisir le roi de Jérusalem jurèrent, en présence de l'armée chrétienne, de n'écouter aucun intérêt, aucune affection particulière, et de couronner la sagesse et la vertu. Ces électeurs mirent le plus grand soin à étudier l'opinion de l'armée sur chacun des chefs. Guillaume de Tyr rapporte qu'ils allèrent jusqu'à interroger les familiers et les serviteurs de tous ceux qui avaient des prétentions à la couronne de Jérusalem, et qu'ils leur firent prêter serment de révéler tout ce

qu'ils savaient sur leurs mœurs, le caractère et les penchants les plus secrets de leurs maîtres. Les serviteurs de Godefroi de Bouillon rendirent le témoignage le plus éclatant à ses vertus domestiques, et, dans leur sincérité naïve, ils ne lui reprochèrent qu'un seul défaut, celui de contempler avec une vaine curiosité les images et les peintures des églises, et de s'y arrêter si longtemps, même après les offices divins, que souvent il laissait passer l'heure du repas et que les mets préparés pour sa table se refroidissaient et perdaient leur saveur¹.

Enfin les électeurs, après avoir mûrement délibéré et pris toutes les informations nécessaires, proclamèrent Godefroi, duc de Lorraine. Cette nomination causa la plus vive joie dans l'armée chrétienne, qui remercia le Ciel de lui avoir donné pour chef et pour maître celui qui l'avait si souvent conduite à la victoire. Les croisés le conduisirent en triomphe à l'église du Saint-Sépulcre, où il prêta serment de respecter les lois de l'honneur et de la justice. Godefroi refusa le diadème et les marques de la royauté, en disant qu'il n'accepterait jamais une couronne d'or dans une ville où le Sauveur du monde avait été couronné d'épines ; il se contenta du titre modeste de défenseur et de baron du Saint-Sépulcre. C'était la pensée de son ancêtre Charlemagne, quand il s'intitulait dévot défenseur de l'Eglise de Dieu et humble auxiliaire du Siège apostolique en toutes choses. Au fond c'était la même œuvre. Ce que Charles-Martel avait commencé dans les champs de Poitiers son descendant Godefroi venait de l'achever à Jérusalem, la défense de la chrétienté contre l'empire antichrétien de Mahomet. Tous les peuples chrétiens y avaient contribué, mais avant tout l'épée des Francs.

« Il est croyable, dit un historien de cette époque, Guibert, abbé de Nogent, que Dieu avait spécialement réservé cette gloire à la nation française. Sa fidélité semble l'avoir mérité ; car nous savons que, depuis qu'elle a reçu la foi par la prédication de saint Remi, elle n'a jamais été souillée d'aucune tache d'hérésie, comme l'ont été presque toutes les

¹ Guill. de Tyr, l. 7.

autres nations. Même lorsque les Francs étaient encore idolâtres et qu'ils combattaient pour la conquête des Gaules, on n'a point vu qu'ils aient fait mourir personne pour la foi; au contraire, ils ont toujours marqué beaucoup de respect pour les saintes reliques; mais la prise de Jérusalem a mis le comble à leur gloire. Le nom même de Francs est un éloge; car, continue cet auteur, si nous voyons des Bretons, des Italiens, qui nous paraissent gens de bien et de bonnes mœurs, nous disons, pour leur faire honneur, que ce sont des hommes francs¹. »

Pendant que la France fournissait à la Terre-Sainte tant de héros qui combattaient les ennemis de Jésus-Christ au delà des mers, elle conservait dans son sein de fervents religieux qui levaient les mains pour ces généreux combattants et faisaient la guerre aux vices, ennemis domestiques plus dangereux que les ennemis étrangers. Saint Robert, abbé de Molême, que la Providence avait destiné pour rallumer par sa ferveur le feu sacré qui commençait à s'éteindre dans plusieurs monastères, ne comprit pas d'abord les vues que Dieu avait sur lui; il quitta même le gouvernement de Molême pour vivre dans la solitude. Ses religieux, fâchés de l'avoir perdu, s'adressèrent au Pape, qui l'obligea de retourner à Molême; il obéit, mais il conçut bientôt le dessein de fonder, avec les plus fervents de ses disciples, un nouveau monastère où il pût pratiquer la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur. Il alla en demander la permission à Hugues, archevêque de Lyon, légat du Saint-Siège, et à Odon, comte de Bourgogne, qui la lui accordèrent. Il choisit pour ce dessein une solitude nommée Cîteaux, au diocèse de Chalon-sur-Saône. C'était un désert couvert de bois et d'épines. Ils s'y établirent le jour de Saint-Benoît, 21 mars 1098, commencèrent à défricher le terrain et à s'y loger dans des cellules de bois. L'archevêque de Lyon, voyant que leur pauvreté était extrême et qu'ils ne pourraient subsister dans un lieu si stérile sans le secours de quelque personne puissante, en écrivit au duc de Bourgogne, qui fit achever leurs bâti-

ments de bois, leur fournit longtemps toutes les choses nécessaires et leur donna même abondamment des terres et du bétail. Telle fut l'origine du monastère et de l'ordre de Cîteaux, où nous verrons fleurir tant de saints, et d'où naîtront les religieux si édifiants de nos jours, les Trappistes.

Saint Robert ne s'appliquait, dans son nouveau monastère, qu'à faire revivre l'esprit de saint Benoît, en observant la règle à la rigueur de la lettre, lorsque des ordres supérieurs l'arrachèrent encore à sa chère solitude. L'abbé et les moines qui étaient restés à Molême, ne pouvant se consoler de l'avoir perdu, envoyèrent au Pape Urbain des députés, qui plaidèrent si bien leur cause que le Pape, touché de leurs larmes, donna ordre à Hugues, archevêque de Lyon, d'obliger Robert à retourner à Molême. Ce saint abbé obéit avec une humble soumission, et, après avoir établi le bienheureux Albéric abbé de Cîteaux, il retourna reprendre le gouvernement de Molême. Sa séparation coûta bien des pleurs au nouveau troupeau qu'il avait rassemblé à Cîteaux; mais il consola ses chers disciples par les lettres pleines de tendresse qu'il leur écrivit. « Je vous affligerais trop, leur dit-il dans une de ses lettres, si ma langue pouvait servir de plume, mes larmes d'encre et mon cœur de papier. Il se dessèche, ce cœur, depuis qu'il est séparé de vous, si cependant il a pu en être séparé; car l'éloignement ne sépare point ceux que la charité de Jésus-Christ tient unis. Que Molême jouisse de la présence de mon corps, puisque l'obéissance le veut; elle ne cesse point d'être avec vous. Priez pour elle. Le corps qui est absent vous salue¹. »

Albéric, que Robert établit abbé de Cîteaux à sa place, y maintint toujours la plus exacte régularité et donna une forme au nouvel institut, selon le projet et par les conseils de saint Robert. Les religieux de Cîteaux, ayant donc résolu de pratiquer la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur, firent quelques statuts par lesquels ils s'engagèrent à rejeter tout ce qui paraîtrait contraire à cette règle. Ils arrêtaient qu'ils ne posséderaient pas de

¹ Michaud, *Histoire des Croisades*, t. 4.

¹ *Acta SS.*, 29 avril.

dîmes, attendu que les dîmes sont destinées pour les églises et pour les ecclésiastiques qui les desservent; qu'ils ne bâtiraient leurs monastères que dans des lieux solitaires et éloignés des villes, qu'on ne mettrait que douze religieux dans chaque communauté, qu'ils retrancheraient de leur habillement tout ce qui paraissait superflu, qu'ils ne porteraient pas de fourrures ni de fines étoffes, qu'ils ne se serviraient point de graisse pour assaisonner les mets, et qu'ils ne permettraient pas aux femmes l'entrée de leurs églises. Ils statuèrent aussi que, pour cultiver leurs terres, afin d'avoir de quoi vivre et exercer l'hospitalité, ils recevraient, avec la permission de l'évêque, des frères lais ou convers. Le bienheureux Albéric donna l'habit blanc aux religieux de Cîteaux, hormis le scapulaire, qui demeura noir, et la tradition de l'ordre est qu'il fit ce changement par le commandement de la sainte Vierge, qui voulut qu'un institut qui lui est spécialement dévoué portât cette couleur.

Tandis que saint Robert de Molême et le bienheureux Albéric travaillaient à réformer les moines, un autre Robert, dit d'Arbrissel, travaillait à convertir et à sanctifier les personnes laïques de l'un et de l'autre sexe. C'était le bienheureux Robert, originaire du diocèse de Rennes, d'un lieu nommé aujourd'hui Arbrec-Sec et alors d'Arbrissel, d'où lui est demeuré son surnom. Il naquit avec d'heureuses dispositions pour la piété et une grande inclination pour les sciences. Comme il y avait peu d'habiles maîtres en Bretagne, il alla étudier à Paris et s'y distingua bientôt. Sylvestre de la Guerche, évêque de Rennes, ayant appris les progrès qu'il avait faits dans les lettres et dans la vertu, l'appela auprès de lui et le fit son archiprêtre. Il exerça cette charge importante quatre ans, pendant lesquels il s'employa avec un grand zèle à combattre la simonie et l'incontinence des prêtres. Il se rendit par là odieux à plusieurs personnes du clergé; mais, tandis que son évêque le soutenait, le fruit de ses travaux le consolait des contradictions.

Après la mort de Sylvestre Robert se vit exposé à l'envie et au ressentiment de ceux dont il avait combattu les désordres. Marbode

ou Marbœuf, qui était archidiacre d'Angers, ayant été élu évêque de Rennes, et ne paraissant peut-être pas d'humeur à soutenir ce qu'avait fait son prédécesseur, Robert renonça à l'archiprêtrise et se retira dans une espèce de désert de la forêt de Craon. Sa réputation l'y suivit. Comme il avait un talent singulier pour annoncer la parole de Dieu, on accourait de toutes parts pour s'édifier de ses discours et de la vie austère qu'il menait dans sa solitude. Il rassembla bientôt un grand nombre de compagnons, et il bâtit pour eux l'abbaye de Notre-Dame aux Bois, dont il fut abbé. Il y établit la vie canoniale; mais ce champ était trop resserré pour l'étendue de son zèle. Il parcourut plusieurs provinces voisines, marchant nu-pieds et prêchant la pénitence avec un succès qui répondait au concours prodigieux de ses auditeurs.

Urbain II, étant venu en France sur ces entrefaites et ayant entendu Robert, lui ordonna de prêcher partout la pénitence; ce qu'il fit avec un succès merveilleux. Les peuples accouraient à l'abbaye de Notre-Dame aux Bois pour y entendre ses instructions. Plusieurs saints personnages vinrent s'y ranger sous sa conduite et mener la vie érémitique dans la forêt de Craon; Vital de Martain, Raoul de la Futaie, Pierre de l'Étoile, le bienheureux Renaud, Alleaumé et saint Bernard d'Abbeville, autrement de Tiron, furent de ce nombre. La sainteté de pareils disciples fait beaucoup d'honneur au maître et devient une preuve de la sienne. Tous ces saints solitaires, après avoir sanctifié un grand nombre de personnes qui venaient les chercher dans leur désert, sortirent de leur solitude pour aller eux-mêmes sanctifier le monde, et ils fondèrent tous divers monastères, tant pour des filles que pour des hommes.

Mais Robert d'Arbrissel se distingua entre ses illustres disciples autant par ses austérités que par ses rares talents pour travailler à la conversion des pécheurs. Ce saint homme, ayant reçu ordre du Pape de prêcher la pénitence, sacrifia son attrait pour la solitude à l'obéissance et au salut des âmes. Il parcourut les diocèses voisins, marchant nu-pieds et couvert d'un sac, en prêchant partout la pénitence. Son éloquence, qui était soutenue

par la sainteté de sa vie, fit partout des fruits surprenants. L'homme apostolique était suivi, dans tous les lieux où il allait, d'une foule innombrable de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui, après l'avoir entendu, ne voulaient plus se séparer de lui, pour mener sous sa direction la vie pénitente qu'il leur avait prêchée.

Il y avait parmi cette troupe des femmes mariées, des veuves, des jeunes filles, des clercs et des hommes de toutes les conditions et de tous les âges. Robert craignit que, les hommes se trouvant ainsi avec les femmes, à sa suite, dans ses courses apostoliques, il n'en arrivât quelque désordre, ou que du moins le monde malin n'en soupçonnât; car on commençait à railler de ce qu'il se laissait suivre ainsi par des troupes d'hommes et de femmes. Pour prévenir le scandale et fermer la bouche à la malignité il chercha un lieu solitaire où il pût fixer ses disciples et séparer les deux sexes; il en trouva un sur les confins de l'Anjou et du Poitou, nommé Fontevrault, qui lui parut bien propre à ce dessein. C'était un lieu inculte, plein de buissons et de broussailles, et qui n'était habité que par des bêtes féroces et par des voleurs. Robert en fit la demeure des saints. Il y fit bâtir un grand nombre de cabanes ou de cellules, et, au milieu de ces cellules, un petit oratoire. Il entoura les cellules des femmes d'une bonne clôture, pour ôter toute communication suspecte. Ceux d'entre les hommes qui étaient engagés dans la cléricature furent employés à la psalmodie et à l'office divin; les autres furent occupés à défricher le terrain et à le cultiver pour nourrir la communauté. Pour les femmes, il occupa les plus délicates à la récitation de l'office et à la contemplation, et il appliqua les plus robustes aux exercices de la vie active, propre de leur état.

Le bruit de cet établissement attira bientôt à Fontevrault des personnes de toutes conditions, des vieillards et des jeunes gens, des femmes de la première qualité et des femmes de la lie du peuple, des vierges et même des femmes débauchées qui voulaient faire pénitence. Robert recevait avec bonté tous ceux et toutes celles qui se présentaient pour vi-

vre sous sa direction, et la Providence fournissait libéralement à leurs besoins; car les aumônes qu'on lui envoyait croissaient avec le nombre de ses disciples. Il les nommait les pauvres de Jésus-Christ.

Robert d'Arbrissel, voyant que le nombre des cellules qu'on avait construites n'était pas suffisant et voulant d'ailleurs rendre cet établissement plus stable, fit bâtir à Fontevrault deux grands monastères, un pour les femmes et l'autre pour les hommes. Celui des religieuses était dédié à la sainte Vierge et celui des religieux à saint Jean l'Évangéliste. Il mit trois cents femmes dans le monastère des religieuses destinées pour le chœur; il mit ensemble cent vingt femmes repenties dans un monastère séparé, qu'il nomma la Magdeleine. Il admit même les lépreux qui se présentèrent; mais il les sépara aussi des religieux et les plaça dans un petit monastère qui fut appelé Saint-Lazare. Le bienheureux Robert laissa le soin des bâtiments et des religieuses à une sainte veuve nommée Hersinde, qui s'était une des premières rangée sous sa conduite, et il lui associa Pétronille de Chemillé, qui fut dans la suite la première abbesse de Fontevrault. Telle est l'origine de l'ordre et de la célèbre abbaye de Fontevrault, dont nous verrons plus tard les progrès et la constitution ¹.

A une autre extrémité de la Gaule le bienheureux Heldemare, prêtre, assisté de Conon, qui était aussi prêtre, et d'un laïque nommé Roger, après avoir mené la vie érémitique dans la forêt d'Arouaise, près de Bapaume, y jeta les fondements d'un monastère qui est devenu le chef d'une congrégation de chanoines réguliers renommés pour l'austérité de leur vie. Ils choisirent pour cet établissement un lieu nommé le Tronc-de-Bérenger. Bérenger était un fameux voleur qui avait longtemps infesté cette forêt, et l'on supposait que son cadavre était dans le tronc qui portait son nom. Les voleurs qui succédèrent à Bérenger dans cette forêt avaient un grand respect pour sa mémoire, et ils faisaient semblant d'aller consulter cet arbre pour savoir quelle rançon ils exigeraient de ceux qu'ils

¹ Acta SS., 28 fév.

avaient pris. Heldemare, qui voulut faire un temple du Seigneur de ce qui avait été longtemps une caverne de brigands, bâtit en ce lieu son monastère, et il s'associa en peu de temps des compagnons qui édifièrent tout le pays. Leur vie était fort austère. Ils ne mangeaient point de chair et ne portaient point de linge. Plusieurs collégiales de chanoines embrassèrent dans la suite l'institut d'Arouaise et formèrent une nombreuse congrégation. Le bienheureux Heldemare menait dans sa forêt une vie toute céleste, n'ayant rien à craindre ni des bêtes féroces ni des voleurs, lorsqu'un mauvais clerc, pire que les voleurs et les bêtes féroces, et qui avait fait semblant de vouloir embrasser son institut, l'assassina cruellement, le 13 janvier, vers la fin du onzième siècle¹.

Non loin d'Arouaise se voyait le monastère du mont Saint-Quentin, qui était alors une école de toutes les vertus religieuses. Saint Godefroi, abbé de Nogent-sous-Couci, et depuis évêque d'Amiens, y avait puisé les sentiments de piété qui le rendirent un des plus saints abbés et des plus grands évêques de son temps. Comme ses parents durent sa naissance aux prières de cette pieuse communauté, ils le portèrent au mont Saint-Quentin pour qu'il y reçût le baptême. Dès que cet enfant eut atteint l'âge de cinq ans on l'offrit au monastère et on le revêtit de l'habit monastique. Son père, Frondon, embrassa la vie religieuse au monastère de Nogent, et un de ses frères, nommé Odon, se retira au mont Saint-Quentin, où il se distingua par une grande sobriété et par une si exacte observance du silence que, pendant le carême, il ne proférait pas une seule parole, sinon en se confessant.

Godefroi montrait encore plus de vertu, quoique dans une plus tendre jeunesse. Son amour pour la pauvreté et le recueillement engagea à le nommer procureur de la communauté. La prudence de Godefroi suppléa à l'expérience; il aima l'épargne sans aimer l'avarice. Par son application il rétablit en peu de temps les affaires du monastère, qui étaient en fort mauvais état, paya les dettes,

et se rendit également agréable aux religieux et aux séculiers. Devenu, en 1085, abbé de Nogent-sous-Couci, par la résignation de son prédécesseur, il y fit bientôt fleurir la piété avec le nombre des religieux. C'était un monastère nouvellement fondé en un lieu où il y avait une ancienne église de la Vierge, fort fréquentée des fidèles. Les moines étaient en petit nombre, et ils n'étaient pas fort réguliers. Godefroi ne trouva à Nogent que six religieux avec deux enfants élevés parmi eux; mais il rendit en peu de temps ce monastère très-florissant, et il y reçut plusieurs excellents sujets. Il s'appliqua même à la direction des séculiers, sans négliger celle des religieux, et il conduisit à une grande perfection de pieuses dames qui lui avaient donné leur confiance.

En 1103 on l'élut évêque d'Amiens; mais il fallut lui faire violence pour qu'il acquiescât à son élection. Il entra nu-pieds dans la ville. Lorsqu'il fut arrivé à l'église de Saint-Firmin il adressa au peuple qui était présent un discours fort pathétique. On trouvait dans son palais la maison d'un vrai disciple de Jésus-Christ. Chaque jour il lavait les pieds à treize pauvres et les servait à table. Il s'opposait avec un zèle inflexible aux entreprises des grands, opiniâtrément attachés à leurs désordres. Il attaqua avec vigueur les abus qui régnaient dans son clergé, et, après avoir éprouvé bien des difficultés, il rétablit la réforme dans le monastère de Saint-Valeri. Célébrant les saints mystères le jour de Noël, en présence de Robert, comte d'Artois, qui tenait sa cour à Saint-Omer, il ne voulut point recevoir les offrandes même des princes, parce que leur extérieur était trop mondain. Plusieurs sortirent de l'église et y rentrèrent avec plus de simplicité, pour n'être pas privés de la bénédiction du saint évêque. Il mourut saintement, comme il avait vécu, le 8 novembre 1118, jour auquel l'Église honore sa mémoire¹.

En 1097 fut placé sur le siège du Mans le bienheureux Hildebert, dont nous avons plusieurs écrits. Il naquit à Lavardin, alla prendre des leçons de piété à Cluny, des le-

¹ Acta SS., 13 janv.

¹ Surius et Godescard, 8 novembre.

gons de hautes sciences sous Bérenger, dont toutefois il ne partagea jamais les erreurs. Hoël, évêque du Mans, le mit à la tête de son école cathédrale et le fit son archidiacre. Cet évêque étant mort l'an 1097, le clergé lui donna pour successeur Hildebert. Le nouvel évêque eut bien à souffrir. Le parti d'un compétiteur que soutenait le comte du Mans répandit contre lui d'atroces calomnies, qui inquiétèrent jusqu'au bienheureux Yves de Chartres. Sa conduite exemplaire démentait ces mauvais bruits, lorsqu'il eut à souffrir des révolutions politiques. Le roi d'Angleterre, Guillaume le Roux, s'étant emparé du Maine, voulut obliger l'évêque Hildebert de faire abattre les tours de la cathédrale du Mans, qui commandaient le château de la ville. L'évêque résista avec courage, et, ayant passé pour ce sujet en Angleterre, il se flatta d'avoir fait goûter au roi ses raisons. Cependant ce prince, étant revenu dans le Maine, fit mettre le saint évêque dans une étroite prison, sous prétexte de trahison, et il voulut l'obliger à se purger par l'épreuve du fer chaud.

Hildebert, qui savait que ces sortes d'épreuves étaient défendues par les canons, aimait mieux souffrir toutes les incommodités d'une rude prison que d'en sortir par un moyen illicite. Il ne laissa pas de consulter Yves de Chartres pour savoir de lui si le désir de recouvrer sa liberté, de conserver sa réputation et de regagner les bonnes grâces du roi, ne l'autorisait pas, dans les circonstances, à se justifier par l'épreuve qu'on demandait. Yves lui fit réponse qu'il n'est point permis de se rendre coupable pour défendre son innocence, et que ce serait la perdre que de vouloir la faire connaître par les moyens que les Papes Nicolas I^{er}, Alexandre II Etienne V ont défendu d'employer pour connaître la vérité. « Prenez donc courage, lui dit-il, et ne donnez pas un exemple qui serait nuisible au siècle présent et aux siècles futurs. Si vous souffrez pour la justice, vos souffrances serviront à vous éprouver et à vous purifier, et elles seront un titre pour obtenir miséricorde¹. » Le saint évêque du

Mans demeura ainsi prisonnier jusqu'à la mort de Guillaume le Roux, roi d'Angleterre.

Un autre évêque non moins recommandable était celui de Poitiers. Il se nommait Pierre, et montra une intrépidité vraiment épiscopale dans ses rapports avec le comte de Poitiers, Guillaume IX. C'était un prince voluptueux et violent, qui aimait à dire de bons mots, souvent aux dépens de la religion. Ayant fait construire des cellules auprès d'un château nommé Yvor, il disait qu'il voulait y fonder une abbaye de femmes de mauvaise vie, et il nommait plusieurs dames qu'il destinait pour être supérieures de cette communauté. Il répudia la comtesse Adélaïde, sa femme légitime, et épousa la fille du vicomte de Châtelleraut. Pierre, alors évêque de Poitiers, était un saint prélat qui avait trop de zèle et de courage pour laisser ce scandale impuni. Après avoir souvent et inutilement averti le comte il crut devoir l'excommunier ; mais, comme il commençait à prononcer la formule, le comte, furieux, se jeta sur lui l'épée à la main, en lui disant : « Tu vas mourir de ma main si tu ne me donnes l'absolution. » Le saint évêque, faisant semblant d'avoir peur, lui demanda le temps de lui dire un mot. Le comte l'accorda, et alors il acheva hardiment de prononcer le reste de la formule de l'excommunication ; après quoi, tendant le cou : « Frappez maintenant, lui dit-il, frappez, je suis prêt. » Son courage désarma le comte, qui, voyant sa résolution, lui repartit froidement : « Je ne t'aime point assez pour t'envoyer ainsi au ciel. » Et il se contenta de l'exiler. Ce saint évêque mourut, l'an 1118, dans son exil. Le bienheureux Hildebert le compare à Jean-Baptiste et à Élie, et fait un bel éloge de son zèle intrépide, de ses vertus, de ses talents. Dieu fit éclater la sainteté de son serviteur par un grand nombre de miracles qui s'opérèrent à son tombeau. Le comte de Poitiers, en ayant été informé, dit : « Je me repens de n'avoir pas fait mourir ce saint évêque ; car il m'aurait une grande obligation d'avoir avancé son bonheur¹. »

On voit combien, avec de pareils princes,

¹ Yves, *epist.* 277 et 74.

¹ Guillaume de Malmesbury, l. 5, c. 1.

il fallait des pontifes pleins de zèle et de courage pour que leurs scandales ne pussent corrompre tout le peuple. On le vit par l'exemple du roi Philippe de France. Ce prince avait bientôt oublié les promesses solennelles qu'il avait faites au Pape Urbain II et s'était replongé dans ses désordres avec Bertrade. Cette femme artificieuse se servait du malheureux empire qu'elle avait sur le roi pour disposer à son gré des évêchés et quelquefois pour les vendre au plus offrant. L'Église d'Orléans ressentit les funestes effets de ce criminel trafic. Pour remplacer un indigne évêque qui venait de mourir, le roi y fit élire successivement deux sujets plus indignes l'un que l'autre, parce qu'ils avaient donné de l'argent à la royale prostituée Bertrade. Le premier ayant été déposé par le légat Hugues de Lyon, Balderic, abbé de Bourgueil, se rendit à la cour avec une grosse somme d'argent, pour acheter, par la médiation de Bertrade, l'évêché d'Orléans. Le roi le lui avait promis, et il paraissait qu'on était convenu du prix lorsqu'il s'aperçut que Jean, archidiacre d'Orléans, avait plus de sacs d'argent à offrir, et on lui donna l'évêché à ce prix. L'abbé de Bourgueil se plaignit au roi de ce qu'on l'avait joué ; le roi lui répondit : « Ayez patience ; laissez-moi faire mon profit de celui-ci, ensuite faites-le déposer ; je ferai alors ce que vous souhaitez. » C'est à cet excès d'avilissement que la passion pour une femme adultère dégradait un roi de France ¹.

Le Pape Urbain II, qui avait tant d'autres affaires sur les bras, dissimula la rechute du roi Philippe et son manque de parole. On murmurait, même en France, contre cette mollesse d'Urbain. Pascal II, lui ayant succédé l'an 1099, songea à remédier efficacement à un scandale si public ; ce fut le principal objet de la légation de deux cardinaux, Jean et Benoît. Ils allèrent d'abord trouver le prince pour l'exhorter à renoncer à son péché. Il ne leur donna aucune espérance de changement ; c'est pourquoi ils refusèrent de communiquer avec lui et résolurent de procéder contre lui dans le concile qu'ils

avaient indiqué à Poitiers ; mais, quand on parla dans le concile d'excommunier le roi, Guillaume, comte de Poitiers, qui se sentait coupable des mêmes crimes, conjura instamment les légats de ne pas faire cet affront au roi, son seigneur, et quelques évêques se joignirent à lui. Ils ne purent cependant rien gagner sur les légats, qui parurent inflexibles.

Le comte, voyant ses remontrances inutiles, sortit du concile et fut suivi de quelques évêques et d'un grand nombre d'ecclésiastiques. Les autres n'en montrèrent que plus de courage, et l'on prononça en effet l'excommunication contre le roi et contre Bertrade, sa concubine. Après cette action on commençait les prières pour la conclusion du concile lorsque quelqu'un des laïques qui étaient dans les galeries jeta d'en haut une pierre sur les légats. Il ne les atteignit pas ; mais il cassa la tête à un ecclésiastique qui était à leur côté et qui tomba à la renverse, arrosant de son sang le pavé de l'église. Ce fut comme le signal d'un grand combat que les laïques, tant ceux qui étaient dans l'église que ceux qui étaient à la porte, livrèrent aux Pères du concile, en faisant pleuvoir de toutes parts une grêle de pierres sur eux. Dans le premier mouvement de frayeur quelques prélats prirent la fuite et se sauvèrent comme ils purent ; mais la plupart des autres demeurèrent comme des colonnes immobiles, et ils ôtèrent même leur mitres pour recevoir plus sûrement les coups, s'estimant trop heureux de sceller de leur sang la sentence qu'ils venaient de prononcer. Le bienheureux Robert d'Arbrissel et saint Bernard, alors abbé de Saint-Cyprien et depuis abbé de Tiron, étaient à ce concile, et ils y firent éclater leur courage par l'intrépidité avec laquelle ils affrontèrent la mort. Le comte de Poitiers parut avoir honte de sa violence, et il fit excuse aux légats et aux évêques de ce qui s'était passé ¹.

L'excommunication portée contre le roi Philippe et contre Bertrade fut mise à exécution avec tant de ponctualité que, ce prince étant allé à Sens quelque temps après, il en trouva toutes les églises fermées, et il de-

¹ Longueval, l. 22.

¹ Hug. Flav.

meura quinze jours sans pouvoir entendre la messe. Bertrade, ne pouvant souffrir cet affront, envoya des satellites qui enfoncèrent les portes d'une église, et elle se fit dire la messe par un prêtre dévoué à ses volontés. Le roi fit répandre le bruit qu'il voulait aller à Rome se faire absoudre. Yves de Chartres le manda au Pape, afin qu'il se tint sur ses gardes. « Nous faisons savoir à Votre Sainteté, lui dit-il, que le roi de France publie qu'il ira bientôt à Rome ; ce que cependant nous ne croyons pas ; mais, soit qu'il y aille ou qu'il y envoie, prenez garde à vous et à nous, et tenez toujours ce prince sous les clefs et dans les chaînes de saint Pierre. Que si vous jugez à propos de l'en délier et qu'il retourne encore à son péché, ne différez pas d'un moment à le remettre dans les mêmes chaînes de saint Pierre, c'est-à-dire à le frapper des mêmes censures ¹. »

Le roi se contenta d'envoyer à Rome demander son absolution. Comme il avait déjà trompé et qu'il paraissait toujours attaché à Bertrade, le Pape ne se pressa point de l'accorder, et Philippe persista encore quelques années dans son péché ; mais enfin les justes remords de sa conscience se firent sentir si vivement qu'il prit la résolution sincère de se séparer pour toujours de Bertrade. Cette femme ambitieuse fut elle-même touchée du scandale qu'elle avait donné à la France et parut consentir de bonne grâce à la séparation. Le Pape envoya pour légat Richard, évêque d'Albane, qui avait été chanoine de Saint-Étienne de Metz. Il tint à ce sujet un concile à Beaugenci, le 30 juillet 1104. Les évêques des provinces de Reims et de Sens s'y trouvèrent, et le roi, avec Bertrade, s'y rendit pour recevoir l'absolution, comme le Pape avait écrit à son légat de la lui donner. Ce prince et Bertrade s'offrirent de faire serment, sur les saints Évangiles, qu'ils n'auraient plus ensemble aucun commerce criminel et qu'ils ne se parleraient même qu'en présence de personnes non suspectes, jusqu'à ce qu'il plût au Pape de leur accorder la dispense de se marier.

Mais cette dispense que le roi se flattait

d'obtenir, et dont il voulait faire mention dans son serment, partagea les esprits des évêques. Les uns demandaient qu'il n'en fût pas question ; les autres, parmi lesquels Yves de Chartres, n'y voyaient pas d'inconvénient. Le légat Richard avait ordre de ne rien faire là-dessus que de l'avis des évêques ; les trouvant divisés, il n'osa prendre sur lui de décider. Ainsi il refusa d'accepter le serment du roi et de lui donner l'absolution. Le roi s'en plaignit au Pape. Yves de Chartres écrivit en faveur du roi. Le Pape en écrivit aux archevêques et évêques des provinces de Reims, de Sens et de Tours, pour leur témoigner sa joie des bonnes dispositions où on lui avait mandé qu'étaient le roi et Bertrade, ajoutant que, si le légat Richard ne se trouvait plus sur les lieux, il chargeait avec eux Lambert, évêque d'Arras, d'absoudre le roi, s'il faisait serment de n'avoir plus aucun commerce avec Bertrade ¹.

Le roi, ayant reçu ces nouvelles par son ambassadeur, manda à Lambert d'Arras de se rendre à Paris pour le lendemain de la Saint-André avec les autres évêques auxquels le Pape avait écrit. Le concile s'assembla le 5 décembre. Les évêques y firent d'abord lire les lettres que le Pape Pascal leur avait écrites, et, après cette lecture, ils députèrent Jean d'Orléans et Gualon de Paris au roi, pour savoir de lui s'il était dans les sentiments que le Pape avait marqués dans sa lettre. Le roi répondit avec bonté qu'il voulait faire satisfaction à Dieu et à l'Église, obéir au précepte du Pape et suivre le conseil des archevêques et des évêques assemblés. Ce prince, malgré la rigueur de la saison, car c'était au mois de décembre, se rendit nu-pieds au concile, et y fit le serment suivant entre les mains de l'évêque d'Arras :

« Lambert, évêque d'Arras, qui tenez ici la place du Pape, écoutez ce que je promets. Moi Philippe, roi des Français, je n'aurai plus avec Bertrade le commerce criminel que j'ai entretenu jusqu'ici avec elle. Je renonce à ce péché entièrement et sans aucune restriction. Je n'aurai même avec cette femme aucun entretien qu'en présence de personnes

¹ Yves, *epist.* 104.

¹ Labbe, t. 10, p. 658.

non suspectes. J'observerai sincèrement et de bonne foi ces promesses, ainsi que les lettres du Pape le marquent et que vous l'entendez; qu'ainsi Dieu m'ait en aide et ces saints Évangiles de Jésus-Christ. » Après un serment si précis et si clair le roi reçut solennellement l'absolution. Bertrade parut ensuite au concile, et, ayant prêté le même serment, elle reçut aussi l'absolution de l'excommunication. Lambert en rendit compte au Pape par une lettre où il inséra le serment prêté par le roi Philippe. On a pu remarquer que ce prince n'y fit aucune mention de dispense, et il ne paraît pas qu'il l'ait demandée dans la suite. C'est ainsi que fut enfin terminée, l'an 1104, cette grande affaire, qui avait causé tant de scandales et tant de maux à l'Église de France ¹.

C'est assurément une chose fort étrange que, tandis qu'une foule de princes, de seigneurs, de guerriers chrétiens sacrifient leurs biens, leur sang et leur vie pour la cause de Dieu et de l'humanité, tandis que l'Europe chrétienne se lève tout entière pour aller attaquer chez lui, corps à corps, l'empire antichrétien de Mahomet, l'empêcher d'asservir et d'abrutir l'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, comme il asservit et abrutit l'Orient, l'Égypte, l'Afrique et bientôt la Grèce, le roi du premier royaume chrétien s'asservisse et s'abrutisse lui-même dans les bras d'une femme adultère jusqu'à forcer l'Église de Dieu de le séparer de la communion des fidèles, comme un membre pestiféré qui menace de corrompre tout le corps. Ce n'est pas tout; ce que fait le roi de France par faiblesse pour une femme, le roi d'Angleterre le fait par violence et par avarice, le roi ou empereur d'Allemagne le fait par tous les vices à la fois. Il faut que l'Église de Dieu maintienne contre eux la justice, les mœurs, sa propre indépendance, c'est-à-dire son existence même, comme elle les maintient contre les sectaires armés du mahométisme.

Le duc Robert de Normandie, allant à la croisade, céda pour trois ans à son frère le roi d'Angleterre, Guillaume le Roux, la jouis-

sance de la Normandie, moyennant une somme d'argent que le roi lui avança. Pour lever cette somme le roi Guillaume le Roux pillà toutes les églises d'Angleterre et leur enleva leur argenterie, jusqu'aux châsses des reliques et aux couvertures des Évangiles. Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, donna pour cette subvention la valeur de deux cents marcs d'argent du trésor de son Église, et, pour les remplir, il lui céda, pendant sept ans, la jouissance d'une terre de sa mense. Quelque temps après, le roi d'Angleterre, ayant soumis par les armes les Gallois qui s'étaient soulevés, manda à l'archevêque qu'il n'était point content des troupes qu'il lui avait envoyées pour cette guerre, et il lui ordonna de se tenir prêt à lui en faire justice au jugement de sa cour. Anselme vit bien que ce n'était qu'un prétexte pour lui fermer la bouche quand il voudrait parler en faveur de la religion, et, sachant d'ailleurs que les jugements de la cour se réglaient absolument par la volonté du roi, il ne crut pas à propos de s'y exposer et ne répondit rien à celui qui lui porta l'ordre de ce prince; mais il résolut d'aller à Rome consulter le Pape sur les moyens de remédier aux maux de son Église ¹.

Il vint donc à la cour le jour de la Pentecôte en 1097, et, voyant que le roi était toujours aussi mal disposé à son égard, il lui fit demander par quelques seigneurs la permission de faire le voyage de Rome, où il ne pouvait se dispenser d'aller. Le roi, surpris de cette proposition, répondit : « Je ne crois pas qu'il soit coupable d'un assez grand péché pour avoir besoin de l'absolution du Pape, et il est plus capable de donner conseil au Pape que d'en recevoir de lui. » Anselme prit patience, et, après avoir été refusé une seconde fois, il demanda encore, au mois d'octobre, à Winchester. Le roi dit en colère : « S'il part, je veux qu'il sache que je réduirai tout l'archevêché sous ma puissance et que je ne le recevrai plus pour archevêque. » Saint Anselme demanda conseil à quatre évêques qui se trouvèrent présents; mais, plus courtisans qu'évêques, ils lui avouèrent

¹ Labbe., t. 10, p. 342.

¹ Eadmer, *Novorum*, l. 2.

ingénument qu'ils étaient attachés à leurs biens et que ses maximes étaient trop sublimes pour eux ; enfin, qu'ils ne pouvaient se séparer du roi et ne tenir, comme Anselme, qu'à Dieu seul.

On vint lui dire ensuite de la part du roi : « Quand vous vous réconciliâtes avec le roi, à Rockingham, vous lui promîtes de garder les lois et les usages de son royaume. Or il est absolument contraire à ces lois qu'un seigneur, surtout tel que vous, fasse le voyage de Rome sans sa permission. » Saint Anselme alla trouver le roi et lui dit : « J'avoue que j'ai promis de garder les coutumes de votre royaume ; mais je n'ai entendu que celles qui sont selon Dieu et la droite raison. » Le roi et les seigneurs lui objectèrent qu'il n'avait point fait alors cette restriction. A quoi il répliqua : « A Dieu ne plaise qu'aucun chrétien garde des lois ou des coutumes qui sont contraires aux lois divines ! Vous dites qu'il est contre votre coutume que j'aie consulté le vicaire de saint Pierre pour le salut de mon âme et pour le gouvernement de mon Église, et moi je vous déclare que cette coutume est contraire à Dieu et à la droite raison et que tout serviteur de Dieu doit la mépriser¹. » Ces paroles sont bien remarquables de la part d'un pontife si saint et si savant. Enfin le roi lui permit d'aller à Rome, et saint Anselme, avant que de le quitter, voulut encore lui donner sa bénédiction ; le roi la reçut humblement, en baissant la tête et admirant le courage du prélat. C'est ainsi que saint Anselme se sépara de lui le 15 octobre 1097.

Il passa à Cantorbéry, où il consola les moines de la cathédrale et les exhorta à souffrir constamment la persécution qui les menaçait pendant son absence ; puis, en présence de tout le clergé et de tout le peuple, il prit le bourdon et la panetière de pèlerin et les recommanda à Dieu, fondant tout en larmes. A Douvres il trouva un clerc, nommé Guillaume, envoyé par le roi, qui ne lui dit rien pendant quinze jours qu'il attendait le vent ; mais, quand il fut prêt à s'embarquer, il l'arrêta sur le rivage, de la part du roi,

pour visiter son bagage. Il fallut ouvrir toutes les malles et laisser fouiller partout, au grand scandale du peuple amassé à ce spectacle, qui détestait hautement cette indignité.

Ayant traversé la France, saint Anselme vint en Bourgogne, où le duc lui rendit beaucoup d'honneurs ; on le recevait en procession et au son des cloches dans les endroits où il passait. Il séjourna quelque temps à Cluny, auprès du saint abbé Hugues. De là il avertit de sa venue Hugues, archevêque de Lyon, qu'il connaissait depuis longtemps, et qui, de son côté, désirait ardemment le voir. Saint Anselme l'estimait à tel point qu'il avait résolu de s'en rapporter à lui et à saint Hugues, abbé de Cluny, touchant le parti qu'il devait prendre en son affaire. L'archevêque chargea l'évêque de Mâcon d'aller au-devant de saint Anselme et de l'amener à Lyon, où il fut reçu avec tous les honneurs possibles.

Là il apprit qu'il n'y avait pas de sûreté à passer outre, à cause des schismatiques du parti de Guibert, qui pillaient tous ceux qui allaient à Rome, principalement les ecclésiastiques et les religieux. Guibert lui-même était alors près de Ravenne, son ancien siège, où il tenait une forteresse qui le rendait maître du passage du Pô ; mais il la perdit peu de temps après¹. Saint Anselme, ayant appris la difficulté de continuer son voyage, et d'ailleurs malade, résolut d'écrire au Pape et d'attendre à Lyon sa réponse. La lettre, qui respire la plus affectueuse vénération, portait en substance : « J'avais résolu, bien-aimé Père, de recourir à votre paternelle et apostolique charité dans l'affliction de mon cœur ; mais, ne pouvant y aller moi-même par les raisons que vous apprendrez du porteur, je suis réduit à vous consulter par écrit. On connaît assez avec quelle violence j'ai été engagé à l'épiscopat. Il y a déjà quatre ans que j'y suis sans aucun fruit ; au contraire, je m'y trouve accablé de tant d'afflictions que je souhaite plutôt mourir hors de l'Angleterre que d'y vivre, craignant de n'y pouvoir faire mon salut ; car, quand j'y étais, je voyais

¹ Eadmer, l. 2.

¹ Berthold, ann. 1097.

plusieurs maux que je ne devais pas souffrir et que je ne pouvais corriger. Le roi vexait les églises après la mort des prélats, et me faisait tort à moi-même et à l'Église de Cantorbéry, donnant à ses vassaux des terres de l'archevêché et le chargeant de subventions nouvelles et excessives. Je voyais la loi de Dieu et les constitutions canoniques méprisées, et, quand je voulais parler de tous ces désordres, au lieu de justice on ne m'opposait que des coutumes arbitraires. Voyant donc que, si je souffrais toujours, je chargeais ma conscience en confirmant ces mauvaises coutumes au préjudice de mes successeurs, et que je ne pouvais demander justice, parce que personne n'osait me donner aide ni conseil, je demandai la permission au roi d'aller trouver Votre Sainteté, ce qui l'irrita tellement qu'il prétendit que je lui en devais faire satisfaction, comme d'une grande injure, et que je devais lui donner assurance de ne jamais avoir recours au Saint-Siège. Puis donc qu'il m'est impossible, en ces circonstances, de faire mon salut dans l'épiscopat, je vous supplie, autant que vous aimez Dieu et mon âme pour Dieu, de me délivrer de cette servitude et de me rendre la liberté de le servir tranquillement ; ensuite de pourvoir, selon votre prudence et votre autorité, à l'Église d'Angleterre¹. »

Cependant le bruit se répandit en Italie que l'archevêque de Cantorbéry allait à Rome, chargé de grands trésors, ce qui excita l'avidité de plusieurs, principalement des schismatiques, partisans du roi d'Allemagne, pour le prendre par le chemin ; car ils dressaient des embuscades à tous ceux qui allaient à Rome, en sorte qu'ils prirent des évêques, des clercs et des moines, les pillèrent, leur firent divers outrages et en tuèrent quelques-uns ; mais saint Anselme évita ce péril par le séjour qu'il fit à Lyon pour attendre la réponse de sa lettre au Pape ; car des pèlerins dirent à ceux qui l'attendaient au passage qu'il était tombé malade à Lyon et qu'il ne passerait pas outre. Il fut en effet dangereusement malade ; mais il était pres-

que guéri quand ceux qu'il avait envoyés à Rome arrivèrent, et dirent que le Pape lui ordonnait de venir incessamment le trouver.

Il partit donc de Lyon le 17 mars (1098), accompagné seulement de deux moines, Baudouin et Eadmer, qui a écrit l'histoire du saint. Il passa inconnu comme un simple moine et célébra la Pâque au monastère de Saint-Michel de Cluse. Il arriva heureusement à Rome, et, sitôt que le Pape l'eut appris, il donna ordre qu'il fût logé dans le palais et le laissa reposer ce jour-là. Le lendemain le Pape le fit amener avec honneur à son audience, où la noblesse romaine s'était assemblée sur cette nouvelle, et on lui mit un siège devant le Pape. Saint Anselme se prosterna à ses pieds, suivant la coutume ; mais le Pape le releva et le baisa ; puis, quand il fut assis et que l'on eut fait silence, le Pape s'étendit sur les louanges du prélat et ajouta : « Quoique nous le regardions comme notre maître, à cause de son profond savoir, et que nous le respectons presque comme notre égal, puisqu'il est le patriarche d'un autre monde, toutefois son humilité lui a fait entreprendre un si grand voyage pour venir honorer saint Pierre en notre personne et nous consulter sur ses affaires, nous qui avons plutôt besoin de ses conseils. Voyez donc combien nous devons l'aimer et l'honorer. »

Saint Anselme ne répondit à ce discours que par sa modestie, en rougissant et en gardant le silence. Puis, le Pape lui ayant demandé la cause de son voyage, il la lui expliqua comme il avait fait dans sa lettre. Le Pape lui promit sa protection tout entière et écrivit au roi d'Angleterre, l'exhortant et lui enjoignant de le rétablir dans tous ses biens ; car le roi s'en était emparé dès que le saint évêque eut quitté le royaume. Anselme écrivit aussi au roi, et il demeura dix jours à Rome, logé au palais de Latran, avec le Pape, qui lui avait ordonné d'attendre auprès de lui les effets de sa protection ; mais, comme la chaleur de l'été était grande et que le séjour de Rome était malsain, surtout pour les étrangers, le Pape trouva bon que

¹ *Gesta S. Anselm.*, 1, 2, c. 3. *Acta SS.*, 21 avril.

saint Anselme se retirât au monastère de Saint-Sauveur, dans la Terre de Labour, dont l'abbé Jean avait été autrefois moine au Bec ; car, encore qu'il fût Romain, le désir d'étudier l'avait fait passer en France, et la réputation d'Anselme l'attira à son monastère ; mais, quelques années après, le Pape Urbain, ayant ouï parler de ce moine Jean, le fit venir auprès de lui et lui donna cette abbaye. Car Urbain était soigneux d'attirer les personnes de mérite, et par ce motif il éleva plusieurs moines aux dignités ecclésiastiques, comme Albert, qu'il fit prêtre-cardinal, puis évêque de Siponte ; Bernard Uberti, Florentin, qu'il fit prêtre-cardinal, légat, puis évêque de Parme ; Milon, moine de Saint-Aubin d'Angers, qu'il fit évêque de Palestrine, au lieu du cardinal schismatique Hugues le Blanc ; enfin Jean de Marses, qu'il fit évêque de Tusculum ¹.

Saint Anselme donc, invité par l'abbé Jean, se retira dans une terre de son monastère, nommée Scлавie, où l'air était fort sain, pour y attendre la réponse du roi d'Angleterre. Charmé du repos qu'il goûtait en cette agréable solitude, Anselme y reprit les mêmes exercices dont il s'occupait au Bec avant que d'être abbé, c'est-à-dire les œuvres de piété et la méditation profonde des mystères de la religion. Ainsi il acheva le traité intitulé : *Pourquoi Dieu s'est fait homme*. Il reçut dans cette solitude la visite de plusieurs personnes que sa réputation attirait pour recevoir ses conseils et qui retournaient merveilleusement satisfaites. Roger même, duc de Pouille, qui faisait alors le siège de Capoue, le pria de venir l'y trouver et le reçut avec tous les témoignages possibles de respect et d'amitié. Le Pape vint aussi à ce siège, espérant faire la paix ; mais il ne put y réussir, et Anselme demeura avec lui dans le voisinage de Capoue, jusqu'à ce que cette ville se fût rendue au duc Roger. La plupart de ceux qui venaient voir le Pape venaient aussi voir Anselme, autant recherché pour sa vertu que le Pape pour sa dignité. Les pauvres qui n'osaient approcher du Pape s'adressaient à Anselme, et il était honoré même des Sar-

rasins que le comte Roger, oncle du duc, avait amenés de Sicile.

Le duc Roger avait à ce siège deux cents Grecs commandés par un nommé Sergius, qui, gagné par le prince de Capoue, promit de lui donner entrée dans l'armée du duc, dont il avait la garde avancée. La nuit même où cette trahison devait s'exécuter, le duc Roger vit en dormant saint Bruno, qui lui dit de se lever promptement et de prendre ses armes s'il voulait se sauver, lui et son armée, du péril qui le menaçait. Le duc s'éveilla, fort alarmé, fit monter à cheval quelques-uns des siens, qui trouvèrent Sergius fuyant avec sa troupe, et, en ayant pris la plus grande partie, il reconnut la vérité de la trahison. Après la prise de Capoue le duc vint sur la fin de juillet à Squillace, où il demeura quinze jours malade. Saint Bruno vint l'y voir avec quatre de ses frères, pour le consoler. Le duc lui raconta sa vision et lui rendit grâces du soin qu'il avait eu de prier pour lui en son absence. Le saint homme répondit : « Ce n'est pas moi que vous avez vu, c'est l'ange de Dieu qui accompagne les princes pendant la guerre. » Le duc le pria de recevoir de grands revenus de son domaine de Squillace ; mais le saint répondit : « J'ai quitté la maison de mon père et la vôtre pour servir Dieu, dégagé de toutes les choses extérieures. » Enfin il reçut le monastère de Saint-Jacques, avec le château, et c'est dans l'acte de donation que le duc Roger raconte cette histoire ¹.

Après le siège de Capoue le Pape se rendit dans la ville d'Averse et saint Anselme l'y suivit. Là, considérant les peines d'esprit et les persécutions qu'il avait souffertes en Angleterre, presque sans aucun fruit, et, au contraire, de quelle tranquillité il jouissait et avec quel succès il était écouté de tout le monde depuis qu'il était sorti d'Angleterre, il conçut un grand désir de n'y plus retourner et de renoncer à l'archevêché. Il se fortifia dans cette résolution par le peu d'espérance de pouvoir jamais vivre avec le roi Guillaume, dont il apprenait tous les jours de plus mauvaises nouvelles et des marques

¹ *Vita S. Anselmi*, n. 41 et 42. *Italia sacra*.

¹ *Acta SS.*, 4 octobre.

plus certaines d'un prince non-seulement injuste, mais sans religion. Il alla donc trouver le Pape, et, après lui avoir exposé ses peines, il le pria d'avoir compassion de lui et de le décharger de l'épiscopat. Le Pape se récria : « Voilà ce grand évêque, ce grand pasteur ! Il n'a pas encore répandu de sang, et il veut abandonner son troupeau ! Dieu vous préserve, mon frère, de succomber à cette tentation, et sachez que, loin de vous accorder ce que vous demandez, je vous ordonne, de la part de Dieu et de saint Pierre, de retenir, autant qu'il vous sera possible, le soin du royaume d'Angleterre, quand même la tyrannie du roi vous empêcherait d'y retourner, et vous garderez l'autorité et les marques de l'épiscopat en quelque lieu que vous soyez. » Saint Anselme se soumit, et le Pape lui ordonna de se trouver à Bari pour le concile qu'il devait y tenir pour le premier jour d'octobre, où il lui ferait justice du roi d'Angleterre et de tous ceux qui s'opposaient à la liberté de l'Église. Anselme retourna cependant à sa solitude de Scлавie, et, afin de pratiquer l'obéissance, il se fit donner pour supérieur, par le Pape, le moine Eadmer, qui l'accompagnait, en sorte qu'il ne faisait pas la moindre chose sans sa permission, jusqu'à n'oser se retourner dans son lit¹.

Vers le même temps Éric I^{er}, roi de Danemark, surnommé le Bon, fut menacé d'excommunication, sur de vains soupçons, par Liémar, archevêque de Hambourg. Il en appela au Pape et alla lui-même à Rome, où, sa cause ayant été soigneusement examinée, il repoussa si bien l'accusation de l'archevêque qu'il revint pleinement justifié ; mais, pour n'être plus exposé à un pareil traitement, il retourna à Rome et demanda d'être affranchi de la juridiction de ce prélat étranger, et qui était alors schismatique, attaché au parti de l'antipape Guibert et du roi ou empereur Henri. Le Pape Urbain accorda au roi Éric ce qu'il demandait, tant en considération de sa dignité que de la peine qu'il avait prise de faire un si long voyage, et il lui promit d'ériger un archevêché dans son

royaume¹. Quelques années après, Éric, ayant tué par accident quatre de ses chevaliers, fit vœu d'aller à Jérusalem pour l'expiation de ce crime. Son peuple l'aimait à tel point qu'il offrit la troisième partie de son bien pour le faire dispenser de ce voyage ; mais le roi demeura ferme, et avant que de partir il envoya à Rome solliciter, pendant son absence, l'érection de sa métropole.

Éric mourut pendant ce voyage, dans l'île de Chypre, en 1104, et, deux ans après, sous le roi Nicolas, son frère, et le Pape Pascal II, l'érection fut exécutée. Le Pape envoya un légat qui, ayant visité les principales villes de Danemark, choisit celle de Lunden, alors la capitale, pour lui donner la dignité de métropole, tant à cause du mérite d'Atzer, qui en était évêque, que pour la situation avantageuse de la ville, qui, étant près de l'embouchure d'une rivière, donnait aux pays voisins un facile accès par terre et par mer. Lunden fut donc érigée en archevêché l'an 1103, et non-seulement tirée de la dépendance de Hambourg, mais encore donnée pour métropole aux trois royaumes de Danemark, de Suède et de Norwège.

Le Pape Urbain II tint, au mois d'octobre 1098, le concile de Bari, comme il l'avait indiqué, et il s'y trouva cent quatre-vingt-trois évêques, entre lesquels était saint Anselme. Ils étaient tous revêtus de chapes, hormis le Pape, qui portait une chasuble et le pallium par-dessus. Les Grecs y proposèrent la question de la procession du Saint-Esprit, prétendant prouver par l'Évangile qu'il ne procède que du Père. Le Pape y répondit par plusieurs raisons, et il en employa quelques-unes tirées du *Traité de l'Incarnation*, que saint Anselme lui avait autrefois envoyé. Mais, comme la dispute continuait, il fit faire silence et dit à haute voix : « Anselme, archevêque des Anglais, notre père et notre maître, où êtes-vous ? » Saint Anselme se leva et répondit : « Très-saint Père, qu'ordonnez-vous ? Me voici ! » Le Pape le fit approcher et asseoir auprès de lui, au grand étonnement du concile, où tous demandaient qui il était et d'où il venait. Après que ce mouvement fut apaisé

¹ Eadmer, *Novor.*, l. 2, n. 31 et 34. Malmesbury, *Pontif.*, l. 1.

¹ Saxo Grammat., l. 12, p. 204. *Hist. gent. Danor.* ap. Lindemb., p. 300. Pontan., l. 5, p. 202.

le Pape déclara publiquement la vertu et le mérite d'Anselme, et avec quelle injustice il avait été chassé de son pays.

Saint Anselme était prêt à répondre à la question proposée, mais on jugea plus à propos de remettre au lendemain, et alors il traita la matière avec tant de force et de netteté que tous en demeurèrent satisfaits et lui donnèrent de grandes louanges, et on prononça anathème contre ceux qui nieraient que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

Ensuite on parla du roi d'Angleterre dans le concile de Bari, et on fit beaucoup de plaintes contre lui, entre autres touchant la simonie et l'oppression des églises; sur quoi le Pape parla fortement, ainsi que de ce que le roi avait fait souffrir à Anselme, ajoutant qu'il avait admonesté plusieurs fois ce prince de se corriger; et, demandant l'avis des évêques, ils répondirent : « Si vous l'avez appelé jusqu'à trois fois, il est clair qu'il ne reste qu'à le frapper d'anathème jusqu'à ce qu'il se corrige. » Le Pape en convint. Saint Anselme était demeuré jusque-là assis et baissant la tête, sans dire mot; mais alors il se leva, et, s'étant mis à genoux devant le Pape, il fit tant qu'il obtint de lui de ne pas prononcer l'excommunication contre le roi. Tous les assistants admirèrent sa charité pour son persécuteur. Saint Anselme mit depuis par écrit les raisons qu'il avait employées dans ce concile contre les Grecs, et en fit un *Traité sur la Procession du Saint-Esprit*¹.

Après le concile de Bari saint Anselme retourna à Rome avec le Pape. Cependant son envoyé revint d'Angleterre et rapporta que le roi avait reçu la lettre du Pape, mais qu'il n'avait pas voulu recevoir celle d'Anselme, et que, sachant que celui qui les avait apportées était à lui, il avait juré qu'il lui ferait arracher les yeux s'il ne sortait promptement de ses terres. Quelques jours après que le Pape fut de retour à Rome il vint un envoyé du roi d'Angleterre, chargé de la réponse au Pape, à qui il dit : « Le roi, mon maître, s'étonne comment il a pu vous tomber dans l'esprit de le solliciter pour la restitution des

biens d'Anselme. La raison est que, quand ce prélat voulut sortir du royaume, le roi lui déclara nettement, que, s'il sortait, il se saisirait de tout l'archevêché. Cependant il n'a point été retenu par cette menace. » Le Pape demanda : « L'accuse-t-il d'autre chose ? — Non, » reprit l'envoyé. Et le Pape ajouta : « Qui a jamais ouï parler de rien de semblable ? Il a dépouillé de tout le primat de son royaume pour cette seule raison qu'il n'a pas voulu manquer de visiter la mère commune, l'Eglise romaine ? Et vous avez fait un si grand voyage pour nous apporter une telle réponse ? Retournez promptement dire à votre maître qu'il le rétablisse en tous ses biens s'il ne veut être excommunié, et qu'il me fasse savoir son intention avant le concile que je tiendrai en cette ville la troisième semaine d'après Pâques. »

L'envoyé demanda au Pape une audience secrète avant que de partir et demeura longtemps à Rome, où, à force de présents, il attira plusieurs personnes dans les intérêts de son maître. Ainsi le Pape se relâcha et accorda au roi d'Angleterre un délai jusqu'à la Saint-Michel de l'année suivante; car ceci se passait à Noël, en 1098. Saint Anselme, voyant qu'il n'avait rien à espérer du prochain concile, résolut de retourner à Lyon; mais le Pape ne voulut pas le lui permettre. Il demeura donc à Rome, étant continuellement avec le Pape, qui le venait voir à son appartement et lui faisait sa cour. Dans toutes les assemblées, les processions et les cérémonies, il avait la seconde place après le Pape. Tous l'aimaient et l'honoraient, même les schismatiques, et il n'en était pas moins humble et soumis à tout le monde¹.

Le Pape Urbain tint à Rome le concile dans le temps marqué, la troisième semaine après Pâques, qui, cette année (1090), était le 10 avril. Il s'y trouva cent cinquante évêques, entre autres saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, et Daimbert, nouvel archevêque de Sens, qui reconnut alors la primatie de Lyon. Chacun était assis à son rang, suivant la coutume; mais il y eut de la difficulté pour placer saint Anselme, parce que per-

¹ Labbe, t. 10, p. 611. Eadmer, *Novorum*, l. 2.

¹ Eadmer, *Novor.*, l. 2, et *Vita S. Anselmi*, n. 49.

sonne ne se souvenait d'avoir vu dans un concile de Rome un archevêque de Cantorbéry. Le Pape lui fit donc mettre un siège dans le cercle que formait l'assemblée, ce qui marquait une grande distinction.

Un ancien auteur dit que ce concile de Rome fut convoqué contre les erreurs des Grecs; il n'en est toutefois point parlé dans les dix-huit canons de ce concile. Cette omission peut venir de ce que ceux qui les ont recueillis ne se sont appliqués qu'à nous transmettre les décrets qui intéressaient les Églises d'Occident, comme ils ont négligé de rapporter ce qui regardait saint Anselme et le roi d'Angleterre; laissant aux écrivains de ces contrées de mettre par écrit ce qui avait été réglé à leur égard dans ce concile. Les onze premiers canons sont absolument les mêmes que les douze premiers du concile de Plaisance, confirmés dans celui de Clermont, touchant les ordinations des simoniaques et des schismatiques. On renouvelle dans les suivants ce qui avait été ordonné dans les conciles précédents touchant l'administration gratuite des sacrements, le célibat des clercs, la simonie et les investitures, et la défense de recevoir de la main des laïques les dîmes ou autres droits ecclésiastiques sans le consentement de l'évêque. On prononça aussi excommunication contre tous les laïques qui donneraient les investitures des églises, et contre les ecclésiastiques qui les recevraient ou qui consacrerait ceux qui les avaient reçues. Le concile comprit sous le même anathème les clercs qui feraient hommage aux laïques pour des dignités ecclésiastiques, n'étant pas possible de voir sans horreur que des mains qui ont l'honneur de créer le Créateur et de l'offrir pour le salut du monde soient soumises à des mains souillées de crimes. Il fut aussi beaucoup question dans ce concile de l'expédition de Jérusalem; le Pape, qui avait reçu la lettre des chefs de la croisade après leur dernière victoire devant Antioche, pressa tout le monde d'aller au secours de leurs frères ¹.

Ainsi que nous l'avons vu les croisés prirent Jérusalem le 15 juillet 1099. Le Pape

Urbain n'eut pas la consolation d'apprendre cette heureuse nouvelle en ce monde; car il mourut le 29 du même mois, laissant l'Église dans une paix dont elle n'avait pas joui depuis longtemps et que l'opiniâtreté des schismatiques ne laissait point espérer. Son pontificat fut de onze ans quatre mois et dix-huit jours. Toute la ville de Rome le pleura. On enterra son corps dans l'église de Saint-Pierre, auprès de celui de saint Léon, et Pierre de Léon, son ami, chez qui il était mort, lui fit des obsèques magnifiques, avec une épitaphe en vers élégiaques, qui représentent au vrai les vertus et les actions de ce grand Pape. Il était de grande taille, modeste, recommandable par sa piété, sa sagesse, son éloquence et son zèle pour la discipline de l'Église. Les écrivains du temps l'appellent un homme vraiment apostolique; ils disent même qu'il se fit plusieurs miracles à son tombeau. On ne doit donc pas être surpris que son nom se trouve en plusieurs martyrologes ¹.

Quinze jours après la mort du Pape Urbain II on élut pour son successeur Rainier, cardinal-prêtre du titre de Saint-Clément. Il était né à Blède, en Toscane; mais il fut mis dès son enfance à Cluny et y embrassa la profession monastique. Il n'avait que vingt ans quand, son abbé l'ayant envoyé à Rome pour les affaires du monastère, le Pape saint Grégoire VII reconnut sa vertu et sa capacité, le retint auprès de lui à Rome, et, après l'avoir éprouvé quelque temps, l'ordonna prêtre-cardinal. Quand il apprit que les cardinaux, les évêques, le clergé de Rome et les principaux de la ville, assemblés dans son église de Saint-Clément, pensaient à l'élever lui-même sur le Saint-Siège, il s'enfuit et se cacha; mais il fut découvert et ramené par force à l'assemblée. On lui fit des reproches de sa fuite, et, malgré les protestations de son indignité, on lui déclara qu'il était élu Pape et qu'il devait se soumettre à la volonté de Dieu. Alors quelques-uns du clergé, changeant son nom, crièrent trois fois: « Pascal Pape! Saint Pierre l'a élu! » A quoi l'assemblée répondit de même, ajoutant plusieurs acclama-

¹ Labbe, t. 10, p. 617. Mansi, t. 20.

¹ Ceillier, t. 20.

tions à sa louange. C'était le 13 août 1099. Le lendemain, qui était un dimanche, il fut sacré par l'évêque d'Ostie, assisté des évêques de Porto, d'Albane, de Lavici, de Preneste et de Népi¹.

Après le dernier concile de Rome saint Anselme avait repris la route de Lyon, où l'archevêque Hugues l'attendait avec une grande impatience. Il ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il ne pourrait recouvrer son siège tant que le roi d'Angleterre vivrait. Au reste le séjour qu'il fit à Lyon fut utilement employé ; il y composa son livre *de la Conception de la sainte Vierge et du péché originel*. Hugues lui céda l'honneur d'officier dans son église ; il le pria encore d'exercer toutes les fonctions épiscopales comme s'il eût été dans son propre diocèse. Ayant appris la promotion du Pape Pascal, saint Anselme lui écrivit une lettre où il explique ainsi le sujet de sa retraite d'Angleterre : « Je voyais plusieurs maux que je ne pouvais corriger et qu'il ne m'était pas permis de tolérer. Le roi voulait que je consentisse à ses volontés, qu'il appelait ses droits, et qui étaient contraires à la loi de Dieu ; car il ne voulait pas que l'on reconnût le Pape en Angleterre sans son ordre, ni que je lui écrivisse ou que j'en reçusse des lettres. Depuis treize ans qu'il règne il n'a point permis de tenir de concile dans son royaume. Il donnait les terres de l'Église à ses vassaux, et, si je demandais conseil, tous les évêques du royaume et mes suffragants mêmes refusaient de m'en donner, sinon conformément à la volonté du roi. Je demandai permission d'aller consulter le Saint-Siège sur mes devoirs ; le roi répondit qu'il se tenait offensé de la seule demande de cette permission, que je lui en fisse satisfaction, ou que je sortisse promptement de son royaume. J'aimai mieux sortir, et aussitôt le roi s'empara de tout l'archevêché, laissant seulement aux moines le vivre et le vêtement, et, nonobstant les avertissements du Pape défunt, il continue encore dans cette usurpation. Voici la troisième année que je suis sorti d'Angleterre ; j'ai dépensé le peu que j'avais emporté et beaucoup plus, que j'ai emprunté

et que je dois encore ; je subsiste par la libéralité de l'archevêque de Lyon. Je ne le dis pas par le désir de retourner en Angleterre, mais pour vous faire connaître mon état ; au contraire, je vous conjure de ne pas m'ordonner d'y retourner, si ce n'est à condition que je puisse observer la loi de Dieu et que le roi répare le mal qu'il a fait à mon Église ; autrement il semblerait que j'aurais été justement dépouillé pour avoir voulu consulter le Saint-Siège, ce qui serait d'un dangereux exemple. Quelques-uns, moins éclairés, demandent pourquoi je n'excommunie pas le roi ; mais les plus sages me conseillent de n'en rien faire, parce qu'il ne me convient pas de me plaindre et de me venger tout ensemble. Enfin les amis que j'ai auprès du roi m'ont mandé qu'il se moquerait de mon excommunication¹. »

Un accident bien funeste mit fin à la vie et aux violences de Guillaume le Roux. Son père, Guillaume le Conquérant, était passionné pour la chasse. Quoiqu'il possédât soixante-huit forêts, outre des parcs et des chasses en divers lieux de l'Angleterre, il ne fut satisfait que lorsque, pour la convenance particulière de sa cour, il eut mis en forêt une vaste étendue de pays entre la ville de Winchester et la côte de la mer. On en chassa les habitants, on brûla leurs chaumières et leurs églises, et plus de quatre lieues carrées d'un canton riche et populeux furent enlevées à la culture et converties en un désert pour fournir aux bêtes un terrain suffisant et un vaste espace pour le délassement du roi. Cette nouvelle forêt, créée par un acte de despotisme, devint le théâtre de plus d'un événement funeste. En 1081 Richard, fils aîné du Conquérant, s'y était blessé à mort ; au mois de mai 1100 Richard, fils de Robert, second fils du Conquérant, y fut tué d'un coup de flèche tiré par imprudence. La même mort devait frapper Guillaume le Roux dans la même forêt et la même année. Voici comment un historien anglais raconte la chose :

« Après le départ d'Anselme Guillaume persévéra dans sa carrière de brigandage et

¹ Baronius, ann. 1099.

¹ S. Anselme, l. 3, *epist.* 40.

de débauches, jusqu'à ce que la mort vint soudain l'arrêter dans la Nouvelle-Forêt, où son frère Richard avait déjà péri. Depuis quelque temps il s'était répandu des bruits sur sa fin prochaine, ils circulaient parmi le peuple et s'accréditaient rapidement auprès de tous ceux dont la piété souffrait de son immoralité ou dont il avait provoqué la haine par son avidité. Lui-même n'était pas sans appréhension. La nuit du 1^{er} août fut pour lui une nuit sans repos ; son imagination fut troublée par des songes si affreux qu'il fit venir ses serviteurs pour veiller auprès de son lit. Avant le lever du soleil un de ses officiers entra dans sa chambre et lui rapporta la vision d'un moine étranger, que l'on interprétait comme un présage de calamité pour le roi. « Cet homme, s'écria-t-il avec un sourire forcé, rêve comme un moine ; donnez-lui cent schellings. » Il ne put cependant dissimuler l'impression que ce mauvais augure avait faite sur son esprit, et, à la prière de ses amis, il abandonna son projet de chasse et consacra toute la matinée aux affaires. A son dîner il but et mangea plus qu'à l'ordinaire ; ses forces se ranimèrent, et peu de temps après il monta à cheval et entra dans la forêt. Là presque tous ses gens le quittèrent successivement afin de poursuivre séparément le gibier, et vers le soir des paysans le découvrirent gisant sur la terre et nageant dans son sang. Une flèche, dont le fût était brisé, lui était entrée dans le cœur. On transporta son corps sur un chariot à Winchester, où on l'ensevelit promptement le lendemain matin. Par respect pour son rang on lui éleva un tombeau dans la cathédrale ; mais on crut qu'il ne serait pas décent d'honorer par des cérémonies religieuses les obsèques d'un prince dont la vie avait été si impie et dont la mort était trop soudaine pour donner l'espoir qu'il eût trouvé le temps de se repentir. » Le même historien ajoute : « Les pages précédentes auront sans doute donné au lecteur une idée suffisante de la violence du caractère de Guillaume, de sa rapacité, de son despotisme et de ses débauches ¹. »

Saint Anselme, ayant appris la mort si fu-

nesté du roi, son persécuteur, le pleura amèrement et assura qu'il aurait mieux aimé que Dieu l'eût retiré du monde lui-même que de laisser mourir sans pénitence et sans confession ce malheureux prince. Il reçut bientôt un député de l'Église de Cantorbéry, avec des lettres où on le priait instamment de revenir, et, par le conseil de l'archevêque de Lyon, il se mit en chemin pour l'Angleterre, fort regretté dans le pays qu'il quittait. Il n'était pas encore arrivé à Cluny quand il reçut un autre député du nouveau roi Henri et des seigneurs du royaume pour presser son retour. La lettre du roi portait qu'après la mort de son frère il avait été élu roi par le clergé et le peuple d'Angleterre, et que la crainte des ennemis qui voulaient s'élever contre lui l'avait obligé à se faire sacrer sans attendre l'archevêque, à qui il en faisait excuse, protestant de vouloir se gouverner par ses conseils. Guillaume le Roux n'avait point laissé d'enfants. Pour s'abandonner plus librement à toutes sortes de débauches, même à celle de Sodome, il avait refusé de se marier, et comme Robert, duc de Normandie, son frère aîné, n'était point encore revenu de la croisade, Henri, qui était le cadet, profita de son absence et se pressa de se faire reconnaître et couronner roi. Saint Anselme fit une telle diligence qu'il arriva à Douvres le 23 septembre ; il fut reçu avec une extrême joie de tout l'Angleterre, qui espérait, à son retour, une espèce de résurrection, par la réparation de tous les désordres passés, principalement dans la religion ¹.

Jusqu'à cette époque la conduite morale de Henri avait été aussi répréhensible que celle de son dernier frère ; la politique lui apprit à se faire un manteau du zèle et de la sévérité d'un réformateur. Il renvoya ses maîtresses ; il chassa de sa cour les hommes qui avaient scandalisé le public par leur vie efféminée et par les débauches que le feu du ciel a punies dans Sodome et Gomorrhe. A la sollicitation de saint Anselme il consentit à se marier et épousa Mathilde, fille du saint roi Malcolm et de la sainte reine Marguerite

¹ Lingard, t. 2. Orderic. Malmesb. Suger, *Vita Ludov.*

¹ Eadmer, *Novor.*, l. 3.

d'Écosse. Comme il montait sur le trône plus par la force que par le droit il publia une charte pour gagner la confiance publique. Il y promettait positivement de mettre en vigueur les lois de saint Édouard le Confesseur, de conserver à chacun ses droits et sa liberté. En particulier il rendait à l'Église ses anciennes immunités et promettait de ne pas vendre les bénéfices vacants, de ne point les donner à ferme. Son frère Guillaume le Roux, à sa mort, avait dans les mains un archevêché, quatre évêchés et onze abbayes, qu'il avait tous affermé.

Peu de jours après que saint Anselme fut arrivé en Angleterre il alla trouver le roi Henri, qui le reçut avec joie et lui fit goûter la raison qu'il avait eue de ne pas l'attendre pour être couronné de sa main. Ensuite on lui demanda qu'il fit hommage au roi, comme ses prédécesseurs, et qu'il reçût de lui l'investiture de l'archevêché. Anselme répondit qu'il ne le pouvait et rapporta ce qu'il avait appris sur ce sujet dans le concile de Rome; puis il ajouta : « Si le roi ne veut pas observer ces règlements je ne vois pas que mon séjour en Angleterre puisse être utile ni honnête; car, s'il donne des évêchés et des abbayes, il faudra que je m'abstienne de sa communion et de la communion de ceux qui auront reçu ces dignités. Je le prie donc de s'expliquer, afin que je sache à quoi m'en tenir. »

Le roi fut embarrassé de ce discours; d'un côté il ne pouvait se résoudre à abandonner les investitures des églises; il lui semblait que c'était comme perdre la moitié de son royaume; d'ailleurs il craignait que, s'il laissait se retirer saint Anselme, il n'allât trouver le duc Robert, son frère, qui était en Normandie, de retour de la croisade, et que, l'ayant rangé, comme il serait facile, à l'obéissance du Saint-Siège, il ne le fit roi d'Angleterre. Le roi Henri demanda donc un délai jusqu'à Pâques, pendant lequel on enverrait à Rome pour prier le Pape d'avoir égard à l'usage d'Angleterre, toutes choses jusqu'alors demeurant en même état. Quoique saint Anselme vît bien que cette députation serait inutile il ne laissa pas d'y consentir, pour ne donner au roi et aux

seigneurs aucun soupçon contre sa fidélité¹.

Voici comment un historien anglais résume la question des investitures, particulièrement en ce qui concerne l'Angleterre. « Pour entendre le sujet de la discussion, le lecteur doit savoir que, suivant l'ancienne coutume, l'élection des évêques se fondait généralement sur le témoignage du clergé et du peuple et les suffrages des prélats provinciaux. Mais le cours des années et la conversion des nations barbares avaient introduit des innovations importantes dans cette branche de la police ecclésiastique. La tenure de propriétés du clergé fut assimilée à celle des laïques; le souverain s'attribua le droit d'approuver l'élection du prélat, et le nouvel évêque ou abbé, comme le baron ou le chevalier, était obligé de jurer fidélité et de rendre hommage à son seigneur suzerain. Les prétentions de la couronne s'étendaient graduellement. Comme il était de l'intérêt du prince que les fiefs spirituels ne tombassent pas entre les mains de ses ennemis, il s'empara du droit de nomination, et, en vertu de ce droit, il investissait l'individu qu'il avait nommé par l'anneau et la crosse, insignes connus de la juridiction épiscopale et abbatiale. L'Église avait vu avec défiance ces empiètements successifs sur ses privilèges; dans les conciles généraux de Nicée, en 787, et de Constantinople, en 869, on avait condamné la nomination des évêques par les autorités laïques. En 1067 ces anciennes prohibitions furent renouvelées par Grégoire VII, et, dix ans après, Victor III, dans un synode tenu à Bénévent, prononça la sentence d'excommunication contre le prince qui prétendrait exercer le droit d'investiture et le prélat qui consentirait à recevoir ses biens temporels à de telles conditions. Mais ce fut en vain que les foudres de l'Église furent lancées contre cet usage des souverains; ils refusèrent d'abandonner un privilège dont leurs prédécesseurs avaient joui, et les prélats qui leur devaient leurs richesses et leur importance le défendirent énergiquement. La contestation élevée à ce sujet entre les deux puissances continua pendant un demi-siècle, et ce ne

¹ Eadmer, *Novor.*, 1. 3.

fut pas sans des concessions mutuelles que des prétentions si contradictoires purent être ajustées à l'amiable.

« On doit cependant observer que le droit que réclamaient les souverains avait dégénéré, à cette époque, en abus pernicieux. Le lecteur sait déjà comment il fut exercé par Guillaume le Roux, qui, pour ses propres intérêts, refusa, dans plusieurs occasions, de nommer aux bénéfices vacants et déshonora les dignités ecclésiastiques en les prostituant au plus offrant. Les mêmes abus, et de plus grands encore, existaient en France et en Allemagne. L'indigence de Robert avait, en Normandie, amené des changements dans la méthode ordinaire en vendant la réversion des évêchés en faveur d'individus dans l'enfance, et en accordant, pour des sommes proportionnées, plus d'un diocèse au même prélat. Les hommes probes désiraient vivement la suppression de cet abus, et le zèle des Pontifes était excité par les conseils des membres les plus vertueux de l'ordre épiscopal. Parmi ceux-ci nous devons citer Anselme. Durant son exil il avait assisté aux conciles de Bari et de Rome, dans lesquels on avait encore condamné la coutume de l'investiture et renouvelé la sentence d'excommunication contre les coupables ¹. » Ainsi parle l'historien Lingard.

Cependant le délai qui avait été pris entre le roi et saint Anselme jusqu'à Pâques 1101 fut prorogé jusqu'au retour des députés envoyés à Rome touchant l'affaire des investitures. A la Pentecôte la cour fut extrêmement troublée par la nouvelle de l'arrivée en Angleterre de Robert, duc de Normandie. Le roi Henri et les seigneurs étaient dans des défiances mutuelles : le roi craignait qu'ils ne l'abandonnassent pour se joindre à son frère; les seigneurs craignaient que, si le roi était une fois paisible, il n'exercât sur eux une autorité trop absolue. Ils n'avaient confiance, de part et d'autre, qu'en l'archevêque Anselme, et il reçut, au nom de la noblesse et du peuple, la promesse du roi de les gouverner suivant de justes et saintes lois.

Mais, quand le duc Robert fut effective-

ment entré en Angleterre, les seigneurs, oubliant leur serment, songeaient à passer de son côté, et le roi Henri craignait non-seulement pour son royaume, mais pour sa vie. Alors il eut recours à saint Anselme et promit de lui laisser un pouvoir absolu pour exercer tous les droits de l'Église en Angleterre et d'obéir toujours aux ordres du Pape. Saint Anselme rassembla les seigneurs et leur parla en présence de toute l'armée avec laquelle le roi marchait au-devant de son frère. Il leur représenta si fortement combien étaient détestables, devant Dieu et devant les hommes de bien, ceux qui manquaient à la foi jurée solennellement à leur prince, que tous protestèrent qu'ils demeureraient fidèles au roi, dùt-il leur en coûter la vie. Le duc Robert, de son côté, perdit l'espérance qu'il avait dans la défection des seigneurs et fut touché de l'excommunication que saint Anselme avait publiée contre lui comme usurpateur ; il fit la paix avec son frère et se retira.

Tout le monde s'attendait à ce que le roi Henri donnât à saint Anselme quelque marque de reconnaissance ; mais, le péril passé, le roi normand oublia toutes ses promesses. Saint Anselme avait envoyé à Rome deux moines de Cantorbéry, le roi, trois évêques. Le Pape Pascal demeura ferme dans la condamnation des investitures, et il s'en expliqua clairement dans les deux lettres dont il chargea les députés, l'une pour le roi, l'autre pour l'archevêque. Les trois évêques soutinrent que le Pape leur avait parlé en secret d'une manière contraire à ses lettres ; Baudouin, l'un des deux moines envoyés par Anselme, les réfuta vivement. Les évêques de la cour répliquèrent que le témoignage des évêques députés devait l'emporter sur celui des moines ; Baudouin en appela aux lettres mêmes. Le Pape, informé de la calomnie dont les évêques députés l'avaient chargé, écrivit d'autres lettres où il condamnait nettement les investitures et excommunia ces évêques. Le roi, malgré toutes ses promesses antérieures, ne changea pas pour cela de sentiments ¹.

¹ Lingard, t. 2.

¹ Eadmer, l. 3.

Cependant, avec la permission du roi, saint Anselme tint, en 1102, un concile national de toute l'Angleterre, dans l'église de Saint-Pierre de Westminster. On y commença par condamner la simonie, et on déposa six abbés qui en furent convaincus, trois qui avaient reçu la bénédiction abbatiale et trois qui ne l'avaient pas encore. On déposa trois autres abbés pour d'autres causes. On y fit plusieurs règlements, dont voici les plus remarquables. Défense aux évêques de prendre la charge de tenir les plaids pour les affaires temporelles et de s'habiller comme les laïques. Tous les clercs en général doivent porter des habits d'une seule couleur. (Les laïques les portaient mi-partis ou bigarrés.) On ne donnera point à ferme les archidiaconés. Aucun clerc ne sera intendant d'un laïque ni juge de sang. On renouvelle l'ordonnance de la continence des clercs, et on déclare que les enfants des prêtres ne pourront leur succéder en leurs églises. On déclare nulle la promesse de mariage faite sans témoins. On défend, même aux laïques, de laisser croître leurs cheveux comme des femmes, à cause des débauches infâmes des jeunes gens, contre lesquelles on prononce anathème. Défense de rendre à des corps morts, à des fontaines ou à d'autres choses, aucun honneur religieux sans l'autorité de l'évêque. Défense de vendre les hommes comme des bêtes, ce qui jusqu'alors s'était pratiqué en Angleterre ¹.

Incontinent après ce concile Roger, nommé à l'évêché de Herford, tomba malade, et, se voyant à l'extrémité, il envoya prier saint Anselme de le faire sacrer par deux évêques avant qu'il mourût. Saint Anselme sourit de l'impertinence du personnage, d'ailleurs indigne, et ne répondit rien. Roger étant mort, le roi donna l'investiture à Reinelm, chancelier de la reine, et envoya prier Anselme de le sacrer avec Roger, nommé pour Salisbury, et Guillaume, élu depuis longtemps pour Winchester. Saint Anselme répondit : « Je sacrerai volontiers Guillaume; mais, pour les deux autres, je ne changerai point ce dont je suis convenu avec le roi. » Le roi dit en co-

lère et avec serment : « Il ne sacrera point l'un sans les autres, de mon vivant. » Guillaume avait été élu pendant l'exil de saint Anselme; mais il ne voulut ni consentir à l'élection, ni recevoir la crosse de la main du roi, ni s'ingérer au gouvernement de l'Église. Saint Anselme, étant de retour, lui donna la crosse, à la prière du clergé et du peuple et du consentement du roi.

Sur le refus que faisait saint Anselme de sacrer les deux autres, le roi ordonna à Girard, archevêque d'York, de les sacrer tous trois; mais Reinelm, nommé à Herford, rapporta au roi la crosse et l'anneau, se repentant de les avoir reçus de sa main; de quoi le roi irrité le chassa de la cour. Girard prit jour avec tous les évêques d'Angleterre pour sacrer les deux autres, Guillaume et Roger. On commença la cérémonie et on vint à l'examen des deux élus, quand Guillaume, saisi d'horreur, déclara qu'il aimait mieux être dépouillé de tout que de consentir à une ordination si irrégulière. Les évêques, chargés de confusion et des reproches du peuple, se retirèrent; on mena Guillaume au roi, et ce prélat, demeurant ferme dans sa résolution, fut chassé du royaume et dépouillé de tous ses biens. Saint Anselme en demanda justice, mais inutilement.

Après quelques autres incidents le roi, voyant le saint archevêque toujours ferme, le pria et le fit prier d'aller lui-même à Rome demander que le droit d'investiture lui fût conservé. Anselme, jugeant bien que la proposition du roi ne tendait qu'à le faire sortir du royaume, alla à la cour prendre congé de ce prince en l'assurant qu'il ne demanderait rien au Pape qui fût contraire à la liberté des églises. Il partit le 27 avril et n'arriva à Rome que vers le commencement de septembre; il y trouva Guillaume de Varelvast, le même que le roi Guillaume le Roux y avait précédemment envoyé. Le Pape Pascal fit loger saint Anselme au palais de Latran et assigna un jour pour l'examen de l'affaire. L'envoyé du roi releva avec beaucoup d'éloquence les bienfaits des rois envers la cour de Rome, l'usage où ils étaient de donner l'investiture, le préjudice que les Romains se feraient à eux-mêmes si l'on venait à ôter ce

¹ Labbe, t. 10, p. 728. Eadmer, l. 3.

droit à son maître, « dont, ajouta-t-il, il ne se départira jamais, dût-il en perdre son royaume. » Saint Anselme attendit en silence le jugement du Pape, qui, prenant la parole, dit que, pour lui, il ne permettrait pas au roi de garder impunément les investitures, quand il devrait lui en coûter la vie. Néanmoins, par le conseil des Romains, il accorda au roi quelques autres usages de ses prédécesseurs¹.

Saint Anselme partit de Rome avec une lettre de Pascal II, datée du 16 novembre 1103, confirmative des droits de sa primatie; Varelvast, au contraire, demeura à Rome pour essayer d'engager le Pape à contenter le roi d'Angleterre. Sa tentative fut inutile; tout ce qu'il obtint fut une lettre pour ce prince, datée du 23 novembre, dans laquelle le Pape lui donnait de grands témoignages d'amitié, et l'exhortait, par les motifs les plus pressants, à renoncer aux investitures et à rappeler saint Anselme. Pascal II savait apparemment qu'il y avait défense, de la part du roi, au prélat de retourner en Angleterre dans le cas où l'affaire des investitures tournerait mal à Rome. Varelvast la lui signifia à Plaisance, où il le rejoignit; ensuite ils se séparèrent.

Saint Anselme fut reçu à Lyon avec beaucoup d'honneur par l'archevêque Hugues, le clergé et le peuple; mais, en Angleterre, le roi fit saisir à son profit tous les revenus de l'archevêque, à qui il écrivit de ne point revenir s'il ne lui promettait de le laisser dans tous les usages de son père, Guillaume le Conquérant, et de son frère, Guillaume le Roux. Son absence causait beaucoup de maux. On élevait aux dignités ecclésiastiques des courtisans indignes et on les promouvait aux Ordres contre les prescriptions des canons; on pillait les églises, on opprimait les pauvres; on enlevait des vierges, on les déshonorait; des prêtres se mariaient ou persévéraient dans l'incontinence. C'est ce que des gens de bien écrivaient à saint Anselme pour l'engager à revenir en usant de quelque condescendance envers le roi. Ce prince pensait, de son côté, à envoyer à

Rome de nouveaux députés, et il y en envoya, en effet, après Pâques de l'an 1105; mais, en attendant, il faisait des exactions inouïes sur le peuple et sur le clergé, sous prétexte de faire observer les décrets du dernier concile de Londres contre le concubinage et les autres désordres qui régnaient dans ses États. L'archevêque lui écrivit qu'il n'était point d'usage de faire exécuter les canons d'un concile par des peines temporelles et que c'était aux évêques, et non aux princes, à punir ces prévarications. Le roi lui fit réponse qu'il le satisferait sur cet article dans le voyage qu'il devait faire dans peu en Normandie; car il s'était emparé de ce duché sur son frère aîné, Robert, qu'il tint en prison tout le reste de sa vie¹.

Le saint archevêque, étant à la Charité-sur-Loire au commencement de l'été 1105, alla voir la comtesse de Blois, à laquelle il avait des obligations. Ayant su d'Anselme ce qui s'était passé entre son frère et lui, elle entreprit de les réconcilier. Il y eut entre eux une entrevue à Laigle, entre Séez et Mortagne. Le roi rendit au prélat les revenus de son Église et consentit à ce qu'il revînt en prendre le gouvernement, mais à condition qu'il accorderait sa communion à ceux qui auraient reçu de lui les investitures. Anselme le refusa pour le moment, et ne voulut rentrer en Angleterre qu'après le retour des députés que le roi et lui avaient envoyés à Rome pour avoir une explication sur cet article et sur quelques autres. La réconciliation du roi avec l'archevêque se fit le 22 juillet 1105 mais elle ne fut entière qu'au 15 août de l'année suivante. Le roi et saint Anselme se trouvèrent ce jour-là dans l'abbaye du Bec, où ils convinrent de tous les articles qui les avaient jusque-là divisés. Le roi déchargea les églises de son royaume du cens que son frère leur avait imposé, promit de ne rien prendre à l'avenir des églises vacantes et de restituer tout ce qu'il avait pris des biens de l'Église de Cantorbéry, pendant l'absence de l'archevêque. Il promit encore que les curés qui n'avaient point payé de taxe ne payeraient rien, et que ceux qui

¹ Eadmer, *Novor.*, l. 3.

¹ Eadmer, *Novor.*, l. 4.

avaient payé cette taxe seraient quittes pendant trois ans de toute imposition. Saint Anselme, de son côté, accorda au roi tout ce qui était porté dans la lettre du Pape Pascal, savoir : qu'il donnerait l'absolution à ceux qui avaient reçu les investitures, qu'il ordonnerait ceux qui les avaient reçues ou fait hommage au roi, et que si, dans la suite, quelques-uns recevaient les prélatures sans investitures, quoiqu'ils eussent fait hommage au roi, il ne laisserait pas de les ordonner.

Toutes ces conventions acceptées de part et d'autre l'archevêque s'embarqua pour l'Angleterre, où il fut reçu avec des démonstrations de joie incroyables. La reine Mathilde alla au-devant de lui et prit soin, sur la route, de lui faire préparer des logements. L'année suivante (1107) il se tint au mois d'août une assemblée d'évêques et de seigneurs à Londres, dans le palais du roi, où l'on confirma tout ce qui avait été arrêté l'année précédente dans l'abbaye du Bec ; elle dura trois jours, pendant lesquels on agita diverses questions, entre autres celle des investitures. Quelques-uns étaient d'avis que le roi continuât à les donner comme avaient fait son père et son frère ; l'avis contraire l'emporta, et l'on convint que l'on se conformerait au règlement du Pape Pascal, qui accordait au roi les hommages et lui défendait seulement les investitures. En conséquence le roi ordonna qu'à l'avenir personne, dans son royaume, ne recevrait l'investiture d'un évêché ou d'une abbaye par la crosse et l'anneau de la main du roi ou de quelque autre laïque que ce fût, et saint Anselme déclara qu'on ne refuserait la consécration à aucun prélat pour avoir fait hommage au roi. Alors on donna des pasteurs aux églises vacantes, mais sans leur donner l'investiture, et ceux qui avaient été élus évêques furent ordonnés à Cantorbéry par saint Anselme. Il écrivit au Pape tout ce qui s'était passé, comment le roi d'Angleterre avait renoncé aux investitures, et les précautions qu'il prenait pour ne remplir les sièges vacants que de dignes sujets. C'est ainsi que, par la fermeté et la patience, les Papes et saint Anselme triomphèrent de l'humeur intraitable des rois normands d'Angleterre,

et affermirent la liberté de l'Église et par là même celle du peuple ¹.

La seconde année de son pontificat, c'est-à-dire en 1100, le Pape Pascal reçut de Jérusalem la lettre suivante : « Moi, archevêque de Pise, et les autres évêques ; Godefroi, par la grâce de Dieu maintenant défenseur du Saint-Sépulcre, et toute l'armée du Seigneur qui se trouve maintenant dans la terre d'Israël, à notre saint-père le Pape, à l'Église romaine, à tous les évêques et à tous les chrétiens, salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Dans cette lettre Godefroi et le reste de l'armée chrétienne racontent brièvement et modestement, depuis la prise de Nicée jusqu'au siège de Jérusalem, leurs succès et leurs revers, attribuant les premiers à Dieu seul et les seconds à eux-mêmes. Ils ajoutent en parlant de Jérusalem :

« Nos troupes eurent beaucoup à souffrir dans le siège de cette place par la disette d'eau. Le conseil de guerre s'étant assemblé, les évêques et les principaux chefs ordonnèrent que l'armée ferait, pieds nus, une procession autour de la ville, afin que Celui qui s'était jadis humilié pour nous, touché de notre humilité, nous en ouvrît les portes et abandonnât ses ennemis à notre colère. Le Seigneur, apaisé par notre action, nous livra Jérusalem huit jours après, précisément à l'anniversaire du jour où les apôtres composant la primitive Église se séparèrent pour se répandre dans les différentes parties de la terre, jour qui est célébré par un grand nombre de fidèles. Si vous désirez connaître ce que nous fîmes des ennemis que nous trouvâmes dans la ville, vous saurez que, dans le portique de Salomon et dans le temple, nos chevaux marchaient jusqu'aux genoux dans le sang impur des Sarrasins. On désigna ensuite les guerriers qui devaient garder la place, et on avait déjà accordé à ceux que rappelaient en Europe l'amour de la patrie ou le désir de revoir leurs familles la permission de s'en retourner, lorsque nous fûmes informés que le roi de Babylone (le Caire) était à Ascalon avec une armée innombrable, annonçant hautement le projet

¹ Eadmer, *Novor.*, l. 4. Baronius, Mansi. Labbe. Pagi.

de conduire en captivité les Français qui gardaient Jérusalem et ensuite de se rendre maître d'Antioche. C'est ainsi qu'il parlait ; mais le Dieu du ciel en avait ordonné autrement. Cette nouvelle nous ayant été confirmée, nous marchâmes au-devant des Babyloniens, après avoir laissé dans la ville nos blessés et nos bagages avec une garnison suffisante. Les deux armées étant en présence, nous fléchîmes le genou et invoquâmes en notre faveur le Dieu des armées, pour qu'il lui plût, dans sa justice, d'anéantir par nos bras la puissance des Sarrasins et celle du démon, et par là d'étendre son Église et la connaissance de l'Évangile d'une mer jusqu'à l'autre. Dieu exauça nos prières, et nous donna une telle audace que ceux qui nous auraient vus courir à l'ennemi nous eussent pris pour une troupe de cerfs altérés qui vont étancher, dans une claire fontaine qu'ils aperçoivent, la soif qui les dévore. Notre armée ne comptait guère plus de cinq mille cavaliers et de quinze mille fantassins ; l'ennemi, au contraire, avait plus de cent mille chevaux et quatre cent mille hommes de pied. Mais Dieu manifesta sa puissance en faveur de ses serviteurs ; notre seul choc mit en fuite, même avant qu'elle combattît, cette immense multitude. On eût dit qu'ils craignaient d'opposer la moindre résistance et qu'ils n'avaient point d'armes sur lesquelles ils pussent compter pour se défendre. Tous les trésors du roi de Babylone demeurèrent en notre pouvoir. Plus de cent mille Sarrasins tombèrent sous nos coups ; un grand nombre se noyèrent dans la mer, et la frayeur fut si vive parmi eux que deux mille furent étouffés aux portes d'Ascalon en se pressant pour y entrer. Si nos soldats ne se fussent occupés à piller le camp des ennemis, à peine, dans un si grand nombre, en fût-il resté un pour annoncer leur défaite.

« Nous ne pouvons non plus passer sous silence un événement assez extraordinaire. La veille du combat nous nous étions emparés de plusieurs milliers de chameaux, de bœufs et de brebis. Les chefs ordonnèrent aux soldats de les abandonner pour aller à l'ennemi. Chose admirable ! ces animaux nous accompagnèrent constamment, s'arrêtant avec nous,

s'avancant avec nous, courant avec nous. Les nuées mêmes nous garantissaient des ardeurs du soleil et les zéphirs soufflaient pour nous rafraîchir. Nous rendîmes des actions de grâces au Seigneur pour la victoire signalée qu'il venait de nous faire remporter et nous retournâmes à Jérusalem. Le comte de Saint-Gilles, le duc Robert de Normandie et le comte Robert de Flandre y laissèrent le duc Godefroi et revinrent à Laodicée. Une concorde parfaite ayant été rétablie entre Bohémond et nos chefs par l'archevêque de Pise, le comte Raymond se disposa à retourner à Jérusalem pour le service de Dieu et de ses frères. En conséquence, nous souhaitons à vous, chefs de l'Église catholique de Jésus-Christ et premiers du peuple latin, à vous tous, évêques, clercs, moines et laïques, qu'en faveur du courage et de la piété admirables de nos frères il plaise au Seigneur de répandre sur vous ses grâces, de vous accorder la rémission entière de vos péchés, et de vous faire asseoir à la droite du Dieu qui règne de toute éternité avec le Père dans l'unité du Saint-Esprit. Ainsi soit-il ! Nous vous prions et nous vous supplions, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui fut toujours avec nous et qui nous a sauvés de toutes tribulations, de vous montrer reconnaissants à l'égard de vos frères qui retournent vers vous, de leur faire du bien et de leur payer ce que vous leur devez, afin de vous rendre par là agréables au Seigneur et d'obtenir une part dans les grâces qu'ils ont pu mériter de la bonté divine ¹. »

On voit par cette lettre que c'étaient vraiment la foi et la piété chrétienne qui animaient la multitude des croisés, et que, s'ils s'oublièrent quelquefois et firent des fautes, c'était par une fragilité inséparable de la nature humaine. Au reste tous les historiens du temps, dont quelques-uns, témoins oculaires, confirment les merveilleuses circonstances de la victoire d'Ascalon ; entre autres cette multitude d'animaux qui suivaient avec ordre l'armée chrétienne, et qui, dans le lointain, parurent aux ennemis une innombrable arrière-garde. Plus les croisés s'approchaient

¹ Anno 1100, ex manuscript. Signiens. monasterii. Michaud, *Hist. des Croisades*, t. 1, p. 442, sixième édition.

de l'armée égyptienne, plus ils paraissaient pleins d'ardeur et de joie. « Nous ne redoutions pas plus nos ennemis, dit Raymond d'Agiles, que s'ils avaient été timides comme des cerfs, innocents comme des brebis. Les tambours, les trompettes, les chants de guerre animaient l'enthousiasme des guerriers chrétiens, qui venaient de recevoir la bénédiction de la vraie croix. » « Ils allaient au-devant du péril, dit Albert d'Aix, comme à un joyeux festin. » L'émir musulman de Ramla, qui suivait l'armée chrétienne comme auxiliaire, ne pouvait assez admirer cette joie des soldats chrétiens à l'approche d'un ennemi formidable ; il exprima sa surprise au roi de Jérusalem, et jura devant lui d'embrasser une religion qui donnait tant de bravoure et tant de force à ses défenseurs.

La bataille d'Ascalon fut la dernière de cette croisade. Libres enfin de leur vœu, après quatre ans de travaux et de périls, les princes croisés ne songèrent plus qu'à quitter Jérusalem, qui devait bientôt n'avoir pour sa défense que trois cents chevaliers, la sagesse de Godefroi et l'épée de Tancrede, résolu de terminer ses jours en Asie. Quand ils eurent annoncé leur départ tous les cœurs se remplirent de deuil et de tristesse ; ceux qui restaient en Orient embrassaient leurs compagnons les larmes aux yeux et leur disaient : « N'oubliez jamais vos frères, que vous laissez dans l'exil ; de retour en Europe, inspirez aux chrétiens le désir de visiter les saints lieux que vous avez délivrés ; exhortez les guerriers à venir combattre avec nous les nations infidèles. » Les chevaliers et les barons, fondant en larmes, juraient de conserver un éternel souvenir des compagnons de leurs exploits et d'intéresser la chrétienté au salut et à la gloire de Jérusalem.

Le premier soin de Godefroi fut de réprimer les hostilités des musulmans et de reculer les frontières du royaume dont on lui avait confié la défense. Par ses ordres Tancrede entra dans la Galilée et s'empara de Tibériade et de plusieurs autres villes voisines du Jourdain. Pour prix de ses travaux il obtint la possession du pays qu'il venait de conquérir et qui dans la suite fut érigé en principauté.

Godefroi, de son côté, assiégeait la ville maritime d'Arsur lorsque plusieurs émirs, descendus des montagnes de Naplouse et de Samarie vinrent le saluer et lui offrir des présents, tels que des figues et des raisins cuits au soleil. Le roi de Jérusalem était assis à terre, sur un sac de paille, sans appareil ni gardes. Les émirs témoignèrent leur surprise et demandèrent comment un aussi grand prince, dont les armes avaient ébranlé tout l'Orient, était humblement couché à terre, n'ayant pas même un coussin ni un tapis de soie. « Mais, répondit Godefroi, la terre, d'où nous sommes sortis, et qui doit être notre demeure après la mort, ne peut-elle pas nous servir de siège pendant cette vie ? » Cette réponse si simple et si sublime, et par là même si orientale, dut vivement frapper les émirs. Pleins d'admiration pour tout ce qu'ils avaient vu et entendu, ils quittèrent Godefroi en lui demandant son amitié, et dans Samarie on s'étonna qu'il y eût tant de simplicité et de sagesse parmi les hommes de l'Occident.

Dans le même temps la renommée racontait beaucoup de merveilles sur la force de Godefroi ; on l'avait vu, d'un seul coup de sa large épée, abattre la tête des plus grands chameaux. Un émir puissant parmi les Arabes voulut juger le fait par lui-même et vint prier le prince chrétien de renouveler devant lui le prodige. Godefroi ne dédaigna point de satisfaire la curiosité de l'émir musulman, et d'un seul coup de son glaive il trancha la tête d'un chameau qu'on lui avait amené. Comme les Arabes paraissaient croire qu'il y avait quelque enchantement dans l'épée de Godefroi, celui-ci prit l'épée de l'émir, et la tête d'un second chameau roula sur le sable. Alors l'émir déclara hautement que tout ce qu'on avait dit du chef des chrétiens était véritable et que jamais homme ne fut plus digne de commander aux nations. Aujourd'hui cette terrible épée, qui abattait les têtes des chameaux et pourfendait les géants sarrasins, se conserve dans l'église du Saint-Sépulcre.

Lorsque Godefroi revint à Jérusalem il apprit que son frère Baudouin, comte d'Édesse, et Bohémond, prince d'Antioche, s'étaient mis en route pour visiter les saints

lieux. Ils venaient à Jérusalem accompagnés d'un grand nombre de chevaliers et de soldats de la croix, qui, restés comme eux à la garde des pays conquis, se montraient impatients d'achever leur pèlerinage. A ces illustres guerriers se réunirent une multitude de chrétiens venus de l'Italie et de toutes les contrées de l'Occident. Cette pieuse caravane, qui comptait vingt-cinq mille pèlerins, eut beaucoup à souffrir sur les côtes de la Phénicie ; « mais, lorsqu'ils virent Jérusalem, dit Foucher de Chartres, qui accompagnait Baudouin, comte d'Édesse, toutes les misères qu'ils avaient souffertes furent mises en oubli. » L'histoire contemporaine ajoute que Godefroi, grandement aise de revoir son frère Baudouin, festoya magnifiquement les princes tout le long de l'hiver.

Daimbert, archevêque de Pise, était venu avec eux, comme légat apostolique, envoyé par le Pape Pascal II, pour remplacer l'évêque Adhémar, mort dans Antioche. Siméon, le patriarche grec de Jérusalem, était mort également dans l'île de Chypre, où il était allé recueillir des aumônes. On avait élu d'une manière telle quelle, pour administrateur ou patriarche provisoire, Arnoul, chapelain du duc de Normandie, dont les mœurs paraissent avoir été au moins suspectes. Ce fut lui qui portait le bois de la vraie croix à la bataille d'Ascalon. Le légat Daimbert de Pise, étant arrivé sur les entrefaites, fut élu et intronisé régulièrement, et même malgré lui, comme il le témoigne dans une de ses lettres à Bohémond, et ce prince, qui était alors à Jérusalem, et Godefroi, reçurent humblement de sa main l'investiture, l'un de la principauté d'Antioche, l'autre du royaume de Jérusalem, pour honorer en lui celui dont il tenait la place sur la terre.

Godefroi profita du moment où les princes latins étaient à Jérusalem pour établir un gouvernement régulier dans son royaume. Des hommes savants et pieux furent assemblés dans le palais de Salomon et chargés de rédiger un code de lois. Les conditions imposées à la possession des terres, les services militaires les fiefs, des obligations réciproques du roi et des seigneurs, des grands et des petits vassaux, tout cela fut établi et ré-

glé d'après les coutumes des Francs. Ce que demandaient surtout les sujets de Godefroi, c'étaient des juges pour terminer les différends et protéger les droits de chacun. Deux cours de justice furent instituées : l'une, présidée par le roi et composée de la noblesse, devait prononcer sur les différends des grands vassaux ; l'autre, présidée par le vicomte de Jérusalem et formée des principaux habitants de chaque ville, devait régler les intérêts et les droits de la bourgeoisie ou des communes. On institua une troisième cour, réservée aux chrétiens orientaux ; les juges étaient nés en Syrie, en parlaient la langue et prononçaient d'après les lois et les usages du pays. Cette législation de Godefroi, qui s'accrut et s'améliora sous les règnes suivants, fut déposée en grande pompe dans l'église de la Résurrection, prit le nom d'*Assises de Jérusalem* ou de *Lettres du Saint-Sépulcre*, et servit plus tard de modèle à saint Louis pour améliorer la législation de France¹.

Godefroi vint souvent au secours de Tan-

¹ Les *Assises de Jérusalem* sont le premier code qui ait été rédigé selon l'esprit de la féodalité. « Le royaume, dit Cantu, y est déclaré indivisible et héréditaire, même dans la ligne féminine ; à défaut d'héritiers le haut clergé et les vassaux immédiats de la couronne sont appelés à élire le chef de l'État. Le roi doit jurer de maintenir la constitution avant de recevoir l'hommage des vassaux et d'être couronné par le patriarche.

« Le royaume était divisé en baronnies, dont une formait le domaine de la couronne. Chacune d'elles, ayant droit de monnayage et de justice, passait, comme l'État, aux héritiers mâles ou femelles, sauf que la femme était tenue de choisir un mari ou un champion. Le roi pouvait inféoder des portions de sa baronnie à des titulaires qui ne devenaient pas par là ses vassaux immédiats, mais sous-vassaux seulement. Six cent soixante-six chevaliers étaient astreints par le vasselage au service militaire, deux cents autres à Tripoli ; chacun d'eux accompagnait de quatre archers à cheval. Les églises et les villes fournissaient cinq mille soixante-quinze sergents ; d'où il suit que l'armée entière ne dépassait pas onze mille hommes.

« Les comtes et les barons devaient servir leurs suzerains sur les champs de bataille et les assister dans les conseils ; le vassal devait défendre ou venger son supérieur de toute injure, ainsi que l'honneur de sa femme, de sa fille, de sa sœur, le suivre dans ses expéditions, se donner pour lui en otage s'il tombait aux mains de l'ennemi. Ainsi le roi, les sujets, les vassaux ou vavasseurs se trouvaient liés par une promesse réciproque de fidélité et de défense. Dans cette aristocratie le roi n'exerçait que le pouvoir militaire ; la souveraineté résidait dans la *haute cour*, où se traitaient les causes des hommes éminents et des barons, sans l'accord desquels l'assise ne pouvait avoir lieu. La *cour basse*, ou cour des bourgeois, présidée par le vicomte et composée des jurés de la ville,

crède, qui était en guerre avec les émirs de Galilée. Le roi de Jérusalem porta ses armes victorieuses au delà du Liban et jusque sous les murs de Damas ; il fit en même temps plusieurs autres incursions en Arabie, d'où il revenait toujours avec un grand nombre de captifs, de chevaux et de chameaux. Sa renommée s'étendait chaque jour davantage ; on le comparait à Judas Machabée pour la valeur, à Samson pour la force de son bras, à Salomon pour la sagesse de ses conseils. Les Francs restés avec lui bénissaient son règne, et sous sa domination paternelle ils oubliaient leur ancienne patrie ; les Syriens, les Grecs, les musulmans eux-mêmes étaient persuadés qu'avec un aussi bon prince la puissance chrétienne en Orient ne pouvait manquer de s'affermir ; mais Dieu ne permit pas que Godefroi vécût assez longtemps pour achever ce qu'il avait si glorieusement commencé. Dans le mois de juin 1100, revenant d'une expédition au delà du Jourdain, il tomba malade. Transporté à Jérusalem il y languit cinq semaines. Quoique accablé de souffrances il admettait auprès de lui tous ceux qui voulaient lui parler des affaires de la Terre-Sainte ; il apprît sur son lit de douleur la

reddition de Caïphas, ville maritime au pied du mont Carmel ; ce fut sa dernière victoire, sa dernière joie dans cette vie. Héros chrétien, il fit une confession générale de toutes ses fautes, reçut les derniers sacrements de l'Église avec une piété qui émut jusqu'aux larmes tous les assistants, et mourut le 17 juillet 1100, un an après la prise de Jérusalem. Il fut enseveli dans l'église du Saint-Sépulcre, au pied du Calvaire, et y attend la résurrection glorieuse avec Josué et Gédéon, avec David et Judas Machabée.

Après sa mort il y eut quelque difficulté pour le choix du successeur ; le patriarche Daimbert, à qui le roi défunt avait cédé à Jérusalem le quartier du Saint-Sépulcre et le quart de la ville de Joppé, prétendit que dans ses derniers moments il lui avait cédé la ville de Jérusalem tout entière ; on n'écouta point ses prétentions. Baudouin, prince d'Édesse, frère de Godefroi, fut appelé à lui succéder ; il céda la principauté d'Édesse à son cousin, Baudouin du Bourg, et se mit en route pour Jérusalem. Il n'avait avec lui que quatorze cents hommes, moitié cavalerie, moitié infanterie ; toutefois, avec sa petite troupe, il eut l'adresse de battre une armée considérable de Turcs, qui lui barraient le passage dans les défilés de Phénicie. Lorsqu'il approcha de Jérusalem le peuple et le clergé vinrent au-devant de lui ; les Grecs et les Syriens accoururent aussi avec des cierges et des croix ; tous, louant à haute voix le Seigneur, accueillirent avec solennité leur nouveau roi et le conduisirent en triomphe à l'église du Saint-Sépulcre.

Le patriarche Daimbert, se voyant abandonné de l'armée et du peuple, avait écrit à Tancrede et à Bohémond pour les appeler à son secours ; mais Tancrede, s'étant présenté devant Jérusalem, trouva les portes fermées, et Bohémond, dans une expédition malheureuse, avait été fait prisonnier par les Turcs et réduit à implorer le secours du prince d'Édesse. Daimbert en fut ainsi pour ses lettres et ses démarches, qui auraient pu amener une guerre civile. Pendant que Jérusalem était dans la joie il protestait, avec quelques-uns de ses partisans, contre l'arrivée de Baudouin, et, feignant de croire qu'il

prononçait sur les affaires réelles et personnelles des citoyens et sur leurs procès criminels.

« Le sénéchal, premier officier de la couronne, indépendamment de l'administration des domaines royaux et des fiefs qui en dépendaient, avait sous lui les baillis royaux, prélats et barons, appelés à juger les sujets non justiciables du vicomte, comme les chrétiens indigènes, qui conservèrent leurs coutumes. Après lui venait le connétable, qui avait pour vicaire un maréchal.

« Ceux-là seuls qui portent les armes, comme toujours dans le droit féodal, ont des droits en partage. Les vilains sont la propriété du maître, et le dommage qui leur est causé est mis à prix. On voit aussi que trente communes étaient déjà instituées dans ces contrées, et les villes où résidait un vicomte étaient dotées de certains privilèges.

« L'Église fut organisée comme celles d'Occident ; elle resta indépendante du gouvernement laïque, n'étant pas obligée de fournir au recrutement des troupes du roi, mais seulement de donner des subsides dans les cas urgents.

« Ce code est un modèle de liberté au milieu de la servitude barbare ; on y voit le consentement de tous les associés indiqué comme condition première des lois, et il offre le premier exemple de deux tribunaux, l'un subordonné à l'autre. Tout ce que l'Italie et le droit canonique avaient de mieux y fut introduit. Il semblait que le puissant prit pour commander une voix plus humaine près du tombeau de l'Homme-Dieu. » *Hist. univer.*, t. X, p. 46.) — (Voyez aussi l'article *Assises*, dans le *Dictionn. des Croisades* de d'Ault-Duménil, (édit. Migne.

n'était pas en sûreté près du tombeau de Jésus-Christ, il se retirait en silence sur le mont Sion, comme pour y chercher un asile contre ses persécuteurs. Une conduite pareille ne rappelait guère la sagesse conciliante de l'évêque Adhémar.

Baudouin était impatient de signaler son règne par quelque entreprise glorieuse. Il resta une semaine à Jérusalem pour prendre possession du gouvernement; il assembla ensuite ses chevaliers, et cette troupe d'élite alla chercher des ennemis à combattre ou des terres à conquérir. Il châtia d'abord les musulmans des montagnes, qui avaient souvent maltraité et dépouillé les pèlerins de Jérusalem. Il poursuivit sa route vers le pays d'Hébron et descendit dans la vallée où s'élevaient autrefois Sodome et Gomorrhe, et que recouvre maintenant la mer Morte. Il franchit plusieurs montagnes dont les cimes étaient couvertes de neige et visita le monastère de Saint-Aaron, bâti au lieu même où Moïse et Aaron s'entretenaient avec Dieu. Les soldats chrétiens s'arrêtèrent trois jours dans une vallée couverte de palmiers et fertile en toutes sortes de fruits; c'était la vallée où Moïse avait fait jaillir une source des flancs d'une roche aride. Foucher de Chartres, qui était de l'expédition, nous apprend que cette source miraculeuse faisait alors tourner plusieurs moulins et que lui-même y abreuvait ses chevaux. Baudouin conduisit sa troupe jusqu'au désert qui sépare l'Idumée de l'Égypte, et reprit le chemin de sa capitale en passant par les montagnes où furent ensevelis les ancêtres d'Israël.

A son retour Baudouin voulut se faire couronner roi et se réconcilia avec Daimbert. La cérémonie eut lieu à Bethléhem, le jour de la nativité du Sauveur; le nouveau roi reçut l'onction et le diadème royal des mains du patriarche. On n'opposa point au roi Baudouin l'exemple de Godefroi, qui, après son élection, refusa d'être couronné. Une triste expérience avait fait naître d'autres pensées; la royauté des pèlerins, cette royauté de l'exil, n'était plus, aux yeux des chrétiens, une gloire ni une félicité de ce monde, mais une œuvre pieuse et sainte, une œuvre de résignation et de dévouement, une mission

pleine de périls, de misères et de sacrifices. Dans un royaume environné d'ennemis, au milieu d'un peuple jeté comme par la tempête sur un sol étranger, un roi ne portait point une couronne d'or, comme les autres rois de la terre, mais une couronne toute semblable à celle de Jésus-Christ.

Le premier soin de Baudouin après son couronnement fut de rendre la justice à ses sujets et de mettre en vigueur les Assises de Jérusalem. Il tint sa cour et son conseil au milieu de tous les grands, dans le palais de Salomon; ainsi appelait-on le palais des rois latins. Chaque jour, pendant plus de deux semaines, on le vit assis sur son trône, écoutant les plaintes qui lui étaient adressées et prononçant sur tous les différends survenus entre ses vassaux. Une des premières causes qu'il eut à juger fut une querelle élevée entre Tancrede et Guillaume de Melun, dit le Charpentier, à qui Godefroi avait donné en mourant la ville de Caïphas, nouvellement conquise par Tancrede. Baudouin, secondé par des hommes sages et pieux, parvint à concilier le différend. Pendant les négociations Tancrede fut appelé à gouverner la principauté d'Antioche en l'absence de Bohémond; non-seulement il renonça à ses prétentions sur la ville de Caïphas, mais il abandonna à Baudouin la principauté de Tibériade.

Tous les soins que prenait le roi Baudouin pour rétablir la paix et maintenir l'exécution des lois dans son royaume ne l'empêchaient pas de faire de fréquentes excursions sur les terres des musulmans. Dans une de ces expéditions au delà du Jourdain il surprit plusieurs tribus arabes; comme il revenait chargé de leurs dépouilles, il eut l'occasion d'exercer la plus noble vertu de la chevalerie chrétienne. Non loin du fleuve des cris plaintifs viennent tout à coup frapper ses oreilles; il s'approche et voit une femme musulmane dans les douleurs de l'enfantement; il lui jette son manteau pour la couvrir et la fait placer sur des tapis étendus à terre. Par ses ordres des fruits et deux outres remplies d'eau sont apportés près de ce lit de douleur; il fait amener la femelle d'un chameau pour allaiter son enfant qui

venait de naître ; puis la mère est confiée aux soins d'une esclave chargée de la reconduire à son époux. Celui-ci occupait un rang distingué parmi les musulmans ; il versa des larmes de joie en revoyant une épouse dont il pleurait la mort ou le déshonneur, et jura de ne jamais oublier l'action généreuse de Baudouin.

Le roi de Jérusalem se rendit maître des villes maritimes d'Arsur et de Césarée. Dans la dernière les chrétiens établirent un archevêque, qu'ils élurent en commun, et leur choix tomba sur un pauvre prêtre venu en Orient avec les premiers croisés. Le légat Daimbert ayant été élu patriarche de Jérusalem, le Pape Pascal envoya pour légat en Palestine Maurice, évêque de Porto, avec pouvoir de régler toutes choses dans les églises nouvellement délivrées.

Le roi Baudouin, la seconde année de son règne, venait de remporter, près de Joppé, une grande mais périlleuse victoire sur une armée innombrable d'Égyptiens, lorsque la renommée apporta d'affligeantes nouvelles dans la Palestine ; on apprit que trois grandes armées de pèlerins, qui étaient comme plusieurs nations de l'Occident, avaient péri dans les montagnes et les déserts de l'Asie Mineure. Guillaume, comte de Poitiers ; Étienne, comte de Blois ; Étienne, comte de Bourgogne ; Harpin, seigneur de Bourges ; le comte de Nevers ; Conrad, connétable de l'empire germanique ; plusieurs autres princes échappés au désastre et accueillis à Antioche par Tancred, s'étaient mis en route pour achever tristement leur pèlerinage aux saints lieux. Baudouin, étant allé au-devant d'eux jusqu'aux défilés de Beyrouth, protégea leur marche vers Jérusalem. Quel spectacle pour les fidèles de la ville sainte ! Tous ces illustres pèlerins, qui avaient quitté l'Europe avec d'innombrables soldats, étaient à peine suivis de quelques serviteurs. Jamais les grands de la terre n'avaient souffert autant de misères et d'humiliations pour la cause de Jésus-Christ. Tout le peuple de Jérusalem, attendri jusqu'aux larmes, les accompagna au Saint-Sépulcre. Ils passèrent quelques mois dans la Judée, et, peu de jours après les fêtes de

Pâques, tous se rendirent à Joppé afin de se rembarquer pour l'Europe. Ils attendaient les vents favorables lorsque tout à coup on vint annoncer qu'une armée d'infidèles, sortie d'Ascalon, ravage le territoire de Lydda et de Ramla. Le roi de Jérusalem, qui se trouvait à Joppé, rassemble à la hâte ses chevaliers. Les nobles pèlerins qui ont des chevaux ou qui peuvent en emprunter à leurs amis prennent aussi les armes et sortent de la ville. Le roi Baudouin se met à la tête d'une troupe ainsi levée à la hâte et vole au-devant de l'armée musulmane. Il était à peine suivi de deux cents chevaliers ; il se trouve tout à coup au milieu de vingt mille infidèles. Sans s'étonner de leur nombre il leur livre bataille ; dès le premier choc les chrétiens sont enveloppés et ne cherchent qu'une mort glorieuse. Le comte de Blois et le comte de Bourgogne périrent tous les deux dans cette journée. Harpin, comte de Bourges, fut fait prisonnier avec le connétable Conrad. Baudouin se retira presque seul du champ de bataille et se cacha parmi les herbes et les bruyères qui couvraient la plaine. Comme les vainqueurs y mirent le feu, il fut sur le point d'être étouffé par les flammes et se réfugia avec peine à Ramla. Cette petite ville ne pouvait se défendre contre une armée musulmane ; le roi de Jérusalem allait y périr inmanquablement lorsqu'un étranger demanda à lui parler et lui indique une voie sûre et secrète par laquelle il le sauve à travers l'armée ennemie qui assiège la place. Cet étranger était le chef arabe dont le roi de Jérusalem avait traité si généreusement la femme et qui voulait ainsi payer la dette de sa reconnaissance.

Après le départ de Baudouin Ramla fut en effet prise d'assaut, et tous les chrétiens qui s'y trouvaient furent tués ou faits prisonniers ; mais, d'un autre côté, tout ce que la ville sainte avait de chevaliers prit les armes et se mit en marche pour aller au-devant des ennemis. Hugues de Saint-Omer, seigneur de la Galilée, accourut aussi avec quatre-vingts hommes d'armes et se rendit à Joppé. En même temps, et comme par miracle, deux cents navires venus de l'Occident entrèrent dans le port de la même ville. Cette flotte

amenait un grand nombre de pèlerins, parmi lesquels on remarquait d'illustres guerriers partis de l'Angleterre et de la Germanie. Le roi Baudouin, qui s'était rendu par mer à Joppé, se trouva tout à coup à la tête d'une valeureuse armée, impatiente d'aller au combat. Le vendredi de la première semaine de juillet, accompagné du bois de la vraie croix, il attaqua, vainquit et mit en fuite l'armée musulmane, qui se préparait à faire le siège de Joppé. Après cette victoire le royaume de Jérusalem resta en paix.

Ce qui avait fait partir de nouvelles armées de croisés, c'était la conquête de Jérusalem. Quand on apprit en Occident que les soldats de la croix étaient entrés dans la ville, ce fut un enthousiasme général parmi tous les peuples. On lisait dans les chaires des églises les lettres que les princes croisés avaient écrites après la prise d'Antioche et la bataille d'Ascalon. Tous ceux qui avaient pris la croix et n'étaient point partis, tous ceux qui avaient quitté les drapeaux de la croisade devinrent tout à coup l'objet du mépris et de l'animadversion universels. Un cri d'indignation s'éleva de toutes parts contre le frère du roi de France, le comte de Vermandois, auquel on ne pardonnait point d'avoir lâchement abandonné ses compagnons et d'être revenu en Europe sans voir Jérusalem. Étienne, comte de Blois, ne put rester en paix dans ses États et dans sa propre famille; ses peuples s'étonnaient de sa désertion honteuse, et sa femme, mêlant les reproches aux prières, lui rappelait sans cesse les devoirs de la religion et de la chevalerie. Ces malheureux princes et tous ceux qui avaient suivi leur exemple se trouvèrent forcés de quitter une seconde fois leur patrie et de reprendre le chemin de l'Orient. D'autres seigneurs en grand nombre, de France, d'Italie et d'Allemagne, se mirent également en route, suivis d'une multitude considérable de peuple; on rapporte qu'il n'y en eut pas moins de quatre cent mille, tant hommes que femmes et enfants; ils étaient divisés en trois corps; mais ni les princes ni les soldats ne profitèrent de l'expérience du passé. Le comte de Toulouse, qui, après la bataille d'Ascalon, était revenu à Laodicée, et de là à Constan-

tinople, fut prié de conduire la première armée, qui était la plus considérable, à travers l'Asie Mineure. Son habileté ne répondit point à son opiniâtreté et à son ambition. Les trois armées périrent, et périrent toutes les trois de la même manière, par l'imprévoyance des chefs, par l'indiscipline des troupes, et se livrèrent comme d'elles-mêmes au glaive exterminateur des Turcs. Le comte de Vermandois mourut à Tarse de ses blessures. De toutes les femmes qui étaient parties pas une seule ne revit sa famille. Les croisés qui échappèrent au carnage se retirèrent les uns à Constantinople, les autres à Antioche.

Au milieu du deuil général causé par de si grands désastres les plaintes les plus amères se renouvelèrent contre les Grecs, qu'on accusait d'avoir provoqué la ruine des armées venues au secours des Latins établis en Syrie, et, de fait, l'empereur Alexis ne justifiait pas peu ces préventions; car si, d'un côté, il faisait des efforts pour obtenir la liberté des chrétiens tombés au pouvoir des Turcs et des Égyptiens, de l'autre il équipait des flottes, levait des armées pour attaquer Antioche et s'emparer des villes de la côte de Syrie conquises par les Latins. Il offrit de payer la rançon de Bohémond, toujours prisonnier chez les Turcs, non pour lui rendre sa liberté, mais pour le conduire à Constantinople, où il espérait obtenir de lui l'abandon de sa principauté; mais, après quatre ans de captivité, Bohémond obtint sa liberté par lui-même et revint à Antioche, où il s'occupa de repousser les agressions d'Alexis.

Le roi Baudouin, secondé par les pèlerins de Pise et de Gênes, qui avaient une flotte considérable, s'empara de l'importante ville de Ptolémaïs, qui était comme le port de la Syrie du côté de la mer. Cette conquête porta l'effroi chez les musulmans de Damas, d'Ascalon et d'Égypte; le sultan de Babylone, autrement du Caire, ne s'occupa plus que de lever une nouvelle armée et de préparer une flotte pour triompher de l'orgueil des chrétiens et pour arrêter le progrès de leurs armes. Peu de temps après la prise de Ptolémaïs on apprit qu'une flotte égyptienne avait paru devant Joppé et qu'une multitude de

Barbares sortis d'Ascalon couvraient les plaines de Ramla. Aussitôt tous les chrétiens en état de porter les armes accourent de la Galilée, du pays de Naplouse, des montagnes de la Judée; le peuple et le clergé de la ville sainte implorent la miséricorde divine; dans les cités chrétiennes on fait des prières, des aumônes, on oublie les injures, et toute discorde est convertie en charité. Baudouin, avec cinq cents chevaliers et deux mille hommes de pied, sort de Joppé et court à la rencontre des ennemis, dont Dieu seul savait le nombre. Lui-même engagea le combat; la bannière blanche qu'il portait avec lui était partout le signal de la victoire pour les chrétiens. L'émir d'Ascalon fut tué dans la bataille; cinq mille musulmans perdirent la vie; les chrétiens firent un butin immense; on ne pouvait compter la multitude des chevaux, des ânes, des dromadaires qu'ils ramenèrent avec eux à Joppé. Après cette victoire des chrétiens la flotte égyptienne se hâta de s'éloigner, et, pour qu'il ne manquât rien à la défaite et à la ruine des infidèles, Dieu suscita sur les flots d'horribles tempêtes qui dispersèrent les vaisseaux et les brisèrent presque tous contre les rivages de la mer.

Tandis que les chrétiens d'Europe allaient ainsi combattre, souffrir, succomber, triompher en Asie, l'Europe elle-même jouissait d'une profonde paix. Parmi toutes les nations chrétiennes on regardait comme un crime de porter les armes pour une autre cause que celle de Jésus-Christ. Cette opinion contribua beaucoup à arrêter les brigandages et à faire respecter la trêve de Dieu, qui fut, dans le moyen âge, le germe ou le signal des meilleures institutions. Quels que fussent les revers de la croisade ils étaient moins déplorables que les guerres civiles et les fléaux de l'anarchie féodale qui avaient longtemps ravagé toutes les contrées de l'Occident.

La seule guerre qu'on vit encore en Europe était la guerre impie que Henri d'Allemagne faisait à l'Église de Dieu; encore cette guerre touchait-elle à sa fin. Henri, couronné empereur par un antipape, se montra toujours empereur antichrétien. L'essence même d'un empereur l'Occident au moyen âge c'é-

tait d'être le défenseur armé de l'Église romaine et son auxiliaire dévoué en toutes choses; Henri fit tout le contraire. Il persécuta et déchira l'Église romaine; au lieu de la seconder dans la réformation du clergé et du peuple il travaillait, par son exemple et son influence, à corrompre le peuple et le clergé; au lieu de défendre la chrétienté contre le mahométisme il tendait à introduire les mœurs et la morale du mahométisme dans la chrétienté.

Son instrument de schisme, l'antipape Guibert, mourut vers le commencement d'octobre, l'an 1100, la vingtième année de son intrusion dans le Saint-Siège et la vingt-troisième de sa révolte contre saint Grégoire VII. Dès le commencement du pontificat de Pascal II les Romains pressaient ce Pontife d'abattre l'antipape, trouvant honteux qu'il eût résisté à ses trois prédécesseurs; ils lui offraient de l'argent, et les députés du comte Roger de Sicile, venant le complimenter au nom de leur maître, mirent à ses pieds mille onces d'or. Le Pape Pascal, encouragé par ces secours, commença d'agir contre Guibert, le chassa d'Albane, et par là ruina son parti dans Rome. Guibert prit la fuite et mourut subitement. Toutefois le schisme ne fut pas éteint; les schismatiques lui substituèrent un nommé Albert, qui fut pris par les catholiques le jour même de son élection. Ils élurent ensuite Théodoric, qui fut pris au bout de trois mois et demi et enfermé au monastère de Cave. Enfin ils élurent Maginulfe, qui séduisait le peuple par des prédictions et des superstitions magiques; mais il fut aussi chassé de Rome et mourut en exil, réduit à une extrême misère. Ainsi, en y comptant les antipapes Cadalous et Guibert, voilà six antipapes que Henri d'Allemagne suscita dans l'Église de Dieu pour la déchirer et s'élever au-dessus d'elle ¹.

Son fils, le roi Conrad, qui l'avait quitté depuis neuf ans pour se réconcilier à l'Église, mourut l'an 1101. Il tenait sa cour en Italie, où il gouvernait par le conseil du Pape, de la comtesse Mathilde et d'autres personnes craignant Dieu. Il était si vénéré pour sa

¹ *Chronic. Virdun. Domnizo. Petr. Pisanus, apud Baron. et Pagi.*

piété et ses bonnes mœurs que ceux qui assistèrent à ses funérailles assurèrent depuis qu'il s'y opéra plusieurs miracles. L'année suivante, Henri, son père, par le conseil des seigneurs, déclara qu'il irait à Rome et qu'il y assemblerait un concile général vers le premier jour de février, pour y examiner sa cause et celle du Pape et rétablir l'union entre l'empire et le sacerdoce. Toutefois il ne tint point sa promesse, n'envoya point sa soumission au Pape légitime ; au contraire, on sut qu'il avait voulu faire élire un autre Pape que Pascal, mais qu'il n'y avait pas réussi. C'eût été le septième antipape de sa fabrique¹.

Après la mi-carême, c'est-à-dire vers la fin du mois de mars 1102, le Pape Pascal tint à Rome un grand concile, où se trouvèrent tous les évêques de Pouille, de Campanie, de Sicile, de Toscane, en un mot de toute l'Italie, et les députés d'un grand nombre de prélats d'au delà des monts. On y dressa cette formule de serment contre les schismatiques : « J'anathématise toute hérésie, et principalement celle qui trouble l'état présent de l'Église et qui enseigne qu'il faut mépriser l'anathème et les censures de l'Église, et je promets obéissance au Pape Pascal et à ses successeurs, en présence de Jésus-Christ et de l'Église, affirmant ce qu'elle affirme et condamnant ce qu'elle condamne. » On y confirma la sentence prononcée contre le roi ou empereur Henri par saint Grégoire et Urbain. Le Pape Pascal la publia de sa bouche, le jeudi saint, 3 avril, dans l'église de Latran, en présence d'un peuple infini de diverses nations, entre autres du chroniqueur allemand qui nous en a conservé les paroles et qui revenait de la Terre-Sainte. La sentence était conçue en ces termes : « Parce qu'il n'a cessé de déchirer la tunique du Christ, de dévaster l'Église par des brigandages et des incendies, de la souiller par des parjures et des homicides, il a d'abord été excommunié et condamné pour sa désobéissance par le Pape Grégoire, de sainte mémoire, ensuite par le très-saint homme Urbain, notre prédécesseur ; nous aussi, dans le dernier con-

cile, par le jugement de toute l'Église, nous l'avons livré à un perpétuel anathème. Nous voulons que tout le monde le sache, principalement ceux qui sont au delà des monts, afin qu'ils s'abstiennent de son iniquité¹. »

On rapporte au serment dressé en ce concile une lettre de Pascal II, adressée à l'archevêque de Pologne ou de Gnesen, où il dit : « Vous nous avez mandé que le roi et les seigneurs s'étonnaient que nos nonces vous aient offert le pallium à condition de prêter le serment qu'ils avaient porté d'ici par écrit. Qu'ils s'étonnent donc aussi que Notre-Seigneur, avant de confier ses brebis à Pierre, ait posé cette condition : *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Pais mes brebis*. Si le Créateur même des consciences a répété cette condition jusqu'à trois fois, jusqu'à contrister son apôtre, de quelle sollicitude, de quelle précaution ne devons-nous pas user pour conférer une si grande dignité de l'Église, une si grande autorité sur les ouailles du Christ, à des frères dont nous ne voyons pas les consciences, surtout quand nous ne les connaissons d'aucune manière ? Ils disent que Jésus-Christ a défendu tout serment dans l'Évangile et qu'on ne trouve point que les apôtres ni les conciles en aient ordonné aucun ; mais que signifie donc ce que le Seigneur ajoute : *Ce qui est au delà vient du mal* ? C'est ce mal qui nous force d'exiger, avec la permission du Seigneur lui-même, ce qui est au delà d'une simple affirmation. N'est-ce pas un mal de se détacher de l'unité de l'Église et de l'obéissance du Siège apostolique ? N'est-ce pas un mal de contrevenir aux ordonnances des saints canons ? Combien n'y en a-t-il pas qui ont osé le faire, même après un serment ? Votre prédécesseur n'a-t-il pas condamné un évêque sans que le Pontife romain en eût connaissance ? Par quels canons, par quels conciles cela est-il permis ? Que dirai-je des translations d'évêques que l'on ose faire chez vous, non par l'autorité apostolique, mais selon le bon plaisir du roi ? C'est pour éviter ces maux et d'autres qu'on exige le serment ; c'est par nécessité, pour conserver la foi, l'obéissance et l'unité de l'Église. Au

¹ Chron. Ursperg., apud Baron. et Pagi, ann. 1100 et 1101.

¹ Labbe, t. 10, p. 727.

reste, que saint Paul ait juré pour rassurer la défiance de ses auditeurs, ses épîtres en sont témoins.

« Ils disent qu'en ne trouve point que les conciles l'aient ordonné, comme si jamais un concile avait prescrit une loi à l'Eglise romaine, tandis que tous les conciles ont été tenus par son autorité et ont reçu d'elle leur force, et que toujours, dans leurs décrets, on excepte l'autorité de Rome. Le concile de Chalcédoine n'a-t-il pas ordonné, dans son action seizième, de conserver avant tout, suivant les anciens canons, au révérendissime archevêque de l'ancienne Rome, l'honneur prééminent de la primauté? Ainsi donc, si le roi et les magnats ont été d'avis que vous ne deviez point prêter ce serment, est-ce là un avis conforme à l'Evangile? est-ce là l'honneur prééminent de notre principauté? A-t-on oublié la sentence du Seigneur : « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître? » Est-ce au roi de Hongrie qu'il a dit : « Et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères? » Est-ce pour notre propre avantage que nous le demandons, et non pas pour l'affermissement de l'unité catholique? Ils peuvent mépriser le Siège apostolique, ils peuvent lever le talon contre nous; ils ne peuvent ni détruire ni ôter le privilège que Dieu a donné en disant à Pierre : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise; » et : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Quant à la manière de donner le pallium et l'obéissance qu'il faut y exiger, la chose a été réglée dans quatre conciles. Au reste, on ne vous demande que ce qui doit être observé sans cela par tous les évêques qui veulent persévérer dans l'obéissance de saint Pierre et dans l'unité. Les Saxons et les Danois ne sont-ils pas plus éloignés que vous? et, toutefois, leurs métropolitains prêtent le même serment, reçoivent avec honneur les légats du Saint-Siège et envoient à Rome non-seulement tous les trois ans, mais tous les ans. » On trouve cette même lettre du Pape, mot pour mot, mais plus abrégée, adressée à l'archevêque de Palerme¹.

Sur la fin de l'année 1102 la comtesse Ma-

thilde renouvela la donation qu'elle avait faite en faveur de l'Eglise romaine par un acte où elle parle ainsi : « Au temps du seigneur Pape Grégoire VII, dans la chapelle de Sainte-Croix, au palais de Latran, en présence de plusieurs nobles romains, je donnai à l'Eglise de saint Pierre, le Pape acceptant, tous mes biens présents et à venir, tant deçà que delà les monts, et j'en fis faire une charte; mais, parce que cette charte ne se trouve plus, craignant que la donation ne soit révoquée en doute, je la renouvellai aujourd'hui entre les mains de Bernard, cardinal-légat, avec les cérémonies usitées en pareil cas, et je me dessaisis de tous mes biens au profit du Pape et de l'Eglise romaine, sans que ni moi ni mes héritiers puissions jamais venir à l'encontre, sous peine de mille livres d'or et quatre mille livres d'argent. Fait à Canosse, l'an 1102, le 17 novembre¹. » Le cardinal Bernard avait été abbé de Vallombreuse et depuis fut évêque de Parme.

Dans les premiers mois de l'année 1103 le Pape Pascal reçut une grande consolation du fond de l'Allemagne. L'empereur Henri venait de nommer à l'Eglise de Bamberg son chancelier, nommé Otton, qui ne voulut accepter qu'à condition que le Pape Pascal lui-même lui donnerait l'investiture et la consécration. Voici comment les choses se passèrent. Rupert, évêque de Bamberg, étant mort l'an 1102, on porta à la cour, suivant la coutume, les insignes de l'épiscopat avec la requête pour avoir un évêque; mais l'empereur Henri prit un délai de six mois, au bout desquels il écrivit qu'on lui envoyât des députés, disant qu'il avait trouvé un digne évêque pour cette Eglise. C'était vers Noël. Les députés étant arrivés à la cour de l'empereur, il leur dit que l'affection qu'il avait pour leur Eglise lui avait fait prendre un si long terme afin de faire un bon choix; puis, prenant par la main Otton, son chapelain, il leur dit : « Voilà votre maître et l'évêque de Bamberg! » Les députés, surpris, se regardaient l'un l'autre, et les assistants, qui avaient espéré cette place pour eux ou pour les leurs, semblaient

¹ *Epist.* 5 et 6. Labbe, t. 10.

¹ *Apud Baron.*, ann. 1102.

les exciter, par leurs gestes et leurs murmures, à faire quelques remontrances. Ils dirent donc à l'empereur : « Nous espérons que vous nous donneriez quelque personne de la cour connue et bien apparentée ; car nous ne connaissons point celui-ci. — Voulez-vous savoir qui il est ? dit l'empereur. Je suis son père, et l'Église de Bamberg doit être sa mère. Nous ne changerons point ; nous ne l'avons pas choisi légèrement, mais après avoir connu son mérite par une longue expérience, et nous sentirons bien qu'il nous manque quand nous ne l'aurons plus. »

Otton se jeta aux pieds de l'empereur, fondant en larmes, et les députés accoururent pour le relever. Il refusait, disant qu'il était un pauvre homme indigne d'une telle place et priant qu'on choisît entre ses confrères quelque personne noble et riche. « Voyez-vous, dit l'empereur, quelle est son ambition ! C'est la troisième fois qu'il refuse. J'ai voulu lui donner l'évêché d'Augsbourg et ensuite celui d'Halberstadt. Je crois que Dieu le réservait à l'Église de Bamberg. » En parlant ainsi il lui mit au doigt l'anneau épiscopal et la crosse à la main, et, lui ayant ainsi donné l'investiture, il le mit entre les mains des députés. Otton eut bien de la peine à consentir, à cause de la dispute touchant les investitures, et dès lors il promit à Dieu de ne point demeurer évêque qu'il ne reçût du Pape et la consécration et l'investiture, du consentement et sur la demande de son Église. Il célébra à Mayence la fête de l'empereur et demeura à la cour environ six semaines.

Otton naquit en Souabe, de parents nobles, mais dont les biens étaient médiocres. Ils le firent étudier dès sa première jeunesse ; mais, pendant qu'il était absent pour ses études, ils moururent, et son frère, destiné aux armes, lui envoyait à peine de quoi subsister. Otton, après les humanités et la philosophie, n'ayant pas de quoi fournir aux frais des plus hautes études et ne voulant pas être à charge à sa famille, passa en Pologne, où il savait que les gens de lettres étaient rares. Là il se chargea d'une école, où, instruisant les autres et s'instruisant lui-même, il acquit des richesses et de l'honneur. Il apprit aussi la langue du pays, et, comme il

menait en même temps une vie pure et frugale, il se fit aimer de tout le monde, à quoi servaient encore sa bonne mine et son extérieur avantageux. Ainsi il s'insinua dans la familiarité des grands, qui l'employèrent à porter des paroles et à traiter des affaires entre eux, et, par ses députations, il se fit connaître au duc de Pologne, qui le goûta tellement qu'il en voulut faire l'ornement de sa cour.

Après qu'Otton s'y fut conduit sagement pendant quelques années le duc perdit sa femme et on parla de le remarier. Otton proposa la sœur de l'empereur et fut choisi lui-même pour en aller faire la demande. L'affaire réussit, le crédit d'Otton en augmenta. Il devint le médiateur entre l'empereur et le duc de Pologne. L'empereur, ayant ainsi connu son mérite, le voulut garder pour lui-même et le demanda à sa sœur et au duc, qui le lui accordèrent, quoiqu'à regret. D'abord l'empereur l'occupa à de moindres emplois, comme de réciter avec lui des psaumes et des prières, en sorte qu'Otton était toujours prêt à lui donner son psautier. Le chancelier de l'empereur ayant été élevé à l'épiscopat, l'empereur lui donna cette charge, et, comme la construction de l'église de Spire n'avancait point, il lui en confia le soin, et le chancelier fit notablement avancer l'ouvrage, avec une grande diminution de dépense. Tel était Otton quand il fut promu à l'évêché de Bamberg.

L'empereur le fit conduire dans cette ville par les évêques d'Augsbourg et de Wurzburg, avec d'autres seigneurs et une nombreuse suite, et il y arriva la veille de la Purification, 1^{er} février 1103. Dès qu'il vit l'église cathédrale il descendit de cheval, se déchaussa, et fit le reste du chemin marchant pieds nus sur la neige et sur la glace, au milieu du clergé et du peuple, qui étaient venus le recevoir solennellement en procession. Peu de jours après, et avant toute autre affaire, il envoya des députés à Rome, avec une lettre au Pape, en ces termes :

« A son seigneur et père, Pascal, évêque universel du saint et apostolique Siège, Otton, ce qu'il est de l'Église de Bamberg, les prières et l'obéissance aussi dévouées qu'elles sont dues. Comme la solidité de toute dignité

ecclésiastique et de la religion réside dans la pierre Jésus-Christ et dans Pierre, son disciple, ainsi que ses successeurs, j'ai cru insensé de m'écarter de cette ligne, de ce sceptre de droiture, de ce sceptre des royaumes, des pontificats et de toutes les puissances dans l'Église. Me soumettant donc avec humilité, très-saint Père, à vous et à notre sainte mère, l'Église romaine, j'implore aide et conseil sur mes affaires. J'ai passé quelques années au service de l'empereur, mon maître, et j'ai gagné ses bonnes grâces ; mais, me défiant de l'investiture donnée de sa main, j'ai refusé deux fois des évêchés qu'il voulait me donner. Il m'a nommé pour la troisième fois à celui de Bamberg ; mais je ne le garderai point si Votre Sainteté n'a pour agréable de m'investir et de me consacrer elle-même. Faites-moi donc savoir votre bon plaisir, à moi, votre serviteur, de peur que je ne coure en vain en courant à vous. Que le Tout-Puissant conserve Votre Sainteté et me la rende propice. » Cette lettre fit grand plaisir au Pape parce qu'il y avait alors peu d'évêques dans le royaume d'Allemagne qui rendissent à l'Église romaine la soumission convenable. Le Pape répondit en ces termes : « Pascal, serviteur des serviteurs de Dieu, à Otton, bien-aimé frère, élu de l'Église de Bamberg, salut et bénédiction apostolique. Un fils sage réjouit sa mère. Vos œuvres et votre dessein manifestent un homme sensé ; nous avons donc cru convenable d'honorer et d'aider votre avancement. N'ayant donc aucun doute sur notre bienveillance, faites-nous jouir de votre présence au plus tôt ; car nous savons que la divine sagesse sait user des méchants même pour le bien ¹. » Saint Otton de Bamberg fut trois ans avant de pouvoir accomplir son vœu et celui du Pape ; la cause en fut la confusion qui régnait en Allemagne. Son métropolitain Ruothard, archevêque de Mayence, légat apostolique, était chassé de son siège et demeurait depuis huit ans dans la Thuringe. Mais les choses changèrent enfin de face.

Dès l'année 1099, Conrad, élu et couronné roi depuis plusieurs années, s'étant réuni à l'Église et soumis au Pape, Henri fit élire et

couronner son second fils, Henri, cinquième du nom. A la fête de Noël (1102), qu'il célébra à Mayence, il fit annoncer par un évêque qu'il remettrait à son fils le gouvernement de tout le royaume et irait visiter le saint sépulcre, ce qui lui attira une grande affection du peuple, du clergé et de la noblesse, et plusieurs personnes de toutes les parties de l'empire se préparaient à l'accompagner dans ce voyage. Mais il n'exécuta pas plus cette promesse qu'il n'avait exécuté celle de l'année précédente d'aller à Rome tenir un concile général pour rétablir la concorde entre l'empire et le sacerdoce ¹.

L'année suivante (1103), vers la même fête de Noël, Henri le père étant à Mayence, son fils Henri V, qui était en Bavière, encouragé par quelques seigneurs, suivit l'exemple de son frère aîné Conrad et quitta le parti du schisme et de son père. Il déclara d'abord qu'il condamnait le schisme et qu'il voulait rendre au Pape l'obéissance qui lui était due ; puis, ayant fait entrer dans son parti les seigneurs de la Bavière et quelques nobles de la haute Allemagne et de la Franconie, il passa en Saxe, où il fut reçu avec honneur, célébra la Pâque de l'année 1105 à Quedlinbourg, se soumit toutes les villes et fut reconnu roi des seigneurs. Suivant le conseil de Ruothard, archevêque de Mayence, et de Guebhard, archevêque de Constance, légats du Pape, il réunit toute la Saxe à la communion de l'Église romaine, et il indiqua un concile à la maison royale de Northus, en Thuringe, pour le 29 mai. Là, renouvelant les décrets des conciles précédents, on corrigea utilement ce que l'on put, remettant les affaires plus difficiles à l'audience du Pape. L'hérésie simoniaque et le concubinage des nicolaïtes y furent anathématisés de tout le monde. On ordonna, par l'autorité apostolique, que le jeûne du mois de mars serait célébré la première semaine de carême, et celui du mois de juin la semaine de la Pentecôte, suivant l'usage de Rome. Par la même autorité on confirma la paix de Dieu. On promit de réconcilier à l'Église, par l'imposition des mains, aux Quatre-Temps pro-

¹ *Vita S. Ott.*, c. 2. *Acta SS.*, 2 juill.

¹ *Chron. Ursperg.*

chains, ceux qui avaient été ordonnés par de faux évêques, c'est-à-dire par les schismatiques, et on ordonna que ces évêques intrus seraient déposés et ceux d'entre eux qui étaient morts déterrés.

Le jeune roi Henri était à Northus, mais il ne venait au concile que quand il était appelé. Il y parut un jour en habit très-simple, debout, en un lieu élevé, et renouvela à chacun ses droits, suivant les décrets des princes, refusant toutefois avec fermeté ce qu'on lui demandait de déraisonnable. Il faisait paraître une modestie convenable à son âge et un grand respect pour les évêques. Il assura, prenant Dieu à témoin et toute la cour céleste, qu'il ne s'attribuait la souveraine puissance par aucun désir de régner et ne souhaitait point que son seigneur et son père fût déposé de l'empire. « Au contraire, ajouta-t-il, j'ai toujours compassion de sa désobéissance et de son opiniâtreté, et, s'il veut se soumettre à saint Pierre et à ses successeurs, suivant la loi chrétienne, je suis prêt à lui céder le royaume et à lui obéir comme le moindre de ses serviteurs. » Ce discours fut approuvé de toute l'assemblée, qui commença à prier avec larmes pour la conversion du père et la prospérité du fils, chantant *Kyrie, eleison*, à haute voix. En même temps Uton, évêque de Hildesheim, et Frédéric, de Halberstadt, se prosternèrent aux pieds de l'archevêque de Mayence, leur métropolitain, prenant à témoin le roi et tout le concile qu'ils se soumettaient à l'obéissance du Siège apostolique; le concile réserva au Pape de les juger, les déclarant, en attendant, suspens de leurs fonctions ¹.

Ensuite le jeune roi alla célébrer la Pentecôte à Mersebourg, où il fit sacrer Henri, élu depuis longtemps archevêque de Magdebourg, mais rejeté par les partisans de son père, c'est-à-dire par les schismatiques. Peu de temps après il marcha vers Mayence pour y rétablir l'archevêque Ruothard, lequel, étant abbé de Saint-Pierre d'Erfurt, fut élevé au siège de Mayence en 1088, après la mort du schismatique Vezilon. Dix ans après, ne voulant pas être complaisant pour l'empe-

reur excommunié, il perdit ses bonnes grâces et se retira en Thuringe, où il demeurait depuis sept ans. En attendant le soi-disant empereur s'attribuait les revenus de l'Église de Mayence. Le fils marcha donc avec des troupes vers cette grande ville; mais comme le père l'y attendait, bien armé de son côté, il fut obligé de se retirer et vint à Wurzburg, d'où il chassa l'évêque Erlong, que son père y avait mis, et y établit Robert, prévôt de la même Église. Mais, quand il en fut parti, le père chassa Robert et rétablit Erlong. Pendant tout ce temps il y eut beaucoup de messages de part et d'autre; les princes cherchaient des moyens de conciliation; le père offrait la division du royaume et la succession pour le reste; le fils ne demandait qu'une soumission effective au Pape et l'unité de l'Église ¹.

Les deux armées du père et du fils se rencontrèrent près de Ratisbonne, des deux côtés de la rivière de Regen, qui entre là dans le Danube. Pendant trois jours qu'elles demeurèrent en présence il y eut plusieurs escarmouches dans la rivière même, et il n'y périt pas peu d'hommes des deux côtés. Cependant, la veille de la bataille générale, les principaux seigneurs de l'un et de l'autre parti eurent entre eux une entrevue pacifique; ils tombèrent tous d'accord qu'il y avait peu de justice et peu de profit à faire combattre des chrétiens contre des chrétiens, des frères contre des frères, le père contre le fils. Le fils déclara qu'il voulait bien être le successeur de son père, mais non un parricide; que, si son père voulait se soumettre au Pape, il se mettait lui-même à sa discrétion. Le père se disposait à combattre le lendemain lorsqu'il apprit tout à coup, par le duc de Bohême et le marquis Léopold d'Autriche, que les seigneurs n'étaient pas d'avis de donner bataille. Il eut beau prier, il n'obtint rien. Se voyant ainsi abandonné, informé de plus par les secrets messages de son fils qu'il s'était formé contre lui une conspiration, il fut réduit à se sauver secrètement avec très-peu de suite. Alors le jeune roi fit rentrer l'archevêque Ruothard dans Mayence, la hui-

¹ Chron. Ursperg., ann. 1105. Labbe, t. 10, p. 744.

¹ Chron. Ursperg. et Otto Frising.

tième année après qu'il en eut été chassé. Enfin, le 13 décembre, le père et le fils eurent une entrevue à Bingen, sur le Rhin. Le fils adressa des remontrances à son père sur son excommunication et sur ses fautes dans le gouvernement, et lui promit une entière obéissance s'il voulait sérieusement y mettre fin. Ils convinrent que, pour terminer leurs différends, on tiendrait à Noël une diète ou assemblée générale à Mayence. Dans le récit de ces événements nous suivons le même auteur que Fleury, seulement nous rétablissons certaines circonstances que Fleury a jugé à propos de supprimer.

Comme la cause première qui avait séparé le fils du père était de ramener tout le royaume teutonique à l'obéissance du Saint-Siège, le père fut engagé à envoyer au Pape Pascal pour protester de ses bonnes intentions ; ce qu'il fit par une lettre où d'abord il se loue de l'amitié des Papes Nicolas et Alexandre, et se plaint de la dureté de leurs successeurs, qui ont soulevé le royaume contre lui. « Encore à présent, ajoute-t-il, notre fils, que nous avons aimé jusqu'à l'élever sur le trône, infecté du même poison, s'élève contre nous, au mépris de ses serments et de la justice, entraîné par le conseil des méchants, qui ne cherchent qu'à piller et à partager entre eux les biens des églises et du royaume. Plusieurs nous conseillent de les poursuivre sans délai par les armes ; mais nous avons mieux aimé différer, afin que personne, soit en Italie, soit dans l'Allemagne, ne nous impute les malheurs qui en pourront suivre. D'ailleurs, ayant appris que vous êtes un homme sage et charitable, et que vous désirez surtout l'unité de l'Eglise, nous vous envoyons ce député pour savoir si vous voulez que nous nous unissions ensemble, sans préjudice de ma dignité, telle que que l'ont eue mon père, mon aïeul et mes autres prédécesseurs, à la charge aussi de vous conserver la dignité apostolique, comme mes prédécesseurs ont fait aux vôtres. Si vous voulez agir paternellement avec nous et faire sincèrement la paix, envoyez-nous, avec ce député, un homme de confiance chargé de vos lettres secrètes, afin que nous puissions savoir sûrement votre volonté

et vous envoyer ensuite une ambassade solennelle pour terminer cette grande affaire ¹. »

La diète ou assemblée générale du royaume teutonique indiquée à Mayence pour la fête de Noël 1105 fut la plus nombreuse que l'on eût vue depuis bien des années, et il s'y trouva plus de cinquante seigneurs. On distinguait dans le nombre saint Otton, évêque élu de Bamberg ; il n'y manquait que le duc Magnus de Saxe, empêché par son grand âge. Deux légats du Pape, Richard, évêque d'Albane, et Guehard, évêque de Constance, y vinrent et y attestèrent, et de vive voix et par écrit, l'excommunication tant de fois prononcée contre Henri le Vieux, dit empereur, et son retranchement de toute l'Eglise catholique. Ce prince était gardé à Bingen, où son fils l'avait arrêté par surprise, et il demandait la liberté d'aller à Mayence pour y être entendu ; mais les seigneurs, qui craignaient que le peuple ne s'émût en sa faveur, allèrent au-devant de lui à Ingelheim, et firent si bien par leurs conseils qu'ils lui persuadèrent, au même lieu, de se reconnaître coupable et de renoncer au royaume et à l'empire. On lui demanda si sa renonciation était volontaire ; il répondit que oui et qu'il ne voulait plus songer qu'au salut de son âme. Il se jeta aux pieds du légat Richard, demandant l'absolution des censures ; mais le légat répondit qu'il n'en avait pas le pouvoir et que son absolution était réservée au Pape et à un concile général. Enfin, se rendant aux conseils de l'un et de l'autre parti, Henri remet au pouvoir de son fils les insignes de la royauté et de l'empire, la croix, la lance, le sceptre, le globe et la couronne, lui souhaitant prospérité, le recommande avec larmes à tous les grands, et promet de travailler désormais au salut de son âme, suivant les décrets du souverain Pontife et de l'Eglise. C'est ainsi que raconte la chose un auteur du temps, copié par Conrad, abbé d'Ursperg, qui montre généralement une prédilection marquée pour Henri le père ².

Quelques jours après, savoir le jour de l'Épiphanie (1106), Henri le fils fut élu une

¹ Apud Wurst., p. 395. — ² Chron. Ursperg., ann. 1106.

seconde fois roi de Germanie, cinquième du nom, par tous les seigneurs du royaume, après que son père eut régné près de cinquante ans. Il reçut le serment des évêques et des seigneurs laïques, et les légats confirmèrent son élection par l'imposition des mains. On représenta au nouveau roi et à toute l'assemblée la corruption invétérée des églises germaniques ; tous promirent unanimement d'y remédier, et, pour cet effet, il fut résolu, et par le roi et par les seigneurs, d'envoyer à Rome des députés capables de consulter le Saint-Siège, de répondre aux plaintes et de pourvoir en tout à l'utilité de l'Église. On choisit pour cet effet : de Lorraine, Brunon, archevêque de Trèves ; de Saxe, Henri de Magdebourg ; de Franconie, Otton de Bamberg ; de Bavière, Éberard d'Eichstædt ; d'Allemagne ou de Souabe, Guebhard de Constance ; de Bourgogne, l'évêque de Coire, avec quelques seigneurs laïques pour les accompagner. Ils étaient chargés, entre autres choses, d'obtenir, s'il était possible, que le Pape passât en deçà des Alpes.

Aussitôt que Henri le père eut renoncé à la couronne le concile de Mayence commença à procéder contre les schismatiques. Plusieurs évêques furent chassés de leurs sièges et des catholiques envoyés à leur place, et on en sacra quelques-uns dès les fêtes de Noël. Ensuite, comme il avait été résolu dans l'assemblée de Northus, on déterra les évêques schismatiques, on expulsa leurs corps des églises ; entre autres celui de l'antipape Guibert fut tiré de la sépulture où il reposait depuis cinq ans dans l'église de Ravenne. On déclara nul tout ce qu'il avait fait, et, en général, on suspendit de leurs fonctions tous les clercs ordonnés par des évêques schismatiques, jusqu'à l'examen général ¹.

Robert, comte de Flandre, revenu de la première croisade, où il avait déployé tant de valeur contre les musulmans, n'eut pas moins de zèle contre les schismatiques du diocèse de Cambrai ; on le voit par une lettre du Pape Pascal, qui l'en remercie et qui l'exhorte à faire de même à l'égard du clergé de Liège, excommunié ; « car il est juste, dit-il,

que ceux qui se sont séparés eux-mêmes de l'Église catholique soient privés par des catholiques des bénéfices de l'Église. » Il l'excite ensuite contre le soi-disant empereur, en ces termes : « Poursuivez partout, selon vos forces, Henri, chef des hérétiques, et ses fauteurs. Vous ne pouvez offrir à Dieu de sacrifice plus agréable que de combattre celui qui s'est élevé contre Dieu, qui s'efforce d'ôter à l'Église de Dieu le royaume ou l'indépendance, qui a élevé l'idole de Simon dans le lieu saint, et qui a été chassé de l'Église par le jugement du Saint-Esprit, que les princes des apôtres et leurs vicaires ont prononcé. Nous vous ordonnons cette entreprise, à vous et à vos vassaux, pour la rémission de vos péchés et l'amitié du Siège apostolique, et comme un moyen d'arriver à la Jérusalem céleste ¹. »

Le clergé de Liège répondit à cette lettre par une déclamation très-longue et tellement schismatique qu'il nie que Henri ait été excommunié par les Papes, qu'il révoque en doute qu'il puisse l'être, qu'il rejette la cause du schisme, non sur Henri, qui avait fait six antipapes, mais sur le Pape saint Grégoire VII, qu'il ne nomme que Hildebrand, de même qu'il ne nomme Urbain II que Odon. Ils appellent le Pape Pascal, non l'ange du Seigneur, mais l'ange exterminateur. Ce Pape, qu'ils ne nomment le plus souvent que le seigneur Paschase, les avait appelés faux clercs ; ils lui répondent que celui-là même en est un qui leur donne ce nom. Quant au fond de l'affaire, leur attachement à Henri, excommunié et déposé, ils se perdent dans des généralités banales, sans jamais rappeler l'état particulier de la question, les lois fondamentales qui régissaient alors les nations chrétiennes, notamment la nation allemande, savoir : « Pour régner sur la nation il faut que le prince soit catholique et soumis à l'Église ; s'il reste excommunié plus d'un an il perd par là même tout droit de régner. » Henri, en plus d'une circonstance, s'était expressément soumis à cette loi. En un mot, cette protestation du clergé de Liège ressemble parfaitement aux protestations modernes

¹ *Chron. Ursperg.*, ann. 1106.

¹ *Epist.* 7. Labbe, t^o 10.

des jansénistes d'Utrecht, qui, lorsque le Pape les excommunie, soutiennent au Pape qu'il ne les excommunie pas ¹.

Cependant Henri le père, s'étant repenti bientôt d'avoir déposé les marques de la souveraineté, les reprit et chercha du secours de toutes parts. Il écrivit au roi de France pour se plaindre du Pape et de son propre fils. Il écrivit à son parrain, saint Hugues, abbé de Cluny, pour se plaindre de son fils. Il conclut en priant le saint abbé de lui donner conseil, promettant d'exécuter tout ce qu'il jugera à propos pour le réconcilier avec le Pape. Dans le même temps un de ses officiers, nommé Werner, qui commandait à Aquin, ayant rassemblé des troupes de tous côtés et gagné quelques Romains par de grandes sommes d'argent, fit élire antipape l'abbé de Farfe, sous le nom de Sylvestre, tandis que le Pape Pascal était du côté de Bénévent; mais, peu après, cet intrus fut honteusement chassé par les catholiques. C'était le septième antipape de la fabrique de Henri; ce qui montre combien ce même Henri était sincère dans ses protestations d'attachement à l'unité catholique ².

Son ancien chancelier, saint Otton, évêque élu de Bamberg depuis trois ans, se conduisit d'une manière bien différente. Il écrivit au Pape Pascal, dans les commencements de 1106, une seconde lettre en ces termes : « Comme, par la miséricorde du Seigneur, qui gouverne le vaisseau de son Église, après les sombres tempêtes de l'erreur, la lumière sereine de la vérité a resplendi sur l'Église d'Occident, je veux avant tout et surtout que Votre Sainteté sache que nous avons obéi en toutes choses à votre légat, l'évêque de Constance, et que, tout ce qu'il nous a appris, nous en avons, avec une dévotion souveraine, exécuté une partie, et sommes prêts à exécuter l'autre, si Dieu nous prête vie. C'est pourquoi, prosternés à vos pieds, nous vous supplions instamment d'écouter avec patience le serviteur de votre paternité; car, le monde étant déjà posé dans le mal, comme on ne peut presque plus se fier à aucune personne ni à aucun lieu, nous ne sommes pas peu tourmenté touchant l'exé-

cution de notre ordination. Dans le doute et l'inquiétude, tel qu'un naufragé au milieu des flots, je crie vers vous, comme vers le prince des apôtres dont vous tenez la place : « Seigneur, sauvez-moi ! » Pour tout dire en peu de mots, dans cette heure et cette puissance des ténèbres, c'est vous seul que nos yeux regardent; nous sommes prêt à vous rendre l'obéissance qui vous est due; nous avons résolu de tenir ferme avec vous ou d'aller avec vous en prison. Nous désirons de toute notre âme nous appuyer sur votre autorité; ordonnez ce que vous voulez que nous fassions. Si vous nous mandez de venir à vous, quoique nos biens soient consumés par la rapine et l'incendie, tel est notre désir de vous voir et de recevoir de vous la grâce de la consécration que nous nous présenterons aux yeux de Votre Majesté avec l'offrande de notre servitude. Daignez donc, dans les entrailles de votre pitié, nous écrire quelque chose de certain à cet égard, afin que nous puissions savoir par quelle voie nous pouvons plus sûrement arriver à vous, et si nous recevrons de vous la bénédiction que nous souhaitons si ardemment. Si nous désirons si fort la recevoir des mains de Votre Sainteté, c'est que notre métropolitain, encore qu'il ait par vous la grâce de la consécration, toutefois, nous ne pouvons le dire sans répandre des larmes, il éprouve une grande disette de coopérateurs pour communiquer ce don spirituel ¹. »

Le Pape, ayant lu cette lettre, invita le saint de la manière la plus tendre à venir sans délai. Otton se mit donc en route avec les évêques députés vers le Pape par l'assemblée de Mayence; mais, quand ils arrivèrent à Trente, vers la mi-carême, ils furent arrêtés par un jeune seigneur, nommé Albert, qui disait avoir cet ordre de l'empereur Henri le père. Il n'y eut que Guebhard, évêque de Constance, qui, ayant pris des chemins détournés dans les montagnes, passa en Italie et arriva auprès du Pape par le secours de la comtesse Mathilde. Les autres furent traités indignement par Albert, qui les avait pris, excepté Otton, évêque élu de Bamberg, dont il était vassal. Ce prélat obtint même la liberté de

¹ Labbe, t. 10, p. 630. — ² Apud Wurst., p. 396 et seqq. *Chron. Ursperg.* Otto Frising.

¹ Ebbon. *Vita S. Ott.*, l. 1, c. 2, n. 18. *Acta SS.*, 2 juill.

Brunon, archevêque de Trèves, et du comte Guibert, à la charge qu'ils iraient trouver l'empereur pour traiter de la paix avec lui et rapporter ses ordres touchant les autres prisonniers. Mais Guelfe, duc de Bavière, survint trois jours après, avec des troupes, de la part du jeune roi, pour mettre en possession du siège de Trente le nouvel évêque Guebhard, que les habitants ne voulaient pas recevoir. Il les y contraignit, et intimida tellement Albert que celui-ci relâcha les prisonniers et leur demanda pardon.

Otton de Bamberg, qui, comme le dit expressément Ebbon, son biographe, différerait son ordination depuis trois ans, arriva à Rome le jour de l'Ascension. Comme le Pape était à Anagni, il alla l'y trouver avec les députés de l'Église de Bamberg qui le demandaient pour évêque. Otton raconta fidèlement au Pape la manière dont s'était faite son élection et mit à ses pieds la crosse et l'anneau, lui demandant pardon de sa faute ou de son imprudence. Le Pape lui ordonna de reprendre les marques de l'épiscopat, et, comme il protestait toujours de son indignité, le Pape ajouta : « La fête du Saint-Esprit approche, il faut lui recommander cette affaire. » Otton, étant retourné à son logis, pensa toute la nuit et le jour suivant à la difficulté des temps, aux périls des pasteurs, à l'indocilité des peuples; il craignait, de plus, qu'il n'y eût quelque tache de simonie dans son élection; enfin, après avoir mûrement délibéré, il résolut de tout quitter et de vivre en repos, comme personne privée. Il déclara sa résolution à ceux qui l'accompagnaient, et, ayant pris congé du Pape, il se mit en chemin pour s'en retourner. Mais le Pape lui envoya l'ordre de revenir, en vertu de la sainte obéissance. Ceux de sa suite le ramenèrent, et il fut ordonné évêque de la main du Pape, assisté de plusieurs évêques, le jour de la Pentecôte, le troisième des ides ou 13 mai, comme le dit expressément le biographe Ebbon; ce qui ne convient qu'à l'année 1106, au lieu de 1103 que met Fleury. Le Pape ne lui fit point prêter de serment, quoiqu'il n'en dispensât alors aucun de ceux qu'il consacrait. Les évêques de Bamberg, étant autrefois immédiatement soumis au

Saint-Siège, avaient déjà le privilège de la croix et du pallium comme les archevêques, mais seulement quatre fois l'année; le Pape en ajouta quatre autres en faveur d'Otton.

Pascal II écrivit à cette occasion trois lettres : l'une à Otton lui-même, pour lui expliquer les privilèges du pallium et les saintes obligations qu'il impose; la seconde à l'archevêque Ruothard, de Mayence, son métropolitain, pour le lui recommander comme son bien-aimé fils et frère et l'assurer qu'il l'a ordonné sans aucun préjudice de sa métropole; la troisième au clergé et au peuple de Bamberg, à qui le Pape rappelle combien leur Église, depuis son origine, était attachée à l'Église romaine; il en voyait la preuve dans leur lettre pleine d'affection; il leur mande que, suivant leurs désirs, il a consacré leur évêque comme par les mains de saint Pierre, et les exhorte à l'aimer comme leur père et à l'écouter comme leur pasteur. Otton leur écrivit, de son côté, pour rassurer au plus tôt leurs inquiétudes, en leur apprenant avec quelle bienveillance et quelle distinction il avait été reçu du chef de l'Église et pour leur recommander d'en bénir Dieu avec lui. Toutes ces lettres respirent la douceur, la paix et une charité réciproque¹.

Brunon, archevêque de Trèves, qui accompagnait saint Otton de Bamberg, se présenta également au Pape pour le prier de confirmer son ordination. Pascal II le reçut avec honneur, comme métropolitain de la première province de Belgique; mais il lui fit une réprimande sévère de ce qu'il avait reçu l'investiture, par l'anneau et la crosse, de la main d'un laïque, c'est-à-dire de Henri le père, et de ce qu'il avait dédié des églises et ordonné des clercs avant d'avoir obtenu le pallium. Brunon, de l'avis des évêques qui composaient le concile de Rome, renonça au pontificat; mais, trois jours après, il fut rétabli à leur prière, témoignant se repentir du passé, parce qu'il parut propre à servir l'Église dans la circonstance, à cause de sa discrétion et de sa prudence. On lui imposa pour pénitence de ne point porter de dalmatique à la messe pendant trois ans. Le Pape lui donna le pallium, avec une instruction tou-

¹ Ebbon, l. 1, c. 2.

chant la foi et la conduite pastorale. Brunon retourna donc chez lui plein de joie. Fleury a grand soin de remarquer que le Pape ne défendit point à ces deux évêques de reconnaître Henri pour empereur. La raison en est bien simple : c'est que, dès l'année précédente, ces deux évêques, avec tous les seigneurs d'Allemagne, avaient persuadé à ce prince de déposer les insignes de la royauté et de l'empire, et de les remettre à son fils, qui fut élu roi de nouveau et confirmé en cette qualité par le légat du Pape ¹.

Le jeune roi célébra à Bonn la fête de Pâques, qui, cette année (1106), était le 25 mars; puis, vers la mi-juin, il assiégea Cologne, que son père avait fortifiée, après en avoir chassé l'archevêque. Pendant ce siège, qui dura environ un mois, son père, qui était à Liège, lui envoya des députés avec des lettres, tant pour lui que pour les seigneurs. Dans la lettre à son fils il lui reproche sa détention à Bingen et les autres mauvais traitements qu'il avait soufferts; puis il ajoute : « Il ne vous reste aucun prétexte de la part du Pape et de l'Église romaine, puisque nous avons déclaré au légat, en votre présence, que nous étions prêt à lui obéir en tout, suivant le conseil des seigneurs, de notre père Hugues, abbé de Cluny, et d'autres personnes pieuses. Nous vous conjurons donc, pour l'honneur du royaume et le respect que vous devez avoir pour vous et pour votre père, nous vous conjurons, par l'autorité du Pontife romain et de l'Église romaine, de nous faire justice et de nous laisser vivre en paix. Pensez que Dieu est un juste juge, lui à qui nous avons remis notre cause et notre vengeance. Enfin nous appelons au Pontife romain et à la sainte et universelle Église romaine. » La lettre aux seigneurs contenait les mêmes plaintes et les mêmes protestations, avec le même appel au Pape et à l'Église romaine ².

Après que ces deux lettres eurent été lues publiquement, le jeune roi, par le conseil des seigneurs, envoya aussi des députés à son père, avec un manifeste qu'il fit lire aussi en public par Henri, évêque de Magdebourg. Il était conçu en ces termes : « Après une divi-

sion d'environ quarante ans, qui a presque aboli les lois divines et humaines, qui, sans parler des meurtres, des sacrilèges, des parjures, des brigandages, des incendies, a réduit notre empire non-seulement en solitude, mais à l'apostasie et presque au paganisme, Dieu a regardé en pitié son Église, et nous, les enfants de cette épouse du Christ, touchés par l'Esprit-Saint, nous sommes revenus à résipiscence et à l'unité de la foi. Par le zèle de Dieu et l'obéissance à la foi apostolique, nous avons rejeté le chef incorrigible des schismes, Henri, dit notre empereur, et nous avons élu un roi catholique, quoique né de sa race. Voyant que le nouveau règne était le terme du sien, lui-même, comme de son plein gré, mais bien malgré lui, comme le disent maintenant ses lettres, approuva cette élection, rendit les insignes royaux, nous recommanda son fils avec larmes et promit de ne plus songer qu'au salut de son âme. Maintenant il revient à ses premiers artifices; il se plaint par toute la terre qu'on lui a fait injure; il s'efforce d'attirer contre nous les armes des Français, des Anglais, des Danois et des autres nations voisines; il demande justice et promet de suivre désormais nos conseils; mais en effet il ne cherche qu'à dissiper cette armée du Seigneur, à ravager l'Église qui commence à refleurir, à nous replonger dans l'anathème, enfin à crucifier de nouveau le Christ qui ressuscite dans les âmes. C'est pourquoi la volonté du roi, des seigneurs et de toute l'armée catholique, est qu'il se présente en tel lieu et avec telle sûreté qu'il désirera, afin que l'on examine de part et d'autre ce qui s'est passé depuis le commencement du schisme, que l'on fasse justice au fils et au père, et que l'on termine, sans plus différer, les contestations qui agitent l'Église et l'empire ¹. »

Ce manifeste est bien remarquable. On y voit la nation allemande, après quarante ans de funeste expérience, parler de Henri IV comme en avait parlé, quarante ans auparavant, le Pape saint Grégoire VII. L'expérience avait justifié le Pape aux yeux même de ses adversaires. « Les députés porteurs de ce

¹ *Hist. Trevir.*, t. 12. *Spicileg.*, p. 241. — ² *Apud Wurst.*, p. 398.

¹ *Chron. Ursperg.*

manifeste ayant eu audience de l'ex-empereur, comme dit l'auteur contemporain, furent maltraités par ceux de sa suite, avec lesquels ils ne voulaient pas communiquer, les regardant comme excommuniés, et rapportèrent pour réponse du père que l'on quittât les armes pour le moment et que l'on indiquât une conférence. »

Henri le fils, ayant été obligé de lever le siège de Cologne, envoya encore proposer à son père une conférence à Aix-la-Chapelle dans huit jours. Le père s'en plaignit par une dernière lettre adressée aux évêques et aux seigneurs du royaume, disant qu'on n'avait jamais donné un terme si court pour la moindre affaire et à plus forte raison pour une affaire de cette importance. « Nous vous supplions donc, conclut-il, pour Dieu et pour votre âme, pour notre appel au Pontife romain, le seigneur Pascal, et à l'Église romaine, enfin pour l'honneur de l'empire, de vouloir bien obtenir de notre fils qu'il congédie son armée, qu'il cesse de nous persécuter et qu'il fasse en sorte que nous puissions nous voir pacifiquement, en temps et lieu convenables, et rétablir la paix du royaume. Que s'il s'y refuse absolument, nous en avons fait et nous en faisons notre protestation à Dieu, à sainte Marie, au bienheureux Pierre, notre patron, à tous les saints et à tous les chrétiens, mais à vous particulièrement, afin que vous cessiez de l'exciter à nous poursuivre et de faire comme lui. Nous en avons appelé et nous en appelons pour la troisième fois au seigneur Pascal, Pontife romain, au Saint-Siège universel et à l'Église romaine¹. »

Ainsi parlait l'ex-empereur Henri dans sa dernière lettre. Pendant quarante ans il avait persécuté les Papes, et le voilà réduit à implorer contre son propre fils ces mêmes Papes, cette même Église romaine dont il avait si longtemps méprisé l'autorité. La Providence voulait le forcer, ce semble, à réparer devant tout le monde ce scandale de quarante ans avant de frapper le dernier coup. Henri n'était encore que dans la cinquante-cinquième année de son âge; il ne s'attendait

guère à mourir, lorsqu'il mourut inopinément à Liège, le 7 août 1106. Il fut d'abord enterré dans la cathédrale de Liège, ensuite déterré comme excommunié, mis en un lieu profane, enfin transporté à Spire, où il resta cinq ans hors de l'église, dans un cercueil de pierre.

Voici l'effet que produisit sa mort dans la chrétienté, au rapport d'un écrivain qui constamment lui est plus favorable qu'hostile, Conrad d'Ursperg, déjà cité : « C'est une chose pourtant digne de pitié qu'un personnage de ce nom, de ce rang, de ce caractère, qui, professant le Christianisme, fut si longtemps le maître du monde, ne reçût pas, tel que le défunt le plus pauvre, la moindre marque de deuil ou de compassion de qui que ce soit parmi tant de chrétiens, mais qu'au contraire tout ce qu'il y avait de chrétiens véritables, soit en Allemagne, soit partout ailleurs, ne se possédassent pas de joie en apprenant sa mort. Non, Israël ne chanta pas plus haut au Seigneur lorsque Pharaon eût été submergé; non, jamais Rome n'applaudit avec plus de transport aux triomphes d'Octavien ni d'aucun de ses augustes. Le mors qui retenait la bouche des peuples se changea pour eux en cantique, comme la voix d'une sainte solennité. L'exacteur n'étant plus, le tribut cessa. Ceux qui, par intérêt seul, étaient restés jusqu'alors attachés au prince et lui avaient vendu leurs âmes, se soumirent au nouveau roi et à l'Église catholique.

« Telle fut la fin, telle fut la mort, telle fut la dernière destinée de Henri, nommé par les siens Henri IV, empereur des Romains, mais qui, par les catholiques, c'est-à-dire par tous ceux qui, d'après la loi chrétienne, gardaient au bienheureux Pierre et à ses successeurs la foi et l'obéissance, était justement appelé archipirate, hérésiarque, apostat et persécuteur des âmes plus encore que des corps.

« Grâces en soient rendues à Dieu, qui, tard il est vrai, mais enfin avec éclat, a donné la victoire à son Église. Le même Galiléen qui vainquit autrefois Julien a changé pour elle en jubilé la cinquantième année d'exécution du nouveau Nabuchodonosor¹. »

¹ Apud Wurst., p. 399.

¹ Chron. Ursperg., ann. 1106.

TABLE ET SOMMAIRES

DU SEPTIÈME VOLUME.

LIVRE SOIXANTIÈME.

DE LA CONVERSION DES NORMANDS (922) AU COURONNEMENT DE L'EMPEREUR OTHON I^{er} (962).

Quarante ans du dixième siècle.

Ce que se proposait le Pape Jean X.....	1
Lutte entre la seconde et la troisième dynastie de France. Les vainqueurs font pénitence de leur victoire. Motifs de la conduite de Jean X dans cette rencontre..	1-3
Irruption des Hongrois. Mort de sainte Viborade....	3 et 4
Mort du Pape Jean X.....	5
Court pontificat de Léon VII et d'Étienne VII....	5
Promotion de Jean XI. Que penser des anecdotes de Luitprand sur sa naissance ?.....	5 et 6
Conduite du roi Hugues de Provence en Italie.....	6
Le bienheureux Bennon de Metz et sainte Meginrade d'Einsiedlen.....	6 et 7
Saint Jean de Vandières. Restauration de l'abbaye de Gorze.....	7-11
Saint Gauzelin de Toul.....	11 et 12
Saint Guibert de Gemblours, saint Kadroé, saint Macalan et saint Foranna.....	12 et 13
Saint Gérard de Brogne.....	13 et 14
Saint Gérard de Toul.....	14
Monastère de Jumièges restauré par le duc de Normandie qui veut s'y faire moine.....	15
Fâcheux état de l'Église de Rouen et de celle de Reims.	15 et 16
Mort du bienheureux Bernon, fondateur de Cluny....	16 et 17
Commencements et premiers travaux de saint Odon de Cluny.....	17-20
Autres restaurations de monastères en France et en Espagne.....	20 et 21
Saint Eude ou Odon, archevêque de Cantorbéry..	21 et 22
Commencements de saint Dunstan.....	22 et 23
Vertus de Turquetul, chancelier d'Angleterre..	23-25
Vertus du Pape Léon VII.....	25
Divers voyages de saint Odon de Cluny à Rome. Sa mort et ses écrits.....	25-27
Affaire de l'Église de Reims. Conduite qu'y tient le Pape Étienne VIII.....	27-29
Gouvernement de Henri l'Oiseleur, ses victoires contre	

les Hongrois, son zèle pour la conversion des infidèles. Sa mort.....	29-31
Élection et couronnement de son fils Othon..	31 et 32
Réponse du Pape Léon VII à la consultation de l'archevêque de Lorch.....	32 et 33
Mort de saint Venceslas, duc de Bohême.....	34
Adalgaue, archevêque de Hambourg. État de la religion dans le Nord.....	34 et 35
Affaires de France et de Reims.....	35-37
Mort du Pape Étienne VIII et de Marin II. Pontificat et vertus d'Agapit II.....	37
Conciles d'Ingelheim et de Trèves sur l'affaire de Reims.....	37-40
Saint Ajmard et saint Mayeul de Cluny... ..	40 et 41
Vertus de saint Udalric d'Augsbourg dans l'épiscopat.	41 et 42
Commencements de saint Brunon, archevêque de Cologne.....	43 et 44
Vertus de sa mère, la reine sainte Mathilde..	44 et 45
État de l'Église et de l'empire de Constantinople sous Romain Lecapène et Constantin Porphyrogénète, etc....	45-50
Saint Luc le Jeune.....	50 et 51
Saint Paul de Latre.....	51-54
Travaux de Siméon, surnommé Métaphraste, décriés injustement.....	54 et 55
État des Églises orientales sous la domination des mahométans.....	55 et 56
Successions révolutionnaires des califes. Leur décadence.....	56
Lutte des mahométans et des chrétiens en Espagne. Victoire de ceux-ci.....	56 et 57
Ambassade de saint Jean de Vandières au nom du roi Othon près d'Abdérane III, roi de Cordoue. Sa noble fermeté.....	57-59
Écrits de saint Jean de Vandières.....	59-61
État des monastères et des études en Espagne... ..	62
Science et zèle d'Atton de Verceil.....	62-64
Mauvais gouvernement de Hugues de Provence, roi de Lombardie. Il est chassé.....	64
Caractère et aventures de Rathier, évêque de Vérone.	64 et 65
Aventures de sainte Adélaïde, qui épouse le roi Othon.	65 et 66
Le roi Othon n'obtient point d'Agapit II la permission de venir à Rome. Mort de ce Pape, qui a pour successeur Jean XII.....	66 et 67

Saint Dunstan, successeur de saint Odon à Cantorbéry, vient à Rome, où Jean XII l'établit son légat en Angleterre..... 67 et 68

Jean XII réprime la tyrannie d'un seigneur de France..... 69

Avec un roi de quinze ans et un comte de Paris de dix la France est tranquille..... 69

Fin de l'affaire de Reims..... 69 et 70

Le Pape Jean XII invite le roi Othon à venir à Rome et l'y couronne empereur. Serment que lui fait Othon..... 70 et 71

Diplôme du nouvel empereur concernant les possessions temporelles de l'Eglise romaine. Sens de ce diplôme. Rapports naturels entre le Pape et l'empereur, entre l'Eglise et l'empire..... 71 et 72

LIVRE SOIXANTE ET UNIÈME.

DE LA TRANSLATION DE L'EMPIRE D'OCCIDENT (962) JUSQU'À LA TRANSLATION FINALE DE LA ROYAUTE EN FRANCE, DE LA SECONDE DYNASTIE A LA TROISIÈME, VERS LA FIN DU DIXIÈME SIÈCLE (991).

Les Papes transfèrent l'empire d'Occident aux princes d'Allemagne, dont le premier, cédant à de mauvais conseils, commence par faire un antipape. — Grands et saints personnages par toute l'Eglise. — La nonne Roswith, au fond de l'Allemagne, écrit, en latin élégant et correct, des comédies chrétiennes. — Le moine Gerbert d'Aurillac étudie et enseigne les sciences, avec l'applaudissement de tous ses contemporains. — Les Russes se convertissent avec leur grand-duc Vladimir. — La troisième dynastie de France succède à la seconde d'une manière peut-être unique dans l'histoire. — Révolutions beaucoup moins fréquentes et moins sanglantes chez les nations catholiques de l'Occident que chez les Grecs de Constantinople, les musulmans de Bagdad et les peuples de la Chine.

Ce qu'étaient ou devaient être les empereurs d'Occident. Les Francs le comprennent mieux que les Allemands..... 73 et 74

Le Pape Jean XII, à la prière de l'empereur Othon, érige l'Eglise de Magdebourg en métropole..... 74

Le premier empereur allemand se brouille avec le Pape légitime, l'expulse de Rome et fait un antipape. Que penser de sa conduite et de celle de ses quarante évêques impériaux?..... 74-82

Concile du Pape Jean XII contre l'antipape Léon VIII et les autres schismatiques. Mort du Pape.... 82 et 83

Vertus du Pape Benoît V, exilé par l'empereur à Hambourg, où il meurt saintement. Il a pour successeur Jean XIII..... 83-85

Mort de saint Brunon de Cologne, frère de l'empereur..... 85-87

Conversion de Miclas, duc de Pologne..... 87

Saint Adalbert, archevêque de Magdebourg, apôtre des Slaves..... 87 et 88

Jean XIII érige l'Eglise de Prague en métropole..... 88 et 89

Dernières actions et mort de la reine sainte Mathilde, mère de l'empereur Othon..... 89 et 90

Sollicitude de l'empereur Othon au sujet des moines de Saint-Gall..... 90 et 91

Voyage de l'empereur à Rome et en Italie.. 91 et 92

Jean XIII couronne empereur Othon II, sur la demande de son père, Othon I^{er}..... 92

Ambassade de Luitprand à Constantinople. 92 et 93

Révolutions à Constantinople. Nicéphore tué par Zimisès, son successeur..... 93-97

Saint Nicon Métanoïte..... 97 et 98

Exploits de l'empereur Zimisès..... 98 et 99

Othon II épouse une princesse grecque... 99 et 100

Nouveaux évêchés en Italie..... 100

Dernières actions et mort de saint Udalric d'Autbourg..... 100-102

Saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne..... 102-104

Caractère de la personne et des écrits de Rathier de Vérone..... 104-106

Saint Mayeul, abbé de Cluny..... 106-108

Saint Jean de Parme..... 108 et 109

Saint Bernard de Menthon..... 109

Saint Mayeul refuse la papauté..... 109

Mort de Jean XIII. Courts pontificats de Benoît VI et de Donus II..... 109

Francon, antipape..... 109 et 110

Benoît VII..... 110 et 111

Vertus épiscopales de saint Dunstan. Faute, pénitence et vertus du roi Edgar..... 111-114

Saint Ethelwold de Winchester et saint Oswald de Worcester..... 114-116

Saint Dunstan fait élire roi Édouard, fils d'Edgar... 116 et 117

Mort de l'abbé Turquetul..... 117

Mort du roi saint Édouard et de sa sœur sainte Édith..... 117 et 118

Dernières actions et mort de saint Dunstan et de saint Ethelwold..... 118 et 119

État de l'Espagne. L'évêque saint Rudesinde et sa parente sainte Ségnorine..... 119 et 120

État de la religion en Scandinavie. Saint Libentius, archevêque de Brème..... 120-122

Mort du Pape Benoît VII, qui a pour successeurs Jean XIV et Jean XV..... 122

Fin de l'antipape Francon..... 122

Othon II fait élire roi son fils Othon III et meurt..... 122 et 123

Gisiler, archevêque de Magdebourg..... 123

Saint Adalbert de Prague..... 123-126

Saint Nil de Calabre..... 126-133

Commencements de saint Romuald..... 133-136

Saint Bernward, évêque de Hildesheim... 136-138

Vertu, science et collection canonique de Burchard, évêque de Worms..... 138 et 139

Ce qu'il en est de la collection du faux Isidore et de ses fausses décrétales..... 139 et 140

Science et littérature de la nonne Roswith, qui écrit en vers latins le panégyrique des Othons et huit poèmes, et en prose latine six ou sept comédies chrétiennes... 140-145

Commencements de Gerbert, moine d'Aurillac. Ses études chez l'évêque Hatton, en Catalogne..... 145

Histoire retrouvée de Richer, son disciple. 145 et 146

Comment Gerbert est reçu du Pape Jean XIII et de l'empereur Othon I^{er}..... 146

Enseignement universel de Gerbert à Reims. 146-148

Rivalité scientifique entre Gerbert et Otric de Saxe. Leur duel littéraire sous la présidence de l'empereur Othon..... 148

Principaux disciples et écrits de Gerbert..... 149

Progrès de la religion chez les Russes sous leur duc Vladimir..... 149-152

Révolutions à Constantinople..... 152 et 153

La lutte séculaire entre la seconde et la troisième dynastie royale, chez les Francs, se termine sans que, pendant tout ce temps, aucun meurtre politique se commette ni de part ni d'autre..... 153-155

Nouveaux détails sur cette révolution, d'après un auteur du temps, récemment découvert. A la mort de Louis d'outre-Mer son fils Lothaire lui succède par le consentement des seigneurs, en particulier de Hugues le Grand, duc des Gaules..... 155

Brouillerie et réconciliation du roi Lothaire avec le roi Othon et le duc de France, Hugues Capet. . . 155 et 156
 Lothaire fait proclamer roi son fils Louis par le crédit de Hugues Capet, et lui fait épouser Adélaïde d'Aquitaine. . . 156
 A la mort de Lothaire son fils Louis lui est subrogé sur le trône par Hugues Capet et les autres princes. . . 156 et 157

A la mort de Louis, son oncle Charles, duc impérial de Lorraine, réclame le royaume de France comme son héritage. . . 157

Dans l'assemblée électorale des seigneurs l'archevêque de Reims pose en principe que le royaume de France ne s'acquiert point par droit héréditaire. . . 158

Élection de Hugues Capet et de son fils Robert. 158 et 159
 Hugues Capet est reconnu du Pape et écrit à l'empereur de Constantinople. . . 159

Le duc Charles surprend la forteresse de Laon. Lettre remarquable que lui écrit Adalbéron, archevêque de Reims. . . 159 et 160

Mort de l'archevêque. Concert de Hugues Capet et du peuple de Reims à lui donner pour successeur Arnoulphe, de l'ancienne dynastie. . . 160-163

Le duc Charles surprend la ville de Reims et finit par être pris lui-même à Laon. Incertitude sur la conduite politique de quelques personnages. Résultat final de la lutte entre les deux dynasties. . . 163-165

Pendant le même temps les révolutions sont aussi sanglantes que fréquentes chez les Grecs de Constantinople, les mahométans de Bagdad et les peuples de la Chine. 165 et 166

LIVRE SOIXANTE-DEUXIÈME.

DE 991 A 1024.

L'empereur saint Henri et son époque.

Belle préface d'Adelbold, évêque d'Utrecht, dans sa Vie de l'empereur saint Henri. . . 167 et 168

État de la chrétienté à la fin du dixième et au commencement du onzième siècle. L'Europe devient un seul homme, dont l'Église romaine est chargée de faire l'éducation. . . 168 et 169

Disposition principale pour bien étudier l'histoire. . . 169

Longue affaire entre le nouveau roi Hugues Capet et l'archevêque Arnoulphe, de l'ancienne dynastie; la conduite de Gerbert y est aussi peu honorable que celle du Pape Jean XV l'est beaucoup. . . 169-179

Derniers travaux de saint Mayeul pour rétablir la discipline monastique. Ses disciples saint Guillaume et saint Odilon. Sa mort. . . 179-182

Science, écrits et vertus de saint Abbon de Fleury. Il réfute comme opposée à l'Écriture l'opinion singulière que le monde finirait l'an 1000. Il adresse un recueil de canons aux rois Hugues et Robert, dans lequel il ne cite aucune fausse décrétale. . . 182-187

Mort de Hugues Capet. . . 187

Science et écrits du moine Odoramne. Parallèle entre les élections épiscopales d'alors et celles d'à-présent. . . 187-189

Mort du Pape Jean XV. Sa lettre remarquable à tous les fidèles. . . 189-191

Othon III, couronné empereur par Grégoire V. 191

Derniers moments et martyre de saint Adalbert de Prague. . . 191-193

Intrusion de l'antipape Philagathe. Sa punition par les gens de l'empereur. . . 193 et 194

Respect du Pape et de l'empereur pour saint Nil, qui continue d'édifier tout le monde. . . 194 et 195

L'empereur fait mourir Crescentius. . . 195 et 196

Zèle de saint Romuald. . . 196

L'empereur Othon III va visiter saint Nil et pratique lui-même des austérités secrètes. Il nomme Burchard évêque de Worms. . . 196 et 197

Gerbert, archevêque de Ravenne. . . 197

Grégoire V condamne le mariage illicite du roi Robert qui se soumet et répare sa faute. . . 198-200

Piété, bonté, charité merveilleuse du roi Robert. . . 200-202

Mort de Grégoire V. Gerbert, Pape sous le nom de Sylvestre II. Sa lettre en faveur d'Arnoulphe de Reims. . . 202 et 203

Mort de l'impératrice sainte Adélaïde. . . 203 et 204

Othon III fait un pèlerinage au tombeau de saint Adalbert de Prague. . . 204

Il travaille à exécuter la décision du Pape touchant le rétablissement de l'évêché de Mersebourg. 204 et 205

Il ouvre le tombeau de Charlemagne. . . 205

Dernier voyage et mort d'Othon III en Italie. Conciles occasionnés par l'entêtement d'une princesse devenue religieuse. Saint Héribert de Cologne. . . 205-209

Saint Henri, roi de Germanie, et sa femme, la reine sainte Cunégonde. . . 209 et 210

Saint Étienne, duc et apôtre de Hongrie. Le Pape Sylvestre II lui accorde, sur sa demande, le titre de roi. . . 210-212

Saint Étienne met le royaume de Hongrie sous la protection de la sainte Vierge, qui en est appelée la Dame. 212 et 213

Ses charités dans les contrées les plus lointaines. 213

Ses exploits guerriers. . . 213

Sa législation. . . 213 et 214

Son instruction à son fils saint Émeric. . . 214-217

Saint Olaf, roi de Norvège. . . 217 et 218

Saint Sigfride, apôtre de la Suède. . . 218

Suénon de Danemark revient au Christianisme. 218 et 219

Incursions des Danois en Angleterre. . . 219

Saint Elphège, archevêque de Cantorbéry, martyrisé par les Danois. . . 219-223

Charité de saint Léofric et de saint Godric. 223 et 224

Le Danois Canut roi d'Angleterre. . . 224 et 225

État des chrétiens en Espagne. Après plusieurs revers ils remportent une éclatante victoire sur les infidèles. Saint Froilan, évêque de Léon; saint Attilan, évêque de Zamora. . . 225 et 226

Secte mahométane des Hakémites, les Druses, qui reconnaissent le calife Hakem pour la Divinité. Monstruosité qui se reproduit en d'autres siècles et sous d'autres formes. . . 226-231

Le Pape Sylvestre II est le premier qui donne le signal pour la lutte armée de la chrétienté entière contre l'empire antichrétien et antidivin de Mahomet et de Hakem. C'est le devoir de la chrétienté. . . 231 et 232

Les Juifs excitent Hakem à ruiner l'église du Saint-Sépulchre à Jérusalem, qui est rebâtie par sa mère. 232 et 233

Mort de Sylvestre II. . . 233

Cours pontificats de Jean XVII, Jean XVIII et Sergius IV. . . 234

Dernières actions et mort de saint Nil de Calabre. . . 234 et 235

— de saint Abbon de Fleury. . . 235 et 236

— du bienheureux Adalbéron de Metz. . . 236 et 237

Dernières actions et mort de saint Fulcran de Lodève.....	237 et 238
Commencements du bienheureux Richard, abbé de Verdun, et du comte Frédéric de Lorraine....	238-240
Foulques Nerra, comte d'Anjou.....	240 et 241
Vertus de Guillaume V, duc d'Aquitaine.....	241 et 242
Son ami, le bienheureux Fulbert de Chartres.....	242 et 243
Saint Thierry, évêque d'Orléans.....	243
Lettres du bienheureux Fulbert. Son traité remarquable contre les Juifs. Sa fermeté dans l'épiscopat....	244-246
Paix entre les rois, guerre entre les seigneurs, qui trouveront le remède dans les croisades.....	246
Erreur de Léothéric de Sens.....	246
Fanatisme de Leutard et de Vilgard.....	247
Manichéens découverts à Orléans et ailleurs, et punis suivant les lois.....	247-250
Les ducs de Normandie plus édifiants et plus zélés que les archevêques de Rouen.....	250 et 251
Au commencement du onzième siècle, on renouvelle les églises, en particulier celle de Saint-Martin de Tours.....	251
Sens mystérieux des cathédrales gothiques.....	251 et 252
Vertus et exploits du roi saint Henri. Tagmon, nouvel archevêque de Magdebourg. L'évêché de Mersebourg rétabli.....	252-255
Saint Henri érige à Bamberg un évêché, qu'il soumet immédiatement à l'Église romaine.....	255 et 256
Le comte saint Ansfred, avec sa femme sainte Hiluinde, et leur fille sainte Bénédicta.....	256
Saint Brunon, autrement saint Boniface, apôtre des Russes et martyr.....	256 et 257
Waltherd, nouvel archevêque de Magdebourg....	257
Mort de saint Libentius, archevêque de Brème et de Hambourg. Il a pour successeur Unvan, qui ramène à la religion les Slaves révoltés.....	258 et 259
Saint Meinwerck, évêque de Paderborn.....	259
Mort de Sergius IV. Élection de Benoît VIII. Un certain Grégoire, antipape. Conduite du roi saint Henri dans cette circonstance.....	259 et 260
Le saint roi Henri couronné empereur par le Pape Benoît VIII. Réflexion de Glaber à ce sujet....	260 et 261
L'empereur saint Henri renouvelle le diplôme d'Othon I ^{er} en faveur des domaines temporels de l'Église romaine.....	261
L'empereur passe à Cluny et fait vœu d'obéissance entre les mains du bienheureux Richard de Verdun, qui lui ordonne de continuer à gouverner l'empire.....	261 et 262
Le Pape Benoît VIII défait les Sarrasins qui infestaient la Toscane.....	262
Établissement des Normands en Italie.....	263
Voyage de Benoît VIII en Allemagne....	263 et 264
Dernière entrevue de saint Héribert de Cologne avec l'empereur saint Henri.....	264
Dernière expédition du saint empereur en Italie.....	265
Divers conciles dont les canons sont transformés en lois civiles par l'empereur, à la demande du Pape.....	265-267
Réflexion déplacée de Fleury, qui voudrait faire du Pape un prêtre étranger dans l'Église.....	267
Mort de saint Vulbode, évêque de Liège.....	267
Entrevue cordiale de l'empereur saint Henri et du roi Robert de France.....	267 et 268
Pèlerinage du roi Robert à Rome.....	268
Mort de l'empereur saint Henri après une dernière entrevue avec Robert.....	268

LIVRE SOIXANTE-TROISIÈME.

DE 1024 A 1054.

Le Pape saint Léon IX et son époque.

Élection de Conrad II. Ses belles qualités.....	269 et 270
Mort de l'impératrice sainte Cunégonde..	270 et 271
Législation féodale de Conrad pour l'Allemagne.....	271
Le duc Guillaume d'Aquitaine sollicité d'accepter la couronne de Lombardie. Sa correspondance à ce sujet avec l'évêque de Verceil.....	271 et 272
Sur la destinée de l'Italie.....	272-274
Conrad y est appelé.....	274
Mort de Benoît VIII. Élection de Jean XIX. Excellente lettre que le bienheureux Fulbert de Chartres écrit au nouveau Pape.....	274 et 275
Jean XIX reçoit une ambassade de Constantinople, dont la demande excite des réclamations en Occident. Conduite probable du Pape en cette circonstance.....	275 et 276
Invention de la gamme musicale par Guy d'Arezzo.....	276-278
Affinité mystérieuse de la gamme musicale avec d'autres phénomènes de la nature.....	278
Dernières actions et mort de saint Romuald.....	278-281
Conrad couronné empereur par le Pape Jean XIX....	282
Lettre remarquable que le roi Canut le Grand écrit de Rome à ses peuples d'Angleterre, de Danemark, de Suède et de Norvège.....	282-284
Saint Edelnath, archevêque de Cantorbéry.....	284
Mort du saint roi Olaf de Norvège.....	284 et 285
Mort de saint Étienne de Hongrie et de son fils saint Émeric.....	285 et 286
Vie du saint ermite Gunther.....	286 et 287
Premières années de Brunon, depuis saint Léon IX... ..	287 et 288
L'Église de Toul le choisit pour son évêque. Lettre qu'elle lui en écrit, ainsi qu'à l'empereur Conrad.....	288 et 289
Ses vertus et ses premières actions dans l'épiscopat... ..	289 et 290
Derniers moments et pieuse mort du roi Robert de France.....	291 et 292
Cruelle famine et ses suites.....	292 et 293
Charité des évêques et des abbés, notamment de saint Odilon de Cluny.....	293 et 294
Les évêques, à la demande des peuples, établissent la paix de Dieu.....	294 et 295
Réponse du Pape Jean XIX à quelques plaintes des évêques.....	295 et 296
Les difficultés pour faire observer la paix de Dieu portent les évêques à lui substituer la trêve de Dieu.....	296-299
La chevalerie chrétienne instituée dans le même but de pacification et de civilisation.....	299 et 300
Les lointains pèlerinages continuent d'adoucir les mœurs guerrières de l'Occident.....	300-303
Pèlerinages annuels de saint Brunon de Toul à Rome.....	303 et 304
Avertissements qu'il reçoit de l'avenir.....	303 et 304
Jean XIX fait quelques efforts pour remédier aux maux de l'Église. Il meurt.....	304 et 305
La jeunesse de Benoît IX augmente les maux, loin de les guérir.....	305
Archevêques de Hambourg.....	305 et 306
Saint Bardon, archevêque de Mayence... ..	306 et 307
Saint Poppon, abbé de Stavelo.....	307
Saint Gérard, évêque de Clonard en Hongrie....	308

État déplorable de la Pologne. Dispense extraordinaire du Pape pour le roi Casimir..... 309 et 310
Guerre et pacification générale en Italie. 310 et 311
Mort de l'empereur Conrad. Élection de Henri le Noir. 311

Triste état de l'Église romaine. Remède qu'y apporte le prêtre Gratien, élu Pape sous le nom de Grégoire VI. 311 et 312

Lettres remarquables qu'écrivit au nouveau Pape saint Pierre Damien..... 312 et 313
Commencements de ce saint..... 313-315
Abdication de Grégoire VI. Comment elle fut jugée alors..... 315 et 316

Clément II couronne empereur Henri le Noir... 316
Mort de saint Odilon. Caractère de ses écrits. Institution de la fête des Trépassés..... 317 et 318

Il a pour successeur à Cluny, le saint abbé Hugues 318
Conduite et mort du Pape Clément II... 318 et 319

Les Romains demandent pour Pape Halinard, archevêque de Lyon..... 319 et 320

Le Pape démissionnaire Benoît IX se convertit sérieusement entre les mains du saint abbé Barthélemy de la Grotte-Ferrée..... 320 et 321

Court pontificat de Damase II..... 321
Élection, voyage à Rome et premiers actes de saint Léon IX..... 321-324

Commencements du cardinal Hildebrand, depuis saint Grégoire VII..... 321 et 322

Saint Jean Gualbert..... 324 et 325
Voyage apostolique du Pape en France et en Allemagne. Combien il était nécessaire pour le rétablissement de la discipline..... 325 et 326

Scandales des évêques de Rouen et d'autres provinces. 326 et 327

Le Pape saint Léon IX, malgré l'inconséquence du roi Henri de France et les intrigues des prélats coupables, vient à Reims, y consacre l'église de Saint-Remi au milieu d'une multitude infinie de peuple, et tient un concile qui commence efficacement la réforme du clergé... 328-335

Règne de saint Édouard d'Angleterre bizarrement apprécié par quelques historiens. Saint Léon IX, pour obtenir un plus grand bien, le dispense de faire le pèlerinage de Rome..... 335-338

Machbet, roi d'Écosse, fait ce pèlerinage..... 338
Suénon, roi de Danemark et de Suède, se soumet au Pape touchant son mariage..... 338

Adalbert, archevêque de Hambourg..... 338
Révolution en Hongrie contre la religion, mais qui tourne à son avantage. Martyre de saint Gérard, évêque de Chonad..... 339

Léon IX procède contre les évêques de Bretagne au concile de Rome..... 339 et 340

Erreurs et caractère de Bérenger..... 340 et 341
Commencements du bienheureux Lanfranc et de l'abbaye du Bec..... 341-344

Bérenger réfuté par ses amis et condamné à Rome... 344-346

Bérenger et le livre de Jean Scot, condamnés au concile de Verceil..... 346

Bérenger réfuté par Ascelin et condamné par l'évêque de Liège..... 346 et 347

Bérenger condamné au concile de Paris... 347 et 348
Concile de Coyac en Espagne. Ses canons, dont le dernier est un pacte entre le roi et la nation... 348 et 349

Saint Léon IX à Toul. Saint Hugues de Cluny, parrain d'un fils de l'empereur Henri le Noir..... 349 et 350

Saint Robert, abbé de la Chaise-Dieu... 350 et 351

Mort funeste de deux prélats indociles envers le Pape. 351

Vie et mort de saint Alfier, fondateur et abbé de Cave. 351 et 352

Écrits de saint Pierre Damien..... 352
Vie de saint Dominique le Cuirassé..... 353 et 354

Dernier voyage de saint Léon IX en Allemagne... 354
Mort de saint Bardon de Mayence. Son successeur ne lui ressemble pas tout à fait..... 354 et 355

Dispositions peu édifiantes de certains évêques à l'égard du saint Pape..... 355 et 356

Mort de l'archevêque Halinard de Lyon et du marquis Boniface de Toscane..... 356 et 357

Succès des Pisans contre les mahométans de Sardaigne. 357

État des Normands en Italie..... 358 et 359
Bataille de Dragonara. Les Normands défont les Italiens et les Allemands. Léon IX se rend au milieu des vainqueurs, qui se déclarent vassaux de l'Église romaine et deviennent plus humains..... 359-361

Dévotion de saint Léon IX..... 361
Le saint Pape compatit aux maux de l'Église mourante d'Afrique..... 361-363

Triste état de l'empire et de l'Église chez les Grecs... 363-368

Parallèle entre l'Occident et l'Orient..... 368
Caractère et lettre schismatique de Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople..... 368-370

Réponse vraiment apostolique que fait le Pape aux reproches ineptes de Michel Cérulaire..... 370-374

Pierre, nouveau patriarche d'Antioche, demande sa confirmation au Pape..... 374 et 375

Lettres de saint Léon IX à Michel Cérulaire et à l'empereur Monomaque..... 375

État général de l'Église..... 375 et 376
Dernière maladie du Pape saint Léon IX. Il bénit lui-même sa tombe et meurt..... 376

LIVRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

DE 1054 A 1073.

Les Papes Victor II et Étienne IX, Nicolas II, Alexandre II et le cardinal Hildebrand.

Vie intarissable et communicative de l'Église catholique..... 377

Le cardinal Hildebrand, au nom de l'Église romaine, nomme le Pape Victor II..... 377 et 378

Légation du cardinal Humbert à Constantinople. Sa réponse à la lettre de Michel Cérulaire..... 378-380

Sa réponse au moine grec Nicétas, qui reconnaît la vérité..... 380-383

Duplicité de la conduite de Michel Cérulaire envers les légats du Pape, qui l'excommunient..... 383-385

Lettres réciproques de Dominique, patriarche d'Aquilée, et de Pierre, patriarche d'Antioche... 385 et 386

Correspondance entre Michel Cérulaire et Pierre d'Antioche sur les différends entre les Grecs et les Latins. Ignorance ou mauvaise foi de Michel..... 386-389

Mort de Constantin Monomaque, de l'impératrice Théodora. Déposition de Michel Stratiotique; avènement d'Isaac Comnène..... 389 et 390

Mort de Michel Cérulaire..... 390
Son successeur Lichudès, circonvenu par l'empereur Isaac Comnène..... 390 et 391

La simonie légalisée chez les Grecs. Ce qui en résulte pour le clergé..... 391 et 392

Victor II marche sur les traces et confirme les décrets de son prédécesseur saint Léon IX..... 392

Le cardinal Hildebrand légat en France. Miracle sur un évêque simoniaque.....	392 et 393
Hildebrand à Cluny et à Tours, où Bérenger abjure son hérésie, et où le roi Ferdinand de Castille renonce à sa qualité d'empereur.....	393
Brunon, évêque d'Angers, renonce à l'erreur de Bérenger.....	393
Zèle de Maurille, archevêque de Rouen.....	394
Conciles dans le midi de la France et le nord de l'Espagne.....	394-396
Plaintes contre Wilfroï, archevêque de Narbonne.....	396 et 397
Saint Annon, archevêque de Cologne....	397 et 398
Mort de l'empereur Henri III. Situation fâcheuse de l'empire à sa mort. Faute que commettent les électeurs.....	398 et 399
Victor II réconcilie au jeune roi Henri IV le comte de Flandre et le duc de Lorraine. Naissance de Godefroi de Bouillon.....	399 et 400
Le cardinal Frédéric de Lorraine, devenu moine au mont Cassin, en est élu abbé.....	400
Mort de Victor II. Bulle remarquable où il compte l'Islande et le Groënland parmi les pays chrétiens. Un évêque d'Islande.....	400 et 401
Le cardinal Frédéric de Lorraine élu Pape sous le nom d'Étienne IX. Ses premiers actes.....	401
Il nomme cardinal-évêque d'Ostie saint Pierre Damien. Lettre du nouveau cardinal à ses collègues.....	402 et 403
Triste état de l'Église de Milan. Zèle de saint Arialde pour en extirper la simonie et l'incontinence des clercs.....	403-407
Derniers actes et sainte mort d'Étienne IX..	407 et 408
Usurpation de l'antipape Benoît. Les Romains, d'après l'ordre du Pape défunt, s'en remettent de l'élection au cardinal Hildebrand, qui choisit Nicolas II..	408 et 409
Lettre de saint Pierre Damien à ce sujet.....	409
Soumission de l'antipape.....	410
Concile de Rome sous Nicolas II. Règlement solennel touchant l'élection du Pontife romain.....	410 et 411
Origine des abus en cette matière. Effets des anathèmes de l'Église.....	411 et 412
Autres canons du même concile.....	412
Nouvelle abjuration qu'y fait Bérenger..	412 et 413
Affaire de Milan. Légation et succès de saint Pierre Damien en cette ville.....	413-415
Désintéressement de saint Pierre Damien. Il aspire à rentrer dans la solitude.....	416
Robert Guiscard se rend vassal de l'Église romaine pour ses conquêtes en Italie. Origine du royaume de Naples.....	416 et 417
Zèle du Pape Nicolas II pour la réforme de l'Église de France.....	418
Sacre du jeune roi Philippe.....	418 et 419
Excommunication de Guillaume, duc de Normandie, pour son mariage avec sa parente. Lanfranc, prieur du Bec, lui obtient dispense du Pape.....	419 et 420
Conciles tenus en France par les légats du Saint Siège.....	420 et 421
Mort du roi de France Henri I ^{er} . Le Pape Nicolas II et l'archevêque de Reims, Gervais.....	421
Affaires d'Angleterre.....	421 et 422
Saint Wulstan. Les légats en font connaître le mérite au roi saint Édouard et le font élever sur le siège de Worcester.....	422 et 423
Pieuse lettre du roi saint Édouard au Pape.....	423
Progrès des chrétiens en Espagne.....	423 et 424
Divers conciles en ce pays.....	424 et 425

Progrès du christianisme chez les Slaves, par les soins de leur prince, saint Gothescalc, ainsi que dans les autres pays du Nord, même en Groënland....	425 et 426
Ce qui aurait pu arriver dès lors si les rois de Germanie avaient eu l'esprit et le zèle de Charlemagne....	426
Imprudence d'avoir choisi un enfant pour roi de Germanie. Ferments de discorde.....	426 et 427
Désordres et violences dans les Églises d'Allemagne..	427-429
Légation infructueuse d'Anselme de Lucques. Emportement incroyable des princes et des évêques allemands.....	429 et 430
Mort de Nicolas II. Entreprise schismatique des évêques simoniaques de Lombardie. Élection d'Alexandre II.....	430 et 431
La cour de Germanie élit un antipape, Cadalous, évêque simoniaque de Parme. Lettre que lui écrit saint Pierre Damien.....	431 et 432
Annon de Cologne. Concile d'Osbor, où, par le zèle de saint Pierre Damien, l'antipape est condamné par ceux qui l'avaient élu.....	432 et 433
Zèle du même saint pour le rétablissement de la discipline.....	433
Il écrit la vie de saint Rodolphe, évêque d'Eugubio...	433 et 434
Il écrit la vie de saint Dominique le Cuirassé, encore vivant.....	434
Commencements de saint Gualbert, fondateur de Val-lombreuse. Son zèle contre la simonie et les simoniaques, notamment contre l'évêque simoniaque de Florence...	434-438
Le moine Pierre Aldobrandin subit l'épreuve du feu pour convaincre l'évêque de simonie.....	438 et 439
Martyre de saint Arialde.....	439-441
Constitutions que publient à Milan les légats du Pape.....	441 et 442
Vie et mort de saint Thibaut de Champagne.....	442-444
Légation de saint Pierre Damien en France. Son séjour à Cluny.....	444 et 445
Piété du comte Ébrard de Breteuil.....	445
Mort de saint Robert, fondateur de la Chaise-Dieu...	445 et 446
Réformation de plusieurs chapitres des cathédrales et de plusieurs abbayes.....	446
Mort de saint Gauthier, abbé en Limousin..	446 et 447
Mort du roi d'Angleterre, saint Édouard.....	447
Guerre entre l'Anglais Harold et le Normand Guillaume pour la succession d'Angleterre.....	447-449
Église d'Angleterre. Lanfranc, archevêque de Cantorbéry.....	449-451
Différend entre les archevêques de Cantorbéry et d'York porté devant le Pape, qui en renvoie le jugement à un concile d'Angleterre.....	451-453
Correspondance de Lanfranc avec le Pape Alexandre..	453 et 454
Écrits de Lanfranc contre les erreurs de Bérenger....	454-458
Traité de Guitmond contre les mêmes erreurs.....	458 et 459
Concile dans la Gaule méridionale et en Espagne.....	459
Association de prières et de bonnes œuvres entre les rois de Léon et le monastère de Cluny.....	460
Dédicace, par le Pape, de l'église du mont Cassin. État de ce monastère sous l'abbé Didier.....	460-462
Soins du Pape pour les Églises grecques. Il envoie saint Pierre d'Anagni comme légat à Constantinople.....	462

L'empire grec se délabre de plus en plus.	462 et 463
Triste état de la Palestine et de Jérusalem sous l'oppression des musulmans.	463
Commencements des Turcs seldjoucides.	463 et 464
Succession d'empereurs et de patriarches à Constantinople.	464
Aventures et fin de l'empereur grec Romain Diogène.	464-466

Pèlerinages considérables et aventureux des chrétiens d'Occident à Jérusalem.	466-468
Saint Altmann de Passau.	468
Saint Guebbard de Salzbourg.	468
Saint Bennon de Misnie.	469
Martyre du prince slave saint Gothescalc. Défection des Slaves.	469 et 470
Lettre de saint Pierre Damien au roi de Germanie et à l'archevêque de Cologne touchant l'antipape Cadalous, qui est de nouveau rejeté, mais rentre clandestinement à Rome.	470 et 471
Divers événements à la cour de Germanie.	471 et 472
Plaintes amicales de saint Pierre Damien contre son ami, le saint cardinal Hildebrand.	472 et 473
Concile de Mantoue, qui met fin au schisme.	473
Vices du jeune roi Henri IV. Il veut répudier sa femme. Saint Pierre Damien envoyé comme légat à ce sujet. Le roi est obligé de garder sa femme malgré lui.	474 et 475
Retraite de l'impératrice Agnès.	475 et 476
Affaires épiscopales de Bamberg et de Constance.	476 et 477

Derniers actes et mort de saint Pierre Damien. Jugement de ses écrits; son exposition du canon de la messe.	477 et 478
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------

Mort d'Adalbert, archevêque de Brême. Son caractère. Son zèle pour les missions du Nord. Il a Liémar pour successeur.	478-480
Adam de Brême, auteur d'une histoire ecclésiastique.	480

État de la religion dans le Nord. Pénitence du roi Suénon de Danemark.	480 et 481
Fermentation en Allemagne causée par les injustices et les violences du roi.	481 et 482
Ce que devenaient les évêchés et les abbayes entre les mains de ce prince.	482
Annon de Cologne se retire de la cour. Le roi s'abandonne sans retenue à tous ses mauvais penchants. Sigefroi, archevêque de Mayence, l'aide à tyranniser la Saxe et la Thuringe.	482 et 483
Les évêques, les grands, les peuples de Saxe adressent des plaintes au Saint-Siège et au roi.	484 et 485
Le roi est cité à Rome pour donner satisfaction. Mort du Pape Alexandre II.	485

LIVRE SOIXANTE-CINQUIÈME.

DE L'AN 1073 A L'AN 1085.

Le Pape saint Grégoire VII. — L'Église de Dieu maintient sa divine indépendance, avec la juste liberté des peuples chrétiens, contre le despotisme païen du roi teutonique.

Décret d'élection du Pape Grégoire VII.	486
Ce que disent de lui les plus judicieux historiens du temps. Ce que son élection inspire à lui et à d'autres.	486 et 487
Elle est ratifiée par le roi de Germanie.	487
Lettre qu'écrivit au nouveau Pape l'abbé Guillaume de Metz.	487
Lettres de saint Grégoire VII à diverses personnes sur son élection.	487 et 488
Soins du nouveau Pape pour délivrer l'Espagne du	

joug des infidèles, y rétablir la pureté de la foi et la discipline.	488-491
Sa sollicitude pour les pauvres Églises d'Afrique.	491-493

Traité de controverse contre les Juifs, par Samuel de Maroc, rabbin converti.	493
Belles réponses du bienheureux Samonas, archevêque de Gaza, aux objections d'un Sarrasin sur la sainte Eucharistie.	493-495
Sollicitude du Pape saint Grégoire VII pour l'Église de Jérusalem.	495
— d'Arménie.	495

État déplorable de l'empire de Constantinople, qui, attaqué au dehors par les Turcs, se ruine lui-même au dedans.	495-497
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------

L'empereur Michel Parapinace écrit au Pape saint Grégoire VII, qui forme le projet d'aller au secours des chrétiens d'Orient.	497 et 498
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------

Démétrius, duc de Croatie, et Michel, prince des Slaves, obtiennent du Pape le titre de roi et lui jurent fidélité.	497 et 498
Avantages de cet ordre de choses.	498 et 499

Le fils de Démétrius, roi des Russes, demande à tenir du Pape le royaume paternel. Singularités doléances de certains auteurs à cet égard.	499 et 500
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------

Action du Pape saint Grégoire VII sur la Pologne.	500
Son action sur la Hongrie, défigurée par certains auteurs.	500-502
Action du saint Pape sur la Bohême.	502-505
Combien l'Église a raison de tenir à l'unité de langue dans la liturgie.	505 et 506
Vie et mort de saint Canut, roi de Danemark.	506-509

Lettres du Pape à ce saint roi ainsi qu'à son père.	509 et 510
Quels sont les principaux paroissiens du Pape.	510
Lettres du saint Pape Grégoire aux rois de Norwège, de Suède et des Visigoths.	510 et 511
Lettres du même Pape au roi d'Angleterre, Guillaume le Conquérant. Réflexions sur un étonnement de ce prince.	511-513

Correspondance du saint Pape et de Lanfranc.	513
Sollicitude de saint Grégoire VII pour le royaume de France. Réflexion à ce sujet.	513 et 514
Affaire de l'Église de Mâcon.	514 et 515
Ordination de Hugues, évêque de Die.	515 et 516
Plaintes contre le jeune Philippe, roi de France.	516-518

Plaintes du Pape sur les maux de l'Église.	518 et 519
Hugues de Die, légat du Pape, déploie en France un zèle si intrépide et si inflexible contre les évêques accusés de simonie que plus d'une fois le saint Pape modère ses sentences.	519-523

Saint Robert, premier fondateur des abbayes de Moïlème et de Cîteaux.	523 et 524
Saint Étienne, fondateur de l'ordre de Grandmont.	524 et 525

Saint Gaucher et saint Gervin.	525
Le bienheureux Simon, comte de Crépi.	525 et 526
Hugues, duc de Bourgogne, embrasse la vie monastique à Cluny, au grand regret du Pape saint Grégoire, qui le croyait plus utile au royaume de France comme prince.	526 et 527

Méprises de certains auteurs sur les dispositions de saint Grégoire VII envers la France.	527 et 528
-------------------------------------------------------------------------------------------	------------

La Saxe avait été donnée à l'Église romaine par Charlemagne.	528
--------------------------------------------------------------	-----

Rapports de saint Grégoire VII avec la Sardaigne bien mal interprétés par certains auteurs..... 528-530

Le roi de Germanie, Henri IV, confesse au Pape saint Grégoire ses injustices, notamment envers l'Eglise de Milan..... 530 et 531

Saint Anselme, évêque de Lucques. Les grandes vertus de saint Grégoire, dont il est témoin, le remplissent de zèle pour la perfection..... 531 et 532

Les seigneurs allemands et saxons, irrités des injustes vexations de Henri, veulent élire Rodolphe de Souabe. Saint Grégoire tâche de les calmer, promettant de leur faire rendre justice..... 532 et 533

Il envoie des légats en Allemagne. Ceux-ci ayant demandé la tenue d'un concile pour la réforme du clergé, les évêques s'y opposent, sous prétexte de la nouveauté du fait. Ancienneté de cette nouveauté..... 533-535

Les prêtres allemands se soulèvent contre l'ancienne règle de la continence cléricale. Ce qu'il faut penser de leur bestiale théologie..... 535-538

Conduite peu épiscopale de l'archevêque de Mayence. Conduite plus digne de saint Altmann de Passau. 538-540

Lettres du Pape saint Grégoire VII au clergé, au peuple et aux seigneurs d'Allemagne, pour le maintien et l'exécution de la loi sur le célibat ecclésiastique. 540 et 541

Lettres paternelles du Pape saint Grégoire VII au roi Henri IV d'Allemagne, où il lui communique son dessein d'aller lui-même au secours des chrétiens d'Orient.... 541-543

Concile de Rome, qui renouvelle contre les investitures laïques les canons des septième et huitième conciles œcuméniques..... 543 et 544

Dans le même concile le Pape excommunie certains conseillers du roi de Germanie. Affaires scandaleuses de Bamberg et de Fulde..... 544-547

Mort de saint Annon de Cologne..... 547

Coujuration de l'archevêque Guibert et du préfet Cencius contre le Pape saint Grégoire VII.... 547 et 548

Le roi Henri, dans le temps même qu'il complotait contre le saint Pape, lui écrit des lettres amicales et use cruellement de sa victoire contre les Saxons. Saint Grégoire VII lui répond d'une manière d'abord paternelle, mais ensuite plus ferme, quand il a découvert ses secrètes menées..... 548-552

Sur les plaintes des Saxons le Pape saint Grégoire VII mande à Henri qu'il ait à se justifier, sous peine d'encourir l'excommunication..... 552 et 553

Henri assemble un conciliabule qui dépose le saint Pape Grégoire. Les évêques simoniaques de Lombardie souscrivent à cet attentat schismatique.... 553 et 554

Henri engage les Romains à la révolte. Il fait notifier au saint Pape, en plein concile, sa déposition. Les évêques fidèles veulent aussitôt déposer le roi lui-même; mais le saint Pape Grégoire VII s'y oppose et renvoie l'affaire au lendemain, où la sentence, vivement demandée, est prononcée en présence de cent dix évêques.... 554-557

Le décret du concile est notifié à toute l'Allemagne par des lettres où le Pape rend compte de la conduite du roi. Caractère de la sentence pontificale..... 557-559

Terribles châtimens que Dieu exerce sur les principaux coupables, dont un grand nombre reviennent à l'obéissance..... 559 et 560

Lettre du saint Pontife à Herman, évêque de Metz. Observations à cet égard..... 560 et 561

La Saxe opprimée se relève de son asservissement. Coalition des principaux seigneurs allemands. Anxiété

de Henri à la vue de cet abandon presque général. 561-563

Sur de nouvelles vexations de la part de Henri, les Saxons s'unissent aux seigneurs de Souabe pour élire un nouveau roi. Saint Grégoire VII ne veut le leur permettre qu'autant que Henri ne voudrait pas revenir à de meilleurs sentimens. Diète générale à Tribur, près de Mayence. On fait signifier à Henri les conditions qu'il doit accomplir s'il veut conserver la couronne. Quelques mots d'un écrivain protestant à ce sujet..... 563-567

Le Pape se met en route pour la diète d'Augsbourg, où cette affaire doit se terminer définitivement; mais, apprenant l'arrivée de Henri en Italie, il se retire au château de Canosse, où il reçoit les rétractations de plusieurs évêques et seigneurs allemands..... 567-569

Henri, craignant de perdre la couronne, vient y demander aussi l'absolution de son excommunication. Le Pape la lui accorde, et prend ensuite la sainte Eucharistie en témoignage de la pureté de ses intentions, ce que le roi n'ose faire..... 569-572

Nouvelles rétractations et fin de Bérenger. 573 et 574

Déposition de Johenée de Dol. Divers conciles en France..... 574 et 575

Saint Arnoulfe, évêque de Soissons..... 575 et 576

Saint Hugues, évêque de Grenoble..... 576

Commencemens de saint Bruno, fondateur des Chartreux..... 577-579

Parallèle entre les religieux contemplatifs et les philosophes..... 579 et 580

Le roi Henri, excité par de mauvais conseils, rompt la paix conclue; il essaye même de s'emparer de la personne du Pape..... 580 et 581

Les légats du Pape, à la diète de Forcheim, engagé de sa part les seigneurs allemands à différer l'élection d'un nouveau roi, mais inutilement. Le duc de Souabe, Rodolphe, est élu. Réflexions d'un auteur contemporain à cette occasion..... 581-584

Les deux rois appellent au Pape, qui leur demande sûreté de part et d'autre pour se rendre à la diète d'Allemagne, où il jugera ce différend..... 584 et 585

La Corse se met sous la protection de l'Eglise romaine. Lettre du Pape à l'Eglise d'Aquilée..... 585 et 586

Henri viole la trêve convenue. Le Pape convoque à Rome le concile que les deux princes avaient demandé pour terminer leur différend; mais il n'y veut rien décider avant l'envoi de nouveaux légats sur les lieux. 586-588

Le Pape proscrit avec anathème la coutume barbare de piller les naufragés..... 588 et 589

L'Italie méridionale désolée par les Normands sous la conduite de Robert Guiscard..... 589 et 590

Profonde affliction du saint Pontife au milieu de tant de maux. Il appelle près de lui Otton, prieur de Cluny, qui sera plus tard le Pape Urbain II..... 590 et 591

Dans un nouveau concile de Rome on arrête une diète générale en Allemagne, du consentement des deux partis. 591

Le Pape excommunie les Normands qui avaient pillé le mont Cassin, l'empereur Nicéphore Botoniate, ainsi que Guibert, archevêque de Ravenne..... 591 et 592

Les Saxons, mécontents de la lenteur du Pape, en font leurs plaintes au saint Pontife, qui leur rend compte de sa conduite..... 592-594

Henri ne veut plus avoir recours qu'à la voie des armes. Dans un septième concile tenu à Rome, sur de nouvelles plaintes portées contre lui, le saint Pape Grégoire se voit obligé de prononcer contre lui la sentence de déposition..... 594-597

cher fortune, s'avance en Arménie. Il est reçu dans Édesse, dont il devient le maître..... 733-735

Les croisés battent les Turcs au passage de l'Oronte. Terreur inspirée par la valeur des Francs.. 735 et 736

Siège mémorable de la grande Antioche. Après beaucoup de combats et de souffrances les croisés s'emparent de la ville, mais s'y voient aussitôt assiégés par une armée innombrable d'infidèles, qu'ils finissent par battre complètement. Foule d'incidents. La sainte lance; le jeune prince de Danemark et sa fiancée trahis par les Grecs et tués par les Turcs..... 736-747

Les croisés rendent compte de leurs victoires aux chrétiens d'Occident. Mort du légat Adhémar. Lettre des princes croisés au Pape..... 747-749

Les Égyptiens s'emparent de Jérusalem. Discussion et épreuve touchant la sainte lance..... 749 et 750

Ambassade du calife d'Égypte. Beaucoup de chrétiens d'Orient se joignent aux croisés, qui prennent différentes villes dans leur marche..... 750-752

Tancredé à Bethléem. Les croisés à la vue de Jérusalem. Tancredé sur le mont des Olives..... 752

Siège de Jérusalem. Travaux, combats et souffrances des croisés. Ils s'emparent de la ville. Valeur et piété de Godefroi..... 753-759

La croisade n'est que la mise en action, dans toute son étendue, du grand mystère de la croix.... 759-761

Joie des croisés en revoyant la sainte croix. Godefroi de Bouillon est élu roi de Jérusalem. Son humilité. La croisade met le comble à la gloire du nom franc. 761 et 762

Saint Robert, abbé de Molême, et le bienheureux Albéric, fondateurs du monastère et de l'ordre de Cîteaux. 762 et 763

Le bienheureux Robert d'Arbrissel, par le succès de ses prédications apostoliques, fonde le double monastère de Fontevrault..... 763 et 764

Le bienheureux Hildemar, fondateur du monastère d'Arouaise..... 764 et 765

Saint Godefroi, abbé de Nogent-sous-Couci, est élu évêque d'Amiens..... 765

Le bienheureux Hildebert, évêque du Mans. Le saint évêque Pierre de Poitiers..... 765 et 766

Conduite plus scandaleuse que jamais du roi de France. Héroïque intrépidité des légats et des évêques au concile de Poitiers. Le roi finit par s'amender tout de bon..... 767-769

Nouvelles persécutions de Guillaume le Roux contre S. Anselme, qui part pour Rome. Son passage à Lyon, sa réception par le Pape, son séjour en Italie. 769-772

Le duc Roger, assiégeant Capoue, est prévenu en songe par saint Brunon contre une trahison des Grecs... 772

Saint Anselme veut se démettre de son siège. Le Pape s'y refuse..... 772 et 773

Éric, roi de Danemark..... 773

Concile de Bari, où saint Anselme réfute les Grecs. 773 et 774

Le roi d'Angleterre essaye de se justifier auprès du Pape. Concile de Rome..... 774 et 775

Mort d'Urbain II. Élection de Pascal II.. 775 et 776

Le roi d'Angleterre est trouvé mort à la chasse, le cœur percé d'une flèche. Saint Anselme est rappelé par le nouveau roi, qui veut ensuite le forcer à recevoir de lui l'investiture de son archevêché..... 776-778

Ce qu'il en est de cette question des investitures.....

778 et 779

Robert de Normandie se désiste de ses prétentions à la couronne d'Angleterre sur les remontrances de saint Anselme, qui n'en éprouve pas beaucoup de reconnaissance de la part du roi..... 779

Saint Anselme tient un concile à Westminster. Nouvelle discussion au sujet des investitures. Saint Anselme va à Rome. Le roi lui fait défense de rentrer en Angleterre. Réconciliation du roi avec saint Anselme, qui rentre en Angleterre. Assemblée d'évêques à Londres. Le roi conserve l'hommage et renonce aux investitures. 780-782

Lettres des princes croisés au Pape. Ils remportent une grande victoire sur le roi de Babylone ou du Caire, qui venait les attaquer. Retour de plusieurs princes croisés. Tancredé s'empare de Tibériade. Plusieurs émirs viennent saluer Godefroi, dont ils admirent la force prodigieuse..... 782-784

Le comte d'Édesse et le prince d'Antioche viennent aux saints lieux. Le légat Daimbert de Pise est élu patriarche de Jérusalem. Godefroi de Bouillon tombe malade et meurt..... 784-786

Son frère Baudouin, comte d'Édesse, lui succède, malgré les prétentions de Daimbert. Il se fait couronner à Bethléem et s'adonne avec soin au gouvernement de son royaume. Il est battu par une armée de musulmans et se réfugie à Ramla, d'où il s'échappe heureusement. Il remporte ensuite sur les infidèles une grande victoire. 786-789

Une nombreuse armée de croisés périt en Asie Mineure sous le fer des Turcs. Mauvaise foi de l'empereur grec Alexis..... 789

Le roi Baudouin s'empare de Ptolémaïs et bat ensuite les infidèles à Ascalon..... 789 et 790

Heureuse influence de la croisade en Europe.... 790

Obstination de Henri IV de Germanie. Mort de l'antipape Guibert. Ses successeurs. Mort du jeune roi Conrad. 790 et 791

Concile de Rome. Lettre du Pape Pascal II à l'archevêque de Gnesen..... 791 et 792

La comtesse Mathilde renouvelle la donation de ses biens à l'Église romaine..... 792

Otton, nommé par l'ex-roi Henri à l'évêché de Bamberg. Quelques mots sur la vie de ce prélat. Il demande l'investiture au Pape..... 792-794

Henri le Vieux fait couronner roi son second fils Henri V. Le jeune prince revient à l'obéissance du Pape légitime. Il fait assembler un concile en Thuringe. Ses efforts pour ramener son père à l'unité de l'Église.... 794-796

Lettre de Henri IV au Pape. Assemblée de Mayence. Henri IV y renonce à l'empire. Députation envoyée au Pape..... 796 et 797

Obstination schismatique du clergé de Liège. Henri le père se repent de son repentir..... 797 et 798

Seconde lettre de saint Otton au Pape. Il va à Rome. Le Pape lui donne, malgré son refus, la consécration épiscopale. Brunon, archevêque de Trèves, reçoit du Pape le pallium avec une réprimande..... 798-800

Lettre de Henri à son fils. Manifeste du jeune roi et des seigneurs. Le vieux Henri appelle au Pape Pascal. Il meurt à Liège..... 800 et 801

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

4174

